

VOYAGES

AUTOUR

DU MONDE.

Paris. — Imp. Lacour et C., rue Soufflot, 16



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

FEMME PAMPAS.

(Bougainville.)

J. BRY aîné, Editeur.

VOYAGES

AUTOUR

DU MONDE

ET

EN OCÉANIE

PAR

BOUGAINVILLE — COOK — LAPÉROUSE — MARION — BAUDIN
FREYCINET — DUPERREY — DUMONT-D'URVILLE.

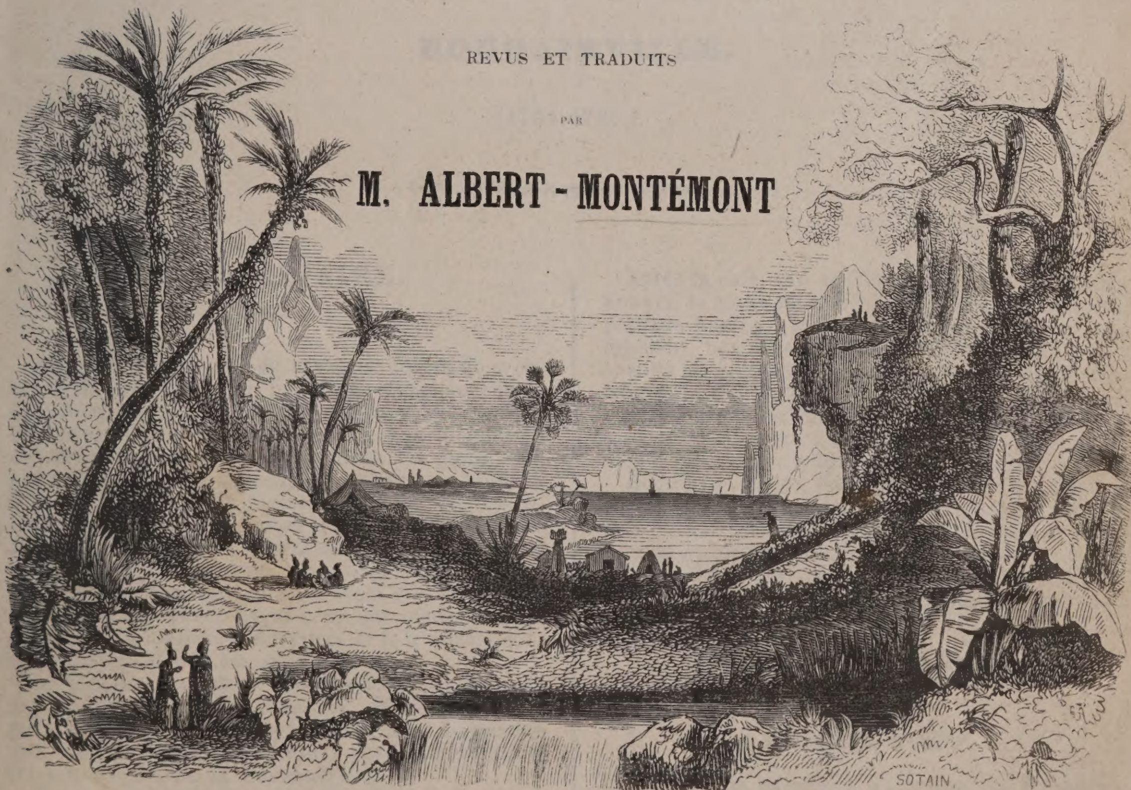
ILLUSTRÉS

PAR CH. METTAIS ET BOCOURT.

REVUS ET TRADUITS

PAR

M. ALBERT-MONTÉMONT



PARIS. — 1853.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud, 27.





BOUGAINVILLE.

(1766-1769.)

PRÉLIMINAIRE.

—

Avant de dire un mot du voyageur qui va nous occuper, il n'est, peut-être, pas inutile d'expliquer pourquoi nous commençons cette nouvelle publication par les *Voyages autour du Monde*. Presque toujours ils concernent plusieurs des cinq parties du globe, soit par les îles qu'on y rattache, et où les voyageurs se sont arrêtés dans leurs traversées, soit à cause des relâches nombreuses qui ont eu lieu dans les ports des grands continents; de semblables *voyages*, que l'on pourrait appeler *généraux*, n'appartiennent, en effet, pas plus à un continent qu'à un autre, et il paraît convenable de les donner avant ceux qui concernent les deux grands continents terrestres et le troisième continent appelé Monde maritime.

Le premier navigateur qui ait effectué le tour du monde est le Portugais Magellan, résultat immense pour la géographie obtenu en 1519; mais la relation qui, sous le rapport pittoresque, devait effacer toutes les autres, est celle de BOUGAINVILLE.

Notre premier circumnavigateur français naquit à Paris, le 11 novembre 1729. Il manifesta de bonne heure une rapidité de conception et une finesse de tact tout-à-fait merveilleuses. Ses parents le destinaient au barreau, mais il avait plus de goût pour les mathématiques et les voyages. En 1755 il passa à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, puis au Canada, avec le grade d'officier de dragons. A la retraite de Québec, il devint colonel, et de retour en France, il prit du service à l'armée d'Allemagne, en 1761.

Après la paix, son activité prodigieuse lui fit ambitionner la gloire du marin. C'est alors que, bientôt, il partit de Nantes, à bord de la frégate *la Boudeuse*, pour rejoindre aux îles Malouines la flûte *l'Etoile*. Il fit ensuite le tour du monde, et nous traça un délicieux tableau de l'île de Taïti, cette nouvelle Cythère, depuis lors si souvent visitée, et où récemment le brave amiral Dupetit-Thouars a su planter notre glorieux pavillon, sous le protectorat de la mère-patrie.

Rentré en France, Bougainville fut élevé au rang de chef d'escadre. Devenu membre de l'Institut, en 1796, il fut nommé sénateur en 1800, et il mourut avec le titre de comte de l'Empire, le 31 août 1811, ayant atteint sa 89e année, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, et laissant une belle et juste renommée.

RELATION DU VOYAGE.

—

PREMIÈRE PARTIE.

DU DÉPART DE FRANCE A LA SORTIE DU DÉTROIT DE MAGELLAN.

Départ de Nantes. Relâche à Brest. Route de Brest à Monte-Video. Jonction avec les frégates espagnoles pour la remise des îles Malouines.

Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; et son droit

ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et je devais être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, et à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où *la Boudeuse* venait d'être construite, et où M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon second, en faisait l'armement. Le 5 de ce mois nous descendîmes de Paimbœuf à Mindin pour achever de l'armer, et, le 15, nous fîmes voile de cette rade pour nous rendre à la rivière de la Plata. Je devais y trouver les deux frégates espagnoles *la Esmeralda* et *la Liebre*, sorties du Ferrol le 17 octobre, et dont le commandant était chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique.

Le 17 nous essuyâmes un coup de vent violent, qui nous rompit notre petit mât et ensuite le grand : ce qui nous mettait dans l'impossibilité de continuer notre route. Je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes par le passage d'Iroise, le 21 novembre.

Le 5 décembre, nous appareillâmes de la rade de Brest. Mon état-major était composé de onze officiers, trois volontaires, et l'équipage de deux cent trois matelots, officiers mariniers, soldats, mousses et domestiques. M. le prince de Nassau Sieghen avait obtenu du roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi le milieu de l'île d'Ouessant me restait au nord-quart-nord-est du compas, à la distance d'environ cinq lieues et demie, et ce fut d'où je pris mon point de départ sur *le Neptune Français*, dont je me suis toujours servi dans le cours du voyage.

Le 17, après midi, on eut connaissance des Salvages, le 18 de l'île de Palme, et le 19 de l'île de Fer. Ce qu'on nomme *les Salvages* est une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'est à l'ouest. Elle est basse au milieu, mais à chaque extrémité s'élève un mondrain. Une chaîne de roches, dont quelques-unes paraissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'ouest à deux lieues de l'île. Il y a aussi du côté de l'est quelques brisants, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

La vue de cet écueil nous avait avertis d'une grande erreur dans l'estime de notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connaissance des îles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendais. Le 19, à midi, j'observai 28 deg. 2 min. lat. boréale; et, en la faisant cadrer avec le relèvement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de 4 deg. 7 min., valant, par le parallèle de 28 deg. 2 min., environ soixante-douze lieues, dont j'étais plus est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap Finistère aux Canaries; et je l'avais éprouvée en d'autres voyages, les courants, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'est avec rapidité.

Je pris un nouveau point de départ le 19 décembre. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attérage à la rivière de la Plata : elle me fournit quelques observations intéressantes pour les navigateurs.

Au nord et au sud de la Ligne nous avions eu presque constamment, par les hauteurs observées, des différences nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver sud. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 janvier après midi, nous traversâmes un banc de frai de poissons qui s'étendait à perte de vue du sud-ouest-quart-ouest au nord-est-quart-est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux brasses. Sa rencontre nous avertissait que depuis plusieurs jours les courants portaient au nord-est-quart-est, car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les courants les détachent et les entraînent dans leur lit en haute mer. En observant ces différences nord dont je viens de parler, je n'en avais point inféré qu'elles nécessitassent avec elles des différences ouest : aussi quand, le 29 janvier au soir, on vit la terre, j'estimais à midi qu'elle me restait à douze ou quinze lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se sont plaints depuis longtemps, et se plaignent encore, que les cartes marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent aperçu ces côtes, lorsqu'ils croyaient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que, dans ces parages, les courants les avaient portés dans le sud-ouest, et ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques et les cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la rivière de la Plata, si un heureux hasard ne nous eût indiqué la raison des différences nord que nous éprouvions. Il était évident que le banc de frai de poissons que nous rencontrâmes le 29 était soumis à la direction d'un courant; et son éloignement des côtes prouvait que ce courant régnait depuis plusieurs jours. Il était donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courants que les navigateurs ont souvent éprouvé porter au sud-ouest, dans ces parages, sont donc sujets à des variations, et prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route était à peu près le sud-ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, et à ne pas corriger l'aire du vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connaissance de terre, presqu'au moment où me la montrait mon estime.

La nuit du 17 au 18 nous prîmes deux oiseaux, dont l'espèce est connue des marins sous le nom de *charbonniers*. Ils sont de la grosseur d'un pigeon ; ils ont le plumage d'un gris foncé, le dessus de la tête blanc, entouré d'un cordon d'un gris plus noir que le reste du corps, le bec effilé, long de deux pouces et un peu recourbé par le bout, les yeux vifs, les pattes jaunes, semblables à celles des canards, la queue très fournie de plumes et arrondie par le bout, les ailes fort découpées, et chacune d'environ huit ou neuf pouces d'étendue. Les jours suivants nous vîmes beaucoup de ces oiseaux.

Depuis le 27 janvier nous avions le fond, et, le 29 au soir, nous vîmes la terre sans qu'il nous fût permis de la bien reconnaître, parce que le jour était sur son déclin, et que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie et du tonnerre. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent apercevoir les montagnes des Maldonades. Alors il nous fut facile de reconnaître que la terre vue la veille était l'île de Lobos. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée était 34 degrés 16 minutes 20 secondes, nous devions la prendre pour le cap Sainte-Marie, que M. Bellin place par 35 degrés 15 minutes, tandis que sa latitude vraie est 34 degrés 55 minutes.

Les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la côte du nord, après être entré dans la rivière de la Plata, et les seules presque jusqu'à Monte-Video. A l'est de ces montagnes il y a mouillage sur une côte très basse. C'est une anse en partie couverte par un îlot. On travaille depuis quelques années, dans les environs, à une mine d'or peu riche; on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues, dans l'intérieur, est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais déserteurs, et nommée *Pueblo-Nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de Monte-Video. Les deux frégates espagnoles destinées à prendre possession des îles Malouines étaient dans cette rade depuis un mois. Leur commandant était nommé gouverneur de ces îles. Nous nous rendîmes ensemble à Buenos-Ayres, afin d'y concerter avec le gouverneur général les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement que je devais livrer aux Espagnols. Nous n'y séjournâmes pas longtemps, et je fus de retour à Monte-Video le 16 février.

Nous avions fait le voyage de Buenos-Ayres, M. le prince de Nassau et moi, en remontant la rivière dans une goëlette; mais comme pour revenir de même nous aurions eu le vent debout, nous passâmes la rivière vis-à-vis de Buenos-Ayres, au-dessus de la colonie du Saint-Sacrement, et fîmes par terre le reste de la route jusqu'à Monte-Video, où nous avions laissé la frégate. Nous traversâmes ces plaines immenses (1) dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut prendre avec un lacs son relai, lorsque celui qu'on monte est fatigué, se nourrissant de viande presque crue, et passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlements des tigres qui rôdent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous passâmes la rivière de Sainte-Lucie, rivière fort profonde, très rapide et beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit et long, et dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à tribord, l'autre à babord du canot, et le maître du bac tout nu, précaution fort sage assurément, mais peu propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de son mieux au-dessus de la rivière la tête des deux chevaux, dont la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis, capitaine de vaisseau espagnol, chargé de prendre possession des Malouines, arriva à Monte-Video peu de jours après nous. Il y vint en même temps deux goëlettes chargées, l'une de bois et de rafraîchissements, l'autre de biscuit et de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre consommation depuis Brest. On avait employé le temps du séjour à Monte-Video à calfater le bâtiment, à raccommoder le jeu des voiles qui avaient servi pendant la traversée, et à remplir d'eau les barriques d'armement. Nous mîmes aussi dans la cale tous nos canons, à l'exception de quatre que nous conservâmes pour les signaux : ce qui nous donna de la place pour prendre à bord une plus grande quantité de bestiaux. Les frégates espagnoles étant également prêtes, nous nous disposâmes à sortir de la rivière de la Plata.

Détails sur les établissements des Espagnols dans la rivière de la Plata.

Le Rio de la Plata, ou la rivière d'Argent, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du lac Xarayès, vers le 16e deg. 30 min. sud, sous le nom de *Paraguay*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le 27e deg. avec le Parana, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au sud jusque par le 34e deg.; elle y reçoit l'Uruguay, et prend son cours à l'est sous le nom de la Plata, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer (2).

Les géographes jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac Xarayès, se sont trompés, et les autres écrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse (1). Le marquis de Valdelirios et don Georges Menezès ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux puissances, plusieurs officiers espagnols et portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguay, comptant entrer par cette voie dans le lac Xarayès. Les Portugais, de leur côté, partant de Matogrosso, établissement de leur nation sur la frontière intérieure du Brésil par 12 deg. lat. sud, s'embarquèrent sur une rivière nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des jésuites marquent se jeter aussi dans le lac Xarayès. Ils furent fort étonnés les uns et les autres de se rencontrer sur le Paraguay, par les 14 degrés latitude sud, et sans avoir vu aucun lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avait pris pour un lac est une vaste étendue de pays très bas, lequel, en certain temps de l'année, est couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguay, ou Rio de la Plata, prend sa source entre le 5e et le 6e degré latitude australe (2), à peu près à égale distance des deux mers, et dans les mêmes montagnes d'où sort la Madeira, qui va perdre ses eaux dans celles de l'Amazone. Le Parana et l'Uruguay naissent tous deux dans le Brésil : l'Uruguay dans la capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'est-nord-est de Rio-Janeiro, d'où il prend son cours vers l'ouest, et ensuite tourne au sud.

Diaz de Solis, grand pilote de Castille, entra le premier dans le Rio de la Plata en 1515. Il lui donna son nom, et le fleuve le conserva jusqu'en 1526. Cette année, Sébastien Cabot, étant parti d'Espagne, avec le titre de grand pilote de Castille, à la tête d'une escadre de cinq vaisseaux, qu'il devait conduire aux Moluques par le détroit de Magellan, entra dans le Rio de la Plata qu'il nomma ainsi, parce que, l'ayant remonté jusqu'au-dessus du confluent du Paraguay et du Parana, il tira beaucoup d'or et d'argent des Indiens qui en habitaient les bords (3).

Toutefois, ce ne fut qu'en 1535 que la cour d'Espagne prit enfin le parti de renvoyer une flotte dans la rivière de la Plata. Don Pedro de Mendoze, grand-échanson de l'empereur Charles-Quint, fut chargé du commandement de la flotte, et nommé gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. Il jeta sous de mauvais auspices les premiers fondements de Buenos-Ayres à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-dessous de son confluent avec l'Uruguay, et son expédition ne fut qu'une suite de malheurs qui se terminèrent par sa mort. Cependant quelques détachements espagnols de la troupe de Mendoze, qui avaient remonté le fleuve, fondèrent en 1538, à trois cents lieues de son embouchure, sur la rive occidentale, la ville de l'Assomption,

(1) Ces plaines, qui se nomment *Pampas*, s'étendent de l'est à l'ouest, depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes. A. M.

(2) Le Rio de la Plata, ou la rivière d'Argent, est proprement l'embouchure ou l'œstuaire de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay. L'embouchure du Rio de la Plata, dont le courant se fait sentir en mer à 50 lieues du rivage, a une largeur d'environ 10 lieues. L'entrée de ce vaste canal est dangereuse, à cause des bancs de sable qui l'encombrent et des coups de vent qui, sous le nom de *pamperos*, arrivent des Pampas ou plaines du voisinage. A. M.

(1) Ce lac n'est point fabuleux, comme le croit Bougainville; mais il résulte des débordements du Paraguay, qui, dans la saison pluvieuse, sur le plateau dit *Campos Parexis*, forment ce lac, lequel n'a, il est vrai, qu'une existence temporaire. A. M.

(2) Il y a erreur dans cette indication; car, même au-delà du 10e degré latitude sud, la pente des eaux est septentrionale, et tous les courants se dirigent vers le nord. Ceux qui viennent au sud commencent vers le 13e degré latitude sud dans les monts Parexis. A. M.

(3) L'accumulation des sables a depuis bien restreint cette navigation, qui n'est plus aujourd'hui (1852) praticable que pour les petits navires. A. M.

aujourd'hui capitale du Paraguay (1). L'année suivante, les habitants de Buenos-Ayres, qui n'avaient cessé depuis sa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine et aux incursions des Indiens, l'abandonnèrent et se rendirent à l'Assomption. Cette dernière colonie fit des progrès assez rapides; mais enfin la nécessité d'avoir à l'entrée du fleuve un port qui pût servir de retraite aux vaisseaux qui y apportaient des troupes et des munitions procura le rétablissement de Buenos-Ayres. Don Pedro Ortiz de Zarate, gouverneur du Paraguay, la rebâtit en 1580, au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avait auparavant placée. Il y fixa sa demeure. Elle devint l'entrepôt des vaisseaux d'Europe, et successivement la capitale dé toutes ces provinces, le siége d'un évêque et la résidence du gouverneur général (2).

Buenos-Ayres est située par 34 degrés 35 minutes latitude australe: sa longitude est de 61 degrés 5 minutes à l'ouest de Paris. Cette ville, régulièrement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devrait l'être, vu le nombre de ses habitants, qui ne passe pas 20,000, blancs, nègres et métis (3). La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvents, les édifices publics, et cinq ou six maisons particulières, toutes les autres sont très basses et n'ont absolument que le rez-de-chaussée (4). Elles ont d'ailleurs de vastes cours, et presque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le gouvernement, est située sur le bord de la rivière, et forme un des côtés de la place principale : celui qui lui est opposé est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale et l'évêché sont sur cette même place, où se tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à Buenos-Ayres, pas même un môle pour faciliter l'abordage des bateaux (5). Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes, qui entrent dans une petite rivière nommée *Rio-Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville, qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent caréner ou prendre un chargement à Buenos-Ayres se rendent à la Encenada de Baragan, espèce de port situé à neuf ou dix lieues dans l'est-sud-est de cette ville.

Il y a dans Buenos-Ayres un grand nombre de communautés religieuses des deux sexes. L'année y est remplie de fêtes de saints, qu'on célèbre par des processions et des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles (6). Les moines nomment les premières dames de la ville majordomes, de leurs fondateurs et de la Vierge. Cette charge leur donne le droit et le soin de parer l'église, d'habiller la statue et de porter l'habit de l'ordre. C'est, pour un étranger, un spectacle assez singulier de voir, dans les églises de Saint-François ou de Saint-Dominique, des dames de tout âge assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Les jésuites offraient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austère que les précédents. Ils avaient, attenant à leur couvent, une maison nommée *la Casa de los exercicios de las mugeres*, c'est-à-dire *la Maison des exercices des femmes*. Les femmes et les filles, sans le consentement des maris ou des parents, venaient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étaient logées et nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'était revêtu de l'habit de saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvaient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint étaient la méditation, la prière, les catéchismes, la confession et la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisaient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines dont la pénitence armait les mains de ces Madeleines (1).

Au reste, la charité des moines ne fait point ici acception des personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, et les Dominicains ont établi une confrérie de nègres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, et un enterrement assez décent : pour tout cela il n'en coûte annuellement que quatre réaux (2) par nègre agrégé. Les nègres reconnaissent pour patrons saint Benoît de Palerme et la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'Ecriture : *Nigra sum, sed formosa filia Jerusalem.*

Les dehors de Buenos-Ayres sont bien cultivés. Les habitants de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *quintas*, et leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Espagne, ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cents lieues de Buenos-Ayres (3). Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin : si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux et de bœufs, qui en sont les seuls habitants (4). A peine, en parcourant cette vaste contrée, y rencontre-t-on quelques chaumières éparses, bâties, moins pour rendre le pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent n'ont aucune retraite, et sont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, et qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à *la légère*, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac, au milieu des champs (5).

Tout le pays est uni, sans montagnes et sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il serait un des plus abondants de l'univers en toutes sortes de productions s'il était cultivé. Le peu de froment et de maïs qu'on y sème y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hasard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des nègres esclaves. Au reste, les chevaux et les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes sont à cheval (6), et que les habitants ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, et abandonnent

(1) A cette époque les vaisseaux pouvaient encore remonter jusqu'à la ville de l'Assomption. Ils s'arrêtent maintenant à Monte-Video ou à Buenos-Ayres. A. M.

(2) Elle est aujourd'hui (1852) la capitale d'un État indépendant fondé, en 1820, par les indigènes sous le titre de *République Argentine*, ou des *Provinces-Unies de la Plata.*

(3) Cette population est aujourd'hui (1852) de plus de 80,000 habitants, dont 45,000 Français et à peu près autant d'Anglais. A. M.

(4) Elles sont très incommodes : les murs en sont humides, moisis et décolorés par l'influence du climat. Elles n'ont ni lambris ni cheminées. A. M.

(5) Il est question d'un port artificiel, qui donnerait une nouvelle activité à cette ville florissante. A. M.

(6) Il y a maintenant à Buenos-Ayres un théâtre desservi par des acteurs français, car la langue française est très goûtée dans cette grande ville. Au théâtre, les femmes occupent les loges, et les hommes le parterre. A. M.

(1) Bougainville a passé sous silence les débauches qui se commettaient dans ces asiles mystérieux. A. M.

(2) Le réal vaut 50 centimes. A. M.

(3) Au pied des Andes du Chili. A. M.

(4) Il y a bien quelques hommes, mais sans habitations fixes : ils ont seulement des huttes temporaires qu'ils construisent et abandonnent avec la même facilité. A. M.

(5) Il sera question plus tard, dans d'autres voyages, de ces plaines immenses nommées *Pampas*, dont nous donnerons la description dans la série des voyages spéciaux. A. M.

(6) Les mendiants eux-mêmes demandent l'aumône à cheval jusque dans les rues de Buenos-Ayres. A. M.

le reste, qui devient la proie des chiens sauvages et des tigres : ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe : la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, et ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour aller attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, et il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient. On connaît l'adresse des habitants de ces contrées à se servir du lacs (1); et il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas d'enlacer les tigres; il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Monte-Video une espèce de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très bas sur jambes et peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très cher à Buenos-Ayres et à Monte-Video. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction et le radoub des embarcations qui naviguent dans la rivière, vient du Paraguay en radeaux. Il serait toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De Montegrande, où sont les plus beaux, on les transporterait en cajeux par l'Ybicui, dans l'Uruguay; et depuis le Salto-Chico de l'Uruguay, des bâtiments, faits exprès pour cet usage, les amèneraient à tel endroit de la rivière où l'on aurait établi des chantiers.

Les naturels qui habitent cette partie de l'Amérique, au nord et au sud de la rivière de la Plata, sont du nombre de ceux qui n'ont pu être encore subjugués par les Espagnols, et qu'ils nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids et presque tous galeux. Leur couleur est très basanée, et la graisse dont ils se frottent continuellement les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peau de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, et dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé sont très bien passées : ils mettent le poil en dedans, et le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front : il est découpé en forme de couronne et orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc et la flèche : ils se servent aussi du lacs et de boules (2). Ces Indiens passent leur vie à cheval et n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établissements espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie, et ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; et quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations, et s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs.

Il s'est formé, depuis quelques années, dans le nord de la rivière, une tribu de brigands, qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire (3). Quelques malfaiteurs échappés à la justice s'étaient retirés dans le nord des Maldonades; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accru; ils ont pris des femmes chez les Indiens, et commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions espagnoles pour les conduire sur les frontières du Brésil, où ils les échangent avec les Paulistes (1), contre des armes et des vêtements.

Le gouverneur général de la province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Ayres. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du vice-roi du Pérou (2); mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle; et elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en pièces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi un hôtel des monnaies. Les gouvernements particuliers du Tucuman et du Paraguay, dont les principaux établissements sont Santa-Fé, Corrientes, Salta, Tujus, Corduba, Mendoza et l'Assomption, dépendent, ainsi que les fameuses missions des jésuites, du gouverneur général de Buenos-Ayres. Cette vaste province comprend, en un mot, toutes les possessions espagnoles à l'est des Cordilières, depuis la rivière des Amazones jusqu'au détroit de Magellan (3).

La ville de Monte-Video, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure, et bâtie sur une presqu'île qui défend des vents d'est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnaissance et a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent sont très basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle : plusieurs batteries protégent le côté de la mer et le mouillage; il y en a même une au fond de la baie sur une île fort petite, appelée l'*île aux Français*. Le mouillage de Monte-Video est sûr, quoiqu'on y essuie quelquefois des pamperos, tourmentes de vent de sud-ouest souvent accompagnées d'orages affreux.

Les environs de Monte-Video sont presque incultes, et ne fournissent ni froment ni maïs. Il faut faire venir de Buenos-Ayres la farine, le biscuit et les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes et des coings en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce pays, ce qui, joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Monte-Video excellente pour les équipages.

Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'aux îles Malouines. Leur remise aux Espagnols. Détails historiques sur ces îles.

Le 28 février 1767, nous appareillâmes de Monte-Video avec les deux frégates espagnoles et une tartane chargée de bestiaux. Nous eûmes, pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du nord-ouest au sud-ouest, presque toujours gros temps et mauvaise mer. Le 21, à quatre heures après midi, nous eûmes connaissance des Sébaldes; et bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Le 23 au soir, nous en-

(1) Courroie tressée, dont un bout est attaché à la selle du cheval, et l'autre forme un nœud coulant. C'est ce qu'on appelle le *lasso*. A. M.

(2) Deux pierres rondes de la grosseur d'un boulet du poids de un kilog. enchâssées l'une et l'autre dans une bande de cuir, et attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long d'environ deux mètres. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, et en atteignent jusqu'à 200 pas l'animal qu'ils poursuivent. A. M.

(3) La prophétie de Bougainville s'est accomplie en 1820, époque où ces individus se réunirent les indigènes contre les Espagnols. A. M.

(1) Race de brigands sortis du Brésil, et nommés *Paulistes*, du lieu appelé *San-Pablo*, qui est leur principale habitation. A. M.

(2) Il n'existe plus aujourd'hui d'autorité espagnole d'aucune sorte dans l'Amérique du Sud. A. M.

(3) Tout le Brésil est maintenant un empire constitutionnel, depuis l'Amazone jusque près de Monte-Video, qui lui-même forme un Etat indépendant sous le nom de *Bande orientale*. La République Argentine s'étend du fleuve de la Plata jusqu'à la Terre de Feu. A. M.

trâmes et mouillâmes dans la grande baie, où mouillèrent aussi, le 24, les deux frégates espagnoles.

Le 1er avril, je livrai notre établissement aux Espagnols, qui en prirent possession en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre et les vaisseaux saluèrent de vingt-un coups de canon au lever et au coucher du soleil. J'avais lu aux Français habitants de cette colonie naissante une lettre du roi, par laquelle Sa Majesté leur permettait d'y rester sous la domination du roi catholique. Quelques familles profitèrent de cette permission : le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates espagnoles, lesquelles appareillèrent pour Monte-Video le 27 au matin. Pour moi, je fus contraint de rester aux Malouines à attendre l'*Etoile*, sans laquelle je ne pouvais continuer mon voyage.

On en peut attribuer la première découverte au célèbre Améric Vespuce, qui, dans son troisième voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du nord au mois d'avril 1502. Il ignorait, à la vérité, si elle appartenait à une île, ou si elle faisait partie du continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avait suivie, de la latitude à laquelle il était arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'était celle des Malouines. Beauchesne Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes. Beauchesne vit d'abord une seule île d'une immense étendue, et ce ne fut qu'après en être sorti qu'il s'en présenta à lui deux autres petites. Il parcourut un terrain humide couvert d'étangs et de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de sarcelles, de canards et de bécassines; il n'y vit point de bois : tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes, au contraire, sont trois petites îles pierreuses, où Guillaume Dampier, allant dans la mer du Sud en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, et où il ne put trouver un bon mouillage.

Les îles Malouines, jusqu'à nos jours, n'étaient que très imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avait visité la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, et qui l'a assez bien décrite, assurait qu'elle était peuplée, et prétendait y avoir vu des feux. Au commencement de ce siècle, *le Saint Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du sud-est, dans une mauvaise baie, à l'abri de quelques petites îles, qu'on appela *îles d'Anican*, du nom de l'armateur, mais il n'y séjourna que pour faire de l'eau, et continua sa route sans s'embarrasser de les reconnaître.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, et d'échelle pour la découverte des terres australes, avait frappé les navigateurs de toutes les nations.

La même illusion qui avait fait croire à Hawkins, à Wood Roggers et aux autres, que ces îles étaient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage et sur moi. Nous vîmes avec surprise, en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte n'était autre chose que des touffes de joncs forte levées et fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur, et de là sort une touffe de joncs d'un beau vert qui couronne ce pied : de sorte que, dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer et sur les petites îles. Les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entièrement de bruyères, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, et que j'entrepris moi-même dans l'île, couchant tous à la belle étoile, et vivant de notre chasse, ne nous procurèrent la découverte d'aucune espèce de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, et en abondance, une excellente tourbe qui pouvait suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; et je parcourus des plaines immenses coupées partout de petites rivières d'une eau parfaite. La nature, d'ailleurs, n'offrait pour la subsistance des hommes que la pêche et plusieurs sortes de gibier de terre et d'eau. A la vérité ce gibier était en grande quantité et facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir à notre arrivée tous les animaux, jusqu'alors seuls habitants de l'île, s'approcher de nous sans crainte, et ne témoigner d'autres mouvements que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissaient prendre à la main; quelques-uns venaient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étaient arrêtés: tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnaître en lui, par le seul instinct, aux animaux faibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré longtemps : ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Détails sur l'histoire naturelle des îles Malouines.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces îles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards; et à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions, nous ne savions trop ce qui pourrait nous retenir sur cette terre, ingrate en apparence. Un horizon terminé par des montagnes pelées; des terrains entrecoupés par la mer et dont elle semble se disputer l'empire, des campagnes inanimées, faute d'habitants; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinaient à être les premiers colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins; partout une triste uniformité : que d'objets décourageants et qui paraissaient annoncer que la nature se refuserait aux efforts de l'espèce humaine dans des lieux si sauvages! Cependant le temps et l'expérience nous apprirent que le travail et la constance n'y seraient pas sans fruit. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades et les ruisseaux; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs et des étangs pour les abreuver; point de contestations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies les plus utiles, d'oiseaux et de poissons du meilleur goût; une matière combustible pour suppléer au défaut de bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre par sa température également éloignée du chaud et du froid, et bien plus propre à former des hommes robustes et sains que ces contrées enchanteresses où la chaleur et l'abondance, qui en est la suite, ne tendent qu'à énerver leurs habitants : telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avait imprimés, et justifièrent la tentative.

On pourrait ajouter que les Anglais, dans leur relation du port Egmont, n'ont pas balancé à dire que le pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement.

Les îles Malouines se trouvent placées entre 51 et 52 degrés et demi de latitude méridionale, 61 et demi et 65 et demi de longitude occidentale du méridien de Paris. Elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des Patagons et de l'entrée du détroit de Magellan d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

Les ports que nous avons reconnus réunissent l'étendue et l'abri. Un fond tenace, et des îles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs et aisés à défendre : ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Les marées, assujéties à tous les mouvements d'une

mer environnante, ne sont jamais élevées dans des temps fixes, et qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avaient trois vicissitudes déterminées avant l'instant de leur plein : les marins appelaient ces vicissitudes *varvodes*. La mer alors, en moins d'un quart d'heure, monte et baisse trois fois comme par secousses, surtout dans les temps des solstices, des équinoxes et des pleines lunes.

Le peu de matière minérale trouvée aux îles Malouines répond de la salubrité des eaux ; elles sont partout commodément placées, aucune plante d'un caractère dangereux n'infecte les lieux où elles coulent ; c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, et quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légèreté.

Il y a partout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour souffrir la charrue. Le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes, jusqu'à près d'un pied, qu'il était indispensable, avant de cultiver, d'enlever cette couche et de la diviser pour la dessécher et la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres.

Tous les bords de la mer et des îles de l'intérieur sont couverts d'une espèce d'herbe que l'on nomma improprement *glaïeuls ;* c'est plutôt une sorte de gramen. Elle est du plus beau vert et a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions et des loups marins ; elle nous servait d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on était logé : leurs tiges inclinées et réunies formaient un toit, et leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons ; le pied en est sucré, nourrissant, et préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyères, les arbustes, et la plante que nous nommâmes *gommier*, sont, après cette grande herbe, les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Le gommier, plante nouvelle et inconnue en Europe, est d'un vert de pomme et n'a en rien la figure d'une plante ; on le prendrait plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur ; il ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface, de forme convexe, présente un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement était de nous asseoir ou de monter dessus ; sa hauteur n'est guère de plus d'un pied et demi. Il nous portait aussi sûrement qu'une pierre sans être foulée par le poids. Sa largeur s'étend d'une manière disproportionnée à sa forme ; il y a des gommiers qui ont plus de six pieds de diamètre sans en être plus hauts. Leur circonférence n'est régulière que dans les petites plantes, qui représentent assez la moitié d'une sphère ; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses et des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois une matière tenace et jaunâtre, qui fut d'abord appelée *gomme ;* mais comme elle ne peut se dissoudre totalement que dans les spiritueux, elle fut appelée *gomme-résine*. Son odeur est forte, assez aromatique, et approche de celle de la térébenthine.

Après cette plante extraordinaire on en rencontrait une d'une utilité éprouvée, et qui lui a valu son nom ; elle forme un petit arbrisseau, et quelquefois rampe sous les herbes et le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, et nous lui trouvâmes un goût de sapinette ; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la bière. Nous avions apporté une certaine quantité de mélasse et de grains. Les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, et l'habitant, une fois instruit, ne manqua jamais de cette boisson, que la plante rendait anti-scorbutique. On l'employa très spécifiquement dans des bains que l'on faisait prendre aux malades qui venaient de la mer. Sa feuille est petite et dentelée, d'un vert clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espèce de farine un peu glutineuse et d'une odeur aromatique.

Une espèce de céleri ou persil sauvage très abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre et de cétérach à feuilles ondées, fournissaient, avec cette plante, tout ce qu'on pouvait désirer contre le scorbut.

Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois et nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étaient les seuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyères n'étaient mangeables que pour les enfants, qui mangent les plus mauvais fruits, et pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes *mûre* est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme ; elle prolonge ses branches et se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant : il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes et couleur de myrte. Ces fruits sont blancs et colorés de rouge du côté exposé au soleil ; ils ont le goût aromatisé et l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, dont l'infusion prise avec du lait a paru très agréable. Cette plante se cache sous les herbes et se plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avait beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule, qui est blanche et de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à ognon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'est à l'ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, et qu'à leur place on rencontrait en grande quantité une plante d'une même forme et d'un vert tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, et couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied, et vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espèce de scolopendre ou de cétérach.

Quant aux plantes marines elles étaient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goëmons dans le port, surtout près des côtes, dont les canots avaient de la peine à approcher : ils ne rendent d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptait en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportaient plusieurs espèces de corallines très variées et des plus belles couleurs : elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges et les coquilles.

On ne voit qu'une seule espèce de quadrupède sur ces îles : elle tient du loup et du renard. Les oiseaux sont innombrables ; ils habitent indifféremment la terre et les eaux. Les lions et les loups marins sont les seuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poissons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer : quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres ossements énormes, placés bien avant dans les terres, et que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent, ou que la mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier, et que sa queue est plus longue et plus fournie de poils que celle du loup, habite dans les dunes, sur le bord de la mer. Il suit le gibier, et se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin, d'une baie à l'autre. A notre première descente à terre nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitants. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre et rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais faible.



Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden.

Les oiseaux et les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité : ces ennemis des oiseaux sont : le loup, qui détruit beaucoup d'œufs et de petits, les aigles, les éperviers, les émouchets et les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités : sans parler des baleines, qui, comme on sait, ne se nourrissant que de fretin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies, et cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelles sur les rochers, et les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Parmi les oiseaux à pieds palmés le cygne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par son cou, d'un noir velouté, qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps; ses pattes sont couleur de chair. Cette espèce de cygne se trouve aussi dans la rivière de la Plata et au détroit de Magellan, où j'en ai tué un dans le fond du port Galland.

Quatre espèces d'oies sauvages formaient une de nos plus grandes richesses. La première ne fait que pâturer ; on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, et son long cou pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espèce. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir et de cendré sur le dos et les ailes. La femelle est fauve, et ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair, saine, nourrissante et de bon goût, devint notre principale nourriture.

Deux espèces de canards et deux de sarcelles embellissent les étangs et les ruisseaux. Les premiers diffèrent peu de ceux de nos climats. On en tua quelques-uns tout noirs et d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une, à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avaient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces espèces sont de la plus grande abondance et du meilleur goût.

Il y a, de plus, deux espèces de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée et le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes, et d'un tissu si serré, que nous les prîmes pour le grêbe, dont on fait des manchons précieux : cette espèce est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure et qui leur a fait donner le nom de *plongeons à lunettes*. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet, car alors la mère les voiture sur son dos.



Ils se défendaient avec des haches et des sabres.

Deux espèces d'oiseaux, que l'on nomma *becs-scies*, on ne sait pas pourquoi, ne diffèrent entre elles que par la taille et quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres, qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu très foncé; leur forme et les plumes du ventre, aussi serrées et aussi soyeuses que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette espèce; ce que l'on n'oserait cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long et pointu, et les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, et la membrane qui les joint se terminant à rien au troisième. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles et y font leur ponte. Comme leur chair est très mangeable, on en fit des tueries de deux ou trois cents, et la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défiaient si peu des chasseurs, qu'il suffisait d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long et fort, caractérisé par deux tuyaux, de même manière que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebranta-huessos*.

Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très variées et très agréables, de caniarts et d'équerrets, presque tous d'un plumage gris, et vivant par familles, viennent planer sur les eaux et fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servaient à reconnaître les temps propres à la pêche de la sardine; il suffisait de les tenir un moment suspendus, et ils rendaient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venaient que d'avaler. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres espèces de petits poissons. Ils pondent autour des étangs, sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très bons et très sains.

On distingua trois espèces de pinguins : la première, remarquable par sa taille et la beauté de son plumage, ne vit point par familles comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du lord Anson. Ce pinguin de la première classe aime la solitude et les endroits écartés. Son bec, plus long et plus délié que celui des pinguins de la seconde espèce, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête et va terminer les nuances du blanc et du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son cou très long, quand il lui plaît de chanter, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse et de magnificence singulières. La troisième espèce habite par familles, comme la seconde, sur de hauts rochers dont elle partage le

terrain avec les becs-scies; ils y pondent aussi. Les caractères qui les distinguent des deux autres sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, et qu'ils relèvent lorsqu'ils sont irrités, et enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils. On les nomma *pinguins-sauteurs* : en effet, ils ne se transportent que par sauts et par bonds. Cette espèce a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois espèces d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçaient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espèce en a tous les caractères. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, et parfaitement ressemblant à père et mère. La seconde espèce ne diffère que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux espèces sont noires, avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisième, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur et le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc, à cause de sa conformité avec les deux autres.

Trois espèces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, et les autres sont noirs, à pattes jaunes et blanches, font la guerre aux bécassines et aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers et d'émouchets, et quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches et présentent toutes sortes de couleurs.

On rencontre toute l'année, au bord de la mer, un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir et blanc; ses autres caractères distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail et les pattes blanches. Il ne quitte guère les rochers qui découvrent à basse mer, et se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs et pernicieux pour lui.

Les lions et les loups marins occupent tous les bords de la mer et se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glaïeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche et du soleil. Il paraît que le lion décrit dans le voyage du lord Anson devrait être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espèce d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de crinière, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur, et qu'il y en a une autre espèce beaucoup plus petite, sans trompe, et caractérisée par une crinière de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourrait regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni crinière ni trompe: ainsi ce sont trois espèces bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale et dans la rivière de la Plata. Leur huile et leurs peaux avaient déjà formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu connaître une grande quantité d'espèces de poissons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchait. Le poisson que nos pêcheurs appelaient *gradeau* est aussi très commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets, poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, et nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites.

Enfin, pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située à la même latitude, dans l'hémisphère boréal, que les îles Malouines, dans l'autre hémisphère; savoir : que cette île est agréable par la bonté et la sérénité de son air : la chaleur et le froid n'y sont jamais excessifs. Le pays, bien coupé de lacs et de rivières, offre de grandes plaines couvertes de pâturages excellents, point de bêtes venimeuses, les rivières et les lacs poissonneux.

Navigation des îles Malouines à Rio-Janeiro. Jonction de *la Boudeuse* avec *l'Etoile*.

Cependant j'attendais vainement *l'Etoile* aux îles Malouines : les mois de mars et d'avril s'étaient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvais entreprendre de traverser l'océan Pacifique avec ma seule frégate, incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout le mois de mai. Voyant alors qu'il ne me restait plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 juin pour me rendre à Rio-Janeiro. Nous eûmes dans cette traversée un temps favorable. Le 20 juin, après midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, et le 21 nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janeiro.

Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de *l'Etoile* les provisions dont je ne pouvais me passer, et d'embarquer des rafraîchissements.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janeiro du printemps des poètes. La vue de cette baie donnera toujours le plaisir le plus vif aux voyageurs, surtout à ceux qui, comme nous, auront été longtemps privés de la vue des bois, des habitations, et qui auront vécu dans des climats où le calme et le soleil sont rares. Rien n'est plus riche que le coup-d'œil des paysages qui s'offrent de toutes parts, et c'eût été pour nous une vraie satisfaction de jouir de cette charmante contrée. Rio-Janeiro est l'entrepôt et le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines sont les plus voisines de la ville, dont elles sont distantes environ de soixante-quinze lieues. Elles rendent au roi, tous les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or. L'année 1762 elles en rapportèrent cent dix-neuf (1). Sous la capitainie des mines générales on comprend celles de Rio des Morts, de Sabara et de Sero-Frio. Cette dernière, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamants qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière, qu'on a soin de détourner pour séparer ensuite d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamants, les topazes, les chrysolithes et autres pierres de qualités inférieures.

L'arrivée des flottes rend le commerce de Rio-Janeiro très florissant, principalement la flotte de Lisbonne (2). Celle de Porto est chargée seulement de vins, eaux-de vie, vinaigre, de denrées de bouche, et de quelques toiles grossières fabriquées dans cette ville ou aux environs. Aussitôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles paient au roi dix pour cent. En un mot, les mines du Brésil ne produisent point d'argent : tout celui que les Portugais possèdent provient de cette contrebande.

Départ de Rio-Janeiro. Second voyage à Monte-Video.

Le 14 juillet 1767 nous appareillâmes de Rio-Janeiro et fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous sortîmes le 15. Le 29 nous entrâmes dans la rivière de la Plata et vîmes les Maldonades, et nous mouillâmes le 31, après-midi, dans la baie de Monte-Video.

(1) Ce revenu entre aujourd'hui dans le trésor public. A. M.

(2) Rio-Janeiro ne commerce plus aujourd'hui avec Lisbonne que sur un pied d'égalité. A. M.

Comme nous devions rester dans la rivière de la Plata jusqu'à la révolution de l'équinoxe, nous prîmes des logements à Monte-Video, où nous établîmes aussi nos ouvriers et un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buenos-Ayres, le 11 août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étaient nécessaires, et dont fut chargé le munitionnaire général du roi d'Espagne, au même prix que portait son traité avec Sa Majesté Catholique.

Nous appareillâmes toutefois le 8 septembre. à cinq heures et demie du matin, de même que *le Carmen* que nous laissâmes passer devant nous. Je fis route pour doubler un banc de pierre, lequel est à deux lieues de Monte-Video nord et sud.

Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'au cap des Vierges. Entrée dans le détroit. Entrevue avec les Patagons. Navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.

Le radoub et le chargement de *l'Etoile* nous avaient coûté tout le mois d'octobre et des frais considérables : ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes solder avec le munitionnaire général et les autres fournisseurs espagnols. Je pris le parti de les payer avec l'argent qui m'avait été remboursé pour la cession des îles Malouines.

Le 31 octobre, au point du jour, je rejoignis, à quelques lieues de la Encenada, *l'Etoile*, qui en avait appareillé la veille pour Monte-Video. Nous y mouillâmes le 3 novembre à sept heures du soir.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de *la Boudeuse* tous les vivres qu'elle pouvait contenir; à recalfater ses hauts, opération que l'absence de ces calfats nécessaires à *l'Etoile* n'avait pas permis de faire plus tôt; à raccommoder la chaloupe de *l'Etoile;* à faire couper l'herbe pour nos bestiaux, et à déblayer tout ce que nous avions à terre La journée se passa en préparatifs pour appareiller, et nous l'eussions fait le même jour, si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtiments flottèrent, et nous allâmes mouiller à la tête de la rade, où l'on est toujours à flot. Les deux jours suivants, le gros temps ne nous permit pas de faire voile; mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Ayres une goëlette chargée de farine, et nous y en prîmes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois : il est vrai que la plus grande partie des boissons était en eau-de-vie. Les équipages jouissaient de la meilleure santé.

Le 14 novembre nous appareillâmes de Monte-Video. Le 27, nous étions à l'entrée du détroit de Magellan, en face du cap des Vierges.

Le 1er et le 2 décembre, les vents furent favorables, la mer grosse et le temps brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, et nous passions la nuit sous la misaine. Nous vîmes pendant tout ce temps des damiers, des quebranta-huessos; et, ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui disparaissent quand la mer est belle et le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pinguins et une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paraissaient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 novembre, deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, étaient venus se poser sur nos vergues. J'avais déjà vu une troupe de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 décembre après midi, et nous le relevâmes au sud, environ à sept lieues de distance. J'avais observé, à midi, 52 degrés de latitude australe, et j'étais alors par 52 degrés 3 minutes 30 secondes de latitude, et 71 degrés 12 minutes 20 secondes de longitude à l'ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relèvement, place le cap des Vierges par 52 degrés 23 minutes de latitude, et 71 degrés 25 minutes 20 secondes de longitude occidentale de Paris.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité. A neuf heures et demie du soir nous avions amené à l'ouest la pointe septentrionale de l'entrée du détroit sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Le 6, nous reconnûmes le cap de Possession dans l'ouest. Ce nom sans doute lui est resté en mémoire de ce que le brave Sarmiento y a construit, en 1580, pour la couronne d'Espagne, un fort qu'il nomma *Nombre de Jésus*, fort dont il ne reste aucune trace Le cap est bien reconnaissable : c'est la première terre avancée depuis la pointe septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus sud que le reste de la côte, qui forme ensuite entre ce cap et le premier goulet un grand enfoncement nommé la baie de Possession : nous avions aussi la vue de la Terre de Feu. Le cap Possession est situé par 52 degrés 25 minutes.

Le 7, à midi, nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restait dans le sud-ouest, environ à six lieues. Ce cap, remarquable par un mondrain assez élevé et coupé du côté de la mer, forme au sud l'entrée du premier goulet. Sa pointe est dangereuse par une batture qui s'étend dans le nord-est du cap, au moins à trois lieues au large : j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après midi le vent avait passé au nord-nord-ouest, et nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures et demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet.

La baie de Possession est ouverte à tous les vents et n'offre que de très mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élèvent cinq mondrains, dont un est assez considérable : les quatre autres sont petits et aigus. Nous les avons nommés *le Père et les Quatre fils Aymon;* ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit.

Le 8, nous passâmes le premier goulet (1), malgré le vent qui était directement debout et très violent. Nous vîmes alors les Patagons, qui toute la nuit avaient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, et qui élevèrent un pavillon blanc sur une hauteur.

Nous aperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la Terre de Feu. Ils étaient couverts de peaux et couraient à toutes jambes le long de la côte en suivant notre route; ils paraissaient même de temps en temps nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allassions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie de la Terre de Feu n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau *la Conception*, qui se perdit sur leurs côtes en 1765; ils lui aidèrent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison et à élever des hangars pour les mettre à l'abri.

A midi nous étions sortis du premier goulet. Le vent s'était rangé au sud, et la marée continuait à nous élever dans l'ouest. A trois heures l'un et l'autre nous manquèrent, et nous mouillâmes dans la baie Boucault, et, mettant pied à terre, nous vîmes venir à nous six Américains à cheval et au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, et sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendaient les mains et les appuyaient contre les nôtres. Ils nous serraient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui tremblaient en venant à nous, ne

(1) Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet on peut compter 15 lieues, et le détroit y est partout large de 5 à 7 lieues.

La longueur du premier goulet est d'environ 3 lieues de longueur, et sa largeur d'une lieue. A. M.

furent pas longtemps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes et un peu de pain frais, que nous leur distribuâmes et qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens et un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance et nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir, et, en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques et de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, et le rouge semblait les charmer : aussitôt qu'ils apercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus et témoignaient en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque caresse qu'on leur faisait, le *chaoua* recommençait : c'étaient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun : dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge et poussaient en soufflant un son tremblant et inarticulé qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Ces Américains sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq ou six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf ou dix pouces : les gens de l'*Etoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes et bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme et soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature et à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible. Leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond et un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la zône torride que de ceux qui y naissent dans les zônes tempérées et glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge. Il nous a paru que leur langue était douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes; peut-être allaient-elles venir; car ils voulaient toujours que nous attendissions, et ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata : c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos, attaché autour du corps avec une ceinture. Il descend jusqu'aux talons et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules : de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car, quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vues sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans cette partie de l'Amérique, et que nous avons décrits plus haut. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaisse d'un pouce et demi à deux pouces : ces couteaux, de fabrique anglaise, leur avaient vraisemblablement été donnés par le commodore Byron. Leurs chevaux, petits et fort maigres, étaient scellés et bridés à la manière des habitants de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moelle et la chair de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte et même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il est très remarquable que plusieurs nous ont dit les mots espagnols suivants : *mânana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan* (1). Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errants dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfants suivent le gibier ou les bestiaux, dont ces plaines sont couvertes, se vêtant et se cabanant avec des peaux : ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé, dans la mer Pacifique, une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Le 11, à midi, nous passâmes le second goulet (2), et bientôt nous parvînmes au mouillage dans le nord de l'île Sainte-Elisabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre.

Le vent contraire, accompagné de grains violents, de pluie et de grêle, nous força de passer ici le 11 et le 12. Ce dernier jour, après midi, nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Elisabeth. Nous débarquâmes dans la partie du nord-est de l'île. Ses côtes sont élevées et à pic, excepté à la pointe du sud-ouest et à celle du sud-est, où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder partout, attendu que sous les terres coupées il règne une petite plage. Le terrain de l'île est fort sec : nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie sud-ouest, et elle y était saumâtre. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croûte de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre, et si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer : elles étaient cependant sur leurs œufs. Il paraît que les sauvages viennent dans cette île : nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu, et les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, et on ne peut y faire du feu qu'avec une espèce de petite bruyère.

Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.

Nous allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, et les premiers pas difficiles étaient fran-

(1) Manne, enfant, bon petit, capitaine. A. M.

(2) De la sortie du premier goulet à l'entrée du second il y a 6 à 7 lieues, et la largeur du détroit y est aussi d'environ 7 lieues. Le second goulet a environ une lieue et demie de largeur, et 3 ou 4 de longueur. A. M.

chis. Ce ne fut que le 13, après midi, que, le vent étant venu au nord-ouest, nous appareillâmes malgré sa violence, et fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elisabeth des îles Saint-Barthélemi et aux Lions. Il fallait soutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles rafales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elisabeth, que nous étions contraints de ranger pour éviter les battures qui se prolongent autour de deux autres îles (1). La marée en canal portait au sud, et nous parut très forte. Nous vînmes attaquer la terre du continent au-dessous du cap Noir : c'est où la côte commence à être couverte de bois, et le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le sud, et les marées n'y sont plus aussi sensibles.

Après bien des difficultés, nous mouillâmes à un mille de terre, dans une baie que je nommai la *baie Duclos* (2), du nom de M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon second dans ce voyage. Cette baie, ouverte à l'est, a très peu d'enfoncement. Sa pointe du nord avance un peu plus au large que celle du sud, et de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'ouest qui sont ici les vents régnants, et qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivières se déchargent dans la baie : l'eau est saumâtre à leur embouchure; mais à cinq cents pas au-dessus elle est très bonne. Une espèce de prairie règne le long du débarquement, lequel est de sable. Les bois s'élèvent ensuite en amphithéâtre; mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain sans avoir d'autre gibier que deux ou trois bécassines, quelques sarcelles, canards et outardes, en fort petite quantité. Nous y avons aussi aperçu quelques perruches : nous n'aurions pas cru qu'on en pût trouver dans un climat aussi froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées et de la forme d'un four; elles paraissaient récemment construites et étaient remplies de coquilles calcinées, de moules et de lépas. Nous remontâmes cette rivière assez loin, et nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le temps que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, et le courant alors venait de la mer orientale; observation contraire à celles qui avaient été faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vu jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortait du détroit. Mais il me semble, d'après diverses observations, que, lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court nord et sud. La quantité de canaux dont est coupée la Terre de Feu paraît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermomètre aria de 8 à 5 degrés. Le 15 à midi, nous y observâmes 53 degrés 20 minutes de latitude.

Le 16, nous passâmes la pointe Sainte-Anne (3) et le cap Rond. La première est unie, d'une médiocre hauteur, et couvre une baie profonde, où l'ancrage est sûr et commode. C'est cette baie à laquelle le malheureux sort de la colonie de Philippeville, établie vers l'an 1581 par Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap Rond est une terre élevée et remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées et escarpées; celles de la Terre de Feu paraissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible ; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap Rond et le cap Forward il y a quatre baies dans lesquelles on peut mouiller.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention, et mérite une description particulière. Ce cap, élevé de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horizontales de coquilles pétrifiées. J'ai sondé en canot au pied de ce monument qui atteste les grands changements arrivés à notre globe, et je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue et demie du *cap Forward;* alors le calme survint et dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes et des relèvements. Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique et de tous les continents connus. D'après de bonnes observations nous avons conclu sa latitude australe de 54 degrés 5 minutes 45 secondes. Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutefois, entre les deux têtes, dans une espèce de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourrait mouiller par quinze brasses; mais ce mouillage, dangereux si le vent était au sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif et taillé à pic : sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses, et s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-dessous du cap à une petite pointe de roches sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, et peu de temps après, les vents ayant passé au sud-ouest, je vins chercher le mouillage dans la baie nommée par M. de Gennes *baie Française*. A huit heures et demie du soir nous y jetâmes l'ancre. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau et de bois pour la traversée de la mer Pacifique, et que le reste du détroit m'était inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusqu'auprès de la baie Française, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très sûre et fort commode pour ce travail : ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Le 17, à deux heures après midi, nous passâmes au large de l'îlot de la baie française; nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite et dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du nord de cette baie et une île élevée, longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui est encore couverte par deux autres îlots dont le plus considérable a mérité le non d'*îlot de l'Observatoire* (1). La baie ouverte au sud-est est longue de deux cents toises et large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent et la défendent de tous les vents : aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Nous mouillâmes, à trois heures, à l'entrée de la baie; le 18, au matin, j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs et des divers effets qu'il y fallait descendre; on débarqua aussi toutes les pièces à eau pour les rebattre et les soufrer; on disposa des mares pour les lavandiers, et on échoua notre chaloupe qui avait besoin d'un raboud. Nous passâmes le reste du mois de décembre dans cette baie où nous fîmes fort

(1) De la sortie du second goulet à la pointe nord-est de l'île Sainte-Elisabeth il y a près de 4 lieues, et de cette île au cap Noir il y a une demi-lieue. A. M.

(2) Du cap Noir à la baie Duclos il y a 7 lieues. Vis-à-vis de la baie Duclos, il y a dans la Terre de Feu un enfoncement immense. Le cap Monmouth en fait la pointe septentrionale. A. M.

(3) De la baie Duclos à la pointe Sainte-Anne il y a environ 5 lieues, et la même distance entre la pointe de l'île Sainte-Anne au cap Rond. Depuis le second goulet jusqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis 7 lieues jusqu'à 5. Il se rétrécit au cap Rond, où il n'a guère plus de 3 lieues. A. M.

(1) Du cap Rond à l'îlot de l'Observatoire la distance est de 4 lieues. A. M.

commodément notre bois et même des planches. Tout y facilitait cet ouvrage : les chemins se trouvaient pratiqués dans la forêt, et il y avait plus d'arbres abattus qu'il ne nous en fallait, reste du travail de l'équipage de *l'Aigle* en 1765.

Nous fîmes plusieurs voyages pour reconnaître les côtes voisines du continent de la Terre de Feu. En longeant la Terre de Feu, nous aperçûmes des naturels et plusieurs feux paraître et s'éteindre ; ensuite il restèrent allumés, et nous distinguâmes ces sauvages sur la pointe basse d'une baie, où j étais déterminé à m'arrêter. Nous allâmes aussitôt à leurs feux, et je reconnus la même horde de sauvages que j'avais déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pecherais,* parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, et que sans cesse ils nous le répétaient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua.* La même cause nous leur a fait laisser cette fois le même nom.

Le 31 décembre, nous relevâmes le cap Forward (1) à l'est-quart-nord-est, le cap Holland (2) à l'ouest-nord-ouest. De midi à six heures du soir nous doublâmes le cap Holland. Il ventait peu, et la brise ayant molli sur le soir, le temps d'ailleurs étant fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galland, où nous ancrâmes à dix heures, ayant le cap Galland au sud-ouest.

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie, nommée baie *Fortescue*, au fond de laquelle est le port Galland (3).

Les Pecherais dont j'ai parlé sont petits, vilains, maigres et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également, et de toits à leurs cabanes, et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses, et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage ; à terre, elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfants à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfants pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx qui est commune dans le détroit ; la corde est de boyau, et les flèches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art ; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche et s'en servent en manière de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens et puis des lacs faits de barbe de baleine.

(1) Depuis l'îlot de l'Observatoire jusqu'au cap Forward il y a environ 6 lieues, et le détroit y a 3 et 4 lieues de large. A. M.

(2) Du cap Forward au cap Hollan il y a 5 lieues, et du cap Holland au cap Galland, 8 lieues. A. M.

(3) La baie de Fortescue a 2 milles de large, et présente un beau mouillage dans le port Galland où débouchent trois rivières. A. M.

Le 16, nous appareillâmes avec la marée favorable. Mais nous passâmes tout le jour à louvoyer entre l'île Rupert et une pointe du continent qu'on nomme la *pointe du Passage*, pour attendre le jusant avec lequel j'espérais gagner, ou le mouillage de la baie Dauphine, à l'île de Louis-le-Grand, ou celui de la baie Elisabeth (1).

Le 25, nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le Bras-Tortueux.* Entre les îles Royales et le continent le détroit peut avoir deux lieues. Il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre l'île Rupert et la pointe du passage ; ensuite une lieue et demie entre l'île de Louis-le-Grand et la baie Elisabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une batture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Depuis la baie Elisabeth la côte court à l'ouest-nord-ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la rivière que Narborough appelle *Batchelor*, et Beauchesne *du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette rivière est facile à reconnaître : elle sort d'une vallée profonde ; à l'ouest, elle a une montagne fort élevée ; sa pointe occidentale est basse et couverte de bois, et la côte y est sablonneuse. De la rivière du Massacre à l'entrée du faux détroit ou canal Saint-Jérôme, j'estime trois lieues de distance. L'entrée de ce canal paraît avoir une demi-lieue de largeur, et dans le fond on voit les terres revenir vers le nord. Quand on est par le travers de la rivière du Massacre on n'aperçoit que ce faux détroit, et il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'ouest-quart-sud-ouest et l'ouest-sud-ouest jusqu'au cap Quade, qui, s'avançant beaucoup, paraît croisé avec la pointe occidentale [de l'île Louis-le-Grand, et ne laisse point apercevoir de débouché. Au reste, une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal est de suivre toujours la côte de Louis-le-Grand, qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal Saint-Jérôme au cap Quade est d'environ quatre lieues, vers la pointe de l'île Louis-le-Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court à l'ouest-nord-ouest jusqu'à la baie Dauphine, dont la profondeur est d'environ deux milles sur une demi-lieue d'ouverture ; elle court ensuite à l'ouest jusqu'à son extrémité occidentale, nommée *cap Saint-Louis.* Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis-le-Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort distinctement le fort Phélippeaux, qui nous parut une anse fort commode et bien à l'abri.

Depuis le cap Quade, le détroit s'avance dans l'ouest-nord-ouest et nord-ouest-quart-ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *Longue-Rue.* La figure du cap Quade est remarquable : il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui, les côtes sont partout boisées, et la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quade doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, et les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aspect, nomma cette partie *la Désolation du Sud ;* aussi ne saurait-on rien imaginer de plus affreux.

Lorsqu'on est par le travers du cap Quade, la côte de la Terre de Feu paraît terminée par un cap avancé qui est le cap Monday, lequel j'estime être à quinze lieues du cap Quade. A la côte du continent on aperçoit trois caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier, que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*,

(1) Du port Galland à la baie Élisabeth, on compte environ 4 lieues. A. M.

est à cinq lieues environ du cap Quade, entre deux belles baies où l'ancrage est très sûr, si le fond y est aussi bon que nous a paru être l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'ouest du cap Fendu, et le *cap de la Boudeuse* dans le même gisement et la même distance avec celui de *l'Etoile.* Toutes ces terres sont hautes et escarpées. Les deux côtes paraissaient saines et garnies de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laissé le temps de les sonder. Le détroit dans la Longue-Rue peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrécit vis-à-vis du cap Monday, où le canal n'a guère plus de quatre milles.

Enfin, à midi, nous eûmes connaissance du cap des Piliers (1) et des Evangélistes : on ne voyait ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avancions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immense qui n'était plus borné par les terres, et une grosse lame venant de l'ouest nous annonçait le grand Océan.

Lorsqu'on a dépassé le cap Monday, la côte septentrionale se courbe en arc, et le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq et six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Monday au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est l'ouest-quart-nord-ouest. La côte du sud y est haute et escarpée; celle du nord est bordée d'îles et de rochers qui en rendent l'approche dangereuse. La dernière terre dont on ait la vue à la côte du nord est le cap des Victoires, lequel paraît être de médiocre hauteur, ainsi que le cap Désiré qui est en dehors du détroit à la Terre de Feu, environ à deux lieues dans le sud-ouest du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs îlots ou brisants connus sous le nom des *Douze-Apôtres.*

Le cap des Piliers est une terre très élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le nord-ouest, et qui font la pointe du cap. A six ou sept lieues dans le nord-ouest de ce cap on voit quatre îlots nommés *les Évangélistes :* trois sont ras; le quatrième, qui a la figure d'une meule de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le sud-sud-ouest, et à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires.

A 7 heures le cap des Piliers était doublé; à 8 heures nous étions entièrement dégagés des terres, et un bon vent de nord nous faisait avancer à pleines voiles dans la mer Occidentale. Nous fîmes alors un relèvement d'où je pris mon point de départ par 52 degrés 50 minutes de latitude australe, et 79 degrés 9 minutes de longitude occidentale de Paris.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au port Galland, des temps constamment mauvais et contraires, trente-six heures de bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique, exemple, que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Galland jusqu'au débouquement.

J'estime la *longueur entière du détroit*, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers, d'environ *cent quatorze lieues*. Nous avons employé *cinquante-deux jours* à les faire. Je répéterai ici que, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'est, et le jusant ou l'èbe dans l'ouest, et que les marées y sont très fortes; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galland, et que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galland jusqu'au cap Quade, les courants sont violents; que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers, mais que dans toute cette partie depuis le port Galland les eaux sont assujéties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges, c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'est, et le jusant vers celle de l'ouest. Je dois en même temps avertir que cette assertion sur la direction des marées dans le détroit de Magellan est absolument contraire à ce que les autres navigateurs disent y avoir observé à cet égard; ce ne serait cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap Horn depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent contraire et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très bons poissons; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer Occidentale en doublant le cap Horn que dans celui qui y serait entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres.

(1) Cap Pillar ou Pilares, extrémité occidentale du détroit de Magellan, comme le cap des Vierges en est l'extrémité orientale. A. M.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS L'ENTRÉE DE LA MER OCCIDENTALE JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taïti (1). Découvertes qui la précèdent.

Depuis notre entrée dans la mer Occidentale, après quelques jours de vents variables, nous trouvâmes les vents d'ouest qui conduisent ordinairement jusque par le 30e degré; j'avais pourtant résolu d'aller à l'île Juan Fernandez, pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulais ainsi établir un point de départ assuré pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée diversement par les différents navigateurs. La rencontre accélérée des vents de sud et de sud-est me fit renoncer à cette relâche, qui eût allongé mon chemin.

Le 30 janvier, je dirigeai ma route pour reconnaître la terre que Davis, flibustier anglais, vit en 1686, sur le parallèle de 27 à 28 degrés sud, et qu'en 1722, Roggewin, Hollandais, chercha vainement. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avais passé le 14 sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin (2).

Nous courûmes pendant le mois de mars le parallèle des premières terres et îles marquées sous le nom d'*îles de Quiros*. Le 21 nous prîmes un thon dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les espèces ne s'éloignent jamais des côtes. C'était un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement le 22, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance et de quatre îlots et d'une petite île qui nous restait à quatre lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlots *les Quatre Facardins :* et comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d une

(1) Les premiers navigateurs, questionnant les naturels sur le nom de leur île, ceux-ci répondirent : *O Taïti*, c'est Taïti. Il faut donc écrire *Taïti* sans *O*, malgré les relations anglaises. A. M.

(2) Cette île est située entre le 27e et le 28e degré latitude sud, et 113 degrés de longitude occidentale du méridien de Paris. A. M.



1. L'Aigrette. — 2. L'Alcyon. — 3. Pingouin. — 4. La Pie de mer.

plage de sable très unie, et que tout l'intérieur est couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élèvent les tiges fécondes des cocotiers.

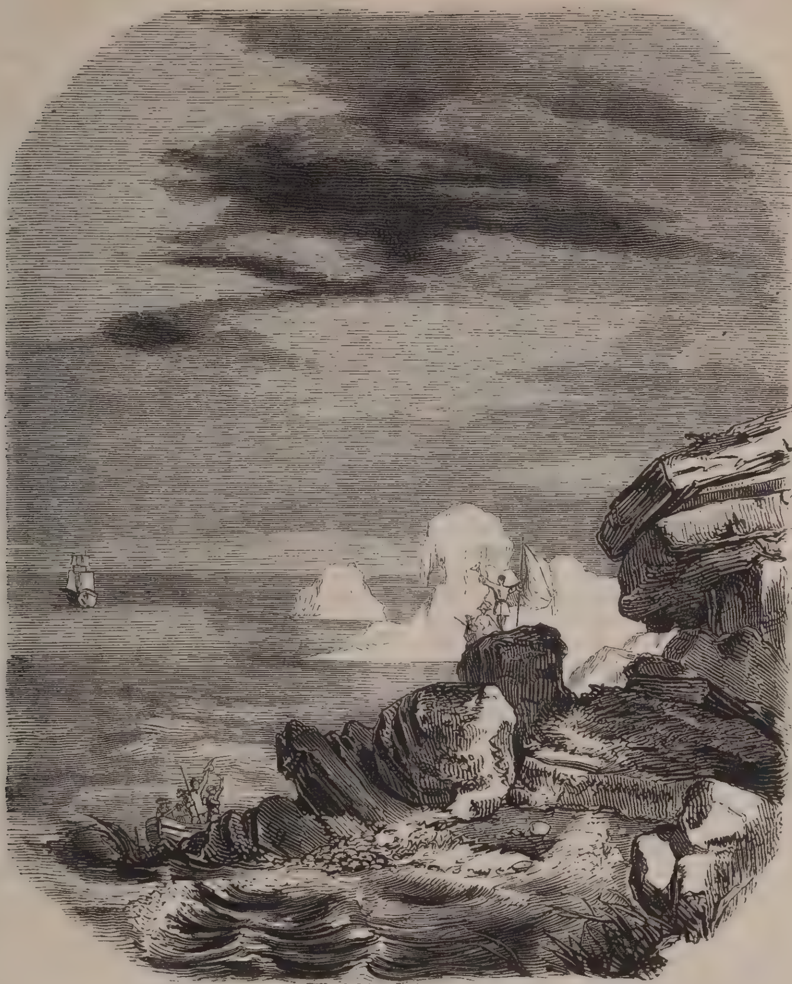
Le 25, au matin, nous pûmes accoster la terre, que nous reconnûmes être une île très basse, laquelle s'étendait du sud-est au nord-ouest, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Jusqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées. Nous en examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps à les visiter. J'ai nommé l'*Archipel dangereux* cet amas d'îles. Nous en avons vu onze; elles sont probablement en plus grand nombre. La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisants et semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux. Effectivement, dès le 28 nous cessâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert, en 1606, la partie méridionale de cette chaîne d'îles, qui s'étend sur l'ouest-nord-ouest, et dans laquelle l'amiral Roggewin s'est trouvé engagé en 1722, vers le quinzième parallèle; il la nomma le *Labyrinthe*.

Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord-nord-est une montagne haute et fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le Pic de la Boudeuse*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre (1) dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et l'on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres, qui la veille nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant le navire au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le ra-

(1) L'île de Taïti. A. M.



Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau ....

meau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser ; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange. Lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous fissent revirer au large : toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité : tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillage. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et dans toute

l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisants. Nous désirions tous pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un amas de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde île s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisants qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. A une lieue de la pointe du nord, nos canots reconnurent dans un récif une coupure large de deux encâblures au plus, dans laquelle il y avait de trente à trente-cinq brasses d'eau, et en dedans une rade assez vaste où le fond variait depuis neuf brasses jusqu'à trente. Cette rade était bornée au sud par un récif qui, partant de terre, allait se joindre à celui qui bordait la côte, d'où coulaient plusieurs petites rivières. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

Je me décidai à mouiller dans cette rade, et sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer : c'était l'île *Taïti*.

A mesure que nous avions approché de la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, et en nous donnant mille témoignages d'amitié. Tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui, depuis six mois, n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan: cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés : le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle : ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Séjour dans l'île Taïti. Détail du bien et du mal qui nous y arrive.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer. Les plus hardis venaient nous toucher; ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâton. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête, ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité. Fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, si ce n'est sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois, que nous prîmes pour des idoles : l'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers: la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir de six à sept pieds de hauteur sur environ un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe en dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Pendant le repas il envoya chercher quelques pièces d'étoffe, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requin. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François Ier.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége : nous l'acceptâmes. Cet homme alors se pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez,

il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique, scène charmante, et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7, au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et un pistolet qui avait été pris la veille chez lui : cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes, et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi accompagné de son père et des principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres. Sur cela nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement : j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel était quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Etoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue à laquelle nous mîmes une barrière et un corps-de-garde. Ereti, ses femmes et ses amis, avaient seuls la permission d'entrer : la foule se tenait en dehors du hangar. Un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons, et mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes et les enfants ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces : on payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers, et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance : le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste, les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux. Nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les habitants du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous, dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons; tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons; on leur y donnait à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison; ils leur offraient de jeunes filles; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchait de feuillages et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de réjouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait : nos mœurs ont proscrit cette publicité.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards, mâles et femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher : ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des ognons et des graines potagères

de toute espèce. Ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes, fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée : telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le côté du nord était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très beau passage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avançait. Heureusement elle fut tranquille à terre et à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à l'*Etoile*, qui avait son eau faite et tout son monde à bord, d'appareiller et de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures elle appareilla; je gardai sa chaloupe et ses deux petites ancres. Nous levâmes alors notre grande ancre, et à deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs

Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'enfouis près du hangar un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord : la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la grande quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre, et le ciel à l'orage, nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; et dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large, et nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée et une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis aller des naufrages qui nous avaient menacés jusqu'ici avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, et de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible et exempte de soins; mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel; le vaisseau, porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, et quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais, dès le premier instant du danger, rappelé canots et chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu à peu, et à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, et je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'*Etoile*. A cinq heures du soir, notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre et le câble de l'*Etoile* qu'elle lui porta. Notre canot, celui de l'*Etoile*, et sa chaloupe, revinrent peu de temps après. Un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer.

Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui le premier jour de notre atterrage était venu s'établir à bord de l'*Etoile*. Ereti alla le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou (1), voulait nous suivre, et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce : après quoi il prit congé de nous et alla rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille que l'insulaire qui venait avec nous alla embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et, malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

Description de la nouvelle île. Mœurs et caractères de ses habitants.

L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitants celui de *Taïti*. Sa latitude est par 17 degrés 35 minutes 3 secondes, et sa longitude par 150 degrés 40 minutes 17 secondes à l'ouest de Paris.

Entre la pointe du sud-est et un autre gros cap qui s'avance dans le nord, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, et paraissent former le canton le plus beau de l'île et le plus habité. Le reste de la côte est élevé, et elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, et qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche et la sûreté de leur navigation. Quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en dedans du récif. La partie nord-ouest nous est inconnue.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts des productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village; on croit être dans les Champs-Elysées. Des sentiers publics,

(1) Marion fut chargé de reconduire Aotourou dans sa patrie; mais cet Indien mourut de la petite-vérole dans une relâche à Madagascar. A. M.

pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, le banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très belle teinture rouge et jaune. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage ; ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne se fend point ; mais il est si mou et si plein de gomme qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer d'où leur vient-elle ? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard. Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche : ce sont de très belles perles. Les principaux chefs en font porter aux oreilles à leurs femmes et à leurs enfants ; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instruments de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, et près de cent cinquante cochons ; encore, sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup plus ; car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, et il a été quelquefois à 18 degrés. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y être pas infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques : nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain que, malgré les travaux pénibles que nous y avons faits, et quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avions débarqués et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces, et s'y sont rétablis en aussi peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé et la force des insulaires, qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants ?

Les végétaux et le poisson sont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande : les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leur boisson ; ils n'en connaissent d'autre que l'eau. L'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance ; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries, et en général pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille ; il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens, et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin ; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d'un canton ; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très court ; d'autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié et qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien-major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite-vérole, et j'avais pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communicassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués (1).

On voit souvent les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie (2). Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de tortures.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent

(1) Malheureusement cette seconde maladie (la syphilis) n'a que trop bien pénétré depuis dans cette île, avec d'autres vices européens. Sur six Taïtiens il paraît que cinq sont atteints du virus, et les femmes mariées n'osent s'en faire guérir, de peur d'être accusées d'adultère, ce que les missionnaires anglais sont parvenus à faire considérer comme un crime, ainsi que je l'ai rapporté d'après un journal de Sidney de 1827, en mon *Voyage dans les cinq parties du monde*, t. VI, p. 328. A. M.

(2) Hommes et femmes sont maintenant habillés à l'européenne ; toutefois les hommes n'en sont pas encore venus à porter culotte. A. M.

d'un bleu foncé les reins et les fesses : c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables : je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il trouva établi cet usage de se peindre : *Omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem* (1). Un auteur donne pour cause de cet usage général le besoin où l'on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taïti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles, et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable : ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point : qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Avec nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les habitants des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfants mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire. Ils conservent seulement les femmes et les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit : Aotourou lui-même était le fils d'un chef taïtien et d'une captive de l'île Oopoa, île voisine et souvent ennemie de Taïti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore, au reste, comme ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux chefs et le peuple, sur le lien enfin qui réunit sous la même autorité cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que, dans les circonstances délicates, le seigneur du canton ne décide point sans l'avis du conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, et que les notables ont aussi des gens qui les servent, sur lesquels ils ont de l'autorité (1).

Il est fort difficile de donner des éclaircissements sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts : ils en conservent longtemps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé* (*il dort*), nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que dans ces lugubres cérémonies il porte des ornements assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, et nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux ; que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité ; que, indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri t-Era* (*le roi du soleil* ou *de lumière*), être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua ;* qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon génie et un mauvais, lesquels y président et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect, qu'ils nomment *Malama Tumaï* (*Lune en état de guerre*), aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines (2). De tous les usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant : *Evaroua-t-Eatoua* (*que le bon Eatoua te réveille*), ou bien, *que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas.* Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux (3). Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe

(1) Tous les Bretons se teignent le corps avec un pastel qui leur donne une couleur bleue. A. M.

(1) Il existe aujourd'hui un parlement à Taïti avec les autres formes du gouvernement représentatif, sous le protectorat de la France. A. M.

(2) On sait que les Taïtiens ont depuis été convertis au christianisme par les missionnaires, mais qu'en perdant leur culte, peut-être parfois barbare et qu'il ne faut pas regretter, ils ont reçu d'autres vices européens qui ont bien altéré l'innocence de leurs mœurs et l'enjoûment de leur caractère. A. M.

(3) La polygamie règne ou est tolérée dans toute l'Océanie. Dans quelques archipels, comme celui de Mindana, règne la polyandrie, et chaque femme y a deux maris. A. M.

des riches. Les enfants partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne : tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissements publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amants passagers qu'elle peut avoir eus l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse, presque toujours accompagnée de postures lascives : tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent ils accompagnent la voix avec une flûte très douce à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie (1). Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets que nous leur présentions nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instruments pour la pêche : leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite (2). Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier, qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues : les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé ; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la grande pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur ; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe et fort relevée, de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau. Ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle, et, comme pour assurer cet écart ils n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond et l'un avec l'autre par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés : ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pirogue moins volage en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtiments propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues, côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtiments ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile. Les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquille fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtements n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitants cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très égale et très fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière ; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour rendre à mon Indien son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui.

Quoiqu'il estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'Opéra : car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle ; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la duchesse de Choiseul qui

(1) En modifiant cette habitude, et en adoptant une partie des mœurs britanniques, les Taïtiens sont devenus sérieux, il semblerait maintenant que ce n'est plus le même peuple. Cependant, depuis le protectorat de la France, ces insulaires ont repris une partie de leurs douces habitudes et de leur bonne humeur. A. M.

(2) Espèce d'aloès à soie. A. M.



Quelques-uns venaient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étaient arrêtés...

l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'intérêt et d'amitié auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

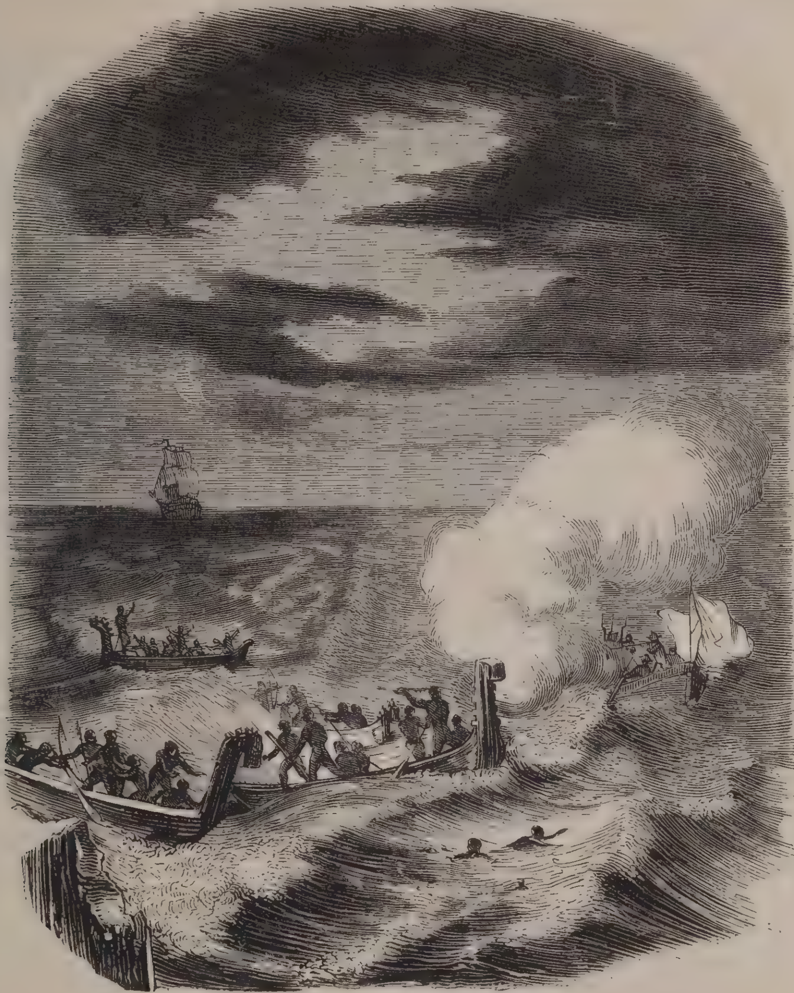
Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à La Rochelle pour l'île de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant armateur. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de première nécessité, des graines et des bestiaux (1).

J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Etre suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes de deux *métiers*, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou (2) a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissaient ces astres qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *eatoua toa*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature de constellations les plus remarquables, ils en reconnaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à une autre. Dans cette navigation, quelque-

(1) Nous avons dit ailleurs que le capitaine Marion, chargé en 1771 de reconduire Aotourou de l'île de France à Taïti, le perdit à Madagascar, où il mourut de la petite-vérole. A. M.

(2) Il s'appelait également Poutavery. C'est ainsi que le désigne M. Poivre, intendant de l'île de France en 1770. Un touchant épisode concernant cet Indien a embelli le poëme des *Jardins* de l'abbé Delille. A. M.



Une seconde décharge les mit en fuite.....

fois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

J'ai dit plus haut que les habitants de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais : la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion est cruelle. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et sur leurs valets ; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *Tata-einou* (*hommes vils*) ; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains (1). La viande et les poissons sont réservés à la table des grands ; le peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit, elle différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le *saule pleureur* ou l'*arbre du grand seigneur*. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire ; à Taïti il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets. Suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci servent seulement aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti, on porte régulièrement le deuil qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coif-

(1) Les missionnaires ont obtenu l'abolition de cette coutume barbare, comme la suppression du droit de vie et de mort des grands sur leurs sujets. C'est là peut-être le seul bien qu'ils aient fait à ce peuple autrefois si charmant. A. M.

fure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière ; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse. Au reste, il en est à Taïti comme partout ailleurs ; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisants. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amants le secret et l'impunité.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parents se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste : chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade ; il ouvre par ce moyen la veine sagittale, et lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujétit l'ouverture ; le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

La langue de Taïti est douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration ; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles : aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale la rendaient inaccessible à ses organes : on eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien. Au reste, la langue de cette île est assez abondante.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette île y a conduit les Anglais, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, et, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent et la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Taïtiens, et le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot anglais *iron* (*fer*), qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Taïtiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvés naturalisés.

Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Taïti, qu'ils nomment *Otahitee*. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, et leur séjour dans cette île a été de trois mois. C'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol. Nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre : c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que nous pourrions sans doute plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis. Les Anglais avaient emmené deux insulaires qui sont morts en chemin.

Départ de Taïti. Découverte de nouvelles îles. Navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.

On a vu combien la relâche à Taïti avait été mélangée de bien et de mal ; l'inquiétude et le danger y avaient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instants, mais ce pays était pour nous comme un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 avril 1768, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-est de sa pointe septentrionale, et je pris de là mon point de départ.

Le 3 mai, nous découvrîmes une nouvelle terre fort élevée. Avant le coucher du soleil nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendait claire, nous conservâmes la vue de la terre ; nous courûmes dessus au jour, et nous prolongeâmes la côte orientale de la grande île, depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord. C'est son plus grand côté qui peut avoir trois lieues ; l'île en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallée ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs et terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande. Un bras de mer peu large les sépare ; et à la pointe ouest de la plus occidentale, il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée. Le milieu de ces îles est par 14 degrés 11 minutes de latitude australe, et 170 degrés 30 minutes de longitude à l'ouest de Paris.

A midi je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis des cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, et nous montraient des cocos et des racines. Notre Taïtien se mit nu comme eux, et leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas ; ce n'est plus ici la même nation.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les cuisses jusqu'au-dessus du genou peintes d'un bleu foncé ; leur couleur est bronzée. Nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe : un seul la portait un peu longue. Tous en général avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art et munies d'un balancier. Elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, ni pontés l'un et l'autre, et sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leur pirogue est composée de plusieurs nattes et pièces triangulaires. Ces pirogues nous ont suivis assez au large, lorsque nous avons éventé nos voiles ; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide.

Dès six heures du matin nous avions eu la connaissance d'une autre terre dans l'ouest; sa côte courait au sud-ouest, et nous parut avoir au moins autant d'élévation et d'étendue que la première, avec laquelle elle gît à peu près est et ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Nous distinguâmes à la pointe du nord-est deux petites îles de grandeur inégale.

La longitude de ces îles est à peu près la même par laquelle s'estimait être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les îles d'Amsterdam et de Rotterdam, des Pilstart, du prince Guillaume, et les bas-fonds de Fleemskerk. C'est aussi celle qu'on assigne, à peu de chose près, aux îles de Salomon. D'ailleurs les pirogues que nous avons vues voguer au large et dans le sud semblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainsi, ces terres paraissent former une chaîne étendue sous le même

méridien que nous avons nommée l'*archipel des Navigateurs*. Les îles qui le composent gisent sous le quatorzième parallèle austral, entre 171 et 172 degrés de longitude à l'ouest de Paris.

Le 22, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale, qui paraissait avoir environ douze lieues de longueur, reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La seconde fut appelée *île Aurore*.

Le 23, nous aperçûmes des insulaires de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonneux, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui nous a fait nommer leur île l'*île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes. Ils sont nus : à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles. Les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfants sur le dos. Nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de fort jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun d'eux n'avait de barbe. Ils se percent les narines pour y pendre quelques ornements; ils portent aux bras, en forme de bracelets, une dent de babiroussa, ou un grand anneau d'une matière que je crois de l'ivoire, et au cou des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, des massues de bois de fer, et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

Le 29 au matin, nous ne vîmes plus de terres : nous avions gouverné sur l'ouest-nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir l'*Archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru et par ce que nous avons aperçu dans le lointain, il contient au moins 3 degrés en latitude du 15e au 11e, et 5 en longitude depuis le 166e degré jusqu'au 171e à l'est de Paris. Je croirais même volontiers que c'est son extrémité septentrionale que Roggewin a vue sous le 11e parallèle, et qu'il a nommée *Tienhoven* et *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devait nous persuader que nous étions à la terre australe du Saint-Esprit.

Navigation depuis les grandes Cyclades. Découverte du golfe de la Louisiade. Découverte de nouvelles îles. Relâche à la Nouvelle-Bretagne.

Depuis le 29 mai que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'ouest, et nous vîmes différentes terres, sans nous y arrêter.

Nous vîmes la terre le 25 juin au lever du soleil; cette terre présentait un gros cap, que nous atteignîmes le 26. Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si longtemps espéré, le *cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, le *golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courants nous ont assez régulièrement portés dans l'est. Le 26 et le 27, le vent fut très grand frais, la mer affreuse, le temps par grains et fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous avons imaginé plusieurs fois, pendant les jours de tribulation passés dans le golfe de la Louisiade, qu'il pouvait bien y avoir au fond de ce golfe un détroit qui nous aurait ouvert un passage fort court dans la mer des Moluques; mais, dans la situation où nous nous trouvions relativement aux vivres et à la santé des équipages, nous ne pouvions courir les hasards de la recherche. En effet, s'il n'eût pas existé, nous étions presque sans ressources. Cependant le passage existe, et les Anglais, en côtoyant la Nouvelle-Hollande, ont trouvé par 10 degrés 36 minutes de latitude australe, 141 degrés 44 minutes à l'est de Londres, ce détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la nouvelle-Guinée; mais ils ont éprouvé, comme nous, que la navigation de ces parages est hérissée de difficultés, et ils ont été au moment d'y perdre leur vaisseau l'*Endeavour*. Nous avons été environ à quarante lieues de l'embouchure orientale de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque le 28, au matin, on découvrit la terre dans le nord-ouest, à neuf ou dix lieues de distance. C'étaient deux îles, dont la plus méridionale restait, à huit heures, dans le nord-ouest. Une autre côte longue et élevée se fit apercevoir en même temps, depuis l'est-sud-est jusqu'à l'est-nord-est.

Vers les dix heures, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites. Elles ont l'avant et l'arrière fort relevés; ce sont les premières que nous ayons vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets, et des plaques au front et sur le cou; j'ignore de quelle matière :elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs et de zagaies; ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient pas pacifiques. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise partout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre : les insulaires habitent dans la montagne.

Le 1er juillet, à six heures du matin, nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit : preuve qu'il y avait un flux et reflux. Nous gouvernâmes au nord-ouest. A dix heures nous donnâmes dans un passage large environ de quatre à cinq lieues, entre la côte prolongée jusqu'ici à l'est et les terres occidentales. Une marée très forte, qui porte sud-est et nord-ouest, forme, au milieu de ce passage, un ras qui le traverse, et où la mer s'élève en brise, comme s'il y avait des roches à fleur d'eau. Je le nommai *ras Denis*, du nom de mon maître d'équipage. *L'Etoile* le passa deux heures après nous.

En continuant notre navigation nous découvrîmes une île et une baie que j'appelai *île* et *baie Choiseul*. La presqu'île du nord était entièrement couverte de cocotiers.

Après être sortis du passage, nous vîmes dans l'ouest une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 juillet au soir, nous voyions encore les terres de l'île Choiseul. Le 3 au matin, nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante. Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement, et forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous restait, le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'ouest. Les nuages qui couvraient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, et nous laissèrent apercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4, les

premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'était une nouvelle côte moins élevée que l'autre, et courant au nord-nord-ouest. Entre la pointe sud-sud-est de cette terre et le cap l'Averdi, il restait un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans ces parages nous aperçûmes des nègres entièrement nus. Ils ont les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort allongées. Plusieurs avaient la laine des cheveux peinte en rouge, et des taches blanches en différents endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitants de l'île Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avait des feuilles, avec de l'arec et de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds et des flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île, que nous avons appelée *Bouka*, paraît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte, et par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offrait la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest nous en éloignaient visiblement. Pendant la nuit nous tînmes le plus près, gouvernant au sud-sud-ouest, et le lendemain au matin l'île Bouka était déjà bien loin de nous dans l'est et le sud-est. La veille, au soir, on avait aperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le nord-ouest jusqu'au nord-ouest-quart-ouest du compas. Au reste, nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'était là que nous comptions trouver une relâche.

Nous eûmes connaissance, le 5, après midi, de deux petites îles. La côte en était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, et que nos malades empiraient, je résolus de m'arrêter ici, et nous courûmes toute la nuit les bords les plus avantageux pour nous conserver cette terre sous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou six lieues, et nous portâmes dessus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute et de belle apparence dans l'ouest-sud-ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze et dix lieues de distance. Enfin nous mouillâmes, par trente-cinq brasses d'eau, dans ce port de la nouvelle Bretagne.

Nous envoyâmes à terre nos pièces à l'eau; nous y dressâmes quelques tentes, et l'on commença à faire l'eau, le bois et les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement était magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague. L'intérieur du port, dans un espace de quatre cents pas, contenait quatre ruisseaux. Nous en prîmes trois pour notre usage, un destiné à faire l'eau de *la Boudeuse*, un second pour celle de *l'Etoile*, le troisième pour laver. Le bois se trouvait au bord de la mer, et il y en avait de plusieurs espèces, toutes très bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie et même de tabletterie. Les deux vaisseaux étaient à portée de la voix l'un de l'autre et de la rive. D'ailleurs le port et ses environs, fort au loin, étaient inhabités: ce qui nous procurait une paix et une liberté précieuses. Ainsi nous ne pouvions désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois et les diverses réparations dont les navires avaient le plus urgent besoin, et pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Le premier jour, sur les bords d'une petite rivière, éloignée de notre camp d'environ un quart de lieue, on trouva une pirogue comme en station, et deux cabanes. La pirogue était à balancier, fort légère et en bon état. Il y avait à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés, et des carcasses de têtes d'animaux, que M. de Commerçon nous dit être de sangliers. Il n'y avait pas longtemps que les sauvages étaient venus dans cet endroit, car on trouva dans les cabanes des figues, des bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes; mais on a depuis vérifié qu'on avait pris pour tels les gémissements de gros ramiers huppés, d'un plumage azur, et qu'on nomme dans les Moluques l'*oiseau couronné*. Nous fîmes au bord de cette rivière une rencontre plus extraordinaire: un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb qui paraissait être peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque et l'avaient mise en morceaux.

Nous avons enterré une inscription dans un coin de ce port, et nous l'avons nommé *le port Praslin*. Il est situé par 4 degrés 49 minutes 27 secondes de latitude australe, et 149 degrés 44 minutes 15 secondes de longitude à l'est de Paris.

On tuait journellement des serpents, des scorpions et une grande quantité d'insectes d'une espèce singulière. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur le corps; ils ont six pattes, des pointes saillantes des côtés et une queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui nous parut extraordinaire. C'est un insecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes. Presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu que, même en y regardant de près, on prendrait pour des feuilles. Chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, laquelle est entière quand les ailes sont rapprochées, le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes et six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuille.

On trouvait aussi un grand nombre de coquilles, dont plusieurs étaient fort belles. On récolta dans un même endroit dix marteaux, espèce, dit-on, fort rare (1). Aussi le zèle des curieux était-il fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel, en échouant la seine, fut piqué dans l'eau par une espèce de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure, qui était au côté gauche, devint livide et enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussitôt qu'on cessait de faire promener par force le malade les convulsions le prenaient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de Luce, qu'on lui avait administrées dès la première demi-heure, provoquèrent une sueur abondante et le tirèrent d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonspect à se mettre dans l'eau. Notre Taïtien suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans son pays il y avait, le long de la côte, des serpents qui mordaient les hommes à la mer, et que tous ceux qui étaient mordus en mouraient. Ils ont une médecine; mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts, et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans

(1) Ils furent trouvés dans une anse de la grande île qui forme cette baie, et que pour cette raison on a nommée l'*île aux Marteaux*. A. M.

l'admiration de ce qu'il voyait, et rougissait pour son pays : *aouaou Taïti* (*fi de Taïti*), nous disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation.

On découvrit, dans les derniers jours de notre relâche, quelques pommes de mangles et des prunes monbin; c'eût été un secours utile, si l'on en eût eu connaissance plus tôt. On trouva aussi une espèce de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnaître une vertu antiscorbutique : du moins les malades qui en firent des infusions et s'en lavèrent ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Nous allâmes tous voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux du ruisseau de *l'Etoile*. L'art s'efforcerait en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes saillants dont les gradations presque régulières précipitent et diversifient la chute des eaux. Nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure et qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues les nappes de cristal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins mêmes. C'est bien assez qu'il existe des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables. Cette cascade mériterait le plus grand peintre.

Le 25, nous venions mouiller à la pointe de la baie que Dampier nomma *baie Saint-George*. Plus heureux que nous, il y avait trouvé pour relâcher un canton habité qui lui procura des rafraîchissements, et dont les productions lui firent concevoir de grandes espérances sur ce pays ; et nous, qui étions tout aussi pauvres que lui, nous sommes tombés dans un désert, qui n'a fourni à nos besoins que du bois et de l'eau.

Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques. Relâche à Boero.

Nous eûmes constamment la vue de la Nouvelle-Bretagne jusqu'au 3 août. La côte prenait de plus en plus de l'ouest. Le 29, au matin, nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues : deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres s'approchèrent de *l'Etoile*. Elles étaient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus et laineux ; quelques-uns les avaient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue, et des ornements blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbres couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands et paraissent agiles et robustes. Ils nous montraient une espèce de pain et nous engageaient par signes à venir à terre. Nous les invitions à venir à bord ; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avait jeté, et, pour remercîment, l'un deux, avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord. Nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, et ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Leurs pirogues sont longues, étroites et à balancier. Toutes ont l'avant et l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

Le 4, après midi, nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampier nomme *île Mathias* et *île Orageuse*. L'île Mathias, haute et montagneuse, s'étend sur le nord-ouest huit à neuf lieues; l'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, et entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut apercevoir le 5, à deux heures du matin, dans l'ouest, nous fit reprendre du nord. On ne se trompait pas, et à dix heures la brume, qui jusqu'alors avait été épaisse, s'étant dissipée, nous aperçûmes dans le sud-est-quart-sud cette île, qui est petite et basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le sud et sur l'est; ce qui semblait venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, que les Hollandais nomment *cap Solomaswer*. Nous n'étions plus alors que par 0 degré 41 minutes de latitude méridionale.

Le 7, nous vîmes une terre basse, ou île plate couverte d'arbres et longue d'environ 3 lieues; il y avait sur cette île une grande quantité de cocotiers, et le bord de la mer présentait un si grand nombre de cases, qu'on pouvait juger de là qu'elle était extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées et bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes et plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, et nous crûmes revoir les maisons de Taïti. On découvrait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île : aucune ne parut se déranger pour nous voir passer ; et nous jugeâmes que ces habitants, qui n'étaient pas curieux, étaient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île l'*île des Anachorètes*.

Le 11, à midi, étant par 2 degrés 17 minutes de latitude australe, nous aperçûmes dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée. Quelques heures après on la vit plus clairement. C'est une terre haute et montueuse qui dans cette partie s'étend sur l'ouest-nord-ouest. Le 12, à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il était impossible de détailler la côte à cette distance; il nous parut seulement une grande baie vers 2 degrés 25 minutes de latitude sud, et des terres basses dans le fond qu'on ne découvrait que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi, par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courants nous étaient devenus favorables; mais, pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnaient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement était toujours sur l'ouest-nord-ouest, et sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes surtout deux pics très élevés, voisins l'un de l'autre, et qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portaient sur le nord-ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la Nouvelle-Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux îles, et un îlot qui paraissait entre deux, mais plus au sud.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Guinée nous avions assez régulièrement une faible brise d'est ou de nord-est, qui commençait vers deux ou trois heures après midi, et durait environ jusque vers minuit. A cette brise succédait un intervalle plus ou moins long de calme, qui était suivi de la brise de terre, laquelle se terminait aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15, au matin, la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même temps d'autres terres qui nous parurent îles, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous apercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée se détachait des autres, et nous la nommâmes *le géant Moulineau*. Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles basses dans le nord-ouest de Moulineau.

Un ras de marée sembla indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperait les terres de la Nouvelle-Guinée, passage dont l'ouverture serait presque nord et sud. Notre longitude, le 15 à midi, était de 136 degrés 16 minutes 30 secondes à

l'est de Paris. Nous observâmes le même jour 1 degré 17 minutes de latitude australe.

Le 20, nous passâmes la Ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courants continuaient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21. Il nous devenait cependant essentiel de rallier la côte et de la ranger d'assez près pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, et nous engageât dans l'un des golfes de Gilolo. Le 21, nous eûmes connaissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la Nouvelle-Guinée que nous eussions encore vue.

Le canal par lequel nous débouquâmes le 25 enfin dans cette nuit peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'ouest par un amas d'îles et d'îlots assez élevés. Sa côte de l'est, que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles et de rochers qui, de loin, semblent former une seule masse, et les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies : c'est ce que nous reconnaissions à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures et demie du matin que nous parvînmes à doubler les îlots les plus sud du nouveau passage que nous nommâmes *le passage des Français*. Il gît par 0 degré 15 min. de latit. sud, entre le 128e degré et le 129e de longit. à l'est de Paris.

Le 27, nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques. Nous découvrîmes cinq ou six îles. Le 28, au matin, nous aperçûmes cinq autres petites îles sur lesquelles nous courûmes. On aperçut aussi alors une nouvelle île dans l'ouest-sud-ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées. Nous n'eûmes connaissance que d'une seule île dans l'ouest et à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi, que nous aperçûmes dans le sud et à un grand éloignement une terre considérable. Le courant, qui nous servait mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit, et le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'était l'*île Céram*. Sa côte en partie boisée, défrichée en partie, courait à peu près est et ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une île très haute, des montagnes énormes s'élèvent sur le terrain de distance en distance, et le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous côtés annonce qu'elle est fort peuplée.

Je remarquerai, à l'occasion de la contrariété que nous éprouvions depuis longtemps de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mousson du nord celles de l'ouest, et mousson du sud celles de l'est, parce que pendant la première les vents soufflent plus ordinairement du nord-nord-ouest que de l'ouest, et pendant la seconde ils viennent le plus souvent du sud-sud-est. Ces vents règnent alors de même dans les îles des Papous et sur la côte de la Nouvelle-Guinée : nous le savions par une triste expérience, ayant employé trente-six jours à faire quatre cent cinquante lieues.

Le 1er septembre 1768, la lumière du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avait plusieurs feux. Bientôt après, nous aperçûmes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux malais. Le terrain du fond de la baie est bas et uni, entouré de hautes montagnes, et la baie est semée de plusieurs îles. Il nous fallut gouverner à l'ouest-nord-ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un îlot et un banc de sable, avec une batture qui parut s'allonger une lieue au large. Cette île se nomme *Bonao* : elle est coupée en deux par un canal fort étroit.

A dix heures du soir nous eûmes connaissance des terres de l'île *Boero* par des feux qui étaient allumés, et comme mon projet était de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée et au vent, si nous pouvions. Je savais que les Hollandais avaient sur cette île un comptoir faible, quoique assez riche en rafraîchissements.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvements de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du golfe de *Cajeli*. C'est où les Hollandais ont leur établissement : c'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin.

Le résident hollandais nous offrit à souper, et certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir et de l'avidité avec lesquels nous le dévorions lui prouva mieux que nos paroles que ce n'était pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandais en étaient en extase : ils n'osaient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin et réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades et d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instants de mes jours, d'autant que j'avais envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour : qu'on nous donnerait en partant dix-huit bœufs, quelques moutons et à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz : c'est la nourriture des Hollandais. Les insulaires vivent de pain de sagou, qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom ; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire : les gens du pays n'en cultivent point. Le résident voulut bien en fournir, pour les malades, du jardin de la Compagnie.

Au reste tout ici appartient à la Compagnie, directement ou indirectement, gros et menu bétail, grains et denrées de toute espèce. Elle seule vend et achète. La chasse même du cerf n'est pas libre : le résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre et de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paie alors six sous pièce. S'ils n'en rapportent qu'un on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre ou de plomb.

Dès le 3 au matin nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journellement la plus grande partie des équipages se promener et se divertir. Je fis faire l'eau des navires et les divers transports par des esclaves de la Compagnie que le résident nous loua à la journée.

Nous eûmes pendant notre relâche ici le plus beau temps du monde. Le thermomètre y montait ordinairement à 23 degrés dans la plus grande chaleur du jour ; la brise du nord-est au sud-est le jour changeait sur le soir ; elle venait alors de terre, et les nuits étaient fort fraîches. Nous eûmes occasion de connaître l'intérieur de l'île ; on nous permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles nous prîmes un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines et de coteaux dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières. Les Hollandais y ont apporté les premiers cerfs, qui s'y sont prodigieusement multipliés, et dont la chair est excellente. Il y a aussi un grand nombre de sangliers, et quelques espèces de gibier à plumes.

On donne à l'île de Boero ou Burro environ dix-huit lieues de l'est à l'ouest, et treize du nord au sud. Elle

était autrefois soumise au roi de Ternate, lequel en tirait tribut. Le lieu principal est Cajeli, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivières Soweill et Abbo. Cette dernière est la plus grande de l'île, et toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici très incommode, surtout de basse mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge hollandaise, et quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avait d'abord construit un fort en pierre : un accident le fit sauter en 1689, et depuis ce temps on s'y contente d'une enceinte de faibles palissades, garnies de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie : c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, et j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison, aux ordres du résident, est composée d'un sergent et de vingt-cinq hommes : sur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres négreries, où l'on cultive du riz, y sont répandues.

Les naturels du pays se divisent en deux classes, les Maures et les Alfouriens. Les premiers sont réunis sous la loge et soumis entièrement aux Hollandais, qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangères. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire qu'ils se lavent souvent, ne mangent point de porc, et prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paraissent fort jaloux et les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagou, quelques fruits et du poisson. Les jours de fête, ils se régalent avec du riz que la Compagnie leur vend ; leurs chefs ou *orancaies* se tiennent auprès du résident, qui paraît avoir pour eux quelques égards, et qui contient le peuple par leur moyen. La Compagnie a su semer parmi ces chefs des habitants un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général, et la politique qu'elle observe ici relativement aux naturels est la même dans tous ses autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre et en avertit aussitôt les Hollandais.

Ces Maures, au reste, sont vilains, paresseux et peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois, au nombre de deux ou trois cents, brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent et surtout des esclaves. Les Hollandais ne font point faire le service d'esclave aux naturels de Boero. La Compagnie tire ceux dont elle se sert ou de Célèbes, ou de Céram, les habitants de ces deux îles se vendant réciproquement.

Route depuis Boero jusqu'à Batavia; séjour à Batavia et à l'île de France. Retour en France.

Le 7, nous rangeâmes la côte de Boero environ à une lieue et demie de distance. Nous avions aperçu le 8 au matin les îles de Kilan et de Manipa. Depuis la terre basse que l'on trouve à la sortie du golfe de Cajeli, la côte est fort élevée. Le 9, nous eûmes connaissance, dans la matinée, de l'île de Xullabessie. Elle est peu considérable, et les Hollandais y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou *le Trèfle*.

Le 12, nous passâmes devant un superbe port qui est à la côte de Célèbes. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terrains bas, des coteaux et des montagnes. La verdure y embellit le paysage, et tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'île de Pangasani et les îlots qui en sont au nord se détachèrent, et nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes des Célèbes paraissaient au-dessus et dans le nord de ces terres. C'est par cette longue île de Pangasani et par celle de Button qu'est ensuite formé le détroit.

Le 26, les rayons du soleil levant nous montrèrent la côte de Java, et à sept heures et demie on vit du haut des mâts les îles Rochit, environ à sept lieues de distance.

Le 27, nous gouvernâmes sur le milieu de l'île d'Edam, une des îles de la baie de Batavia, et bientôt nous mouillâmes dans cette baie. C'est ainsi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois et demi, depuis notre départ de Monte-Video, nous arrivâmes le 28 septembre 1768 dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous comme ayant terminé notre voyage.

Batavia, suivant mon estime, est par 6 degrés 11 minutes de latitude australe, et 104 degrés 52 minutes de longitude orientale du méridien de Paris.

Le 16 octobre, j'appareillai seul de la rade de Batavia. Le 19, nous sortîmes du détroit de la Sonde, passant au nord de l'île du Prince. Nous observâmes à midi 6 degrés 30 minutes de latitude australe. Le 20, je fis route pour l'île de France, où j'arrivais le 8 novembre, j'en repartis un mois après ; et le 8 janvier 1769, nous avions connaissance du cap False, et bientôt après la vue des terres du cap de Bonne-Espérance.

Munis de bons vivres, de vins et de rafraîchissements de toute espèce, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'île Roben et la côte : c'est de là que je pris mon point de départ par 33 degrés 40 minutes de latitude sud, et 15 degrés 48 minutes de longitude orientale de Paris.

Je dirigeai ma route pour prendre connaissance de l'île Sainte-Hélène, afin de m'assurer la relâche à l'Ascension, relâche qui devait faire le salut de mon équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29, à deux heures après midi, et le relèvement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'estime de notre route que huit ou dix lieues. La nuit du 3 au 4 février 1769, étant par la latitude de l'Ascension, nous vîmes l'île à peu près à neuf lieues de distance. et à onze heures nous mouillâmes dans l'ancre du nord-ouest. Nous étions à ce mouillage par 7 degrés 54 minutes de latitude sud, et 16 degrés 19 minutes de longitude occidentale de Paris.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer, et partir trois détachements pour la pêche de la tortue. Tout nous promettait une pêche favorable. Il n'y avait point d'autre navire que le nôtre, la saison était avantageuse, et nous entrions en nouvelle lune.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toute nation qui relâchent à l'Ascension. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle est également à l'abri des vagues et de la pluie. J'y trouvai écrit *le Swallow*, ce vaisseau anglais commandé par M. Carteret, que je désirais rejoindre. Il était arrivé ici le 31 janvier, et reparti le 1er février : c'étaient déjà six jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Espérance. J'inscrivis *la Boudeuse*, et je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 se passa à jumeller nos mâts et à embarquer les tortues : la pêche fut abondante.

Le 6, à trois heures du matin, les tortues et les bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres. A cinq heures nous étions sous voiles, enchantés de notre pêche et de l'espoir que notre premier mouillage serait dorénavant dans notre patrie. Combien nous avions fait de ces mouillages depuis le départ de Brest !

En partant de l'Ascension, je tins le vent pour ran-

ger les îles du cap Vert d'aussi près qu'il me serait possible. Le 11 au matin, nous passâmes la Ligne, pour la sixième fois dans ce voyage, par 20 degrés de longitude.

Nous comptions passer dans l'est des îles Açores, lorsque le 4 mars, dans la matinée, nous eûmes connaissance de l'île Tercère, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercère. Nous eûmes fond le 13 après midi, et le 14 au matin la vue d'Ouessant. Je pris le parti de faire vent arrière, et de conduire la frégate à Saint-Malo. C'était alors le port le plus voisin qui pût nous servir d'asile. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.



Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux du ruisseau de l'*Étoile*.....

FIN DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE.



PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

JEUNE FILLE DE LA CONCEPTION.

(Lapeyrouse.)

J. BRY aîné, Editeur.



LA PÉROUSE.

(1785-1790.)

PRÉLIMINAIRE

Jean-François Galaup de La Pérouse, chef d'escadre, naquit à Alby en 1741. Entré dès ses jeunes ans dans l'école de la marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avaient illustré leur patrie, et il prit dès lors la résolution de marcher sur leurs traces; mais, ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route difficile, il se prépara, en se nourrissant d'avance de leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie: il avait déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière expédition lui fut confié. Garde de la marine le 19 novembre 1756, il fit d'abord cinq campagnes de guerre, les quatre premières sur *le Célèbre, la Pomone, le Zéphyr* et *le Cerf*, et la cinquième sur *le Formidable*, commandé par Saint-André du Verger. Ce vaisseau faisait partie de l'escadre aux ordres du maréchal de Conflans, lorsqu'elle fut jointe à la hauteur de Belle-Ile par l'escadre anglaise. Les vaisseaux de l'arrière-garde, *le Magnifique*, *le Héros* et *le Formidable* furent attaqués et environnés par huit ou dix vaisseaux ennemis. Le combat s'engagea et devint général: il fut si terrible, que huit vaisseaux anglais ou français coulèrent bas pendant l'action, ou allèrent se perdre et se brûler sur les côtes de France. Le seul vaisseau *le Formidable*, plus maltraité que les autres, fut pris après la plus vigoureuse défense. La Pérouse se conduisit avec une grande bravoure dans ce combat, où il fut grièvement blessé.

Rendu à sa patrie, il fit dans le même grade, sur le vaisseau *le Robuste*, trois nouvelles campagnes: il s'y distingua dans plusieurs circonstances; et son mérite naissant commença à fixer les regards de ses chefs.

Le 1er octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Un homme moins actif eût profité des douceurs de la paix; mais sa passion pour son état ne lui permettait pas de prendre du repos. Il suffit, pour juger de sa constante activité, de parcourir le simple tableau de son existence militaire depuis cette époque jusqu'en 1777. Il était, en 1765, sur la flûte *l'Adour*; en 1766, sur la flûte *le Gave*; en 1767, commandant la flûte *l'Adour;* en 1768, commandant *la Dorothée*; en 1769, commandant *le Bugalet*; en 1771, sur *la Belle-Poule*; en 1772, *ibid.*; en 1773, 74, 75, 76, 77, commandant la flûte *la Seine* et *les Deux-Amis* sur la côte de Malabar; lieutenant, depuis le 4 avril 1777.

L'année 1778 vit rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre: les hostilités commencèrent le 17 juin, par le combat de *la Belle-Poule*.

En 1779, La Pérouse commandait *l'Amazone*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral d'Estaing. Voulant protéger la descente des troupes à la Grenade, il y mouilla à portée de pistolet d'une batterie ennemie. Lors du combat de cette escadre contre celle de l'amiral Byron, il fut chargé de porter les ordres du général dans toute la ligne. Enfin, il prit sur la côte de la Nouvelle-Angleterre la frégate *l'Ariel*, et contribua à la prise de *l'Experiment*.

Nommé capitaine le 4 avril 1780, il commandait la frégate *l'Astrée*, lorsque, se trouvant en croisière avec *l'Hermione*, commandée par le capitaine la Touche, il livra, le 21 juillet, un combat très opiniâtre à six bâti-

ments de guerre anglais, à six lieues du cap nord de l'île Royale. Cinq de ces bâtiments, *l'Allégeance* de vingt-quatre canons, *le Vernon* de même force, *le Charlestown* de vingt-huit, *le Jack* de quatorze, et *le Vautour* de vingt, formèrent une ligne pour l'attendre; le sixième, *le Thompson* de dix-huit, resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors. Il était sept heures du soir lorsqu'elles tirèrent le premier coup de canon. Elles prolongèrent la ligne anglaise sous le vent, pour lui ôter tout espoir de fuir. *Le Thompson* restait constamment au vent. Les deux frégates manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille anglaise : au bout d'une demi-heure, *le Charlestown*, frégate commandante, et *le Jack*, furent obligés de se rendre; les trois autres bâtiments auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement français forma le projet de prendre et de détruire les établissements des Anglais dans la baie d'Hudson. La Pérouse était propre à remplir cette mission pénible dans des mers difficiles : il reçut ordre de partir du cap Français, le 31 mai 1782. Il commandait *le Sceptre*, de soixante-quatorze canons, et il était suivi des frégates *l'Astrée* et *l'Engageante*, de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et la Jaille; il avait à bord de ces bâtiments deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes.

Le 17 juillet, il eut connaissance de l'île de la Résolution; mais à peine eut-il fait vingt-cinq lieues dans le détroit d'Hudson, que ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, où ils furent considérablement endommagés.

Le 30, après avoir constamment lutté contre des obstacles de toute espèce, il vit le cap Walsingam, situé à la partie la plus occidentale du détroit. Pour arriver promptement au fort du Prince-de-Wales, qu'il se proposait d'attaquer d'abord, il n'avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux d'abandonner cette mer dans les premiers jours de septembre : mais dès qu'il fut entré dans la baie d'Hudson, les brumes l'enveloppèrent; et le 3 août, à la première éclaircie, il se vit environné de glaces à perte de vue, ce qui le força de mettre à la cape. Cependant il triompha de ces obstacles; et le 8 au soir, ayant découvert le pavillon du Prince-de-Wales, les bâtiments français s'en approchèrent en sondant jusqu'à une lieue et demie, et y mouillèrent.

Un officier envoyé pour reconnaître les approches du fort rapporta que les bâtiments pouvaient s'embosser à très peu de distance. La Pérouse, ne doutant pas que *le Sceptre* seul ne pût facilement réduire les ennemis s'ils résistaient, fit ses préparatifs pour effectuer une descente pendant la nuit. Quoique contrariées par la marée et l'obscurité, les chaloupes abordèrent sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. La Pérouse, ne voyant aucune disposition défensive, quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, fit sommer l'ennemi : les portes furent ouvertes, le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion.

Cette partie de ses ordres exécutée, il mit, le 11 août, à la voile, pour se rendre au fort d'York : il éprouva, pour y parvenir, des difficultés plus grandes encore que celles qu'il avait rencontrées précédemment : il naviguait par six ou sept brasses, sur une côte parsemée d'écueils. Après avoir couru les plus grands risques, *le Sceptre* et les deux frégates découvrirent l'entrée de la rivière de Nelson, et mouillèrent, le 20 août, à environ cinq lieues de terre.

La Pérouse avait pris trois bateaux pontés au fort du Prince-de-Wales : il les envoya, avec le canot *du Sceptre*, prendre connaissance de la rivière des Hayes, près de laquelle est le fort d'York.

Le 21 août, les troupes s'embarquèrent dans les chaloupes; et La Pérouse, n'ayant rien à craindre par mer des ennemis, crut devoir présider au débarquement.

L'île des Hayes, où est le fort d'York, est située à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches : celle qui passe devant le fort s'appelle *la rivière des Hayes*, et l'autre, *la rivière Nelson*. Le commandant français savait que tout les moyens de défense étaient établis sur la première; il y avait, de plus, un vaisseau de la Compagnie d'Hudson, portant vingt-cinq canons de neuf, mouillé à son embouchure. Il se décida à pénétrer par la rivière Nelson, quoique ses troupes eussent à faire de ce côté une marche d'environ quatre lieues; mais il y gagnait l'avantage de rendre inutiles les batteries placées sur la rivière des Hayes.

On arriva, le 21 au soir, à l'embouchure de la rivière Nelson, avec deux cent cinquante hommes de troupes, les mortiers, les canons, et des vivres pour huit jours, afin de ne pas avoir besoin de recourir aux vaisseaux, avec lesquels il était très difficile de communiquer. La Pérouse donna ordre aux chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, et il s'avança dans son canot avec son second de Langle, le commandant des troupes de débarquement Rostaing, et le capitaine du génie Monneron, pour sonder la rivière et en visiter les bords, où il craignait que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense.

Cette opération prouva que la rive était inabordable : les plus petits canots ne pouvaient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restait à parcourir était de vase molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre; mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent; et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rangèrent en bataille : de là elles marchèrent vers un bois, où l'on comptait trouver un sentier sec qui conduirait au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existaient point.

La Pérouse ordonna au capitaine du génie Monneron d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté servit à faire connaître qu'il y avait deux lieues de marais à traverser, pendant lesquelles on enfoncerait souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint pendant la nuit força La Pérouse inquiet à rejoindre ses bâtiments. Il se rendit sur le rivage; mais la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant un second coup de vent. Un officier, parti en même temps que lui, fit naufrage; il eut, ainsi que les gens de son équipage, le bonheur de gagner la terre; mais ils ne purent revenir à bord qu'au bout de trois jours, nus et mourant de faim.

Cependant les troupes arrivèrent devant le fort le 24 au matin, après une marche des plus pénibles, et il fut rendu à la première sommation. La Pérouse fit détruire le fort, et donna l'ordre aux troupes de se rembarquer sur-le-champ.

Cet ordre fut contrarié par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands dangers aux vaisseaux. Enfin le beau temps revint, et les troupes se rembarquèrent. La Pérouse, ayant à bord les gouverneurs des forts du Prince-de-Wales et d'York, mit à la voile pour s'éloigner de ces parages, livrés aux glaces et aux tempêtes, où des succès militaires obtenus sans éprouver la moindre résistance avaient été précédés de tant de peines, de périls et de fatigues.

Si La Pérouse, comme militaire, fut obligé, pour se conformer à des ordres rigoureux, de détruire des possessions alors ennemies, il n'oublia pas en même temps

les égards qu'on doit au malheur. Ayant su qu'à son approche des Anglais avaient fui dans les bois, et que son départ, vu la destruction des établissements, les exposait à mourir de faim et à tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut l'humanité de leur laisser des vivres et des armes.

Est-il à ce sujet un éloge plus flatteur que cet aveu sincère d'un marin anglais, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay! «On doit se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre surtout, cet homme humain et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre.»

Après un témoignage aussi juste et aussi vrai, et lorsque l'Angleterre a si bien mérité des amis des sciences et des arts par son empressement à publier les résultats des voyages de découvertes qu'elle a ordonnés, aurons-nous à reprocher à un autre militaire anglais d'avoir manqué à ses engagements envers La Pérouse!

Le gouverneur Hearn avait fait, en 1772, un voyage par terre, vers le nord, en partant du fort Churchill dans la baie d'Hudson; le journal manuscrit en fut trouvé par La Pérouse dans les papiers de ce gouverneur, qui insista pour qu'il lui fût laissé comme sa propriété particulière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par ordre de la Compagnie d'Hudson dans la vue d'acquérir des connaissances sur la partie du nord de l'Amérique, le journal pouvait bien être censé appartenir à cette Compagnie, et par conséquent être dévolu au vainqueur: cependant La Pérouse céda par bonté aux instances du gouverneur Hearn; il lui rendit le manuscrit, mais à la condition expresse de le faire imprimer et publier dès qu'il serait de retour en Angleterre. Cette condition ne fut point remplie.

L'époque du rétablissement de la paix avec l'Angleterre en 1783 termina cette campagne. L'infatigable La Pérouse ne jouit pas d'un long repos; une plus importante campagne l'attendait: hélas! ce devait être la dernière. Il était destiné à commander l'expédition autour du monde, en 1785, dont les préparatifs se faisaient à Brest.

Jusqu'ici on n'a considéré dans La Pérouse que le militaire et le navigateur; mais il mérite également d'être connu par ses qualités personnelles, car il n'était pas moins propre à se concilier les hommes de tous les pays, ou à s'en faire respecter, qu'à prévoir et à vaincre les obstacles qu'il est donné à la sagesse humaine de surmonter.

Réunissant à la vivacité des habitants des pays méridionaux un esprit agréable et un caractère égal, sa douceur et son aimable gaîté le firent toujours rechercher avec empressement: d'un autre côté, mûri par une longue expérience, il joignait à une prudence rare cette fermeté de caractère qui est le partage d'une âme forte, et qui, augmentée par le genre de vie pénible des marins, le rendait capable de tenter et de conduire avec succès les plus grandes entreprises.

D'après la réunion de ces diverses qualités, le lecteur, témoin de sa patience rigoureuse dans les travaux commandés par les circonstances, des conseils sévères que sa prévoyance lui dictait, des mesures de précaution qu'il prenait avec les peuples, sera peu étonné de la conduite bienfaisante et modérée autant que circonspecte de La Pérouse à leur égard, de la confiance, quelquefois même de la déférence qu'il témoignait à ses officiers, et de ses soins paternels envers ses équipages: rien de ce qui pouvait les intéresser, soit en prévenant leurs peines, soit en procurant leur bien-être, n'échappait à sa surveillance, à sa sollicitude. Ne voulant pas faire d'une entreprise scientifique une spéculation mercantile, et laissant tout entier le bénéfice des objets de traite au profit des seuls matelots de l'équipage, il se réservait pour lui la satisfaction d'avoir été utile à sa patrie et aux sciences. Secondé parfaitement dans ses soins pour le maintien de leur santé, aucun navigateur n'a fait une campagne aussi longue, n'a parcouru un développement de route si étendu, en changeant sans cesse de climat, avec des équipages aussi sains, puisqu'à leur arrivée à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, ils étaient aussi bien portants qu'à leur départ de Brest.

Maître de lui-même, ne se laissant jamais aller aux premières impressions, il fut à portée de pratiquer, surtout dans cette campagne, les préceptes d'une saine philosophie, amie de l'humanité; s'attachant à suivre cet article de ses instructions, gravé dans son cœur, qui lui ordonnait d'éviter de répandre une seule goutte de sang; l'ayant suivi constamment dans un aussi long voyage, avec un succès dû à ses principes; et, lorsque attaqué par une horde barbare de sauvages, il eut perdu son second, un naturaliste et dix hommes des deux équipages, malgré les moyens puissants de vengeance qu'il avait entre les mains, et tant de motifs excusables pour en user, contenant la fureur des équipages, et craignant de frapper une seule victime innocente parmi des milliers de coupables.

Equitable et modeste autant qu'éclairé, on verra avec quel respect il parlait de l'immortel Cook, et comme il cherchait à rendre justice aux grands hommes qui avaient parcouru la même carrière.

Egalement juste envers tous, La Pérouse, dans son journal et sa correspondance, dispense avec équité les éloges auxquels ont droit ses coopérateurs. Il cite aussi les étrangers qui, dans les différentes parties du monde, l'ont bien accueilli, et lui ont procuré des secours. A son tour, justement apprécié par les marins anglais qui avaient eu occasion de le connaître, ils lui ont donné un témoignage d'estime non équivoque dans leurs écrits.

La Pérouse, d'après ses dernières lettres de Botany-Bay, devait être rendu à l'Ile-de-France en 1788. Les deux années suivantes s'étant écoulées, les événements importants qui occupaient et fixaient l'attention de la France entière ne purent la détourner du sort qui semblait menacer nos navigateurs. Les premières réclamations à cet égard, les premiers accents de la crainte et de la douleur, se firent entendre à la barre de l'assemblée nationale, par l'organe des membres de la Société d'histoire naturelle, au mois de février 1791.

La demande de la Société d'histoire naturelle, accueillie avec le plus vif intérêt, fut suivie de près par la loi qui ordonna l'armement de deux frégates pour aller à la recherche de La Pérouse.

Les motifs d'après lesquels le décret fut rendu, le 9 février, exprimaient assez l'intérêt tendre et touchant qu'inspiraient nos navigateurs, et l'empressement avec lequel, désirant le retrouver, on saisissait une simple lueur d'espérance, sans songer aux grands sacrifices que leur recherche exigeait.

A peine les navires envoyés à la recherche de La Pérouse furent-ils partis, que le bruit se répandit qu'un capitaine hollandais, passant devant les îles de l'Amirauté, à l'ouest de la Nouvelle-Irlande, avait aperçu une pirogue montée par des naturels qui lui avaient paru revêtus d'uniformes de la marine française.

Le général d'Entrecasteaux, qui commandait la nouvelle expédition, ayant relâché au cap de Bonne-Espérance, eut connaissance de ce rapport: malgré son peu d'authenticité et de vraisemblance, il n'hésita pas un seul instant; il changea son projet de route pour voler au lieu indiqué. Son empressement n'ayant eu aucun succès, il recommença sa recherche dans l'ordre prescrit par ses instructions, et il l'acheva sans pouvoir obtenir le moindre renseignement ni acquérir la moindre probabilité sur le sort de notre infortuné navigateur.

On a diversement raisonné en France sur la cause de sa perte: mais La Pérouse a dû probablement périr, par un mauvais temps, sur les nombreux récifs dont les archipels qu'il avait encore à explorer doivent être

et ont en effet été reconnus parsemés par le général d'Entrecasteaux. La manière dont les deux frégates ont toujours navigué à la portée de la voix aura rendu commun à toutes deux le même écueil; elles auront éprouvé le malheur dont elles avaient été si près le 6 novembre 1786, et auront été englouties sans pouvoir aborder à aucune terre (1).

L'assemblée nationale ne se borna point à décréter l'envoi de vaisseaux à la recherche de la Pérouse, elle ordonna aussi que les relations et cartes envoyées par La Pérouse, de la partie de son voyage jusqu'à Botany-Bay, seraient imprimées et gravées aux dépens de la nation ; qu'aussitôt que l'édition serait finie, et qu'on en aurait retiré les exemplaires dont le roi voudrait disposer, le surplus serait adressé à madame de La Pérouse en témoignage de satisfaction du dévoûment de M. de La Pérouse à la chose publique et à l'accroissement des connaissances humaines et des découvertes utiles; elles décréta enfin que La Pérouse resterait porté sur l'état de la marine jusqu'au retour des bâtiments envoyés à sa recherche, et que ses appointements continueraient à être payés à sa femme, suivant la disposition qu'il en avait faite avant son départ.

RELATION DU VOYAGE.

Objet de l'armement des deux frégates. Séjour dans la rade de Brest. Traversée de Brest à Madère et à Téneriffe. Séjour dans ces deux îles. Voyage au Pic. Arrivée à la Trinité. Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil.

L'ancien esprit de découvertes paraissait entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avait pas répondu aux espérances de ceux qui avaient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1er janvier 1739, une terre par les 54 degrés de latitude sud : il paraît aujourd'hui probable que ne n'était qu'un banc de glace ; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie, Des faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continents et des îles, avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des terres australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe (2).

Ces deux voyages devaient avec raison décourager des particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifiaient des sommes considérables à un intérêt qui avait cessé depuis longtemps de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret et Cook, sont généralement connues.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Etoile*. Il suivit à peu près la même route que les navigateurs anglais; il découvrit plusieurs îles; et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux Français ce goût des découvertes, qui venait de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771, M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent austral dont l'existence, à cette époque, n'était pas même contestée des géographes. En décembre de la même année, il eut connaissance d'une île : le mauvais temps l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savants de l'Europe, il ne douta pas qu'il n'eût aperçu un cap des terres australes. Son empressement à venir annoncer cette nouvelle ne lui permit pas de différer un instant son retour ; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate pour continuer cette importante découverte : ce choix extraordinaire de bâtiments suffirait seul pour démontrer que l'enthousiasme exclut la réflexion. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avait aperçu : on sait le mauvais succès de ce second voyage; mais le capitaine Cook, le premier des navigateurs, n'aurait pu réussir dans une pareille entreprise avec un vaisseau de soixante-quatre canons, une frégate de trente-deux, et sept cents hommes d'équipage : peut-être n'aurait-il point accepté ce commandement, ou il aurait fait adopter d'autres idées. Enfin, M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés : on n'oublia pas cependant que nos ennemis avaient en mer *la Découverte* et *la Résolution*, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connaissances humaines, devait être l'ami de toutes les nations de l'Europe (1).

L'objet principal de la guerre de 1778 était d'assurer la tranquillité des mers : il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avait fait prendre les armes, pour que les pavillons des nations les plus faibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devait pendant la paix se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être plus que les bonnes lois contribué au bonheur de la société.

Les voyages de divers navigateurs anglais, en étendant nos connaissances, avaient mérité la juste admiration du monde entier : l'Europe avait apprécié les talents et le grand caractère du capitaine Cook. Mais dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir ; des côtes à relever, des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire ; des minéraux, des volcans à observer; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin, une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inestimables pour les habitants des îles de la mer du Sud.

Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du monde : des savants de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'Académie des sciences, et M. Monge (2), l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'Ecole militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes, le premier sur *la Boussole*, et le second sur *l'Astrolabe*.

(1) Ces conjectures ont été en quelque sorte pleinement vérifiées par le voyage de *l'Astrolabe*, exécuté de 1826 à 1829, sous le commandement de M. le capitaine Dumont d'Urville, qui a retrouvé plusieurs débris du naufrage de La Pérouse dans les récifs de l'île Vanikoro, située entre l'archipel Salomon et les Nouvelles-Hébrides, à 10 ou 12 degrés de latitude sud, et vers le 165e de longitude est. A. M.

(2) Néanmoins, sans prétendre que le cap de la Circoncision, découvert par Lozier Bouvet, appartienne à un banc de glace plutôt qu'à une île, les premiers voyages de Cook autour du pôle austral paraissent avoir assez décidé la question. A. M.

(1) A l'époque des hostilités de 1778 contre l'Angleterre, il fut ordonné à tout bâtiment français qui rencontrerait *la Découverte* et *la Résolution*, commandées par le capitaine Cook, de les laisser librement passer sans les visiter; et, bien loin de les traiter en ennemies, de leur fournir tous les secours dont elles pourraient avoir besoin. C'est ainsi qu'une grande nation montre un respect religieux pour les progrès des sciences et des découvertes utiles. A. M.

(2) La santé de Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe, qu'il fut obligé de débarquer et de retourner en France, où il devait, dans le sanctuaire des sciences, éterniser son nom. A. M.

M. de Lamanon, de l'Académie de Turin, correspondant de l'Académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de *géologie*. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du journal de physique, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du Jardin du Roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur général. Enfin, M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner dans cette occasion des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'Académie des sciences, la Société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries, sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

M. l'abbé Tessier, de l'Académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneraient les deux boussoles qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnaissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instruments avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le détermina à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage; il y joignit un volume entier des notes les plus savantes, et des discussions sur les différents voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnaissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves (1).

M. le maréchal de Castries, ministre de la marine, qui m'avait désigné au roi pour ce commandement, avait donné les ordres les plus formels dans les ports, pour que tout ce qui pouvait contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector, lieutenant-général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement comme s'il avait dû commander lui-même. J'avais eu le choix de tous les officiers; je désignai pour le commandement de *l'Astrolabe* M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montait *l'Astrée* dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avait, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour faire cette campagne; tous ceux dont nous fîmes choix étaient distingués par leurs connaissances : enfin, le 26 juin 1785, mes instructions me furent remises. Je partis le 1er juillet pour Brest, où j'arrivai le 4.

Nous fûmes en rade le 11, mais les vents d'ouest nous retinrent jusqu'au 1er d'août. Je mis à la voile de la rade de Brest, le même jour. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13; les vents nous furent constamment favorables. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisaient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seraient pas répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteraient certains climats (1).

Notre traversée de Madère jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours; nous y mouillâmes le 19 août. J'eus connaissance, le 18 au matin, de l'île Salvage, dont je rangeai la partie de l'est à environ une demi-lieue : elle est très saine. Cette île est entièrement brûlée; il n'y a pas un seul arbre; elle paraît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques. Sa longitude occidentale est par 18 degrés 13 minutes, et sa latitude nord par 30 degrés 15 minutes.

Le 30 août au matin, je mis à la voile avec un vent de nord-nord-est assez frais. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avait obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étaient destinés à le contenir. Ce vin venait d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest; mais chaque jour devait les diminuer, et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptais me pourvoir de ces deux articles à la Trinité; car j'étais décidé à ne pas relâcher aux îles du cap Vert, qui, dans cette saison, sont malsaines, et la santé de nos équipages était le premier des biens.

La traversée jusqu'à la ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14 degrés nord, et furent constamment de l'ouest au sud-ouest jusqu'à la ligne : ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance.

Nous coupâmes l'équateur le 29 septembre, par 8 degrés de longitude occidentale : j'aurais désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'ouest; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connaissance de la Trinité; car nous trouvâmes les vents de sud-est à la ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20 deg. 25 min. de latitude sud.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, nous aperçûmes les îles Martin-Vas; puis nous fîmes route au plus

(1) Les sciences et les arts doivent plus particulièrement partager les regrets de l'Europe entière sur la perte de nos navigateurs; l'immense collection faite par les savants et une partie des mémoires ont péri avec eux. A. M.

(1) On ne doute plus maintenant de l'existence des polypes ou animaux lumineux dans l'eau de la mer. On a observé aux Maldives et sur la côte du Malabar, lieux où la mer est plus lumineuse que dans les parages dont parle notre navigateur, que l'eau était parsemée de quantité de petits animaux vivants, lumineux, laissant échapper une liqueur huileuse qui surnageait, et répandait une lumière phosphorique quand elle était agitée. A. M.

près, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'ouest-quart-sud-ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers ; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entre eux par de très petites distances, lesquels, vus d'un peu loin, paraissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité ; mais assuré de ne pouvoir trouver dans cette île ni l'eau ni le bois dont j'avais besoin, je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. C'était l'ancienne relâche des bâtiments français qui allaient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir du nécessaire. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janeiro, où les différentes formalités auraient exigé plus de temps qu'il n'en fallait pour faire l'eau et le bois qui nous manquaient.

Description de l'île Sainte-Catherine. Observation et événements pendant notre relâche. Départ de l'île Sainte-Catherine. Arrivée à la Conception.

L'île Sainte-Catherine, où je mouillai le 6 novembre, s'étend depuis les 27 degrés 19 minutes 10 secondes de latitude sud jusqu'aux 27 degrés 49 minutes ; sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues ; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Senhora-do-Desterro, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence ; elle contient au plus 3,000 âmes et environ quatre cents maisons : l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil ; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnaissaient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister sans aucun secours des colonies voisines ; et ils étaient si dénués d'argent qu'ils ne pouvaient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux ne leur donnaient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises dont ils manquaient absolument. Ce n'est que vers 1740 que la cour de Lisbonne établit un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent.

Ce gouvernement s'étend soixante lieues du nord au sud, depuis la rivière San-Francisco jusqu'à Rio-Grande ; sa population est de 20,000 âmes. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfants que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui-même toutes sortes de fruits, de légumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verts ; mais ils sont tellement entremêlés de ronces et de lianes qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches : on a d'ailleurs à craindre les serpents dont la morsure est mortelle. Les habitations, tant sur l'île que sur le continent, sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis.

Ainsi que je l'ai dit, j'avais donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janeiro, pour éviter seulement les formalités des grandes villes qui occasionnent toujours une perte de temps ; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissait bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étaient dans la plus grande abondance ; un gros bœuf coûtait huit piastres, un cochon, pesant cent cinquante livres, en coûtait quatre ; on avait deux dindons pour une piastre ; il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poissons ; on apportait à bord et on nous y vendait cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre, et les légumes étaient aussi à un prix très modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisais couper du bois, les habitants qui aidèrent à le sauver forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grappin et le pavillon de ce canot, objets très précieux pour eux, et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces ; ils sont bons, polis, obligeants, mais superstitieux et jaloux de leurs femmes qui ne paraissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entre autres un rollier d'un très beau bleu, qui n'a point été décrit par M. de Buffon : il est très commun dans ce pays.

Suivant nos observations, la pointe la plus est et la plus nord de l'île Sainte-Catherine peut être fixée par 49 degrés 49 minutes de longitude occidentale, et 27 degrés 19 minutes de latitude sud.

Le 16 au soir, tout étant embarqué, j'envoyai mes paquets au gouverneur qui avait bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. de Saint-Marc, notre consul général : chacun eut la permission d'écrire à sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à la voile le lendemain ; mais les vents de nord, qui nous auraient été si favorables si nous eussions été en pleine mer, nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Nous avions acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs, de cochons et de volailles pour nourrir l'équipage en mer pendant plus d'un mois, et nous avions ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres, qui, depuis notre départ de Brest, s'était parfaitement conservée dans les caisses faites à Paris sous les yeux et par les soins de M. Thouin. Notre jardinier était aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons, de graines de coton, de maïs, de riz, et généralement de tous les comestibles qui, d'après les relations des navigateurs, manquent au habitants des îles de la mer du Sud, et sont plus analogues à leur climat et à leur manière de vivre que les plantes potagères de France, dont nous portions aussi une immense quantité de graines.

Le 7 décembre, j'étais sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par 44 degrés 38 minutes de latitude sud, et 34 degrés de longitude occidentale, suivant une observation de distances faite le jour précédent. Nous voyions passer des goëmons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Ces faibles indices de terre entretenaient cependant nos espérances, et nous consolaient des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions ; mais je n'étais pas sans inquiétude en considérant que j'avais encore 35 degrés à remonter dans l'ouest jusqu'au détroit de Le Maire, où il m'importait beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

Le 14 janvier 1786, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47 degrés 50 minutes de latitude sud, et 64 degrés 37 minutes de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire lorsque le temps a été favorable.

Le 21, nous eûmes connaissance du cap Beau-Temps, ou de la pointe du nord de la rivière de Gallegos, sur la même côte des Patagons : nous étions à environ trois lieues de terre. Nous prolongeâmes cette côte à trois et cinq lieues de distance.

Le 22, nous relevâmes à midi le cap des Vierges, à quatre lieues dans l'ouest : cette terre est basse, sans aucune verdure. Le capitaine Cook a déterminé avec la plus grande précision la latitude et la longitude des différents caps de cette terre.

Le 25, à deux heures, je relevai à une lieue au sud le cap San-Diego qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire. J'avais prolongé depuis le matin la terre à cette distance, et j'avais suivi, sur la carte du capitaine Cook, la baie où M. Banks débarqua pour aller chercher des plantes pendant que *la Résolution* l'attendait sous voiles.

Comme il ventait bon frais du nord, j'étais le maître de me rapprocher de la Terre de Feu : je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la Terre de Feu, nous fûmes entourés de baleines. On s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées ; nos vaisseaux ne les effrayaient point ; elles nageaient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groënland. Je doute qu'il y ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtiments seraient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques et des oiseaux de mer ; les canots de ces mêmes bâtiments, sans s'éloigner d'une lieue, pourraient prendre toutes les baleines dont ils auraient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux.

L'horizon était si embrumé dans la partie de l'est, que nous n'avions pas aperçu la Terre des Etats, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avons serré la Terre de Feu d'assez près pour apercevoir, avec nos lunettes, des sauvages qui attisaient de grands feux, seule manière qu'ils aient d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avais osé l'imaginer. Je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparaître, et que la lecture du voyage de l'amiral Anson n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

Le 9 de février 1786, j'étais par le travers du détroit de Magellan dans la mer du Sud, faisant route pour l'île de Juan-Fernandez : j'avais passé, suivant mon estime, sur la prétendue terre de Drake ; mais j'avais perdu peu de temps à cette recherche, parce que j'étais convaincu qu'elle n'existait pas.

Différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan-Fernandez. Je savais que cette partie du Chili était très abondante en grains, qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverais en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai en conséquence ma route un peu plus à l'est.

Le 22 au soir, j'eus connaissance de l'île Mocha, qui est à environ cinquante lieues dans le sud de la Conception. Nous eûmes bientôt connaissance des Mamelles de Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'est à l'ouest, et autant en profondeur du nord au sud ; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine, qui est placée au milieu et forme deux entrées. Celle de l'est est la plus sûre et la seule pratiquée : elle a environ une lieue de large : celle de l'ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue : elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

Nous continuâmes à louvoyer pour approcher le fond de la baie ; et à neuf heures du soir nous mouillâmes à environ une lieue dans le nord-est du mouillage de Talcaguana que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. Postigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception. Il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission : il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenait de nous mouiller ; et, avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn et n'était arrivé au Chili sans avoir des malades ; et il n'y en avait pas un seul sur nos deux bâtiments.

A sept heures du matin nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes ; nous mouillâmes dans l'anse de Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de février.

Depuis notre arrivée sur la côte du Chili, nous avions fait chaque jour des observations de distances : nous avons reconnu la pointe du nord de l'île Sainte-Marie, située par 37 degrés 1 minute de latitude sud, et 75 degrés 55 minutes 45 secondes de longitude occidentale ; le milieu du village de Talcaguana, par 36 degrés 42 minutes 21 secondes de latitude, et 75 degrés 20 minutes de longitude.

Description de la Conception. Mœurs et coutumes des habitants. Départ de Talcaguana. Arrivée à l'île de Pâques.

La baie de la Conception est une des plus commodes qu'on puisse rencontrer dans aucune partie du monde ; la mer y est tranquille ; il n'y a presque point de courants, quoique la marée y monte de six pieds trois pouces ; elle est haute les jours de nouvelle et de pleine lune, à une heure 45 minutes. Cette baie n'est ouverte qu'au vent du nord, qui n'y souffle que pendant l'hiver de ces climats, c'est-à-dire depuis la fin de mai jusqu'en octobre : c'est la saison des pluies qui sont continuelles durant cette mousson ; car on peut donner ce nom à ces vents constants auxquels succèdent des vents de sud qui durent le reste de l'année, et sont suivis du plus beau temps. Le seul mouillage où l'on soit à l'abri des vents de nord-est pendant l'hiver est devant le village de Talcaguana, sur la côte du sud-ouest : c'est d'ailleurs aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie, l'ancienne ville de la Conception, ayant été renversée par un tremblement de terre en 1751. Elle était bâtie à l'embouchure de la rivière de Saint-Pierre, dans l'est de Talcaguana : on en voit encore les ruines qui ne dureront pas autant que celles de Palmire, tous les bâtiments du pays n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil : les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales.

Après la destruction de cette ville qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par les secousses de la terre, les habitants se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception et du village de Talcahuano. Ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférés. Elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblements de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitants : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au nord avec



Perdrix mâle et femelle de la Californie.

celui de Santiago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence (1). Il est borné à l'est par les Cordilières, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Magellan; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloé et d'un petit arrondissement autour de Baldivia (2).

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili: le blé y rapporte soixante pour un; la vigne produit avec la même abondance; les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression. Le seul travail est d'enclore de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf est de huit piastres; celui d'un mouton de trois quarts de piastre; mais il n'y a point d'acheteurs, et les habitants sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif: ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtiments caboteurs de la mer du Sud.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays; mais il en est une qui est assez commune et que je n'ose nommer. Ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir parviennent à un âge très avancé: il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Ce pays produit un peu d'or. Presque toutes les rivières y sont aurifères. L'habitant, en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre; mais, comme les comestibles sont très abondants, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin. Sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie Les terres restent en friche. Les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitants les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers (1).

(1) On sait que depuis dix-huit ou dix-neuf ans le Chili forme une république, plusieurs fois modifiée, et que sont venues affermir les autres républiques américaines fondées ou consolidées par le génie de Bolivar. A. M.

(2) Ou Valdivia.

(1) Nous verrons, par les voyages récents que nous donnerons en traitant spécialement de l'Amérique, les progrès que la civilisation a faits dans ce pays depuis le passage de La Pérouse. La relation du capitaine Basile Hall offrira surtout un puissant alime[illegible] à la curiosité du lecteur. A. M.



Mouillage aux îles Mowée.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon. Ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamants, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles : d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvents de filles et d'hommes : ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays ; et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée : j'en ai vu rester au bal jusqu'à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne plus que ces mêmes religieux ne donnait à nos jeunes gens des renseignements plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient du connaître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très voleur, et les femmes y sont très complaisantes. C'est une race dégénérée mêlée d'Indiens ; mais les habitants du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeants. Je manquerais à toute reconnaissance si je ne les peignais avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère.

Le costume de ces dames, très différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, consiste en une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est fort au-dessous de la ceinture ; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc ; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent ; il est recouvert de deux mantilles, la première, de mousseline, et la seconde qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleu ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartements, elles ont l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la

terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très petits voyages : ils marchent avec leurs troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait et quelquefois de leur sang (1) ; ils se couvrent de leur peau dont ils se font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis Santiago jusqu'au détroit de Magellan ; ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits ; ils n'ont plus les mêmes vêtements ; et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitants des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

J'avais annoncé, le jour de mon arrivée, que je mettrais à la voile le 15 de mars, et que si, avant cette époque, les bâtiments étaient réparés, nos vivres, notre eau et notre bois embarqués, chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre : rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignais autant l'effet que les matelots le désiraient, parce que le vin est très commun au Chili, que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté eût eu des suites fâcheuses.

Le 19, les vents du sud me permirent de m'éloigner de terre ; je dirigeai ma route à l'est de Juan-Fernandez dont je ne pris pas connaissance, parce que sa position avait été fixée d'après les observations du père Feuillée à la Conception.

Le 23, j'étais par 30 degrés 29 minutes de latitude sud, et 85 degrés 51 minutes de longitude occidentale.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâques. Je prolongai la côte, en cherchant la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud, par l'est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest ; et le temps était si beau, que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage, et bientôt je pus laisser tomber l'ancre.

Description de l'île de Pâques. Mœurs et coutumes des habitants.

La baie de Cook, dans l'île d'Easter ou de Pâques, est située par 27 degrés 11 minutes de latitude sud, et 111 degrés 55 minutes 30 secondes de longitude occidentale. C'est le seul mouillage à l'abri des vents de sud-est et d'est, qui sont les vents ordinaires dans ces parages.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage : ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes, mais le plus grand nombre était nu ; plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge ; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie : ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds ; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur, et du pied de ces montagnes le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux ; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre. Elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'Ile-de-France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit ; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature : elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitants ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très reculés, ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources. Ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter, condenser les nuages et entretenir ainsi sur les montages une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différents quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. Il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires qu'en leur paraissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'Ile-de-France, qui ressemble si fort à l'île de Pâques, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres ou par des enceintes de murailles ; et c'est cette connaissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâques.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle. Nous enjoignîmes aux habitants de laisser cet espace vide ; nous y dressâmes une tente ; je fis descendre à terre les présents que je leur destinais, ainsi que les différents bestiaux : mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru : ils étaient au moins huit cents, et dedans ce nombre il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable ; elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voulaient leur faire quelque présent.

Les Indiens nous engageaient à les accepter : quelques-uns d'entre eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvaient procurer. Ils n'étaient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays ; et pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait ; car, à peine étaient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant ; mais, voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après ; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manége dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler ; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très peu redoutable : quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres. Je les pris pour des chefs, et leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne : mais je m'aper-

(1) On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

çus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs ;et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Tous les monuments qui existent aujourd'hui à l'île de Pâques paraissent très anciens : ils sont placés dans des moraïs, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalisé les conditions qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupent du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits monceaux de pierres en pyramide ; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux. Ces espèces de mausolées qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer ; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie.

Ces bustes de taille colossale, dont j'ai donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont faits dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever sans point d'appui un poids aussi considérable : mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre.

Ainsi le merveilleux disparaît ; on rend à la nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice ; et on a lieu de croire que, s'il n'y a plus de nouveaux monuments dans l'île, c'est que toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames; et réciproquement, ces Indiens ne pouvant être en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en était le propriétaire; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et les enfants à la république : il est certain qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari; et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille (1) de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant en voûte : des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme, qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout; et j'ai vu les naturels de l'île de Pâques boire de l'eau de mer comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide ; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient ; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte ; mais ils savent très bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île ; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses.

Ces insulaires faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire; la répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait : et s'il y a eu quelques moments donnés à la nature, le désir et le consentement étaient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle ; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'Ile-de-France, ils la mangent en guise d'épinards ; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs aliments que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre ; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Nous ne rencontrâmes à l'île de Pâques d'autre arbuste que le mûrier à papier (1) et le mimosa. Il y avait aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates.

Ces insulaires sont hospitaliers; ils nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre ; mais ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de l'île est-elle cultivée ; les terrains défrichés ont la forme d'un carré long très régulier, sans aucune espèce de clôture; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide ; nous trouvâmes la terre humectée à un pied de profondeur ; quelques trous dans les collines contenaient un peu d'eau douce ; mais nous ne rencontrâmes nulle part une eau courante : le terrain paraît d'une bonne qualité ; il serait d'une végétation encore plus forte, s'il était arrosé. Nous n'avons connu à ces peuples aucun instrument dont ils puissent se servir pour cultiver leurs champs ; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très rarement quelques buissons de mimosa dont les plus fortes tiges

(1) Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides. A. M.

(1) *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier. Cette écorce, extrêmement ligneuse, sert aux femmes de la Louisiane à faire différents ouvrages avec la soie qu'elles en retirent; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France. A. M.

n'ont que trois pouces de diamètre. Les conjectures qu'on peut former sur le gouvernement de ce peuple sont qu'ils ne composent entre eux qu'une seule nation divisée en autant de district qu'ils y a de moraïs, parce que les hameaux sont bâtis à côté de ces cimetières. Il paraît que les productions de la terre sont communes à tous les habitants du même district; et comme les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes aux étrangers, on pourrait croire qu'elles n'appartiennent à aucun homme en particulier, et que lorsque les enfants sont sevrés, on les livre à d'autres femmes qui sont chargées, dans chaque district, de leur éducation physique.

On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes. Si en effet elles ne sont pas en moindre nombre, c'est parce que, plus casanières que les hommes, elles sortent moins de leurs maisons. La population entière peut être évaluée à deux mille personnes. Plusieurs maisons que nous vîmes en construction et le nombre des enfants doivent faire penser qu'elle ne diminue pas; cependant il y a lieu de croire que cette population était plus considérable lorsque l'île était boisée. Si ces insulaires avaient l'industrie de construire des citernes, ils remédieraient par-là à l'un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeraient peut-être le cours de leur vie. On ne voit pas dans cette île un seul homme qui paraisse âgé de plus de soixante-cinq ans, si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple que l'on connaît si peu, et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre.

Départ de l'île de Pâques. Arrivée aux îles Sandwich. Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée. Départ.

En partant de la baie Cook dans l'île de Pâques, le 10 avril 1786, au soir, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance, au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Nous naviguions dans des mers inconnues. Notre route était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'est. Je me flattais, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte; il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts, et j'avais promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Le 7 mai, par 3 degrés de latitude nord, nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des paille-en-cul: ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre. Nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord : *l'Astrolabe* en prit deux, qu'elle partagea avec nous, et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14 degrés, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée, car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux qu'un pays cultivé.

Le 15, j'étais par 19 degrés 17 minutes de latitude nord, et 130 degrés de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'île placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premiers, et quatre cent soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenais à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich; je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhée et celle de Mowée, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étais par 20 degrés de latitude nord, et 139 degrés de longitude occidentale, précisément sur l'île Desgraciada des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre.

Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier de los Majos, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île : je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle entre 20 et 21 degrés; enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhée, qui étaient couvertes de neige, et bientôt après, de celles de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île.

L'aspect de l'île Mowée était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest-quart-ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cîme des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens. Elles sont si multipliées, qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village; mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin et réduit, comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable; mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force, et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre.

Environ 150 pirogues se détachèrent de la côte; elles abordèrent l'une des deux frégates; mais notre vitesse était si grande, qu'elle se remplissaient d'eau le long du bord : les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons, et, les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau, et y remontaient gaîment, cherchant, à force de pagaies, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui dans l'instant avait été occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues; et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes. Les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtiments que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Wohaou, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

Ces Indiens échangèrent avec nous des fruits et des cochons contre des morceaux de fer. Cette habitude du commerce, cette connaissance du fer qu'ils ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols (1). Cette nation

(1) Il paraît certain que ces îles ont été découvertes pour la première fois par Gaëtan, en 1542. Ce navigateur partit

avait, il y a un siècle, de très fortes raisons pour ne pas faire connaître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates qui auraient trouvé des vivres chez les insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui était extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques. Ainsi, peu à peu, cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles, conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15 degrés plus à l'est que les îles Sandwich ; mais leur identité avec ces dernières me paraissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

On connaît par les relations anglaises la forme du gouvernement des habitants des îles Sandwich. L'extrême subordination qui règne parmi eux est une preuve qu'il y a une puissance très reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef, et qui pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâques, dont l'industrie est au moins aussi avancée. Les monuments de ces derniers montrent même plus d'intelligence; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites; mais leur gouvernement est si vicieux que personne n'a droit d'arrêter le désordre. Ils ne reconnaissent aucune autorité ; et quoique je ne les croie pas méchants, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites facheuses et souvent funestes (1).

En faisant le rapprochement de ces deux peuples, tous les avantages étaient en faveur de celui des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang-froid si quelque imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitants d'Owhyhée à recourir à une juste défense.

Le 30 mai, à huit heures du matin, cent vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver : les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne produisirent aucune impression sur les habitants : les femmes nous témoignaient par les gestes les plus expressifs qu'il n'était aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner; et les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs.

Deux Indiens, qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent. Ils me firent très gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse, et leur costume permettait d'apercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionnés par la maladie vénérienne. Comme aucune femme n'était venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuaient aux Européens les maux dont elles portaient les marques ; mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avait laissé dans leur âme aucune espèce de ressentiment.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowée, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi. Le sol de l'île n'est composé que de détriments de lave et autres matières volcaniques ; les habitants ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds, et si peu abondants, que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres : les toits sont à deux pentes : la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et l'on ne peut y entrer sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations anglaises nous ont si bien fait connaître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois, et nous n'y sommes restés que quelques heures; ils avaient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire.

Le 1er juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles ; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâques jusqu'au mouillage disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foënes (1), portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre ; et nous reconnaissions ainsi chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

Départ des îles Sandwich. Indiens de l'approche de la côte d'Amérique. Reconnaissance du mont Saint-Élie. Découverte de la baie de Monti. Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de *rivière de Behring*. Reconnaissance d'une baie très profonde. Description de cette baie à laquelle je donne le nom de *baie* ou *port des Français*. Mœurs et coutumes des habitants.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord . je fis route au nord. Le 6 juin, le ciel devint blanchâtre et terne : tout annonçait que nous étions sortis de la zône des vents alizés. Les brumes commencèrent le 9 juin par 34 degrés de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41 degrés.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Elie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de

du port de la Nativité sur la côte occidentale du Mexique, par 20 degrés de latitude nord. Il fit route à l'ouest, et, après avoir parcouru neuf cents lieues, il eut connaissance d'un groupe d'îles habitées par des sauvages presque nus. Ces îles étaient bordées de corail; il y avait des cocos et plusieurs autres fruits, mais ni or ni argent. Il les nomma les *îles des Rois*, vraisemblablement du jour où il fit cette découverte ; et il nomma *îles des Jardins* celles qu'il trouva vingt lieues plus à l'ouest. A. M.

(1) Les îles Sandwich ont aujourd'hui (1852) un gouvernement représentatif, à l'instar de la Grande-Bretagne. A. M.

(1) Trident avec lequel on harponne le poisson. A. M.

la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur. Cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un ognon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre; enfin elle se montra à nous le 23 juin à quatre heures du matin. Le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neige, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin si le temps eût été clair. Nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages. Nous avions observé à midi 59 degrés 21 minutes de latitude nord; la longitude occidentale par nos horloges marines était 143 degrés 22 minutes.

Le 28, nous observâmes 59 degrés 19 minutes de latitude nord, et 142 degrés 41 minutes de longitude occidentale, suivant nos horloges. A cinq heures, nous n'étions qu'à trois lieues de terre, et M. Dagelet détermina la hauteur du mont Saint-Élie à dix-neuf cent quatre-vingts toises, et sa disposition, à huit lieues dans l'intérieur des terres (1).

Le 29 juin, nous observâmes 59 degrés 20 minutes de latitude nord; la longitude occidentale par nos horloges était 142 degrés 2 minutes; nous avions fait pendant vingt-quatre heures huit lieues à l'est. Les vents du sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instants les terres basses dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues. Nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'est de la baie à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de *baie de Behring*. Notre hauteur observée était de 58 degrés 55 minutes, et nos horloges donnaient 141 degrés 48 minutes de longitude.

En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où Behring avait abordé. Il serait alors plus vraisemblable d'attribuer la perte de l'équipage de son canot à la fureur de la mer qu'à la barbarie des Indiens (2). J'ai conservé à cette rivière le nom de *rivière de Behring*, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en a passé à dix ou douze lieues (3).

Le 1er juillet, à midi, j'appareillai avec une petite brise du sud-ouest, prolongeant la terre à deux ou trois lieues. Nous avions observé au mouillage 59 degrés 7 minutes de latitude nord, et 141 degrés 17 minutes de longitude occidentale, suivant nos horloges; l'entrée de la rivière me restait alors au nord 17 degrés est, et le cap Beau-Temps à l'est 5 degrés sud. Nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'ouest, à deux ou trois lieues de distance.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-Temps; nous observâmes 58 degrés 36 minutes de latitude; la longitude des horloges était de 140 degrés 31 minutes, et notre distance de terre de deux lieues. A midi nous vîmes un nouveau port qui avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. Je me déterminai à faire route vers la passe.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur: il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à environ deux cent vingt-quatre lieues

(1) Cook dit, dans son troisième Voyage, que le mont Saint-Elie gît à douze lieues dans l'intérieur des terres, par 60 degrés 27 minutes de latitude, et 219 degrés de longitude, méridien de Greenwich. A. M.

(2) Il y a ici double erreur : d'abord c'est le capitaine Tscherikow, et non le capitaine Behring, qui perdit ses canots; ensuite il éprouva ce malheur par 56 degrés de latitude, ainsi que le rapporte Muller. A. M.

(3) Le lieu que La Pérouse désigne sous le nom de *rivière de Behring* est sans contredit la baie de Behring de Cook. A. M.

de Nootka, et à cent lieues de Williams-Sound (1). La tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine, fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *port des Français*.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous fûmes sans cesse entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux, ainsi que différents petits meubles de leur costume; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient ardemment que le fer; ils acceptèrent aussi quelques rassades; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs: nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du port des Français l'appellent *skecter;* les Russes lui donnent le nom de *colrymorski* (2), et ils distinguent les femelles par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne;* mais la description de la saricovienne de M. Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Le fond de la baie des Français est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font en tombant un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux des rochers.

Continuation de notre séjour au port des Français. Au moment d'en partir nous éprouvons le plus affreux malheur. Départ.

Le chef revint à bord, mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire. Après beaucoup de chansons

(1) Depuis que La Pérouse a exploré la côte nord-ouest de l'Amérique, du mont Saint-Elie jusqu'à Monterey, deux navigateurs anglais ont fait à peu près la même route, mais l'un et l'autre dans des vues purement commerciales. C'étaient Dixon en 1786, et Meares en 1789. A. M.

(2) Selon Coxe, *bobry-morsky*, ou *castor de mer;* la femelle, *matka*, et les petits qui n'ont pas cinq mois, *medviedky*, etc. A. M.

et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que le chef fût propriétaire d'aucun terrain : le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière ; cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction, et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous ; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentants, et le chef le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous ; je fis aussi des présents à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires ; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événements des plus longues navigations.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau ; je craignis dans ce premier instant quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'aprrit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée ; enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avait été englouti.... et M. Boutin rentra à la marée étale. La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscayenne que commandait M. d'Escures, mon premier lieutenant ; il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé ; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères (1) pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble ; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé l'un et l'autre la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest lorsque le temps est très beau.

(1) Laborde Marchainville et Laborde Boutervilliers. A. M.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement ; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tout secours avait été impossible.

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste ; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe ; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe ; que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours ; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue, pendant lesquels nous essuyâmes un coup de vent d'est qui nous aurait mis dans un très grand danger si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase : heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encâblure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus longtemps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire des vingt-un braves marins que nous venions de perdre.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages ; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et chaque jour nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Description du port des Français. Ses productions végétales et minérales. Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes. Mœurs et coutumes des Indiens.

La baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de *port des Français* est situé par 58 degrés 37 minutes de latitude nord, et 139 degrés 50 minutes de longitude occidentale. La mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et pleines lunes ; elle est haute à une heure. Les vents du large, ou peut-être d'autres causes, agissent si puissamment sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer comme le fleuve le plus rapide ; et, dans d'autres circonstances, quoiqu'aux mêmes époques de la lune, il pouvait être refoulé par un canot.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre, et de cent quarante pieds de hauteur. Ceux de même espèce ne sont, au fort de Wales et au fort d'York, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors.

La végétation est aussi très vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serais peu surpris d'y



Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs.....

voir réussir le blé de Russie, et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la millefeuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en était remplie; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade, et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyait parmi ces plantes potagères presque toutes celles des prairies et des montagnes de France : l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages. On aurait pu, sans aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avaient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très vivace, sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de fambroises, de groseilles; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyères qui croissent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsaut, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons; mais nous ne prîmes dans la baie que des flétans (1), dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles (2), une seule raie, des caplans (3) et quelques plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens nous en vendaient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer, nous avons très peu pêché, et seulement à la ligne: nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine, qui exigeait, pour être tirée à terre, les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petits lépas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer.

Nos chasseurs virent dans les bois des ours, des martres, des écureuils; et les Indiens nous vendirent des

(1) Ou faitan, poisson plat, plus allongé et moins carré que le turbot, dont la peau supérieure est couverte de petites écailles. Ceux qu'on prend en Europe sont beaucoup moins gros. A. M.

(2) Poisson qui, au coup d'œil et au goût, est semblable à la morue; mais ordinairement plus gros et aussi facile à prendre à cause de son avidité. A. M.

(3) Ce poisson ressemble au merlan, quoiqu'un peu large; sa chair est molle, de bon goût, et facile à digérer. Il abonde sur les côtes de Provence, où il est connu sous le nom de *capelan*. A. M.



Monuments des îles de Pâques.

peaux d'ours noirs et bruns, de lynx du Canada, d'hermines, de martres, de petits-gris, d'écureuils, de castors, de marmottes du Canada ou monax, et de renards roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. Nous vîmes des peaux tannées d'orignals ou d'élans, et une corne de bouquetin ; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marins. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étaient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gelinottes; nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyait planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce; nous surprîmes et tuâmes un martin-pêcheur, et nous aperçûmes un très beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huîtrier noir font leur nid dans le creux des rochers sur le bord de la mer. Le goëland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeons de la grande espèce et de la petite sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus.

Mais si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque.

La nature devait à un pays aussi affreux des habitants qui différassent autant des peuples civilisés que le site que je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que le sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler ; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfants manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation à cet égard a fait de grands progrès ; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance. La manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance : colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitants de nos grandes villes : c'est la grande source

de leurs querelles. Cette peuplade s'anéantirait entièrement, si à tous ces vices destructeurs elle joignait le malheur de connaître l'usage de quelque liqueur enivrante.

Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans : je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très près de la nature ; mais cette nature n'est sublime que dans ses masses ; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués ; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables ; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'était confiée pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver ; je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie ; et, quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois cents Indiens, nous avons été visités par sept ou huit cents autres.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux. Ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes qui sont d'ailleurs d'une malpropreté et d'une puanteur, à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin : ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre, ni le mystère ; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre ; et, lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise (1). Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons ne sont jamais lavés ; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis, qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs aliments. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir : elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance : il y en a assez ordinairement trois ou quatre par cabane ; ils sont petits, et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon : ils n'aboient presque pas ; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale (2), et ils sont si sauvages qu'ils paraissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles : ils y attachent différents petits ornements ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent, pour cette opération, d'un grès arrondi ayant la forme d'une langue. L'ocre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer : c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille. Une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées ; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous leurs autres usages, de les rendre effrayan s, peut-être afin d'imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'ils dansaient : ce même habillement est très connu des sauvages du Canada, et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique (1).

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes : celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche : elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces (2). Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle (3). Nous les

(1) L'intérieur de ces maisons offre, dit le capitaine Dixon, un tableau parfait de la malpropreté et de l'indolence de ceux qui les habitent. Cook nous a aussi dépeint, dans son troisième Voyage, la malpropreté de l'intérieur des maisons des habitants de l'entrée de Nootka. La malpropreté et la puanteur de leurs habitations égalent, dit-il, au moins le désordre qu'on y remarque ; les cabanes sont aussi sales que des étables à cochons ; on respire partout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile et de fumée. A. M.

(2) Animal sauvage, carnassier et dangereux, tenant du loup et du chien. Il est commun en Asie ; il aboie la nuit comme le chien, mais avec moins de force ; sa peau est jaunâtre, on en fait de belles fourrures. A. M.

(1) Suivant Dixon, le chef, qui dirige toujours le concert vocal, endosse un habit large, fait de peau d'élan tannée. Autour de l'extrémité inférieure de cet habit se trouvent une et quelquefois deux rangées de grenailles sèches ou de becs d'oiseaux qui occasionnent un cliquetis à chaque pas qu'il fait. A. M.

(2) Cet usage paraît général parmi les peuplades qui habitent sur la côte nord-ouest de l'Amérique depuis le 50e degré jusqu'au 61e ; il s'étend même chez les sauvages des îles aux Renards et des îles Aléoutiennes.

Au port Mulgrave, 59 degrés 33 minutes de latitude nord, 142 degrés 20 minutes de longitude occidentale, méridien de Paris, les insulaires se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, qui est continuée par degrés en une ligne parallèle à la bouche, et d'une longueur semblable : ils insèrent dans cette ouverture une pièce de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur ; la surface en est creusée de chaque côté, à peu près comme une cuiller, excepté que le creux n'est pas aussi profond.

A l'entrée de Norfolk, 57 degrés 3 minutes de latitude nord, 137 degrés 5 minutes de longitude occidentale, méridien de Paris, suivant le même Dixon, les femmes ornent aussi, ou plutôt défigurent leur lèvre ; et il semble que celles qui sont décorées d'une large pièce de bois soient plus généralement respectées par leurs amis et par la nation en général.

A l'île d'Yppa, l'une des îles de la Reine Charlotte, 53 degrés 48 minutes de latitude nord, 135 degrés 20 minutes de longitude occidentale, méridien de Paris, le même capitaine vit plusieurs femmes dont les lèvres inférieures étaient défigurées de même que celles des femmes du port Mulgrave et de l'entrée de Norfolk. A. M.

(3) Le mariage chez ces sauvages ne devant être sujet à d'autres formalités qu'à celles qui sont prescrites par la nature, l'écuelle est plutôt une marque de puberté ou de maternité qu'un signe de considération ou de la propriété exclusive d'un seul homme.

Quand les filles parviennent à l'âge de quatorze ou quinze ans, on commence à percer le centre de la lèvre inférieure dans la partie épaisse et voisine de la bouche, et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette incision est ensuite prolongée de temps en temps, parallèlement à la bouche ; et le morceau de bois qu'on y attache est augmenté en proportion. A. M.

avons quelquefois engagées à quitter cet ornement : elles s'y déterminaient avec peine ; elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure tombait alors sur le menton, et ce second tableau ne valait guère mieux que le premier.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très privilégiées : elles firent d'abord des difficultés et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposaient à perdre la vie; mais, vaincues par des présents, elles voulurent avoir le soleil pour témoin et refusèrent de se cacher dans les bois (1). On ne peut douter que cet astre ne soit le dieu de ces peuples : ils lui adressent très fréquemment des prières ; mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre; les traits de leur visage sont très variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfants naissent aussi blancs que les nôtres : ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différents peuples, et j'ose assurer que les Indiens du port des Français ne sont point Esquimaux. Ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitants de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différents, une physionomie très particulière distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paraissent ressembler aux Groënlandais; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Il est fort douteux que l'Asie ou le Groënland aient été la première patrie de ces peuples : c'est une question oiseuse à agiter, et le problème ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique. Il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang et peut-être à tout, mangeant très ordinairement le poisson cru : leurs pirogues sont toujours bordées avec des peaux de loups marins très étendues ; ils sont si adroits qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques. Ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies; leur face est carrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît convenir aux indigènes de la baie des Français: ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et maladroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne ; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau. Chaque pirogue jette douze ou quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après; ainsi, deux hommes peuvent surveiller douze ou quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main.

Les Américains du port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différents animaux et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre, marquettent, avec des opercules de coquilles, des coffres dont la forme est assez élégante; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire; et enfin l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre : mais les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

Ces Indiens ont une grande passion pour le jeu : celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur est absolument un jeu de hasard. Ils ont trente bûchettes, ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept : chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux. Je les ai cependant entendus chanter très souvent; et lorsque le chef venait me visiter, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord et y jouait une pantomime qui exprimait ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse était agréable et assez harmonieux.

Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : ils ont à la vérité quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs nous sont absolument étrangères : ils ne font aucun usage des consonnes B, F, X, J, D, P, V; et, malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont jamais pu prononcer les quatre premières. Il en a été de même pour l'L mouillé et le GN mouillé : ils articulaient la lettre R comme si elle eût été double, et en grasseyant beaucoup; ils prononcent le *chr* des Allemands avec autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils ont aussi un son articulé très difficile à saisir : on ne pouvait entreprendre de l'imiter sans exciter leur rire. Le grasseyement, le grand nombre de K, et les consonnes doubles rendent cette langue très dure. Elle est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent prononcer les labiales à cause de la rouelle de bois nommée *kentaga*, qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure.

On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. Ils ont des interjections pour exprimer les sentiments d'admiration, de colère ou de plaisir ; je ne crois pas qu'ils aient des articles, car je n'ai point trouvé de mots qui revinssent souvent et qui servissent à lier leurs discours. Ils connaissent les rapports numériques ; ils ont des nombres, sans cependant distinguer le pluriel du singulier, ni par aucune différence dans la terminaison, ni par des articles. Leurs noms collectifs sont en très petit nombre; ils n'ont pas assez généralisé leurs idées pour avoir des mots un peu abstraits, ils ne les ont pas assez particularisées pour ne pas donner le même nom à des choses très distinctes : ainsi chez eux *kaaga* signifie également tête et visage, et *alcaou* chef et ami.

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier (1).

(1) Les détails que donne Dixon sont si conformes, en général, à ceux qu'a donnés La Pérouse, qu'on a de la peine à concevoir d'où peut provenir la différente manière dont ils ont apprécié les charmes du sexe féminin. A. M.

(1) Le capitaine J. Meares a prouvé, par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique sont des cannibales. A. M.

Départ du port des Français. Exploration de la côte d'Amérique. Baie des îles du capitaine Cook. Port de los Remedios et de Bucarelli du pilote Maurelle. Iles de la Croyère. Iles San-Carlos. Description de la côte depuis Cross-Sound jusqu'au cap Hector. Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur. Iles Sartine. Pointe boisée du capitaine Cook. Iles Necker. Arrivée à Monterey.

Le séjour forcé que je venais de faire dans le port des Français m'avait contraint de changer le plan de ma navigation sur la côte d'Amérique : j'avais encore le temps de la prolonger et d'en déterminer la direction ; mais il m'était impossible de songer à aucune autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie : toutes mes combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'arriver à Manille à la fin de janvier, et à la Chine dans le courant de février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtschatka et jusqu'aux îles Aléoutiennes.

Nous reprîmes la mer, et le 4 août 1786, nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-Sound, qui me parut former deux baies très profondes, où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveraient un bon mouillage.

C'est à Cross-Sound que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de Cross-Sound, bien qu'encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet; et la chaîne des montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique. Au coucher du soleil, je relevai la pointe de l'ouest de Cross-Sound : le mont Beau-Temps et le mont Crillon me restaient au nord-ouest. Cette dernière montagne, presque aussi élevée que le mont Beau-Temps, est au nord de Cross-Sound, comme le mont Beau-Temps est au nord de la baie des Français : elles servent de reconnaissance au port qu'elles avoisinent.

Je relevai, le 5, un cap qui est au sud de l'entrée de Cross-Sound ; je l'appelai *cap Cross* (1). Nous avions par le travers une infinité de petites îles basses très boisées ; nous n'apercevions plus des montagnes couvertes de neige. J'approchai les petites îles, jusqu'à voir de dessus le pont les brisants de la côte, et je reconnus entre elles plusieurs passages qui devaient former de bonnes rades. C'est à cette partie de l'Amérique que le capitaine Cook a donné le nom de *baie des Iles*.

Le 7 nous apercevions le côté du cap Enganno, opposé à celui que nous avions prolongé la veille. Le mont Saint-Hyacinthe (2) était parfaitement prononcé, et nous découvrions, à l'est de ce mont, une large baie dont un brouillard nous cachait la profondeur ; mais elle est si ouverte aux vents du sud et du sud-est, qui sont les plus dangereux, que les navigateurs doivent craindre d'y mouiller (3). Les terres sont couvertes d'arbres, et de la même élévation que celle au sud de Cross-Sound ; un peu de neige en couvre les sommets, et ils sont si pointus et si multipliés, qu'il suffit d'un petit déplacement pour en changer l'aspect. Ces sommets sont à quelques lieues dans l'intérieur, et paraissent en troisième plan ; des collines leur sont adossées, et celles-ci sont liées à une terre basse et ondulée qui se termine à la mer.

Depuis la fin de ces îles jusqu'au nouveau cap, nous vîmes deux larges baies (1) qui paraissaient d'une très grande profondeur; je donnai à ce dernier cap le nom de *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Derrière ce cap, on trouve à l'est une large et profonde baie que je nommai aussi *baie Tschirikow*.

A sept heures du soir j'eus connaissance d'un groupe de cinq îlots (2), séparés du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, et dont ni le capitaine Cook ni le pilote Maurelle n'ont fait mention : j'appelai ce groupe *îles de la Croyère*, du nom du géographe fançais de Lisle de la Croyère, qui s'était embarqué avec le capitaine Tschirikow, et qui mourut pendant cette campagne.

Le 9, continuant à prolonger la terre à trois lieues, j'ai eu connaissance des îles San-Carlos : la plus considérable court sud-est et nord-ouest, et peut avoir dix lieues de circonférence. Une longue chaîne la lie à d'autres petits îlots très bas qui s'avancent beaucoup dans le canal. Je suis persuadé cependant qu'il reste un passage assez large (3); mais je n'en étais pas assez certain pour l'essayer, d'autant qu'il fallait y aller vent arrière ; et si mes conjectures sur ce passage n'eussent pas été fondées, il m'eût été très difficile de doubler au large les îles San-Carlos, et j'aurais perdu un temps très précieux. Je rangeai à une demi-lieue celle qui était le plus en dehors; et comme à midi j'en étais à cette distance, est et ouest de la pointe du sud-est, nous déterminâmes sa position, avec la plus grande précision, à 54 degrés 48 minutes de latitude nord, et 136 degrés 19 minutes de longitude occidentale.

Le 18, j'eus connaissance d'une baie si profonde que je n'apercevais pas les terres qui la terminaient : je lui donnai le nom de *baie de la Touche*. Elle est située par 52 degrés 39 minutes de latitude nord, et 134 degrés 49 minutes de longitude occidentale : je ne doute pas qu'elle n'offre un très bon mouillage.

Le 19 au soir, nous eûmes connaissance d'un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique. L'horizon était très clair, et nous n'apercevions au-delà que quatre ou cinq petits îlots auxquels je donnai le nom *d'îles Kerouart*, et j'appelai la pointe *cap Hector* (4). La côte que je suivais depuis deux cents lieues finissait ici, et formait vraisemblablement l'ouverture d'un golfe ou d'un canal fort large, puisque je n'apercevais point de terre dans l'est quoique le temps fût très clair. Je dirigeai ma route au nord, afin de découvrir le revers des terres que je venais de prolonger à l'est. Je rangeai à une lieue les îlots Kerouart et le cap Hector, et je traversai des courants très forts; ils m'obligèrent même d'arriver, et de m'éloigner de la côte. Le cap Hector, qui forme l'entrée de ce nouveau canal, me parut un point très intéressant à déterminer : sa latitude nord est par 51 degrés 57 minutes 20 secondes ; et sa longitude ouest, suivant nos horloges marines, par 133 degrés 37 minutes.

La nuit ne me permit pas d'avancer davantage vers le nord, et je me tins bord sur bord. Au jour, je repris ma route de la veille : le temps était très clair. Je vis le revers de la baie de la Touche, auquel je donnai le nom de *cap Buache*, et plus de vingt lieues de la côte orientale que j'avais prolongée les jours précédents. Je

(1) Cook l'a également appelé *cap Cross;* mais il en fixe la latitude à 59 degrés 57 minutes. Cette différence doit provenir de la configuration de la côte, qui, dans cette partie, présente plusieurs caps. A. M.

(2) Le mont Saint-Hyacinthe et le cap Enganno des Espagnols sont le mont Edgecumbe et le cap Edgecumbe de Cook. A. M.

(3) Dixon y jeta l'ancre pour y traiter des pelleteries; il lui imposa le nom d'*entrée de Norfolk.* Sa latitude nord est de 57 degrés 3 minutes, et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, de 138 degrés 16 minutes. A. M.

(1) Ces deux baies, que La Pérouse a nommées *port Necker* et *port Guibert*, sont si rapprochées qu'on ne peut savoir dans laquelle a relâché Dixon; mais ce navigateur ayant parcouru la côte à droite et à gauche de son mouillage, qu'il a appelé *port Banks*, n'a trouvé que des baies beaucoup plus petites que celle où il était, et entièrement inhabitées. La latitude du port Banks est de 56 degrés 35 minutes, et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, est de 137 degrés 20 minutes. A. M.

(2) Dixon a marqué ces cinq îlots sur sa carte sous le nom d'*îles Brumeuses.* D'après la détermination de La Pérouse, elles gisent par 55 degrés 50 minutes de latitude nord, et 137 degrés 11 minutes de longitude ouest. A. M.

(3) Dixon l'a vu de même, et il s'en est servi pour tracer, en partie au hasard, le détroit auquel il a donné son nom. A. M.

(4) C'est le cap Saint-James de Dixon. A. M.

voulus déterminer avec précision la largeur est et ouest de ce canal ou golfe, comme on voudra l'appeler : je la trouvai de la largeur d'environ trente lieues, comprises entre le cap Hector et le cap Fleurieu (1), du nom que j'avais donné à l'île la plus sud-est du nouveau groupe que je venais de découvrir sur la côte orientale de ce canal.

Je changeai de route afin de ne pas m'enfoncer dans un golfe dont j'aurais eu beaucoup de peine à sortir ; je reconnus bientôt que cette terre était formée de plusieurs groupes d'îles qui s'étendaient du continent aux îles du large. J'en passai à un tiers de lieue : on y voyait de l'herbe et du bois flotté sur la côte. La latitude et la longitude de l'île la plus à l'ouest sont 50 degrés 56 minutes et 130 degrés 38 minutes. Je nommai ces différents groupes *îles Sartine* (2). Il est vraisemblable qu'on trouverait entre elles un passage ; mais il ne serait pas prudent de s'y engager sans précaution.

Le 5 septembre, notre latitude était 42 degrés 58 minutes 56 secondes, et la longitude 127 degrés 5 minutes 20 secondes. Nous étions par le travers de neuf petites îles ou rochers éloignés d'environ une lieue du cap Blanc, qui restait au nord-est un quart est. Je les nommai *îles Necker*.

Le 13, nous aperçûmes la terre très embrumée et très près de nous. Il était impossible de la reconnaître : j'en approchai à une lieue. Je suivis alors la côte de très près, et, à trois heures après midi, nous eûmes connaissance du fort de Monterey, et de deux bâtiments à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures de terre.

Description de la baie de Monterey. Mœurs et usages des Indiens convertis et des Indiens indépendants. Grains, fruits, légumes de toute espèce. Quadrupèdes, oiseaux, poissons, coquilles, etc.

La baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses. La mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres.

La mer était couverte de pélicans. Il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçûmes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étaient très communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatræ*.

Les Indiens de Monterey, petits, faibles et approchant de la couleur des nègres, sont très adroits à tirer de l'arc. Ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits. Il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable : ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien, ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Lorette est le seul presidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachements aux quinze missions, desservies par des pères dominicains, qui ont succédé aux jésuites et aux franciscains (1).

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs, et vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins et les cerfs y sont très communs ; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au nord, et l'on y tue pendant l'hiver une très grande quantité d'ours, de renards, de loups et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couverts de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents : elles sont grasses et de fort bon goût.

Les arbres servent d'habitation aux plus charmants oiseaux. Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, le grand faucon et le petit, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand-duc et le corbeau. On trouvait sur les étangs et sur le bord de la mer le canard, le pélican gris et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goëlands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer et des hérons ; enfin nous tuâmes et empaillâmes un promérops, que le plus grand nombre des ornithologistes croyaient appartenir à l'ancien continent.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable : les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement. Nous enrichîmes les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines que nous avions apportées de Paris : elles s'étaient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili. Nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité ; le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un ; les extrêmes soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très rares, mais le climat leur convient infiniment. Il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif, mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très favorable à la végétation.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert et le platane d'occident : ils sont clairsemés, et une pelouse, sur laquelle il est très agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts. On y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air, car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du presidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau, qui, coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*, qui procure une boisson saine et agréable.

Les cabanes des Indiens de Monterey sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple. Elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur. Quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente ; huit ou dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets garantissent bien ou mal les habitants de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps

(1) Dixon l'a appelé *cap Cos*. Il gît par 51 degrés 45 minutes de latitude nord, et 131 degrés 15 minutes de longitude ouest. A. M.

(2) Iles de Berreford de Dixon, dont il fixe la latitude nord à 50 degrés 52 minutes, et la longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, à 132 degrés 3 minutes. A. M.

(1) Monterey dépend toujours du Mexique ; mais les missionnaires en ont disparu pour faire place aux autorités républicaines. A. M.

est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun près de leur case deux ou trois bottes de paille en réserve.

Les Indiens de Monterey se lèvent avec le soleil, vont à la prière et à la messe des missionnaires, qui durent une heure, et pendant ce temps-là on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitants dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion ni désordre; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfants qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure, après quoi ils se rendent tous au travail. Les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différents besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou de deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfants, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très pénible et très longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre.

A midi les cloches annoncent le dîner : les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeuner; mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première : on y mêle au blé et au maïs des pois et des fèves. Les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre ou cinq; ils font ensuite la prière du soir qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'atole, pareille à celle du déjeuner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens. La science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce sur de petits charbons allumés. Elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très combustible; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain. On le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet : mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens appelés *caciques*.

Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules dont elles donnent les œufs à leurs enfants : ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillements et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entre eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée lorsque tous les habitants sont absents.

Ces mœurs paraîtront patriarcales à quelques-uns de nos lecteurs; ils ne considéreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur était permise, et qu'ils étaient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis, au contraire, l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas : mêmes cabanes, mêmes jeux, même habillement. Celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre ses reins et descend au-dessous des aines; les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité, et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture : il est attaché avec une ficelle sous le menton. Le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée. Celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches : c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les enfants de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leur racine. Les Indiens des rancheries (1), n'ayant point d'instruments de fer, font cette opération avec des tisons allumés. Ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures, mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis. Ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les aient perdus depuis longtemps; ils se croient même offensés si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfants reconnaissent à peine leur père; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance : mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfants du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendants sont très fréquemment en guerre; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très artistement travaillé : ces arcs en bois et doublés d'un nerf de bœuf sont très supérieurs à ceux des habitants de la baie des Français.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs : le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un espace de dix toises en carré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long : ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un : la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle ou les baguettes sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille : on le joue à quatre, deux de chaque côté. Chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois. Ils gagnent ou perdent un point suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré; et ceux qui l'ont gagné ont droit de cacher à leur tour. La

(1) Nom des villages des Indiens indépendants. A. M.

partie est en cinq points : l'enjeu ordinaire est des rassades, et chez les Indiens indépendants, les faveurs de leurs femmes.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 28e degré jusqu'au 60e, que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les canots, à Monterey, ne sont faits que de joncs, les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à coups de bâton lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage. Pour cet effet, ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit cet animal s'effraie et plonge tout de suite dans l'eau.

La Nouvelle-Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant (1); quelques soldats, mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique.

Il n'est peut-être aucun pays où les différents idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent cette contrée, quoique très près les unes des autres, vivent isolées et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes qui console les missionnaires de n'en savoir aucune : ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort.

Monterey et la mission de San-Carlos qui en dépend comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples, en partie réunis dans la même mission, en formeraient bientôt une troisième, si les Indiens chrétiens cessaient de communiquer avec ceux des rancheries. La langue des Achastliens est proportionnée au faible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer.

Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix : peu d'entre eux peuvent le faire de mémoire et indépendamment de quelque signe matériel. S'ils veulent exprimer le nombre qui succède à huit, ils commencent par compter avec leurs doigts, un, deux, etc., et s'arrêtent lorsqu'ils ont prononcé neuf: il est rare qu'ils parviennent au nombre cinq sans ce secours.

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'est de Monterey. La langue de ses habitants diffère absolument de toutes celles de leurs voisins : elle a même plus de rapport avec nos langues européennes qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical, le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent, intéressera peut-être les savants qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples.

Départ de Monterey. — Projet de la route à suivre en traversant l'Océan occidental jusqu'à la Chine.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au sud-ouest, jusque par 28 degrés de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra-Segnora-de-la-Gorta. Toutes mes recherches, pour connaître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte, ont été infructueuses.

Ma traversée fut d'abord très heureuse : les vents du nord-est succédèrent au vent de nord-ouest, et je ne doutai pas que nous n'eussions atteint la région des vents constants : mais dès le 18 octobre 1786, ils passèrent à l'ouest, et ils y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes, ne variant que du nord-ouest au sud-ouest. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles, profitant des différentes variations pour m'élever à l'ouest, et gagner enfin la longitude sur laquelle je m'étais proposé d'arriver.

Le 3 novembre, par 24 degrés 4 minutes de latitude nord, et 165 degrés 2 minutes de longitude occidentale, nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des fous, des frégates et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre ; nous naviguâmes avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit ; et le 4 novembre, au soir, nous eûmes connaissance d'une île très petite, et qui n'était en quelque sorte qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voyait pas un seul arbre, mais il y avait beaucoup d'herbe vers le sommet. J'en approchai à un tiers de lieue ; les bords étaient à pic comme un mur, et la mer brisait partout avec force ; ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Nous avons presque entièrement fait le tour de cette île. Sa latitude et sa longitude sont de 23 degrés 34 minutes nord, et 166 degrés 52 minutes à l'occident de Paris : je l'ai nommée *île Necker* (1). Si sa stérilité la rend peu importante, sa position précise devient très intéressante aux navigateurs auxquels elle pourrait devenir funeste.

Nous eûmes connaissance des îles Mariannes le 14 décembre. J'avais dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins ; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre, et trompent ainsi les navigateurs qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au nord ou au sud. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes, est placée sur la carte des jésuites, copiée par tous les géographes, 30 minutes trop au nord. Sa véritable position est par 19 degrés 45 minutes de latitude nord, et 143 degrés 15 minutes de longitude orientale.

Le 28 décembre, nous eûmes connaissance des îles Bashées (2), dont l'amiral Byron a donné une détermination en longitude qui n'est point exacte. Celle du capitaine Wallis approche plus de la vérité. Nous passâmes à une lieue des deux rochers qui sont le plus au nord. Ils doivent être appelés *îlots*, malgré l'autorité de Dampier, parce que le moins gros a une demi-lieue de tour ; et quoiqu'il ne soit point boisé, on aperçoit beaucoup d'herbes du côté de l'est. La longitude orientale de cet îlot est par 119 degrés 41 minutes, et sa latitude nord par 21 degrés 9 minutes 13 secondes. Je ne me proposai pas de relâcher à ces îles, les Bashées ayant déjà été visitées plusieurs fois, et rien ne pouvant nous y intéresser. Après en avoir déterminé la position, je continuai donc ma route vers la Chine, et le 1er janvier 1787, je trouvai fond par soixante brasses. Le lendemain, nous fûmes environnés d'un très grand nombre de bateaux pêcheurs ; le 2, nous eûmes connaissance de la Pierre-Blanche. Nous mouillâmes le soir au nord de l'île Ling-ting, et le 3 dans la rade de Macao.

Arrivée à Macao. — Séjour dans la rade du Typa. — Description de Macao. — Son gouvernement.

Les Chinois qui nous avaient pilotés devant Macao refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa : ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis que, s'ils avaient été aperçus, le mandarin de Macao aurait exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'ils avaient reçue. Ces sortes de contributions sont

(1) Aujourd'hui, c'est-à-dire en 1852, la Nouvelle-Californie compte à Monterey, sa capitale, environ 3,000 indigènes. A. M.

(1) Cette découverte appartient exclusivement à La Pérouse. A. M.

(2) Iles Bashées ou Bachi, ainsi nommées par Guillaume Dampier, du nom d'une liqueur enivrante qu'on y boit abondamment. A. M.



Nous aperçûmes des feux dans l'île.

assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton. Ce peuple, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du mandarin de Macao.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte française qui venait de Manille; elle était destinée à naviguer sur les côtes de l'est, et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer, non-seulement des compatriotes, mais même des camarades et des connaissances.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps anglais, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou du Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Genève, corail, perles fines; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très petite quantité. On ne rapporte en échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures européennes; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois : on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnaissance de l'empereur Camby : elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles de Canton, les pirates qui infestaient les mers et ravageaient toutes les côtes de la Chine.

Macao, situé à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de soixante-quatre canons, et dans son port, qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux à moitié chargés. Sa latitude nord est de 22 degrés 12 minutes 40 secondes, et sa longitude orientale de 111 degrés 19 minutes 30 secondes.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à



Tombeau Orotchys.

deux batteries, qu'il faut ranger en entrant à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise. Ces fortifications, qui sont dans le plus mauvais état, seraient peu redoutables à des Européens; mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un très long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne et formait un poste inexpugnable.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses : l'une est armée de quarante canons et peut contenir mille hommes de garnison. Elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche. L'autre forteresse, sur laquelle on compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes; elle a une source qui est très abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville. Elles sont bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois. Il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites, mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, etc. Dans ces occasions, les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon; mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au-delà de la muraille. Une imprudence le mettrait à la discrétion des Chinois qui pourraient, ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme : quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légèreté n'a eu aucune suite fâcheuse (1).

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille âmes, dont cent Portugais de naissance sur deux mille métis ou Portugais indiens; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques; le reste est chinois, et s'occupe du commerce et de différents métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiraient déshonorés s'ils exerçaient quelque art mécanique et faisaient ainsi subsister leur famille; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter

(1) Depuis 1846, où les Anglais, forcés d'en venir à des représailles, s'avancèrent jusque près de Nankin, la Chine a dû ouvrir aux Européens cinq ports de commerce, où l'Angleterre, la France et les Etats-Unis ont placé des consuls. Le gouvernement chinois a, en outre, cédé à celui de la Grande-Bretagne l'île de Hong-Kong, en face de Canton. A. M.

sans cesse et avec importunité la charité des passants.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao. Le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile : la garnison est de cent quatre-vingts cipayes indiens et cent vingt hommes de milice. Le service de cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles : les soldats sont armés de bâtons, l'officier seul a droit d'avoir une épée; mais, dans aucun cas, il ne peut en faire usage contre un Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vereadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao, par les seuls vaisseaux portugais.

Après les trois *vereadores* viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacants de l'exécution des testaments, de la nomination des tuteurs, et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi, en première instance, à deux sénateurs nommés juges. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paie, sur les ordonnances du sénat, les appointements et les différentes dépenses, qui ne peuvent cependant être ordonnancées que par le vice-roi de Goa si elles excèdent trois mille piastres.

La magistrature la plus importante est celle du procureur de la ville. Il est intermédiaire entre le gouvernement portugais et le gouvernement chinois : il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao, reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations, dont un greffier, qui n'a point voix délibérative, tient registre, ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible : celle du gouverneur dure trois ans, les autres magistrats sont changés chaque année.

L'aspect de cette ville est très riant. Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao, les Chinois les forçant de quitter Canton lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa, qui ne fait plus partie, ainsi que les différentes îles, des possessions portugaises. Le climat de cette rade est fort inégal dans cette saison : le thermomètre variait de huit degrés d'un jour à l'autre. Nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon : nous l'aperçûmes le 15 février 1787. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent du nord qui nous aurait permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote; mais, voulant épargner cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots.

Nous eûmes connaissance de l'île de Luçon le 14 février par 18 degrés 14 minutes. Nous nous flattions de n'avoir plus qu'à descendre la côte avec des vents de nord-est jusqu'à l'entrée de Manille : mais les vents de mousson ne pénétrèrent pas le long de la terre : ils furent variables du nord-ouest au sud-ouest pendant plusieurs jours. Les courants portèrent aussi au nord, et jusqu'au 19 février, nous n'avançâmes pas d'une lieue par jour. Enfin, les vents du nord ayant fraîchi, nous longeâmes la côte des Ilocos à deux lieues, et nous aperçûmes le port de Sainte-Croix. Nous doublâmes, le 20, le cap Bulinao, et relevâmes, le 21, la pointe Capones. Nous prolongeâmes notre bordée jusqu'au sud de l'île de Marivelle, et nous dirigeâmes notre route entre cette île et celle de la Monha, et, les vents nous étant contraires, nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Marivelle.

Le 28, nous mouillâmes dans le port de Cavite, à deux encâblures de la ville. Notre traversée de Macao à Cavite fut de vingt-trois jours, et elle eût été bien plus longue si, suivant l'usage des anciens navigateurs portugais et espagnols, nous nous fussions obstinés à vouloir passer au nord du banc de Pratas.

Arrivée à Cavite. Détails sur Cavite et sur son arsenal. Description de Manille et de ses environs. Sa population. Séjour à Manille. État militaire de l'île de Luçon.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée du port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu il serait informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer notre campagne le plus promptement possible : mais avant le départ de l'officier espagnol, le commandant de la baie (1) arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y était informé de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avaient annoncés au gouverneur général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettait de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agréments et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux Philippines; mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et rien ne pouvait compenser ces avantages.

Cavite, à trois lieues dans le sud-ouest de Manille, était autrefois un lieu assez considérable; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites; et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenants de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe (2).

Tous les autres habitants sont métis ou indiens, attachés à l'arsenal, et forment, avec leur famille, qui est ordinairement très nombreuse, une population d'environ quatre mille âmes, réparties dans la ville et dans le faubourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvents d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les jésuites y possédaient autrefois une très belle maison : la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparée. En général, on n'y voit plus que des ruines. Les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines; toutefois, il n'en est pas de même du port qui est bien tenu.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs, est très considérable. On évalue sa population à trente-huit mille âmes (3), parmi lesquelles on compte à peine mille ou

(1) Le commandant de la baie est, en Espagne, le chef des douaniers. Il a un grade militaire; celui de Manille a rang de capitaine. A. M.

(2) Cavite compte aujourd'hui (1852) environ 3,000 habitants, et Manille 38,000. Rien de plus romantique, rien de plus riant que le point de vue dont on jouit du chemin qui mène de Cavite à Manille. A. M.

(3) C'est encore en 1852 à peu près le même nombre d'habitants. Manille est vaste : elle renferme plusieurs belles églises. Les maisons sont bâties sur pilotis, à cause de la fréquence des tremblements de terre. Les maisons des indigènes s'élèvent sur des poteaux à six pieds de terre;

douze cents Espagnols : les autres sont métis, indiens ou chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures. Deux très beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher six piastres par mois : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissants : la plus belle rivière y serpente, et se divise en différents canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile (1).

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière, navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source : c'est peut-être la ville de l'univers le plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché ; mais les habillements, les quincailleries d'Europe, les meubles s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe.

Trois millions d'habitants peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près le tiers (2). Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe : ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages : je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables ; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étaient animés, il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

Les distinctions les plus bizarres sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures est fixé pour chaque état ; les cochers doivent s'arrêter devant le plus grand nombre, et le seul caprice d'un oidore peut retenir en file derrière sa voiture toutes celles qui ont le malheur de se trouver sur le même chemin. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir entièrement les avantages du climat : les paysans ont encore un air de bonheur, qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture. L'impôt que paie chaque chef de famille est très modéré : il se borne à cinq réaux et demi, en y comprenant les droits de l'église que la nation perçoit ; tous les évêques, chanoines et curés sont salariés par le gouvernement, mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitements.

Le peuple a une passion si immodérée pour le tabac, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme ou une femme n'ait un cigarre à la bouche : les enfants à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie. Chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtiments étrangers qui avaient la permission d'aborder à Manille en transportaient dans toutes les parties de l'Inde.

La terre, aux Philippines, ne se refuse à aucune des productions les plus précieuses : neuf cent mille individus des deux sexes, dans l'île de Luçon, peuvent être encouragés à la cultiver. Ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seraient pas inférieures à celles des Moluques.

Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire à la nomination du gouverneur général de Manille. Il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries servies par des milices et commandées par des alcades au choix du gouverneur général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires. Les véritables maîtres des différentes îles où sont situés les villages espagnols les auraient bientôt détruits, s'ils n'avaient pas un très grand intérêt à les conserver.

Les Mores ou Mahométans sont en paix dans leurs propres îles ; mais ils expédient des bâtiments pour pirater sur les côtes de celle de Luçon, et les alcades achètent un très grand nombre des esclaves faits par ces pirates ; ce qui dispense ceux-ci de les apporter à Batavia, où ils n'en trouveraient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la faiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnements des différents voyageurs. Les lecteurs s'apercevront que les Espagnols sont trop faibles pour protéger le commerce de leurs possessions : tous leurs bienfaits envers ces peuples n'ont eu jusqu'à présent pour objet que leur bonheur dans l'autre vie.

Le 21 mars 1787, tous nos travaux étaient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, et nos salaisons mises en barils. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetâmes des Espagnols que des cochons à un prix très modéré.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao. Le 3 avril, nous embarquâmes tous nos instruments d'astronomie.

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. de Langle faire nos remercîments au gouverneur général, de la célérité avec laquelle ses ordres avaient été exécutés, et plus particulièrement encore à l'intendant, de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitâmes l'un et l'autre d'un séjour de quarante-huit heures chez M. Sebier pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins ; mais la nature y est si belle, qu'un simple village indien sur le bord de la rivière, une maison à l'européenne, entourée de quelques arbres, forment un coup d'œil plus pittoresque que celui de nos plus magnifiques châteaux ; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avait pas besoin d'art : une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers : voilà la demeure des citoyens les plus riches ; et ce serait un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré

elles sont en bambous fendus, et couvertes de feuilles ; on y pénètre au moyen d'une échelle. A. M.

(1) Les environs de Manille offrent de très beaux sites, surtout entre cette capitale des Philippines et le port de Cavite. Les objets nécessaires s'y trouvent en grande abondance ; les chevaux y sont petits, mais infatigables et peu chers : ce qui permet à la plupart des familles espagnoles d'avoir un équipage. A. M.

(2) Il paraît que ce nombre est aujourd'hui double, car on donne, en 1852, aux Philippines six millions d'habitants, répartis sur dix-neuf mille lieues carrées. A. M.

et quelques préjugés de moins assuraient davantage la liberté civile de chaque habitant.

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île Luçon, qui se compose d'un régiment; on a formé, pour les îles Mariannes et pour celle de Mindanao', deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui sont invariablement attachés à ces colonies.

Départ de Cavite. Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande. Nous appareillons le lendemain. Détails sur les îles Pescadores ou Pong-Hou. Reconnaissance de l'île Botol Tabaco-xima. Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu. Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine. Nous faisons route pour l'île Quelpaert. Nous prolongeons la côte de Corée. Détails sur l'île Quelpaert, la Corée, etc. Découverte de l'île Dagelet.

Le 9 avril, suivant notre manière de compter, et le 10, suivant celle des Manillois, nous mîmes sous voile et nous eûmes connaissance de l'île Formose le 21 avril. Nous éprouvâmes, dans le canal qui la sépare de celle de Luçon, des lits de marée très violents. Le 22, je relevai l'île de Lamay, qui est à la pointe du sud-ouest de Formose, à l'est un quart sud-est, à la distance d'environ trois lieues.

Je dirigeai ma route vers les îles méridionales des Pescadores, qui s'étendent par 23 degrés 12 minutes latitude nord. Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures; une entre autres ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paraissaient comme des dunes de sable. Nous n'y avons aperçu aucun arbre.

Je revins à l'est-sud-est pour passer dans le canal entre Formose et les îles Bashées. Le 1er mai, nous restâmes à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol Tabaco-Xima. Ce canal est de seize lieues, nos observations ayant placé la pointe du sud-est de Botol Tabaco-Xima à 21 degrés 57 minutes de latitude nord, et 119 degrés 32 minutes de longitude orientale. Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale, et une pirogue parut faire route sur nous.

L'île Formose, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour. Elle est séparée par un canal d'une demi-lieue d'un îlot ou très gros rocher, sur lequel on apercevait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable. L'île, au contraire, paraît contenir une assez grande quantité d'habitants, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est boisée depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage conserve une pente encore très rapide. Il était du plus beau vert et cultivé en plusieurs endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrents qui descendent des montagnes.

Sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte; mais ce n'a guère été que par 24 degrés 4 minutes que la sonde a commencé à rapporter soixante-dix brasses; et depuis cette latitude jusque par-delà le canal du Japon, nous n'avons plus cessé de naviguer sur le fond : la côte de Chine est même si plate, que, par les 31 degrés, nous n'avions que vingt-cinq brasses à plus de trente lieues de terre.

Je continuai ma route, et j'aperçus bientôt la pointe du nord-est de l'île Quelpaert à l'ouest; je fixai ma route au nord-nord-est pour approcher Corée. Nous vîmes différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de Corée, par 35 degrés 15 minutes de latitude nord, et 127 degrés 7 minutes de longitude orientale. Une brume épaisse nous cachait le continent, qui n'en est pas éloigné de plus de cinq à six lieues. Nous en eûmes la vue le lendemain, vers onze heures du matin : il paraissait derrière les îlots ou rochers dont il était encore bordé.

Le 25 mai, nous passâmes le détroit de Corée. Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon peut avoir quinze lieues; mais il est rétréci jusqu'à dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île. En sorte que nous avons pu suivre le continent de très près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes sur des sommets de montagnes quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens, et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très belle pour la navigation, car on n'y aperçoit aucun danger, à trois lieues au large; mais le pays est montueux et paraît très aride : la neige n'était pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très multipliées : nous comptâmes une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte. Ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois; leurs voiles étaient pareillement faites de nattes.

Après avoir dépassé la partie la plus orientale et déterminé la côte la plus intéressante de Corée, je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Niphon (1). Le 27, j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues : je fis route afin de reconnaître cette île, que je nommai *île Dagelet*, du nom de cet astronome qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de circonférence : sa pointe nord-est gît par 37 degrés 25 minutes de latitude nord, et 129 degrés 2 minutes de longitude orientale; elle est très escarpée, mais couverte, depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres.

Route vers la partie du nord-ouest du Japon. Vue du cap Noto et de l'île Jootsi-Sima. Rencontre de plusieurs bâtiments japonais et chinois. Nous retournons vers la côte de Tartarie. Relâche à la baie de Ternai. Relâche à la baie de Suffren.

Le 30 mai 1787, je dirigeai ma route à l'est vers le Japon; mais ce ne fut qu'à bien petites journées que j'approchai de la côte. Le 2 juin, par 37 degrés 38 minutes de latitude nord, et 132 degrés 10 minutes de longitude orientale, suivant nos horloges marines, nous eûmes connaissance de deux bâtiments japonais, dont un passa à la portée de notre voix : il avait vingt hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues, de la forme de celles de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très élevé, planté au milieu, et qui paraissait n'être qu'un

(1) La grandede île Niphon, avec celles de Kiu-Siu et de Sikohf, constitue ce qu'on nomme l'*empire du Japon*. L'île Niphon a trois cent vingt-cinq lieues de long sur huit à cinquante de large. Sa capitale est Iedo, au fond d'un golfe du même nom, dans la partie sud-est de l'île, et c'est aussi la capitale de l'empire japonais. L'île Kiu-Siu a quatre-vingts lieues de long, et celle de Sikohf ou Sikoki, soixante. Des traités de géographie apprendront le surplus au lecteur. A. M.

fagot de mâtereaux réunis par des cercles de cuivre et des rostures. Sa voile était de toile.

Le 6, nous eûmes connaissance du cap Noto et de l'île Jootsi-Sima (1), qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps était clair et l'horizon très étendu ; quoiqu'à six lieues de la terre, nous en distinguions les détails, les arbres, les rivières et les éboulements. Des îlots ou rochers que nous côtoyâmes à deux lieues, et qui étaient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous empêchèrent d'approcher plus près de la côte.

Nos observations placent le cap Noto par 37 degrés 36 minutes de latitude nord, et 135 degrés 34 minutes de longitude orientale; l'île Jootsi-Sima par 37 degrés 51 minutes de latitude, et 135 degrés 20 minutes de longitude; un îlot ou rocher qui est à l'ouest du cap Noto par 37 degrés 36 minutes de latitude, et 135 degrés 14 minutes de longitude; et la pointe la plus sud qui était à notre vue, sur l'île Niphon, par 37 degrés 18 minutes de latitude, et 135 degrés 5 minutes de longitude.

Le 23 je fis route pour une baie que je voyais dans l'ouest-nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai :* elle est située par 45 degrés 13 minutes de latitude nord, et 135 degrés 9 minutes de longitude orientale.

Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de Corée, du Japon ; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher. Nous savions au contraire que les Tartares étaient hospitaliers, et nos forces suffisaient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France : c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook.

Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offrait un lieu commode pour étendre la seine, et avait un ruisseau auprès duquel notre cuisine était établie : les poissons n'avaient qu'un saut à faire des bords de la mer dans nos marmites. Nous prîmes des morues, des grondeurs, des truites, des saumons, des harengs, des plies : nos équipages en eurent abondamment à chaque repas. Ce poisson et les différentes herbes qui l'assaisonnèrent, pendant les trois jours de notre relâche, furent au moins un préservatif contre les atteintes du scorbut; car personne de l'équipage n'en avait eu jusqu'alors aucun symptôme, malgré l'humidité froide occasionnée par des brumes presque continuelles, que nous avions combattue avec des brasiers placés sous les hamacs des matelots, lorsque le temps ne permettait pas de faire branle-bas.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche, que nous découvrîmes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée et presque enterré dans l'herbe. Notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas ; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau. Nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent, du poids de deux gros chacun, que nous apprîmes par la suite être des pendants d'oreilles; une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument. Sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie des Français; elle ne consistait qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau ; on avait laissé entre eux un vide pour y déposer les deux cadavres. Nous eûmes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très petite partie des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte. Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue, laissée auprès de ce monument, nous annonçait qu'ils y venaient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore aperçue.

(1) Tous les géographes jusqu'à ce jour ont donné le nom de *Jootsi-Sima* à l'île qui est dans le nord-est du cap Noto. La Pérouse attribue ici ce même nom à une autre île qu'il a reconnue à cinq lieues dans le nord-ouest de ce cap, et qui est marquée sur toutes les cartes sans y être nommée. A. M.

Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

Le riz renfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin, la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique.

Le spectacle ravissant que nous présentait cette partie de la Tartarie orientale n'avait cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage. Les oiseaux de mer et de terre étaient aussi fort rares; nous vîmes cependant des corbeaux, des tourterelles, des cailles, des bergeronnettes, des hirondelles, des gobe-mouches, des albatros, des goëlands, des macareux, des butors et des canards; mais la nature n'était point animée par le vol d'oiseaux innombrables qu'on rencontre en d'autres pays inhabités. A la baie de Ternai, ils étaient solitaires, et le plus sombre silence régnait dans l'intérieur des bois. Les coquilles n'étaient pas moins rares : nous ne trouvâmes sur le sable que des détriments de moules, de lépas, de limaçons et de pourpres.

Enfin, le 27 juin au matin, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fîmes aussi cinquante lieues avec le plus beau temps que des navigateurs puissent désirer. Les vents qui passèrent au nord le 29, à onze heures du soir, m'obligèrent de prendre la bordée de l'est, et de m'éloigner ainsi de terre : nous étions alors par 46 degrés 50 minutes de latitude nord.

Le 4 nous vîmes une grande baie, dans laquelle coulait une rivière de quinze toises de largeur.

La descente était facile, et le fond montait graduellement jusqu'au rivage. L'aspect du pays est à peu près le même que celui de la baie de Ternai, et quoiqu'à trois degrés plus au nord, les productions de la terre et les substances dont elle est composée n'en diffèrent que très peu. Je donnai à cette baie le nom de *baie de Suffren.*

Nous continuons de faire route au nord. Côte de l'île Ségalien. Relâche à la baie de Langle. Mœurs et coutumes des habitants. Arrivée à la baie de Castries sur la côte de Tartarie.

J'appareillai de la baie de Suffren avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Cette baie est située par 47 de-

grés 51 minutes de latitude nord, et 137 degrés 25 minutes de longitude orientale.

Le 5, nous eûmes connaissance d'une île qui paraissait très étendue, et qui formait avec la Tartarie une ouverture de 30 degrés. Nous ne distinguions aucune pointe de l'île, et ne pouvions relever que des sommets, qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçaient que nous étions déjà assez avancés dans le canal qui la sépare du continent. Notre latitude était dans ce moment de 48 degrés 35 minutes, et celle de *l'Astrolabe*, qui avait chassé deux lieues en avant, de 48 degrés 40 minutes. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien, dont la partie méridionale avait été placée par les géographes deux degrés trop au nord. L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier.

Le 14 juillet, je dirigeai ma route au nord-ouest, vers la côte de Tartarie. Nous laissâmes tomber l'ancre à l'ouest d'une très bonne baie, à deux milles du rivage. Je nommai cette baie, la meilleure dans laquelle nous ayons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing* : elle est située par 48 degrés 59 minutes de latitude nord, et 140 degrés 32 minutes de longitude orientale. Nos canots y abordèrent à quatre heures du soir, au pied de dix ou douze cabanes, placées sans aucun ordre, à une assez grande distance les unes des autres, et à cent pas environ du bord de la mer.

Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle. Le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin. Nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantcheoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne servent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillements et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages.

Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre, par trente-sept brasses, fond de vase. J'étais par le travers d'une petite rivière. On voyait à trois lieues au nord un pic très remarquable. Sa base est sur le bord de la mer, et son sommet, de quelque côté qu'on l'aperçoive, conserve la forme la plus régulière; il est couvert d'arbres et de verdure jusqu'à la cime. Je lui ai donné le nom *pic la Martinière*, parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, enrichie par le savant de ce nom.

La végétation était encore plus vigoureuse que dans les baies où nous avions abordé; les arbres étaient d'une plus forte dimension; le céleri et le cresson croissaient en abondance sur les bords d'un ruisseau que je nommai *le ruisseau du Saumon*. Je continuai à prolonger de très près l'île, qui ne se terminait jamais au nord, quoique chaque pointe un peu avancée que j'apercevais m'en laissât l'espoir.

Le 23, nous observâmes 50 degrés 54 minutes de latitude nord, et notre longitude n'avait presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevâmes par cette latitude une très bonne baie, la seule, depuis que nous prolongions cette île, qui offrît aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du canal. Quelques habitations paraissaient çà et là sur le rivage, auprès d'un ravin qui marquait le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que nous avions déjà vues : je ne jugeai pas à propos de reconnaître plus particulièrement cette baie, que j'ai nommée *baie de la Jonquière;* j'en ai cependant traversé la largeur.

Le 28 juillet au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très profonde et offrait un mouillage sûr et commode. Nous manquions absolument de bois, et notre provision d'eau était fort diminuée : je pris le parti d'y relâcher, et je fis signal à *l'Astrolabe* de sonder en avant. Nous mouillâmes à la pointe du nord de cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, fond de vase. M. de Langle, ayant de suite fait mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle offrait le meilleur abri possible, derrière quatre îles qui la garantissaient des vents du large. Il était descendu dans un village de Tartares, où il avait été très bien accueilli. Il avait découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvait tomber en cascade dans nos chaloupes; et ces îles, dont le bon mouillage ne devait être éloigné que de trois encâblures, étaient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour; et nous y mouillâmes à huit heures du matin. Cette baie fut nommée *baie de Castries*.

Relâche à la baie de Castries. Description de cette baie et d'un village tartare. Mœurs et coutumes des habitants Leur respect pour les tombeaux et les propriétés. Extrême confiance qu'ils nous inspirent. Leur tendresse pour leurs enfants. Leur union entre eux. Rencontre de quatre pirogues étrangères dans cette baie. Détails géographiques que nous donnent les équipages. Productions de la baie de Castries.

L'impossibilité reconnue de débouquer au nord de l'île Ségalien ouvrait un nouvel ordre d'événements devant nous : il était fort douteux que nous pussions arriver cette année au Kamtschatka.

La baie de Castries, dans laquelle nous venions de mouiller, est située au fond d'un golfe, et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangaar, la seule porte dont nous fussions certains pour sortir des mers du Japon.

La baie de Castries est la seule de toutes celles que nous avons visitées sur la côte de Tartarie qui mérite la qualification de baie; elle assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps, et il serait possible d'y passer l'hiver. Lorsque la marée est basse, on a à lutter contre des herbes (1), entre lesquelles il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent aux efforts des canotiers une résistance invincible.

Il n'y a point de mer plus fertile en fucus de différentes espèces, et la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte ni plus fourrée. Un grand enfoncement, sur lequel était le village tartare, et que nous supposâmes d'abord assez profond pour recevoir nos vaisseaux, parce que la mer était haute lorsque nous mouillâmes au fond de la baie, ne fut plus pour nous, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines; on y voyait sauter des saumons qui sortaient d'un ruisseau dont les eaux se perdaient dans ces herbes, et où nous en avons pris plus de deux mille en un jour.

Les habitants, dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyaient les succès de notre pêche sans inquiétude, parce qu'ils étaient certains sans doute que la quantité en est inépuisable. Nous débarquâmes au pied de leur village, le lendemain de notre arrivée dans la baie; M. de Langle nous y avait précédés, et ses présents nous y procurèrent des amis.

(1) Ces herbes marines ou fucus sont absolument les mêmes que celles qui servent à Marseille à emballer les différentes caisses d'huile ou de liqueur : c'est le *goémon*, *goesmon* ou *gouesmon*. A. M.

On ne peut rencontrer dans aucune partie du monde une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitants. Il se prosterna jusqu'à terre en nous saluant à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étaient sa femme, ses belles-filles, ses enfants et ses petits-enfants. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir; et une petite graine, que nous n'avons pu reconnaître, fut mise dans une chaudière sur le feu, avec du saumon, pour nous être offerte. Cette graine est leur mets le plus précieux. Ils nous firent comprendre qu'elle venait du pays des Mantchoux : ils donnent exclusivement ce nom aux peuples qui habitent à sept ou huit journées dans le haut du fleuve Ségalien, et qui communiquent directement avec les Chinois. Ils firent comprendre par signes qu'ils étaient de la nation des Orotchys, et, nous montrant quatre pirogues étrangères, que nous avions vues arriver le même jour dans la baie, et qui s'étaient arrêtées devant leur village, ils en nommèrent les équipages des *Bitchys;* ils nous désignaient que ces derniers habitaient plus au sud, mais peut-être à moins de sept à huit lieues; car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade. Ces étrangers avaient allumé du feu sur le sable, au bord de la mer, auprès du village des Orotchys : ils y faisaient cuire leur graine et leur poisson dans une chaudière de fer, suspendue par un crochet de même métal à un trépied formé par trois bâtons liés ensemble. Ils arrivaient du fleuve Ségalien, et rapportaient dans leur pays des nankins et de la graine qu'ils avaient eus probablement en échange de l'huile, du poisson séché, et peut-être de quelques peaux d'ours ou d'élans, seuls quadrupèdes, avec les chiens et les écureils, dont nous ayons aperçu les dépouilles.

Ces peuples sembleraient, ainsi que ceux de l'île Ségalien, ne reconnaître aucun chef, et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfants offraient à nos yeux un spectacle touchant; mais nos sens étiaent révoltés par l'odeur fétide de ce saumon, dont les maisons, ainsi que leurs environs, se trouvaient remplies. Les os en étaient épars, et le sang répandu autour du foyer : des chiens avides, quoique assez doux et familiers, léchaient et dévoraient ces restes.

Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltantes; il n'en existe peut-être pas de plus faiblement constitué, ni d'une physionomie plus éloignée des formes auxquelles nous attachons l'idée de la beauté. Leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces; leur corps est grêle, leur voix faible et aiguë, comme celle des enfants; ils ont les os des joues saillants, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et ils les tressent à peu près comme nous.

Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules, et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes, dont il serait difficile de les distinguer, si une légère différence dans l'habillement, et une gorge qui n'est serrée par aucune ceinture, n'annonçaient leur sexe. Elles ne sont cependant assujéties à aucun travail forcé qui ait pu, comme chez les Indiens de l'Amérique, altérer l'élégance de leurs traits, si la nature les eût pourvues de cet avantage. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfants, à qui elles donnent à téter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Ma surprise fut extrême d'en voir un de cet âge qui, après avoir bandé un petit arc, tiré assez juste une flèche, donné des coups de bâton à un chien, se jeta sur le sein de sa mère, et y prit la place d'un enfant de cinq à six mois qui s'était endormi sur ses genoux.

Ce sexe paraît jouir parmi eux d'une assez grande considération. Ils n'ont jamais conclu aucun marché avec nous sans le consentement de leurs femmes; les pendants d'oreilles d'argent et les bijoux de cuivre servant à orner leurs habits sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les chemises des charretiers. Si elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon : dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de loup marin; mais ils les conservent pour l'hiver, et ils portent dans tous les temps et à tout âge, même à la mamelle, une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac et une pipe.

Le costume des femmes est un peu différent : elles sont enveloppées d'une large robe de nankin ou de peau de saumon qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied, et il est quelquefois bordé d'une frange de petits ornements de cuivre qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement ne se pêchent pas en été, et pèsent trente ou quarante livres. Ceux que nous venions de prendre au mois de juillet étaient du poids de trois ou quatre livres seulement; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensaient ce désavantage : nous croyons tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs.

Les indigènes ne cultivent aucune plante; ils paraissent cependant aimer beaucoup les substances végétales : la graine des Mantchoux, qui pourrait bien être un petit millet mondé, faisait leurs délices. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leur provision d'hiver, entre autres celle du lis jaune ou saranne, qui est un véritable ognon. Très inférieurs, par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitants de l'île Ségalien, ils n'ont pas, comme ces derniers, l'usage de la navette, et ne sont vêtus que des étoffes chinoises les plus communes, et des dépouilles de quelques animaux terrestres ou de loups marins. Nous avons tué un de ces derniers à coups de bâton : il ne différait en rien de ceux de la côte de Labrador et de la baie d'Hudson. Notre jardinier le trouva endormi sur le bord de la mer.

Départ de la baie de Castries. Découverte du détroit qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso (1). Relâche à la baie de Crillon sur la pointe de l'île Tchoka ou Ségalien. Nous traversons le détroit et reconnaissons toutes les découvertes faites par les Hollandais du Kastricum. Ile des Etats. Détroit d'Uriès. Terre de la Compagnie. Ile des Quatre-Frères. Ile de Marikan. Nous traversons les Kuriles et faisons route pour le Kamtschatka.

Le 2 août 1787, ainsi que je l'avais annoncé, nous mîmes à la voile avec une petite brise de l'ouest. Je m'attachai plus particulièrement à reconnaître la petite partie de la côte de Tartarie, que nous avions perdue de vue depuis le 49e degré jusqu'au 50e, parce que nous avions serré de très près l'île Ségalien. Je prolongeai donc, au retour, la côte du continent, jusqu'au point de notre dernier relèvement à vue du pic Lamanon. Le 9 août, nous aperçûmes dans le sud-ouest une petite île plate, qui formait, avec celle de Ségalien, un canal d'environ six lieues. Je l'appelai *Ile Monneron*, du nom de l'officier du génie employé dans cette expédition.

(1) Ce détroit, que La Pérouse a découvert entre le Jesso et l'Oku-Jesso, est généralement appelé *détroit de La Pérouse.* A. M.



Avec le bout de sa pique il dessina la côte.

Nous dirigeâmes notre route entre ces deux îles, et bientôt nous eûmes connaissance d'un pic dont l'élévation était au moins de mille ou douze cents toises. Il paraissait n'être composé que d'un roc vif, et conserver de la neige dans ses fentes; on n'y apercevait ni arbres ni verdure : je l'ai nommé *pic de Langle* (1). Nous voyions en même temps d'autres terres plus basses. La côte de l'île Ségalien se terminait en pointe. On n'y remarquait plus de doubles montagnes : tout annonçait que nous touchions à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étaient sur une autre île. Nous mouillâmes le soir avec cette espérance, qui devint une certitude le lendemain, où le calme nous força de mouiller, à la pointe méridionale de l'île Ségalien.

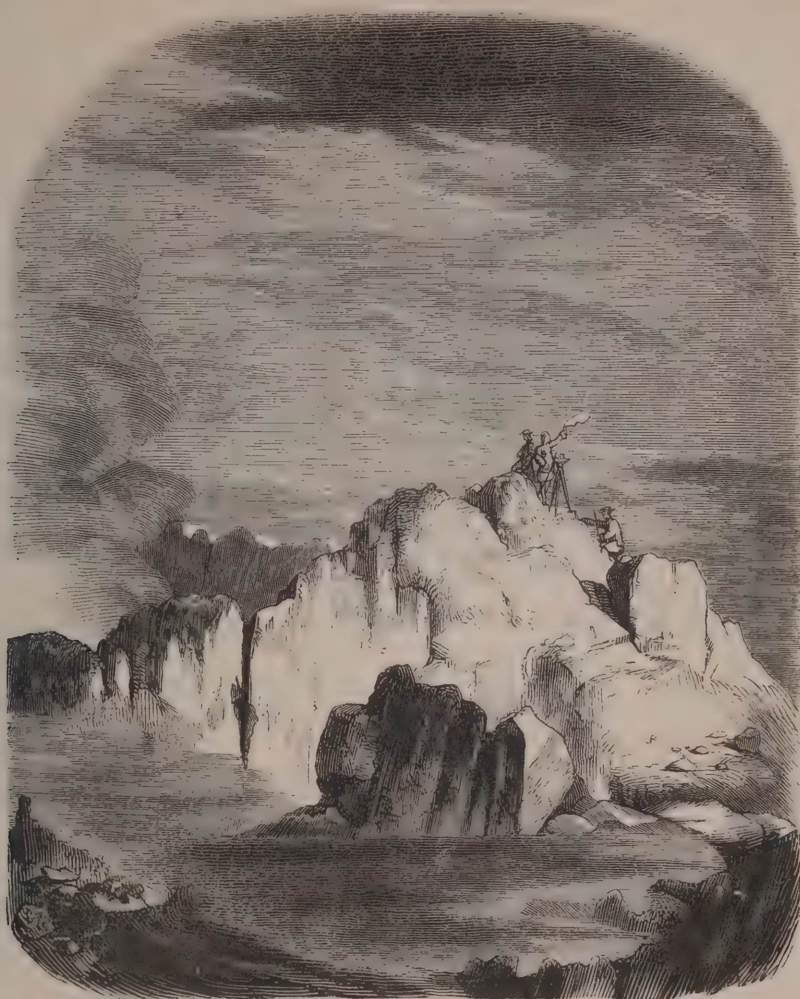
Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon*, est située par 45 degrés 57 minutes de latitude nord, et 140 degrés 34 minutes de longitude orientale : elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe, séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues, entre ces grandes herbes marines qui obstruent le détroit. Cette même île est l'Oku-Jesso (1), et l'île de Chicha, qui était par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangaar, est le Jesso des Japonais, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Sangaar.

La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-Jesso, une seconde mer qui communique avec celle d'Okhotsk, et d'où on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie, qu'en traversant ou le détroit que nous venions de découvrir par 45 degrés 40 minutes, ou celui de Sangaar, après avoir débouqué entre les Kuriles.

C'est au cap Crillon que nous reçûmes à bord, pour la première fois, la visite des insulaires; car, sur l'une ou l'autre des côtes, ils avaient reçu la nôtre sans la moindre curiosité ou le moindre désir de voir nos vaisseaux. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsque nous leur eûmes prononcé plusieurs mots du vocabulaire que M. Lavaux avait fait à la baie de Langle. Si leur crainte fut d'abord

(1) Ce pic est par 45 degrés 15 minutes de latitude nord. Le capitaine Uriès, commandant *le Kastricum*, en abordant la terre de Jesso, au mois de juin 1643, aperçut aussi un pic remarquable par 44 degrés 50 minutes de latitude, qu'il nomma *pic Antoine*. Ces pics sont situés au sud du détroit de La Pérouse. A. M.

(1) Oku-Jesso signifie Haut-Jesso ou Jesso du nord. Les Chinois l'appellent *Ta-Han*. A. M.



Ils ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord même du cratère.

assez grande, leur confiance devint bientôt extrême. Ils montèrent sur nos vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leurs pipes. Nous les comblâmes de présents : je leur fis donner des nankins, des étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui me paraissait leur être agréable. Mais je m'aperçus bientôt que l'eau-de-vie et le tabac étaient pour eux les denrées les plus précieuses: ce fut néanmoins celles que je leur fis distribuer le plus sobrement, parce que le tabac était nécessaire à nos équipages, et que je craignais les suites de l'eau-de-vie.

Nous remarquâmes encore plus particulièrement dans la baie de Crillon que les figures de ces insulaires sont belles et d'une proportion de traits fort régulière ; ils étaient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils : j'en fais la remarque, parce que c'est un caractère général, car on trouverait facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires. Je crois leur taille moyenne inférieure d'environ un pouce à celle des Français; mais on s'en aperçoit difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, leurs différents muscles fortement prononcés, les font paraître en général de beaux hommes. Leur peau est aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie.

Leurs manières sont graves, et leurs remercîments étaient exprimés par des gestes nobles ; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présents furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnaissance n'alla jamais jusqu'à nous offrir, à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étaient remplies, et qu'ils remportèrent en partie à terre, parce que nous avions refusé le prix excessif qu'ils en demandaient : ils avaient cependant reçu en pur don des toiles, des étoffes, des instruments de fer, des rassades, etc. La joie d'avoir rencontré un détroit autre que celui de Sangaar nous avait rendus généreux : nous ne pûmes nous empêcher de remarquer combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différaient des Orotchys de la baie de Castries, qui, loin de solliciter des présents, les refusaient souvent avec obstination, et faisaient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si leur morale est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une supériorité bien décidée.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains ; leurs maisons offrent une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas ; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabrique japonaise. Ils ont un objet de

commerce très important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses : c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables. Leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique : elle consiste à couper par morceaux la chaire des baleines et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil. L'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce ou dans des outres de peau de loup marin. Il est à remarquer que nous n'avons pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, et que ce cétacé abonde sur celle de l'est. Il est difficile de douter que ces insulaires ne soient une race d'hommes absolument différente de celle que nous avons observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal de trois ou quatre lieues, obstrué par des bancs de sable et de goëmon. Ils ont cependant la même manière de vivre : la chasse, et plus particulièrement la pêche, fournissent presque entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisemblablement, les uns et les autres, dédaigné l'éducation des troupeaux, qu'ils auraient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien ou du Japon. Mais un même régime diététique a formé des constitutions bien différentes. Il est vrai que le froid des îles est moins rigoureux par la même latitude que celui des continents : cette seule cause ne peut cependant avoir produit une différence si remarquable.

Je pense donc que l'origine des Bitchys, des Orotchys et des autres Tartares du bord de la mer, jusqu'aux environs de la côte septentrionale du Ségalien, leur est commune avec celle des Kamtschadales, des Kuriaques et de ces espèces d'hommes qui, comme les Lapons et les Samoiëdes, sont à l'espèce humaine ce que leurs bouleaux et leurs sapins rabougris sont aux arbres des forêts plus méridionales. Les habitants de l'ile Ségalien sont, au contraire, très supérieurs par leur physique aux Japonais, aux Chinois et aux Tartares Mantchoux; leurs traits sont plus réguliers et approchent davantage des formes européennes. Au surplus, il est très difficile de fouiller et de savoir lire dans les archives du monde, pour découvrir l'origine des peuples ; et les voyageurs doivent laisser les systèmes à ceux qui lisent leurs relations.

Continuant à naviguer, nous aperçûmes bientôt le golfe auquel le Kastricum a donné le même nom d'Aniva : il est formé par le cap de ce nom et le cap Crillon.

Le 20, nous aperçûmes l'île de la Compagnie, et reconnûmes le détroit d'Uriès, qui était cependant très embrumé. Nous prolongeâmes, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie : elle est aride, sans arbres ni verdure; elle nous parut inhabitée et inhabitable. Le soir, nous étions au nord de cette île, terminée par un cap très escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous apercevions au-delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal qui paraissait ouvert à l'est-nord-est, et formait la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Compagnie, dont le nom doit être religieusement conservé, et prévaloir sur ceux qui ont pu lui avoir été imposés par les Russes, plus de cent après le voyage du capitaine Uriès.

Comme j'avais le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposais au nord de l'île Marikan, je fis route pour approcher la pointe du nord-est de cette île. Les vents du nord me décidèrent à débouquer par le canal qui est au sud de l'île Marikan et au nord des Quatre-Frères. Il m'avait paru large; sa direction était, au sud, parallèle à peu près à celle du canal d'Uriès, ce qui m'éloignait de ma route; mais les vents ne me laissaient pas le choix d'un autre parti; et les jours clairs étaient si rares, que je crus devoir profiter du seul que nous eussions eu depuis dix jours.

Nous forçâmes de voiles pendant la nuit pour arriver à l'entrée de ce canal; il ventait fort peu, et la mer était extrêmement grosse. Au jour, nous relevâmes au sud-est, à environ deux lieues de distance, la pointe du sud-ouest de Marikan, que j'ai nommée *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major. Le courant nous entraînait sensiblement vers le milieu du canal, et nous avançâmes d'environ cinq lieues vers l'est-sud-est, sans qu'il y eût assez de vent pour gouverner. Nous apercevions dans le sud-ouest les îles des Quatre-Frères, et comme de très bonnes observations de longitude nous permettaient d'en déterminer la position, ainsi que celle du cap Rollin de l'île Marikan, nous nous sommes assurés que la largeur du canal est d'environ quinze lieues. La nuit fut très belle; les vents se fixèrent à l'est-nord-est, et nous donnâmes dans la passe au clair de lune : je l'ai nommée *canal de la Boussole*, et je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles.

Comme la saison s'avançait, je me décidai à faire route pour le Kamtschatka, et à abandonner l'exploration des Kuriles septentrionales. Nous avions déterminé les plus méridionales : c'étaient celles qui avaient laissé des incertitudes aux géographes. La position géographique de l'île Marikan était bien fixée, ainsi que celle de la pointe de Lopatka. Nous fîmes route au nord, et le 6 septembre, au soir, nous eûmes connaissance de l'entrée de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Nous entrâmes dans la baie le 7, à deux heures après midi.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Paratounka, avec sa femme et tous ses enfants. Dès lors nous prévîmes que nous pourrions voir paraître et qu'il nous serait facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier voyage de Cook.

Nouveaux détails sur la côte orientale de la Tartarie. Différences physiques entre les insulaires de ces contrées et les continentaux. Pauvreté du pays. Langue des habitants de l'île de Tchoka ou Ségalien.

Notre navigation, depuis Manille jusqu'à l'île Quelpaert, sur la côte méridionale de la Corée, n'était nouvelle que pour nous, car les Hollandais font depuis longtemps le commerce du Japon et envoient tous les ans un vaisseau ou deux à Nangasacki; mais j'ignore s'ils dirigent leur route par le canal de Formose, ou s'ils passent dans l'est de cette île. On m'a assuré que les capitaines faisaient serment, avant leur départ de Batavia, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises (1).

Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étaient aussi ignorées des Européens que le détroit d'Anian ou l'archipel de Saint-Lazare; et les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connaître la Chine, n'avaient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de ce vaste empire. On n'avait pas permis à ceux qui faisaient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer : cette précaution et la défense faite dans tous les temps par l'empereur du Japon de naviguer au nord de ses Etats étaient un motif de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses, que la politique japonaise et chinoise craignait de laisser connaître aux Européens. Les détails des chapitres précédents ont dû prouver aux lecteurs que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée, en quelque sorte, du

(1) Il y a soixante-cinq ans que La Pérouse parlait ainsi, et rien n'est encore changé dans les rapports des Japonais avec les Hollandais. Le Japon n'est guère mieux connu aujourd'hui qu'il ne l'était alors, grâce à l'espèce d'interdit lancé par le jaune empire contre les Européens autres que les Bataves, depuis que les jésuites avaient essayé de convertir au christianisme les sujets du Daïre. A. M.

continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais, que vers les bords, du côté de la mer. Le très petit nombre d'habitants qu'on y rencontre tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantchoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso, du Jesso et des Kuriles.

On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable : le fleuve Ségalien, qui est au-delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest; celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas à trois mille habitants le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel nous avons atteri, par les 42 degrés, jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière, que les Tartares Mantchoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes, au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur. Elle est à la vérité très fréquentée aujourd'hui : il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent, et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso, qui ne connaisse le Ségalien, comme les habitants de l'Egypte et de la Judée connaissaient le Nil; mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière. Il paraît que son embouchure, comme celle du Gange, offre des bords inhabités; et l'on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre.

Quelques peaux d'ours et d'élans, dont ces peuples étaient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux; mais les continentaux sont en général trop faibles pour oser les attaquer avec leurs flèches. Ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur tendaient des piéges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé : l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux parce qu'ils sont plus robustes, paraissaient s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisaient à nous montrer, en nous faisant entendre qu'ils avaient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèches.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept ou huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtiments, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso, par les 42 degrés, jusqu'au fleuve Ségalien, par 53 degrés : mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre; et ils attendent pour cela un calme absolu.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso et toutes les Kuriles sont peuplés d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtschadales et des Tartares, dont les Oku-Jessois ne sont séparés au nord que par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits et j'indique les différences : assez d'autres réduiront ces données en système. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russes, et l'identité du langage des Kuriliens avec celui des habitants de l'île Tchoka, que les naturels des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leur manière de vivre diffèrent aussi très peu de celles des continentaux : mais la nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux qu'une médaille ou tout autre monument, est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et que leurs habitants sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie.

Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles, et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtiments que leurs pirogues de sapin, ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité, parce que toutes ces îles, séparées entre elles par des canaux plus ou moins larges, forment une espèce de cercle, et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il serait donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien, en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan, et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères, de la Compagnie, des Etats, du Jesso, et enfin de l'Oku-Jesso, et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononcerait vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso, qui vraisemblablement sont japonais : ni les Tartares ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont connaissance. Ceux-ci donnent à leur île le nom de *Tchoka*, et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie, ou du moins fatigue très inutilement la mémoire. Je crois que, lorsque les noms du pays sont connus, ils doivent être religieusement conservés, ou, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs : je n'ai jamais songé à la vaine et ridicule gloire d'imposer un nom nouveau.

A l'égard de la langue des habitants de l'île Tchoka, nous dirons que plusieurs mots de cette langue se prononcent de la gorge, mais la prononciation doit en être douce, et ressembler à celle des personnes qui grasseyent légèrement. Le *qs*, qui se trouve au commencement de quelques mots, sert à exprimer un certain sifflement qu'il est nécessaire de faire sentir avant d'articuler les syllabes qui le suivent.

Si dans cette langue il y a quelque différence du singulier au pluriel, la prononciation ne l'exprime pas.

Je n'ai vu danser ni entendu chanter ces insulaires; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri ou d'une espèce d'euphorbe ouverte par les deux extrémités; ils soufflent par le petit bout : ces sons imitent assez bien les tons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé : c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est-à-dire à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.

Mouillage dans la baie d'Avatscha. Arrivée du gouverneur d'Okhotsk au hâvre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Bal des Kamtschadales. Départ de la baie d'Avatscha.

Nous n'étions pas encore affourchés devant le port de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, lorsque nous reçûmes la visite du toyon ou chef du village, et de plusieurs autres habitants : ils nous apportaient chacun quelques présents en saumons ou en raies, et nous offraient leurs services pour aller chasser aux ours ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres, nous leur prêtâmes des fusils; nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha.

Nous fîmes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avastcha et de Paratounka; car notre ambition était de tuer des ours, des rennes ou des algalis. Il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles qui ne valaient pas les courses longues et pénibles que nous faisions pour un si chétif gibier. Nous fûmes plus heureux par nos amis les Kamtschadales. Ils nous apportèrent, pendant notre séjour, qua-

tre ours, un algali et un renne, avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages, qui étaient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet, que nous donnions très près de nos frégates, aurait suffi à la subsistance de six bâtiments; mais les espèces de poissons étaient peu variées : nous ne prîmes guère que de petites morues, des harengs, des plies et des saumons.

Le gouverneur du Kamstchatka nous donna un bal où toutes les femmes du pays furent invitées. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle était au moins extraordinaire : treize femmes, vêtues d'étoffes de soie, dont dix Kamtschadales avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étaient asssies sur des bancs autour de l'appartement; les Kamtschadales avaient, ainsi que les Russes, des mouchoirs de soie qui leur enveloppaient la tête, à peu près comme les portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont très agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a peu d'années.

Les danses kamtschadales leur succédèrent; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes aux danseurs de cette partie de l'Asie. Les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvements de contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvements. Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et restent étendues par terre sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps parfument l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices.

Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes, je demandai ce qu'avaient voulu exprimer deux de ces femmes qui venaient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avaient figuré une chasse d'ours : la femme qui se roulait à terre représentait l'animal, et l'autre, qui tournait autour d'elle, le chasseur. Mais les ours, s'ils parlaient et voyaient une pareille pantomime, auraient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités.

Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, était à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée du courrier d'Okhotsk : il était chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau-de-vie, digne rafraîchissement de ces Terpsichores.

On peut dire, à la louange des Russes, que, quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvénients nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglais au Bengale, et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger, qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnaissance envers la Russie; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes, une circulation d'espèces qui paraît d'autant plus considérable qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitants. Ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine, que la balance du commerce est absolument en leur faveur, et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédant de ce qui leur est dû. Les pelleteries, au Kamtschatka, sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton, ce qui prouve que, jusqu'à présent, les marchés de Kiakta ne se sont pas ressentis des avantages du nouveau débouché qui s'est ouvert en Chine.

La baie d'Avatscha est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde. L'entrée en est étroite, et les bâtiments seraient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourrait y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est et l'autre sur celle de l'ouest, pourraient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounka ont leur embouchure dans cette baie, mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer.

Le village de Saint-Pierre-et-Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit port, fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtiments désarmés peuvent passer l'hiver. L'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises; et la nature ne peut rien offrir de plus sûr et de plus commode.

La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe. Il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhomie qui est fort du goût des indigènes; ceux-ci reconnaissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui paient point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier : d'où l'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié. Ainsi ils disent : la première, la deuxième, etc., jusqu'à la vingt-unième; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes.

Des vingt-une îles qui appartiennent à la Russie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième; ces deux dernières pourraient n'être comptées que pour une, parce que les habitants de la treizième passent tout l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve de bois sur aucune. Les courants sont très violents entre les îles et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar*; et il nous a dit qu'il avait été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et surtout de mourir de faim, ayant été poussé hors de vue de terre; mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger.

Les habitants réunis des quatre îles habitées forment au plus une population de quatorze cents personnes. Ils sont très velus, portent de longues barbes, et ne vivent que de phoques, de poisson et de chasse; ils viennent d'être dispensés, pour dix ans, de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie, parce que les loutres sont devenues très rares sur ces îles : au surplus, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux, et indépendants, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries.

Le froid nous avertissait qu'il était temps de songer à partir; le terrain, que nous avions trouvé à notre arrivée, le 7 septembre, du plus beau vert, était aussi

jaune et aussi brûlé, le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer étaient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et nous mîmes sous voiles le 29.

Détails sommaires sur le Kamtschatka. Nous coupons la ligne pour la troisième fois. Nous avons connaissance des îles des Navigateurs, après avoir passé sur l'île du Danger de Byron, et nous mouillons à l'île Maouna.

Ce n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissements sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très longtemps, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles, pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer; mais, plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujétir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle : leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitants eut lieu en 1696. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1711; les Kamtschadales acceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renard gris ou rouges, quelques peaux de loutres, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous cosaques ou sibériens, et plusieurs officiers qui commandent dans les différents districts.

Les glaces ne s'étendent jamais dans la baie d'Avatscha qu'à trois ou quatre cents toises du rivage. Il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de Provence; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre était couverte tous les matins, et la verdure qui était aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisait pressentir que l'hiver doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitants, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Ils étaient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poêles allumés, était de 28 ou 30 degrés au-dessus de la glace. Nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avait le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se sont accoutumés aux extrêmes : on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et vont ensuite se rouler sur la neige.

Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs; et sous très peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguait des Russes d'une manière si marquée sera entièrement effacé. Leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille âmes, dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51e degré jusqu'au 63e, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude : ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur le renne pour le service des traîneaux les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces animaux seraient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour : on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

La baie d'Avatscha ressemble beaucoup à celle de Brest, mais elle lui est infiniment supérieure par la qualité du fond, qui est de vase; son entrée est aussi plus étroite, et conséquemment plus facile à défendre. Les marées dans cette baie sont très régulières : la mer est haute à trois heures et demie, aux nouvelles et pleines lunes; son élévation dans le hâvre est de quatre pieds.

Je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mindana, des Tasman, etc., sont croisées en tous sens par celles des navigateurs modernes, et où chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avait à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que, dans cette partie du Grand-Océan équatorial, il existe une zône de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont, sur le globe terrestre, ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage, les mœurs de leurs habitants ne nous sont plus inconnus; et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples, qu'on peut attribuer aux Malais, comme celle de différentes colonies des côtes d'Espagne et d'Afrique, aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnaient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne. La partie occidentale et méridionale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avaient été reconnues par Surville; la partie septentrionale des terres de la Louisiade, que M. de Bougainville n'avait pu explorer, mais dont il avait, le premier, prolongé la côte du sud-est : tous ces points de géographie avaient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'était enjoint d'en marquer les limites, et de les assujétir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étaient connues et ne pouvaient plus intéresser la curiosité des Européens; mais comme elles offraient des ressources en vivres, il m'était permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurais; et l'on avait présumé, avec raison, qu'en sortant du Kamschatka j'aurais une bien petite provision de vivres frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins.

Le premier novembre 1787, par 26 degrés 27 minutes de latitude nord, et 175 degrés 38 minutes de longitude occidentale, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, entre autres des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Bientôt nous atteignîmes le tropique : le ciel devenait plus beau, et notre horizon était très étendu. Nous n'aperçûmes aucune terre; mais nous vîmes tous les jours des oiseaux de rivage qu'on ne rencontre jamais à une grande distance. Le 4 novembre, nous étions par 23 degrés 40 minutes de latitude nord, et 170 degrés 58 minutes 47 secondes de longitude occidentale. Le 5, nous coupâmes la ligne de notre route de Monterey à Macao; le 6, celle du capitaine Clerke, des îles Sandwich au Kamtschatka. Le 9, nous passâmes sur la pointe méridionale de Villa-Lobos.

A mesure que nous avancions dans l'hémisphère sud, les fous, les frégates, les hirondelles de mer et les

paille-en-cul volaient autour des bâtiments : nous les prîmes pour les avant-coureurs de quelque île que nous avions une extrême impatience de rencontrer. Nous murmurions de la fatalité qui nous avait fait parcourir, depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint les 4 degrés de latitude sud, nous donnaient, à chaque instant, l'espoir de rencontrer quelque terre; mais, quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offrait à notre vue.

Le 3 décembre, nous étions par 11 degrés 34 minutes 47 secondes de latitude sud, et 170 degrés 7 minutes 1 seconde de longitude occidentale, précisément sur le parallèle de l'île de la Belle-Nation de Quiros, et un degré plus à l'est. J'aurais voulu courir quelques degrés dans l'ouest pour la rencontrer; mais les vents soufflaient directement de cette partie; et l'île est placée d'une manière trop incertaine pour la chercher en louvoyant : je crus donc devoir profiter de ces mêmes vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des Navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissements dont nous avions grand besoin.

Nous eûmes connaissance de l'île la plus orientale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi. Nous fîmes route pour l'approcher, jusqu'à onze heures du soir, et nous nous tînmes bord sur bord le reste de la nuit. Comme je me proposais d'y mouiller si j'y trouvais un ancrage, je passai par le canal qui est entre la grande et la petite île que M. de Bougainville avait laissées dans le sud : il est étroit et n'a guère qu'une lieue de largeur, mais il paraissait sain et sans aucun danger. Nous étions dans la passe à midi, et nous y observâmes, à un mille de la côte, 14 degrés 7 minutes de latitude méridionale. La pointe du sud de l'une de ces îles nous restait alors au sud 36 degrés ouest : ainsi la pointe méridionale de cette île est située par 14 degrés 8 minutes de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorsque nous fûmes dans le canal. Nous avions vu des habitations au vent de l'île; et un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir, sans émotion, du spectacle que la vue de nos frégates leur donnait : ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer, et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre, d'environ deux cents toises d'élévation, est très escarpée, et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres, parmi lesquels nous distinguions un grand nombre de cocotiers. Les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte; et, dans cette position, les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquions auprès quelques terres défrichées, qui devaient être plantées vraisemblablement en patates ou en ignames; mais en totalité cette île paraît peu fertile, et dans toute autre partie de la mer du Sud je l'aurais crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé, ont aussi leurs habitants. Nous vîmes s'en détacher cinq pirogues qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtiments avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à nous approcher et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables, que nous n'en obtînmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étaient, comme tous ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avaient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il était rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus. Ces vols étaient, à la vérité, de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valaient guère la peine d'être réclamés.

Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept ou huit pouces. La couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête. Leur physionomie paraissait peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avaient pas plus de délicatesse.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer : ils préféraient quelques grains de verre, qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité, à tout ce que nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois, rempli d'huile de coco. Ce vase avait absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'aurait jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes et tressées comme nos chaînes de montres; leurs nattes sont très fines, mais leurs étoffes inférieures, par la couleur et le tissu, à celles des îles de Pâques et de Sandwich : il paraît d'ailleurs qu'elles sont fort rares, car tous ces insulaires étaient absolument nus, et ils ne nous en vendirent que deux pièces.

Nous n'atteignîmes la pointe du nord-est de l'île Maouna qu'à cinq heures du soir.

Le 9 décembre au matin, je rapprochai la terre, et nous la prolongeâmes à une demi-lieue de distance. Elle est environnée d'un récif de corail, sur lequel la mer brisait avec fureur; mais ce récif touchait presque le rivage, et la côte formait différentes petites anses, devant lesquelles on voyait des intervalles par où pouvaient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il était sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos et d'autres fruits que nous changions contre des verroteries. Une abondance aussi grande augmentait le désir que j'avais d'y mouiller ; nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendaient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près; et à quatre heures, ayant trouvé, à un mille du rivage et par trente brasses, un banc composé de coquillages pourris et de très peu de corail, nous y laissâmes tomber l'ancre; mais nous fûmes ballottés par une houle très forte qui portait à terre, quoique le temps vînt de la côte. Nous mîmes aussitôt nos canots à la mer; et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitants de la manière la plus amicale.

Mœurs, coutumes, arts et usages des insulaires de Maouna. Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitants. M. de Langle, voulant faire de l'eau, descend à terre avec quatre chaloupes armées. Il est assassiné. Onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. Récit de cet événement.

Le lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée : je formai la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les habitants dans leurs propres foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui était très belle, serait employée, en partie, à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avaient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades : c'étaient pour eux des diamants du plus grand prix. Ils dédaignaient nos haches, nos étoffes et tous nos autres arti-

cles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides pour aller faire de l'eau.

M de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse, éloignée de notre aiguade d'environ une lieue, et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs.

Les femmes, dont quelques-unes étaient très jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter. Leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du monde, des Français surtout n'ont point d'armes contre de pareilles attaques. Elles parvinrent sans beaucoup de peine à percer les rangs : alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta; mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre : chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs.

Cependant il s'était passé dans notre chaloupe une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe : là il s'était emparé d'un maillet, et en avait asséné plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille, d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres, fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux; mais, n'ayant que très peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés, et, pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons, qui furent lancés en l'air et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte, et j'avoue que j'attendais plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

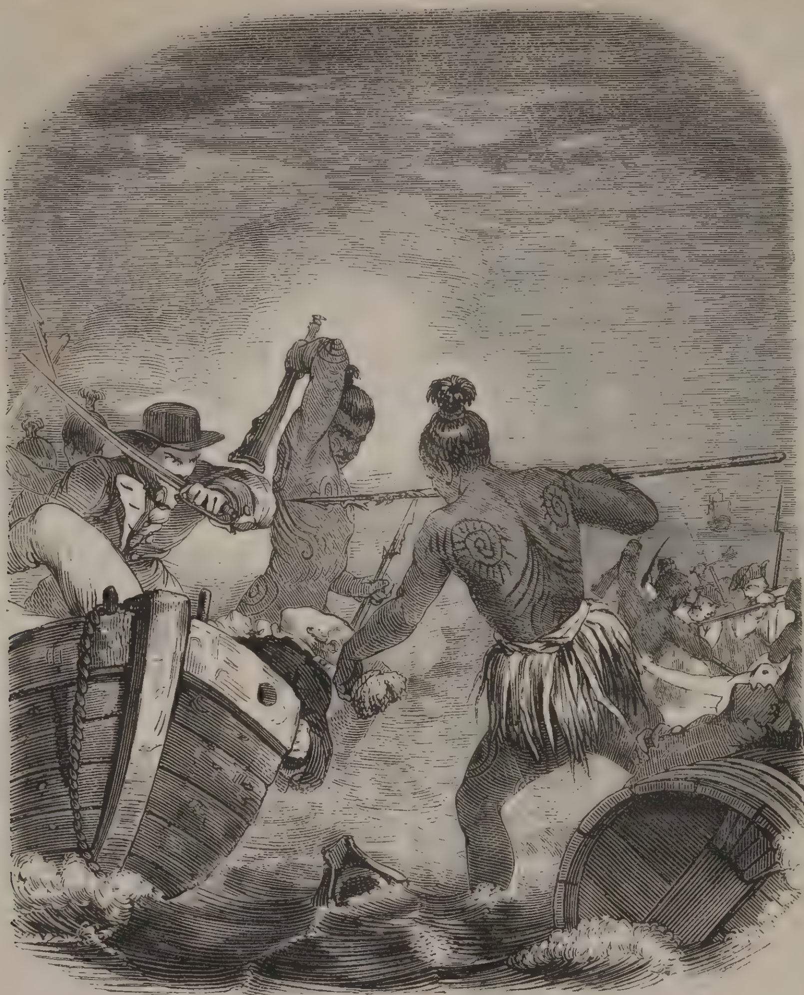
Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure : les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons. Ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol, formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui, vraisemblablement, appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case : un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour. Ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies : le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instruments de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades: comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

Ils avaient vendu à notre marché plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitants de la terre : entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions : ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence. Nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelles entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure des Indiens pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

M. de Langle revint au même instant de sa promenade. Il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord il avait donné des ordres pour appareiller : il en sentait comme moi la nécessité; mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin, il avait adopté le système du capitaine Cook : il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale; et, comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait, avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions. Les deux frégates avaient déjà traité de plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

Je sentais la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer. Je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulents pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très inférieures aux leurs; mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle. Il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade; il me pria enfin de permettre



Massacre de Maouna. Mort de M. de Langle.

qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que dans trois heures il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne. Je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit, que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugerait à propos, et que le tout serait à ses ordres.

Les chaloupes débordèrent l'*Astrolabe* à midi et demi, et, en moins de trois quarts d'heure, elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau.

Il mit à terre avec la plus grande tranquillité les pièces à eau des quatre embarcations; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs; mais ce calme ne fut pas de longue durée. Plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que, peu à peu elle s'était remplie : au lieu de deux cents habitants, y compris les femmes et les enfants, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures.

Il commençait à sentir qu'il serait bientôt forcé à se défendre : déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance : les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de babord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massues et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet



Chou palmiste. — 2. Bananier. — 3 Cocotier.

de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de *la Boussole*, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent nos canots qui, étant très heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante-un qui composaient l'expédition.

Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite : ils se portèrent en grand nombre vers les récifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance. On épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restaient; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux, par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitants, que le repaire des tigres et des lions.

Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence : mais c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes de ces barbares assassins; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur les armes : j'arrêtai ces mouvements qui, cependant, étaient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation, partie de la côte, leur fit part, sans doute, de ce qui venait de se passer : car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue.

J'avais de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser les corps de nos compagnons massacrés. Je perdais un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connaissances, et l'un des meilleurs officiers de la marine française. Son humanité avait causé sa mort : s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner les chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon et des dix autres victimes de la férocité indienne. Vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées, et cet événement nous privait pour l'instant de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les seuls bâtiments à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente.

Ces considérations dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux

frégates pour armer l'autre. J'avais à la vérité une chaloupe en pièces, mais je ne pouvais la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes; mais je craignis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie.

Je fis route, le 14 décembre 1787, pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest-quart-nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avait écarté : elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avaient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier, et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très fréquemment ensemble.

Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très bons mouillages. Mais n'ayant plus de chaloupes, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais, néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude. J'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires en restant bord sur bord près de leurs îles. Je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures et la relation de nos malheurs suffisent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature.

Départ de l'île Maouna. Description de l'île d'Oyolava. Vue de l'île de Pola. Nouveaux détails sur les mœurs, les arts, les usages des naturels de ces îles, et sur les productions de leur sol. Rencontre des îles des Cocos et des Traîtres.

Le 15 décembre 1787, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avions eu connaissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. M. de Bougainville en avait reconnu de très loin la partie méridionale. Cette île est séparée de celle de Maouna ou du Massacre par un canal d'environ neuf lieues, et l'île de Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très peu de cochons. Les habitants de cette île ressemblaient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous avaient si horriblement trahis. Leur costume, leurs traits, leur taille gigantesque en différaient si peu, que nos matelots crurent reconnaître plusieurs des assassins, et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux : mais j'étais certain que leur colère les aveuglait; et une vengeance que je n'avais pas cru pouvoir me permettre sur des pirogues de l'île même de Maouna, au moment où j'appris cet affreux événement, ne pouvait être licitement exercée quatre jours après dans une autre île, à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à apaiser cette fermentation, et nous continuâmes nos échanges. Il y régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île de Maouna, parce que les plus petites injustices étaient punies par des coups, ou réprimées par des paroles et des gestes menaçants.

La présence des femmes et des enfants qui se trouvaient parmi ces insulaires pouvait faire présumer qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention ; mais nous avions de trop puissants motifs pour ne plus nous fier à ces apparences, et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité d'une manière qui eût rendu les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples. Ils n'avaient aucune connaissance du fer : ils rejetèrent constamment celui que nous leur offrîmes, et ils préféraient un seul grain de rassade à une hache, ou à un clou de six pouces : ils étaient riches des biens de la nature, et ne recherchaient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable. Leurs cheveux, ornés de fleurs et d'un ruban vert en forme de bandeau, étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille était élégante, la forme de leurs bras arrondie et dans les plus justes proportions; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes annonçaient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignaient la surprise et la férocité.

Nous avions appris des insulaires de Maouna que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles, savoir : Opoun, la plus à l'est, Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo et Ouera; mais la suite de notre navigation nous a appris que deux de ces trois îles pouvaient être celles des Cocos et des Traîtres (1), placées, d'après les observations du capitaine Wallis, 1 degré 15 minutes trop à l'ouest.

Opoun, la plus méridionale comme la plus orientale de ces îles, est par 14 degrés 7 minutes de latitude sud, et par 171 degrés 27 minutes 7 secondes de longitude occidentale. Plusieurs géographes attribuent à Roggewin la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Beauman*; mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du Voyage de Roggewin assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion. Je suis fondé à croire que les îles Beauman ne sont pas les mêmes que celles auxquelles M. de Bougainville a donné le nom d'*îles des Navigateurs*; il me paraît cependant nécessaire de leur conserver cette dénomination, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très nuisible au progrès de cette science.

Ces îles, situées vers le 14e degré de latitude sud, et entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts, ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celles des Amis, dont les voyageurs anglais nous ont laissé une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris, par nos malheurs, à bien connaître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer qu'on chercherait en vain à exciter, par des bienfaits, la reconnaissance de ces âmes féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés : leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces; mais ils sont moins étonnants encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps. Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus : ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur descend jusqu'aux genoux, et qui les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très longs; ils les retroussent souvent

(1) Wallis a nommé ces îles *Boscawen* et *Keppel*. A. M.

autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie. Elle exprime toujours ou l'étonnement ou la colère ; la moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue, ou de pagaie, et souvent, sans doute, elle coûte la vie aux combattants. Ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers.

La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes. Elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce ; mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paraît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très grand nombre de femmes que j'ai été à portée de voir, je n'en ai distingué que peu de jolies : l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvements, et l'offre rebutante qu'elles faisaient de leurs faveurs les rendaient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnaient.

Le très petit nombre de ces jeunes et jolies insulaires dont je viens de parler eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avaient cherché à former des liaisons avec elles. Les regards de nos Français exprimaient des désirs qui furent bientôt devinés ; de vieilles femmes se chargèrent de la négociation : l'autel fut dressé dans la case du village la plus apparente. Toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés, la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortait à modérer l'expression de sa douleur. Les matrones chantaient et hurlaient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard qui servait d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfants du village étaient autour de la maison, soulevant légèrement les jalousies, et cherchant les plus petites ouvertures entre les nattes, pour jouir de ce spectacle. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu que, au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas ; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée, mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs. Ils exerçaient une espèce de police, et donnaient de grands coups de bâton ; mais l'ordre qu'ils avaient l'air de vouloir établir était transgressé en moins d'une minute : jamais souverains ne furent moins obéis ; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs :* tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étaient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposaient des pigeons-ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs. Nous y avons vu des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix : ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté en apprivoisant des oiseaux : leurs maisons étaient pleines de pigeons-ramiers, qu'ils échangèrent avec nous par centaines ; ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

L'imagination la plus riante se peindrait difficilement des sites plus agréables que ceux des villages de ces insulaires : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruit, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse. Elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai déjà dit qu'ils savaient y joindre l'élégance. Ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très fines, très propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun moraï, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons, les chiens, les poules, les oiseaux et le poisson abondent dans ces îles. Elles sont couvertes aussi de cocotiers, de goyaviers, de bananiers, et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron ; les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières ; mais elles sont aqueuses et moins sucrées que celles de nos colonies : cette différence vient sans doute de ce qu'elles se multiplient à l'ombre, sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.

Ces îles sont extrêmement fertiles, et je crois leur population très considérable. Celles de l'est, Opoun, Léoné, Fanfoué, sont petites, les deux dernières surtout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence ; mais Maouna, Oyolava et Pola doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différents voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité du village sous le vent duquel nous mîmes en panne, sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivâmes, nous fûmes en un instant environnés de pirogues, que la curiosité ou le désir de commercer avec nous avait fait sortir de leurs ports. Plusieurs n'apportaient rien : elles venaient seulement jouir d'un coup d'œil nouveau pour elles. Il y en avait d'extrêmement petites qui ne contenaient qu'un seul homme : ces dernières étaient très ornées ; comme elles tournaient autour des bâtiments sans faire aucun commerce, nous les appelions les *cabriolets :* elles en avaient les inconvénients, car le plus petit choc des autres pirogues les faisait chavirer à chaque instant.

Nous vîmes aussi de très près la grande et superbe île de Pola ; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitants. Le 20 décembre, je vis au sud deux îles, que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten.

L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très élevé ; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime, et son diamètre est à peu près d'une lieue. Elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette dernière île. Celle-ci est basse et plate, et a seulement vers le milieu un morne assez élevé : un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties.

Chaque île que nous apercevions nous rappelait un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggewin avaient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs ; ceux de Schouten à l'île des Traîtres, qui était à notre vue et au sud de l'île Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce. Ces réflexions avaient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens : nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices ; nous leur montrions par l'effet de nos armes que la fuite ne les sauverait pas de notre ressentiment ; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseraient y venir malgré nous. Cette conduite était cent fois préférable à notre modération passée ; et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force

contre l'homme dont l'intention bien connue serait d'être votre assassin s'il n'était retenu par la crainte.

Départ des îles des Navigateurs. Nous dirigeons notre route vers celles des amis. Rencontre de l'île Vavao et de différentes îles de cet archipel. Les habitants de Tongatabou s'empressent de venir à bord et de lier commerce avec nous. Nous mouillons à l'île Norfolk. Description de cette île. Arrivée à Botany-Bay.

Les vents de nord-nord-ouest nous suivirent au-delà de l'archipel des Amis. Ils étaient toujours pluvieux, et souvent aussi forts que les vents d'ouest qu'on rencontre l'hiver sur les côtes de Bretagne. Nous savions très bien que nous étions dans la saison de l'hivernage, et conséquemment des orages et des ouragans; mais nous ne nous étions pas attendus à éprouver des temps aussi constamment mauvais. Le 27 décembre nous découvrîmes l'île de Vavao, dont la pointe septentrionale nous restait, à midi, précisément à l'ouest: notre latitude était de 18 degrés 34 minutes. Cette île, que le capitaine Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des habitants des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel: elle est à peu près égale, en étendue, à celle de Tongatabou; mais elle a sur elle un avantage, c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce; elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné la liste, mais qu'il nous serait difficile de classer.

Le 27, j'arrivai vers l'île de Vavao qu'on n'apercevait que du haut des mâts. Elle est la plus considérable de l'archipel des Amis: les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi j'étais à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avait mouillé; il est formé par de petites îles assez élevées qui laissent entre elles des passages étroits, mais très profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port est très supérieur à celui de Tongatabou.

Continuant notre route, nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de sorte que la première ne paraissait être que le sommet de la seconde, et nous la relevâmes ainsi au nord 27 degrés est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volcan: sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observâmes aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toofoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par les débordements de lave. Nous eûmes connaissance, l'après-midi, des deux îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee: elles sont comprises dans une carte des îles des Amis.

Le 31 décembre, nous reconnûmes la pointe de Van-Diémen, et le banc des Brisants, qui est au large de cette pointe: elle nous restait, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étaient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très saine et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisait avec fureur sur toute la côte, mais ces brisants étaient à terre, et nous apercevions au-delà les vergers les plus riants. Toute l'île paraissait cultivée; les arbres bordaient les champs, qui étaient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies.

Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs, comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer et s'avancèrent vers nos frégates; mais ces insulaires, plus cultivateurs que marins, les manœuvraient avec timidité. Ils n'osaient approcher de nos bâtiments, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très belle: ils se jetaient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de coco, qu'ils échangeaient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches.

Des cent cinquante îles qui composent l'archipel des Amis, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin d'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autre arme que des *patous-patous;* nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesaient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitants des îles des Amis n'auraient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs.

Le 1er janvier 1788, à l'entrée de la nuit, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest, et de courir sur Botany-Bay, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entrait point dans mon plan de reconnaître l'île Plistard, découverte par Tasman, et dont le capitaine Cook avait déterminé la position; mais les vents, ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest, me forcèrent de prendre la bordée du sud, et le 2 au matin j'aperçus cette île, dont la plus grande largeur est d'un quart de lieue. Elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Le 13, nous eûmes connaissance de l'île Norfolk et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale. La mer était si grosse, et depuis si longtemps, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent dans ce moment au sud. Cependant, en approchant, je trouvai une mer plus tranquille, et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre.

L'île Norfolk, quoique très escarpée, n'est guère élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer: les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Calédonie ou de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux-palmistes; et le désir de nous en procurer n'était pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher. Il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer et particulièrement de paille-en-queue, qui ont tous leur longue plume rouge; on y voyait aussi beaucoup de fous et de goëlettes, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a de vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour; mais nous ne sondâmes pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage, nous prîmes sur le banc quelques poissons rouges, de l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'Ile-de-France, ou *sarde*, et qui nous procurèrent un excellent repas.

Le 17 janvier, nous étions sous voile, et par 31 degrés 28 minutes de latitude sud, et 159 degrés 15 minutes de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goëlettes qui nous faisaient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher; et il y eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bay, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre-vingts lieues. Ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Hollande, et

il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bay, nous sondâmes tous les soirs en filant deux cents brasses, et nous ne commençâmes à trouver fond qu'à huit lieues de la côte, par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connaissance le 23 janvier : elle était peu élevée, et il n'est guère possible de l'apercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courants qui nous portèrent chaque jour 15 minutes au sud de notre estime ; en sorte que nous passâmes la journée du 21 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restait à une lieue au nord : les vents soufflaient avec force de cette partie, et nos bâtiments étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courants ; mais nous eûmes ce même jour un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille, ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et le pavillon.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage ; mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26 janvier, à neuf heures du matin : je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord.

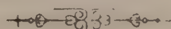
Ici se termine le journal de La Pérouse. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit dans le discours préliminaire sur le sort de cet illustre infortuné ; mais nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs la dernière lettre qu'il écrivit de Botany-Bay au ministre de la marine, pour l'informer de la route qu'il allait tenir avant d'arriver à l'Ile-de-France.

Botany-Bay, 7 février 1788.

. . . . . « Je remonterai aux îles des Amis, et je « ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes « instructions, relativement à la partie méridionale de « la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mindana, « à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, « et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cher- « chant à connaître si cette dernière fait partie de la « Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je pas- « serai, à la fin de juillet 1788, entre la Nouvelle-Gui- « née et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que « celui de l'*Endeavour*, si toutefois il en existe un. Je « visiterai, pendant le mois de septembre et une partie « d'octobre, le golfe de la Carpentarie et toute la côte « occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre « de Diémen ; mais de manière, cependant, qu'il me « soit possible de remonter au nord, assez tôt pour ar- « river au commencement de décembre 1788 à l'Ile- « de-France. »

Ainsi que nous le redirons en donnant la relation des voyages de l'amiral Dumont d'Urville, il était réservé à ce navigateur célèbre de retrouver, dans l'île de Vanikoro, les débris du naufrage de l'infortuné La Pérouse.

FIN DU VOYAGE DE LA PÉROUSE.



MARION.

(1771-1772.)

Si La Pérouse venait de naufrager sur les récifs inhospitaliers de l'île de Vanikoro, dans le Grand-Océan, Marion avait été, dix ans auparavant, dévoré par les cannibales de la Nouvelle-Zélande. Nous donnerons seulement quelques traits de la relation de ce navigateur, qui avait eu pour mission de reconduire à Taïti le jeune Indien que Bougainville avait amené en France, et que la petite vérole fit mourir à l'île Bourbon.

Le capitaine Marion, ayant deux vaisseaux sous ses ordres, avec la mission de chercher de nouvelles terres dans la mer du Sud, fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, d'où il se dirigea vers le sud, et ne découvrit rien jusqu'au 7 janvier 1772, où la latitude observée lui indiqua qu'il était dans le parallèle des îles de Marse-Veen et Dina de Van-Kelen. Le lendemain il vit un grand nombre de goëlettes. La vue de ces oiseaux fit présumer qu'on n'était pas fort éloigné de ces îles, et que c'étaient peut-être les terres découvertes par Gonneville en 1503 ; mais on n'aperçut rien. La latitude observée était de 45 degrés 43 minutes, et la longitude de 28 degrés 46 minutes à l'est du méridien de Paris.

Quoique le mois de janvier, dans l'hémisphère austral, réponde au mois de juillet de l'hémisphère boréal, l'équipage ressentit un froid violent, et il tomba beaucoup de neige.

On vogua toujours vers le sud, et le 24 janvier on vit de nouvelles terres qui parurent d'abord former deux îles, et qu'un brouillard déroba ensuite. Leur latitude était par 46 degrés 5 minutes sud, et leur longitude par 42 degrés est. Marion les nomma les *îles Froides*, parce qu'alors il faisait très froid.

On découvrit une autre île au sud-est, qui parut beaucoup plus élevée et plus montueuse que la première, mais plus petite : Marion la nomma *île Aride*. Elle est à neuf lieues environ de la première, dont le capitaine fit prendre possession en lui imposant le nom de *Prise de possession*. La latitude était par 46 degrés 30 minutes, et la longitude par 43 degrés est.

En partant de l'île de la Prise de possession, la route fut constamment par le parallèle de 46 à 47 degrés de latitude sud. Le 2 février on se trouva par 47 degrés 20 minutes latitude sud, et par 62 longitude est, c'est-à-dire 1 degré 18 minutes au nord des terres australes découvertes plus tard par deux autres navires français. Le 10, on observa 45 degrés 30 minutes de latitude sud, et 80 degrés 30 minutes longitude est. On changea de route et l'on atteignit la terre de Van-Diémen. On mouilla dans une baie nommée par Abel Tasman *baie de Frédéric-Henri*, laquelle, selon ce navigateur, est par 43 degrés 10 minutes latitude sud.

On demeura six jours dans la baie de Henri, sans avoir pu trouver d'eau douce ni le bois nécessaire à la réparation d'un bâtiment : on fit donc voile pour la Nouvelle-Zélande, où l'on atterra le 24 février, près d'une côte surmontée d'un pic, que Marion appela le *pic Mascarin*, du nom du vaisseau qu'il montait. Ce pic est situé par 39 degrés 6 minutes latitude sud, et 164 degrés longitude est. On mouilla dans un port (1)

(1) Ce port a été nommé par Cook le *port des Iles*. A. M.

assez commode, dans la partie septentrionale, nommé par les naturels *Eakenomaouvi*.

Peu de jours après, dans ce port, le capitaine Marion fit diverses courses le long des côtes, et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castries;* des sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 mai M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux. Laissons maintenant parler l'auteur de la relation.

Les sauvages étaient toujours parmi nous dans ces différents postes et sur nos deux vaisseaux ; ils nous fournissaient, en échange de clous, du poisson, des cailles, des pigeons-ramiers, des canards sauvages ; ils mangeaient avec nos matelots ; ils les aidaient dans leurs travaux, et toutes les fois qu'ils mettaient la main à l'œuvre, on s'en apercevait bien, car ils sont prodigieusement forts, et leur aide soulageait beaucoup nos équipages.

Nos jeunes gens, attirés par les caresses et par la facilité de leurs filles, parcouraient tous les jours les villages, faisaient même des courses dans les terres pour aller à la chasse des canards, emmenant avec eux des sauvages qui les portaient dans les marais et aux passages des rivières, avec la même facilité qu'un homme fort porterait un enfant. Il leur est arrivé quelquefois de s'écarter fort loin, de parvenir chez des sauvages d'un autre canton, d'y trouver des villages beaucoup plus considérables que ceux qui étaient dans notre port. Ils y ont trouvé des hommes plus blancs qui les ont bien reçus, et sont revenus pendant la nuit, au travers des forêts, accompagnés d'une troupe de sauvages, qui les portaient lorsqu'ils étaient fatigués.

Malgré ces preuves d'amitié de la part des sauvages, nous étions un peu sur nos gardes, et nos bateaux n'allaient jamais à terre que bien armés ; nous ne laissions pas aborder nos vaisseaux par les sauvages avec leurs armes. Mais enfin la confiance s'établit au point que M. Marion ordonna de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre. Je fis tout ce qui dépendit de moi (c'est M. Rochon qui parle) pour faire rétracter cet ordre ; et malgré les caresses des sauvages, je n'oubliais jamais que notre devancier, Abel Tasman, avait nommé *baie des Meurtriers* celle où il avait atterré dans la Nouvelle-Zélande. Nous ignorions que M. Cook l'eût visitée et reconnue tout entière ; nous ignorions qu'il y avait trouvé des anthropophages, et qu'il avait failli être tué dans le même port où nous étions mouillés.

M. Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre au milieu de ces sauvages. Quand il était dans le vaisseau, la chambre du conseil en était toujours pleine ; il les caressait, et à l'aide du vocabulaire de Taïti, il tâchait de se faire entendre d'eux ; il les comblait de présents. De leur côté, ils connaissaient parfaitement M. Marion pour le chef des deux vaisseaux ; ils savaient qu'il aimait le turbot, et tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il témoignait désirer quelque chose il les trouvait toujours à ses ordres. Lorsqu'il allait à terre, tous l'accompagnaient avec un air de fête et des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfants même, venaient lui faire des caresses ; tous l'appelaient par son nom.

Le nommé Tacoury, chef du village du pays, lui avait amené sur le vaisseau son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit dans le vaisseau.

Nous étions si familiers avec ces sauvages, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les servaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions apporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces insulaires ; nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existât sur la terre ; mais nous eussions été bien dans l'erreur.

M. Marion avait fait des courses très éloignées dans son canot, et avait visité différentes baies habitées par d'autres sauvages, qui tous l'avaient bien accueilli. Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, il descendit à terre dans son canot, armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers volontaires et le capitaine d'armes du vaisseau, en tout dix-sept personnes. Le chef Tacoury, un autre chef de cinq ou six sauvages, qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huîtres, et donner un coup de filet au pied du village de Tacoury.

Le soir M. Marion ne revint point, à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau : on ne vit revenir personne du canot. On n'en fut pas inquiet : la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous, qu'on ne se défiait point d'eux.

Le lendemain, 13 juin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois. On aperçut à la mer un homme qui nageait : on lui envoya aussitôt du secours. Cet homme était un des chaloupiers qui s'était sauvé seul du massacre de tous ses camarades assommés par les sauvages ; il avait deux coups de lance dans le côté, et était fort maltraité.

Il raconta que, lorsque la chaloupe allait aborder la terre le matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage, sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié ; qu'ils avaient même, suivant leur coutume, porté sur les épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui avaient craint de se mouiller ; qu'ils s'étaient montrés à l'ordinaire bons camarades ; mais que les matelots s'étaient tous séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois ; qu'alors les sauvages, armés de casse-tête, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur, par troupes de huit ou dix, sur chaque matelot, et les avaient massacrés ; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance ; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles ; que là il avait vu tuer ses camarades ; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et ses seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les onze de la chaloupe.

Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre.

On expédia aussitôt la chaloupe *du Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandés par un sergent. On découvrit en chemin la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échouant ensemble sous le village de Tacoury, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens.

L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta pas à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les bateaux ; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture destinée à réparer le vaisseau *le Castries*. Il se conforma à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement du secours,

avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les armes, je fis charger les fusils et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter; je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis ensuite abattre la baraque, et donner ordre d'y mettre le feu pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades: j'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent leur tête: j'étais entouré de sauvages armés, et je ne m'en étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait joint et m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédée du sergent, et partie à la queue. Les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre: je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes. Nous passâmes au travers de plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles: *Tacoury maté Marion*, c'est-à-dire, *Tacoury a tué Marion*.

Nous fîmes près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, sans être inquiétés par les sauvages. Le lieutenant Crozet, devenu chef depuis la mort du capitaine Marion, donna l'ordre aux matelots qui portaient les effets de s'embarquer les premiers; puis s'adressant à un chef, il lui fit signe, d'un air menaçant, de s'asseoir ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Quoique les sauvages fussent au nombre de mille, cet ordre fut exécuté avec docilité. Cette précaution n'était pas inutile, car, dès que le lieutenant Crozet se mit dans l'eau pour entrer le dernier dans la chaloupe, les insulaires se levèrent ensemble, jetèrent le cri de guerre, lancèrent sur la chaloupe des pierres et des javelots. Pour repousser les agresseurs, on fit feu sur cet attroupement. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas sans doute comment des armes qui ne les touchaient point, comme leurs casse-tête et leurs massues, pouvaient les atteindre à de si grandes distances. A chaque coup de fusil ils redoublaient leurs cris et leurs menaces. Après en avoir tué beaucoup, on rama vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent pas leurs cris. Dès qu'on fut arrivé à bord du *Mascarin*, on expédia la chaloupe, afin d'aller relever le poste des malades sur l'île de Moutouaro.

Les malades furent heureusement ramenés sur les vaisseaux; les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs du poste; mais, voyant qu'on faisait bonne garde, ils n'osèrent rien entreprendre. Nous n'avions pas encore notre provision de bois et d'eau: J'envoyai, dit Crozet, à l'île de Moutouaro en chercher. Il y avait sur cette île un village d'environ trois cents insulaires: je donnai ordre à l'officier d'attaquer les habitants s'ils paraissaient disposés à commettre des hostilités, de brûler le village et de chasser les sauvages de l'île, afin d'assurer l'aiguade. Mes ordres furent ponctuellement exécutés. Le chef Malou, maître du village, qui était un de ceux avec lesquels nous avions vécu le plus familièrement, était présent avec cinq chefs des villages voisins; il s'agitait et il excitait de la voix les jeunes guerriers qui l'entouraient à fondre sur le détachement que j'avais envoyé; mais nos soldats, en ordre de combat, s'arrêtèrent à la portée du pistolet de la porte d'entrée du village. Là ils commencèrent à faire feu: aussitôt les guerriers prirent la fuite pour gagner leurs pirogues; le détachement les poursuivit la baïonnette dans les reins, tua cinquante sauvages et mit le feu au village; et par ce moyen les Français restèrent les maîtres de l'île. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques Indiens en vie, et de tâcher de prendre, de préférences des jeunes gens des deux sexes ou des enfants. J'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres pour chaque insulaire qu'ils pourraient m'amener vivant; mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfants. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir; mais ces cannibales étaient enragés: ils mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient, comme des fils, les cordes avec lesquelles on les liait: il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul. Cependant le vaisseau *le Castries* n'avait encore ni mât de beaupré, ni mât de misaine; il n'était plus possible d'aller chercher dans la forêt la belle mâture de bois de cèdre que l'on avait préparée pour ce vaisseau: il fallut faire cette mâture de bois d'assemblage que l'on avait dans les vaisseaux.

Depuis le jour où Marion avait disparu, on voyait, des vaisseaux, les mouvements perpétuels des sauvages qui s'étaient retirés sur les montagnes. Ils avaient toujours les yeux dirigés sur nous, et nous entendions la voix de leurs sentinelles, qui se répondaient les unes aux autres avec des cris d'une force surprenante. La nuit ils faisaient des signaux par le moyen du feu.

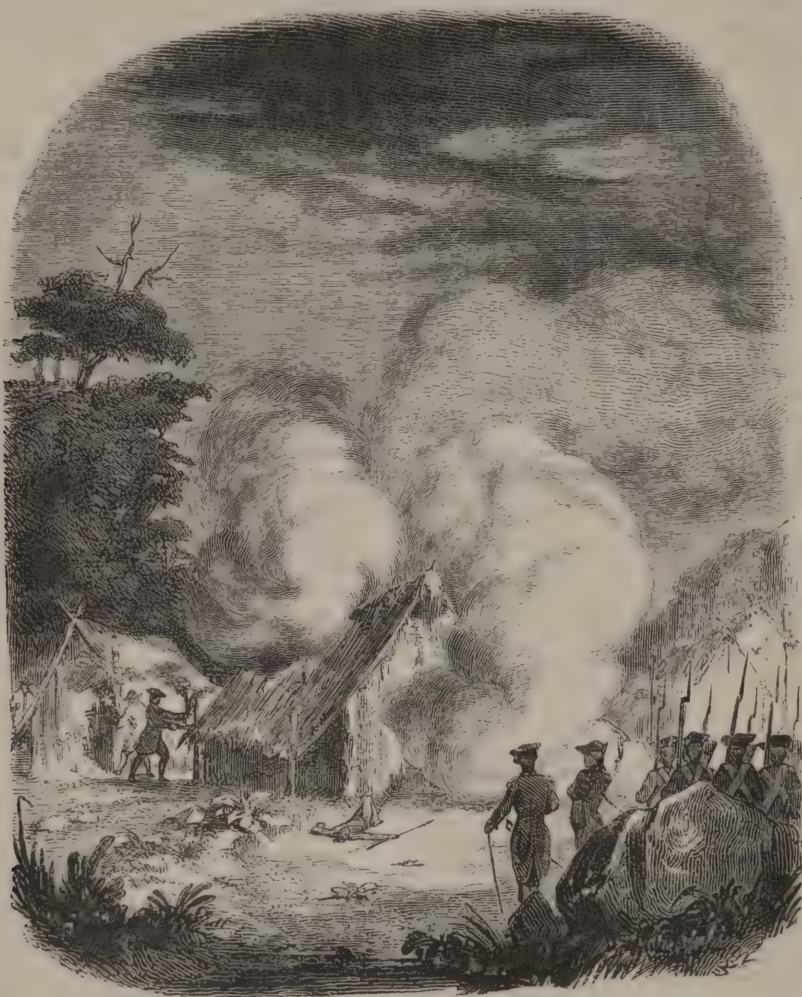
Je donnai l'ordre à des officiers de confiance d'aller au village de Tacoury, et d'y prendre des renseignements sur le massacre de Marion et de ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater la mort de cet officier par un procès-verbal, et de terminer leur expédition par mettre le feu au village, et d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque ou de les détruire. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Tacoury s'était enfui; on le vit de loin et hors de la portée du fusil s'éloigner, portant sur les épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. Le village était abandonné; il n'y restait que quelques vieillards assis sur le seuil de leur maison. On voulut les prendre captifs: un d'eux, sans paraître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il avait à côté de lui. On le tua, et on ne fit aucun mal aux autres qu'on laissa dans le village. On fouilla soigneusement toutes les maisons. On trouva dans la cuisine de Tacoury le crâne d'un homme qui avait été cuit depuis peu de jours, où il restait encore quelques parties charnues, dans lesquelles on voyait les empreintes des dents des anthropophages. On y trouva un morceau de cuisse humaine qui tenait à une broche de bois, et qui était aux trois quarts mangée.

Dans une autre maison, on trouva le corps d'une chemise, qu'on reconnut avoir été celle de Marion. Le col en était tout ensanglanté, et on y voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans d'autres maisons, on retrouva des vêtements et des pistolets appartenant aux compagnons de cet infortuné capitaine; enfin on aperçut des armes du canot et un tas de lambeaux des hardes des matelots égorgés.

Après avoir ainsi rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses camarades, on mit le feu aux maisons des sauvages, dont on réduisit successivement plusieurs villages en cendres.

De retour aux vaisseaux, on s'apprêta bien vite à quitter ces bords inhospitaliers. Il fut décidé qu'on s'avancerait dans la mer du Sud, en se bornant à reconnaître les îles de Rotterdam et d'Amsterdam, pour ensuite relâcher aux Mariannes, regagner les Philippines et retourner à l'Ile-de-France: c'est ce qui fut exécuté.

En terminant cette relation et ces remarques, nous ne devons point cacher au lecteur que les savantes explorations de M. le commandant Dumont d'Urville pourront bien les faire oublier, mais il nous importait de constater la marche de la science, et sous ce rapport on nous saura gré d'en noter les progrès. Dans le voyage de *l'Astrolabe*, une des observations de M. d'Urville, au sujet de l'infortuné Marion, porte que les Nouveaux-Zélandais, toujours pleins d'un respect religieux pour la mémoire de ce dernier, reconnaissent lui devoir le cochon, les ognons, les raves, les choux et les navets, qu'ils possèdent aujourd'hui.



Après avoir ainsi rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses camarades, on mit le feu aux maisons des sauvages...

FIN DE LA RELATION DU VOYAGE DE MARION.



PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

BAIE JERVIS.

(Dumont - Durville.

J. BRY aîné, Éditeur.



DUMONT D'URVILLE.

(1822-1840.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Avant de faire connaître les trois voyages autour du monde accomplis par DUMONT D'URVILLE, nous donnerons quelques détails sur sa vie, son caractère et ses travaux. Admis dans le commerce de son intelligence, et honoré d'une amitié qu'il ne prodiguait point, nous avons pu recueillir sur sa personne et ses penchants un grand nombre de faits, devenus de plus en plus intéressants par la renommée que ses belles découvertes et sa fin tragique ont attachée à son nom immortel.

DUMONT D'URVILLE (Jules-Sébastien-César) naquit le 23 mai 1790, à Condé-sur-Noreau, département du Calvados. Le nom d'*Urville* provenait d'un fief noble qu'avait acquis un de ses ancêtres. Son père, allié par le mariage à l'ancienne famille de Croisilles, eut de cette union neuf enfants, dont cinq moururent en bas âge. Jules-Sébastien-César était un des derniers et d'une constitution fort grêle, qui se fortifia par degré, de manière à pouvoir un jour lutter avec succès contre les éléments. A deux ans il tomba dans un foyer ardent, et en garda au bras une trace qui ne devait s'effacer que dans la catastrophe du 8 mai 1842, où il devait, par une fatalité bizarre, périr à 52 ans dans la fournaise d'un chemin de fer!

M. de Croisilles, vicaire-général de Cambrai, qui allait être nommé évêque lorsque le culte fut supprimé, se retira près de sa sœur, en 1798, et se chargea exclusivement de l'instruction de son neveu. En moins de deux ans celui-ci traduisait déjà couramment Quinte-Curce et Virgile, en même temps qu'il savait l'arithmétique et la géographie. Les vies des hommes illustres de Plutarque et le théâtre de Racine étaient ses livres favoris; doué d'une grande mémoire, il récitait des tragédies entières. A douze ans il connaissait sa réthorique, et en trois mois il avait appris l'algèbre du premier degré. Il s'adonna de bonne heure à la natation, qu'il aimait avec passion, et où il avait acquis une extrême habileté.

Son oncle étant appelé, par le rétablissement du culte, au vicariat général de Bayeux, emmena avec lui son neveu qu'il plaça dans l'école secondaire de cette ville. Le jeune élève y fit de rapides progrès dans le grec et les mathématiques. Alors il put connaître les voyages d'Anson, de Bougainville et de Cook. Cette lecture lui inspira le goût de la navigation, et comme un de ses condisciples (mort capitaine d'artillerie) rêvait d'être sénateur à cinquante ans, d'Urville paria avec lui qu'à cet âge il serait contre-amiral, prophétie qui s'est en effet accomplie.

Au mois de mai 1807, un jeune homme âgé de dix-sept ans, maigre, effilé, partait de Caen pour Brest, avec une lettre du préfet du Calvados pour son frère, M. le comte Caffarelli, préfet maritime. Après un an d'étude, il passe son examen et est reçu aspirant : c'était Dumont-d'Urville. Fier de ce premier grade, il revoit ses mathématiques, et apprend, tout seul, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, l'anglais et l'allemand : en trois mois il parvient à traduire Young et Robertson; en six mois, Gessner.

Un nouvel examen fit avancer d'une classe Dumont d'Urville, qui fut envoyé à Toulon, où, le 28 mai 1812, il fut nommé enseigne de vaisseau. Deux ans après, il commençait sa carrière maritime à bord de la *Ville-de-*

Marseille, qui, en 1814, ramena de Sicile en France la famille d'Orléans.

L'année suivante, il épousa une jeune et belle Provençale, fille d'un horloger de Toulon, ange de grâce et de vertu, que la Providence allait rudement éprouver, et qui, dans les mêmes flammes du désastre de Meudon, devait mêler si lamentablement sa cendre à celle de son dernier enfant et de son loyal époux.

Trois ans après son mariage, Dumont d'Urville accompagnait le capitaine Gautier, chargé du relèvement des côtes de la Méditerranée et de la mer Noire. Débarquant à Milo, une des îles de l'archipel grec, il fut conduit, par un heureux hasard, vers l'endroit où un pauvre berger venait de découvrir une belle statue : c'était la *Venus-Vitrix*, un des chefs d'œuvre de l'art, dont la description habilement colorée par la plume de d'Urville, décida l'ambassadeur de France à Constantinople, M. le marquis de Rivière, à en faire l'acquisition pour le musée du Louvre.

La reconnaissance des parages des mers du Levant avait habitué d'Urville à des recherches qu'il devait bientôt appliquer à un plus vaste théâtre : c'est le grand Océan dont il va embrasser le domaine dans ses trois voyages autour du monde.

Mais, pour le suivre sans interruption, il convient d'achever la notice biographique très rapide que nous lui consacrons. Disons seulement que dans le premier voyage, de 1822 à 1825, à bord de la *Coquille*, il fut chargé, comme lieutenant en premier, de tous les détails du service, pendant que le capitaine Duperrey dirigeait l'ensemble de l'expédition; que, dans le second voyage, de 1826 à 1829, il devint le chef de l'entreprise, à bord de l'*Astrolabe*, comme il le fut dans le troisième, de 1837 à 1840, à bord du même bâtiment.

Le premier voyage, qui avait duré trente-un mois treize jours, sur un parcours de vingt-quatre mille lieues, valut à la géographie la découverte de plusieurs îles, le relèvement de plusieurs autres et la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Guinée. Un grand nombre de travaux sur l'histoire naturelle, confiés à Dumont-d'Urville, furent accomplis également avec une rare habileté.

Le grade de capitaine de frégate venait de lui être accordé, lorsqu'à la fin de 1825, il obtint la nouvelle mission d'explorer l'Océan pacifique, pour aller à la recherche des débris du naufrage de La Pérouse; trente-huit ans s'étaient écoulés depuis le départ de celui-ci, dont les dernières nouvelles, datées du Port-Jackson ou de Botany-Bay, remontaient à 1788. D'Urville, quittant Toulon le 25 avril 1826, était à Hobart-Town, capitale de l'île de Diemen, le 12 octobre 1827. Il se porta sur l'île de Tukopia, puis sur Vanikoro, où il mouilla, le 21 février 1829. La transparence des eaux lui permit d'apercevoir sur les hauts-fonds les canons, les boulets, les armes et autres débris, qui ne laissèrent plus aucun doute sur le lieu où s'étaient perdus les vaisseaux de La Pérouse.

L'*Astrolabe* revint, le 25 mars 1829, à Marseille, terme d'un voyage d'environ vingt-cinq mille lieues, et qui avait duré trente-cinq mois, rapportant pour les sciences une cargaison énorme. Aussi dès le 8 août suivant, Dumont d'Urville recevait-il le titre de capitaine de vaisseau, avec mission de diriger toute la publication des diverses parties de l'expédition.

A la révolution de juillet 1830, il fut chargé de conduire outre-mer Charles X et sa famille, mission délicate qu'il sut dignement remplir. Il reprit aussitôt sa tâche de publicateur qu'il termina en 1835, annnée où il donnait aussi en deux volumes un voyage idéal ou pittoresque autour du monde, contenant le résumé général des voyages de découvertes, entreprise qui obtint un rapide écoulement.

Les vingt-quatre volumes du voyage de l'*Astrolabe* avec l'Atlas, étant mis au jour, d'Urville, qui ne pouvait demeurer longtemps dans l'inaction, quitta Paris pour reprendre bientôt la mer. L'*Astrolabe* et la *Zélée* furent confiées à cet habile marin, lequel, en septembre 1837, laissait une dernière fois les côtes de France et allait toucher, le 12 janvier suivant, celles du détroit de Magellan. Avant ce dernier départ, d'Urville avait eu à soutenir une triste polémique, dans les journaux, contre un savant, M. Arago, dont il repoussa, avec une légitime vivacité les injustes attaques.

Enfin, après une navigation périlleuse au sein des glaces, et après de nouvelles explorations dans la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée, d'Urville, qui, durant trente-huit mois, venait de parcourir plus de vingt-cinq mille lieues ou la moitié des mers dont le globe est couvert, de traverser sept fois l'équateur et de pénétrer à deux reprises sous le cercle polaire austral, jetait l'ancre à l'entrée de la rade de Toulon, dans la nuit du 6 au 7 septembre 1840.

Le célèbre marin retrouvait sa famille réduite alors à sa femme et à son dernier-né. Il revint avec eux à Paris, et la Société de géographie, dont il était une des lumières, lui décerna sa grande médaille d'or, comme au navigateur dont les travaux géographiques lui avaient paru les plus importants et les plus dignes de cette récompense. Il avait reçu, peu de mois auparavant, le brevet de contre-amiral, dignité longtemps désirée et objet du singulier pari dont nous avons parlé.

Établi dans le voisinage du Luxembourg, et bornant sa société à celle de sa femme, de son fils et de quelques amis, d'Urville mettait en ordre les manuscrits de sa dernière expédition. Déjà les premiers volumes du *Voyage au pôle Sud* avaient paru, et sept mois s'étaient à peine écoulés depuis le retour de notre illustre ami, lorsque le 8 mai 1842, une horrible catastrophe vint le ravir à la science, à la patrie et à nos cœurs brisés par la douleur.

Que devait-il rester de l'amas d'ossements que nous retirâmes des wagons dévorés par la flamme, sur le chemin de fer de la rive gauche de Paris à Versailles, près de Meudon? Un tronc noirci, sans tête ni jambes, qui était peut-être l'enfant; un corps de femme, aussi tout noir, mais un peu conservé par la flanelle, corps qui était réellement celui de madame d'Urville; et enfin un troisième corps, un peu plus reconnaissable, où nous avons encore pu retrouver quelques traits de l'amiral. — Les funérailles furent élébrées avec pompe, au milieu d'une foule immense, dans le cimetière du Mont-Parnasse, où la Société de géographie allait, deux ans plus tard, élever, par souscription, un monument à la mémoire du Cook français. J'avais dit de ce martyr du savoir, dans une ode distribuée aux assistants, le jour de la première cérémonie funèbre :

Toi qui, sur les gouffres de l'onde,
Si longtemps avais su courir,
Trois fois tu fis le tour du monde;
Et sur un rail tu viens périr!
Hélas! combien le sort nous trompe!
Mortel, tu vas mourir sans pompe,
Ne laissant de toi qu'un lambeau!...
Mais le souvenir de ta gloire
Nous reste, comme ta mémoire;
Nos cœurs te servent de tombeau.

A la seconde cérémonie, où la Société de géographie m'avait autorisé à prendre la parole, je pus redire également :

Toi, noble ami, toi, sans attendre
Le plus terrible coup du sort,
A nos chants tu pouvais prétendre,
Et ne rien craindre de la mort.
Du haut des cieux, ombre plaintive,
Tu vois une foule attentive
Saluer ton buste vivant;
Permets qu'en ce jour mémorable,
Une amitié vive et durable
T'offre du cœur le soin fervent!

Terminons par un mot caractéristique cette esquisse incomplète sur notre illustre navigateur : d'Urville avait une constitution assez vigoureuse, la taille élevée,

un abord froid, un regard pénétrant et la voix saccadée. Il était studieux et franc, tenace dans ses projets, très peu démonstratif, mais avait l'âme brûlante et sensible à l'excès : s'il a prouvé combien, dans ses longues absences, il restait fidèle à ses amitiés, nous lui prouvons, à notre tour, qu'il n'avait point nourri de son affection un cœur ingrat.

ALBERT-MONTÉMONT.

PREMIER VOYAGE.

(1822-1825.)

L'expédition à bord de la corvette la *Coquille* ayant eu lieu sous le commandement du capitaine Isidore Duperrey, dont d'Urville n'était que le compagnon, il en sera question ailleurs, et nous ne la mentionnons ici qu'en rappelant en passant qu'elle eut pour résultat géographique la découverte des îles Clermont-Tonnerre et Lostange, diverses reconnaissances sur la Nouvelle-Irlande et les îles Schouten de la Nouvelle-Guinée, plus le relèvement des îles Mulgraves, une visite à l'île Valan, la découverte des îles Duperrey et d'Urville, l'exploration du groupe d'Hogoleu et de l'île Tucker, et enfin, à la Nouvelle-Guinée, la reconnaissance de la côte qui s'étend de Dorey jusqu'à Bonne-Espérance.

SECOND VOYAGE.

(1826-1829.)

PRÉLIMINAIRE.

Ce second voyage de Dumont d'Urville est un des plus importants qui aient été entrepris pendant les trente premières années du XIXe siècle. Outre l'honneur d'avoir découvert les restes du naufrage de La Pérouse, d'Urville a su combler, dans ses nombreuses et périlleuses explorations, une foule de vides qui existaient encore sur les cartes du Grand-Océan. Il a exploré le premier toute la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, dans une étendue de plus de quatre cents lieues ; il a de même exploré, avec plus de détails que n'en avait donnés le capitaine Cook, environ la moitié du littoral de la Nouvelle-Zélande, dans un développement de trois cent soixante lieues. Il a fait la reconnaissance de la plus grande partie des îles Viti, vulgairement appelée *Fidji*, renfermant plus de cent îles ou îlots, jusqu'alors imparfaitement connus ; il a exploré les îles Loyalty, dont l'existence était jusqu'alors très douteuse ; il a relevé la partie méridionale de la Nouvelle-Bretagne dans une étendue de cent lieues environ ; enfin il a exécuté diverses reconnaissances aux îles Carolines, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et dans les îles Moluques.

Voilà pour la géographie. Quant aux sciences naturelles, les richesses rapportées par Dumont d'Urville et ses dignes compagnons de voyage ont surpassé l'attente de l'Institut de France, et, suivant le rapport du célèbre Cuvier, les diverses collections de la corvette *l'Astrolabe*, montée par ces nouveaux Argonautes de la science, ont été plus considérables qu'il n'en avait été formé jusqu'à ce jour. L'administration du Jardin des Plantes s'est même trouvée dans l'embarras pour les classer : il a fallu descendre au rez-de-chaussée, et presque dans les souterrains ; et les magasins même sont aujourd'hui tellement encombrés, ajoute le rapport, que l'on a été obligé de les diviser par des cloisons pour y multiplier des places.

Tels sont les fruits les plus notables de la circumnavigation du capitaine Dumont d'Urville : nous les retrouverons avec plus de détail dans l'analyse que nous allons tâcher d'en offrir ; mais avant de suivre la narration du navigateur à travers l'immensité des flots, il ne sera peut-être pas inutile ni sans intérêt d'indiquer rapidement, comme l'a fait Dumont d'Urville lui-même dans son discours préliminaire, le titre de chacun de ses devanciers à la reconnaissance du monde savant.

Le premier qui s'élance sur le vaste Océan, dans l'espoir d'ouvrir la carrière aux explorateurs futurs, comme le hardi Colomb venait de le faire par la découverte du Nouveau-Monde, est Magellan, Portugais de naissance, au service de l'Espagne, et envoyé par l'empereur Charles-Quint avec la mission de chercher un passage par le sud vers l'océan Pacifique. Ce marin le découvre vers l'extrémité de l'Amérique australe, par 55 degrés de latitude sud. Il y pénètre, le franchit, et lui laisse son nom. Il en sort pour entrer dans la mer Pacifique, faisant route à l'ouest-nord-ouest jusqu'à l'équateur, qu'il coupe vers le 170e degré de longitude orientale du méridien de Paris. Dans cette longue traversée, il ne découvre que de petites îles, nommées par lui *îles Malheureuses*, et qui l'ont été en effet, puisqu'on ne les a pas retrouvées, à moins que ce ne soient l'île Sauvage de Cook, placée par 19 degrés 1 minute de latitude sud, et 172 degrés 30 minutes de longitude occidentale, et l'Enfant-Perdu, placé par 14 degrés 6 minutes de latitude sud, et 179 degrés 2 minutes de longitude orientale. Magellan arrive ensuite devant d'autres îles, dont les habitants, adonnés au vol, déterminent le navigateur à imposer à leur archipel le nom d'*îles des Larrons*, qui a été changé depuis en celui d'*îles Mariannes*, et puis encore en celui de *Philippines*, archipel où le navigateur portugais fut tué par les naturels, en défendant un de leurs rois contre un autre compétiteur. Cet événement tragique arriva le 7 avril 1521, et Cano, lieutenant de Magellan, ramena le vaisseau dans le port de l'Espagne.

Trois ans après, une seconde flotte espagnole, guidée par Carjaval et Ladrilleros, traverse le détroit de Magellan, et aborde à Lima, au Pérou, sans avoir fait aucune découverte. Il en est de même de Garcie de Loaise, parti de la Corogne en 1525 pour gagner le même détroit, et dont la flotte fut dispersée par une tempête. Il avait seulement reconnu, en passant, l'île Saint-Mathieu. Son succeseur, Alphonse de Salazar, plus heureux, découvre la petite île de Saint-Barthélemi, l'une des Carolines, et quelques îles de l'archipel des Larrons.

En 1528, Alvar de Saavedra est envoyé à la recherche des îles de l'Épicerie, et découvre un amas d'îles qu'il nomme les *îles des Rois ;* comme ensuite en revenant au Mexique, d'où il était parti, il aperçoit, à cent lieues l'île de Gilolo, les côtes d'une grande terre qu'il appelle *Nouvelle-Guinée*, parce qu'il l'a croit à l'opposite de la Guinée d'Afrique.

En 1533 Hurtado et Grijalva découvrent, à 20 degrés 30 minutes de latitude sud, une île que l'on nomme *Saint-Thomas*, parce qu'elle est vue le jour même de la fête de ce saint.

Onze ans plus tard, Juan Gaëtan aperçoit une foule d'îles dans la partie nord du Grand-Océan, mais sans leur assigner des dénominations précises.

Mendoça et Mendana, qui apparaissent à leur tour sur la scène du monde maritime, découvrent, dans la mer Pacifique, un archipel dont les richesses le font appeler *archipel des îles Salomon*. Mendana découvre aussi l'île Jésus, par 6 degrés 15 minutes de latitude sud ; l'île Isabelle, par 9 degrés ; l'île Malaïta, par 8 degrés de latitude sud ; la Florida, par 9 degrés 30 minutes de latitude, et plusieurs autres qui paraissent être

les terres des Arsacides, vues par Surville en 1769. Le même navigateur Mendana allait découvrir, en 1595, les Marquises de Mendoça, ou de Noukahiva, entre 9 à 10 degrés de latitude sud, îles que devaient revoir le capitaine Cook en 1774, les capitaines Marchand et Vancouver en 1791, Krusenstern en 1804, et David Porter en 1813.

En 1577 le célèbre amiral anglais Drake renouvelle l'audacieuse expédition de Magellan, tient la mer environ trois ans, espace de temps pendant lequel il note un grand nombre d'îles, mais sans leur assigner une position exacte. Il désigne seulement à l'extrémité de l'Amérique du sud, à la sortie du détroit de Magellan, plusieurs îles, auxquelles il donne le nom d'*Elisabéthides*, en l'honneur de la reine Élisabeth d'Angleterre.

En 1586, Thomas Candish ou Cavendish part de Plymouth, franchit l'Atlantique et le détroit de Magellan, arrive en Californie, traverse le Grand-Océan, vient mouiller aux îles des Larrons, sans faire aucune découverte notable, et retourne en Europe par les Molusques et le cap de Bonne-Espérance.

A cette époque les Hollandais commencent à déployer leur génie maritime : deux marins de cette nation, Simon de Cordes et Sébald de Wert, sont envoyés d'Amsterdam dans la mer du Sud, et ils pénètrent dans le détroit de Magellan. De Wert le franchit, et s'avance vers les côtes du Chili, d'où il fait voile pour le Japon, et aborde à Nangazaki, sans avoir fait de découvertes, non plus qu'Olivier de Noort, expédié en 1598 pour les mêmes parages, et qui, après avoir mouillé aux Philippines, avait repris la route d'Europe, et devait rentrer dans le port d'Amsterdam au commencement de 1601.

Le XVIe. siècle venait de marquer les premiers pas dans les découvertes maritimes; il était réservé au XVIIe. de les étendre et de les fixer. A la tête des navigateurs qui ouvrent cette glorieuse période, se présente Fernand de Quiros, pilote de Mendana. Il découvre, sous le nom de *Sagittaire*, l'île qui porte aujourd'hui le nom de *Taïti*. Il aperçoit l'Incarnation, par 25 degrés de latitude sud, à une demi-lieue du Pérou; la Dizaine, dans laquelle on a reconnu l'île d'Osnabruck, de Wallis; le Boudoir de Bougainville, l'île Maitéa de Cook, dans le sud-est de Taïti; l'île Saint-Jean-Baptiste, dans laquelle Cook pense avoir reconnu l'île de Pitcairn, découverte par Carteret; la terre australe du Saint-Esprit, qui fut le terme du voyage de Quiros, et qui a été reconnue depuis, d'abord par Bougainville, qui l'a nommée *archipel des Grandes-Cyclades*, et postérieurement par le capitaine Cook, de qui elle a reçu le nom de *Nouvelles Hébrides*, en conservant dans la partie du nord le nom de *terre du Saint-Esprit*.

En quittant cette terre, Quiros était retourné au Mexique; mais Torrès, son compagnon de voyage, fit route à l'ouest, et passa entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle Guinée, pour donner son nom au détroit qui existe entre ces deux grandes terres.

Huit ans après Quiros, un autre navigateur, le Hollandais Georges Spilberg, envoyé aux Moluques, passe le détroit de Magellan, fait voile pour le Pérou, monte jusque vers les côtes du Mexique, et de là traverse le Grand-Océan pour toucher aux îles des Larrons, au commencement de 1616.

Presque vers le même temps, deux autres marins hollandais, Le Maire et Schouten, découvrent plus au sud du détroit de Magellan un autre passage, qui reçoit le nom de *détroit de Le Maire*; ils *doublent les premiers le cap Horn*, font route à l'ouest-nord-ouest jusqu'à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, sans avoir vu aucune terre.

Ils découvrent ensuite : 1° l'île Hood, ou île des Chiens, par 15 degrés 12 minutes de latitude sud; 2° l'île des Cocos, par 16 degrés 40 minutes de latitude sud, à vingt-trois journées de l'île des Mouches; 3° l'île des Traîtres, par 16 degrés 5 minutes de latitude sud, à deux lieues au sud de l'île des Cocos; ces dernières, reconnues en 1767 par le capitaine Wallis, qui a donné le nom de *Boscawen* à l'île des Cocos, et celui de *Keppel* à l'île des Traîtres. Les mêmes navigateurs reconnurent encore plusieurs autres îles, notamment quatre petites îles avant d'aborder à la partie de la Nouvelle-Guinée qui est aujourd'hui nommée *Nouvelle-Irlande;* trois autres petites îles, couvertes d'arbres et situées dans les mêmes parages, avaient également reçu la dénomination d'*îles Vertes*.

Pendant que ces découvertes s'accomplissaient, divers points de la grande terre qui reçut le nom de *Nouvelle-Hollande* étaient reconnus par d'autres navigateurs hollandais, tels que Nuyts, Witt, Carpenter, Édels, Hertog, etc. Bientôt Jacques L'hermite fait à son tour d'utiles explorations aux environs du cap Horn, et remonte la mer Pacifique, pour aller mouiller à Guam, le 26 janvier 1625, sans avoir toutefois marqué cette traversée par aucune découverte.

Mais un autre navigateur de la même nation hollandaise, Abel Tasman, allait éterniser son nom, en découvrant les terres auxquelles il donna les désignations de *Van-Diémen* et *Nouvelle-Zélande ;* l'île des Trois-Rois, placée par 34 degrés 12 minutes de latitude sud, et 190 degrés 40 minutes de longitude, à la suite et dans l'ouest d'une longue côte qu'il avait prolongée depuis la baie des Assassins de la Nouvelle-Zélande; l'île Pylstaart ou des Canards-Sauvages, située par 22 degrés 35 minutes de latitude sud, et 204 degrés 15 minutes de longitude; l'île d'Amsterdam, que le capitaine Cook a ensuite nommée île *Tonga-Tabou*, l'une des Amis; plusieurs autres îles des Amis, quelques-unes des îles Viti ou Fidji, les îles Ontong-Java, par 5 degrés 2 minutes de latitude sud; les îles du Prince Guillaume, l'île de Rotterdam, depuis nommée *Anamoucka*; les îles Marck, à trois journées des îles Onlong-Java*;* les îles Antoine, Caens, Gardener et Vischers. Il prolongeait aussi une partie de la côte de la Nouvelle-Guinée, après avoir vu l'île Schouten, et rentrait à Batavia, le 15 juin 1643.

Vingt ans plus tard, l'Anglais Cowley reconnaissait les îles Gallapagos près de l'équateur et leur donnait des noms particuliers. Un autre navigateur de la même nation fut plus heureux ou plus habile, le célèbre Dampier, qui, du reste, fort jeune encore, avait été un des compagnons de voyage de Cowley; il explore la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, découvre deux îles qu'il nomme, l'une *île Mathias*, l'autre l'*Orageuse*, à cause des tourbillons et des coups de vent qu'il y essuie; reconnaît la côte orientale de la Nouvelle-Irlande et la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne, en franchissant, le premier, le détroit auquel est légué son nom, et qui sépare cette dernière terre de la Nouvelle-Guinée. Il sort de ce détroit pour découvrir ensuite les îles de la Couronne, du Volcan, et quelques autres. Il ne borne point là sa gloire; il veut dans un troisième voyage partager celle d'un autre de ses compatriotes, l'amiral Wood-Roggers, qui pénètre de la mer du Nord dans celle du sud, en doublant le cap Horn.

Wood-Roggers visite les îles Gallapagos, franchit l'océan Pacifique dans sa largeur, se rend aux îles Mariannes, et revient en Europe, après avoir, doublé le cap Horn, dans un moment où les Espagnols mettaient une si grande importance à la possession du détroit de Magellan, par lequel ils croyaient tenir la clef de la mer du Sud.

Deux ans après, la reconnaissance des îles Palaos ou Pelew est commencée par François Padilla. Vient ensuite Legentil de la Barbinais, qui, parti des côtes de France en 1614, passe le détroit de Le Maire et se rend au Pérou, d'où il fait voile pour les îles des Larrons, et revient de là en Europe, sans avoir fait aucune addition nouvelle à la géographie.

Cet honneur était réservé à l'amiral hollandais Roggewin, qui, en 1722, découvre: 1° l'île de Pâques, par 27 degrés 4 minutes de latitude sud, et 112 degrés 6 minutes de longitude ouest du méridien de Paris,

île que le capitaine Cook a revue en 1770, et qu'il a nommée *Easter* ou *Pâques*; (1) 2° les îles Pernicieuses, par 14 degrés 4 minutes de latitude sud, à 800 lieues de course depuis l'île de Pâques, îles basses où Roggewin perdit un vaisseau, ce qui lui fit donner le nom de *Pernicieuses ;* 3° l'île Aurore, à 8 lieues des îles Pernicieuses du côté de l'ouest ; 4° l'île de Vesper ou du Soir, située dans le voisinage ; 5° le Labyrinthe, groupe de six îles, de 30 lieues de tour, à 25 lieues à l'ouest des îles Pernicieuses, et qui paraît être le même que celui auquel le commodore Byron a donné le nom d'îles du Prince de Galles ; 6° la Récréation, par 16 degrés de latitude sud, et 155 degrés 20 minutes de longitude ouest; 7° les îles de Bauman, par 15 degrés de latitude sud, et 173 degrés de longitude est; 8° l'île Solitaire, à une journée et demie des îles Bauman ; 9° les îles Tienhoven et Groningue, assez considérables, et vues quelques jours après l'île Solitaire ; 10° enfin les mille îles, dont un grand nombre sont encore à retrouver.

Ici s'arrêtent les entreprises dont l'unique but était la recherche de nouvelles terres et de productions rares. En effet, le voyage d'Anson, véritable expédition de flibustiers, ne fut d'aucun avantage pour la géographie, si ce n'est de procurer quelques détails sur divers mouillages peu connus. Un laps de temps de plus de quarante années s'écoule avant que le goût des découvertes maritimes se ranime en Europe. L'objet alors en devient plus précis; les connaissances nautiques seront perfectionnées, et la configuration du globe sera mieux étudiée. Quatre navigateurs anglais et un navigateur français ouvriront cette nouvelle carrière de gloire scientifique, savoir : Byron, Wallis, Carteret, Cook et Bougainville.

Le commodore Byron trace le premier la configution exacte du détroit de Magellan, et en dresse une carte détaillée. Il découvre ensuite dans la mer du Sud, et près de l'archipel Dangereux, les îles qu'il nomme *îles Désappointement*, parce qu'il ne peut y aborder et y prendre les rafraîchissements que leur aspect semblait promettre. Soixante-neuf lieues plus loin dans l'ouest, il découvre deux autres îles qu'il nomme *îles du Roi Georges*, mais que les indigènes appellent *îles Tiokea*. Il voit ensuite, entre l'île Pernicieuse et le labyrinthe de Roggewin, une île à laquelle il donne le nom d'*île du Prince de Galles*. Continuant à voguer à l'ouest-nord-ouest, il trouve deux petites îles, à l'une desquelles il donne le nom de *Duc d'York*, tandis que son équipage appelle l'autre *île Byron*.

Byron était à peine de retour en Angleterre, que le capitaine Wallis part avec le capitaine Carteret pour les mêmes parages de la mer du Sud. Dans leur navigation séparée, le premier de ces marins aperçoit et nomme successivement l'île de la Reine Charlotte et l'île de la Pentecôte au sud-est de l'archipel Dangereux; il trouve aussi l'île de ce groupe qu'il nomme *île Egmont*. Enfin, le 19 juin 1767, il découvre la fameuse île de Taïti, à laquelle il impose le nom d'*île de Georges III*, qui ne lui est pas resté. Il voit ensuite les îles qu'il nomme *Scilly et Lord-Hood*, les îles Boscawen, Keppel, Wallis, et reconnaît les îles Pescadores.

Pendant ce temps, son compagnon Carteret découvre de son côté l'île qu'il appelle *Pitcairn*, nom d'un de ses officiers ; l'île qu'il nomme *Evêque-d'Osnabruck*, les îles de Gloucester; et reconnaît les îles de la Reine Charlotte, qui ne sont autres que l'archipel de Santa-Cruz de Mendana. Il signale encore les îles Gower, Simpson, Carteret, Hardy, Winchelsea ; il fait une reconnaissance exacte du détroit qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne, et le nomme *canal Saint-Georges*. Il découvre, en outre, plusieurs autres îles a l'ouest de la Nouvelle-Irlande, comme la Nouvelle-Hanovre, les îles Portland et celles de l'Amirauté. En revenant en Europe il fait toute la géographie orientale de la côte de Célèbes, et rentre enfin dans sa patrie en passant devant l'Ile-de-France, le cap de Bonne-Espérance et l'île Sainte-Hélène.

(1) La Pérouse devait revoir l'île de Pâques en 1785. A. M.

Dans les mêmes années, notre célèbre Bougainville, après avoir restitué aux Espagnols les îles Malouines, où il avait fondé un établissement, franchit le détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, la remonte jusque sous le tropique du Capricorne, fait ensuite route à l'ouest, et découvre les îles qu'il nomme les *Quatre-Facardins*, les *Lanciers*, la *Harpe;* les onze îles auxquelles il assigne la dénomination générale d'*archipel Dangereux;* visite la belle Taïti, qu'il nomme la *Nouvelle Cythère*, et dont il fait une description enchanteresse; découvre l'archipel des Navigateurs; retrouve les terres du Saint-Esprit de Quiros, qu'il appelle *Cyclades*; reconnait plusieurs des îles Solomon; et termine ses nombreuses découvertes par les îles de la Louisiade, des Anachorètes et de l'Échiquier.

Enfin l'astre du Capitaine Cook jette un éclat éblouissant sur la scène du monde maritime. Ce modèle des navigateurs modernes se livre pendant trois voyages aux plus brillantes explorations ; il découvre ou vérifie une multitude d'îles ou d'îlots, qu'il serait trop long de mentionner ici ; relève la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il appelle *Nouvelle-Galles du Sud;* nomme et décrit les îles *Sandwich*, où une fin tragique termine sa glorieuse carrière.

Une autre célébrité non moins infortunée, c'est La Pérouse, dont les travaux géographiques eussent rivalisé avec ceux de Cook, s'il avait pu revoir la France. Ses papiers envoyés du Kamtschatka et de Botany-Bay nous ont appris qu'il avait découvert plusieurs îles dans le Grand-Océan, entre autres l'île Necker et quelques-unes de l'archipel des Navigateurs, outre de remarquables explorations sur la côte nord-ouest d'Amérique, sur celles du Japon, et dans la Manche de Tartarie.

Vers le même temps, le capitaine anglais Georges Bligh découvre au sud de la Nouvelle-Zélande le petit groupe des îles Bounty, l'île Whytoutaki, plusieurs des îles Fidji, un nouveau groupe au nord des Nouvelles-Hébrides, qu'il nomme *îles Banks*, et plusieurs îles nouvelles dans le détroit de Torres. Un autre de ses compatriotes, Edward Edwards, envoyé en 1790 à la recherche des compagnons mutinés de Bligh, découvre dans les mêmes mers les îles Ducie, Hood, Carysfort, York, Clarence, Grenville ou Rotouma, Mitre et Cherry.

Une spéculation commerciale fait partir de Marseille, en 1791, le capitaine Marchand, qui va reconnaître les îles Marquises de Mendoca ou de Noukahiva (1), que peu de semaines auparavant venait de visiter l'Américain Ingraham, comme encore allait les voir dans la même année le capitaine anglais Vancouver, fameux par sa reconnaissance détaillée de la côte nord-ouest d'Amérique.

C'était aussi vers le même temps que le général d'Entrecasteaux, un de nos hommes de mer qui ont rendu le plus de services à la géographie, envoyé à la recherche de La Pérouse, reconnaissait toute la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, plusieurs des îles Salomon, le canal Saint-Georges, les îles de l'Amirauté, l'archipel Santa-Cruz, toute la partie septentrionale de la Louisiade, diverses îles au nord de la Nouvelle-Bretagne, une partie de la Nouvelle-Guinée, savantes explorations dans lesquelles se trouve comprise la découverte d'un grand nombre d'îles jusqu'alors inconnues.

Nous voudrions pouvoir citer également les travaux de l'Espagnol Malespina, mais les persécutions qu'il éprouva de son gouvernement ne lui permirent pas

(1) Ces îles de *Noukahiva* forment aujourd'hui (1852) le Botany-Bay de la France. C'est là qu'elle enverra désormais ses déportés. A. M.

de les publier. Nous indiquerons en passant les expéditions de Portlock et Dixon, et de Meares, sur la côte nord-ouest d'Amérique; celle de Wilson, qui, chargé de conduire en 1696 des missionnaires dans la Polynésie, découvrit les îles Crescent, Gambier, Serles, parmi les îles Basses; plusieurs îles dans l'archipel Fidji, notamment les îles Middleton, Direction, Ross, Clusters et Farewell; le groupe de Duff, près Santa-Cruz, et les îles Tucker, swede, Sisters, et les treize îles dans les Carolines.

Ainsi se terminent les découvertes maritimes de la fin du dix-huitième siècle. Le commencement du dix-neuvième se déroule d'une manière non moins éclatante pour la navigation. Le capitaine français Baudin et le capitaine russe de Krusenstern ouvrent les deux premiers cette nouvelle période de conquêtes pacifiques. Baudin relève près de la moitié du littoral de ce vaste continent appelé *Nouvelle-Hollande* (1), et qui forme aujourd'hui le point central de la cinquième partie du monde. Pendant le même temps, le capitaine Flinders exécutait sur les côtes de ce continent des reconnaissances non moins estimables, tandisque Krusenstern suivait ses explorations dans les mers boréales et dans l'océan équatorial, frayant ainsi la route aux découvertes que son lieutenant Kotzebue allait réaliser quinze ans plus tard, dans les mêmes parages, découvertes parmi lesquelles il faut placer en première ligne la chaîne des îles Radack.

Pendant que les États-Unis de l'Amérique du nord essayaient leur marine contre les flottes britanniques, et pendant que l'Américain David Porter, naviguant sur le Grand-Océan, visitait les îles Gallapagos et de Noukahiva, la France allait continuer son rôle brillant d'expéditions lointaines, en faisant partir successivement les capitaines de Freycinet et Duperrey, et de son côté l'Angleterre soutenait une noble et digne rivalité, en faisant relever par le capitaine King toutes les côtes de la Nouvelle-Hollande qui n'avaient pas encore été bien exactement explorées; puis elle envoyait le capitaine Beechey dans les mêmes mers, notamment vers le détroit de Behring, d'où le même navigateur devait porter son assistance à d'autres explorateurs de la même nation, qui cherchaient au nord-ouest de l'Amérique un passage, objet jusqu'à présent de si longs et de si opiniâtres efforts, en grande partie couronnés de succès par les capitaines Franklin, Parry et Ross.

—

RELATION.

Traversée de Toulon à la Nouvelle-Hollande.

Tel était sommairement l'état des découvertes maritimes, lorsque fut commandée l'expédition nouvelle dont nous avons maintenant à rendre compte.

Le capitaine Dumont d'Urville reçut à cet effet, en décembre 1825, le commandement de la corvette *l'Astrolabe*, destinée à explorer quelques-uns des principaux archipels du Grand-Océan, où *la Coquille*, commandée par M. Duperrey, n'avait pu séjourner, et plus particulièrement les côtes de la Nouvelle-Zélande et celles de la Nouvelle-Guinée. Les instructions du voyage portaient que Dumont d'Urville, prenant sa route dans l'Atlantique vers l'hémisphère austral, et parvenu au sud du cap de Bonne-Espérance, se dirigerait directement vers le détroit de Bass, qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diémen, et gagnerait le port Jackson, chef-lieu des établissements anglais dans la Nouvelle-Galles du sud. Dumont d'Urville devait de là se rendre à la Nouvelle-Zélande, aux îles Tonga-Tabou, puis aux îles Fidji, à la Nouvelle-Calédonie, à la Louisiade et à la Nouvelle-Guinée, pour visiter les côtes de la Nouvelle-Bretagne, ensuite chercher les îles Carolines et en explorer la partie occidentale; enfin pour revenir de ce point à l'île-de-France, et opérer son retour à Toulon.

En explorant des terres encore peu connues, d'Urville avait également la mission de rechercher les traces de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune. Un capitaine américain avait vu, entre les mains des naturels d'une île située dans l'intervalle de la Nouvelle-Calédonie à la Louisiade, une croix de Saint-Louis et des médailles qui lui avaient paru devoir provenir du naufrage de l'illustre navigateur. Ce faible indice pouvait amener à quelques découvertes, et rendre à sa patrie quelqu'un des malheureux naufragés. Ces indications avaient été communiquées à Dumont d'Urvillle. On n'avait encore aucune connaissance des renseignements du capitaine Dillon, parvenus en France longstemps après le départ de *l'Astrolabe*, renseignements desquels il résultait qu'un matelot prussien, laissé aux îles Fidji en 1813, avait vu à l'île Tukopia deux Européens qu'il supposait être Français, dont un était armurier et l'autre charpentier, tous deux très vieux; ce matelot prussien ajoutait qu'il existait beaucoup de sabres, de piques, de cuillers d'argent à Tukopia. Le capitaine Dillon avait rapporté une poignée d'épée. Plus tard, la Compagnie des Indes orientales le chargea de retourner sur les lieux pour explorer les îles Mallicolo, où l'on supposait que s'étaient perdus les deux bâtiments français, et en ramener les naufragés qui pourraient être encore vivants, mission que ce capitaine remplissait donc en même temps que le capitaine d'Urville terminait la sienne.

Dumont d'Urville venait de recevoir à Toulon les livres, les cartes et les instruments nécessaires à un voyage de long cours, avec une collection de médailles en argent et en bronze, et divers objets d'échange.

La corvette *la Coquille*, dont la solidité venait d'être éprouvée par le voyage de M. Duperrey, qui avait eu Dumont d'Urville pour second, fut mise à la disposition de ce dernier, et prit le nom de *l'Astrolabe*, c'est-à-dire celui du vaisseau que montait La Pérouse. Elle reçut un équipage de quatre-vingts hommes dont douze personnes d'état-major, parmi lesquels nous citerons MM. Jacquinot, lieutenant de vaisseau, Lottin, Greissien et Guilbert, enseignes de vaisseau. Les naturalistes et officiers de santé étaient MM. Quoy, Guaimard et Lesson, et le dessinateur, M. de Sainson. Il y avait en outre trois élèves de marine. L'équipage fut au complet le 17 avril 1826, et le 25 on fit voile de la rade de Toulon, en se dirigeant vers le détroit de Gibraltar.

Le 27 on avait en vue l'île de Minorque, et le 1er mai on découvrit les terres de Carthagène et la chaîne élevée des montagnes de Grenade dominant la côte orientale de la Péninsule ibérique. Le soir du même jour on vit le cap de Gates et la petite île Alboran, dont le sol est très bas et dénué de grande végétation.

Le 3 mai on découvrit les hauteurs du rocher de Gibraltar et du mont aux singes, formant ce qu'on appelait jadis les *colonnes d'Hercule*, vers la partie resserrée du détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, et joint la Méditerranée à l'Océan. Parvenue à l'entrée de ce détroit, la corvette *l'Astrolabe* eut à lutter dix-neuf jours contre la force du courant, et la dérive faillit la faire échouer au fond de la Mal-Bay, à quatre ou cinq cents toises au sud-est de Torre-Nueva. L'ancre fut relevée de cette station périlleuse, et put tomber le 21 au mouillage de Carnero ou Sandy-bay, sous le rocher de Gibraltar.

Dumont d'Urville s'empressa d'aller rendre visite au consul de France et au gouverneur anglais, duquel il obtint sur-le-champ la permission de visiter les forts. Il put contempler à loisir ce rocher fameux, percé dans toute son étendue de casemates, de magasins et de batteries et défendu par plus de six cents pièces de canon de gros calibre, fortifications qui ne pourraient être enlevées que par la famine ou la trahison, et qui le furent en partie à l'aide de celle-ci, quand l'Espagne dut les céder à l'Angleterre. Une race de singes, analogue

(1) C'est aujourd'hui l'*Australie* proprement dite, avec la terre de *Diémen*, aussi nommée Tasmanie. A. M.

à celle qui habite la côte d'Afrique, parcourait les flancs de ce rocher inaccessible. D'Urville ne manqua point de visiter la grotte de Saint-Michel, célèbre par ses gigantesques effets de cristallisation. Il visita aussi les jardins qui forment une promenade délicieuse, et reposent la vue fatiguée du spectacle monotone et sauvage du mont qui les couronne. D'Urville évalue à vingt mille âmes la population de Gibraltar, composée d'Anglais d'Espagnols, de Génois et de Juifs. La force de la garnison est d'environ cinq mille hommes de troupes régulières.

Le 25 mai, la corverte alla mouiller devant Algésiras, petite ville mal bâtie et malpropre sur la côté d'Espagne, mais où une eau abondante est amenée par un aqueduc traversant plusieurs ravins considérables. Dans le voisinage de cette ville se voit encore l'emplacement de l'antique cité Maure, sur les débris de laquelle les Castillans semèrent du sel, dans l'espoir superstitieux qu'il n'y croîtrait plus rien.

Après avoir visité le pont de la Mayorga et le pittoresque village de Saint-Roch, perché sur une colline dépourvue d'ombrages, et où beaucoup d'Anglais viennent passer l'été, d'Urville, de retour à bord de *l'Astrolabe*, fit voile de Gibraltar, doubla la pointe la Perle et la pointe Acebuche, passa devant Tarifa et se trouva bientôt à deux lieues au nord de la ville de Tanger sur la côte d'Afrique. Le 12 juin on aperçut les îles stériles de Salvages, petit groupe dont M. Lottin leva le plan détaillé, et qui sont couvertes d'une légion innombrable d'oiseaux, avec quelques broussailles rampantes sur les hauteurs. Le 14 on était mouillé sur la rade de Ténériffe, une des îles Canaries.

Dès le lendemain, le commandant de *l'Astrolabe* se mit en route, afin d'aller gravir le fameux pic de Ténériffe. Il arriva le 16 juin à Mantanza, endroit renommé par les désastres des Espagnols, qui combattaient contre les Guanches, anciens habitants de l'île. Le 17 il était à la petite île d'Orotava, d'où il fallut commencer à monter par un chemin très raide et pavé de laves glissantes. D'Urville eut occasion d'observer, à mesure qu'il s'élevait, les diverses régions de végétaux, depuis le maïs jusqu'à la bruyère et au cytise. Enfin il atteignit le pic à travers les laves, et eut devant les yeux le magnifique spectacle des îles voisines et de l'océan Atlantique.

On se rappelle que le pic de Ténériffe était dans l'origine un énorme volcan dont la bouche avait près de trois lieues de diamètre. Il y eut des affaissements successifs, et bientôt il ne resta plus que le cône immense qui a pris le nom de *pic*. Il n'y a pas plus de trente ans qu'il y eut des éruptions et qu'il vomit les laves.

Le 21 juin, d'Urville repartit de Ténériffe pour gagner les îles du cap Vert, devant lesquelles il arriva effectivement le 28. Il avait aperçu à sept lieues de distance l'île de Mai, qui est nue, généralement bassé et bordée d'une ceinture de brisants. La corvette franchit le canal qui sépare cette île de Santiago et alla jeter l'ancre à La Praya, dont la ville et le fort sont assis sur une éminence qui entoure un vallon planté de quelques palmiers et cocotiers, ce qui constraste avec la sécheresse et l'aridité des montagnes voisines, spectacle modifié toutefois plus avant dans l'intérieur, où l'on rencontre des sites agréables. Santiago présente le même tableau stérile que La Praya, sauf un petit vallon qui semble mis dans ce cadre de rochers, comme une oasis au milieu du désert.

Le 30 juin, la corvette perdit de vue la terre et vogua au sud-sud-est pour couper la ligne équinoxiale, le 20 juillet suivant, sans oublier la joyeuse cérémonie du baptême des novices et les libations qu'il exige. Le 31, on distinguait les rochers de Martin-Vaz et l'île de de la Trinité, que l'on doubla par le sud, en contemplant le gros rocher de onze cents pieds de hauteur, incliné, isolé et nu, qui se montre vers la partie occidentale et qui a reçu des Anglais le nom de *Pain-de-Sucre*, et au pied duquel se trouvent les deux seuls mouillages de l'île, si toutefois, comme le fait remarquer d'Urville, on peut les appeler ainsi. La Pérouse s'y était arrêté en 1785. Près de là est un rocher de forme cylindrique, haut de huit cents pieds sur quatre-vingts ou cent de diamètre, presque entièrement détaché de la masse de l'île, tour naturelle qui ressemble à une autre Babel. L'île parait totalement stérile, sauf une maigre verdure à l'anse du sud-est et quelques bouquets d'arbres dans les ravins.

Le 31 juillet, on quittait ce rivage, et le 2 août on passait le tropique du Capricorne. Le ciel et l'atmosphère n'offraient plus ce ton vaporeux et blanchâtre qui distingue d'ordinaire les régions équatoriales; ils ne devaient plus revêtir que la pureté claire et sereine des zônes tempérées. Le 4, par 27 degrés 30 minutes de latitude sud, le premier albatros se montre, les damiers et les pétrels deviennent communs; on court par un temps magnifique et une mer très belle sur la position assignée à l'île problématique de Saxembonrg, et l'on n'aperçoit rien, d'où l'on peut conclure que cette île n'existe pas.

A mesure que l'on avance vers le sud, les damiers, ou espèce de pétrels, deviennent nombreux et on en prend par douzaine à la ligne, pendant qu'ils viennent se promener maladroitement sur le pont du navire. Le 15 on passe à distance du cap de Bonne-Espérance, que l'on double sans s'y artêter, et l'on est presque sans cesse accompagné par les tempêtes d'hiver de l'hémisphère austral. La corvette cingle près des îles Saint-Paul et Amsterdam, sans les apercevoir, parce qu'il faisait un temps affreux. On sait qu'elles gisent par 39 degrés de latitude sud, et 70 degrés de longitude est.

Le 5 octobre, on aperçoit les côtes sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; bientôt on se trouve devant les caps Leuwin et Hamelin, qui apparaissent alors comme des mondrains élevés et blanchâtres. Le 6, on avait passé à un mille de la pointe Hilliers de Flinders et gouverné sur le cap Horn. En approchant de ce cap on reconnaît une côte triste et stérile, mais bientôt on distingue parfaitement le Peak-Head et l'île de l'Eclipse, points qui annoncent le port du Roi Georges, situé au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. La corvette *l'Astrolabe*, rangeant l'île Seal et l'île de l'Observatoire, mouille enfin dans ce beau port, au hâvre de la Princesse Royale, après cent huit jours de navigation, sans avoir vu depuis les îles du cap Vert aucune autre terre que celle de la Trinité, mais sans toucher nulle part. Cette relâche, après un trajet de quatre mille lieues terrestres, était d'autant plus désirable que l'équipage venait de passer la moitié de ce temps au milieu des orages et d'une mer houleuse. La vue d'une côte riche de verdure, ombragée de beaux arbres et baignée par des flots tranquilles, constrastait d'une manière frappante avec le tableau de l'Océan toujours irrité sur sa nappe uniforme.

On trouva d'abord dans ce port les baleiniers qui y résident temporairement, et qui allaient fournir abondance de poissons à l'expédition française.

Nous ne dirons que peu de mots sur les habitans du port du Roi Georges. Ces naturels, peu nombreux et divisés en petites tribus d'au plus vingt individus chacune, sont en général d'une taille au-dessous de la moyenne, ont les membres très maigres et très exigus, sans doute par suite de leur abstinence fréquente et forcée; ont la tête grosse, les narines aplaties et écartées, la bouche grande, très fendue et ornée de belles dents, les cheveux frisés sans être laineux, la barbe rare et noire, la couleur générale entre le noir peu intense et le noir rougeâtre. Ils vivent de racines, de lésards et de serpents, comme de tout ce qu'ils peuvent rencontrer. Le kangarou leur fournit quelquefois sa chair pour aliment et sa peau pour unique vêtement, qu'ils portent sur l'épaule en forme de manteau court. Ces indigènes de la terre du Roi Georges sont très frileux, et, pour se préserver du froid, ils ont toujours avec eux un bâton de banksia desséché qui brûle lentement comme de l'amadou; il le mettent soit entre les jambes, soit sous leur manteau. Ils en enflamment souvent



Sainte-Croix de Ténériffe.

les lieux où ils passent et causent ainsi de vastes incendies. Voilà pourquoi on ne peut faire un pas dans l'intérieur des terres sans être noirci. Les huttes sont des niches arrondies et formées de branches d'arbres recourbées que l'on recouvre de feuillage. En un mot ces naturels vivent dans une profonde misère, et cependant ils ne manquent pas de gaîté.

En quittant le port du Roi Georges, la corvette *l'Astrolabe* fit voile pour le port Western, déjà connu par le voyage de Baudin ; elle y arriva le 12 novembre 1826. Ce port, situé dans le détroit de Bass, est vaste et formé par deux grandes îles nommées, l'une *île des Français*, et l'autre *île des Anglais*. Le sol est peu élevé et sablonneux. On n'y trouve que très peu d'eau douce.

La végétation est maigre et petite. On rencontre sur la plage bon nombre de cygnes noirs, de pélicans et de canards. On trouve aussi dans les terres un animal qu'on n'avait rencontré jusqu'ici que sur l'île de Van-Diémen, et qui s'appelle le koala. Les phoques abondent, et les jeunes, aussi caressants que les petits chiens, bêlent comme les chevreaux, et viennent sans crainte lorsqu'on les appelle. La mer paraît très poissonneuse.

La corvette *l'Astrolabe* quitta le port Western le 19 novembre 1826, pour se rendre au port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du sud. Elle passa le 20 novembre devant le promontoire Wilson, et fit une courte station près des îles d'Hogan, ayant l'île Redondo et les deux îles Moncur directement à l'ouest du Monde. Le 25, elle reconnut, l'entrée de la baie Twofold et le mont Dromadaire avec ses sites charmants et ses ombrages délicieux. Elle relâcha trois jours dans la baie de Jervis, qui offre un bon mouillage du fond duquel on ne voit plus l'entrée, de manière que l'on est environné entièrement par les terres. Ce port n'est qu'à environ trente lieues du port Jackson, et à quinze lieues des plaines de Cow-Pasture. La végétation y est vigoureuse ; on remarque de belle forêts qui viennent finir sur le rivage et qui recèlent un grand nombre d'oiseaux, notamment de perruches. Cette baie abonde en poissons, surtout en squales. Malheureusement elle n'a presque pas d'eau douce, et c'est pour cette raison, sans doute, que les Anglais n'y ont point fait d'établissement

La corvette faisant voile de ce port arriva dans la baie de Sydney, au port Jackson, le 2 décembre 1826. C'est à partir de ce point que les grandes opérations de la campagne de d'Urville commencent ; mais il y aura séjourné pendant quinze jours, afin de renouveler ses provisions, et il aura consacré deux chapitres entiers de son voyage à retracer l'histoire, les progrès et l'état actuel de la Nouvelle-Galles du sud, chapitres dont nous nous bornerons à rappeler quelques faits dans le peu de mots qui vont suivre.

—



On pénétra dans les belles forêts où l'infortuné Marion fut massacré.

Nouvelle-Galles du sud.

Après avoir perdu ses colonies aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, l'Angleterre songea sérieusement à une autre contrée pour y envoyer l'écume de sa population, notamment ses malfaiteurs. Le capitaine Cook, dans un de ses premiers voyages, avait fait un portrait séduisant de la rade et du voisinage de Botany-Bay; cette contrée où l'hiver commence au mois de mai, le printemps au mois de septembre, l'été en novembre et l'automne en mars. Ce fut donc vers ce point que le gouvernement britannique porta ses vues. En effet, la position était admirablement choisie : une intervalle immense existait entre elle et les colonies européennes les plus rapprochées; la population indigène était aussi chétive et rare que misérable; d'un autre côté, Botany-Bay, à distance à peu près égale des comptoirs de l'Inde, de la Chine et de l'Amérique, offrait de précieux avantages au commerce et à la navigation.

Une flottille de neuf bâtimens, sous le commandement d'Arthur Phillip, désigné pour être le gouverneur du nouvel établissement, fit voile d'Angleterre en 1786, et arriva le 20 janvier 1788 à Botany-Bay, avec environ mille déportés. Phillip jeta les fondements de la ville de Sydney; bientôt les semences d'Europe se naturalisèrent, et l'on fit d'abondantes récoltes. De nouveaux criminels furent amenés avec de nouvelles provisions. Une seconde ville, celle de Paramata, fut fondée en 1791. De nombreux transports se succédèrent; des marchés s'établirent dans les deux villes naissantes, et la pierre à chaux, découverte dans l'île Norfolk, où l'on avait établi une sorte d'annexe de Botany-Bay, permit aux habitans d'agrandir et de consolider les bâtisses. En 1792 commença à circuler le premier numéraire de la colonie. De véritables colons arrivèrent aussi d'Angleterre; on jeta les fondements d'une église à Sydney; les défrichements s'étendirent sur une grande échelle, et déjà en 1795 le maïs mûrissait sur les bords de la rivière Hawkesbury, lorsqu'en 1796, pour passer des besoins physiques aux plaisirs, se montait le premier spectacle à Sydney même.

Dans la même année un nouveau gouverneur, Hunter, succédait à Phillip, et faisait dresser le premier recensement des personnes et des bestiaux de la colonie. Une imprimerie était organisée, et les ordres du gouvernement étaient livrés pour la première fois à la presse. Deux navires allaient être construits au port Jackson, et un commerce d'échange prenait du développement. Un vaisseau arrivait en 1801 par le détroit de Bass avec des marchandises européennes, et, un an plus tard, l'expédition française commandée par le capitaine Baudin allait trouver dans la Nouvelle-Galles du sud environ quatorze mille convicts ou colons eu-

ropéens. Dès le mois de mars 1803 une gazette commençait à paraître à Sydney, en même temps que le gouverneur King fondait à Van-Diémen les villes de Hobart-Town et de port Dalrymple. En 1809 le gouverneur Lachlan Macquarie agrandissait la ville de Sydney, et en fondait cinq nouvelles dans l'intérieur des terres. La route de Sydney à Paramatta était rendue propre à la circulation des voitures publiques; en 1811 paraissait le premier almanach de la Nouvelle-Galles du sud. En 1814 on traversait les fameuses montagnes bleues jusqu'alors jugées infranchissables, et au-delà on découvrait des plaines immenses et une rivière sur les bords de laquelle, en 1814, on établissait la ville de Bathurst à cent trente-six milles de Sydney, capitale où dans la même année se fondait la première banque australienne, tandis que, l'année suivante, allait se rendre le premier jugement en forme contre un déporté coupable d'un nouveau crime.

Alors déjà la population de la Nouvelle-Galles du sud et de ses diverses dépendances excédait vingt mille âmes, dont seize mille dans la Nouvelle-Galles du sud proprement dite, et le reste dans la terre de Van-Diémen. Ce fut peu de temps après que *l'Uranie* parut devant le port Jackson. Le gouverneur Brisbane avait remplacé Macquarie et continué l'ouvrage de son prédécesseur. Il fut en 1825 remplacé à son tour par le major général Darling, et c'est ce dernier que Dumont d'Urville a trouvé en fonctions en arrivant dans cette colonie, qu'il a vue presque doublée depuis le passage de Baudin, en population ainsi qu'en richesse, après quarante ans d'existence. Aujourd'hui même, 1852, l'Australie anglaise, comprenant la Nouvelle-Galles du sud, les établissements au sud et au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, ainsi que la terre de Van-Diémen, compte près de soixante mille habitants, non compris les indigènes qui sont très peu nombreux, et sur lesquels d'Urville a recueilli de curieux détails dont nous ne rapporterons non plus que quelques traits substantiels.

Ces indigènes se distinguent par familles, qui ne reconnaissent d'autorité que celle des plus anciens. Ils n'adorent ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles; ils n'ont de respect pour aucun animal particulier, oiseau ou poisson; néanmoins ils paraissent avoir une idée de la vie future, bien qu'elle n'ait aucune influence sur leur vie présente. Les deux sexes ont une taille au-dessous de la moyenne, les membres longs et grêles, notamment les individus qui habitent les bois, et qui sont obligés de grimper souvent sur les arbres pour chercher du miel ou des animaux. Armés d'une petite hache en pierre, ils font des entailles dans les arbres et, se tenant de la main gauche, parviennent quelquefois à cent pieds de hauteur. Les hommes ont les traits durs et repoussants, la narine percée pour y introduire un os ou un roseau, les cheveux ébouriffés et la barbe longue. Les femmes ne manquent pas d'une certaine délicatesse, ni même d'une certaine pudeur.

La couleur de la peau est d'un noir cuivré. Les deux sexes se la frottent d'huile de poisson qui les rend très puants. Ces sauvages garnissent leurs cheveux d'os de poisson et d'oiseau, de plumes, de morceaux de bois, de queues de chien et de dents de kangarou; ou bien ils se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les rend analogues à des bouts de corde. Ils se barbouillent aussi le visage de terre rouge pour combattre, et de terre blanche pour danser. Ils ont en outre les flancs marqués par des lignes blanches, et le corps empreint de larges cicatrices.

Les femmes, dans leur première jeunesse, sont obligées de se couper deux phalanges du petit doigt de la main gauche; les jeunes filles qui n'auraient pas subi cette mutilation seraient traitées avec mépris. De leur côté les hommes s'arrachent une dent incisive de la mâchoire supérieure. Du reste, il n'existe dans ces deux sexes ni bossus ni tortus.

Les habitations ne consistent guère qu'en de simples branchages fixés en terre et imparfaitement abrités. Le foyer est placé à l'entrée, et l'intérieur est fort sale. Les naturels s'y étendent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. Ils font très peu de cas des maisons européennes; ils prétendent dormir plus à leur aise dans leurs huttes misérables. Les indigènes de la côte ne vivent guère que de poissons, et les hommes et les femmes se livrent à la pêche dans leurs pirogues en chantant quelques airs monotones. Ceux qui vivent dans les bois et sur les bords des rivières n'ont pour ainsi dire d'autre aliment que la racine de fougère et les fourmis, ou les œufs d'insectes. Ils sont très sales dans leur nourriture, et dévorent aussi bien les vers, les chenilles et la vermine, que tout autre aliment.

Les mariages se font d'ordinaire par enlèvement. Le garçon qui veut épouser une jeun fille la cherche dans une tribu étrangère, et même ennemie de la sienne. Il tâche de surprendre l'infortunée en l'absence de ses protecteurs naturels; il la renverse d'un coup de casse-tête, dont il lui meurtrit également les épaules, la gorge et autres parties du corps, en faisant à chaque coup jaillir le sang; il l'entraîne ensuite dans les bois avec toute la violence et la vitesse dont il est capable, sans s'inquiéter des blessures que les rochers, les cailloux ou les morceaux de bois peuvent lui faire dans la route; enfin il arrive au milieu des siens, viole la jeune fille en leur présence, et la déclare alors sa légitime épouse. La tribu de la jeune fille cherche à son tour des moyens de vengeance, et en manque rarement. Cette coutume est universelle, et les enfants déjà s'y exercent au milieu de leurs jeux.

La femme demeure esclave. Si la tribu voyage, les hommes sont en avant; et s'ils rencontrent des Européens, les femmes doivent se tenir à l'écart. La plus légère offense de la femme envers le mari est punie d'un coup de casse-tête: le sang coule et souvent même le crâne est fracturé. Quelquefois, mais rarement, la compagne ainsi maltraitée rend blessure pour blessure; mais toujours, après la querelle, les époux se rapprochent et se réconcilient comme s'il avaient constamment vécu en parfaite harmonie. D'un autre côté, le mari peut avoir autant de femmes qu'il en désire; toutefois ce nombre n'excède celui de deux que parmi les tribus les moins misérables.

Dans l'accouchement, le nouveau-né arrive au monde par la seule action de la nature, et sans que la mère obtienne aucun secours des femmes qui l'environnent; on lui verse seulement par intervalle de l'eau froide sur le bas-ventre. Quelques heures après les couches, elle marche déjà, et va même chercher du bois pour alimenter son foyer.

Après six semaines, l'enfant reçoit un nom d'oiseau ou de poisson, ou de tout autre objet le plus fréquemment sous la vue; il n'y a pour cela aucune cérémonie. A huit ans les enfants s'essaient déjà à ravir les petites fille comme leurs pères ont enlevé leurs mères, et ils ne se montrent guère plus tendres ni plus humains. A douze ou quinze ans on leur perce les narines pour y introduire un morceau d'os ou de roseau. C'est à cet âge qu'on leur arrache aussi une des dents de devant, opération qui est accompagnée d'une assez longue cérémonie, dont d'Urville expose tous les détails.

Dès que les jeunes gens sont parvenus à la virilité, ils s'exercent à manier les casse-têtes, à se provoquer et à supporter la douleur. Le sang versé entraîne toujours une punition parmi les guerriers; l'agresseur est exposé aux coups de lance de ceux qui veulent le frapper. Il y a plus: à la mort d'une personne, homme ou femme, vieille ou jeune, on inflige aux amis du défunt une punition comme s'ils étaient coupables de ne l'avoir point conservé à la vie; quand le mari meurt, tué par un autre, sa veuve est contrainte à le venger sur quelqu'un des parents de celui qui a causé sa mort.

En général, les indigènes de la Nouvelle-Hollande, et même de la Nouvelle-Galles du sud et des environs de Sydney, doivent être mis au dernier échelon de l'espèce humaine par leur férocité et leurs superstitions. La jonglerie de leurs sorciers passe toute croyance.

Celui qui peut dormir près de la tombe d'un mort trouve cependant, de cette manière, le moyen d'être affranchi de la présence des esprits dans ses rêves. L'aspect d'un météore est toujours d'un sinistre augure. Le tonnerre et les éclairs font une grande peur à ces indigènes ; mais ils pensent qu'en chantant certaines paroles et en respirant avec force, ils peuvent conjurer la foudre.

Aux funérailles, on enterre les jeunes gens et on brûle les individus qui ont passé l'âge mûr. On se lamente beaucoup, les femmes principalement. Il est défendu de prononcer le nom du mort ; c'est une coutume que l'on observe avec rigueur.

Telle est à peu près la substance de quelques-uns des plus saillants détails consignés dans le voyage de Dumont d'Urville sur les naturels de la Nouvelles-Galles du sud ; nous allons maintenant le suivre à la Nouvelle-Zélande, après avoir toutefois extrait du voyage anglais de Cunningham, publié à Londres en 1827, quelques mots sur la race blanche qui peuple aujourd'hui la Nouvelle-Galles du sud, détails que nous retrouvons dans un numéro du *Journal des Voyages* de 1827, et dans le voyage même de d'Urville.

Notre société, dit M. Cunningham, est ici, comme en Angleterre, divisée en cercles ; mais la constitution particulière a encore multiplié ces divisions de classes, qui ont successivement reçu des baptêmes coloniaux. Nous avons d'abord nos *sterling* (1) et nos *currency* (2).

Ces noms furent d'abord inventés par un facétieux officier payeur d'un régiment de Sydney, la monnaie de change étant de son temps inférieure au cours de la livre sterling. A la première classe appartiennent les individus nés en Angleterre ; à la seconde ceux qui sont nés dans la colonie. Ces derniers sont aussi appelés *corn-stalks* (3), vu la promptitude de leur croissance. Telle est la première grande division. Ensuite nous avons nos *légitimates*, qui, par des raisons légales, se trouvent dans la colonie, et nos *illégitimates* qui ne sont point ainsi stigmatisés. Les *mérinos purs* sont une variété de cette dernière espèce, et se vantent d'avoir dans leurs veines le sang le plus pur. Nous possédons ensuite nos *titled characters* qui portent au dehors leurs *blushing honours* (4), ou qui sont largement décorés avec les P. B. ou les C. B. qui ornent leurs personnes, et les *untitled*, qui, ainsi que moi, n'ont ni marques, ni caractères imprimés sur l'homme extérieur. Les *titled* sont tous des fonctionnaires employés par le gouvernement dans l'utile office de balayer les rues ou de confectionner des briques, etc. Les lettres qui les décorent n'indiquent pas qu'ils appartiennent à quelque illustre corporation ou à l'ordre du Bain, mais seulement qu'ils peuvent réclamer les baraques des prisonniers ou les baraques des charretiers pour leurs demeures respectives. Les *convicts* nouvellement importés sont encore désignés sous le nom de *Canaries* (5), vu le plumage jaune dont on les couvre lors de leur débarquement (6) ; mais quand ils sont une fois convenablement domiciliés, on en parle plus respectueusement et on leur donne la loyale dénomination *d'homme du gouvermement*. Le mot de *convict* (7) se trouve, par une convention tacite, rayé du dictionnaire botanien, comme étant un terme trop chatouilleux pour ces latitudes sensitives. Il y a quelques années qu'un individu, transporté pour piraterie à la terre de Van-Diémen, mais qui depuis, par sa bonne conduite, avait mérité son émancipation, obtint du tribunal une sentence de 50 livres sterling de dommages contre un libelliste, qui avait cherché à jeter de l'odieux sur son caractère, en lui appliquant l'injurieuse épithète de *damn'd convict*. Et c'était à la fois une sentence juste et louable : car si un pareil langage était toléré dans la colonie, il y régnerait d'éternelles dissensions ; n'est ce point assez d'ailleurs qu'un individu subisse la peine à laquelle il a été condamné, sans avoir à supporter le reproche ou l'outrage ? Et quand le terme de sa pénitence est expiré, il n'y a ni justice ni convenance à rappeler le délit dont l'expiation, réclamée par la vindicte publique, a été consommée.

(1) Dénomination prise de la livre sterling.
(2) Monnaie courante ou de change.
(3) Bled de Turquie
(4) Honneurs qui font rougir.
(5) Serins.
(6) Ils ont des jaquettes de cette couleur.
(7) Condamné.

Mais la principale division établie entre les classes libres de la colonie, en mettant de côté les dénominations *techniques*, est celle qui se maintient entre les immigrans arrivés de leur propre gré, et les émancipés venus par suite d'une condamnation, et qui ont ou reçu leur pardon, ou bien achevé leur temps de servitude. C'est entre quelques partis de ces deux classes qu'il y a eu de vifs et fréquents débats. Une subdivision de la première est appelée *exclusionist*, pour le soin qu'elle met à exclure de la société tous les émancipés, tandis que parmi ces derniers, il y a le parti *confusionist*, qui est accusé par les autres de vouloir tout confondre ou amalgamer. On a donc trouvé dans nos cercles, comme dans toutes les communes peu nombreuses, force haines particulières, des querelles et du scandale ; mais il s'est aussi à cet égard opéré depuis peu de notables améliorations. L'étiquette est encore plus rigoureusement observée dans nos cercles de fashionables que dans ceux de Londres même. Quand une dame a fait une visite, elle doit bien se garder de voir la même personne avant que la visite ne lui ait été rendue, sous peine d'être réputée sans savoir vivre. Les visites doivent se faire le soir ou après l'heure où on doit se coucher. Des cartes sont soigneusement distribuées, et les droits de préséance sont scrupuleusement maintenus parmi nos pointilleux *ultras*. Toute la colonie se trouva il y a quelques années en péril, et la rumeur était grande, parce qu'à un bal public on avait commencé à danser avant qu'une des principales dames, qui donnait le ton, fût arrivée. Heureusement la tempête qui éclatait déjà avec fureur fut apaisée par un adroit maître des cérémonies (1), qui parvint à calmer l'indignation de la belle, en lui disant qu'on n'avait nullement ouvert le bal, mais qu'on avait voulu seulement essayer l'élasticité du nouveau parquet de la salle, et qu'on l'attendait toujours pour commencer. L'orgueil de notre *ultra aristocratie* éclipserait celui de la noblesse anglaise. Un de mes amis commandant un navire de commerce, rencontrant dans la rue un avocat de Sydney auquel il avait été présenté quelques jours auparavent, mais à qui il n'avait pas rendu visite, s'approcha familièrement en lui souhaitant le bonjour. L'homme de loi se recule avec effroi comme si un serpent avait croisé son chemin, et lui dit : « Sur mon âme, je ne vous connais pas ! » La même chose m'était arrivée peu de temps après mon début dans la colonie. Me promenant avec une autre personne, nous rencontrâmes deux habitants de la ville : mon compagnon en prit un sous le bras pour lui dire quelque chose à l'écart, et je me trouvai en face de l'autre individu, que j'avais déjà rencontré en société. Je m'avisai de lui faire une question sur l'état des chemins vers un lieu où je comptais me rendre, et d'où il venait. Le fatal « sur mon âme, etc. » fut aussitôt prononcé. Peu fait encore à la hauteur coloniale, ma première idée fut que quelque mauvais plaisant avait crayonné sur mon habit les funestes lettres C B, mais il n'en était rien. En demandant depuis à qui j'avais eu affaire, et pensant au moins que c'était à un duc de la Sierra ou à un marquis d'Aquaro, j appris que l'homme qui m'avait ainsi rebuté était un sous-officier congédié, qui exploitait une petite ferme dans les environs.

On a cherché, je le sais, à faire prévaloir l'opinion que les Anglais, même les immigrants libres dans la colonie, étaient sujets à y prendre, comme par inoculation, les penchants les moins estimables. Je n'ai jamais été, dit encore M. Cunningham, dans le cas de m'apercevoir

(1) Il y en a toujours dans chaque grande réunion, à Sydney comme à Londres. A. M.

des effets de cette prétendue contagion. Plusieurs d'entre eux ne me montrent pas, il est vrai, une probité bien scrupuleuseuse dans leur conduite, mais cela peut être attribué aussi bien à leur premières habitudes dans leur pays natal qu'à une corruption récente Ce n'était point là cependant l'opinion de Samshoo, jeune garçon des Indes orientales au service d'un marchand qui le découvrit ici volant un sac de dollars. « Comment est-il possible, Samshoo, lui dit son maître étonné, que vous soyez devenu un tel coquin, vous qui m'avez si longtemps servi comme un honnête garçon? — Ah Massa! répondit celuici en se frottant les épaules, quand Samshoo vint ici, Samshoo était un honnête garçon, maintenant Samshoo est devenu un damné coquin ; tout le monde devient coquin ici, dans peu Massa deviendra coquin aussi. »

M. Cunningham décrit de la manière suivante la première ou seconde génération de la race blanche à la Nouvelle-Galles du sud.

« Nos jeunes coloniaux désignés comme nous l'avons dit par le nom de *currency*, en opposition avec celui de *sterling*, adopté par ceux qui sont nés dans la mère-patrie, forment une belle et intéressante race, et font honneur au pays qui les a vus naître. Leur nom seul est devenu un titre à l'estime de la partie saine et bien pensante de notre population. Il est cependant assez plaisant de voir les airs que se donnent quelque vieilles madonnas sterling à moitié ivres, dans leurs querelles avec les jeunes filles currency. « Comment osez-vous lever votre crête devant moi, qui suis, etc.? » La jeunesse se distingue en général par un caractère franc et ouvert, et l'on peut dire à son éloge qu'elle n'est nullement infectée des vices paternels. L'ivrognerie est presque inconnue parmi nos jeunes gens, et leur honnêteté est passée en proverbe ; le très petit nombre qui a eu des démêlés avec la justice a été entraîné par la funeste influence de parents pervers. Leur croissance est rapide; ils ont ainsi que les Américains la taille haute et svelte; leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus rappellent une origine gothique; leur teint est d'un rouge pâle, et on les distingue facilement, même dans un âge avancé, des natifs d'Angleterre. Des joues d'un vif incarnat n'appartiennent point à ces climats brûlants, et, ainsi qu'en Amérique, un teint fleuri vous fait bientôt adresser la phrase banale : « Vous êtes, à ce que je vois, du vieux monde. » Les jeunes femmes perdent leurs dents de bonne heure, accident qu'elles ont encore en commun avec les créoles américaines, et cet accident se déclare comme chez celles-ci vers l'âge de puberté. Il faut croire que la race européenne n'est pas encore parfaitement acclimatée dans nos contrées australiennes; et comme presque tous les animaux et les végétaux même souffrent d'abord plus ou moins par la transplantation sous des latitudes différentes avant de s'y naturaliser entièrement, on a tout lieu d'espérer que cette calamité cessera quand deux ou trois générations nouvelles se seront succédé dans la colonie. Un de nos toasts les plus populaires et les plus souvent répétés, depuis que le major Golbourn le proposa le premier à un banquet de la société d'agriculture. est : *the currency lads* (1) ; et notre chanson favorite a été composée en honneur des *currency lasses* (2).

Les jeunes garçons des dernières classes aiment mieux s'engager dans le commerce ou la navigation, que de s'employer près des cultivateurs et devenir valets de ferme. Leur répugnance à ce dernier égard provient sans doute d'un sentiment d'orgueil et de la crainte d'être confondus avec les condamnés, qui sont pour la plupart livrés à l'exploitation des terres. Cette occupation est ainsi, en quelque sorte, considérée comme dégradante, par la même raison qui fait que dans nos colonies d'esclaves les blancs dédaignent tout genre de travail qui est exécuté par les noirs. C'est aussi en partie par orgueil ou par suite des sentiments hostiles qui leur sont inculpés dès l'enfance par leurs parents, que les jeunes gens ont une aversion insurmontable pour les offices de constables, et ne s'enrôlent jamais parmi les soldats.

Les jeunes filles sont en général d'un caractère doux, aimable et modeste; elles sont d'une grande simplicité, et, comme tous les enfants de la nature, crédules à l'excès et faciles à séduire. Celles de la dernière classe cherchent de bonne heure à entrer au service de quelque maison respectable, pour acquérir une sorte d'indépendance et échapper à la tutelle de leurs parents corrompus. Ainsi que nos braves filles d'Ecosse, elles aiment à déployer leurs belles chevelures blondes et bouclées, relevées par des peignes d'écaille de tortue, et n'en courent pas moins gaîment les pieds nus. Elles deviennent généralement d'excellentes domestiques ; leurs gages sont de dix à quinze livres sterling par an. Il faut bien convenir que la chasteté ne paraît pas être considérée par elles comme la plus essentielle des vertus, ce qui vient sans doute de ce que leurs parents ne la leur ont guère prêchée ni d'exemple ni de précepte, et que d'ailleurs elles ont à peu près la certitude que quelques brèches faites à cet égard n'empêchent ou ne retardent point le mariage. »

Revenons à Dumont d'Urville, et passons avec lui de la Nouvelle-Galles du sud à la Nouvelle-Zélande.

Nouvelle-Zélande.

La corvette *l'Astrolabe* quitta le port Jackson le 19 décembre 1826, et dirigea sa route vers la partie sud-ouest de Tavaï-Pounamou, la plus australe des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. La traversée eût pu s'exécuter en huit jours d'un vent ordinaire, mais elle éprouva des vents contraires, une mer houleuse et de mauvais temps, de manière qu'elle ne put attérir que le 10 janvier 1827 sur la côte occidentale de Tavaï-Pounamou, à quelque distance dans le sud du cap Foul-Wind de Cook. Depuis lors *l'Astrolabe* côtoya le rivage à quatre ou six milles de distance, l'explora dans tout son développement les 11, 12 et 13, jusqu'au détroit de Cook, c'est-à-dire sur une étendue d'environ cinquante lieues. La carte de ces relèvements fut dressée par M. Gressien qui rectifia plusieurs détails échappés au capitaine Cook. Le 13, la corvette donna dans le détroit de Cook, en prolongeant à deux ou trois milles de distance sa côte méridionale. Après avoir contourné un banc dangereux, elle entra dans la baie Tasman, dont Cook n'avait aperçu que de fort loin l'entrée, et trouva qu'au lieu d'un petit enfoncement de trois à quatre milles de large sur quelques milles de profondeur qu'avait figuré Cook, c'était une baie de trente à quarante milles de largeur, et dont la profondeur échappait aux regards. Durant trois jours entiers *l'Astrolabe* y navigua à pleines voiles pour en contourner les bords. Le 16 janvier, elle mouilla deux ancres dans un petit hâvre fort commode et parfaitement sûr, situé sur la côte occidentale de cette baie, et qui reçut le nom d'*anse de l'Astrolabe*. La corvette y resta cinq jours, afin de remplacer l'eau et le bois, régler les montres et lever le plan du hâvre, ainsi que d'un second hâvre, peu éloigné dans le nord, et que d'Urville nomme *anse des Torrents*, à cause de trois beaux torrents qui s'y déchargent. Il avait vu le 12 janvier que l'enfoncement compris entre les terres du cap Farewell, d'une part, et celles du cap Stephens, de l'autre, et que le célèbre Cook avait nommé *baie des Aveugles*, se divise en deux bassins très distincts par une pointe remarquable que d'Urville appela *pointe de Séparation*, en laissant au bassin méridional le nom qui lui avait donné Cook, celui de *baie de Tasman*, laquelle, grâce à l'expédition française, venait ainsi de prendre sur les cartes un développement de cinquante milles de profondeur, avec des bords en général couverts d'une riche verdure, et le fond suivi d'une vallée considérable, d'un terrain très uniforme, où l'on aperçoit çà et là de beaux massifs d'arbres, vallée au-delà de laquelle règne une

(1) Garçons.
(2) Filles.

chaîne de montagnes énormes, dont plusieurs ont leurs cimes blanchies par des neiges éternelles.

Les naturels de ces parages semblaient avoir vu très peu d'Européens, et leurs relations avec les Français ne furent jamais hostiles. Plusieurs d'entre ces indigènes appartenaient au type le plus distingué de la race zélandaise, quoique leurs tribus parussent peu nombreuses et clairsemées sur les rives de la baie Tasman. On était là sur le théâtre du massacre de plusieurs matelots de Tasman et des compagnons de Furneaux, lui-même compagnon de Cook, mais on n'eut pas à se plaindre de ces naturels à la démarche fière, à l'abord franc et aux habitudes malheureusement encore cannibales.

Le 22 janvier la corvette remit à la voile, et gouverna vers la côte occidentale de la baie Tasman, sur une coupée qui offrait une communication avec la baie de l'Amirauté, passage étroit et périlleux où le commandant de *l'Astrolabe* montra une persévérance et une tenacité au dessus de tout éloge, pendant les six jours qu'il fallut employer à franchir ce détroit ou canal qui fut nommé *passe des Français*, et à la sortie duquel la corvette vogua tranquillement dans les eaux paisibles de la baie de l'Amirauté.

Elle fila rapidement devant les baies de la Reine Charlotte et Cloudy, dont on releva toutefois les entrées avec soin. On passa la nuit du 28 janvier dans l'entrée orientale du détroit de Cook, où les courants ont une si grande force. Le 29 on donna dans un vaste enfoncement situé immédiatement à l'ouest du cap Kawa-Kawa ou Palliser, et *l'Astrolabe* y mouilla le soir.

Dès le lendemain, 30 janvier, on commença la reconnaissance de la côte orientale de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, appelée *Ika-na mawi* par les naturels. Jusqu'au 8 février, cette reconnaissance s'opéra sans obstacles bien graves dans une étendue de cent vingt lieues environ. Mais lorsqu'on eut doublé le cap Waï-Apou, ou cap est de Cook, les bourrasques d'ouest et de sud-ouest qui s'élevèrent firent perdre plus de trente lieues sous le vent.

Le 14, une belle brise d'est permit à la corvette de se rapprocher de terre. Le 15, elle donna dans la baie spacieuse d'Abondance du capitaine Cook, et y gouverna par une mer tranquille. Le 16, un vent furieux, si commun sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et dont les naturels ont tellement peur qu'il se cachent dans leurs cabanes ou dans les antres des rochers pour en éviter les effets, se leva et devint un véritable tourbillon. Les lames, soulevées dans tous les sens à une hauteur prodigieuse, retombaient de toute leur masse et menaçaient à chaque instant d'engloutir la corvette. Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on réussit à montrer un coin de voile pour gouverner le bâtiment, et cette situation critique dura plus de quatre heures, pendant lesquelles le salut de l'équipage ne tint qu'à un fil. Le vent devint enfin un peu maniable; l'horizon s'éclaircit et permit de reconnaître la position du bâtiment. Ce fut alors qu'on aperçut un brisant formidable à moins d'un tiers de mille de distance du vaisseau. Il fallut le doubler au risque de périr. En un moment toutes les voiles furent dehors; et bien que la mer elle-même fût horrible, on parvint à sortir de ce danger. Depuis lors la navigation de la corvette n'eut plus à essuyer que par intervalle le choc des vents contraires. Elle promena son pavillon dans tous les canaux de l'immense baie appelée *Kouraki* ou *Shouraki* par les naturels, et *rivière Tamise* par le capitaine Cook. On découvrit une trentaines d'îles nouvelles qui n'avaient pas encore figuré sur les cartes.

Le 21 février ont entrevit les îles Tawiti-Rahi, appelées *Pauvres-Chevaliers* par le capitaine Cook, et l'on gagna le mouillage de Wangari en prolongeant à demi-lieue de distance les îles Moro-Tiri. A peine *l'Astrolabe* avait jeté l'ancre que les naturels arrivèrent sur les pirogues dans l'intention de faire des échanges. Parmi ces indigènes s'en trouvait un qui avait été au port Jackson; il fut très prévenant envers les Français et leur fut très utile. Depuis le mouillage jusqu'à la pointe méridionale de la baie Wangari, la côte est basse et nue, et ne se relève qu'auprès du cap, où elle devient boisée.

Le 24, on suivit la côte en vérifiant les îles de l'ouest que le capitaine Cook n'avait vues qu'à la hâte. Le 25, on donna dans une passe sur laquelle se trouve une île basse à ses extrémités, avec une montagne au centre et une végétation très active. On se trouva ensuite dans un large bassin qui se divisait en deux canaux. On entra dans celui de l'ouest, et l'on prit terre pour tenter quelques excursions à pied dans l'intérieur. Le résultat des investigations fit connaître qu'en ces parages l'île Ika-na-Mawi est morcelée par une foule de canaux et de criques, formant autant de baies et de hâvres commodes.

Le 27, *l'Astrolabe* se trouva devant la belle île Waï-Heke, et donna dans un canal d'une demi-lieue de large, resserré par un îlot situé au milieu. Elle fila ensuite sur d'autres canaux inconnus, bordés d'une riche végétation, et passa durant deux heures entre des îles tantôt hautes et couvertes de superbes forêts, tantôt basses et tapissées d'une verdure modeste. On rentra dans le bassin de la baie Kouraki, ou plutôt Schouraki, un peu au sud de l'endroit que le capitaine Cook désigna sous le nom d'*îles de l'Ouest*. Dumont d'Urville donna le nom de *l'Astrolabe* au canal imposant que la corvette venait de parcourir dans toute sa longueur d'environ cinquante milles, et où l'on avait remarqué de superbes mouillages pour les navires de toutes les dimensions. A un mille de l'endroit où ce canal débouque dans la baie de Shouraki, autrement dite rivière Tamise, on aperçoit un rocher isolé, nu, sauvage, et où pullulent les cormorans.

Le 28 février, la corvette s'avança vers une autre baie, et reconnut d'autres îles. Elle mouilla ensuite devant la rivière Mogoïa, puis traversa un canal de sept à huit milles de largeur qui sépare les deux îles Shoutourou et Otsa: la première s'élevant rapidement de tous côtés en un sommet conique, et que l'on aperçoit de la baie Shouraki.

Le 4 mars, on doubla les îles Tawi-ti-Rahi, ou Pauvres-Chevaliers de Cook. Le 5, on était arrivé près du cap Bret de Cook, nommé *Kokako* par les naturels. Le 6, on découvrit les hauteurs du cap nord de la Nouvelle-Zélande; le 7 et le 8, on en fixa la latitude et la longitude, et Dumon-d'Urville lui donna le nom de *cap Otou*. Il est terminé à l'est par une petite île qu'une chaîne de rochers à fleur d'eau rejoint. Le cap qui vient après celui d'Otou se nomme Otahe, puis un autre qui est au nord-ouest, et auquel Tasman donna le nom de *cap Maria* de Van-Diémen, est le fameux Reinga, le Ténare des Nouveaux-Zélandais, dernière limite de leur monde connu, lieu où les âmes des morts, appelées Waidouas, viennent immédiatemont après leur trépas se rendre de tous les points de l'île de Ika-na-Mawi pour prendre leur essor vers leur dernière demeure, celle de la gloire brillante ou celle des ténèbres éternelles.

L'équipage *l'Astrolabe* ne fut point tenté de pénétrer dans ces abîmes de la superstition zélandaise; il ne se trouvait d'ailleurs aucun nouvel Énée qui voulût faire ce dangereux voyage, d'où il eût craint de ne pouvoir revenir, eût-il même possédé le rameau d'or du cygne de Mantoue; car ce rameau ne l'eût pas préservé de l'anthropophagie des naturels. La corvette s'éloigna donc de ces parages poétiquement terribles, et, revenant sur sa route, passa le 9 mars 1827 devant la plage de Sandy-Bay, pour ensuite arriver à la baie des Iles quatre jours après. Elle venait d'explorer en deux mois de temps près de quatre cents lieues de côtes, et d'en tracer les développements sur six grandes cartes, outre six plans particuliers de ports, accompagnés de sondes nombreuses et de toutes les indications utiles aux marins.

L'expédition française trouva dans la baie des Iles un certain nombre de missionnaires anglais, et put

avec leur secours visiter le voisinage. On étudia les diverses classes d'animaux, les plantes et autres curiosités naturelles; et après les relèvements qui venaient d'être faits, le commandant de l'expédition put croire en toute assurance que désormais la géographie ne pourrait plus traiter de la Nouvelle-Zélande sans rappeler les travaux de *l'Astrolabe*.

La baie des Iles offrait sur son rivage des cultures en très bon état, et plus avant dans les terres des champs taboués, c'est-à-dire qu'il était défendu de traverser. On voyait des groupes de jeunes filles, qui, à demi nues et se tenant gracieusement par la main, répétaient des chants d'amour et folâtraient gaîment ensemble. On pénétra dans les belles forêts où l'infortuné Marion fut massacré et dévoré par les naturels. On visita le village de Pomare, où les maisons des naturels offraient des sculptures élégantes.

Nous reviendrons, au reste, sur cette baie en analysant le chapitre du voyage de Dumon-d'Urville, qui concernera la géographie proprement dite de la Nouvelle-Zélande; indiquons auparavant quelques traits d'un autre chapitre, ayant rapport à la partie historique des mêmes parages.

C'est au capitaine hollandais Tasman que l'on doit la découverte de la Nouvelle-Zélande. Il la trouva en 1642, après avoir déjà découvert une île de la Nouvelle-Hollande et qu'il avait appelée *terre Van-Diemen.*

Il aperçut d'abord les montagnes de Tavaï-Pounamou un peu au sud du cap Foul-Wind; il donna ensuite dans le détroit qui a reçu plus tard le nom de *détroit de Cook*, et mouilla dans une baie où les naturels lui tuèrent trois matelots. Il ne put descendre à terre, à cause de leurs hostilités continuelles. Il continua sa route au nord en prolongeant la côte occidentale de Ika-na-Mawi, et le 4 janvier 1643, il découvrit les îlots de Manawa-Tawi, situés à l'extrémité nord-ouest de cette grande île, peu loin du fameux cap Reinga, dont nous avons parlé et dont on pourrait dire avec le barde de Florence :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore.
Lasciate ogni speranza voi ch' entrate (1).

Ne pouvant faire de l'eau sur cette terre dont il avait reconnu la côte dans une étendue de plus de deux cents lieues, Tasman s'en éloigna; et comme il supposait que ces mêmes terres qu'il venait de découvrir se liaient à la Terre des Etats, signalée par Le Maire et Schouten, à l'extrémité sud-est de la Terre de Feu, il donna le même nom de *Terre des Etats* à sa découverte; mais plus tard elle reçut celui de *Nouvelle-Zélande*, qui lui est resté.

Environ cent trente ans après cette même découverte, le capitaine Cook parut sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande. Il y resta près de six mois pour tracer une carte de la configuration du littoral. Il fut le premier à constater que cette grande terre australe se compose de deux îles d'une étendue à peu près égale; il traversa le détroit qui les sépare, et qui reçut le nom de *détroit de Cook*. Il découvrit plusieurs mouillages, entre autres ceux de la baie de Pauvreté, de Tolaga, de la baie Mercure, de la rivière Tamise, de la baie des Iles, du canal de la Reine Charlotte et de la baie de l'Amirauté.

Pendant qu'au mois de décembre 1769, Cook explorait ainsi la côte nord-est d'Ika-na-Mawi, le capitaine français Surville était mouillé dans la baie de Oudou-Oudou, dont il esquissa le plan. Le même Surville ayant vengé avec trop de cruauté peut-être les provocations des naturels, probablement fut cause des représailles qui eurent lieu en 1772 contre son compatriote, le capitaine Marion, qui, après quarante jours d'une bonne harmonie avec les Nouveaux-Zélandais, fut, sans aucune provocation de sa part, massacré et mangé par les cannibales ainsi que quatre-vingt-sept hommes de ses deux équipages. Ce massacre fut ensuite vengé immédiatement par les Français qui avaient échappé au carnage et qui incendièrent plusieurs villages et tuèrent une centaine de naturels, comme nous en avons au reste rapporté le détail dans la relation relative à Marion, placée à la fin du voyage de La Pérouse. Les sauvages ont gardé un souvenir respectueux de Marion, auquel ils sont redevables de la plupart des plantes potagères qui recouvrent le sol.

En 1773, Cook reparut sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et découvrit la baie Dusky (obscur), située au sud-ouest de l'île de Tavaï-Pounamou.

Il relâcha ensuite dans le canal de la Reine Charlotte, où il déposa des cochons et des chèvres. Cinq mois plus tard il revit la côte d'Ika-na-Mawi, pendant que son compagnon de voyage, le capitaine Furneaux, mouillait au canal de la Reine Charlotte où les naturels lui massacrèrent dix hommes de son équipage. En octobre 1774, Cook vint une troisième fois dans ce canal et y passa vingt jours. Trois ans après, il y revint encore, à son troisième voyage autour du monde, et recueillit quelques détails sur les mœurs et usages des Nouveaux-Zélandais. Vancouver à son tour vint, en 1791, relâcher à la baie Dusky, et deux ans plus tard, le général d'Entrecasteaux reconnaissait les îles des Rois et la côte septentrionale d'Ika na-Mawi dans une étendue d'environ vingt-cinq milles.

Ce fut vers le même temps que deux naturels de la Nouvelle-Zélande furent conduits à la Nouvelle-Galles du Sud par un navire anglais; ils en rapportèrent quelques semences de civilisation. En 1795, des baleiniers qui commençaient à fréquenter les côtes de la Nouvelle-Zélande découvrirent le détroit de Foveaux, lequel au sud sépare l'île Stewart de Tavaï-Pounamou, et ils reconnurent que l'île Banks de Cook n'était qu'une presqu'île. On dut également à ces aventuriers la découverte de plusieurs hâvres

De nouvelles relations s'établirent avec les naturels de la baie des Iles; le capitaine Stewart emmena un chef et cinq de ses fils à l'île Norfolk, d'où ils passèrent au port Jackson, vers l'année 1805. Ce chef revint à la Nouvelle-Zélande, avec un grand nombre d'outils et d'instruments utiles. D'autres rapports se continuèrent ainsi, et des missionnaires s'établirent en 1808 dans la baie des Iles. Un chapelain anglais, M. Marsden, y conduisit plusieurs familles en 1814. Il y retourna plusieurs fois et toujours les naturels lui firent bon accueil.

Il finit par acheter un terrain de treize mille acres moyennant quarante-huit haches, et les établissements des missionnaires prirent de la consistance. Néanmoins, ils eurent souvent à souffrir des agressions et même des dévastations auxquelles se livrent les naturels pendant ou après les guerres que ces sauvages se faisaient entre eux. Ces missionnaires ont cependant réussi à obtenir quelque ascendant sur les Nouveaux-Zélandais, et s'ils étaient encore inquiétés par ceux-ci lors du passage de *l'Astrolabe*, en 1827, ils ont depuis quelque peu raffermi leur puissance religieuse. En 1831, ils avaient conféré le baptême à quelques insulaires, établi une presse et imprimé cinq cent cinquante exemplaires de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en langue du pays.

Laissons-les continuer leurs conquêtes pacifiques, et donnons une idée géographique de la Nouvelle-Zélande en suivant les errements du voyage de d'Urville.

La Nouvelle-Zélande, formée, comme nous l'avons dit, de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit, repose entre 164 degrés — 176 degrés de longitude est, et 34 degrés 12 minutes — 34 degrés 48 minutes de latitude sud, sans toutefois occuper

(1) C'est par moi qu'on arrive à la cité des pleurs;
C'est là qu'on atteint d'éternelles douleurs :
Laissez toute espérance, en entrant, voyageurs. A. M.

cette surface entière ; car la superficie de ces terres australes qui forment nos antipodes se réduit à une bande de quatre cents lieues de longueur, sur vingt-cinq à trente de largeur moyenne. Cette bande est interrompue vers son centre par le détroit de Cook, dont la largeur varie de quatre à vingt-cinq lieues, L'île septentrionale se nomme *Ikanamawi*, et l'île méridionale, *Tavaï-Pounamou* ; cette dernière a dans son extrémité sud le détroit de Foveaux, qui les sépare de l'île Stewart.

La température de la Nouvelle-Zélande, du moins sur le littoral, se soutient entre 15 et 18 degrés du thermomètre centigrade. La baie des Iles, bien que située 13 degrés plus près de l'équateur que Paris, n'a guère que 2 degrés de plus de chaleur: mais en hiver, le climat de cette baie n'est point sujet, non plus, à des froids aussi intenses et aussi prolongés que Paris, de même qu'en été les chaleurs sont moins grandes. Il est utile de rappeler que quand nous avons l'hiver à Paris, on a l'été à la Nouvelle Zélande, *et vice versà*.

Cette uniformité de température explique, dit d'Urville, pourquoi les arbres de la Nouvelle-Zélande conservent leurs feuilles jusqu'au milieu de l'hiver, et comment aux mois d'avril et de mai, qui sont leurs mois d'octobre et de novembre, on y voit encore en pleine floraison des plantes potagères. Cependant il n'est pas douteux que plus avant dans les terres le froid ne soit plus rigoureux, comme aussi la chaleur plus considérable.

Nulle part dans le monde, ajoute Dumont d'Urville, les vents ne règnent avec autant de fureur que sur les côtes de la Nouvelle-Zélande : Tasman le premier, Cook ensuite, puis Surville et Marion en éprouvèrent tour-à-tour la violence, et *la Coquille* en 1823, comme *l'Astrolabe* en 1827, eurent un échantillon de ces affreuses tourmentes.

Les premières terres qui annoncent l'approche de la Nouvelle-Zélande du côté du sud sont les Ambuches ou Snares, formant un groupe de sept petites îles escarpées que Vancouver découvrit par 48 degrés 3 minutes de latitude sud. A vingt lieues nord-est de ces îlots on trouve deux groupes de rochers fort dangereux, et que le capitaine Cook en 1769 nomma *les piéges ou traps*. Le cap Sud de la Nouvelle-Zélande de Cook forme aujoud'hui la pointe la plus australe de l'île Stewart, laquelle a une soixantaine de lieues de contour, et n'est pas encore bien connue. Le détroit de Foveaux qui la sépare de la grande île Tavaï-Pounamou a dix ou douze milles de largeur, avec des courants impétueux à l'une et l'autre de ses extrémités.

Quant à l'île Tavaï-Pounamou, nous en ferons le tour avec Dumont d'Urville, en allant comme lui d'abord à l'ouest, puis au nord.

Le port Macquarie, dont la baie se trouve sur le détroit de Foveaux , est encombré de bancs de sable, et exposé à des marées violentes. Il y a du phormium en abondance sur la côte, mais pas de bois. A vingt-cinq lieues à l'ouest-sud-ouest repose l'île Solander qui, élevée et stérile, se compose de deux îlots distincts. Plus loin à l'ouest-nord-ouest de la baie Paiha se déchargent dans la mer les eaux de la rivière Windsor, la seule que l'on remarque sur cette côte, et qui peut recevoir des chaloupes. Treize milles plus loin se voit la baie Préservation, qui n'est séparée que par une presqu'île peu considérable de la baie Chalky, laquelle s'étend à quinze ou seize milles dans les terres, et contient de bons mouillages. Une autre presqu'île au cap ouest de la Nouvelle-Zélande sépare la baie Chalky de la baie Dusky de Cook ,dans laquelle on rencontre d'excellents mouillages. Le terrain qui environne cette dernière baie est montagneux et couvert d'arbres et de broussailles. Un peu plus loin est la baie Douteuse, et à un degré plus loin encore est la baie Trompeuse, dont la pointe nord, que forment des rochers élevés et rougeâtres, se distingue par une superbe cascade. A partir de là jusqu'à la pointe des rochers vers le nord-ouest de l'île Tavaï-Pounamou, *l'Astrolabe* reprend les explorations vagues de Cook; elle trouve le cap Foul-Wind, formant une vallée de six ou sept milles de largeur, couverte de bois magnifiques. La corvette atteint ensuite au nord la pointe des rochers par 40 degrés 56 minutes de latitude sud, pointe élevée, boisée, et reconnaissable par quelques rochers situés près de terre. Trente-cinq milles plus loin se présente le cap Farewell ; et par 40 degrés 35 minutes de latitude sud, est une entrée barrée par des brisants, et que par cette raison d'Urville nomme *le Hâvre barré*.

Le capitaine Cook n'avait observé aucun indice d'habitants sur la côte occidentale de Tavaï-Pounamou, depuis la baie Dusky, extrémité sud-ouest de cette île, jusqu'au cap Farewell, extrémité nord-ouest. *L'Astrolabe* n'en dit pas davantage, Elle doubla le cap Stephens, qui, avec le cap Farewell, forme l'entrée de la baie Tasman, reconnue pour la première fois par Dumont d'Urville, qui lui trouva quarante milles de largeur de l'est à l'ouest sur quarante-cinq milles de profondeur du nord au sud, avec deux bons mouillages sur la partie occidentale, savoir, l'anse de l'Astrolabe et l'anse des Torrents. Cette baie présente de belles forêts et de nombreux courants d'eau limpide. Elle se termine dans le sud par une vaste plaine entourée au loin de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. Cette même baie communique par un canal et par une passe étroite avec la baie de l'Amirauté. La passe sépare de la grande terre l'île d'Urville, longue de vingt milles sur cinq à six milles de large, très montueuse et couverte de forêts. La baie de l'Amirauté, située à l'est de la baie Tasman, a quinze milles de largeur sur à peu près autant de profondeur.

Au sud de cette dernière baie et dans le détroit de Cook se trouve le canal de la Reine Charlotte, connu par les diverses relâches du capitaine Cook, et qui s'enfonce à vingt-cinq milles au loin dans les terres pour se réunir peut-être à quelque ramification de la baie de l'Amirauté ou de la baie Cloudy; celle-ci, placée au sud de ce canal , est sur le même détroit de Cook. Le canton qui entoure le canal de la Reine Charlotte semble assez peuplé; il se distingue par de vastes forêts et un terrain montueux. L'entrée de la baie Cloudy a environ cinq milles d'ouverture. Le cap Campbell, situé à douze milles à l'est-sud-ouest de cette baie, forme l'extrémité, nord-est de l'île Tavaï-Pounamou : elle se termine par une pointe basse, précédée d'un terrain plus élevé.

Depuis ce cap, la côte fuit au sud-ouest, mais *l'Astrolabe* n'a point exploré cette partie, et Cook lui-même ne l'avait vue qu'imparfaitement. A vingt-deux lieues du cap Campbell, le navigateur anglais mentionne une terre qui lui parut être une île située sur une côte fort élevée, terre qu'il nomma *Lookers-On*, c'est-à-dire *regardez-vers*, parce qu'il y reçut la visite de plusieurs naturels qui, satisfaits de l'avoir considéré, ne voulurent point l'accoster. En suivant la même côte de l'est à l'ouest, Cook rencontra, par 43 degrés 45 minutes de latitude sud, une terre de moyenne hauteur, à peu près circulaire, qu'il crut séparée de Tavaï-Pounamou, et qu'il nomma *île Banks*. Il a été reconnu depuis que cette île prétendue tient à la terre ferme, par un isthme bas et sablonneux.

Depuis la presqu'île de Banks, le capitaine Cook ne signale guère que le cap Saunders par 45 degrés 55 minutes de latitude sud. Il indique ensuite par 46 degrés 24 minutes de latitude sud un enfoncement qu'il nomme *hâvre Molineux*, qui paraît offrir un bon mouillage. Depuis ce hâvre on arrive à l'île Roua-Bouki, placée à l'extrémité sud-est de Tavaï-Pounamou, et à l'entrée orientale du détroit de Cook.

Par cette revue on voit que Tavaï-Pounamou a sa côte occidentale entièrement déserte ; ce n'est qu'à l'est du cap Farewell d'une part, et à l'est du cap-ouest de l'autre, que l'on commence à voir des habitants. Il paraît que les vents violents de l'ouest qui désolent la côte occidentale en éloignent tout séjour humain, pendant



Babiroussa.

que le smontagnes de l'intérieur protégent la côte orientale contre les ouragans.

A l'égard du détroit de Cook, large de trente lieues à son entrée occidentale entre les caps Farewell et Borell, et qui affecte une direction générale du nord-ouest au sud-est, il se resserre graduellement pour former une espèce d'entonnoir qui n'a plus guère que dix milles de large dans sa partie la plus étroite, pour ensuite s'élargir de nouveau, et former une bouche de quarante milles à son entrée sud-est, entre les caps Campbell et Kawa-Kawa.

Quant à l'île Ika-na-Mawi, nous allons suivre également l'exploration qu'en a faite le capitaine d'Urville, en allant comme lui à l'ouest et au nord.

Le cap Kawa-Kawa, qui forme l'extrémité sud-est de cette grande île, se compose de hautes montagnes avec une pointe au sud. La baie Inutile est à l'est de ce cap : elle a environ vingt milles de large, sur dix de profondeur, et se trouve entièrement ouverte au vent du sud ; un cap en forme la pointe nord-ouest. De ce cap à celui de Borell, la côte est encore mal connue. On rencontre l'île Entry, située près de terre, et qu'on aperçoit facilement de l'entrée du canal de la Reine Charlotte. Le cap Borell est un des grands caps d'Ika-na-Mawi, et le mont Egmont qui le couronne forme un pic isolé, auquel on donne cinq mille pieds de hauteur. En avançant au nord, on trouve de petites îles que le capitaine Cook nomma *îles du Pain-de-Sucre*. On court ensuite vingt lieues de côte sans rien trouver de notable jusqu'à la pointe Albatros, près de laquelle est une petite île. Dix-huit milles plus au nord se présente une autre pointe couverte de bois, appelée à cause de cela *Woody-Head*, derrière laquelle paraît être l'embouchure d'une grande rivière appelée *Waï-Kato*. A partir de ce point, la côte court nord-nord-ouest jusqu'au cap Reinga ; elle est généralement occupée par des dunes de sable. Le cap Reinga, extrémité nord-ouest d'Ika-na-Mawi, a déjà été par nous cité plus haut comme le Ténare des Nouveaux-Zélandais.

De ce point, revenant du nord au sud par l'est, l'*Astrobale* visita les divers lieux que nous avons déjà indiqués ailleurs. Nous rappellerons seulement le cap Otou, le cap Nord, comme faisant partie d'une presqu'île de cinq ou six milles de circonférence qui ne tient au reste de l'île Ika-na-Mawi que par un isthme étroit et sablonneux. Ce cap peut être aperçu à huit lieues de distance. En descendant au sud, on trouve une suite de dunes de sable blanc, et ces dunes forment une vaste baie que le capitaine d'Urville nomme *Sandy-Bay*. Cette baie est suivie de celle qui a pour nom *Nanga-Ounou*, dont le fond très considérable paraît atteindre presque la côte occidentale de Ika-na-Mawi. Une presqu'île étroite sépare cette baie de



L'Astrolabe fut souvent à deux doigts de sa perte.

Oudou-Oudou, dans laquelle Surville mouilla le premier. A onze milles au sud-ouest vient la jolie baie de Wangaroa, large à peine d'un quart de mille à son ouverture, mais s'élargissant bientôt en un vaste bassin de cinq ou six milles de longueur. Au sud de cette baie s'étend la célèbre *baie des Iles*, large de huit à dix milles à son entrée, et profonde de huit milles. Elle est ouverte au vent du nord-est, mais les îles nombreuses qui s'y trouvent dispersées présentent de sûrs abris aux vaisseaux. La baie des Iles est un des points les plus peuplés de la Nouvelle-Zélande. Au fond du canal Kidi-Kidi se trouve le chef-lieu des missions évangéliques. Il y a beaucoup de villages sur toute la côte et dans l'intérieur.

De la baie des Iles, on trouve au sud l'île Otea, à l'ouest de laquelle se développe la baie de Shouraki, formant de bons mouillages recherchés par les navires anglais. Un peu plus au sud vient la baie d'Abondance, dont le capitaine Cook, en 1770, trouva les côtes bien peuplées. Cette baie a vers l'est le cap Runaway (1), situé par 37° 33' de latitude sud, et 175° 48' de longitude est, lequel est formé par une presqu'île assez élevée. Le cap Est de Cook, qui n'en est éloigné que de huit milles, est appelé par les naturels *cap Waï-Apou.* A la suite de ce cap, la côte court au sud-sud-ouest jusqu'à la presqu'île Tera-Kako, longue de quinze milles du nord au sud, avec une largeur moyenne de cinq milles de l'est à l'ouest. Cette presqu'île est séparée de la grande terre par un isthme bas et étroit, ou peut-être même par un canal resserré. Elle se trouve à l'est de la baie d'Hawke, dans laquelle se déchargent, dit-on, plusieurs belles rivières. Cette baie se termine au sud-ouest par le cap Matana-Mawi, situé par 39° 41' de latitude sud, et 174° 48' de longitude est, pointe élevée, dépouillée et taillée à pic.

A partir de ce point, la terre continue de courir au sud-sud-ouest d'une manière assez uniforme jusqu'au cap Kawa-Kawa, dont nous avons parlé plus haut.

Telle est sommairement la géographie du littoral des deux grandes îles composant la Nouvelle-Zélande. Occupons-nous maintenant de ses habitants.

Les Nouveaux-Zélandais sont généralement bien constitués, bien pris dans leur taille, et doués d'une complexion vigoureuse. La coutume qu'ils ont de s'enduire le corps et le visage d'huile de poisson et d'ocre, et de s'exposer habituellement aux intempéries de l'air, fait prendre à leur peau une couleur plus foncée qu'elle ne l'est réellement. Les femmes sont proportionnellement courtes et ramassées dans leur taille; celles qui sont mariées ayant beaucoup à souffrir dans leurs couches perdent vite la fraîcheur qu'elles avaient étant

(1) S'enfuir, s'écouler. A. M.

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

filles. Les jeunes esclaves sont en général plus belles que les femmes des chefs, parce qu'elles sont moins sujettes à avoir des enfants; quelques-unes passeraient pour jolies en Europe, malgré leur teint foncé et leur tatouage.

Exposés à toutes les vicissitudes de température, les Nouveaux-Zélandais sont proportionnellement sujets à moins de maladies que les Européens; mais ceux-ci leur ont apporté la syphilis qui cause parfois de grands ravages. Néanmoins ces naturels vivent longtemps; il en est qui parviennent à une vieillesse très avancée.

Les Nouveaux-Zélandais nous ont été représentés par les premiers voyageurs sous des couleurs généralement assez sombres; mais cela provenait en grande partie des agressions des Européens ou de l'ignorance des usages de ces enfants de la nature qui ont coutume de déployer un appareil militaire analogue à un défi pour recevoir la visite des étrangers; et il est de rigueur que ceux-ci rendent cette espèce de salut avant toute communication. Les Européens prirent d'abord cette cérémonie pour une insulte, et ils y répondirent par des coups de fusil ou même par des boulets : de là sans doute les catastrophes qui frappèrent les blancs à leur apparition dans ces climats, et de là aussi la réputation de cruauté et de perfidie qui paraît généralement attachée au caractère des Nouveaux-Zélandais. Rien, toutefois, ne peut justifier ou excuser leurs appétits de chair humaine.

Le capitaine Cook et ses dignes compagnons Banks, Forster et Anderson, ne se sont pas montrés aussi injustes que leurs devanciers envers les Nouveaux-Zélandais; ils leur ont trouvé un caractère affable, de bons procédés; ils ont vu des guerriers intrépides et hardis, souvent généreux et humains; enfin ils ont reconnu en eux des sentiments de bons parents et des amis très dévoués. Les voyageurs anglais, qui ont plus récemment visité ces parages, s'accordent à dire que si les Nouveaux-Zélandais sont fiers, orgueilleux, jaloux, colères, terribles et implacables dans leurs vengeances, ils montrent cependant de la sensibilité, de la sincérité, de la probité, du dévoûment et de la constance dans leurs affections. Il est vrai que ces bonnes qualités ne se trouvent guère que parmi les chefs ou les nobles, car le peuple, étant ici esclave, doit être plus avide, plus dissimulé et plus porté à de mauvaises actions.

Nous avons dit que les Nouveaux-Zélandais avaient un penchant décidé pour la vengeance : ce sentiment paraît chez eux fondé sur des idées superstitieuses; mais quelle qu'en soit la cause, jamais ils ne la laissent inassouvie, à moins qu'il n'intervienne une transaction entre eux et leurs ennemis.

Ces insulaires aiment beaucoup à rire et à plaisanter comme aussi à copier dans leurs gestes la tournure et les manières des Européens, en quoi ils réussissent d'une façon très comique. Néanmoins leur extérieur est habituellement sérieux et réfléchi.

Ces sauvages sont actifs, industrieux et persévérants dans leurs travaux; ils paraissent doués de dispositions égales à celles des Européens pour les arts mécaniques. Ils s'entendent de même très bien aux affaires de commerce.

Ce peuple aime les voyages lointains, mais sans oublier sa patrie, dont jamais il ne parle qu'avec attendrissement. Lorsqu'il la revoit après une longue absence, il s'abandonne à des transports de joie inexprimables.

Nous avons cité l'affection qui existe chez ces insulaires entre parents et amis : ce sentiment paraît souvent porté au suprême degré. A la mort d'une personne qui leur est chère, ils témoignent les regrets les plus vifs et l'affliction la plus profonde; ils vont même jusqu'à se déchirer le visage et le corps avec des pierres et des coquilles tranchantes : ils croient ne pouvoir témoigner plus dignement leur chagrin qu'en faisant jaillir leur propre sang, et en le mêlant aux larmes qu'ils répandent.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de la prostitution du sexe féminin en racontant que ces peuples s'empressent de livrer leurs femmes et leurs filles aux marins pour des bagatelles. Le fait est inexact : les femmes d'un certain rang ne s'abandonnent pas avec autant de facilité, et les naturels n'offrent guère aux Européens que les filles de la classe du peuple; les chefs ne cèdent jamais qu'avec répugnance leurs propres filles à un étranger, bien qu'ils n'y attachent aucune idée de mal.

Un sentiment qui honore ces sauvages est leur profond respect pour les vieillards. Ces derniers ont toujours la place d'honneur dans les conseils, dans les festins et dans toutes les occasions d'apparat. Les jeunes gens les écoutent d'un air respectueux, et ce respect pour l'âge descend des chefs jusqu'aux hommes du bas peuple, car souvent ces mêmes chefs nourrissent des individus de cette classe, uniquement à cause de leur âge avancé.

Les Nouveaux-Zélandais sont très hospitaliers, comme l'attestent les missionnaires anglais qui ont isolément pénétré dans l'intérieur des terres. Lorsque ces naturels ont prononcé à des étrangers les mots : *aïre maï! aïre maï!* (viens! viens!) on est certain d'un bon accueil, et même de l'inviolabilité de sa personne. Tant que ces mots ne sont point sortis de leur bouche, on peut croire leurs intentions suspectes, et l'on doit se tenir sur ses gardes.

Au surplus, les fréquents rapports des Nouveaux-Zélandais avec les Européens, et l'introduction des armes à feu, ont modifié d'une manière bien défavorable le caractère de ces sauvages. Ils paraissent être devenus dissimulés, avares, défiants, exigeants, arrogants, surtout dans le voisinage de la baie des Iles.

Sous le rapport politique, les Nouveaux-Zélandais sont classés en tribus qui rappellent les anciens clans d'Ecosse. Chaque tribu reconnaît un chef pris invariablement parmi les *rangatiras* ou nobles. Il y a des rangatiras de tous les degrés, depuis celui qui a de grandes propriétés et beaucoup d'esclaves jusqu'à celui qui n'a que son titre de simple guerrier. Le peuple se compose des esclaves. Les chefs sont indépendants, et dirigent leurs tribus à leur guise; néanmoins leur autorité dépend plutôt de l'influence qu'ils ont acquise sur l'esprit des masses, soit par de grands exploits dans les combats, soit par une haute réputation de sagesse et d'expérience comme prêtres et prophètes, ou seulement par de grandes richesses en biens ou en esclaves.

Le droit de succession à l'autorité passe d'ordinaire du frère aîné au cadet, et revient ensuite aux enfants des aînés. Le préjugé de la naissance est si grand parmi les insulaires qu'il est impossible à un homme du peuple de parvenir au rang de noble ou de rangatira.

Les rangatiras sont très fiers de leurs prérogatives; ils ont soin de faire connaître leur dignité aux Européens en les abordant, et de demander à ceux-ci quelle est la leur. Ces nobles sauvages discernent promptement les différences de grades, et classent vite le capitaine et les autres officiers d'un vaisseau, suivant l'échelle des rangs qu'ils ont établis dans leur île.

Ces chefs zélandais, si chatouilleux quant à la préséance et au rang, vivent entre eux dans un état de guerre pour ainsi dire perpétuelle. Aussi la guerre est pour eux l'occupation la plus honorable. Le prétexte est toujours de réclamer de leur ennemi une satisfaction pour une offense réelle ou supposée. S'il la donne, l'agresseur se retire; autrement le combat commence, et c'est le plus souvent le dernier parti qu'on embrasse. Il résulte de ces guerres fréquentes une consommation énorme d'habitants, qui empêchera toujours la Nouvelle-Zélande d'être peuplée en proportion de sa vaste surface. Une seule bataille met hors de combat douze à quinze cents guerriers de chaque côté, et le champ de carnage laisse des centaines de morts que les vainqueurs déchirent et dévorent en poussant

d'horribles cris de joie. Quand la mêlée est le plus affreuse, les femmes elles-mêmes y prennent une part active, comme ensuite elles ont part aux festins de ces cannibales, qui presque jamais n'accordent de merci aux guerriers tombés sous leurs mains.

Les Nouveaux-Zélandais ont une si haute idée de la valeur guerrière, que le nom de Bonaparte, arrivé jusqu'à eux par un de leur chef venu en Europe, n'est prononcé qu'avec admiration dans l'île. Ils ont même récemment donné ce nom à un de leurs plus fameux guerriers.

Il paraît qu'une revue des individus en état de porter les armes a lieu une ou deux fois par an dans chaque tribu. Les guerriers sont rangés par compagnie de cent hommes, et chaque compagnie est commandée par un rangatira.

Il paraît aussi que les chefs peuvent décider leurs querelles en combat singulier; un missionnaire anglais a décrit un de ces tournois qui avait eu lieu sur la baie des Iles.

La peine du talion est admise parmi les Nouveaux-Zélandais; la mort est payée par la mort, le sang par le sang, et le vol par le pillage. Dans l'adultère on punit de mort les deux coupables, à moins qu'il n'y ait une transaction entre les familles. En cas de condamnation à mort pour vol, on coupe la tête au voleur et on la suspend à un poteau en forme de croix.

Les Nouveaux-Zélandais n'ont pas d'occupations réglées; ils mangent et dorment quand il leur plaît. Ils aiment les récits de combats. Dans les festins les femmes sont admises près des hommes. Les esclaves présentent à boire dans des courges pleines d'eau. Les feuilles de fougère tiennent lieu de vaisselle, et les doigts de fourchettes.

On dort pêle-mêle et tout nus dans les cabanes pendant l'été; mais en hiver on a une couverture. L'oreiller est une solive et le matelas une natte de jonc.

Les jeunes gens se marient entre vingt et vingt-quatre ans. Les jeunes filles, tant qu'elles ne sont point mariées, peuvent accorder leurs faveurs à qui bon leur semble; aucune idée de crime n'est attachée à cette satisfaction des sens, pourvu que les convenances de rangs soient observées, car une relation intime entre un chef et une esclave serait regardée comme infâme. Une fois le mariage consommé, la femme ne peut plus avoir de commerce qu'avec son mari. La manière dont se règle la cérémonie nuptiale a différentes versions. Il paraît cependant que la plus accréditée consiste en une petite cour assidue et préliminaire entre les deux futurs. Quand la jeune personne est nubile, celui qui la recherche tâche par adresse d'obtenir ses faveurs; elle le laisse soupirer des jours et des nuits entières, afin d'éprouver sa constance et ses feux; mais dès qu'il est heureux, il appelle les gardiennes de la jeune fille, qui, après s'être assurées du fait, se retirent, et c'est alors que le mariage est définitivement conclu. Si la jeune fille a pleuré en recevant la visite du galant, et qu'elle pleure à la seconde fois, c'est une preuve qu'elle ne veut point de lui, et il doit renoncer à elle.

La polygamie est permise, mais il est rare que deux femmes habitent ensemble sous la même hutte. Quelque rangatiras opulents ont jusqu'à dix femmes. Il en est toujours une qui tient le premier rang. D'un autre côté les chefs, s'ils le veulent, épousent plusieurs sœurs à la fois; un chef zélandais avait épousé les quatre sœurs et avait en outre plusieurs autres femmes.

Quand le mari meurt, la loi zélandaise ne prescrit pas, comme dans l'Inde, aux veuves de se brûler sur son tombeau; il en est cependant qui mettent fin à leurs jours et se pendent à un arbre, action qui est toujours admirée et applaudie par les parents ou amis du défunt. Au surplus, si la veuve n'est point forcée à se détruire, elle ne peut se remarier avant d'avoir relevé les os du défunt, et les parents de celui-ci poussent quelquefois la barbarie jusqu'à tuer l'infortunée pour empêcher un second mariage. Ici, en outre, les femmes sont très sensibles aux reproches de leur mari, il en est qui vont se pendre après en avoir reçu même de très légers: c'est pousser le scrupule un peu loin.

A la Nouvelle-Zélande, il paraît que souvent les femmes accouchent en plein air et sans laisser échapper un seul cri. Les assistants des deux sexes, en voyant arriver l'enfant au monde, s'écrient: *Tane! tane!* La mère elle-même coupe le cordon ombilical, se lève ensuite et reprend immédiatement ses travaux comme à l'ordinaire.

Les mères sèvrent leurs enfants en se frottant l'extrémité du sein avec une racine amère. Le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un Nouveau-Zélandais est d'offrir quelque chose à sa progéniture; de cette manière on gagne bien vite son amitié.

Nous avons dit que le tatouage se pratiquait dans la Nouvelle-Zélande. Il se distingue de celui des autres îles de l'Océanie, en ce que dans ces îles ce n'est qu'un ornement qui n'entame que la superficie de la peau, par une suite de piqûres, tandis qu'à la Nouvelle-Zélande se sont de véritables sillons creusés en entailles aux ciseaux. Les Nouveaux-Zélandais paraissent attacher beaucoup de prix à cette distinction. Dumont d'Urville indique avec détail comment se fait cette opération, appelée *moko*, et qui du reste n'est point permise aux hommes du peuple. Les femmes ne peuvent se tatouer le visage qu'aux sourcils, aux lèvres et au menton; mais il leur est loisible de s'imprimer des dessins sur les épaules et autres parties du corps.

Si des mœurs et coutumes zélandaises nous passons aux habitations de ces naturels, nous voyons, dans l'ouvrage de d'Urville, que les cases des chefs sont grandes, longues de quinze à dix-huit pieds, larges de huit ou dix, et hautes d'environ six pieds. L'intérieur est soutenu par des piliers. A l'une des extrémités se trouve, en guise de porte, une ouverture haute de trois pieds sur deux de large et qui se ferme par un battant à bascule. A côté et un peu plus haut que la porte est percée la fenêtre qui a deux pieds carrés, et qui se ferme par un treillis de joncs. Ces cases sont ornées de figures grotesques, plus ou moins bien sculptées. Le mobilier se borne à quelques instruments grossiers en os ou en pierre, à des corbeilles pour les provisions, à des courges destinées à contenir l'eau douce et des nattes suspendues aux parois. Les chefs d'un rang élevé ont ordinairement plusieurs cases, surtout lorsqu'ils ont plusieurs femmes et une nombreuse famille.

Les cabanes du peuple sont disséminées dans la campagne où elles forment des hameaux peu considérables. D'un autre côté, chaque tribu a son village fortifié, que l'on nomme *Pa*, et dans lequel tous les membres de la tribu se retranchent dans les moments de danger. Presque toujours ces forts sont établis sur des hauteurs, et entourés d'une double rangée de palissades avec des fossés intermédiaires. Quant à la nourriture, la racine de fougère en est la base, et c'est ici l'unique trait de ressemblance des fiers insulaires de la Nouvelle-Zélande avec les misérables indigènes de la Nouvelle-Hollande, en ce qui touche les aliments. La racine de fougère de la Nouvelle-Zélande a du reste un goût agréable et mucilagineux: c'est la manne du pays, et le seul aliment du pauvre. Les riches y ajoutent la patate douce, et à présent les pommes de terre. Ils mangent aussi le chien et le rat, seuls quadrupèdes vraiment indigènes de cette contrée australe.

Ils prennent encore quelques oiseaux et du poisson en abondance. En été ils le mangent tout frais; en hiver ils le mangent ordinairement sec. Ils réussissent quelquefois à prendre des requins, dont ils estiment beaucoup la chair. Enfin, puisqu'il faut le dire, les Nouveaux-Zélandais mangent avec délice la chair de leurs ennemis tués dans les combats. Ils égorgent même souvent de sang-froid leurs propres esclaves pour assouvir leur monstrueuse gloutonnerie. Ils préfèrent cent fois la chair humaine à celle du porc. La chair d'une femme ou d'un enfant est ce qu'ils trouvent de plus délicieux. Ils ne connaissent d'autre boisson que l'eau

pure et détestent les liqueurs fortes des Européens; mais ils en aiment le thé, le café et le chocolat.

Quant à leur habillement, il se réduit, pour les deux sexes, à deux nattes carrées en chanvre de phormium, l'une pour envelopper les reins, l'autre pour couvrir les épaules. Les chefs ont leurs nattes beaucoup plus fines que celles du peuple. Personne ne porte ni chaussure ni coiffure. Trois ou quatre plumes blanches, fichées sur le chignon, forment l'attribut spécial des chefs ou des guerriers. Les jeunes filles coupent leurs cheveux ou les laissent flotter sur leurs épaules; les femmes mariées ont seules le droit de les attacher sur le sommet de la tête. Le rouge est la couleur privilégiée; les guerriers seuls ont le droit de porter la natte rouge, et les femmes la natte noire. Les enfants restent nus jusqu'à l'âge de huit ans. Les femmes laissent volontiers leur gorge à découvert; mais elles ne quittent jamais leur natte de dessous.

Les Nouveaux-Zélandais sont assez généralement beaucoup moins propres sur leur personne que les Polynésiens, parce qu'ils se baignent et se lavent moins fréquemment. Ils sont bien plus sujets à la vermine, et souvent elle envahit leur chevelure. On voit les femmes journellement occupées à donner la chasse aux poux, et croquer sans façon tous ceux qu'elles peuvent attraper.

N'oublions pas de dire que les Nouveaux-Zélandais aiment aussi la musique et la danse. Leurs instruments de musique se bornent à deux ou trois espèces de flûtes; mais leurs chants sont plus variés; ils sont d'ailleurs accompagnés de gestes qui ajoutent beaucoup au sens de leurs paroles. Ils emploient la trompette marine, percée d'un trou en guise de cornet pour s'appeler à de grandes distances ou pour s'exciter au combat.

Ils ont des chants particuliers pour célébrer les plaisirs de l'amour ou les exploits de leurs guerriers, ou la mort d'un parent, d'un ami, ou l'absence d'une personne qui leur est chère. Ils ont aussi des chants satiriques, et quelquefois leurs bardes improvisent des chansons en l'honneur des étrangers qui les visitent. En général leurs couplets ont un refrain que l'assemblée répète en se frappant la poitrine. Mais ce qui est le plus célèbre en ce genre, c'est un hymne qu'on exécute en chœur, au moment du combat, avant le sacrifice des victimes humaines, ainsi que dans les cérémonies et funérailles. Voilà la Marseillaise des Nouveaux-Zélandais.

Quant à la danse, elle accompagne le chant. Il est aussi des danses caractéristiques, où les acteurs roulent leurs yeux dans les orbites, sortent la langue de la bouche, font toutes sortes de contorsions et frappent lourdement la terre avec un bruit pareil aux marteaux des hideux enfants de Polyphème; hommes et femmes se livrent à la danse avec une fureur inouïe, les femmes pour exprimer leur amour, les guerriers pour peindre leurs exploits.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la religion. Celle des Nouveaux-Zélandais semble un dédale inextricable. Ils donnent à leurs dieux le nom générique d'*atoua*. Ils paraissent avoir l'idée d'un dieu supérieur à tous les autres; ils ont de bons et de mauvais génies; ils accordent communément les honneurs et le titre d'*atoua* à leurs parents ou à leurs premiers chefs. Ils portent à leur cou des sortes d'amulettes; ils sont persuadés qu'une personne attaquée d'une maladie mortelle est tombée au pouvoir de l'atoua qui s'est introduit dans son corps sous la forme d'un lézard et qui lui ronge les entrailles, sans qu'il soit possible de lui résister; aussi le lézard inspire aux Nouveaux-Zélandais une frayeur telle qu'ils ne veulent pas le toucher. Le tonnerre est un immense poisson qui en se remuant produit le fracas qu'ils entendent. Les Nouveaux-Zélandais ont une confiance aveugle dans leurs prêtres ou *arikis*, lesquels peuvent calmer les orages, apaiser les vents, arrêter ou chasser certaines maladies. Souvent les chefs unissent à leurs fonctions civiles et militaires celles du sacerdoce, et n'en sont que plus inviolables, parce que tout homme qui entretient commerce avec les dieux est censé plus sacré, et voilà pourquoi les missionnaires évangéliques sont respectés même dans les fureurs de ces sauvages.

Ici les prêtres unissent à leurs priviléges sacerdotaux les attributs de médecins. Dès qu'une personne tombe dangereusement malade, le prêtre-médecin ne quitte plus le patient qu'il ne soit guéri ou enterré; les moyens curatifs sont des prières et des jongleries; quelquefois ils y ajoutent la diète absolue pour le malade, afin qu'il guérisse ou meure plus vite.

Les Nouveaux-Zélandais pensent qu'après la mort l'âme ou esprit, qu'ils nomment *waidoua*, est un souffle intérieur, entièrement distinct de la matière corporelle. Les deux substances jusqu'alors unies se séparent; le waidoua demeure trois jours à planer autour du corps, puis se rend au fameux rocher de Reinga, mot qui signifie départ; rocher que nous avons cité comme le Ténare de ces sauvages, et d'où un atoua emporte le waidoua au séjour de la gloire ou de la honte, pendant que le corps ou la partie impure de l'homme s'en va dans les ténèbres. Il ne s'agit pas ici de bien ou de mal comme nous l'entendons dans nos croyances religieuses, les Nouveaux-Zélandais ne connaissent point ces distinctions morales; ils ne voient que le vainqueur et le vaincu, l'honneur pour le premier et le déshonneur pour le second.

C'est avec ces idées superstitieuses qu'ils sont naturellement portés à dévorer le corps de leurs ennemis; ils croient qu'en agissant ainsi, ils absorberont l'âme de cet ennemi, la joindront à la leur et donneront à celle-ci plus de force. Aussi pensent-ils que plus un chef a dévoré d'ennemis d'un rang distingué dans ce monde, plus dans l'autre son waidoua triomphant sera heureux et digne d'envie. Au surplus ce bonheur futur ne consiste que dans de grands festins en poisson et en patates, et dans ces combats acharnés où les waidouas élus seront toujours vainqueurs.

Comme les Nouveaux-Zélandais croient que le waidoua se tient dans l'œil gauche, un guerrier qui vient de terrasser son rival ne manque jamais de lui arracher cet œil et de l'avaler. Il boit en outre du sang de cet ennemi pour éviter la fureur du waidoua vaincu; car celui-ci retrouve de la sorte, dans l'assimilation qui vient de s'opérer, une portion de l'aliment qui le nourrissait et qui dès lors l'empêche de nuire.

Ajoutons quelques mots sur le tabou et sur quelques autres cérémonies zélandaises.

Le *tabou* ou plus exactement *tapou*, à la Nouvelle-Zélande, est, comme dans d'autres îles de la Polynésie, un interdit que l'on met sur certaines choses ou même sur les personnes. Nul ne peut approcher et encore moins toucher la chose ou la personne tabouée. Un chef tire une grande ressource de ce *veto* indéfini. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voisins importuns, il taboue sa maison et ses champs; veut-il s'emparer d'un objet de prix, il le taboue.

Les Nouveaux-Zélandais ne peuvent souffrir aucune sorte de provisions dans leurs cabanes, surtout de celles qui proviennent d'êtres animés. Les premiers Européens qui voulurent se débarrasser de l'importunité de leurs hôtes, suspendirent au plafond de leurs cabanes un morceau de viande de cochon, dès ce moment les naturels s'en éloignèrent. Jamais ceux-ci ne prennent leurs repas dans l'intérieur des maisons, et ils ne le permettent pas non plus aux Européens qui vont les voir. Lorsque ceux-ci ont besoin de se rafraîchir, ne fût-ce que pour avaler un verre d'eau, ils sont obligés de sortir de la cabane. Allumer du feu dans les endroits où les provisions sont déposées serait un crime. Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie ne peuvent plus servir et on les brise près du corps du défunt.

Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une grande importance; souvent ils suffisent pour arrêter

les entreprises les mieux concertées : résister aux inspirations d'un songe serait offenser les dieux.

Les Nouveaux-Zélandais rendent de grands honneurs à leurs morts, surtout quand ils sont d'un rang distingué. On garde le corps durant trois jours, parce que l'âme n'est censée le quitter qu'après le trépas. Ce troisième jour le corps est frotté d'huile comme de son vivant. On ploie les membres contre le ventre en les ramassant en un paquet, au lieu de laisser le cadavre étendu comme en Europe. On enterre ensuite le paquet et on le recouvre d'un tas de pierres en déposant sur la tombe du mort quelques vivres pour son waidoua qui est encore censé en avoir besoin. La cérémonie se termine par un festin où l'on chante les louanges du défunt.

Après la mort d'un chef, ses voisins se réunissent pour piller ses propriétés, et chacun s'empare de ce qui lui tombe sous la main. Quand c'est le premier chef d'une tribu, la tribu tout entière est exposée à être saccagée par les tribus voisines.

D'après ce que nous avons dit sur le waidoua, on conçoit l'horrible coutume de se repaître de chair humaine; c'est un résultat de la superstition zélandaise. Sur le champ de bataille, les cadavres des chefs sont toujours dévorés les premiers. Les Nouveaux-Zélandais pensent qu'il vaut mieux manger son ennemi que de le laisser pourrir à l'air. Ils conservent toujours les têtes après les avoir vidées et séchées au soleil ; les cheveux, la barbe et les sourcils sont respectés. Les os du corps sont convertis en flûtes, hameçons et ustensiles de ménage. Nous avons déjà dit ailleurs qu'à la mort d'un chef, on immole souvent plusieurs esclaves sur son corps.

La plus grande marque de considération et d'affection d'un Zélandais est le *salut* qu'il nomme *shongui* et qui consiste à *frotter le bout de son nez contre le vôtre*, en exhalant doucement son haleine et en l'unissant à la vôtre, pour mettre son *waidoua* ou esprit et le vôtre en contact plus direct et plus intime.

A l'égard de la langue des Nouveaux-Zélandais, bornons-nous à dire qu'elle n'est ni dure ni désagréable, que même elle est assez douce dans la bouche des femmes, comme elle devient énergique dans celle des hommes. Elle n'a ni déclinaisons ni conjugaisons proprement dites; les mots se composent rarement de plus de deux syllabes et se terminent presque toujours par des voyelles.

Sous le rapport naturel, la Nouvelle-Zélande ne possède guère, en fait de mammifères, que le chien et le rat. Les oiseaux sont peu nombreux; les lézards sont à peu près les seuls reptiles du pays. Certains parages abondent en poissons. Les insectes sont assez rares, les plantes peu nombreuses. Nous renvoyons pour les détails de ce genre à l'ouvrage même de Dumont d'Urville, qui sur les autres points que nous n'avons pu qu'effleurer donne également des développements très étendus.

Suivons maintenant notre savant navigateur, dans sa traversée de la nouvelle-Zélande, à Tonga-Tabou.

Dumont d'Urville quitta la baie des Iles le 19 mars 1827, dans l'espérance de pouvoir se rendre à Tonga-Tabou en dix à douze jours; mais il fut bien trompé dans son calcul. D'abord, douze jours de calme continuel le retinrent dans le voisinage de la Nouvelle-Zélande, ordinairement si orageux; ensuite il eut des vents faibles et variables, qui ne permirent à la corvette d'avancer qu'avec beaucoup de lenteur. Cependant les 2, 3 et 4 avril *l'Astrolabe* passa près des îles Curtis, Macauley et Sunday, cette dernière étant l'île Raoul de d'Entrecasteaux.

Le 9, on eut connaissance de l'île Eoa. Le 16, on vit plusieurs des îles Hapaï, à l'est de l'île d'Anamouka. Le 10, on donna dans le canal de Tonga-Tabou, et lorsqu'on en eut parcouru la moitié, les vents poussèrent la corvette sur des coraux déchirants. *L'Astrolabe* y fut exposée plusieurs jours à une perte imminente ; mais enfin elle parvint à sortir du danger, et put mouiller le 26 avril devant la petite île de Pangaï-Modou, après avoir eu à lutter douze grands jours contre la violence du vent, et après plus d'un mois d'une navigation pénible, depuis son départ de la Nouvelle-Zélande.

Tonga-Tabou.

Les îles Tonga furent découvertes en 1643 par le navigateur hollandais Tasman. Il mouilla devant l'île Tonga-Tabou, à laquelle il donna le nom d'*Amsterdam*, après avoir imposé ceux de Middelbourg et Rotterdam aux îles d'Eoa et de Namouka Le capitaine Cook visita ces terres en 1773, et découvrit, l'année suivante, la plupart des petites îles situées au nord de Tonga-Tabou et qui portent le nom distinct d'*îles Hapaï*. En 1777, le même Cook visita les îles Tonga dans le plus grand détail. En 1781, le navigateur espagnol Maurelle découvrit Vavao et plusieurs îles voisines, toutes situées au nord de l'archipel Tonga. La Pérouse vit ces mêmes parages en 1787, et Bligh passa trois jours à l'île Namouka.

En 1797, le capitaine Wilson, qui conduisait des missionnaires aux îles de la Polynésie, passa aussi devant Tonga-Tabou, dont l'archipel avait reçu de Cook le nom bien peu mérité d'*Archipel des Amis*, car les insulaires se montrèrent depuis perfides et cruels dans leurs rapports avec les Européens; mais les relations que nous avons fait connaître ont donné à cet égard des explications suffisantes; nous ne les reproduirons pas, et nous allons seulement consigner ici en passant quelques-uns des principaux faits recueillis par Dumont d'Urville sur la géographie et les usages des îles Tonga.

L'archipel Tonga se compose d'une centaine d'îles ou îlots, situées par 17° 18' de latitude sud, et 176° 10'—178° de longitude ouest. Les trois îles Tonga-Tabou, Vavao et Eoa seules se distinguent par leur étendue, de quinze à vingt milles de longueur; sept autres ont de cinq à sept milles d'étenue moyenne; et le reste, de deux à trois milles de dimension. Plusieurs ne sont que des bancs de sable et de corail, couverts de quelques bouquets d'arbres : quelques-unes sont assez élevées; Eoa, Namouka et Vavao sont d'une hauteur médiocre, et Tonga-Tabou st une terre basse.

Tonga-Tabou, comme toutes les îles Hapaï, est entourée de récifs de corail dangereux ; les autres en paraissent exemptes, parce que sans doute, le sol y est plus élevé et d'une constitution différente.

Tonga-Tabou jouit d'une température modérée; au mois d'avril et de mai, le thermomètre s'était maintenu entre 23 et 26° centigrades. D'un autre côté, les brises de mer qui soufflent régulièrement contribuent sans doute à tempérer l'excès de la chaleur. L'air d'ailleurs est pur et serein; mais les tremblements de terre sont fréquents. Le sol est d'une fertilité prodigieuse. L'eau douce est rare; mais en creusant à une certaine profondeur, on obtient en général de l'eau potable.

La population de Tonga-Tabou paraît être d'environ quinze mille habitants, dont quatre ou cinq mille en état de porter les armes.

Les habitants des îles Tonga sont en général grands, bien faits et bien proportionnés. Ils doivent la rotondité de leur corps à une nourriture saine et abondante, unie à un exercice modéré. Ils ont une physionomie agréable; ils sont plus sérieux que les Taïtiens et moins sauvages que les Nouveaux-Zélandais. Plusieurs ont le nez aquilin et les lèvres minces; presque tous ont les cheveux lisses et la peau d'un noir peu foncé. Les femmes ont la taille noble, les formes arrondies, les traits délicats et le teint presque blanc ou seulement basané.

Ces insulaires jouissent en général d'une bonne santé; quelques-uns pourtant sont sujets à la lèpre

et à des éruptions cutanées. Les vieillards sont communs et ils conservent une vigueur et une agilité remarquables.

Nous avons vu dans la Nouvelle-Zélande que les indigènes avaient gagné à être connus : le contraire arrive quant aux naturels de Tonga. Ceux-ci avaient paru doux, polis, aimables, caressants et hospitaliers aux premiers navigateurs, et notamment au capitaine Cook, lequel avait, à cause de cela, comme nous l'avons dit, donné à leurs terres le nom d'*îles des Amis*. Mais depuis on a reconnu leur perfidie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut. Les insulaires sont généreux, complaisants et hospitaliers, sans doute, mais en même temps cupides, audacieux et profondément dissimulés. Du reste, ils paraissent susceptibles d'une force de caractère et d'une énergie surprenantes. Ils y ajoutent le mérite d'être modestes, car la jactance n'est point leur fait; et ils ne s'abandonnent point non plus à ces transports de fureur si habituels aux Nouveaux-Zélandais. Un refus ne les émeut pas; ils dévorent un affront sans y paraître sensibles; mais le souvenir en reste profondément gravé dans la mémoire, et ils ne manquent jamais de se venger aussitôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Ces insulaires sont très attachés à leurs parents, à leurs amis et à leurs chefs. Ils ont entre eux des relations aussi douces qu'affectueuses. Ils traitent leurs femmes avec égard et leurs enfants avec une bonté paternelle. Les chefs témoignent sans cesse à leurs inférieurs beaucoup de bienveillance. Enfin ces indigènes respectent la vieillesse et lui prodiguent de tendres soins. Les rangs s'observent parmi eux. Le touï-tonga est un personnage très révéré et même sacré; c'est une espèce de pape qui semble avoir autant de puissance à Tonga que le saint père à Rome. Autrefois la noblesse à Tonga se transmettait par les femmes; quel que fût le rang du père, si la mère n'était point noble les enfants ne l'étaient point davantage : au contraire si le père n'était point noble et que la femme le fût, les enfants le devenaient de droit. Cet usage est encore observé dans quelques-unes des îles Tonga, comme nous l'apprennent d'autres voyageurs.

A Tonga-Tabou l'obéissance passive aux chefs est d'obligation rigoureuse; mais de leur côté les chefs doivent user d'une sage réserve, qui cependant ne les empêche point de punir leurs sujets à grands coups de bâton.

La danse et le chant constituent les principaux amusements du pays. On y ajoute quelques jeux dont d'Urville présente une description détaillée et complète. Un de ces jeux consiste à transporter une grosse pierre d'un endroit à un autre, sous l'eau, à la profondeur de dix pieds, en suivant le fond dans un trajet de soixante-quatre mètres et toujours en ligne droite.

Les habitants de Tonga aiment beaucoup la conversation et les parties de kava. On se rappelle que le kava ou ava est une espèce d'infusion que l'on obtient en exprimant le jus de certaines racines et en les mélangeant avec de l'eau. Il en résulte un breuvage fade, doucereux, piquant et d'une saveur nauséabonde, mais qui est fort goûté dans la Polynésie, notamment à Tonga, à Taïti, à Noukahiva et aux îles Sandwich. Lorsqu'on en boit en trop grande quantité, il enivre; et à force d'en user on devient idiot. Dumont d'Urville décrit longuement les circonstances où le kava est servi; surtout dans les cérémonies politiques ou religieuses, et lors d'une visite importante. Les habitants de Tonga n'entreprennent jamais d'affaires graves, sans qu'elles soient précédées du kava. La plus grande marque de considération qu'ils puissent donner à un étranger dont ils reçoivent la visite est de lui faire servir le kava.

Les habitants de Tonga se distinguent parmi les Polynésiens dans la construction des pirogues, dans l'art de tailler les dents de la baleine pour en faire des colliers, dans la fabrication des filets et le ciselage des casse-têtes, dans la bâtisse des maisons, dans le tatouage et l'art de faire la barbe au moyen de coquilles. Presque toutes les professions deviennent héréditaires dans chaque famille.

Ces peuples dînent au lever et soupent au coucher du soleil. Ils se couchent dès que la nuit est venue, et se lèvent dès le retour de l'aube.

Quant aux mariages, ils ont lieu sans presque aucune cérémonie. Les jeunes filles sont libres de leurs faveurs, mais ne les prodiguent pas sans recevoir des cadeaux. Les femmes mariées sont généralement fidèles, si ce n'est dans les basses classes, où elles cèdent aux désirs des chefs plutôt pour éviter les suites de la colère de ceux-ci que par disposition à la débauche. En cas d'adultère, le mari peut tuer sa femme; cependant s'il veut divorcer, tout s'arrange, et celle-ci redevient libre dans le trafic de ses charmes.

Les chefs ont autant de femmes qu'ils en veulent, et elles prennent rang selon leur naissance. Toutes ces femmes sont traitées avec douceur. Celles qui épousent un homme d'un rang inférieur ont le droit de lui commander.

La circoncision se pratique aux îles Tonga, c'est-à-dire que l'on ôte un petit morceau de la partie supérieure du prépuce pour l'empêcher de recouvrir le gland. Cette opération est ici une raison de propreté.

Les insulaires de Tonga se tatouent diverses parties du corps, notamment le bas-ventre et les cuisses, mais en laissant la peau dans son état naturel, et sans lui faire d'incision, comme cela se pratique à la Nouvelle-Zélande.

Les maisons de ces naturels sont propres et solides. Elles ont la forme d'un ovale de trente pieds de longueur sur vingt de large, et douze ou quinze de hauteur pour les chefs. Celles du peuple sont plus petites. Le maître et la maîtresse de la maison couchent dans un espace à part; les autres membres de la famille dorment sur le plancher sans avoir d'endroits fixes. Les domestiques se retirent dans de petites cabanes voisines. Les nattes servent de lits et les vêtements de couvertures. Les meubles sont quelques bols en bois pour servir le kava, quelques gourdes pour contenir l'eau, des coques de coco pour renfermer l'huile dont on se frotte le corps, des coussinets et quelques escabeaux pour servir de siéges.

Les aliments ordinaires sont l'igname, le taro, la banane, les fruits à pain, la noix de coco, le poisson et les coquillages. On réserve pour les chefs les cochons, la volaille et les tortues. Le bas peuple mange les rats.

L'habillement des deux sexes ne consiste qu'en une pièce d'étoffe ou natte qui enveloppe le corps de manière à faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture. Jusqu'à sept ou huit ans les enfants vont tout nus. La coiffure varie suivant les goûts et les âges.

Au reste, l'habitude de se baigner chaque jour, et souvent plusieurs fois, fait que ces naturels sont très propres sur leur personne. Le soin qu'ils ont de se frotter le corps avec de l'huile parfumée rend leur peau douce et belle. Quant à leurs chants, ce sont des espèces de récitatifs se rapportant à quelque événement plus ou moins remarquable, ou bien ce sont des paroles adaptées à différentes sortes de danses ou de cérémonies. Ces chants ne sont pas dépourvus d'harmonie : ils offrent même beaucoup de variété dans les tons. Outre les flûtes, ces insulaires ont des tambours formés de troncs d'arbres, de trois à quatre pieds de long, et creux dans l'intérieur.

Les habitants de Tonga reconnaissent une foule de divinités portant le nom générique de *Hotoua*, et qui ont entre elles divers degrés de prééminence. Les divinités supérieures peuvent à leur gré distribuer le bien et le mal, et elles existent de toute éternité. Dumont d'Urville donne une liste des différentes divinités supérieures et inférieures; nous renvoyons à son ouvrage ceux de nos lecteurs qui voudraient acquérir des notions étendues et complètes à cet égard.

Suivant les habitants de Tonga-Tabou, l'âme humaine est une substance déliée et presque aériforme, qui se sépare du corps à l'instant même où la vie s'en échappe. Le cerveau n'est que le siége de la mémoire. Le courage est recélé dans le foie.

Les prêtres jouissent d'assez de considération ; ce sont eux qui rendent les oracles. On les regarde alors comme inspirés et comme recevant les communications de la divinité. On les consulte dans le cas de maladie ; mais si le malade au bout de trois jours ne va pas mieux, on le conduit à un autre prêtre, et de celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il soit entièrement rétabli ou mort. Ces prêtres ne forment point un corps à part, et ils vivent confondus parmi le peuple sans avoir de costume spécial.

Le tabou existe aux îles Tonga comme à la Nouvelle-Zélande, ainsi qu'ailleurs dans la Polynésie. Le terrain consacré à un dieu ou devenu la sépulture d'un chef est taboué. On impose le tabou sur une pirogue si on veut la rendre plus propre et plus sûre pour les longs voyages. Il est défendu de combattre en un lieu qui vient d'être taboué. L'homme coupable d'un vol est contraint de se baigner dans certains endroits de la mer fréquentés par les requins; et s'il est mordu ou dévoré, son crime demeure patent. Celui qui touche le corps d'un chef mort devient lui-même tabou, et il faut un intervalle de plusieurs lunes pour le relever de cette interdiction. Il est tabou de manger en présence d'un parent supérieur, à moins qu'il ne tourne le dos; il est tabou de manger des vivres qu'un chef supérieur a touchés. En un mot, c'est à l'empire du tabou que les diverses classes de la société doivent la conservation de leurs priviléges respectifs.

On célèbre à Tonga une fête appelée *le Natchi*, et que le capitaine Cook a décrite longuement. C'est une cérémonie religieuse qui entraîne la consommation d'une quantité énorme de vivres, surtout si elle est accompagnée de quelques autres fêtes, comme le retour d'un chef après une longue absence, ou comme le mariage ou la mort d'un grand personnage. Une autre cérémonie analogue au natchi se pratique également pour faire des offrandes aux dieux des éléments. Enfin, une cérémonie barbare a lieu sous le nom de *Naudgia*, pour obtenir la guérison d'un parent malade: il faut ici que l'on étrangle un enfant, et que la victime soit offerte aux dieux. C'est d'ordinaire un parent de l'enfant ou du malade qui est chargé de l'égorger. On étrangle aussi un enfant lorsqu'un chef l'exige au nom du pays pour apaiser la colère des dieux. D'un autre côté, à la mort d'un chef, on a coutume d'enterrer la veuve avec le corps de son époux.

La cérémonie des funérailles demande peu de formalités quand il ne s'agit que d'un simple chef. Peu de temps après la mort on étend le cadavre par terre devant la maison, et un membre de la famille le lave avec de l'huile et de l'eau pour le rapporter dans la maison et le déposer sur un monceau d'étoffes. Les femmes du défunt se rangent autour de son corps, poussent des gémissements lugubres, se meurtrissent la poitrine et la figure, et se font quelquefois de cruelles déchirures pour exprimer la violence de leur chagrin. Le lendemain le corps est déposé dans le tombeau de famille, et les gémissements se renouvellent. Enfin, les fossoyeurs recouvrent de terre la dépouille mortelle, et par-dessus mettent des nattes en feuilles de cocotier. Chacun se retire alors chez soi, se coupe des cheveux et se brûle la peau des joues sur les pommettes avec un petit rouleau enflammé. Le deuil dure plusieurs lunes, pendant lesquelles on ne porte que des nattes pour vêtement.

Les charmes et les présages sont d'une grande influence dans les opinions religieuses de Tonga. Les éclairs et le tonnerre annoncent la guerre ou quelque grande catastrophe ; l'éternûment est aussi du plus mauvais augure. Une certaine espèce d'oiseau, analogue au martin-pêcheur, est d'un funeste pronostic lorsque dans son vol rapide il s'abat près d'une personne. Le toucher de certaines amulettes suffit pour donner la mort. Pour savoir si une personne relèvera de maladie, on fait tourner sur elle-même une noix de coco, en examinant avec soin sa position quand elle est revenue au repos.

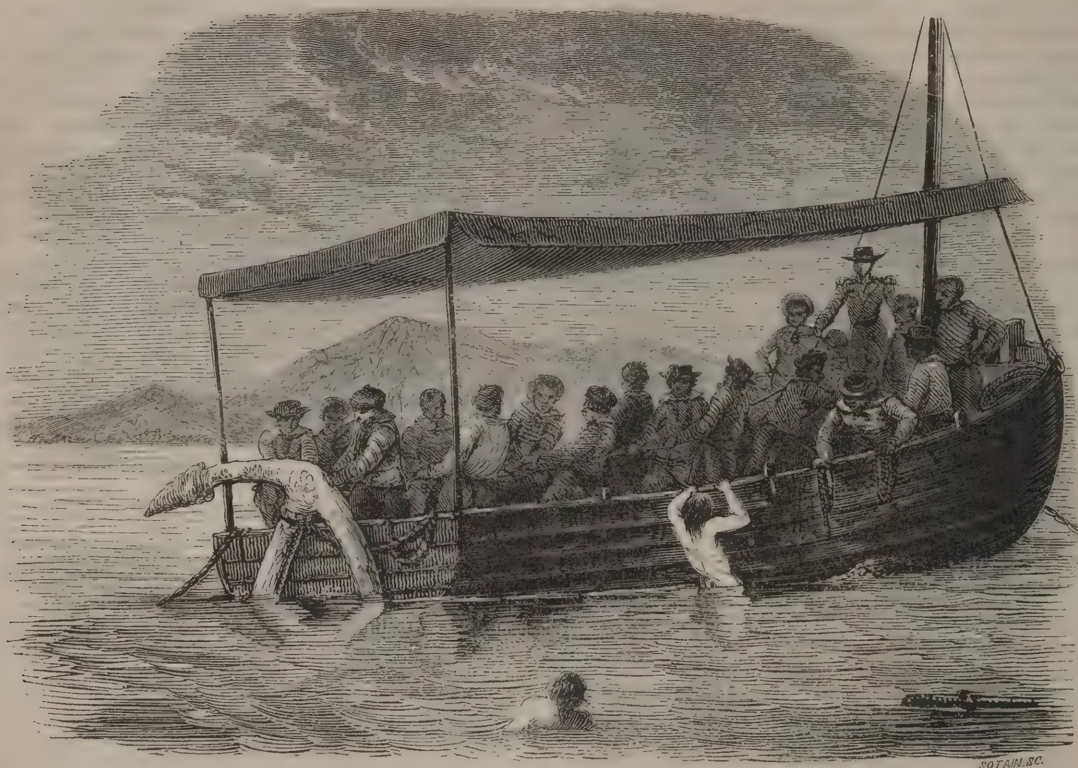
Il ne faudrait pas croire cependant que les naturels de Tonga-Tabou se contentassent, dans leurs maladies ou leurs infirmités, de recourir aux prières, aux charmes et aux sacrifices. Ils prennent aussi des remèdes internes, comme certaines infusions de plantes. Ils ont également recours à la saignée, en se faisant des scarifications sur les bras et sur les jambes avec des coquilles tranchantes, ou une incision sur la poitrine, pour dégager le sang extravasé ou pour extraire la pointe barbelée d'une flèche rompue. Enfin, ils pratiquent aussi quelquefois la castration lorsque les testicules sont engorgés.

La langue des insulaires de Tonga est à peu près le même que celle des Nouveaux-Zélandais, sauf quelque différences très légères. Elle est douce, mélodieuse et moins monotone que celle de Taïti.

En résumé, sous le rapport physique Tonga-Tabou est une île basse couverte d'une recouche épaisse de bonne terre, où les végétaux se développent avec vigueur. Les cocotiers et les bananiers y sont très abondants. Le manque de montagnes et conséquemment de ruisseaux rend le pays monotone. Sauf le rat, il n'y a point de mammifères sauvages à Tonga-Tabou. Le martin-pêcheur, la poule d'eau, la tourterelle, le merle, la moucherolle, le chat-huant, sont à peu près les seuls oiseaux qu'on y rencontre. Les habitants observent l'usage pratiqué à Taïti de changer de nom avec l'ami qu'ils ont choisi. L'île de Tonga-Tabou est gouvernée par plusieurs chefs indépendants les uns des autres, et qui entretiennent une cour nombreuse. Leurs courtisans se nomment *mata-boulais :* ce sont tout à la fois des conseillers et des gardes-du-corps.

Nous avons mentionné tout à l'heure la perfidie des insulaires de Tonga : Dumont d'Urville en eut un échantillon le 13 mai 1827, au moment où l'*Astrolabe* allait remettre à la voile, après que ces indigènes avaient été comblés de présents, et que de leur côté ils avaient montré des dispositions pacifiques, et même secouru l'équipage d'abord embarrassé au milieu des récifs aigus qu'élèvent insensiblement les petits mollusques vivant dans ces parages. Les naturels donc, jusqu'alors paisibles et affables, s'emparèrent ce jour-là, par une ruse inouïe, d'une des embarcations avec l'élève et les hommes qui la montaient; c'est de la même manière qu'ils avaient tenté autrefois d'enlever le capitaine Cook, et plus tard le général d'Entrecasteaux. D'Urville dut recourir à des mesures coercitives pour contraindre ces barbares à rendre les Français prisonniers. Ils ne remirent d'abord que l'élève, et promirent d'amener les autres; mais ils ne voulaient que gagner du temps pour se fortifier dans leur village sacré de Mafanga, et pour attirer l'équipage dans de nouvelles embûches. D'Urville fit approcher la corvette des récifs qui protégent ce lieu, et canonna vivement les insulaires assemblés au nombre de quatre à cinq mille dans cette espèce de fortification, armés de fusils, d'arcs, de lances et de casse-tête. Les deux premiers jours, ces sauvages, abrités par des retranchements de sable, purent braver l'artillerie française; mais à la fin, lassés de ce genre de guerre passive pour eux, ils se déterminèrent à renvoyer, le 20, leurs prisonniers, lesquels rentrèrent à bord de la corvette, à l'exception de deux misérables qui aimèrent mieux rester dans l'île, où on leur avait sans doute promis de brillants avantages, au gré de leur cupide sensualité.

En s'éloignant de cette île, non moins dangereuse par ses habitants que par ses récifs, Dumont d'Urville avait appris de la reine du pays que les vaisseaux de La Pérouse avaient passé dix jours à Namouka ou Anamouka, et la déposition avait été accompagnée de détails assez positifs pour y ajouter foi. La route de



On s'occupa pendant deux jours de retirer du fond des eaux le plus d'objets qu'il fut possible.

l'*Astrolabe* fut alors dirigée vers les îles Viti ou Fidji, et puis vers la Nouvelle-Guinée.

Traversée de Tonga-Tabou à la Nouvelle-Guinée.

Durant vingt jours, Dumont d'Urville parcourut en divers sens l'archipel des îles Viti, improprement appelées *Fidji*, mot qui n'est qu'une corruption de Viti ou Biti en langue tonga, et y détermina la position et les contours de cent vingt îles ou îlots, dont plusieurs étaient entièrement ignorés avant lui, entre autres les îles Lauzala, Motougou, Totoua, les deux petites îles Nogoulao et Nogou-Lebou, le groupe entier d'Oumbenga, la pittoresque île de Vatou-Lelé, et un petit groupe voisin. Dans le cours de cette navigation, l'*Astrolabe* fut souvent à deux doigts de sa perte, à cause des brisants ou des hauts-fonds semés de pointes aiguës de corail qu'elle rencontra.

Nous ne suivrons pas l'explorateur dans les détails de ce périlleux travail qui a pris dix-huit jours entiers, indiquons-en seulement les principaux résultats.

La grande île septentrionale du groupe des îles de Viti se nomme *Vanoua-Lebou*, mot qui veut dire grande terre. La grande île du centre est appelée *Viti-Levou*, ce qui signifie grande Viti. La grande île méridionale est Kandabou, que par méprise le capitaine Bligh avait nommée *île Miwolla*. Toute la partie orientale de Viti-Levou n'offre que des terres basses et couvertes de cocotiers près du rivage; ces terres s'élèvent rapidement vers l'ouest, où elles deviennent de hautes montagnes. L'île de Vatou-Lelé a neuf milles de long du nord au sud, et une largeur moyenne de deux milles; elle est couverte d'une riche végétation, et les cocotiers dominent de leurs têtes mobiles les autres arbres qui ombragent le sol. Cette île est basse dans toute son étendue, excepté dans sa partie nord-ouest qui présente quelques falaises déchirées et taillées à pic.

Les indigènes de l'archipel Viti font partie de la race papoue qui règne à la Nouvelle-Guinée. Ce sont d'assez beaux hommes à peau noire tirant sur le chocolat. Ils ont le haut de la figure large, le nez et les lèvres grosses; plusieurs ont une physionomie expressive; quelques-uns de beaux traits; tous la chevelure noire, très ample, très frisée, et dont ils prennent beaucoup de soin. Quelques-uns la colorent avec du charbon, d'autres la rougissent avec de la chaux, ou bien la blanchissent en la rendant blonde et en la faisant ressembler à du crin frisé. Ils se tatouent les bras et la poitrine en s'y creusant de petits trous qui, boursoufflés, ressemblent à une cerise, et qui sont quelquefois autant d'ulcères fort dégoûtants.

Les Vitiens fabriquent des vases de terre particuliers à leurs îles, et qu'on ne rencontre pas ailleurs. Ils



Comme nous étions en tête de la caravane, nous nous assîmes quelques minutes pour l'attendre.

pratiquent la circoncision ; ils mangent leurs ennemis tués dans les combats, et paraissent même, suivant M. Gaimard, porter l'anthropophagie beaucoup plus loin que les Nouveaux-Zélandais.

Leurs pirogues sont à balanciers, et vont à voile. Ils se passent de pagaies, et n'avancent que lentement.

Le roi des îles Viti réside à Embaou. Il possède à lui seul plus de cent femmes. On lui paie des tributs en dents de baleine qui sont la monnaie du pays, en pirogues, en jeunes filles de dix à douze ans, en étoffe de mûrier à papier, nattes, fils de coco pour les cordes, bananes, coquilles, poules, cochons, ignames, etc. Les coquilles blanches servent d'ornement.

Les Vitiens disent qu'à la mort l'âme va rejoindre un de leurs dieux qu'ils appellent *le créateur du soleil*, de la terre et de tout ce qui existe. L'âme de ceux qu'ils tuent ou qu'ils mangent, l'âme des suppliciés, comme celles des bons et des méchants, vont également rejoindre ce dieu. Il n'y a point de cérémonie ni à leur naissance, ni à leur mort. Le prêtre visite seulement les malades. On ne fait point de sacrifices humains: on offre seulement des cochons et des bananes aux dieux. On n'a point de fétiches, mais beaucoup de maisons sacrées. A la mort du roi ou de la reine, on se coupe un doigt de la main ou du pied. Quand les chefs sont malades, le peuple fait des présents aux prêtres. On boit le kava comme aux îles Tonga. A l'âge de quinze ans, on fend le prépuce à tous les garçons avec une coquille mince ou avec un couteau. On se marie de bonne heure, mais les époux ne cohabitent qu'à l'âge de vingt ans, lorsqu'ils ont déjà la barbe d'une certaine longueur; si le mari partageait la couche de sa jeune femme avant cet âge, suivant leur croyance, il en mourrait. Les chefs ont depuis dix jusqu'à soixante femmes, tandis que les hommes du peuple n'en peuvent avoir qu'une seule.

Les femmes ne mangent point avec les hommes ; elles prennent leur nourriture à part, et après eux. Elles vont à la pêche à l'exclusion des hommes, et ont soin du ménage pendant que ceux-ci guerroient ou sont occupés de la construction des pirogues et des maisons.

On allume du feu par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Les hommes ne se font point la barbe, mais ils se taillent les cheveux avec une dent de requin.

Le tatouage est général pour les deux sexes, et il se pratique avec un os de poule. Du reste, le corps est légèrement couvert. Les armes sont les flèches, les casse-tête et les lances. La nuit on s'éclaire au moyen de roseaux de cocos secs.

Les enfants, à leur naissance, reçoivent un nom qui plus tard est échangé pour un autre. A la mort d'un chef, on immole plusieurs femmes sur sa tombe. Nous

avons déjà dit que les individus tués sur le champ de bataille sont dévorés à l'instant même et au milieu des chants de victoire. Pour ces repas, les Vitiens coupent les parties du corps en plusieurs morceaux, et les font cuire sur le feu après les avoir entourés de feuilles.

Lorsqu'on veut demander la paix ou envoyer un ambassadeur qui est choisi par les chefs, il offre en présent des dents de baleine, et l'arrangement se conclut. Les Vitiens ne changent pas de nom en signe d'amitié. Le vol est fréquent parmi eux, et il n'y a point de punition ; cependant si les chefs sont mécontents, on tue le coupable. Les rois particuliers des différentes îles Viti portent le titre de *toui*.

Quelques Vitiens entourent leurs cheveux d'étoffe blanche de mûrier-papier, disposée en forme de turban. Les cheveux eux-mêmes sont généralement bien arrangés, durs, épais, teints en noir, et quelquefois en rouge. Les dents de baleine sont les diamants du pays. Une brasse d'étoffe de mûrier-papier est la monnaie ordinaire, car on apprécie tout en brasses de mûrier-papier. Lorsqu'un chef tue quelqu'un il prend son nom.

En résumé, les Vitiens, féroces de leur nature, fortement constitués, ont un caractère mâle et des habitudes énergiques. La dureté de leurs traits devient encore plus marquante par la couleur noire de leur peau. Ils marchent presque nus, une étroite étoffe de ceinture dont ils entourent leurs reins étant leur seul vêtement. Ils portent des colliers de dents humaines, des bracelets aux bras et aux jambes. Quelques-uns se saupoudrent la chevelure avec du charbon ou de la chaux, et il en résulte que les cheveux noirs deviennent parfois d'un rouge ardent.

Reprenons la navigation de *l'Astrolabe*. Après avoir doublé presque toute l'étendue de l'île Viti-Levou, dont les côtes présentent un superbe coup d'œil, elle découvrit un groupe très nombreux de petites îles plus ou moins élevées et accompagnées de récifs. C'est alors que leurs positions furent exactement déterminées et que les noms de plus de trente de ces îles furent inscrits pour la première fois sur les cartes.

Ayant ainsi glorieusement accompli pour la science l'exploration des îles Viti, *l'Astrolabe* se dirigea sur la partie méridionale des îles Hébrides, et le 12 juin, elle apercevait la petite et haute île d'Erronan, pour voir le lendemain celle d'Anatom. Cette dernière île est surmontée de hautes montagnes qui ne laissent au rivage qu'une lisière de terre basse et étroite ; sur cette lisière on aperçoit çà et là quelques touffes de cocotiers, et surtout un grand nombre d'arbres presque dépourvus de feuillages et au tronc dépouillé ; ce qui, de loin, les ferait prendre pour des ossements blanchis qu'on a plantés debout. Les montagnes offrent de grands arbres et sont d'ailleurs couvertes de verdure.

Le 15 juin 1827, *l'Astrolabe* aperçut la plus méridionale des îles Loyalty, que depuis ce moment elle ne cessa de prolonger à quatre ou cinq milles de distance. Ces îles occupent une étendue de près de cent cinquante milles du sud-est au nord-ouest, et forment un archipel de quatre îles assez grandes et de dix à douze beaucoup plus petites. Toutes sont peu élevées, faiblement boisées, plus ou moins habitées, et produisent ce pin à forme bizarre que le capitaine Cook a décrit sur l'île des Pins au sud de la Nouvelle-Calédonie.

Dumont d'Urville conserva le nom de *Loyalty* au groupe entier dont il s'agit. Il laissa à l'île la plus méridionale le nom de *Britannia*, celui du navire qui est présumé les avoir découvertes le premier, et il donna aux trois suivantes les noms d'*îles Chabrol*, *Halgan* et *Tupinier*, pour rappeler les noms du ministre et des chefs de la marine française qui avaient arrêté et dirigé l'expédition de *l'Astrolabe*. La reconnaissance de ces îles fut complétée en cinq jours.

Les principales portions des îles Loyalty ont été déterminées avec soin par l'expédition de *l'Astrolabe*. L'île Halgan est située par 20° 33' 33" de latitude sud, et 161° 5' 50" de longitude est. L'île Chabrol est située par 20° 40' 25", et 164° 39' 40" est. L'île Britannia est située par 21 ° 21' 45" de latitude sud, et 165° 28' 18" de longitude.

Les îles Beaupré ne sont que la queue de cet archipel, à dix lieues duquel la corvette passa le 20 juin, en se portant directement sur la pointe septentrionale des récifs immenses qui ceignent au nord la Nouvelle-Calédonie. Dumont d'Urville explora sur cette côte l'espace qui n'avait pu être examiné par d'Entrecasteaux, et compléta ainsi la carte de ce groupe intéressant.

En continuant de naviguer vers le nord-ouest, pour se diriger sur la Louisiade, la corvette avait à franchir un grand espace de mer dégagé d'îles et d'écueils. Un capitaine anglais avait fait espérer qu'on pourrait y rencontrer un nouvel archipel ; mais *l'Astrolabe*, qui employa huit jours à faire ce trajet, ne découvrit rien qui annonçât le voisinage d'aucune terre, et dès lors on dut perdre tout espoir de rencontrer vers ces lieux aucune trace du naufrage de La Pérouse.

Le 29 juin, on aperçut les côtes de la Louisiade, et d'abord le cap de la Délivrance, extrémité sud de cet archipel, au sud-est de l'île Rossel. On découvrit en même temps une île peu élevée, d'un demi-mille d'étendue et éloignée de cinq à six milles de l'île Rossel, à laquelle on reconnut ensuite qu'elle était unie par un récif à fleur d'eau. Comme elle avait déjà été vue précédemment par le brick *l'Adèle*, Dumont d'Urville la nomma pour cette raison *île Adèle*.

Il fallait maintenant prolonger les côtes méridionales de la Louisiade et s'aventurer dans les périlleux canaux du détroit de Torrès ; mais dépourvu des moyens nécessaires pour se dégager au besoin des labyrinthes d'écueils dont ce passage est parsemé, d'Urville dut renoncer à ce projet. Alors, il prit le parti d'entreprendre sur-le-champ la reconnaissance des côtes méridionales de la Nouvelle-Bretagne, et septentrionales de la Nouvelle-Guinée, renvoyant à l'année suivante le trajet du détroit de Torrès.

Ainsi, dès qu'il eut déteminé la position de l'île Adèle, située à environ sept milles de l'île Rossel, et le cap de la Délivrance, situé par 11° 23' 25" de latitude sud, et 151° 56' 28" de longitude est, de même que plusieurs autres points de l'île Rossel, d'Urville dirigea le navire vers la Nouvelle-Bretagne.

Comme dans la route on devait passer à peu de distance d'un groupe d'îles récemment découvert et encore peu connu, les îles Laughlan, d'Urville gouverna de manière à en avoir connaissance. Il les aperçut le 1er juillet 1827, et mit trois jours à en lever le plan. Elles sont au nombre de neuf, toutes basses, peu étendues, très rapprochées les unes des autres, couvertes de cocotiers, parées de la plus riche verdure, et semblent autant de jardins semés au milieu de l'Océan. Près d'elles, c'est-à-dire à environ dix milles dans l'ouest, se montre un rocher assez élevé et que n'avait point reconnu le capitaine qui le premier avait découvert ce petit archipel.

Cette reconnaissance accomplie, d'Urville se dirigea vers le hâvre Carteret, qu'il ne put atteindre sans avoir éprouvé une grosse mer et un temps affreux.

Le 5 juillet, il avait gagné le canal Saint-Georges, et doublé l'île Leigh. Le 6, la corvette se trouvait dans le hâvre, et définitivement amarrée sous l'île aux Cocos, qui offre un plateau considérable assez uni, où il est facile de circuler à l'abri des grands végétaux dont les tiges se développent en colonnes déliées pour former un dôme aérien sur la tête du promeneur.

Le séjour de la corvette au hâvre Carteret fut de 13 jours, pendant lesquels on fit de nombreuses observations scientifiques et de nouvelles collections naturelles. On vit beaucoup de crocodiles sur les bords

de la rade, et même on en prit un monstrueux qui avait douze pieds et demi de longueur, avec des dents et des griffes proportionnées à sa taille.

Le 19 juillet, d'Urville remit à la voile, en sortant du hâvre par la passe de l'ouest. Il traversa le canal Saint-Georges pour se porter sur le cap Palliser de la Nouvelle-Bretagne et y commencer l'exploration de cette grande île. On prolongea de très près toute la côte méridionale; on s'assura qu'il n'y avait point de passage au port Montagne, et que dans sa partie occidentale cette côte est bordée d'une foule d'îles basses et boisées, qui s'entrecroisent dans tous les sens. On détermina la position d'un grand nombre de ces îles; le 2 août, la corvette *l'Astrolabe* franchit le détroit de Dampier. Dans ce trajet elle toucha deux fois un banc de coraux dangereux, sans avoir heureusement éprouvé d'avarie.

Dès qu'on eut dépassé le détroit de Dampier, on commença la reconnaissance de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, en la prolongeant du 3 au 25 août, à quatre ou six milles de distance, dans tout son développement, c'est-à-dire dans une étendue de plus de trois cent cinquante lieues de longueur, sans y laisser de lacunes. On releva et détermina toute les îles qui la bordent et que l'on connaissait déjà; on en découvrit quinze à vingt autres plus rapprochées de la côte et que personne n'avait vues avant d'Urville. On reconnut l'entrée occidentale de la baie Geelvink, et continuant la navigation par le détroit à peine pratiqué de Jobie, on traça les contours de cette grande île, de Mysore, Bultig et de l'île Longue. Le 25 août, en terminant le travail où d'Entrecasteaux avait commencé le sien, on donna dans le hâvre de Dorey, pour y rattacher les longitudes aux observations faites sur ce point à la campagne précédente.

Dans toute son étendue, cette grande côte n'avait offert à Dumont d'Urville qu'une seule baie remarquable et susceptible de procurer un abri sûr en tout temps, aux vaisseaux qui voudraient y relâcher. Il lui donna le titre de *baie Humboldt*, en l'honneur du savant de ce nom. De chaque côté, comme deux sentinelles gigantesques, sont des montagnes que d'Urville a nommées les monts *Brongniard* et *Cordier*, lesquels signalent l'approche de cette baie aux navigateurs, à plus de vingt lieues de distance. Au reste, la même baie a son entrée parfaitement dessinée par deux pointes escarpées qui sont d'un effet imposant.

La relâche de *l'Astrolabe* à Dorey fut de onze jours, pendant lesquels la mission s'enrichit d'une foule de matériaux précieux. Les pirogues des naturels ne cessèrent d'environner la corvette, et ils se montrèrent bien plus familiers et bien plus communicatifs que lors du passage de *la Coquille*, ce qui favorisa les recherches et les excursions dans les terres.

Le 6 septembre, la corvette sortit du hâvre si pittoresque de Dorey, ou Doreï, et se dirigea vers l'île d'Amboine. Dans le trajet on observa la longitude de l'île Mispalu, et on détermina les petites îles Doïf, au sud de Gagui, qu'aucune des expéditions antérieures n'avait signalées.

Mais avant d'arriver à Amboine, il convient de présenter ici la substance des remarques faites par Dumont d'Urville sur le hâvre de Doreï et sur l'ensemble de la Nouvelle-Guinée.

Les navigateurs Saavedra, Gaëtan, Schouten, Tasman et Dampier avaient tour-à-tour exploré diverses parties de la Nouvelle-Guinée, mais les notions que leurs voyages avaient recueillies étaient encore très vagues, surtout à l'égard des indigènes. L'Anglais Forrest, en 1775, visita le hâvre de Doreï, et fut le premier à donner des renseignements exacts tant sur les naturels que sur les productions. En 1824, *la Coquille* parut aussi sur ces rivages dont M. Duperrey dressa une topographie très soignée.

Le hâvre Doreï est situé au sud du cap Mamori, lequel forme la pointe occidentale extérieure de l'entrée de la grande baie de Geelvink ou Geelwink. On pénètre dans ce hâvre, qui a un demi-mille de profondeur sur un canal de trois milles de longueur, ayant d'un côté la côte de la presqu'île Mamori, et de l'autre les îles Manna-Souari et Mamaspi. Ce bassin, quoique petit, peut contenir des vaisseaux de toutes les dimensions et leur présente un bon mouillage. Ses bords sont encadrés par de vastes forêts et de hautes fougères. La rive septentrionale se distingue par un sol riche, mal cultivé, car les Papous sont aussi paresseux que peu intelligents.

Ces indigènes ont le corps grêle, la taille moyenne et dégagée, la physionomie agréable, le tour du visage ovale, les pommettes saillantes, les lèvres minces, la bouche petite, le nez arrondi, la peau douce et d'un brun très foncé sans être noire. Le corps est peu velu, la barbe rare, les cheveux sont naturellement crépus par suite de l'habitude de les friser, ce qui leur donne l'air ébouriffés. Ce sont les Papous proprement dits, et qui constituent la majeure partie de la population des rivages, depuis l'île Waigiou jusqu'au hâvre de Doreï.

Une autre race, à laquelle d'Urville donne le nom de *Harfour*, a la figure presque carrée, aplatie et anguleuse, les traits heurtés, les pommettes saillantes, la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez épaté, la peau rude d'un brun foncé, et la teinte sale et enfumée. Ces sauvages ont les cheveux relevés en chignons, ou bien ils les couvrent d'un morceau d'étoffe.

Il existe une troisième variété, petite, agile et vigoureuse, aux traits sauvages, aux yeux hagards, au teint fuligineux et maigre, pratiquant le tatouage par cicatrices, marchant ordinairement nus ou couverts seulement d'une ceinture, laissant flotter leurs cheveux à l'aventure, ou se bornant à les rouler en mèches. Il paraît que ce sont les véritables indigènes du pays.

Les Papous forment la masse du peuple; ils portent rarement les étoffes indiennes ou chinoises dont se couvrent les Métis. Les véritables indigènes paraissent très misérables et réduits même à un état de servitude ou tout au moins de domesticité.

Les habitants de Doreï sont soumis à l'autorité du sultan de Tidore qui, chaque année, malgré la distance, reçoit les tributs et les hommages de ses sujets lointains, tributs composés de tortues, d'oiseaux de paradis et d'esclaves des deux sexes.

Les naturels de Doreï ont quatre villages sur le bord de l'eau, chacun formé d'une quinzaine de maisons établies sur des pieux, chaque maison renfermant des cellules distinctes pour recevoir plusieurs familles. Ces maisons sont toutes construites en bois, grossièrement travaillées, et percées de toutes parts à jour, ce qui les rend chancelantes.

Les Papous sont très défiants, et surtout très jaloux de leurs femmes, qui cependant sont fort laides. Ils ont des idoles sur leurs tombeaux, et des amulettes qu'ils portent à leur cou et aux oreilles. Ils ont aussi quelques morceaux de sculptures grossières qui rappellent le style égyptien. Ils rendent une sorte de culte à leurs parents, dont les tombeaux sont gardés avec soin. Ces peuples fabriquent des nattes en feuilles de bananier. Leurs femmes travaillent et font une poterie grossière, les arcs et les flèches, la lance et un bouclier long, outre un couperet en acier qui sert à la fois d'armes et d'instruments tranchant pour tous les besoins journaliers.

La nourriture de ces sauvages consiste en chair de tortue, pain de sagou, poissons, coquillages, fruits et racines. On fait rôtir les aliments sur des charbons ardents, ou bien on les place sur des treillages élevés à une certaine hauteur au-dessus du foyer; ce dernier moyen est surtout employé pour cuire le poisson. Les Papous mâchent le bétel mélangé avec l'arek et la chaux. Ils pratiquent le tatouage en se faisant de petits dessins sur la peau, tandis que les Harfours la sillonnent d'incisions profondes. Tous portent des bracelets de coquillages ou d'écailles de tortue avec des bagues et des pendants d'oreilles de la même matière. Le comble de la richesse est d'avoir pour eux ces objets en ar-

gent. Ces naturels fabriquent de petits coffrets en paille peinte.

Les instruments de musique sont le tam-tam recouvert à une de ses extrémités par une peau de lézard. Les pirogues sont de toutes les formes, entre autres celles qu'on appelle *koro-koros*.

Les Papous n'élèvent que très peu de cochons et de volailles; mais les forêts fournissent beaucoup de ces premiers animaux dans l'état sauvage.

Les Papous ont des mœurs simples et douces; ils ne manquent point de sagacité ni même de finesse; cette dernière qualité va même quelquefois jusqu'à l'astuce. Les hommes sont petits, et ont le ventre gros. Les femmes, je le répète, sont laides sans aucune exception. Les deux sexes vont presque nus: l'usage du bétel leur gâte promptement la bouche et les dents.

Passons maintenant à l'île d'Amboine, où se trouvent les établissements hollandais: *l'Astrolabe* y arriva le 25 septembre 1827. Elle y trouva les moyens nécessaires de réparer les pertes qu'elle avait essuyées sur les récifs de Tonga-Tabou. Le commandant de l'expédition reçut de la part des autorités l'accueil le plus cordial; les officiers firent quelques excursions dans l'intérieur des terres pour enrichir les collections.

Enfin, après avoir réparé toutes les pertes et remplacé tous les vivres consommés, *l'Astrolabe* remit à la voile le 10 octobre 1827, et sortit des Moluques par les détroits d'Ombay, de Timor et de Simao, d'où elle dirigea sa course vers la Tasmanie ou terre de Van-Diémen. Le 20, elle se trouvait sur la position probable des prétendus Tryals, sans avoir pu rien remarquer. Le 29, la corvette rencontra les vents frais du nord-ouest à l'ouest qui la poussèrent avec rapidité vers les côtes de la Tasmanie. Le 16 décembre, elle mouilla à l'entrée du canal de d'Entrecasteaux, et, le 20, sous les murs de la ville naissante de Hobart-Town, sur les rives du beau fleuve Derwent, lequel n'offrait encore que de profondes solitudes aux compagnons de d'Entrecasteaux, tandis qu'il est maintenant couvert de riantes habitations et paré de florissantes cultures.

A Hobart-Town, où *l'Astrolabe* mouilla en décembre 1827, Dumont d'Urville ne comptait faire qu'une très courte relâche pour reprendre ensuite l'exploration de la Nouvelle-Zélande; mais ce fut là qu'il eut pour la première fois connaissance des découvertes du capitaine Dillon au sujet du naufrage de *La Pérouse*. Bien que le récit du marin anglais n'inspirât point une grande confiance, d'après l'opinion générale que l'on avait sur M. Dillon dans la colonie, à cause de l'emprisonnement que cet officier avait subi à Hobart-Town, comme ayant été convaincu d'excès de pouvoir envers un docteur Tytler, cependant Dumont d'Urville sentit combien il importait à la gloire de l'expédition de *l'Astrolabe* et à l'honneur de la marine comme de la nation française de constater ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans ces rapports. En conséquence il changea le plan de sa campagne, et résolut de se diriger vers les îles où l'on disait que le naufrage de *La Pérouse* avait eu lieu. Mais il fallut auparavant disposer la corvette pour cette navigation dangereuse, et d'Urville mit à profit le temps qui allait être consacré à ces préparatifs, en recueillant de précieux détails sur la colonie de Van-Diémen. Nous en offrirons ci-après l'analyse sommaire.

Tasmanie ou terre de Van-Diémen.

Pendant les quinze jours environ que Dumont d'Urville passa à Hobart-Town, il eut occasion d'y remarquer des changements brusques de température. Le thermomètre montait de 18 à 28° et suivait d'autres variations analogues. Déjà le capitaine Cook et le naturaliste Péron avaient tour-à-tour observé un phénomène semblable dans les mêmes parages: Péron l'attribue à l'existence des sables brûlants qu'il présumait situés dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et dont la température devait se communiquer aux vents qui passaient au-dessus de ces sables pour arriver à la terre de Van-Diémen; mais il paraît plus naturel d'admettre, avec le capitaine Baudin, que cette élévation subite de température provient de l'embrasement des forêts opéré par les naturels qui ont toujours à la main un bâton enflammé, et qui peuvent mettre ainsi le feu partout où ils passent. Les parties de l'atmosphère situées au-dessus de ces espaces embrasés doivent s'élever rapidement à une température très haute, et il suffit de plusieurs coups de vent violents pour transporter au loin ces masses d'air chaud.

La ville de Hobart-Town, capitale de la terre de Van-Diémen, a déjà une certaine étendue: ses maisons très escarpées n'ont généralement qu'un étage, sans compter le rez-de-chaussée; elles sont propres et régulières. Les rues n'étant point pavées rendent leur parcours pénible; quelques-unes ont pourtant des trottoirs; mais la poussière qui s'élève continuellement est désagréable pour les yeux. Le palais du gouvernement est situé sur le bord de la baie, et déjà entouré de beaux arbres qui en rendent le séjour plus riant. Nous reviendrons au reste tout à l'heure sur Hobart-Town; rappelons auparavant quelques traits concernant l'historique de Van-Diémen et de sa colonie.

Tasman fut le premier Européen qui découvrit cette grande île australe; il l'aperçut en 1642, et mouilla dans une baie de la côte orientale, et la nomma *baie de Frédérick Henri*. Il remarqua sur cette côte plusieurs indices d'habitations, mais ne vit point d'habitants. Il repartit en laissant à l'île entière le nom de *terre de Van-Diémen*, en l'honneur du gouverneur générale des possessions des Indes Hollandaises, résidant à Batavia, d'où Tasman lui-même avait fait voile avec ses deux navires.

La terre de Van-Diémen était pendant plus d'un siècle demeurée inconnue aux Européens, ou du moins inexplorée par eux, lorsque le capitaine français Marion vint en 1772 mouiller dans la même baie de Frédérick Henri. Il y aperçut des sauvages et eut d'abord des communications paisibles avec eux, mais ensuite il fallut en venir aux mains; les sauvages reculèrent devant la fusillade qu'ils avaient provoquée; et Marion, qui avait cherché vainement de l'eau et des arbres propres à faire des mâts, dut remettre à la voile après une relâche de six jours seulement. On se rappelle que cet infortuné Marion se rendit à la Nouvelle-Zélande, où il fut massacré et dévoré par les naturels.

L'année suivante le capitaine Furneaux, compagnon de Cook en son second voyage, aborda dans la baie de l'Aventure, située sur la côte occidentale de la grande baie des Tempêtes, placée elle-même au sud-est de la Tasmanie, vers le canal d'Entrecasteaux. Furneaux reconnut d'assez près la côte orientale, et en dressa une carte qui plus tard fut rectifiée par le capitaine Cook dans son troisième voyage, où il recueillit de nombreuses observations sur les productions naturelles du pays et sur les mœurs ou coutumes des habitants.

En 1788, le capitaine Bligh mouilla dans la même baie de l'Aventure, et y passa douze jours. Le capitaine Hunter y parut vers le même temps pour reconnaître à la voile quelques parties de cette terre. En 1789, le capitaine Cox découvrit la baie aux Huîtres sur l'île Maria, située au sud-est de la terre de Van-Diémen, terre que Vancouver ne fit qu'entrevoir en 1791.

Ce fut deux ans après que le général d'Entrecasteaux se présenta vers la partie méridionale, y consacra environ quarante jours à relever avec soin toute cette étendue de terre. Il parcourut en entier le beau canal qui reçut son nom, et quelques officiers de l'expédition s'avancèrent dans la rivière de Derwent jusqu'à l'endroit où, changeant son cours, elle se dirige vers l'ouest. D'Urville rend une éclatante justice aux magnifiques travaux de ce navigateur célèbre, lesquels n'ont rien laissé à faire à ses successeurs en ce qui concerne ce canal important.

En 1794, l'Anglais Hayes remonta fort avant la ri-

vière à laquelle d'Entrecasteaux avait donné le nom de *rivière du Nord*, et que Hayes changea en celui de *rivière Derwent* qui a prévalu, par la raison toute simple, comme le remarque d'Urville, que les Anglais ont seuls profité des découvertes du navigateur français.

Tasman avait émis des doutes sur la jonction de la terre de Van-Diémen à la Nouvelle-Hollande : ces doutes subsistèrent jusqu'en 1797, où le chirurgien Bass, s'élançant dans une simple chaloupe de baleiniers, pénétra de l'est à l'ouest jusqu'à l'endroit appelé depuis *le port Western*, découvrit le détroit qui reçut son nom de *Bass*, et qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Tasmanie. Cette découverte fut aussitôt vérifiée par le lieutenant Flinders, qui releva avec beaucoup d'exactitude les diverses parties de ce détroit pour ensuite, avec le même Bass, opérer la circumnavigation complète et détaillée de la terre de Van-Diémen.

En 1802, le capitaine français Baudin explora aussi la côte orientale et la côte septentrionale de cette grande île. C'est alors que la crainte de voir les Français y fonder une colonie détermina les Anglais du port Jackson à jeter sans retard les bases d'un établissement qui a depuis grandi à vue d'œil. Le siége de cet établissement se trouve aujourd'hui même à Hobart-Town, sur la côte orientale. Un autre établissement fut fondé en 1804 au port Dalrymple, sur la partie septentrionale.

Dans le principe, la colonie de Van-Diémen ne fut qu'une dépendance du gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud, et les chefs ne prenaient que le titre de lieutenant-gouverneur; mais depuis 1825, le gouvernement anglais, ayant senti la nécessité de lever les entraves qui retardaient souvent l'administration des affaires et la décision des tribunaux, en même temps qu'elles nuisaient au commerce, a ordonné la séparation des deux colonies. Seulement le gouverneur général de la Nouvelle-Galles du Sud commande lorsqu'il paraît sur la terre de Van-Diémen.

La population actuelle de la terre de Van-Diémen excède vingt-cinq mille âmes, non compris les naturels, qui du reste sont peu nombreux. Les importations avaient dépassé 100,000 livres sterling en 1827, et déjà les exportations deviennent très considérables.

Le gouverneur de Van-Diémen est assisté dans ses fonctions par un conseil exécutif et par un conseil législatif. Le premier est formé de quatre membres qui sont : le chef de la justice, le secrétaire de la colonie, le trésorier et le chef de la police ; le gouverneur est de droit président de ce conseil exécutif. Celui-ci est obligé de prendre l'avis de ce conseil pour les affaires importantes, mais il peut passer outre, sauf à en rendre compte au gouvernement anglais. Le conseil législatif est composé de sept membres, dont trois appartiennent déjà au conseil exécutif. Ce conseil législatif établit les impôts et vote les lois ; ses séances ne sont point publiques, on n'en connaît le résultat que par la gazette.

La surface entière de la terre de Van-Diémen est maintenant partagée en deux grandes divisions : l'une, appelée *comté de Buckingham*, occupe la partie méridionale de l'île; l'autre, appelée *comté de Cornwall*, comprend toute la partie septentrionale. Ces deux grandes divisions paraissent avoir pour limite la rivière Macquarie dans la partie de son cours voisine de sa source. L'intérieur de ces comtés offre quelques établissements déjà florissants, mais les régions voisines des côtes sont encore inhabitées ou abandonnées aux peuplades indigènes, qui y persistent dans leurs coutumes sauvages et leurs hostilités contre les colons.

Nous avons dit plus haut que nous reviendrions à Hobart-Town, afin d'en compléter la description : c'est maintenant le cas de tenir notre promesse, et nous allons le faire.

Hobart-Town, capitale de la colonie entière de Van-Diémen, et en particulier chef-lieu du comté de Buckingham, est située sur la rive droite du fleuve Derwent, à environ trois lieues de son embouchure, et dans une plaine qui se développe au pied d'une montagne à laquelle on avait d'abord donné le nom de *montagne de la Table*, mais que l'on a ensuite changé en celui de *mont Wellington*. Cette ville en 1827 contenait déjà environ mille maisons et sept mille habitants, population que le grand nombre d'enfants et d'étrangers laissait permettre de voir doubler en peu d'années, en suivant le même progrès qu'aux États-Unis d'Amérique. Hobart-Town est longue d'un mille du nord au sud, et large d'un demi-mille. Les rues sont coupées à angle droit, larges, bien alignées, et les principales ont leurs chaussées macadamisées, c'est-à-dire formées d'un ciment de petits cailloux brisés qui la rendent très unie et très douce. Généralement les bâtisses sont en bois, isolées l'une de l'autre, et accompagnées chacune d'un petit jardin qui leur fait face; mais les nouveaux édifices de quelque étendue sont en briques ou en pierres, et quelques-uns ont deux étages. La pierre revient cher à tailler, aussi voit-on plusieurs maisons bâties en pierres brutes recrépies en plâtre. Un ruisseau abondant traverse Hobart-Town et entretient la propreté des rues, en même temps qu'il fait tourner un grand nombre de moulins.

Le hâvre de Hobart-Town est aussi commode que sûr. Une jetée magnifique établie sur sa droite facilite d'ailleurs les communications avec la ville. Sur la gauche est un petit fort en terre, appelé batterie Mulgrave, destiné à rendre les saluts aux vaisseaux qui viennent mouiller dans le bassin, au fond duquel sont l'arsenal, les magasins du gouvernement et les bureaux du commissariat. Au-dessus est le palais du gouverneur, bel et grand édifice environné de riantes pelouses, de jardins et de bosquets s'étendant jusque sur les rivages de l'Océan. Un peu plus loin s'élèvent l'église, le palais de justice et la prison, tandis que, sur une éminence et en dehors de la ville, se déploient les casernes, position d'où l'on a une vue complète de la cité, du hâvre et du fleuve. Il faut citer, en outre, mais dans la ville, la maison de réclusion, la maison de correction, l'hôpital, les bureaux de la poste, de la police et de la Compagnie de Van-Diémen, la chapelle catholique et divers établissements particuliers. Au sud de la ville et sur le mont Nelson, se trouve un télégraphe qui communique avec le fort Mulgrave. A quatre milles de Hobart-Town, c'est-à-dire à Sandy-Bay, on aperçoit quelques jolies métairies dans une situation pittoresque. Plus loin, à New-Town, et sur la route de Launceston, se voient les sites les plus ravissants de toute la terre de Van-Diémen ; les montagnes élevées et déchirées qui dominent la rive opposée contrastent d'une manière frappante avec les cultures qui environnent ce hameau.

Dumont d'Urville décrit, avec de longs et intéressants développements, la route qui conduit de Hobart-Town à Launceston, et celle qui par un autre côté ramène de Launceston à Hobart-Town. On suit avec une curiosité soutenue les rives du Derwent et de quelques autres rivières. Enfin à Launceston, chef-lieu du comté de Cornwall, à cent vingt-trois milles de Hobart-Town, et qui fut fondée en 1804, on ne trouve encore qu'environ deux mille cinq cents habitants, au confluent de deux rivières nommées l'une *le Nort-Esh*, et l'autre *le Tamar*, à quarante-trois milles de la mer, qui, malgré cette distance, y monte encore de quinze pieds, lorsque d'ailleurs les navires de trois cent cinquante tonneaux peuvent y laisser tomber l'ancre à une portée de fusil de la jetée. C'est une ville à blé, et en effet, les exportations en blé pour Sidney dépassent annuellement cent mille boisseaux. Quelques bâtiments même portent du blé de Launceston à l'île Maurice, au cap de Bonne-Espérance et au Brésil. Cette ville au reste ne compte guère encore, en fait d'édifices, que l'église, un collége, un grand magasin neuf et les casernes. Les rues sont régulières, les maisons basses, la plupart en bois, et n'ayant que le rez-de-chaussée.

Après Launceston vient encore Georges-Town, petite ville située à trois milles de l'entrée du port Dal-

rymple, qui forme l'embouchure du Tamar sur sa rive orientale : ce n'est qu'un établissement militaire, parce que le terrain y est moins favorable aux cultures ; on y garde un nombre considérable de condamnés. Il en existe également sur la côte occidentale de l'île Maria, au lieu appelé *le hâvre Macquarie*, qui est de même un établissement pénitentiaire, principalement pour les sujets incorrigibles. Du reste, les environs de ce hâvre passent pour affreux et impropres à toute espèce de culture.

Les établissements de la colonie de Van-Diémen sont jusqu'ici renfermés dans une longue vallée, qui règne depuis le port Dalrymple jusqu'à Hobart-Town, vallée bordée à l'est et à l'ouest par les montagnes, et n'occupant guère qu'un tiers de l'île. Nous avons déjà cité la montagne Wellington qui s'élève immédiatement au-dessus de Hobart-Town, et dont le sommet, haut de trois mille sept cent soixante-quatre pieds anglais, est couvert de neige neuf mois de l'année.

Parmi les rivières qui sillonnent la terre de Van-Diémen, il en est seulement deux que leur largeur et leur étendue doivent distinguer, savoir : le Derwent et le Tamar. Nous avons déjà cité le Derwent. Quant au fleuve Tamar, son cours présente un coup d'œil extrêmement pittoresque, surtout aux environs de Launceston. Le port Dalrymple forme son embouchure, obstruée par des rochers et des bancs de sable. La largeur de cette embouchure est de trois milles ; c'est à Launceston que les eaux réunies de deux rivières forment le Tamar.

Il y a plusieurs lacs dans l'intérieur de la terre de Van-Diémen, dont un sur le haut des montagnes de l'ouest et qui paraît avoir cinquante milles de circuit. Ses bords sont médiocrement boisés, et de l'une des rives on ne voit qu'à peine la rive opposée. Il paraît que ses eaux débordent par plusieurs issues, notamment lors des grandes pluies ; et c'est à cette cause que l'on attribue l'irrégularité des marées dans le Derwent qui, dit-on, prend sa source à ce même lac, appelé *lac Beaumont*.

Aucune île ne présente un aussi grand nombre de bons mouillages que la terre de Van-Diémen. Outre le canal d'Entrecasteaux et la baie des Tempêtes, qui présentent une foule de hâvres et d'abris, on a la baie des Huîtres, le port Montbazin sur l'île Maria, un beau hâvre dans la baie Fleurieu, le port Dalrymple, le hâvre Macquarie, le port Davey.

Toutes les îles qui accompagnent la terre de Van-Diémen sont très rapprochées de la côte. Les plus considérables sont les Bruny, Schouten, et celles qui se trouvent dans le détroit de Bass ; les autres, comme Matzuykers, Mewstone, Pedra-Branca, Friars, Maurouard, Saint-Georges, ne sont que des îlots ou des rochers.

Sous le rapport végétal, on remarque peu de différence entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Hollande. En l'une et l'autre contrée on voit de beaux arbres. A Van-Diémen l'eucalyptus est le plus utile ; son bois, qui atteint jusqu'à soixante-dix pieds de hauteur et qui est d'un grain dur et droit, sert principalement à la charpente des maisons, tandis que son écorce est employée à faire les cabanes pour les scieurs et les planteurs de bois. Le pin de la baie de l'Aventure est un bon bois de construction ; mais il est rare. Les mimosas présentent un aspect gracieux ; mais en général ils ont un ombrage maigre et la cime difforme : il y a loin de leur singulière apparence à la tête élégante de nos chênes et de nos ormes d'Europe.

Les plantes annuelles ou herbacées sont à peu près les mêmes qu'à la Nouvelle-Galles du sud. Quant aux fruits indigènes, on n'en rencontre pas. Il est vrai que dans les jardins on cultive ceux d'Europe, notamment les poires, les pommes, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, etc. D'un autre côté, les oranges sont plus rares qu'à Sydney, à cause de la différence du climat.

Les animaux sont le kangarou, l'opossum, l'écureuil, le phalanger, le wombat, le dasyure, le phascolome et l'échidné. On ne trouve pas le chien sauvage comme à la Nouvelle-Hollande, mais le grand dasyure parvient quelquefois jusqu'à six pieds et demi de longueur. Il fait de grands dégâts parmi le bétail ; cependant il est timide et fuit l'approche de l'homme. Les oiseaux sont à peu près les mêmes que ceux de la Nouvelle-Hollande. Les serpents se montrent en assez grand nombre, mais sont moins dangereux. Les côtes, les hâvres et les rivières abondent en excellents poissons.

Les naturels de la terre de Van-Diémen sont analogues à ceux de la Nouvelle-Hollande ; ils vivent principalement de chasse et de pêche. Chaque tribu reconnaît un chef. Les huttes sont formées par trois pièces de bois fichées en terre et réunies au sommet par le moyen d'une corde. Deux des côtés de cette espèce de pyramide triangulaire sont garnis d'un treillis, et le tout est recouvert de chaume. Ces sauvages manient la lance avec adresse, mais ignorent l'usage du bâton à lancer, si utile aux naturels de la Nouvelle-Galles du sud. Le vêtement d'hiver est une peau de kangarou. En été, les hommes vont tout nus, mais les femmes gardent leurs vêtements sur leurs épaules et autour du corps, par le moyen d'une corde.

Chez ces sauvages, les hommes ne s'arrachent point les deux dents de devant, et les femmes ne se coupent point la première phalange du petit doigt, comme le pratiquent les indigènes de la Nouvelle-Galles du sud. Ils offrent volontiers leurs femmes aux Européens, et il ne paraît pas non plus que les mariages aient lieu par enlèvement.

Les femmes de la terre de Van-Diémen sont, au reste, plus agréables que celles de la Nouvelle-Galles du sud ; elles ont les membres mieux proportionnés et les traits plus gracieux ; elles tiennent aussi leur corps plus propre. Enfin, elles sont en général plus soumises, plus douces et plus affectionnées, ce qui n'empêche cependant pas qu'elles soient traitées avec dureté et cruauté même par leurs maris. Voilà pourquoi souvent elles quittent leurs tribus pour s'attacher à des Européens ; mais si elles ont le malheur de retomber sous la main de leurs bourreaux, ils les maltraitent de la manière la plus barbare, et font périr dans les flammes les enfants qu'elles auraient pu avoir des étrangers.

Une de ces femmes, qui avait demeuré plusieurs années avec un marin honnête, mais volage et aventureux, s'étant un jour un peu trop éloignée de lui avec son enfant au sein, tomba par mégarde au milieu des sauvages. Ceux-ci, en la reconnaissant, se jetèrent furieux sur elle, l'accablèrent de coups, lui arrachèrent son enfant qu'elle tenait dans ses bras, et le jetèrent dans un grand feu autour duquel ils étaient rassemblés. La malheureuse, comme inspirée par un courage surnaturel, fend la haie que formaient les barbares, se précipite dans le brasier allumé, en retire son enfant déjà pénétré par les flammes, et l'emporte échevelée au sein des bois, sur la rive opposée à l'endroit du rassemblement. Les sauvages la poursuivent ; mais la frayeur et la tendresse maternelle lui ont donné des ailes pour échapper, elle et son enfant, à une mort assurée. Ces monstres la cherchent longtemps sans pouvoir la trouver, et ils reviennent tranquillement s'endormir auprès de leur foyer brûlant. La pauvre femme, qui de sa cachette, avait l'œil ouvert sur tous leurs mouvements, profite du sommeil des sauvages pour s'esquiver doucement sur la pointe des pieds avec son enfant, et haletante, elle parvient à gagner la ville de Launceston, qui se trouvait à environ dix milles du lieu du danger. Une dame anglaise recueillit cette infortunée, comme elle en avait déjà élevé la fille aînée, et la pauvre mère put bientôt jouir tranquille des caresses de son nouvel enfant.

Les naturels de la terre de Van-Diémen ne se plient pas plus à la civilisation européenne que ceux de la Nouvelle-Galles du sud. Ces sauvages évitent toutes

communications avec les Anglais, et ils se sont réfugiés dans les parties les plus montueuses et les plus inaccessibles; comme leur nombre décroît sensiblement, et qu'ils sont renfermés dans d'étroites limites, ils finiront vraisemblablement par s'éteindre devant leurs maîtres les Anglais, de la même manière qu'autrefois les Guanches, à Ténériffe, devant les Espagnols.

Nous quitterons ces rivages pour nous rendre avec Dumont d'Urville, vers le lieu du naufrage de l'infortuné La Pérouse.

Traversée de Hobart-Town à Vanikoro. Retour en Europe par les Mariannes.

Tous les préparatifs nécessaires pour une nouvelle navigation étant terminés, Dumont d'Urville remit à la voile de Hobart-Town, le 5 janvier 1828, en se dirigeant vers les îles Mallicolo de Dillon.

Le 20, il vit les îles Norfolk et Phillip. Le 26, *l'Astrolabe* passa à deux milles du rocher Mathew, que l'on reconnut pour un véritable volcan en pleine activité. Ce rocher a deux milles de circuit et quatre-vingts toises de hauteur. C'est peut-être, dit d'Urville, le plus petit des volcans isolés que l'on connaisse sur la surface du globe. Il est situé par 22 23' de latitude sud, et 168° 52' de longitude est.

Le 28 janvier, on aperçut l'île Erronan, devant laquelle on rattacha les opérations actuelles aux opérations précédentes. Le 9 février, on fixa la position des îles Fataka ou Mitre, et Anouda ou Cherry, et le 10 on arriva devant l'île de Tikopia, où le capitaine Dillon avait trouvé le matelot prussien dont le récit jeta une si grande lumière sur le naufrage de La Pérouse.

Dumont d'Urville, naturellement impatient de voir ce matelot, le fit venir et apprit de lui la confirmation des détails que le capitaine Dillon avait donnés, quant au fait essentiel du naufrage de La Pérouse. Ce Prussien, appelé Bushart, était depuis trois semaines revenu de la Nouvelle-Zélande à Tikopia. Il promit d'abord à Dumont d'Urville de l'accompagner à Vanikoro; mais plus tard, lorsqu'il fut question de tenir sa promesse, il y manqua. D'Urville ne put déterminer davantage aucun des naturels à lui servir de guide; tous s'excusaient en disant qu'ils avaient peur de la fièvre. Le commandant dut donc se contenter de deux matelots anglais déserteurs, établis depuis neuf mois à Tikopia.

Avant de quitter cette dernière île, ou, si l'on veut, cet îlot, de sept à huit milles de tour, située par 12° de latitude sud, tapissée de verdure, et où se balancent plusieurs bouquets de cocotiers, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur d'avoir une idée de ses habitants.

Les Tikopiens sont naturellement doux, gais et familiers, avec des habitudes analogues à celles des habitants de Tonga et de Rotouma. Ils sont grands, bien faits, tatoués sur la poitrine et sur le visage, et portent les cheveux longs et plats, en les saupoudrant de chaux, ce qui leur donne une teinte blafarde. Ils mâchent le bétel avec la feuille du piper et un peu de chaux, ce qui les empêche d'avoir de belles dents. Un petit nombre ont de petits anneaux d'écailles des tortue aux oreilles et dans la cloison du nez. Ils ne se nourrissent que de végétaux, ayant tué les cochons et les poules qui dévastaient leurs champs. Ils adoptent pour dieux différents animaux; la murène est pour eux le dieu de la mer. Cette race jaune rappelle un peu celle des Carolins pour la bonté et la gaîté. Il y a un grand-prêtre, lequel est ministre du chef principal de l'île : chaque chef a son dieu particulier. Avant de manger, le Tikopien jette par terre une portion de sa nourriture pour l'offrir aux dieux. A la mort d'un parent, on se déchire habituellement la peau jusqu'au sang. Le vol n'est puni que de la réprimande. Dans les cérémonies religieuses, les femmes ne peuvent prendre elles-mêmes leur nourriture; elles la reçoivent des hommes, qui la leur donnent négligemment derrière le dos. La polygamie est de règle; chaque homme peut avoir quatre femmes.

Les jeunes Tikopiens refusent de se marier avec les veuves; tandis que les veufs du pays ne veulent épouser que les jeunes filles. On réserve les veuves pour les étrangers. En cas d'infidélité de la part des femmes, on n'inflige pas de châtiment; mais si pourtant le mari le veut, il peut tuer sa femme, et c'est ce qu'il ne fait presque jamais.

Les Tikopiens n'aiment point la guerre, et ils évitent soigneusement les querelles. La lèpre est leur seule maladie. Les accouchements sont très faciles; on n'a jamais vu de femmes mourir en couches ni avorter. L'allaitement dure trois ans.

Les Tikopiens croient à une autre vie, et sont persuadés qu'ils vont tous au ciel après leur mort, car ils ne supposent point qu'il existe de méchants parmi eux. Ils n'ont ni augure ni devin. Avant d'enterrer les morts, ils leur peignent le corps avec une couleur rouge. Les chefs sont toujours ensevelis dans leur propre maison.

Enfin, les Tikopiens aiment beaucoup à se baigner et le font tous les jours. Ils n'aiment pas moins la danse et s'y livrent quelquefois toute la nuit, surtout quand il fait clair de lune.

Avant de parler à leurs chefs, lorsqu'ils ont quelque chose à leur demander, ces insulaires commencent toujours par baiser la terre devant eux.

Les rats et les roussettes sont les seuls mammifères de l'île Tikopia, laquelle a des colombes, des perroquets et des canards.

Les bons naturels de cette île, au nombre de quatre ou cinq cents distribués sous l'autorité de quatre chefs, virent s'éloigner à regret la corvette *l'Astrolabe*, se dirigeant vers les îles Vanikoro, devant lesquelles elle arriva le 12 février 1828, en prolongeant les récifs qui baignent la côte du sud, et en cherchant une issue pour pénétrer au-dedans. Les efforts de l'équipage ne purent la trouver, et l'on était déjà près de la côte occidentale, lorsqu'un vent d'ouest inattendu permit à la corvette de revenir au vent de l'île. Dumont d'Urville en profita pour chercher pendant trois jours l'île Taumako, fameuse par le voyage de Quiros, et dont les habitants de Tikopia, de même que ceux de Vanikoro, venaient de rappeler l'existence.

Le 19, *l'Astrolabe* se présenta de nouveau devant l'île de Vanikoro; le 21, elle entra dans un petit espace au milieu des récifs de la partie orientale, lequel espace fut nommé hâvre d'Ocili. Le 23, le grand canot alla explorer les récifs de l'ouest, et fit le tour entier de l'île, rapportant quelques débris que M. Gressien s'était procurés chez les insulaires, qui néanmoins avaient refusé de lui indiquer le lieu du naufrage de La Pérouse. Le 26, on renouvela les tentatives, et M. Jacquinot, en montrant un morceau de drap rouge, séduisit un des sauvages qui, pour l'obtenir, consentit à conduire le canot à l'endroit même où avait péri, sans doute, l'infortuné navigateur.

C'est là que le détachement de l'expédition aperçut, disséminés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses, des ancres, des canons, des boulets, des saumons en fer et en plomb, principalement une immense quantité de plaques de ce dernier métal. Tout le bois avait disparu, et les objets plus minces, en cuivre ou en fer, étaient corrodés par la rouille et complétement défigurés.

Dumont d'Urville, instruit de cette découverte, envoya aussitôt la chaloupe sur le théâtre du naufrage, et conduisit la corvette dans la baie intérieure, à laquelle il donna le nom de baie Manevai. Cette manœuvre, difficile à travers un canal étroit, obstrué de coraux, bordé de brisants redoutables, nécessita deux jours entiers d'efforts opiniâtres. Enfin, le bâtiment fut amarré et à l'abri des coups de vent.

Cette opération terminée, on s'occupa, pendant deux jours, à retirer du fond des eaux le plus d'objets qu'il fut possible, entre autres une ancre de dix-huit cents



Perruche à dos bleu mâle (Nouvelle-Guinée).

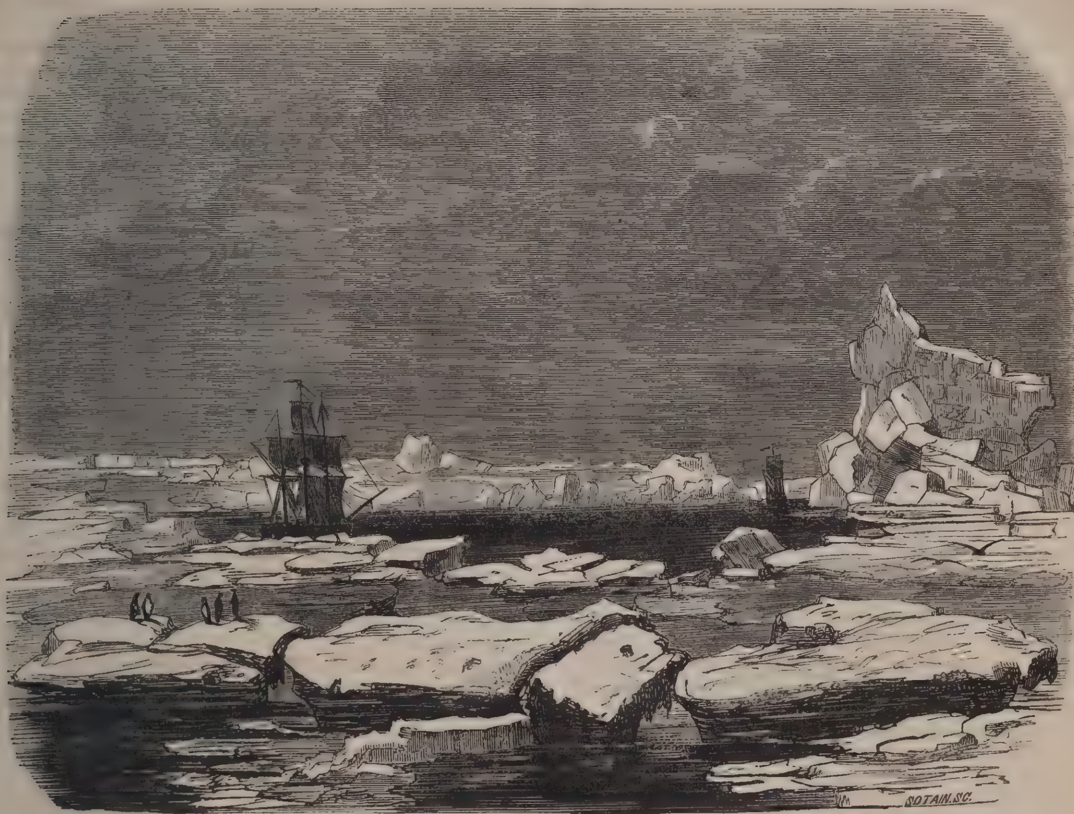
livres, un canon court en fonte du calibre de huit, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux; un saumon de plomb, et deux pierriers en cuivre en assez bon état de conservation.

La vue de ces objets et les renseignements obtenus des naturels achevèrent de convaincre Dumont d'Urville que les deux frégates de La Pérouse avaient péri sur les récifs de Vanikoro; cette opinion fut partagée par tous les officiers de *l'Astrolabe*.

Alors d'Urville conçut le généreux dessein d'élever, près du mouillage de la corvette, un monument à la mémoire des malheureux Français qui avaient naufragé près de ces rivages funestes. D'Urville choisit une petite touffe de mangliers verdoyants pour y placer le cénotaphe. L'érection de ce monument modeste, mais suffisant pour attester le passage de *l'Astrolabe* à Vanikoro et l'expression des regrets de l'équipage, fut commencée le 6 mars et achevée le 14. L'inauguration en fut consacrée par trois décharges de mousqueterie et une salve de vingt et un coups de canon.

Il fallait maintenant sortir de ce dangereux labyrinthe de récifs déchirants : on ne parvint qu'après de longues tentatives infructueuses à trouver un passage où *l'Astrolabe* pût se hasarder. Enfin, le 17 mars, à l'aide d'une faible brise, elle avança lentement, car il n'y avait plus guère à bord qu'une vingtaine d'hommes en état d'agir; le reste était malade ou grelotait la fièvre. Avec de si faibles ressources, Dumont d'Urville, atteint lui-même du mal, avait encore à surveiller les démarches plus que suspectes des naturels. A force d'habileté et de sang-froid il parvint à franchir le canal étroit et difficile qui offrait le seul passage praticable pour gagner le large; la moindre fausse manœuvre eût jeté la corvette sur des écueils, où elle eût eu le même sort que les vaisseaux de La Pérouse, en même temps que l'expédition eût été vraisemblablement massacrée par les indigènes, car on les vit s'armer de flèches, et se préparer au pillage dont ils avaient la perspective. Echappé donc à ce double danger, l'équipage ne put retenir sa joie, comparable, dit d'Urville, à celle des prisonniers arrachés aux tourments de la plus dure captivité.

D'après les notions recueillies des sauvages, il est probable que les frégates de La Pérouse échouèrent sur les brisants de Vanikoro par une nuit obscure et à la suite d'un coup de vent. L'un des navires toucha dans la partie méridionale où il coula en peu de temps, après qu'une trentaine d'hommes se furent sauvés sur le rivage. L'autre vaisseau échoua sous le vent de l'île et demeura longtemps en place. L'équipage entier put gagner terre, et construisit un petit navire avec les débris du grand. Ce travail exigea sept lunes, après lesquelles tous les Français seraient partis de Vanikoro, à l'exception de deux qui y moururent, au bout de deux années. Mais



Le plus profond silence règne au milieu de ces plaines glacées....

en quel lieu la petite embarcation se rendit-elle? On l'ignore totalement.

Il faut suivre la relation de Dumont d'Urville, pour avoir une exacte idée de tous les dangers que *l'Astrolabe* eut à courir, et pour apprécier le courage de ce digne chef, qui rend lui-même un si noble témoignage à ses compagnons : cette relation a plus que l'intérêt du drame, c'est celui de la vérité; nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui aiment à rencontrer cette étonnante succession de périls et de gloire : notre seul rôle ici devait se borner à une simple analyse, et nous craindrions d'ailleurs d'affaiblir l'intérêt d'un semblable récit en le reproduisant par d'autres expressions, après celles de l'original. Nous devons nous contenter d'en extraire quelques faits de géographie et de mœurs concernant ce groupe d'îles, désormais destinées à une célébrité si grande et si redoutable dans les annales de la navigation.

Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles, dont deux assez grandes et fort élevées, et deux très petites, et qui toutes ensemble ne paraissent en former qu'une seule. Un récif de corail de trente à quarante milles de circuit les enveloppe comme une ceinture, à une certaine distance du rivage. Il existe à peine quelques intervalles ou coupures pour servir de passage et d'entrée dans les baies intérieures. Le lagon qui s'étend entre cette ceinture de coraux et la terre offre une nappe d'eau constamment paisible, tandis qu'au dehors la mer est souvent agitée. Le sol de l'île principale est montagneux, couvert d'épaisses forêts et d'une végétation très riche, par suite de l'éternelle humidité dont le terrain est imprégné, humidité due en partie à des pluies fréquentes qui font que l'atmosphère sur ce groupe est souvent brumeuse, et que le climat, qui ne paraît exercer aucune influence défavorable aux indigènes, est très fatal aux Européens.

Cette terre paraît avoir été vue pour la première fois en 1791, par le capitaine Edwards qui la nomma *île Pitt;* et c'est la même que le général d'Entrecasteaux appela *île de la Recherche* en 1793. M. Duperrey n'en avait passé qu'à cinq ou six lieues en 1828. Jamais les insulaires n'avaient vu de vaisseaux européens avant ceux de La Pérouse ; le capitaine Dillon fut le second navigateur qui aborda sur ce rivage, et d'Urville le troisième.

Dumont d'Urville a conservé à ce groupe d'îles le nom de *Vanikoro,* et à l'île la plus grande et la plus élevée celui *d'île de la Recherche*. Il a donné à la seconde île le nom de *Tavai*, qui est celui d'un de ses villages, et a laissé aux deux petites îles les noms de *Manevai* et *Nanoun-ha* qui leur sont attribués par les naturels. Païou et Vanou, dont parle M. Dillon, ne sont point des îles distinctes, mais seulement des districts de la grande île. Les naturels de Vanikoro sont

grêles et petits, ont la peau noire, les cheveux enveloppés d'un morceau d'étoffe qui pend sur les épaules, le corps ceint d'une liane noire et luisante qui enveloppe les reins; les bras, les jambes et la tête sont ornés de bracelets, de colliers de coquilles ou de tresses de fleurs. Ils se percent les narines pour y introduire un os arrondi, et les oreilles pour y attacher un morceau de bois également rond. Ces sauvages ont toujours sur eux un arc et un paquet de flèches. Les hommes vont d'ordinaire entièrement nus, à l'exception du rotin tressé dont nous avons parlé, et auquel est suspendu un petit morceau de toile destiné à cacher les parties naturelles.

Les femmes sont d'une laideur extrême, et cependant ces sauvages en sont très jaloux. Elles ont comme eux la ceinture et le pagne. A peine en trouve-t-on une seule qui, même à quatorze ans, présente une ombre de beauté.

Les deux sexes mâchent la noix d'arec mêlée avec de la chaux, ce qui teint leurs lèvres en un rouge sanglant, et ce qui en même temps noircit et détruit leurs dents.

Les maisons, qui sont assez propres, ont de dix à vingt pieds de long sur six à dix de large. Elles sont soutenues par des pieux; le toit et les murailles sont en nattes fabriquées avec des feuilles de cocotier. Un foyer carré se trouve au centre de la cabane. Il en existe une plus grande que les autres, et qui sert de maison publique, où les hommes se réunissent pendant le jour pour fabriquer des flèches et tuer la vermine qui leur couvre la tête, tandis que les femmes vont chercher la nourriture, qui consiste principalement en poisson, ou fruits ou racines; car ici les porcs sont rares, et la superstition en a fait le mets exclusif des chefs.

La religion de ces sauvages est fort compliquée. Il paraît qu'ils reconnaissent différents dieux, et qu'il en existe un partout pour leur enlever le meilleur de ce qu'ils possèdent, et en faire profiter chacun des chefs de l'île. Ces sauvages font des consécrations à leurs dieux, et leur donnent une partie des présents qu'ils reçoivent.

La langue des habitants de Vanikoro n'a rien de dur à l'oreille; mais elle est particulière à ce groupe, et diffère essentiellement de celle des Polynésiens du voisinage.

Dès que *l'Astrolabe* fut sortie des récifs de Vanikoro, Dumont d'Urville voulut tenter une nouvelle recherche de l'île Tama-Taumako de Quiros; le mauvais temps s'y opposa. Le 19 mars, le vent ayant passé à l'ouest, il essaya d'en profiter pour se diriger au sud vers le port Jackson; mais, le 24, ce vent revint à l'est, accompagné de rafales violentes, et l'état des malades ne faisait qu'empirer. Il fallut renoncer à la route du sud, parce que d'ailleurs *l'Astrolabe* n'eût pas trouvé de mouillage convenable. Il n'y aurait pas eu moins de danger à prendre la route directe d'Amboine par le détroit de Torrès, à cause des écueils dont il est semé. Dans cette cruelle situation, d'Urville résolut de faire voile vers l'archipel des Mariannes, où il avait la certitude de procurer quelques soulagements à son équipage épuisé. Ce parti ne put toutefois avoir de commencement d'exécution que le 20 avril, où la corvette rencontra enfin les brises fraîches de l'est et du nord-est, qui la firent avancer vers l'île de Guam, la plus méridionale de cet archipel.

Dumont d'Urville avait dirigé sa route de manière à passer sur l'île Mattouchy ou Kennedy, située au nord-est de Vanikoro, vers 9° de latitude sud, et 166° de longitude est. Les brumes empêchèrent la corvette de voir cette île. Le 26 avril, elle traversa l'archipel des Carolines, où d'Urville traça le développement d'environ soixante-dix milles de côtes ou de brisants. Le 28, la corvette rangea, à une distance de deux milles environ, les îlots de Tamatan et de Fanadik, situés par environ 6° de latitude nord, et 147° de longitude est. Le 29, elle passa sur la position d'une autre île appelée *Lamoursek*, et ne vit aucun indice de terre, ce qui fait présumer qu'il y a eu erreur d'indication. Enfin, le 2 mai, *l'Astrolabe* laissa tomber l'ancre devant le hâvre de Umata, sur l'île de Guam.

Ici, d'Urville trouva l'accueil le plus affectueux et tous les moyens de pourvoir aux divers besoins de la corvette. Dès le lendemain elle était amarrée à poste fixe, et la chaloupe avait porté à terre tous les malades au nombre de quarante-deux. Ils se rétablirent lentement, car au bout de vingt-huit jours de repos, il n'y en eut guère que cinq ou six au rembarquement qui purent à l'instant même reprendre tout leur service. Mais avant de quitter Guam, disons que tout l'archipel des Mariannes obéit à un seul gouvernement nommé par le roi d'Espagne et renouvelé tous les cinq ans. Un magasin général est établi à Agagna, capitale de l'île de Guam; il est pourvu de tous les objets de l'industrie européenne, qui se vendent fort cher aux indigènes. Le gouverneur entretient une ombre de milice de cent à cent cinquante hommes mal habillés. Les principaux produits de l'île sont les cochons, les poules, le riz, le tabac, l'arow-root, les bananes, les patates, le sagou et quelques autres fruits. Le sol est très fertile, mais les indigènes sont trop indolents pour le bien cultiver; jamais peut-être on ne vit de population plus apathique et plus paresseuse. On ne compte guère qu'environ quatre mille âmes sur l'île entière de Guam, dont un mille pour la seule ville d'Agagna. D'Urville fait observer que cette population n'est point la dixième partie de ce que cette île pourrait contenir si elle était bien exploitée.

Le 30 mai 1828, *l'Astrolabe* remit à la voile, et se dirigea de Guam vers les îles Pelew. Le 1er juin, on vit une île basse de deux à trois milles de circuit, laquelle n'est portée sur aucune carte, et que d'Urville nomma *île Astrolabe*. Le 2, on reconnut un groupe considérable de petites îles basses, situées sur un même récif également inconnu; on y compte jusqu'à quatorze îles couvertes de cocotiers; des habitants, qui vinrent à bord de *l'Astrolabe*, dirent que leur groupe se nommait *Elivi*, et se composait d'une vingtaine d'îles. Le 3, on reconnut l'île d'Yap, et on en leva le plan. Le 5, on prolongea les récifs dangereux qui ceignent dans l'ouest le groupe encore peu connu des Matelatas. Le 7, on était devant les côtes des îles Pelew, dont on rangea la partie orientale à trois ou quatre milles de distance.

Des îles Pelew *l'Astrolabe* vogua vers la Nouvelle-Guinée, et arriva le 20 juin devant les îles Mispalu, situées au nord de la terre des Papous. De cette terre *l'Astrolabe* se dirigea au nord de l'île Waigiou, et passa près du groupe peu connu d'Ayou-Bala, dont d'Urville fit le relèvement complet, ainsi que du groupe Asia qui en est voisin. Il découvrit, entre Ayou-Bala et Syand, une petite île basse isolée, et qui n'avait encore été mentionnée par aucun navigateur.

Le 23 juin, *l'Astrolabe* donnait dans le canal formé entre les îles Guébé et Gilolo pour reconnaître ensuite les îles Wida et Gourong. Le 27, elle passait dans le détroit de Gass et Kekek, et, le 30, elle louvoyait à l'entrée du détroit de Bourou. Comme les vents étaient contraires, d'Urville se décida à relâcher au village de Cayéli pour donner quelque repos à l'équipage, et pour y prendre des vivres frais.

Le 6 juillet, on remit à la voile, et, le 10, *l'Astrolabe* était encore une fois mouillée sous la rade d'Amboine.

De ce point, d'Urville était dans l'intention de continuer immédiatement sa route vers l'Ile-de-France en passant de nouveau par les canaux de Timor et d'Ombay; mais le gouverneur d'Amboine ayant proposé à Dumont d'Urville d'aller avec lui à l'île Célèbes, et cette île offrant beaucoup d'intérêt pour les sciences naturelles, d'Urville accepta l'offre du gouverneur. On partit donc, le 18 juillet, d'Amboine, et l'on doublait, le 26, la pointe septentrionale de Célèbes d'une part, et

Gilolo de l'autre, pour aller mouiller dans la baie Manado, en passant par le détroit de Banka. On jetait l'ancre dans cette baie, le 27.

A peine à terre, l'aimable gouverneur des Moluques, empressé de répondre aux désirs de d'Urville, fit arriver en quelques jours trois sapi-outangs ou vaches des bois, espèce intermédiaire entre les antilopes et les buffles, et divers autres animaux jusqu'alors inconnus aux naturalistes français. Ce gouverneur, appelé M. Merkus, parla aussi à d'Urville d'un beau lac situé à une grande hauteur dans l'intérieur des terres, et d'Urville se décida à le visiter.

Après cette promenade dans l'intérieur de l'île, où les savants de l'expédition recueillirent de nombreux matériaux en histoire naturelle, la cavalcade revint à Manado, où d'Urville fit immédiatement des préparatifs de départ.

Avant de quitter Célèbes, ajoutons sur cette île quelques détails nouveaux, fournis par un jeune voyageur, M. de Rienzi, qui y a fait récemment un long séjour, détails dont nous puisons la substance dans un recueil mensuel, la *France littéraire* de 1833.

« L'île de Célèbes se compose de quatre presqu'îles allongées, dirigées à l'ouest et au sud, liées par des isthmes étroits et séparées par trois baies profondes ; la première, au nord-est, se nomme *baie de Tomini*, ou *Gonong-Telon;* la seconde, à l'est, porte le nom de *Tolo ;* et la troisième, au sud-est, que les naturels appellent *Siond*, est désignée inexactement, même sur nos meilleures cartes, sous le nom de *Boni*.

« Célèbes a cent soixante-quinze lieues françaises en longueur, et quatre-vingt-quatre en largeur : ce qui lui donne une étendue d'environ quatorze mille sept cents lieues carrées. Les îles qui en dépendent sont nombreuses, mais presque toutes petites et mal connues.

« Célèbes a une superficie de quatre mille deux cent quatre-vingts milles carrés de vingt-cinq au degré ; elle est élevée, montagneuse, principalement au centre et au nord, où sont plusieurs volcans en éruption ; on ignore s'il en existe dans le midi.

« Sur la côte, trois rivières se précipitent au pied de rochers gigantesques et bizarres, et au milieu d'arbres rares et singuliers. La plus grande est la Chiurana qui sort d'un beau lac d'eau douce, nommé *Tapara Caradja*, dans le pays d'Ouadjou, traverse l'Etat de Boni, et se jette par différentes bouches dans le golfe de Sionâ.

« Les navires européens s'avancent assez haut dans cette belle rivière, qui coule sur un fond vaseux, et les *pros* des indigènes peuvent y naviguer dans l'intérieur jusqu'au Tapara Caradja. La seconde est la rivière Boli ; elle termine son cours à Boli, sur la côte septentrionale. La troisième se jette dans la mer, vers la côte nord-ouest, au sud et à une assez grande distance de Waardingen.

« Sur toute la côte méridionale il y a un grand nombre de rivières, navigables pendant l'espace d'environ deux à trois lieues dans l'intérieur des terres.

« Quoique l'île Célèbes soit entièrement située sous la zone torride, puisqu'elle est coupée par l'équateur, elle jouit d'un climat tempéré, grâce à ses golfes nombreux, aux pluies abondantes qui y règnent pendant le milieu de chaque mois, surtout ceux de juin et juillet ; grâce encore aux vents du nord qui y soufflent une grande partie de l'année.

« La mousson d'est dure depuis mai jusqu'à novembre, et la mousson opposée y règne le reste de l'année. Les marées y sont fort irrégulières.

« Il existe à Célèbes des mines de cuivre de bonne qualité, et de l'étain aussi pur que celui de Malaca, et même de Banka. Quelques montagnes donnent du cristal, d'autres du fer. La presqu'île septentrionale est riche en mines d'or.

« Les meilleurs ports de Célèbes sont ceux de Palo et ceux de Manado, la rade de Manghassar et celle de Bonthain : cette dernière, située au sud, a une grande baie, où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté pendant les deux moussons.

« D'épaisses forêts couvrent le pied des montagnes et même une partie de l'île. On y exploite le chêne et l'érable, le cèdre et le tek incorruptible pour la construction des navires. C'est là qu'on voit le redoutable *ipo* ou *upas*. Aucun oiseau n'embellit son feuillage perfide, et l'affreux boa même s'enfuit épouvanté quand il aperçoit les sommets de la liane et l'arbre de la mort, balançant dans l'air ses larges feuilles qui exhalent un horrible poison. Mais à côté de cet arbre maudit des condamnés à mort, croissent le géroflier et le muscadier, pour la possession desquels les Européens ont versé tant de sang ; le sagoutier, principale nourriture des peuples de l'Océanie, et dont le suc fournit la liqueur noirâtre et sucrée, nommée *goulan itan ;* le palmier dont on extrait une huile agréable et enivrante, le poivrier, l'ébénier, le calambung, le noyer et l'odoriférant sandal qui, étant fraîchement coupé, fournit une teinture d'un rouge très beau et très solide. On y trouve aussi le bambou, qui s'y élève jusqu'à quarante pieds de haut sur deux ou trois de diamètre. Les naturels en coupent les jeunes branches par tranches et les mangent en ragoût ou en salade. Lorsque le roseau colossal est arrivé à sa maturité, son écorce est très dure, et, quoique le tronc en soit creux, il est tellement solide qu'on l'emploie à la charpente des maisons. Des forêts de cocotiers, l'arbre le plus utile, parce qu'il sert à la nourriture, au vêtement et au logement de plusieurs tribus, forment des colonnades dont chaque colonne a son chapiteau couronné d'un élégant parasol. L'île produit le maïs, le riz blanc de rizière, le délicieux riz noir des coteaux, ainsi que la canne à sucre et le coton.

« Presque tous les arbres des tropiques étalent ici de toutes parts leurs trésors ; leurs fleurs embellissent ce nouvel Eden, qu'embaument aussi les roses, les œillets, les jasmins, les jonquilles et les tubéreuses ; mais c'est surtout la fleur du *bougna ghené mauro* qui charme la vue et l'odorat par l'éclat de ses couleurs et son parfum délicieux. Cette admirable fleur, particulière au pays de Mangkassar, ressemble un peu au lis ; on y trouve une essence fort recherchée qui est aussi employée à embaumer les morts ; s'il faut en croire les naturels, sa racine ligneuse et très amère est un excellent remède contre les fièvres intermittentes, assez communes dans la saison pluvieuse.

« On ne voit dans les forêts ni lions, ni tigres, ni éléphants, ni léopards ; mais beaucoup de sangliers, de cerfs, et même d'élans dont on a en vain nié l'existence dans cette île.

« Parmi les animaux domestiques sont des bœufs à bosse comme ceux de l'Inde, des vaches, des bufles, des chèvres, des moutons, des cochons et quelques chevaux. On y voit un nombre infini de singes plus dangereux qu'en tout autre pays. Le singe blanc se distingue des autres par sa malice et sa méchanceté. On prétend qu'il attaque la pudeur des femmes égarées dans l'île. Les serpents en dévorent une grande quantité. On y voit aussi le caméléon au front fourchu, le dragon ou reptile volant, et d'énormes boas qui sont très nombreux à Célèbes. Ceux-ci délivrent le pays des taupes, des rats, des mulots et de scorpions aussi gros que ceux de Tunis et d'Alger. La cobra di capella y est aussi terrible qu'à Ceylan. Une personne mordue par cette couleuvre perd la vie une heure après, si elle n'est secourue à l'instant.

« Parmi les oiseaux on remarque le kakatouâ blanc, le lori, plusieurs espèces de perroquets, le mina, l'oiseau de paradis, et un merveilleux oiseau vert, jaune, bleu et rouge, nommé *térau-jouton*, dont on doit distinguer l'adresse à combattre et à enlever les petits poissons qu'il porte dans son nid. Le faisan doré, le canard, les oies, les tourterelles, les poules, les pigeons y abondent et sont à vil prix, ainsi que le poisson de mer et d'eau douce. Les pluies fréquentes et l'ardeur du soleil équatorial donnent à toute la végé-

tation une fécondité, une grâce, une verdure, une vigueur inconnues à nos tristes climats; les animaux s'y multiplient plus vite, les oiseaux enchantent les oreilles, les insectes éblouissent les yeux, les poissons tracent leurs cercles d'or, de rubis, de saphir et d'opale sur l'émeraude des flots. »

Tels sont les faits que nous procure la relation de M. de Rienzi sur l'île Célèbes. Nous pourrions bien lui contester d'abord les terribles effets qu'il attribue à l'arbre qui produit l'upas; ensuite l'existence de l'oiseau de paradis qu'on n'a point encore trouvé hors des terres des Papous, éloignées de plus de cent lieues de Célèbes; il eût dû en retour citer le babiroussa, espèce de sanglier très rare, dont aucun individu, même en peau préparée, n'était venu en France, et dont d'Urville a rapporté au Muséum d'histoire naturelle du Jardin-des-Plantes deux beaux individus vivants, mâle et femelle.

Le 4 août 1828, la corvette *l'Astrolabe* remit à la voile de Manado pour se rendre à Batavia. Elle passa le détroit de Banka, vit, du 7 au 10, Ternate et Tidore, franchit, le 19, le détroit d'Obi, et, le 20, cinglait entre Bourou et Xulla-Bessy pour arriver, le 29, à la rade de Batavia, où, depuis le célèbre Bougainville, aucune expédition scientifique de France ne s'était montrée. Dumont d'Urville y reçut l'accueil le plus distingué, mais ne resta que trois jours dans cette rade. Le 2 septembre, il poursuivit sa route à travers la mer des Indes, et arriva, le 29, à l'Ile-de-France. Il passa de cette île à l'île Bourbon et au cap de Bonne-Espérance, où il se trouvait à la fin de 1828. *L'Astrolabe* en repartit, le 2 janvier 1829, s'arrêta trente-six heures à Sainte-Hélène, et huit jours à l'Ascension, et, achevant de sillonner l'Océan Atlantique, rentra dans la Méditerranée, le 17 mars 1829, et à Marseille, le 25, du même mois, après une absence de près de trois années, et une course d'environ vingt-cinq mille lieues terrestres.

TROISIÈME VOYAGE.

VOYAGE AU PÔLE SUD ET DANS L'OCÉANIE.

(1837-1840.)

Le 7 septembre 1837, les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée* quittèrent la rade de Toulon, ayant pour commandants, la première, le capitaine de vaisseau Dumont d'Urville, créé depuis contre-amiral, chef de l'expédition, et la seconde, M. Jaquinot, alors capitaine de corvette, aujourd'hui capitaine de vaisseau, et sous la direction duquel a été continuée l'impression de ce voyage après le décès de l'amiral.

Trois mois après, ces corvettes attaquaient le *détroit de Magellan*, pour le parcourir dans les deux tiers de son étendue, et relever tous les accidents de ce développement de plus de 100 lieues de côtes. Vingt-sept jours suffirent à ce travail, pendant lequel on fit plusieurs relâches, et l'on communiqua avec les Patagons. Dans une de ces relâches, le commandant de l'expédition trouva suspendu à un arbre de la plage un petit baril avec un poteau portant l'inscription *Post-office*. Il prit connaissance des papiers que renfermait ce baril, et vit que la première idée de ce bureau de poste en plein vent, due à un capitaine américain, remontait à 1833. Ce n'avait été d'abord qu'une bouteille; deux ans plus tard un autre navigateur y avait ajouté un poteau avec l'inscription, et, en 1837, un capitaine anglais substituait le baril à la bouteille. D'Urville créa un vrai *bureau de poste* au sommet de la presqu'île Santa-Anna. Une inscription qu'il fit mettre en très gros caractères portant ces mots : « *Boîte aux lettres*, » pourra sans doute attirer plus d'une fois l'attention des navigateurs qui ne voudraient pas mouiller au Port-Famine. Il suspendit à un poteau une véritable boîte aux lettres bien conditionnée et doublée en zinc intérieurement. Du reste, il paraît, d'après une note du voyage, qu'on ne peut mouiller au Port-Famine sans apercevoir le poteau en question, dressé sur la colline en face du mouillage. Mais, indépendamment de cette boîte, le baril fut rétabli à sa place. Les officiers de l'expédition laissèrent des lettres dans ce bureau en plein air, avec l'espoir, qui s'est réalisé, qu'elles pourraient parvenir de cette manière en Europe, à leurs familles, lorsqu'ils allaient s'aventurer dans le périlleux labyrinthe des glaces antarctiques.

En examinant avec soin Port-Famine et ses alentours, Dumont d'Urville se convainquit de l'excellent choix qu'avait fait primitivement le navigateur espagnol Sarmiento pour établir sa colonie. Dans tout le détroit, ajoute le commandant, nul autre point n'aurait offert les mêmes avantages, soit pour la bonté et la sûreté du mouillage, soit pour les ressources de tout genre que l'on y peut trouver. Nulle part le sol ne paraît susceptible d'y être cultivé avec le même succès. Dumont d'Urville quitta ce lieu avec la persuasion qu'il serait de nouveau occupé pour ne plus être abandonné, et qu'alors le détroit de Magellan serait plus fréquenté, à cause de la navigation facile et douce qu'il offre, pendant que la traversée des mers du cap Horn est toujours pénible et souvent dangereuse.

Avant le capitaine Cook, nul navigateur n'avait quitté les côtes d'Europe avec le dessein de pénétrer dans les régions antarctiques. On tenait pour constant que des glaces immenses, continues, infranchissables, signalaient au loin les approches du pôle austral, et en défendaient l'accès aux hommes. Sauf quelques tentatives isolées, comme celle d'un vaisseau de Simon de Cordes, qui fut entraîné jusqu'au 64° lat. S., on avait renoncé à diriger des navigations de ce côté, lorsqu'en 1769 et 1770 le capitaine Kerguelen découvrit par 50° lat. S. et 70° long. O. un groupe d'îles qui reçut son nom. Ce fut vers cette époque, où le célèbre Cook avait déjà fait ses belles découvertes, que le gouvernement britannique le chargea d'une mission vers les plages australes. Cette mission fut remplie avec une constance et une intrépidité jusqu'alors sans égales. Cook parcourut une étendue de plus de cent degrés en longitude au-delà du parallèle de 60° de lat. S., et parvint deux fois à une latitude fort élevée, c'est-à-dire en 1773 à 67° 10' par le méridien de 38° E., et en 1774 à 71° 15' par le méridien de 109° O. Les terres de Sandwich furent l'unique découverte opérée dans cette longue et pénible exploration, qu'aucun navigateur n'osa depuis renouveler jusqu'en 1819, année où la Russie expédia le capitaine Bellinghausen pour exécuter une campagne de découvertes dans l'océan Pacifique et aux mers australes.

Le 22 décembre, au sud de la Nouvelle-Géorgie, le commandant russe découvrit une petite île volcanique par 52° 15' lat. S., et la nomma Traversey. Il atteignit le parallèle de 69° 30', où les glaces compactes durent le faire rebrousser vers le nord. En 1820, la tentative qu'il renouvela ne le porta que jusqu'à la latitude de 70° S., à 2 ou 3° à l'est du point où Cook avait lui-même franchi celle de 71°. En poursuivant sa route à l'est, Bellinghausen découvrit par 69° 30' deux îles qui furent nommées Alexandre Ier et Paul Ier, mais qu'il n'approcha point et qui se rattachent vraisemblablement aux terres de Graham, un peu plus tard découvertes par Biscoe. Le navigateur russe revint à Cronstadt en 1821.

Le 19 février 1819, le capitaine anglais Smith avait eu connaissance du groupe de New-South-Shetland, que Bransfield allait également reconnaître. Un autre capitaine anglais, Powell, découvrait en 1821, par 61° 40', les New-South-Orkney. Forster marquait en 1828 par 63° 26' lat S., 66° 26' long. O., le cap Possession avec la terre de Clarence plus au sud. En 1838, Biscoe trouvait, par 64° 45' lat. S., 68° 11' long. O., sa terre de Graham, et, par 65° 57' lat. S., 45° long. E., la terre d'Enderby. En février 1832, par 67° lat. S., 74° 18'

long. O., il reconnaissait une île très élevée, qu'il nomma île Adélaïde. D'un autre côté, Weddell, en 1823, avait, ce qui est encore douteux, atteint le parallèle de 74° 15' S. par 36° 40' long. O.

Tel était, dans les régions australes, l'état des découvertes géographiques, lorsqu'en janvier 1838 *l'Astrolabe* et *la Zélée* s'élancèrent vers le sud. Elles trouvèrent par 65° une infranchissable banquise, c'est-à-dire un vaste banc, une immense plaine de glace compacte et immobile. Ce merveilleux spectacle frappa les yeux de nos marins, et voici dans quels termes en parle Dumont d'Urville :

« Sévère et grandiose au-delà de toute expression, tout en élevant l'imagination, il remplit le cœur d'un sentiment d'épouvante involontaire. Nulle part l'homme n'éprouve plus vivement la conviction de son impuissance. C'est un monde nouveau dont l'image se déploie à ses regards; mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance, ne pourraient adoucir ses derniers moments, et il devrait s'appliquer la fameuse inscription de la porte de l'Enfer de Dante : « *Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate;* laissez toute espérance, vous qui pénétrez dans ces lieux. »

Les bords de la banquise, remarque d'Urville, sont ordinairement bien dessinés, et taillés à pic comme une muraille; mais quelquefois ils sont brisés, morcelés, et forment de petits canaux peu profonds ou de petites criques dans lesquelles des embarcations pourraient naviguer, mais non les corvettes. Alors les glaces voisines, agitées et travaillées par les lames, sont dans un mouvement perpétuel, qui, à la longue, amène leur destruction. La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre, par l'effet d'une brume presque permanente. Mais s'il arrive que cette brume disparaisse et que les rayons du soleil puissent éclairer la scène, alors il en résulte des effets de mirage vraiment merveilleux. On dirait une grande cité se montrant au milieu des frimas, avec ses maisons, ses palais, ses fortifications et ses clochers. Quelquefois même on croirait avoir sous les yeux un joli village avec ses châteaux, ses arbres et ses riants bocages, saupoudrés d'une neige légère. Le silence le plus profond règne au milieu de ces plaines glacées, et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels voltigeant sans bruit, ou par des baleines dont le souffle sourd et lugubre vient seul rompre, par intervalles, cette désolante monotonie.

Après avoir été emprisonnées pendant plus d'un mois au milieu de ces solitudes glacées, les deux corvettes parviennent à se frayer une issue et à regagner la mer libre. Elles vont ensuite explorer d'autres banquises, et, durant cette nouvelle exploration, elles découvrent par 63° 17' lat. S., 61° 18' long. O., dans les parages voisins ou peu éloignés des îles New-South-Orkney, une grande terre haute que d'Urville nomma *Terre Louis-Philippe*, afin de consacrer le nom du roi qui avait eu la première idée des recherches vers le pôle austral. Pour fortifier l'opinion qu'une chaîne de glaces peut en hiver lier la Terre Louis-Philippe aux îles New-South-Orkney et aux terres Sandwich, d'Urville ajoute que, selon lui, la glace ne saurait se former en pleine mer; mais que les masses de glaces libres, qu'une cause quelconque a pu détacher des terres pour les laisser flotter au gré des vents et des courants, facilitent singulièrement la formation des champs de glace : « d'abord, ajoute le célèbre marin, en contribuant à diminuer les agitations de la surface, et surtout en donnant un point d'appui aux glaces qui viennent à se former entre leurs flancs, et finissent par s'étendre au point d'aller s'unir aux glaces dont une autre montagne a été le noyau; de manière que cet ensemble de petits systèmes glacés peut former une vaste plaine solide, susceptible de lier entre elles des terres fort éloignées les unes des autres. »

Après la découverte de la Terre Louis-Philippe, *l'Astrolabe* et *la Zélée* traversent les îles New-South-Shetland, et viennent déposer leurs malades à la baie de Talcahuano, sur les côtes du Chili, où elles arrivent en avril 1838. Elles y font un séjour d'environ deux mois, puis elles reprennent la mer, et se dirigent aux *îles Manga-Réva ou Gambier*. On atteignit ces îles au commencement d'août 1838. On y rencontra des missionnaires français et une population inoffensive. Ces îles, découvertes en 1797 par le capitaine Wilson, qui leur donna le nom de Gambier, amiral anglais, n'avaient plus été visitées depuis lors jusqu'en 1826, année où le capitaine Beechey y mouilla. En 1834, deux missionnaires catholiques de la maison de Picpus, à Paris, y abordèrent sur un navire anglais, et entreprirent la conversion des naturels au christianisme, tâche dans laquelle ils ont en partie réussi.

Le groupe de Manga-Réva ou Gambier se compose d'une réunion de petites îles hautes, entourées par un immense brisant d'environ 40 milles de circuit, dont le sol est assez élevé pour former une bande verdoyante dans la moitié de son étendue, depuis le N.-O. jusqu'au S.-E., en passant par le nord. Cette bande de récifs laisse en divers endroits des solutions de continuité, ou du moins des espaces où les coraux ne sont pas assez près de la surface des eaux pour en interdire l'entrée à de grands navires. Les deux principales sont celles du S.-E. et du S.-O. Parmi les îles hautes, les seules qui soient habitées et même habitables, sont Manga-Réva, Taravaï, Aka-Marou et Av-Kena. La principale est Manga-Réva, qui n'a guère que 4 milles de longueur sur 1 mille de largeur moyenne. Dans sa partie méridionale seulement, où s'élève le mont Duff, sa largeur atteint 2 milles et demi, ce qui donne à l'île entière la forme de la coquille appelée huître-marteau. La surface est médiocrement brisée, et les pâturages y dominent. On y trouve assez abondamment de l'eau pour les habitants; mais cette eau est difficile à faire pour des navires en relâche.

Dans leur état primitif, ces îles ne nourrissaient aucun autre quadrupède que le rat. Les naturels l'affectionnaient, et il devint très nuisible; mais les missionnaires en détruisirent en grande partie la race en amenant avec eux des chats, qui, à leur tour, se sont multipliés au point de devenir incommodes. Les missionnaires ont aussi introduit les chèvres et les volailles.

Les deux corvettes quittèrent, le 15 août 1838, Manga-Réva, pour voguer vers l'*archipel des Marquises* ou de *Nouka-Hiva* ou *Noukahiva*, aujourd'hui possession française, qu'elles atteignirent le 20, après l'avoir aperçu dès le 16. La vue des bâtiments fit arriver à la nage autour d'eux une multitude de jeunes filles qui venaient offrir leurs faveurs. Elles pouvaient avoir de douze à dix-huit ans ; il y en avait de plus jeunes. Elles étaient dans l'état de nature, sans autre vêtement que le ceinturon étroit qui leur entoure les reins. En un moment, elles eurent envahi les corvettes ; mais des filets tendus par l'ordre exprès du commandant les empêchèrent d'avancer, et ce ne fut qu'à la nuit qu'elles furent admises dans les navires.

Les Noukahiviennes, dit la relation, sont généralement plus blanches que dans les autres archipels de l'Océanie. Avec des pieds et des mains bien tournés, une gorge bien placée, des yeux vifs et expressifs, plusieurs passeraient pour jolies en Europe. Les hommes sont mieux encore que les femmes ; plusieurs d'entre eux annoncent la vigueur, la force et même l'intelligence. Malheureusement, leur contact avec les Européens leur a fait perdre le peu de qualités qu'ils avaient, et leur a laissé en échange les vices de leurs hôtes. A la suite de la civilisation, les maladies ont aussi étendu rapidement leurs ravages au milieu de ces peuplades, qui occupent un degré élevé dans l'échelle des nations polynésiennes. Cette belle race de sauvages est grande, svelte, bien proportionnée ; elle a le nez droit, les lèvres médiocrement grosses, les dents fort blanches, le visage ovale ; la tête est nue,

les cheveux sont noirs; les sexes vont, je le répète, entièrement nus, sauf le petit maro ou ceinturon. Les lobes des oreilles sont percés pour y loger des ornements, c'est-à-dire le plus souvent une dent de porc. La peau n'est pas plus foncée que celle des Arabes, quoiqu'au premier coup d'œil le tatouage les fasse paraître presque noirs.

Les Noukahiviennes ignorent à peu près les idées de pudeur et de chasteté. S'unir à l'homme par amour, par besoin ou par intérêt, est pour elles un acte sans conséquence, puisqu'à leurs yeux une fille est maîtresse de son corps. Seulement, elles doivent faire partager les bénéfices qu'elles retirent du trafic de leurs charmes, et la femme n'est estimée parmi ces sauvages qu'en raison des petits profits qu'elle procure étant fille, et des passions qu'elle sait éteindre et rallumer lorsqu'elle est devenue femme (1). Les plus jeunes filles accompagnent leurs sœurs plus âgées dans leurs tendres ébats, pour être, dit le voyage, initiées de bonne heure aux rapports avec l'homme. Voilà l'éducation première du beau sexe des îles Marquises. La natation est la seconde, et il s'y livre chaque jour, par troupes, en joyeuses naïades qui ont soin de faire beaucoup de bruit pour éloigner le requin, ce redoutable ennemi de la plage noukahivienne, lequel pourrait les attaquer si elles s'aventuraient en silence sur les flots dont il aime le calme.

Noukahiva et tout le groupe des îles Marquises paraissent fort loin de subir la grande transformation morale déjà opérée à Taïti, aux Sandwich et dans les autres îles de la Polynésie. Les Noukahiviens tiennent à leurs mœurs primitives et à leurs usages : seulement, ils ont sucé nos vices, et ils se prêtent avec ardeur aux désordres de l'ivresse et du libertinage. Ils n'aiment pas les missionnaires, et disent que leurs guerriers Hapas et Taipiis les tueraient, s'ils changeaient leurs coutumes.

Les Noukahiviens n'allument pas de feu dans leurs cases; ils cuisent leurs aliments sous une hutte basse, ouverte des deux côtés, et dont la fumée s'échappe sans obstacle. Le fruit à pain et le poisson forment leur principale nourriture; les cochons sont nombreux, mais ils sont *taboués*, c'est-à-dire prohibés, depuis une fête solennelle où l'on en dévora un trop grand nombre. Si un homme est tabou pour une femme, elle ne peut pas mettre la main sur sa tête, ni manger avec lui ou en sa présence. Les pirogues sont tabouées pour les femmes; elles ne peuvent pas y monter : c'est pourquoi les corvettes les virent arriver à la nage, tandis que les hommes étaient dans leurs pirogues. Certains oiseaux, certaines plantes, certains poissons, etc., sont tabous, et les naturels n'y touchent pas. Lorsque les femmes se sont frottées et jaunies avec la racine de curcuma et l'huile de coco, elles sont tabouées jusqu'à ce qu'elles aient été se laver dans l'eau des ruisseaux ou de la mer. Les jeunes filles ont surtout l'habitude de s'envelopper dans des nattes enduites de poussière de curcuma, pour se jaunir ainsi le corps, qui en exhale une odeur nauséabonde, considérée par ces Hébés polynésiennes comme un parfum délicieux.

Six tribus différentes se partagent l'île Nouka-Hiva, qui a donné son nom à l'archipel; ce sont : les Nouhiva ou Taï, les Hapas, les Taipiis, les Ataioa, les Kaïllomé et les Atoupa. Des guerres continuelles, entremêlées de trêves momentanées, divisaient ces tribus, que notre domination a su depuis complétement pacifier (1).

Les objets de l'usage le plus commun, et que l'on rencontre dans toutes les cases, sont des nattes, des gourdes, des tasses en noix de coco, des berceaux pour les enfants, de petits coffres, des jattes en bois et des calebasses. Un morceau de bois rond et un battoir leur suffisent pour la fabrication de leurs étoffes. On les confectionne en les battant d'une main sur la pièce en bois, tandis que de l'autre main on les étend, et on y jette par intervalles quelques gouttes d'eau pour y entretenir l'humidité. Quand l'étoffe se déchire, il suffit de rapprocher les bords de la déchirure et de la battre pour les réunir.

L'ensemble des îles Marquises, situées par 7° 55'-10° 30' lat. S., 141°-143° 6' long. O., présente une population d'environ 20,000 habitants. Le climat est celui de tous les pays intertropicaux, bien que de grandes pluies et des coups de vent se succèdent de novembre en avril. La température moyenne est de 25 à 30° centigrades. L'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le goyavier, sont les principales richesses de ces îles fortunées, devenues aujourd'hui, avons-nous dit, possessions françaises.

Le 3 septembre 1838, les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée* quittent l'archipel des Marquises pour se rendre à *Taïti*, cette oasis merveilleuse, située par 18° 10'-16° 55' lat. S., 152°-154° long. O., et aujourd'hui placée sous le protectorat de la France, ainsi que tout l'*archipel de la Société*, dont Taïti est la principale île. Elle était dès le 9 en vue des deux navires, qui y jetèrent l'ancre le même jour.

Malgré toutes les prédications des missionnaires, la dépravation morale des Taïtiens et la prostitution des femmes parurent encore à Dumont d'Urville au-dessous de la vérité. Les chefs, dit-il, sont les premiers à offrir leurs femmes et leurs filles pour un tava ou un dollar, et leur avidité pour l'argent cherche à se satisfaire par les moyens les plus vils et les plus révoltants. D'un autre côté, les missionnaires, dont la puissance y était si grande il y a vingt ans, n'ont plus maintenant qu'une ombre d'autorité sur les indigènes, et l'immense église construite en 1823 est presqu'entièrement abandonnée. A l'arrivée des corvettes, les belles Taïtiennes renouvelèrent les scènes des Noukahiviennes auprès des matelots français; le temps de la ferveur évangélique était déjà bien loin de leur souvenir.

Taïti n'est donc plus ce qu'elle était au siècle de Wallis, de Bougainville et de Cook. Ces rivages toujours verts, ces ruisseaux argentés, ces ravins profonds et boisés rappellent sans doute encore la reine de l'Océanie; mais la population innocente, enfantine, douce, naïve et joyeuse, a fait place à une multitude sale et déguenillée, astucieuse et vile, débauchée et vénale. Ainsi donc, encore une fois, les missionnaires ont tout-à-fait manqué à leur mandat.

Papéiti, capitale de l'île et de tout l'archipel, a une apparence de ville. On y trouve un et même plusieurs palais, les consulats anglais, français et américain, avec les pavillons des nations qu'ils représentent; un môle ou quai de débarquement, des hôtels, des boutiques, des enseignes, etc.; en un mot, tout ce qui constitue une cité. Cependant le coup d'œil n'embrasse qu'une seule file de maisons ou cases qui bordent la grève. Le nombre de maisons pourvues de portes et de fenêtres n'est pas considérable. La plupart ne diffèrent en rien des cases ordinaires, construites en paille et en roseaux. Chaque habitation a du côté de la campagne un assez grand enclos ou jardin palissadé, ayant une issue sur la grande route de Matavaï, cette œuvre des

(1) C'est ce qui m'a permis de dire, dans un morceau de poésie sur les îles Marquises :

La jalousie aux noirs tourments
Sur ce rivage est encore ignorée;
Et plus une belle a d'amants,
Plus de son sexe alors elle y semble honorée.
L'homme est pour elle un vrai joujou
Qu'elle prend, quitte à diverses reprises :
Librement des cœurs le bijou
Se promène aux îles Marquises. A. M.

(1) C'est à *Noukahiva* que la France, en 1850, a définitivement établi son Botany-Bay, ou lieu de déportation de ses condamnés d'un certain ordre. Au commencement de 1852, un premier convoi est parti de Lorient pour cette destination lointaine. A. M.

femmes pénitentes, que les missionnaires avaient surprises en conversations criminelles avec leurs galants, et qu'ils condamnaient à des travaux forcés. Papéiti n'est en réalité qu'un gros village de 1,500 habitants. Les ressources du pays consistent en bœufs, cochons, volailles et fruits; il y a une auberge tenue par un Anglais. Le protectorat de la France (1) a déjà introduit de nombreuses améliorations dans cet archipel, en commençant par la suppression des règlements tracassiers des méthodistes anglicans (2).

Dumont d'Urville s'éloigna de Taïti, le 16 septembre, pour aller visiter Apia, port de l'*île Opoulou*, que La Pérouse désigne sous le nom d'Oyo-Lava. Cette île semble à d'Urville, comme elle avait déjà paru à La Pérouse, bien supérieure à Taïti elle-même pour la beauté et la fertilité des terres. La côte est couverte de beaux arbres d'une admirable verdure, qui a bien plus de développement qu'à Taïti; partout on y distingue de belles plages de sable, de jolies anses, des villages populeux et parfaitement ombragés. Du rivage à l'intérieur, le terrain s'élève en pente assez douce pour pouvoir être habité et cultivé, si les indigènes étaient capables de travailler. C'est sous ce rapport surtout, ajoute d'Urville, que l'île Opoulou est bien supérieure à Taïti, dont les plages de la base sont seules praticables, tandis que l'intérieur est abrupt et si rocailleux que la culture en resterait toujours extrêmement pénible, si toutefois elle n'était pas impossible. Les villages, qui ne sont pas des villes, comme l'avait pensé La Pérouse, à moins qu'elles n'aient depuis disparu, sont généralement placés sur les pointes des terres, entourés d'admirables touffes de cocotiers, et souvent traversés par de jolis ruisseaux qui tombent quelquefois en cascades des montagnes voisines. Des églises ont été nouvellement bâties par les naturels, sous la direction des missionnaires anglais.

« Nos matelots, dit le chef de *l'Astrolabe*, habitués aux faciles beautés de Nouka-Hiva et de Taïti, ont voulu ici renouveler leurs galanteries; mais, à leur grande surprise, ils ont été désappointés. Les femmes, qui d'abord avaient semblé disposées à accepter les propositions des Français, ont refusé ensuite les provocations sérieuses, et elles paraissent se soumettre avec sincérité aux défenses de leur nouvelle religion. Mais elles indiquaient volontiers à nos hommes le chemin d'une tribu voisine, où ces peuplades, conservant leurs premières croyances, sont encore toutes disposées à trafiquer des faveurs de leurs femmes, et dès ce moment cette route a été souvent parcourue par les habitants des corvettes. »

Dumont d'Urville rectifie les noms des îles composant l'archipel des *Samoa*, dont dépend Opoulou. Il avait dans un autre voyage donné à ce groupe le nom d'Hamoa, d'après les insulaires de Tonga, qui ne prononcent jamais la lettre *s*, à laquelle ils substituent ordinairement la lettre *h*. Opoun s'appelle Olo-Singa; Leone, To-Hou; Fanfoue, Féti-Houta. Ces trois îles portent collectivement le nom de *Manoua*. Quant à l'archipel véritable de Samoa, l'île Maouna de La Pérouse est réellement Toutou-Ila, l'île des Pêcheurs, Ana-Moua; Oyo-Lava, Opoulou; puis Manano, Apolina; et enfin Sevai, que par erreur La Pérouse nomme Poua. On estime la population de ce groupe à 80.000 habitants; Sevai et Opoulou en contiendraient 25,000; Toutou-Ila, 10,000; Manano, 7,000; Apolina, 3,000. Le groupe de Manoua serait le moins habité. Ces îles ont chacune un chef ou arii, et sont indépendantes les unes des autres. Elles n'avaient pas de culte avant l'arrivée des missionnaires. De là cette facilité qu'ils ont eue à y faire accepter le christianisme. Auparavant les jeunes filles disposaient librement de leurs charmes, et les hommes avaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir. Un des chefs actuels, bien que chrétien, en a encore deux.

Les hommes de cet archipel sont en général grands et bien faits, vigoureux et hardis. Aucun des deux sexes n'a la figure tatouée, mais leurs cuisses sont couvertes de dessins. Leur corps est aussi tatoué fréquemment par des plaies et des cicatrices qui s'accordent mal avec la réputation qu'on leur a faite d'hommes pacifiques. On remarque de plus parmi eux, ce qu'on ne voit pas chez les peuples sauvages, des bossus, des boiteux, et surtout des borgnes. Les filles sont bien proportionnées, en général très jolies, mais avec un air décidé comme les hommes, dont elles ont presque les manières.

Ces insulaires ont des communications avec les îles Viti et les habitants de Tonga. Leurs maisons ou cases et leurs pirogues sont d'une construction élégante et légère. Les cochons abondent dans l'archipel et y sont à vil prix; les poules sont plus rares quoique peu chères; les coquilles sont très communes. Il existe à Samoa une grande espèce de serpent boa, de 2 à 3 mètres de longueur, mais qui n'est pas dangereux. Une belle espèce de ramier, bonne à manger, fourmille dans les bois.

La partie des naturels d'Opoulou qui ne s'est pas convertie à la religion chrétienne a conservé ses usages primitifs. Elle porte les cheveux longs, quelquefois relevés sur le sommet de la tête par un lien de feuilles ou d'écorces de cocotier. Une ceinture étroite sert d'unique vêtement. Le tatouage couvre presque tout le corps. Les convertis ont les cheveux coupés ras ou à la Titus.

De l'île Opoulou les corvettes firent vers l'île Vavao, dont le groupe entier compte environ 6,000 habitants. De là elles vont faire un séjour aux îles *Hapai* et aux îles *Viti*. Les Hapayens sont de beaux hommes; leurs femmes ont aussi des traits réguliers, une belle poitrine et des seins parfaits; mais elles tendent de bonne heure à l'obésité. Les Vitiens sont également de beaux hommes, bien qu'avec des formes un peu grêles. Ils ont la peau d'un brun jaunâtre, analogue à la couleur de la suie; leurs cheveux sont crépus, mais moins laineux que ceux des nègres. Le tatouage est ordinaire. Le Vitien, nu de la tête aux pieds, cache seulement les parties génitales avec une étroite bande d'étoffe. Les femmes ont une ceinture en paille. L'huile de coco est employée à lustrer la peau et la préserve de la piqûre des insectes. Les Vitiens sont encore cannibales, et n'en font pas mystère; dans leurs guerres, ils mangent impitoyablement leurs morts. Les enfants des deux sexes vont entièrement nus, et les jeunes filles ne mettent la ceinture d'herbe qu'à l'âge de puberté. La coiffure est très ébouriffée, côté unique vers lequel se porte la coquetterie des Vitiennes; les barbes de la ceinture tombent jusqu'à mi-cuisse, et c'est la seule concession qu'elles fassent à la pudeur. La polygamie est ici générale; la sultane favorite est seule exempte des durs ouvrages.

L'archipel des îles Viti est un des plus vastes et des plus nombreux de l'Océanie. La grande quantité des îles ou îlots qui le composent, et surtout la multiplicité des écueils qui encombrent ses mers, et souvent réunis-

(1) Ce protectorat, œuvre de l'amiral Dupetit-Thouars, est un des plus beaux faits de la vie de ce digne marin, qui, à la suite de démêlés avec la reine de Taïti, en 1844, suscités par le missionnaire Pritchard, alors prêtre, accoucheur et conseil de cette reine nominale, n'hésita point à prendre, au nom de la France, possession de cette île et de tout l'archipel de la Société. Depuis lors, un gouvernement français a été installé à Taïti, à la grande satisfaction des indigènes, lassés du joug des missionnaires anglais. A. M.

(1) C'est également à la grande satisfaction de la reine Pomaré que le drapeau tricolore a été arboré à Taïti; aussi ai-je pu lui dire, à cette occasion :

Gloire, gloire à toi. Pomaré,
De Taïti superbe reine,
Qui de ton pays rassuré
Rends notre France souveraine!
Les jeunes nymphes sans façon,
Que sur ton rivage on adore,
Avec toi vont à l'unisson
Fêter le drapeau tricolore. A. M.



On dirait une grande cité se montrant au milieu des frimas....

sent un grand nombre de terres, naguère séparées par les eaux, en font un des points les plus dangereux pour la navigation. Le Hollandais Tasman le découvrit en 1643. Un siècle après, il fut visité par Cook, puis par Bligh, Barber et Wilson; mais, en 1827, *l'Astrolabe* en fit seule une reconnaissance suivie et complète.

Cet archipel se compose principalement de deux grandes îles, Viti-Lebou, qui en occupe à peu près le centre, et Vanona-Lebou, qui le limite vers le nord. Ensuite viennent un grand nombre d'îles, dont quelques-unes sont encore importantes, et par leur étendue et par leur population. Toutes ces terres sont, du reste, généralement hautes, médiocrement boisées, et paraissent d'une grande fertilité. Sans aucun doute, observe d'Urville, elles doivent leur existence aux feux souterrains, et elles ont dû voir leurs sommets couronnés par plus d'un cratère aujourd'hui éteint. Des sources d'eaux chaudes y paraissent abondantes. Les îles basses y sont rares et de peu d'étendue. On dirait, ajoute d'Urville, que les polypiers qui en construisent la base ont commencé leur travail tout récemment. La population des îles Viti paraît nombreuse et entreprenante Presque tout l'archipel est habité ; mais les îles voisines des tribus puissantes sont souvent dévastées par des guerres cruelles et incessantes. Les vaincus sont massacrés sans pitié, et ensuite dévorés par les vainqueurs.

Une des croyances des Vitiens, c'est que si un homme ou une fille se livrait à l'acte de la génération avant l'âge de dix-huit ou vingt ans, il mourrait immédiatement. Alors, souvent et malgré leurs désirs, les jeunes gens restent sages jusqu'à l'époque du mariage ; et, à son tour, la jeune fille, si elle se marie, n'appartient qu'à son mari. Dans le cas contraire, elle reste libre de ses volontés, et dispose à son gré de ses faveurs. C'est grâce à cette croyance que la race des îles Viti s'est conservée avec toute sa beauté. Les femmes aiment beaucoup leurs enfants ; la stérilité est rare, et on la regarde comme un grand malheur. La terre ici fournit presque sans travail une nourriture abondante, et les enfants sont une source de richesse en même temps qu'une jouissance vraie pour les parents. On a aux îles Viti un grand respect pour les morts, dont les corps sont déposés dans des moraïs, mais sans aucune prière; seulement on cherche à les placer le plus près possible de la maison de l'Esprit. Il faut ajouter que, malgré ce respect pour les morts, on tue les vieillards infirmes, et qui ne doivent plus traîner qu'une triste existence. Une fosse est préparée, la victime y descend, et son bourreau l'assomme d'un coup de massue.

Lorsqu'un chef meurt, on immole toujours sur sa tombe plusieurs de ses femmes. Les hommes et les femmes se coupent une phalange du pied ou de la main pour témoigner de leur douleur à la mort d'un



Cases des naturels (îles Viti).

chef ou d'un parent, et ils montrent avec honneur ces horribles blessures.

Comme aux îles Tonga, les habitants des îles Viti font usage du kava, breuvage enivrant qui est employé surtout dans les grandes occasions. Le tabou règne aux îles Viti comme aux îles Tonga; et c'est le grand-prêtre qui l'applique, après avoir consulté l'Esprit.

Dans les cas de maladies, les prêtres ou nambetti jouent encore un grand rôle : le malade les fait appeler et les charge d'aller porter une offrande dans la maison de l'Esprit, afin d'en obtenir sa guérison ; au cas de mort, l'offrande appartient à l'envoyé, mais il est rare que le malade attende patiemment la mort à la suite des souffrances. Lorsque le prêtre déclare qu'il ne croit plus à la guérison, le malade prie ses parents de l'aider à quitter la vie. On le porte dans une fosse, on le couvre de terre, en ne laissant visible que la tête, puis on l'étrangle, et on immole avec lui ses femmes, si sa fortune lui a permis d'en avoir un certain nombre.

Ajoutons que les naturels des îles Viti, sous un ciel de feu, aiment le *farniente* et le pratiquent largement. Les femmes sont chargées de tous les soins domestiques; elles cherchent et préparent la nourriture d'igname et de taro, sans que les hommes s'en mêlent. Enfin, comme aux îles Tonga, les Vitiens aiment la musique, ont des tambours et des flûtes, et exécutent des chants qui ne manquent ni d'expression ni d'harmonie. La conque leur sert pour appeler les guerriers aux armes.

En quittant l'archipel Viti, le 29 septembre 1838, d'Urville se dirigea vers les îles Salomon, en se livrant, dans sa traversée, à des explorations diverses, telles que la reconnaissance, 1° des terres que Surville appela terres des *Arsacides*, mais qui doivent conserver le nom de *Malaïta*, imposé par le premier découvreur Ortega; 2° des terres de *Guadalcanar*, suivies de la chaîne continue des îles de Sesarga, Florida, Buena-Vista et Galera, etc.

L'archipel des îles *Salomon*, découvert en 1567, par l'Espagnol Alvaro Mendana ne Neira, qui leur imposa ce nom à cause de l'idée qu'il s'était faite de leur richesse, s'étend du nord-ouest au sud-est, sur un espace de 200 lieues, entre 0-10° latitude S. et 150°-160° longitude E. Il se compose de huit à dix îles principales, et de beaucoup d'autres moins considérables, dont le nombre n'est pas encore définitivement déterminé. La charpente de ces îles, d'après la relation que nous analysons, est presque partout la même : c'est une longue chaîne de montagnes souvent fort élevées, laque le en forme le centre en courant dans la direction générale du groupe. De beaux versants viennent, par un plan peu incliné, s'étendre jusqu'au rivage, qui

généralement se présente bas et souvent garni de palétuviers dont le pied est baigné par l'eau salée. Une végétation active et vigoureuse en couvre la totalité, et ce n'est que de distance en distance que l'on aperçoit de rares intervalles où le sol n'est couvert que de fougères, souvent incendiées par les indigènes. Les principales îles ont de belles plages surmontées au loin de hauts sommets, d'où descendent de superbes rivières qui fertilisent le sol.

Dumont d'Urville fait remarquer que les caractères physiques des Salomoniens sont très difficiles à indiquer, parce que, si leur ensemble est le même, il existe de nombreuses nuances, suivant les points de l'archipel où vivent les naturels. Ceux de Christoval sont en général petits et faibles, bien que parfaitement constitués. Ceux de l'île Isabelle semblent tenir d'une peuplade moins bien partagée. Ils ont la peau noire, sauf quelques-uns qui sont cuivrés. Les cheveux sont crépus et serrés, souvent ébouriffés à la manière des Papous. Le visage porte toujours un air de défiance. Les Salomoniens ne se tatouent point. Ils mâchent le bétel, ce qui noircit leurs dents, lesquelles autrement seraient très blanches : témoin les dents des femmes, qui s'abstiennent de ce végétal.

Le beau sexe salomonien n'est pas mieux traité par les hommes que dans les autres archipels habités par des sauvages. Il est parqué dans la maison des chefs ou founaki, et sert à leurs plaisirs. Il est chargé des travaux du ménage. Un homme n'est pas riche s'il n'a pas beaucoup de femmes. Il paraît avoir pour elles assez d'affection ; mais la possession d'une compagne n'est estimée par lui qu'en raison des plaisirs charnels qu'elle lui procure, et un mari, s'il est permis d'employer ce terme en des parages où le mariage n'est qu'un vain mot, s'inquiète peu qu'elle les prodigue à d'autres qu'à lui-même.

Les hommes vont entièrement nus, sauf le maro qui leur entoure les reins ; les femmes sont nues aussi, et elles accumulent sur leurs fesses une si grande quantité d'herbes sèches, recouverte par un morceau d'étoffe, qu'elles ont des postérieurs monstrueux. Voyez jusqu'où va se nicher la coquetterie! et que vont dire nos élégantes dont certaine crinoline ou addition postiche trouve ainsi une rivalité dans les herbes sèches des Salomoniennes?

L'industrie des Salomoniens ne brille point dans la construction des cases, mais dans les ornements, les armes et surtout les pirogues, qui sont d'une grande légèreté. Le maro est d'une étoffe grossière qui couvre à peine les parties naturelles. Par compensation à une complète nudité, les Salomoniens se barbouillent la figure et le corps avec de la chaux, et se font des peintures très burlesques. Les armes sont l'arc, les flèches, la lance en bois et le casse-tête. Leurs instruments de musique sont des flûtes, des bambous et des chalumeaux, et ils sont tellement musiciens que tous leurs mouvements se font en cadence.

Après la reconnaissance pénible et complète des îles Salomon, les deux corvettes poursuivent leur navigation, et vont explorer les îles *Monte-Verde* ou *Nougouor*, dont le groupe forme un cercle d'îles, d'îlots et de récifs. Les naturels appartiennent au type brun ou cuivré peu foncé. Leur taille est moyenne, leur visage un peu aplati ; le nez est large et peu saillant ; le front développé, mais fuyant ; leurs dents sont d'une éclatante blancheur ; enfin leur physionomie est douce et gracieuse. Ils portent les cheveux longs et lisses, flottants sur les épaules ou noués derrière la tête, sur laquelle sont posés de grands chapeaux chinois dont les ailes sont très relevées sur les côtés, et les bords courbés en arc de cercle. Ces insulaires ne se tatouent pas, et un simple maro en tissu de paille est leur unique vêtement, que même ils cèdent, du reste, volontiers pour une bagatelle.

En gouvernant vers les îles Hogoleu, on rencontra les îles *Dunkins*, dont les habitants ont le type carolin, le corps régulier, les membres sveltes, la peau cuivrée, la bouche petite, les dents belles et la physionomie assez agréable. Ils portent la barbe à la juive ; leurs cheveux longs, noirs et lisses, sont retroussés en chignon. Le haut de la tête est bien fait, le derrière un peu saillant. On trouve ensuite l'île *Tsis*, petite île volcanique peu élevée, dont le sol est presqu'entièrement couvert de cocotiers, d'arbres à pain, de pandanus et d'une grande variété de plantes. Elle est entourée d'un récif de corail qui en rend l'abordage difficile. Les naturels sont cuivrés et se teignent la peau.

Les corvettes traversent l'archipel Hogoleu, et après avoir exploré quelques parties des îles Carolines, elles voguent vers les Mariannes pour aller se reposer à *Gouaham*, qu'elles atteignent, le 1er janvier 1839. Elles en repartent le 13, passent au milieu des îles Pelew, touchent à Mindanao, puis à Sanguir, et de là se rendent directement à Ternate, où elles jettent l'ancre, le 2 février.

Ternate est, avec Tidor, la plus importante du groupe des îles Moluques, dont Gilolo est la plus grande. Cette île ne compte qu'environ 5,000 habitants, et Gilolo en a le double ; mais elle est, comme Tidor, la résidence d'un sultan. Le terrain des Moluques, bien qu'essentiellement volcanique, est riche et fécond ; de vastes plaines entourent le pied de ces volcans encore mal éteints, et se couvrent d'une riche végétation. Le volcan de Ternate a aujourd'hui le plus d'activité, et la lave en arrive quelquefois jusqu'à la mer. Malgré ce volcan, c'est l'île de Ternate même que les Hollandais ont choisie pour leur principal établissement dans les Moluques proprement dites. Cet établissement dépend du gouvernement général des Moluques, dont le siége est à Amboine. Ternate, Manado, Makassar, Banda, sont les points principaux de ce département, qui embrasse, sous le nom de gouvernement des Moluques, les grandes terres de Célèbes, celles de Céram, de Banda, et les Moluques proprement dites. Le gouverneur est tenu de faire des tournées annuelles dans les diverses parties soumises à sa domination.

Amboine, où les corvettes mouillèrent, le 5 février 1839, a sa capitale assise sur une plaine peu étendue derrière un fort, appelée fort Victoria. Elle est à peine visible de la mer ; pour y pénétrer on traverse le fort sur un pont-levis. Les principales rues offrent de belles maisons, et chaque maison a un jardin avec une cour derrière plantée de beaux arbres fruitiers. Le quartier chinois et le quartier malais sont plus rapprochés de la rivière, dont le lit est très large et qui joint la mer au nord du fort Victoria. Le palais du gouvernement est dans le beau parc de Batou-Cadja, où l'on trouve réunis tous les agréments de la vie sous le ciel embrasé des Moluques. La population de l'île est évaluée à 50,000 habitants, répartis entre les deux presqu'îles, qui forment une résidence de gouverneur proprement dite. On compte parmi eux un petit nombre d'Européens et de métis qui habitent presque tous la ville, puis des Chinois et des Malais de diverses îles ; le reste est composé de purs Amboinais qui ont en grande partie embrassé le christianisme.

Les Amboinais sont naturellement très indolents et très adonnés à leurs plaisirs, comme tous les peuples malais ; mais surtout depuis leur conversion à la religion chrétienne, ils satisfont leur goût effréné pour le vin de sagouer, que l'île produit en grande abondance. C'est un suc doux et rafraîchissant que l'arbre du même nom donne par incision, et qui par la fermentation se convertit en liqueur âcre et enivrante. La nourriture principale est la moelle du sagoutier, qui, broyée, lavée et séchée, devient une fécule dont on fait des galettes tenant lieu de pain. Le gouvernement hollandais retire des indigènes, outre le bénéfice de son monopole, un impôt personnel, un droit sur la vente du sel, de l'opium, du vin de sagouer et de l'arac. Il les assujétit à toutes les corvées, et ceux-ci les supportent sans murmure, parce qu'ils sont délivrés de la tyrannie de leurs anciens chefs natifs appelés Orang-Kayas,

Un petit nombre d'agents hollandais suffit à tout cela, La garnison d'Amboine n'est guère que de 500 soldats, dont 300 Européens et 200 Malais ou nègres. Ces troupes sont casernées dans le fort; chaque soldat a une femme avec lui et reçoit pour elle une ration de riz. Ces sortes de mariages temporaires sont tolérés par les mœurs très relâchées de ces colonies, et il est peu d'Européens qui n'aient une liaison de ce genre, qu'il peut rompre à sa guise et sans qu'on y trouve aucunement à redire.

Le 19 février 1839, on s'éloigna de l'île d'Amboine pour se diriger vers les îles *Banda*, que l'on atteignit, le 22. Rien n'est joli, selon la relation, comme le coup d'œil du port de Banda, limité par trois îles, Banda-Neira, Gounong-Api et la grande Banda ou île Lonthoir. L'île de Banda-Neira présente près du port une forêt d'une admirable verdure, qui encadre la vue pittoresque des habitations. La végétation de cette petite île contraste avec les flancs brûlés de Gounong-Api, qui la touche, et dont le sommet volcanique est sans cesse couronné d'un dôme de fumée.

La petite ville de Banda, bâtie sur l'île de Banda-Neira, dans une plaine élevée seulement de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, est coupée par deux rues principales parallèles entre elles et au rivage de la mer. Chacune des maisons, sur le premier plan, a un jardin, et elles sont entretenues avec un soin, une propreté admirables, comme toutes les habitations hollandaises. Aux deux extrémités de la ville sont des casernes, des hôpitaux et des magasins. Derrière se trouvent les quartiers malais et chinois. Au centre de Banda-Neira s'élève une petite colline qui domine l'île entière, et sur laquelle est le fort Belgica, qui commande au fort Nassau et à l'île entière. Quelques maisons de Banda-Neira, surtout celle du résident, rappellent ce que Ternate présente de plus confortable.

Le groupe de Banda, situé par 4° 31' lat. N., 127° 32' 37" long. E., est une excellente position militaire qui pourrait commander toute la mer des Moluques. Ce petit archipel fut conquis en 1621 par les Hollandais et réparti aux colons pour la culture du muscadier, qui est confiée à des esclaves malais ou javans. On évalue, année commune, la récolte des îles Banda à 500,000 livres de muscade et 150,000 livres de macis. Le muscadier produit toute l'année, mais la grande récolte a lieu en août et novembre. Chaque arbre donne, année moyenne, 5 à 6 livres de muscade, et quelquefois le double et le triple.

Bien que le sol des îles Banda soit couvert de cultures, et surtout de forêts de muscadiers, il ne saurait produire toutes les choses nécessaires à la vie : aussi la population, réduite à un petit nombre d'employés ou fermiers et à 5,000 esclaves, tire-t-elle de Batavia le riz et l'arac ou arack. On ne trouve dans le pays que du poisson salé et quelques légumes.

Nous avons nommé le muscadier : c'est un joli arbre qui n'est jamais grand; il a la forme d'une pyramide; sa feuille est petite, ovale et d'un vert tendre; le fruit est jaune, oblong et de la grosseur d'un petit abricot; fendu dans sa longueur, il laisse voir une pellicule du plus beau rouge, laquelle est le macis, qui enveloppe la noix de muscade.

Les indigènes de ces parages connaissent à fond les dehors de la supplication, mais non la reconnaissance; ils feront mille cajoleries pour obtenir une bagatelle, et dès qu'ils l'auront obtenue ils oublieront qui la leur a donnée. Les Australiens ont une taille au-dessous de la moyenne et des formes grêles; ils sont noirs comme les Africains, mais leurs cheveux ne sont pas aussi laineux ni leur nez aussi épaté. Tous sont privés d'une dent à la mâchoire supérieure; ils sont tatoués verticalement sur les épaules et sur les cuisses, et horizontalement sur la poitrine et le ventre. Ce tatouage est fait à l'aide de coquillages et par des incisions profondes sur le corps exposé à un climat brûlant.

Les Chinois font à Banda, comme dans toutes les colonies européennes, le commerce de détail avec les îles voisines et la côte de la Nouvelle-Guinée; ils en retirent du tripang, de la nacre et des perles, qu'ils échangent contre des objets d'industrie européenne. Les Malais fournissent les bras nécessaires à l'agriculture. Chaque planteur a ses embarcations avec lesquelles il apporte ses denrées dans les magasins du gouvernement.

Le 25 février 1839, *l'Astrolabe* et *la Zélée* quittèrent l'archipel de Banda, et, le 1er mars, elles apercevaient les hautes terres de la pointe sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Le 27, elles entraient dans la baie Rafles, vaste et profonde, et dont les terres sont décorées de belles forêts, particulières à ces régions australiennes. Les arbres ont des feuilles coriaces et glanduleuses, recouvertes d'une poudre blanche résineuse qui leur donne une teinte vert pâle d'une uniformité monotone et triste.

Vers les côtes de la Nouvelle-Guinée on avait rencontré sur le passage des corvettes les *îles Arrou*, terres basses où la végétation n'est pas moins belle qu'à la Nouvelle-Guinée, que l'on atteignit par la baie du Triton, peuplée d'une race mixte, issue de Malais et de Papous, vigoureuse, avec de grands yeux vifs et perçants. Autant la verdure à la baie Rafles paraissait uniforme, autant le sol était bas et l'aspect monotone, autant la baie Triton se montrait sous les formes les plus pittoresques, avec de hautes montagnes boisées de la base au sommet et séparées par d'étroits vallons. L'expédition quitta cette baie pour aller mouiller au *Dobo*, formé par les îles de *Wama* et de *Wakan*, aux terres basses et uniformes et d'une médiocre grandeur. On vogua ensuite vers l'île *Céram*, dont les habitants recherchent les oiseaux de paradis, île dont le meilleur mouillage est à la baie de *Warrou*, dans laquelle les Hollandais d'Amboine ont une station.

Les habitants du village de Warrou, au nombre d'environ 300, et tous mahométans, ont une extrême horreur pour les cochons, et ils laissent pulluler dans les forêts ces animaux, qui dévastent les plantations non garanties par des clôtures. Le gouvernement des Moluques a pour vassal la partie orientale de Céram, île d'où les corvettes firent voile pour *Célèbes*, dont la côte forme la rade *Makassar*, sur laquelle s'étend la ville de ce nom, chef-lieu des possessions hollandaises dans ces parages, et résidence d'un gouverneur particulier.

La ville de Makassar a deux parties distinctes : le quartier malais et le quartier hollandais. La principale rue est un véritable bazar bordé de petites boutiques et d'ateliers. Le Campong-Bouguis s'étend sur la plage, et se compose d'une file de maisons en joncs bâties sur pilotis. Le quartier européen a des rues larges, bien alignées, coupées à angles droits. Il est protégé par une muraille contre les attaques des indigènes; les rues qui aboutissent au boulevart sont défendues par des postes militaires et fermées par des portes. Il y a un fort avec garnison.

Les Makassars sont ignorants et paresseux; ils n'aiment guère que la pêche et la navigation, qui leur permet de se livrer à la piraterie. Tandis que le Malais et le Bouguis sommeillent, le Chinois se remue et fait tous les métiers, exploite tous les genres d'industrie. La ville de Makassar compte environ 25,000 habitants, qui, soumis à la loi mahométane, ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Le pays donne une si grande quantité de riz, de sagou et de fruits, les eaux de la baie sont si poissonneuses, que les plus pauvres ont les moyens de nourrir une nombreuse famille. Tous les naturels mâchent le bétel, qui stimule les organes digestifs énervés par l'excès des chaleurs. L'eau-de-vie de coco et l'arac, autre liqueur forte résultant de la fermentation du riz avec un résidu de la canne à sucre et de noix de coco, sont également recherchées, et l'opium est de même en usage. L'arme favorite des habitants est le kris, sorte de poignard à lame droite, et les guerriers ont la lance, le sabre et le bouclier.

Les Makasses se livrent aux femmes avec une libidineuse furie ; du reste, les jeunes filles, parfaitement libres de leur corps, comme dans tout l'archipel indien, s'abandonnent à l'amour souvent même avant d'être nubiles : aussi les populations sont-elles chétives et énervées. Après les femmes, viennent le jeu et l'opium ; il y a des maisons tenues par les Chinois pour jouer et fumer. L'usage funeste de l'opium est répandu dans toute la Malaisie ; il rend lourd, hébété et stupide.

On pense que l'île Célèbes contient environ 2,400,000 âmes. Dans la province de Boni, la Hollande a 400,000 sujets dépendants immédiatement de son gouverneur ; les autres habitants sont gouvernés par leurs krains ou sultans.

Les productions de Célèbes sont principalement le coton, le café, le riz, le poivre, le bétel, le maïs, le manioc, le benjoin et le tabac. Les chevaux sont très recherchés et les meilleurs de toute l'Inde hollandaise. Nulle part peut-être les végétaux et la volaille ne sont à meilleur compte.

En quittant Makassar les corvettes se rendirent à *Batavia*, où elles mouillèrent, le 8 juin 1839.

Cette capitale des possessions hollandaises dans l'Océanie compte environ 60,000 âmes, non compris la garnison. Ce chiffre se divise en 4,000 Européens, 20,000 Javanais ou Malais, 30,000 Chinois, et 6,000 esclaves et Arabes. Batavia comprend la ville basse et la ville haute. La première est la partie commerciale ; un canal la sillonne dans tous les sens ; elle est la plus rapprochée de la rade, mais aussi la moins salubre et la moins agréable. La ville haute est composée d'habitations construites avec un grand luxe et entourées de jardins ; elle s'étend sur une vaste surface, ce qui nécessite l'usage des voitures pour se visiter. En effet, à Batavia on ne rencontre jamais personne dans les rues autrement qu'en équipage ; les Malais et les Chinois font seuls exception ; du moins, un Européen ne pourrait, par goût, par fantaisie ou comme besoin hygiénique d'exercice, y employer ses jambes sans être suivi de sa voiture. Nulle part les lois de l'étiquette ne sont observées avec plus de rigidité.

Les Chinois occupent un quartier entièrement séparé, ou plutôt une ville entière, formée de maisons entassées les unes sur les autres, avec des rues étroites et tortueuses, mais remplies de métiers et d'ateliers : ici c'est le travail, l'activité, tandis qu'ailleurs c'est le calme, le faste et l'indolence. Les Chinois sont très pacifiques, et cependant ils se feraient tuer pour une roupie. Les Chinois tiennent à Batavia de nombreux harems pour les Européens ; et, dans un climat si brûlant, les Javanaises trafiquent volontiers de leurs charmes avant de contracter un mariage où elles garderont la foi conjugale.

La relation que nous analysons renferme de curieux développements sur le mécanisme du gouvernement hollandais à Java. Le gouverneur général, dont le pouvoir est immense, y exerce les fonctions souveraines, assisté par un conseil des Indes, qui n'est guère que consultatif. Un directeur général des finances est chargé de l'administration des revenus et des dépenses de la colonie ; un général commande les troupes ; un amiral est chef de la marine ; un procureur-général est placé près de la cour suprême de justice ; un directeur de l'intérieur a la police générale, et il existe un secrétaire général du gouvernement pour contresigner les décrets. La cour suprême approuve, réforme ou casse les jugements des tribunaux ordinaires qui siégent à Batavia, à Samarang et à Sourabaya, et qui se partagent entre eux toutes les provinces de l'île. Les Européens sont jugés d'après les lois hollandaises ; mais, pour les Javanais, les juges se font assister par le régent du pays et le prêtre javanais ; ils prononcent contre le coupable les peines établies par le Coran et les coutumes locales.

Dans chaque province, le résident préside une cour de justice, composée du secrétaire de la résidence, du régent indigène, qui commande sous ses ordres, et du principal prêtre musulman. Le résident remplit les fonctions de gouverneur, et fait exécuter les lois en même temps qu'il surveille les chefs indigènes, qui, du reste, persuadés comme ils le sont qu'ils doivent demeurer tributaires des nations de l'Occident, et habitués à la suprématie hollandaise, la préfèrent à toute autre, car elle est celle avec laquelle ils sympathisent le mieux.

De Batavia les corvettes firent voile (19 juin 1839) pour l'île de Sincapour ou Sincapore, en passant par les détroits de Banca et de Dryon. Déjà le lendemain, la vigie signalait la côte de Sumatra ; le soir, on avait rallié l'entrée du détroit de Banca ; le 26, on franchissait celui de Dryon ; le 27, au matin, on se trouvait dans celui de Malaca, et, le soir, on arrivait à Sincapour, comptoir et halte des bâtiments anglais dans les grandes Indes.

La ville de *Sincapour*, bâtie sur l'île du même nom, s'élève au fond d'une baie, sur un terrain plat ; elle se divise en plusieurs quartiers, séparés par un canal peu profond et d'un mille et demi de large, sur la droite duquel reposent les maisons de campagne des Européens, entourées de jardins. A gauche du canal est le quartier chinois, avec des maisons très rapprochées, ayant des galeries extérieures qui garantissent les magasins et les promeneurs des rayons brûlants du soleil. Presque toutes les boutiques sont sur les quais, et la pagode chinoise est un assez beau temple orné de colonnes en granit. Les édifices publics et magasins de l'Etat se trouvent dans le quartier européen, qui offre de belles et larges rues. Au fond du port se voient de petits bateaux dont la réunion forme une espèce de ville flottante habitée par les Malais, qui exercent la profession de pêcheurs et de bateliers.

La population de Sincapour, évaluée à 23,000 habitants, se compose d'Européens, de Chinois, de Malais, d'Arabes, d'Indous, de Malabars et de Siamois : tous font le commerce ; il y a peu d'industrie dans l'île, et l'agriculture est peu avancée. La position de la ville moderne est une des plus favorisées pour le commerce d'entrepôt, entre les mers de l'Inde et celles de la Chine ; c'est aujourd'hui un des marchés les plus importants du monde, et en même temps une excellente relâche pour les navires.

Le 2 juillet 1839, les deux corvettes se dirigèrent vers la grande île de *Bornéo*, qu'elles atteignirent le 8, à l'embouchure de la rivière de Sambas, où elles laissèrent tomber l'ancre. Le terrain de la côte de Bornéo est en général très plat ; il n'offre dans la rivière de Sambas que quelques hauteurs éparses ; le pays est riche en métaux et pierres précieuses ; les forêts sont remplies d'arbres fruitiers ; le sagoutier, le bois de fer, le bois d'ébène, abondent, ainsi que les joncs et les gommiers. Dans les montagnes et sur les îles se trouvent beaucoup de nids d'hirondelles si recherchés par les Chinois ; la mer fournit des tortues, des holothuries et des perles. La côte occidentale est généralement très riche ; mais les habitants sont encore barbares, notamment les Dayaks.

Ces sauvages cultivent la terre et font le commerce de la côte. Ils n'ensemencent jamais au-delà de leurs besoins présumés, et si la récolte est mauvaise, ils ont recours à des racines pour se nourrir. La canne à sucre n'est encore cultivée que par les Chinois. La culture du café n'a été introduite que récemment. Le sagou est très abondant, et il existe des forêts entières qui produisent cette denrée. Le blé de Turquie est un des principaux aliments des Malais et des Dayaks ; cette plante s'élève à une très grande hauteur, et les indigènes la nomment jagon. Les Chinois cultivent une espèce de patate appelée ocbie, et dont ils font leur aliment principal. Les Malais recherchent surtout cette patate pour faire des voyages. Le camphre de Bornéo est d'une excellente qualité, de même que le benjoin, que l'on exporte principalement à Java. Le bois de fer croît sur différents points de la côte, mais toujours dans

le voisinage de la mer; ce bois est très lourd et très dur; souvent les outils se brisent avant de l'entamer. L'arbre à beurre, que les indigènes appellent tinkamang, produit une excellente huile, analogue à l'huile de coco; cet arbre est très grand et atteint des dimensions colossales. Le bois de laque est employé à Bornéo pour la teinture. Le nibong est une plante qui sert à couvrir les maisons. Le mangoustan croît sur la côte, ainsi que les pamplemousses. Les Chinois ont planté à Bornéo les premiers orangers, et ces arbres fruitiers s'y sont rapidement propagés. L'arbre à pain, nommé soukong, se trouve sur toute la côte occidentale et dans tout l'archipel Indien. L'ananas est très commun et d'un goût très agréable. Le pisang ou bananier fait à Bornéo la principale nourriture des indigènes. Enfin, il existe dans cette île un arbre appelé oupas, dont la gomme est un poison tellement violent qu'elle donne la mort en la touchant avec la main; les Dayaks l'emploient pour envenimer leurs flèches, armes si terribles dans les mains de ces peuples barbares.

L'île de Bornéo n'est pas moins riche en minéraux qu'en végétaux. Elle renferme des mines de diamants, que l'on trouve surtout dans le lit des rivières, du côté de Landak. Les Dayaks recueillent aussi de l'or dans les rivières. Le fer abonde sur différents points de la côte voisine de Billiton. On trouve de l'antimoine dans le lit des rivières.

Les tortues affluent sur la côte; les naturels leur font la chasse pour en avoir l'écaille, qui est très estimée. Lorsqu'ils parviennent à les atteindre, ils les mettent sur le dos au-dessus d'un petit feu jusqu'à ce que l'écaille se soit détachée de leur corps; l'animal en a bientôt repris une nouvelle, et elle peut même donner par année quatre fois des écailles. Il y a dans la partie septentrionale de riches bancs de perles. Enfin on recueille à Bornéo une grande quantité de pierres dites bézoard, qui se trouvent dans la tête de certains animaux, tels que les singes, les porcs-épics et les cerfs; on emploie cette pierre pour neutraliser les effets du poison.

Le 15 juillet, les corvettes quittèrent la rivière Sambas et cinglèrent vers la rade Béwan, un des meilleurs mouillages des îles *Solo*. La ville de Solo est située à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans la mer au fond de la baie de Béwan. Toutes les maisons reposent sur l'eau, c'est-à-dire sur des pilotis; elles communiquent entre elles par des ponts en planches, très étroits, que l'on enlève à volonté. Vers l'est et le sud, ces maisons communiquent à terre ferme par des ponts en bambous. Il y a une petite forteresse à l'extrémité du canal.

Les habitants de Solo sont mahométans : aussi ne les voit-on presque jamais. Les indigènes appartiennent à la grande famille malaise; ils ont le visage large et plat, les yeux un peu bridés comme ceux des Javans, mais beaucoup moins que ceux des Chinois. Ils ont pour arme le coutelas ou criss, à lame droite, qui ne les quitte jamais. C'est dans la beauté et la richesse de ces armes qu'on distingue de la foule les divers chefs, lesquels sont, du reste, aussi sales et aussi déguenillés que le menu peuple. Ces insulaires font peu le commerce; il est encore dans les mains des Chinois.

Les îles Solo sont d'un aspect très pittoresque : la principale est d'une fertilité remarquable; elle produit tous les fruits et tous les légumes des pays intertropicaux, et nourrit une grande quantité de bœufs et de chevaux : on ne rencontre les campagnards que sur des bœufs ou des chevaux, seul moyen de transport dans un pays montagneux et privé de toute espèce de voie de communication. L'île principale compte environ 60,000 habitants, et la ville environ 6,000. Cette population est un mélange de Bouguis, de Bisayas et de Malais. Les montagnards sont agriculteurs et méprisent en général les peuplades de la côte; ils reconnaissent la suzeraineté du sultan de Solo.

Le 25 juillet, on fit voile vers l'île *Mindanao*, dont le principal mouillage est celui de Samboangan, qui a une rade assez sûre pendant la mousson de l'est. Le climat de ces parages est très sain, malgré les fièvres qui y règnent à certaines époques de l'année. Les habitants, au nombre d'environ 7,000, sont d'une belle taille, et professent en général le christianisme. La colonie est sous la domination espagnole. La relâche de Samboangan est excellente pour les navires qui, venant de Manille et des mers de la Chine, se dirigent ensuite vers le détroit de Makassar, pour gagner un des passages des îles de la Sonde.

La traversée de Samboangan à Samarang eut lieu par le détroit de Makassar; et, le 24 septembre 1839, on atteignait Samarang, port septentrional de la grande île de Java, à l'est de Batavia. On ne fit là qu'une courte relâche; on se rendit ensuite à la baie de Lampongs, située à l'extrémité orientale de l'île de *Sumatra*, sur le détroit de la Sonde, qui sépare Sumatra de Java. L'aspect de la terre charme l'œil; sur le bord de la mer on n'aperçoit d'abord que quelques habitations; le village de Lampongs est à quelques pas dans l'intérieur, et ses toitures sont dérobées à la vue par un épais feuillage. Là les corvettes furent entourées de pirogues, dont les naturels vinrent offrir à l'équipage le poivre récolté dans le district, puis des tortues et autres provisions. On devait rester sur cette rade jusqu'au 11 octobre; mais la dyssenterie ayant attaqué une partie de l'équipage, on dut songer à quitter bien vite un mouillage si funeste.

On en partit, le 10 octobre 1839. Dès le lendemain, douze matelots étaient en proie à de violentes coliques. Le 20, les malades allaient beaucoup mieux et ne devaient pas tarder à reprendre leur service. Le 2 novembre, on était par 28° 52' 30" de latitude S. et 92° 52' de longitude E. La dyssenterie continuait à faire des ravages sur les deux corvettes. Le 7, on perdit plusieurs matelots; on n'avançait que très lentement vers Hobart-Town, où l'on devait se rendre.

Retour à Hobart-Town.

Enfin, le 12 décembre, on atteignit ce port de la Tasmanie, si vivement désiré. Les équipages descendirent à terre, et dans peu de jours presque tous les malades se trouvèrent guéris.

L'île que Tasman, son premier découvreur, dota, en 1636, du nom de Van-Diémen, alors celui du gouverneur général des possessions hollandaises dans les grandes Indes, est située au sud de l'Australie, par 40° 35' 40" — 43° 38' 34" latitude S., et de 142° 23' — 146° 17' longitude E., et bornée au nord par le détroit de Bass, à l'est, à l'ouest et au sud par le grand Océan austral; elle présente une surface de 3,437 lieues carrées. Elle a un climat meilleur encore que celui de l'Australie, et sa capitale, Hobart-Town, située sur le détroit de Bass, réunit environ 15,000 habitants. L'île entière en compte 46,000, et se divise en deux provinces, celle du sud, dont Hobart-Town est le chef-lieu, et celle du nord, qui a pour chef-lieu Launceston. La Tasmanie ne renferme plus un seul de ses habitants primitifs; les Anglais les ont fait disparaître, en les traquant comme des bêtes fauves, et ils ont peuplé cette île de condamnés ou déportés de la mère-patrie. Le culte dominant est le protestantisme. Les évasions des convicts sont fort rares du côté de la terre; il y en a quelques-unes par le détroit de Bass, pour gagner la Nouvelle-Hollande, au moyen de petites embarcations secrètes.

Retour dans les glaces antarctiques.

Dans son séjour à Hobart-Town, le commandant d'Urville reçut la visite du capitaine Biscoe, qui venait de découvrir la terre d'Enderby, vers les régions australes. Le capitaine anglais ayant assuré d'Urville que plusieurs marins soupçonnaient des terres plus éloignées, celui-ci résolut de tenter une nouvelle expédi-

tion vers le pôle sud. Les équipages accueillirent ce projet avec enthousiasme, et, dès le 1er janvier 1840, on quittait Hobart-Town pour voguer vers le pôle antarctique.

Le 11, on avait dépassé le 51e parallèle sud; les albatros avaient disparu; les vents commençaient à souffler avec force; le 15, on fut assailli par des grains de neige; le 16, on rencontrait les premières glaces; le 18, on avait atteint le 64e degré de latitude sud; le 20, les corvettes étaient entourées de grosses glaces et d'oiseaux de mer, ainsi que de phoques à fourrure. On aperçut enfin une terre entièrement couverte de neige, qui s'étendait de l'est à l'ouest, et semblait s'abaisser par une pente assez douce vers la mer. Cette terre pouvait avoir 1,200 mètres de hauteur, sans offrir nulle part de sommet saillant. Le temps devint d'une sérénité admirable, et l'on put aborder plusieurs points de cette terre inconnue, située par 66° 30' lat. S. — 138° 2' longitude. E. Elle se dessinait au loin et présentait l'image de la stérilité, mais semblait révéler un continent où plusieurs terres s'étendant vers le pôle austral. Les embarcations envoyées par le commandant rapportèrent des fragments de roche qui ne laissèrent plus aucun doute, et constatèrent la nature de cette terre granitique, à laquelle d'Urville donna le nom de *terre Adélie*, afin de perpétuer le nom d'une épouse dévouée, qui avait consenti trois fois à une longue et cruelle séparation dans l'intérêt de la science et de la gloire du pays, et qui devait, deux ans plus tard, dans la paix de nos arts et au sein de nos plaisirs tranquilles, perpétuer son nom d'une autre manière, avec son époux et son fils, dans un horrible événement.

Après une reconnaissance longue et pénible des côtes accessibles de cette terre, après des luttes désespérées contre les banquises ou bancs de glaces, les deux corvettes appareillèrent, le 1er février 1840, pour le retour vers des contrées plus hospitalières. On mit le cap au nord, pour rallier Hobart-Town, où l'on arriva, le 17. N'oublions pas d'ajouter qu'au sortir des glaces, les corvettes avaient découvert une seconde terre, qui fut appelée *Clarie*, et qu'elles rapportaient la presque certitude d'avoir surpris la position mystérieuse du pôle magnétique.

Retour des glaces antarctiques.

Le bruit des nouvelles découvertes de Dumont d'Urville se répandit rapidement par la presse anglaise dans toute l'Australie. Nos rivaux cherchèrent à les lui contester; mais efforts impuissants! D'Urville est resté avant sa mort possesseur absolu et découvreur unique des terres Louis Philippe, Adélie et Clarie. Les dernières découvertes de James Ross et de ses compagnons, parvenus ensuite jusqu'au 78e degré 4' de latitude S., n'ont rien enlevé au mérite de celles du commandant de *l'Astrolabe*. S'il a été moins heureux que ses successeurs, il n'a montré ni moins de lumières, ni moins de résolution; et lorsque le capitaine Ross publiera lui-même sa relation entière, il s'empressera sans doute de reconnaître les avantages qu'il a tirés de la découverte de la terre Adélie, en ce qu'elle lui indiquait en quelque sorte la nécessité de se rapprocher du pôle austral, et d'aller chercher dans l'est une route qu'on savait, grâce aux découvertes de Dumont d'Urville, ne pas exister sous le méridien d'Hobart-Town (1).

La relâche en ce dernier port fut courte; on en repartit, le 25 février 1840, pour voguer vers les îles *Auckland*, situées au sud-est, par environ 50° lat. S. et 165° long. E.; excellent point de relâche pour les baleiniers et les pêcheurs. Ces îles stériles, où, du reste, aucun intérêt évident et majeur n'appelle une population européenne, semblent réservées comme demeure éternelle aux oiseaux de mer. Elles se composent d'une île principale et de plusieurs petits îlots.

(1) Le capitaine Ross, dans la publication de son dernier voyage, s'est empressé, en effet, de reconnaître les découvertes de Dumont d'Urville. A. M.

Reconnaissances et découvertes nouvelles.

La traversée des îles Auckland à la *Nouvelle-Zélande* s'opéra du 20 mars au 6 avril 1840. On mouilla dans la baie d'Akaroa, vaste mouillage que l'on quitta, le 12, afin d'aller faire un séjour dans la *Baie des Iles*, dont l'Angleterre venait de s'emparer. Dumont d'Urville avait décrit avec soin ces parages, et même presque toute la Nouvelle-Zélande, dans son précédent voyage, et il ne lui restait plus guère à dire à ce sujet. On repartit de ce port, le 4 mai, pour gagner, à travers l'Océan, la baie Coupang, de l'île *Timor*, en faisant la reconnaissance des îles *Loyalty*, de la *Louisiade* et du détroit de *Torrès*. Le 9 mai, on était dans les eaux tropicales; le 12, on avait en vue l'île *Britannia*, la plus méridionale des îles Loyalty; le 13, on relevait l'île *Chabrol*; le 22, l'île *Rossel*; le 23, l'île *Adèle*, pour commencer l'exploration de la partie méridionale de la *Louisiade*, terres qui, depuis leur découverte par Bougainville, n'avaient été revues par aucun des navigateurs qui avaient sillonné l'océan Pacifique et marqué leur passage par des travaux sérieux. Aussi présentaient-elles un nouveau champ d'exploration et une série de découvertes d'un haut intérêt pour la géographie. Laissons parler un moment notre célèbre navigateur dans le relevé de ces parages.

« Le 24 mai, nous nous dirigeâmes sur les îles du *Sud-Est*, dont les hauts sommets apparaissent de loin; mais nous trouvâmes la route barrée par un immense récif continu, que déjà nous avions vu la veille, et qui, suivant toute apparence, relie toutes ces terres entre elles. Les îles du Sud-Est se terminent à l'est par une pointe basse, dont nous ne pûmes pas fixer la position; sa partie occidentale est montueuse et très élevée. Au sud elle présente une presqu'île assez remarquable (presqu'île *Condé*), sur laquelle nous aperçûmes quelques naturels et un petit village, mais nous ne vîmes aucune pirogue et, par suite, nous ne pûmes avoir aucune communication. Dans la soirée, les îles du Sud-Est restaient déjà loin derrière nous. Une longue ligne d'îlots (îles du *Calvados*) se montrait dans le nord; le récif qui, jusque-là, s'était présenté à nous compacte et continu, sauf quelques coupures de peu d'importance, ne laissait plus voir que quelques pâtés isolés. La mer, au-delà de ces écueils, paraissait calme et profonde, mais j'évitai de m'y engager. Je me décidai à prendre le large pour passer la nuit et pour continuer notre exploration le lendemain.

« Nous vînmes attérir de bonne heure sur quelques îlots bas et boisés (îles *Montémont*) (1), nous les trouvâmes enclavés dans le récif, qui s'étendait dans l'ouest à une distance prodigieuse, en s'appuyant sur quelques îlots épars et couverts de verdure. Le dessin de cette contrée, laissé par Bougainville, était d'un bien faible secours pour guider notre navigation; cependant nous crûmes, dans la soirée, reconnaître l'îlot bas et boisé auquel il imposa le nom d'*Ouessant*. Devant nous s'élevaient plusieurs roches qui fixèrent la limite du travail de la journée (îles *Teste*), et qui, le lendemain, nous servirent d'excellent point de reconnaissance.

« La terre nous offrit, le 26, l'aspect le plus varié. Devant nous, et à petite distance, s'élevaient une foule de petites îles, dont la plupart étaient habitées; dans le lointain on apercevait de hauts sommets, qui sem-

(1) Les îles auxquelles Dumont d'Urville a bien voulu donner mon nom reposent ainsi dans le Grand-Océan, par 11° 17' de latitude sud, et 15° 3' de longitude est. J'ai composé pour mes sujets une constitution poétique; mais j'ai cru devoir, prudemment différer de la leur notifier en personne, parce qu'ayant conservé le goût de la chair humaine, ils auraient pu, sans égard pour ma dignité, quoique nominale, me mettre aussitôt à la broche. A. M

blaient appartenir à une même terre considérablement étendue ; toutefois, à mesure que nous nous approchions, nous apercevions des canaux nombreux qui semblaient découper la côte, de manière à former une multitude d'îles. Il serait possible que cette partie de la côte, qui, comme on le verra plus tard, semble faire corps avec la Nouvelle-Guinée, ne fût composée que d'une réunion d'îles très rapprochées les unes des autres, et qui alors appartiendraient à l'archipel de la Louisiade. Ce problème ne sera entièrement résolu que lorsque ces terres, toutes françaises, auront été l'objet d'une reconnaissance spéciale.

« Le 27 mai, nous avions atteint le cul-de-sac de l'*Orangerie*, ainsi nommé par Bougainville, et qui limite à l'ouest le champ de ses découvertes. L'aspect que présente la terre en cet endroit répond parfaitement à la description pompeuse que nous en a laissée le découvreur français. Dans le fond de la baie, le terrain s'élève par une pente douce à partir du rivage, et laisse voir partout une magnifique végétation. Dans la baie, les eaux paraissent parfaitement tranquilles, et, sans aucun doute, on pourra y trouver d'excellents mouillages, à l'abri des hautes terres qui la bornent à l'est et à l'ouest, et qui, suivant toute probabilité, forment des îles séparées de la Nouvelle-Guinée par des canaux étroits. J'aurais volontiers cherché à mouiller sur ces terres, d'autant plus qu'elles paraissent habitées par une population nombreuse et intéressante à étudier ; mais des douleurs d'entrailles ne me laissaient plus aucun repos, et je redoutais à chaque instant d'être forcé de m'arrêter dans les travaux que j'avais entrepris avant de les terminer ; d'un autre côté, je savais que les pluies étaient très fréquentes dans ces parages ; je pouvais donc, à chaque instant, voir nos travaux interrompus par des circonstances indépendantes de ma volonté.

« Cependant nous vîmes, par le travers du cul-de-sac de l'Orangerie, deux petites embarcations se diriger sur nous et continuer à pagayer avec persistance. Je donnai l'ordre de mettre le navire en panne pour les attendre. La première pirogue qui s'approcha de nous s'arrêta à une petite distance de *l'Astrolabe ;* six hommes la montaient. L'un d'eux, qui probablement était un chef, se tenait debout au milieu de l'embarcation ; il portait au bras et au cou des ornements faits avec des coquilles enlacées dans une même tresse ; autour de la taille il avait une ceinture en écaille de tortue. Tous ces sauvages parlaient entre eux avec beaucoup de volubilité. La couleur de leur peau était d'un noir plus foncé que celui des habitants des îles Viti ; leurs cheveux étaient crépus, leurs jambes grêles ; aucun d'eux ne portait de barbe. Pour tout vêtement ils avaient une ceinture ; leur taille était ordinaire ; ils paraissaient vifs et vigoureux. Un seul parmi eux se faisait remarquer par une taille assez élevée ; il portait un ornement bizarre qui traversait le cartilage du nez. La curiosité semblait les avoir seule amenés auprès de nous, et ils paraissaient très inoffensifs. Arrivés à quelque distance du navire, ils s'arrêtèrent, et alors ils cherchèrent par des signes à nous engager à aller à terre ; ils nous présentaient des cocos, une hache en pierre et quelques coquilles, en nous désignant avec la main l'emplacement de leur village. De notre côté, nous leur montrions des miroirs et des objets de toute espèce qui semblaient vivement piquer leur curiosité. A l'aide d'une planche que nous laissâmes dériver jusqu'à eux, nous leur fîmes passer quelques-uns de ces objets qui semblaient exciter leur convoitise. Ils les regardèrent longtemps avant de s'en saisir, puis enfin ils les recueillirent avec une défiance extraordinaire, et finirent par témoigner une grande joie. D'autres pirogues s'étaient réunies peu à peu autour de nous ; mais ces sauvages ne voulurent pas monter à bord, et, las de leurs hésitations, nous reprîmes notre route.

Le 23 mai, les corvettes s'avancèrent vers la Nouvelle-Guinée, à travers des récifs dangereux. Le 29, on découvrit une chaîne de hautes montagnes d'un effet très pittoresque ; mais la crainte de s'engolfer et de ne pouvoir ensuite accoster les récifs du détroit de Torrès qu'avec beaucoup de difficulté fit abandonner une plus ample reconnaissance.

Le 30 mai, on aperçut les récifs de *Portlock*, placés comme une sentinelle avancée en avant de la grande barrière. « Ces récifs, dit le commandant d'Urville, sont fort dangereux sur toute leur longueur ; ils s'élèvent à peine au-dessus du niveau des eaux ; la mer y brise toujours avec violence, et le navire qui aurait le malheur d'y toucher serait rapidement détruit. On vira de bord, et, le 31, on donna dans la passe de *Bligh*, qui est vaste et spacieuse et n'offre aucun danger, si l'on est sûr de sa latitude. Un petit îlot de sable, appelé *Anchor-Key*, la limite vers le sud, et sert de point de reconnaissance. Après avoir dépassé cet îlot, on aperçut l'île *Darnley*, que les indigènes désignent sous le nom d'*Arroub*, et à deux milles de laquelle on laissa tomber l'ancre pour passer la nuit.

Le 1er juin, les deux corvettes reprirent leur course en passant près des îles Atagor, Hougar, Yarmouth et Dalrymple. Elles eurent bientôt devant elles la petite île *Warior*, que les naturels nomment *Toud*, devant laquelle *la Zélée* faillit rester échouée sur un récif. On sait que les récifs de coraux s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer comme les murailles d'une maison ; seulement, au lieu d'être polis comme elles, ces rochers de coraux présentent de fortes aspérités, et en touchant leurs parois un navire court le risque de se briser et de périr totalement sur place. Les deux bâtiments français eurent ici plus de dangers à courir qu'au milieu des banquises du pôle sud ; après trente-quatre mois de campagne, et après avoir échappé aux périls sans nombre d'une longue navigation et être sortis victorieux des luttes les plus terribles dans les glaces, il eût été cruel de finir misérablement sur un récif madréporique sans nom. Enfin, grâce à un redoublement d'efforts désespérés et au retour d'une marée favorable qui redressa les navires, on put sortir des récifs de l'île de Toud, non toutefois sans de graves avaries.

L'île *Toud* est un pâté de coraux couvert d'arbres et entouré d'une belle plage ; elle a un mille à peine dans sa plus grande longueur. On ne trouve sur cette île sablonneuse ni filet d'eau potable, ni cocos, ni production végétale propre à servir d'aliment. Pour se procurer de l'eau, les naturels recueillent avec soin, dans des coquilles ou feuilles de pandanus, l'eau des pluies, qui, du reste, sont assez abondantes dans ces parages. Ces naturels sont vigoureux et d'une taille assez élevée ; mais ils mènent la vie la plus misérable ; la pêche est leur principale ressource alimentaire. Ils vont entièrement nus ; leur peau est noire, leurs cheveux sont crépus, leurs formes grêles ; ils se font un tatouage en relief sur leurs épaules ; ils paraissent doux et craintifs, mais devant des armes, et on suppose qu'ils seraient féroces s'ils étaient les plus forts.

La coquetterie ne semble pas étrangère au beau sexe de l'île Toud. Si les hommes y sont complétement nus, les femmes s'y parent des atours qu'elles peuvent rencontrer. Une d'elles vint près de *l'Astrolabe* dans tout l'éclat de ses charmes noirs, ayant au cou une sorte de hausse-col en nacre, les poignets serrés par des bracelets d'écaille, le lobe des oreilles et le nez percés de trous garnis de petites coquilles, les cheveux laineux couverts d'une poudre rouge. Elle s'épuisa en agaceries, en douces mines auprès des matelots français, qui furent assez peu galants pour ne pas y répondre. Honteuse alors de ses frais de toilette perdus et de ses avances inutiles, elle leur tourna le dos et rejoignit sa tribu, où elle trouva sans doute des consolateurs plus empressés, mais qui, peut-être, lui surent peu de gré de sa tentative ; car les hommes de l'île Toud passent pour très jaloux de leurs femmes.

—

Retour en France.

Le 10 juin 1840, on dit adieu à ces sauvages, et le 19, on apercevait les hautes terres de l'île de *Timor;* le soir, on jetait l'ancre dans la baie de Coupang, vaste et profonde, où l'équipage put enfin se reposer de ses dernières et longues fatigues éprouvées dans le dangereux détroit de *Torrès*. On remit à la voile, on vogua de Timor à l'île Bourbon, et de ce point au cap de Bonne-Espérance et à Sainte-Hélène, d'où l'on reprit la route de France. Enfin, le 6 novembre 1840, les deux corvettes rentraient dans le port de Toulon, après une absence de trente-huit mois, ayant parcouru la moitié des mers qui couvrent le globe, traversé sept fois l'équateur, et pénétré à deux reprises sous le cercle polaire austral. Le 31 décembre, le ministre de la marine expédia le brevet de contre-amiral à Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau depuis onze années; les officiers furent avancés d'un grade, les matelots d'une classe, et plusieurs décorations de la Légion-d'Honneur furent distribuées. Ce ne fut qu'au printemps de 1841 que l'amiral vint à Paris pour préparer la publication de sa relation et recevoir de la société de géographie sa grande médaille d'or, qui allait être aussi décernée, deux ans plus tard, au capitaine James Ross pour ses découvertes vers le 78e parallèle sud. L'infortuné Dumont d'Urville devait ignorer cette justice accordée à son heureux émule, auquel il l'eût rendue avec empressement lui-même, si la catastrophe du 8 mai 1842 ne l'eût enlevé à la science, au pays et à l'amitié.

Ile Céram, vue du village de Warrou.

FIN DES TROIS VOYAGES DE DUMONT D'URVILLE.



Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



BAUDIN.

(1800-1804.)

PRÉLIMINAIRE.

—

La France a vu, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'effectuer les glorieuses circumnavigations de Bougainville, de La Pérouse, d'Entrecasteaux et Marchand; elle a de même, en ce genre de voyages, marqué dignement sa place à l'aurore du XIXe siècle. En effet, pendant que Napoléon triomphait dans les champs de Marengo et soumettait l'Italie à ses armes, une expédition qu'il avait envoyée dans le Grand-Océan, sous le commandement du capitaine Baudin, explorait les rivages de la Nouvelle-Hollande, ce cinquième continent dont l'étendue égale au moins celle de l'Europe. Plus tard, le capitaine de Freycinet, qui avait fait partie de cette première expédition, en dirigeait une lui-même sur une plus grande échelle encore; après lui est venu M. le capitaine Duperrey, dont le voyage a eu l'inappréciable avantage de fixer d'une manière certaine la position des milliers d'îles près desquelles avaient passé Roggewein et tant d'autres navigateurs qui tous, croyant les avoir aperçues les premiers, leur avaient tour-à-tour imposé des noms différents, lesquels en rendaient la reconnaissance confuse et difficile, pour ne pas dire problématique. A. Duperrey a succédé Dumont d'Urville, auquel la science doit un si beau travail sur la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée, et l'humanité la découverte des débris des vaisseaux de La Pérouse, puis un voyage au pôle sud, que déjà nous avons fait connaître. Enfin, quelques autres, sans ajouter aux découvertes antérieures, ont complété beaucoup de notions qui n'avaient pu l'être par leurs devanciers.

Nous allons offrir l'analyse des principales de ces explorations, toutes exécutées dans l'intérêt des sciences et pour la gloire du nom français; nous commencerons par celle du capitaine Baudin.

—

Les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste*, chargées par l'empereur Napoléon de faire des découvertes dans les régions australes, partirent du Havre le 17 octobre 1800, sous le commandement du capitaine Baudin. Elles se rendirent à l'Ile-de-France, et de là aux Moluques, à l'île de Timor, où elles mouillèrent le 21 septembre 1801, après avoir exploré quelques parties des côtes sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, notamment la terre de Leuwin jusqu'alors inconnue, la terre d'Eendracht et la terre de Witt. De Timor on passa vers le sud-est de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire au port Jackson, et l'on fit une assez longue relâche en ce lieu principal des établissements anglais à la Nouvelle-Galles du sud.

En partant de ce point où ils s'étaient ravitaillés, les deux navires français se dirigèrent vers la terre de Diémen, en vue de laquelle ils arrivèrent le 13 janvier 1802. Ils doublèrent le cap sud de cette grande île pour aller mouiller dans l'est de l'île aux Perdrix, à l'entrée du canal d'Entrecasteaux. Ils découvrirent le port Buache et acquirent la certitude que la portion de terre désignée sous le nom d'*île Tasman* n'était qu'une presqu'île unie à la grande terre, et que dès lors il

n'existait aucune communication directe entre la baie du Nord et la baie Marion.

On quitta le canal d'Entrecasteaux le 17 février, et, après avoir doublé le cap Raoul et le cap Pillar, on jeta l'ancre à l'entrée de la baie des Huîtres sur l'île Maria. Pendant le séjour des corvettes, on reconnut le port Frédérick-Hendrik de Tasman, puis le groupe d'îles connu sous le nom d'îles Schouten. On découvrit la baie Fleurieu et le port Montbazin, puis l'île Maurouard qui offrit un abri salutaire contre les fureurs de l'Océan, si terrible dans ces parages.

En s'en éloignant on prit la route du fameux détroit de Bass qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diémen, détroit qui fut découvert en 1798, par un capitaine anglais, et qui a cinquante lieues de large du nord au sud, sur une longueur presque égale de l'ouest à l'est. Après l'avoir franchi de l'est à l'ouest, les vaisseaux français commencèrent la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, côte à laquelle fut donné le nom de *terre Napoléon*, mais que par jalousie les Anglais n'ont pas voulu lui confirmer.

Après ces périlleuses et magnifiques explorations sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, il fallut, le 4 juin 1802, par suite de l'épuisement de l'équipage, aller prendre une nouvelle relâche au port Jackson dans la baie Botanique, non pas en repassant le détroit de Bass, comme c'eût été le chemin le plus court, mais en cherchant l'extrémité méridionale de la terre de Van-Diémen. Le 20 mai, on reconnut l'entrée de la baie de l'Aventure et les hautes colonnes du cap Cannelé en avant duquel se projette l'île aux Pingouins. Ici de superbes vallées aboutissent à la mer, d'innombrables ruisseaux descendent des montagnes que d'épaisses forêts tapissent jusque sur leurs derniers sommets, tandis que les contours du rivage sont agréablement dessinés par une superbe lisière d'arbres et d'arbrisseaux toujours verts : le calme de l'Océan au fond de la baie, la verdure et la fraîcheur des bois formaient un doux contraste avec l'aspect sauvage et sombre du cap Cannelé, et le tumulte des vagues qui mugissaient dans le lointain. Le 22 mai, on atteignit l'île Maria, que l'on doubla par le sud pour attaquer les îles Schouten. Ici les équipages eurent beaucoup à souffrir du mauvais temps et des maladies, et l'on se hâta de gagner le nord en faisant voile pour le port Jackson, où l'on arriva heureusement, le 20 juin, pour y faire un séjour de cinq mois, espace de temps pendant lequel on radouba les vaisseaux et renouvela les provisions, tandis que les matelots recouvraient la santé qui les avait abandonnés.

Le 2 janvier 1803, les deux vaisseaux français repartirent pour la terre Napoléon qui fut derechef explorée. On imposa des noms français aux nouvelles découvertes; et après qu'elles furent accomplies on fit voile, le 6 mars, pour la terre de Nuyts et le port du Roi Georges. On prolongea ensuite la terre de Leuwin et la baie du Géographe pour aller reconnaître le port Leschenault situé dans le voisinage; puis on visita la terre d'Édels et celle de Witt, où l'on fit une reconnaissance de l'archipel Bonaparte. On mouilla, le 24 mars, auprès de l'île Cassini, île où s'étaient arrêtés les relèvements de l'année précédente, et l'on suspendit encore une fois les opérations pour aller faire un second séjour à Timor, et y chercher des rafraîchissements. On se retrouva, le 6 mai, 1803 devant cette île, dans la baie de Coupang, qui est aussi le nom de son port principal.

Le 3 juin suivant, les Français remirent à la voile et vinrent faire leurs dernières explorations à la terre de Witt. Parvenu, le 12 juin, à 13° 26' de latitude sud, et 124° de longitude est, on cingla directement vers la côte, et l'on aperçut bientôt le continent; mais on ne découvrit nulle part un lieu propre au débarquement. Il fut d'ailleurs impossible de prolonger la terre au sud-est, la mousson régnante se trouvant contraire à cette direction. On employa six jours entiers à s'avancer de vingt-cinq lieues dans le sens de la côte.

Le 21 juin, on aperçut de nouveau la terre entre le cap Dusséjour et le cap Dombey, espace d'environ trente lieues.

Le 26, on parvint à la hauteur du cap Fourcroy, et le 28, à l'extrémité du cap Leoben, limite orientale de la terre de Witt.

Ici le capitaine Baudin, voyant bien qu'il ne pourrait entreprendre, en allant de l'ouest à l'est, la reconnaissance de la terre d'Arnheim, contiguë à celle de Witt, se décida à gagner le large, pour tâcher d'atteindre l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Il restait à explorer cinq cents lieues de côte, tant à la terre de Carpentarie qu'à la terre d'Arnheim, et le désir du commandant était de le faire; mais lui-même gravement incommodé d'un crachement de sang, lorsque les équipages n'avaient plus de vivres que pour vingt et un jours, et qu'il en eût fallu pour trois fois plus de temps, il y eut nécessité de renoncer à de plus longs travaux et de presser le retour des bâtiments vers le seul port où l'on pût trouver les ressources dont on avait un si impérieux besoin.

C'est dans cette déplorable situation que les deux corvettes, abandonnant les côtes de la Nouvelle-Hollande, voguèrent une troisième fois vers l'île de Timor, qu'elles revirent le 13 juillet 1803. Le 14, elles doublèrent au sud l'île Savu, et rentrèrent, le 7 août, au port de l'île de France.

Ici se termine réellement le voyage du capitaine Baudin; ce marin distingué mourut dans cette même île, après une cruelle maladie, le 2 septembre 1803, et eut pour remplaçant le capitaine Milius, qui ramena en Europe les deux corvettes, lesquelles revirent les côtes de France, et rentrèrent dans le port de Lorient, le 25 mars 1804, après une absence de quarante-un mois et demi. Elles avaient parcouru dans cet intervalle plus de dix-sept mille lieues marines, ou vingt-un mille lieues moyennes de France.

Le savant naturaliste Péron, qui avait fait partie de l'expédition, fut chargé par le ministre de l'intérieur de rédiger la relation du voyage et de mettre en ordre tout ce qui concernait les sciences naturelles; il s'acquitta de cette tâche avec zèle jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 décembre 1810. Quant aux détails nautiques et géographiques, la rédaction en fut confiée par le ministre de la marine à M. de Freycinet, qui avait aussi fait le voyage comme enseigne de vaisseau, et qui depuis a lui-même commandé en chef une expédition que nous ferons bientôt connaître.

Celle de Baudin mérite que nous revenions sur les découvertes qu'elle a obtenues et les principaux lieux qui s'y trouvent mentionnés.

Ces lieux sont la terre de Van-Diémen, la terre Napoléon, la terre de Nuyts, celle de Leuwin, celle d'Edels, celle de Witt, la Nouvelle-Galles du sud, l'île de Timor et quelques autres.

La terre de Van-Diémen, découverte, le 24 novembre 1642, par Abel Tasman, qui l'appela ainsi du nom du gouverneur des possessions hollandaises dans les grandes Indes, ne fut bien connue qu'en 1797, à la suite des savantes explorations du capitaine Bass, dont le nom fut donné au détroit qui sépare cette terre du grand continent austral auquel on la croyait unie.

Elle s'étend de 40° 75' 40'' à 43° 48' 34'' de latitude sud, et de 140° 23' à 146° 17' de longitude orientale du méridien de Paris. Elle est bornée au nord par le détroit de Bass et celui de Banks; à l'est, à l'ouest et au sud par le Grand-Océan. Sa surface équivaut à trois mille quatre cent trente-sept lieues moyennes de France. Deux grandes rivières, l'une au nord et l'autre au sud, portent leurs eaux dans l'Océan. La côte méridionale est assez élevée; c'est là que se trouve le bras de mer connu sous le nom de *canal d'Entrecasteaux*, lequel a douze lieues de longueur, et deux ports très commodes au fond de la baie, dite *de la Recherche*. Dans la partie sud-est, on voit le port

Buache, qui est très vaste et entouré de hauteurs inégales; il réunit la presqu'île Tasman à la presqu'île Forestier, et est séparé par un isthme de la baie Monge. Ce détroit conserve une largeur d'une à deux lieues, jusqu'à sa sortie dans l'océan méridional de la pointe Tasman. Il est libre de dangers et parfaitement sûr. Les rivages en sont de roches et ses eaux profondes.

Dans le nord-est de la baie Marion, est située l'île Maria, longue de sept milles et demi, sur une largeur bien moindre. A la côte orientale de la terre de Van-Diémen se trouve l'île Maurouard, et au nord de la même terre le port Dalrymple, sur la rivière Tamar, qui se jette dans le détroit de Bass. A la partie nord-ouest sont les îles Hunter, découvertes en 1798 par le capitaine Flinders, et dans le voisinage desquelles le capitaine Baudin découvrit l'île Fleurieu. Un peu plus haut, vers le nord des îles Hunter, se voit l'île King, la plus grande du détroit de Bass.

Le naturaliste Péron raconte que le fameux air de la *Marseillaise* fut chanté aux sauvages de la terre de Van-Diémen, qui prirent un extrême plaisir à l'entendre; ils manifestaient leur satisfaction par des gestes et des contorsions bizarres; à peine une strophe était finie que de grands cris d'admiration partaient de toutes les bouches à la fois. Ces sauvages étaient dans une nudité absolue; une jeune fille vint s'offrir au naturaliste, et ne voulait plus le quitter. En général, ces insulaires montraient une grande confiance et une naïveté touchante.

En pénétrant dans l'intérieur du pays, les Français admirèrent le singulier spectacle de forêts profondes, où la hache ne retentit jamais, où la végétation se développe sans obstacle, où règne une ombre éternellement mystérieuse, une grande fraîcheur et une humidité pénétrante; où croulent de vétusté ces arbres gigantesques, dont les vieux troncs se couvrent de lichens parasites, et dont l'intérieur recèle de froids reptiles et des milliers d'insectes; ces arbres qui forment quelquefois par leur chute des entassements naturels de trente pieds de haut, ou que l'on voit renversés sur le lit des torrents, et établissent ainsi des ponts tout prêts, mais dont le voyageur doit se défier. Ici les banksias se développent comme une charmante bordure à la lisière des bois; là se dessine le casuarina, aux feuillages si remarquables, aux rameaux si solides et si élégants; plus loin se montrent les xanthorrhées, dont la tige solitaire s'élève à douze ou quinze pieds au-dessus d'un tronc rabougri, d'où s'échappe une résine odorante; près de là des cycas, dont les noix, enveloppées d'un épiderme écarlate, renferment un venin dangereux.

En général, le sol est aussi fertile qu'abondant en pâturages. Partout où la culture a pénétré, toutes les espèces de grains d'Europe ont réussi. Mais, il faut le dire, avec un sol aussi riche, sous un climat aussi beau, il n'est peut-être aucun pays aussi pauvre en productions indigènes. Le principal des animaux est le kangarou. Le seul animal carnassier de quelque grandeur est une variété d'opossum, appelée *hyène-opossum*, parce qu'il a de la ressemblance avec la hyène: il atteint une grandeur de huit à neuf pieds, et la vue de l'homme ne le fait point fuir. Parmi les oiseaux on distingue l'ému, qui se rapproche de l'autruche. Les cygnes noirs sont nombreux dans les rivières et les baies; et les îles du détroit de Bass nourrissent une espèce d'oie. La terre de Van-Diémen fournit à peine un légume ou un fruit indigène qui soit mangeable; mais, en revanche, tous ceux d'Europe y sont excellents. Les chevaux qu'on y a introduits ont donné une race remarquable par la facilité de supporter la fatigue d'un long voyage. Des colons peuvent faire trente à quarante milles sans s'arrêter pour faire rafraîchir leurs chevaux. Cette qualité paraît être due à ce que ces animaux vivent en plein air le jour et la nuit, et ne sont pas énervés par la chaleur de l'écurie.

C'est au canal d'Entrecasteaux que Péron a réuni différentes notions sur les naturels, dans une relâche qui dura trente-six jours; il en recueillit d'autres dans l'île Maria, et il y trouva les hommes encore plus intraitables. Il en fut de même à l'île Schouten, un des points les plus remarquables de la côte orientale de la terre de Van-Diémen. Cette île Schouten se compose entièrement de hautes montagnes noires, qui laissent entre elles plusieurs vallées profondes et à pente rapide et glissante. Le revers oriental est absolument nu, sans aucune trace de verdure; une mer profonde baigne cette côte affreuse au regard.

Nous n'en dirons pas davantage sur la terre de Van-Diémen, parce que les relations postérieures à celles de Péron seront plus tard analysées, et parce que d'ailleurs ce savant s'est plus attaché à des détails d'histoire naturelle, qui formaient la spécialité de son travail. Nous allons donc passer à la Nouvelle-Hollande, cette terre qui a plus de neuf cents lieues moyennes de longueur, de vingt-cinq au degré, et de plus de sept cents lieues de largeur, avec une superficie de trente huit mille quatre cent milles carrés, de quinze au degré, et une population d'à peine soixante mille habitants, car ici l'indigène se retrouve dans l'état le plus hideux de la nature inculte.

L'ensemble des côtes de la Nouvelle-Hollande, seules parties de ce territoire que l'on connaisse exactement, si l'on excepte la contrée sud-est appelée *Nouvelle-Galles méridionale*, est partagé en neuf différents espaces principaux, nommés, savoir :

1° Au sud, la terre appelée par les Français de l'expédition Baudin *terre Napoléon*, commençant à l'extrémité méridionale du promontoire du capitaine Wilson, situé sur le détroit de Bass, vers le 144e degré de longitude orientale, et se prolongeant jusqu'au *cap des Adieux*, vers le 130e degré de la même longitude; espace depuis partagé en *terre de Grant* à l'est, *terre Baudin* au centre, et *terre Flinders* à l'ouest;

2° La terre de Nuyts, qui part du cap des Adieux et s'étend à l'ouest jusqu'à la terre de Leuwin, y compris le port du Roi Georges, lequel fut découvert par Vancouver en 1791;

3° La terre de Leuwin, qui vient ensuite et qui s'étend jusqu'à la rivière des Cygnes, terre dans laquelle se trouve la baie du Géographe, premier théâtre des travaux du capitaine Baudin;

4° La terre d'Edels, qui comprend la rivière des Cygnes et qui se prolonge au nord jusqu'à la baie des Chiens-Marins;

5° La terre d'Endracht, au nord de la précédente, et qui, en comprenant la baie des Chiens-Marins au sud, va se terminer vers le nord aux îles Forestier;

6° La terre de Witt, au nord de celle d'Endracht et qui s'étend jusqu'au golfe de Van-Diémen, terre qui fut découverte, en 1623, par le navigateur hollandais Guillaume de Witt, et sur la côte de laquelle débarqua le navigateur Dampier en 1699;

7° La terre d'Arnheim, au nord de celle de Witt, et comprenant celle de Diémen située sur le golfe du même nom;

8° La terre de Carpentarie, se développant le long du golfe de ce nom;

9° Enfin la terre dite *Nouvelle-Galles du sud*, commençant au cap York sur le détroit de Torrès au nord, et finissant au sud à la pointe Wilson, sur le détroit de Bass.

La terre Napoléon, qui comprend, comme nous l'avons expliqué, la terre Flinders, de Baudin et de Grant, fut explorée par l'expédition française, avec un soin minutieux, d'autant plus que les Anglais n'avaient pas poussé leurs recherches plus loin que le port Western, situé sur la partie nord-ouest du détroit de Bass, et à l'ouest du cap Wilson; d'où résultait que toute la portion comprise entre ce port et la terre de Nuyts était encore inconnue au moment où les Français se présentaient dans ces parages; ils eurent ainsi la gloire de résoudre par cette reconnaissance le problème de l'unité de la Nouvelle-Hollande.

Une baie à l'ouest du port Western fut appelée *baie*

Talleyrand, en l'honneur du célèbre diplomate français. Vers le 35e degré de latitude sud, et le 135e degré de longitude orientale, existe un golfe, qui fut appelé *golfe Bonaparte*, et que les Anglais ont depuis nommé *golfe Spencer*. A l'est de ce même golfe il en existe un autre, qui reçut le nom de *golfe Joséphine*, alors femme du premier consul; et entre ces deux golfes on voit au sud une île d'environ deux cent dix milles de tour, et que l'on nomma *île Decrès*, en l'honneur du ministre de la marine française de ce temps.

Le golfe Bonaparte ou Spencer s'enfonce de plus de deux cent milles dans le continent, et comporte plus de six cent milles dans le développement de ses côtes; il ressemble à l'embouchure d'un grand fleuve et se termine en se rétrécissant insensiblement vers le fond par des bancs de sable qui l'obstruent. Sur la côte occidentale de ce fond et tout près de sa pointe d'entrée, se voit un très beau port que les Français dotèrent du nom de *Champagny*, ministre alors de France, depuis duc de Cadore, et que les Anglais ont ensuite appelé *port Lincoln*. De là jusqu'au cap des Adieux, le rivage du continent offre beaucoup de petites baies sans importance, et où la nature est d'une grande monotonie.

L'île Decrès que nous venons de citer a une baie spacieuse, qui fut nommée *baie Bougainville*, propre à recevoir des flottes nombreuses et offrant plus de vingt milles d'ouverture. Le cap Delambre la termine à l'est. Quant à l'île même, elle ne présente, malgré son étendue considérable, aucune espèce de montagnes proprement dites. La côte méridionale se développe en collines à pentes unies et terminées à pic au bord de la mer, où elles s'élèvent presque partout comme un rempart; elles ont un aspect triste et sauvage. Cependant les rivages de la baie Bougainville sont tapissés de verdure et les collines revêtues de forêts, qui donnent à cette partie de l'île un air plus riant et plus agréable.

La côte du nord est aride et nue. L'île Decrès, la plus grande île de la Nouvelle-Hollande, étant, comme nous venons de le dire, dépourvue de montagnes et étrangère par conséquent à cette végétation active qui entretient l'humidité, paraît manquer généralement d'eau douce.

Nulle trace du séjour de l'homme ne se montre sur ces rivages, et l'expédition française n'y aperçut guère que les kangarous. Plusieurs de ces quadrupèdes étaient de la hauteur d'un homme, lorsque, assis sur les jambes de derrière et sur la queue, ils tenaient leur corps perpendiculaire. Favorisés par l'absence de tout ennemi, ils ont pu se multiplier dans cette île où ils forment de nombreux troupeaux. Les endroits qu'ils fréquentent sont tellement foulés, qu'on n'y peut découvrir un brin d'herbe. De larges sentiers ouverts au milieu des bois arrivent de l'intérieur au bord de la mer; ils se croisent en tout sens, et sont fortement battus; on dirait, en les voyant, qu'une peuplade nombreuse et active visite le voisinage. Cette abondance de kangarous est une ressource précieuse pour les vaisseaux qui relâcheront à l'île Decrès; car la chair de ces animaux est très salutaire. La même île compte parmi les oiseaux qu'elle possède beaucoup de casoars; ils sont très agiles à la course. Enfin l'île Decres a ses rivages très poissonneux; on y trouve surtout une grande abondance d'huîtres excellentes.

Dans la terre de Nuyts se trouve le port du Roi Georges, qui n'est éloigné du cap de Nuyts que d'une vingtaine de lieues Il a été souvent visité depuis l'expédition Baudin; sa position à l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, ses ressources nombreuses sur un continent où elles sont rares, lui donnent une importance qu'on apprécie chaque jour davantage. Trois bassins principaux le composent : le premier, qui est le plus en dehors, se nomme *port du Roi Georges*, proprement dit; il sert de rade aux deux autres qui sont, *le hâvre aux Huîtres* et *le hâvre de la Princesse Royale*. La rade offre partout un abri assuré et un bon mouillage : il y a cependant par-ci par-là quelques bancs de sable On aperçoit plusieurs étangs d'eau douce sur la presqu'île qui sépare la rade du port de la Princesse. Les marées sont ici fort irrégulières; la plus haute dans le jour est de trois pieds, et dans la nuit de sept à huit pieds.

Je consignerai ici quelques détails que j'ai traduits en 1832, d'une description donnée de ce port par un voyageur anglais, M. Scott-Nind, dans le journal de la Société royale de géographie de Londres.

La terre du Roi Georges, dont la baie ou le port, qu'on appelle en anglais *King George's sound*, se trouve par 35° 6' 20" latitude sud, et 118° 1' longitude est du méridien de Greenwich, est située sur la côte méridionale, et peu loin de l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Hollande. Elle est convenablement placée pour le radoub et les approvisionnements des navires allant de la Nouvelle-Galles du sud, colonie sud-est de l'Australie, à la nouvelle colonie de la rivière des Cygnes (*Swan river*), fondée vers le sud-ouest; elle présente un hâvre excellent, peut-être même le seul bon port du voisinage de cette dernière colonie. La belle situation de ce hâvre que Vancouver visita le premier en 1792, que Flinders, Baudin, Freycinet, virent ensuite, dont l'expédition de d'Entrecasteaux a levé tous les plans, et où débouche la rivière des Français, détermina le gouvernement britannique à y former un établissement particulier en 1826.

L'aspect général de la contrée est triste, mais pittoresque. Les colonies qui s'élèvent derrière l'établissement sont couvertes d'arbustes assez beaux, mais la plupart frappés au cœur et impropres aux bâtisses; plus loin cependant, les montagnes ont des bois de bonne qualité.

Il serait difficile d'indiquer ici la succession des vents et des saisons, parce qu'elle n'est point uniforme. Les vents d'est commencent d'ordinaire à souffler en décembre, pour continuer de régner jusqu'à la fin de mars; cette période peut être considérée comme formant l'été. Ces vents d'est sont d'abord assez violents et accompagnés de pluie; à mesure que la saison avance, les vents du nord se montrent, et la chaleur au thermomètre de Fahrenheit marque jusqu'à 98° (1), pour persister ainsi pendant les mois de mars et d'avril, où dominent les vents d'ouest, qui durent jusqu'à la fin de juillet. Les vents sud-est règnent en août et septembre; les mois d'octobre et de novembre sont généralement beaux et signalés par des pluies fréquentes. Le vent chaud du nord qui se fait sentir à Sydney brûle aussi de temps à autre la terre du roi Georges, et pendant l'été il y a beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Au total, le climat est beau, et il tombe assez de pluie pour les besoins de la végétation qui, dans la plaine, est, au surplus, un peu grossière. Venons aux habitants.

Les naturels de la terre du Roi Georges ont une taille moyenne, des membres grêles, et la plupart un abdomen protubérant. Leur seul habillement est une peau de kangarou, descendant jusque près du genou, jetée comme un manteau sur les épaules, et attachée à l'épaule droite avec un jonc, de manière à laisser la main droite libre de ses mouvements. Lorsqu'il pleut, la fourrure est en dehors. Quelques-uns de ces manteaux sont si étroits et si minces, que ceux qui les revêtent semblent marcher tout nus, et en particulier les enfants dont le mantelet n'est guère qu'une simple bande de peau. Les peaux plus larges sont pour les femmes. Les autres articles d'habillement sont la ceinture, les bracelets et la coiffe. La ceinture est une longue bande filée ou tissue de la fourrure de l'opossum, et tournée autour de la peau de kangarou, plusieurs centaines de fois. Une bande analogue est aussi quelquefois portée autour du bras gauche et de la tête, à laquelle encore certains chefs placent des plumes et des queues de chiens, ou bien ils roulent autour de leur tête leur longue chevelure; les femmes n'ont au-

(1) Environ 29 degrés 1/2 de Réaumur, et près de 37 degrés centigrade. A. M.

cun ornement et portent les cheveux courts; mais les filles ont parfois autour du cou un petit cordon de laine filée. Les deux sexes se frottent le visage et la partie supérieure du corps avec un fard rouge, mêlé de graisse, qui leur donne une odeur désagréable. Ils l'emploient, disent-ils, comme moyen de propreté et pour se garantir du soleil et de la pluie. Leur chevelure est souvent empreinte du même fard. Au moment où ils viennent de s'en frotter, ils ont une couleur de poussière de brique, et une singulière apparence.

En signe de deuil ils se peignent une bande blanche sur le front, en travers et en descendant sur les pommettes des joues. Les femmes s'appliquent la couleur blanche en larges taches.

Se peindre le corps n'est pas ici un signe de guerre, comme dans la Nouvelle-Galles du sud : cela n'est regardé que comme un ornement qu'on ne néglige presque jamais dans les danses ou lorsque les tribus se visitent réciproquement; on le pratique surtout dans les saisons de l'année où l'on peut se procurer de la graisse de poisson ou d'animaux. Cependant, il est quelques individus qui y ont bien rarement recours. Ici existe le même usage qu'à Sidney, celui de se faire des entailles ou balafres sur le corps, et de maintenir une profonde cicatrice, en forme de saillie, ce qui a lieu principalement sur les épaules et sur la poitrine, et ce qui est tout à la fois une marque propre à différentes tribus, ainsi qu'une honorable distinction personnelle. On se perfore également la cloison nasale pour y suspendre une plume ou quelque autre objet. Les ornements du costume, néanmoins, ne désignent pas un homme revêtu de quelque autorité, car les jeunes gens seuls les portent. Les blessures cicatrisées sur le corps sont aussi des marques de distinction plus relatives aux tribus qu'aux personnes.

Chaque homme de la tribu, lorsqu'il voyage ou va seulement à une certaine distance du campement, porte un bâton enflammé par un bout, afin de pouvoir allumer des feux, et en hiver tous en ont un sous leur manteau pour mieux se préserver du froid. C'est généralement un cône du *banksia grandis*, lequel a la propriété de rester allumé un temps considérable. Une écorce pourrie ou une espèce de bois vermoulu est aussi employée au même usage. Les naturels ont grand soin de conserver ce luminaire, et ils allumeront même un feu (par friction ou autrement) exprès pour le raviver.

Ils ont pour armes, soit des lances de deux ou trois espèces, qu'ils poussent avec un bâton approprié à ce dessein, soit un couteau (1), puis un marteau de pierre, et un *curl* ou arme courbée, unie, analogue au boumerang des naturels de la Nouvelle-Galles du sud. Les lances sont faites d'un long et mince bâton, épais d'un doigt, et d'un bois dur, poli avec soin, bien dressé et affermi encore dans le feu. Il y a de ces lances qui servent pour la pêche, en y adaptant un nerf de kangarou; elles ont huit pieds de longueur. Les lances de guerre sont plus longues et plus lourdes, étant à cinq ou six pouces de leur bout armées de pierres aiguës fixées avec de la gomme et analogues aux dents d'une scie. Chaque homme porte de deux à cinq lances.

Leurs huttes (2) consistent en quelques baguettes plantées dans le sol et formant un berceau de quatre pieds de hauteur sur cinq ou six de largeur. On en réunit quelquefois deux en une. On les couvre légèrement de feuilles vertes. Lors des pluies on y ajoute des morceaux d'écorce sur lesquels on place des pierres, afin que le vent ne puisse les emporter. Ces huttes se voient généralement dans les lieux abrités près des eaux, le derrière opposé au vent régnant, et avec un feu qui brûle constamment sur le devant. Chaque hutte renferme plusieurs individus qui y reposent enveloppés de leurs manteaux, pêle-mêle et par tas; on y voit également les chiens, admis à partager leurs couches.

(1) Bâton armé de pierres aiguës fixées sur un lit de gomme à l'extrémité. A. M.

(2) Les huttes des Australiens diffèrent considérablement entre les diverses tribus; en général, elles sont d'une simple et grossière construction partout. A. M.

Un campement se compose rarement de plus de sept ou huit huttes, car, excepté dans les temps de pêche et durant les chaleurs, où une multitude considérable se rassemble, le nombre des individus est d'ordinaire petit, et peu de huttes suffisent. Ce nombre excède rarement cinquante personnes. Les huttes sont disposées de manière à ce qu'on ne voie pas de l'une dans l'autre. Les hommes se tiennent seuls dans une; les enfants reposent avec les femmes dans une plus grande près des maris. Ces sortes de campements constituent plutôt des familles que des tribus. Elles quittent la côte en hiver et se retirent dans l'intérieur. Les naturels de l'intérieur viennent à leur tour sur la côte dans la saison de la pêche. Comme le pays n'abonde pas en aliments, ces naturels ne sont point stationnaires; ils vont d'un lieu à l'autre, suivant les provisions qu'ils peuvent s'y procurer. C'est en hiver et au printemps qu'ils sont le plus disséminés; mais à mesure que l'été approche, ils se réunissent en plus grande affluence. C'est pendant cette saison qu'ils amassent le plus de gibier, et ils y réussissent à merveille en mettant le feu tout autour des lieux où ils chassent, et en enveloppant ainsi leur proie sans leur laisser aucune issue. Les chasseurs, cachés par la fumée dans les sentiers les plus fréquentés des animaux, les tuent alors à leur passage, et ils en détruisent une quantité considérable. L'incendie quelquefois s'étend à plusieurs milles de distance.

Dès que le feu a passé quelque part, les indigènes se mettent à chercher parmi les cendres les lézards et les serpents détruits par milliers, et ils prennent aisément aussi dans leurs trous ceux qui ont échappé aux flammes.

A la chasse les chasseurs sont aidés de leurs chiens, qu'ils ont pris jeunes et élevés dans ce dessein, toutefois sans se donner beaucoup de peine et sans leur enseigner un mode de chasse particulier. Ces chiens paraissent avoir un flair très subtil, et ils s'élancent vers le gibier en le saisissant ou le faisant lever avec une étonnante dextérité, principalement les bandicouts, les petits kangarous et les opossums; mais pour chasser l'émou et le grand kangarou ils ne sont point assez agiles (1). Ces chiens vivent de végétaux, de racines, d'entrailles et d'os d'animaux. A certaines époques de disette, le chien est forcé de quitter son maître et de pourvoir à sa propre subsistance; mais il revient généralement au bout de quelques jours. Il aboie rarement (2), mais il mord ferme en happant à la manière du renard. C'est un très bon gardien domestique, et il attaque hardiment les étrangers. Dans l'état sauvage les naturels le tuent pour en manger la chair. Ils mangent plus habituellement de la chair du kangarou, moins souvent de celle de l'ému, oiseau qu'ils

(1) On sait que l'opossum est un quadrupède qui saute d'arbre en arbre, en se donnant l'élan au moyen de sa queue, qu'il entortille à une branche; que le bandicout est une espèce de gros rat sans queue qui se blottit dans la terre ou dans le creux des arbres; qu'enfin le kangourou ou kangarou est un quadrupède tout-à-fait particulier à la Nouvelle-Hollande, et tournant sur sa queue, qui lui sert à la fois de siége et de trépied : un seul de ses bonds le transporte à plus de trente pieds. L'émou est un oiseau de six pieds de hauteur, et qui n'a ni langue, ni plumes, ni ailes : il est couvert d'une fourrure qui tient le milieu entre les poils et les plumes, et il a quelque chose sur les côtes qui ressemble à deux ailes, mais dont il ne peut jamais se servir pour voler; il court très vite. A. M.

(2) Cunningham, dans son Voyage à la Nouvelle-Galles du sud (*Two years in New-South-Wales*), dit que le chien de cette contrée n'aboie pas, mais hurle d'une façon lamentable en cherchant sa proie. A ce sujet, le tome VI de mon *Voyage dans les cinq parties du monde* présente de plus amples détails extraits du même ouvrage, publié en 1827. A. M.

épargnent souvent en hiver, au moment de la ponte. Les lézards composent leur nourriture de prédilection, et même la principale en certaines saisons. Ils mangent également des fourmis et surtout leurs œufs, qui ont un goût d'huile. Ils mangent même des serpents, dont quelques-uns sont venimeux, mais ils ont soin auparavant de leur écraser la tête et de vider l'estomac. Au printemps, la principale nourriture des indigènes se tire des œufs et des jeunes oiseaux, comme perroquets, faucons, ducs, cygnes, pigeons, etc. Ils prennent l'opossum en suivant la trace de ses griffes sur l'écorce jusqu'à son trou dans les arbres.

En été et en automne, les naturels de la terre du Roi Georges tirent de la pêche une grande partie de leurs aliments. Ils n'ont pas de canots et ne savent point nager, différant en cela des indigènes des autres parties du continent australien : aussi ne saisissent-ils que le poisson qui s'approche du rivage. Ils n'ont ni filet, ni crochet, ni ligne, et ne se servent que de la lance, qu'ils savent, il est vrai, manier avec une grande dextérité. C'est aux embouchures des ruisseaux ou des rivières que leur pêche est plus abondante (1). Quand elle dépasse leurs besoins présents, ils sèchent, rôtissent et gardent le restant dans des écorces. Ils prennent surtout beaucoup d'huîtres, parfois des veaux-marins, des tortues, et même des baleines que le hasard a jetées sur le rivage, et qui leur fournit une graisse copieuse, laquelle donne alors plus de saveur aux racines ou autres végétaux faisant aussi partie de leurs aliments.

Ainsi les indigènes de la terre du Roi Georges vivent des productions de la nature sans le secours de l'art; cette nourriture, variant dans les différentes saisons et les divers pays, pauvre en qualité, souvent rare, et parfois les obligeant à une vie vagabonde. La population est donc loin d'être considérable, et elle varie en apparences et en coutumes, suivant l'espèce de nourriture de la contrée. Il y a de nombreuses subdivisions dans les tribus, mais il est difficile de les distinguer, ayant toutes le même nom et le même district, sans aucune autre désignation. En temps de paix ils s'associent rarement, et leurs guerres ont lieu plutôt entre individus ou familles qu'entre tribus ou districts. Ils n'ont pas de camp ou de rendez-vous, ne reconnaissent aucun chef général, et ils s'assemblent ou se dispersent, suivant que la saison ou leur penchant les détermine.

Dans les temps de sécheresse, ils quittent le pays qu'ils habitent, s'il se trouve privé d'eau. Ils grimpent sur les arbres, afin d'étancher leur soif, en y pratiquant des trous et en extrayant la sève. Les femmes elles-mêmes ont recours à ce moyen.

La disette de vivres a occasionné quelques autres usages qui sont curieux et caractéristiques. Les hommes et les femmes s'en vont le matin de bonne heure en détachements séparés et composés de deux ou trois personnes, les femmes pour recueillir des racines ou des écrevisses, et les hommes avec leurs lances pour prendre du poisson ou tuer du gibier. Les femmes cuisent les racines ou ce qu'elles ont trouvé et les mangent, mais en réservent une partie pour les enfants et pour les hommes. Quand les hommes ont réussi à amasser un bon butin, ils allument un grand feu et mangent une portion de leur chasse. Les hommes mariés en réservent généralement une pour leurs femmes. Ils sont extrêmement jaloux de leurs aliments, ils les cachent et les mangent en silence et en secret; cependant si d'autres individus sont présents, ils leur en donnent ordinairement une faible partie. Les hommes amassent aussi des racines, mais plus souvent ils abandonnent ce soin à leurs compagnes.

Ils ont quelques idées superstitieuses à l'égard de la nourriture particulière aux différents âges et aux différents sexes. Ainsi les jeunes filles, après onze ou douze ans, ne mangent plus de bandicouts, ce mets nuirait à leur fécondité prochaine; les jeunes garçons ne mangent pas d'aigle noir, ils n'auraient point de belle barbe. Ils épargnent aussi le kangarou, et ne s'en nourrissent indifféremment que lorsqu'ils ont plus de trente ans. Les cailles sont la diète des vieillards. Abondance de chair de kangarou rend les femmes plus fécondes.

Les naturels de cette contrée paraissent aimer beaucoup leurs enfants et les punissent bien rarement. Mais ils ne sont pas aussi tendres pour les femmes, car on en voit souvent qui ont à la cuisse ou aux jambes de larges blessures que leur a faites la lance de leurs maris.

Les femmes sont très utiles à leurs maris, non seulement en leur procurant de la nourriture, mais aussi en leur préparant leurs vêtements, leurs huttes, et en remplissant d'autres devoirs domestiques. Elles ont peu d'ustensiles, et encore sont-ils grossièrement faits : un morceau d'écorce dont les deux bouts sont joints ensemble tient lieu de coupe; la griffe d'un kangarou sert d'aiguille; un roseau creux ou l'os d'une aile d'oiseau leur sert à pomper l'eau avec la bouche.

La polygamie est de pratique générale, chaque homme ayant un certain nombre de femmes; mais les usages intérieurs de ces naturels n'ont pu encore être bien connus. Les filles paraissent être à la disposition de leur père, et sont généralement fiancées dès leur enfance; il y en a même que l'on fiance avant d'être nées, et par conséquent avant que la mère soit sûre de mettre au monde une fille. En certains cas l'échange est mutuel. Il n'est pas rare que les hommes auxquels on fiance de jeunes filles soient d'un âge mûr ou même avancé, et possédant déjà plusieurs femmes. Il paraît qu'il n'y a point de cérémonies nuptiales. Dès le premier âge la jeune fille est amenée à son futur époux. Les prévenances et les présents sont plutôt pour son père que pour elle, qui reçoit seulement des bagatelles alimentaires; le père reçoit un manteau, et quelquefois des lances. A onze ou douze ans la jeune fiancée est définitivement remise à son époux.

Ceux qui volent des femmes pour en faire leurs compagnes, ce qui est commun parmi les naturels de la terre du Roi Georges, sont obligés de veiller davantage sur elles. Quelquefois ils usent de violence, et la jeune fille est enlevée malgré elle. En général, cependant, celles qu'on enlève ainsi appartiennent à de vieux maris, et le jeune couple s'unit dès lors par une inclination mutuelle; quelquefois même la tribu est dans le secret du ravisseur, car les parties souvent s'éclipsent du milieu d'elle, vont aussi loin que possible et changent continuellement de lieu pour échapper aux recherches du mari offensé. Si le couple a pu se soustraire à ces recherches jusqu'au moment où la femme enlevée est devenue enceinte, les amis, de part et d'autre, intercèdent; on fait des présents au mari, et elle est affranchie de son premier engagement. Il arrive souvent, toutefois, que la femme est retrouvée à temps, et alors le mari la punit sévèrement, jusqu'à lui percer la cuisse de sa lance.

L'infidélité est assez commune. Le mari veille d'un œil jaloux sur sa moitié, et au moindre soupçon il la châtie avec rigueur.

La majorité des hommes reste célibataire jusqu'à trente ans passés; quelques uns plus longtemps. Les hommes vieux ont non-seulement plusieurs femmes, mais encore des femmes de tous les âges.

Cet inconvénient est compensé par un autre usage, qui permet de courtiser une femme du vivant de son mari, mais de l'aveu des conjoints, et à la condition qu'elle deviendra l'épouse du sigisbé après la mort du mari. Celui-ci reçoit alors quelques présents, ainsi que sa compagne, qui, au reste, les partage ordinairement avec lui. Cet usage se pratique ouvertement et au gré de tout le monde; mais il exige un certain décorum,

(1) Dumont-d'Urville a observé que ces sauvages élèvent des digues de pierres ou de branches d'arbres lors des marées, pour retenir le poisson et en prendre davantage au reflux. A. M.

afin de ne pas trop chatouiller la susceptibilité du légitime époux.

Lorsqu'un homme meurt, il est de règle que ses jeunes femmes se retirent dans la tribu de leurs pères durant la période du deuil, période où elles vivent presque dédaignées par ceux même auxquels elles doivent appartenir, et elles seraient punies exemplairement si elles allaient immédiatement avec eux, à moins que les deux amants ne s'en fussent tout de suite ailleurs. Il n'est pas rare qu'une femme consente jusqu'à avoir des accointances avec les plus proches parents de son mari, s'il y adhère.

Comme dans les autres tribus sauvages, les femmes de celles de la terre du Roi Georges souffrent peu dans leurs couches, et même, le jour qui suit celui de la délivrance, elles vont déjà chercher leur nourriture comme de coutume. L'enfant, recueilli dans un pan de manteau, est ensuite suspendu à l'épaule maternelle, et n'est couvert qu'au moment où il peut courir seul. S'il naît deux jumeaux, l'un des enfants est mis à mort, le mâle s'ils sont de sexes différents : les raisons que ces sauvages donnent d'une telle barbarie, c'est qu'une femme n'a point assez de lait pour nourrir deux enfants, et ne saurait non plus chercher assez de nourriture pour eux et pour elle à la fois. On allaite les enfants jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans ; mais bien avant qu'ils soient sevrés, on leur enseigne à se procurer déjà une portion de leur nourriture.

Une fille de neuf ou dix ans a la surintendance de toutes celles qui peuvent marcher ; elle les emmène avec elle, chacune ayant un petit bâton, colliger des racines dans le voisinage de leur campement. Si elles apercevaient un étranger, elles se cacheraient aussitôt dans les herbes en s'y couchant à plat ventre comme un lièvre. Plus âgées, elles accompagnent les femmes qui généralement les portent sur leurs épaules à califourchon.

Ordinairement ces sauvages dansent tout nus ; mais devant les Anglais, ils avaient leurs manteaux roulés autour des reins, laissant la partie supérieure du corps entièrement découverte. La face était peinte en rouge, et sur les bras comme sur le corps, on apercevait différentes figures peintes en blanc. Le blanc est la couleur habituelle ou l'emblème du deuil ; mais on l'emploie dans les danses, parce qu'elle est la plus voyante la nuit. Les médecins ou sorciers et les vieillards ne dansent jamais. Un feu s'allume sur un lieu bien apparent, et un vieillard se tient derrière, tandis qu'on danse devant, comme pour aller vers lui. Cette danse est accompagnée de beaucoup de contorsions, et représente communément la chasse et la mise à mort de divers animaux : aussi n'offre-t-elle ni élégance ni vélocité : elle est au contraire bouffonne, et quelquefois peut-être symbolique. Le bruit qui se fait en dansant est loin d'être musical ; le danseur répète à chaque saut le mot *ouó, ouó*, sorte d'exclamation.

Les individus qui ont le plus d'influence parmi ces sauvages sont les *mulgaradocks*, ou médecins charlatans. Il y en a de plusieurs classes, lesquelles indiquent la nature et l'étendue du pouvoir de chacun. Un mulgaradock est regardé comme possédant le pouvoir de dissiper le vent ou la pluie, de faire descendre la foudre ou la maladie sur un objet quelconque de sa haine. Quand il essaie de calmer un orage, il se tient en plein air, agite les bras, secoue son manteau de peau, et gesticule violemment pendant assez longtemps. Il procède à peu près de même pour éloigner la maladie, en faisant moins de bruit, en pratiquant des frictions (1), souvent avec deux baguettes de bois vert auparavant chauffées au feu, et en lâchant par intervalles une bouffée de vent, soi-disant propre à enlever la douleur. On suppose que la main du mulgaradock peut conférer la force ou l'adresse, et il est fréquemment visité par les naturels qui désirent l'une ou l'autre. L'opération simplement consiste à lui tirer la main plusieurs fois de suite, avec une forte pression, de l'épaule aux doigts, et il l'étend alors jusqu'à ce que les articulations craquent. L'office habituel du mulgaradock est de guérir les blessures de lance, qui, du reste, inquiètent peu les naturels. Ces empiriques sont très adroits à extraire l'arme, après quoi ils appliquent un peu de poudre analogue à celle du fard, et bandent bien la plaie avec une écorce douce. Dans la diète du malade les degrés de la convalescence sont marqués par la nourriture qui lui est permise. D'abord, seulement des racines ; ensuite des lézards, puis du poisson, etc. On ne voit parmi les naturels nul cas de difformité, rarement des sourds ou des aveugles. Les défaillances n'alarment point.

Le traitement usité parmi eux pour la morsure d'un serpent est simple et rationnel. Ils fixent une ligature de jonc sur la partie du membre atteinte, élargissent la plaie avec la griffe d'un kangarou ou la pointe d'une lance, et sucent cette plaie, en la lavant souvent, ainsi que leur bouche, avec de l'eau. Dans les localités où ils ne trouvent pas d'eau, ils considèrent la succion comme dangereuse.

Dans leurs rencontres, les naturels font plusieurs circuits, et s'embrassent plusieurs fois en enveloppant de leurs bras le manteau de leur ami, qu'ils soulèvent de terre, et dont ils baisent les mains, ce que l'ami leur rend exactement. La baguette de bois vert paraît être toujours un symbole de paix, et elle figure dans les danses. Les querelles entre individus cessent à l'intervention des familles respectives.

Lorsqu'un homme est tué, sa tribu se réunit sur-le-champ autour de lui et jure de venger sa mort ; mais il leur est indifférent de tuer le principal coupable ou un autre homme de la tribu adverse. Pourtant la peine du talion s'étend beaucoup plus loin ; car si un homme périt par accident, en tombant d'un arbre, en plongeant dans la mer, ou de toute autre façon, les amis du défunt imputent sa mort à quelque mulgaradock d'une tribu ennemie, et ils tuent, pour le venger, un homme de cette tribu. Ainsi, lorsqu'un individu est sérieusement malade, et qu'il sent ne pouvoir en revenir, il tâche de tuer quelqu'un, espérant de la sorte échapper au danger.

Dans les combats singuliers ils emploient leurs marteaux, leurs bâtons longs ou courts ; et souvent sans doute les coups qu'ils portent seraient mortels ; mais ils semblent incapables d'asséner de bons coups lourds, ils frappent plutôt mollement comme des femmes. Ils n'usent pas de boucliers, mais ils sont extrêmement adroits à éviter les coups de lance.

Les querelles les plus fréquentes s'élèvent à l'occasion des femmes. Pour les déprédations sur les terres les uns des autres, ou pour toute cause légère, ces sauvages se contentent de coups de lance aux jambes ou aux cuisses, sans chercher à se tuer ; et dès qu'un individu, de part ou d'autre, est blessé, le combat cesse.

Dans quelques contrées de l'Australie, les indigènes ont des assemblées régulières pour se livrer bataille ; il n'en est pas ainsi chez ceux de la terre du Roi Georges. Leurs attaques, lorsqu'elles doivent être fatales, ont le plus fréquemment lieu la nuit, et toujours à la dérobée. Dès que l'ennemi s'approche, ils élèvent un cri, saisissent leurs lances, fondent sur lui en tumulte, repoussent leur barbe dans leur bouche, et font les plus hideuses grimaces, ainsi que des frénétiques. Un ou deux guerriers de part et d'autre se livrent combat, et durant la mêlée, on essaie de les séparer en courant autour d'eux. Ils poussent leurs lances en se tenant à quelques pas les uns des autres, et leur dextérité à les éviter est vraiment merveilleuse, car ils ne bougent presque jamais de place, ce qui fait que les lances, jetées devant l'un des deux partis, occasionnent des accidents inattendus. Pendant la lutte, les femmes et les enfants se tiennent éloignés du théâtre sanglant, et en grand nombre, afin de se protéger mutuellement. On

(1) Ces frictions n'ont pas lieu dans les cas de dyssenterie, qui sont assez fréquents, on administre alors au patient de la gomme d'un arbre, et quelquefois des tiges vertes d'une certaine racine rouge. A. M.



Un campement se compose rarement de plus de sept ou huit huttes.

n'allume alors que bien rarement du feu, si ce n'est pour cuire les aliments, et on prend beaucoup de précautions pour n'être pas découvert. Les hommes non mariés sont d'ordinaire les guerriers attaquants. Ils voyagent par détachements de trois ou quatre, en laissant le moins de trace possible de leur marche, évitant les sentiers, de peur que l'empreinte de leurs pas ne les trahisse : car, de même que les autres sauvages, les Australiens ont une sagacité inouïe à suivre la trace d'un pas humain. Lorsqu'ils ont découvert un campement ennemi, ils attendent la nuit; alors ils approchent avec précaution en rampant sur les mains et les genoux, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la personne qu'ils cherchent, et aussitôt de leur lance ils lui traversent le corps. L'ennemi, qui est surpris de la sorte, à l'instant se met à fuir sans essayer de résistance, car dans les ténèbres de la nuit il ne peut discerner un ami d'un ennemi, et la lueur des feux ne sert qu'à exposer plus sûrement à des coups meurtriers. Les femmes et les enfants sont également sacrifiés, mais toujours en petit nombre. Néanmoins ces escarmouches continuelles affaiblissent considérablement la population indigène; car lorsqu'un individu tombe frappé, quelqu'un venge aussitôt sa mort. Après ses funérailles on lève le camp, on quitte le pays pour une certaine période, durant laquelle on a soin de ne pas prononcer le nom du mort, et en rappelant l'événement on se borne à mentionner les survivants; si on citait le nom du mort, on risquerait de voir son ombre.

Les *funérailles* sont accompagnées de lamentations bruyantes. On creuse une fosse de quatre pieds de long, trois de large et six de profondeur, au bas de laquelle on dépose une écorce, des rameaux verts, et le corps par-dessus, enveloppé de son manteau, les genoux repliés vers la poitrine et les bras croisés; on couvre le tout de nouvelles branches et d'écorce, enfin de terre pour remplir la fosse, qui est aussi marquée par des branches d'arbres, les lances, le couteau de pierre et le marteau du guerrier expiré. Les pleureurs gravent des cercles dans l'écorce des arbres voisins de la tombe, à la hauteur de six ou sept pieds du sol; enfin ils allument un petit feu en tête, recueillent quelques rameaux, en ayant soin de les bien nettoyer pour qu'aucune parcelle terreuse n'y soit adhérente. On se couvre la face en noir ou en blanc, on se fait quelques pustules au front, autour des tempes, et sur les os des joues, marques de deuil qu'on porte assez longtemps. On se coupe aussi le bout du nez, et on l'égratigne comme pour en faire couler des larmes. Durant le deuil, on ne porte ni ornements ni plumes. Il arrive souvent que deux personnes ont le même nom; à la mort de l'une d'elles, l'autre change le sien pour un certain temps, afin que celui du défunt ne puisse être proféré.



Un de ces sauvages, apercevant un matelot anglais dans un état d'ivresse la plus complète....

Une femme est également ensevelie avec tous ses accoutrements et ustensiles.

On pourra conclure de là que ces sauvages croient à la vie future. Le voyageur anglais qui nous a fourni ces détails n'y met aucun doute. Ils pensent, dit-il, qu'après la mort ils s'en vont vers la lune. Ils ont foi aux esprits, et prétendent même en avoir vu; ils croient aux présages; et le chant du coucou, par exemple, est un augure de mort.

Leur langue abonde en voyelles, et ne manque pas d'une certaine harmonie. Ils désignent par des noms particuliers, soit les saisons, en partant de juin qui est pour eux le commencement de l'hiver; soit les vents, par sud, sud-ouest, nord, est, et nord-est; soit les tribus, les classes et les noms d'individus.

Du reste leur idiome diffère entièrement de celui des naturels de la côte orientale, et même de l'idiome des tribus voisines. En général, ils parlent vite, et souvent rompent la conversation par un chant dans lequel ils relatent telles circonstances du moment qui les intéressent. Ils ont aussi des chansons, pour ainsi dire, improvisées. Les femmes chantent plus souvent entre elles, et leurs chansons ne sont pas toujours décentes : les hommes sont de même enclins aux paroles graveleuses et satiriques. Dans leurs campements, dit M. Nind, ils faisaient toujours beaucoup de bruit; mais ce bruit cessait à l'approche d'un étranger, jusqu'à ce que l'on sût qui il était. A sa venue on paraissait joyeux, on le cajôlait, on le flattait: on lui faisait d'abord quelques larcins, et puis des vols plus grands. Toutefois beaucoup d'articles étaient restitués, s'ils lui avaient été dérobés par des individus étrangers à la tribu au sein de laquelle il se trouvait.

Quittons maintenant le port du Roi Georges, et continuons notre rapide revue des côtes sud-ouest et ouest de la Nouvelle-Hollande.

Une affligeante aridité se montre sur la terre de Leuwin, jusqu'à la baie du Geographe, dont les rivages présentent quelques beaux arbres. On découvre dans l'intérieur quelques hordes sauvages, analogues à celles du port du Roi Georges, et il faut aller à la rivière des Cygnes dans la terre d'Edels pour reposer sa vue fatiguée de l'aspect sombre et monotone qu'on avait devant soi.

La rivière des Cygnes fut découverte, en 1696, par le capitaine de navire hollandais Vlaming, qui était parti du Texel pour aller à la recherche d'un bâtiment de la Compagnie des Indes hollandaises que l'on supposait avoir péri sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans sa traversée du cap de Bonne-Espérance à Batavia. Comme en remontant cette rivière, le marin batave vit s'envoler un grand nombre de cygnes noirs, il lui donna tout naturellement le nom de ces oiseaux.

Vlaming ne visita point la contrée. Elle resta même

ignorée pendant tout le cours du dix huitième siècle, et ce fut seulement dans la première année du dix-neuvième que Baudin explora ses parages. Ils ont été de nouveau visités, en 1827, par le capitaine de vaisseau anglais Sterling. Le compte avantageux que cet officier rendit de la fertilité du sol décida l'Angleterre à y fonder une colonie.

Cet établissement n'a pas toutefois entièrement répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir; le pays n'est point également fertile; en beaucoup de lieux il manque d'eau douce; il faut pénétrer au-delà de la première rangée des coteaux pour trouver un sol généralement productif. Cependant on a jeté les fondations d'une ville à l'embouchure de la rivière des Cygnes : cette fondation a été résolue en 1829, et la cité portera le nom de *Freemantle*, il y en aura une autre douze milles plus haut, et immédiatement au-dessus d'un endroit appelé *Melville Water*, sur la rive gauche de la rivière, elle se nommera la *ville de Perth*.

Le grand obstacle sera toujours la rareté de l'eau, surtout pendant trois ou quatre mois de l'été qui commence à la fin d'octobre; on pourra peut-être y suppléer en creusant des puits. Les endroits de ce territoire le plus favorisés sont les vallées étroites qui avoisinent des pics de granit isolés et les fonds bas où les eaux de la rivière débordent pour arroser d'excellents pâturages. Dans ces lieux on voit rarement le banksia, dont l'aspect est de si mauvais augure; mais les mimosas sont fréquents. On a trouvé quelques étangs ou petits lacs d'eau douce, à quarante ou cinquante milles dans les terres. Mais quant au littoral, c'est partout le même aspect que dans le voisinage de la rivière des Cygnes, c'est-à-dire une plage sablonneuse, défendue par plusieurs lignes de récifs de corail; le terrain est sablonneux et stérile, et absolument ingrat pour le colon. Le veau marin ou phoque velu est commun sur toutes les petites îles situées à une distance plus ou moins considérable du continent. Les kangarous sont également nombreux. La scène est d'ailleurs animée sur ces îles et un peu avant dans l'intérieur du continent, par des kangarous, des perroquets, des perruches, de gros corbeaux et des cygnes noirs; animaux les plus remarquables de ces parages où l'espèce humaine est en petit nombre, surtout plus avant dans les terres fermes, où le bois de charpente est en quantité inépuisable et de qualité parfaite; tandis que les pâturages fournissent une nourriture abondante aux moutons, aux chevaux, et au gros bétail. Le climat n'y est désagréable que dans les mois de janvier, février et mars, qui sont incommodes sans pourtant nuire à la santé, c'est alors que la chaleur est intense, et que les moustiques pullulent : mais ces inconvénients sont bien contrebalancés par tous les autres avantages; le climat, les ports, la position et l'étendue de cette contrée en feront sans doute un jour une possession riche et puissante, qui d'ailleurs pourra encore tirer des ressources du port du Roi Georges, où la température est plus égale et plus douce.

La baie des Chiens-Marins qui se trouve plus au nord, et que le capitaine anglais Dampier visita le premier, offre aussi plusieurs mouillages d'une sécurité parfaite, surtout vers la presqu'île Péron. Il est vrai que la végétation, vu le manque d'eau, y est en général bien peu vigoureuse, et que ses produits sont rares, à l'exception de la chicorée sauvage; mais on rencontre bon nombre de kangarous, dont la chair délicate ressemble à celle de nos lapins de garenne. Péron dit que ces kangarous sont extrêmement doux et timides, que le plus léger bruit les alarme, et que le souffle du vent suffit quelquefois pour les mettre en fuite. Il y a ici quantité de perruches, de tourterelles et d'hirondelles, et de petits oiseaux très sauvages, dont le chant n'est pas sans mélodie, et de plus des cygnes noirs, des pélicans, des goëlands, des aigles de mer et des courlieux.

Les îles de la baie des Chiens-Marins ne sont point habitées, mais la presqu'île Péron recèle quelques hordes peu nombreuses et fort misérables, qui ont pour abri des huttes construites de branches d'arbres recouvertes en terre, et quelquefois aussi des terriers, dernière espèce d'habitation à laquelle les indigènes ont recours, par suite des grandes variations de température et du passage brusque de chaleur et de froid, de jour et de nuit, qui portent coup à la santé et à la vigueur de l'homme. Le plus grand désavantage de la baie des Chiens-Marins est le manque absolu d'eau douce.

Le même inconvénient se retrouve sur les côtes de la terre de Witt, où il faut excepter cependant le groupe des îles Forestier, dont l'une, l'île Depuch, présente une assez belle végétation; mais en général le sol de la terre de Witt est d'une stérilité presque absolue, les plantes ou les fruits bons à manger y sont extrêmement rares; et comme une compensation bien funeste, on aperçoit des serpents de mer en profusion et de toutes dimensions. L'archipel Bonaparte, que le navigateur Saint-Allouarn visita pour la première fois, et nomma de son nom en 1772, et qui est situé à 5 degrés plus au nord, présente moins de stérilité, et même une agréable végétation.

Nous ne dirons rien de la terre de Carpentarie, puisque l'expédition française ne la visita point, ni de la Nouvelle-Galles du sud, parce qu'elle sera plus tard l'objet d'un examen spécial. Nous passerons également sous silence les détails que l'expédition Baudin a recueillis sur l'île de Timor, parce qu'il en a été question dans plusieurs autres voyages que notre collection a déjà fait connaître. D'un autre côté, le voyage de Baudin n'étant pas une circumnavigation, nous avons dû nous borner à en offrir ici les résultats sommaires.

FREYCINET.

(1817-1820).

Le principal objet de l'expédition de M. le capitaine de Freycinet avait été de rechercher la figure du globe et celle des éléments du magnétisme terrestre dans l'hémisphère austral. L'Académie des sciences avait en outre indiqué à l'attention de ce savant navigateur bon nombre de questions météorologiques. La géographie ne devait être que secondaire dans ce voyage, mais on nourrissait le juste espoir que beaucoup de points douteux seraient aussi complétés ou rectifiés. La corvette *l'Uranie*, ainsi destinée à faire le tour du monde, avait à bord vingt à vingt cinq officiers, tant d'état-major que de santé, d'élèves de marine que d'aspirants, avec un nombre suffisant de matelots. On avait embarqué tous les instruments nécessaires aux expériences scientifiques, avec une grande quantité de cartes, et un choix de bons livres d'histoire naturelle, d'astronomie et autres. La corvette portait vingt canons, et en tout cent vingt hommes, dont cinquante au moins pouvaient exercer au besoin diverses professions. Elle était approvisionnée de vivres de la meilleure qualité, et de caisses en fer propres à contenir de l'eau pour la préserver de la putridité. On avait en outre à bord un alambic destiné à distiller en grand l'eau de la mer, quand on ne pourrait pas se procurer d'eau douce, précaution d'autant plus nécessaire qu'on se proposait de relâcher sur des parages où l'on ne trouverait pas d'eau potable; et c'était la première fois que la navigation allait recourir à cet ingénieux procédé français. Comme le vaisseau n'avait point de conserve, il reçut des ra-



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

ILE OMBAI.

(Freycinet.)

J. BRY aîné, Editeur

changés de toutes espèces pour deux ans ; il reçut également un assortiment considérable de quincaillerie, d'armes et de poudre de guerre, avec une somme de dix mille francs en piastres. Enfin l'équipage était pourvu de tablettes de gélatine pour les soupes, de légumes enfermés dans des vases en ferblanc ou en tôle, d'après les procédés de MM. Darcet et Appert; ainsi que des viandes préparées, et qui peuvent se conserver de la sorte pendant un nombre d'années indéterminé, ce qui dispensait d'embarquer des bestiaux vivants. Au moyen de toutes ces précautions, les marins étaient assurés d'avoir pendant tout le voyage une nourriture aussi saine qu'agréable.

L'expédition fit voile de Toulon le 17 septembre 1817, et arriva le 5 octobre devant cet énorme rocher de Gibraltar, qui forme l'extrémité méridionale de l'Europe, et ne tient à l'Espagne que par une langue de terre sablonneuse et très basse, rocher coupé à pic, haut d'environ quatre cents mètres, et hérissé de six cents pièces de canon en batteries du calibre de trente-six ou quarante-huit, rocher où l'Angleterre entretient une garnison de plus de cinq mille hommes.

La corvette quitta Gibraltar, le 14 octobre, pour voguer désormais dans le vaste sein de l'Océan. Elle arriva, le 22, à Sainte-Croix de l'île de Ténériffe, une des Canaries, ou îles Fortunées, près de la côte d'Afrique. Cette île Fortunée ne le fut guère pour *l'Uranie*, que l'on voulait forcer à une rigoureuse quarantaine à cause des maladies pestilentielles qui régnaient alors. Pour se soustraire à une pareille rigueur, la corvette s'éloigna de cette île, le 28 octobre, en naviguant vers l'ouest, mais hors de vue des îles du Cap-Vert.

Le 20 novembre 1817, on coupa l'équateur à 31 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris. L'équipage ne manqua point de suivre l'usage des marins, en baptisant ceux des gens de mer qui franchissaient la ligne pour la première fois. Il y eut d'abondantes immersions d'eau salée sur les néophytes, et de copieuses libations d'eau-de-vie parmi les matelots. Alors on continua la traversée, en faisant route vers le Brésil, et l'on arriva, le 6 décembre, devant sa capitale, Rio-Janeiro.

M. le capitaine de Freycinet présente une description très détaillée de cette métropole de l'empire brésilien, et de la province du même nom; les bornes d'une analyse, comme celle que nous avons promise de ce voyage, ne me permettraient pas de nous y arrêter longtemps: qu'il nous suffise d'indiquer ici quelques points sommaires de ce travail.

Ce fut le 26 janvier 1500 que l'Espagnol Pinçon parvint le premier sur les côtes du Brésil, c'est-à-dire huit ans après la découverte du Nouveau-Monde, par Christophe Colomb. Le navigateur portugais Cabral fut le second Européen qui aborda sur ce rivage; il y relâcha le 22 avril, c'est-à-dire trois mois après Pinçon, et prit possession du pays au nom du roi de Portugal. Trente un ans plus tard, un autre marin portugais, le célèbre Souza, chargé d'explorer de nouveau les côtes brésiliennes, arriva à l'entrée de la baie qu'il prit pour l'embouchure d'une rivière; et comme c'était le 1er janvier, il lui donna le nom de *Rio de Janeiro*, c'est-à-dire *rivière de Janvier*. M. de Freycinet donne l'historique des découvertes qui en eut lieu postérieurement, et conduit son esquisse jusqu'à l'année 1826.

Vient ensuite la description géographique et physique de la province de Rio-Janeiro sous le rapport de ses montagnes, lacs, marais, îles, ports, rades, divisions politiques, villes et villages, climats, géologie, productions végétales, productions animales, et autres.

On lit avec intérêt ce que l'auteur nous dit des plantes nutritives et médicinales, et des animaux de cette province. Parmi les espèces redoutables figure la chauve-souris, appelée *vampire*, qui s'introduit pendant la nuit dans les écuries, s'attache à la veine jugulaire des bestiaux, et leur suce bien souvent une assez grande quantité de sang pour les faire périr sans que les victimes paraissent souffrir, et fassent aucun mouvement pour repousser de si dangereuses attaques. Les bestiaux parqués en plein air ont plus à craindre encore, et les hommes eux-mêmes ne sont pas à l'abri des atteintes de ces quadrupèdes malfaisants, qui la nuit viennent leur sucer le sang du gros orteil.

M. de Freycinet dit que les chèvres et les brebis dégénèrent rapidement au Brésil, et qu'il est très difficile de conserver des chiens à Rio-Janeiro, parce que ces animaux sont sujets à une sorte de gale et de toux qui les tuent promptement. Les tapirs ne sont pas rares, et les singes vont par troupes dans les bois; ils font entendre une espèce de mugissement très fort et très lugubre. Le dindon est ici sur sa terre natale. Les forêts sont peuplées d'une variété immense d'oiseaux qui reflètent les plus vives couleurs. Les oiseaux de rivage et de mer ne sont pas moins nombreux. Malheureusement il y a aussi beaucoup de reptiles venimeux; toutefois la vipère brésilienne ne se trouve guère que dans les forêts. Le boa constrictor, si redoutable, qui enlace les hommes et les animaux, les brise, les ramollit et les avale, est heureusement fort rare. Le serpent nommé *pouroucoucou* est le plus dangereux; il se trouve dans le voisinage de Rio-Janeiro. Le reptile le plus hideux est le crapaud cornu, large comme la forme d'un chapeau, doublant son volume, s'enflant à volonté, et ouvrant une gueule énorme, en faisant entendre un son criard; il fait plus de bruit que de mal. La fourmi est beaucoup plus à craindre pour les agriculteurs, parce qu'elle détruit en un moment les feuilles, les arbres et les semences.

La ville de Rio contenait, en 1818, plus de cent trente mille âmes; la province, trois cent soixante-quinze mille individus, et tout l'empire brésilien, quatre millions quatre cent soixante-onze mille habitants (1).

L'Uranie quitta Rio-Janeiro dans les premiers jours de janvier 1818, et fit voile vers le cap de Bonne-Espérance; elle jeta l'ancre dans la baie de la Table, le 7 mars suivant. M. de Freycinet s'y livra à d'importants travaux scientifiques, et alla visiter le fameux coteau de Constance, où l'on récolte un des meilleurs vins du monde. Les vignes y sont entourées d'allées de chênes et de pins. Le vin de Constance est blanc ou rouge, et l'on en recueille en grande abondance.

Après avoir achevé les opérations au Cap, M. de Freycinet reprit la mer, le 5 avril, pour se rendre à l'île de France, où il toucha au port Louis, le 5 mai 1818, et il y resta jusqu'au 16 juillet suivant.

Pendant ce séjour de près de deux mois et demi, ses compagnons et lui réunirent de nombreux renseignements sur cette île, qui naguère appartenait encore à la France, et dont les Anglais se rendirent maîtres pendant notre première révolution.

Les habitants de l'île de France sont blancs, ou noirs, ou métis, comme au Brésil. Les blancs ont ordinairement les formes européennes. Les créoles qui en sont nés ont des traits agréables. Les Malgaches, ou indigènes de Madagascar, ont la peau d'un noir foncé. Les Caffres ou Mosambiques sont moins adroits et moins intelligents que les Malgaches. Le créole mulâtre, ou sang mêlé, est d'une taille presque toujours égale à celle des blancs, mais il est moins fort, quoique supportant la fatigue et les privations. Les mulâtresses créoles sont bien faites, ont de beaux yeux, un grand pied, parce qu'elles ne portent point de chaussures dans les douze ou treize premières années de leur vie, la gorge médiocrement saillante, les cheveux longs et légèrement bouclés. Ici les filles sont pubères à onze ans, et les garçons à quatorze. M. de Freycinet fait observer que chez les femmes malgaches le flux périodique ne se déclare souvent qu'à une époque fort reculée, et alors elles deviennent mères sans avoir donné aucun signe de nubilité.

La longévité n'est point rare à l'île de France; on y compte des octogénaires; cependant le terme moyen

(1) Cette population est aujourd'hui (1852) presque doublée. A. M.

de la vie est entre cinquante et soixante ans. Les noirs vivent moins de temps, parce qu'ils sont plus adonnés au libertinage et à l'abus des liqueurs fortes.

L'île de France, aujourd'hui appelée *île Maurice*, comptait, en 1818, environ quatre-vingt mille âmes, dont sept mille blancs La langue française est toujours ici la plus répandue, et les femmes créoles la préfèrent à tou e autre, parce que c'est tout à la fois l'idiome de la conversation et de la galanterie. Du reste, ces créoles sont bonnes, aimantes autant que gracieuses; elles cultivent avec prédilection les arts d'agrément, bien que la toilette tienne chez elles le premier rang. Aussi, peu de dames se mettent avec plus de goût et de propreté que les créoles; mais en même temps celles-ci ont une grande propension à la débauche, et en général les filles mulâtresses vivent ici en état de concubinage.

Indépendamment du français, qui forme la base du langage, les noirs ont inventé une sorte de patois, qu'ils parlent avec une grande douceur, et dans lequel il existe des chansons fort naïves.

L'île produit à peu près quinze millions pesant de sucre, qui, à sept piastres le quintal, donnent un million cinquante mille piastres. Le total des revenus est de deux millions de piastres, et celui des dépenses annuelles, d'un million huit cent soixante-dix mille piastres.

L'autorité de la colonie est dans les mains du gouverneur qui en est le chef unique. Il a sous ses ordres le secrétaire du gouvernement, ou chef civil, et le commissaire de justice ou grand juge. Il peut trancher sur tout, s'il le veut. Il y a bien le droit d'appel à Londres; mais les frais énormes qui en résulteraient pour le plaignant font qu'il se résigne presque toujours.

De l'île de France *l'Uranie* se rendit en trois jours à l'île Bourbon (1), où elle mouilla au port Saint-Denis, le 19 juillet 1818. Après huit jours de relâche sur cette rade, et cinq à celle de Saint-Paul, on remit sous voile le 2 août, et l'on fit route pour la baie des Chiens-Marins, située dans la terre d'Endracht, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande; on y arriva le 12 septembre suivant.

L'expédition française explora aussitôt le littoral de cette baie, notamment la partie orientale du hâvre Hamelin, au nord de la presqu'île Péron. Un canot fut expédié à l'île Dirck-Hatichs, et rencontra un énorme cétacé qui le mit en danger de périr. Les explorateurs visitèrent le cap de l'Inspection; mais comme la chaleur était forte et qu'ils manquaient d'eau, ils eurent horriblement à souffrir de la soif devant Dirck-Hatichs et le hâvre Montbazin; enfin, ils revinrent au vaisseau dans l'épuisement le plus déplorable. Heureusement, ils y trouvèrent de quoi se restaurer, et surtout se désaltérer avec de l'eau potable, qui venait d'être obtenue par le moyen de la distillation de l'eau de mer. L'alambic mis à terre avait donné en abondance de l'eau agréable à boire, et dégagée de tout principe nuisible à la santé.

M. de Freycinet a consacré un chapitre de son voyage à des remarques physiques et géologiques sur la baie des Chiens-Marins L'île de Dirck-Hatichs a été surtout l'objet de ses recherches, et il a examiné avec soin le sol du cap qui forme l'extrémité nord de la même île. Tout ce vaste enfoncement de la terre d'Endracht est couvert de maigres et chétifs arbrisseaux croissant dans le sable. Le sol est partout extrêmement dépourvu d'eau douce, ce qui, remarque le savant navigateur, tient d'un côté au peu d'élévation des terres, car aucune montagne n'apparaît aux limites d'un long horizon que dessine une simple ligne bleuâtre, et d'un autre côté aux terres sablonneuses qui absorbent les pluies et les vapeurs sans les condenser, ni les retenir. La presqu'île Péron n'offre non plus qu'un petit nombre d'arbres tortueux, à peine de douze pieds de hauteur, et quelques touffes de frêles arbrisseaux qui n accusent que trop bien l'aridité de cette terre ingrate. Nulle part ici on ne rencontre non plus de plantes alimentaires. Mais les kangarous grisâtres et de la taille d'un gros lièvre ne sont pas rares; on voit ici de fort belles colombes, des aigles blancs et des cygnes noirs; les baleines fourmillent à l'entrée de la baie pendant les mois d'août juillet et septembre; enfin, les huîtres de la baie des Chiens-Marins sont excellentes, et les rochers des îles de l'Ouest en sont tapissés.

La baie des Chiens-Marins où *l'Uranie* avait mouillé offre l'aspect le plus affreux; d'immenses déserts de sable couvrent la côte, sans présenter aucun vestige de végétation. On a peine à croire que des hommes puissent habiter un sol pareil, et cependant l'expédition française en avait aperçu.

L'Uranie s'éloigna de ces rivages arides, le 28 septembre 1818, et vint prendre quelques rafraîchissements à l'île de Timor, devant laquelle elle arriva le 18 octobre, et mouilla à la baie de Coupang, chef-lieu des établissements hollandais. Elle y resta jusqu'au 23, et repartit pour Dillé, où réside, au nord de l'île, le gouverneur de la portion portugaise.

Les mers qui environnent Timor et les autres îles à épices, entre l'archipel d'Asie et les côtes de la Nouvelle-Hollande, contiennent beaucoup de cachalots ou baleines à sperma-ceti. Les grands cachalots ont jusqu'à soixante-quatre pieds de longueur, et peuvent fournir cent barils d'huile et vingt-quatre barils d'adipocire. On rencontre aussi des requins énormes, et dont la force musculaire semble prodigieuse. L'un de ces poissons, presque entièrement suffoqué, ayant été hissé à bord, fendu de la tête à la queue, vidé de tous ses viscères, ayant perdu tout son sang, eut encore, étant jeté à la mer une demi-heure après, assez de vigueur pour nager de nouveau avec une vitesse capable d'entraîner deux hommes qui tenaient la corde à laquelle on l'avait amarré par la gueule et les ouïes, et pour bondir hors de l'eau comme font les marsouins.

L'Uranie, arrivée le 17 novembre 1818 à Dillé, mouilla dans ce port, et les gens de l'équipage descendirent à terre le surlendemain. Le terrain de Dillé est humide et marécageux, mais les environs en sont pittoresques; la végétation y est fort active, malgré la rareté d'eau courante.

M. le capitaine de Freycinet consacre un chapitre entier à tracer l'historique de l'île de Timor, dont il attribue la découverte à Cano, successeur de Magellan, et qui paraît y avoir abordé en 1522.

Il entre dans de longs détails sur la formation de la Compagnie hollandaise des Indes, qui exerça bientôt une grande influence sur les Moluques, notamment à Timor, où s'établirent deux puissances européennes, les Hollandais et les Portugais, les premiers à Coupang, au sud de l'île, les seconds à Dillé, au nord, établissements qui se sont maintenus avec des chances plus ou moins brillantes sous le rapport commercial.

L'île de Timor, située par 8° 20' à 8° 22' de latitude sud, et 121° 5' à 124° 45' de longitude est, a cent deux lieues moyennes de longueur, sur une largeur moyenne d'environ dix-neuf lieues, avec une surface de quinze cent quarante huit lieues moyennes carrées Le pays, en général, est montueux et entrecoupé de petites vallées, le sol est arrosé par un grand nombre de rivières, dont celle de Coupang n'a guère que cinq lieues de cours, et dont l'embouchure est importante pour le ravitaillement des vaisseaux à Dillé; la rareté de l'eau oblige à creuser des puits. Il y a, dit-on, quelques lacs dans l'intérieur.

L'entrée de la rivière de Coupang est le seul port proprement dit qui existe à Timor; mais il y a plusieurs barachois, c'est-à-dire enceintes formées par des récifs, dans lesquels les navires peuvent se mettre à l'abri des fureurs de la mer.

Le gouvernement hollandais de Coupang a plusieurs autres îles voisines sous sa domination, notamment Rottie ou Rotti, située au sud, longue d'environ vingt lieues et large de treize, offrant une succession d'étroits

(1) Aujourd'hui l'île de la Réunion. A. M.

vallons et de montagnes peu élevées, ayant un peuple doux et facile, récoltant du riz en grande abondance ; Savu, à vingt lieues au nord-ouest de Rotti, hérissée de montagnes pierreuses et peu fournie d'eau; Simao, petite île à l'entrée de la baie de Coupang; Wetter, au nord de Dillé; Roma, au nord-est de l'île Wetter; Solor, possédée une partie par les Hollandais, et l'autre par les Portugais.

La saison des pluies à Timor comprend les mois de janvier, février et mars. L'humidité extrême qui existe alors occasionne beaucoup de maladies. La rosée et le serein ne sont pas non plus sans danger à Timor.

En venant des plaines sablonneuses et stériles de la Nouvelle-Hollande pour jeter l'ancre à Timor, M. de Freycinet ne put contenir son admiration à l'aspect de la verdure qui décore cette île; mais s'il y fût arrivé des Moluques propres, c'est-à-dire du nord-est, son enthousiasme aurait été bien affaibli. C'est à ces différents points de départ qu'on doit attribuer la divergence d'opinions des navigateurs sur la fertilité de l'île de Timor. Quoi qu'il en soit, le peu de largeur de cette île, le peu de hauteur de ces montagnes et leur pente rapide qui ne permet point à l'humus de s'accumuler sur leurs flancs, tout porte à croire que la végétation ne répond pas à ce que la latitude pourrait faire espérer. Néanmoins dans l'intérieur du pays la verdure est très riche.

Parmi les productions végétales de Timor, le maïs occupe le premier rang et forme la base de la nourriture des indigènes. La mangue, l'ananas, la pomme de terre, le poivre et le café abondent également. Les rivages offrent de beaux palmiers. L'arbre à pain est très multiplié, et l'on en voit qui n'ont pas moins de soixante pieds de hauteur ; toutefois, le fruit à pain ou rima est moins recherché que celui qui se trouve dans la Polynésie. L'aréquier ou palmiste donne un chou fort estimé ; l'arrow-rout contient une fécule très nutritive, et qui fait généralement goûter cette plante ; le bananier donne un fruit long de sept à huit pouces, également très nourrissant et très salubre ; le cannellier croît ici à l'état sauvage, et la cannelle qu'il produit est de bonne qualité; le cocotier est très répandu dans l'île. On fait à Timor un grand usage du safran d'Inde ou curcuma pour l'assaisonnement des mets, à cause de sa qualité aromatique; le gingembre est une épice très abondante à Coupang; l'igname est une plante dont il existe un grand nombre de variétés; le latanier est un arbre qui fournit un chou très bon à manger; le mahi, plante à gros tubercules, s'emploie à la nourriture des bestiaux : le manguier est un des plus beaux arbres de l'île, et ses fruits sont très aromatiques. On estime à Dillé la plante alimentaire appelée *manioc;* le muscadier abonde à Timor, et cet arbre atteint jusqu'à cinquante pieds de hauteur; le papayer donne une espèce de figue bonne à manger ; le piment qu'on récolte à Timor est le condiment obligé des mets dont on fait usage dans tout l'Archipel asiatique ; le tamarinier qui atteint à de hautes dimensions, ce qui rend cet arbre propre aux constructions navales, donne un fruit d'un goût acide et agréable. On cultive ici l'espèce de poivre appelé *bétel*, pour le mâcher comme le tabac. On voit des casuarinas qui ressemblent à des pains, et des eucalyptus de haute stature; le tek occupe le premier rang parmi les bois de construction et de charpente; le bois de rose est employé à l'ébénisterie, ainsi que l'ébène qui est commun dans les forêts de l'intérieur de l'île, comme l'est aussi le manglier dans les marécages qui sur un grand point bornent les rivages de la mer. Le bois de sandal abonde dans les parties élevés de l'île, et forme une des principales richesses du pays; on extrait de cet arbre très parfumé une huile odorante que recherchent beaucoup les Chinois, tandis que son bois s'emploie dans l'ébénisterie à une foule d'ouvrages précieux.

Quant aux productions animales de l'île de Timor, il faut citer l'espèce de baleine, dite le cachalot ou baleine à sperma-ceti; on la pêche en dedans et en dehors de la baie de Coupang. On sait que l'ambre gris se trouve parfois dans le corps de cet animal ; le buffle est ici indigène, mais il est très féroce; le chat est exotique et redevenu sauvage ; le singe est très multiplié, et les indigènes s'en nourrissent comme d'un mets agréable; l'alcyon est un des oiseaux les plus remarquables de Timor, et le nid gélatineux de cette hirondelle de mer forme un des mets les plus recherchés parmi les gastronomes chinois. On aperçoit à l'embouchure de la rivière et dans les marais qui avoisinent la mer des crocodiles longs de douze à quinze pieds. Il existe aussi dans l'intérieur des terres des serpents monstrueux, presque aussi gros que le corps d'un homme, et longs de vingt-cinq ou trente pieds. Il y en a de petits dont la morsure est promptement mortelle. On voit aussi quelquefois des serpents de mer qui nagent à la surface des eaux, comme Baudin rapporte qu'on en apercevait dans la baie des Chiens-Marins. Enfin il existe à Timor une espèce d'araignée dont la morsure pourrait être mortelle, si l'on n'y appliquait promptement certaines herbes qui en neutralisent le venin.

La population de Timor se compose d'abord de nègres à cheveux crépus, ensuite de colons chinois, portugais et hollandais, et puis des métis nés du croisement de ces différentes races.

Les nègres, qui sont les véritables indigènes de Timor, ne semblent pas nombreux, et se tiennent dans l'intérieur; mais les métis constituent la partie notable de cette population. Les colons chinois se reconnaissent à leur teint olivâtre, à leur front aplati, à leurs yeux étroits et fendus obliquement. La ville de Coupang est principalement peuplée de Malais, et elle contient environ trois mille individus.

Les Timoriens de l'intérieur ont un aspect farouche, excepté les jeunes gens qui paraissent plus francs, et surtout les jeunes filles qui ont les formes agréables et une démarche gracieuse. Les deux sexes vont sans chaussure, ce qui procure une grande flexibilité à leurs pieds ; aussi montent-ils sur les cocotiers avec une promptitude étonnante. Les deux sexes sont précoces et ne vivent pas moins longtemps ; les filles deviennent adultes à huit et neuf ans, et les garçons avant quinze ans.

Le climat de Timor est très sain; mais à Coupang, le voisinage de la rivière, et à Dillé, celui des marécages, occasionnent des fièvres épidémiques.

D'un autre côté, la malpropreté et la honteuse incurie des habitants rendent chez eux très communes les maladies de la peau, surtout la gale, les dartres et la lèpre. La syphilis est de même générale.

Les peuples de Timor vivaient dans un état complet de nudité: c'est ainsi que les compagnons de Magellan les trouvèrent, il y a près de trois siècles. Aujourd'hui l'usage des étoffes tissées est presque universel. A Coupang, le vêtement principal des Malais consiste en une pièce d'étoffe de coton qu'ils nomment *sarung*, et à laquelle nous appliquons le nom général de pagne; elle forme une espèce de jupon que les hommes portent comme les femmes. Les enfants vont nus jusqu'à l'âge de dix ans. Les hommes ont sur l'épaule gauche un mouchoir en forme de sac où ils tiennent le bétel. A la maison, les femmes restent habituellement le sein découvert. A l'égard des Chinois, ils conservent le costume de leur mère-patrie.

Les habitations ne sont guère que de simples cabanes reposant sur le sol. Dans les parties les plus humides de l'île, où l'on a davantage à redouter les reptiles, on construit ces cabanes sur des pilotis qui élèvent le plancher depuis deux jusqu'à dix pieds et plus au-dessus de la terre. On y monte alors au moyen d'une échelle que l'on retire la nuit, et les habitants peuvent s'y livrer en pleine sécurité aux douceurs du sommeil. Les maisons des Chinois sont plus solides et mieux construites que celles des indigènes. Quant à celles des Européens, il en est quelques-unes en pierre.

A Timor on est dans l'usage de faire la sieste depuis

midi jusqu'à trois heures. En revanche, on se couche tard et on se lève matin, pour choisir le moment où l'on puisse respirer la fraîcheur. Il est vrai qu'on a recours aussi à l'usage des bains, on en prend tous les jours et on se lave les cheveux avec de l'eau de lessive, après quoi on se frotte le corps avec la râpure huileuse d'une noix de coco.

Les riches ont emprunté l'usage des Chinois, de laisser croître leurs ongles, et plus un ongle est long, plus on sent le avoir d'agrément. Les rajahs ou rois de l'intérieur ont une ou plusieurs de leurs dents incisives couvertes d'une lame d'argent ou d'or.

Une des plus grandes marques d'amitié que puisse donner une des femmes de Timor à celui qui a mérité son affection, c'est de lui offrir la guirlande de fleurs odorantes qui orne ses cheveux, ou l'écharpe et le collier qui ont paré son sein. On se témoigne aussi de l'affection en se frottant le nez contre le nez et en aspirant avec force, ce qui revient à se flairer l'un l'autre.

Le Timorien est bon, craintif et hospitalier; mais il reste barbare dans ses inimitiés. Il a le jugement sain, quoique borné. Le Malais de Coupang est méfiant, intrépide et féroce, mais paresseux et sans ambition : il pousse la cruauté jusqu'à l'anthropophagie, et il a un fort penchant au vol. Pour le Chinois, il est plus fin, plus sensuel et plus laborieux; on peut le comparer au Juif: on découvre en lui la même cupidité, la même ruse et la même astuce.

Sous le rapport des croyances, le Timorien est très arriéré; il a foi aux songes, aux augures, aux jours heureux et malheureux, aux sorciers et aux talismans. On regarde comme sorciers, à Timor, tous les étrangers qui ont les cheveux rouges, et on leur attribue la plus grande puissance.

La polygamie est permise, mais n'est guère en usage que parmi les riches. La première femme est ordinairement l'égale de l'homme; les autres ne sont que des concubines qui lui restent soumises. Il y a aussi des filles riches qui épousent un homme d'une condition inférieure, pour le tenir alors sous leur dépendance. Dans tous les cas possibles, le divorce est permis, mais les cadeaux de part et d'autre ne se restituent point.

On a une grande vénération pour les tombeaux. Le corps des riches est ordinairement enfermé dans un cercueil en bois de tek ou de cèdre. On enterre les morts tantôt près de la cabane qu'ils habitaient de leur vivant, ou tantôt près de leur cimetière commun. A Coupang, quelques personnes ont des caveaux de famille. Des offrandes de riz, de maïs et d'eau, sont faites périodiquement sur ces tombes, afin que le mauvais Esprit, rencontrant là une nourriture facile, ne tourmente point l'âme du défunt. Les Chinois professent la religion de Confucius ou celle de Bouddah.

Enfin, chiquer le bétel, boire du thé, causer de choses futiles ou de galanterie, tels sont les plus doux passe-temps des Timoriens. Ils ont aussi pour la danse un goût très prononcé, mais elle consiste moins dans le mouvement cadencé des jambes que dans celui du corps. Leur musique porte le caractère de leur native indolence.

Sous le rapport du commerce, l'île de Timor est très importante. Elle exporte le bois de sandal, le coton, la cire, le tripang, espèce de mollusque long de deux pieds, et de trois à quatre pouces de contour, et qui est très recherché à Canton. Elle exporte également les nids d'alcyons et l'huile de requin, comme aussi une grande variété d'épices. Le commerce portugais correspond directement à Macao, tandis que les Hollandais de Coupang entretiennent le leur avec Batavia.

Dans l'intérieur de l'île de Timor, le pouvoir suprême est entre les mains des rajahs, qui exercent sur leurs sujets une autorité despotique. La dignité de ces princes est héréditaire dans leurs familles, et ils se prétendent fils de Dieu. La mort est la punition d'une foule de légères offenses, et lorsque les coupables n'en sont pas jugés dignes, on les fait esclaves.

Nous bornerons là les détails que nous voulions extraire du voyage sur l'île de Timor, et nous allons suivre les explorations ultérieures de *l'Uranie*.

De cette île notre savant navigateur se dirigea vers le détroit de Bourou, en passant entre les îles Wetter et Roma.

Le 29 novembre 1818, il arriva devant l'île d'Amboine, et profita d'un vent favorable pour donner dans le détroit de Bourou sans visiter les autres îles dont il était environné. Il passa bientôt l'île Gasse qu'il prolongea du côté de l'est. Le 5, il eut connaissance des îles Gorongo et de Gilolo; mais un courant le fit dériver dans le sud est jusqu'à l'île Pisang, près de laquelle il se trouvait le 7. C'est là qu'il eut quelques rapports avec des pirogues appartenant à l'île Guébé. Il profita de cette occasion pour observer les mœurs de ces insulaires, qu'il représente comme grands, bien faits, musculeux, ayant le teint noir-olivâtre, et faisant le commerce avec intelligence.

Le 12 décembre, *l'Uranie* put continuer sa route et franchit le passage de Gilolo, formé par l'île Guébé d'une part, et la petite île Mouhor de l'autre. Cette dernière paraît tenir par un banc à la pointe Tabo, extrémité orientale de l'île Gilolo. Le vaisseau fit ensuite apercevoir les basses terres de Balabalak et l'île Rouib. Au nord, un autre groupe d'îles assez étendu laissa bientôt découvrir que c'étaient les îles Vayag, assemblage de près de cinquante îles ou rochers, que M. de Freycinet fut le premier à reconnaître, et constituant la limite septentrionale d'un détroit qu'il nomma *passage de l'Uranie*. Il est borné au sud par Rouib, Balabalak, et quelques autres îles qui, n'étant pas connues auparavant des navigateurs, reçurent, de même que la plupart de celles qui composent le groupe Vayag, le nom de quelques-uns des compagnons de voyage de M. de Freycinet.

Un caractère singulier de ces îles, comme le dit M. de Freycinet, c'est que presque de tous côtés elles sont minées inférieurement, de manière que chacune d'elles l'est à sa base jusqu'à six ou sept pieds au niveau de la mer, circonstance, ajoute le voyageur, qui leur donne assez l'apparence de meules de paille reposant sur un cône tronqué renversé : toutes ces îles seraient inabordables si plusieurs n'avaient, d'intervalle en intervalle, de petites anses sablonneuses, seul point où l'on puisse débarquer. Une magnifique végétation couvre ces îles, et les îlots eux-mêmes n'en sont pas dépourvus.

En avançant vers l'est, on découvrit les montagnes de Vaigiou, dont une riche verdure tapisse jusqu'à la cime. Les falaises qui bordent la côte sont en général, comme les îles de Vayag, minées à leur base par les eaux de l'Océan. On distingue plusieurs grottes ou crevasses d'un aspect assez pittoresque.

Après avoir mouillé près de l'île Manouaran, *l'Uranie* fit route, le 15 décembre 1818, pour le hâvre Boni; mais le calme ayant suspendu la course du vaisseau, il fallut relâcher au hâvre de Rawak, dans la petite île de ce nom, près de Vaigiou, Nouvelle-Guinée, et presque exactement sous l'équateur. L'expédition y séjourna depuis le 16 décembre 1818 jusqu'au 5 janvier 1819. On profita de ce temps pour faire différentes courses à Vaigiou, Boni et Manouaran.

Toutes ces îles, c'est-à-dire Boni, Manouaran, Rawak et Vaigiou, mot que les naturels prononcent *Véghiou*, appartiennent aux îles des Papous. La petite île de Rawak, située par 1° 34″ de latitude sud, et 128° 35′ 4″ de longitude est, est d'une forme irrégulièrement triangulaire ; elle présente sur deux de ses côtés des enfoncements, dont l'un, celui de l'est, se nomme le *hâvre Rawak*: elle a un mille dans son plus grand diamètre; elle n'est séparée de Vaigiou que par un canal d'un quart de mille de largeur. Manouaran est à environ 3 milles au nord-ouest de Rawak; Boni, beaucoup plus voisin de Vaigiou, en est, ainsi que Rawak, une sorte d'appendice.

L'extrémité méridionale de Rawak forme une petite presqu'île, et a vers le centre quelques hauteurs peu

considérables. L'île Manouaran n'est séparée de Vaigiou que par un canal d'environ 2 milles de large, et sur lequel passe l'équateur.

Quant à l'île Boni, elle est encore plus basse que les précédentes, et semble reposer sur une base d'écume; elle est d'ailleurs entourée de récifs très étendus sur lesquels l'Océan se brise avec fureur.

La végétation se montre dans ces parages avec une étonnante vigueur; le littoral de Vaigiou est garni de beaux arbres; il en est de même de l'île Manouaran et de la petite île Rawak. Partout les oiseaux sont de la grande espèce.

Quant aux habitants, ils sont généralement laids; ils ont le front aplati, la bouche grande, les yeux petits et enfoncés, le nez gros, écrasé du bout et se rabattant sur la lèvre supérieure, la barbe rare, le ventre gros, les membres inférieurs grêles, les cheveux ou lisses ou frisés, les dents belles, les lèvres épaisses et la peau du corps noir sanguin. En général ils sont de taille moyenne et appartiennent à la race des Papous.

Leurs maisons se composent de pieux enfoncés en terre, soutenant des traverses auxquelles sont fixées avec des liens d'écorce les feuilles de certains palmiers, qui forment également le toit; il n'y a d'autres ouvertures que la porte. Ces cabanes sont commodes, et la plupart à l'abri de l'humidité.

Ces insulaires vivent de sagou, de maïs, de coco, de bananes et de plusieurs autres fruits. Leur costume se réduit à une bande d'écorce de figuier. Les chefs se couvrent la tête d'un fichu ou d'un morceau d'étoffe. On a pour se garantir un ample chapeau conique, en forme de palmier. Les enfants vont entièrement nus. On fraternise en se donnant l'accolade en manière d'embrassement. La religion dominante paraît être le mahométisme. Les habitants de Rawak paraissent avoir une assez grande habitude du commerce.

Ce fut le 6 janvier 1819 que *l'Uranie* partit de Rawak pour se porter sur les îles Ayou, dont elle eut connaissance les 6 et 8 du même mois. Ces îles sont fort basses et entourées de brisants; les plus grandes sont boisées et semées de villages et de maisons éparses près de la mer. L'expédition ne s'y arrêta point; elle continua de voguer vers l'archipel des Carolines. Le 12 février, on vit les îles des Anachorètes, et le lendemain, celles de l'Amirauté. Le 15, on aperçut différentes îles de l'archipel, notamment celles de Poulouhot, Tamatam, Ollap, Fanadik, et une autre plus éloignée. On vit ensuite à l'horizon quelques barques, et bientôt plusieurs naturels vinrent à bord. Ils acceptaient tout ce qu'on leur offrait, sans rien prendre d'eux-mêmes. Ils mangeaient le biscuit avec plaisir; mais l'un d'eux, ayant pris un morceau de tabac pour un aliment et l'ayant mis dans sa bouche, le rejeta bientôt en faisant d'affreuses grimaces. La vue d'un miroir avait arraché un autre long cri d'étonnement. Ces insulaires sont vigoureux et pleins de gaîté; mais quelques-uns sont atteints de la lèpre.

L'expédition française ne resta point longtemps parmi les Carolines; elle se dirigea au nord vers l'archipel des Mariannes, dont elle atteignit la partie méridionale, c'est-à-dire l'île de Guam, le 17 mars 1819. M. le capitaine de Freycinet profita de son séjour dans cette dernière île pour recueillir de nombreux renseignements tant sur les Carolines que sur les Mariannes. Un chapitre entier de sa relation est consacré aux îles Carolines, et un autre aux îles Mariannes. Les bornes de cette analyse ne nous permettent que d'en donner une idée sommaire, d'autant plus que déjà plusieurs des relations antérieures comprises dans notre collection renferment sur ces îles beaucoup de développements, qui feraient ici double emploi avec ceux du voyage de M. de Freycinet, dont l'intention louable a été de réunir en un tout compacte les notions éparses qu'il avait rassemblées de toutes parts.

L'archipel des Carolines, connu d'abord sous le nom de *Palaos*, puis sous celui de *Nouvelles Philippines*, s'étend du 3e au 12e parallèle nord, et du 129e au 171e degré de longitude est. Il se divise en plusieurs groupes, et la plupart de ces îles sont entourées de récifs qui en rendent l'abord difficile. L'arbre à pain et le cocotier y sont communs. La tortue, les holothuries ou tripangs y abondent.

Les naturels tiennent pour la couleur le milieu entre le noir-olivâtre et le rouge cuivré. Ils ont les cheveux longs, lisses ou crépus, la taille moyenne, les traits réguliers, le front haut, les yeux vifs, le nez large, la bouche grande, les dents grandes, les oreilles percées d'une large ouverture, et la physionomie douce. Ils se tatouent le corps; ils sont agiles et adroits, intelligents, confiants et intègres, humains, affectueux et reconnaissants. Ils vivent de fruits, de racines et de poissons, ainsi que de tortues, de coquillages, d'oiseaux et de poules, dont il paraît cependant qu'ils ne mangent pas les œufs. Ils aiment beaucoup les cocos : un seul de ces fruits paraît suffire à la nourriture journalière d'un homme en mer; mais sur terre ils prennent beaucoup plus d'aliments.

Ils vont très souvent nus, se débarrassant même assez volontiers du langouti d'étoffe tissée d'écorce de figuier qui leur entoure les reins. Les deux sexes ont un chapeau de forme conique en feuilles de vacoua, et portent des bracelets, des colliers et des fleurs : celles-ci sont attachées au lobe des oreilles ou à la cloison du nez. Des bandes de feuilles de palmier servent également à parer la tête ou à former des bracelets.

On évalue à 5 500 habitants la population des Carolines. Les insulaires croient à l'existence de trois divinités qu'ils font résider dans le ciel, et auxquelles ils offrent des cocos et des fruits de rima. Ils aiment beaucoup le chant. Ils sont très superstitieux : si, par exemple, ils ont dans leurs pirogues la queue d'une certaine raie, ils ne craignent plus de s'égarer en mer; la navigation serait mauvaise s'il se trouvait des bananes dans leurs barques; ils mourraient en chemin s'ils en mangeaient avant de partir. Ils croient qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants. Ils prétendent que les âmes qui vont au ciel reviennent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles à leurs parents.

La polygamie est ici générale, et c'est un titre d'honneur que d'avoir beaucoup de femmes; c'est pour cela que le tamor ou chef de l'île Hogoleu est si vénéré. L'adultère s'expie au moyen d'un présent que l'on fait au mari; il peut d'ailleurs répudier sa femme lorsqu'il l'a reconnue infidèle, et la femme peut de même répudier son mari lorsqu'il cesse de lui plaire. A l'île Goulay, l'étranger qui y vient reçoit de son hôte la femme de celui-ci, qui la lui prête pendant la durée de cette visite. Le baiser ou signe de salutation entre deux personnes qui se rencontrent consiste à se flairer mutuellement la main ou le nez. Les bains y sont très en usage, et la danse fort goûtée. On se couche avec le soleil et on se lève avec l'aube. Le chef ou tamor est toujours endormi par le bruit d'un concert que lui donnent les jeunes gens.

La principale occupation des hommes est de construire des barques, de pêcher et de labourer la terre; le partage des femmes est de faire la cuisine et les autres travaux domestiques. Les Carolinois se distinguent surtout dans l'art de pêcher à la ligne et à l'hameçon. Ils prennent des poissons volants, et osent même attaquer la baleine. Le combat qu'ils livrent à ce monstrueux cétacé est pour eux un spectacle du plus haut intérêt; voici dans quels termes le père Cantova en parle dans les *Lettres édifiantes :*

« Dix ou douze de leurs îles, disposées en forme de cercle, forment une espèce de port où les eaux sont dans un calme perpétuel. Quand une baleine paraît dans ce golfe, les insulaires montent aussitôt sur leurs canots : se tenant du côté de la mer, ils avancent peu à peu en effrayant l'animal, et le poussent devant eux jusque sur des hauts-fonds non loin de terre. Alors les plus adroits se jettent à l'eau : quelques-uns dardent l'animal de leur lance, et les autres l'amarrent avec de



Les îles Malouines.

gros câbles dont les bouts sont fixés au rivage. Aussitôt s'élève un cri de joie parmi les spectateurs nombreux que la curiosité a attirés sur la côte. On traîne sur le sable la baleine, et un grand festin est la suite de cette victoire. »

Mais l'industrie dans laquelle les Carolinois déploient le plus d'habileté et d'adresse est sans contredit la construction de leurs pirogues ou pros.

Elles ont une coupe aussi agréable que gracieuse; toutes à peu près sont faites sur le même modèle et ne diffèrent que par les dimensions. Les plus grandes ont jusqu'à trente-six pieds de longueur, les petites onze pieds.

Les Carolinois sont d'habiles navigateurs; ils observent avec soin le cours du vent, et mettent une grande attention à veiller la durée et l'arrivée de la rafale. Du reste, la lame n'est jamais très grosse dans les mers intertropicales, et les vents non plus ne sont pas très violents. Le pilote en chef des pirogues se nomme Palougue, et celui des barques se nomme Targue.

Le gouvernement de Loursek et celui de Goulay sont monarchiques. Il paraît en être de même depuis les îles Palaos jusqu'aux îles Radak.

Indépendamment du roi, l'autorité se partage entre plusieurs familles nobles, dont les chefs se nomment *Tamors* ou *Tamoles*. Ils laissent croître leur barbe fort longue pour se concilier davantage le respect; ils commandent avec gravité et parlent peu; leurs paroles sont autant d'oracles et l'on exécute les ordres avec une foi et une obéissance aveugles; on leur baise les mains et les pieds avant de leur demander quelques grâces. La peine du talion est en usage, mais on se borne à exiler les malfaiteurs dans une autre île.

Passant des îles Carolines aux îles Mariannes, M. le capitaine de Freycinet retrace avec détail l'historique de celles-ci comme il l'avait fait des premières. On se rappelle que Magellan fut le premier navigateur qui découvrit les îles Mariannes; après une navigation longue et périlleuse, il les aperçut le 6 mars 1521, et les nomma *îles des Larrons*, parce que les indigènes lui avaient dérobé un grand nombre d'articles. Legentil de la Barbinais fut le premier Français qui aborda à ces îles, et le navigateur espagnol Malaspina les vit en 1792. Mais déjà depuis longtemps l'archipel des Mariannes se trouvait en entier sous la domination espagnole. On lui avait donné ce nom d'*îles Mariannes*, en l'honneur de Marianne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne.

Les îles Mariannes sont situées par 13° 10' 30" de latitude nord, et elles n'occupent en longitude qu'un espace de 1° 17'. Elles se trouvent à environ quatre cents lieues au nord-est des îles Philippines, et dans la partie septentrionale du Grand-Océan équinoxial. Elles sont au nombre de dix-sept.



Mais l'un d'eux ayant pris un morceau de tabac pour un aliment.....

dont les principales se nomment *Guam* ou *Goam*, *Saypam*, *Rota* et *Tinian*. La capitale est Guam, qui a pris le nom de l'île même, laquelle a trente-une lieues moyennes de circonférence. Cette île contient plusieurs montagnes assez élevées, et quelques rivières, dont les plus fortes sont celles de Tarofofo et de Mangoia son confluent. A Rota, l'eau douce est rare, et Tenian manque d'eau courante. Guam est au contraire bien arrosée, et possède les ports les plus sûrs et les plus commodes de tout l'archipel. La ville principale de l'île de Guam se nomme *Agagna;* elle comptait, en 1818, quatre cent quarante-quatre maisons.

Les forêts de Guam ont de beaux arbres, et le sol est partout d'une grande fertilité. Il n'en est pas de même de Tinian, qui n'a rien d'agréable sous aucun rapport : il y a quelques beaux points de vue à Rota.

Les productions végétales les plus utiles de l'archipel et plus particulièrement de Guam sont l'aréquier, sorte de palmier, qui offre au consommateur la sommité herbacée de son front, connue sous le nom de *chou-palmiste;* le bananier, dont le fruit est très recherché; la canne à sucre; le cocotier, dont le chou est un comestible très salubre et dont la noix est très goûtée; le cycas, sorte de palmier, dont la moelle procure une excellente farine; le pastèque, dont le fruit est très agréable; la rima ou arbre à pain, dont le fruit, analogue à la pomme de terre, a le goût plus fin et plus agréable, etc.

Les productions animales ne sont pas moins abondantes aux Mariannes que les végétaux. Cependant il n'y existait jadis aucun grand quadrupède; les Espagnols y ont successivement introduit le cerf, le bœuf, le porc, la chèvre, le cheval et l'âne, ainsi que le chien. Les rats et les souris paraissent être les seuls quadrupèdes indigènes; ils sont très nombreux et très nuisibles; toutes les îles Mariannes en sont empestées. Parmi les oiseaux, on distingue la colombe, le corbeau, le héron, la poule apportée de Manille, le dindon apporté d'Amérique, le grimpereau, etc. Les rivages de la mer sont fertiles en poissons.

Les Mariannais sont de couleur basanée; ils ont les cheveux noirs et lisses. Ils se distinguent par beaucoup d'embonpoint et des formes athlétiques; ils sont excellents nageurs et plongeurs très habiles. Les garçons se marient vers quinze ans et les filles à douze. Les femmes sont très fécondes et les accouchements faciles. La lèpre afflige souvent les Mariannais; les femmes toutefois y sont moins sujettes que les hommes.

Ces insulaires vivent d'une manière frugale : le riz, le maïs, le coco, le poisson, le porc ou le cerf composent leur nourriture habituelle. Les hommes font quelquefois abus d'eau-de-vie de coco. Les convives mangent accroupis et assis sur leurs talons; on sert les

mets dans de simples feuilles de bananier, et les doigts tiennent lieu de fourchettes. On fait par jour trois repas.

Les indigènes vont presque entièrement nus, car le langouti ou léger manteau jeté sur leurs épaules est bien plus un ornement qu'un vêtement. On se vêt davantage dans les villes, et les ornements et la parure n'y sont point épargnés. L'ornement des maisons est aussi en raison de l'opulence des propriétaires; on y dort habituellement neuf ou dix heures de suite. Nul habitant de Guam ne sort sans être muni de son briquet et de ses cigarres, car l'usage de fumer est ici général.

Deux mois furent employés par M. de Freycinet à recueillir des observations et à faire des expériences scientifiques pour l'objet principal de l'expédition. Dès qu'elles furent accomplies, il mit à la voile pour les îles Sandwich, où il atterrit, le 5 août 1819, sur l'île d'Owyhée, et mouilla trois jours après dans la baie de Karakakoua. Il avait coupé, le 18 juin, l'anti-méridien de Paris, c'est-à-dire que ce jour-là on eût midi à bord, tandis qu'en France, le même jour, on ne comptait que minuit. Tamehameha, roi des îles Sandwich, venait de mourir, son palais était réduit en cendres, la presque totalité des cochons de l'île avait été égorgée à l'occasion de ses obsèques, selon l'usage du pays; ce fut un véritable contre-temps pour le ravitaillement de la corvette. Rio-Rio, fils aîné du roi, venait d'être élevé au trône, et tous les chefs lui avaient prêté serment d'obéissance. Le jeune prince vint à bord de *l'Uranie*, et M. de Freycinet put ensuite obtenir les approvisionnements pour l'équipage.

Le capitaine français offrit des présents aux principaux dignitaires de l'île. Près du roi il trouva un Français nommé Rives qui servit d'interprète. La maison du prince n'était qu'une case de dix à douze pieds de long sur une largeur un peu moindre : le sol en était tapissé de nattes, suivant l'usage du pays. On y goûtait une extrême fraîcheur, malgré l'ardeur suffocante du soleil au dehors.

Après avoir visité trois des principales îles Sandwich, le capitaine de *l'Uranie* a formé un ensemble de ses diverses remarques, et en voici à peu près la substance:

L'archipel des Sandwich, nom qui leur fut donné par le capitaine Cook, en l'honneur d'un lord de l'amirauté anglaise, se compose de huit grandes îles et de trois îlots. Le groupe entier se trouve placé presque exactement sous le tropique du Cancer, par 19 et 22° de latitude nord, et 156 et 162° de longitude ouest. La plus grande et la plus orientale de ces îles est celle d'Owyhée, dont la surface est de trois mille quatre cent quarante-deux milles marins carrés. A l'ouest se trouve l'île Mowi, plus loin au nord l'île Morotoi, puis au nord-ouest l'île Wahou. La surface entière du groupe est de cinq mille quatre-vingt-dix-huit milles marins carrés. Toutes ces îles sont fort élevées, notamment celle d'Owyhée, dont la montagne la plus remarquable est celle de Mowna-Roa (mot qui veut dire montagne étendue); le sommet en est couvert de neiges perpétuelles, et n'a pas moins de quatre mille huit cent trente-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Un autre sommet voisin de celui-là dépasse cinq mille quatre cent quatre-vingt-six mètres; il s'appelle *Mowna-Kaah* (mot qui signifie montagne blanche ou mont blanc), par la raison sans doute qu'il est aussi couvert de neiges éternelles.

La côte orientale d'Owyhée est mieux arrosée que la côte occidentale. La rivière d'Onorourou dans l'île Mowi est assez remarquable; le port auquel elle a donné son nom est le rendez-vous des vaisseaux européens qui y trouvent un facile abri et des ressources abondantes pour le ravitaillement.

Les îles Sandwich présentent une assez grande fertilité; mais ce n'est pas la plus étendue qui est la plus féconde, parce qu'elle a beaucoup de volcans dans sa partie occidentale.

Les Sandwichiens se nourrissent de cannes à sucre, de bananes, de pastèques, de melons, de la racine du taro et de poisson. Les mets sont servis sur des nattes étendues par terre et autour desquelles les convives s'accroupissent pour manger sans fouchette ni cuiller, chacun trempant son doigt dans la bouillie, et le portant ainsi à la bouche. L'eau est la boisson ordinaire des hommes et des femmes; cependant ils savent tirer de la racine d'ava une liqueur enivrante, et d'ailleurs ils ont appris des Européens à fabriquer l'eau-de-vie de coco ou de canne à sucre. Le seul assaisonnement du poisson cru est l'eau de mer.

La population des îles Sandwich était, en 1825, d'environ cent quarante-un mille habitants, dont quatre-vingt-cinq mille pour Owyhée, vingt mille pour Mowi, vingt mille pour Wagou, dix mille pour Atouaï, etc. La population blanche est encore peu considérable; il en est de même des métis.

Les Sandwichiens sont doux et inoffensifs; cependant ils se souillent encore du crime d'infanticide. Le père et la mère ont ici le droit de faire périr les fruits de leur union, et ils consomment souvent ce crime avec un horrible sang-froid. Les femmes ne craignent pas non plus de se faire avorter; on en voit même qui étranglent leurs nouveau-nés, ou les enterrent vivants, parfois à côté de leur couche, sans montrer ni pitié ni remords. Cette abominable pratique détruit annuellement plus de la moitié des enfants, sous le prétexte d'éviter une surcharge de bouches à nourrir. Il ne paraît pas toutefois que les Sandwichiens soient anthropophages.

Ces insulaires sont pleins de bienveillance envers l'étranger. Dans tous les lieux où les Français entrèrent pendant leurs courses, on s'empressait de leur offrir, dit M. de Freycinet, une des plus belles filles de la maison, comme ailleurs on invite à accepter du vin ou du café; les paroles d'usage en pareil cas étaient proférées à l'envi par les hommes, les femmes et les enfants; on eût dit qu'ils craignaient de n'être pas compris. Tout cela était pour obtenir en retour un petit cadeau. La jalousie, au reste, ne paraît pas ici exercer d'empire sur l'esprit des maris, non plus que sur celui des amants.

Les Sandwichiens aiment beaucoup à se réunir pour causer ensemble; les femmes se plaisent alors à se coucher sur le ventre pour être plus à leur aise. On sait qu'elles ne mangent pas avec les hommes, mais elles peuvent en partager la conversation. Le baiser de politesse se donne en s'entourant mutuellement le corps avec les bras, et l'on fait *toucher de son nez le nez de son ami*, de manière que les lèvres s'appliquent simplement l'une contre l'autre sans faire toutefois le moindre mouvement. Pour fêter le retour d'un ami ou d'un chef, on verse des pleurs simulés ou réels, et aux pleurs succèdent des chansons.

Le tabou est une espèce d'interdiction ou prohibition de certaines choses; l'enfreindre, c'est encourir la mort. Les temples, les idoles, les noms mêmes du roi et de leurs propriétés, une action quelconque dont on juge à propos que certaines personnes s'abstiennent, tout cela peut être taboué par le roi ou les prêtres. Des piquets garnis d'un morceau d'étoffe blanche marquent les limites d'un tabou.

Les lieux de refuge des Sandwichiens offrent un asile inviolable au fugitif. Là le meurtrier, l'homme qui a rompu le tabou, le voleur, trouvent protection et sûreté pour le temps qu'ils y demeurent. C'est là aussi que les femmes, les enfants se réfugient lorsque les hommes vont à la guerre.

Un signe de deuil fort répandu consiste à se tondre la tête chacun à sa manière et suivant son caprice.

Depuis la fin de 1819, le culte des idoles a été aboli dans la plupart des îles Sandwich, et les missionnaires américains se sont empressés d'y établir le christianisme. Des missionnaires français y arrivèrent aussi en 1827. C'est un fait digne de remarque qu'un peuple qui avait tant de foi à sa religion et à ses prêtres, y ait, en général, renoncé si facilement pour adopter une religion nouvelle : il est vrai que le christianisme le

débarrassait de bien des tyrannies et de bien des atrocités, surtout des sacrifices humains. Les missionnaires se sont établis à Wahou, en 1820, et, assurés de l'appui des chefs, ils ont continué avec confiance l'exécution de leurs pieux desseins. Ils se sont rapidement familiarisés avec la langue du pays, et, en 1822, ils avaient déjà bon nombre de livres imprimés en cette langue. Il paraît que les efforts de ces pieux Argonautes de l'Évangile ne tendent pas à y abrutir le peuple en l'éclairant comme leurs frères à Taïti.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils eussent entièrement réussi dans leurs projets; plusieurs îles du groupe renferment encore de nombreux adhérents à la foi primitive. En résultat, il semble que le christianisme n'a été favorisé par les grands que comme un moyen de retenir plus facilement sous le joug les classes inférieures du peuple. Les femmes ont embrassé la foi nouvelle avec le plus de prédilection, parce qu'elles peuvent maintenant manger de la viande de porc; tandis qu'auparavant elles étaient réduites à celle de chien, et privées toujours de la présence des hommes, avec qui elles ne craignent plus aujourd'hui de s'asseoir à la même table.

Le luxe a fait de grands progrès aux îles Sandwich, et surtout à Wahou. Les plus basses classes du peuple commencent à adopter divers articles de la parure européenne; les femmes recherchent la variété dans le costume, en prenant modèle sur la reine; elles tourmentent leurs maris ou leurs amants pour avoir toutes sortes de colifichets, et rien ne leur coûte pour obtenir ce qu'elles désirent : aussi les marchands doublent-ils promptement leurs bénéfices. Le capitaine russe Kotzebue rapporte qu'en 1826 il a vu lui-même de jeunes filles payer deux dollars espagnols un petit collier de grains de verre qui ne valait pas deux sous. Le dimanche, les habitants de Wahou qui vont à l'église sont parés de tout ce qu'ils peuvent se procurer de plus beau, et si le tableau de ces mascarades n'est pas aussi amusant qu'à Taïti, il est du moins assez comique. Au reste, les conversions deviennent plus rares à mesure que les persécutions augmentent, et on ne semble pas les épargner, grâce aux honteuses manœuvres des convertisseurs.

Les insulaires de Wahou aiment passionnément le jeu de maïta, sorte d'exercice propre au développement du corps. Ils aiment aussi le jeu nommé *horoua*, qui a de l'analogie avec nos montagnes russes. Ils passent le milieu du jour à dormir ou à manger, et se promènent peu. La natation est un de leurs plaisirs favoris : hommes, femmes et enfants y déploient beaucoup d'aisance et d'habileté; on les prendrait pour de vrais amphibies. Il semble que ce soit pour eux plutôt un besoin qu'un amusement. Rien de plus intéressant que de les voir se livrer à l'exercice qu'ils appellent *hénalou*, c'est-à-dire monter les vagues; cet exercice, qui pour d'autres est effrayant, n'est pour eux qu'un jeu.

Les mêmes insulaires aiment beaucoup la danse, et les femmes y remplissent tous les principaux rôles. Mais ce n'est point par la souplesse du jarret et par des cabrioles que l'on passe pour habile dans cet exercice, le grand talent est de gesticuler en chantant. Ces danses sont très lascives, et toujours, je le répète, exécutées par des femmes, jamais par des hommes. Les chansons également sont pour la plupart très obscènes.

Un voyageur anglais décrit ainsi les cérémonies funèbres qui sont encore en usage dans quelques-unes des îles Sandwich.

Lorsqu'un chef vient à mourir, une foule d'insulaires se rassemblent devant la maison du défunt, et se forment en carré, tandis qu'un homme, coiffé d'un bonnet de plumes rouges, s'avance de l'intérieur de la maison, et mettant la tête hors de la porte, pousse de temps en temps des cris lamentables, qu'il accompagne de grimaces et de contorsions bizarres.

Une large natte est étendue par terre dans le carré; deux hommes et treize femmes viennent s'y asseoir sur trois rangs. Les mains et le cou des femmes sont ornés de plumes, et leurs épaules couvertes de larges feuilles. A l'un des coins du carré paraissent six enfants, portant de petites bannières blanches. Le corps du défunt est déposé dans une petite hutte, construite pour cet usage. On donne le signal de la cérémonie. Alors tous les assistants, accroupis sur leurs talons, entonnent un chant mélancolique, en agitant leurs corps et leurs bras en cadence. Les femmes du mort, assises à sa porte, répondent à ces chants par des lamentations et des cris.

Ces cérémonies préparatoires durent toute la journée. Ce n'est qu'à la nuit close que le corps est enlevé avec beaucoup de mystère; et l'on a grand soin d'éviter les regards des étrangers. L'auteur de la relation dont tous ses détails sont tirés, témoin d'une de ces solennités, s'aperçut que sa présence empêchait de la terminer; il se retira discrètement. A peine était-il hors de vue, qu'il entendit l'air retentir de gémissements, ou plutôt de hurlements lugubres. Quelques heures après, il rencontra plusieurs personnes qui revenaient des funérailles; elles avaient la partie inférieure du visage entièrement peinte en noir. Il les interrogea pour savoir quelles avaient été les dernières pratiques de la cérémonie, et en quel lieu on avait déposé le défunt? Pour toute réponse on lui dit : « Son esprit est allé à l'Eatova. » Il comprit qu'il s'agissait du séjour des âmes. Quant à la demeure des dépouilles mortelles, aucun voyageur n'a pu la découvrir.

Les Sandwichiens sont en général grands et bien faits; leur couleur est d'un brun foncé, et leur figure agréable. Ils ont le front haut, les yeux grands, noirs et vifs, la bouche grande, avec la lèvre supérieure un peu carrée. La barbe est rare chez les jeunes gens, mais commune chez les vieillards. Les femmes ont de très belles formes. Rien de plus gracieux que leurs épaules et leur sein, qui conserve jusque dans un âge avancé une fermeté bien rare en Europe. Elles sont nubiles de très bonne heure, et malheureusement se prostituent dès l'enfance. Cette prostitution se continue jusque dans un âge avancé; elle est encore aussi générale que du temps de Cook. A peine un vaisseau d'Europe aborde-t-il aux îles Sandwich, qu'il est assailli par des bandes de jeunes femmes arrivant dans des pirogues ou à la nage, et bientôt la santé de l'équipage en ressent l'effet. Le mélange du sang européen produit des mulâtres qui ont le teint jaune très clair.

Les pirogues ont le fond ici composé d'un arbre creusé et pointu vers les deux bouts; il est rehaussé par deux planches munies d'un balancier. Les pagaies ont la pèle arrondie. Ces pirogues sont remarquables pour la perfection du travail.

La langue des habitants des îles Sandwich est douce et harmonieuse, à cause du grand nombre de voyelles et du peu de consonnes qu'elle emploie. Elle est, en outre, par sa simplicité, très facile à apprendre. Cette langue est à peu près la même que celle des îles du Grand-Océan, et un Sandwichien peut comprendre et être compris aux îles Noukahiva et à Taïti comme chez lui.

Depuis que Tamehameha, le Napoléon des îles Sandwich, est parvenu à réunir toutes les îles sous sa domination, le gouvernement est devenu féodal, c'est-à-dire que tous les chefs qui possèdent, soit des îles entières, soit des portions d'îles, relèvent du souverain, qui demeure à Wahou. Toutefois, ce pouvoir ne paraît pas encore bien stable; les chefs, jadis monarques eux-mêmes, supportent avec peine le joug d'un seul; et d'un autre côté les missionnaires européens ne contribuent pas peu à maintenir ici des mésintelligences suivant le besoin de leurs intérêts privés.

L'archipel des Sandwich, auquel Dumont d'Urville a restitué le nom d'*Hawaï*, que lui donnent les naturels, et dont la principale île, celle d'Hawaï, autrement appelée par les Anglais *Owyhée*, a quatre-vingts milles de long sur soixante-dix-huit de large, avec le tiers de la population du groupe, qui compte en tout cent trente

mille habitants, a depuis longtemps fixé l'attention de l'un et de l'autre hémisphère; près de mille étrangers, principalement Anglais et nord-Américains, sont maintenant (1852) établis à Wahou, l'une des plus intéressantes de ces îles. Pendant l'année 1832, le nombre des navires étrangers qui ont touché à cette île était de cent cinquante-cinq. Si le commerce avec la Chine devenait libre, cet archipel acquerrait une grande importance; il est convenablement placé pour un dépôt des marchandises de l'Inde et de la Chine qui serait destiné aux États-Unis d'Amérique. Alors le commerce de ces îles cesserait d'être monopolisé par quelques individus, et il pourrait même refluer jusque vers la Californie, le Pérou et le Chili.

Mais reprenons le fil de la relation de *l'Uranie*. La corvette quitta les îles Sandwich, le 30 août 1819, pour se diriger vers le port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du Sud, côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie. On coupa l'équateur, le 7 octobre; le 19, on aperçut les îles du Danger, que Byron découvrit le 21 juin 1766 par 10° 15' de latitude sud, 169° 28' de longitude ouest de Greenwich, et M. de Freycinet rectifia la position géographique de ces îles, situées au nord de l'archipel Hamoa ou des Navigateurs. Deux jours après, étant à l'est de ce dernier archipel, *l'Uranie* découvrit un îlot qui n'était point marqué sur les cartes, et que M. de Freycinet appela *île Rose*, du nom de baptême de son épouse. C'est à peu près la seule et véritable découverte qui appartienne en propre et exclusivement à l'expédition de *l'Uranie*. On vit ensuite l'île Pyltstaart, la plus méridionale des îles Tonga ou des Amis, et située près du tropique du Capricorne. Après cette dernière île on atteignit les îles Howe, situées par 31° de latitude sud, et 150° de longitude est, à l'orient et en face du port Macquarie de la Nouvelle-Galles du Sud, et la corvette mouilla au port Jackson, dans la baie Botanique, le 18 novembre 1819. Elle y resta jusqu'au 25 décembre suivant, intervalle qui fut employé, comme dans les précédentes relâches, à des travaux scientifiques. M. de Freycinet se loue à cet égard des facilités que lui procura le gouverneur de la colonie anglaise, alors M. Macquarie.

En quittant le port Jackson, *l'Uranie* fut dirigée pour passer entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Zélande. Le 7 janvier 1820, l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande fut doublée à vue des îles Campbell, situées par 53° de latitude sud, et 166° de longitude est. De ces parages la corvette s'avança vers l'est, c'est-à-dire vers les côtes méridionales de la Terre de Feu. Le 5 février, elle les aperçut dans le voisinage du cap de la Désolation. Le temps alors était affreux, comme les rivages qui s'offraient à la vue, et l'impossibilité d'atteindre le hâvre de Noël obligea le vaisseau de faire route en doublant le cap Horn pour aller chercher la baie du Bon-Succès dans le détroit de Le Maire; mais à peine l'ancre y était-elle tombée, qu'un ouragan terrible fit dériver le bâtiment; il fallut couper le câble et sortir en toute hâte pour gagner les îles Malouines ou Falkland, qu'on atteignit, le 14 février, en touchant à la baie Française, où Bougainville avait établi sa colonie, en 1766. Malheureusement la corvette donna sur une roche sous-marine qui lui fit une crevasse et laissa l'entrée à une voie d'eau. Il fallut promptement jeter les embarcations à la mer, et la corvette échoua sur la plage, au fond de la baie Pernetti, le 15, à trois heures du matin. Ce désastre n'entraîna cependant la perte de personne; tous les travaux et tous les instruments de l'expédition furent sauvés; l'expédition elle-même était finie, pour ainsi dire, car il n'y avait plus à vérifier que quelques instruments.

Après la perte de *l'Uranie*, il ne restait à M. de Freycinet que la ressource d'envoyer sa chaloupe au Rio-de-la-Plata pour y chercher du secours, quand un incident inespéré vint changer tout-à-coup sa situation. Un navire américain, que de fortes avaries amenaient dans la même baie, se chargea de transporter à Rio-Janeiro l'équipage de la corvette, ses vivres et les produits de l'expédition. Tout fut prêt pour le départ, le 27 avril 1820; on fit voile aussitôt pour les côtes du Brésil, où l'on toucha vers la mi-juin à Rio-Janeiro. Après une relâche dans ce port jusque vers la mi-septembre, le bâtiment américain fut acheté par M. de Freycinet, qui le pavoisa sous le nom de *la Physicienne*, et l'expédition rentra au Hâvre, le 13 novembre 1820.



DUPERREY.

(1822-1825.)

—

Le voyage de M. le capitaine Duperrey, sur la corvette *la Coquille*, a eu d'importants résultats pour les sciences et la navigation; il a fait disparaître d'abord la grande confusion qui existait auparavant dans les noms de beaucoup d'archipels où îles de l'océan Pacifique, en assignant à chaque point sa véritable position, et en restituant à chaque navigateur ses propres découvertes. Il a donné ensuite la solution des divers phénomènes qu'éprouve le fluide appelé *magnétisme terrestre*, et c'est la première fois qu'on aura vu des notions précises à cet égard. M. Duperrey a tracé une carte de l'équateur magnétique, c'est-à-dire cette courbe le long de laquelle l'aiguille aimantée se place horizontalement, et déterminé l'intensité moyenne des deux hémisphères, en distribuant ce même fluide à l'aide de théorèmes qui élèvent l'illustre voyageur au rang des premiers physiciens de notre époque. D'un autre côté, son expédition n'a pas été non plus stérile en découvertes, comme on le verra dans l'analyse que nous allons offrir de cette expédition autour du monde.

La corvette *la Coquille*, bâtiment à trois mâts, ne tirant que douze ou treize pieds d'eau, adapté à l'objet du voyage, pourvu de tous les articles indispensables à une exploration de long cours, avec un matériel entièrement neuf, des caisses en fer pour renfermer des biscuits et des légumes, un alambic de trente litres devant servir à la distillation de l'eau de mer dans les cas imprévus; un four assez grand pour donner tous les jours du pain frais à l'équipage; une quantité suffisante d'articles d'échange pour avoir des rafraîchissements dans les contrées sauvages; enfin tous les instruments scientifiques indispensables pour les expériences qui allaient s'opérer; *la Coquille*, disons-nous, avec quinze mois de vivres de campagne, leva l'ancre par une belle matinée, le 11 août 1822, et sortit de la rade de Toulon pour se diriger vers le détroit de Gibraltar, qu'elle franchit, le 20, sans s'y arrêter. Elle arriva, le 28, à Ténériffe, l'une des îles Canaries.

On fit route, le 1er septembre 1822, dans la vue de reconnaître les îles du cap Vert. Le 2, on était en calme devant l'île de Gomère; on découvrait encore le pic de Ténériffe, qui, entièrement dégagé de nuages, se présentait aux regards dans toute sa majesté, en élevant sa tête dans les cieux, sur un fond d'azur éclatant. Le 8, on arriva devant l'île Saint-Antoine, l'une des îles du cap Vert. On en détermina la position, du moins la pointe nord, par 17° 11' 5" de latitude nord et 27° 35' 22" de longitude ouest. La corvette se dirigea de ce point vers l'île Brava, qui est située à 36 minutes de degré de Saint-Antoine, et dépendant du même archipel. Le 12, on était à cinquante lieues au sud de Santiago, et à plus de cent quarante lieues de la côte d'Afrique. A cette distance on rencontra l'hirondelle des cheminées et une tourterelle, qui, égarées sur l'océan Atlantique,

vinrent voltiger autour de la corvette, dans l'espoir d'y trouver un asile, lorsque ces deux oiseaux n'y rencontrèrent que la balle meurtrière d'un fusil.

Bientôt, par une brise fraîche et un temps magnifique, et sous l'éclat du jour, la corvette franchit l'équateur. L'équipage s'empressa de célébrer, avec les immersions et libations d'usage, son entrée de l'hémisphère boréal dans l'hémisphère austral. Ce fut un véritable jour de fête, et les chants et les danses se prolongèrent encore bien avant dans la nuit. Dans ce passage de la ligne équinoxiale on vit beaucoup de tortues, de poissons volants et de bonites, qui jouaient sur les flots; des milliers de mollusques animaient les vastes solitudes de la plaine liquide, et formaient à toute heure des sujets de distractions inconnues à l'homme sédentaire. La phosphorescence de l'Océan qui, entre les tropiques, excite l'admiration du navigateur le plus froid, devint, à son tour, un motif d'attention et de charme. On attrapa quelques-uns de ces animaux microscopiques, dont l'éclat rejaillit sur la surface des mers, et qui disparaissaient comme l'étincelle en passant de l'obscurité profonde dans la splendeur de la lumière : c'était, sans contredit, un des plus beaux spectacles que ces parages pussent offrir à la vue.

Le 28, on vit soudain planer sur les mâts du navire l'oiseau messager des tropiques, étalant son plumage aussi blanc que la neige, et faisant ouïr son cri aigre et aussi monotone que celui de la mauve. On se trouvait alors par 6° 30' de latitude sud, et l'équipage considéra la visite du gracieux et rapide Phaëton comme un augure heureux pour la navigation. Le temps se maintint, en effet, constamment favorable, et M. Duperrey sut le mettre à profit pour ses travaux scientifiques. Il découvrit un point de l'équateur magnétique par 12° 27' 11" de latitude sud, et 26° 53' de longitude ouest. Le 6 octobre, il aperçut les îlots de Martin-Vaz et de la Trinidad, situés, les premiers, par 20° 27' 42" de latitude sud, et 31° 12' 58" de longitude ouest; le second, par 20° 30' 32" de latitude sud, et 31° 40' 57" de longitude ouest. Ces îlots sont des rochers élevés et nus. Celui que l'on appelle l'*île de la Trinidad* est une terre haute, que l'on aperçoit, par un temps clair, à dix-huit lieues de distance ; cette île offre seulement quelques arbustes vers la partie méridionale, et quelques mornes, dont l'un s'appelle *le Monument* et l'autre *le Pain de sucre*. La distance entre les îlots de Martin-Vaz et la Trinidad est d'environ neuf lieues. On avait supposé qu'il existait aussi vers le même parage une autre île, sous le nom d'*Ascençao;* mais on a depuis reconnu que la Trinidad et l'Ascençao ne sont qu'une même île.

En s'éloignant des îlots de Martin-Vaz et de la Trinidad, M. le capitaine Duperrey alla faire une relâche à l'île Sainte Catherine, sur la côte du Brésil. On l'aperçut, le 16 octobre, couronnée de ses épaisses forêts et parée de sa luxuriante verdure. On y mouilla le même jour et l'on y demeura jusqu'au 30.

M. Duperrey consacre un chapitre de son ouvrage à la baie de Sainte-Catherine et aux productions comme aux habitants de cette île, qu'un immense canal sépare du continent : canal très resserré, du reste, vers le milieu de sa longueur par les terres des pointes opposées. La baie dont il s'agit est défendue par quelques fortifications, notamment par une forteresse bâtie sur la petite île Anhatomirim, située par 25° 25' 32" de latitude sud, et 51° 1' 14" de longitude ouest. L'île Sainte-Catherine a trente milles d'étendue du nord au sud, et a quatre à huit milles de largeur. C'est un composé de montagnes, de plaines et de marais; elle est arrosée par un bon nombre de rivières ; le sol offre une grande variété de plantes et de fleurs, et produit principalement du maïs, du manioc et du riz. Parmi les animaux domestiques on rencontre de grands troupeaux de bœufs et de vaches. Les rivages de la mer et le lit des rivières fournissent des poissons excellents. Nossa-Senhora-do-Desterro, capitale de l'île, sur la côte occidentale, a plusieurs belles rues arrosées par des ruisseaux, et compte environ six mille habitants ; mais l'île entière en contient dix-huit mille, qu'on distingue en trois classes : les mulâtres, les blancs et les noirs : ces derniers sont presque tous esclaves.

Le 30 octobre, la corvette *la Coquille* sortit de la baie de Sainte-Catherine, et fit voile pour les îles Malouines. A quarante milles environ, dans le sud-est, elle rencontra un grand espace de mer rougeâtre, couvert comme d'une poussière impalpable, au milieu de laquelle nageaient de petits globules de couleur rouge : c'étaient les œufs des myriades d'animalcules, imprimant à la surface des eaux ces teintes sanguinolentes, qui ont fait donner à diverses parties de mer le nom de *mer Rouge* ou *mer de Sang*.

M. Duperrey fait observer que ces petits crustacés se montrent dans certaines saisons sur les côtes du Chili et du Pérou, dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Hollande, des îles Moluques et dans quelques golfes, tels que ceux d'Arabie et de Californie, qui sans doute leur doivent les dénominations de *mer Rouge* et *mer Vermeille;* mais il paraît que l'on en découvre en plus grande abondance dans la partie de l'océan Atlantique qui baigne les côtes de l'Amérique méridionale, entre le tropique du Capricorne et le 48e degré de latitude sud, vers l'embouchure du Rio-de-la-Plata et le long des côtes Magellaniques.

Occupée de ces phénomènes aquatiques, l'expédition française, en continuant sa navigation vers le sud, arriva devant les îles Malouines, le 15 novembre 1822. Après en avoir reconnu l'île Soledad ou île Conti, on mouilla, le 20, au hâvre Saint-Louis, situé au fond de la baie Française, ainsi nommée par Bougainville, et située du côté oriental de la même île Soledad ; baie que les Espagnols nomment également *Soledad* et que les Anglais ont appelée *Berkeley-Sound*.

Un séjour d'environ un mois sur cette île permit à l'expédition française d'en explorer l'intérieur et de recueillir sur l'archipel entier une foule de détails géographiques et autres dont nous offrons la substance.

Les îles Malouines, tour-à-tour nommées *îles de la Vierge*, *d'Hawkins*, *Falkland* ou de *la Soledad*, se composent de deux îles principales, la Soledad et Falkland, autour desquelles sont groupés une centaine d'îlots. Elles se trouvent à soixante-quinze lieues de la terre des Etats, et cent quarante du cap Horn ; les deux îles principales, Falkland et Soledad, sont séparées par un canal auquel les Espagnols ont donné le nom de *San-Carlos*. Le hâvre de Saint-Louis est situé sur l'île Soledad, par 51° 31' 48" de latitude sud, et 60° 34' 31" de longitude. L'étendue du groupe n'a pas moins de quarante lieues de longueur. La surface est formée de montagnes peu élevées, de collines onduleuses ou de vastes plaines ; cette surface est entièrement rase, et nul arbrisseau, dans l'île de la Soledad du moins, ne vient récréer la vue et rompre la monotonie du tableau : partout ici règne une solitude, et c'est à cause de cela, sans doute, que les Espagnols ont donné à l'île orientale le nom de *Soledad*. Elle a soixante-dix-huit milles du nord-est au sud-ouest, et quarante-cinq dans sa plus grande largeur. Sa rivale, c'est-à-dire l'île Falkland, a cent milles de l'est à l'ouest, et soixante-dix-huit du nord au sud.

L'homme a déserté les rivages de cet archipel, ou n'y vient qu'en passant. Aussi, quelques animaux sont restés les seuls maîtres de ces îles australes et s'y sont propagés dans une paix profonde. Les bestiaux apportés par les Européens y sont redevenus sauvages ; on y trouve des oiseaux en quantité innombrable. Les rivières y sont très poissonneuses, et le port Saint-Louis est une excellente relâche pour les navigateurs, par les secours et provisions qu'ils sont assurés d'y trouver.

Les îles Malouines sont une sorte de terre promise pour les chasseurs; ils n'ont, en fait de gibier, que l'embarras du choix. Ce gibier, sans défiance, ne s'éloigne que lorsqu'on vient à le toucher. On peut tuer ainsi une grande quantité d'oiseaux, de lapins et de co-

chons sauvages. Les oiseaux de proie sont d'une telle audace, qu'ils arrachent du chasseur les volatiles que le plomb mortel a frappés. Les nigauds, espèce de cormorans très multipliés, et dont le nom indique assez la stupidité, se laissent tuer un à un sans que leurs compagnons prennent leur vol, et paraissent avoir la conscience du danger auquel ils sont exposés.

Ces rivages sont principalement peuplés d'oiseaux palmipèdes, dont les légions s'y multiplient depuis des siècles, malgré leurs ennemis actifs et voraces, parmi lesquels il faut citer le vautour, qui exhale une odeur horriblement infecte, pour attester son goût dépravé des cadavres. Le busard, autre espèce vorace des Malouines, se tient sur les dunes sablonneuses ; il est sans cesse au guet, et dès qu'il aperçoit un oiseau, il fond sur lui avec la rapidité de l'éclair. Le passereau se montre aux îles Malouines, comme au cap Horn et aux îles Shetland. La grive habite les lieux où croissent de petits arbrisseaux, sous lesquels elle niche, et dont les baies servent à sa nourriture. Cet oiseau ne fuit point l'approche de l'homme, mais va sans crainte se percher à quelques pas de lui sur des mottes de gommier. L'étourneau des Malouines a cela de remarquable, que plus il est rapproché des latitudes tempérées, plus ses brillantes couleurs s'affaiblissent. Les échassiers abondent sur les rochers.

Le premier explorateur des Malouines fut Davis, le même qui a donné son nom au détroit qui sépare le Groënland du Labrador ; compagnon de voyage de Cavendish, il fut jeté par un coup de vent sur ces îles, qu'il aperçut le 12 août 1592.

C'est donc à ces coups de vent que l'on a dû la découverte des Malouines : l'amiral hollandais Simon de Cordes y eut un de ses bâtiments poussé en 1599; Schouten et Le Maire, en 1615, virent cet archipel, et Beauchesne Gouin en eut connaissance en 1601. John Strong les explora le premier, en 1690, en traversant le canal de sept à douze milles de large qui partage les îles principales, et auquel il donna le nom de *Falkland*, que les Espagnols changèrent depuis en celui de *San-Carlos*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cependant les Malouines etaient encore peu connues, lorsqu'en 1764 Bougainville alla y former un établissement, qu'il fallut trois ans après céder aux Espagnols.

Le manque de bois sur ces îles serait un grand obstacle aux relâches des bâtiments si la tourbe n'y était abondante. L'île Ship en renferme des couches inépuisables, et au besoin cette tourbe peut très bien remplacer le charbon.

Un des îlots, qui a été appelé *New-Island*, est devenu célèbre par le séjour solitaire d'un capitaine baleinier américain, nommé *Barnard*. Il s'y trouvait au commencement de 1814, avec son navire, lorsqu'il rencontra sur la côte méridionale l'équipage d'un bâtiment anglais naufragé, composé de trente personnes, hommes et femmes. Il les prit généreusement à son bord, et quoique les Etats-Unis d'Amérique fussent alors en guerre avec la Grande-Bretagne, il promit à ces naufragés de les déposer sur les côtes du Brésil, en opérant son retour dans sa patrie. Pour subvenir au complément de provisions devenu nécessaire, on allait souvent à la chasse. Un jour que le capitaine Barnard, avec quatre de ses hommes, faisait une excursion dans l'intérieur à cet effet, les Anglais coupèrent le câble, et, sans pitié pour leur libérateur, s'éloignèrent du rivage, emmenant le navire à Rio-Janeiro. L'officier américain ne revint de la chasse que pour apercevoir de loin son navire voguant à pleine voile sur l'Océan. Il resta dans l'île avec ses quatre compagnons sans aucune espèce de secours, car les ingrats qu'il avait arrachés à la mort ne lui avaient rien laissé. Heureusement qu'à son arrivée il avait planté des patates, et qu'un chien lui était demeuré. Le fidèle animal prenait de temps en temps quelques cochons sauvages. Les peaux de phoques servirent de vêtement. Barnard, avec le secours de ses compagnons, parvint aussi à élever une maison en pierre, qui existe encore. Mais pour comble de malheur, les quatre matelots, qu'il avait toujours traités avec douceur, conçurent un jour le projet d'enlever l'unique embarcation qu'il possédait, et ils l'abandonnèrent seul désormais sur ce rivage : l'espérance le soutint ; il passait son temps à préparer des peaux de phoques, et à recueillir des provisions. Une ou deux fois par jour, il gravissait sur les rochers pour contempler la mer et chercher de l'œil quelque navire ; mais sans cesse il redescendait déçu et accablé de tristesse. Après quelques mois d'absence, les matelots qui n'avaient pu réussir à s'évader revinrent à lui et il leur pardonna. Bientôt l'un d'eux osa comploter sa mort ; mais par bonheur le projet fut déjoué. Barnard exila cet homme sur une petite île en lui donnant encore des provisions. Enfin, le repentir gagna le misérable, et Barnard ne trouva plus que des compagnons obéissants dans les quatre matelots qui partageaient sa destinée. Ils vécurent ainsi de gibier et de racines jusqu'à la fin de 1815, où, après deux ans de solitude et de souffrance, le nouveau Robinson Crusoé fut pris à bord avec ses compagnons, par un baleinier anglais qui les ramena dans leur pays.

Le 16 décembre 1822, l'expédition à bord de la corvette *la Coquille*, ayant terminé ses travaux sur les îles Malouines, sortit de la baie Française, alla chercher la position du rocher de l'Aigle, sans pouvoir le découvrir, aperçut, le 28, la terre des Etats, et doubla, le 29, le cap Saint-Jean, situé par 54° 47' 10'' de latitude sud, et 67° 8' 20'' de longitude ouest, extrémité orientale de cette terre aux monts élevés, abruptes, aux rochers crevassés, noirs, dépouillés, et aux sommets couronnés de neiges éternelles, dont la blancheur éblouissante réfléchissait les rayons du soleil qui éclairait la base de ces rocs où la mer venait briser le courroux de ses flots. Il paraît que la terre des Etats, dont les côtes sont si tristes, est, dans l'intérieur, couverte de belles forêts et arrosée par de nombreux ruisseaux. Les bois sont accessibles ; mais les montagnes présentent des flancs trop escarpés pour qu'il soit facile de les explorer. Il existe une belle rade à peu de distance de celles des îles du Nouvel-An. On y trouve quelques loutres et des phoques en grand nombre.

En s'éloignant de la terre des Etats, la corvette, franchissant le détroit de Le Maire qui sépare cette île de la Terre de Feu, coupa le méridien du cap Horn, le 31 décembre, par 57° 40' de latitude sud ; et, le 6 janvier 1823, elle courait au nord vers la côte du Chili, ayant ainsi opéré sans obstacle un passage que l'amiral Anson avait dépeint sous des couleurs si sombres, et qui ne présente que les contrariétés ordinaires à toutes les hautes latitudes, passage qui paraît même s'effectuer avec plus de facilité dans les mois d'hiver qui, pour le cap Horn, sont ceux de juin, juillet et août, que dans toute autre saison de l'année.

Dès que *la Coquille* eut dépassé la côte occidentale de la Terre de Feu, elle trouva des vents et des courants sud-ouest qui accélérèrent sa route le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et, le 19 janvier, elle arriva en vue des îles de la Mocha et de Santa-Maria, dont on a coutume de prendre connaissance pour se rendre à la Conception, l'un des ports du Chili.

Le milieu de l'île de la Mocha se trouve placé par 38° 20' 30'' de latitude sud, et 76° 21' 55'' de longitude ouest. Cette île, située à environ quinze milles de distance du continent, a vingt-quatre milles de tour, est d'une hauteur moyenne, et se compose d'un groupe de monts qui, partant du centre, s'abaissent rapidement vers la mer. La côte septentrionale présente un assez bon mouillage ; c'est le lieu habituel de relâche des baleiniers et des pêcheurs de phoques. On y rencontre de beaux chevaux et des cochons sauvages dont la viande passe pour être excellente. On y trouve également une eau pure et limpide qui jaillit de plusieurs sources, divers légumes et quelques fruits européens.

L'île Santa-Maria est basse, entourée de récifs, et présente, du côté du continent, un bon mouillage aux

baleiniers qui viennent y établir le centre de leurs pêches. On peut s'y procurer du bois et de l'eau excellente. Cette île est située par 37° 6' 40'' de latitude sud, et 75° 57' 30'' de longitude ouest.

Le 20 janvier, *la Coquille* fut en vue de la Conception, dont la baie se révèle par deux montagnes placées à l'embouchure de la rivière Biobio, et qui, sans doute à cause de leur forme arrondie, ont reçu la dénomination de *Mamelles*. On reconnut ensuite le petit port Saint-Vincent et la presqu'île de Talcahuano, laquelle forme la partie occidentale de ladite baie, où se voit également l'île Quiriquina. La corvette alla jeter l'ancre devant le village de Talcahuano, qui était alors pour ainsi dire en combustion, à cause des révolutions politiques du Chili.

Au sud-est de Talcahuano, sur la rive droite du Biobio, et à trois milles de l'embouchure de cette rivière dans l'océan Pacifique, repose la ville de la Conception, que plusieurs voyageurs nomment aussi *la Motcha*. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande bourgade, sans édifice remarquable, sans barrières, ni portes, ni fortifications autres que celles de la nature; la plupart de ses rues sont désertes ou ruinées, les maisons n'offrent qu'un seul étage, vu la fréquence des tremblements de terre; elles sont entourées de jardins clos de murs. Toutes les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits, ce qui forme pour leur ensemble un carré allongé, parfaitement régulier. L'intérieur des appartements est mal orné. L'hôtel du gouvernement et la cathédrale sont un peu plus apparents que le reste de la ville, dont la population, en 1823, était de dix mille âmes. Cette ville est bâtie dans une plaine unie, entourée de montagnes.

La rivière de Biobio est la limite naturelle des possessions de la république chilienne et du territoire des Araucanos, Indiens hardis, audacieux et entreprenants, dont les chefs portent le nom de *caciques*. Dans la guerre, leur cruauté est insatiable. Ils montent et domptent les chevaux sauvages avec une adresse infinie; ils sont tellement agiles que souvent, lorsqu'ils s'avancent pour combattre, ils sont, la lance à la main, placés le long des flancs de leur coursier; mais bientôt remontant sur le dos à l'aide d'une de leurs jambes, ils fondent sur l'ennemi et le blessent rapidement. Leurs femmes les suivent à la guerre, ramassent le butin, sellent et brident les chevaux. Le lasso ou corde de cuir pour prendre les animaux à la course est par eux jeté avec une dextérité merveilleuse. Ces sauvages ont la face rébarbative et le teint cuivré; cet air féroce contraste avec la douce physionomie du Chilien.

L'Araucanos ressemble à une furie quand les feux de l'amour ont embrasé son cœur; toute résistance est vaine; il lui faut assouvir sa délirante passion. A la Conception, un fils de cacique, dans un bal où il avait été admis, devenu soudain éperdûment amoureux de la fille d'un officier de l'armée chilienne, la demanda sur l'heure en mariage. Le père, ne voulant pas contrarier le penchant de sa fille, la laissa libre de prononcer; celle-ci poussa un cri d'effroi à cette déclaration inopinée, et cependant n'osa point refuser d'une manière positive. Comme elle balançait, l'Araucanos jura qu'il viendrait l'enlever avec ses guerriers, en mettant à feu et à sang le pays. Cette menace qu'il aurait accomplie détermina la demoiselle à céder au désir de ce farouche amant : elle préserva ainsi de nouveaux désastres sa ville natale et ses compatriotes, auxquels plus tard elle fut dans le cas de rendre plus d'un important service, en adoucissant la captivité des prisonniers faits dans les combats partiels, car elle était parvenue à inspirer de l'humanité à son barbare époux.

La Conception, comme tout le Chili en général, offrant une température douce et uniforme, passe pour une contrée fort salubre. Les Chiliens aiment beaucoup les plaisirs; les grâces que les belles Chiliennes déploient dans leurs danses les enivrent de volupté. Malheureusement le goût de fumer désenchante l'Européen, qui voit à la bouche de ces jeunes Armides pendre un cigarre ou une chique de maté ou d'herbe du Paraguay qui contribue à détruire l'émail des dents. D'un autre côté, la syphilis et la gale n'exercent ici que trop bien leur funeste et dégoûtant empire sur la majeure partie des habitants.

Après un accueil distingué et cordial de la part des autorités et des habitants de la Conception, la corvette *la Coquille* mit sous voile de Talcahuano, le 13 février 1823, et prit sa route vers le Pérou. Le 23, on reconnut la baie de Pisco, ensuite l'île San-Gallan, par 13° 49' 30'' de latitude sud, et 78° 55' 25'' de longitude ouest, point d'atterrissage pour les navires qui vont à Lima, île escarpée et généralement dépourvue de végétation, étendue d'environ deux milles dans toutes les dimensions, et offrant deux plateaux élevés. Les îles Ballesta et Chincha, situées dans le voisinage de l'île San-Gallan, forment deux petits groupes à l'entrée de la Baie de Pisco, et n'ont de remarquable qu'une couche prodigieusement épaisse d'excréments déposés par la multitude innombrable d'oiseaux de mer auxquels ces îles servent de refuge pendant la nuit, fiente que les Péruviens emploient comme engrais, sous le nom de *guano*, dans la culture du maïs.

En prolongeant la côte du Pérou, la corvette aperçut, le 25 février, les îles Pachacamac, ainsi que le Moro-Solar, situés à environ dix milles dans le sud de Lima; elle contourna ensuite la partie septentrionale de l'île Lorenzo pour aller, le 26, mouiller dans la baie de Callao, port de Lima, cette belle capitale du Pérou, sur les clochers de laquelle flottait alors le pavillon de l'indépendance.

La Coquille ne resta que peu de jours dans ce port: elle en repartit le 4 mars 1823, et fit route vers Payta en se tenant à distance de la côte. Le 9, elle reconnut l'anse de Sechura, dont l'ouverture s'étend du sud au nord depuis la pointe de la Aguja jusqu'à la petite île Lobos, située dans l'ouest de la silla de Payta. L'île Lobos a environ deux tiers de mille du nord-ouest au sud-est, et se trouve à peu près à la même distance du rivage. Le canal qui la sépare de la côte est rempli de roches à fleur d'eau qui en rendent le passage impraticable aux navires.

Payta, dont les environs présentent un caractère tout particulier, est une bourgade placée à l'extrémité septentrionale du Pérou, par 5° 6' 4'' de latitude sud, et 83° 32' 28'' de longitude ouest. Ce point de la côte n'a qu'une faible importance militaire, mais c'est de là que partirent Mendana et Fernand de Quiros, en 1595, pour leur second voyage de découvertes dans les mers du Sud. La baie de Payta n'a qu'un petit golfe, qui présente un mouillage sûr; quelques navires baleiniers ou contrebandiers sont les seuls qui viennent jeter l'ancre sur ce point qui n'offre aucune ressource. La bourgade est composée en grande partie de cabanes en terre, élevées dans un profond ravin sur le bord de la mer, et dominées par un immense plateau qui s'affaisse un peu vers le nord. L'aspect du terrain est affreux; il rappelle les déserts d'Afrique, avec cette différence qu'ils offrent encore par-ci par-là quelques bouquets de palmiers; tandis qu'aux alentours de Payta, l'œil ne découvre qu'une vaste plaine brûlée, où se montrent rarement sur les sables quelques herbes desséchées. A l'horizon au sud on découvre une chaîne de petites montagnes complétement nues, et au pied de laquelle on se dirige pour arriver à Piura, ville à quatorze lieues de Payta, distance entièrement occupée par des sables. Payta enfin n'a ni végétaux, ni eau douce, et l'on tire ces deux articles du village de Colon, situé au nord, et qui présente dans ses environs quelques chétifs arbrisseaux; ce village, qui du reste ne se compose que de cabanes construites en terre ou en bambous, est à deux lieues de Payta. L'eau se transporte dans de grandes calebasses à dos d'ânes. Il existe un peu plus loin au nord une petite rivière, le Rio-del-Chira, qui va se perdre dans les marécages.



Idoles trouvées sur l'île Rawak.

La chaleur est ici très grande à trois heures du soir. Durant le séjour de la corvette, du 10 au 22 mars, le mercure atteignit jusqu'à 48° centigrades.

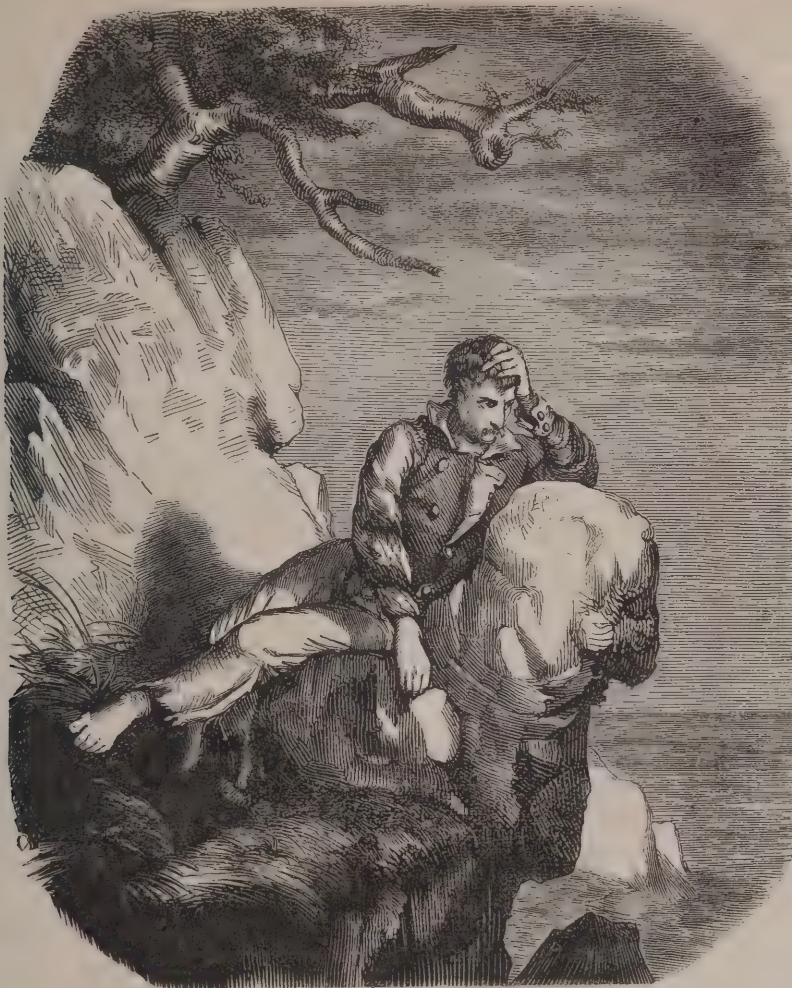
La mer paraît avoir récemment recouvert le sol de Payta, qui est tertiaire, et composé de bancs épais de débris fossiles.

En résumé, les sables qui environnent Payta sont brûlants comme ceux du Sahara ou grand désert d'Afrique; nulle rosée bienfaisante analogue au garna des côtes de Lima ne les rafraîchit, et les brumes épaisses qui s'élèvent de la mer passent au-dessus sans s'y vaporiser, car elles ne sont précipitées en pluies que sur les forêts des Andes. L'atmosphère de Payta, fait observer M. Lesson, est trop raréfiée pour permettre à l'humidité, maintenue dans ses couches supérieures, de se faire ressentir aux couches inférieures, et par suite pour aider la végétation à s'établir et à se propager. Il pleut un peu en hiver, et la surface du pays se couvre alors comme par enchantement de verdure; mais à peine les pluies ont-elles cessé que la pelouse magique de la veille disparaît, desséchée par les feux dévorants du soleil.

La corvette quitta ces parages inhospitaliers, le 22 mars, et fit route au sud-ouest, dans l'intention de découvrir le Trépied, petit groupe d'îles que les cartes anciennes placent par 18° de latitude sud, et 100° de longitude ouest. Le 1er avril 1823, on était sur le parallèle de ce groupe, mais on ne put l'apercevoir.

L'expédition fut plus favorisée dans l'archipel Dangereux : le 22 avril, elle découvrit une île basse bien boisée et bordée de roches dans toute son étendue. Après l'avoir parfaitement reconnue, M. Duperrey lui donna le nom d'*île Clermont-Tonnerre*, en l'honneur du ministre de la marine française de cette époque. Cette île est la plus orientale de l'archipel Dangereux : sa direction est est-sud-ouest et ouest-sud-ouest, sur une étendue de douze milles en longueur et de trois milles en largeur. Sa partie nord forme une chaussée circulaire non interrompue, bordée d'une belle plage de sable, et d'une végétation dans laquelle le cocotier se fait plus particulièrement remarquer. La portion du sud n'offre qu'un banc couvert de rochers et de petits îlots, et il existe un lagon entre ce banc et l'île proprement dite. Un mémoire de M. Duperrey, qui a bien voulu nous permettre d'y puiser ces détails, en l'absence de l'historique de son voyage dont la partie imprimée s'arrête au Chili, donne la position de l'île Clermont-Tonnerre par 18° 28' 10" de latitude sud, et 138° 46' 50" de longitude ouest.

Le 22 avril, M. Duperrey détermina la position de l'île Serles, découverte, en 1797, par le capitaine Wilson, dans son *Missionary Voyage*, et qui est évidemment la même que l'île aperçue, le 27 juin 1822, par le



Une ou deux fois par jour, il gravissait sur les rochers pour contempler la mer.....

capitaine John Bell. Cette même île Serles est située par 11° 20' 40" de latitude sud, et 139° 18' 40" de longitude ouest.

Le 24 avril, la corvette prolongea la partie septentrionale d'une île basse qui avait été aperçue la veille au coucher du soleil, et qui parut en tout semblable à l'île Clermont-Tonnerre; elle avait aussi un lagon et quelques habitants. Elle est située par 17° 19" de latitude sud, et 140° 42' 50" de longitude ouest. Evidemment l'île basse découverte, en 1822, par le capitaine David Clerk, et une autre île précédemment vue par le capitaine espagnol Bonecheo, en 1772, sont les mêmes que l'île de M. Duperrey, qui pour cette raison lui a conservé le nom de *Narcisse*, imposé par le navigateur espagnol, comme premier découvreur.

A côté de cette île s'en trouvent deux autres, que le capitaine Humphrey découvrit en 1822, et auxquelles M. Duperrey a donné les noms de *Humphrey*, en l'honneur du capitaine, et *Good-Hope*, nom du bâtiment qu'il montait.

Le 26, *la Coquille* découvrit une nouvelle île par 17° 54' 40" de latitude sud, et 143° 15' de longitude ouest. Cette île avait été aperçue en 1819, et nommée *Moller* par le capitaine russe Bellingshausen. Elle n'est pas peuplée; elle a du nord-est au sud-est environ quinze milles, et elle contourne aussi un immense lagon dans lequel il paraît que l'on peut pénétrer par le côté occidental. Sa végétation est magnifique, mais toute sa partie méridionale paraît être un chapelet de rochers et d'îlots placés sur un récif circulaire non interrompu.

Le soir du même jour, 26 avril, M. Duperrey aperçut l'île de *la Harpe*, ainsi nommée par Bougainville. Sa partie nord-ouest n'est qu'à dix milles de la partie sud-est de l'île Moller, et son aspect est le même.

M. Duperrey découvrit dans la matinée du 28 une île semblable aux précédentes, et qu'il nomma *Lostange*, en l'honneur d'un officier général de marine du même nom; elle gît par 18° 43' de latitude sud, et 144° 16' 30" de longitude ouest.

Le 2 mai 1823, il reconnut l'île haute d'Osnabruck, que Bougainville avait nommé le *pic de la Boudeuse*, qui était le nom de son vaisseau, île que les Taïtiens appellent *Maïtha;* elle est située par 17° 53' 5" de latitude sud, et 150° 25' 24" de longitude ouest.

Le 3 mai, *la Coquille* aperçut l'île enchanteresse de Taïti; elle atteignit la pointe Vénus à quatre heures du soir, et alla mouiller dans la baie de Matavae, auprès de l'établissement des missionnaires évangéliques, par 17° 29' 21" de latitude sud, et 151° 49' 18" de longitude ouest.

En débarquant à Taïti l'expédition française trouva en pleine vigueur un nouvel ordre de choses : les faux dieux avaient disparu, le culte d'Oro, qui exigeait tou-

jours des sacrifices humains, était aboli; les Taïtiens, qui auparavant professaient déjà le dogme de l'immortalité de l'âme, venaient d'épurer leurs idées à cet égard au flambeau du christianisme; les étoiles n'étaient plus les enfants du soleil et de la lune, le soleil était redevenu lui-même une simple étoile, et la lune un petit satellite voyageant avec la planète de la terre autour du soleil. Le dieu Eatoua n'avait plus le pouvoir de renverser à son gré pendant la nuit les montagnes, d'entasser les rochers et de combler les rivières; ce n'était plus lui qui inspirait les songes : il avait été remplacé par l'ange Gabriel. Les moraïs ou cimetières venaient d'être bénits par les missionnaires, et les offrandes en poissons, chiens et porcs, avaient entièrement cessé, après seize années de guerres désastreuses que les partisans de la religion chrétienne eurent à soutenir pour triompher des idoles.

La relation imprimée du voyage de *la Coquille* s'arrêtant, à l'époque où nous écrivons, à la relâche au Chili, nous devons, pour combler de notre mieux cette lacune importante, puiser à différentes sources, indépendamment du *mémoire* dont nous avons parlé plus haut et que nous devons à l'extrême obligeance de M. Duperrey.

Néanmoins en ce qui concerne Taïti, nous nous dispenserons de plus amples détails, puisque nous ne pourrions que répéter ceux des relations plus récentes de Kotzebue et de Beechey. Nous allons donc nous éloigner de cette île justement célèbre, aujourd'hui le foyer de la civilisation polynésienne, et suivre *la Coquille* dans sa traversée de Taïti à l'île Borabora, située par 16° 30' 4" de latitude sud, et 154° 5' 56" de longitude ouest.

La corvette y arriva le 25 mai 1823, et aussitôt l'on dressa le plan topographique de cette île. Le 9 juin, toutes les recherches et la géographie de Borabora et des îles voisines étant terminées, la corvette partit pour la Nouvelle-Irlande. Dans les premiers jours de cette traversée, elle prit connaissance des îles Sauvage et Eoa; mais contrariée par les vents, elle ne put découvrir les îles Santa-Cruz que dans la journée du 2 août. Le 9, on releva l'île Bougainville, et l'on rangea la partie occidentale de l'île Bouka.

L'île Bougainville, ainsi nommée en l'honneur du navigateur français qui la découvrit en 1767, est haute, montueuse, avec de larges ravins sur ses bords; elle est séparée par un étroit canal de l'île Bouka, qui est située par 5° 14' de latitude sud, et 152° 14' 30" de longitude ouest, île dont la surface uniforme paraît à l'œil comme un vaste plateau assez élevé. L'aspect de cette dernière île est agréable, une riche verdure l'embellit de toutes parts; et des arbres majestueux, et surtout des cocotiers, la couronnent.

Ses habitants vont absolument nus; ils ont quelques pirogues, et des flèches en roseaux, à pointe de bois très dur. Ses naturels sont les Papouas, hauts de cinq pieds trois à quatre pouces, ayant la peau d'un brun-jaunâtre, les cheveux longs et frisés, et une corde qui leur entoure le ventre vis-à-vis du nombril.

La corvette *la Coquille* se rendit de l'île Bouka au port Praslin, situé par 4° 49' 48" de latitude sud, et 150° 28' 29" de longitude ouest sur l'île Tombara, dépendante du groupe de la Nouvelle-Irlande. Ce nom de port Praslin lui fut donné par Bougainville, en l'honneur d'un ministre de la marine, qui ordonna le premier voyage autour du monde qu'aient exécuté les Français. Ce port est parfaitement abrité de toutes parts et protégé par une ceinture de montagnes. Un canal de six milles marins sépare le port Praslin de l'anse aux Anglais.

Les arbres qui couvrent ce point de la côte sont constamment enveloppés de vapeurs. L'ancrage est sûr et commode, la mer unie comme une glace. De vastes forêts couvrent l'île en totalité et retiennent dans l'intérieur une humidité défendue des rayons du soleil par des dômes épais de verdure. A midi, la chaleur moyenne est de 26° du thermomètre centigrade. Les orages sont fréquents; ils se forment en un clin d'œil et se dissipent de même. Une végétation active et vigoureuse couvre le littoral et ne cesse que là où la mer lui dispute la possession du sol. D'éclatants papillons se croisent en tous sens sous des dômes de verdure; mais de froids reptiles se logent aussi sous les écorces crevassées des arbres qui tombent en vétusté.

Les rivages du port Praslin sont parcourus par un grand nombre de sources qui descendent des montagnes, entre autres la source appelée *cascade de Bougainville*. Dans le voisinage et au milieu de cette verdure éblouissante, on est souvent incommodé par la morsure de grosses fourmis très communes en ce lieu. Il y a une grande variété d'oiseaux; mais ce qui frappe l'étranger est le cri d'un corbeau, analogue à l'aboiement d'un chien.

Une île vaste comme la Nouvelle-Irlande proprement dite nourrit sans doute plusieurs espèces de grands animaux; mais les Français n'aperçurent guère que les cochons et le couscou blanc, dont les naturels estiment beaucoup la chair : la baie abonde en poissons excellents.

Les Nouveaux-Irlandais ont la peau noire, une taille de cinq pieds un à deux pouces, une épaisse chevelure laineuse, retombant sur les épaules en mèches très frisées et disposées comme en tirebouchons. Les vieillards conservent leur barbe dans toute sa longueur. Ces naturels ont les dents corrodées par l'usage de manger du bétel; ils se frottent la peau avec de l'huile, ce qui lui donne une douceur veloutée. Tous vont entièrement nus, et laissent voir la villosité de leurs membres. Ils ignorent le procédé de la circoncision. Ces naturels sont peu confiants et se distinguent par leur perfidie et leur penchant au vol. Le tatouage leur est inconnu; mais ils se percent la cloison du nez pour y suspendre des ornements, comme un bâtonnet en os ou en bois. Les lobes des oreilles sont également troués pour y loger des rouleaux de cuir ou des couteaux.

L'industrie des Nouveaux-Irlandais n'est point variée. Des hommes qui vont nus et qui ne sentent point la nécessité du moindre voile pour se vêtir n'ont besoin que de satisfaire leur pure animalité. Cependant ils se sont créé de nombreux moyens d'attaque et de défense, car souvent ils se font la guerre entre eux, comme un besoin de destruction inhérent à leur barbarie. La plus meurtrière de leurs armes est le casse-tête ou le *silla*, large massue en bois rouge très dur, assommoir après lequel vient la sagaie, sorte de longue pique effilée et pointue. Pour paraître plus formidables, ils se mettent dans la bouche des touffes de fibres entortillées, qui imitent grossièrement des moustaches épaisses et volumineuses. Ils ont aussi des panaches de toutes couleurs.

Ces naturels cachent avec soin leurs femmes; ils paraissent avoir conservé des traditions musulmanes au milieu de leurs idées païennes. Ils ont chacun plusieurs épouses et semblent en être fort jaloux.

La construction de leurs pirogues est assez soignée; ils y emploient le fer, métal qu'ils préfèrent à tout dans leurs échanges. Ces pirogues sont étroites, mais sveltes et légères; elles peuvent recevoir sept ou huit hommes. Une grande pirogue peut contenir environ quarante combattants.

Le 21 août, *la Coquille* fit voile du port Praslin pour l'île Waigiou, en passant entre la Nouvelle-Irlande et l'île Amacata, nommée *île York* par Carteret. On fixa exactement plusieurs points remarquables, tels que le cap Saint-Georges, le hâvre Carteret, le port Hunter, situé à la partie nord-est de l'île Amacata, les trois sommets du cap Stéphens de la Nouvelle-Bretagne, connus sous le nom de *la Mère et les deux Filles*. Des relèvements furent pris, le 23, sur l'île Sandwich, et les journées des 26, 27 et 28 furent consacrées à la géographie des îles découvertes, en 1616, par Schouten, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Le 30, par un temps magnifique, on parcourut vainement le parallèle des

îles Stéphens de Carteret : on ne put les trouver. M. Duperrey pense qu'elles n'existent pas, et que Carteret n'a eu connaissance que des îles de la Providence de Dampier. Il est d'ailleurs certain que les îles Freewill, vues par ce navigateur, sont les îles David.

Le 3 septembre, on aperçut la côte de la Nouvelle-Guinée. Le 6, la corvette donna dans le hâvre d'Offack, situé par 1° 47' de latitude sud, et 128° 22' 39" de longitude ouest, à la partie septentrionale de l'île Waigiou, et fut amarrée aux arbres du rivage. MM. d'Urville et de Blosseville découvrirent une baie méridionale qui reçut le nom de *Crusol*, en l'honneur du ministre de la marine.

Le 16, on partit pour l'île Caïeli ou île Bourou, en complétant dans le trajet, qui dura sept jours, la reconnaissance des îles Ine, Vayag, Syang, Joyi et Guebé, et en rectifiant les positions des îles Gag, Boo, Pisang, Lawn et Kakek, que l'on rencontre lorsque l'on se dirige sur le détroit de Bourou.

A peine eut-on jeté l'ancre à Caïeli, par 3° 22' 33" de latitude sud, et 124° 45' 59" de longitude ouest, que le résident hollandais, malgré la défense de son gouvernement de ne recevoir aucun bâtiment étranger dans ce port, apprenant le but scientifique de l'expédition française, lui accorda toute facilité pour relâcher indistinctement dans toutes les possessions bataves.

Une brise favorable permit à la corvette de quitter Caïeli le 1er octobre, et la conduisit à Amboine, où elle mouilla, le 4 au soir, par 3° 41' 41" de latitude sud, et 125° 50' 51" de longitude ouest. Elle reprit bientôt la mer pour reconnaître la position géographique des îles du Volcan, Dog, Wetter, Babi, Cambi, Ombai et Penter; ensuite elle vit les îles Savu et Timor, et entreprit la traversée d'Amboine au port Jackson par le côté occidental de la Nouvelle-Hollande, et en doublant par le côté sud la terre de Van-Diémen. Ce trajet, que les vents contraires ne permirent pas de rendre fructueux pour la science, fut accompli le 17 janvier 1824, jour auquel *la Coquille* entra dans la baie de Sydney, autrement dite Botany-Bay.

Ici on dut reprendre la date d'Europe, car on comptait quatorze heures de moins que les habitants de cette colonie britannique. M. Duperrey détermina la position du fort Macquarie à Sydney par 33° 51' 40" de latitude sud, et 148° 50' 8" de longitude est.

Le 20 mars 1824, *la Coquille* appareilla de la rade du port Jackson pour se diriger vers la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont, le 2 avril suivant, elle reconnut la situation au cap Knuckle sur l'entrée de la baie Oudoudou (1), par 34° 50' de latitude sud, et 171° 7' de longitude est. A peine eut-on jeté l'ancre, que des pirogues chargées de plus de quatre cents naturels entourèrent la corvette. Le chef supérieur de l'Hippah vint offrir ses services, que l'on accepta, ce qui inspira sur-le-champ une grande confiance aux naturels, en les décidant à venir tous les jours sans armes à bord de *la Coquille*, et à servir avec empressement d'escortes aux officiers durant leurs excursions dans l'intérieur.

Le 4 avril, M. Duperrey fit établir un observatoire sur le milieu de la plage Tangata-Maté, par 35° 15' 16" de latitude sud, et 171° 51' 6" de longitude est, au pied de l'Hippah de Kolakava, précisément dans le lieu où le capitaine Marion fut assassiné en 1772, et à peu de distance de la rivière de Kidikidi, sur laquelle est situé l'établissement des missionnaires évangéliques.

Dès l'arrivée de la corvette, le chef de l'Hippah de Kidikidi vint faire visite à M. Duperrey, accompagné des principaux guerriers de sa tribu et d'un autre chef avec lequel il partage l'autorité souveraine dans la baie des îles. Les habitants de cette baie paraissent avoir du respect pour les missionnaires, mais ils n'en adoptent pas les principes, et ils n'ont encore opéré aucun changement bien sensible dans leurs mœurs et dans leur caractère. Leur superstition sanguinaire et l'état d'hostilité dans lequel ils se complaisent ne les engagent à puiser dans nos arts que les moyens de s'entre détruire plus facilement; aussi la poudre et les armes à feu sont-ils les principaux articles qu'ils demandent en échange des productions de leur sol, et les Européens ne doivent qu'à ces sortes d'échanges la sécurité qu'ils trouvent sur ces rivages habités par des cannibales.

D'après les renseignements recueillis par MM. de Blosseville et Lesson, les naturels de la Nouvelle-Zélande sont d'une taille moyenne, bien constitués, grands et robustes, de couleur plus foncée que celle des mulâtres, et la teinte différente par les dessins qu'ils se font sur la peau. Leur physionomie est remarquable par son expression; elle est rarement franche et ouverte, et d'ordinaire les traits respirent une sombre férocité. Les dents sont du plus bel émail, petites et rangées avec beaucoup de régularité. La chevelure est longue, rude et noire, habituellement saupoudrée avec de la poussière d'ocre. La plupart de ces naturels conservent la barbe longue et flottante sur la poitrine. Les jeunes gens sont longtemps imberbes; ils se distinguent par des mouvements agiles et dispos, mais ils ont les jarrets de bonne heure engorgés par l'usage de s'accroupir sur les talons.

Les femmes sont généralement petites, quoique fortes et robustes. Elles considèrent le tatouage comme la prérogative de la noblesse. Les femmes mariées ont une taille plus haute que les filles esclaves, à cause, sans doute, de la prostitution à laquelle ces dernières sont condamnées dès qu'elles deviennent nubiles. En général les filles nobles ont les traits masculins, de grosses lèvres, la bouche large, le corps malpropre et imprégné d'odeur de poisson ou de phoque; mais elles rachètent ces désavantages par la blancheur de leurs dents et par des yeux noirs remplis de feu et pleins d'expression. Les jeunes Zélandaises, dont l'heureuse ignorance ne connaît point l'usage des corsets, ont les orbes de la poitrine aussi durs que le marbre, et qui, malgré leur volume, conservent longtemps leur élasticité et leur rectitude.

Les hommes et les femmes des côtes sont d'excellents nageurs, mais ce n'est que par nécessité, et rarement par plaisir, qu'ils se jettent à l'eau. Dans ce cas, les femmes conservent les pagnes de phormium ou lin, qui leur ceignent les reins; elles ne les quittent pas, même pour le sommeil : elles n'en changent que lorsque ces pagnes sont entièrement usées.

Il ne faut pas attendre de ces sauvages la franchise et l'abandon des heureux insulaires taïtiens. En effet, ces hommes, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont traîtres, dissimulés, vindicatifs, et ils poussent ces vices à l'extrême. Les plus grands bienfaits, et l'amitié la plus longue, ne peuvent obtenir grâce auprès d'eux pour l'offense irréfléchie d'un moment : ils sont cannibales dans toute l'étendue du mot, et ont soin d'en faire un mystère; ils expliquent complaisamment leurs odieuses pratiques. Menteurs et voleurs, ils vivent dans une défiance continuelle. Leur perversité est poussée si loin, que l'idée du crime leur paraît étrangère. Si un chef dérobe quelque chose à un autre chef, la guerre éclate aussitôt entre les deux tribus; mais si le larcin n'est commis que sur un homme du peuple, celui-ci ne peut se dédommager que sur des individus de son rang; il n'a aucun recours contre un voleur illustre. La guerre est au surplus la passion dominante de ces peuplades avides de pillage; et c'est à leur système de destruction qu'il faut attribuer la population si peu considérable de leur pays.

Ils ont pour armes une grande pique, longue de vingt à trente pieds, une autre de dix à quatorze, et le pattou-pattou, qui est pour tous les naturels de la Nouvelle-Zélande ce que le couteau et le poignard sont pour les Italiens et les Espagnols.

Les enfants sont très gais, se témoignent beaucoup d'amitié, et déploient dans leurs exercices une grande agilité. Les jeunes gens ne sont réputés hommes faits que quand ils ont atteint l'âge de vingt ans : alors, s'ils

(1) Ile Lauriston. A. M.

ont appris à manier la lance et le pattou-pattou, et s'ils ont une certaine corpulence, on les tatoue entièrement, et ils sont proclamés guerriers,

Ici la polygamie est permise : en l'absence de leurs époux, les femmes prodiguent leurs faveurs sans aucune distinction; le mari se trouve même flatté de toutes les attentions qu'un blanc veut avoir pour sa femme. D'un autre côté, la vieillesse est l'objet d'un respect général.

Chasser, pêcher, bâtir, voilà les occupations habituelles des hommes. Ils ne portent jamais de fardeaux, ce sont les femmes qui en sont chargées. Ils se procurent du feu en frottant vivement un bâton pointu dans une rainure du même bois, dont la poussière s'enflamme en un instant.

Leurs pirogues sont bien construites et décorées de sculptures. Les pirogues de guerre ont de soixante-dix à cent pieds de longueur : c'est aussi le nombre des combattants et des rameurs; elles marchent avec une promptitude extraordinaire. La plupart des embarcations sont creusées dans un seul tronc d'arbre.

Les cabanes des Nouveaux-Zélandais sont petites et basses, et leurs villages ou hippahs se trouvent toujours sur des collines ou des lieux escarpés ou d'un difficile accès, afin de n'être point saccagés par surprise. Ces cabanes sont des gîtes où l'on ne peut pénétrer qu'en se traînant sur les genoux ou sur les mains, et les familles qu'elles abritent dorment pêle-mêle sur la paille et dans un espace très resserré, où la respiration de plusieurs individus entretient aisément la chaleur nécessaire pour combattre le froid du dehors.

L'industrie la plus perfectionnée des Nouveaux-Zélandais est la fabrication des étoffes et des paillassons, ainsi que les sacs en joncs où sont renfermées les provisions diverses. Les étoffes sont tissées de phormium, cette plante si utile qui pousse généralement près de la mer et dans les plaines basses et marécageuses; sa tige atteint quelquefois quatorze pieds de haut, mais la longueur des feuilles est rarement de plus de dix ou douze. La partie inférieure de la plante auprès des racines, qui pénètrent à deux pieds dans la terre, est extrêmement amère. Les femmes s'en servent lorsqu'elles veulent sevrer leurs enfants, en frottant avec le suc l'extrémité de leur sein.

La Nouvelle-Zélande, sans être placée sous de hautes latitudes, subit pourtant l'influence d'une température rigoureuse, par les vents furieux qui soufflent une grande partie de l'année et par la neige qui couvre les hauteurs : aussi les habitants font-ils des provisions d'hiver. La base de leur nourriture est la racine ligneuse d'une fougère qui croît dans les plaines. Les mets accessoires sont le poisson, le cochon, et plus souvent le chien : l'eau pure est la boisson habituelle.

Les Nouveaux-Zélandais ont un chant monotone et grave qui se compose de notes gutturales, lentes et entrecoupées; il est toujours accompagné de mouvements d'yeux et de gestes mesurés très significatifs. Leur danse est une pantomime dans laquelle les acteurs changent rarement de place, et qui consiste en mouvements des membres exécutés avec une grande précision. Le seul instrument de musique est une flûte en bois assez bien travaillée.

La religion des Nouveaux-Zélandais est un paganisme idolâtre. Ils ont un puissant dieu nommé *Atua*, ou maître du monde; les autres divinités lui sont subordonnées. Chaque naturel a son atua, ou espèce d'ange gardien. Les prêtres se nomment *arikis*, et leurs femmes remplissent les fonctions de prêtresses. On a une ferme croyance aux songes, et toutes les affaires se décident par les prêtres, seuls chargés d'interpréter les volontés célestes. Naissances, mariages, morts et jusqu'aux festins sacrés de chair humaine, tout est accompagné de cérémonies religieuses.

Les mariages se font par achats; le futur doit offrir des présents à la famille de la fiancée. Les gens du peuple n'ont guère qu'une femme; mais les riches en ont plusieurs. L'adultère est sévèrement puni lorsqu'il n'est point approuvé par le mari; il est vrai qu'on peut le gagner par des présents. Quant aux filles, elles sont maîtresses de leurs personnes et libres de faire autant d'heureux qu'il leur plaît.

Les jeunes filles esclaves, au contraire, sont vouées par leurs propriétaires à la prostitution, et les chefs eux-mêmes en tirent souvent un gros revenu.

Chaque tribu des Nouveaux-Zélandais forme une sorte de république, et chaque district est régi par un chef direct, dont le titre n'est reconnu qu'à la guerre. Dans son village, il n'a aucun pouvoir particulier ni aucun ordre à donner; seulement il ne fait rien et il a droit à une dîme sur les provisions des autres familles. Ordinairement on nomme chef celui qui est réputé le plus brave. Les prisonniers de guerre sont toujours dévorés après qu'on leur a coupé la tête, laquelle demeure au chef victorieux, qui la conserve comme un trophée. Les tribus séjournent sur le champ de carnage tant qu'elles ont de la chair humaine pour s'en nourrir; on s'y livre à la joie la plus épouvantable. Les chefs envoient à leurs familles des pièces du festin.

Si l'éloignement ne permet pas que ces morceaux arrivent sans être corrompus, ils les touchent avec un bâton sacré qu'ils expédient à leurs amis, pour qu'à leur tour ceux-ci touchent avec le bâton des racines et du poisson : ils pensent par ce moyen leur transmettre la propriété et la saveur de la chair humaine.

Si parfois on épargne quelques prisonniers, ce n'est que pour les réduire à la plus dure servitude, et ils peuvent être massacrés à la première volonté de leur maître.

La tête d'un chef sert en quelque sorte d'étendard à sa tribu : autant le parti vainqueur s'enorgueillit de la posséder, autant le parti vaincu et sa famille surtout s'en attristent. Ces têtes sont conservées avec un grand soin. Enfin les Nouveaux-Zélandais ont pour la mort la plus profonde indifférence, et ils la bravent avec un sang-froid étonnant. La pitié est pour eux un mot vide de sens, à moins qu'on ne la retrouve dans le cœur de quelques jeunes filles, comme on retrouve l'innocence dans le nid de la colombe.

Quittons maintenant ces rivages inhospitaliers et barbares, et suivons *la Coquille* dans sa traversée de la Nouvelle-Zélande à l'île Oualan, l'une des Carolines.

On remit sous voiles, le 17 avril 1824, pour se diriger vers les îles Gilbert, en prenant d'abord connaissance de l'île Rotouma et de quelques autres. Le 1er mai, on se trouva devant l'île Rotouma, située par 12° 39' 9" de latitude sud, et 174° 53' 18" de longitude est, île que le capitaine Edwards découvrit en 1791, et que le capitaine Wilson revit en 1797.

Cette petite île, appelée *Rotauma* par ses habitants, occupe une position solitaire au milieu d'un espace de mer libre à une distance notable des archipels des Amis et des Fidjis, d'une part, des Nouvelles-Hébrides et des terres de Salomon, d'autre part. Elle paraît volcanique; ses principaux pitons sont élevés, et la côte est défendue par un récif qui ne paraît offrir d'accès que pour les embarcations. On remarque le long des plages et sous une végétation très active une grande quantité de cases, dont les principales forment le village d'Epigi, situé auprès de la pointe sud-est.

Les naturels sont doux, bienveillants et dans cet état de simplicité primitive que présentèrent les Taïtiens à Bougainville et au capitaine Cook. Ce peuple, de même type que les Taïtiens, ne paraît point avoir de rits sanguinaires et inhumains, mais il est très adonné au vol qu'il regarde comme une action sans conséquence. C'était une transition bien consolante, à part ce dernier vice, que de passer des cannibales de la Nouvelle-Zélande aux simples et bons habitants de Rotouma; c'était une transition de la férocité la plus terrible à la douceur la plus enchanteresse. La physionomie des Rotoumans est pleine d'enjoûment et de gaîté; ces insulaires portent la chevelure longue relevée en grosse touffe sur le derrière de la tête; ils la dénouent en marque de respect et de déférence, sorte d'hommage

qu'ils rendent à leurs chefs. Leurs yeux sont noirs, grands et brillants; leur nez est un peu épaté, leur bouche grande montre une double rangée de dents très blanches.

Ils ne portent point la barbe longue, ils la coupent avec des coquilles; seulement ils conservent une moustache courte sur la lèvre supérieure. Les lobes des oreilles sont percés pour y placer des herbes ou des fleurs odorantes. Leurs membres sont bien proportionnés, leur peau est douce et de couleur de cuivre clair. Ils sont très propres, car ils se tiennent fréquemment dans l'eau. Ces insulaires vont presque nus; ils n'ont qu'un étroit maro destiné à couvrir les parties naturelles. Ils vont généralement tête nue. Leurs femmes sont très jolies et supérieurement faites; ils pressèrent plusieurs fois, d'une voix douce et même toute féminine, les Français de venir passer la nuit dans leurs cabanes pour y dormir avec leurs femmes et leurs filles. Rien de plus naïf et de plus sérieux que les propositions de ces bons insulaires à l'égard de leurs belles compagnes.

Les Rotoumans ou Rotoumaïens ont le corps entièrement épilé; ils éprouvaient un grand dégoût en voyant les poitrines velues de nos marins. Ils se drapent le corps avec des nattes fines et bien travaillées. Ils fabriquent aussi avec des écorces d'arbres certaines étoffes analogues à celles des îles de la Société. Leur seule arme est le casse-tête, et leur principal ornement, le tatouage. Ils fabriquent aussi des filets, car ils sont très habiles pêcheurs; ils croient aux esprits. Entre eux ils se saluent en se touchant le nez; et quand ils traitent d'affaire, ou veulent agir avec politesse, ils ont soin de toujours s'asseoir; car la civilité, qui en Europe nous porte à nous tenir debout, serait chez eux un acte très impoli. Enfin les Rotoumans ont toujours le sourire sur les lèvres, sont bruyants comme les enfants, ont l'esprit très mobile, sont très serviables et très curieux; leur seul défaut, nous le répétons, est le vol. Si on les prend sur le fait, ils rient en restituant le larcin.

L'île de Rotouma est montagneuse, de médiocre hauteur et très riche en verdure, par conséquent très agréable à l'œil. Elle passe pour très fertile : elle abonde en vivres de toute espèce et de même nature que ceux des îles de la Société; elle produit conséquemment une profusion de fruits et de racines qui contribuent à l'aisance de la vie de ces heureux insulaires, en donnant à leur existence la mollesse indolente qui les caractérise.

La population de l'île paraît être d'environ quatre mille habitants.

Les Rotoumans ont un langage qui paraît avoir beaucoup de rapport avec celui des îles Tonga et de la Nouvelle-Zélande. Leur chant est très monotone; ils dansent en s'accompagnant de la voix et en faisant toutes sortes de gestes bizarres.

Les Français trouvèrent dans cette île plusieurs Anglais qui vivaient depuis deux mois au milieu de ces bons insulaires dont ils avaient adopté le costume, le tatouage et les mœurs. Ces Anglais, au nombre de huit, avaient été laissés par un navire sur ce rivage hospitalier. Le principal d'entre eux annonça que l'île est divisée en vingt-quatre districts, commandés par des chefs appelés par rang d'âge à gouverner l'île entière sous le titre de *chaou* (1). La durée des fonctions de ce chef supérieur est de vingt lunes. Il unit le pouvoir au sacerdoce, mais il ne peut rien entreprendre sans consulter le chef des districts. Il préside aux cérémonies de la naissance et du mariage, et il prononce lui-même la sentence de mort lorsqu'un individu a encouru cette peine. La nomination est consacrée par le plus ancien des chefs, qui lui verse de l'huile de coco sur la tête en présence de toute la population. Souvent il réunit les chefs, auxquels il fait rendre compte du nombre d'hommes de chaque canton en état de porter les armes, et il commande en personne les exercices militaires, soit à terre, soit dans les pirogues.

(1) Les Anglais écrivent *séhaou.* A. M.

Lorsque le chef reçoit le titre de *chaou*, il commet son district aux soins de son fils ou de son frère, et vient habiter le village d'Epipigi, où on lui élève une vaste maison, après avoir brûlé celle de son prédécesseur. S'il meurt dans ses fonctions, tous ses districts sont convoqués, deux enfants mâles sont sacrifiés et placés à ses côtés dans un tombeau que l'on érige sur le sommet de la plus haute montagne de l'île.

Les chefs des vingt-quatre districts forment une classe dans laquelle leur titre est héréditaire. Les districts sont leurs propriétés, mais ils sont obligés de fournir à la nourriture du chaou et de toute sa suite. S'ils tuent un cochon ou des poules, ils doivent, avant d'y toucher, offrir le morceau le plus délicat à celui qui occupe le premier rang. Ils n'ont qu'une seule femme et n'épousent jamais que les filles des autres chefs.

Ces mêmes chefs marient les jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne sont pas libres de refuser celui qu'on leur destine pour époux; souvent même elles ne les ont jamais vus. Quant aux filles des chefs, l'aînée doit épouser un chef; les autres, l'homme que leur père désigne sans égard au rang. Le choix ainsi fait, les deux futurs époux, pendant une ou deux nuits, doivent coucher ensemble sur la même natte, mais sans que le mariage se consomme. Le jour où il doit s'accomplir, on les conduit au bord de la mer, et ils entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche de même, et la jeune fille lui en fait autant. Cette cérémonie a lieu devant un grand nombre de témoins des deux sexes. Alors les deux futurs époux sortent de la mer, et sont reconduits à la maison, où, à l'aide des instructions d'une femme âgée, la fleur de la virginité est enfin cueillie par l'époux. Si l'existence de ce trésor était problématique, le jeune homme pourrait renvoyer sa compagne et en choisir une autre. Parmi le peuple, une femme reconnue infidèle peut être mise à mort; mais les filles sont maîtresses de disposer de leurs faveurs au gré de leurs penchants. Il est vrai que la virginité étant précieuse à celles qui veulent se marier, il en est bon nombre qui se vantent de la conserver, et pour cela elles se poudrent le dessus de la tête avec de la chaux de corail, et les côtés du visage avec une couleur rouge : une fois mariées, elles abandonnent cette singulière parure.

A la mort d'une personne on expose son corps dans sa case sur une natte, où il reste un jour et une nuit; on le porte ensuite dans une fosse de cinq pieds de profondeur, et on rejette la terre sur sa dépouille mortelle. La veuve se coupe la chevelure et se fait des brûlures à la poitrine. Nous savons que si c'est un chef, on immole sur sa tombe deux garçons que l'on enterre avec lui.

La douceur et l'humanité de ces insulaires s'étendent jusqu'aux bêtes; ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent; toutefois ils ne respectent pas les moustiques, parce que sans doute ces insectes les incommodent un peu trop. A table les hommes mangent séparés des femmes, et ensuite celles-ci commencent leur repas, seules avec leurs enfants. La nuit on s'éclaire avec des branches de cocotiers bien sèches qui donnent une assez vive clarté.

L'affection que ces insulaires ont pour les Européens se manifesta, lorsqu'ils apprirent qu'un des huit Anglais qui se trouvaient dans cette île se décidait à partir avec l'expédition française. Ils le conjurèrent tous de rester, puisqu'ils lui avaient confié le titre de chef. Ils allèrent même jusqu'à prier M. Duperrey d'intervenir. Ils se calmèrent toutefois en apprenant que deux autres Européens, venus du port Jackson sur *la Coquille*, allaient demeurer dans cette île fortunée.

Nous la quitterons pour voguer avec la corvette vers les îles Cocal et Saint-Augustin, découvertes en 1781 par le capitaine Maurelle. La première est située par 6° 5' 33" de latitude sud, et 173° 53' de longitude est, et la seconde par 5° 39' 8" de latitude sud, et 173° 45' 58" de longitude est. L'île Saint-Augustin se

compose de deux îles basses situées sur un même récif.

Après avoir déterminé la position de l'île Saint-Augustin, la corvette *la Coquille* fit voile vers l'archipel Gilbert, découvert par le capitaine anglais de ce nom en 1788. Ces îles sont communément désignées sous le nom collectif d'*îles Mulgraves*; mais elles forment deux archipels, l'un septentrional et l'autre méridional, auxquels M. Duperrey a conservé les noms des capitaines *Marschall* et *Gilbert*, qui les découvrirent les premiers.

L'archipel Gilbert est situé par 1° 20" de latitude sud, et 172° 40" de longitude est, et s'étend jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale. Il se compose des îles Drummond, Sydenham, Henderville, Woodle et autres.

Les îles Drummond et Sydenham furent découvertes par le capitaine Bishop en 1799; M. Duperrey les reconnut, les 15 et 16 mai, en les plaçant, la première, par 1° 40" de latitude sud, et 172° 25' de longitude est; la seconde par 48' 20" de latitude sud, et 172° 12' 55" de longitude est. Il assigne à l'île Drummond une étendue de quarante milles du sud-est au nord-est: cette île présente sur cette étendue une bande très étroite, couverte de petites îles basses bien boisées, formant un chapelet autour d'un vaste lagon qui nous a paru fermé dans toute la partie occidentale. L'île Sydenham, que le brick *l'Elisabeth* revit en 1809, et dont le commandant la nomma *île Blaney*, n'a que vingt milles du sud-est au nord-est; c'est une bande d'îles basses bien boisées, dont le lagon au sud-ouest est fermé par une ligne de récifs. Un grand nombre de cases aperçues sur les plages des deux îles annonçait une assez forte population, mais les habitants paraissaient misérables. La couleur de leur peau est noire; ils ont les cheveux courts et la barbe peu fournie. Ils sont complétement nus; leur cou est entouré de colliers, et leur ventre serré par un cordonnet. Les insulaires ne montraient pas de bonne foi dans leurs échanges.

Les îles Henderville, Woodle et Hopper, que *la Coquille* visita ensuite, sont situées, la première par 6' 20" de latitude nord, et 171° 22' 33" de longitude est; la seconde par 11' 10" de latitude nord, et 171° 8' 54" de longitude est; la troisième par 19" de latitude nord, et 171° 42' 20" de longitude est. Les îles Henderville et Woodle sont séparées par un canal qui a cinq milles de largeur; elles ont la forme d'un fer à cheval, et sont bordées par une épaisse ceinture de récifs qu'un vaste lagon occupe dans le centre. On aperçoit çà et là quelques cabanes ou huttes grossières. Les naturels vont entièrement nus et s'épilent soigneusement la peau qui est fortement bronzée. Ils ont pour ornements des ceintures en coquilles. Leurs pirogues sont assez bien construites.

Quant à l'île Hopper, il paraît qu'elle est exactement identique avec l'île Simpson vue par *l'Elisabeth* en 1809; elle est assez étendue et présente une vaste baie à la partie occidentale.

Le 18, on reconnut l'île Hall par 0° 1' 0" de latitude nord, et 170° 36' 13" de longitude est. La partie orientale offre une langue circulaire de sable très étroite, non interrompue et couverte de cocotiers. Il y avait quelques naturels sur le rivage, mais on n'aperçut aucune pirogue.

Le 19 et le 20 mai, on reconnut l'île Gilbert par 12' de latitude nord, et 170° 48' 30" de longitude est; l'île Knoy par 1° 18' 10" de latitude nord, et 170° 40' de longitude est; les îles Charlotte par 1° 54' 37" de latitude nord, et 170° 26' 25" de longitude est; l'île Mathews par 2° 4' 30" de latitude nord, et 170° 56' de longitude est. Ces îles forment la partie septentrionale de l'archipel Gilbert, et l'amiral Krusenstern leur a donné le nom de *Scarborough* que commandait le capitaine anglais Marschall.

La Coquille alla ensuite rectifier la position des îles Marschall, et passa aux îles Mulgraves, devant lesquelles elle arriva le 26 mai. Elles se composent de plusieurs îles de différente grandeur, jointes par des roches et des bancs de sable; elles sont peu élevées, et la mer brise à une très petite distance des plages. Ces îles sont situées par 6° 7' de latitude nord, et 169° 36' de longitude est. Il faut y réunir les îles Bonham, situées par 6° de latitude nord, et 167° de longitude est, pour former ce qu'on appelle proprement l'*archipel Marschall.*

Le 30 mai, on quitta ces parages pour entrer dans le grand archipel des îles Carolines, et l'on vit successivement l'île Boston, l'île Oualan, les îles Mac-Askill, les îles Duperrey, les îles Duperrey, les îles Hogoleu, et plusieurs autres.

Le 30 mai, la corvette rencontra un navire baleinier américain, qui avait découvert, le 25, huit petites îles basses, par 4° 45' de latitude nord, et 165° 50' de longitude est. Le capitaine de ce navire avait donné au groupe le nom d'*îles Boston*, qui était celui du navire même. Le 3 juin 1824, la corvette atteignit la position de l'île *Oualan*, que le capitaine américain Crozer avait aperçue le 20 décembre 1804. Il lui avait donné le nom d'*île Strong*, en l'honneur d'un gouverneur du Massachusets, un des Etats de l'Union. Il n'eut pas de communication avec les naturels; ce fut donc pour la première fois qu'elle reçut des Européens lorsque les Français de *la Coquille* débarquèrent sur cette île, située par 5° 21' 32" de latitude nord, et 160° 48' 22" de longitude est.

L'île Oualan se trouve isolée, à une égale distance à peu près du groupe des Carolines proprement dites, et des archipels Marschall et Gilbert. Elle est entièrement bordée par un récif de corail, qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très bons mouillages compris entre le rivage et lui. Le hâvre où *la Coquille* laissa tomber l'ancre reçut le nom de la corvette, il est placé sur la côte occidentale où la mer est calme et tranquille. Les montagnes d'Oualan, quoique revêtues jusqu'à leur sommet d'une végétation prodigieuse, décèlent une origine volcanique : la plus élevée a six cent soixante-dix-huit mètres de hauteur. Il descend de ces montagnes une quantité prodigieuse de ruisseaux. La chaleur du jour vaporise éternellement cette grande masse d'eau, dont le sol absorbe aussi une partie, ce qui fait qu'un très grand nombre de ces ruisseaux se sont creusé des lits étroits ombragés par de beaux arbres. L'abondance de l'eau, unie à la chaleur, rend l'île extrêmement féconde, et les productions végétales acquièrent ici des formes imposantes.

Les indigènes ont une physionomie douce, la taille moyenne, la couleur un peu foncée et l'abord agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites; elles brillent par la blancheur de leurs dents et la vivacité de leurs yeux, tout en conservant la pudeur qui inspire le respect. Mais si elles ont sous ce rapport un avantage sur les Nouvelles-Zélandaises, elles n'ont point la gorge aussi belle; les jeunes filles mêmes font peu d'exception à la règle.

L'île est régie par un chef suprême qui porte le titre de *urosse-tone*, les autres chefs se nomment simplement *urosses.* Ils commandent les divers districts de l'île, ou entourent l'urosse-tone ou roi, dans Lélé, village que l'on peut regarder comme la capitale de l'île. On ne prononce le nom de l'urosse-tone qu'avec la plus profonde vénération. On ne lui parle qu'à genoux, on ne l'approche qu'en rampant sur les mains, et on ne se relève que quand il s'est déjà éloigné.

Le village de Lélé, lieu principal de l'île, est partagé en rues et en quartiers, en même temps que le pourtour de l'île du même nom est enveloppé d'une ceinture de murailles composées de gros fragments de corail, et hautes de quinze à vingt pieds. C'est là que l'on enterre les chefs.

La corvette *la Coquille* appareilla, le 15 juin, d'Oualan, et reconnut, le 17, les îles Mac-Askill, découvertes, en 1809, par le capitaine anglais de ce nom. Ce sont de petites îles basses reposant sur le même récif, par 6° 36' de latitude nord, et 158° 27' de longitude est. Elles sont couvertes de nombreux végétaux et de beaux arbres; elles sont habitées: les insulaires manient avec habileté leurs

pirogues. Ils apportèrent à l'expédition française une grande quantité de cocos, que l'on trouva délicieux.

Le 18 juin, la corvette découvrit trois îles basses, qui, n'étant pas portées sur les cartes, devinrent une conquête pour l'expédition de *la Coquille*, et les officiers leur donnèrent le nom d'*îles Duperrey*, en l'honneur de leur commandant. Elles reposent sur un même récif, et comprennent entre elles un lagon qui n'a d'accès que pour les pirogues. Les naturels nomment l'île du nord *Ougai*, celle de l'est *Mongoul*, et celle du sud *Aoura*. Le groupe est situé par 9° 39' de latitude nord, et 157° 29' 26" de longitude est.

Les habitants de ces îles sont grands, forts et bien constitués. Ils ont la peau souple, lisse et peu foncée en couleur ; les cheveux noirs, ondulés et flottants sur les épaules ; la physionomie ouverte et bienveillante, un air de gaîté continuel, et le sourire toujours sur la bouche, qui ne s'ouvre que pour laisser voir des dents du plus bel émail. Ils n'ont pour tout vêtement qu'un étroit maro, dont l'étoffe est teinte en jaune orangé très vif. Un tatouage compliqué leur couvre toute la surface du corps. Malheureusement ces insulaires sont sujets à la lèpre, maladie due à l'ichthyophagie.

Le 23 juin, *la Coquille* découvrit une nouvelle île basse que M. Duperrey nomma *île d'Urville*, parce que sans doute elle avait été aperçue d'abord par cet habile marin ; elle gît par 7° 5' 18" de latitude nord, et 150° 16' 52" de longitude est ; elle est couverte d'une magnifique végétation, mais elle n'a guère plus d'un mille d'étendue.

Le 24 juin, *la Coquille* aperçut à l'ouest-sud-est une terre haute, divisée en petits mondrains ou petites îles. Le 25, elle rangea la partie septentrionale, et reçut à bord les naturels de l'une de ces îles qui leur donnèrent les noms de *Pise*, *Pisémeo*, *Ruac*, *Lamoil*, *Falahu*, *Ulalu*, *Iros*, *Falang*, *Tol*, etc. La concordance de plusieurs de ces noms avec la carte de Cantova fit connaître que c'était le groupe Hogoleu, situé vers le 7e dégré de latitude nord et le 149e de longitude est.

Ce groupe considérable dont, avant le passage de la corvette *la Coquille*, on ne connaissait encore que l'île haute appelée *Dublon*, consiste en deux systèmes de petites îles hautes et au nombre de trente-sept, dont les pitons décèlent une origine volcanique. Elles sont couvertes d'une riche verdure et entourées d'un immense développement de récifs, tandis que des lagons profonds occupent l'intérieur. Les habitants sont en tout semblables aux Carolins déjà décrits par d'autres navigateurs ; ils se montrèrent turbulents et hospitaliers. Tous avaient des chapeaux coniques faits en feuilles de vaquois et de ponchos, à la manière des Araucanos du Chili ; ils n'avaient d'autres armes que des frondes tressées avec art ; ils possédaient des pirogues à voiles ; quelques-uns étaient tatoués sur la poitrine et sur les jambes ; ils avaient les lobes des oreilles fendus et tiraillés par l'habitude d'y placer des bâtonnets. Ils se montrèrent pêcheurs habiles, et conduisaient leurs pirogues avec beaucoup d'adresse.

En s'éloignant de l'archipel Hogoleu, la corvette visita, le 30 juin, la petite île Tamatam, découverte ainsi que deux autres, en 1801, par le navigateur espagnol Ibargoitia. Les naturels ne diffèrent point de ceux d'Hogoleu, dont nous venons de citer l'archipel : maro, poncho, chapeau conique, oreilles trouées, tout paraît identique, de même que les colliers à grains noirs et blancs, longs de cinq pieds, et dont les naturels se servent comme de balanciers lorsqu'ils dansent. Ces indigènes se montrèrent d'assez bonne foi dans les marchés, mais ils décélèrent aussi leur penchant au vol.

Le 3 juillet, la corvette *la Coquille* découvrit une petite île basse, par 8° 11' 53" de latitude nord, et 147° 20' 10" de longitude est. Elle repose sur un plateau de corail d'environ un mille de diamètre.

Le 5, on prit connaissance de l'île Satahoual que le capitaine Wilson appela *Tucker*, du nom d'un matelot suédois qu'il y laissa. Elle est située par 7° 21' 52" de latitude nord, et 144° 46' 36" de longitude est. Elle n'a guère qu'un mille de diamètre. Ses habitants sont d'excellents marins qui font de fréquents voyages à Guam pour s'y procurer des instruments de fer, métal qu'ils nomment *loulou*. Ces insulaires étaient complétement nus : trois ou quatre seulement avaient un chapeau chinois : quelques jeunes gens portaient des fleurs sur la tête.

La corvette rangea de près cette île, avec le projet de visiter ensuite les îles Lamoursek, Elat, Ifetouk, Guliay ; mais la saison trop avancée ne le permit point. Il fallut donc voguer vers la Nouvelle-Guinée, et *la Coquille* mouilla, le 26 juillet, au hâvre de Doreri par 51° 49' de latitude sud, et 131° 45' 6" de longitude est.

La corvette quitta le hâvre de Doreri le 9 août 1824, et rangea la côte de la Nouvelle-Guinée pour aller relever le cap de Bonne-Espérance de cette terre par 19' de latitude sud, et 130° 5' 21" de longitude est. Le 13, elle était devant l'île Rawak, par 1' 14" de latitude sud, et 128° 36' 25" de longitude est.

Continuant sa route vers les îles Moluques, elle vit successivement les îles Vayag au nord de Rouib, et les îles Guébé, Pisang et Bourou. Le 21, elle donna dans le détroit de Wigan-Wigan, compris entre les îles Toukan-Bessy et la partie sud-est de l'île Boutoun. Le 24, elle passa le détroit de Salayer par 5° 41' 20" de latitude sud, et 118° 7' 45" de longitude est. Le 27, elle prit connaissance de la pointe orientale de Sadura, et, le 29, elle mouilla à l'entrée de la rivière de Sourabaya par 7° 12' 31" de latitude sud, et 110° 23' 2" de longitude est.

La corvette remit à la voile le 11 septembre, traversa ; le 15, la baie de Batavia, était, le 27, au-delà du détroit de la Sonde, et mouillait, le 3 octobre, au Port-Louis de l'Ile-de-France. Elle en repartit, le 16 novembre, pour toucher, le 19, à la rade Saint-Denis de l'île Bourbon, la quitter, le 28, et atteindre, le 19, le cap de Bonne-Espérance.

Le 3 janvier 1825, elle mouilla devant Jamestown, port de l'île Sainte-Hélène, dont le roc brûlé s'élève au milieu de l'océan Atlantique avec ses flancs taillés en hautes murailles verticales. Cette île gît par 15° 55' de latitude sud, et 7° 59' 8" de longitude ouest, à douze cents milles des côtes d'Afrique, à neuf cents milles de celles d'Amérique, à six cents milles de l'île de l'Ascension et à douze cents milles de l'île Tristan d'Acunha. Sa plus grande longueur est de trois lieues, sa largeur de deux lieues, et sa circonférence de huit ; cette île, par sa position géographique, est considérée par les Anglais comme leur Gibraltar des mers de l'Inde.

Vue de la mer, elle paraît triste et nue ; mais quelques vallées y présentent une verdure agréable. Le climat est salubre et le ciel généralement serein. En avançant dans l'intérieur on rencontre des paysages romantiques, notamment dans la vallée de Sinn, si propre à inspirer de profondes réflexions, puisque c'est là que reposent, voilés par de grands saules pleureurs, les restes de Napoléon Bonaparte, près desquels veille nuit et jour une sentinelle anglaise.

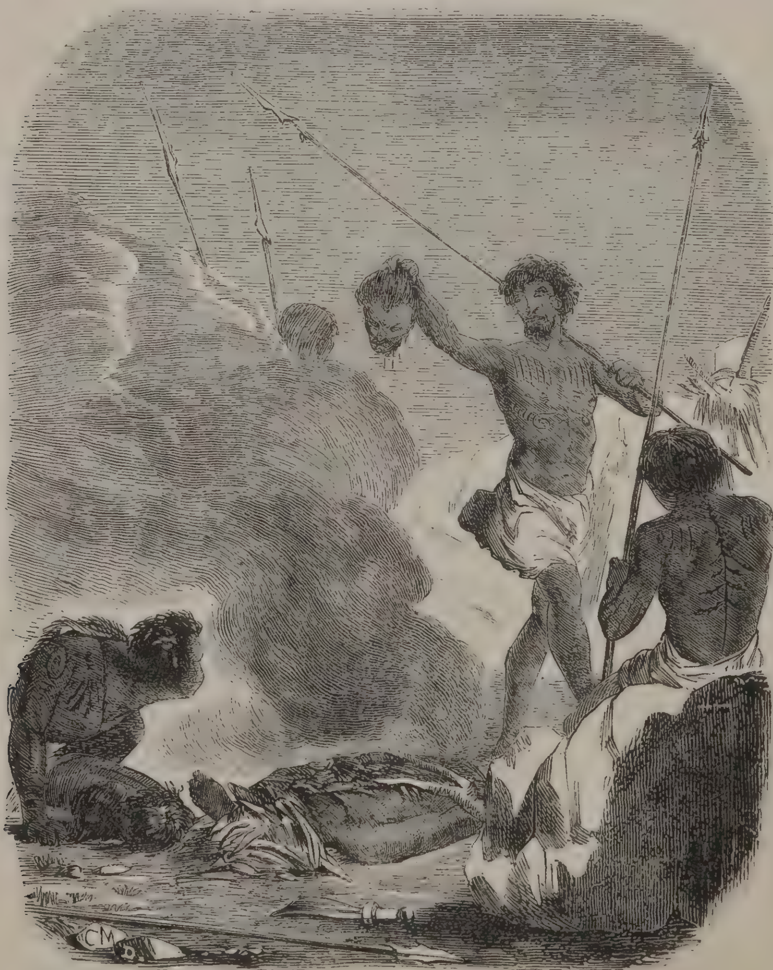
Le 11 janvier 1825, la corvette *la Coquille* se dirigea sur l'île de l'Ascension qu'elle atteignit le 18, par 7° 55' de latitude sud, et 16° 44' 25" de longitude ouest.

Cette île est, comme Sainte-Hélène, sous la domination anglaise ; elle était autrefois déserte : elle commence à offrir un coup d'œil intéressant pour l'observateur. L'Angleterre y entretient un poste militaire d'environ soixante hommes, poste relevé tous les trois ans, et destiné à conserver dans de vastes magasins les vivres de campagne et tous les matériaux nécessaires au ravitaillement des vaisseaux britanniques. La baie Sandy est défendue par quatorze canons de différents calibres ; le sol de l'île est volcanique ; une montagne assez élevée en occupe le centre, et ses flancs présentent aujourd'hui quelques traces de culture. Les contours de l'île sont très déchiquetés ; il n'y a point de port proprement dit, et l'on mouille sous le vent. L'Ascension n'a commencé d'être habitée d'une manière

fixe qu'en 1815, lorsque Napoléon fut transporté à Sainte-Hélène. Peu à peu, le nombre des habitants s'est augmenté; et lors du passage de *la Coquille*, ils étaient deux cent vingt-quatre hommes, non compris quelques femmes. Les Anglais, en prenant possession de cette île, y avaient trouvé beaucoup de chèvres et de chats sauvages; ils détruisirent ces derniers animaux et les remplacèrent par des cochons et des poules, en les abandonnant à leur prospérité naturelle. Malgré cette ressource, on est encore obligé d'envoyer tous les ans des vivres salés pour une grande partie de la garnison : les seuls aliments frais qu'on puisse distribuer sont des tortues, du poisson et des légumes. On a commencé à planter des arbres, car il n'y en avait pas de naturels à cette terre. L'eau est rare : on la recueille goutte à goutte en trois ou quatre endroits pendant huit mois de l'année, dans des tonneaux défoncés par un bout et communiquant entre eux par des conduits.

L'air qu'on respire à l'Ascension est très sain, la température y est agréable, et les convulsions de l'atmosphère ne s'y manifestent jamais. Les pluies sont rares; mais presque toujours une brume épaisse enveloppe le sommet de la plus haute montagne élevée de huit cent soixante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer. La température de ce sommet diffère de dix à douze degrés de celle de la plaine. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fahreinheit est sur la plage à 70°, et dans la plaine à 58°. Dans les autres saisons, le maximum de la chaleur est sur la plage à 92°, et sur la montagne de 80°; par conséquent il ne gèle jamais.

Le 28 janvier 1825, la corvette *la Coquille* sortit de la baie Sandy de l'Ascension, entra, le 9 mars, dans le détroit de Gibraltar, et, pénétrant dans la Méditerranée, vint mouiller à Marseille, le 24 du même mois de mars 1825, après une absence de trente-un mois treize jours, pendant lesquels elle avait parcouru vingt-quatre mille huit cent quatre-vingt-quatorze lieues sans avoir perdu un seul homme et sans avoir éprouvé d'avaries.



Les prisonniers de guerre sont toujours dévorés.....

FIN DES VOYAGES DE BAUDIN, FREYCINET ET DUPERREY.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

ILES SANDWICH.

(Cook.)

J. BRY aîné, Editeur.



JACQUES COOK.

(1769-1780.)

VIE DU CAPITAINE COOK (1).

Le capitaine Cook naquit à Marton, petit village du comté d'York en Angleterre, le 27 octobre 1728. Son père vivait dans l'humble état de domestique à la campagne, où il avait épousé une fille nommée Grace, servant aussi dans une ferme. Le capitaine Cook était l'un des neuf enfants dont se composait la famille paternelle. Il commença à recevoir son éducation à Marton, où la maîtresse d'école du village lui apprit à lire. A peine âgé de huit ans, il fut transporté à Ayton par son père qui venait d'être fait premier domestique d'une autre ferme de cet endroit. C'est là que le jeune Cook apprit à écrire.

A treize ans on le mit en apprentissage chez un mercier de Staith, ville considérable par ses pêcheries, à dix milles au nord de Whitby. Ce métier convenait cependant très peu à ses inclinations. Il tournait sans cesse les yeux vers la mer, et sa passion ne pouvait pas manquer d'être augmentée par la situation de la ville où il était, et le genre de vie des personnes qu'il voyait fréquemment. Quelques mécontentements étant survenus entre son maître mercier et lui, il obtint son congé, et bientôt après il s'engagea lui-même pour sept ans avec des quakers, propriétaires de deux vaisseaux destinés au commerce du charbon. Presque tout le temps de son apprentissage fut employé sur l'un de ces vaisseaux; et, après cet apprentissage, il continua à naviguer en qualité de simple matelot, jusqu'au moment où l'un des propriétaires lui donna la place de contre-maître ou patron d'un de ses navires. Les premières années de la navigation de Cook n'offrent aucune particularité remarquable, si ce n'est qu'on distinguait déjà son esprit attentif et sa grande sagacité en tout.

Au printemps de 1755, la guerre étant déclarée entre l'Angleterre et la France, il y eut une presse de matelots. Le navire où était Cook se trouvait par hasard dans la Tamise. Le jeune matelot commença par se cacher; mais, réfléchissant ensuite qu'il lui serait presqu'impossible d'échapper à la presse, il se détermina tout de suite à entrer volontairement au service de la marine royale. Peut-être eut-il alors quelque pressentiment secret que, par son activité et son application, il pourrait s'élever au point où il est parvenu depuis.

En conséquence, il marcha droit à Wapping, quartier de Londres où était un rendez-vous de marins. Il s'adressa à un officier de vaisseau qui l'agréa. Au mois d'octobre 1755, ce vaisseau passa sous le commandement de Palliser, qui ne tarda pas à remarquer en Cook un homme de mer intelligent, actif et brave.

Le 10 mai 1759, Cook fut nommé maître d'équipage d'une frégate, et puis d'un vaisseau destiné pour le Canada. Pendant le siége de Québec les Anglais eurent besoin de faire sonder le canal du fleuve Saint-Laurent, entre l'île d'Orléans et la rive septentrionale,

(1) Nous pensons que le lecteur nous saura gré de placer ici quelques détails sur la vie de Cook, tirés de la biographie anglaise du docteur Kippis, traduite en 1789 par M. Castera, dont nous avons, en général, reproduit le travail, en l'abrégeant ou en en prenant la substance contenue dans un fort volume in-4°. A. M.

précisément vis-à-vis du cap de Montmorenci et de Beauport, où l'armée française était fortifiée. L'amiral anglais voulait par ce moyen savoir s'il pourrait placer des vaisseaux pour attaquer les batteries françaises, afin de couvrir l'armée du général Wolf, qui devait surprendre le camp.

Le capitaine Palliser, qui connaissait l'habileté et le courage de Cook, le proposa pour sonder le fleuve. Il ne pouvait exécuter cette entreprise que la nuit : il y travailla donc sept nuits de suite. A la fin il fut découvert par les Français, qui rassemblèrent plusieurs canots avec un grand nombre de sauvages pour l'attaquer et l'arrêter. Il eut beaucoup de peine à leur échapper. Obligé de forcer de rames il alla s'échouer sur le rivage de l'île d'Orléans, près de la garde de l'hôpital des Anglais. Plusieurs sauvages s'élançaient dans sa chaloupe par un bout, tandis qu'il sautait à terre par l'autre, et ils s'emparèrent de la chaloupe qu'ils ramenèrent en triomphe. Cependant Cook porta à l'amiral une carte du canal aussi exacte et aussi complète que s'il l'avait sondé après que les Anglais furent maîtres de Québec. Le capitaine Palliser était bien instruit qu'avant ce temps-là Cook n'avait jamais manié le pinceau, et qu'il ne savait pas même dessiner; mais telle était l'aptitude de notre marin, qu'il réussissait promptement dans tout ce qu'il voulait entreprendre.

Cook rendit encore aux Anglais un autre service important pendant que l'escadre britannique resta dans le fleuve Saint-Laurent. La navigation de ce fleuve est extrêmement difficile et dangereuse : elle l'était encore plus pour les Anglais qui, jusqu'alors, étrangers à cette partie de l'Amérique, n'avaient aucune carte exacte à laquelle ils pussent se fier. L'amiral Saunders ordonna que Cook fût employé à examiner les passages de la rivière au-dessous de Québec, qui offraient trop d'écueils aux navigateurs. Cook exécuta cette opération avec la même activité et la même intelligence que la première.

Après l'expédition de Québec, Cook fut nommé maître d'équipage à bord d'un vaisseau de guerre faisant partie d'une escadre en station à Hallifax. Pendant cette campagne, sa conduite lui mérita l'estime et l'amitié du chef, et les loisirs qu'il eut lui permirent d'acquérir des connaissances qui lui ont beaucoup servi depuis. C'est à Hallifax qu'il commença à lire Euclide et à s'appliquer de lui-même à l'étude de l'astronomie. Il avait peu de livres, mais son esprit le rendait capable de suppléer à beaucoup de choses, et de faire des progrès bien au-dessus de ceux qu'on pouvait attendre de la pénurie où il se trouvait.

Pendant que Cook était maître d'équipage du *Northumberland*, sous le commandement de lord Colwill, ce vaisseau se rendit à Terre-Neuve au mois de septembre 1762, pour aider à reprendre cette île dont les Français s'étaient emparés. L'île reprise, la flotte anglaise séjourna quelque temps à Placentia, pour fortifier cet endroit. Cook fut chargé de lever le plan du hâvre et des hauteurs de la place; et la manière dont il s'en acquitta attira sur lui l'attention de l'amiral Graves, gouverneur de Terre-Nevve, qui conçut la plus haute idée de son habileté.

Vers la fin de 1762, Cook retourna en Angleterre, et, le 21 décembre, il épousa miss Elisabeth Batts, femme aimable et digne de la tendre affection qu'il eut toujours pour elle : mais son genre de vie et les devoirs auxquels il s'était consacré ne lui permirent pas de goûter les douceurs du mariage sans de longues interruptions.

Au commencement de l'année 1763, Cook fut de nouveau envoyé à Terre-Neuve pour lever le plan de Saint-Pierre et de Miquelon, qui avaient été cédés aux Français par le traité de paix, et dont ils devaient prendre possession à une époque fixe. La mission remplie, Cook revint en Angleterre, et, l'année suivante, il repartit avec son ancien ami et premier protecteur, sir Hugh Palliser, nommé commodore et gouverneur de Terre-Neuve, dont il parcourut l'intérieur. Il fut constamment employé à titre d'ingénieur de la marine depuis 1764 jusqu'à 1767, excepté la saison de l'hiver qu'il venait passer en Angleterre. Pendant son séjour à Terre-Neuve, il eut une occasion de donner à la Société royale de Londres une preuve de ses progrès dans l'étude de l'astronomie, en publiant l'observation d'une éclipse de soleil.

Le goût des découvertes se ranimait; Wallis et Carteret venaient d'accomplir leur voyage autour du monde : on résolut d'en entreprendre un nouveau, et Cook fut choisi pour l'effectuer, comme on le verra dans la relation.

C'était le *premier voyage* de Cook : il passa le cap Horn et arriva devant Taïti, le 11 juin 1769. C'est là que notre navigateur observa le passage de Vénus. Il reconnut dans les Taïtiens un peuple bon, mais voleur; religieux, mais plein de superstitions; respectant les morts, mais leur immolant quelquefois des vivants. Le séjour des Anglais dans cette île dura trois mois.

On visita ensuite les îles voisines, formant l'archipel auquel Cook donna le nom d'*îles de la Société*.

En le quittant, Cook visita beaucoup d'autres îles dans la partie australe de l'océan Pacifique, et alla faire une reconnaissance exacte de la Nouvelle-Zélande, d'où il revint pour exécuter le même travail sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, partie qu'il nomma *Nouvelle-Galles méridionale*. C'est dans la relation même qu'il faudra lire les détails de ces savantes opérations.

Le retour de Cook en Angleterre fit concevoir de grands doutes sur l'existence d'un continent austral, existence qui préoccupait les esprits. La Société royale de Londres voulut résoudre le problème, et à sa demande le gouvernement britannique ordonna une seconde expédition. Cook en reçut le commandement. Il était engagé non-seulement à faire le tour du globe, mais à le faire dans les plus hautes latitudes sud.

Il partit le 13 juillet 1772, passa la ligne le 8 septembre, et arriva, le 17 janvier suivant, au 47e degré 15' latitude sud, où la glace lui ferma le passage. Quoique ce fût le milieu de l'été pour les parages où il naviguait, le froid était extrêmement violent et tout l'équipage en souffrit beaucoup.

Cook résolut, le 17 mars, d'abandonner ces hautes latitudes sud, et de se rendre à la Nouvelle-Zélande. Il visita en passant la côte orientale de la terre de Van-Diémen, et arriva, le 25, à sa destination.

Dans ce *deuxième voyage* Cook apprit que les Nouveaux-Zélandais, loin de contenir leurs femmes, comme il l'avait cru d'abord, les forçaient au contraire à se prostituer pour un clou ou quelque autre bagatelle, et qu'ils bravaient impudemment toute espèce de décence, lorsqu'au premier voyage il n'y avait eu cependant qu'un commerce en cachette. Le capitaine se convainquit de plus en plus de la férocité des naturels, chez qui l'anthropophagie est une coutume invétérée.

De la Nouvelle-Zélande notre navigateur fit voile pour Taïti, passa près de l'archipel Dangereux, et mouilla dans la baie de Matavaï, au mois d'août 1773, puis à l'île de Huaheine, une des îles de l'archipel de la Société. Pendant cette seconde visite le capitaine Cook eut occasion de bien connaître les lois et les mœurs du pays. Il s'assura que les femmes mariées et les jeunes filles se livraient moins facilement qu'on ne l'avait pensé aux plaisirs des sens. Il vit que presque tous les habitants étaient privés de leur petit doigt.

En quittant l'archipel de la Société, Cook visita les îles de Middlebourg et d'Amsterdam, et revint à la Nouvelle-Zélande pour y renouveler ses provisions. De là il essaya encore une navigation vers les hautes latitudes sud; puis il se rapprocha de l'équateur, visita l'île de Pâques, ou autrement la terre de Davis; puis encore l'archipel des Marquises, d'où il revint une troisième fois à Taïti.

Il en repartit, le 6 juin 1774, pour explorer d'autres îles, notamment Anamocka ou Rotterdam. La première chose qu'on vint lui présenter fut une jeune

fille, qu'on mettait à sa discrétion. La vieille femme qui la lui offrait se fâcha de ce qu'il refusait une si belle créature. Elle était effectivement très jolie; mais notre navigateur trouva plus facile de résister à tant de charmes que d'endurer les injures de la vieille, et il se rembarqua.

Anamocka est l'une des îles que Tasman découvrit : ce navigateur hollandais la nomma *Rotterdam.* Elle est environnée de petites îles qui, avec celles de Middlebourg et de Pilstart, forment un groupe que le capitaine Cook appela l'*archipel des Amis,* à cause de la constante amitié qui règne entre leurs divers habitants, et à cause de leur conduite généreuse envers les étrangers.

Cook vint ensuite à Mallicollo, que le commandant d'Urville nomme *Vanikoro ;* île qui, peu d'années après le passage de Cook, allait devenir la tombe de l'infortuné La Pérouse. Cook explora ensuite l'archipel des Grandes-Cyclades, qu'il fit mieux connaître que Bougainville, et qu'il appela du nom collectif de *Nouvelles-Hébrides.*

Il découvrit ensuite une terre qu'il appela *Nouvelle-Calédonie ;* puis une île déserte, qu'il nomma *île de Norforlk*, et qui a depuis été peuplée par des matelots anglais.

De l'île de Norforlk le capitaine Cook dirigea sa course vers la Nouvelle-Zélande, où il relâcha dans le canal de la Reine Charlotte. Il en repartit dans l'espoir de résoudre enfin la question sur l'existence d'un continent austral ; mais il dut bientôt renoncer à cet espoir. Il doubla le cap Horn, et entra dans l'océan Atlantique. Il avait vu et nommé *la Thulé australe* comme étant la terre la plus avant au sud qu'il eût encore découverte. Il avait alors fait le tour de la mer du Sud dans les plus hautes latitudes, et il la traversa de manière à ne plus laisser croire qu'il y existât un continent, à moins qu'il ne fût sous le pôle et hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois l'Océan qui s'étend sous les tropiques, il avait confirmé plusieurs anciennes découvertes, en avait fait beaucoup de nouvelles, et laissé peu de choses à ses successeurs. Enfin, il retourna en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, après avoir parcouru plus de vingt mille lieues de mer, ce qui est presque égal à trois fois la circonférence de la terre.

Rentré dans sa patrie, le capitaine Cook saisit avec empressement l'occasion de se distinguer dans un *troisième voyage* autour du monde, voyage qui devait avoir pour objet de découvrir un passage au nord. Mais, au lieu de chercher à entrer de l'océan Atlantique dans l'océan Pacifique, on voulut essayer de venir des mers australes dans notre océan, et le capitaine Cook eut ordre de traverser dans la mer Pacifique la chaîne des nouvelles îles qu'il avait déjà vues vers le tropique du Capricorne ; de passer sous l'équateur dans le nord de cet océan, et de suivre ensuite la route qui lui paraîtrait la plus convenable pour trouver un passage.

Le 12 juillet 1776, Cook fit voile de Plymouth, passa devant Ténériffe et cingla vers le cap de Bonne-Espérance après avoir vu le Brésil. Il repartit du cap et prit la route du sud, visita l'île Kerguelen, d'où il se rendit à la terre de Van-Diémen, et de là à la Nouvelle-Zélande, où il arriva le 30 janvier 1777. Il y resta un mois ; il en repartit pour aller prendre terre à l'île de Mangia, puis à l'île de Palmerston, et à celle de Tongatabou qu'il atteignit au commencement de mai.

Il en sortit le 10 juillet suivant; et après un séjour de trois mois aux îles des Amis, il se rendit dans celles de la Société pour aborder à Taïti, le 12 août 1777.

Dans ce dernier voyage, Cook fut témoin de plusieurs sacrifices de victimes humaines que les Taïtiens immolaient à leurs dieux, et il eut la preuve que cette horrible coutume était suivie dans presque toutes les îles semées au milieu du vaste océan Pacifique, notamment aux îles des Amis. On se rappelle combien les sacrifices de sang humain étaient autrefois communs dans notre ancien monde. Il n'y a presque point de nation qui en ait été exempte. Comme la réforme des pratiques religieuses est un des derniers efforts de l'esprit humain, la superstition peut exister encore après que les peuples sont éclairés. Il a fallu bien du temps pour que la civilisation enlevât au fanatisme sa cruauté, et le réduisît à des cérémonies, qui, quoique souvent ridicules, sont douces et innocentes quand on les compare aux rits barbares dont nous venons de parler. Au reste ces rits ont déjà cessé à Taïti, où le christianisme a été récemment inoculé.

Ce qui étonna le plus les Taïtiens fut de voir le capitaine Cook se promener à cheval dans la plaine de Montavaï. C'était assurément la première fois qu'ils jouissaient d'un pareil spectacle. La mère du roi de l'île, ses trois sœurs et huit autres jeunes femmes guérirent d'un rhumatisme le capitaine en l'étendant sur un lit et le pressant de la tête aux pieds avec leurs mains caressantes, opération qui dura environ un quart d'heure, et qui fut répétée le lendemain. Ce remède, appelé *romée*, est ici généralement pratiqué : les hommes le font quelquefois eux-mêmes, mais plus souvent ce sont les femmes.

Notre navigateur fit ses derniers adieux à Taïti, afin de voguer en octobre 1777 pour visiter l'île de Bolabola, d'où il sortit le 8 décembre, et continua de s'avancer vers le nord.

Au mois de janvier 1778, il atteignit un groupe d'îles qu'il appela *îles Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, lord de l'amirauté, son protecteur et son ami. Nous renvoyons à la relation les détails qu'il présente sur ces îles pittoresques. Le 2 février, poussant toujours vers le nord, il alla mouiller dans la baie de Noutka, dont le climat fut trouvé incomparablement plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique ne l'est dans la latitude parallèle. Après avoir avancé davantage, il jeta l'ancre d'abord auprès d'une île nommée *Ounalashka*, puis au cap du Prince de Galles (cap oriental), situé par 65° 46' latitude nord, et 195° 45' longitude est, pointe la plus orientale de la Sibérie, où il eut la gloire de vérifier le rapprochement des deux continents, rapprochement qui était encore à cette époque un sujet de doute.

De là il revint, par une navigation sinueuse, aux îles Sandwich. Ici une querelle pour vol commis par les sauvages termina ses jours à Owhyhée, où il tomba lâchement frappé par derrière de plusieurs coups de poignard. On ne put ravoir qu'une partie de ses membres auxquels on rendit les derniers devoirs. Le vaisseau revint, le 4 octobre 1778, en Europe, et y rapporta cette triste nouvelle, qui causa en Angleterre un deuil universel.

A un grand génie Cook unissait l'application, qui est le partage des hommes supérieurs. Ces qualités étaient accompagnées de connaissances très étendues. Il écrivait purement sa langue et était d'une persévérance à toute épreuve, grâce à la force invincible de son âme. Il savait se maîtriser dans les circonstances difficiles, et paraissait d'autant plus calme que le péril était plus grand. A de si beaux titres il joignait les plus aimables vertus : il était bon époux, tendre père, franc et constant ami, et possédait cette discrétion, cette réserve de caractère qui embellit tout le reste. Il avait plus de six pieds de haut, était bien fait, et son regard étincelait d'expression. Il avait six enfants, dont l'aîné a marché noblement sur les traces de son père, et la veuve obtint une pension proportionnée aux services de son illustre époux.

Albert-Montémont.

RELATION DES TROIS VOYAGES.

PREMIER VOYAGE.

(1769-1771.)

Un phénomène astronomique du plus grand intérêt, le passage de la planète de Vénus sur le disque du soleil, qui devait avoir lieu en juin 1769, absorbait les esprits. Le célèbre Lalande venait d'émettre l'opinion que le point le plus convenable pour observer ce phénomène serait une des îles de la mer du Sud. Cook arrivait du Canada, où son génie précoce avait jeté ses premières lueurs : il fut proposé à l'amirauté britannique pour guider le bâtiment qui devait porter les astronomes chargés d'aller vérifier le passage de l'astre. Il fut agréé, et reçut, avec le commandement de *l'Endeavour* (l'Entreprise), le grade de lieutenant de vaisseau.

Ce passage n'était pas toutefois l'unique motif de l'entreprise : les savants avaient créé des théories qu'il s'agissait de vérifier ou de détruire par l'observation des faits. L'un plaçait un continent dans l'hémisphère austral; l'autre ne voyait que des mers dans l'hémisphère boréal, et admettait une communication de la mer Pacifique à l'Atlantique par le nord-ouest, tout comme il en existait une par le sud-ouest; enfin, la découverte d'une île délicieuse et fortunée, où la beauté sans voile, nageant mollement sur les ondes autour des navires, invitait aux voluptés des sens. Les Européens qui y abordaient semblaient être le point de mire de tous les vaisseaux depuis le retour de Wallis et de Bougainville : ce fut de même le lieu qu'allait chercher le nouvel argonaute, mais dans l'unique désir de faire des découvertes.

Un homme généreux, Joseph Banks, dont le nom s'alliera éternellement à celui de Cook, s'offrit pour partager et ses périls et ses travaux, en faisant à lui seul la moitié des frais de l'entreprise, grâce à l'immense fortune qu'il possédait. Il avait déjà traversé l'Atlantique et visité les côtes du Labrador pour en étudier l'histoire naturelle. Revenu dans sa patrie au moment où l'on équipait *l'Endeavour*, il résolut de prendre part à cette expédition. Il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières et sauvages qu'il pourrait découvrir des arts ou des instruments qui leur rendraient la vie plus douce, et qui les enrichiraient peut-être, jusqu'à un certain point, des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, élevé sous le célèbre Linnée, de qui il porta en Angleterre des lettres de recommandation, obtint une place dans le Muséum britannique, institution publique qui venait de se former. Banks regarda comme très importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, et l'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages et des figures, et l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreraient; enfin un secrétaire et quatre domestiques, dont deux étaient nègres.

Avant d'entrer dans le récit nous devons prévenir le lecteur que Banks tint un journal exact de son voyage, et que, lorsque Hawkesworth fut chargé par l'amirauté de publier la relation de Cook, il y réunit celle de Banks, nourrie de riches observations sur les mœurs et les productions que l'habile marin n'avait pas eu sans doute le temps de recueillir lui-même. Ainsi, la relation qui va suivre est due tout à la fois à Cook et à son digne compagnon de navigation : néanmoins Cook sera censé avoir tout colligé, tout réuni, et c'est lui seul qui parlera.

—

PREMIÈRE SECTION.

Passage de Plymouth à l'île Madère. Quelques détails sur cette île.

Après avoir reçu ma commission j'allai à bord, le 27 mai 1768, et pris le commandement du vaisseau qui était alors dans le bassin de Deptfort. Il fut bientôt en état de mettre en mer. Les vivres et les munitions ayant été embarqués, je descendis la rivière, le 30 juillet, et, le 13 août, je jetai l'ancre dans le rade de Plymouth.

Le 26 août, nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différents oiseaux que les navigateurs anglais appellent *poulets de la mère Carey*, et qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le 2 septembre, nous vîmes terre entre le cap Finistère et le cap Ortegal, sur la côte de Galice en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil et de la lune, nous trouvâmes la latitude du cap Finistère à 42° 53' nord, et sa longitude à 8° 46' ouest du méridien de Greenwich, sur lequel nous calculerons toujours.

Le 12, nous découvrîmes les îles de Porto-Santo et de Madère, et le jour suivant nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal.

L'île de Madère, vue de la mer, présente un très bel aspect : les flancs des collines sont entièrement couverts de vignes presque jusqu'à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets; elles y sont vertes, tandis que tous les autres végétaux sont entièrement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne et çà et là sur les bords des petits ruisseaux.

Le seul objet de commerce que Madère fournisse est le vin. On le fait d'une manière bien simple. Le raisin est jeté dans des vaisseaux de bois de forme carrée, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets nus entrent dans la cuve, et, avec leurs pieds et leurs coudes, pressent le raisin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainsi foulées sont ensuite mises en un tas et placées sous une pièce de bois carrée, qu'on presse avec un levier engagé par un bout, et à l'extrémité duquel on suspend une pierre. Les habitants ont fait si peu de progrès dans les arts, que ce n'est que très récemment qu'ils sont parvenus à donner à un vignoble la même espèce de fruit en greffant leurs vignes. Il semble qu'il y ait dans les esprits, ainsi que dans la matière, une sorte de force d'inertie qui résiste à tout changement.

La nature a trop fait pour ce beau pays, aussi l'industrie humaine et les arts y ont eu peu de progrès. Le sol y est riche; la plaine et les montagnes ont des climats si différents, qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes que la culture ne puisse donner ici. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes et les pommes en grande abondance.

On trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entre autres le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangoustier, qui fleurissent et donnent leur fruit presque sans soins. Le blé est de la meilleure qualité, d'un beau et gros grain. L'île en pourrait produire en abondance; cependant les habitants tirent du dehors la plus grande

partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc et le bœuf y sont excellents,

La ville de Funchal tire son nom de *funcho*, nom portugais de la plante appelée fenouil, qui croît en abondance sur les rochers voisins. Sa latitude est de 32° 33' 33" nord, et sa longitude de 16° 49' ouest. Elle est située au fond d'une baie, et, quoique plus vaste que l'étendue de l'île ne semble le comporter, elle est très mal bâtie. Les maisons des principaux habitants sont grandes, celles du peuple petites. Les rues sont étroites et les plus mal pavées que j'aie vues. Les églises sont chargées d'ornements, parmi lesquels on trouve plusieurs tableaux et des statues des saints les plus fêtés.

Les montagnes de ce pays sont très élevées : la plus haute, le pic Ruivo, dépasse cinq mille soixante-huit pieds, c'est-à-dire près d'un mille anglais perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base, et qui est plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Les côtes de ces montagnes sont, jusqu'à une certaine hauteur, couvertes de vignes, au-dessus desquelles se trouvent des bois de pins et de châtaigniers d'une étendue immense, et enfin plus haut des forêts d'arbres de différentes espèces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* et le *paobranco*, dont les feuilles, surtout celles du dernier, sont si belles qu'elles seraient un grand ornement dans nos jardins.

On compte qu'il y a dans l'île environ 80,000 habitants (1). Les droits de douane rendent au roi de Portugal 20,000 livres sterling (2) par an, toutes dépenses payées. Ce revenu pourrait être aisément doublé par la vente des seules productions de l'île, sans parler des vins, si l'on mettait à profit la bonté du climat et l'étonnante fertilité du sol; mais cet objet est entièrement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitants de Madère et de Lisbonne, la balance est contre les premiers; de sorte que, toute la monnaie portugaise passant sans cesse à Lisbonne, les espèces courantes dans l'île sont toutes espagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pièces de cuivre portugaises, mais si rares que nous n'en avons presque point vu.

Les rafraîchissements qu'on peut trouver en ce lieu sont l'eau, le vin, différentes espèces de fruits, des ognons en grande quantité, et quelques confitures. Pour la viande fraîche et la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permission du gouverneur, et à très haut prix.

Passage de Madère à Rio-Janeiro. Description du pays et divers incidents.

Le 21 septembre 1768, nous reconnûmes les îles appelées *les Salvages*, au nord des Canaries. La principale de ces îles étant à notre sud-ouest, je regarde ces îles comme gisant par 30° 11' de latitude nord, à cinquante-huit lieues de Funchal, dans la direction du sud-est.

Le 23, nous vîmes le pic de Ténériffe. La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le docteur Heberden qui y est monté, à quinze mille trois cent quatre-vingt-seize pieds, c'est-à-dire à trois milles anglais moins cent quarante-huit verges, en comptant le mille pour mille sept cent soixante verges : son aspect au coucher du soleil nous frappa beaucoup. Quand le soleil fut sur l'horizon, et que le reste de l'île était à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchissait encore les rayons de cet astre, et nous paraissait enflammée d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du docteur Heberden du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve en grande quantité. Il suppose que c'est là le vrai natrum ou nitrum des anciens. Il nous donna aussi un peu de soufre natif très pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

Pendant notre traversée de Ténériffe à Bona-Vista nous vîmes un grand nombre de poissons volants, qui, des fenêtres de la chambre, nous paraissaient d'une beauté surprenante. Leurs côtés avaient la couleur et le brillant de l'argent bruni, mais ils perdaient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure.

Nous prîmes aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottants sur l'eau, particulièrement l'helix janthina et la violacea. Elles sont à peu près de la grosseur d'un limaçon, et sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formée par une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, et ces espèces de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, et qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car sa coquille est extrêmement fragile et aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à peu près la valeur d'une cuiller à café de liqueur que l'animal jette aussitôt qu'on le touche, et qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, et il serait peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacé se trouve certainement dans la Méditerranée.

Le 25, nous passâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées, par 29° 30' de longitude. Le 28, à midi, nous étions à la latitude de l'île Fernand Noronha, et par 32° 5' 16" de longitude ouest.

Le 29 au soir, nous observâmes ce phénomène lumineux de la mer dont les navigateurs ont parlé si souvent, et auquel on a donné tant de causes différentes, les uns supposant qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie; d'autres, que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, etc. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquents que, quelquefois, il y en a huit ou dix de visibles presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène était dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsque ayant jeté un filet nous eûmes pris une espèce de medusa, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, et qui rendait une lumière blanche. Avec ces animaux nous prîmes aussi des crabes très petits de trois espèces différentes, qui tous donnaient de la lumière comme les vers-luisants, quoique moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils étaient absolument inconnus aux naturalistes.

Comme plusieurs de nos provisions commençaient à nous manquer, je me déterminai à aller à Rio-Janeiro plutôt que dans tout autre port du Brésil ou des îles Falkland, sachant que j'y trouverais tout ce dont nous avions besoin, et ne doutant pas que nous n'y fussions bien reçus.

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Brésil, et, vers les dix heures, nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions était au sud de Santo-Spirito et qu'elle dépendait de la capitainerie de cette place.

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12, et nous vîmes, à plusieurs reprises, une montagne remarquable près de Santo-Spirito. Nous aperçûmes ensuite le cap Saint-Thomas, et bientôt après une île qui est près du cap Frio et que quelques cartes nomment l'*île de Frio*. Cette île, étant fort élevée avec un

(1) Ce nombre s'est un peu accru depuis le passage de Cook : la population de Madère dépasse aujourd'hui cent mille âmes. A. M.
(2) Cinq cent mille francs. A. M.

vallon au milieu, semblait former deux îles lorsqu'on la voyait de loin. Ce jour-là nous tirâmes le long de la côte, vers Rio-Janeiro, et le lendemain, à neuf heures, nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier lieutenant, sur la pinasse, afin d'avertir le gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau et des rafraîchissements, et lui demander en même temps un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. Comme j'allais jeter l'ancre au-dessus de l'île de Cobras, qui est située devant la ville, la pinasse revint sans M. Hicks : elle avait à bord un officier portugais, mais point de pilote. Les gens du bateau me dirent que le vice-roi (1) retenait mon lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué.

Le 14, je débarquai. J'obtins permission du vice-roi d'acheter des provisions et des rafraîchissements pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurais un de ses gens pour me servir de facteur.

Le 1er décembre, après avoir pris à bord de l'eau et d'autres provisions, j'envoyai demander au vice-roi un pilote pour remettre en mer, et il me l'accorda. Les vents nous empêchant de sortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames et de légumes pour l'équipage.

Le 5, il faisait calme tout plat : nous levâmes l'ancre et nous remorquâmes le vaisseau hors de la baie. Nous ne fîmes pas voile avant le 7; et, lorsque nous eûmes passé le fort, le pilote demanda à être renvoyé : le bateau de garde, qui rôdait autour de nous dès notre arrivée dans ce lieu jusqu'ici, ne nous avait pas quittés; enfin ils s'en allèrent l'un et l'autre.

Nous restâmes dans ce parage depuis le 14 jusqu'au 7 du mois suivant, c'est-à-dire un peu plus de trois semaines. Pendant ce temps, M. Monkhouse, notre chirurgien, débarqua chaque jour pour nous acheter des provisions. Le docteur Solander alla à terre une fois ; j'y allai moi-même à différentes reprises, et M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veillait. Aidé des instructions que m'ont données ces messieurs et de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la ville et du pays qui l'environne.

Rio de Janeiro ou *la rivière de Janvier* a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce saint. La ville, qui est la capitale des États portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière qu'on devrait plutôt appeler un bras de mer, puisqu'elle ne paraît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur une plaine, au bord du Rio-Janeiro, à l'ouest de la baie et au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle ; elle n'est point mal bâtie, et le plan n'en est pas mal dessiné ; les maisons sont communément de pierre et à deux étages, et chacune des maisons, suivant l'usage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres et une jalousie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles; elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes villes de province en Angleterre, sans en excepter Bristol et Liverpool. Les rues sont droites, assez larges, et coupées à angles droits; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle appelée *Saint-Sébastien*, et bâtie sur une montagne qui commande la ville (2).

Les montagnes voisines fournissent à la ville de l'eau par le moyen d'un aqueduc (3) élevé sur deux rangs d'arches, et qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus des sources; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place devant le palais du vice-roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau, et les soldats qui sont en faction à la porte du gouverneur trouvent qu'il est très difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise que nous n'en bûmes pas avec plaisir, quoique nous fussions en mer depuis deux mois, et que pendant ce temps nous eussions été réduits à celle de nos tonneaux qui était presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la ville une eau de meilleure qualité, mais je n'ai pas pu savoir par quels moyens elle y arrivait.

Les églises y sont fort belles, et l'appareil religieux à Rio-Janeiro est plus rempli d'ostentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. L'une des paroisses fait chaque jour une procession, où l'on étale différentes bannières très magnifiques et très précieuses : à tous les coins de rue il y a des mendiants qui récitent des prières en grande cérémonie.

La population de Rio-Janeiro, qui est considérable, est composée de Portugais, de nègres et de naturels du pays. La ville contient, à ce qu'on dit, 37,000 blancs et 629,000 noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire 666,000 hommes (1). Par ce calcul, il y aurait dix-sept nègres pour un blanc.

Chacun conviendra, je pense, que les femmes des colonies espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilisés de la terre. Quelques personnes ont si mauvaise opinion des femmes de Rio-Janeiro, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une seule honnête parmi elles. Cette condamnation est sûrement trop générale; mais l'expérience qu'acquit le docteur Solander pendant qu'il y séjourna ne lui a pas donné une grande idée de leur chasteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante elles paraissaient aux fenêtres, seules ou avec d'autres femmes, et que, pour distinguer les hommes qu'elles aimaient et qui passaient dans la rue, elles leur jetaient des bouquets ; que lui et deux Anglais de sa compagnie avaient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de la promenade, qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étaient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales; ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'est dans un autre qu'un simple acte de politesse.

Le peu de pays que nous avons vu dans les environs de la ville est on ne peut pas plus beau (2). Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre et la beauté surpassent celles des jardins les plus élégants de l'Angleterre.

On trouve sur les arbres et les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux, dont la plupart sont couverts de plumages très brillants : on distingue surtout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondants, et quelques-uns sont très beaux; ils sont plus agiles que ceux d'Europe. Cette observation doit s'entendre surtout des papillons qui volent ordinairement autour des sommets des arbres, et qu'il est par conséquent difficile d'attraper, excepté lorsqu'il s'élève un vent de mer fort, car alors ils se rapprochent de terre.

Nous vîmes peu de terres cultivées : la plupart étaient en friche, et il nous parut que, pour le reste, on y employait peu de soin et de travail. Ils ont de petits jardins où la plus grande partie de nos légumes d'Eu-

(1) Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit du Brésil dans les notes annexées au voyage de Bougainville ; le lecteur se rappellera qu'il n'y a plus de vice-roi portugais au Brésil, et que ce territoire américain forme aujourd'hui un vaste empire. A. M.

(2) Rio-Janeiro est sur une grande baie qui forme un des plus beaux ports de l'Amérique. Depuis Cook, c'est-à-dire vers 1808, où la cour de Lisbonne se réfugia au Brésil, une ville neuve a été bâtie à l'ouest de la ville vieille, et offre de belles rues garnies de trottoirs. A. M.

(3) L'eau arrive à Rio par ce magnifique aqueduc, semblable à celui de Lisbonne et d'une demi-lieue de longueur. Il était déjà terminé depuis vingt-neuf ans, lors du passage de Cook. A. M.

(1) Ce nombre est bien exagéré. En tout cas aujourd'hui, la population de la ville de Rio-Janeiro n'est évaluée qu'à deux cent mille âmes, noirs et blancs compris. A. M.

(2) Les environs de Rio sont en effet renommés par les tableaux qu'y présente la nature. Entre les lieux les plus remarquables, on cite Boa-Vista, maison de plaisance de l'empereur, élevée sur une petite hauteur d'où l'œil s'étend sur toute la baie. A. M.

rope sont cultivés, surtout des choux, des pois, des fèves, des haricots, des turneps et des navets : ces légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau, des pommes de pin, des melons musqués, des oranges, des citrons, des bananes, des manjos, des mammaïs, des noix d'acajou, des noix, des jambos de deux espèces, dont l'une porte un petit fruit noir ; des cocos, des noix de palmier de deux espèces, l'une large et l'autre ronde, et des dattes. C'était la saison de tous ces fruits lorsque nous étions à Rio-Janeiro.

Les melons d'eau et les oranges sont, dans leur espèce, les meilleurs de tous ces fruits ; les pommes de pin sont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre : elles sont, il est vrai, plus fondantes et plus douces, mais elles n'ont point de saveur.

La plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes sont mises en pâturages. On y fait paître de nombreux bestiaux, mais qui sont si maigres, qu'un Anglais aurait de la peine à en manger. L'herbe, qui consiste principalement en cresson, est fort courte. Les chevaux et les moutons peuvent la brouter, mais il n'en est pas de même des bêtes, qui trouveraient difficilement de quoi s'y nourrir.

Nous n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui servent ici de voitures, comme on emploie les chaises à porteurs parmi nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous. Il y a des mines si remplies de pierres précieuses, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y restent un mois, plus ou moins ; ils reviennent après en avoir ramassé la quantité fixée par le gouvernement.

Les pierres qu'on y trouve sont des diamants, des topazes de plusieurs espèces et des améthystes. Les ouvriers qui taillent ces pierres sont esclaves.

La monnaie courante à Rio-Janeiro est celle du Portugal, qui consiste principalement en pièces de 36 schellings (1). On frappe aussi dans la ville des pièces d'or et d'argent. Les monnaies d'argent sont d'un titre fort bas, et on les appelle *petacks*. Il y en a de différentes valeurs, qu'on distingue aisément par le nombre de réaux marqué sur l'un des revers. Il y a encore une monnaie de cuivre, comme celle du Portugal, qui vaut depuis 5 jusqu'à 10 réaux. Le réal est une monnaie de compte de ce royaume, dont dix valent environ un sou et demi de France.

Le port de Rio-Janeiro est situé à l'ouest-nord-ouest, à dix-huit lieues du cap Frio. On le distingue par une montagne en pain de sucre placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte est très élevée et forme plusieurs pics, on reconnaît plus sûrement l'entrée du hâvre par les îles qui sont situées vis-à-vis, et dont l'une, appelée *Rodonda*, qui est haute et ronde comme une meule de foin, se trouve à deux lieues et demie au sud-ouest de l'entrée de la baie. Les deux première îles qu'on rencontre en venant de l'est ou du cap Frio semblent des rochers ; elles sont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'ouest de celles-ci il y en a deux autres qui sont également voisines; elles sont placées en dehors de la baie du côté oriental et tout près de la côte. Le hâvre est bon ; l'entrée n'en est pas large; mais tous les jours, depuis dix heures ou midi jusqu'au soleil couchant, le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtiments des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la ville, et il peut contenir la plus grande flotte par cinq ou six brasses d'eau, fond de vase. L'entrée du hâvre, dans la partie la plus étroite, est défendue par deux forts. Le principal est celui de Santa-Cruz, situé à la pointe orientale de la baie. On appelle *fort Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale. Il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille. Le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque fort le fond est embarrassé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux et le reflux de la marée y ont une force considérable, et l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais.

(1) Le schelling vaut 1 fr. 20 c. A. M.

Jamais nous n'avons vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de Janeiro et sur toute la côte. Il se passait rarement un jour sans qu'on en apportât une ou plusieurs espèces nouvelles à M. Banks. La baie est très propre à la pêche ; elle est remplie de petites îles et de pointes de terre avec un fond bas, où l'on peut facilement conduire la seine. Hors de la baie la mer abonde en dauphins et en grands maquereaux de différentes sortes, qui mordent très promptement à l'hameçon, et les habitants sont dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux. Quoique le climat soit chaud, le pays est très sain à Rio-Janeiro. Pendant que nous y séjournâmes le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 83° (1). Nous eûmes cependant des pluies fréquentes, et un jour un vent assez fort.

Rio-Janeiro est un très bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissements. Le hâvre est commode et sûr. Excepté le pain et la farine de froment, on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au défaut du pain il y a des ignames et de la cassave en abondance. On y achète du bœuf frais ou salé pour environ 4 sous de France la livre. Les habitants salent ici leur bœuf en ôtant les os et en le coupant en larges tranches, mais minces, qu'ils saupoudrent ensuite de sel et qu'ils font sécher à l'ombre. Si on le tient sec il conserve sa bonté pendant longtemps à la mer. Il est rare de s'y procurer du mouton. Les cochons et la volaille sont chers. Le jardinage et les fruits sont très communs, mais, excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achète du rhum, des sucres et des mélasses excellents, à un prix raisonnable. Le tabac est à bas prix, mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux, et un ponton pour les mettre à la bande ; car, comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds, il n'y a pas d'autre manière de visiter la quille.

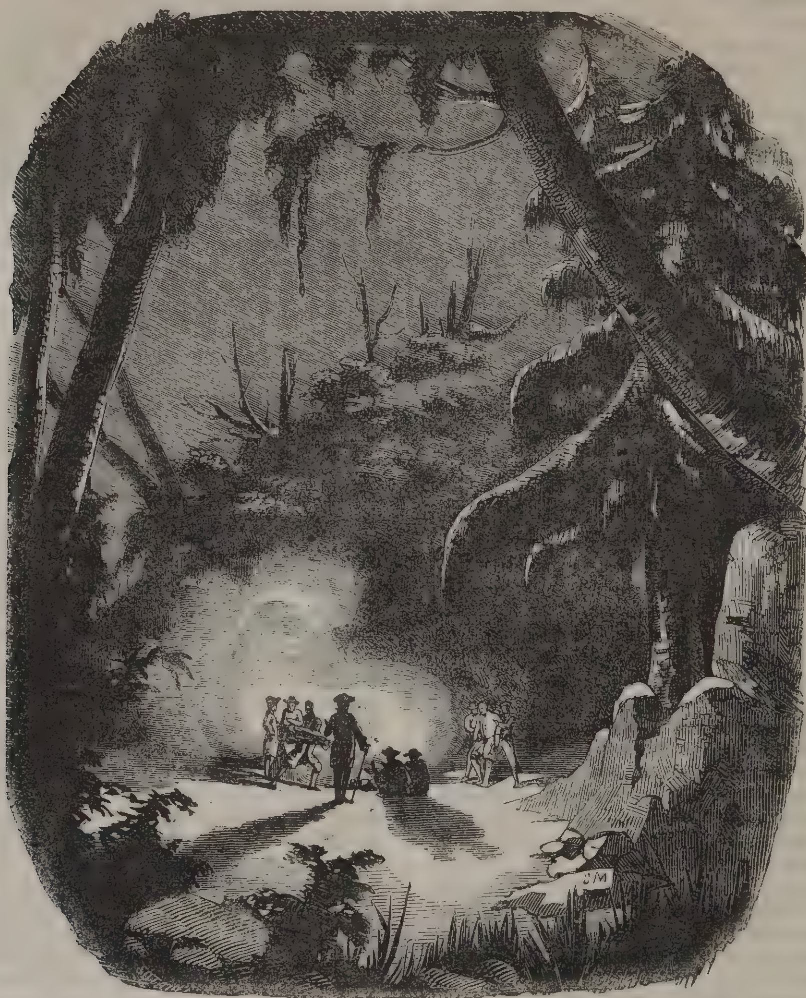
Quand le bateau qui avait été envoyé à terre revint, nous montâmes à bord et nous remîmes en mer.

Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de Le Maire. Description des habitants de la Terre de Feu.

Le 9 décembre 1768, nous observâmes que la mer était couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avaient un mille de long, et trois ou quatre cents verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, et nous trouvâmes qu'elle était remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe et d'une couleur jaunâtre. Il n'y en avait aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope ils paraissaient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, et semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques appelées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks et Solander ne purent pas deviner si c'étaient des substances animales ou végétales, ni quelles étaient leur origine et leur destination. On avait remarqué le même phénomène auparavant, lorsque nous reconnûmes pour la première fois le continent de l'Amérique méridionale.

Le 11, nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer, et pendant que nous l'examinions nous lui vîmes pousser en dehors et retirer à plusieurs reprises une partie de son corps, que nous jugeâmes être son estomac : c'était une femelle; et après que nous l'eûmes ouverte on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité

(1) 83 degrés Fahrenheit répondent à environ 23 degrés Réaumur. A. M.



A la fin cependant ils arrivèrent au feu.....

dans un tonneau rempli d'eau : le sixième nous parut mort depuis quelque temps.

Le 3 janvier 1769, étant par 4° 17' de latitude méridionale, et par 61° 29' 45'' de longitude ouest, occupés à voir si nous n'apercevrions pas l'île de Pepys, nous crûmes pendant quelque temps voir une terre à l'est, et nous y courûmes. Il se passa plus de deux heures et demie avant que nous fussions convaincus que nous n'avions rien vu que cette espèce de brouillard appelé par les marins *terre de brume*.

Les gens de l'équipage commençaient à se plaindre du froid, et chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une *jaquette magellanique*, et une paire de grandes chausses. La jaquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appelée *fearnought*, et qui est fournie par le gouvernement. Nous vîmes, de temps à autre, un grand nombre de pinguins, d'albatros, de veaux marins, de baleines et de marsouins. Le 11, après avoir passé les îles Falkland, nous découvrîmes à la distance d'environ quatre lieues la côte de la Terre de Feu, qui s'étendait de l'ouest au sud-est.

Le 14, nous entrâmes dans le détroit de Le Maire; les flots étaient si élevés à la hauteur du cap San-Diego, qu'on eût dit que les vagues frappaient sur un banc de rochers. Vers midi nous arrivâmes près de la terre, entre le cap San-Diego et le cap Saint-Vincent.

Entre autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de Winter, espèce de cannelle, appelée *winterranea aromatics;* on la distingue aisément à sa feuille large ressemblant à celle du laurier, d'un vert pâle en dehors et bleuâtre en dedans. Les naturalistes connaissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton pointu; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, et elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage et de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup : ce sont une espèce de bouleau, appelée *betula antarctica.* La tige a trente ou quarante pieds de long et deux ou trois pieds de diamètre, et l'on pourrait au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, et il se fend très droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges, rouges et blanches, qu'on y voit en grande quantité.

Passage du détroit de Le Maire. Description des habitants et des productions de la Terre de Feu.

Le 18 et le 19, la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois et de l'eau; mais, le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, et MM. Banks et Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie, et, tandis que mes



Tombeau Taïtien.

gens étaient occupés à couper des broussailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, et recueillirent beaucoup de plantes et de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, et retournèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain.

Le village consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossière qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns sur les autres par leurs sommets, et formant une espèce de cône semblable à nos ruches. Elles étaient couvertes du côté du vent par quelques branchages et par une espèce de foin; du côté sous le vent il y avait une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, et qui servait de porte et de cheminée. Ces huttes étaient construites comme celles que nous avions vues dans la baie de Saint-Vincent, et dans l'une desquelles nous avions trouvé encore des restes de fou. Il n'y avait aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin répandu à terre servait à la fois de siéges et de lits. De tous les ustensiles que l'adresse et le besoin ont introduits parmi les autres nations de sauvages, ceux-ci n'avaient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, et la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Les habitants de ce village formaient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes et de tout âge. Ils sont d'une couleur approchant de la rouille de fer mêlée avec de l'huile : ils ont de longs cheveux noirs. Les hommes sont gros et mal faits : leur stature est de cinq pieds huit ou dix pouces. Les femmes sont plus petites et ne passent guère cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds et qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville, et un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie. Mais quoiqu'elles soient à peu près nues, elles ont un grand désir de paraître belles. Elles peignent leur visage, les parties voisines des yeux communément en blanc, et le reste en lignes horizontales rouges et noires; mais tous les visages sont peints différemment. Il paraît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche et de soin dans certaines occasions.

Les deux Américains qui faisaient à MM. Banks et Solander les honneurs du village avaient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisait un coup d'œil fort extraordinaire. Les hommes et les femmes portent des brace-

lets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles et des os. Les femmes en ont au poignet et au bas de la jambe; les hommes au poignet seulement; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de réseau composé de fil brun. Ils paraissaient attacher une valeur très grande à tout ce qui est rouge, et préféraient un de nos grains de verroterie même à un couteau ou à une hache.

Il ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car, quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu et barbelé dans l'autre et un sac sur le dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, et les mettent dans le panier, qu'elles vident ensuite dans le sac.

Leurs armes, qui consistent en un arc et des flèches, sont la seule chose que nous ayons trouvée chez ces sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc était assez bien fait, et les flèches étaient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles étaient de bois très bien poli, et la pointe était de verre ou de silex, barbelée, taillée et ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre et de cailloux non travaillés, et quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps et des toiles.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins et des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitants de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks, étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il était.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons presque point aperçu de poissons, et aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon ne s'est trouvé bon à manger; mais les coquillages, les lepas et les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espèce nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils se cachaient, et dès que le temps s'éclaircissait, ils reparaissaient avec toute la vigueur et l'agilité que le climat le plus chaud aurait pu leur donner.

MM. Banks et Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici. Outre le bouleau et l'arbre qui porte la cannelle de Winter, il y a le hêtre (*fagus antarctica*), qui, aussi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente.

On trouve le cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, et, généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de Bon-Succès. Quand il est jeune, c'est alors qu'il est plus salutaire : il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un vert clair; elles sont disposées deux à deux, et opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, et qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques. Toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre *fleur de coucou*.

Le céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins : ses fleurs sont blanches et placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un vert plus foncé. Il croît près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient du persil. Nous en avons beaucoup mangé, surtout dans la soupe, qui, assaisonnée ainsi, produisait les mêmes effets salutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été longtemps réduits aux aliments salés.

Le 22 janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau et le bois, nous sortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

Description générale de la partie sud-est de la Terre de Feu et du détroit de Le Maire. Passage à l'ouest dans les mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.

Presque tous les écrivains qui ont parlé de la Terre de Feu la décrivent comme étant entièrement destituée de bois et couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver, et ceux qui l'ont vue dans cette saison peuvent avoir été conduits, par l'aspect qu'elle présente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de mars, qui répond à notre mois de septembre, et nous y étions au commencement de janvier, qui répond à notre mois de juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ vingt-une lieues à l'ouest du détroit de Le Maire, et dès ce moment nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes près, quoique nous vissions çà et là des espaces couverts de neige, les pentes des collines et les côtes voisines de la mer nous montraient la plus agréable verdure. Les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appelées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nus. Le sol des vallées est riche et d'une grande profondeur. Au pied de toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbières d'Angleterre; mais elle n'a aucun mauvais goût, et en tout nous avons éprouvé que c'était la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. Les terres les plus remarquables de la Terre de Feu sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté ouest, non loin de la mer, et les trois hauteurs appelées *les Trois-Frères*, à environ neuf milles à l'ouest du cap San-Diego, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de Le Maire.

On dit, dans le voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la Terre de Feu, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la Terre des États; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la Terre des États, qu'ils ont prises pour les Trois-Frères de la Terre de Feu, erreur qui leur a fait dépasser le détroit. Mais tout vaisseau qui côtoie la Terre de Feu sans la perdre de vue ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très aisée à reconnaître. Quant à la Terre des États, que forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement, car il n'y a point de côte sur la Terre de Feu qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de Le Maire qu'en portant trop loin à l'est, et en perdant de vue la Terre de Feu.

Le détroit qui est borné à l'ouest par la Terre de Feu, et à l'est par l'extrémité ouest de la Terre des États, a en[illegible]u cinq lieues de long et autant de large.

La baie de Bon-Succès est à peu près vers le milieu du détroit, sur la Terre de Feu ; on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le nord ; elle a une pointe au sud qui peut être reconnue par une trace sur la terre qui se montre comme une grande rade, conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, et s'étend de l'est à l'ouest, environ deux milles et demi. On y trouve en abondance de très bon bois et de l'eau.

L'aspect de la Terre des Etats ne nous a point présenté l'horreur et l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du voyage de l'amiral Anson. La côte du nord paraît avoir des baies et des hâvres, et la terre, quand nous l'avons vue, n'était ni destituée de bois et de verdure, ni couverte de neige. L'île semble avoir environ douze lieues de long et cinq de large.

Sur la côte ouest du cap de Bon-Succès, qui forme l'entrée sud-ouest du détroit, gît la baie de Valentin, dont nous n'avons vu que l'entrée ; de cette baie la terre s'étend à l'ouest-sud-ouest, à vingt ou trente lieues : elle paraît haute et montueuse, et forme différentes baies et anses.

A quatorze lieues au sud-ouest de la baie de Bon-Succès, et à deux ou trois lieues de la côte, on trouve New-Island ou l'Ile-Nouvelle. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est d'environ deux lieues ; elle est terminée au nord-est par un mondrain remarquable. L'île Evoust est située à sept lieues au sud-ouest de New-Island. Un peu à l'ouest du sud de cette île on rencontre les deux petites îles de Barnevelt, qui sont plates et près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, et dont le gisement est à vingt-quatre lieues du détroit de Le Maire. La pointe sud-ouest des îles de l'Hermite est à trois lieues sud-ouest-quart-sud des îles de Barnevelt. Ces îles de l'Hermite, qui sont assez hautes, gisent au sud-est et au nord-ouest. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule île ou pour une partie du continent.

Pour aller de la pointe sud-est des îles de l'Hermite au cap Horn, il faut tourner au sud-ouest-quart-sud dans un espace de trois lieues.

Il paraît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies et passages, et peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau et du bois. L'escadre hollandaise commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns : ce fut Chapenham, vice-amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du cap Horn était composée de plusieurs îles.

Le 26 janvier, nous partîmes du cap Horn, qui est situé à 55° 53' de latitude sud et à 68° 13' minutes de longitude ouest. Nous ne sommes allés que jusqu'à 60° 10' de latitude sud : notre longitude était alors de 74° 30' ouest.

Nous étions avancés alors à environ 12° à l'ouest et trois quarts et demi au nord du détroit de Magellan, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la Terre de Feu et du cap Horn, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap Horn, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de Magellan ; cependant après avoir quitté le détroit de Le Maire, nous ne fûmes pas obligés une seule fois de riser entièrement nos huniers. *Le Dauphin* (1), dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que nous, fut trois mois à passer le détroit de Magellan, sans y comprendre le temps qu'il resta au port Famine. D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers aurait fatigué l'équipage et fort endommagé nos ancres, nos câbles, nos voiles et nos agrès, inconvénients que nous n'eûmes pas à souffrir. La traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux se tenir à l'est de la Terre des Etats.

(1) Le vaisseau de Wallis. A. M.

Suite du passage du cap Horn aux nouvelles îles découvertes dans la mer du Sud. Description et détails sur les habitants.

Le 1er mars 1769, après que nous eûmes quitté la terre du cap Horn, nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau. Un grand nombre d'oiseaux volaient continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour.

Les albatros commencèrent à nous quitter, et depuis le 8 nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Nous n'étions pas éloignés des îles qui furent découvertes par Quiros en 1606. Notre latitude était de 22° 11' sud, et la longitude de 127° 55' ouest.

Le 4, nous découvrîmes une île située au 18e degré 47' de latitude sud, et au 139e degré 28' de longitude ouest. Nous lui donnâmes le nom d'*île du Lagon*. Ensuite nous vîmes une île située par le 18e degré 35' de latitude sud, et au 139e degré 48' de longitude ouest, éloignée de l'île Lagon d'environ sept lieues, dans la direction de nord-ouest. Nous lui donnâmes le nom de *cap Thrumb*.

Nous continuâmes notre route, et, le 5, nous découvrîmes terre à l'ouest. C'était une île basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant : elle a dix ou douze lieues de circonférence. Plusieurs d'entre nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressemblait exactement à un arc ; le contour de l'arc et la corde étaient formés par la terre, et l'eau remplissait l'espace compris entre les deux ; la corde était une grève plate, où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation. Nous n'y vîmes que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avaient placées. L'île nous parut avoir trois ou quatre lieues de long et deux cents verges au plus de large ; mais elle était sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composaient les pointes ou extrémités de l'arc, et la plus grande partie de ce même arc était couverte d'arbres de hauteur, de figure et de couleur différentes. En d'autres endroits pourtant il nous sembla que le terrain était dépouillé et aussi bas que la corde.

Par la fumée que nous vîmes en différents endroits, nous reconnûmes que l'île était habitée : nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *île de l'Arc*. Mon second lieutenant avait aperçu de dessus le tillac plusieurs naturels du pays, qui étaient sous les arbres, et distingué leurs maisons et quelques pirogues qu'ils avaient retirées sur le rivage ; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette île est située au 18e degré 23' de latitude sud et au 141e degré 12' de longitude ouest.

Le lendemain, 6, vers midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'ouest ; nous en approchâmes vers les trois heures : il nous parut que c'étaient deux îles ou plutôt un groupe d'îles qui s'étendaient du nord-ouest au sud-est dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces îles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large : elles sont environnées par des îles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

Ces îles, placées dans toute sorte de directions, forment des cordons de terre longs et étroits : quelques-unes ont dix milles de longueur et même davantage, et il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large. Nous vîmes sur toutes des arbres de diffé-

rentes espèces, et en particulier des cocotiers. La partie la plus sud-est de ces îles est située au 18e degré 12' de latitude sud, et au 142e degré 42' de longitude ouest, à vingt-cinq lieues à l'ouest-nord de l'extrémité occidentale de l'île de l'Arc. Nous rangeâmes la côte sud-ouest de cette île, et nous entrâmes dans une baie dont le gisement est au nord-ouest de la pointe la plus méridionale du groupe : on y trouve une mer unie et l'apparence d'un mouillage.

Le 7, à la pointe du jour et vers les six heures et demie du matin, nous découvrîmes au nord une autre île, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrain en était très bas, et il y avait une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes apercevoir quelques bois : l'île nous parut couverte de verdure et agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitants, mais une grande quantité d'oiseaux : c'est pour cela que nous l'appelâmes l'*île des Oiseaux* ou *Bird-Island*. Elle est située au 17e degré 48' de latitude sud, et au 148e degré 35' de longitude ouest, à dix lieues ouest-nord de l'extrémité occidentale des groupes.

Le 8, vers les deux heures après midi, nous aperçûmes terre au nord ; et, au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, et à environ deux lieues de distance. Elle ressemblait à une double rangée d'îles basses, couvertes de bois et jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formait une seule île ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites îles et les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, et nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Island* (*île de la Chaîne*). Nous jugeâmes que sa longueur du nord-ouest au sud-est était d'environ cinq lieues, et qu'elle avait à peu près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, et nous aperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'île était habitée. Le milieu de l'île est au 17e degré 23' de latitude sud, et au 145e degré 54' de longitude ouest, à quarante-cinq lieues à l'ouest-nord de l'île des Oiseaux.

Le 10, nous vîmes, à environ cinq lieues au nord-ouest-quart-ouest, l'île que les naturels du pays appellent *Maitea*, et à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'*île d'Osnabruck*. C'est une île élevée et ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence ; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, et dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nu. En la regardant de ce point de vue où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très haute ; mais quand on la voit restant au nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle était au 17e degré 48' de latitude sud, et au 148e degré 10' de longitude ouest, à quarante-quatre lieues ouest-quart-sud-ouest de l'île de la Chaîne.

Arrivée de *l'Endeavour* à Taïti, appelé par le capitaine Wallis *île du roi George III*. Description de plusieurs incidents.

Le 11 avril 1769, nous reconnûmes l'île que le capitaine Wallis avait nommée *île du roi George III*. Nous naviguâmes à petites voiles pendant toute la nuit ; et, vers les sept heures du matin, nous mîmes à l'ancre dans la baie de Port-Royal, appelée par les naturels du pays *Matavaï*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitants de l'île qui nous apportaient des cocos, un fruit qui ressemble à la pomme, du fruit à pain, et quelques petits poissons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avaient un cochon qu'ils ne voulaient nous céder que pour une hache : nous refusâmes de l'acheter, parce que, si nous leur en avions donné ce prix, ils n'auraient jamais voulu le diminuer dans la suite, et nous n'aurions pas pu par cet échange nous procurer tous les cochons dont nous avions besoin.

Le fruit à pain croît sur un arbre qui est à peu près de la grandeur d'un chêne moyen : ses feuilles, d'une figure ovale, ont souvent un pied et demi de long ; elles ont des sinuosités profondes commes celles du figuier, auxquelles elles ressemblent par la consistance, la couleur et le suc laiteux et blanchâtre qu'elles distillent lorsqu'on les rompt. Le fruit est à peu près de la grosseur et de la forme de la tête d'un enfant : sa surface est composée de réseaux qui ne sont pas fort différents de ceux de la truffe ; il est couvert d'une peau légère, et a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau et le trognon : elle est aussi blanche que la neige, et a un peu plus de consistance que le pain frais ; on la partage en trois ou quatre parts, et on la grille avant de la manger. Son goût, quoique insipide, a une douceur approchant assez de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaut de Jérusalem.

Parmi les Indiens de Taïti (1) qui vinrent près du vaisseau, il y avait un vieillard nommé Owhaw, qui fut reconnu par M. Gore et par plusieurs autres qui avaient suivi le capitaine Wallis dans cette île.

Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, notre ami Owhaw et un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitants nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçaient, au moins par leurs regards, que nous étions les bienvenus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas qu'il était presque rampant sur ses mains et ses genoux. C'est une chose remarquable, que cet Indien et ceux qui étaient venus dans les pirogues nous présentèrent le même symbole de paix qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes et puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards et des gestes d'amitié et de contentement. Lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenait une branche à sa main, sur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres et de la même manière.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille vers l'endroit où *le Dauphin*, conduit par Owhaw, avait fait son eau. Quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, et mirent à nu le terrain en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entre eux y jetèrent les branches vertes qu'ils tenaient, en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire, et, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les soldats de marine, qui marchèrent en ordre et placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, et nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche, et lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par signes que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable.

Cette promenade dissipa la timidité des Indiens, que la supériorité de nos forces leur avait inspirée d'abord, et ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, et nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant nous distribuâmes de la verroterie et d'autres petits présents, et nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisaient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étaient chargés de noix de coco et de fruits à pain, et qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous un arbre, n'ont pour la plupart qu'un toit sans enceinte ni murailles, et toute la scène réalise ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions

(1) Cook écrit *Otaheetee*, que nous prononçons *Otahiti*; mais j'ai indiqué par une note au voyage de Bougainville qu'on devait seulement écrire *Taïti*, en supprimant la lettre *O*.. A. M.

sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien et leur habillement, paraissaient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord et se choisirent parmi nous chacun un ami. L'un, qui s'appelait Matahah, prit M. Banks pour le sien, et l'autre s'adressa à moi : cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillements et à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache et quelques verroteries. Bientôt après, en nous montrant le sud-ouest, ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuraient. Comme je voulais trouver un hâvre plus commode, et faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

Je fis équiper deux bateaux, et je m'embarquai accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers et de nos deux amis indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, et nous firent entendre que c'était là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelait, comme nous l'apprîmes ensuite, Tootahah. A l'instant on étendit des nattes, et l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq et une poule qu'il présenta à M. Banks et à moi : nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, et dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur qui n'était point désagréable. La pièce que reçut M. Banks avait onze verges de long et deux de large ; il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles et un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance et de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est temps de parler des femmes.

Après ces présents reçus et donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté : elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous était facile de profiter. Elles ne paraissaient avoir aucune espèce de scrupule qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes partout, et ne présentent aucun lieu retiré ; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, et en nous attirant vers elles, ne nous laissèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarrassaient beaucoup moins que nous d'être aperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, et nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé Toubouraï Tamaïdé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut et que nous avions mieux apprises. Après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, et lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie, à ce que nous pensions, *ami;* le chef nous fit entendre que, si nous voulions manger, il était prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre et nous dînâmes de très bon cœur avec du poisson, du fruit à pain, des cocos et des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeaient du poisson et nous en présentèrent ; mais ce mets n'était pas de notre goût, et nous le refusâmes.

Pendant cette visite, une femme de notre hôte, appelée Tomio, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'était pas dans la première fleur de l'âge, et elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks, voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, et vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présents et de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks : elle lui donnait le lait des cocos et toutes les friandises qui étaient à sa portée.

Lieu choisi pour notre observatoire et pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois et suites de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du vaisseau et à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, et la manière dont ils disposent de leurs morts.

Le lendemain, 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille vinrent à bord de notre vaisseau : ils nous apportèrent des cochons, du fruit à pain et d'autres rafraîchissements, et nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles et les autres marchandises qui nous paraissaient leur faire le plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'île, je n'avais point trouvé de hâvre plus convenable que celui où nous étions ; je me décidai à aller à terre, et à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, et me préparer à faire nos observations astronomiques.

Comme nous n'avions vu que deux cochons et point de volaille dans la promenade que nous fîmes lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays ; nous étions d'autant plus portés à le croire qu'Owhaw n'avait cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois : c'est pour cela que, malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine et un officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes suivis d'un grand nombre de Taïtiens.

Le 17, nous reçûmes une visite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé et Tootahah, qui venaient de l'ouest de l'île. Ils apportaient avec eux comme emblèmes de la paix, non pas de simples branches de bananes, mais de jeunes arbres. Ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant que nous les eussions acceptés. Chacun d'eux apportait encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits à pain et un cochon tout apprêté. Ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux. Nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs une hache et un clou.

Le 18, à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étaient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau. Nous commençâmes alors à construire notre fort : pendant que les uns étaient occupés à creuser les retranchements, d'autres coupaient les piquets et les fascines. Les naturels du pays qui s'étaient rassemblés autour de nous comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent, au contraire, volontairement. Le terrain où nous construisîmes notre fort était sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchements avec du bois. Trois des côtés furent fortifiés de cette manière ; le quatrième était bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux.

Le lendemain au matin, 19, notre ami Toubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente : il amenait avec lui non-seulement sa femme et sa famille,

mais encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles et des meubles de différentes sortes. Nous crûmes qu'il voulait par là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance et de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir, et nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, et il lui fit signe de l'accompagner dans les bois. M. Banks y consentit, et après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenait à Toubouraï Tamaïdé, et qui paraissait lui servir de temps en temps de demeure.

Lorsqu'ils y furent entrés, le chef indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très bien faite; il en revêtit M. Banks, et, sans autre cérémonie, il le reconduisit sur-le-champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc et du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servait de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, et y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi, sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable : ils semblaient tous deux le reconnaître pour leur fils; mais nous découvrîmes par la suite que ce n'était pas leur enfant. Ce jeune homme et un autre chef qui nous était venu voir s'en allèrent le soir du côté de l'ouest, et Tabouraï Tamaïdé et sa femme s'en retournèrent à l'habitation située au bord du bois.

Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays : quatre personnes jouaient d'une flûte qui n'avaient que deux trous, et par conséquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons. Ils jouaient de ces instruments à peu près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, soufflait avec une narine dans l'un des trous tandis qu'il bouchait l'autre avec son pouce. Quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instruments en gardant fort bien la mesure, mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, et nous prièrent de les aiguiser et de les raccommoder. Entre autres, il y en avait une qui, paraissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures. Après bien des recherches, nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin* un vaisseau avait abordé à Taïti : c'était la frégate *la Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

Excursion à l'ouest de l'île. Récit de plusieurs incidents. Première entrevue avec Oberéa, femme qu'on disait être reine de l'île lors du voyage du *Dauphin*. Description du fort.

Le 24, MM. Banks et Solander examinèrent le pays à l'ouest, le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, était plat et fertile. Ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes qui s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et un peu plus loin ils en trouvèrent qui s'avançaient jusque dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupaient une étendue d'environ trois milles, et aboutissaient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paraissaient vivre dans une grande aisance. A cet endroit coulait une rivière qui sortait d'une vallée profonde et agréable; elle était beaucoup plus considérable que celle qui était à côté de notre fort. Nos deux voyageurs la traversèrent, et, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière la campagne était stérile, les rochers s'avançaient partout dans la mer, et MM. Banks et Solander se décidèrent à revenir. A l'instant où ils se disposaient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchissements, qu'ils acceptèrent. Ils s'aperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe étaient aussi blancs que sa peau; ses yeux étaient rouges, et il semblait avoir la vue basse.

MM. Banks et Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé et ses femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, et pleurèrent pendant quelque temps avant que leur agitation pût se calmer.

Le 28, dès le grand matin et avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes, il alla vers elle et la fit entrer; il vit qu'elle avait les larmes aux yeux, et dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance; mais, au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête : un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures. Terapo parla très haut pendant quelques minutes, d'un ton très triste, sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience et d'intérêt. Pendant cette scène, M. Banks fut fort surpris d'apercevoir les autres Indiens qui parlaient et riaient entre eux, et ne faisaient aucune attention à la douleur de la Taïtienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, et rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente et les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, et faire oublier par là le souvenir de ce qui venait de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, et revint dans nos tentes avec autant de gaîté, et le visage aussi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, et qu'ils expriment sur-le-champ et d'une manière forte les mouvements dont leur âme est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, et, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé et anticipent sur l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, et changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, et ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude et d'anxiété dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, et la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, et que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances et en étendant nos vues.

Nous reçûmes un jour la visite d'une femme qui s'appelait Oberéa : elle nous parut avoir environ quarante ans. Elle était d'une taille élevée et forte; elle avait la peau blanche et les yeux pleins de sensibilité et d'intelligence : ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait plus que les ruines de sa beauté.

Dès que nous connûmes sa dignité de reine de Taïti, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau : elle y consentit volontiers, et vint à bord accompagnée de deux hommes et de plusieurs femmes qui semblaient

être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présents, et entre autres choses que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguste personne parut surtout très contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, je la reconduisis à terre. Dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon et plusieurs fagots de plane, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle et moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui semblait alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avais pour Oberéa; il devint si jaloux lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'apaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine; il voulait qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, qu'au bout de très peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa : on lui dit qu'elle dormait encore et qu'elle était couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, et il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelait Obadée. Il se retira en hâte et tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisaient personne, et que chacun savait qu'Oberéa avait choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa était trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît longtemps dans son antichambre : elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire; et, pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, et vint ensuite avec lui dans nos tentes.

Observatoire dressé. Description d'un combat de lutte parmi les Taïtiens. Graines d'Europe semées dans l'île.

Le 1er mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, et nous portâmes à terre, pour la première fois, quelques autres instruments.

Le 3, nous assistâmes à un combat de lutte entre les indigènes. Le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés : c'étaient les juges qui devaient applaudir au vainqueur. On avait laissé des siéges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattants, et qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène. Ils en firent le tour lentement et les regards baissés, la main gauche sur la poitrine; de la droite, qui était ouverte, ils se frappaient souvent l'avant-bras gauche avec tant de raideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était un défi général que se faisaient les combattants les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière : ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, et chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts et à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut et en bas avec beaucoup de promptitude; si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, et ils se mettaient tous deux sur-le-champ dans l'attitude du combat. Une minute après ils en venaient aux mains : excepté dans le premier moment, c'était une pure dispute de force. Chacun tâchait d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, et s'il n'en venait pas à bout par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement; ils s'accrochaient enfin sans dextérité ni grâce, jusqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat était fini les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétait en chœur sur une espèce de chant, et la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle était suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançait dans l'arène, et combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute, si l'un d'eux n'était pas mis à terre, ils se séparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, et dans ce cas chacun étendait son bras en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux prises, une autre troupe exécutait une danse qui durait aussi l'espace d'une minute; mais les danseurs et les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faisaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avait défait, et que le vaincu ne murmurait point de la gloire de son rival. Enfin, pendant tout le combat on voyait se soutenir la bienveillance et la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cents spectateurs, dont quelques-uns étaient des femmes : il est vrai qu'elles étaient en petit nombre; de plus, elles étaient toutes d'un rang distingué, et nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistaient à ce spectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures : pendant ce temps l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement retenait les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançaient trop. Nous nous informâmes de son état, et nous apprîmes que c'était un officier de Tootahah qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies.

Les lecteurs qui connaissent les combats des athlètes de l'antiquité remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux et les luttes des habitants d'une petite île située au milieu de l'océan Pacifique. Les dames peuvent se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son *Télémaque*. Quoiqu'il raconte des événements fabuleux, il a copié fidèlement les mœurs des anciens temps, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fidèles.

Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulières. Les Taïtiens assistent au service divin que nous célébrons, et le soir ils nous donnent un spectacle très extraordinaire.

Le 12 mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, et qui nous abordèrent avec des cérémonies très singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf et dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étaient assis un homme et deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur-le-champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme et les deux femmes s'étaient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui. Ils s'arrêtèrent alors, et l'invitèrent par signes à faire la même chose. Ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes planes et quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, et les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Taïtien, qui semblait être un serviteur, passant et repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant.



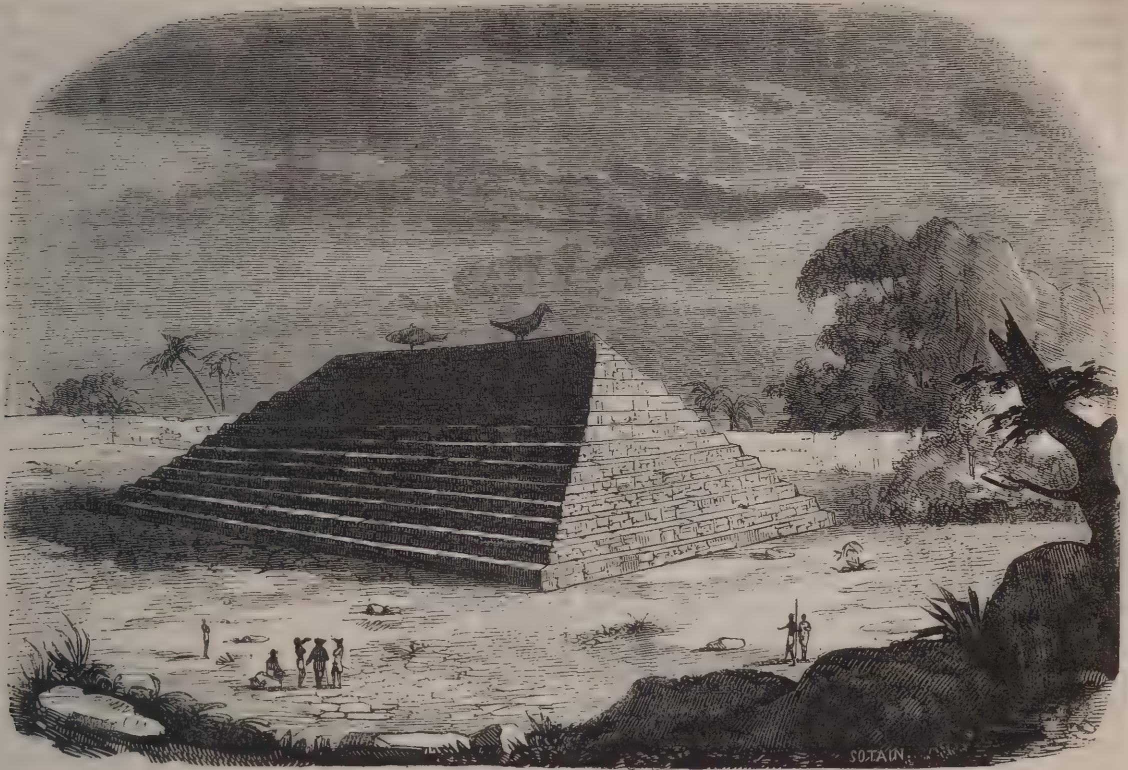
Tootahah nous donne un essai de la musique de son pays.....

Tupia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonie : à mesure qu'il recevait les rameaux il les plaçait dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui était entre M. Banks et les Indiens qui lui rendaient visite. Il y avait neuf pièces : il en posa trois l'une sur l'autre, et alors une des femmes, appelée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entre elles, monta sur ces tapis, et, relevant ses vêtements jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux et de sang-froid, et un air d'innocence et de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer : elle laissa retomber ensuite ses vêtements, et alla se remettre à sa place. On étendit trois autres pièces sur les trois premières : elle remonta alors, et fit la même cérémonie qu'on vient de décrire. Enfin, les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières, et elle en fit le tour pour la troisième fois avec les mêmes circonstances.

Les Taïtiens replièrent les étoffes et les offrirent à M. Banks comme un présent de la part de la femme, qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait devoir leur être le plus agréables. Ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, et s'en allèrent. Sur le soir nos officiers qui étaient au fort reçurent la visite d'Oberéa et d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea* : c'était une fille d'une figure agréable.

Les Indiens, après avoir vu nos cérémonies religieuses, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très différentes. Un jeune homme de près de six pieds et une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, et ne s'y livrant, au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, et en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie; car elle donnait à la fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle; mais, quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin.

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curiosité, mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été longtemps discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude et de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-



Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment.....

être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Après avoir reçu différents messages de Tootahah qui nous mandait que, si nous voulions lui rendre visite, il reconnaîtrait cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne serait pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; je lui ordonnai en même temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Éparre, dans un endroit appelé *Tottahah,* situé cinq milles plus à l'ouest. Le Taïtien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur-le-champ un cochon, et lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres qui étaient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venaient point, et qu'il ne jugea pas à propos de rester plus longtemps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

Détail de différentes aventures. Préparatifs pour observer le passage de Vénus.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchait, je résolus, d'envoyer deux détachements, afin d'observer le passage de Vénus dans différents endroits, espérant que, si nous ne réussissions pas à Taïti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instruments et à montrer l'usage qu'il en fallait faire à ceux de nos officiers que je me proposais d'envoyer dehors

Le 1er juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour Imao, dans la grande chaloupe, M. Core, et MM. Monkhouse et Sporing, à qui M. Green avait donné des instruments convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi : nos gens qui étaient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-dessous de la terre d'Imao. A la pointe du jour du 2 ils virent une pirogue qu'ils appelèrent. Les Indiens qu'elle avait à bord leur montrèrent un passage à travers le récif : ils y entrèrent, et ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte. Ce rocher en avait quatre-vingts de long et vingt de large; on trouvait au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore et ses compagnons commencèrent à les dresser et à faire les

autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, suivi des insulaires de Taïti et des autres Indiens qu'ils avaient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'île pour y acheter des provisions: il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit. La soirée fut très belle; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit. Chacun faisait la garde à son tour, l'espace d'une demi-heure, et allait satisfaire l'impatience des autres, et il leur rapportait la situation du temps. Quelquefois il encourageait leur espérance en disant que le ciel était serein, et d'autres fois il les alarmait en leur annonçant qu'il était couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, et ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks, souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs, M. Core et M. Monkhouse, retourna une seconde fois dans l'île pour en examiner les productions et y acheter des rafraîchissements. Pour faire ses échanges avec les naturels du pays, il se plaça sous un arbre, et, afin de n'être pas poussé par la foule, il traça autour de lui un cercle dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures il aperçut deux pirogues qui voguaient vers l'endroit où il était, et les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenaient à Tarrao, roi de l'île, qui venait lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, et Sa Majesté débarqua avec sa sœur nommée Nuna. Comme ils s'avançaient vers l'arbre sous lequel était M. Banks, il alla à leur rencontre, et il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avait écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portait sur sa tête en place de chapeau; il l'étendit à terre, et ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal qui était composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits à pain, de noix de coco et d'autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent: les messagers revinrent avec une hache, une chemise et des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui quelques-uns des principaux personnages de l'île, parmi lesquels il y avait trois jeunes femmes très belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, et tâcha de leur faire entendre que ses compagnons et lui avaient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'île d'Imao; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à peu près les mêmes que celles de Taïti. Les hommes qu'il y vit ressemblaient aussi entièrement aux habitants de cette dernière île, et il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Taïti: de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges connaissaient ses marchandises et leur valeur.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort, et par les personnes que j'avais envoyées à l'est de l'île. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, et nous observâmes, M. Green, le docteur Solander et moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Green et le mien étaient de la même force, et celui du docteur Solander était plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète une atmosphère ou brouillard nébuleux qui rendait moins distincts les temps des contacts, et surtout des contacts intérieurs, ce qui nous fit différer les uns des autres dans nos observations.

—

Description particulière des funérailles parmi les Taïtiens. Observations générales sur ce sujet. Détails sur la cuisine des Taïtiens. Divers incidents.

Le 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi. Plusieurs des chefs indiens assistèrent à cette fête; ils burent à la santé de Sa Majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui était le son le plus approché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

Il mourut pendant ce temps une vieille femme d'un certain rang; cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, et nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place carrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, et ils placèrent le corps en dessous, sur un châssis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, et l'on avait placé près de lui du fruit à pain, du poisson et d'autres provisions. Nous supposâmes que les aliments étaient préparés pour l'esprit du défunt, et que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des âmes après la mort; mais, lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces aliments étaient des offrandes qu'ils présentaient à leurs dieux: ils ne supposaient cependant pas que les dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensaient point que Jéhovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le Temple de Jérusalem, c'est-à-dire comme un témoignage de respect et de reconnaissance, et un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis du carré, il y avait un endroit où les parents du défunt allaient payer le tribut de leur douleur; et au-dessous du pavillon, on trouvait une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avaient versé leurs larmes et leur sang; car, dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de là on avait dressé deux petites huttes. Quelques parents du défunt demeurent habituellement dans l'une, et l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, et qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où l'on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, et d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Élien et Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitants de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, et qu'on appelle aujourd'hui la Mingrélie, excepté pourtant que cette manière de disposer des morts n'avait pas lieu pour les deux sexes: ils enterraient les femmes, mais ils enveloppaient les hommes morts dans une peau, et les suspendaient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitants de la Colchide avait sa source dans leur croyance religieuse. La terre et l'air étaient les principaux objets de leur culture, et l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouaient leurs morts à ces deux éléments. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Taïtiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous ap-

portaient du fruit à pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, et l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, et que chacun avait alors cueilli une partie des fruits pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *mahie*, et qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un temps considérable, et leur sert d'aliment lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devait faire, le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme dont nous avons déjà décrit le tombeau. M. Banks était si curieux de voir tous les mystères de la solennité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où était déposé le corps, et il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes et un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparaient à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en était le chef. La forme de son habillement était extrêmement bizarre, et pourtant lui seyait assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtements à l'européenne. Les Indiens nouèrent autour de ses reins une pièce d'étoffe, et ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon et de l'eau, de manière qu'il était aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, et entre autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui. Le jeune homme fut noirci partout, et ensuite le convoi se mit en marche.

Toubouraï Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugés être une prière. Il récitait les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison; ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Taïtiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi. Dès qu'il fut aperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte et mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étaient plus de cent, et qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière et entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étaient toutes désertes, et l'on ne vit pas un seul Taïtien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *nineveh* la fonction que faisait M. Banks: deux autres comme lui étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous disparu, ils allèrent dire au personnage principal du deuil: *imatata* (il n'y a personne); enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière et prendre leurs habits ordinaires.

Le 14, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés et dans de nouveaux inconvénients. Au milieu de la nuit, un Taïtien trouva moyen de dérober un fourgon de fer, qui nous servait pour le four; on l'avait dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyait en dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le soir, était venu secrètement sur les trois heures du matin, et que, guettant le moment où la sentinelle était détournée, il avait adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, et l'avait tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit; j'avais pour cela plusieurs raisons: je ne pouvais pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie et de mort, dont ils seraient les maîtres de faire usage quand ils le voudraient, et j'avais déjà éprouvé qu'ils n'étaient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avaient la permission. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que nous faisaient les Taïtiens fussent des crimes dignes de mort. Parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Taïti: c'eût été exécuter sur les naturels du pays une loi faite après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi semblable, et il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas comme nous accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être punis de mort. Je ne voulais point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, et je ne me souciais pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion et la fumée les auraient d'abord alarmés, mais, dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arrivait point de mal, ils auraient peut-être méprisé nos armes, et ils en seraient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, et nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous chargées de poisson: je les fis saisir sur-le-champ et conduire dans la rivière derrière le fort, et j'avertis tous les Taïtiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendait pas le fourgon et les autres choses qu'ils avaient volées, depuis notre arrivée dans l'île. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédaient les effets qu'on nous avait dérobés, et que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous les Taïtiens y étaient intéressés. On rendit le fourgon, et ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions.

Le lendemain, 15, arriva, et on ne rapporta rien de plus: ce qui me surprit beaucoup, car les insulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui allait se gâter dans peu de temps. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avais déclaré solennellement et en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocents, et sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager: je leur permis de prendre le poisson, mais je retins les pirogues. Cette permission produisit de nouveaux désordres et de nouvelles injustices; comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonstance et pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtiments; j'avais alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient par la détention des pirogues n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie: je me décidai enfin à les relâcher, très mortifié du mauvais succès de mon projet.

Le 19, nous retenions toujours les pirogues. Nous reçûmes le soir une visite d'Oberéa, et nous fûmes très surpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés, car elle savait qu'elle était soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obadée, son favori, qu'elle avait renvoyé et battu, les avait emportés; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue sur sa parole; elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués. Cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, et elle nous fit de très grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit elle et sa suite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir: l'histoire des habits volés était trop récente, et d'ailleurs la tente était déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, et elle coucha dans sa pirogue très mortifiée et très mécontente.

Le lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue et ce qui y était contenu, se

remettant en notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'âme qui excita notre étonnement et notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon et plusieurs autres choses, et entre autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, et nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience : nous remîmes le chien, qui était très gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher et le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez et le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

Pendant ce temps les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, et l'on y mit des couches alternatives de petites pierres et de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme, et en le raclant avec une coquille tout le poil tomba comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, et en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin et mis dans des coques de noix de coco, ainsi que le sang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, et l'on mit au fond quelques-unes des pierres, qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient. On les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins ; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes et de pierres chaudes et on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le rouvrit, on en tira l'animal très bien cuit, et nous convînmes tous que c'était un excellent mets. On ne donne pas de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits à pain, des noix de coco, des ignames et d'autres végétaux. Les Taïtiens apprêtent de la même manière toutes les chairs et tous les poissons qu'ils mangent.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique moraï : celui-ci était un monument frappant du rang et du pouvoir d'Oberéa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin ;* nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au moraï, le long de la côte de la mer, nous aperçûmes partout sous nos pieds une multitude d'ossements humains, surtout de côtes et de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, et l'on nous dit que, dans le dernier mois de owarahew, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tiarrabou, péninsule sud-est de Taïti, avait fait une descente dans cet endroit, et tué un grand nombre d'habitants, dont nous voyions les os sur le rivage ; que, dans cette occasion, Oberéa, et Oamo, qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes ; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons qui étaient très grandes, et emmené les cochons et les autres animaux qu'ils avaient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon et l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteau, étaient au nombre des dépouilles. Cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui *le Dauphin* n'avait point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à Tiarrabou des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérants les avaient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Taïtiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

Le 1er juillet, nous retournâmes au port à Matavaï, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit à pain ; mais les Indiens nous assurèrent que la récolte de la dernière saison était presque épuisée, et que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seraient pas agréables avant trois mois ; ce qui nous fit comprendre pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit à pain mûrit dans les plaines, les Taïtiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des aliments dans tous les temps ; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, des fruits du plane sauvage et de noix d'ahée qui sont en maturité. A moins que les fruits à pain ne mûrissent quelquefois plus tôt, je ne puis pas expliquer pourquoi *le Dauphin*, qui était dans l'île à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

Les Indiens nos amis se rassemblèrent en foule autour de nous dès que nous fûmes de retour, et aucun ne s'approchait les mains vides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étaient les propriétaires, on ne l'avait pas encore fait. Les Taïtiens les redemandèrent de nouveau, et enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère que les vols qu'ils commettaient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitaient à s'approprier nos métaux et les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'île.

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Taïtiens qui lui servaient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, et voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres. La vallée avait partout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines ; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit pour rafraîchissements des cocos et d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin ; mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ six milles. Ils passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on leur dit que couchaient souvent les Indiens lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sortait une cascade qui formait un lac dont le courant était si rapide, que les Taïtiens assurèrent qu'il était impossible de le passer. Ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers et sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisait des bords de la rivière sur ces rochers était effrayant ; les côtés presque perpendiculaires avaient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruisseaux qui jaillissaient partout des fentes de la surface le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant ; cependant, à travers ces précipices, on avait fait un sentier au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux, joints les uns aux autres, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper. En la serrant fortement, il s'élevait d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ. Notre eau était déjà à bord, et nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites, nous reçûmes une autre visite d'Oamo et d'Oberéa, accompagnés de leur fils et de leur fille. Les Taïtiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille, qui, à ce que nous comprîmes, s'appelait Toïmata, avait fort envie de voir le fort, mais son père ne voulut pas le lui permettre. Téarée, fils de Waheatua, souverain de Tiarrabou, péninsule sud-est de Taïti, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, et dont nous ne désirions point la compagnie : c'était l'habile filou qui nous vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit : les Taïtiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, et ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort; ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

Le 13 juillet 1769, le vaisseau fut rempli des Taïtiens, nos amis, dès la pointe du jour, et il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre onze heures et midi; et dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous et versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste et silencieuse qui avait quelque chose de très tendre et de très intéressant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues semblaient au contraire se disputer à qui pousserait les plus grands cris; mais il y entrait plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté et une tranquillité vraiment admirables. Il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes faisaient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier présent à Potomaï, maîtresse favorite de Tootahah; il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, et il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua de les voir.

C'est ainsi que nous quittâmes l'île de Taïti et ses habitants, après un séjour de trois mois. Pendant la plus grande partie de ce temps, nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale, et nous nous rendîmes réciproquement toutes sortes de bons offices : les petits différends qui survinrent par intervalles ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes. Ces disputes étaient toujours une suite de la situation et des circonstances où nous nous trouvions, des faiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, et enfin du penchant des Taïtiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conséquences fatales, et c'est à cet accident que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvaient arriver dans la suite. J'espérais profiter de l'impression qu'aurait faite sur les Indiens la mort de ceux qui avaient péri dans leurs démêlés avec *le Dauphin*, et je comptais pouvoir séjourner dans l'île sans y répandre de sang. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits surtout par M. Banks, qui était infatigable pour nous procurer des provisions et des rafraîchissements lorsqu'on pouvait en avoir; mais, sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares par la trop grande consommation que nous en faisions au fort et au vaisseau, et par l'approche de la saison où les noix de coco et les fruits à pain commencent à manquer.

Description particulière de l'île de Taïti, de ses productions et de ses habitants. Habillements, habitations, nourriture, vie domestique et amusements de ces insulaires.

Le capitaine Wallis, qui découvrit l'île de Taïti le 9 juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal : nous avons reconnu qu'il ne s'était trompé que d'un demi-degré. Nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île et pointe orientale de la baie, gisait au 149e degré 30' de longitude. L'île est environnée par un récif de rochers de corail qui forme plusieurs baies et ports excellents; le mouillage est assez vaste et l'eau assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux. La baie de Port-Royal, appelée par les naturels du pays *Matavaï*, et qui ne le cède en bonté à aucune autre de Taïti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très haute montagne située au milieu de l'île et au sud de la pointe Vénus. Il n'y a dans toute l'île d'autre bois à brûler que celui des arbres fruitiers : il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie quelques hâvres contigus à ceux que nous avons tracés.

Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très inégale : elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'île et y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes et la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'île, et il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différents endroits, mais elle n'a nulle part plus d'un mille et demi : excepté sur le sommet des montagnes, le sol est partout extrêmement riche et fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, et couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces qui ont un feuillage si épais et une tige si forte qu'ils forment un bois continu. Quoique la cime des montagnes soit en général stérile et brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

Quelques-unes des vallées et la terre basse qui est située entre le pied des montagnes et la mer sont les seules parties de l'île qui soient habitées, et l'on peut dire qu'elles sont très peuplées. Les maisons n'y forment pas de villages : elles sont rangées tout le long de la bordure à environ cinquante verges de distance les unes des autres, et environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Taïtiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement la connaissait très bien, pouvait fournir six mille sept cent quatre-vingts combattants : d'où il est facile de calculer quelle était la population générale.

L'île de Taïti produit des fruits à pain, des noix de coco, des bananes de treize sortes et les meilleures que nous ayons mangées; des planes; un fruit assez ressemblant à la pomme, et qui est très agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'arum; un fruit connu dans l'île sous le nom de *jambu*, et que les insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitants mangent crues; une racine de l'espèce du salep qu'ils appellent *pea*; une plante nommée *étée*, et dont ils ne mangent que la racine; un fruit appelé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gousse comme la fève, et qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appelé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes orientales, et dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbrisseau appelé *nono;* le *morinda*, qui produit aussi un fruit; une espèce de fougère dont on mange la racine et quelquefois les feuilles; une plante appelée *theve*, dont on mange la racine. Au reste, il n'y a que la classe inférieure des Taïtiens qui se nourrisse des fruits du nono,

de la fougère et du theve ; à moins que ce ne soit dans un temps de disette, ils ne servent pas d'aliments aux autres insulaires. Tous ces fruits qui composent la nourriture des Taïtiens sont des productions spontanées de la nature, ou bien la culture se réduit à si peu de chose, qu'ils semblent exempts de l'anathème général qui porte que l'homme mangera son pain à la sueur de son front.

Les Taïtiens n'ont aucune espèce de fruits, de légumes ou de graines d'Europe (1).

Les cochons, les chiens et la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'île. Excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux et les rats, il n'y a point d'animaux sauvages. On n'y trouve aucun serpent, et point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces insulaires une grande quantité d'excellents poissons de toute sorte, ce qui est de tous les aliments celui qu'ils aiment le mieux. La pêche fait leur principale occupation.

Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature supérieures à celles des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrus et bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait six pieds trois pouces et demi : il était habitant d'une île voisine appelée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne ; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, et quelques-unes même sont très petites : cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes. De toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

Leur teint naturel est cette espèce de teint brun clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc et de rouge. Il est très foncé dans les habitants qui sont exposés à l'air et au soleil ; mais, dans ceux qui vivent à l'abri, et surtout chez les femmes d'une classe supérieure, il conserve sa nuance naturelle. Leur peau, délicate, est douce et polie, et ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appelons du nom de *couleurs*. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté est le nez, qui en général est un peu aplati. Leurs yeux, et surtout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelants de feu ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très égales et très blanches, et leur haleine est parfaitement pure.

Les cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes. Les hommes portent leur barbe de différentes manières ; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, et ils ont grand soin de tenir le reste très propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles, et ils nous accusaient de malpropreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvements sont remplis de vigueur et d'aisance ; leur démarche est agréable ; leurs manières sont nobles et généreuses, et leur conduite entre eux et envers les étrangers est affable et civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans soupçon ni perfidie, et sans penchant à la vengeance et à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis. Plusieurs d'entre nous, et en particulier M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons, au milieu des bois, sans être accompagnés de personne, et par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs ; mais, à cela près, ils n'ont à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre.

Dans la plupart des pays où les habitants ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, et les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à Taïti : les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, et les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs, qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes et des fleurs odoriférantes : comme l'huile est ordinairement rance, l'odeur est d'abord très désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, sans connaître l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfants et la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse et leur propreté à d'autres égards sont presque sans exemple ; et ceux à qui nous donnâmes des peignes se débarrassèrent bientôt de leurs poux avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde : ce qu'ils appellent *tattow*. Ils piquent la peau aussi profondément qu'il leur est possible, sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille qu'on a ratissée pour l'amincir, et qui est d'un quart de pouce à un pouce et demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix, qu'ils brûlent au lieu de chandelle, et qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame avec un bâton, ils percent la peau et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, et il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont de douze à quatorze ans. On leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parents, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île.

Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des marques de distinction : je n'ai vu aucun Taïtien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint (1).

Leur habillement est composé d'étoffe et de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les temps secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; et, dans les temps de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices ; car il n'est point taillé en forme régulière, et il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de large et onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces, d'environ deux verges et demie de long et d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu ; elles les mettent l'une sur l'une, et passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant et derrière en scapulaire : ce vêtement, ouvert par les côtés, laisse les mouvements du bras en liberté : les Taïtiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*. Ils les rassemblent autour des

(1) Le long séjour des missionnaires à Taïti leur a, depuis lors, permis d'introduire dans cette île une certaine quantité de plantes européennes. A. M.

(1) Cette coutume paraît tenir à la superstition ; mais, depuis l'adoption du christianisme, elle a été abolie. A. M.

reins, et les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitants du Pérou et du Chili, et que les Espagnols appellent *poncho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, et on la nomme alors *maro*. Tel est le vêtement des Taïtiens de toutes les classes; et comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes et les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffe qu'ils portent (1). On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long et de deux ou trois de large: quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau; et, si ce sont de très grands personnages, et qu'ils veuillent paraître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière.

Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus et les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nu; les femmes n'ont qu'un mince jupon, et les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode, et surtout dans un pays chaud où elle consiste à mettre une couverture sur une autre, les femmes d'un certain rang se découvrent toujours vers le soir jusqu'à la ceinture, et elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièrement nu.

Leurs jambes et leurs pieds ne sont point couverts, mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de coco, qu'ils font dans quelques minutes lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pourtant pas là toute leur coiffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, et qui leur sied beaucoup mieux. Le tomou est composé de cheveux tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espèce, et en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes qui relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du tropique; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane, ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'homme et de poils de chien, ou peut-être de filasse de noix de coco, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par derrière. Excepté les fleurs, les Taïtiens connaissent peu d'autres ornements: les deux sexes ont des pendants d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'île ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, des graines, des pois rouges ou de petites perles. Ils en enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

Les enfants sont entièrement nus: les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

Nous avons déjà eu occasion de parler des maisons ou plutôt des huttes de ce peuple: elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer et les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutterait des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane le Taïtien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. Ce sont partout des bocages de fruit à pain et de noix de coco sans broussailles, et entrecoupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, et il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles, on y goûte la fraîcheur, un air pur y circule librement, et les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphyr et les vents du côté qu'ils soufflent.

Ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré; il n'a aucune idée de l'indécence, et il satisfait en public ses désirs et ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous apaisons notre faim en mangeant avec nos parents et nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles: il n'est pas besoin de faire remarquer que la conversation de ces insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, et que les deux sexes y parlent de tout sans retenue et dans les termes les plus simples (1).

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit qu'excepté les cochons, les chiens et la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés; et ceux-là même n'y sont pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets; et comme ils sont très nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces festins qui n'arrivent pas souvent est nécessairement très petite. Les Taïtiens du commun se régalent plus fréquemment avec des chiens et de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la saveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du Sud était presque aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux.

La mer fournit à ces insulaires beaucoup de poissons de toute espèce; ils mangent crus les petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, et ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancres et les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins anglais appellent *blubbers* (2), quoiqu'ils soient si durs qu'il faille les laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'aliments, le fruit à pain est le principal, et pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine que celle de grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais le Taïtien qui, dans sa vie, en plante une douzaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains et de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été toutes les

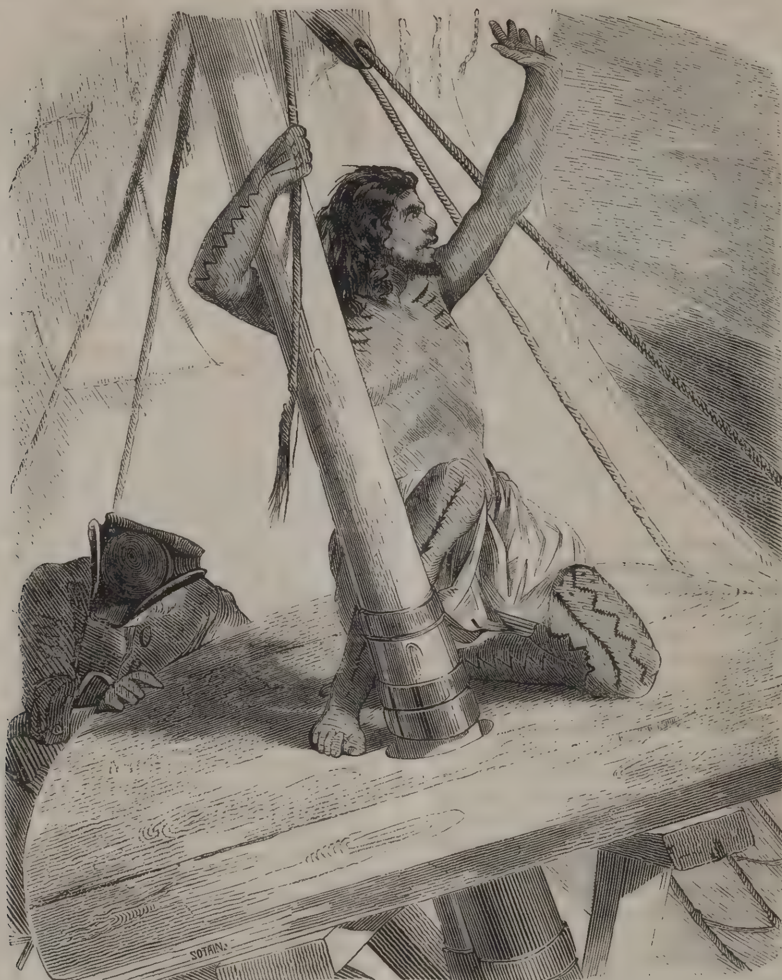
(1) Quelques notes par nous annexées au voyage de Bougainville ont déjà fait connaître plusieurs modifications aux usages et même aux vêtements des Taïtiens, aujourd'hui entièrement sous l'influence morale des missionnaires et du protectorat de la France. A. M.

(1) Les détails que vient de donner le voyageur ont été assez poétiquement reproduits dans ce passage de feu Deslandes :

Sous ce ciel éthéré, sur ces jeunes rivages,
Les maisons sont sans murs, les toits sont des feuillages;
L'air avec ses parfums rend le sommeil plus doux;
Les frères et les sœurs, et l'épouse et l'époux,
Sur un sol que jamais n'ont foulé les reptiles,
Ont des jours enchanteurs et des nuits plus tranquilles;
Ont des fêtes, des jeux, ont la paix et l'amour,
Et tous les vrais plaisirs enchantent leur séjour.

A. M.

(2) Sorte de poisson de mer. A. M.



Il alla ensuite sur la grande hune.....

fois que reviennent ces saisons, et qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfants de l'argent et du bien.

Il est vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit à pain, mais les noix de coco, les bananes, les planes et beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuisine chez ce peuple n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs aliments : l'une de les griller et l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Ils apprêtent fort bien les cochons et les gros poissons, et, suivant nous, ils sont plus succulents et plus également cuits que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit à pain dans un four; il s'adoucit alors et devient assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit à pain de trois manières; ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de coco, et le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*.

Le mahie supplée au fruit à pain lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font :

Ils cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, et, après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état, il subit une fermentation et devient d'une douceur désagréable; ils en ôtent tout le trognon et jettent ensuite le reste dans un trou qui est ordinairement creusé pour cet effet dans les habitations : ce creux est proprement garni d'herbe au fond et dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles et de grosses pierres : le fruit éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigrelet, et se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin, et, après l'avoir mis en boule, et l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur espèce de four : il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid et chaud, et c'est communément un des mets de tous leurs repas. Il était pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait, comme la bière, par fermentation; et quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause : il est donc très naturel que ce peuple grossier joigne des idées et des cérémonies superstitieuses à ce travail : les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent. Excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, et



Ils aperçurent tout-à-coup une curiosité naturelle....

même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit.

Tels sont leurs aliments, auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin; et ceux qui habitent à quelque distance la conservent dans des vases de bambou, qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant une sauce autre que l'eau salée : ils en font une seconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, et qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très forte, et nous parut très désagréable lorsque nous en goûtâmes pour la première fois : quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, et même ils la préféraient à celle que nous employions dans nos repas, surtout quand elle était mêlée avec le poisson. Les Taïtiens semblaient la regarder comme une friandise, et ils ne s'en servaient point dans leurs repas ordinaires, soit parce qu'ils s'imaginent que c'est prodiguer mal à propos la noix de coco, ou que, lors de notre séjour dans l'île, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

En général, l'eau et le jus de la noix de coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitants de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des insulaires burent librement de nos liqueurs fortes et s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivresse étaient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté : leurs mets sont trop simples et en trop petit nombre pour qu'il y règne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls; cependant, lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, et l'on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit à pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, et deux coques de noix de coco, l'une remplie d'eau salée, et l'autre d'eau douce : la chair ou le poisson sont tout apprêtés et enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont

pas en petit nombre, s'asseyent autour de lui, et, lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains et sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision, qui est composée ordinairement d'un ou de deux petits poissons, de deux ou trois fruits à pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit à pain, qu'il pèle et dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, et, pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcelle dans de l'eau salée, et il place l'autre, ainsi que le reste du fruit à pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui. Il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, et il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible : il en fait de même sur les autres morceaux, et entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites, un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paraît très surprenante à un Européen ; mais elle est si peu difficile que plusieurs d'entre nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, et, en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit à pain et ses poissons, il passe aux fruits du plane dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées : pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, et la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si maladroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau : dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, et il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle, quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit à pain est pilé de cette manière et arrosé d'eau de temps en temps, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher. On y mêle quelquefois de la banane ou du maïs, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de temps en temps et en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit à pain ainsi préparé ressemble assez à un flan épais. On en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui; il hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, et le maître se lave encore les mains et la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, et l'on nettoie les noix de coco.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'aliments dans un seul repas. J'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun était plus gros que les deux poings; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avaient six ou sept pouces de long et quatre ou cinq de circonférence, et près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais.

Il est très surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société et surtout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit surtout à table que toutes les autres nations, policées et sauvages, aiment à jouir des agréments de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui partout ailleurs rassemblent les familles et les amis, les isolent à Taïti, et nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière. Ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance et même de l'aversion de ce que nous mangions en société, surtout avec nos femmes, et des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenait de quelque opinion superstitieuse; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire.

Dans leurs familles, deux frères, et même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions et l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportèrent tous un panier où étaient leurs aliments; et quand nous nous asseyions à table, ils sortaient, se plaçaient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres; et, en se tournant le dos, chacun prenait son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes et de prendre les mêmes aliments, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, et qui, après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar séparé, et assistent à leurs repas.

Les Taïtiens d'un moyen âge et d'un rang distingué dorment ordinairement après les repas et dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolents, et ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir et manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, et les jeunes garçons et les petites filles restent éveillés pendant tout le jour par l'activité et l'effervescence naturelle de leur âge.

En rapportant les incidents qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'île, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusements, et en particulier de leurs musique, danse, combat de lutte et du maniement de l'arc. Ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long. Le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

Les flûtes et les tambours sont les seuls instruments de musique qu'ils connaissent. Les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long, et, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous et par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air; ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche et le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, et recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer. Ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, et ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble : ils prennent une feuille qu'ils roulent et qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte; ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix à celle de ces instruments, et ils improvisent en chantant. Ils appellent *pehai* ou chanson chaque distique ou couplet. Ces vers sont ordinairement rimés, et lorsqu'ils étaient prononcés par les naturels du pays nous y reconnaissions un mètre.

Nous connaissons trop imparfaitement la langue de Taïti pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'a-

musent souvent à chanter des couplets lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, et surtout quand il est nuit. Quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle entre le coucher du soleil et le temps où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse : ils en embrochent plusieurs dans une baguette. Après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même temps la partie de la brochette qui la traverse, comme la mèche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisième, et ainsi de suite. Quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un temps considérable, et donnent une lumière assez forte. Les Taïtiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

En d'autres pays, les petites filles et toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour; leur conduite et leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, et l'on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées et les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissements de ces insulaires il y a une danse appelée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix : cette danse est composée de postures et de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfants dès leurs premières années; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Taïtiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusements, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment que, étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons et réaliser les symboles de la danse.

On ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles par civilité ou en forme de récompense ; et l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs et la lubricité à un point que les autres nations, dont on a tant parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avaient pas encore atteint, et qu'il est impossible de concevoir.

Un nombre très considérable de Taïtiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme et la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy;* ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres insulaires n'assistent point. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les femmes y dansent en liberté la timorodée, afin d'exciter en elles des désirs, qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père, et qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, et elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avait entraînée dans cette société; mais, dans ce cas-là même, on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui; elle prévient alors le meurtre, mais l'homme et la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté et perdent pour l'avenir tout droit aux priviléges et aux plaisirs de l'arreoy. La femme est appelée *whannownow (qui a fait des enfants)*, mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité et de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable et de plus conforme aux sentiments qui distinguent l'homme de la brute (1).

Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible et si étrange; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Taïtiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être agrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. Lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étaient membres d'un arreoy, nous leur avons fait, M. Banks et moi, des questions sur cette matière, et nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils s'étaient agrégés à ces horribles sociétés, et que plusieurs de leurs enfants avaient été mis à mort.

Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Taïtiens sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être et augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté et la santé de l'homme, et mêle du dégoût jusque dans ses plaisirs les plus vifs. Les insulaires de Taïti se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière : le matin, dès qu'ils sont levés, à midi et le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils se lavent les mains et la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve sur leurs vêtements et sur leur personne ni tache ni malpropreté; de manière que dans une grande compagnie de Taïtiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur, et il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.

Des manufactures, des pirogues et de la navigation des Taïtiens.

Si la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Taïtiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité et à leur adresse, qu'ils ne connaissent point l'usage des métaux pour faire des instruments.

L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer et de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, et je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe est de trois sortes, et composée de l'écorce de trois arbres différents, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit à pain et un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique.

La plus belle et la plus blanche est faite avec le mûrier qu'ils appellent *aouta*. Elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île, et la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux. La seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommé *ooroo*,

(1) Il est inutile de rappeler qu'aujourd'hui cette société lubrique n'existe que de nom à Taïti. A. M.

est inférieure à la première en blancheur et en douceur, et ce sont surtout les Taïtiens de la dernière classe qui en font usage. La troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière et rude, et de la couleur du papier gris le plus foncé. Quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil et au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, et les chefs de Taïti la portent pour les habits de deuil.

Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes; ils donnent surtout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, et qu'il est de six ou huit pieds de haut, et un peu plus gros que le pouce. Les Taïtiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé et sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourrait produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

Le fruit du figuier qui est employé pour teinture est à peu près aussi gros qu'un pois ordinaire, ou qu'une très petite groseille; et lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblant au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco, et il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'étou et on les met ensuite sur une feuille de plane; on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques, et, quand elles sont parvenues à ce point, on les serre doucement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles et plus spongieuses, elles prennent plus de liqueur; dans l'espace d'environ cinq minutes la couleur commence à paraître sur les veines des feuilles, et dans dix minutes ou un peu plus elles en sont parfaitement saturées. Les insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable des Taïtiens. Il y en a quelques-unes qui sont plus belles et meilleures que celles que nous avons en Europe. Les plus grossières leur servent de lits, et ils portent les plus fines dans les temps humides.

Ils sont aussi très adroits à faire des paniers et des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de mille formes différentes, et il y en a quelques-uns très artistement travaillés. Ils s'occupent tous, hommes et femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de coco dans l'espace de quelques minutes ; et les femmes, qui nous venaient voir de très grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était élevé sur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'ombre : cette opération leur coûtait si peu de travail et de temps, que, lorsque le soleil baissait sur le soir, elles les jetaient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête : ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, et une corne avancée qui ombrage le front.

Les Taïtiens montrent une sagacité et une industrie extrêmes dans tous les expédients qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un bois dur, et ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne serait pas mortellement blessé.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très dure, mais qui ne s'égrène pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois pèsent de six à huit livres; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces. Comme il est nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre et une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Taïtiens, c'est d'abattre un arbre ; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instruments : cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, et le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines, dans toute sa longueur et toute sa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, et quarante dans les branches, et que l'épaisseur est à peu près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction : la tige en est élevée et droite. Quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain, qui est un bois léger, spongieux et qui se travaille aisément. Ils aplanissent les planches avec leurs haches très promptement, et ils sont si adroits qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal à propos. Comme ils ne connaissent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue, creuses ou plates, sont taillées à la main.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitants de Taïti et des îles voisines; ils appellent les unes *ivahahs* et les autres pahies.

L'ivahah, qu'ils emploient dans les petites excursions, a les côtés perpendiculaires et le fond plat ; et le pahie, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés et le fond en forme de quille. Les ivahahs sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, et servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante-douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion.

Dans leurs plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans quelles parties du ciel elles paraîtront à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horizon ; ils savent aussi, avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le temps de l'année où elles commencent à paraître ou à disparaître.

De la division du temps à Taïti. Manière de compter et de calculer les distances. Langue, maladies, funérailles et enterrements, religion, guerre, armes et gouvernement des Taïtiens.

Nous n'avons pas pu acquérir une connaissance parfaite de la manière dont les Taïtiens divisent le temps. Nous avons cependant observé que, lorsqu'ils parlent du temps passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *malama*, qui signifie lune. Ils comptent treize de ces lunes, et recommencent ensuite par la première de cette révolution ; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seraient de saison, et le temps qu'il ferait dans chacun de ces mois, pour lesquels ils ont des noms particuliers. Ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur religion.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour et six pour la nuit, et chaque partie est de deux heures. Ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude

par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horizon ; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inspection des étoiles, puissent dire quelle heure il est.

En comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; et, quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, et passent d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons observé en d'autres cas que, lorsqu'ils conversent entre eux, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

Quand ils comptent au-delà de dix ils répètent le nom de ce nombre, et ils y ajoutent le mot *plus :* dix et un de plus signifie onze, dix et deux de plus signifie douze, et ainsi du reste, comme nous disons vingt-un, vingt-deux. S'ils arrivent à dix et dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainsi que les Anglais comptent par vingtaines. Lorqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cents. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre ; il ne paraît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cents, dix fois répétés, montent à deux mille, quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme, qui répond à notre brasse. Lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils l'expriment comme les Asiatiques, par le temps qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Taïtiens est douce et mélodieuse : elle abonde en voyelles, et nous apprîmes aisément à la prononcer ; mais nous trouvâmes qu'il était très difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenait peut-être, non-seulement de ce que l'anglais est rempli de consonnes, mais encore parce que cette langue a une composition particulière; car ils prononçaient avec beaucoup de facilité les mots espagnols et italiens lorsqu'ils finissaient par des voyelles.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture est si simple, et qui en général ne s'enivre presque jamais ; et si l'on en excepte quelques excès de colique qui leur arrivent même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre séjour dans l'île. Les naturels du pays cependant sont sujets aux érysipèles et à une éruption cutanée de pustules écailleuses qui approchent beaucoup de la lèpre.

Il ne doit pas y avoir de médecins de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies; cependant, partout où l'homme souffre, il fait des efforts pour se soulager; et lorsqu'il ignore également le remède et la cause de la maladie, il a recours à la superstition; ainsi il arrive qu'à Taïti et dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connaissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres de Taïti pour opérer la guérison consiste principalement en prières et en cérémonies. Lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences qui paraissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même temps très proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts et aux pieds du malade, et ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespecia populea,* qu'ils appellent *e'midho;* les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri ; et s'il meurt, ils déclarent que la maladie était incurable : ce en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

Si nous jugeons de leurs connaissances en chirurgie par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, et que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage était entièrement défiguré par les suites de ses blessures; son nez, y compris l'os et le cartilage, était absolument ras; l'une de ses joues et l'un de ses yeux avaient reçu de si terribles coups qu'ils y avaient laissé un creux où le poing pouvait presque entrer, et où il ne restait pourtant point d'ulcères.

Le commerce des Taïtiens avec les habitants de l'Europe les a déjà infectés de la maladie vénérienne, cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que *le Dauphin, l'Endeavour* et les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville sont les seuls bâtiments européens qui aient abordé à Taïti, et ce sont les Anglais ou les Français qui y ont porté cette maladie. Le capitaine Wallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage (1).

En rapportant les incidents qui nous arrivèrent pendant notre séjour, il était impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes, des opinions et de l'industrie de ce peuple dont nous traitons dans ce chapitre; afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que suppléer à ce que je pourrais avoir omis.

Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts : je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent : l'un est un hangar où ils laissent pourrir la chair du cadavre, l'autre un lieu enclos par des murs, et où ils enterrent les ossements; ils donnent à ces hangars le nom de *tupapow,* et à leurs cimetières enclos celui de *morai;* les morais sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

Dès qu'un Taïtien est mort, sa maison se remplit de parents qui déplorent cette perte, les uns par de grandes lamentations, et d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parents du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence : le reste des insulaires qui composent l'assemblée profèrent de temps en temps en chœur des exclamations passionnées, et, le moment d'après, ils rient et parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort et toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre, enveloppé d'étoffes, est conduit au bord de la mer sur une pierre que des hommes portent sur leurs épaules, et il est accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage; le prêtre réitère ses prières, et, prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jette, non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de là, et bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage où l'on renouvelle les prières et les aspersions. Ils le portent et reportent ainsi plusieurs fois, et, tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres insulaires construisent un hangar et environnent de palissades un petit espace de terrain. Au centre de ce hangar ou tupapow, ils dressent des poteaux pour soutenir la bière et sur lesquels elle est à la fin placée ; on y laisse pourrir le cadavre jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, et les jettent sous la bière avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Taïtiens, qui croient que l'âme subsiste après la mort, s'imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle était unie ; qu'elle observe les actions des vivants, et goûte du plai-

(1) Oui; mais Bougainville s'est encore mieux justifié, comme étant arrivé à Taïti après Wallis. A. M.

sir de voir ces témoignages de leur affection et de leur douleur.

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil ; mais, avant ce temps, ils ne paraissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents se revêtent, chacun à leur tour, de l'habillement du deuil.

Nous n'avons pas encore expliqué pourquoi les Taïtiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer, et, dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit, et, s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement de son bâton, ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Ces processions ou convois continuent à certains intervalles pendant cinq lunes, mais ils deviennent moins fréquents par degrés, à mesure que le terme de ce temps approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la bière ; ils ratissent et lavent très proprement les os, et les enterrent ensuite au dedans ou au dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupait le mort. Si le défunt est un earee ou chef ; ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os ; ils l'enveloppent d'une belle étoffe et le mettent dans une espèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai. Ce coffre est appelé la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt, et, dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent.

Les Taïtiens croient que l'âme est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la mort, et qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur. Ils appellent *tavirua l'eray* le séjour le plus heureux ; et ils donnent à l'autre le nom de *tiahoboo*. Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompenses ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asiles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils s'imaginent que les chefs et les principaux personnages de l'île entreront dans le premier, et les Taïtiens d'un rang inférieur dans le second ; car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée, et les témoignages d'adoration et de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions proviennent seulement du sentiment de leur propre faiblesse et de l'excellence ineffable des perfections divines.

Le caractère de prêtre, ou *tahowa*, est héréditaire dans les maisons. Cette classe d'hommes est nombreuse, et composée de Taïtiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances qui sont répandues dans l'île ; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms et les rangs des différents *eatuas*, ou dieux subalternes, et les opinions sur l'origine des êtres, que la tradition a transmises dans leur ordre. Ces opinions sont exprimées en sentences détachées. Quelques prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation et l'astronomie que le reste du peuple, et le nom de *tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés. Le *tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas (1).

Il nous paraît que le mariage à Taïti n'est qu'une convention entre l'homme et la femme, dont les prêtres ne se mêlent point. Dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions ; mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord, et, dans ce cas, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxes sur les Taïtiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables : l'une est le tattow, ou l'usage de se piquer la peau, et l'autre la circoncision, qui n'ont toutes deux aucun rapport avec la religion. Ce peuple a adopté la circoncision, sans autre motif que ceux de la propreté. Cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du tattow et de la circoncision, et que c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter des marques de l'un et de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainsi que nos mariages et nos baptêmes. Les insulaires paient ces rétributions libéralement et de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang et les facultés des parties ou de leurs amis (2).

Les morais, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont tout à la fois des cimetières et des endroits de culte, et en cela nos églises n'y ressemblent que trop. Le Taïtien approche de son morai avec un respect et une dévotion qui feraient honte au chrétien. Il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré, mais il y va adorer une divinité invisible ; et, quoiqu'il n'en attende point de récompenses et n'en craigne point de châtiments, il exprime toujours ses adorations et ses hommages de la manière la plus respectueuse et la plus humble.

Je n'ose pas assurer que ce peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, et qui par conséquent ne peut avoir des lois fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement. Il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordait une liberté licencieuse à un petit nombre d'hommes, et soumettait le reste au plus vil esclavage (3).

Taïti est divisé en différents districts qui sont à peu près au nombre de cent : les earees sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons ; ils partagent leurs territoires entre les manahounis qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le baron. Les Taïtiens de la dernière classe, appelés *toutous*, semblent être dans une situation approchant de celle des vilains dans les gouvernements féodaux : ils font tous les travaux pénibles ; ils cultivent la terre sous les manahounis, qui ne sont que les cultivateurs de nom ; ils vont chercher le bois

(1) Tous ces détails ne sont plus, en quelque sorte, aujourd'hui que de l'histoire à Taïti, où le christianisme est à peu près fixé ; mais nous les conservons à cause des îles voisines où se pratiquent encore des usages analogues. A. M.

(2) Nous ignorons si les missionnaires ont maintenu ces usages si lucratifs pour le sacerdoce. A. M.

(3) Nous avons dit ailleurs que, depuis la présence des missionnaires à Taïti, il existe un parlement comme en Angleterre. Ces missionnaires, la plupart méthodistes, en introduisant le christianisme dans cet archipel, n'ont pas manqué d'y naturaliser en même temps leur bigotisme et leurs passions étroites. Nous jugerons mieux, au reste, les progrès que la civilisation a pu faire depuis Cook, dans cette oasis de la mer du Sud, lorsque nous donnerons l'analyse des voyages plus récents. A. M.

et l'eau, et, sous l'inspection de la maîtresse de famille, ils apprêtent les aliments; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

Chacun des earees tient une espèce de cour, et a une suite nombreuse composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'earee des emplois particuliers; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont.

Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourrait, avec ce métal, satisfaire tous ses désirs : les Taïtiens n'ont ni monnaie, ni aucun signe fictif qui y ressemble. Il n'y a, à ce qu'il paraît, dans l'île, aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer; et effectivement, si l'on retranche les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que, partout où les lois ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères, d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornements extérieurs et par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinements de l'art et du sentiment.

Il est vrai que ces insulaires sont voleurs. Comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtiments, qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère et le vol se punissent quelquefois dans tous les cas d'injure ou de délit : la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, et qu'il n'y a point de magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort. Cependant un chef punit de temps en temps ses sujets immédiats pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, et même il châtie des insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

—

DEUXIÈME SECTION.

Description de quelques îles situées dans le voisinage de Taïti. Divers incidents qui nous arrivèrent. Spectacle dramatique et plusieurs particularités relatives aux coutumes et mœurs des habitants.

Après nous être séparés de nos amis de Taïti, nous fîmes petites voiles avec de jolies brises et un beau temps; et Tupia nous dit que quatre des îles voisines, qu'il distinguait par les noms de *Huaheine*, *Ulietea*, *Otaha et Bolabola*, étaient à un jour ou deux de traversée de Taïti. Il ajouta que nous y trouverions en grande abondance des cochons, des volailles et d'autres rafraîchissements qui nous avaient un peu manqué sur la fin de notre séjour dans son île; mais comme nous avions découvert au nord, sur les montagnes de Taïti, une île appelée *Theturoa*, je dirigeai d'abord ma route de ce côté, afin de la voir de plus près. Elle gît au nord-ouest, à environ huit lieues de l'extrémité septentrionale de Taïti, sur laquelle nous avions observé le passage de Vénus, et que nous nommâmes pour cela *Pointe Vénus*. Nous trouvâmes que c'était une petite île basse, et Tupia nous apprit qu'elle n'avait point d'habitants fixes, mais que ses compatriotes la visitaient par occasion, et y allaient passer quelquefois deux ou trois jours pour pêcher. Nous résolûmes en conséquence de ne pas employer plus de temps à l'examiner et d'aller tout de suite vers Huaheine et Ulietea, que l'Indien, notre compagnon de voyage, disait être bien peuplées et aussi grandes que Taïti.

Le 14, à six heures du matin, la partie la plus occidentale d'Eimeo ou de l'île d'York nous restait au sud-sud-est, et le milieu de Taïti au sud-est à midi; nous avions le milieu de l'île d'York à l'est-sud-est; la baie de Port-Royal, dans l'île de Taïti, au sud-est, à soixante-un milles de distance; et au sud-sud-ouest une île appelée par les naturels du pays *Tapoamanao*, que nous jugeâmes être l'île de Saunders : nous vîmes aussi terre au nord-ouest, et Tupia nous dit que c'était Huaheine.

Le 16, nous étions devant l'île Huaheine. Quelques pirogues se détachèrent bientôt de la côte; mais les Indiens qu'elles portaient parurent effrayés, jusqu'à l'heure où, ayant aperçu Tupia, ils s'approchèrent de nous. Le roi de l'île et sa femme étaient dans une des pirogues qui s'avancèrent sur le côté du vaisseau. Leurs Majestés et quelques autres insulaires vinrent à bord, après que nous leur eûmes donné à plusieurs reprises des assurances d'amitié. Ils furent frappés d'abord d'étonnement, et tout ce qu'on leur montrait leur causait de la surprise; cependant ils ne firent point de questions, et semblaient satisfaits de ce que nous jugions à propos de leur montrer; ils ne firent pas même de recherches sur les objets de curiosité que paraissait devoir leur présenter un bâtiment tel que notre vaisseau, si nouveau et si vaste pour eux : ils se familiarisèrent cependant avec nous. On me fit entendre que le roi s'appelait *Orée*, et il me proposa, comme une marque d'amitié, de changer réciproquement de nom. J'y consentis volontiers; et, pendant le reste du temps que nous fûmes ensemble, il prit le nom de *Cookee*, car il prononçait ainsi Cook, et moi celui d'Orée. Nous trouvâmes que ces insulaires ressemblent beaucoup aux Taïtiens dans la figure, l'habillement, le langage, et toutes les autres circonstances, excepté, si l'on peut en croire Tupia, qu'ils ne sont pas voleurs.

Après dîner nous mîmes à l'ancre dans un hâvre petit, mais excellent, situé sur la côte occidentale de l'île, et que les naturels du pays appellent *Owharre*.

Le 17, nous visitâmes les collines, où les productions sont exactement les mêmes que celles de Taïti, excepté seulement que les roches et l'argile paraissent y être brûlées. Les habitations sont propres, et les hangars où ils retirent leurs pirogues sont d'une grandeur remarquable. Nous en mesurâmes un qui avait cinquante pas de long, dix de large et vingt-quatre pieds de haut : le tout formait une voûte aiguë par le faîte, comme celles de nos anciennes cathédrales, soutenue d'un côté par vingt-six, et de l'autre par trente piliers ou poteaux d'environ deux pieds de haut et d'un pied d'épaisseur. Sur la plupart de ces poteaux on avait sculpté grossièrement des têtes d'hommes et plusieurs figures d'imagination, assez ressemblantes à celles que nous voyons quelquefois imprimées avec des planches de bois au commencement et à la fin des vieux livres. Les arbres à pain et les cocotiers croissent en abondance dans les plaines ou terrains unis; les endroits cependant où il y a des marais d'eau salée et des lagunes ne produisent ni les uns ni les autres.

L'île Huaheine ou Huahene est située au 16e degré 43' de latitude sud, et au 150e degré 52' de longitude ouest de Greenwich; elle est éloignée de Taïti d'environ trente-une lieues au nord-ouest; elle a à peu près sept lieues de circonférence; sa surface est inégale et remplie de collines, elle a un port sûr et commode.

Les productions semblent mûrir un mois plus tôt à Huaheine qu'à Taïti, car nous y trouvâmes les noix de coco déjà pleines, et quelques fruits à pain de l'année prêts à manger. En mêlant les noix de coco avec des ignames, les habitants composent une nourriture qu'ils



Canards et cochons (île Taïti).

appellent *poe*. Ils réduisent en poudre ces deux fruits, et, après les avoir broyés ensemble, ils les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, et ils en font une espèce de boudin huileux, que nos gens trouvaient très bon, surtout lorsqu'il était grillé.

Ces insulaires semblent être plus vigoureux et d'une stature plus grande que ceux de Taïti : M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces et demi de hauteur. Cependant ils sont si paresseux qu'il ne put pas les engager à monter avec lui sur les collines : ils disaient que la fatigue les tuerait s'ils entreprenaient cette course. Les femmes sont très jolies, et en général nous les trouvâmes plus belles que celles de Taïti, quoique nous n'en ayons vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Taïtiennes. Les deux sexes sont moins timides et moins curieux que les Indiens de l'île que nous venions de quitter.

Nous fîmes voile ensuite pour l'île d'Ulietea, qui gît au sud-ouest, à environ sept ou huit lieues d'Huaheine, et à six heures et demie du soir nous étions à trois lieues du rivage, sur la côte orientale. Les naturels du pays nous abordèrent bientôt sur deux pirogues, dont chacune portait une femme et un cochon : nous crûmes que les insulaires voulaient nous donner des marques de confiance en envoyant ces deux femmes, et que les cochons nous étaient apportés en présent. Nous reçûmes les uns et les autres d'une manière reconnaissante, et nous donnâmes à chacune des femmes un clou de fiche et quelques colifichets, dont elles furent très satisfaites.

Nous n'avions jusqu'alors reçu aucune attaque des farouches habitants de Bolabola, que, malgré les craintes de Tupia, nous étions résolus de visiter. Sur les quatre heures de l'après-midi du 25, nous étions à une lieue d'Otaha, qui nous restait au nord-ouest. Il y a deux îlots appelés *Toahoutu* et *Whennuaia*, au nord et sur la côte orientale de l'extrémité de cette île. Tupia nous dit qu'entre ces deux îlots on trouve un canal qui conduit dans un très bon hâvre, situé en dedans du récif, et les apparences confirmaient son rapport.

Comme je découvris ce large canal entre Otaha et Bolabola, je me décidai à prendre cette entrée plutôt que de courir au nord de toutes les îles ; mais nous avions le vent debout, et je ne fis point de chemin.

Le 27, à midi, le pic de Bolabola nous restait au nord-ouest, et l'extrémité septentrionale d'Otaha à environ trois lieues. Le vent nous fut encore contraire pendant toute cette journée et la nuit suivante. Le 28, sur les six heures du matin, nous étions près de l'entrée du hâvre sur la côte orientale d'Otaha. Nous prîmes terre près de Bolabola.

Les femmes de cette île avaient le cou, les épaules et les bras nus ; la gorge était aussi découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle, et revêtue au-dessous d'une étoffe



Heppa (fort de la Nouvelle-Zélande).

noire qui leur serrait le corps. Elles avaient placé de chaque côté de la poitrine, près du bras, un petit plumet noir ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avaient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui se relevait sur le ventre, et retombait par le bas en grand jupon qui cachait entièrement leurs pieds, qu'elles remuaient avec autant de dextérité que nos danseurs de l'Opéra. Les plis au-dessus de la ceinture étaient alternativement bruns et blancs, et ceux du jupon tout blancs.

Dans cet équipage, elles s'avancèrent de côté en faisant des pas mesurés, très bien d'accord avec les tambours, qui battaient avec beaucoup de force et de vitesse. Bientôt après elles se mirent à remuer les hanches, en donnant à leur habillement un mouvement très vif. Elles continuèrent les mêmes mouvements pendant toute la danse, quoique le corps prît différentes attitudes. Elles se tenaient tantôt debout ou assises, et s'appuyaient quelquefois sur leurs genoux ou leurs coudes; elles remuaient en même temps les doigts avec une promptitude qu'il est presque impossible d'imaginer. Il faut pourtant convenir que l'habileté des danseuses et le plaisir que goûtèrent les spectateurs provenaient en grande partie de la lubricité de leurs postures et de leurs gestes, qui surpassaient tout ce que nous pouvons dire.

Entre les danses des femmes, les hommes exécutaient une espèce de farce dramatique où il y avait du dialogue et des danses; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour comprendre quel en était le sujet.

Nous passâmes la matinée du 9 à commercer avec les pirogues. Nous profitâmes alors d'une brise qui s'éleva de l'est; et, après avoir étanché notre voie d'eau et embarqué les provisions fraîches que nous avions achetées, nous fîmes voile pour sortir du hâvre. Tupia me pressa fortement à notre départ de tirer un coup de canon vers Bolabola : il voulait, suivant toute apparence, donner à ses ennemis cette marque de son ressentiment, et leur montrer la force de ses nouveaux alliés. Je crus devoir le contenter, quoique nous fussions à sept lieues de distance de l'île.

Pendant notre séjour aux environs de ces îles, nous consommâmes très peu de provisions du vaisseau; nous eûmes en abondance des cochons, des volailles, des fruits du plane et des ignames. Nous espérions que ces rafraîchissements nous serviraient beaucoup dans le cours de notre navigation vers le sud; mais les cochons ne voulurent manger ni son, ni graines, ni légumes d'Europe, de manière que nous ne pûmes pas les conserver vivants. Les volailles furent bientôt attaquées d'une maladie à la tête, qu'elles tenaient entre leurs jambes jusqu'à ce qu'elles expirassent. Il ne faut pas beaucoup compter sur les animaux qu'on embar-

que dans ces parages, à moins qu'on ne découvre quelque nourriture du goût des cochons, et des remèdes contre la maladie des volailles.

J'appelai *îles de la Société* les six îles *Ulietea*, *Otaha*, *Bolabola*, *Huaheine*, *Tubai*, *Maurua*, qui sont contiguës les unes aux autres; je ne crus pas devoir leur donner à chacune en particulier d'autres noms que ceux qu'elles portent dans le pays.

Elles gisent entre le 16e degré 10', et le 16e degré 55' de latitude sud, et entre le 150e degré 57', et le 152e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich. Ulietea et Otahasont situées à environ deux milles l'une de l'autre; elles sont toutes deux environnées par un récif de rochers de corail, de sorte qu'il n'est pas possible à un vaisseau de passer entre elles. Ce récif forme plusieurs excellents hâvres, dont à la vérité les entrées sont très étroites; mais il n'y a plus rien de dangereux pour un bâtiment lorsqu'il y est arrivé.

L'île d'Otaha a deux très bons hâvres, l'un sur le côté de l'est, et l'autre sur le côté de l'ouest. Les insulaires appellent *Ohamène* le premier dont nous avons déjà parlé; ils donnent le nom d'*Oherurua* à l'autre, qui gît vers le milieu du côté sud-ouest de l'île. Il est assez large et donne un bon mouillage : on y a la facilité de se procurer de l'eau douce.

L'île de Bolabola gît au nord-ouest d'Otaha, à quatre lieues; elle est environnée d'un récif de rochers et de plusieurs petites îles : le tout ensemble forme une circonférence d'environ huit lieues. On m'assura que, sur le côté sud-ouest de l'île, on trouve dans le récif un canal qui débouche dans un très bon hâvre. Cette île se fait remarquer par une haute montagne escarpée qui paraît presque perpendiculaire, et se termine au sommet en deux pics, dont l'un est plus élevé que l'autre.

Si l'on en excepte les côtes de la mer, la terre d'Ulietea et d'Otaha est montagneuse, entrecoupée et irrégulière; cependant les montagnes nous parurent vertes et agréables, et en plusieurs endroits couvertes de bois.

Nous continuâmes notre chemin sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, jusqu'au 13 sur le midi, où nous vîmes terre au sud-est; et Tupia nous dit que c'était une île appelée *Oheteroa*. Vers les six heures du soir, nous en étions à deux ou trois lieues; sur quoi je fis petites voiles et louvoyai toute la nuit : le lendemain matin je naviguai vers la terre. Nous courûmes sous le vent de l'île en longeant la côte de près, et nous vîmes sur le rivage quelques naturels du pays qui n'étaient pourtant pas en grand nombre.

Cette île gît au 22e degré 27' de latitude sud, et au 150e degré 47' de longitude ouest du méridien de Greenwich. Elle a treize milles de circonférence; elle est plutôt élevée que basse, mais elle n'est ni peuplée ni fertile en proportion des autres que nous avons vues dans ces mers. Il nous parut que l'arbre appelé par les naturels du pays *etoa*, et dont ils font leurs armes, est la principale production du pays; nous en vîmes plusieurs plantations sur la côte, qui n'est pas environnée d'un récif, comme celle des îles voisines.

Les insulaires sont vigoureux, bien faits, et un peu plus bruns que ceux que nous venions de quitter. Ils ont sous les aisselles des marques noires aussi larges que la main, et dont le contour est formé par une ligne dentelée; ils portent aussi autour des bras et des jambes des cercles de la même couleur, mais moins larges : ils n'ont point d'autres marques ou figures sur le reste du corps.

Leur vêtement, ainsi que l'étoffe dont il est composé, était très différent de ceux que nous avions vus jusqu'alors; la matière première de cette étoffe est la même que celle dont les habitants des autres îles forment leur habillement. La plupart de ces étoffes que virent nos gens du bateau étaient teintes en jaune foncé, brillant, et enduites en dehors d'une espèce de vernis rouge ou couleur de plomb sombre : sur cette première couche, ils avaient peint avec une régularité étonnante des raies de différents dessins, assez semblables à nos soies rayées. L'étoffe peinte en rouge était rayée de noir, et celle qu'ils avaient peinte en couleur de plomb était rayée de blanc. Leur habit est une jaquette courte qui descend jusqu'aux genoux; il est d'une seule pièce d'étoffe, et n'a d'autre façon qu'un trou au milieu, dont la bordure est cousue à grands points : c'est la première fois que nous reconnûmes chez les insulaires de la mer du Sud l'usage d'une espèce d'aiguille Ils passent leur tête dans ce trou, et les portions d'étoffe qui pendent devant et derrière sont assujéties sur le corps avec une pièce ou ceinture d'étoffe jaune, qui, tournant d'abord autour du cou, se croise sur la poitrine et retombe du côté des reins en forme de ceinture; cette première ceinture en couvrait une autre d'étoffe rouge. Cet habillement avait quelque chose d'agréable et de militaire. Quelques-uns des Indiens avaient des bonnets de plumes d'oiseau du tropique, comme nous l'avons déjà dit, et d'autres portaient autour de leur tête une pièce d'étoffe blanche ou couleur de plomb, en forme de petit turban : nos gens jugèrent que c'était la partie de leurs ajustements qui leur seyait le mieux.

Leurs armes sont de grandes lances faites d'etoa, bois très dur : elles sont bien polies et aiguisées à l'un des bouts; quelques-unes ont près de vingt pieds de long, sans avoir plus de trois pouces de grosseur. Ils portent aussi une autre arme d'environ sept pieds de long, faite du même bois, et qui est tout à la fois un gros bâton et une pique : elle est polie et aiguisée en large pointe, comme la première. Lorsqu'ils s'attaquent les uns les autres, afin de se mettre à l'abri de ces armes, ils placent sous leurs vêtements, depuis le cou jusqu'à la ceinture, plusieurs nattes qui leur servent de cuirasse. Ces armes ne peuvent pas faire autant de mal que celles de la même espèce que nous avons vues dans les autres îles : ces dernières sont garnies à la pointe d'un os de pastenade, et les piques sont beaucoup plus pesantes. Cependant les autres instruments ou ouvrages que nous avons aperçus dans cette île sont superieurs, dans leur genre, à ceux que nous avions vus ailleurs; la teinture de l'étoffe est d'une meilleure couleur, et elle est peinte avec plus de propreté et de goût; les massues sont mieux taillées et mieux polies. La pirogue qui s'approcha du bateau, quoique petite, était chargée de plus d'ornements et sa sculpture plus belle; entre autres décorations, nous y remarquâmes un petit cordon de plumes blanches, qui pendait en dehors de la poupe et de la proue, et qui était entièrement mouillé par l'écume de la mer.

Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. Baie de Pauvreté.

Nous mîmes à la voile d'Oteroah le 15 août, et le vendredi, 25, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ de l'Angleterre en tirant un fromage de Chester d'un tiroir, où il avait été soigneusement renfermé pour cette occasion, et en même temps nous mîmes en perce un tonneau de bière forte qui se trouva excellente.

Le 27, étant par 28° 59' de latitude, et 169° 5' de longitude, nous vîmes un veau marin endormi sur l'eau et plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain, nous aperçûmes encore une plus grande quantité d'herbes marines, et, le 29, nous vîmes un oiseau que nous jugeâmes être un oiseau de terre, et qui ressemblait un peu à une bécassine, mais il avait le bec court.

Le 1er octobre, nous vîmes une quantité innombrable d'oiseaux, et un autre veau marin dormant au-dessus de l'eau. C'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, et ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond; mais ceux que nous vîmes dans ces mers prouvent le contraire. Il est vrai cependant que les herbes marines

étaient une indication sûre que la terre n'était pas éloignée.

Le lendemain, nous eûmes du calme, et nous mîmes le canot dehors pour sonder s'il y avait un courant, mais on n'en découvrit aucun. Notre latitude était de 37° 10', et notre longitude de 172° 54' ouest. Le 3, étant par 36° 36' de latitude et 173° 27' de longitude, nous vîmes encore plus de goëmons, et un autre morceau de bois couvert de bernacles. Le lendemain nous aperçûmes deux autres veaux marins et un oiseau brun, à peu près aussi gros qu'un corbeau et ayant sous l'aile quelques plumes blanches. M. Gore nous dit que cette espèce d'oiseau était très nombreuse dans le voisinage des îles Falkland, et nos gens lui donnèrent le nom de *port Egmont*.

Le 6 octobre, nous vîmes terre de la grande hune à l'ouest-quart-nord-ouest. Nous y courûmes sur-le-champ : vers le soir on pouvait, du tillac, reconnaître cette terre qui paraissait considérable. L'observation du soleil et de la lune donna pour la longitude du vaisseau 180° 55' ouest.

Le 7, nous eûmes un calme, et nous ne pûmes approcher de la terre que lentement. L'après-midi, il s'éleva une petite brise lorsque nous en étions encore à sept ou huit lieues. Cette terre nous parut plus grande à mesure que nous la vîmes plus distinctement : elle avait quatre ou cinq lignes de collines, s'élevant les unes au-dessus des autres, et, par-dessus, une chaîne de montagnes qui nous parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures; mais l'opinion générale était que nous avions trouvé ce qu'on a appelé *Terra australis incognita*. Vers les cinq heures nous vîmes l'ouverture d'une baie qui nous parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur : nous y portâmes sur-le-champ. Nous aperçûmes aussi de la fumée qui s'élevait de différentes parties de la côte. La nuit étant venue, nous louvoyâmes jusqu'à la pointe du jour du lendemain, où nous nous trouvâmes sous le vent de la baie, le vent étant au nord. Nous remarquâmes alors que les collines étaient couvertes de bois, et qu'il y avait dans les vallées de très gros arbres. A midi, nous voulûmes entrer dans la baie par la pointe qui est au sud-est; mais, n'ayant pas pu la doubler, nous virâmes de bord et reprîmes le large. Nous aperçûmes plusieurs pirogues qui se tenaient en travers de la baie, et qui bientôt gagnèrent le rivage sans paraître faire aucune attention au vaisseau. Nous découvrîmes aussi quelques maisons, petites, mais propres; et, près d'une de ces maisons, un grand nombre d'habitants rassemblés qui étaient assis sur la grève, et qui étaient, à ce que nous crûmes, les mêmes que nous avions vus dans les pirogues. Sur une petite péninsule située à la pointe nord-est, nous aperçûmes distinctement une palissade haute et régulière qui entourait tout le sommet d'une colline, et qui fut aussi le sujet de beaucoup de raisonnements et de spéculations : les uns jugeaient que c'était un parc de daims, et les autres un enclos pour des bœufs et des moutons.

Description de la baie de Pauvreté. Aspect du pays adjacent. Traversée de là au cap Turnagain et à Tolaga. Description du pays et de ses habitants.

Le 11, nous levâmes l'ancre à six heures, et nous quittâmes ce canton misérable, que les naturels du pays appellent *Taoneroa* ou Grand-Sable, et auquel je donnai le nom de *baie de Pauvreté*, parce que, de toutes les choses dont nous avions besoin, nous ne pûmes y trouver qu'un peu de bois. Cette baie est située au 38e degré 42' de latitude sud, et au 181e degré 36' de longitude ouest; elle a la forme d'un fer à cheval, et on peut la reconnaître au moyen d'une île qui en est tout près, au-dessous de la pointe nord-est. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont élevées et de roches blanches et escarpées : elles gisent à une lieue et demie ou deux lieues nord-est et sud-ouest l'une de l'autre. La baie présente un bon mouillage, mais elle est ouverte au vent entre le sud et l'est. Dans un bon temps, les bateaux peuvent y entrer et en sortir à tous les instants de la marée; mais comme il y a une barre à l'entrée, ils ne peuvent ni entrer ni sortir lorsque la mer est grosse. Le côté du nord est le meilleur endroit pour l'attaquer, et il est toujours possible d'y entrer lorsque cela est impraticable par les autres côtés. La côte de la baie, un peu en dedans de son entrée, est une terre basse et sablonneuse; la surface du pays, à peu de distance par derrière, est agréablement coupée par des collines et des vallées couvertes partout de bois et de verdure. Ce canton nous parut être bien peuplé, surtout dans les vallées qui sont au haut de la baie. La vue s'étendait fort loin, jusqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieuse; et dans tout cet espace, nous aperçûmes chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages.

J'appelai la pointe sud-ouest de la baie *cap du Jeune Nick*, du nom de Nicolas Gouny, mousse, qui, le premier, découvrit cette terre. A midi elle nous restait au nord-ouest, à trois ou quatre lieues de distance, et nous étions à environ trois milles de la côte. La grande terre s'étendait du nord-est au sud, et je résolus de suivre la direction de la côte au midi, jusqu'au 40e ou 41e degré de latitude, et ensuite de retourner au nord, si je ne rencontrais rien qui m'encourageât à avancer plus loin.

Quand nous fîmes voile nous étions au travers d'une pointe, depuis laquelle la terre court sud-sud-ouest, et que j'appelai *cap Table*, à raison de sa figure. Cette pointe gît sept lieues au sud de la baie de Pauvreté, au 39e degré 7' de latitude sud, et au 181e degré 36' de longitude ouest. Elle est d'une élévation considérable; elle se termine en angle aigu, et semble être entièrement plate au sommet.

En gouvernant le long de la côte, à la distance de deux ou trois milles au sud du cap, nos sondes furent de vingt à trente brasses, et nous avions entre nous et la côte une chaîne de rochers qui paraissaient à différentes hauteurs au-dessus de l'eau.

A midi le cap Table nous restait au nord-est, à environ quatre lieues, et nous avions au sud-ouest, à peu près à trois milles de distance, une petite île, qui était la terre la plus méridionale que nous aperçussions. Je donnai à cette île, que les naturels du pays appellent *Teahowray*, le nom d'*île de Portland*, à cause de la grande ressemblance qu'elle a avec Portland dans le canal de la Manche. Elle gît à environ un mille d'une pointe qui est sur la grande terre; mais il paraît y avoir une chaîne de rochers qui se prolongent d'une île à l'autre, au nord-est.

En longeant la côte nous vîmes sur l'île de Portland, ainsi que sur la côte de la Nouvelle-Zélande, les naturels du pays rassemblés en grand nombre. Nous distinguâmes aussi plusieurs terrains cultivés : quelques-uns semblaient avoir été fraîchement retournés et mis en sillons comme une terre labourée; d'autres étaient couverts de plantes à différents degrés de végétation. Nous aperçûmes en deux endroits, sur le sommet des collines, des palissades élevées, semblables à celles que nous avions vues sur la pointe nord-est de la baie de Pauvreté. Comme elles étaient rangées en ligne, sans enclore aucun espace, nous ne pûmes pas deviner leur usage, et nous supposâmes qu'elles pouvaient bien être l'ouvrage de la superstition.

Sur le midi nous vîmes paraître une autre pirogue montée par quatre hommes; elle s'approcha à environ un quart de mille de nous, et les Indiens qu'elle avait à bord nous parurent faire diverses cérémonies. L'un d'eux, qui était sur l'avant, semblait quelquefois demander et offrir la paix, et d'autres fois menacer de la guerre en agitant une arme qu'il tenait à la main; en d'autres instants il se mettait à danser ou à chanter. Tupia lui parla beaucoup, mais il ne put pas lui persuader de venir sur notre bâtiment.

Entre une heure et deux nous découvrîmes à l'ouest de Portland une terre qui se prolongeait au sud tant que la vue pouvait s'étendre, et le vaisseau, tournant autour de l'extrémité sud de l'île, tomba tout-à-coup sur un bas-fond inégal et raboteux. En peu de temps cependant nous nous tirâmes de danger, et nous eûmes de nouveau une eau profonde.

Quand nous eûmes fait le tour de Portland, nous gouvernâmes au nord-ouest vers la terre, avec une petite brise du nord-est qui tomba sur les cinq heures; nous fûmes obligés de mouiller ayant vingt-une brasses d'eau, fond de sable fin. La pointe sud de Portland nous restait au sud-est, à environ deux lieues, et nous avions au nord-est une pointe basse de la grande terre. Une baie profonde se prolonge dans la même direction que cette pointe basse; le cap Table est l'extrémité de la terre qui se trouve par derrière cette baie, de manière que, n'y ayant entre elle et la grande terre qu'une langue de terre basse et étroite, elle forme une péninsule. Le cap Table est la pointe nord, et Portland, la pointe sud de cette péninsule, que les naturels du pays appellent *Terakaco*.

Pendant que nous étions à l'ancre, deux nouvelles pirogues s'approchèrent de nous; l'une d'elles était armée, et l'autre était un petit bateau de pêche qui n'avait que quatre hommes à bord. Ils s'avancèrent si près, qu'ils entrèrent en conversation avec Tupia. Ils répondirent avec beaucoup de civilité à toutes les questions qu'il leur fit; mais il ne put pas leur persuader de venir dans notre bâtiment : ils s'avancèrent cependant assez pour recevoir plusieurs présents que nous leur jetâmes du vaisseau, et dont ils parurent fort contents, et ensuite ils s'en allèrent. Les Indiens tinrent pendant la nuit plusieurs feux allumés sur la côte, probablement pour nous montrer qu'ils étaient trop bien sur leurs gardes pour que nous puissions les surprendre.

Le 13, sur les cinq heures du matin, une brise s'élevant du nord, nous appareillâmes et nous gouvernâmes vers la terre. La côte forme une grande baie, dont Portland est la pointe nord-est, et la baie qui se prolonge derrière le cap Table, forme elle-même un bras. J'avais fort envie d'examiner ce bras, parce qu'il semblait y avoir un mouillage sûr; mais comme je n'en étais pas certain, et que le vent était près de sa fin, je ne voulus pas perdre de temps à faire cette tentative.

Je donnai le nom de *cap Kidnappers*, c'est-à-dire *voleur d'enfants*, au cap en travers duquel nous fûmes obligés de repousser les agressions des insulaires. Il est situé au 39e degré 43' de latitude, et au 182e degré 24' de longitude ouest. Il est très remarquable par deux rochers blancs qui ont la forme de meules de foin et d'autres, élevés et également blancs, qui sont de chaque côté. Il gît sud-ouest à treize lieues de l'île de Portland. Dans l'espace intermédiaire, se trouve la baie, dont il est la pointe méridionale, et que j'appelai *baie de Hawke*, en l'honneur de sir Edouard Hawke, alors premier lord de l'amirauté : nous y trouvâmes un bon mouillage. Depuis le cap Kidnappers la terre court sud-sud-ouest. Nous longeâmes la côte dans cette direction, avec une brise forte et un beau temps, en nous tenant à environ une lieue du rivage.

La pointe élevée et ronde qui avait des roches jaunâtres, et en travers de laquelle nous étions à midi, fut appelée *cap Turnagain*, c'est-à-dire *du retour*, parce que nous retournâmes en arrière lorsque nous y fûmes arrivés. Il gît au 40e degré 34' de latitude sud, et au 182e degré 55' de longitude ouest, à dix lieues au sud-sud-ouest et sud-ouest-demi-ouest du cap Kidnappers. La terre entre ces deux caps est d'une hauteur très inégale. En quelques endroits elle est élevée près de la mer, et elle a des rochers blancs; en d'autres elle est basse et remplie de grèves sablonneuses. La surface du pays n'est pas aussi bien couverte de bois que dans les environs de la baie de Hawke, mais elle ressemble plus aux dunes d'Angleterre. Cependant, suivant toute apparence, elle est bien peuplée, car en longeant la côte nous aperçûmes plusieurs villages, non-seulement dans les vallées, mais encore sur les sommets et les flancs des collines, et de la fumée en plusieurs autres endroits. La chaîne des montagnes s'étendait au sud au-delà de la portée de notre vue, et elle était partout marquée de neige.

Le 10, à quatre heures du matin, le cap Kidnappers nous restait au nord-ouest, à deux lieues de distance. Le soir, étant en travers d'une péninsule de l'île de Portland, appelée *Terakako*, une pirogue se détacha de cette côte, et atteignit avec beaucoup de peine notre vaisseau. Elle avait à bord cinq Indiens, dont deux semblaient être des chefs, et les trois autres des serviteurs. Les chefs se firent peu presser pour venir à bord, et ils ordonnèrent aux trois autres Indiens de rester dans leurs pirogues. Nous les traitâmes avec beaucoup d'amitié, et ils nous témoignèrent tout le plaisir que leur causait notre accueil.

Sur les trois heures je dépassai un cap remarquable, que j'appelai *Gable-End Foreland*, c'est-à-dire *promontoire du bord du toit*, parce que la roche blanche de la pointe ressemblait extrêmement au bord du toit d'une maison; mais on peut le reconnaître également au moyen d'un rocher qui s'élève comme une cloche à peu de distance de là : il gît au nord-est à environ douze lieues du cap Table. La côte, dans l'espace intermédiaire, forme une baie en dedans de laquelle se trouve la baie de Pauvreté, à quatre lieues du promontoire dont on vient de parler, et à huit du cap. A cet endroit, trois pirogues s'avancèrent vers nous, et un Indien vint à bord : nous lui donnâmes quelques bagatelles, et il retourna bientôt à son canot qui, ainsi que les autres, revira vers la côte.

Le 20 au matin, je fis voile vers la côte, afin d'examiner deux baies qui paraissaient à environ deux lieues au nord du promontoire; je ne pus pas atteindre la plus méridionale, mais je mouillai dans l'autre sur les onze heures.

Dans notre promenade autour de la baie, nous trouvâmes deux petits courants d'eau douce. Cette découverte, jointe à la conduite amicale des Indiens, m'engagea à rester au moins un jour, afin de pouvoir remplir nos futailles vides, et de donner à M Banks une occasion d'examiner les productions du pays.

Les naturels du pays s'assirent près de nos gens et parurent fort satisfaits de les voir, mais ils ne se mêlèrent point avec eux; ils firent cependant quelques échanges, particulièrement contre nos étoffes, et, peu de temps après, ils reprirent leurs occupations ordinaires, comme si aucun étranger n'avait été parmi eux. Dans la matinée, plusieurs de leurs pirogues allaient à la pêche, et chacun, au moment du dîner, retournait dans son habitation, d'où il sortait de nouveau après un certain temps.

Les femmes de cette baie se peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues et leur front dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui jugent à propos de les embrasser : les nez de plusieurs de nos gens démontraient d'une manière évidente qu'elles n'avaient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos dames d'Europe les plus à la mode, et les jeunes filles aussi folâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés. Elles portaient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avait une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle était attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante, qui servait de dernier retranchement à leur modestie. Les visages des hommes n'étaient pas peints aussi généralement; cependant nous en vîmes un dont tout le corps et même les vêtements avaient été frottés d'ocre sèche, et il en tenait toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelait à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposait qu'il en manquait. Ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que la froidure

du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent ; mais nous avons remarqué qu'ils les surpassaient en un point, dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre habitations, avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait point d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas, la litière et les autres ordures étaient aussi mises en tas de fumier, régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais.

Comme il était extrêmement difficile de transporter de l'eau à bord, à cause de la houle, je résolus de ne pas séjourner plus longtemps à cet endroit : le lendemain, 22, à cinq heures du matin, je levai l'ancre et remis en mer.

Cette baie, qui est appelée *Tegadoo* par les naturels du pays, gît au 38e degré 10' de latitude sud ; mais comme elle n'est recommandable pour les navigateurs à aucun égard, il serait inutile d'en faire la description.

Le 29, nous gagnâmes une autre baie appelée *Tolaga* par les naturels du pays : elle est médiocrement large, et à l'abri de tous les vents, si l'on en excepte ceux qui soufflent du nord-est. Elle gît au 38e degré 22' de latitude sud, et à quatre lieues et demie au nord du promontoire Gable-End. Sur la pointe méridionale, il y a une petite île assez élevée, et si voisine de la grande terre, qu'au premier coup d'œil elle n'en paraît pas séparée.

Le peuple de cette île mange les chiens comme le font les Taïtiens, et il pare ses vêtements de leurs peaux, ainsi que nous portons des fourrures.

Je montai sur plusieurs collines dans l'espérance de voir le pays à découvert ; mais quand je fus parvenu au sommet je n'aperçus rien que des collines plus élevées qui s'étendaient à perte de vue. Les sommets de ces hauteurs ne produisent guère de plantes que la fougère ; mais les flancs sont couverts de bois très épais et de verdure de différente espèce, entremêlée de quelques plantations. Le pays est abondant en plantes, et les bois sont remplis d'oiseaux d'une variété infinie.

Traversée de la baie de Tolaga à la baie de Mercure dans la Nouvelle-Zélande. Description de plusieurs vues du pays.

Le 30 octobre 1769, à une heure et demie, je remis à la voile et je gouvernai autour d'une petite île qui gît un mille à l'est de la pointe nord-est de la terre. Cette pointe est la partie la plus orientale de toute la côte. Je lui donnai le nom de *cap Est*, et j'appelai *île Est* l'île qui gît à la même hauteur. Sa circonférence est peu considérable : elle est élevée et ronde, et elle paraît nue et stérile. Le cap est élevé et couvert de roches blanches : il gît au 37e degré 43' 30'' de latitude sud, et au 181e degré de longitude ouest. La terre, de la baie de Tolaga au cap Est, est d'une élévation moyenne, mais inégale.

Après que nous eûmes tourné le cap nous vîmes un grand nombre de villages et beaucoup de terres cultivées. Le pays en général semblait être plus fertile que celui que nous avions vu jusqu'alors : il était bas près de la mer, mais montueux dans l'intérieur. A six heures du soir, étant à quatre lieues à l'ouest du cap Est, nous dépassâmes une baie qui fut découverte pour la première fois par le lieutenant Hicks, et que j'appelai pour cela *baie de Hicks*.

Le 30, nous découvrîmes une terre qui ressemblait à une île, et qui nous restait à l'ouest; nous vîmes approcher vers nous cinq pirogues montées par plus de quarante hommes, tous armés avec des piques et des haches de bataille de leur pays, et qui poussaient des cris en nous faisant des menaces d'attaque. Ce spectacle nous causa beaucoup de chagrin, et certainement nous ne nous y attendions pas ; car nous espérions que la réputation de nos forces et de notre clémence se serait étendue plus loin. Quand une de ces pirogues eut presque atteint le vaisseau, une autre, d'une grosseur extraordinaire, la plus grande que nous eussions jamais vue, et remplie d'une foule d'Indiens armés aussi, se détacha de la côte et rama vers nous avec beaucoup de vitesse. A mesure qu'elle approchait, la première qui était plus près du vaisseau lui faisait des signes. Nous remarquâmes que cette seconde avait seize rameurs d'un côté, outre les hommes qui étaient assis, et d'autres rangés sur une ligne depuis l'avant jusqu'à la poupe, et qu'en tout elle contenait environ soixante Indiens. Comme ils dirigeaient leur marche précisément sur le vaisseau, nous voulûmes prévenir une attaque en leur montrant ce que nous étions en état de faire. En conséquence je fis tirer devant eux un canon chargé à mitraille, ce qui les fit arrêter; mais ils ne s'en retournèrent pas. On tira ensuite par-dessus leur tête un canon à boulet; et, en le voyant tomber, ils saisirent leurs pagaies et ils ramèrent vers la côte avec tant de précipitation, qu'ils paraissaient à peine se donner le temps de respirer. Le soir, trois ou quatre autres pirogues, ayant à bord des Indiens sans armes, vinrent au large, mais elles ne voulurent pas se hasarder à approcher à la portée du boulet. Le cap à la hauteur duquel nous avions été menacés d'hostilité fut appelé *cap Runaway*, c'est-à-dire *cap de la Fuite*, à cause de la retraite précipitée de nos ennemis. Il est situé au 37e degré 32' de latitude, et au 181e degré 48' de longitude. Pendant la navigation de ce jour nous reconnûmes que la terre qui nous restait à l'ouest, et qui le matin ressemblait à une île, en était véritablement une, et nous lui donnâmes le nom de *White-Island*, c'est-à-dire *île Blanche*.

Nous découvrîmes une île que les Indiens de la pirogue nommaient *Mowtohora*. Quoique élevée, elle avait peu de circonférence, et elle reposait à six milles de la Nouvelle-Zélande. Au sud-ouest de cette île, et, suivant toute apparence, près de la mer, on trouve une montagne élevée que j'appelai *mont Edgecomb*. Elle est située au 37e degré 59' de latitude, et au 193e degré 7' de longitude, au milieu d'une grande plaine qui la fait apercevoir plus facilement.

A dix heures et demie nous passâmes entre une île basse et plate et la grande terre : la distance entre l'un et l'autre côté était d'environ quatre milles. La grande terre, entre cette île plate et Mowtohora, est médiocrement élevée, mais unie, sans bois, et remplie de plantations et de villages. Les villages, plus grands que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, étaient situés sur des éminences près de la mer, fortifiés du côté de terre par un parapet et un fossé, environnés dans l'intérieur d'une haute palissade ; outre le parapet, le fossé et la palissade, il paraissait y avoir des espèces de fortifications. Tupia croyait que les petits enclos, bordés de palissades et de fossés, étaient des morais ou lieux de culte, mais nous pensâmes que c'étaient des forts, et nous en conclûmes que ces peuples avaient dans leur voisinage des ennemis, aux hostilités desquels ils étaient sans cesse exposés.

A deux heures nous dépassâmes une petite île haute, qui gît à quatre milles d'un cap élevé et rond qui est sur la grande terre. Depuis ce cap, la terre court nord-ouest aussi loin que peut s'étendre la vue, et elle a un aspect montueux et escarpé.

Nous passâmes la nuit au-dessous d'une autre île, que j'ai appelée *the Mayor* (*le Maire*). Le 3, à sept heures du matin, elle nous restait au sud-est, à six lieues, et nous avions au nord-est, à une lieue, un groupe de petites îles et de rochers, auxquels je donnai le nom de *Cour des Aldermen :* ils gisent dans une étendue d'environ une demi-lieue de chaque côté, et à cinq lieues de la grande terre. Dans l'espace intermédiaire, il y a un grand nombre d'autres îles, dont la plupart ne sont que des rochers stériles. La circonférence de quelques-unes de celles-ci est aussi petite

que celle du monument de Londres (1), mais elles s'élèvent à une beaucoup plus grande hauteur, et quelques-unes sont inhabitées : elles gisent au 36e degré 37' de latitude. Le canton que nous dépassâmes le soir de la veille semblait être bien peuplé; nous aperçûmes plusieurs bourgades, et sur la grève des environs plusieurs centaines de grandes pirogues ; mais dès le 3, après avoir fait environ quinze lieues, le pays nous parut stérile et désert sur tout le côté que nous avions longé depuis le cap Turnagain. Les Indiens reconnaissaient un chef, qu'ils appelaient *Teratu*, et dont ils nous indiquaient de la main la résidence.

Après avoir examiné légèrement le pays, et chargé les deux bateaux de céleri, que nous trouvâmes en grande abondance près de la grève, nous revînmes à bord du vaisseau.

Le 15, je fis voile hors de la baie, et il y avait en même temps au côté de notre bâtiment plusieurs pirogues. Je donnai le nom de *baie de Mercure* à la baie que nous venions de quitter, parce que nous y observâmes le passage de Mercure sur le disque du soleil. Elle gît au 36e degré 44' de latitude sud, et au 184e 4' de longitude ouest : il y a plusieurs îles au sud et au nord, et une petite île ou rocher au milieu de l'entrée. On peut faire très commodément de l'eau et du bois en cet endroit, et il y a dans la rivière une quantité immense d'huîtres et d'autres coquillages : c'est pour cela que je l'ai appelée *rivière des Huîtres*. Cependant un vaisseau qui devrait relâcher ici pendant quelque temps pourrait choisir un endroit meilleur et plus sûr dans la rivière qui est au fond de la baie, et à laquelle je donnai le nom de *rivière des Palétuviers* (2), à cause du grand nombre de ces arbres qui sont dans les environs. Le sol, sur le côté est de la rivière et de la baie, est très stérile : il ne produit que de la fougère, et un petit nombre d'autres plantes qui croissent dans les mauvais sols. La terre, sur le côté nord-ouest, est couverte de bois, et le sol étant beaucoup plus fertile, il produirait sans doute toutes les denrées nécessaires à la vie s'il était cultivé. Il n'est pourtant pas aussi fécond que les terres que nous avons vues au sud, et les habitants, quoique nombreux, paraissent plus misérables : ils n'ont point de plantations; leurs pirogues sont médiocres et sans ornements, et ils couchent en plein air.

Nous trouvâmes en plusieurs parties de cette baie une grande quantité de sable ferrugineux, qui avait été jeté sur la côte par tous les petits ruisseaux d'eau douce qui viennent de l'intérieur du pays ; ce qui démontre qu'on trouverait des mines de fer sans aller bien avant dans les terres. Cependant les habitants de ce canton, ainsi que ceux des autres parties de la côte que nous avons vus, ne connaissent point l'usage de ce métal, qui n'a pour eux aucune valeur : ils préféraient tous la bagatelle la plus inutile, non-seulement à un clou, mais même à tout autre instrument de fer.

Traversée de la baie de Mercure à la baie des Iles. Expédition le long de la rivière Tamise. Description des Indiens qui habitent ses bords. Beau bois de charpente qui y croît. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays en différentes parties de la côte.

Je continuai à courir au plus près pendant deux jours, afin de gagner le dessous de la terre, et, le 18, sur les sept heures du matin, nous étions en travers d'un promontoire très remarquable, au 36e degré 36' de latitude, et au nord 48° ouest de la pointe septentrionale de la baie de Mercure ou de la pointe Mercure, qui était éloignée de neuf lieues. Il y avait sur cette pointe plusieurs Indiens qui semblaient faire peu d'attention à nous, mais qui parlaient ensemble avec beaucoup de vivacité. Environ une demi-heure après, plusieurs pirogues se détachèrent de différents endroits de la côte, et s'avancèrent vers le vaisseau ; sur quoi les Indiens de la pointe mirent aussi une pirogue en mer, montée par vingt d'entre eux qui s'approchèrent des autres. Lorsque deux de ces pirogues, ayant environ soixante hommes à bord, furent assez près pour se faire entendre, les Indiens entonnèrent leur chanson de guerre ; mais, voyant que nous nous embarrassions fort peu de leurs menaces, ils nous jetèrent quelques pierres, et retournèrent ensuite vers le rivage. Nous comptions n'avoir plus rien à démêler avec eux, mais ils revinrent dans peu de temps, comme s'ils avaient enfin pris la résolution de nous provoquer à un combat, et ils s'excitèrent à la fureur en chantant leur chanson de guerre, ainsi qu'ils avaient fait auparavant.

Outre les îles qui étaient en dehors de nous, nous pouvions apercevoir une terre dans le sud-ouest jusqu'au nord-ouest, mais nous ne pûmes pas reconnaître si elle faisait partie de la grande terre ou si c'étaient de petites îles : cependant je résolus de suivre sa direction, dans la crainte de perdre la côte de la Nouvelle-Zélande.

Le 19, à la pointe du jour, le vent étant toujours favorable, nous appareillâmes et nous courûmes à petites voiles vers une ouverture ou baie, en rangeant le plus près qu'il nous était possible la côte de l'est. Après avoir fait environ cinq lieues depuis l'endroit où nous avions mouillé le soir de la veille, notre fond diminua par degrés jusqu'à dix brasses. Ne voulant pas continuer ma route avec moins d'eau, parce que c'était le moment du flot, et que le vent soufflait debout, je mis à l'ancre au milieu du canal, qui est à peu près de onze milles de large, et j'envoyai ensuite deux bateaux en avant pour faire sonder de chaque côté.

Le 20, à la pointe du jour, je partis accompagné de MM. Banks et Solander, et de Tupia, avec la pinasse et la chaloupe. Nous reconnûmes que la baie aboutissait à une rivière environ à neuf milles au-dessus de l'endroit où était le vaisseau ; nous entrâmes dans cette rivière au montant de la marée, et nous trouvâmes qu'à trois milles de son embouchure l'eau était parfaitement douce. Avant d'avoir parcouru le tiers de cette distance, nous rencontrâmes un village indien, bâti sur une levée de sable sec, et environné dans tout son contour d'une vase profonde, que peut-être les habitants regardaient comme un moyen de défense. Dès que ces Indiens nous aperçurent, ils accoururent en foule sur le rivage, et ils nous invitèrent à descendre : nous acceptâmes leur invitation, et nous leur rendîmes une visite malgré la vase. Ils nous reçurent à bras ouverts; mais notre séjour parmi eux ne pouvait pas être long, parce que nous avions en vue d'autres objets de curiosité.

Comme il y avait beaucoup de marécages, nous ne pénétrâmes pas fort loin ; mais nous trouvâmes plusieurs grands arbres d'autres espèces, qui nous étaient absolument inconnus.

La rivière que nous découvrîmes est aussi large que la Tamise à Greenwich, et le flot de la marée y est aussi fort. Il est vrai qu'elle n'est pas aussi profonde, mais elle a assez d'eau pour des bâtiments au-dessus d'une moyenne grandeur, et un fond de vase si mou, qu'en échouant sur la côte, un navire ne pourrait être endommagé.

Sur les trois heures nous nous rembarquâmes pour retourner au vaisseau avec le jusant, et nous appelâmes la rivière *Tamise*, parce qu'elle a quelque ressemblance avec la rivière d'Angleterre qui porte ce nom. Les habitants du village où nous avions débarqué, voyant que nous nous disposions à les quitter, s'approchèrent de nous dans leurs pirogues, et trafiquèrent d'une manière très amicale jusqu'à ce qu'ils nous eussent vendu la petite quantité de marchandises qu'ils avaient.

Quand je quittai le vaisseau, qui de nouveau fut con-

(1) Colonne qui a été érigée à Londres en mémoire du fameux incendie de 1666. A. M.
(2) Mangrove's River. A. M.

traint de mouiller à cause de la marée, il était environné de plusieurs pirogues, c'est pour cela que M. Banks aima mieux rester à bord et trafiquer avec les naturels du pays. Ils échangèrent leurs vêtements et leurs armes, surtout contre du papier, et ils se comportèrent d'une manière très pacifique et très honnête.

Le 24, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes. Comme le vent ne nous permit pas d'approcher de la terre, nous ne l'aperçûmes que légèrement et de fort loin, depuis le temps où nous mîmes à la voile jusqu'à midi, pendant une route de douze lieues, mais nous ne la perdîmes pas de vue une seule fois. Notre latitude par observation était de 36° 15' 20''; nous n'étions pas à plus de deux milles d'une pointe de terre de la Nouvelle-Zélande. La pointe de terre en travers de laquelle nous étions, et que j'ai appelée *pointe Rodney*, est l'extrémité nord-ouest de la rivière Tamise, et l'extrémité nord-est est formée par le promontoire que nous dépassâmes quand nous y entrâmes, et que j'ai nommé *cap Colwill*, en honneur du lord Colwill.

Le cap Colwill gît au 36e degré 25' de latitude, et au 194e de longitude. Il s'élève directement de la mer à une hauteur considérable, et il est remarquable par un rocher très haut qui est situé au sommet de la pointe, et qu'on peut distinguer à une très grande distance. La rivière n'a nulle part moins de trois lieues de large dans un espace de quatorze lieues au-dessus du cap : elle se resserre ensuite en un lit étroit, mais elle continue à rouler ses eaux dans la même direction à travers un pays bas et plat, ou une grande vallée qui est parallèle à la côte de la mer, et dont nous ne pûmes pas apercevoir l'extrémité. La terre est assez élevée et remplie de collines sur le côté oriental de la rivière à l'endroit où elle est large; mais elle est basse sur le côté occidental. Elle est partout couverte de verdure et de bois, et elle paraissait très fertile, quoiqu'il n'y en eût que quelques petites portions de cultivées. A l'entrée de la partie étroite de la Tamise le sol est revêtu de palétuviers et d'autres arbrisseaux; mais plus loin on trouve d'immenses forêts du bois dont j'ai parlé, et qui est peut-être le plus beau qu'il y ait dans le monde. En plusieurs endroits les arbres s'étendent jusqu'au bord de l'eau, et où ils finissent à peu de distance, l'espace intermédiaire est marécageux, comme quelques parties des rives de la Tamise en Angleterre. Il est probable que la rivière abonde en poissons, car nous y vîmes plusieurs piquets qu'on avait plantés afin d'y attacher des filets pour en attraper, mais nous ne savons pas de quelle espèce ils sont. Nous n'avons jamais trouvé dans cette rivière plus de vingt-six brasses, et cette profondeur diminue par degrés jusqu'à une brasse et demie. A l'embouchure du courant d'eau douce elle est de quatre à trois brasses; mais il y a au-devant des bancs de sable. Malgré ces obstacles, un vaisseau qui tirerait une médiocre quantité d'eau pourrait remonter fort loin cette rivière avec le flot, car il s'élève perpendiculairement de près de dix pieds dans les pleines lunes et les nouvelles; la marée y est haute sur les neuf heures.

Six lieues en dedans du cap Colwill, au-dessous de la côte orientale, il y a plusieurs petites îles qui, conjointement avec la grande terre, semblent former plusieurs bons hâvres; et, vis-à-vis de ces îles, au-dessous de la côte ouest, on en trouve où il est également probable qu'il y a des hâvres sûrs; car on y est défendu contre la mer par une chaîne d'îles de différentes grandeurs qui gisent en travers de son embouchure, et que j'ai appelées pour cela *îles de Barrière;* elles s'étendent au nord-ouest et au sud-est à dix lieues. L'extrémité méridionale de cette chaîne est située au nord-est, à deux ou trois lieues du cap Colwill, au 36e degré 15' de latitude sud, et au 184e degré 53' de longitude ouest.

Les naturels du pays qui habitent les environs de cette rivière ne semblent pas être en grand nombre, proportionnellement à la vaste étendue du pays; mais ils sont forts, bien faits et actifs, et ils se peignent tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'ocre rouge et de l'huile, ce que nous n'avions pas encore vu auparavant. Leurs pirogues sont grandes, bien construites et ornées de sculptures d'un aussi bon goût qu'aucune de celles que nous ayons rencontrées sur la côte.

Nous continuâmes à longer la côte jusqu'au soir, ayant la grande terre d'un côté et les îles de l'autre, et alors nous mouillâmes dans une baie, où nous prîmes près de cent poissons appelés *brêmes de mer;* ils pesaient de six à huit livres chacun, et par conséquent ils pouvaient servir à la nourriture de tout l'équipage pendant deux jours. Nous donnâmes à cet endroit le nom de *baie des Brêmes*, à cause du succès de notre pêche. Les deux pointes qui la forment gisent au nord et au sud, à cinq lieues l'une de l'autre. Elle est partout d'une assez grande largeur, et sa profondeur est de trois ou quatre lieues; il paraît y avoir au fond une rivière d'eau douce. La pointe septentrionale de la baie appelée *pointe des Brêmes* est une terre élevée et remarquable par plusieurs rochers pointus qui sont situés sur une même ligne au sommet de cette terre. On peut aussi la reconnaître au moyen de quelques petites îles appelées *la Poule et les Poussins* (1), qui se trouvent vis-à-vis, et dont l'une est élevée et se termine en deux pics. Elle gît au 35e degré 46' de latitude sud, et au nord 41° ouest, à dix-sept lieues et demie du cap Colwill.

La terre, entre la pointe Rodney et la pointe des Brêmes, dans une étendue de dix lieues, est basse et garnie de bouquets de bois avec des bancs de sable blanc entre la mer et la terre ferme. Nous n'y vîmes point d'habitants, mais seulement plusieurs feux pendant la nuit; et il y a toujours des hommes partout où il y a des feux.

Le 25, à la pointe du jour, nous quittâmes la baie, et nous gouvernâmes au nord le long de la côte; nous découvrîmes au nord-nord-est quelques petites îles auxquelles je donnai le nom de *Pauvres Chevaliers* (2). Nous étions alors à deux milles de la côte.

Le pays semblait être bas, mais bien boisé. Nous aperçûmes quelques maisons éparses, trois ou quatre bourgades fortifiées, et dans les environs une grande quantité de terres en culture.

A 3 heures nous dépassâmes une pointe occidentale de la grande terre, pointe que je nommai *cap Bret*. La terre de ce cap est beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la côte adjacente. Il y a à la pointe un mondrain élevé et rond; et au nord-est-quart-nord, à environ un mille, on trouve une petite île élevée ou un rocher, qui, ainsi que plusieurs autres que j'ai déjà décrits, était percé de part en part, de manière qu'il ressemblait à l'arche d'un pont. Ce cap, ou au moins quelque partie de ce canton, est appelé *Motugogogo* par les naturels du pays, et il gît au 35e degré 10' 30'', et au 185e degré 25' de longitude ouest. On voit au côté ouest une baie large et assez profonde qui a sa direction sud-ouest-quart-ouest, et dans laquelle il semblait y avoir plusieurs petites îles. La pointe qui forme l'entrée nord-ouest est située à l'ouest-quart-nord-ouest, à trois ou quatre lieues du cap Bret, et je la distinguai par le nom de *pointe Pococke*. Nous aperçûmes plusieurs villages au côté occidental de la baie, tant sur les îles que sur la terre de la Nouvelle-Zélande, et plusieurs pirogues très grandes s'avancèrent vers nous. Elles étaient remplies d'Indiens qui avaient meilleur air que tous ceux que nous avions vus auparavant: ils étaient tous vigoureux et bien faits; leurs cheveux noirs étaient attachés en touffes au sommet de la tête, et garnis de plumes blanches.

Dans chacune des pirogues il y avait deux ou trois chefs dont les vêtements étaient de la meilleure espèce d'étoffe, et recouverts de peau de chien, de manière qu'ils présentaient un coup d'œil agréable. La plupart

(1) Hen and Chickens. A. M.
(2) Poor Knights. A. M.



Et à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir....

de ces Indiens étaient marqués d'amoco comme ceux qui étaient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur manière de commercer était également frauduleuse; et, comme nous négligeâmes de les punir ou de les effrayer, un des officiers de poupe, qui avait été trompé, eut recours pour se venger à un expédient qui était à la fois cruel et comique: il prit une ligne de pêche, et, quand l'homme qui l'avait friponné eut approché sa pirogue très près du vaisseau, il jeta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon saisit le voleur par le dos; il tira ensuite la ligne; mais l'Indien se cramponnant sur la pirogue, l'hameçon rompit à la tige, et la barbe resta dans la chair.

Le lendemain au matin, 27, à huit heures, nous étions à un mille d'un groupe d'îles qui gisent au-dessous et tout près de la grande terre, et notre distance du cap Bret était de vingt-deux milles au nord-ouest. Plusieurs pirogues s'approchèrent de nous et nous vendirent quelques poissons que nous appelons *cavalles:* c'est pour cette raison que j'ai donné le même nom aux îles. Ces Indiens étaient très insolents; ils nous faisaient souvent des menaces, même lorsqu'ils nous vendaient leur poisson; et, quand de nouvelles pirogues les eurent joints, ils se mirent à nous jeter des pierres. Nous tirâmes sur eux à petit plomb, et l'un des assaillants fut blessé pendant qu'il tenait à sa main une pierre qu'il se disposait à lancer dans le vaisseau. Ils ne cessèrent pourtant pas leur attaque jusqu'à ce que quelques autres eurent été blessés: ils s'en allèrent alors et nous portâmes au large.

Les vents contraires et les calmes nous retinrent plusieurs jours dans cette baie. Pendant ce temps nous continuâmes à communiquer avec les naturels du pays, sans trouble et sans brouillerie: ils venaient souvent autour du vaisseau, et nous débarquions fréquemment sur la grande terre et sur les îles. En mettant un jour à terre sur la côte de la Nouvelle-Zélande, un vieillard nous montra l'instrument dont ils se servent pour peindre des taches sur leur corps: cet instrument ressemblait en tout à celui que les Taïtiens emploient au même usage. Nous vîmes aussi l'homme qui avait été blessé lorsqu'il entreprit de voler notre bouée: la balle, après avoir percé la partie charnue de son bras, lui avait effleuré la poitrine; mais au moyen de la diète, le meilleur de tous les régimes, et laissant agir la nature, le meilleur des chirurgiens, l'Indien ne semblait ressentir ni douleur ni crainte sur les suites de sa plaie, qui était en bon état.

Nous trouvâmes dans leurs plantations le morus papyrifera, avec lequel ces peuples, ainsi que les Taïtiens, fabriquent des étoffes; mais cette plante semblait y être rare, et nous n'y vîmes aucun morceau d'étoffe assez considérable pour pouvoir servir à un autre usage qu'à celui d'orner leurs oreilles.



Kangourou.

Nous mîmes un jour à terre dans une partie très éloignée de la baie, et les Indiens prirent sur-le-champ la fuite, excepté un vieillard qui nous accompagna partout où nous allâmes, et qui parut fort satisfait des petits présents que nous lui fîmes. Nous arrivâmes enfin à un petit fort, bâti sur un rocher qui était environné par la mer à la marée haute, et où l'on ne pouvait monter que par une échelle. Nous aperçûmes lorsque nous en approchâmes, que le vieillard nous regardait avec inquiétude ; et quand nous lui fîmes entendre que nous avions envie d'y entrer, il nous dit que sa femme y était. Il vit bien que cette réponse ne diminuait pas notre curiosité, et après avoir hésité pendant quelque temps, il nous dit qu'il nous y accompagnerait, si nous promettions de ne commettre aucune indécence. Nous le lui promîmes de bon cœur, et à l'instant il monta le premier pour nous guider. L'échelle était composée de morceaux de bois attachés à une perche; mais il était difficile et dangereux de s'en servir. En entrant, nous trouvâmes trois femmes qui, au moment qu'elles nous aperçurent, eurent peur et fondirent en larmes. Quelques paroles amicales et des présents eurent bientôt dissipé leur terreur et ramené leur gaîté. Nous examinâmes la maison du vieillard, ainsi que deux autres, les seules qui se trouvassent dans la forteresse; et après avoir fait de nouveaux dons, nous nous séparâmes de ces bons Indiens, très contents les uns des autres.

Le 5 décembre, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre avec une petite brise ; la baie que nous quittions gît au côté ouest du cap Bret, et je la nommai la *baie des Iles*, à cause du grand nombre d'iles qui bordent ses côtes et qui forment plusieurs hâvres également sûrs et commodes, où il y a assez de place et de fond pour contenir toute une flotte. Celui dans lequel nous mouillâmes gît au côté sud-ouest de l'île la plus sud-ouest, appelée *Matuaro*, au côté sud-est de la baie. On y trouve un bon mouillage et des rafraîchissements de toute espèce. Ce n'était pas alors la saison des racines ; mais nous eûmes en abondance du poisson, que nous achetâmes cependant, pour la plupart, des naturels du pays ; car nous ne pûmes en attraper que très peu au filet ou à la ligne. Quand nous montrâmes aux Indiens notre seine telle qu'en ont les vaisseaux du roi, ils s'en moquèrent en riant, et ils étalèrent en triomphe la leur, qui était véritablement d'une grandeur énorme et faite d'une espèce d'herbe très forte. Elle avait cinq brasses de profondeur, et à en juger par l'espace qu'elle occupait, elle n'avait pas moins de trois ou quatre cents brasses de long. La pêche semblait être la principale occupation de la vie dans cette partie du pays. Nous vîmes aux environs de toutes leurs bourgades un grand nombre de filets mis en tas comme des meules de foin et couverts

d'herbes pour les garantir du mauvais temps; et dans presque toutes les maisons où nous entrâmes, nous aperçûmes quelques insulaires occupés à en fabriquer.

Traversée de la baie des Iles au canal de la Reine Charlotte, en tournant le cap Nord. Description de cette partie de la côte.

Le 7 décembre 1769, notre latitude était de 34° 59' sud, et notre longitude de 185° 36' ouest. Nous rangeâmes de près les îles Cavalles. Le lendemain je mis le cap vers la côte, dont nous étions éloignés d'environ cinq lieues. Le 9, nous étions assez près de la terre, à sept lieues à l'ouest des Cavalles, où nous trouvâmes une baie profonde, et la terre semblait y être basse et unie. Je donnai à cette baie le nom de *baie Douteuse :* l'entrée en est formée par deux pointes éloignées de cinq milles l'une de l'autre.

Pendant le calme, plusieurs pirogues s'avancèrent vers nous; mais les Indiens ayant entendu parler de nos canons, nous eûmes beaucoup de peine à les engager à venir sous notre poupe. Après avoir acheté quelques-unes de leurs étoffes ainsi que leur poisson, nous fîmes quelques demandes sur leur pays; et, à l'aide de Tupia, nous apprîmes qu'en naviguant trois jours sur leurs pirogues ils arrivaient à un endroit appelé *Moore-Whennua*, et que de là la terre tournait un peu au sud. Nous conclûmes que ce lieu était la terre découverte par Tasman, et appelée *cap Maria-Van-Diémen*.

Le 11, dès le grand matin, nous arrivâmes vers la terre à sept lieues à l'ouest de la baie Douteuse, dont le fond n'est pas fort éloigné du fond d'une autre grande baie que la côte forme en cet endroit : il n'en est séparé que par une langue de terre assez basse, qui fait une péninsule que j'ai appelée *pointe de la Jointure* (1). Vers le milieu de cette baie, à laquelle nous avons donné le nom de *baie de Sable* (2), il y a une haute montagne qui est sur une côte éloignée, et que j'ai nommée *mont du Chameau* (3). La latitude est de 34° 51' sud, et de 186° 50' de longitude. La terre, dans les environs, est extrêmement stérile, et, excepté le mont du Chameau, elle est très basse. Le sol ne semble être composé que d'un sable blanc, amassé en petites collines irrégulières, et formant des cordons étroits et parallèles à la côte. Quelque stérile que soit ce canton, il n'est pas sans habitants. Nous vîmes un village sur le côté oriental. Nous aperçûmes aussi cinq pirogues remplies d'Indiens qui ramèrent après le vaisseau, mais qui ne purent pas l'atteindre.

Le 16, nous découvrîmes une terre qui nous restait au sud-sud-ouest. Le 17, nous mîmes le cap sur cette terre, dont nous étions éloignés d'environ dix lieues. Je donnai à cette pointe de terre le nom de *cap Nord*, parce que c'est l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Il gît au 34ᵉ degré 22' de latitude sud, et au 186ᵉ degré 54' de longitude ouest, et à 31 lieues au nord, 63° ouest du cap Bret. Il forme la pointe septentrionale de la baie de Sable, et c'est une péninsule qui s'avance ou nord-est, à environ deux milles, et qui se termine en mondrain aplati au sommet. L'isthme qui joint cette pointe à la grande terre est très bas; c'est pour cela que la terre du cap, aperçue de différents points de vue, a l'apparence d'une île. Elle est encore plus remarquable quand on la voit du sud : on croit découvrir une île élevée et ronde à la pointe sud-est du cap, mais c'est encore une illusion ; car ce qui paraît une île est seulement une colline arrondie, jointe au cap par une langue de terre basse et étroite. Nous découvrîmes sur le cap un heppah ou village et un petit nombre d'habitants.

Nous continuâmes à louvoyer vers le nord-ouest jusqu'au 21 à midi, quand le cap Nord nous restait au sud-est, à trente-huit lieues. Notre situation ne varia que de peu de lieues jusqu'au 23 : alors, vers les sept heures du soir, nous découvrîmes une terre qui nous restait au sud-quart-est. A onze heures du lendemain au matin, nous la revîmes une seconde fois nous restant au sud-sud-est, à huit lieues de distance. Nous mîmes alors le cap au sud-ouest, et à quatre heures nous avions au sud-est-quart-sud, à quatre lieues, cette terre, que nous reconnûmes être une petite île, avec d'autres îles ou rochers encore plus petits, gisant en travers de l'extrémité nord-est de la première, et découvert autrefois par Tasman, qui les appela les *Trois Rois*. La principale île est située au 34ᵉ degré 12' de latitude sud, et au 187ᵉ degré 48' de longitude ouest, et elle est éloignée du cap Nord de quatorze ou quinze lieues.

Le 1ᵉʳ janvier 1770, à six heures du matin, nous virâmes vent devant pour porter à l'est, les Trois-Rois nous restant au nord-ouest-quart-nord. Nous arrivâmes à midi, et mîmes le cap a l'ouest, étant au 54ᵉ degré 37' de latitude sud : les Trois-Rois nous restaient au nord-ouest quart-nord, à dix ou onze lieues, et le cap Maria-Van-Diémen au nord-est, à environ quatre lieues et demie.

A cinq heures du soir, ayant une brise fraîche de l'ouest, nous virâmes vent devant et portâmes au sud : le cap Nord nous restait alors au nord-est, et nous découvrions une pointe qui gît à trois lieues à l'ouest-quart-nord-ouest de ce cap.

Ce cap, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est l'extrémité la plus septentrionale de ce pays et la pointe la plus orientale d'une péninsule qui se prolonge nord-ouest et nord-ouest-quart-nord, à dix-sept ou dix-huit lieues, et dont le cap Maria-Van-Diémen forme la pointe la plus occidentale. Le cap Maria gît au 34ᵉ degré 40' de latitude sud, et au 187ᵉ degré 8' de longitude ouest, et depuis cette pointe la terre court sud-est-quart-sud, et sud-est au-delà du mont du Chameau, et elle forme partout une côte stérile composée de bancs de sable blanc.

Le 4, nous étions à environ cinq lieues de la terre et en travers d'un endroit qui gît au 36ᵉ degré 25' de latitude, et qui avait l'apparence d'une baie ou d'un canal. Il nous restait à l'est; et, afin d'en apercevoir une plus grande étendue, nous continuâmes de gouverner sur la même direction jusqu'à onze heures, temps où n'en étions plus éloignés que de trois lieues. Nous découvrîmes alors que ce n'était ni un canal ni une baie, mais une étendue de terre basse, bordée de chaque côté par des terres plus hautes, ce qui produisait l'illusion. Nous étions au 36ᵉ degré 31' de latitude sud, et au 185ᵉ degré 50' de longitude ouest. Vers le 35ᵉ degré 45' de latitude sud, il y a, tout près de la mer, plusieurs monticules élevés au midi desquels la côte est encore haute, et présente l'aspect le plus désert et le plus stérile que l'on puisse imaginer. On n'y aperçoit rien que des collines de sable sans une tache de verdure, et une vaste mer, chassée par les vents d'ouest, y brisant en lames terribles, donne à cette côte un air sauvage et effrayant qui jette dans l'esprit des idées de danger et de solitude, et affecte l'âme des sentiments du malheur et de la mort. Depuis cet endroit je gouvernai au nord, déterminé de ne plus approcher à la même distance de la côte, à moins que le vent ne fût très favorable. J'augmentai de voiles, espérant le lendemain, à midi, me trouver fort avant au large, et nous parcourûmes cent deux milles au nord-ouest : notre latitude était de 35° 10' sud.

Le 6, à la pointe du jour, nous découvrîmes au nord-nord-est, à huit ou neuf lieues, une terre que nous jugeâmes être le cap Maria; l'après-midi du 7, elle nous restait à l'est. Nous continuâmes notre route au sud-est jusqu'à huit heures du soir, ayant parcouru sept lieues depuis le midi de la veille, avec un vent du nord-nord-est et du nord, et étant à trois ou quatre lieues de la terre qui semblait être basse et sablonneuse.

(1) Knuckle-Point. A. M.
(2) Sandy-Bay. A. M.
(3) Camel-Mount. A. M.

Le 10, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes entre deux et trois lieues de la terre, qui, commençant à prendre une meilleure apparence, s'élevait en petites pentes et était couverte d'arbres et de verdure. Nous aperçûmes de la fumée en un endroit et un certain nombre de maisons, mais le canton parut être peu peuplé. A neuf heures nous étions en travers d'une pointe qui s'élève doucement de la mer jusqu'à une hauteur considérable. Je donnai le nom de *pointe Boisée* (1) à cette pointe qui gît au 37e degré 43' de latitude. A onze milles au sud-ouest de cette même pointe, il y a une très petite île sur laquelle nous vîmes un grand nombre de mouettes, et que j'appelai pour cela *île des Mouettes* (2). A midi une pointe élevée et escarpée nous restait à l'est-nord-est, à environ une lieue et demie, et je la nommai *pointe Albatros:* elle gît au 38e degré 40' latitude sud, et au 184e degré 42' de longitude ouest. La terre la plus méridionale qui fût en vue était une très haute montagne fort ressemblante au pic de Ténériffe.

Le 13, nous découvrîmes pendant quelques minutes le sommet d'un pic qui s'élevait au-dessus des nuées, et qui était couvert de neige : il nous restait alors au nord-est. Il gît au 39e degré 6' de latitude sud, et au 185e degré 15' de longitude ouest, et je l'appelai *mont Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. Il paraît avoir une base fort large, et s'élever par degrés : il avoisine la mer. Le pays qui l'environne est plat et d'un aspect agréable. Il est aisé de le reconnaître à la verdure et au bois dont il est couvert, et la côte au-dessous forme un grand cap que j'ai nommé *cap Egmont*. Il gît au sud-sud-ouest-demi-ouest, à vingt-sept lieues de la pointe Albatros, et sur son côté septentrional il y a deux petites îles situées près d'une pointe remarquable qui est sur la grande terre, et qui s'élève à une hauteur considérable, en forme de pain de sucre. Au sud du cap la terre paraît former partout une côte escarpée.

Séjour dans le canal de la Reine Charlotte. Passage à travers le détroit qui sépare les deux îles, et retour au cap Turnagain. Horrible coutume des habitants. Mélodie remarquable des oiseaux. Visite faite à un heppah, et plusieurs autres particularités.

Lorsque nous allâmes à terre, les Indiens étaient occupés à apprêter leurs aliments, et ils faisaient cuire alors un chien dans leur four : il y avait près de là plusieurs paniers de provisions. En jetant par hasard les yeux sur un de ces paniers, à mesure que nous passions, nous aperçûmes deux os entièrement rongés, qui ne nous parurent pas être des os de chien, et que nous reconnûmes pour des os humains après les avoir examinés de plus près. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fît que confirmer ce que nous avions ouï dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Comme il était sûr que c'étaient véritablemant des os humains, il ne nous fut pas possible de douter que la chair qui les couvrait n'eût été mangée. On les avait trouvés dans un panier de provisions, la chair qui restait semblait manifestement avoir été apprêtée au feu, et l'on voyait, sur les cartilages, les marques des dents qui y avaient mordu. Cependant, pour confirmer des conjectures que tout rendait si vraisemblables, nous chargeâmes Tupia de demander ce que c'était que ces os, et les Indiens répondirent, sans hésiter en aucune manière, que c'étaient des os d'homme. On leur demanda ensuite ce qu'était devenue la chair, et ils répliquèrent qu'ils l'avaient mangée. « Mais, dit Tupia, pourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de la femme que nous avons vu flotter sur l'eau? Cette femme, répondirent-ils, est morte de maladie; d'ailleurs elle était notre parente, et nous ne mangeons que les corps de nos ennemis qui sont tués dans une bataille. » En nous informant qui était l'homme dont nous avions trouvé les os, ils nous dirent qu'environ cinq jours auparavant une pirogue, montée par sept de leurs ennemis, était venue dans la baie, et que cet homme était un des sept qu'ils avaient tués.

Nous vîmes une femme dont les bras, les jambes et les cuisses avaient été déchirés en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces blessures, comme un témoignage de la douleur que lui causait la mort de son mari, tué et mangé depuis peu par d'autres habitants qui étaient venus les attaquer d'un canton de l'île, situé à l'est, et que nos Indiens montraient avec le doigt.

Le vaisseau mouillait à un peu moins d'un quart de mille de la côte, et le matin du 17 nous fûmes éveillés par le chant des oiseaux : leur nombre était incroyable, et ils semblaient se disputer à qui ferait entendre les sons les plus agréables. Cette mélodie sauvage était infiniment supérieure à toutes celles de même espèce que nous avions entendues jusqu'alors : elle ressemblait à celle que produiraient de petites cloches parfaitement d'accord, et peut-être que la distance et l'eau qui se trouvaient entre nous et le lieu du concert ajoutaient à l'agrément de leur ramage. En faisant quelques recherches, nous apprîmes que dans ce pays les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit, qu'ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil, et qu'ils demeurent en silence pendant le reste du jour, comme nos rossignols. Parmi les naturels que nous vîmes se trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaisseau. Tupia le questionna sur l'usage de manger la chair humaine, et les Indiens répétèrent ce qu'ils nous avaient déjà dit : « Mais, ajouta Tupia, où sont les têtes? les mangez-vous aussi? — Nous ne mangeons que la cervelle, répondit le vieillard, et demain je vous apporterai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons dit la vérité. » Après avoir conversé quelque temps avec notre Taïtien, ils lui dirent qu'ils s'attendaient à voir dans peu arriver leurs ennemis, pour venger la mort des sept qui avaient été tués et mangés (1).

Le 18, nous nous embarquâmes dans la pinasse pour examiner la baie, qui était d'une vaste étendue et composée d'une infinité de petits hâvres et d'anses dans toutes les directions. Nous bornâmes notre excursion au côté occidental, et comme le canton où nous débarquâmes était couvert d'une forêt impénétrable, nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes cependant un grand nombre de cormorans, que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, et qui, étant rôtis ou cuits à l'étuvée, nous donnèrent un excellent mets. En nous en revenant, nous aperçûmes un seul Indien dans une pirogue ; nous ramâmes vers lui, et, à notre grande surprise, il ne fit pas la moindre attention à nous; lors même que nous fûmes près de lui, il continua son occupation, s'embarrassant aussi peu de nous que si nous eussions été invisibles : il ne paraissait cependant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de tirer son filet hors de l'eau, afin que

(1) Woody-Point. A. M.
(2) Gall-Island. A. M.

(1) Les missionnaires, qui sont parvenus à s'installer sur quelques points de la côte de la Nouvelle-Zélande, ont depuis quelque temps réussi à obtenir des naturels l'abolition partielle de cette coutume barbare. En effet, suivant le voyageur américain Morell, revenu en 1831 de son voyage autour du monde, les Nouveaux-Zélandais d'Fahino'mave, qui massacrèrent et dévorèrent l'équipage du capitaine Marion et le capitaine lui-même, et qui, en 1809, en firent autant de l'équipage du navire anglais Boyd, sont devenus aujourd'hui bons et humains, ont appris à lire et à écrire en anglais et dans leur propre langue, à laquelle les missionnaires ont appliqué un système grammatical. Déjà il existe un commerce d'échange entre les naturels de cette île et les établissements anglais de la terre de Van-Diémen et de la Nouvelle-Galles du Sud. Il faut espérer qu'à mesure que la civilisation pénétrera dans ces contrées, l'anthropophagie et d'autres coutumes atroces en disparaîtront. A. M.

nous pussions l'examiner, et il fit sur-le-champ ce que nous demandions : ce filet était de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, et il avait sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en était ouvert, et au fond étaient attachées des oreilles de mer pour servir d'appât. Il faisait tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, et quand il croyait avoir attiré assez de poissons, il tirait doucement son filet jusqu'à ce qu'il fût près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étaient soulevés sans s'en apercevoir; et alors il donnait tout-à-coup une secousse qui les enveloppait dans le filet : par cette méthode très simple, il avait pris une grande quantité de poissons. Il est vrai qu'ils sont si abondants dans cette baie que la pêche n'y exige ni beaucoup de travail, ni beaucoup d'adresse.

Ce jour-là même, quelques-uns de nos gens trouvèrent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils rapportèrent à bord : nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhouse, notre chirurgien, rapporta aussi, d'un endroit où il avait vu plusieurs maisons désertes, les cheveux d'un homme, qu'il avait trouvés parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbres.

Le 19, quelques Indiens vinrent près de nous, d'une autre partie de la baie, où ils dirent qu'il y avait un bourg que nous n'avions pas vu. Ils apportaient une grande quantité de poissons qu'ils nous vendirent pour des clous, dont ils avaient alors appris à se servir, et, dans ces échanges, ils ne commirent aucune fraude.

Notre vieillard tint sa promesse, le 2 au matin, et nous apporta à bord quatre des sept têtes d'hommes dont nous avons déjà parlé. Les cheveux et la chair y étaient encore en entier, mais nous remarquâmes qu'on en avait tiré la cervelle. La chair était molle et on l'avait préservée de la putréfaction en employant quelque expédient, car elle n'avait point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes, mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, et nous ne pûmes pas venir à bout de l'engager à nous en céder une seconde : ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, et les insulaires des mers du Sud, les mâchoires de leurs ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks, nous remarquâmes qu'elle avait reçu sur les tempes un coup qui avait fracturé le crâne.

Le 22, dans une excursion, je vis la mer sur le côté oriental du pays, et, un peu à l'est de l'entrée du canal où mouillait le vaisseau, un passage qui conduisait au côté de l'ouest. La grande terre qui gît sur le côté oriental de ce golfe semblait être un chemin étroit de collines très hautes, et faire partie du côté sud-ouest du détroit; sur le côté opposé, elle paraissait courir à l'est aussi loin que pouvait s'étendre la vue ; et au sud-est, il y avait l'apparence d'une ouverture à la mer qui lavait la côte orientale : à l'est du canal, j'aperçus aussi quelques îles que j'avais prises auparavant pour une partie de la grande terre.

Après avoir fait cette découverte, je descendis la colline, et ayant pris quelques rafraîchissements, nous retournâmes au vaisseau. Dans notre route, nous examinâmes les hâvres et les anses situés derrière les les que j'avais découvertes de la colline, et nous rencontrâmes un village composé de plusieurs maisons qui nous parurent abandonnées depuis longtemps. Nous vîmes aussi un autre village inhabité; mais le jour étant trop avancé pour pouvoir le visiter, nous nous hâtâmes de regagner le vaisseau, où nous arrivâmes entre huit et neuf heures du soir.

J'employai la journée du 23 à examiner les environs, et sur une des îles où je débarquai, je vis plusieurs maisons qui paraissaient également désertes depuis longtemps, et je n'aperçus aucune trace d'habitants.

Le 24, nous allâmes visiter dans le *heppah* ou village bâti sur la pointe de l'île, près du lieu de notre mouillage, ceux qui nous étaient venus voir lors de notre arrivée dans la baie. Ils nous reçurent avec toute la confiance et la civilité possibles, et nous montrèrent toutes les parties de leurs habitations, qui étaient propres et commodes. L'île ou rocher sur lequel ce bourg est situé est séparé de la grande terre par une brèche ou fissure si étroite qu'un homme pourrait presque sauter d'un bord à l'autre. Les côtés en sont si escarpés, que toute fortification artificielle y est presque inutile ; on y avait cependant élevé une légère palissade et une petite plate-forme vers la partie du rocher où l'accès était le moins difficile.

Les Indiens nous apportèrent plusieurs os humains dont ils avaient mangé la chair, et qu'ils offrirent de nous vendre ; car ces os étaient devenus un article de commerce par la curiosité de ceux d'entre nous qui en avaient acheté, comme des preuves de l'abominable usage que plusieurs personnes ont refusé de croire, malgré le rapport des voyageurs. Nous remarquâmes avec surprise, dans une partie de ce village, une croix exactement semblable à celle d'un crucifix. Elle était ornée de plumes, et quand nous demandâmes pourquoi elle avait été dressée, on nous dit que c'était un monument élevé à un homme qui était mort. Ils nous avaient dit auparavant qu'ils n'enterraient pas leurs morts, et qu'ils les jetaient dans la mer; mais lorsque nous demandâmes ce qu'était devenu le cadavre de cet Indien, en mémoire duquel on avait érigé cette croix, ils ne voulurent pas nous répondre.

Quand nous quittâmes ces insulaires, nous allâmes à l'autre extrémité de l'île, et, après y avoir pris de l'eau, nous nous rendîmes de là sur la grande terre où nous vîmes plusieurs maisons, mais sans habitants, si l'on en excepte un petit nombre qui étaient sur quelques pirogues dispersées, et qui semblaient pêcher. Dès que nous eûmes examiné ce canton, nous retournâmes dîner au vaisseau.

Le 25, en débarquant sur la côte d'une petite anse pour tuer des cormorans, nous rencontrâmes une grande famille de ces Indiens qui ont coutume de se disperser parmi les différentes criques et baies, où ils peuvent se procurer une plus grande quantité de poissons, et qui ne laissent qu'un petit nombre de leurs camarades dans le heppah, où ils se réfugient tous en temps de danger. Quelques-uns de ces naturels firent un chemin assez considérable pour venir à notre rencontre, et ils nous invitèrent à aller avec eux vers leurs compagnons; ce à quoi nous consentîmes de bon cœur. Nous trouvâmes qu'ils étaient au nombre d'environ trente hommes, femmes et enfants, qui nous reçurent tous avec toutes les démonstrations possibles d'amitié. Nous leur distribuâmes quelques rubans et des verroteries, et en retour ils nous embrassèrent, jeunes et vieux, hommes et femmes; ils nous donnèrent aussi des poissons, et, après avoir passé quelque temps avec eux, nous retournâmes au vaisseau, charmés de notre nouvelle connaissance.

Le 26, après avoir débarqué à un endroit convenable, nous gravîmes sur une colline très haute, du sommet de laquelle nous aperçûmes distinctement tout le détroit, ainsi que la terre sur la côte opposée que nous jugeâmes être à environ quatre lieues. Je résolus de chercher un passage avec le vaisseau dès que nous remettrions en mer. Nous trouvâmes au haut de cette colline un tas de pierres avec lesquelles nous construisîmes une pyramide, où nous laissâmes quelques balles de fusil, du petit plomb, des verroteries et d'autres choses propres à résister aux injures du temps.

Nous allâmes au bourg dont nous avaient parlé les Indiens qui vinrent nous voir le 19. Ce bourg, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, était bâti sur une petite île ou rocher d'un accès si difficile que nous courûmes des dangers pour satisfaire notre curiosité. Ces Indiens nous reçurent à bras ouverts ; ils nous conduisirent dans tous les endroits de ce village, et ils nous montrèrent tout ce qu'il contenait. Il était composé de quatre-vingts à cent maisons, et n'avait qu'une plate-forme de guerre. Nous donnâmes à nos

hôtes quelques clous, des rubans et du papier : ce qui leur fit tant de plaisir que, lors de notre départ, ils remplirent notre bateau de poissons secs, dont nous nous aperçûmes qu'ils avaient rassemblé de grandes quantités.

Le 30, dès le grand matin, j'envoyai un bateau à l'une des îles pour chercher du céleri ; et pendant que nos gens en cueillirent, une vingtaine d'Indiens, hommes, femmes et enfants, débarquèrent près de quelques huttes désertes. Dès qu'ils furent sur la côte, cinq ou six femmes s'assirent ensemble à terre et se mirent à se faire des blessures effrayantes sur les jambes, les bras et le visage, avec des coquilles et des morceaux pointus de talc ou de jaspe. Nous imaginâmes que leurs maris avaient été tués depuis par leurs ennemis. Pendant qu'elles faisaient cette horrible cérémonie, les hommes, sans y faire la moindre attention, et sans être touchés en aucune manière de leur état, travaillaient à réparer les huttes.

Le charpentier ayant préparé deux poteaux, qu'on devait placer comme des monuments de notre arrivée dans cet endroit, j'y fis mettre le nom du vaisseau et la date de l'année et du mois de notre débarquement. L'un d'eux fut dressé au lieu de l'aiguade ; on arbora au sommet le pavillon d'union, et je fis porter l'autre sur l'île la plus voisine, qui est appelée *Motuara* par les naturels du pays.

Je plaçai le poteau sur la partie la plus élevée de l'île, et j'y arborai ensuite le pavillon d'union. Je donnai à ce canal le nom de *canal de la Reine Charlotte*, et je pris en même temps une possession formelle de ce pays, ainsi que des environs, au nom et pour le service du roi George III. Nous bûmes alors une bouteille de vin au nom de Sa Majesté, et nous donnâmes la bouteille au vieillard qui nous avait accompagnés sur la colline, et qui fut enchanté de ce présent.

Pendant qu'on dressait le poteau, nous fîmes au vieillard des questions sur le passage dans la mer orientale, et il nous en confirma l'existence : nous lui en fîmes ensuite d'autres sur la terre au sud-ouest du détroit où nous étions alors. Cette terre, répondit-il, est composée de whennuas ou îles, dont on peut faire le tour en peu de jours, et on l'appelle *Tovy Poemammou :* ce mot, traduit littéralement, signifie *eau de talc vert;* et probablement, si nous avions mieux entendu ce qu'il disait, nous aurions reconnu que *Poemammou* n'était pas le nom général de tout le district du sud, mais un mot qui désignait quelque endroit particulier, où ils rassemblent le talc vert ou la pierre dont ils font leurs ornements et leurs outils. Il ajouta qu'il y avait aussi un troisième whennua, qu'il appelait *Eaheinomauwe*, sur le côté est du détroit, dont on ne peut faire le tour que dans plusieurs lunes, et il donnait le nom de *Tierra Witte* à la terre qui bordait le détroit. Lorsque nous eûmes dressé notre poteau et appris cette particularité, nous retournâmes à bord du vaisseau, et nous emmenâmes avec nous le vieillard, qui était suivi de sa pirogue, sur laquelle il s'en retourna après dîner.

Le 5 septembre 1770, nous appareillâmes ; mais, le vent tombant, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau un peu au-dessous de Motuara.

Le 6, sur les six heures du matin, une brise légère s'éleva au nord, et nous remîmes à la voile : mais le vent étant variable, nous ne gagnâmes qu'un peu au-delà du travers de Motuara. L'après-midi cependant, un vent plus fort du nord-ouest nous porta hors du canal que je vais décrire.

L'entrée du canal de la Reine Charlotte gît au 41e degré de latitude sud, et au 184e degré 45' de longitude ouest, et à peu près au milieu du côté sud-ouest du détroit où il est situé. La terre de la pointe sud-est du canal, appelée par les naturels du pays *Koamaroo*, et à la hauteur de laquelle il y a deux petites îles et quelques rochers, forme la pointe la plus étroite du détroit. De la pointe nord-ouest, un récif de rochers, dont une partie est au-dessus de l'eau et l'autre au-dessous, se prolonge à environ deux milles dans la direction du nord-est-quart-nord : ces pointes suffisent pour faire reconnaître le canal. A l'entrée il a trois lieues de large ; il court sud-ouest dans un espace d'au moins dix lieues, et il contient quelques-uns des plus beaux hâvres qu'il soit possible de trouver. La terre qui fait le hâvre ou l'anse dans laquelle nous mouillâmes est appelée *Totarranue* par les Indiens : le hâvre lui-même, que j'ai nommé *Ship-Cove*, c'est-à-dire *anse du Vaisseau*, n'est inférieur, pour la commodité ou la sûreté, à aucun autre du canal ; il gît sur le côté ouest du canal ; et c'est la plus méridionale des trois anses qui soient en dedans de l'île de Motuara, qui est à l'est relativement à l'anse. On peut entrer dans l'anse du Vaisseau, ou entre Motuara et une île longue appelée *Hamote* par les naturels du pays, ou entre Motuara et la côte occidentale. Le flot vient à travers le détroit du sud-est, et porte avec force sur la pointe nord-ouest et sur le récif qui gît en son travers. Le jusant court avec une rapidité encore plus grande au sud-est.

Dans les environs de ce canal, la terre, qui est si élevée que nous l'aperçûmes à la distance de vingt lieues, est composée entièrement de hautes collines et de vallées profondes, couvertes d'un grand nombre d'excellents bois, propre pour toutes sortes d'ouvrages, excepté des mâts, car ils sont trop durs et trop pesants pour cela. La mer abonde en poissons de toute espèce, de sorte que, sans sortir de l'anse où nous mouillâmes, nous en prîmes chaque jour à la seine, à l'hameçon et à la ligne, assez pour en servir à tout l'équipage ; et le long de la côte nous trouvâmes une grande quantité de cormorans et quelques autres oiseaux sauvages, que la longue habitude où nous étions de vivre de provisions salées nous fit trouver excellents.

Le nombre des habitants surpassait à peine quatre cents. Ils vivent dispersés le long des côtes dans les endroits où ils peuvent se procurer plus facilement du poisson et de la racine de fougère dont ils font leur nourriture, car nous ne vîmes point de terrain cultivé. Lorsqu'ils sont menacés de quelque danger, ils se retirent dans leurs heppahs ou forts. Nous les trouvâmes d'abord dans cette situation et ils y restèrent encore quelque temps après notre arrivée. Ils sont pauvres en comparaison des autres Indiens de ce pays, et leurs pirogues sont sans ornements. Le peu de trafic que nous fîmes avec eux consista entièrement en poissons, et véritablement ils n'avaient guère autre chose qu'ils pussent nous vendre. Ils semblaient cependant avoir quelque connaissance du fer, connaissance que n'avaient par les habitants des autres pays, car ils changèrent volontiers leurs poissons contre des clous, et même ils semblèrent quelquefois les préférer à toutes les autres choses que nous pouvions leur donner ; ce qui n'était pas toujours arrivé chez les autres. Ils aimèrent d'abord passionnément le papier, mais quand ils virent qu'il se gâtait s'il venait à se mouiller, ils ne voulurent plus le prendre. Ils ne paraissaient pas attacher beaucoup de valeur à l'étoffe de Taïti, mais ils estimaient fort le gros drap d'Angleterre, et le kersey rouge ; ce qui prouve qu'ils avaient assez de bon sens pour apprécier les marchandises que nous leur offrions, éloge qu'on ne peut pas faire de quelques-uns de leurs voisins qui avaient d'ailleurs meilleure mine. Nous avons déjà parlé de leur habillement et surtout de leur coiffure de plumes qui leur seyait assez bien.

Dès que nous eûmes débouqué le canal, je mis le cap à l'est, afin d'être avancé dans le détroit avant l'arrivée du jusant. A sept heures du soir, les deux petites îles qui gisent à la hauteur du cap Koamaroo, pointe sud-est du canal de la Reine Charlotte, nous restaient à l'est à environ quatre milles. Nous avions presque calme alors ; mais, à l'aide du jusant qui commença bientôt, nous fûmes portés dans peu de temps, par la rapidité du courant, tout près d'une des îles, qui était un rocher s'élevant presque perpendiculairement de la mer. Nous profitâmes du jusant, et en peu de

temps nous fûmes entraînés à travers la partie la plus étroite du détroit : nous mîmes ensuite le cap vers la terre la plus méridionale qui était en vue. On voyait paraître sur cette terre une montagne d'une hauteur prodigieuse et couverte de neige.

La partie la plus étroite du détroit, à travers laquelle nous avions été poussés avec tant de rapidité, gît entre le cap Tiérawitte, sur la côte d'Eaheinomauwe, et le cap Koamaroo. Je jugeai que la distance entre les deux caps est de quatre ou cinq lieues.

Environ neuf lieues au nord du cap Tiérawitte, et au-dessous de la même côte, il y a une île élevée et remarquable, qu'on peut apercevoir distinctement depuis le canal de la Reine Charlotte, dont elle est éloignée de six ou sept lieues. J'ai appelé *île de l'Entrée* (*Entry-Island*) cette île que nous reconnûmes lorsque nous la dépassâmes le 14 janvier.

Sur le côté oriental du cap Tiérawitte, la terre court sud-est l'espace d'environ huit lieues : elle se termine en pointe, et c'est la portion la plus méridionale qui soit sur Eaheinomauwe. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Palliser*, en honneur de mon digne ami le capitaine Palliser. Il gît au 41e degré 34' de latitude sud, et au 183e degré 58' de longitude ouest. Nous nous trouvions à environ trois lieues de la côte, et en travers d'une baie profonde, que je nommai *bay Cloudy*, c'est-à-dire *baie Nébuleuse*, et au fond de laquelle paraissait une terre basse et couverte de grands arbres.

A trois heures de l'après-midi nous étions vis-à-vis de la pointe la plus méridionale de la terre que nous avions vue à midi, et que j'appelai *cap Campbell*. Il gît au sud-quart-sud-ouest, à douze ou treize lieues du cap Koamaroo, au 41e degré 44' de latitude sud, et au 183e 45' de longitude ouest, et il forme l'entrée méridionale du détroit avec le cap Palliser, dont il est éloigné de treize à quatorze lieues.

Le 8, à neuf heures du matin, nous étions en travers du cap Palliser, et nous trouvâmes que la terre courait nord-est vers le cap Turnagain, que je jugeai être éloigné d'environ vingt-six lieues : cependant, comme le temps était brumeux et que nous ne pouvions pas apercevoir au-delà de quatre ou cinq lieues, je continuai toujours à porter au nord-est avec une brise légère du sud ; et, à midi, le cap Palliser nous restait nord-ouest à la distance de trois lieues.

-

Route depuis le cap Turnagain en allant vers le sud, le long de la côte orientale de Poemammou, autour du cap Sud, et en retournant à l'entrée occidentale du détroit de Cook, ce qui complète la circumnavigation de la Nouvelle-Zélande. Description de la côte et de la baie de l'Amirauté. Départ de la Nouvelle-Zélande, et diverses particularités.

Le 9 février 1770, à quatre heures après midi, nous virâmes de bord pour porter au sud-ouest, et nous continuâmes à faire voile vers le sud, jusqu'au coucher du soleil, le 11, quand une brise fraîche du nord-est nous rechassa le long du cap Palliser. Entre ce cap et le cap Turnagain, la terre près de la côte est en plusieurs endroits basse et plate, couverte de verdure et d'un aspect agréable ; mais à une plus grande distance de la mer, elle s'élève en collines. La terre située entre le cap Palliser et le cap Tiérawitte est haute et se termine en pointe ; il nous parut aussi qu'elle y forme deux baies ; mais nous étions trop éloignés de cette partie de la côte pour juger exactement des apparences.

Le 14, à huit heures du matin, nous n'avions parcouru que vingt-une lieues sud-ouest, depuis le midi de la veille, et nous eûmes calme. Nous étions alors en travers de la montagne de neige, qui n'est pas éloignée du cap Campbell ; et du cap Koamaroo, ainsi que du cap Palliser, on voit clairement et la montagne de neige et cette chaîne. Elles sont éloignées du cap Koamaroo de vingt-deux lieues au sud-sud-ouest, et de trente lieues à l'ouest-sud-ouest du cap Palliser ; elles sont assez hautes pour être aperçues à une beaucoup plus grande distance. Le même jour, à midi, nous étions au 42e degré 34' de latitude sud. La terre la plus méridionale que nous vissions nous restait au sud-ouest, et nous avions au nord-nord-ouest, à environ cinq ou six lieues, une terre basse qui semblait être une île, et qui est située sous le pied de la chaîne de montagnes.

Quand les Indiens approchèrent de notre vaisseau pour la première fois, les uns s'étaient tenus éloignés par un sentiment mêlé de crainte et d'étonnement ; les autres s'étaient annoncés par des actes d'hostilité, en nous lançant des pierres ; l'Indien que nous avions trouvé seul dans un bateau, occupé à pêcher, parut nous regarder comme indignes de son attention, et d'autres, presque sans y être invités, étaient venus à bord avec l'air de la plus grande confiance et de l'amitié. D'après la conduite de ces derniers qui nous étaient venus rendre visite, je donnai le nom de *Lookers-on*, c'est-à-dire *Spectateurs* à la terre d'où ils étaient partis, et qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, avait l'apparence d'une île.

Le 16, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre qui semblait détachée de la côte sur laquelle nous étions ; nous gouvernâmes dessus. A midi nous étions au 43e degré 19' de latitude sud, et le pic de la montagne de neige nous restait au nord est, à vingt-sept lieues. Nous avions à l'ouest l'extrémité occidentale de la terre que nous pouvions apercevoir, et la terre que nous avions découverte le matin semblait une île.

Cette île, à laquelle je donnai le nom de M. Banks, gît à environ cinq lieues de la côte de Tovy-Poemammou ; la pointe méridionale est au sud-ouest du pic le plus élevé de la montagne de neige ; elle est située au 43e degré 32' de latitude sud, et au 186e degré 30' de longitude ouest. Elle est d'une forme circulaire, et a environ vingt-quatre lieues de tour ; sa hauteur est assez considérable pour qu'on puisse l'apercevoir à douze ou quinze lieues de distance. Sa surface est irrégulière et brisée ; elle paraît être plutôt stérile que féconde : cependant elle était habitée, car nous vîmes de la fumée dans un endroit et quelques naturels du pays répandus çà et là dans un autre.

A midi nous étions au 44e degré 7' de latitude sud, et nous avions au nord, à la distance de cinq lieues, la pointe médionale de l'île de Banks. Vers les sept heures du soir nous avions parcouru vingt-huit milles, et ne voyant d'autre terre que celle que nous avions laissée par derrière, nous portâmes au sud ouest, et nous suivîmes cette route jusqu'au lendemain à midi, quand nous nous trouvâmes au 45e degré 16' de latitude, la pointe méridionale de l'île de Banks nous restant au nord-ouest, à vingt-huit lieues. Comme nous n'apercevions encore aucun signe de terre au sud, et que je crus, d'après le récit des Indiens qui habitent le canal de la Reine Charlotte, que nous avions porté assez loin dans cette direction pour doubler toutes les terres que nous avions laissées par derrière, je gouvernai à l'ouest.

Le 23, à midi, notre latitude était de 44° 48' sud, et notre longitude de l'île de Banks, 1° 31' ouest. Toute la nuit nous longeâmes la côte.

Le 24, nous vîmes la terre s'étendre jusqu'au sud-ouest. Nous étions au 45e degré 22' de latitude sud ; et la terre parut grossièrement entrecoupée de collines et de vallées. Nous gouvernâmes sud-sud ouest et sud-ouest avec un vent frais du nord, en tenant le cap vers la terre.

Le 25, dès le grand matin, nous fîmes voile. La pointe de terre au sud nous restait au nord à trois lieues, et nous trouvâmes que la terre s'étendait au sud-ouest de cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de cap *Saunders*, en l'honneur de sir Charles Saunders. Notre latitude était de 45° 35' sud, et notre longitude de 189° 4' ouest.

Le 1er mars, nous étions au 48e degré de latitude sud, et au 188e degré de longitude ouest: et, ne voyant aucune apparence de terre, nous virâmes de bord et mîmes le cap au nord, avec de grosses lames du sud-ouest. Le lendemain, 2, à midi, notre latitude était de 46° 42' sud, et le cap Saunders nous restait au nord-ouest, à la distance de quatre-vingt-six milles.

Le 6, à midi, nous étions à peu près dans la même situation que le midi de la veille. Le 7, à midi, nous étions au 47e degré 6' de latitude sud, et nous avions fait douze milles à l'est pendant les vingt-quatre dernières heures. Nous portâmes à l'ouest le reste du jour, et le lendemain jusqu'au coucher du soleil; alors les deux terres nous restaient du nord-est à l'ouest à la distance d'environ sept ou huit lieues. Le 9, nous découvrîmes à notre avant une bande de rochers, sur lesquels la mer brisait à une hauteur considérable; le vent nous mit en état de dépasser tous ces rochers.

A environ trois lieues au nord de ce premier banc, il y en a un autre qu'on rencontre à trois lieues de la côte, et sur lequel la mer brise avec une houle furieuse. Je donnai à ces rochers le nom de *traps*, c'est-à-dire *piéges*, à cause de leur situation très propre à surprendre les navigateurs peu attentifs. Le 9, à midi, nous étions au 47e degré 26' de latitude sud. La terre que nous voyions, et qui avait l'apparence d'une île, s'étendait du nord-est au nord-ouest, et semblait être éloignée de la grande terre d'environ cinq lieues. Cette terre est élevée et stérile: nous n'y vîmes que quelques arbrisseaux répandus çà et là, et pas un seul arbre. Elle était cependant remarquable par un grand nombre de taches blanches, que je pris pour du marbre, parce qu'elles réfléchissaient les rayons du soleil. Nous avions observé d'autres taches de même espèce en différentes parties de ce pays, et en particulier dans la baie de Mercure. Nous continuâmes à porter à l'ouest en serrant le vent. Je donnai le nom de *cap Sud* à la pointe qui gît au 47e degré 19' de latitude sud, et au 192e degré 12' de longitude ouest. La terre la plus occidentale se trouva être une île située à la hauteur de la pointe de la principale de ces terres.

Nous virâmes de bord pour porter au nord, sans apercevoir de terre. Notre latitude était de 47° 33' sud, et notre longitude de 59° à l'ouest du cap Sud. Nous gouvernâmes au nord-nord-est, en serrant le vent, ne voyant toujours point de terre jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 11, lorsque nous découvrîmes une île qui nous restait au nord-ouest, à la distance d'environ cinq lieues. Environ deux heures après nous vîmes une terre à l'avant, sur quoi nous virâmes et portâmes au large jusqu'à six heures, après quoi nous courûmes sur la terre pour l'examiner de plus près. A onze heures nous n'en étions plus qu'à trois lieues; mais, le vent paraissant tourner sur la côte, je revirai pour reprendre le large et porter au sud. Nous avions navigué jusqu'alors autour de la terre que nous avions découverte le 5, et qui ne nous paraissait pas être jointe à la Nouvelle-Zélande, qu'elle a au nord. Nous trouvant d'ailleurs de l'autre côté de ce que nous avions supposé être la mer, une baie ou une terre basse, la situation des lieux offrait la même apparence; mais, quand je me mis à en tracer le plan sur le papier, je ne trouvai aucune raison de supposer que ce fût une île; je pensai, au contraire, qu'elle faisait partie de la grande terre. A midi l'extrémité occidentale de la grande terre nous restait au nord-ouest, et nous avions au sud-ouest, à peu près à cinq lieues de distance, l'île que nous avions aperçue le matin. Elle gît au 46e degré 91' de latitude sud, et au 192e degré 49' de longitude ouest. Ce n'est qu'un rocher stérile d'environ un mille de circuit, d'une hauteur remarquable, et situé à cinq lieues de la grande terre. Je l'appelai *île de Solander*, du nom de notre savant naturaliste. La côte de la grande terre court à l'est-sud-est et ouest-nord-ouest de cette île, et forme une large baie ouverte, où il ne nous parut pas qu'il y eût aucun hâvre ou abri pour les vaisseaux contre les vents du sud-ouest et du sud. La surface du pays est coupée par des montagnes escarpées d'une hauteur considérable, et au sommet desquelles on aperçoit plusieurs endroits couverts de neige. Elle n'est cependant pas entièrement stérile, car nous découvrîmes du bois non-seulement dans les vallées, mais même sur les terrains plus élevés; mais nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'elle fût habitée.

Le 13, je courus vers une baie dans laquelle il semblait y avoir un bon mouillage; mais, environ une heure après, je trouvai que la distance était trop grande pour y arriver avant la nuit, et, le vent soufflant trop fort pour former cette entreprise en sûreté pendant la nuit, je rangeai la côte.

Cette baie, que j'appelai *Dusky-Bay*, c'est-à-dire *baie Sombre*, gît au 45e degré 47' de latitude sud. Elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, et elle paraît être aussi profonde que large. Elle contient plusieurs îles, derrière lesquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas assez d'eau pour y mouiller. Lorsque la pointe septentrionale de cette baie reste sud-sud-est, elle est très remarquable au moyen de cinq rochers élevés et en forme de pic, qui sont situés en son travers, et qui ont l'apparence des quatre doigts et du pouce de la main d'un homme: c'est pour cela que je l'appelai *point Five-Fingers*, c'est-à-dire *la pointe des Cinq-Doigts*.

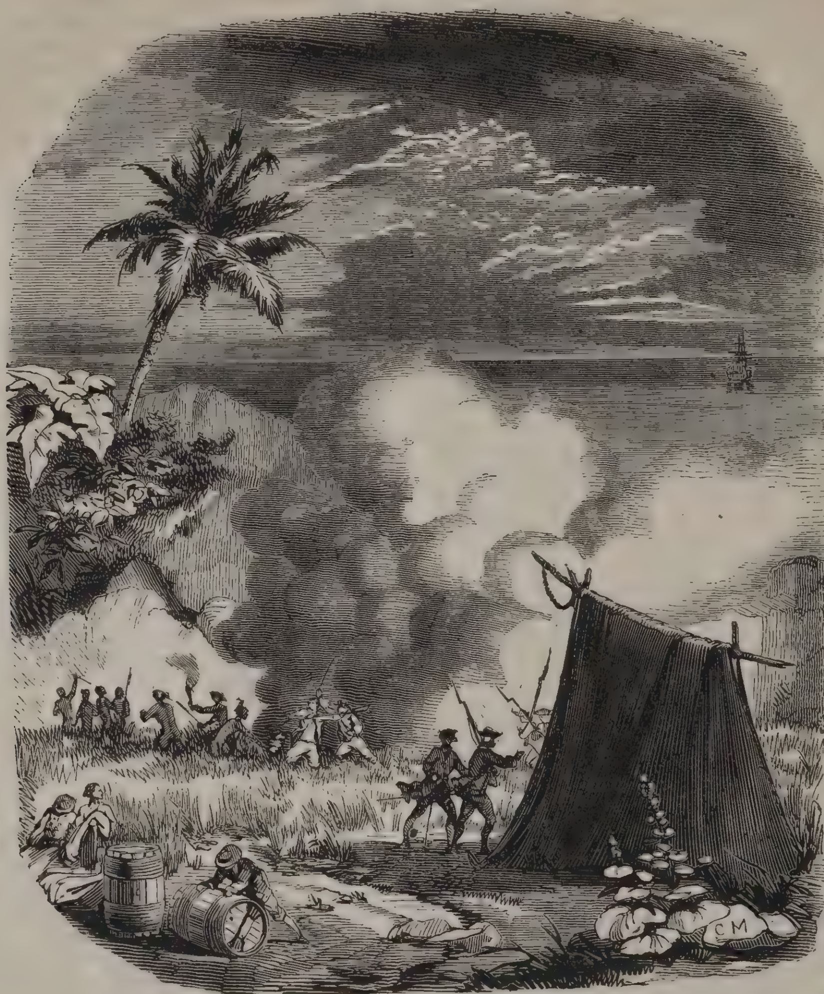
Au soleil couchant, la terre la plus méridionale que nous vissions nous restait précisément au sud, à la distance d'environ cinq ou six lieues; et comme c'est la pointe de terre la plus occidentale de toute la côte, je l'appelai *cap Ouest*. Il gît à peu près à trois lieues au sud de la baie Sombre, au 45e degré 54' de latitude sud, et au 193e degré 17' de longitude ouest. La terre de ce cap est médiocrement élevée près de la mer, et n'a rien de remarquable à l'entour, si ce n'est un rocher très blanc qui est situé à deux ou trois lieues au sud.

Le 14, à quatre heures du matin, nous fîmes voile le long de la côte, dans la direction du nord-nord-est, avec une brise modérée. A midi, notre latitude était de 45° 13' sud. Nous venions de dépasser un petit goulet débouchant dans une terre où il semblait y avoir un hâvre très sûr et très commode, formé par une île qui est située au milieu de l'ouverture à l'est. L'ouverture gît au 45e degré 16' de latitude sud; la terre par derrière est remplie de montagnes dont les sommets étaient couverts de neige qui paraissait être tombée depuis peu: et, en effet, le temps avait été très froid pendant les deux derniers jours. De chaque côté de l'ouverture, la terre s'élève presque perpendiculairement de la mer à une hauteur prodigieuse.

Nous rangeâmes la côte à l'ouest, en nous tenant à la distance de deux ou trois lieues du rivage. A midi du 14, nous étions au 44e degré 47 de latitude, n'ayant parcouru pendant les vingt-quatre dernières heures que douze lieues dans la direction du nord-est.

Nous continuâmes à gouverner le long de la côte dans cette direction. Le 15, nous portâmes vers la terre, et, lorsque le jour parut, nous vîmes quelque chose qui semblait être un canal; mais, en approchant de plus près, nous reconnûmes que ce n'était qu'une vallée profonde entre deux hautes terres. Le 16, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue nous restait au nord-est, à la distance de dix milles; notre latitude était de 44° 5', et notre longitude du cap Ouest, de 2° 8' est. Nous dépassâmes la pointe, et nous trouvâmes qu'elle était formée de rochers élevés et rougeâtres, d'où tombe une cascade qui se partage en quatre petits ruisseaux: je lui donnai pour cela le nom de *pointe de la Cascade*. De cette pointe, la terre court d'abord nord-est, et ensuite un peu plus au nord. A huit lieues à l'est-nord-est de la pointe de la Cascade, et à peu de distance de la côte, il y a une petite île basse.

Nous continuâmes à porter à l'ouest jusqu'à deux heures du matin, du 20, quand nous fîmes une bordée à l'est, et ensuite nous remîmes le cap à l'ouest jusqu'à



Et le feu fit un progrès très rapide....

midi. Nous étions au 42e degré 23' de latitude, et au 3e degré 55' de longitude à l'est du cap ouest. Nous virâmes alors, et nous portâmes à l'est avec un vent frais. Le 21, à midi, nous étions au 41e degré 37' de latitude, et au 5e degré 42' de longitude à l'est du cap Ouest.

Ayant achevé le tour de ce pays, il fallut penser à le quitter; mais comme j'avais à bord trente pièces d'eau vides, je ne pouvais pas partir sans les remplir. J'entrai dans une baie qui est située entre le canal de la Reine Charlotte et une île ; j'en laissai trois autres qui se trouvent au-dessous de la côte occidentale, à trois ou quatre milles de l'entrée. Le 28, dès qu'il fut jour, je pris un bateau et j'allai à terre pour chercher une aiguade et un lieu convenable pour le vaisseau, et je trouvai l'un et l'autre à ma grande satisfaction.

Le 30, nos provisions d'eau étant à peu près complètes, je fis touer le vaisseau hors de l'anse, afin d'avoir plus de place pour remettre à la voile, et à midi je m'embarquai dans la pinasse pour examiner la baie autant que le temps me le permettait.

Le 31 mars 1770, nous appareillâmes à la pointe du jour, et nous remîmes en mer avec l'avantage d'un vent frais de sud-est et d'un temps clair. Nous prîmes notre point de départ du cap oriental que nous avions vu le 23 à midi, et que j'appelai pour cela *cap Farewell*, c'est-à-dire *cap d'Adieu*.

J'appelai *baie de l'Amirauté* la baie hors de laquelle nous venions de faire voile, et je donnai le nom de *cap Stephens* à la pointe nord-est, et celui de *cap Jackson* à la pointe sud-est, en l'honneur des deux officiers qui étaient alors secrétaires de l'amirauté.

On peut reconnaître aisément la baie de l'Amirauté au moyen de l'île dont on vient de parler. Elle gît à deux milles au nord-est du cap Stephens par 40° 37' de latitude sud, et 185° 6' de longitude ouest, et elle est d'une hauteur considérable. Entre cette île et le cap d'Adieu, qui sont éloignés l'un de l'autre de quatorze ou quinze lieues, dans la direction de l'ouest-nord-ouest et de l'est-sud-est, la côte forme une grande baie profonde dont nous pouvions à peine apercevoir le fond pendant que nous cinglions en droite ligne d'un cap à l'autre. Il est cependant probable que sa profondeur est moindre qu'elle ne nous paraissait être ; car, comme nous y trouvâmes l'eau plus basse que dans aucun autre endroit situé à la même distance de toute autre partie de la côte, il y a lieu de supposer que la terre, au fond de laquelle elle se trouve placée, est basse, et que par conséquent on ne peut pas la distinguer aisément. Je l'ai appelée pour cela *Blind-Bay*, c'est-à-dire *baie des Aveugles*, et je pense que c'est la même qui a été nommée par Tasman *baie des Assassins*.

Je vais donner une description de ce pays et de ses



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

ILES SANDWICH.

(Cook.)

J. BRY aîné, Editeur.



Vue du cap Montagne de la Table.

habitants, de leurs mœurs et de leurs usages, autant que nous avons pu nous en instruire pendant que nous faisions le tour de la côte.

Description générale de la Nouvelle-Zélande. Découvertes, situation, climat et productions de cette île.

La Nouvelle-Zélande (1) fut découverte pour la première fois, le 13 décembre 1642, par Abel-Janson Tasman, navigateur hollandais, dont on a souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34e degré jusqu'au 43e de latitude. Il entra dans le détroit qui partage les deux îles, et qui est appelé *le détroit de Cook;* mais, ayant été attaqué par les naturels du pays bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de baie des Assassins, il ne débarqua jamais à terre. Il appela ce pays *la Terre des États*, en l'honneur des états-généraux, et on le distingue communément sous le nom de *Nouvelle Zélande.* Toute cette contrée, si l'on excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entièrement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de *l'Endeavour*, plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le 34e degré et le 48e de latitude sud, et entre le 181e et le 194e le longitude ouest du médecin de Greenwich.

La plus septentrionale de ces îles est appelée par les naturels du pays *Eaheinomauwe*, et la plus méridionale *Tovy* ou *Tavaï Poemammou.* La saison et les circonstances ne m'ont pas permis de passer dans les environs de cette dernière île autant de temps que j'en ai mis à examiner l'autre. D'ailleurs, nous avons essuyé

(1) La nouvelle-Zélande se compose de deux grandes îles renfermées entre les 164—176° longitude ouest du méridien de Paris, et 34° 12'—48° latitude sud. Leur superficie se réduit à une bande de terre de quatre cents lieues de long sur vingt-cinq à trente lieues de largeur moyenne; bande coupée vers son centre par un canal appelé le *détroit de Cook.* L'île australe se nomme *Tavaï-Pounamou*, et l'île septentrionale *Ika-na-mauwi.* C'est là que se trouvent nos antipodes. Les naturels ont en général une taille plus imposante que les Européens : poitrine large, muscles saillants, membres nerveux, traits réguliers, teint clair, chevelure longue et naturellement bouclée, humeur railleuse et gaie : voilà leurs traits et leur caractère distinctifs. Ils n'aiment pas les liqueurs enivrantes, mais ils recherchent beaucoup le tabac. A. M.

des tempêtes si violentes, qu'il était également difficile et dangereux de se tenir près de la côte.

Tovy Poemammou est, pour la plus grande partie, un pays montueux, et, selon toute apparence, stérile. Nous n'avons découvert sur toute l'île d'autres habitants que les insulaires que nous vîmes dans le canal de la Reine Charlotte, et ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des montagnes de neige, et nous n'avons aperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'ouest du cap Saunders.

Eaheinomauwe a un aspect plus avantageux. Le terrain, il est vrai, est rempli de collines et même de montagnes; mais les unes et les autres sont couvertes de bois, et chaque vallée a un ruisseau d'eau douce. Le sol de ces vallées, ainsi que des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est en général léger, mais fertile, et toutes les graines, plantes et fruits d'Europe y viendraient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre. Nous avons reconnu que l'été n'y était pas plus chaud, quoique la chaleur fût plus uniforme; de sorte que, si les Européens formaient un établissement dans ce pays, il leur en coûterait peu de soins et de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Excepté les chiens et les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays, du moins nous n'en avons pas vu d'autres, et les rats sont même en si petit nombre, que plusieurs de nos gens n'en ont jamais aperçu un seul. Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les manger. Il se peut, à la vérité, qu'il y ait des quadrupèdes que nous n'ayons pas découverts; mais cela n'est pas probable. En effet, l'objet principal de la vanité des naturels du pays, par rapport à leur habillement, est de se revêtir des peaux et de la fourrure des animaux qu'ils ont : or, nous ne leur avons jamais vu porter la peau d'aucun animal que celle des chiens et des oiseaux. Il y a des veaux marins sur la côte, et nous avons découvert une fois un lion de mer; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement; car, quoique nous ayons vu quelques naturels porter sur leur poitrine et estimer beaucoup des dents de ces poissons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leur peau. On trouve aussi des baleines sur cette côte; mais les insulaires ne semblent pas avoir des instruments ou des secrets pour les prendre; cependant nous avons vu des patous-patous faits d'os de baleine, ou de quelque autre animal dont l'os avait exactement la même apparence.

Les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande ne sont pas en grand nombre, et, si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles d'Europe. Il est vrai qu'il y a des canards et des cormorans de plusieurs sortes, et qu'ils sont assez ressemblants à ceux d'Europe, pour être appelés du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes et des cailles qui, à la première vue, diffèrent très peu de ceux d'Europe; et plusieurs petits oiseaux dont le chant, ainsi que nous l'avons déjà dit dans le cours de cette narration, est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.

On voit, de temps en temps, sur la côte de la mer, plusieurs oiseaux de l'Océan, et en particulier des albatros, des fous, des pintades et un petit nombre de pingouins, et qui sont ce que les Français appellent *nuance*, et semblent être une espèce mitoyenne entre l'oiseau et le poisson; car leurs plumes, surtout celles de leurs ailes, diffèrent peu des écailles; peut-être même faut-il regarder comme des nageoires leurs ailes elles-mêmes dont ils se servent seulement pour plonger, et non pour accélérer leur mouvement, même lorsqu'ils se posent sur la surface de l'eau.

Les insectes n'y sont pas en plus grande abondance que les oiseaux : ils se réduisent à un petit nombre de papillons et d'escarbots; à des mouches de chair très ressemblantes à celles d'Europe, et à des espèces de mosquites et de mouches de sable, qui sont peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique septentrionale. Nous n'avons cependant pas vu beaucoup de mosquites ni de mouches de sable, qui sont regardées avec raison comme une malédiction dans tout pays où elles abondent. Il est vrai que nous en trouvâmes un petit nombre dans presque tous les endroits où nous allâmes à terre; mais elles nous causèrent si peu d'incommodité, que nous ne fîmes pas usage des précautions que nous avions imaginées pour mettre nos visages à l'abri de leurs piqûres.

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve en revanche une très grande quantité dans la mer : toutes les criques fourmillent de poissons très sains, et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Partout où le vaisseau mettait à l'ancre, et dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser, surtout au sud, nous pouvions, avec la ligne et l'hameçon, en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage. Quand nous mouillions, la ligne nous en procurait près des rochers une abondante provision, et avec la seine nous en prenions encore davantage; de sorte que, dans les deux fois que nous mîmes à l'ancre au détroit de Cook, chaque chambrée du vaisseau qui ne fut pas paresseuse ou sans prévoyance, en put saler assez pour en manger plusieurs semaines après que nous eûmes remis en mer. La diversité des poissons était égale à leur abondance : nous avions du maquereau de plusieurs espèces, une entre autres qui est exactement la même que celle d'Angleterre. Ces poissons se trouvent en troupes innombrables sur les bas-fonds, et ils sont pris au filet par les naturels du pays, qui nous en vendirent à très bas prix. Il y a encore des poissons de plusieurs sortes que nous n'avions jamais vus auparavant; mais les matelots eurent bientôt donné des noms à tous; de sorte que nous parlions ici aussi familièrement de brochets, de raies, de brêmes, de merlans et de plusieurs autres qu'en Angleterre; et quoiqu'ils ne soient pas de la même famille, il faut convenir qu'ils ne sont pas indignes du nom qu'on leur a donné. Le mets le plus délicat que nous procurait la mer, même en cet endroit, était une espèce de homard, probablement la même que celle qui, suivant le voyage du lord Anson, fut trouvée à l'île de Juan Fernandez, mais seulement un peu moins grosse. Ce homard diffère en plusieurs points de l'écrevisse de mer d'Angleterre : il a un plus grand nombre de pointes sur le dos, et il est rouge lors même qu'il sort de l'eau. Nous en achetâmes une grande quantité des naturels du pays qui habitent au nord : ils les prennent en plongeant près de la côte, et les dégagent avec leurs pieds du fond où ils se tiennent.

Nous avions aussi un poisson que Frézier, dans son *Voyage au continent espagnol de l'Amérique méridionale*, a décrit sous les noms d'*éléphant*, de *pejegallo* ou *poisson-coq*, et dont nous mangeâmes de très bon cœur la chair, quoique peu délicate. Nous y avons aussi trouvé plusieurs espèces de raies ou de pastenades, qui sont encore moins délicates que l'éléphant; mais nous avons eu en revanche différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable. Enfin, un poisson plat qui ressemble aux soles et aux carrelets, des anguilles et des congres de différentes espèces; plusieurs autres, que les navigateurs qui visiteront par la suite cette côte ne manqueront pas d'y trouver, et en outre beaucoup de poissons à coquille, et en particulier des clams, des pétoncles et des huîtres.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays : il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplies de bois de charpente les plus droits, les plus beaux et les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain et la dureté apparente de ces bois les rendent propres pour toute

espèce de bâtiments, et même pour tout ouvrage, si l'on en excepte la mâture : j'ai déjà fait observer que pour ce dernier usage ils sont trop durs et trop pesants. Il y a un arbre en particulier qui, lorsque nous étions sur la côte, se faisait distinguer par une fleur écarlate qui semblait être un assemblage de plusieurs fibres : il est à peu près de la grosseur d'un chêne; le bois en est extrêmement dur et pesant, et excellent pour tous les ouvrages de moulin. On trouve un autre arbre très élevé et très droit qui croît dans les marais : il est assez épais pour en faire des mâts de vaisseaux, quelque forts qu'ils soient, et, si l'on peut en juger par le grain, il paraît très solide. J'ai dit plus haut que notre charpentier pensait que cet arbre ressemble au pin: il est probable qu'on peut le rendre plus léger en l'entaillant, et alors on en ferait les plus beaux mâts du monde. Il a une feuille assez ressemblante à celle de l'if, et il porte des baies dans de petites touffes.

La plus grande partie du pays est couverte de verdure. Quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes, nos naturalistes furent très satisfaits de la quantité d'espèces nouvelles qu'ils découvrirent. D'environ quatre cents espèces qui ont été décrites jusqu'à présent par les botanistes, ou que nous avons vues ailleurs pendant le cours de ce voyage, nous n'y avons trouvé que le chardon, la morelle des Indes, une ou deux espèces de gramen, et les mêmes que celles d'Angleterre, deux ou trois sortes de fougère semblable à celle des îles de l'Amérique, et un petit nombre de plantes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde.

On y trouve peu de végétaux comestibles; mais notre équipage, après avoir été longtemps en mer, mangea avec autant de plaisir que d'utilité du céleri sauvage et une espèce de cresson qui croît en grande abondance sur toutes les parties de la côte. Nous avons aussi rencontré une ou deux fois une plante semblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *lamb's quarter* ou *fat-hen* (1), que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiste, qui nous procura un mets délicieux. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, si l'on en excepte la racine de fougère et une plante entièrement inconnue en Europe, dont les insulaires mangent, et que nous trouvâmes très désagréable. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces et les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames et de patates, et je crois qu'un vaisseau qui serait en cet endroit en automne, lors de la récolte, pourrait en acheter une aussi grande quantité qu'il le désirerait.

Les naturels du pays cultivent aussi les citrouilles, avec le fruit desquelles ils font des vases qui leur servent à différents usages. Nous y avons trouvé le mûrier à papier chinois, le même que celui dont les insulaires de la mer du Sud fabriquent leurs étoffes; mais il est si rare que, quoique les habitants de la Nouvelle-Zélande en fassent également une étoffe, ils n'en ont que ce qu'il en faut pour la porter comme un ornement dans les trous qu'ils font à leurs oreilles.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux et les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, et que les enfants seuls prenaient la peine de recueillir. On y trouve une plante dont les habitants se servent en place de chanvre et de lin, et qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls; mais les fleurs sont plus petites et les grappes en plus grand nombre : dans l'une elles sont jaunes, et dans l'autre, d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparations : ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes et leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, et auxquels ils ne peuvent pas être comparés. Ils tirent de la même plante, préparée d'une autre manière, de longues fibres minces, luisantes comme la soie, et aussi blanches que la neige; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec ces fibres qui sont aussi d'une force surprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déjà remarqué, sont d'une grandeur énorme, sont formés de ces feuilles : tout le travail consiste à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue ensemble.

(1) Quartier d'agneau *ou* poule grasse. A. M.

En arrivant pour la première fois sur la côte de ce pays, nous imaginâmes que la population était beaucoup plus considérable que nous ne l'avons trouvé dans la suite. La fumée que nous aperçûmes à une grande distance de la côte nous fit penser que l'intérieur était peuplé, et peut-être que nous ne nous trompions pas relativement au pays qui est situé derrière la baie de Pauvreté (1) et la baie d'Abondance (2), où les habitants nous ont paru être en plus grand nombre qu'ailleurs. Mais nous avons lieu de croire qu'en général cette grande île n'est habitée que sur les côtes de la mer, où nous ne trouvâmes même que très peu d'insulaires, et toute la côte occidentale, depuis le cap Maria, Van-Diémen, était entièrement déserte; de sorte que, tout considéré, le nombre des habitants de la Nouvelle-Zélande n'a aucune proportion avec l'étendue du pays.

Description des habitants de la Nouvelle-Zélande. Habitations, vêtements, parure, aliments, cuisine et manière de vivre.

La taille des habitants de la Nouvelle-Zélande est en général égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux insulaires des mers du Sud; ils sont extraordinairement alertes et vigoureux, et l'on aperçoit dans tout ce qu'ils font une adresse et une dextérité de main peu communes. J'ai vu quinze pagaies travailler du côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable, et cependant les rameurs gardaient aussi exactement la mesure que si tous leurs bras avaient été animés par une âme commune. Leur teint en général est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins. On n'aperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sexe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, et c'est par là qu'on les distingue principalement, car l'habillement des deux sexes est le même : elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaîté, d'enjoûment et de vivacité dans la figure que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs; leurs dents sont très régulières et aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste, et nous en avons vu plusieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes sont beaux. Les hommes et les femmes semblent être d'un caractère doux et affable; ils se traitent les uns les autres de la manière la plus tendre et la plus affectueuse; mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà dit, ils ne font point de quartier. Peut-être paraîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire, et que chaque district d'une contrée habitée par un peuple si pacifique et si doux soit l'ennemi de tout ce qui l'environne; mais il est possible que, parmi ces insulaires, les vainqueurs retirent de leurs succès plus

(1) Poverty-Bay. A. M.
(2) Bay of Plenty. A. M.

d'avantages qu'on ne le croirait au premier coup d'œil, et qu'ils soient portés à des hostilités réciproques par des motifs que l'attachement et l'amitié ne sont pas capables de surmonter. Il paraît, par ce que nous avons déjà dit d'eux, que leur principale nourriture est le poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur la côte de la mer, laquelle ne leur en fournit une quantité suffisante que dans un certain temps. Les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-unes, et même celles qui habitent la côte, doivent donc être souvent en danger de mourir de faim. Leur pays ne produit ni moutons, ni chèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, ils ne connaissent pas l'art de prendre des oiseaux sauvages en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture, si quelques voisins les empêchent de pêcher du poisson, qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales. Excepté les chiens, ils n'ont pour leur subsistance que les végétaux que nous avons déjà décrits, et dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames et les patates; d'où l'on voit que, si ces ressources viennent à leur manquer, la détresse doit être terrible.

Parmi les habitants de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'ils n'aient pas assez de provisions sèches dans la saison où ils ne peuvent prendre que peu de poissons. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer et le danger continuel où nous paraissent vivre tous les peuples de ce pays, et le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages : on pourrait même rendre raison de l'horrible usage de manger ceux d'entre eux qui sont tués dans les batailles; car le besoin de celui que la faim pousse au combat absorbe toute humanité et étouffe tous les sentiments qui l'empêcheraient de se soulager en dévorant le corps de son adversaire. Il faut remarquer néanmoins que, si cette explication de l'origine d'une coutume aussi barbare est juste, les maux dont elle est suivie ne finissent point avec la nécessité qui la fit naître. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet usage, il fut nécessairement adopté de l'autre par la vengeance.

J'ai remarqué que les insulaires des mers du Sud n'avaient pas l'idée de l'indécence, soit par rapport aux objets, soit par rapport aux actions; il n'en était pas de même des habitants de la Nouvelle-Zélande : nous avons aperçu dans leur commerce et leur maintien autant de réserve, de décence et de modestie, relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étaient pas inaccessibles, mais la manière dont elles se rendaient était aussi décente que celle dont une femme parmi nous cède aux désirs de son mari, et, suivant leurs idées, la stipulation du prix de leurs faveurs est aussi innocente. Lorsque quelqu'un de l'équipage faisait des propositions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnait à entendre qu'elle avait besoin du consentement de sa famille, et on l'obtenait ordinairement au moyen d'un présent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il fallait encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicatesse; et l'amant qui s'avisait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards était bien sûr de ne pas réussir dans son projet.

Un de nos officiers s'étant adressé, pour avoir une femme, à une des meilleures familles du pays, en reçut une réponse qui, traduite en notre langue, répond exactement à ces termes : « Toutes ces jeunes femmes se trouveront fort honorées de vos déclarations; mais vous devez d'abord me faire un présent convenable, et venir ensuite coucher une nuit à terre avec nous; car la lumière du jour ne doit point être témoin de ce qui se passera entre vous » (1).

J'ai déjà dit plus haut qu'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que, ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux, comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue : les habitants les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois. Ils portent quequefois ces peignes dressés sur leurs cheveux comme un ornement, mode qui règne aujourd'hui chez les dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement la barbe courte et les cheveux attachés au-dessus de la tête, et formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseau, de différentes manières et suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires nommées *amoco;* ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Taïti, et qu'on y appelle *tattow*, mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes. Celles-ci ne peignent en général aucune partie de leur corps, si ce n'est les lèvres : cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires. Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose tous les ans à ces bizarres ornements, de sorte que plusieurs d'entre eux, qui paraissaient d'un âge avancé, étaient presque couverts de ces taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco, ils portent d'autres marques extraordinaires qu'ils s'impriment sur le corps par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en aperçoit sur un jeune arbre d'un an, où l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, et, devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces marques; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes; ils ont communément une tache noire sur une joue et sur un œil, et ils procèdent ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux, et par là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches et ces sillons impriment au visage de l'homme, cette image de la Divinité, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art et la dextérité avec lesquels ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision et même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage de ces ornements de ciselure ancienne, et aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on aperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui semblaient au premier coup d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. Nous observâmes que la quantité et la forme de ces marques étaient différentes dans les diverses parties de la côte; et, comme les Taïtiens les placent principalement sur les fesses, dans la Nouvelle-Zélande c'était quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, et en général elle était moins marquée que les autres.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau; ils y appliquent aussi de la peinture; car, comme je l'ai

(1) Dans son second voyage, le capitaine Cook se convainquit par lui-même des moyens coërcitifs employés par les Nouveaux-Zélandais pour obliger leurs femmes à se prostituer. A. M.

fait remarquer plus haut, ils barbouillent leur corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière sèche, d'autres l'appliquent en larges taches, mêlé avec de l'huile, qui reste toujours humide; aussi n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture, de sorte que les personnes de notre équipage qui donnaient quelques baisers aux femmes du pays en portaient les traces empreintes sur le visage.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé de feuilles d'une espèce de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent les feuilles en trois ou quatre bandes, et, lorsqu'elles sont sèches, ils les enlacent les unes dans les autres, et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau et le drap. Les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si l'on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, et pend jusqu'aux genoux; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus et les joint ensemble : l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture et pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occasions particulières cet habit de dessous; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très singulier. Les insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland; les habitants de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland; et, afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paraissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtements, excepté de la ceinture et du cordon; mais ils étaient très confus lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les priions de délier le cordon; et ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance et de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtements de dessus, et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume. Quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts comme je l'ai déjà dit, et, lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête : elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornements. Leurs vêtements sont faits de la même matière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours leur corps, excepté quand elles entrent en mer pour prendre des écrevisses; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour sur une petite île dans la baie de Tolaga, nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane et ses nymphes ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion et de regret à la vue d'Actéon que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers, et le reste se tapit dans la mer jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver; et, lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que, même avec ce voile, leur modestie souffrait beaucoup de notre présence. J'ai déjà parlé plus haut de la ceinture et du tablier qu'elles portent communément.

Les deux sexes percent leurs oreilles, et en agrandissent les trous de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornements de différente espèce, de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé devant et derrière le trou en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très singulier, et qui, quoiqua étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en suspendent avec des cordons plusieurs autres, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc vert, auxquels ils mettent un très haut prix, des ongles et des dents de leurs parents défunts, des dents de chien, et toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou un morceau de talc vert ou d'os de baleine, à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme : ils estiment fort cet ornement.

Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines, et que les anatomistes appellent *septum nasi*, était percé, et il y avait fait passer une plume qui s'avançait en saillie de chaque côté sur les joues. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement; mais, parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable. Nous n'avons pas même remarqué à leurs nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont les plus grossiers et les moins industrieux de leurs ouvrages. Excepté en grandeur, elles sont à peine égales au chenil des chiens en Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, et cinq ou six de haut, depuis la poutre, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces. Les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en dedans d'écorces d'arbre, de sorte que, dans un temps froid, elles doivent procurer un très bon asile. Le toit est incliné comme celui de nos granges. La porte est à une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme qui se traîne en y entrant sur ses mains et ses genoux. Près de la porte il y a un trou carré qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à peu près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculptures à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer est enfermée dans un carré creux entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, et c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille, sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère : ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de

leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée, et dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du temps dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère, ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent; d'autres fois ils ne prennent même pas cette précaution. Ils couchent sous des buissons avec leurs femmes et leurs enfants, leurs armes rangées autour d'eux.

Nous avons déjà fait l'énumération de ce qui compose leurs aliments : la racine de fougère est le principal; elle leur sert de pain. Elle croît sur les collines, et c'est à peu près la même que celle que produisent les communes élevées d'Angleterre, et qu'on appelle indifféremment en anglais *fern*, *braeken* ou *brakes*. Les oiseaux qu'ils mangent les jours de régal consistent surtout en pingouins, en albatros, et en un petit nombre d'autres espèces dont on a parlé dans le cours de cette relation.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les aliments que de les cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des insulaires des mers du Sud, et quant à leur manière de rôtir les aliments, la longue broche à laquelle ils attachent la viande est placée obliquement vers le feu ; pour cela ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, et ils la soutiennent à peu près dans le milieu avec une autre. Selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent comme il leur plaît le degré d'obliquité de la broche.

Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que l'eau : si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes, ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avions visités jusque-là, ou dont nous ayons jamais entendu parler.

Comme l'intempérance et le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies critiques ou chroniques, il ne paraîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfants et les vieillards, les hommes et les femmes se rassemblaient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder. Nous n'en avons jamais aperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie; et, parmi ceux que nous avons vus entièrement nus, nous n'avons jamais remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons.

Ce qui prouve encore que les habitants de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très âgés. Cependant aucun n'était décrépit, et, quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs.

Des pirogues et de la navigation des habitants de la Nouvelle-Zélande. Agriculture, armes et musique ; gouvernement, religion et langage de ces insulaires.

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose : elles sont longues et étroites, et d'une forme très ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées principalement à la guerre, et elles portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre à Tolaga : elle avait soixante-huit pieds et demi de long, cinq de large, et trois et demi de profondeur. Le fond était aigu avec des côtés droits en forme de coins. Il était composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, d'un pouce et demi d'épaisseur, et bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une seule planche de soixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, et environ d'un pouce et un quart d'épaisseur; elles étaient toutes jointes fortement au fond, et avec beaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait de cinq ou six pieds au-delà du corps du petit bâtiment, et il avait environ quatre pieds et demi de haut. Celui de la poupe était attaché sur l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur sa quille, et il avait environ quatorze pieds de haut, deux de large, et un pouce et demi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux de planches sculptées, dont le dessin était de beaucoup meilleur que l'exécution.

Toutes les pirogues sont construites d'après ce plan, si l'on en excepte un petit nombre d'autres que nous avons vues à Opoorage ou dans la baie de Mercure, et qui étaient d'une seule pièce et creusées au feu. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers : ils en joignent de temps en temps deux ensemble ; mais cela est très rare. La sculpture des ornements de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il sort de la bouche une langue monstrueuse, et des coquillages blancs d'oreilles de mer lui servent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtiments de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes, de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont aussi sculptées souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir.

Les pagaies des pirogues sont petites, légères et très proprement faites; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu, et elle diminue par degrés jusqu'à la tige. La pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur : la tige, y compris la poignée, en comprend quatre, et la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font marcher leurs pirogues avec une vitesse surprenante.

Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne connaissant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui est de natte ou de réseau, est dressée entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, et qui servent à la fois de mâts et de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoutes, et sont par conséquent attachées au-dessus du sommet de chaque perche. Quelque grossier et quelque incommode que soit cet appareil, les pirogues marchent fort vite devant le vent : elles sont gouvernées par deux hommes assis sur la poupe, et qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

Quant à leurs outils, ils ont deux sortes de haches et des ciseaux qui leur servent aussi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert compacte et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossements humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires et pointues, ressemblant à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque échange que nous leur présentassions. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats : comme ils ne savent pas les aiguiser, ils s'en servent jusqu'à ce

qu'ils soient entièrement émoussés, et alors ils les jettent là.

J'ai déjà fait mention de leurs filets, et surtout de leur seine, qui est d'une grandeur énorme. Nous en avons vu une qui semblait être l'ouvrage des habitants de tout un village; je crois aussi qu'elle leur appartenait en commun.

Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, et où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitants. Lorsque nous allâmes pour la première fois à Tegadoo, canton situé entre la baie de Pauvreté et le cap Est, leurs semences venaient d'être mises en terre, et n'avaient pas encore commencé à germer : le terreau était aussi uni que celui de nos jardins; chaque racine avait un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier, et les chevilles de bois qui avaient servi pour cela étaient encore sur le champ. Nous n'avons pas eu occasion de voir travailler les laboureurs; mais nous avons examiné l'instrument qui leur sert à la fois de bêche et de charrue. Ce n'est qu'un long pieu étroit et aiguisé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au-dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre. Ils retournent des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large; mais comme le sol est léger et sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes et les autres arts de la paix, semblent être mieux connus et plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale, mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très florissants sur toute la côte.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et le patou-patou. La lance a quatorze ou quinze pieds de long; elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os; on l'empoigne par le milieu, de sorte que, la partie de derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. Ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps : le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque, si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans l'arme appelée patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force. Les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, et il fait partie de leur habillement, comme le poignard chez les Asiatiques et l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive; mais, outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un sponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes; c'était d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long, orné de la même manière, et incrusté de coquillages ressemblant à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'amoco que les autres.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvements violents et de contorsions hideuses des membres. Le visage y joue un grand rôle : souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable. Pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air avec leurs patous-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable, et dont chaque refrain se termine par un soupir élevé et profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvements des danseurs une force, une fermeté et une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer. Dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude : j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisaient qu'un seul son, à chaque temps de leur musique.

Ils chantent quelquefois, pour s'amuser et sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu aussi de temps en temps d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur et d'une mélodie remarquables, et ont un accent agréable et tendre : la mesure en est lente et la chûte plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres et errant dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties; du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instruments sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instruments de musique : l'un est la coquille appelée la trompette de Triton, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre est une petite flûte de bois ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appelons *peawhistle*.

Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces Indiens de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement que, dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, et que, parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux et des ornements dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes.

Les petites sociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande semblaient avoir plusieurs choses en commun, et en particulier leurs belles étoffes et leurs filets de pêche. Elles conservaient leurs étoffes, qui étaient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte, construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassemblaient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitants de la Nouvelle-Zélande semblaient faire moins de cas des femmes que les insulaires de la mer du Sud. Nous remarquâmes que les deux sexes mangeaient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entre eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font les filets, attrapent des oiseaux, vont dans les pirogues pour pêcher, et que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer et les autres poissons à coquilles, apprêtent les aliments et fabriquent l'étoffe. Telles étaient du moins leurs occupations lorsque nous avons eu occasion de les observer, ce qui nous est arrivé rarement; car, en général, partout où nous allions, notre visite faisait un jour de fête : les hommes, les femmes et les enfants s'attroupaient autour de nous, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour acheter quelques-unes des précieuses mar-



Cette immense plaine était composée de différentes glaces....

chandises que nous portions avec nous, et qui consistaient principalement en clous, papiers et morceaux de verre.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très étendues sur la religion de ces peuples. Ils reconnaissaient l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés, ils expliquent à peu près de la même manière que les Taïtiens l'origine du monde et la production du genre humain.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent ; nous n'avons pas vu non plus de lieux destinés au culte public, comme les moraïs des insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons aperçu près d'une plantation de patates douces une petite place carrée, environnée de pierres, au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, et auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. En questionnant les naturels du pays sur cet objet, ils nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices et obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur ce sujet ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient, et dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on le jetait dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, et qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs morts. Mais, quels que soient leurs cimetières, les vivants sont eux-mêmes des espèces de monuments de deuil. A peine avons-nous vu une seule personne de l'un des deux sexes dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'était faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étaient si récentes, que le sang n'était pas encore entièrement étanché; ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très larges et très profondes, et nous avons trouvé plusieurs habitants dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un monument d'une autre espèce, je veux dire la croix qui était dressée près du canal de la Reine Charlotte.

Après avoir décrit, le mieux qu'il m'a été possible, les usages et les opinions des habitants de la Nouvelle-Zélande, ainsi que leurs pirogues, leurs filets leurs



Il se tenait avec sa massue à la main, sur la pointe d'un rocher....

meubles, leurs outils et leur habillement, je ferai remarquer seulement que les ressemblances que nous avons trouvées entre ce pays et les îles de la mer du Sud, relativement à ces différents objets, sont une forte preuve que tous ces insulaires ont la même origine, et que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ses pères vinrent, il y a très longtemps, d'un autre pays, et ils pensent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appelait *Heawise;* la conformité des langues paraît établir ce fait d'une manière incontestable.

La langue de la Nouvelle-Zélande et celle de Taïti sont radicalement les mêmes. Celles des parties septentrionale et méridionale de la Nouvelle-Zélande diffèrent par la prononciation, ainsi qu'on voit les mêmes mots anglais prononcés différemment dans le comté de Middlesex et celui d'York.

Le génie de la langue, surtout dans la partie méridionale de la Nouvelle-Zelande, est de mettre des articles devant les noms, ainsi que nous y plaçons *le*, *un*, etc. Les articles dont ils se servent communément sont *he* ou *ko;* c'est encore un usage commun parmi eux d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot, comme une répétition de la même chose, surtout s'ils répondent à une question. D'après cette pratique, nos officiers, qui ne jugeaient des mots que par l'oreille, sans pouvoir appliquer une signification à chaque son, formèrent des mots d'une longueur énorme.

En admettant que le même pays a peuplé originairement ces îles, ainsi que celles des mers du Sud, il restera toujours à savoir quel est ce pays. Nous pensons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui est située à l'est de ces contrées; et à moins qu'il n'y ait au sud un continent d'une médiocre étendue, il s'ensuivra qu'ils viennent de l'ouest.

—

TROISIÈME SECTION.

Traversée de la Nouvelle-Zélande à la baie de Botanique, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale.*

Après avoir fait voile, le 31 mars 1770, du cap Farewell, situé au 40e degré 33' de latitude sud et au 186e degré de longitude occidentale, nous portâmes à l'ouest, et, le 2 avril à midi, nous reconnûmes par des observations que nous étions au 40e degré de latitude, et que notre longitude du cap Farewell était de 2° 31' ouest.

Dans le courant de la journée du 13, étant par 39° 23' de latitude sud, 204° 2' de longitude ouest, nous vîmes quelques poissons volants. Nous aperçûmes, le 15, un œuf et une mouette, et, comme ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à sonder toute la nuit sans trouver de fond.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules de port Egmont et une pintade, signes certains du voisinage de la terre: en effet, notre longitude n'était qu'un degré à l'ouest du côté oriental de la terre de Van-Diémen, d'après la position que lui a assignée Tasman, que nous ne pouvons pas accuser d'erreur dans une traversée aussi courte que celle qui se trouve de cette terre à la Nouvelle-Zélande; et, suivant notre latitude, nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues du lieu d'où il partit.

Le 19, nous étions au 37e degré 58' de latitude sud, et au 210e degré 39' de longitude ouest. Je jugeai que la pointe la plus sud de la terre qui fût en vue, et qui nous restait à l'ouest-sud-ouest, était située au 38e degré de latitude, et au 211e degré 7' de longitude. Je lui donnai le nom de *pointe Hicks*, parce que M. Hicks, mon premier lieutenant, la découvrit le premier.

A midi, nous étions au 37e degré 50' de latitude, et au 210e degré 29' de longitude ouest. Les dernières terres s'étendaient du nord-ouest à l'est-nord-est, et une pointe qu'on y remarque aisément nous restait au nord-est, à environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en mondrain rond qui ressemble beaucoup au *Ram-Head* (*Tête du Bélier*), située à l'entrée du goulet de Plymouth : c'est pour cela que je lui donnai le même nom. Ce que nous avions vu de la terre nous parut être bas et uni; la côte de la mer était d'un sable blanc, mais le pays dans l'intérieur était couvert de verdure et de bois.

A six heures du soir, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait nord-est, et nous avions à l'ouest, à deux lieues de distance, une île qui est tout près d'une pointe sur la grande terre. On peut reconnaître cette pointe, que j'appelai *cap Howe*, par le gisement de la côte, qui est nord d'un côté et sud-ouest de l'autre.

Le 20, à quatre heures du matin, nous fîmes voile le long de la côte au nord. Nous nous trouvâmes à midi au 36e degré 51' de latitude sud, au 209e degré 53' de longitude ouest et à environ trois lieues de la côte. Le temps étant clair nous vîmes distinctement le pays : il présente un coup d'œil agréable. La terre est médiocrement élevée et entrecoupée par des collines et des vallées, des hauteurs et des plaines; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, et qui sont en général couvertes de bois. La pente des collines et des hauteurs est douce, et les sommets n'en sont pas très hauts. Nous continuâmes à porter au nord le long de la côte avec un vent du sud. Dans l'après-midi nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous permit de ne pas douter que le pays ne fût habité.

Nous remîmes à la voile le 21, à quatre heures du matin, étant éloignés de terre d'environ cinq lieues. A six heures nous étions en travers d'une haute montagne, située près de la côte, et que j'appelai *mont Dromadaire*, à cause de sa figure. Au-dessous de cette montagne la côte forme une pointe à laquelle je donnai le nom de *pointe Dromadaire*. On trouve au-dessus de cette pointe un mondrain qui se termine en pic. Nous étions alors au 36e degré 18' de latitude sud, et au 209e degré 55' de longitude ouest.

Le 22 à midi, notre latitude était de 35° 27' sud, et notre longitude de 209° 23' ouest. Le cap Dromadaire nous restait au sud-ouest, à dix-neuf lieues, et nous avions au nord-ouest une montagne à pic, facile à distinguer, qui ressemble à un colombier carré avec un dôme au sommet, et à laquelle je donnai pour cela le nom de *Pigeon-House* (*Colombier*.) Une petite île basse, située au-dessous de la côte tout près du rivage, nous restait aussi au nord-ouest, à deux ou trois lieues de distance.

Le 25, nous fîmes voile vers le nord. A midi nous étions au 34e degré 22' de latitude sud, et au 208e degré 36' de longitude ouest, à trois ou quatre lieues de la côte. Depuis le midi de la veille et dans le courant de la journée, nous avançâmes de quarante-cinq milles au nord-est, et nous vîmes près de la grève de la fumée en plusieurs endroits. A environ deux lieues au nord du cap George, la côte semblait former une baie. Je donnai à la pointe septentrionale de cette baie, à raison de sa figure, le nom de *Long-Nose*, c'est-à-dire *Long-Nez :* elle est située au 35e degré 6' de latitude, et à environ huit lieues au nord de celle-ci, il y a une autre pointe, que j'appelai *Red-Point* ou *pointe Rouge*, eu égard à la couleur de la terre : elle est située au 34e degré 29' de latitude, et au 208e 45' de longitude ouest.

La grande quantité de plantes que MM. Banks et Solander rassemblèrent dans la baie de la Nouvelle-Galles du Sud, où nous atterrîmes, m'engagea à lui donner le nom de *baie de Botanique* (1). Elle est située au 34e degré de latitude sud, et au 208e degré 37' de longitude ouest. Elle est étendue, sûre et commode; on peut la reconnaître à l'aspect de la terre, qui, sur les bords de la mer, est presque unie et médiocrement élevée. En général, la côte est plus haute que dans l'intérieur du pays, et il y a près de la mer des rochers escarpés qui ont l'apparence d'une longue île située au-dessous de la côte. Le hâvre se trouve à peu près au milieu de cette terre, et, lorsqu'on en approche en venant du sud, on le découvre avant que le vaisseau arrive en face; mais on ne l'aperçoit pas sitôt en venant du nord. L'entrée a un peu plus d'un quart de mille de large, et sa direction est ouest-nord-ouest. Nous mouillâmes près de la côte méridionale, à environ un mille au-delà de l'entrée, afin de pouvoir mettre à la voile avec un vent du sud, et parce que je pensai que c'était la meilleure station pour faire de l'eau; mais je trouvai par la suite un très beau courant sur la côte du nord, dans la première anse sablonneuse qui est en dedans de l'île, devant laquelle un vaisseau pourrait mouiller presque entièrement environné de la terre, et s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance. Il y a partout beaucoup de bois, mais je n'ai vu que deux espèces d'arbres qui puissent être regardés comme bois de construction. Les arbres sont pour le moins aussi grands que le chêne d'Angleterre, et j'en vis un qui y ressemblait assez. C'est le même qui distille la gomme rouge, pareille au sang de dragon; le bois en est pesant, dur et brun, comme le *lignum vitæ*. L'autre a la tige grande et droite, à peu près comme le pin, et le bois, qui a de la ressemblance avec le chêne d'Amérique, en est dur et pesant aussi. Il y a quelques arbrisseaux et plusieurs sortes de palmiers; les palétuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie.

Le pays, autant que nous avons pu le découvrir, est en général uni, bas et couvert de bois. Les bois sont remplis d'oiseaux d'une très grande beauté, surtout de perroquets; nous y avons vu des corneilles exactement les mêmes que celles d'Angleterre. Autour du fond du hâvre, où sont de grands bancs de sable et de vase, il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques, dont la plupart nous étaient entièrement inconnus; un des plus remarquables était noir et blanc, plus gros qu'un cygne, et d'une figure un peu ressemblante à celle du pélican. On trouve sur ces bancs de sable et de vase de grandes quantités d'huîtres, de moules, de pétoncles et d'autres coquillages; ils semblent être la principale

(1) Telle est l'origine de *Botany-Bay*, lieu où les Anglais commencèrent à envoyer leurs déportés, en 1780, après l'émancipation de leurs colonies dans l'Amérique du Nord. Botany-Bay, plus connue aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Galles du Sud*, n'avait pas un seul Européen à l'époque où le capitaine Cook y aborda; on y en compte à présent (1852) plus de 60,000. Il y en a en outre près de 30,000 dans la terre de Van-Diémen, qui dépend de la même colonie. A. M.

subsistance des habitants, qui vont dans les bas-fonds avec leurs pirogues, et les pêchent à la main. Nous n'avons pas remarqué qu'ils les mangeassent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre pour les faire cuire, et ils font souvent pour cela du feu dans leurs pirogues. Ils ont cependant d'autres moyens de subsistance; ils prennent quantité de poissons, qu'ils harponnent avec des fouënes, ou qu'ils pêchent à l'hameçon et à la ligne. Tous les habitants que nous avons vus étaient entièrement nus. Ils ne paraissent pas être en grand nombre, ni vivre en société; mais, comme les animaux, ils sont dispersés le long de la côte et dans les bois. Nous n'avons acquis que très peu de connaissances sur leur manière de vivre, parce que nous n'avons jamais pu établir le moindre commerce avec eux. Après la première contestation, lors de notre débarquement, ils ne voulurent plus nous approcher d'assez près pour nous parler; et ils n'ont pas touché à un seul des présents que nous leur avions laissés dans les huttes et dans les autres endroits qu'ils fréquentaient.

Pendant mon séjour dans ce hâvre, je fis graver sur un des arbres, près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau avec la date du jour et de l'année où nous arrivâmes.

La marée y est haute sur les huit heures, dans les pleines lunes et les nouvelles, et le flot s'élève et retombe perpendiculairement de quatre à cinq pieds.

Traversée de la baie de Botanique à la baie de la Trinité. Description du pays, de ses habitants et de ses productions.

A la pointe du jour, le 6 mai 1770, nous partîmes de la baie de Botanique, et gouvernâmes le long de la côte nord-nord-est : à midi notre latitude était de 33° 50' sud. Nous étions alors à deux ou trois milles de distance de la terre, et en travers d'une baie ou hâvre, où il nous sembla qu'il y avait un bon mouillage, et que j'appelai *port Jackson* (1). Ce hâvre gît à trois lieues au nord de la baie de Botanique. Au coucher du soleil, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait nord-est, et nous avions au nord-ouest, à quatre lieues, quelques terres rompues qui semblaient former une baie. Je donnai le nom de *Broken Bay*, ou *baie Rompue*, à cette baie, qui est située au 33e degré 42'. Nous rangeâmes la côte nord-nord-est toute la nuit, à la distance d'environ trois lieues de terre.

Le 7, notre latitude était de 33° 22' sud; nous étions à environ trois lieues de la côte; la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait au nord-est, et nous avions au sud-ouest, à cinq lieues de distance, quelques terres qui s'avançaient en trois pointes arrondies, et que j'appelai pour cela *cap des Trois-Pointes*. Notre longitude de la baie de Botanique était de 19' est. Dans l'après-midi, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits de la côte.

Le vent souffla toujours du nord jusqu'au matin du 10, et nous continuâmes de louvoyer avec très peu de changement dans notre situation à d'autres égards; mais un vent s'étant élevé alors du sud-ouest, nous avançâmes le long de la côte du nord le plus qu'il nous fut possible. Au lever du soleil, notre latitude était de 33° 2' sud. A neuf heures du matin, nous dépassâmes une montagne remarquable, située un peu avant dans l'intérieur du pays, et qui ressemble assez à la forme d'un chapeau; à midi, notre latitude était de 32° 53' sud, et notre longitude de 208° ouest. Nous étions éloignés d'environ deux lieues de la terre qui s'étendait du nord-est au sud-ouest, et un petit rocher ou île ronde, qui gît au-dessous de la terre, près de la côte, nous restait au sud-ouest, à trois ou quatre lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous dépassâmes, à la distance d'environ un mille, une pointe basse de rocher que j'appelai *pointe Stephens*, et sur le côté septentrional de laquelle il y a une anse que je nommai *port Stephens*. En examinant de la grande hune cette anse, elle me parut être à l'abri de tous les vents : elle gît au 32e degré 40' de latitude, et au 207e degré 51' de longitude. A l'entrée, on trouve trois petites îles, dont deux sont élevées; et, sur la grande terre, près de la côte, il y a quelques montagnes hautes et rondes qui de loin semblent être des îles. Nous vîmes à peu de distance, dans l'intérieur des terres, de la fumée en plusieurs endroits; à cinq heures et demie, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restait au nord-est, et la pointe Stephens, au sud-ouest, à quatre lieues. Nous étions alors à trois ou quatre lieues de la côte où s'élèvent deux mondrains. J'appelai cette pointe *cap Hawke*. Elle gît au 32e degré 14' de latitude sud, et au 207e degré 30' de longitude ouest. L'après-midi, pendant notre navigation le long de la terre, à peu de distance du rivage, nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits, et même sur le sommet d'une montagne : c'était la première fois que nous en voyions sortir d'un lieu élevé depuis notre arrivée vers la côte. Nous aperçûmes trois montagnes élevées qui avaient quelque ressemblance entre elles; nous les appelâmes *les Trois-Frères*. Elles gisent par le 31e degré 40' de latitude, et on peut les découvrir à la distance de quatorze ou seize lieues.

Le 13, à midi, notre latitude était de 30° 45' ouest. Nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, dont la partie la plus septentrionale nous restait au nord-ouest, et nous avions à l'ouest, à quatre lieues de distance, une pointe ou cap sur lequel nous vîmes des feux qui produisaient beaucoup de fumée. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Smoky* ou *cap de la Fumée*. Il est d'une hauteur considérable, et sur le sommet de la pointe il y a un mondrain rond; derrière celui-ci on en voit deux autres beaucoup plus élevés et plus gros, et plus avant dans l'intérieur, la terre est très basse. Nous étions au 30e degré 31' de latitude sud, et au 206e degré 54' de longitude ouest. La latitude mesurée ce jour-là par observation n'était que de cinq milles plus au sud que celle que nous donnait le loch. Outre la fumée que nous vîmes sur le cap Smoky, nous en aperçûmes encore en plusieurs endroits le long de la côte.

A mesure que nous avancions au nord de la baie de Botanique, la terre s'élevait par degrés, de sorte qu'à la latitude de 30° 22' on peut la regarder comme un pays montueux. Entre cette latitude et la baie, elle présente une variété agréable de hauteurs, de collines, de vallées et de plaines toutes couvertes de bois, et semblables à celle dont j'ai donné une description particulière. La terre près de la côte est en général basse et sablonneuse, excepté les pointes qui sont de rocher, et sur plusieurs desquelles il y a de hautes montagnes qui, dans l'endroit où elles commencent à s'élever au-dessus de la surface de l'eau, semblent être des îles. L'après-midi nous avions entre nous et la terre quelques petites îles de rochers, dont la plus méridionale gît au 30e degré 10' de latitude, et la plus septentrionale au 29e degré 58', à un peu plus de deux lieues de la côte.

Le 15, notre latitude était de 28° 39' sud, et notre longitude de 206° 27' ouest. Une pointe élevée de terre, que je nommai *cap Byron*, nous restait au nord-ouest, à trois milles de distance. Elle gît par 28° 37' 30" de latitude sud, 206° 30' de longitude ouest, et on peut la reconnaître au moyen d'une montagne remarquable, terminée en pic aigu, qui est située dans l'intérieur et qui court au nord-ouest-quart-ouest du cap. Depuis cette pointe, la terre est élevée et montueuse dans l'intérieur, et basse près de la côte; elle est encore basse et unie aussi au sud de la pointe.

Continuant à avancer, nous vîmes une montagne à pic que j'appelai pour cela *Mount-Warning* ou *mont*

(1) C'est aujourd'hui le port de Sidney, capitale de l'Australie, et un des plus vivants de la Nouvelle-Hollande. A. M.

d'Avis. Elle gît à sept ou huit lieues dans l'intérieur des terres, au 28e degré 22' de latitude sud. La terre, dans les environs, est élevée et montueuse ; mais le pic la domine assez pour être distingué d'abord de tout autre objet. J'ai nommé *pointe du Danger* la pointe à la hauteur de laquelle on rencontre des brisants. Au nord de cette pointe, la terre est basse et court nord-ouest-quart-nord; mais un peu plus loin elle court plus au nord.

Nous continuâmes notre route le long de la côte, et nous découvrîmes des brisants à babord. Au 27e degré 6' de latitude sud la terre fait une pointe. Sur le côté septentrional de cette pointe, la côte forme une baie large et ouverte que j'appelai *baie de Moreton*, au fond de laquelle la terre est si basse, que je pouvais à peine l'apercevoir du haut de la grande hune. Les brisants sont situés à trois ou quatre milles de la pointe.

Le 17, la terre qui était restée le plus au nord, la veille, nous restait alors au sud-sud-ouest, à six lieues de distance, et je lui donnai le nom de *cap Moreton*, parce que c'est la pointe septentrionale de la baie de Moreton. Sa latitude est de 26° 56', et sa longitude de 206° 28' du cap Moreton : la terre s'étend à l'ouest au-delà de la portée de la vue. Il y avait un petit espace où nous n'apercevions point alors de terre, et quelques personnes à bord ayant observé d'ailleurs que la mer avait une couleur plus pâle qu'à l'ordinaire, elles pensèrent que le fond de la baie de Moreton se terminait à une rivière. Trois montagnes sont situées au nord de ce lieu, au 26e degré 53' de latitude. Ces montagnes ne sont ni avancées dans l'intérieur de la terre, ni éloignées l'une de l'autre. Elles sont remarquables par la forme singulière de leur élévation qui ressemble beaucoup à une verrerie, et que j'appelai pour cela *Glass-Houses* ou *les Verreries*. La plus septentrionale des trois est la plus élevée et la plus grosse : il y a aussi derrière ces montagnes au nord d'autres collines à pic; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, si remarquables.

Le 19, à midi, notre latitude était de 25° 4', et la terre la plus septentrionale que nous vissions nous restait au nord-ouest, à la distance de huit milles. Nous dépassâmes alors un cap ou pointe de terre noire et de forme ronde, sur laquelle un grand nombre de naturels du pays étaient assemblés, et que j'appelai pour cela *Indian-Head*, ou *pointe des Indiens*. Elle gît au 25e degré 3' de latitude. A environ quatre milles au nord-quart-nord-ouest de cette pointe, il y en a une autre semblable d'où la terre s'étend un peu plus à l'ouest. Près de la mer elle est basse et sablonneuse. On n'aperçoit rien par derrière, même en l'examinant de la grande hune. Nous vîmes plusieurs insulaires près de la pointe des Indiens. Il y eut pendant la nuit des feux sur la côte voisine, et de la fumée pendant le jour.

Le 20, notre latitude était de 20° 26' Nous avions au sud-ouest la pointe de laquelle un banc semblait partir. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Sandy*, ou *cap sablonneux*, à cause de deux grands monceaux de sable blanc dont elle est couverte. Elle gît au 24e degré 45' de latitude, et au 206e degré 51' de longitude, et elle est assez élevée pour que dans un temps clair on l'aperçoive à la distance de douze lieues.

Nous nous tînmes le long du côté oriental du banc, jusqu'à deux heures après-midi ; alors jugeant que l'eau était assez profonde pour que le vaisseau pût passer, j'envoyai le bateau en avant afin de sonder ; et comme il nous fit le signal que la sonde rapportait plus de cinq brasses, nous serrâmes le vent et portâmes sur la queue du banc par six brasses. Nous étions alors au 24e degré 22' de latitude. J appelai ce banc *Break-Sea-Spit* ou *Brise-Mer*, parce que nous avions alors une eau tranquille, tandis qu'au sud de ce banc, nous eûmes toujours une grosse mer du sud-est. Nous avions trouvé pendant les derniers jours plusieurs oiseaux de mer appelés *boubies*, ce qui ne nous était pas encore arrivé. Nous donnâmes au fond d'une baie profonde qui était au sud de nous et que j'appelai *baie d'Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey.

Le 22, en poursuivant notre route, nous découvrîmes avec nos lunettes que la terre était couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les îles situées entre les tropiques ; nous vîmes aussi deux Indiens qui se promenaient le long de la côte, et qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à nous. Le soir, après avoir serré de près le vent, nous mîmes à l'ancre sur les huit heures.

Le lendemain, 23, j'allai à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers, de Tupia et d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays.

Nous rencontrâmes sur la côte des espèces d'outardes ; nous en tirâmes une qui était aussi grosse qu'un coq d'Inde, et qui pesait dix-sept livres et demie. Nous convînmes tous que c'était le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre, et, à cette occasion, nous donnâmes à l'anse le nom de *Bustard-Bay* ou *baie de l'Outarde*. Elle gît au 24e degré 4' de latitude, et au 208e degré 16' de longitude. La mer semblait abonder en poisson, mais malheureusement nous déchirâmes entièrement notre seine au premier jet. Nous trouvâmes sur les bancs de vase, et au-dessous des palétuviers, une quantité innombrable d'huîtres de toute espèce, et entre autres, le marteau et beaucoup de petites huîtres perlières.

Le 24, nous fîmes voile hors de la baie avec une petite brise. A midi notre latitude était de 23° 52' ; la partie septentrionale de la baie de l'Outarde nous restait à dix milles, au sud-est, et nous avions au nord-ouest la terre la plus septentrionale qui fût en vue. Notre longitude était de 208° 37', et nous étions éloignés de six milles de la côte la plus voisine.

Nous reconnûmes au nord-nord-ouest de nouvelles terres qui semblaient être des îles. A neuf heures, nous étions en travers de la pointe, à la distance d'un mille. J'ai trouvé que cette pointe gisait directement sous le tropique du Capricorne, et je lui donnai pour cela le nom de *cap du Capricorne*. Sa longitude est de 208° 58' ouest ; elle est d'une élévation considérable ; elle paraît blanche et stérile ; on peut la reconnaître au moyen de quelques îles situées au nord-ouest d'elle, et de quelques petits rochers qui sont à la distance d'environ une lieue au sud-est. Il nous sembla qu'il y avait un lagon sur le côté ouest du cap, et nous vîmes sur les deux bancs de sable qui formaient l'entrée un nombre incroyable de grands oiseaux ressemblant à des pélicans. A midi, notre latitude était de 23° 24' sud ; le cap du Capricorne nous restait au sud-est, à la distance de deux lieues, et nous avions au nord-est, à deux milles, une petite île. Nous étions éloignés d'environ quatre milles de la côte de la Nouvelle-Galles, qui, en cet endroit, près de la mer, est basse et sablonneuse, si l'on excepte les pointes qui sont élevées et de roche. L'intérieur du pays est montueux, et ne forme point un coup d'œil agréable.

En naviguant au nord-ouest nous vîmes bientôt une nouvelle terre dont la pointe la plus septentrionale qui fût en vue nous restait alors au nord-nord-ouest, à dix milles de distance. Je lui donnai le nom de *cap Manifold* (1), à cause de plusieurs hautes collines qu'on y aperçoit : il gît au 22e degré 43' de latitude sud, à environ dix-sept lieues au nord-ouest du cap du Capricorne. La côte forme, entre ces caps, une grande baie, que j'appelai *baie de Keppel*, et je nommai les îles *îles de Keppel*. Il y a un bon mouillage dans cette baie. Comme les îles et la grande terre sont habitées, il y a probablement de l'eau douce en plusieurs endroits. Nous vîmes de la fumée et des feux sur la grande terre, et nous aperçûmes des habitants sur les îles.

Le 28, à la pointe du jour, nous fîmes voile. La pointe visible la plus éloignée de la Nouvelle-Galles

(1) *Manifold* est un mot anglais qui signifie *plusieurs* ou *beaucoup*. A. M.

nous restait aussi au nord-ouest, à vingt-deux milles de distance; mais nous pouvions découvrir plusieurs îles au nord de cette direction. A neuf heures du matin nous étions en travers de la pointe, que j'appelai le *cap Townshend*. Il gît au 22e degré 15' de latitude, et au 209e degré 43' de longitude : la terre est élevée et unie, et plutôt nue que boisée. Il y a au nord de ce cap plusieurs îles, à quatre ou cinq milles en mer.

Bientôt nous découvrîmes un golfe auquel je donnai le nom de *Thirsty-Sound*, ou *canal de la Soif*, parce que nous ne pûmes pas nous y procurer de l'eau douce. Il gît au 22e degré 10' de latitude sud, et au 210e degré 18' de longitude ouest. On peut le reconnaître au moyen d'un groupe de petites îles situées au-dessous de la côte, à la distance de deux à cinq lieues au nord-ouest, et par un autre groupe d'îles qui sont droit en face, à trois ou quatre lieues en mer. Sur chacune des pointes qui forment l'entrée, il y a une colline élevée et ronde qui, au nord-ouest, est une péninsule environnée par la mer à la marée haute. Elles sont toutes deux escarpées et éloignées entre elles d'environ deux milles. Ce golfe présente un bon mouillage, et il offre en outre, pour mettre un vaisseau à la bande, des endroits commodes, où, dans les hautes marées, l'eau s'élève jusqu'à seize ou dix-huit pieds. Le flot commence vers les onze heures, aux pleines lunes et aux nouvelles. J'ai déjà remarqué qu'il n'y a point d'eau douce, et que nous ne pûmes nous y procurer aucun rafraîchissement. Nous vîmes deux tortues, mais il nous fut impossible de les prendre, et nous n'attrapâmes ni poissons ni oiseaux, à l'exception de quelques petits oiseaux de terre. Nous y aperçûmes, il est vrai, les mêmes oiseaux aquatiques que dans la baie de Botanique, mais ils étaient si sauvages, que nous n'en tuâmes pas un seul.

Comme je n'avais aucune raison de rester en cet endroit, le 31 mai, à six heures du matin, je levai l'ancre et je remis en mer. Nous portâmes au nord-ouest, et nous nous tînmes en dehors du groupe d'îles situées le long de la côte et au nord-ouest du canal Thirsty, parce qu'il ne paraissait pas y avoir un passage sûr entre ces îles et la Nouvelle-Galles. Nous avions en même temps au large un certain nombre d'îles qui s'étendaient aussi loin que la portée de la vue. A midi, la pointe ouest du canal Thirsty, que j'ai appelée *Pier-Head*, ou *pointe Pier* (1), nous restait au sud-est, à cinq lieues. Notre latitude était de 21° 53'.

Nous appareillâmes et nous portâmes au nord-ouest. Nous voyions encore la grande terre, ainsi qu'un certain nombre d'îles tout autour de nous, dont quelques-unes sont situées au large aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Nous apercevions entièrement le canal occidental qui est distingué dans la carte par le nom de *Broad-Sound*, ou *large Canal* : il a au moins neuf ou dix lieues de largeur à l'entrée. Il y a plusieurs îles à l'entrée et en dedans, et probablement aussi des bancs de sable. A midi, notre latitude était de 21° 29' sud. Une pointe de terre, située au 21e degré 30' de latitude, et au 210e degré 54' de longitude ouest, qui forme l'entrée nord-ouest du large Canal, et que j'ai nommée *cap Palmerston*, nous restait à l'ouest-nord-ouest, à la distance de trois lieues. Notre latitude était de 21° 27', et notre longitude de 210° 57'. Entre ce cap et le cap Townshend il y a une baie que j'ai appelée *bay of Inlets*, ou *baie des Canaux*. Nous continuâmes à porter à petites voiles au nord-ouest et nord-nord-ouest, suivant la direction de la terre, et nous avions un bateau en avant pour sonder.

A midi nous étions éloignés d'environ deux lieues de la grande terre, et de quatre des îles que nous avions au large. Notre latitude était de 20° 56', et un promontoire élevé, que je nommai *cap Hillsborough*, nous restait au nord-ouest, à sept milles de distance. La terre y est entrecoupée de montagnes, de collines, de plaines et de vallées, et paraît être bien couverte de verdure et de bois. Les îles situées parallèlement à la côte, à la distance de cinq à huit ou neuf milles, diffèrent beaucoup par l'élévation et l'étendue : à peine y en a-t-il une qui ait cinq lieues de circonférence, et la plupart n'ont pas plus de quatre milles. Outre cette chaîne d'îles qui sont à une certaine distance de la côte, il y en a beaucoup d'autres moindres au-dessous de la terre, et sur lesquelles nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits. Nous continuâmes à ranger la côte.

Le 3 juin, nous mîmes à la voile pour porter à l'ouest. A huit heures du matin, nous découvrîmes une terre basse en travers de ce que nous avions pris pour une ouverture, et que nous reconnûmes être une baie d'environ cinq ou six lieues de profondeur. Il y avait à la même hauteur un détroit ou passage entre cette terre et une ou plusieurs grandes îles qui lui sont parallèles. Comme nous avions l'avantage du flot, nous portâmes vers ce passage, et à midi nous fûmes précisément en dedans de l'entrée. Notre latitude était de 20° 26' sud. Nous avions au sud-ouest la pointe septentrionale de la baie. Cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de *cap Conway*, gît au 26e degré 36' de latitude sud, et au 211e degré 28' de longitude ouest; et j'appelai *baie de Repulse* la baie qui est située entre ce cap et le cap Hillsborough.

Nous gouvernâmes à travers le passage, que nous reconnûmes avoir de trois à sept milles de large, et de huit à neuf lieues de long. Il est formé à l'ouest par la grande terre, et à l'est par les îles, dont une a au moins cinq lieues de longueur. En le traversant nous avions un bon mouillage partout, et tout le passage peut être regardé comme un hâvre sûr, sans parler de plusieurs petites baies et anses qui sont de chaque côté, et où les vaisseaux peuvent séjourner comme dans un bassin. Le sol de la grande terre et des îles est élevé, entrecoupé par des collines, des vallées, des prairies et des bois, et la verdure qu'il présente forme un coup d'œil agréable. A six heures du soir nous étions presque en travers de l'extrémité septentrionale du passage. La pointe la plus nord-ouest de la terre qui fût en vue nous restait au nord-ouest; et nous avions au nord-nord-est l'extrémité nord de l'île, avec une mer ouverte entre les deux pointes. Comme ce passage fut découvert le jour de la Pentecôte, je l'appelai *Whitsunday-Passage*, ou *passage de la Pentecôte;* et je donnai aux îles qui le forment le nom d'*îles de Cumberland*, en l'honneur de son Altesse Royale le duc de Cumberland.

Le 4, à la pointe du jour, nous étions en travers de la pointe que nous apercevions plus au loin, au nord-ouest, le soir de la veille, et que je nommai le *cap Gloucester*. C'est un promontoire élevé qui gît au 19e degré 59' de latitude sud, et au 211e degré 49' de longitude ouest. On peut le reconnaître au moyen d'une île située au large au nord-ouest, qui en est éloignée de cinq ou six lieues, et que j'appelai *il Holborne* : il y a encore d'autres îles au-dessous de la terre, entre l'île Holborne et le passage de la Pentecôte. Sur le côté ouest du cap Gloucester, la terre court sud-ouest et sud-sud-ouest, et forme une baie profonde, dont je pouvais à peine apercevoir le fond du haut de la grande hune : elle est très basse, et c'est une continuation de la terre que nous avions vue dans l'enfoncement de la baie Repulse. Je donnai à cette baie le nom de *baie d'Edgcombe;* mais sans nous arrêter à l'examiner, nous continuâmes notre route à l'ouest vers la terre la plus éloignée qui fût à la portée de notre vue dans cette direction; celle-ci nous restait à l'ouest-nord-ouest, et paraissait très élevée. A midi nous étions à environ trois lieues de la côte, et au 19e degré 47' de latitude sud. A six heures du soir nous étions en travers de la pointe la plus occidentale dont on vient de parler, à environ trois milles; et, comme elle s'élève tout-à-coup au-dessus des basses terres qui l'environnent, je l'appelai *cap Upstart*. Il gît au 19e degré 39' de latitude sud, et au 212e degré 32' de lon-

(1) Ou tête du Port. A. M.

gitude ouest, et il est assez élevé pour qu'on puisse le découvrir à la distance de douze lieues.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest-nord-ouest, suivant la direction de la terre ; notre latitude était de 19° 1' sud, et nous nous trouvâmes précisément en travers de l'embouchure d'une baie qui s'étendait du sud-est au sud-ouest, à deux lieues de distance. Cette baie, que j'appelai *baie Cleveland*, nous parut avoir de cinq à six milles d'étendue de tous les côtés. Je donnai à la pointe de l'est le nom de *cap Cleveland*, et à la pointe ouest, qui semblait être une île, celui d'*île Magnétique*, parce que nous remarquâmes que le mouvement de l'aiguille se dérangeait à mesure que nous en approchions. Ces deux pointes sont élevées, ainsi que la grande terre au-delà, et le tout forme un terrain le plus rocailleux, le plus brisé et le plus stérile que nous ayons vu sur la côte. Le pays n'est pourtant pas sans habitants, car nous avons aperçu de la fumée en plusieurs endroits au fond de la baie.

Nous portâmes vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue, en travers de laquelle nous nous trouvâmes, le 8 juin, à trois heures du matin, ayant dépassé toutes les îles trois ou quatre heures auparavant. Je donnai à cette terre, à cause de sa figure, le nom de *pointe Hillock* ou *pointe du Mondrain*. Elle est fort élevée, et on peut la reconnaître au moyen d'un mondrain ou rocher rond qui est joint à la pointe, mais qui semble en être détaché. Entre ce cap et l'île Magnétique, la côte forme une grande baie, que j'appelai *baie Hallifax;* il y a au-devant de son entrée le groupe d'îles dont on vient de parler, et quelques autres moins éloignées de la côte. Ces îles mettent à l'abri de tous les vents la baie, qui offre un bon mouillage.

Après avoir dépassé la pointe du Mondrain, nous nous trouvâmes bientôt en travers d'une pointe de terre que je nommai *cap Sandwich :* entre ces deux pointes la terre est très élevée, et la surface en est brisée et stérile.

Depuis le cap Sandwich la terre court ouest, et ensuite nord, formant une belle et grande baie que j'appelai *baie Rockingham*, et où il me parut y avoir un abri sûr et un bon mouillage ; mais je ne m'arrêtai pas pour l'examiner. A midi notre latitude était de 17° 59', et nous étions en travers de la pointe septentrionale de la baie de Rockingham, qui nous restait à l'ouest à environ deux milles. Cette extrémité de la baie est formée par une île d'une hauteur considérable, distinguée par le nom d'*île Dunk*, et qui se trouve si près de la côte qu'il n'est pas aisé de reconnaître qu'elle n'en fait pas partie. Nous étions par le 213ᵉ degré 57' de longitude ouest.

Le 9, à six heures du matin, nous étions en travers de quelques petites îles que nous appelâmes *îles Frankland*, et qui sont à environ deux lieues de la terre principale. La pointe la plus éloignée qui fût en vue au nord nous restait au nord-ouest, et nous crûmes qu'elle faisait partie de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ; mais nous trouvâmes ensuite que c'était une île fort élevée et d'environ quatre milles de circonférence. Je passai avec le vaisseau entre cette île et une pointe de la terre principale dont elle est éloignée de deux milles. A midi nous étions au milieu du canal, au 16ᵉ degré 57' de latitude sud. J'appelai *cap Grafton* la pointe de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande en travers de laquelle nous étions alors. Il gît au 16ᵉ degré 57' de latitude sud, et au 214ᵉ degré 6' de longitude ouest ; la terre de ce cap, ainsi que toute la côte dans un espace d'environ vingt lieues au sud, est élevée, remplie de rochers et peu couverte de bois. Après avoir doublé le cap Grafton, nous trouvâmes une baie dans laquelle nous mîmes à l'ancre à environ deux milles de la côte. La pointe orientale de cette baie court sud-ouest ; la pointe occidentale sud-est et une île basse, couverte de bois et de verdure, qui gît au large nord-est ; cette île, située à trois ou quatre lieues du cap Grafton, est appelée dans la carte *Green-Island* ou *île Verte*.

Notre latitude était alors de 16° 20' sud, le cap Grafton nous restant au sud-est, à quarante milles, et nous avions au nord-ouest la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue. Entre cette pointe et le cap Grafton, la côte forme une grande baie, mais peu profonde, que j'appelai *baie de la Trinité*, parce qu'elle fut découverte le dimanche de la Trinité.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la baie de la Trinité à la rivière Endeavour.

Jusqu'ici nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de 22° de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cents milles, cache partout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte et des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusque-là aucun des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays n'était un monument de détresse ; mais en cet endroit nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions aperçue au nord.

Ce cap gît au 16ᵉ degré 6' de latitude sud et au 214ᵉ degré 39' de longitude ouest. Nous gouvernâmes à trois ou quatre lieues le long de la côte : nous découvrîmes au large deux îles situées au 16ᵉ degré de latitude sud, à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures nous avions au nord-ouest deux îles basses et couvertes de bois que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, et nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte : car c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, et que des géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune pendant la nuit. En portant au large depuis six heures jusqu'à près de neuf, notre eau devint plus profonde ; mais pendant que nous étions à souper elle diminua tout-à-coup : j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, et tout était prêt pour virer de bord et mettre à l'ancre ; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, et qu'il n'y avait plus de danger. A onze heures moins quelques minutes l'eau baissa tout d'un coup, et, avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. En peu de moments tout l'équipage fut sur le tillac, et tous les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures et demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail : ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës, et que chaque partie de la surface est si raboteuse et si dure qu'elle brise et rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement.

Dans cet état nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles, et les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, et que, le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. A notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir. Pendant tout ce temps il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune flotter autour de nous les planches du

doublage de la quille, et enfin la fausse quille, et à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir.

Il était impossibble de continuer longtemps le travail nécessaire pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau ; et, comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état M. de Monkhouse, un des officiers de poupe, me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient qu'on appelle *larder la bonnette*.

Cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance et de consolation : les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port. Loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque hâvre d'une île ou d'un continent, et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été quelques moments auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé.

Nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir du 12 juin, quand nous mîmes à l'ancre, à sept lieues de distance de la côte, et une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers, ou ce bas-fond, gît au 15e degré 46' de latitude sud, et à six ou sept lieues de la Nouvelle-Hollande. Ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, surtout au nord, et nous en avons vu un autre au sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des sondes si inégales, environ deux heures avant d'échouer. Une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau, et a l'apparence d'un sable blanc. Une partie de celui qui manqua de nous faire périr est aussi à sec à la marée basse : il consiste ici en pierres de sable, mais tout le reste est un rocher de corail.

Le 13, nous passâmes tout près et en dehors de deux petites îles situées au 15e degré 41' de latitude sud, et à environ quatre lieues de la Nouvelle-Hollande : je les appelai *Hope-Islands*, ou *îles de l'Espérance*, parce que dans notre danger le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos désirs, aurait été d'y aborder. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre, et au 15e degré 37' de latitude sud. Nous cherchâmes un hâvre où nous pussions nous radouber, et nous mîmes à l'ancre dans un hâvre convenable, où il y avait assez d'eau, et qui offrait d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande. Heureusement la marée montait, et à une heure de l'après-midi le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le hâvre, et, après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au sud, nous portâmes à terre, avant la nuit.

Ce que nous fîmes sur la rivière Endeavour pendant qu'on y radoubait le vaisseau. Description du pays adjacent, de ses habitants et de ses productions

Le matin du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage. La côte était si escarpée que le bâtiment flottait à vingt pieds de distance de la grève. Nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades et l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vides et une partie de l'équipement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre.

Le 19, je tirai les quatre canons qui étaient dans la cale, et je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des câbles et le reste de l'équipement et du lest que renfermait la cale. L'après-midi on en sortit en outre tout le bagage des officiers et les futailles, de sorte qu'il n'y restait rien à l'avant et au milieu que les charbons et une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge, et le serrurier et son aide travaillèrent à faire des clous et les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté : il trouva qu'il consistait principalement en collines de sable, et il vit quelques maisons d'Indiens qui avaient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade de grandes troupes de pigeons et de corneilles : il tua plusieurs des premiers oiseaux, qui étaient extrêmement beaux ; mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étaient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

Le 27, nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau, afin de le mettre en estive. Dans le même temps le serrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, et d'autres personnes remplirent les futailles et raccommodèrent les agrès. L'après-midi je remontai le hâvre dans la pinasse, et je tirai plusieurs fois la seine, mais je ne pris que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades et aux convalescents.

Le 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les îles d'Amérique *chou caraïbe*, et qui nous fournissait un légume.

Le 29, à deux heures du matin, l'observation du premier satellite de Jupiter nous donna 214° 42' 30'' ouest pour notre longitude : nous étions au 15e degré 26' de latitude sud. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau pour pêcher à la seine, et l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons pour en donner une livre et demie à chaque personne de l'équipage.

Le premier juillet 1770, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche. Elle fut encore heureuse, et les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avaient vus, sans pouvoir en attraper aucun. Ils aperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon second lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles : elles venaient probablement de quelque île au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espiritu Santo de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située. Ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire plus haut qu'il n'était monté depuis notre arrivée sur la côte.

Vers les deux heures du lendemain matin, 12, l'esquif qu'on avait laissé sur le banc revint avec trois tortues et une grande raie. Comme il était probable qu'on pouvait continuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeuner pour en chercher une nouvelle provision. Bientôt après trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, et ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes que nous n'avions pas encore vus. A son retour il introduisit auprès de nous les nouveaux venus en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettaient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avaient



Traquet (Nouvelle-Hollande).

reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jeté dans leur pirogue, lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns et nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptaient avec la plus grande indifférence. Ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais, après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le reste au chien de M. Banks : ils passèrent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter de plus de vingt verges de leur pirogue.

Nous nous aperçûmes que la couleur de leur peau n'était pas aussi brune qu'elle nous avait paru d'abord : ce que nous avions pris pour leur teint n'était que l'effet de la poussière et de la fumée dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étaient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquites. Entre autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avait quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur cou avec un ruban : la fumée avait tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avaient été, ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étaient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, et nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étaient une femme et un enfant : la femme, comme le reste des insulaires, était entièrement nue. Nous observâmes qu'ils avaient tous les membres forts petits, et qu'ils étaient d'une activité et d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avait un collier de coquillages très bien fait, et un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* ou *guipure*. Ils portaient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, et l'os qu'ils avaient dans le nez leur défigurait le visage.

Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du Sud, et ils répétaient continuellement le mot *chercau*. D'après la manière dont ils le prononçaient, nous imaginâmes que ce terme exprimait l'admiration. Lorsqu'ils voyaient quelque chose de nouveau, ils s'écriaient : *cher*, *tut*, *tut*, *tut*, *tut*, paroles qui avaient probablement une signification pareille.

Leur pirogue, qui était très étroite, n'avait pas plus de dix pieds de long. Elle était garnie d'un balancier, et ressemblait beaucoup à celles des îles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite. Lorsqu'elle était dans une eau basse, ils la faisaient marcher avec de longues perches; et quand ils se trouvaient dans une eau profonde, ils se servaient pour cela de rames



La lune brilla toute la nuit.....

d'environ quatre pieds de long. Elle ne contenait que quatre hommes, de sorte que les Indiens qui nous rendirent visite ce jour-là s'en allèrent en deux fois. Leurs javelines sont semblables à celles que nous avions vues dans la baie de Botanique, excepté qu'elles n'avaient qu'une seule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la pastenague, et barbelée avec deux ou trois os aigus du même poisson.

M. Gore, qui, ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avaient été si souvent le sujet de nos spéculations. Cet animal n'a pas assez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puisse en faire la comparaison. Sa figure est très analogue à celle du gerbo, à qui il ressemble aussi par ses mouvements; mais sa grosseur est fort différente, le gerbo étant de la taille d'un rat ordinaire, et cet animal, parvenu à son entière croissance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon lieutenant était jeune, et, comme il n'avait pas encore pris tout son accroissement, il ne pesait que trente-huit livres. La tête, le cou et les épaules sont très petits en proportion des autres parties du corps : la queue est presque aussi longue que le corps : elle est épaisse à sa naissance, et elle se termine en pointe à l'extrémité. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par sauts et par bonds; il tient alors la tête droite, et ses pas sont fort longs : il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, et il ne paraît s'en servir que pour creuser la terre. La peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé; il faut en excepter la tête et les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Cet animal est appelé *kangurou*(1) par les naturels du pays.

Le lendemain, 15, notre kangurou fut apprêté pour le dîner, et nous trouvâmes que c'était un excellent mets. On peut dire que nous faisions alors grande chère tous les jours, car nous avions des tortues en abondance.

Le 16, nous observâmes, le soir, une émersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 214° 53' 45" pour notre longitude. L'observation faite le 19 juin nous avait donné 214° 42' 30" : en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes 214° 48' 7" et demie pour la longitude de cet endroit, à l'ouest du méridien de Greenwich.

Le lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels du pays, qui étaient devenus alors extrêmement familiers. L'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avait environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une

(1) Ou kangarou, selon Dumont d'Urville. A. M.

promptitude et une raideur qui nous surprirent, quoique, dans sa direction, elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, et elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hasardèrent ensuite à venir à bord.

Le 19, dix autres naturels vinrent nous voir; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant, et, après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder. Les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous. Ils nous la demandèrent d'abord par signes, et, sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards et par leurs gestes beaucoup de ressentiment et de colère.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays, pour y cueillir l'espèce de légume dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *indian kale*, c'est-à-dire *chou caraïbe*. Un de nos gens, s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes et un enfant, qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avaient allumé du feu, et ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kangurou, dont le reste était suspendu, ainsi qu'un catacois, à un arbre voisin. Notre homme, étant sans armes, fut d'abord très effrayé; mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposerait à un danger véritable s'il paraissait les redouter. Au contraire, il s'avança et s'assit près d'eux d'un air de gaîté et de bonne humeur. Il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût et qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, et, après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il allait les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimulait toujours ses craintes, et il s'assit de nouveau. Ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention et de curiosité. Ses habits attirèrent surtout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains et le visage, et ils se convainquirent enfin que son corps était fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, et, après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvait partir. Il n'attendit pas une seconde permission; mais, comme il ne savait en les quittant quel chemin le conduirait directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savaient bien d'où il venait.

M. Banks, parcourant la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des opossum : c'était une femelle, et il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressemblait beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit, dans son Histoire naturelle, sous le nom de *philander;* mais ce n'est pas le même.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une tentative inutile pour touer le vaisseau hors du hâvre. Le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, et, sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre, qui tomba bientôt et fut suivie de brises de mer, avec lesquelles nous portâmes au large, ayant la pinasse en avant qui sondait continuellement. L'esquif avait été envoyé au banc des tortues, pour y prendre le filet qu'on y avait laissé; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre; je ne crois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir examinés à marée basse, pour savoir de quel côté je devais gouverner. Je doutais encore s'il fallait retourner au sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'est ou au nord : tous ces partis me paraissaient alors également difficiles et dangereux. Nous avions au nord-ouest la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, que je nommai le *cap Bedford*, et qui est située au 15e degré 16' de latitude sud, et au 214e degré 45' de longitude ouest. Au nord-est de ce cap, nous apercevions une terre qui avait l'apparence de deux îles élevées; le banc de tortues nous restait à l'est, à la distance d'un mille.

Départ de la rivière Endeavour. Description particulière du hâvre où le vaisseau fut radoubé, du pays adjacent et de plusieurs îles près de la côte. Traversée de la rivière Endeavour à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation.

Je donnai le nom de *rivière Endeavour* au hâvre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit hâvre avec une barre ou crique, qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, et au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot, assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, et la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute et la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures, dans les nouvelles et les pleines lunes. Il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du hâvre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du sud. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale; mais la pointe du nord est formée par une grève basse et sablonneuse, qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes; mais, comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, et que le temps était souvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance. Celles que nous prîmes, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, et le dernier mousse en eut autant que moi. Je pense que tous les commandants qui entreprendront un voyage semblable à celui-ci reconnaîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les grèves et sur les collines sablonneuses du pourpier en plusieurs endroits, et une espèce de fève, qui croît sur une tige rampant sur la terre. Le pourpier était très bon bouilli; et il ne faut pas mépriser les fèves, car elles furent très salutaires à nos malades. Cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer sont les choux, dont on a déjà parlé, et qu'on connaît dans les îles d'Amérique sous le nom de *chou caraïbe*. Cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût.

Outre le kangurou (1) et l'opossum, dont il a déjà été fait mention plus haut, et une espèce de putois, il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrain, et plusieurs sortes de serpents : quelques-uns des serpents sont venimeux, et les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on excepte les chiens : nous n'en avons aperçu que deux ou trois, qui venaient souvent autour des tentes ronger les os et les restes d'aliments qui s'y trouvaient

(1) Ou *kangarou*, comme je l'ai dit plus haut. A. M.

par hasard; ces os semblaient être pour la plupart des os de kangurou. Nous n'avons vu qu'une fois un autre quadrupède; mais nous rencontrions des kangurous presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous aperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacois de deux sortes, les uns blancs et les autres noirs, une très belle espèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, et plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons, des canards sifflants, qui se perchent et qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres; les oies sauvages, les corlieux, et un petit nombre d'autres qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays dont on a eu occasion de parler plus haut est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies et des bois. Le sol des collines est dur, sec et pierreux; cependant, outre le bois, il produit une grosse herbe; celui des plaines et des vallées est en quelques endroits sablonneux, et argileux en d'autres, ou pierreux et rempli de rochers comme sur les collines : en général il est pourtant couvert, et il a la plus grande apparence de fertilité. Tout le pays, collines et vallées, bois et plaines, abonde en fourmilières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut, et douze ou seize de circonférence.

Il n'y pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres : le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand. Tout le long et de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé partout : il y a plusieurs beaux ruisseaux à peu de distance les uns des autres; mais il n'y en avait point au lieu de notre mouillage. Il faut remarquer que c'était alors la saison sèche, et que peut-être on y en trouverait en d'autres temps. Les sources, qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

Ayant repris notre navigation, nous découvrîmes bientôt une île, et, comme nous ne vîmes dans cette île d'autres animaux que des lézards, je l'appelai *Lizard-Island* ou *île des Lézards*, les deux autres îles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, et surtout au sud-est, il y en a trois autres encore plus petites et basses, avec plusieurs bancs ou récifs.

Nous donnâmes à une autre île le nom d'*Eagle-Island* ou *île de l'Aigle*.

Le 13, nous mîmes à la voile et nous portâmes au nord-est au large, vers l'extrémité nord-ouest de l'île des Lézards, en laissant l'île de l'Aigle au-dessus du vent, et quelques autres îles et bancs sous le vent. La pinasse marchait en avant pour connaître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il était vivement senti par tout le monde. Nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs et des rochers qui nous menaçaient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, et entendant la houle briser sur nous; chassant quelquefois sur nos ancres, et sachant que, si le câble rompait par quelques-uns des accidents auxquels une tempête presque continuelle nous exposait, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cent soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instants un homme qui eût partout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans une mer ouverte et dans une eau profonde. Le souvenir du danger passé et la sécurité dont nous jouissions alors nous rendirent notre gaîté.

Le passage ou canal par où nous débarquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14e degré 32' de latitude sud, et on pourra toujours le reconnaître au moyen de trois îles élevées qui sont dans l'intérieur, et que j'ai appelées *îles de Direction*, parce qu'elles serviront à faire connaître aux navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre. Le canal gît au nord-est, à trois lieues de la pointe des Lézards; il a environ un tiers de mille de large, et sa longueur n'est pas plus considérable. L'île des Lézards, qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est la plus grande et la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté nord-ouest, de l'eau douce et du bois à brûler. Les îles basses et les bancs situés entre cette île et la grande terre abondent en tortues et en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le temps est très orageux : de sorte que, tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette île pour procurer des rafraîchissements aux vaisseaux. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette île, ainsi que sur la grève de la rivière Endeavour et des environs, des bambous, des noix de coco, des pierres ponces et des graines de plantes qui ne croissent pas dans ce pays, et qu'on peut supposer que les vents alizés y avaient apportées de l'est. Les îles qui furent découvertes par Quiros, et qu'il appela *Australia del Espiritu Santo*, sont situées dans le même parallèle.

Dès que nous fûmes en dehors du récif nous mîmes à la cape, et après avoir remonté les bateaux à bord, nous passâmes toute la nuit sur les deux bords; car je ne voulais pas courir contre le vent avant le jour. Le 14 à midi, notre latitude était de 13° 46' sud, et alors nous ne découvrions point de terre. Le 15, nous gouvernâmes à l'ouest : je voulais me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avait, entre cette terre et la Nouvelle-Guinée. A midi, nous étions au 13e degré 2' de latitude sud, et au 216e degré de longitude ouest, à 1° 23' ouest du méridien de l'île des Lézards; nous n'apercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. A deux heures, nous en découvrîmes une seconde au nord-ouest de la première : il semblait que c'étaient des collines qui formaient des îles, mais nous jugeâmes que c'était une continuation de la Nouvelle-Galles. Sur les trois heures nous découvrîmes, entre la terre et le vaisseau, des brisants qui s'étendaient au sud, au-delà de la portée de la vue; mais, au nord, nous crûmes apercevoir qu'ils se terminaient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisants était seulement une coupure dans le récif; car nous les vîmes alors se prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvait atteindre.

Le 16, les dangers que nous avions essuyés se renouvelèrent. Les vagues qui brisaient sur le récif nous en approchaient très promptement. Nous n'avions point de fonds pour jeter l'ancre, et pas un souffle de vent pour naviguer. Dans cette situation terrible, les bateaux étaient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs, la pinasse était en radoub. Cependant on mit dehors la chaloupe et l'esquif, et je les envoyai en avant pour nous remorquer. Au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte, s'il ne la prévenait pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, et nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher, sur lequel la même lame qui battait le côté du vaisseau brisait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de sorte qu'entre nous et le naufrage il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la base d'une vague, et même la mer sur laquelle nous étions n'avait point de fond. Pendant cette scène de détresse, le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, et que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer. Tous nos efforts auraient été inutiles si, au moment de la crise qui devait décider de notre sort, il ne s'était pas élevé un petit vent si faible que, dans un

autre temps nous ne nous en serions pas aperçus. Il fut cependant suffisant pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique, et nous éloigner un peu du récif.

Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation que deux jours auparavant nous étions impatients de quitter. Les rochers et les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé : ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, et ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre ; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, et qui sont toujours couverts à la marée haute, et secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable, et forment une houle que les rochers et les tempêtes de l'hémisphère opposé ne peuvent pas produire. Notre vaisseau était mauvais voilier, et nous manquions de provisions de toute espèce, ce qui augmentait encore le danger que nous courions en naviguant sur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaîment tous les périls, et nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines et à toutes les fatigues : nous aimions mieux nous exposer au reproche d'imprudence et de témérité que les hommes oisifs et voluptueux prodiguent si libéralement au courage et à l'intrépidité lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner une terre que nous savions être entièrement inconnue, et d'autoriser par là le reproche qu'on pourrait nous faire de timidité et de faiblesse.

Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique, peu de temps auparavant, nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allais faire au nord, quoi qu'il en pût arriver ; car, si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la Nouvelle-Hollande est jointe à la Nouvelle-Guinée, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Notre latitude était de 12° 38' sud, et notre longitude de 216° 45' ouest. La grande terre s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, et la partie la plus voisine de nous était éloignée d'environ neuf lieues. J'appelai *canal de la Providence*, ou *Providential-Channel*, l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, et qui nous restait alors à l'est-nord-est, à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avait un promontoire élevé, auquel je donnai le nom de *cap Weymouth*, et sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *baie Weymouth* : ils gisent au 12e degré 42' de latitude sud, et au 217e degré 15' de longitude ouest.

Entre l'endroit où nous étions et la grande terre il y avait plusieurs bancs, et quelques-uns en dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au nord-est. A deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes un grand banc directement à notre avant, et qui s'étendait à trois ou quatre pointes de chaque côté ; sur quoi nous mîmes le cap au nord pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc. Nous la doublâmes à quatre heures. Nous portâmes ensuite à l'ouest, et nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc et un autre qui gît à deux milles au nord du premier.

A six heures et demie nous mîmes à l'ancre, la plus septentrionale des petites îles que nous voyions à midi nous restant au sud-ouest, à trois milles. Ces îles sont distinguées par le nom d'*îles de Forbes*. Elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre, qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appelâmes *Bolt-Head*, ou *pointe Bolt*. De cette pointe la terre court plus à l'ouest : elle est basse et sablonneuse dans toute cette direction, élevée et montueuse au sud, même près de la mer.

Le 19, nous remîmes à la voile et nous gouvernâmes vers une île qui gît à une petite distance de la grande terre. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs ; cependant, à l'aide des bateaux et du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un beau canal qui nous conduisit à l'île entre un très grand banc et plusieurs petits. Entre onze heures et midi, nous dépassâmes le côté nord-est de l'île, en le laissant entre nous et la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette île est à peu près d'une lieue de tour, et nous y vîmes cinq naturels du pays dont deux avaient des lances dans leurs mains : ils s'avancèrent sur une pointe et s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque temps. Au nord-est de cette île il y a plusieurs îles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, et au nord et à l'est on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté ; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup plus grands, nous étions familiarisés avec les rochers et les bancs de sable, et ils ne nous faisaient pas tant de peine. La grande terre semblait être basse et stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très beau que nous avions trouvé sur l'île des Lézards, et en différentes parties de la Nouvelle-Galles méridionale. Les bateaux avaient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent ; mais le vent qui soufflait avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude était de 12°, et notre longitude de 217° 25'.

La grande terre en dedans des îles dont on vient de parler forme une pointe que j'appelai *cap Grenville*. Elle gît au 11e degré 58' de latitude et au 217e degré 38' de longitude ; entre ce cap et la pointe Bolt, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *baie Temple*. A neuf lieues, au nord-est du cap Grenville, on trouve quelques îles élevées que je nommai *îles de sir Charles Hardy*, et j'appelai *îles Cockburn* celles qui sont à la hauteur du cap. Nous portâmes au nord-ouest vers quelques petites îles situées dans cette direction. Elles paraissent former plusieurs îles séparées ; mais en les approchant nous nous aperçûmes qu'elles étaient jointes ensemble par un grand récif. Nous gouvernâmes entre ces îles et les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre. A quatre heures, nous découvrîmes quelques îles basses et des rochers qui nous restaient à l'ouest-nord-ouest, et nous courûmes directement dessus ; à six heures et demie, nous mîmes à l'ancre à un mille de distance du côté nord-est de la plus septentrionale de ces îles. Elles gisent à quatre lieues au nord-ouest du cap Grenville ; et, d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes, je les appelai *Birds-Islands* ou *îles des Oiseaux*. Un peu avant le coucher du soleil, nous étions en vue de la grande terre qui paraissait partout très basse et sablonneuse.

Le 20, nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'est, et nous portâmes au nord-nord-ouest vers quelques-unes des îles basses qui sont dans cette direction, mais nous fûmes obligés de serrer le vent au plus près pour doubler un banc que nous découvrîmes, d'autres nous restant en même temps à l'est.

Le 21, nous gouvernâmes au nord-nord-ouest vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue : nous découvrîmes des bancs, et nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la Nouvelle-Galles en était détachée, et que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs alors tout près de nous.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avions passé à un endroit opposé à l'île est le promontoire septentrional du pays, et je l'appelai *cap d'York*. Sa longitude est de 218°

24' ouest; la latitude de la pointe septentrionale est de 10° 37', et celle de la pointe est de 10° 42' sud. La terre sur la pointe orientale et celle qui est au sud sont basses et très plates aussi loin que la vue peut atteindre, et paraissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appelai *baie de Newcastle*, et dans laquelle il y a quelques petites îles basses et des bancs; la terre adjacente est aussi très basse, plate et sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paraissent être couvertes de bois, et la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap on rencontre trois petites îles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer : il y a aussi une île tout près de la pointe septentrionale. L'île qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui, excepté deux, sont très petites : la plus méridionale est la plus grande, et beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous aperçûmes sur le côté nord-ouest de cette île un endroit qui promet un bon mouillage, et des vallées qui annonçaient de l'eau et du bois. Ces îles sont appelées *îles d'York*. Au sud et sud-est, et même à l'est et au nord de ces îles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable et des rochers,

Comme j'allais quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'ai parcourue depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit, et que sûrement aucun Européen n'avait encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon anglais, et, quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10e degré et demi sud, ainsi que de toutes les baies, hâvres, rivières et îles qui en dépendent. Je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*. Nous fîmes trois décharges de nos fusils, et le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette île, que nous appelâmes *île de Possession*, nous restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, et, entre sept et huit heures du lendemain matin, 22, nous aperçûmes trois ou quatre naturels du pays rassemblant sur la grève des poissons à coquille : à l'aide de nos lunettes nous découvrîmes que c'étaient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitants de ce pays. A la marée basse, qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile et nous portâmes au sud-ouest avec une brise légère de l'est : l'île de Possession nous restait au nord-est, à quatre lieues; l'extrémité occidentale de la grande terre qui était en vue nous restait au sud-ouest, à quatre ou cinq lieues, et semblait être fort basse; et nous avions au nord-ouest, à huit milles, la pointe sud-ouest de la plus grande des îles sur le côté nord-ouest du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *cap Cornwall :* il gît au 10e degré 43' de latitude sud, et au 219e degré de longitude ouest. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, et que j'appelai *îles de Wallis*, nous restaient alors à l'ouest-sud-ouest, à environ deux lieues : notre latitude était de 10° 46' sud. Nous continuâmes à avancer à l'ouest-nord-ouest avec le flot de la marée.

Comme nous avions peu de vent et que nous arrivions près d'une nouvelle île, nous y débarquâmes, M. Banks et moi; nous trouvâmes que, excepté quelques petits bouquets de bois, c'est un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitaient en si grand nombre, que leur fiente avait rendu sa surface presque entièrement blanche. La plus grande partie de ces oiseaux semblaient être des boubies; c'est pour cela que je l'appelai *île Booby*. Après y avoir resté peu de temps, nous retournâmes au vaisseau. Nous avions gagné l'ouest de Carpentarie ou de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, et nous avions une mer ouverte à l'ouest : cette circonstance me faisait beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers et les fatigues du voyage approchaient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourrait plus douter si la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée sont deux îles séparées ou différentes parties de la même terre.

L'entrée nord-est de ce passage ou détroit gît au 10e degré 39' de latitude sud, et au 218e degré 36' de longitude ouest. Il est formé au sud-est par la grande terre ou l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, et au nord-ouest par un groupe d'îles que j'appelai *îles du Prince de Galles*. Il est probable que ces îles s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée : elles sont de hauteur et de circonférence fort différentes, et la plupart semblaient être bien couvertes de plantes et de bois.

Je donnai au canal ou passage que nous suivions le nom du vaisseau, c'est-à-dire le *détroit de l'Endeavour*. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est de dix lieues, et il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les îles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *île de Possession* n'est ni fort haute ni d'une grande étendue. Nous la laissâmes entre nous et la grande terre, en passant entre elle et deux petites îles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Les deux petites îles, que j'appelai *îles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, et nous les laissâmes au sud.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. Description particulière du pays, de ses productions et de ses habitants.

J'ai déjà rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions et ses habitants, parce qu'elles étaient tellement liées avec les événements qu'on ne pouvait pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complète et plus circonstanciée.

La Nouvelle-Hollande, ou, comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de 27°, c'est-à-dire près de deux mille milles, de sorte que sa surface en carré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au sud du 33e degré et du 34e, la terre est en général basse et unie; plus loin, au nord, elle est remplie de collines, mais on ne peut pas dire que dans aucune partie elle soit véritablement montueuse: les terrains élevés pris ensemble ne font qu'une petite portion de sa surface en comparaison des vallées et des plaines. En général elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois et de prairies, et les plaines et les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol néanmoins est souvent sablonneux, et la plupart des savanes, surtout au nord, sont semées de rochers et stériles; sur les meilleurs terrains, la végétation est moins vigoureuse que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y sont pas si grands et les herbes y sont moins épaisses. L'herbe est ordinairement élevée, mais clairsemée, et les arbres, où ils sont le plus grands, sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres : l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'est pas mieux boisé que la côte de la mer. Les bords des baies jusqu'à un mille au-delà de la grève, sont couverts de palétuviers, au dessous desquels le sol est une vase grasse toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terrains marécageux sur lesquels l'herbe était très épaisse et très abondante, et d'autres fois des vallées revêtues de brous-

sailles. Le sol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'est pas susceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie qui gît au nord, à 25° sud, est remplie de bonnes baies et de hâvres, où les vaisseaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aspect qu'il nous présentait tandis que nous y étions, c'est-à-dire au fort de la saison sèche, il est bien arrosé : nous y avons trouvé une quantité innombrables de petits ruisseaux et de sources, mais point de grandes rivières; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. Le détroit de la Soif ou *Thirsty-Sound* a été le seul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la surface du pays soit partout entrecoupée de criques salées et de terres qui portent des palétuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeler bois de charpente : le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays, et dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du saule, et la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé et ressemble au sang de dragon. Il est possible que ce soit la même, car on sait que cette substance est produite par diverses plantes. Le bois de ces deux arbres est extrêmement dur et pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler; et c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

La Nouvelle-Hollande offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un botaniste, mais il y en a très peu qu'on puisse manger; entre autres, une petite plante à feuilles longues, étroites et épaisses, ressemblant à une espèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occasion d'en distinguer les propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les naturels du pays semblent connaître, puisqu'ils les distinguent par différents noms.

Nous vîmes plusieurs espèces de chauves-souris, qui tiennent le milieu entre les oiseaux et les quadrupèdes, et en particulier une qui était plus grande qu'une perdrix. Nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une vivante ou morte; mais nous supposâmes que c'était la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *rouset* ou *rouget*.

Parmi les reptiles, il y a des serpents de différentes espèces, quelques-uns nuisibles, et d'autres qui ne font point de mal; des scorpions, des mille-pieds et des lézards. Les insectes sont en petit nombre : les mosquites et les fourmis sont les principaux. Il y a plusieurs espèces de fourmis : quelques-unes sont vertes, et vivent sur les arbres, où elles construisent des nids qui sont d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme et son poing. Ces fourmilières sont d'une structure très curieuse : les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles, dont chacune est aussi large que la main ; elles en joignent les pointes ensemble avec une espèce de glu, de manière qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela est un suc animal ou colle, qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu observer la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles; mais nous en avons vu des milliers qui réunissaient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position, tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de retourner dans leur premier état.

Dampier est le seul auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la Nouvelle-Hollande et de ses habitants; et, quoiqu'en général ce soit un écrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs endroits. Les peuples qu'il a vus habitaient, il est vrai, une partie de la côte très distante de celle que nous avons visitée; mais aussi nous avons aperçu des insulaires en différents endroits de la côte très éloignés les uns des autres; et, comme nous avons trouvé partout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs et les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à peu près de même dans le reste du pays.

Le nombre des habitants de la Nouvelle-Hollande paraît être très petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois; ce fut à la baie de Botanique, quand les hommes, les femmes et les enfants s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent rassembler plus de quatorze ou quinze combattants, et nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, et qu'entre cette côte et la côte occidentale il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou, au moins, que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitants, à moins qu'il ne soit cultivé, et il est d'ailleurs de toute probabilité que les insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle était pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que, s'ils connaissaient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrain qui fût cultivé : d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des aliments aux hommes.

Les deux sexes vont entièrement nus, et ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue nos mains et notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, ni ce qui a pu les porter à souffrir la douleur et les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelque autre nation.

Les habitants de la Nouvelle-Hollande se nourrissent principalement de poisson ; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangurous et même des oiseaux de différentes espèces, quoiqu'ils soient si sauvages qu'il nous était très difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs aliments. Il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, et nous en avons aperçu des restes autour des endroits où ils avaient allumé leurs feux.

Ils ne paraissent manger crue aucune nourriture animale; mais, comme ils n'ont point de vase pour la faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons, ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les insulaires des mers du Sud.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant, ou avec une ligne et un hameçon : il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers et des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Les habitants de la Nouvelle Hollande produisent du feu avec beaucoup de facilité, et ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer, ils prennent

deux morceaux de bois sec : l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, et l'autre morceau est plat; ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, et, en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible, et par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, et la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude et de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, et, ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance, et laisser du feu derrière lui : nous apercevions d'abord la fumée et ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois et aux herbes sèches qui se trouvaient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu : nous vîmes qu'il mettait une étincelle dans de l'herbe sèche; après avoir été agitée pendant quelque temps, l'étincelle jeta de la flamme. Il en mit ensuite une autre à un endroit différent, dans de l'herbe qui s'enflamma de même, et ainsi dans toute sa route.

Il est remarquable que les habitants de la Terre de Feu produisent le feu par collision, et que les habitants, plus heureux, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande et de Taïti, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connaître cet élément dans la zône torride et dans la zône glaciale? Chez les habitants sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds, secs et combustibles, et dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paraître au dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, et que, par cette raison, les habitants de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables fit connaître le feu pour la première fois, et que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitants de la Nouvelle-Hollande sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les insulaires de la Nouvelle-Zélande, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelque autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident, par leurs armes, qu'ils ont entre eux des guerres : en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à un autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, et nous n'avons aperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entre eux s'opposèrent à notre débarquement dans la baie de Botanique pendant que nous avions deux bateaux armés, et même après qu'un d'entre eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers des combats, et qu'ils sont, par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier et audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits où nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, et lors même qu'ils étaient au-delà de notre portée, semblerait prouver que leur caractère est d'une timidité et d'une pusillanimité extraordinaires, et que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai fidèlement rapporté les faits; c'est au lecteur de juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connaissance de leur langage. Cependant nous avons pris quelque peine pour nous procurer plusieurs mots de la langue de la Nouvelle-Hollande, en questionnant les naturels. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains, et nous leur faisions entendre par signes, le mieux qu'il nous était possible, que nous désirions savoir comment ils l'appelaient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçaient dans cette occasion.

Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier pays.

En quittant l'île Booby, le 23 août, nous gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest. Le 24, à midi, notre latitude était de 10° 30' sud. Le 25, nous trouvâmes encore des bas-fonds que nous eûmes le bonheur d'éviter. Le 26, nous ne découvrîmes plus de terre. Le 27, notre latitude par observation était de 9° 56' sud, notre longitude de 221° ouest. Nous suivîmes notre route au nord-ouest, forçâmes de voiles, et nous mîmes le cap au nord, afin de découvrir la terre de la Nouvelle-Guinée.

Le 29, une petite île basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restait au nord-ouest, à cinq milles. Cette île gît au 8e degré 13' de latitude sud, et au 221e degré 25' de longitude ouest; elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthélemi* et de *Whermoysen*. Quoique nous n'en fussions pas éloignés de la terre de plus de quatre lieues, cependant elle était si basse et si unie que nous pouvions à peine l'apercevoir de dessus le tillac. Elle paraissait cependant être bien couverte de bois, et entre autres arbres nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connaître que cette partie du pays est habitée.

Nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite île qui semble la mettre à l'abri des vents du sud; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau : je ne pouvais pas entreprendre de décider cette question.

Nous portâmes au large jusqu'à minuit : nous nous trouvâmes alors à environ onze lieues de terre. Nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30, et nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes la terre qui nous restait au nord-ouest, à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes vers la terre que nous apercevions de dessus le tillac : nous jugeâmes qu'elle était éloignée d'environ quatre lieues, et qu'elle était encore très basse et couverte de bois. Nous apercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau; et les marins, ne croyant plus que c'était du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, et l'appelèrent *seasaw-dust* ou *sciure de mer*. A midi, notre latitude était de 8° 30' sud, notre longitude de 222° 34' ouest, et l'île Saint-Barthélemi nous restait au nord-est, à soixante-quatorze milles.

Jusqu'au 3 septembre nous continuâmes notre direction au nord avec une eau très basse, sur un banc de vase, et à une telle distance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau.

Le 3 septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du nord-est au sud-est, à environ quatre



La multitude nous reçut avec des acclamations de joie.....

lieues de distance. Nous lançâmes la pinasse en mer, et je m'embarquai avec onze personnes bien armées. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau était si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges. Nous traversâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau. Jusqu'ici nous n'avions découvert aucun signe d'habitants dans cet endroit; mais dès que nous fûmes à terre nous aperçûmes sur le sable des pas d'homme très récents, puisqu'ils étaient au-dessous de la marque de la marée haute. Nous en conclûmes que les Indiens n'étaient pas éloignés; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il était nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade, et de ne pouvoir plus retourner au bateau.

Nous fîmes halte à un endroit qui gît au 6e degré 15' de latitude sud, à environ soixante-cinq lieues au nord-est du port Saint-Augustin ou cap Walche, et il est près de ce qu'on appelle *cap de la Colta dè San-Bonaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très basse, et couverte d'une abondance de bois et d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain et le plane très florissants, quoique les noix de coco fussent vertes, et que le fruit à pain ne fût pas encore mûr. Nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes et de buissons qui sont communs aux îles de la mer du Sud, à la Nouvelle-Zélande et à la Nouvelle-Hollande.

Passage de la Nouvelle-Guinée à l'île de Savu. Ce que nous fîmes dans cette île.

Depuis le 3 septembre 1770 nous portâmes à l'ouest Le 4, nous étions au 6e degré 44' de latitude sud, et au 223e degré 51' de longitude ouest. Depuis le midi de la veille notre route fut sud-ouest, et nous fîmes cent vingt milles à l'ouest. Le 5, à midi, notre latitude était de 7° 25' sud, et notre longitude de 225° 41' ouest.

Le 6, nous dépassâmes une petite île qui nous restait à trois ou quatre milles de distance, et nous découvrîmes une autre île basse, qui s'étendait du nord-nord-ouest au nord-nord-est, à environ deux ou trois lieues de distance.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest-sud-ouest, en faisant quatre milles et demi par heure jusqu'à dix heures du soir. Nous découvrîmes la terre, qui s'étendait du nord-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, à cinq et six lieues : elle semblait unie et médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la Nouvelle-Guinée, elle doit faire partie des îles Arrou ; mais elle gît un degré plus au sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée



Ces deux Indiens, avant de partir, nous donnèrent le spectacle d'un *heiva*.....

dans les cartes, et suivant notre latitude, c'est Timor Laoet.

Le 7, nous nous trouvâmes au 9e degré 30' de latitude sud, et au 229e degré 34' de longitude ouest. Nous continuâmes notre route en gouvernant à l'ouest jusqu'au soir du 8. Le 9, notre latitude était de 9° 46' sud, et notre longitude de 232° 7' ouest. Pendant les deux derniers jours nous avions gouverné directement à l'ouest.

Le matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir était Timor. A midi notre latitude était de 10° 1' sud ; nous étions au 233e degré 27' de longitude ouest. Le 11, nous étions bien assurés que la première terre que nous avions vue était Timor. La dernière île que nous venions de dépasser porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut. Laoet* est un mot de la langue malaie qui signifie *mer*, et les habitants du pays ont donné ce nom à l'île. La partie méridionale gît au 8e degré 15' de latitude sud, et au 228e degré 10' de longitude ouest.

Le 12, notre latitude était de 9° 36' sud. Ce même jour nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, et, pendant la nuit, nous avions aperçu des feux. La terre paraissait très haute et disposée en collines, s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais ; mais nous pouvions y distinguer des clairières d'une étendue considérable, et qui semblaient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions à un demi-mille de la côte, en travers d'un petit golfe qui s'avançait dans la terre basse. Ce golfe gît au 9e degré 34' de latitude sud, et c'est probablement le même dans lequel Dampier entra avec sa chaloupe ; car l'eau n'y paraît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la grève, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui suivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée et beaucoup de palétuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage, et semble, en quelques endroits, s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'aperçussions dans cette partie de l'île ni plantations ni maisons, la fertilité du sol et le nombre des feux nous firent juger qu'elle devait être bien peuplée.

Nous suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite île appelée Rotte, et à midi l'île Semau (1), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de Timor, nous restait au nord-ouest.

Dampier, qui a donné une description fort étendue

(1) Simao, suivant Danville. A. M.

de l'île de Timor, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long et seize de large, et que sa direction est à peu près nord-est et sud-ouest. J'ai trouvé que le côté oriental de l'île court presque nord-est-quart-est et sud-ouest-quart-ouest, et que l'extrémité méridionale gît au 10e degré 23' de latitude sud, et au 236e degré 5' de longitude ouest. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues le long du côté oriental, et nous avons reconnu que cette navigation était absolument sans danger. La terre, qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, est basse dans un espace de deux ou trois milles en dedans du rivage, et entrecoupée en général de criques salées. Par derrière la terre basse il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable.

Après avoir dépassé toutes les îles qui sont placées entre Timor et Java, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin, 17, que nous aperçûmes, sans nous y attendre, une île qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement dessus, et à dix heures nous étions près de son côté septentrional. Nous y aperçûmes des maisons, des cocotiers, et nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons: c'était une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions pas résister, d'autant que plusieurs de nos gens se portaient assez mal, et murmuraient de ce que je n'avais pas touché à Timor. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitants qui paraissaient si fort en état de nous fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie et le mécontentement qui se répandaient parmi l'équipage.

A sept heures du soir nous jetâmes l'ancre dans une baie, à environ un mille de la côte. Lorsque nous entrâmes dans cette baie, nous découvrîmes une grande ville indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon hollandais, et d'entendre trois coups de canon. Nous continuâmes cependant notre chemin tant que nous eûmes fond, et quand il nous manqua nous mîmes à l'ancre.

Le 18, dès qu'il fit jour, nous aperçûmes le même pavillon sur la grève, vis-à-vis du vaisseau. Je pensai que les Hollandais avaient un établissement dans cette île, et j'envoyai à terre M. Gore, mon lieutenant, rendre visite au gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, et par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu en débarquant par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avait été arboré la veille. Ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avait été placé sur le rivage, et marchèrent sans ordre.

Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le raja ou roi de l'île, à qui il dit, par un interprète portugais, que notre bâtiment était un vaisseau de guerre appartenant au roi de la Grande-Bretagne, et qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissements que l'île fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle était disposée à nous procurer tout ce que nous désirions, mais que, par l'alliance qu'elle avait faite avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales, elle ne pouvait commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. La roi ajouta qu'il allait le demander sur-le-champ à l'agent de la Compagnie, qui était le seul blanc de l'île. Il envoya à cet homme, qui résidait à quelque distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informait de notre arrivée et de notre demande: sur ces entrefaites M. Gore me dépêcha un de ses gens pour m'apprendre sa position et l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le résident hollandais vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avait adressée. Il s'appellait *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, et il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter, des naturels du pays, tout ce qu'il nous plairait.

MM. Banks et Solander allèrent à terre et à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes. Ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier et soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitants présentèrent à nos naturalistes un peu de leur vin de palmier qui était le suc frais de l'arbre, non fermenté; il avait une saveur douce, qui n'était pas désagréable, et MM. Banks et Solander, qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourrait contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

Le matin du 19, j'allai à terre, avec M. Banks et plusieurs des officiers, pour rendre au roi la visite qu'il nous avait faite; mais mon principal objet était de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons et volailles qu'on nous avait promis d'amener sur le rivage. Nous parvînmes à tout arranger au gré de nos désirs.

Description particulière de l'île de Savu, de ses productions et de ses habitants.

Le milieu de cette île, appelée *Savu* par les naturels du pays, gît à peu près au 10e degré 35' de latitude sud: elle est peu connue; une ancienne carte la nomme *Sou*, et la confond avec Sandel Bosch. Rumphius parle d'une île de Saow, et il dit aussi que c'est la même que les Hollandais appellent *Sandel Bosch*. L'île de Savu est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de Timor, de Rotte et de toutes les autres îles que nous avons rencontrées dans ces mers, et qui sont placées à une assez grande distance de la véritable situation de Savu. Elle a environ huit lieues de long de l'est à l'ouest; je ne sais pas quelle est sa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté septentrional. Le hâvre dans lequel nous mouillâmes est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé: il gît sur le côté nord-ouest de l'île. Il est à l'abri du vent alizé de sud-ouest, mais il est ouvert au nord-ouest. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre; que la meilleure, appelée *Timo*, est sur le côté sud-ouest de la pointe sud-est: on ne nous a dit ni le nom ni la situation de la troisième. La côte de la mer est basse en général, mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'île. Nous étions sur la côte à la fin de la saison sèche; il n'y était point tombé de pluie pendant sept mois, et l'on nous a assuré que, lorsque cette sécheresse dure si long temps, on ne trouve pas dans toute l'île un seul courant d'eau douce, mais seulement de petites sources qui sont à une fort grande distance de la mer: cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vu du lieu de notre mouillage. Le terrain uni près de la grève est rempli de cocotiers et d'une espèce de palmier appelé *arecas;* par derrière, les collines, qui s'élèvent insensiblement et avec régularité, sont richement couvertes jusqu'aux sommets de plantations de palmiers-éventails, qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrain entre les arbres est garni de verdure, de maïs, de millet et d'indigo; et lorsqu'on ne connaît pas la magnificence et la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison sèche commence en mars ou avril, et finit au mois d'octobre ou de novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger et le mangle sont les principaux arbres de cette île; et entre autres productions végétales, le sol fournit du maïs, du blé-sarrasin, du riz, du millet, des callivances et des melons d'eau. Nous y avons vu aussi une canne à sucre, quelques espèces de légumes

d'Europe, et en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil et de l'ail. Pour fournir aux besoins de luxe et de fantaisie, les insulaires de Savu ont du bétel, de l'arec, du tabac, du coton, de l'indigo et une petite quantité de cannelle, qu'ils semblent ne planter que par curiosité ; je doute même si c'est de la véritable cannelle, les Hollandais ayant un très grand soin de ne pas laisser hors des îles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs espèces d'autres, et en particulier le fruit doux du savonnier, qui est très connu dans les îles d'Amérique, et un petit fruit ovale appelé *blimbi :* ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le blimbi a environ trois ou quatre pouces de long ; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, et il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très mince, d'un vert clair, et l'intérieur contient un petit nombre de semences disposées en forme d'étoiles : sa saveur est peu forte et d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger cru. On dit qu'il est excellent mariné et cuit à l'étuvée : il nous donnait une sauce aigrelette très agréable pour nos aliments bouillis.

Parmi les animaux apprivoisés dans l'île, on compte le buffle, le mouton, la chèvre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien et le chat, qui y sont tous en grande quantité. Les buffles diffèrent beaucoup des bêtes à cornes d'Europe : leurs oreilles sont plus grandes ; ils ont la peau presque sans poil ; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre, et se prolongent toutes deux se rejetant en arrière, et ils n'ont point de fanons. Nous en avons aperçu plusieurs aussi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroissement.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut (1) ; mais, malgré leur petitesse, ils sont agiles et pleins de feu, surtout en marchant le pas, qui est leur allure commune. Les habitants les montent ordinairement sans selle, et ils n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons sont de l'espèce qu'on appelle en Angleterre moutons de Bengale, et ils diffèrent des nôtres à plusieurs égards. Au lieu de laine, ils sont couverts de poil ; ils ont les oreilles très grandes et pendantes au-dessous des cornes ; leur museau est arqué : on croit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chèvre, et c'est pour cela qu'on les appelle souvent *cabritos*. Leur chair est aussi maigre que celle du buffle, sans saveur, et elle nous parut plus mauvaise que celle de tous les moutons que nous ayons jamais mangés. En revanche nous n'avons point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ait dit qu'ils se nourrissaient principalement de gousses de riz et de sirop de palmier dissous dans l'eau. Les volailles sont surtout de grosses poules, dont les œufs sont très petits.

Les naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne ; les femmes surtout sont très petites et trapues : leur teint est d'un brun foncé, et leurs cheveux sont universellement noirs et lisses. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches et des pauvres, quoique, dans les îles de la mer du Sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à peu près aussi bruns que les habitants de la Nouvelle-Hollande, tandis que les personnes d'un rang plus distingué ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux et actifs, et leurs traits, leur taille, sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitants d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête avec un peigne, les femmes les nouent par-derrière d'une manière qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, et les hommes en font de même de leur barbe ; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur cou avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la lèvre supérieure ; mais ils les tiennent toujours courts.

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différents bleus, produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'était point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays : leur vêtement est composé de deux pièces qui ont chacune environ deux verges de long, et une verge et demie de large. L'une se replie autour des reins, et l'autre couvre la partie supérieure du corps. Les hommes serrent sur la chair, à la réunion des cuisses, le bord inférieur de la pièce qui enveloppe leurs reins, en laissant l'autre bord plus lâche, de manière à former une espèce de ceinture plissée qui leur sert de poche, et où ils mettent leur couteau et les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils passent l'autre pièce en dessous de cette ceinture par-derrière, et ramènent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche, et l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine et les rattacher à la ceinture par-devant ; de manière qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leur corps plus ou moins, suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes et les pieds nus.

La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la manière dont est arrangée la pièce qui sert de ceinture : les femmes, au lieu de serrer le bord inférieur et de laisser flotter en poche celui d'en haut, serrent au contraire la partie supérieure, et laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en bas. Elles ne passent pas non plus la pièce qui couvre le corps par-dessous la ceinture en devant, mais elles l'attachent sous les bras, et s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence.

L'exemple de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure est une passion universelle, car ils ont un très grand nombre d'ornements. Quelques personnes d'un rang au-dessus du commun portent des chaînes d'or autour de leur cou ; mais elles sont faites d'un fil tressé, et par conséquent légères et de peu de valeur. D'autres ont des bagues si usées qu'elles semblent leur avoir été transmises dans une suite de plusieurs générations.

Presque tous les hommes tracent leurs noms sur leurs bras en caractères ineffaçables d'une couleur noire, et les femmes s'impriment de la même manière au-dessous du pli du coude une figure carrée qui contient des dessins de fleurs. Nous fûmes frappés de la ressemblance qui se trouve entre ces marques et le tattow des insulaires de la mer du Sud ; et, faisant des recherches sur leur origine, nous apprîmes que les naturels du pays avaient adopté cet usage longtemps avant que les Européens arrivassent parmi eux, et que, dans les îles voisines, les habitants tracent des cercles sur leur cou et leur poitrine.

Les maisons de l'île de Savu sont toutes bâties sur le même plan : elles ne diffèrent que par l'étendue. Elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang et de la richesse de celui qui en est le maître. Quelques-unes ont jusqu'à quatre cents pieds de long, et d'autres n'en ont pas plus de vingt : elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé en terre, et l'autre porte un plancher solide de bois ; de sorte qu'il y a entre le plancher et le terrain sur lequel est bâtie la maison un espace vide de quatre pieds. Ils placent sur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui soutiennent un toit incliné, dont le faîte est semblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toit, qui est couvert de feuilles de palmier, descendent à deux pieds du plancher ; l'intérieur est ordinairement divisé en trois parties égales. La partie du milieu, ou le centre, est enfermée des quatre côtés par une cloison qui s'élève d'environ six pieds au-dessus du plancher. Ils ménagent aussi quelquefois deux petites chambres dans les côtés : le reste de l'espace

(1) La palme valait environ huit pouces. A. M.

au-dessous du toit est ouvert, de façon qu'il admet librement l'air et la lumière.

Ces Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays : le cochon est celui qu'ils estiment le plus, et le cheval tient le second rang ; après le cheval ils mettent le buffle au nombre des meilleurs aliments, ensuite la volaille, et ils préfèrent le chien et le chat au mouton et à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson ; il n'y a que les pauvres qui en mangent, et encore faut-il pour cela qu'ils se trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, et dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont pour ainsi dire sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux et des fruits comestibles de l'île ; mais le palmier-éventail demande une description particulière ; car, dans certains temps de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes et des animaux. Les insulaires de Savu tirent de cet arbre une espèce de vin appelé *toddy :* ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs, peu de temps après qu'ils sont sortis de la tige, et ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin et soir sur les arbres pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, et qui sert de boisson ordinaire à tous les habitants : mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, et de cet excédant ils font un sirop et du sucre grossier. La liqueur est appelée *dua* ou *duac*, et ils donnent au sirop et au sucre le nom de *gula*. Ils fabriquent le sirop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce sirop ressemble beaucoup aux mélasses, mais il est un peu plus épais, et il a un goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre, et peut-être le même que le sucre jugata du continent de l'Inde. On le donne aux cochons, mêlé avec des gousses de riz, et ils deviennent énormément gras sans prendre aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitants se servaient aussi de ce sirop pour engraisser leurs chiens et leurs volailles, et qu'eux-mêmes vivaient de ce seul aliment pendant plusieurs mois lorsque les autres récoltes leur manquaient, et que les provisions animales étaient rares.

L'apprêt de leurs aliments consiste ordinairement à les faire bouillir, et comme le bois à brûler est très rare, et qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie guère que dans les camps. Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, et ils font une grande ouverture à l'une des extrémités et une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la première, et la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous ronds au-dessus de ce sillon creusé, et ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu et pointus vers le fond, de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons : on ne voit pas sans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau ; une feuille de palmier ou une tige de plante sèche, jetée de temps en temps dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs aliments, et qu'ils font leur sirop et leur sucre. Il paraît, par le voyage de Frézier dans la mer du Sud, que les Péruviens avaient une pratique à peu près semblable, et peut-être que les pauvres gens d'un pays où le bois est cher pourraient l'adopter avec avantage.

Les deux sexes sont dans la mauvaise et pernicieuse habitude de mâcher du bétel et de l'arec ; ils la contractent dès leur enfance, et depuis le matin jusqu'au soir ils ne font pas autre chose. Ils mêlent toujours avec le bétel et l'arec une espèce de chaux blanche faite de pierre de corail et de coquillages, et souvent une petite quantité de tabac, ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat et à la vue. Le tabac infecte leur haleine, et le bétel et la chaux pourrissent leurs dents et les noircissent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans dont les dents de devant étaient cariées jusqu'à la gencive ; ils n'en avaient pas deux qui fussent exactement de la même longueur ni de la même épaisseur ; elles étaient rongées d'une manière inégale, comme le fer l'est par la rouille : ce qu'on attribue, si je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'arec, dont l'enveloppe est dure et fibreuse; mais je crois que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le seraient sans doute s'ils mâchaient continuellement des substances dures ; mais elles se rongent peu à peu, ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant. Lors même qu'il ne paraît point de dents au-dessus de la gencive, la racine adhère toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens ne se trompent peut-être pas ; car on sait que le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux ; et si l'on doute que la chaux détruise les os, de quelque espèce qu'ils soient, on peut s'en convaincre par l'expérience.

Lorsque les insulaires de Savu ne mâchent pas du bétel et de l'arec, ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils roulent un peu de tabac, ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier, et de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très petite, afin d'en augmenter l'effet ils avalent la fumée, ce qui arrive surtout aux femmes.

On ne connaît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'île se sont réunis en société civile ; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq principautés ou nigrées : Laai, Seba, Regeeua, Timo et Massara, dont chacune est gouvernée par son rajah ou roi particulier. Le rajah de Seba, dans le domaine duquel nous débarquâmes, semblait avoir une grande autorité, sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, et sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne.

Nous n'avons pas découvert qu'il y eût parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le rajah et les propriétaires des terres. Ceux-ci sont respectables en proportion de l'étendue de leurs possessions. Les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de pauvres journaliers et d'esclaves. Les esclaves, comme les paysans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glèbe. On les vend et on les transmet avec les terres ; mais, quoique le propriétaire soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne ; il ne peut pas même le châtier sans l'aveu et le consentement du rajah. Certains propriétaires ont cinq cents esclaves, et d'autres n'en ont pas une demi-douzaine. La valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paraît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte une épée ou un coutelas, dont la poignée est ordinairement d'argent et ornée de grandes touffes de crin de cheval ; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'arec ; de la chaux et du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

Une longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple, ainsi que de tant d'autres ; et le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison qui a été habitée pendant plusieurs générations devient presque sacrée, et il y a peu de marchandises de besoin et de luxe qui aient un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant longtemps, et qui par-là sont devenues polies.

Ceux qui peuvent acheter ces pierres, ou qui les acquièrent par héritage, les placent autour de leurs maisons, et elles servent de siéges aux personnes de la famille.

Chaque rajah dresse dans la principale ville de sa province, ou nigrée, une grande pierre qui sert de monument à son règne. Il y avait dans la première ville du canton de Seba, où nous étions, treize de ces pierres, outre plusieurs fragments d'autres qui y avaient été mises plus anciennement, et qui avaient été détruites par les années. Ces monuments semblent prouver que, depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'île quelque espèce d'établissement civil.

La religion de ces peuples est une espèce de paganisme absurde. Chaque homme choisit son dieu et détermine lui-même la manière dont il doit l'adorer, de façon qu'il y a presque autant de dieux et de cultes différents qu'il y a de personnes. On dit cependant que leur morale est irréprochable et qu'elle ne contredit point les principes du christianisme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux sexes est en quelque manière inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très rares, et ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite, que, s'il s'élève des différends, ils n'en font pas même le sujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur roi.

Ces insulaires semblent jouir d'une bonne santé et d'une longue vie; quelques-uns d'entre eux étaient pourtant marqués de la petite vérole, qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée, ils la transportent dans un endroit solitaire très éloigné de toute habitation; ils laissent la maladie suivre son cours, et ils fournissent au patient des aliments qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connaissons très peu leur manière de vivre dans leur intérieur; dans un certain cas, leur délicatesse et leur propreté sont très remarquables. Plusieurs d'entre nous ont été à terre trois jours consécutifs dès le grand matin, et n'en sont revenus qu'au soir, sans avoir jamais aperçu le moindre vestige de leurs excréments; il est très difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays si peuplé, et il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on satisfasse à ce besoin d'une manière si secrète.

Pendant notre séjour à Savu nous avons fait plusieurs recherches sur les îles voisines; voici ce que nous en avons appris.

Il y a à l'ouest de Savu une petite île dont on ne nous a pas dit le nom; elle ne produit rien d'important, si ce n'est la noix d'arec, dont les Hollandais reçoivent annuellement une cargaison de deux sloops, en retour des présents qu'ils font aux insulaires.

Timor est le principal de ces établissements, et les résidents hollandais des autres îles y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'île est à peu près dans le même état que du temps de Dampier; les Hollandais y ont un fort et des magasins, et M. Lange (1) nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin, et que nous comptions nous procurer à Batavia, sans en excepter les provisions salées et l'arack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de Timor, et en particulier de Lifao et de Sesial.

L'île de Rotte gît à peu près dans le même parallèle que Savu. Un facteur hollandais y fait son séjour pour conduire les naturels et veiller sur leurs récoltes, dont un des principaux articles est le sucre. Ils le fabriquaient autrefois en brisant seulement les cannes, et en faisant bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fût réduit en sirop selon la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement hollandais de Corcordia étend aussi son autorité sur les trois petites îles appelées, *the Solars* ou *les Solaires*. Elles sont plates et basses, et abondantes en toutes sortes de provisions; on dit que celle du milieu a un bon hâvre pour les vaisseaux. Ende, autre petite île à l'ouest des Solaires, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port et une ville nommée *Larntuca*. Ils fréquentaient autrefois un hâvre sur le côté méridional, mais il a été entièrement négligé depuis quelque temps, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de Larntuca.

Les habitants de chacune de ces petites îles parlent une langue qui leur est particulière; et les Hollandais, par politique, les empêchent autant qu'il est possible d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parlaient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendraient à cultiver des productions qui leur seraient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, et qui seraient moins avantageuses aux Hollandais; mais leurs idiomes étant différents, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, et la compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, et d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandais n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, et qu'ils se sont donné la peine de traduire le Nouveau-Testament et des catéchismes en chaque langue de ces différentes îles; car, à mesure que le hollandais serait devenu la langue commune de la religion, il se serait bientôt répandu partout.

La langue qu'on parle à Savu a quelque analogie avec celles des îles de la mer du Sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes; et les noms qui désignent les nombres dérivent manifestement des mêmes racines.

Traversée de l'île de Savu à Batavia. Récit de ce que nous y fîmes.

Nous mîmes à la voile le matin du 21 septembre 1770, et nous portâmes à l'ouest, le long de la côte septentrionale de l'île de Savu, et d'une autre petite île qui gît à l'ouest. A quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes, à notre sud-sud-ouest, à trois lieues, une petite île basse située au 10e degré 47' de latitude sud, et au 28e degré 218' de longitude ouest.

Nous étions le 22, à midi, par le 11e degré 10' de latitude sud, et le 249e degré 38' de longitude ouest. Dès que nous fûmes hors des îles, nous eûmes constamment une houle du sud: je pensai qu'elle n'était pas causée par un vent soufflant de ce rumb, mais que la position de la côte de la Nouvelle-Hollande lui donnait cette direction.

Le 1er octobre, nous avions au sud-est, à cinq lieues, la pointe de Java, ou l'extrémité occidentale de l'île. Bientôt après nous découvrîmes l'île du Prince au sud-est, et à dix heures celle de Cracata nous restait au nord-est. Cracata est une île remarquable, élevée, et qui se termine en pic.

Le 2, nous nous trouvâmes tout près de la côte de Java. Nous la longeâmes ensuite, et j'envoyai le bateau à terre, afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour Tupia, qui était très mal, et de l'herbe pour les buffles qui vivaient toujours. On nous rapporta quatre noix de coco, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un schelling, et quelques herbages pour nos animaux, que les Indiens donnèrent si volontiers à nos gens, qu'ils les aidèrent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très agréable, semblait former un bois continuel.

A sept heures, il s'éleva une brise du sud-sud-ouest: nous en profitâmes pour appareiller, et nous portâmes

(1) Négociant européen alors établi à Timor. A. M.

au nord-est, entre l'île et le cap. Le 3, nous n'étions que vis-à-vis la pointe de Bantam.

Le 8, nous appareillâmes avec le vent de terre du sud, et nous dépassâmes un banc; mais, avant midi, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau près d'une petite île qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille-Iles*, et que nous ne trouvâmes marquée dans aucune carte. Pulo-Pare nous restait alors à l'est-nord-est, à six ou sept milles de distance.

MM. Banks et Solander débarquèrent sur l'île, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cents verges de long et cent de large; ils rencontrèrent cependant une maison et une petite plantation où, entre autres fruits, il y avait le *Palma-Christi*, dont on fait l'huile appelée *de Castor* dans les îles d'Amérique. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, et ils tuèrent une chauve-souris qui avait trois pieds d'envergure, et quatre pluviers qui ressemblaient exactement au pluvier doré d'Angleterre.

Le 9, nous courûmes vers la rade de Batavia, où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi.

Nous nous rendîmes sur-le-champ à la maison de M. Leith, le seul négociant anglais un peu considérable qui résidât dans cette ville : il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous invita à dîner.

A cinq heures de l'après-midi, je fus introduit chez le gouverneur général, qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me fournirait tout ce dont j'aurais besoin, et que le lendemain au matin ma requête serait mise sous les yeux du conseil, où je voudrais bien me rendre.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contre-temps et des méprises, le 18 au matin je levai l'ancre, et je fis voile vers Onrust. Peu de jours après nous allâmes le long du quai sur l'île de Cooper, qui est tout près d'Onrust, pour y débarquer notre équipement.

Le 5 novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtiments hollandais qui venaient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, et le même jour, M. Monkhouse, homme plein de lumières et de raison, fut la première victime de ce climat malsain : l'état où nous nous trouvions aggravait encore le regret de sa perte. Le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, et M. Banks ne pouvait pas sortir. Notre détresse était on ne peut pas plus grande, et l'avenir très effrayant.

Cependant on examina le fond de notre vaisseau, et on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions. Avec toutes ses avaries il avait fait plusieurs centaines de lieues, dans des parages où la navigation est aussi dangereuse qu'en aucune autre partie du globe. A combien de tourments nous échappâmes en ignorant qu'une partie considérable de la quille n'était plus que de l'épaisseur d'une semelle de soulier, et qu'entre nous et la mort il n'y avait qu'une barrière si mince et si fragile! Mais il semblait que nous n'avions été conservés jusqu'alors que pour périr ici. MM. Banks et Solander étaient si mal, que les médecins déclarèrent qu'il ne leur restait d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence, je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenait au maître de l'auberge, qui s'engagea à leur fournir des provisions et des esclaves. Comme ils avaient déjà éprouvé qu'ils ne pouvaient pas se faire servir par ces esclaves, qui avaient d'autres maîtres, et qui étaient absolument sans attention et sans intérêt pour les malades, ils achetèrent chacun une femme malaise, dans l'espoir d'être mieux soignés. Ils ne se trompèrent pas, et ils retrouvèrent dans ces femmes, qui leur appartenaient en propre, toute la tendresse et les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisait ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia, qui succomba à son mal peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimait avec l'attachement d'un père.

Le 14, la quille du vaisseau fut entièrement radoubée. Je manquerais à la justice qui est due aux officiers et aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarais pas que, suivant moi, il n'y en a point dans le monde où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement, et avec plus de commodités et de promptitude, et le réparer avec plus de soin et d'adresse.

MM. Banks et Solander recouvraient peu à peu leur santé à leur maison de campagne, qui était exposée à la brise de mer, et en outre située sur un courant qui contribuait beaucoup au renouvellement de l'air. J'étais alors très mal, et il n'y avait plus dans tout l'équipage que dix personnes qui fussent en état de faire le service.

Cependant on se mit à gréer le vaisseau, et à conduire l'eau et l'équipement à bord. Nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia.

Le vaisseau étant entièrement radoubé le 8 décembre, après que nous eûmes embarqué son eau et son équipement, et reconduit les malades à bord, nous remontâmes dans la rade de Batavia, et nous mîmes à l'ancre.

Depuis ce temps jusqu'au 24, nous nous occupâmes à mettre à bord le reste de l'eau et nos provisions, avec quelques nouvelles pompes, et à faire plusieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auraient fini beaucoup plus tôt, si la maladie et la mort n'avaient pas mis hors de service ou enlevé un grand nombre de nos gens.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris congé du gouverneur et de plusieurs des principaux habitants de la ville avec qui j'avais formé des liaisons, et dont j'ai reçu tous les secours et toutes les honnêtetés possibles; mais sur ces entrefaites il nous arriva un accident qui pouvait avoir des suites désagréables.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes et nous mîmes à la voile avec une petite brise du sud-ouest.

A notre départ, le nombre de nos malades montait à quarante, et le reste de l'équipage était très faible. Tout le monde avait été malade, excepté le voilier, vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, et il est à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à Batavia. Nous y enterrâmes sept personnes : le chirurgien, trois matelots, le domestique de M. Green, Tupia et Tayeto, son valet. Tous furent victimes de l'insalubrité de l'air stagnant et putride du pays.

Description de Batavia et du pays adjacent. De ses fruits, de ses fleurs et de ses autres productions.

Batavia, la capitale des domaines hollandais dans l'Inde, à laquelle on ne peut comparer aucune autre ville des possessions européennes en Asie, est située sur le côté septentrional de l'île de Java, dans une plaine basse et marécageuse, où plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans les montagnes appelées *Blaeuwen-Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, et où la côte forme une grande baie appelée *baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la Sonde. Elle gît au 6e degré 10' de latitude sud, et au 106e degré 50' de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Les Hollandais semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; et à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande, supérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable, où l'eau est stagnante plutôt que courante, et dont plusieurs se prolongent à quelques milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes et les rues larges, proportionnellement au nombre de maisons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrain qu'aucune ville de l'Europe.

Les rues sont spacieuses et belles, et les bords des canaux sont plantés de rangées d'arbres qui forment

un coup d'œil très agréable; mais les canaux et les arbres concourent à rendre cette ville malsaine. L'eau stagnante des canaux exhale dans la saison sèche une puanteur insupportable, et les arbres empêchent le renouvellement de l'air, qui pourrait dissiper jusqu'à un certain point les exhalaisons putrides. L'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse; car alors ces réservoirs d'une eau corrompue sortent de leurs lits, inondent la partie basse de la ville, surtout dans le voisinage de l'hôtel où logent les étrangers, et remplissent les étages inférieurs des maisons où ils laissent une quantité inconcevable d'ordures et de vase. On nettoie quelquefois ces canaux; mais cette opération mal faite entraîne des suites aussi funestes que si l'on y laissait une eau croupissante. La boue noire qu'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau et l'enlever. Comme cette boue est composée principalement d'excréments humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin lorsqu'elle se sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitants. Ils traînent de temps en temps sur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; et comme personne en particulier n'est chargé de nettoyer les rues, les cadavres y restent jusqu'à ce que le temps ou le hasard les ait consumés ou que quelque autre cause les emporte.

Les maisons sont en général bâties d'une manière très convenable au climat : elles consistent en une très grande chambre ou salle de plain-pied, avec deux portes aux extrémités qui sont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la salle un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires; et, au milieu de la maison, il y a une cour qui donne du jour à la salle, et y répand en même temps de l'air. D'un des coins de la salle, des escaliers conduisent à l'étage de dessus, où les chambres sont aussi spacieuses et aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur sert de salle à manger, et d'autres fois elle est occupée par les femmes esclaves, à qui on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

Les bâtiments publics sont, pour la plupart, vieux, lourds et de mauvais goût; mais la nouvelle église n'est pas sans élégance : elle a un dôme qu'on aperçoit à une grande distance en mer. Quoique l'édifice paraisse pesant, l'intérieur en est très beau : il est magnifiquement illuminé par des lustres, et l'on y voit un très grand orgue. La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien et tombe en ruines dans plusieurs endroits. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a de cinquante à cent verges de large; le courant en est rapide et l'eau basse. De l'autre côté du rempart, dans l'intérieur, on trouve encore un canal d'une largeur inégale, de sorte qu'en entrant ou en sortant par les portes, il faut passer deux ponts. Il n'est pas permis aux gens oisifs ni aux étrangers de se promener sur les remparts, qui nous ont paru mal garnis de canons.

Le château, ou la citadelle, est situé à l'extrémité nord-est de la ville. Les murailles en sont plus élevées et plus épaisses que celles de la ville, surtout près de la place de débarquement, où il n'y a de l'eau que pour les bateaux, et qui est entièrement commandée par la forteresse, munie d'une artillerie nombreuse qui se présente d'une manière très imposante.

Le château contient des appartements pour le gouverneur général et tout le conseil de l'Inde, et il leur est enjoint de s'y réfugier en cas de siége. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, et en particulier celles qui viennent d'Europe : c'est là que travaillent tous ses facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre, à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts : ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, et, en effet, ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandais ont construit des espèces de maisons garnies chacune de huit canons, et qui sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, et par conséquent aux chemins qui sont sur leurs bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville, et c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'île de Java et des autres îles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers.

Si les fortifications des Hollandais ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jetée entre un canal et un marais, peuvent être facilement détruits; ce qui arrêterait entièrement ou retarderait de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter les canons dans des bateaux, puisqu'il faudrait qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie du château, dont l'ennemi ne pourrait pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai est mortel dans ce pays, et quiconque y arrêtera un ennemi le détruira infailliblement. En moins d'une semaine, nous avons ressenti les effets de ce climat malsain, et en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le service. On nous a dit que, de cent soldats qui y arrivent d'Europe, il était rare qu'il en survécût cinquante la première année; que de ces cinquante, la moitié était à l'hôpital, et qu'il n'en restait pas dix en parfaite santé.

S'il est difficile d'attaquer Batavia par terre, il est absolument impossible d'en former le siége par mer, car l'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des môles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le hâvre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, et sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville est interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, et qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le hâvre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde, et il semble que c'est avec raison : il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte, et le fond en est si bon que l'ancre y tient jusqu'à ce que le câble pourrisse. La mer n'y est jamais incommode, et il n'a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade et la rivière. Quand la brise de mer souffle frais, elle produit une mer montante, dangereuse pour les bateaux. En dehors et autour du hâvre, il y a plusieurs îles dont les Hollandais se sont emparés, et qu'ils emploient à différents usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appelée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-vingt-dix-neuf ans, d'autres quarante, vingt, ou moins, jusqu'à cinq, suivant la nature de leur délit. Pendant le temps de leur bannissement, on les occupe, comme esclaves, à faire des cordes et à d'autres travaux. Sur une autre île appelée *Purmerent*, ils ont construit un hôpital où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plus promptement qu'à Batavia. Dans une troisième, nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magasins pour le riz et d'autres marchandises de peu de valeur; et les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à Onrust, autre île dont on a déjà parlé, y déposent leurs cargaisons et leurs équipements sur des quais très commodes pour cela.

Le pays des environs de Batavia, dans un espace de quelques milles, est semé partout de maisons de campagne et de jardins. La plupart des jardins sont très grands, et, par une étrange fatalité, ils sont tous plan-



Il ressemblait à une colonne ou obélisque énorme.....

tés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter, de sorte que l'île ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvraient autrefois, si l'on en excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, et qui est entrecoupé par des rivières et des canaux navigables pour les petits bâtiments. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient : tous les champs et jardins sont environnés d'un fossé, et, au milieu des terres cultivées, on trouve partout des marais, des fondrières et des amas d'eau saumâtre.

Il n'est pas étrange que les habitants d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie et la mort; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vu à Batavia un seul visage qui indiquât une santé parfaite; les joues des hommes et des femmes ne sont animées d'aucune couleur; les personnes du sexe seraient pourtant très jolies si, avec un air de maladie, on pouvait avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp; et lorsqu'on annonce la mort de quelqu'un de connaissance, ils répondent communément : « Bon, il ne me devait rien; » ou bien : « Il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers. »

La même situation et les circonstances qui rendent Batavia et ses environs malsains les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le sol est fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer; et les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont, pour ainsi dire, innombrables.

Le riz, qu'on sait être le grain de ces pays, et qui sert de pain aux habitants, y croît en grande abondance; et je dois faire observer ici que, sur les parties montueuses de Java et de plusieurs des îles orientales, on cultive une espèce de riz entièrement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il est appelé par les naturels du pays *paddy gunug*, ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts du temps de sa croissance, on sème celle-ci sur des coteaux qui ne sont arrosés que par la pluie; il faut pourtant remarquer qu'on la sème au commencement de la saison pluvieuse, et qu'on la recueille au commencement de la sèche.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays le blé d'Inde ou maïs, que les habitants recueillent avant qu'il soit mûr, et grillent en épi; beaucoup d'espèces différentes de haricots; des lentilles qu'ils appellent *cadjang*, et qui font une partie considérable de la nourriture du peuple; du millet, des ignames fon-



Ch. Mettais del. Imp.Gerdès.

GUERRIER DE SHOURAKI.

(Cook.)

J BRY aîné, Éditeur.



Ils remarquèrent que cette partie de l'île était remplie de statues gigantesques.

dantes, et d'autres sans suc; des patates douces; des pommes de terre d'Europe, qui sont très bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues et des concombres, des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turneps; le fruit de la plante appelée *plante aux œufs*, des carottes, du persil, du céleri; le pois d'angole, qui est délicieux, lorsque après l'avoir rôti on le mange avec du poivre et du sel; une sorte de légume ressemblant à l'épinard, des ognons très petits, mais excellents; des asperges, et, en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hyssope et la rue. On y recueille avec très peu de culture des quantités immenses des plus belles et des plus grosses cannes à sucre qu'on puisse imaginer; et elles donnent beaucoup plus de sucre que celles des îles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux pences et demi la livre, et les mélasses servent à la fabrique de l'arack; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur, ainsi que du rhum, en y ajoutant un peu de riz et de vin de coco, afin de lui donner quelque parfum. Il y croît encore de l'indigo, qui, se consommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce.

Mais les végétaux comestibles les plus abondants dans le pays sont les fruits: il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes.

La quantité de fruits qui se consomme à Batavia est incroyable: ceux qu'on expose publiquement en vente sont ordinairement trop mûrs.

Une grande quantité de terrains, dont plusieurs sont à une distance considérable de Batavia, et où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, se rendent avec les habitants de la ville à deux grands marchés, dont l'un se tient le lundi, et l'autre le samedi. Ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différents districts; mais aucune des deux n'est distante de Batavia de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits, et à plus bas prix: le spectacle du marché est très amusant. La quantité de fruits qu'on y amène est étonnante; il est ordinaire d'y voir arriver cinquante charriots des plus beaux ananas, entassés aussi négligemment que les turneps en Angleterre, et les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion.

Les habitants de cette partie de l'Inde ont une espèce de luxe qui n'est guère pratiqué dans les autres pays: ils brûlent continuellement des bois aromatiques et des résines, et s'environnent d'odeurs en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs; c'est peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaisons infectes de leurs fossés et de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes inconnues en Europe.

Paris. — Impr. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.

On vend des fleurs dans les rues, tous les soirs au coucher du soleil. Elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui se séparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croissent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux et leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appelée *pandang*, et coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin : ils répandent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre dans laquelle ils couchent respire le plus délicat et le plus pur de tous les parfums; et, comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple pièce de toile fine, cette odeur n'est point altérée par la transpiration, qui n'est pas si abondante que lorsqu'on passe la nuit entre deux ou trois couvertures et des matelas.

Quant aux épiceries, Java ne produisait originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe pour de très grandes sommes. La quantité qu'on en consomme dans l'île est très petite, les habitants employant presque universellement à sa place du capsicum, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandais s'étant emparés des clous de gérofle et des muscades, ils sont devenus trop chers pour que les autres habitants de ce pays, qui les aiment passionnément, en fassent un grand usage. Les clous de gérofle sont à présent confinés à Amboine et dans les petites îles situées dans les environs. On dit qu'originairement ils viennent de Machian ou Bachian, petite île fort éloignée de Java, à l'est, mais qui n'est qu'à quinze milles au nord de la ligne, et que de là les Hollandais, lors de leurs premiers établissements, les répandirent dans toutes les îles orientales. Ils stipulèrent par différents traités de paix, passés entre eux et les rois des îles conquises dont on vient de parler, que ceux-ci n'auraient qu'un certain nombre de gérofliers dans leurs domaines; et, dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces princes, ils diminuèrent la quantité permise des gérofliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entièrement détruits. Les noix muscades ont été extirpées en quelque manière de toutes les îles, excepté de Banda, leur premier sol naturel, qui en approvisionne toutes les nations de la terre, et qui en fournirait également aux peuples d'un autre globe s'il y en avait un second où l'industrieux Hollandais pût transporter cette marchandise. Il est sûr qu'il y a très peu de ces arbres sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Peut-être y a-t-il des gérofliers et des muscadiers sur les autres îles à l'est, mais les Hollandais et les autres Européens paraissent ne pas les regarder comme dignes d'être visitées.

Les animaux domestiques de ce pays, parmi les quadrupèdes, sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chèvres et les cochons. Les chevaux sont petits, leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *galloway;* mais ils sont agiles et pleins de feu, et on dit que les Européens les trouvèrent à Java, lorsqu'ils doublèrent pour la première fois le cap de Bonne-Espérance. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe ; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearia* ou le fanon, que les naturalistes donnent comme le caractère qui distingue l'espèce que nous avons en Europe; mais il est certain qu'on en trouve de sauvages non-seulement à Java, mais encore dans plusieurs des îles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à Batavia avait une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il était moins succulent et excessivement maigre. Les buffles y sont abondants. Les Hollandais n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est malsaine et qu'elle tend à donner la fièvre, quoique les naturels du pays et les Chinois mangent de l'un et de l'autre sans en être incommodés. Les moutons sont de l'espèce de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes et du poil au lieu de laine : la chair en est dure et coriace, et c'est, à tous égards, le plus mauvais mouton que nous ayons jamais mangé. Les chèvres ne sont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, surtout ceux de la race chinoise, sont très bons, et si gras, qu'on y achète le maigre séparément.

Outre ces animaux qui sont domestiques, ils ont encore des chiens et des chats sauvages, ainsi que des chevaux et d'autres bestiaux, dans les montagnes de l'intérieur de l'île. On ne trouve plus de buffles sauvages dans aucune partie de Java, quoiqu'ils soient abondants à Macassar et dans plusieurs autres îles d'Orient. Les environs de Batavia sont très bien fournis de deux espèces de daims et de cochons sauvages très bons : les Portugais, qui les tuent, les vendent à un prix raisonnable.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres et quelques rhinocéros dans les montagnes et les lieux déserts de l'île : ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de Batavia.

On est étonné de l'abondance de poissons qui se trouve à Batavia : il y en a plusieurs d'excellents, et ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même sur la gourmandise : les seuls esclaves se nourrissent des poissons à bon marché, quoiqu'ils soient, la plupart, de la meilleure espèce, et les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares, car le plus souvent ils sont beaucoup moins bons que les premiers.

Il y a des tortues à Batavia, mais elles ne sont ni aussi tendres ni aussi grasses que celles des îles d'Amérique, même lorsqu'on mange celles-ci à Londres : telles qu'elles sont, nous les regardions comme un fort bon aliment; mais les Hollandais, singuliers en ce point comme en beaucoup d'autres choses, ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou iguanes très grands : on nous a dit que quelques-uns étaient aussi gros que la cuisse d'un homme; et M. Banks en tua un qui avait cinq pieds de long. La chair de cet animal est une excellente nourriture.

La volaille y est très bonne et en grande abondance. Les poules, qui sont très grosses, les canards et les oies y sont à fort bon marché; les pigeons sont chers, et le prix des coqs-d'Inde est exorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux était maigre et sèche; mais cela provenait uniquement de ce qu'ils avaient été mal nourris; car ceux que nous nourrissions nous-mêmes étaient aussi bons qu'aucun de la même espèce que nous eussions mangé en Europe, et quelquefois ils nous ont paru meilleurs.

En général, le gibier volant y est rare : nous avons aperçu une fois dans les champs un canard sauvage, mais nous n'en n'avons jamais vu exposés en vente. Nous avons vu souvent des bécassines de deux espèces, dont l'une est exactement la même que celle d'Europe; et il y a une espèce de grives qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui se sont approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau : elles sont communes presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

La nature n'a pas accordé tant de boissons aux habitants de Java qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de Java et la plupart des autres Indiens qui habitent cette île sont mahométans, et par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin ; mais, comme si la prohibition de leur loi ne regardait que la manière de s'enivrer et non l'ivro-

gnerie en elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison et la santé.

Détails sur les habitants de Batavia et du pays adjacent.

Quoique Batavia soit la capitale des domaines hollandais dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandais, que, parmi les habitants européens de la ville et des environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natifs de Hollande ou d'extraction hollandaise. Les Portugais forment le plus grand nombre, et outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois et beaucoup d'esclaves nègres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe, surtout des Anglais, des Français, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandais, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir dans leurs mains, et possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, et même, avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au conseil, qui lui permet de s'absenter de son corps et de se livrer au genre de commerce que sa fortune et ses talents le mettent en état d'entreprendre, et c'est ce qui fait que tous les blancs de Batavia sont soldats.

Les femmes de toutes les nations peuvent s'établir à Batavia sans être soumises à aucune gêne ; mais on nous a dit que pendant notre séjour il n'y en avait pas vingt qui fussent nées en Europe, et que les blanches qui y sont en assez grande quantité descendent de parents européens de la troisième ou quatrième génération ; ce sont les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, et dont la ligne mâle s'est éteinte; car il est sûr que ce climat n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.

Ces femmes imitent en tout les Indiennes : leur habillement est composé des mêmes étoffes; elles arrangent leurs cheveux de la même manière, et elles se sont également asservies à l'habitude de mâcher du bétel.

Les marchands conduisent le commerce avec moins de peine peut-être que dans aucune autre partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au négociant résidant à Batavia, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes.

Les naturels de l'île appellent les Portugais *Oranserane*, ou *hommes nazaréens*, pour les distinguer des autres Européens: *oran*, dans la langue du pays, signifie *homme*. Ils comprennent cependant les Portugais sous la dénomination générale de *caper* ou *kafir*, nom injurieux que les mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion. Quant aux Portugais, ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir luthériens; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, et même ils ne la connaissent pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, et quelques-uns sont artisans et ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens, dont on les distingue principalement par les traits et la couleur ; ils ont la peau beaucoup plus brune et le nez plus pointu : si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

Les Indiens, mêlés avec les Hollandais et les Portugais à Batavia et dans le pays adjacent, ne sont pas javans comme on pourrait l'imaginer, mais natifs de différentes îles d'où la Compagnie importe des esclaves, et ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, et ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie *sectateurs de la vraie foi*. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays particulier, et l'on peut les reconnaître, comme des esclaves à leur marque, par les vices et les vertus de leurs différentes nations. La plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins et à la vente des fruits et des fleurs.

Ces Isalams sont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture: elle consiste surtout en riz bouilli, avec très peu de buffle, du poisson ou de la volaille, quelquefois du poisson sec, et des chevrettes sèches qu'on y apporte de la Chine ; chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne. Ils ont aussi plusieurs espèces de pâtisseries faites de farine de riz et d'autres substances que je ne connais pas, et ils mangent beaucoup de fruits et en particulier de ceux que produit le plane.

Malgré leur tempérance générale, leurs festins sont somptueux et magnifiques à leur manière. Comme ils sont mahométans, le vin et les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public, et ils n'en boivent pas souvent en particulier ; ils se contentent de leur bétel et de leur opium.

Le mariage est la principale cérémonie d'apparat parmi eux. Les familles empruntent, à cette occasion, autant d'ornements d'or et d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux, de sorte que leurs habillements de noce sont très brillants et très magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois quinze jours et quelquefois plus longtemps ; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'il soit marié dès le premier jour.

La langue que parlent presque tous ces peuples, de quelque pays qu'ils tirent leur origine, est le malais ; au moins c'est le nom qu'on lui donne, et c'est probablement un dialecte très corrompu de celui qui est en usage à Malaca. Chaque petite île cependant a son langage particulier, et Java en a deux ou trois ; mais cette espèce de langue franque est la seule qu'on y parle aujourd'hui, et l'on m'a dit qu'elle était usitée dans une grande partie des Indes orientales.

Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leur tête ; et, afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huiles et d'autres ingrédients. Elles en ont beaucoup. Ils sont généralement noirs. Elles en forment une espèce de tresse circulaire sur le sommet de la tête, où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs, dans laquelle le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du Bonger Tanjong.

Les deux sexes se baignent constamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet usage dans ce pays chaud est également nécessaire à la propreté et à la santé. Ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très incommode et très pénible, ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, avec une espèce de pierre à aiguiser, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales et polies, de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure un sillon profond, parallèle aux gencives. La profondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager, suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples, qui sont dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail. La noirceur qui y reste après l'opération s'enlève en la lavant, et la dent paraît alors

aussi blanche que l'ivoire : ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles et les petits-maîtres de ces nations.

Parmi les habitants de Batavia, après les Indiens, il faut ranger les Chinois, qui sont en très grand nombre dans cette place, mais qui possèdent très peu de bien ; plusieurs d'entre eux vivent en dedans des murailles et tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de Passar-Pissang(1); d'autres étalent une grande quantité de marchandises européennes et chinoises : la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles, dans un quartier qui leur est particulier, et qui est appelé le *camp chinois*. Plusieurs d'entre eux sont charpentiers, menuisiers, forgerons, tailleurs, cordonniers, teinturiers et brodeurs : ils y soutiennent la réputation d'hommes industrieux qu'on leur attribue universellement. Quelques-uns sont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins, cultivent du riz et du sucre, ou nourrissent des vaches et des buffles, dont ils portent journellement le lait à la ville.

Il n'est rien de vil ou de malhonnête que l'appât du gain ne fasse entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être surpris. Quoiqu'ils travaillent avec beaucoup d'application, et qu'ils supportent patiemment toute espèce de fatigues, cependant ils n'ont pas plus tôt quitté leur ouvrage, qu'ils se mettent à jouer aux cartes, aux dés, ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, et qui sont entièrement inconnus en Europe. Ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le temps de manger et de dormir ; de sorte qu'il est aussi rare de voir un Chinois oisif que de rencontrer un Hollandais ou un Indien occupés.

Ils sont très polis, ou plutôt serviles, dans leurs manières ; et, de quelque rang qu'ils soient, leur habillement est toujours d'une propreté remarquable.

Ils ne sont pas difficiles sur le manger : leurs repas sont peu somptueux, quoique le petit nombre de riches se nourrissent de mets délicats. Le riz, avec très peu de viande ou de poisson, sert de nourriture aux pauvres, et ils ont en cela de grands avantages sur les Indiens mahométans, à qui la religion défend de manger plusieurs choses qu'ils pourraient aisément se procurer. Comme on ne leur a point imposé de défenses pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpents de plusieurs sortes, et un grand nombre de poissons, qui ne font pas partie des aliments des autres habitants de ce pays. Ils y font entrer aussi plusieurs végétaux, auxquels un Européen ne toucherait jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de mourir de faim.

Les Chinois ont une superstition singulière sur l'enterrement de leurs morts, car jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois à l'endroit où un cadavre a été enterré.

Les esclaves forment une autre classe nombreuse parmi les habitants de ce pays ; les Hollandais, les Portugais et les Indiens d'un certain rang sont toujours suivis par des esclaves. On les tire de Sumatra, de Malaca et de presque toutes les îles à l'est. Les natifs de Java, dont un très petit nombre, comme je l'ai déjà fait remarquer, vivent dans les environs de Batavia, ne peuvent pas être réduits en servitude : les lois ont établi sur cette matière des peines très sévères, qui, à ce que je pense, sont très rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterling, mais les femmes en coûtent quelquefois cent, si elles ont de la beauté. Ces malheureux sont très paresseux ; et, comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture : ils vivent uniquement de riz bouilli et d'une petite quantité de poisson le moins cher. Etant originaires de différents pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure et le caractère. Les nègres d'Afrique, appelés *Papua*, sont les plus mauvais, et par conséquent ceux qu'on achète à meilleur marché : ils sont tous voleurs et incorrigibles. Il faut ranger ensuite les Bongis et les Macassars de l'île de Célèbes : ceux-ci sont fainéants au dernier point, et, quoiqu'ils ne soient pas si adonnés au vol que les nègres, ils ont un esprit vindicatif et cruel qui les rend extrêmement dangereux ; d'autant plus que, pour satisfaire leur ressentiment, ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves et les plus chers viennent de Bali ; les plus belles femmes sont originaires de Nias, petite île sur la côte de Sumatra ; mais leur constitution faible et délicate succombe bientôt à l'air malsain de Batavia. Il y a en outre des Malais et des esclaves de plusieurs autres dénominations, dont je ne me rappelle pas les différents caractères.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtiments qui ne les privent pas de la vie. Mais s'ils meurent par une suite de coups, quand même elle serait arrivée contre le dessein du propriétaire, il est jugé très sévèrement et condamné ordinairement à une peine capitale. C'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave : dans ce cas, ils s'adresse à un officier appelé *marineu*, et il y en a un d'établi dans chaque district. Le marineu est chargé d'apaiser les querelles et de mettre les délinquants en prison ; mais surtout d'arrêter les esclaves fugitifs et de les punir des crimes dont le maître les accuse après en avoir donné des preuves convenables. Le marineu en personne n'inflige pourtant pas le châtiment ; il y emploie des esclaves qui font les fonctions de bourreaux. Les hommes sont châtiés en public devant la porte de leur maître, et les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise. On se sert pour cela de verges de rattans découpés en baguettes minces qui font jaillir le sang à chaque coup.

Le gouverneur de Batavia a le titre de gouverneur général des Indes. Les gouverneurs hollandais de tous les autres établissements lui sont subordonnés, et ils sont obligés d'aller à Batavia pour qu'il arrête leurs comptes. S'ils paraissent coupables ou négligents, il les punit en les retenant suivant son bon plaisir, quelquefois un an ou deux et quelquefois trois, car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie. Après le gouverneur, les personnages les plus distingués sont les membres du Conseil, appelés *edele heeren*, et que les Anglais nomment par corruption *idoleers*. Ces idoleers exigent tant de respect, que quiconque les rencontre dans sa voiture est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, et de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés. On exige les mêmes égards envers leurs femmes et leurs enfants, et les habitants les leur rendent communément.

La justice est administrée par un corps de magistrats divisé en plusieurs classes. Je ne connais point la manière dont ils décident les procès qui s'élèvent dans les affaires de propriété ; mais leurs jugements, dans les affaires criminelles, semblent être si sévères par rapport aux naturels du pays, et si doux relativement aux autres habitants, qu'ils en sont révoltants. Quel que puisse être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours le moyen de s'échapper avant de l'appeler en justice. S'il y comparaît, et qu'il soit convaincu d'un délit capital, il est rarement puni de mort ; tandis que les pauvres Indiens, au contraire, sont pendus, rompus vifs, et même empalés sans miséricorde.

Les Malais et les Chinois ont des juges particuliers sous le nom de *capitaine* et de *lieutenant* : ils décident dans les matières civiles, et on appelle de leur sentence au tribunal hollandais.

Ces deux peuples paient des impôts très considérables à la Compagnie, et celui qu'on exige d'eux pour avoir permission de porter les cheveux longs n'est pas le moindre : ils les acquittent tous les mois. Les Hol-

(1) Rue de Batavia exclusivement habitée par les fruitiers. A. M.

landais, afin de s'épargner l'embarras et la peine de les percevoir, arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville, et les Chinois ont éprouvé qu'il est de leur intérêt d'y porter leur argent sans délai.

La monnaie courante à Batavia consiste en ducats de cent trente-deux stivers, en ducatons de quatre-vingts, en rixdales de l'empire de soixante, en roupies de Batavia de trente, en schellings de six, doubles cheys de deux stivers et demi, et en doits d'un quart de stiver. Les piastres espagnoles, pendant notre séjour, étaient à cinq schellings six pences.

Passage de Batavia au cap de Bonne-Espérance. Description de l'île du Prince et de ses habitants. Comparaison de la langue de ces insulaires avec celle des Malais et des Javans.

Le 27 décembre 1770, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre et nous portâmes au large. Après avoir souffert beaucoup de délai par les vents contraires, nous doublâmes Pulo-Pare le 29, et nous mîmes le cap sur la terre. Nous atteignîmes bientôt une petite île située au milieu de la route, entre Batavia et Bantam, et qu'on appelle *île de Maneater*. Le lendemain, nous dépassâmes la première île Wapping, et ensuite Pulo-Babi. Le 31, nous gouvernâmes sur la côte de Sumatra, et le matin du 1er janvier 1771 nous courûmes sur celle de Java.

Nous continuâmes notre route, autant que le vent le permettait, jusqu'à trois heures de l'après-midi du 5 : nous mîmes alors à l'ancre sous le côté oriental de l'île du Prince, afin de faire de l'eau et du bois, et de nous procurer des rafraîchissements pour les malades, dont plusieurs étaient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de Batavia.

Nous étions prêts, le 14, à remettre en mer; nous avions à bord une bonne provision de rafraîchissements que nous avions achetés des naturels du pays, et qui consistait en tortues, volaille et poisson, en daims de deux espèces, les uns gros comme des moutons, les autres aussi petits que des lapins; en noix de coco, en fruits du plane, en citrons et autres végétaux. Il fallait pourtant manger les daims tout de suite, car nous ne pouvions guère les conserver en vie plus de vingt-quatre heures après les avoir embarqués. Nous achetâmes ces denrées principalement avec des piastres espagnoles (les naturels du pays semblaient attacher peu de valeur aux autres choses); de sorte que nos gens, qui avaient une permission générale de commercer, furent obligés, à leur grand désavantage, de substituer l'argent à de vieilles chemises et d'autres articles.

Le matin du 15 nous levâmes l'ancre avec une brise légère du nord et nous remîmes en mer. Le cap Java, d'où je pris mon point de départ, gît au 6e degré 49' de latitude sud, et au 253e degré 12' de longitude ouest. L'île du Prince, où nous séjournâmes environ dix jours, est appelée *Pulo Selan* dans la langue malaise, et *Pulo Paneitan* dans celle des habitants. C'est une île située à l'embouchure occidentale du détroit de la Sonde; elle est couverte de bois, et on en a défriché une très petite partie : il n'y a point de hauteur remarquable; cependant les Anglais donnent le nom de *Pic* à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de notre débarquement.

Les habitants sont javans, et leur rajah est sujet du sultan de Bantam. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de Batavia, mais ils paraissent être plus jaloux de leurs femmes; car, pendant tout le temps de notre séjour, nous n'en avons jamais vu qu'une, qui se déroba à notre vue en fuyant dans les bois. Ils professent la religion mahométane : je crois pourtant qu'il n'y a point de mosquées dans toute l'île.

Ils se nourrissent à peu près des mêmes aliments que les Indiens de Batavia, et ils mangent en outre les noix du palmier appelé *cyas circinalis*, qui rendirent malades plusieurs de nos gens sur la côte de la Nouvelle-Hollande, et empoisonnèrent quelques-uns de nos cochons.

En remarquant que cette noix faisait partie de leur nourriture, nous leur demandâmes par quels moyens ils la privaient de sa qualité vénéneuse. Ils nous dirent qu'ils la coupaient d'abord en tranches minces qu'ils faisaient sécher au soleil, et qu'ils laissaient ensuite tremper dans de l'eau douce pendant trois mois; qu'après cette opération ils en exprimaient l'eau et les séchaient au soleil une seconde fois; mais nous apprîmes qu'ils ne mangent ce fruit que dans les temps de disette, et qu'ils le mêlent avec le riz, afin que leur provision de cette dernière denrée dure plus longtemps.

Les maisons de leurs villes sont portées sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre. Il y a sur ces poteaux un plancher de cannes de bambou qui sont placées à quelque distance les unes des autres, de manière qu'elles admettent librement l'air par en bas. L'enceinte est aussi de bambous entrelacés en forme de claie, et mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment ; le toit est incliné et la maison est si bien couverte de feuilles de palmier que la pluie et le soleil n'y peuvent pas pénétrer. Ce bâtiment est construit sur un terrain qui forme un carré long. La porte est au milieu d'un des côtés, et entre cette porte et l'extrémité de la maison à gauche il y a une fenêtre; à chacun des deux murs du bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu, et qui, si elle était continuée jusqu'à l'autre, couperait la maison dans toute sa longueur en deux parties égales; mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison, à droite et à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé. Les enfants couchent dans celle qui est à main gauche près de la porte; on donne aux étrangers l'usage de celle qui y est opposée à main droite; le maître et sa femme occupent la partie intérieure à main gauche, et la quatrième enfin, opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des pauvres et des riches ne diffèrent entre elles que par la grandeur : il faut en excepter seulement le palais du roi et la maison d'un homme qui s'appelle *Gundang*, et qui, par les richesses et l'autorité, est le premier personnage après le roi. Les parois de ces deux habitations sont des planches, au lieu de la palissade de bâtons et de bambous.

Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Quelques remarques sur la traversée de la pointe Java à cet endroit. Description du cap de Sainte-Hélène et des Hottentots. Retour de *l'Endeavour* en Angleterre.

Le 15 mars, sur les dix heures du matin, nous mîmes à l'ancre en travers du cap de Bonne-Espérance. J'allai sur-le-champ rendre visite au gouverneur, qui me dit qu'on me fournirait tout ce que produit le pays. Mon premier soin fut de chercher à terre un endroit convenable pour les malades, qui n'étaient pas en petit nombre : je trouvai bientôt une maison, dont le propriétaire convint avec moi du prix pour le logement et la nourriture de chaque personne.

Pendant notre traversée de la pointe Java à cet endroit, nous avons fait très peu de remarques qui puissent être utiles aux navigateurs.

Peu de jours après notre départ de Java, nous vîmes des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives, et comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avait quelque île dans les environs : c'est peut-être

l'île de Selam, dont le nom et la situation sont marqués très diversement dans différentes cartes.

Après que les boubies nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de Madagascar, ou au 27e degré trois quarts de latitude sud: nous aperçûmes alors un albatros, et depuis ce temps nous en découvrîmes tous les jours un grand nombre, ainsi que des oiseaux de plusieurs autres espèces, et en particulier un qui était à peu près de la grosseur d'un canard, d'une couleur très foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiseaux devinrent plus nombreux à mesure que nous approchâmes de la côte, et dès que les sondes ne rapportèrent plus de fond, nous vîmes des mouettes, que nous continuâmes d'apercevoir tant que nous fûmes sur ce banc, qui s'étend, à la hauteur du cap des Aiguilles, à la distance de quarante lieues, et qui a cent soixante lieues le long de la côte, à l'est du cap False. On ne connaît pas exactement l'étendue de ce banc : il est cependant utile pour servir de direction aux vaisseaux, et leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

Nous relâchâmes au Cap jusqu'au 13 avril, pour laisser à nos malades le temps de se guérir, pour prendre des provisions, et pour faire au vaisseau et aux agrès plusieurs réparations nécessaires. Je rembarquai alors tous les malades, dont plusieurs étaient encore en danger. Après avoir pris congé du gouverneur, je démarrai le 14, et je me tins prêt à remettre à la voile.

La seule ville que les Hollandais aient bâtie au Cap est appelée *Ville du Cap*, à cause de sa situation; elle est composée d'environ mille maisons proprement construites en briques, et dont l'extérieur est ordinairement blanchi. Elles ne sont pourtant couvertes que de chaume, car la violence des vents sud-est rendrait tout autre toit incommode, embarrassant et dangereux. Les rues sont larges, commodes, et toutes coupées à angles droits. Il y a dans la rue principale un canal, sur chaque côté duquel est plantée une rangée de chênes qui sont assez bien venus, et qui donnent un ombrage agréable. Il y en a un second dans un autre endroit de la ville; mais la pente des lits de ces canaux est si rapide, que les écluses ne sont pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges (1).

Les habitants hollandais y sont proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à Batavia; et comme la ville se soutient principalement par l'abord des vaisseaux étrangers, auxquels elle fournit des rafraîchissements, chaque homme imite jusqu'à un certain point les mœurs et les usages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce. Cependant les femmes observent avec tant de fidélité la mode de leur pays, qu'elles ne sortent jamais sans une chaufferette, que porte un domestique, afin de la placer sous les pieds de sa maîtresse partout où elle s'assied. Cette pratique est d'autant plus remarquable, que, parmi ces chaufferettes, il y en a très peu qui contiennent du feu, que le climat rend tout-à-fait inutile.

Les femmes sont en général très belles : elles ont la peau blanche et fine, et un teint qui annonce que leur constitution est saine, et qu'elles jouissent d'une parfaite santé. Elles sont les meilleures épouses du monde, en même temps qu'elles sont bonnes maîtresses de famille et excellentes mères : il n'y a presque point de maisons qui ne fourmillent d'enfants.

L'air est infiniment sain au Cap, de sorte que presque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe recouvrent la santé en peu de temps; mais les maladies qu'on y apporte de l'Inde ne se guérissent pas si sûrement.

Malgré la stérilité naturelle du climat, l'industrie a fourni cette place de tout ce qui est nécessaire à la vie; elle y a même répandu dans la plus grande profusion les commodités de luxe. Le bœuf et le mouton y sont excellents, quoique ces animaux soient originaires du pays. Les vaches y sont plus petites que les nôtres; leur taille est plus élégante, et elles ont des cornes beaucoup plus longues et plus écartées. La toison des moutons est une substance mitoyenne entre la laine et le poil, et ils ont des queues d'une grosseur énorme. Nous en avons vu quelques-unes qui pesaient douze livres, et on nous a dit qu'il y en avait de beaucoup plus fortes. Ils font avec le lait de vache un très bon beurre, mais le fromage est fort inférieur au nôtre. Il y a des chèvres qu'on ne mange jamais, des cochons et beaucoup de volaille. On y trouve aussi des lièvres exactement semblables à ceux d'Europe, des gazelles de plusieurs espèces, des cailles de deux sortes, et des outardes qui ont de la saveur, mais point de suc. Les champs produisent de notre froment et de notre orge, et l'on cultive dans les jardins tous nos végétaux et nos fruits, outre ceux du plane, les goyaves, les jambos et quelques autres fruits de l'Inde, mais qui ne sont pas trop bons; les fruits du plane en particulier sont très mauvais, et les goyaves ne sont pas plus grosses que les groseilles. Les vignobles donnent encore des vins de plusieurs sortes, inférieurs à plusieurs de ceux d'Europe, si l'on en excepte celui de Constance, dont le véritable ne se fait que sur un seul canton, à environ dix milles de la ville. Il y a un autre vignoble tout près, où l'on fait du vin qu'on appelle du même nom, mais qui est fort au-dessous du premier.

A l'extrémité de la rue haute, la Compagnie a un jardin qui a environ deux tiers de mille de long; il est partagé par des allées qui se coupent à angles droits, et qui sont plantées de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur : ces arbres produisent un ombrage agréable, et qui est recherché avec d'autant plus d'empressement que, excepté les plantations des bords des deux canaux, il n'y a pas à plusieurs milles de la ville un seul arbre qui puisse donner de l'ombre. La plus grande partie de ce jardin est employée à la culture des légumes; mais il y en a deux petits carrés destinés à la botanique, où il ne paraît pas y avoir la moitié autant de plantes qu'il y en avait lorsque Oldenland fit son catalogue. Au bout du jardin on trouve une ménagerie qui renferme plusieurs oiseaux et quadrupèdes qu'on n'a jamais vus en Europe.

Les deux sexes ont des colliers et quelquefois des bracelets de grains de verre, et les femmes entourent les chevilles de leurs pieds d'un cercle de cuir dur, afin de se défendre des épines dont le pays abonde partout : quelques-unes d'entre elles ont des sandales faites de bois ou d'écorce, mais le plus grand nombre ne porte point de chaussure.

Nous avions grande envie de décider la grande question agitée par les naturalistes, si les femmes de ce pays ont ce tablier de chair qui est appelé *sinus pudoris* : je vais rapporter ce que nous en avons appris. Un grand nombre de Hollandais et de Malais, qui avaient reçu des faveurs de plusieurs Hottentotes, en ont nié positivement l'existence; un médecin du Cap nous a déclaré qu'il en avait guéri plusieurs centaines attaquées de maladies vénériennes, et qu'il n'avait jamais vu un seul de ces tabliers, mais seulement deux appendices de chair, ou plutôt de peau, tenant à la partie supérieure des lèvres, et qui ressemblaient en quelque sorte aux tettes d'une vache, excepté qu'elles étaient plates. Il ajouta qu'elles pendaient devant les parties naturelles, et qu'elles étaient chez différentes femmes d'une longueur différente; que quelques-unes en avaient de longues d'un demi-pouce, et d'autres de trois ou quatre; qu'il imaginait que c'était là ce que des écrivains avaient appelé par exagération un *tablier*, qui descendait du bas ventre, assez bas pour que les parties naturelles n'eussent besoin d'aucun voile artificiel.

Il y a près de la ville un quai qui se prolonge à une distance convenable pour qu'on puisse y débarquer et embarquer commodément les marchandises. Des canaux

(1) Il y a eu de grandes améliorations dans cette ville ou colonie depuis qu'elle est occupée par les Anglais.
A. M.

conduisent de l'eau à ce quai, et plusieurs bateaux peuvent y en puiser en même temps. La Compagnie entretient plusieurs grandes chaloupes, chargées de porter des provisions aux vaisseaux qui sont dans le hâvre. La baie est défendue par un fort carré, situé tout près de la grève, à l'est de la ville, et par plusieurs redoutes et batteries qui s'étendent le long de la côte des deux côtés du cap.

Le 25, nous levâmes l'ancre et nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, et le 29 au matin nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'est à l'ouest. Nous avions par conséquent perdu un jour, que nous rétablîmes dans nos calculs à Batavia.

A la pointe du jour du 1er mai, nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène, et à midi nous mîmes à l'ancre devant le fort James.

Cette île est située au milieu du vaste océan Atlantique, à quatre cents lieues de distance de la côte d'Afrique, et à six cents de celle d'Amérique. C'est le sommet d'une montagne immense, s'élevant hors de la mer, qui, à peu de distance dans tous les environs, est d'une profondeur inconnue. L'île n'a pas plus de douze lieues de long et six de large.

On a toujours trouvé, sans exception, le siége des volcans au sommet des parties les plus élevées des pays où ils existent. L'Etna et le Vésuve sont les terres les plus hautes de tous leurs environs. L'Hécla est la montagne la plus élevée de l'Islande. On rencontre souvent des volcans au sommet des Andes de l'Amérique méridionale, et l'on sait que le pic de Ténériffe est sur un feu souterrain. Ces volcans sont encore allumés; mais il y a une quantité innombrable d'autres montagnes qui portent des marques évidentes d'un feu actuellement éteint, et qui l'est depuis les époques les plus reculées: il faut compter parmi celles-ci Sainte-Hélène, où les inégalités du sol dans sa surface extérieure sont manifestement des effets de l'affaissement de la terre; car les coteaux opposés, quoique toujours séparés par des vallées profondes et quelquefois très larges, présentent le même aspect et ont la même direction.

Nous aperçûmes une vallée appelée *vallée Chappel*, qui ressemble à une large tranchée, et dans cette vallée nous découvrîmes la ville. Le terrain de la vallée est revêtu d'une herbe clair-semée; mais les côtes sont aussi nues que les rochers qui gisent près de la mer. Il faut passer les premières collines avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, et qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité (1).

La ville est située au bord de la mer, et la plus grande partie des maisons sont mal bâties; l'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines, et la halle est à peu près dans le même état.

Tous les blancs sont anglais, et comme la Compagnie des Indes orientales, à qui l'île appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de subsistance que de fournir des rafraîchissements aux vaisseaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fertilité du sol et à la température du climat; si elle était cultivée convenablement, elle pourrait produire tous les fruits et les végétaux de l'Europe et de l'Inde.

Le 4 mai, à une heure après midi, nous sortîmes de la rade. Le 23 au matin, M. Hicks, mon premier lieutenant, mourut vers une heure après midi, et le soir nous jetâmes son corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à sa vie était une consomption, et comme il en était attaqué lorsque nous partîmes d'Angleterre, on peut dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique son dépérissement fût insensible jusqu'à notre arrivée à Batavia.

Nous continuâmes notre route sans accident jusqu'au 10, quand le même mousse qui découvrit la Nouvelle-Zélande pour la première fois aperçut la terre, que nous reconnûmes ensuite être la pointe Lizard. Le 11, nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du soir, nous dépassâmes le cap Beachy; le lendemain à midi, nous étions en travers de Douvres; vers les trois heures nous mîmes à l'ancre aux dunes, et nous allâmes à terre à Deal.

(1) Il a paru un grand nombre de descriptions de Sainte-Hélène, depuis la captivité de Napoléon, qui y est mort le 5 mai 1821, et nous croyons inutile de reproduire toute celle de Cook. A. M.

SECOND VOYAGE.

(1773-1775.)

PRÉLIMINAIRE.

Le second voyage de Cook est une expédition plus extraordinaire encore que la première. C'est un beau spectacle de voir ce navigateur intrépide tenter l'approche du pôle austral dans toute la circonférence du globe; et, après avoir été repoussé de tous les côtés par les glaces, parcourir tous les parages de la mer du Sud, aller et revenir plusieurs fois sur ses traces, afin d'en découvrir et d'en reconnaître toutes les terres, sans se lasser jamais des obstacles, et sans que de nombreuses découvertes puissent le contenter. La postérité n'ignore point qu'il a trouvé plus de contrées dans la mer Pacifique et Atlantique que tous les autres navigateurs ensemble; car, sans parler de celles de son premier voyage, il nous a procuré, par celui-ci, la connaissance de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des îles des Amis, de la Nouvelle-Géorgie, de la terre de Sandwich, de la Thulé australe, de la terre du Saint-Esprit, dont Quiros n'avait pas fait le tour, etc., etc.

Il n'a rien négligé de tout ce qui peut intéresser les sciences naturelles, et la navigation et la géographie en particulier; il a étudié, avec la plus grande exactitude, les mœurs des différents insulaires, et il a eu occasion de rectifier, sur cette matière, quelques erreurs de la relation de son premier voyage.

Nous consignerons ici quelques passages de l'introduction que le célèbre navigateur a mise en tête de sa relation, afin d'en indiquer l'objet.

Les puissances et les savants de l'Europe cherchent depuis longtemps, dit-il, à découvrir si la portion de l'hémisphère austral qu'on n'a point reconnue n'est qu'une immense plage d'eau, ou si elle renferme un autre continent, comme la géographie spéculative semblerait l'indiquer.

En ordonnant le voyage dont on public ici la relation, Sa Majesté a eu pour premier objet de fixer l'opinion sur une matière si curieuse et si importante.

Pour donner au lecteur une idée nette de cette expédition, et le mettre en état de juger plus exactement quel en a été le succès, il est nécessaire de rappeler les différents voyages entrepris, avant le mien, dans la vue de faire des découvertes au sein de l'hémisphère austral.

Ferdinand Magellan, Portugais au service d'Espagne, fut le premier qui traversa la mer Pacifique. Après avoir appareillé de Séville avec cinq vaisseaux, le 10 avril 1519, il découvrit le détroit qui porte son nom, et entra, le 27 novembre, dans la mer du Sud.



Ils les mettent dans une huche, où j'ai vu les hommes et les cochons manger tous à la fois.

Il découvrit dans cette mer deux îles inhabitées, dont on ne connaît pas bien la position. Il passa ensuite la ligne, trouva les îles des Larrons, et s'avança jusqu'aux Philippines, sur l'une desquelles il fut tué dans une escarmouche avec les naturels du pays.

Son vaisseau, appelé *la Victoire*, fit le premier le tour du monde, et ce fut le seul de l'escadre qui surmonta les dangers et les obstacles de son héroïque entreprise.

Après que Magellan eut montré la route, les Espagnols firent plusieurs voyages d'Amérique à l'ouest, avant celui d'Alvaro Mendana de Neira, en 1595, le premier dont on puisse avec exactitude suivre la route; car on ne connaît pas assez précisément les expéditions antérieures. On sait cependant, en général, qu'ils découvrirent alors la Nouvelle-Guinée et les îles de Salomon, qui très probablement ne sont rien autres que le groupe comprenant ce qu'on a depuis nommé *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Irlande*, etc.

Mendana fit voile de Callao avec quatre vaisseaux, le 9 avril 1595, dans le dessein de reconnaître ces îles; et il découvrit, en cinglant à l'ouest, les Marquises par 10° de latitude sud; l'île de Saint-Bernard, qui me semble avoir été nommée île du *Danger* par le commodore Byron; ensuite l'île Solitaire par 10° 40' de latitude sud, et 178° de longitude ouest; enfin Santa-Cruz, qui est certainement celle que le capitaine Carteret appelle l'*île d'Egmont*, et dans laquelle Mendana mourut avec la plupart de ses compagnons: Pedro Fernandez de Quiros, premier pilote, conduisit à Manille les restes malheureux de l'escadre.

On chargea le même Quiros d'une autre expédition, uniquement pour découvrir un continent austral, et il semble que c'est le premier Européen qui en ait conçu l'idée.

Il partit de Callao, le 21 décembre 1605, comme pilote de deux vaisseaux et d'une patache, commandés par Luis Paz de Torres. Gouvernant à l'ouest-sud-ouest, et étant, suivant leur estime, à mille lieues espagnoles de la côte d'Amérique, ils découvrirent, le 26 janvier 1606, une petite île basse par 25° de latitude sud. Deux jours après ils en découvrirent une autre, qui était élevée et qui avait une plaine au sommet : il est vraisemblable que c'est la même qui a été appelée, par le capitaine Carteret, *île de Pitcairn.*

Quiros, en quittant ces îles, semble avoir dirigé sa route vers l'île de la terre du Saint-Esprit. Chemin faisant, il découvrit plusieurs îles, et probablement quelques-unes de celles qui ont été vues par les derniers navigateurs.

Les deux vaisseaux se séparèrent au sortir de la baie de Saint-Philippe et de Jago. Quiros, avec le capitaine, porta au nord et retourna à la Nouvelle-Espagne, après avoir beaucoup souffert faute d'eau et de provisions.



Ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons brûlants...

Torres, avec *l'Almiranta* et la patache, cingla à l'ouest, et il paraît être le premier qui navigua entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée.

Le Maire et Schouten tentèrent ensuite de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ils firent voile du Texel, le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* et *le Horn*. Un accident brûla ce dernier au port Désiré. Ils continuèrent leur voyage sur l'autre, et découvrirent le détroit qui porte le nom de Le Maire, et entrèrent les premiers dans la mer Pacifique par le cap Horn.

Ils découvrirent aussi l'île des Chiens par 15° 15' de latitude sud, et 136° 30' de longitude ouest; Sondre Grondt, par 15° de latitude sud, et 143° 10' de longitude ouest; Waterland, par 14° 46' de latitude sud, et 144° 10' de longitude ouest; à vingt-cinq lieues de celle-ci, l'île des Mouches, l'île des Traîtres et des Cocos, par 13° 43' de latitude sud, et 173° 13' de longitude ouest; 2° plus à l'ouest, l'île de l'Espérance; et par 14° 56' de latitude sud, et 179° 30' de longitude est, l'île de Horn. Ils rangèrent ensuite le côté septentrional de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée, et arrivèrent à Batavia en octobre 1616.

Excepté quelques découvertes sur les côtes occidentales et septentrionales de la Nouvelle-Hollande, on ne fit aucune expédition importante dans la mer Pacifique, jusqu'en 1642 : le capitaine Tasman partit alors de Batavia, avec deux vaisseaux de la Compagnie hollandaise, et découvrit la terre de Van-Diémen, une petite partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, les îles des Amis, et celles qu'on a nommées du Prince Guillaume.

En 1721, les Hollandais équipèrent trois vaisseaux pour tenter des découvertes dans la mer du Sud. Roggewin, qui les commandait, quitta le Texel le 21 août, et, arrivé dans cette mer, après avoir fait le tour du cap Horn, il découvrit l'île de Pâques, qui probablement avait déjà été vue, mais non pas reconnue par Davis. Ensuite, entre les 14° 41' et 15° 47' de latitude sud, et entre les 142 et les 150° de longitude ouest, il trouva plusieurs autres îles que je suppose être celles qui ont été aperçues par les derniers navigateurs anglais. Il découvrit encore deux îles, par 15° de latitude sud, et 170° de longitude ouest, qu'il nomma *îles de Baumen;* et enfin une île toute seule, par 13° 41' de latitude sud, et 171° 30' de longitude ouest. Ces trois îles sont indubitablement celles que M. de Bougainville a appelées *îles des Navigateurs*.

En 1738, la Compagnie française des Indes orientales envoya Lozier Bouvet, avec deux vaisseaux, *l'Aigle* et *la Marie*, pour faire des découvertes dans l'océan Atlantique méridional. Il appareilla du port de Lorient, le 19 juillet; il toucha à l'île Sainte-Catherine, et de là il porta au sud-est. Le 1er janvier 1739, il dé-

couvrit la terre, ou quelque chose qu'il prit pour une terre, par 54° de latitude sud, et 11° de longitude est. On verra, dans le cours de la relation suivante, que nous avons fait inutilement plusieurs tentatives pour la retrouver : il est donc très probable que Bouvet ne vit qu'une grande île de glace.

Après ce voyage de Bouvet, l'esprit de découvertes s'est éteint, jusqu'au moment où Sa Majesté régnante forma le projet d'envoyer des vaisseaux dans l'hémisphère austral.

Les entreprises exécutées sous ses auspices commencèrent en 1764. Le commodore Byron, qui commandait *le Dauphin* et *le Tamar*, appareilla des Dunes, le 21 juin, et, après avoir visité les îles Falkland, il entra par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, où il découvrit les îles de Désappointement, l'île de Georges, celle du Prince de Galles, les îles du Danger, l'île d'York et celle de Byron.

Il revint en Angleterre, le 9 mai 1766. Au mois d'août suivant, on renvoya *le Dauphin*, sous le capitaine Wallis, avec *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret.

Ils marchèrent de conserve jusqu'à l'extrémité occidentale du détroit de Magellan, et ils se séparèrent à la vue de la grande mer du Sud.

Le capitaine Wallis fit route plus à l'ouest dans une latitude aussi élevée qu'aucun autre navigateur avant lui; mais il ne rencontra terre qu'en dedans du tropique, où il découvrit les îles de la Pentecôte, de la Reine Charlotte, d'Egmont, du duc de Glocester, du duc de Cumberland, de Maitéa, de Taïti, d'Eiméo, de Tapamanou, d'How, du Scilly de Boscawen, Keppel et Wallis. Il arriva en Angleterre au mois de mai 1768.

Le capitaine Carteret, son compagnon de voyage, suivit une route différente, et il découvrit les îles Osnabruck, Glocester, celles de la Reine Charlotte, l'île Carteret, celle de Gower et le détroit entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande. Il arriva en Angleterre au mois de mars 1769.

M. de Bougainville fit voile de France au mois de novembre 1766, sur la frégate *la Boudeuse*, accompagné de la flûte *l'Etoile*. Après avoir passé quelque temps sur la côte du Brésil et aux îles Falkland, il entra dans la mer Pacifique par le détroit de Magellan en janvier 1768.

Il découvrit, dans cette mer, les quatre Facardins, l'île des Lanciers, celle de la Harpe, qui me semble la même que celle que j'ai nommée ensuite du Lagon, le Boudoir et l'île de l'Arc. Environ vingt lieues plus loin à l'ouest, il découvrit aussi quatre autres îles. Il rencontra ensuite Maitéa, Taïti, les îles des Navigateurs et 'Enfant-Perdu, qui étaient pour lui de nouvelles découvertes. De là, il passa entre les Hébrides; il découvrit la batture de Diane, et quelques autres; la terre du cap de la Délivrance, et différentes îles situées plus au nord. Il passa au nord de la Nouvelle-Irlande, toucha à Batavia, et arriva en France au mois de mars 1769.

Cette année fut remarquable par le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil : ce phénomène, très important à l'astronomie, excita partout l'attention de ceux qui étudiaient cette science.

Au commencement de 1768, la Société royale de Londres présenta au roi un mémoire, dans lequel on exposait les avantages des observations exactes qu'on pourrait faire en différentes parties du monde, et surtout dans une latitude australe, entre les 140e et 180e degrés de longitude à l'ouest de l'observatoire royal de Greenwich. On ajouta que des vaisseaux équipés convenablement seraient nécessaires pour porter les observateurs aux parages qui leur seraient destinés, mais que la Société n'était pas en état de pourvoir aux dépenses d'une telle entreprise.

Sa Majesté, après avoir lu le mémoire, ordonna à l'amirauté de choisir des vaisseaux convenables pour cet objet. En conséquence, on acheta *l'Endeavour* : on l'arma pour une campagne au sud, et j'eus l'honneur d'en obtenir le commandement. Mais ce vaisseau étant parti pour les îles Falkland, l'amirauté résolut d'avoir deux vaisseaux que l'on nomma, l'un *la Résolution*, et l'autre *l'Aventure*.

Le 28 novembre 1771, je fus nommé au commandement de *la Résolution*, et Tobias Furneaux, qui avait été second lieutenant du capitaine Wallis, fut élevé à celui de *l'Aventure*.

—

PREMIÈRE SECTION.

Depuis notre départ d'Angleterre jusqu'au moment où nous avons quitté pour la première fois les îles de la Société.

Traversée de Deptford au cap de Bonne-Espérance. Récit de plusieurs incidents survenus dans la route. Séjour au Cap. Ce que nous y fîmes. Description du Cap.

Je fis voile de Deptford, le 9 avril 1772. Le vaisseau *la Résolution* descendit à Longreach, où *l'Aventure* me joignit le lendemain. Le 22 juin, tout fut prêt à remettre en mer : je fis voile alors de Sheerness, et le 3 juillet je rejoignis *l'Aventure* dans le canal de Plymouth.

Je reçus à Plymouth mes instructions, datées du 25 juin : on m'enjoignit de prendre le commandement de *la Résolution*, de me rendre avec promptitude à l'île de Madère, d'y embarquer du vin, et de marcher de là au cap de Bonne-Espérance, où je devais rafraîchir les équipages, et me fournir des provisions et des autres choses dont j'aurais besoin; de m'avancer au sud et de tâcher de retrouver le cap de la Circoncision, qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le cinquante-quatrième parallèle sud, et à environ 11° 20' de longitude est du méridien de Greenwich; si je rencontrais ce cap, de m'assurer s'il fait partie du continent (dispute qui a si fort occupé les géographes et les premiers navigateurs) ou si c'est une île; dans le premier cas, de ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible, d'y faire les remarques et observations de toute espèce qui seraient de quelque utilité à la navigation et au commerce, et qui tendraient au progrès des sciences naturelles. Mes instructions portaient ensuite de tenter des découvertes à l'est ou à l'ouest, suivant la situation où je me trouverais, de tenir la latitude la plus élevée, et de m'approcher du pôle austral le plus qu'il me serait possible, et aussi longtemps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages et les provisions le permettraient.

Le 13 juillet 1772, j'appareillai du canal de Plymouth, accompagné de *l'Aventure*. Je jetai un dernier regard sur les montagnes fertiles de l'Angleterre, et je me livrai aux émotions de tendresse qu'inspirait ce coup d'œil. La beauté du matin et le spectacle d'un vaisseau qui marche sur la mer attirèrent ensuite mon attention, et dissipèrent la tristesse des premières idées. Nous passâmes bientôt devant le fanal d'Eddistone, tour très élevée, qui est de la plus grande utilité à la navigation et au commerce. Il n'est pas possible de la contempler sans frissonner de crainte sur le sort des gardes solitaires qui sont souvent obligés d'y passer trois mois, privés de toute communication avec la Grande-Bretagne. La mort tragique de Winstanley, qui fut écrasé en un clin d'œil par la chute du premier édifice qu'il avait construit lui-même, et les mouvements de la tour actuelle, lorsqu'elle est assaillie par les vents et par les flots, saisissent d'épouvante.

Le 20 nous passâmes le cap Ortegal sur la côte de Galice en Espagne : les habitants du pays l'appellent *Ortiguera*, et c'est probablement le *promontorium trileucum* des anciens. Le pays des environs est montueux : il paraît blanc dans les endroits où il a des rocs

pelés, et les sommets des montagnes sont couverts de bois. Je remarquai des champs de blé presque mûr et des cantons remplis de bruyère.

Le 22, nous aperçûmes le fanal près de la Corogne. Le 28, nous découvrîmes Porto-Santo, qui a environ cinq ou six lieues de long, et qui est stérile : la quantité de vignes qu'elle contient offrait cependant une belle nappe de verdure. On ne compte que sept cents habitants dans cette petite île, qui dépend du gouverneur de Madère.

Nous aperçûmes bientôt Madère, les îles désertes et Santa-Cruz. Les montagnes aux environs de cette ville sont coupées par un grand nombre de creux et de vallées profondes. Des maisons de campagne, heureusement situées parmi des vignes et des cyprès élevés, embellissent les coteaux, et tout le pays est très pittoresque.

Le soir du 29, je mouillai dans la rade de Funchal, à l'île de Madère. Funchal est bâti en forme d'amphithéâtre, autour de la baie, sur la pente des premières collines. L'œil plane aisément de la mer sur tous les bâtiments publics et particuliers. En général, le dehors des édifices est tout blanc; la plupart ont deux étages. Ils sont couverts de toits bas, et l'architecture a cette élégance orientale et une simplicité qu'on ne trouve pas dans nos maisons étroites, qui portent à leur sommet des toits escarpés et plusieurs rangs de cheminées. Il y a, du côté de la mer, différentes batteries et des plates-formes garnies de canons. Un vieux château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir : il est entouré d'eau à la marée haute. Un autre, qu'on nomme le château de *Saint-Jean*, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la ville. Les collines derrière Funchal, couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons de plaisance et d'églises, ajoutent encore à la beauté du paysage. Ces lieux font penser aux jardins des fées, et ils donnent quelque idée des jardins suspendus de la reine Sémiramis.

L'île de Madère, qui a environ cinquante-cinq milles anglais de long et dix de large, fut découverte en 1419 par Gonzalès Zarco; et c'est sans fondement qu'on dit qu'elle l'a été par un Anglais nommé Machin. Funchal est la seule cité. L'île a d'ailleurs sept petites villes sans importance.

Le gouverneur est à la tête de tous les départements civils et militaires de cette île, de Porto-Santo, des Salvages et des îles désertes, où il y a seulement par occasion des huttes de pêcheurs, qui y vont quelque temps de l'année.

On trouve à Madère tous les animaux domestiques d'Europe : le mouton et le bœuf, quoique petits, sont d'un bon goût. Les chevaux, malgré leur petitesse, ont le pied sûr, et ils grimpent avec beaucoup d'agilité les chemins qui sont partout difficiles. Les habitants n'ont aucune espèce de voiture à roues : ils se servent à la ville de traîneaux formés de deux planches jointes par deux pièces de traverse, qui font un angle aigu à l'avant : on attelle des bœufs à ces traîneaux, qui transportent des futailles de vin et d'autres grosses marchandises d'un magasin à l'autre.

Il y a peu de quadrupèdes sauvages : je n'ai vu que le lapin gris ordinaire. Les oiseaux sont plus nombreux; j'y ai remarqué l'épervier, différentes corneilles, la pie, deux espèces d'alouettes, l'étourneau, l'oiseau appelé l'*emberiza citrinella;* les moineaux communs et les moineaux des montagnes, le hoche-queue jaune et le rouge-gorge, le pigeon ramier, deux espèces d'hirondelles, et le martinet. Cette dernière espèce y passe tout l'hiver, et disparaît seulement quelques jours quand le temps est très froid : elle se retire alors dans les fentes et les crevasses de rochers, et elle se montre au premier jour de soleil. La perdrix rouge est commune dans l'intérieur de l'île, où on la trouble peu.

Il n'y a aucun serpent à Madère, mais les maisons, les vignes et les jardins fourmillent de lézards. Les moines d'un des couvents se plaignent que ces animaux détruisent les fruits de leurs jardins.

Les côtes de Madère et des îles voisines, les Salvages et les Désertes, ne manquent pas de poisson; mais comme il n'y en a pas assez pour le carême, on tire de Gottembourg, sur des vaisseaux anglais, des harengs salés, de la morue de New-York et des autres ports d'Amérique.

Après avoir pris à bord de l'eau, du vin et d'autres articles, nous quittâmes Madère le 1er août. Le 4, nous dépassâmes l'île de Palma : elle est si haute qu'on la voit à douze ou quatorze lieues, et elle gît par 28° 38' de latitude nord, et 17° 58' de longitude ouest. Le lendemain nous aperçûmes l'île de Féro, et nous la passâmes à la distance de quatorze lieues : je jugeai qu'elle est par le 27e degré 42' de latitude nord, et 18° 9' de longitude ouest.

L'île de Palma fait partie du groupe qu'on appelle aujourd'hui *Canaries*, et que les anciens connaissaient sous le nom d'*insulæ Fortunatæ*, ou *îles Fortunées*. On les oublia en Europe jusqu'à la fin du quatorzième siècle. L'esprit de navigation se ranima alors, et quelques aventuriers les retrouvèrent. Les Biscayens, ayant débarqué sur Lanzarota, enlevèrent cent soixante-dix naturels du pays. Luis de la Cerda, noble espagnol, de la famille royale de Castille, obtint une bulle du pape, et s'arrogea en 1344 le titre de *prince des îles Fortunées*. Enfin un nommé Jean, baron de Béthencourt, aborda sur ces îles en 1402, prit possession de plusieurs, et s'appela *roi des Canaries*. Son neveu céda ses prétentions à don Henri, infant de Portugal : les Espagnols en sont aujourd'hui les maîtres.

Comme notre eau n'aurait pas duré jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sans que je fusse obligé de diminuer la ration des équipages, je résolus de toucher à San-Iago pour en faire. Le 9 août, nous découvrîmes l'île de Bonavista. Le lendemain, nous laissâmes l'île Mayo à notre droite, et le même soir nous mouillâmes au Port-Praya, dans l'île San-Iago, la plus grande île du Cap-Vert. Ayant complété notre provision d'eau, et pris à bord des rafraîchissements, tels que des cochons, des chèvres, des volailles et des fruits, nous remîmes en mer.

Le Port-Praya est une petite baie située à peu près au milieu, du côté méridional de l'île de San-Iago, par 14° 53' 30'' de longitude nord, et 23° 30' de longitude ouest. On peut le reconnaître surtout en venant de l'est par la colline la plus méridionale de l'île. Cette colline ronde, et dont le sommet est en forme de pic, se trouve un peu avant dans l'intérieur des terres, à l'ouest du port.

San-Iago a environ sept lieues de long. La capitale, qui porte le même nom, gît dans l'intérieur du pays, et c'est là que réside l'évêque de toutes les îles du Cap-Vert. San-Iago est divisé en quatre paroisses, et il y a environ quatre mille maisons, de façon que la population y est peu considérable.

Porto-Praya est situé sur un rocher escarpé, et nous y montâmes par un sentier qui va en serpentant. Les fortifications du côté de la mer sont vieilles et elles tombent en ruines, et du côté de terre, il n'y a qu'un mauvais parapet de pierre, sans ciment ni mortier, et à peine à la hauteur de la poitrine. On ne voit dans l'intérieur que quelques cabanes. Un assez bel édifice, à peu de distance du fort, appartient à une compagnie de marchands de Lisbonne, qui a le privilége exclusif du commerce de toutes les îles du Cap-Vert, et qui y entretient un agent. Cette compagnie tyrannise les habitants, et leur vend de mauvaises marchandises à un prix excessif.

En général, les îles du Cap-Vert sont montueuses; mais les collines inférieures, qui sont couvertes d'une belle verdure, ont une pente douce, et elles sont coupées par des vallées étendues. Il y a peu d'eau, et sur plusieurs on n'en trouve que dans des mares et dans des puits. San-Iago a cependant une rivière assez grande qui se décharge dans la mer à Ribeira, grande ville qui prend son nom de là. A Porto-Praya il n'y a qu'un seul puits entouré de pierres sans ciment ni

mortier; l'eau y est vaseuse et saumâtre, et en si petite quantité, que nous le desséchâmes deux fois en un jour. La vallée, au côté du fort, semble être humide, et elle est plantée çà et là de cocotiers, de cannes à sucre, de bananiers, de cotonniers, de goyaviers et de papayers; mais différentes sortes de broussailles en couvrent la plus grande partie, et le reste est en pâturages.

Les capitaines, les astronomes et les maîtres d'équipage avaient passé la journée à faire des observations astronomiques sur le petit îlot nommé *île des Cailles* à cause de la grande quantité de ces oiseaux qui s'y trouve. Le commandant du fort nous apprit que les officiers d'une frégate française, qui essayaient des montres marines d'une nouvelle construction (1), avaient fait des observations sur ce même endroit.

Le 8 septembre, nous passâmes la ligne au 8e degré de longitude ouest. Nous n'oubliâmes pas la cérémonie de plonger dans l'eau, qui s'observe communément en cette occasion. Ceux des matelots qui ne l'avaient pas encore passée furent obligés de payer de l'eau-de-vie pour se racheter; ceux qui subirent l'immersion changèrent de linge et d'habits, et comme cela ne peut se faire trop souvent, surtout dans un temps chaud, l'ablution fut salutaire. Les liqueurs fortes que produisirent d'ailleurs les amendes augmentèrent encore la gaîté des matelots.

Depuis le 8 septembre jusqu'au 11 octobre nous vîmes journellement des oiseaux aquatiques de diverses espèces, et surtout beaucoup d'oiseaux du tropique. Nous trouvâmes aussi, à différents intervalles, la mer couverte d'animaux de la classe des *mollusca*, et dont l'un, de couleur bleue et de la forme d'un serpent, avait quatre pattes divisées en plusieurs branches. Nous en vîmes d'autres transparents comme des cristaux, et formant par leur union de longues chaînes.

Le 29, nous découvrîmes la terre du cap de Bonne-Espérance. La montagne de la Table, au-dessus de la ville du Cap, nous restait à douze ou quatorze lieues. Le ciel était alors obscurci par un brouillard; car autrement elle est si haute, qu'on aurait pu la découvrir à une distance beaucoup plus grande.

Nous forçâmes de voiles, dans l'espoir de gagner la baie avant la nuit; mais, voyant que cela était impossible, nous diminuâmes de voiles, et nous passâmes la nuit à louvoyer. Entre huit et neuf heures, toute la mer devint subitement éclairée, ou, comme disent les matelots, tout en feu. Ce phénomène est assez commun, mais on n'en connaît pas aussi généralement la cause. M. Banks et le docteur Solander m'avaient persuadé qu'il était produit par des insectes de mer : M. Forster ne paraissait pas adopter la même opinion. Je fis donc tirer quelques seaux d'eau aux côtés du bâtiment, et nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits insectes en forme de globe, à peu près de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, et absolument transparents. Quoiqu'ils ne donnassent aucun signe de vie, nous étions convaincus qu'ils respiraient dans leur propre élément lorsqu'ils s'y trouvaient d'une manière convenable.

Ce coup d'œil était le plus grand et le plus singulier qu'on puisse imaginer : l'Océan, dans toute l'étendue de l'horizon, paraissait être en flammes; le sommet de chaque vague était éclairé par une lumière semblable à celle du phosphore, et une ligne lumineuse marquait fortement les flancs du vaisseau qui touchaient à la mer. Les grands corps de lumière se remuaient dans l'eau à côté de nous, quelquefois lentement, d'autres fois plus vite; tantôt ils suivaient la même direction que notre route, tantôt ils s'écartaient. En de certains moments nous remarquions clairement qu'ils avaient la forme de poissons; et lorsque ces gros corps lumineux approchaient des plus petits, ils les forçaient à se retirer en hâte. L'eau n'était plus lumineuse après un espace d'environ deux heures, et la conjecture la plus probable qu'on puisse former sur ces animalcules, c'est dire qu'ils sont le frai de quelque espèce de medusa ou d'ortie de mer; cependant ce sont peut-être des animaux d'un genre différent.

Le jour naissant nous fit voir un beau ciel; et, de concert avec *l'Aventure*, nous mouillâmes dans la baie de la Table, à un mille de distance du débarquement près du fort.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que je reçus la visite du maître du port, de quelques autres officiers de la Compagnie, et de M. Brandt, qui nous apporta différentes choses très agréables à des gens venant de la mer. Le maître du port venait, suivant la coutume, examiner les vaisseaux, la santé des équipages, et reconnaître en particulier si la petite vérole était à bord, maladie qu'on craint par-dessus tout au Cap; c'est pour cela qu'il y a toujours un chirurgien parmi ceux qui font la visite.

J'envoyai sur-le-champ un officier chez le gouverneur, afin de l'informer de notre arrivée, et des raisons qui m'engageaient à relâcher au Cap. L'envoyé reçut une réponse très polie, et à son retour nous saluâmes la garnison de onze coups qui nous furent rendus. Bientôt après j'allai à terre moi-même, et je fis une visite au gouverneur, accompagné du capitaine Furneaux et des deux MM. Forster.

Nous étions vivement frappés du contraste qui est entre San-Iago et cette colonie. Nous avions vu là un pays d'une assez belle apparence, et susceptible d'une excellente culture, mais absolument négligé par ses habitants paresseux et opprimés. On aperçoit, au contraire, ici une ville propre et bien bâtie, au milieu d'un désert entouré de masses entrecoupées de montagnes noires et effrayantes, enfin le tableau de l'industrie la plus heureuse. Son aspect, du côté de la mer, n'est pas aussi pittoresque que celui de Funchal. Les magasins de la Compagnie sont tous au bord de l'eau, et les bâtiments particuliers sont répandus par-derrière sur un coteau légèrement incliné. Le fort, qui commande la rade, est au côté oriental de la ville, mais il ne paraît pas très difficile à prendre : il y a en outre plusieurs batteries des deux côtés. Les rues de la ville sont larges et régulières : les principales sont toutes plantées de chênes, et quelques-unes ont au milieu un canal d'eau courante, qu'on est obligé de ménager par des écluses à cause de sa petite quantité. Ces canaux, qui sont quelquefois à sec, occasionnent une odeur désagréable. On reconnaît d'une manière frappante le caractère naturel des Hollandais : ils remplissent toujours leurs établissements de canaux.

Le lendemain de notre arrivée, MM. Forster commencèrent des excursions botaniques dans la campagne aux environs de la ville. Le terrain s'élève insensiblement de tous les côtés, vers les trois montagnes qui entourent le fond de la baie : il est bas et uni seulement près du bord de la mer, et il devient un peu marécageux dans l'isthme entre la baie Fausse et celle de la Table, qui reçoit un ruisseau d'eau salée. La partie marécageuse a quelque verdure, mais elle est entremêlée de beaucoup de sable. Les cantons plus élevés, auxquels les bords de la mer donnent un aspect sec et horrible, sont cependant couverts d'une immense variété de plantes, et entre autres d'un nombre prodigieux de buissons : on y remarque à peine une ou deux espèces qui méritent le nom d'arbres. On voit aussi quelques petites plantations dans les endroits où un peu d'eau humecte la terre. Les buissons sont habités par des insectes de toute sorte, plusieurs espèces de lézards, des tortues de terre, des serpents et beaucoup de petits oiseaux.

La montagne de la Table fut l'objet d'une de leurs promenades. La route est très raide, fatigante et difficile, à cause des cailloux qui roulent sous vos pieds. Vers le milieu, ils entrèrent dans une vaste et effrayante crevasse, dont les côtés perpendiculaires sont garnis de rochers menaçants, empilés et couchés. De petits ruisseaux sortent des fentes, ou tombent des précipices en

(1) Il parlait de la frégate *l'Isis*, commandée par Fleurieu, à bord de laquelle était Pingré. A. M.

gouttes, et donnent la vie aux plantes et aux arbrisseaux qui remplissent le bas. D'autres végétaux qui croissent sur un sol plus sec, et qui semblent concentrer leur suc, répandaient une odeur aromatique, dont un vent frais faisait savourer le parfum. Enfin, après une marche de trois heures, ils atteignirent le sommet de la montagne. Il est presque de niveau, très stérile, et il n'y a point de terreau; plusieurs cavités étaient cependant remplies d'eau de pluie, ou contenaient un peu de terre végétale, d'où quelques plantes odoriférantes tiraient leur nourriture. Des antilopes, des babouins hurlants, des vautours solitaires et des crapauds habitent quelquefois les environs. La vue dont on jouit est très étendue et très pittoresque; la baie ne paraissait plus qu'un étang ou un bassin, et l'on prenait les vaisseaux pour de petites barques. La ville et les compartiments réguliers de ses jardins semblaient des ouvrages d'enfants. La croupe du Lion était alors une chaîne peu considérable. Au nord l'île Roben, les collines Blanches, les collines du Tigre, et au-delà une chaîne majestueuse de montagnes plus élevées arrêtaient la vue. Un groupe de masses brisées de rochers enferment la baie de Bois à l'ouest, et, se prolongeant au sud, forment un côté de la baie de la Table, et se terminent au fameux cap des Tempêtes, que le roi Emmanuel de Portugal nomma *le cap de Bonne-Espérance*. Au sud-est, l'horizon traversait l'isthme bas entre les deux baies : on distinguait au-delà la colonie des Hottentots appelée *la Hollande*, et les montagnes aux environs de Stellenbosch. Des plantations enfermées de toutes parts par d'immenses bruyères, et dont la verdure contrastait agréablement avec le reste du pays, formaient d'ailleurs un charmant coup d'œil : on apercevait Constance, célèbre parmi les modernes vignobles. Ils restèrent deux heures au sommet de la montagne, d'où l'air trop vif les obligea de descendre.

On fait au Cap des vins très variés : quoiqu'on parle beaucoup en Europe de celui de la plantation de Constance, on en boit peu; le vignoble en produit au plus trente léagres (1) par an, et chaque léagre se vend sur les lieux environ cinquante louis. Les plants ont été originairement apportés de Schiras en Perse. Les environs de cette plantation donnent plusieurs autres espèces de raisins, dont on tire un bon vin, qui passe en Europe pour le véritable constance. On y a aussi essayé des ceps français de Bourgogne, muscats et de Martignan : ils ont très bien réussi, et ils donnent quelquefois un vin supérieur à celui du sol naturel. Les principales familles boivent ordinairement un vin sec qui a un léger goût aigrelet agréable, et qui provient des plants de Madère transplantés. On fait beaucoup d'autres vins de qualités inférieures : ils sont assez bons, et on les vend à bon marché; de sorte que les matelots des vaisseaux de l'Inde s'y enivrent fort à leur aise pendant la relâche.

Le climat est si sain que les habitants ont peu de maladies, et les étrangers y recouvrent bientôt la santé. L'hiver est très doux au Cap, et il gèle rarement aux environs de la ville; mais sur les montagnes, et particulièrement sur celles qui sont bien avant dans le pays, il y a de fortes gelées, accompagnées de neige et de grêle. Un vent fort du sud-est y produit quelquefois une gelée pendant la nuit, même au mois de novembre, qui est leur printemps : les gros vents, qui soufflent au Cap dans toutes les saisons, causent des variations fréquentes dans l'atmosphère, et occasionnent beaucoup de rhumes. Malgré la chaleur, qui est souvent excessive, les habitants d'extraction hollandaise semblent avoir conservé leur tempérament naturel. Les deux sexes sont d'une corpulence remarquable, et l'excellente nourriture qu'ils prennent doit y contribuer.

Les Hottentots se sont retirés dans l'intérieur du pays, et leur kraal ou village le plus proche est à environ cent milles de la ville du Cap. Ils y viennent quelquefois avec leur bétail, ou ils amènent au marché les troupeaux des fermiers hollandais.

(1) Un léagre contient environ 108 gallons ou une pipe. A. M.

Départ du cap de Bonne-Espérance. Recherches du continent austral.

Après avoir enfin terminé nos affaires au Cap, et pris congé du gouverneur et de quelques-uns des principaux officiers, qui me donnèrent, de la manière la plus obligeante, tous les secours possibles, nous rentrâmes à bord le 22 novembre 1772 : nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile.

Dès que nous fûmes en pleine mer je disposai ma route de manière à reconnaître le cap de la Circoncision. Le 24, nous étions par 35° 25' de latitude sud, et 29' à l'ouest du Cap. Nous avions autour de nous une grande quantité d'albatros : nous en prîmes plusieurs avec la ligne et l'hameçon amorcé d'un morceau de peau de mouton. Plusieurs personnes de l'équipage les trouvèrent très bons, quoiqu'on servît encore du mouton frais. Jugeant que nous arriverions bientôt dans un climat froid, je fis donner des braies à ceux qui en avaient besoin, et en outre la jaquette et les chausses de drap qu'avait accordées l'amirauté.

Comme nous entrions dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, et qu'on ignorait où nous pourrions nous rafraîchir, je donnai les ordres les plus positifs de ne pas perdre mal à propos l'eau douce. On plaça une sentinelle à côté de la futaille du gaillard d'arrière. On ne lava plus qu'avec de l'eau salée.

Un grand nombre d'oiseaux du genre des pétrels et des hirondelles nous avaient accompagnés depuis le Cap, et la grosse mer et les vents semblaient en avoir amené encore davantage. Nous voyions surtout le pétrel du Cap, ou la pintade, et le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il est d'une couleur gris-bleu. Son aile est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Nous aperçûmes aussi de temps en temps plusieurs espèces d'albatros. Nous rencontrâmes encore le 7 des pinguins pour la première fois, et quelques touffes de goëmon, de l'espèce appelée *le bambou* de mer.

Le matin du 10, nous découvrîmes une île de glace à notre ouest, et à environ deux lieues au-dessus du vent, une autre masse qui ressemblait à une pointe de terre blanche. L'après-midi nous passâmes près d'une troisième qui avait deux mille pieds de long, quatre cents de large, et au moins deux cents pieds d'élévation. Suivant les expériences de Boyle et de Mairan, le volume de glace est à celui de la mer à peu près comme dix est à neuf; par conséquent, suivant les règles reconnues de l'hydrostatique, le volume de glace qui s'élève au-dessus de la surface de l'eau est à celui qui plonge au-dessous comme un est à neuf. En supposant que le morceau que nous vîmes fût d'une forme absolument régulière, sa profondeur au-dessous de l'eau devait être de dix-huit cents pieds, et sa hauteur entière de deux mille pieds, et, d'après les dimensions qu'on vient d'énoncer, toute la masse devait contenir seize cent millions de pieds cubes de glace.

Quand nous rencontrâmes cette première glace nous ne pouvions avoir que des conjectures sur sa formation; mais depuis que nous avons fait le tour du globe sans trouver le continent austral, dont en Europe on croyait l'existence, il nous paraît très vraisemblable que cette glace a été formée dans la mer : cette idée est d'autant plus raisonnable, qu'on sait, d'après un grand nombre d'expériences décisives, que *l'eau salée peut se geler*. Nous comprîmes alors la grande différence qui existe entre la température de l'hémisphère septentrional et celle de l'hémisphère austral. Nous étions alors au milieu de décembre, ce qui répond à notre mois de juin, par 51° 5' de latitude sud; cependant nous avions déjà dépassé plusieurs masses de glace, et le thermomètre se tenait à 36° Fahrenheit. Le

défaut de terre dans l'hémisphère austral semble expliquer ce phénomène ; car la mer, étant un fluide transparent, absorbe les rayons du soleil au lieu de les réfléchir.

Nous avancions à travers les glaces brisées, tantôt dans une fausse baie, d'où il fallait rétrograder, tantôt devant une plaine immense de glace fixe. Nous apercevions des baleines, des veaux marins, des pinguins et des oiseaux blancs. On voyait d'ailleurs de toutes parts une quantité innombrable de hautes îles de glace. Une ligne de deux cent cinquante brasses ne donna point de fond.

Quelque périlleux qu'il soit de naviguer parmi des rochers flottants, si je puis employer cette expression, durant une brume épaisse, cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de prendre fond, situation qui serait alarmante au-delà de tout ce qu'on peut dire.

C'est une opinion commune que la glace dont j'ai parlé se forme dans des baies ou des rivières. D'après cette supposition, nous crûmes que la terre n'était pas fort éloignée, et que même elle gisait au sud derrière la glace, qui seule nous empêchait d'en approcher. Comme nous en avions alors côtoyé les bords, l'espace de plus de trente lieues, sans trouver de passage au sud, je résolus de faire trente ou quarante lieues à l'est, de tâcher ensuite de marcher au sud, et, si je ne rencontrais ni terre ni autre obstacle, de gagner le derrière de cette plaine, et de terminer ainsi l'incertitude des physiciens : dans cette vue, je portai au nord-ouest.

Le spectacle de ces îles, qui entouraient de tous côtés le bâtiment, nous était devenu aussi familier que celui des brouillards et de la mer. Leur multitude cependant nous conduisit à de nouvelles observations. Nous étions sûrs de rencontrer de la glace dans tous les endroits où nous apercevions une forte réflexion de blanc sur les bords du firmament, près de l'horizon. La glace n'est pas entièrement blanche : elle est souvent teinte, surtout près de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de béryl et réfléchi de dessus l'eau. Cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, et provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer, qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, et qui avaient pénétré dans ses interstices. Nous apercevions aussi sur les grandes îles de glace différents traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par-dessus les autres ; ce qui semble confirmer l'opinion de l'accroissement et de l'accumulation ultérieure de ces masses énormes, par la chute de la neige à différents intervalles ; car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou pesants, produit les couleurs diverses des couches, suivant qu'elle est plus ou moins compacte.

Le 25, nous étions par 57° 50' de latitude sud, et 29° 32' de longitude : il gelait fortement, et quoique ce fût pour nous le milieu de l'été, je ne crois pas que, dans aucune partie de l'Angleterre, il y ait eu, en décembre, des jours aussi rigoureux. Nous passâmes à travers plusieurs bancs de glaces brisées et flottantes. Ils étaient en général étroits, mais d'une longueur considérable, et les glaces tellement jointes que le vaisseau avait peine à les rompre. Nous vîmes quelques pinguins. La chasse que nous leur fîmes était rarement heureuse : ces oiseaux plongent et restent longtemps sous l'eau, et, quand ils en sortent, ils parcourent une ligne droite avec une vitesse si prodigieuse qu'il est difficile de les atteindre.

Le matin du 27, nous rencontrâmes des glaces flottantes en plus grande quantité, mais non pas autant d'îles ; et celles que nous vîmes étaient petites. Le jour étant calme et agréable et la mer tranquille, nous mîmes en mer un bateau. M. Forster, qui le monta, tua un second pinguin et quelques pétrels. Nous étions alors par 58° 19' de latitude sud, et 24° 39' de longitude est.

Le 31 décembre, nous rencontrâmes des glaces flottantes, qui, bientôt après, nous obligèrent de revirer et de faire force de voiles au sud. La mer devint si grosse, qu'il était dangereux pour les vaisseaux de rester plus longtemps au milieu de ces glaces. Le péril s'accrut encore plus pour nous, quand nous découvrîmes une immense plaine au nord. Comme nous n'en étions pas à plus de deux ou trois milles, et que des glaces flottantes nous environnaient de tous côtés, il n'y avait pas de temps pour délibérer. Je revirai sur-le-champ, et je portai au sud. Nous fûmes bientôt dehors, mais non pas sans recevoir plusieurs coups violents des glaces flottantes, qui étaient de la plus grande étendue, et parmi lesquelles nous vîmes un veau marin. Nous étions alors par 60° 21' de latitude sud, et 13° 32' de longitude est.

Je continuai à gouverner est-sud-est jusqu'au 8 : nous étions par 61° 12' de latitude sud, et 31° 47' de longitude est. L'après-midi, nous passâmes une plus grande quantité d'îles de glaces que nous n'en avions eu depuis quelques jours. Ce spectacle nous était devenu si familier que souvent nous n'y faisions pas attention ; mais plus communément la brume nous empêchait de les voir.

Les îles de glace augmentèrent tellement à mesure que nous marchions vers le sud, que nous en comptâmes trente-huit à la fois, grandes et petites, outre des glaces flottantes en abondance. Nous étions par 67° 15' de latitude sud, nous ne pûmes pas avancer plus avant : la glace était entièrement fermée au sud dans toute l'étendue de l'est à l'ouest-sud-ouest sans la moindre apparence d'ouverture. Cette immense plaine était composée de différentes glaces, telles que des collines élevées, des morceaux flottants ou brisés, mais serrés les uns contre les autres, et il y avait en outre ce qu'on appelle sur les vaisseaux du Groënland *des champs de glace*. Un radeau de cette dernière espèce était si étendu que, du haut du mât, je ne pouvais pas en voir l'extrémité. Il avait au moins de seize à dix-huit pieds d'élévation, et sa hauteur et sa surface semblaient être à peu près les mêmes. Nous aperçûmes plusieurs baleines jouant autour de cette glace, et deux jours auparavant nous avions remarqué plusieurs troupes de pintades brunes et blanches, que je nommai *pétrels antarctiques*, parce qu'elles paraissent indigènes de cette région.

Suite de nos recherches pour découvrir un continent austral entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Zélande. Arrivée de *la Résolution* dans la baie Dusky (1).

La rencontre de ce banc me fit penser qu'il serait imprudent de marcher plus loin au sud, d'autant mieux que l'été était à moitié passé, et qu'il aurait fallu quelque temps pour faire le tour de la glace, en supposant que ce projet fût praticable, ce qui est douteux. Je résolus donc de chercher directement la terre qui avait été découverte récemment par les Français ; et, comme les vents soufflaient toujours de l'est-quart-sud-est, je fus obligé de retourner au nord, sur quelque portion de la mer que j'avais déjà reconnue, et que, pour cette raison, je désirais éviter. Mais il me fut impossible de m'en éloigner, parce que notre route m'y reportait nécessairement.

Le 19, par 64° 12' de latitude sud, et 40° 15' de longitude est, un oiseau, que nous nommâmes, dans mon premier voyage, *poule du port Egmont*, parce qu'il y en a une grande quantité au port Egmont, aux îles Falkland, voltigea plusieurs fois sur le vaisseau, et nous quitta ensuite dans la direction du nord-est. Nous reconnûmes que c'était la grande mouette du nord, commune dans les latitudes élevées des deux hémisphères. Elle était épaisse et courte, à peu près de la

(1) Ce mot signifie *obscur*. A. M.

grosseur d'une grande corneille, d'une couleur brun foncé ou de chocolat, avec une raie blanchâtre, en forme de demi-lune au-dessous de chaque aile.

Le 29, notre latitude observée était de 52° 29' sud. Le 31, elle était de 50° 50' sud; et notre longitude de 56° 48' est.

Le temps sombre et brumeux continuait, et le vent était invariablement fixé au nord-ouest; de sorte que notre route ne put être que nord-est, et nous marchâmes dans cette direction jusqu'à quatre heures de l'après-midi du 1er février. Comme nous étions alors par 48° 50' minutes de latitude, et 58° 7' de longitude est, à peu près dans le parallèle de l'île Maurice, je m'attendais à trouver la terre qu'on disait avoir été découverte par les Français en janvier 1772 : n'en voyant pas le moindre signe, je cinglai à l'est.

Le 3 février, par 48° 56' de latitude sud, et 60° 47' de longitude est, et plus de 3° à l'est du méridien de l'île Maurice, je perdis l'espérance de découvrir une terre à l'est; et, comme le vent avait passé au nord, je me décidai à la chercher dans l'ouest.

Le 17 février, par un temps assez bon, un ciel clair et serein, et entre minuit et trois heures du matin, nous aperçûmes dans les cieux des clartés semblables à celles qu'on voit dans l'hémisphère septentrional, et qu'on appelle *aurore boréale*, ou *clartés septentrionales* : je n'avais pas encore ouï parler de l'aurore australe. L'officier de quart observa qu'elle se brisait quelquefois en rayons de forme spirale, et en forme circulaire, et qu'ensuite la lueur était très forte, et le spectacle très beau. Il ne put pas y remarquer une direction particulière; car elle paraissait en différents temps et en différentes parties du ciel, et elle répandait sa lumière sur toute l'atmosphère.

Dans la nuit du 20, l'aurore australe parut très brillante et très lumineuse. On la vit d'abord à l'est, un peu au-dessus de l'horizon, et bientôt après elle se répandit sur tout le firmament. Cette aurore australe différait des aurores boréales en ce qu'elle était toujours d'une couleur bleuâtre, au lieu que dans le nord elles prennent différentes teintes, et surtout une couleur de feu et de pourpre. Quelquefois elle cachait les étoiles, d'autres fois on les voyait à travers sa substance.

Le 23, nous étions par 61° 52' de latitude sud, et 95° 2' de longitude est. Je revirai et fis de petites bordées pendant la nuit, qui était extrêmement orageuse, épaisse et brumeuse, avec de la pluie neigeuse et de la neige. Environnés de périls de toutes parts, nous devions soupirer après la pointe du jour. Enfin, l'aurore vint encore augmenter nos alarmes en offrant à notre vue des montagnes escarpées de glace, que nous avions passées la nuit sans les apercevoir.

Tant de circonstances défavorables, jointes aux nuits sombres de cette saison avancée, m'empêchèrent d'exécuter la résolution que j'avais prise de passer encore une fois le cercle antarctique. En conséquence, le 24 février, à quatre heures du matin, je portai au nord avec un vent très fort, accompagné de neige et de pluie neigeuse, et une mer grosse, qui mit en pièces beaucoup d'îles de glace. Ce morcellement ne nous fut pas avantageux : nous eûmes au contraire un bien plus grand nombre de petits bancs à éviter. Les gros morceaux qui se détachent de ces îles, ne se voyant pendant la nuit que lorsqu'ils sont sous le vaisseau, sont bien plus dangereux que les îles elles-mêmes, qu'on aperçoit communément d'un peu plus loin, à cause de leur très haute élévation au-dessus de la surface de l'eau, à moins que le temps ne soit brumeux et sombre. Ces dangers cependant nous étaient devenus si familiers, qu'ils ne nous causaient pas de longues inquiétudes; d'ailleurs, ils étaient compensés par l'eau douce que ces îles de glace nous fournissaient très à propos, et sans laquelle nous aurions éprouvé de grands besoins. Leur aspect est aussi très pittoresque. Nous en avons vu qui avaient un creux au milieu, ressemblant à une caverne percée de part en part, et qui admettait le jour de l'autre côté. Plusieurs ressemblaient à un clocher, ou avaient une forme spirale. L'imagination comparait en liberté les autres à des objets connus.

Le 6, nous avions trois grandes îles de glace en vue : l'une surtout était plus large que toutes celles qui jusqu'alors s'étaient offertes à nos regards. Le côté en face de nous semblait avoir un mille d'étendue, et par conséquent elle n'avait pas moins de trois milles de circonférence. Nous étions par 59° 58' de latitude sud, et 118° 39' de longitude est.

Le 13, par 58° 59' de latitude, et 134° de longitude, le firmament était si clair à l'horizon, que nous découvrions un espace de plusieurs lieues autour de nous. Je portai toujours à l'est, inclinant vers le sud. Le 19, nous vîmes un veau marin, et vers midi quelques pinguins et une plus grande quantité de passe-pierres, par 55° 1' de latitude, et 152° 1' de longitude est : par 54° 4' de latitude, nous aperçûmes aussi une poule du port Egmont, et d'autres passe-pierres. Les navigateurs ont communément regardé ces rencontres comme des signes certains du voisinage de la terre; mais je ne puis point confirmer cette opinion. Nous n'eûmes alors connaissance d'aucune terre, et il n'est pas possible qu'il y en eût une plus proche que la Nouvelle-Zélande, ou la terre de Van-Diémen, dont nous étions éloignés de cent soixante lieues.

Comme le vent, qui soufflait toujours entre le nord et l'ouest, ne me permettait pas de toucher à la terre de Van-Diémen, je commandai la route sur la Nouvelle-Zélande.

Le 25, la terre de la Nouvelle-Zélande fut aperçue du haut des mâts, et à midi on la voyait de dessus le pont, s'étendant à la distance de dix lieues Comme je voulais mouiller à la baie Dusky, ou à tout autre port que je pourrais trouver, dans la partie méridionale de Tavaï Poemammou, je gouvernai sur la terre à toutes voiles. Le lendemain, j'arrivai sur la terre, et nous entrâmes dans la baie de Dusky.

Ainsi se termina notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux : les voiles et les agrès avaient été mis en pièces, le tangage et le roulis du vaisseau très violents, et ses œuvres-mortes rompues par la véhémence des entorses. Les effets terribles de la tempête, peints avec tant d'expression et de force par l'habile rédacteur du voyage de l'amiral Anson, ne furent rien en comparaison de ce que nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, à la grêle et à la neige; nos agrès étaient toujours couverts d'une glace qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces, dont les particules salines engourdissaient et scarifiaient tour-à-tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent la mer australe : l'apparition fréquente et subite de ces périls tenait continuellement l'équipage en haleine pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude et précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots et le manque de provisions fraîches ne furent pas moins pénibles : les hameçons et les lignes qu'on avait distribués aux équipages avaient jusqu'alors été inutiles; car, dans ces latitudes élevées, on ne trouve d'autres poissons que des baleines; et il n'y a que sous la zône torride que l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable. Le soleil se montrait très rarement, et l'obscurité du ciel et des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse et éteignaient la gaîté des matelots les plus joyeux.

Ce que nous fîmes dans la baie Dusky. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays.

Le temps était délicieux et l'air très doux. Poussés



Il fut enfin obligé d'y monter lui-même, et pour se venger, il ne laissa pas une seule noix...

par un léger souffle de vent, nous avions passé devant un grand nombre d'îles couvertes de bois, et des arbres toujours verts offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes, et tout le pays retentissait d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de voir la terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, et le visage de tout le monde annonçait la joie et la satisfaction.

De superbes points de vue dans le style de Salvator Rosa, des forêts antédiluviennes, de nombreuses cascades, qui se précipitaient de toutes parts avec un doux murmure, contribuaient d'ailleurs à notre bonheur, et les navigateurs, à la suite d'une longue campagne, sont si prévenus en faveur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous semblait le plus beau qu'ait produit la nature. Les voyageurs, après une grande détresse, ont tous ces idées, et c'est avec une chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers escarpés de Juan Fernandez, et les forêts impénétrables de Tinian!

Dès le grand matin du 6, je partis pour reconnaître la baie; je fis surtout attention au côté septentrional, où je découvris une belle anse fort étendue, et au fond de laquelle est une rivière d'eau douce. On voit plusieurs jolies petites cascades sur le côté occidental; et les côtes sont si escarpées qu'un vaisseau pourrait s'en tenir assez près pour qu'on remplît les futailles sur le pont à l'aide d'un tuyau. On tua dans cette anse quatorze canards, outre d'autres oiseaux, et je l'ai appelée *anse des Canards* (1).

Le 12, les Zélandais vinrent en famille nous faire une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai à leur rencontre sur une chaloupe; et, dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue : mais je ne pus jamais les engager à venir aux côtés du vaisseau; et, enfin, je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse, tout près de nous, et ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de *la Résolution*, d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses et les fifres, et battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instruments; mais ils parurent attentifs au son du tambour. Malgré nos invitations et nos caresses, ils ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord; mais ils conversèrent, sans se faire entendre, très familièrement avec les officiers et les matelots qui allaient près d'eux : ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens que pour d'autres, et nous avions lieu de croire qu'ils prenaient ceux-là

(1) Duck-Cove. A. M.



... Et bientôt une scène affreuse de carnage s'offrit à nos yeux...

pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier, jusqu'à ce qu'elle découvrît son sexe; mais dès lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si, par cette réserve, elle le punissait de s'être découvert en prenant quelque liberté, ou si ce fut un effet de sa pudeur.

Une cascade est à la pointe orientale de l'anse, et court sud-ouest l'espace de deux milles : je la nommai l'*anse de la Cascade*. On y trouve un bon mouillage, et tout ce qui est nécessaire à des navigateurs. A l'entrée, gît une île sur chaque côté de laquelle est un passage : celui du côté oriental est beaucoup plus large que l'autre. Un peu au-dessus de l'île, et près de la côte sud-est, il y a deux rochers couverts à la marée haute. C'est dans cette anse que nous vîmes, pour la première fois, les naturels du pays.

En retournant à bord, le soir, je reconnus que nos amis les Zélandais avaient établi leur habitation à environ cent verges de notre aiguade, ce qui était une grande marque de leur confiance en nous. Ce soir, les officiers allèrent à la chasse sur le côté septentrional de la baie, et ils menèrent avec eux le petit canot pour les transporter de place en place.

Le 13, M. Forster et moi, nous montâmes la pinasse, afin de reconnaître les îles et les rochers qui gisent à l'entrée de la baie. Je commençai par ceux qui sont sur le côté sud-est de l'île de l'Ancre. J'y trouvai une anse très serrée, à l'abri de tous les vents, que j'appelai l'*anse du Goûté* (1), parce que nous y mangeâmes une écrevisse, au bord d'un ruisseau agréable, où des arbres nous préservèrent du vent et du soleil. Les rameurs nous menèrent ensuite aux îles les plus intérieures. Nous y vîmes plusieurs veaux marins, et nous en tuâmes quatorze, que nous rapportâmes au vaisseau.

Il nous restait cinq oies de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance, et le lendemain au matin, j'allai à l'anse des Oies, que j'ai ainsi nommée pour cela, et je les y laissai. Deux raisons me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avait point d'habitants qui pussent les troubler; et, comme on y trouve beaucoup de nourriture, je suis persuadé qu'elles se multiplieront, qu'elles se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande, et qu'enfin elles rempliront l'intention que j'ai eue en les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs, et à dix heures du soir nous fûmes de retour à bord. L'un de nos messieurs tua un héron blanc.

Le 27, je partis pour reconnaître le bras ou le goulet que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu l'es-

(1) Luncheon-Cove. A. M.

pace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, et qu'il offre aux vaisseaux qui vont au nord une meilleure sortie que celui par où j'étais entré. Nous tuâmes quarante-quatre autres oiseaux, pies de mer, canards, etc.; et cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, et je ne perdis pas plus de temps qu'il n'en fallut pour les ramasser.

Nos tentes, nos munitions étaient à bord le 28; et je n'attendais que du vent pour sortir du hâvre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, et par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé ; on le bêcha et on y sema différentes espèces de grains de jardin. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation, mais je n'en trouvai point de meilleur.

Les améliorations que nous avions faites dans cet endroit annoncent bien la supériorité de puissance des hommes civilisés sur les hommes barbares. En peu de jours dix Européens avaient éclairci et défriché les bois, dans un espace de plus d'un acre : cinquante Nouveaux-Zélandais, avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait le même travail en trois mois. Ce canton, où une quantité innombrable de plantes entassées sans aucun ordre offraient l'image du chaos, était devenu, sous nos mains, un joli champ où cent vingt hommes exerçaient leur industrie sans relâche.

Le 29 avril, j'appareillai et débouquai entre l'extrémité orientale de l'île de l'Indien et l'extrémité ouest de l'île Longue. Il y eut calme, ce qui m'obligea de mouiller du côté nord de la dernière île. Le mauvais temps et l'examen de plusieurs entrées de la baie nous retardèrent quelques jours. Durant cet intervalle, je fus attaqué de la fièvre, et j'eus à l'aine une violente douleur qui se termina par une enflure au pied droit.

En remontant le nouveau bras, nous aperçûmes des deux côtés une foule de cascades, de poissons et beaucoup d'oiseaux. Les bois, composés principalement d'arbrisseaux, semblaient très nus : la plupart des feuilles étaient tombées, et un jaune pâle déparait ce qui en restait. Ces annonces de l'hiver ne se montraient pas encore dans les autres parties de la baie, et il est probable que les hautes montagnes des environs, couvertes de neige, contribuaient à cette décadence prématurée.

Baie Dusky. Description du pays voisin, de ses productions et de ses habitants.

Comme je connais peu d'endroits à la Nouvelle-Zélande qui offrent les rafraîchissements nécessaires aux marins en aussi grande abondance que la baie Dusky, la courte description que j'en vais faire, ainsi que du pays voisin, sera peut-être agréable aux lecteurs curieux, et, dans la suite, de quelque utilité aux navigateurs. Quoique cette contrée soit fort éloignée des bornes où s'arrête le commerce actuel du monde, on ne peut pas dire quel usage les siècles futurs feront des découvertes des modernes.

Il y a deux entrées dans cette baie. L'entrée méridionale est au côté nord du cap Ouest, par 45° 48' de latitude sud : elle est fermée au sud par la terre du Cap, et au septentrion par la pointe des Cinq-Doigts. Plusieurs rochers pointus qui gisent en son travers, et qui paraissent avoir la forme des cinq doigts de la main, quand on les regarde d'une certaine position, rendent cette pointe remarquable : c'est de là qu'elle a pris son nom. La terre de cette pointe se reconnaît encore mieux par le peu de ressemblance qu'elle a avec les terres voisines : c'est une péninsule étroite, qui court nord et sud; elle est d'une hauteur médiocre, partout égale, et partout couverte de bois.

Il n'est pas difficile d'entrer dans la baie de ce côté, parce qu'on aperçoit tous les dangers : cependant l'eau est trop profonde pour qu'on puisse y mouiller, excepté dans les anses et les hâvres, et très près des côtes, qui même en beaucoup d'endroits ne permettent pas de jeter l'ancre; mais les mouillages qu'on trouve sont également sûrs et commodes. Je ne connais point de hâvre pour deux ou trois vaisseaux meilleur que celui de Pickersgill : il gît sur la côte sud, en travers de l'extrémité occidentale de l'île des Indiens, qu'on distingue aisément des autres par sa plus grande proximité de cette côte. Il y a un passage qui mène des deux côtés de l'île au hâvre, devant lequel elle est située. Le passage est plus grand du côté oriental; mais il faut prendre garde à un rocher submergé qui est près de la grande terre, vis-à-vis cette extrémité de l'île. En serrant l'île de près, on évite le rocher, et on se tient sur un lieu propre au mouillage. L'anse de la Cascade est le mouillage qui suit de ce côté : il y a place pour une flotte entière, et un passage y mène de l'un ou de l'autre côté de l'île qui gît à l'entrée.

L'île la plus occidentale et la plus extérieure est la plus considérable par sa hauteur et par sa circonférence. Je l'ai appelée *Brise-Mer* (1), parce qu'elle met réellement cette entrée à l'abri de la violence de la houle sud-ouest, à laquelle la seconde entrée est si exposée.

Le pays est extrêmement montueux, non-seulement aux environs de la baie Dusky, mais dans toute la partie sud de cette côte occidentale de Tavaï Poemammou. On ne trouve nulle part des sites plus sauvages ni plus escarpés : on ne voit dans l'intérieur que des sommets de montagnes d'une hauteur étonnante, et des rochers stériles absolument pelés, excepté où elles sont couvertes de neige; mais la terre qui touche la mer et toutes les îles sont revêtues d'un bois épais presque jusqu'au bord de l'eau. On n'aperçoit aucune prairie, et il n'y a de terrain plat qu'au fond des anses profondes, où un ruisseau tombe dans la mer. Tout est couvert de forêts ou de ronces : on ne trouve pas un seul endroit de pâturage Il y a, comme dans le reste de la Nouvelle-Zélande, des arbres de différentes espèces, propres à l'architecture navale, à la bâtisse des maisons, à l'ébénisterie, et à plusieurs autres usages. La plupart de ces arbres ont de six à huit et dix pieds de tour, et de soixante à quatre-vingts ou cent pieds de hauteur, et ils sont assez gros pour en faire un grand mât d'un vaisseau de 50 canons.

Cette partie de la Nouvelle Zélande, ainsi que toutes les autres, est remplie d'un grand nombre d'arbres et de buissons aromatiques, la plupart de l'espèce des myrtes; mais, au milieu de tant de variétés, je n'en ai pas rencontré un seul qui donnât du fruit bon à manger.

Les lianes, les ronces et les buissons, qui rendent presque impénétrable l'intérieur du pays, font croire que, dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, l'industrie des hommes n'a jamais mutilé les forêts, et qu'elles y conservent leur véritable état de nature.

En général aucune partie de la Nouvelle-Zélande ne contient autant d'oiseaux que la baie Dusky. Outre ceux dont on vient de parler, nous y avons trouvé des cormorans. des pies de mer, des albatros, des mouettes, des pinguins, des faucons, des pigeons et des parrots de deux espèces : l'une est petite et grise, et l'autre, grosse, de couleur gris-vert, avec une poitrine rougeâtre. Comme ces oiseaux ne se tiennent ordinairement que dans les climats chauds, nous fûmes fort surpris de les trouver à 46° de latitude, exposés à un temps froid et pluvieux.

Les pluies presque continuelles doivent être comptées parmi les autres inconvénients de cette baie. Peut-être cependant n'arrivent-elles qu'à la saison de l'année où nous y étions; mais la situation du pays, l'élévation considérable et la proximité des montagnes feraient croire qu'il y pleut beaucoup dans tous les temps. L'équipage, exposé chaque jour à la pluie, n'en

(1) Break-Sea. A. M.

fut point incommodé ; au contraire, ceux qui étaient malades ou indisposés lors du débarquement recouvrèrent peu à peu la santé, et tout le monde eut de la force et de la vigueur. On doit attribuer cet effet à la salubrité de l'endroit et aux provisions fraiches que j'y trouvai : la bière d'ailleurs n'y contribua pas peu. J'ai déjà fait remarquer que nous en fîmes d'abord avec une décoction de feuilles de sapinette ; mais elle était trop astringente, et nous y mêlâmes ensuite une quantité égale de plantes de thé (1), qui détruisit en partie la qualité astringente de l'autre, et fit une bière extrêmement molle. Nous la fabriquâmes de la même manière que la bière de sapinette.

Les habitants de cette baie sont de la même race que ceux des autres parties de la Nouvelle Zélande; ils parlent la même langue, et ils observent à peu près les mêmes coutumes. Avant de recevoir des présents, ils sont dans l'usage d'en faire eux-mêmes, et sur cela ils ressemblent plus aux Taïtiens que le reste de leurs compatriotes. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu engager trois ou quatre familles à s'éloigner ainsi de la société des autres hommes. Puisque nous avons rencontré quelques individus près de nos mouillages, il est probable que toute cette île méridionale est un peu habitée; mais, en comparant le nombre de ceux que nous vîmes avec tous les vestiges d'homme qui frappèrent nos regards en différentes parties de cette baie, on reconnait qu'ils mènent une vie errante; et, si l'on peut juger par l'apparence, il ne règne pas une amitié parfaite entre ces familles : car, s'il y a de l'intelligence, pourquoi ne se réunissent-elles pas en société, puisque cette réunion est naturelle à l'homme et aux animaux? En quittant un de ces Zélandais, il fit signe qu'il allait tuer des hommes. Leur intrépidité naturelle les excite souvent au carnage.

Traversée de la baie Dusky au canal de la Reine-Charlotte. — Description de quelques trombes. Réunion de *l'Aventure* et de *la Résolution*.

En quittant la baie Dusky je fis route le long de la côte, sur le canal de la Reine Charlotte, où je m'attendais à trouver *l'Aventure*. A mesure que nous avancions, la hauteur des montagnes semblait diminuer.

Le 14, en travers du cap Foulwind, notre bon vent nous quitta, comme pour montrer que ce cap est appelé avec raison *Foulwind* (2). Nous vîmes de grandes troupes de petits pétrels plongeurs voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou nager sous l'eau, à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous aperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent et jaillirent entre nous et la terre ; la cinquième était à notre gauche ; la sixième parut d'abord dans le sud-ouest, au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau : elle passa à cinquante verges de notre arrière sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante ou soixante pieds. Sur cette base il se formait un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous les deux ensemble étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et sa largeur s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous, et qui, en montant, était entraîné de force, et tournait comme le balancier d'un tourne-broche.

Selon Franklin, les trombes et les dragons de vent ont la même origine ; cette hypothèse semble probable, d'après ce que nous avons pu en juger. On m'a dit que le feu d'un canon les dissipe, et je suis d'autant plus fâché de ne l'avoir pas essayé que nous en étions assez proche, et que nous avions un canon tout prêt; mais, dès que le danger était passé, je ne pensais pas à nous en garantir, et j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires (1).

Dans la traversée du cap Farewel au cap Stephens, je vis mieux la côte que lors de mon voyage sur *l'Endeavour*, et j'observai qu'environ six lieues à l'est du premier cap, il y a une baie spacieuse qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est, je crois, la même où le capitaine Tasman mouilla le 18 décembre 1642, et qui fut appelée par lui la baie des *Assassins*, parce que les naturels du pays tuèrent quelques personnes de son équipage. La baie que j'ai nommée des *Aveugles* dans mon premier voyage gît au sud-est de celle-ci, et semble courir assez loin dans l'intérieur des terres au sud : la vue, de ce côté, n'est bornée par aucune terre. Le 18, à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la Reine Charlotte, où nous découvrîmes *l'Aventure* par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre pour sentir notre joie.

Relâche dans le détroit de la Reine-Charlotte.

Comme je savais qu'on trouve dans ce canal du cochléaria, du céleri et d'autres végétaux, j'allai en chercher moi-même le lendemain de mon arrivée : j'en fis charger une chaloupe, et je retournai déjeuner à bord. Convaincu qu'on pourrait en cueillir assez pour les deux équipages, je donnai ordre d'en cuire avec du blé et des tablettes de bouillon portatives pour le déjeuner, avec les mêmes tablettes et des pois pour le dîner. L'expérience m'avait appris que ces végétaux ainsi apprêtés servent beaucoup à dissiper toutes les atteintes du scorbut.

Route de la Nouvelle-Zélande à Taïti, avec une description de quelques îles basses, supposées être les mêmes qui ont été vues par Bougainville.

Le 7 juin, nous appareillâmes de conserve avec *l'Aventure*. Le 8 nous étions hors du détroit.

Nous contemplions cette mer immense, que les premiers navigateurs avaient traversée sous la zône torride, et où les géographes supposaient une grande étendue de terre, qu'ils appelaient *Continent austral*. Avant le voyage de *l'Endeavour*, la Nouvelle-Zélande était regardée comme la côte occidentale de cette terre inconnue, et l'on disait que des îles prétendues découvertes près de l'Amérique en formaient les côtes orientales. Comme j'avais pénétré jusqu'au 4e degré sud sans trouver de terre, l'opinion publique restreignit le continent austral dans des bornes plus étroites, mais encore assez considérables pour occuper l'attention des navigateurs. Nous allions entrer au milieu de ces parages nouveaux, et cingler à l'est entre le 50e degré de latitude sud et le 40e ; plusieurs personnes de l'équipage croyaient que bientôt nous aborderions sur des côtes dont les productions précieuses nous ré-

(1) On imagina ce nom dans le premier voyage de Cook, parce qu'en place de thé, on se servait de la plante qui le représentait. A. M.

(2) Le mot anglais signifie *vent furieux*, A. M.

(1) Suivant Haüy, la trombe provient d'un nuage qui s'offre assez ordinairement sous la forme d'un cône renversé, dont la base adhère à d'autres nuages auxquels le cône est suspendu. Lorsque la trombe est produite au-dessus de la mer, l'eau qui lui correspond s'élève en formant un second cône dont l'axe est sur la même direction que celui du cône supérieur. L'eau qui se précipite de toutes les parties de la trombe, et à laquelle se joint quelquefois une grêle abondante, est lancée au loin par les vents impétueux qui se déchaînent à l'entour. Les ravages que produit ce météore sont affreux. S'il tombait sur un navire, il le submergerait à l'instant. S'il passe au-dessus d'une ville, il renverse les toits, les cheminées ou même les murs des maisons. La trombe est beaucoup plus rare sur terre que sur mer. A. M.

compenseraient de nos peines. Les officiers, qui ne pouvaient pas encore s'accoutumer aux provisions salées, tuèrent un chien noir. Nous en mangeâmes à dîner une cuisse rôtie, dont la saveur était exactement la même que celle du mouton.

Le 20, nous étions par 32° 30' de latitude, et 133° 40' de longitude ouest. Le temps était si chaud, qu'il fallut mettre ses habits les plus légers. Le mercure dans le thermomètre, s'éleva, à midi, à 63° : il n'avait jamais été plus bas que 46°, et rarement à plus de 54° à cette époque du jour, depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. La gaîté de l'équipage se ranimait à mesure que nous approchions du tropique, et les matelots employaient leurs soirées à toutes sortes de jeux.

Le 12 août, à la pointe du jour, on vit terre au sud; plus près on reconnut que c'était une île d'environ deux lieues d'étendue, dans la direction du nord-ouest, et revêtue de bois, par-dessus lesquels les cocotiers montraient leurs têtes élevées.

Je jugeai que c'était une des îles découvertes par M. de Bougainville. Elle gît à 17° 24' de latitude, et 141° 39' de longitude ouest; et, d'après le nom du vaisseau, je l'appelai l'*île de la Résolution*. Les malades de *l'Aventure* me contraignaient à presser ma route pour Taïti, où j'étais sûr de rafraîchir les équipages. Je n'examinai pas cette île, qui semblait trop petite pour fournir à nos besoins; mais je continuai de marcher à l'ouest, et à six heures du soir on aperçut du haut des mâts une seconde terre : c'était probablement une des autres îles qu'a découvertes M. de Bougainville. Je la nommai *île Douteuse*, et elle gît par 17° 20' de latitude, et 141° 38' de longitude ouest.

Le 12, au lever de l'aurore, nous découvrîmes terre droite à l'avant, à la distance d'environ deux milles; de sorte que le jour naissant ne nous avertit qu'à temps du danger que nous courions. Il se trouva que c'était une de ces îles basses ou à moitié submergées, ou plutôt un grand banc de corail de vingt lieues de tour. Il y avait une très petite portion de terre composée d'îlots rangés le long du côté septentrional, et réunis par les bancs de sable et les brisants : ces îlots étaient couverts de bois, parmi lesquels on distinguait seulement les cocotiers. Nous rangeâmes le côté méridional, à la distance d'un ou de deux milles du banc de corail, contre lequel la mer brisait et formait une houle terrible. Au milieu il y a un grand lac ou goulet de mer, sur lequel nous aperçûmes une pirogue à la voile.

L'eau, dans la partie de la lagune près de nous, était moins profonde; mais elle l'était davantage au-dessous des bois : différence qu'on observait aisément par la couleur plus blanche et plus bleue du bassin. A l'aide de nos lunettes nous comptâmes six ou sept hommes sur la pirogue, et l'un d'eux, placé à l'arrière, gouvernait avec une pagaie. Ils ne semblaient pas s'être embarqués pour nous connaître, car ils n'approchèrent point du récif sud; mais ils serrèrent de près la partie boisée de l'île.

Cette île, à laquelle j'ai donné le nom du capitaine Furneaux, gît par 17° 5' de latitude, et 143° 16' de longitude ouest. Sa position est à peu près la même que celle d'une des îles découvertes par M. de Bougainville.

Le 13, nous vîmes une autre de ces îles basses situées par 17° 4' de latitude, et 144° 30' de longitude ouest, et que j'appelai *île de l'Aventure*. M. de Bougainville nomme avec raison *archipel Dangereux* ce groupe d'îles basses et submergées. La tranquillité de la mer nous apprenait assez que nous en étions entourés, et qu'il ne fallait négliger aucune précaution, surtout la nuit, dans notre marche. Elles sont de niveau avec les flots dans les parties inférieures, et élevées à peine d'une verge ou deux dans les autres. Leur forme est souvent circulaire. Elles renferment à leur centre un bassin d'eau de la mer, et la profondeur de l'eau tout autour des côtes est incommensurable : les rochers s'élèvent perpendiculairement du fond. Elles produisent peu de chose : les cocotiers sont vraisemblablement ce qu'il y a de meilleur. Malgré cette stérilité, malgré leur peu d'étendue, la plupart sont habitées.

Dès que nous eûmes passé ces îles basses nous cinglâmes vers Taïti.

Arrivée des vaisseaux à Taïti.

Le 15 août, nous aperçûmes l'île d'Osnabruck ou Maitéa, découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après je fis avertir le capitaine Furneaux que je voulais relâcher dans la baie Oaiti-Piha, près de l'extrémité sud-est de Taïti, afin de tirer de cette partie de l'île le plus de rafraîchissements qu'il serait possible, avant d'aller à Matavaï. Nous fîmes voile ensuite, et, à six heures du soir, nous vîmes cette île désirée.

Des montagnes sortaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un matelot ou deux, qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérance, et qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé. Quiros, qui appareilla de Lima au Pérou, la découvrit probablement le premier en 1605. Il aperçut, le 10 février 1606, une île à laquelle il donna le nom de *Sagittaria*, et qui sans doute est Taïti. Le capitaine Wallis la reconnut ensuite, le 18 juin 1767, et il l'appela *île de George III*.

M. de Bougainville arriva dans la partie orientale, le 2 avril 1768, et il apprit le véritable nom de cette île. Touché de l'admirable caractère des insulaires, il passa dix jours parmi eux, et il en reçut le plus tendre accueil. J'y débarquai en avril 1759 pour observer le passage de Vénus, et je fis le tour de l'île. Un séjour de trois mois me procura l'occasion de vérifier les observations qu'on avait déjà publiées sur l'état du pays, le caractère et les mœurs des habitants.

Dans ce second voyage nous passâmes une nuit heureuse qui devait nous faire oublier les fatigues et l'inclémence du climat austral. La tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait. L'image de la maladie et de la mort n'effrayait plus personne.

A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces belles matinées que les poètes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, et ridait la surface des eaux. Les montagnes, couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil naissant; très près de nous on voyait une allée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, agréablement entremêlées de teintes vertes et brunes; au pied, une plaine parée de fertiles arbres à pain, et par derrière une quantité innombrable de palmiers qui présidaient à ces bocages ravissants. Tout semblait dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, et une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres et des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, et rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du hâvre. L'astre du jour commençait à éclairer la plaine; les insulaires se levaient, et animaient peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et ramèrent près de nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions guère que nous allions courir le plus grand danger, et que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux et les équipages sur les bords de cette rive fortunée. Nous avions les chaloupes en mer, afin de remorquer les vaisseaux au large; mais tous les efforts ne purent pas les empêcher d'être portés près du récif.

Cependant les pirogues s'approchaient. L'une d'elles arriva au côté de *la Résolution* : elle était montée par

deux hommes presque nus, qui avaient une espèce de turban sur la tête, et une ceinture autour des reins. ils agitaient une large feuille verte en poussant des acclamations multipliées de *tayo* (1), que, sans connaître leur langue, je prenais pour une expression d'amitié. Nous jetâmes à ces insulaires un présent en clous, de verroterie et de médailles; et ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain, c'est-à-dire un symbole de paix, et ils désirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les haubans du grand mât, et alors les deux embassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre.

Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui nous regardait des bords de la côte, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues et les chargeaient des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure, nous fûmes environnés de cent canots, portant chacun, deux, trois, et quelquefois quatre personnes qui nous montraient une parfaite confiance, et qui n'avaient aucune arme. Le son amical de tayo retentissait de toutes parts, et nous le répétions de bon cœur et avec un extrême degré de plaisir. Nous achetâmes des noix de coco, des plantains (2), des fruits à pain, et d'autres végétaux; du poisson, des pièces d'étoffe, des hameçons, des haches de pierre, etc., etc. : et les pirogues, remplissant l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment et la côte, présentaient le tableau d'une nouvelle espèce de foire.

La bonté était peinte sur les traits des Taïtiens qui nous entouraient. Leur maintien était agréable et leur teint d'un brun pâle; leur taille ne surpassait pas la nôtre : ils avaient de beaux cheveux et de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes plusieurs femmes assez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe avec un trou au milieu où elles passaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant et derrière jusqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formait différents plis autour de leur corps, un peu au-dessous de la poitrine, l'une des extrémités retombait avec grâce par-dessus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme parfaite qu'on admire avec tant de raison dans les draperies des anciennes statues grecques, il est plus joli que je ne l'imaginais, et plus avantageux à la taille et à la figure qu'aucune des robes européennes que nous connaissons. Les deux sexes étaient embellis ou plutôt défigurés par ces singulières taches noires (3) dont parlent les premiers voyageurs. On en voyait particulièrement sur les fesses des hommes.

Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur singulière de leur caractère se montrait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient les marques de tendresse et d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules, ou ils nous embrassaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, et souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

Plusieurs, voyant que nous désirions parler leur langage, puisque nous demandions les noms des différents objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers voyageurs, se donnèrent beaucoup de peine pour nous l'enseigner : ils semblaient charmés quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci : toutes les articulations aigres et sifflantes en sont bannies, et presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs sons, qui donnent une grande délicatesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes que l'*o* et l'*e*, qui commencent la plupart des noms et des mots qui se trouvent dans mon premier voyage, sont l'article que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs, et que M. de Bougainville avait saisi heureusement le nom de l'île sans l'*O*, en disant *Taïti* au lieu de *O-Taïti*.

Le 17, nous mouillâmes dans une baie où les insulaires nous apportèrent des noix de coco, des plantains, des bananes, des pommes, des ignames et d'autres racines, qu'ils échangèrent contre des clous et des verroteries. Les cris de ces insulaires nous étourdissaient; leurs pirogues chaviraient souvent; mais ces accidents ne les déconcertaient point, car les hommes et les femmes sont d'habiles nageurs. En montant sur nos ponts, ils avaient volé différentes bagatelles; quelques-uns même rejetaient secrètement du haut de nos vaisseaux les noix de coco que nous avions déjà achetées une fois à leurs camarades qui étaient dans leurs pirogues, et qui venaient sur-le-champ nous les revendre une seconde fois. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers par des fruits à pain et des ignames; et l'é-vée (1) nous fournissait un dessert délicieux : nous désirions seulement acheter des cochons et des volailles.

L'après-midi je débarquai avec le capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade et de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne nous restait presque plus d'eau à bord, et une chaloupe alla tout de suite en remplir quelques futailles. Nous trouvâmes une aiguade aussi convenable que je pouvais l'espérer, et les naturels nous traitèrent fort bien.

Durant cette petite expédition, les ponts furent remplis de Taïtiens, et entre autres de plusieurs femmes, qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots : quelques-unes, qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce, ne paraissaient pas avoir plus de neuf ou dix ans, et l'on ne voyait en elles aucune marque de puberté. Un libertinage si prématuré doit avoir des suites funestes sur la nation en général, et je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne; un grand nombre étaient au-dessous : observation qui confirme ce que M. Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes. En général, leurs traits n'avaient rien de régulier ni de distingué, si l'on en excepte les yeux toujours grands et pleins de vivacité : mais un sourire naturel et un désir constant de plaire suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, et ils donnaient imprudemment leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement qui exposait à la vue un sein bien formé et des bras charmants contribuait d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuse, et enfin le spectacle de plusieurs de ces nymphes, qui nageaient avec grâce toutes nues, aux environs de nos vaisseaux, aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

Une circonstance très minutieuse les engagea à se jeter à l'eau. Un des officiers, placé sur le gaillard d'arrière, voulant donner des grains de verre à un enfant de six ans, qui était sur une pirogue, les laissa tomber dans la mer : l'enfant se précipita au même instant à l'eau, et il plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapportés du fond. Afin de récompenser son adresse, nous lui jetâmes d'autres bagatelles, et cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes, qui nous amusèrent par des tours surprenants d'agilité au milieu des flots, et qui non-seulement repêchaient des grains de verre, répandus par nous sur les vagues, mais même de grands clous, qui, par leur poids, descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restaient longtemps sous l'eau, et nous

(1) Voyez le voyage de Bougainville. A. M.
(2) C'est une espèce particulière de bananes. A. M.
(3) Ils se piquent la peau, et ils mettent une couleur noire dans les piqûres. A. M.

(1) L'é-vée est un fruit de la forme d'une pomme. A. M.

ne revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple rendent l'art de nager familier dès la plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau, et la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies.

Le 18 août, ayant commencé nos excursions dès le grand matin, nous contemplâmes avec ravissement la scène charmante qui s'offrait à nos yeux. Le hâvre où mouillaient les vaisseaux était très petit, et il ne pouvait pas contenir d'autres navires. L'eau y était aussi unie qu'un miroir, tandis qu'en dehors du récif la mer jetait une écume blanche. La plaine au pied des collines, resserrée en cet endroit, présentait l'image de la fertilité, de l'abondance et du bonheur ; elle se partageait devant nous entre les collines, et formait une longue vallée étroite, couverte de plantations, entremêlées de maisons. Les pentes des collines, revêtues de bois, se coupaient les unes les autres des deux côtés ; et derrière la vallée nous apercevions les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différents pics, et entre autres une pointe remarquable dont le sommet, courbé d'une manière effrayante, semblait à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, la beauté du paysage, tout enchantait notre imagination, et nous inspirait la gaîté.

Plus nous avancions, plus nous reconnaissions la fidélité d'un tableau du pays que M. Bougainville a comparé à l'Élysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais serré, qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi cachées sous des arbrisseaux. Les grands palmiers s'élevaient sur le reste des arbres ; les bananiers déployaient leur large feuillage, et l'on apercevait çà et là quelques bananes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portaient des pommes d'or, qui, par le jus et la saveur, ressemblaient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de petits mûriers, dont les insulaires employaient l'écorce à fabriquer des étoffes, et de différentes espèces de petits mûriers, d'ignames et de cannes à sucre.

Les cabanes des naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, et entourées d'arbrisseaux odorants, tels que le gardenia, la guettarda et le calophyllum. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du padang ou palmier servaient de couverture à ces édifices, et l'arbre à pain en faisait les colonnes. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit, et que le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes sur les côtés : quelques-unes cependant, destinées aux opérations secrètes, étaient entièrement fermées avec des bambous réunis par des pièces transversales de bois, de manière à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre ; ce trou est fermé par une planche.

Nous observâmes devant chaque hutte des groupes d'habitants couchés ou assis, comme les Orientaux, sur un vert gazon ou sur une herbe sèche, et passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche, se joignaient à la foule et nous suivaient ; mais le plus grand nombre, et surtout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *tayo* lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous voyaient rassembler des plantes s'empressèrent d'en cueillir de pareilles, qu'ils vinrent nous offrir.

Les bocages d'arbres à pain étaient remplis de petits oiseaux dont le chant était très agréable, quoiqu'on dise communément en Europe, je ne sais pourquoi, que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très petits perroquets, d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés ; tandis que d'autres, d'une couleur verdâtre, tachetée de rouge, se montraient plus ordinairement parmi les bananes, et souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent, et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur, d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son cou blanc ; un gros coucou, et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles se juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur le bord de la mer, mangeant des poissons à coquilles et des vers.

Un beau ruisseau, qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite, et, à son embouchure dans la mer, offrait ses eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. J'en remontai le courant jusqu'à l'endroit où je rencontrai une troupe de Taïtiens qui suivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, et le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son épouse. Je demandai qui ils étaient, et l'on me répondit que c'étaient les te-aponnées ; mais, remarquant que je n'entendais pas assez leur langue pour comprendre ce terme, ils ajoutèrent que c'étaient des tata-no-t'eatooa, des ministres de Dieu et du moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque temps parmi eux, et comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

Le peu d'étendue de l'île et son vaste éloignement du continent oriental et du continent ouest ne comportent pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes que des cochons, des chiens domestiques et des quantités incroyables de rats que les naturels laissent courir en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Il y a cependant assez d'oiseaux ; et quand les insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de différents poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'Océan à l'autre, et surtout dans la zône torride, où certaines espèces sont communes tout autour du monde.

Le 20, à midi, je fis avec plusieurs officiers une promenade à la pointe orientale du hâvre. Arrivés à un petit ruisseau assez large et assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, et nous aperçûmes parmi des arbrisseaux une maison assez vaste. Nous vîmes, devant, une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti étendues sur l'herbe, et les naturels du pays nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière. Près de l'habitation je remarquai un bouclier de forme demi-ronde, d'osier et de filasse de noix de coco, suspendu à un bâton : il était couvert de plumes éclatantes gris-bleu d'une espèce de pigeon, et orné de dents de goulu, déployées en trois cercles concentriques. Je demandai si l'on voulait le vendre ; mais on me répondit que non, et j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, et il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très longs, et il en paraissait fier : c'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume : il est peut-être difficile de déterminer si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différents coins de la hutte, des hommes et des femmes mangeaient du fruit à pain et des bananes, et tous à notre approche nous invitèrent à partager leur dîner.

En quittant cette habitation nous nous rendîmes, à

travers des arbrisseaux odoriférants, à une seconde maison, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfants et ses sœurs, Maroya et Marorai. L'officier qui avait perdu les draps de son lit était avec nous; mais, ne jugeant pas à propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les bonnes grâces de la belle. Elle accepta les grains de verre, les clous, etc., qu'on lui offrit, mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle désirait, et pour lesquels seuls elle avait pu se soumettre à une prostitution, rien ne l'excitait à supporter les embrassements volages d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable quand nous considérions que sa famille jouissait d'un certain rang, et que, durant mon long séjour lors de mon premier voyage, il n'y avait eu que très peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes qualifiées.

Un chef qui vint me voir le matin m'offrit une grande quantité de fruits et entre autres des noix de coco, dont on avait ôté l'eau. Il avait rassemblé celles-ci, et en avait fait des paquets avec tant d'art, que nous n'aperçûmes pas d'abord la tromperie. Quand on lui en parla il ne parut ému en aucune manière; et comme s'il n'eût pas su ce qu'on voulait lui dire, il en ouvrit lui-même deux ou trois. Il nous déclara alors que nous avions raison, et il alla ensuite à terre, d'où il nous envoya des plantains et des bananes.

Dans une de nos promenades un peu lointaines, nous rencontrâmes des hommes bien faits et des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, qui entouraient le patriarche, et nous jugeâmes, en arrivant, qu'ils conversaient ensemble après un repas frugal. Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, et nous ne leur donnâmes pas la peine de réitérer leur invitation.

Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtements et nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint; ils serraient nos mains, et ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués* (1), et de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts. Ils demandaient nos noms d'un air empressé, et quand ils les avaient appris ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms, prononcés à leur manière, différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les reconnaître; mais, en revanche, ils étaient plus harmonieux et plus faciles à retenir.

Nous retrouvâmes partout l'hospitalité des anciens patriarches. On nous offrit des noix de coco et des é-vées pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous : il en joua en soufflant avec le nez tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique vocale et instrumentale consistait en trois ou quatre notes, entre les demi-notes et les quarts de note; car ce n'étaient ni des tons entiers ni des demi-tons. Ces notes, sans variété ou sans ordre, produisaient seulement une espèce de bourdonnement léthargique, qui ne blessait pas l'oreille par des sons discordants, mais qui ne faisait aucune impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les nations diverses.

Récit de plusieurs visites que nous fit le roi O-Too, et que nous lui rendîmes. Incidents survenus tandis que les vaisseaux mouillaient dans la baie de Matavaï.

Nos ponts étaient remplis de Taïtiens avant d'avoir jeté l'ancre; j'en connaissais la plus grande partie, et ils me connaissaient presque tous. Une autre foule nombreuse était rassemblée sur la côte : le roi O-Too se trouvait parmi ceux-ci. J'allais lui faire une visite quand on m'avertit qu'il venait de se retirer à Opparée. Comme chacun semblait charmé de me revoir, je ne pouvais pas concevoir la cause de sa fuite ni de sa frayeur. Un chef, nommé *Maritata*, qui était alors à bord, me conseilla de différer l'entrevue jusqu'au lendemain matin : il promit de m'accompagner, et il tint sa parole.

Après avoir donné ordre de dresser des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers et la garde, je partis le 26, afin de me rendre à Opparée : le capitaine Furneaux, M. Forster et d'autres, Maritata et sa femme, charmés de ce qu'on les avait admis dans nos chambres, tandis que leurs compatriotes demeuraient dehors, m'accompagnèrent.

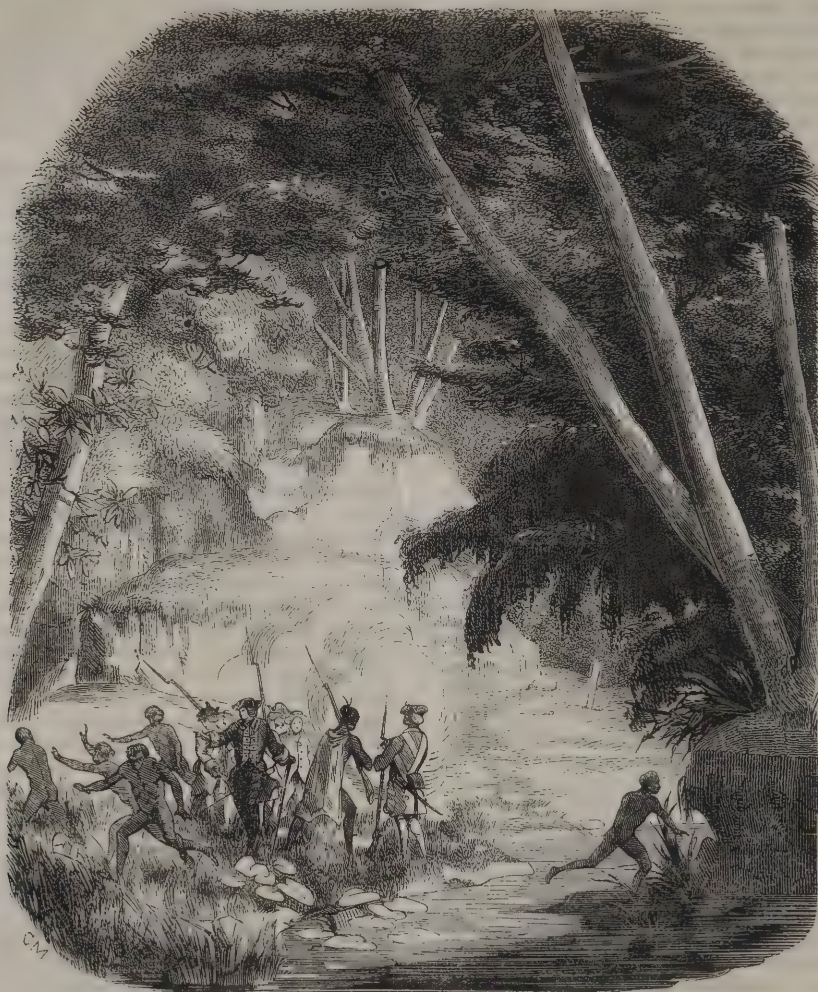
Dès que nous fûmes dans la pinasse, Maritata et sa femme y entrèrent sans aucune cérémonie, et se mirent aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes; mais, comme ils remplissaient tellement le bateau que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs rames, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contents; car ils avaient paru très fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint, et qui avait un très joli abri vert pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, et nous approchâmes de la côte près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un moraï de pierre, tel que nous en avions déjà observé à Oaiti-Piha. Je connaissais ce cimetière et ce temple sous le nom de moraï de Tootahah; mais quand je l'appelai par ce nom, Maritata m'interrompit, en m'avertissant que, depuis la mort de Tootahah, on l'appelait moraï d'O-Too. Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi pendant leur vie qu'ils sont mortels, et qu'après leur mort le terrain qu'occupera le cadavre ne sera pas même à eux! Le chef et sa femme ôtèrent en passant leurs vêtements de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les insulaires de tous les rangs devant un moraï, et qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence immédiate de la divinité, suivant l'opinion qu'on a eue des temples, dans tous les temps, et chez toutes les nations.

Au-delà du moraï, nous côtoyâmes de près un des plus beaux districts de Taïti, où les plaines paraissaient très spacieuses, et où les montagnes se prolongeaient par une douce pente, jusqu'à une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitants bordait les côtes couvertes d'herbes et de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut avec des acclamations de joie, et l'on nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres.

On nous mena ensuite à O-Too : il était assis à terre, les jambes croisées à l'ombre d'un arbre, et une immense troupe de ses sujets formait un cercle autour de lui. Ayant fini les premiers compliments, je lui offris tout ce qui me parut avoir plus de prix à ses yeux : je sentais combien il était important de gagner l'amitié de cet homme. Je fis d'autres présents à plusieurs personnes de sa suite, et en retour, on me présenta une étoffe que je refusai d'accepter, en disant que nos dons provenaient de *tayo* (de pure amitié).

Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux courts. il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux sur les têtes de celles qui se trouvaient à l'entrevue, et sans doute c'est un privilége réservé aux princesses du sang royal. Leur rang cependant ne les dispense pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en présence du roi : cérémonie qui procurait aux femmes des occasions sans nombre de montrer toute l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes, suivant leurs talents et leur bon goût, la simple draperie d'une longue étoffe blanche : il n'y a point parmi elles de modes qui les forcent à se défigurer comme en Europe,

(1) Ce mot exprime les petits trous peints qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois. A. M.



L'explosion les effraya tellement que, malgré nos caresses et nos soins, ils s'enfuirent...

mais une grâce naturelle accompagne leur simplicité. Le seul qui ne se découvrît pas devant le monarque, était l'hoa (1) de sa personne, l'un de ses officiers, qu'on peut comparer à nos gentilshommes de la chambre : on nous dit qu'il y en a douze qui servent par tour. Le nombre des oncles, des tantes, des cousins et des autres parents de Sa Majesté, parmi lesquels nous étions assis, s'empressaient à l'envi de jeter sur nous des regards de tendresse, de nous faire des démonstrations d'amitié, et de nous demander des grains de verre et des clous. Ils prenaient divers moyens pour obtenir nos richesses, et ils ne réussissaient pas toujours. Quand nous distribuions des présents à un groupe de peuple, des jeunes gens ne craignaient pas d'insinuer quelquefois leurs mains au milieu de celles des autres, et ils demandaient leur part, comme si ce n'eût pas été une pure libéralité. Les jeunes femmes gagnaient notre affection en nous appelant du tendre nom de *frères :* la plupart étaient belles, et elles faisaient toutes des efforts continus pour nous plaire.

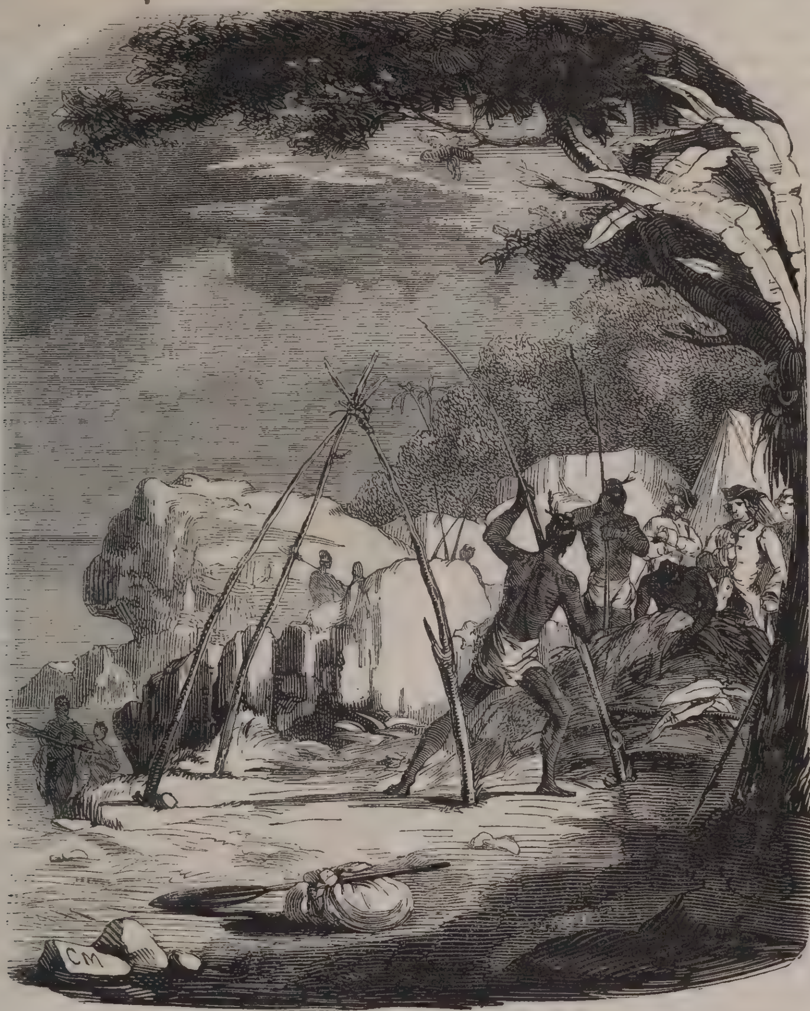
Nous fûmes bientôt récompensés de nos présents, surtout de la part des femmes, qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques chercher de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose ou de paille, et parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits, et elles nous en chargèrent si bien, qu'il nous était difficile de remuer.

A mon retour d'Opparée, je trouvai les tentes dressées, ainsi que les observatoires de l'astronome, à la même place où nous observâmes le passage de Vénus en 1769. L'après-midi on mit les malades à terre.

Le 27, dès le grand matin, O-Too, avec une suite nombreuse, vint me voir. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande quantité d'étoffes, de fruits, un cochon et deux gros poissons. Je priai Sa Majesté d'entrer ; mais le prince ne se remua de dessus son siége qu'après que j'eus été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui me donnèrent une grosseur monstreuse. Enfin il monta à bord lui-même, ainsi que sa sœur, un frère plus jeune que lui, et un cortége de plusieurs Taïtiens. Je leur fis à tous des présents.

Sa Majesté fut accompagnée dans la grand'chambre par tous les insulaires de sa suite, qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux choisit parmi nous un ami particulier, et des présents réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeuner, ils furent frappés de la nouveauté et de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeuner. Il

(1) L'ami. A. M.



J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade et à la construction d'un de ces villages...

était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude (1), et manger du fruit à pain avec de l'huile (2). Il ne voulut goûter d'aucun de nos mets : ses sujets ne furent pas si réservés.

Dès qu'on eut déjeuné, je pris dans ma chaloupe le roi, sa sœur et autant d'autres qu'il put y en entrer, et je les ramenai à Opparée. Le capitaine Fourneaux offrit au roi deux chèvres, un mâle et une femelle. On avait fait comprendre à O-Too le prix des chèvres ; mais, pendant le passage, il proposa beaucoup de questions sur ces animaux, qui absorbaient toute son attention. On lui répéta souvent de quoi ils se nourrissaient, et comment il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, on lui montra un coin de terre couvert de gramens, à l'ombre de quelques arbres à pin, et on l'avertit de les laisser toujours dans de pareils endroits. La côte était remplie, à notre débarquement, d'une foule d'insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain.

Nous retournâmes dîner à bord. Les ponts furent bientôt remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furetaient partout, et qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir, un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, restèrent à bord, au coucher du soleil, après le départ de leurs compatriotes. Nous avions vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Otaïti-Piha ; mais, quelles que fussent leurs faiblesses pendant le jour, elles ne s'avisaient point de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavaï connaissaient mieux le caractère des matelots anglais; elles savaient bien qu'en se fiant à eux elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches, et même les chemises de leurs amants. Avant qu'il fût parfaitement nuit, elles s'assemblèrent sur le gaillard, et l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toutes sortes de danses du pays, et plusieurs fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation et de leur vêtement donne un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations polies. Enfin elles se retirèrent sous les ponts, et celles dont les amants purent les régaler de porc frais soupèrent sans réserve, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de manger en présence de leurs compatriotes.

Dans une dernière excursion sur les collines, M. Forster découvrit un des plus beaux arbres du monde, qu'il appela *barringtonia*. Il avait une grande abondance de fleurs plus larges que des lis, et parfaitement blanches, excepté la pointe de leurs nombreux filets,

(1) Du thé. A. M.
(2) Du beurre. A. M.

d'un cramoisi brillant : il était déjà tombé une si prodigieuse quantité de ces fleurs que la terre en était toute jonchée. Les naturels, qui donnent à l'arbre le nom d'*huddoo*, assurèrent que, si on brise le fruit, qui est une grosse noix, et qu'après l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le répande sur la mer, il enchante ou enivre les poissons pendant quelque temps, de manière qu'ils viennent à la surface de l'eau, et qu'ils se laissent prendre à la main. Il est singulier que diverses plantes maritimes des climats du tropique aient cette propriété. Les *cocculi indici*, en particulier, sont très connus, et on les emploie pour cela aux Indes orientales. Ne voulant pas différer l'examen d'une plante si remarquable, M. Forster se retira dans une petite maison construite de roseaux, et entourée d'arbrisseaux odoriférants et de très jolis cocotiers. Le propriétaire fit monter un jeune homme sur un des plus grands palmiers, afin de cueillir des noix ; et l'opération se fit avec une agilité surprenante. Il attacha à ses deux pieds l'écorce dure d'une tige de bananier, de manière qu'il environnait l'arbre des deux côtés. Ce morceau d'écorce servait d'escalier ou de point d'appui, tandis qu'il s'élevait plus haut avec ses mains. L'excroissance naturelle du palmier, qui forme annuellement une espèce d'écorce gonflée sur la tige, aidait le Taïtien ; mais la promptitude et l'aisance avec laquelle il se remuait le long de l'arbre étaient vraiment admirables.

Dans une autre promenade au fond d'une vallée, M. Forster fut salué par une troupe d'insulaires, et un homme d'une physionomie heureuse, accompagné de ses filles, âgées d'environ seize ans, l'invita à dîner dans sa maison, ce qui fut accepté. La rivière Matavaï formait divers détours dans la vallée d'un bord à l'autre ; et, comme il fallut la passer plusieurs fois, le nouvel hôte et son domestique voulurent toujours porter sur leur dos les conviés jusqu'à son habitation, placée au haut d'une petite éminence, où un ruisseau murmurait doucement sur un lit de cailloux. Dans un coin de la cabane fermée partout de roseaux, on étendit pour eux une très belle natte par-dessus l'herbe sèche. Un grand nombre de parents s'assirent à l'instant près des Européens; et sa fille, qui, par l'élégance de ses formes, la blancheur de son teint et l'agrément de ses traits, égalait et surpassait peut-être toutes les beautés qu'ils avaient vues jusqu'alors à Taïti, souriait amicalement en les regardant, et fit beaucoup d'efforts, ainsi que ses jeunes compagnes, pour leur être utiles, surtout en leur frottant toutes les parties du corps, pour rendre l'élasticité aux muscles fatigués. Le capitaine Wallis, qui avait éprouvé le même remède, parle aussi de son excellence, ainsi que de la bonté généreuse des Taïtiens. Osbeck, dans son voyage à la Chine, dit que ce frottement est commun parmi les barbiers chinois qui s'en acquittent avec beaucoup d'habileté. M. Grosc, dans son voyage aux Indes orientales, fait aussi une description très détaillée de l'art de pétrir les membres, qui semble être un raffinement de volupté ajouté à cet agréable restaurant. On peut remarquer ici que cet auteur ingénieux rapporte des citations de Martial et de Sénèque, qui prouvent que les Romains connaissaient cet usage (1).

Après avoir passé environ deux heures avec cette famille hospitalière, et distribué, pendant cet intervalle, la plus grande partie des grains de verre, des clous et des couteaux apportés du vaisseau, on se remit en marche à trois heures, et l'on traversa divers hameaux, dont les habitants jouissaient en troupe de la beauté de l'après-dînée à l'ombre de leurs arbres fruitiers. Dans l'une des maisons un homme préparait une teinture rouge pour une étoffe d'écorce de mûrier à papier, appelé communément l'*arbre d'étoffe*. En recherchant de quels matériaux il faisait usage, on apprit que le suc jaune d'une petite espèce de figue, qu'ils nomment *mattée*, et le suc jaunâtre d'une sorte de fougère, de liane, ou de plusieurs autres plantes, simplement mêlées ensemble, forment un cramoisi brillant que les femmes répandent avec leurs mains, si toute la pièce doit être de la même couleur; si elle doit être bariolée ou tachetée, la couleur s'applique avec un roseau de bambou. Cette couleur se flétrit bientôt, et devient d'un rouge sale, sujette d'ailleurs à être enlevée par la pluie. Cependant les Taïtiens estimaient infiniment l'étoffe ainsi teinte, ou plutôt ainsi enduite, et elle n'est portée que par les principaux du pays. Arrivés enfin à leurs tentes, les voyageurs se rembarquèrent sur des pirogues, et pour deux grains de verre on les remit sains et saufs à bord.

Les malades avaient assez bien recouvré leur santé; les futailles étaient réparées; nous avions fait assez d'eau; enfin tout était prêt à remettre en mer, et je résolus de ne pas différer plus longtemps. Le 1er septembre 1773, je fis enlever tout ce qui se trouvait sur la côte, et préparer les vaisseaux à démarrer. Ce travail employa toute la journée. L'après-midi, M. Pickersgill revint d'Attahourou : je l'y avais envoyé deux jours auparavant, afin qu'il rapportât les cochons qu'on lui avait promis. Pottatow, mon vieil ami, le chef de ce canton, sa femme ou sa maîtresse (je ne sais laquelle des deux), et quelques-uns de ses amis, accompagnèrent M. Pickersgill et vinrent me faire visite. Ils m'offrirent en présent deux cochons et du poisson, et M. Pickersgill obtint d'Oamo deux autres cochons par échange. Il était allé dans la chaloupe jusqu'à Paparra, où il vit la vieille Oberea (1). Elle semblait avoir perdu ses dignités depuis le départ du capitaine Wallis : elle était pauvre et de peu d'importance. Les premiers mots qu'elle adressa à M. Pickersgill furent : *Earee, mataou, ina boa* (l'éarée a peur, vous ne pouvez pas avoir de cochons) : d'où l'on peut conclure qu'elle n'avait point de propriété, ou qu'elle était peu riche et soumise à l'éarée.

Quelques heures avant de mettre à la voile, un jeune homme, appelé *Poréo*, vint me prier de l'embarquer avec nous. J'y consentis, parce que j'espérais que, dans l'occasion, il nous serait utile. Plusieurs autres s'offrirent de même; mais je refusai de les prendre. Ce jeune homme me demanda une hache et un clou de fiche pour son père qui était alors à bord : je les lui donnai.

Nous quittâmes avec beaucoup de regret cette île délicieuse, au moment où nous venions de renouveler connaissance avec ses heureux habitants. La brise qui nous portait était si modérée que nous restâmes près de la côte toute la soirée, et nous eûmes encore une occasion de remarquer la fertilité charmante de la plaine, assez belle même pendant l'hiver pour le disputer aux plus riches paysages qu'avait répandus la nature sur les diverses parties du globe. La douceur du climat et la bonté du sol qui produit presque sans culture toutes sortes de végétaux nourrissants assurent la félicité des naturels. En examinant ce qu'est le bonheur dans ce monde, je ne crois pas qu'il y ait des nations dont l'état soit si désirable. Lorsque les moyens de subsister sont si faciles, et les besoins en si petit nombre, il est naturel que le mariage n'entraîne pas cette multitude effroyable de misères qui accompagnent l'union conjugale dans les pays civilisés. On suit alors sans crainte les impulsions de la nature; et voilà pourquoi il y a une grande population, en proportion des cantons de l'île qui sont cultivés. Les plaines et les vallées étroites sont les seules parties habitées, quoique la plupart des collines soient très propres à la culture, et capables de nourrir un nombre infini d'hommes. Peut-être dans la suite, si la population s'accroissait considérablement, les naturels mettraient-

(1) Percurrit agili corpus arte tactatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.
MARTIAL.

(1) On voit, dans le voyage du capitaine Wallis, le rôle que jouait cette femme, son attachement pour le navigateur anglais, et les adieux touchants qu'elle lui fit. A. M.

ils en culture les districts qui leur sont maintenant inutiles et superflus.

La distinction trop manifeste des rangs qui subsiste à Taïti n'affecte pas autant la félicité du peuple qu'on serait porté à le croire. Il y a un souverain général et différentes classes de sujets, telles que celles d'éarée, de manahouna et de towtow, qui ont quelque rapport éloigné avec celles du gouvernement féodal. La simplicité de leur manière de vivre tempère ces distinctions et ramène à l'égalité.

Dans une contrée où le climat et la coutume n'exigent pas un vêtement complet, où il est aisé de cueillir à chaque pas assez de plantes pour en former une habitation décente et pareille à celles de tout le monde; où, avec peu de travail, chaque individu se procure tout ce qui est nécessaire à la vie, on ne doit pas beaucoup connaître l'ambition ni l'envie. Il est vrai que les premières familles possèdent presque exclusivement quelques articles de luxe, les cochons, le poisson, la volaille et les étoffes; mais le désir de satisfaire son appétit peut tout au plus rendre malheureux les individus, mais non pas les nations.

La populace de quelques Etats policés est infortunée, parce qu'elle manque de tout; et elle manque de tout, parce que les riches ne mettent aucun frein à leurs plaisirs. L'affection des insulaires pour les éarées nous donne lieu de supposer qu'ils se regardent comme une seule famille, et qu'ils respectent leurs vieillards dans les personnes de leurs chefs. L'origine de ce gouvernement est patriarcale, et avant que la constitution eût pris la forme actuelle, la vertu élevait peut-être seule au titre de *père du peuple*. La familiarité qui règne entre le souverain et le sujet offre encore des restes de la simplicité antique. Le dernier homme de la nation parle aussi librement au roi qu'à son égal, et il a le plaisir de le voir aussi souvent qu'il le désire. Le prince s'amuse quelquefois à faire les mêmes travaux que ses sujets, et n'étant pas encore dépravé par de fausses idées de noblesse et de grandeur, il rame souvent sur sa pirogue sans croire qu'il déroge à sa dignité.

Réception qu'on nous fit à Huaheine. Incidents survenus tandis que les vaisseaux y mouillaient.

Dès que nous fûmes hors de la baie, et qu'on eut repris les chaloupes à bord, je fis route vers l'île d'Huaheine, éloignée d'environ vingt-cinq lieues, où je me proposais de toucher. Plusieurs personnes de l'équipage se plaignaient déjà des femmes de la baie de Matavaï, et avaient des symptômes de la maladie vénérienne, mais ils étaient peu considérables.

Nous aperçûmes Huaheine le 3 au matin, et nous courûmes sur le hâvre d'Owharre, où *la Résolution* mouilla. Dès que nos bâtiments furent en sûreté, je débarquai avec le capitaine Furneaux, et les insulaires nous reçurent d'une manière très cordiale. Je leur distribuai quelques présents, et bientôt après ils nous amenèrent des cochons, des volailles, des chiens et des fruits, qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, des verroteries. On ouvrit aussi la même branche de commerce à bord des vaisseaux, de sorte que nous espérions être abondamment pourvus de porc frais et de volaille, et cette perspective était très agréable dans la position où nous étions. J'appris que mon vieil ami Oréo, le chef de l'île, vivait toujours, et qu'il s'avançait en hâte vers nous afin de me voir.

Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules, réunies par un isthme entièrement inondé à la marée haute. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti, mais leur aspect annonce des restes de volcan. Le sommet de l'une d'elles ressemblait beaucoup à un cratère; et l'on voyait sur un de ses côtés un rocher noirâtre et spongieux qui paraissait être de la lave. Au lever du soleil nous contemplâmes quelques autres des îles de la Société, O-Raréiéa (Uliétéa), O-Taha et Borabora (Bolabola). La dernière forme un pic pareil à Maitéa, mais beaucoup plus élevé et plus considérable, au sommet duquel on apercevait aussi le cratère d'un volcan.

L'aspect du pays est le même que celui de Taïti, mais en petit. La circonférence de toute l'île n'a que sept ou huit lieues. Les plaines sont peu grandes, et il y a à peine quelques collines entre elles et les montagnes les plus hautes qui s'élèvent immédiatement des bords de la plaine : la contrée offrait cependant d'agréables points de vue.

Le bon vieux chef de l'île vint me voir le lendemain, 5, dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans : il m'amena un cochon et des fruits; et, de mon côté, je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présents. Il porta son amitié si loin, qu'il m'envoyait régulièrement chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits, avec des racines apprêtées, et il n'épargnait pas la quantité. Je chargeai le lieutenant Pickersgill de prendre deux bateaux, et d'aller de nouveau chercher des cochons; et le soir il en ramena vingt-huit, et on en acheta environ cent dix à terre et le long des vaisseaux.

Dans une de nos promenades nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous vîmes une femme, peu âgée, présenter ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la téter. Ce spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes pas nous empêcher de témoigner notre dégoût; mais elle sourit, et elle nous apprit qu'elle se laissait téter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu ses enfants, et que cet expédient, très innocent, était pratiqué jadis en Europe (1). Les chiens de toutes ces îles sont courts, et leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul. Ils ont la tête large, le museau pointu, les yeux très petits, les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs et de différentes couleurs, mais plus communément blancs et bruns. Ils aboyaient rarement, mais ils hurlaient quelquefois, et ils montraient beaucoup d'aversion pour les étrangers.

Le 7, de grand matin, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai faire ma visite d'adieu à Oréo, accompagné du capitaine Furneaux et de M. Forster. Nous lui portâmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien gardée, et j'y ajoutai une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique, *la Résolution* et *l'Aventure*, mouillèrent ici en septembre 1773; et quelques médailles. Je renfermai le tout dans un sac. Il me promit d'en prendre soin, et de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Il me donna ensuite un cochon, et, après en avoir obtenu six ou huit autres par des échanges, nous prîmes congé. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux.

Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord un jeune homme nommé O-Maï, natif d'Uliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les insulaires de Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui, n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure ou son teint, ne pouvait, suivant moi, donner une idée juste des habitants de ces îles heureuses; car les naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux et plus intelligents : ils ont communément un meilleur maintien que les classes moyennes du peuple. Cependant, depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur; car, excepté son teint, qui est d'une couleur plus foncée que celle des éarées et des bourgeois, menant une vie plus voluptueuse, et moins exposés à la chaleur du so-

(1) Les Américaines, qui ont beaucoup de lait, recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mamelles. Voyez les *Recherches philosophiques sur les Américains*, vol. 1. A. M.

leil, je ne sais pas si aucun autre naturel aurait donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale : son maintien intéressant le rendait agréable à la meilleure compagnie, et un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur.

Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, le présenta au roi, qui l'accueillit très bien. Il conçut dès lors un sentiment profond de reconnaissance et de respect pour cet aimable prince, et je suis sûr qu'il le conservera jusqu'à la fin de sa vie. Il a été caressé par la première noblesse d'Angleterre, et on n'a pas eu la plus légère occasion d'avoir moins d'estime pour lui. On observera que, quoique O-Maï ait toujours vécu dans les amusements en Europe, son retour dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit : il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur *la Résolution* (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, et vers le pôle austral), chargé de présents, pénétré de reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'on a eues pour lui, et après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite vérole (1).

Relâche des vaisseaux à Uliétéa. Départ. Récit de ce qui nous y est arrivé. OEdidée, un des naturels du pays, s'embarque avec moi sur *la Résolution.*

Dès que le chef fut parti, nous fîmes voile pour Uliétéa, où je projetais de rester quelques jours. Nous arrivâmes en travers du hâvre d'Ohamanéno, à la fin du jour.

Quand les naturels du pays nous virent mouillés, nous fûmes entourés par une foule de leurs pirogues, chargées de cochons et de fruits. Ils échangèrent les fruits contre des clous et des grains de verre ; mais nous refusâmes les cochons, car nous en avions déjà plus que ne pouvaient en contenir les vaisseaux. Il fallut cependant en accepter plusieurs, parce que les naturels les plus distingués, qui en avaient amené de petits, avec du poivre, ou de la racine d'éavoa et de jeunes bananiers, les montaient de force dans *la Résolution*, ou les mettaient dans les chaloupes qui étaient sur les côtés, si nous ne voulions pas les prendre à bord. C'est ainsi que ce bon peuple nous accueillait.

Cette île est appelée *O-Raiétéa* par tous les Taïtiens, et dans toutes les îles de la Société ; mais les navigateurs l'ont nommée *Uliétéa.* Par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle de Taïti : elle est environ trois fois plus grande que Huaheine; ses plaines sont beaucoup plus larges, et ses collines plus élevées.

Nous fîmes une visite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île : nous portions avec nous des présents convenables. On ne nous assujétit à aucune cérémonie au débarquement; on nous mena tout de suite près de lui. Il était assis dans sa maison au bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de me revoir: il me demanda la permission de changer de nom, et j'y consentis. Je pense que c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner à un étranger.

Oréo était d'une taille moyenne, mais très gras; il avait une physionomie pleine d'expression et d'esprit, une barbe clair-semée, d'un brun rougeâtre. Bannissant la cérémonie et l'affectation, il badinait et riait avec nous de très bon cœur. Sa femme était âgée, mais son fils et sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans : la fille était très blanche ; ses traits, et en particulier ses yeux, assez pareils à ceux des Chinois, et son nez très bien fait, ne ressemblaient pas à ceux du reste de la nation : elle était petite, mais toutes les formes de son corps, et en particulier ses mains, avaient de l'élégance et de la grâce. Rien de si engageant que ses manières ; et, quand elle sollicitait quelque chose, il n'était pas possible de rien refuser à sa voix douce et agréable.

Le 10 septembre, après déjeuner, nous fîmes, le capitaine Furneaux et moi, une visite au chef, et il ordonna de jouer pour nous une comédie ou *héava* dramatique. Trois tambours composaient la musique : il y avait sept acteurs et une femme, fille du chef. La seule partie amusante de la pièce fut un vol commis par un larron et son complice, d'une manière très adroite, qui montrait assez le génie du peuple pour ce vice. Le vol se découvre avant que le voleur ait le temps d'enlever ce qu'il a pris, il y a ensuite un combat avec des gardes, qui, quoique quatre contre deux, sont chassés de dessus le théâtre, tandis que le voleur et son complice emportent le butin en triomphe. Je fis une grande attention à toute cette partie du drame, et je m'attendais qu'il finirait d'une manière très différente; car on m'avait dit auparavant qu'on devait jouer *teto* (c'est-à-dire le voleur), et j'avais compris que le vol serait puni de mort ou d'une bonne bastonnade ; châtiment, à ce que j'ai appris, qu'ils infligent à ceux qui en sont coupables. Quoi qu'il en soit, les étrangers ne partagent certainement pas les avantages de cette loi, car on les vole avec impunité dans toutes les occasions. Après la pièce nous allâmes dîner à bord, et durant la fraîcheur du soir nous fîmes une nouvelle promenade à terre, et nous apprîmes d'un des insulaires que neuf petites îles, dont deux sont inhabitées, gisent à l'ouest, à peu de distance de là. — Des femmes du peuple restèrent cependant sur nos ponts, et elles ne furent pas moins complaisantes pour les matelots que les Taïtiennes dont on a parlé.

Chose remarquable, ces prostituées ne manquaient pas de vanité : elles ne se donnaient jamais d'autre nom que celui de *tedua* (lady), titre de leurs femmes nobles, et qui s'applique surtout par excellence aux princesses de ces îles. Si la sœur du roi venait à passer tandis que nous étions assis dans une maison à Taïti, les naturels qui nous entouraient étaient avertis de découvrir leurs épaules, par des hommes qui, l'épiant de loin, disaient simplement *tedua harremaï* (la lady vient ici), ou bien *arée:* ce qui, en pareille occasion, dénote toujours quelqu'un de la famille royale. Nos matelots, qui n'entendaient pas la langue, croyaient que leurs dulcinées s'appelaient toutes du même nom : ce qui occasionna de plaisantes méprises.

En arrivant à la maison du chef, nous aperçûmes la nappe mise, c'est-à-dire le plancher couvert de feuilles vertes. Nous nous assîmes tout autour. Un homme du peuple apporta bientôt, sur ses épaules, un cochon fumant; il le jeta sur les feuilles et ensuite on apporta l'autre : ils étaient tous les deux si chauds, qu'on pouvait à peine les toucher. La table était garnie d'ailleurs de fruits à pain chauds, de plantains et d'une grande quantité de noix de coco, destinées à servir de verre. Chacun étant prêt, on se mit à manger sans cérémonie ; et, il faut avouer, en faveur de leur cuisine, que jamais on n'a rien mangé de plus propre ni de mieux apprêté. Quoiqu'on servît les cochons entiers et que l'un pesât cinquante ou soixante livres, et l'autre le double, toutes les parties étaient également bien cuites, et avaient meilleur goût que s'ils avaient été apprêtés dans la plus célèbre cuisine d'Europe. Le chef et son fils et quelques-uns de ses amis mangèrent avec nous, et on envoyait des morceaux à d'autres assis par derrière; car nous avions une foule autour de nous, et l'on peut dire que nous dînâmes en public.

Les gens du peuple nous demandaient des morceaux d'un ton très suppliant. Les hommes mangeaient de très bon appétit ce qu'on leur donnait ; mais les femmes enveloppaient soigneusement leurs tranches, et elles ne les mettaient à leur bouche que quand elles

(1) Cette maladie fut fatale à Aotourou, le Taïtien que M. de Bougainville avait amené en France, et qui reçut à peu près la même éducation qu'O-Maï. A. M.

étaient seules. Leur empressement à répéter les mêmes demandes, et les regards envieux que jetaient les chefs si les Indiennes obtenaient quelque chose, nous convainquirent que ces aliments sont destinés aux riches. Le chef ne manqua pas de boire son verre de madère à son tour. Il fit de même toutes les autres fois qu'il dîna avec nous, et il n'en fut jamais malade. Les matelots de la chaloupe prirent le reste de notre dîner, et, aidés des naturels qui nous environnaient, ils mangèrent tout. Quand nous nous levâmes, le bas peuple se précipita, afin de recueillir les petits morceaux qui étaient tombés, et pour cela il fouilla toutes les feuilles avec le plus grand soin : d'où je suis porté à croire que, quoiqu'il y ait beaucoup de cochons dans ces îles, ils en mangent fort peu.

Dès que nous eûmes dîné, la foule, qui nous avait demandé quelques morceaux, sollicita les matelots et les domestiques, qui prirent alors nos places ; mais les matelots ne furent généreux que pour le beau sexe, et, se livrant à toute l'indécence de leur caractère, pour chaque morceau de cochon ils firent mettre les femmes entièrement nues.

L'après-midi, on représenta encore une pièce. On avait joué de ces comédies presque tous les jours depuis notre arrivée. On nous admit derrière la scène, et nous vîmes les actrices s'habiller. Elles obtinrent de nous des grains de verre, et nous imaginâmes de les placer nous-mêmes : nous les arrangions avec coquetterie et avec grâce, et elles furent enchantées de nos soins.

Parmi les spectateurs se trouvaient les plus jolies femmes du pays : l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie aperçu sur ces îles. La couleur de son visage ressemblait à celle d'une cire blanche un peu ternie ; mais elle paraissait en parfaite santé, et ses beaux yeux et ses cheveux noirs formaient un si charmant contraste, qu'elle excita notre admiration. Elle reçut d'abord un grand nombre de présents, hommage qu'on rendait à sa beauté ; ce qui ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifichets, et elle ne cessa pas de nous importuner tant qu'elle crut qu'il nous restait une seule babiole : un de nos messieurs tenant à sa main un petit cadenas, elle le lui demanda tout de suite. Après l'avoir refusé pendant quelque temps, il consentit à le lui donner, et le mit à son oreille, en l'assurant que c'était là sa véritable place. Elle en fut joyeuse pendant quelques minutes ; mais, le trouvant trop pesant, elle le pria de l'ouvrir et de l'ôter. Il jeta la clef au loin, en lui faisant comprendre que, lui ayant accordé ce qu'elle désirait, si elle en était embarrassée, elle devait supporter cette peine comme un châtiment de son importunité. Elle devint inconsolable, et, pleurant amèrement, elle s'adressa à nous tous en particulier, et elle nous conjura d'ouvrir le cadenas. Quand nous l'aurions voulu, nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au chef, qui, ainsi que sa femme, son fils et sa fille, joignirent leurs prières aux siennes. Enfin on trouva une petite clef pour ouvrir, ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne, et rétablit la paix et la tranquillité parmi tous ses amis. Cette malice, de notre part, produisit un bon effet, car elle guérit les femmes de l'île de la vile habitude de mendier.

Ayant pris beaucoup de rafraîchissements à bord, je me décidai, le 17 septembre, à remettre en mer, et j'en informai le chef, qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer ; et, dès qu'il fit jour, Oréo, son fils et quelques-uns de ses amis, vinrent à bord avec plusieurs pirogues chargées de fruits et de cochons. Les Indiens nous disaient : *Tayo, boa atoi :* Je suis votre ami, prenez mon cochon et donnez-moi une hache. Mais nos ponts étaient déjà si remplis, que nous pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois et quatre cents cochons. On nous en fournit plus de quatre cents à cette île. Les uns pesaient cent livres et davantage ; mais les autres pesaient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

Le chef et ses amis ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile ; et, avant de m'embrasser, il me demanda avec instance si je ne reviendrais pas, et si je pensais à retourner, dans quel temps j'exécuterais mon projet : question que me faisaient journellement plusieurs des insulaires.

Le départ de mon jeune Taïtien ne me laissa pas de regrets, car un grand nombre d'insulaires d'Uliétéa s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre un à bord, âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Il s'appelait Œdidée, il était natif de Bolabola, et proche parent d'Opoony, chef de cette île. Je ne le crus pas d'abord capable de renoncer à la vie douce que mènent sur ces îles les personnes de son rang, et, souriant à sa proposition, je lui peignis les fatigues et les peines auxquelles il s'exposait en quittant son pays : j'eus soin de lui parler de la rigueur du climat, de la mauvaise qualité des aliments ; mais rien ne put changer sa résolution, et ses amis se joignirent à lui pour me prier de l'emmener. Ceux-ci, au moment où il s'embarqua, vinrent lui faire leurs derniers adieux, et ils lui donnèrent des étoffes, et, pour ses provisions de mer, du fruit fermenté, qu'ils aiment passionnément, et qui est une substance extrêmement nourrissante.

Vaisseau espagnol qui relâche à Taïti. État présent des îles. Observations sur les maladies et les coutumes des habitants.

Je devrais faire une description plus particulière de ces îles : quoique j'aie raconté, avec assez de détail, ce qui nous y est arrivé jour par jour, j'ai cependant omis des particularités encore plus intéressantes.

Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer ont été très injustes envers elles : c'est une erreur. Il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple ; et même, parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très vrai qu'il y a des prostituées, ainsi que partout ailleurs : le nombre en est peut-être encore plus grand ; et telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux, ou dans le camp que nous avions sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes et les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, et qu'il n'y a entre elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituée ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs pour perdre l'estime et la société de compatriotes. Enfin un étranger qui arrive en Angleterre pourrait, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux dans un de nos ports, ou dans les couloirs de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens qu'elles sont toutes fort versées dans l'art de la coquetterie, et qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage.

SECONDE SECTION.

Depuis notre départ des îles de la Société jusqu'à notre retour dans ces îles et notre départ pour la seconde fois.

Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Découverte de l'île d'Hervey, et récit des incidents survenus à Middelbourg.

En quittant Uliétéa, je portai le cap à l'ouest un peu au sud, afin de sortir de la route des premiers navigateurs, et d'entrer dans le parallèle des îles de Middelbourg et d'Amsterdam; car je me proposais de marcher vers ces îles, et d'y toucher, si je le trouvais convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zélande. En général je mis en panne toutes les nuits de peur de passer quelques terres sans les voir.

Après un mois de séjour à Taïti, nous ne ressentions plus aucun effet de notre première campagne, qui avait été si pénible. Nous étions tous forts, bien portants et pleins de courage, et il n'y avait pas un seul scorbutique sur les deux vaisseaux. Les volailles, les chiens, les bananes et les autres fruits que nous emportions nous promettaient la santé pour un long temps.

Œdidée, le jeune insulaire que nous avions pris sur notre bord, fut très attaqué du mal de mer dès que nous fûmes au large; cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire: Je suis né sur cette île, et je suis proche parent d'O-Poonée, le grand roi qui a conquis O-Tahah et Uliétéa. Il nous avertit en même temps que son véritable nom était Mahine, mais qu'il l'avait changé pour celui d'Œdidée, avec un chef d'Eiméo; usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs.

Le 23, à dix heures du matin, on vit du haut des mâts une terre composée de trois ou quatre petits îlots réunis par des brisants comme la plupart des îles basses. Ils ont une forme triangulaire et environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers. A l'aide de nos lunettes nous observâmes que la côte était sablonneuse, mais revêtue çà et là de verdure, et probablement de lianes, communes à ces climats.

Rien n'annonçait des habitants, et j'ai lieu de croire qu'il n'y en a point. La position de cette île, qui gît par 19° 18'' de latitude sud, et 158° 54'' de longitude ouest, ne diffère pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnaître si c'est la même, je l'ai nommée *île d'Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey, un des lords de l'amirauté.

Le 1er octobre, nous vîmes l'île de Middelbourg, à la distance de quatre lieues: nous apercevions en même temps une autre terre dans le nord-ouest. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sur le côté sud-ouest de Middelbourg; et, marchant entre ce côté et une petite île, nous trouvâmes un canal net et large de deux milles.

Cette île nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne serait pas possible en effet de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y avait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais malheureusement l'eau est la seule chose qui manque à cette île agréable. Je découvris, dans une excursion, une promenade couverte qui menait à une prairie, au fond de laquelle nous aperçûmes une petite montagne et deux huttes par-dessus. Des bambous, plantés en terre à la distance d'un pied les uns des autres, environnaient la colline, et l'on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent ne voulaient point en approcher. Après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'un palme du terrain. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu; mais l'autre était vide. Ainsi le casuarina ou le bois de massue (*toà*) annonce les cimetières à Middelbourg comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues et touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques autant que le cyprès. Il est donc probable que les mêmes idées, qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie du monde, engagent les habitants de ces régions à employer les premiers au même usage.

Arrivée des vaisseaux à Amsterdam. Incidents survenus durant notre relâche sur cette île.

Dès que je fus à bord, je mis le cap sur l'île d'Amsterdam. Les insulaires étaient si peu effrayés de nous, que trois pirogues vinrent à notre rencontre jusqu'au milieu du chemin entre les deux îles. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour monter sur *la Résolution;* mais nous ne diminuâmes pas de voiles, et la corde que nous leur jetâmes s'étant brisée, ils tentèrent de monter sur *l'Aventure*. Leur entreprise cependant n'eut pas un meilleur succès. Nous rangeâmes la côte sud-ouest d'Amsterdam, à un demi-mille du rivage, sur lequel brisait une houle très grosse. Nous examinâmes, à l'aide de nos lunettes, l'aspect de l'île, dont chaque partie semblait couverte de plantations. La plus haute élévation au-dessus du niveau de la mer ne semblait pas être de plus de six ou sept verges perpendiculaires. Nous aperçûmes quatre naturels courant le long de la grève, et déployant de petits pavillons blancs, que nous prîmes pour des symboles de paix, et nous leur répondîmes en hissant le drapeau de saint George. Trois insulaires de Middelbourg, qu'on avait laissés, je ne sais comment, à bord, nous quittèrent alors, et allèrent à la nage sur la côte: ils ne savaient pas que je voulais m'arrêter à cette île, et ils n'avaient point envie, comme on peut le croire, de s'embarquer avec nous.

Dès que nous eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment sous les flancs des vaisseaux; ils nous présentèrent quelques racines d'éava, et montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie. Ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île; ils nous indiquaient un mouillage, et nous mouillâmes en effet dans la rade Van-Diémen. Ils remplissaient alors nos bâtiments: les uns étaient venus en pirogues; d'autres accouraient à la nage; mais, ainsi que ceux de l'île de Middelbourg, ils apportèrent des étoffes, des nattes, des outils, des armes et des ornements, que nos matelots achetèrent avec leurs propres habits. Comme l'équipage se fût ressenti bientôt de ce trafic, je défendis d'acheter aucune curiosité.

Cet ordre produisit un bon effet; car les naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes et des noix de coco en abondance, des volailles et des cochons, et ils les échangèrent contre de petits clous et des étoffes d'Europe: ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles. M. Forster acheta plusieurs jolis perroquets, des pigeons et des tourterelles très bien apprivoisés. Œdidée, de son côté, fit emplette de plumes rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auraient une valeur extraordinaire à Taïti et aux îles de la Société: elles étaient communément attachées à leurs tabliers de danse, ou à des diadèmes de feuilles de bananes. Il nous montra, avec un air d'extase tout-à-fait admirable, que la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois doigts, suffirait pour payer le plus gros cochon de son île.

Nous avions déjà remarqué à Taïti, aux îles de la Société, et même à Middelbourg, que partout où l'on trouve un casuarina, il y a un cimetière aux environs. à la vue de cet arbre vénérable, et chargé d'oiseaux de mauvais présage, je conjecturai, en descendant à terre, que nous allions en rencontrer un, ou un temple, et l'événement montra que je ne m'étais pas trompé. Nous arrivâmes au milieu d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des arbres et des arbrisseaux touffus, et surtout par des casuarinas, des pendanges, et des palmiers-sagous sauvages. Une allée de barringtonias en fleurs, aussi gros que les chênes les plus élevés, formait un des bords. Par l'intérieur et la dimension, ce temple ou cimetière était pareil à celui qu'on a décrit plus haut. Un naturel, qui y entra avec nous, nous dit qu'un de ses compatriotes y était enterré ; et, nous indiquant l'endroit où son petit doigt avait jadis été coupé, il nous dit clairement qu'à la mort de leurs maduas ou parents, ils mutilent leurs mains. Ces cimetières sont toujours placés délicieusement sur de vertes prairies, et entourés des plus beaux bocages.

Prolongeant ensuite notre promenade à travers les plantations, nous rencontrâmes peu d'habitants. Ni la curiosité, ni la défiance, ni la jalousie ne les excitèrent à nous arrêter : au contraire, ils nous parlèrent avec le ton de l'amitié. La plupart des maisons que nous examinâmes étaient vides, mais toutes natiées, et situées parmi des arbrisseaux odorants. Quelquefois une petite haie, dans laquelle il y avait une porte semblable à celle de Middelbourg, les séparait des plantations. Une marche de trois milles nous mena à la côte orientale d'Amsterdam, où le rivage forme un angle profond, appelé par Tasman *baie Maria*. La pente du terrain diminue imperceptiblement jusque sur la grève sablonneuse ; mais, en allant du côté de la pointe septentrionale, il s'élève perpendiculairement, et en quelques endroits il est excavé et suspendu en l'air. C'est partout du corail, preuve qu'il y a eu de grands changements sur notre globe, car ce rocher ne peut se former que sous l'eau.

Nous ne revînmes à bord qu'au coucher du soleil : les vaisseaux étaient entourés de pirogues, et les naturels nageaient tout autour en faisant grand bruit. Une quantité considérable de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies : on leur persuada aisément de monter à bord toutes nues ; et elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les prostituées de Taïti et des îles de la Société : les matelots profitèrent de ces dispositions, et renouvelèrent à nos yeux les scènes des temples de Chypre. Ces habitantes d'Amsterdam se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe, ou quelques grains de verre. Leur lubricité cependant n'était point générale, et nous avons lieu de croire qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se rendît coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple. Mais on ne conçoit pas que tant de nations permettent aux femmes qui ne sont pas mariées de se livrer indifféremment aux désirs d'une multitude d'amants Les opinions sur le sexe en particulier ont été très variées dans tous les âges et dans tous les pays. En quelques parties de l'Inde, les hommes d'un rang distingué croiraient s'avilir s'ils épousaient une vierge. Les Turcs, les Arabes, les Tartares et les Russes, attachent une grande importance à la virginité des femmes, tandis que les habitants de la côte de Malabar l'offrent à leur idole.

La réception amicale qu'on a faite presque constamment aux étrangers, sur toutes les îles dépendant de ce groupe, nous ont engagés à donner aux découvertes de Schouten et de Tasman le nom d'*îles des Amis*. Les chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux îles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance et de Horn ; mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévèrement punies par le navigateur Hollandais, qui, après le premier trouble à l'île de Horn, y passa cependant neuf jours en parfaite intelligence avec les naturels du pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs îles à 6° au sud de celles qu'avait visitées Schouten, et il y fut reçu avec toutes sortes de démonstrations de paix et de bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les naturels d'Amsterdam et de Rotterdam avaient appris des insulaires des Cocos, de l'Espérance et de Horn, la force supérieure des étrangers et leurs ravages, ou si c'était une suite de leur caractère pacifique : je serais porté à adopter la première opinion. Les îles vues par le capitaine Wallis, en 1767, et qu'il a nommées îles de *Boscawen* et de *Keppel*, sont probablement les îles des Cocos et des Traîtres ; mais son équipage ne fit d'autre mal aux naturels que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes des îles les plus nord-est de ce groupe, et, en général, il y reconnut le même caractère. Il leur donna, avec assez de raison, le nom d'*archipel des Navigateurs*, puisque plusieurs vaisseaux les avaient rencontrées. Depuis le voyage de Tasman, aucun autre Européen n'avait abordé à l'île d'Amsterdam. Durant un espace de cent trente ans, ces peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillements, de manière de vivre et de caractère.

Nous pouvons assurer, comme Schouten, Tasman et M. de Bougainville, que les naturels commettent des vols avec beaucoup de dextérité. Tasman et le capitaine Wallis ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit doigt ; et, suivant les relations circonstanciées de Schouten et de Le Maire, les naturels de l'île de Horn avaient autant de soumission pour leur roi que ceux de Tonga-Tabou.

Dans une de nos promenades à terre, je vis une jeune fille qui avait les traits d'une régularité particulière, les yeux étincelants de feu, le corps bien proportionné, et, ce qui est le plus remarquable, de longs cheveux noirs et bouclés tombant avec grâce sur ses épaules. Elle jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme, parfaitement rondes ; elle les jetait sans cesse en l'air l'une après l'autre, et elle y mit tant de dextérité que, pendant un quart d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantèrent sur le même ton que nous avions déjà entendu à Middelbourg : chaque voix formait une harmonie agréable, et elles se réunissaient quelquefois en chœur.

Nous cherchâmes en vain de l'eau douce dans l'île. Le maître, qui avait été envoyé à l'est reconnaître la baie Maria et les îles basses qui abritent ce hâvre, trouva la position de ces îles telle qu'elle est marquée dans les cartes de Tasman, navigateur très exact ; et, sur l'une de ces îles où il débarqua, il vit un nombre étonnant de serpents d'eau tachetés, à queues plates, et qui ne font point de mal.

Je me procurai à cette île environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames et autant de bananes et de noix de coco que nous eûmes d'emplacement. Si notre séjour avait été plus long, sans doute j'en aurais acheté davantage ; ce qui montre la fertilité de l'île dont je vais faire une description particulière, ainsi que de celle de Middelbourg, qui en est voisine.

Description des îles d'Amsterdam et de Middelbourg. Productions, culture, maisons, pirogues, navigation, manufactures, armes, coutumes, gouvernement, religion et langage des habitants.

Tasman découvrit le premier ces îles, en 1642-3, et il les appela *Amsterdam* et *Middelbourg* : mais les naturels du pays donnent à la première le nom de *Tonga-Tabou*, et à la seconde celui d'*Eaoowée*. Elles sont situées par 21° 3' de latitude sud ; et, d'après des observations faites sur les lieux, entre 174° 40', et 175° 15' de longitude ouest.

Middelbourg ou Eaoowée, la plus méridionale, a en-



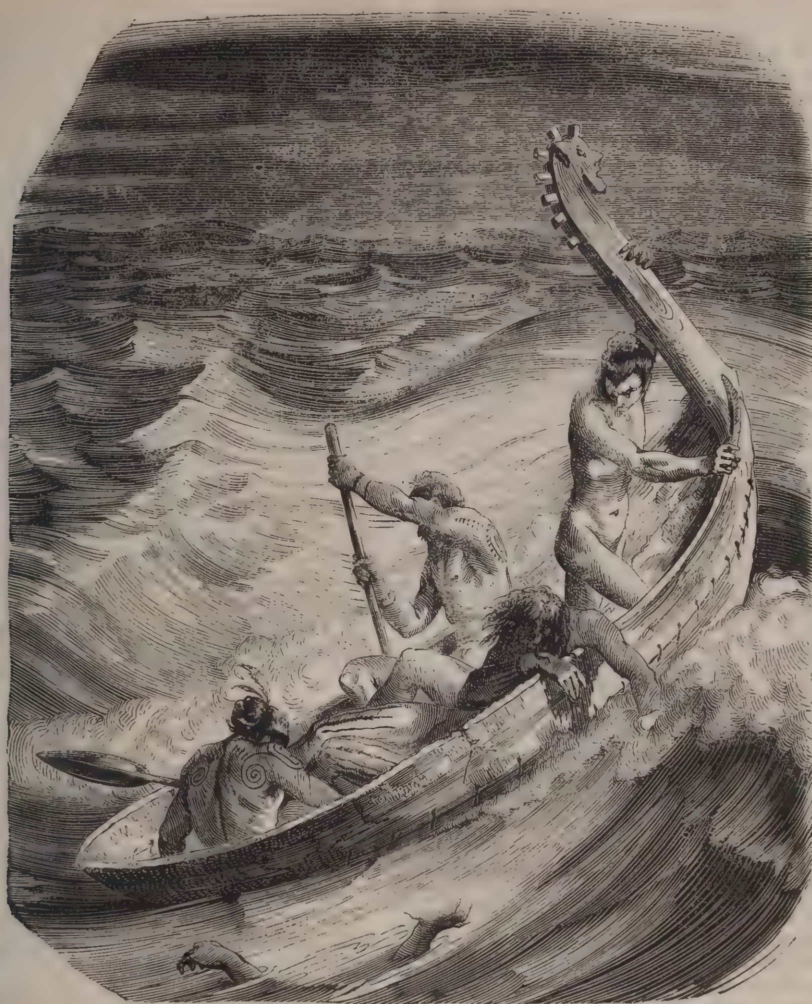
Le moqueur.

viron dix lieues de tour, et elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette île est couverte de plantations. L'intérieur est peu cultivé, quoique très propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroissent cependant la beauté du pays; car on y voit un mélange agréable de cocotiers et d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaisse; çà et là des plantations et des chemins qui conduisent à chaque partie de l'île, dans un si joli désordre que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

Le mouillage que j'ai nommé *la rade Anglaise*, parce que *la Résolution* et *l'Aventure* ont été les premiers vaisseaux qui y aient été, gît au côté nord-ouest. La rive est d'un sable grossier : elle s'étend à deux milles de la terre. La marée, dans cette île, ainsi que dans les autres, s'élève à quatre ou cinq pieds. Tonga-Tabou a la forme d'un triangle isocèle, dont les plus longs côtés sont de sept lieues, et les plus courts de quatre. Elle est presque partout d'une hauteur égale, un peu basse, et elle n'a pas plus de soixante à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail qui s'étend hors de la côte, à environ cent brasses plus ou moins, la met, ainsi qu'Eaoowée, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ce rocher avant qu'elles atteignent la terre. Telle est en quelque sorte la position de toutes les îles du tropique que je connais dans cette mer : c'est ainsi que la nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan.

L'île d'Amsterdam ou de Tonga-Tabou est toute remplie de plantations : la nature y étale ses plus riches trésors, tels que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, et quelques autres racines, la canne à sucre et un fruit semblable au brugnon : en un mot, on y compte la plupart des productions des îles de la Société, et plusieurs particulières à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux, en y laissant toutes les graines de nos jardins.

Les productions et la culture de Middelbourg sont les mêmes qu'à Amsterdam, avec cette différence qu'une partie seulement de la première est cultivée, et que la seconde l'est en entier. Les sentiers et les chemins nécessaires aux voyageurs sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre et aisée d'une partie de l'île à l'autre. On ne voit ni bourgs, ni villages : la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les édifices sont faits avec dextérité, mais sur le même plan que ceux des autres îles, et composés de semblables matériaux : il y a seulement une petite différence dans la disposition de la char-



La famine et la fatigue détruisirent peu à peu ce petit équipage.

pente. Le plancher est un peu élevé et couvert de nattes épaisses et fortes : d'autres nattes de la même espèce les ferment du côté du vent, et le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleurs, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des coquilles de noix de coco, des coussins de bois, de la forme des escabeaux à quatre pieds : voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent et une natte leur servent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vases de terre, les seuls que nous ayons aperçus parmi eux.

Les cochons et les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayons observés. Les cochons sont de l'espèce de ceux des autres îles de cette mer ; mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayons en Europe, et leur chair est au moins aussi bonne.

Les hommes et les femmes sont de la même taille que les Européens ; leur teint est d'une légère couleur du cuivre, et il est plus égal que parmi les habitants de Taïti et des îles de la Société. Leur taille est bien prise ; ils ont des traits réguliers ; ils sont vifs, gais et animés. Je n'ai rencontré nulle part des femmes si joyeuses : elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation. Dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarrassaient pas si l'on comprenait ce qu'elles disaient. En général, elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très libres ; et, comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles pour que l'île ne nous reprochât pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les naturels ont montré dans toutes les occasions une sorte de propension au vol, et ils sont presque aussi habiles filous que les Taïtiens.

La méthode ordinaire de se saluer est de toucher ou de frotter avec son nez celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc en signe de paix à l'égard des étrangers. Mais les insulaires qui vinrent les premiers à bord apportèrent quelques plantes de poivre, et avant de monter ils les envoyèrent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance encore plus solennel.

Ils observent un singulier usage : ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez. Nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance ; car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfants, la mère élevait la main de l'enfant au-dessus de sa tête. Ils suivaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous : ils portaient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur eussions accordé pour rien ; quelquefois ils examinaient nos marchandises, et ils les rendaient si elles ne leur convenaient pas ;

mais quand ils les portaient à leur tête le marché était irrévocablement conclu. Très souvent les femmes me prenaient la main, la baisaient et l'élevaient au-dessus de leur tête. Il suit de là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différents objets, suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

Voici une autre coutume plus singulière : nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes et des femmes manquent d'un petit doigt, et souvent des deux. Cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes. Elle n'a pas lieu non plus à un certain temps de la vie, car j'ai vu des jeunes et des vieux à qui on venait de la faire, et, excepté quelques très petits enfants, j'ai trouvé très peu d'insulaires qui eussent les mains entières : elle est plus universelle cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens. Comme on avait déjà coupé le petit doigt aux enfants que nous voyions courir nus, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation. Nous apprîmes qu'elle se fait à la mort de leurs parents et de leurs amis, ainsi que chez les Hottentots, les Guaranis du Paraguay, et les Californiens.

Ils se brûlent et se font en outre des incisions près de l'os de la joue : les uns avaient encore une croûte ou du pus sur la plaie, et chez d'autres on apercevait des cicatrices et une peau brûlée. Nous n'avons jamais pu connaître comment et pourquoi ils se brûlent ainsi ; mais nous supposâmes que c'est un remède, comme le moxa des Japonais, contre différentes maladies.

Je n'ai remarqué parmi eux ni malades, ni boiteux, ni estropiés : ils paraissaient tous sains, forts et vigoureux, preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

La langue est ici à très peu de chose près la même que celle de Taïti et des îles de la Société. Les dialectes ne sont pas plus différents que ceux des provinces septentrionales et méridionales de l'Angleterre.

Passage d'Amsterdam au détroit de la Reine Charlotte. Entrevue avec les insulaires.

Au moment où nous allions appareiller, nous eûmes la visite d'une pirogue montée par quatre hommes qui amenaient avec eux un des tambours dont nous avons fait mention, et sur lequel un des Indiens battait continuellement, dans le dessein sans doute de nous charmer par cette musique. Dès que nous eûmes congédié cette pirogue, nous cinglâmes au sud. Mon intention était de marcher directement vers la Nouvelle-Zélande, et de renouveler, dans le détroit de la Reine Charlotte, notre provision d'eau et de bois, pour tenter ensuite de nouvelles découvertes au sud et à l'est.

L'après-midi du 8 octobre 1773, nous eûmes connaissance de l'île de Pilstart. Cette île, déjà découverte par Tasman, située par 22° 26' de latitude sud, et 147° 59' de longitude ouest, à trente-deux lieues de distance de Middelbourg, est plus remarquable par sa hauteur que par son circuit ; car elle renferme deux montagnes d'une grande élévation, et qui semblent séparer une vallée profonde. Ce nom de *Pylstaert* lui a été donné à cause des oiseaux qu'y virent les navigateurs hollandais, et qui, suivant toute apparence, étaient des oiseaux du tropique. Pylstaert signifie littéralement *flèche en queue :* cet oiseau a effectivement deux longues plumes à la queue, et c'est de là que lui vient son nom français de *paille-en-queue* (1).

Le 10, nous dîmes adieu aux îles du tropique, et nous fîmes route une seconde fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette île, et, dans cet intervalle, nous avions traversé la mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de l'hiver ; nous avions examiné un espace de plus de 40° de longitude entre les tropiques, et rafraîchi les équipages à Taïti, aux îles de la Société et aux îles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançait, et les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande devaient nous prêter une seconde fois un asile.

Dès que nous eûmes quitté la zône torride, des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux et voltigèrent sur les flots autour de nous. Le 12, nous aperçûmes un albatros : ces oiseaux, qui n'osent jamais passer le tropique, rôdent de là jusqu'au cercle polaire. La nuit du 16, plusieurs méduses passèrent près du vaisseau : nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses, que le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande : il y avait quatre mois que nous l'avions quittée. Nous découvrions les huttes et les forteresses des naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le sommet des rochers. Dès que nous eûmes rallié *l'Aventure*, nous fîmes voile pour le cap Ridnappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, et nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures.

Nous parvînmes à gouverner vers la terre, dont la tempête nous avait écartés. Mais *l'Aventure* se trouvait en arrière, et nous ne la revîmes point. Nous allâmes à sa recherche jusqu'au 3 novembre, et, pensant alors qu'elle était entrée dans le détroit, nous résolûmes d'aller relâcher dans l'anse du Vaisseau, où nous avions mouillé la dernière fois, et d'où nous étions partis le 7 juin, près de cinq mois auparavant.

Relâche dans le détroit de la Reine Charlotte. Détails sur ses habitants anthropophages. Divers incidents. Départ du détroit.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, nous eûmes la visite des habitants, parmi lesquels j'en reconnus plusieurs que j'avais vus en 1770, et particulièrement un vieillard nommé Goubiah.

Chacun de son côté renouvela les connaissances qu'il avait faites pendant la première relâche. Nous les appelâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie : sans doute ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le temps était beau et l'air chaud pour la saison ; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés dont ils se vêtent pendant l'hiver.

Nous allâmes à terre le matin et l'après-midi, et nous nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues, et il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre de différents oiseaux, dont le chant était agréable et le plumage très joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs et quelquefois arrachaient la tige des radis et des turneps dans un de nos jardins.

Que les habitants de la Nouvelle-Zélande soient anthropophages, c'est un fait qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. J'avais cité dans mon premier voyage des détails assez démonstratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu civilisé. Les Nouveaux-Zélandais ne sont plus dans la première barbarie. Leur conduite envers nous était courageuse et honnête; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des arts qui supposent beaucoup de jugement et une patience infatigable, et ils ont généralement moins de penchant pour le vol que les autres insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même tribu, ainsi que les tribus qui sont en paix, se comportent honnêtement entre eux, et vivent en bonne intelli-

(1) Dans la collection de Dalrymple, ces oiseaux sont appelés *canards sauvages*. A. M.

gence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) est indubitablement de toute antiquité; et chacun sait que ce n'est pas une chose aisée que de faire renoncer une nation à ses anciens usages, quelque atroces et quelque sauvages qu'ils puissent être, particulièrement si cette nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est que par les communications que la plus grande partie du genre humain s'est civilisée; et les habitants de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position.

Avant de faire voile, j'écrivis un billet où je marquai le temps de notre dernière arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me proposais de tenir, et quelques autres instructions que je jugeai nécessaires pour le capitaine Furneaux, en cas qu'il vînt relâcher ici. Je mis ce papier dans une bouteille, que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui est au fond de l'anse, de manière qu'il pût être trouvé par cet officier, ou par quelque autre Européen. Néanmoins je ne pouvais guère espérer qu'il tombât entre les mains de la personne pour qui je l'écrivais, et je ne pus me résoudre à quitter la côte avant de faire de nouvelles recherches. Dans cette vue, je cinglai vers le cap Teirawhitte, et parcourus les divers points jusqu'au cap Palliser; mais tous nos soins furent sans succès.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du vaisseau dans la recherche d'un continent. Récit des différents obstacles qu'a opposés la glace.

La disparition de *l'Aventure* ne découragea heureusement personne.

Le 26, à huit heures du soir, je pris mon point de départ du cap Palliser, et je gouvernai au sud un peu à l'est. Les passe-pierre, les veaux marins, les poules du Port-Egmont, les albatros, les pintades et autres pétrels environnaient chaque jour notre vaisseau. Le 2 décembre, par 48° 23' de latitude sud, et 170° 16' de longitude ouest, nous aperçûmes plusieurs pinguins au bec rouge, qui demeurèrent autour de nous le lendemain. Le 6, nous étions aux antipodes de nos amis de Londres, et par conséquent à la plus grande distance possible d'eux. Chacun donna au souvenir de sa patrie un tendre et légitime soupir.

Nous rencontrâmes plusieurs grandes îles le 14, et à midi des glaces flottantes, à travers lesquelles je m'ouvris un passage par 64° 55' de latitude sud, et 163° 20' de longitude ouest. Nous voyions des albatros gris, des pétrels bleus, des pintades et des hirondelles de mer. En avançant au sud-est, le nombre des îles de glace s'accroissait prodigieusement autour de nous. Depuis midi jusqu'à huit heures du soir, nous n'en vîmes que deux; mais, avant quatre heures du matin du 15, nous en avions dépassé dix-sept, outre beaucoup de glaces flottantes au milieu desquelles nous avions navigué. A six heures je fus obligé de marcher au nord-est, afin d'éviter une immense plaine au sud et au sud-est. Les glaces, dans la plupart des endroits, étaient empilées; en d'autres on voyait des coupures dans la plaine, et au-delà une mer nette. Je crus qu'il serait dangereux de la traverser, parce que le vent ne nous aurait pas permis de retourner par le chemin où nous aurions passé : le temps étant d'ailleurs extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de sortir promptement de ces glaces flottantes, qui sont encore plus périlleuses que les grandes îles.

Nous eûmes à peine vogué au nord-est, que nous fûmes enfermés et obligés de revirer en faisant force de voile au sud-ouest, ayant au sud une plaine ou des glaces flottantes, et au nord plusieurs îles d'une grosseur énorme. Après avoir marché deux heures sur ce bord, le vent tournant heureusement à l'ouest, nous revirâmes, pour forcer de voiles au nord, et nous sortîmes bientôt des glaces flottantes, mais non pas sans recevoir des coups très violents des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos soins nous ne pouvions pas éviter. En sortant d'un danger nous rentrions dans un autre : le temps était brumeux, et plusieurs grandes îles embarrassaient notre route. Nous fûmes sur le point de nous briser sur une de celles-ci, et si cela était arrivé, le vaisseau et tous les hommes de l'équipage, sans aucune exception, auraient péri. Ces obstacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au sud, et à l'impossibilité de la reconnaître à cause de la glace, en supposant qu'on en découvrît une, me déterminèrent à remettre le cap au nord. Quand nous revirâmes la dernière fois, nous étions par 159° 20' de longitude ouest, et 66° de latitude sud. Nous vîmes plusieurs pinguins sur les îles de glace et quelques pétrels antarctiques dans l'air.

Nous continuâmes à marcher au nord. Le 17, nous étions par 64° 49' de latitude sud, et 149° 19' de longitude ouest. Le 23, par 67° 20' de latitude, et 137° de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, et elles étaient si épaisses et si serrées, qu'elles obstruaient entièrement notre passage. Le froid était si vif, que nos bateaux restèrent jusqu'à huit heures pour faire de l'eau douce. Nos cordages étaient aussi durs que du fil d'archal, et les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métail. Les manœuvres étaient impraticables.

Dans une position aussi défavorable, il était naturel de penser à retourner au nord, puisqu'il n'y avait point de probabilité de trouver une terre en ces parages, et qu'il ne paraissait pas possible de s'avancer plus loin au sud. J'aurais eu tort de m'avancer à l'est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais, parce que j'aurais laissé au nord, sans le reconnaître, un espace de mer de 24° de latitude, où il pouvais y avoir une grande terre.

Plusieurs personnes étaient affligées de rhumatismes violents, de maux de tête; d'autres avaient les glandes enflées et des fièvres de catarrhe qu'on attribuait à l'usage de la glace. Le 24, par 67° de latitude et 138° 15' de longitude, comme nous avancions au nord-est avec un bon vent du nord-ouest, nous nous vîmes environnés de près de cent îles de glace. C'est ainsi que nous passâmes le soir de Noël, à peu près de la même manière que l'année précédente. Heureusement il n'y avait point de nuit, et le temps était clair ; car avec la brume des derniers jours, il aurait fallu un miracle pour conserver le vaisseau. On donna aux matelots une double portion de poudding, et ils burent l'eau-de-vie de leur ration, qu'ils avaient épargnée quelques mois d'avance pour cette solennité. La vue d'une quantité innombrable d'îles de glace, au milieu desquelles nous dérivions à la merci du courant, au risque de faire naufrage à chaque moment contre une de ces masses, ne les empêcha pas de se livrer à leurs amusements favoris; et, tant qu'il leur resta de l'eau-de-vie, ils firent Noël en bons chrétiens. La longue habitude de la mer leur inspire du mépris pour les périls; et la fatigue et l'inclémence du ciel, durcissant leurs muscles et leurs nerfs, les rendent insensibles : du moins ils se consolent en s'enivrant.

Tant que nous restâmes sous la zône torride, nous n'eûmes presque point de nuit, et nous pûmes écrire à minuit, à la lueur du soleil. Cet astre était si peu de temps au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très fort ne cessa pas de nous éclairer. Ce phénomène frappa d'étonnement Œdidée, qui voulait à peine en croire ses sens. Nous fîmes en vain des efforts pour le lui expliquer, et il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée, et du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe ne furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittait point l'horizon, et ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit que par l'instinct d'un oiseau de mer qui allait se jucher sur la

côte pendant quatre heures (1). Comme nous étions probablement fort éloignés de terre, cette indication nous manqua.

Le 26 au matin, toute la mer était couverte de glaces; dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cents grandes îles, outre une quantité innombrable de petits morceaux. Cette scène ressemblait aux débris d'un monde fracassé : au milieu de ce bouleversement, on entendait de toutes parts les imprécations et les jurements des matelots, qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse.

Notre latitude, à midi, était de 66° 15', notre longitude de 134° 22'. Je marchai au nord avec une bonne brise de l'ouest, accompagnée d'un temps clair, jusqu'à quatre heures du lendemain au matin, 27 : rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, et on en prit assez à bord pour remplir nos futailles vides. Notre latitude était de 65° 53' sud, et la longitude de 132° 42' ouest : il n'y avait pas la moitié autant de glaces qu'auparavant.

Nous passâmes près de cinq semaines dans cette perplexité, et notre voyage ne saurait être comparé à aucun autre pour les fatigues et les maux qui l'accompagnèrent. Les navigateurs qui ont parcouru la mer du Sud avant nous naviguaient en dedans du tropique, ou du moins sous la zône tempérée. Ils jouissaient presque toujours d'un ciel doux et serein, et ils marchaient à la vue des terres qui leur fournissaient des rafraîchissements. De pareilles campagnes sont des parties de plaisir à côté des nôtres. Les objets nouveaux et attrayants soulagent l'esprit, égaient la conversation et raniment le corps; mais les mêmes points de vue frappaient sans cesse nos regards : la glace, la brume, les tempêtes et la surface ridée de la mer formaient une scène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du soleil ; enfin le climat était froid, et nous mangions des aliments détestables : en un mot, il semblait que tout notre être se desséchait, et nous devenions indifférents à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous sacrifiions notre santé, nos sentiments, nos jouissances, à la gloire de naviguer dans des parages inconnus jusqu'alors.

Le 30 janvier 1774, nous observâmes au sud que les nuages au-dessus de l'horizon étaient d'une blancheur de neige ordinairement brillante. C'était le signe ordinaire d'une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts; et, à huit heures, nous étions près de ses bords. Elle s'étendait à l'est et à l'ouest, fort au-delà de la portée de notre vue, et la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en dedans de la plaine quatre-vingt-dix-sept collines de glace, outre celles qui étaient sur les bords, la plupart très larges, et ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, et se perdant dans les nuages.

En approchant, nous entendîmes des pinguins, mais nous n'en vîmes point; et nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux qui nous donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au sud de cette glace; et, dans ce cas, les oiseaux et les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers navigateurs, et aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle qui abrégeait les dangers et la fatigue inséparable de la navigation des parages du pôle austral. Il ne me restait plus aucun moyen de marcher un pouce plus avant au sud, et je revirai au nord : nous étions alors par 71° 10' de latitude sud, et 106° 54' de longitude ouest.

(1) Pietro Quirino fit voile en avril 1431, et fit naufrage à l'île de Roest ou de Rusten, sur la côte de Norwége, sous le cercle polaire, en janvier 1432. A. M.

Heureusement, le temps étant clair quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes assez tôt : car, dès que j'eus reviré, une brume épaisse nous enveloppa. Le 4, nous étions par 65° 42' de latitude sud, et 99° 44' de longitude. Le lendemain, la force et la position du vent varièrent beaucoup, et il y eut de la neige et de la pluie neigeuse. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une brise du sud.

Je formai alors la résolution de marcher au nord, et de passer l'hiver suivant en dedans du tropique, si je ne découvrais point de terre avant d'y arriver. J'étais bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne soit si loin au sud que les glaces le rendent inaccessible.

Le 15, je traversai la ligne de route que j'avais suivie en allant à Taïti, en 1769. Je projetai de me tenir un peu plus à l'ouest; mais les vents forts qui soufflèrent de ce rumb m'en empêchèrent.

Comme nous avancions au nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus sensible. Le 20 à midi, nous étions par 39° 58' de latitude sud, et 94° 37' de longitude ouest. Le ciel était clair et agréable, et je puis dire que ce fut le seul jour d'été que nous ayons eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66°. Nous continuâmes à gouverner au nord, et le 21 nous étions à 37° 54' de latitude sud, c'est-à-dire dans le parallèle où l'on place l'île découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçait une terre dans notre voisinage. Le vent ayant changé, j'abandonnai mes recherches, et je portai au nord afin d'atteindre la latitude de l'île de Pâques. Nous étions alors par 37° 52' de latitude, et 101° 10' ouest de longitude.

Le 28, par 33° 7' de latitude sud, et 102° 33' de longitude ouest, nous commençâmes à voir des poissons volants, des oiseaux d'œufs et des noddies, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre, mais on n'est pas assuré de cela. Personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux de mer : pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter pour annoncer, avec certitude, le voisinage de la terre.

Suite du passage de la Nouvelle-Zélande à l'île de Pâques. Relâche et incidents à l'île de Pâques. Description de quelques-unes des statues gigantesques, les plus surprenantes qu'on y trouve.

Le 11 mars, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'ouest. Il est difficile de décrire la joie que ressentit l'équipage. Nous avions passé trois mois et demi sans voir terre, et les tempêtes, les dangers, les changements de climat, la mauvaise nourriture et les fatigues de toute espèce avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait son courage et sa gaîté : nous croyions être parvenus à la fin de nos maux, et, d'après la description du navigateur hollandais, nous comptions trouver des volailles et des fruits en abondance.

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'île de Pâques; car son aspect, du point où nous étions, correspondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. Je m'attendais à découvrir l'île basse sablonneuse que rencontra Davis, ce qui aurait confirmé mon opinion; mais je fus trompé. Le lendemain, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitants et quelques-unes de ces statues colossales dont parlent les auteurs du Voyage de Roggewin.

A mesure que nous avancions, la terre semblait peu fertile : il y avait peu de verdure, et on y voyait à peine quelques buissons; mais, dans notre situation, le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les statues que l'équipage de Roggewin prit pour des idoles; mais nous conjecturâmes dès lors que ce sont des monuments

érigés en l'honneur des morts, tels que les Taïtiens et les autres insulaires de la mer du Sud en érigent près de leurs cimetières, et qu'ils appellent *etee*. Nous vîmes bientôt une plus grande quantité de feux aux environs de ces colonnes; les Hollandais, qui en observèrent aussi, les prirent pour des sacrifices aux idoles; mais il est plus probable que les naturels les avaient allumés afin d'y apprêter leurs aliments.

Bientôt une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous. Ils apportèrent des plantains, qu'ils montèrent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, et ils retournèrent ensuite à terre, ce qui nous donna une bonne opinion des insulaires, et nous fit espérer de trouver ici les rafraîchissements dont nous avions besoin.

L'action trop forte du soleil sur leur tête a contraint ces naturels d'imaginer différents moyens de s'en garantir. La plupart des hommes portent un cercle d'environ deux pouces d'épaisseur, tressé avec de l'herbe d'un bord à l'autre, et couvert d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui décorent le cou des frégates. D'autres ont d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, presque aussi larges que les vastes perruques des jurisconsultes européens; et plusieurs enfin un simple cerceau de bois entouré de plumes blanches de mouette, qui se balancent dans l'air. Les femmes mettent un grand et large chapeau d'une natte très propre, qui forme une pointe en avant, un faîte le long du sommet, et deux gros lobes derrière chaque côté. Nous ne vîmes d'autres ornements que des morceaux d'os en forme de langue, et des colliers ou des pendants d'oreilles de coquillage.

Après avoir passé quelque temps sur la grève, parmi les naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne était couverte de rochers et de pierres de différentes grandeurs qui, par leur couleur noirâtre et leur aspect poreux, semblaient avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces d'herbes ridées croissaient au milieu de ces pierres, ce qui donnait un air de vie à ce pays d'ailleurs inanimé.

En nous promenant le long de la côte de la mer, nous découvrîmes la même espèce de céleri qui abonde sur les grèves de la Nouvelle-Zélande, et deux autres petites plantes communes à cette contrée; nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames. Les traits, les coutumes et la langue du peuple de l'île de Pâques ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on observe aux îles de la mer du Sud, nous espérions y voir les animaux domestiques de Taïti et de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus soigneuses, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très petites et d'un plumage peu fourni; deux ou trois noddies, si apprivoisés qu'ils se plaçaient sur les épaules des naturels, frappèrent aussi nos regards; mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiseaux.

A l'ouest de l'anse, il y avait trois colonnes placées en ligne sur une plate-forme ou piédestal très large et très élevé. Les naturels donnaient à cette rangée le nom d'*Hangaroa*, et à la colonne seule celui d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens étaient assis à peu de distance de la dernière, autour d'un petit feu dans lequel ils grillaient des patates. Ils nous offrirent une partie de leur souper. Cette hospitalité nous surprit dans un pays si pauvre, et nous pensâmes aux peuples civilisés qui, en pareil cas, n'ont presque plus de commisération pour les besoins de leurs semblables. Nous retournâmes alors à bord avec une petite quantité de patates, et environ six ou sept plantes communes que nous avions rassemblées. L'air de la côte fit un très grand bien aux scorbutiques. J'étais parti le matin avec les jambes excessivement enflées : à mon retour l'enflure avait diminué, et ma douleur s'était dissipée. Je ne pouvais attribuer cette guérison subite qu'à l'exercice que j'avais pris, et peut-être à ces émanations salutaires qui, dit-on, suffisent seules pour rendre la santé à ceux qui ont contracté le scorbut en mer.

Nous fûmes reçus au débarquement par deux cents naturels assemblés, parmi lesquels je ne comptai que quatorze ou quinze femmes, et très peu d'enfants. Comme ces femmes prodiguaient leurs faveurs, je conjecturai que celles qui étaient mariées et qui étaient sages avaient été forcées par les hommes de se tenir à leurs habitations, dans les parties éloignées de l'île. On n'a peut-être jamais vu, dans aucune contrée, des courtisanes aussi lubriques. Les matelots renoncèrent à toute pudeur, et ils ne rougirent pas de se livrer à la débauche, sans chercher à la couvrir autrement que par l'ombre des statues gigantesques.

Revenus à la place du débarquement, nous fîmes divers échanges avec des naturels qui nous trompaient en nous vendant des paniers remplis, en apparence, de bananes, tandis qu'au fond il y avait des pierres. Après les noix de coco, auxquelles ils donnaient la préférence, ils aimaient beaucoup les étoffes de Taïti et d'Europe, qu'ils estimaient suivant la grandeur des pièces. Ils mettaient un prix inférieur aux ouvrages de fer. Quand le marché était honnêtement conclu, la plupart s'enfuyaient avec l'étoffe, la noix de coco ou le clou qu'ils venaient d'acquérir, comme s'ils eussent eu peur d'un dédit de notre part.

Nous trouvâmes à bord plusieurs insulaires, qui étaient venus à la nage, quoique le vaisseau fût à trois quarts de mille de la côte. Ils témoignèrent l'admiration la plus extraordinaire pour tout ce qu'ils voyaient. Chacun d'eux mesura, avec les bras tendus, la longueur du bâtiment de l'avant à l'arrière. Des masses si énormes de bois étonnaient d'autant plus ce peuple, que ses pirogues sont faites de petits morceaux. Il y avait parmi eux une femme qui était aussi venue à la nage, et qui trafiqua de ses charmes avec une grande impudence. Elle s'adressa d'abord à plusieurs des bas-officiers, et ensuite aux matelots : elle égala réellement les fameux exploits de Messaline (1). Enfin un de ses compatriotes l'emmena dans une de ses pirogues, et, pour prix de sa lasciveté, elle remporta quelques guenilles et quelques morceaux d'étoffe de Taïti. Une autre des femmes de l'île, qui s'était rendue au vaisseau la veille, n'avait pas été moins libertine. L'ardeur insatiable de leurs désirs, et le succès de leurs agaceries au milieu d'un équipage malade, nous surprenaient également.

Description de l'île de Pâques, de ses productions, de sa situation, de ses habitants, de leurs mœurs et de leurs usages. Conjectures sur leur gouvernement, leur religion, et sur d'autres sujets. Description plus particulière des statues gigantesques.

Je vais parler plus en détail de cette île, qui est sûrement celle où relâcha l'amiral Roggewin en avril 1722, quoique les descriptions de son voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays; c'est peut-être aussi celle que vit le capitaine Davis en 1686, car quand on l'aperçoit de l'est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Waser.

Aucune nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette île, car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux marins : il n'y a point de mouillage sûr, point de bois à brûler, point d'eau douce dont on puisse remplir les futailles. La nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire; et, leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains et des cannes à sucre. Ces fruits sont assez bons, et surtout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangées. Ils ont aussi

(1) Lassata viris, necdum satiata recessit. A. M.

des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'était, dans leur opinion, si précieux que la coque d'une noix de coco. On voit parmi eux des volailles apprivoisées, telles que des coqs et des poules, petites, mais d'une bonne saveur; des rats, qu'ils semblent manger, car j'ai rencontré un homme qui en tenait de morts à la main : il ne voulut pas me les donner, et me fit entendre qu'il se proposait de s'en nourrir. A peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, et ceux de mer sont en petit nombre. J'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique, des oiseaux d'œufs, des noddies, des hirondelles, etc. La côte ne paraît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, et nous en avons aperçu bien peu parmi les naturels.

L'île de Pâques, ou la terre de Davis, gît par 27° 5' 30" de latitude sud, et 109° 46' 20" de longitude ouest. Sa circonférence est d'environ dix ou douze lieues. Elle a une surface montueuse et pierreuse, et une côte ferme. Les collines sont si élevées, qu'on les voit à quinze ou seize lieues. En travers de l'extrémité méridionale, il y a deux îlots gisant près du rivage. Les pointes nord et est de l'île s'élèvent directement de la mer à une hauteur considérable. Entre ces deux pointes, sur la partie sud-est, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, les Hollandais mouillèrent. Je jetai l'ancre à l'ouest de l'île, trois milles au nord de la pointe méridionale. Cette rade est très bonne avec les vents d'est, mais dangereuse avec ceux de l'ouest, ainsi que l'autre, sur la côte sud-est, doit être périlleuse par les vents d'est.

L'île est si stérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt espèces différentes de plantes, et la plus grande partie ne croîtrait pas sans culture. L'espace qu'occupent les plantations est peu considérable en comparaison de celui qui est en friche. Enfin le sol est pierreux et partout brûlé par le soleil.

Quand on considère la misère de ces insulaires, on est étonné qu'ils vendent des provisions dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine et de travail. La mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de bateaux et d'ustensiles propres à la pêche, rendent leur subsistance très difficile et très précaire; mais le désir de posséder les joujoux et les curiosités que nous apportions parmi eux, donnant à leurs désirs une force irrésistible, les empêchait de réfléchir sur les besoins pressants que bientôt ils éprouveraient.

Les habitants de cette île ne semblaient pas être plus de six ou sept cents. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de se montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalousie chez les hommes, ou de crainte de paraître en public chez les femmes.

A juger du teint, des traits et de la langue des insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les habitants des îles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la même nation se soit répandue sur toutes les îles, dans ce vaste océan, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur presque un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces insulaires ne se connaissent que par de vieilles traditions; et le laps du temps a rendu ces nations en quelque sorte étrangères : chacune a adopté des coutumes, des manières particulières, etc. Un observateur intelligent y aperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général, le peuple de cette île est d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (1), et ces insulaires sont loin d'être des géants, comme l'assure un des auteurs du Voyage de Roggewin. Ils sont vifs et actifs, d'une physionomie assez heureuse, et d'un maintien qui n'est pas désagréable. Ils ont de l'amitié et de l'hospitalité pour les étrangers; mais ils sont aussi portés au vol que les habitants des îles de la Société.

Les hommes sont couverts depuis les pieds jusqu'à la tête de figures toutes à peu près pareilles; ils leur donnent seulement une direction différente, suivant les caprices de leur imagination. Les femmes sont peu tatouées; elles se peignent de rouge et de blanc, ainsi que les hommes.

Les statues, ou du moins la plupart, occupent des plates-formes qui leur servent de base : elles sont, autant que nous avons pu en juger, à peu près à mi-corps, et le bas se termine par un tronc. L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, et en particulier le nez et le menton, ne sont point mal formés; mais les oreilles ont une longueur disproportionnée; et, quant au corps, on a peine à y trouver de la ressemblance avec celui d'un homme.

Ces monuments singuliers, étant au-dessus des forces actuelles de la nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cents insulaires, privés d'outils, d'habitations et de vêtements, tout occupés du soin de trouver des aliments et de pourvoir à leurs premiers besoins, n'ont pu, je le répète, construire des plates-formes qui demandaient des siècles de travail. En effet, nous n'avons pas remarqué dans nos excursions un seul instrument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie ou la sculpture.

Toutes les femmes que nous avons vues dans les différentes parties de l'île ne montent pas à trente, quoique nous l'ayons traversée presque d'un bout à l'autre, et il n'est point du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelques lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou quarante femmes pour six ou sept cents hommes, la nation doit s'éteindre en très peu de temps, à moins que nos principes de physique sur la pluralité des maris ne soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un seul époux : au contraire, elles semblaient aussi débauchées que Messaline et Cléopâtre. Mais cette disproportion est un phénomène si singulier qu'on a peine à le croire, et je ne serais pas éloigné de penser que réellement les deux sexes sont en nombre égal. Quoique personne de notre équipage n'ait observé de vallées ou de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos regards pendant notre séjour, le lecteur se rappellera cependant les cavernes dont il a été question plus haut, et dont les naturels nous refusèrent l'entrée. Les cavernes d'Islande sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habitants, et il est probable que, dans une île également volcanique, telle que celle de Pâques, de pareilles cavernes pourraient servir d'asile à un grand nombre de naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitants de l'île de Pâques sont plus jaloux de leurs femmes que les Taïtiens. Leurs craintes à notre égard n'étaient pas mal fondées, car la conduite des matelots est insolente et immodeste, partout où ils jouissent de quelque supériorité sur les peuples sauvages.

Passage de l'île de Pâques aux îles des Marquises. Événements survenus tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de la Madre de Dios ou de la Résolution, sur l'île Sainte-Christine.

En quittant l'île de Pâques, je projetais de toucher aux Marquises, si je ne rencontrais aucune terre avant d'y arriver. Je cinglai à l'ouest jusqu'au 6 où, par 9° 20' de latitude et 138° 14' de longitude ouest, nous découvrîmes une île qui nous restait à la distance d'environ trois lieues. Nous en vîmes une seconde qui semblait plus étendue que la première. J'arrivai sur celle-ci, et le lendemain au matin, à six heures, la première île nous restait au nord-ouest, la seconde au sud-ouest, et une troisième à l'ouest. Je donnai ordre

(1) On se souviendra que le pied anglais est moins long que le pied de France. A. M.

de gouverner entre les deux dernières : bientôt après nous en aperçûmes une quatrième encore plus à l'ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étaient les Marquises, découvertes par Mendana, en 1595. La première île était une nouvelle découverte, et je la nommai *île de Hood*, d'après le jeune volontaire qui la montra le premier ; la seconde était celle de San-Pedro ; la troisième la Dominica, et la quatrième Sainte-Christine.

La Dominica, la plus voisine de nous, paraissait montueuse, et hérissée et stérile à la pointe nord-ouest ; mais, plus loin, au nord, nous observâmes des vallées remplies d'arbres, et par-ci par-là quelques huttes.

Départ des Marquises. Situation, étendue, forme et aspect des différentes îles. Description des habitants, de leurs coutumes, habillements, habitations, aliments, armes et pirogues. Recherches sur leur bonheur et leur population.

On leva l'ancre le 12 avril 1774, et je portai sur la Dominica, afin de connaître le côté occidental de cette île ; mais, comme le soleil était couché avant que j'y arrivasse, la nuit se passa à louvoyer entre les deux terres. Le lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe sud-ouest, d'où la côte court nord-est.

Il est à propos de revenir aux Marquises, reconnues pour la première fois, comme je l'ai déjà fait observer, par l'Espagnol Mendana, qui leur a donné le nom général et le nom particulier qu'elles portent.

Les Marquises sont au nombre de cinq : la Magdalena, San-Pedro, la Dominica, Sainte-Christine et l'île de Hood. Celle-ci, la plus septentrionale, gît à cinq lieues et demie de la pointe est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les îles, et qui s'étend à l'est et à l'ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, et environ quinze ou seize lieues de tour. Elle est remplie de collines escarpées qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer. Ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainsi que les côtés de quelques-unes des collines. Son aspect est stérile, mais elle est habitée. Sa latitude est 9° 44' 30". San-Pedro, qui a environ trois lieues de tour, et qui est assez haute, gît au sud, à quatre lieues et demie de l'extrémité orientale de la Dominica. Nous ne savons pas si elle est déserte. La nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. Sainte-Christine gît sous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'ouest. Cette île, qui court nord et sud, a neuf milles de long dans cette direction, et environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation considérable, se prolonge dans toute la longueur de l'île. D'autres chaînes sortent de la mer et se joignent à celles-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées et profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, et arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à peu près 10° 25' de latitude, et 138° 50' de longitude ouest. Ces îles occupent l'espace d'un degré en latitude, et à peu près un demi-degré en longitude, savoir : du 138ᵉ degré 47' au 139ᵉ degré 13' ouest, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

En général les habitants des Marquises sont la plus belle race des habitants de cette mer. Ils paraissent surpasser toutes les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les naturels de Taïti et des îles de la Société prouve qu'ils ont une même origine.

Les hommes sont tatoués de la tête aux pieds : ils portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination plutôt que suivant la coutume. Ces piqûres leur donnent un regard sombre. Mais les femmes, qui en ont peu, les jeunes gens et les enfants, qui n'en ont point du tout, ont le teint aussi blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes est ordinairement de cinq pieds dix pouces à six pieds ; mais je n'en ai vu aucun d'aussi gras et aussi fort que les éarées de Taïti ; d'un autre côté, je n'en ai point aperçu de maigres. Leurs dents sont moins bonnes, et leurs yeux moins vifs et moins animés que ceux des habitants des autres nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous : cependant je n'en ai point trouvé de rouges. Quelques-uns les portent longs ; mais en général ils les ont courts, et ils laissent seulement de chaque côté de la tête deux touffes relevées par un nœud. Ils disposent de différentes manières leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent et l'attachent en deux touffes au-dessous du menton ; d'autres la tressent ; ceux-ci la laissent flotter, et ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbre ; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, et elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seraient entièrement nus sans le morra, comme on l'appelle à Taïti, c'est-à-dire sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, et tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe ; et un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête, et leur premier ornement, est une sorte de large diadème artistement fait de fibres de la gousse d'une noix de coco.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, et près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taïti ; mais elles sont beaucoup moins bonnes, et seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, carré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, et ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

Je n'ai trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs : nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flancs, mais un peu trop sucrés. Excepté la pomme *spondias*, ils mangent les mêmes fruits et les mêmes racines qu'à Taïti : ils se nourrissent principalement de végétaux, quoiqu'ils aient des cochons et des volailles, et qu'ils prennent quantité de poissons en certains temps. Ils ne boivent que de l'eau, car les noix de coco sont rares, du moins dans les cantons que nous avons parcourus. Je crois cependant que, puisqu'ils ont la racine de poivre, et qu'ils s'en servent comme d'un signe de paix, ainsi que les autres insulaires, ils en tirent aussi un breuvage enivrant.

Le nombre des habitants des Marquises ne peut pas être fort considérable, car ces îles sont très petites. Waï-Tahoo, ou Sainte-Christine, a environ huit lieues de tour ; O-Heeva-Roa, ou Dominica, quinze ; Onateyo, ou San-Pedro, trois ; et Magdalena, que nous vîmes seulement de loin, cinq, suivant ce que disent les Espagnols. La Dominica, la plus grande des Marquises, est si escarpée et si hérissée de roches dans la plupart des cantons que, proportionnellement à son étendue, elle ne peut pas avoir autant d'habitants que Sainte-Christine. Les terrains propres à la culture sont très peuplés sur ces îles ; mais, comme elles sont toutes remplies de montagnes et de landes stériles, il est douteux que ce groupe de terre contienne cinquante mille âmes.

Description de plusieurs îles découvertes dans la traversée des Marquises à Taïti.

[illegible]



Le palmier *beuo.*

Pour plus de sûreté nous mettions en panne chaque nuit, car nous étions très proches de l'archipel des îles basses, qui a toujours passé pour fort dangereux. Les navigateurs hollandais en particulier en donnent une idée défavorable : Schouten l'appelle la *mer mauvaise*, et Roggewin le *labyrinthe*. Le dernier perdit un de ses vaisseaux, la galère africaine, sur une de ces îles, qu'il appelle *île Pernicieuse*.

Le 17 avril, on vit une terre restant à l'ouest, que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites îles basses, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte nord-ouest, à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet, qui semblait ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de l'île. Comme je voulais acquérir quelques connaissances sur les productions de ces îles à moitié submergées, nous mîmes à la cape, et j'envoyai le maître sonder : en dehors, il ne trouva point de fond.

Nous voyions le terrain couvert, d'espace en espace, de cocotiers d'un aspect agréable ; des arbres et des arbrisseaux en cachaient quelquefois les tiges, mais leur belle tête s'élevait toujours au-dessus des autres. Les intervalles, entre ces cantons verdoyants, étaient si bas que les flots de la mer se précipitaient par-dessus, et atteignaient l'intérieur de la lagune : la tranquillité de l'eau, resserrée par son banc de rochers, et sa couleur de lait dans les endroits peu profonds, contrastaient avec la surface bouclée des vagues couleur de béryl de l'Océan.

Cette île, que les naturels appellent *Tiookéa*, fut découverte et reconnue par le commodore Byron : sa forme est un peu ovale ; elle a environ dix lieues de tour, et elle gît par 14° 27' 30" de latitude sud, et 144° 56' de longitude ouest. Les habitants, et peut-être ceux de toutes les îles basses sont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des îles plus élevées, et leur caractère semble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur position. La nature n'y ayant pas répandu ses faveurs avec autant de profusion que sur les autres, les hommes y recourent surtout à la mer pour leur subsistance : ils sont par conséquent plus exposés au soleil et aux rigueurs du temps, et ils deviennent ainsi plus noirs, plus forts et plus robustes ; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens débarqués sur un autre point n'observèrent que des hommes vigoureux, bien faits, et qui avaient sur leur corps la figure d'un poisson, emblème de ce qui occupe leur loisir.

Les insulaires n'avaient d'autre vêtement qu'un très petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approchèrent pas de nous ; mais celles que nous vîmes de loin étaient du même teint que les hommes :



L'un des prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue prière.....

elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large en forme de tablier. Les cheveux et la barbe des hommes étaient ordinairement noirs et bouclés, et coupés quelquefois.

Le sol est extrêmement maigre : des bancs de corail, très peu élevés au-dessus de la surface de l'eau, servent de fondement : ils sont revêtus d'un sable grossier blanc, mêlé de débris de corail et de coquillages, et d'une couche de terreau.

Le 18, j'arrivai sur une autre île que nous voyions à l'ouest. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux et d'arbres, et elle est ornée de beaucoup de palmiers. Elle s'étend nord-est et sud-ouest, l'espace de près de quatre lieues, et elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa ; et le milieu est par 14° 27′ de latitude sud, et 145° 10′ de longitude ouest. Ces îles doivent être les mêmes auxquelles le commodore Byron a donné le nom d'*îles de George*.

Le 19, j'arrivai sur une autre de ces îles submergées ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, ceinture de petites îles jointes ensemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan est partout incommensurable en dehors de la bordure : tout l'intérieur est couvert d'eau, et l'on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons et de tortues dont se nourrissent les naturels. Ceux qui habitent les parties basses donnent quelquefois des tortues aux habitants des parties hautes pour des étoffes. Ces golfes seraient d'excellents hâvres, si les bâtiments pouvaient y aborder. Si l'on en croit les habitants des autres îles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait sur cela des recherches assez exactes ; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas aperçu une seule passe.

Une foule d'insulaires couraient le long du rivage, tenant des piques à la main. La lagune du milieu paraissait très spacieuse, et plusieurs pirogues y marchaient à la voile. Il me paraît que les cantons les plus élevés et les plus fertiles sur les rochers de corail sont ordinairement sous le vent à l'abri de la violence de la houle. Mais il y a rarement dans cette mer des tempêtes assez fortes pour que l'habitation de ces îles soit dangereuse ; et, lorsque le temps est beau, il doit être agréable de naviguer sur les vapeurs tranquilles de la lagune, tandis qu'en dehors l'Océan est agité d'une manière désagréable.

Cette île gît par 15° 26′ de latitude, et 146° 20′ de longitude : elle a huit lieues de long, sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extré-

mité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une île basse au sud-est, à environ quatre ou cinq heures ; mais, comme elle était au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisième parut au sud-ouest par 15° 47' de latitude sud, et 146° 30' de longitude ouest. Elle est longue de sept lieues et large de deux. Elle ressemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'îlots, et la terre, sur le récif qui enferme le lac, est un peu moins ferme. En rangeant la côte nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des insulaires, des huttes, des pirogues et des espèces d'échafauds, construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les naturels paraissent de la même race qu'à Tiookéa, et ils étaient armés de longues piques comme eux. En serrant l'extrémité ouest nous découvrîmes une quatrième île au nord-est. Elle semblait basse comme les autres, et elle gît à l'ouest de la première île, à la distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre îles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami sir Hugues Palliser, contrôleur de la marine.

Il n'est pas possible de décrire la joie que ressentit l'équipage lorsqu'on porta le cap sur Taïti : assurés de la bienveillance des insulaires, nous regardions cette île comme une seconde patrie. Nos malades comptaient rétablir leur santé en se promenant ou en se reposant à l'ombre de ses bocages frais, et en partageant les mets délicieux des naturels. Ceux qui étaient bien portants espéraient y acquérir une nouvelle vigueur et faire une provision de forces capables d'affronter les périls et les fatigues qui nous attendaient. J'étais sûr d'y trouver assez de rafraîchissements pour achever heureusement mon expédition.

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti, le 21 avril, et à midi nous nous trouvions à environ treize lieues à l'est de la Pointe-Vénus, sur laquelle je gouvernai. Chacun dans son ivresse contemplait la métropole des îles du tropique : elle était infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, sur les montagnes, revêtues d'un nouveau feuillage, semblaient étaler avec complaisance la variété de leurs couleurs : on apercevait des cantons agréables sur les collines inférieures, parées d'une robe de verdure. Mais les plaines surtout brillaient par l'éclat de leurs couleurs : les teintes les plus vives embellissaient ces fertiles bocages : en un mot, tout rappelait à notre esprit l'île enchantée de Calypso.

L'imagination et les yeux revolaient sans cesse vers ce délicieux paysage ; et, ce qui accroissait nos plaisirs, en longeant la côte nous découvrîmes des lieux que nous avions déjà parcourus.

Quand les insulaires nous aperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer et nous apportèrent des présents de fruits. Parmi les premiers qui vinrent à bord il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre du capitaine, où on leur présenta Œdidée. La politesse de la nation voulait qu'ils lui offrissent en don des vêtements, et à l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, et ils les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, et il leur donna quelques plumes rouges auxquelles ils attachaient un grand prix.

Dès le premier soir les matelots appelèrent des femmes à bord, et les excès de débauche qui s'y passèrent sont incroyables. J'ai déjà remarqué que les Taïtiennes qui se prostituent sont d'une classe commune, ou même de la dernière : j'ajouterai que c'étaient les mêmes qui avaient si souvent vendu leur pudeur lors de la première relâche. Il est donc clair que ces filles de débauche forment une classe parmi leurs compatriotes, et que l'impudicité est loin d'être universelle, comme on l'a assuré. O-Maï dira peut-être, dans sa patrie, qu'il ne connaît pas la chasteté en Angleterre, parce qu'il n'a point trouvé de cruelles sur les trottoirs du Strand (1). La nuit fut très belle et la lune charmante ; et, comme nous célébrions la fête de saint George, patron de la Grande-Bretagne, les matelots mêlèrent ainsi les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

J'étais décidé à ne relâcher sur cette île que peu de jours ; je croyais que nous n'y aurions pas plus de succès que l'année précédente ; mais la manière dont on nous recevait, et les excursions que nous fîmes dans les plaines de Matavaï et d'O-Parrée me convainquirent de mon erreur : nous trouvâmes qu'on venait de construire et que l'on construisait encore dans ces deux places une grande quantité de grosses pirogues et de maisons de toute espèce ; que le même peuple qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'asile pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations spacieuses ; plusieurs gros cochons rôdaient autour des cases, et l'on apercevait d'ailleurs la prospérité d'un Etat naissant.

D'après ces favorables circonstances, je jugeai que je ne gagnerais pas à me retirer sur une autre île : je résolus d'y faire un plus long séjour, et d'ordonner que l'on commençât le radoub du vaisseau. En conséquence, on porta à terre les futailles vides et les voiles pour les réparer ; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrès : les hautes latitudes méridionales avaient rendu indispensables tous ces travaux.

Le nombre des prostituées était fort augmenté sur notre bord depuis que nous avions montré les plumes rouges, et chaque nuit plusieurs rôdaient autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait aussi, car, privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous ; et, quand elles en venaient à bout, elles en consommaient une quantité incroyable. La digestion les exposait ensuite à de grands embarras, et elles troublaient souvent les matelots, qui voulaient dormir après les fatigues de la journée. Dans certaines occasions pressantes, elles désiraient être accompagnées de leurs amants ; mais, comme ceux-ci n'y consentaient pas toujours, les entre-ponts se remplissaient d'ordures. Tous les soirs ces femmes se divisaient en différentes troupes, qui dansaient sur les gaillards d'arrière et d'avant, et sur le grand pont : leur gaîté était tumultueuse, et approchait quelquefois de l'extravagance ; d'autres fois, l'originalité et la bizarrerie de leurs idées nous amusaient. Un de nos scorbutiques, à qui leurs aliments végétaux avaient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une Taïtienne, la mena vers le soir à son poste, et alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, et, s'apercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main et le conduisit sur le pont, auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, et elle lui dit : *Celle-ci vous convient, mais, pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.*

Le 31 avril, j'eus occasion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Elles étaient venues de la côte avant que j'en fusse informé, de sorte que je n'assistai qu'à leur débarquement. Les Indiens avaient tout leur équipement de combat : les guerriers portaient leurs armes et leurs vêtements militaires. J'observai que, au moment où la pirogue touchait à terre, les rameurs sautaient dehors, et que, à l'aide de ceux qui se trouvaient sur la côte, ils traînaient le bâtiment à un endroit convenable ; et qu'ensuite chacun s'en allait avec sa pagaie. Tout cela se fait avec tant de promptitude, que cinq minutes après leur débarquement il ne semble pas qu'il se soit rien passé de pareil.

Les insulaires guettaient sans cesse les occasions de nous voler. Les chefs les encourageaient, ou ils manquaient d'autorité pour les empêcher ; mais il est plus probable qu'ils connivaient à ces vols, puisqu'ils aidaient toujours le coupable à se cacher. Les vols audacieux qu'ils commettaient étaient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couraient souvent risque d'être fusillés, et, si ce qu'on nous dérobait était de quel-

(1) Rue de Londres. A. M.

que valeur, ils savaient bien qu'on les obligerait à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandait comme le vent sur tout le voisinage. Ils jugeaient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avaient dérobé : si c'était une bagatelle, ou une chose pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faisions peu ou point d'attention ; mais quand la chose volée était importante, tout le monde prenait l'alarme et s'enfuyait en toute hâte avec ses richesses. Le chef alors était mataoued : il ordonnait de ne nous plus fournir de provisions, et il se retirait dans un canton éloigné. Tout cela se faisait si subitement, que leur fuite nous donnait la première nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une restitution, il fallait se réconcilier avec le chef avant qu'il fût permis aux sujets de nous rien vendre. Ils savaient très bien que, sans leur consentement, nous ne pouvions rien acheter, et ils ne manquaient jamais d'observer strictement cette règle, sans considérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force de la nation, leurs habitations, et même ces fruits qu'ils refusaient d'échanger, étaient en notre pouvoir.

Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'île et du caractère de ses habitants, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors et qu'on eut rentré les chaloupes et déployé les voiles, il se jeta à l'eau. Il était bon nageur, mais on le découvrit bientôt; un bateau le poursuivit sur la chaloupe et le reprit. On observa à mi-chemin, entre *la Résolution* et le rivage, une pirogue qui semblait nous suivre, mais qui était destinée à le prendre à bord. Dès que les Taïtiens qui la montaient aperçurent notre bateau, ils se tinrent éloignés ; notre déserteur avait concerté son plan avec eux, et O-Too, qui en fut instruit, l'avait encouragé. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

Les éowas et les whannos mangent toujours avec le roi de Taïti : excepté les toutous, je ne sache pas qu'aucun insulaire soit excepté de ce privilége; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

Malgré cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la cour d'O-Too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un étranger, distinguer le roi de ses sujets; je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ses reins ; de manière qu'il semblait fuir toute pompe inutile, et il mettait plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des éarées. Je l'ai observé pagayant avec les autres rameurs, quand il venait au vaisseau, ou qu'il s'en retournait, et même lorsque quelques-uns de ses toutous assis le regardaient et ne faisaient rien. Tous ses sujets l'abordent et lui parlent librement, et sans la moindre cérémonie, partout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les chefs de ces îles sont plus aimés que craints par le peuple : ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur et équité?

C'est un usage parmi les éarées et les autres insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les toutous, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les sociétés appelées *éarréoys* (1). Il est sûr que ces sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées ; car je n'ai jamais ouï dire qu'un toutou fût éarréoy, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

J'ai déjà eu occasion de parler de la passion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges : ils les nomment *oora*, et celles qu'ils appellent *ooravine*, et croissent sur la tête d'un perroquet vert, sont aussi précieuses à leurs yeux que les diamants le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, et ils savent très bien distinguer les unes des autres.

(1) Dans ces sociétés singulières un grand nombre d'hommes et de femmes se réunissent en corps, et mettent, dit-on, en commun leurs épouses et leurs maris. A. M.

Arrivée du vaisseau à l'île d'Huaheine. Plusieurs incidents survenus pendant notre relâche.

Un vent frais nous éloignait de Taïti : nous regardions toujours cette île charmante lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts ; c'était une des plus belles femmes de l'île qui avait résolu de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. Ses parents, qu'elle avait quittés quelques années auparavant pour s'enfuir avec son amant, vivaient encore, et sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colère, au contraire elle s'attendait à être bien reçue : en effet, ces insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-Too avait défendu expressément à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce prince ; mais, se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frère d'Œdidée, son domestique et deux autres naturels de Balabola nous accompagnèrent aussi : ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, et qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié. Leur compagnie anima notre conversation et abrégea en quelque sorte notre passage à Huaheine. La Taïtienne portait l'habit complet d'un de mes officiers, et elle était si charmée de son nouveau vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue dès qu'on eut abordé. Elle dîna avec nous sans le moindre scrupule, et elle rit des préjugés de ses compatriotes, avec toute la grâce des femmes du monde. Si son éducation avait été soignée, elle aurait brillé par son esprit, même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe à des manières très polies, la rendait déjà supportable.

Nous marchâmes toute la nuit, et le 15 au matin nous découvrîmes Huaheine. Je mouillai à l'entrée septentrionale du hâvre d'O-Wharre : les chaloupes mises en mer remorquèrent le vaisseau dans un lieu convenable. Ceux des Indiens qui vinrent nous visiter nous demandèrent des haches; mais parce qu'il nous en restait peu, nous les gardâmes pour les grandes occasions. Le soir, il y eut un calme parfait; et nous fûmes enchantés de voir et d'entendre les insulaires assis dans leurs maisons, le long de la côte, autour de leurs flambeaux, qui sont des noix huileuses, enfilées à un mince bâton.

Le 16, ils commencèrent à nous apporter des fruits. Je rendis la visite d'Orée, et je lui fis mes présents. Je lui donnai, entre autres choses, des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans sa main droite, et, les mettant ensuite entre l'index et le pouce, il dit une prière à laquelle il me parut que les spectateurs faisaient peu d'attention. On déposa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe, et Orée et plusieurs de ses amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîner, il m'exposa quels présents seraient plus agréables à lui et à ses amis, et il mit les haches et les clous au premier rang. En conséquence, je lui accordai ce qu'il demandait : il voulut absolument distribuer mes dons aux autres, et il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, son fils ou son petit-fils, semblait être le personnage le plus considérable, et il eut la plus grande part à ses libéralités. Quand cette distribution fut finie, ils retournèrent tous à terre.

Le 21, nous aperçûmes plus de soixante pirogues sous voiles qui sortaient du hâvre, et qui marchaient

vers Uliétéa. En demandant la destination de cette flotte, on nous dit qu'elle était montée par des éarréoys (1), et qu'ils allaient faire une visite à leurs confrères des îles voisines. On peut presque les comparer aux francs-maçons. On nous assura qu'ils se secourent les uns les autres quand ils sont dans le besoin. Ils semblent pratiquer des usages qu'ils ne veulent point ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il en était, Tupia en était aussi, et ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de ces établissements. Œdidée nie qu'on mette à mort les enfants qu'ils ont de leurs maîtresses, ainsi que Tupia et plusieurs Taïtiens nous l'avaient protesté. J'ai eu différentes conversations avec Omaï sur cette matière, et il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage.

Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidents survenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux vaisseaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa : regret des insulaires à cette occasion. Caractère d'Œdidée. Observations générales sur ces îles.

Dès que nous eûmes débouqué le hâvre, je fis voile et je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25 mai, j'allai à terre avec les officiers rendre une visite au chef, et lui offrir les présents accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient et se lamentaient, et qui, en même temps, se découpaient la tête avec des instruments de dents de goulu : le sang inondait leurs visages et leurs épaules. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'il fallut essuyer les embrassements de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie achevée, elles sortirent, se lavèrent, et revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence d'Œdidée et de l'ambassadeur que nous amenions affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, et inspira de la confiance à tout son peuple. Le chef et ses amis mirent un cochon et des fruits dans ma chaloupe, et vinrent dîner à bord avec nous.

La société des arréoys, célibataires et guerriers, est toujours florissante dans l'île : ce sont assurément aujourd'hui les insulaires les plus voluptueux. Chaque femme est commune à tous les hommes de cette société, et ils paraissent, ainsi qu'elles, enchantés de ce commerce (2). Quelques arréoys sont mariés à une femme; mais d'autres ont une maîtresse passagère : la plupart connaissent sans doute les prostituées, communes sur toutes les îles.

Quand on considère le caractère doux, généreux et tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfants : on est révolté de la barbarie farouche du père, et surtout de la dureté impitoyable de la mère, qui étouffe la voix et l'instinct de la nature; mais la coutume éteint tous les sentiments et tous les remords. Au reste, les arréoys ont très rarement des enfants. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes et leurs maîtresses parmi les prostituées, et comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer.

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, et il vit un cimetière de chiens que les naturels appelaient *maraï no te oore* (3); mais je crois que ce n'est pas parmi eux une coutume générale, puisque peu de chiens y meurent de mort naturelle : communément ils les tuent et ils les mangent, ou ils les offrent à leurs dieux. C'était probablement un maraï ou autel, sur lequel on avait mis une offrande de cette espèce, ou peut-être quelque insulaire avait, par fantaisie, enterré son chien favori de cette manière. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que ce soit un usage universel; et, quant à moi, je n'avais rien vu jusqu'alors, ni rien entendu dire de pareil.

Tout dans ces environs respirait la joie, et l'assemblée des arréoys occasionna sans doute des spectacles plus fréquents : leur présence égayait la contrée, et chacun goûtait alors des plaisirs tumultueux. Ils ôtaient souvent leurs vêtements : ils passaient leur temps dans une oisiveté voluptueuse; ils parfumaient leurs cheveux d'huiles odorantes; ils chantaient et jouaient de la flûte; ils ne quittaient un divertissement que pour se livrer à un autre.

A Taïti, les femmes ne mangent pas des mets apprêtés pour les hommes. D'autres peuples ne mangent pas avec les femmes; plusieurs des nations nègres et même les naturels du pays de Labrador suivent le même usage. Dans les tribus des Africains et des Esquimaux, l'extrême mépris des hommes pour le sexe en est la cause; mais comme les Taïtiennes sont traitées amicalement et avec estime, cette coutume doit avoir une autre origine, et peut être que des observations exactes la découvriront dans la suite.

Les insulaires, sachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous apportèrent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avait un jeune homme de six pieds quatre pouces, et sa sœur, plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces et demi. Nous achetâmes beaucoup de cochons et de fruits.

Nous fîmes différentes excursions sur les collines, où nous recueillîmes des plantes que nous ne connaissions pas encore. Ces collines ressemblaient exactement à celles de Taïti, mais elles étaient un peu plus basses. Nous trouvâmes une vallée très pittoresque environnée d'une forêt d'arbres et d'arbustes, et arrosée par un joli ruisseau qui tombait en plusieurs cascades sur des rochers brisés et sur des précipices.

Parmi les naturels des îles de la Société, il y a un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales et des idées de mythologie et d'astronomie répandues dans le pays. Œdidée, tandis que nous étions en mer, nous avait souvent parlé d'eux, comme des plus savants de ses compatriotes, et il les nommait *tata-o-rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de *maître*. Après beaucoup de recherches, nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre : nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plus tôt.

Le nom de Tahowa, que les Taïtiens donnent aux prêtres, ne leur est pas particulier : ils le donnent aussi aux personnes qui connaissent la propriété du petit nombre de plantes qu'ils emploient comme les remèdes de différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'est pas considérable, et leur médecine est très simple; mais ils n'ont pas beaucoup de maladies, et elles ne sont point compliquées.

Le 4 juin 1774, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le chef et toute sa famille, vinrent à bord nous dire adieu pour la dernière fois : ils étaient accompagnés de plusieurs de leurs amis. Ils nous apportèrent tous des présents. Je leur donnai tout ce qui me restait de marchandises et de meubles. L'hospitalité avec laquelle ce peuple m'avait accueilli me rendait chère toute la nation, et ils méritaient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il était en mon pouvoir de leur accorder. Je leur proposai des questions sur les vaisseaux qu'on disait être venus à Huaheine, et, sans exception,

(1) Des membres de ces sociétés de débauche, où, comme nous l'avons déjà dit, toutes les femmes et tous les hommes sont en commun. A. M.

(2) Voilà donc le saint-simonisme en pleine vigueur dans la mer du Sud bien longtemps avant que le père Enfantin eût proclamé le sien aux bonnes âmes de Paris! *Nil sub sole novi*. A. M.

(3) On a donné quelquefois dans cette traduction le nom de *moraï* à ces temples ou cimetières; mais Forster les appelle toujours *maraï*, et Cook lui-même les nomme ainsi de temps en temps. A. M.

ils nièrent tous le fait. Pendant qu'ils restèrent à bord, ils ne cessèrent pas de me conjurer de retourner les voir. Le chef, sa femme et sa fille, et surtout les deux femmes, pleurèrent presque sans relâche. Je ne sais pas si leur chagrin était réel ou simulé : peut-être y avait-il quelque chose de factice; mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une manière très affectueuse et très tendre. La dernière prière d'Orée fut encore pour m'engager à retourner. Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon moraï, du lieu où l'on m'enterrerait.

Dans nos excursions, les insulaires d'Huaheine nous offraient leurs habitations pour nous y reposer, et ils nous offraient leurs meilleures provisions : ces hôtes généreux se tenaient même un peu loin de nous, et ne touchaient jamais à aucun mets avant d'en être priés; et, sur ces entrefaites, quelques personnes de la famille s'occupaient à nous donner de l'air avec une feuille, ou avec la branche d'un arbre. Avant de quitter la maison, ils nous adoptaient communément suivant nos différents âges, en qualité de pères, de frères ou de fils. Ils nous croyaient tous parents. Les chefs de toutes les îles de la Société descendent de la même famille : ils regardaient comme parents tous les officiers de l'équipage, et ceux qui mangeaient ensemble; ils sont mauvais physionomistes. En général, leur hospitalité à notre égard était absolument désintéressée, et, comme ils sont généreux sans s'en apercevoir, nous eûmes une très bonne opinion de leur conduite entre eux.

Imitant la libéralité de la nature, ils fournissent de bon cœur, et sans épargne, aux besoins des navigateurs. Durant les six semaines que nous y passâmes, nous eûmes, dans la plus grande abondance, du porc frais, et tous les fruits qui étaient de saison, outre du poisson à Taïti et des volailles sur les autres îles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciseaux, des goujets, des étoffes, des plumes rouges, des grains de rassade, des couteaux, des miroirs, qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemises, article essentiel quand on a des présents à faire, surtout pour ceux qui veulent fréquenter le beau sexe; car alors une chemise tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre. Les femmes de Taïti, après avoir dépouillé leurs amants de leurs chemises, trouvèrent une méthode de se procurer leurs habits. Elles avaient coutume d'aller à terre chaque matin, et de revenir à bord le soir, ordinairement couvertes de guenilles : elles se servaient de ce prétexte pour demander avec importunité à leurs amants de meilleurs habits; quand l'amant ne pouvait plus leur donner les siens, il fallait qu'il les revêtît d'une étoffe du pays. Ces honnêtes courtisanes portaient à terre ces vêtements; elles revenaient encore en guenilles, et il fallait les habiller de nouveau. Ainsi, le même vêtement passait peut-être dans vingt mains différentes, et il était vendu, acheté et donné vingt fois.

Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Description de plusieurs îles découvertes dans cette traversée. Variété d'incidents.

Les six semaines que nous venions de passer à Taïti et aux îles de la Société avaient dissipé toutes les maladies bilieuses et scorbutiques; mais la moitié de l'équipage était attaquée du mal vénérien, d'une espèce moins mauvaise cependant qu'en Europe.

L'après-midi du 4, nous dépassâmes l'île de Mowrua, et nous cinglâmes à l'ouest. Le 6, second jour du départ d'Uliétéa, nous reconnûmes un récif à fleur d'eau, d'environ quatre lieues de tour et d'une forme circulaire. Cette île est composée de plusieurs petites langues de terre, unies ensemble par des brisants; elle a été découverte par le capitaine Wallis, qui l'a nommée l'*île Howe*. Elle est coupée par un canal en dedans du récif. Les Indiens d'Uliéléa nous parlèrent d'une île inhabitée dans ce même passage, qu'ils appellent *Mopeha*, et où, dans de certaines saisons, ils vont à la pêche de la tortue. Je suis d'autant plus porté à croire que c'est la même île, que rien n'annonçait qu'elle eût des habitants : elle gît par les 16° 46' de latitude australe, et par 154° 8' de longitude ouest.

Depuis le 6 jusqu'au 16 nous courûmes à l'ouest, un peu au sud. On découvrit un groupe de cinq ou six îlots couverts de bois, liés ensemble par des bancs de sable et des brisants, entourés d'un récif qui n'offrait aucune passe. Nous rangeâmes les côtes de l'ouest et du nord-ouest, depuis la pointe méridionale jusqu'à l'extrémité septentrionale, l'espace d'environ deux lieues; nous nous approchions si près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches sous le vaisseau; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancrage, et l'on n'apercevait aucun vestige d'habitants. Il y a une grande quantité de divers oiseaux, et la côte paraît être fort poissonneuse. Cette île m'a paru être une nouvelle découverte, et je l'ai nommée l'*île Palmerston*, en l'honneur du lord Palmerston, un des lords de l'amirauté : elle est située par 18° 4' de latitude sud, et par 163° 10' de longitude ouest.

Le 20, nous découvrîmes une île escarpée et remplie de roches; on voyait seulement par-ci par-là une grève sablonneuse étroite : elle était presque de niveau partout, et sa plus grande hauteur ne surpassait pas quarante pieds, mais au sommet elle était couverte de grands bois et d'arbrisseaux. Nous aperçûmes sur le rivage sept ou huit Indiens nus, et qui paraissaient d'une couleur noirâtre; quelque chose de blanc enveloppait leur tête et leurs reins, et chacun d'eux avait une pique, une massue ou une pagaie à la main. Nous observâmes des pirogues dans les fentes, entre les rochers, et des cocotiers peu élevés.

La conduite et l'air farouche des habitants de cette terre m'engagèrent à la nommer l'*île Sauvage*. Sa position est par les 19° 1' de latitude sud, et par les 169° 37' de longitude à l'ouest. Elle a environ onze lieues de tour : sa forme est circulaire, ses terres sont fort élevées, et la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte est entièrement couverte d'arbres et d'arbustes, entre lesquels s'élèvent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnaître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort considérables, à en juger par ce que nous vîmes sur les bords; car nous n'y aperçûmes que des rochers de corail remplis d'arbres et d'arbustes. On n'y voit pas un seul coin de terre, et les arbres pompent dans l'intérieur des rochers l'humidité qui leur est nécessaire.

Je ne puis dire d'ailleurs que très peu de chose des habitants, qui, je crois, ne sont pas nombreux : ils paraissent agiles, dispos, et d'une assez belle stature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'entre eux avaient le visage, la poitrine et les cuisses peints d'un bleu foncé. Les pirogues que nous observâmes, construites comme celles d'Amsterdam, avaient de plus une espèce de plat-bord qui s'élevait un peu de chaque côté; et les bas-reliefs dont elles étaient décorées annoncent que ces peuples ne sont pas sans industrie. L'aspect de ces insulaires et de leurs pirogues s'accorde assez avec la description que nous a donnée M. de Bougainville de l'île des Navigateurs, située à peu près sous le même parallèle.

Après avoir quitté l'île Sauvage, nous continuâmes de gouverner à l'ouest-sud-ouest, avec les vents alizés est, très favorables. Nous suivîmes cette direction jusqu'au 24, où nous vîmes plusieurs îles, par la latitude de 20° 23', et 174° 6' de longitude ouest. Ces îles, un peu plus élevées que les îles de corail ordinaire, étaient couvertes de bosquets et de touffes d'arbres qui leur donnaient un aspect enchanteur.

—

Réception à Anamocka. Divers incidents. Départ de l'île. Observations sur la navigation de ces insulaires. Description de l'île et de celles qui sont dans les environs, avec des détails sur les habitants.

Le vaisseau était à peine assuré sur ses ancres que nous vîmes arriver des pirogues de toutes les parties de l'île : elles apportaient des ignames et du poisson, qu'elles échangèrent pour de petits clous et de vieux morceaux d'étoffe. Les Indiens nous vendirent des poules d'eau, couleur de pourpre, en vie, un très beau sparus tout apprêté, et servi sur des feuilles, et une racine bouillie qui enfermait une poule très nourrissante, aussi douce que si elle avait été cuite dans du sucre.

Dès le matin, je m'embarquai avec M. Gilbert, dans le dessein de reconnaître un lieu commode pour l'aiguade. Nous descendîmes dans une petite anse, et les insulaires nous reçurent avec les marques de la plus vive joie. Leur ayant distribué quelques présents, je m'informai de l'endroit où nous pourrions faire de l'eau, et on me conduisit au même étang qu'a décrit Tasman, et dont l'eau était saumâtre.

Entre autres marques d'hospitalité qu'on me prodigua, une des plus belles femmes de l'île me fit une offre, que je n'acceptai pas. On défendit aux personnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne d'aller à terre; on défendit aussi d'admettre aucune femme dans le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent sur plusieurs pirogues, semblaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots; mais, après avoir pagayé quelque temps autour du vaisseau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournèrent très mécontentes.

Les insulaires se montrèrent aussi affables qu'obligeants, et si nous eussions fait dans cette île un plus long séjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre de leur conduite. Tandis que j'étais sur le rivage, j'appris les noms de vingt îles situées entre le nord-ouest et le nord-est, et dont quelques-unes étaient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'ouest, savoir : Amattafoa et Oghao, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avait un volcan dans Amattafoa, la plus occidentale des deux; et cela par les colonnes de fumée que nous voyions continuellement s'élever du milieu. Au nord de celles-ci nous en aperçûmes treize autres.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route sur Amattafoa; nous passâmes entre cette île et Oghao. Le canal qui les sépare est d'environ deux milles de largeur : on n'y trouve point de fond, et la navigation y est sûre. Dans ce passage nous eûmes très peu de vent et des calmes. Une grande double pirogue qui allait à la voile, et plusieurs autres à rames qui nous avaient suivis tout le jour, joignirent le vaisseau.

Durant cette journée le sommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages, de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer avec certitude s'il s'y trouve un volcan; mais tout semblait en confirmer l'existence. L'île a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étendue, mais elle est plus ronde, et sa forme est celle d'un pain de sucre.

Les deux îles d'Amattafoa et d'Oghao sont à douze lieues d'Anamocka, située par 20° 15' de latitude sud, et 174° 31' de longitude à l'ouest. Tasman, qui, le premier, fit la découverte de cette dernière île, lui donna le nom de *Rotterdam*. Elle est d'une forme triangulaire, et chacun de ses côtés a trois à quatre milles de longueur. Un lac qui est dans l'île occupe une grande partie de sa surface, et coupe, en quelque façon, l'angle du sud-est.

C'est la plus considérable du groupe. Toutes ces îles sont situées sur une espèce de banc de sable, où il y a de neuf à soixante ou soixante-dix brasses d'eau, et le sol est probablement le même sur chacune. Anamocka est composée, comme Tonga-Tabou, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau. Nous n'avons par eu occasion d'examiner le mondrain du centre, qui semble avoir eu une origine différente, et qui, peut-être, est volcanique. Il est maintenant couvert de fertiles bocages, comme le reste de l'île. L'eau douce que fournit l'étang à ces insulaires est un avantage dont sont privés ceux de Tonga-Tabou; mais il ne paraît pas qu'ils se baignent aussi souvent que les Taïtiens, peut-être parce que l'eau stagnante invite peu à s'y plonger. Ils paraissent en connaître le prix; car les naturels nous en apportaient au vaisseau des calebasses pleines, et ils en donnèrent aussi à Tasman.

Il y a plus de fruits à pain et de pimplemouses, et tous les végétaux y viennent mieux qu'à l'île d'Amsterdam : voilà pourquoi les terrains ne sont pas entourés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites. Les longues allées d'arbres fruitiers et la délicieuse verdure qui est au-dessous pourraient se comparer aux plus charmantes retraites de l'île de Middelbourg. Les berceaux touffus qui couvrent les chemins étalent de belles fleurs, qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés, que forment les petites élévations et les différents groupes des maisons et des arbres contribuent encore à l'ornement de cette terre. Les volailles et les cochons qui rôdaient autour de chaque case, la quantité prodigieuse de pimplemouses qu'on voyait au-dessous des arbres et auxquels les naturels ne paraissaient pas faire attention, offraient le spectacle de l'abondance, spectacle qui procure à l'homme une satisfaction inexprimable; car l'âme la plus abattue se livre alors à la bonne humeur et au contentement. Ces scènes de plaisir, remplaçant les scènes si tristes qui frappèrent nos regards pendant un si long voyage, produisaient un contraste qui charmait tout le monde.

Ces îles, y compris Middelbourg ou Eeaoowée et Amsterdam ou Tonga-Tabou et Pilstart, forment un groupe qui embrasse environ 3° en latitude et 2 en longitude. L'amitié et l'alliance étroites qui semblent subsister entre leurs habitants, et leur conduite affable et honnête envers les étrangers, m'ont engagé à les nommer l'*archipel* ou les *îles des Amis*. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet archipel, et y comprendre les îles Boscawen et Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, situées à peu près sous le même méridien, à la latitude 15° 53'.

Les habitants, les productions de Rotterdam et des îles voisines, sont à peu près les mêmes qu'à Amsterdam. Les cochons et les volailles n'y sont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que six cochons et très peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames et des pimplemouses en abondance; mais il n'était pas si facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'île qui soit, comme à Amsterdam, en plantations closes. Il est vrai que le terrain ouvert y est cultivé et fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette île, eu égard à son étendue, que dans l'autre. Les habitants paraissent aussi plus pauvres, c'est-à-dire qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornements, ce qui constitue la majeure partie des richesses des habitants de la mer Pacifique.

Les naturels de Rotterdam semblent plus sujets à la lèpre ou d'autres maladies de la peau que partout ailleurs : leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps.

Nous ne vîmes, dans cette île, ni roi, ni principal chef : aucun des insulaires ne nous parut avoir une autorité absolue sur les autres.

L'archipel des Amis semble habité par une race de peuples qui parlent le dialecte de la mer du Sud, et qui ont tous le même caractère. En général ces terres sont bien peuplées. Amsterdam est presque un jardin continu, Middelbourg, Anamocka et les îles adjacentes paraissent les plus fertiles; et nous serons très modérés dans nos calculs si nous comptons deux cent mille

âmes sur toutes ces îles. La salubrité du climat et des productions les préservent de ces maladies intérieures sans nombre dont nous sommes les victimes, et ils n'ont aucun besoin qu'ils ne puissent satisfaire, parce qu'ils ont fait dans les arts et dans la musique plus de progrès que les autres nations de la mer du Sud; ils passent leur temps d'une manière agréable, et ils se recherchent les uns les autres. Ils sont actifs et industrieux; mais, à l'égard des étrangers, ils ont plus de politesse que de cordialité.

Passage des îles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Ile de la Tortue. Variété d'incidents avant et après l'arrivée du vaisseau dans le port de Sandwich de l'île de Mallicollo. Description du hâvre et de la contrée adjacente, de ses habitants. Plusieurs autres particularités.

Le 1er juillet, au coucher du soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous restait est-nord-est, à la distance de vingt lieues. Je gouvernai à l'ouest, et après avoir vu l'île des Lépreux et l'île Aurore, nous arrivâmes le 21 devant le canal qui sépare l'île de la Pentecôte de la terre méridionale, et qui a environ deux lieues de large.

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, formée par une pointe basse, ou péninsule qui s'avançait au nord. Sur cette pointe étaient des habitants qui paraissaient nous inviter à descendre à terre; et vraisemblablement ce n'était pas à bonne intention, car ils étaient presque tous armés d'arcs et de flèches. Dans la vue de gagner du terrain et le temps nécessaire pour équiper et mettre dehors les bateaux, je revirai de bord et courus une bordée, ce qui nous occasionna la découverte d'un autre hâvre, une lieue environ plus au sud, où je laissai tomber l'ancre.

Ils ne cessèrent de parler autour du bâtiment d'un ton très élevé; mais, en même temps, ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent: dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babillait sans aucune réserve. D'après leurs manières, leurs figures et leur loquacité, nous les comparions à des singes.

Le 22, une nouvelle foule d'Indiens arrivèrent au vaisseau, les uns en pirogues, les autres à la nage: le mot *tomarr* (1) se trouvait dans leurs bruyants propos. J'en engageai bientôt un à monter à bord, et il fut à l'instant suivi d'un plus grand nombre que je ne l'aurais désiré, de sorte que non-seulement le pont, mais presque tout le vaisseau en était rempli. J'en conduisis quatre dans ma chambre, et je leur fis des présents, qu'ils montraient à ceux qui étaient dans les pirogues. Ils semblaient enchantés de notre accueil.

Ces insulaires désiraient tout ce qu'ils voyaient; mais ils ne murmuraient point quand on ne leur accordait pas. Ils admiraient beaucoup les miroirs, et ils prenaient un extrême plaisir à s'y regarder: ce peuple laid nous semblait plus entiché de sa figure que la belle nation de Taïti et des îles de la Société.

Ils avaient les oreilles percées, et un trou dans le nez, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de sélénite ou d'albâtre, joints ensemble de manière qu'ils formaient un angle obtus; des bracelets proprement travaillés, de petites coquilles noires et blanches ornaient la partie supérieure de leurs bras: ces bracelets les serraient si fortement, qu'ils avaient sans doute été mis dans le bas âge. Leur corps n'était point tatoué.

Nous ne tardâmes pas à découvrir les îles qui sont au sud-est. Nous apprîmes alors les noms de ces îles et de celle où nous étions, qu'ils appellent Mallicollo (2). Celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambryn reçoit le nom d'Apée; et l'autre, sur laquelle s'élève un pic, est appelée Apoum. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les insulaires nomment abbi-mora.

Le 23, je fis lever l'ancre. Les Indiens, nous voyans sous voile, arrivèrent dans leurs pirogues. Les échanges se firent avec plus de confiance qu'auparavant, et ils nous donnèrent des preuves si extraordinaires de leur loyauté, que nous en fûmes surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord fort vite, nous laissâmes en arrière plusieurs de leurs canots, qui avaient reçu nos marchandises sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme auraient fait nos amis des îles de la Société, ils employèrent tous leurs efforts pour nous atteindre, et nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix.

Nous vîmes peu de femmes, et elles n'étaient pas moins hideuses que les hommes, qui du reste vont tous nus. Elles se peignent de rouge la tête, le visage et les épaules. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes avaient sur le dos une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfants. Il n'en vint aucune à bord, et quand nous étions à terre elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendants d'oreilles d'écaille de tortue, et des bracelets.

En signe d'amitié, ils présentent un rameau vert, et se jettent avec la main un peu d'eau sur la tête.

Leurs armes sont la massue, la lance, l'arc et la flèche. Les deux premières sont de bois de fer. Leurs arcs, d'environ quatre pieds de longueur, sont un bâton fendu vers le milieu.

Les habitants de Mallicollo paraissent être une nation absolument différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. D'environ quatre-vingts mots de leur langue, que M. Forster a rassemblés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres îles où nous avons relâché. Ils emploient la lettre *r* dans beaucoup de leurs mots, et fréquemment il s'en rencontre deux ou trois ensemble, ce qui en rend la prononciation très difficile. Ils prononçaient sans aucune peine la plupart des termes anglais. Ils expriment leur admiration par un sifflement assez semblable a celui d'une oie.

Mallicollo a environ vingt lieues de long du nord au sud. Ses montagnes intérieures sont très élevées, couvertes de forêts, et contiennent sans doute de belles sources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les découvrir entre les arbres. Le sol, autant que nous l'avons examiné, est riche et fertile, comme celui des plaines des îles de la Société; et le voisinage du volcan d'Ambryn nous donne lieu de supposer qu'elle en a un aussi.

Les cochons et les volailles sont ici les seuls animaux domestiques. Nous y avons ajouté des chiens en leur donnant un mâle et une femelle, que les Indiens reçurent avec un extrême plaisir.

Le climat de Mallicollo et des îles des environs est très chaud: peut-être qu'il y a des temps où il est moins tempéré qu'à Taïti, parce que l'île est infiniment plus étendue... Nous n'y avons pas éprouvé de chaleur extraordinaire. Le thermomètre de Fahrenheit était à 76 et 78° c'est-à-dire à un point très modéré pour la zône torride. Le vêtement, dans une pareille contrée, est un objet de luxe, et on ne peut pas le mettre au rang des premiers besoins. Sous leurs bocages touffus, les naturels ne sentent pas les rayons brûlants du soleil, et ils ne connaissent point la rigueur du froid. Les arbrisseaux et les ronces les obligent cependant à quelques précautions; et les impulsions de la nature pour la propagation de l'espèce leur ont suggéré les moyens les plus simples de conserver leurs organes et de les empêcher d'être déchirés (1).

(1) Mot qui veut dire *ami*. A. M.

(2) Dumont d'Urville a restitué à une autre île Mallicollo, située plus au nord, son véritable nom de *Vanikoro*, tel qu'il lui est donné par les indigènes. A. M.

(1) Ils mettent pour cela une espèce de ceinture qui ne cache rien, mais qui préserve les parties naturelles. A. M.



L'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent.....

Ils paraissent se nourrir principalement de végétaux, et ils s'appliquent à l'agriculture. De temps en temps ils se régalent de porc et de volaille ; et quoique nous n'ayons pas eu occasion d'observer beaucoup d'ustensiles de pêche, puisqu'ils ont des pirogues, on peut supposer que l'Océan fournit aussi à leur subsistance. Comme leur île est entièrement couverte de forêts, il leur faut un grand travail pour cultiver une quantité de terre suffisante à leur entretien. Nous avons jugé la contrée fertile ; mais les végétaux sauvages, qui croissent spontanément de toutes parts, détruisent les bourgeons plus faibles de ceux qu'on plante.

Les Mallicollois donnent bien des moments à la musique et à la danse. Leurs instruments sont très simples ; nous n'avons entendu que des tambours : les tambours, les sifflets et les flûtes sont très aisés à inventer ; les événements ordinaires de la vie domestique sont si paisibles et si réguliers, que la nature humaine paraît avoir besoin de quelque mouvement étranger qui l'anime.

Les Mallicollois nous parurent quelquefois défiants ; et, en effet, dispersés en petites tribus qui ont des causes fréquentes de dispute, il n'est pas étonnant qu'ils soient d'un pareil caractère. Leur conduite d'ailleurs n'annonçait aucun désir de nous intenter une querelle ; et ils témoignèrent du mécontentement à ceux qui entreprenaient de rompre la paix. On a déjà parlé des cérémonies qu'ils observent en signe d'amitié : j'ajouterai que l'usage de verser de l'eau sur leurs têtes confirme la ressemblance que je leur attribue avec le peuple de la Nouvelle-Guinée ; Dampierre observa la même coutume à Pulo-Sabuda, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Le hâvre, situé sur la côte nord-est de Mallicollo, à très peu de distance de la pointe du sud-est, par les 16° 25' 20" de latitude sud, et 167° 57' 23" de longitude à l'est, reçut le nom de port Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au sud-ouest, et sa largeur est d'un tiers de lieue.

Découverte de plusieurs îles. Entrevue et escarmouche avec les habitants. Arrivée du vaisseau à Tanna. Réception que nous font les insulaires.

Aussitôt que nous eûmes remis en mer, nous eûmes une brise de l'est-sud-est qui nous permit de gouverner sur Ambrym.

Ambryn, qui contient un volcan, paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Paoum, le pic élevé qui est au sud, est peu étendu ; mais nous ne découvrîmes point si la terre que nous avions vue auparavant à son ouest lui est jointe : en supposant que ces deux parties ne forment qu'une seule île, la circonférence n'est pas de plus de cinq lieues.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

ILE DES PAPOUS.

Cook.)

J. BRY aîné, Editeur.



Ils donnent à cette espèce d'autel le nom de herairemy.

Le 24, nous fîmes voile au sud-est, dans le dessein de serrer le vent à l'est, en prolongeant la côte méridionale d'Apée. Cette île, d'environ quatre lieues de tour, est remarquable par trois collines qui forment trois pics, circonstance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très étendu sort de la pointe méridionale de l'île. Elle est fort boisée et probablement bien peuplée ; car nous vîmes sur la côte plusieurs des naturels qui ressemblaient à ceux de Mallicollo, et qui étaient comme eux armés d'arcs et de traits.

Nous portâmes sur un groupe de petites îles qui sont au sud-est de la pointe d'Apée. Je les nommai *les îles de Shepherd*, en l'honneur de mon digne ami, le docteur Shepherd, professeur d'astronomie à Cambridge. La plupart des îles qui nous entouraient étaient habitées; nous en fûmes du moins assurés le soir, en voyant des feux, même sur celles que nous avions jugées désertes pendant le jour.

Au point du jour, le 25, nous courûmes à l'est des îles Shepherd, et gouvernâmes sur une île que nous avions aperçue dans le sud. Nous passâmes à l'est de Trois-Collines, et d'une île rase qui est à son sud-est, entre un rocher remarquable par sa forme pyramidale, que nous nommâmes *le Monument*, et une petite île appelée *Deux-Collines*, à cause de ses deux collines taillées en pic et séparées par un isthme étroit et bas. Le canal, entre cette île et le Monument, a près d'un mille de largeur.

Le 26, je gouvernai sud-est entre l'île Montagu et la pointe nord de l'île Sandwich. A midi, nous étions au milieu du canal, et nous y observâmes 17° 31' de latitude australe. La distance d'une île à l'autre est de quatre à cinq milles environ ; mais le canal, qui est resserré par des brisants, n'a pas à beaucoup près cette largeur.

Comme nous doublions l'île Montagu, plusieurs Indiens s'avancèrent sur le rivage, et par leurs signes, parurent nous inviter à descendre à terre. Nous aperçûmes aussi des habitants sur l'île Sandwich, dont l'aspect est très riant : des plaines, des bosquets en diversifient agréablement le terrain ; du pied des montagnes, qui sont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce jusqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de brisants qui rendent l'île inaccessible de ce côté. Plus à l'ouest, au-delà de l'île Hinchinbrook, la côte semble se replier pour former une baie à l'abri des vents régnants.

En avançant nous aperçûmes des cocotiers, des palmiers et différents autres arbres, parmi lesquels on découvrait de petites huttes et des pirogues échouées sur la grève. Nous admirions ailleurs des bocages touffus et des espaces considérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, ressemblaient exactement

aux champs de blé d'Europe. Nous convînmes tous que cette île est une des plus belles de ce nouveau groupe, et elle paraît très bien située pour y faire un établissement européen. A en juger de la distance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avions laissées au nord; ce qui faciliterait encore l'établissement d'une colonie. D'après ce que nous avons observé à Mallicollo, cette race d'insulaires est très intelligente, et recevrait avec empressement les avantages de la civilisation.

Le 3, nous parvînmes jusqu'au travers d'un grand cap, sur la côte sud-est de l'île, à la distance d'environ trois lieues. Ensuite nous portâmes dans une baie de plus de huit milles de large et seulement deux de profondeur. La selle qui forme une sorte de péninsule gît sur son côté est, et la met à l'abri du vent alizé : elle est très escarpée vers la pointe, mais elle dégénère insensiblement en collines plus petites vers le fond. Chaque partie de la côte était bien cultivée parmi les bocages, et toutes les plantations paraissaient enfermées de belles haies de roseaux, exactement pareilles à celles des îles des Amis.

Ces insulaires sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, et leurs traits ne sont point désagréables: leur teint est très bronzé, et ils se peignent le visage, les uns de noir, et d'autres de rouge : leurs cheveux sont bouclés et un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai aperçues semblaient être fort laides : elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre plante semblable; mais les hommes, comme les habitants de Mallicollo, vont nus, et ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte. Ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier, et leurs plantations sont alignées et entourées d'une haie de roseaux. J'appelai cette pointe le *cap des Traîtres*, à cause de la perfidie de ses habitants. Ce cap, qui est la pointe nord-est de l'île, gît par 18° 43' de latitude sud, et 169° 28' de longitude est; il aboutit à une montagne assez haute pour être aperçue de seize ou dix-huit lieues.

Le 5, au lever du soleil, nous découvrîmes une autre île, dont les terres hautes se présentaient sous la forme d'une table. Nous avions vu pendant la nuit une lumière que nous reconnûmes alors provenir d'un volcan : il exhalait encore beaucoup de feu et de fumée, avec un bruit sourd qui se faisait entendre à une grande distance.

Ces insulaires étaient d'une moyenne stature, mais infiniment plus forts et mieux proportionnés que les habitants de Mallicollo, et, comme ceux-ci, entièrement nus; seulement ils portaient autour du ventre une corde qui ne coupait pas leur corps d'une manière aussi choquante que celle des insulaires dont on a parlé ailleurs. Quelques femmes, que nous vîmes de loin, me paraissaient moins laides que celles de Mallicollo : deux filles tenaient chacune une longue pique dans leurs mains.

Commerce avec les insulaires. Description de l'île de Tanna. Divers incidents survenus durant le séjour du vaisseau.

Comme nous avions besoin de faire une grande quantité de bois et d'eau, et que j'avais observé à terre qu'on pouvait approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliterait considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les travailleurs et de contenir les insulaires par la crainte, le 6, on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

Tandis qu'on remorquait le bâtiment, les insulaires arrivaient de tous les côtés de l'île, et, formant deux corps séparés, ils se rangèrent de chaque côté du débarquement, comme ils avaient fait le jour précédent; ils portaient tous les mêmes armes. Une pirogue, montée par un seul homme, et quelquefois par deux ou trois, venait de temps à autre au vaisseau : elle était chargée de noix de coco ou de bananes qu'elle offrait sans rien demander en retour; mais j'avais soin qu'on lui fît toujours des présents. Le chef parut nous inviter à descendre à terre. Le vieillard, qui avait si bien su se concilier notre amitié, fut du nombre de ceux qui se rendirent au vaisseau : je lui fis entendre par signes qu'ils devaient mettre bas leurs armes. Il commença par prendre celles qui étaient dans sa pirogue, et les jeta dans la mer; je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge; je ne pouvais pas douter qu'il ne m'eût compris, et il porta ma requête à ses compatriotes; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes passer successivement de l'un à l'autre corps, et conférer avec les insulaires, et depuis il ne reparut plus avec des armes. L'instant d'après, une pirogue, où étaient trois Indiens, s'approcha de l'arrière; l'un d'eux, branlant sa massue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaisseau et commit divers autres actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de rassade et d'autres bagatelles. On les lui descendit du vaisseau avec une corde; mais, au moment qu'il les eut en possession, il se retira avec ses compagnons, en forçant de rames, sans vouloir livrer sa massue ou quelque autre chose en retour. C'était là ce que j'attendais, et je n'étais pas fâché d'avoir une occasion de convaincre la multitude qui bordait le rivage de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faisant que le moins de mal possible. J'avais un fusil de chasse chargé à dragées que je tirai; et, quand ils furent hors de la portée du mousquet, on lâcha quelques coups de mousqueton. A ce bruit, ils sautèrent par-dessus le bord, se couvrant de leur pirogue, et nageant avec elle jusqu'au rivage. Cette mousquetade ne produisit que peu ou point d'impression sur ces insulaires; ils n'en parurent que plus insolents, et commencèrent à faire des cris et des huées.

On me confirma les noms des îles tels que Whaagou nous les avait dits. De Tanna on voit Erromango, Erronam ou Footona, et Annamatom.

Ces insulaires me firent entendre, d'une manière qui me parut fort claire, qu'ils mangent de la chair humaine, et que la circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entamèrent les premiers cette matière, en me demandant si nous mangions de cette chair; sans cela je n'aurais pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une nation anthropophage, et rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les habitants de cette île forment au moins une exception à ce système, car ils ont des cochons, des poules, des racines et des fruits en abondance.

Le 15 août, nous descendîmes sur la côte orientale pour reconnaître la position des îles Annatom et Erronam ou Tootoona. L'horizon se trouva si embrumé qu'il était impossible de les découvrir; mais un des habitants me donna, comme je le vérifiai après, la vraie direction de ces terres. Nous observâmes que dans presque toutes leurs plantations de cannes à sucre, ils creusaient des fosses de quatre pieds de profondeur, et de cinq ou six de diamètre, pour prendre les rats qui, étant en très grand nombre, ravageraient ces plantations. Les cannes sont plantées aussi près les unes des autres qu'il est possible sur les bords de ces fosses; et les rats, en voulant saisir ces cannes, ne manquent guère de s'y précipiter.

Le 16, j'allai rendre visite au chef de l'île, homme bigarré de noir et de rouge. Les habitants s'étaient rassemblés en grand nombre sur le rivage, et la plupart étaient venus des parties les plus éloignées. Leur conduite fut pacifique dans les uns, turbulente et audacieuse dans les autres; mais, étant sur notre départ, je crus devoir dissimuler.

Nos gens pénétrèrent dans les bois sur la plaine, et y virent beaucoup de gros perroquets d'un plumage noir, rouge et jaune, juchés au sommet des figuiers les plus élevés, où un feuillage épais les mettait à l'a-

bri de la dragée. Le lecteur aura peine à imaginer la grosseur de ces arbres : leurs racines croissent au-dessus de terre dans la partie la plus considérable de leur longueur, et forment une tige énorme d'environ dix ou douze pieds au-dessus de la surface. Cette tige, qui souvent n'a pas moins de trois verges de diamètre, paraît composer plusieurs arbres qui ont crû ensemble, et qui se projettent en angles aigus et longitudinaux à plus de trois pieds de la grande flèche; aussi elle s'élève de trente ou quarante pieds avant de se diviser en branches : ces branches ont plus d'une verge de diamètre, filent à peu près à la même hauteur sans se partager, et le sommet de l'arbre a au moins cent cinquante pieds d'élévation.

Nous fîmes de nouvelles courses dans les bois, espérant y trouver par hasard la muscade. Nous traversâmes une belle plantation de bananes, près de la partie occidentale de la grève, où un grand nombre de perroquets détruisaient les fruits; mais ils étaient si sauvages que nous entreprîmes en vain d'en approcher. Après une longue promenade, durant laquelle nous nous séparâmes souvent les uns des autres, parce que nous n'avions rien à craindre de la part des habitants, nous retournâmes au rivage.

Nous allâmes examiner les sources chaudes que nous avions découvertes le 9. Nous prîmes pour cela un thermomètre qui se tenait à 78° à bord du vaisseau, et qui monta à 83°, tandis qu'on le portait près de la ceinture. Plongeant la boule au milieu de la source, le mercure s'éleva à 191° dans l'espace de cinq minutes. Nous ôtâmes ensuite le sable et les pierres à travers lesquelles l'eau coulait doucement dans la mer, et nous y replaçâmes le thermomètre, de manière qu'il enfonçait au-dessus de la boule; et alors il monta de rechef à 191°, et il y resta pendant plus de dix minutes.

Tous les endroits où la terre est échauffée, et dont nous avons fait mention, sont élevés perpendiculairement de trois ou quatre cents pieds au-dessus de ces sources, et sur la pente de la chaîne de collines où se trouve le volcan; ainsi, il n'y a entre eux d'autres vallées que celles qui sont dans la pente même de cette chaîne; et ce n'est pas non plus sur le sommet de la montagne qu'est situé le volcan, mais sur le côté du sud-est.

Dans une promenade derrière l'aiguade, les naturels nous offrirent des filles avec des gestes qui n'étaient point équivoques. Dès que les femmes s'aperçurent de la bassesse des hommes, elles s'enfuirent très loin, fort effrayées en apparence, et choquées de leur grossièreté. Soit pour jouir du plaisir de les voir épouvantées, soit par un autre motif, les Indiens, et surtout les jeunes, désiraient beaucoup que nous courussions après elles.

Comme nous n'attendions qu'un vent favorable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste du temps. Un parti nombreux descendit à terre; mais chacun se sépara et alla de son côté. Je rencontrai beaucoup d'Indiens qui se rendaient au rivage. La perspective dont je jouissais approchait de celle de Taïti; elle avait même un avantage, c'est que tout le pays, à une distance considérable autour de moi, présentait de petits monticules et des vallées spacieuses, toutes capables de culture; au lieu qu'à Taïti des montagnes escarpées et sauvages s'élèvent tout-à-coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna sont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoës et de cannes à sucre, qui, étant tous fort bas (1), permettent à l'œil d'embrasser une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà et là des espaces solitaires, et produisent des scènes très pittoresques. Le sommet de la colline plate, qui borde une partie de l'horizon, paraît festonné de petits bosquets, où les palmiers élèvent leurs têtes par-dessus les autres arbres.

(1) Le plus grand bananier n'excède pas dix pieds, et en général ils n'ont que six pieds de hauteur. A. M.

Ceux qui savent jouir des beautés de la nature concevront le plaisir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit et qu'une espèce d'extase transporte les sens. On contemple alors avec ravissement la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes et la variété infinie des feuillages. Un pareil spectacle, dans toute sa perfection, était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchissaient mille rayons ondoyants, tandis que d'autres formaient de grandes masses d'ombrage en contraste avec les flots de lumière qui couvraient tout le reste. Les nombreux tourbillons de fumée qui jaillissaient de chaque bocage, offraient l'idée de la vie domestique : mes pensées se portèrent naturellement sur l'amitié et le bonheur de ce peuple, en considérant ces vastes champs de plantains qui m'environnaient de toutes parts, et qui, par leurs fruits, me paraissaient avoir été choisis avec raison pour les emblèmes de la richesse et de la paix. Le paysage, à l'ouest, n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler : la plaine y était entourée d'un grand nombre de collines fertiles, revêtues de bois entremêlés de plantations; et par-derrière s'élevait une chaîne de hautes montagnes, qui ne sont pas inférieures à celles des îles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente plus aisée. J'examinai cette scène champêtre du milieu d'un groupe d'arbres, que les liserons et les plantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes.

La richesse du sol est prodigieuse, car des palmiers, déracinés par les vents (1), et couchés à terre, avaient poussé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différents oiseaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants. La sérénité de l'air et la fraîcheur de la brise contribuèrent d'ailleurs à l'agrément de ma situation. Mon esprit, entraîné par cette suite d'idées douces, se livrait à des illusions qui augmentaient mon plaisir, en me représentant le genre humain sous un point de vue favorable. Nous venions de passer une quinzaine de jours au milieu d'un peuple qui nous avait accueillis avec beaucoup de défiance, et qui s'était préparé à repousser courageusement toute espèce d'hostilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avaient dissipé leur frayeur inquiète. Ces insulaires, qui, suivant toute apparence, n'avaient jamais connu d'hommes aussi bons, aussi paisibles, et pourtant aussi redoutables que nous; qui étaient accoutumés à voir dans chaque étranger un ennemi lâche et perfide, conçurent alors des sentiments plus nobles de notre espèce : ils partagèrent avec nous des productions qu'ils ne craignaient plus qu'on leur enlevât par force; ils nous permirent de visiter leurs charmantes retraites, et nous fûmes témoins de leur félicité domestique. Bientôt ils commencèrent à aimer notre conversation, et ils conçurent de l'amitié pour nous.

Départ de Tanna. Description de ses habitants, de leurs mœurs et de leurs arts.

Le 20, nous démarrâmes et nous reprîmes la mer. Je ne puis dire pourquoi ces insulaires s'opposèrent si constamment à notre entrée dans l'intérieur de l'île : peut-être était-ce un effet de leur caractère, naturellement ombrageux; peut-être aussi cela provenait-il, comme je l'ai insinué plus haut, de ce qu'ils sont accoutumés à des hostilités de la part de leurs voisins, ou à des querelles intestines. Tout semble annoncer qu'ils sont souvent exposés à de pareils désordres, car nous

(1) Les racines des cocotiers sont naturellement très courtes et composées d'une quantité innombrable de fibres; mais à Tanna le sol, quoique fertile, est si peu compacte qu'il ne faut pas un grand ouragan pour renverser les arbres qui y croissent. A. M.

observâmes qu'ils étaient très habitués aux armes et très adroits à s'en servir. Quelque part qu'ils aillent, il est rare qu'ils sortent sans elles.

Les productions de l'île sont le fruit à pain, les noix de coco, un fruit ressemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas mangeable, et quelques autres dont je ne sais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade, dont j'ai parlé, n'y croisse. Les fruits à pain, les noix de coco et les bananes n'y sont pas aussi abondants ni aussi bons qu'à Taïti ; mais les cannes à sucre et les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus grosses et meilleures : une de ces ignames pesait cinquante-six livres. Les cochons ne parurent point rares ; mais nous ne vîmes pas beaucoup de poules : ce sont là les seuls animaux domestiques qu'aient les habitants. Les oiseaux de terre n'y sont pas à beaucoup près si nombreux qu'aux îles de la Société ; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage, et dont l'espèce nous était inconnue. Les arbres et les plantes qui croissent sur cette terre sont aussi variés dans leurs espèces que dans aucune des îles où nos botanistes ont eu le temps d'herboriser.

Je crois que ces insulaires vivent principalement du produit de la terre, et que la mer contribue peu à leur subsistance.

Ces insulaires sont d'une médiocre stature, minces de taille ; il en est beaucoup de petits ; on en voit peu de gros ou de robustes ; ils ont un air agréable, mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits, si communs parmi les insulaires des îles de la Société, des Amis et des Marquises. Je n'ai pas trouvé un seul homme corpulent ; ils sont tous pleins de vivacité et de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins et doux. La physionomie de la plupart est ouverte, mâle et honnête ; quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont, comme les peuples des tropiques, agiles et dispos ; ils excellent à manier leurs armes, et montrent de l'aversion pour le travail.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée sont belles, mais je pense qu'elles sont assez jolies pour les habitants, et qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font : elles ne portent qu'une corde autour des reins, et quelques brins de paille qui y sont attachés devant et derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très bronzée, mais non pas noire ; ils n'ont même aucun trait des nègres ; ils paraissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard de noir de plomb ; ils usent aussi d'un fard rouge, et d'une troisième sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge et le noir. Ils se mettent de larges couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules et la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de coco ; ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large ; ils emploient rarement la couleur blanche, mais ils se couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, et l'autre moitié de noir.

Ils se font des incisions, surtout au haut du bras et sur le ventre ; elles tiennent lieu des piqûres en usage parmi les insulaires d'un teint plus clair qui habitent les îles des Amis et de la Société, la Nouvelle-Zélande, l'île de Pâques et les Marquises. Ils enlèvent la chair avec un bambou ou une coquille aiguë, et ils y appliquent une plante particulière, qui forme une cicatrice élevée sur la surface de la peau après que la blessure est guérie. Ils ont soin de donner à ces cicatrices la forme de fleurs et d'autres figures, ce qui est d'une grande beauté dans le pays. Nous n'avons aperçu qu'un seul homme qui fût tatoué sur la poitrine ; on a déjà remarqué que la piqûre semblait avoir été faite de la même manière qu'à Taïti.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture et une pagne, qu'ils placent d'une manière aussi indécente que les habitants de Mallicollo. Les femmes l'enveloppent d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, et cette étoffe est de fibres de bananiers. Les enfants prennent ces feuilles à l'âge de six ans. Je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne se servent pas de cette couverture par des motifs de décence. Au reste, elle produit un effet si contraire que chaque insulaire de Tanna ou de Mallicollo ressemble à cette divinité fameuse qui protégeait les vergers et les jardins des anciens.

Le cartilage entre les narines est communément troué et orné d'une pierre cylindrique, ou d'un morceau de bambou d'un demi-pouce d'épaisseur.

Les deux sexes sont chargés également de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles et d'amulettes. Les bracelets sont surtout portés par les hommes : il y en a de coquillages et d'autres de cocos. Les hommes aiment aussi à se parer d'amulettes ; ils attachent un grand prix à celles qui sont d'une pierre verdâtre, et c'est par cette raison qu'ils échangeaient volontiers les fruits de leur pays pour des morceaux de talc vert de la Nouvelle-Zélande. Ils placent souvent à la partie supérieure du bras gauche un morceau de noix de coco bien sculpté, ou simple et poli, qu'ils relèvent par diverses plantes.

En général, les jeunes gens se servent de frondes et d'arcs, et les hommes d'un âge plus avancé, de massues ou de dards. Les arcs sont du meilleur bois de massue (*casuarina*), très fort et très élastique ; ils le polissent beaucoup, et peut-être qu'ils le frottent d'huile de temps en temps pour entretenir la souplesse. Leurs traits de bambou ont près de quatre pieds de long ; les dards ou les piques neuf à dix, et seulement un demi-pouce de diamètre. Comme ils craignent de briser leurs arcs, ils ne les courbent pas extrêmement, et, à vingt-cinq ou trente verges, on a peu à craindre de leurs flèches.

Les insulaires de Tanna ne sont pas nombreux en proportion de l'étendue de leur pays. Il paraît que ce peuple vit dispersé en petits villages, composés de quelques familles ; et l'usage constant où ils sont de marcher armés est un signe assuré qu'ils avaient autrefois, et que probablement ils ont encore, des guerres avec leurs voisins ou des divisions entre eux.

La vie domestique du peuple de Tanna n'est pas privée de tout amusement. Ils sont d'un caractère plus sérieux que les nations les plus civilisées des îles des Amis et de la Société, et que les habitants, plus sauvages, de Mallicollo ; mais, d'un autre côté, leur musique est plus parfaite que celle du reste des naturels de la mer du Sud, et le goût de l'harmonie, qui suppose une grande sensibilité d'organes, est une disposition excellente à la civilisation.

Nous ne connaissons rien de leur religion, si ce n'est le chant solennel que nous entendîmes sur la pointe orientale de la baie, presque chaque matin, d'où nous conjecturâmes qu'ils vont rendre un culte dans les bois des environs. Leurs soins pour nous empêcher d'aborder à cet endroit confirment cette conjecture.

Le hâvre où mouilla le vaisseau fut nommé *port de la Résolution*, du nom du vaisseau qui est le premier qui y soit jamais entré. Il est situé sur le côté nord de la pointe la plus orientale de l'île par les 19° 32' 24" et demie de latitude sud, et les 169° 44' 35" de longitude à l'est. Ce mouillage n'est proprement qu'une crique qui court dans le sud-ouest l'espace de trois quarts de mille sur un demi-mille environ de largeur. Un banc de sable et des roches du côté de l'est le rendent encore plus étroit. La profondeur de l'eau, dans le port, est de six à trois brasses, fond de sable et de vase. Si l'on veut faire de l'eau et du bois, on ne peut désirer un endroit plus commode ; ces deux articles s'y trouvent pour ainsi dire sous la main. L'eau prit un mauvais goût après avoir été quelques jours à bord ; mais ensuite elle redevint douce.

Reconnaissance des îles voisines. Description de ces terres.

Dès qu'on eut repris à bord nos bâtiments à rames,

nous fîmes voile à l'est, dans le dessein d'avoir une vue plus distincte d'Erronma, et de reconnaître s'il n'existait pas quelque autre terre en son voisinage. C'était le 20 août 1774. Le 21, nous aperçûmes par-dessus l'extrémité occidentale de Tanna les hautes terres d'Erromango au nord-ouest, nous doublâmes cette île, et nous fîmes voile au nord-nord-ouest, voulant rallier l'île Sandwich pour en achever la reconnaissance, et celle des îles situées au nord-ouest. Le 22, nous vîmes trois ou quatre îlots, derrière lesquels il sembla qu'on pourrait mouiller en sûreté. Mais, n'imaginant pas que j'eusse du temps à sacrifier à la visite de cette belle terre, je continuai de longer la côte jusqu'à son extrémité occidentale, et portant au nord-ouest pour gagner la pointe sud-est de Mallicollo, je ne tardai pas à découvrir les îles Apée, Paoom et Ambrym. Les terres que nous avions cru ne former que la seule île de Paoom parurent alors être deux îles : on voyait du moins une espèce de séparation entre la montagne et la terre qui est à l'ouest. Nous côtoyâmes la bande sud-ouest de Mallicollo à une demi-lieue du rivage. De la pointe sud-est la terre court à l'ouest, un peu vers le sud, dans une étendue de six ou sept lieues; elle se fait ensuite nord-ouest l'espace de trois lieues, où elle se termine en un cap, situé par la latitude de 16° 29', et que j'appelai *le cap Sud-Ouest*. La côte, qui est basse, semblait hachée par plusieurs criques et autant de pointes : peut-être que ces pointes sont de petites îles qui bordent le rivage; car nous sommes assurés que celle qui est à l'est du cap, à la distance de deux ou trois lieues, est une île. Près du côté occidental ou de la pointe du cap, est un rocher ou îlot de forme circulaire, qui lui est uni par des brisants, et qui met à l'abri des vents régnants une belle baie formée par un coude dans la côte.

Les insulaires parurent en troupes sur plusieurs endroits de la plage, et quelques-uns semblaient vouloir lancer leurs pirogues en mer pour reconnaître le navire; mais ils ne le firent pas, par la raison, sans doute, que nous ne diminuâmes point de voiles.

La côte méridionale de Mallicollo, de l'extrémité du sud-est au cap sud-ouest, est entièrement couverte d'arbres et d'autres productions naturelles, du rivage au sommet des montagnes. Au nord-ouest du cap, la contrée est moins boisée, mais beaucoup plus agréablement diversifiée par des plaines, dont quelques-unes semblaient cultivées. Les croupes des montagnes paraissent montrer partout la nudité du roc. Les plus élevées sont entre le port Sandwich et le cap Sud-Ouest. Plus au nord la terre s'abaisse insensiblement, et elle est moins revêtue d'arbres; je crois que ce canton est d'une grande fécondité, et qu'il a de nombreux habitants; car, le jour, on voit des fumées s'élever, et, la nuit, des feux briller dans toutes les parties de la contrée. La côte septentrionale, que nous avions crue continue, est un amas d'îles dont les terres boisées ont peu d'élévation, et qui, pour la plupart, sont d'une petite étendue, la plus méridionale exceptée, que nous appelâmes Saint-Barthélemy, du nom du jour; elle a six ou sept lieues de circonférence, et fait la pointe nord-ouest du passage de Bougainville.

Le 25, au point du jour, nous étions sur la bande du nord de l'île, laquelle est d'une médiocre élévation, et de trois lieues de circuit, et nous gouvernâmes vers le gros cap, le long de la terre basse. A midi, nous découvrîmes une grande côte qui s'étendait au nord, jusqu'au nord-ouest. Après avoir doublé le cap, la terre courait au sud, un peu à l'est, et formait une grande et profonde baie, dont l'entrée n'avait pas moins de cinq lieues de large.

Tout conspirait à nous faire croire que cette baie était la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, découverte, en 1606, par Quiros, sur la terre australe du Saint-Esprit. Pour déterminer ce point, il fallait pénétrer plus avant, car alors rien ne la bornait à nos yeux. Notre latitude se trouva de 14° 55' 30" sud, et notre longitude de 167° 3' à l'est. Les habitants étaient rassemblés en très grand nombre. Deux pirogues s'en détachèrent, mais tous les signes possibles d'amitié ne purent inspirer assez de confiance aux Indiens pour s'approcher de notre bord, et y recevoir nos présents; enfin, saisis d'une frayeur subite, ils ramèrent à terre. Ces Indiens étaient nus; ils ne portent qu'une ceinture, à laquelle ils attachent de larges feuilles qui les couvrent presque jusqu'aux genoux, devant et derrière; ils sont de la couleur des nègres, et leurs cheveux sont cotonnés ou coupés très court; leurs pirogues sont petites et à balancier.

Quelques-uns des habitants de ces parages avaient les cheveux noirs, courts et frisés, comme les naturels de Mallicollo; mais d'autres les avaient longs et relevés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes, à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande : leur parure consistait en bracelets et en colliers. L'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front, et d'autres étaient peints d'un fard noirâtre. Je ne leur ai pas vu d'autres armes que des dards et des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson : leurs pirogues, semblables à celles de Tanna, naviguent de la même façon ou à peu près. Ils ne balancèrent point à nous donner les noms des endroits que nous leur montrâmes; mais nous ne pûmes jamais en obtenir celui de l'île. Nous lui avons conservé celui de terre du Saint-Esprit, que Quiros lui avait donné. Nous leur offrîmes des médailles, des clous, des étoffes de Taïti et de la serge rouge; mais nous remarquâmes qu'ils se saisissaient des clous avec un empressement particulier. Quiros laissa peut-être sur l'île des ouvrages de fer qui par-là sont devenus précieux. Ils attachèrent une branche de plante de poivre à la même corde avec laquelle nous leur avions tendu des clous, et il paraît qu'ils ne pouvaient nous offrir que cet emblème d'amitié.

La baie a vingt lieues de côté : six du côté oriental, deux au fond, et douze sur la rive occidentale. Elle est partout sûre et sans fond, excepté près du rivage qui est très peu élevé. Néanmoins il ne se trouve qu'une lisière assez étroite entre le bord de la mer et le pied des montagnes; car la baie, ainsi que le terrain uni qui s'étend au fond, est bornée de chaque côté par deux chaînes de montagnes, dont celle qui est à l'ouest s'élève en amphithéâtre et traverse toute la longueur de l'île. La contrée offre partout une végétation très animée. Les deux côtés des montagnes sont entièrement couverts de plantations d'espèces très variées; et chaque vallée est embellie par un ruisseau dont les eaux fertilisent les terres qu'elles arrosent. De toutes les productions de la nature qui enrichissent cette contrée, le cocotier est celle qui se fait le plus remarquer. Les colonnes de fumée qui, le jour, jaillissaient de toutes les parties de l'île, et les feux qui y brillaient dans la nuit, annoncent une terre riche et peuplée de beaucoup d'habitants. La pointe orientale de cette baie, que j'ai nommée *le cap de Quiros*, en mémoire de cet illustre navigateur, qui le premier l'a découverte, gît par les 16° 44' de latitude australe, et par les 167° 13' de longitude à l'est. La pointe nord-ouest, que j'appelai *le cap de Cumberland*, en l'honneur de son altesse royale le duc de Cumberland, est par les 14° 38' 45" de latitude sud, et 166° 49' et demie de longitude à l'est : ce cap est l'extrémité nord-ouest de cet archipel.

Ayant ainsi reconnu les différentes îles qui composent ce même archipel, la saison de l'année m'obligeait à retourner dans le sud, tandis que je pouvais encore employer quelque temps à la découverte des terres qui se rencontraient entre ce lieu et la Nouvelle-Zélande, où je me proposais de toucher, afin de rafraîchir mon équipage, et faire assez d'eau et de bois pour une nouvelle course du côté du pôle. Dans cette vue nous virâmes de bord et portâmes le cap au sud.

Ce qu'on vient de dire de ces îles dans l'ordre qu'elles ont été découvertes n'étant point assez détaillé, soit par rapport à leur gisement, soit par rapport à leur description, il est, je pense, à propos d'en faire une récapitulation.

Les îles septentrionales de cet archipel furent découvertes en 1606, pour la première fois, par Quiros, navigateur célèbre ; et ce n'est pas sans raison qu'on les considérait comme faisant partie du continent méridional, qu'alors, et jusqu'à ces derniers temps, on supposait exister. Elles furent ensuite reconnues par M. de Bougainville en 1768 ; et ce navigateur, qui débarqua sur l'île des Lépreux, borna ses découvertes à trouver que la terre n'était point continue, mais un amas d'îles qu'il nomma l'*archipel des grandes Cyclades*. Comme nous avons déterminé non-seulement l'étendue et la position de ces îles, mais encore fait la découverte de plusieurs autres qui étaient restées inconnues, et que nous en avons pris tous les relèvements, je crois avoir obtenu le droit de les nommer ; et dans la suite je les désignerai sous le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Elles sont situées entre 14° 29' et 20° 4' de latitude sud, et entre 166° 41' et 170° 21' de longitude orientale. Elles s'étendent, l'espace de cent vingt-cinq lieues, dans la direction du nord-nord-ouest et du sud-sud-est.

L'île la plus septentrionale est appelée par M. de Bougainville le *Pic de l'Étoile*, et il la place par 14° 29' de latitude sud et 168° 9' de longitude, et au nord-quart-nord-ouest, à la distance de huit lieues de l'île Aurore.

L'île qui ensuite s'avance plus au nord est la terre du Saint-Esprit. Elle est la plus occidentale et la plus grande de toutes les Hébrides ; car elle a vingt-deux lieues de longueur dans la direction du nord-nord-ouest et du sud-sud-est, sur une largeur de douze lieues et soixante de circuit. Ces terres, surtout celles du côté ouest, sont d'une élévation extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. L'île entière, à l'exception des plages et de quelques escarpements où le roc se montre à nu, est couverte de bois et de diverses plantations. Les îles qui gisent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et des ports, aussi bien abrités que la grande baie dite de Saint-Jacques et de Saint-Philippe.

Après la terre du Saint-Esprit, l'île la plus considérable est Mallicollo. Au sud-est elle s'étend nord-ouest et sud-est, et elle a dix-huit lieues de longueur. Sa plus grande largeur, qui est à l'extrémité sud-est, est de huit lieues. L'extrémité nord-ouest n'a guère que les deux tiers de cette largeur, qui diminue encore d'un tiers vers le milieu. Ce rétrécissement est occasionné par une vaste et profonde baie sur la bande du sud-est. A juger de cette île d'après ce que nous en avons vu, son sol doit être très fertile et rempli d'habitants. Ses terres, médiocrement hautes, s'élèvent doucement en pente du rivage au pied des montagnes qui occupent le milieu de l'île.

Saint-Barthélemy est située entre l'extrémité sud-est de la terre du Saint-Esprit, et l'extrémité nord de Mallicollo. Elle est éloignée de cette dernière de huit milles, et c'est entre ces deux îles qu'est le passage Bougainville, et dont le milieu gît par 15° 48' de latitude sud.

L'île des Lépreux se trouve entre la terre du Saint-Esprit et l'île Aurore, à huit lieues de la première et à trois lieues de la seconde par la latitude de 15° 22' et presque sous le même méridien que la pointe sud-est de Mallicollo. Elle a à peu près la figure d'un œuf ; ses terres sont hautes et son circuit est de dix-huit ou vingt lieues.

Les îles Aurore, la Pentecôte, Ambrym, Paoom, et les îles voisines Apée, Trois-Collines et Sandwich, gisent presque toutes sous le méridien de 167° 29 ou 30' à l'est, et s'étendent du 14° 51' 30" au 17e degré 53' 30" de latitude.

L'île Aurore gît nord-nord-ouest et sud-sud-est, et s'étend l'espace de onze lieues dans cette direction ; mais je ne crois pas qu'elle ait plus de deux lieues ou deux lieues et demie de largeur. Ses terres sont d'une bonne hauteur ; la surface en est montueuse, et presque partout boisée aux endroits que les insulaires habitent et cultivent.

L'île de la Pentecôte, qui est à une lieue et demie au sud de l'île Aurore, a la même longueur, et gît dans la direction nord et sud ; mais elle est un peu plus large que celle-ci. Elle est d'une hauteur considérable, et couverte de bois, à l'exception des espaces de terrain cultivé qui paraissent en grand nombre.

De l'extrémité méridionale de l'île de la Pentecôte au côté septentrional de l'île d'Ambrym, la distance est de deux lieues et demie. Cette dernière a sept lieues environ de circonférence. La terre est basse sur les bords de la mer, d'où elle s'élève inégalement pour former, dans le milieu de l'île, une montagne d'une médiocre hauteur.

L'île d'Apée n'a pas moins de vingt lieues de tour ; son plus grand côté est d'environ huit lieues au nord-ouest et sud-est. Cette terre est très haute, montueuse, et entrecoupée de plaines et de bois, du moins dans les parties occidentales et méridionales ; et nous n'avons point vu les autres.

Les îles Shepherd forment un groupe de petites îles d'inégale grandeur, et qui, de la pointe du sud-est d'Apée, s'étendent dans le sud-est l'espace de cinq lieues.

L'île Trois-Collines est située au sud et à quatre lieues de la côte d'Apée, et au sud-est, à dix-sept lieues du port Sandwich. J'ajouterai à tout ce que j'ai déjà dit de cette île, qu'à l'ouest-nord-ouest, à cinq mille de la pointe occidentale, est une chaîne de récifs sur laquelle la mer se brise continuellement.

Dans la direction du sud, à neuf lieues de l'île Trois-Collines, gît l'île Sandwich. Les îles Deux-Collines, le Monument et Montagu sont à l'est de cette ligne, Hinchinbrook à l'ouest, ainsi que deux ou trois autres petites îles qui se trouvent entre elle et l'île Sandwich, à laquelle elles sont liées par des brisants.

L'île Sandwich a vingt-cinq lieues de tour ; sa plus grande étendue est de dix lieues. Elle court nord-ouest et sud-est. La distance de l'extrémité sud de Mallicollo, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de l'île Sandwich, est de vingt-deux lieues dans la direction du sud-sud-est.

Dans la même direction gisent Erromango, Tanna, et Annatom. La première est à dix-huit lieues de l'île Sandwich, et elle a de vingt-quatre à vingt-cinq lieues de tour. Son milieu est par 18° 54' de latitude sud, et 169° 19' de longitude à l'est. Ses terres sont passablement élevées, autant qu'on peut en juger de la distance où nous les découvrîmes pour la première fois.

Tanna, située à six lieues de la côte méridionale d'Erromango, court sud-est et nord-ouest. Elle s'étend environ huit lieues dans cette direction, et, sur toute sa longueur, elle a trois ou quatre lieues de large.

L'île d'Immer, qui gît nord-nord-est, est à quatre lieues du port de la Résolution de Tanna ; et l'île d'Erronam ou Tootoona se trouve à l'est dans la même direction, à onze lieues de distance. Cette dernière, la plus orientale de toutes les Hébrides, n'a pas plus de cinq lieues de tour, mais elle est très haute et unie à son sommet. Du côté nord-est est un petit pic qui paraît détaché de l'île, mais nous le crûmes lié par une terre basse.

Annatom, qui est l'île la plus méridionale, gît par 20° 3' de latitude sud, et 170° 4' de longitude. Elle est au sud-est à onze ou douze lieues du port de la Résolution. Ses terres sont hautes et montueuses.

Découverte de la Nouvelle-Calédonie. Relâche du vaisseau à la Balade.

Au lever du soleil, le 1er septembre, après avoir couru la nuit au sud-ouest, nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie

sud-est, nous poursuivîmes notre route sud-ouest.

Nous nous préparions à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique. Après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre où aucun navigateur européen n'avait encore abordé.

Le 5, au lever du soleil, l'horizon étant transparent, nous eûmes la vue distincte d'une côte qui s'étendait au sud-est du cap de Colnett, et une chaîne de brisants paraissait défendre toute cette côte. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte même n'était qu'une terre basse sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale qui formait une île, connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

Le pays devenait plus stérile à mesure que nous en approchions, et il était couvert d'une herbe sèche, blanchâtre. Les arbres, très clair-semés sur les montagnes, paraissent tous avoir des tiges blanches et ils ressemblaient à des saules : on n'y voyait aucune espèce d'arbrisseaux ou de sous-bois. Plus près nous découvrîmes une petite bordure de terre plate au pied des collines, revêtue d'arbres et de buissons verts et touffus, parmi lesquels nous remarquions de temps en temps un cocotier et un bananier. Nous observions aussi des maisons qui avaient la forme de ruches d'abeilles, rondes ou coniques, et un trou pour entrée : elles étaient exactement pareilles à celles de l'île des Cocos et de Horn, qui sont représentées dans le voyage de Le Maire et de Schouten.

Nous débarquâmes en présence d'un grand nombre d'habitants qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'a pas encore d'idée. Plusieurs qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre avaient des jambes et des bras prodigieusement gros : ils étaient absolument nus, si on excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture ou qu'ils laissent flotter mérite à peine le nom d'une couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicollois, et, aux yeux des Européens, il était plutôt malhonnête que décent. Chaque habitant de cette île, ainsi que les naturels de Tanna et de Mallicollo, était une figure ambulante du dieu Priape. Les idées de modestie sont différentes dans chaque pays et changent aux différentes époques de la civilisation. Lorsque tous les hommes vont nus, comme à la Nouvelle-Hollande, on se regarde avec autant de simplicité que si on était vêtu. Les habits à la mode et les armures des quinzième et seizième siècles, dans toutes les cours d'Europe, passeraient à présent pour fort indécents.

Cette même pièce d'étoffe, que les habitants de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une manière si indécente, est souvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui est autour de leur cou : plusieurs portaient à cette corde de petits grains d'une pierre néphrétique d'un vert pâle, qui est de la même espèce que celle de Tanna, et presque semblable à celle de la Nouvelle-Zélande. Quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges, et de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, et dont tout le cartilage est coupé en deux, comme à l'île de Pâques, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les insulaires de Tanna; ou bien ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de cannes à sucre.

La latitude de l'île est de 20° 17' 39'' sud, la longitude de 164° 41' 21'' à l'est.

Le 6, j'allai voir l'aiguade au fond d'une petite crique : c'était un beau ruisseau qui descendait des montagnes. Il fallait avoir un petit canot pour débarquer les futailles sur la plage, où elles étaient roulées, et pour les charger ensuite sur la chaloupe; car un petit canot pouvait seul entrer dans la crique, encore n'était-ce que pendant le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois de chauffage avec plus de facilité que de l'eau, mais nous n'en avions pas besoin.

Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels. Quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vinssent jusque sur le rivage. Nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, et s'amusaient à répondre aux caresses et aux avances des matelots. Elles les invitaient communément derrière des buissons; mais dès que les amants les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs adorateurs, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Description de la Nouvelle-Calédonie. Mœurs, coutumes et arts de ses habitants.

Sur cette côte nous avons trouvé les hommes forts, robustes, actifs, bien faits, civils et paisibles; et nous leur avons reconnu une qualité rare parmi les nations de cette mer, c'est qu'ils n'ont pas le plus léger penchant au vol. Ils sont presque de la même couleur que les habitants de Tanna, mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable; ils sont plus robustes et de plus haute taille : quelques-uns ont six pieds quatre pouces. Il en est qui ont les lèvres épaisses, le nez plat, les traits et la mine des nègres. Deux choses contribuaient à former ce rapprochement dans notre esprit : leur tête moutonnée, et l'usage de se frotter le visage avec une espèce de fard d'un noir luisant. En général la couleur de leurs cheveux et de leur barbe est noire. Leurs cheveux, naturellement bouclés, paraissent, à la première vue, ne pas différer de ceux des nègres, et cependant ils sont d'une tout autre nature, et plus rudes et plus forts que les nôtres. Plusieurs les laissent croître et les relèvent sur le sommet de la tête; d'autres n'en conservent qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin, et il y en a qui, comme toutes les femmes, les portent courts.

Des cheveux de cette rudesse demandent à être souvent peignés, et, à cet effet, ils ont un instrument très convenable; c'est une espèce de peigne, dont les dents sont de petits bâtons d'un bois dur, de la grosseur des aiguilles à faire les bas, et de la longueur de sept à neuf ou dix pouces. Ces brochettes, dont le nombre est de vingt, mais plus souvent au-dessous, sont liées ensemble par un bout, et parallèlement à la distance d'un dixième de pouce l'une à l'autre. Les autres extrémités, qui sont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils se servent pour se gratter et faire tomber leurs poux, est toujours attaché à leurs cheveux d'un côté de la tête. Les habitants de Tanna ont un instrument pareil pour le même usage, mais les dents en sont fourchues, et le peigne ne contient pas plus de trois ou quatre dents; ce n'est quelquefois qu'un petit bâton pointu.

Leur barbe est de la nature de leurs cheveux, et la plupart la portent courte. Ils ont assez communément des ulcères aux pieds et aux jambes, et nous avons remarqué que presque tous ont le scrotum enflé. Je ne dirai pas si ce gonflement est occasionné par quelque maladie, ou s'il est causé par la pagne, qu'ils portent comme à Tanna et à Mallicollo. Cette pagne, leur seul vêtement, est ordinairement d'écorce d'arbre ou de feuilles. Ils employaient à cela les petites pièces d'étoffe et les feuilles de papier que nous leur donnions. Nous leur avons vu des vêtements grossiers d'une espèce de



Dans cet attirail, ils ont une mine vraiment sauvage et vraiment grotesque.....

natte, mais il ne paraît pas qu'ils les portent jamais. Quelques-uns avaient sur la tête un grand bonnet noir de forme cylindrique, et cet ornement, très considéré parmi eux, semble réservé aux chefs et aux guerriers. Quand, dans les échanges, nous leur donnâmes des feuilles de gros papier, ils en firent tout de suite de ces bonnets.

Le vêtement des femmes est une jupe courte, de fibres de bananiers, attachée à un cordon qu'elles nouent autour des reins. L'épaisseur est au moins de six ou huit pouces, mais la longueur n'est pas plus considérable qu'il le faut pour l'usage auquel elle est destinée. Les filaments extérieurs sont teints de noir, et la plupart garnis de nacre de perles sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendants d'oreilles d'écaille de tortue, de bracelets ou d'amulettes, les uns et les autres de coquillages et de pierres : les bracelets se portent au-dessus du coude. En divers endroits du corps ils se tatouent la peau, mais ces piqûres ne sont point noires, comme dans d'autres îles. Les habitants de Tanna s'impriment beaucoup de ces mêmes traits.

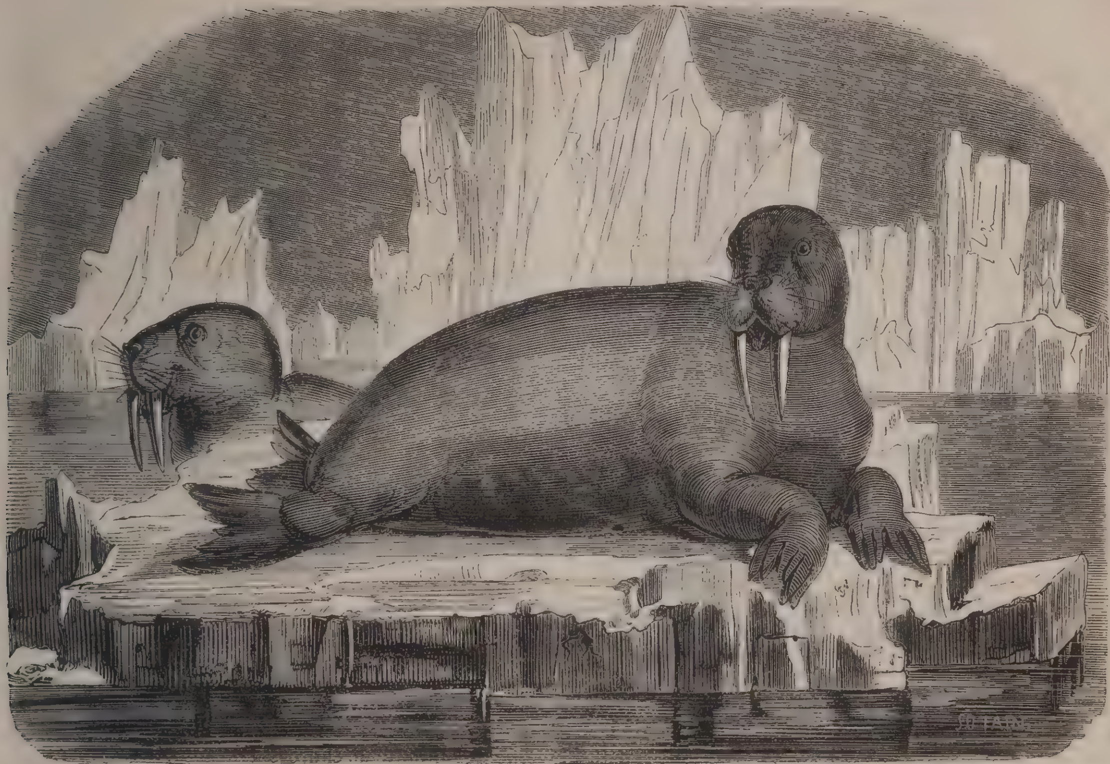
Les naturels ne se nourrissent que de racines, de poissons, et de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître aux Indes occidentales : ils grillent cette écorce, et ils en mâchent continuellement des morceaux ; elle a un goût douceâtre, insipide, et quelques personnes de l'équipage en mâchèrent avec plaisir. L'eau est leur unique boisson, du moins je n'en ai pas remarqué d'autre.

Les bananes et les cannes à sucre ne s'y trouvent pas en abondance ; le fruit à pain est rare, et les cocotiers n'y poussent pas des tiges aussi vigoureuses que dans les autres îles. Tous ces arbres ne produisent d'ailleurs qu'une médiocre quantité de fruits.

Les femmes de cette contrée, ainsi que celles de Tanna, sont, autant que j'ai pu en juger, beaucoup plus chastes que celles des îles situées plus à l'est. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un de l'équipage ait obtenu la plus légère faveur d'une seule d'entre elles. J'ai appris que ces Indiennes s'étaient diverties souvent aux dépens de ceux qui les agaçaient, en se retirant avec eux dans quelques bosquets, en feignant de se rendre à leurs sollicitations ; et qu'à peine elles y étaient entrées, elles prenaient la fuite en jetant de grands éclats de rire : je ne sais si c'était par chasteté ou par coquetterie.

Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. Réflexions sur l'état de l'île et des habitants. Observations géographiques.

Tout était disposé pour remettre en mer, et le 13 de septembre 1774, nous levâmes l'ancre et sortîmes du canal par où le vaisseau était entré.



Le morse ou cheval marin.

Nous avions passé sept jours et demi dans ce hâvre. Nous quittâmes ainsi une île située dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud, éloignée seulement de 12° de la côte de la Nouvelle-Hollande, et habitée par une race d'hommes très différents de ceux que nous avions vus jusqu'alors.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille âmes sur une côte de mer de près de deux cents lieues. Le pays ne paraît pas propre à la culture dans la plupart des cantons : la plaine étroite qui l'environne est remplie de marais jusqu'au rivage, et couverte de mangliers; il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derrière, s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre sèche et brûlée, où croissent çà et là quelques espèces de gramens ridés, le cayputy et des arbrisseaux. De là, vers le centre de l'île, les montagnes intérieures, presque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge et brillant, et de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux; il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de liserons, de fleurs et d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa perfection; la diversité du caractère des deux peuples ne nous étonna pas moins. Tous les naturels des îles de la mer du Sud, si on excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabou et à Anamoka, essaient de chasser les étrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la première entrevue, ils montèrent sur notre vaisseau, sans la moindre marque de défiance ou de crainte, et ils nous permirent d'errer librement dans leur pays. Par leur teint et leurs cheveux laineux, ils ont du rapport avec les habitants de Tanna; mais ils ont une taille supérieure, des membres plus robustes, des traits plus doux et plus ouverts.

Nous remarquâmes beaucoup d'autres dissemblances avec les peuples de Tanna; mais il est inutile de les rapporter. Ceux-ci, qui tirent de leurs plantations une grande quantité de végétaux, et dont les bois, sur la côte de la mer, sont remplis de cocotiers qui, au besoin, offrent leurs fruits, sont beaucoup plus riches que ceux de la Nouvelle-Calédonie, où les plantations rapportent peu, et où la contrée, abandonnée à elle-même, ne produit pas un seul fruit utile. D'un autre côté, les habitants de la Nouvelle-Calédonie paraissent être d'habiles pêcheurs, et les récifs qui entourent leur île ont dû leur donner ce genre d'industrie.

Comme la nature a répandu ses faveurs avec réserve sur cette île, il est très étonnant que les habitants, au lieu d'être sauvages, défiants et guerriers comme à Tanna, se trouvent paisibles, bienveillants et peu soupçonneux. Ce qui n'est pas moins remarquable, en dépit de la stérilité de tout le pays et du peu de secours qu'ils tirent des végétaux, ils sont plus gros et plus grands, et leur corps est plus nerveux ; peut-être qu'il ne faut pas chercher uniquement dans la diversité des nourritures les causes de la différence de stature et de taille des nations. La race primitive d'où descend ce peuple peut y avoir contribué.

Les Calédoniens ne se livrent jamais à ces petites récréations qui contribuent tant au bien-être des hommes, et qui répandent la gaîté et la vivacité sur les îles de la Société et des Amis. Excepté le sifflet dont il a été question plus haut, nous n'avons remarqué aucun instrument de musique à la Nouvelle-Calédonie. Nous ne savons pas non plus s'ils ont des danses et des chansons ; mais nous avons lieu de supposer qu'ils ne rient presque jamais. Ils parlent aussi très peu, et très peu d'individus prenaient plaisir à converser avec nous. Leur langue paraît informe, et leur prononciation est très confuse.

On ne sait pas si les insulaires vivent longtemps, ni quelles maladies sont funestes dans cette île. Nous n'y avons remarqué que l'éléphantiasis, qu'on a déjà dit y être fort commune ; mais je ne l'ai jamais vue assez dangereuse pour que le malade risquât de perdre la vie. Les cheveux blancs et les rides de quelques naturels annonçaient une grande vieillesse ; mais, en supposant qu'ils se donnent la peine de compter leurs années, il eût été difficile de causer avec eux sur une idée aussi abstraite que l'âge. Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre des Taïtiens, lorsque nous leur avons proposé de pareilles questions, quoique notre connaissance de leur langue fût très étendue, comparée au petit nombre de mots que nous avions rassemblés en hâte à la Nouvelle-Calédonie.

Après avoir franchi le passage, nous étions, le 14 septembre, par la latitude sud de 19° 28'. Nous avions alors perdu de vue l'île de Balabéa, et l'autre terre, qui en est la partie nord-ouest, nous restait à l'ouest ; mais nous n'étions pas assurés si la côte était continue ou divisée en plusieurs îles : on pouvait la croire divisée, à cause des séparations qui se montraient d'espace en espace ; mais une multitude d'écueils en rendait l'approche excessivement dangereuse, pour ne pas dire impraticable. Nous passâmes à la vue d'une île basse de sable, située au bord extérieur d'un récif, par la latitude de 19° 25', et au nord-est de la terre la plus nord-ouest, à la distance de six ou sept lieues. Tout ce que nous pouvions apercevoir de ce parage était parsemé d'écueils, qui paraissaient comme détachés les uns des autres ; et le canal qu'ils formaient semblait être sur le côté sud-est de l'île, du moins y avait-il un espace où la mer paraissait ne pas briser.

Le 23, nous découvrîmes derrière le cap du Couronnement une pointe élevée dans le sud-est. Elle fut reconnue pour l'extrémité sud-est de la côte, et nous l'appelâmes le *promontoire de la Reine Charlotte.* La latitude était de 167° 14' à l'est. A mesure que nous nous approchions du cap du Couronnement, nous vîmes dans une vallée au sud un grand nombre de pointes élevées, et des terres basses sous le promontoire en étaient entièrement couvertes.

Le 27, nous découvrîmes une île dont les bords étaient couverts de ces élévations dont on a parlé tant de fois. Elles avaient l'apparence de gros pins, ce qui fut cause que l'île en reçut le nom. La montagne ronde qui se trouve du côté sud-ouest est d'une telle hauteur qu'elle peut être aperçue de quatorze ou même de seize lieues. L'île, qui n'a guère qu'un mille de circuit, est située par 22° 38' de latitude sud, et 167° 40' de longitude est. Après avoir fait encore deux tentatives pour doubler l'île des Pins, sans mieux réussir, je résolus de m'en éloigner.

Après avoir évité bien des récifs, nous atteignîmes une île basse, dont nous trouvâmes que les arbres étaient une espèce de pin de Prusse, très propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la tige, formant de petites touffes, mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds, et elles étaient minces en proportion. Nous nommâmes la pointe de cette île le *cap du Prince de Galles.* Son gisement est par 22° 29' de latitude sud, et par 166° de longitude est. Ce cap est d'une hauteur considérable, et quand on commence à le découvrir sur l'horizon, il se présente comme une île.

La petite île sur laquelle nous débarquâmes n'est proprement qu'un banc de sable qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *étos*, et beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes et des plantes. Nos botanistes ne manquèrent pas d'occupations, et c'est ce qui me la fit appeler l'*île de la Botanique.* On y compte trente espèces de plantes et plusieurs nouvelles. Le sol est très sablonneux sur les côtes, mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale ; c'est l'effet des arbres et des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

La nécessité nous contraignit de quitter une côte que j'avais découverte, sans l'avoir entièrement reconnue. Je la nommai *la Nouvelle-Calédonie*, et elle est peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande île de la mer Pacifique, car elle s'étend du 19e degré 37' au 22e degré 30' de latitude sud, et du 163e degré 37' jusqu'au 176e degré 14' de longitude est. Son gisement est presque nord-ouest-demi-ouest et sud-est-demi-est, et elle a environ quatre-vingt-sept lieues dans cette direction ; mais sa largeur n'est pas considérable, et rarement elle excède dix lieues. C'est une contrée tout entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laissent entre elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il est permis de juger du tout par les parties que nous avons vues, sortent une infinité de sources dont les eaux, qui serpentent dans les plaines, portent partout la fertilité et fournissent aux besoins des habitants. Les sommets de la plupart de ces montagnes semblent stériles, quoique les flancs soient couverts de bois par-ci par-là, comme le sont les vallées et les plaines. La terre étant ainsi coupée de montagnes, plusieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paraissent dentelées : on croirait qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes ; mais, en serrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre est continue, mais basse, et formant une lisière qui règne le long de la côte, entre le rivage et le pied des montagnes. C'est du moins ce que nous observâmes partout où nous approchâmes de la grève, et il est probable qu'il en est de même sur toute la côte. Je la crois encore entièrement, ou pour la plus grande partie, défendue par des récifs, des basses et des brisants, qui en rendent l'accès très difficile et très périlleux, mais qui servent à la mettre à l'abri de la violence des vents et de la fureur des flots, à assurer aux pirogues une navigation aisée et une pêche abondante, et à former probablement de bons ports pour le mouillage des vaisseaux. La majeure partie de la côte, sinon le tout, est habitée, sans en excepter l'île des Pins ; car de jour nous y vîmes de la fumée, et la nuit des feux de tous les côtés.

Le côté méridional de la Nouvelle-Calédonie n'a point encore été reconnu. Nous avons suivi la direction de sa bande nord ; mais ses productions annuelles, végétales et minérales, sont encore ignorées, et offrent un vaste champ au naturaliste. L'aspect des pins, dans la partie de l'est, semble prouver que la nature du sol et les minéraux y sont absolument différents de ceux de Balade, que nous avions examinés en courant ; et, d'après ce que nous avons vu sur la petite île sablonneuse de la Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la terre, et de nouveaux oiseaux habiter les bois. Ainsi, les navigateurs pourront un jour terminer

nos découvertes, et employer plus de temps à examiner les richesses de cette contrée.

Suite de la navigation de la Nouvelle-Calédonie à la Nouvelle-Zélande. Découverte de l'île de Norfolk. Incidents survenus dans le canal de la Reine Charlotte.

Nous cinglâmes, toutes voiles dehors, à l'ouest-sud-ouest, et le 7 octobre, à midi, nous étions par 28° 25' de latitude sud, et 170° 26' de longitude à l'est. Le 10, nous eûmes la vue de la terre dans le sud-ouest, que nous reconnûmes en l'approchant pour être une île passablement haute, et de cinq lieues de circuit. Je l'appelai l'*île de Norfolk*, en l'honneur de la famille de Howard. Elle gît par les 29° 2' 30" de latitude sud; 163° 16' de longitude est.

L'île était inhabitée, et notre descente sur cette nouvelle terre était indubitablement la première qu'on y eût jamais faite.

Nous trouvâmes la même espèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles et des petits oiseaux. On y voyait des poules d'eau, des boubies blancs, des mouettes, etc., qui se multiplient et vivent dans un doux repos sur les rivages de la mer et sur les rochers. Ces oiseaux produisaient un concert charmant dans ce coin de terre désert.

Cette île a des sources d'eau douce; le sol y produit en abondance des choux-palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin; toutes ces plantes croissent en quantité sur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le temps nous permit de cueillir. Les palmistes ne sont pas plus gros que la jambe d'un homme, et n'ont guère que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils sont de la classe du cocotier; comme lui, ils ont de grandes feuilles empennées : c'est le même palmier que celui de la seconde sorte trouvée dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Galles méridionale.

Le chou est, à proprement parler, le bourgeon de l'arbre, et chaque arbre n'en produit qu'un; il sort du sommet où il pousse ses feuilles. La coupe du chou détruit l'arbre, de sorte qu'on ne peut jamais avoir qu'un chou de la même tige; le cocotier et quelques autres espèces de palmiers produisent le chou comme celui-ci. Ce végétal est non-seulement salubre, mais encore d'un bon goût; et il nous procura un des plus agréables repas que nous eussions faits depuis quelque temps.

En quittant l'île de Norfolk, je fis route pour la Nouvelle-Zélande, mon intention étant de toucher au canal de la Reine Charlotte pour rafraîchir l'équipage, et mettre le vaisseau en état de soutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

Le 17, au point du jour, nous eûmes la vue du mont Egmont, couvert d'une neige éternelle; il nous restait au sud-est. Nous étions à la distance d'environ huit lieues du rivage. L'aspect de cette montagne est majestueux, et les collines voisines ressemblent à des mondrains. La base s'aplatit peu à peu, et forme enfin de tous côtés une plaine étendue, et son sommet se termine en une petite pointe. D'après l'espace qu'occupe la neige, on suppose que sa hauteur n'est guère inférieure à celle du pic de Ténériffe.

Nous gouvernâmes au sud-sud-est sur le canal de la Reine Charlotte dans le dessein d'atterrir près du cap Stephens. A midi, le cap Egmont nous restait à l'est-nord-est, à trois ou quatre lieues; et quoique les nuages cachassent la montagne, nous jugeâmes qu'elle devait être dans la même direction que le cap. La latitude observée fut de 39° 24'.

Le 18, nous laissâmes tomber l'ancre à l'entrée de l'anse du vaisseau, les grains violents qui venaient de terre ne nous permettant pas d'entrer dans l'anse.

C'était la troisième fois que nous mouillions dans cette anse, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différents objets qui avaient déjà frappé nos regards nous causait une sensation agréable, malgré l'aspect sauvage de la contrée; et l'espoir de rétablir notre santé et de réparer nos forces nous inspirait une gaîté extraordinaire : quoique des pluies fréquentes et des coups de vent nous fatiguassent sur nos amarres, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux; rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

Comme cette anse a ses côtes riches en céleri et cochléaria, j'eus grand soin d'en pourvoir le vaisseau. Dans la course que nous y fîmes au milieu des bois, nous trouvâmes un véritable chou-palmiste, pareil à celui que nous avions remarqué à l'île Norfolk. Nous fûmes surpris de le rencontrer à cette haute latitude; et cela semble prouver que cette espèce est plus vivace et plus forte que les autres de la même classe.

Les dernières couvées d'oiseaux ne connaissant pas les armes perfides des Européens, nous en approchions assez pour les tirer à bout portant. Les grimpereaux et d'autres espèces plus petites étaient presque aussi bons à manger que les ortolans. Chaque oiseau de terre de cette partie de la Nouvelle-Zélande, ceux de proie exceptés, seraient estimés sur les meilleures tables.

Le ciel se leva, le 22, dans toute sa splendeur; nous entendîmes, pour la première fois depuis notre arrivée, le concert des oiseaux; tout annonçait des jours de printemps et nous invitait à aller dans les bois; la plupart des officiers profitèrent du beau temps pour descendre à terre, et je longeai les côtes vers la pointe Jackson, débarquant de temps en temps dans les anses qui étaient sur notre route.

L'après-midi, j'allai avec les botanistes visiter nos jardins de Motuara, que nous trouvâmes presque en friche; ils avaient été entièrement négligés par les habitants. Néanmoins, plusieurs plantes qui croissaient vigoureusement faisaient assez voir qu'elles se complaisaient sur le sol qu'elles occupaient. Les insulaires ne s'étant pas encore montrés, nous allumâmes un feu sur la pointe de l'île : je ne doutais pas qu'à la vue de la fumée ils ne vinssent bientôt nous visiter.

Les chasseurs revinrent le soir, chargés d'oiseaux; les équipages des différents bateaux avaient cueilli des herbages et pris du poisson. Il y eut sur le vaisseau un régal général.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 24, où l'on vit dans la matinée deux pirogues descendre le canal; mais dès qu'elles aperçurent le vaisseau, elles se retirèrent derrière une pointe sur le côté occidental. Après le déjeuner, je me mis dans un bateau pour les aborder; et, tout en côtoyant le rivage, nous tirâmes plusieurs oiseaux. Le bruit des mousquets annonça notre arrivée : les insulaires parurent dans l'anse des Nigauds et nous hélèrent. Mais à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirèrent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois qui restèrent sur une éminence, près du rivage, les armes à la main. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte et les autres insulaires accoururent du bois, nous embrassèrent en frottant leurs nez contre les nôtres, selon la coutume du pays, et ils sautèrent et dansèrent autour de nous de la manière la plus extravagante; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes que nous voyions dans l'éloignement de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux, de clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau. Ils nous donnèrent en retour une grande quantité de poisson.

Je remarquerai ici que les Zélandais ont été des ennemis très dangereux pour tous les vaisseaux qui ont abordé sur leurs côtes. Tasman, qui découvrit le premier cette contrée, perdit quatre hommes dans la baie des Assassins, qui semble être celle que j'ai appelée *baie Aveugle* ou *baie Dusky;* les naturels emportèrent un des morts sur leurs pirogues, et sans doute ils mangeaient déjà de la chair humaine alors (en 1642). Ils

ont tué dix hommes à *l'Aventure* en 1772. L'année d'auparavant ils avaient assassiné M. Marion et vingt-huit personnes de son équipage.

Un peu en dedans de l'entrée de ce bras, sur le côté du sud-est, nous nous trouvâmes devant un grand village appelé *Kotieghenooee*. Ses habitants, dont nous reconnûmes plusieurs qui s'étaient rendus dernièrement à bord, nous firent l'accueil le plus obligeant, et nous baisèrent le nez, suivant l'usage.

Après avoir resté environ un quart d'heure avec eux, la plupart des naturels qui arrivèrent les derniers apportant leurs armes, et toute la foule montant à plus de deux cents, nous jugâmes qu'il était prudent de les quitter : nous n'avions pas cru que le canal contînt autant de monde, et nous n'y avions jamais vu une foule aussi considérable rassemblée.

La population paraissait très considérable sur toute cette partie de la contrée. Les indications de ces insulaires nous encouragèrent à poursuivre l'objet que nous avions en vue. En conséquence, nous continuâmes à descendre ce bras qui court est-nord-est. Nous aperçûmes de très belles anses des deux côtés du rivage. J'arrivai enfin à son débouquement dans le détroit, par un canal d'un mille environ de large, et où le flot verse en un fort et rapide courant: nous avions observé qu'un autre courant descendit le bras pendant tout le temps que nous y avions été. Il était alors près de quatre heures après midi ; et en moins d'une heure le flot cessa, et le jusant commença à reverser avec la même force.

Dans les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-Zélande, le pays nous fournit des rafraîchissements qui dissipèrent tous les symptômes de scorbut, et nous donnèrent des forces. Le poisson fut pour nous un aussi bon restaurant que les plantes anti-scorbutiques. L'air vif qu'on y ressent, les beaux jours, ne contribuèrent pas peu à raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne dans des pays plus chauds ; et l'exercice que nous y fîmes nous fut d'ailleurs avantageux à plusieurs égards. Nous arrivions sur cette côte pâles et défaits, puis la santé reparaissait bientôt sur nos visages, et nous retournions au sud aussi forts et aussi sains que jamais. Si les naturels ont une grande stature, s'ils sont nerveux et bien proportionnés, il faut l'attribuer en partie à la pureté de l'air, et à la simplicité de leurs aliments, qui sont faciles à digérer. Plusieurs circonstances semblent prouver que le poisson est assez abondant sur leurs côtes pour les nourrir toute l'année; car nous avons observé des amas prodigieux de poissons secs pour l'hiver.

—

QUATRIÈME SECTION.

Depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande jusqu'à notre retour en Angleterre.

Traversée de la Nouvelle-Zélande à la Terre de Feu. Traversée du cap Déséada au canal de Noël, et description de cette partie de la côte.

Le 10 novembre, nous levâmes l'ancre, et nous sortîmes du canal de la Reine Charlotte pour cingler vers le sud. Cinq semaines s'écoulèrent sans que notre navigation offrît rien de remarquable. Nous avions perdu la Nouvelle-Zélande de vue. Comme aucune terre ne semblait devoir arrêter notre marche, nous naviguions avec plus de gaîté que durant la dernière campagne que nous venions de faire au sud. D'ailleurs les vents d'ouest, qui dominent dans ces latitudes, étaient en notre faveur, et nous savions que les travaux et les fatigues de notre long voyage approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger, et l'espérance de revoir l'Europe, après tant de périls et de peines, semblait nous inspirer une nouvelle ardeur.

Le 17 décembre, nous vîmes terre à la distance d'environ six lieues : ce ne pouvait être que la côte occidentale de la Terre de Feu, près de l'entrée ouest du détroit de Magellan. C'était la première route qu'on eût faite directement à travers cette mer, dans une haute latitude méridionale ; au moins je le pensais alors, ne sachant pas que *l'Aventure* avait tenu la même direction. Je n'ai jamais fait nulle part une traversée si longue, et même beaucoup moindre, où j'aie remarqué si peu de circonstances intéressantes ; car, si j'en excepte la déclinaison de l'aimant, je ne sache rien qui vaille la peine d'être conservé. Quoique *la Résolution* fût un lourd voilier, nous fîmes plus de quarante lieues par jour. Le temps n'avait été ni extrêmement orageux ni extrêmement froid. Avant d'atteindre le 50e degré de latitude, le mercure du thermomètre tomba peu à peu de 60 à 50 ; et, après que nous eûmes gagné le 55e parallèle, il se tint ordinairement entre 47 et 45 : une fois ou deux il tomba à 43. Telles furent toutes nos observations.

Je n'ai plus rien à dire de la mer du Sud, et je me flatte de l'avoir assez reconnue.

Le 18, nous fîmes de la voile avec un vent frais du nord-ouest, et on gouverna le long de la côte du cap Déséada, qui nous restait au nord-est ; elle s'étendait à l'est-sud-est ; nous avions au nord-est, à quatre lieues, une île hachée assez haute, qui gît à près d'une lieue de la grande terre, et au sud-est, à six lieues du cap Déséada. Je lui donnai le nom de *Landfall* (atterrage). A quatre heures, nous étions au nord et puis au sud de la haute terre du cap Déséada, éloigné d'environ neuf lieues, de sorte que nous ne vîmes aucun des rochers bas qu'on dit être par son travers. La latitude de ce cap est d'environ 53° sud, et sa longitude 74° 40' ouest.

La partie de l'Amérique qui frappait nos regards était d'un aspect fort triste ; elle semblait découpée en petites îles, qui, quoiqu'un peu hautes, étaient cependant très noires, et presque entièrement stériles. Par-derrière, nous apercevions de hautes terres hachées, et couvertes de neige presque jusqu'au bord de l'eau ; mais de grosses troupes de nigauds, de fauchets, etc., nous faisaient espérer de prendre des rafraîchissements, si nous pouvions trouver un hâvre.

Je continuai à ranger la côte à environ deux lieues au large, et à deux heures nous dépassâmes une pointe avancée, que j'appelai le *cap Gloucester*. Il présente une surface ronde d'une hauteur considérable, et il ressemble beaucoup à une île : il gît au sud-sud-est, à dix-sept lieues de l'île de Landfall. La côte, entre les deux terres, forme deux baies jonchées d'îlots, de roches, de rochers et de brisants. La côte paraissait être brisée par plusieurs goulets, ou plutôt elle semblait composée d'un grand nombre d'îles. La terre est très montueuse, remplie de rochers, stérile, et parsemée çà et là de quelques touffes de bois et de cercles de neige. Après avoir dépassé le cap Noir, rocher escarpé d'une hauteur considérable, et la pointe sud-ouest d'une grande île, qui paraissait détachée à une lieue ou une lieue et demie de la grande terre, nous traversâmes un grand espace de mer. C'est peut-être le canal de Sainte-Barbe, qui débouche dans le détroit de Magellan, comme le dit Frézier. Le cap répond très bien à sa description, ce qui prouve qu'il a donné les positions du canal d'après de bons mémoires. Cette extrémité de la Terre de Feu est marquée avec exactitude dans les cartes des Espagnols : leurs premiers navigateurs ont reconnu et nommé en particulier les différentes îles et canaux qui la composent.

Le 19, nous dépassâmes la pointe sud-est de la baie de Sainte-Barbe, que je nommai le *cap Désolation*, parce que c'est dans ces environs que commence le pays le plus stérile et le plus affreux que j'aie jamais

vu. Il gît par 54° 55' de latitude sud, et 72° 12' de longitude ouest. A environ quatre lieues à l'est de ce cap, est un goulet profond, à l'entrée duquel se trouve une assez grande île, et d'autres moindres. Nous avançâmes à environ trois lieues de la côte la plus proche, qui était une île : je l'appelai *île Gilbert*, d'après le nom de mon maître d'équipage ; elle est de la même élévation que le reste de la côte, et elle présente une surface composée de plusieurs rochers à pic de hauteurs inégales. Un peu au sud, il y a des îles plus petites, et, en dehors de ces îles, des brisants.

Je portai sur la terre : la pointe la plus avancée qui fût dans notre horizon nous restait à l'est, à dix lieues de distance. C'est un promontoire élevé, qui court est-sud-est, à dix-neuf lieues de l'île Gilbert, et qui gît par 55° 26' de latitude sud, et 70° 25' de longitude ouest. De l'endroit où nous étions, il semblait se terminer en deux hautes tours, et en dedans il paraissait y avoir une colline en forme de pain de sucre : je donnai pour cela le nom de *Cathédrale d'York* à ce rocher.

Je rangeai le côté oriental de la terre qui séparait les deux bras, et, voyant une petite anse en avant, j'envoyai une chaloupe pour sonder, et nous nous tînmes aussi près de la côte que le permirent les coups de vent qui venaient de la terre, afin de pouvoir gagner tout de suite le mouillage si on en trouvait un. La chaloupe revint bientôt, et j'appris qu'il y avait trente et trente-cinq basses d'eau à une encâblure du rivage. Nous jetâmes ensuite l'ancre par trente brasses, fond de sable et coquilles brisées, et on plaça une ancre de toue et une ansière pour assurer le vaisseau pendant la nuit. Depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire depuis quarante-un jours, nous n'avions pas mouillé.

Relâche dans le canal de Noël. Description du pays.

Le temps étant beau et agréable, le 23, j'envoyai le lieutenant Pickersgill sur le canot pour reconnaître le côté occidental du canal; et, montant la pinasse, je me rendis du côté de l'ouest, dans le dessein de doubler l'île sous laquelle nous mouillions, et que je distinguerai par le nom d'*île Shagg* ou *île des Nigauds*, afin d'examiner le passage qui menait au hâvre découvert par M. Pickersgill la veille. En faisant le tour de l'extrémité méridionale de l'île de Shagg, je remarquai qu'une grande quantité de nigauds font leurs nids dans les fentes des rochers. Nous en tuâmes plusieurs de vieux, mais nous ne pûmes pas approcher des jeunes, dont la chair est beaucoup meilleure.

Mille de ces oiseaux construisent leurs nids tout près les uns des autres, et l'instinct leur a appris à choisir pour cela les endroits où les rochers se projettent sur la mer, ou bien les côtés perpendiculaires de ces rochers, afin que si les petits tombent ils ne se blessent point en tombant sur l'eau. L'ardoise dont le rocher est composé dans cette partie de l'île n'est pas très dure ; il est cependant surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous et en agrandir assez les cavités naturelles pour que leurs petits y aient des places suffisantes. Ces nigauds retournaient toujours à leurs nids immédiatement après nos coups de fusil, et ils s'envolaient si pesamment, que nous ne trouvions pas beaucoup de difficulté à les tirer au vol. Les Français les ont appelés, aux îles Falkland, *nigauds*, à cause de leur stupidité, qui paraît si grande qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort.

Sur le côté est de l'île nous aperçûmes des oies, et après avoir débarqué avec peine nous en tuâmes trois, qui nous procurèrent un bon régal. Elles étaient remarquables par la différence de leur couleur entre le mâle et la femelle. Le jars était un peu moindre qu'une oie ordinaire apprivoisée, et parfaitement blanc, excepté les pieds qui étaient jaunes, et le bec qui était noir. La femelle, au contraire, était noire, avec des barres blanches en travers : une tête grise, quelques plumes vertes et d'autres blanches. Il paraît que cette différence est heureuse, car la femelle étant obligée de conduire les petits, sa couleur plus brune la cache mieux aux faucons et aux autres oiseaux de proie.

Les navigateurs hollandais, et surtout Jacques Lhermite, qui conduisit la flotte Nassau dans la mer du Sud, en 1624, disent que les naturels de l'extrémité méridionale de la Terre de Feu sont cannibales, et se tuent les uns les autres pour se manger. Si jamais le besoin de nourriture a pu suggérer un pareil usage, il faut convenir que cela dut être parmi un petit nombre d'individus privés de tout, chassés d'un canton plus doux à cette extrémité stérile du globe ; et, dans ce cas, une pareille tribu doit se détruire bientôt.

Ils se retirèrent tous avant dîner, et ils ne partagèrent pas notre régal de Noël : je crois que nul ne les y invita, car la saleté et la puanteur de leurs personnes suffisaient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace : c'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fournies le hasard. On servit donc des oies rôties et bouillies, des pâtés d'oies. Il nous restait encore quelques bouteilles de vin de Madère, le seul article de nos provisions qui se fût amélioré en mer, de sorte que nos amis d'Angleterre ne firent peut-être pas Noël plus gaîment.

J'ai donné à ce canal le nom de *Noël*, à cause de la fête que nous y célébrâmes. L'entrée, qui a trois lieues de large, gît par 55° 27' de latitude sud, et 70° 16' de longitude ouest, dans la direction du nord-ouest des îles de Saint-Ildefonse, à dix lieues. Ces îles sont le meilleur indice pour le trouver. La cathédrale d'York, qui est la seule terre remarquable des environs, peut difficilement être reconnue d'après la description qu'on en donnerait, parce qu'elle change d'aspect suivant les différentes positions d'où on la voit. Outre le rocher noir qui gît en travers l'extrémité de l'île Shagg ou des Nigauds, il y en a un autre à peu près à moitié chemin, entre cette île et la côte orientale. Toutes les anses et tous les hâvres offrent du bois et de l'eau douce.

Quelque stérile que soit la contrée, elle est remplie de diverses plantes inconnues ; l'arbre qui donne l'écorce de Winter se trouve ici dans les bois, ainsi que l'épine-vinette, et quelques autres sortes que je ne connais pas, mais que je crois communes dans le détroit de Magellan. Nous y vîmes en abondance une petite mûre qui croît sur une plante touffue : elle a un goût amer et un peu insipide, mais on peut la manger ou crue ou en tarte, et elle sert de nourriture aux habitants.

Navigation du canal de Noël, autour du cap Horn, à travers le détroit de Le Maire, et autour de la terre des Etats. Découverte d'un hâvre sur cette île, et description des côtes.

Le 28 décembre on appareilla, et je portai en mer avec une brise légère du nord-ouest. Nous passâmes en travers du goulet qui gît est-sud-est, à environ sept lieues du canal; il y a quelques îles en dehors de cette direction. A la pointe ouest du goulet sont deux collines élevées et en forme de pic, et au-dessous, à l'est, deux collines rondes ou îles situées au nord-est et au sud-ouest l'une de l'autre : une île ou du moins une terre qui semblait être une île se trouve à l'entrée, et un autre goulet plus petit se montrait à l'ouest de celui-ci : la côte paraissait dentelée et brisée comme à l'ordinaire.

Le soir le temps s'éclaircit, et nous vîmes très bien les îles Saint-Ildefonse : elles forment un groupe proche de quelques rochers au-dessus de l'eau ; elles gisent à environ six lieues de la grande terre, par 55° 53' de latitude sud, et 69° 41' de longitude ouest. Nous passâmes devant une pointe que je jugeai être la pointe occidentale de la baie de Nassau, découverte par la flotte hollandaise que commandait l'amiral Lhermite en 1624. Dans quelques cartes cette pointe est appelée *le faux*

cap Horn, comme formant la pointe méridionale de la Terre de Feu : elle est par 55° 39' de latitude sud.

Nous aperçûmes bientôt le cap Horn sur lequel nous marchions : on le reconnaît de loin à une colline élevée et ronde qu'il porte. Nous dépassâmes ce fameux cap, et nous entrâmes dans l'océan Atlantique méridional. C'est la même pointe de terre que je pris pour le cap, sans en être sûr, dans ma route de 1769 : il forme l'extrémité la plus méridionale d'un groupe d'îles d'inégale étendue qui gisent devant la baie Nassau et qu'on connaît sous le nom d'*îles de Lhermite :* il gît par 55° 58' de latitude sud et 68° 13' de longitude ouest. Au côté nord-ouest du cap, il y a deux rochers en forme de pain de sucre. Quelques autres rochers bas se trouvent çà et là à l'ouest du même cap : il y en a un au sud ; mais ils sont tous près de la côte. Du canal de Noël au cap Horn, la route est est-sud-est, et la distance trente-une lieues dans la direction de l'est-nord-est. A trois lieues du cap Horn, on voit une pointe de rocher que j'appelai *cap Mistaken* ou *de Méprise :* c'est la pointe sud de la plus orientale des îles de Lhermite.

Du cap Horn je gouvernai est-nord-est vers la baie de Bon-Succès, aidé des courants qui portaient au nord. Nous avions déjà arboré notre pavillon et tiré deux coups de canon : nous vîmes bientôt de la fumée sortir des bois au-dessus de la pointe méridionale de la baie. Je jugeai que les naturels avaient allumé ces feux, comme ils en allumèrent pendant ma relâche, en 1769. Plus de trente grosses baleines et des centaines de veaux marins jouaient dans l'eau autour de nous.

Le 31 décembre, à trois heures, je marchai sur l'extrémité orientale de la Terre des Etats, qui, à quatre heures et demie, nous restait au sud-est. Bientôt nous vîmes le cap Saint-Jean, ou l'extrémité de la Terre des Etats qui nous restait au sud.

Le 3 janvier, je portai sur le cap Saint-Jean, pointe orientale de la Terre des Etats : c'est un rocher d'une élévation considérable, situé par 54° 46' de latitude sud, et 64° 7' de longitude ouest.

Après avoir doublé le cap, je serrai la côte méridionale, et je gouvernai sud-est, dans le dessein de quitter la terre : je crus l'avoir assez reconnue pour ce qui intéresse en général la navigation et la géographie.

Description des îles près de la Terre des États, et des animaux qu'on y trouve.

La Terre des Etats a dix lieues de long ; sa largeur n'est nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte est de roche, fort dentelée, et elle paraît former plusieurs baies ou goulets. Elle présente une surface de collines escarpées, qui s'élèvent à une hauteur considérable, surtout près de l'extrémité occidentale : excepté les sommets de ces collines, la plus grande partie était couverte d'arbres et d'arbrisseaux ou d'herbages, et il y avait peu ou point de neige. Les courants entre le cap Déséada et le cap Horn, portent de l'ouest à l'est, c'est-à-dire dans la même direction que la côte, mais ils sont petits.

En général les îles du Nouvel-An sont si différentes de la Terre des Etats, qu'elles méritent une description particulière. Celle où nous débarquâmes présente une surface d'une hauteur égale, et élevée d'environ trente à quarante pieds au-dessus de la mer, dont elle est défendue par une côte de roches ; l'intérieur est couvert d'une sorte de glaïeul très vert et fort long ; comme on l'a déjà dit, il croît sur de petits mondrains de deux ou trois pieds de diamètre, et d'environ autant d'élévation, en grosses touffes, qui paraissent composées de racines de la plante nattées ensemble : parmi ces mondrains, il y a beaucoup de sentiers tracés par les pinguins qui se retirent au centre de l'île. Le marcher est cependant extrêmement mauvais, car ces chemins sont si sales qu'on est quelquefois dans la boue jusqu'au genou. Outre cette plante, nous y remarquâmes d'autres gramens, une espèce de bruyère et du céleri. Toute la surface est humide et mouillée, et sur la côte on voit plusieurs courants d'eau. L'herbe qui fut surnommée *glaïeul*, semble être la même qui croît aux îles Falkland, et dont parle M. de Bougainville.

Nous avons remarqué sur cette petite terre, en animaux, des lions, des ours de mer, divers oiseaux de mer, et quelques-uns de terre. La longueur des plus grands lions de mer n'était pas de plus de douze ou quatorze pieds, et leur circonférence peut être de huit ou dix. Comme c'était le temps des amours et des accouchements, nous avons vu un mâle entouré de vingt ou trente femelles, très occupé à les retenir toutes près de lui, et écartant pour cela, à force de coups, les autres mâles qui voulaient se mêler dans son harem. Plusieurs avaient une moindre quantité de lionnes : quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux ; et nous en observions çà et là un couché seul, et grondant dans un lieu écarté, sans souffrir que les mâles ni les femelles se tinssent dans les environs : nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux et accablés par l'âge.

Les ours de mer ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que les lions, mais ils le sont un peu plus que les veaux marins. Ils n'ont point ce long poil qui distingue le lion ; le leur est partout d'une longueur égale, et plus beau que celui du lion : il ressemble à celui de la loutre, et, en général, il est gris de fer. C'est l'espèce que les Français appellent *loups de mer*, et les Anglais *veaux marins :* ils diffèrent cependant des veaux marins de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. Les lions peuvent aussi, sans impropriété, être appelés des veaux marins qui ont pris toute leur croissance : ils sont, les uns et les autres, de la même espèce. Il n'était pas dangereux de marcher au milieu d'eux, car ils s'enfuyaient alors ou ils restaient tranquilles. On courait seulement des risques à se placer entre eux et la mer : si quelque chose les épouvante, ils se précipitent dans les flots en si grand nombre, que, si vous ne sortez pas de leur chemin, vous serez terrassé. Quelquefois, lorsque nous les surprenions tout-à-coup, ou que nous les éveillions ; car ils dorment beaucoup et ils sont très stupides, ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient et montraient les dents d'un air si farouche qu'ils semblaient vouloir nous dévorer ; mais dès que nous avancions sur eux ils s'enfuyaient.

Le pinguin est un oiseau amphibie très connu, et il y en a des quantités prodigieuses, de sorte que nous en assommions autant qu'il nous plaisait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils soient bons à manger ; souvent, dans la disette, nous les trouvions excellents, mais c'était faute d'autres aliments frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la saison, car nous n'aperçûmes ni œufs ni petits.

Les nigauds pullulent aussi en grand nombre, et nous en emportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils sont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, et ils y construisent leurs nids près du bord des rochers, sur les petits mondrains où croît le glaïeul. Il y a une autre espèce plus petite que celle-ci, qui pond dans les crevasses des rochers.

Les oies sont de l'espèce que nous trouvâmes au canal de Noël : nous en aperçûmes peu ; quelques-unes avaient des petits. M. Forster en tua une différente de celles-ci, en ce qu'elle était plus grosse, qu'elle avait un plumage gris et des pieds noirs. Les autres faisaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Il y a des canards, mais en petit nombre, et quelques-uns de ceux que nous avons appelés chevaux de course. Ceux que nous tuâmes pesaient de vingt-neuf à trente livres, et ils étaient assez bons.

Nous comptâmes, en oiseaux de mer, des mouettes, des hirondelles, des poules du port d'Egmont, et un grand oiseau brun de la grosseur d'un albatros, que Pernetty appelle *quebrantahuesos*, ou *briseur d'os :* nous lui donnâmes le nom de la *mère Carey*, et nous le trouvâmes assez bon.

—

Navigation après le départ de la Terre des États. Découverte de la Géorgie, et description de cette île.

Après avoir quitté la Terre des Etats, le 3 janvier 1775, je mis le cap au sud-est. Le 14, par 54° 25' de latitude sud, et 38° 18' de longitude ouest, nous découvrîmes une île, que j'appelai *Willis*, du nom de celui qui la vit le premier. C'est un rocher élevé, peu étendu, près duquel il y a des îlots de rocher. Elle gît par 54° de latitude sud, et 38° 23' de longitude ouest. A l'est nous vîmes une autre île, que je nommai l'*île Bird*, ou *de l'Oiseau,* à cause du grand nombre d'oiseaux dont elle était remplie. Elle est beaucoup plus étendue, et tout près de la pointe nord-est de la grande terre, que j'appelai le *cap Nord.*

Je débarquai en trois différents endroits, je déployai notre pavillon, et je pris possession du pays, au nom du roi d'Angleterre, en faisant une décharge de mousqueterie. J'appelai alors cette baie la *baie de Possession.*

L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux que le Spitzberg : les rochers perdaient leurs hautes cimes dans les nues, et les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle. On ne voyait pas un arbre, et il n'y avait pas le plus petit arbrisseau ; les seuls végétaux que nous y remarquâmes furent une sorte de gramen grossier, dont le tuyau était fort, et qui croissait en touffes, le même qui est si abondant aux îles du Nouvel-An ; la pimprenelle des bois, et une plante, pareille à la mousse, qui sortait des rochers.

La *baie de Possession* gît par 54° 5' de latitude sud, et 37° 18' de longitude ouest, et à onze lieues à l'est du cap Nord. A quelques milles à l'ouest de la baie de Possession, entre cette baie et le cap Buller, se trouve la baie des Iles, que j'ai ainsi appelée à cause de plusieurs petites îles qui gisent par son travers et dans son intérieur.

Dès que la chaloupe fut remontée, nous fîmes voile le long de la côte à l'est. Du cap Buller, la côte court sud-est, l'espace de onze ou douze lieues, jusqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom de *cap Saunders.* Au-delà de ce cap il y a une baie assez large, que j'ai nommée *baie Cumberland.* En plusieurs endroits du fond de cette baie, ainsi que dans quelques autres baies de moindre étendue qui gisent entre le cap Saunders et la baie de Possession, il y avait de grandes traînées de neige glacée ou de glace solide.

Le 18, par la latitude de 54° 30' sud, à environ deux ou trois lieues de la côte qui s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, nous trouvâmes une île qui paraissait former l'extrémité de la côte à l'est. La terre la plus proche de nous, une pointe en saillie qui se terminait par un mondrain rond, fut nommée *cap Charlotte.* Au côté ouest du cap Charlotte il y a une baie qui obtint le nom de *baie Royale*, et sa pointe occidentale fut nommée le *cap George :* c'est la pointe est de la baie de Cumberland. L'île dont je viens de parler fut appelée *île Cooper*, d'après mon premier lieutenant ; elle est éloignée de huit lieues du cap Charlotte. La côte, dans l'intervalle, forme une grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Sandwich.*

Le 19, nous découvrîmes une nouvelle terre : elle se montra d'abord en une seule colline, pareille à un pain de sucre ; quelque temps après, d'autres cantons détachés parurent au-dessus de l'horizon, près de la colline. La latitude observée fut de 54° 42' 30" sud ; nous avions le cap Charlotte au nord-ouest, à quatre lieues, et l'île Cooper au sud-ouest. Dans cette position, un rocher caché, qui gît en travers de la baie Sandwich, à cinq milles de la terre, nous restait à l'ouest. Nous vîmes une chaîne de montagnes derrière la baie Sandwich ; leurs sommets glacés s'élevaient au-dessus des nuages.

Le 20, nous fîmes voile au sud-ouest, autour de l'île de Cooper : c'est un rocher d'une hauteur considérable, d'environ cinq milles de tour, et situé à un mille de la grande terre. A cette île la côte de la grande terre prend une direction sud-ouest, l'espace de quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe, que j'appelai *cap Désappointement.* En travers de ce cap il y a trois petites îles, dont la plus méridionale est verte, basse et plate, et gît à une lieue de la côte.

Comme nous avancions au sud-ouest, la côte s'ouvrit en travers de cette pointe, à neuf lieues au-delà : c'était une île entièrement détachée de la grande terre, et elle fut appelée *île Pickersgill*, du nom de mon troisième lieutenant.

Qui aurait jamais pensé qu'une île aussi peu étendue que celle-ci, située entre le 54e et le 55e parallèle, fût, au milieu de l'été, couverte presqu'en entier à plusieurs brasses de profondeur, d'une neige glacée, et surtout dans sa partie du sud-ouest ? Les flancs eux-mêmes et les sommets escarpés des hautes montagnes étaient enfermés par la neige et la glace ; mais la quantité qui se trouva dans les vallées est incroyable ; et au fond des baies la côte aboutissait à une muraille de glace d'une élévation considérable.

Je donnai à cette terre le nom d'*île de Géorgie*, en l'honneur de Sa Majesté Georges III : elle gît entre 53° 57' et 54° 57' de latitude sud, et entre 38° 13' et 35° 34' de longitude ouest ; elle s'étend sud-est-quart-est et nord-ouest-quart-ouest ; elle a trente-une lieues de long dans cette direction, et sa plus grande largeur est d'environ dix lieues. Elle paraît remplie de baies et de hâvres, surtout au côté du nord-est, mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la dissolution des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une rivière ou un courant d'eau douce. Il est très probable que les sources y tarissent quelquefois ; et que l'intérieur, étant fort élevé, ne jouit jamais d'assez de chaleur pour fondre toute la neige qui serait nécessaire à la formation d'une rivière ou d'un courant d'eau. La côte seule reçoit une chaleur suffisante pour fondre la neige, et cela arrive seulement sur la partie nord-est ; car l'autre, se trouvant exposée aux vents froids du sud, est un peu privée des rayons du soleil par la hauteur extraordinaire des montagnes.

On a supposé que toutes les parties de ce globe, même celles qui sont les plus affreuses et les plus stériles, sont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder sur l'île de la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puisque les roches sauvages de la Terre de Feu sont peuplées ; mais le climat de la Terre de Feu est doux en comparaison de celui de la Géorgie ; car le thermomètre était ici d'au moins dix degrés plus bas : l'extrémité sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire assez d'arbrisseaux et de bois pour fournir aux besoins des naturels, qui peuvent se garantir de la rigueur du froid, et rendre, par la cuisson, leurs aliments plus sains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle-Géorgie, ni rien de combustible qui puisse en tenir lieu, je crois qu'il serait impossible à une race d'hommes de s'y perpétuer, lors même qu'à la place de la stupidité des Pesserays ils auraient toute l'industrie des Européens. Les étés de cette nouvelle île sont très froids : le thermomètre (1) n'a jamais monté à plus de dix degrés au-dessus du point de congélation pendant notre séjour sur la côte ; et, quoique nous ayons lieu de croire que les hivers n'y sont pas aussi froids en proportion que dans notre hémisphère, il est probable qu'il y a au moins entre les deux saisons une différence de vingt ou trente degrés. Je pense que cela suffirait pour tuer tout homme qui aurait survécu aux rigueurs de l'été, surtout s'il n'avait pas, contre la dureté des éléments, d'autres préservatifs que ceux que fournit le pays ; mais outre que la Géorgie australe est inhabitable, elle ne paraît pas contenir de productions qui puissent y attirer de temps en temps les vaisseaux européens.

(1) Il s'agit du thermomètre de Fahrenheit. A. M.



Et le vainqueur annonçait son triomphe par une multitude de gestes.....

Navigation après notre départ de la Géorgie. Découverte de la terre de Sandwich. Raisons qui semblent prouver qu'il y a une terre aux environs du pôle austral.

Le 25 janvier, nous gouvernâmes est-sud-est. Voyant, le 26, une terre à l'est, j'ordonnai de gouverner sud : nous étions par 56° 33' de latitude sud, et 31° 10' de longitude ouest. Le 27 nous continuâmes de porter le cap au sud, et nous atteignîmes le 60e degré de latitude.

Le 30, je fis voile à travers beaucoup de glaces flottantes, et je dépassai deux grandes îles. Le ciel fut continuellement brumeux, accompagné de pluie neigeuse ou de neige. Nous étions par 59° 30' de latitude sud, et 29° 24' de longitude ouest.

Le 31, nous reconnûmes trois îlots de roche d'une hauteur considérable, noirs, caverneux et perpendiculaires, habités par des troupes de nigauds, et battus par des houles terribles : des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des îlots se terminait en un pic élevé, pareil à un pain de sucre, et il fut appelé *pic de Freeze-Land*, du nom de celui qui le découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce pic n'était guère moins de deux milles. Notre latitude était de 59° sud, et notre longitude de 27° ouest. Derrière, et à l'ouest de ce pic, se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige se voyaient au-dessus des nuages : je la nommai *cap Bristol*, en l'honneur de la noble famille d'Hervey. Nous apercevions au sud-est une autre côte élevée par 59° 13' 30" sud, et 27° 45' longitude ouest. J'appelai cette terre *Thulé australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte (1) : elle présente une surface très haute, et elle est partout couverte de neige. Quelques personnes de l'équipage crurent voir terre dans l'espace qui est entre Thulé et le cap Bristol : il est plus que probable que ces deux terres sont liées, et que cet intervalle est une baie profonde, que j'ai appelée *baie Forster*.

A une heure, comme nous ne pouvions pas doubler Thulé, nous revirâmes pour porter au nord, et à quatre heures le pic de Freeze-Land nous restait à l'est à trois ou quatre lieues. Bientôt après il n'y eut que peu de vent, et nous fûmes abandonnés à la merci d'une grosse houle de l'ouest qui portait directement sur la côte.

Le sommet des hautes montagnes étant enveloppé de brouillards, et les flancs d'une neige qui se prolon-

(1) On sait que Weddell, en 1823, a dépassé le 74e degré de latitude sud, et que le capitaine Biscoe, en 1831 et 1832, a découvert une grande île (celle d'Enderby) par le 66e degré, c'est-à-dire à plus de 6 degrés au-delà de la Thulé australe ou terre de Sandwich, de Cook. A. M.



Mort du capitaine Cook.

geait jusqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer si nous voyions une terre ou une île de glace, si des rochers creux n'avaient montré en quelques endroits leurs cavernes noires.

Le 1er février 1775, nous découvrîmes une nouvelle côte ; c'était un promontoire que je nommai *cap Montagu* : il gît par 58° 27' de latitude sud, et 26° 44' de longitude ouest, et à sept ou huit lieues du cap Bristol.

Le 3 nous aperçumes alors la terre que nous cherchions, et que nous reconnûmes ensuite pour être deux îles. Je les appelai *îles de la Chandeleur*, à cause du jour où on les a découvertes : elles gisent par 57° 11' de latitude sud, et 27° 6' de longitude ouest. Elles ne sont pas d'une grande étendue, mais d'une élévation considérable, et une neige en couvrait partout la surface. Nous vîmes un petit rocher entre elles, et peut-être qu'il y en a plusieurs autres, car le temps était si brumeux, que nous perdîmes bientôt les îles de vue, et nous ne les revîmes pas jusqu'à midi : elles nous restaient alors à l'ouest, à la distance de trois ou quatre lieues.

Le 6, par 57° 8' latitude sud, et 23° 34' longitude ouest, nous vîmes une terre que je nommai *Terre de Sandwich*. C'est un groupe d'îles, ou une pointe du continent ; car je crois fermement qu'il y a près du pôle une étendue de terre où se forment la plupart des glaces répandues sur ce vaste océan méridional (1).

Je mis le cap à l'est avec un vent très fort du nord, accompagné de neige qui tombait en gros flocons. La quantité qui remplissait nos voiles était si grande que nous étions souvent obligés de jeter le vaisseau dans le milieu du vent pour les en débarrasser : sans cette précaution, la voilure et le bâtiment n'auraient pas pu en supporter le poids.

Le 21 nous avions fait treize degrés de longitude dans le parallèle où l'on place la terre de Bouvet (2) : j'étais donc bien assuré que ce qu'il avait vu ne pouvait être qu'une île de glace ; car s'il avait vu une terre, quelque petite qu'elle fût, il serait difficile que nous l'eussions manquée.

(1) Forster est d'un avis différent de celui de Cook. Il fait à cette occasion une remarque fort raisonnable. On a prouvé que l'eau de la mer se gèle, et que la glace ainsi formée ne contient aucune particule de sel, excepté aux endroits où elle touche l'eau de la mer, qui alors s'introduit dans ses pores et ses interstices. A.-M.

(1) Le capitaine Furneaux, après avoir reconnu l'espace où les cartes placent le golfe Saint-Sébastien, et passé entre les deux terres de la Géorgie et de Sandwich, traversa le méridien du cap de la Circoncision sans rencontrer de terre. A.-M.

—

Récapitulation de ce qui a été fait pendant ce voyage. Conjectures sur la formation des îles de glace. Suite de notre navigation jusqu'à notre arrivée au cap de Bonne-Espérance.

J'ai fait le tour de l'hémisphère austral dans une haute latitude, et je l'ai traversé de manière à prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de continent, à moins qu'il ne soit près du pôle et hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois la mer du tropique, j'ai déterminé la position de quelques terres anciennement découvertes, et j'en ai découvert un grand nombre de nouvelles : je crois que j'ai laissé peu de chose à faire en ce genre dans cette partie du globe ; je me flatte aussi que l'objet de l'expédition a été, à tous égards, parfaitement rempli, l'hémisphère austral assez reconnu, et qu'après cette relation on ne parlera plus du continent austral, qui a occupé l'attention de quelques-unes des puissances maritimes dans un intervalle de près de deux siècles, et exercé les spéculations des géographes de tous les âges.

Sans doute il peut y avoir un continent, ou une grande étendue de terre près du pôle ; je pense même qu'il y en a véritablement un, et il est probable que nous en avons vu une partie. Le froid excessif, le grand nombre d'îles, et les vastes radeaux de glace, tout tend à prouver qu'il y a une terre au sud ; je suis persuadé aussi que cette terre australe doit être située, ou s'étendre plus loin au nord, vis-à-vis la mer Atlantique australe et vis-à-vis la mer de l'Inde ; le degré de froid que nous avons éprouvé, plus considérable dans ces mers que dans la mer Pacifique du sud sous les mêmes parallèles, en est une preuve (1).

La nature condamne ces contrées à un froid perpétuel ; elles ne sentent jamais la chaleur des rayons du soleil, et je ne connais point, dans notre langue, de termes qui puissent exprimer combien leur aspect est horrible et sauvage (2). Si telles sont les terres que nous avons découvertes, que peut-on attendre de celles qui gisent encore plus loin au sud ? car il y a apparence que nous avons vu les plus belles, puisqu'elles sont situées plus au nord. Si quelque navigateur avait assez de constance et d'intrépidité pour éclaircir ce point, en s'avançant au sud plus loin que moi, je ne lui envierais pas l'honneur de ces découvertes ; mais j'ose dire que le public n'en retirera aucun avantage.

Une foule de considérations me déterminèrent à ne pas rechercher davantage les découvertes des Français, et à gouverner sur le cap de Bonne-Espérance ; je voulais cependant retrouver les îles de Denia et de Marsevenn, marquées, dans la carte de variation du docteur Halley, par 41° et demi de latitude sud, et environ 4° de longitude à l'est du méridien du cap de Bonne-Espérance. Je gouvernai donc nord-est, et le 26, à midi, nous vîmes la dernière île de glace par 52° 42' de latitude sud, et 26° 31' de longitude est.

Le 22 mars nous aperçûmes la montagne de la Table au-dessus de la ville du Cap. Ce jour, qui était pour nous le mercredi 22, mais pour les habitants du Cap le mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table, où mouillaient plusieurs vaisseaux hollandais, français et anglais.

J'appris alors que l'*Aventure* avait relâché au Cap en retournant en Angleterre, et j'y trouvai une lettre du capitaine Furneaux, qui m'avertissait de la perte de sa chaloupe et de dix de ses meilleurs hommes dans le canal de la Reine Charlotte ; il m'a communiqué ensuite, à mon arrivée en Angleterre, une narration complète de sa marche et de son voyage depuis le moment de notre séparation.

(1) Les conjectures du capitaine Cook se sont en quelque sorte réalisées dans la découverte de la Terre d'Enderby, en 1831, par le capitaine Biscoe. A. M.

(2) La Terre d'Enderby, découverte en 1831, est dans ce cas : elle ne présente ni êtres vivants ni végétation d'aucune sorte. A. M.

Dernière relâche au cap de Bonne-Espérance. Récit de quelques découvertes faites par les Français, et arrivée du vaisseau à Sainte-Hélène.

Nous eûmes un plaisir inexprimable de recevoir des nouvelles de nos amis d'Angleterre : nous nous sentions renaître en conversant avec les Européens. Nous apprîmes ce qui était arrivé pendant notre absence : la révolution du gouvernement de Suède, opérée par un jeune prince, l'émule de Gustave Vasa ; une héroïne qui achevait de créer et de policer l'empire de Russie, et qui triomphait du superbe Ottoman ; le partage de la Pologne par trois grandes puissances, et beaucoup d'autres événements moins considérables s'offrirent tout-à-coup à notre imagination.

Nous appareillâmes le 27 mars ; et le 15 mai nous découvrîmes Sainte-Hélène. Nous mouillâmes dans la rade devant la ville, au côté nord-ouest de l'île.

La ville est enfermée de chaque côté par une montagne escarpée, qui paraît d'abord plus brûlée et plus sauvage que l'île de Pâques. Cependant, au fond de la vallée, nous aperçûmes d'autres collines revêtues de verdure.

On a construit sur le bord de la mer des escaliers par où on débarque ; ils étaient nécessaires, car la houle brise avec beaucoup de violence sur toutes les parties de la côte. Il y a plusieurs portes à pont-levis et une batterie considérable, qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers.

De Sainte-Hélène, nous partîmes pour l'île de l'Ascension, et de là pour les côtes de Brésil et les Açores.

Enfin, le 29, nous découvrîmes terre près de Plymouth. Le lendemain au matin nous mouillâmes à Spithead ; le même jour je débarquai à Portsmouth, et je partis pour Londres.

Il s'était écoulé trois ans et dix-huit jours depuis notre départ d'Angleterre, et dans une navigation si longue par tous les climats, je ne perdis que quatre hommes : un seul mourut de maladie.

TROISIÈME VOYAGE.

(1776-1779.)

—

PRÉLIMINAIRE.

Les deux premiers voyages de Cook avaient ouvert de nouvelles routes à la navigation dans la mer du Sud et vers les régions australes. Le troisième devait en chercher aux régions boréales, où son objet était de reconnaître et de déterminer les bornes de l'Asie et de l'Amérique, et de pénétrer dans la mer du Nord par le cap nord-est de l'Asie. On comprenait que, s'il était possible de découvrir un passage praticable, on abrégerait beaucoup les voyages au Japon et à la Chine, comme aux Indes en général, en renonçant au long et ennuyeux détour du cap de Bonne-Espérance. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce passage nord-ouest, qui rentre également dans la sphère des voyages autour du monde ; c'est alors que nous rappellerons les tentatives antérieures et postérieures à celles de Cook : ici nous n'avons à nous occuper que de ces dernières, et elles sont toutes dans son troisième voyage.

—

PREMIÈRE SECTION.

Premières opérations du voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande.

Préparatifs du voyage. Traversée de *la Résolution* de Deptfort à Plymouth.

Je reçus, le 9 février 1776, une commission qui me nommait commandant de la corvette de Sa Majesté *la Résolution.* Je me rendis à bord le lendemain. L'amirauté acheta en même temps *la Découverte*, vaisseau de trois cents tonneaux, et elle en donna le commandement au capitaine Clerke, qui avait été mon second lieutenant durant mon second voyage autour du monde.

Nos préparatifs étant achevés, on m'ordonna de me rendre à Plymouth, et de prendre *la Découverte* sous mon commandement. Je donnai deux ordres au capitaine Clerke, l'un de me reconnaître pour le commandant en chef, et l'autre de conduire son vaisseau à Plymouth.

Le 30 juin nous mouillâmes dans le canal de Plymouth, où *la Découverte* n'était arrivée que trois jours auparavant.

La Résolution avait le même nombre d'officiers, de matelots et de soldats de marine que dans son premier voyage (1). Le complément de *la Découverte* était aussi le même que celui de *l'Aventure*, excepté seulement que six soldats de marine qu'elle avait à bord s'y trouvaient sans officier. Nous devions prendre à Plymouth les hommes qui nous manquaient, et le 9 nous reçûmes le détachement de soldats de marine que nous donnait l'amirauté. Le colonel Bell, qui commandait la division de ce port, me choisit des hommes sains, courageux et robustes, dont je fus très satisfait.

Le 12 juillet nous mîmes à la voile, et nous dépassâmes tous les vaisseaux qui étaient dans le canal; nous en sortîmes avec une jolie brise du nord-ouest.

Traversée d'Angleterre à Ténériffe. Relâche. Quelques détails sur l'île de Ténériffe.

Le 17 et le 18 nous étions par le travers d'Ouessant. Le 22, nous portâmes le cap à l'ouest, et nous découvrîmes le cap Ortégal; nous étions alors par 44° 6' de latitude nord, et la montre marine établissait notre longitude à 8° 23' ouest. Après deux jours de calme nous dépassâmes le cap Finistère, et le 1er août nous doublâmes la pointe orientale de Ténériffe, et nous mouillâmes au côté sud-est dans la rade de Sainte-Croix.

La rade de Sainte Croix est placée devant la ville du même nom, au côté sud-est de l'île. On m'a dit que c'est la meilleure de Ténériffe : elle est bien abritée, elle est vaste, et son fond est de bonne tenue. Elle se trouve entièrement ouverte aux vents du sud-est et du sud ; mais ces vents ne sont jamais de longue durée.

On nous vendit une quantité considérable de provisions.

La ville de Laguna (2), qui a pris son nom d'un lac voisin, et qui est éloignée de Sainte-Croix d'environ quatre milles, est assez vaste, mais mérite à peine le nom de ville. La disposition de ses rues est très irrégulière ; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, et on y voit des maisons assez propres. En général, cependant, Sainte-Croix, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur.

La race trouvée dans l'île par les Espagnols lors de la découverte des Canaries ne forme plus une peuplade séparée (1) ; les mariages ont confondu les naturels et les colons, mais on reconnaît les descendants des premiers ; ils sont d'une grande taille, leur stature est forte, et ils ont des os d'une grosseur remarquable ; le teint des hommes en général est basané ; le visage des femmes offre de la pâleur, et on n'y voit point cette teinte vermeille qui distingue nos beautés des pays du Nord. Elles portent des habits noirs comme en Espagne ; les hommes paraissent moins asservis à cet usage, et ils ont des vêtements de toutes sortes de couleur, à l'exemple des Français, dont ils imitent d'ailleurs les modes.

(1) Le premier voyage de *la Résolution* fut le second du capitaine Cook. A. M.

(2) Son nom espagnol est *Saint-Christobal de la Laguna*; elle passe pour la capitale de l'île. Les gens de loi et ceux des habitants qui vivent noblement y résident. Cependant le gouverneur-général des îles Canaries réside à Sainte-Croix, qui est le centre du commerce avec l'Europe et l'Amérique. A. M.

Départ de Ténériffe. Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Relâche au Cap. Jonction de *la Découverte.*

Après avoir rempli nos futailles, embarqué toutes les autres choses dont nous avions besoin, nous appareillâmes de Ténériffe le 4 août, et nous continuâmes notre route avec un bon vent du nord-est.

Le 10, à neuf heures du soir, nous vîmes l'île de Bonavista dans le sud. Le 13, nous étions à l'entrée du port Praya, île Saint-Iago ; comme *la Découverte* n'y était pas et que nous avions consommé peu d'eau depuis notre départ de Ténériffe, je ne crus pas devoir relâcher, et je cinglai au sud.

Le lendemain du jour où nous quittâmes les îles du Cap-Vert, nous perdîmes le vent alisé nord-est, et nous n'atteignîmes que le 30 celui qui souffle de la partie du sud-est; le 30, nous étions par 2° de latitude nord, et au 25e degré de longitude ouest.

Le 1er septembre nous coupâmes l'équateur par 27° 38' de longitude ouest. Nous avions un bon vent sud-est-quart-sud. Le 8, nous étions par 8° 57' de latitude sud, c'est-à-dire un peu au sud du cap Saint-Augustin, partie de la côte du Brésil : notre longitude se trouvait de 34° 16' ouest.

Le 17, nous découvrîmes le cap de Bonne-Espérance, et le lendemain nous mouillâmes dans la baie de la Table. *La Découverte* n'y arriva que le 10 novembre.

Les deux vaisseaux appareillent du cap de Bonne-Espérance. Vue de deux îles que j'ai nommées *Iles du Prince Edouard.* Leur aspect. Reconnaissance de la terre de Kuerguelen. Arrivée au hâvre de Noël.

Ayant donné au capitaine Clerke une copie de mes instructions et un ordre particulier sur ce qu'il devait faire si les vaisseaux se séparaient, nous nous rendîmes à bord le 30 novembre, et le 3 décembre nous nous éloignâmes de la terre en gouvernant au sud-est.

Le 12, nous découvrîmes deux îles, ainsi que quatre autres situées de 9 à 12° de longitude plus à l'est, et à peu près à la même latitude, découvertes au mois de janvier 1772, par les capitaines François Marion, Dufresne et Crozat, qui allaient du cap de Bonne-Espérance aux Philippines. Elles n'ont point de nom dans la carte de l'hémisphère austral que me donna M. Crozat en 1775 ; et j'appellerai les deux que nous vîmes *îles du Prince Edouard*, nom du quatrième fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres ceux *d'îles de Marion* et *d'îles de Crozat*, afin de rappeler le souvenir des navigateurs qui les ont découvertes.

La rigueur du climat ne me découragea point, et, après avoir dépassé le travers des îles du Prince Edouard, je changeai de route, afin d'aller au sud des autres îles,

(1) Lorsque Glas parcourut l'île de Ténériffe, il y avait encore quelques familles de Guanches dont le sang ne s'était pas mêlé avec celui des Espagnols. A. M.

et d'atteindre la latitude de la terre découverte par M. Kerguelen.

On me recommandait dans mes instructions de la reconnaître et d'y chercher un bon hâvre : je m'efforçai de remplir les vues de l'amirauté. Le 16, par 48° 45' de latitude, et 52° de longitude orientale, nous aperçumes des manchots, des plongeons et des algues de rochers (1) qui flottaient sur les vagues. A mesure que nous avançâmes à l'est nous en trouvâmes plus ou moins tous les jours ; et le 21, par 48° 27' de latitude sud, et 65° de longitude orientale, nous vîmes un gros veau marin. Le ciel était très brumeux, et comme je comptais à chaque moment rencontrer la terre, notre navigation devint pénible et dangereuse.

Le 24, à six heures du matin, nous marchions à l'est; la brume s'éclaircit un peu, et nous découvrîmes une terre (2) dans le sud-sud-est. Lorsque nous en fûmes plus près nous reconnûmes que c'était une île d'une hauteur considérable et d'envion trois lieues de tour (3). Bientôt après nous en découvrîmes une seconde, de la même grandeur, à une lieue à l'est de la première (4), et d'autres plus petites qui gisent entre les deux dans la direction du sud-est. Nous aperçûmes une troisième île haute (5) au sud-quart-sud-est. Au milieu des éclaircies de la brume il semblait que nous pourrions débarquer sur les petites îles : je fis quelques manœuvres pour cela, et je voulus pénétrer dans leur intervalle; mais lorsque nous nous trouvâmes plus près des côtes je sentis que cette entreprise serait dangereuse.

Nous venions de passer au vent de la dernière île ; c'est un rocher élevé et de forme ronde, que j'ai nommé *cap Bligh :* c'est peut-être la terre que M. de Kerguelen a appelée *île du Rendez-vous*. Mais il me semble qu'elle ne peut servir de rendez-vous qu'aux oiseaux, et il ne doit pas y avoir d'autre animal.

Départ du hâvre de Noël. Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs promontoires et baies, et d'une péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas-fonds. Un autre hâvre et un canal. Productions naturelles, etc., de la terre de Kerguelen.

Dès que les vaisseaux furent hors du hâvre de Noël où nous venions de mouiller, nous mîmes le cap au sud-est le long de la côte, avec une jolie brise du nord-nord-ouest et un ciel serein. Cette dernière circonstance était d'autant plus heureuse que, depuis quelque temps, nous avions eu chaque jour des brumes plus ou moins épaisses : si l'atmosphère eût toujours été nébuleuse, je n'aurais pu achever la reconnaissance de la terre de Kerguelen.

A sept ou huit heures, nous étions en travers d'un cap que j'ai appelé *cap Cumberland;* il est situé à une lieue et demie au sud-est de la pointe méridionale du hâvre de Noël.

Nous avions tenu à babord la terre que nous avions vue, du cap Saint-Louis (6), se prolonger au sud-est ; j'avais cru que c'était une île, et que nous trouverions un passage entre cette île et la grande terre. Je reconnus alors mon erreur : c'est une péninsule jointe au reste de la côte par un isthme peu élevé. J'ai appelé *baie Repulse* la baie que forme cette péninsule : l'une de ses branches me parut courir assez avant au sud-ouest ; je gouvernai ensuite vers la pointe septentrionale de la péninsule, que j'ai nommée *pointe Howe*, en l'honneur de l'amiral Howe.

Notre latitude observée était alors de 48° 51' sud : nous avions fait vingt-six milles de longitude à l'est du cap Saint-Louis.

Je débarquai sur la pointe septentrionale, et découvris un hâvre auquel je donnai le nom de *port Palliser*, en l'honneur de mon digne ami, l'amiral sir Hugh Palliser. Il gît par 49° 3' de latitude sud et 69° 37' de longitude est, à cinq lieues de la pointe de Howe, dans la direction du sud-est : on trouve, en dedans et en dehors de l'entrée de plusieurs îles, rochers et brisants.

Au moment où nous venions d'achever de prendre les relèvements, vons vîmes le terrain bas se prolonger au sud-est, l'espace d'environ huit milles. Je reconnus que cette nouvelle pointe forme l'extrémité orientale de la terre de Kerguelen, et je la nommai le cap *Digby:* elle gît par 49° 23' de latitude sud, et 70° 34' de longitude est.

Du cap Digby la côte court sud-ouest-quart-sud l'espace d'environ quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe basse, à laquelle j'ai donné le nom de *pointe Charlotte*, en l'honneur de la reine d'Angleterre. Cette pointe est la plus méridionale de celles qu'on trouve sur les terres basses.

A six lieues au sud-ouest la côte offre une pointe assez élevée, que j'ai appelée *pointe du Prince de Galles*. La pointe la plus méridionale de la terre de Kerguelen, que j'ai distinguée sous le nom de *cap George*, en honneur du roi, gît six lieues au-delà dans la même direction, par 49° 54' de latitude sud, et 70° 13' de longitude est.

Une espèce qui est la plus grande de tous les pétrels, et que les matelots nommaient *l'oie de la mère Carey* (1), était plus abondante, et si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la grève à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'un albatros, et carnivore, car il mangeait des phoques ou des oiseaux morts que nous jetions dans la mer. Sa couleur est brune; il a le bec et les pieds verdâtres.

Après avoir quitté la terre de Kerguelen, je mis le cap à l'est sur nord et me rendis à la terre Van-Diémen, laquelle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de novembre 1642. Elle n'a vu aucun navigateur européen jusqu'au mois de mars 1773, époque où le capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire que c'est la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande île du monde connu (2).

De la terre de Van-Diémen, je fis voile, le 30 janvier 1777, pour la Nouvelle-Zélande, et je gagnai le canal de la Reine Charlotte, pour en repartir bientôt et nous rendre à l'île Mangia, puis aux îles de la Société, afin de relâcher de nouveau à Taïti, après avoir touché à l'île d'Amsterdam ou de Tonga-Tabou, la principale des îles des Amis.

Je repartis de Taïti le 30 septembre, pour visiter l'île d'Eiméo, puis celle d'Huaheine, où j'étais rendu le 12 octobre. Nous passâmes ensuite à Uliétea, autre île du groupe de la Société, et de ce point je pris la route de Bolabola, petite île de huit lieues de tour.

Le 2 janvier 1778, nous reprîmes la route du nord, et, le 29, nous atteignîmes un archipel que j'appelai *îles Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich.

(1) M. Cook parle de deux espèces d'algues dans son journal : il donne à l'une le nom ordinaire de *sea weed*, que nous rendons par le terme d'*algues*, et à l'autre celui de *rock weed*, que nous traduisons par *algues de rochers*. A. M.

(2) Kerguelen a appelé celle-ci *Croy* ou *Cruy*. A. M.

(3) Kerguelen l'a appelée *Ile Roland*, du nom de son vaisseau. A. M.

(4) D'après la position de l'île de Clugny dans la carte de Kerguelen, on voit que c'est la troisième île élevée vue par le capitaine Cook. A. M.

(5) On avait découvert avant le capitaine Cook ces petites îles, au milieu desquelles il se trouvait alors. Il est sûr que Kerguelen les vit. A. M.

(6) Le cap Français. A. M.

(1) Mother Carey's goose. A. M.

(2) La Nouvelle-Hollande, oui; mais la terre de Van-Diémen, non : car Bornéo est la plus grande île du globe. Aujourd'hui la Nouvelle Hollande forme une cinquième partie du monde, sous le nom d'*Océanie*, avec les îles de la mer Pacifique et l'Archipel asiatique. A. M.

Position des îles Sandwich. Noms que leur donnent les insulaires. Description d'Atooi. Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornements, etc.

Les îles de l'océan Pacifique que nos derniers voyages ont ajoutées à la géographie sont en général disposées en groupe, et cette observation est digne de remarque : les terres détachées qu'on a découvertes dans l'intervalle des différents groupes sont peu nombreuses en proportion de celles que forment les archipels, quoiqu'il en reste, selon toute apparence, beaucoup d'autres également solitaires que les navigateurs n'ont point encore aperçues. Il faut laisser aux vaisseaux qui nous suivront le soin de déterminer le nombre des îles qui composent le groupe qui fait la matière de ce chapitre (1). Nous en avons vu cinq ; voici les noms que leur donnent les naturels : *Woahou*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* et *Tahoora*. La dernière est petite, mais élevée ; elle gît à quatre ou cinq lieues de la pointe sud-est de Oneeheow, dans la direction du sud-ouest : on nous a dit qu'elle est remplie d'oiseaux, mais qu'elle est déserte d'ailleurs ; on nous parla aussi d'une île basse et déserte située aux environs de Tahoora, et appelée *Tammata-Pappa*. Indépendamment de ces six terres, les insulaires avec lesquels nous eûmes des entretiens nous parurent connaître d'autres îles à l'est et à l'ouest. J'ai donné au groupe entier le nom d'îles *Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, ainsi que je l'ai déjà dit. Celles que j'ai aperçues gisent entre le 21e degré 30', et le 22e degré 15' de latitude nord, et entre le 199e degré 20', et le 201e degré 30' de longitude est.

Woahou, la plus orientale, gît par 21° 36', et nous n'avons rien appris sur cette terre, sinon qu'elle est élevée et habitée.

Atooi est la plus étendue ; elle a au moins dix lieues de longueur de l'est à l'ouest, et l'on peut de là évaluer sa circonférence par approximation ; au reste, elle semble être beaucoup moins large à la pointe occidentale qu'à la pointe orientale, où l'on voit une double rangée de collines.

L'aspect général de cette terre ne ressemble point du tout aux îles que nous avions aperçues jusqu'alors en dedans du tropique, au côté méridional de l'équateur : j'en excepte toutefois les collines situées près du centre, qui sont élevées, mais qui s'abaissent peu à peu jusqu'à la mer ou jusqu'aux terrains bas.

La hauteur du sol dans l'intérieur de l'île, et la multitude de nuages qui, durant notre relâche, la couvraient au centre, et souvent dans les autres parties, semblent prouver d'une manière incontestable qu'elle renferme une quantité suffisante d'eau douce : je pense qu'il y a surtout dans les vallées profondes, à l'entrée desquelles les villages sont bâtis pour l'ordinaire, des ruisseaux que nous n'aperçûmes pas (2). Depuis la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'une herbe d'une excellente qualité : cette herbe a environ deux pieds de hauteur ; elle croît quelquefois en touffes, et quoiqu'elle ne fût pas très épaisse à l'endroit où nous étions, il nous parut qu'on pourrait y faire des récoltes abondantes d'un très beau foin ; mais il ne vient pas naturellement un arbrisseau sur cet espace étendu.

La chaleur était très modérée, et on doit éprouver ici peu des incommodités auxquelles la chaleur et l'humidité rendent sujettes la plupart des terres du tropique. Les habitations des naturels sont très près les unes des autres, et ils salent du poisson et du porc qui se gardent très bien, ce qui n'arrive pas ordinairement lorsqu'on fait cette salaison dans les climats chauds. Nous n'y trouvâmes pas de fortes rosées, peut-être parce que la partie basse de l'île est dénuée d'arbres.

Indépendamment des végétaux que nous achetâmes, et parmi lesquels il y avait au moins cinq ou six espèces de bananes, l'île produit du fruit à pain : au reste, ce dernier fruit paraît rare, car nous n'aperçûmes qu'un arbre qui en portât. On y trouve de plus un petit nombre de cocotiers, des ignames ; le kappa des îles des Amis, ou l'*arum* de Virginie ; l'arbre appelé *etooa*, et la *gardenia* parfumée ou le jasmin du Cap. Nous rencontrâmes plusieurs arbres appelés *dooe-dooe*, si utiles à Taïti, parce qu'ils donnent des noix huileuses qu'on embroche à une espèce de baguette, et qui tiennent lieu de chandelles.

Les cochons, les chiens et les volailles, les seuls animaux domestiques dont nous ayons eu connaissance, sont de la même espèce que sur les îles de la mer Pacifique du sud : nous vîmes aussi de petits lézards et des rats semblables à ceux qu'on rencontre sur chacune des îles où nous étions descendus.

La taille des naturels du pays est moyenne et leur stature robuste : en général ils ne sont pas remarquables par la beauté de leurs formes ou par le caractère de leur physionomie. Leurs traits annoncent de la franchise et de la bonté, plutôt que de la vivacité et de l'intelligence : leur visage, surtout celui des femmes, est souvent rond, mais il est presque aussi fréquemment allongé, et on ne peut pas dire qu'une coupe particulière dans la face distingue la peuplade. Leur teint est presque d'un brun de noix, et cette couleur ayant des nuances diverses, il est difficile d'employer une comparaison plus exacte : celui de quelques individus est plus foncé. Les femmes présentent des formes un peu plus délicates que les hommes.

L'art de nager leur est très familier ; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires. La cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues ; ils plongent par-dessous, et ils se rendent sur d'autres embarcations très éloignées. Nous vîmes souvent des femmes qui portaient des enfants à la mamelle se jeter au milieu des flots lorsque le ressac était si fort qu'elles ne pouvaient atteindre le rivage sur leurs pirogues, et traverser un espace de mer effrayant sans faire de mal à leurs nourrissons.

Ils paraissent doués d'un caractère franc et joyeux ; et si je voulais établir des comparaisons, je dirais qu'ils n'ont ni la légèreté inconstante des Taïtiens, ni la gravité tranquille des habitants de Tonga-Tabou. Nous jugeâmes qu'ils vivent entre eux d'une manière très sociable, et, excepté la disposition au vol, qui semble naturelle à la plupart des insulaires que nous avons fréquentés sur cet océan, ils nous prodiguèrent les marques de la plus grande amitié. Ce qui donne une bonne opinion de leur intelligence, et ce qui ne doit pas trop nous enorgueillir, lorsqu'ils virent les différents articles de nos manufactures européennes, ils témoignèrent leur surprise avec un mélange de joie et d'intérêt où l'on apercevait les réflexions humiliantes qu'ils faisaient sur l'imperfection de leurs ouvrages. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité ; cette manière de se rendre justice est d'autant plus estimable que chacun connaît l'orgueil déplacé du Japonais civilisé ou du sauvage Groënlandais. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les mères soignaient leurs enfants, et avec quel empressement les hommes les aidaient dans ces aimables soins ; ils sont donc à

(1) La reconnaissance dont parle ici Cook a été achevée après sa mort. A. M.

(2) Les îles Sandwich, de même que la plupart de celles du grand Océan, sont comme entourées d'une ceinture de corail qui en défend l'approche. Entre la terre et le récif, il y a ordinairement un espace libre et souvent beaucoup d'eau. En outre, partout où un ruisseau d'eau douce vient se décharger à la mer, il y a toujours en face une ouverture dans le récif, ce qui permet alors au navire d'entrer entre celui-ci et la terre. C'est une ouverture de ce genre qui forme l'excellent port de Wahou, et du haut des montagnes on en aperçoit beaucoup d'autres, toujours en face des vallées, et par conséquent des ruisseaux. A. M.

cet égard bien supérieurs aux peuplades grossières qui regardent les femmes et les enfants comme des choses plus nécessaires que désirables ou dignes d'attention.

D'après le nombre d'habitants que nous aperçûmes dans toutes les bourgades en longeant la côte, la population doit être considérable : nos calculs ne peuvent être fondés que sur des conjectures; mais s'il faut donner un résultat quelconque, je dirai que, y compris les chaumières écartées, il peut y avoir dans l'île entière soixante villages pareils à celui devant lequel nous mouillâmes; que, en admettant cinq personnes pour chaque maison, chaque village contient cinq cents habitants, et que le nombre total est de trente mille (1). Ce calcul n'est sûrement point exagéré, car trois mille personnes au moins se rassemblèrent quelquefois sur la grève autour de nous, et l'on ne doit pas croire qu'il y eût alors plus de la dixième partie des insulaires.

Les femmes portent souvent une grande quantité d'étoffes, qui commencent à couvrir la poitrine et qui descendent jusqu'au genou ou même plus bas. Nous en vîmes plusieurs qui avaient des pièces de la même étoffe jetées négligemment sur leurs épaules et enveloppant la plus grande partie de leur corps. Les enfants sont absolument nus. Les deux sexes ne mettent rien sur leur tête, mais leur chevelure est taillée de différentes manières : la mode générale, surtout parmi les femmes, est de l'avoir longue sur le devant et courte par-derrière; celle des hommes est souvent coupée ou rasée de chaque côté, de façon que ce qui en reste ressemble, à quelques égards, à la crête de leurs chapeaux et de leurs casques, dont j'ai déjà parlé. Les hommes et les femmes paraissent d'ailleurs négliger beaucoup leurs cheveux; ils ne possèdent aucun instrument qui leur tienne lieu de peigne. Quelques hommes avaient une multitude de queues, chacune de l'épaisseur d'un doigt, qui étaient fort longues; mais nous nous aperçûmes que la plupart de ces queues étaient postiches (2).

Il faut observer que les naturels des îles Sandwich n'ont pas les oreilles trouées, et qu'ils ne songent jamais à y mettre des ornements, contre l'usage universel des peuplades que nous avions découvertes jusqu'ici dans l'océan Pacifique. Les deux sexes néanmoins portent des colliers composés de faisceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeau; il y a souvent plus de cent cordes dans ces colliers, qui ressemblent exactement à ceux de Wateeoo; seulement, au lieu des deux petites boules, les naturels d'Atooi placent au milieu de leurs colliers un morceau de bois, de pierre ou de coquillage d'environ deux pouces de longueur, et un hameçon large et poli dont la pointe est tournée en avant. Des rangées de petits coquillages ou des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde leur servent aussi de colliers, et quelquefois une petite figure d'homme travaillée en os, d'environ trois pouces de longueur, et bien polie, est suspendue à leur cou.

Les hommes sont ordinairement piquetés, mais ils ne forment pas ces piquetures dans un endroit particulier, comme les Taïtiens et les habitants de Tonga-Tabou; ils en ont quelquefois sur les bras et près des aines; souvent aussi leur corps entier n'en offre pas une seule. Nous rencontrâmes un petit nombre d'individus qui en avaient plus que nous n'en avions jamais aperçu sur la peau des autres peuplades; leurs bras et le devant de leur corps offraient une multitude de lignes et de figures diverses; le devant du corps de plusieurs de ceux-ci représentait le taama ou la cuirasse des Taïtiens, que nous n'avions jamais vue ainsi piquetée. A Taïti, ils ne fendent ni ne coupent une partie de leur prépuce, ce qui est contraire à l'usage des naturels des îles de la Société et des Amis; mais ils le retirent toujours sur le gland, et ils l'attachent à une corde, selon la coutume de quelques habitants de la Nouvelle-Zélande.

Quoiqu'ils paraissent vivre en bourgades, les environs de ces bourgades n'offrent rien qui ressemble à des remparts ou à des fortifications, et les maisons sont disposées sans aucun ordre, relativement à leur distance respective ou à leur position particulière. Leur grandeur n'est pas non plus uniforme; il y en a de vastes et de commodes, de quarante à cinquante pieds de long et de vingt ou trente de large, tandis que d'autres sont de misérables chaumières. Leur forme approche un peu de celle d'une meule oblongue de blé ou de foin : on s'en formera peut-être une idée plus exacte en supposant le toit d'une grange, placé de manière à produire un faîte élevé et aigu avec deux côtés très bas, et qu'il soit à peine possible de distinguer de loin; le bord du faîte correspondant aux deux extrémités rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour.

Si l'on juge d'après les productions que nous vîmes sur pied, et d'après celles que les insulaires apportèrent à notre marché, il paraît sûr que les patates douces, le taro et les bananes forment la plus grande partie de leurs nourritures végétales, et que le fruit à pain et les ignames sont pour eux des friandises. Ils ne doivent pas manquer de nourritures animales, car ils ont une multitude de cochons qui rôdent en liberté autour des maisons; et s'ils mangent des chiens, ce qui est assez vraisemblable, leur fonds, sur ce point, se trouve plus riche encore. Nous aperçûmes une grande quantité d'hameçons, d'où il résulte que la mer leur fournit un supplément considérable de nourriture animale; mais on est tenté de croire, vu leur habitude de saler du poisson, que l'ouverture de la côte ne leur permet pas toujours de pêcher; car il est naturel de supposer qu'une peuplade ne songera jamais à garder des vivres artificiellement, si elle peut compter chaque jour sur un supplément régulier de nourriture fraîche.

Au reste, on doit expliquer d'une autre manière leur coutume de saler du porc; ils conservent dans des citrouilles le porc et le poisson salé. Le sel dont ils font une consommation prodigieuse pour cet usage est rouge, et il n'est pas trop grossier; il paraît être de la nature de celui que nos traîneurs rencontrèrent à l'île de Noël. Sa couleur lui vient sans doute de ce qu'il se mêle à la vase dans l'endroit où il se forme; car, nous en vîmes des échantillons qu'on avait tirés en blocs du fond des marais salants et qui avaient assez de blancheur et de pureté.

Ils cuisent leurs végétaux entre des pierres chaudes, comme aux îles de la mer du Sud situées vers l'autre tropique; d'après la quantité considérable que nous en vîmes apprêter à la fois, nous jugeâmes que le village

(1) Les Anglais, ayant relâché une seconde fois aux îles Sandwich après leur première campagne au nord, ont pu recueillir d'autres détails sur la population de l'île d'Atoo et des terres voisines.

Au surplus, les îles Sandwich ont été bien souvent visitées depuis Cook, et nous avons sur elles des détails bien récents que nous donnerons plus tard et à leur date respective. En attendant, nous pouvons dire que la population des îles Sandwich s'est considérablement affaiblie par les guerres, au point que de 400,000 âmes à laquelle le capitaine Cook l'évaluait en 1778, le missionnaire américain Stewart ne la trouva plus que d'environ 50,000 indigènes. Cependant la civilisation y avait fait de grands progrès : l'anthropophagie y était devenue rare; le tabou (interdiction arbitraire de l'usage de certaines choses) était abrogé; les arts d'Europe étaient en honneur; on avait construit de grandes routes, creusé des ports et des canaux; des villes régulièrement bâties s'élevaient; de sages lois avaient en grande partie remplacé le bon plaisir des prêtres et des chefs.

Il ne reste plus qu'à généraliser l'application de ces lois, car toutes les îles du groupe ne les ont pas encore adoptées. Dans celle de Woahou, par exemple, le tabou est toujours en vigueur et la féodalité règne partout, au profit des classes supérieures, surtout depuis que Tameahmea, le Bonaparte des îles Sandwich, les a toutes réunies sous sa domination. A. M.

(2) Dans l'île de Horn, suivant Le Maire et Schouten, quelques-uns des naturels avaient de longues queues semblables à celles que Cook vient de décrire. A. M.

entier, ou du moins un grand nombre d'habitants, se sert du même four.

Leurs amusements paraissent assez variés; car nous en remarquâmes plusieurs durant notre relâche : nous n'assistâmes à aucune de ces danses où ils font usage de leurs manteaux et de leurs bonnets de plumes; mais, d'après les mouvements de mains dont ils accompagnaient leurs chants, il y a lieu de penser qu'elles ressemblent, à quelques égards, à celles que nous avions vues aux îles méridionales, mais que l'exécution n'en est pas aussi adroite.

Tous les ouvrages mécaniques de cette peuplade annoncent une grâce et une adresse peu communes. Leur principale manufacture est celle d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du morus-papyrifera, sans doute, selon le procédé qu'on suit à Taïti et à Tonga-Tabou, car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois sillonnés dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des îles de la Société ou des îles des Amis; mais les insulaires d'Atooi développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs et des peintures, et ils en varient les dessins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes, on supposerait qu'ils ont pris leurs modèles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la Chine et de l'Europe; ils ont d'ailleurs des dessins qui leur sont particuliers. Au reste, excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes; mais on est étonné de la régularité des figures et des rayures; et, si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué, ils ne paraissent pas avoir de formes d'empreinte.

Ils fabriquent une multitude de nattes blanches qui sont très fortes, souvent assez étendues, et qui offrent un grand nombre de rayures rouges et de losanges entrelacés; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits, car ils les mettaient sur leur dos lorsqu'ils les proposaient en vente. Ils en font d'autres plus grossières, unies et également fortes; ils les posent sur le plancher et elles leur tiennent lieu de lits.

Les naturels de Tonga Tabou enterrent leurs morts d'une manière très décente, et ils enterrent aussi les victimes humaines qu'ils sacrifient aux dieux. Je ne sache pas qu'ils offrent à la divinité ou qu'ils posent sur les autels aucun animal, non plus que des végétaux. Les Taïtiens n'enterrent point leurs morts; ils les laissent en plein air, où le temps et la putréfaction les consument; mais ils déposent ensuite les ossements dans une fosse, et ils enterrent les corps entiers des victimes humaines. Ils offrent d'ailleurs à leurs dieux des animaux et des végétaux, mais ils ne soignent point du tout les lieux où se font leurs offrandes et ces sacrifices : la plupart de leurs moraïs tombent en ruine, et annoncent une extrême négligence. Les naturels d'Atooi enterrent, ainsi qu'à Tonga-Tabou, ceux qui meurent de mort naturelle et ceux qu'on sacrifie aux dieux; mais leurs temples sont sales, et ils offrent des végétaux et des animaux à leurs dieux comme à Taïti.

Le tabou est connu à Atooi dans toute son étendue : il paraît même qu'il y est encore plus rigoureux qu'à Tonga-Tabou, car les gens du pays nous demandaient toujours avec empressement, et d'un ton qui annonçait la crainte de nous offenser, si ce qu'ils désiraient de voir, et que nous ne voulions pas leur montrer était tabou, ou, comme ils prononçaient ce mot, tafoo. Aux îles de la société on donne le nom de *maia raa* aux choses dont l'usage est interdit; mais les insulaires d'Atooi ne paraissent pas aussi scrupuleux sur le tabou que le sont les Taïtiens sur le maia raa; j'en excepte toutefois ce qui regarde les morts, article sur lequel nous les jugeâmes plus superstitieux que les autres peuplades.

Si les mœurs des insulaires d'Atooi ressemblent à celles de Taïti, la conformité du langage est encore plus frappante. En effet, on peut dire que les idiomes des deux îles sont presque mot à mot les mêmes. Nous remarquâmes aussi des mots prononcés absolument de la même manière qu'à la Nouvelle-Zélande et aux îles des Amis; mais quoique les quatre dialectes soient incontestablement les mêmes, les naturels d'Atooi en général n'ont ni l'articulation forte et gutturale des Zélandais, ni l'articulation un peu moins rude des habitants de Tonga-Tabou et des terres voisines : non-seulement ils ont adopté la prononciation plus douce des Taïtiens, qu'ils imitent d'ailleurs, en évitant les sons âpres, mais encore l'idiome entier. Ils donnent à leurs mots les mêmes affixes, et les mêmes suffixes, et leurs chants offrent la même mesure et la même cadence, quoique d'une manière un peu moins agréable.

Arrivée à la côte d'Amérique. Aspect du pays.

Dès que *la Découverte* nous eut rejoints, nous marchâmes au nord. Le 7 février 1778, par 29° de longitude nord, et 200° de longitude orientale, nous gouvernâmes nord-est et est; et nous continuâmes cette route jusqu'au 12. Le 12, je cinglai au nord : notre latitude était de 30° nord, et notre longitude de 206° 15' est.

Le 7 mars, nous découvrîmes la côte si désirée de la Nouvelle-Albion (1). Notre latitude était de 44° 33' nord, et notre longitude de 235° 20' est, et la terre s'étendait du nord-est au sud-est, à environ huit lieues. La terre paraissait d'une hauteur médiocre; des collines et des vallées en variaient la surface, et elle se montrait couverte de bois presque partout : nous n'y remarquâmes rien de frappant, si j'en excepte une colline dont le sommet élevé était plat. A midi, cette colline nous restait dans l'est : la terre formait à l'extrémité septentrionale une pointe, que j'appelai *cap Foulweather* ou *gros temps*, à cause du mauvais temps que nous eûmes bientôt après l'avoir découverte.

—

DEUXIÈME SECTION.

Opérations parmi les naturels de l'Amérique septentrionale. Découvertes faites le long de cette côte et à l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au cap de Glacé, c'est-à-dire jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux îles Sandwich.

Les vaisseaux gagnent une entrée sur la côte d'Amérique, et ils amarrent dans un hâvre.

Les vaisseaux ayant trouvé un excellent abri dans une entrée dont les côtes paraissaient habitées par une peuplade douce et paisible, qui nous donnait lieu d'espérer un commerce amical, je cherchai dès le lendemain du jour où nous mouillâmes, le 30 mars 1778, un hâvre commode où nous pussions nous établir durant notre relâche.

Les vaisseaux étant bien amarrés, nous nous occupâmes de quelques ouvrages indispensables. On débarqua les observatoires et on les établit sur un rocher élevé, à l'un des côtés de l'anse, près de *la Résolution*. Un détachement, commandé par un officier, alla couper du bois et nettoyer les environs de l'aiguade. Nous trouvâmes ici des pins en abondance, et nous fîmes de la bière.

Les naturels venaient nous voir en foule, et nous apercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentaient d'une manière singulière : ils faisaient d'abord en pirogue le tour de *la Résolution* et de *la*

(1) Cette partie de la côte ouest de l'Amérique septentrionale fut ainsi nommée par Drake. A. M.



Nos gens tirèrent sur plusieurs des naturels qui essayaient de se sauver du milieu des flammes....

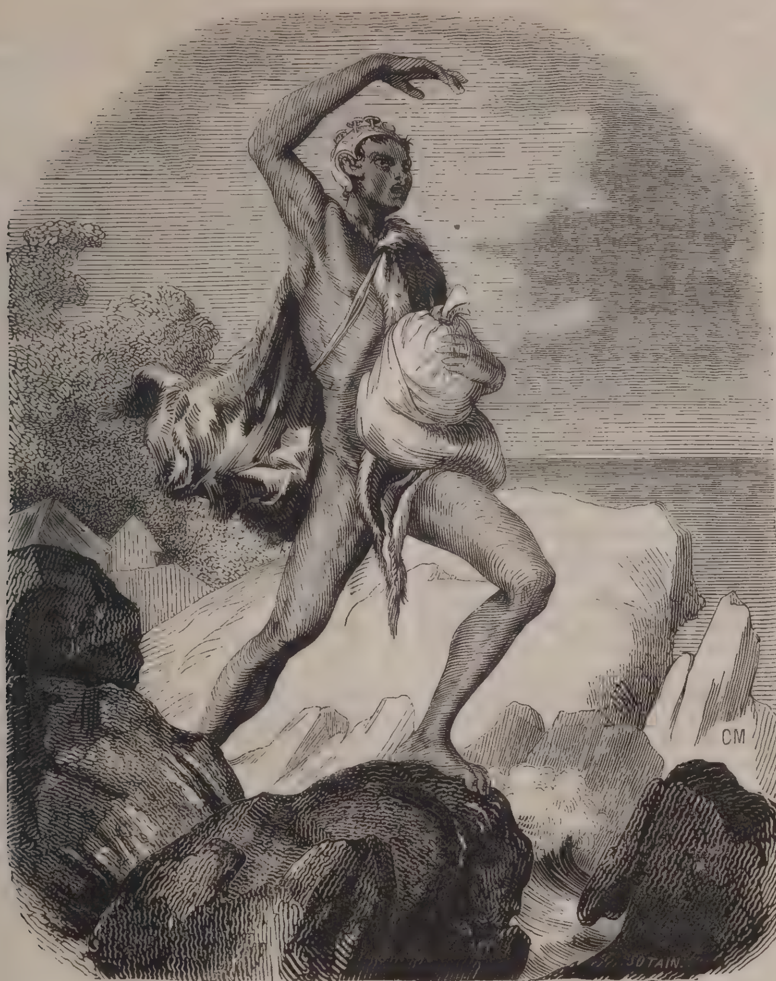
Découverte, et durant cet intervalle un chef ou un de leurs grands personnages se tenait debout sur son embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main, et il ne cessait de parler ou plutôt de crier. L'orateur avait quelquefois le visage couvert d'un masque qui offrait la figure d'un homme ou celle d'un animal, et au lieu d'une arme il avait à la main un grelot. Après avoir décrit un cercle autour de nous, ils arrivaient à la hanche des vaisseaux, et ils commençaient les échanges sans autres cérémonies ; très souvent néanmoins ils nous régalaient d'une chanson, à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenait part, ce qui produisait une harmonie d'un heureux effet.

Tout étant prêt le 26 pour remettre en mer, je donnai le signal de départ ; nous démarrâmes, et les bateaux remorquèrent *la Résolution* et *la Découverte* hors de l'anse. Les naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, et les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en dehors de l'entrée ; l'un d'eux, qui avait conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quittèrent : je lui fis un petit présent, et il me donna, de son côté, une peau de bièvre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, et j'ajoutai à ce qu'il avait déjà reçu des choses qui lui causèrent un extrême plaisir ; il me força alors d'accepter le manteau de bièvre qu'il portait, et pour lequel je lui connaissais un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, et ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre qui le rendit complétement heureux. Il me pressa vivement, ainsi qu'une foule de ses compatriotes, de revenir sur cette partie de la côte, et afin de m'y exciter, il me promit à mon retour une quantité considérable de peaux.

Nom de l'entrée, et observations sur la route qu'on doit suivre pour y arriver. Description du pays adjacent. Remarques sur les habitants.

Lorsque j'abordai à cette contrée, je lui donnai le nom d'*entrée du roi George ;* mais je reconnus ensuite que les naturels du pays l'appellent *Nootka*. Son ouverture se trouve au coin oriental de la baie de l'Espérance, par 49° 33' de latitude nord, et 233° 12' de longitude est ; une chaîne de rochers submergés qui paraissent s'étendre à quelque distance du rivage couvre la bande est de cette baie dans l'espace entier qu'on traverse, depuis la pointe des brisants jusqu'à l'ouverture de l'entrée ; et il y a près de l'entrée des îles et des rochers qui se montrent au-dessus de l'eau.

Le climat, autant que nous avons pu le juger, est infiniment plus doux que celui de la côte orientale d'Amérique au même degré de latitude. On trouve dans les bois le pin du Canada, le cyprès blanc, le



Et s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot ....

pin sauvage et deux ou trois autres espèces de pins non moins communes.

La taille de ces sauvages est au-dessous de la taille ordinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse : ils ont le corps bien arrondi, sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paraissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres; le visage de la plupart est rond et plein, il est large quelquefois, et il offre des joues proéminentes; il est souvent très comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes; leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, et plus remplis de langueur que de vivacité; les lèvres larges, épaisses et arrondies, les dents assez égales et bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général ils manquaient absolument de barbe, ou ils en avaient une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton; ce qui ne provient d'aucune défectuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins, car quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portaient une barbe épaisse sur tout le menton, et même des moustaches sur la lèvre supérieure, lesquelles descendaient obliquement vers la mandibule inférieure. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours étroits, mais ils ont une quantité considérable de cheveux très durs, très forts, et, sans aucune exception, noirs, lisses et flottants sur les épaules. Leur cou est court. La forme de leurs bras et de leur corps n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général petits en proportion des autres parties, sont courbés et mal faits; ils ont de grands pieds d'une vilaine forme, et les chevilles du pied trop saillantes : ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'asseient beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues et dans leurs maisons.

Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps est incrusté de peintures et de saletés; toutefois nous engageâmes quelques individus à se bien nettoyer, et la blancheur de la peau de ceux-ci égalait presque la blancheur de la peau des Européens, mais elle offrait la nuance pâle des peuples du midi de l'Europe. Leurs enfants, dont la peau n'avait jamais été couverte de peintures, égalaient les nôtres en blancheur. Quelques-uns des jeunes gens, comparés au gros du peuple, ont la physionomie assez agréable, mais il paraît que c'est uniquement l'effet de cette teinte vermeille, naturelle à la jeunesse, et lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge leur visage n'offre plus rien de particulier. En tout, l'uniformité de la physionomie des individus de la nation entière est très remarquable; elle manque toujours d'expression, et elle annonce des esprits lourds et flegmatiques.

Les femmes ont à peu près la même taille, le même teint et les mêmes proportions que les hommes. Il n'est pas aisé de les reconnaître, car on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits qui distingue le sexe dans la plupart des contrées, et à peine en vîmes-nous une seule parmi les jeunes qui pût avoir la moindre prétention à la beauté.

Leur vêtement ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure d'une bande étroite de fourrure, et à l'extrémité inférieure de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche, et il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujétit par-derrière : ainsi les deux bras sont en liberté; il couvre le côté gauche, et, si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte grossière ou de poil) ne le serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête, et, reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, et le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur; ce chapeau est d'une belle natte : une houppe arrondie et quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, et on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

Outre le vêtement que je viens de décrire, et qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des vêtements de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général ils laissent flotter leurs cheveux; mais, lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entre eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En tout, leur vêtement est commode, et il ne manquerait pas d'élégance s'ils le tenaient propre; mais comme ils barbouillent sans cesse leur corps d'une peinture rouge tirée d'une substance grossière de la nature de l'argile ou de l'ocre, mêlée avec de l'huile, leur habit a une odeur rance très désagréable, et il se graisse extrêmement. Il annonce la saleté et la misère, et, ce qui dégoûte encore davantage, leur tête et leurs vêtements sont pleins de poux, qu'ils prennent et qu'ils mangent avec beaucoup de tranquillité.

Quoique leurs corps soient toujours couverts d'une peinture rouge, ils se barbouillent fréquemment le visage d'une substance noire, rouge et blanche, afin que leur figure produise plus d'effet. Quand ils ont cette dernière enluminure, leur mine est pâle et affreuse, et on a de la peine à les regarder. Ils parsèment cette peinture d'un mica brun, qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entre eux est percé d'un assez grand trou et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poil ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verre ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou, dans lequel ils passent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer à cheval, mais dont l'ouverture est si étroite qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes : cet ornement tombe ainsi sur la lèvre supérieure. Ils employaient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre qu'ils achetaient avec empressement. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une seule pièce et d'une matière noire et luisante de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir et de nerfs d'animaux qui la grossissent beaucoup.

Tempête après notre appareillage de l'entrée de Nootka. Baie de Behring. Ile de Kaye. Description de cette île. Les vaisseaux arrivent à un mouillage.

Nous remîmes en mer le 20 avril 1778. Des indices frappants annonçaient une tempête : ces indices ne nous trompèrent pas. Nous fûmes à peine hors de l'entrée, que des vents violents nous assaillirent.

Le 1er mai 1778, n'apercevant point la terre, je gouvernai au nord-est. Notre latitude à midi fut de 54° 43', et notre longitude de 224° 44'. A sept heures du soir, par 55° 20' de latitude, nous vîmes la terre se prolonger du nord-ouest à l'est, et le lendemain nous étions à environ six lieues de la partie la moins éloignée (1).

La pointe septentrionale d'une entrée, ou d'une ouverture qui ressemblait à une entrée, nous restait alors à l'est-quart-sud-est; elle gît par 56° de latitude. La côte paraissait très rompue vers le nord et elle semblait offrir des baies et des hâvres, éloignés seulement de deux ou trois lieues. Nous dépassâmes, entre onze heures et midi, un groupe de petites îles situées au-dessous de la grande terre à 56° 48' de latitude, et, par le travers ou un peu au nord de ces petites îles, la pointe méridionale d'une grande baie. Un bras qui se trouve dans la partie septentrionale de la baie semblait se prolonger vers le nord, derrière une montagne élevée et arrondie, qui se montre entre cette baie et la mer. J'ai appelé la montagne le *mont Edgecumbe*, et j'ai donné le nom de *cap Edgecumbe* à la pointe de terre qui en sort. Le cap Edgecumbe gît par 57° 3', et 224° 7' de longitude.

La terre, excepté en quelques endroits près de la mer, est partout montueuse et d'une élévation considérable; mais le mont Edgecumbe est beaucoup plus élevé que toutes les autres collines. Il était entièrement couvert de neige ainsi que chacun des monticules élevés; mais les collines plus basses et les terrains aplatis qui avoisinent la mer n'en offraient point, et ils étaient revêtus de bois.

En nous avançant au nord, nous vîmes que depuis le cap Edgecumbe la côte porte au nord et au nord-est, l'espace de six ou sept lieues, et qu'elle forme une grande baie dans cette partie. On trouve quelques îles à l'entrée de cette baie, et je l'ai appelée la *baie des Iles :* elle gît par 57° 20' de latitude (2); elle paraît se diviser en plusieurs bras, dont l'un tourne au sud, communique peut-être avec la baie située au côté oriental du cap Edgecumbe, et fait une île de la terre de ce cap.

Le 3, nous découvrîmes une très haute montagne à pic, à laquelle j'ai donné le nom de *mont Fair Wéather* ou *de Beau-Temps :* j'ai appelé l'entrée *sonde* ou *canal de Cross* ou *de la Croix*, parce que le jour où nous la vîmes est marqué par une croix dans notre calendrier : elle me parut se diviser en plusieurs bras, dont le plus grand tournait au nord. La pointe sud-est de ce canal est un promontoire élevé, auquel j'ai donné le nom de *cap de la Croix :* il gît par 57° 57' de latitude, et 223° 21' de longitude.

Le 4, le mont Beau-Temps et la montagne à pic qui surmonte le cap du même nom nous restaient au nord-

(1) Ce doit être près d'ici que Tscherikow mouilla en 1741, car Muller place son mouillage à 56 degrés de latitude. Si ce navigateur russe avait eu le bonheur de s'avancer un peu plus loin au nord, il aurait trouvé des baies, des hâvres et des îles où son vaisseau eût été à l'abri, et où il aurait pu protéger le débarquement de son équipage. A. M.

(2) Il paraît que les Espagnols, en 1775, trouvèrent dans cette baie le port auquel ils ont donné le nom de *los Remedios*. A. M.

est, et la côte qui est au-dessous se trouvait à douze lieues de distance. Cette montagne, située par 58° 52' de latitude, par 222° de longitude, et à cinq lieues dans l'intérieur des terres, est la plus haute d'une chaîne ou plutôt d'une rangée de montagnes qui s'élèvent à l'entrée nord-ouest de la sonde de la Croix et qui se prolongent au nord-ouest, dans une direction parallèle à celle de la côte. Ces montagnes étaient entièrement couvertes de neige. A cinq heures du soir, notre latitude était de 58° 53', et notre longitude de 220° 52'; le sommet d'une montagne élevée se montrait au-dessus de l'horizon, au nord-ouest, et, ainsi que nous le reconnûmes ensuite, à la distance de quarante lieues. Nous supposâmes que c'était le mont Saint-Elie de Behring, et il conserve ce nom dans ma carte.

Le 6, à midi, nous étions par 59° 8' de latitude, et 220° 19' minutes de longitude. Le mont Beau-Temps nous restait au sud-est, le mont Saint-Elie au nord-ouest, et la terre la plus voisine de nous se trouvait à huit lieues de distance. Il semblait y avoir une baie au nord est de la place qu'occupaient les vaisseaux, et nous crûmes apercevoir une île couverte de bois en travers de la pointe méridionale de cette baie. Je présume que le commodore Behring mouilla ici : la latitude de 59° 18' est assez d'accord avec la carte du voyage de ce navigateur, et la longitude est de 221° est. Derrière la baie, que je désignerai par le nom de *baie de Behring*, en l'honneur de celui qui l'a découverte, ou plutôt au sud de cette baie, la chaîne des montagnes est interrompue par une plaine de peu de lieues.

Le 10, nous n'étions pas à plus de trois lieues de la côte d'Amérique. Je découvris une île qui s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, à six lieues de distance. Il sort du continent, vers l'extrémité nord-est de l'île, une pointe qui nous restait alors au nord 30° ouest, à cinq ou six lieues; je donnai à cette île le nom du docteur Kaye (1), comme une marque de mon estime et de ma reconnaissance.

Elle a onze ou douze lieues de longueur, dans la direction du nord-est et du sud-ouest; mais sa plus grande largeur n'est pas de plus d'une lieue ou d'une lieue et demie. La pointe sud-ouest, qui gît par 59° 49' de latitude, et 216° 53' de longitude, est très remarquable, car c'est un rocher nu, très élevé au-dessus des terrains qui se montrent par-derrière. On distingue aussi, par le travers de cette pointe sud-ouest, un rocher élevé qui ressemble à un château ruiné lorsqu'on regarde de certains endroits.

Le 16 mai, le ciel s'éclaircit, et nous vîmes que la terre nous environnait de tous côtés. Nous étions à l'ancre, au côté septentrional de l'entrée, dans un endroit que j'appelai *Snug Coorner bay* ou *baie du réduit fermé*.

Le 18, nous découvrîmes une sortie, puis une île à laquelle je donnai le nom de *Montagu*.

J'appelai du nom d'*entrée du Prince Guillaume* l'entrée que nous venions de quitter. Elle occupe au moins un degré et demi de latitude et deux de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connaissons pas l'étendue.

La taille des naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites, tandis que nous mouillions dans l'entrée, n'était pas communément au-dessus de la taille ordinaire, et celle d'un grand nombre d'entre eux se trouvait même au-dessous. Ils avaient les épaules carrées, de larges poitrines, le cou épais et court, la face large et aplatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps paraissait être leur tête, laquelle était fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne semblaient pas assez grands pour leur visage, et leur nez offrait une pointe pleine, arrondie, crochue et tournée en haut à l'extrémité. Ils avaient les dents larges, blanches, égales et bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, et en général peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avaient autour des lèvres étaient raides ou hérissés, et souvent de couleur brune : plusieurs des vieillards offraient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

Les hommes, les femmes et les enfants s'habillent de la même manière. Leur vêtement ordinaire est une espèce de souquenille, ou plutôt de robe, qui, en général, tombe jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois jusqu'aux genoux seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou, de la grandeur précisément nécessaire pour recevoir la tête, et elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces souquenilles sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons et de martres de pin; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau de mer, et en général ils portent toutes ces fourrures le poil en dehors. Il y a des souquenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de Nootka. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux sont ornés en général de glands ou de franges de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espèce de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon, mais ils ont plus souvent des chapeaux : tel est leur vêtement complet lorsque le ciel est beau. Quand il pleut, ils mettent par-dessus la première souquenille une seconde robe de boyaux de baleine, ou d'un autre gros animal, disposés d'une manière adroite, et préparés si habilement qu'ils ressemblent presque à la feuille de nos batteurs d'or. Cette seconde robe serre le cou; les manches descendent jusqu'au poignet, autour duquel elles sont attachées avec une corde, et, lorsqu'ils occupent leurs canots, ces pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis, en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même temps de la pluie la partie de leur corps qui est exposée à l'air, car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est, ainsi que la souquenille ordinaire, composée de peaux, et ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandais, tel qu'il est décrit par Crantz (1).

En général, ils ne se couvrent ni les jambes ni les pieds; mais un petit nombre d'entre eux portent des espèces de bas de peau, qui montent jusqu'à mi-cuisse, et il est rare d'en trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours. Ceux qui portaient quelque chose sur leur tête ressemblaient à cet égard à nos amis de Nootka : ils avaient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étaient en forme de cône tronqué, et qu'on pouvait prendre pour une tête de veau marin peinte.

Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux autour du cou et du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur : la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, et un petit nombre les nouent comme nous par-derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur et dans le bord inférieur : ils y suspendent des paquets de coquilles tubuleuses, dont les habitants de Nootka se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi : ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornements un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlais tout à l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde raide de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire et plus bi-

(1) Il était alors sous-aumônier et chapelain de Sa Majesté britannique. A. M.

(1) Le vêtement de la peuplade de l'entrée du Prince Guillaume, tel que le décrit le capitaine Cook, ressemble aussi à celui des habitants des îles Schumagin, découvertes en 1741 par Behring. Voici le passage de Muller : « Leur habillement était de boyaux de baleine par le haut du « corps, et de peaux de chiens marins par le bas. » A. M.

zarre. Leur lèvre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision, qu'on fait aux enfants à l'époque où il tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, et, par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvements particuliers, elle prend la forme des lèvres, et elle devient assez considérable pour que la langue la traverse.

Telle était celle du premier individu que vit un de nos matelots : il s'écria que le sauvage avait deux bouches, et on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement plat et étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os découpé en pièces semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, et qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent : la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la lèvre inférieure percée de différents trous : ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en dehors, et dont les têtes paraissent en dedans de la lèvre, comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

Le 18, notre latitude étant par 70° 44', nous gouvernâmes vers l'extrémité orientale qui forme une pointe qui était très embarrassée de glaces, c'est pour cela que je lui ai donné le nom de *cap Glacé :* il gît par 70° 29' de latitude, et 198° 20' de longitude. L'autre extrémité se perdait dans l'horizon : il paraît ainsi hors de doute que c'est une suite du continent d'Amérique.

Nous quittâmes enfin les parages d'Amérique pour revenir vers les côtes d'Asie et regagner les îles Sandwich.

Le 1er décembre 1778, à huit heures du matin, l'île Owhyhée se prolongeait du sud-est au sud-ouest, et Mowée du nord au nord-ouest. Je portai dessus, lorsque je me fus aperçu que nous ne pourrions atteindre Owhyhée; et les insulaires de Mowée qui étaient sur mon bord ne voulant pas m'accompagner, ils s'embarquèrent sur leur double pirogue, et retournèrent à terre. A sept heures du soir, nous étions près de la bande septentrionale d'Owhyhée, et nous louvoyâmes en attendant le jour.

Les deux vaisseaux s'étant rejoints, nous mouillâmes, le 17 janvier 1779, dans la baie à laquelle les naturels du pays donnent le nom de *Karakakooa*, à environ un quart de mille de la côte nord-est. Les vaisseaux continuèrent à être remplis de naturels, et nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avais jamais vu dans le cours de mes voyages une foule si nombreuse rassemblée au même endroit, car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canots, le rivage de la baie était couvert de spectateurs ; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au nord ; car, si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'océan Pacifique (1).

(1) Le journal du capitaine Cook se termine ici. Le capitaine King a écrit la suite du voyage. A. M.

—

TROISIÈME SECTION.

Récit de nos opérations aux îles Sandwich, par le capitaine King.

Description de la baie de Karakakooa. Foule immense de naturels du pays. Autorité des chefs sur le bas peuple.

La baie de Karakakooa est située au côté occidental de l'île d'Owhyhée, dans un district appelé *Akona ;* elle a environ un mille de profondeur ; elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses, éloignées l'une de l'autre d'une lieue et demie au sud-est et au nord-ouest. Le village de Kowrowa occupe la pointe septentrionale, qui est plate et stérile, et il y a au fond de la baie, près d'un bocage de grands cocotiers, une autre bourgade, d'une étendue peu considérable, appelée *Kakoa.* L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roche, inaccessible du côté de la mer. Le côté de la bande sud paraît très inégal jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres ; par-delà le sol s'élève peu à peu, et il est semé de champs cultivés et enclos, et de bocages de cocotiers parmi lesquels les habitations des insulaires sont répandues en grand nombre. Le rivage qui environne la baie est un rocher de corail noir, et le débarquement est très dangereux par un gros temps : j'excepte néanmoins le village de Kakooa, où il y a une belle grève de sable qui offre à l'une de ses extrémités un moraï ou un cimetière, et à l'autre un petit puits d'eau douce. Le capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvait radouber ici les vaisseaux, et y embarquer de l'eau et des vivres, nous amarrâmes au côté septentrional, à environ un quart de mille du rivage.

Dès que les habitants s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous. La foule était immense ; ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagants. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux, et une multitude de femmes et de petits garçons qui n'avaient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage : ceux-ci formaient sur la surface de la mer de vastes radeaux ; la plupart, ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues.

L'affreux malheur qui nous arriva ici devant inspirer beaucoup d'intérêt au lecteur sur tout ce qui est relatif au caractère et à la conduite de cette peuplade, il est bon d'avertir que nous n'avions pas lieu d'être aussi contents des chefs guerriers ou des earees que des prêtres. Nous jugeâmes, dans toutes les occasions, que les premiers s'occupaient de leurs propres intérêts, et, outre les vols habituels qu'ils se permettaient et qu'on peut excuser en quelque sorte, vu l'universalité de ce défaut parmi les insulaires de l'océan Pacifique, nous les trouvâmes coupables de quelques artifices aussi déshonorants.

Nos affaires furent, jusqu'au 24, dans la position que je viens de décrire : nous fûmes très surpris, ce jour-là, de voir qu'on ne permettait à aucune embarcation de partir de la côte, et que les naturels se tenaient près de leurs cabanes. Il se passa quelques heures avant que nous puissions en expliquer la cause : nous apprîmes enfin, que l'arrivée de Terreeoboo avait fait tabouer la baie, et défendre toute espèce de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidents de cette espèce, et les équipages de *la Résolution* et de *la Découverte* n'eurent pas, ce jour-là, les végétaux qu'on leur servait ordinairement. Nos gens employèrent le lendemain les menaces et les promesses, afin de déterminer les naturels du pays à venir à la hanche des vaisseaux : quelques-uns des insulaires eurent enfin la hardiesse de s'éloigner de la côte;

mais nous aperçûmes un chef qui s'y opposa, et qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât son projet, nous tirâmes tout de suite un coup de fusil, qui produisit l'effet que nous en espérions, et bientôt après nous pûmes acheter des rafraîchissements. Nous reçûmes, l'après-midi, la visite de Terreeoboo. Il vint sans appareil examiner nos bâtiments : il n'avait avec lui qu'une pirogue, dans laquelle se trouvaient sa femme et ses enfants. Il demeura à bord jusqu'à près de dix heures, et il retourna au village de Kowrowa.

Dès que je vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le roi : le capitaine Cook, ayant remarqué que ce prince venait à terre, le suivit, et il arriva presque au même instant. Nous les conduisîmes dans la tente : ils y furent à peine assis, que le prince se leva, jeta d'une manière gracieuse, sur les épaules de notre commandant, le manteau qu'il portait : il mit de plus un casque de plumes sur la tête, et un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux très jolis et d'une grande valeur. Les gens de son cortége apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et du fruit à pain. Le roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le capitaine Cook, chose qui, parmi tous les insulaires de l'océan Pacifique, est réputée le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de prêtres, menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut : elle était suivie d'une longue file d'hommes qui amenaient de gros cochons en vie et d'autres qui portaient des bananes, des patates, etc.

Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le capitaine Cook conduisit à bord de *la Résolution* Terreeoboo, et autant de chefs que la pinasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles, et notre commandant, en retour d'un manteau de plumes qu'on lui avait donné, revêtit le roi d'une chemise, et il l'arma de sa propre épée. Kaoo et environ six autres des vieux chefs demeurèrent sur la côte, et ils se logèrent dans les maisons des prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie, et les naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le roi, avant de quitter *la Résolution*, permit aux habitants de l'île de venir aux vaisseaux et d'y faire des échanges ; mais les femmes, par des raisons que nous ne pûmes découvrir, demeurèrent soumises au tabou, c'est-à-dire qu'il leur fut toujours défendu de sortir de leurs habitations et de nous fréquenter.

Nos vaisseaux ayant un grand besoin de bois à brûler, M. Cook me chargea, le 2 février 1779, de négocier avec les prêtres l'achat de la balustrade qui environnait le sommet d'un moraï. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute sur la décence de cette proposition : je craignais qu'un seul mot sur cette matière ne fût regardé par eux comme un trait d'impiété révoltant. Je me trompais néanmoins. La demande ne leur causa pas la plus légère surprise ! ils y souscrivirent très volontiers, et il ne fut pas question de ce que je leur donnerais en retour.

Le jour de notre départ étant fixé au 4 février, Terreeoboo pria, le 3, le capitaine Cook et moi de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffe ; d'une quantité considérable de plumes jaunes et rouges, attachées à des fibres tirées de la gousse des noix de coco ; d'un grand nombre de haches, et d'autres ouvrages de fer que les naturels du pays avaient obtenus de nous. Il y avait, à peu de distance, des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, et près des végétaux un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord qu'on voulait nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekeea m'apprit que c'était un don gratuit, ou un tribut payé au roi par les habitants de ce district. En effet, dès que nous fûmes assis, les naturels apportèrent les différents paquets, et ils les déposèrent aux pieds du roi l'un après l'autre : ils étendirent les pièces d'étoffe, et ils éparpillèrent les plumes et les ouvrages de fer. Le prince parut très charmé de cette marque de soumission : il choisit à peu près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes, et quelques pièces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, et on offrit ensuite au capitaine Cook et à moi le reste des étoffes avec tous les cochons et les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur et de la magnificence de ce présent, qui surpassait de beaucoup tous ceux que nous avions reçus aux îles des Amis, ou aux îles de la Société. Nous fîmes sur-le-champ venir des canots, afin d'envoyer le tout à bord : on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer et saler, et on distribua aux équipages au moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

Nous démarrâmes le 4, dès le grand matin, et nous sortîmes de la baie ; *la Découverte* en sortit également, et une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposait d'achever la reconnaissance de l'île d'Owhyhée avant d'aborder aux autres îles de ce groupe ; il espérait rencontrer une rade mieux abritée que celle de Karakokoa, et, s'il n'en découvrait point, il désirait reconnaître la partie sud-est de Mowée, où l'on nous avait annoncé un hâvre excellent.

Le 6, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'île, nous nous trouvâmes en travers d'une baie profonde appelée *Toe-yah-yah* par les naturels : nous espérâmes que cette baie nous offrirait un hâvre sûr et commode ; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous apercevions au nord-est plusieurs courants d'une eau douce très belle, et qu'elle paraissait bien abritée partout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de Koah, qui accompagnait le capitaine Cook, et qui, par politesse, avait changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinasse, et le master, conduit par Britannee, alla examiner la baie, tandis que les vaisseaux louvoyaient pour y arriver.

Nous employâmes la journée du 11 février, et une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine et à l'envoyer à terre avec les charpentiers. Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie ; il n'y avait ni bruit ni foule autour de nous ; la baie se trouvait déserte et tranquille ; nous voyions seulement çà et là une embarcation qui s'échappait le long de la côte.

Quand le capitaine Cook fut informé de vols et de pillages commis par les insulaires sur une de nos pinasses, il montra beaucoup de chagrin ; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : « Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures violentes, car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. »

Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur *la Résolution* pour examiner le garde-temps : je fus hélé sur ma route par *la Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé : il me dit qu'on avait volé la chaloupe de *la Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi, ou plusieurs des principaux earees, et de les y détenir en otages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient, qui lui avait toujours réussi : il venait de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens

plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça, en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de *la Résolution* et de *la Découverte* bien équipées et bien armées, et, avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures : M. Cook montait la pinasse, et il avait avec lui M. Philipps et neuf soldats de marine, et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui furent de calmer l'esprit des naturels en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite; M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin, en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo et des prêtres, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de *la Découverte*, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables; mais que la communauté des prêtres et les habitants du village, du côté de la baie où nous étions, ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer et de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à Terreeoboo : je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de *la Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie : l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, et il débarqua, ainsi que le lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre : les habitants se prosternèrent devant lui, et lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Terreeoboo et les deux fils de ce prince qui avaient si longtemps mangé à notre table sur *la Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de *la Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

Nos affaires prenaient cette heureuse tournure, les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mère des deux princes, et l'une des épouses favorites de Terreeoboo; elle s'approcha du roi, elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps deux chefs qui étaient avec elle retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires, qui se rassemblaient le long du rivage, où ils formaient des groupes sans nombre, et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Terreeoboo était assis.

Durant tout cet intervalle, le vieux roi fut assis par terre : la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. M. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer; et, lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était plus possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution : il fit observer à M. Philipps que, s'il s'opiniâtrait à vouloir conduire le prince à bord, il courrait risque de tuer un grand nombre d'insulaires.

Quoique l'entreprise qui avait amené M. Cook à terre eût manqué, et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paraît que sa personne ne courut de dangers qu'après un incident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au village où se trouvait M. Cook, au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage : la rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très sensibles. Les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer appelé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre commandant : il se mit à le défier en brandissant son arme, et il le menaça de lui lancer la pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des earees essaya de poignarder M. Philipps, mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi. Trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de pahooa, avait par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte : il criait aux canots de cesser leur feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité. On observa en effet que, tandis qu'il

regardait les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui, mais que, s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derrière, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber : ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et, s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respirait plus.

Ainsi termina sa carrière le grand homme qui commandait notre expédition ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avait assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné, et il fut enlevé aux jouissances et au repos qui devaient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire, et il m'est impossible de dire combien il fut regretté et pleuré de ceux qui avaient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage, et qui, au milieu de leurs maux, avaient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur et la bonté de son âme. Je n'essaierai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement et la consternation universelles qui suivirent un malheur si affreux et si imprévu (1).

Suite de nos opérations à Owhyhée après la mort de Cook: Nous réclamons le corps du capitaine Cook. Insolence des naturels. Nous brûlons le village de Kakooa. L'incendie consume malgré nous les habitations des prêtres. On nous rapporte les restes du capitaine Cook. Départ de la baie de Karakakooa.

Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages, fut un peu diminuée, on s'occupa du détachement posté au moraï, où je me trouvais avec les mâts et les voiles, et une garde composée seulement de six soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Placé à moins d'un mille du village de Korowa, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le capitaine Cook venait de débarquer ; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous apercevions un mouvement extraordinaire.

Enfin les insulaires, convaincus que si nous avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'était pas par faiblesse, cessèrent de nous inquiéter. Un chef, nommé Eappo, qui nous avait fait peu de visites, mais que nous connaissions pour un personnage de la première importance, vint le soir nous demander la paix de la part du roi Terreeoboo, et il nous apporta des présents : nous reçûmes ses présents et nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'ils n'obtiendraient la paix qu'après nous avoir rendu les restes du capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos soldats de marine et les os de la poitrine et de l'estomac avaient été brûlés, mais que ceux des bras, des mains, des jambes et des cuisses avaient été partagés entre les chefs inférieurs; qu'on avait disposé autrement du corps du capitaine Cook : qu'on avait donné la tête à un grand chef appelé Kahoo-Opeou, la chair à Mahia-Mahia, et les cuisses et les jambes à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs naturels arrivèrent avec des racines et d'autres végétaux, et Kaireekeea nous fit aussi deux présents considérables de la même espèce.

Des messages qui eurent lieu entre le capitaine Clerke et Terreeoboo employèrent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressait vivement d'envoyer à terre un de nos officiers, et il offrit de demeurer en ôtage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande, et il nous quitta avec la promesse de nous rapporter les ossements le lendemain.

Entre 10 et 11 heures, une multitude d'insulaires descendit la colline qui domine la grève. Ils formaient une espèce de procession. Ils portaient sur leurs épaules une ou deux cannes à sucre, et ils avaient dans leurs mains du fruit à pain, du taro et des bananes. Ils étaient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc et se mirent à frapper sur leurs instruments. Leurs compatriotes, qui les suivaient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre, et, après avoir déposé les présents qu'ils apportaient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes ; il tenait quelque chose avec beaucoup de soin, et, s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportait les restes de M. Cook, et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, il alla lui-même les recevoir et il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinasse, et il remit les restes de M. Cook, enveloppés dans une quantité considérable d'une très belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de *la Résolution*. Il est vraisemblable qu'il ne voulut pas par décence assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières, nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'avant-doigt. Nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, et la tête dépouillée de la chair. La chevelure avait été coupée, et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles; les os de la face manquaient. Nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras, auxquels pendait la peau des avant-bras; les os des jambes et des cuisses réunis, mais sans pieds. Les ligaments des jointures étaient en bon état. Le tout semblait avoir été au feu, si j'en excepte les mains, qui conservaient leur chair, mais qui étaient découpées en plusieurs endroits et remplies de sel, selon toute apparence, afin qu'elles se gardassent plus longtemps. La partie du derrière de la chevelure offrait une estafilade, mais on ne voyait point de fracture au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des chefs s'étaient emparés de la mandibule inférieure et des pieds, et que Terreeoboo mettait en usage tous ses moyens pour les ravoir.

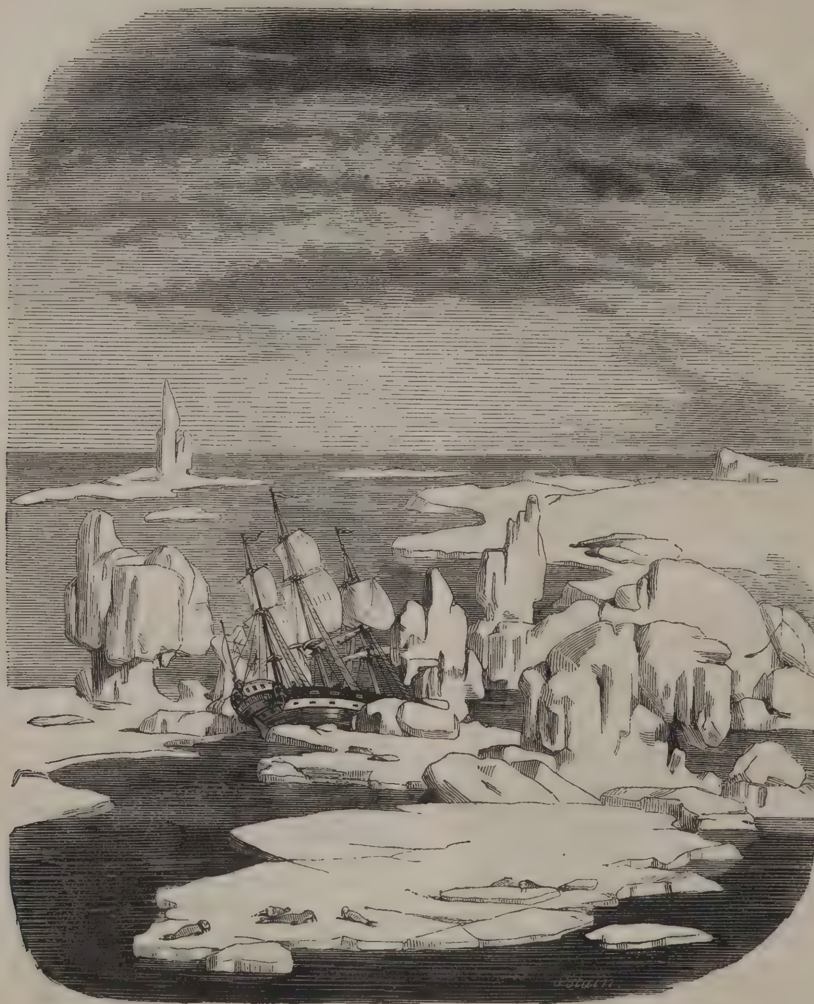
Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apportèrent le reste des ossements du capitaine Cook, les deux canons de son fusil, ses souliers et quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Mahia-Mahia et lui-même désiraient très sincèrement la paix; qu'ils nous avaient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques, et que d'autres chefs, dont plusieurs étaient encore nos ennemis, les avaient empêchés de nous les donner plus tôt. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six chefs que nous avions tués, quelques-uns desquels étaient nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura.

Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles

(1) Né en octobre 1728, et mort en février 1779, Cook n'avait guère plus de cinquante ans. Dans son premier voyage, il découvrit les îles de la Société, et prouva que la Nouvelle-Zélande forme deux îles; il parcourut ensuite la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, inconnue avant lui. Dans son deuxième voyage, il découvrit la Nouvelle Calédonie, l'île la plus étendue de la mer Pacifique après la Nouvelle-Zélande; puis l'île de la Géorgie, et une côte nouvelle qu'il appela *terre de Sandwich* ou *la Thulé de l'hémisphère austral*. Dans son troisième voyage, il découvrit le groupe des îles Sandwich et releva la partie de la côte occidentale d'Amérique qui demeurait inconnue, depuis le 43e degré de latitude nord, c'est-à-dire une étendue de plus de trois mille cinq cents milles. Il détermina aussi la proximité du continent de l'Asie et de celui d'Amérique, traversa le détroit qui les sépare, et releva les terres de chaque côté. A. M.

de notre illustre et malheureux commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le tabou sur toute la baie; et les ossements de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triste cérémonie. Ceux qui y assistèrent savent qu'il m'est impossible de l'exprimer.

Nous quittâmes ces tristes parages, après avoir, toutefois, achevé l'exploration et la reconnaissance des principales des îles Sandwich, pour ensuite revenir en Europe.



Des glaces énormes l'enfermèrent tellement qu'elle ne put plus marcher.....

FIN DES VOYAGES DU CAPITAINE COOK.



Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.


PLANISPHÈRE
pour
servir à l'intelligence
de L'HISTOIRE
des Voyages.
GRAVÉ PAR
SOTAIN.
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN GLACIAL ANTARCTIQUE
GRAND OCÉAN
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
MER DES INDES
OCÉANIE
EUROPE
ASIE
AFRIQUE
AMÉRIQUE DU NORD
AMÉRIQUE DU SUD
Sibérie
MER POLAIRE
Mer de Behring
Mer de Baffin
AUSTRALIE ou Nle HOLLANDE
Equateur
Tropique
Spitzberg
Nouvelle Zemble
Nle Sibérie
Islande
Terre-Neuve
Japon
Madagascar
Nouvelle Zélande
Tasmanie
Cathay
Désert de Cobi
Chine
Californie
Floridés
Antilles
Cap Horn
Cap de Bne Espérance

VOYAGES

EN

AMÉRIQUE.

Paris. — Impr. Lacour et C., rue Soufflot 16.



Ch. Mettais del.　　　　Imp. Gerdès.

JEUNE SAUVAGE.

(Christophe Colomb.)

J. BRY aîné, Éditeur.

VOYAGES

EN

AMÉRIQUE

PAR

CHRISTOPHE COLOMB
— FERNAND CORTEZ — PIZARRE — CABRAL — HUMBOLDT —
BASIL-HALL — MISTRESS TROLLOPE — ROSS
— PARRY — FRANKLIN — BULLOCH — WATTERTON —
HEAD — WALSH,

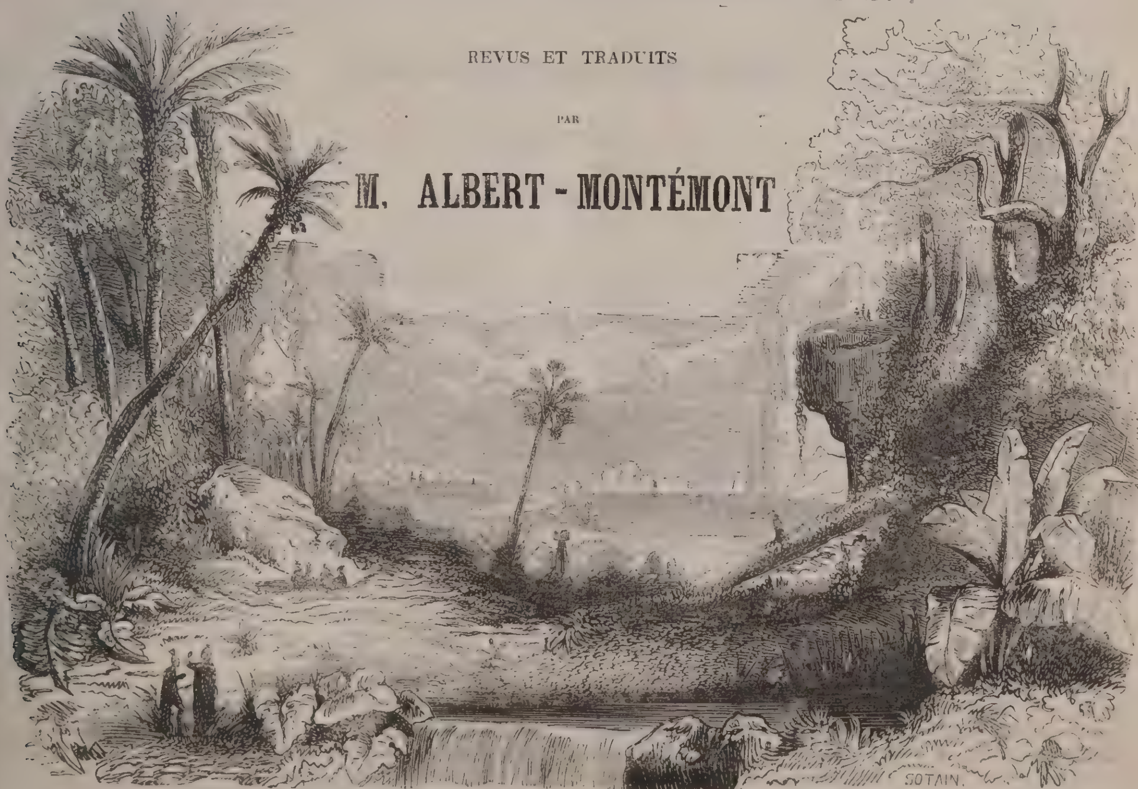
ILLUSTRÉS

PAR BOCOURT ET CH. METTAIS.

REVUS ET TRADUITS

PAR

M. ALBERT-MONTÉMONT



PARIS. - 1854.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud, 27.



CHRISTOPHE COLOMB.

(1492-1504).

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

GÉNÉRALITÉS SOMMAIRES.

La découverte de l'Amérique est l'œuvre de Christophe Colomb. Ce fut en 1492 que l'intrépide Génois, alors au service de l'Espagne, posa le pied sur le Nouveau-Monde, que l'injustice dota d'un autre nom que le sien, c'est-à-dire de celui d'Améric Vespuce, lequel n'y avait cependant abordé qu'en 1499, autrement dit sept ans plus tard.

Avant d'offrir la relation de l'immortel navigateur, il nous paraît indispensable de présenter à nos lecteurs quelques aperçus généraux et sommaires sur ce nouveau continent.

L'Amérique est située entre le 74e degré de latitude boréal et le 54e de latitude australe, et entre le 36e et le 170e de longitude occidentale. Si l'on voulait comprendre aussi les îles que leur situation géographique doit rattacher à l'Amérique, la longitude serait entre 10 et 170° occidentale, et la latitude pour les parties connues serait entre 79° boréale et 70° australe.

Ce continent, fertilisé par les plus grands cours d'eau du globe, et si remarquable par ses forêts immenses, ses énormes plateaux disposés par étages, ses vastes plaines, ses lacs, ses plages marécageuses, ses chaînes de volcans, sa végétation, ses déserts et ses animaux particuliers, se développe donc du pôle nord au pôle austral sur une étendue d'environ 130° en terre ferme, ce qui revient à trois mille deux cent cinquante lieues de vingt-cinq au degré. Ce nouvel hémisphère, aussi nommé hémisphère occidental par rapport à l'ancien hémisphère ou hémisphère oriental, se compose, ainsi que le continent renfermé dans l'autre hémisphère, de deux masses solides unies entre elles par un isthme, avec cette différence que la direction de ces deux masses américaines court du nord au sud, et que dans l'autre hémisphère ou ancien continent elles vont de l'est à l'ouest, outre que l'isthme de Panama, qui forme leur point de contact, est beaucoup plus allongé que l'isthme de Suez.

L'isthme de Panama est une petite langue de terre sinueuse, large au plus de douze lieues (1), et qui, comme l'isthme de Suez entre l'Afrique et l'Asie, divise ainsi l'Amérique en deux longs massifs bien distincts, celui du nord et celui du midi, formant, le premier l'Amérique septentrionale, et le second l'Amérique méridionale ; mais avant de parler de chacun d'eux en particulier nous avons encore à donner quelques généralités sur leur ensemble.

Vers le pôle boréal la limite américaine n'est pas entièrement déterminée, à cause des glaces dont le littoral est hérissé, barrière jusqu'à ce jour insurmontable pour les navigateurs, excepté pour les célèbres capitai-

(1) Dans l'endroit le plus étroit cette largeur n'est que de huit lieues. A. M.

 Paris. — Imp. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16

nes Franklin, Ross et Parry. Le capitaine Parry s'est avancé jusqu'au 82e degré de latitude boréale, et le capitaine Ross a démontré que le continent américain, par l'isthme de Boothia, se prolonge sans interruption jusque par 74o de latitude. Au nord-ouest le point extrême est le cap du prince de Galles, 66o de latitude nord et 170o de longitude ouest. Si, comme il le paraît, le Groënland se rattache à l'Amérique, un des caps de cette terre ou île est l'un des points extrêmes du Nouveau-Monde au nord-est; tandis que sa limite vers le pôle austral est marquée par la Terre de-Feu au cap Horn, à moins qu'on ne s'arrête au cap Froward au sud de la Patagonie. La limite orientale est formée par l'océan Atlantique, et la limite occidentale par l'océan Pacifique, lesquelles mers, en isolant l'Amérique de l'ancien continent, la baignent dans toute sa longueur du nord au sud, longueur de plus de trois mille lieues, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

La superficie totale du nouveau continent est d'environ deux millions trois cent mille lieues carrées; celle de l'ancien continent dépassant quatre millions six cent mille lieues carrées, il en résulte que l'Amérique a environ la moitié du territoire de l'ancien monde; et cette moitié réunit une population d'à peu près cinquante millions d'habitants, lorsque l'ancien continent en renferme presque vingt-quatre fois plus, c'est-à-dire environ neuf cent soixante millions d'âmes.

Les deux massifs dont se compose le sol américain ont, celui du nord environ dix-sept cents lieues de longueur de la mer polaire boréale à l'isthme de Panama, et celui du midi environ seize cent cinquante lieues du même isthme à la Terre-de-Feu. La plus grande largeur du premier massif est de quinze cents lieues dans la partie septentrionale, qui va toujours en diminuant vers le sud, au point de se réduire à une douzaine de lieues à l'isthme qui lie ou divise les deux massifs; la plus grande largeur du massif du midi ou de l'Amérique méridionale, par 5o de latitude sud, est de douze cent cinquante lieues, largeur qui diminue, de même que le massif du nord, à mesure que l'on avance vers le cap Horn.

Les deux grandes péninsules américaines sont sillonnées dans toute leur étendue du midi au nord par une chaîne de hautes montagnes rapprochées de l'océan Pacifique et plus éloignées de l'océan Atlantique. Ces montagnes ont une pente raide à l'ouest, et plus inclinée ou plus douce à l'est, dans toute la longueur de la chaîne. Sur le massif du midi ces montagnes portent le nom général de *Cordillières des Andes*, mot péruvien dérivé du mot *antis*, qui veut dire *cuivre*, parce que les Andes contiennent beaucoup de ce métal. Franchissant l'isthme de Panama, elles entrent sur le massif du nord sous le nom de *Cordillières* ou *Alpes de Californie*, pour prendre ensuite, plus au nord, celui de *Montagnes rocheuses* ou *pierreuses*, qui jettent à l'orient un rameau appelé les *monts Alleghany* et *Apalaches*, dépendants des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

Le pic le plus élevé des montagnes des Andes est le Chimboraço, près de Quito et de l'équateur, dans l'Amérique du sud; il a six mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus haut pic des monts Rocheux a cinq mille neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On se rappelle que l'Himalaya en Asie a plus de huit mille mètres; que le Mont-Blanc en Europe a quatre mille neuf cents mètres, et le Geesh en Afrique quatre mille sept cent six mètres. Les *maxima* des lignes de faîte des Andes sont dans le rapport suivant: Andes du Chili et du Haut-Pérou, cinq mille mètres; Andes de Popayan, cinq mille six cents mètres; Andes de Santa-Martha, six mille; Andes volcaniques de Guatemala, trois mille six cents; Andes du Nouveau-Mexique et de la Haute-Louisiane, parties des monts Rocheux, trois mille huit cents; Andes du Brésil, deux mille mètres; groupe des Antilles, deux mille deux cent quatre-vingts; chaîne des Alleghany, deux mille quatre-vingts mètres.

Ces montagnes qui offrent les cimes les plus élevées près de l'équateur, où se trouvent également les plaines les plus étendues et les plus basses, donnent l'origine à de grands fleuves, dont cinq doivent figurer en première ligne, savoir: le Saint-Laurent et le Mississipi dans l'Amérique septentrionale; l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata dans l'Amérique méridionale. Ces fleuves descendent du versant oriental des deux massifs américains, car le versant occidental n'a que des cours d'eau peu étendus.

Les côtes du Nouveau-Monde sont découpées de manière à offrir plusieurs mers méditerranées et un grand nombre de golfes. L'océan Atlantique forme deux grandes méditerranées qui ont plusieurs issues, et un golfe du même genre. Les deux méditerranées sont la méditerranée arctique et la méditerranée colombienne; le golfe est celui de Saint-Laurent. La méditerranée arctique, à laquelle un géographe a proposé de donner le nom de mer des Esquimaux, offre deux enfoncements principaux, qui sont la mer d'Hudson et la mer de Baffin; celle-ci se développe au nord de la précédente, à l'ouest du Groënland. Le golfe de Saint-Laurent, où aboutit le grand fleuve de ce nom, a son contour formé par l'extrémité du Labrador et du Canada, et son entrée est resserrée à l'est par les îles de Terre-Neuve et du cap Breton, devant lesquelles s'étend le fameux banc de Terre-Neuve, où depuis le XVe siècle se fait la pêche de la morue. La méditerranée colombienne se développe entre la côte méridionale des Etats-Unis et la côte septentrionale de la Colombie ou de la république de Venezuela. Elle présente deux mers secondaires, qui sont: 1o le golfe du Mexique, lequel reçoit le Mississipi et se trouve à l'est des Etats mexicains; 2o la mer des Antilles, au sud de ce golfe, et dont les principaux enfoncements sont le golfe de Honduras et le golfe de Darien, avec le golfe de Maracaïbo.

L'océan Pacifique ou le Grand-Océan forme sur la côte occidentale de l'Amérique des enfoncements beaucoup moins considérables et beaucoup moins nombreux que ceux qui sont formés par l'océan Atlantique sur la côte opposée. Les principaux de ces enfoncements sont: 1o la méditerranée de Behring, qui est commune à l'Asie et à l'Amérique et qui elle-même a plusieurs enfoncements; 2o la méditerranée ouverte de Cook, formée par la côte méridionale de l'Amérique russe et par la côte occidentale de l'Amérique anglaise du nord; 3o le golfe de Californie, vulgairement nommé mer *Vermeille* ou mer de *Cortès*, formé par la grande presqu'île dont il prend le nom, et par la côte mexicaine; 4o la méditerranée ouverte de Panama, qui a pour enfoncements les golfes de Tehuantepec, Fonseca, Papagayo, Nicoya et Panama; 5o le golfe de Guayaquil, entre le Pérou et la Colombie ou Nouvelle-Grenade; 6o le golfe de Chonos, vers la Patagonie et Chiloé, etc.

Dans l'océan arctique, les principaux enfoncements sont le golfe de Kotzebue près le détroit de Behring, le golfe de Mackenzie à l'embouchure du grand fleuve de ce nom, le golfe de Georges IV à l'embouchure du Coppermine ou de la rivière de la Mine-de-Cuivre, le golfe de Boothia, découvert et reconnu en 1834 par le capitaine Ross.

Ces mers se lient par un grand nombre de détroits, entre lesquels nous ne signalerons que les principaux, savoir: le détroit de Lancaster, qui mène de la mer de Baffin dans la mer arctique; le détroit de la Furie et de l'Hécla, qui établit une autre communication entre la méditerranée arctique et le même océan; les détroits de Cumberland, de Forbisher et d'Hudson, qui forment la communication entre la méditerranée arctique et la mer d'Hudson; le détroit de Davis, qui mène de la méditerranée arctique dans la mer de Baffin; le détroit de Belle-Ile, entre l'île de Terre-Neuve et la côte du Labrador, lequel, ainsi que le détroit du Canso, mène de l'Atlantique dans le golfe Saint-Laurent; le nouveau canal de Bahama et le canal de la Floride, qui font communiquer l'océan Atlantique avec le golfe

du Mexique; le détroit appelé *Bouche-du-Dragon*, qui joint l'océan Atlantique au golfe colombien de Paria; le fameux détroit de Magellan, un des plus longs que l'on connaisse, et qui, entre la Patagonie et la Terre-de-Feu, joint l'océan Atlantique à l'océan Pacifique; le détroit de Le Maire, entre la Terre-de-Feu et la Terre-des-Etats, passage ordinaire pour aller de l'Atlantique au Grand-Océan et en revenir; le détroit de la Nouvelle-Géorgie sur la côte nord-ouest, entre le continent et la terre de Quadra et Vancouver, lequel détroit, comme celui de Messier dans l'archipel Campana en Patagonie, est un des plus longs du globe; enfin le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique de l'Asie, et fait communiquer le Grand-Océan avec l'océan arctique.

L'Amérique offre un grand nombre de caps; nous ne citerons que les plus remarquables. Sur l'océan Atlantique on trouve le cap Nord, en Islande, presque sous le cercle polaire; le cap Farewell, extrémité méridionale du Groënland; le cap Charles dans le Labrador; le cap Frio dans la province brésilienne de Rio-Janeiro; les caps Santa-Maria et San-Antonio, à l'embouchure du Rio de la Plata; les caps des Vierges et de Espiritu-Santo, à l'entrée orientale du détroit de Magellan; le cap Froward sur le même détroit, extrémité méridionale du même continent, tandis que sur l'océan austral le cap Horn est l'extrémité méridionale de la Terre-de-Feu.

Les presqu'îles de l'Amérique se trouvent généralement dans le massif du nord, entre autres la presqu'île Melleville, la plus septentrionale de cette partie du monde; la presqu'île de Californie, dans la partie occidentale de la confédération mexicaine; les péninsules des Tchougaches, d'Alaska et des Tchoutkchis, dans l'Amérique russe, vers le détroit de Behring. L'Amérique méridionale n'a que de petites péninsules, dont deux à l'entrée du golfe de Maracaïbo, et plusieurs vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui est des lacs, l'Amérique en présente un très grand nombre, surtout dans la partie septentrionale. Le bassin du Saint-Laurent offre une série de lacs, savoir: le lac Supérieur, le Michigan, l'Erié, l'Ontario, le Champlain, que l'on pourrait appeler une mer d'eau douce, car c'est la plus vaste masse d'eau douce qui existe sur la surface du globe; aussi quelques géographes la nomment-ils la *mer du Canada*. Dans l'Amérique anglaise du nord il y a le lac Winnipeg, un des plus grands de ces contrées. Le bassin de Mackenzie offre les trois grands lacs Atapeskow ou des Montagnes, de l'Esclave et du Grand-Ours. Le delta du Mississipi montre le lac Pontchartrain, le bassin du Rio-Grande, le grand lac de Chapala. Le territoire mexicain a beaucoup de lacs plus ou moins importants. L'Amérique centrale ou Guatemala compte le lac Nicaragua; et le Pérou, dans l'Amérique du sud, le lac Titicaca, plus élevé que le pic de Ténériffe, et environné de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le vaste bassin du Rio de la Plata offre le long du Haut-Paraguay le grand lac Temporaire des Xarayes, dont les bords, dans la saison des pluies, s'étendent sur les deux rives du fleuve, à quelques centaines de milles sur les territoires brésilien et bolivien; c'est une sorte de marais, mais un des plus considérables de l'Amérique.

Ainsi que nous l'avons dit, l'Amérique laisse entre ses montagnes des plaines immenses et basses, et des plateaux très étendus: c'est dans le vaste bassin du Mississipi que se montrent les terrains unis désignés sous le nom de *savanes* ou de prairies. L'espace énorme qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve Mackenzie jusqu'au-delà du delta du Mississipi, et entre la chaîne centrale du système missouri-mexicain et la chaîne principale du système alléghanien, forme la plus vaste plaine du globe; elle embrasse les bassins du Mississipi, du Saint-Laurent, du Nelson, du Curchill, presque tout le bassin du Missouri, la presque totalité des bassins du Saskatchawan et du Mackenzie, et tout celui du Coppermine. Dans l'Amérique du sud sont des plaines analogues nommées *llanos*, et traversées par l'Orénoque et l'Amazone, ou pampas, autres steppes entre Buenos-Ayres, la Patagonie et la chaîne des Andes. La plaine de l'Amazone comprend toute la partie centrale de l'Amérique du sud, étendant son domaine sur plus de la moitié de l'empire du Brésil et sur le sud-ouest de la Colombie, sur la partie orientale de la république du Pérou et sur la partie septentrionale de la république de Bolivia. La plaine du Rio de la Plata s'étend entre les Andes et leurs branches principales; elle embrasse le sud-ouest du Brésil, le directorat du Paraguay et la plus grande partie de la confédération du Rio de la Plata. Les llanos comprennent proprement la Nouvelle-Grenade et le Venezuela dans la Colombie. La plaine du Mississipi-Mackenzie nourrit à l'une des extrémités de ses bambousacées et des palmiers, tandis qu'à l'autre, pendant une grande partie de l'année, elle est couverte de glaces et de neiges. La plaine de l'Amazone, ayant un climat chaud et humide, présente dans ses immenses forêts une force de végétation prodigieuse. La plaine de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata manquent d'arbres, mais offrent d'innombrables graminées; en d'autres termes, le sol brûlant des llanos est tantôt nu comme le désert de la Libye, tantôt couvert d'un tapis de verdure comme les steppes de la Haute-Asie; au sud une forêt immense se prolonge jusqu'au-delà du fleuve des Amazones.

L'Amérique a plusieurs déserts qu'on peut comparer à ceux de l'Afrique et de l'Asie pour l'aridité de leur sol et pour le sable qui les recouvre; mais ils sont loin d'avoir la même étendue. Les plus remarquables sont: le désert d'Atacama, renfermant la bande étroite du pays que la république de Bolivie possède sur le Grand-Océan; le désert de Pernambuco, qui s'étend sur une partie du plateau du nord-est du Brésil: c'est le plus grand désert américain.

La configuration de l'Amérique, la disposition de ses vastes chaînes de montagnes et de ses plaines immenses influent considérablement sur sa température. Placé comme une longue langue de terre entre deux océans, et longeant à peu près à distance égale, d'un côté l'Afrique et l'Europe dont l'océan Atlantique le sépare, et de l'autre côté toute l'Asie et les îles de la mer Pacifique, le nouveau continent a une température de près de dix degrés plus basse qu'aux lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde: cela vient d'abord de ses nombreuses chaînes de montagnes, dont les Andes aux cimes couvertes de neiges perpétuelles, même sous la zône torride, forment la base; cela tient ensuite à son peu de largeur, car l'Amérique a sa surface principalement disposée en longueur; cela tient en outre à ses nombreuses rivières de même qu'à ses forêts impénétrables. Toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique; c'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent.

Le Nouveau-Monde, plus favorisé à certain égards que l'Ancien, par la variété ou la richesse de ses montagnes, par l'amplitude ou l'étendue de ses cours d'eau, l'est moins sous d'autres aspects, et par exemple, à cause de ses volcans ou de ses tremblements de terre, surtout dans les régions équatoriales. Ces tremblements de terre renversent, détruisent de fond en comble les villes et les populations, en ne laissant plus que des débris ou des cendres dans les lieux où l'industrie humaine avait développé toute sa puissance. Presque tous les volcans américains aujourd'hui enflammés se trouvent sur le flanc occidental de la chaîne des montagnes de l'Amérique du sud et de l'Amérique du nord. On n'en voit sur aucun point de la côte orientale, si ce n'est trois petites éruptions à l'est des Andes propres, et que le savant Humboldt attribue aux actions latérales

des volcans de Popayan et de Pasto, vers les Provinces-Unies de l'Amérique centrale. Sur la côte nord-ouest on cite principalement le volcan du mont Saint-Elie; au Mexique, on remarque le volcan de la Puebla; en Guatemala, le groupe de Popayan; en Colombie, le groupe de Quito; au Pérou, l'Arequina; au Chili, seize volcans, et trois aux Antilles

Ce n'est pas toutefois que ces tremblements de terre endent stériles les contrées où ils se manifestent; la nature semble vouloir aussitôt réparer d'une main le mal qu'elle vient de faire de l'autre; souvent même en ouvrant les entrailles de la terre, elle révèle de nouveaux trésors. Au surplus, les productions naturelles de l'Amérique sont assez renommées; aucune contrée ne possède d'aussi riches mines d'or et d'argent, si l'on excepte peut-être la Chine et le Japon. L'arbre du quinquina croît sur le flanc des Andes près de la ligne équinoxiale, à côté de ce précieux tubercule qui de l'Amérique est venu comme une autre manne consoler l'indigence des peuples de la vieille Europe. D'autres végétaux servent encore à nos besoins, comme l'ipécacuanha, l'arowrout, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de campêche, l'indigo, le tabac, le cotonnier, la canne à sucre et le café. On a dû admirer les pins superbes qui bordent le fleuve Colombia et qui atteignent jusqu'à trois cents pieds de hauteur; on a de même admiré les platanes de l'Ohio qui ont jusqu'à cinquante pieds de circonférence.

Dans le règne animal, le nouveau continent nous a offert d'innombrables troupeaux de chevaux ou de bœufs sauvages, des tapirs, des castors, des légions d'oiseaux parmi lesquels brillent l'oiseau-mouche et le colibri, le kamichi, le yals, curieux par sa voix retentissante et par ses armes redoutables; le jabiru, destructeur des reptiles; le condor, espèce d'aigle des Andes; l'aigle-chauve, qui habite les deux Amériques sous toutes les latitudes, pour vivre aux dépens des habitants des eaux comme de ceux de la terre; l'agami, le moqueur et quelques autres. Le serpent à sonnettes est commun dans les deux Amériques entre les deux tropiques, et les rivières sont remplies de caïmans et de crocodiles. On trouve aussi en Amérique, notamment dans l'Amérique centrale, la cochenille, insecte si précieux, à cause de la belle couleur qu'il donne pour la teinture.

Quand les Européens eurent mis le pied sur le sol du nouveau continent, et qu'ils en aperçurent les habitants, ils leur donnèrent le nom général d'Indiens, parce qu'ils se croyaient aux extrémités orientales de l'Inde: ce nom est demeuré aux indigènes de ce continent, mais aujourd'hui les vrais Indiens ne se rencontrent plus guère que dans les forêts, qui leur ont servi de refuge contre les atrocités des premiers Espagnols. Dans les régions équatoriales il s'est formé, de l'union des nègres d'Afrique avec les blancs, une race nouvelle qui a reçu le nom de *mulâtres*, pendant que l'union des indigènes américains et des Européens produisait les créoles.

En général les indigènes américains sont bien constitués, ont le teint d'un rouge cuivré, la chevelure noire, longue et peu fournie, la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés, les sourcils éminents, les pommettes saillantes, le nez un peu camus, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës, l'expression du visage naturellement douce, la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu, avec l'os frontal très déprimé en arrière et le crâne ordinairement léger. Tels sont à peu près les traits physiques et généraux des indigènes américains. Il y a une exception à faire pour deux nations qui vivent aux deux extrémités opposées de ce continent, savoir: les Esquimaux et les Patagons. Les premiers, qui habitent au milieu des glaces vers le pôle arctique, semblent offrir le plus bas degré de l'échelle humaine, pour la taille du moins, car elle est encore au-dessous des Lapons; au contraire, les Patagons, et leurs voisins les Puelches, se distinguent par une haute stature, sans qu'elle atteigne toutefois les gigantesques proportions que les premiers navigateurs avaient données aux habitants des côtes magellaniques.

Une autre distinction doit être faite encore, c'est celle de la couleur. Quelques indigènes, comme les Caraïbes, sont rouges; le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé; celui des Mexicains est plus basané que celui des habitants de la Colombie; les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux de l'Orénoque; ceux du Rio-Gila sont plus bruns que ceux du Guatemala; aux sources de l'Orénoque on aperçoit des tribus blanchâtres au milieu de peuplades noirâtres; les Indiens des plateaux les plus élevés de la Cordillière des Andes ont le teint aussi cuivré que ceux des plaines brûlantes de l'équateur. Partout on s'aperçoit que la couleur d'un Américain dépend très peu de la position locale dans laquelle il vit.

Les Européens, en étendant leurs conquêtes sur les deux Amériques, y ont en même temps apporté et étendu leurs langues; et comme les trois nations dont les conquêtes ont eu en Amérique le plus de développement sont les Espagnols, les Portugais et les Anglais, il en est résulté que les langues de ces trois nations sont devenues dominantes parmi les peuples du nouvel hémisphère: l'anglais et l'espagnol se parlent le plus généralement dans l'Amérique du nord, c'est-à-dire l'anglais aux Etats-Unis, et l'espagnol au Mexique; l'espagnol et le portugais se partagent presque entièrement l'Amérique du sud, c'est-à-dire que l'espagnol est la langue dominante en Colombie, au Pérou, au Chili et dans la république Argentine, tandis que le portugais est pour ainsi dire universel au Brésil.

On peut admettre qu'en général, dans l'Amérique continentale et insulaire, peuplée d'environ cinquante millions d'habitants, il y a sur six millions quatre cent trente-trois mille noirs, plus de 45/100 qui parlent anglais, plus de 10/100 qui parlent portugais, et plus de 14/100 qui parlent la langue française.

Sous le rapport des religions, l'Amérique est généralement chrétienne; elle compte environ vingt-cinq millions de catholiques romains, et seize millions de protestants; le reste de la population professe divers autres cultes qui se rapprochent plus ou moins du christianisme, car il n'existe plus qu'un très petit nombre d'idolâtres. L'illustre de Humboldt avait trouvé que l'Amérique espagnole, en 1823, tant au-delà qu'en deçà de l'isthme de Panama, réunissait quinze millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille catholiques romains, dont deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, sept millions cinq cent trente mille Indiens, cinq millions cent dix-huit mille mixtes et nègres; que l'Amérique portugaise avait quatre millions de catholiques; les Etats-Unis, le Canada et la Guiane française environ cinq cent trente-sept mille; et les Antilles françaises, avec Haïti, Cuba et Porto-Rico, un million neuf cent soixante-quatre mille. Le même savant faisait concourir au protestantisme, savoir: 1° les Etats-Unis de l'Amérique du nord pour dix millions deux cent quatre-vingt-quinze mille, et il y en a aujourd'hui plus de quinze millions; 2° le Canada anglais, la Nouvelle-Ecosse et le Labrador pour deux cent soixante mille; 3° la Guiane anglaise et hollandaise pour deux cent vingt mille; 4° les Antilles anglaises pour sept cent soixante-dix-sept mille; 5° les Antilles hollandaises, danoises, etc., pour quatre-vingt-quatre mille.

Suivant les documents ou observations des voyageurs, le nombre des protestants dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'extrémité méridionale du Chili jusqu'au Goënland, est à celui des catholiques romains comme un est à deux. Les Indiens indépendants, qui n'appartiennent directement

ou immédiatement à aucune communauté chrétienne, sont à la population chrétienne comme un est à quarante-deux. La population protestante du nouveau continent paraît s'accroître plus rapidement que la population catholique, et il est présumable que, eu égard aux progrès de la civilisation, avant un demi-siècle le culte purement évangélique aura encore, par son extension, modifié considérablement ce terme de comparaison.

Les peuples américains sont gouvernés aujourd'hui par des institutions généralement démocratiques. Il y a soixante-dix ans qu'une grande portion de l'Amérique septentrionale, alors depuis plus de deux siècles colonie britannique, secoua le joug de l'Angleterre et se constitua en république fédérative sous le titre d'*Etats-Unis*. Il y a trente ans que le Mexique avec le Guatemala, qui dépendent de l'Amérique septentrionale, et toute l'Amérique méridionale, sont en jouissance également de leur indépendance la plus complète. Les Nord Américains ayant fait les premiers pas dans un ordre politique mieux approprié à leurs besoins et à leurs goûts, et ayant empreint leur marche d'une sagesse et d'une maturité qu'ils devaient à la vieille Europe, les Sud-Américains les ont généralement pris pour modèles, et leurs républiques se sont organisées d'après les mêmes bases. Aussi, à quelques différences de formes près, tous les nouveaux Etats ont adopté le principe de la souveraineté du peuple, la représentation nationale et la distinction des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Après ces généralités qui s'appliquent à l'ensemble du continent américain ou qui sont communes à plusieurs de ses parties à la fois, nous allons ajouter les généralités relatives à chacun des deux massifs américains, en commençant par celui de l'Amérique septentrionale.

—

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale, dont les côtes furent explorées pour la première fois par l'Anglais Sébastien Cabot en 1497, d'après les ordres du roi d'Angleterre Henri VIII, qui fit prendre possession de ces contrées pour les unir à l'empire britannique, s'étend depuis l'isthme de Panama, par 9° de latitude nord, jusqu'à la mer Glaciale, par 74° de latitude nord, pendant qu'elle est comprise entre le 15e et le 17e degré de longitude occidentale. Si l'on y joint le Groënland, la longitude s'étend jusque vers le 26e degré occidental.

Elle est bornée au nord par l'océan Glacial arctique, à l'est par l'océan Atlantique boréal et équatorial, au sud par la mer des Antilles et l'isthme de Panama, et à l'ouest par le grand Océan équinoxial, boréal, la mer et le détroit de Behring. Les grandes divisions politiques et géographiques sont, au nord-ouest, les possessions russes; au centre, les pays des Indiens; au nord-est, les possessions anglaises; à l'est, au centre et à l'ouest, les Etats-Unis; au sud-ouest et au sud, le Mexique et Guatemala.

Elle renferme en terre continentale une superficie de six millions sept mille trois cent trente-sept lieues marines carrées de 20 au degré, avec une population de vingt-cinq millions d'individus, non compris les Antilles, qui, sur un développement de sept cent à sept cent cinquante lieues, avec une surface de huit mille trois cents lieues marines carrées, contiennent plus de trois millions d'habitants.

Dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, nous avons eu occasion d'indiquer les principaux accidents naturels de l'Amérique du nord. Nous répéterons donc surabondamment que ses trois principales mers ou baies sont celles de Baffin, d'Hudson et du Mexique. Le golfe ou la mer de Baffin, qui reçut ce nom de son découvreur, l'Anglais Guillaume Baffin, lorsque celui-ci, en 1616, cherchait un passage par le nord-ouest, se trouve dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du nord, entre les 10e et 78e degrés de latitude, et entre les 80e et 60e degrés de longitude occidentale. Ce golfe sépare l'Amérique propre du Groënland; de hautes montagnes règnent le long de ses côtes qui sont continuellement bordées de glace, et ne laissent qu'un étroit passage entre elles et les bancs de glace qui couvrent le milieu du golfe; la navigation s'y borne à quelques semaines. Les oiseaux aquatiques s'en éloignent avant la fin de juillet. Il abonde en phoques, narvals, baleines et autres grands animaux marins. Il communique avec l'océan Atlantique boréal par le détroit de Davis, et avec la mer Glaciale arctique par les détroits de Lancaster et de Barrow. Il paraît aussi qu'il communique avec la baie d'Hudson qui pénètre dans le littoral oriental des possessions anglaises.

La baie ou mer d'Hudson est située entre les 75e et 96e degrés de longitude occidentale, et 51e et 63e degrés de latitude nord. Elle fut découverte en 1610 par le navigateur anglais Henri Hudson, qui y perdit la vie. Ses côtes sont stériles et hérissées de rochers escarpés; le soleil ne réchauffe jamais ce sol que rendent inabordable des glaces et des amas de neiges pour ainsi dire perpétuelles; la navigation n'y est libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on alors bien souvent des glaçons très dangereux. La baie ou mer d'Hudson communique avec le détroit de Davis par ceux de Forbisher, de Cumberland et d'Hudson.

Le golfe du Mexique est la partie de l'océan Atlantique avancée dans les terres méridionales de l'Amérique du nord; il est situé par 84 et 110° de longitude occidentale, et par 20 et 30° de latitude nord; il se trouve donc sous le tropique du Cancer; il baigne la côte sud des Etats-Unis, et la côte est du Mexique; il reçoit les eaux de plusieurs fleuves, notamment du Mississipi et du Rio-del-Norte.

L'Amérique septentrionale offre encore le golfe de Californie et plusieurs autres que nous avons eu occasion de nommer, tant sur le grand Océan que sur la mer Glaciale arctique. Le golfe de Californie reçoit le Rio-Colorado, un des fleuves du versant occidental des Cordillières du Mexique. Dans le golfe de Mackenzie, au nord, débouche le fleuve Mackenzie, et dans le golfe de George IV, débouche le fleuve de Coppermine. Le golfe de Boothia, découvert par le capitaine Ross, communique avec la mer de Baffin par le canal du Prince-Régent et le détroit de Lancaster.

Nous venons de nommer plusieurs détroits qui se trouvent dans les parages de l'Amérique du nord; les principaux sont : 1° le détroit de Davis, appelé ainsi du nom de John Davis, navigateur anglais, qui l'explora en 1595; lorsqu'il allait à la recherche d'un passage pour pénétrer par le nord de l'océan Atlantique dans le Grand-Océan; 2° le détroit de Lancaster, situé au nord-ouest de la mer de Baffin; 3° le détroit ou canal de Barrow à l'ouest du détroit de Lancaster; 4° le détroit d'Hudson, situé sous le 61e degré de latitude nord, et qui lie la baie d'Hudson au détroit de Davis; 5° le détroit des Florides, ou canal de Bahama, qui, ~~par 24°~~ de latitude nord sous 82° de longitude ouest, communique du golfe du Mexique dans l'océan Atlantique, et sépare des îles Lucayes la côte méridionale des Etats-Unis. Le courant perpétuel qu'on éprouve dans ce détroit vient du courant formé par la marée qui se répand entre Cuba et Yucatan, et de la masse des eaux du Mississipi avec celles des autres grands fleuves qui débouchent dans le golfe du Mexique. L'arrivée de la marée du sud au nord force les eaux du fleuve à se répandre le long des côtes de l'est de l'Amérique septentrionale.

Sur l'océan Pacifique nous avons eu occasion de citer le détroit de Behring, que le navigateur danois Behring, au service de la Russie sous Pierre-le-Grand, découvrit au commencement du XVIIIe siècle, en voulant s'assurer si les terres à l'opposé du Kamtschatka

faisaient partie ou non de l'Amérique; on sait que ce navigateur échoua sur une île déserte où il périt misérablement.

Quant au canal de Géorgie, situé sur l'océan Pacifique, sous le 50e degré de latitude nord, et par 125 et 130o de longitude ouest, ce détroit baigne une partie des côtes des possessions anglaises et une partie de celles des Etats-Unis.

Le système des montagnes de l'Amérique septentrionale forme deux longs versants, l'un occidental et l'autre oriental, et qui sont parallèles aux deux océans Atlantique et Pacifique. Le versant de l'ouest, qui s'étend le long des côtes baignées par le Grand-Océan, et à une distance qui varie d'un petit nombre de lieues jusqu'à quatre-vingts ou cent, présente une longue chaîne de montagnes qui, partant des bords de la mer Glaciale arctique, se dirige vers le sud, jusqu'à l'isthme de Panama, où elle vient s'unir aux monts de l'Amérique méridionale. Le nom de cette chaîne dans les possessions russes et anglaises, et dans celles de l'Union ou des Etats-Unis, est celui de *monts Rocheux;* elle prend celui de *Cordillières* dans les possessions mexicaines. Le versant de l'est, infiniment plus éloigné de l'Atlantique, a plusieurs rameaux dont la chaîne s'étend par le nord-est entre les 23e et 48e degrés de latitude nord, jusqu'au golfe de Saint-Laurent, sous les noms de *monts Alleghany*, de *montagnes Bleues* sur la côte, et de *monts de Cumberland* à l'ouest. Le plus haut pic des monts Rocheux au-dessus du niveau de la mer est de 5,800 mètres. Le pic d'Oribaza, au Mexique, a 5,400 mètres.

La chaîne qui unit les monts Rocheux aux Alleghany forme par 55o latitude nord les lignes de partage des eaux, 1o entre la mer polaire et la baie d'Hudson; 2o entre la même baie, le golfe du Mexique, les lacs au nord et le cours du Saint-Laurent; 3o entre les lacs au midi et le même golfe du Mexique. A l'ouest de la chaîne principale se détachent d'autres rameaux qui s'étendent, les uns vers le rivage de la mer et du détroit de Behring, les autres vers la Californie. De ces différentes lignes de faîte, il résulte pour l'écoulement des eaux cinq bassins principaux : le premier à l'ouest, compris entre la chaîne des monts Rocheux et le Grand-Océan; le deuxième à l'est, resserré entre les Alleghany et l'océan Atlantique; le troisième, formé au nord par la ligne de faîte qui sépare le golfe d'Hudson des grands lacs canadiens du golfe du Mexique, de la mer polaire et du golfe de Baffin, et reçoit les eaux qui viennent de cette enceinte; le quatrième, situé au nord, entre les monts Rocheux et la ligne de faîte que nous venons de décrire, en y comprenant le golfe de Baffin, les détroits de Lancaster et de Barrow, et la partie de la mer polaire où ces détroits communiquent; le cinquième au sud, qui, compris entre les Alleghany, la ligne de faîte transversale, les monts Rocheux, les montagnes qui y font suite jusqu'à l'isthme de Panama, verse ses eaux dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Les principaux fleuves qui s'écoulent dans ces divers bassins ont, la Columbia, un cours de 400 lieues; le Saint-Laurent, un de 670; et le Mississipi, un de 1,100 à 1,200 lieues.

Vers le même point des monts Rocheux, par 55o de latitude nord et 130o de longitude ouest, naissent deux fleuves qui coulent, l'un du flanc nord-est vers le pôle boréal, l'autre du flanc sud-est vers l'océan Pacifique: ce sont le Mackenzie et la Columbia.

Le Mackenzie, ainsi nommé du voyageur anglais qui le découvrit en 1789, se forme de trois bras dont le plus septentrional sort du lac Hum; le plus méridional est nommé *bras de l'Est;* celui du centre, qui est le principal, conserve le nom d'*Ounjigah* ou de *rivière de la Paix*. Après un cours assez considérable dans la direction de l'ouest au nord-ouest, ce fleuve, parvenu au lac Athapeskow, change sa direction pour prendre celle du sud au nord-est, et son nom pour celui de *rivière de l'Esclave*, parce qu'il se rend dans le lac de l'Esclave; il en sort sous le nouveau nom de *Mackenzie*, qu'il garde jusqu'à la mer boréale, où il va se jeter par 135o de longitude ouest et 69o de latitude nord Il est navigable jusque dans le voisinage des monts Rocheux, où il a de nombreuses cascades qui interrompent son cours. On lui donne déjà environ un mille de largeur à l'endroit où il reçoit le nom de *rivière de l'Esclave;* le pays situé entre le lac de l'Esclave et celui d'Athapeskow est si peu élevé que le fleuve, pour peu qu'il sorte de ses rives, couvre une étendue immense de terrain. Ce fleuve formait naguère la limite entre les possessions russes et les possessions anglaises dans l'Amérique du nord, les premières à l'ouest et les secondes à l'est.

La Columbia, qui débouche dans la mer Pacifique par 46o 19' de latitude nord, 126o 14' 15" de longitude ouest, prend sa source par 118o 50' de longitude ouest; elle reçoit de nombreuses et importantes rivières, notamment le Flat-Bow ou Mac-Gillivray's river, le Clark ou Flatkead, le Lewis ou Saptim, et la Multnomah; quelques géograghes y rattachent encore le Tachoutchi-Tessé, ou rivière Fraser, qui pourtant se jette dans le golfe de Géorgie, trois degrés plus au nord. La Columbia, à cent lieues de son embouchure, après avoir reçu la rivière de Lewis, a déjà près de trois mille pieds de large; ses eaux sont tellement claires qu'on y aperçoit le poisson à quinze pieds de profondeur; des bâtiments de trois cents tonneaux remontent le fleuve jusqu'à la jonction de Multnomah, à trente lieues de l'Océan, et la marée se fait sentir vingt-deux lieues au-delà. Les sinuosités de ce fleuve sont cause qu'il a un cours de près de quatre cents lieues.

Le fleuve Saint-Laurent, qui est à proprement parler le canal par où s'écoulent dans l'océan Atlantique les lacs formant la mer d'eau douce du Canada, sépare les possessions anglaises de celles des Etats-Unis. Il reçoit différents noms : depuis son embouchure, sous le 48e degré de latitude nord et le 72e degré, jusqu'au 76e de longitude ouest, c'est le fleuve Saint-Laurent; de ce point jusqu'au lac Ontario, c'est le Cataraqui ou l'Iroquois; entre le lac Ontario et le lac Erié, c'est la rivière de Niagara; entre le lac Erié et le lac Saint-Clair, c'est le Détroit; entre le lac Saint-Clair et le lac Huron, auquel se joint le lac Michigan, c'est la rivière Saint-Clair; entre le lac Huron et le lac Supérieur, ce sont les chutes ou sauts de Sainte-Marie. Vers le 76e degré de longitude ouest la rivière Utawas vient du pays des Iroquois s'unir au Saint-Laurent. Le lac Champlain, sous le 46e degré de latitude nord et le 76e de longitude ouest, s'écoule aussi dans le Saint-Laurent par un canal qui porte le nom de *Chambly* ou de *Sorelle*. Ce qu'on nomme le *Cataraqui* peut avoir cinquante lieues de cours; la rivière de Niagara en a douze; celle du Détroit quatorze; le Saint-Clair vingt; celle des chutes dix à douze; et tout le fleuve Saint-Laurent, six cent soixante-dix lieues.

La rivière de Niagara varie d'une lieue à une lieue et demie de largeur; à un des points de son rétrécissement, elle se précipite de cent soixante-trois pieds de haut par deux cataractes dont l'île des Chèvres marque la séparation, et pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La cataracte ou le saut de l'ouest, qui est le plus considérable, se nomme le *Grand-Saut* ou le *saut du Fer-à-Cheval*, à cause de sa forme, et a mille huit cents pieds de large; le saut de l'est en a mille. Ce double saut s'annonce par un bruit effroyable; c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel, pour nous servir des expressions de Chateaubriand, se courbent et se croisent sur l'abîme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers

sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Le Mississipi, roi des fleuves de l'Amérique du nord, et qui, tout entier, coule sur le territoire des Etats-Unis, auquel il appartient exclusivement, mériterait plutôt le nom de Missouri, son principal affluent, plus étendu que le Mississipi propre. Le Missouri naît au versant oriental des monts Rocheux, entre les 112e et 113e degrés de longitude ouest, par 44o de latitude nord, peu loin des sources de Lewis, un des affluents de la Columbia. Formé de trois cours d'eau principaux, nommés le *Gallatin*, le *Madison* et le *Jefferson*, il coule d'abord au nord l'espace de cinquante-cinq lieues, puis au nord-est pendant vingt-cinq lieues, puis au sud-est pendant deux cents lieues, durant lesquelles il reçoit plusieurs affluents notables comme le Yellow-Storie ou Pierre-Jaune et le Petit-Missouri; alors il se reploie brusquement au sud pour couler dans cette direction pendant cent quarante lieues dans le pays des Sioux, et y recevoir d'autres affluents, tels que la Chayenne et la rivière Blanche ou White River; sous le 43e parallèle par 103o de longitude ouest, il fait un détour à l'est pendant soixante lieues, reçoit encore plusieurs affluents, comme le Quircourre, la Jaegue et la Sioux; enfin, il court au sud-est pendant deux cent quarante lieues, pour s'unir au *Mississipi.*

Celui-ci vient du lac du Cèdre-Rouge, par 97o 15' de longitude ouest, sous le 47e degré 35' de latitude nord, à deux lieues des lacs du versant nord-est qui envoient leurs eaux à la baie d'Hudson; il coule au sud pendant 2o, puis au sud-est pour former les célèbres cataractes de Saint-Antoine, reçoit divers affluents, comme les rivières Sainte-Croix, de Saint-Pierre, des Moines, de Chippaoua et des Illinois, et joint le Missouri par 34° 54' de latitude nord, 87o 40' de longitude ouest, après un cours de trois cents lieues. A son confluent avec le Missouri, il devient comme lui trouble et jaunâtre; les eaux des fleuves ne s'unissent complétement que trente milles plus bas. Le Mississipi continue à couler jusqu'au golfe du Mexique, en donnant son nom aux deux bras réunis, trajet de quatre cent cinquante lieues, pendant lequel viennent encore le joindre, par sa gauche, l'Ohio et le Tenessé, et par sa droite, la rivière Blanche, l'Arkanzas et la rivière Rouge. Le cours entier du Missouri, avec le Bas-Mississipi est de plus de onze cents lieues; d'autres le font de douze cents lieues, y compris toutes les sinuosités. La largeur du fleuve est en général de huit cents à seize cents toises; celle de chacun des deux bras, au point de jonction, est d'une demi-lieue; celle des deux bras réunis est de plus d'une lieue à la Nouvelle-Orléans, et va toujours en augmentant jusqu'à leurs embouchures. Le courant du fleuve est de trois milles et demi à quatre milles par heure; mais sa rapidité est telle à la Nouvelle-Orléans, qu'il faut un vent fort pour qu'on puisse le remonter à la voile. Le fleuve est navigable pour les bâtiments de trois cents tonneaux jusqu'à Natchez, qui est à cent soixante-dix lieues de la mer, où il se jette par plusieurs bras en formant un delta, sous le 29e degré 6' de latitude nord; les embarcations remontent jusqu'aux chutes Saint-Antoine, par 44o 5' de latitude nord, navigation de près de huit cents lieues avec les circuits. Le Mississipi et le Missouri, avec leurs affluents, arrosent un pays égal en surface aux deux tiers de l'Europe. Le delta du fleuve est surtout remarquable par le grand nombre de marais, de lacs, de lagunes et d'anses qu'il présente.

L'Amérique septentrionale est riche en métaux de toute espèce; l'or et l'argent abondent au Mexique et en Californie; on trouve plus au nord du cuivre, et, dans le centre, du fer en grande quantité, des mines de houille très productives. Le sel est très commun, et se rencontre à la surface du sol, dans des mines et dans des sources. Diverses contrées fournissent du soufre et plusieurs sortes de marbres. Le chêne, le hêtre, le noyer, le bouleau, le charme, l'orme, le mélèse, le micocoulier sont rassemblés en immenses forêts, sous les mêmes noms qu'en Europe, bien que leurs espèces soient différentes. Le magnolia, le tulipier, l'acacia, le gordonia, comme beaucoup d'arbrisseaux qui portent de jolies fleurs, sont particuliers à l'Amérique du nord, ainsi que le sassafras, le mûrier rouge, le myrte à cire. La zône tempérée du nouveau continent s'est enrichie des plantes céréales, des légumes et des arbres fruitiers de l'ancien hémisphère. Dans la zône la plus chaude s'élèvent le palmier de plusieurs espèces, l'hematoxilon, le cacaoyer, le cotonnier, l'acajou, le cocotier et le vanillier. Les Européens ont transporté en Amérique l'oranger, l'indigotier, le citronnier, le caféier et la canne à sucre. On y cultive l'agave, le piment, le bananier, l'igname, la patate, le cactus et autres plantes. Quant au maïs, au tabac et à la pomme de terre, ce sont des présents que l'Amérique a faits à notre vieille Europe.

Les principaux animaux de l'Amérique septentrionale sont le bison, l'élan, le chevreuil, l'antilope, répandus par troupeaux dans les prairies ou bien dans les savanes qui bordent le cours des fleuves. Dans les régions du nord se voient le renne et le bœuf musqué; dans les contrées sauvages, l'ours, le loup, le renard, le carcajou; partout, le castor, l'hermine, la martre, la loutre, le porc-épic, l'écureuil et toutes sortes d'animaux à fourrures. Les animaux domestiques de l'ancien continent sont tellement multipliés dans le nouveau, qu'il n'est point rare de les rencontrer à l'état sauvage. Malheureusement on y rencontre aussi des reptiles venimeux, surtout des serpents à sonnettes qui infestent les forêts, où sont répandus de nombreux essaims d'abeilles. L'aigle, le hibou, le cygne, le canard, le goëland s'y présentent quelquefois, mais par espèces différentes des nôtres. Le colibri, l'oiseau-mouche qui habite la région du sud, le moqueur, le tangaras et autres, sont autant d'oiseaux particuliers qui appartiennent à l'Amérique septentrionale, où se trouve encore dans l'état sauvage le dindon, envoyé pour la première fois en Europe en 1523. Les rivières et les lacs sont peuplés de brochets, d'esturgeons, de truites, d'anguilles et surtout de saumons, pendant que les côtes vers l'île de Terre-Neuve fournissent annuellement une prodigieuse quantité de morue.

L'Amérique septentrionale, sous le double rapport des religions et des langues principales de ses habitants, montre que ceux-ci les doivent à l'Europe. L'universalité des Nord-Américains professent la religion chrétienne, savoir: le protestantisme aux Etats-Unis et dans les possessions anglaises, et le catholicisme au Mexique et dans le Guatemala. Les deux langues dominantes sont l'anglais aux Etats-Unis, et l'espagnol au Mexique. Aujourd'hui, sur 30,000,000 de Nord-Américains 15,000,000 parlent anglais, 9,000,000 l'espagnol, comme aussi 15,000,000 suivent le culte réformé, et 9,000,000 le culte romain; le reste est idolâtre.

A l'égard du gouvernement, nous avons vu, dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, la nature de ceux de l'Amérique septentrionale: ils sont entièrement démocratiques, du moins dans les trois républiques des Etats-Unis, du Mexique et de Guatemala. Nous passons sous silence l'Amérique russe, au nord-ouest, et l'Amérique anglaise, au Canada et aux contrées voisines.

Présentons maintenant les généralités qui s'appliquent à l'Amérique méridionale.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale, sur la côte nord-est de laquelle, dans son premier voyage, Christophe Colomb débarqua en 1498, c'est-à-dire six années après la découverte de Saint-Domingue aux Antilles (1), une année avant Améric Vespuce, qui publia sa relation, et vingt-cinq ans avant Pizarre, qui découvrit le Pérou, s'étend par 13° de latitude nord et 56° de latitude sud, 42 et 86° de longitude ouest. Elle a pour confins, au nord, l'isthme de Panama, où commence l'Amérique septentrionale, puis la mer des Antilles, où elle s'avance jusqu'au 13e degré de latitude nord, vers le cap de Gallinas, gisant par 74° de longitude ouest. Elle est bornée à l'est par l'océan Atlantique, au sud par l'océan austral, et à l'ouest par l'océan Pacifique. La limite la plus orientale est le cap Saint-Roch, sur la côte du Brésil, par 50° de latitude nord et 74° de longitude ouest; la plus occidentale est le cap Blanc sur la côte du Pérou, par 5° de latitude sud et 86° de longitude ouest.

La superficie de l'Amérique du sud est évaluée à cinq cent soixante-onze mille trois cents lieues marines carrées de vingt au degré, dont cent quatorze mille quatre cents lieues en partie montueuses, et quatre cent cinquante-six mille neuf cents lieues en plaines. Sa population est d'environ 20 millions d'âmes, dont 5 millions de blancs foncés, 2 millions d'Indiens et 7 à 8 millions d'individus mixtes.

Les principaux accidents naturels de cette moitié du nouvel hémisphère sont les montagnes et les fleuves.

Une chaîne immense de montagnes traverse l'Amérique méridionale dans toute son étendue du sud au nord, le long des côtes baignées par le Grand-Océan, à partir du cap Froward, situé sur le détroit de Magellan au sud, jusqu'à l'isthme de Panama au nord, longueur d'environ dix-sept cents lieues. Dans toute cette longueur ladite chaîne s'éloigne rarement de la mer Pacifique de plus de quarante lieues; sa largeur varie de vingt lieues à soixante, et sa hauteur moyenne sous l'équateur est de deux mille quatre cents toises.

Cette même chaîne reçoit différents noms, suivant les contrées qu'elle traverse : dans la Patagonie, depuis le cap Froward jusqu'au 41e degré de latitude sud, c'est la Sierra-Nova de los Andes, ou plus généralement la chaîne des Andes du Chili; au Pérou, c'est la Cordillière royale des Andes ou grande Cordillière du Pérou, et vers la partie méridionale de la république colombienne, c'est la chaîne de Quito, nom d'une ville située dans ces contrées élevées. Nous avons eu déjà occasion de faire remarquer qu'en général le versant occidental des Andes est à pentes raides, au lieu que le versant oriental a des inclinaisons plus ménagées.

La Cordillière des Andes offre dans toute son étendue des neiges éternelles et un grand nombre de volcans. Les sommets les plus élevés appartiennent à la partie qui couvre la Colombie. C'est là que se trouve le Chimboraço, dont la hauteur est de trois mille trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Le faîte des Andes n'a point d'arêtes étroites comme celui des chaînes européennes; il présente au contraire des plateaux immenses, couverts de villages et où règne une culture opulente. Les vallées, plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, offrent aussi des scènes plus sauvages; elles sont d'ordinaire entrecoupées de ruisseaux qui avec le temps se sont creusé des lits de vingt à vingt cinq pieds de profondeur, et d'un pied à un pied et demi de largeur. On marche en frémissant à travers ces crevasses, cachées souvent par une épaisse végétation; il faut suivre des sentiers pleins de trous de trois à quatre pieds de profondeur, et traverser les torrents à la nage ou sur des ponts chancelants formés par des câbles de roseaux jetés d'une rive à l'autre, ou dans un hamac de cuir qui parfois vous entraîne jusqu'au fond de l'abîme.

La Cordillière des Andes jette à l'ouest et à l'est un grand nombre de rameaux, dont le plus important est celui qui se détache à l'est dans la partie méridionale du Pérou, sous 19° de latitude sud, court dans la direction de l'est et va rejoindre les monts du Brésil. Voici au surplus les hauteurs des principaux sommets des Andes: le Chimboraço, 6,700 mètres; le Cayambe, 6,200; l'Antisana, 5,600; le Cotopaxi, 5,900.

Les Andes n'offrent l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du Grand-Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'aux pieds de leur versant oriental; les quebrados ou fentes immenses, sous les noms de *gorges* ou *vallées*, partagent ces masses granitiques et en interrompent l'apparente continuité; c'est à travers ces portes naturelles que les fleuves descendent vers l'Océan.

La position géographique de l'Amérique méridionale, dont presque tout le territoire est sous la zône torride, pourrait faire croire que cette moitié du Nouveau-Monde éprouve sous la même zône des chaleurs excessives; mais l'étendue des cours d'eau et le voisinage des deux cours de l'Océan, balayés par les vents alisés ou agités par des courants, modifient le climat, et permettent de distinguer trois zônes de température, la zône chaude, la zône tempérée et la zône froide.

Dans la zône froide ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux, qui arrête la croissance des grands végétaux, et qui chez l'homme, ainsi que le remarque le savant Malte-Brun, perpétue les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zône chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand dans tout le règne animal et végétal l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zône tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitants constants, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la zône froide. Ainsi, un simple voyage du sommet des Andes jusqu'au niveau de la mer, ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale qui suffit pour opérer les changements les plus étonnants dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zônes doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone. L'été, le printemps et l'hiver sont ici, pour continuer à nous servir des expressions de Malte-Brun, assis sur trois trônes distinctifs qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance.

Les productions de la chaîne des Andes semblent plus riches, à certains égards, que celles de la Cordillière mexicaine. On connaît l'abondance des mines du Chili, du Pérou et de la Colombie, qui toutefois sont moins exploitées que celles du Mexique, parce que ces dernières sont moins élevées dans la région des neiges que les premières. Les végétaux croissent à peu près dans l'ordre suivant: depuis les bords de l'Océan, près de la ligne équinoxiale, jusqu'à la hauteur de mille mètres, se balancent les palmiers et les liliacées, le jasmin à large fleur et le datura en arbre, le cocotier et l'amandier. Au-dessus de la région des palmiers commence la région des fougères arbores-

(1) On sait qu'en 1492 Christophe Colomb s'était d'abord arrêté aux îles San-Salvador et de St-Domingue.
A. M.



Quand le jour commença à baisser, Colomb alla se poster au-dessus de la cabine.

centes qui cessent à huit cents toises, et du quinquina qui pousse jusqu'à quatorze cent cinquante toises. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina ou chinchona se rencontre dans plusieurs arbres d'espèces différentes, et dont quelques-uns croissent à un niveau très bas, même sur les bords de la mer ; mais le vrai quinquina ne croît pas au-dessous de trois cent cinquante-trois toises.

Quant aux animaux de l'Amérique méridionale, depuis le niveau de la mer jusqu'à mille mètres ou cinq cent treize toises, dans la région des palmiers, on découvre le paresseux, le boa, le crocodile, les perroquets, le jaguar, le hoco, le tangara et le charançon ; dans les forêts de cette région brûlante retentissent les hurlements des alouates et autres singes sapajous ; on entend aussi le jaguar, et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le jaguar, animaux qui tous deux chassent le petit cerf ; l'air de ces vastes régions, surtout dans les bois et sur les rives du fleuve, est rempli d'une innombrable quantité de maringouins ou mosquites qui rendent le pays presque inhabitable. Aux mosquites se joignent les araignées venimeuses, les fourmis, les termes, et ces gros lézards que l'on est tout surpris de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitants ailés. De cinq cents à mille toises, plus de boas, plus de crocodiles ni de lamantins ; peu de singes, mais beaucoup de tapirs et de chiques. De mille à quinze cents toises, dans la région supérieure des quinquinas, plus de singes, plus de cerfs mexicains, mais le chat-tigre, les ours et le grand-cerf des Andes. Les poux abondent à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. De quinze cents à deux mille toises vient la petite espèce de lion que l'on désigne par le nom de *pouma*, le petit ours à fer blanc, quelques viverres et le colibri, si commun dans l'Amérique du nord. De deux mille à deux mille cinq cents toises habitent les vignognes, qui aiment les endroits où la neige tombe de temps en temps, et les guanacos avec les alpacas, qui suivent la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'au 9e degré de latitude sud. Dans les plus hautes régions plane le condor, comme l'aigle dans les Alpes.

L'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata sont les trois grands cours d'eau de l'Amérique du sud ; ce sont du moins les seuls que nous voulions ici décrire, car les autres sont davantage du ressort des traités de géographie.

L'Orénoque prend sa source au petit lac Ipava, par 5° de latitude nord et 68° de longitude ouest. Il coule à l'est, puis au sud, ensuite à l'ouest, puis au nord, et de nouveau à l'est, en formant ainsi une spirale dont le développement est de près de cinq cents lieues, pour aller traverser le lac Parime, formé par les débordements du fleuve. Sorti de ce lac, il reçoit par sa gauche

de nombreux affluents, dont les plus considérables sont le Guaviare, le Rio Meta et l'Apure, qui descendent des Andes orientales et coulent droit à l'est, ainsi que leurs propres tributaires. Les affluents principaux de la droite sont le Padamo, le Ventuari, le Caura, l'Arui et le Caroni. A trente ou quarante lieues l'Orénoque se divise en deux bras, dont le principal continue de couler à l'est, pendant que l'autre tourne au nord ; tous deux se subdivisent plus bas en canaux secondaires dont les cinquante embouchures occupent sur la côte atlantique un espace de soixante-dix lieues. Sept de ces embouchures sont seulement navigables. Le fleuve lui-même avec un cours de six cents lieues est d'une navigation difficile en certains endroits. Il traverse au surplus de superbes forêts ainsi que des plaines immenses, et dans la saison des pluies il inonde de chaque côté ses bords à la distance de vingt-cinq à trente lieues; il abonde en poisson et en animaux amphibies, surtout en caïmans ou alligators qui sont très dangereux.

L'Amazone ou le fleuve des Amazones, autrement nommé le *Maranon* ou *l'Orellana*, est vraisemblablement le plus grand fleuve du monde. Il prend le nom de *Maranon* (prononcez *Maragnon*) dans la partie supérieure de son cours. L'Espagnol François Orellana fut le premier voyageur qui le remonta, en 1539; et comme il avait vu des femmes armées sur ses bords, il le nomma *rivière des Amazones*. Il n'est pas rare encore aujourd'hui de voir de ces femmes ainsi armées pour se défendre contre les attaques des jaguars ou tigres américains, lorsqu'elles descendent ou traversent sur de légers canots ce fleuve, qui naît au flanc oriental des Andes du Pérou, formé de la réunion de plusieurs branches, lesquelles sont elles-mêmes des rivières considérables, dont les deux principales se nomment l'*Ucayal* ou *ancien Maranon*, et le *Tunguragua* ou *haut* ou *nouveau Maranon*.

L'Ucayal, qui paraît être le bras le plus important de l'Amazone, est lui-même formé de deux rivières principales, l'Apurimac et le Beni, qui prennent naissance, l'une dans le Pérou propre, sous 16° de latitude sud, et l'autre dans le Haut-Pérou, par 18° de latitude sud. L'Ucayal court du sud au nord à travers des forêts épaisses, jusqu'au point où il atteint la limite du Pérou et de la Colombie, pour recevoir le Tunguragua, qui, venant du lac Lauricocha dans le Pérou propre, sous 10° de latitude sud, court d'abord du sud au nord pour ensuite tourner de l'ouest à l'est, en formant la même limite du Pérou et de la Colombie, après avoir franchi une quebrada (grande gorge), où, réduit à une largeur de soixante-quinze pieds, son cours est extrêmement rapide. Les deux bras réunis, l'Amazone coule de l'ouest à l'est encore entre la Colombie et le Pérou, puis traversant le Brésil dans sa partie septentrionale, va déboucher dans l'océan Atlantique sous l'équateur, et par 52° de longitude ouest, après un cours de 1,200 lieues.

En partant de la jonction de l'Ucayal et du Tunguragua, ses principaux affluents sont : à gauche, le Napo, l'Ica ou le Putumayo, le Japure ou Yapura et le Rio-Negro ; à droite, le Javari, l'Yutay, le Tamaïquiba, le Tefte, le Careri, le Purus ou Paros, le Rio-Madeira (le plus grand de tous les affluents de l'Amazone, et venant d'aussi loin que l'Ucayal) le Topayos et le Xingu.

Par le Rio-Negro et le Cassiquiaro, cours d'eau sous 70° de longitude ouest, et exactement sous la ligne équinoxiale, l'Amazone communique avec l'Orénoque, le plateau sur lequel coule ce dernier fleuve et le Rio-Negro n'ayant aucune pente décidée. On peut prévoir de quelle importance serait une pareille communication dans un état de civilisation plus avancé que ne l'est maintenant la Colombie ou le Brésil.

A partir du confluent de l'Ucayal et du haut Maranon, le cours de l'Amazone est d'environ sept cents lieues, et à partir de la source du Tunguragua, de mille quarante-trois lieues ; quelques géographes portent même, comme nous venons de le dire, le cours entier de l'Amazone à douze cents lieues, y compris les sinuosités. La largeur de son lit varie d'une demi-lieue à une lieue dans sa partie supérieure, et va toujours en augmentant jusqu'à son embouchure, où il a soixante-cinq lieues d'une rive à l'autre, le milieu étant occupé par une grande île, à l'orient de laquelle débouche aussi la rivière des Tocantins, qui par un canal est en communication avec l'Amazone. Le courant du fleuve est si rapide, et le volume d'eau qu'il roule est si considérable que, dans la baie de trente-deux lieues qu'il forme au nord de la grande île Joannès, il refoule l'Océan, y trace son cours l'espace de trente lieues, et n'y confond même ses eaux qu'à plus de vingt-quatre lieues du rivage. La profondeur ordinaire du lit est de plus de cent brasses. Les pluies périodiques font déborder l'Amazone à plus de cinquante lieues.

Dans la partie de l'embouchure du fleuve la plus resserrée par les îles, on remarque pendant les trois jours qui précèdent les nouvelles et pleines lunes, c'est-à-dire lors des plus hautes marées, un phénomène que les Indiens nomment le *pororoca*, par imitation sans doute du bruit terrible qu'occasionne ce singulier phénomène. Un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur s'élève sur toute la largeur du fleuve ; il est suivi d'un second, d'un troisième et quelquefois d'un quatrième aussi considérables, que l'on voit s'avancer à peu d'intervalles l'un de l'autre avec une prodigieuse rapidité, en renversant tout ce qui s'oppose à leur passage ; et la marée, au lieu de mettre six heures à monter, parvient de la sorte en deux ou trois minutes à sa plus grande hauteur avec un bruit que l'on peut entendre à deux lieues de distance. Les canots se garantissent du choc en mouillant dans un enfoncement.

Les eaux de l'Amazone nourrissent une grande quantité de poissons, dont quelques espèces sont presque particulières à ce fleuve; les tortues, notamment, y sont d'un goût exquis et extrêmement abondantes. Pendant l'inondation annuelle, les lacs et les marais voisins se remplissent de poissons, et deviennent à l'époque où les eaux rentrent dans leur lit autant de viviers dont la pêche est très facile. L'Amazone est peuplée encore de crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt et trente pieds de longueur; une quantité innombrable de moustiques et d'autres incommodes insectes infeste ses rives, couvertes en général d'herbes touffues, de roseaux, de broussailles et de forêts immenses. Quittons ces mêmes rives et allons chercher celles du Rio de la Plata au sud.

Le Rio de la Plata ou Rivière d'Argent est proprement l'embouchure ou l'æstuaire (1) de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, qui se réunissent par 34° de latitude sud et 64° de longitude ouest pour déboucher dans l'océan Atlantique austral par 35° de latitude sud et 58° de longitude ouest. L'Uruguay sort du versant occidental des montagnes du Brésil, par 23° de latitude sud et 50° de longitude ouest, coule de l'est à l'ouest jusqu'à sa sortie du Brésil, entre dans les Provinces-Unies pour prendre une direction nord-sud et se mêler au Parana. Celui-ci, formé de plusieurs rivières secondaires qui naissent au versant occidental des montagnes du Brésil par 16 à 30° de latitude sud, sous 46° de longitude ouest, court de l'est à l'ouest-sud jusqu'au 27e degré de latitude sud, où il reçoit le *Paraguay*, né par 13° de latitude sud et 56 de longitude ouest, sur le plateau dit *Campos Parexis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme dans ses débordements le lac Xarayes, long alors de cent lieues et large de quarante, sous 18° de latitude sud. Le Parana continue à courir du nord au sud, pour aller par un coude au sud-est prendre les eaux de l'Uruguay. L'embouchure du Rio de la Plata, dont le courant se fait sentir en mer à cinquante lieues du rivage, a une largeur d'environ dix lieues ; et quoique ses deux rives

(1) Æstuarium, barre, espace couvert d'eau, canal, bras de mer. A. M.

soient fort élevées, l'œil parvient rarement à franchir l'espace qui les sépare ; si on le comptait à l'extrémité, entre le cap Sainte-Marie et le cap Saint-Antoine, cet espace serait de soixante lieues. L'entrée de ce vaste canal est difficile et périlleuse, soit à cause des rochers et des bancs de sable qui l'encombrent, soit à cause des trombes et des coups de vent qui, sous le nom de *pamperos*, arrivent des pampas ou plaines du voisinage. Autrefois de gros vaisseaux pouvaient remonter le fleuve jusqu'à la ville de l'Assomption sur le bras du Paraguay ; mais l'accumulation des sables a restreint cette navigation, qui n'est plus praticable que pour les petits navires. Le cours entier du fleuve, en le prenant sur son bras principal, est de sept cent cinquante lieues.

Toutes les rivières de l'Amérique méridionale, si l'on excepte celles du bassin de l'océan Pacifique, lesquelles vont à l'est se jeter dans l'océan Atlantique coulent presque de niveau, soit sur les plateaux des Andes, soit dans les plaines qui commencent au pied de la chaîne. Ces plaines se nomment *llanos* dans le territoire de la Colombie et du Brésil, et *pampas* dans la république Argentine.

Les habitants de l'Amérique méridionale, si l'on excepte les Indiens, dont nous avons parlé dans le tableau d'ensemble, sont presque tous espagnols ou portugais ; ils le sont du moins par les mœurs, la religion et le langage. La religion dominante est le catholicisme romain, qui règne dans toute cette moitié du nouvel hémisphère, où la langue générale est l'espagnole, excepté au Brésil qui est entièrement portugais. Nous avons eu déjà occasion de parler des gouvernements : celui du Brésil est une monarchie impériale; tous les autres Etats de l'Amérique du sud ont adopté la forme républicaine. Il existe encore une sorte de dictature au Paraguay. Tous ces divers Etats comprennent environ vingt millions d'habitants.

ALBERT-MONTÉMONT.

Après ces généralités sommaires sur les deux Amériques, nous passons à Christophe Colomb, sur lequel nous offrirons d'abord quelques détails biographiques, pour donner ensuite la relation abrégée de ses quatre voyages.

DETAILS BIOGRAPHIQUES.

Christophe Colomb naquit dans le voisinage de Gênes vers 1435 ou 1436. Sa famille était pauvre, mais honnête; son père était cardeur et avait quatre enfants dont Christophe était l'aîné. Celui-ci apprit de bonne heure à lire et à écrire, à chiffrer, dessiner et à peindre. Il fut envoyé à l'université de Pavie, où il étudia la grammaire et le latin, puis la géographie, l'astronomie et la navigation. Il montra une grande ardeur pour la science géographique, et un penchant irrésistible pour les entreprises maritimes : malheureusement les études que l'on pouvait faire alors ne permettaient guère de satisfaire une telle passion, car ces études se réduisaient aux éléments des sciences. Colomb ne fit qu'un très court séjour à Pavie, et revenu dans la maison de son père à Gênes, il commença à naviguer dans le golfe ligurien vers l'âge de quatorze ans. Il fit plusieurs fois la traversée de Gênes à Naples et de Gênes à Marseille. Il prit part à l'expédition dirigée par Jean d'Anjou, duc de Calabre, pour reconquérir le royaume de Naples. Il commanda en 1474 plusieurs vaisseaux génois au service du roi de France Louis XI, alors en guerre avec l'Espagne qui avait fait une irruption dans le Roussillon. Il se distingua dans les luttes maritimes qui eurent lieu de son jeune temps entre Gênes et Venise. Dans une de ces rencontres navales, le bâtiment qu'il commandait étant aux prises avec un vaisseau vénitien beaucoup plus gros, le feu des boulets et des grenades mit en conflagration les deux navires, dont les équipages se jetèrent à la mer. Colomb saisit une rame qui flottait près de là, et étant bon nageur, il atteignit le rivage, quoiqu'il en fût éloigné d'au moins deux lieues.

Rétabli de ses fatigues et de retour à Gênes, il partit pour Lisbonne, où vivaient bon nombre de ses compatriotes, et y fixa sa résidence : c'était en 1470. La forte impulsion que le prince Henri de Portugal avait imprimée aux découvertes sur mer ne fit qu'augmenter la passion de Colomb, alors plein de vigueur et déjà éprouvé aux combats. Ses habitudes religieuses le mirent en rapport avec les dames d'un couvent, et il rencontra parmi elles la fille d'un Italien, Bartolomeo de Palestrello, un des plus fameux marins engagés au service du prince Henri. Cette connaissance devint bientôt un attachement et finit par le mariage. Le beau-père mourut ; Colomb hérita des papiers de ce navigateur célèbre et y puisa de nouveaux renseignements géographiques. La sœur de sa femme avait épousé un autre navigateur dont les talents le servirent encore. Il visita fréquemment les capitaines qui revenaient des côtes de Guinée, et les informations qu'il en obtenait le confirmaient dans son opinion sur l'existence d'autres terres à l'ouest.

Sa réputation s'étendait de plus en plus, et la cour de Lisbonne nomma des commissaires pour examiner ses plans. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi, et il résolut de quitter le Portugal, où il n'était plus attaché par sa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu. Il partit furtivement avec son fils et son frère, et arriva sans obstacle à Palos, port d'Andalousie. La cour d'Espagne était alors à Cordoue; il n'y parut qu'après s'être lié avec des moines, ainsi qu'on va le voir.

A une demi-lieue de la ville de Palos se trouvait l'ancien couvent des moines franciscains, dédié à Santa-Maria de Rabida, qui subsiste encore aujourd'hui : selon le récit de Washington Irving, un étranger à pied, accompagné d'un garçon, vint un matin frapper à la porte du couvent, et demanda au portier un morceau de pain et un peu d'eau pour son enfant. Pendant qu'on lui donnait cette humble pitance, le moine Juan Perez de Marchenna, prieur du couvent, vint par hasard à passer devant la porte; il fut frappé de l'air distingué du voyageur, et ayant reconnu à son accent qu'il était étranger, il entra en conversation avec lui. Cet étranger était Colomb, accompagné de son jeune fils Diego. On ne sait pas d'où il venait alors; mais il est assez évident, à en juger d'après sa manière de voyager, qu'il ne se trouvait pas dans l'aisance. Il se rendait à la ville voisine de Huelva, où il allait voir un beau-frère, qui avait épousé la sœur de sa femme ; cette dernière était morte depuis quelque temps, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Le prieur possédait des connaissances assez étendues : il avait particulièrement porté son attention sur tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et les découvertes nouvelles. Le désir de s'en instruire lui avait probablement été inspiré par le voisinage du port de Palos, dont les habitants étaient renommés parmi les marins de l'Espagne comme les plus hardis dans leurs entreprises, et qui faisaient de fréquents voyages aux îles nouvellement découvertes sur la côte d'Afrique. La conversation de Colomb intéressa vivement le moine; il fut frappé de la grandeur des vues et de l'importance des projets de l'étranger. C'était déjà un événement remarquable dans la vie monotone du religieux que cette rencontre d'un homme qui, tout en demandant un peu d'eau et de pain à la porte du couvent, annonçait un caractère si distingué et allait tenter l'entreprise la plus extraordinaire. Le prieur retint Colomb, qui pendant quelque temps devint son hôte; mais se défiant de ses propres

lumières, il envoya chercher un savant de ses amis pour conférer ensemble avec l'étranger. Cet ami était Garcia Fernandez, médecin de Palos.

Fernandez fut à son tour frappé de l'air noble et de la conversation animée du voyageur. Plusieurs conférences eurent lieu dans l'enceinte de l'antique monastère, et les projets de Colomb furent examinés dans les tranquilles cellules de la Rabida avec une attention et une déférence qu'il avait été bien loin d'obtenir au milieu de l'agitation des cours, et que les grands, les philosophes et de prétendus sages lui refusèrent encore longtemps. Quelques navigateurs vétérans de Palos furent aussi consultés, et leurs avis parurent être favorables à la nouvelle théorie. Un vieux pilote expérimenté, nommé Pedro de Velasco, affirma qu'environ trente ans auparavant, il avait, pendant un de ses voyages, été jeté par les tempêtes si loin dans la direction du nord-ouest, que le cap Cléar lui était resté à l'est, et que tout-à-coup il y trouva une mer très peu agitée, quoique le vent soufflât avec impétuosité de l'ouest, ce qui ne pouvait, selon lui, qu'indiquer une terre dans cette direction. Mais la saison étant avancée, Velasco, craignant les approches de l'hiver, n'osa pas s'aventurer plus loin pour aller à la recherche de cette terre inconnue.

Le bon Juan Perez était un de ces hommes dont l'amitié ardente et cordiale ne se bornait pas à former des vœux stériles, mais qui passait soudain du désir de servir à l'action même. Dès qu'il fut convaincu que l'entreprise projetée pouvait devenir d'une haute importance pour sa patrie, il offrit à Colomb de lui procurer un accueil favorable à la cour, où il l'engagea fortement de se rendre, afin de faire directement ses propositions aux souverains de l'Espagne. Perez avait des relations intimes avec Fernando de Talavera, prieur du monastère de Prado, et confesseur de la reine Isabelle de Castille; il jouissait de toute la confiance du monarque et de son épouse; ce fut à cet autre moine, dont le crédit était d'un grand poids dans les affaires publiques, que Perez adressa notre aventurier, en le munissant de lettres par lesquelles la protection de Talavera et son appui auprès du roi et de la reine en faveur de ses projets étaient vivement sollicités. L'influence du clergé, la plus puissante de toutes à la cour d'Espagne, le poste de confesseur, qui donnait un double accès auprès de la reine, tout faisait présager un heureux succès de cette médiation. En attendant, le prieur Juan Perez se chargea du jeune fils de Colomb, qu'il entretint et éleva soigneusement dans son couvent. Le zèle et l'amitié de ce digne homme ne se refroidirent jamais, et plusieurs années après, lorsque la gloire de l'heureux navigateur jetait le plus d'éclat, Colomb, entouré de la foule des courtisans, des prélats et des savants, qui tous prétendaient avoir appuyé son entreprise, portait ses regards reconnaissants vers l'humble religieux qui l'avait le plus efficacement servi. Il était resté dans le couvent jusqu'au printemps de l'année 1476, époque à laquelle la cour se rendit à l'ancienne cité de Cordoue, où Ferdinand et Isabelle comptaient réunir leurs troupes et tout préparer pour une campagne décisive contre les Maures du royaume de Grenade. Plein d'espérance, et presque certain d'obtenir une prompte audience, grâce à la protection de Talavera, Colomb embrassa tendrement le respectable prieur de la Rabida, auquel il confia son enfant, et partit joyeux pour la cour de Cordoue.

Mais il lui était réservé de fournir une nouvelle preuve à l'assertion d'un poète, que « la vie du malheureux solliciteur est un enfer anticipé. » Pendant plus de six mortelles années il subit toute l'infortune qui accompagne des espérances trahies, voyant toujours surgir quelque événement imprévu qui l'éloignait du but, au moment même où il se croyait plus près de l'atteindre.

Ferdinand et Isabelle, lorsque Colomb vint à leur cour, étaient occupés de vastes projets, et se disposaient à terminer l'entreprise la plus remarquable de leur règne. Ils allaient recommencer la lutte qui amena plus tard la chute du pouvoir des Maures en Espagne. Cependant, dès que la guerre de Grenade fut terminée, Isabelle prêta l'oreille aux représentations des amis de Colomb, car celui ci était enfin parvenu à se faire quelques amis à la cour, en petit nombre il est vrai, mais qui partageaient toutes ses espérances et appuyaient chaudement son plan. Il était temps, sa patience était presque épuisée, et il venait de quitter la cour d'Espagne, résolu de porter ailleurs ses projets; mais il fut bientôt atteint en route par la joyeuse nouvelle que la reine les approuvait, et il revint à Cordoue.

Colomb fit les stipulations suivantes, qui furent acceptées : il devait, pour sa vie durant (et après lui ses héritiers et successeurs) être investi de la dignité d'amiral pour toutes les contrées qu'il découvrirait dans l'Océan, avec les mêmes prérogatives que le grand-amiral de Castille dans son district ; il serait nommé vice-roi et gouverneur général des pays découverts ; il aurait droit à un dixième de l'or, des joyaux, des marchandises et profits de toute espèce, acquis dans les territoires composant son amirauté; il serait, lui, ou à sa place son lieutenant, seul juge des procès qui pourraient naître entre les pays découverts et l'Espagne, relativement au commerce ; il aurait, par la suite, le droit de contribuer pour un huitième aux frais des expéditions, et recevoir également pour sa part un huitième des profits.

Ces articles convenus, tous les documents exigeant la signature royale furent revêtus de celles des deux souverains; mais Isabelle, en sa qualité de reine de Castille, se chargea seule de tous les frais de la première expédition, et stipula que nul étranger ne pourrait s'établir dans les pays découverts, qu'elle réservait pour ses sujets castillans. Pendant toute sa vie elle veilla à la stricte exécution de cet article, et, sauf un petit nombre d'exceptions, à l'exclusion même des sujets du royaume de son époux.

Après de longs délais et d'innombrables difficultés, provenant en grande partie des terreurs de presque tous les hommes de mer destinés à s'embarquer pour une aussi hasardeuse entreprise, trois bâtiments furent enfin équipés dans les ports de Palos Moguer en Andalousie. Les ordres péremptoires de la cour ne seraient peut-être pas parvenus à vaincre ces obstacles sans l'activité et les efforts personnels de Martin Alonzo Pinzon, un riche et expérimenté navigateur de Palos, qui, ainsi que son frère, fit partie de l'expédition, et qui usèrent de toute leur influence sur les marins de Palos. Le premier avança même des sommes assez considérables à Colomb pour compléter les frais d'armement. Mais le tout ne se composait que de trois petits navires, si petits en effet qu'il est inconcevable comment ils résistèrent aux violentes tempêtes dont ils furent assaillis lors de leur retour en Espagne.

On ne peut voir qu'avec surprise, d'après toutes les difficultés opposées par les diverses cours administratives de l'Espagne aux demandes de fournitures pour cette expédition, combien il avait été exigé de médiocres secours, et combien l'armement était peu considérable. Mais il est évident que Colomb avait restreint ses réquisitions au plus stricte nécessaire, afin que la crainte d'une trop grande dépense ne fît tout avorter. Il se borna donc à demander trois petits bâtiments. Deux de ceux qui lui furent accordés n'étaient que des embarcations légères du genre appelé alors *caravelles*, et qui n'étaient en rien supérieures aux grandes barques qui, en des temps plus récents, faisaient le cabotage sur les côtes ou à l'entrée des rivières. On trouve la représentation exacte de ces caravelles dans quelques anciens tableaux. Ces bâtiments n'étaient point pontés ou couverts dans le milieu, mais les constructeurs leur donnaient une forte élévation à la poupe et à la proue. Pierre-le-Martyr, savant contemporain de Colomb, dit aussi que deux de ces navires

n'étaient pas pontés. Au reste, la petitesse des bâtiments était considérée par Colomb même, comme avantageuse pour un voyage de découvertes par la facilité qu'elle devait lui donner de naviguer près des côtes, ou d'entrer dans des baies ou des rivières peu profondes.

—

RELATION.

Ce fut le vendredi, 3 août 1492, que Colomb mit enfin à la voile pour ce premier voyage. Sa petite escadre se composait du vaisseau amiral *la Santa-Maria*, qui était un peu plus grand que les deux autres, et ponté, de *la Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, et de *la Nina*, commandée par le frère de celui-ci, Vincente Yanez Pinzon. On se dirigea d'abord sur les îles Canaries, où l'escadre aborda et fut retenue pendant trois semaines pour les réparations urgentes qu'exigeait *la Pinta*, qui avait souffert en route. Ce ne fut que le 6 septembre qu'on put sortir du port de Gomera pour se lancer aventureusement dans une carrière toute nouvelle. Les terreurs des matelots, les objets fantastiques dont ils prétendaient être frappés pour justifier leurs craintes, les illusions qu'ils provoquaient mutuellement et qui ajoutaient encore à ces terreurs, sont rapportés tout au long par Washington Irving; mais nous passerons rapidement sur ces tristes détails pour nous hâter d'aborder avec notre héros sur les côtes du Nouveau-Monde.

La position de Colomb devenait de jour en jour plus critique : à mesure qu'il approchait des régions où il devait trouver la terre, l'inquiétude de ses équipages croissait. Les indices favorables qui ajoutaient sans cesse à la confiance de l'amiral étaient traités de déceptions funestes par ses matelots, et sans cesse prêts à passer du murmure à la révolte ouverte; ils voulaient forcer leur chef à rebrousser chemin, au moment même où ses espérances allaient se réaliser, et où il devait recueillir le premier fruit de ses travaux. Ils se voyaient avec désespoir lancés toujours plus avant dans cet immense Océan qu'ils appelaient un désert d'eau sans bornes, et qui, selon eux, entourait de toutes parts le monde habité. Que deviendraient-ils quand leurs provisions seraient épuisées? Leurs frêles navires, d'une construction défectueuse, n'étaient pas même propres à une navigation aussi longue que celle qu'ils avaient déjà faite; cependant on s'avançait encore, ajoutant ainsi à l'espace immense qui les séparait de la terre; comment reviendraient-ils, ne pouvant plus trouver de port pour se ravitailler?... C'est ainsi que se communiquant entre eux leurs alarmes, ils s'apprêtaient à la résistance... Leur amiral n'était qu'un ambitieux à fortune désespérée, qui, pour se rendre célèbre, avait conçu le projet le plus extravagant. Que lui importaient à lui les souffrances et les dangers des autres, puisqu'il était évident qu'il avait fait le sacrifice de sa propre vie pour courir les chances d'une gloire incertaine? Mais pour eux, persister dans une aussi folle entreprise, c'était s'immoler eux-mêmes. Quelle obligation d'ailleurs les forçait à persister? et quel serait le terme de cet engagement? Ils avaient déjà passé de bien loin des limites que nul homme avant eux n'avait franchies, et pénétré dans des mers où jamais voile n'avait paru. Qui les blâmerait enfin, si, pour ne point compromettre leur existence, ils tournaient leur proue vers la patrie avant qu'il fût trop tard? Quant aux plaintes que leur amiral ferait d'avoir été forcé de revenir, elles ne seraient pas écoutées. C'était un étranger sans crédit, sans amis; ses plans avaient été condamnés par tous les sages et les savants, personne ne se prononçait en sa faveur, et tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui se réjouiraient de sa mésaventure... Il ne manquait même pas d'hommes portés aux mesures les plus atroces. Ceux-ci proposaient de jeter l'amiral à la mer, et de dire, à leur retour en Espagne, qu'il était tombé la nuit par-dessus le bord du bâtiment en examinant les étoiles avec ses instruments astronomiques. Colomb était instruit de ces machinations, mais il n'en conserva pas moins un air calme et serein, cherchant à gagner les uns par des paroles bienveillantes, stimulant l'orgueil ou l'avarice des autres, et menaçant enfin les plus audacieux d'un châtiment exemplaire, s'ils osaient faire la moindre démarche pour empêcher la continuation du voyage.

Dans la matinée du 7 octobre, vers le lever du soleil, plusieurs matelots du vaisseau de l'amiral crurent apercevoir la terre à l'ouest, mais trop indistinctement encore pour proclamer leur découverte, chacun craignant de se tromper et de manquer ainsi la récompense promise à celui qui le premier découvrirait réellement cette terre si impatiemment attendue. Le vaisseau *la Nina*, bon voilier, fut cependant envoyé en avant pour s'assurer du fait. Bientôt un pavillon blanc parut au haut de son mât, et un coup de canon fut tiré à son bord. C'était le signal convenu pour annoncer la terre. La joie la plus vive éclata alors parmi les équipages de la petite escadre, tous les regards étaient dirigés vers l'ouest. Mais en s'avançant davantage, ces espérances, fondées sur des nuages, s'évanouirent, et avant le soir la terre promise avait disparu dans les airs. Les équipages retombèrent alors dans un découragement aussi grand que leur joie avait été vive. Quelques circonstances nouvelles vinrent cependant sinon ranimer leur espoir, au moins empêcher les mutins d'éclater. Colomb, ayant observé le vol de nombreuses bandes de petits oiseaux des champs qui se dirigeaient vers le sud-ouest, soutint que la terre où ils devaient trouver leur nourriture ne pouvait être éloignée. Il était parfaitement instruit de l'importance que les voyageurs portugais attachaient au vol des oiseaux, et que c'était en suivant une direction ainsi indiquée que les navigateurs de cette nation avaient découvert plusieurs îles; il résolut donc, dans la soirée du 7 octobre, de changer sa marche et de faire gouverner vers le sud-ouest. Pendant trois jours on s'avança dans cette direction, et les indices du voisinage de la terre devenaient de plus en plus fréquents. De nouvelles bandes de petits oiseaux de diverses couleurs voltigeaient autour des navires, et continuaient ensuite leur vol vers le sud-ouest; on en entendait distinctement d'autres bandes qui passaient au-dessus des vaisseaux la nuit. Des thons se jouaient le jour à la surface d'une mer tranquille; un héron, un pélican et un canard furent vus, tous se dirigeant dans le même sens que les autres oiseaux. Les herbages qui flottaient autour des navires étaient frais et verts et paraissaient nouvellement détachés du sol; la température était douce, il semblait même à Colomb qu'il respirait un air plus suave, et sentait déjà ces brises parfumées dont on jouit en avril sur les côtes d'Espagne.

Tous ces indices favorables étaient cependant considérés par les matelots séditieux comme autant de piéges trompeurs qui ne s'accumulaient autour d'eux que pour mieux assurer leur perte; et quand, à la fin du troisième jour (car, suivant quelques historiens, il leur avait, dans une première sédition, promis la terre au bout de trois jours), ils virent le soleil disparaître du vaste horizon, où l'on n'apercevait nul vestige de terre, ils poussèrent des cris de rage. Entourant l'amiral, ils lui reprochèrent son obstination à braver le ciel et à les lancer toujours plus avant dans l'immensité de mers sans bornes; ils exigèrent tumultueusement qu'on revirât de bord sur-le-champ pour retourner en Espagne, et qu'on abandonnât une entreprise désespérée.

Colomb chercha à calmer les mutins par des paroles bienveillantes ou par des promesses de récompenses magnifiques; mais voyant que ces moyens ne produisaient point d'effet, que leurs clameurs allaient toujours en augmentant, il prit un ton plus décidé. Il leur déclara « qu'ils murmuraient en vain, que l'ex-

pédition avait été ordonnée par leurs souverains pour aller à la recherche de nouvelles Indes, et qu'il était fermement résolu, quelque chose qu'il pût arriver, à persévérer jusqu'à ce qu'il pût, avec la protection de Dieu, terminer son entreprise. » Seul contre tous et exposé à la fureur d'un équipage révolté, la position de Colomb, pendant toute cette nuit, semblait être désespérée. Heureusement le lendemain les indices du voisinage de la terre devinrent de plus en plus certains. Outre la qualité d'herbages, tels qu'il en croît sur le bord des rivières, on prit un petit poisson d'une espèce connue pour vivre dans les baies ou dans les fentes des rochers; une branche couverte de fruits et qui paraissait nouvellement séparée de sa tige flottait près du vaisseau amiral; on ramassa des roseaux, une petite planche, et enfin un bâton curieusement taillé. La sédition fut apaisée, et au découragement général succéda l'espoir le plus flatteur. Pendant toute cette journée, chacun était attentif à son poste, et c'était à qui aurait le bonheur de découvrir le premier cette terre si ardemment désirée.

Le soir, lorsque, selon l'ordre invariablement établi sur le vaisseau amiral, on eut chanté le *Salve Regina* ou l'hymne de la Vierge, Colomb adressa un discours énergique à son équipage, exhortant ses gens à reconnaître la bonté de Dieu qui les avait conduits jusque-là avec les brises légères à travers un Océan peu agité, qui avait constamment ranimé leurs espérances et multiplié les signes favorables à mesure que leurs craintes prenaient le dessus, et qui enfin les ferait aborder bientôt à la terre promise. Il leur rappela ensuite l'ordre qu'il avait déjà donné lors du départ des îles Canaries, qu'après avoir navigué à l'ouest pendant sept cents lieues, il ne fallait plus forcer de voiles après minuit. Cette précaution devenait maintenant nécessaire, car il lui paraissait très probable qu'on pourrait toucher à terre cette nuit même. Il recommanda en outre de faire une garde attentive à l'avant du vaisseau, et promit de donner à quiconque ferait la première découverte un pourpoint de velours, en sus de la pension promise par les souverains. Il avait venté frais pendant cette journée, la mer était plus haute qu'à l'ordinaire et l'on avait fait beaucoup de chemin. Au coucher du soleil, on remit le cap à l'ouest, les navires fendaient l'onde avec rapidité, *la Pinta* en tête comme la meilleure voilière. La plus grande exaltation régnait parmi les équipages, et aucun œil ne fut fermé pendant cette nuit mémorable.

Quand le jour commença à baisser, Colomb alla se poster, au-dessus de la cabine, sur la poupe élevée de son vaisseau, et y resta quelque temps dans une pénible anxiété. Il avait montré pendant tout le jour de l'assurance et du calme; mais n'apercevant plus de signes favorables, il cherchait encore, en portant ses regards inquiets sur tous les points de l'horizon, à percer les sombres voiles dont la nuit commençait à l'envelopper. Tout-à-coup, vers les dix heures, il crut voir une lumière briller au loin; craignant de se tromper et que ses ardents désirs mêmes ne lui fissent illusion, il appela Pedro Gutierez, gentilhomme de la chambre du roi, et lui demanda si, dans la direction qu'il lui indiquait, il n'apercevait pas aussi de la lumière. Celui-ci répondit affirmativement. Colomb, se défiant toujours des prestiges de l'imagination, appela encore Rodrigo Sanchez de Ségovie pour lui faire la même demande; mais avant que ce dernier pût arriver sur le tillac, la lumière avait disparu. Ils la revirent cependant une ou deux fois jeter quelques rayons vacillants, comme une torche de pêcheur qui tantôt est élevée, tantôt est cachée par les vagues, ou comme un flambeau porté sur le rivage par une personne qui tour-à-tour se montrait ou disparaissait derrière les habitations. Ces clartés étaient cependant si incertaines qu'on n'y attacha pas une grande importance; mais Colomb les considérait non-seulement comme des indices certains du voisinage d'une terre, mais de plus, d'une terre habitée.

On continua de s'avancer avec précaution jusqu'à deux heures du matin, quand enfin le canon de *la Pinta* donna le joyeux signal de la terre. Elle fut bientôt aperçue très distinctement à une distance de dix lieues environ. On cargua alors les voiles, les vaisseaux mirent en panne, et l'on attendit avec impatience le lever du soleil.

Que de pensées et de sentiments divers durent agiter l'âme de Colomb pendant ce court espace de temps! il venait enfin, à travers tant d'obstacles et de dangers, d'accomplir ses desseins; par lui le grand mystère de l'Océan était dévoilé; sa théorie, qui avait été un sujet de railleries pour tant de savants, était maintenant triomphante; il avait conquis une gloire qui ne périrait qu'avec l'univers. Cette terre qu'il avait devant lui, encore couverte des ombres de la nuit, était sans doute féconde, les végétaux détachés de ses rives le prouvaient évidemment; il croyait même respirer le parfum des bosquets odorants et de plantes aromatiques. La lumière mouvante qu'il avait vue prouvait aussi que cette terre servait de résidence à l'homme. Mais quels étaient ces habitants? étaient-ils semblables à ceux qui existaient dans les autres contrées du globe? ou trouverait-on là quelqu'une de ces races hétérogènes et monstrueuses dont l'imagination se plaisait de son temps à peupler toutes les régions lointaines ou inconnues? était-il arrivé à quelque île sauvage de la mer des Indes, où avait-il retrouvé la fameuse Cipango (1), objet de ses ardents désirs et de ses rêves les plus séduisants? Les premiers rayons du soleil tomberaient-ils enfin sur des déserts sans culture, ou doreraient-ils de hautes tours, de riches cités ornées avec la splendeur de la civilisation orientale?

Ce fut encore un vendredi, le 12 octobre 1492, que Colomb découvrit le Nouveau-Monde. Une île fraîche et verdoyante de plusieurs lieues d'étendue, couverte de beaux arbres et semblable à un parc immense, se développa, dès l'aurore, à ses yeux ravis. Quoique tout y parût d'une nature riche, mais encore inculte, l'île était évidemment très peuplée; on voyait les habitants sortir en foule des bois, et accourir au rivage pour examiner de plus près les vaisseaux. Ils étaient complétement nus; on pouvait juger par leurs attitudes et leurs gestes qu'ils étaient frappés d'étonnement et de crainte.

Colomb donna le signal à l'escadre de jeter l'ancre, de mettre les chaloupes en mer, et d'y faire monter des hommes armés. Lui-même entra dans la sienne, richement vêtu en velours écarlate, et tenant à la main le pavillon royal. Martin Pinzon et Vincent Yanez, son frère, le suivirent, chacun dans son canot, avec les bannières de l'expédition, ornées de croix vertes, entourées des lettres F et I (initiales des noms Ferdinand et Isabelle, souverains de l'Espagne), et surmontées de couronnes. A mesure qu'ils approchaient des bords de l'île, ils jouirent de plus en plus de la vue des vastes forêts dont la végétation est si colossale en ces climats; ils admirèrent des fruits de couleurs séduisantes et d'espèces inconnues, qui garnissaient les branches de plusieurs arbres suspendus au-dessus des rivages. La douceur et la pureté de l'atmosphère, la transparence du cristal des eaux qui baignaient les côtes, donnaient à l'île un charme inexprimable; une vive émotion s'empara de l'âme sensible de Colomb. Dès qu'il fut débarqué, il se jeta à genoux, baisa la terre et rendit grâce à Dieu en versant des larmes de joie. Son exemple fut suivi par ceux qui l'accompagnaient; tous les sentiments alors étaient à l'unisson, tous les cœurs étaient pleins de joie et de gratitude. Colomb, en se relevant, tira son épée, déploya l'étendard royal, et les deux autres capitaines, ainsi que Rodrigo Sanchez et tous les débarqués l'entourant, il prit solennellement possession de l'île au nom des souverains de l'Espagne, et lui donna

(1) L'existence de la fabuleuse Cipango avait été annoncée par d'anciens voyageurs. A. M.

le nom de *San-Salvador*. Cette cérémonie achevée, il somma tous les assistants de lui prêter serment d'obéissance en sa qualité d'amiral et de vice-roi, représentant les monarques.

Les équipages des trois bâtiments se livrèrent aux transports de la joie la plus exaltée ; ces hommes, qui naguère se regardaient comme voués à une mort certaine, se vantaient alors d'être les favoris de la fortune. On se pressait autour de l'amiral, c'était à qui pourrait l'embrasser ou lui serrer les mains. Ceux qui s'étaient montrés les plus turbulents et les plus factieux pendant le voyage étaient maintenant les plus empressés à faire éclater leur zèle et leur enthousiasme; plusieurs sollicitaient déjà des faveurs particulières de leur chef, comme d'un homme qui aurait des trésors à répandre ou des places et des dignités à conférer ; tandis que ces êtres vils, qui l'avaient si souvent outragé, se prosternaient devant lui, rampaient à ses pieds en lui demandant pardon de leurs méfaits, et jurant qu'à l'avenir ils obéiraient aveuglément à ses ordres.

Les natifs de l'île qui, au point du jour, aperçurent les premiers les vaisseaux, qui les virent ensuite manœuvrer et se balancer majestueusement sur l'onde, croyaient que c'étaient autant de monstres sortis pendant la nuit des abîmes de la mer; la foule se pressait sur le rivage, et épiait avec anxiété tous les mouvements de ces êtres nouveaux. Les câbles et cordages, les voiles tour-à-tour tendues ou carguées, semblables à des ailes énormes, toutes les manœuvres enfin exécutées sans apparence d'efforts, frappaient d'étonnement les spectateurs. Mais quand ils virent les bateaux s'approcher de la côte, et des figures étranges couvertes d'armures brillantes ou de vêtements de toutes couleurs descendre à terre, leur terreur fut au comble, et ils s'enfuirent tous dans les bois.

Voyant cependant qu'on ne les poursuivait point et qu'on ne tentait rien qui pût leur nuire, ils revinrent peu à peu de leurs craintes et se rapprochèrent des Espagnols avec vénération en se prosternant fréquemment à terre pour les adorer. Pendant toute la cérémonie de prise de possession, les insulaires restèrent dans cette adoration muette; ils s'enhardirent ensuite davantage, et avec la plus grande surprise examinèrent la couleur de la peau, les barbes touffues, les armures éclatantes et les riches costumes des Espagnols. L'amiral attirait surtout leur attention ; son vêtement écarlate, sa taille élevée, son air de dignité, le respect que ses compagnons lui témoignaient en le désignant comme leur chef, ajoutaient à l'admiration des insulaires. Ils demandèrent à toucher ses mains et son visage, dont la blancheur les étonnait. Colomb qui se plaisait à voir la douceur, la simplicité et surtout la confiance de ces sauvages en des hommes qui devaient leur sembler si extraordinaires et si formidables, se prêta avec une grande condescendance à leurs désirs, et sa bonté les captiva à leur tour. Ils se dirent alors entre eux que les vaisseaux sortaient de ce firmament de cristal qui bornait l'horizon de leur île, qu'ils s'en étaient élancés sur leurs ailes immenses, et que ces êtres merveilleux qu'ils voyaient pour la première fois étaient sans doute les habitants des nuages ou du ciel.

Les natifs de l'île excitèrent aussi bien vivement la curiosité des Espagnols; ces sauvages ne ressemblaient à aucune race d'hommes connue jusqu'alors. Leur extérieur ne donnait point une haute idée de leur richesse ou de leur civilisation; ils étaient entièrement nus; leurs corps étaient peints de diverses couleurs; chez les uns ces bigarrures se bornaient à certaines parties de la face, ou au nez et autour des yeux ; chez les autres, le corps entier en était couvert, mais tous avaient une apparence sauvage et fantastique. Leur teint était d'une couleur de cuivre foncé, et ils étaient entièrement dépourvus de barbe. Leurs cheveux n'étaient point crépus comme ceux des tribus nouvellement découvertes sous la même latitude sur la côte d'Afrique, mais droits et raides, en partie coupés au-dessus des oreilles et avec quelques longues mèches pendantes sur les épaules. Leurs traits, quoique défigurés par des peintures bizarres, n'étaient point désagréables. Ils avaient le front haut et les yeux d'une remarquable beauté. Leur taille était de moyenne grandeur; ils étaient bien faits; la plupart de ceux qui se présentèrent paraissaient âgés de trente ans environ. Il n'y avait qu'une seule femme parmi eux; elle était jeune, bien constituée et complétement nue comme ses compagnons.

Tandis que les Castillans admiraient la figure de ces sauvages, ceux-ci n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus et avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer que, voyant pour la première fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant et se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques ou leurs canots n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, et d'autres en contenaient près de cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle ; et les plus grandes étaient si légères, que lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant; ils les vidaient en nageant près du bord, et, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer sans aucune marque de crainte. Les moindres présents leur paraissaient précieux. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes ; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tout ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendaient facilement, on apprit d'eux que leur île se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, et que tous les insulaires dont elles étaient habitées prenaient le nom de *Lucayos* (1). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton, qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes et au cou, et pour des fragments de vases de terre ou de faïence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils portaient comme collées au bout du nez, et qu'on ne fut pas longtemps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement. Ils montrèrent le côté du sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route ; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île.

En rangeant la côte au nord-ouest, il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canot; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires, et levant les mains, ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu, les trois caravelles découvrirent une presqu'île, qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail et dont on aurait pu faire une place très forte. On y voyait six maisons et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'amiral, pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissements, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane ; et

(1) De là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des grandes Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama. L'île dont il est ici question est celle de San-Salvador ; Colomb découvrit ensuite la grande île de Cuba et celle de Saint-Domingue, autrement appelée *Haïti*, mot qui veut dire *terre élevée*. A. M.



Colomb, en se relevant, tira son épée, déploya l'étendard royal...

le 15, après avoir aperçu quantité d'îles vertes et peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma *la Conception*, à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre; mais le 17 il alla faire de l'eau dans une troisième, dont les habitants avaient l'air plus civilisés; les femmes y étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différents de ceux d'Europe; des poissons de couleurs différentes et fort vives; des lézards d'une grosseur démesurée qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de serpents est une excellente nourriture; des lapins de la grosseur des rats, et quantité de perroquets; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu; elles étaient en forme de tentes, avec une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton. Les lits qui servaient au repos de la nuit étaient une sorte de rets que les Indiens nommaient *hamacs*, suspendus à des poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des lettres; mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitants appelaient *Saamoto*, et qu'il nomma *Isabelle;* mais se reprochant le temps qu'il perdait, il prit la route à l'est-sud-est. Les deux jours suivants lui firent apercevoir du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées *îles d'Arena*, parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27, avant la nuit, il découvrit une grande terre, à laquelle il entendit donner le nom de *Cuba* par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28 il entra dans un grand fleuve. Les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différents des nôtres, et les oiseaux en fort grand nombre; deux maisons qu'on y aperçut et qu'il fit visiter se trouvèrent sans habitants : il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*, et plus loin il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île, et plusieurs apparences semblaient confirmer leur té-



Aussitôt qu'il aperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds.

moignage ; il ne permit point à ses gens de descendre dans la crainte d'alarmer trop les insulaires ; mais ayant choisi deux hommes intelligents, dont l'un avait été juif et savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le pays ; il leur donna six jours pour cette expédition, et dans l'intervalle il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendait une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans qui amenaient trois Indiens de l'île, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons, qui contenaient environ mille habitants nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds et de les porter sur leurs bras ; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or ; que pour aliments, on leur avait donné des racines cuites dont le goût ressemblait à celui des châtaignes ; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer, et que n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoutèrent que, dans le voyage, ils avaient rencontré plusieurs hameaux dont les habitants leur avaient fait le même accueil ; que le long du chemin, ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tison à la main pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils se parfumaient, et que leur méthode pour allumer du feu était de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servait facilement à l'enflammer ; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différents de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avaient reconnu que des perdrix et des rossignols ; mais qu'ils n'avaient aperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces chiens qui ne jappent point; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains qu'ils avaient entendu nommer maïs, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable ; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans Bohio, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan était une province située au milieu de l'île, parce qu'il ne fut pas longtemps à reconnaître que *nacan*, dans la langue du pays, signifiait milieu ; mais il n'apprit que dans la suite la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier que celui de toute terre où les maisons et les habitants sont en grand nombre. Cependant l'espérance de découvrir une région dans

laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or; l'obligea de partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que, dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la langue castillane avec plus de facilité que les autres, et chaque instant lui faisait sentir l'importance de ce secours; sans compter que, dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays pour rendre un témoignage plus certain du nombre et de la variété de ses découvertes.

Cette mer reçut le nom de *Nuestra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre les îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs. Les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques, et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, et des poissons à demi cuits dont ils avalaient les yeux crus; mais ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal. Les nacres de perle s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la quantité d'îles; mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du port *del Principe*, il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de *Bohio;* mais il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21 que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui. Martin-Alphonse Pinzon qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle, qui était très légère à la voile, pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission. L'amiral pénétra le fond de ses desseins; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on était à la veille de cette fête.

En faisant de l'eau et du bois, il vit à peu de distance du rivage des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port, et qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de *Bohio* était leur patrie, et qu'elle se nommait *Haïti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports.

Continuant de ranger la côte de Cuba, il se trouva, le 3 décembre, à la pointe orientale de cette île. Il prit à l'est vers l'île de Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courants ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un port auquel il donna le nom de *saint Nicolas*, dont on célébrait la fête. Le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta*, et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord, jusqu'à un petit port qu'il nomma *la Conception*, au sud d'une petite île éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée *la Tortue*.

L'île de Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom de *Hispagnola*, ou île Espagnole.

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île. Ceux même qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance; et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menèrent à l'amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots, avec trois sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade éloignée de quatre lieues au sud-est, et composée d'environ mille maisons. Leur vue mit tous les habitants en fuite; mais un insulaire de San-Salvador par lequel ils s'étaient fait conduire inspira d'autres sentiments à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux étrangers que, les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple et revinrent avant la nuit. On se fit des présents mutuels; et les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour en faire ses remercîments à l'amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, de taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable. Ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur, que dans un temps moins paisible les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un seigneur du canton, accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le titre de *Cacique*. Il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui, et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle suivi de ses deux principaux officiers; et lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques rafraîchissements dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, et ne fit que les approcher de sa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, d'après le témoignage du premier, que les étrangers étaient des habitants du ciel. Le lendemain il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de *la Tortue*, chargée d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres. Ils obéirent avec de grandes marques de soumission; les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'amiral, était de porter de l'or en Castille.

Le 21 décembre, l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari qui le faisait prier de se rendre à sa cour, et qui lui envoyait un présent assez riche: c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus et travaillés en forme de perle. L'amiral promit aux dé-

putés d'aller voir incessamment leur maître; mais il se crut obligé par prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers. Ceux qu'il chargea de cette mission revinrent si satisfaits de l'accueil et des présents du roi qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussitôt un concours surprenant de personnes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais au retour du beau temps, l'amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé *Punta-Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit, après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur office à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courants sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril; mais il était trop tard, et les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanez Pinzon, était éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'amiral, et ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitants de cette partie de l'île entrèrent dans les sentiments de leur souverain; et, voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entre eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, et se mit à fuir de toutes ses forces dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé.

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi. L'amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des caresses et des présents. Mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur. Ils tombaient à terre, en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le rassurer: Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis (1); et pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet, ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon, un fossé assez profond dont il fut environné et la seule vue de l'artillerie devant suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un frère de ce prince, qui le conduisit par la main dans une maison fort ornée, où le roi vint le trouver aussitôt et lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq caciques, sujets du roi, l'étant venus voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce prince observa le moment où l'amiral descendait au rivage, pour se présenter avec ses vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne; et l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral portait un collier de grains fort menus; il se l'ôta sur-le-champ pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avait ce jour-là, et l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges, qu'il lui fit chausser; enfin, il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des insulaires pour les Castillans. Deux caciques accompagnèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe et lui présentèrent, en le quittant, chacun sa lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues, elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains, n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or telles qu'ils les tiraient des mines, et n'employaient que des pierres pour les allonger.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus; il leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'Arana, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avait reçu lui-même de Leurs Majestés catholiques. Il nomma Pedro Guttierez et Rodrigue d'Escobedo pour le remplacer successivement, si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit et d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires.

L'ancre fut levée le 4 janvier 1493; on prit d'abord la route de l'est dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île. Après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé Punta-Santa et qui est aujourd'hui le cap Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres, qui en est à dix-huit lieues et qui reçut le nom de Monte-Christo. Un grand fleuve qui sort à côté de ce mont reçut celui de Rio-del-Oro, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il dé-

(1) Ces ennemis, dont il faisait souvent des plaintes et qu'il nommait Caraïbes, étaient des habitants de plusieurs îles voisines avec lesquels il était sans cesse en guerre, et qu'il représentait comme les plus cruels de ces hommes.
A. M.

couvrit la Pinta, qui faisait voile avec le même vent. Pinzon, l'ayant abordé, rejeta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué des marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité; et, continuant de ranger la côte, il rencontra plusieurs autres caps, auxquels il donna des noms que Herrera nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande baie, formée par une presqu'île que les insulaires nommaient Samana et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter.

Le 15, on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'île de Madère, et d'autres pour la roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb, seul, jugea par des observations que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il aborda le 18 au nord de cette île. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussitôt et lui fit porter quelques rafraîchissements.

Il remit à la voile pour l'Espagne le 13, avec un vent si favorable que, le vendredi 15, il entra vers midi dans le port de Palos. On remarqua qu'il en était parti le même jour de la semaine, le 3 août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois et demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie, et, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne pas le prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe.

Colomb ne différa point à partir pour Séville, avec toutes les richesses qu'il avait apportées du Nouveau-Monde, et sept Américains qu'il avait embarqués. Il lui en était mort un sur mer, et deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à Leurs Majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville, avec cette inscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. »

La renommée ayant déjà publié son retour et sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage jusqu'à Barcelone fut un véritable triomphe. Les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui, pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un nouveau monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts et quantité d'autres nouveautés, qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des spectateurs, attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva seul vers le milieu d'avril à Barcelone. On lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; et, lorsqu'il eut reçu les premiers compliments de la part du roi et de la reine, il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit avec cette pompe au travers d'une grande partie de la ville à l'audience des rois catholiques, qui l'attendaient hors du palais sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassemblée depuis longtemps.

Aussitôt qu'il aperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée; après quoi, il reçut ordre de raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du roi et de la reine, qui rendirent grâces au ciel les larmes aux yeux; et les hymnes de joie furent chantées pas la musique de la chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient de prélude aux gémissements funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils et Colomb à sa gauche. Tous les grands, à l'exemple du souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthélemi et Diego Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique tous deux absents de ses Etats. Le titre de *don* leur fut accordé, avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors que le pape Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse *Bulle de Démarcation*, sollicitée par Ferdinand et Isabelle : bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles; comme si le père commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, et de la transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan.

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à l'île Espagnole (1), d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un si glorieux usage.

Leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux, et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui contenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, et d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'amiral, en prenant congé de Leurs Majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander presque en état de mettre à la voile. L'ardeur

(1) Saint-Domingue ou Haïti. A. M.

des commissaires avait répondu à l'impatience de la cour. Dix-sept vaisseaux dont cet armement était composé se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie et de munitions, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferrements de toute espèce, des instruments pour travailler aux mines et pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce et pour les présents, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cents volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'amiral avec une égale passion pour l'or et pour la gloire.

Enfin, le 25 de septembre 1493, la flotte espagnole sortit de la baie de Cadix, et le 2 d'octobre elle eut la vue de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomère pour y faire de nouvelles provisions, surtout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs et de poules, dont sortirent, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'amiral donna au commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidents, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitait que cette rue ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

On remit à la voile le 7 d'octobre, et l'amiral fit prendre un peu plus au sud que l'année précédente. C'est dans ce second voyage qu'il découvrit la Dominique, Marie-Galande, la Guadeloupe, Antigoa, les îles de Saint-Christophe et de Saint-Jean-Baptiste.

Le 27, après midi, on jeta l'ancre à l'entrée du Puerto-Réal. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot, en criant *almiranté*. On les pressa de monter à bord. Ils demandèrent à voir auparavant l'amiral, et, lorsqu'il se fut montré, ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens? Ils répondirent que les uns étaient morts de maladie, et que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, et les Américains furent renvoyés avec des présents.

Le lendemain, en s'avançant dans le port, le premier spectacle qui frappa ses yeux fut la ruine entière de la forteresse qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, et l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de jeter leur or et ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers : on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit où la terre avait été fraîchement remuée lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paraissaient enterrés depuis un mois, et que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches, et qu'on délibérait sur ces étranges conjectures, un prince de l'île, frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, et fit demander audience à l'amiral. Les historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue castillane. Il raconta qu'après le départ de l'amiral, la discorde avait bientôt commencé à régner dans la colonie; que les ordres du commandant n'étaient plus respectés, chacun était sorti du fort, et s'était livré aux plus odieux emportements; que les insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or, et commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages et de dissolutions; que le roi, son frère, n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre : mais que Gutierez et d'Escobédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons et les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les Etats d'un cacique, nommé *Caonabo*, qui les avait massacrés jusqu'au dernier; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur, et dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre; que les assiégés avaient tenté de se sauver par la mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la première nouvelle du siége, le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses amis et de ses alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île, et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces; enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de serrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb. Tout le portait à la défiance; et dans ses recherches mêmes, il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié coupable de tout le mal qu'il rejetait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la cour du roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'amiral de 800 petites coquilles, fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, et de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté, l'amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, et de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du cacique, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondements; mais, jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain. Il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierres pour les édifices, et d'ailleurs il voulait s'approcher des

mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta fut de s'avancer plus à l'est; et, le 7 décembre, il partit de Puerto-Réal, avec toute sa flotte, pour aller former une nouvelle colonie à Puerto-di-Plata, où le pays lui avait paru plus agréable et le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une tempête affreuse. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte, si quelques instants de lumière ne leur eussent fait apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage, et remontant la rivière d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux, et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir et pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondements d'une ville. Il fit bâtir d'abord une église et un magasin; ensuite il dressa le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle ville, la première apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas longtemps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat et l'extrême chaleur, causèrent de fâcheuses maladies. L'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim et la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus longtemps la découverte des mines, et dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, vanté pour son courage, sa force et son adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert qui se terminait au pied d'une montagne, où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande et belle plaine qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, et coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesses. Les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des pailles et des grains d'or dans le sable. Il estima par cet heureux essai quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes; et jugeant, avec prudence, qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présents qu'il avait reçus de Guacanagari; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontents, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtiments qu'il s'était réservés et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations et les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Un historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première sédition dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté; et cette fausse opinion qu'on prit de son caractère, sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui et pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un grand nombre de volontaires tous à cheval; et laissant Diégo, son frère, pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage; et montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega-Real*, c'est-à-dire campagne royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit; et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains que l'amiral avait amenés d'Isabelle entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route, et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitants donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logements des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence, et les premières idées de propriété leur furent données par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao. Il fallut employer les pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'amiral, ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de là l'île presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du terroir qui n'est composé que de montagnes pierreuses et de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse, on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et fort sain. Il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes; mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine

de cuivre et deux carrières d'ambre et d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres et de montagnes, que cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement; mais l'amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un fort pour mettre les habitants sous le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la rivière de *Xanique* faisait une presqu'île. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette rivière, le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierres et de bois, et ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la rivière laissait un passage par terre. On lui donna le nom de *Saint-Thomas*, pour railler les incrédules qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux. Il se trouva, dit-on, dans les fondements des nids de paille qui parurent assez anciens, et qui contenaient des œufs pétrifiés aussi ronds et aussi gros que des oranges.

L'amiral confia le gouvernement de cette importante place au commandeur don Pedro de Margarita, et lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats et d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabelle dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficultés au passage des rivières qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des Américains. C'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses et ses bienfaits. En approchant de sa colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellents melons. Les concombres étaient venus en vingt jours. Le blé, qui n'avait été mis en terre qu'à la fin de janvier, était en épis. Tout germait en trois jours, et la plupart des fruits étaient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air et des eaux qui pénétraient aussitôt les germes, et qui fournissaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces secours ne suffisant point à la subsistance de la colonie, on y était menacé de toutes les extrémités du besoin. Les provisions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin. La chaleur et l'humidité, qui servaient si promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas assez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des moulins pour moudre le blé. Ce travail demandait de la vigueur. Les soldats et les ouvriers qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville étaient faibles ou malades. L'amiral se vit obligé d'employer les bras de la noblesse, humiliation insupportable pour des volontaires qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune et d'honneur. Les mécontentements éclatèrent, et la violence qui parut nécessaire pour les apaiser ne servit qu'à les aigrir. Boyl, chef des missionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'amiral de cruel. La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paraît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres; mais la sévérité nécessaire de Colomb à punir les plus légères fautes lui servait de prétexte spécieux; et, après lui en avoir fait des reproches, il était allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'église en interdit. Ainsi, ces hommes envoyés pour établir la religion et la paix n'étaient que des instruments de scandale et de discorde.

Dans ces circonstances, on reçut avis du fort de Saint-Thomas que les Américains abandonnaient les habitations voisines, et que le redoutable Caonabo se disposait à chasser les Castillans de ses Etats. Mais la nouvelle qu'on reçut en même temps, qu'un seul cavalier du fort de Saint-Thomas avait mis plus de quatre cents naturels en fuite, par la vue et les mouvements de son cheval, fit juger que les révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dangereuses.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de Leurs Majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal, composé de Boyl, de Pedro Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal et de Jean de Luxan, auxquels il donna pour président don Diègue son frère, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville. Ensuite, ayant donné ses ordres et ses instructions, il partit le 24 d'avril, avec un navire et deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque (*Jamaica*); c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la côte à l'ouest. Mais ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre ferme.

Il arriva sous le cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Ensuite, continuant de ranger la côte, il rencontra quantité de petites îles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes et plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, et la plupart à deux, trois ou quatre lieues de distance entre elles. Leur nombre paraissant croître, le troisième jour l'amiral perdit l'espérance de les compter, et leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges et de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à se nourrir. On y prit des *rêves*, espèce de poisson de la grosseur des harengs. L'expérience, ou le témoignage des Américains, y fit reconnaître une propriété singulière. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, et dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; et, lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde on attire quelquefois une tortue qui pèse plus de cent livres.

L'amiral, apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres îles, continua sa route à l'ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'chouer sur les sables ou de se briser contre les côtes. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitants du seul village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords castillans. On avait des ressources présentes dans l'île de Cuba, on s'en rapprocha, et l'on prit la route de l'est, avec des vents fort variables et par des canaux remplis de sable. L'amiral y échoua fort dangereusement, et ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer sans dessein et sans ordre, en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposée chaque jour à la violence des marées et des courants. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même côte d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 juin, pendant que l'amiral faisait célébrer les saints mystères sur le rivage, on y vit arriver un vieux cacique, qui s'approcha de l'amiral pour lui présenter modestement quelques fruits de l'île; ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussitôt par ses interprètes: « Tu es venu dans ces terres que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnaissons dans l'autre vie deux lieux où doivent aller les âmes: l'un redoutable et rempli de ténèbres, qui est le partage des méchants; l'autre bon et délectable, ou



L'amiral leur donna le nom général de Jardin de la Reine.

reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien où le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en font point. Tout ce que tu as fait jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. »

L'amiral lui répondit : « Qu'il se rejouissait beaucoup de voir l'immortalité de l'âme au nombre de ses connaissances ; qu'il lui apprenait, et à tous les habitants de sa terre, que les rois de Castille, leurs seigneurs, l'avaient envoyé pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes ; qu'il avait ordre de les corriger de cet usage inhumain, et de faire régner la paix entre tous les habitants des îles. » Le cacique, à qui on expliqua cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il demanda plusieurs fois si c'était du ciel que ces hommes étaient descendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander si ces hommes étaient sortis de l'enfer.

De retour dans sa colonie, l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre que l'amiral avait laissés sous la conduite d'un hidalgo nommé Margarita. Cet officier avait reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île, en faisant observer une exacte discipline : c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire. Aussi les soldats castillans, qui trouvèrent les habitants peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les puissances de l'île se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les États portaient le nom de *Marien*. Don Diègue, gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même ; et les historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitants lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut et les paya libéralement. Elles étaient vivantes entre ses mains. Il pria ses officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du fort, et, donnant la liberté aux deux oiseaux, il dit à ceux qui l'avaient suivi qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait. Depuis quelque temps il souffrait de vives douleurs qui troublaient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles ve-



Ces malheureux insulaires n'avaient que leurs bras pour défense.

naient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'île. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des subsistances, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda plus de ménagement dans ses discours, et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises, et joignant l'effet aux menaces, il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb. En arrivant à la cour d'Espagne leur haine se déchaîna contre les Colomb. Ils publièrent qu'à la vérité l'île Espagnole avait un peu d'or, mais qu'on en verrait bientôt la fin, et qu'un avantage si léger ne valait pas tant de dépenses ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui les faisaient parler n'étaient pas très purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'ils disaient.

L'amiral résolut de porter la guerre aux caciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter : ce fut celui d'*adelantade* ou lieutenant général dans toutes les Indes occidentales. La cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation ; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond don Barthélemi en était digne. Il entendait parfaitement la navigation ; il avait de la prudence et du courage. Tous les historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies et des haines qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'amiral que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise et la ruse avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paraissant le plus redoutable des caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses Etats. Il savait que ce prince, qui prenait le titre de *Maguana*, faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du laiton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche d'Isabelle, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda, qui commandait le fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que par

des sentiments particuliers d'estime pour Caonabo ils pensaient à lui faire des présents considérables.

Ojéda partit du fort avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présents de l'amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les présents qu'il avait à lui offrir: c'étaient des fers, tels qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instruments étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que se présentant ensuite aux yeux de ses sujets il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo donna dans le piége, et ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, et le placèrent en croupe derrière leur chef qui, se l'étant fait lier au milieu du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle avec sa proie.

La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement et du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison; mais loin d'en tirer quelque marque de respect et de soumission, il remarqua qu'il affectait de ne pas le saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: C'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma maison, et que ton officier a plus de cœur que toi. Un homme si fier parut dangereux jusque dans ses chaînes. On prit le parti de l'envoyer en Espagne et de l'embarquer malgré lui sur un navire qui était prêt à faire voile; mais une tempête qui ensevelit dans les flots ce bâtiment et plusieurs autres fit périr le malheureux cacique avec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au port d'Isabelle Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des lettres du 16 d'août, par lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connues en Espagne; et, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, ils réglaient que des deux côtés on ferait partir tous les mois une caravelle qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Végal-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures et que leurs aboiements contribueraient autant que le sabre et la mousqueterie à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre.

Il partit d'Isabelle le 24 de mars avec l'adelantade et Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Véga-Réal qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent mille hommes, et commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglants, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux et saisis par de gros mâtins qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlements, les étranglaient d'abord ou les renversaient, et mettaient facilement en pièces des corps nus, dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts; les autres prirent la fuite; on les poursuivit et les prisonniers furent en grand nombre. L'amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île. Il rencontra plusieurs fois les trois caciques avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujétis, l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait, pour les voisins des mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; et pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. Guarinoex, roi de la Véga-Réal, offrit de faire labourer la terre, et semer par ses sujets le blé que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un temps où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avait réduit plusieurs fois la colonie aux dernières extrémités; mais comme ce prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples ignoraient le moyen d'en recueillir, un historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'amiral faisant peu de fonds sur la faveur des Espagnols, et se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir, et préférait l'or à tout autre soin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir chaque mois une mesure qui montait à cent cinquante écus; en même temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, et qu'ils étaient obligés de porter au cou pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Boechio, puissant cacique, dont les Etats étaient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona, sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne. Cependant lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres, c'est-à-dire de renoncer à la culture du maïs et de se retirer dans les montagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre y suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on ne cessa de ménager, et qui se vit forcé aux travaux les plus humiliants pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs: cette résolution désespérée produisit en partie l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérants de l'île Espagnole retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant; mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des ennemis affamés qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas

pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies et les armes des Castillans firent périr, en peu de mois, la troisième partie des habitants de l'île ; Guacanagari eut le même sort ; et pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espagne, les historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations : il n'y avait pas d'autres moyens de justifier les destructeurs.

Cependant Boyl et Margarita étaient arrivés à la cour d'Espagne, et faisaient retentir leurs plaintes contre l'amiral et ses deux frères. Ils traitaient de chimère tout ce qu'on avait publié de la découverte des mines d'or ; ils accusaient l'amiral d'imprudence, d'orgueil et de cruauté ; ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux, et qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles terres ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des lettres particulières de quelques mécontents, qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colomb. Leurs Majestés prirent le parti d'envoyer à l'île Espagnole un commissaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, et d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente et sûre, si la cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'*Aguado*, honoré de cette commission, était un esprit vain, qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au port d'Isabelle vers la fin du mois d'octobre, lorsque l'amiral était occupé à apaiser quelques nouveaux mouvements dans la province de Maguana. L'adelantade commandait en l'absence de son frère. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même des menaces ; et sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement, il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'amiral, il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colomb et pour en délivrer la colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel amiral qui devait faire périr l'autre ; et ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs caciques en prirent occasion de s'assembler pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'amiral, rappelé par un courrier de son frère, était rentré dans Isabelle ; il y retourna aussitôt ; et sa suite ayant été grossie par tous les mécontents, il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'amiral aida lui-même à la solennité de cette publication ; et, se présentant au commissaire, il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de Leurs Majestés. Aussitôt les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains et Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas et que la cour semblait abandonner. D'ailleurs les plaintes étaient reçues, et la faveur du commissaire se déclarait ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'amiral se conduisit avec une extrême modération : il déféra tous les honneurs à son adversaire ; il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches ; il affecta même de la tristesse et de l'embarras dans son extérieur, jusqu'à négliger ses cheveux et sa barbe, et se revêtit d'un habit de deuil, qu'un historien nomme un habit gris de moine. Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans les lettres.

Après les informations, lorsque le commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa dans le port les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres, au Nouveau-Monde, que deux caravelles que l'amiral avait construites depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire ; mais il déclara qu'il monterait l'autre, pour aller plaider au tribunal incorruptible la cause de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice. Plusieurs forteresses qu'il avait bâties en différents lieux pour contenir les caciques reçurent des commandants de sa main, surtout celle de la Conception, dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya Garay et Diaz, avec une escorte et des guides, qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre qu'ils firent ouvrir en divers endroits leur offrit une abondance de grains d'or. L'amiral n'en fut pas plus tôt informé qu'il fit construire dans le lieu une forteresse qu'il nomma *Saint-Christophe;* et ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent longtemps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis ; et quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient grâce aisément de ses maîtres lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance et leurs trésors. Il faut convenir que, pendant cette persécution suscitée par ses ennemis, l'amiral montra, dans toute sa conduite, la même supériorité de lumières et de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains. L'humanité, il est vrai, répugne à croire que les cruautés fussent absolument gratuites. Il était bien difficile, et peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant ; et les naturels du pays étant une fois portés à la défiance et à la haine, une poignée d'étrangers, environnée d'ennemis, ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure ? Que l'esprit de conquête et d'avidité, principe de ces expéditions hasardeuses et brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors l'autre héroïsme : on n'était point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à la fois et plus glorieux et plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitements, que de les disperser par la terreur ou de les détruire par le fer ; et les conquérants trouvèrent plus court et plus facile de faire des esclaves et des victimes, que d'acquérir des alliés et des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496. L'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parents avaient redemandés à la cour, et que ses bons traitements, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado ; il se fit accompagner de l'adelantade jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une ville ; ensuite, prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est, vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marie-Galante (1) ; mais la difficulté de faire de l'eau et du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la

(1) Nom du vaisseau amiral de Colomb. A. M.

Guadeloupe (1). Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains, de ceux qu'il avait amenés d'Hispaniola (2), se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'amazones qu'on ne pensait point à leur nuire, et qu'on ne leur demandait que des vivres; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; et voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches dont personne ne fut blessé. Mais bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite; les Castillans entrèrent dans l'île, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre ferme. Ils y trouvèrent de très gros perroquets, du miel, de la cire et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain, et qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les Français ont fait *cassave*. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; et, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force que, sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses et les présents que l'amiral fit à toutes les femmes établirent bientôt la confiance et l'amitié; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissements aux deux caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île; et lorsqu'on remit à la voile, l'épouse du cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres et des munitions, pour l'île Espagnole; et n'osant les arrêter après avoir eu les ordres du roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour animer, par ses lettres, le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos où Leurs Majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl et de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remercîments pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; et proposant de les continuer, il demanda huit vaisseaux, dont il en destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabelle, et les six autres à demeurer sous ses ordres : cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que Leurs Majestés feraient passer dans l'île Espagnole un corps de recrues de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, et vingt artisans de différentes professions, auxquels on adjoindrait trente femmes; que le fonds de leur solde serait, par mois, de 60 maravedis et d'un *hanega* de blé, qui revient à six boisseaux de France, et que, par jour, on leur donnerait 14 maravedis pour vivre; qu'on enverrait des religieux pour le service divin et pour l'instruction des Américains; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde, et pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instruments, pour bannir la tristesse, fléau ordinaire des colonies lointaines. Outre les trois cents personnes qui devaient être entretenues aux dépens de Leurs Majestés, l'amiral eut la permission d'en mener cinq cents à ses propres frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique, sans aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, avec cet avantage séduisant qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, et qu'ils ne paieraient à Leurs Majestés que le dixième de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étaient sages; mais comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires qui fussent disposés à se transporter au Nouveau-Monde pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide et diverses sortes de maladies, l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, en un exil perpétuel aux nouvelles colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels qui avaient mérité la mort serviraient deux ans sans gages, et les autres une année seulement; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les tribunaux d'Europe de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux règlements, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 juin, à Médina del Campo, démentaient la sagesse qu'avait jusque-là montrée l'amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quelque prix que ce fût, les progrès de sa colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitants? Les nouveaux États doivent être établis sur de meilleurs fondements. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seraient en état de les cultiver et d'y bâtir, avec réserve des droits du souverain sur l'or, l'argent et les autres métaux. Enfin la reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises qui avaient conduit son amiral à la découverte du Nouveau-Monde, fit publier un édit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa couronne de Castille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'amiral sur la conduite et les discours de Boyl et de Margarita, dont le premier était Catalan, et l'autre sujet de la couronne d'Aragon. Les historiens qui lui attribuent ce dessein ajoutent que l'amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'amiral, il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabelle, et que, s'il voulait former une colonie durable, il fallait songer à d'autres établissements. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que dans son dernier voyage, en rangeant la côte du sud, il avait remarqué de bons ports, d'excellents pâturages et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu

(1) Colomb nomma ainsi cette île d'après un couvent de l'Estramadure, aux moines duquel il avait promis de les faire servir de parrains à une de ses premières découvertes. A. M.

(2) L'île Espagnole ou Saint-Domingue. A. M.

contre un Espagnol et l'avait grièvement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir. Il avait pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie orientale de l'île, d'où côtoyant le rivage au sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitants, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les historiens ont nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui; elle lui découvrit des mines, qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure; et dans la crainte de perdre un homme qui lui était devenu cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était agréable et fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitants dont elle lui garantit la fidélité. Isabelle était éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son adversaire était guéri de sa blessure. Rien ne l'empêcha plus de se montrer; il se présenta devant don Barthélemi, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté sa perte et qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du sud, lorsque étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frère, il partit aussitôt avec Diaz et les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la rivière que les Américains nommaient *Ozama* et dont il trouva les rives fort peuplées. Le port était sûr et propre à recevoir des vaisseaux de plus de trois cents tonneaux. Les terres paraissaient excellentes et tous les habitants fort prévenus en faveur des Espagnols. L'adelantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port, sur la rive orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des habitants d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo;* les uns disent, du nom du père des Colomb, qui s'appelait *Dominique*, les autres, du jour où l'adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce saint et un dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue dans la suite, sous le nom de *Saint-Domingue*, une des plus florissantes colonies françaises.

Après s'être assuré par un traité du cacique Boechio qui commandait dans cette province, l'adelantade se rendit par terre à Isabelle, où il trouva que la misère et les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitants. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, et dans l'intervalle il dispersa les Espagnols, faibles ou malades, dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitants se lassèrent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, et dont ils ne recevaient que de mauvais traitements pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur cacique était ami de la paix; mais ils le forcèrent à se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre maître. L'adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo, dont il avait fait sa principale résidence, se hâta de marcher contre ce prince, et l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio et d'Anacoana que leur tribut était prêt, et qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea don Diègue, son frère, qui commandait toujours dans Isabelle, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre et recevoir le premier hommage que ces caciques rendaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi. Ils allèrent au-devant de lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frère. Elle avait fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornements, des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment de l'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana, remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer et monta gaîment sur le tillac.

Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance et de l'admiration. Ces mêmes historiens ont la bonne foi de rapporter un trait qui fait voir combien il eût été facile de gagner par la douceur un peuple sensible et généreux. Dans un des combats qui commençaient à devenir fréquents entre les Espagnols et les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jeter aux genoux de Barthélemi, et il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chère que la vie. L'adelantade fut touché de cette tendresse. Il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cents de ses sujets, dont chacun portait un *coas*, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; et le travail de ses gens, animés par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'adelantade fit semer du blé. Ainsi, cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitants, et l'on préféra de l'ensanglanter!

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit, pour la première fois, le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *îles du Vent.*

Il faisait voile vers l'Ourse, et cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des îles, il prit à l'est, dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée. Il traversa le golfe, et le 13 il entra dans un très beau port, qu'il nomma *Il Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce port est proche de la bouche de l'Orénoque, qu'Herrera nomma *Yuyapari*, et qui contient deux petites îles, *del Caracol* et *del Delsin.* A peu de distance, on visita un autre port, ensuite on doubla le cap de Lapa pour sortir du golfe au nord. Entre ce cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, et le cap Boto, qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux, y étant entrés avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal, mais ils y avaient eu la faveur du vent; au lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du

dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé *golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *île de Gracia*, et tourna nord et sud autour du golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellents ports et plusieurs caps, auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au nord, une île qu'il avait nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au delà de Boca-del-Drago, que voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec une véritable certitude qu'une si vaste étendue de terre ne pouvait être une île, et que c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi, 1er août 1498; mais précisément dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajoz, qu'on pouvait alors nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissements, recevait familièrement Alfonse d'Ojéda, adroit aventurier qui, s'étant aperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux s'il était possible la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'évêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, et peut être fut-elle ignorée des rois catholiques.

Cette commission d'un ministre à qui Leurs Majestés avaient confié toutes les affaires des Indes eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols et d'étrangers, qui brûlaient de tenter la fortune ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience et de résolution; et Améric Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'armement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 de mai 1499, et mit le même jour à la voile. On prit la route de l'ouest, et tournant ensuite au sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues, jusqu'à celle de Paria que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajoz. Les noms de l'île de la Trinité et de Boca-del-Drago donnés par Colomb, et conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le continent, et semblaient réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique.

Mais le sort lui réservait bien d'autres traverses, et Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, et qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontents, qui étaient sortis de l'île Espagnole, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre les Colomb. Ils s'étaient rendus à Grenade où la cour était alors, et répandant les plus noires calomnies contre l'amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple et suspect au roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux, ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, et s'étaient mis à crier que le roi et les Colomb les avaient réduits à cette misère en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; et s'ils voyaient passer les deux fils de l'amiral, qui étaient encore pages de la reine : « Voilà, s'écriaient-ils, les enfants de ce traître qui a découvert de nouvelles terres pour y faire périr toute la noblesse de Castille. » Le roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine, ne se défendit pas longtemps contre le soulèvement général; et la reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral, et probablement par la connivence des officiers subalternes.

La reine, qui n'avait rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colère que ses ordres eussent été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste; et commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice. Les éclaircissements qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que, dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral, sa conduite toujours difficile avait toujours été irrépréhensible, et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité, peut-être indispensable dans une colonie lointaine où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontents, comme sa gloire avait fait tant de jaloux; mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de 60,000,000 les revenus de la couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même un premier administrateur de la justice dans l'île Espagnole, et qu'il avait prié Leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'alcade major par des commissaires désintéressés; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'amiral et de vice-roi perpétuels. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrave. Avec le titre de gouverneur général, ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu qu'il pensait à

se rendre souverain du Nouveau-Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de juin 1500, avec deux caravelles, et le 23 d'août on aperçut de San-Domingo ces deux bâtiments qui s'efforçaient d'entrer dans le port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'amiral était alors occupé à bâtir un fort, et l'adelantade à contenir des révoltés dans le canton de Xaragua.

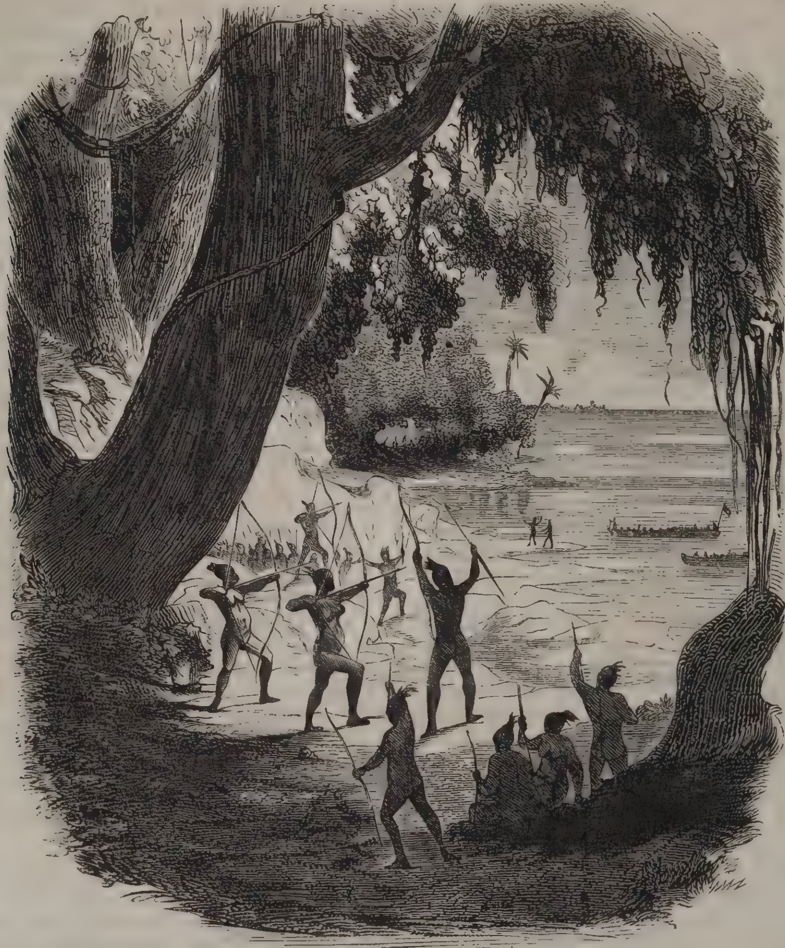
A la vue des deux caravelles, don Diègue Colomb, qui commandait en l'absence de ses deux frères, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de sa caravelle pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'intendant de justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'île; et s'informant à à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques chefs, l'ardeur des Colomb dans la recherche des coupables, et la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irritèrent le gouverneur; il était ambitieux, violent, intéressé. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colomb, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui ne venait pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre sans indignation qu'on lui parlât de supplices pour des criminels dont il devait être l'unique juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter à la vue de deux gibets et de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le port, il passa la nuit dans son vaisseau.

Le lendemain, 24 d'août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'église, où il entendit la messe avec une grande ostentation de piété. Don Diègue Colomb, et Pérez, major de l'île, y assistèrent, accompagnés de la plupart des habitants de San-Domingo. En sortant, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, et les remit à un notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient intendant de justice. Ensuite, s'adressant à don Diègue, il demanda, au nom de Leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte. Don Diègue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'amiral, dont l'autorité, sans doute, était supérieure à la sienne, et qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. Je vous ferai connaître, reprit Bovadilla, que vous et lui devez m'obéir. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais le lendemain, après la messe, à la vue de toute la colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres patentes qui le constituaient gouverneur général des îles et de la terre ferme du Nouveau-Monde avec un pouvoir sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; et, pour la mettre à l'épreuve, il renouvela la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, et cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres mandements des rois catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'amiral et à tous les commandants des forteresses et des navires, aux trésoriers et aux garde-magasins, de le reconnaître pour supérieur; l'autre regardait la solde militaire et la paie des artisans et des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma pour la troisième fois don Diègue de lui remettre les clefs de la prison. Sur son refus, il se rendit à la citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'alcade; et lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur-le-champ tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'amiral, dont il tenait sa commission. Mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, et celles même de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La citadelle était encore sans défense; et quoique Diaz se montrât l'épée à la main sur les créneaux, avec Alvarado son lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; et, leur ayant fait espérer leur grâce, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre, avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un huissier à verge, qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de Leurs Majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice dont Bovadilla était chargé; mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur des événements qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eut affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, et d'un religieux franciscain, qui remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine. Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan : Nous avons ordonné au commandeur don François Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi, et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, *le roi*, moi, *la reine.* » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait. Il partit aussitôt pour la capitale.

A son exemple, tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonao, dans la Vega et dans tous les nouveaux établissements, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travailleraient à chercher de l'or n'en paieraient au roi que le vingtième; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, et contraindre l'amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontents s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colomb, et toutes leurs accusations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses souverains contre lui, était certainement la plus mal fondée et la plus démentie par les faits. Jamais sujet ne fut ni plus soumis ni plus zélé. Mais en matière politique le seul soupçon tient souvent lieu du crime, et Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau-Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations et de plaintes, il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le commandeur s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. *Herrera*, quoique fort prévenu en faveur de la nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au



Un grand nombre de femmes s'opposèrent à l'approche de ses barques.

nouveau gouverneur. Il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature, contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événements fit même connaître que le commandeur avait outrepassé ses pouvoirs, et que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'amiral, et qui ne subsistaient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager ; et, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit la disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire, pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit. Il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence. Nous serons menés en Espagne. Qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier ? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère. Il vint à San-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef des révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux, qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des informations sur leur conduite ; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportements si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit, Bovadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à



Il souffrait la disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée.

faire conduire au supplice un grand officier de la couronne; et se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, l'importance des articles et la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un historien raconte qu'Alfonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, ou me mènes-tu? — En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. — Est-il bien vrai? reprit l'amiral. — Par votre vie! reprit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets qu'il avait apportés en blanc des noms de Roldan, de Gueverre, et des mutins les plus décriés pour le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers avec toutes les procédures entre les mains de l'évêque de Badajoz et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parents du commandeur, tous deux ennemis déclarés de Colomb.

En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères ; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ces fers, et qu'il ordonna même par son testament qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau, comme un monument de la reconnaissance dont le monde paie les services. Il est difficile, sans doute, de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa sépulture; qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude ; et quel spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre que Colomb sortant en cheveux blancs, et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux à qui seul il avait enseigné la route d'un nouveau monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 de novembre. Un pilote, nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement du vaisseau, et se hâta de porter ses lettres à la cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour s'emporter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade où la cour était alors. Ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur. La reine consola particulièrement l'amiral. Comme il avait plus de confiance à sa bonté qu'à celle du roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps les larmes aux yeux, et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de Leurs Majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur, que s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaissance; enfin sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contents de lui nuire s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire oublier; je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, et je continuerai de les récompenser. Je connais vos ennemis, et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous, et personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un commissaire en Amérique, que j'ai chargé de prendre des informations et de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin. Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devait succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne pour y rendre compte de votre conduite; mais ses instructions ne portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un mauvais choix ; j'y mettrai ordre, et je ferai de Bovadilla un exemple qui apprendra aux autres à ne point passer leurs pouvoirs ; cependant je ne puis vous promettre de vous rétablir si tôt dans votre gouvernement; les esprits y sont trop aigris contre vous; il faut leur donner le temps de revenir. A l'égard de votre charge d'amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession ni l'exercice; laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole, que le roi était vraisemblablement sa partie secrète; en un mot, qu'on se repentait de l'avoir tant élevé, et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur ; aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde pour chercher, par cette voie, quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques : ces îles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épiceries, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges; la reine lui permit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve de quelques officiers, le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la reine, il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, source de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours des mécontents, et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral, le nouveau gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de répréhensible dans l'ancien gouvernement qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols; prendre une méthode entièrement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le commandeur ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince au onzième, et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or : aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rédigés par classes et distribués suivant le degré de faveur dont on jouissait dans l'esprit du gouverneur; ainsi, l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques; mais Bovadilla ne songeait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Espagne pour se rendre nécessaire, et pour confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'amiral. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'île Espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitements barbares auxquels ces infortunés furent assujétis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé des mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un esclave, qui était à déjeuner sur le bord de la rivière de Hayna, s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement; c'était de l'or; un grand cri qu'il jeta dans l'étonnement de voir un si gros grain fit accourir aussitôt ses maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, et transportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour Leurs Majestés; il pesait trois mille six cents écus d'or, et les orfèvres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient guère que des taches, et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont les habitants de l'île Espagnole étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que Leurs Majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île don Nicolas Ovando, commandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de

trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'île Espagnole quantité de personnes dont la reine voulait purger la colonie. Entre les nouveaux habitants, on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau-Monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et sous Charles-Quint, tous les sujets des différents Etats qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté. Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement l'alcade major Roldan Ximenès, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte. Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues de Leurs Majestés; celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte, et d'apporter toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 de février 1502; une tempête qu'il essuya près des Canaries dissipa sa flotte, et fit périr un de ses plus grands navires, avec cent cinquante hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols, habitants des Canaries, en formèrent l'équipage : ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva le 15 d'avril au port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à recevoir si tôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et contre ses principaux complices, les fit tous arrêter, et les distribua sur la flotte pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres, par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on paierait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que, pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les règlements de l'amiral. A la vérité, cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui étaient arrivés sur la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés; mais ils ne furent pas longtemps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience; et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour pour engager Leurs Majestés à se contenter du tiers; et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais dans la suite il fallut se relâcher encore. On se borna au cinquième des métaux, et des perles et des pierres précieuses, règlement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait à faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île, lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo, pour y changer un de ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé, dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute sur ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressants; et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral. Il était parti du port de Cadix, le 9 de mai 1500, avec don Barthélemi son frère, et don Fernand, le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé le 13 de juin à la vue de l'île Martinico, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours, après lesquels s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à l'île Espagnole.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse à laquelle il devait s'attendre ne laissa point de le mortifier : mais apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, et la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-un navires chargés d'or sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses. Mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté. Il semblait que le ciel voulut venger, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de malheureux qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le capitaine général, Antoine de Torrez, le commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte; et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes. Il fut regardé comme un châtiment de l'injustice qu'on avait faite à l'amiral; et, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au gouverneur de l'île Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la cour et de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie et de violence. L'or fut englouti, et il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du

roi. Il avait cherché la terre ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage; et, du golfe de Vénézuéla où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagène* le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom; et, continuant de suivre la côte à l'ouest, il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber dans l'île Espagnole, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua. De là, s'étant rendu par terre à *San-Domingo*, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la participation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; et, dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua et le port qu'il nomma *Portobello;* il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à présent, disait-il, que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi! » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de service, après des fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou, qu'il n'avait pas une maison à lui, et que, dans toute l'étendue de leurs Etats, sa seule ressource pour la nourriture et le sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé comme il l'était d'années et de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le pur zèle pour le service de Leurs Majestés, jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille, il leur demanderait d'avance la permission de faire le pèlerinage de Rome. Ce projet, assez singulier dans nos mœurs actuelles, paraîtra moins étrange si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événements extraordinaires, et qu'un homme échappé à tant de dangers est porté volontiers à croire à une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les moments de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses; tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quelque distance des rives du Mexique qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait, par les barbaries les plus exécrables, la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleurs moyens que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Bocchio, mort depuis peu sans enfants, la princesse Anacoana, avait succédé au gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis, mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-être la haine avait-elle succédé à son affection : ils se le persuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre, et de part et d'autre ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein, et qu'il était important de la prévenir.

Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis : cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province, à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille, et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable; elle assemble tous ses vassaux pour grossir sa cour, et donner une haute idée de sa puissance; les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents auxquels ils donnent le titre de caciques. A l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays et faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers compliments, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva dans une salle très spacieuse un festin qui l'attendait. Tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours avec autant de variété que de magnificence; et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa de son côté, à la reine de Xaragua, une fête à la manière d'Espagne pour le dimanche suivant, et lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit. Tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la reine et tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes et, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortunés furent réduits en cendre. La reine, destinée à des traitements plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire dans cet état à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence.

On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers avaient sauvé par pitié plusieurs jeunes enfants qu'ils menaient en croupe, et qu'ils réservaient pour l'esclavage : d'autres venaient ensuite percer derrière eux ces malheureux enfants, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée *Guanabo*, à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une ser-

vitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de Barruto, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent par l'intérieur des terres depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitants étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelque temps ; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à mort, le reste fut si généralement dissipé que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug espagnol.

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque, île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré, et depuis longtemps assiégé par les besoins et les maladies ; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, et il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au port avec de bons câbles, et de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à l'île Espagnole n'était que de trente lieues ; mais ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux cents lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux et des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando retint longtemps Mendez sans prendre aucune résolution ; et ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque (1) ; mais on lui fait naître des difficultés qui retardèrent encore son départ ; et dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar, avec une barque pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitants de la Jamaïque, il ne leur avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une île sauvage, et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans, tandis qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de Fieschi, produisit des mouvements séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à l'île Espagnole, dont on lui avait refusé l'entrée ; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens, qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, et de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violents ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés ; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux ; et que la cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontents, ne gardant plus de mesures, s'assemblèrent le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte. L'aîné des Porras vint le trouver, et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner sitôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée ; que tout le monde savait, comme lui, que si l'on avait relâché dans cette île, et si l'on y était encore, c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix ; qu'il avait envoyé demander des navires au gouverneur de l'île Espagnole, et qu'il ne pouvait rien faire de plus ; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille ; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés ; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même ; qu'il voulait retourner en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns : « Nous vous suivrons ! » d'autres : « Castille ! Castille ! » et d'autres : « Capitaine, que ferons-nous ? » Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colomb, ces mots : « Qu'ils meurent ! » L'amiral voulut se lever ; mais il ne put se soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantade parut une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix canots que l'amiral avait achetés des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades. L'amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île. Ils s'y arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Veragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'île, ils entreprirent d'abord de traverser le golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues

(1) Colomb avait été frappé d'admiration la première fois qu'il aperçut la Jamaïque avec ses montagnes majestueuses, ses vastes forêts, ses fertiles vallées et ses nombreux villages. Les habitants, plus belliqueux que leurs voisins, ne l'avaient point toutefois laissé aborder sans résistance. C'est dans cette île que les Espagnols lancèrent, pour la première fois, un de leurs dogues contre les Indiens, méthode de guerroyer qui fut depuis employée sur une si grande échelle et avec un si odieux succès.

Ne trouvant point d'or à la Jamaïque, Colomb était retourné à Cuba, île alors également couverte d'habitations et d'une population heureuse, qui à la longue a disparu sous le fer espagnol, en récompense de l'accueil si joyeux qu'elle avait fait aux étrangers. De Cuba Colomb était revenu à Hispaniola le 4 septembre 1494. A. M.

que leurs canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau ; mais, après avoir nagé quelque temps, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles en tenant le bord des canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, et proposé plusieurs partis qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de désespoir, ils tentèrent encore une fois le passage ; mais la mer ne devenant pas calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tentèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains ; mais sa conduite était fort différente ; il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, et par des exhortations paternelles. D'ailleurs, il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusqu'alors il n'avait rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit.

Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir ? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine ? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; et, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir et vous refuser la lumière ; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral, et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice ; et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se renfermer, et prier son Dieu dont il espérait apaiser la colère. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Américains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin lorsqu'il vit reparaître la lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitaient avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau parti qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire, nommé Bernardi, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentiments qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir de l'Espagnole n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration. Le capitaine, nommé Diégo d'Escobar, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, et que l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce que, avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb, il l'avait jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral ; de ne pas descendre au rivage ; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient ; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral ; enfin de concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot ; il fit débarquer un baril de vin et un porc ; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando ; et s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible ; et qu'en attendant il le priait d'accepter cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce rang, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante. L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens. Il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours ; mais il ne persuada pas les plus clairvoyants qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager par la même voie les déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue ; Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que jusqu'à l'arrivée du secours il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié ; et qu'au reste ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce ils l'enlèveraient

par force; et Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilége à la cruauté; que cette barque, qui n'avait paru qu'un instant, était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, et d'enlever tout ce qu'il avait sur ses vaisseaux. Il faut convenir que s'il n'est pas très extraordinaire que l'on prît Colomb pour un sorcier, il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se trouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; et s'étant arrêté dans un village nommé *Mayma*, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de *Séville*, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation, en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer; cependant la prudence l'emportant sur la colère, il chargea don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter. Mais ils ne lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main en criant: « Tue, tue! » L'adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, et ne leur demanda rien dont il ne montrât l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'adelantade, et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, et le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite. Ainsi, l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère; car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Lédesma, pilote connu par son courage et par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre, et sans mouvement, des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui, et voulurent toucher ses blessures pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits: « Si je me lève! » s'écria-t-il d'une voix terrible; et de ces seuls mots il causa tant d'épouvante aux Américains, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat tous les rebelles qui étaient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'amiral, et de s'engager par de nouveaux serments. Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes, et qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour l'île Espagnole, un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez et Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diègue de Salcedo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles qu'il avait équipées, comme le navire, aux frais des Colomb. Enfin tous les Castillans s'étant rassemblés, le 24 juin 1504, on mit à la voile pour l'île Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Beata, à vingt lieues du port d'Yaquimo. L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander la liberté au gouverneur général; et non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitants, le recevoir à sa descente; il lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles espérances: il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, et qu'ils se proposaient de mener en Espagne: c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plus tôt le prisonnier entre les mains qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables, de ceux qui s'étaient soulevés ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colomb dissimulèrent parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire avec assez de modération que les droits de son amirauté avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et pour sortir promptement d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de septembre, avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du port le navire qu'il montait perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, et lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit en quatre et ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât en le fortifiant avec des perches et d'autres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation l'espace de sept cents lieues dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucas avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu par une nouvelle disgrâce qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort de la reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 de novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une princesse qui avait égalé les plus grands rois par ses qualités personnelles, et que la ruine des Maures, la conquête de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde élevaient au-dessus de tous les souverains de son siècle. Il paraît qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; et jamais elle ne fit éclater plus de sévérité que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colomb pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colomb. Elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne que sa mort n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le massacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; et, dans les articles de son testament, elle insista en-



Mais, après avoir nagé quelques temps, ils demandèrent en grâce...

core sur les bons traitements dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine. L'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi. Cependant, pour ne pas se manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors; et dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères. Ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du domaine une petite ville nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions; et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de mai 1506, fête de l'Ascension; il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des Chartreux de Séville, et dans la suite à l'île Espagnole, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu d'un premier mariage don Diègue, qui lui succéda dans ses dignités; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut don Fernand, l'écrivain de sa vie, et qui eut autant d'inclination pour le repos que son père en avait eu pour les voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-dixième année. Tous les traits de sa figure et de son caractère ont été recueillis par divers historiens de son temps. Il était d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et préve-



Enfin, lorsqu'il vit reparaître la lune...

nant; ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître dans les événements que nous avons rapportés qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plus tôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles, et qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton et l'éloquence du commandement. Il parlait peu, mais avec grâce ; il était sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public et pour la religion ; il avait une piété solide, une probité sans reproche, et l'esprit orné par les sciences qu'il avait étudiées dans l'université de Padoue. Il faisait même des vers.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, passé tout d'un coup de l'état de simple pilote à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva de sa première condition une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il était naturellement porté à la colère, quoiqu'il trouvât en lui assez de force pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une nation fière, et qui ne recevait pas volontiers la loi d'un étranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, et d'avoir paru trop persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les historiens espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était due. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime, en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare aux héros des premiers temps, dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop longtemps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire, mais que ses enfants se ressentissent des glorieux services de leur illustre père.

M. Washington Irving présente sur le caractère de Christophe Colomb un nouvel aperçu, dont nous offrirons comme il suit la substance.

Colomb était doué d'un génie élevé et inventif. Les opérations de son esprit étaient énergiques mais irrégulières, jaillissant par intervalles, avec cette force irrésistible qui est le partage des intelligences d'un tel ordre. Son esprit avait embrassé tous les genres de connaissances, et avait su les réunir en un même faisceau ; et si la portée de ses recherches paraît moins étendue aujourd'hui, elle l'était beaucoup sans doute pour le temps où il vivait. Ses propres découvertes

éclairèrent l'ignorance de cette époque, elles conduisirent de la conjecture à la certitude, et dissipèrent bien des erreurs qu'il avait été obligé lui-même de combattre.

Colomb avait une ambition noble et grande; il était plein de hautes pensées et désireux de se distinguer par de grandes actions. On a prétendu qu'un intérêt mercenaire s'était mêlé à ses entreprises, témoin ses stipulations avec la cour d'Espagne, avant d'aller à la recherche de nouvelles terres : cette accusation est injuste. Il aspirait aux dignités et à la fortune avec une ardeur aussi noble qu'il cherchait la renommée; mais il ne demandait rien qu'après avoir atteint l'objet de ses recherches, et cet objet était d'une importance incalculable. Il ne pouvait y avoir ici de conditions plus légitimes. Il ne demandait aux souverains espagnols qu'un commandement dans les contrées qu'il espérait leur donner, et il ne voulait non plus qu'un partage de bénéfices, afin de pouvoir soutenir la dignité de son commandement. S'il ne faisait nulle découverte, sa vice-royauté stipulée tombait d'elle-même, et s'il ne procurait aucun revenu à la couronne, il n'obtenait rien pour lui-même. Enfin, si son commandement et les revenus qui devaient en faire partie annonçaient de la magnificence, elle était en rapport avec la magnificence des régions qu'il allait attacher au sceptre castillan. Quel monarque ne se fût réjoui de gagner un empire à de telles conditions!

D'un autre côté les avantages qu'il espérait retirer de ses découvertes devaient, d'après ses intentions, servir à des fondations pieuses : il voulait établir des hospices pour les pauvres de sa ville natale, des églises pour les nouveaux convertis, et lever des armées pour aller conquérir le Saint-Sépulcre en Palestine.

Il soutint la dignité du cérémonial d'un vice-roi avec tous les priviléges de son rang, non par un vulgaire amour des titres, mais par le prix qu'il y attachait comme témoignage et trophée de ses conquêtes : il chérissait ses titres comme autant de preuves de ce qu'il avait fait de grand. Voilà pourquoi dans sa disgrâce il insistait si fortement auprès du roi d'Espagne, pour qu'on lui rendît les honneurs et le rang dont il avait été si injustement dépouillé. Dans son testament, il enjoignit à son fils Diégo, quelques biens après lui qu'il obtînt, quelques dignités et quelques titres qu'on lui accordât par la suite, de toujours signer simplement de ce mot : *l'amiral*, afin de perpétuer dans sa famille le souvenir de sa grandeur réelle.

Sa conduite fut empreinte de l'étendue de ses desseins et de la magnanimité de son âme. Au lieu de traverser des pays nouvellement découverts, comme un aventurier avide d'un gain immédiat et abondant, ainsi que se montraient alors tous ses rivaux de gloire, il cherchait à bien connaître ces contrées, leur sol, leurs productions, leurs rivières et leurs ports; il désirait coloniser et cultiver ces terres, se concilier et civiliser les naturels, bâtir des villes, y introduire les arts utiles, tout soumettre au contrôle de la loi publique et de la religion, et fonder ainsi des empires réguliers et prospères. Dans ce plan glorieux, il fut sans cesse entravé par une multitude dissolue qu'il avait le malheur de commander, et avec laquelle toute loi était de la tyrannie, et tout ordre une gêne. Des séditions continuelles empêchaient l'accomplissement des ouvrages utiles, cette foule mercenaire provoquait sans cesse les paisibles Indiens, et après qu'elle avait amassé sur eux la misère et la guerre, et accablé Colomb sous les ruines de l'édifice qu'il élevait, elle l'accusait encore d'être la cause de ce désordre. Si tous les Espagnols qui l'accompagnèrent ou le suivirent avaient eu le sentiment de sa politique large et de ses vues libérales, le Nouveau-Monde aurait eu bientôt des établissements paisibles et des législateurs éclairés, au lieu d'avides aventuriers et de rapaces conquérants.

Colomb était doué d'une extrême sensibilité, susceptible d'un grand entraînement, de fortes impressions, et qu'il pouvait communiquer d'une manière très puissante; il était naturellement d'une humeur impétueuse, ressentant vivement l'injustice; cependant la vivacité de son caractère était tempérée par la bienveillance et la générosité de son cœur. Sa magnanimité se montra dans toutes les crises de sa vie orageuse. Quoique sans cesse outragé dans sa dignité, bravé dans l'exercice de son commandement, contrarié dans ses plans, et souvent en danger pour sa personne par les séditions d'hommes indignes et turbulents, et dans un temps où le poids des anxiétés de l'esprit et du corps eût pu exaspérer l'homme le plus patient, il sut contenir son indignation, oublier les outrages, et ramener par le raisonnement et même par la prière une tourbe égarée ou séditieuse. On ne se figure pas combien il était éloigné de tout sentiment de vengeance, combien il était prêt à pardonner au moindre signe de repentir ou de regret.

Sa bonté naturelle le rendait accessible à tous les genres de sensations agréables produites par les objets extérieurs. Dans ses lettres et ses journaux, au lieu de détailler les circonstances du voyage avec toute la précision du navigateur ordinaire, il retrace les beautés de la nature avec l'enthousiasme d'un poète et d'un peintre. Au moment où Colomb touche aux rivages du Nouveau-Monde, le lecteur participe à la joie qu'éprouve le grand homme à les décrire. A chaque découverte nouvelle il prend plaisir à la vanter, à la représenter comme plus belle encore que les précédentes. Dans toutes les occasions, il exprime ses émotions de plaisir ou de peine, de satisfaction ou de ressentiment, d'une manière spontanée et jamais affectée. Lorsque entouré par une foule mutinée et accablé par l'ingratitude et la violence d'hommes indignes, il avait à soulager son âme, il se retirait dans sa cabine et s'abandonnait à l'amertume de ses chagrins, en versant un torrent de larmes et en exhalant ses soupirs et ses gémissements. Ramené en Espagne chargé de chaînes, et paraissant devant la reine Isabelle, au lieu de continuer à montrer cette fierté stoïque avec laquelle il avait supporté les outrages, il fut touché de la tendre sympathie d'une reine, et fondit avec elle en pleurs.

Il était sincèrement pieux : la religion se mêlait à toutes ses pensées et à toutes ses actions, et se montrait dans tous ses écrits. Dès qu'il faisait quelque découverte importante, il la célébrait par des actions de grâces à Dieu. La voix de la prière et la mélodie des cantiques s'élevaient de ses vaisseaux lorsqu'ils aperçurent pour la première fois le Nouveau-Monde, et sa première action en touchant le rivage fut de se prosterner la face contre terre et de remercier la divine Providence. Tous les soirs, le *Salve Regina* et autres hymmes étaient chantés par ses équipages, et l'on disait la messe dans les riants bosquets qui bordaient les rivages de cette terre païenne. Ainsi la religion était profondément gravée dans le cœur de Colomb; elle répandait une dignité modeste et un mélange de bienveillance et de bonté sur toute sa conduite. Son langage était pur et décent, libre de tout jurement et de toute expression irrévérente. Toutes ses grandes entreprises furent commencées au nom de la sainte Trinité, et il reçut le Saint-Sacrement avant de s'embarquer. Il observait exactement le dimanche, et n'eût point mis à la voile ce jour-là sans une extrême nécessité. Il croyait fermement à l'efficacité des vœux et des pèlerinages, et y avait recours dans les moments critiques. Mais il poussait sa piété encore plus loin, et elle était souvent ternie par la bigoterie de son siècle; car il pensait, avec tout le monde, que quiconque n'était pas chrétien était déchu de tout droit naturel, et qu'il fallait employer les moyens les plus énergiques pour convertir les infidèles ou les païens. Voilà pourquoi il fit des captifs parmi les Indiens, et en transporta en Espagne pour être instruits dans les doctrines du christianisme. Il vendit même comme esclaves ceux qui avaient résisté à la voix des con-

vertisseurs, et en cela il pécha contre la bonté naturelle de son caractère et contre les sentiments qu'il avait d'abord exprimés envers le peuple hospitalier qui l'avait si bien accueilli à son débarquement. Hâtons-nous d'ajouter qu'il était vivement excité à en agir ainsi par l'impatience insatiable de la couronne, et par les moqueries de ses ennemis, qui niaient qu'on pût rien tirer de profitable de ses entreprises. Ajoutons encore que les premiers esclaves indiens furent faits dans un combat, et qu'enfin Christophe Colomb se conformait aux idées erronées de son temps.

Il reste à indiquer un dernier trait de son caractère si varié et si brillant : c'est une imagination enthousiaste qui jetait de la grandeur sur toutes ses pensées. Il avait un talent réel pour la poésie, et il le prouve par la richesse des descriptions qu'il a laissées. Il crut avoir retrouvé sur la côte de Paria le paradis terrestre, dans les mines de Saint-Domingue celles d'Ophir, et la Chersonèse d'or sur la côte de Veragua. Au milieu de ses conquêtes pacifiques, il rêvait encore les croisades et la délivrance du Saint-Sépulcre. Sans doute il y avait là les attributs d'un visionnaire, mais ce n'était pas un visionnaire de la commune espèce ; son imagination ardente était contenue par un jugement ferme et une sagacité exquise ; c'était toujours vers de grandes choses qu'il aimait à se porter, jamais aucune frivolité n'aurait pu le captiver. En un mot, il avait un esprit supérieur à l'époque où il vivait, et il lui appartenait d'accomplir des merveilles. Cependant il mourut dans l'ignorance la plus complète de l'importance incalculable de ses découvertes.

Jusqu'au dernier moment de sa vie, il entretint son idée favorite qu'il avait uniquement ouvert une voie nouvelle au commerce, et qu'il avait découvert quelques-unes des régions sauvages de l'Orient. Il supposait qu'Hispaniola était l'ancienne Ophir visitée par les vaisseaux de Salomon, et que l'île de Cuba et la terre ferme de Véragua ou Vénézuéla n'étaient que des régions lointaines de l'Asie. Quelles visions de gloire n'eût-il pas eues s'il avait pu penser qu'il venait de découvrir un nouveau-monde, presque égal en grandeur à l'ancien dont il était séparé par deux océans ! Combien son âme eût été consolée, au milieu de ses tribulations et de ses souffrances, s'il avait eu l'idée anticipée de ces Etats florissants qui allaient s'élever sur ce continent, des nations et des langues qui rempliraient de sa renommée ces terres magnifiques, et y feraient bénir son nom jusqu'à la postérité la plus reculée.

Résumons en quelques mots les découvertes de Christophe Colomb. Il avait d'abord rencontré les grandes Antilles, c'est-à-dire la plus grande partie de l'archipel américain dans la mer du Nord. Cuba, aujourd'hui la Havane, Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue ou Haïti, Porto-Rico, la Jamaïque, les principales des grandes Antilles, furent aussi les premiers établissements qui se formèrent dans son second voyage. En gouvernant un peu plus au sud, il avait aperçu les petites Antilles ou îles Caraïbes, la Guadeloupe, la Dominique, Marie-Galante, aujourd'hui possessions françaises, mais alors négligées par les Espagnols. Ce n'est qu'à son troisième voyage, qu'en s'avançant toujours vers le sud, il trouva le continent. Il aborda dans l'île de la Trinité à la pointe du golfe Paria. Il pénétra dans ce golfe jusqu'à la pointe d'Uraba ; et ce ne fut qu'après lui qu'Ojéda et Vespuce parcoururent ces côtes qui forment les provinces de terre ferme, Cumana, Vénézuéla, Maracaïbo, Sainte-Marthe, jusqu'au golfe de Darien. C'est dans ce golfe que s'est élevée Carthagène, devenue si fameuse par son commerce. Entre le golfe de Darien dans la mer du Nord et celui de Panama dans la mer du Sud, est situé l'isthme de Panama, et sur la rive septentrionale de cet isthme fut bâtie Porto-Bello, la rivale de Carthagène. En pénétrant à l'extrémité opposée de cet isthme, le hardi et malheureux Vasco Nugnez avait découvert le premier la mer du Sud, qui conduisit dans la suite au Pérou : cependant les Espagnols, remontant d'un autre côté dans le golfe du Mexique vers le nord, avaient reconnu la Floride et le canal de Bahama vis-à-vis cette contrée, qu'ils parcoururent jusqu'à la Caroline. Ainsi, le golfe du Mexique avait été visité dans toutes ses parties, sans qu'on eût encore songé à pénétrer dans l'empire qui porte ce nom, lorsque la découverte d'Yucatan, la partie du Mexique la plus septentrionale et qui s'avance en pointe à l'entrée du golfe, conduisit enfin les Espagnols dans un pays plus policé et plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors.

Précisons encore davantage, surtout à cause des dates, les travaux de Colomb, en nous servant à cet effet de la notice chronologique du savant espagnol Navarette.

Christophe Colomb était parti de Palos le 3 août 1492, avec trois caravelles ; il touche aux Canaries, îles riantes, connues des anciens sous le nom d'*îles Fortunées*, et dont le Français Jean de Bethencourt avait fait la conquête pour le Portugal en 1402. Il poursuit sa navigation et découvre l'île de San-Salvador, l'une des Lucayes ou des îles Turques, et plusieurs autres îles de cet archipel. Il aborde ensuite à la grande île de Cuba, dont il reconnaît toute la côte septentrionale ; puis il va toucher à l'île d'Haïti qu'il nomme *Hispaniola*, et dont il examine un grand nombre de ports. A son retour en Europe, ainsi qu'on l'a vu, il aborde à Lisbonne, après avoir reconnu les îles Tercère ou Açores, et arrive le 15 mars 1493, dans le même port de Palos, sept mois après l'avoir quitté.

Le 20 septembre 1493, le même Colomb, après avoir été comblé d'honneurs par Ferdinand et Isabelle, et en avoir reçu des titres de noblesse et des priviléges à perpétuité, équipe une flotte de dix-huit bâtiments, part de Cadix, découvre la plus grande partie des Antilles, et spécialement la Dominique, le 3 novembre ; puis la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Martin, Sainte-Croix, la Jamaïque, Porto-Rico, Antigoa, et autres appelées *Iles-sous-le-Vent ;* il reconnaît de nouveau la côte septentrionale de l'île Hispaniola, et une grande partie de la côte méridionale de Cuba. Il était de retour à Cadix le 11 juin 1494, après neuf mois environ d'absence. C'est dans le second retour, en 1501, que l'illustre Génois put confondre quelques-uns de ses ennemis par une plaisanterie devenue célèbre. Ils lui contestaient le mérite de ses découvertes, en disant que rien n'était plus facile avec un peu de hardiesse et beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe : aucun n'ayant pu réussir, il casse la pointe de l'œuf. « Beau moyen ! s'écria-t-on. — Sans doute, reprit Colomb ; mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert un nouveau monde. » Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb se disposa pour sa troisième expédition, pendant laquelle il eut connaissance du continent, dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Améric Vespuce qui lui a imposé son nom.

Le 30 mai 1498, Colomb fit voile de San-Lucas pour ce troisième voyage, et après avoir touché aux îles Canaries et à celles du Cap-Vert, il s'éleva jusqu'à la hauteur de l'île de la Trinité, puis s'engagea dant le golfe de Paria qui le sépare de la terre ferme, et après avoir traversé une des bouches de l'Orénoque, qu'il appela *Bouche du Dragon* (Boca del Drago), il s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et parvenu jusqu'aux lieux où a été bâtie depuis la ville de Caracas, capitale du Vénézuéla, il revint sur Saint-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. Bovadilla, chargé, comme nous l'avons dit plus haut, de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce grand homme, et

bientôt le fit arrêter lui-même et jeter dans un cachot où on lui mit les fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb parvint à se justifier, mais ne fut point réintégré dans son gouvernement de Saint-Domingue, île dont l'abord lui fut même défendu lorsqu'il entreprit son quatrième voyage.

Avant ce quatrième voyage, plusieurs émules de Colomb eurent des missions particulières pour le Nouveau-Monde. En 1499, Ojéda équipa dans le port de Sainte-Marie, près de Cadix, quatre navires avec lesquels il mit à la voile. Il toucha aux Canaries, parvint au nouveau continent près de l'équateur, suivit en vue des côtes près de deux cents lieues jusqu'au golfe Paria, vit l'embouchure du fleuve Esséquibo, dans la Guyane hollandaise, puis l'Orénoque dont il a déjà été question. Il passa ensuite à la Trinité, où il trouva des traces du séjour de Colomb; il reconnut le golfe des Perles, l'île Marguerite, le cap Codéra, et continua sa navigation de port en port. Il découvrit enfin les îles de Curaçao, et toute la côte de Vénézuéla, jusqu'au cap de la Vela, d'où il revint à Saint-Domingue.

Peu de jours après le départ d'Ojéda, les deux Espagnols Alonzo Nigno et Cristobal Guerra partent de Saltas avec une caravelle, et s'élèvent au vent de la province de Paria où ils débarquent. Ils suivent la côte au nord, s'arrêtent à l'île de la Marguerite, sur la côte de Cumana, et continuant leur route jusqu'au-delà du port Chirivichi, situé par 10° 54' de latitude nord, 70° 42' de longitude ouest, à peu de distance de Porto-Cabello, à l'extrémité du golfe Triste, ils reviennent à Bayonna de Galice chargés de perles qu'ils avaient acquises par des échanges. La même année encore 1499, un autre Espagnol, Vincent Yanez Pinzon, part de Palos avec quatre caravelles, dépasse les Canaries et les îles du Cap-Vert, navigue au sud-ouest, et devient le premier Européen qui, à cette époque, traversa l'équateur par cette partie occidentale voisine des côtes de l'Amérique. Le 26 janvier 1500, il découvre la terre par 8° de latitude sud jusqu'au cap Saint-Augustin, et prend possession du pays, c'est-à-dire du Brésil, au nom du roi de Castille: c'était trois mois avant Cabral, qui toucha au même rivage et s'en empara au nom du roi de Portugal. Pinzon retourne, en suivant les côtes, jusqu'à la ligne équinoxale, découvre le grand fleuve des Amazones, continue sa route jusqu'au golfe Paria, sort par les bouches du Dragon, se rend à San-Domingo, et de là aux Lucayes, d'où il retourne en Europe.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1500, Rodrigo de Bastidas, parti de Cadix avec deux navires, va reconnaître le golfe de Vénézuéla; puis à l'ouest, les côtes de Santa-Marta, et l'embouchure du grand fleuve de la Magdalena, pour entrer ensuite dans le golfe de Darien et au port de Nombre de Dios, d'où il revient par la Jamaïque et Saint-Domingue, et reparaît à Cadix après vingt-trois mois d'absence. C'était vers le même temps que Gaspard de Cortéréal, gentilhomme portugais, pénétrait vers l'Amérique du nord, jusque dans la baie appelée depuis baie d'Hudson, où il crut qu'il existait un détroit auquel il donna le nom de *détroit d'Anian*. L'année suivante, Cristobal, que nous venons de citer, fait un second voyage, touche à la côte de Cumana et à Carthagène pour revenir en Europe, avec une riche cargaison de perles et de bois de teinture.

C'est alors, c'est-à-dire en 1502, que l'amiral Christophe Colomb entreprend son quatrième et dernier voyage avec quatre navires. Il part de Cadix le 11 mai, et, passant par les Canaries, il s'élève à la hauteur de la Martinique. Ayant vu plusieurs autres îles des Antilles et celle de Porto-Rico, il se dirige sur l'île Hispaniola, reconnaît ensuite les cayes de Morante, les bas-fonds de la Vipère, la côte méridionale de Cuba, et l'île Guanaja près du continent, qu'il côtoie depuis les environs de Trujillo jusqu'auprès de l'entrée du golfe de Darien, d'où il passe au sud de Cuba, et visite la Jamaïque, pour de là toucher au port de San-Domingo avant de revenir en Espagne, où il était de retour au port de San-Lucas, le 7 novembre 1504. Il venait de faire de nouvelles découvertes, et cependant il essuya de nouvelles traverses. Le roi Ferdinand le reçut avec une grande froideur, tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges, mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid en 1506. Ses restes, déposés d'abord à Séville, furent, ainsi que nous l'avons déjà dit, transférés ensuite dans l'île de Saint-Domingue, et plus tard à Cuba.

Deux ans après, c'est-à-dire en 1508, la gloire des Colomb, qui semblait avoir perdu tout son éclat depuis la mort d'Isabelle, se releva sous don Diégo, l'aîné des deux fils de l'amiral. Il avait devant le conseil de Castille gagné son procès, à la majorité d'une seule voix, et immédiatement après il s'était marié à la fille d'un grand d'Espagne, alors très puissant à la cour. Le cruel Ovando fut révoqué, et don Diégo envoyé à sa place à Saint-Domingue, vers le même temps que Solis et Pinzon atteignaient le 40e degré de latitude méridionale et les côtes du Brésil. Quatre ans après, Jean Ponce de Léon découvrait la Floride et sa côte orientale, jusque par 30° 8' de latitude nord. Une année plus tard, c'est-à-dire en 1513, Vasco Nugnez de Balboa, arrivé dans le golfe de Darien, traversait les chaînes escarpées de la Cordillière, et parvenu à leur sommet, il découvrait l'océan Pacifique.

ALBERT MONTÉMONT.



ADAM DE BAUVE.

(1837)



VOYAGE A LA GUYANE.

—

PRÉLIMINAIRE.

Christophe Colomb avait touché au continent américain, vers l'embouchure de l'Orénoque: c'est dans le voisinage que s'étend la *Guyane*, mot dérivé de *Goyana*, petit affluent du même fleuve de l'Orénoque. Il y a donc analogie à placer ici les détails que nous avons recueillis sur cette contrée, ainsi que la relation d'Adam de Bauve.

La Guyane se développe entre les 8° 20' lat N. — 3° lat. S., et les 52° — 72° 40' long. O. Le côté de la mer est une côte basse où l'Atlantique a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent sur les flots, et les embouchures des fleuves ne se reconnaissent qu'à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer sans se mêler avec la sienne, à une distance de plusieurs lieues.

Le climat chaud de la Guyane est tempéré chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes, qui soufflent de dix heures du matin à six heures du soir, et quand les chaleurs ont cessé on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards qui rendent les nuits froides, humides et malsaines. La longueur du jour, dans toute l'année, ne varie jamais de plus de quarante minutes; le soleil s'y lève constamment vers les six heures du matin et s'y couche à la même heure le soir.

La saison sèche et la saison des pluies, se divisant l'année, en font quatre parts: la sèche, qui a un grand et un petit été, et la pluvieuse, qui a un temps où les

pluies durent moins qu'un autre, quoique cependant elles ne tombent que quand le soleil est vertical, ce qui, près de la ligne, arrive deux fois l'année et dans un espace de temps égal. Pour les deux saisons sèches, la grande commence en octobre, au moment où le soleil vient de traverser l'équateur et passe au tropique du Capricorne. En mars viennent les pluies; en juin, où le soleil s'est approché du tropique du Cancer, vient une courte chaleur qui dure jusqu'en juillet.

La saison sèche, appelée à Cayenne grand été, y dure depuis la fin de juin jusqu'en novembre. La saison pluvieuse y correspond à notre hiver. En mars et avril dure un petit été; à la fin d'avril et mai abondent les pluies. La chaleur moyenne est de 25° centigrades, et la plus élevée de 35 à 40°. Dans l'intérieur du pays le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer.

Quelques parties de la Guyane sont montagneuses et nues; néanmoins le sol y est généralement fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure; les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité.

La Guyane a ses rivières propres, dont les principales sont : l'Oyapock, le Maroni, le Surinam, le Demerari, la Berbice et l'Essequebo. Toutes ont une embouchure large et profonde; celle de l'Essequebo a sept lieues de largeur. Le Surinam, l'Oyapock, le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables. Ces rivières ou fleuves traversent d'immenses forêts qui fournissent des bois magnifiques. Les animaux que l'on y trouve sont: le jaguar, le tapir, le chat-tigre, le singe, le serpent et une multitude d'oiseaux. Enfin la Guyanne donne la vanille, la salsepareille, le coton, la canne à sucre et le café.

La Guyane appartient à trois nations différentes, qui sont : l'Angleterre, la France et la Hollande; il y a dès lors une Guyane anglaise, une française et une hollandaise. La capitale de la Guyane anglaise est Georgetown, sur les bords du Demerari, avec 12,000 habitants, dont 4,000 blancs; la capitale de la Guyane française est Cayenne, dans l'île de ce nom, avec 13 à 14,000 âmes, et la capitale de la Guyane hollandaise est Paramaribo, à l'embouchure du Surinam, avec 14,000 habitants.

—

RELATION.

En arrivant sur l'Oyapock, M. Adam de Bauve y trouva un compagnon de voyage, M. Leprieur, envoyé par M. le gouverneur de Cayenne pour des recherches d'histoire naturelle. Ils remontèrent ensemble la rivière et allèrent s'établir aux sources du Rouapira, dans des cases acquises lors d'un précédent voyage. De là ils firent pendant plusieurs mois des excursions dans divers sens. Mais, au mois d'avril, M. Leprieur, craignant de s'engager pendant l'hiver dans des pays inconnus avec des nègres inexpérimentés, laissa M. de Bauve partir seul pour descendre le Rouapira. Le projet de ce dernier était de gagner les sources du Gouroupatouba pour descendre à Montéalègre, situé à l'embouchure de cette rivière dans l'Amazone. M. Leprieur devait l'y rejoindre, mais il ne vint pas. Laissons parler M. de Bauve, dont nous trouvons la relation dans le bulletin de la Société de géographie, cahier de mars 1837.

« Le 4 avril, je me séparai de M. Leprieur. M. Brachet, naturaliste, consentit à m'accompagner. Nous avions avec nous quatre Indiens et trois nègres. Nous descendîmes le Rouapira; mais, arrivés sur le Topipocko, des Indiens et des Tapouyes voulurent me forcer de retourner, disant qu'ils avaient les ordres les plus sévères pour empêcher les Français de pénétrer dans le pays. A force de patience et de sang-froid, j'obtins de pouvoir continuer ma route jusqu'à l'embouchure du Carapanatouba, chez Joaquim Manoël, d'où je pris l'engagement d'écrire au commandant de Gouroupa.

En arrivant là je trouvai des colporteurs qui, ayant excité les Indiens Tomoconies, voulaient s'opposer à mon débarquement; il fallut encore prendre patience. J'obtins cependant qu'un petit canot serait expédié à Gouroupa, avec une lettre dans laquelle je priai le commandant de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage.

Joaquim Manoël, revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre moi, m'accorda au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière qui, peu éloignée des monts Sororoca, se jetait, disait-il, dans le Rio-Gouroupatouba. Je laissai chez lui tous mes bagages, et accompagné de M. Brachet et des trois nègres, je partis pour vérifier la vérité de son assertion. Des lacs qu'il fallait côtoyer ou des marécages impraticables à franchir eurent bientôt lassé mes guides; au bout du second jour, entièrement découragés, ils me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner la pointe que je voulais atteindre. M. Brachet était malade, et je ne me fiais pas assez aux nègres pour continuer seul avec eux; force fut donc de revenir sur mes pas. M. Brachet arriva exténué de fatigue chez Joaquim Manoël, et le 22 avril j'eus le chagrin de le voir mourir.

Manoël, influencé par un homme de couleur, spéculateur de salsepareille, refusa de me donner des guides intelligents; je fus obligé d'engager quelques Indiens de bonne volonté, mais inexpérimentés, et avec les trois nègres et deux Indiens d'Oyapock qui voulurent venir avec moi, je descendis la rivière pour me rendre à Gouroupa.

Aucune des rivières connues par les dangers que peut présenter la navigation n'offre rien qui puisse même approcher de l'aspect à la fois horrible et majestueux des cataractes du Jarry. J'ai vu depuis des rivières célèbres par leurs chutes, et j'y ai même perdu des embarcations; mais je n'y éprouvais pas ce saisissement involontaire auquel je fus presque continuellement en proie, jusqu'au jour où je faillis être victime de l'impéritie de mes guides. Déjà nous étions parvenus à franchir les principaux obstacles; les rapides les plus dangereux étaient passés, m'assuraient-ils; déjà, moins sur leurs gardes, ils me faisaient presque partager leur sécurité, lorsque, arrivant sur le bord d'un rapide, le pilote se laissa aller au courant, et le canot fut mis en pièces en un clin d'œil. Tout l'équipage périt, sauf un nègre, et je ne dus mon salut qu'à un canot de Tapouyes qui vint à mon secours. Ces Tapouyes retournaient à Garoupa; ils me donnèrent passage d'assez mauvaise grâce.

La rivière se resserre, et coule pendant deux jours entre deux remparts de roches élevées et découpées en formes les plus bizarres. Naviguant toujours avec la plus grande rapidité, les Indiens me débarquèrent à Garoupa le 24 juillet. Les habitants m'accueillirent comme un pauvre naufragé, et me firent les offres les plus obligeantes. J'en partis le 27, et le 15 août j'arrivai à Belem (Para).

Je mis dix-huit jours pour me rendre de Garoupa à Para : je fus accueilli par M. Crouan, vice-consul de France dans cette ville; mais il n'avait pas su vivre en bonne intelligence avec les autorités brésiliennes, et comme c'était à elles que je devais m'adresser pour la réalisation de mes projets, je cessai bientôt mes relations avec lui. Je trouvai chez M. José-Joaquim-Machado d'Oliveira, gouverneur de la province, tout l'accueil et la protection que je pouvais désirer. Il m'offrit tous les instruments dont il pouvait disposer pour remplacer ceux que j'avais perdus, et mit à ma disposition tous les documents qui se trouvaient dans les archives de la province, relatifs aux voyages que je voulais entreprendre; il m'apprit qu'à diverses époques les Portugais avaient tenté, sans jamais y réus-

sir, d'exécuter le voyage que je venais de terminer d'une manière si malencontreuse.

Je quittai Para le 1er septembre. M. Machado me remit un ordre pour les autorités des villes de l'intérieur, et une recommandation particulière adressée à tous les juges de paix, dont les fonctions répondent à celles des maires de France, mais avec des attributions plus étendues. Je remontai l'Amazone dans un canot que j'avais acheté à Para. A l'exception de quelques habitations où se fabrique l'eau-de-vie de cannes à sucre, les habitants des bords du fleuve ne s'occupent que de l'extraction du caoutchouc et de la culture du manioc. Dans un grand nombre de criques se trouvent de belles plantations de cacao et de café. Des forêts de palmistes couvrent les bords de la rivière; mais en certains endroits ces plages, ravagées par les ouragans, si fréquents sur les grands fleuves, ne présentent que la nudité et l'image de la destruction.

J'arrivai à Gouroupa le 20 septembre. Jusqu'à cette ville on ne rencontre sur la rive droite que deux petites villes, Santa-Anna et Brebis. La ville de Gouroupa était naguère considérable, mais elle fut brûlée à la fin de l'année 1832. La manière de construire les maisons en bois et terre fait que, lorsqu'un incendie se manifeste, il ne reste rien de la ville. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un poste composé de six soldats, commandé par un lieutenant. Je tombai malade le lendemain de mon arrivée, et ne pus reprendre ma route que le 1er décembre.

A environ quatre lieues de Gouroupa, et sur la même rive, est située la petite ville de Corrasède sur un plateau élevé. Les habitants, tous mulâtres ou tapouyes, s'occupent de la pêche. Ils font sécher le poisson et le réduisent en poudre; cette préparation, appelée piracouï, fait la base de la nourriture du peuple. On s'en sert en jetant sur quelques cuillerées un pot d'eau bouillante; cela suffit pour nourrir plusieurs personnes. Des savanes, qui sont à peu de distance de Corrasède, nourrissent quelques vaches maigres, animaux de luxe, et qu'on ne vend jamais. Presqu'en face se trouve Villavinha, joli bourg près duquel sont situées de grandes cultures de café et de cacao. Sur la même rive, et environ à six lieues plus haut, on arrive à Espalende, autre bourg considérable; on y élève des bestiaux; on y cultive le sucre et le café, et y fabrique des cordages et des tissus communs en coton. A douze lieues au-dessus de Gouroupa est l'embouchure du Cingou (Xingu), grande rivière qui n'a pas encore été explorée; il s'y trouve quelques bourgs habités par des Tapouyes et des gens de couleur qui s'occupent de l'extraction de la salsepareille, et de la culture du manioc et du tabac. Cette rivière communique, dit-on, avec le Tapojoz. Presqu'en face de l'embouchure du Cingou est située Boa-Vista. Aucune de ces villes n'est indiquée sur les cartes, non plus qu'Almeyrine, un peu au-dessous de la rivière Parou. De cette dernière ville jusqu'à Montéalègre, l'horizon est borné sur la rive gauche du fleuve par des montagnes, dont la plus remarquable est celle de la Serra de Velha-Pobre, remarquable par sa hauteur et sa nudité. La base de cette montagne vient jusqu'au fleuve, où elle présente un rempart de roches à pic, contre lequel les barques viennent se briser dans les fréquents ouragans qui désolent ces régions. D'un des points les plus élevés de la Serra, on aperçoit Montéalègre, et plus loin les montagnes du Jarry.

J'arrivai le 17 décembre à Montéalègre. Cette ville est assez peuplée, et renferme des maisons élégantes; mais elle est mal située pour le commerce, car elle est séparée de la rive du fleuve par une demi-lieue de sables arides qu'il faut traverser avant de gravir une côte escarpée, sur le haut de laquelle la ville se trouve placée. Elle est entourée de lacs poissonneux et de vastes prairies couvertes de bétail, source de la richesse des habitants. A deux lieues, sur les derrières de la ville, commence un vaste amphithéâtre de montagnes, prolongement de Velha-Pobre, et qui bordent l'horizon du nord au sud.

Le 27, je quittai Montéalègre, où j'avais reçu l'accueil le plus amical des autorités et des habitants.

On va ordinairement en deux jours de Montéalègre à Santarem, situé sur l'autre rive du fleuve; mais le temps était si mauvais que je ne pus traverser que le 1er janvier. La ville est à l'embouchure du Tapojoz et sur la rive droite de cette rivière. Santarem, qui prend aussi le nom de Tapojoz, d'après la rivière à l'embouchure de laquelle elle est bâtie, est l'entrepôt de commerce du Haut-Amazone et du Rio-Negro.

Dans cette ville, comme dans toutes celles de l'Amazone, on ne trouve ni médecins, ni chirurgiens, et les habitants, dont un grand nombre sont attaqués du *mal rouge* (1), n'ont de ressource que dans le remède Leroy, qui a pénétré dans les endroits les plus éloignés de la province, et dont les flacons se vendent un prix exorbitant.

Je quittai Tapojoz le 14 janvier, muni de lettres de recommandation que me donnèrent le juge de paix et le receveur général pour leurs amis du Haut-Amazone, et pour divers habitants du lac de Villafranca que je désirais visiter. Six lieues au-dessus de Santarem, mais sur la rive opposée de l'Amazone, est la petite ville d'Alemquer, dans le Rio-Suraby. Cinq lieues plus haut, sur la rive droite, on entre par une vaste embouchure dans le lac Epaoussou ou lac Villafranca : c'est le lac Arapujo des cartes. Il a plus de vingt lieues de long, et communique avec l'Amazone par plusieurs bouches. On y fait une pêche considérable, dont le produit était autrefois un revenu du trésor; aujourd'hui elle est libre, et fournit de poisson salé ou séché tout le Bas-Amazone. Les lamentins et les tortues y abondent. Des bestiaux superbes couvrent les savanes qui bordent le lac, et ses rives, garnies de joncs et de riz sauvage, sont l'asile d'une immense quantité d'oiseaux. A environ douze lieues de la grande bouche, appelée *Encoui-Pirang* (terre-rouge), prenant l'anse appelée de Sainte-Anne, on arrive sur les rives du Rio-Preto, de l'autre côté duquel est située la jolie petite ville de Villafranca. Placée à proximité de trois grandes rivières et de lacs d'une ample étendue, cette ville est appelée par sa position à devenir un jour une cité considérable. Son voisinage de ces immenses cours d'eau l'expose quelquefois à des inondations. En 1770, il y eut quatre pieds d'eau dans les rues. Le café et le cacao sont cultivés en grande abondance dans tous les environs.

Le 15, j'arrivai à la nuit chez le capitaine Fonséca, auquel j'étais recommandé. Son habitation, qui est considérable, est située en face de la petite ville de Pauxis, autrefois Obydos. Je traversai le fleuve le 16. Les maisons de Pauxis sont fort jolies; mais l'emplacement a été mal choisi. Le juge de paix me témoigna le plus vif désir de me voir entreprendre le voyage de la rivière Trombétas.

Le 17, je quittai Obydos, et je fus coucher à l'embouchure d'une crique nommée *garapé-de-balaïo*, qui communique avec le lac d'Epaoussou. Un peu au-dessus est la ville du Jurouty sur le lac du même nom, et sur la rive droite du grand fleuve de l'Amazone.

Le 18, en remontant toujours, j'aperçus la *Serra dos Paratintis*. A cet endroit, et pendant un espace de 4 à 5 lieues au-dessus, le fleuve est rempli d'îlots et d'écueils très dangereux.

Le 20, j'arrivai à Tupinambarana, autrefois *Villa-nova da Rainha*. On y arrive par deux passes, qui toutes deux rejoignent le Rio-Mawhès. Les embarcations qui remontent ou descendent le fleuve sont visitées ici. Une nouvelle ville s'établit sur une des passes (Foro d'Andira) aux dépens de l'ancienne ville.

Le 26, j'arrive à l'embouchure du Rio-Mawhès, dont les eaux noires contrastent avec la couleur jaunâtre de

(1) Espèce de lèpre. A. M.

celles de l'Amazone. De l'embouchure, on aperçoit la ville de Luzcia, située à une portée de canon.

Le 28, je commençai à remonter le Rio-Mawhès; les bords en sont élevés et le courant peu sensible. Les nombreuses habitations de Mawhès civilisés qui se voient des deux côtés sont bien cultivées, plantées en café et en guarana, liane dont le suc épaissi est un grand objet de commerce dans tout le Brésil.

Le 1er mars, je couchai à l'embouchure du Guaranatouba, affluent de la rive droite, habité par une tribu considérable de Mawhès, qui n'ont jamais voulu s'astreindre à la moindre apparence de civilisation, et méprisent ceux qui s'y soumettent.

Un peu au-dessus de cette rivière, on trouve le premier village de Mundroucous. Cette nation est venue s'établir dans ces parages depuis peu d'années; ils diffèrent complétement des Mawhès par la forme et par les mœurs. Ces derniers sont tous vêtus, hommes et femmes; les autres, au contraire, sont complétement nus; ils ne se couvrent que le membre viril avec une écorce de tawéré, qui le contient en forme d'étui. Ils se peignent en noir avec le suc de *genipa;* ils ont en général la face très large, des pommettes proéminentes, et depuis les tempes la tête se retrécit et se termine par une pointe arrondie. Les yeux sont grands et brunâtres, le nez gros sans être épaté. Les hommes ont la barbe fournie et la poitrine velue; mais les femmes sont entièrement glabres, soit naturellement, soit au moyen de quelque préparation épilatoire.

Je remontai le Mawhès jusqu'au 6, sans pouvoir acheter plus de douze paniers de farine. La disette du Bas-Amazone avait fait arriver beaucoup de spéculateurs qui avaient tout acheté. Le point où je m'arrêtai est la rivière Amana-Parana (rivière de la pluie), affluent de la rive droite. En effet, pendant deux jours, j'y fus retenu par des pluies continuelles; je me décidai à redescendre, et le 13 j'arrivai à Luzcia.

Je devais aller rejoindre M. Rège pour faire avec lui l'expédition de la rivière Trombétas; il m'attendait au lac d'Epaoussou. J'arrivai le 23 à Obydos, la figure et le corps enflés, et avec une fièvre violente; j'y restai jusqu'au 29, et le 4 avril j'arrivai chez M. Rège. Il s'empressa de faire ses dispositions, et le 10 nous remontâmes le lac jusqu'à la passe de Mourouatouba, qui débouche vis-à-vis Rio des Trombétas, où nous entrâmes le 14, sans toucher à Obydos. Outre le capitaine Rège, j'étais accompagné par son cousin, Vincente de Mironda. Douze Indiens et huit nègres composaient l'équipage de trois canots. Nous devions prendre des guides dans la rivière pour l'explorer avec plus de fruit.

Le 15, nous arrivâmes à *Sapuena*, affluent de la rive droite. Là nous prîmes pour guide un mulâtre qui m'avait été recommandé; mais sa jactance ne m'inspira pas beaucoup de confiance. Le 18, nous atteignons Aschipica, chez Manoël de Carmo, capitaine d'Indiens civilisés. Il m'assura que souvent il voyait des débris de canots et des rames.

Le 20, nous couchons à l'embouchure du lac Carimou, chez M. Choveck. Il avait eu pendant un an chez lui un Indien de la nation aroaqui; il était descendu par l'*Auripecou*, affluent de la rive gauche, où sa nation était établie et avait des relations avec des blancs.

Le 21, nous entrâmes dans l'Auripecou. Cette rivière n'est d'abord qu'une suite de lacs; elle devient ensuite très étroite et se subdivise en une multitude de branches. La pluie ne cessait pas; nous avancions peu, et les guides enfin nous déclarèrent que, habitués à remonter cette rivière dans l'été, ils ne reconnaissaient plus leur route. M. Rège venait de tomber malade; il fallut redescendre. Je le laissai à Carimou, et, remontant, j'arrivai le 30 au pied du premier rapide, situé à environ 25 lieues de l'embouchure: M. Vincente de Mironda continua de m'accompagner, mais nos guides montraient le plus grand découragement.

Le 4, en franchissant une chute considérable, le câble qui retenait le canot chargé de nos provisions se rompit, et toute la farine fut perdue par l'eau qui entra. Le soir, les Indiens désertèrent avec ce même canot, et je restai avec Mironda et six nègres. Il devenait impossible de continuer; je redescendis la rivière. M. Rège, plus malade, était retourné chez lui; mais malgré la proposition qu'il me faisait par écrit d'attendre son rétablissement pour recommencer une autre expédition, je retournai à Obydos, où j'arrivai le 12 pour prendre un pilote. J'étais déterminé à remonter le Rio-Bianco, pour de là me porter sur l'Essequebo. Je laissai M. Mironda à Obydos et partis le 14. La rivière des Trombétas mérite cependant d'être explorée. Ses richesses minérales et végétales ne sont inférieures à aucune de celles de ces riches régions.

La première ville au-dessus d'Obydos et sur la même rive de l'Amazone, est Saro, à l'embouchure du Jamandas, un peu au-dessous, sous les *bareiras* de *Carawacou;* le fleuve est couvert d'îles jusqu'à Sylve, maintenant Saraca; les violents courants occasionnés par ces îles sont très dangereux, même pour les grandes embarcations.

J'arrivai le 18 à Saraca, située à environ 2 lieues au-dessus de la rivière de Watuma, qui est habitée par les Indiens bariquis ou aroaquis. Un habitant de la ville a remonté cette rivière il y a quelques années par ordre du gouvernement; il a remonté pendant plus d'un mois. Il paraît que cette rivière prend sa source dans des hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest; ses bords sont peu habités. D'après ces renseignements, je crus inutile de tenter le voyage La ville de Saraca est située sur une hauteur; on y fabrique du tabac et il s'y fait une pêche considérable; mais on n'y trouve point les pétrifications dont on m'avait parlé à Para. De Saraca à Serpa, aujourd'hui Itakouativa, la rive gauche de l'Amazone est garnie d'habitations où on cultive principalement le tabac. La ville est située sur une hauteur, au-dessous d'un courant dangereux. Le nom indien de cette ville signifie pierre gravée. En effet, on me dit qu'il y avait au débarcadère plusieurs pierres qui représentent des hiéroglyphes; comme elles se trouvaient recouvertes par les grandes eaux, je n'ai pu m'assurer si c'était une disposition de la pierre ou un travail de main d'homme. Au-dessus de Serpa est situé le village d'Amatary, habité par des Indiens mouras, dont le gros de la nation est établi sur le Rio-Madeira. D'Amatory jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro, les courants sont violents, et une suite de bancs rendent ce passage très dangereux.

Le 26, j'arrivai à l'embouchure du Rio-Negro. Ici l'Amazone prend le nom de Solimaoes. Les roches qui obstruent la rivière avaient fait donner le nom de Barra à la ville située à 3 lieues en remontant; elle porte maintenant le nom de Manau, à cause des Indiens de ce nom qui habitaient autrefois ces parages. Le rio dos Manau est un peu au-dessous de la ville, où j'arrivai le soir. Elle est bien située et bien bâtie. On y voit de belles maisons et deux églises richement ornées; elle est traversée par la crique Piripity, que l'on passe sur un pont en bois. C'est le siége des autorités supérieures de la province de Rio-Negro. La population est industrieuse et active; mais les autorités, mal affermies, laissent tout dépérir entre leurs mains.

Après quelques explorations dans les environs de Manau, et notamment au bourg de Tharaumas, pour voir les anciennes sculptures des Indiens de ce nom, qui se sont retirés depuis longtemps sur l'Essequebo, je quittai cette ville le 15 juin pour remonter le Rio-Negro.

Les rives du Rio-Negro ont un aspect plus agréable que celles de l'Amazone; la verdure des arbres est plus variée, le paysage est plus frais. Un grand nombre d'habitants cultivent la salsepareille. Après 40 lieues de navigation, j'arrive au bourg d'Aérao, habité par de grands propriétaires de plantations de café et de cacao, et aussi par des gens de sang mêlé descendant

d'Indiens aroaquis, bariquis et manaus; cette dernière nation est presque éteinte. Ayrao ou Airam est situé sur la rive droite de la rivière; en face débouche le Wacryia; les ouragans ont détruit une partie du village.

A douze lieues plus loin, et sur la même rive, on trouve la petite ville de Moura. L'industrie des habitants, tous de sang mêlé, est la fabrication des câbles et des cordages avec les filaments des pétioles du palmier, *py-allaba*, très abondant dans le pays. On n'emploie que ces cordages dans toute la navigation de l'Amazone et de ses affluents.

Presque en face de Moura, est située la grande embouchure du Rio-Bianco, et 9 lieues plus haut, en face de Carroreïro, est une seconde embouchure de la même rivière nommée Amajaou; mais ce n'est pas une rivière particulière, comme l'indiquent les cartes. Cette embouchure n'est accessible que l'hiver, et aux embarcations moyennes seulement. C'est ce qu'on appelle dans le pays un gappo (marécage). On navigue au milieu de la forêt. Un Indien, debout à la proue du canot, coupe avec un sabre les lianes et les herbes qui s'opposent au passage; c'est une vaste inondation.

J'arrivai le 29 juin à Carroreïro par un vent violent. Les habitants ont la même origine et les mêmes occupations que ceux de Moura. Je m'étais déterminé à venir chercher cette embouchure du Rio-Bianco, à cause des accidents fréquents qui arrivent dans l'autre par la rapidité du courant et les violents coups de vent que l'on éprouve dans cette passe.

Le 30, nous entrâmes dans l'embouchure, naviguant dans la forêt inondée, au milieu de poissons de très grande taille, tels que lamentins, et une espèce de marsouin appelée dans le pays *botès* ou *pyra-youvar*. Beaucoup de lacs communiquent avec cette inondation : celui d'Ikérou-Enne est remarquable par le grand nombre de tortues qu'il contient.

Jusqu'au 5 juillet, nous naviguâmes dans un véritable labyrinthe, où il devint presque impossible de se servir de la boussole. Nous entrâmes enfin dans le lit de la rivière, et parvînmes le même jour à Santa-Maria, bourg habité par les Indiens aturays, à peu près civilisés.

Le 21, j'arrivai à Carno, village peu considérable, à 40 lieues de l'embouchure, naviguant presque continuellement à travers la forêt pour éviter les courants. Les habitants de ce village sont d'origine Aturays et de métis provenant de Portugais et d'indigènes. Les bords inondés du fleuve sont remplis de palmiers et de yucas. La direction depuis Santa-Maria est est-nord-est. Un peu au-dessus de Carno, on trouve le rapide de Ouri-Ounamada, et plus haut de grandes îles.

Caratérimave est le premier affluent de la rive gauche du Rio-Bianco, à 8 lieues de Carno. Cette rivière est habitée par les Paunianes, nation qui n'a aucune communication avec les blancs, et qui trafique par l'intermédiaire des Wapitchaves, autre nation établie aux sources de la même rivière.

Ce n'est qu'à 50 lieues de l'embouchure de la rivière, et après avoir reçu le Jarani et l'Alacouri sur la rive droite, que l'on commence à apercevoir des montagnes à l'horizon; on distingue entre autres le pic de Tapir Apecou (langue de bœuf).

Nous arrivâmes le 17 à un village de nos guides dans l'Urariquaire, à environ 40 lieues du fort Saint-Joaquim. Toute la tribu émigrait. Pendant les préparatifs du départ, qui devaient durer quelques jours, Lourenço m'engagea à l'accompagner, pour aller pêcher à quelques lieues de là en enivrant le poisson. Il voulait aller aux sources du Parimi. Nous remontâmes environ 20 lieues, et, laissant nos canots, nous prîmes notre direction à travers les savanes, sur une cordillière située dans l'est. Après cinq heures de marche, nous arrivâmes au Parimi. Il était très étroit, et son cours tellement rapide, que les canots ne peuvent le remonter. Bientôt nous arrivâmes à une mare située au pied de la montagne, qui conservait des lagunes assez profondes. Là nous trouvâmes du poisson en telle abondance, qu'en deux jours nous en eûmes plus que les hommes ne pouvaient en emporter. Il est probable que, dans la saison des pluies, le marais dans lequel le Parimi prend sa source peut présenter une surface d'environ une lieue de long sur moitié de largeur. C'est là le fameux lac *Parime*, sur les bords duquel des palais, construits de l'or que l'on retirait du lac, avaient fait donner au pays le nom d'*El-Dorado*. Ces contes des romanciers espagnols passent encore pour des vérités au Brésil; et il n'y a pas vingt ans qu'un commandant du fort Saint-Joaquim, soupçonné d'avoir recueilli dans ce lac une immense quantité d'or, fut *exécuté* par ordre du gouverneur général de la province.

Au moyen d'un portage de quelques jours à travers le Serra, on communique du lac Parime aux sources du Caroni, qui débouche dans le Bas-Orénoque.

Le 24, nous étions de retour au village des Indiens. Le 26, nous nous remettons en route, et remontons la rivière Urariquaire encore deux jours. Une partie des Indiens nous avait précédés, devant faire par terre le trajet jusqu'à l'Orénoque; les autres se portèrent aux sources du Mahon. L'horizon est borné de toutes parts par des montagnes; les plus élevées paraissent se diriger de l'est au sud-est. Nous laissons nos embarcations sur la rive droite du fleuve, et nous nous dirigeons au sud-ouest, d'abord les deux premières journées à travers les savanes, continuellement coupées de collines assez élevées, et ensuite à travers la forêt. Bientôt, d'après les nombreux détours que faisaient nos guides, il devint impossible de relever la route à la boussole.

Après cinq jours d'une marche pénible, gravissant des montagnes pour retomber dans des pinotières inondées l'hiver, Lourenço me prévint que nous allions arriver sur le Garapé Tuaïa, où nous construirions nos canots avec l'écorce des warigwas, qui y abondent.

En effet, nous construisons nos canots, et après un jour de navigation sur le *Tuaïa*, nous entrons dans l'Orénoque le 2 septembre. A cette hauteur, le fleuve, resserré entre des bords escarpés, roule avec fracas sur des barrages élevés; les eaux décroissaient à vue d'œil. De là nous revînmes à la Guyane.

Albert-Montémont.

FIN.

Paris. — Imp. Lacour et Comp., rue Soufflot, 16.



FERNAND CORTEZ.

(1518-1519.)

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Fernand Cortez, conquérant du Mexique, était né en 1485, à Médellin, ville de l'Estramadure, d'une famille noble. Dans sa première jeunesse, il avait étudié à l'université de Salamanque, et le dessein de son père était de l'appliquer à la jurisprudence; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave, le ramena chez son père dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous le grand Gonsalve de Cordoue, et le jour de son départ était marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue et dangereuse maladie qui mit du changement dans ses projets, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer en Amérique pour y chercher la fortune et la gloire; il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans l'île Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse et sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié, et le garda quelque temps près de lui; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, et d'une physionomie prévenante; ces avantages extérieurs étaient soutenus par des qualités qui le rendaient encore plus aimable: il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au préjudice de personne; sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grâce, et sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué, et les occasions qu'il eut de signaler sa valeur et sa prudence, lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la colonie, lorsqu'en 1511, Vélasquez, qui passait dans l'île de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de secrétaire. Il accepta cet office; mais le gouverneur ayant fait des mécontents, Cortez, qui était apparemment de ce nombre, se chargea l'année suivante de porter leurs plaintes à l'audience royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert: Cortez fut arrêté et condamné au dernier supplice; sa grâce néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération, et le gouverneur, se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile; mais n'étant point observé à bord, il eut le courage pendant la nuit de sauter dans la mer avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jeté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du gouverneur, qui, frappé de l'énergie de son caractère, prit le parti de s'en faire un ami et le combla de faveurs. Vélasquez, qui vou-

lait surtout dans ses lieutenants un dévoûment servile à ses volontés et à ses intérêts, crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations ; mais ceux qui avaient observé de plus près l'âme altière et ambitieuse de ce nouveau commandant, jugèrent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le gouverneur et le capitaine général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé *Francisquillo*, s'approcha d'eux, et se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, et qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. «*Compère*, dit le gouverneur (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême), entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? — C'est un fou, dit Cortez, il faut le laisser parler. » Cependant les concurrents au commandement qu'il avait obtenu profitèrent de ces ouvertures pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez, qui s'en aperçut, ne songea qu'à presser son départ : il employa aux préparatifs tout son bien et celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer portait le signe de la croix, avec ces mots pour devise en latin : *Nous vaincrons par ce signe.* C'est l'inscription du fabuleux Labarum qui, à ce qu'on prétend, apparut à Constantin. En peu de jours il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait Bernard Diaz del Castillo, qui publia l'histoire de cette expédition. Cortez était si alarmé qu'il se disposa à s'embarquer sans prendre son audience de congé. Vélasquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile ; il se leva aussitôt, et toute la ville fut troublée : il alla au rivage dès la pointe du jour avec une nombreuse suite. Cortez, l'ayant aperçu, descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escopettes et d'arbalètes, accompagné de ses plus fidèles amis, et s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit : « Compère, compère, vous partez donc ainsi sans dire adieu ? Il est bien étrange que vous me quittiez ainsi. » Cortez lui répondit : « Seigneur, je vous en demande pardon ; mais sachez qu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises ; ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. » Vélasquez, surpris, ne sut que répondre; Cortez retourna sur-le-champ aux vaisseaux, et partit le 18 de novembre 1518, et rasant la côte du nord vers l'est alla mouiller en peu de jours au port de la Trinité, où il avait quelques amis qui le reçurent avec des transports de joie. La ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves citoyens. Une belle noblesse, et plus de cent soldats qui furent tirés de ces deux villes, augmentèrent également la réputation et les forces de l'armée, sans compter les munitions, les armes, les vivres, et quelques chevaux qui furent embarqués aux frais de Cortez et de ses amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang et de l'autorité.

La flotte partit du port de la Trinité et se rendit à la Havane. Cortez y ménagea jusqu'au temps de son loisir. Il profita de ce court intervalle pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces, et pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué et taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*estampille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune après l'expérience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des flèches et des dards américains, sans compter que les flèches, y demeurant attachées, perdaient encore leur activité, et n'allaient blesser personne en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices militaires à ses soldats : il les instruisait lui-même par le discours et l'exemple.

Après les assurances formelles de l'affection de son armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter pour le succès de son entreprise. Sa flotte se trouva composée de dix navires et d'un brigantin. Il divisa toutes ses troupes en onze compagnies, et les mit sous les ordres d'autant de capitaines qui devaient commander ces onze vaisseaux, avec une égale autorité sur mer et sur terre. Il prit le commandement de la première compagnie, et donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettait toutes ses entreprises.

—

RELATION.

On mit à la voile, du port de la Havane, le 10 de février 1519. Après avoir eu pendant quelques jours des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel, et l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cent huit soldats, sans y comprendre les officiers, et cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les officiers à part, s'assit au milieu d'eux, et leur adressa une harangue que Solis nous a conservée. Les insulaires s'étaient retirés dans les montagnes à la vue de la flotte ; mais ils furent excités à descendre par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols, et bientôt ils se mêlèrent parmi eux avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du cacique que dans un canton de la terre ferme il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel ils donnaient le nom *de Castille*. Il ne douta point que ce ne fussent quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue et Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte ; et comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa nation qui devaient savoir la langue du pays, il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'île de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux insulaires, choisis par le cacique même, furent chargés d'une lettre pour les prisonniers, et de quelques présents, par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étaient le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours, le départ ne fut pas retardé plus longtemps ; mais une voie d'eau, qui se fit au vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'île d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub ; et comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le golfe pour venir droit à l'île. Il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, et témoigner peu de crainte à la vue de la flotte. Le général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laissèrent descendre les Américains, et leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers, s'avançant les bras ouverts, s'écria en castillan qu'il était chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, et le conduisirent au général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes insulaires qu'il avait envoyés avec Ordaz à la côte d'Yucatan.

Les Castillans partirent de Cozumel le 4 de mars ; et doublant la pointe de Cotoche, ils suivirent la côte et allèrent mouiller à la rivière de Grijalva. On n'y fut pas longtemps sans entendre des cris tumultueux, qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton

où Grijalva n'avait reçu que des caresses et des présents. Aguilar, que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix, revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre, et si résolus de défendre l'entrée de la rivière, qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait. La nuit approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir ; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent à la faveur du courant jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir ; mais, après avoir soutenu cette première attaque, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Américains, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux et couvert de buissons. Il y fallut livrer un second combat. Les Américains qui étaient embusqués dans les bois et ceux qui avaient quitté leurs canots s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans ; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon sans cesser de combattre, c'est-à-dire que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi couvraient ceux qui descendaient des vaisseaux et leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir. Aussitôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes sous la conduite d'Avila pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la province, dont on connaissait la situation par les mémoires des voyages précédents. Ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le général même s'exposa comme le moindre soldat, et l'on rapporte qu'ayant laissé dans l'ardeur du combat un de ses souliers dans la fange, il combattit longtemps dans cet état sans s'en apercevoir.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur ville, vers laquelle ils avaient vu marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva plus tôt à la ville que d'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais et par des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître, elles avancèrent tête baissée jusqu'au pied de la palissade. Les distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Bientôt il ne resta plus aux Américains d'autre ressource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, et pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette ville était grande et bien peuplée. Les Américains en ayant fait sortir leurs familles et leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat ; mais il s'y trouvait des vivres en abondance.

Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachements, fut informé que, près d'un lieu nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère et les usages de ces peuples, ne purent voir sans quelque effroi la campagne inondée d'une armée si nombreuse. Ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé ; cependant loin d'en être abattu il anima ses gens par un air de joie et de fierté. Il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés par derrière, et d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jeta dans un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plus tôt à la portée des flèches qu'ils firent leur première décharge ; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon espagnol, que les arquebuses et les arbalètes ne purent les arrêter ; mais l'artillerie faisait une horrible exécution dans leur corps d'armée ; et comme ils étaient fort serrés, chaque coup en abattait un grand nombre. Ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides qui se faisaient dans leurs bataillons, et, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main ; et déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorsque les cavaliers, sortant du bois avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorants, à têtes d'homme et de bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derrière, et pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi ; mais avec ordre d'épargner leur sang, et d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cents ennemis morts, et l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante-dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument, et ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. La première ville qu'ils fondèrent dans cette province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix. Elle se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présents mutuels, entre lesquels le cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, et rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile le lundi de la semaine sainte, pour continuer de suivre la côte à l'ouest. Il reconnut dans cette route la province de Guazacoalco, les rivières d'Alvarado et de Banderas, l'île des Sacrifices et tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda le jeudi-saint à Saint-Jean d'Ulloa. A peine eut-il fait jeter

l'ancre entre l'île et le continent, qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots que les gens du pays nomment *pirogues*. Ils s'avancèrent jusqu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi d'interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes qu'on avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du général, et que, par ses services autant que par son esprit et sa beauté, elle acquit sur lui un ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Les Mexicains déclarèrent à Cortez, par la bouche de Marina, que Pilpatoé et Teutilé, le premier, gouverneur de cette province, et l'autre, capitaine général du grand empereur Montézuma, les avaient envoyés au commandant de la flotte pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces députés, et leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince et pour son empire; qu'il s'expliquerait davantage avec le gouverneur et le général, et qu'il espérait d'eux un accueil aussi favorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à quelques vaisseaux de sa nation. Ensuite, ayant tiré d'eux une connaissance générale des richesses, des forces et du gouvernement de Montézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre la réponse de leurs maîtres, il fit débarquer toutes ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Les habitants du canton lui prêtèrent volontairement leurs secours pour élever des cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande, qu'il destinait au service de la religion, et devant laquelle il fit planter une croix. Il apprit des Américains que Teutilé commandait une puissante armée dans la province, pour soumettre quelques places indépendantes que l'empereur voulait joindre à ses Etats. Tout le jour et la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nombreuse troupe de Mexicains armés, qui s'avancèrent sans précaution vers le camp; mais on fut bientôt informé que c'étaient les avant-coureurs de Teutilé et de Pilpatoé, qui s'étaient mis en chemin pour venir saluer le général. Ils arrivèrent le jour de Pâques, avec un cortége digne de leur rang. Cortez, ayant conçu qu'il avait à traiter avec les ministres d'un prince fort supérieur aux caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur qu'il crut propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous ses officiers, qu'il avait engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers compliments, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit déclarer par Marina qu'avant de traiter du sujet de son voyage, il voulait rendre ses devoirs à son Dieu, qui était le seigneur de tous les dieux de leur pays; et les ayant conduits à la cabane qui leur servait d'église, il y fit chanter une messe solennelle avec toute la pompe que les circonstances permettaient. On revint de l'église à la tente, où il fit dîner les deux officiers mexicains avec la même ostentation. Ensuite, prenant un air grave et fier, il leur dit, par la bouche de son interprète, qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'orient, pour communiquer à l'empereur Montézuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvaient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandait par conséquent l'honneur de le voir, et qu'il se promettait d'en être reçu avec toute la considération qui était due à la grandeur de son maître.

Cette proposition parut causer aux deux officiers un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques; mais avant de s'expliquer, ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présents. C'étaient des vivres, des robes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, et une grande caisse remplie de divers bijoux d'or travaillés avec délicatesse. Trente Mexicains entrèrent dans la tente, chargés de ce fardeau, et Teutilé en présenta chaque partie au général. Ensuite, se tournant vers lui, ils lui firent dire par l'interprète qu'ils le priaient d'agréer ce témoignage de l'estime et de l'affection de deux esclaves de Montézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les étrangers qui abordaient sur les terres de son empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, et qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, et qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, et que, sans un ordre bien précis, leurs ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que dans cette occasion leur devoir était d'avertir Montézuma de son arrivée, et qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur empereur que le général étranger était fortement résolu de le voir, et que, pour l'honneur du grand roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier avec soumission de ne rien entreprendre du moins avant la réponse de la cour, et pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Ils avaient dans leur cortége des peintres de leur nation, qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à représenter avec une diligence admirable les vaisseaux, les soldats, les chevaux et l'artillerie, et tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau et des couleurs, toutes sortes d'objets et de figures. Cortez ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins. Ils exprimaient sur ces toiles non-seulement les figures, mais les discours mêmes et les actions, et Montézuma devait être informé par cette méthode de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Cortez fit faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse et leur valeur aux yeux des deux principaux officiers de l'empire.

L'infanterie castillane forma un bataillon, et tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le général étranger voulait leur rendre les honneurs qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux officiers, commença par des courses de bague. Ensuite, ayant partagé sa troupe en deux escadrons, il leur fit faire entre eux une espèce de combat avec tous les mouvements de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur ces animaux dont la figure et la fierté leur paraissaient terribles; et n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles avaient quelque chose de supérieur à la nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetèrent à terre, les autres prirent la fuite, et les deux seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'était par ces fêtes militaires que les Espagnols honoraient leurs amis. C'était leur faire comprendre combien ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un

simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur.

Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Montézuma ses observations avec les tableaux de ses peintres et les présents de Cortez. Les rois du Mexique entretenaient pour cet usage un grand nombre de courriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'empire. On choisissait pour cet office des jeunes gens fort dispos, qu'on exerçait à la course dès le premier âge. Acosta, dont on vante l'exactitude dans ses descriptions, rapporte que la principale école où l'on dressait ces courriers était le grand temple de Mexico, qui contenait une idole monstrueuse au sommet d'un escalier de cent vingt degrés, et qu'il y avait des prix tirés du trésor public pour celui qui arriverait le premier aux pieds de l'idole. Dans les courses qu'ils faisaient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre, ils se relevaient de distance en distance avec des proportions si justes, qu'ils se succédaient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser.

La réponse de Montézuma vint en sept jours, quoique par le plus court chemin on compte soixante lieues de la capitale à Saint-Jean d'Ulloa, et, ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Américains. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé de négocier avec le général étranger, fit étendre les présents sur des nattes, à la vue des Espagnols; ensuite, s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit que l'empereur Montézuma lui envoyait ces richesses pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, et la haute opinion qu'il avait de son roi, mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Cortez reçut tous les présents avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que, malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'empereur en négligeant ses ordres, il ne pouvait retourner en arrière sans blesser l'honneur de son roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain, et l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'empereur, il promit d'attendre encore sa réponse: cependant il ajouta qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Cependant Cortez n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la faiblesse de ses moyens avec la grandeur de ses projets; mais n'en étant pas moins décidé à tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'ambassadeur mexicain, pour leur ôter le temps de se refroidir par leurs réflexions; et sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la rade de Saint-Jean d'Ulloa était battue des vents du nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la côte avec deux vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le temps où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi la côte jusqu'à la grande rivière de Panuco, que les courants ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une bourgade où la mer formait une espèce de port, défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt avec de nouveaux présents. Sa harangue fut courte: elle portait un ordre aux étrangers de partir sans réplique. Cortez entendant sonner la cloche de l'église, et prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, parut causer de l'étonnement à l'ambassadeur. Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara: « Que le principal motif du roi son maître, pour offrir son amitié à l'empereur du Mexique, était l'obligation où sont les princes chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie; qu'un de ses plus ardents désirs était de lui donner les instructions qui conduisent à la connaissance de la vérité, et de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran, qui tenait l'empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant monarque; que pour lui, venant d'un pays fort éloigné pour une affaire de cette importance, et de la part d'un roi plus puissant encore que celui des Mexicains, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable, d'autant plus qu'il n'apportait que la paix, comme on en devait juger par ceux qui l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé se leva brusquement pour répondre: « que jusqu'alors Montézuma n'avait employé que la douceur en traitant les étrangers comme ses hôtes; mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres, ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. » Alors il sortit à grands pas avec tout son cortége. Cortez s'applaudit d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit.

Après avoir apaisé une sédition parmi ses troupes, Cortez peu de jours après reçut le cacique de Zampoala qui, très impatient du joug de l'empereur mexicain, ne demandait que l'occasion de le secouer. Ce fut donc un nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté que Montézuma était un prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, et qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étaient gouvernées par ses ministres ou par des caciques qui lui payaient un tribut. Sa longueur, du levant au couchant, était de plus de cinq cents lieues, et la largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord la mer Atlantique; dans ce vaste espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan, le golfe d'Anian le bornait au couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée qui borde la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatemala, et qui vient près de Nicaragua, vers l'isthme du Darien; celui du nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette province entière; mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes qui servaient de retraite aux Chichimèques et aux Atomies, peuples farouches et barbares, auxquels on n'attribuait aucune forme de gouvernement, et qui, n'ayant pour habitation que les cavernes des rochers ou quelques trous sous terre, vivaient de leur chasse et des fruits que leurs arbres produisaient sans culture.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plupart des autres Etats, sur des fondements assez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient assujéti par degrés plusieurs autres peuples qui habitaient cette partie du Nouveau-Monde. Leur premier chef avait été un simple capitaine, dont l'adresse et le courage en avaient fait d'excellents soldats. Ensuite ils s'étaient donné un roi, qu'ils avaient choisi entre les plus braves de leur nation, parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre vertu que la valeur; et cet usage de donner la couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avait été interrompu que dans quelques occasions où l'égalité du mérite avait fait donner la préférence au sang royal. Montézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était le onzième de ces rois.

Affermi dans ses charges et ses honneurs par une nouvelle élection dont ses compagnons d'armes le rendirent l'objet, Cortez détacha cent hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaître le

pays et pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages, dont les habitants avaient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Il y trouva du maïs, de la volaille et d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever sans causer d'autre désordre; et ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'armée. Les vaisseaux mirent à la voile vers la côte de Quiabizlan, où l'on avait découvert un nouveau port, et les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala, qu'on atteignit au bout de quelques jours.

La ville était grande et bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile. Ils venaient d'une montagne peu éloignée, revêtue d'arbres et d'une pente aisée. Les édifices de Zampoala étaient de pierre, couverts et crépis d'une sorte de chaux blanche, polie et luisante, dont l'éclat formait un spectacle fort brillant. Un des soldats qui furent détachés était revenu avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étaient d'argent : tant l'espèce d'ivresse où les jetaient tant d'objets nouveaux leur montrait partout les métaux que cherchait leur avarice!

Toutes les rues et les places publiques se trouvèrent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, et sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le cacique s'offrit à la porte de son palais. Son discours fut simple et précis. Il félicita Cortez de son arrivée, il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir ; et, sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs. En effet, le lendemain Cortez et le cacique s'entendirent sur les moyens de secouer le joug impérial.

Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cents Américains se présentèrent pour porter le bagage de l'armée, et pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays qui restait à traverser jusqu'à la province de Quiabizlan offrit un mélange de bois et de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un village abandonné pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la capitale. Le lendemain, ils découvrirent dans l'éloignement les édifices d'une assez grande ville, sur une hauteur environnée de rochers qui semblaient lui servir de murailles : ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitants.

C'est alors que Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière et constante à la colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entre la mer et Quiabizlan, à une demi-lieue de cette place. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux et la beauté des arbres semblèrent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondements de l'enceinte : les officiers se partagèrent pour régler le travail et pour y contribuer par leur exemple ; le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, et parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains : on bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornements qu'à la commodité.

Dans cet intervalle, les deux officiers de Montézuma étaient retournés à la cour, et n'avaient pas manqué, dans le récit de leur disgrâce, de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au général des étrangers. Cette nouvelle parut apaiser la fureur de Montézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable pour exterminer les rebelles et leurs partisans. Cependant la colère ne pouvant lui faire oublier ses alarmes et les menaces de ses dieux, il prit le parti d'en revenir à la négociation, et de tenter par une nouvelle ambassade et de nouveaux présents d'engager Cortez à s'éloigner de l'empire. Ses ambassadeurs arrivèrent au camp des Espagnols lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz : ils amenaient avec eux deux jeunes princes, neveux de l'empereur, accompagnés de quatre anciens caciques, qui leur servaient de gouverneurs : leur présent était d'une richesse éclatante.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs, et déclara qu'aussitôt que l'honneur de voir le grand Montézuma lui serait accordé, il lui ferait connaître les motifs et l'importance de son ambassade; mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter, parce que les guerriers de sa nation, loin de connaître la crainte, sentaient croître leur courage à la vue du danger, et s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours, prononcé d'un air majestueux et tranquille, il fit donner avec profusion aux ambassadeurs mexicains toutes les bagatelles qui venaient de Castille, et sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la cour. Cette indifférence altière, les démarches de l'orgueilleux Montézuma qui sollicitait son amitié par des présents, redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le général rendit aux caciques de Zampoala et de Quiabizlan les fit passer de l'admiration à l'attachement.

Cortez, voulant rendre compte à Charles-Quint de l'état des choses, fit partir un vaisseau qui mit à la voile le 16 de juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama, sans toucher à l'île de Cuba, où Vélasquez était trop redoutable. Il prit ensuite la résolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pièces pour forcer tous ses gens à la fidélité, et les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes, qui faisaient les fonctions de pilotes et de matelots. Ses confidents, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup d'habileté. On mit à terre les voiles, les cordages, les planches et tous les ferrements dont on pouvait tirer quelque utilité; ensuite on fit échouer tous les bâtiments, à l'exception des chaloupes qui furent réservées pour la pêche. On compte, avec raison, la conduite et l'exécution d'un dessein si hardi entre les plus grandes actions de Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger quelques soldats, les mécontentements furent étouffés par la joie et les applaudissements du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico, et Cortez assembla toutes ses troupes pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses et ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers et de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes, et deux chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence et la valeur. Les caciques alliés reçurent ordre de respecter ce gouverneur, de lui fournir des vivres, et d'employer un grand nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville, moins par défiance du côté des habitants que sur les soupçons de quelque insulte de la part du gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cents *tamènes*, nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage, et quatre cents hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale noblesse du pays : c'étaient autant d'ôtages pour la garnison de Vera-Cruz, et pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussitôt ses ordres pour la marche : les Espagnols composèrent l'avant-garde, et les Américains suivirent à peu de distance.

On partit le 16 août. La beauté du chemin et la disposition des peuples qui étaient du nombre des alliés firent trouver peu de difficultés dans cette route. Mais pendant trois jours qu'on mit à traverser les montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits et bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y était cuisant et les pluies continuelles. Les soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, et souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendaient. En arrivant au sommet de la montagne, ils y trouvèrent un temple et quantité de bois, qui ne leur cachèrent pas longtemps la vue de la plaine : c'était l'entrée d'une province, nommée *Zocothla*, fort grande et fort peuplée, dont les premières habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leurs travaux. Cortez, apprenant que le cacique faisait sa demeure dans une ville du même nom, peu éloignée de la montagne, l'informa de son arrivée et de ses desseins par deux Américains qui lui furent envoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une ville magnifique, qui s'étendait dans une grande vallée, et dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco*.

Cortez, pendant cinq jours qu'il passa dans cette ville, ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du cacique. Il se dirigea ensuite vers la province de Tlascala, où les peuples étaient, à la vérité, plus guerriers et plus féroces, mais unis par d'anciens traités avec les Zampaolans et les Totonagues.

Tlascala était alors une province extrêmement peuplée, à laquelle on donnait environ cinquante lieues de circuit. Son terrain est inégal, et s'élève de toutes parts en collines, qui semblent naître de cette grande chaîne de montagnes qu'on a nommée depuis la *Grande-Cordillière*. Les bourgades occupaient le haut de ces collines, par une ancienne politique des habitants, qui trouvaient dans cette situation le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis, et de laisser leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avaient été gouvernés par des rois, mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avaient secoué le joug de la royauté pour former une espèce de république, dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siècles. Leurs bourgades étaient partagées en cantons, dont chacun nommait quelques députés qui allaient résider dans la capitale, nommée *Tlascala*, comme la province, et ces députés formaient le corps d'un sénat dont toute la nation reconnaissait l'autorité. Cet exemple du gouvernement aristocratique est assez remarquable dans un monde encore à demi sauvage. Les Tlascalans, s'étant toujours défendus contre la puissance des empereurs du Mexique, se trouvaient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Montezuma avaient augmenté le nombre de leurs alliés, et que depuis peu ils s'étaient ligués pour leur sûreté commune avec les *Otomies*, peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenait lieu de valeur.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagements avec une république si puissante, et ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du sénat. Il chargea de cette commission quatre de ses Zampoalans, les plus distingués par leur noblesse et leur habileté. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité, et se rendirent à Tlascala, où ils furent conduits civilement dans un lieu destiné au logement des ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la salle du conseil, et expliquèrent le sujet de leur ambassade; ensuite ils se retirèrent pour laisser les sénateurs délibérer.

Dans un fort long conseil, Magiscatzin, vieillard respecté de toute la nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix par cette seule raison que les étrangers paraissaient envoyés du ciel, et que, ne demandant que la liberté de passage, ils avaient pour eux la raison et la volonté des dieux. Mais le général des armées, nommé *Xicotencal*, jeune homme plein de courage et de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la religion et pour l'État à recevoir des inconnus dont on ignorait les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisième sénateur, nommé *Témilotécal*, ouvrit une opinion plus modérée, qui semblait concilier les deux autres, ou du moins qui favorisait le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix : c'était de faire partir sur-le-champ Xicotencal, avec les troupes qui étaient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces inconnus qu'on faisait passer pour des dieux. S'ils étaient battus dans leur première rencontre, leur ruine faisait évanouir toutes les craintes et la nation demeurait glorieuse et tranquille. Si la victoire se déclarait pour eux, on aurait toujours une voie ouverte pour traiter, en rejetant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindrait de n'avoir pu réprimer l'emportement. Cette proposition ayant réuni tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les ambassadeurs par des sacrifices et des fêtes, sous prétexte de consulter les idoles, et Xicotencal se mit secrètement en campagne avec toutes les troupes qu'il put rassembler.

Cortez, qui vit passer huit jours sans recevoir aucune information de ses députés, commençait à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche, et de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une nation dont ils commençaient eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvait éviter la guerre, il était résolu d'ôter à ses ennemis le temps de s'y préparer, et de les attaquer dans leur ville même avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussitôt son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes, séparées par une vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermait entièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierres de taille liées avec une espèce de ciment. Son épaisseur était d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en était oblique et fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que cette espèce de rempart faisait la séparation de leur province et de celle de Tlascala, qui l'avait fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'était formée en république. Cortez regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage, soit que le temps leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eussent résolu de tenir la campagne pour employer librement toutes leurs troupes. Les Espagnols passèrent sans obstacles et, s'étant arrêtés pour rétablir leurs bataillons, ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrain plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains.

Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris et des signes de paix. Dans le même instant on aperçut une seconde troupe qui, s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerrière. Les cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussitôt couverts d'une nuée de flèches, qui leur blessèrent deux hommes et cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes, qui s'étaient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, et vint au secours des premiers. L'infanterie espagnole arrivait de l'autre côté. Elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venaient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nom-



Fernand fit détruire sa flotte.

bre, ils tournèrent le dos; et les Espagnols, profitant de leur désordre, les pressèrent avec tant de vigueur qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille, et quelques blessés qui demeurèrent prisonniers.

Cortez continua sa marche. Il rencontra deux de ses ambassadeurs, qui lui apprirent la perfidie des Tlascalans qui les avaient chargés de fers, et menaçaient de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus, et c'est une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa plus de doute à Cortez que la république de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats; il les exhortait à combattre pour leur vie, et les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inspiré, que le Dieu des chrétiens avait une particulière affection pour les Castillans, et qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez et sur leurs alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du ciel; et s'étant dégagés du détroit dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans la plaine, où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez, puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit, d'une hauteur qui dominait sur la plaine, une multitude que plusieurs écrivains ont fait monter à quarante mille hommes. Ces troupes étaient composées de diverses nations, distinguées par les couleurs de leurs enseignes et de leurs plumes. La noblesse de Tlascala tenait le premier rang autour de Xicotencal, qui avait le commandement général, et tous les caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes. Comme le terrain était inégal et rude, surtout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à se mettre en bataille. Il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie pour écarter quelques bataillons qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussitôt que les cavaliers espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, et qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattirent encore que par des cris et des menaces.

Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger. Mais ils se retirèrent alors par une espèce de



Ils furent entourés de radeaux chargés de raffraîchissements.

fuite, qui n'était en effet qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols, et pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas longtemps à le reconnaître. A peine eut-on quitté la hauteur qu'on laissait à dos, par laquelle on avait espéré demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, et, s'étendant des deux côtés, enferma Cortez et tous ses gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussitôt à se resserrer. Le péril parut si pressant que Cortez, songeant à se défendre avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe. L'air, déjà troublé par d'effroyables cris, fut alors obscurci par une nuée de flèches, de dards et de pierres. Mais les Américains, remarquant que ces armes faisaient peu d'effet, se disposèrent à faire usage de leurs épées et de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causèrent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts et de leurs blessés, ce soin, qui ne cessait pas de les occuper, contribua beaucoup à les jeter dans la confusion.

Cortez n'avait pensé jusqu'alors qu'à courir, avec ses cavaliers, aux endroits où le péril était pressant pour rompre à coups de lances et dissiper ceux qui s'approchaient le plus. Mais reconnaissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'espérance de s'ouvrir un passage et de prendre quelque poste où toutes les troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses officiers. Les cavaliers furent placés sur les ailes ; et, tout d'un coup, invoquant saint Pierre à haute voix, le bataillon espagnol s'avança contre les Tlascalans. Ils soutinrent assez vigoureusement le premier effort ; mais la furie des chevaux, qu'ils prenaient toujours pour des êtres surnaturels, leur causa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation.

Dans le temps qu'ils se heurtaient entre eux, et que se renversant les uns sur les autres ils se faisaient plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter, il arriva un incident qui ranima leur courage, et qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un cavalier, nommé *Pierre de Moron*, qui montait un cheval très léger, mais peu docile, s'engagea si loin dans la mêlée, que plusieurs officiers tlascalans qui s'étaient ralliés, et qui le virent séparé de ses compagnons, l'attaquèrent de concert. Les uns saisirent sa lance et les rênes de la bride, tandis que les autres percèrent le cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussitôt ils lui coupèrent la tête, et l'élevant au bout d'une lance, ils exhortèrent les plus timides à redouter moins

des monstres qui ne résistaient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures, et demeura quelques moments prisonnier; mais il fut secouru par d'autres cavaliers qui l'enlevèrent à ses vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragée par la mort du monstre, reprit ses rangs et parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croyaient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succéder tout d'un coup un profond silence aux cris des ennemis, et de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales et de leurs cors. C'était la retraite qu'ils sonnaient à leur manière. Un mouvement qu'ils firent aussitôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignèrent insensiblement, jusqu'à ce qu'une colline les dérobât tout-à-fait aux yeux des Espagnols. L'armée avait perdu ses principaux chefs, et Xicotencal, voyant la plupart de ses bataillons sans commandants, avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps.

Cette victoire ouvrit à Cortez les portes de Tlascala, et lui valut bientôt l'alliance de cette république si belliqueuse, qui allait le seconder dans sa marche sur Mexico. Il passa vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes, pendant lesquelles les Espagnols ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitants. Enfin Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande ville fort peuplée qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, et capitale d'une autre république, avec laquelle Montézuma vivait en si bonne intelligence qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier. Mais cette raison qui avait fait naître le penchant du général espagnol était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans comme une nation perfide et rusée, servilement soumise à l'empereur, qui n'avait pas de sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutaient que toutes les provinces voisines de cette ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait dans l'enceinte de ses murs plus de quatre cents temples, et des divinités si bizarres qu'il était dangereux de s'approcher sans leur approbation des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, des ambassadeurs arrivèrent avec des présents, de la part de Montézuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui témoignèrent que l'empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans cette ville. Les sénateurs tlascalans ne doutèrent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons; cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son conseil qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; et qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins et pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans qu'il fit entrer dans ses vues lui offrirent le secours de leurs troupes, et plusieurs écrivains les font monter à cent mille hommes; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse; et pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes.

La marche des Espagnols continua jusqu'à la ville de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée, et reçut bientôt les ambassadeurs cholulans, pour ensuite entrer dans la ville même. Les Espagnols la comparèrent à Valladolid : elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitants, sans y comprendre ceux des faubourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, et d'une architecture plus régulière que celles de Tlascala. On distinguait les temples par la multitude de leurs tours. Les Espagnols furent logés dans les plus belles maisons de la ville et les troupes tlascalanes campèrent à l'entrée. Peu de jours après un nouveau corps de vingt mille hommes de la république de Tlascala vint encore se joindre à la troupe de Cortez.

Cette armée poursuivit sa marche vers Mexico. Elle arriva au bout de quelques jours à Tezeuco, ville qui le disputait en grandeur à la capitale même. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac, dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cette chaussée avait environ vingt pieds de largeur, et l'on avait des deux côtés la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on remarquait d'autres chaussées qui se croisaient en divers sens. Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille en suivant la chaussée qui ne pouvait contenir que huit cavaliers de front.

L'armée était alors composée de quatre cent cinquante Espagnols, sans y comprendre les officiers, et de six mille Américains, Zampoalans et Tlascalans. Elle se présenta devant Istacpalapa, ville qui se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours et de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau et l'autre sur les bords de la chaussée. On y comptait six mille maisons : le cacique offrit à Cortez un présent qui se montait à deux mille marcs d'or. Il ne restait plus que deux lieues de chaussée jusqu'à la capitale, et l'on y arriva le lendemain.

Cortez vit bientôt s'avancer vers lui l'empereur Montézuma avec un magnifique cortége, et il descendit de cheval pour le recevoir. Le prince fit loger Cortez dans un palais et se retira dans le sien. Cette entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique eut lieu le 8 novembre 1519. Elle fut suivie de grandes fêtes. Les Espagnols parurent admirer en détail la magnificence du palais de Montézuma. On y entrait par trente portes qui répondaient à un même nombre de rues, et la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et blanc. Les appartements de l'empereur n'excitèrent pas moins l'admiration.

Après de longues négociations l'empereur Montézuma finit par aller habiter le quartier des Espagnols, et par offrir un hommage et un tribut à Cortez, qui n'était cependant arrivé qu'avec cinq cents hommes dans une capitale peuplée de plus de cent mille âmes, et lorsque Montézuma lui-même avait plus de cinquante mille hommes armés.

Nous passerons sous silence une foule d'incidents du séjour de Cortez à Mexico et les tribulations qu'il éprouva de la part de ses compatriotes : nous renvoyons aux histoires spéciales ceux de nos lecteurs qui voudront connaître tous les détails de cette prodigieuse expédition. Il nous suffit de dire que Cortez triompha de tous les obstacles, et qu'avant de se décider à retourner momentanément vers la côte à Vera-Cruz, il laissa quatre-vingts Espagnols en garnison dans le quartier fortifié qu'il occupait à Mexico, où il devait prochainement revenir.

Une armée espagnole nouvellement débarquée sous le commandement de Narvaëz, ennemi de Cortez, se disposait à combattre ce dernier, qui osa marcher à sa rencontre avec seulement deux cent soixante-six Espagnols. Cette poignée de braves suffit à Cortez pour surprendre pendant la nuit les troupes de Narvaëz, les mettre en déroute, et en ranger presque la totalité sous sa bannière. A peine victorieux il est informé que les Mexicains arment contre lui, et il se

hâte de revenir à Mexico; mais cette fois il n'y revint que pour leur livrer des combats acharnés. Montézuma se vit même obligé de lui signifier de quitter la ville. Cortez jugea qu'il ne pouvait longtemps s'y maintenir, et il pria l'empereur de négocier avec ses sujets révoltés le départ des Espagnols.

Le monarque, adhérant à cette proposition, se montra au peuple et le harangua. Tout le monde l'écouta avec respect, mais personne ne voulut déposer les armes. Enfin la sédition reprit toute sa force; on traita Montézuma de lâche et de traître; les cris furent accompagnés d'une nuée de flèches, et une grosse pierre l'atteignit à la tête. Il tomba sans connaissance, et expira au bout de deux jours, en laissant, dit-on, aux Espagnols le soin de sa vengeance. Cortez fit porter le corps de Montézuma dans la ville, pour que les nobles qui n'avaient point pris part aux fureurs populaires le fissent ensevelir avec tous les honneurs convenables à son haut rang. De pompeuses funérailles eurent lieu en effet, et Cortez profita d'une trève pour combiner sa retraite, qui fut extrêmement difficile et non moins meurtrière. L'armée se mit en marche vers Tlascala.

Avant son retour en cette ville, elle eut à soutenir une grande bataille contre plus de cent mille Mexicains qui essayèrent de lui couper la retraite. Un trait de génie au fort de la mêlée sauva Cortez et sa petite troupe. Il se souvint d'avoir entendu dire que tout le sort des batailles consistait parmi ces barbares dans l'étendard impérial, dont la perte ou le gain décidait la victoire entre deux partis. Il poussa donc au grand galop vers le général mexicain, auquel il porta un coup de lance qui le fit tomber de sa litière, pendant que d'autres braves dispersaient la noblesse, et qu'un simple cavalier enlevait l'étendard et le présentait respectueusement à Cortez. La vue de ce trophée, et surtout d'une blessure que Cortez avait reçue à la tête, anima ses soldats; ils firent main basse sur un si grand nombre de Mexicains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe pour une des plus célèbres que jamais Européens aient remportées dans l'Amérique, et elle fut entièrement l'œuvre du général.

Cortez ayant rassemblé ses troupes, et profitant de la consternation répandue parmi les ennemis, se dirigea vers Tlascala, où il fit son entrée avec une grande pompe. Là, il se rétablit de sa blessure, et prit la résolution de retourner à Mexico, avec six cents hommes d'infanterie et quarante cavaliers espagnols, auxquels se joignirent les troupes de la république tlascalane, appuyées de neuf pièces de canon que Cortez avait tirées de ses vaisseaux.

Les Mexicains, informés de ce projet, se préparèrent à soutenir la lutte. Ils s'étaient donné un nouvel empereur, qui envoya une armée hors des murs de Mexico. Cette armée fut battue par celle de Cortez, qui se retrouva en peu de jours devant la capitale, dont il fallut entreprendre le siége.

A cet effet, Cortez fit construire des brigantines pour traverser le lac. Ces petits bâtiments luttèrent contre des milliers de canots mexicains, et Cortez finit par se rendre maître d'une des principales entrées de Mexico. Cependant il éprouva sur un autre point un échec sérieux pour un de ses lieutenants, et cet échec eût amené sa perte, sans les recrues que lui fournirent les peuples qui s'étaient déclarés en sa faveur. Il finit par se retrouver à la tête de près de deux cent mille hommes.

C'est alors que le général espagnol reprit l'offensive. Il s'avança jusqu'à l'entrée des rues et jeta la consternation dans les rangs mexicains. Dans l'espace de quatre jours, les trois divisions de l'armée arrivèrent presque en même temps à la grande place de Mexico. L'empereur Guatimozin, qui voulut s'échapper secrètement dans une barque, fut pris par un des officiers de Cortez, et amené avec ses femmes et ses grands au général. Cortez fit conduire ce prince au quartier des Espagnols, où il trouva tous les égards dus à son rang.

Comme sur d'autres points la lutte continuait, et que l'infection des cadavres répandait dans la ville une odeur malfaisante, Cortez prit le parti de se retirer dans une ville voisine avec ses prisonniers, après avoir toutefois obtenu de Guatimozin la soumission de ses sujets.

Assuré maintenant de la victoire, le général espagnol ne songea plus qu'à la consolider et à en transmettre les détails à Madrid. Cortez y reparut pour confondre ses ennemis et recevoir des lettres-patentes qui lui conféraient le titre de grand capitaine et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais avant de repartir, il avait voulu emporter les trésors de Guatimozin. Comme on les cherchait vainement, il eut la faiblesse de consentir que l'infortuné prince fût mis à la torture pour le forcer à découvrir le lieu où il les avait cachés. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardents, et un des principaux seigneurs de la cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui souffrait les tourments avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet dont il entendait les plaintes : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, assurant qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha longtemps, mais en vain, au fond des eaux, et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration, et il expira sur un gibet.

La fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérants de l'Amérique. Après avoir confondu ses ennemis, il reçut l'ordre d'aller faire de nouvelles découvertes, et celle de la Californie lui coûta une partie de son bien; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour. A peine put-il obtenir une audience de l'empereur.

Un jour, perçant la foule, il s'approcha du carrosse de Charles-Quint et monta sur l'étrier de la portière. L'empereur demanda qui il était. « C'est celui, dit Cortez, qui vous a donné plus de royaumes que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Ce fameux conquérant du Mexique mourut dans une complète disgrâce, et dans la gêne et le chagrin.

Albert-Montémont.

PIZARRE.

(1514-1541.)

—

CONQUÊTE DU PÉROU.

Pizarre, cet intrépide capitaine qui allait devenir le conquérant du Pérou, naquit à Truxillo dans l'Estramadure, en 1475. Il était fils naturel d'un gentilhomme espagnol dont il prit le nom. Son éducation fut négligée, au point qu'il n'apprit pas même à lire, et sa première occupation fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un, et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite et s'embarqua pour l'Amérique. Il ne tarda pas à se distinguer sous Vasco Nugnez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Ce fut en 1514 que lui-même conçut l'idée de faire la conquête du Pérou. Il se rendit à cet effet à Panama, et s'y concerta avec Almagro, son compagnon de voyage, et un prêtre nommé *Fernand de Lucques*. Ils firent entre eux une association,

dont les principaux articles portaient que Pizarre, connu pour homme de main, et longtemps exercé dans les guerres contre les Américains, serait chargé de l'expédition ; qu'Almagro, possesseur d'une grande fortune, prendrait soin des préparatifs, et que Fernand de Lucques ferait les autres dépenses. Pour cimenter leur association, Fernand de Lucques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, et deux canons. Almagro fut laissé à Panama pour former un renfort de matelots, de soldats et de vivres, avec lesquels il avait promis de suivre Pizarre. Celui-ci fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Vasco Nugnez qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois ; il y prit du fourrage pour les chevaux, et douze autres lieues au-delà il trouva un port, qu'il nomma port de *Laspinas*, parce qu'il trouva quantité de pommes de pin dans le voisinage. Continuant sa navigation vers le sud, dix lieues plus loin, il entra dans un autre port où il fit du bois et de l'eau ; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres lui manquèrent, et tout l'équipage se vit forcé de brouter des bourgeons de palmier. Pizarre s'efforça de soulager les hommes les plus faibles, et prit sur lui les plus grands travaux. Il perdit vingt-cinq hommes, et tout le reste aurait péri sans un secours inespéré de vivres qui lui arriva. Son désastre fit donner au port où il se trouvait le nom de *Puerto de la Hambre*.

Il poursuivit sa navigation vers le sud, et le jour de la Chandeleur il aborda une terre qu'il nomma pour cette raison *la Candelaria*. Comme cette contrée était humide et très coupée de montagnes, il ne s'y arrêta que peu de jours. Il reprit la mer pour débarquer plus loin, près d'un petit village, où il découvrit du maïs, de la chair de porc, des pieds et des mains d'hommes, ce qui lui fit croire qu'il était chez des anthropophages. Il se remit en mer, et bientôt il arriva dans un lieu qu'il nomma *Pueblo Quemado*, c'est-à-dire peuple brûlé. Les habitants du pays lui firent une guerre opiniâtre, et il fut obligé de se retirer dans une contrée voisine.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il trouva Pizarre à Chicana, près de l'île des Perles. Les deux aventuriers, ayant alors une petite flotte composée de deux vaisseaux, trois canons et deux cents Espagnols, continuèrent leur navigation. Ils découvrirent quantité de rivières peuplées de caïmans. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent pour toute ressource que le fruit des mangles dont le pays était couvert. Ils avaient presque partout repoussé les attaques des indigènes, et dans ces attaques, ayant perdu plusieurs Espagnols, il fut décidé qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint en effet avec quatre-vingts hommes, et ce renfort permit à Pizarre de pénétrer dans le pays de Catamez, fertile en provisions, et où il vit, pour la première fois, de l'or en grande abondance.

Après la découverte du Catamez, Pizarre jugea qu'il aurait besoin de beaucoup plus de monde, et il fit repartir Almagro pour Panama. Mais à son retour à Panama, Almagro trouva un nouveau gouverneur, qui n'avait pas pour l'expédition les mêmes dispositions que le précédent. Pizarre, qui attendait son compagnon dans une petite île nommée *Gallo*, comptait vainement sur son secours. Quelques-uns de ses gens, rebutés de ce qu'ils avaient souffert et tremblant pour l'avenir, demandèrent à retourner sur leurs pas. De son côté, le gouverneur de Panama envoya un lieutenant chargé de ramener ceux qui ne seraient pas contents de leur sort. Ce lieutenant, malgré l'intention qu'il avait de ramener tout le monde, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le priait de lui laisser au moins quelques hommes. Alors il se mit à l'un des bouts de son navire; puis ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et ordonna que ceux qui voulaient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un mulâtre. Toutes les prières de celui-ci ne purent fléchir cet officier qui craignait de déplaire au gouverneur. Il promit seulement qu'il engagerait Almagro à lui envoyer des vivres. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île qu'il avait nommée la *Gorgone*, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Il confia à l'officier deux lettres : l'une pour le gouverneur auquel il reprochait de lui enlever ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise ; l'autre pour Almagro et Fernand de Lucques qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgoge, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, les pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moucherons et de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à 3° du nord, et son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asile que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

L'officier, de retour à Panama (il se nommait Tafur), fit au gouverneur Los Rios une peinture du courage et de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait en lui offrant l'occasion de revenir; et, pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Lucques en furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir ; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; et sa dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît, dans cette conduite du gouverneur, l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi longtemps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée, lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque monstre marin, ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île, sous la garde de Paëz et de Truxilo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, et d'al-

ler droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses caresses, et qui commençaient à savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle n'était pas peuplée, mais regardée par les habitants du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certains temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de monstrueuse forme. Mais ils remarquèrent avec joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et surtout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine jaune fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitants l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit un radeau si grand qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun était monté par des Américains. Pizarre leur fit dire que son dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas longtemps à voir paraître une foule d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique arriva bientôt avec des provisions, et prit les Espagnols pour des envoyés du ciel. On vécut en bonne intelligence ; l'or et l'argent furent étalés avec profusion, et Pizarre, qui ne pouvait s'emparer du pays avec si peu de monde, se promit bien d'y revenir.

Il s'avança jusqu'au 5e degré de latitude méridionale, où il découvrit le port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin il trouva celui de Jangerata, vers lequel il mouilla sous une petite île où il trouva quantité de loups marins. Il doubla le cap qu'il nomma *del Agura*, et continuant de ranger la côte, il entra dans un port, auquel il donna le nom de *Sainte-Croix*. Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers qui paraissaient pour la première fois dans cette mer s'était répandue par tous les pays voisins. On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus, qu'ils ne faisaient de mal à personne, et qu'ils étaient pieux et humains. Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver longtemps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte que les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder à la côte qu'ils ne perdaient pas de vue. Le bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissements. Pizarre fit descendre un de ses compagnons pour demander du bois ; mais dans l'intervalle les vagues devinrent si fortes qu'il ne put se dispenser de lever l'ancre. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieu où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis, et où Pizarre trouva du bois et des vivres en abondance.

Ce capitaine entreprenant n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, il y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes ; et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient comme la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer *Birou*, du nom d'une rivière, et de là vient, avec quelques changements, celui de *Pérou*, sous lequel on a compris plusieurs États qui portaient alors des noms différents, car les Américains n'en avaient pas de généraux pour cette vaste étendue de pays, telle qu'elle nous est aujourd'hui connue.

Quoique Pizarre n'ait pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitants de la Castille d'or, avaient employé comme lui tous leurs biens à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, il ne vit point d'autre ressource pour le soutien de ses propres espérances que de faire un voyage à la cour. Étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait conquérir. Cette faveur lui fut accordée aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête : sur quoi plusieurs historiens observent avec admiration que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'État plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du gouvernement pour les encourager, trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avaient été promis, et qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la cour d'Espagne. Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires espagnols. La petite flotte mit à la voile de Panama en 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de ses premiers compagnons lui faisaient espérer de grandes richesses ; mais ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage pour inspirer de la résolution à ses soldats. Il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté ; il les conduisait jusqu'à l'autre bord. Enfin ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur entreprise et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes ; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits que, pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant et résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne

pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, et leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices leur vaudrait des secours.

Pizarre, sans quitter la côte, s'avança dans une province qu'il nomma *Puerto-Vieijo,* port vieux. De là il se proposait d'aller au port de Tumbez ; mais se souvenant de la petite île de Puna, qui est vis-à-vis de ce port, il crut que la prudence l'obligeait à commencer par s'y faire un établissement. Cette île a cinquante lieues de tour. Pizarre eut à y combattre les habitants, et il délivra cinq à six cents prisonniers de l'un et de l'autre sexe, que ces insulaires avaient pris dans les combats partiels contre les habitants de Tumbez. De là il partit avec la plus grande partie de ses troupes, et se rendit à la rivière de Chica, à trente lieues de Tumbez. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta, et qu'il alla effectivement jusqu'à ce port ; mais quelques envoyés qu'il reçut de la ville de Cusco, de la part d'un prince nommé *Huascar*, qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa, son frère, changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit mieux encore les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montézuma n'avaient fait au Mexique. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, Pizarre, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était dans ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondements d'une ville qu'il nomma *San-Miguel.* Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui étaient le fruit de ses expéditions, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamarca. Ses troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlants, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée ; mais, à l'entrée d'une province nommée *Moteppe*, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissements étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, se nommait *Tita Autachi.* Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfants de Viracocha et du soleil. Les présents consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays, des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder des trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitants de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste ; mais ils ignoraient encore que ces peuples les regardaient comme fils du soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du soleil, qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guère la langue de Cusco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols, et il fut difficile de s'entendre. Néanmoins Pizarre continua sa marche vers Caxamarca, et fut bien accueilli partout. En arrivant dans cette capitale, il fut ébloui des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour embrasser les Espagnols, et leur fit présent également de siéges d'or. Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraîchissements furent suivis d'un festin. Un frère de Pizarre se rendit à Cusco, et ne fut pas moins ébloui de la magnificence de cette ville. Enfin les deux princes péruviens ayant été tour-à-tour égorgés par les menées directes ou indirectes des Pizarre, ceux-ci demeurèrent maîtres du pays et amassèrent des richesses immenses.

Le conquérant Pizarre ayant laissé ses deux frères, Jean et Gonzale, dans les provinces conquises, et son autre frère don Diègue à Cusco, à titre de gouverneur, rêva d'autres conquêtes. Il alla fonder au bord de la mer, sur la rivière de Limac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jeter les fondements le 6 janvier, jour consacré à la fête des Rois.

Cependant Fernand Pizarre, frère de François Pizarre, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne, où celui-ci l'avait envoyé. Charles-Quint venait de conférer au découvreur du Pérou la dignité de marquis, et Almagro recevait la qualité d'adelantade du Pérou. Ce dernier voulut réunir Cusco à son gouvernement, et une mésintelligence entre lui et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, qui se trouvaient à Cusco même, aurait causé beaucoup de désordres, si le nouveau marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, et lui firent faire en fort peu de temps cent lieues de chemin.

Assuré de sa domination à Cusco, le marquis revint dans son nouvel établissement de Los Reyes, après la défaite d'Almagro, qui fut étranglé dans sa prison et décapité sur la place publique. Le fils de cet Almagro voulut se venger à son tour, et conçut le projet d'assassiner le vice-roi en plein jour, au milieu de son palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait et négligé toutes les précautions. Le jour de Saint-Jean, au mois de juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant : « Meure le tyran ! meure le traître ! » Il entre ; quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le secrétaire du marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du vice-roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre, et tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conquérants du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette confiance inébranlable, qui sous le poids des maux présents ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île de Gorgone qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la

va'eur; et, pour le faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux, et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa, qu'il permit et qu'il crut devoir permettre, tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa commission lui déférait le commandement en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandants, et Holquin Garcias et Alphonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes espagnoles. Le jeune d'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut longtemps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécrable dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être de tous les brigands qui le dévastèrent celui qui commit le plus de forfaits et versa le plus de sang.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne craignez pas l'artillerie, leur disait-il, ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, et cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher! » Il jeta sa cotte de mailles et son casque, et, l'épée à la main, il marcha sur l'artillerie des rebelles, s'en rendit maître, la tourna contre eux et décida la victoire.

D'Almagro fut tué dans la déroute, et laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler en faveur des Péruviens le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour, et, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. Le nouveau gouverneur de Cusco et de Los-Reyes s'étant livré à des actes barbares, Gonzale Pizarre, qui gouvernait la province de Charcas, profita des mécontentements existants pour chasser ce gouverneur de Cusco et lui livrer bataille sous les murs de Quito. Vela (tel était le nom de ce gouverneur) tombe frappé d'un coup de hache, et on lui coupe la tête. Dans le même temps, le féroce Carjaval, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, se baignait dans le sang de ses prisonniers que le bourreau massacrait devant lui.

Pizarre victorieux revint à Los-Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil et alla jusqu'à défier tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou. La cour lui envoya un successeur, et Pizarre se vit tout-à-coup abandonné par son armée qui passa tout entière sous les enseignes de La Gasca, nouveau gouverneur. Carjaval et Pizarre, faits prisonniers, furent condamnés à morts; le second eut la tête tranchée, et le premier fut écartelé. Gonzale Pizarre n'avait aucune des qualités de son frère François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou et des trésors immenses. Mendoze, alors vice-roi du Mexique, fut nommé pour remplir la même dignité à Lima, en comprenant dans sa vice-royauté le Pérou proprement dit avec Cusco et le Chili.

Terminons cette notice par quelques mots sur les premiers établissements européens dans les terres du versant opposé au Pérou, c'est-à-dire au Brésil et à Buenos-Ayres.

—

BRÉSIL.

Il eût été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième voyage, l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais rappelé par ses premiers établissements, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte occidentale des Indes en suivant cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au midi et la Floride au nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu suivre heureusement.

Ce fut l'année suivante, c'est-à-dire en 1500, que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait guère à le chercher. En effet, Cabral, expédié de Lisbonne avec treize vaisseaux et douze cents hommes pour faire des établissements dans les grandes Indes, où Gama et autres navigateurs portugais venaient de s'illustrer, fut jeté dans sa route, par une violente tempête, sur des rivages entièrement inconnus, et il se vit contraint d'y relâcher : c'étaient les côtes du Brésil. Il se remit en mer et se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, après avoir donné au pays qu'il venait de découvrir, et qu'il ne devait pas revoir, le nom de *Santa-Cruz*, en l'honneur de la croix qu'il y avait élevée.

Transportons-nous sur une terre voisine, plus au sud, et faisons aussi connaître les premiers établissements qui eurent lieu dans cette partie de l'Amérique méridionale désignée sous le nom de Rio de la Plata.

—

BUENOS-AYRES. — LE RIO DE LA PLATA.

On sait que le Rio de la Plata, ou la rivière d'Argent, est un grand fleuve de l'Amérique du sud qui débouche dans l'Atlantique par 35° de latitude sud et 58° de longitude ouest. Nous avons décrit son cours. Les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce fleuve, en 1515, à Jean Dioz de Solis, grand pilote de Castille, qui lui donna son nom, mais qui eut le malheur d'y périr par les flèches des sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrèrent quelques années après dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut guère plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait en 1546, avec son père et ses frères, la découverte de Terre-Neuve et d'une partie du continent voisin, pour Henri VII, roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des établissements dans le Nouveau-Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le 1er d'avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; et quoique cette embouchure soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connaisse, ce qui lui a fait donner par les gens de mer le nom d'Enfer des navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom, et qui commencent un

peu au-dessous de Buenos-Ayres. Il atteignit le Paraguay et fit alliance avec les indigènes, qui non-seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais lui donnèrent des lingots pour de viles marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata.* Quelque temps après il retourna en Espagne.

Sébastien Cabot étant mort dans l'intervalle, de nouveaux motifs que l'on ignore firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Don Pédro de Mendoze, grand échanson de l'empereur Charles Quint, fut déclaré le chef de la nouvelle expédition, sous le titre d'*adelantade* et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. On arma aussitôt à Cadix une flotte de quatorze voiles, et le premier armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels figuraient des noms illustres. La flotte mit à la voile en août 1585. Après avoir passé la ligne, elle fut assaillie par une violente tempête qui dispersa les vaisseaux. Celui de Mendoze dut relâcher au port de Rio-Janeiro. La flotte se réunit ensuite et atteignit l'embouchure du Rio de la Plata.

Mendoze choisit ce lieu pour son établissement, et y traça le plan d'une ville qui fut nommée *Buenos-Ayres*, parce que l'air y est très sain. Bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les indigènes virent d'un mauvais œil cet établissement. Ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir donna occasion à plusieurs combats, où les Espagnols perdirent beaucoup de monde. Un frère de Mendoze périt lui-même dans une escarmouche, avec plusieurs autres officiers de distinction. La disette devint extrême à Buenos-Ayres, et l'adelantade Mendoze n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Américains à verser le sang des chrétiens, il défendit sous peine de mort de passer l'enceinte de la nouvelle ville, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans aucune marque de doute l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée.

Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers, mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la lionne était pleine, et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture, et, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi longtemps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Américains qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. L'adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il ordonna qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de tigres et de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblait la défendre. A la vue des soldats, la lionne se retira un peu, comme pour laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, et lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposèrent à la reconduire à Buenos-Ayres, il la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait prise si sensiblement sous sa protection.

L'adelantade, étant parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine qui lui avait déjà fait perdre deux cents hommes, avait remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Il parvint à s'entendre avec les naturels. Mais Buenos-Ayres eut encore longtemps à souffrir, pendant que Mendoze remontait le Paraguay et fondait à l'occident du fleuve une ville à distance presque égale du Pérou et du Brésil, et à trois cents lieues du cap Sainte-Marie en suivant le fleuve. Cette ville reçut le nom de l'*Assomption*, et le porte encore.

Mendoze revint à Buenos-Ayres, et parvint à y ramener un peu d'abondance. Néanmoins cette ville qui devait, dans les premières années du XIXe siècle, devenir la capitale d'une république florissante, sous le titre de *république Argentine*, demeura plus de quarante ans déserte, et l'ardeur des conquêtes ou plutôt l'avidité de l'or qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes et leurs munitions. Enfin de fréquents naufrages les obligèrent à ouvrir les yeux, et en 1580 le nouveau gouverneur du Paraguay fit rebâtir la ville de Buenos-Ayres où Mendoze l'avait placée, et elle reçut par la suite de nouveaux agrandissements.

Buenos-Ayres est une grande ville qu'un ruisseau sépare de la forteresse. Elle a par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire tout ce qui peut rendre une colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, et paraît au nord comme une vaste mer qui n'a de bornes qu'à l'horizon. L'hiver commence dans ce pays au mois de juin, le printemps au mois de septembre, l'été en décembre et l'automne en mars; ces quatre saisons y sont fort réglées.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

CHILIEN.

(Humboldt.)

J. BRY aîné, Éditeur,



HUMBOLDT.

(1799-1804.)

VOYAGE AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES D'AMÉRIQUE.

M. le baron Alexandre de Humboldt, après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, partit de Marseille pour Barcelone, et arriva à Madrid au mois de mars 1799. Par l'entremise du ministre de Saxe, il eut des conférences avec le chevalier de Urquijo, alors premier ministre du roi d'Espagne, et il en obtint des passeports pour les possessions espagnoles en Amérique. M. Bonpland devint son compagnon de voyage.

Les deux amis quittèrent Madrid vers le milieu du mois de mai, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Ce port de la Corogne étant bloqué par des vaisseaux anglais, on eut besoin d'user de précaution pour en sortir. On y réussit le 5 juin 1799, à bord de la corvette *le Pizarre*, qui fit voile pour les îles Canaries, qu'elle atteignit au bout de treize jours. Durant la traversée. M. de Humboldt eut occasion de faire des observations curieuses sur les courants maritimes, notamment sur le *golfe Stream*.

Nos voyageurs firent un séjour à l'île de Ténériffe, et en visitèrent le pic, si souvent décrit par les navigateurs. Ils continuèrent ensuite leur navigation, et parcoururent en vingt jours l'espace de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Nouveau-Monde. Leur route fut celle que suivent tous les bâtiments destinés aux Antilles, depuis le premier voyage de Christophe Colomb, et ils prirent terre à Cumana, non loin des bouches de l'Orénoque, le 15 juillet 1799.

Dans cette traversée, de Ténériffe aux côtes de l'Amérique méridionale, M. de Humboldt reconnut que, comme dans la traversée de l'océan Pacifique, d'Acapulco aux îles Philippines, les matelots n'ont presque pas besoin de toucher aux voiles. On navigue dans ces parages comme si l'on descendait une rivière : ce qui permet de croire que ce ne serait pas une entreprise hasardeuse de faire le voyage dans une chaloupe non pontée.

La ville de Cumana est éloignée d'un mille de l'embarcadère ou de la batterie de la bouche du Dragon, une des bouches de l'Orénoque. Elle est adossée à un groupe de montagnes, sur les eaux limpides du rio Manzanarès, au fond du golfe de Cariaco, avec un château fort construit à l'extrémité d'une colline. Cumana occupe proprement le terrain contenu entre ce château et les petites rivières du Manzanarès et de Santa Catalina. Le delta formé par la bifurcation de la première de ces rivières offre un terrain fertile couvert de bananiers et d'autres plantes cultivées dans des jardins ou charas des Indiens. La ville n'a aucun édifice remarquable, et la fréquence des tremblements de terre ne permet point d'en élever.

Les faubourgs de Cumana sont presque aussi populeux que l'ancienne ville. On en compte trois, celui des Ferritos, sur le chemin de la plaga Chica, où l'on trouve quelques beaux tamariniers; celui de Saint-

 Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

François vers le sud-est; et le grand faubourg des Guayqueries, tribu d'Indiens qui appartenaient à la nation des Guaraunos, que l'on ne trouve plus que dans les terrains marécageux compris entre les bras de l'Orénoque.

La population de Cumana n'était guère en 1799 que de seize à dix-sept mille âmes, mais aujourd'hui (1853) elle dépasse quarante mille âmes.

Comme les habitants de Cumana préfèrent la fraîcheur du vent de mer à l'aspect de la végétation, ils ne connaissent presque d'autres promenades que celle de la grande plage, près de l'embouchure du petit rio Santa-Catalina, bordé de palétuviers ou manglares. Le reste de la plaine est en partie dénué de végétation. En sortant du faubourg indien, et en remontant la rivière vers le sud, on trouve quelques charmants endroits ombragés de tamariniers.

La plaine aride de Cumana présente après de fortes ondées un phénomène extraordinaire. La terre, humectée et réchauffée par les rayons du soleil, répand cette odeur de musc qui, sous la zône torride, est commune à des animaux de classes très différentes, au jaguar, aux petites espèces de chat-tigre, au cabiai ou chigu re, au vautour gallinazo, au crocodile, aux vipères et aux serpents à sonnettes. Les émanations gazeuses qui sont les véhicules de cet arôme ne semblent se dégager qu'à mesure que le terreau renfermant les dépouilles d'une innombrable quantité de reptiles, de vers et d'insectes, commence à s'imprégner d'eau. Partout où l'on remue le sol, on est frappé de la masse de substances organiques qui tour-à-tour, dit M. de Humboldt, se développent, se transforment ou se décomposent. La nature dans ces climats paraît plus active, plus féconde, et pour ainsi dire plus prodigue de la vie.

Les bords du Manzanarès sont très agréables et ombragés de mimosas, d'erythrina, de seiba et autres arbres d'une taille gigantesque. Une rivière dont la température dans le temps des crues descend, comme l'a remarqué M. de Humboldt, jusqu'à 22° quand l'air est à 30 ou 33°, est un bienfait inappréciable dans un pays où les chaleurs sont excessives pendant toute l'année, et où l'on a besoin de se baigner plusieurs fois par jour. Les enfants passent leur vie dans l'eau; tous les habitants, même les femmes des familles les plus riches savent nager, et la première question qu'on s'adresse en se rencontrant le matin est de savoir si l'eau de la rivière est plus fraîche que la veille. Le soir on place des chaises dans l'eau: les hommes et les femmes presque sans vêtement passent quelques heures dans la rivière à fumer des cigarres, à parler de l'extrême sécheresse de la saison, de l'abondance des pluies dans les cantons voisins, et de la toilette des dames. Aujourd'hui on joint à ces sujets frivoles les questions de politique et d'administration. C'est un spectacle assez curieux de voir dans l'eau durant le jour, à certains moments, la population de Cumana, et un peu avant la nuit, de contempler les plus jolies personnes de cette grande ville nageant gracieusement comme des sirènes à côté des jeunes tritons cumaniens qui les recherchent en mariage, ou qui aspirent à leur plaire: ceci nous rappelle la grande promenade de Mendoza au pied de la Cordillière des Andes, où les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se livrent dans un limpide canal aux délices du bain sans autre vêtement que celui de la nature.

Le port de Cumana est une rade qui pourrait recevoir les escadres de l'Europe entière. Tout le golfe de Cariaco, qui a trente-cinq milles de long sur six à huit milles de large, offre un excellent mouillage. L'océan Pacifique n'est pas plus calme et plus tranquille sur les côtes du Pérou que la mer des Antilles depuis Porto-Cabello, et surtout depuis le cap Codera jusqu'à la pointe de Paria. Les ouragans des îles Antilles ne se font jamais sentir dans ces parages, où l'on navigue dans des chaloupes non pontées. Le seul danger du port de Cumana est un bas-fond de neuf cents toises de largeur, et qui est très connu des marins.

Dans la province de Cumana on distingue un grand nombre de tribus indiennes, notamment les Chaymas, les Guayqueries, les Caribes et les Guaraunos. On ignore le nombre exact des Guaraunos, qui font leurs cabanes à l'embouchure de l'Orénoque. Les Guayqueries habitent en partie un des faubourgs de Cumana et la péninsule d'Araya, tandis que les Chaymas vivent dans les montagnes de Caripe, et les Caribes dans les savanes méridionales de la Nouvelle-Barcelone. Tous ces Indiens, en général, mènent une vie pastorale et sont agriculteurs. M. de Humboldt donne sur les Chaymas quelques détails assez curieux.

Les Chaymas, comme tous les peuples à demi sauvages qui habitent les régions excessivement chaudes, ont, suivant M. de Humboldt, une aversion très prononcée pour les vêtements. Hommes et femmes restent nus dans l'intérieur de leurs maisons. Lorsqu'ils traversent le village ils portent une espèce de tunique de toile de coton qui descend à peine jusqu'au genou; les épaules et le haut de la poitrine sont nus. S'il pleut, les Chaymas se dépouillent de ce vêtement, et le tiennent sous le bras, aimant mieux recevoir la pluie sur le corps nu, que de mouiller leur tunique. Les sentiments de décence et de pudeur ne sont pas plus connus des jeunes filles que des hommes. Déjà Christophe Colomb trouva en 1498, à l'île de la Trinité, les femmes entièrement nues, tandis que des hommes portaient le guayuco, qui est une bandelette étroite plutôt qu'un tablier. A cette même époque, sur la côte de Paria, les filles se distinguaient des femmes mariées par une nudité absolue, ou seulement par la couleur du guayuco.

Les filles des Chaymas se marient vers l'âge de douze ans. Toutes ces filles portent les cheveux réunis en deux longues tresses. Hommes et femmes ont le corps très musculeux et à formes arrondies. Il n'existe parmi eux aucune difformité physique.

Les Chaymas sont presque sans barbe au menton comme les Tongouses et d'autres peuples de race mongole; ils arrachent le peu de poils qui leur viennent. Leur vie est de la plus grande uniformité. Ils se couchent très régulièrement à sept heures du soir, et se lèvent longtemps avant le jour, à quatre heures et demie du matin. Chaque individu a un feu près de son hamac. Les femmes sont très frileuses. Hommes et femmes se baignent tous les jours, et comme ils sont presque constamment nus, ils n'ont jamais de malpropreté sur le corps.

Le 18 novembre 1799, M. de Humboldt et M. Bonpland partirent de Cumana pour la Guayra, trajet de soixante lieues que les petits bâtiments côtiers font en quarante heures. La situation de la Guayra ressemble à celle de Sainte-Croix de Ténériffe. La chaîne de montagnes qui sépare le port de la haute vallée de Caracas plonge presque immédiatement dans la mer, et les maisons de la ville se trouvent adossées à un mur de rochers escarpés; il reste à peine entre ce mur et la mer un terrain uni de cent à cent quarante toises de largeur. La ville ne renferme que deux rues dirigées parallèlement de l'est à l'ouest. Elle a des fortifications le long de la mer, mais elle offre un aspect triste et solitaire. C'est un des endroits les plus chauds de la terre, à cause de sa situation géographique près de la ligne équinoxiale et de son exposition particulière.

Caracas, aujourd'hui capitale de la république de Vénézuéla, détachée de la grande république de Colombie fondée par Bolivar, a une population de quarante à cinquante mille habitants, dont les trois quarts sont des hommes de couleur. Elle est située à l'entrée de la plaine de Chaca, qui s'étend à trois lieues à l'est de Corimar et de Questa de Auyamas, et qui a jusqu'à deux lieues et demie de large. Traversée par le Rio-Guayre, cette plaine a quatre cent quatorze toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le terrain qu'occupe la ville de Caracas est inégal et en pente. Le peu d'étendue de la vallée et la proximité des monta-

gnes donnent au site de Caracas un caractère morne et sévère; cependant le paysage environnant est assez beau.

Le climat de Caracas offre une sorte de printemps perpétuel; la température se soutient le jour entre 20 et 26°, et la nuit entre 16 et 18°, ce qui favorise à la fois la végétation du bananier, de l'oranger, du caféier, du pommier, de l'abricotier et du froment. Un écrivain espagnol compare le site de Caracas au paradis terrestre, et reconnaît dans l'Anauco et les torrents qui l'avoisinent les quatre fleuves du paradis; mais il oublie de dire qu'un climat tempéré est généralement inconstant et variable. Les habitants de Caracas se plaignent de ce que dans le même jour ils ont différentes saisons, et que les passages d'une saison à l'autre sont extrêmement brusques. Pendant le séjour de M. de Humboldt à Caracas, le maximum de la température fut de 25° et le minimum de 12°.

Les pluies sont extrêmement abondantes à Caracas dans les mois d'avril, mai et juin. Le climat de cette contrée convient parfaitement à la canne à sucre et au bananier, ainsi qu'aux ananas.

Après un séjour de deux mois à Caracas, M. de Humboldt se dirigea vers l'Orénoque. Le chemin le plus court eût été de franchir la chaîne méridionale des montagnes entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare, pour traverser ensuite les steppes ou llanos d'Orituco, et s'embarquer à Cabruta, près de l'embouchure du rio Guarico; mais le voyageur préféra visiter les vallées d'Aragua, et aller chercher le rio Apure, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec l'Orénoque. Il put voir aussi les montagnes de los Teques, les bords fertiles du lac de Valence et les savanes immenses de Calabozo.

De Caracas M. de Humboldt suivit la rive droite du rio Guayre, petite rivière qu'une chaîne de montagnes peu élevées sépare de la vallée de la Pascua, célèbre par les anciennes mines d'or de Baruta et d'Oripoto. Il visita la Victoria, ville de sept mille habitants, traversée par le petit rio Calanchas qui débouche dans le rio Aragua. Deux routes de commerce passent par la Victoria, celle de Valencia ou de Porto-Cabello, et celle de villa de Cura ou des plaines, appelée *camino de los Llanos*. On y découvre à l'ouest les vallées d'Aragua, couvertes de jardins, de champs cultivés, de bouquets d'arbres sauvages, de fermes et de hameaux. En se tournant vers le sud et le sud-est, on voit se développer à perte de vue une chaîne de montagnes qui dérobent aux regards les plaines ou steppes de Calabozo.

Des fécondes vallées d'Aragua on se rendit au lac Valencia, que les Indiens appellent *Tacarigua*, un peu plus grand que le lac de Neufchâtel en Suisse, et ayant la forme du lac de Genève, avec une hauteur au-dessus du niveau de la mer à peu près la même. Les bords de ce lac sont déserts, nus et presque inhabités au sud, mais très riants et très bien cultivés au nord. Le ceiba à grandes fleurs jaunes donne un caractère particulier au paysage en unissant ses branches à celles de l'erythrina pourpré. Le mélange et l'éclat des couleurs végétales contrastent avec la teinte unie d'un ciel sans nuages. La longueur du lac est de dix lieues ou de vingt-huit mille huit cents toises; sa largeur est très inégale, mais elle ne dépasse nulle part deux ou trois lieues, le plus souvent elle n'a que quatre à cinq milles. Sa profondeur est de douze à quinze brasses; quelques endroits ont jusqu'à trente-cinq brasses. La température à sa surface est de 23°, c'est-à-dire un peu au-dessous de la température moyenne de l'air. Ce lac très poissonneux est rempli d'îles qui embellissent la paysage par la forme pittoresque de leurs rochers et par l'aspect de la végétation qui les couvre. La plus grande de ces îles est habitée par quelques familles de métis qui nourrissent des chèvres.

M. de Humboldt partit le 21 février 1800 pour Nueva-Valencia, en voyageant la nuit à cause de l'excessive chaleur du jour.

La ville de Nueva-Valencia occupe une étendue de terrain considérable, mais sa population n'est que de sept mille âmes. Les rues sont très larges; le marché est très vaste, et comme les maisons sont fort basses, la disproportion entre la population de la ville et l'espace qu'elle occupe est encore plus grande qu'à Caracas. Nueva-Valencia, fondée en 1555, est de douze années plus ancienne que Caracas. Sa situation dans une plaine au bord d'un lac rappelle l'emplacement de Mexico, et M. de Humboldt pense que Valencia eût mieux convenu que Caracas pour la capitale du Vénézuéla, à cause de la communication facile qu'offrent les vallées d'Aragua avec les llanos et les rivières qui débouchent dans l'Orénoque, outre la possibilité d'ouvrir la navigation intérieure par le rio Pao et la Portuguesa jusqu'aux bouches de l'Orénoque, au Cassiquiare et à l'Amazone.

Les fourmis abondent à tel point dans l'emplacement de la ville de Valencia, que leurs excavations ressemblent à des canaux souterrains qui se remplissent d'eau pendant le temps des pluies et deviennent très dangereuses pour les édifices.

Arrivé à Porto-Cabello, M. de Humboldt reconnut que le climat de cette ville est moins ardent que celui de Guayra. La brise y est plus forte, plus fréquente, plus régulière. Les maisons ne sont point appuyées contre des rochers qui absorbent pendant le jour les rayons du soleil et émettent le calorique pendant la nuit. L'air peut circuler librement entre les côtes et les montagnes d'Ilaria. Les causes de l'insalubrité de l'atmosphère viennent des plages de l'ouest, qui s'étend vers la Punta de Tucacos près du beau port de Chichiribiche. Là se trouvent les salines, et là règnent à l'entrée de la saison des pluies, des fièvres tierces qui dégénèrent facilement en fièvres ataxiques, qu'on appelle autrement *maladies de la côte*.

A Porto-Cabello, on observe un courant de côte généralement dirigé vers l'ouest, depuis les côtes de Paria jusqu'à l'isthme de Panama, et à l'extrémité occidentale de l'île de Cuba. Ce courant, vers le haut, est très fréquent pendant deux ou trois mois de l'année, de septembre à novembre. On le croit l'effet de quelques vents nord-ouest qui ont soufflé entre la Jamaïque et le cap Saint-Antoine de l'île de Cuba.

M. de Humboldt quitta Porto-Cabello le 1er mars 1800, et retourna aux vallées d'Aragua, où il remarqua un arbre dont le suc est un lait nourrissant, d'où lui est venu le nom d'*arbre de la vache*. Les nègres et les gens libres boivent abondamment de ce lait végétal et le regardent comme un aliment salutaire; ils y trempent du pain de maïs et de manioc. Cet arbre a le port du caimitier et a des feuilles oblongues. Lorsque l'on fait des incisions dans le tronc, il donne en abondance un lait gluant, assez épais, dépourvu de toute âcreté, et qui exhale une odeur de baume très agréable. Le peuple appelle fromage le caillot qui se sépare au contact de l'air, et qui s'aigrit dans l'espace de cinq à six jours. Cet arbre extraordinaire paraît propre à la Cordillière du littoral, depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaybo. Cet arbre rappelle les sucs laiteux du papayer et de l'hevea, le fruit de l'arbre à pain des îles de la mer du Sud, l'arbre à beurre du Bambara en Afrique, et le caoutchouc américain.

Après avoir parlé de la récolte du cacao dans le Vénézuéla, surtout dans la province de Caracas, où se voient les plus belles plantations de cet arbuste, M. de Humboldt visita les montagnes qui bordent le lac de Valencia vers le sud, et qui ferment pour ainsi dire le rivage septentrional du grand bassin des llanos ou savanes de Caracas. Pour descendre des vallées d'Aragua dans ces savanes, il faut franchir les montagnes de Guigue et de Tucutunemo, c'est-à-dire d'un pays cultivé passer dans une vaste solitude.

Le 6 mars, M. de Humboldt quitta les vallées d'Aragua en longeant le lac de Valencia. Il aperçut des bandes nombreuses de singes, notamment de l'espèce nommée *araguates*, espèce qui a un aspect triste et un hurlement uniforme qu'on distingue à huit cents

toises de distance. Les Indiens prétendent que lorsque les araguates remplissent la forêt de leurs hurlements, il y en a toujours un qui chante comme chef de chœur. M. de Humboldt reconnut l'exactitude de cette observation. Il vit en outre que quand une femelle est sur le point de mettre bas, le chœur suspend ses hurlements jusqu'au moment de la naissance du petit. Les Indiens croient que pour guérir de l'asthme, il suffit de boire dans le tambour osseux de l'os hyoïde de l'araguate, parce que cet animal a un volume de voix extraordinaire qui doit, disent-ils, donner à l'eau qu'on y verse la vertu de guérir les affections du poumon.

Le 10 mars, M. de Humboldt était à la villa de Cura, par 14° 2' 47" de latitude nord, lieu qu'ont rendu célèbre les miracles d'une image de la Vierge. Notre voyageur passa ensuite dans les plaines de l'Orénoque, et voici quelques-unes des observations qu'il y a faites :

« Il y a quelque chose d'imposant, mais de triste et de lugubre dans le spectacle uniforme de ces steppes. Tout y paraissait immobile : à peine quelquefois l'ombre d'un petit nuage qui parcourt le zénith et approche de la saison des pluies se projette sur la savane. Je ne sais si l'on n'est pas autant surpris au premier aspect des llanos qu'à celui de la chaîne des Andes. Les pays montagneux, quelle que soit l'élévation absolue des plus hautes cimes, ont une physionomie analogue; mais on s'accoutume avec peine à la vue des llanos de Vénézuéla et de Casanare, à celle des pampas de Buénos-Ayres et du Chaco, qui rappellent sans cesse, et pendant des voyages de vingt à trente jours, la surface unie de l'Océan. J'avais vu les plaines ou llanos de la Mancha, en Espagne, et les bruyères qui s'étendent depuis l'extrémité du Jutland, par le Lunebourg et la Westphalie, jusqu'en Belgique. Ces dernières sont de véritables steppes dont l'homme, depuis des siècles, n'a pu soumettre que de petites portions à la culture; mais les plaines de l'ouest et du nord de l'Europe n'offrent qu'une faible image des immenses llanos de l'Amérique méridionale. C'est dans le sud-est de notre continent, en Hongrie, entre le Danube et la Theisse; en Russie, entre le Borysthène, le Don et le Volga, que l'on rencontre ces vastes pâturages qui semblent nivelés par un long séjour des eaux, et qui terminent l'horizon de toutes parts. Les plaines de la Hongrie frappent l'imagination du voyageur par le jeu constant du mirage là où je les ai traversées, sur les frontières de l'Allemagne, entre Presbourg et Adenbourg; mais leur plus grande étendue se trouve plus à l'est entre Czegdel, Debreezin et Tittel. C'est une mer de verdure qui a deux issues, l'une près de Gran et de Waitzen, l'autre entre Belgrade et Widdin.

« On a cru caractériser les différentes parties du monde en disant que l'Europe a des bruyères, l'Asie des steppes, l'Afrique des déserts, l'Amérique des savanes; mais, par cette distinction, on établit des contrastes qui ne sont fondés ni dans la nature des choses, ni dans le génie des langues. L'existence d'une bruyère suppose toujours une association de plantes de la famille des érycinées; les steppes de l'Asie ne sont pas partout couvertes de plantes salines; les savanes de Vénézuéla offrent avec les graminées de petites mimoses herbacées, des légumineuses et d'autres dicotylédonées. Les plaines de la Songarie, celles qui s'étendent entre le Don et le Volga, les puszta de la Hongrie, sont de véritables savanes, des pâturages abondants en graminées, tandis que les savanes à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses et du Nouveau-Mexique, produisent des chenopodiées qui renferment du carbonate et du muriate de soude. L'Asie a de véritables déserts dépourvus de végétation, en Arabie, dans le Gobi et en Perse. Depuis qu'on a mieux appris à connaître les déserts de l'intérieur de l'Afrique, si longtemps et si vaguement réunis sous la dénomination de *désert de Sahara*, on a observé que, dans ce continent, comme en Arabie, il y a des savanes et des pâturages enclavés au milieu de terrains nus et arides. Ce sont ces derniers, ces déserts couverts de graviers, dépouillés de végétaux, qui manquent presque entièrement au Nouveau-Monde. Je n'en ai vu que dans les parties basses du Pérou, entre Amotapa et Coquimbo, sur les bords de la mer du Sud. Les Espagnols les appellent non des *llanos*, mais les *desiertos* de Sechura et d'Atacamez. Cette solitude a peu de largeur, mais quatre cent quarante lieues de long. La roche y perce partout à travers les sables mouvants. Il n'y tombe jamais une goutte d'eau; et, comme dans le désert de Sahara, au nord de Tombouctou, le désert péruvien présente, près de Huaura, une riche mine de sel gemme. Partout ailleurs dans le Nouveau-Monde, il y a des plaines désertes, parce qu'elles sont inhabitées, mais non de véritables déserts.

« Les mêmes phénomènes se répètent dans les régions les plus éloignées; et au lieu de désigner ces vastes plaines dépourvues d'arbres par la nature des herbes qu'elles renferment, il paraît simple de les distinguer en *déserts* et en *steppes* ou *savanes;* en terrains nus, sans traces de végétaux, et en terrains couverts de graminées ou de petits végétaux de la classe des dicotylédonées. On a désigné dans beaucoup d'ouvrages les savanes de l'Amérique, surtout celles de la zône tempérée, par le nom de *prairies;* mais ce mot me paraît peu applicable à des pâturages souvent secs, quoique couverts d'herbes de quatre à cinq pieds de haut. Les llanos et les pampas de l'Amérique méridionale sont de véritables steppes. Ils offrent une belle verdure pendant la saison des pluies; mais dans le temps des grandes sécheresses, ils prennent l'aspect d'un désert. L'herbe se réduit alors en poudre; la terre se crevasse; le crocodile et les grands serpents restent ensevelis dans la fange desséchée, jusqu'à ce que les premières ondées du printemps les réveillent d'un long assoupissement. Ces phénomènes se présentent sur des espaces arides de cinquante à soixante lieues carrées, partout où la savane n'est pas traversée par des rivières; car sur le bord des ruisseaux et autres petites mares qui renferment une eau croupissante, le voyageur rencontre de distance en distance, même pendant l'époque des grandes sécheresses, des bouquets de mauritia, palmiers dont les feuilles en éventail conservent une brillante verdure. »

Les steppes de l'Asie, ajoute encore M. de Humboldt, sont toutes hors des tropiques et forment des plateaux très élevés, tandis qu'en Amérique, sauf sur le dos des montagnes du Mexique, du Pérou et de Quito, les llanos ont très peu de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et appartiennent toutes à la zône; elles n'ont pas, comme les steppes de l'Asie australe et les déserts de la Perse, ces lacs sans écoulement, ces petits systèmes de rivières qui se perdent ou dans des sables ou par des filtrations souterraines; elles sont inclinées vers l'est et le sud, et leurs eaux courantes sont des affluents de l'Orénoque. Enfin, ce qui caractérise le plus les savanes ou steppes de l'Amérique méridionale, c'est le manque absolu de collines et d'inégalités, le niveau parfait de toutes les parties du sol : voilà pourquoi les premiers conquérants espagnols ne les ont nommées ni déserts, ni savanes, ni prairies, mais plaines, *los llanos*. Les seules ondulations qu'elles présentent sont quelques hauts-fonds et quelques petites éminences convexes qui s'élèvent insensiblement à quelques toises de hauteur.

Lorsqu'on entend parler de cette innombrable quantité de chevaux, de bœufs et de mulets répandus dans les plaines de l'Amérique, on oublie assez généralement qu'en Europe, chez les peuples agriculteurs, il en existe des quantités également prodigieuses. La France nourrit plus de six millions de gros bétail, et l'empire autrichien treize millions quatre cent mille têtes.

A Calabozo, M. de Humboldt eut occasion de voir beaucoup de poissons électriques, notamment des gymnotes et des torpilles. Il avait déjà vu la torpille de Cumana; mais les véritables gymnotes ou anguilles

électriques des bassins d'eau stagnante et des affluents de l'Orénoque occasionnaient des commotions beaucoup plus fortes. En effet, le gymnote est le plus grand des poissons électriques; il y en a de cinq à six pieds de long. Cet animal se plaît, comme nos anguilles, à avaler et à respirer de l'air à la surface de l'eau. On ne s'expose pas témérairement aux premières commotions d'un gymnote grand et fortement irrité, la douleur et l'engourdissement sont très violents.

La ville de Calabozo ou Calabaco est située par 8° 56' 8" de latitude nord, 60° 10' 40" de longitude ouest. M. de Humboldt en partit le 24 mars et passa à gué le rio Uruticu, qui est rempli de crocodiles très féroces. Il rencontra de grandes mares d'eau près desquelles il aperçut d'énormes serpents boa. A mesure que les mares se dessèchent, ces animaux s'enfoncent dans la boue pour y chercher le degré d'humidité qui donne de la flexibilité à leur peau et à leurs téguments; c'est dans cet état qu'ils s'engourdissent, en conservant peut-être une communication avec l'air extérieur.

Notre voyageur atteignit bientôt San-Fernando de Apure, ville située sur une grande rivière navigable, près de l'embouchure d'une autre rivière qui traverse la province entière de Varinas; cette situation est extrêmement avantageuse pour le commerce; les cuirs, le cacao, le coton et l'indigo refluent par cette ville vers les bouches de l'Orénoque. Pendant la saison des pluies de grands bâtiments remontent depuis l'Angostura jusqu'à San-Fernando, et par le rio Santo-Domingo jusqu'à Torunos, le port de la ville de Varinas. A cette même époque les inondations des rivières, qui forment un dédale d'embranchements entre l'Apure, l'Arauca, le Capanaparo et le Sinaruco, couvrent un pays de près de quatre cents lieues carrées. Dans ce bassin les savanes ont de douze à quatorze pieds d'eau, et offrent l'aspect d'un lac immense. Les villages et les fermes placés sur des espèces de hauts-fonds s'élèvent à peine de deux ou trois pieds au-dessus de la surface des eaux. Tout rappelle ici les inondations de la Basse-Egypte et la lagune de Xarayes au Brésil. Les crues des rivières de l'Apure, du Méta et de l'Orénoque sont périodiques.

Parti de San-Fernando, le 30 mars, par 34 degrés de chaleur du thermomètre à l'ombre, M. de Humboldt s'embarqua sur l'Apure pour joindre l'Orénoque et le Rio-Negro. En entrant de l'Apure dans l'Orénoque, il reconnut à ce grand fleuve une largeur aux eaux basses de dix-neuf cent six toises, largeur qui, dans le temps des pluies, atteint jusqu'à cinq mille cinq cent dix-sept toises. Il descendit ce même fleuve, franchit les grandes cataractes ou rapides formées par le passage de l'Orénoque à travers les montagnes de la Parime, entre les 5 et 6 degrés de latitude nord, cent lieues à l'ouest des Cordillières de la Nouvelle-Grenade.

Entre les 4e et 8e degrés de latitude, l'Orénoque sépare la grande forêt de la Parime des savanes nues de l'Apure, du Meta et du Guaviare; il forme aussi la limite entre des hordes de mœurs différentes. A l'ouest, errent dans des plaines dépourvues d'arbres, les Guahibos, les Chirocoas et les Guamos, peuples sales, dégoûtants, fiers de leur sauvage indépendance, et difficiles à fixer au sol et à habituer à des travaux réguliers. C'est pour cela qu'on les appelle *Indios andantes* ou Indiens vagabonds. A l'est, vivent les Macos, les Salivas, les Curacicanas, les Parecas et les Marquiritares, peuples doux, tranquilles et adonnés à l'agriculture.

Chez ces sauvages, comme dans les solitudes de la Guyanne et chez les habitants à demi civilisés, et comme chez les insulaires de la mer du Sud, M. de Humboldt a remarqué que beaucoup de jeunes femmes ne veulent pas être mères. « Si elles ont des enfants, dit-il, ceux-ci sont exposés non-seulement aux dangers de la vie sauvage, mais encore à d'autres dangers qui naissent des préjugés populaires les plus bizarres. Les enfants sont-ils frères jumeaux, on ne peut les conserver en vie tous deux; ce serait s'exposer à la risée publique, et ressembler aux rats, aux sarigues, aux plus vils animaux, qui mettent bas un grand nombre de petits à la fois.» Il y a plus encore : « Deux enfants nés d'un même accouchement ne peuvent appartenir à un même père. » C'est là un axiôme de la physiologie des Indiens Salivas; et, sous toutes les zônes, dans les différents états de la société, lorsque le peuple s'empare d'un axiôme, il y tient plus que les hommes instruits qui l'ont hasardé les premiers. Pour ne pas troubler la tranquillité du ménage, les vieilles parentes de la mère ou les sages-femmes se chargent de faire disparaître un jumeau. A-t-il quelque difformité physique, le père le tue sur-le-champ; on ne veut que des enfants bien faits et robustes, car les difformités indiquent quelque influence du mauvais esprit. Quelquefois les enfants d'une constitution très faible subissent le même sort. Demandez au père ce qu'est devenu un de ses fils, il feindra une mort naturelle. Il désavouéra une action qui lui paraît blâmable, mais non criminelle. « Le pauvre *mûre* (fils), vous dira-t-il, ne pouvait nous suivre : il aurait fallu l'attendre à chaque instant; on ne l'a pas revu; il n'est pas venu coucher où nous passâmes la nuit. » Telles sont la candeur et la simplicité des mœurs, tel est le bonheur si vanté de l'homme dans son état *de nature!* On tue son fils, pour échapper au ridicule d'avoir des jumeaux, pour ne pas voyager plus lentement, pour ne pas s'imposer une légère privation.

Toutefois, ces actes de cruauté sont moins fréquents qu'on ne le pense. On aurait tort de les attribuer à l'état de polygamie dans lequel vivent les indigènes non catéchisés. La polygamie diminue sans doute le bonheur domestique et l'union intérieure des familles; mais cet usage, sanctionné par l'islamisme, n'empêche pas les Orientaux d'aimer tendrement leurs enfants. Chez les Indiens de l'Orénoque, le père ne rentre chez lui que pour manger et pour se coucher dans son hamac; il ne prodigue de caresses ni à ses enfants en bas âge, ni à ses femmes destinées à le servir. L'affection paternelle ne commence à se montrer que lorsque le fils est devenu assez fort pour prendre part à la chasse, à la pêche et aux travaux agricoles dans les plantations.

Si la funeste habitude de prendre des breuvages qui font avorter diminue le nombre des naissances, ces breuvages n'altèrent pas assez la santé pour empêcher les jeunes femmes d'être mères à un âge plus avancé. Ce phénomène, bien remarquable sous le rapport physiologique, a frappé depuis longtemps les moines missionnaires. En Europe, disent-ils, les femmes mariées craignent d'avoir des enfants, parce qu'elles ne savent comment les nourrir, les vêtir, les doter. Toutes ces craintes sont inconnues aux femmes de l'Orénoque. Elles choisissent le temps où elles veulent être mères, d'après deux systèmes diamétralement opposés, selon les idées qu'elles se forment des moyens de conserver la fraîcheur et la beauté. Les unes prétendent, et cette opinion est la plus générale, qu'il vaut mieux commencer tard à avoir des enfants pour pouvoir se livrer sans distraction, dans les premières années du mariage, aux travaux domestiques et agricoles. D'autres pensent, au contraire, qu'elles fortifient leur santé et parviennent à une vieillesse plus heureuse, lorsqu'elles sont devenues mères très jeunes. Selon que les Indiens adoptent l'un ou l'autre de ces systèmes, les médicaments abortifs sont administrés à des époques différentes.

En réfléchissant sur ces calculs de l'égoïsme parmi les sauvages, « on croit devoir, dit M. de Humboldt, féliciter les peuples civilisés de l'Europe de ne pas avoir eu connaissance jusqu'ici d'*ecboliques,* en apparence si peu nuisibles à la santé. L'introduction de ces breuvages augmenterait peut-être la dépravation des mœurs dans des villes où un quart des enfants ne voient le jour que pour être abandonnés de leurs parents. Cependant il serait possible aussi que, dans nos climats, les nouveaux abortifs offrissent le même dan-

ger que l'usage de la sabine, de l'aloès, et des huiles essentielles de cannelle et de girofle. »

La constitution robuste du sauvage, dans lequel les différents systèmes sont plus indépendants les uns des autres, résiste mieux et plus longtemps à l'excès des stimulants et à l'emploi des agents délétères que la constitution faible de l'homme civilisé.

Dans ses explorations sur l'Orénoque, M. de Humboldt eut à souffrir beaucoup des moustiques et des maringouins. Vers le haut Orénoque l'atmosphère en fourmille bien plus que vers le bas Orénoque, parce que dans le premier le fleuve est environné d'épaisses forêts. Avec la diminution de l'eau et la destruction des bois, les *mosquitos* diminuent dans le nouveau continent; mais les effets de ces changements sont aussi lents que les progrès de la culture. Les villes d'Angostura, de Nueva-Barcelona et de Monipox, cette dernière sur la Magdalena, où par un défaut de police les rues, les grandes places et l'intérieur des cours se trouvent couverts de brousailles, sont tristement célèbres par l'abondance des zancudos.

Les blancs nés sous la zône torride se promènent impunément pieds nus dans le même appartement où l'Européen, récemment débarqué, est exposé à l'attaque des *ningos* ou *chiques*. Ces animaux, presque invisibles à l'œil, s'introduisent sous les ongles des pieds, et y acquièrent la grosseur d'un petit pois par le prompt accroissement des œufs placés dans un sac particulier sous le ventre de l'insecte. Le *nigua* distingue donc ce que l'analyse chimique la plus délicate ne saurait distinguer, le tissu cellulaire et le sang d'un Européen de ceux d'un blanc créole. Il n'en est point ainsi des moustiques. Ces insectes, quoi qu'on en dise, sur les côtes de l'Amérique méridionale, attaquent également les indigènes et les Européens; il n'y a que les effets de la piqûre qui soient différents dans les deux races d'hommes. La même liqueur venimeuse, déposée dans la peau de l'homme cuivré de race indienne et dans celle d'un homme blanc nouvellement débarqué, ne cause pas d'enflure au premier, tandis qu'elle produit chez le second des ampoules dures, fortement enflammées et douloureuses pendant plusieurs jours.

M. de Humboldt et son compagnon de voyage, M. Bonpland, eurent occasion de remarquer que l'usage immodéré des bains, tout en calmant la douleur des anciennes piqûres des *zancudos*, rendait le corps beaucoup plus sensible aux piqûres nouvelles. En se baignant plus de deux fois par jour, on met le corps dans un état d'irritation nerveuse dont on ne peut, à ce qu'il paraît, se former une idée en Europe.

La voracité des *mosquitos* dans certains endroits sur l'Orénoque et sur le Rio-Magdalena, l'acharnement avec lequel ils attaquent les hommes pour leur sucer le sang, l'activité du venin, variable dans la même espèce, sont des faits bien remarquables; ils trouvent cependant leur analogie dans les classes des grands animaux. Le crocodile de l'Angostura poursuit les hommes, tandis qu'on se baigne tranquillement à Nueva-Barcelona dans le Rio-Neveri, au milieu de ces reptiles carnassiers. Les jaguars de Maturin, de Cumanacou et de l'isthme de Panama sont lâches en comparaison de ceux de l'Orénoque. Les Indiens savent très bien que les singes de telle ou telle vallée sont faciles à rendre domestiques, tandis que d'autres individus de la même espèce, pris ailleurs, se laissent plutôt mourir de faim que de se soumettre à l'esclavage.

Tout ce qui flotte autour de la tête et des mains contribue à chasser les insectes; plus on s'agite, moins on s'expose à être piqué.

En longeant le Cassiquiare, M. de Humboldt vit que les Indiens du bord de cette rivière et du Rio-Negro sont très intelligents, mais que malheureusement ils étaient plus occupés de la fabrication du poison *curare* que des travaux de l'agriculture, bien que le sol soit excellent. Il visita ensuite les Otomaques, peuples qui, lors des inondations de l'Orénoque, ne mangent que de la terre, car ils regardent comme nutritif tout ce qui apaise leur faim. Cette terre est onctueuse, et ils la préparent en grosses boulettes dont ils avalent une quantité prodigieuse. Les mêmes peuples s'enivrent avec de la poudre fermentée de niopo qu'ils aspirent par le nez à travers un os fourchu dont les deux extrémités aboutissent aux narines.

M. de Humboldt reparut le 23 juillet à la ville de Nueva-Barcelona, peuplée d'environ seize mille âmes, et située par 10° 6' 52" de latitude nord. Son climat est moins chaud que celui de Cumana, mais humide et un peu plus malsain jusqu'à la saison des pluies. Au sud-est de Nueva-Barcelona, à deux lieues de distance, s'élève une haute chaîne de montagnes, adossée au Cerro del Bergantin, qui est visible à Cumaña. Cet endroit est connu sous le nom des *eaux chaudes*.

Notre voyageur quitta les parages de Cumana pour se rendre à l'île de Cuba. Mais avant d'y arriver il donne dans son ouvrage quelques développements généraux sur les pays qu'il vient de parcourir, notamment sur le Vénézuéla, gouverné jusqu'en 1810 par l'Espagne et réuni vers cette époque à la Nouvelle-Grenade sous le titre de *république de Colombie*. Titre qui a été depuis modifié, cette vaste république ayant été partagée en deux parties appelées, l'une, Nouvelle-Grenade, et l'autre, le Vénézuéla.

Seize mois passés dans le Vénézuéla et dix-huit mois dans la Nouvelle Grenade lui ont permis d'acquérir des notions positives sur ces vastes et lointaines contrées, dans lesquelles il venait d'accomplir un voyage de treize cents lieues marines au sein des terres, dont plus de six cent cinquante en bateau sur les fleuves ou rivières. Il avait également visité le Pérou et quelques parties du Mexique, et les documents qu'il s'est procurés lui ont permis d'asseoir sur l'ensemble de l'Amérique espagnole des considérations statistiques d'un haut intérêt.

Suivant quelques auteurs, en 1913 le Mexique dont ils croient que la population est doublée tous les vingt-deux ans, aura cent douze millions d habitants et les Etats-Unis cent quarante millions. Il se peut, comme l'observe M. de Humboldt, que deux ou trois cents millions d'hommes trouvent un jour leur subsistance dans l'étendue du Nouveau-Monde entre le lac de Nicaragua et le lac Ontario; il est possible que les Etats-Unis comptent dans un siècle quatre-vingts millions d'habitants, en admettant un changement progressif dans la période du doublement de vingt-cinq à trente-cinq et à quarante-un; mais le même M. de Humboldt doute que l'accroissement de la population dans le Vénézuéla, dans la Nouvelle-Grenade et au Mexique, puisse être en général aussi rapide qu'aux Etats-Unis. Ces derniers, dépourvus de hautes chaînes de montagnes et situés sous la zône tempérée, offrent une immense étendue de terrain à cultiver. Il est vrai que dans l'Amérique espagnole la terre peut produire davantage, puisque le froment y donne de vingt à vingt-quatre grains pour un; mais des montagnes sillonnées par des crevasses presque inaccessibles, des steppes nues et arides, des forêts qui résistent à la hache et au feu, une atmosphère remplie d'insectes venimeux, sont de puissants obstacles au progrès de l'agriculture et de l'industrie. Au Mexique les grandes surfaces sont dépourvues de sources, les pluies y sont très rares et le manque de rivière navigable ralentit la navigation. Dans le Vénézuéla les llanos de l'Orénoque paraissent inabordables aux colons les plus intrépides. Il en est tout autrement aux Etats-Unis. On sait que par la multiplication d'une seule famille un continent jadis désert pourrait dans l'espace de huit siècles compter plus de huit milliards d'habitants; mais ce ne sont point là les destinées qui, d'après l'opinion de M. de Humboldt, soient inévitablement réservées à l'Amérique.

Sur trente-quatre millions d'habitants, dont M. de

Humboldt présume que se compose la population d'Amérique, chiffre que l'on croit aujourd'hui (1853) devoir porter à cinquante millions, il distingue, selon les trois races prépondérantes, seize millions dans les possessions des Espagnols-Américains ; dix millions dans celle des Anglo-Américains, et près de quatre millions dans celle des Portugais-Américains. Ces populations sont aujourd'hui dans les rapports de quatre, deux et demi, un. L'aréa des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale est presque d'un quart plus grande que celle de la Russie d'Europe, et l'Amérique espagnole est de la même quantité plus étendue que l'Europe entière. Le Brésil, dont la population est de près de cinq millions d'habitants, renferme vers l'ouest des pays extrêmement déserts, et dont la plupart sont encore totalement inconnus, comme le prouvent les voyages de M. Walsh, de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et autres relations postérieures.

La superficie entière des possessions espagnoles excédait trois cent soixante-onze mille trois cents lieues carrées, pour seize millions sept cent quatre-vingt-cinq mille individus. Les possessions des Portugais-Américains comprenaient deux cent cinquante-six mille neuf cent quatre-vingt-dix lieues carrées et quatre millions d'habitants, et les possessions des Anglo-Américains (Etats-Unis) cent soixante-quatorze mille trois cents lieues carrées, avec dix millions deux cent vingt mille habitants en 1823. Aujourd'hui ce dernier chiffre est accru de plus de deux millions, comme aussi, d'après le relevé officiel de 1822, la république de Colombie comptait trois millions et demi d'habitants, au lieu des deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille que lui assigne M. de Humboldt.

Le Brésil, en 1818, comptait trois millions six cent dix-sept mille neuf cents individus dont un million sept cent vingt-huit mille nègres esclaves; huit cent quarante-trois mille blancs ; quatre cent vingt-six mille libres, de sang mêlé ; deux cent cinquante-neuf mille quatre cents Indiens de différentes tribus ; deux cent deux mille esclaves de sang mêlé ; cent cinquante-neuf mille cinq cents noirs libres.

La population totale de l'archipel des Antilles est d'environ deux millions huit cent cinquante mille habitants, dont huit cent quatre-vingt mille pour l'île de Cuba.

Des considérations sur la population, M. de Humboldt passe aux moyens naturels ou artificiels de communication entre les peuples des Etats américains des régions équinoxiales.

Si l'on parvenait, dit-il, à substituer au partage de Villa-Bella, par 15° et demi de latitude, entre le rio de la Madeira et le rio Paraguay, un canal de cinq mille trois cents toises de longueur, une *navigation intérieure* se trouverait ouverte entre l'embouchure de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata, entre l'Angostura et Montevideo. La direction des grandes rivières dans le sens des méridiens offrirait peut-être une *limite naturelle*, entre les possessions portugaises et espagnoles, limite qui suivrait l'Orénoque, le Cassiquiare, le Rio-Negro, les rives de l'Amazone, sur une longueur de vingt lieues, le rio de la Madeira, le Guaporé, l'Aguapehi, le Jauru, le Paraguay et le Parana ou Rio de la Plata, et formerait une ligne de démarcation de plus de huit cent soixante lieues. Les Espagnols-Américains possédaient, à l'est de cette limite, le Paraguay et une partie de la Guyane espagnole; les Portugais-Américains ont occupé à l'ouest un pays entre le Javary et le rio de la Madeira, entre le Hutumayo et les sources du Rio-Negro. Ce n'est pas seulement, ajoute M. de Humboldt, des côtés du Brésil et du Pérou que la civilisation s'est avancée vers les régions centrales, elle y a pénétré aussi par trois autres voies, par l'Amazone, l'Orénoque et le Rio de la Plata ; elle a remonté les affluents de ces trois fleuves et leurs embranchements secondaires.

Dans l'état actuel des choses, observe encore le savant voyageur, il n'y a continuité de terrains cultivés, ou, pour mieux dire, contiguïté d'établissements chrétiens, que sur un très petit nombre de points. Le Brésil ne touche au Vénézuéla que par la bande des missions du Rio-Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque; il ne touche au Pérou que par les missions du Haut Maragnon et celles de la province de Maynas, entre Loreto et Tabatinga. C'est par de petites langues de terre défrichées que se tiennent les divers Etats du Nouveau-Monde. Entre le Rio-Branco et le Rio-Carony, entre le Javary et le Guallaga, le Mamoré et les montagnes de Couzco, des terrains qui sont habités par des sauvages, et qui n'ont jamais été parcourus par des blancs, séparent, comme des mers intérieures, les parties civilisées de Vénézuéla, du Brésil au Pérou. La civilisation européenne s'est répandue comme par rayons divergents, des côtes ou des hautes montagnes voisines des côtes, vers le centre de l'Amérique du sud, et l'influence des gouvernements diminue à mesure que l'on s'éloigne du littoral. Des missions entièrement dépendantes du pouvoir monacal, habitées par la seule race des indigènes cuivrés, forment une vaste ceinture autour des régions anciennement défrichées, et des établissements chrétiens se trouvent placés sur la lisière des savanes et des forêts, entre la vie agricole et pastorale des colons et la vie errante des chasseurs.

Dans la république de Colombie, six fois plus grande que l'Espagne, et à peu près d'une étendue égale aux Etats-Unis à l'ouest du Mississipi, le rapport est de trente habitants par lieue marine carrée ; à la Nouvelle-Grenade proprement dite, qui forme aujourd'hui un Etat, ainsi que la province de Quito, superficie de près de quatre fois celle de l'Espagne, ce rapport est de trente-quatre ; au Vénézuéla, deux fois étendu comme l'Espagne, il est de vingt-trois ; à Cumana, il est de trente-sept ; à Caracas, de quatre-vingt-un ; à Maracaybo, avec Mérida et Truxillo, de quarante ; à Varinas, de vingt-huit ; à Guyana (Guyane espagnole), de deux : d'où il résulte que les provinces du nord de Vénézuéla sont relativement les mieux peuplées de l'Etat de ce nom ; mais elles le sont moins que certaines provinces du Mexique, telles que Mexico et la Puébla. En somme, la plus peuplée des provinces du Vénézuéla est celle de Caracas ; mais, considérée dans son ensemble, cette province, sans en exclure les llanos, n'a encore que la population relative du Tenessée aux Etats-Unis, et cette même province, en en excluant les llanos, offre dans sa partie septentrionale, sur plus de dix-huit cents lieues carrées, la population relative de la Caroline du sud. Ces dix-huit cents lieues carrées, centre de l'industrie agricole, sont deux fois plus habitées que la Finlande; mais elles le sont encore d'un tiers de moins que la province de Cuença, la plus peuplée de toute l'Espagne.

Sous le rapport des productions, lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil le sol du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade, on reconnaît, dit M. de Humboldt, qu'aucun autre pays de l'Amérique espagnole ne fournit au commerce une aussi grande variété et une aussi grande richesse.

La république de Vénézuéla offre à elle seule presque tout le cacao dont l'Europe a besoin annuellement. Cette même république fournit la majeure partie du quinquina qu'exporte le nouveau continent. Les montagnes de Mérida, de Santa-Fé, de Popayan, de Quito et de Loxa produisent les plus belles qualités de l'écorce fébrifuge que l'on connaisse jusqu'à ce jour. La province de Caracas produit aussi beaucoup de café et d'indigo, en même temps que l'on connaît dans le commerce le sucre, le coton et les farines de Bogota, l'ipécacuanha des rives de la Magdaléna, le tabac de Varinas, le *cortex angosturæ* de Carony, le baume des plaines de Tolu, les cuirs et les viandes sèches des llanos, les perles de Panama, du Rio Hacha et de la Marguerite, enfin l'or de Popayan et le platine de Choco et de Barbacoas.

C'est le cacao qui a donné jadis le plus de célébrité



Tout y paraissait immobile, à peine quelquefois l'ombre d'un petit nuage...

au Vénézuéla; la culture en diminue à mesure que celles du café, du coton et du sucre augmentent; elle marche progressivement de l'ouest à l'est. Le cacao n'intéresse pas seulement comme objet de commerce extérieur, il a de l'importance comme nourriture du peuple. Le cacao des provinces de Caracas, de Barcelone et de Cumana, dont les plus célèbres qualités sont celles d'Urituèu, de Capiriqual et de San-Bonifacio, est de beaucoup supérieure au cacao de Guayaquil, et ne le cède qu'à celui de Soconusco et de Gualan près d'Omoa, qui n'entre presque pas dans le commerce d'Europe.

Les petits plateaux de deux cent cinquante-quatre à quatre cents toises de hauteur, qu'offrent fréquemment les provinces de Caracas et de Cumana (dans les Cordillières du littoral et de Caripe), offrent des sites tempérés et extrêmement favorables à cette culture. Le coton des vallées d'Aragua, de Maracaybo et du golfe de Caracio est d'une très belle qualité. L'indigo se cultive avec avantage dans les provinces du Caracas et de Varibas. Le tabac du Vénézuéla est non-seulement de beaucoup supérieur à celui de Virginie, il ne lui cède en qualité qu'au tabac de l'île de Cuba et du Rio-Negro. Le froment est cultivé à des hauteurs qui n'excèdent pas trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, cette culture descend même jusque vers les plaines brûlantes des côtes.

La partie occidentale de la république colombienne, c'est-à-dire la Nouvelle-Grenade, aura toujours, par la masse de ses montagnes et l'étendue de ses plateaux, de grands avantages, sous le rapport de la production des céréales, sur la partie orientale de Colombia (le Vénézuéla); de sorte que la concurrence des farines du Socorro et de Bogota, qui descendent par le Méta, sera à redouter pour les régions situées au nord de l'Orénoque. Là où les régions tempérées avoisinent les régions chaudes, entre trois cents et cinq cents toises de hauteur (comme dans les sites tempérés des provinces de Cumana et de Caracas), les cultures du sucre, du café et des céréales sont à la fois possibles, et l'expérience prouve assez généralement qu'on préfère les deux premières comme plus lucratives.

Le quinquina croît en belles espèces à la Nouvelle-Grenade et dans la partie occidentale du Vénézuéla. On recueille l'écorce fébrifuge de ce précieux végétal sur l'une et l'autre pente de la *Sierra-Nevada* de Mérida. Ce sont jusqu'ici de tous les véritables quinquinas (*cinchonæ*) ceux que l'on a trouvés le plus à l'est dans l'Amérique méridionale.

Trois zônes particulières se distinguent dans le Vénézuéla, pour la vie agricole, la vie pastorale et la vie des peuples chasseurs; elles se succèdent du nord au sud des côtes vers l'équateur. En avançant



Ponts naturels d'Icononzo.

dans cette direction, on traverse, pour ainsi dire, dans l'espace les différentes stations que le genre humain a parcourues dans la suite des siècles, en avançant vers la culture et en jetant les fondements de la société civile. La région littorale est le centre de l'industrie agricole; la région des llanos ne sert qu'aux pâturages des animaux que l'Europe a donnés à l'Amérique, et qui y vivent dans un état demi-sauvage. Chacune de ces régions a sept à huit mille lieues carrées; plus au sud, entre le Delta de l'Orénoque, le Cassiquiare et le Rio-Negro, se développe une vaste étendue de terrains grande comme la France, habitée par des peuples chasseurs.

La consommation de la viande est immense dans le Vénézuéla, et la diminution des animaux y influe plus que partout ailleurs sur le bien-être des habitants. La ville de Caracas, dont la population est d'environ un quinzième de celle de Paris, consomme plus que la moitié de la viande de bœuf que l'on consomme annuellement dans la capitale de la France. A Mexico, dont la population est quatre fois plus petite que celle de Paris, où l'on tue par année près de soixante et onze mille bœufs, la consommation n'excède pas seize mille trois cents bœufs : elle ne paraît conséquemment pas beaucoup plus grande qu'à Paris. Mais il ne faut pas oublier, 1° que Mexico est situé sur un plateau cultivé en céréales et éloigné des pâturages; 2° que cette ville compte parmi ses habitants presque un quart d'Indiens cuivrés qui mangent très peu de viande; et 3° que la consommation de Mexico, en moutons et porcs, est très considérable, tandis qu'à Paris elle est beaucoup moindre.

Les côtes de Vénézuéla ont, par la beauté de leurs ports, par la tranquillité de la mer qui les baigne, et par les superbes bois de construction dont elles sont couvertes, de grands avantages sur les côtes des Etats-Unis. Nulle part dans le monde on ne trouve des mouillages plus rapprochés, des positions plus convenables pour l'établissement de ports militaires. La mer de ce littoral est constamment calme comme celle qui s'étend de Lima à Guayaquil. Les tempêtes et les ouragans des Antilles ne se font jamais sentir sur la *costa firme;* et quand, après le passage du soleil par le méridien, de gros nuages chargés d'électricité s'accumulent sur la chaîne côtière, cet aspect souvent menaçant du ciel, observe M. de Humboldt, n'annonce au pilote habitué à fréquenter ces parages qu'un grain de vent qui oblige à peine de serrer ou d'amener les voiles. De belles forêts présentent des ressources précieuses pour établir des chantiers de construction. Les bois de la montagne peuvent, dit le même voyageur, rivaliser avec ceux de l'île de Cuba, de Huasacualco, de Guayaquil et de San-Blas.

Quant aux moyens de commerce de Vénézuéla, ce

pays étant dépourvu de grandes routes et de roulages, ils sont restreints à la navigation intérieure et extérieure. L'uniformité de température qui règne dans la majeure partie de ces provinces cause, dit M. de Humboldt, une telle égalité dans les productions agricoles indispensables à la vie, que le besoin des échanges s'y fait moins sentir qu'au Pérou, à Quito et dans la Nouvelle-Grenade, où les climats les plus opposés se trouvent réunis sur un petit espace de terrain. La farine des céréales est presque un objet de luxe pour la grande masse de la population : chaque province participant à la possession des llanos, c'est-à-dire à celle des pâturages, tire sa nourriture de son propre sol. L'inégalité des récoltes de maïs, effet de la fréquence plus ou moins grande des pluies, le transport du sel, et la prodigieuse consommation des viandes dans les districts les plus peuplés, donne lieu sans doute à des échanges entre les llanos et les côtes ; mais, dit encore M. de Humboldt, le grand et véritable objet du mouvement commercial dans l'intérieur du Vénézuéla est le transport des produits destinés à être exportés aux Antilles et en Europe, tels que le cacao, le coton, le café, l'indigo, la viande sèche et les cuirs. Malgré la multitude prodigieuse de chevaux et de mulets répandus dans les llanos, on ne s'y sert pas de charriots pour les transports, comme dans les pampas de Buenos-Ayres : tous les transports ont lieu à dos de mulets ou par eau.

En ce qui touche ce dernier point, celui de la navigation intérieure, il y a deux grandes lignes navigables qui existent, de l'ouest à l'est (par l'Apure, le Meta et le Bas-Orénoque), et du sud au nord (par le Rio-Negro, le Cassiquiare, le haut et le bas Orénoque). La première de ces lignes fait refluer vers l'Angostura, par la Portuguesa, le Masparro, le rio de Santo-Domingo et l'Orivante, les productions de la province de Varinas; par le Rio-Casanare, le Crabo et le Pachaquiaro, les productions de la province de *los Llanos* et du plateau de Bogota. La seconde ligne de navigation, fondée sur la bifurcation de l'Orénoque, conduit à l'extrémité la plus méridionale de Colombie, à San-Carlos del Rio-Negro et à l'Amazone.

Dans l'état actuel de la Guyane, dit M. de Humboldt, la navigation au sud des grandes cataractes de l'Orénoque est presque nulle, et l'utilité des communications intérieures, tant avec le Para ou les bouches de l'Amazone qu'avec les provinces de Jaen et de Maynas, n'est fondée que sur de vagues espérances.

M. de Humboldt, en quittant ce sujet, passe à celui de la configuration du pays. Il examine et décrit les chaînes et groupes de montagnes, les arêtes de partage, les plaines ou llanos. Il distingue dans la partie montagneuse de l'Amérique méridionale une chaîne et trois groupes de montagnes, savoir : Cordillière des Andes, que le géognoste peut suivre sans interruption, depuis le cap Pilares dans la partie occidentale du détroit de Magellan jusqu'au promontoire de Paria, vis-à-vis de l'île de la Trinité ; le groupe isolé de la Sierra-Nevada de Santa-Marta, le groupe des montagnes de l'Orénoque ou de la Parime, et celui des montagnes du Brésil.

Des trois groupes isolés de montagnes, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas des rameaux de la Cordillière des Andes et de sa continuation vers le littoral de Vénézuéla, il y en a un au nord et deux à l'est des Andes : le premier est la Sierra-Nevada de Santa-Marta ; les deux autres sont la Sierra de la Parime, entre les 4e et 8e degrés de latitude boréale, et les montagnes du Brésil entre les 15e et 28e degrés de latitude méridionale. De cette distribution singulière des grandes inégalités du sol naissent trois plaines ou bassins, qui contiennent ensemble une surface de quatre cent vingt mille six cents lieues carrées, ou quatre cinquièmes de toute l'Amérique méridionale, à l'est des Andes. Entre la chaîne côtière du Vénézuéla et le groupe de la Parime s'étendent les plaines de l'Apure et du Bas-Orénoque ; entre le groupe de la Parime et celui des montagnes du Brésil, les plaines de l'Amazone, du Rio-Negro et de la Madeira ; entre les groupes du Brésil et l'extrémité australe du continent, les plaines du Rio de la Plata et de la Patagonie. Comme le groupe de la Parime dans la Guyane espagnole et celui du Brésil ne se rattachent pas vers l'ouest à la Cordillière des Andes de la Nouvelle-Grenade et du Haut-Pérou, les trois plaines du Bas-Orénoque, de l'Amazone et du Rio de la Plata communiquent ensemble par des détroits terrestres qui sont aussi dirigés du nord au sud, et traversées par des arêtes insensibles à la vue, mais formant séparation des eaux. Il n'entre point dans notre plan de reproduire ici, même en analyse, les savantes dissertations de M. de Humboldt sur ce sujet; nous craindrions d'ailleurs de faire double emploi avec quelques-unes des généralités que nous avons présentées dans la première livraison de Christophe Colomb. Ajoutons seulement cette simple reflexion sur les llanos.

Si les plaines de l'Amazone se distinguent en général des llanos de Vénézuéla et des pampas de Buenos-Ayres par l'étendue et l'épaisseur des forêts qui les couvrent, on est d'autant plus frappé de la continuité des savanes que l'on trouve dans la partie dirigée du sud au nord. On dirait que la mer de verdure ou bassin de Buenos-Ayres envoie un bras par les llanos de Tucuman, de Manso, du Chaco, des Chiquitos et des Mexos aux pampas del Sacramento, aux savanes du Napo, du Guaviare, du Néta et de l'Apure. Ce bras traverse, entre les 7e et 3e degrés de latitude méridionale, le bassin des forêts de l'Amazone, et l'absence d'arbres sur une si grande étendue de terrain est un phénomène assez remarquable, qui tient peut-être à d'anciennes révolutions du globe. Revenons maintenant à l'itinéraire de notre voyageur. M. de Humboldt fit voile de la rade de Nueva-Barcelona, le 24 novembre, pour l'île de Cuba, et traversa ainsi l'archipel des Antilles. Il atteignit le port de la Havane au commencement de décembre, et profita de son séjour dans ce port pour donner sur les Antilles et sur Cuba en particulier de nombreux détails, dont nous allons offrir la substance.

La surface entière des Antilles renferme près de huit mille trois cents lieues carrées de vingt au degré, dont les quatre grandes îles, Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico occupent sept mille deux cents lieues, ou près de neuf dixièmes. La population s'élevait en 1823 à deux millions huit cent quarante-trois mille habitants.

Les Antilles espagnoles contiennent Cuba, Porto-Rico et la Marguerite. La population de Cuba est de sept cent mille âmes; celle de Porto-Rico de deux cent vingt-cinq mille, et celle de la Marguerite de dix-huit mille. Les Antilles anglaises comprennent la Jamaïque, peuplée de quatre cent deux mille âmes ; la Barbade avec cent mille âmes; Antigoa avec quarante mille âmes; Saint-Christophe avec vingt-trois mille âmes; Néris avec onze mille âmes ; la Grenade avec vingt-neuf mille âmes; Saint-Vincent avec vingt-huit mille âmes ; la Dominique avec vingt mille; Mont-Serrat avec huit mille; les îles vierges d Anagada, Gorda et Tolstota, avec huit mille cinq cents; Tabago avec seize mille; Anguilla et Barbudu avec deux mille cinq cents; Trinidad avec quarante-un mille cinq cents; Sainte Lucie avec dix-sept mille; les îles Bhames avec quinze mille cinq cents, et les îles Bermudes avec quatorze mille cinq cents. Les Antilles françaises comprennent la Guadeloupe, peuplée de cent vingt mille habitants, et la Martinique, peuplée de quatre-vingt-dix-neuf mille. Enfin les Antilles hollandaises, danoises et suédoises comprennent Saint-Eustache et Saba avec dix-huit mille âmes; Saint-Martin, moitié sous la domination française, moitié sous la domination hollandaise, avec une population de six mille; Curaçao avec onze mille, Sainte-Croix avec trente-deux mille; Saint-Thomas avec sept mille; Saint-Jean avec deux mille cinq cents, et Saint-Barthélemy avec huit mille.

L'île de Cuba, objet principal du travail de M. de Humboldt, a une grande importance par son étendue, sa fertilité, sa marine, sa population et sa position géographique. On sait que la partie septentrionale de la mer des Antilles, connue sous le nom de *golfe du Mexique*, forme un bassin circulaire de plus de deux cent cinquante lieues de diamètre, une méditerranée à deux issues, dont les côtes, depuis la pointe de la Floride jusqu'au cap Catosche du Yucatan, appartiennent aujourd hui exclusivement aux confédérations des Etats mexicains et des Etats-Unis. L'île de Cuba, ou plutôt son littoral, entre le cap Saint-Antoine et la ville de Matanzas, placée au débouquement du vieux canal, forme le golfe du Mexique au sud-est, en ne laissant au courant océanique désigné sous le nom de *golfe Stream* d'autres ouvertures que vers le sud, et un détroit entre le cap Saint-Antoine et le cap Catosche; vers le nord, le canal de Bahama, entre Bahaiahondo et les bas-fonds de la Floride. C'est près de l'issue septentrionale, là où se croisent pour ainsi dire plusieurs grandes routes commerciales, qu'est situé le beau port de la Havane, fortifié à la fois par la nature et par de nombreux ouvrages de l'art. Des flottes nombreuses construites dans ce port y entretiennent la vie, et peuvent combattre à l'entrée de la Méditerranée mexicaine, en menaçant les côtes opposées, comme les flottes qui sortent de Cadix peuvent dominer l'Océan à l'entrée du détroit de Gibraltar. La direction opposée des courants et l'agitation de l'atmosphère, très violente à l'entrée de l'hiver, donnent à ces parages, sur la limite extrême de la zône équinoxiale, un caractère particulier.

L'île de Cuba, presque aussi étendue que l'Angleterre sans le pays de Galles, est la plus grande des Antilles, et présente par sa forme étroite et allongée un tel développement de côtes, qu'elle est voisine à la fois d'Haïti et de la Jamaïque, de la Floride, dépendance des Etats-Unis et de l'Yucatan, la province la plus orientale de la république mexicaine. Cette situation donne une haute importance à l'île de Cuba, d'autant plus qu'elle est entourée de bas-fonds et de récifs, sur plus des deux tiers de sa longueur, ce qui lui donne une fortification naturelle. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest, mais les terres voisines de l'Océan sont généralement basses, et inondées pendant la saison pluvieuse. Cuba passe pour avoir le meilleur sol et le meilleur climat des Antilles. Elle nourrit une quantité considérable de bestiaux; elle produit beaucoup de manioc, de maïs, de pastel, de coton, de cacao, de café, de sucre et surtout de tabac. Elle a de beaux arbres, notamment le palmier royal, et fournit aux chantiers d'Espagne de magnifiques bois de construction. Nous avons vu dans les précédents voyages que Christophe Colomb débarqua dans cette île, et que les navigateurs espagnols qui le suivirent y fixèrent depuis leur point maritime de ralliement.

La situation de Cuba la met à l'abri des ouragans qui désolent le reste de l'archipel des Antilles; les tremblements de terre y sont rares, mais les chaleurs y sont extrêmes. Sa population présente un assemblage bizarre de presque toutes les nations du vieux monde. Une grande partie de cette population se compose de blancs européens ou américains et de créoles. Le reste est formé de créoles de couleur et de nègres d'Afrique. Un des traits caractéristiques de toute cette population est le *far niente* auquel on se livre en fumant le cigarre. Le luxe est excessif, et la galanterie fort à la mode. La religion ne semble être ici qu'un moyen de plus pour nouer des intrigues amoureuses.

La capitale de Cuba est la Havane, située dans la partie occidentale de l'île, à l'embouchure du Lagida; elle renferme soixante-dix mille âmes. Son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir mille vaisseaux: il est protégé par un fort, sous le canon duquel ils doivent passer. Les rues de la Havane sont remplies de boues dans les temps de pluie, et de poussière dans les temps secs. Il n'y a pas un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil. Les gens riches vont rarement à pied; ils se promènent dans des voitures volantes. Voici en quels termes M. de Humboldt parle de la Havane:

« L'aspect de la Havane, à l'entrée du port, est un des plus riants et des plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale, au nord de l'équateur. Ce site, célébré par les voyageurs de toutes les nations, n'a pas le luxe de végétation qui orne les bords de la rivière de Guayaquil, ni la sauvage majesté des côtes rocheuses de Rio-Janeiro, deux ports de l'hémisphère austral: mais la grâce, qui dans nos climats embellit les scènes de la nature cultivée, se mêle ici à la majesté des formes végétales, à la vigueur organique qui caractérise la zône torride. Dans un mélange d'impressions si douces, l'Européen oublie le danger qui le menace au sein des cités populeuses des Antilles; il cherche à saisir les éléments divers d'un vaste paysage, à contempler ces châteaux-forts qui couronnent les rochers à l'est du port; ce bassin intérieur, entouré de villages et de fermes, ces palmiers qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, cette ville à demi cachée par une forêt de mâts et la voilure des vaisseaux. »

La ville de la Havane est entourée de murailles, et forme un promontoire limité au sud par l'arsenal. Les grands édifices sont: la cathédrale, l'hôtel du gouvernement, l'hôtel du commandant de la marine, l'arsenal, l'hôtel des Postes, la Factorerie de tabac. Comme les pierres des bâtisses viennent de la Vera-Cruz, leur transport est extrêmement coûteux.

A l'époque où M. de Humboldt visita la Havane, on marchait dans la boue jusqu'aux genoux; la multitude de calèches ou volantes, qui sont l'attelage caractéristique de la Havane, les charrettes chargées de caisses de sucre, les porteurs qui coudoient les passants, rendaient fâcheuse la position d'un piéton. L'odeur du *tajaso* ou de la viande mal séchée empestait souvent les maisons ou les rues tortueuses. Maintenant la salubrité et la circulation sont mieux ordonnées. Les maisons sont plus aérées, et la *calle de los mercadores* offre un bel aspect. Il y a deux belles promenades ou alamadas, dont une est d'une fraîcheur délicieuse. Le jardin botanique mérite aussi de fixer l'attention. Une statue en marbre de Charles III a été récemment placée dans la promenade *extra muros*. Ce lieu avait d'abord été destiné à un monument de Christophe Colomb, dont on a porté les cendres à l'île de Cuba, après la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue, où elles étaient depuis plus de trois siècles. Les cendres de Cortez ont été de même apportées de Mexico à Cuba, vers la même époque du transfert de celles de Colomb, et c'est ainsi qu'au commencement du XIXe siècle on a donné de nouveau la sépulture aux deux plus grands hommes qui ont illustré la conquête de l'Amérique. Le palmier royal imprime aux paysages des environs de la Havane un caractère particulier; son tronc, élancé mais un peu renflé vers le milieu, s'élève de soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur; ses feuilles panachées montent droit vers le ciel et ne sont recourbées que vers la pointe. Le port de ce majestueux végétal rappelle le palmier qui couvre les rochers dans les cataractes de l'Orénoque et balance ses longues feuilles au milieu d'un brouillard d'écume.

A la Havane règne fréquemment la fièvre jaune; mais alors on se retire dans les maisons de campagne et sur les collines, où l'on jouit d'un air plus pur.

La garnison de la Havane s'élève assez généralement à six mille hommes, et le nombre des étrangers à vingt mille; de sorte que la population totale de cette ville et de ses faubourgs dépasse cent trente mille âmes. Les blancs forment les deux cinquièmes de cette population, et le nombre des femmes y excède celui des hommes.

L'influence du climat est grande sur les étrangers

qui abordent dans le port; ils sont même quelquefois atteints du *vomito* dès qu'ils y arrivent.

Le climat de la Havane est celui qui correspond à la limite extérieure de la zône torride : c'est un climat tropical, dans lequel une distribution plus inégale de chaleur entre les différentes parties de l'année annonce déjà le passage au climat de la zône tempérée. Calcutta (latitude 22° 24' nord), Canton (latitude 23° 8' nord), Macao (latitude 22° 12' nord), la Havane (latitude 23° 9' nord), et Rio-Janeiro (latitude 22° 54' sud), sont des endroits auxquels leur position, au niveau de l'Océan et près des tropiques du Cancer et du Capricorne, par conséquent à égale distance de l'équateur, donne une grande importance pour l'étude de la météorologie. Par la comparaison avec d'autres points également éloignés de l'équateur, par exemple, avec Rio-Janeiro et Macao, on voit que les grands abaissements de température observés à l'île de Cuba sont dus à l'irruption et au déversement des couches d'air froid qui se portent des zônes tempérées vers les tropiques du Cancer et du Capricorne. La température moyenne de la Havane est de 25° 7' (20° 6' Réaumur), seulement de 20° du thermomètre centigrade supérieure à celles des régions de l'Amérique les plus rapprochées de l'équateur. La proximité de la mer élève sur les côtes la température moyenne de l'année ; mais dans l'intérieur de l'île, là où les vents du nord pénètrent avec la même force, et où le sol s'élève à la petite hauteur de quarante toises, la température moyenne n'atteint que 23° centigr. (18° 4' Réaumur), et ne surpasse pas celle du Caire et de toute la Basse-Egypte.

Les mois les plus chauds à Cuba sont juillet et août, qui atteignent de 28 à 29° de température moyenne comme sous l'équateur. Les mois les plus froids sont décembre et janvier, dont la température moyenne dans l'intérieur de l'île est de 17°; à la Havane, de 21, c'est-à-dire 5 à 8° au-dessous des mêmes mois, sous l'équateur, mais encore trois degrés au-dessus du mois le plus chaud à Paris.

Quant aux températures extrêmes qu'atteint le thermomètre centigrade, à l'ombre, on observe, dit M. de Humboldt, vers la limite de la zône torride, ce qui caractérise les régions les plus rapprochées de l'équateur (entre 0 et 10° de latitude nord et sud); le thermomètre qui a été vu à Paris à 38° 4' (30° 7' Réaumur), ne monte à Cumana qu'à 33 degrés, et à la Vera-Cruz qu'à 32° (25° 6' Réaumur). Le grand rapprochement des deux époques où le soleil passe par le zénith des lieux situés vers l'extrémité de la zône torride rend souvent très intenses, dit M. de Humboldt, les chaleurs du littoral de Cuba et de tous les endroits compris entre les parallèles de 20° et 23° et demi, moins pour des mois entiers, ajoute-t-il, que pour un groupe de quelques jours. Année commune, le thermomètre ne monte pas, en août, au-delà de 28 à 30°.

L'abaissement de la température hivernale à 10 ou 12° est déjà assez rare; mais lorsque le vent du nord souffle pendant plusieurs semaines, et qu'il amène l'air froid du Canada, on voit quelquefois dans l'intérieur de l'île, dans la plaine et à très peu de distance de la Havane, se former de la glace pendant la nuit. Le rayonnement du calorique produit cet effet, lorsque le thermomètre se soutient encore à 5° et même à 9° au-dessus du point de la congélation ; mais il paraît qu'on a vu le thermomètre à zéro même. Cette formation d'une glace épaisse, presque au niveau de la mer, dans un lieu qui appartient à la zône torride, frappe d'autant plus qu'à Caracas (latitude 10° 31'), et à quatre cent soixante-dix-sept toises de hauteur, l'atmosphère ne se refroidit pas au-dessous de 11°, et que plus près de l'équateur, il faut monter à mille quatre cents toises de hauteur pour voir se former de la glace. Il y a plus encore : entre la Havane et Saint-Domingue, entre le Batabano et la Jamaïque, il n'y a qu'une différence de 4 ou 5° de latitude ; et à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à la Martinique et à la Guadeloupe, les *minima* de température dans les plaines sont de 18° 5' à 20° 5'.

Le climat de la Havane, malgré la fréquence des vents du nord et du nord-est, est plus chaud que celui de Macao et de Rio-Janeiro. Le premier de ces deux endroits participe au froid, que la fréquence des vents fait sentir en hiver sur toutes les côtes orientales d'un grand continent. La proximité des terres d'une extrême largeur, couvertes de montagnes et de plateaux, rend, comme le dit M. de Humboldt, la distribution de la chaleur entre les différents mois de l'année plus inégale à Macao et à Canton que dans une île côtoyée vers l'ouest et vers le nord des eaux chaudes du Gulf-Stream. Aussi à Canton et à Macao les hivers sont beaucoup plus froids qu'à la Havane. Cependant, la latitude de Macao est de 1° plus austral que celle de la Havane, et cette dernière ville et Canton sont, à une minute près, sur le même parallèle. A Canton le thermomètre atteint quelquefois le point zéro ; et par l'effet du rayonnement, on y trouve de la glace sur les terrasses des maisons. Quoique ce grand froid ne dure jamais plus d'un seul jour, les négociants anglais qui résident à Canton aiment à faire du feu de cheminée, de novembre à janvier, tandis qu'à la Havane on ne sent pas même la nécessité de se chauffer au brazero.

La grêle est fréquente et extrêmement grosse sous les climats asiatiques de Canton et de Macao, tandis qu'on l'observe à peine tous les quinze ans à la Havane.

Les grands abaissements de température dans l'île de Cuba sont de si peu de durée que les bananiers, ni la canne à sucre, ni d'autres productions de la zône torride n'en souffrent habituellement. On sait, dit M. de Humboldt, combien les plantes qui jouissent d'une grande vigueur d'organisation résistent facilement à un froid passager, et que les orangers et bigaradiers de la rivière de Gênes survivent à la chute des neiges et à un froid qui ne dépasse pas 6 ou 7° au-dessous du point de la congélation. Comme la végétation de l'île de Cuba offre tous les caractères de la végétation des régions les plus rapprochées de l'équateur, on est surpris d'y trouver, dans les plaines mêmes, une forme végétale des climats tempérés et des montagnes de la partie équatoriale du Mexique.

Les pins ne se trouvent pas dans les petites Antilles, ni à la Jamaïque, malgré l'élévation du sol de cette île dans les montagnes Bleues. On ne commence à les voir que plus au nord, dans les montagnes de Saint-Domingue et dans toute l'île de Cuba ; ils y acquièrent soixante à soixante-dix pieds de haut. L'acajou s'élève dans la même île et y prend une croissance remarquable.

Les ouragans sont beaucoup plus rares dans l'île de Cuba qu'à Saint-Domingue, à la Jamaïque et dans les petites Antilles, car les coups de vent du nord ne sont pas les ouragans du sud-est et du sud-ouest.

A l'île de Cuba, il faut distinguer, suivant le système espagnol, les divisions ecclésiastiques *politico-militaires et financières*. On compte à Cuba un évêché dont le siége est à la Havane, et un archevêché dont le siége est à Santiago de Cuba, une des plus anciennes villes de l'Amérique, ayant été fondée en 1514, et qui fut considérée comme la capitale de l'île jusqu'en 1589. Son port, qui est très beau, est défendu par un fort. Un gouverneur-général, qui demeure à la Havane, commande à toutes les possessions américaines qui sont restées à l'Espagne dans les Antilles. Le système financier est à peu près le même qu'en Espagne.

La culture intellectuelle, presque entièrement restreinte à la classe des blancs, se trouve aussi inégalement répartie que la population. La grande société de la Havane ressemble, par l'aisance et la politesse des manières, à la société de Cadix et des villes commerçantes les plus riches de l'Europe. Mais si l'on quitte la capitale ou les plantations voisines, habitées par de

riches propriétaires, on est frappé du contraste qu'offre cet état d'une civilisation partielle et locale, d'avec la simplicité de mœurs qui règnent dans les fermes isolées et dans les petites villes. Les Havaneros ont été les premiers, parmi les riches habitants des colonies espagnoles, qui ont visité l'Espagne, la France, l'Italie. C'est à la Havane qu'on a toujours été le mieux instruit de la politique de l'Europe et des ressorts qu'on fait jouer dans les cours pour soutenir ou pour renverser un ministère. Cette connaissance des événements, cette prévision des chances futures, ont puissamment servi aux habitants de l'île de Cuba à se délivrer d'une partie des entraves qui arrêtent le développement de la propriété coloniale.

L'île de Cuba n'a pas de ces grands et somptueux établissements dont la fondation date de très loin au Mexique : mais la Havane possède des institutions que le patriotisme des habitants, vivifié par une heureuse rivalité entre les différents centres de la civilisation américaine, saura agrandir et perfectionner. La Havane a une société patriotique, une université, un musée, une bibliothèque, un jardin botanique, et un grand nombre d'écoles.

Lorsque les Espagnols s'établirent sur le continent américain, les principaux objets qu'ils cultivèrent furent les plantes alimentaires. Cet état de la vie agricole des peuples s'est conservé au Mexique, au Pérou, dans les régions froides et tempérées de Cundinamarqua, partout où la domination des blancs a embrassé une vaste étendue de terrain. Des plantes alimentaires, les bananes, le manioc, le maïs, les céréales d'Europe, la pomme de terre et le quinoa sont restés, à différentes hauteurs au-dessus du niveau de la mer, les bases de l'agriculture continentale entre les tropiques. L'indigo, le coton, le caféier et la canne à sucre ne paraissent dans ces régions que par groupes intercalés. Pendant deux siècles et demi, Cuba et les autres îles de l'archipel des Antilles ont présenté le même aspect. On cultivait les mêmes plantes qui avaient nourri les indigènes à demi sauvages ; on peuplait de nombreux troupeaux de bêtes à cornes les vastes savanes des grandes îles, et jusqu'au commencement du XIXe siècle la Havane n'exporta guère que des peaux, des cuirs et du tabac ; c'était à peu près là, du moins, le seul avantage un peu considérable que la métropole tirât de cette grande île, en ne parlant pas de l'immense utilité dont elle était au gouvernement espagnol, comme point de station ou comme lieu de relâche pour ses vaisseaux qui se rendaient au Mexique, à la Nouvelle-Grenade ou au Vénézuéla, ou bien qui revenaient de ses colonies continentales.

Les habitants de Cuba entretiennent un commerce actif avec l'Espagne, les Etats-Unis, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal. Après les Etats-Unis, les exportations les plus considérables sont dirigées en France. Nous remarquerons, pour établir d'une manière plus nette l'importance de notre commerce avec cette île, que dans les neuf années qui se sont écoulées depuis 1821, la France a reçu une valeur de 60 millions de dollars pour exportations, qui consistent en poisson salé, huile de sperma-céti, bœuf salé, porc salé, jambons, beurre, lard, farine et riz.

On n'ignore pas que les parties montagneuses de l'île de Cuba sont couvertes d'une grande variété d'arbres forestiers propres à différents usages. Les arbres qui naissent dans les régions situées entre les tropiques et l'équateur sont en général renommés pour la dureté de leur bois, l'abondance de la résine qu'ils contiennent, et leur durée lorsqu'on les emploie à des constructions. Ces qualités reconnues par les botanistes espagnols déterminèrent la cour de Madrid à faire construire à Cuba, il y a environ cinquante ans, la *Santissima Trinidad de Dios*, vaisseau de ligne à trois ponts et de cent vingt canons.

Complétons ces notions sur l'île de Cuba par quelques généralités tirées d'un Mémoire publié en 1836, dans le bulletin de la Société de géographie (1), par M. Lavallée, agent consulaire de France.

L'île de Cuba, que Christophe Colomb découvrit en 1492, est, comme nous l'avons déjà dit, la plus occidentale des Antilles, et aussi la plus considérable de toutes ; elle a environ deux cent seize lieues de long et trente-neuf lieues moyennes de large. La partie la plus étroite a une largeur d'environ sept lieues. Sa superficie totale est de trente-un mille quatre cent soixante-huit milles carrés, non compris quelques îlots adjacents.

Les montagnes ont généralement peu d'élévation. Les plus hautes ont deux mille six cents à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles courent de l'est à l'ouest. Le centre de l'île est bien moins montagneux; il se compose presque entièrement de terrain uni ; sur beaucoup de points elle possède de bons ports, mais les principaux sont ceux de la Havane et de Santiago de Cuba.

L'île est arrosée par un grand nombre de petites rivières, généralement aussi poissonneuses que ses côtes. La principale est le *Cauto*, dans la province de Cuba, qui est navigable près de vingt lieues ; elle se jette dans la mer au sud de l'île, près de la baie de Mirama. Après le Cauto, les plus notables sont : *Saza, Jatibonico y Saguo la grande*, dans le district des *Quatre villes* au centre de l'île ; les deux premières ont leur embouchure à la côte du sud, et la troisième à celle du nord.

Les principales villes sont dans la partie orientale de Santiago sur la mer du Sud, principal et presque unique port de commerce de cette partie de l'île, qui est divisée en trois provinces ou départements. Au centre est la ville de Puerto-Principe, résidence d'un gouverneur ; vient ensuite la Trinité, ville très florissante sur la côte sud, avec un port à Casilda, à une petite lieue. Les chemins qui conduisent à ces différents points sont très mal entretenus et presque impraticables.

Les habitants de Cuba se composent de créoles, Européens, mulâtres et nègres, libres ou esclaves. Les premiers, d'origine européenne et qui forment la presque totalité de la population blanche, sont en général doux, affables, généreux, honnêtes et sobres. Les femmes sont aimables, gracieuses, ont de l'esprit et de la vivacité, et se distinguent par leurs petits pieds ; elles perdent leurs charmes de bonne heure, comme dans toutes les régions entre les tropiques. Les habitants des campagnes ont l'esprit fin, les manières franches ; l'ivrognerie leur est presque inconnue.

Ajoutons sur les habitants de Cuba quelques détails puisés dans un ouvrage publié en 1826 par M. Huber, qui, lui-même, s'est aidé des opinions émises par un écrivain anglais sur les Cubanais ou Cubaniens.

La haute classe jouit dans l'île de Cuba, en général, d'une grande aisance sociale ; elle ne connaît pas les privations, et tout son temps est dépensé en luxe, manie qu'on voit souvent alliée à l'amour des places ; elle est parfois agitée par le jeu, qu'elle aime beaucoup, et qu'elle rend piquant par la galanterie ; elle se plaît aussi à cultiver la littérature. Presque tout le monde ici fait des vers ; avec le secours des dieux de la mythologie, des roses et des lis de l'Europe, des diamants et des joyaux des Indes, on fabrique force odes et sonnets.

Il y a dans l'île beaucoup de propriétaires qui ont de vastes possessions, mais le revenu colonial est précaire, et la manière de vivre de la Havane est très dispendieuse ; on ne pourrait citer beaucoup de forts capitalistes parmi eux, nonobstant la haute valeur des terres. Quant aux commerçants, beaucoup sont riches, mais presque tous ont acquis leur fortune par la traite des nègres. Cependant le corps du commerce, bien que le premier en importance dans l'île, n'y figure

(1) Cahier de février et mai 1836.

qu'en troisième ligne. La noblesse et les autorités occupent le premier rang, et les employés ou fonctionnaires divers (au nombre de plus de huit cents individus) tiennent le second. Après eux viennent les commerçants, qui n'occupent dans l'estime publique que le troisième rang, et qu'on peut ainsi classer : les Cadiciens, les Français, les Anglais, les Américains du nord et les commis-voyageurs allemands ; et dans un rang inférieur, les Canariens, les Biscayens, les Galiciens (Gallegos), les Catalans et les Américains. Ceux-ci sont assidus à leurs comptoirs et ne sortent jamais de chez eux, pour ne pas perdre des yeux les nègres à demi nus, qu'ils occupent à divers travaux.

Il est encore une autre classe de blancs : les *monteros* ou gens de la campagne ; ils sont comme de petits tenanciers, propriétaires de quelques *caballerias* ou portions de terre sur lesquelles ils bâtissent une cabane en cailloux ou en pierres à fusil qu'ils couvrent avec le palmier royal ; ces colons sont fixés là, avec leurs familles, dans une solitude patriarcale ; placés ordinairement à dix et jusqu'à vingt milles du marché, ils cultivent le maïs, élèvent de la volaille et des porcs, font du charbon, et préparent du chaume fait avec la feuille et l'écorce du col à palmier, qu'on appelle dans le pays, l'un *guano* et l'autre *yagua;* ils récoltent des légumes et des herbes potagères, et recueillent dans leur saison respective la variété des fruits que la nature fournit abondamment autour d'eux. Ces diverses sources de profit sont le résultat de très petits travaux comparativement à ceux de nos climats ; car ce que l'on considère comme le plus pénible, c'est de transporter au marché les différents produits. Ils prennent quelquefois un esclave pour aide, mais c'est généralement pour eux une assistance trop coûteuse ; aussi conduisent-ils eux-mêmes leurs bœufs à la charrue, et eux-mêmes aussi ils moissonnent leurs champs. Quelque temps après, lorsqu'ils ont acquis de l'aisance, ils se croient alors arrivés au point où l'on peut ambitionner le privilége d'indolence de leurs supérieurs, et, sans songer à l'avenir, ils se laissent aller au penchant de la paresse, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que ce qu'ils possédaient disparaît, et de nouveau ils se mettent au travail.

A bien examiner les gens de la classe ouvrière, on dirait que c'est du sang noir qui coule dans leurs veines ; la peau de ces *monteros* a quelque chose de plus foncé que la teinte rembrunie par les rayons du soleil. On prendrait plusieurs d'entre eux pour une race croisée indienne, à en juger à leurs longs cheveux noirs et à leurs yeux bruns environnés de rides. Des cheveux frisés et le nez plat donnent à quelques autres la figure la plus étrange. Les plus pauvres enfin, et ceux qui sont placés au degré inférieur de l'échelle sociale, avec la face largement arquée, une petite moustache qui donne une certaine contenance, des yeux pleins d'audace et qui vous fixent sous un énorme chapeau rabattu, semblent appartenir à la caste des conquérants de l'île.

Quoique la population de couleur de Cuba, jetée hors des rangs de la société civile, soit la plus nombreuse, elle n'en reçoit pas moins une impression particulière qui se modifie selon la portée de l'intelligence de l'individu de couleur. Nulle part dans l'île le nègre ne paraît prendre le type d'indigénat ; le sol africain d'où on l'a arraché éveille toujours sa pensée ; ni le baptême qu'il a reçu, ni la civilisation qui l'environne, ne semblent le lui faire oublier.

Les nègres de Cuba, dans les fêtes qui leur sont particulières, se réunissent en tribu ou nation, ayant un chef qu'ils ont élu en dignité ; ils font le simulacre de l'élever à la gloire d'ashanti, et il devient ensuite l'objet de leur hommage et de leur vénération ; mais cela se fait avec une gaîté à la fois si grave et si grotesque, qu'ils livrent au ridicule leur condition passée. Le goug-goug, qu'on a baptisé du nom de *diablito*, des cornemuses, et divers autres instruments les plus discordants, accompagnent ces grossières bacchanales au milieu de fortes vociférations, de bruyantes clameurs et de danses maniaques, ce qui dure jusqu'à ce que chacun, fatigué de son rôle, tombe de lassitude ; la seule marque de civilisation que l'on aperçoive dans ce genre de divertissement, c'est qu'ils boivent du rhum.

Dans les trente dernières années, avant 1826, deux cent mille nègres avaient passé d'Afrique à Cuba, où l'on compte environ trois cent soixante mille individus de couleur, parmi lesquels figurent au premier rang, dans leur propre opinion surtout, les mulâtres et les nègres. Les premiers regardent au-dessous d'eux les derniers dont ils tirent leur origine : ils les considèrent avec plus de mépris que ne le font les blancs à l'égard des noirs. Les hommes de couleur qu'on appelle *libres*, malgré la teinte de l'esclavage, possèdent quelques priviléges ; mais cette liberté dont on dit qu'ils jouissent a peu d'analogie avec l'acception du mot tel qu'il est compris en Europe.

Nonobstant leur extrême indolence, ils ont d'assez bonnes qualités. Le prix élevé du travail leur donne les moyens de réaliser de belles épargnes, malgré l'humiliation dont ils sont l'objet ; la paresse qui les distingue fait qu'ils passent le tiers de leur temps à dormir et à jouer. Un homme libre de couleur, s'il est un artisan habile, gagnera dans la journée de 22 réaux à 3 piastres (10 à 15 francs), et cela par un travail interrompu par beaucoup de nonchalance. L'ouvrier fera aujourd'hui la moitié de son ouvrage, le lendemain il n'en fera que le tiers, le jour d'après il l'abandonne pour ne le reprendre que quand il y sera poussé par le besoin ; quelquefois avant de terminer son ouvrage, ou au milieu de sa tâche, il quittera celui qui lui donne de l'emploi pour entreprendre un autre travail, si en changeant de maître il peut se rapprocher des maisons de jeu qu'il a l'habitude de fréquenter ; on ne peut enfin faire aucun fonds sur lui.

Dans la classe domestique ces hommes reçoivent ordinairement 6 réaux (3 francs 60 centimes) par jour, et lorsqu'ils n'ont pas l'amour du jeu, ils font d'assez bons serviteurs ; toutefois une sorte d'inquiétude et de peine d'esprit qu'ils s'efforcent en vain de cacher les caractérise, et ils ne veulent se croire communément propres qu'à certains services, tels que ceux de cuisinier, de cocher, de portier, etc. ; il est difficile d'obtenir d'eux quelque chose au-delà des limites précises de leur devoir et ils ne manquent jamais de faire porter sur leurs contrats les obligations auxquelles ils s'engagent. Deux ou trois jours après être entrés à votre service, ils vous diront qu'on sert trop de plats à votre table, que vous demandez trop souvent votre *volanta* (voiture du pays), ou bien que vous donnez trop de commissions. Ils vous quitteront à la veille d'une partie, à l'instant même que vous montez en voiture, ou au moment que vous cachetez une lettre. Nonobstant ces inconvénients le service de cette classe est encore préférable à celui que l'on obtient d'un sombre esclave à qui on adresse des paroles dures, et que l'on frappe quelquefois pour ce qu'il fait ou ne fait pas, et qui, sans aucune perspective pour ses vieux jours, ne voit aucun intérêt à mettre du zèle à ce qu'il fait.

Beaucoup de gens de couleur parviennent à acheter leur liberté avec les gains qu'ils font ; cette classe est, sans contredit, la plus estimable : ils sont ordinairement colporteurs de denrées, petits marchands de tabac, etc. ; les nègres de la campagne diffèrent peu de la basse classe des blancs avec lesquels ils vivent en bonne intelligence ; ces deux espèces de gens exercent ensemble la même industrie, et plus souvent, il est fâcheux de le dire, se livrent ensemble au jeu. Ce vice et un goût immodéré pour la toilette sont la ruine de la classe laborieuse. Vous mourriez de rire en voyant un groupe de négresses en bas de soie, souliers de satin, robe de mousseline et châle français, parées de boucles d'oreilles et de fleurs sur leur tête crépue, courtisées par des élégants nègres à chapeau blanc de castor sur la tête, en habit ou redingote, et une canne à pomme d'or à la main, fumant de concert avec leurs supérieurs. Tel est

le luxe des blanchisseuses et des savetiers dans les jours de fête, ou les *dias de los cruces*. Les jours suivants vous les trouverez quelquefois sur le seuil de votre maison à vous offrir quelque article de cette toilette qu'ils ont besoin de vendre pour subsister.

La manie de se distinguer par la parure, les dimanches et les fêtes, fait tout le bonheur de cette classe du peuple, que le mépris général dont elle est l'objet isole et prive d'une honorable émulation dans une carrière quelconque : car les blancs les excluent, en s'emparant de tout ce qui leur convient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la plante qu'on empêche de monter croisse toute tortueuse.

On peut considérer les classes ouvrières de Cuba sous deux points de vue généraux : comme laboureurs et comme domestiques ; car, dans cette île plus que dans toute autre, leur condition respective varie beaucoup. Ceux qui sont employés à des services domestiques jouissent de certains avantages, parce qu'ils y acquièrent d'excellentes qualités qui les mettent au-dessus de leurs camarades ; souvent c'est le bon naturel ou la nonchalance des maîtres qui les placent dans une situation favorable. Le luxe et la vanité sont cause que beaucoup de propriétaires ont autour d'eux un nombre considérable d'esclaves. Il en est qui à la Havane n'en ont pas moins de soixante, étalage de l'orgueil qui occasionne plus de désordre qu'il ne donne d'éclat ; toutefois, je me plais à faire une exception en faveur de quelques propriétaires riches qui ont beaucoup d'esclaves domestiques, moins par luxe que par cette affection qui les porte à garder auprès d'eux ceux qui sont nés sous le même toit et portent le nom de l'habitation.

Ces domestiques, élevés dans la servitude héréditaire, sont ordinairement, pendant leur enfance, les associés de leurs jeunes maîtres et souvent les souffre-douleurs de leurs maîtresses. Se vautrant et jouant avec les jeunes blancs de la famille, ils s'habituent à cette familiarité qu'ils contractent naturellement avec les enfants de la maison, et qu'ils ont de la peine à quitter lorsque, plus avancés en âge, la nature de leur service vient à changer ; ce qui arrive quand ils deviennent les serviteurs de leurs camarades d'enfance blancs devenus leurs maîtres.

Ils ne servent plus qu'avec une sorte de familiarité que le premier observateur prendrait pour de l'insolence, ou bien ils sont rudoyés et commandés impérieusement. Quel que soit d'ailleurs le traitement dont ils peuvent être l'objet, l'amour de la liberté les a bientôt rendus turbulents. Ils voient beaucoup d'individus de leur couleur libres, et comme ils savent que la loi sanctionne les tentatives qu'on fait pour s'affranchir, il en résulte qu'ils secouent le joug de l'esclavage aussitôt qu'ils le peuvent.

Les nègres de la campagne sont *bozales*, c'est-à-dire d'une intelligence très grossière ; ils sont à demeure dans les plantations. On y destine aussi ceux qu'on ne croit pas propres au service domestique ; et lorsqu'on a à sévir contre ceux des serviteurs dont on a à se plaindre, on les menace ou on les punit de cette sorte d'exil. Etre envoyé *al monte* est le châtiment le plus sévère dont on puisse menacer un domestique nègre.

Les contrées de l'île où se trouvent les plantations de sucre et les caféières sont plus ou moins éloignées de la Havane et des villes où les propriétaires ont leur résidence ; il en résulte qu'elles sont abandonnées à la gestion des intendants, hommes d'un caractère insouciant ou apathique, et à sensations peu susceptibles de s'élever jusqu'à la sensibilité. Les esclaves soumis à leur surveillance dépendent tout-à-fait de leurs caprices, et ils sont comme parqués au milieu des montagnes ; le seul remède à leurs souffrances, c'est la patience ou la révolte.

La loterie, qui se tire tous les mois à la Havane, est une ressource de fortune pour les esclaves, en ce que pour quatre réaux (2 francs 50 centimes) ils peuvent y gagner un lot. Ce moyen procure la liberté à quelques-uns d'entre eux ; mais il est encore plus profitable aux maîtres, en ce que la misère des premiers procure souvent aux derniers des hommes pour les plantations. L'esclave, trompé dans ses spéculations, s'abandonne bientôt aux larcins, puis au jeu, et l'ivrognerie suit de près ces vices ; on le châtie et on l'envoie aux plantations.

Quant à la manière d'être ou de vivre des Cubanais en général, elle a pour caractères dominants le luxe et le repos. Ici le luxe ne se laisse pas affamer. Les tables des riches sont couvertes d'une grande quantité de mets, bien que toutefois les grands dîners ne soient pas à Cuba fort à la mode. Quand il y a quelque fête dans une famille, le festin commence par un déjeuner qui équivaut à un dîner splendide.

Le caballero cubanais se lève de bon matin, et aussitôt échappé du lit, il prend une tasse de chocolat ou de café ; ensuite il allume son cigarre, et se promène sur son patio ou balcon, ou bien il monte à cheval. A dix heures il déjeune et se fait servir de la soupe, du poisson, de la viande, des œufs et du jambon, du vin et du café. Un peu avant que les convives se lèvent de table, on présente à chacun une cassolette à charbons ardents pour allumer le cigarre. Les femmes aussi fument ; cependant celles de la haute volée s'en abstiennent assez généralement. L'habitude de fumer est si universelle à Cuba que l'attitude de beaucoup de fumeurs leur donne un air d'automate. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne fument. On rencontre de petites créatures avec un cigarre entre les doigts ; et comme les parents habillent les enfants de cet âge avec des habits longs, en leur donnant une petite canne à la main, ils ont l'air d'hommes faits, il ne leur manque que des favoris pour paraître la caricature de leurs pères.

Après le repas on fait ou la sieste ou une promenade. La promenade des riches a lieu dans une *volanta*, voiture ayant une caisse de la forme des anciens cabriolets français, posée sur deux énormes roues sans ressorts, mais bien suspendue sur des courroies ; le cheval s'attelle à l'extrémité des brancards, de telle sorte que les roues se trouvant à un bout et le cheval à l'autre, la charge pèse également entre cet intervalle, et la caisse reçoit le mouvement d'un palanquin. Pour les volantas destinées à aller dans la ville, il n'est permis d'atteler qu'un cheval, sur lequel est un nègre accoutré d'une bien simple livrée, de longues guêtres de cuir faites en forme de bottes de postillon, et d'une paire de gros éperons plus propres à piquer un éléphant qu'un cheval. A la campagne, le conducteur monte un autre cheval qu'on attelle de volée. Sur le devant de la voiture est étendu un morceau d'étoffe d'un bleu foncé pour garantir de la poussière et des rayons solaires pendant le jour, et de la rosée pendant la nuit. Ces cabriolets se croisent en tous sens dans la ville, et il n'est presque pas de famille blanche un peu distinguée qui n'ait sa volanta. Ceux qui n'ont pas le moyen de tenir équipage trouvent des voitures à louer sur presque toutes les places et sur les carrefours.

C'est dans les chaleurs du jour que se font les visites de cérémonie. Les dimanches et les fêtes on va présenter ses civilités chez ses connaissances ; les autres jours sont réservés pour les intimes. Lorsqu'on ne sait que faire on se balance dans un fauteuil contre un mur, ou bien on prend un bain ; après, on s'habille pour aller dîner. Ce repas a lieu à trois heures, et dure tout au plus cinq quarts d'heure. Avant de se lever de table la cassolette à charbon circule, et puis on prend le café. Alors la conversation se ralentit peu à peu, et chacun se retire pour faire sa sieste. Dans moins d'une heure tout le monde est de nouveau en mouvement. Aussitôt on commande la volanta. S'il y a un combat de taureaux la foule s'y précipite : mais ces divertissements n'ont lieu que de temps à autre, et ils sont très productifs.

Quand il n'y a pas corrida ou combat de taureaux, on se rend à l'Alaméda, promenade publique ; c'est à la Havane une grande et belle avenue dont le milieu

est réservé aux voitures, et les allées de droite et de gauche aux piétons; elle est hors des remparts, à l'extrémité la plus éloignée de la ville, où se trouvent à la fois un hôpital militaire et des *baraconnes*, établissements destinés à garder les nègres nouvellement importés, jusqu'à ce qu'ils soient vendus. C'est un spectacle agréable que de voir dans un jour de fête ce concours de monde. On relève la capacété, c'est-à-dire la pièce de laine placée sur le devant de la volanta, et les beautés cubanaises déploient leurs grâces aux regards du public. On voit dans les volantas plus d'un œil vif et éclatant; car on sait que dans ce pays les dames ne couvrent pas leurs têtes de bonnets ou de chapeaux : elles sont coiffées en cheveux, et presque toutes à la grecque, ce qui leur sied à merveille. C'est seulement à l'église que le beau sexe porte une mantille ou un voile, et se couvre ainsi la tête et les épaules plus ou moins, selon son degré de dévotion, et alors son habillement est noir suivant l'ancien usage espagnol. En toute autre circonstance les femmes ont quelque chose de piquant et d'aérien dans leur mise; elles affectionnent particulièrement les modes françaises, et elles aiment aussi à imiter l'allure de la Parisienne. Les Havanaises sont généralement bien prises de corps, et l'on voit dans la haute classe beaucoup de jolies figures qui se distinguent par de l'aménité et des manières aimables. Il règne une grande liberté d'expression dans la causerie, mais les Cubanaises n'en sont pas moins des épouses fidèles et des filles soumises à leurs devoirs. La langue française, la musique, la danse, la géographie et l'histoire, sont des parties essentielles de leur éducation.

A la Havane les hommes se distinguent généralement par un esprit naturel, et les femmes par un penchant à la galanterie, comme aussi à la pratique des vertus. Le beau sexe havanais jouit d'une liberté si grande qu'assis à la croisée il regarde les passants sans crainte d'en être arrogamment lorgné. Il n'y a plus guère de duègnes dans la société espagnole de Cuba, et il est même très rare d'entendre des sérénades.

Pour ce qui est de la classe inférieure, son éducation est fort négligée, et l'on ne remarque aucune propreté dans les vêtements : les manières sont lentes, l'esprit indolent; hommes et femmes s'abordent pêle-mêle le soir, sans se douter qu'il puisse y avoir en cela rien de répréhensible; la licence ou le laisser-aller dans les mœurs est tel que les trois cents enfants trouvés que l'on admet, terme moyen, annuellement à l'hospice, appartiennent tous à la classe inférieure.

Indépendamment de l'Alaméda, il y a aussi parfois les plaisirs du théâtre; mais ils n'ont guère d'analogie avec les plaisirs délicats des grands théâtres de Paris. Lorsque cet amusement vous manque, vous pouvez vous rendre à deux ou trois belles maisons élégantes, à une petite distance de la Havane, et où de vastes salons décorés avec goût reçoivent de nombreux danseurs et de légères danseuses; car on sait que la danse est un amusement de prédilection aux Indes occidentales. Le menuet, passé de mode en Europe, est encore très goûté à l'île de Cuba; mais les contredanses françaises y sont le plus suivies. Enfin il y a des assemblées en très grand nombre où les hommes et les femmes rivalisent d'efforts pour se rendre aimables.

On pourrait cependant reprocher à la classe distinguée un air cérémonieux et grave. Le caballero de bon ton fait beaucoup de révérences, mais en même temps il a le défaut de cracher autour de sa chaise, ce qui n'amuserait guère une maîtresse de maison de Paris ou de Londres.

Nous avons parlé de sieste : on peut désirer connaître le théâtre sur lequel ce doux repos se goûte. C'est un lit formé simplement d'un cadre de bois posé sur des pieds en croix avec une toile en travers; on étend soi-même sur ce lit une paire de draps, et de son ciel on laisse tomber un filet, dont il faut s'entourer pour se préserver des mosquitos. Ce meuble est un peu dur, mais comme cette manière de se coucher contribue à entretenir la fraîcheur, si recherchée dans les climats chauds, on lui sacrifie volontiers les plus tendres matelas.

En résumé, les habitants de l'île de Cuba paraissent avoir un esprit plus national qu'aucun des habitants des autres îles des Indes occidentales, à l'exception peut-être d'Haïti; plus indépendants, ils montrent aussi moins d'attachement à la métropole. Ils pensent que bien que la racine soit en Europe, la fleur s'épanouit chez eux, et contient des semences faites pour reproduire la plante entière sur le même sol. Le nombre des blancs établis à la Havane, et le luxe d'une grande cité, sont un avantage que possède Cuba, à l'exclusion des autres îles des Antilles; et comme tous les ports de cette île sont ouverts aux navires étrangers, il en résulte un grand mouvement commercial, et en même temps un développement louable dans les idées de la classe élevée et dans celles qui se livrent au négoce. Un écrivain anglais, dont M. Huber a reproduit les idées, que nous-même venons d'analyser, présage que la félicité qui attend les générations futures de Cuba sera complète, lorsque le grand bienfait de l'abolition de la traite des noirs aura pu être consommé.

Il n'est pas inutile de faire observer que les premiers habitants de l'île de Cuba ont presque entièrement disparu; le petit nombre de familles indigènes qui en reste est spécialement protégé par le gouvernement espagnol. Ces indigènes, qui ont un défenseur chargé de leurs intérêts et de leurs réclamations, jouissent de beaucoup de priviléges. Les colons, bien qu'indolents, sont néanmoins les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles : quant aux esclaves, ce qui précède les aura fait assez connaître.

La législation de Cuba est tout espagnole, et, comme les Antilles françaises, cette île est gouvernée par un régime spécial. La concession qui lui a été faite de commercer avec toutes les nations du monde peut bien, comme le remarque M. Huber, avoir apporté quelques modifications dans les lois commerciales, mais les lois administratives, criminelles et civiles, sont demeurées les mêmes. Rien non plus n'est changé dans le code des noirs, qui paraît être plus humain que tous ceux des Antilles.

La justice, dans l'île de Cuba, s'administre à peu près comme en Espagne. Les magistrats sont à la nomination du roi, et quelques juges à celle des conseils municipaux. Les alcades des villes connaissent des affaires civiles et criminelles, ils sont nommés par le corps municipal (l'*aguntamiento*), et l'exercice de leurs fonctions ne dure qu'un an. Les causes sont portées en appel devant la haute cour de justice ou *audiencia*, qui siége à Puerto ou Ciudad del Principe. L'autorité de l'alcade est un tribunal de première instance. Il y a en outre un juge pour les biens et successions laissés aux héritiers sans dispositions testamentaires, ainsi que pour tous les intéressés absents; un pour toutes les affaires litigieuses en matière de finances; un pour l'objet des dîmes; un pour les revenus; et un tribunal de commerce pour toutes les contestations des commerçants.

La métropole, qui autrefois retirait les revenus de Cuba, pourvoyait aussi aux dépenses de cette colonie. Aujourd'hui ces revenus ont été abandonnés à l'île, qui suffit à tous ses besoins par ses propres ressources. Les revenus annuels de Cuba sont évalués à 5 millions de dollars, ou 25 millions de francs. Ils pèsent sur le café, le sucre, le tabac, le cacao, les maisons, le sel, la dîme, le timbre, les cartes à jouer, les combats de coqs, etc.

— Nous avons un peu perdu de vue M. de Humboldt, parce que nous voulions compléter par d'autres ouvrages les détails trop succincts de mœurs contenus dans le sien, relativement à l'île si intéressante de Cuba. Notre voyageur quitta cette île, au commencement de 1804, pour se rendre au Mexique, d'où il revint en Europe, après une absence de cinq ans, et y rapportant une riche collection d'objets d'histoire naturelle qu'il a décrits dans son volumineux et consciencieux ouvrage.

ALBERT-MONTÉMONT.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del.　　　　Imp. Gerdès.

INDIENS CORBEAUX.

(Basil Hall.)

J. BRY aîné, Éditeur.



Entrée du port de New-Yorck.

BASIL HALL.

(1827-1828.)

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD, PRINCIPALEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

New-York. Aspect de la ville. Bienveillance des autorités et des divers habitants. Tables d'hôte et restaurateurs. Chantier pour les constructions navales. Incendies. Etablissements publics. Ecoles. City-Hall. Chutes du Passaic. Déplacement de maisons.

Le 17 avril 1827 je m'embarquai à Liverpool avec ma femme et notre petite fille, pour l'Amérique. Le 15 du mois suivant, au coucher du soleil, après une heureuse traversée de vingt-huit jours, nous dépassâmes le phare de Sandy-Blook, qui s'élève à l'entrée du hâvre de New-York : ce ne fut pourtant qu'au milieu d'une profonde obscurité que nous mouillâmes en face de la ville. Aussi perdîmes-nous, à notre grand déplaisir, le beau spectacle qu'elle présente lorsqu'on y arrive par mer, et dont plusieurs passagers, qui n'en étaient pas à leur premier voyage, nous avaient parlé avec enthousiasme.

Avant que le jour reparaisse et que je pose le pied sur le rivage des Etats-Unis, je crois devoir apprendre au lecteur dans quel but je venais les visiter. Né en Angleterre, j'avais bien partagé, jusqu'à l'âge de vingt ans, les préjugés de presque tous mes compatriotes contre les Américains; mais, depuis cette époque, s'était écoulé à peu près un quart de siècle, et la haine du jeune homme avait été chez l'homme mûr remplacée par une sorte de prédilection. La cause d'un tel changement était, j'imagine, que mon état de marin m'avait retenu longtemps loin de la source où j'avais puisé mes antipathies nationales, que des années entières de résidence parmi les autres peuples m'avaient appris à mieux penser de l'espèce humaine en général, et surtout que j'avais eu plus d'une fois dans mes courses l'occasion de m'entretemir avec des Américains. Ils avaient tous été, en effet, unanimes à me vanter leur patrie et leurs institutions; je les avais tous entendus jeter des plaintes amères contre la race maudite des voyageurs, qui, sans aucune exception, disaient-ils, n'avaient avancé contre eux que mensonges et calomnies. Or, j'étais, sans trop savoir pourquoi, si convaincu qu'ils se plaignaient à juste titre que, par désir de penser favorablement de leur pays, j'avais toujours évité de lire les voyages en question, et, la part faite au patriotisme, mieux aimé m'en rapporter aux habitants eux-mêmes que de croire des étrangers. Mais, chagrin de l'obstination de beaucoup d'Anglais à rester crédules sous ce rapport, et tenant à cœur de les en corriger, je profitai un beau jour d'un intervalle de loisir que me laissaient les devoirs de ma profession, pour aller examiner les choses de mes propres yeux. Je partis avec la confiance non-seulement de trouver d'amples matériaux pour justifier à moi-même ma bonne opinion des Américains, mais aussi de pouvoir, par un fidèle exposé des faits, adoucir

l'âpreté de la malveillance qu'on porte généralement à cette grande nation. Peut-être, par conséquent, jamais voyageur ne visita-t-il une contrée étrangère avec des dispositions plus bienveillantes.

Je me souviendrais encore, après mille ans, du premier déjeuner que nous fîmes en Amérique. Dès sept heures du matin, tout le monde quitta lestement le paquebot (car on l'avait rangé pendant la nuit le long de la terre) et nous n'eûmes qu'à traverser une planche pour descendre sur le quai, d'où un carrosse de place nous conduisit à un des principaux hôtels. Le carrosse, qui ne saurait recevoir le nom ignoble de *fiacre*, ressemblait plutôt à une jolie calèche découverte, et était traîné par deux chevaux à poil lisse, petits, mais de bonne race, que menait un mulâtre. Chemin faisant, nous trouvâmes à la plupart des objets qui frappèrent nos regards, surtout aux vêtements et à la tournure des hommes, un air plus ou moins étranger. Nous rencontrâmes aussi dans les rues nombre de nègres et de négresses. La forme de presque toutes les voitures nous étonna, et nous ouvrîmes de grands yeux à la vue de plusieurs charrettes hermétiquement fermées, sur lesquelles on lisait, écrit en gros caractères, le mot *glace*. Quoique cependant une multitude de particularités nous montrât que nous étions dans un pays nouveau, certains traits nous rappelèrent les villes maritimes de notre patrie. Par exemple, les enseignes de toutes les boutiques étaient rédigées en anglais ; et si la langue que nous entendions parler à nos oreilles différait beaucoup, sous le rapport de la prononciation, de celle que nous parlions nous-mêmes, toujours était-ce la nôtre. Je me surprenais donc souvent à me croire encore en Angleterre, et j'avais sans cesse à me débarrasser comme du ressouvenir d'un rêve. Cette illusion dura quelques jours ; après quoi elle s'affaiblit peu à peu, et finit par disparaître entièrement.

Mais j'oublie le fameux déjeuner ! Nous n'avions demandé que de l'alose fraîche, poisson que l'on m'avait vanté comme excellent, et qui mérite sa réputation. S'il est, comme je le crois (1), particulier aux eaux américaines, il vaut la peine, dans ce cas, que pour faire sa connaissance on traverse l'Atlantique. Mais il arriva escorté, d'une part, d'un énorme beefsteak qui, nageant dans son jus, exhalait une appétissante odeur, et, de l'autre, d'une douzaine de côtelettes de mouton. A ces viandes se joignirent une pyramide de petits pains aussi blancs que la neige, et des régiments de rôties chaudes, avec des océans de thé et de café. Nous reconnûmes aussitôt qu'en Amérique, comme dans toutes les autres parties du monde, on sait contraindre les gens à faire plus de dépense qu'ils ne veulent. En effet, je me récriai d'abord : je dis que je n'avais pas donné d'ordres pour un si splendide festin ; à quoi le garçon répondit, selon l'usage, que nous n'étions pas tenus de manger tout, et je me promis de ne toucher assurément qu'à l'alose. Mais au bout de cinq minutes, hélas ! quoiqu'on ne puisse m'accuser de gourmandise, le fumet savoureux des plats étalés devant moi me tenta si fort, que je ne pus rester fidèle à mon serment, et je dévorai avec un appétit qui me fit presque rougir de moi-même. Mon excuse, ma seule excuse, est la diète que j'avais subie à bord vingt-huit jours durant.

Dans le cours de la matinée, je me rendis à la douane avec une obligeante personne pour qui j'avais apporté d'Angleterre une lettre de recommandation, et je dois aux fonctionnaires de cet établissement la justice de dire que je ne me souviens pas d'avoir rencontré plus de politesse dans aucun des nombreux pays où il m'a fallu soumettre mon bagage à l'ennuyeuse formalité de la visite. L'ami dont j'étais accompagné déclara simplement que je venais en Amérique comme voyageur, sans aucun projet de commerce, et que les malles, les caisses, inscrites à mon nom sur la feuille du paquebot, ne contenaient que du linge et des habits. Le chef nous donna alors quelques mots pour le commis chargé de l'examen, et celui-ci n'eut pas plus tôt pris lecture du billet magique, qu'il me laissa emporter tout ce qui m'appartenait, sans même vouloir y jeter les yeux. C'est pour moi une véritable satisfaction de pouvoir ajouter que, dans la suite de notre long voyage à travers les différentes provinces des Etats-Unis, les officiers publics à qui nous eûmes affaire ne se montrèrent pas moins obligeants à notre égard. Je déclare aussi que presque tous les particuliers dont nous réclamâmes quelque service dans l'occasion n'hésitèrent pas non plus à nous le rendre. Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma sincère gratitude sans que je les nomme ; car j'ai résolu, bannissant des pages qui suivent tout nom propre auquel je pourrais accoler un éloge ou un blâme, de limiter mes observations, soit en bien, soit en mal, à ces larges traits qui caractérisent un peuple.

Il est cependant difficile de se conformer à cette prudente règle, sans négliger en même temps un des principaux devoirs du voyageur, la peinture des mœurs domestiques. Car comment peindrait-il la société, s'il ne la fréquentait pas pour consigner dans son livre ce qu'il y a vu, et s'il se faisait scrupule de jouer le rôle toujours plus ou moins odieux d'un espion ? Au reste, les Américains m'ont assuré mainte et mainte fois qu'ils n'avaient aucun motif de redouter cet espionnage, pourvu qu'on y procédât loyalement, et qu'on leur en voulût bien énoncer de bonne foi le résultat sans mauvaises plaisanteries, sans sarcasmes. Une preuve de leur sincérité, c'est qu'ils me pressaient souvent de parler devant eux avec candeur et de donner mon opinion sur tout ce que je voyais, sur l'intérieur de leurs ménages comme sur les affaires publiques. La question : « Que pensez-vous en somme des Américains ? » m'était donc adressée chaque jour et presque dans chaque cercle. Mais je regrette que, pour être vrai, il me faille ajouter que toutes les fois où la réponse que cette brusque interrogation m'arrachait n'était pas une louange complète, aveugle, ils ne pouvaient dissimuler un assez vif mécontentement. Lors néanmoins que je confiai à mes amis d'Amérique mes doutes, mes craintes, sur la convenance de dire aussi librement mon avis, ils insistèrent toujours avec force pour que j'en gardasse l'habitude, par la raison, prétendaient-ils, que leurs compatriotes, si gonflés qu'ils fussent d'orgueil national et si passionnés pour leurs institutions, aimaient mieux entendre un étranger les attaquer ouvertement en face que de les louer en leur présence, pour en arrière les déchirer à belles dents. Prenant donc à la lettre une telle déclaration, je n'ai jamais, pendant mon séjour parmi eux, dissimulé mes sentiments. Et pour être juste envers les Américains, je dirai qu'invariablement ils interprétèrent mes remarques en bonne part, quoique la plupart du temps ils ne fussent pas très flattés de mes opinions. C'est pourquoi j'espère, comme je conserverai ma franchise jusque dans mon récit, qu'elle sera interprétée de même par le lecteur. Je n'ai effectivement aucun intérêt à calomnier l'Amérique ; et si je n'ai plus aujourd'hui une idée aussi favorable de cette contrée, c'est du chagrin, non de la joie, que j'en éprouve. Quoi qu'il en soit, nous fûmes ravis du bon accueil que nous trouvâmes à New-York : je suis fâché seulement que mes habitudes de sobriété ne m'aient pas permis de faire plus d'honneur à ces délicieux soupers de potages aux huîtres, de jambon, de salade, de homards, de glaces et de confitures, pour ne rien dire du généreux champagne, du vieux madère, des fruits, et de toutes les autres bonnes choses qui ne cessent de circuler dans les réunions.

Nous apprîmes bientôt qu'il y avait dans les grands hôtels, comme celui où nous étions logés, différentes manières de vivre, et je donne son sens le plus rigoureux à cette expression. Une immense table d'hôte

(1) C'est une erreur gastronomique. A. M.

était servie chaque jour à trois heures de l'après-midi, pour les gens qui ne demeuraient pas dans la maison, mais qui venaient uniquement y manger. J'ai vu souvent de soixante à cent personnes assises autour d'une de ces tables. Il y avait ensuite un dîner plus intime pour les seuls locataires. Enfin, si on préférait une complète solitude, on était libre (ce qui toutefois coûtait beaucoup plus cher) de manger à la carte dans un salon séparé ou dans son appartement. Le lendemain de notre arrivée, dès huit heures (car c'est à New-York l'heure où l'on déjeune), nous descendîmes dans la salle où quatorze ou quinze autres pensionnaires étaient déjà réunis pour prendre le repas du matin. Notre principal motif était de chercher à nous lier, du moins à causer avec quelques indigènes, et nous espérions que ce serait la chose la plus facile du monde. Mais nos espérances furent déçues par le profond silence et par l'imperturbable gravité de toute la compagnie. Au dîner, nous fûmes déjoués de même dans nos projets de sociabilité, par la plus cérémonieuse et la plus froide politesse. Nos tentatives réitérées pour mettre la conversation en train avortèrent successivement; car chacun semblait avoir pour idée fixe d'arriver le plus tôt possible au but dans lequel on s'était rassemblé, c'est-à-dire de satisfaire son appétit. Lors donc que les convives, sans prononcer un seul mot, eurent rassasié leur faim, ils se levèrent et partirent. On aurait pu vraiment croire qu'il s'agissait entre nous d'inhumer un ami plutôt que de maintenir en joie et en vie la génération existante.

Nous allâmes un autre jour chez un restaurateur situé au centre du quartier des affaires, et nous vîmes un spectacle encore plus étrange. L'unique salon ouvert au public était une longue et étroite galerie, passablement ténébreuse, divisée à droite et à gauche par des compartiments de planches qui ressemblaient à des stalles d'écurie, et qui n'étaient juste assez larges que pour tenir quatre personnes, dont des bras de bois limitaient les places. Dans le passage du milieu, qui n'avait pas quatre pieds de largeur, voltigeaient deux garçons sans veste ni gilet, car leur besogne était assez échauffante pour qu'ils n'eussent pas besoin d'être plus chaudement vêtus. Quand nous arrivâmes, tous les compartiments étaient occupés, sauf un seul, dont nous prîmes possession. C'était un étourdissant cliquetis de couteaux et de fourchettes; mais personne n'échangeait la moindre parole avec son voisin. Le silence pourtant, qu'observait la société, était incessamment troublé par les vociférations des deux domestiques, qui, toujours allant et venant soit pour apporter les plats commandés, soit pour remporter les plats vides, recevaient au passage les ordres qu'on leur donnait tout bas, mais qui, avec des voix de Stentor et sans s'arrêter, les transmettaient sur-le-champ à la cuisine. Il n'y avait guère moins de trente à quarante stalles avec quatre dîneurs dans chacune; et comme tout le monde paraissait se dépêcher à l'envi, on doit concevoir quel effroyable vacarme c'était, quoique nul n'ouvrît la bouche hormis pour engloutir la quantité de nourriture dont il avait besoin. Dans le cours d'une demi-heure que nous consacrâmes à notre repas, nous vîmes la compagnie se renouveler plusieurs fois, car on n'attend jamais : demandez tel mets qui vous convienne, et à l'instant vous êtes servi.

Le jour suivant, un jeune officier de la marine américaine eut la bonté de me conduire au *dock* (1) ou, pour parler plus correctement (car il n'y a point de *docks* en Amérique), au chantier de Brook-lyn sur Long-Island. Nous eûmes dans le trajet deux bacs à passer, et nous les passâmes tous les deux dans des bateaux à vapeur. La chose peut-être la plus curieuse que je vis pendant cette charmante promenade est un quai flottant, fait de bois, dont un des côtés était attaché au rivage par de forts gonds, tandis que l'autre, soutenu sur d'énormes faisceaux de liége, s'élevait et se baissait avec la marée. Lorsque la marée était haute, le quai était de niveau avec la terre; mais quand elle était basse, il présentait une assez forte pente, quoique les voitures et les charrettes pussent toujours sans trop de peine la monter ou la descendre. Le directeur du chantier m'accueillit avec une extrême bienveillance, et me laissa voir avec tant de bonne grâce tout ce que je souhaitais connaître, que sans scrupule j'examinai l'établissement d'un bout à l'autre. Le visitai avec beaucoup d'intérêt une grande frégate appelée *la Fulton*, qui était destinée, je crois, à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. La construction de ce singulier navire est double, de manière à pouvoir marcher soit à la voile, soit à la vapeur; et les roues, au lieu d'être placées de côté, le sont au centre, en sorte que les boulets ennemis ne sauraient les atteindre. La machine, aussi, est entièrement abritée à l'intérieur par un rempart de chêne, outre que les flancs, qui ont cinq pieds d'épaisseur, sont formés par des lits successifs de grosses planches alternativement disposées en long et en travers. Cette cloison, ou plutôt cette muraille, est de force, m'a-t-on dit, à résister au canon, quand même on tirerait à bout portant. Je parcourus ensuite plusieurs autres vaisseaux de ligne, la plupart construits en chêne vert, arbre qui ne pousse que dans les Etats méridionaux, et qui, par sa dureté extraordinaire, convient admirablement à la marine.

Comme la plus grande partie de New-York n'est bâtie qu'en bois, les incendies y sont assez fréquents. Sur le faîte de la *City-Hall*, ou Maison Commune, qui, parmi les nombreux édifices publics dont la ville est ornée, doit être mise au rang des plus beaux, stationne constamment un watchman ou garde de nuit, dont le devoir, lorsqu'il entend donner l'alarme, est de hisser une lanterne à l'extrémité d'une longue barre de fer, et de la diriger du côté de l'incendie pour indiquer aux pompes quelle route elles doivent prendre. Il y a dans cette invention quelque chose de singulièrement pittoresque : vous diriez un immense géant qui, avec son doigt rouge, est posté au milieu de la ville pour avertir les citoyens de leur danger.

Nous ne demeurions à New-York que depuis cinq jours, lorsque, vers deux heures du matin, je fus réveillé par de grands cris : « Au feu! au feu! » Me précipitant en bas de mon lit, je prêtai l'oreille, et j'entendis les cloches des églises sonner en volée, les pompes rouler avec fracas, les pompiers se jeter les uns aux autres des exhortations, les officiers de police frapper aux portes et aux fenêtres des habitants pour les engager à venir porter secours; enfin les clameurs de la populace dominer tout ce tumulte. On m'avait parlé si souvent du courage et de l'adresse des pompiers américains, que j'étais curieux de les voir à l'œuvre. Je m'habillai donc en toute hâte et je descendis. Dès que j'eus ouvert la porte de la rue, j'aperçus vers l'est une grande colonne de fumée qui, semblable à un énorme serpent, s'élançait au milieu des airs pour aller saisir la lune. Je parvins quelque temps à suivre une des pompes; mais, quoique ce fût une lourde machine, elle était si rapidement traînée par un équipage de vingt-cinq à trente hommes, auxquels s'était adjointe une légion de gamins, qu'il me fallut bientôt rester en arrière. Lorsque j'arrivai au théâtre du mal, une foule considérable y était déjà rassemblée, et cependant de toute part des régiments de pompiers la fendaient au pas de course. Quatre maisons, entièrement construites en bois, étaient en feu du haut en bas, et vomissaient d'épais tourbillons de flammes qui eussent défié un millier de pompes. Mais rien n'égale l'intrépidité avec laquelle on tenta pourtant de s'en

(1) Les docks sont, comme on sait, des bassins qui s'emplissent et se vident à volonté, et dans lesquels on construit des vaisseaux. Londres en possède de magnifiques. J'en ai donné une description dans un volume intitulé : *Voyage à Londres*, 1835. A. M.

rendre maître. Au milieu d'un vacarme inouï et d'une affreuse confusion, les pompes furent échelonnées le long des rues, à distance l'une de l'autre d'environ deux cents pieds, et formèrent ainsi une ligne qui se prolongeait jusqu'au bord de la Rivière-Orientale, comme on appelle le bras de la mer qui sépare Long-Island du continent. Alors, au moyen de tuyaux en cuir, l'eau passa de la première pompe qui la prenait à la mer dans la seconde, et ainsi de suite jusqu'à ce que, parvenue au dernier anneau de la chaîne, elle fut lancée sur les bâtiments enflammés. Au bout de cinq minutes deux autres lignes semblables furent établies. S'il y avait quelque chose à reprendre en cette occasion, c'étaient les inutiles clameurs de la foule qui devaient nécessairement étourdir les pompiers, et l'aveugle témérité avec laquelle ces hommes se précipitaient au milieu de l'incendie. Un peu plus d'ordre aussi, car les curieux obstruaient toutes les issues, eût été bien désirable.

Parmi les établissements d'utilité publique qu'on rencontre à chaque pas dans New-York, il faut surtout mentionner la maison de Refuge pour les malfaiteurs d'un âge encore tendre : c'est une excellente institution sous toute espèce de rapports. Elle a pour but d'offrir un asile aux jeunes gens qui sortent de prison ou qui, aux termes rigoureux de la loi, mériteraient d'y être envoyés. Ils sont ainsi éloignés du contact des mauvaises compagnies, et peuvent en profiter pour revenir à la vertu. On les force à contracter l'habitude du travail, on leur apprend quelque profession utile, et surtout on cherche à leur persuader qu'il est de leur propre intérêt de se comporter mieux à l'avenir. Après qu'ils ont subi certaines épreuves, et que leur éducation tant morale que corporelle a été convenablement améliorée, on les place en apprentissage chez des artisans, et, chose non moins curieuse qu'importante à savoir, ceux-ci sont, en général, charmés qu'on les leur confie : c'est, dans tous les cas, un fait à l'honneur de l'établissement. Si toutefois les maîtres ou les pères et mères de ces jeunes gens ont raison de croire que leur réforme n'est pas encore complète, ils sont libres de les renvoyer; et, pour que cette liberté ne soit pas illusoire, les directeurs de la maison correspondent sans cesse avec eux. Nous visitâmes aussi un asile semblable pour les filles, et nous n'apprîmes pas sans plaisir que le nombre des détenues y était beaucoup moins considérable. On nous mena ensuite dans plusieurs écoles où les jeunes blancs des deux sexes reçoivent les divers degrés de l'instruction d'après la méthode de l'enseignement mutuel, et, ce qui nous intéressa davantage, nous visitâmes celle qui est plus spécialement consacrée à l'éducation des enfants nègres et mulâtres. Les pauvres petits, comme ils étudiaient avec zèle ! je ne pus m'empêcher de demander au professeur, qui était un homme âgé, s'il avait, dans le cours de sa carrière, remarqué quelque différence matérielle entre l'intelligence des noirs et celle des blancs. Il me répondit que, jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire tant que durait leur enfance, les uns ne différaient en rien des autres. Comme ils jouaient ensemble et qu'ensemble ils prenaient leurs leçons, les noirs n'étaient pas encore exposés à sentir aucune de ces distinctions qui plus tard devaient infailliblement les dégrader à leurs propres yeux. On m'a, en effet, certifié que, même dans l'état de New-York où l'esclavage des nègres est aboli par la loi, jamais un noir n'éprouve d'un blanc la moindre sympathie. Que le premier possède la plus rare industrie et les plus vastes connaissances, il sera toujours marqué pour le second d'un sceau réprobateur ; toujours l'égalité entre eux sera impossible.

J'eus occasion d'assister à une audience de la cour suprême de l'Etat, et beaucoup de choses m'étonnèrent. D'abord j'entendis avec surprise un avocat invoquer un arrêt récemment rendu en Angleterre. Ensuite, le président et les deux conseillers qui composaient le tribunal étaient vêtus de leurs habits bourgeois; et, je dois le dire, cette absence de toques, de robes et de rabats, leur ôtait beaucoup plus de dignité que je ne l'aurais auparavant supposé. Peut-être cette omission des insignes du juge me frappa-t-elle d'autant plus, que c'était la première circonstance qui me fît révoquer en doute cette prétendue sagesse avec laquelle les Américains se sont soustraits à tant d'usages regardés longtemps comme sacrés. D'apparentes bagatelles de ce genre ne doivent jamais, je crois, être mesurées à leur importance particulière, mais eu égard au grand nombre d'idées qu'elles engendrent.

A notre sortie du tribunal, nous parcourûmes les diverses parties de la City-Hall, qui le renferme. C'est un vaste et noble édifice entièrement bâti d'un marbre blanc à gros grain, sauf une tour de bois qui en occupe le centre, et qui est peinte de manière à imiter le marbre. Nous montâmes au faîte de cette tour afin d'avoir une vue panoramique de la ville, dont la beauté ainsi que l'étendue nous avaient été sans cesse vantées par les habitants depuis que nous étions débarqués. J'en conviens, le spectacle qui se déroula sous nos yeux justifia presque tous les éloges dont nous avions les oreilles rebattues ; mais, sans doute, nous l'aurions admiré davantage si on n'eût pas voulu, pour ainsi parler, nous y contraindre. Car les voyageurs n'acquittent jamais de bon gré les impôts mis sur leur admiration, et les gens de tous les pays devraient bien se souvenir qu'en cette matière, du moins, s'il en est autrement en finance, une contribution volontaire, même petite, vaut beaucoup mieux qu'une entière approbation extorquée par force.

Nous quittâmes la City-Hall, pour nous rendre, quoiqu'il tombât une grosse pluie, à une exposition de peinture. Mais, je suis fâché de le dire, elle ne valait pas la peine que, pour la voir, on se mouillât les pieds. La plupart des tableaux étaient secs, froids et durs. Je n'avais cependant auguré rien de semblable d'un savant discours sur les beaux-arts, que nous avions entendu prononcer la veille au collége de Columbia. L'orateur, en effet, à sa propre satisfaction et à celle aussi, comme il me sembla, de son auditoire, n'avait pas craint d'avancer que l'Amérique était en bon train de rivaliser avec la Grèce par ses sculpteurs, avec l'Italie par ses peintres !...

Le 26, nous fîmes une excursion dans l'Etat de New-Jersey, aux chutes du Passaic. Elles sont arrêtées au moyen d'une écluse pendant les six jours ouvriers de la semaine, pour que l'eau, qui naturellement devrait en tomber, mette en mouvement les nombreuses machines des fabriques du village de Patterson, mais elles coulent le dimanche, et sont alors le rendez-vous de la meilleure et de la plus élégante compagnie des environs. Leur célébrité fait honneur au goût des dandys de New-York qui est pour l'Amérique ce qu'est Paris pour la France, et Londres pour l'Angleterre. Je ne les décrirai cependant pas, réservant mes pouvoirs descriptifs pour plus belle occasion.

Je fus encore assez heureux, pendant ma courte résidence à New-York, pour y voir, littéralement, changer deux maisons de place : opération curieuse, et, que je sache, particulière à cette ville. Personne qui n'ait ouï parler du déplacement d'habitations de bois ; mais le transport des deux bâtiments de briques dont il va être question est un exploit d'un genre tout différent. Dans une rue qu'il fallait élargir se trouvaient deux maisons attenantes et possédées par un même propriétaire : elles dépassaient d'une douzaine de pieds l'alignement voulu. Il était donc indispensable de les abattre ou de les reculer, en les faisant glisser à la surface du sol, et ce fut à ce dernier parti qu'on recourut. Elles étaient solidement construites, avaient l'une quarante pieds de profondeur, l'autre trente-deux, et présentaient ensemble une longueur de quarante-sept pieds. Elles avaient même hauteur, vingt-deux pieds environ jusqu'aux gouttières, au-dessus desquelles s'élevaient le toit et deux gros corps de cheminées. Elles n'avaient qu'un seul étage, mais, comme

le rez-de-chaussée il était percé d'un rang de six fenêtres. Or, cette masse de bâtisse fut reculée de la distance que j'ai dite sans être aucunement endommagée.

L'Hudson. Variabilité du climat de l'Amérique Prison pénitentiaire de Sing-Sing. Ville de West-Point; son école militaire. Village de Catskill. Milice de l'Union. Canal d'Erié. Traits caractéristiques des Américains. Excursion dans le Massachusetts. Quakers.

Le 29, dès sept heures du matin, je m'embarquai avec ma femme et ma fille sur un des nombreux paquebots à vapeur qui incessamment montent et descendent l'Hudson. Cette magnifique rivière, qui se dirige en ligne droite du nord au sud, passe au cœur même du florissant Etat de New-York, et forme à coup sûr le plus beau canal naturel qui soit au monde. Elle est large, profonde, libre de bas-fonds sur presque toute la longueur de son cours; et les marées, sans jamais être trop fortes, y font sentir leur utile influence jusqu'à la côte d'Albany, c'est-à-dire jusqu'à cent quarante-cinq milles dans l'intérieur des terres, ou même, si je ne me trompe, jusqu'à Troie, petite ville située sur la rive gauche, à quelques lieues encore plus haut. Les bords de l'Hudson offrent aux regards du voyageur le spectacle le plus pittoresque qui se puisse voir: escarpés et généralement couverts de bois, ils sont partout garnis de villages ou d'élégantes maisons de campagne qui appartiennent à l'ancienne aristocratie, laquelle, soit dit en passant, finira bientôt par disparaître dans cette partie de la contrée, comme elle a disparu déjà dans à peu près tout le reste de l'Amérique.

Au lieu d'avoir à gémir de la brûlante chaleur du soleil qui nous avait incommodés les deux ou trois jours précédents, nous aurions pu nous plaindre, avec raison, que la matinée fût fraîche et même froide. C'était la première fois que nous éprouvions la variabilité du climat américain; mais, par la suite, nous apprîmes à nos dépens qu'il n'a son pareil, sous ce triste rapport, dans aucune autre région. Je n'entends pas parler ici du changement de température produit par les différences de latitude auxquelles la grande étendue de notre voyage nous a exposés, mais de l'incertitude atmosphérique qui caractérise en général les Etats-Unis. Vers le milieu de la journée, le ciel redevint pur; et, laissant le paquebot continuer sa course vers Albany, nous le quittâmes pour aller mettre à contribution l'hospitalité d'un de nos amis qui demeurait dans le voisinage, et qui devait le lendemain nous mener visiter un des plus curieux établissements de l'Amérique. C'est une prison d'après le système pénitentiaire, et située dans un endroit qu'on appelle *Sing-Sing*, sur la rive gauche ou orientale de l'Hudson, à trente milles de New-York.

On m'avait beaucoup parlé d'avance de cette prison: entre autres choses, on m'avait dit que plusieurs centaines de condamnés y étaient employés à construire le bâtiment où ils devaient eux-mêmes être détenus; mais je pouvais à peine croire les étonnants récits dont chacun m'étourdissait les oreilles sur le degré d'ordre et de subordination que peu à peu on avait introduit au milieu d'une bande de scélérats consommés s'il en fût: car combien n'est-il pas difficile souvent d'accoutumer à une discipline sévère des gens même de bonne volonté! Aussi, quoique je fusse en quelque sorte préparé à ce que j'allais voir, ma surprise fut extrême quand j'approchai du lieu, et que je vis deux sentinelles seulement monter la garde sur une hauteur au bas de laquelle remuaient deux ou trois cents prisonniers. Les uns tiraient du marbre d'une forte carrière, les autres se livraient à différents métiers sous de longs hangars de bois, ou bien travaillaient à la nouvelle prison, vaste édifice en pierre, qui s'étendait parallèlement au fleuve, et dont un tiers était déjà habitable. Il y avait quelque chose de très imposant dans le profond silence où tous ces gens s'acquittaient de leur pénible besogne. Pendant trois ou quatre heures que nous restâmes parmi eux, nous ne les entendîmes pas proférer le moindre mot à voix basse; nous ne leur vîmes ni échanger un regard, ni même, ce qui était encore plus singulier, diriger une seule fois à la dérobée les yeux sur nous, choses qui sont rigoureusement défendues. En effet, le principe fondamental du système, le secret sur lequel semblent reposer les bons effets qu'il produit, est d'empêcher que les détenus aient aucune espèce de communication non-seulement avec les étrangers, mais aussi les uns avec les autres. Il est aisé de comprendre que, pour parvenir à ce but, la nécessité ordonne que chaque prisonnier soit, la nuit, isolé de ses compagnons. Or à Sing-Sing, qui est la prison de l'Etat de New-York, on y est parvenu sans beaucoup de dépenses pour construire les dortoirs, et sans avoir besoin d'un grand nombre de surveillants. Chaque détenu couche dans une chambre séparée qui a sept pieds de long, sept de haut et trois et demi de large, qui est entièrement bâtie en pierre de taille, et que ferme une porte de fer dont la partie supérieure est munie d'une ouverture plus petite que la main d'un homme. Par ce guichet entrent une quantité d'air suffisante, et autant de lumière, autant de chaleur qu'il en faut. La ventilation se fait en outre par une sorte de cheminée ou de ventouse qui a trois pouces de diamètre, et qui monte de la voûte de chaque chambre au toit du bâtiment. Les cellules sont disposées les unes au-dessus des autres par rangées d'un cent chacune, et ne ressembleraient pas mal aux huches à vin d'un cellier, si ce n'était qu'elles fussent plus profondes, plus larges, et deux fois aussi hautes. A chaque étage, devant les portes des cabanons, se prolonge une étroite galerie dans laquelle il ne peut passer qu'un seul homme, et dont les deux extrémités débouchent sur un escalier. La prison de Sing-Sing contient huit cents chambres, dont une moitié regarde le fleuve et l'autre la terre. A voir le corps de bâtiment que forment ces deux rangées de cellules ainsi disposées dos à dos, vous diriez une longue muraille, haute et étroite, épaisse de vingt pieds, dont les deux faces vous représentent quatre rangées parallèles et horizontales de trous carrés. Cette masse de maçonnerie ne s'aperçoit pas de dehors, car elle est complétement recouverte par une construction extérieure dont les murs sont à dix pieds de ceux de l'autre bâtisse que j'appellerais volontiers une *ruche à cellules*. Ces murs sont régulièrement percés de petites fenêtres qui se trouvent chacune en face de chaque cabanon, et qui sont arrangées de manière à laisser entrer beaucoup de jour et d'air, mais non voir à l'extérieur. Des poêles et des lampes sont placés dans les corridors qui entourent les rangées de cellules, afin de les échauffer en hiver, et de les éclairer après le coucher du soleil.

Le 31, nous reprîmes au passage un des paquebots qui tous les jours partent de New-York pour Albany; mais nous le quittâmes encore une trentaine de milles plus loin pour visiter la ville de West-Point. L'Hudson, dans la partie que nous en remontâmes, nous sembla devenir de plus en plus magnifique sur beaucoup de points: il coulait entre des rives escarpées, revêtues de feuillage depuis leur faîte jusqu'au bord de l'eau; et si sa direction générale était droite, elle offrait néanmoins un nombre suffisant de courbures pour ne pas avoir l'air monotone. A midi et demi, on dressa la table en plein air sur le pont, pour que les passagers dînassent; mais, comme nous avions déjeuné tard, nous ne voulûmes point prendre si tôt notre second repas, et, dans notre ignorance des usages américains, nous ne fûmes pas du nombre des convives, espérant réparer cette omission à West-Point, que nous devions atteindre au bout seulement d'une couple d'heures. Hélas! quand nous y parvînmes, tout le monde avait, dans cette ville, dîné depuis

longtemps ; et, ce qu'il y eut de pire, le maître de l'hôtel où nous logions était sorti pour ne rentrer que le soir ; la maîtresse, nous dit-on, était malade ; enfin, le plus grand de nos malheurs, le nègre chargé de faire la cuisine était allé à la promenade (comme si jamais les cuisiniers doivent se promener) et avait emporté dans sa poche la clef du buffet. Il nous fallut donc bon gré mal gré imposer silence à notre appétit jusqu'au souper.

West-Point est le siége d'une école militaire, seule institution de ce genre que possèdent les Etats-Unis, et dont tous les frais sont à la charge du gouvernement fédéral (1). Le but en est moins, à ce qu'il paraît, de créer un certain nombre d'officiers pour qu'ils servent réellement, que de répandre dans les diverses parties de l'Union, au moyen des jeunes gens qui ont suivi les cours, une véritable connaissance des sciences exactes, ainsi que le goût des travaux littéraires et des idées correctes sur la discipline du drapeau. Le nombre des élèves est fixé à deux cent cinquante. L'âge de leur admission est de quatorze à dix-sept ans. La durée de leurs études est de quatre années avant qu'ils obtiennent leur diplôme ou brevet. Au président seul de l'Union appartient de nommer les élèves, et il en choisit dans chaque Etat un nombre proportionnel sur des listes de postulants qu'on lui envoie. Ces listes sont toujours couvertes d'une multitude de noms, quoiqu'un très difficile examen ait préalablement lieu. Si le candidat ne peut le subir avec honneur, il est refusé ; mais s'il le passe avec succès, on le prend en quelque sorte à l'essai pour six mois ; et si ce temps d'épreuve lui est aussi favorable, il est définitivement admis, comme cadet, sans quoi on le rend à sa famille. Les principaux objets d'enseignement sont les mathématiques, et on les y pousse assez loin. Le génie civil et militaire, l'art de fortifier les places, l'arpentage, font également partie de l'instruction. Les cadets apprennent aussi l'astronomie ; mais comme il n'y a eu jusqu'à présent aucun observatoire aux Etats-Unis (2), cette science ne pourra de longtemps y être convenablement cultivée. Outre le dessin, la chimie, la minéralogie, la morale et les belles-lettres, on leur enseigne encore à lire le français, sans toutefois le parler, car on ne veut que les mettre à même de consulter les auteurs qui ont écrit dans cette langue sur les diverses matières de leurs études. Les règlements de l'école sont sévères, et doivent produire de bons résultats sous tous les rapports. Je reprocherai seulement aux élèves de ne pas avoir l'air assez martial, de se mal tenir, et d'arrondir le dos, au lieu d'avancer la poitrine.

Le jour suivant, 1er juillet, un autre paquebot nous conduisit jusqu'à la hauteur de Catskill, joli village situé à une lieue environ de l'Hudson : nous l'atteignîmes dans une lourde et mauvaise diligence. Ce village offre plusieurs grandes églises côte à côte, une large rue longue d'un quart de mille, de jolies boutiques, des carrosses de place, et tout donne à penser qu'il deviendra bientôt une ville florissante. Nous y arrivâmes de West-Point en cinq heures trois quarts, quoique la distance fût d'une soixantaine de milles, et que le pilote eût ralenti sa marche en six endroits différents pour recevoir à bord ou débarquer des voyageurs. Ces opérations s'exécutent d'ailleurs avec une surprenante vitesse. Quand, par exemple, le paquebot arrive à cinq cents verges d'un des points où l'usage est qu'on aille le guetter, un des hommes de l'équipage sonne une cloche pour avertir qu'il va passer. Deux autres mettent à l'eau une petite chaloupe, y descendent, et gagnent le rivage le plus rapidement qu'ils peuvent, entraînant avec eux le bout d'une corde, dont l'autre extrémité est attachée au paquebot qui cependant n'en continue pas moins sa route. Dès que la barque touche terre, les gens qui attendent s'y élancent tout de suite avec leurs malles et leurs bagages. Quand l'embarquement est terminé, on en avertit par un signal convenu le pilote du bâtiment, qui fait alors accrocher son bout de câble à une manivelle que fait tourner la machine à vapeur, et la chaloupe rejoint bientôt avec toute sa cargaison de monde. Il existe, dit-on, des règlements de police qui ordonnent aux paquebots de s'arrêter tout-à-fait lorsqu'ils ont à prendre ou à déposer des passagers ; mais la concurrence est si chaude entre les divers capitaines, qu'ils ne veulent pas perdre une seule minute : c'est pourquoi ils se contentent, en ces occasions, seulement de ralentir un peu leurs roues.

Le lendemain 2, nous gravîmes la belle chaîne des montagnes escarpées qui avoisinent le village, et qui lui empruntent leur nom. Elles nous offrirent à chaque pas les plus délicieux points de vue, couvertes qu'elles sont de pins vigoureux. Surtout nous admirâmes les chutes de la rivière de Cauterskill, et la vallée de Clove, qui, formant à travers la chaîne une profonde échancrure, nous laissa apercevoir un magnifique spectacle : ce n'était rien moins que le grand Hudson qui coulait à nos pieds ; et, quand nous portions les yeux vers l'est, nous pouvions distinguer son cours au milieu d'une fertile contrée jusqu'à une distance de vingt lieues.

Lorsque nous revînmes, après une excursion de cinq heures, au paisible village de Catskill, grande fut notre surprise d'entendre résonner des tambours, et de voir voltiger des étendards, manœuvrer des troupes. Il se trouva que c'était une des époques, car elles reviennent plusieurs fois l'année, où la milice nationale des Etats-Unis se rassemble pour apprendre à faire l'exercice. Or, d'après tout ce dont j'ai été témoin, on ne saurait imaginer soldats plus gauches et plus nuls. S'il leur fallait un beau jour se battre, ils seraient assurément fort embarrassés. Les chasseurs d'un des régiments dînèrent à notre hôtel. Nous allâmes dîner dans la même salle qu'eux, espérant pouvoir lier conversation avec quelqu'un de ces soldats citoyens ; mais tous, sans distinction de grade, prirent leur repas avec une telle rapidité, qu'au bout de vingt minutes je me trouvai seul. D'après un document imprimé à Washington en janvier 1829, la milice de l'Union était forte en 1828 de un million cent cinquante mille cent cinquante-huit hommes, et la population de tout le pays, en y comprenant plus d'un million et demi d'esclaves, s'élevait, pour la même année, à onze millions deux cent quarante-sept mille quatre cent soixante-deux âmes : ce qui donne un milicien sur onze personnes, ou sur dix si on en exclut les esclaves. Le nombre des jours d'exercice varie dans les différents Etats. En général, cependant, je crois qu'ils sont de cinq ou six par année. Le gouvernement fournit les fusils au prix de huit dollars chacun. La milice ne reçoit de solde que dans le cas où elle est appelée à faire un véritable service ; mais on la paie alors aussi exactement que l'armée régulière. Dans la plupart des Etats, c'est le gouverneur qui nomme aux grades supérieurs de la milice, comme à ceux de généraux et de colonels, mais ses nominations doivent être ratifiées par le sénat. Les capitaines au contraire, les lieutenants, et autres officiers subalternes, sont élus aux fonctions par les compagnies respectives. Les lois qui concernent la milice occupent une grande place dans les Codes de tous les différents Etats, et sont toujours une source d'interminables discussions.

Comme le village de Catskill était devenu trop bruyant pour que le séjour continuât de nous en être agréable, nous résolûmes d'aller établir ailleurs nos quartiers aussitôt que le soleil s'abaisserait sous l'horizon, et que l'air commencerait à se rafraîchir. Nous louâmes donc une voiture, et nous remontâmes rapidement l'espace de cinq milles, à travers une con-

(1) L'École de West-Point est modelée en partie sur l'École Polytechnique de Paris. A. M.

(2) Il en existe un aujourd'hui 1853, dit-on, à Philadelphie. A. M.

trée couverte de riches forêts et très populeuse, la rive droite occidentale de l'Hudson. Puis, traversant le fleuve dans un bac, nous campâmes sur la rive opposée au village d'Athènes, un des plus jolis et des plus tranquilles que nous eussions encore rencontrés.

Le 5, à quatre heures du matin, nous prîmes un paquebot au passage, et nous arrivâmes assez tôt pour y déjeuner, à la cité d'Albany, capitale ou du moins siége du gouvernement de l'Etat de New-York; car la vraie capitale, en ce qui concerne la richesse, la population et les avantages de toute espèce, est la grande ville de commerce, située à l'embouchure de l'Hudson. qui donne le nom à cette florissante partie de l'Amérique. Albany, cependant, depuis un certain nombre d'années, acquiert, comme place de transit et d'entrepôt, une vaste importance commerciale, grâce à l'immense canal d'Erié, dont l'extrémité orientale touche presque à ses portes. Beaucoup aussi des communications, soit entre New-York et les Canadas, soit entre le prospère Etat d'Ohio à l'ouest et de la Nouvelle-Angleterre à l'est, se font par la voie d'Albany, de sorte que cette ville, avant même que les bateaux à vapeur sillonnassent l'Hudson dans tous les sens, était appelée à prendre un développement considérable. Mais aujourd'hui que les relations sont devenues des millions de fois plus nombreuses, elle grandit presque à vue d'œil.

Autrefois le trajet de New-York à Albany était regardé comme une affaire d'une semaine et plus. Quelquefois il ne durait que trois jours, quelquefois même que quarante-huit heures, et alors on criait merveille; mais souvent aussi il n'exigeait pas moins d'une quinzaine. A présent le même voyage se fait communément en seize heures, de temps à autre en douze et même en onze. Or, comme la distance est de cent quarante-cinq milles, c'est aller bon train (1).

Au reste, Albany ne profite pas seul des innombrables et rapides paquebots dont l'Hudson et le canal d'Erié sont incessamment couverts. La contrée, tant au-dessus qu'au-dessous, et les deux rives du fleuve en retirent aussi d'immenses bénéfices. Sparte, Poughkeepsie, Fishkill, Newburgh, Troie, Glasgow, Gibbonsville, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, bordent à droite et à gauche cette grande artère par laquelle les ressources de l'intérieur descendent vers l'Océan, et par laquelle aussi les productions de chaque point du globe montent vers le centre de la contrée. Peut-être chercherait-on vainement, je ne dirai pas en Amérique, mais dans tout l'univers, un port qui puisse se comparer à celui de New-York, qui réunisse ainsi au plus haut degré tous les avantages résultant d'un immense commerce, non-seulement avec tous les peuples indigènes, mais encore avec toutes les nations étrangères.

Le grand canal qui se prolonge de l'Hudson au lac Erié, et qui, chemin faisant, envoie deux embranchements, l'un vers le lac Ontario, l'autre vers le lac Champlain, traverse un pays si favorable sous toute espèce de rapports à la canalisation, que ses revenus, contrairement à l'usage, dépassent même les brillantes prévisions des entrepreneurs. Aussi, est-il agréable de penser que l'homme qui en dirigea spécialement les travaux, et qui malgré une multitude d'obstacles les poursuivit avec une courageuse persévérance, M. de Witt-Clinton, a vécu assez pour voir la complète réussite de son œuvre, et pour recevoir, en paroles du moins, les témoignages de la reconnaissance universelle de ses compatriotes. Que cette gratitude ne se soit pas produite par des récompenses plus solides, c'est une source de regrets pour tous les citoyens un peu sensés des Etats-Unis. En effet, la politique mesquine qui refuse toute pension aux fonctionnaires après une vie usée au service de la patrie doit nécessairement ôter aux gens capables l'envie de la servir, et la conséquence inévitable en est que les emplois finiront par n'être remplis que par des ignorants et des sots. En Amérique, néanmoins, il est de principe ou, dans tous les cas, d'usage constant qu'on *remercie*, expression tout-à-fait convenable, les serviteurs de l'Etat dès qu'on n'a plus besoin de leurs services, et qu'on les laisse mourir de faim. L'enthousiasme avec lequel les Américains ont reçu Lafayette, si souvent cité comme réfutation de l'ingratitude proverbiale des républiques, ne peut donc pas compenser l'indifférence dont Jefferson, Monroe, Clinton et tant d'autres fonctionnaires de premier ordre ont été victimes, eux, qui avaient dévoué leur existence à leur pays, et non-seulement leur existence, mais aussi, par malheur pour eux, leur fortune.

(1) C'est, terme moyen, environ douze milles ou quatre lieues à l'heure. A. M.

Un autre trait du caractère national des Américains, qui malgré notre courte résidence parmi eux nous avait déjà frappés, c'est leur continuelle habitude de vanter eux, leurs institutions et leur pays, soit en termes formels, soit par des allusions indirectes, ce qui me paraissait encore plus inconvenant. J'emploie à dessein ce mot, et j'en avertis, de crainte qu'on ne croie qu'il m'est échappé, car en vérité il n'y a rien de plus insupportable, quand nous étions si bien disposés à louer tout ce qui méritait des louanges, et à tout voir, bon ou mauvais, sous le jour le plus favorable, que d'être continuellement sollicité de crier à l'admiration. C'est chose on ne peut plus curieuse que l'habileté de chacun à profiter de la moindre circonstance pour se donner à soi-même de l'encens. Ainsi, il m'arriva un jour de dire à une dame que je remarquais souvent avec plaisir que dans leur pays les cochers des voitures, ou publiques ou particulières, employaient de préférence la parole au fouet pour conduire leurs chevaux. « Oh ! oui, monsieur, s'écria-t-elle avec chaleur, ce que vous dites là est du plus haut intérêt : cela prouve, n'est-ce pas, autant d'intelligence chez les hommes que de sagacité chez les bêtes. » Je ne pus m'empêcher de sourire. La dame s'en aperçut, et prenant aussitôt feu, comme si par ce seul fait j'eusse commis un crime de lèse-nation : « Eh! quoi, monsieur, dit-elle, n'admettez-vous pas que les Américains soient en général intelligents? » C'était toujours de même pour les grandes ou les petites choses, pour les cas graves ou plaisants. Sans cesse, on se tenait sur la défensive, et on nous donnait à entendre qu'on nous soupçonnait du dessein de critiquer, lorsque pourtant nous n'y songions pas le moins du monde.

Après cinq jours de promenade dans le Massachusetts, nous regagnâmes Albany, mais pour en repartir au bout de quarante-huit heures.

Un *extraordinaire*. Troie. Schenectady. Domestiques des Etats-Unis. Chute de Trenton. Syracuse. Terres nouvellement défrichées. Genève. Réprobation des Nègres. Rareté des sonnettes. Canandaigua. Clergé. Rochester. Lockport. Toilette des Américains.

Nous quittâmes Albany le 14, comme je l'ai dit, pour nous diriger vers l'ouest, et ne plus faire de halte, à proprement parler, qu'aux chutes du Niagara. Il n'y a de poste dans aucun Etat de l'Union. Les voyageurs doivent donc se résigner aux messageries publiques, ou prendre leurs propres chevaux avec leur propre voiture, à moins qu'ils ne trouvent à louer ce qu'on appelle un *extraordinaire*. C'est une diligence, que les entrepreneurs font partir exprès pour vous en dehors du service régulier, dont, par conséquent, vous avez seul la jouissance avec votre famille et vos gens, et qui pour le même prix marche avec autant de vitesse ou de lenteur que vous le désirez : seulement, vous ne pouvez ni prolonger le trajet au-delà d'un certain nombre de jours fixés d'avance, ni exiger qu'il s'accomplisse en moins d'un certain espace de temps dont il a été préalablement convenu. Mais la chose

n'est guère faisable qu'entre le point duquel nous partions et celui où nous voulions atteindre, à cause de la multitude des voyageurs qui parcourent cette route, et, par suite, des messageries qui la desservent. Je m'arrangeai avec une des entreprises, qui, moyennant une somme de 115 dollars (environ 575 francs), s'engagea à me mener moi, les miens et nos bagages, d'Albany au Niagara, dont la distance est de trois cent vingt-quatre milles. Il fut stipulé que nous pourrions aussi bien mettre trois jours que trois semaines. Lorsque toutefois il nous plaisait de dévier d'un itinéraire qui fut tracé d'un commun accord, nous devions nous procurer une autre voiture et la défrayer; mais nous avions toujours le droit de remonter dans notre *extraordinaire*, quand nous regagnerions le chemin arrêté entre nous.

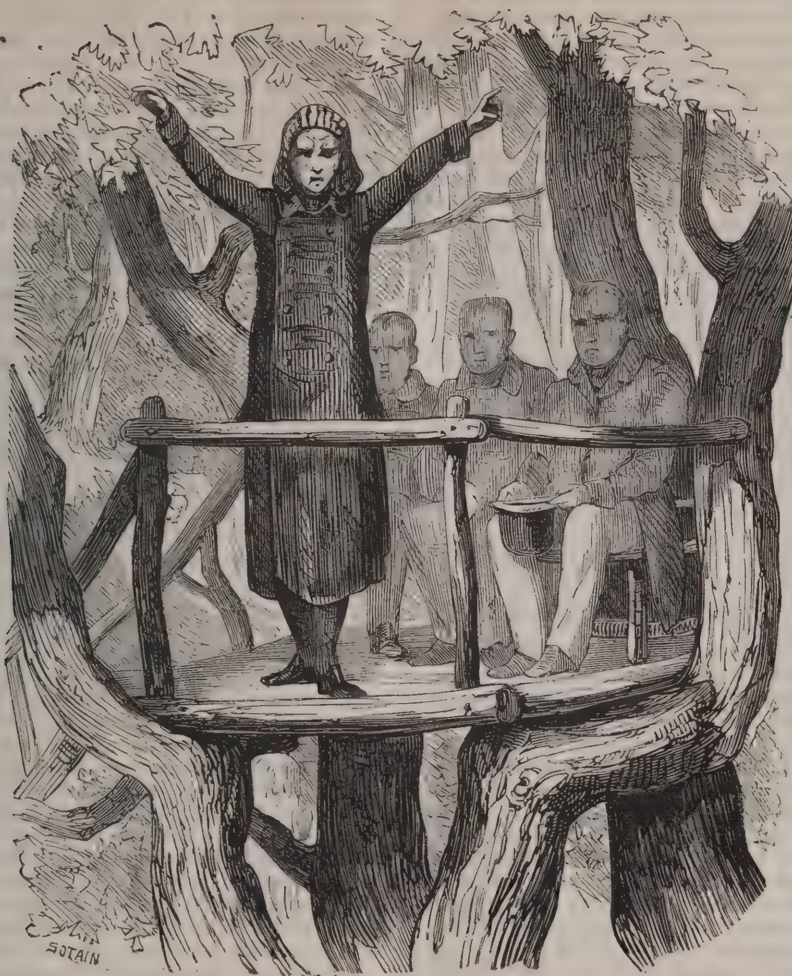
La première journée de marche nous conduisit à Schenectady en ligne directe. Cette ville n'est distante de la capitale du New-York que de seize milles; mais nous suivîmes une route deux fois aussi longue pour voir la jonction du canal d'Erié avec l'embranchement qui l'unit au lac Champlain. Près du village situé à ce point et nommé *Juncta*, nous eûmes occasion d'examiner neuf écluses consécutives par lesquelles le canal est élevé au niveau du pays qui s'étend à l'ouest d'Albany. Il y a tant de bateaux qui montent, qui descendent, qu'on ne saurait imaginer une scène plus vivante. Ensuite, chemin faisant, nous visitâmes à Watervliet un des arsenaux de l'Union, qui renfermait au moins cinquante mille fusils, sabres et gibernes. Puis, en face nous traversâmes l'Hudson, «qui, sur une autre rive, dit le *Guide du voyageur en Amérique*, voit s'élever la jolie petite ville de Troie, adossée à de belles collines dont la plus haute a reçu le nom de *mont Ida*, pour que leurs dénominations classiques se correspondissent.» Mais, ce qui n'est pas mentionné dans ce livre et qui pourtant méritait mieux de l'être, Troie renferme une école des arts et métiers qu'un simple citoyen a fondée et qu'il entretient à ses frais. Après avoir visité en détail cette patriotique institution, et admiré de toutes nos forces la chute des cahots (*cahoes*) que forme la rivière de Mohawk, nous commençâmes à nous sentir l'estomac si creux, que nous priâmes le postillon de nous arrêter à la première hôtellerie qu'il rencontrerait. Il en rencontra bientôt une; mais, hélas! on ne nous y donna pour dîner, après une heure et demie d'attente, que du pain dur, du beurre fort, du bœuf coriace et des œufs qui n'étaient pas trop frais. Cependant, comme nous voyagions par un pays peu fréquenté, nous contînmes notre mécontentement; mais, quand nous songeâmes à repartir, notre triste repas fini, et que je cherchai le postillon qui avait quitté les chevaux, je fus assez surpris de trouver mon homme dans la cuisine, qui savourait à son aise une succulente épaule de mouton rôti, laquelle aurait été assez volumineuse pour nous rassasier tous. Ce fut pour moi un problème insoluble d'hospitalité, mais plus tard je ne manquai pas de demander à l'heureux coquin comment il était parvenu à faire un meilleur repas que nous. «Ah! monsieur, me répondit-il d'un air malin, c'est, voyez-vous, qu'on n'a point osé vous servir ce pauvre morceau de viande: les gens de la maison avaient eux-mêmes dîné dessus, et dans la crainte de compromettre l'honneur de leur auberge, ils n'ont pas jugé convenable d'offrir à des étrangers un plat qui n'était pas intact.» Je laisse à penser si nous dûmes maudire l'étiquette.

Au coucher du soleil, nous atteignîmes Schenectady, et le spectacle animé que présente cette ville à toutes les heures du jour nous intéressa beaucoup. Sans cesse ce sont des diligences qui arrivent ou qui partent, et de nombreux paquebots qui amènent des voyageurs par le canal, les déposent sur le quai et se remettent en route chargés de monde.

Le lendemain, laissant notre voiture aller par terre, nous continuâmes notre route par eau. Le canal, pendant l'espace de vingt-six milles que nous y naviguâmes, suit les détours d'une levée couverte de jolis bois, qui longe le bord méridional du Mohawk. Notre hauteur perpendiculaire au-dessus de ce courant d'eau était de trente à quarante pieds, et au moyen de cette élévation, nos regards pouvaient s'étendre fort loin, soit devant, soit derrière nous. C'était incessamment les plus délicieux paysages. La rivière en question est semée d'une multitude d'îles, et garnie de longues pointes plates et boisées qui se projettent dans son lit à chacune de ses sinuosités tortueuses. La vigueur des teintes printanières du feuillage n'avait pas encore été flétrie par la chaleur brûlante de l'été. Je ne sais d'où vient ce phénomène, mais je ne pouvais imaginer une plus belle combinaison de verdure. Puis chaque fois que la direction du canal changeait, la vue se renouvelait aussi, et à tout moment nous apercevions des champs défrichés depuis peu, des villages dont la blancheur indiquait la fondation récente, des ponts et des aqueducs neufs, et dans l'espace intermédiaire, des habitations, des moulins, des églises qui avaient tous un air de nouveauté. Ce fut, toute la durée de notre trajet, une scène vraiment enchanteresse. A dix heures du soir nous fîmes halte dans un village indien nommé *Caughnawaga*, où notre *extraordinaire* était allé nous attendre.

Le 18, nous atteignîmes Utica ou Utique, ville récemment bâtie et située au bord du canal. Dans le courant de la journée, nous visitâmes les chutes de Trenton, qui méritent en effet d'être vues. Des voyageurs de toutes les parties de l'Union nous y accompagnèrent, et j'eus le chagrin de découvrir que, malgré les brillantes descriptions des beautés de leur pays, dont ils vous emplissent continuellement les oreilles, les Américains ne sont pas plus sensibles aux charmes de la nature qu'ils ne nous ont paru, d'après leurs expositions, l'être aux grâces de l'art; et que, s'ils vont voir telle ou telle merveille, c'est, comme les habitants de tous les autres pays, moins parce qu'elle est digne de fixer leur attention que par genre, par mode, pour dire qu'ils y sont allés. Ainsi, de retour de notre excursion, personne ne dit un mot des chutes majestueuses qui en avaient été l'objet; et, en leur présence même, la seule chose qui réveilla un peu l'apathie de la société fut la lecture d'un *Album* que nous trouvâmes dans un cabaret du lieu, et qui, comme c'est l'usage, n'était rempli d'un bout à l'autre que de témoignages boursoufflés d'admiration. Le cabaret dont je parle était placé près de la plus jolie cascade et en gênait beaucoup la vue; mais il en est toujours ainsi en Amérique: partout vos yeux rencontrent des boutiques où se débitent les liqueurs fortes. A bord des paquebots à vapeur, il y en a généralement deux, l'une sur le pont, l'autre dessous. Pour entrer au Muséum d'Albany, nous prîmes le corridor de droite au lieu de celui de gauche, et nous en rencontrâmes une. Il y en a aussi dans tous les théâtres; et nous en remarquâmes deux aux cataractes de Canterskill, une de chaque côté.

Le 19, nous parvînmes au village de Syracuse, que le canal d'Erié traverse par le milieu, et qui renferme de belles et larges rues, des maisons grandes et commodes, de riches et élégants magasins, et où passent sans cesse des diligences, des charriots, des cabriolets. De notre hôtel nous voyions par les croisées le canal toujours couvert d'innombrables bâtiments qui glissaient silencieux et passaient, aussi rapides que des flèches, sous les ponts, les uns de pierre, les autres de bois peint. Le canal avait, en cet endroit, le double de sa largeur ordinaire; et comme il suivait la direction de la rue principale qui décrivait une légère courbure, il ne paraissait pas désagréablement uniforme. Ce qui encore lui donnait un aspect plus gracieux et l'empêchait de ne ressembler qu'à un large fossé, c'était que l'eau montait presque au niveau de la voie publique. Dans le cours de cinquante milles que nous avions déjà parcourus vers l'ouest, nous avions tour-à-tour pu voir tous les degrés intermédiaires de l'amélioration



Le prédicateur était un homme grand à mine pâle et soucieuse.

que la surface de l'Amérique est en train de subir, car elle était tantôt couverte encore de forêts naturelles, épaisses, noires, impénétrables, et tantôt revêtue d'ondoyantes moissons de blé. Même, au sortir d'une ville florissante, nous passâmes au milieu de la tribu des Indiens Oneydas, qui habitaient une de ces langues de terre appelées *réserves*, parce qu'elles doivent appartenir exclusivement à la malheureuse et rare postérité des antiques possesseurs absolus du territoire. Ils n'avaient pour tout vêtement que des couvertures de coton et des bas de cuir, qui descendaient jusqu'à leurs sandales. Avec leur visage peint, et leur chevelure noire, crêpue, huileuse, ils avaient l'air aussi sauvage qu'un amateur du pittoresque l'aurait pu désirer.

Le 21, après avoir visité soigneusement la prison d'Auburn, la première où fut introduit le système pénitentiaire, qui fait tant d'honneur à l'Amérique, nous poursuivîmes notre route vers l'ouest, et nous parvînmes dans la journée au lac Cayuga, une de ces nombreuses mers intérieures dont la partie septentrionale du grand Etat de New-York abonde. Cette nappe d'eau n'a guère moins de quarante milles de long ; mais, à ma honte, j'avoue que j'en ignorais jusqu'au nom, une semaine avant de la voir. Elle est remarquable par un immense pont qui la traverse. Pour le parcourir d'un bout à l'autre je mis un quart d'heure et je fis dix-huit cent cinquante pas. Le receveur du péage m'apprit que la longueur en était de près d'un mille ; mais comme le lac n'est pas profond, les arches ne sont qu'en bois, et reposent sur des culées de pierres sans ciment.

Le lendemain nous dînâmes à Genève, ville située à l'extrémité d'un autre lac appelé *Seneca*, d'après une tribu d'Indiens aujourd'hui presque éteinte. C'est sans doute la position de cette ville, analogue à celle de son homonyme de Suisse, qui lui a valu le nom qu'elle porte. A mesure que nous avancions vers l'ouest, nous remarquions un surcroît successif dans la vitesse avec laquelle les gens expédiaient leur repas. Après ce que nous avions déjà vu à New-York, je n'imaginais pas la chose possible ; et, pour s'en faire une idée exacte, il faut en être témoin oculaire. Au bout du premier quart d'heure, nous restions presque toujours seuls à table ; mais en général la moitié des convives terminait beaucoup plus tôt. Peu à peu nous fîmes des progrès, mais toujours restâmes-nous en arrière des indigènes. A Genève, la politesse nous empêcha de « *prendre le temps de mâcher les morceaux*, » parce qu'une autre bande de dîneurs attendait que nous eussions fini pour nous remplacer. Dix ou douze minutes après, j'eus besoin de passer par la salle à manger : elle s'était déjà vidée pour la seconde fois, et je n'y trouvai plus qu'un individu qui mangeait dans une solitude complète. J'en fus fort surpris ; et comme il

me tournait le dos, qu'il était bien mis et qu'il avait l'air respectable, j'eus la curiosité de chercher à voir qui c'était. Je passai donc devant, et je vis... devinez..., un nègre! Ainsi la couleur de la peau avait mis tout le monde en fuite. Et cependant un décret des législateurs de l'Etat de New-York a, depuis 1827, déclaré libres tous les esclaves; et cependant la traite des noirs y est rigoureusement prohibée; et cependant la loi des élections y donne à tous les hommes de couleur droit de voter après trois ans de résidence; et cependant les nègres que repoussent les républicains, ces champions de l'égalité, forment plus d'un dixième de la population des Etats-Unis! Mais il est aisé de comprendre que le fait du maintien de l'esclavage des noirs, dans la plus grande partie de l'Union, doit avoir pour résultat de perpétuer dans tout le pays la dégradation de cette race malheureuse, et d'empêcher qu'ils n'y soient jamais sur le même pied que les blancs, même dans les Etats où la servitude n'existe plus. La législature de New-York, l'Etat sans contredit le plus éclairé, eut dernièrement à débattre une question fort intéressante. Les séances s'ouvrent toujours par une prière, et ce sont les différents membres du clergé, sans aucune distinction de secte, qui la récitent tour-à-tour. Un beau matin, un noir, ecclésiastique fort respectable du reste, sollicita de participer à l'honneur de ses confrères. Ce fut, dit-on, le sujet d'un violent débat. Mais après plusieurs jours de discussion, et avant qu'on fût allé aux voix, le nègre retira sa demande, de sorte que le cas est encore à juger.

Le 25, nous parvînmes au village de Rochester, qui est bâti sur les bords de la rivière Genesee, un peu au-dessus de plusieurs belles cascades, et à quelques milles seulement du lac Ontario qui, à mon grand déplaisir, n'est pas visible à cause d'un rideau de forêts vierges qui les séparent. Le canal d'Erié passe au cœur de ce singulier village, et traverse la Genesee sur un superbe aqueduc de pierre.

Rochester est célèbre dans tous les Etats-Unis, comme présentant un des cas les plus merveilleux d'un rapide accroissement d'étendue et de population dont cette contrée offre l'exemple. En 1815, on n'y comptait que trois cent trente individus; mais ce chiffre, quand nous y passâmes en 1827, s'était déjà élevé à huit mille, et parmi ces huit mille, la plus âgée des personnes nées sur les lieux n'avait que seize ans. La majeure partie de la population se compose d'émigrants de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire des Etats de Massachusetts, de Connecticut, de Rhode Island, de Maine, de New-Hampshire et de Vermont. Quelques habitants sont aussi venus des autres parties de l'Union; et, joints à une multitude d'Allemands, d'Anglais, d'Ecossais et d'Irlandais, ainsi qu'à quelques indigènes du Canada, de la Norwége et de la Suisse, ils forment la plus bizarre société. J'observerai ici que le mot *amélioration*, qui, chez nous, a le sens de perfectionnement, signifie en Amérique une augmentation dans le nombre des habitations et des habitants, et surtout dans celui des acres de terres défrichées. C'est parmi les Américains une maxime admise, et il n'entrera jamais dans la tête de personne d'en contester un seul instant la vérité, qu'un prompt développement de la population profite autant à la grandeur et à la puissance nationale qu'à la richesse et à la prospérité individuelle. En conséquence, disent-ils, ce développement doit, dans l'intérêt du pays, être favorisé par tous les moyens possibles.

Rien de plus curieux que notre promenade dans Rochester! Des rues entières y semblaient avoir surgi comme par enchantement; elles avaient l'air aussi frais, aussi neuf, que s'il n'y avait eu qu'une heure qu'elles étaient finies, ou qu'une grande cargaison de maisons neuves eût été récemment expédiée de New-York par la vapeur, et déballée au milieu de la forêt. Les bords du canal n'étaient pas encore gazonnés, et le ciment paraissait à peine sec dans la maçonnerie de l'aqueduc, dans les ponts, dans les scieries de planches, dans les manufactures de toute sorte que nous apercevions de toute part. Beaucoup de ces établissements étaient déjà en pleine activité, tandis que les charpentiers et les couvreurs travaillaient encore à la toiture. Quelques maisons étaient à moitié peintes, tandis que les fondations de leurs voisines étaient à peine jetées. Je ne saurais dire combien d'églises, de tribunaux, de prisons et d'hôtels je comptai, tous en train de prendre place au soleil. Plusieurs rues étaient presque achevées, mais n'avaient pas encore reçu de nom; et beaucoup d'autres, au contraire, déjà nommées, n'étaient encore indiquées qu'avec des piquets. Çà et là nous vîmes d'immenses magasins sans volets, déjà remplis de marchandises. Au centre de la ville, le clocher d'une église presbytérienne s'élevait à une grande hauteur, et supportait le cadran d'une horloge dont par mégarde les mouvements étaient restés à New-York. Enfin, c'était partout du monde, des charrettes, des diligences, des bœufs, des cochons, qui, joignant leur tapage au bruit des marteaux, aux cris des scies et aux murmures des machines, produisaient un étourdissant concert. La principale source de la prospérité de Rochester est le canal d'Erié, sur lequel les habitants avaient déjà plus de deux cents bateaux.

Le 27, nous quittâmes cette intéressante ville, et nous suivîmes pendant trente milles ce qu'on appelle *la Route de la Chaîne*. En effet, elle se prolonge sur le sommet d'une espèce de levée dont les flancs sont inclinés en pente douce, qui est composée de sable et de gravier, et qui formait, à ce qu'on suppose, dans un âge très reculé du globe, le bord méridional du lac Ontario, dont la rive actuelle lui est presque parallèle, quoique plus basse à présent d'une centaine de pieds, et distante de huit ou dix milles. Cette chaîne limite au sud une plaine circulaire, qui, probablement, était occupée par l'ancien lac, et qui dépasse de quinze ou vingt pieds le niveau général de ce plateau. La pente du côté sud de cet ancien bord est beaucoup plus rapide que celle du côté nord qui regarde le lac actuel. Nous couchâmes le soir au village de Ridgeway.

Le lendemain 28, nous atteignîmes Lockport, autre village plein de vie et de remuement, de voitures et de bestiaux, mais construit en bois; le canal d'Erié le coupe en deux parties. Lockport est célèbre dans toute l'Union par le voisinage de deux rangs de cinq écluses chacun, qui sont parallèles l'un à l'autre, et dont l'un sert aux bâtiments qui montent, l'autre à ceux qui descendent. Le niveau de la contrée rocailleuse qui environne ce village est un peu plus élevé que la surface du lac Erié, dont il est distant par le canal d'une trentaine de milles. Il a donc fallu, comme on voulait profiter d'un réservoir aussi inépuisable que le lac pour alimenter le canal, corriger la nature, et percer le sommet de la chaîne sur laquelle est situé Lockport pour rendre le lit du canal plus bas que celui du lac. C'est pourquoi on a pratiqué au travers d'une couche horizontale de dure pierre à chaux une tranchée magnifique, nommée *la Profonde-Echancrure*, longue de plusieurs milles et d'une profondeur moyenne de vingt-cinq pieds; ouvrage qui n'a pas coûté moins d'argent que de peine. Le canal d'Erié est long de trois cent soixante trois milles, large de quarante pieds à la surface, de vingt-huit au fond et creux de six. Il a quatre-vingt trois écluses en maçonnerie, d'une longueur de quatre-vingt-dix pieds chacune, sur une largeur de quinze. L'élévation du lac au-dessus de l'Hudson à Albany est de cinq cent cinquante-cinq pieds, mais celle de toutes les écluses réunies est de six cent soixante-deux. Cette immense entreprise, commencée le 4 juillet 1817, fut achevée en huit ans quatre mois, et coûta environ cinquante millions de francs. Depuis, une somme considérable a été annuellement dépensée pour les réparations; mais cette dépense avait été prévue, et les bailleurs de fonds touchent toujours de gros intérêts.

Les dames américaines, celles du moins des grandes villes de la côte, où les communications avec l'Europe

sont faciles et fréquentes, tirent leurs modes de Paris. Mais dans l'intérieur des terres, hommes et femmes sont obligés de prendre modèle pour leur mise sur celle des voyageurs qui les visitent. En conséquence, on nous demandait souvent à voir la garde-robe de ma femme, qui pourtant, on doit le supposer, n'était pas très nombreuse. Les vêtements de notre petite fille fixaient surtout l'attention des ménagères. Puisque j'en suis sur ce sujet, je me permettrai de dire que la partie masculine de la population m'a paru ne pas donner à sa toilette les soins qu'elle exige. A leur insu probablement, les Américains ont, par tel ou tel motif, acquis sous ce rapport une habitude de négligence qui blesse tout-à-fait les yeux d'un étranger. Depuis leur chapeau, qu'ils ne brossent jamais, jusqu'à leur chaussure, qui n'est que rarement cirée, toutes les parties de leur costume se soignent à peu près comme elles peuvent; outre que rien, habit, gilet, pantalon, ne semble avoir été fait à leur taille.

Chutes du Niagara. Le Welland et autres canaux du Canada. Excursion à l'embouchure de la rivière Grand.

Le 29, nous allâmes de Lockport aux chutes du Niagara, dont la beauté, je m'empresse de le dire, surpassa de beaucoup notre attente. Chemin faisant, nous aperçûmes au loin, à travers une percée d'arbres, le lac Ontario. L'aspect de cet immense bassin, qui a cent soixante milles de long, ne ressemble aucunement à celui des divers lacs qu'on peut voir en Europe. Vous diriez non pas seulement une mer, mais l'Océan. Il a en effet la même nuance de bleu foncé, et paraît n'avoir pas davantage de limite. Entre une petite chaîne, que nous gravîmes pour le voir, et sa rive sud-ouest, s'étend une ceinture de pays plat, large de huit ou dix milles, recouverte d'une épaisse forêt que la hache n'a jamais touchée, et presque aussi curieuse que l'Ontario qui la termine. Cette région boisée est parfaitement unie, presque horizontale, et sans doute a jadis formé le lit du lac, dont la chaîne mentionnée plus haut formait alors la rive. Quand l'œil parcourt ce vaste dôme d'arbres, il n'y saurait découvrir la moindre inégalité de surface, et leur feuillage a l'air d'être étendu sur la terre comme un riche et soyeux tapis.

Le Niagara, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune autre rivière que je sache. C'est un énorme courant d'eau dès l'instant de sa naissance, et il n'a pas plus de largeur à son embouchure qu'à sa source. Sa longueur est d'environ trente-deux milles, et les chutes la divisent en deux parties égales. Pendant la première, il coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'il traverse; ses bords sont même tellement bas, que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont nulle influence sur lui, il venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, et du New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, il a dépassé la cataracte, tout de suite il change complétement. Il roule alors ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versants ressemblent à des murs, et qui paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. Les deux rives sont à pic en beaucoup d'endroits, et il n'y a pas le moindre espace entre leur pied et les flots, pas le moindre arrondissement à l'angle de leur sommet. Le lit est tellement encaissé, que le voyageur, qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut imaginer qu'il n'y ait aucune interruption dans la surface du sol avant d'être arrivé à quelques verges des bords mêmes du précipice. La première fois que nous aperçûmes les chutes, nous en étions encore à trois milles au-dessous, et du côté droit ou oriental de la rivière. Je ne chercherai pas à décrire l'impression que ce magnifique spectacle produisit alors sur moi; mais, je puis l'assurer, je sentis que jamais rien ne la saurait ni effacer ni détruire dans ma mémoire. Ensuite, à mesure que nous approchâmes, nous reconnûmes combien était fondée l'admiration que nous avions d'abord conçue en quelque sorte instinctivement. Mais quand nous fûmes arrivés à l'endroit même, la scène qui s'offrit à nos yeux est si surprenante, si variée, que, muets, ébahis, immobiles, nous ne savions sur quels points arrêter nos regards. Il nous fallut longtemps pour nous reconnaître; mais, par bonheur, nous eûmes, avant d'aller nous mettre au lit, le temps de satisfaire le gros de notre curiosité. Etait-ce d'avoir été tout le jour cahoté sur des routes détestables, ou d'avoir eu l'esprit trop tendu par l'attention? Je l'ignore; mais je ne crois pas avoir dormi de ma vie d'un plus profond sommeil, malgré l'horrible vacarme qui retentissait à mes oreilles.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Chèvres, sur laquelle nous passâmes presque toute la journée suivante. Nous en fîmes plusieurs fois le tour, et quoiqu'elle présente, d'une multitude de points, d'admirables vues non-seulement de la cataracte, mais encore de ses parties torrentueuses du cours inférieur qu'on appelle les *rapides*, nous étions toujours irrésistiblement ramenés vers le grand Fer-à-cheval, ainsi que se nomme l'endroit où la plus grande quantité de l'eau passe sur un roc dont l'extrémité est concave, et où seulement, à cause de la profondeur, je suppose, elle prend une couleur d'un vert très foncé, tandis que partout ailleurs elle bondit en écume aussi blanche que la neige. A force de chercher des comparaisons pour décrire les phénomènes que nos sens nous révélaient, nous décidâmes à l'unanimité que le bruit des chutes ne ressemblait à rien tant qu'à celui de cent moulins à farine ensemble. C'est absolument le même son: un son continu, ronflant, profond, monotone, qu'accompagne ce tremblement qu'on remarque dans un bâtiment où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à deux ou trois cents verges de la rivière, mais surtout dans l'île, qui est placée au centre des deux chutes.

Leur voisinage n'a en lui-même que peu ou pas d'intérêt, d'autant plus qu'on a érigé dans toutes les directions des hôtels, des fabriques de papier, des scieries de planches et beaucoup d'autres grands bâtiments de bois qui n'offrent à l'œil rien de gracieux. Seulement, il existe, à l'endroit peut-être le plus mauvais des rapides, et à une cinquantaine de verges au-dessus de la première cascade, un pont qui mérite de ne pas être passé sous silence. On a dit, et je crois, avec raison, qu'il y avait toujours dans ces édifices quelque chose de plus ou moins remarquable. S'ils ne sont pas précisément pittoresques, ils peuvent être curieux par leur structure, ou par beaucoup d'élévation, par beaucoup de longueur, posséder enfin tel ou tel autre mérite. En tout cas, celui au moyen duquel on va dans l'île des Chèvres par le côté des Etats-Unis est un véritable chef-d'œuvre qui me semble n'avoir pas été moins conçu avec hardiesse qu'exécuté avec talent et bonheur. Il a de six à sept cents pieds de long, est entièrement construit de poutres, et se compose de sept arches tout-à-fait placées en ligne droite, que supportent des culées de bois tellement construites, qu'elles ne manquent nullement de solidité, quoique la base où elles reposent soit extrêmement inégale. En effet, le lit du Niagara est à cet endroit couvert de pierres rondes et angulaires, variant de la grandeur d'une roue de brouette à celle d'une roue de voiture, et soit régulièrement arrangées les unes à côté des autres, soit empilées par monceaux, de sorte que celles-ci ne sont qu'à deux ou trois pieds de la surface, et celles-là au contraire à douze ou quinze de profondeur. C'est par ce canal raboteux et rapide que se précipite la rivière, qui devrait plutôt prendre le nom de torrent, et qui, toujours tourbillonnant, toujours blanche d'écume, ne parcourt pas moins de six ou sept milles à l'heure, avec un bruit assez semblable à celui de la mer lorsqu'elle se brise contre une chaîne creuse de rochers.

Le soir du même jour, nous descendîmes l'espace

d'environ deux lieues vers le lac Ontario par la rive droite du Niagara, et, passant alors en face de Queenstown, sur la rive canadienne, nous rentrâmes dans les possessions de Sa Majesté britannique, après être demeurés six semaines aux Etats-Unis. Il fut en vérité curieux d'observer quel vaste changement une courte moitié de mille, une simple division imaginaire de géographie, pouvaient produire dans beaucoup des particularités les plus essentielles du caractère national, dans les usages, dans les manières, jusque dans l'extérieur des gens. L'air aussi que nous respirions nous semblait différent, et le ciel, la terre, tout enfin nous présentait un autre aspect, que ce fût illusion ou réalité. A l'hôtel où nous logeâmes, nous pûmes, du balcon de notre appartement, contempler encore, malgré la nuit, la cataracte qui n'était éloignée que de quelques centaines de verges, car il faisait un magnifique clair de lune. Non, je ne saurais décrire combien nous éprouvâmes de jouissance à regarder ainsi pendant des heures, tranquillement assis sur un canapé, une des plus surprenantes merveilles de la nature que nous avions connues dès notre enfance par les récits des voyageurs. Le lendemain, et même toute la semaine suivante, nous ne cessâmes d'errer sur les bords du Niagara, étudiant les chutes sous les mille aspects que nous pouvions imaginer. Dans le cours de nos promenades, nous rencontrâmes un Anglais qui (l'heureux mortel!) habitait les environs depuis plus de trente ans. Il nous apprit que dans cet espace de temps il avait vu la cascade du grand Fer-à-cheval reculer de quarante ou cinquante verges, c'est-à-dire que peu à peu le rebord du roc d'où l'eau tombe s'était miné de cette longueur. Ce phénomène s'explique par la différence de position dans les couches de la pierre.

Nous visitâmes aussi la profonde caverne qui existe derrière la cataracte, et, avec l'assistance d'un guide dont l'affluence continuelle des curieux rend le métier lucratif, nous y pénétrâmes jusqu'à cent cinquante-trois pieds de l'ouverture. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lumière verdâtre, assez grande pour qu'on vît clair à se conduire; mais un vent impétueux nous poussait, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, avec une si effrayante fureur, qu'il me sembla d'abord que nous allions infailliblement perdre notre équilibre, et, comme il y a une pente assez rapide, dévaler dans le torrent qui rugissait au-dessous de nous. Cet ouragan, néanmoins, ne nous incommoda peut-être pas autant que le déluge continuel d'eau dont nous étions inondés. Heureusement les bouffées dont je parle, et qui sont produites par l'action de la cascade sur l'air, soufflaient toujours plus ou moins parallèlement aux rocs dans lesquels la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer tout-à-fait; car autrement je n'imagine pas qu'il eût été possible de s'y avancer à quelque profondeur avec chance d'en pouvoir ressortir. On serait même, dans les premiers moments, tenté de croire que c'est le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition; mais l'expérience montre qu'il n'y a réellement aucun danger. Bien plus, pour nous rassurer complétement et nous prouver que la conséquence inévitable d'un faux pas ne serait point une mort certaine, le guide se laissa volontairement glisser, une distance de cinq ou six verges, sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc, et dans lequel est pratiqué le chemin par lequel on arrive à la caverne : or, le vent soufflait avec tant de violence contre lui, qu'il n'eut aucune peine à remonter.

Pendant notre délicieuse résidence à Queenstown, soir et matin nous admirions les chutes sans pouvoir jamais nous lasser; mais nous employions souvent le milieu du jour à visiter ce qu'il y avait d'intéressant et de curieux dans le voisinage. Les deux plus agréables de ces excursions furent celles que nous fîmes d'abord à Buffalo, florissante ville américaine, située à l'extrémité orientale du lac Erié, ce point où commence le grand canal de New-York, ensuite au canal de Welland, qui joint l'Erié et l'Ontario, et par le moyen duquel ces lacs sont dotés d'une voie de communication moins pittoresque sans doute, mais plus praticable assurément que celle de la rivière du Niagara. Le niveau de l'Erié au-dessus de celui de l'Ontario est de trois cent trente pieds, et, pour corriger cette différence, il a fallu établir trente-sept écluses au travers d'une chaîne de montagnes qui coupe la région intermédiaire. Le canal de Welland a quarante et un milles et demi de longueur totale, et est assez large, assez profond pour recevoir les bâtiments à voiles les plus considérables qui naviguent dans ces lacs. Ce sont des schooners du port de quatre-vingt-dix à cent vingt tonneaux: or, ils passent aisément par les écluses qui, longues de cent pieds chacune, en ont vingt-deux de large. La majeure partie de ce canal a été, en quelque sorte, faite par la nature elle-même : on l'a effectivement ouvert de façon qu'il fût formé, l'espace le plus long possible, par les rivières de Welland et de Grand qui ont à peine un courant, et dont il n'y a eu besoin que de canaliser les lits. Dix ou douze milles aussi coupent un marais, et, par suite des travaux qu'il a été indispensable d'accomplir, une vaste étendue d'excellent terrain est devenue susceptible de culture. La largeur du canal est de cinquante-huit pieds à la surface, et de vingt-six au fond. La profondeur de l'eau n'est nulle part moindre de huit, et, grâce à de judicieuses précautions, pourrait facilement être portée à dix, si l'on venait à construire pour les lacs des navires d'un tirant plus considérable. Toutes les écluses ont été établies en bois, car c'était de tous les matériaux celui dont, vu la beauté et la richesse des forêts du pays, on devait le plus naturellement se servir. Elles ont ainsi coûté dix fois moins que s'il avait fallu les édifier en maçonnerie; et si on reconnaissait un jour la nécessité de les rebâtir plus solidement, le canal fournirait alors un moyen facile d'apporter des pierres toutes taillées aux endroits où elles seraient utiles, cas auquel les frais ne seraient plus qu'insignifiants, comparés à ce qu'ils eussent d'abord été.

L'Etat d'Ohio, le Canada supérieur et les autres régions aussi vastes que fertiles qui forment les côtes des plus hauts lacs peuvent, comme on voit, envoyer maintenant leurs produits, soit à New-York par le canal d'Erié, soit à Montréal par celui de Welland et par le Saint-Laurent, suivant que la vente en est plus productive sur l'une ou l'autre de ces places, et le prix de transport moins considérable par l'une ou par l'autre voie. Le canal de Welland, toutefois, paraît avoir sur son rival une sorte de supériorité, en ce que son extrémité méridionale, c'est-à-dire celle qui débouche dans l'Erié, est plus rapprochée de l'ouest, le long de la rive septentrionale du lac, que l'embouchure du canal américain. Par suite de cette circonstance, la glace, dit-on, obstrue l'entrée du canal d'Erié, qui se trouve à Buffalo, pendant un peu plus longtemps que celle du canal de Welland: or, ce n'est pas en faveur de ce dernier un mince avantage d'être ouvert plus tôt que l'autre au printemps et fermé plus tard en automne.

Le lac Erié n'a guère plus de dix à douze brasses de profondeur et se couvre de glace en chaque saison; mais le lac Ontario, fait assez remarquable, est si profond qu'il ne gèle jamais. Ainsi il joue en quelque sorte le rôle d'un grand calorifère pour tempérer la rigueur des frimas dans ces régions, et nous remarquâmes en effet que, des deux côtés de ce magnifique corps d'eau qui a cent soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large, il fait beaucoup plus chaud l'hiver et plus froid l'été que soit à New-York, soit à Québec.

On verra, si on jette les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, qu'il y a trois grandes issues par lesquelles les marchandises de l'intérieur des terres peuvent trouver un débouché jusqu'à l'Océan : la première est le Mississipi, qui va se perdre dans le golfe du Mexique, près de la Nouvelle-Orléans; la seconde, le Saint-Laurent, qui passe à Montréal et à Québec; la troisième, l'Hudson, dont l'embouchure

est à New-York. En partie la nature, en partie le travail des hommes ont fait aboutir ces trois artères dans les grands lacs du nord. L'Hudson communique avec l'Erié, d'abord par l'immense canal dont il a été si souvent question, ensuite avec l'Ontario par un embranchement qui s'étend de Syracuse à Oswego; ainsi, la cité de New-York peut recevoir les productions des contrées qui entourent tous les lacs, au moyen d'une voie non interrompue de transport par eau. De même, un canal joint l'Erié à l'Ohio, et comme cette rivière se décharge dans le Mississipi, il y a encore une communication entre les lacs et le golfe du Mexique. Mais la route la plus simple, la plus naturelle, et la plus avantageuse sans doute, serait de faire communiquer les lacs à la mer par le Saint-Laurent. Un grand pas vers ce but si désirable a été déjà fait par la construction du canal de Welland, puisqu'il unit tous les lacs supérieurs avec celui d'Ontario. Nul obstacle n'existerait plus si la navigation du Saint-Laurent était libre depuis l'Ontario jusqu'à l'Océan; mais elle est malheureusement gênée par d'innombrables *rapides* qu'on ne peut remonter qu'à force de temps et de peine. Il est toutefois probable que, tôt ou tard, un canal tournera ces obstacles et unira l'Ontario à la mer. Je ne dois pas omettre de mentionner ici qu'outre ce moyen de communication qui serait le plus direct, mais qui reste à exécuter, on a, quoique par une voie beaucoup plus détournée, commencé déjà à rendre vaine la différence qui existe entre le niveau de l'Océan et celui de l'Ontario. Le gouvernement britannique, dans l'intérêt de ses possessions du Canada, fait construire un canal, de Lingston, grande station navale et militaire située vers l'extrémité orientale de l'Ontario, à la rivière d'Ottawa qui se jette dans le Saint-Laurent quelques milles au-dessus de Montréal. Ce vaste ouvrage est spécialement destiné au transport des troupes et des munitions en tout temps, mais il serait plus particulièrement utile si jamais la Grande-Bretagne se trouvait encore en guerre avec les Etats-Unis. C'est pour cette raison qu'on l'a tracé à une distance considérable de la frontière : aussi est-il présumable qu'aucune incursion de l'ennemi ne pourrait le détruire ni même intercepter les convois. Le canal Rideau, comme on l'appelle, ne consiste presque entièrement qu'en un chapelet de lacs qui se communiquent l'un à l'autre : c'est au point que, dans toute sa longueur qui est de cent trente-trois milles, il n'y en a guère plus d'une vingtaine dont la canalisation soit régulière. Le reste est formé, outre les lacs, par des écluses et par une suite de digues construites à travers les vallées, qui, retenant l'eau, produisent des réservoirs artificiels longs de plusieurs milles, sur lesquels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans dégrader les bords. Mais le Rideau, par le motif énoncé plus haut, décrit une telle courbure, qu'il a peu de chance d'être utilisé par le commerce.

Le 12, nous quittâmes encore le voisinage du Niagara, et nous fîmes une excursion à l'embouchure de la rivière Grand qui se jette dans le lac Erié au nord-ouest, point qui est intéressant en ce qu'on l'a choisi pour y établir un hâvre à l'extrémité orientale du canal de Welland. Nous parcourûmes en voiture les premiers dix ou douze milles; puis, montant à cheval, nous marchâmes, au milieu des bois et dans une direction méridionale, vers le lac Erié. Çà et là nous rencontrâmes des métairies dont les champs n'avaient pu être déblayés qu'à coups de hache, comme les blocs de pierre ne s'extraient d'une carrière qu'à coups de marteau. Ce n'était, comparativement à la forêt qui semblait n'avoir pas de bornes, que des clairières bien insignifiantes, mais d'où l'on pouvait présager avec certitude la vaste et réelle amélioration d'une contrée qui a tant de sources de richesses, un beau climat, un sage gouvernement et un sol fertile. Ces lambeaux de terre défrichée nous causaient tantôt du plaisir à voir, tantôt du chagrin, selon que nous avions l'esprit disposé dans le moment. D'un côté, l'aspect des moissons, des cabanes, des visages blancs qui avaient usurpé la place des anciens propriétaires du sol, devenus invisibles, je parle des Indiens et des buffles, nous causaient de la joie. D'autre part, nous étions peinés de l'impitoyable manière dont des districts entiers avaient été dépouillés des plus beaux saules pleureurs, des chênes et de pins dignes de faire le mât d'un vaisseau amiral, pour se couvrir de pommes de terre, d'étables à porcs et de huttes en bois.

Dans tous les cas, ce fut avec un soupir de contentement que nous regagnâmes la pleine campagne, et que, piquant nos montures, nous pûmes galoper sur les bords sablonneux de l'Erié. Les eaux de ce lac sont de couleur verte et non bleue comme celle de l'Ontario, qui, sous ce rapport, offre une parfaite ressemblance avec le grand Océan. De ce point, nous parvînmes avant la nuit à la Chippewa, ou rivière de Welland. Remontant ce paisible cours d'eau l'espace d'environ deux lieues, nous atteignîmes l'importante éminence connue sous le nom de *Short-Hills*, qui s'élève presque au centre de la péninsule de Niagara. De ce lieu élevé, qui est à douze milles de la frontière américaine, nous pûmes, quoique le jour baissât, apercevoir ses deux lacs Ontario et Erié, ainsi que toute la contrée intermédiaire, dépendant, soit des Etats-Unis, soit du Canada, qui avoisine les chutes.

Baie de Burlington. Indiens Minissaguas. York. New-Markett. Passage de la Rivière Rouge. Prédication dans la forêt. Visite à des colons irlandais. Hâvre de Sackett. Bateaux du Saint-Laurent. Rapides de ce fleuve. Voyageurs canadiens. Québec. Chutes de Montmorency. Village de Lorette.

Le 16 juillet, après quelques jours de repos, nous quittâmes encore les chutes de Niagara pour ne faire, pensions-nous, qu'une courte excursion vers la baie de Burlington, à l'extrémité occidentale du lac Ontario. Mais l'intérêt augmenta tellement à mesure que nous avançâmes, le temps était si beau, et les scènes qui se succédaient sous nos yeux étaient si belles, qu'au lieu d'une simple promenade de quarante-huit heures, nous allâmes au travers des bois jusqu'à Kingston, ville qui repose sur la rive tout-à-fait opposée du lac; et, comme nous ne suivîmes pas rigoureusement la route la plus directe, nous parcourûmes environ un espace de quatre cent soixante milles.

Pendant notre première journée de marche, nous ne rencontrâmes rien de remarquable, sauf de beaux points de vue. Mon opinion peut sans doute paraître étrange, mais il y a peu de choses que je sache plus fatigantes qu'une suite de charmants paysages; et je soupçonne que bien des gens après avoir passé trois semaines en Suisse, s'ils osaient l'avouer, diraient qu'ils en sont sortis avec plaisir pour passer en Italie ou même en France. Dans tous les cas, nous n'eûmes pas une grande fatigue de cette espèce en Amérique, car, somme toute, il n'existe peut-être pas de pays moins pittoresque.

Le lendemain nous visitâmes un objet bien digne d'attention : c'est une digue naturelle, une sorte de brisant qui se prolonge d'un bout à l'autre de la baie de Burlington. Cette singulière jetée est longue de six milles, presque droite, et s'élève de douze à quinze pieds au-dessus du niveau du lac. Large de quarante verges en certains endroits, de cent sur d'autres points, elle est entièrement formée de sable, et couverte de chênes. Derrière cette grande chaussée s'étend un vaste hâvre qui a cinq ou six milles de longueur, et qui est au milieu profond d'une quinzaine de brasses. Cette barrière a, j'imagine, été construite par l'action des vagues du lac pendant les vents impétueux d'est; car alors, dit-on, ses eaux s'élèvent du côté occidental d'un certain nombre de pieds au-dessus de la hauteur ordinaire, tandis qu'elles s'abaissent proportionnément du côté oriental. Je sais par expérience que, quand ces ouragans

se déclarent, l'Ontario, non plus que les autres lacs, n'est nullement agréable à naviguer. De là vient que la baie de Burlington s'est ainsi fermée naturellement; mais on a depuis quelques années ouvert un canal au centre de la digue.

Il est une circonstance qui se rattache à l'histoire des nouveaux établissements de ces contrées, et qu'il peut ne pas être sans intérêt de mentionner ici, car elle peint les mœurs d'une société qui commence. Les émigrations volontaires ont été, dans ces derniers temps, assez fréquentes : or, pendant les quelques premières années qui suivent l'arrivage d'une bande un peu nombreuse d'émigrants, et avant qu'ils soient en mesure de se passer d'autrui, tous ceux des membres de chaque famille, dont le labeur n'est pas rigoureusement nécessaire sur le champ commun, s'en vont dans les villes, dans les villages, même dans les grandes fermes des alentours, et s'y louent comme domestiques. La plupart des jeunes filles et aussi des jeunes garçons n'ont pas d'abord d'autre occupation. Bien plus, il n'est pas jusqu'au père, jusqu'aux fils devenus grands, qui n'abandonnent durant certains mois leur métier d'agriculteur pour aller travailler à quelque ouvrage public, aux canaux, par exemple, d'Erié et de Welland, ou ailleurs, s'ils trouvent à gagner de meilleurs gages. C'est par de tels moyens que bientôt, dans une région où le travail est presque le seul capital, une famille parvient à réunir un peu d'argent comptant. Elle s'en sert alors pour acheter des bœufs, des vaches, des cochons, des habits, des instruments aratoires, et tout ce dont elle a besoin pour elle-même, et pour fonder une métairie.

Rien n'est plus facile, on doit l'avouer, que de conquérir son indépendance, lorsqu'elle résulte infailliblement du succès avec lequel on cultive le sol; et quoi de plus productif que la culture du sol vierge de ces régions? Aussi les parents tardent-ils peu à pouvoir arracher leurs filles et leurs fils à un état de domesticité qui, dans tous les pays transatlantiques, est regardé comme plus ou moins déshonorant, quelque profitable qu'il soit : sentiment qui provient, j'imagine, de la facilité offerte à chacun de devenir soi-même propriétaire au lieu de servir les autres. De là il arrive que vous avez à Cobourg, à York et dans les différentes villes du Canada, beaucoup moins de peine à vous procurer des domestiques telle année que telle autre. C'est effectivement chose aisée au moment où une nouvelle compagnie de colons débarque, et encore quelque temps après; mais à mesure que les émigrants trouvent moyen de s'établir pour leur compte, et de ne plus dépendre de personne, la faculté d'obtenir des serviteurs diminue en proportion. Les embarras auxquels les personnes même les plus riches sont soumises dans toutes ces contrées, par suite du rappel tôt ou tard inévitable de leurs domestiques à la maison paternelle, et par la raison qu'il y manque une classe spéciale d'individus dont toutes les générations successives se consacrent au service, sont beaucoup plus grands qu'on ne saurait se l'imaginer en Europe. Chez nous, en effet, c'est un bonheur inappréciable, je n'hésite pas à le dire, que nombre de gens commencent à servir, moyennant salaire, ceux qui leur sont supérieurs en fortune, sans pour cela se croire déshonorés, surtout sans attacher à leur condition aucune idée de servitude. Ils comprennent sensément que c'est un contrat libre et non une chaîne qui les lie à leurs maîtres. Mais au Canada et dans toute l'Amérique en général, il y a contre ce genre d'industrie (car c'en est une) le préjugé le plus sot et le plus profondément enraciné, qui sans doute provient du maintien de l'esclavage des nègres dans la plus grande partie des Etats-Unis. Quelle qu'en soit la cause, le fait existe, et le résultat en est que les inconvénients d'une résidence dans ces pays sont inimaginables pour quiconque ne les a pas éprouvés. Ou vous y manquez absolument de domestiques, ou, ce qui je crois est encore pire, il faut vous résigner avec patience à être servi la plupart du temps mal, et toujours d'une manière bourrue, disgracieuse et impolie.

Après notre visite aux émigrants, nous revînmes à Cobourg, et le lendemain nous prîmes la route directe de Kingston, qui est la principale station navale des Anglais sur les lacs. Au bout de quelques jours de repos, j'eus la curiosité d'aller examiner celle des Américains au hâvre de Sackett, qui est située aussi à l'extrémité orientale de l'Ontario. En conséquence, dans la matinée du 6 août, je traversai le bras septentrional du Saint-Laurent, l'île Longue qui a sept milles de large, et qui repose presque au milieu de cette immense rivière, puis le bras américain, et je me trouvai dans l'Etat de New-York. Quand j'atteignis le hâvre de Sackett, les vagues du lac s'y précipitaient avec autant de furie qu'en ont jamais celles de l'Océan. Je vis dans le chantier un vaste trois-ponts qui, m'assura-t-on, avait été entièrement construit en l'espace d'un mois. Un nombre immense de charpentiers de marine, à ce qu'il paraît, tous habiles ouvriers, avaient été envoyés de New-York et des autres ports de l'Union. On avait mis à leur disposition une multitude inouïe de manœuvres, de bœufs, de chevaux et de charrettes. Enfin, quelques semaines de plus auraient suffi pour mettre le navire en état d'être lancé à l'eau avec tous ses canons, toutes ses voiles, tous ses agrès, disposés pour le combat. Mais sur ces entrefaites avait été conclu, par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, un traité, dont un article stipulait que ni l'une ni l'autre de ces puissances n'entretiendrait de flotte sur les lacs. C'est pourquoi les navires de guerre, qu'on était en train de bâtir tant à Kingston qu'à Sackett, resteront jusqu'à nouvel ordre dans les chantiers, et ne serviront plus qu'à divertir la foule intarissable des badauds et des touristes, qui, lorsqu'arrive l'automne, fuient le climat malsain des Etats du sud et du centre, et emploient leur temps à faire la tournée bien connue des chutes, des lacs et des sources de Saratoya. La ville de Sackett avait un air morne, qui donnait à penser que l'accroissement rapide qu'elle avait pris depuis quelque temps provenait d'une perspective de guerre, mais que le traité dont il a été question plus haut porterait un coup fatal à sa prospérité.

De retour à Kingston le 7, j'en repartis dès le jour suivant avec ma famille, à bord d'un *bateau* du gouvernement, qui avait apporté des provisions de Montréal, et y retournait vide. Ces bateaux, comme on les appelle, sont des chaloupes non pontées solidement construites, qui ont quarante pieds de long et au plus huit de large. Ils fendent les flots, faute de vent, au moyen de cinq rames, dont la cinquième placée à la poupe sert aussi de gouvernail. Lorsque le vent souffle, on hisse à un mât, qui n'est qu'un grossier tronc d'arbre, une voile haute de quinze pieds, dont le bas est élevé à trois ou quatre pieds au-dessus des bords, pour que le pilote puisse aisément voir autour de lui. Ces embarcations, pour peu qu'elles soient chargées de quarante à cinquante barils de farine, tirent environ vingt pouces d'eau. Elles ont le fond plat, les flancs presque perpendiculaires, la poupe et la proue de forme semblable, c'est-à-dire présentant une pointe qui dépasse d'un pied tout le reste. En somme, pour avoir l'air d'être lourds, ces bâtiments n'en sont pas moins bons. Les officiers de la marine furent assez complaisants pour faire établir une tente dans notre bateau, du moins une légère charpente recouverte d'une toile. Nous y dressâmes notre lit de voyage en guise de canapé, et nous franchîmes ainsi tous les rapides du Saint-Laurent depuis le lac Ontario jusqu'à la Chine, sur l'île de Montréal. Rien de plus délicieux que la première partie de notre route, sans compter que, grâce au courant et au vent qui nous favorisaient, nous passâmes sans accident parmi les Mille-Iles, comme on les appelle. Mais au coucher du soleil les *voyageurs* (c'est le nom des hommes de l'équi-

page de ces bateaux) tinrent ensemble une espèce de délibération et résolurent d'aller ancrer dans une petite crique voisine. Ils parlaient un français corrompu ou plutôt vieilli, dont quelques mots suffirent pour me mettre au courant et du sujet et du résultat de la discussion. Je leur demandai donc pourquoi ils ne voulaient pas continuer leur marche. « C'est, répondirent-ils, qu'un orage se prépare. » Comme rien dans l'atmosphère ne l'annonçait suivant moi, et que le commandement suprême de la chaloupe m'appartenait, je leur défendis de s'arrêter un seul instant. Ils m'obéirent sans répliquer ; mais au bout de cent cinquante verges, un tel ouragan fondit sur nous, que je fus obligé de confesser mon ignorance, et qu'à grande peine purent-ils gagner l'abri en question. Nous passâmes une misérable nuit, entassés les uns sur les autres dans une pauvre cabane de la rive.

Le lendemain 9, nous atteignîmes de bonne heure Brockville, dont la position sur le côté gauche ou canadien du fleuve est fort pittoresque, et pour nous remettre des fatigues de la nuit précédente, nous y demeurâmes jusqu'au matin suivant. Le 10, après une heure et demie de navigation, nous parvînmes à celui des rapides, connu sous le nom de *Galop*. La surface du fleuve offre en cet endroit une pente très sensible que nous pûmes voir distinctement une minute avant d'y arriver. Notre bateau descendit sans secousse extraordinaire cette espèce de pas ; mais aussitôt qu'il gagna le niveau intérieur, il fut violemment ballotté dans toutes les directions, en dépit des efforts de l'équipage, pendant plusieurs centaines de verges. C'étaient de petites saccades continuelles, tandis que des vagues irritées s'élançaient jusqu'à nous ; et, chose assez singulière, je remarquai que, dans tous les rapides de ce fleuve, ces vagues se dirigeaient en sens inverse du courant.

Nous dépassâmes encore, avant la nuit, le Long-Saut et beaucoup d'autres rapides dont la pente avait moins de raideur, mais qui tous étaient extrêmement curieux. En aucun de ces endroits l'eau ne coule avec une rapidité de plus de huit milles à l'heure. C'est néanmoins assez quand le lit présente une forte pente, ou qu'il est, soit couvert de pierres, soit régulièrement divisé en degrés pendant un mille ou deux, pour imprimer à une embarcation une vitesse terrible, surtout aux places où, par suite du resserrement des deux rives, la masse du fleuve se trouve comprimée dans un étroit canal. En ces lieux, l'eau bouillonne, gronde, rugit, de même que la mer contre une chaîne de rochers. Le crépuscule commençait à nous abandonner, lorsque nous franchîmes par bonheur le dernier des obstacles dont le Saint-Laurent est obstrué pendant plusieurs lieues. Les *voyageurs* nous avaient dit, comme je l'ai rapporté, qu'ils prenaient dans cette partie du fleuve le nom de *Long-Saut;* mais plus tard nous apprîmes que ceux qui sont ainsi nommés sont dans le bras septentrional ou anglais, au lieu que nous cheminâmes par le bras américain, dont la navigation est beaucoup moins formidable.

Un nouvel ouragan nous retint toute la nuit dans le lac Saint-François, ainsi que s'appelle une des nombreuses et immenses nappes d'eau qui sont de temps à autre formées par le Saint-Laurent. En effet, l'aspect que le cours de cette rivière présente n'est nullement uniforme. En beaucoup d'endroits, comme à celui dont je viens de parler, il prend une expansion extraordinaire, il est uni non moins qu'un miroir, il coule si lentement qu'on ne saurait le voir couler ; enfin c'est un véritable bras de mer, entouré de terres basses, qu'aucun effort d'imagination ne fera ressembler à une partie du fleuve, car il demeure aussi calme et aussi tranquille qu'un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Mais un mille plus loin, il se précipite comme un torrent furieux entre de hautes rives. Ailleurs, devant Brockville, par exemple, il court de manière à faire trois ou quatre milles à l'heure, et réalise le beau idéal d'un fleuve américain. Chacun peut donc se choisir, suivant son goût, un objet d'admiration, car la variété ne manque pas ; et même à la rigueur, ne doit-on pas comprendre dans le Saint-Laurent tous les lacs supérieurs, les chutes et les rapides du Niagara, ainsi que l'Ontario, cet océan d'eau douce.

Nous atteignîmes Montréal le 11, et nous y séjournâmes jusqu'au 23. J'ignore si les innombrables merveilles de la nature que nous avions depuis plusieurs semaines rencontrées sur notre route nous avaient gâtés ; mais notre résidence en cette vaste ville nous sembla ennuyeuse et monotone. L'unique chose qui nous intéressa un peu fut l'arrivée d'un de nos compatriotes qui, dans un canot monté par quatorze *voyageurs*, était parti de Fort-William sur le lac Supérieur, et qui, après avoir parcouru toujours par eau un espace de quatorze cents milles, avait débouché avec l'Ottawa dans le Saint-Laurent. Avant de renvoyer son navire et son équipage, il nous permit de nous en servir pour faire une promenade de quelques lieues sur le fleuve. J'avais souvent vu de petits canots, menés par une couple d'Indiens, fendre l'onde avec vitesse ; mais quelle différence de se sentir emporté dans cette grande barque, comme elle doit être appelée plutôt, qui avait quarante pieds de long sur cinq et plus de large. Elle parcourait six milles à l'heure. Chacun des hommes qui la conduisaient et qui tous excellaient à cette besogne, était muni d'une rame courte et légère qui entrait dans l'eau une fois par seconde, en mesure avec un air que la troupe chantait en chœur. A chaque coup de quatorze rames (car elles se levaient et s'abaissaient avec un tel ensemble qu'elles semblaient n'en frapper qu'un seul, le canot recevait une impulsion si forte, que, sans exagération, il n'était nullement facile de s'y tenir je ne dirai pas debout, mais assis.

Le 26, nous parvînmes à Québec. De Montréal à la mer, la navigation du Saint-Laurent est aussi permise aux navires qu'aux simples bateaux, car son lit ne renferme plus ni rapides ni d'autres obstacles, excepté çà et là quelques bas-fonds, quelques passages tortueux, où le sable et la vase apportés par l'Ottawa et les divers affluents du fleuve se sont peu à peu accumulés dans plusieurs de ces lacs dont il a été question plus haut, car en de telles places le courant est si paisible, qu'il n'a point la force d'entraîner ces immondices de la contrée supérieure.

Nous avions été si longtemps ennuyés de pays plats, généralement monotones, et sans rien qui en brisât l'uniformité, que nos yeux se reposèrent avec satisfaction sur les gracieuses rangées de montagnes au bas desquelles est situé Québec, et qui, entassées les unes sur les autres, s'enfoncent au loin dans l'intérieur des terres. C'est surtout vers le nord et vers l'est qu'elles plaisent davantage, à cause de leur plus d'escarpement. Puis, de ce côté, le premier plan consiste en plusieurs lieues cultivées comme un jardin et qui descendent en pente douce jusqu'au bord du Saint-Laurent. La première chaîne, aussi, est marquée jusqu'à un tiers ou un quart de sa hauteur, par une vaste ligne presque continue de maisons blanches, entremêlées d'arbres à fruits, de rideaux de peupliers, de grands clochers d'églises et de tout ce qui peut indiquer le voisinage d'une cité importante. La route si fréquentée des chutes de Montmorency traverse ce populeux faubourg ; mais les cascades elles-mêmes ne sont pas visibles de Québec, quoiqu'on distingue de cette ville le confluent de la rivière.

Plus à l'est repose la grande île d'Orléans, qui divise le fleuve en deux bras. La marée descendait à l'heure où nous arrivâmes : aussi le Saint-Laurent offrait-il en cet endroit l'aspect ordinaire d'un fleuve. Mais bientôt après, quand le flux commença, l'eau changea de direction et se précipita avec beaucoup d'impétuosité entre la gorge étroite de l'embouchure, formée au sud par la pointe Lévi, chaîne boisée de moyenne hauteur, et au nord par le promontoire rocailleux à l'extrémité duquel est bâti Québec, et qui



Rapides du Saint-Laurent.

est surmonté par l'imprenable citadelle du cap Diamond, le cap commandant lui-même les plaines bien connues d'Abraham.

Tout-à-fait en face de la ville, à la naissance de ce rétrécissement, étaient mouillés une multitude de navires, qui tous avaient l'arrière tourné contre le courant, et leurs pavillons dirigés vers la mer par une brise d'ouest. Des barques de tout genre parsemaient le hâvre et la baie; les unes allaient à la voile, mais le plus grand nombre à la rame, et sans cesse on voyait passer et repasser de la ville à la pointe Lévi un grand paquebot à vapeur, dont le pont était couvert de têtes. Nous vîmes ce magnifique spectacle du balcon de l'hôtel du Gouvernement, qui, perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de plusieurs cents pieds, domine complétement ce qu'on appelle la ville basse. Je ne saurais décrire quelle confusion bizarre, quand on abaisse les yeux vers cette partie de Québec, présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût séjourner en hiver; mais alors même ils sont percés de lucarnes, et il y en a beaucoup qui se terminent par des galeries, des plates-formes, des coupoles, ou qui projettent de singuliers ornements. Un quart au moins de ces habitations si étrangement mélangées sont couvertes de fer-blanc, et quelques-unes en ont aussi leurs murailles revêtues. Mais la toiture de toutes les autres est faite, d'après la mode américaine, en tuiles de bois. Chaque maison enfin est peinte pour être garantie, je suppose, de la brûlante chaleur en été. Mais, quelle que soit la cause, l'effet qui en résulte est fort pittoresque.

Notre résidence à Québec fut des plus agréables, et si cette grande cité, ses mœurs, ses usages n'avaient été déjà mille fois décrits, j'essaierais d'en esquisser le tableau. J'aime donc mieux parler au lecteur d'une excursion que nous fîmes dans la campagne environnante, parmi les paysans français qui forment la masse de la population dans le bas Canada. Nous partîmes dans la matinée du 28, et après une heure et demie de marche nous arrivâmes à la rivière de Montmorency. J'ignore ce que les chutes peuvent être lors de la saison pluvieuse; mais, assurément, quand nous les vîmes, elles étaient bien misérables. En hiver, dit-on, un cône ou pain de sucre d'énorme grandeur est formé sur les rocs, au bas des chutes, par l'accumulation continuelle de la glace et de la neige. En été, toutefois, vous y cherchez vainement rien qui vaille la peine d'une visite. Il se peut aussi qu'après avoir vu le Niagara, nous n'eussions plus d'admiration à donner à aucune cascade. Mais si les beautés de la nature nous laissèrent froids pendant cette pro-



Québec.

menade, les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs, qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfants si propres, si florissants de santé, nous enchantèrent tout le long de la route de Québec à Sainte-Anne, dont la distance est de vingt-cinq à trente milles. Dans la contrée intermédiaire s'agite une population nombreuse. Les chemins sont bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolonge une étroite bande de terre cultivée entre deux haies parallèles. Nous n'avions encore rien vu en Amérique qui pût rivaliser avec ces cabanes badigeonnées de blanc, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastique, toutes d'un air plus vieux les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées; et celles-ci, derrière leurs balcons envahis par un épais réseau de plantes grimpantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte que nous étions tentés de nous croire en Italie ou dans le midi de la France.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne trouve dans cette partie primitive de la contrée rien qui ressemble à une auberge; mais nous fûmes aussi bien logés que possible dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une exquise propreté, avec un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où l'on nous introduisit d'abord, était chauffée en hiver, nous dit-on, par une immense cheminée que nous vîmes; mais, de plus, il y avait, presque au centre, une grosse caisse de fer qui ressemblait assez au coffre-fort d'un riche négociant. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être, et je le demandai après en avoir fait le tour. « Ah! monsieur, répondit notre digne hôtesse, vous n'avez jamais passé d'hiver au Canada, sinon vous sauriez à quoi cela sert, ajouta-t-elle en caressant la caisse de sa main. » Elle m'expliqua alors que c'était un poêle, dont à cause de l'été on avait enlevé les tuyaux. « C'est que sans ce drôle-là, continua-t-elle, nous pourrions bien tous mourir ici de froid. » Outre ce meuble, gênant par sa dimension, mais indispensable, la cuisine contenait de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques rudement sculptés. Les appartements de luxe, ou qui étaient réservés à des touristes comme nous, étaient plus somptueusement décorés. Nous y trouvâmes des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées qui représentaient la sainte Vierge, des martyrs, la passion de Jésus-Christ, et toute l'histoire de l'Enfant prodigue. Après un excellent dîner, qui nous fut servi dans le bon style, nous visitâmes pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou, comme les paysans français du Canada sont familièrement appelés, les *Jeans-*

Baptistes, causèrent gaîment avec nous et nous enchantèrent; car on ne rencontre nulle part des gens mieux élevés, surtout plus heureux qu'ils ne paraissaient l'être dans leurs jolies cabanes.

Le 30, nous allâmes nous promener au village de Lorette, qui est principalement habité par des Indiens Hurons, tribu qui perd chaque jour de son caractère national, sous l'action combinée de la civilisation et de l'eau-de-vie. Ils furent assez complaisants pour danser devant nous, à notre requête, et les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses, étaient assez sauvages pour établir l'identité de leur origine.

Le lendemain, nous passâmes sur la rive droite du Saint-Laurent, et nous visitâmes les chutes de *la Chaudière*, ou de *la Bouilloire*, ainsi nommées, je crois, à cause des trous en forme de marmites et de terrines que le courant a creusés dans la surface des rocs. Au reste, l'eau était alors si basse qu'il n'y avait pas la moindre cascade à voir; et j'avoue que nous n'en fûmes pas fâchés, car nous étions plus que las de ce genre de curiosité.

Lac Champlain. Lac Georges. Sources de Saratoga. Albany. Législature de New-York. Séances des chambres. Rage électorale.

Le 7 septembre, nous franchîmes de nouveau la frontière canadienne, pour rentrer dans les Etats-Unis. Nous eûmes ensuite à parcourir presque d'une extrémité à l'autre le lac Champlain, et le paquebot à vapeur sur lequel nous fîmes cette traversée portait nombreuse compagnie, soit de voyageurs par agrément qui s'en revenaient d'une tournée dans le nord, soit de gens d'affaires qui se rendaient à New-York. Le jour suivant, nous éprouvâmes le plus vif plaisir pendant toute la durée de notre navigation sur le lac Georges; car, je n'hésite pas à le déclarer ici, ses rives nous présentèrent les points de vue les plus délicieux que nous eussions encore rencontrés en Amérique. C'est réellement l'idéal du beau, qui ne laisse rien à désirer. Ce lac, enfin, surpassa d'autant plus mon attente, qu'il est impossible, même aux Américains, et c'est beaucoup dire, de le louer avec exagération. Le 9, nous allâmes en voiture, de Caldwell aux sources de Saratoga; et quoique la distance soit de vingt-sept milles seulement, il ne nous fallut par moins de neuf heures, tant la route est parsemée de montagnes, tant la chaleur était forte et la poussière épaisse. Pour comble de malheur, notre peine fut à peu près perdue, puisque la majeure partie de la société avait déjà abandonné, quand nous y arrivâmes, et les eaux de cette ville et celles de Ballston, autre rendez-vous des gens à la mode, situé dans le voisinage et aussi fort célèbre. Pendant la saison chaude de l'année, alors que la plupart des Etats de l'Union deviennent malsains, ou que la résidence du moins en est trop désagréable, même pour les indigènes les mieux acclimatés, suivant l'expression du pays, ceux à qui leur fortune le permet prennent leur volée vers le nord, et vont surtout s'abattre à Saratoga et à Ballston, qui, en conséquence, regorgent d'étrangers pendant juillet et août, quelquefois encore pendant septembre. Mais, hélas! deux ou trois jours de froid s'étaient précisément fait sentir vers l'époque de notre passage, et avaient comme donné à chacun le signal de regagner ses foyers respectifs. Aussi, quand la grosse cloche de l'hôtel sonna le souper, les convives ne se trouvèrent plus qu'au nombre d'une quinzaine, tandis qu'ils avaient été cent cinquante une semaine auparavant. Une telle réunion des habitants de tous les différents Etats n'aurait pu manquer d'être pour nous fort intéressante. J'aurais été bien aise, par la même occasion, de voir comment les Américains, ce peuple si perpétuellement occupé de commerce, si constamment à l'affût des spéculations, se seraient résignés à passer leur temps au sein d'une oisiveté complète.

L'hôtel qui nous reçut aux sources de Saratoga avait été bâti pour la dernière saison, et était immense, comme on peut en juger d'après une galerie qui longeait la façade, et qui avait quatre-vingts pas de long sur vingt-cinq pieds de large. Les salons destinés au public joignaient de même la grandeur à l'élégance, et la maison ne renfermait pas moins de cent vingt lits. Mais, si l'ensemble de l'établissement avait déjà l'air fort somptueux, les détails laissaient encore beaucoup à désirer, et l'on remarquait de toute part l'absence de mille petites commodités qui montrait combien tout avait été fait à la hâte. Le jour de notre arrivée, par exemple, nous demandâmes qu'on ouvrît une des fenêtres de la salle à manger; mais, d'abord, elles étaient toutes à châssis, et ensuite on n'avait pas eu le temps d'y mettre des boutons pour les lever, non plus que des crochets pour les tenir ouvertes. Le garçon, cependant, comme d'usage, avisa un expédient, et, sans se croire obligé de nous en demander pardon, empoigna la chaise la plus voisine, la plaça sur le *seuil* de la fenêtre, puis laissa le châssis retomber dessus. Les plus belles chambres à coucher n'étaient aussi que des espèces de trous à rats de quatorze pieds sur dix, sans papier, sans le moindre tapis; et le verre des carreaux de vitres était si mince, qu'il volait en éclats au moindre choc. Enfin, pas un de ces cabinets n'avait de sonnette, en sorte qu'il fallait, quand on avait besoin d'un domestique, aller nécessairement jusqu'au palier, et là tirer un cordon qui servait pour tout l'étage.

A dire vrai, nous ne vînmes aux sources qu'après la saison finie, et nous ne pûmes par conséquent voir les choses dans leur éclat. Mais je dois les décrire telles que je les ai trouvées, en dépit des explications et des excuses qui pleuvaient sur moi dès que j'osais me permettre une critique. J'avoue également qu'il serait déraisonnable de chercher querelle à une nation si jeune, pour des bagatelles si légères et même sur des sujets plus graves; mais pourquoi les habitants poussent-ils l'orgueil jusqu'à prétendre qu'ils sont passés maîtres en tout? La vérité semble être que personne, dans cette contrée essentiellement commerçante, n'a le loisir de terminer rien. Au lieu donc de chercher à perfectionner leurs ouvrages et leurs produits le plus possible, les fabricants et les ouvriers s'arrêtent dans leurs efforts aussitôt que la marchandise leur paraît devoir obtenir un débit facile, en d'autres termes, plaire à la masse des consommateurs. S'ils se hasardent à franchir cette ligne de démarcation, ils ne sont jamais sûrs de vendre: du moins ne vendront-ils pas promptement; et dans ce cas ils seront bientôt devancés par la concurrence, bientôt ruinés de fond en comble. C'est une conséquence inévitable dans un pays où la fabrication ne peut pas encore suffire aux besoins.

Le 11, nous lûmes dans une affiche placardée sur la porte de l'hôtel, qu'il serait fermé pour la saison le 15 du même mois. Tel est effectivement l'usage à Saratoga: les deux tiers des maisons, pendant neuf ou dix mois de l'année, y sont absolument désertes, pour être encombrées de monde pendant deux ou trois autres. Nous pliâmes donc bagage plus tôt que nous ne l'avions présumé. Un petit détour nous permit, chemin faisant, de visiter Ballston; mais comme cette jolie ville venait d'être pareillement abandonnée, nous en repartîmes tout de suite pour Albany, capitale ou plutôt siége du gouvernement de l'Etat de New-York, car le premier titre appartient de droit à la cité de ce nom.

Les corps législatifs se trouvaient assemblés, ce qui me causa beaucoup de plaisir, curieux que j'étais d'examiner un peu les ressorts de la machine démocratique. Chacun des vingt-quatre Etats de l'Union américaine a son gouvernement séparé, au moyen duquel il administre ses propres affaires. D'après la constitution qui fut établie en 1776, lorsque ces colonies anglaises se séparèrent de la mère-patrie, et s'allièrent les unes aux autres, la forme républicaine est non-seulement posée comme base fondamentale de l'alliance, mais encore garantie aux différents Etats par la promesse

formelle de tous les autres. Chacun d'eux néanmoins reste parfaitement libre de modifier sa constitution particulière quand et comme il lui plaît, de changer les lois qui existent, d'en poser de nouvelles, bref d'user dans son intérieur de la toute-puissance qu'ont les empires indépendants. Mais les règlements du commerce, la défense du pays et les intérêts généraux de l'Union, sont soumis à une administration générale, qui consiste en trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le congrès, qui forme le pouvoir législatif, se compose, 1° d'un sénat, dont chaque Etat fournit deux membres; 2° d'une chambre de représentants, dont chaque membre représente quarante mille habitants. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président, élu pour quatre ans par les électeurs de tous les Etats.

Me réservant de revenir plus tard sur les détails du gouvernement fédéral, je ne parlerai ici que de l'administration particulière du New-York, qui est l'Etat le plus populeux, le plus riche, et, sous beaucoup de rapports, le plus important de l'Union. Le New-York avait, en janvier 1823, pour la première fois, depuis 1776, modifié sa constitution intérieure, qui maintenant offre une assez grande analogie avec la constitution générale. Ainsi le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur, et le pouvoir législatif se partage entre un sénat et une chambre d'assemblée. Le sénat se compose de trente-deux membres, qui doivent être propriétaires et libres, et qui sont nommés pour quatre ans; la chambre d'assemblée, de cent vingt-huit membres, qui sont élus annuellement par tous les citoyens de l'Etat, car le droit de suffrage y est universel.

J'éprouvais un vif désir de vérifier par moi-même comment une législature formée d'après de tels principes procédait à sa besogne, et je visitai la capitale avec la plus sincère intention de trouver bien tout ce que j'y devais voir et entendre. La salle de la chambre d'assemblée ne ressemblait pas mal à l'intérieur d'une église. A l'entour régnait une tribune destinée au public, d'où les spectateurs plongeaient sur des rangées de siéges et de pupitres disposés en demi-cercle. Au centre s'élevait le fauteuil du président, qui avait au-dessus de sa tête un grand portrait de Washington. Le général patriote avait une main étendue, comme d'usage, et la même attitude invariable dans laquelle nous l'avions déjà vu représenté des centaines, je pourrais aussi bien dire des milliers de fois, depuis la capitale d'Albany jusqu'aux plus grossières assiettes en porcelaine de la contrée. Chaque membre occupait une place numérotée, que le sort lui avait assignée le premier jour de la session.

Après que la prière eût été dite, et le procès-verbal de la précédente séance adopté, la discussion s'ouvrit. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de réviser d'un bout à l'autre toutes les lois de l'Etat, ce qui semblait être l'occupation favorite des législateurs dans toute l'Union. Ces lois étaient fort volumineuses. On avait nommé parmi les membres des deux chambres une commission chargée de les comparer entre elles, de les coordonner, bref d'en extirper les contradictions : le résultat de l'examen avait été imprimé, et c'était sur ce travail qu'allait porter le débat. Les trois premiers chapitres n'étaient absolument que de forme, et si dénués d'intérêt, qu'ils passèrent sans la moindre opposition. Le quatrième, qui relatait « les droits des citoyens et habitants de l'Etat, » paraissait ne devoir pas nécessiter davantage que personne prît la parole pour ou contre, et je désespérais presque d'entendre parler aucun orateur ; mais lorsque le président lut l'article 5 pour le mettre aux voix, un orage soudain éclata. « Une milice bien organisée, portait l'article en question, est nécessaire à la sécurité d'un Etat libre : donc le droit du peuple, d'avoir et de porter des armes, est inviolable et sacré. » Ne voulant que le moins possible ennuyer mes lecteurs, je ne rapporterai point ici quels furent les arguments de l'attaque et de la défense ; je me bornerai à dire qu'ils me parurent tous creux, et qu'ils étaient exprimés avec tant de détours, ou plutôt noyés sous un tel déluge de paroles, que souvent je restais plusieurs minutes à me demander ce que les orateurs avaient voulu dire, et si même ils avaient voulu dire quelque chose. En somme, la discussion me sembla la plus puérile du monde. Le sujet, sans doute, était un lieu commun, si jamais il en fut; mais on le traita d'une manière encore plus banale. Les discours de sept ou huit personnes qui se succédèrent à la tribune ne furent en effet pleins que de périodes sonores, de phrases faites d'avance, et de fleurs de rhétorique sur leurs ancêtres, qui étaient sortis des guerres de l'indépendance couverts de gloire et criblés de blessures, ou sur le cliquetis des armes qui n'avait cessé depuis un demi-siècle de retentir à leurs oreilles. Le mauvais goût, cette perte du temps, ces conclusions qui ne concluaient à rien, ces objections péniblement élaborées, qui tombaient d'elles-mêmes, et ces ingénieux échafaudages de mots qui n'étaient en quelque sorte d'aucune portée, me parurent provenir d'une complète absence de cette habitude des affaires publiques qui ne peut être le résultat que d'une pratique longue et exclusive. Or, les gens qui parlèrent devant moi, et dont un se vanta de ne pas savoir le latin, n'étaient, m'assura-t-on, que des cultivateurs, des boutiquiers, des avocats de province, enfin que des individus qui, faute d'être accoutumés à raisonner avec une logique rigoureuse, perdaient le fil de leur idée au bruit de leur propre voix. Il est probable encore que l'argumentation était si lâche et si molle, parce que la plupart des orateurs n'avaient point fait de l'économie politique une étude sérieuse, qu'ils ignoraient tous les enseignements que donne l'histoire des peuples, et qu'ils avaient soudain, pour venir occuper leurs siéges de législateurs, quitté la charrue, le comptoir ou leur robe de mauvais avocat, persuadés néanmoins qu'ils étaient du premier coup devenus de grands hommes.

L'introduction, dans les assemblées législatives, de gens qui, bon gré mal gré, doivent bien s'avouer à eux-mêmes leur ignorance absolue des affaires publiques, donne une dangereuse prépondérance à quelques intrigants plus capables, qui mènent alors les autres selon leur plaisir. Et quand ceux-ci commencent à se familiariser un peu avec les rouages de la machine politique, quand ils ont enfin acquis une espèce de routine, arrive une nouvelle élection qui expulse, sinon tous les membres, du moins la plus grande partie d'entre eux; car les Américains ne veulent pas que leurs représentants s'habituent à regarder le mandat qu'ils leur confient comme une chose due, et, par cette seule raison, ils s'abstiennent souvent de les réélire. C'est d'après ce même principe de défiance, que tous les gens en place sont jalousement exclus des congrès et des assemblées de chaque Etat. Or, il me semble qu'il était absolument impossible d'imaginer un expédient plus ingénieux pour bannir des conseils nationaux toutes les personnes qui, par leur éducation, par leur habitude des affaires, par leurs connaissances et par leur position élevée sous toute espèce de rapports, sont appelées à remplir d'une manière avantageuse pour la patrie les devoirs d'hommes d'Etat. On se prive en même temps, comme à dessein, de la source des renseignements les meilleurs, les plus faciles, les plus authentiques; et la pire conséquence de ce système n'est pas de placer hors de vue les fonctionnaires, de les laisser dans l'ombre y agir bien ou mal, tandis qu'ils devraient toujours se trouver face à face avec les représentants de la nation, et subir ainsi un perpétuel examen de leur conduite. Il y eut dans la discussion dont je fus témoin une autre circonstance qui me frappa singulièrement : c'est l'absence complète de tous ces cris, de tous ces murmures, de toutes ces apostrophes, par lesquels dans notre Europe, en France, par exemple, et en Angleterre, les corps délibérants se permettent d'instruire un orateur de l'impression qu'il produit sur l'auditoire. En Amérique, toute marque d'approbation et d'improbation est sévèrement défendue par la loi;

et jamais, si chauds, si intéressants que deviennent les débats, cette défense n'est violée. Point d'applaudissements, point de bravos, point de ces exclamations flatteuses : « Ecoutez ! écoutez ! » Mais toujours règne le plus profond et le plus religieux silence ; toujours on écoute patiemment les plus ennuyeux discours. Sans doute la dignité y gagne ; mais cet usage, outre qu'il doit être décourageant pour les bons orateurs, n'a-t-il pas l'inconvénient pire encore de faciliter à ceux qui ne méritent que le titre de parleurs les moyens d'ennuyer leurs malheureux confrères, de perdre un temps utile, et de ralentir inutilement la marche des affaires ? Ainsi, dans la séance à laquelle j'assistai, l'éloquence prolixe et verbeuse d'une demi-douzaine d'ignorants prolongea la discussion jusqu'à l'heure du dîner, sans qu'elle eût d'autre résultat que le renvoi de l'article contesté à un plus ample examen de la commission.

Le même jour, nous allâmes passer la soirée chez un des principaux habitants de la ville, qui recevait. Grande fut notre surprise à notre arrivée dans le salon : vous auriez dit que tous les messieurs étaient venus d'abord, et que les dames ne devaient arriver qu'ensuite, car il n'y avait absolument que des hommes. Néanmoins le maître de la maison, remarquant l'air embarrassé dont nous n'avions pu nous défendre à cette vue, offrit bientôt le bras à ma femme et la conduisit dans une pièce plus intérieure, autour de laquelle le beau sexe était solitairement assis, et d'une manière qui ne ressemblait pas mal à celle qui est usitée dans le sud de l'Amérique. Je me figurai, moi, que c'était une simple affaire de cérémonie, que les premières heures s'écouleraient de la sorte ; mais que peu à peu la société divisée se mêlerait, et que la formidable ligue qui semblait exister de la part des hommes contre les femmes, et réciproquement, serait déjouée par les tactiques auxquelles il est d'usage de recourir en pareille circonstance. Combien ne me trompai-je pas ! Il n'y eut, de toute la soirée, aucune communication entre les deux salles ; et une connaissance plus étendue des usages de la contrée m'apprit que cet usage singulier, barbare, si contraire au goût et aux habitudes des Européens, était cependant général et fort goûté en Amérique. Les Américains ne paraissent pas même soupçonner que les choses puissent se pratiquer autrement. Ils ne pourraient pas même parler ménage et toilette avec leurs femmes, et celles-ci s'ennuieraient à coup sûr de les entendre causer de commerce et de politique. Il va sans dire que, le soir en question, les hommes s'entretinrent de la séance dont j'ai rendu compte plus haut, et qu'ils furent unanimes, comme toujours, à me vanter le talent, la logique et l'éloquence de leurs orateurs.

Un des jours suivants nous allâmes au sénat. Ce corps est composé de trente-deux membres, sans compter le vice-gouverneur de l'Etat, qui en est de droit le président. Les sénateurs sont, comme je l'ai dit, nommés pour quatre ans ; ils se renouvellent chaque année par quart. Avant de se livrer à leurs travaux législatifs, ils eurent, ce jour-là, des fonctions judiciaires à remplir. Effectivement, d'après un article de la constitution de New-York, un tribunal qui décide ce qu'on appelle « les cas d'erreur, » et qui statue directement sur les accusations d'attentat à la sûreté publique, est au besoin formé par le président du sénat, les sénateurs, le chancelier et les juges de la cour suprême, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux. La juridiction de ce tribunal exceptionnel est facile à comprendre dans le second cas. Dans l'autre, il offre un dernier recours au plaideur malheureux, qui, convaincu de la bonté de sa cause, a vainement épuisé tous les moyens ordinaires d'appel ; ou bien il interprète les lois lorsque leur obscurité a donné lieu à des jugements contradictoires. La question de droit que nous entendîmes plaider ne manquait pas d'intérêt. Cependant les discussions législatives du sénat, qui reprirent leur cours aussitôt que les personnes étrangères à ce corps eurent quitté la salle, présentèrent une plus ample pâture à notre curiosité. La révision du code était aussi l'objet des débats, et je fus pleinement à même de juger combien était vive chez les Américains cette passion de faire des lois qui, m'avait-on dit souvent, ne venait néanmoins qu'après leur rage des élections.

Le hasard n'avait pas voulu que jusqu'alors je fusse témoin d'opérations électorales ; mais, depuis mon arrivée aux Etats-Unis, j'en avais sans cesse les oreilles rebattues, et c'était à Albany pire peut-être que partout ailleurs. Pendant notre séjour en cette ville, nous fréquentâmes beaucoup la société, nous dînâmes chez toute espèce de gens, nous cherchâmes les réunions grandes et petites, afin de pouvoir en quelque sorte surprendre dans leur naïveté les mœurs intimes des habitants. Or, le trait caractéristique qui nous frappa le plus, celui que nous remarquâmes à chaque table, en chaque lieu, dans chaque cercle, c'est que la politique, l'esprit de parti, mieux encore, l'esprit d'élection, trouve moyen de se glisser partout ; je veux dire que perpétuellement les électeurs, qui sont aussi nombreux que les habitants, s'entretiennent des occasions qu'ils doivent avoir d'exercer leurs droits, car c'est un honneur, un plaisir qui se renouvelle souvent, dans un pays où presque toutes les charges sont éligibles, et que perpétuellement ils déchirent ou portent aux nues dans leurs conversations les personnes qui briguent leurs suffrages. Une particularité en effez assez bizarre, et dont nous ne voyons guère d'exemples en Europe, c'est que les Américains visent, dans leurs différentes élections, à faire triompher tel candidat plutôt que tel principe, l'homme plutôt que ses opinions. Ils ne s'inquiètent guère des mesures qu'il sera appelé à soutenir ou à combattre. Quelquefois sans doute ils examinent ce côté de la question, lorsqu'ils descendent dans l'arène pour défendre leurs amis ou pour attaquer ceux de leurs adversaires ; mais toujours ils en prennent sujet de débiter des fleurs de rhétorique ou d'aigrir la haine furieuse qui les divise, plutôt que de chercher à prévoir au juste quelle sera la ligne de conduite que suivra leur candidat ou son antagoniste. Les intrigues, les recrutements de votes, les éloges et les injures par la voie des journaux, les discours et les manœuvres dans les assemblées législatives, au barreau, au coin du feu, dans les chaumières, partout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre du pays, tels semblent être les préliminaires indispensables de la réunion des colléges électoraux, beaucoup plus que la profession de foi du candidat, que ses vues, que ses promesses, même que sa réputation et sa capacité. Toutes ces considérations ne leur paraissent que secondaires, mises en regard du résultat matériel de l'élection. Aussi discutent-ils sans cesse s'il y a chance que tel Etat, telle ville, telle paroisse, tel district, vote pour ou contre leur protégé. Ils s'accablent les uns les autres à coup d'autorités, forme la plus détestable d'arguments ; ils analysent chaque phrase prononcée par tout individu, mort ou vivant, qui possède ou qui posséda jamais de l'influence ; non, il faut bien le répéter, pour parvenir à connaître mieux les titres du candidat au rôle d'homme public, mais simplement pour voir combien le poids d'un pareil témoignage peut faire incliner la balance de leur côté ou de celui de leurs antagonistes.

On doit d'ailleurs reconnaître que tout dans ce pays dépend des élections. Le choix du président, par exemple, est si important, que, jusqu'à un certain point, on conçoit que les candidats, qui, plusieurs années d'avance, se mettent sur les rangs, deviennent dès lors l'objet de tous les regards du public, et que toutes les autres nominations abandonnées au scrutin électoral soient faites dans le but d'assurer, quand viendra le grand jour, les honneurs et la présidence au bien-aimé de tel ou tel parti. Peu importe donc qu'il s'agisse d'élire un gouverneur, un membre du congrès, ou seulement du corps législatif d'un Etat, ou même un constable qui fera la police dans une ville obscure ; peu importe que les candidats aient ou non le talent de remplir la place à laquelle ils aspirent, leur chance

de succès ne repose que sur la notoriété qu'ils portent tel ou tel personnage à la présidence. Un même esprit de parti se retrouve quelquefois en Europe aux époques des élections; mais quand elles sont terminées, il dort jusqu'aux suivantes: en Amérique, au contraire, il ne sommeille jamais. Les habitants, loin d'en disconvênir, s'en glorifient et prétendent que cette passion amène de très avantageux résultats. Si le peuple, disent-ils, n'était pas toujours tenu ainsi en haleine, il deviendrait d'une part indifférent à ses devoirs, et de l'autre à ses droits; puis ses libertés ne tarderaient pas à être compromises. Est-ce à tort? est-ce à raison? Je n'en sais vraiment rien; mais, en tout cas, je dois le dire, les perpétuelles discussions politiques n'empêchent pas que les étrangers soient accueillis avec la plus exquise bienveillance. Nous serions surtout les plus ingrates gens du monde, si nous hésitions à déclarer que tous les habitants d'Albany dont nous fîmes la connaissance nous comblèrent d'égards et d'attentions. Peu à peu, en effet, cette froide politesse que les indigènes de tous les pays se contentent d'accorder aux voyageurs, et qui nous avait paru en Amérique pire que chez toutes les nations, s'était changée en une douce affabilité. Aussi reconnûmes-nous avec plaisir que nous avions été trop prompts à condamner les Américains sous ce rapport.

Stockbridge. Comices agricoles. Usage immodéré des liqueurs fortes. Northampton. Mont Holyoke. Worcester. Boston; unitairianisme; collége Harward; hôpital. Manufactures de Lowel. Salem. Chantier de Charlestown. Les marins d'Amérique. Condition des femmes américaines. Education publique.

Nous quittâmes Albany le 28 septembre, pour nous diriger vers Boston dans les Etats de l'est, qui forment ce qu'on appelle la *Nouvelle-Angleterre*. Nous eûmes tout d'abord à franchir l'Hudson, et nous en accomplîmes le passage au moyen d'un bac; car, quoique ce fût aux portes mêmes de la capitale de New-York et sur un point très passant, il n'y avait pas de pont, soit parce que le fleuve était trop profond et trop large, soit crainte qu'une telle construction ne gênât les nombreux paquebots qui montent et descendent sans cesse. Mais en général, dans cette partie de l'Amérique, les bacs offrent pour les piétons et les voitures toutes les commodités désirables. Ils sont si vastes qu'une demi-douzaine de diligences et de charrettes à la fois y peuvent aisément tenir. La puissance motrice est presque toujours celle des chevaux, qui d'ordinaire sont au nombre de six ou huit, et dont la force s'applique à des roues semblables à celles d'un bateau à vapeur.

Ce fut à Stockbridge, charmante petite ville du Massachusetts, que nous fîmes notre première halte. Pendant quatre ou cinq jours que nous y demeurâmes, je ne négligeai rien, voulant avoir aussi l'occasion d'étudier les mœurs et les usages, pour avoir accès chez les principaux habitants. C'était chose facile, car ils avaient tous autant de bonté et d'obligeance que j'en avais trouvé ailleurs dans leurs compatriotes. Je pus même visiter les maisons de campagne et les fermes voisines, tantôt en compagnie, tantôt seul; et dans chacune de mes excursions je remarquai à chaque pas des preuves de l'énergique caractère et de l'infatigable persévérance pour lesquels les habitants de la Nouvelle-Angleterre sont célèbres à si juste titre. On n'ignore certes pas, pour peu qu'on soit familier avec l'histoire de la civilisation américaine, que la gloire de la presque totalité des conquêtes accomplies par l'homme sur les déserts de l'ouest revient à ces intrépides pionniers, comme on les appelle, des Etats orientaux. Ce côté de l'Union a été de fait comme une ruche d'où sont sortis des essaims d'émigrants qui, non moins robustes de corps que d'esprit, ont avec eux porté au milieu des bois des idées d'indépendance, d'entreprise et de travail, qui leur ont toujours été propres, je crois, depuis le jour où leurs pères sont venus s'établir en Amérique.

Nous quittâmes Stockbridge le 3 octobre, pour, à travers champs, gagner Northampton, un autre de ces beaux villages de la Nouvelle-Angleterre qu'il est impossible de louer assez. Notre route fut des plus pittoresques. Nous eûmes tantôt à marcher au fond de sombres ravins, tantôt à franchir des gorges de montagnes, d'autres fois à suivre le faîte même des chaînes, d'où se déroulèrent à nos regards des vues d'une si grande beauté que, dans l'espace d'un matin, nous pûmes oublier tout ce que notre voyage avait eu jusqu'alors de plat et d'insipide. En effet, à cette époque, la plus grande partie de la route que nous avions parcourue, si j'excepte le beau lac Georges et le délicieux Hudson, ne nous avait offert que des terres labourées et d'impénétrables forêts, parsemées çà et là de bourgades en bois, aussi neuves, aussi crues de ton, aussi peu pittoresques, que si elles fussent sorties la veille d'une scierie. Les villes du Massachusetts, ou contraire, étaient embellies d'arbres, de décors et de jardins à fleurs, tandis que les traits plus grandioses du paysage plaisaient davantage aux yeux, parce qu'on y découvrait aux rocs, aux monts, aux chutes d'eau, enfin aux teintes et aux ombres, un caractère plus prononcé.

Pendant cette agréable journée de marche, nous suivîmes une partie considérable de la ligne dans laquelle il était sérieusement question d'établir un chemin de fer entre les deux villes de Boston et d'Albany. Aucun des Etats, et moins encore, à ce qu'il semble, aucune des sections de l'Union n'aime à rester en arrière des autres; et ce sentiment de rivalité, que stimule le succès du grand canal d'Erié, entreprise éminemment favorisée par la nature, a, j'imagine, suggéré l'immense projet dont je parle. Comme on me demandait sans cesse si je n'en étais pas émerveillé, il me fallait bien répondre qu'il y avait beaucoup de hardiesse dans la conception; mais je ne me gênais pas pour ajouter que j'en regarderais l'exécution comme un acte de folie. En effet, les cités d'Albany et de Boston reposent presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre; tandis que la plus grande partie de l'espace compris entre les deux points est tellement coupée par une succession de hautes chaînes qui courent du nord au sud, que le chemin de fer projeté aurait à franchir sur une chaussée gigantesque un pays qui n'est nullement propre à une semblable construction. En outre, plusieurs rivières navigables et plus d'un canal, traversant les vallées intermédiaires, unissent l'intérieur à l'Océan, et présentent ainsi des voies de communication aussi faciles qu'on les peut désirer entre le centre des Etats et New-York, Albany ou Boston.

Nous avions tant ouï parler des splendeurs sans pareilles d'un automne d'Amérique, que nous regardâmes comme une bonne fortune pour nous d'en voir un au cœur même de la partie la plus belle de la contrée. Je crois que c'est l'érable dont, sur chaque branche, depuis le haut jusqu'en bas, les feuilles quittent, quand arrive cette saison, une couleur vert tendre pour en prendre une cramoisi foncé. Quel que soit au reste le nom de cet arbre, rien de plus éblouissant que l'aspect qu'il présente. Il y en avait aussi beaucoup d'autres dont la tête seule s'était encore colorée; mais déjà s'offrait une infinie variété de nuances, toutes si vives que l'œil ne pouvait souvent pas les fixer. Je n'ai pas besoin de vous dire combien des rideaux d'arbres toujours verts formaient un fond avantageux à ces teintes brillantes qui devaient passer si vite, mais qui, par cette raison même, n'en plaisaient sans doute que davantage. En somme, je n'ai rien vu dans les autres parties du monde qui fût aussi merveilleusement diversifié que le sont en automne les couleurs du feuillage dans la Nouvelle-Angleterre.

Le 5 nous gagnâmes Worcester, un autre de ces

jolis villages qui décorent l'est des États-Unis. Là, le temps, qui s'était maintenu beau depuis quelques jours, changea complétement dans le cours de la nuit, et le vent se mit dès lors à souffler avec tant de fureur que quand je m'approchai de la fenêtre, le matin suivant, je vis une multitude de feuilles aussi épaisses que des flocons de neige, mais de toutes les teintes, rouges, oranges, jaunes, écarlates et vertes, tourbillonner incessamment dans les airs.

Le 6, à l'instant où le soleil allait disparaître tout-à-fait derrière les chaînes de montagnes que nous avions franchies la veille, nous commençâmes à distinguer la noble cité de Boston, capitale de l'État de Massachusetts, qui est, dans le nord, la plus redoutable rivale du port de New-York. Un grand dôme, assez semblable à un minaret, qui surmonte l'hôtel du gouvernement situé au centre de la ville et sur le point le plus élevé, fut par conséquent le dernier édifice que l'astre du jour éclaira de ses rayons. Mais, pendant dix minutes, nous pûmes encore apercevoir, à la faveur du crépuscule, de nombreux clochers, de vastes bâtiments, d'innombrables percées de rues, et les trois ou quatre grands ponts qui unissent autant de faubourgs, qu'on pourrait prendre pour de petites villes, avec la péninsule sur laquelle Boston est bâti. De ces faubourgs, le plus considérable est celui de Charlestown, qui renferme cinq mille habitants, et qui est situé au bas de Banker's-Hill.

Comme nous ne désirions rien tant, dès que nous arrivions dans un endroit, que de voir le plus tôt possible ce qu'il renfermait de plus remarquable, nous acceptâmes avec plaisir, le lendemain même de notre arrivée qui était un dimanche, l'offre d'un de nos amis qui voulut bien nous mener à une des églises unitairiennes où devait prêcher un des plus ardents apôtres de la doctrine. Depuis quelques années, nous dit-on, un changement considérable s'était introduit dans les principes religieux des Bostonniens; et l'unitairianisme, ou, comme on l'appelle encore, *le christianisme libéral*, faisait chaque jour parmi eux de nouveaux prosélytes. D'après le sermon que nous entendîmes, je compris que le but auquel visaient les unitaires n'était rien moins que l'affranchissement complet de l'esprit humain en matière religieuse, et cela, non par rapport à une secte plutôt qu'à une autre, mais afin qu'il y eût, sur toute la terre en général, la plus grande mesure d'indépendance intellectuelle dont notre nature soit capable. Chacun, suivant leurs idées, doit n'emprunter les lumières de sa foi qu'à sa révélation intime, et ne se conduire dans la vie que d'après sa propre raison, que d'après sa propre conscience. Il faut n'avoir entière confiance ni en l'Écriture, ni en son pasteur, ni en aucun autre guide, divin ou humain, mais obéir uniquement aux inspirations libres de son cœur.

Dans la soirée, nous parcourûmes, sous la direction de notre ami, les divers quartiers de la ville, les places, les principales rues, les quais, et cette promenade nous intéressa beaucoup. C'est que nous n'avions pas encore rencontré en Amérique de cité qui pût rivaliser avec Boston pour la propreté, l'élégance, j'ai presque dit la richesse. Le plus grand nombre des édifices est bâti en briques; mais, comme ils sont peints de différentes couleurs, le ton rouge et cru qu'ils devaient avoir est remplacé par toutes les nuances les plus agréables à l'œil. Le rez-de-chaussée de la plus grande partie des maisons est construit en granit, et quelques-unes le sont tout-à-fait en cette espèce de pierre. Plusieurs hôtels aussi s'élèvent isolément et seraient regardés comme beaux dans tous les pays du monde. Enfin, nous admirâmes, au cœur même de la ville, une esplanade magnifique, qui est couverte d'un frais gazon et plantée des plus beaux arbres. De retour au logis, nous envoyâmes porter à leurs adresses quinze ou vingt lettres de recommandation qui nous avaient été, les unes en Angleterre, les autres en Amérique, données pour les principaux habitants, et nous attendîmes sans crainte le résultat de cette démarche.

En effet, le 8, dès le matin, nous fûmes assaillis par un essaim de visiteurs, qui tous non-seulement nous énumérèrent les curiosités qui valaient la peine d'être vues, mais encore voulurent nous conduire eux-mêmes. C'était que chacun, comme on s'en doute, désirait par amour-propre national que nous vissions les choses sous le jour le plus favorable, et s'imaginait devoir mieux faire les honneurs que son voisin. Cet empressement nous fut très agréable, et il n'y eut de difficulté que celle d'arrêter notre itinéraire, et de choisir nos guides parmi des gens qui nous témoignaient tant de bonne volonté. L'un nous conseillait d'aller sur-le-champ visiter les manufactures de Howell, et l'autre de commencer par le chantier de la marine à Charlestown; un troisième nous assurait que les hôpitaux méritaient la préférence. Ainsi nous ne pouvions pas manquer de bien employer notre temps.

Dans le courant de la même journée, nous recueillîmes d'intéressants détails sur une espèce de commerce qui est, je crois, du moins sur une aussi grande échelle, particulière aux États-Unis: je veux parler du transport par mer d'énormes quantités de glace. C'est un négoce que Boston fait principalement avec la Havane dans les Indes occidentales, et Charlestown dans la Caroline du Sud. Il ne s'en expédie pas moins de trois mille tonneaux pesant par année. L'unique soin spécial qu'on prenne pour conserver la glace à bord est de disposer, dans l'intérieur des navires, des planches qui l'empêchent de se trouver en contact avec les flancs mêmes, et d'en arranger soigneusement un à un les morceaux, qui sont tous des cubes de deux pieds. Un tiers de la cargaison se fond quelquefois pendant le voyage, mais souvent elle arrive sans avoir diminué sensiblement. Lorsque c'est l'hiver qu'on l'embarque, avec le thermomètre à zéro, ou même au-dessous, et que le vaisseau a le bonheur de naviguer avec une bonne et froide bise du nord, il ne s'en perd pas une livre. Comme, ce qui n'est pas rare, la température de la glace, à l'époque de l'embarquement, peut se trouver inférieure de 10 à 12° au point où elle commence à fondre, on conçoit qu'il faut nécessairement une diminution considérable de froid, et par suite un certain laps de temps pour qu'elle commence à perdre de sa pesanteur. Si donc la traversée est courte, la cargaison parvient au port saine et sauve. D'un autre côté, si, lorsqu'on la tire des glacières de Boston pour l'embarquer, le thermomètre est à 15 ou 20° au-dessus de zéro, la fusion doit être en train de s'opérer déjà; et si, dans ce cas, le vaisseau rencontre un vent du sud qui lui soit contraire, ou bien s'il est entraîné dans cette immense masse d'eau chaude qui sort de la grande baie du Mexique, connue sous le nom de *courant du Golfe*, on peut être obligé de jeter à la mer toute la pauvre marchandise... par la voie des pompes, avant la moitié de la route.

Le 10, je visitai le collége Harward, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'université de Cambridge, à deux ou trois milles de Boston; et quoique ma visite ne fût ni officielle ni attendue, j'y trouvai tout dans le meilleur ordre. A notre sortie des classes, nous fûmes joints par une troupe de dames, et en leur compagnie nous parcourûmes le muséum et la bibliothèque, deux établissements à juste titre renommés en Amérique, le second surtout, qui est fort riche, m'a-t-on dit, en livres rares et précieux.

Le 11, je visitai le Grand-Hôpital, vaste bâtiment de granit, bien aéré, bien tenu sous toute espèce de rapports. Je suivis pendant deux heures un médecin qui faisait sa tournée à travers les différentes salles, et j'examinai chaque chose avec le soin le plus minutieux; car autrement il est impossible de se former une idée exacte de la discipline d'une telle institution. Je suis donc en droit de dire que, pour les établissements de ce genre, l'Amérique ne saurait rien envier à l'Europe.

Le 12, nous fîmes une expédition à Howell. Cette petite ville, qui renferme le plus grand nombre des manufactures de la Nouvelle-Angleterre, et même je crois de toute l'Amérique, est située à vingt-cinq milles de

Boston, sur la Merrimack. On avait de toute éternité permis à cette rivière de former dans le voisinage de belles mais inutiles cascades, quand sont arrivées les dernières guerres. Mais depuis cette époque, l'industrie a soudainement pris une nouvelle direction ; d'énormes capitaux, jusqu'alors employés au commerce ou à l'agriculture, ont servi à élever des fabriques et l'on a utilisé les eaux de la Merrimack. Il y a encore quelques années, l'endroit que nous voyions maintenant couvert d'immenses filatures de coton, de florissants villages, de canaux, de routes et de ponts, était sinon une solitude, du moins un désert où n'habitaient que des sauvages peints. Les étoffes que Howell confectionne, la plupart d'espèce commune, se tissent toutes au métier, non à la mécanique, et sont principalement destinées, m'a-t-on dit, à la consommation des indigènes. Le travail se paie à la pièce, non à la journée. Les ouvriers cependant ne peuvent travailler que de la pointe du jour à la tombée de la nuit, et on exige d'eux qu'ils ne consacrent qu'une demi-heure à chacun de leurs repas.

Dans toutes les manufactures ou nous entrâmes, la discipline, la propreté, la ventilation et les autres arrangements me parurent ne rien laisser à désirer; et la meilleure preuve en était l'air bien portant et joyeux des jeunes ouvrières qui, toutes, soit dit en passant, étaient vêtues avec autant d'élégance que de simplicité, et avaient leurs cheveux artistement retenus sur le derrière de la tête par de grands peignes en écaille de tortue. Je fus charmé d'apprendre que la moralité la plus exemplaire existait en général parmi ces demoiselles, dont les semblables dans plus d'un autre pays ne sont pas toujours des modèles de bonne conduite. L'état de la société américaine explique en effet cette supériorité. Dans un pays où gagner de quoi vivre est chose si facile, toutes les filles qui se comportent bien sont sûres de ne pas trouver plus difficilement des maris. Dans cette persuasion, elles tâchent toutes, à ce qu'il semble, d'économiser une partie considérable de leur paie ; et du moment que l'ouvrier leur futur devient assez habile pour que son maître lui donne un dollar par jour, les bans de mariage se publient le dimanche suivant. Ainsi, c'est avec l'épouse que vient la fortune telle quelle; du moins elle apporte de quoi acheter le linge, les meubles et les différents ustensiles pour se mettre en ménage.

En général, cependant, ces dignes couples, ainsi que beaucoup d'autres qui appartiennent aux plus riches classes du peuple, se refusent d'abord les plaisirs du chez-soi et se mettent en pension. C'est un genre de vie assurément peu agréable, mais sans contredit moins coûteux, d'autant que la femme, dispensée de vaquer aux soins domestiques, continue elle-même de travailler comme à l'époque de son mariage. Ce qui arrive lorsque les bambins naissent, j'ai omis de m'en informer; mais avant que la famille soit devenue fort nombreuse, le père et la mère ont probablement acquis une certaine aisance; car en Amérique le développement de la prospérité semble suivre pas à pas celui de la population. Ce n'est ni la place, ni la nourriture, ni le travail, qui manquent; les jeunes époux peuvent donc, pour peu qu'ils soient laborieux, augmenter autant qu'il leur plaît le nombre de leurs enfants, sans être en proie à ces inquiétudes, à ces craintes qui, dans des contrées plus vieilles et plus populeuses, environnent toujours le berceau des nouveau-nés. En Amérique, à peine un gamin est-il aussi haut qu'une balle de coton, qu'il rend déjà service (1). Quand il s'ennuie, il secoue le joug paternel, achète une hache, se sauve dans les forêts de l'ouest, et là, suivant l'expression reçue, se tapit sur le premier morceau de terre qui lui convient. Bientôt il se marie à son tour et élève une nichée de marmots, qui avec le temps concevront les mêmes idées d'indépendance que leur père, et réussiront comme lui dans ce vaste monde qui est ouvert devant eux.

Le jour suivant, à six heures du matin, je fus éveillé par le son d'une cloche qui appelait les ouvriers au travail, et, regardant par la fenêtre, je vis tout l'espace qui sépare le village des manufactures parsemé d'hommes, de femmes, de jeunes filles qui se rendaient gaîment à leurs ateliers. Celles-ci surtout, remarquables par leur propreté, vêtues de robes à couleurs brillantes, coiffées de jolis bonnets et enveloppées de beaux châles, marchaient d'un air content et d'un pas léger, qui indiquaient leur désir de se mettre le plus tôt possible à l'ouvrage. Quand elles eurent toutes défilé devant moi, j'allai voir les constructions hydrauliques au moyen desquelles on a détourné le cours de la rivière au-dessus des chutes, pour la diriger vers les fabriques qui se trouvent un ou deux milles au-dessous. Je ne sais si, dans ces travaux gigantesques, c'est la hardiesse du plan ou la témérité de l'exécution qu'il faut admirer le plus. Un courant d'eau, de force à faire marcher quarante ou cinquante filatures, est conduit au travers de la forêt dans un vaste réservoir, d'où il se distribue à volonté entre les nombreux établissements qui s'élèvent de toutes parts. On me montra plusieurs écoles, et au moins trois églises, sans parler d'une multitude de ces pensions où les ouvriers mangent et demeurent, de tavernes, d'imprimeries pour les journaux, de boutiques d'horlogers, de libraires, de chapeliers, de tailleurs et de mille autres, qui avaient toutes l'air aussi frais et aussi neuf que si les briques dont elles étaient bâties n'eussent été la veille encore que de l'argile.

Nous quittâmes Howel après déjeuner, et par la traverse nous gagnâmes Salem. Cette ville, située sur le bord de la mer, au nord-est et à quatorze milles de Boston, a été longtemps connue du monde commercial comme le port d'Amérique d'où sont sortis les marins les plus entreprenants, et ceux qui les premiers, je crois, ont profité des avantages que présente le négoce avec la Chine, l'Inde et les îles de l'est. Ils avaient tellement pris l'avance sur le reste de leurs compatriotes, que ce furent eux pendant beaucoup d'années qui approvisionnèrent de thé, d'épices et d'autres denrées indiennes la cité même de New-York, aujourd'hui reine maritime du monde occidental. Nous atteignîmes Salem d'assez bonne heure pour y trouver à dîner. Après ce repas, nous visitâmes le muséum, dont les riches trésors ont été exclusivement réunis par les capitaines et les armateurs des vaisseaux du port qui ont doublé l'un ou l'autre des grands promontoires méridionaux, le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn. Il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous rentrâmes à Boston. Nous y reprîmes nos tournées dès le lendemain; et nous les continuâmes aussi avec tant d'ardeur les jours suivants, que, dans le cours d'une semaine, il ne resta plus aucun établissement curieux à connaître. Corderies, imprimeries, mécaniques, maisons d'arrêt, prisons, hospices, pénitentiaires, écoles, asiles de charité, arsenaux de marine et autres, nous examinâmes tout. Dès que nos amis témoignaient le désir que nous vissions une chose, nous allions sur-le-champ la voir. Mais, réciproquement, lorsque le désir venait de notre part, ils quittaient aussitôt leurs affaires les plus pressantes pour nous servir de guides.

Le 17, je me rendis au village de Brighton, situé à un mille ou deux de Boston, pour voir un concours qui annuellement y a lieu parmi les bestiaux du Massachusetts. Cette foire, comme on peut dire, avait été établie quelques années auparavant par les Bostonniens; et d'abord, tous les cultivateurs de l'Etat, qu'ils demeurassent loin ou près, y avaient envoyé leur bétail, leurs fruits, leurs grains, les différents produits qu'ils fabriquaient dans leurs maisons, les instruments d'agriculture qu'ils avaient pu inventer; enfin tout ce qu'ils jugeaient digne de fixer l'attention de leurs compatriotes. Mais peu à peu ils sont devenus

(1) *Where he squats down*. On appelle *squatters* en Amérique certains colons dont il sera parlé plus tard.
A. M.

jaloux de Brighton, et chaque comté, chaque ville, a voulu avoir son exposition particulière. Celle néanmoins que je visitai, si elle n'était plus aussi splendide qu'elle avait dû l'être, ne manquait pas encore d'intérêt. Outre un concours de labourage entre vingt charrues attelées de bœufs, il y eut différentes luttes de force entre les animaux de trait, qui, avec des charrettes pesamment chargées, gravirent une raide colline. Les parcs nombreux où étaient enfermés les bestiaux, tels que cochons, chèvres, moutons, etc., offraient aussi un intéressant spectacle pour la variété des races et pour le bon état des sujets. Enfin les marchandises de fabrication domestique, qui me parurent d'excellente qualité, indiquèrent chez les simples habitants de la campagne une rare industrie.

Le 20, de bonne heure, un de mes amis les plus zélés vint nous prendre pour nous mener examiner quelques-unes des écoles de Boston. Nous ne pûmes les visiter toutes, par une raison qui, je pense, semblera valable quand j'aurai dit que le nombre de ces établissements n'est pas moindre de deux cent cinquante pour cette seule ville, qui pourtant ne compte au plus que cinquante mille âmes de population. Dans la plupart des États de l'Union américaine, les plus grands soins sont donnés à l'instruction élémentaire; et dans le Massachusetts en particulier, une multitude d'écoles publiques est entretenue au moyen d'une taxe spéciale qui s'élève, je crois, à 3 dollars et demi pour 1,000 dollars de revenu. Ainsi tout le monde est libre de profiter du bienfait de ces institutions. Le pauvre y envoie ses enfants recevoir presque *gratis* le degré le plus essentiel de l'éducation. Le riche, il est vrai, y peut aussi envoyer les siens sans payer plus cher; mais, comme on doit naturellement le supposer, la plupart des gens préfèrent placer leurs fils ou filles dans des pensionnats d'élite où le prix de l'enseignement est plus ou moins élevé.

Les Bostonniens sont extrêmement fiers, et peut-être à juste titre, de leur système d'instruction publique. Lorsque j'osai cependant donner à entendre que, suivant moi, il sentait un peu trop la charité, on me dit que l'éducation, regardée en Amérique comme essentielle au maintien de la forme républicaine du gouvernement, méritait aussi bien d'être aux frais de la nation, que la justice et la police, dont chacun recueille les avantages. Les frais des écoles et de beaucoup d'autres institutions ne sont guère supportés que par les riches: « Il n'y a donc pas, disent les défenseurs du système, plus de honte pour un pauvre à faire élever ses enfants gratis, qu'à profiter, sans qu'il lui en coûte davantage, de la protection qu'il trouve, dans les juges, ou dans les magistrats chargés de veiller à la sûreté de sa personne et de ses biens. » Nous passerons, si l'on veut, condamnation sur ce point; mais il en est d'autres plus graves. Les Américains écrivent partout et disent sans cesse que l'éducation reçoit chez eux les plus vastes développements dont elle soit susceptible. On est donc tenté, au premier abord, de croire qu'ils secondent merveilleusement la marche de l'intelligence; mais on découvre bientôt que les paroles ne sont pas des faits. Il y a sans doute dans ce pays un désir général que personne de la génération qui s'élève, quelle que soit sa classe, n'ignore les éléments de la science: ainsi sur cent individus qui parviennent à l'âge de quinze ans, vous n'en trouverez peut-être aujourd'hui qu'un seul qui ne sache pas parfaitement lire et écrire. C'est à coup sûr un résultat dont les Américains ont droit de s'enorgueillir; mais, j'oserai le dire, beaucoup s'en faut qu'il remplisse l'idée que nous attachons, nous autres européens, au mot *éducation*. Ce serait une grave erreur, de croire que, parce qu'il existe en Amérique un nombre prodigieux d'écoles, de colléges et d'universités, parce que de vastes sommes sont dépensées par les gouvernements des divers États pour l'instruction, il doive nécessairement être répandu, parmi les Américains, une masse énorme de ces connaissances qu'on enseigne d'ordinaire dans les établissements qui en Europe portent les mêmes noms. J'entends surtout parler ici des études classiques, qui en effet sont si négligées dans toute l'étendue du pays, qu'on n'en rencontre guère de trace que dans les prospectus des pensionnats et dans les programmes imprimés des cours.

Ce n'est faute ni de talent ni de zèle de la part des professeurs; mais, à ce qu'il paraît, ni les systèmes plus ou moins sévères de discipline, ni les amendes, ni les punitions, ni l'aiguillon des récompenses, ni l'autorité du gouvernement, ni celle des parents, rien enfin ne peut retenir assez longtemps sur le banc des classes pour qu'ils y acquièrent ce qu'on appellerait en Europe une *teinte* passable des connaissances classiques, ni même pour qu'on leur inspire grand goût des belles-lettres, anciennes ou modernes, moins encore, par conséquent, pour qu'on les introduise dans les régions plus difficiles d'aucune science abstraite. La raison de cette impatience qu'ont les jeunes gens d'abréger leurs études gît dans l'état actuel de la société américaine. Tout dans ce pays semble être, d'une part, en arrière de cinquante ans, mais de l'autre, se hâter de reprendre le pas avec le siècle. Chaque chose, chaque individu est donc en mouvement, et le champ est si vaste, si fertile, qu'aucun homme, peu importe son âge, s'il possède la moindre étincelle d'énergie, ne peut faillir à tirer de ce sol vierge une moisson abondante, ou telle, du moins, qu'il en vive lui et sa famille. Ainsi la grande loi de notre nature: « Croissez et multipliez, » ne rencontrant nul obstacle à sa mise en pratique, emporte tout devant elle, étude, science, beaux-arts, littérature, goût, raffinement de luxe, dans un grand déluge de population. Ceci n'est pas une métaphore, mais l'exacte vérité. Un gamin, entré à peine dans sa dixième année, qui, autour de lui, n'entend parler que d'indépendance et ne voit que licence effrénée, ne tarde pas à devenir trop turbulent pour la maison paternelle, et est bientôt envoyé à l'école. Là, non-seulement il ne reste pas lui-même en repos, mais encore il empêche ses condisciples d'y rester, car il tourmente ses parents jusqu'à ce qu'il obtienne d'eux d'aller au collége. Ce point gagné, il vise à parcourir le plus vite possible les différentes classes d'obligation, à subir son examen et à prendre ses grades, pour ensuite être libre de suivre la même route que ses prédécesseurs, de décamper vers les fertiles régions soit de l'ouest, soit du sud, où, quoi qui lui arrive et vers quelque genre d'industrie que ses goûts ou ses talents le poussent, il est sûr de pouvoir nourrir une femme et des enfants.

Tel est le mal commun à tous les États de l'Union, et les indigènes vous disent que moyen n'est pas d'y remédier. Que répondre en effet à un garçon de seize ans, qui demande à se précipiter dans la vaste et tentante carrière ouverte devant lui? Il est certain que ses efforts seront couronnés de succès, certain que, s'il se marie demain avec un dollar à peine dans sa poche, il pourra élever une demi-douzaine d'enfants en un pareil nombre d'années, et les maintenir dans l'abondance jusqu'à ce qu'il gagnent eux-mêmes leur vie. Peu lui importent donc et le grec, et le latin, et le calcul différentiel, lorsque son seul but est de reculer la limite du désert et de peupler la solitude où il s'établit. Peu lui importent aussi les beaux-arts pour mener son troupeau de nègres, pour diriger une plantation de riz ou de coton. Qu'il sache lire et écrire, c'est tout ce dont il a besoin. Je ne prétends pas dire que là doive toujours se borner l'enseignement; car l'Église, la médecine, le barreau sont des professions qui, sans contredit, nécessitent de longues études. Eh bien! en Amérique, les jeunes gens mêmes qui se proposent de les embrasser, on a les plus grandes peines à les faire rester une longueur de temps suffisante dans les colléges. Pour y parvenir on a essayé de tous les moyens imaginables: on a rendu les examens plus sévères, on a doublé la durée des cours, on a exigé des



Chûte du Niagara.

connaissances plus nombreuses, mais inutilement : rien ne saurait les retenir. Des membres du clergé, des médecins, des avocats sont souvent convenus avec moi du vice de leur éducation ; mais ils ajoutaient, ce qui est assez juste, qu'on ne peut exiger de personne qu'il reste en arrière pendant que tout le monde marche. Ainsi, beaucoup de gens sont jetés dans la vie active bien avant l'époque où sans doute ils auraient désiré y entrer, si la situation de la société était différente, c'est-à-dire si on exigeait plus de savoir, plus d'acquit. Car on ne manque, en Amérique, ni de capacité ni de désir d'apprendre, mais le haut mérite n'y trouve jamais sa rémunération. Toutes ces vérités, il n'est pas d'usage de les dire en public, comme on pense bien : au contraire, nul orateur, nul écrivain qui ne crie qu'un tel état de choses est le comble de la perfection.

Départ de Boston. Route de Providence à Hartford. Etablissements publics de cette ville. New-Haven. Retour à New-York.

Le 23 octobre, après y avoir séjourné trois semaines, nous quittâmes Boston, enchantés de la ville et des habitants, très flattés surtout de l'accueil que nous avions reçu. La mode y est, de même, à vrai dire, que dans toute l'étendue des Etats-Unis, de se mettre en pension, et nous eûmes le bonheur de trouver la plus agréable compagnie dans les hôtes de la maison vers laquelle nous conduisit le hasard. Les manières froides et cérémonieuses que je me suis plaint d'avoir trouvées en beaucoup d'autres lieux disparurent dans la capitale du Massachusetts, et furent remplacées par la bienveillance la plus chaude et la plus familière. Il n'y avait pas jusqu'à notre petite fille qui ne fût elle-même l'objet de mille attentions. Souvent les graves Américains avec qui nous logions se déridaient en sa faveur. Un jour, comme je me rendais vers la salle à manger, j'entendis du vestibule la jeune voyageuse pousser des cris de joie, et je trouvai que les convives, après lui avoir permis de monter sur la table, la laissaient y courir d'un bout à l'autre. Chacun d'eux avait un cigarre à la bouche, et bombardait au passage, avec de la fumée, l'enfant qui n'en riait que plus fort. J'eus avec les Bostonniens de chaudes discussions sur mille et mille sujets ; cependant je leur dois la justice de dire que j'ai peu rencontré de gens plus doux et doués d'un meilleur naturel ; car quoique jamais je ne leur déguisasse mes opinions au risque de les blesser dans leurs préjugés les plus chers, je ne me rappelle pas que jamais ils m'aient répondu par un mot impoli. Je n'ai même pas vu, dans tout le cours de mon voyage, un seul Américain se mettre en colère pour quelque raison que ce fût.

Dans la journée nous atteignîmes Providence, la capitale de l'Etat de Rhode-Island ; car nous avions, terme moyen, parcouru sept milles à l'heure, ce qui surpasse de beaucoup la plus grande vitesse dont nous ayons voyagé en Amérique. Le lendemain, pour gagner Hartfort dans le Connecticut, ville qui était distante de soixante-deux milles, nous cherchâmes vainement à louer un *extraordinaire*. Il fallut donc nous résigner à la malle-poste : ce qui valait encore mieux que les messageries publiques.

Le 25, que nous passâmes tant à Hartford qu'aux environs, nous visitâmes trois établissements publics très importants, tous trois tenus dans le meilleur ordre et dirigés d'après les plus sages systèmes. Ce sont la prison de l'Etat, l'hospice des sourds et muets, et l'hôpital des fous. Ces institutions, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles en Europe, font le plus grand honneur non-seulement à cette partie de l'Union, mais encore au pays tout entier. La prison est régie d'après le système pénitentiaire dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Il n'y avait été introduit que depuis quatre mois; et cependant, telle est la simplicité, tels sont les bons effets de cette discipline, que tout marchait dès lors avec la plus rare précision. L'asile pour les sourds et muets a le mérite d'être la première institution de ce genre établie en Amérique. Il est admirablement administré, mais ne présente rien qui nécessite une mention particulière. L'hospice des fous, au contraire, annonce de la part des Américains la plus touchante philanthropie. Le traitement moral et la méthode de la douceur y sont poussés plus loin que nulle part en Europe.

Le 26, nous gagnâmes New-Haven, qui est encore une ville du continent, et qu'on regarde, alternativement avec Hartford, comme la capitale de l'Etat; car, une année, la législature siége dans l'une des deux villes, et la suivante, dans l'autre. Le moindre des nombreux inconvénients qui résultent de cet arrangement bizarre n'est pas le transport annuel de tous les papiers et de toutes les pièces auxquels on doit avoir besoin de recourir pendant la session. Sur la route, nous visitâmes une institution nouvellement fondée par un simple citoyen dans le but de rivaliser avec la célèbre Ecole militaire de West-Point. Le lendemain nous courûmes les divers établissements de New-Haven, et nous restâmes longtemps au collége d'Yale, où il m'a semblé qu'on cherchait plus que partout ailleurs à conserver les saines doctrines de l'éducation. La durée des études y est plus longue, et les objets d'enseignement m'ont paru mieux choisis. On nous mena ensuite au cimetière, qui est hors de la ville et le plus beau que j'aie vu. Il occupe un champ de vingt acres, tout coupé d'avenues et d'allées d'arbres qui au lieu d'être sablées sont couvertes de gazon. Il en est de même des espaces intermédiaires, qui sont parsemés des plus jolis monuments de toute taille et de toute forme. L'effet qu'ils produisent est de donner à ce lieu un air de recueillement plutôt que de tristesse. La journée était assez froide : le soleil cependant, qui brillait avec une sorte d'éclat, égayait les dernières teintes mourantes de l'automne. Ce fut plaisir de grimper au faîte d'une chaîne basaltique qui regarde le sud, et qui est revêtue d'une forêt de jeunes chênes, parmi lesquels le *cactus* ou poirier épineux poussait avec la plus grande vigueur. On nous montra parmi les rochers une sombre caverne, où trois des juges qui avaient pris part au jugement du roi Charles I[er], et qui, en 1660, après la Restauration, s'étaient réfugiés en Amérique, avaient, dit-on, vécu longtemps pour se soustraire à l'indignation générale

Le 29, repartant de New-Haven par un paquebot à vapeur, nous traversâmes ce qu'on appelle *le détroit de Long-Island* et l'étroit passage bien connu qui porte le nom sinistre de *Porte-d'Enfer*. Mais comme il fit presque noir avant que nous atteignissions New-York, nous fûmes pour la seconde fois privés de la belle vue que cette noble cité présente du côté de la mer.

Le premier jour du mois à New-York. Esquisse du gouvernement des Etats-Unis. Election et devoirs du président. Les Etats-Unis sont une démocratie plus qu'une république. Diverses influences de l'esprit démocratique sur la société américaine. Traces d'un déluge en Amérique.

Le premier de chaque mois pendant toute l'année, le magnifique hâvre de New-York présente un spectacle des plus curieux. C'est la date fixe à laquelle une multitude de paquebots s'élancent de ce grand foyer du commerce américain vers les différentes parties du monde ; et comme ils partent à peu près tous ensemble, on imagine combien ce doit être une scène animée. Au coup précis de dix heures du matin, un vaste bateau à vapeur, tout chargé de passagers, s'éloigne du quai qui avoisine une jolie promenade publique appelée *la Batterie*, et va les distribuer aux divers paquebots. L'idée nous vint, le 1er novembre, de monter sur le bateau en question, comme si nous dussions aussi nous embarquer ensuite pour un voyage, mais simplement pour l'accompagner dans ses marches et contre-marches, et pour voir comment se pratiquaient les choses Quoique l'air fût piquant, la nature était si belle que cette croisière nous causa le plus grand plaisir. Et auparavant, à terre, quel tableau! Quelle foule rassemblée sur le rivage! Des troupes d'amis, pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, étaient sans cesse coudoyés par des marchands, des hôteliers, des cochers de fiacres qui réglaient leurs comptes avec les voyageurs, et par des vendeurs de journaux encore humides qui se faufilaient entre les voitures, les brouettes et les crochets chargés de bagages. A bord, nouveau genre de confusion. Tous les passagers, au nombre de deux cents pour le moins, étaient chacun accompagnés d'un tas de caisses, de malles, de porte-manteaux, de sacs de nuit, de cages à oiseaux, d'étuis d'instruments de musique, de cannes, d'ombrelles et de parapluies. C'étaient ensuite les capitaines, c'étaient les munitionnaires de chaque paquebot, les premiers avec leurs monstrueux paquets de lettres sous le bras, les seconds entourés, comme les habitants de l'arche de Noé, de toute espèce d'animaux en vie, de poules, de canards, de pintades, pour ne rien dire des quartiers de bœuf et de mouton, des corbeilles d'œufs, de légumes et de pain, enfin de tout ce qui était nécessaire pour ne pas trop jeûner pendant la route. Parmi les différents groupes, il y en avait surtout un qui fixa mon attention. C'était une bande de comédiens français, avec leurs bichons, leurs domestiques nègres, leurs casques de carton, leurs épées de bois et leurs costumes tout étincelants d'or et d'argent faux. Puis, de toutes parts, retentissaient cinq langues diverses, les langues française, espagnole, allemande, italienne et anglaise. Ce fut au milieu de ce vacarme que nous atteignîmes successivement deux paquebots pour le Havre, deux pour la Nouvelle-Orléans, et un pour chacune des destinations que voici : Charlestown, Londres et Liverpool.

La cité de New-York, et même tout l'Etat qui porte le nom de ce grand port de mer, étaient à cette époque, en novembre 1827, agités par la tempête de l'élection d'un président. Curieux que j'étais de connaître les détails du mécanisme par lequel une opération si grave s'accomplissait aux Etats-Unis, je ne restai pas moins d'un mois entier au centre des intrigues. Mais avant d'exposer au lecteur le résultat de mes remarques, il est indispensable de lui tracer une esquisse du gouvernement américain.

Le pouvoir législatif appartient aux membres d'un congrès qui se compose de deux corps, d'une chambre de représentants et d'un sénat. Les représentants doivent être âgés de vingt-cinq ans accomplis, jouir de-

puis plus de sept ans des droits de citoyen, et avoir leur domicile politique dans l'Etat où ils sont nommés. Ils sont élus pour deux ans par le peuple, car le droit de suffrage est universel ou peu s'en faut. D'après une loi de mars 1822, le nombre des représentants a été distribué entre les différents Etats proportionnément au chiffre de la population que le quatrième recensement fait en 1820 avait donné pour chacun d'eux. Il fut alors fixé qu'il y aurait autant de représentants que chaque Etat renfermerait de fois quarante mille âmes, et il y en eut deux cent treize.

Dans les débats qui eurent lieu lorsqu'en 1789 on rédigea la constitution, il s'éleva une grande difficulté sur le point de savoir quel nombre de membres serait envoyé au congrès, par les Etats qui n'avaient point aboli l'esclavage; et il fut à la fin décidé, en ce qui concernait l'application du principe, qu'un membre représenterait quarante mille habitants, que cinq esclaves seraient comptés comme trois hommes libres, et telle a toujours été la pratique depuis.

Le recensement de 1820, d'après lequel le nombre des représentants fut fixé à deux cent treize, avait établi que la population totale des Etats-Unis s'élevait à neuf millions six cent trente-huit mille deux cent vingt-six habitants, dont sept millions huit cent soixante-un mille neuf cent trente-cinq blancs, un million cinq cent trente-huit mille cent dix-huit esclaves, deux cent trente-trois mille cinq cent cinquante-sept noirs libres, et quatre mille six cent seize individus de toute autre sorte non naturalisés.

Le sénat est formé de deux membres par chaque Etat de l'Union. Les sénateurs sont élus pour six ans par les législatures respectives des Etats. En conséquence il y a dans le congrès quarante-huit sénateurs qui représentent les vingt-quatre Etats de la république fédérale. Tous les deux ans, il en sort un tiers des membres, qui peuvent être ou ne pas être réélus. Ainsi, pendant que le chiffre seul de la population, qui est officiellement vérifié une fois tous les dix ans, règle le nombre de membres de la chambre des représentants, celui du sénat ne varie jamais, à moins qu'un nouvel Etat ne soit admis dans l'Union, cas dans lequel deux sénateurs sont ajoutés au congrès, en même temps qu'un membre à la chambre des représentants pour chaque quarante mille nouveaux citoyens. Cette élection des sénateurs par les législatures particulières des Etats est considérée, à ce qu'il paraît, comme une reconnaissance constitutionnelle de l'existence séparée et indépendante de chacun d'eux en qualité de pouvoir souverain.

Ces mots de la constitution fondamentale : « Les sénateurs seront élus par les législatures des Etats » semblent, n'est-il pas vrai, renfermer un sens très clair. Les Américains ont cependant su leur donner deux interprétations bien différentes. Suivant les uns, le texte signifie que les législatures exerceront le droit qui leur est conféré, d'après la forme rationnelle, légale, ordinaire, c'est-à-dire que les deux corps agiront séparément l'un de l'autre, et que dans cette circonstance comme dans toutes il y en aura un qui pourra défaire ce que l'autre fera. C'est en effet le véritable principe fondamental de tout bon gouvernement qui ne se compose pas uniquement d'un seul corps. Néanmoins l'usage est, dans quelques Etats, d'élire les sénateurs au congrès par un scrutin général, auquel prennent à la fois part les membres des deux chambres, de sorte que le poids de la moins nombreuse s'évanouit et se perd dans les votes plus nombreux de la branche populaire.

C'est une conséquence inévitable, puisque les législatures des différents Etats pris individuellement sont presque formées sur les mêmes principes et d'après le même modèle que le congrès. Dans cinq Etats, les citoyens représentants sont élus pour deux années, mais dans les dix-neuf autres ils ne le sont que pour une seule. Dans un seul des Etats, les sénateurs siégent pendant cinq ans consécutifs, sans qu'aucun membre entre ou sorte. Dans huit, ils sont nommés pour quatre ans, et dans quatre de ceux-là une moitié des membres doit sortir chaque seconde année, tandis que dans les quatre autres il en sort chaque année un quart. Dans quatre Etats, ils sont nommés pour trois ans et se renouvellent annuellement par tiers. Dans deux, ils ne siégent que deux ans. Enfin, dans les neuf autres, leurs élections ne sont qu'annuelles.

Chaque membre du congrès, sénateur aussi bien que représentant, touche pendant la durée des sessions une indemnité quotidienne de huit dollars, environ quarante francs, et pareille somme pour chaque vingt milles de la distance, calculée par la route la plus ordinaire, qui sépare l'endroit de son domicile de celui où siége le congrès. Les membres aussi des législatures de tous les vingt-quatre Etats reçoivent chaque jour une compensation pécuniaire de leur peine et de la perte de leur temps, outre qu'ils sont pareillement défrayés de leur voyage. Dans l'Etat de New-York, l'allocation est de trois dollars par jour, de deux dans celui de New-Hampshire.

Il n'est pas facile, j'en ai fait l'expérience, de déterminer le nombre exact de tous les législateurs qui, en y comprenant les membres du congrès, sont en session chaque hiver sur toute l'étendue des Etats-Unis; mais d'après des renseignements que je crois avoir puisés aux meilleures sources, leur nombre ne doit guère s'élever à moins de quatre mille, qui presque tous sont chaque année à réélire.

La puissance des membres du congrès s'étend à tout ce qui concerne la nation en général. Ils doivent par tous les moyens possibles pourvoir à la défense commune, au bien commun; et dans ce but, entre autres priviléges spéciaux, ils sont autorisés à établir et à percevoir telle espèce d'impôt qu'il leur plaît, à contracter même des emprunts au nom des Etats; à fixer les règlements du commerce, soit avec les peuples étrangers, soit entre les différents Etats eux-mêmes, ou avec des Indiens; à déclarer la guerre; à rechercher et à punir les violations du droit des gens; à lever, à entretenir, à diriger des armées et une marine; à organiser, à armer, à discipliner la milice; enfin à faire exécuter dans toutes ses parties la constitution. Certains de ces pouvoirs, comme la levée d'impôts, par exemple, sont les mêmes que ceux des législatures dans les différents Etats; mais, d'ordinaire, l'exercice n'en a rien de commun, parce que si, tendant à un but semblable, ils étaient néanmoins exercés séparément par les Etats, la pratique pourrait en devenir odieuse, troubler l'harmonie et la paix, amener de tristes collisions.

Tous les autres pouvoirs législatifs, qui ne sont pas expressément dévolus au congrès par la constitution, reviennent de droit aux Etats séparés, qui sont chacun regardés comme indépendants des autres, et possèdent le contrôle exclusif de tous les intérêts purement locaux. Il ne faut pas croire cependant que cette délimitation des pouvoirs soit tellement simple que tout le monde la puisse aisément comprendre, ni tellement agréable aux différentes parties intéressées qu'elles s'y conforment tranquillement. Au contraire, d'interminables disputes s'élèvent sans cesse sur des points où les rédacteurs de la constitution se sont donné des peines inouïes pour ne rien laisser obscur.

Le pouvoir exécutif des Etats-Unis est déposé entre les mains d'un président, qui ne reçoit l'autorité que pour l'espace de quatre ans, et qui néanmoins peut être réélu. Il doit avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, être citoyen par droit de naissance, ou s'être fait naturaliser comme tel avant le 4 mars 1789, date à laquelle la constitution fut adoptée, et avoir résidé pendant quatorze ans dans le pays. Le mode de sa nomination a été un des points qui a le plus embarrassé l'assemblée constituante. Elle a enfin jugé qu'il n'était ni sûr ni prudent de confier au peuple, d'une manière directe ou immédiate, l'élection du président; mais elle a investi de ce pouvoir un petit corps d'é-

lecteurs qui sont désignés dans chaque Etat, sous le contrôle de la législature ; et pour fermer autant que possible la porte aux manœuvres frauduleuses, à l'intrigue, à la corruption, elle a déclaré que le congrès déterminerait non-seulement l'époque à laquelle les électeurs devraient être choisis, mais encore le jour où ils voteraient, et que le jour de l'élection serait le même pour tous les Etats. Toutes ces précautions néanmoins sont à peu près vaines; car, puisque le choix desdits électeurs est abandonné aux législatures des Etats, et que ces législatures, outre qu'elles sont élues annuellement, le sont par le suffrage universel, la désignation des électeurs qui votent pour la présidence vient, comme on peut le voir, presque aussi directement du peuple que si la constitution la lui avait tout d'abord attribuée.

Voici, au reste, la marche à suivre pour la nomination du président, telle que cette constitution l'indique par l'article 2 de la section 1re : « Chaque Etat désignera, d'après le mode que la législature jugera bon, un nombre d'électeurs égal au nombre total de sénateurs et de représentants que l'Etat a droit d'envoyer au congrès ; mais nul sénateur, nul représentant, nul individu qui occupera dans le gouvernement une place de confiance ou de profit, ne pourra être désigné comme électeur. Les électeurs se réuniront dans leurs Etats respectifs, et voteront au scrutin pour deux personnes, dont une au moins n'habitera pas dans le même Etat qu'eux. Ils dresseront une liste de toutes les personnes qui auront obtenu des votes, y mentionneront le nombre de voix données en faveur de chacune d'elles, la signeront, la ratifieront conforme, y apposeront un sceau, et la transmettront au siége du gouvernement des Etats-Unis, à l'adresse du président du sénat. Ce dernier, en présence de ses collègues et aussi des membres de la chambre des représentants, ouvrira tous les certificats, et les votes seront alors comptés. La personne qui aura réuni le plus grand nombre de suffrages sera proclamée président, si ce nombre forme la majorité du nombre total des électeurs désignés. Mais s'il y en a plus d'une qui ait obtenu cette majorité, et qu'elles réunissent un nombre égal de voix, la chambre des représentants devra tout de suite choisir au scrutin l'une d'elles pour président. Si au contraire aucun des candidats ne se trouve avoir réuni la majorité, ladite chambre choisira de même le président parmi les cinq premiers noms en tête de la liste. Mais, pour ce choix, les votes seront recueillis par Etats, la représentation de chaque Etat n'aura qu'un vote, et la majorité de tous les Etats sera nécessaire. En tout cas, après le choix du président, la personne qui aura le plus grand nombre de voix des électeurs sera élue vice-président. Mais s'il y en a deux ou plus qui aient un nombre égal de voix, le sénat choisira entre elles le vice-président par un scrutin de ballottage. » On a jugé convenable, avant l'élection de 1804, d'amender la disposition relative à la nomination du vice-président, car il pouvait arriver que, sans le vouloir, les électeurs plaçassent dans le fauteuil de la présidence, qui est la plus haute charge des Etats-Unis, une personne qu'ils ne jugeaient digne que de remplir les fonctions de vice-président, fonctions qui comparativement n'ont qu'une minime importance. Pour obvier donc à cet inconvénient, il a été introduit dans la loi un amendement, d'après lequel les électeurs dressent deux listes séparées de candidats, dont l'une contient ceux à la présidence, l'autre ceux à la vice-présidence; de sorte que la chambre des représentants peut, dans son choix du vice-président, suivre la même marche que celle qui est indiquée plus haut pour celui du président.

Le nombre des sénateurs au congrès, comme je l'ai déjà mentionné, est de quarante-huit, c'est-à-dire de deux par chacun des vingt-quatre Etats de l'Union. En 1828, la chambre des représentants contenait deux cent soixante-un membres, ce qui faisait un nombre total de deux cent soixante-une personnes dans le congrès. En conséquence, aux termes de la constitution précitée, c'était alors le nombre des électeurs du président. Si donc un candidat obtenait la majorité ou cent trente-un suffrages, il devait être regardé comme élu, sans plus ample discussion. Mais s'il y avait plus de deux candidats, et qu'aucun n'eût réuni la moitié plus une des voix, la chambre des représentants devait immédiatement procéder à un scrutin de ballottage entre les premiers noms de la liste. En cette circonstance, les représentants votent non pas individuellement, cas où il y aurait deux cent treize voix, mais par Etats, ce qui réduit les voix à vingt-quatre. Les membres qui représentent chaque Etat respectivement dans la chambre se forment en autant de comités qu'il y a d'Etats, et décident à quel candidat leur Etat donnera son vote. Lorsqu'ils se sont entendus sur ce point, soit à l'unanimité, soit à la majorité, ils déposent un bulletin dans l'urne. Chaque Etat donc, grand ou petit, et quel que soit le nombre de ses représentants, ne peut, en cette occasion, apporter que le même poids dans la balance. Ainsi le New-York qui, à raison de son immense population, envoie trente-quatre membres à la chambre des représentants, n'exerce pas plus d'influence par le résultat du scrutin, pour le choix du président, que le New-Jersey qui n'y en envoie que six.

Le cas le plus mémorable où le choix du président ait été dévolu à la chambre des représentants fut lors de l'élection de l'année 1800. L'égalité des votes, entre M. Jefferson et M. Burr, produisit dans la chambre une lutte opiniâtre dont l'histoire américaine a conservé le souvenir. L'ouverture des bulletins électoraux eut lieu le 11 février. Après la déclaration que les électeurs n'avaient pas fait de choix, et qu'il appartenait aux représentants d'en faire un, ceux-ci se rassemblèrent dans la salle de leurs délibérations, et y admirent les sénateurs, mais comme simples témoins. La chambre avait précédemment adopté pour règles de continuer les tours de scrutin jusqu'à ce qu'ils amenassent un résultat, sans les interrompre par aucune autre affaire; de ne pas s'ajourner, mais de siéger en permanence tant que le choix ne serait pas décidé, et de fermer ses portes au public pendant toute la durée de l'opération. Huit ballottages se succédèrent depuis trois heures du soir jusqu'à minuit, sans décider rien. Les membres se retirèrent alors dans leurs bureaux pour dîner. A trois heures du matin, le 12, se fit le neuvième ballottage, et à midi le vingt-huitième sans plus de succès. La chambre, malgré son règlement, s'ajourna alors au lendemain. Le 13, deux nouveaux tours du scrutin, nouvel ajournement. Le 14, le 15 et le 16, pas encore de conclusion. Enfin le 17, à une heure de relevée, après trente-six ballottages, M. Jefferson fut élu.

Aux élections subséquentes du président, en 1804, 1808, 1816 et 1820, il y eut toujours majorité en faveur d'un des candidats ; mais en 1825 le choix tomba encore au pouvoir de la chambre des représentants, car aucun des quatre candidats n'avait réuni la moitié plus un des suffrages électoraux. Un fait assez curieux, c'est que M. Adams, qui n'en avait obtenu que quatre-vingt-six, fut choisi de préférence au général Jackson, qui en comptait quatre-vingt-dix-neuf. Aussi ai-je entendu dire souvent, quoique la lettre de la loi ne favorise pas cette opinion, que le général, qui avait le plus grand nombre de votes, et qui par conséquent était à rigoureusement parler le candidat du peuple, aurait dû être nommé président par la chambre.

Toutes les élections en Amérique se font au scrutin, et non de vive voix ; mais la méthode d'après laquelle les votes se recueillent diffère beaucoup dans les différents Etats. Sans entrer à ce sujet dans de longs détails, je me contenterai, après avoir dit comment les électeurs choisis pour nommer le président s'acquittaient de leur mandat, et comment au besoin les

représentants achevaient leur besogne, de décrire, par exemple, la manière dont ces électeurs sont eux-mêmes élus. La constitution dit qu'ils seront choisis suivant telles méthodes que les législatures respectives des Etats jugeront convenable d'adopter. Or, les méthodes en usage sont au nombre de trois. La première est que les législatures usent de leur privilége de désigner ces électeurs ; la seconde, qu'elles ordonnent qu'ils soient désignés par un scrutin général, et la troisième par districts. La législature de chaque Etat se compose, comme on sait, de deux chambres, d'un sénat et d'une assemblée. Si donc elle préfère retenir la faculté de choisir les électeurs, la question est bientôt décidée ; car le parti qui se trouve avoir la majorité prend tous les électeurs entre les gens qui ont sa nuance d'opinion. Les deux autres méthodes ne sont pas si simples, et diffèrent beaucoup entre elles, quoique dans l'une et dans l'autre il y ait droit de suffrage universel pour les citoyens. Doit-on procéder par scrutin général : alors, comme dans toute élection américaine, les amis de chaque candidat à la présidence font imprimer séparément une liste d'autant d'électeurs que l'Etat peut en nommer. Ils répandent ensuite ces deux listes ou bulletins dans toute l'étendue de l'Etat. Au jour de l'élection, les citoyens n'ont plus besoin que de déposer dans l'urne l'un de ces deux bulletins ; et si, lors du dépouillement des votes, le nombre des bulletins Jackson, par exemple, dépasse d'un seul celui des bulletins Adams, tous les électeurs de l'Etat devront être pris entre les Jackson-Men, et réciproquement ; car c'est en ce cas la simple majorité d'une voix qui décide de quel côté se porteront tous les votes lors de l'élection présidentielle. Enfin procède-t-on d'après la troisième méthode : alors l'Etat est divisé en un certain nombre de districts qui ont chacun pouvoir de nommer un ou plusieurs électeurs. Les amis des divers candidats, qui se trouvent dans ces districts, préparent de même des bulletins imprimés qui, toutefois, ne contiennent plus la liste totale des électeurs, mais seulement le nom ou les noms d'autant de personnes que leur district particulier a droit d'en choisir. Ces bulletins sont ensuite mis en circulation exclusivement dans ce district. Si, par exemple, un Etat renferme trente de ces circonscriptions électorales, il y aura trente bulletins *Jackson*, et pareil nombre de bulletins *Adams* qui circuleront dans les différentes parties de l'Etat, chacun contenant un ou plusieurs noms d'électeurs proposés. Au jour de l'élection, lorsque les bulletins seront comptés dans les trente différents districts, on verra combien d'électeurs sont choisis pour un candidat et combien pour l'autre. S'il arrive que ces nombres soient égaux, ils se neutralisent, se compensent mutuellement, et la voix de cet Etat devient nulle en ce qui concerne l'élection du président. Si les nombres au contraire sont inégaux, on retranche le plus petit du plus grand, et le chiffre de la différence indique la quantité de voix acquises au candidat de la majorité.

Les droits du président, lorsqu'il est enfin élu, sont bientôt énumérés. Il commande en chef les forces de terre et de mer, ainsi que la milice des différents Etats, quand elle est convoquée pour le service de l'Union. Il a le pouvoir de commuer les peines et même de gracier, sauf les cas de haute trahison. « Par et avec l'avis et le consentement du sénat, » il peut conclure des traités ; mais le concours des deux tiers des sénateurs présents est nécessaire pour rendre valides les négociations dans lesquelles il entre avec les puissances étrangères. Rien ne saurait être plus explicite que la lettre de la constitution sur ce point. Cependant la chambre des représentants a quelquefois discuté avec chaleur cette question, et même, un jour, a pris une résolution où il est déclaré que, quand un traité dépendait, pour l'exécution de certains articles, d'un acte du congrès, c'était et le droit et le devoir de la chambre des représentants de délibérer sur l'opportunité ou l'inopportunité d'exécuter un traité pareil.

Le président propose, et après avoir consulté le sénat, après avoir obtenu sa sanction, nomme les ambassadeurs, les ministres, les consuls, les juges de la cour suprême et tous les autres fonctionnaires dont le choix n'est pas autrement déterminé par la constitution. Le congrès néanmoins a droit de décider si ces officiers subalternes seront nommés par le président seul, ou par des tribunaux, ou par les chefs des administrations auxquelles ils appartiennent. Cette dépendance du président envers le sénat est regardée par les Américains comme une grande garantie pour leurs libertés.

Le président est tenu de présenter de temps en temps au congrès un rapport sur l'état de l'Union, et de réclamer les mesures qu'il juge nécessaires et utiles. Il peut convoquer les deux chambres dans les occasions ordinaires. Il est obligé de recevoir les ambassadeurs et autres ministres publics, de commissionner tous les officiers militaires du pays, et de veiller à la fidèle exécution des lois. Le président, le vice-président et tous les autres fonctionnaires civils des Etats-Unis peuvent être accusés par la chambre des représentants ; et, s'ils sont reconnus coupables par les deux tiers des membres du sénat, destitués de leurs charges. Ni le président, ni les secrétaires d'Etat, ni aucun autre individu qui accepte une place du gouvernement, ne peuvent siéger dans l'une ou l'autre chambre, tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Telle est la structure de la constitution américaine en ce qui concerne les deux branches les plus importantes, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Combien de temps résistera-t-elle aux coups que la démocratie cherche sans cesse à lui porter ? Nul ne saurait le dire ; mais déjà, d'après la rumeur publique, il ne semble nullement improbable que le choix du président doive sous peu être fait par *un scrutin général* de tous les citoyens de l'Union, sans l'intervention d'aucun corps spécial d'électeurs privilégiés, choisis dans les différents Etats. Cette première victoire remportée, la seconde sera d'abréger l'espace de la durée actuelle des fonctions de président et de ne permettre aucune réélection ; car ce sont à présent deux projets favoris.

En Amérique, tous les législateurs, soit au congrès soit dans les différents Etats, reçoivent pour dédommagement de leurs peines durant la session une certaine indemnité quotidienne et pécuniaire. Ce fait, on le conçoit, donne une physionomie distincte à ces corps, et réuni à d'autres circonstances très importantes, complète à peu près leur caractère démocratique. Les membres de ces assemblées législatives sont envoyés sur leurs bancs non-seulement pour représenter l'endroit même où ils sont élus, mais encore la loi exige d'eux qu'ils y aient tous résidé une assez longue époque avant l'élection. Ils ne peuvent non plus être nommés ailleurs. Ce principe est un des plus destructeurs qui se puisse imaginer de la vraie indépendance, car il force les représentants à ne s'occuper que d'objets purement locaux, sans y être tenus par la loi : ils négligent d'envisager les intérêts généraux pour veiller avec amour à ceux de leurs commettants en particulier. Si donc il se rencontre un homme de vues assez larges pour, en considération du bien commun, s'opposer à ce qu'on favorise les individus, il sera certainement remercié aux premières élections, qui, comme on sait, ne se font jamais attendre longtemps, et sont une espèce d'épouvantail dont les électeurs menacent sans cesse leurs élus. Ainsi la doctrine, que la volonté des commettants doit guider la conduite des personnes envoyées aux législatures, est universellement mise en pratique ; et dès lors les mandataires ne sont que des pantins dont les mandants tiennent les fils. Un autre inconvénient de la trop courte durée des pouvoirs, c'est qu'un membre qui toujours est certain ou à peu près, quels que soient son zèle et sa conscience, de ne pas rester en fonction au-delà d'une année, sera toujours entraîné, à moins que la nature humaine ne se ressemble pas des deux côtés de l'At-

lantique, entraîné, dis-je, irrésistiblement, à user de sa brève autorité pour servir son propre intérêt, ou, ce qui revient au même, celui de ses parents et de ses amis, ou encore celui des électeurs de son district. Dans tous les cas, le service public n'est jamais qu'une considération secondaire.

Les membres du congrès sont nommés pour une période deux fois aussi longue que ceux des législatures de chaque Etat, c'est-à-dire pour deux ans. Mais ce n'est pas encore assez pour permettre à un homme d'acquérir une expérience suffisante des affaires publiques ou de montrer des talents qui lui gagneront la confiance durable de ses commettants; car la plupart des législateurs n'occupent leur poste que pendant une seule session.

Un des effets de la démocratie, dans la vie tant publique que privée (car, dans les Etats démocratiques, la première doit forcément se mêler sans cesse à la seconde) est, sans contredit, de rétrécir le cercle où se développent les facultés intellectuelles, et, en diminuant le besoin des raffinements de tout genre, d'en diminuer la production. Aussi n'y a-t-il pas en Amérique, du moins que je sache, des gens à citer. Demandez aux Américains où sont leurs grands hommes, leurs graves autorités : toujours ils vous renverront aux héros de la révolution, à Washington, à Franklin, à Jefferson. Il en est presque de même en littérature, en sciences, en beaux-arts.

Puis, il faut y songer, presque tout le monde dans ce pays s'occupe à gagner de l'argent, presque personne ne fait son occupation exclusive d'en dépenser. Effectivement, toutes, ou du moins à peu près, toutes les richesses sont encore entre les mains des personnes qui les ont elles-mêmes amassées. Or, en premier lieu, l'habitude de gagner de l'argent et celle de le dépenser sont, comme on sait, absolument contraires l'une à l'autre; car, tant qu'on gagne, on remet toujours à trop tard le temps d'en jouir; et, en second lieu, l'art de la dépense est partout, mais principalement aux Etats-Unis, plus difficile que celui du gain. En voici la cause : c'est que les riches, qui ont toute la bonne volonté nécessaire pour user largement de leur fortune, n'en trouvent pas l'occasion. Ils n'ont pu encore devenir très nombreux, et, par conséquent, ne voient guère, dans leur entourage, de gens qui sympathisent avec leurs goûts de luxe, ou qu'ils puissent prendre pour modèle. Où, quand, avec qui dépenseront-ils? Quels rivaux auront-ils à craindre pour leurs équipages, pour leurs chevaux, pour leurs hôtels? Et de quels yeux seront-ils regardés par la grande masse de tout le peuple, qui ne songe à rien moins qu'à se divertir?

Long-Island, comme on le verra si on veut jeter un coup d'œil sur la carte, repose à peu de distance du continent et lui est presque parallèle, se prolongeant de l'est à l'ouest. Cette île, qui a cent milles de long et dix ou douze de large, est composée d'un bout à l'autre d'une masse de matière diluvienne, c'est-à-dire d'argile, de sable, de gravier et d'infinies myriades de blocs de toutes sortes de pierres entassées pêle-mêle dans le désordre le plus pittoresque. L'explication la plus simple qu'on puisse donner de la formation de cette île intéressante est d'admettre qu'elle provient du dépôt qu'ont fait, à la place où on la voit, les balayures que l'immense cours d'eau en question avait prises aux contrées qu'il avait parcourues. Tout le temps que ce torrent, qui, sans doute, avait plusieurs centaines de pieds de profondeur, roulait sur la terre ferme, sa rapidité devait être assez grande pour qu'il entraînât avec lui une agglomération considérable de matériaux, dont le frottement a nivelé et en quelque sorte poli, telle que nous la voyons maintenant, la surface des régions submergées. Mais quand cette terrible masse mouvante, moitié liquide, moitié solide, atteignait la mer, l'eau d'elle-même se répandait de toutes parts, et le moteur impétueux se trouvant par cette raison cesser presque aussitôt d'agir, les matières pesantes ont dû tomber à fond. De leur entassement successif s'est formée Long-Island, comme un banc ou une barre se forme à l'embouchure d'une rivière. Seulement, dans ce cas, il est d'autant plus gigantesque, qu'un tel torrent passager et diluvien peut être imaginé incomparablement plus grand qu'aucun des fleuves permanents du globe.

Route de New-York à Philadelphie. Institution de cette ville. De la librairie en Amérique. Tombe de Franklin.

Le 28 novembre, à midi, nous quittâmes New-York sur un des magnifiques et commodes bateaux à vapeur du pays, et nous traversâmes le hâvre dans une direction presque méridionale. Nous voulions gagner Philadelphie; mais un coup d'œil jeté sur la carte montrera que, à moins de faire un grand détour, il est impossible d'accomplir tout le trajet par eau. Les paquebots remontent donc aussi loin qu'ils peuvent une petite rivière qu'on appelle *le Rariton*. Les passagers débarquent alors, et franchissent dans les diligences l'espace étroit qui s'étend jusqu'au bord de la Delaware. Là, s'embarquant de nouveau et favorisés par le courant, ils atteignent bientôt Philadelphie. Cette noble cité s'élève sur la rive droite de ce superbe *estuaire*, à l'extrémité de la pointe de terre basse qui est comprise entre le fleuve ci-dessus mentionné et le Schuylkill, à peu de distance de l'embouchure. Un tel triangle formé par deux cours d'eau est admirablement propre au site d'une grande ville. Parmi les nations de l'Orient un pareil lieu est toujours regardé comme sacré, et prend le nom de *Sungum;* mais, dans l'ouest, où les manières et les coutumes sont aussi différentes de celles de l'Inde que les longitudes, ces sortes de deltas ne sont prisés que parce qu'ils offrent à la fois des facilités pour les rapports commerciaux avec l'intérieur et une communication avec la mer.

La surface de l'eau dans le hâvre, ou, mieux, dans la baie de New-York, que nous parcourûmes pendant la première partie de notre voyage, était aussi unie qu'un miroir. Il n'y avait pas le moindre vent, et l'air, quoique froid, ne l'était pas assez pour que nous ne pussions rester dehors. Aussi restâmes-nous sur le pont toute la matinée, tant était pittoresque le spectacle que nous offrait cette navigation intérieure entre Staten-Island à notre gauche et les côtes du New-Jersey à droite. Après que nous fûmes entrés dans le Rariton, notre route décrivit de fortes et nombreuses sinuosités à travers des oseraies et des marécages salés, tout remplis de meules de foin. Certaines parties de la rivière étaient couvertes d'une mince couche de glace, mais brisée en beaucoup d'endroits, tandis que, sur d'autres points, nous pouvions découvrir des myriades de cristaux qui commençaient à se former à la surface.

En dépit de tous les principes d'égalité qui règnent aux Etats-Unis, il y a dans les grands paquebots des places privilégiées où les divers voyageurs n'ont accès que pour leur argent. Une barrière de cette nature serait même inutile pour empêcher la confusion, si le voyage devait d'un bout à l'autre s'accomplir par eau; car toujours, lorsque c'est au choix des personnes, celles qui se ressemblent, dit le proverbe, s'assemblent. Mais aux endroits où les bateaux s'arrêtent, et quand une douzaine ou deux de voitures s'élancent vers la rive, pouvant chacune contenir dix passagers, il pourrait bien arriver que toute distinction de rang devînt nulle, si l'on ne prenait des mesures pour conserver quelque classification parmi la compagnie. C'est pourquoi le capitaine, pendant la traversée, prend la liste de son monde, se promène dans les diverses parties de son bâtiment, et tâche de présumer d'après l'apparence des individus quels sont ceux qui vraisemblablement pourront être charmés de se trouver ensemble dans les voitures. Il indique alors aux différentes gens les numéros de celles où ils devront monter après le débarquement, et ainsi prévenu, vous montrez vos effets à un homme

de l'équipage, qui avec de la craie y trace le numéro de votre voiture. Par ce moyen, on est sûr que les malles, les caisses, tous les bagages enfin ne quitteront pas leurs propriétaires, qui, de fait, ne sont guère traités autrement que s'ils étaient eux-mêmes des porte-manteaux, et qui se trouvent passer du paquebot dans une diligence et de la diligence dans un autre paquebot, sans presque avoir à s'inquiéter de rien.

Le 30, nous atteignîmes Philadelphie, et dès le soir du jour suivant, 1er décembre, j'acceptai la proposition qui me fut faite d'assister à une causerie entre les gens de lettres et de science les plus distingués de la ville. Ces assemblées, qu'on appelle *des réunions à la Westar*, du nom de leur fondateur qui était un célèbre médecin, se tiennent une fois la semaine chez les différents membres, tour-à-tour. Le rôle d'un voyageur en pareille circonstance, d'un Anglais surtout, est curieux, mais non facile à jouer; car, quoique ces messieurs soient remplis d'attention et d'obligeance, un étranger a, de leur part, un feu roulant de questions à soutenir, et pour y répondre avec sincérité, sans toutefois manquer en rien aux règles de la politesse, il lui faudrait souvent plus d'adresse que la nature ne lui en a départi. Quant à moi, du moins, je fus sans cesse étonné de l'inquiétude avec laquelle on me demandait mon opinion sur une foule de sujets insignifiants. Ce qui encore m'amusait beaucoup, c'était de remarquer, lorsque j'étais assis dans un cercle de Philadelphiens, et qu'un d'eux s'emparait de la parole pour me prouver la supériorité des Etats-Unis sur le reste du monde, avec quelle promptitude les autres, comme des picadores espagnols dans un combat de taureau, s'empressaient de lancer un trait dans l'argumentation dès que le moindre point leur en paraissait faible. D'ordinaire encore le meilleur raisonnement leur semblait ne plus rien valoir du tout, à l'instant où ils s'apercevaient que le moindre petit détail n'avait pas été mis à ma connaissance, quoique, quand cette légère omission était réparée, l'argument original demeurât aussi fort, et souvent plus fort qu'auparavant. A parler en général, je puis dire que, dans toute l'Amérique, on croit avoir suffisamment répondu aux objections que soulève un étranger, quelle que soit la nature de l'entretien, lorsqu'on lui a montré, ce qui est presque toujours possible, que la plus mince particularité avait été passée sous silence. Aussi la plupart des conversations ressemblent-elles à des chamailleries d'avocats, plutôt qu'à des discussions qui aient pour unique but la découverte de la vérité.

Le commerce de la librairie en Amérique ne ressemble guère à celui du même genre en Europe, surtout en France, en Angleterre, en Allemagne. Par exemple, le libraire qui édite un livre est presque le seul qui le débite, n'accordant pas à ses confrères de remise qui leur permette de le débiter avec profit. Jamais les uns, par conséquent, ne cherchent ni ne reçoivent de souscriptions pour les autres. Puis, comme d'une part il n'y a que très peu d'auteurs nationaux, comme de l'autre les auteurs étrangers, à moins de résider aux Etats-Unis, n'ont aucun droit à réclamer sur la vente de leurs ouvrages, la presse travaille beaucoup plus pour réimprimer d'anciens livres que pour en publier de nouveaux. Enfin le nombre des exemplaires qu'ils vendront est le seul point que les imprimeurs semblent considérer, et le succès de leurs entreprises ne reposant jamais que sur le bon marché, la concurrence ne tend d'ordinaire qu'à l'abaissement des prix. C'est une explication suffisante de l'affreux papier, des misérables caractères et de l'ignoble reliure qui enlaidissent presque tous les livres réimprimés dans ce pays. A dire vrai, ils remplissent parfaitement l'usage qu'on leur destine: on les lit, puis on les jette de côté; ou, si on les conserve quelque temps, ils finissent toujours par s'en aller en pièces. Hormis dans les grandes villes, dans les hôtels des riches ou dans les institutions publiques, on ne voit nulle part rien qui ressemble à une bibliothèque. Sans doute il règne dans toute l'Amérique une rage de lecture pour tous les ouvrages d'un genre léger, pour les romans, par exemple; mais vous n'y rencontrez pas, que je sache, le bibliophiles, pas même de gens à qui l'idée vienne de réunir un petit choix de leurs auteurs favoris, pour dans la circonstance les avoir sous la main. Le fait est que la disposition de la plus grande partie des habitants à toujours être par monts et par vaux, leurs occupations qui ne sont presque jamais sédentaires, leurs habitudes de vie qui n'ont rien de calme ni de reposé, et diverses autres causes, tant domestiques que politiques, les mettent dans l'impossibilité de former des collections de livres. A quelque motif qu'il faille attribuer cette indifférence, peu de personnes paraissent même s'en soucier: un ouvrage se lit une fois, et c'est tout. La publication d'un livre ne dure jamais plusieurs mois, encore moins plusieurs années comme chez nous, mais au plus quelques semaines seulement. Aussi l'imprimeur le plus expéditif et le plus ingénieux à trouver moyen de baisser ses prix, encaisse-t-il les plus vastes bénéfices pendant que la curiosité publique est en haleine.

Mais si le nombre des bibliothèques particulières est petit, en revanche celui des bibliothèques publiques est considérable. En 1824, Philadelphie n'en comptait pas moins de seize qui renfermaient un total de soixante-cinq mille volumes. La plus remarquable est sans contredit celle de la Société Philosophique américaine de cette ville. On y trouve la collection la plus complète qui existe des mémoires et publications de toutes les sociétés savantes du vieux monde. Cette bibliothèque judicieusement choisie contient en outre dans une salle particulière les catalogues exacts de toutes les autres bibliothèques d'Amérique; et ils sont rangés si méthodiquement, qu'en peu de minutes on peut savoir si tel livre se trouve ou ne se trouve pas dans le pays. Ce curieux expédient compense jusqu'à un certain point, pour quiconque s'occupe des lettres ou des sciences, le peu d'étendue de la plupart de ces établissements, en les mettant à même de connaître au juste les richesses de toute la contrée.

Outre la Société Philosophique, Philadelphie a plusieurs autres corps savants, dont je dois dire que j'ai peu vu ailleurs d'institutions pareilles, enflammées d'un désir plus sincère d'augmenter le domaine de la science par amour d'elle-même. Les Philadelphiens, à dire vrai, paraissent avoir plus de loisir que les habitants d'aucune autre cité de l'Union: aussi se livrent-ils aux études scientifiques et littéraires avec plus de persévérance et de succès. Cette circonstance donne dans cette ville au tour des pensées et des conversations un caractère si particulier, qu'il en distingue les citoyens de ceux du reste de l'Amérique.

On a dit que Philadelphie a l'air quaker. Cette ville est effectivement fort remarquable par la régularité et la propreté qui distinguent la secte de ce nom. Mais ce n'est pas tout: elle possède aussi beaucoup de beautés, de même qu'il nous arrive souvent de découvrir une très jolie figure sous un très grave bonnet. Elle est située dans un vallon; mais telle est la variété de ses maisons, de ses églises et de ses autres édifices publics, qu'elle ne manque pas encore d'intérêt. Philadelphie, d'après le plan, ou, si on aime mieux, sur le papier, s'étend de la rive droite de la Delaware à la rive gauche du Schuylkill; mais à l'époque de mon voyage, le côté oriental, ou de la Delaware, était seul bâti. Les principales rues, qui sont perpendiculaires aux deux rivières, portent des noms d'arbres. Ainsi, il y a la rue du Châtaignier, la rue du Noyer, la rue du Pin, la rue de la Vigne. La seule exception qu'on ait faite à cette règle l'a été en faveur de la magnifique avenue pavée qui s'appelle *Market-Street*, ou *High-Street*, rue du Marché, ou Grande-Rue. Les autres rues, qui coupent les premières à angles droits, sont désignées par les numéros 1, 2, 3, 4, etc., qui déjà vont à quatorze, et qui continueront je présume jusqu'à ce que la ville atteigne le Schuylkill.

Le 13, nous fîmes un pèlerinage à la tombe de Franklin. C'est simplement une large dalle de marbre, po-



Albany.

sée à plat sur la terre, sans autre inscription que ces mots : BENJAMIN ET DÉROBA FRANKLIN. 1790.

Route de Philadelphie à Baltimore. Cette ville. Système judiciaire des Etats-Unis.

Le 19 décembre nous quittâmes Philadelphie pour gagner Baltimore, et nous descendîmes la Delaware sur un rapide paquebot à vapeur qui, malgré de fréquentes haltes, quoique nous eussions la marée tout-à-fait contraire, ne parcourut pas moins de dix milles à l'heure. Les rives du fleuve sont extrêmement basses tout le long du chemin, jusqu'à Newcastle, petite ville à quarante milles au-dessous de Philadelphie; et comme la nature était alors revêtue de son manteau d'hiver, le paysage avait l'air froid et triste. Avant d'atteindre le quai, le capitaine, suivant l'usage, divisa ses passagers en escouades de dix personnes, dont neuf devaient trouver place dans l'intérieur des messageries, et la dixième partager le siége du cocher. Mais nous étions si nombreux à bord, que les diligences du service ordinaire ne purent contenir tout le monde et que les entrepreneurs furent obligés d'envoyer aux alentours chercher des chevaux. Cette opération nous retarda un peu, tandis que la rue du village se remplissait insensiblement du nombre nécessaire de voitures. On n'en laissa partir aucune avant qu'elles eussent toutes reçu leur chargement complet de bagages et de voyageurs, ce qui nécessita de la part de ces derniers la plus admirable complaisance. Certes, le calme philosophique avec lequel ils se soumirent au péril de verser, tant on les entassait les uns sur les autres, est le courage le plus digne d'éloge que j'aie jamais vu en voyage. A peine prononçaient-ils le moindre mot : ils étaient, enfin, aussi doux, aussi insouciants que des moutons. Au bout d'environ trois quarts d'heure, quand toutes les diligences furent prêtes, le numéro 1 se mit en marche, le numéro 2 suivit, et ainsi des autres : vous auriez dit une caravane qui allait traverser un désert. Comme on nous avait sans cesse répété que cette partie de la route était la plus détestable des Etats-Unis, nous comptions sur une quantité plus qu'ordinaire de cahots et de secousses, mais nous fûmes agréablement désappointés; car, si la route n'était pas excellente, nous en avions parcouru de pires, et plût à Dieu que, par la suite, elle eût toujours été aussi bonne!

Nous parvînmes, longtemps après la nuit close, à Frenchtown, ville située sur le bord gauche de l'Elk. C'est une petite rivière qui se jette dans le Chesapeake, le plus vaste de tous ces immenses estuaires ou baies qui caractérisent les côtes de l'Amérique. Nous pûmes reconnaître au grouillement de l'eau dans la chaudière de la machine à vapeur du paquebot qui nous atten-



La route traversa une épaisse forêt dont était revêtu un terrain marécageux.

dait, et dans la haute colonne d'étincelles que le feu de bois des fourneaux lançait dans les airs, que tout était prêt pour notre départ immédiat. Nos voitures se rangèrent sur le quai au milieu d'une mer de boue, à travers laquelle il nous fallut nous frayer de notre mieux un passage jusqu'à la chaloupe. Nous n'aurions évité, certes, ni de nous mouiller ni de nous salir les pieds, si nous n'eussions recouru à une admirable espèce de chaussons, très portée en Amérique, entièrement faite de gomme élastique, et sans couture. C'est en ce genre ce qu'on a jamais imaginé de mieux. Ces chaussures de dessus, qui se confectionnent sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, sont aussi légères que commodes au pied, en même temps qu'elles sont tout-à-fait imperméables. On sait du reste qu'elles commencent à s'introduire en Europe.

Lorsque nous eûmes enfin monté à bord, la presse y fut excessive : on avait à peine la place de se retourner; et quant à des siéges ou des bancs, ils étaient tous occupés par d'heureux voyageurs qui s'étaient embarqués avant nous. Dans la cabine, où il faisait une chaleur étouffante, on trouvait un bizarre spectacle. Tout à l'entour de l'appartement, sur des canapés, étaient assises les dames, tenant leurs sacs et leurs ridicules sur leurs genoux, et si foulées, si pressées, qu'elles ne pouvaient ni bouger, ni tourner la tête, ni échanger un mot avec leurs voisines, tandis qu'au milieu d'elles remuait, causait, criait une multitude d'hommes. A neuf heures, on servit le souper. Comme de coutume, ce repas ne dura qu'un instant, et les tables furent enlevées par trois ou quatre nègres agiles, non pas domestiques, mais esclaves; car nous étions alors entrés dans cette vaste région des Etats-Unis où les travailleurs ne sont pas même libres de nom.

Au souper succéda une scène des plus divertissantes, le tirage au sort des hamacs, car il n'y en avait pas pour plus d'un tiers des passagers. Ce petit nombre fut encore réduit par suite d'un empiétement fait sur le dortoir des messieurs pour agrandir celui des dames. C'est effectivement une règle que nous avons toujours vu observer en Amérique, de ne jamais s'inquiéter du bien être des hommes avant qu'on ait donné à toutes les femmes les plus grandes commodités possibles. Un nombre de billets, égal à celui des seigneurs de la création que renfermait le paquebot, fut mis dans une boîte, et chacun d'eux, en même temps qu'il vint acquitter le prix de son passage, tira une carte. Si la carte ainsi tirée portait un numéro, c'était bon : elle servait de titre à la prise de possession du hamac qui était marqué du chiffre correspondant; mais si elle était blanche, le pauvre voyageur à qui le sort l'envoyait ne pouvait que se coucher sur les armoires, sur les buffets, sur les tables, ou, comme on dit, chercher la planche la moins dure du pont et en faire

son lit. Pendant tout le tirage régna la plus cordiale gaîté ; mais, bien entendu, on huait sans miséricorde les malheureux qui amenaient les bulletins blancs. J'eus, pour moi, le bonheur d'en amener un noir, et j'étais si las que je ne pus retenir un cri de joie en le voyant. Mais, joie inutile! notre dortoir était tellement infecté de l'odeur du tabac et de l'eau-de-vie, tellement plein de fumée, car il y avait au milieu un gros poêle en fonte tout rouge, surtout tellement bruyant, car les passagers sans hamacs ne cessèrent de remuer et de causer, pour ne rien dire du bruit de la machine et des cris continuels de l'équipage, que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Nous arrivâmes à Baltimore dans la journée du 20, et nous établîmes notre quartier dans un des plus vastes hôtels que j'eusse jamais vus. Nous pûmes y avoir, non pas une simple chambre à coucher, comme cela nous était arrivé souvent, mais un appartement presque complet. Nous obtînmes aussi, moyennant quelques schellings de plus, la permission de manger seuls, avantage qui ne peut s'acheter en Amérique que rarement, jamais hors des grandes villes, je puis le dire, et là même, d'ordinaire, avec plus de peine que de plaisir. Mais à Baltimore, au prix de sept dollars (une quarantaine de francs par jours), nous n'eûmes à nous plaindre de rien, excepté du service ; encore eût-il été excellent, si Caton, le malheureux nègre qui nous servait, n'avait pas été, nous disait-il, obligé de servir aussi une douzaine d'autres chambrées. Nous n'avions donc qu'une chance sur douze de le voir répondre tout de suite à l'appel de notre sonnette. A Philadelphie (j'aurais dû le mentionner plus haut) notre résidence dans une pension bourgeoise avait été parfaitement agréable à tous égards, sinon qu'il fallait prendre ses repas à une table commune et à des heures fixes. On déjeunait à huit heures et demie, on dînait à trois, on prenait le thé à six, et on soupait à neuf ou dix. Il ne nous en avait coûté que cinq dollars par jour, presque un tiers de moins qu'à Baltimore.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour les principaux habitants de cette ville nous eurent bientôt introduits au sein de la meilleure et de la plus élégante société. Pour ma part, je fus extraordinairement charmé de m'apercevoir que ce n'était pas la coutume des Baltimoriens d'étourdir les oreilles de leurs hôtes à force de louer leurs établissements, leur cité, leur baie, leur liberté, leur intelligence et tout le reste. Au contraire, ils ne se donnaient que des éloges modérés, raisonnables et justes. Je m'estimai aussi fort heureux d'apprendre qu'ils n'avaient guère de curiosités à nous montrer; car, l'avouerai-je? les voyageurs se dégoûtent à la fin comme toutes les autres espèces de gens, et j'étais si complétement rassasié de prisons, d'écoles et d'hôpitaux, après tout ce que j'avais vu en ce genre à Boston, à New-York et à Philadelphie, qu'il était en vérité fort agréable de se trouver parmi des gens qui laissaient à leurs institutions le soin de se vanter elles-mêmes, ou qui ne reprochaient pas sans cesse aux étrangers de fermer à dessein les yeux sur les beautés de leur ville, lorsque cependant, pour les connaître, ils ne se refusaient à aucune fatigue ni de corps ni d'esprit.

Baltimore, cependant, renfermait à cette époque une des plus grandes merveilles de l'Union, un des hommes les plus remarquables que j'eusse jamais rencontrés, M. Charles Carroll de Carrollton, vieillard de quatre-vingt-un ans, le seul qui survécût de ces hardis patriotes dont la signature se trouve au bas de la déclaration de l'indépendance américaine. Je lui ai entendu dire que Baltimore, qui compte aujourd'hui soixante-dix mille âmes, avait, à sa souvenance, été un hameau de sept maisons. Mais depuis quelques années, par suite d'événements sur lesquels, j'en ai peur, les habitants n'ont aucune influence, cette ville est demeurée stationnaire. Pendant la longue période de guerre qui a désolé l'Europe au XIXe siècle, elle a fleuri, comme quelques autres en Amérique, sous le pavillon neutre. C'était aussi une place de beaucoup plus grande importance avant que le canal de New-York eût monopolisé presque entièrement l'exportation des produits de l'intérieur, dont le port de Baltimore et l'industrie de ses citoyens avaient si longtemps retiré tant de profit. La paix de 1815, qui dès lors a permis d'appliquer à la concurrence commerciale toutes les ressources et continentales et anglaises, a insensiblement diminué la prospérité de Baltimore, de Boston, de Philadelphie et de beaucoup d'autres villes américaines qui ne peuvent pas se vanter de posséder, comme New-York, des avantages locaux tels qu'ils semblent devoir indéfiniment se développer en dépit de toutes circonstances politiques. La principale cause de la décadence, ou du moins de la stagnation de Baltimore, n'est donc pas le changement seul des circonstances qui ont résulté de la paix générale, mais aussi la réunion de plus grandes facilités commerciales qu'on trouve dans les grands ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans. Le hâvre de New-York ne cesse jamais, on peut le dire, d'être accessible aux navires de commerce, tandis que le climat est presque toujours salubre. Il correspond encore, pendant une grande partie de l'année, avec les Etats de l'intérieur et les lacs du Canada, par des fleuves et des canaux nombreux qui jusqu'à présent n'ont nulle part de rivaux sur le continent. Dans le sud aussi, la navigation, par le moyen de la vapeur sur le Mississipi, sur l'Ohio, sur le Missouri et sur cinquante autres rivières gigantesques, a rendu les relations avec la Nouvelle-Orléans si promptes et si économiques, que, en dépit de son pernicieux climat, les produits de l'intérieur trouveront sans doute toujours dans cette ville la place de dépôt la plus avantageuse.

Je n'ai pas encore parlé de la plus importante des branches de tout gouvernement, qui est sans contredit le pouvoir judiciaire ; mais je vais réparer ici cette omission. Ainsi qu'on l'a vu, l'administration générale des Etats-Unis, en ce qui concerne les deux autres pouvoirs, l'exécutif et le législatif, que le président et le congrès représentent, est tout-à-fait distincte de l'administration particulière des Etats : de même, outre les juridictions respectives, il y a une juridiction commune à toute l'Union, ou fédérale, comme on l'appelle, en un mot une cour suprême, dont le siége, comme celui des deux autres pouvoirs, est la ville de Washington. Elle y tient une session annuelle ; et, de plus, ses membres font des tournées dans les Etats pour y juger les causes qui ressortissent à sa seule compétence. Les juges de cette cour suprême sont nommés par le président et par le sénat : ils gardent leurs charges toute leur vie, à moins qu'ils ne méritent d'être destitués pour cause de prévarication ; mais toujours ne les quittent-ils pas, comme dans plusieurs tribunaux particuliers, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Ils reçoivent aussi, pour leurs services, un traitement, ou, selon l'expression d'usage, une *indemnité*, qu'on ne peut réduire sous aucun prétexte tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Ces juges souverains connaissent de toutes les infractions à la constitution, aux lois et aux traités des Etats-Unis; de toutes les contestations légales qui touchent les ambassadeurs, les ministres et les consuls ; de tous les différends qui concernent la marine du gouvernement; de tous les procès où l'Union est partie; de tous ceux entre deux Etats ou entre un plus grand nombre ; de tous ceux entre un Etat, lorsqu'il est demandeur, et les citoyens d'un autre Etat ou des étrangers ; de tous ceux entre des citoyens de différents Etats, entre les citoyens d'un même Etat, entre un Etat ou les citoyens d'icelui et des puissances étrangères; enfin entre des Américains et des étrangers. Tout litige qui ne peut être classé sous aucun des chefs énoncés ci-dessus rentre dans la juridiction des tribunaux de chaque Etat.

La cour suprême se compose d'un président et de

six juges. Elle tient, comme je l'ai dit, une session annuelle au siége du gouvernement. En outre, l'Union est divisée en sept circuits judiciaires; et dans chaque district de ces circuits, un des membres de la cour suprême tient deux fois par an tribunal, assisté du juge particulier de ce même district. Ces tribunaux inférieurs sont investis de certains pouvoirs analogues à ceux de la cour suprême de Washington, et ils en exercent quelques-uns concurremment avec les cours des divers Etats, quelques autres par compétence exclusive : par exemple, ils ont seuls le privilége de connaître des procès entre citoyens dont le point litigieux concerne la marine, et de la validité des saisies faites en haute mer pour contravention aux règlements de douane, de navigation et de commerce qui régissent les Etats-Unis.

La cour suprême est virtuellement l'interprète de la constitution écrite, puisqu'à elle appartient de décider, en cas de conteste, quel est le véritable sens de ce document. Besoin n'est pas de dire que d'innombrables disputes se sont élevées, quant à l'étendue de ces pouvoirs, entre les divers Etats et la cour suprême.

Chaque Etat de l'Union a une administration séparée de la justice, qui se compose d'une cour suprême et de plusieurs tribunaux inférieurs. Dans certains Etats ces tribunaux sont fort nombreux. Pour les cours des Etats-Unis, les juges, comme je l'ai mentionné plus haut, sont nommés par le président, sous l'approbation du sénat. Dans les divers Etats, on suit pour leur nomination des méthodes diverses. Ainsi, il y en a quatre où c'est le gouverneur et le conseil qui les nomment, cinq où c'est le gouverneur seul, un où c'est le gouverneur et le sénat, et huit où ils sont élus par la magistrature. Dans tous ces dix-huit cas, les juges restent en charge leur vie durant, à moins qu'ils ne déméritent. Dans deux Etats, ils sont élus annuellement par la législature, et dans deux autres pour sept ans. Il y en a un, où le gouverneur les nomme pour ce même nombre d'années; il y en a un autre, celui de Géorgie, où c'est la masse des citoyens qui élit les membres de la cour suprême pour trois ans, et, pour une seule année, ceux des tribunaux secondaires. Les juges peuvent, dans la plupart des Etats, être accusés, jugés selon les lois, condamnés et cassés; mais dans quelques-uns ils peuvent être destitués sans procès par le gouverneur ou par une adresse signée des deux tiers de la magistrature. Dans un des Etats, aucun juge ne peut siéger au-delà de soixante ans; dans deux, l'âge de la retraite est soixante-cinq ans; dans trois, soixante-dix. Dans les dix-sept autres, l'âge ne devient jamais un motif d'incapacité.

Le mode généralement populaire de ces nominations, joint à d'autres circonstances inhérentes à la nature même d'une démocratie, nuit beaucoup à l'indépendance des tribunaux américains. Un mal non moins grand, je crois, c'est la mise en pratique dans toute l'étendue de l'Union, de ce principe *radical* « qu'il faut que chacun trouve la justice à sa porte. » De là, une innombrable multitude de tribunaux, et un extrême abaissement des frais de procédure, qui, j'ose le dire, sont de véritables plaies pour le pays. Prenons pour exemple l'Etat de Pensylvanie, car il est éminemment démocratique, et on l'a appelé par excellence *la clef de voûte de la république*. Eh bien! on y a aboli presque toutes les formalités légales : point de timbre, point de plaidoiries, à proprement parler, de sorte que presque personne n'est assez pauvre pour ne pas pouvoir intenter des procès. Il en résulte de continuelles chicanes depuis le matin jusqu'au soir. Les hommes de loi, autre conséquence forcée, abondent de toutes parts, et il n'est pas de village renfermant deux ou trois cents âmes, qui ne compte deux ou trois légistes de cette sorte. Nul individu, quelles que soient sa position et sa conduite, n'est à l'abri des assignations : domestiques, laboureurs, tout le monde en un mot, à la première occasion, court chez le premier jurisconsulte ou chez le juge de paix voisin, et fait lancer un exploit. Dès lors plus de compromis, plus d'arrangement possible : il faut que la loi décide. La vie des gens qui ont de l'aisance devient fort ennuyeuse; et les pauvres, entraînés par l'espoir du gain, par la contagion de l'esprit chicanier, ou par la vengeance, ne songent guère à employer leur temps d'une manière qui leur soit plus profitable à eux-mêmes ou à la société; mais généralement ils finissent par perdre et leurs procès et leur chétive fortune. Les honoraires des hommes de loi sont sans doute fixés à bon prix; mais la passion de la chicane, quand on s'y abandonne une fois, vous enserre tellement corps et âme, que ces malheureuses victimes de la justice à bon marché s'arrêtent rarement tant qu'il leur reste encore un dollar.

Il y a appel des cours inférieures à la cour suprême; et comme dans ce cas, de même que dans tout autre partie de la procédure, les frais sont très minimes, on ne manque presque jamais d'en appeler, pour peu que l'affaire soit importante. La loi oblige le juge à poser au jury toutes les questions que chacune des parties licitantes peut désirer. Chacune insiste quelquefois pour qu'il en pose vingt ou trente. On appelle alors de certaines réponses; et c'est une source intarissable de délais, de chicanes nouvelles.

La circonstance, déjà mentionnée, que la cour suprême de chaque Etat jouit du privilége de déclarer inconstitutionnels et par conséquent nuls les actes de sa législature particulière, et que la cour suprême des Etats-Unis peut de même invalider ceux non-seulement de la législature d'un Etat, mais encore du congrès ou de la justice fédérale, est une particularité du système américain tout-à-fait digne d'attention; car c'est, je crois, le seul exemple d'un pays où la justice soit placée au-dessus de chaque autre branche du gouvernement. La cour suprême des Etats-Unis a déjà, dans l'exercice de ses fonctions, invalidé souvent des actes de divers Etats; mais jusqu'à présent elle n'a jamais, que je sache, usé de son droit à l'égard d'aucune mesure émanée du gouvernement général.

Arrivée à Washington, capitale des Etats-Unis. Description de cette ville. Visite au président. Détails sur les discussions du congrès. Vente d'esclaves à l'enchère.

Nous quittâmes Baltimore le 29 décembre, pour nous rendre à Washington. Il restait encore assez de jour quand nous y arrivâmes, pour que nous pussions faire connaissance avec cette singulière capitale, qui est tellement éparpillée, si l'on peut parler de la sorte, qu'elle n'offre à l'œil presque aucun des aspects ordinaires d'une ville. Çà et là vous apercevez des rangées de bâtiments contigus; mais les maisons en général sont détachées les unes des autres. Les rues, dans les quartiers où il y a des rues, ont une largeur si démesurée, que le côté de droite, par exemple, ne semble pas avoir le moindre rapport avec celui de gauche. Enfin, à considérer l'ensemble, on dirait, pour me servir de la comparaison pittoresque d'un Américain de mes amis, qu'un immense géant a répandu au hasard sur la terre la boîte de joujous d'un de ses enfants. Sur le papier, toute cette irrégularité disparaît, et se réduit à de majestueuses avenues, longues d'un mille, qui toutes partent du Capitole, vaste édifice en pierres de taille avantageusement situé sur une éminence, et qui vont aboutir soit à l'hôtel de la Présidence, soit aux divers bureaux de l'administration.

Washington repose sur la rive gauche du Potomac, qui peut y recevoir de gros navires, et dans ce qu'on appelle le district de Columbia. C'est une portion du territoire de tous les Etats de l'Union, et qui a été, de commun accord, appropriée à l'emplacement d'une métropole et à la résidence du gouvernement général. Cet espace renferme cent milles carrés, et beaucoup de gens du pays croient qu'il viendra un temps où leur capitale en couvrira la superficie entière. Was-

hington présente de si nombreux attraits aux étrangers, que nous y demeurâmes plus d'un mois. La société y est fort agréable, fort intéressante sous beaucoup de rapports, en ce qu'elle se compose de personnes qui appartiennent à toutes les parties de l'Union, et, puis-je ajouter, à toutes les contrées de l'Europe, car le corps diplomatique forme une certaine masse parmi une population qui ne s'élève encore qu'à douze mille âmes. On nous témoigna la même bienveillance, la même hospitalité que partout ailleurs ; et comme il est d'usage qu'on se réunisse toujours de bonne heure le soir, il nous fut possible d'aller souvent en compagnie sans trop nous fatiguer, quoique la petitesse des appartements rendît quelquefois la chaleur et la foule assez insupportables.

Le 1er janvier 1828, il y eut réception chez le président, et nous fûmes admis au nombre des visiteurs qui allèrent lui porter leurs hommages. Néanmoins c'est au 4 juillet seulement, au grand anniversaire de l'indépendance américaine, que les membres du congrès, la cour suprême, les tribunaux et les autres fonctionnaires publics, sont tenus de se rendre près de lui, et qu'il est lui-même obligé de les recevoir. Au nouvel an, c'est moins affaire de cérémonie que de politesse, c'est moins le chef de la république que l'homme à qui l'on rend visite : aussi jouit-il, comme un simple particulier, du privilége de défendre sa porte aux individus qui ne lui plaisent pas. C'est pourquoi nous trouvâmes chez M. Adams un cercle vraiment choisi. Outre le plaisir que nous eûmes à le voir lui-même, à l'entendre, à lui parler, il nous présenta à beaucoup d'officiers illustres, tant de l'armée que de la marine, et à plusieurs personnes que nous étions curieux de connaître. Il reçut son monde dans deux salons magnifiquement décorés, qui communiquaient avec une salle de bal d'une grandeur convenable, mais où je fus surpris de ne voir ni meubles ni tentures d'aucune espèce : non, le plâtre des murs n'était pas même recouvert d'une couche de peinture. Il y avait dans cette pièce une simplicité républicaine poussée à un excès auquel je ne m'attendais pas, après avoir vu dans les salons tant de luxe et d'élégance. Prenant des informations à ce sujet, j'appris que, quoiqu'un congrès eût voté des fonds, une somme de 25,000 dollars, c'est-à-dire plus de 100,000 francs, pour achever la décoration de l'hôtel de la Présidence, le congrès suivant, qui comme de coutume n'était presque composé que de nouveaux membres fraîchement arrivés des bois, demanda à quoi bon servait de tant dépenser l'argent du public, lorsqu'on pouvait aussi bien, sinon mieux, danser dans la pièce vide que si elle était encombrée de meubles. A tout événement, et quelle que soit la cause, le fait annonce un tel degré d'économie, que la plupart des Américains avec qui j'en causai le critiquaient sans hésitation, comme par trop parcimonieux, et, toute chose considérée, comme injure à l'amour-propre national dans un lieu que les étrangers fréquentaient plus qu'aucun autre.

Les journaux, cependant, rendaient si souvent compte de discussions qui avaient lieu au sein du congrès sur l'extravagance avec laquelle le président avait meublé son hôtel, et principalement sur cette circonstance monstrueuse, qu'il avait osé, entre autres meubles, y placer un billard, que je cherchai curieusement des yeux ce terrible engin de vice. Il vous paraît, n'est-ce pas, bien innocent, bien insignifiant ? Pourtant il jouait un fameux rôle dans la grande affaire de l'élection présidentielle dont le moment approchait, et qui déjà semblait mettre toutes les têtes sens dessus dessous.

Mon principal motif, en m'arrangeant pour visiter Washington à cette époque, était d'y suivre les débats des deux chambres, dont partout on m'avait vanté l'intérêt. Je me rendis donc presque tous les jours, pendant plus d'un mois, au Capitole, pour assister aux séances, soit du sénat, soit de la chambre des représentants, soit encore de la cour suprême, qui sont réunis dans le même édifice. C'est un immense et beau bâtiment, quoique, selon certaines personnes, il soit défiguré par trois dômes plats qui le surmontent, et qui ne sont pas en harmonie avec le reste de l'architecture. Pour moi, l'ensemble m'a paru d'un bon effet. Sous le dôme du milieu est un haut vestibule, qu'on appelle *la Rotonde*, et que décorent des peintures colossales par Trumball, l'artiste le plus célèbre des Etats-Unis. Dans ce vestibule donne un escalier qui mène à la bibliothèque du congrès, qui est disposée avec autant d'ordre que d'élégance. La pierre dont la capitale est construite convient merveilleusement à un édifice de ce genre, car elle a un gros grain et une légère nuance de jaune qui n'est nullement désagréable. Mais, par une étrange perversité de goût, dont je n'ai pu savoir à qui le public était redevable, on a badigeonné de haut en bas ce noble bâtiment! Or comme il est situé sur une éminence, l'effet de la pluie pendant les violentes tempêtes qui soufflent l'hiver, joint aux brûlantes chaleurs de l'été, est d'enlever cette croûte de peinture en un si grand nombre d'endroits, que la pauvre façade présente un aspect tout-à-fait piteux.

La chambre des représentants est une splendide salle semi-circulaire, large de quatre-vingt-seize pieds, et haute de quarante. Autour de la circonférence sont placées quatorze colonnes de marbre qui montent jusqu'à la voûte, et qui toutes sont élégamment attachées au-dessus de la corniche par des draperies de damas rouge. La tribune publique, qui est élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus du plancher de la salle, se prolonge sur tout le demi-cercle derrière ces colonnes. Au centre, en face, est le siége du président, d'où partent comme autant de rayons, de la circonférence, sept passages qui permettent aux représentants de gagner leurs places et de monter ou de descendre lorsqu'ils ont à communiquer les uns avec les autres. Ils sont assis par rangs concentriques, et, bien entendu, tournés vers le président. Chaque membre a un bon et commode fauteuil bien rembourré, outre un pupitre muni de tout ce qu'il faut pour écrire, papier, plumes, encre, et d'un tiroir dont il garde la clef. Le seul inconvénient, mais d'une nature majeure, est que, dans cette salle magnifique, ou, à parler plus proprement, dans cet amphithéâtre, on entend fort mal. Si c'était un théâtre véritable, que les spectateurs fussent placés où les membres le sont, et que les acteurs leur parlassent du corridor ou espace libre qui reste derrière le bureau du président, et qui s'étend tout le long du diamètre du demi-cercle, j'ose dire que le public entendrait fort bien ; car toutes les fois que le président s'adressait à l'assemblée, ses paroles parvenaient très distictement aux oreilles de tous les membres. Au contraire, ceux-ci, comme il n'y a point de tribune, et que chacun parle de sa place, ne se faisaient entendre que difficilement de leurs collègues. Je ne cachai pas à l'un d'eux combien cet inconvénient me paraissait grave. « Que voulez-vous, me répliqua-t-il, on a une fois en Amérique sacrifié l'utilité à la beauté ; mais, convenez-en, ce n'est pas un défaut qu'il faille souvent reprocher aux habitants de ce pays. » La salle d'assemblée du sénat ressemble, pour la forme, à celle des représentants; seulement, comme il ne se compose que de quarante-huit membres, on comprendra qu'elle doit être moins vaste.

La plus parfaite dignité règne toujours dans le congrès. Point d'applaudissements, point de murmures, point de cris d'aucune espèce! On laisse chaque membre parler aussi longtemps qu'il lui plaît, sans l'interrompre. Mais je ne peux dire qu'on l'écoute avec autant d'attention que de patience ; car, outre que la voûte est beaucoup trop sonore, et que la voix se perd dans les intervalles des colonnes, beaucoup d'autres causes produisent au sein de l'assemblée un tumulte continuel, où se noie à peu près tout ce qu'on dit.

Tant que ce n'est pas un orateur du premier mérite qui tient la parole, les membres, au lieu de prêter l'oreille à son discours, causent les uns avec les autres, font leur correspondance, frappent avec la main sur la page qu'ils viennent d'écrire pour en faire tomber la poussière dont ils l'ont saupoudrée, feuillettent et remuent l'innombrable multitude de journaux qui inondent la chambre, ouvrent et ferment avec bruit leurs tiroirs, montent ou descendent les avenues qui divisent les rangées des siéges et donnent, à chaque pas, des coups de pied dans les rapports de leurs commissions, dans les enveloppes de lettres, et les mille autres chiffons de papier qui jonchent le parquet. Sans cesse on voit cinq ou six jeunes et agiles garçons de salle qui voltigent, distribuant des monceaux d'imprimés, ou portant des billets, soit au président, soit d'un membre à un autre. Toutes les fois que quelqu'un se lève pour parler, et qu'il y a lieu de croire, d'après ses habitudes connues ou sa conviction intérieure, qu'il parlera longuement, un de ces petits Mercures court chercher un verre d'eau qu'il dépose sur le pupitre de l'orateur. Un large passage règne au bas de la colonnade, et entre les colonnes sont d'excellents canapés sur lesquels les membres eux-mêmes, ou bien les étrangers à qui le président en accorde la permission, peuvent s'étendre à leur aise. Ces places sont formellement interdites aux dames, qui n'ont accès que dans la tribune. Mais, quand j'étais seul, je me trouvais encore mieux placé derrière le fauteuil du président, parmi les membres du corps diplomatique. C'est aussi de ce côté que les journalistes ont établi leur bureau.

A toutes les séances du congrès auxquelles j'assistai, rien ne me frappa tant que le mode décousu des discussions, et surtout que le style lâche et ampoulé des discours, qui d'ordinaire ne traitaient pas longtemps le sujet du débat, mais s'en allaient attaquer des questions qui n'y avaient pas le moindre rapport. Les orateurs, au lieu de marcher droit au but avec la logique, mettaient la bride sur le cou à leur imagination, faisaient ce qu'on appelle des frais d'éloquence, et débitaient un déluge de maximes morales et de lieux communs, dont presque tous n'auraient eu garde d'entremêler leur conversation ordinaire. Rien vraiment de plus puéril que leurs efforts pour tourner de belles périodes vides de sens, pour prononcer, sans jamais conclure, une suite de mots retentissants! J'étais à chaque minute ébahi et presque tenté de rire, quand, après de longues fanfares, après de longs préparatifs, arrivait quelque vieille vérité bien connue qui avait été depuis longtemps admise dans l'ancien monde, et que même dans le nouveau personne ne songeait à contester. Donc, principes généraux, préceptes rebattus, assurances d'intentions honnêtes, déclarations d'indépendance nationale et individuelle, brillantes exclamations à propos de la grandeur toujours croissante de leur patrie, qui faisait contraste avec la décadence de l'Europe : tel était invariablement le fond de tous les discours. Or, lorsqu'ils prétendaient à avoir une portée plus profonde; lorsque, à l'occasion du sujet le moins intéressant, ils allaient par une voie indirecte agiter quelque question de parti, comme celle de l'élection présidentielle, il était absolument impossible à un étranger de les suivre dans leurs détours, et de comprendre leurs allusions continuelles sans le secours d'un interprète.

Ce furent principalement les débats du congrès national qui m'intéressèrent pendant ma résidence à Washington; mais de temps en temps aussi, d'autres circonstances de diverses natures vinrent réclamer mon attention. Un jour, par exemple, mes yeux tombèrent sur l'avis suivant que contenait un journal: « *Vente par autorité de justice.* Nous, soussigné, Tench Ringgold, greffier au tribunal du dictrict de Columbia, prévenons le public, que le quinze du présent mois, heure de midi, en la salle habituelle, sera, par notre ministère, et aux criées, vendu le nègre Georges, esclave pour la vie et âgé de seize ans, provenant des biens de Zacarie Hazle, dont la saisie a été faite au profit des créanciers. » J'avais eu, dans les possessions britanniques des Indes occidentales et d'autres pays, mainte occasion de voir l'esclavage en pleine vigueur; mais comme il ne m'était pas encore arrivé d'assister à la vente légale et régulière d'un nègre, je résolus de me donner une fois ce triste spectacle, et dans une contrée où la chose peut paraître extraordinaire. Je me rendis le 15, dès onze heures, au tribunal. La salle des ventes n'était pas ouverte encore, et j'eus quelque temps à me promener seul devant la porte, qui est située presque en face du Capitole, mais à un tiers de mille environ. Malgré la distance, je pus distinguer sur le faîte de l'édifice le drapeau des États-Unis qui flottait au vent, qui indiquait que le sénat et la chambre des représentants étaient réunis pour discuter sur les affaires de cette nation libre... sur l'esclavage comme sur tout le reste.

Peu à peu arriva une assez grande quantité de monde, et enfin on nous introduisit. Le greffier lui-même arriva bientôt avec Georges. Mais, sur ces entrefaites, comme j'avais démandé à mes voisins divers renseignements au sujet de ce malheureux, le bruit vint à courir parmi les chalands que mon intention était de l'acheter. En conséquence, un grand homme enveloppé d'un manteau, que j'avais rémarqué depuis quelque temps, car sans cesse il tirait de sa poche une carotte de tabac, en coupait de gros morceaux, et les mettait dans sa bouche d'un air préoccupé, s'approcha de moi, et d'un air d'indifférence affectée : « Est-ce que monsieur aurait envie de ce drôle? me dit-il, montrant le nègre du doigt. — Moi! non, certes! m'écriai-je. — Ah! fit-il avec un soupir de satisfaction, tant mieux, car je voudrais qu'il me restât. C'est que, voyez-vous, monsieur, nous sommes de vieilles connaissances : je m'intéresse à Georges, et lui-même souhaite que je devienne son maître. — Comment donc? demandai-je. — Il vous faut savoir, répondit mon homme, que je suis créancier pour cinquante dollars de l'individu à qui appartient l'esclave qu'on va vendre, et que comme je dois être payé sur le prix, c'est à moi qu'en dernier lieu le tribunal l'a confié pendant le procès auquel il a donné lieu. Voici en effet cinq ans que nous plaidons à qui l'aura, et l'enfant passe de mains en mains. Pour terminer le différend, les juges ont enfin ordonné qu'il serait vendu; et comme j'ai été à même d'apprécier ses bonnes qualités, je désirerais en devenir acquéreur. — Mais lui, repris-je, forme-t-il le même vœu? — Sans doute, monsieur, et il va vous le dire lui-même. Georges, viens ici, mon garçon. » Il obéit avec empressement à cet appel. « N'aie pas peur, mon ami, continua le digne chaland, on ne veut pas te faire de mal. — Oh! je n'ai peur de rien, » dit Georges, quoiqu'il tremblât de tous ses membres. Evidemment il ne se trouvait point à l'aise, et j'en découvris bientôt la cause. C'était la crainte d'être acheté par certaine personne de l'assistance, qui, je suppose, ne lui était pas inconnue, et qui à coup sûr n'avait pas l'air fort prévenant. Qu'on se figure en effet un homme court et maigre, avec un visage tout sillonné de rides qui ne semblaient provenir non de vieillesse ou de souci, mais d'intempérance. Ses deux petits yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête, qu'on ne pouvait les voir de profil; mais vus de face, à travers d'énormes lunettes rondes, ils brillaient d'un feu sinistre, tandis que de raides et rares cheveux mal peignés formaient un encadrement convenable au tableau. Comme ce personnage fixait sur Georges des regards de convoitise, je pris un plus vif intérêt au sort du pauvre enfant, et je marmottai à mon grand voisin que je faisais des vœux pour qu'il fût adjudicataire. Il me pressa la main avec reconnaissance.

Après un assez long délai nécessaire pour remplir les formalités d'usage, le jeune esclave reçut l'ordre de monter sur une table, où les amateurs pussent l'examiner. Tout en le faisant setourner et se retourner dans tous les sens, ile causaient gaîment, ils riaient

entre eux, ils lui lançaient même des plaisanteries de circonstance, dont la jeune victime cependant ne s'émouvait pas plus que si on les eût adressées à un cheval ou à un chien. « Eh! bien, messieurs, s'écria le greffier, quand il pensa qu'on avait eu tout le temps de considérer sa marchandise, qui de vous met à l'enchère? Regardez, messieurs; c'est le plus gentil garçon que vous puissiez voir; ça travaille comme un tigre. » Ici un intervalle de silence. « Allons, dit enfin un des spectateurs, vingt-cinq dollars! — Trente-cinq! dit un autre. — Quarante! dit un troisième. » On alla ainsi jusqu'à cent; puis l'ardeur se ralentit. Chaque fois que j'avais entendu surenchérir, mon pouls avait battu plus fort, et le rouge m'était monté au visage. Mais quelle ne devint pas mon indignation, quand le greffier, voyant que personne ne disait plus mot, jugea convenable de m'apostropher. « Quoi! monsieur, me dit-il, vous ne mettez rien? — Non, non, m'écriai-je avec colère, et je remercie Dieu qu'on ne voie pas de pareilles choses dans mon pays! » Mon exclamation fit sourire mes voisins. « C'est un malheur que je ne puis empêcher, reprit le greffier du ton le plus insouciant, et il faut que j'accomplisse mon devoir. — Allons, messieurs! on a mis cent dollars. Vous entendez, cent dollars, messieurs! — Cent vingt! » dit le sinistre personnage aux yeux creux. Georges tressaillit d'horreur. Mais heureuesment entra un fermier qui trouva l'esclave de son goût, et qui ajouta dix dollars. « Cent trente! répéta le greffier. — Cent quarante! poursuivit mon grand ami. — Cent quarante-deux! riposta le nouveau venu. » Les deux derniers enchérisseurs échangèrent un coup d'œil, s'en allèrent quelques minutes à l'écart, et se dirent à voix basse plusieurs mots qui ne parvinrent point à mes oreilles; seulement j'observai que le fermier remua trois ou quatre fois la tête en signe qu'il accédait à un compromis. Quand ils revinrent: « Pour en finir, dit l'homme au manteau, je donnerai cent quarante-trois dollars. « L'autre, malgré toutes les exhortations du greffier, ne desserra plus les dents. « Messieurs! continua celui-ci, à cent quarante-trois dollars. Vous entendez, messieurs, j'ai dit à cent quarante-trois dollars! Personne ne dit mot, personne ne met plus, une fois, deux fois, trois fois... Adjugé! »

Le Pomotac. Fredericksburg. Richemond, chef-lieu de la Virginie. Législature de cet Etat. Jamel's-Town. Norfolk. Gosport. Fortifications d'Old-Point-Comfort. Fayetteville. Camden. Columbia.

Le 31 janvier, quittant Washington, nous descendîmes sur un paquebot à vapeur le bourbeux Potomac, où il fallut nous frayer un passage à travers des myriades de canards « à dos de toile grise, » commme on les appelle, qui sans exagération couvraient la surface de l'eau jusqu'à ce que le bruit des roues les fît lever. Lorsqu'ils volaient, cependant, la blancheur de leurs ailes offrait une légère teinte de brun, d'où leur était venu leur nom. Ces oiseaux sont à juste titre estimés en Amérique comme un mets fort délicat, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec les canards sauvages des autres pays. Leur chair ressemble beaucoup à celle du lièvre, tant pour le goût que pour la vue; mais elle est encore plus succulente et plus savoureuse.

Chemin faisant nous eussions voulu visiter Mount-Vernon, lieu qui n'était guère éloigné de notre route, et où le général Washington avait résidé longtemps; mais, non plus que le temps et la marée, les inexorables bateaux à vapeur n'attendent jamais personne. Après une agréable navigation, nous débarquâmes à un pauvre hameau dans la crique de Potomac, d'où des diligences, qui selon l'usage attendaient les passagers, nous transportèrent par-delà des montagnes peu hautes, mais fort rapides. De plus, la route était détestable, non-seulement faute d'entretien, mais encore par suite des torrents de pluie récemment tombés. Toute autre voiture qu'une grosse messagerie américaine aurait été au bout d'un mille réduite en poussière. Nous atteignîmes Fredericksburg d'assez bonne heure pour, avant la nuit, nous promener dans cette jolie ville, qui est distante de Washington d'une vingtaine de lieues, et nous y éprouvâmes un véritable plaisir à pouvoir çà et là reposer nos yeux sur des maisons qui avaient plus d'une année de date, ou qui du moins ne paraissaient pas être sorties à l'instant de la boutique du charpentier. J'en remarquai même deux dont les toits commençaient à se garnir de mousse. Les rues aussi étaient terminées, et les demeures des habitants ne s'élevaient qu'à une portée de fusil les unes des autres: chose digne de mention après ce que nous avions vu dans la capitale.

Nous avions le projet de louer le lendemain un *extraordinaire* pour gagner Richemond, chef-lieu de l'Etat de Virginie; mais nous ne pûmes pas en trouver, et il nous fallut prendre des places dans la diligence publique, qui partait à deux heures du matin. Pour comble d'infortune, il ne cessa de pleuvoir toute la journée suivante. Outre ma femme, moi, notre petite fille et sa bonne, il y avait avec nous dans la voiture, qui n'étaient pas divisée comme d'habitude en plusieurs caisses, une dame, trois messieurs et un petit garçon. Nous étions déjà raisonnablement foulés ainsi: quel n'eût donc pas été notre malaise, si le conducteur, usant de son droit (car nous n'étions pas au complet), nous eût encore donné trois ou quatre compagnons! Pour éviter cet inconvénient, je descendis au premier relais, et payai le reste des places. Deux des trois voyageurs mâles dont j'ai plus haut parlé étaient des planteurs virginiens, remplis d'intelligence, qui nous donnèrent sur leur pays bon nombre de renseignements neufs. Nous n'arrêtâmes pas moins de dix fois dans le cours des dix-sept heures que nous coûta le trajet de Fredericksburg à Richmond, qui est de soixante-six milles; et à chacune de ces haltes nos deux amis allaient, nous disaient-ils, se rafraîchir, en d'autres termes avaler un verre d'eau-de-vie. Il fallait, j'imagine, qu'ils eussent la tête plus solide que le commun des hommes, car malgré ces libations réitérées, ils ne se grisèrent pas; seulement, leur prononciation finit par devenir un peu embarrassée: ils s'échauffèrent davantage dans nos amicales discussions, et prirent beaucoup plus souvent du tabac. Je n'ai, au reste, jamais vu gens mieux disposés que le sont les Américains dans les diligences, à tout faire pour accommoder les dames, à leur céder les coins, à se prêter au moindre de leurs désirs. En cette occasion, donc, quoique la route fût longue, escarpée, et même assez dangereuse sur quelques points, nous parvînmes, en somme, à la parcourir assez agréablement. Mais nous ne faisions que quatre milles à l'heure, et un vigoureux piéton aurait pu arriver aussitôt que nous.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour Richemond nous attirèrent, dès que nous les envoyâmes à leur adresse, la visite d'une foule d'obligeantes personnes qui se mirent à nos ordres pour nous montrer les curiosités de leur ville. Après avoir dormi la grasse matinée, pour nous remettre des fatigues d'un voyage sur les routes virginiennes, dont le mauvais état est passé en proverbe, même parmi les Américains, nous allâmes au Capitole, édifice dont la situation est admirable, sur une éminence d'où il domine toute la cité. C'est d'ailleurs un beau bâtiment de briques recouvertes de plâtre. Par derrière s'élève le tribunal, qui est construit en pierre, mais qu'on a défiguré, comme à Washington, par un ignoble badigeonnage.

Le 4, un habitant de la ville nous mena voir sa plantation, qui était située à une ou deux lieues sur les bords du James. Pendant la route, camme pendant nos derniers jours de marche, beaucoup de circonstances me montrèrent que nous approchions de plus en plus des contrées tropicales. Des champs de tabac, de coton et de riz, frappaient de tous côtés mes regards. La douceur de la température aussi, la couleur de la population et l'accent du langage étaient autant de traits

caractéristiques des régions nouvelles où nous allions entrer, et qui différaient tant de celles d'où nous sortions, que, pour ainsi dire, nous ne commençâmes qu'alors à nous croire en voyage. Tout, dans la propriété de mon ami, annonçait de sa part l'ordre le plus minutieux, l'industrie la plus infatigable. Il ne possédait pas moins de cent dix esclaves. Les uns exploitaient une mine à charbon, les autres travaillaient à canaliser une partie de la rivière que des rapides empêchaient d'être navigable, ou il se livraient à différents travaux agricoles. Ils avaient tous l'air fort joyeux, fort bien portants, et, quoique vêtus à peine, ils ne l'étaient pas trop peu ; car l'air était extrêmement doux, bien que l'on fût au cœur de l'hiver. Mais j'appris avec chagrin que de ces nègres, jeunes ou vieux, pas un ne savait lire. Le soir, nous fûmes invités à une réunion brillante, où chacun, selon la coutume, lutta de politesse à notre égard, et témoigna un si sincère désir de nous être utile, que je regrettai vivement de ne pouvoir mettre tant d'obligeance à contribution ; mais j'étais trop curieux de voir *le Delaware*, vaisseau de ligne alors stationné dans la rade d'Hampton, qui, comme on sait, dépend de la baie Chesapeake. Le navire devait incessamment mettre à la voile, et je n'avais pas de temps à perdre.

C'est pourquoi, le lendemain 6 février, prenant le paquebot à vapeur, nous descendîmes le James, avec une rapidité merveilleuse. Malheureusement, la pluie et le brouillard nous dérobèrent, toute la matinée, les fertiles plantations qui bordent la côte méridional de cette charmante rivière. A cinquante ou soixante milles de Richmond, nout passâmes en vue de James-Town, premier endroit où les Anglais se soient établis dans cette partie de l'Amérique qui forme maintenant les Etats-Unis. Ce fut en 1608 : par conséquent il y a plus de deux cent vingt et quelques années; mais l'établissement ne tarda guère à être abandonné par suite de l'insalubrité du climat, et il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines d'une vieille église. Avant la nuit, nous parvînmes à Norfolk, dont Richmond est éloigné de cent cinquante milles.

Le 7 j'allai visiter, à Gosport, le chantier pour les constructions maritimes. Cette petite ville repose du côté gauche de la rivière Elisabeth, presque en face de celle de Norfolk, qui s'élève du côté droit, c'est-à-dire oriental. Nous prîmes ensuite au passage un paquebot qui devait nous conduire à Old-Point-Comfort. Entraînés par la vapeur et favorisés par le vent, nous traversâmes avec une vitesse extraordinaire la baie de Chesapeake ; et, après avoir vu de loin *le Delaware*, qui se balançait sur ses ancres, nous atteignîmes de bonne heure le lieu de notre destination. C'est un hameau situé sur une pointe basse et sablonneuse qui s'avance dans une direction presque méridionale, au point de jonction de la baie Chesapeake à l'est, avec la rade d'Hampton à l'ouest, et qui forme l'extrémité du promontoire ou plutôt de la langue de terre séparant la rivière de James de celle d'York. L'excellent mouillage de la rade d'Hampton est formé par l'embouchure des trois rivières l'Elisabeth, le James, le Nansemond ; et, quoique rempli de bas-fonds qui proviennent du dépôt des matières alluviales dont les eaux de ces trois courants sont chargées, il offre encore assez d'espace libre pour devenir une station navale de première importance. Jusqu'à ces derniers temps on l'avait laissé tout-à-fait sans défense ; mais le gouvernement américain venait de le comprendre dans le vaste plan de fortifications maritimes qu'il fait exécuter aujourd'hui, et les travaux étaient déjà en très bon train et très avancés. Une citadelle immense, qui portait le nom du patriote Monroë, aux trois quarts finie, couvrait, sur Old-Point-Comfort, un espace de soixante acres carrés; car on voulait qu'elle servît d'arsenal pendant la paix, aussi bien que de point de ralliement pour la milice et les autres troupes en cas d'invasian étrangère. Elle était garnie de trois cent quarante canons, et pour être convenablement défendue, elle exigeait une garnison de cinq mille hommes. Elle n'était encore que de cinq à six cents artilleurs ; mais je les vis manœuvrer, et je n'avais pas jusqu'alors rencontré aux Etats-Unis des soldats qui eussent un air plus militaire. A distance d'un mille, dans la direction à peu près du sud et de l'autre côté de la rade, s'élevait un second fort, percé pour deux cent soixante bouches à feu qui, tirant de concert avec le premier, devait rendre le passage impossible à l'ennemi.

Le 10 nous quittâmes définitivement Norfolk, pour gagner Fayetteville, à travers la Caroline du Nord. Pendant à peu près toute la route, nous eûmes à nous seuls la diligence ; car les voyages dans cette partie de l'Union américaine sont presque aussi périodiques que les saisons, et notre bonheur voulut que nous eussions choisi le moment intermédiaire où personne n'allait ni ne venait. En juin et juillet, grand nombre d'habitants de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride quittent leurs foyers et s'enfuient vers le nord pour échaper à la contagion qui, pendant ce mois, désole leur pays. A la fin de septembre, dès que l'air commence à se rafraîchir, c'est pour cette marée de voyageurs le signal du reflux ; et durant octobre et novembre, les chemins sont couverts d'une multitude de diligences qui font un service régulier, d'*extraordinaires*, de voitures bourgeoises, de charrettes et de chevaux. On assure que beaucoup de gens ont si grande hâte de regagner leurs demeures, que souvent ils tombent dans le mal même qu'ils avaient voulu éviter. Car, à ce qu'il paraît, la plupart des Etats méridionaux (et peut-être n'en faut-il excepter aucun) où la fièvre jaune se déclare tous les ans ne sauraient être regardés comme salubres, avant qu'une forte et bonne gelée change essentiellement l'état de l'atmosphère.

Le lendemain, dès cinq heures et demie, nous étions remontés dans notre lourde et dure diligence. Mais le temps, qui avait été depuis une dizaine de jours d'une douceur vraiment tropicale, changea tout d'un coup ; et le matin dont je parle, nous eûmes à souffrir d'un froid vif et piquant, qui pénétrait jusqu'à nous par une multitude de fentes dont nous n'avions pas cru auparavant devoir nous inquiéter. Quand on gèle, les voyages perdent tout leur intérêt; on appelle de tous ses vœux l'heure de s'arrêter. Aussi, pendant qu'en vain nous serrions nos manteaux autour de nous et battions des pieds, la perspective d'un déjeuner aussi bon que notre souper de la veille était notre unique consolation. Mais, hélas ! combien les espérances des voyageurs ne sont-elles pas trompeuses! Les braves gens chez qui nous fîmes halte avaient toujours vu depuis un mois la diligence passer vide, de sorte qu'ils n'avaient pas fait de provisions; et, ce qui était encore plus malheureux, la nourriture dont ils se contentaient eux-mêmes était pour nous si nouvelle, que nous n'en pûmes manger, en dépit de notre faim violente. Il n'y avait pas de pain, car je ne saurais donner ce nom à quelques masses de pâte qui ressemblaient pour la couleur, le poids et le goût, à des pavés de terre de pipe, mais que nos dignes hôtes préparèrent exprès pour nous comme des gâteaux de blé. Leur propre pain de maïs était sans doute fort bon dans son espèce ; excellent même si on le veut, mais pour les gens qui l'aimaient. On nous servit d'abord des œufs cuits dans la poêle et du lard, ensuite un plat qui avait l'air d'une friture de volaille. A cette vue nous étions déjà tout joyeux ; mais quand nous eûmes dépouillé les morceaux de la pâte qui les entouraient, au lieu d'un poulet nous n'en trouvâmes en vérité que les os, tant la pauvre bête était maigre Heureusement nous avions du thé avec nous, et on parvint à nous procurer un peu de lait pour l'enfant ; mais en somme il était impossible de faire un plus mauvais repas : nous le pensâmes du moins jusqu'au dîner, dont la frugalité dépassa nos plus tristes pressentiments.

Quand nous eûmes voyagé quelque temps à travers les Etats du sud, il ne nous arriva plus de semblables mésaventures ; car, instruits par l'expérience, nous prîmes soin d'emporter toujours avec nous du pain de blé,

du riz, du sucre et d'autres provisions de ce genre. Les habitants étaient bien, dans chaque partie de la contrée, prêts à nous donner tout ce qu'ils avaient; leur hospitalité était bien sans borne; mais sans être aucunement difficiles sur l'article de la table, nous ne pouvions nous accoutumer soudain à leur cuisine. Pendant les jours qu'il nous fallut, bon gré mal gré, faire maigre, ou jeûner, nous rencontrâmes de nombreuses plantations de coton, et quelques champs de tabac; mais la principale culture était celle du blé indien. Dans les parties plus septentrionales de la contrée, nous avions été partout frappés d'un air d'activité et d'industrie; nous avions vu partout abattre des forêts, construire des maisons, labourer, planter, moissonner: mais, dans la Caroline, les hommes et les animaux semblaient comparativement paresseux. Les blancs, à parler en général, y trouvent du déshonneur à travailler, et les noirs, par une conséquence toute simple, ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. La population libre préfère la chasse, et s'occupe aussi beaucoup de manœuvres électorales. D'ailleurs, le climat ôte, je crois, aux blancs, presque toute possibilité de se livrer aux occupations de la campagne; et cette circonstance irremédiable, qui se réunit au maintien de l'esclavage pour les indisposer contre le travail, stimule naturellement leur ardeur à chasser, ainsi que leur rage à s'occuper de politique.

A Fayetteville, qui est une jolie cité très commerçante, située sur la rive droite du cap Fear, nous fîmes une halte de quatre jours: ce n'était que le temps rigoureusememt nécessaire pour réparer nos forces, après un voyage comme celui de Norfolk. Le trajet, sans doute, n'était que de deux cent quarante milles, et pour le parcourir nous n'avions mis que trois jours et deux nuits; mais en Amérique, où, plus qu'en aucun pays du monde, la fatigue d'un voyageur ne doit pas se mesurer à la distance plus ou moins longue qu'il a franchie, nous n'étions jamais sûrs ni de l'état des routes, ni de la commodité des auberges, que quand nous en avions fait l'épreuve. Par exemple, les dernières quelques lieues avant d'atteindre Fayetteville furent plus détestablement mauvaises que nous n'avions pu l'imaginer dans le voisinage de cette place; et naturellement nous augurions fort mal des auberges que nous devions y rencontrer; mais, à notre surprise et à notre joie, nous y trouvâmes un des meilleurs hôtels où nous ayons logé aux Etats-Unis. La ville n'offre presque rien d'intéressant aux étrangers; mais loin d'être un désappointement pour nous, cette circonstance nous fut fort agréable, car c'est le comble de l'ennui que de voir des curiosités. Dans la campagne environnante sont établis beaucoup de montagnards d'Ecosse. Ces gens ont, à ce qu'il paraît, trouvé avantageux de venir occuper d'immenses espaces de terre, dédaignés ou peut-être épuisés par les générations précédentes; et à force de perfectionnements introduits dans l'agriculture, à force d'industrie et de courage, sans presque recourir à l'aide des esclaves, ils ont forcé un sol depuis longtemps réputé ingrat à les récompenser généreusement de leurs peines. Le nombre de ces Highlanders et de leurs descendants, qui conservent encore leur langue maternelle, est si considérable qu'on ne peut se passer dans les principaux bureaux de poste du district d'un commis qui entende le gaëlique. Fayetteville est le quartier général de cette population celtique dans la Caroline du Nord; mais nous avions déjà rencontré beaucoup d'autres Ecossais tout le long de la route depuis Norfolk, et nous en rencontrâmes encore pendant que nous poursuivions notre voyage vers Columbia dans la Caroline du Sud.

Charleston. Marché aux esclaves. Courses de chevaux. Bal. Moulin à riz. Institution de charité.

Le 23 nous nous rendîmes à Charleston. La route que nous eûmes à parcourir traverse tantôt d'immenses marécages, tantôt de vastes forêts de pins qui croissent sur le sol bas, sablonneux et stérile de ces régions malsaines. Les rivières qui arrosent les districts que nous franchîmes étaient tellement gonflées par les grosses pluies de la précédente quinzaine, qu'elles avaient en beaucoup d'endroits cessé d'être guéables. Dans une occasion, nous fûmes obligés de nous écarter à une énorme distance du chemin direct, et d'en improviser un au milieu des bois, afin d'éviter un gué dangereux, connu sous le nom sinistre des *Quatre-Trous*. De cette façon, comme on doit penser, nous manquâmes plusieurs relais, et un même attelage de pauvres chevaux eut à nous traîner pendant trente milles. Ce fut néanmoins le seul inconvénient véritable, car nous trouvâmes assez amusant de cheminer entre les arbres, et notre postillon eut ainsi lieu de déployer son adresse. Il n'y avait pas de taillis, à proprement parler, tandis que les arbustes avaient tous été détruits, une ou deux semaines auparavant, par un grand feu. Les pins avaient l'écorce toute noire jusqu'à une hauteur de vingt pieds; mais nos compagnons nous assurèrent que, malgré la fréquence des incendies dans la forêt, les gros arbres n'en souffraient pas. Telle peut être la vérité; mais toujours paraissaient-ils fort misérables, quoique leurs cimes fussent aussi vertes que s'il n'était rien arrivé.

Nous avions emporté des vivres de Columbia, et la précaution était bonne; car, même sur cette route, depuis le chef-lieu de la Virginie jusqu'au grand port de mer de Charleston, les habitations ne sont situées qu'à des distances considérables les unes des autres, et si grande est la pauvreté des habitants, qu'ils n'ont rien ni à donner ni à vendre aux voyageurs. Toute la ligne même est si malsaine, que fort peu de gens peuvent se déterminer à y résider; bien plus, pendant la majeure partie de l'année, on court un danger tel lorsqu'on y voyage, que toute les diligences interrompent leur service, et que c'est un courrier à cheval qui porte les lettres.

Charleston est une délicieuse ville qui repose sur un niveau parfait, avec la mer devant elle, et deux nobles rivières, l'Ashley et le Cooper, qui l'enferment sur une vaste péninsule appelée *le Cou*. Cette étendue de terrain plat est couverte des maisons de plaisance des riches planteurs, dont beaucoup étaient presque cachées dans le feuillage, qui même en cette saison peu avancée avait une grande magnificence. Dans les rues, une rangée d'arbres borde de chaque côté les trottoirs, mode qui est commune à la plupart des villes septentrionales d'Amérique. En général, on choisit de préférence une espèce d'arbre familièrement appelée l'*orgueil de l'Inde*, et dont la dénomination botanique est, je crois, *melia azedarach*. De la cime du tronc, qu'on étête ou qu'on ébranche, partent une multitude de jets longs et minces qui portent des bouquets de feuilles à leur extrémité. Le printemps venait à peine de commencer, mais la plupart de ces arbres bourgeonnaient déjà, et je remarquai plusieurs bourgeons qui s'entr'ouvraient. Ce qui toutefois donne à Charleston un caractère particulier, ce sont les portiques qui règnent du côté méridional de presque toutes les maisons, et souvent aussi de ceux qui regardent l'est et l'ouest. Ces galeries n'ont rien de lourd: elles sont au contraire bâties dans le style léger de l'Orient, et s'étendent depuis le sol jusqu'au toit, de sorte que les appartements de chaque étage jouissent d'une promenade ouverte, mais en même temps abritée. Hormis dans les quartiers populeux et commerçants, où le terrain pour bâtir a trop de valeur pour être ainsi employé, les habitations s'élèvent au milieu d'un jardin qu'encombrent des fleurs de toute espèce et qu'ombrage un double ou triple rang d'orangers. Chaque propriété est généralement ceinte de haies d'un vert foncé, couvertes de la plus brillante profusion imaginable de roses blanches, qui, à ne rien exagérer, sont aussi larges que la main. Les maisons qui occupent le centre de ces enclos sont bâties dans toutes les formes et de toutes les grandeurs, d'ordinaire peintes de blanc,



Deux des chefs les plus vieux et les plus dignes de confiance.....

surmontés de terrasses à balcon, enfin munies pour la plupart, de même que les clochers des églises, qui sont très nombreuses, de paratonnerres, à l'utilité desquels, soit dit en passant, les Américains ont plus de foi que nous n'en avons, je pense, en Europe. Mais ils sont si vaniteux, que peut-être veulent-ils ainsi rappeler aux étrangers que l'auteur de cette invention est un de leurs compatriotes, l'illustre Franklin.

Je fus très frappé de l'aspect en quelque sorte tropical qui appartenait au port de Charleston plus qu'à aucun autre que j'eusse vu en Amérique. Je me rappelle surtout un matin où, tenté par l'espoir de respirer un air plus frais, j'allai me promener au bord de la mer. Deux minutes après être sorti de la rue principale, je me trouvai en face d'une multitude de navires venus de toutes les parties du monde, qui chargeaient et déchargeaient leurs cargaisons. Sur le quai, vis-à-vis d'un bâtiment naguère arrivé de la Havane, j'observai un gros tas de bananes vertes qui n'avaient été cueillies que depuis quatre ou cinq jours dans l'île de Cuba. A côté s'élevait une pyramide de cocos, tout frais aussi, les uns encore enveloppés de bourre, les autres qui venaient d'en être dépouillés. Des matelots hissaient hors d'un navire des sacs de café, et de grandes caisses oblongues de sucre, tandis que, cinq ou six pas plus loin, des portefaix nègres, que leur détestable anglais et leur accent de créole montraient être indigènes de quelque île française des Indes occidentales, entassaient à la hâte des colis de riz qu'on devait embarquer dans le même navire, aussitôt qu'on en aurait retiré les productions d'un climat encore plus chaud. De toutes parts, c'étaient des balles de coton, des caisses de fruits, des sacs de farine et des ballots de marchandises, empilés les uns sur les autres, et, suivant l'usage, étiquetés des initiales de leurs propriétaires. On ne pouvait enfin se figurer une scène plus animée.

Comme j'allais ensuite réclamer mes lettres à la poste, qui est placée au centre de la Bourse, j'entendis retentir plusieurs voix, comme de personnes qui poussaient une enchère, et m'approchant d'une galerie qui d'un côté donnait sur la rue et de l'autre sur une cour basse, je vis que c'était effectivement le marché aux esclaves. Du milieu d'une foule considérable de chalands s'élevait une haute estrade sur laquelle les nègres étaient exposés non un à un, mais par familles à la fois. Ces lots variaient de nombre.

Le 4 mars, nous visitâmes les curiosités de Charleston, entre autres l'asile pour les orphelins, la maison de correction, celle de charité, la prison et un vaste moulin à riz. Il n'est pas possible de décrire tous ces établissements avec les détails minutieux que leur importance exige, et d'ailleurs mon but en les visitant était plutôt d'avoir occasion d'étudier les mœurs et les usages.

Départ de Charleston. Plantation de la Caroline du Sud. Savannah.

Nous quittâmes Charleston le 6 mars, par une froide mais belle matinée, et nous dormîmes à Jacksonburgh, petit village tout dispersé sur le bord méridional de l'Edisto. C'est une rivière assez considérable, qui coule avec plus de rapidité qu'aucun des cours d'eau que nous avions eu besoin de franchir depuis le Saint-Laurent Le lendemain, nous gagnâmes la plantation d'un Charlestonien de nos amis, qui, avec cette chaude hospitalité générale dans le sud de l'Union, nous avait priés de faire halte sous son toit. Le premier jour, nous avions parcouru trente milles, et le suivant nous n'en parcourûmes que vingt; car, ennuyés de l'assujétissement auquel les voyageurs sont soumis dans les diligences, nous avions loué une voiture particulière pour aller notre pas.

Il y avait encore une forte gelée blanche sur l'herbe, lorsque nous quittâmes nos quartiers de la nuit, et que nous entrâmes dans la forêt. L'air cependant était de cette agréable température qui n'est ni le chaud ni le froid. Notre route traversait une région encore vierge, généralement couverte de pins, mais parsemée çà et là de taillis et d'une admirable confusion de plantes gigantesques toutes en fleurs. Nous remarquâmes en particulier du jasmin jaune et blanc, des chèvrefeuilles de diverses couleurs, des multitudes de roses blanches, des lauriers, des myrtes et du houx; parmi beaucoup d'autres arbustes dont les noms nous étaient inconnus, apparaissaient de temps en temps des aloès et une plante qui avait tout-à-fait l'air tropical : on l'appelle dans le pays le *palmier-baïonnette*, parce que chaque division de sa large feuille a la forme de cette arme. Ces divisions, qui rayonnent du centre de la feuille, la font ressembler aux étoiles qu'on voit dans les armoiries, et plus encore aux éventails circulaires des Chinois, qui se fabriquent, si je ne me trompe, avec quelque plante de la même famille. Outre les pins, il y avait beaucoup aussi de magnifiques chênes verts; mais la feuille petite et pointue de ces arbres les rend moins gracieux que les chênes communs.

Ce fut pendant cette marche, et par 32° 20' de latitude septentrionale, que nous vîmes pour la première fois des rizières en Amérique. Elles s'étendent beaucoup plus loin vers le nord, je ne saurais dire jusqu'où précisément; mais nous n'en avions pas encore rencontré. Je me rappelai tout de suite mes voyages en Orient, où les longues levées parallèles qui coupent les champs, à demi inondées par une multitude d'étroits canaux, donnent un caractère tout particulier à cette espèce amphibie d'agriculture. Vers midi, quand nous retrouvâmes enfin le pays découvert, la chaleur fut bientôt si intolérable, que nous souhaitâmes vivement d'arriver à la plantation de notre ami. Toutefois il en était absent lui-même, et nous ne savions trop comment ses esclaves nous recevraient, ni quelles commodités son habitation devait nous offrir. Mais quand nous y arrivâmes par une longue allée sablée de beaux arbres, quand nous vîmes une vaste et jolie maison devant laquelle s'étendait une nappe d'eau limpide, avec une île au milieu, ombragée de saules pleureurs; quand l'inspecteur des nègres, qui doit lui-même être un blanc, aux termes de la loi, vint nous ouvrir la portière, nous souhaiter la bien-venue, et nous dire que tout ce qui appartenait à son maître était à notre disposition, nous reconnûmes que nos craintes n'étaient pas fondées. Montant le perron, nous trouvâmes les appartements les plus commodes et les plus élégants où peut-être nous soyons entrés en Amérique. Les parquets étaient couverts de tapis, les murailles peintes ou revêtues de papier, et les fenêtres pouvaient à volonté se fermer et s'ouvrir. Du salon, nous sortîmes dans une galerie d'où un autre escalier nous conduisit dans un délicieux jardin. Du haut de l'éminence sur laquelle la maison était située, nous pûmes voir, pardessus une haie, des champs de riz qui s'étendaient à plusieurs milles dans la plaine, et qui n'étaient bornés que par la masse de la forêt encore vierge. Une des croisées de l'habitation n'avait pas de vue, bouchée qu'elle était par des groupes d'orangers en pleine terre, sur lesquels il y avait en même temps des fleurs en bouton et d'autres épanouies, des fruits encore verts et d'autres déjà dorés. Mille circonstances comme celles-là nous montraient que nous avions atteint les régions méridionales.

La culture du riz me fut décrite comme la besogne de beaucoup la plus malsaine à laquelle les esclaves étaient employés, et il paraît qu'en dépit de tous les soins ils y succombent en grand nombre. Les causes de cette terrible mortalité sont que l'atmosphère est continuellement humide et chaude, et qu'il faut alternativement inonder et laisser sécher les champs sur lesquels les nègres travaillent sans cesse, souvent avec les pieds dans la vase, tandis qu'ils ont la tête nue exposée aux brûlants rayons du soleil. En de telles saisons, tous les blancs, comme on s'en doute, quittent le pays pour gagner les hauteurs dans l'intérieur des terres, ou, s'ils le peuvent, ils s'en vont vers le nord visiter les eaux de Saratoga et les lacs. Chaque plantation est munie d'un moulin, et presque toujours cette machine, ainsi que la plupart des autres instruments, se fabrique sur la propriété même. Tous les ouvrages, par exemple, de serrurerie et de charpenterie, sont confectionnés par les esclaves de chaque plantation, et il ne semble pas, du moins que je sache, qu'il y ait défaut d'intelligence de la part des nègres.

Le 9, nous continuâmes notre voyage et, chemin faisant, nous aperçûmes beaucoup de jolies maisons de campagne qui appartenaient aux différents planteurs entre Charleston et Savannah. Ce district est fertilisé par les eaux des innombrables rivières, grandes et petites, qui arrosent le riche Etat de la Caroline du Sud, et dont l'Edisto, le Salt-Ketcher, le Cootawhatchie et le Pocotaligo, sont les plus remarquables. Le soir, nous mîmes encore à contribution l'hospitalité d'un ami. Le lendemain, quand nous approchâmes de la Savannah, courant qui sépare la Caroline du Sud de la Géorgie, nous eûmes à franchir une longue plaine, comme l'appellent les indigènes, ou plutôt un marais de matières alluviales, qui sans doute avait été le lit de la rivière quelque mille années auparavant. En cet endroit, la route passe sur une chaussée longue de plusieurs lieues, qui, formée de poutres transversales, nous rappela, par force secousses, que nous étions de chair et d'os, non de gomme élastique. La pimpante ville de Savannah, qui repose à une hauteur d'environ cinquante pieds au-dessus de la rivière du même nom, et sur le bord même de la rive droite ou méridionale, offre le coup d'œil le plus pittoresque quand on la regarde d'en bas, à cause de la prodigieuse multitude de ses grands clochers et de ses autres édifices publics qui se mêlent aux bouquets d'arbres plantés dans les rues, ou qui se détachent vigoureusement sur le ciel. Mais nous fûmes fort surpris de ne voir en cette ville aucune de ces utiles et élégantes galeries dont les maisons de Charleston et de la plupart des autres cités du sud sont généralement ornées. Toutes les rues, cependant, toutes les places de Savannah (et il y en a de fort belles) sont plantées de plusieurs rangs de ces arbres qu'on appelle *l'orgueil de l'Inde*, et qui, les ombrageant, leur donnent un air tout-à-fait tropical. On peut dire néanmoins que c'est une grande maladresse d'avoir, dans presque toutes les villes des parties méridionales de l'Union, percé des rues si larges, que les habitations ne puissent faire d'ombre. On raisonne mieux sous ce rapport en Italie et en Espagne, et les modernes habitants de la Géorgie et de la Louisiane auraient eu raison d'imiter les fondateurs de la Nouvelle-Orléans, où la mode européenne a été, je pense, suivie avec beaucoup d'avantage.

Savannah, quoique évidemment la principale cité

de l'Etat de Géorgie, n'en est pas le chef-lieu; car la coutume prévaut dans toute l'Amérique de choisir pour siége du gouvernement quelque ville située le plus près possible du centre géographique. En beaucoup de cas, cette situation fait meilleure figure sur la carte, mais n'est pas à beaucoup près si accessible et si commode que sur la côte de l'Océan.

Ce fut le 20 que nous entrâmes dans ce qu'on appelle la section méridionale des Etats-Unis. D'après le dessein que nous avions d'abord conçu, nous aurions traversé, sur les bords de la grande rivière Alatamaha, un pays fort sauvage et fort intéressant. Mais les inondations récentes avaient emporté la plupart des ponts sur lesquels on franchit d'ordinaire les affluents de cet immense cours d'eau, et la route était ainsi devenue impraticable. Nous commençâmes donc par nous diriger au nord jusqu'au village de Riceborough, qui en ligne droite est éloigné de l'Alatamaha d'une distance de trente ou quarante milles; après quoi nous marchâmes à l'ouest presque parallèlement à son cours. De cette manière, quoiqu'il nous fallût encore franchir beaucoup de grosses rivières, du moins les prîmes-nous plus haut, courant ainsi moins de risque d'être emportés par leurs eaux impétueuses, ou de nous perdre dans quelqu'un de ces interminables marais qui caractérisent les parties alluviales de la Géorgie. Chemin faisant vers Riceborough, nous rencontrâmes un alligator et deux serpents. Les reptiles abondent, dit-on, dans ces districts marécageux; mais je ne sais par quel hasard nous n'en rencontrâmes dès lors pas un seul.

Le 21, nous plongeâmes en plein dans la forêt, pour n'en ressortir qu'après plusieurs jours de rudes fatigues.

Le 25 nous franchîmes une espace de vingt-neuf milles en dix heures et demie. Nous dînâmes à un village sur la rive droite de l'Oconée, sale ruisseau qui se jette dans l'Ocmulgée, après quoi les deux courants réunis deviennent l'Alatamaha. Le lendemain, vers midi, l'aspect de la contrée que nous traversions changea tout d'un coup. Aux pins succédèrent des chênes, et dès lors la forêt nous offrit de temps en temps d'immenses clairières cultivées, couvertes, soit de maïs, soit d'arbres à fruits, soit de coton. La surface du sol aussi ne ressemblait plus aux vagues de l'Océan, mais était agréablement diversifiée par des éminences irrégulières, et par des vallées dont les flancs étaient revêtus de pêchers en pleine floraison. Le cornouillier, qui porte une fleur aussi blanche que la neige, était alors magnifique, ainsi que notre vieil ami le chèvrefeuille, qui poussait comme un arbuste indépendant, et qui donnait un air gai à tous les taillis. Mais cueillant quelques-unes de ces superbes fleurs, nous ne leur trouvâmes pas dans l'état sauvage le parfum qu'elles ont toujours dans nos jardins.

Le 27 nous atteignîmes la ville de Mâcon dans la matinée. Elle nous parut être dans le sud ce que sont Mica et Syracuse dans le nord, et toutes les autres villes récemment fondées dans les parties occidentales de l'Etat de New-York. Elle n'avait sans doute pas le mouvement et la vie de Rochester; mais du moins ressemblait-elle beaucoup à ce singulier village dont elle avait l'air de jeunesse, et l'on aurait pu la prendre pour un de ses faubourgs. Les arbres de la forêt poussaient encore dans quelques rues; et leurs troncs subsistaient encore dans quelques autres. Vous eussiez dit que les maisons dataient de la veille seulement. Les enseignes des boutiques étaient nouvellement peintes; les marchandises étaient entassées devant les portes des magasins, comme si elles ne venaient que d'être déchargées des voitures de roulage. Les habitants ne connaissaient pas la demeure l'un de l'autre, et il me fallut frapper à huit ou dix portes dans une rue, avant d'arriver à celle d'une personne pour qui j'avais une lettre. Les rues n'avaient pas encore de noms, mais elles étaient déjà tracées avec la plus parfaite régularité, comme on le reconnaissait à des poteaux placés aux différents coins et à des rangées de jeunes arbres plantés de droite et de gauche pour railler en quelque sorte l'antique forêt qui à l'entour s'élevait sourcilleuse. Cette ville de Mâcon, quoique fondée en 1823, n'avait encore mérité ni de place sur les cartes, ni de mention dans les *Guides du voyageur*. Lors de sa fondation, on avait cru que la navigation de la rivière Ocmulgée, sur laquelle elle repose, pourrait être si bien améliorée, qu'une communication serait ouverte avec la côte maritime de la Géorgie, et que par conséquent une quantité considérable des productions de la partie supérieure de cet Etat trouverait à Mâcon un entrepôt favorable. Mais cette espérance ne s'était pas réalisée, et la ville demeurait stationnaire. Chemin faisant, nous én rencontrâmes beaucoup d'autres dont la décadence, malgré leur extrême jeunesse, avait déjà commencé. Les habitants m'assurèrent tous que la principale cause de leur infortune était la fatale espèce de leur population ouvrière : « C'est nous, me disaient-ils, qui sommes les esclaves, non les nègres. Nous ne pouvons ni les faire travailler comme des hommes de cœur le devraient, ni nous débarrasser d'eux, ni les remplacer par de meilleurs sujets. Ils s'accrochent à nous, ils croissent, ils multiplient, et augmentent ainsi toutes nos dépenses. Ce sont les seules gens du monde qui ne s'inquiètent de rien. Aussi vous les voyez toujours heureux et sans besoins. » Je dois mentionner, cependant, que plus on s'éloigne de la côte, moins la condition des noirs semble dure. Souvent nous en vîmes qui travaillaient avec des blancs, et qui étaient assis sous le même toit qu'eux, choses auxquelles il n'aurait pas fallu songer ailleurs. Ils paraissaient aussi mieux nourris, mieux habillés : en somme ils étaient mieux traités que sur la côte, et n'étaient pas si généralement retenus dans l'ignorance.

Mobile. Première vue du Mississipi. Sa largeur, sa hauteur, sa profondeur. La Nouvelle-Orléans.

Le 1er avril nous franchîmes la Chataboochie, et nous entrâmes dans le pays des Indiens Creeks. Tout le long de la route nous vîmes des troupeaux de ces pauvres diables, qui, bannis de leur ancien territoire à l'est de la rivière, n'avaient pas encore pris racine dans les nouvelles terres qu'on leur avait accordées. Sans doute ils avaient reçu une indemnité pécuniaire comme dédommagement des champs de leurs ancêtres qu'ils avaient abandonnés; mais, au lieu d'employer leur argent à se procurer des instruments aratoires, ils l'avaient dépensé en liqueurs fortes, et alors ils mouraient presque de faim. A mesure toutefois que nous avançâmes davantage dans les bois de l'ouest, nous perdîmes graduellement de vue cette partie des Creeks qui erraient au hasard comme des abeilles dont la ruche a été détruite, et nous rencontrâmes des Indiens de la même race qui vivaient encore sur le sol occupé par leurs ancêtres. Le soir du second jour, nous atteignîmes la maison d'un autre agent des Etats-Unis, qui réside parmi les sauvages, et qui est un des moyens de communication entre eux et le gouvernement. Il nous apprit que nous ne pouvions arriver en un plus heureux moment, car c'était la veille d'une de leurs grandes parties de balle. Ce jeu est tout-à-fait national, et les Indiens s'y livrent avec une ardeur qui les caractérise. Le spectacle lui-même ne devait avoir lieu que le matin suivant; mais notre hôte me conseilla d'aller voir les cérémonies préparatoires, et s'offrit pour m'accompagner à un de leurs endroits de réunion qui était distant d'une lieue.

Le 3 nous atteignîmes Montgomery, une des principales villes de l'Alabama, qui repose sur la rive gauche orientale du grand fleuve qui donne son nom à cet Etat. Montgomery est, par eau, à cent lieues et plus de Mobile sur le golfe du Mexique, mais à cinquante seulement en ligne directe, cette énorme différence provenant des innombrables sinuosités du fleuve.

Le lendemain, à bord d'un paquebot mû par la vapeur, nous le descendîmes, faisant cinq lieues à l'heure. Il coule à travers une contrée alluviale, dans un lit extrêmement profond, et entre des rives perpendiculaires qui s'élèvent à une hauteur de soixante ou quatre-vingts pieds. Il avait décru depuis quelque temps d'une cinquantaine au moins, de sorte que, tout le long des bords, jaillissait une multitude de petites sources qui tombaient en cascades dans le courant. De Montgomery à Mobile, qui repose près de l'embouchure de l'Alabama, du côté septentrional du Mexique, nous fîmes halte en plus de vingt endroits pour charger des ballots de coton, et nous apprîmes bientôt que nous étions au milieu de la contrée qui produit spécialement cette marchandise, car on ne parlait de rien autre chose autour de nous : pilote, matelots, passagers, tout le monde en faisait son unique objet de conversation. Vainement, lorsque nous prenions de nouveaux voyageurs, soit à Wiggin's-Landing ou à Chocktaw-Creek, soit aux villes de Gaines, de Cahawba ou de Canton, espérions-nous que la matière de l'entretien allait changer : leur première question était de demander combien le coton s'était vendu sur telle ou telle place. Enfin, chaque bouffée de vent qui venait de la côte nous apportait l'odeur de cette plante précieuse.

Le 7 nous atteignîmes ce qui restait de Mobile, car cette ville avait été presque entièrement brûlée il y avait six mois. Parmi les quelques bâtiments qui avaient échappé à l'incendie, était un vaste hôtel; mais comme il était à peu près le seul de cette espèce, on concevra qu'il devait être encombré de monde : aussi ne put-on nous y loger que dans un galetas. Par bonheur, je me souvins que j'avais dans mon portefeuille une lettre de recommandation pour un des principaux habitants : j'allai donc la lui porter, et il exigea que nous vinssions partager sa demeure. Nous le fîmes avec d'autant plus de joie, que sa maison était bâtie dans le style de ces jolis pavillons qui semblent propres au climat des tropiques. Elle s'élevait au milieu d'un jardin enchanteur, dont les allées étaient peut-être trop ombragées par des buissons d'orangers fleuris. D'un balcon léger qui régnait le long du premier étage, on apercevait la baie de Mobile couverte de vaisseaux et le golfe même du Mexique. A l'est et au sud, de pareilles habitations égayaient de toutes parts le paysage. L'intérieur du logis de notre hôte offrait aussi mille attraits à de pauvres voyageurs fatigués; et comme six jours s'écoulèrent avant qu'il parût un paquebot pour la Nouvelle-Orléans, nous eûmes tout le temps d'oublier nos fatigues.

Au lieu de gagner cette dernière ville par l'embouchure directe du Mississipi, nous longeâmes la côte parmi de nombreuses petites îles sablonneuses ou des bas-fonds de bourbe, et à travers plusieurs immenses bassins, tels que le lac Borgne et le lac Pontchartrain, dont l'eau était moitié douce, moitié salée, et que parsemait une multitude d'écueils, comme on en rencontre toujours aux bouches de ces grands fleuves dont les deltas sont peu à peu entraînés vers la mer, et en diminuent la profondeur. On va peut-être crier à l'exagération; mais il est certain qu'avec le temps la baie de Bengale et le golfe du Mexique deviendront des plaines sèches et unies. Nous débarquâmes dans un endroit appelé *les Piquets*, du côté septentrional de la bande étroite de contrée alluviale qui sépare le Mississipi du lac Pontchartrain, et à six ou sept milles de la Nouvelle-Orléans, qui repose sur la rive gauche du fleuve. Cette cité, que nous atteignîmes avant le coucher du soleil, ne présente pas de loin un magnifique aspect, car elle est bâtie sur un terrain trop plat; mais ce qui nous frappa le plus, ce furent les vieilles rues étroites, les hautes maisons ornées d'élégantes corniches, les balcons de fer, et beaucoup d'autres circonstances particulières aux villes de France et d'Espagne, qui rappellent l'antique histoire de cette ville, destinée à changer si souvent de maître.

J'allai visiter la partie de la levée le long de laquelle stationnent les paquebots à vapeur qui sans cesse remontent et descendent le Mississipi. Treize énormes navires de cette espèce garnissaient la rive du fleuve. J'en vis partir un pour Louisville, dans le Kentucky, dont la distance est de quatorze cents milles et plus, dont la position est au cœur même du continent, et que néanmoins l'équipage se flattait d'atteindre en dix ou onze jours, quoiqu'il eût à lutter contre toute la vigueur du courant. Ces bateaux si immenses ne sont guère employés que sur le Mississipi, où l'eau est toujours calme, et où encore ils sont bien abrités par les bois. Ces circonstances permettent que les logements qu'on y réserve aux voyageurs dépassent la surface du fleuve de vingt, et quelquefois de trente pieds. Ils ont deux étages de chambres, tout-à-fait distincts l'un de l'autre : le plus haut est occupé par ce qu'on appelle les passagers du pont, qui ne paient qu'une somme légère, qui ne jouissent d'aucune des commodités du luxe, et qui pourvoient eux-mêmes à leur nourriture. Les passagers de la cabine, au contraire, c'est-à-dire ceux qui occupent l'étage inférieur, font bonne chère, ne manquent d'aucune des douceurs de la vie, mais paient en conséquence.

Un peu plus loin, en face de la ville, mais toujours le long de la levée, étaient une centaine d'autres bâtiments, les plus bizarres que j'aie jamais vus naviguer en aucun pays. On leur donne le nom d'*arches*, et vraiment ils me rappelèrent les gravures représentant le déluge, qu'on voit dans des livres d'enfants. Ils varient en longueur de quarante à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds, et en largeur de dix à quinze ou vingt. Ils ont le front plat, les côtés perpendiculaires, les extrémités carrées et légèrement recourbées par le haut. Ils sont tous construits en planches grossières que retiennent des chevilles de bois. C'est dans ces arches que les produits de l'intérieur de l'Amérique, le grain, les viandes salées, les esprits, le tabac, le chanvre, les peaux, et les fruits de ces vastes régions qui bordent le Missouri, l'Ohio et le Mississipi, sont amenés vers l'Océan. Et je ne parle pas seulement de ces grandes rivières, mais aussi de l'Arkansas, du Tenessée, du Wabash, et de centaines d'autres, qui se déchargent dans ce vaste *artère*, comme les écrivains indigènes appellent avec tant de raison le Mississipi. Ces arches descendent en général par paire, liées l'une le long de l'autre. Pendant le jour, elles se tiennent autant que possible au milieu du fleuve, afin de profiter de la force du courant. La nuit, elles s'attachent à un arbre. Elles ont chacune quatre, cinq et six hommes d'équipage; car il faut un certain nombre de bras pour les guider dans les canaux convenables, au moyen d'énormes rames qui sont faites avec des troncs d'arbres entiers. On conçoit qu'il est absolument impossible de remonter avec de tels bateaux. En conséquence, lorsqu'ils ont atteint la Nouvelle-Orléans et déchargé leurs cargaisons dans les navires ou dans les magasins de ce vaste entrepôt, on les déchire pour en vendre les planches. Autrefois les équipages se trouvaient dans un grand embarras; car pour retourner dans leur pays il leur fallait prendre la route de terre, qui traverse les marécages et les forêts dont les rivières sont bordées, et qui n'est pas moins longue que dangereuse; ou bien ils remontaient le Mississipi dans des barques que de temps en temps ils faisaient avancer à la rame, mais que le plus souvent ils tiraient au moyen, soit d'une suite de câbles attachés aux arbres du rivage, soit de branches qui s'avancent au-dessus de l'eau. Alors le voyage était une affaire de trois, de quatre et parfois de neuf mois; mais à présent les mêmes gens peuvent sans beaucoup de frais regagner leurs foyers en douze ou quinze jours, grâce au nombreux paquebots à vapeur qui sans cesse partent pour l'intérieur des terres.

A la Nouvelle-Orléans, la différence entre le niveau des plus hautes eaux du Mississipi et celui des eaux les plus basses n'est que de treize pieds huit pouces,

mesure anglaise. La mer est distante de cette cité d'une centaine de milles et plus, et comme la marée ne se fait pas sentir aussi loin, l'élévation et l'abaissement dont je parle ne sont causés que par les pluies et la sécheresse de l'intérieur. Quand le fleuve atteint à la Nouvelle-Orléans sa plus grande hauteur, il est dans cette ville élevé de treize pieds au-dessus de la mer, et cette élévation décroît jusqu'à l'embouchure d'un pouce et demi par mille. Mais à l'époque du plus grand abaissement des eaux, la surface du Mississipi à la Nouvelle-Orléans est presque de niveau avec celle de la mer, et le courant devient à peine sensible. A mesure qu'on remonte le fleuve, on trouve que la différence entre les eaux les plus hautes et les plus basses augmente beaucoup. Près du confluent de la rivière Lafourche, qui est à cent cinquante milles de l'Océan, cette différence est de vingt-trois pieds. Elle est de trente à Bâton-Rouge, qui est un lieu distant de deux cents milles. A Natchez, dont la distance est de trois cent quatre-vingts, elle est, dit-on, d'une cinquantaine. Après avoir dépassé Natchez, le volume d'eau du Mississipi se répand à travers le delta dans un si grand nombre de canaux, et inonde ses rives sur tant de points, que naturellement la différence se trouve diminuer vite. La vélocité du courant, au milieu du lit, n'excède presque nulle part quatre milles entre le confluent de l'Ohio et l'embouchure. La plus grande largeur du Mississipi à la Nouvelle-Orléans n'a jamais été que de huit cent cinquante-deux verges, ce qui surprendra beaucoup de personnes; car, je ne sais pourquoi, on est porté à le croire beaucoup plus considérable. Je dois dire aussi que ce fleuve est aussi large, peut-être plus large même, devant la Nouvelle-Orléans, que partout ailleurs depuis son embouchure jusqu'au confluent du Missouri, dont la distance est au moins de deux cents milles. Pendant toute cette étendue, il conserve la plus merveilleuse uniformité de largeur, ne variant jamais plus que d'une centaine de verges, l'espace d'un tiers de mille. C'est sa profondeur qui donne à cette magnifique rivière sa sublimité. A la Nouvelle-Orléans, elle est quelquefois de cent soixante-huit pieds, mais dans un endroit seulement. Dans les autres parties, elle varie beaucoup, suivant les dépôts de matière alluviale, et n'est en quelques endroits que de cinquante pieds. A Natchez, environ trois cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, quand l'eau est au plus bas, la profondeur, m'assura-t-on, est encore de soixante-dix pieds; mais néanmoins pendant cette saison la navigation est fort gênée par une multitude de bancs, de barres et de bas-fonds, qui se prolongent au loin à chaque détour du fleuve. La crue du Mississipi commence quelquefois en décembre, mais le plus souvent en janvier, et dure jusqu'en mai. Il conserve sa plus grande hauteur pendant tout juin et une bonne partie de juillet, après quoi il décroît et baisse jusqu'en septembre et octobre, époque de son plus grand abaissement.

Ce fut avec un vif intérêt que je visitai à la Nouvelle-Orléans la place du marché. En y arrivant, mes oreilles furent sur-le-champ frappées d'un curieux mélange de langages. Les pêcheurs parlaient espagnol, tandis que dans le reste de la foule on entendait autant parler anglais que français. Sous un long bâtiment voûté qu'entouraient des colonnes, se vendaient la viande de boucherie, la volaille, le gibier, et sous un autre pareil les légumes et les fruits. Sur le fleuve, en face de ces halles qui s'élevaient au bas de la levée, on voyait rangées d'innombrables barques, qui, pendant la nuit, étaient arrivées de diverses plantations tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Sur la levée même, c'étaient, d'un côté, des tas de charbon amenés par eau depuis Pittsburg, ville de l'Etat de Pensylvanie, dont la distance est de trois cent quarante lieues, et de l'autre, des monceaux de pavés pour les rues, expédiés de Liverpool à travers les mers. Puis, c'étaient de toutes parts des balles de coton, des barriques de tabac, des caisses de sucre et mille autres espèces de marchandises. Enfin, pour fond au tableau, c'était une épaisse forêt de mâts. Sur le marché, je vis des choux, des pois, des betteraves, des artichauts, des fèves de France, des radis, des pommes de terre, des tomates, du riz, du blé indien, du gingembre, des mûres roses et violettes, des oranges, des bananes, des pommes, des poulets attachés par trois, des cailles, du pain d'épice, de la bière en bouteilles, et du poisson salé. De deux en deux colonnes étaient assises une ou plusieurs négresses, qui, baragouinant un mauvais français, vendaient du café, du chocolat et du riz au lait tout fumant, qui avait la blancheur de la neige.

Les oranges et les grenades mûrissent à la Nouvelle-Orléans; mais à l'époque de notre voyage les orangers ne commençaient qu'à se remettre d'une forte gelée qui, en 1823, les avait presque tous fait périr. C'est une preuve de l'incertitude des saisons américaines, qui, dans chaque partie de l'Union, ne sont peut-être pas moins variables qu'en Europe. Les magnolias étaient alors en pleine floraison, et offraient un délicieux spectacle. Leurs fleurs étaient bien larges comme les deux mains; et quoique ces arbres fleurissent dans d'autres parties des Etats-Unis que la Louisiane, nous ne les avions encore vus fleuris nulle part avant de visiter la Nouvelle-Orléans.

Le 23, au coucher du soleil, nous quittâmes cette ville à bord d'un paquebot, et nous descendîmes le Mississipi, allant visiter la Balise, qui est la principale station des pilotes à l'embouchure du fleuve. Le nuit nous arriva au bout de quelques lieues; mais la lune nous éclaira ensuite assez pour nous montrer que nous naviguions sur un cours d'eau d'une rare magnificence. Pendant que nous longions ses rives sinueuses avec la rapidité de l'éclair, nous pouvions distinguer par-dessus les levées d'interminables plateaux, les uns couverts de maisons et de champs, les autres endormis sous des forêts où jamais l'homme n'avait porté la main, d'autres hérissés d'un épais taillis de joncs, de roseaux et de plantes inutiles. Le Mississipi se décharge dans la mer par quatre bouches principales ou *passes*, comme on les appelle dans le pays. En outre, elles ont chacune un nom particulier : la première, ou la plus occidentale, se nomme *Passe du sud-ouest*, la seconde, *Passe du sud*, la troisième, *Passe du sud-est*, et la plus orientale de toutes, *Passe à l'ouest*. Ce fut la troisième que nous prîmes pour atteindre la triste résidence des pilotes, appelée *la Balise*, comme je l'ai dit, du mot *valiza*, qui, en espagnol, signifie *signal*. De ce misérable hameau, qui est situé au milieu d'immenses marais, on n'aperçoit la terre ferme qu'à cinquante ou soixante milles. Il se compose d'une vingtaine de bâtiments en tout, dont six seulement servent d'habitations. On ne peut communiquer de l'une à l'autre que par des sentiers faits de planches et de troncs d'arbres placés sur la vase ou sur l'eau. Il est impossible en effet de marcher dans aucune direction, sans au bout de dix verges enfoncer jusqu'au cou. Vers le centre de ce village à demi noyé s'élève une espèce de misérable vigie, au faîte de laquelle nous parvînmes, non sans peine, à monter. La vue immense qu'elle commandait s'étendait sur une région plate et affreuse, qui pourtant ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Nous pûmes découvrir plusieurs des *passes*, ainsi qu'un grand nombre de *bayous*, comme on appelle les canaux naturels qui joignent les différents bras à travers les marécages, ou qui se dirigent lentement vers la mer, laquelle formait au sud un tiers de tout l'horizon. A l'est et à l'ouest, les marais se prolongeaient, pour ainsi dire, sans fin. Dans la journée, nous regagnâmes la Nouvelle-Orléans, mais pour n'y plus séjourner que vingt-quatre heures.

—

Excursion aux bouches du Mississipi. La Balise. Crevasse de la Levée. Squatters. Confluent de l'Ohio et du Mississipi. Louisville. Saint-Louis. Confluent du Mississipi et du Missouri. Radeaux sur le Missouri et sur d'autres rivières d'Amérique. Les monts Alleghany. Retour en Angleterre.

Le 25 avril, dès six heures du matin, nous montâmes sur *la Ville de Philadelphie*, un des plus vastes bâtiments à vapeur que le Mississipi reçoive dans ses eaux. Notre dessein était de remonter ce grand fleuve aussi loin que possible, et nous ne tardâmes guère à partir. Comme les paquebots qui desservent le Mississipi, et même tous les autres en Amérique, ne brûlent que du bois; comme aussi leurs machines sont la plupart à haute pression, ils usent une telle quantité de ce volumineux combustible qu'ils sont obligés de s'arrêter au moins une vingtaine de fois par jour, afin de renouveler leur provision à des chantiers qui sont placés exprès de distance en distance sur la rive. *La Ville de Philadelphie* consommait par heure plus d'une corde, c'est-à-dire cent vingt-huit pieds cubes. Quand son bûcher commençait à se désemplir, le pilote promenait ses regards autour de lui, et, à la première occasion commode, il dirigeait le bateau vers une de ces nombreuses piles de bois que, pendant la plus grande partie de la route, nous rencontrâmes d'une en deux lieues. Il arrêtait la roue l'espace de quelques minutes, faisait jeter deux ou trois larges planches de communication sur le rivage, et les matelots, en un clin d'œil, transportaient les bûches sur leurs épaules. Ils étaient secondés dans cette besogne par les passagers du pont; car presque tous ceux-ci, comme je l'ai dit plus haut, sont des *Backswoodsmen* ou habitants des forêts de l'intérieur, qui sont descendus à la Nouvelle-Orléans avec leurs arches chargées de produits agricoles, et qui regagnent alors leurs foyers. Le prix total d'un passage, depuis la capitale de la Louisiane jusqu'à Louisville, dont la distance est de quatorze cent trente milles, ne monte d'ordinaire pour ces gens qu'à 10 dollars, dont il leur est fait remise d'un cinquième quand ils veulent aider à charger le bois. Il ne leur en coûte donc qu'une quarantaine de francs pour retourner chez eux, ce qui, en conscience, n'est par cher, quoiqu'ils se nourrissent à leurs frais.

Le 26, à cinquante ou soixante milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, nous eûmes le plaisir de voir une de ces crevasses assez nombreuses que la violence des eaux du Mississipi pratique dans les levées qui bordent son lit. Le fleuve se précipitait par l'ouverture, avec une chute de quatre ou cinq pieds et d'une manière aussi bruyante que les rapides du Saint-Laurent. Ce bouillonnement, toutefois, et l'agitation des petites vagues écumeuses qu'il produisait, ne s'étendaient pas loin à droite ou à gauche, ce qui d'abord me surprit; mais l'eau sortait presque à angles droits hors du canal ordinaire, et s'en allait, à travers les champs cultivés, se perdre au milieu de la forêt dont était couvert l'immense marécage qui bordait les terres en culture. La levée avait été complétement emportée en cet endroit sur une longueur de cent ou peut-être de cent cinquante verges. Je ne pus m'empêcher, en vérité, d'être surpris que ces frêles barrières se tinssent debout sur tous les points, car elles semblaient généralement n'avoir que deux ou trois pieds de large au sommet et dix ou douze à la base: en un mot, elles paraissaient si peu solides que je m'attendais à chaque minute à voir de nouvelles crevasses se former. Pendant la plus grande partie de ce jour, la surface de l'eau sur laquelle nous naviguions ne fut pas élevée à plus de six ou huit pieds au-dessus du niveau des terres de droite et de gauche. La région qui borde le Mississipi, dans les parties inférieures de la Louisiane, est partout peuplée par de nombreux planteurs de sucre, dont les élégantes habitations, les gais portiques et les délicieux jardins, ainsi que les villages où logent leurs esclaves, tous propres et jolis, donnent aux bords du fleuve un air très animé.

Dans le cours du 27 et du 28, nous parcourûmes environ cent quarante milles, et pendant tout cet espace, le Mississipi dépassait sa rive occidentale d'une hauteur de six pouces à un pied. Quelquefois nous franchissions vingt ou trente milles de suite sans apercevoir aucune maison. Mais il y avait quelque chose qui constrastait admirablement avec toute cette solitude: c'était le magnifique feuillage et les énormes troncs des arbres qui garnissaient le fleuve. Le 1er mai nous fîmes halte une heure pour nettoyer les chaudières, que les eaux sales du Mississipi avaient presque remplies de vase; et la place où on arrêta le paquebot était un chantier tenu par ce qu'on appelle un *squatter*, espèce d'individu qui, sans avoir aucun titre à la possession d'une pièce de terre inoccupée, mais appartenant à l'Etat, vient sans demander aucune permission s'y établir, et se déclare maître de fait, sinon de droit, de la place qu'il occupe. Ces hardis aventuriers sont quelquefois appelés *les pionniers du désert*, et avec raison; car ils prennent les devants sur la population civilisée, et défrichent les bois tout le long de leur route. On dit, mais je ne sais avec quelle vérité, qu'ils n'aiment guère les chicanes de la loi; et quand leurs compatriotes, dont le nombre augmente sans cesse, sont forcés d'habiter auprès d'eux, ils saisissent leur hache et se retirent hors de l'atteinte des juges et des jurés, odieuses gens qui toujours se mêlent des affaires d'autrui. Dans une partie de la contrée aussi sauvage que celle qui ce jour-là se déroula devant nous, et où le gouvernement n'avait pas encore arpenté les terres, ces pionniers étaient absolument aussi libres sans doute de se percher sur les bords de la rivière que les vautours et les busards de prendre possession des arbres qui poussaient au-dessus. Mais on en rencontre souvent même dans les Etats situés à l'est du Mississipi, ainsi que dans la Géorgie, où on les nomme *crakers*, c'est-à-dire brigands; mais malgré ce nom, on ne peut nier qu'ils ne soient d'assez honnêtes gens. Il est vrai qu'ils se font à eux-mêmes leurs lois, et qu'ils ne se gênent pas pour les violer au besoin; mais je dois avouer que ceux avec qui le hasard m'a mis en conversation m'ont beaucoup plu. En général, ils avaient moins de cette froideur glaciale qui caractérise les Américains de l'est. Parfois peut-être ils n'étaient pas de fort bonne humeur; mais ils supportaient souvent la plaisanterie mieux que je ne l'avais vu faire de ce côté du Mississipi.

Le passage de la Nouvelle-Orléans à Louisville, dans le Kentucky, avant l'introduction des bateaux à vapeur, durait fréquemment neuf ou dix longs mois, pendant lesquels l'équipage avait à supporter de rudes fatigues, au lieu que maintenant on l'accomplit en une dizaine de jours. Le 4 nous parvînmes au confluent de l'Ohio avec le Mississipi. L'Ohio, sans être fort clair, était beaucoup moins bourbeux que le grand fleuve dans lequel il se déchargeait, et la différence de couleur de leurs eaux respectives restait longtemps visible. Un mille ou deux encore après leur jonction, le Mississipi à la nuance terreuse et jaunâtre gardait la rive droite, tandis que l'Ohio formait le long de la gauche une large bande vert de bouteille sale. L'intrusion de l'Ohio, au dire des pilotes, barre quelquefois le Mississipi pendant une distance de trente milles Ce singulier effet n'est produit que quand l'Ohio se trouve à sa plus grande hauteur, et le Mississipi comparativement bas. Alors, m'assura-t-on, le premier cause une stagnation apparente dans les eaux du second à plusieurs milles au-dessus de leur confluent. Il ne faut pas supposer que le Mississipi soit lent à rendre le compliment, lorsqu'à son tour il vient à croître. En ces occasions l'Ohio est barré sur une longueur de soixante et dix milles: glorieuse bataille entre deux fleuves magnifiques!

L'aspect des rives de l'Ohio, dans lequel nous en-

trâmes alors, est sans comparaison beaucoup plus beau que celui des bords du Mississipi, qui généralement sont bas, marécageux et dénués d'intérêt. Ceux au contraire de l'Ohio, qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds, sont couverts d'arbres spendides dont la hauteur est prodigieuse et le feuillage superbe. Il était agréable aussi de voir par intervalles des champs labourés que l'inondation ne pouvait atteindre, et des prairies où paissaient les bestiaux sans qu'il fallût les percher sur des estrades, comme nous l'avions vu en beaucoup d'endroits le long du Mississipi. Çà et là, même par l'embouchure de l'Ohio, nous rencontrâmes des villages bâtis sur la terre ferme, et bientôt après de florissantes villes, dignes de figurer sur la côte, quoique ensevelies dans les profondeurs des bois.

Le 7, nous atteignîmes Louisville, grande et belle cité du Kentucky, sur la rive droite de l'Ohio, près d'un endroit où la navigation de cette rivière est interrompue par une série de chutes ou de rapides. Mais pour remédier à l'inconvénient qui en résulte quand les eaux sont basses, les zélés citoyens de Louisville et des autres places intéressées à la prospérité du pays ont établi un canal qui tourne le passage difficile: et j'avoue n'avoir jamais vu d'ombrage plus magnifique. Ce fut pour nous un plaisir inouï que de sortir enfin du paquebot; car, si commode qu'il fût, y rester, comme nous l'avions fait, pendant onze jours et onze nuits de suite, était bien suffisant pour lasser la patience la plus courageuse. Le contraste nous sembla d'autant plus grand, que nous logeâmes à Louisville dans le meilleur hôtel qu'il y ait peut-être en Amérique, quoique tous les domestiques fussent des esclaves. Rien ne nous charma plus que les riches et fraîches pelouses qui ornent les environs. Les arbres aussi étaient incomparablement plus beaux que nous ne les avions vus ailleurs, surtout les sycomores. Ils étaient non-seulement plus grands, mais, ne manquant pas d'espace pour étendre leurs branches, ils avaient les formes les plus gracieuses. Enfin, les nombreuses sinuosités que forme en cet endroit le magnifique Ohio, qui était couvert de bateaux à vapeur ou de radeaux, et bordé de nobles forêts et de gaies villas, ajoutaient beaucoup au pittoresque de la scène. Je n'ai pas besoin de dire que nos lettres de recommandation nous valurent, comme partout ailleurs, un accueil très favorable de la part des habitants.

Après une semaine de repos, nous remontâmes à bord d'un paquebot, nous redescendîmes l'Ohio jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, puis nous remontâmes ce dernier jusqu'à Saint-Louis. Cette ville, jadis un établissement français, repose sur la droite du fleuve. Le 22, nous arrachant aux plaisirs de tout genre qu'un plus long séjour nous aurait offerts, nous allâmes par eau visiter le confluent du Missouri avec le Mississipi. On ne saurait rien imaginer de plus intéressant en son espèce que cette jonction remarquable, devant laquelle le courant était si rapide, heureusement pour notre curiosité, que nous ne la dépassâmes qu'avec lenteur. Ce qui nous frappa le plus, c'est la différence de couleur et de limpidité des deux rivières. Le Missouri, qui est presque aussi épais que de la purée de pois, a une teinte sale, bourbeuse et blanchâtre, tandis que le Mississipi, au-dessus du confluent, est d'une couleur bleu clair, qui ne ressemble pas mal à celle de la haute mer ou du Rhône à Genève. La surface de ce dernier, avant de recevoir les eaux de l'autre, ne charriait pas un seul morceau de bois, au lieu que son camarade était tout couvert de poutres à demi brûlées, d'arbres avec leurs branches à moitié rompues, et de grands radeaux ou îles flottantes de solives, qui venaient de l'intérieur des terres et tourbillonnaient avec furie. Le Missouri entre dans le Mississipi du côté de l'ouest, presque à angle droit avec lui; et telle est l'impétuosité de son courant, qu'il repousse le Mississipi vers sa rive gauche ou orientale, et qu'il n'y a que dix ou douze verges d'eau claire de ce côté du fleuve, tandis que tout le reste est bourbeux. Pendant quelque distance, les deux rivières coulent l'une près de l'autre, comme de l'huile et de l'eau, sans se mêler. Mais cette séparation ne dure pas longtemps, et le Missouri aux ondes sales finit par souiller les eaux si pures du Mississipi, qui conservent leur teinte pendant les douze cents milles qu'il franchit avant de se jeter dans le golfe du Mexique. Le confluent n'est qu'à dix-huit milles au-dessus de Saint-Louis; mais nous le dépassâmes à peu près d'autant, et nous débarquâmes ensuite à une place appelée *le Portage des Sioux*, et située à gauche du Mississipi, sur le triangle que forment les deux rivières. De là, nous traversâmes en voiture ce qu'on nomme une *prairie*, vaste plaine couverte de longues herbes et parsemée çà et là d'arbres soit solitaires, soit groupés. Ensuite nous atteignîmes une espèce de plateau, élevé peut-être de dix à douze pieds au-dessus de la contrée environnante, que nous reconnûmes bientôt pour avoir été jadis une des rives du Missouri. Dès lors la route ne cessa de descendre, jusqu'à ce que nous eussions atteint un bas-fond qui, indubitablement, avait été le lit de cette rivière. Le soir, nous parvînmes à la petite ville de Saint-Charles, sur la rive gauche du Missouri, à environ vingt milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi.

Le lendemain, nous fîmes à travers les bois et le long de l'eau une promenade qui devait nous conduire à un endroit fort curieux de la rivière. C'était une de ces bizarres agglomérations de poutres appelées *radeaux*, qui sont formés par les troncs des arbres que les inondations entraînent dans la saison pluvieuse. Arrivant à un détour du Missouri, nous remarquâmes une petite île boisée, qui reposait à environ deux cents verges de la côte: et de son extrémité supérieure s'étendait à une distance considérable un entassement de solives qui, nous dit-on, s'y étaient peu à peu réunies d'année en année, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa grandeur actuelle. Le bout de ce plancher s'appuyait sur la rive, fort loin de nous, de sorte qu'un pont semblait jeté de la terre sur l'île. Quelques-unes des grandes rivières de l'Amérique, telles que l'Atchafalaya, sont complétement couvertes en différents endroits d'énormes radeaux de ce genre. Le cours d'eau que je viens de nommer sort du Mississipi, à environ deux cent cinquante milles de la mer. A vingt-sept milles du point de disjonction, les radeaux commencent; mais quoiqu'ils s'étendent sur un espace de sept ou huit lieues, la moitié de cette distance seulement est couverte de bois La largeur de ce bras est de deux cent vingt verges; le radeau s'étend sur plusieurs points d'un bord à l'autre, et peut avoir huit ou dix pieds d'épaisseur. Il s'accumule depuis plus de cinquante ans et s'augmente sans cesse des arbres que la rivière reçoit du Mississipi.

Le 24, nous commençâmes à penser qu'il était temps de regagner l'Angleterre, et nous franchîmes avec beaucoup d'intérêt les *prairies* de l'Illinois. Le 27, nous entrâmes dans l'Etat d'Indiana, où il n'est pas à beaucoup près aussi agréable de voyager. En effet, autant les *prairies* sont unies et pittoresques, autant le nouveau pays où nous venions d'entrer était montueux et laid. Ajoutez que les routes y sont détestables, et les voitures si dures qu'on les dirait faites de métal. Pendant cette pénible marche, nous ne fûmes plus exposés, comme nous l'avions été quelquefois dans le sud, à manquer de nourriture. Les provisions de toutes sortes abondaient autour de nous. Mais je ne puis dire que j'aie trouvé chez les rares habitants de ces contrées nouvelles cette intelligence et cette élévation d'esprit qu'on se plaît à leur reconnaître. Non que je m'attendisse à rencontrer au fond des bois des manières bien polies; mais on ne nous accueillait d'ordinaire qu'avec froideur et mauvais visage. Le 29, après avoir franchi tout l'Indiana, nous repassâmes l'Ohio devant Louisville. Le lendemain, nous prîmes le paquebot pour Cincinnati, où nous arrivâmes le



Ferme américaine.

31, après avoir porcouru en vingt-trois heures un espace de cent cinquante milles contre le courant.

Cincinnati est une des merveilles les plus vantées de l'ouest, et non sans raison. Cette ville, eu égard au peu de temps depuis lequel l'Etat d'Ohio est formé, offre un exemple frappant de l'activité des Américains. Elle est jolie, avantageusement située sur la rive droite du fleuve, et paraît plus animée qu'aucune autre de celles que nous avions visitées depuis la Nouvelle-Orléans. Sa prospérité et l'air d'industrie qui partout y règne proviennent sans doute de ce qu'elle est située dans un Etat où l'esclavage a été aboli. Mais, n'importe la cause, on ne se douterait jamais, à voir une si nombreuse population réunie sur ce point du pays, que c'était, il n'y a que quarante ans, un désert habité par une poignée de sauvages. En 1805, Cincinnati ne renfermait que cinq cents habitants; en 1820, elle en comptait neuf mille sept cent trente-trois, et aujourd'hui ce chiffre a plus que triplé.

Nous quittâmes à regret Cincinnati, où les curiosités locales, ainsi que l'agréable société des habitants, auraient pu nous retenir des mois entiers. Le 8, nous atteignîmes Pittsburg, ville justement appelée le Birmingham de l'Amérique; mais nous n'y restâmes que le temps strictement nécessaire pour nous reposer. Nous en repartîmes le 11, à trois heures du matin, par la malle-poste, et presque aussitôt nous commençâmes à gravir la rangée inférieure des Alleghany. Tant que nous cheminâmes sur ces montagnes, nous partions généralement à trois ou quatre heures du matin, nous marchions pendant cinq ou six avant déjeuner, pendant le même nombre avant dîner, et encore autant après. Cependant les routes étaient si mauvaises que, dans cet espace de seize heures, nous ne fîmes successivement, les trois premiers jours, que cinquante-six, soixante et soixante-huit milles. Le quatrième, nous en parcourûmes soixante-quatre en quinze heures; enfin, le cinquième et dernier, où nous rentrâmes à Philadelphie, soixante-quatre encore, mais en douze heures seulement.

Le 23, nous gagnâmes New-York, et le 1er du mois suivant, nous repartîmes pour l'Angleterre.

Albert-Montémont.

FIN DES VOYAGES DE BASIL-HALL.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Embouchure du Mississipi.

MISTRESS TROLLOPE.

(1827-1831.)

MŒURS AMÉRICAINES DES ÉTATS-UNIS.

Embouchure du Mississipi. Lalise. La Nouvelle-Orléans; société de cette ville; créoles et quadrons. Voyages sur le paquebot à vapeur. Memphis.

Le 4 novembre 1827, je m'embarquai à Londres avec ma fille et mes deux fils pour l'Amérique septentrionale, et après une traversée heureuse, mais peu amusante, nous arrivâmes, le jour de Noël, à l'embouchure du Mississipi. Les rives de ce magnifique fleuve sont si plates, que nous fûmes joints par le pilote qui devait nous aider à franchir la barre, quelques heures avant que rien nous indiquât le voisinage de la terre. Les seuls indices qui plus tard s'en présentèrent à nos yeux furent la masse d'eau bourbeuse qui venait se mêler aux ondes bleues du golfe du Mexique, et des volées innombrables de pélicans qui couvraient de longues masses de boue. On ne saurait imaginer une scène d'une plus grande désolation. Peu à peu, des joncs d'une hauteur extraordinaire devinrent visibles; et au bout de quatre ou cinq milles que nous parcourûmes encore à travers d'horribles marécages, nous aperçûmes un groupe de huttes appelé *la Balise*, endroit assurément le plus misérable où jamais l'homme ait établi domicile, mais où vivent néanmoins plusieurs familles de pilotes et de pêcheurs. Ce qui surtout donne un air de profonde tristesse aux bouches du Mississipi, c'est l'énorme quantité d'arbres immenses qu'il charrie sans cesse. A mesure cependant que nous avançâmes, nous fûmes éblouis par les brillantes teintes de la végétation du sud. Les bords du fleuve ne s'élevèrent pas d'un pied, mais une suite d'habitations de planteurs, qui n'étaient tantôt que leurs maisons de plaisance, tantôt étaient entourées de leurs plantations de cannes à sucre, et des villages où demeuraient leurs nègres, varièrent agréablement le paysage. Nous étions toutefois impatients de toucher aussi bien que de voir la terre; mais la navigation de la Balise à la Nouvelle-Orléans est difficile et ennuyeuse, et les deux jours qu'elle dura nous parurent plus longs qu'aucun de ceux que nous avions passés en mer.

La Nouvelle-Orléans n'offre presque rien qui puisse flatter l'œil du goût, mais elle ne manque ni de nouveauté ni d'intérêt pour un Européen récemment débarqué. Le nombre prodigieux des noirs qu'on y rencontre, car à eux est dévolue toute espèce de travail; la grâce et la beauté des élégantes *mulâtresses*, ou *quadrons*, les groupes çà et là persemés d'Indiens à mine sauvage et féroce, l'aspect inaccoutumé des végétaux, le grand Mississipi aux vagues noirâtres, avec ses rives basses et boueuses, tout enfin concourt à produire ce genre d'amusement qu'on éprouve quand on voit des choses que jamais on n'avait encore vues. Puis vous diriez tout-à-fait une ville française de province, ce dont il ne faut pas s'étonner, puisque c'est

une colonie autrefois enlevée par la France à l'Espagne. Les noms des rues y sont français, et cette langue s'y parle aussi communément que l'anglaise. Les marchés se tiennent sous des halles superbes, et sont toujours bien approvisionnés. Toutes les denrées qu'on y trouve viennent par eau, et souvent nous écoutâmes avec plaisir le chant dont les noirs bateliers qui conduisent des barques chargées de légumes et de fruits accompagnent la manœuvre; il ne se compose que d'un très petit nombre de notes, mais elles sont d'une délicieuse harmonie, et la voix des nègres est presque toujours riche et puissante. D'agréables heures, aussi, furent celles où j'explorai avec mes enfants les bois qui entourent la ville. La première fois surtout que nous pénétrâmes dans ces forêts vierges du Nouveau-Monde, le spectacle nous en parut poétique et sublime. En général, pourtant, les arbres sont trop pressés pour devenir ou grands ou gros, et leur croissance est d'ailleurs gênée par une plante parasite, qu'on n'a pu me désigner sous un autre nom que celui de *mousse espagnole*, qui se suspend avec grâce à toutes leurs branches, et leur donne l'air d'autant de saules pleureurs. Mais la principale beauté de la forêt dans cette région provient d'un luxuriant taillis de palmottes qui poussent sous les arbres, et qui sont bien des végétaux que je connaisse le plus joli et le plus délicatement nuancé. Le pawpaw, encore, est un charmant arbrisseau et des plus abondants. Enfin, nous fîmes connaissance avec la vigne sauvage, qui pousse avec tant de profusion dans toutes les parties de l'Amérique, qu'on se demande pourquoi les indigènes n'ont pas encore ajouté le vin aux nombreuses productions de leur sol si fertile. Quoiqu'on fût au cœur de l'hiver quand nous visitâmes la Nouvelle-Orléans, la chaleur y était presque insupportable, et nous étions sans cesse tourmentés par les mosquites; mais je soupçonne que pendant une ou deux semaines nous aurions volontiers souffert ces légers inconvénients, plutôt que de ne pas voir des oranges, des petits-pois, et du poivre rouge mûrir à Noël en pleine terre.

Notre séjour à la Nouvelle-Orléans ne fut pas assez long pour nous permettre de voir ce qu'on appelle la société, mais on m'a dit qu'elle se divisait en deux classes fort distinctes, toutes deux célèbres à leur manière par leur élégance et leur luxe. La première se compose de familles créoles, dont presque tous les chefs sont planteurs et négociants, avec leurs femmes et leurs filles. Elles ne se réunissent que les unes chez les autres; elles ne mangent qu'ensemble; elles forment une noblesse, une aristocratie. Dans la seconde classe sont reléguées les pauvres *quadrons*, cependant si aimables, que les hommes de la première ne dédaignent pas de se mêler parmi eux, lorsqu'ils peuvent s'échapper des grands salons, où le pur sang créole bout dans les veines aussitôt qu'on parle de le souiller au degré le plus éloigné par le mélange de celui des nègres. De tous les préjugés qui soient au monde, je n'en connais pas de plus violent, de plus enraciné. Vainement de jeunes mulâtresses, filles reconnues de pères américains ou créoles qui regorgent de richesses, sont-elles élevées dans les meilleurs pensionnats, et ornées de tous les talents qu'on peut acquérir avec de la fortune; vainement sont-elles jolies et gracieuses, douces et bonnes, enfin remplies de qualités : elles ne sont ni admises, ni même admissibles à aucune condition dans la société des familles créoles de la Louisiane. Elles ne peuvent se marier; c'est-à-dire aucune cérémonie ne peut ni légaliser ni rendre indissolubles les unions qu'elles contractent. Tel est néanmoins le puissant effet de la grâce, de la beauté, de la douceur, qui leur sont particulières, que malheureusement elles deviennent toujours des objets de choix et d'affection. Si les dames créoles ont le privilége d'exercer le terrible pouvoir de la répulsion, la gentille mulâtresse a la douce mais la dangereuse vengeance de posséder celui de l'attraction. Les alliances formées avec cette malheureuse race sont souvent, dit-on, heureuses et durables, autant du moins que peuvent l'être des alliances auxquelles est toujours attachée une espèce de déshonneur.

La Nouvelle-Orléans possède deux théâtres, l'un anglais, l'autre français; mais nous avions quitté l'Europe depuis trop peu de temps pour beaucoup nous inquiéter de l'un ou de l'autre, non plus que des autres plaisirs qu'on peut trouver au sein des villes, et nous conçûmes bientôt le désir de nous mettre en route pour remonter le Mississipi. Les innombrables bateaux à vapeur, qui font l'office des diligences et des chaises de poste dans ce pays par excellence des lacs et des rivières, diffèrent de tous ceux que j'ai vus en Europe, et leur sont infiniment supérieurs. Je ne saurais mieux les comparer pour le dehors qu'aux bains Vigier à Paris. Comme eux, ils ont un double rang de fenêtres, élégamment drapées de rideaux. Au centre est un bel appartement qu'on appelle *la cabine des hommes*, et quelquefois ces messieurs insistent sans trop de politesse sur leur droit de la posséder seuls. Mais c'est dans cette pièce qu'on sert le déjeuner, le dîner, le souper, et ils ne peuvent alors empêcher les dames de venir y prendre leurs repas. Dans le paquebot sur lequel nous montâmes le 1er janvier 1828, le salon particulier au beau sexe était situé à la poupe; mal éclairé, triste, quoique meublé avec une somptuosité rare. L'ameublement de celui des hommes ne laissait aussi rien à désirer sous ce rapport; il était même tapissé d'un bout à l'autre; mais quel tapis, bon Dieu! quel sale et dégoûtant tapis! Je jure que j'aurais mieux aimé partager avec certains pourceaux la litière de leur étable, qu'être renfermée dans une chambre si malpropre. Cet excès de malpropreté venait de l'usage bien connu qu'ont les Américains de sans cesse, sans cesse cracher à tort et à travers.

Les rives du Mississipi restèrent plates et uniformes pendant beaucoup de milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans; mais de gracieux palmettos, de noirs et nobles chênes, des orangers aux fruits d'or, des plantations de cannes à sucre et de coton se montraient de toutes parts, et plusieurs jours s'écoulèrent avant que nous fussions las de les regarder. Sur un ou deux points, la ligne de la forêt, qui à force d'être unie devient ennuyeuse, est interrompue par de petites éminences. Sur une de ces collines, dans un site délicieux, s'élève la ville de Natchez. Si le climat, pendant la saison chaude, n'y était pas aussi malsain que celui de la Nouvelle-Orléans, elle offrirait de grands attraits aux colons.

Nous débarquâmes à Memphis, petite ville qui est située au plus bel endroit du Mississipi. Il a sur ce point une telle largeur, que vous diriez un noble lac. Une île couverte d'arbres superbes le divise, et relève par sa large masse d'ombre l'uniformité du fleuve. Memphis n'est absolument peuplée que de commerçants; les maisons qui en dépendent sont disséminées sans ordre le long de la montagne, depuis la rivière Wolf, un des innombrables tributaires du Mississipi, jusqu'à un mille au-dessous. On a abattu les arbres de la montagne à une certaine distance au-delà de la ville, et cet espace produit de bons pâturages pour les chevaux, les vaches et les porcs. Quant à des moutons, nous n'en vîmes pas un seul. Autour de la ville et de ces champs, la forêt élève de nouveau sa noire muraille, et semble dire à l'homme « tu n'iras pas plus loin! » Le courage et l'industrie cependant ont bravé cette défense; car, à l'extrémité de la longue rue qui forme Memphis, vous trouvez encore quelques habitations éparses au milieu des bois, et le raide sentier qui vous y conduit devient à chaque pas plus sauvage. Dans cette partie, le sol est coupé par de nombreux cours d'eau, et les ponts sur lesquels on les franchit ne sont faits que de troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre, qui en supportent d'autres plus petits posés en travers des premiers. Ces ponts ne sont guère agréables à passer, car ils tremblent sous les pas d'un homme, et remuent horriblement sous un cheval ou

une voiture; mais on ne peut rien imaginer de plus pittoresque.

Départ de Memphis. L'Ohio. Louisville. Cincinnati. La ferme dans la forêt. Domestiques. Soirées Marché. Musées. Absence d'amusements publics et privés. Eglises et chapelles. Influence du clergé. Un ravivement. Ecoles. Climat.

Ce fut le 1er février que nous continuâmes à remonter le *Père-des-Eaux*, comme les pauvres Indiens à présent bannis des possessions de leurs ancêtres ont coutume d'appeler le Mississipi. Nous ne vîmes encore pendant une centaine de milles que des forêts, toujours des forêts! A la fin pourtant, nous laissâmes derrière nous ce que les Américains appellent avec raison *le Fleuve-de-Mort*, car l'air de ses rives est méphitique, et nous entrâmes dans *la Belle-Rivière*, ainsi que les Français lorsqu'ils vinrent jadis s'établir à la Nouvelle-Orléans ont baptisé l'Ohio. Il mérite bien ce nom; toujours en effet il est pur, limpide, argenté. Ses bords, aussi, à chaque instant varient d'aspect. C'est qu'il traverse une contrée où peut-être ne saurait-on faire vingt pas de suite sans monter ni descendre. Une partie considérable du sol est encore couverte de bois; mais du moins, de distance en distance, apercevions-nous des fermes, des prairies, des troupeaux, même d'élégantes villas. Cette suite de charmants paysages avait tellement amélioré notre disposition d'esprit, que nous cessâmes de murmurer contre la mauvaise cuisine du bord, et parvînmes presque à manger aussi vite que nos voisins de table, tant nous étions empressés de nous remettre aux aguets pour ne rien laisser échapper des beautés qui nous passaient devant les yeux. Pourquoi faut-il, hélas! que ces charmants rivages soient eux-mêmes malsains? Plus d'une fois, débarquant, nous causâmes avec les familles des bûcherons, et à peine s'en trouva-t-il une dont quelque membre ne fût pas mort récemment des fièvres. Les habitants les gardent d'un bout à l'autre de l'année, et quoique leurs maisons soient beaucoup meilleures que celles des rives du Mississipi, ils ont encore l'air de gens qui sacrifient tout à l'amour du gain, même leur santé.

Pendant notre navigation, les scènes qui se présentaient à nos regards du côté de l'Etat de Kentucky étaient infiniment plus belles que de celui des Etats d'Indiana et d'Ohio. Le premier fut un lieu de prédilection pour beaucoup de tribus des Indiens, qui l'avaient réservé de commun accord pour venir y chasser en certaines occasions. J'ai ouï dire que leurs descendants ne peuvent en parler sans être émus, et qu'ils ont encore un chant triste et sauvage par lequel ils en célèbrent le souvenir. Mais ce n'est pas récemment qu'ils ont été exclus de ce territoire; le Kentucky a été conquis à la civilisation bien avant l'Illinois, l'Indiana ou l'Ohio, et il paraît non-seulement mieux cultivé, mais encore plus fertile que ces trois autres provinces. J'ai rarement vu en aucun pays de plus riches tableaux. Les arbres des forêts, aux lieux où ils ne sont pas trop serrés, atteignent une grosseur et une élévation merveilleuses, et les récoltes sont toujours des plus abondantes, à moins qu'une culture malentendue n'épuise le sol par une suite continuelle de moissons qui en pompent tous les sucs. Louisville est une cité considérable, qui repose du côté kentuckyen ou méridional de l'Ohio. Nous y passâmes quelques heures pour en voir les curiosités, et si ce n'était qu'on m'eût dit que d'ordinaire il y règne une espèce de contagion pendant l'été, j'y aurais volontiers séjourné plusieurs mois pour explorer les belles campagnes du voisinage. Frankfort et Lexington sont deux villes dignes aussi d'être visitées. La première est le siége du gouvernement de l'Etat de Kentucky, et dans la seconde résident plusieurs familles indépendantes, qui, pouvant par leur fortune vivre plus en repos que ne le font généralement les Américains, cherchent davantage à se donner les douceurs de la vie.

Nous parvînmes à Cincinnati le 10. Cette ville est avantageusement située sur le versant méridional d'une montagne qui s'élève en pente douce du bord de la rivière; vue de quelque distance, elle n'a ni grandeur ni majesté. Elle manque de dômes, de tours, de clochers; mais rien de plus beau que le port, où je comptai jusqu'à quinze bateaux à vapeur. Il est long de plus d'un quart de mille, bien pavé, et entouré de bâtiments propres et jolis, sinon très élégants. Dès notre arrivée nous allâmes élire domicile à l'hôtel Washington, et comme le voyage avait un peu creusé l'estomac, nous apprîmes avec joie qu'on venait de servir le dîner de la table d'hôte. Mais à peine eûmes-nous entr'ouvert la porte de la salle à manger, que nous battîmes en retraite, déconcertés de n'y voir qu'une soixantaine d'hommes. Nous dînâmes avec les femmes de la maison, c'est-à-dire avec l'hôtesse et ses cinq ou six servantes; après quoi, devant séjourner assez longtemps à Cincinnati, nous courûmes la ville pour y chercher un appartement. A grand'peine en trouvâmes-nous un: quoique quatorze cents maisons neuves eussent été bâties l'année précédente, le nombre des habitants excédait de beaucoup le local des habitations. De retour à l'hôtel, me souciant peu d'aller prendre le thé soit avec les messieurs, soit avec les domestiques, je demandai qu'on nous l'apportât dans notre chambre. Le hasard voulut que je m'adressasse à notre hôte. « Quoi! s'écria-t-il, quelqu'un est-il malade parmi vous? — Non pas, Dieu merci! répondis-je. — Alors, madame, il faut que je vous le dise, vous mangerez avec ma femme et moi, ou bien vous quitterez notre maison. Ici on ne doit dédaigner personne. » J'osai dire, pour excuse, que nous étions des étrangers, et que nous ne connaissions pas encore les usages du pays. « Nos usages sont excellents, madame, répliqua-t-il avec chaleur: et nous ne voulons pas les changer contre ceux d'Europe. » Je ne soufflai plus mot, mais je résolus de prendre, dès le lendemain, possession du logement que nous avions loué.

Nous fûmes bientôt établis dans notre nouvelle demeure, qui était assez gentille, assez agréable, mais qui manquait de presque toutes les commodités que les Européens regardent comme indispensablement nécessaires. Ainsi, point de latrines, point de robinet pour l'eau; aucun moyen de se débarrasser des ordures, car jamais il ne passe de tombereau destiné à les recueillir. Je demandai à notre propriétaire qu'il nous indiquât le moyen de ne pas être au bout de quelques jours ensevelis sous les immondices. « Votre aide, répliqua-t-il, n'aura, mon Dieu! qu'à les porter au milieu de la rue; mais, entendez-moi bien, je dis au milieu; car nous avons fait une loi qui défend de les déposer le long des murs. A l'endroit permis, elles seront enlevées sur-le-champ par les cochons. » C'est la vérité: dans tous les quartiers de la ville, on voit sans cesse de ces animaux qui entretiennent la propreté de la voie publique; et quoiqu'il ne soit pas très récréatif de toujours en rencontrer des bandes sur son passage, mieux vaut qu'ils soient si nombreux et si actifs à remplir leurs devoirs, car sans eux la ville ne serait bientôt plus qu'un immense fumier.

Nous avions beaucoup entendu parler de Cincinnati, de sa beauté, de sa richesse, de sa prospérité sans égale. Aussi, à peine eûmes-nous terminé nos petits arrangements domestiques, nous examinâmes en détail « cette Merveille de l'ouest, — cette Citrouille à croissance magique du prophète, — cet Hercule enfant, » car tels sont tous les noms qu'on donne à cette ville. Mais, hélas! qu'elle répondait mal à l'idée que nous en avions conçue! D'abord, elle est extrêmement petite, et jamais on ne croirait qu'elle peut contenir une population de vingt-cinq à trente mille âmes. Ensuite, ses édifices n'ont aucune prétention à la beauté; et si ce n'étaient le tapage des rues, et l'air

affairé de tout le monde, vous diriez un village plutôt qu'une ville. Je parle de Cincinnati tel que je l'ai vu en 1828, car je sais que depuis ce temps on y a bâti plusieurs petites églises dont les clochers produisent un bon effet au milieu de la masse sans intérêt des autres bâtiments. A l'époque dont je parle, il n'y avait que Main-Street, c'est-à-dire *la rue Principale*, par laquelle la ville est traversée d'un bout à l'autre, qui fût entièrement pavée. A droite et à gauche règnent des trottoirs de briques, mais à la moindre averse ils sont inondés, car Cincinnati n'a ni égouts ni ruisseaux, omission d'autant plus remarquable que la ville est située de manière en même temps à faciliter leur construction et à les rendre indispensables. En effet, reposant, comme je l'ai dit, sur le flanc d'une montagne, les grosses pluies du climat la maintiendraient toujours propre, si elles trouvaient après l'avoir balayée à s'échapper par quelques endroits; mais dans l'état actuel des choses, ces pluies ne balaient les rues hautes que pour laisser les ordures qu'elles entraînent dans le premier endroit plat qu'elles rencontrent, et il se trouve que c'est la rue la plus importante après Main-Street, qu'elle coupe à angles droits, et celle qui renferme les plus grands magasins. Cincinnati, de même, je crois, que la plupart des villes américaines, est construit en *squares*, pour me servir de l'expression des habitants. Mais ces squares sont l'inverse de ceux qu'on voit en Angleterre. Au lieu d'être creux ils sont pleins. Ce sont des masses carrées, ou mieux des pâtés de maisons, qui regardent le nord, l'est, l'ouest et le sud. Seulement chaque habitation, outre la porte de la rue, en a une seconde qui ouvre sur une allée de derrière. Ce plan ne sera pas mauvais, quand les eaux de la ville trouveront convenablement à s'écouler; mais à présent ces allées sont des cloaques infects.

Au nord, Cincinnati est borné par une chaîne de collines couvertes de forêts, assez raides pour empêcher qu'on y bâtisse ou qu'on les cultive, mais trop basses pour que de leurs sommets l'œil puisse au loin contempler la campagne environnante. De profondes et étroites rivières, à sec l'été, mais roulant l'hiver une masse d'eau considérable, divisent ces collines en beaucoup d'éminences séparées, et c'est ce qui seulement varie le paysage dans une circonférence de plusieurs lieues. L'Ohio y forme un délicieux trait sur tous les points où il se montre; mais la seule partie de la ville qui jouisse de sa beauté est la rue qui longe la rive. Les montagnes de Kentucky, lesquelles s'élèvent à environ même distance de la rivière, de l'autre côté, forment la limite méridionale du bassin dont Cincinnati occupe le fond.

Sans, comme de certaines personnes, ranger cette ville parmi les sept merveilles du monde, on est néanmoins étonné de son importance quand on songe que l'emplacement qu'elle occupe était encore, il y a trente ans, obstrué par une forêt vierge. De mois en mois elle paraît s'étendre et s'enrichir. Les économistes du pays vous disent que c'est le résultat de leurs institutions libres, je crois plutôt qu'on en peut chercher la cause dans la nécessité qui sur cette terre aiguillonne sans cesse l'industrie, et dans l'absence de toute ressource pour les paresseux. Pendant deux années de résidence à Cincinnati ou dans le voisinage, je n'ai vu ni un mendiant ni un homme assez riche pour qu'il cessât de chercher à augmenter sa fortune. Ainsi chaque abeille de la ruche déploie tous ses efforts pour trouver ce miel vulgairement appelé argent. Les sciences, les lettres, les beaux-arts, le plaisir, rien ne peut distraire ces travailleurs. Ils ne prennent jamais la moindre récréation; jamais ils ne dînent ensemble, si ce n'est dans les tavernes et aux tables d'hôtes, et on sait qu'en pareils cas ils n'ouvrent la bouche que pour manger. Enfin j'ai ouï dire à beaucoup de dames que le seul amusement auquel se livraient leurs maris était, le soir, après que toutes leurs affaires étaient finies, de boire entre eux une bouteille de liqueur forte, et quand il n'y avait pas de femmes pour les importuner, de s'abandonner alors à une licence effrénée de langage. A Cincinnati, vous pouvez aisément satisfaire tous les besoins animaux, et au prix le plus bas; mais n'y cherchez aucune jouissance intellectuelle. Le manque de manières est si complet, si général chez les individus des deux sexes, que vainement cherche-t-on à s'expliquer d'où il provient, car les habitants des Etats-Unis possèdent tous un assez haut degré d'intelligence. Je leur ai beaucoup entendu tenir des conversations lourdes et sans intérêt, mais rarement débiter des sottises, si j'excepte la classe partout privilégiée des fort jeunes dames. Les Américains m'ont tous paru avoir de l'esprit, du bon sens au moins, et être plus ignorants sur des sujets qui n'ont qu'une valeur de convention que sur tels dont l'importance est véritable; mais il n'y a aucune grâce, aucun charme dans leurs entretiens, et pendant mon séjour parmi eux, je ne sache pas qu'un seul élégamment tourné soit, en ma présence, sorti de leur bouche. Nous fîmes néanmoins à Cincinnati la connaissance de gens aimables, dont la société nous permettait d'employer agréablement nos loisirs. Ce qui nous intéressait davantage, c'étaient nos excursions dans les alentours; car elles nous mettaient à même d'observer le genre de vie des paysans, et de juger des douceurs de cette indépendance si vantée qu'on trouve en Amérique au fond des bois. Un jour surtout, je me rappelle que nous visitâmes une ferme dont les habitants trouvaient absolument moyen de se suffire à eux-mêmes. Mais quelle vie, quelle triste vie que la leur! Ils demeuraient au cœur des bois, à quatre ou cinq milles d'aucun village. Leur habitation était bâtie sur le flanc d'une montagne si escarpée, qu'il fallait une échelle pour arriver à la porte. Du reste, au bas coulait un limpide ruisseau; ils avaient un magnifique champ de maïs, des vaches, un cheval, des brebis, des cochons et d'innombrables volailles, avec un petit jardin où ils élevaient des pommes de terre, et où végétaient quelques pêchers, quelques pommiers. Ils pouvaient avec ces richesses se passer de toute la terre. La maison était construite en bois, et divisée en deux pièces, l'une servant de cuisine, l'autre de chambre à coucher, toutes deux garnies des meubles nécessaires. La fermière et une jeune fille qui paraissait sa sœur s'occupaient à filer, tandis que trois petits enfants jouaient autour d'elles. La mère me dit qu'elles filaient et tissaient tous les vêtements, soit de laine soit de coton, de la famille, qu'elles tricotaient tous les bas, et que son mari, sans être cordonnier par état, confectionnait toutes leurs chaussures. Ils fabriquaient de même le savon, la chandelle et le sucre qu'ils consommaient. Le seul argent dont ils eussent besoin était pour acheter du thé et de l'eau-de-vie, et ils s'en procuraient au besoin par la vente de quelques poulets ou d'une motte de beurre. Ils n'avaient pas de blé, mais ne vendaient pas un seul grain de maïs, quoiqu'ils en récoltassent beaucoup, l'employant à faire leur pain, leurs gâteaux, et à nourrir leurs bêtes pendant l'hiver. La femme n'avait pas l'air bien portante, et elle nous dit qu'ils avaient tous les fièvres chaque année; mais elle paraissait heureuse, fière surtout d'être indépendante, quoique ce fût avec un peu de tristesse qu'elle observa «qu'ils ne voyaient pas tous les jours de la compagnie et que sans doute le soleil se lèverait bien des fois avant qu'ils reçussent une autre visite.»

La plus grande difficulté, lorsqu'on monte une maison dans l'Etat de l'Ohio, est de trouver des serviteurs, ou, comme on dit, *des aides*, car c'est commettre une véritable trahison envers la république, que d'appeler *serviteur* un citoyen libre. Toutes les femmes qui, par leur condition sociale, ne peuvent avoir du pain qu'en travaillant, sont enseignées à croire que la plus profonde misère est préférable à la domesticité. Des centaines de jeunes filles à demi nues travaillent dans les manufactures, pour des ga-

ges moitié moindres que ceux qu'elles gagneraient en service; mais elles se figurent qu'elles dérogeraient, qu'elles compromettraient ainsi leur égalité; et le désir seul de se procurer quelque harde peut lever leurs scrupules. Néanmoins un obligeant ami s'employa si activement pour moi, qu'au bout de huit jours une grande et robuste *demoiselle* se présenta à notre porte, et selon la formule d'usage me dit : « Je viens vous aider, » nouvelle qui m'était fort agréable. Je l'accueillis donc le plus gracieusement possible, et comme aux Etats-Unis ce serait faire injure à un domestique que d'aller aux informations sur son compte, je lui demandai tout de suite combien elle désirait gagner pour un an. « Oh! s'écria-t-elle, avec un bruyant éclat de rire, je gage que vous êtes d'Europe, madame. Il ferait beau voir en Amérique une jeune fille s'engager pour un an! J'espère bien trouver un mari avant quelques mois; sinon je renoncerai au mariage, car j'entre dans ma seizième année. Vous me donnerez un dollar et demi par semaine, madame, et vous permettrez que Phillis, l'esclave de ma mère, qui demeure de l'autre côté de l'eau, vienne le samedi m'aider à nettoyer. » Je souscrivis à toutes les conditions, et cinq minutes après elle était installée. Voyant qu'elle allait laver la vaisselle avec un déshabillé jaune parsemé de roses rouges, je lui fis observer avec douceur qu'il serait dommage de tacher une si belle robe, et qu'elle devrait en changer. « Tiens! répliqua-t-elle, mais c'est ma meilleure et ma plus mauvaise; je n'en ai pas apporté d'autres. » En effet, elle avait quitté la maison paternelle sans plus de vêtements que ceux qu'elle avait sur le corps. Je lui donnai aussitôt de l'argent pour s'acheter du linge, afin qu'elle fût mise d'une manière aussi propre que décente, et avec mes filles nous lui confectionnâmes une seconde robe. Quand nous l'eûmes habillée à neuf de la tête aux pides, elle grimaça de joie, mais ne nous en remercia aucunement, ni de rien que nous pûmes par la suite faire pour elle. Sans cesse elle nous demandait de lui prêter nos hardes; et quand nous refusions : « Ah bien! disait-elle, je n'ai jamais vu des gens si fiers que vous. Il y a plusieurs jeunes personnes de ma connaissance qui de temps en temps viennent aider les dames de la ville; mais ces dames et leurs filles leur prêtent tout ce qu'elles leur demandent. Je gage que vous autres Anglaises croyez que nous empoisonnerions vos habits, tout comme si nous étions des négresses, n'est-ce pas? »

Cette domestique me quitta au bout de trois semaines, parce que je ne voulus pas lui prêter assez d'argent pour acheter un déshabillé de soie, afin d'aller à un bal. Celle qui la remplaça, apprenant qu'elle devait prendre ses repas à la cuisine, fut fort désappointée. « Il paraît, madame, me dit-elle, que je ne suis pas assez bonne pour manger avec vous. Alors je ne mangerai pas. » En effet, elle mangeait à peine, et passait son temps à pleurer. Je fis tout mon possible pour gagner son affection et la rendre heureuse; mais, j'en suis sûre, elle m'a toujours haïe. Comme je lui donnais de forts gages, elle resta cependant jusqu'à ce qu'elle eût remonté sa garde-robe; puis, un matin, elle arriva toute pimpante, et me dit : « Il faut que je sorte. — C'est bien, Charlotte; mais quand reviendrez-vous? — J'espère ne jamais vous revoir, madame. » La troisième avait toujours sa Bible en main, et sous prétexte d'aller aux offices, s'absentait si souvent de la maison pour aller voir son ami, qu'un beau jour..... on comprend le reste. Il en fut de même de toutes nos domestiques.

Lorsqu'on est toujours si mal servi, il ne faut pas s'étonner que les maîtresses de maison, forcées de veiller sans cesse aux soins du ménage, aient peu le temps de cultiver leur esprit. Peut-être doit-on expliquer de la sorte la nullité de leurs causeries; car s'il ne manque pas à Cincinnati de femmes aimables, je n'en rencontrai guère qui fussent vraiment instruites. Au reste, telle est la mode, la forme, ou l'étiquette qui préside à toutes les réunions, que les personnes qui les composent, regorgeassent-elles de talents, ne peuvent les produire. La conversation est nécessairement paralysée. Les dames font bande à part d'un côté de la salle, et les hommes de l'autre, ce que j'ai aussi remarqué dans toutes les autres villes à l'ouest des monts Alleghany. Quelquefois un peu de musique amène une fusion partielle; les jeunes gens les plus hardis, encouragés par la conscience de leurs cheveux bouclés ou de leurs beaux gilets, s'approchent du piano, et adressent quelques fadeurs aux demoiselles sur leur délicieux talent à dire la romance. Lorsque la maison qui reçoit est si bien stylée qu'elle ait deux salons, on abandonne à eux-mêmes dans l'un le piano, les savantes musiciennes, les petits freluquets, et dans de telles occasions il sort souvent de cette pièce de bruyants éclats de rire. Mais le destin des personnages plus dignes qui restent dans l'autre salle est fort triste. Les messieurs crachent, parlent d'élections et du prix des denrées, puis crachent encore. Les dames examinent réciproquement les toilettes de leurs voisines, jusqu'à ce qu'elles en sachent par cœur la moindre épingle; ensuite elles causent du dernier sermon du curé un tel sur *le jugement dernier*, ou des nouvelles pilules pour la *dyspepsie* du docteur tel autre, jusqu'à ce qu'on annonce *le thé*. Alors elles se consolent toutes d'avoir tant souffert à combattre le sommeil, en se gorgeant, comme la chose ne se voit nulle part ailleurs, de thé, de café, de mille espèces de gâteaux, de confitures, de conserves, de bœuf salé, de jambon et d'huîtres marinées. Après ce lourd repas, elles reviennent au salon, y restent encore le plus longtemps qu'elles peuvent, puis se lèvent en masse, s'affublent de leurs chapeaux, de leurs manteaux et de leurs châles, et vont se coucher.

Il n'y a peut-être rien de plus curieux à Cincinnati que le marché. On y trouve à la fois la qualité, l'abondance et le bas prix. Vous chercherez vainement par la ville des bouchers, des fruitiers, des charcutiers, des épiciers, enfin aucun marchand de comestibles, sauf des boulangers; tout s'achète à la halle, et il faut que les ménagères se lèvent matin, car passé huit heures elle est fermée. Le bœuf, le veau, le mouton, quoique excellents, ne valent jamais plus de 20 centimes la livre. La volaille, le poisson, les œufs, le beurre et presque toutes les sortes de légumes, fort bons aussi, se vendent de même aux prix les plus modérés. Mais les pêches, les abricots, les brugnons, les fraises, les framboises, les mûres, les groseilles, les raisins, les pommes, les poires, les cerises et les prunes, tous les fruits enfin, sont chers et détestables. Les fleurs du pays n'ont également rien de beau. Est-ce le manque de culture ou la faute du sol? je ne sais; pourtant j'ai ouï dire que l'Etat d'Ohio n'avait ni fleurs ni fruits indigènes, si on excepte les melons aquatiques, qui sont dans ce chaud climat un rafraîchissement délicieux et qui abondent toujours.

Cincinnati ne renferme guère de curiosités. Nous y visitâmes cependant deux muséums d'histoire naturelle qui étaient assez riches. Mais des collections de ce genre qui ne seraient formées que d'après les règles sévères de la science et du goût ne satisferaient pas les habitants de la métropole de l'ouest. Les établissements en question appartiennent à des particuliers, à des spéculateurs, et le public n'y est admis que pour de l'argent. Or, le public aime passionnément les figures de cire, et pour l'attirer, on n'a pu rien imaginer de mieux que de lui offrir les animaux ainsi imités, plutôt que ceux à qui on conserve leurs peaux ou leurs plumes véritables. On nous mena aussi voir une galerie de tableaux; mais je n'en parlerai pas : on m'accuserait d'en dire trop de mal, bien que je ne pusse en dire assez.

Je n'ai jamais vu de gens qui parussent autant que les Cincinnatiens vivre sans plaisirs. Chez eux, les billards sont défendus par la loi; de même, les cartes. En vendre un jeu dans l'Etat d'Ohio expose le ven-

deur à une amende de 50 dollars. Ils ne donnent point de bals, sauf, je crois, une demi-douzaine pendant les fêtes de Noël, point de concerts, point de dîners. Ils ont bien un théâtre, qui de fait est le seul divertissement public de cette triste petite ville; mais ils semblent ne pas beaucoup s'en inquiéter, et, soit économie, soit dégoût, il n'est guère suivi. On y voit rarement des femmes mariées, et le plus grand nombre des autres regardent comme une offense envers la religion d'assister à la représentation d'une pièce. C'est dans les églises et dans les chapelles que les dames se montrent en toilette, et je suis tentée de croire qu'un étranger, arrivant d'Europe et faisant une première reconnaissance dans Cincinnati, prendrait les édifices consacrés au culte pour les théâtres et les cafés de l'endroit. Il n'est pas de soir dans la semaine où la religion ne rassemble dans ces divers édifices une foule des plus jeunes et des plus jolies femmes, toutes vêtues avec soin, avec élégance même; car c'est là que se donnent le ton et la mode. Le commun des hommes les accompagnent rarement; mais parmi elles se glissent quelques galantins, dont la présence explique la recherche de leur mise. A dire vrai, sans les églises, elles pourraient bien jeter au feu leurs plus riches atours; car quelles occasions auraient-elles de s'en parer? Leur ménage les occupe trop pour qu'elles aient le loisir d'aller le matin visiter leurs amies en grande toilette. Elles n'ont pas de jardins, pas de boutiques, où il soit d'usage, comme en Europe, que les petites-maîtresses se montrent l'après-midi. Si ce n'étaient donc, le soir, les offices et les thés, toutes les Cincinnatiennes courraient risque de devenir de véritables recluses.

L'influence que tous les ministres des innombrables sectes religieuses répandues à travers l'Amérique exercent sur les femmes, tandis qu'elle est absolument nulle sur les hommes, égale presque celle dont jouissent les prêtres catholiques en Espagne et en Italie. Cet empire extraordinaire leur vient de plusieurs causes. D'abord, dans ce pays où les riches affectent de reconnaître l'égalité des rangs, et où les pauvres la réclament à grands cris, il n'y est accordé de distinction et de prééminence qu'au clergé seul, qui acquiert ainsi une haute importance aux yeux des dames. Puis c'est du clergé seul qu'elles reçoivent de tendres attentions, qui, par toute la terre, sont si chères à un cœur féminin. C'est non sur leurs maris, non sur leurs enfants, mais seulement sur les ecclésiastiques, que les Américaines trouvent à exercer ce doux empire que les Européennes possèdent sur toutes les classes de la société. Aussi, par retour, semblent-elles leur confier la garde de leurs cœurs et de leurs âmes.

Nous n'étions à Cincinnati que depuis quelques mois, quand soudain nous entendîmes tout le monde parler d'un *ravivement* qui allait avoir lieu. Longtemps, nous cherchâmes, sans pouvoir l'imaginer, le sens de ce mot barbare. A la fin, pourtant, nous apprîmes qu'en Amérique, où il n'y a point d'église nationale, et où la religion n'est nullement protégée ni secourue par les lois, la piété des fidèles tendait toujours à s'attiédir et qu'elle avait besoin d'être *ravivée* à des intervalles fixes. Quand arrivent ces époques, les membres les plus enthousiastes du clergé courent le pays et s'abattent sur les cités, sur les petites villes, sur les villages, par bandes de vingt, de cinquante, de cent, selon qu'ils trouvent plus ou moins de place pour se loger. Ils y demeurent une semaine, quinze jours, un mois, selon que la population est plus ou moins considérable, et prêchent, prient, du matin au soir, souvent même la plus grande partie de la nuit. Ces missionnaires appartiennent à toutes les sectes, à toutes les subdivisions de sectes, hormis à celles, je crois, des épiscopaux, des catholiques, des unitairiens et des quakers. La plupart du temps, ils logent dans les maisons de leurs partisans respectifs; et chaque soirée qu'on ne passe point avec eux dans les églises et autres lieux saints, de toute dénomination, est consacrée en leur présence à ce que j'appellerais de scandaleux divertissements, mais à ce qu'ils appellent des prières communes. Les dames qui ont le bonheur de posséder chez elles un révérend père invitent leurs amies à ces réunions nocturnes, et les président avec autant d'orgueil qu'une maîtresse de maison qui, en Europe, fait voir et entendre à la société un littérateur fameux. On mange, on boit, on prie, on chante, on écoute des confessions à haute voix, on reçoit des convertis. Les appartements les plus splendides, les vêtements les plus beaux, les rafraîchissements les plus délicats, solennisent la fête. La première heure, pendant que les invités arrivent, s'emploie à d'affectueuses causeries. On ne se donne que les noms de frère et de sœur, on se salue par des baisers, on se comble de caresses. Lorsque la salle est enfin pleine, les personnes de la compagnie, dont la plupart sont toujours des femmes, sont invitées, exhortées, enjôlées, à faire devant tout le monde l'aveu de toutes leurs pensées, de toutes leurs fautes, de toutes leurs folies. Ces confessions sont les scènes les plus étranges. Plus on en avoue, plus on vous encourage et vous applaudit. Ensuite chacun s'agenouille, et le missionnaire improvise des actions de grâces. On soupe alors; au souper succèdent des chants d'hymnes, des exhortations, des prières, des chants encore, encore des prières, jusqu'à ce que tous les assistants aient la tête rompue. Dans les églises, les prédications de ces énergumènes sont si furibondes, ils peignent sous des couleurs si effrayantes les tortures de l'enfer, que toujours nombre de femmes et de filles tremblent comme la feuille, se trouvent mal, sont attaquées de convulsions et deviennent folles pour un temps plus ou moins long.

Cincinnati renferme beaucoup d'écoles, et les moins curieuses ne sont pas certainement celles de demoiselles. On leur y enseigne en effet et la philosophie et les branches les plus abstraites des mathématiques. Quand elles en sortent, elles subissent des examens publics, elles prennent leurs grades comme les jeunes gens, et, comme à eux, on leur délivre des diplômes qui leur permettent de porter au besoin la robe et le bonnet du doctorat. Si ce système d'éducation produit les bons résultats pratiques qu'on en peut espérer, la compagnie des Cincinnatiennes deviendra bientôt plus agréable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elles en remontreront alors à leurs seigneurs et maîtres; car ceux-ci ont vraiment des goûts singuliers. Par exemple, il est d'usage dans la ville que les messieurs aillent au marché. Oui, les plus élégants, ceux qui se piquent du meilleur ton, n'hésitent pas à quitter leurs lits avec le soleil, six jours de la semaine, et à s'en aller, munis d'un panier énorme, chercher la viande, le beurre, les œufs, les légumes. Je les ai cent fois vus revenir avec leur lourd panier d'un bras, et un monstrueux jambon qui pendait de l'autre.

Arriva le 4 juillet, qui est la plus grande de toutes les fêtes des Américains, comme anniversaire de la déclaration de leur indépendance. Leur plus grand défaut, suivant moi, est leur froideur glaciale, leur manque complet d'enthousiasme. Je les vis donc goûter un véritable plaisir, se livrer, le jour en question, à des démonstrations universelles de joie. Oui, le 4 juillet, tous les cœurs parurent s'éveiller du sommeil léthargique des trois cent soixante-quatre autres jours de l'année. Tout le monde me sembla fier, gai, social, généreux, ou du moins libéral dans ses dépenses; enfin si, ce 4 juillet, les Américains pouvaient aussi cesser de cracher, s'ils permettaient à leurs femmes de prendre part aux réjouissances, si surtout il n'était pas pour eux une occasion d'injurier l'Angleterre, je pourrais dire qu'ils sont une fois par an les plus aimables gens du monde.

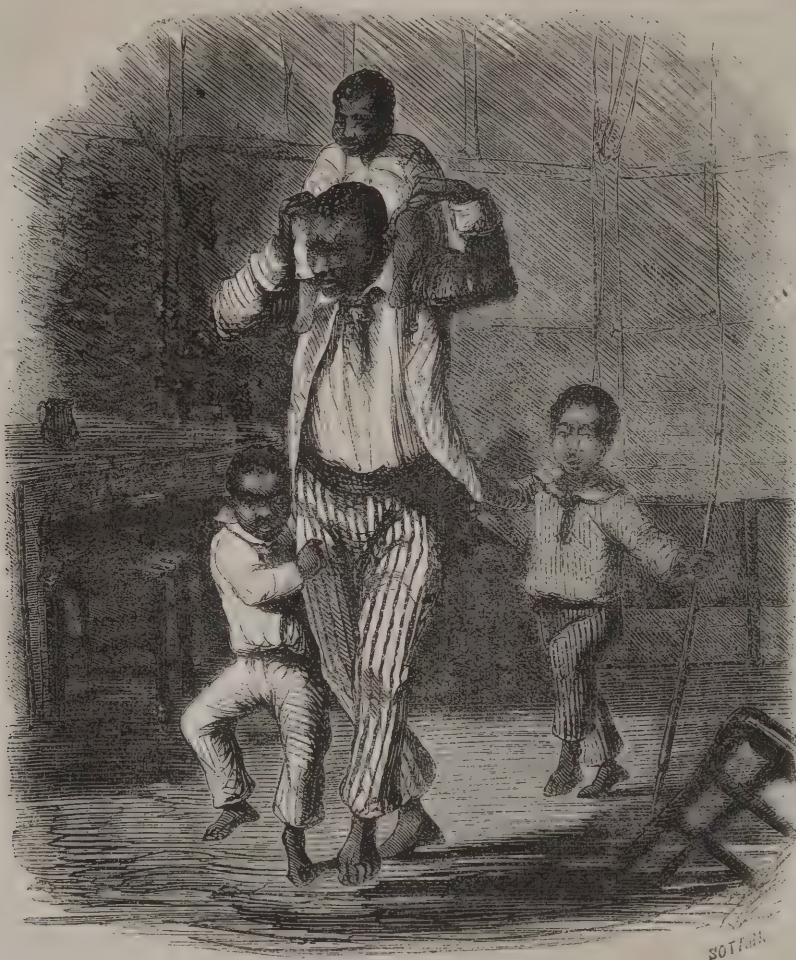
Nous allons demeurer à la campagne. Familiarité de nos voisins. Sort des paysans aux États-Unis. Mariages prématurés. Charité publique. Fierté des pauvres. Le théâtre de Cincinnati. Pruderie des Américains. Bal. Séparation des deux sexes.

Nous louâmes une petite maison de campagne qui réunissait tous les agréments que nous désirions : une distance raisonnable de la ville, une basse-cour, un joli jardin, de l'eau, de l'ombre et des bois à proximité. Seulement l'étrange familiarité des villageois nos voisins nous effraya d'abord, et nous fûmes longtemps embarrassés de savoir comment répondre à leurs singulières avances, ce qui parfois amenait les scènes les plus drôles. Un soir, deux de mes enfants s'en allèrent explorer une montagne voisine de notre habitation. Comme ils tardaient un peu à rentrer, nous allâmes au-devant d'eux. Ne sachant trop quelle direction ils avaient prise, nous entrâmes dans un cabaret pour demander si par hasard on ne les avait pas vus passer. La personne que nous trouvâmes assise au comptoir était une grande femme qui ressemblait à une vraie poissarde; néanmoins, elle répondit affirmativement à ma question avec la plus joviale humeur, et sortit pour nous aider dans notre recherche; mais son air, sa voix, ses manières, étaient si brusques et si bourrues, qu'elle m'épouvantait presque. Elle passa cependant son bras sous le mien, et, au grand amusement des personnes qui m'accompagnaient, elle m'entraîna une demi heure sans cesser de parler et de m'interroger. Elle demeurait dans notre voisinage, et dès lors nous fûmes de ses meilleurs amis; mais, quoiqu'elle n'eût que d'excellentes intentions, elle se permettait à notre égard de si grandes libertés, nous tutoyant tous, appelant mes fils et mes filles par leurs noms de baptême, que nous n'osions passer devant sa porte. Quant à moi, le titre qu'elle me donnait ordinairement, comme d'ailleurs mes autres voisines, était celui de *la vieille Anglaise*, quoique les unes et les autres se traitassent toujours de *dames :* elles affectionnaient même de placer ce mot dans leurs discours. Au lieu de dire tout simplement, pour désigner de pauvres paysannes, la femme une telle, elles disaient : « la dame du bout de la rue, qui est blanchisseuse, » ou « la dame du coin qui vend de la chandelle. » Lorsque mon mari vint nous rejoindre, elles l'appelaient *le vieux*, ce qui ne les empêchait pas d'appeler *monsieur* un charretier, un garçon boucher, même un mendiant.

Peu nous importait, au résumé, qu'on nous refusât les habituelles dénominations de la politesse; mais un véritable ennui, c'était que toujours il fallait échanger des poignées de main avec ces messieurs et ces dames, d'autant que les premiers sentaient du matin au soir l'eau-de-vie et le tabac. Un point sur lequel cette égalité républicaine était encore plus affligeante, c'étaient les longues et fréquentes visites qu'elle nous valait chaque jour. Personne ne songe à fermer sa porte dans l'Amérique occidentale. Le faire, m'assura-t-on, serait regardé comme une insulte à tout le voisinage. Nous étions ainsi exposés à de continuelles et vexatoires interruptions de la part de gens que nous n'avions jamais vus, et dont plus souvent nous ne savions pas même les noms. Les indigènes, qui ont été dès leur tendre enfance habitués aux usages du pays, semblent passer par-dessus ces désagréments avec plus d'habileté que je n'ai jamais pu en acquérir. Plus d'une fois j'ai visité des gens de ma connaissance qui, venant à être assiégés de la même manière, ne paraissaient nullement s'en tourmenter. Ils continuaient ou de travailler ou de causer avec moi, comme si on ne les avait pas interrompus. Quand l'importun visiteur entrait, il disait au maître ou à la maîtresse de la maison : « Comment vous portez-vous ? » puis leur serrait la main. « Assez bien, je vous remercie ; et vous ? » répondaient ceux-ci. Lorsque c'était une femme, elle ôtait son chapeau ; lorsque c'était un homme, il le gardait. Dans l'un et l'autre cas, l'intrus prenait ensuite possession de la première chaise qu'il trouvait sous sa main, et y demeurait assis une heure de suite sans prononcer un seul autre mot. A la fin, se levant tout d'un coup : « Allons, disait-il, je crois que je vais m'en aller; » et il s'en allait effectivement après une nouvelle poignée de main, l'air fort charmé de sa réception. Je ne pus jamais, pour moi, parvenir à ce calme philosophique envers mes visiteurs. Il me fallait toujours cesser de lire et d'écrire, me croyant obligée de causer avec eux.

Mohawk, comme s'appelait notre petit village, nous fournit une excellente occasion d'examiner le sort des paysans aux États-Unis. Les ouvriers, pour peu qu'ils soient bons travailleurs, sont toujours sûrs d'avoir de l'ouvrage et de gagner un fort salaire, plus fort même qu'en Europe. Terme moyen, les gages d'un laboureur dans toute l'Union s'élèvent à dix dollars par mois, outre qu'il est logé, nourri, blanchi, raccommodé. S'il vit à ses dépens, il gagne un dollar par jour, et je crois que cette somme serait bien suffisante pour qu'il pût, avec de l'ordre, de l'économie et de la sobriété, subvenir à tous ses besoins; mais généralement il n'est ni rangé, ni économe, ni sobre. Il lui faut faire ses trois repas, il lui faut aussi régulièrement que de l'air, du thé, du café, de l'eau-de-vie et du tabac. C'est ainsi qu'il dépense la majeure partie de son gain. Puis les maladies ne sont nulle part plus longues, plus fréquentes, plus coûteuses qu'en Amérique. Les paysans malades n'ont à attendre secours de personne, et, par suite de leur imprévoyance, ils sont, pour se soigner, contraints de vendre leurs quelques meubles. Je n'ai jamais vu misère plus grande que celle d'une chaumière américaine où la maladie est entrée; mais si malheureux que soit le sort du laboureur, celui de sa femme et de ses filles est pire cent fois. Ce sont elles les véritables esclaves du sol. Il suffit de regarder la compagne d'un paysan américain, et de lui demander son âge, pour être convaincu qu'elle mène une vie de fatigues, de privations et de souffrances. Il est rare qu'une femme parvienne à trente ans et conserve encore le moindre vestige de jeunesse et de beauté. Vous voyez continuellement des paysannes avec des enfants sur leurs genoux, et vous croyez être sûr qu'elles sont leurs aïeules, tandis qu'elles ne sont que leurs mères. Les jeunes filles elles-mêmes, quoique souvent avec de jolis traits, ont toujours la mine pâle, l'air malheureux. C'est qu'elles ne fuient, à ce qu'il semble, la domesticité chez les autres que pour la trouver sous le toit paternel. Cette triste condition qu'aucun plaisir, aucune fête de village ne vient jamais égayer, elles n'y échappent que pour passer sous le joug plus triste encore d'un époux. Elles se marient dès un âge fort tendre, et de fait, il n'est d'usage en Amérique, dans nulle classe, que les jeunes personnes connaissent cette délicieuse période de l'existence, si exempte de chagrin, si radieuse d'avenir, qui dans nos pays s'écoule entre leur enfance et leur mariage. « Nous saurons bien nous tirer d'affaire, » telle est la réponse que font à tous les avis qu'on peut leur donner un garçon de seize ans et une fille de quinze, qui ont mis dans leurs têtes de se marier. Ils gravissent clopin-clopant le chemin de la vie, jusqu'à ce que les enfants et les maladies arrivent, si la paresse et l'intempérance ne les ont pas visités avant, et alors ils manquent bientôt de toutes ressources.

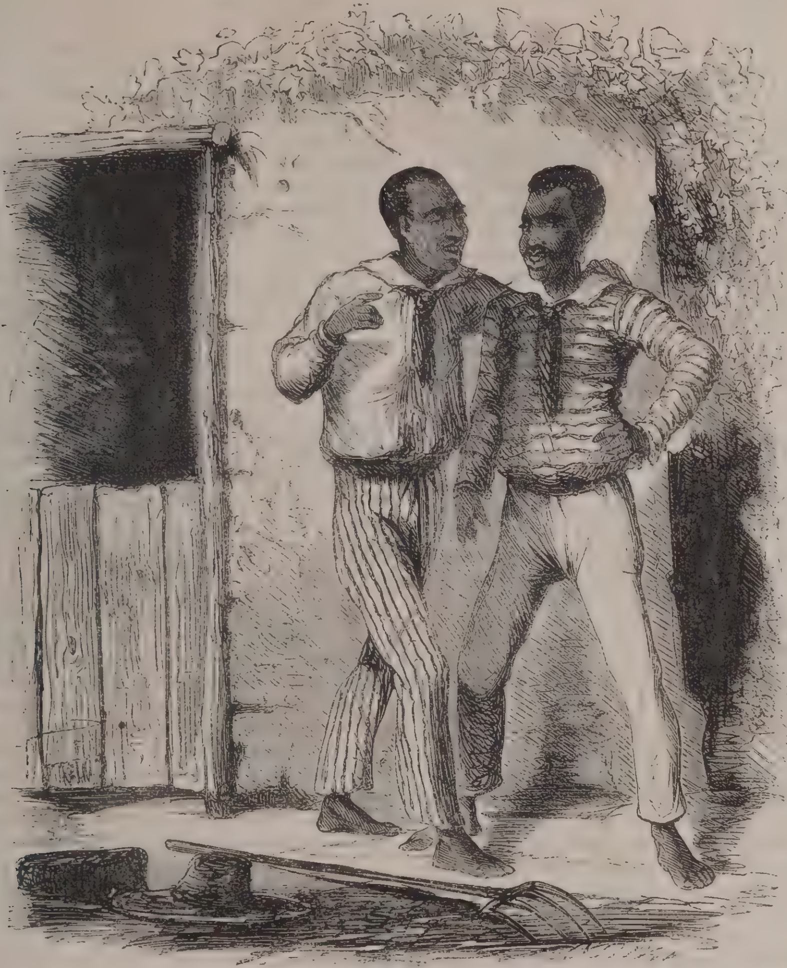
Il y a, je crois, moins de charité en Amérique que dans une autre contrée chrétienne du globe. Il n'est dans le caractère des habitants ni de donner ni de recevoir. J'ai par exemple vu porter aux nues, dans un journal, la générosité du président de l'Union, qui avait distribué aux pauvres la somme énorme de 50 dollars, 200 et quelques francs ! D'autre part, il n'y avait pas trois jours que nous habitions Mohawk, lorsque deux enfants déguenillés vinrent nous demander un bouillon pour leur mère malade. Nous leur en don-



Après sa tâche, il peut retourner à sa case et jouer avec ses enfants.

nâmes; et l'aîné, tirant de sa poche une poignée de liards pour le payer, parut fort surpris que nous ne voulussions pas y consentir. Ce fut bientôt à qui aurait le superflu de notre lait; mais toujours on nous proposait de l'argent en retour. Quand nos voisins virent que *la vieille Anglaise* ne vendait rien, je suis persuadée qu'ils ne l'en aimèrent pas mieux ; mais ils parurent croire que si elle était folle, ce n'était pas une raison pour qu ils fussent fous. En conséquence, les emprunts, pour me servir de leur expression, devinrent très fréquents, mais toujours sous une forme qui montrait à la fois leur fierté et leur peu de gêne. Du matin au soir c'était une livre de fromage, une demi-livre de café qu'on m'envoyait emprunter; et plus d'une fois on me fit prévenir qu'il fallait que le lait fût chaud, ou non écrêmé. Un jour, le commissionnaire le refusa, en disant que sa mère n'avait besoin que d'un peu de crême pour son thé. Je ne pus jamais les convaincre, l'espace d'un an que nous demeurâmes parmi eux, que je ne vendais pas les vieux habits de la maison. Ils voulaient à toute force les acheter; et quand ils se décidaient enfin à les prendre et à garder leur argent : « Hé bien, disaient-ils, nous vous ferons quelques journées d'ouvrage; envoyez-nous chercher quand bon vous semblera. » Comme je ne profitais pas de cette offre et qu'ils n'en continuèrent pas moins leur formule, je conclus que leur intention était simplement de s'éviter la peine de dire *merci*, car c'est un mot qui n'existe pas dans le vocabulaire américain.

Le théâtre de Cincinnati n'est ni vaste ni bien décoré, mais faute de mieux nous y allions de temps en temps, malgré même la distance, car c'était plaisir par les belles nuits d'automne et d'hiver de franchir la demi-lieue qui nous séparait de la ville. Les acteurs n'étaient pas trop mauvais, quoique les misérables recettes qui entraient dans la caisse du directeur ne lui permissent pas de faire souvent restaurer la salle. Mais il y avait pis que la malpropreté des décorations, c'étaient le style et les manières de l'auditoire. Les hommes qui remplissaient le parterre avaient les bras en chemise et les manches retroussées, crachaient sans cesse, et exhalaient une odeur infecte d'ognon et d'eau-de-vie. Dans les loges, ils avaient ordinairement les talons au niveau de la tête, tournaient le dos à la scène, ou bien se couchaient sur les banquettes. C'était un tapage perpétuel; et quand on applaudissait, au lieu de frapper des mains, on criait ou on battait des pieds. Pendant notre résidence à Cincinnati, deux danseuses françaises y vinrent donner plusieurs représentations. Ce n'étaient à coup sûr que des figurantes de l'Ambigu ou de la Gaîté : elles produisirent cependant une sensation des plus vives. Mais la surprise et l'admiration ne furent pas les seuls sentiments qu'elles excitèrent chez les spectateurs; elles répandirent-



Aux États-Unis on leur donne la journée du dimanche.

parmi eux autant pour le moins d'horreur et d'épouvante. Personne ne douta qu'elles n'eussent un sublime talent ; mais tout le monde convint que la moralité de l'ouest avait reçu un coup mortel. Les dames abandonnèrent le théâtre, les hommes rougirent jusqu'au blanc des yeux, et le clergé, du haut de la chaire, lança anathème contre les pauvres danseuses, qui pourtant avaient eu la précaution d'allonger leurs jupes. Mais on ne saurait imaginer combien les habitants sont chatouilleux sur l'article de la décence, les femmes surtout! Elles se croiraient perdues si elles appelaient par leurs noms un corset ou une chemise, et se servent de sottes périphrases pour désigner ces objets. Une demoiselle qui monte un escalier, rencontre-t-elle un jeune homme qui le descend, se sauve en jetant les hauts cris. Je proposai un jour une partie de campagne, une espèce de pique-nique; mais on me refusa, parce qu'il serait contraire aux mœurs que des dames et des messieurs s'assissent ensemble sur l'herbe. A Cincinnati, il y a un jardin où l'on va prendre des glaces. Pour la conservation des fleurs, du milieu d'un parterre s'élève, au faîte d'un poteau, une enseigne où est représentée une jeune paysanne suisse, tenant à la main un écriteau par lequel le public est invité de ne rien cueillir. Malheureusement l'artiste dessina la robe si courte, qu'on vit le bas des jambes. A cette vue, lors de l'ouverture de l'établissement, grande fut la rumeur des dames. Elles n'y auraient pas remis les pieds, si le propriétaire n'eût rappelé le peintre pour qu'il baissât la jupe. Mais comme celui-ci n'avait plus de couleur rouge, bon gré mal gré il ajouta au cotillon une bande bleue.

En Amérique, le printemps n'est pas, beaucoup s'en faut, si agréable que l'automne. Ils sont tous deux lents à s'écouler, mais autant la longueur du second est délicieuse, autant celle du premier est irritante. Même, à rigoureusement parler, il n'y a point du tout de printemps. Ce bel automne se prolonge souvent jusqu'à Noël, après quoi commence l'hiver, qui se maintient avec une extrême rudesse trois ou quatre mois durant, pour ensuite cesser soudain et être remplacé par l'été. L'incertitude inouïe du climat est d'ailleurs telle que je ne saurais préciser à quelles époques ces changements surviennent, car d'un bout à l'autre de l'année le thermomètre varie de dix à quinze degrés en l'espace de douze heures.

A propos de l'hiver, je me rappelle n'avoir pas parlé, à Cincinnati, d'un bal annuel qui se donne dans toutes les autres villes et cités de l'Union, le 23 février, jour auquel naquit Washington; nous y assistâmes. Je fus réellement surprise à notre arrivée du beau coup d'œil que présentaient les salons, car ils étaient vastes, bien éclairés et remplis de dames les mieux mises. Surtout, j'y remarquai une foule de charmantes jeunes

personnes. Les messieurs aussi avaient soigné leur toilette; mais je n'avais pas encore assez longtemps demeuré dans l'ouest de l'Amérique, pour n'être pas ébahie de reconnaître dans presque tous les élégants qui passaient devant moi des maîtres ou des commis de boutique que j'avais coutume de voir derrière les comptoirs ou sur le pas de leur porte. Les mères et les demoiselles cependant leur souriaient et les agaçaient avec autant d'ardeur que je l'ai jamais vu faire pour des aînés de famille. J'en conclus donc qu'ils étaient regardés comme appartenant à la première classe; car on ne doit pas imaginer que les Américains ne reconnaissent aucune distinction de rang. A ce bal, par exemple, je m'étonnais de ne pas rencontrer une jeune fille d'une beauté rare, qui m'était bien connue. « Ne vous en étonnez pas, me dit une voisine avec hauteur, son père aide à fabriquer les objets qu'il vend; nous ne sommes que marchands, non pas ouvriers, nous autres. » On ne dansait ni bien ni mal; ce qui seulement me parut un peu suranné, c'est que le chef de l'orchestre annonçait encore à haute voix les figures aux danseurs. Il y eut un souper dont les dispositions furent singulières, mais éminemment caractéristiques du pays. Les messieurs allèrent s'asseoir autour d'une table splendide dressée pour eux dans un autre vaste salon de l'hôtel, tandis qu'une assiette fut simplement mise dans la main de chacune des pauvres dames qui, en l'absence des hommes, restèrent à se promener pensives de long en large. Bientôt après arrivèrent des domestiques portant des plateaux de confitures, de gâteaux et de crême. Toutes alors reprirent leurs places sur les banquettes qui garnissaient les murailles, et, faisant une table de leurs genoux, mangèrent en silence leur friande, mais triste collation. On ne pourrait se figurer une scène plus comique. Cet arrangement ne venait ni d'un motif d'économie ni du manque de place; mais les hommes préféraient être seuls; telle fut l'explication que m'en donnèrent vingt personnes à qui j'eus la curiosité de la demander.

Toujours les choses se pratiquent ainsi en Amérique. Hormi les bals, où ne dansent guère que les jeunes gens des deux sexes non mariés, les femmes sont exclues de tous les plaisirs des hommes. Ceux-ci ont de nombreuses et fréquentes réunions, où ils dînent, jouent, font de la musique et soupent ensemble, mais celles-ci n'y sont jamais admises. Si telle n'était pas la coutume constante, il serait impossible qu'on ne parvînt pas à inventer quelque moyen d'épargner aux dames riches et à leurs filles la peine de remplir mille ignobles soins de ménage qu'elles remplissent presque toutes dans leurs maisons. Même dans les Etats où l'esclavage est permis, quoiqu'elles puissent ne pas laver et repasser le linge, ne pas employer une moitié du jour à pétrir des gâteaux, et l'autre moitié à en surveiller la cuisson, encore les plus huppées s'occupent-elles du tracas domestique de manière à ne pouvoir briller dans un cercle ni par leurs talents ni par leurs connaissances. A Baltimore, à Philadelphie, à New-York, cette règle souffre bien quelques exceptions, mais en général elle n'est que trop vraie pour toute la contrée.

Nous quittâmes Cincinnati pour nous rendre à Baltimore, à travers les monts Alleghany. Nous fûmes rudement cahotés par les diligences du pays, à partir de Wheeling, que nous mîmes trois jours à atteindre; il nous en fallut presque autant pour arriver à Baltimore.

Baltimore est, je crois, de toute l'Union, la ville dont l'ensemble, quand vous approchez, vous offre le plus noble spectacle. Vous distinguez de loin une foule de dômes et de tours, et lorsque vous entrez dans la principale rue, vous reconnaissez sur-le-champ que vous êtes dans une magnifique et populeuse cité. Elle est effectivement fort belle sous beaucoup de rapports. Outre les nobles édifices qu'elle contient, les maisons mêmes des particuliers ont un air de magnificence, à cause de l'abondance du marbre blanc dont elles sont ornées. Les portiques des principaux hôtels sont tous faits en cette précieuse matière. On a appelé Baltimore *la ville aux Monuments*, il faut citer parmi les principaux deux hautes colonnes, élevées, l'une à la mémoire de Washington, et qui est surmontée d'une colossale statue de ce général patriote; l'autre en commémoration de je ne sais quelle victoire, et un grand nombre de belles fontaines. La cathédrale est regardée par tous les Américains comme un superbe morceau d'architecture; mais quiconque a vu les églises d'Europe doit penser autrement. Cette ville possède aussi un riche musée et un théâtre, peu fréquenté.

Washington. Aspect de cette ville. Le Potomac. Stonington. Fruits et fleurs du Maryland et de la Virginie. Philadelphie. Quakers. Condition de la femme aux Etats-Unis.

Pour aller de Baltimore à Washington, la route la plus courte de beaucoup est celle de la terre, mais voulant voir la fameuse baie Chesapeake, nous prîmes le paquebot à vapeur. La capitale des Etats-Unis a été si souvent décrite, que je respecte trop le lecteur pour la lui décrire encore. Je dirai seulement que l'aspect m'en parut enchanteur. Les étrangers, les Américains même, se moquent sans cesse de cette ville, parce que son plan fut dressé sur une énorme échelle, et que jusqu'à présent il n'est exécuté qu'en très petite partie. Mais j'avoue que pour moi Washington n'a rien de ridicule, et qu'il possède déjà d'assez nobles traits pour soutenir sa dignité comme métropole d'une grande nation. Puis, selon moi, l'absence de toute vue, de tout bruit et de toute odeur de commerce, ajoute infiniment au charme de cette cité. Au lieu de charrettes et de camions, vous y voyez d'élégants équipages; au lieu de gens à mine affairée qui courent et se croisent pour aller vendre leur sucre, leur café, leurs étoffes, vous ne rencontrez que des personnes bien mises qui se promènent tranquillement par les larges rues. Mais, chose étrange à dire, le théâtre, même à Washington, ne peut rester ouvert plus de trois ou quatre semaines de suite. On m'a dit que le jeu était l'amusement favori des hommes, et qu'ils s'y livraient avec passion; mais là comme partout ailleurs, on ne joue que dans le plus grand secret. Pendant trois ans que je séjournai dans le pays, je ne me rappelle guère avoir aperçu qu'une douzaine de paquets de cartes. Le billard est aussi un plaisir fort goûté, quoique dans la plupart des Etats il soit illégal.

Les églises de Washington ne sont pas fort belles, mais l'Episcopale et la Catholique étaient toujours remplies de femmes mises avec élégance; et je remarquai plus d'hommes aux offices dans cette ville que dans aucune autre. Les dames presbytériennes y vont trois fois par jour; mais en somme l'aspect de la capitale, un dimanche, est beaucoup moins puritain que celui de presque toutes les cités américaines. Les habitants se promènent, et il n'y a point, comme à Philadelphie, de chaînes dans les rues pour les empêcher de monter à cheval ou de sortir en voiture, si bon leur semble. Les femmes se mettent bien, mais non pas si richement qu'à Baltimore. J'ai observé qu'il n'était pas extraordinaire, à Washington, qu'elles prissent le bras d'un homme qui n'était ni leur mari, ni leur père, ni leur frère. Ce remarquable relâchement du décorum américain a été sans doute introduit par les différentes familles des ambassadeurs étrangers. Les messieurs devraient de même suivre en tout l'exemple des Européens qui vivent chez eux, et par exemple quitter leur ignoble habitude de cracher à chaque instant, laquelle provient de ce qu'ils mâchent sans cesse du tabac. Elle est cause d'une particularité notable dans la physionomie des Américains: leurs lèvres sont presque uniformément minces et pincées. D'abord, j'expliquai ce fait par la théorie de Lavater, et je l'attribuai à la sécheresse du tempérament; mais il est

trop universel pour être ainsi explicable, et l'autre raison me semble beaucoup meilleure.

Durant notre résidence à Washington, un membre du congrès mourut, et je fus surprise de la solennité de la pompe de ses funérailles. Il paraît que lorsqu'un sénateur ou un représentant meurt pendant la session, il est inhumé aux frais du gouvernement, et la disposition du convoi, dont ne se mêlent dès lors ni les parents ni les amis, devient une affaire d'Etat. Voici dans quel ordre défila sous mes yeux le cortége : les aumôniers des deux chambres; les médecins qui avaient soigné le défunt; la commission nommée pour aviser à toutes les mesures nécessaires; le corps, avec six membres tenant les cordons du poêle; la famille du mort, avec les sénateurs et les représentants de l'Etat auquel il appartenait; les huissiers de la chambre des représentants; la chambre entière, précédée de l'orateur; le sénat, précédé du vice-président des Etats-Unis; les ministres, et enfin le président lui-même. Ce cortége était fort long, mais personne ne marchait à pied, et on avait loué en cette occasion la plupart des voitures de la ville. Le corps fut enterré dans le cimetière commun. Je n'ai pas vu le monument élevé en cette circonstance; mais je présume qu'il fut dans le style de plusieurs autres que je remarquai et qui portaient les noms de membres morts à Washington. Or, ce n'étaient que des blocs carrés de maçonnerie sans aucune prétention de splendeur.

Le Potomac, quand il arrive à Washington, décrit une belle sinuosité, formant une espèce de baie autour de laquelle la ville est bâtie. Juste à l'endroit où il fait ce coude, est un pont qui joint les côtes du Maryland et de la Virginie.

Après avoir séjourné un mois dans la capitale des Etats-Unis, nous allâmes nous établir pour l'été à Stonington, bourg qui en est distant d'une dizaine de milles et situé sur la même rivière. En face, la Virginie étend son sauvage mais délicieux et fertile paradis, et le Maryland lui-même nous étonna beaucoup par la profusion des fruits et des fleurs qui de toutes parts y poussent spontanément.

Notre été dans le Maryland fut vraiment délicieux. Le thermomètre centigrade se maintint à 30 ou 31 degrés; mais la chaleur ne fut pas à beaucoup près aussi accablante que celle dont nous avions eu à souffrir dans l'ouest. En nulle partie de l'Amérique septentrionale les productions naturelles du sol ne sont plus variées ni plus belles. Les fraises de la plus riche saveur naquirent d'abord sous nos pieds; et quand elles passèrent, chaque bois, chaque champ, chaque sentier à travers la campagne, ressemblèrent aux plus fertiles vergers à cerises, offrant une inépuisable profusion de fruits à quiconque voulait se donner la peine de les ramasser. Puis arrivèrent les pêches, car chaque baie était formée de vigoureux pêchers, et quoiqu'elles n'eussent ni la grosseur, ni le parfum de celles qui mûrissent en Europe sur les espaliers, nous les trouvâmes souvent assez bonnes pour nous rafraîchir agréablement dans nos longues promenades. Mais ce furent les fleurs et les arbustes fleurissant qui surtout rendirent cette région la plus enchanteresse que j'eusse jamais vue, toujours excepté l'Alleghany. Aucune description ne peut donner une idée de leur variété, de leur abondance, de leur splendeur. Si je parle de roses sauvages, le lecteur s'imaginera sans doute qu'il ne s'agit que des pâles et éphémères églantiers qu'on voit en Europe parmi les ronces; mais celles de Maryland et de Virginie pourraient être le plus bel ornement d'un jardin. Elles sont rarement fort doubles, mais leur brillante couleur répare ce défaut. Elles présentent toutes les nuances depuis le cramoisi le plus foncé jusqu'au rose le plus tendre. Leur odeur est riche et délicate. En largeur elles surpassent toutes celles que je connaisse, car souvent leur diamètre n'est pas moins de quatre pouces. La feuille ressemble beaucoup à celle du rosier de Chine; elle est grande, noirâtre, dure et luisante. L'acacia, ou, comme on l'appelle, le *locuste*, fleurit avec autant de richesse que de profusion, et son odeur égale celle de la fleur d'oranger. L'arbre-chien est une autre des splendides fleurs blanches qui ornent les bois. Un arbuste encore très joli, mais de plus petite taille, c'est l'aune-poison. Heureusement, ses qualités nuisibles sont en général bien connues, car tout de suite il attire l'œil par ses délicats bouquets de fleurs blanches qu'on prendrait pour des crépines de rideaux. Mais le contact seul de cet arbuste est venimeux, et produit une violente enflure. L'arbre de Judée abonde partout, et ce sont ses grappes si élégantes, si nombreuses, qui, les premières, annoncent aux Américains le retour du printemps. Les azalias, blancs, jaunes et rouges; les kalmias de toutes espèces, le trop odoriférant magnolin, et le superbe rhododendron, tous ici poussent avec une sauvage abondance. La plante connue en Europe sous le nom de *jasmin de Virginie* grimpe souvent au faîte des plus hauts arbres de la forêt, et laisse retomber avec grâce ses grosses fleurs en forme de trompette et d'un riche écarlate. Enfin, rien n'est plus beau que le sassafras. Mais ce qui surtout enchante l'Européen, lorsqu'il se promène l'été en Amérique, c'est de marcher au milieu d'une atmosphère de papillons, si resplendissants de couleurs, si variés de forme, qu'ils m'ont souvent paru ressembler à des fleurs ailées. L'oiseau mouche est une merveille particulière au climat, qui ravit l'œil. Les vers-luisants aussi nous ravirent d'admiration. Dans les lieux humides, ou avant les orages, ils sont fort nombreux, et pendant la sombre soirée d'un jour brûlant, alors que toute occupation devenait impossible, je les ai souvent examinés des heures entières.

Nous allâmes vers la fin d'août visiter Philadelphie. L'arrivée de cette ville n'est pas aussi noble que celle de Baltimore; quoique beaucoup plus vaste, elle ne se déploie pas avec autant d'avantage; elle manque de dômes et de colonnes; néanmoins, c'est une fort belle cité. Je n'en connais pas de plus propre. Les rues sont bien pavées; et les trottoirs, faits de briques, comme dans toutes les vieilles villes américaines, sont presque entièrement abrités du soleil par les tentures qui dans les principales rues descendent des fenêtres de chaque boutique. Philadelphie est construite avec une régularité extrême et presque fatigante; mais on y remarque beaucoup de jolies maisons, s'il n'y en a point de vraiment splendides. Elles sont généralement bâties en briques, mais les hôtels des personnes opulentes ont, d'ordinaire, des perrons et des portes de marbre blanc. En somme, toutefois, les habitations particulières ont moins d'élégance qu'à Baltimore.

Philadelphie renferme beaucoup d'édifices publics qui méritent d'être vus. Je citerai, entre autres, la banque des Etats-Unis et celle de Pensylvanie, l'hôtel du Gouvernement, le Muséum, et les deux théâtres. Malgré tout cela, malgré même sa population de cent trente mille âmes, la ville est triste. Le plus grand, le plus frappant contraste qu'elle présente, si on la compare aux cités d'Europe, s'aperçoit après le coucher du soleil. Alors, à peine si le moindre son retentit; à peine si une voix ou le bruit d'une roue interrompt le silence. Les rues sont ensevelies dans une obscurité profonde, car il n'y a de réverbères que devant les principaux hôtels et les demeures de quelques magistrats. Les seules boutiques qui soient encore ouvertes sont celles des apothicaires, et de loin en loin celles des traiteurs. Rarement entendez-vous le pas d'un vivant, et jamais une note de musique, jamais un éclat de folle joie. A la sortie du spectacle, quand même j'en sortais avant la dernière pièce, je n'ai jamais rencontré une seule voiture. C'était toujours de silencieuses ténèbres à faire peur. Dans la journée, les magasins, qui m'ont paru extraordinairement vastes, sont fort beaux. Il y en a beaucoup dont le style rappelle l'élégance de ceux d'Europe. Les bureaux de loterie abondent, et c'est un jeu auquel presque tous les habitants se livrent. J'ai

vu moins de carrosses à Philadelphie qu'à Baltimore ou à Washington; mais l'hiver, m'a-t-on dit, ils sont bien plus nombreux. En effet, beaucoup des meilleures familles avaient déjà quitté la ville pour se rendre aux différentes eaux, et d'autres les suivaient chaque jour. Les bains de Long-Branch, sur la côte de Jersey, sont fort à la mode, et on vient en foule tant de Philadelphie que de New-York. La description qui m'a été faite de la manière de se baigner m'a un peu semblé extraordinaire; tant de personnes me l'ont cependant répétée que je ne puis douter de son exactitude. A Long-Branch, par exemple, on ne peut guère se loger que dans de vastes pensions bourgeoises où toute la compagnie mange à table d'hôte. Or, il est d'usage que, en arrivant, chaque dame passe la revue des hommes mariés, au premier repas où elle se rencontre avec eux, et choisisse celui qu'elle trouve le plus à son goût pour être son protecteur dans les visites qu'elle se propose de rendre au royaume de Neptune. Elle lui adresse en conséquence la requête, qui toujours est gracieusement acceptée, de la mener goûter à l'onde amère; mais une autre belle doit demander la protection du même galant, sinon le premier arrangement doit être rompu, car l'usage ne va point jusqu'à autoriser l'immersion en tête-à-tête.

Je n'avais pas encore eu, dans toutes mes courses, l'occasion d'entrer dans une synagogue de quakers, et comme je pensais ne pouvoir nulle part les visiter pour la première fois mieux qu'à Philadelphie, la ville qui en compte dans son sein le plus grand nombre, j'allai un jour, avec une quakeresse de ma connaissance, à la principale réunion de ces coreligionnaires orthodoxes. La salle était vaste, mais absolument dénuée d'ornements. Les deux sexes étaient séparés par une grille qui la divisait en deux parties égales. L'assemblée était fort nombreuse des deux côtés, et l'atmosphère, d'une chaleur presque intolérable. Pendant que les fidèles se dirigeaient à pas comptés vers leur porte respective, je remarquai sous la prétentieuse coiffure des femmes beaucoup de jolies figures; et à chaque fois qu'un des hommes, tous coiffés de leurs larges castors, venaient s'asseoir, le salut « entre donc, et garde ton chapeau, » que Parny suppose leur être réservé dans le ciel, se représentait à ma mémoire. Les petits bonnets et les chapeaux à vastes rebords se rangèrent par longues files, et le silence fut longtemps si solennel et si profond, que je pouvais à peine me croire entourée de personnes vivantes. A la fin, un homme grave et carré se leva, déposa son ample feutre, resta encore un gros quart d'heure sans ouvrir la bouche, poussa un gros soupir, et dit comme avec effort: « Ote ton pied. » Il redevint ensuite silencieux pour cinq minutes au moins, puis continua pendant une heure et plus à ne laisser échapper que quelques mots à la fois, et à de tels intervalles, que je ne pus aucunement comprendre le sens de son discours, si toutefois il était compréhensible. Ma quakeresse me dit ne pas savoir qui c'était, et qu'elle regrettait beaucoup que j'eusse entendu un si pauvre prédicateur. Après qu'il eut fini, un vieillard à mine distinguée, chirurgien de profession, débita d'une manière agréable quelques sentences. Bientôt après qu'il se fut rassis, toute la congrégation se leva, j'ignore à quel signal, et sortit. C'est une singulière espèce de culte, si on peut donner ce nom à celui où les prières sont rigoureusement défendues; néanmoins, il me parut, dans son calme décent, beaucoup préférable à ce que j'avais vu aux synagogues des presbytériens et des méthodistes. La religieuse sévérité des mœurs philadelphiennes n'est en rien plus notoire que dans le nombre des chaînes qui le dimanche barrent les rues pour empêcher les chevaux et les voitures de passer. Aucunement les Juifs ne peuvent l'emporter sur les habitants de cette contrée pour les observances extérieures. A quoi les messieurs de Philadelphie passent-ils les jours de fêtes, je ne prétends pas le deviner; mais la prodigieuse majorité des femmes dans les églises est fort remarquable. Quoique le quakérisme soit professé par presque toute la population de cette ville, on y retrouve la même variété de sectes que partout ailleurs dans l'Union, et les prêtres y jouissent aussi de la même influence sans bornes.

Nos lettres d'introduction nous mirent bientôt en rapport avec une foule de gens aimables. Les manières ont à Philadelphie quelque chose qui me plut infiniment; il m'a semblé qu'on y avait moins d'affectation que toute autre part. Dans les salons règne un calme, une gravité, bien caractéristiques d'une ville fondée par William Penn. La mise des dames, de celles même qui ne sont pas quakeresses, paraît s'en ressentir; elle est de la propreté la plus élégante, et la toilette des jeunes personnes est un mélange de simplicité et de bon goût qui pourrait servir de modèle à toute l'Union. Il n'y a peut-être pas de différence plus complète pour l'habillement féminin entre deux villes du monde, qu'entre Baltimore et Philadelphie. Il est de part et d'autre fort riche, mais se distingue dans le premier cas par une fastueuse splendeur; dans le second, par l'élégance la plus simple. J'avais ouï dire que Philadelphie possédait beaucoup d'hommes célèbres par leurs études scientifiques. J'en rencontrai effectivement plus d'un qui étaient pleins de savoir et d'intelligence; mais ils ont une si froide sécheresse de langage, et un manque si apparent d'intérêt pour les questions qu'ils discutent, que suivant moi, la conversation perd dès lors tous ses charmes. Au reste, cette absence de chaleur et de sentiment, cette insouciance pour tout ce qui ne les touche pas de très près, est universelle chez les Américains, et empêche qu'on ne trouve beaucoup de plaisir à causer avec eux. Tout l'enthousiasme de l'Amérique semble concentré sur le seul point de son indépendance et de son émancipation. A ce propos, elle est de feu, elle jette des flammes. On peut, je le crois, la comparer à une jeune mariée; la liberté, qu'elle a conquise depuis moins d'un demi-siècle, est pour elle comme un mari qu'elle vient de prendre. Elle n'a que pour lui des yeux, des oreilles, un cœur. La lune de miel n'est pas encore passée; quand elle le sera, peut-être l'Amérique prendra-t-elle plus de coquetterie, et saura-t-elle mieux faire l'aimable aux autres nations.

Ce fut encore à Philadelphie, surtout au milieu des femmes les plus riches, les plus belles, les plus distinguées de la terre, que me frappa, comparativement à l'Europe, ce peu d'influence que notre sexe exerce en Amérique sur la société. Elles y mènent la vie la plus nulle qu'on puisse imaginer. Qu'il me soit permis, par exemple, de décrire la journée d'une dame de la première classe. Elle sera femme, si on veut, d'un sénateur ou d'un jurisconsulte des plus renommés. Elle a une très belle maison, avec un bel escalier en marbre blanc, et les piliers de la porte de même, avec un beau marteau d'argent, et un bouton d'argent aussi. Elle a de magnifiques salons très magnifiquement meublés; dans un desquels à vrai dire est un buffet; mais un très élégant buffet; mais garni d'élégants flacons et d'élégantes carafes en verre taillé. Elle a un très bel équipage, avec un très beau nègre libre pour cocher. Enfin elle est toujours parfaitement mise, et d'ailleurs elle-même est fort jolie. Hé bien donc! elle se lève, et sa première heure elle la consacre à disposer sa toilette avec la plus scrupuleuse propreté. Puis elle descend à son parloir, ou salon, propre, raide, silencieuse. Son déjeuner lui est apporté par son laquais, un noir affranchi. Après avoir mangé son jambon frit et son poisson salé, elle boit son café en silence, tandis que son mari lit un journal, et en tient un autre sous son coude. Ensuite, peut-être elle lave les tasses et les soucoupes, de crainte qu'un domestique maladroit ne lui dépareille la douzaine. Son équipage est demandé pour onze heures; jusque-là, elle s'occupe à confectionner diverses sortes de pâtisseries, un tablier aussi blanc que la neige protégeant sa robe de soie couleur de souris. Vingt minutes avant que ses chevaux soient prêts, elle se retire dans sa chambre, comme elle l'appelle; quitte, secoue, et plie son tablier dont rien n'a altéré la blancheur; dé-

chiffonne son riche déshabillé, met avec soin son élégant bonnet avec tout l'élégant *et cætera;* puis descend juste au moment où le cocher crie au laquais que la voiture attend. Elle y monte, en laissant échapper ces mots : « A ma société de charité. » Le laquais reste au logis pour nettoyer les couteaux ; mais le cocher peut se fixer à ses bêtes tandis qu'il ouvre la portière, et sa maîtresse, qui n'a coutume de s'appuyer sur la main ni sur le bras de personne, en sort saine et sauve, quoiqu'elle ait l'un des siens embarrassé d'une boîte à ouvrage, et l'autre d'un gros paquet de toutes ces indescriptibles merveilles que ces dames portent comme offrandes aux sociétés de charité. Elle entre dans le parloir, approprié à la réunion des membres, y trouve sept autres dames du même genre qu'elle, et prend place dans leur cercle. Elle présente sa contribution, qui est acceptée avec un joli sourire de ses amies, et qui consiste en rognures de drap, en bouts de rubans, en quelques feuilles de papier doré, et en petites épingles. Puis elle tire de sa boîte trois pelotes, quatre essuie-plumes, sept allumettes de papier, et un porte-montre de carton. Toutes ces jolies choses sont accueillies avec acclamation, et la plus jeune des membres les dépose soigneusement sur des rayons parmi une prodigieuse quantité de pareils brimborions. Elle tire alors son dé, et demande de l'ouvrage. On lui en donne, et les huit dames cousent plusieurs heures de suite. Elles causent de prêtres et de missions ; des profits de leur dernière vente, et de leurs espérances pour la prochaine; d'un vilain bonnet que madame une telle portait le dimanche matin, du gentil prédicateur qui a parlé le dimanche soir, et de l'abondante quête qu'elles ont en conséquence faite ce soir-là. Trois heures arrivent ainsi; la voiture revient, et la dame avec sa boîte à ouvrage retourne au logis. Elle remonte à sa chambre, ôte avec précaution son bonnet *et cætera*, met son tablier de soie noire à dents, va à la cuisine examiner si tout se passe comme il faut, puis au parloir, où, après avoir jeté un coup d'œil attentif sur le couvert qui est mis pour dîner, elle s'assied, et travaille pour attendre son mari. Il arrive, lui serre la main, crache, et dîne. La conversation se réduit à peu de chose, et dix minutes suffisent au repas. Suivent le dessert et les liqueurs, le journal et la couture. Dans la soirée, monsieur, qui est un savant, va d'abord à quelque séance scientifique, et ensuite jouer aux cartes chez un voisin. Madame offre du thé à un jeune missionnaire, et à trois membres de sa société de charité. Demain, après demain, tous les jours, elle recommencera le même manége. On voit qu'elle n'étudie pas beaucoup l'art de plaire.

Cuisine américaine. Costume. Voiture. Cupidité des habitants. Littérature. Beaux-arts. Retour en Angleterre.

Puisque je raconte tout ce que je sais des Américains, je dois assurément ne pas omettre un trait aussi important que la cuisine. Or, il y a chez eux plusieurs anomalies dans la manière de servir, même un festin des plus splendides; mais comme elles sont tout-à-fait passées en usage, elles n'indiquent aucunement négligence ou mépris pour cette grande affaire; et si on met les chapeaux sur la table ou sur le buffet; si le potage, le poisson, les pâtisseries, la salade ne viennent pas toujours s'offrir aux convives dans un ordre très orthodoxe, peu importe. Je ne suis guère capable, j'en ai peur, de donner une savante critique sur ce sujet; il faudra donc se contenter d'observations générales. L'ordinaire des habitants de l'Amérique est abondant, mais non délicat. Ils consomment une quantité extraordinaire de lard. Le jambon et le beefsteak apparaissent régulièrement le matin, à midi et le soir. Pour manger, ils mêlent leurs différents mets avec la plus étrange incongruité imaginable. J'ai souvent vu mêler ainsi des œufs et des huîtres; le sempiternel jambon se sert sur une gelée de pommes, et le beefsteak sur une compote de pêches. Le fruit est partout excellent, mais à peine y goûtent-ils, préférant de beaucoup, à déjeuner et à dîner, des rouleaux de pâte chaude à moitié cuite. Le beurre est passable, mais la crême rarement bonne. De fait, les vaches sont fort mal soignées, comparativement à l'Europe. Les légumes qui abondent sont fort beaux; mais soit faute de pluie, l'été, soit manque de soins, ceux qu'on distingue par l'épithète de verts, finissent beaucoup plus tôt qu'en Angleterre et en France. Le maïs ou blé d'Inde se mange sous une grande variété de formes; quelquefois, lorsqu'il est encore tendre, on l'accommode comme les petits pois; quelquefois on le brise lorsqu'il est sec; on le fait simplement cuire à l'eau, et, comme le riz, on le sert sans autre apprêt sur la table; ce plat s'appelle de *l'homing*. Avec la farine de ce grain se confectionne une douzaine au moins de gâteaux différents; mais, à mon goût, ils sont tous mauvais, tandis que la même farine, mêlée dans la proportion d'un tiers à celle de froment, donne le meilleur pain que j'aie jamais goûté. Je n'ai aperçu aux Etats-Unis ni turbot, ni saumon, ni morue fraîche; mais la truite et l'alose y sont excellentes. On y manque absolument d'habileté dans la composition des sauces, tant pour le poisson que pour tout le reste. On n'y connaît que deux ou trois espèces de ragoûts, qui encore seraient dédaignés par nos plus modestes gourmets. Le gibier est fort inférieur au nôtre; le lièvre manque, et je n'ai pas vu de faisans. Il est rare qu'on se donne la jouissance des seconds services, malgré toutes leurs ingénieuses tentations pour forcer les gens à dîner une seconde fois; mais presque toutes les tables ont leur dessert, mot qui invariablement se prononce *dessart*. Les Américains aiment à la folie, pour me servir de cette expression, les puddings, les gâteaux, et toute sorte de confitures, en particulier les dames. Presque tout le monde boit de l'eau à table; et par une étrange contradiction, c'est dans le pays du monde où il y a le plus de rudes buveurs qu'il se consomme le moins de vin à dîner. Les dames n'en prennent jamais au-delà d'un verre, et le plus grand nombre des femmes, pas une seule goutte. Effectivement, les copieuses libations, auxquelles il est notoire que les Américains se livrent, n'ont point lieu dans de gais banquets, mais dans la solitude. Le café ne suit pas aussitôt le dîner; mais on le réserve pour la collation qu'on appelle le *thé*, et qui vient quelques heures plus tard. Rien de plus extraordinaire que le repas de cérémonie où assistent des messieurs et des dames, à moins que l'amphitryon ne traite d'illustres étrangers : alors même on ne cause que fort peu. Ce qui enfin dépare, suivant moi, la table la mieux servie, c'est de placer tous les hommes d'un côté, et toutes les femmes de l'autre; mais il est fort rare que la chose se pratique autrement.

Les dames ont d'étranges manières d'ajouter à leurs charmes. Elles se poudrent immodérément la figure, le cou et les bras, d'amidon pilé; l'effet, à la nuit, en est pitoyablement désagréable, sans être bien gracieux à aucune heure du jour. Elles ont aussi une très malheureuse passion pour les faux cheveux, dont elles portent des masses énormes; et c'est d'autant plus ridicule, que généralement elles possèdent de magnifiques chevelures. Je soupçonne que cette mode bizarre vient du désir que leur toilette leur coûte le moins de peine possible, et du très petit nombre de femmes de chambre accomplies. Il est beaucoup plus commode de s'accrocher, ici, là, partout, un paquet de boucles indéfrisables, que de prendre le soin toujours long d'arranger élégamment les tresses qu'on a reçues de la nature. Quoique la dépense des Américaines pour leur parure dépasse de beaucoup, relativement à leur ordre général de vivre, celle des dames d'Europe, il s'en faut bien, excepté à Philadelphie, qu'elle soit de bon goût. Elles ne consultent les saisons ni pour la couleur ni pour le style de leur costume. J'ai souvent frissonné de froid à la vue d'une jeune beauté qui s'en allait sautillant au travers de la neige avec un chapeau rose-

pâle posé sur le haut de sa tête, et j'ai connu une dame dont les jolies petites oreilles avaient été littéralement gelées d'être ainsi exposées à la bise. Elles ne portent jamais ni manchons ni bottines, et se croiraient perdues si elles mettaient des chaussons, même quand il leur faut passer la glace pour gagner leur traîneau. Elles se promènent, l'hiver, chaussées seulement de souliers en miniature, si minces, si peu couverts, qu'ils ne les garantissent pas de la moindre humidité. Je dois dire, à leur excuse, qu'elles ont presque toutes d'excessivement petits pieds. Elles ne marchent pas bien, et même ne paraissent jamais à leur avantage, dès qu'elles se remuent. J'ignore quelle en peut être la cause, car elles ne manquent pas de maîtres à danser qui leur viennent de France. D'ailleurs, elles dansent mal, ou plutôt elles n'ont pas une bonne dégaîne en dansant. Si jolies que soient leurs figures, elles ne peuvent, dans un exercice où tout le corps est en jeu, suppléer ni à leur manque de tournure, ni à leur défaut universel de conformation en ce qui regarde le buste qu'elles ont rarement plein et gracieux.

Je n'ai jamais vu, en Amérique, un homme marcher ou se tenir bien. Les citoyens de l'Union, malgré la fréquence des exercices militaires, ont presque tous le ventre creux et le dos rond. Peut-être la faute en est-elle que les officiers n'osent pas dire aux simples soldats, qui sont leurs égaux : « Levez la tête ; » mais, quel que soit le motif, toujours le fait sauterait-il de prime abord aux yeux des étrangers. Pour la taille et la physionomie, la majorité de la population, tant masculine que féminine, est singulièrement belle ; mais ni les hommes ni les femmes ne savent se faire honneur. La moitié moins de beauté dans un autre pays produirait plus d'effet.

Rien ne peut surpasser l'activité et la persévérance américaines pour toute sorte de spéculations, non plus que leur industrie et leur audace pour toutes les entreprises qui promettent un bon résultat pécuniaire. Ils ont sous ce rapport une unité de vues, une sympathie de sentiments, qui ne se retrouvent nulle part au même degré, sinon peut-être dans une fourmilière. La conséquence en est celle qu'on peut prévoir : l'envie d'amasser que chacun se propose sans cesse donne un tour avide aux esprits, et, le pire, endurcit la conscience pour toutes les questions de probité. Vous les entendez cependant se vanter à tout propos d'être le peuple le plus moral du monde. Cette haute prétention à une vertu si supérieure demande examen, et après quatre ans d'observation attentive, je crois pouvoir dire qu'au total il y a moins de moralité en Amérique qu'en Europe.

Les voitures de tout genre ne ressemblent guère en Amérique à celles d'Europe. Celles des particuliers ne semblent construites que pour servir l'été ; sous ce rapport elles sont parfaites ; mais doivent être fort incommodes l'hiver. Les charriots, les camions et les moindres baquets ont tous une grande solidité, qui de fait est nécessaire à cause des routes qu'ils ont à parcourir. Les diligences sont plus lourdes et beaucoup moins commodes que celles de France ; avec celles d'Angleterre elles ne peuvent soutenir la comparaison. Je n'ai jamais vu des harnais que je puisse appeler beaux, ni aucun équipage qui, pour les chevaux, la voiture ou les domestiques, ne laissât rien à désirer. Les promenades en traîneaux, que permet la neige, qui souvent couvre la terre, sont délicieuses ; mais je ne sais pourquoi on se livre à ce plaisir plus la nuit que le jour, c'est peut-être parce que les hommes sont occupés de jour à leurs affaires. Les dames en pâtissent sans doute ; si elles étaient un peu leurs maîtresses, elles s'amuseraient davantage ; mais il y a dans les mœurs américaines une particularité remarquable qui leur ôte la possibilité de toute dangereuse émancipation de cette espèce, et c'est que généralement elles n'ont pas entre les mains la plus minime somme. Cent fois, en ma présence, des mémoires de quelques dollars, peut-être d'un seul, ont été présentés pour paiement à des dames qui vivaient dans une grande aisance ; elles déclaraient ne pas avoir d'argent, et envoyaient les fournisseurs se faire payer par le maître de la maison.

Le caractère de la littérature américaine est, généralement parlant, assez bien jugé en Europe : elle manque de noblesse et d'élévation. Quand les journaux sont les principaux véhicules de l'esprit et de la croyance d'un peuple, il ne faut guère s'attendre à des compositions plus gracieuses. Le goût général est décidément mauvais, et j'en trouve la preuve non-seulement dans la masse des niaiseries, qui chaque jour et chaque semaine sort de la presse, mais encore dans les éloges boursoufflés dont ils comblent leurs moindres écrivailleurs. En fait de beaux-arts, la peinture est en aussi bon, ou plutôt en meilleur chemin qu'on ne doit s'y attendre, eu égard au peu de protection qu'elle reçoit. Le merveilleux est que personne se sente assez de courage pour embrasser une profession où il y a si peu chance de gagner sa vie. L'état de charpentier présente un avenir cent fois plus brillant, et cette vérité est si notoire que, pour se livrer aux arts, il faut en avoir véritablement la passion.

Nous repartîmes pour l'Angleterre en août 1831, après un séjour de quatre ans en Amérique.

ALBERT-MONTÉMONT.

GAY.

(1831-1838) (1).

—

VOYAGE AU CHILI ET AU CUSCO.

PRÉLIMINAIRE.

M. Gay, voyageur du Muséum d'histoire naturelle à Paris, a fait un long séjour dans la république du Chili, et il en a rapporté de précieuses collections scientifiques dont la publication est aujourd'hui, 1853, déjà très avancée. Mais indépendamment de ce travail spécial, qui suit son cours avec exactitude, M. Gay, depuis son retour en France, s'est occupé d'une histoire physique et politique du Chili, publiée en langue espagnole sous le patronage et aux frais du gouvernement chilien. Une édition en langue française de cette histoire désirée doit, à ce qu'il paraît, se publier également.

Comme prélude à cette laborieuse entreprise, l'auteur a détaché de son ouvrage, en 1842, un fragment qui a été inséré dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de janvier 1843. C'est ce fragment que nous allons reproduire en partie, après avoir dit quelques mots de l'ensemble géographique du Chili.

Le Chili, dans sa plus grande extension, est situé par 25°—44° lat. S., et 72°—76° long. O., y compris l'archipel de Chiloé. Ce vaste territoire est resserré entre les Andes, à l'est, et l'océan Pacifique, à l'ouest ; il a pour limites, au nord, le désert d'Atacama, qui le sépare de la Bolivie et du Pérou, et au sud, la Patagonie occidentale ou le voisinage de la partie du nord-ouest du détroit de Magellan. Le Chili a une longueur d'environ 450 lieues et une largeur de 35 à 60 ; sa superficie est de 21,300 lieues, et sa population de 1,500,000 habitants.

La Cordillière des Andes, aux neiges perpétuelles et aux nombreux volcans, occupe à peu près un tiers de

(1) Fragment publié en 1842. A. M.

la contrée chilienne, qui, vers l'est, par le versant oriental de cette chaîne immense, va se relier au territoire occidental de la république argentine, comme aussi quelques uns des plateaux de cette chaîne servent de liens aux frontières entre le Chili et la Bolivie. Au pied occidental de cette même chaine se développent des vallons fertiles et quelques plaines qui s'abaissent insensiblement vers la mer, où elles se perdent par une pente subite. Une multitude de rivières ou de torrents arrosent ces vallons et ces plaines; mais l'influence permanente d'un soleil brûlant et sans nuages fait que certaines portions du territoire demeurent stériles et nues. Les seules parties habitées sont les oasis jetées au milieu des quebradas ou gorges près desquelles sont bâties les villes au milieu de ces terrains fertiles. L'or, l'argent et le cuivre abondent dans les Andes chiliennes, qui nourrissent également des forêts magnifiques, et ces montagnes sont proprement la patrie du condor, ce géant volatile aux ailes étendues.

Favorisés par un chaud climat et par un ciel constamment serein, les Chiliens, quoiqu'un peu indolents, ont une certaine activité d'esprit, et le goût de l'instruction est beaucoup plus répandu chez eux qu'au Pérou. Ils montrent de la prévenance envers les étrangers et de l'affection dans le sein de la famille. Les femmes chiliennes sont gracieuses et d'un commerce facile; les chaînes de l'hyménée sont au Chili assez légères, et il paraît que tout le monde et les maris eux-mêmes s'en accommodent à merveille.

Le gouvernement du Chili, comme les autres républiques d'Amérique, a un président électif pour chef suprême, deux chambres législatives, et des cours de justice. Ses revenus sont de 15 millions de francs; son armée, de 8 à 10,000 hommes, et sa marine, de 6 à 8 navires. Son territoire est divisé en 3 intendances, Coquimbo, Santiago et La Conception. La capitale de la république est Santiago, sur la rivière de Mapocha, à 20 lieues de la mer, avec environ 50,000 habitants. Le principal port du Chili est Valparaiso.

Venons maintenant au fragment de voyage publié par M. Gay.

—

RELATION.

Notre voyageur fit une première excursion jusqu'à *Valdivia*, ville située sur la rivière de ce nom, par 39° 49' lat. S., et 75° 39' 10" long. O. La température y est assez constante; les étés y sont très tempérés, et les hivers très doux; dans la plus grande chaleur, le thermomètre centigrade n'y monte qu'à 25°, et dans la plus faible il ne descend qu'à 2 degrés au-dessous de zéro. La population de Valdivia est d'environ 7,000 habitants, qui sont en relations continuelles avec les Araucaniens, peuplade belliqueuse et nomade.

L'Araucanie forme une grande province enclavée dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50'—39° 33' de latitude S., et 75° 40'—74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et, sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage.

Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits du pin du pays (*araucaria*), qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillières et sur les montagnes de Nahuelbuta; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens, et surtout des fèves et de la graine de lin, qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton, et dans leurs voyages, et même chez eux, ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie, et qui, délayée avec de l'eau froide ou chaude, est connue sous le nom de houlpo; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Leurs seuls monuments religieux sont des peoutouès, espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne: placés dans des endroits très écartés, ils ne les vénèrent que par occasion, et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet, ils font certaines expériences que dicte la forme ou la nature du peoutoué, et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste, ils sont tout-à-fait sans culte, et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter, avant de boire, une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre, cérémonie toute passive, qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère; ils croient à l'immortalité de l'âme, et la mort n'est pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des doungoubés ou devins, et des machis, espèces de médecins dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions; quelquefois encore, pour apaiser la tenacité de sa colère, il immole un animal à livrée noire, et, suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un doungoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort; car cet événement n'est jamais naturel pour eux: il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire prompte et terrible justice! Il y a de ces doungoubés d'une réputation telle qu'on va les consulter quelquefois à plus de cent lieues; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaiteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine d'audace et d'irritation.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner; car si, comme l'observe M. Gay, nous ouvrons nos propres annales, nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs, qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques, et quelques-uns parvenaient, disait-on, à faire sortir des couleuvres, vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et, sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au XVIIe siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes, parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe, où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération? Ainsi, ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages, puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes: et lorsque le voyageur philosophe

étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif, il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé ses voyages dans la république du Chili, M. Gay alla passer plusieurs mois à Lima, pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général, don Manuel Bulnes, facilitèrent singulièrement son travail à notre voyageur.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés : ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien, et contribuent aux besoins de l'Etat par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans ; ils parlent très rarement l'espagnol, et toujours le quechua, qui est leur langue naturelle. Quelques-uns tiennent un rang distingué, cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs ; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées, occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14,000 pieds, ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air ; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe : Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue ; Condorama à 4,343. On voit quelques maisons de poste, celle, par exemple, de Rumihuassi, qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres, et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres, c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc, qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs, l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe : la pomme de terre, le blé, n'y prospèrent plus, et on n'y cultive que l'orge, qui ne fleurit jamais, et s'élève à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés, où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs, ils aiment passionnément les chants nationaux, et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries, qui donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur. L'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux ; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie ; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyage, et souvent de jeunes demoiselles les chantent pendant que les hommes sont occupés à labourer la terre. « On croirait, dit M. Gay, qu'elles le font pour les exciter au travail, et pour leur en faire oublier les peines. »

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout-à-fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux, et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges, cause première de cette indépendance. Ceux que notre voyageur visita, savoir : les Chahuaris, les Tuyunires, les Paucartambinos, etc., ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont traîtres, méfiants, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté ni cette bravoure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre ; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux mêmes ; les autres sont tout-à-fait nus, se barbouillent de mille couleurs, et ornent leur figure de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres, ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes, et quelquefois festonnées. Du reste, cette figure est sans expression, sans physionomie ; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée ; ils ne savent compter que jusqu'à quatre, et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que l'on fit devant eux. Leur langue est douce, agréable et cadencée ; elle varie à l'infini ; mais ce qu'elle présente de particulier, c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe : ainsi la syllabe hua caractérise les Paucartambinos ; huacu, la tête : huanamu, le nez ; huaquista, la bouche, etc. Chez les Chahuaris, c'est la syllabe pi : piguito, la tête ; pigrimani, le nez ; pichera, la bouche, etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable : séparée en deux, la nouvelle conserva sa langue-mère, mais changea la première syllabe de ces parties du corps ; ainsi, au lieu de pi, c'est ni : niguito, la tête ; nigrimani, le nez ; nichera, la bouche, etc. D'après cela, on voit que cette singulière construction, digne de fixer l'attention des philologues, donne un air de famille à la tribu, et lui sert en quelque sorte de blason. Les Chahuaris ont des habitudes toutes sauvages, et, à part le caractère, on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celle des Araucaniens, éloignés de plus de 800 lieues : ce sont les mêmes préjugés, les mêmes croyances ; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies, et des siripigaris ou médecins occupés à les chasser du corps par des succions, par des cris, par des chants, et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en Araucanie ; nouvelle preuve de l'identité de cet instinct universel qui, dans le commencement de nos sociétés, a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco, après une absence de plus de deux mois, M. Gay leva le plan de la ville et dessina plusieurs anciens monuments. Ensuite il se mit en route pour Arequipa, en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de 3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4,943. C'est dans ces régions élevées que se présentent sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêle et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt, quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. M. Gay mit quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui, du haut du chemin de Cangallo, produit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, M. Gay revint par mer au Callao, port de Lima ; il en repartit pour le Chili, où il arriva après une absence d'un peu plus d'une année. Il alla passer encore quelque temps à Santiago pour y terminer ses travaux historiques et statistiques, et enfin il revint en France.

Albert-Montémont.

FIN.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mett 's del. Imp. Gerdès.

ESQUIMAU.

(Ross.)

J. ELY aîné, Éditeur.



ROSS.

(1818-1833.)

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

QUELQUES MOTS PRÉLIMINAIRES.

Dès que le continent de l'Amérique eut été découvert, et que le passage aux Grandes-Indes par le cap de Bonne-Espérance fut trouvé, ces deux conquêtes à jamais mémorables, dues la première, en 1492, au Génois Christophe Colomb, alors au service d'Espagne, la seconde en 1497, au Portugais Vasco de Gama, excitèrent vivement la jalousie des autres puissances européennes, qui voulaient prendre part aux richesses que l'Espagne et le Portugal recueillaient dans ces contrées nouvelles. C'est à ce moment que commencèrent de nombreuses expéditions, entreprises dans la vue d'y pénétrer par des routes différentes. On savait que l'Amérique était à l'ouest de l'Europe, mais on n'en connaissait pas l'étendue, et l'on espérait ou d'y découvrir des pays que les Espagnols n'auraient pas encore explorés, ou d'arriver directement aux Indes orientales en évitant le long circuit que faisaient les Portugais par le sud de l'Afrique. Pour cela il fallait trouver au nord de l'Amérique, dans les régions polaires, une communication maritime de l'océan Atlantique au Grand-Océan; et si on la trouvait on abrégeait de plusieurs milliers de lieues la route au Japon et à la Chine.

Avant de retracer les diverses tentatives de ce genre qui ont eu lieu jusqu'à nos jours, il nous paraît utile de dire quelques mots du théâtre sur lequel elles se sont succédé avec une si louable et si tenace persévérance, persévérance dont le résultat, entièrement infructueux pour la découverte du passage désiré, a du moins procuré la connaissance exacte de presque tout le littoral du nord de l'Amérique.

Rien n'est plus propre que les régions polaires à donner une idée du chaos. Ici l'on ne compte que deux saisons, l'hiver et l'été; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été d'un jour qui dure cinq mois au Spitzberg, trois mois au Groënland, et près d'un mois en Islande. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zône glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et il produit des effets analogues à ceux de la zône équatoriale; mais aussi l'absence totale du soleil est en raison inverse, et de là résultent les froids extrêmes que le mercure ne peut plus apprécier. On est toutefois dédommagé de l'absence de ce flambeau du jour par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*. On a aussi dans tout son éclat le merveilleux phénomène du mirage. D'un autre côté, le système des courants maintenus dans l'atmosphère contribue essentiellement, par la transmission et la dispersion de la chaleur, à prévenir l'excessive inégalité des saisons dans les hautes latitudes. En outre, la surface de l'Océan, par ses alternatives de gel et de dégel, présente une

vaste couche sur laquelle les excès de chaud et de froid s'atténuent tour-à-tour. Il paraît que, dans le voisinage du pôle, l'action du soleil est, au moment de l'équinoxe, un quart de fois plus grande qu'à l'équateur, et suffisante dans l'espace d'un jour pour fondre une nappe de glace d'un pouce et demi d'épaisseur. L'air en ces lieux a aussi, par la raréfaction, augmenté sa capacité ou son attraction pour la chaleur.

En ces mêmes contrées, après que l'action continue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glace, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines le sol, qui a été visité seulement par les rayons obliques et affaiblis du soleil, se gèle de nouveau, et le froid reprend tout son empire. Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. Le long des rivages et des baies l'eau douce provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne, se change promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent, semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës sembleraient devoir percer ou écorcher la peau. Ce givre se répand avec profusion en amas fantastiques, se tenant sur chaque partie saillante; toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, et cette fumée gelée se montre ainsi parce qu'elle est relativement moins froide que l'air. Enfin la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un degré égal de froid; une nappe de glace se développe rapidement sur l'humide étendue, et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons fantastiques de la lune ne brillent de temps en temps pour découvrir l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau enveloppé d'une peau d'ours se renferme dans sa hutte de glace avec ses légères provisions, qui se gèlent souvent à tel point qu'il n'y peut toucher qu'avec l'aide d'une hachette. Dans la rigueur du froid il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche : la neige cesse par degrés, la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courants. Quelquefois ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes. Avant la fin de juin tous ces amas congelés ont presque disparu ; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs : à cette époque un brouillard épais couvre généralement la surface de la mer; la couche inférieure de l'air commence à déposer de sa moiteur. Dans le courant du mois de juillet la superficie de l'eau reprend son équilibre et le soleil brille d'un plus vif éclat.

Quelle que soit la brièveté de la saison dans les hautes latitudes, l'air sur la terre ferme devient souvent d'une chaleur suffocante. Cette excessive chaleur se mêlant à l'humidité engendre des nuées de mosquites dont la piqûre force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent d'une épaisse fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, lesquelles durant la plus grande partie de l'année sont couvertes de froids brouillards. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid à la surface devient le plus intense.

La Providence a donné aux naturels les moyens d'adoucir les rigueurs qu'ils ont à souffrir. C'est dans leurs huttes de glace qu'ils se retirent, comme nous l'avons déjà dit; c'est là qu'ils trompent les heures tardives.

Quant à cette glace elle-même, la ligne sur laquelle elle oscille embrasse dans les mers du Groënland une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewell jusqu'à deux cents milles au-delà de l'île Jean Mayer, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans ces régions arctiques, étendue qui surpasse la superficie entière de la Grande-Bretagne. Ces transformations d'eau en glace et de glace en eau sont périodiques et répétées à de courts intervalles. Il est inutile d'ajouter que l'eau de la haute mer se gèle aussi bien que l'eau de mer qui baigne les rivages et que l'eau douce. Ces mêmes transformations périodiques permettent aussi de révoquer en doute l'existence d'une colonie ancienne sur le rivage oriental du Groënland, car la température des régions arctiques n'a point varié depuis des siècles. On se rappelle cette notion vague généralement répandue, que le seul établissement occidental du Groënland avait péri, tandis que celui de l'est n'avait eu que ses communications fermées au reste du monde par une vaste barrière de glace accumulée sur ces parages. On s'est demandé si les infortunés colons avaient survécu à la catastrophe ou s'ils avaient été soudain ensevelis sous la neige et la glace, comme les malheureux habitants d'Herculanum furent autrefois enveloppés dans une pluie épaisse de cendres du Vésuve. Pendant plus de cent ans, à divers intervalles, la cour de Danemark a expédié des vaisseaux à la recherche de sa colonie perdue, sans avoir pu jamais avancer sur cette côte prétendue gardée par les esprits, plus loin que le cap Discord, par 61° de latitude nord. Mais dans les saisons favorables de petits bateaux peuvent sans beaucoup de difficulté longer le rivage fort au-delà, et si des colons avaient jamais occupé des baies étroites, ils eussent pu s'échapper en canots ou en traîneaux.

Les animaux et les végétaux que l'on trouve dans ces régions froides et désolées, souvent battues par la tempête, doivent être appropriés à cette nature déserte. Cependant l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que la nature animale y existe sur une petite échelle et sous des formes rapetissées; les régions arctiques renferment une aussi grande profusion de vie que les régions tropicales, depuis le plus petit insecte jusqu'à la monstrueuse baleine. Mais par quels moyens, par quelles ressources la nature, au milieu de ce monde glacé, entretient-elle cette multitude immense d'êtres vivants? Nous trouvons dans la structure et la condition du monde animal la réponse à cette question.

Ces êtres vivent les uns des autres sur une échelle graduée, le grand dévorant le petit. La base de la nourriture de ces nombreuses tribus du monde arctique se trouve dans le genre des méduses, appelées vulgairement *orties de mer*. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au-delà du cercle polaire arctique elle prend un accroissement extraordinaire, et elle est dévorée avec avidité par les tribus à nageoires de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui s'y trouvent. Ces méduses sont la cause d'une couleur particulière qui se montre sur une grande étendue de la mer du Groënland, c'est-à-dire sur une superficie d'environ vingt mille milles carrés : ce qui donne une idée de la quantité prodigieuse de ces animalcules, trop petits du reste pour être distingués sans le secours du microscope. M. Scoresby estime que deux milles carrés en contiennent vingt-trois trillards huit cent quatre-vingt-huit billiards de milliards, et comme ce nombre dépasse les conceptions humaines, il ajoute qu'il eût fallu quatre-vingt mille individus pour le compter depuis la création. On peut considérer cette mer verte comme la pâture polaire dans le sein de laquelle les baleines se trouvent toujours en plus grand nombre. Ces énormes cétacés ne tirent pas leur subsistance immédiate de ces particules indivisibles;

mais celles-ci nourrissent d'autres petites créatures, qui à leur tour en nourrissent d'autres moins petites, jusqu'à ce qu'enfin se présentent des animaux assez grands pour offrir une proie suffisante à leurs puissants dévorateurs.

Parmi les tribus innombrables qui peuplent les mers septentrionales les cétacés occupent le premier rang. Comme ils ne peuvent séparer l'air de l'eau, ainsi que le font les poissons par le moyen de leurs branchies, ces colosses sont obligés de s'élever à la surface pour respirer. Ces animaux sont généralement paisibles et paresseux : l'homme envers eux est toujours l'agresseur ; mais la résistance est terrible, et souvent la vie du harponneur est fort aventurée. La baleine a environ soixante pieds de longueur et donne beaucoup d'huile. La queue est le membre le plus actif de ce puissant animal et le principal instrument de tous ses mouvements. Quand elle dresse parfois cette queue en l'air, et qu'elle bat la mer avec violence, l'onde écume, des vapeurs obscurcissent l'atmosphère, et un bruit semblable au rugissement de la tempête se propage à plusieurs milles de distance.

Il y a une grande variété de baleines, mais il serait hors de notre sujet de les énumérer ici. Nous dirons seulement que l'espèce appelée *spermaceti* ou *cachalot* est plus particulièrement répandue dans les mers antarctiques ou australes.

Les autres animaux qui fréquentent les régions arctiques appartiennent, pour ainsi dire, tous à la terre. Dans les cavités des rochers ou des glaces habite le formidable quadrupède boréal, l'ours polaire, tyran de ces climats, qui joint la force du lion à la férocité indomptable de la hyène. Un poil blanc, long, épais et abondant qui le couvre lui permet de braver l'affreux hiver du pôle. Il souffrirait beaucoup dans nos régions tempérées. Les voyages de Ross et de Parry offrent des détails relatifs à ce dangereux monarque des neiges arctiques, redouté du renne et du chien, autres animaux de ces contrées.

Nous allons maintenant, et sans plus de préambule, nous occuper des tentatives qui ont eu lieu pour franchir l'Océan glacial, en venant de l'est à l'ouest, ou, en d'autres termes, d'Europe en Asie par l'Atlantique et la mer de Baffin.

Le premier marin qui se présente dans la lice est Jean Cabot, Vénitien, qui, envoyé à la découverte pour le compte du roi d'Angleterre, en 1497, découvre Terre-Neuve, qu'il nomme *Prima Vista*, et s'élève jusqu'au 56e degré de latitude nord. Trois ans après cette découverte, Gaspard de Cortéreal, noble portugais, jaloux des progrès de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, prend la résolution de s'y diriger par le nord, et de chercher une seconde route aux Indes. Il parvient à l'embouchure de la grande rivière du Canada, depuis nommée *fleuve Saint-Laurent*, et nomme *Terrà di Labrador* (terre de labour) l'étendue de côte située en-deçà de 60°, parce qu'elle lui semblait propre à la culture, et rapporte dans sa patrie la découverte d'un détroit (sans doute au nord du cap Chidley, à l'entrée de la baie d'Hudson), qui devait immanquablement conduire dans la mer des Indes : c'est le fameux détroit d'Anian, appelé ainsi d'après deux frères de ce nom. Cortéreal repartit en 1501 et revint dans les mêmes parages où il avança beaucoup plus loin vers le nord. Une tempête sépara les deux vaisseaux qu'il commandait, et, enveloppé par les glaces, il ne reparut plus jamais; l'on ne put retrouver sa trace. Son frère, Michel de Cortéreal, se mit de Lisbonne en mer avec deux autres bâtiments pour aller à la recherche de l'intrépide Gaspard; mais on n'entendit également plus parler de lui. Vasquez de Cortéreal, chambellan du roi de Portugal, voulut se dévouer le troisième pour suivre les traces de ses frères; mais heureusement le monarque lui en refusa la permission.

Dès l'année 1504 les Normands, les Biscayens et les Portugais pêchaient la morue sur les bancs de Terre-Neuve. En 1506, Jean Denis, de Honfleur, lève le premier la carte des côtes de l'île. En 1508, un Dieppois en ramène le premier sauvage à Paris. Vers la même année, Charles-Quint fait partir Gomez, de la Corogne, pour chercher un autre passage par le nord, à l'exemple des Anglais et des Français. Gomez revint au bout d'un an sans l'avoir trouvé : il n'avait été que jusqu'au 40e degré de latitude nord.

Absorbé dans ses guerres d'Italie, le roi de France François Ier envoya cependant Jacques Cartier, de Saint-Malo, avec deux vaisseaux et cent vingt hommes d'équipage, pour participer aux richesses que les Espagnols tiraient des contrées nouvellement découvertes. Cartier fit presque le tour entier de Terre-Neuve, examina la baie de Saint-Laurent, et revint la même année à Saint-Malo. La relation de son voyage piqua tellement la curiosité, qu'il obtint, en 1535, trois nouveaux vaisseaux pour la même destination. Une tempête le força de relâcher dans le port de Saint-Nicolas, à l'entrée de la grande rivière, qu'il nomma le premier *baie de Saint-Laurent*. Il aborda le premier à l'île de l'Assomption, appelée par les naturels *Nasticotec*, dont les Anglais ont fait Anticosti. Il donna le nom de *Sainte-Croix* à la rivière appelée depuis *rivière de Jacques Cartier*, et pénétra jusqu'au lieu maintenant nommé *Montréal*, d'où il revint dans sa patrie, pour en repartir en 1540 avec François de La Roque, seigneur de Roberval, que François Ier venait de nommer vice-roi du Canada, et regagner les côtes de France, au bout de trois années, pendant lesquelles Roberval avait envoyé vers le nord, à la découverte d'un passage aux Indes orientales, son premier pilote, qui ne dépassa point le 52e degré de latitude nord.

Dans l'intervalle, en 1527, d'après le conseil de Robert Thorne, de Bristol, deux vaisseaux anglais avaient été envoyés dans le nord-ouest : l'un se perdit au nord de Terre-Neuve, et l'autre, après s'être avancé vers le 53e degré de latitude nord, revint en Angleterre. En 1539 Hore partit de Londres avec deux vaisseaux, reconnut le cap Breton, ancienne découverte française et descendit à Terre-Neuve. Après y avoir éprouvé la plus affreuse disette, au point d'être obligés de se nourrir de chair humaine, les équipages finirent par s'emparer d'un navire français qu'ils aperçurent en vue de l'île, et ils retournèrent à Londres avec ce bâtiment bien approvisionné.

Quelques tentatives infructueuses, faites ensuite par une association de marchands, sous la direction de Sébastien Cabot, association formée dans la vue de découvrir un passage dans le nord-est, firent tourner de nouveau les idées vers le nord-ouest. Un intrépide marin, accoutumé aux glaces et aux tempêtes boréales, Martin Frobisher, persuadé d'ailleurs de l'existence d'un passage dans cette direction, obtint du comte de Warwick, ministre de la reine Elisabeth, trois vaisseaux de l'Etat, et atteignit le 11 juillet 1576, par 61° de latitude nord, une terre qui lui parut être le Friesland de Zeno, mais qui était en réalité la pointe méridionale du Groënland, près le cap Farewell. Un bateau dirigé vers la côte ne put y aborder à cause des glaces et d'un épais brouillard. Il tourna à l'ouest, eut beaucoup à souffrir des glaces flottantes, découvrit le 1er août une grande île de glace, qui éclata le lendemain avec un bruit effroyable, et mouilla le 11 en un détroit ou golfe. Dans la nuit du 21 le pont du vaisseau se couvrit d'un pied de neige, et le 26 il remit à la voile pour l'Angleterre, où il rapportait un morceau de marcassite d'or, qui lui valut bientôt le commandement de trois autres bâtiments, pour les mêmes parages, où il se trouvait en juillet 1577, et d'où il revint avec d'autres pierres luisantes.

La reine Elisabeth, enchantée de Frobisher et des mines d'or dont il avait rapporté des échantillons, plus charmée encore de la possibilité du passage nord-ouest établie dans le rapport qui lui fut soumis, résolut d'élever un fort sur le rivage nouvellement décou-

vert par ce navigateur, et qui fut appelé *Meta Incognita*. Frobisher fut chargé du commandement de la flottille qui allait porter des pionniers, charpentiers et autres ouvriers ou colons. Après avoir tenté vainement de pénétrer dans le détroit de son nom, Frobisher se trouva fort heureux d'atteindre le détroit de Warwick. Il y trouva d'énormes masses de glace, et revint avec une perte de quarante hommes de son équipage.

Ce fut en 1585 que le navigateur Jean Davis partit d'Angleterre à son tour, dans la vue de chercher ce passage nord-ouest.

Le 19 juillet, il découvrit une terre hérissée de montagnes toutes couvertes de neige, et qu'il appela *terre de Désolation :* les glaces la rendaient entièrement inabordable,

Le 29, il vit une autre terre par 64° 15' de latitude nord avec des hâvres commodes et des golfes, dont l'un reçut le nom d'*entrée de Gilbert*, aujourd'hui Good-Hope.

Le 6 août, par 66° 40', il trouva une nouvelle terre qu'il nomma par la suite *île de Cumberland*. Davis doubla le cap méridional et trouva un détroit fort large, qui porte aujourd'hui son nom : il ne douta pas que ce ne fût le passage tant désiré. Après y avoir avancé soixante lieues, le mauvais temps l'obligea de revenir, et en effet il était de retour en Angleterre en 1585.

Le 7 mai de l'année suivante il repartit avec quatre vaisseaux, pour aller toujours à la recherche du passage aux Indes. Il relâcha par 64° de latitude nord, dans le hâvre de Gilbert, sur la côte occidentale du Groënland.

Le 1er août il découvrit une terre, par 66° 33' de latitude nord, 70° de longitude ouest de Greenwich. Il reconnut encore, par 70° 19', une terre à la distance de soixante-dix lieues, qu'il venait de quitter. En revenant au sud, il trouva par 56° un hâvre où il mouilla, et après avoir essuyé quelques tempêtes, il prit le parti de retourner en Angleterre, laissant deux de ses vaisseaux qui le quittèrent vers cette latitude. Ces vaisseaux, après diverses tentatives infructueuses, rentrèrent dans la Tamise en 1586.

Dès le mois de mai de l'année suivante, Davis repartit avec trois vaisseaux; et le 16 juin il prit terre sur la partie occidentale du Groënland, par 64° de latitude nord. Il atteignit ensuite les parages de l'île Disco, par 67° 40', et s'avança jusqu'à 72° 12'. Il nomma *London-Coast* toute cette partie du Groënland, et *Hope-Sanderson*, la plus septentrionale qu'il reconnut. Ayant rencontré beaucoup de glaces le long des côtes, il ne put les longer. Toutefois, il arriva, le 20 juillet, à l'entrée du détroit de Cumberland, et le 23, après avoir fait soixante lieues, il jeta l'ancre au milieu d'un groupe d'îles qu'il appela *îles de Cumberland*. En revenant par la même route, il découvrit, entre 63° 62' de latitude nord, un passage qu'il nomma *le détroit de Lumley*.

Le 31 juillet, il vit un promontoire qu'il nomma *cap Warwick*, au sud-ouest du Groënland. — Le 1er août, il vit au sud-ouest, par 61° 10' de latitude nord, un cap qu'il nomma *cap Chidley*. Il atteignit ensuite l'île Darcy. C'est de là qu'il remit à la voile pour l'Angleterre.

Tant de voyages entrepris par d'excellents marins eussent fait désespérer sans doute de la possibilité de trouver le passage nord-ouest, s'il ne se fût trouvé par intervalles des hommes qui, trompeurs ou trompés, assuraient que ce passage existait réellement. C'est ainsi que le capitaine Lancaster, envoyé en 1591, avec deux escadres aux Indes, transmit en Angleterre la grande nouvelle que le même passage septentrional était au nord-ouest de l'Amérique, par 62° 30' de latitude nord. On fut d'autant plus disposé à y ajouter foi, dans un temps où l'on ne rêvait que passage nord-ouest, que des Portugais, prisonniers en Angleterre, affirmèrent qu'un vaisseau de leur nation, naviguant le long des côtes de la Chine, avait trouvé au 55e degré de latitude nord une mer libre. Aussitôt deux compagnies expédièrent deux vaisseaux commandés par le capitaine Weymouth, qui, le 28 mai 1594, aperçut le promontoire Warwick à la partie méridionale du Groënland. Il reconnut ensuite le détroit de Lumley au commencement de juin, par 60° 33'; il vit le continent tout couvert de neige, et bientôt il ne lui fut plus possible de manœuvrer.

Le 25, à 61° 40' de latitude nord, il découvrit l'entrée d'un détroit que les vents violents et les maladies l'empêchèrent d'explorer un peu loin.

Le 5 juillet, il en était sorti pour revenir vers le sud, le long de la côte d'Amérique. A son retour, il prétendit avoir fait trente lieues entre 55° 50' et 55° 30' de latitude nord, dans un passage qu'il supposa être celui que l'on cherchait.

Depuis l'expédition du seigneur de Roberval, nommé vice-roi du Canada, la France avait perdu de vue ces contrées. Henri IV, qui en avait entendu parler, y envoya plusieurs vaisseaux, dont les découvertes furent presque nulles. Champlain, gentilhomme français, trouva toutefois le lac qui porte son nom, et une autre communication du lac Supérieur avec les lacs Dinipig et Bourbon, joints à la baie d'Hudson par la rivière Bourbon ou Nelson.

Les nombreuses découvertes faites à l'occasion de la recherche du passage, par les différentes nations de l'Europe, engagèrent aussi le roi de Danemark, dont les ancêtres comptaient le vieux Groënland parmi leurs domaines, à expédier, pour les mêmes parages, des vaisseaux confiés à l'amiral Lindenau, qui alla relâcher sur la côte orientale du Groënland. Il y avait vu des naturels qui vinrent sans défiance à bord de son vaisseau : il en retint deux, et repartit pour Copenhague. Il avait trouvé sur les côtes occidentales du Groënland plusieurs hâvres, de beaux sites et de bons pâturages. Il y trouva aussi du soufre brûlant, à plusieurs endroits, et de l'argent sous la forme de poudre noire. Il nomma *Christianus*, d'après le roi son maître, le cap méridional situé par 59° 59' de latitude nord. Après avoir été quelque temps dans un hâvre, par 59° 69', où il échangea du fer et des clous contre des peaux de veaux marins, des cornes de narval, des dents de morse et des fanons de baleine, il fut subitement attaqué par les habitants, qui lui lancèrent des pierres et des flèches, et se retira dans un hâvre qu'il nomma *hâvre du Danemark*. Plus loin, par 60° de latitude nord, ayant éprouvé de nouveau des hostilités de la part des naturels, il en prit trois qu'il amena au roi de Danemark. Avant de quitter le Groënland, il mit à terre plusieurs criminels condamnés à mort.

Le 16 juillet, vers 56° de latitude nord, il était parmi des glaces flottantes, dont le courant allait au nord-ouest. En approchant du détroit de Davis, un courant très fort l'avait poussé vers le nord, contre les côtes de glace de l'Amérique; mais sur les côtes du Groënland le courant se dirigeait constamment vers le sud. Le 10 août 1605, Lindenau était de retour dans la rade d'Elseneur.

Le succès partiel de ce voyage détermina le roi de Danemark à envoyer, l'année suivante, cinq autres vaisseaux, qui, partis de Copenhague le 27 mai, arrivèrent le 4 août au Groënland, entrèrent dans plusieurs hâvres, et revinrent en Danemark le 5 octobre suivant, avec quatre des naturels qu'ils avaient pris. L'année suivante encore, il partit du port de Copenhague deux vaisseaux qui, sortis du Sund le 14 mai, reconnurent le Groënland le 8 juin, mais furent séparés par les glaces. L'un de ces vaisseaux aborda en Islande.

En 1606, les Compagnies anglaises, de Russie et des Grandes-Indes, envoyèrent de nouveau plusieurs bâtiments à la recherche du passage que Weymouth croyait avoir entrevu, et sur lequel on donnait des renseignements par ouï-dire, mais qui semblaient approcher de la certitude. Cette expédition atteignit le 58e degré de latitude, et dut revenir sans plus de succès que les précédentes.

Ces échecs répétés n'empêchèrent pas la formation en Angleterre d'une nouvelle compagnie qui fournit les fonds nécessaires pour trois expéditions, dont le commandement fut donné à Henri Hudson. Il devait chercher le nouveau passage aux Indes par trois routes différentes, savoir : celle du pôle, celle par le nord-est et celle par le nord-ouest. Après avoir échoué dans les deux premières directions, il prit la troisième en 1610. Il était au mois de mai sur la côte d'Islande, le 4 juin, par 66° 34', en vue du Groënland; le 15, en vue de la terre de Désolation, par 59° 27'; le 23, par 56° 19', au milieu d'immenses montagnes de glaces; le 23 juillet, par 61° 63', il vit la terre de Labrador. Enfin, il entra dans un vaste golfe qu'il explora, et qui porte encore son nom : il y passa l'hiver. Au retour du printemps l'équipage, où l'esprit de mutinerie s'était déjà manifesté sur la côte d'Islande, se révolta contre Hudson, qui fut jeté avec son fils en bas âge, et sept autres personnes, dans une chaloupe sur laquelle ils périrent.

En 1612, une autre expédition partit d'Angleterre, arriva dans le détroit d'Hudson, où elle fut retenue par les glaces. Elle se rallia bientôt à celle de Thomas Button; mais il n'étendit pas ses recherches au-delà du 65e degré de latitude nord.

En 1614, sur le rapport de Button, une société anglaise fit mettre à la voile un nouveau bâtiment qui, à l'entrée du détroit d'Hudson, fut enveloppé par les glaces et porté dans une baie de la côte de Labrador par 58° 30' latitude nord. Après y avoir séjourné pendant six semaines, ce bâtiment, qui y avait été exposé aux plus grands dangers, reprit le chemin de l'Angleterre. L'année suivante, Bylot fut envoyé par la même société à la recherche du passage introuvable. A 61° 16', il entreprit de s'avancer à travers les glaces, dans l'espérance que les fortes marées en débarrasseraient successivement la mer. Après avoir navigué longtemps au milieu de ces masses, il aperçut, le 27 mai, les îles de la Résolution, où il mouilla. Le 8 juin, il arriva aux îles Salvages par 62° 32' de latitude nord. Le 1er juillet, il découvrit, par 64° latitude nord, un groupe d'îles qu'il nomma *Mill-Isles* (îles du Moulin), à cause du bruit que faisaient les glaces en s'entrechoquant. Arrivé par 65 25' latitude nord, 86° 10' longitude ouest, il rétrograda, et repartit pour l'Angleterre.

Ces éternelles et infructueuses tentatives dans une mer encombrée de glaces, loin de rebuter l'association pour la découverte du passage nord-ouest, ne parurent que lui donner un nouveau courage. En 1616, elle fit partir le même Bylot, en lui donnant pour pilote William Baffin. Les instructions remises à ces deux intrépides marins portaient de pénétrer dans le détroit de Davis, de longer la côte du Groënland jusqu'à 80°, de revenir au sud jusqu'à 62° latitude, de courir par cette latitude à l'ouest, de franchir le détroit de Behring, de gagner le Japon, et de terminer leurs voyages par l'exploration des pays situés au nord de Java. Le vaisseau *la Découverte*, équipé pour la cinquième fois, appareilla du port de Londres le 26 mars, et se trouva, le 14 mai, dans la mer de Davis par 65° 20' latitude nord. Il jeta l'ancre par 70° 20' près de London-Coast. Le 30 mai, on vit Hope-Sanderson par 72° 20'. On aborda plus au nord par 72° 45', à trois îles que Bylot nomma *Women's-Islands* (îles des Femmes), parce qu'on n'y trouva que des femmes pour habitants. Le 10 juin, par 73° 45', ne pouvant plus manœuvrer, vu la prodigieuse quantité de glaces, on relâcha dans un golfe que l'on nomma *Horn-Sound*, à cause des cornes, ou, plus exactement, des dents de narval que les indigènes apportèrent au bâtiment. Quelques jours après, les glaces s'étant en partie dissipées, on retourna aux îles des Femmes, d'où l'on put cingler vers le nord. A la Saint-Jean, par 76° 25', on trouva un beau promontoire auquel on donna le nom de *Dudley-Diggs*, celui d'un des membres de la Compagnie. A douze lieues, on découvrit une belle entrée formant plusieurs anses, puis une vaste baie que Bylot nomma *baie de la Baleine*, à cause de la quantité de baleines qu'il y trouva par 77° 30' latitude nord. Le vaisseau sortit de cette baie, à l'ouverture d'une autre qui fut appelée *baie de l'Alderman-Jones*. Le 12 juillet, on arriva, par 74° 20', à une autre baie que Bylot nomma *détroit de Sir James-Lancaster*. On rasa un banc de glace qui s'étendait le long du rivage vers le sud. L'espoir de trouver un passage s'évanouissait de plus en plus. Bientôt l'on fut environné par les glaces; on arriva, sous 76° 40' de latitude nord, vis-à-vis le détroit de Cumberland. L'équipage était très affaibli, et il fallut revenir à la côte du Groënland, d'où le vaisseau repartit pour l'Angleterre.

Cet insuccès refroidit l'ardeur de la société. Depuis ce moment, plus d'un demi-siècle va s'écouler sans que l'histoire des navigations offre rien de relatif à la recherche du passage nord-ouest. Ce n'est qu'en 1719 que la compagnie anglaise, qui, en 1669, avait obtenu de Charles II une charte avec de grands priviléges encore aujourd'hui subsistants, pour explorer la baie d'Hudson, résolut d'équiper deux vaisseaux avec mission de chercher le mystérieux passage. L'expédition échoua dans un hâvre de cette baie ou mer. On soupçonna la compagnie de cacher le passage; et, pour faire taire les calomnies, elle expédia, en 1737, un sloop, qui ne fut pas plus heureux dans ses recherches.

Une discussion s'était élevée entre deux navigateurs employés par cette même compagnie, Middleton et Dobbs. Ce dernier accusa le premier d'être de connivence avec elle pour soustraire le passage à la connaissance du public. L'opinion se prononça en faveur de Dobbs. Le parlement vota une récompense de 20,000 livres sterling à l'heureux navigateur qui le premier trouverait un passage de la mer d'Hudson dans le Grand-Océan. Deux vaisseaux partirent de Gravesend le 20 mai 1746. Après quelques tentatives inutiles pour trouver le passage désiré, ils retournèrent en Angleterre.

L'histoire des navigations, depuis cette époque jusqu'au troisième voyage de Cook, n'offre plus aucun détail qui ait trait au passage nord-ouest. Cook eut mission de chercher ce passage par le Grand-Océan. Il s'éleva jusqu'à 70° 45' latitude nord, où la glace fixe mit un terme à ses progrès.

Plusieurs voyages pédestres avaient eu lieu aussi pour aider à la découverte du passage nord-ouest. Hearne entreprit les siens pour le compte de la compagnie de la baie d'Hudson. Il se mit la première fois en route le 6 novembre 1769, et revint au bout d'un mois, après avoir épuisé toutes ses provisions. Il repartit le 23 février 1770. Un coup de vent lui ayant, le 11 août, brisé son quart de cercle par 63° 10' latitude nord, 10° 40' longitude ouest du point du départ, il revint au fort du Prince-de-Galles le 25 novembre, après bien des privations et des fatigues. Il avait un courage si ferme que, le 7 décembre, il entreprit son troisième voyage. Le 16 juin 1771, il fut par 67° 30' latitude nord. Du 17 au 20, il marcha environ soixante-quinze milles sur les anses et les baies du lac Codged, qui étaient encore toutes gelées. Le dégel ne commença que le 21. Il s'arrêta environ quinze jours sur la rivière Conge-Cathawhachaga, par 68° 46' latitude nord, 24° 2' à l'ouest du fort du Prince-de-Galles, situé sur la baie d'Hudson, ou par 118° 15' longitude ouest de Greenwich. Le 7 juillet, il traversa le lac Buffalo, dont la glace était encore très solide. Du 10 au 12, il fit très chaud vers le milieu du jour; le terrain se trouvait garni de saules et de pins rabougris aux approches de la rivière de Cuivre, que Hearne trouva navigable à peine pour un canot du pays, remplie de bas-fonds et de cascades. A environ trente milles anglais de la mer, les bois finissaient; le pays ne présentait que des hauteurs stériles et de vastes marais. Enfin, le 17 juillet, il vit la mer Glaciale, où l'embouchure de la rivière de Cuivre (*Copper mine*) était fermée par une barre ou récif. Le point extrême du voyage fut par 71° 54' lati-

tude nord, 120° 30' longitude ouest de Greenwich. A dix lieues de l'embouchure de la rivière est une mine de cuivre, où Hearne ne découvrit qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli. Après avoir pris possession du fleuve au nom de la compagnie de la baie d'Hudson, il regagna le fort, où il fut de retour le 30 juin 1772.

Dix-sept ans après lui, le Canadien Mackenzie entreprit un voyage plus grand et plus audacieux encore, tant pour explorer la partie d'Amérique située à l'ouest du territoire de la compagnie d'Hudson, que pour tenter aussi le passage si souvent et si vainement cherché. Il s'embarqua au commencement de juin 1789, sur le lac Chepawyan ou *des Montagnes*, situé par 58° 40' latitude nord, 128° 39' 45" longitude ouest; il entra dans une de ses branches occidentales qui joint la rivière Unjiga ou *de la Paix*, nommée plus au nord *rivière d'Athapescow* ou des Esquimaux. De ce lac il pénétra, le 29 juin, dans la rivière Mackenzie, qui le conduisit, le 12 juillet suivant, sur le bord de la mer Glaciale par 69° 1' latitude nord, 117° 50' longitude ouest. L'embouchure de la rivière de Mackenzie, comme celle de la rivière de Cuivre, est remplie d'îles qui forment une multitude de canaux, et se prolongent bien avant à l'est. Cette première excursion employa cent deux jours. Mackenzie revint au fort de Chepawyan, où il fut de retour le 12 septembre.

Le 12 octobre 1792, il partit de nouveau, remonta la rivière de la Paix jusqu'à 56° 9' latitude nord, 135° 43' longitude ouest, et arriva en vue des montagnes rocheuses. Après beaucoup de fatigues et de privations, en voyageant tantôt par eau tantôt par terre, il atteignit, le 21 juillet, le rivage du Grand-Océan par 52° 19' 20" latitude nord, 130° 52' 35" longitude ouest, à la pointe marquée par Vancouver.

Les deux voyages de Hearne et de Mackenzie établirent que le continent de l'Amérique septentrionale n'est interrompu par aucun canal depuis 52° jusqu'à 71° de latitude nord. Les voyages subséquents, notamment ceux de Franklin et de Richardson, qui sont les plus récents, ont complété l'exploration du littoral américain boréal de l'ouest à l'est jusqu'au cap Turnagain.

En nous résumant sur les tentatives qui ont eu lieu pour trouver un passage maritime au nord de l'Amérique, nous voyons, en partant de l'océan Atlantique, que le premier succès fut obtenu en 1585, par John Davis, lequel découvrit le détroit qui porte son nom. Nous voyons ensuite Henri Hudson donner son nom à la portion de mer où il périt en 1611, et Baffin, en 1616, découvrir et nommer d'abord *la mer de Baffin*, puis le *détroit de Lancaster*, ce dernier par 74° 20' latitude nord. Le détroit de Behring, qui joint la mer Glaciale au Grand-Océan, fut découvert, en 1722, par le navigateur de ce nom. Le capitaine Cook pénétra dans ces parages en 1779; Kotzbue les revit en 1815 et 1818, et pénétra beaucoup plus loin à l'est, où le capitaine Beechey, de 1825 à 1828, signala de même son apparition.

Quant aux explorateurs dont il va être question, nous verrons, en 1818, le capitaine Ross explorer toute la baie de Baffin, et de 1819 à 1827, Parry, continuer les relèvements des côtes de l'est à l'ouest sur une étendue très considérable, pendant que, de l'ouest à l'est, Franklin faisait les siens; et tous ces relèvements étaient si avancés, qu'en 1829, lorsque le capitaine Ross entreprit son second voyage, il n'y avait plus à explorer que cent cinquante milles à l'ouest, du côté du détroit de Behring, et cinq cents milles à l'est, entre le cap Garry, où se sont arrêtées les explorations du capitaine Parry, et le cap Turnagain, limites des excursions du capitaine Franklin. Le résultat de la dernière expédition de Ross a été la découverte, d'abord de la terre du roi Guillaume; puis de l'isthme et de la péninsule de Boothia, du golfe de Boothia, de la mer occidentale du Roi Guillaume, et de la véritable position du pôle magnétique septentrional. Quant à la question d'un passage au nord-ouest, il est clairement établi qu'il n'en existe aucun par le canal du Prince-Régent, ou au sud de 74° latitude nord, et qu'il faut le chercher au-delà de ce parallèle.

En dernière analyse, partant du cap Garry, point extrême des explorations du capitaine Parry, celles du capitaine Ross se sont étendues jusqu'à 69° latitude nord, et entre les longitudes de 89 et 99°, se terminant à l'endroit qui a été nommé *pointe Franklin*. De là Ross a exploré cette portion du continent septentrional de l'Amérique, en relevant des lacs nombreux et des rivières. Il a, en arrivant au bord occidental de l'isthme de Boothia, reconnu toute la portion de la côte située entre 72° 30' et 69° latitude nord, 89 et 99° longitude ouest.

Voilà donc le dernier résultat de nos connaissances relativement au continent septentrional de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'à la baie de Baffin : à commencer du détroit de Behring, et à partir du cap Barrow de Beechey, la côte a été l'objet d'observations nautiques, et par conséquent peu minutieuses, souvent même peu exactes; de là, à la pointe Back de Franklin. Ici, et jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, qui est la seule découverte du voyageur de ce nom, elle a été relevée de nouveau par Richardson, jusqu'au débouché de la rivière Coppermine, qui est la seule découverte de Hearne sur la côte. De là, à la pointe Turnagain, sont les découvertes de Franklin, après lesquelles, dans la direction de l'est jusqu'à la pointe Franklin, il existe une lacune de deux cent vingt-deux milles. Bref, le *blanc* qui reste aujourd'hui sur la carte entre ce point et la terre la plus à l'ouest que Ross ait touchée ou constatée par les modes ordinaires d'observation, se monte à cinq cents milles anglais.

Nous ne parlons pas des dernières et récentes explorations du capitaine Franklin, intrépide marin, qui s'est perdu il y a déjà quelques années, dans les glaces polaires, et à la recherche duquel, en 1850 et 1852, on a envoyé divers bâtiments, dont les plus minutieuses investigations à travers les glaces n'ont pu encore rien découvrir. Ces recherches se continuent en 1853. Et si un passage nord-ouest existe en effet, il ne pourra plus échapper aux efforts des navigateurs généreux qui se dévouent ainsi pour les intérêts de la science et de l'humanité.

ALBERT-MONTÉMONT.

PREMIER VOYAGE DE ROSS.

(1818-1819.)

Le 18 avril 1818, le capitaine Ross quitta l'Angleterre, et le 17 mai à midi il se trouvait par la latitude de la terre submergée de Buss, 57° 28' nord.

Le 26 mai, les vaisseaux, arrivés par les 58° 36' nord, eurent la première vue d'une montagne de glace couverte de neige. L'imagination y voyait mille figures bizarres, et il est presque impossible de se représenter quelque chose de plus exquis que la variété de teintes que déploient ces glaciers; nuit et jour ils apparaissent avec une vivacité de couleurs que l'art ne saurait reproduire. Tandis que les parties blanches ont la splendeur de l'argent, les nuances qui les entourent sont aussi variées et aussi éclatantes que celles de l'arc-en-ciel.

Quand les bâtiments furent, le 14 juin, par les 68° 28' de latitude nord, sur 54° 13' de longitude ouest, ils eurent continuellement à se frayer un passage à travers des masses de glace flottante, dont plusieurs morceaux avaient un demi-acre de superficie, et tiraient de cinq à dix brasses d'eau : on était donc obligé de louvoyer, de virer sans cesse et de remorquer les na-

vires. On vit ensuite l'île Disco, et l'île des Baleines dans le détroit de Waigatt qui était encore gelé. Cette dernière île est habitée par le gouverneur du Danemark, sa femme avec ses enfants, six Danois et une centaine d'Esquimaux qui s'occupent, dans la saison, à prendre des veaux marins et des baleines.

L'expédition ne quitta Waigatt que le 20 juin, et arriva, à force de scier la glace et de se faire remorquer, dans un canal libre qui conduisait au nord; mais plus loin on fut contraint de s'arrêter encore, et ce n'est que le 29 juin qu'ils purent atteindre les 70° 54' de latitude nord, et 54° 10' de longitude ouest. On ne voyait du haut du grand mât que des glaces sans fin, mais elles perdaient sensiblement de leur force et fondaient continuellement.

Le 4 juillet, en passant devant une chaîne immense de montagnes de glace, 72° 30' de latitude nord, et 56° 37' de longitude ouest, on observa un exemple frappant de la diversité des effets de la réfraction. Les montagnes situées à deux ou trois milles des navires semblaient avoir une hauteur énorme, tandis que celles qui étaient à une distance double paraissait s'aplatir sur l'eau dans une direction horizontale.

Le 23 juillet, étant par les 75° 10' de latitude nord, et 60° 15'' de longitude ouest, les vaisseaux se trouvèrent dans un canal si étroit qu'il fallut les hâler. A cet effet, l'équipage entier fut envoyé sur la glace, et au moyen d'une corde attachée au mât de misaine, les hommes tiraient le bâtiment au son de la musique, car un joueur de violon conduisait la marche. Comme il arrivait quelquefois que l'on rencontrait un trou couvert de neige ou une partie moins solide, les matelots y tombaient souvent; mais comme ils ne laissaient point aller la corde, ils sortaient immédiatement du précipice. Quand l'accident arrivait au joueur de violon, les hommes s'en divertissaient beaucoup et ne manquaient jamais cette occasion de faire parade de leur esprit.

Le 24 juillet, l'expédition était arrivée à un point, 75° 25' de latitude nord, 60° 36' de longitude ouest, où la terre, jusqu'au cap Dudley-Digges, n'avait point été vue par d'autres navigateurs. Le rivage, entre cette latitude et le 76e degré, formait une baie spacieuse au milieu de laquelle s'élève un rocher remarquable par sa forme spirale, et qui fut nommé *Melville's monument*, et la baie reçut le nom de *Melville's bay*. Les baleines y sont abondantes : on y découvrit plusieurs petites îles, quatre entre autres qui furent appelées *îles Browne*.

Le 6 août, par les 75° 50' 30'' de latitude nord, et 64° 47' de longitude ouest, les navires coururent un grand danger, et furent tellement pressés par les glaces que toute la charpente paraissait sur le point de céder, et les poutres de la cale ployaient, tandis qu'une glace de plus de six pieds d'épaisseur se soulevait et battait les flancs des bâtiments qui ne résistèrent que grâce à la manière admirable dont on les avait renforcés lors de leur armement. Des matelots qui avaient passé toute leur vie dans la navigation du Groënland déclarèrent qu'un simple baleinier eût été réduit en atomes par des chocs pareils.

Pendant que les équipages prenaient du repos après un exercice aussi violent, quelques-uns des officiers allèrent visiter le rivage. Ils le trouvèrent tout-à-fait désert : cependant quelques piles de pierre semblables, par leur apparence et leur arrangement, aux tombes ordinaires des Esquimaux, montrèrent qu'il avait été autrefois habité. On n'y trouva que peu de végétation, quelques pavots à tige nue, une renoncule et deux ou trois touffes d'un court gazon.

Le 9 août, par 75° 55' de latitude nord, 65° 32' de longitude nord, les navires n'avaient fait que peu de progrès, quand ils furent surpris de voir paraître sur la glace quelques hommes qui poussaient des cris; et l'on découvrit bientôt des naturels, traînés dans de grossiers traîneaux par des chiens avec une rapidité extrême. Quand nous fûmes à portée de la voix, Sakheuse, Esquimau du Groënland, qui était à bord et savait l'anglais, s'adressa à eux dans sa langue. Pendant quelque temps ils contemplèrent en silence les vaisseaux; mais quand ils les eurent vus virer de bord, ils poussèrent tous à la fois un grand cri accompagné de gestes étranges, et s'enfuirent dans leurs traîneaux du côté de la terre avec une étonnante vélocité. Arrivés à la distance d'un mille, ou plus, ils s'arrêtèrent encore et restèrent immobiles pendant deux heures. Ceci ayant été remarqué, on envoya une chaloupe pour mettre sur la place un tabouret à observations, haut de quatre pieds, et l'on y déposa divers présents tels que couteaux et articles d'habillement. Soit qu'ils n'eussent point aperçu ce qui se passait ou qu'ils ne voulussent pas venir, ils ne reparurent pas : cependant comme le capitaine désirait vivement entrer en communication avec les naturels, il fit préparer une perche à laquelle on attacha un pavillon portant l'image du soleil et de la lune sur une main qui tenait une branche de bruyère (on n'avait vu que cette plante sur le rivage). On alla ensuite élever cette perche sur une montagne de glace, à moitié chemin, entre la terre et les vaisseaux : on suspendit à cette perche, et à hauteur d'homme, un sac contenant des présents et sur lequel était peinte une main qui désignait le vaisseau.

Le lendemain 10 août, on vit avec joie huit traîneaux conduits par les naturels, et ils s'arrêtèrent à un mille. Chacun des vaisseaux hissa alors un pavillon blanc, et on envoya John Sakheuse portant un petit drapeau de cette couleur et des présents, afin de tâcher de les amener à entrer en communication. Il accepta ce service avec beaucoup de joie et il alla vers eux, seul et sans armes, ne s'arrêtant qu'au bord d'un canal ou d'une ouverture dans la glace, et que l'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'une planche. Quand Sakheuse fut là, il ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher comme lui. Ils y accédèrent en partie, et quand ils furent à trois cents pas, ils sortirent de leurs traîneaux et poussèrent tous à la fois un grand cri auquel Sakheuse répondit en l'imitant. Alors, ils se hasardèrent à faire quelques pas de plus en avant, n'ayant en main rien autre chose que les fouets qui leur servent à conduire leurs chiens; et quand ils eurent acquis la certitude que le canal était impossible à franchir, ils prirent confiance. Des cris, des mots et des gestes furent échangés pendant quelque temps sans effet, bien que les interlocuteurs parussent reconnaître entre eux le même langage. Après quelque temps, Sakheuse crut voir qu'ils parlaient le dialecte hemouke : il l'adopta sur-le-champ et leur tendant les présents, leur cria *kakheite*, «venez,» à quoi ils répondirent *naakrie*, *naakrieai plaite*, «non, non, partez! » Ils y ajoutaient beaucoup d'autres paroles dont le sens était qu'ils espéraient que nous ne venions pas pour les détruire. Alors le plus déterminé s'approcha du bord du canal et, tirant de sa botte un couteau, il répéta : « Partez! je peux vous tuer! » Sakheuse, sans s'intimider, lui dit qu'il était aussi un homme et un ami, et en même temps, il jeta de l'autre côté du canal quelques colliers de graines et une chemise rayée, mais ils regardaient toujours ces objets avec méfiance et une grande appréhension, répétant sans cesse, « partez! ne nous tuez pas. » Sakheuse leur jeta alors un couteau anglais en leur disant : « Prenez! » Voyant cela, ils approchèrent avec précaution, caressèrent le couteau, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez. Sakheuse imita leurs gestes et, en réponse, s'écria *heigh yaw!* en se tirant le nez comme eux. Ils montrèrent ensuite la chemise en demandant ce que c'était, et quand on leur eut dit que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau il était fait. Sakheuse leur répondit que c'était la peau d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : ils la prirent alors avec des témoignages de surprise.

Ils se mirent ensuite à faire plusieurs questions. Ils montrèrent d'abord les équipages des vaisseaux en

demandant avec curiosité quelles créatures c'étaient ; s'ils venaient du soleil ou de la lune ; s'ils donnaient de la lumière la nuit ou le jour. Sakheuse leur répondit qu'il était un homme et avait comme eux un père et une mère, et leur montrant le Sud, il ajouta qu'il venait d'un pays situé de ce côté. Cela ne peut pas être, répondirent-ils, il n'y a par là rien que de la glace, et ils demandèrent encore quels êtres étaient les bâtiments. Mais quand Sakheuse leur dit que c'étaient des maisons de bois, ils ne voulurent pas le croire. « Non, ils sont vivants, nous les avons vus agiter leurs ailes. » Sakheuse leur demanda alors ce qu'eux-mêmes ils étaient, et ils répliquèrent qu'ils étaient hommes et venaient du Nord où il y avait beaucoup d'eau. Ces préliminaires aboutirent à un accommodement, et ils consentirent à ce que Sakheuse passât de leur côté : il vint donc à bord pour chercher une planche.

La couleur de la peau des Européens était un grand sujet de gaîté pour eux ; ensuite le plus âgé des Esquimaux fit au capitaine un long discours, et ce n'est qu'alors qu'ils découvrirent que les étrangers parlaient une autre langue qu'eux, et leur surprise parut excessive : ils l'exprimèrent en criant *Heigh yaw!* Ils se décidèrent enfin à venir à bord, et dételèrent leurs chiens qu'ils attachèrent à la glace, puis deux des traîneaux traversèrent le canal. Il fut évident, à la terreur qu'ils manifestaient en approchant du vaisseau, qu'ils le prenaient toujours pour une créature animée. — « Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? est-ce du soleil ou de la lune ? » Telles étaient les exclamations qu'ils poussaient en se tirant, entre chaque question, le nez avec la plus solennelle gravité. Sakheuse put à la longue leur persuader que le navire n'était que du bois, et ils regardèrent tout cela avec une stupéfaction sans égale. Quand ils virent les câbles, ils demandèrent avec quelles peaux ils étaient faits. Les équipages imitaient de leur mieux leurs cris, leurs exclamations et leurs rires ; mais entre toutes choses ce qui excita le plus leur admiration, ce fut un matelot montant au grand mât, et ils prirent le parti de monter à leur tour à l'échelle de cordes. Quand ils furent un peu haut, les nouvelles murailles qui les entouraient leur causèrent une nouvelle surprise, qu'ils manifestèrent encore par un gros rire, qui n'arrivait toujours qu'au bout d'une pause d'un moment.

Comme ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt, ils ne savaient que penser des pièces de charpente qu'ils voyaient à bord. Quelques-uns, n'ayant aucune idée du poids, mirent la main sur un mât de rechange avec l'intention évidente de l'emporter. Ils avaient envie de tout, et le seul objet qu'ils regardassent avec mépris, était un petit chien basset, qu'ils trouvaient sans doute trop petit pour tirer un traîneau, L'un des Esquimaux chercha à prendre l'enclume, mais s'apercevant qu'il ne pouvait la remuer, il se rabattit sur un gros marteau. Cependant comme on ne pouvait se passer de cet objet, on fit courir après lui : voyant qu'il allait être rejoint, il le jeta dans la neige et s'enfuit, ce qui donne à penser qu'il avait le sentiment de sa mauvaise action.

Parmi tous les divertissements que les hommes du bord se procurèrent en mettant à profit l'inexpérience absolue des naturels, il n'en eut pas de plus complet, que l'effet qu'ils éprouvèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Leurs grimaces étaient fort amusantes quand, ainsi que les singes, ils regardaient d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à son oreille, demanda si c'était un animal bon à manger.

Quand on fut à bord, on réussit à décider deux jeunes gens à donner un échantillon de leurs danses. Un d'eux commença par se tordre les traits et à rouler les yeux d'une manière si exactement semblable aux effets d'une attaque d'épilepsie que l'on fut convaincu que cet accident venait de lui arriver, et que le chirurgien fut appelé. On se rassura bientôt toutefois, car le danseur se mit tout aussitôt à exécuter une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces, analogues, en un point, aux jeux de cette espèce dans des pays tout différents et plus civilisés : cette danse abondait en allusions indécentes. Le corps était généralement courbé et les mains passaient sur les genoux. Après quelques minutes, le danseur se mit à crier *amnah, adjah ;* et presque aussitôt le second acteur, qui avait jusque-là regardé en silence son compagnon, commença comme par inspiration à se contourner le visage, à imiter les attitudes indécentes du premier, et à chanter ensuite *hedjan! hedjan!* Quand ceci eut duré avec une énergie toujours croissante pendant dix minutes, l'air monta soudainement à l'aigu, et les mots *wihi, wihi*, s'empilaient avec la plus grande rapidité. Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre en avançant leurs lèvres, en grinçant des dents, et dans une extrême agitation, jusqu'à ce que leurs nez se touchassent, et là finit par un rire sauvage cette scène extraordinaire. Les spectateurs demandèrent *bis* ; et quand on leur expliqua que les étrangers demandaient la répétition, ils la firent de grand cœur.

Ce pays que le capitaine Ross a nommé *Hautes Terres arctiques*, est situé dans l'angle nord-est de la baie de Baffin (1), entre la latitude de 76 et 77° 40' nord, et les longitudes de 60 et 72° ouest. Sur le point le plus large, cette contrée a vingt milles à peine d'étendue, et cette largeur va croissant et se réduit à rien aux extrémités. Elle est bornée au sud par une immense barrière de montagnes couvertes de glace, qui prennent naissance au 74e degré 20' de latitude, et s'étendent jusqu'au 76e degré nord. Autant que l'on en put juger du bord, cette barrière est infranchissable, et, sur plusieurs points, la glace descend des précipices dans la mer, et s'y étend sur un espace de plusieurs milles. L'intérieur est très montueux.

A la surface de la terre, au-dessus des rochers, est une chétive apparence de végétation d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'une sombre bruyère. Cette misérable verdure reparaissait au pied des rochers du bord de la mer. Les productions végétales du pays se composent de bruyères, de mousses, et d'un gazon grossier. Quant à la culture, il n'en existe pas, et il est probable que les indigènes ne connaissent pas la nourriture végétale. Bornée comme elle l'est, cette végétation n'est pas toutefois sans utilité. La mousse qui est très abondante et qui acquiert six ou huit pouces de longueur, étant trempée dans l'huile ou la graisse de veau marin ou de baleine, sert de mèche au lampes, et produit un feu agréable, et qui échauffe aussi bien qu'il éclaire. La bruyère et le gazon servent d'aliment et d'abri aux lièvres et au gibier qui, au dire des naturels, est très abondant. La pêche de la baleine y serait certainement très fructueuse, et un commerce de fourrure très avantageux pourrait s'y établir.

Le costume des montagnards arctiques se compose de trois pièces, toutes comprises sous la dénomination de *tunnick*. Le vêtement supérieur est de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et ressemble au jupon des femmes du Groënland méridional, n'étant ouvert qu'au haut et tout juste de façon à égaler la dimension de la tête de celui qui le porte. Il est fait par le bas comme une chemise, mais il se termine en arrière et en avant par une langue. Le capuchon est bordé de peau de renard, et tombe sur les épaules ou couvre la tête à volonté. Ce costume est doublé ordinairement en peau d'eider, et comme la doublure fermée en bas reste ouverte par le haut, elle sert de poche. La seconde partie de l'habillement, qui descend à peine aux ge-

(1) Le nom de *mer* conviendrait mieux ici, car la baie de Baffin est d'une étendue assez considérable pour mériter la dénomination de mer. A. M.



Le lendemain on vit paraître trois des naturels.

noux, est faite d'une manière fort incommode dans la partie supérieure, car en se baissant l'homme fait voir sa chair. Cette pièce de vêtement est de peau de chien ou d'ours, et s'attache avec un cordon. Les bottes sont de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et les semelles sont de peau d'hippopotame. Ces bottes vont au-dessus du genou, et rejoignent le vêtement. Tous ces articles sont fabriqués par les femmes. Les aiguilles qu'elles emploient sont d'ivoire, et le fil se compose des fibres et des nerfs de veau marin. Dans l'hiver, ou quand le temps devient froid, ils ont un manteau de peau d'ours.

Les montagnards arctiques sont d'une couleur de cuivre sale; leur taille est de cinq pieds environ. Ils sont corpulents, et ont à peu près les mêmes traits que les Esquimaux du Groënland méridional. Le plus remarquable de ces indigènes pourra donner une idée de toute la tribu. Il paraissait avoir quarante ans, cinq pieds un pouce, et sa peau était cuivrée; un front étroit et bas, sillonné de quelques rides, s'élevait au-dessus d'un nez petit et d'une large face. Il avait les joues pleines, rondes et vermeilles, même à travers l'huile et la malpropreté qui les couvraient; sa bouche grande et toujours à demi ouverte laissait voir les dents blanches et bien rangées qui lui restaient, car il avait perdu toutes celles du devant. Ses lèvres étaient épaisses, au milieu surtout, et ses yeux petits, noirs, ovales, étaient très rapprochés. Il avait la chevelure épaisse, unie, longue et raide, et elle n'avait certainement jamais été peignée ni coupée. Sa barbe et ses moustaches, qu'il laissait pousser, étaient rares, et n'allaient pas au-delà de la lèvre supérieure et du menton. Son corps était charnu et tendait à la corpulence. Ses mains épaisses et petites avaient les doigts courts; ses pieds étaient aussi très courts et très épais.

On interrogea le plus âgé de ceux qui vinrent à bord sur la religion, et Sakheuse lui demanda s'il avait quelque connaissance d'un être suprême; mais après avoir essayé tous les mots de sa langue, il ne put parvenir à se faire comprendre. On reconnut bien positivement qu'il n'adorait point le soleil, la lune, aucune image ni aucune créature vivante. Quand on lui demanda pourquoi avaient été faits le soleil et la lune, il répondit que c'était pour donner de la lumière. Il n'avait ni connaissance ni idée de la manière dont il vint au jour, ni d'une existence future, et disait que quand il mourrait on le mettrait en terre. Lorsqu'il fut bien démontré qu'il n'avait pas la moindre idée d'un être suprême bienfaisant, Sakheuse fut chargé de lui demander s'il croyait à un esprit du mal; mais il ne put pas davantage se faire comprendre de lui. On prononça alors le mot *angekok*, qui signifie *sorcier* dans la langue des Esquimaux du Groënland méridional. Il répondit alors qu'ils en avaient plusieurs qui pouvaient exciter des ora-

ges, produire le calme, éloigner les veaux marins ou les attirer; qu'ils apprenaient cet art dans leur jeunesse, et de la bouche des vieux angekoks; qu'ils les craignaient, mais qu'il y en avait généralement un dans chaque famille. Ayant su qu'un jeune homme qui se trouvait parmi eux était angekok, le capitaine l'interrogea sur la manière dont il avait été élevé. et il répondit que c'était un vieillard qui lui avait enseigné à exciter les vents et à chasser les veaux marins et les oiseaux. Il fallait, suivant lui, pour produire ce résultat, des gestes et des paroles qui du reste n'avaient point de sens, et ne s'adressaient à rien qu'au vent ou à la mer. Il était bien convaincu que dans ces sortes d'incantations il ne recevait des secours de personne, et il ne put pas même comprendre ce que l'on entendait par bon ou mauvais esprit. Un d'eux ayant été averti de la présence d'un être tout-puissant et invisible qui avait créé le ciel et la terre et tout ce qui s'y trouve, il témoigna beaucoup de surprise et demanda avec empressement où il habitait. Quand on lui eut dit qu'il était partout, il fut très alarmé, et commença à se trouver mal à l'aise sur le navire. On lui parla ensuite d'un état futur et d'un autre monde: il répondit alors qu'un homme sage, qui vivait bien avant son temps, avait dit qu'ils devaient aller dans la lune, mais qu'on ne le crut pas. Ils croyaient cependant que les oiseaux et toutes les autres créatures vivantes en venaient.

Les équipages n'eurent aucune occasion de visiter les habitations de ces indigènes; mais, d'après leur description, il paraît qu'elles sont toujours situées au bord de la mer, sur le point le moins exposé à être englouti par la neige. Ces maisons sont entièrement de pierre, et les murailles qui s'enfoncent de trois pieds en terre s'élèvent de trois pieds au-dessus du sol. Le toit est en forme d'arcade, et toutes les ouvertures qui pourraient donner un passage à l'air sont bouchées avec de la terre; elles n'ont donc point de fenêtres. On y entre par un couloir long, étroit et presque souterrain. Le sol est recouvert de peaux sur lesquelles les habitants s'asseient et dorment. Une maison est habitée par plusieurs familles, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pièce creuse qui est suspendue au toit, et dans laquelle ils brûlent l'huile ou plutôt la graisse de la licorne ou du veau marin. La mèche est faite avec de la mousse, et ils se procurent du feu comme nous avec une pierre et du fer. Cette lampe, qui ne s'éteint jamais, sert à éclairer, à chauffer et même à faire la cuisine, office dévolu aux femmes. Entre tous leurs aliments, ils préfèrent la chair du veau marin et de la licorne qui est plus huileuse et plus agréable au palais. Ils regardent aussi le chien comme une excellente viande, et on élève aussi bien ces animaux comme objet de subsistance que pour tirer les traîneaux; néanmoins on ne les mange qu'en hiver, et quand les autres provisions manquent. Les hommes prennent les veaux marins pendant leur sommeil, ou bien ils se couchent près des trous qui existent dans la glace, et ils les attirent en faisant beaucoup de bruit. Quand l'animal paraît, ils imitent son cri ou son grognement, et l'amènent ainsi à eux. Quand il est à leur portée, ils le frappent au nez avec une corne de licorne de mer, et l'ont bientôt expédié; quant à la licorne, on la prend avec un harpon.

On ne put savoir d'eux précisément de quelle manière ils tuent les ours, mais on apprit qu'ils les attaquent dans l'eau; ils se servent de piéges pour prendre les lièvres et les renards. Ces naturels décrivirent un animal qu'ils nomment *humminick*, mais en ajoutant qu'il était trop grand pour qu'on pût le tuer. Il a, suivant eux, une corne sur le dos, et est très agile. C'est sans doute un daim. Ils ont aussi un animal connu également au Groënland, et qu'ils nomment *ancarok*. Sakheuse affirmè qu'il était assez commun dans les environs de la baie du nord-est et de la baie de Disco, où l'on entend, la nuit, ses cris continuels. Il est très farouche, et l'on peut rarement l'approcher, car il est aussi actif que redoutable. Les Esquimaux le craignent. Il ressemble, dit-on, à un chat, mais il est trois fois plus gros. Les lièvres étaient blancs et les renards noirs en général. Les chiens sont de diverses couleurs, où le fauve foncé domine, et ils sont de la taille d'un chien de berger. Leur tête est celle d'un loup, et leur queue, d'un renard. Leur aboiement ressemble au cri du dernier animal, mais ils ont aussi le hurlement du loup.

Le montagnard arctique ne va jamais à quelque distance soit pour chasser, soit pour autre chose, sans son traîneau, et sa lance, ainsi que son couteau, ne le quitte jamais. A voir leur rapidité, on peut conjecturer qu'il leur serait facile de faire par jour cinquante ou soixante milles, et cette distance a été parcourue par des naturels du Groënland méridional. Ces indigènes paraissent être sales à l'extrême. Ils ont la face, les mains et le corps couverts d'huile et d'ordure, et il semble qu'ils n'aient jamais été lavés depuis leur naissance. Leurs cheveux étaient collés et nattés par la malpropreté; ils y tenaient cependant beaucoup, car un des hommes de l'équipage en ayant coupé une mèche à l'un d'eux, il fut très mécontent, ne s'apaisa que quand on la lui eut rendue, et la mit dans sa poche après l'avoir soigneusement enveloppée dans un morceau de peau de veau marin. Chaque homme prend une femme dès qu'il est en état de soutenir une famille; si elle lui donne des enfants, il n'en prend pas d'autres, et il n'est pas permis non plus à la femme d'avoir un autre mari. Au cas contraire, l'homme peut prendre une seconde, une troisième épouse, jusqu'à ce que l'union soit féconde, et les femmes ont le même privilége. L'un de ces Esquimaux parlait très affectueusement de sa femme qui, disait-il, était bonne, parce qu'elle avait six garçons. Quand ces hommes prenaient ou demandaient quelque objet de fantaisie, tels qu'un miroir ou un tableau, ils disaient tous que c'était pour leurs femmes. Le costume de l'autre sexe est, d'après tout ce que nous pûmes recueillir, le même que celui des hommes. Il fut impossible de découvrir s'ils atteignent un grand âge, ou s'ils meurent jeunes, car les vieillards avaient, à l'approche des bâtiments, été cachés ou envoyés dans les montagnes, et on ne put jamais les voir, non plus que les enfants. Aucun présent ne put les décider à se séparer d'eux, et personne ne voulait quitter le pays. Ils semblaient tous contents et heureux. Leur vêtement était très approprié au climat, et, suivant eux, ils avaient abondance de provisions. Ils reconnaissaient tous pour roi Tolouwha, qu'ils représentaient comme un homme robuste, très bon et très aimé. Le nom de sa résidence était Petowack, située près d'une grande île qui pourrait bien être celle de Wolstenholme. Il avait une grande maison bâtie en pierre, et qui, d'après eux, était aussi grande que le vaisseau; elle était entourée de plusieurs maisons. C'est là que demeurait la principale partie des habitants; ils dirent qu'ils lui devaient une portion de tout ce qu'ils prenaient ou trouvaient. On ne put leur faire comprendre ce que signifiait la guerre; ils n'avaient en effet aucune arme de combat: on se garda donc bien de leur en montrer l'usage. Ils paraissaient étrangers à toutes les maladies, et l'on ne voit personne de difforme parmi eux.

L'expédition quitta ces parages le 16 août et le 17 par 75° 54' de latitude nord, et 67° 15' de longitude ouest, on vit des roches couvertes d'une neige écarlate. On alla examiner cette neige, et l'on découvrit qu'elle était pénétrée jusqu'à une profondeur de dix ou douze pieds par la matière colorante. Le neige vue au moyen d'un microscope qui grossissait cent dix fois l'objet, et la substance qui la colorait parut être comme une petite graine ronde, et l'opinion générale fut que c'était une végétation. On fit ensuite fondre cette neige, et l'on renferma dans une bouteille l'eau qui en provenait. Au bout de quelques heures, elle déposa un sédiment qui fut examiné au microscope, et que l'on trouva entièrement composé d'une matière rouge. Au retour en Angleterre, les savants consultés furent d'avis que c'était une production végétale. Quand il n'y avait pas de ces brouillards épais qui sont si fréquents, l'aspect qui nous

entourait était magnifique. Si la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil tout autour de l'horizon, et quand ces corps célestes passaient directement au-dessus des sommets des montagnes, la neige prenait l'éclat de l'or, et les glaciers frappés par les rayons du soleil paraissaient autant d'édifices d'argent ornés de toutes sortes de pierres précieuses.

L'expédition, arrivée le 20 août par les 76° 54' latitude nord, acquit la certitude qu'il n'y avait plus moyen de pousser dans le nord. Les glaces l'empêchèrent d'avancer plus loin.

La nuit du 24 août fut remarquable en ce qu'elle fut la première où le soleil se coucha depuis le 7 juin, terminant ainsi un jour qui avait duré mille huit cent soixante-douze heures, et donnant l'avis qu'un long et sinistre hiver approchait. Le 30, par les 74° 19' latitude nord, et 78° 33' de longitude ouest, on vit une magnifique chaîne de montagnes qui reçut le nom de *Byam-Martin* ainsi que le cap qui les termine. On se dirigeait depuis le 24 dans l'ouest ou l'est, mais surtout le sud qui était la direction du retour.

Le 30 octobre, le capitaine Ross était de retour en Angleterre, et à l'ancre dans Brassesound aux îles Shetland, après une absence de six mois.

SECOND VOYAGE DE ROSS.

(1829-1833.)

Départ. Arrivée à la hauteur du cap Farewell. District danois de Holsteinborg au Groënland. Description de la ville de Tirieniak Pudlit. Découverte de provisions abandonnées par *la Fury*. Arrivée à la hauteur des dernières découvertes.

Après le retour de l'expédition qui avait tenté d'arriver jusqu'au pôle en 1827, je soumis aux lords commissaires de l'amirauté et au lord grand-amiral le plan du voyage dont je vais présenter la narration. J'avais depuis longtemps la conviction que la navigation dans la mer Arctique serait plus facile à un bâtiment à vapeur qu'à tout navire n'ayant que des voiles. Cette proposition ne fut pas acceptée, mais comme j'avais la confiance de la possibilité de la route au nord-ouest par le détroit du Prince-Régent ou d'une autre manière, je développai le plan que j'avais conçu à M. Booth qui me donna plein pouvoir pour faire équiper cette expédition à ses frais.

Un bâtiment à vapeur de quatre-vingt-cinq tonneaux, nommé *la Victoire*, fut approvisionné de tous les objets nécessaires. Nous avions des provisions de bouche et de chauffage pour mille jours, mais comme il était nécessaire d'avoir des approvisionnements de toute espèce pour plusieurs années, et que notre tonnage était trop faible, je jugeai convenable de nous adjoindre un navire de transport, et l'amirauté mit à notre disposition un bâtiment ponté de seize tonneaux, qui avait accompagné antérieurement une expédition destinée au pôle, et reçut alors le nom de *Krusenstern*: nous fûmes aussi pourvus de deux chaloupes qui avaient été employées par le capitaine Franklin.

Le jour de notre départ ayant été fixé au 21 mai 1829, j'allai prendre congé de l'amirauté, et nous partîmes ayant à la remorque *le Krusenstern*. M. Booth et quelques autres personnes avaient voulu nous accompagner jusqu'à Margate, et arrivés à ce point nous nous séparâmes de nos amis, prévoyant peu alors la durée de cette séparation.

Après plus d'un mois de la navigation la plus pénible par suite du mauvais état de la machine à vapeur qui demandait des réparations constantes, et des coups de vent qui brisèrent nos mâts, nous aperçûmes le 30 juin, à l'heure du coucher du soleil, un reflet de glace à l'horizon, dans le nord nord-ouest, et nous estimâmes que la côte du Groënland était à deux cent vingt milles dans cette direction. Nous vîmes aussi plusieurs de ces oiseaux que l'on nomme *bossemans*, outre ceux qui nous tenaient compagnie depuis plusieurs jours, les mouettes et les mollemokes.

Le 1er juillet, le reflet jaune que produit sur le ciel une terre éloignée fut plus distinct, et, dans la soirée, nous entrevîmes la terre elle-même que nous pensâmes devoir être le cap Farewell au Groënland. Nous étions à cette hauteur le lendemain, et nous fîmes alors à nos hommes la distribution des vêtements convenables aux climats sous lesquels nous allions nous trouver. Ils se composaient d'une veste et d'un pantalon bleus, d'une chemise de flanelle, d'un *confortable*, d'une paire de bas de *Wadmal*, d'une paire de caleçons de flanelle, d'une perruque galloise, d'une paire de bottes de mer et d'une autre de bottes ordinaires. Les vestes des officiers et des sous-officiers ne se distinguaient des autres que par quelques détails peu sensibles, de façon que tout notre équipage avait beaucoup d'uniformité dans l'aspect. Le 4 juillet, nous étions par les 57° 59' de latitude, et 47° 31' de longitude.

Le 5 juillet, étant au large du cap Farewell, nous entrâmes dans le détroit de Davis. Nous voyions distinctement à huit heures du soir la terre que nous supposions être ce cap, à trente lieues de distance, ainsi qu'un certain nombre de montagnes de glace qui en étaient proches: le tout était dans le nord-est par le nord.

Le 7 juillet à neuf heures du matin, nous vîmes plusieurs mouettes, le nombre des mollemokes croissait et les pièces de bois flottantes devenaient plus abondantes; nous retirâmes de l'eau le lendemain un arbre qui avait vingt pieds de long et trois de circonférence près de la racine.

Ayant établi le 9 la latitude par laquelle nous étions, nous la trouvâmes de 62° 26' et la longitude était de 54° 31', et le 11 juillet la température de l'eau étant tout-à-coup tombée de 43 à 38°, nous ne doutâmes plus que nous approchions de la glace de terre, et nous avions entrevu par intervalles les côtes du Groënland.

Le 12 juillet, le ciel était brumeux, l'atmosphère épaisse, et il ventait bon frais: nous nous trouvions par les 63° 15 de latitude et 54° 23' de longitude. Il passa près de nous beaucoup de bois et nombre d'oiseaux. Le lendemain nous découvrîmes la première montagne de glace que nous eussions vue depuis notre entrée dans le détroit. Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer comme une coïncidence très digne d'attention que cette montagne était à peu près par la même latitude et la même longitude que celle que nous avions vue de l'*Isabella*, onze ans auparavant. On ne peut en effet concevoir que ce soit la même; cependant, comme j'en avais conservé un dessin exact, cet incident était d'autant plus de nature à me frapper, que la ressemblance était très grande. Nous recueillîmes une forte pièce de cèdre américain.

Le 14 juillet, le jour commençait à deux heures du matin environ, et nous étions par 64° 48' de latitude et 53° 45' de longitude. Nous vîmes dans la journée la montagne remarquable de Sukkertop (le pain de sucre), et à neuf heures du soir nous distinguâmes la magnifique montagne qui est près de Cockin-Sound, et nous suivions du regard la terre jusqu'à la hauteur du cap Anne.

Après une succession de gros temps nous nous trouvâmes, le 22 juillet, à l'entrée d'une grande passe, et quand nous fûmes aussi près que le permettait la prudence, le commandant Ross fut envoyé dans une chaloupe pour chercher un ancrage: nous le vîmes reparaître le 23 juillet avec un signal convenu pour nous annoncer qu'il avait découvert un hâvre, nous nous y dirigeâmes donc à toutes voiles. Le commandant Ross nous dit qu'il avait découvert dans la côte est de

l'île du Phare une anse qui lui semblait parfaitement sûre.

Avançant toujours, nous passâmes d'abord près d'une île de forme ronde, et ensuite près d'un rocher qui s'élevait sur l'eau comme une baleine morte, et qui est situé à droite de l'île. Nous entrâmes enfin dans notre port. Ce n'est qu'alors que je revis la lune que je n'avais pas entrevue depuis que nous avions quitté, le 14 juin, la côte d'Ecosse. Elle était très éclatante, et vue entre les pics des hautes et pittoresques montagnes de cette plage, elle était d'un effet des plus splendides; car les flancs escarpés et les cimes aiguës de toutes ces montagnes apparaissaient alors on ne peut plus distincts dans une atmosphère qui semblait n'avoir jamais su ce que c'était que brume et vapeur.

A cinq heures, la marée avait baissé considérablement, et au point qu'elle ne nous laissait que douze pieds d'eau. Nous ne trouvâmes point d'habitants sur l'île du Phare, mais la présence de trois chiens esquimaux nous donna la certitude que nous n'étions pas éloignés de quelque établissement. Ayant gravi une hauteur, je jouis de la vue de deux magnifiques bras de mer, entourés de montagnes d'un caractère beaucoup plus imposant encore que lorsque nous les avions vues pour la première fois en entrant dans le hâvre, puisque la perspective était plus étendue. Etant alors dépouillées de neige, l'œil plongeait dans les précipices qui s'y creusaient et d'où s'élançaient leurs pics aigus et rudes, au lieu que, lors de notre premier voyage, où la saison était moins avancée, la neige non-seulement voilait leurs formes, mais empêchait toute perspective aérienne, en les rapprochant trop de l'œil : alors toute harmonie était détruite et tout effet de paysage manqué. Maintenant la scène était vraiment belle, grande et bien digne du pinceau d'un artiste.

La présence de brisants et de rochers nombreux au nord et au sud nous prouva que nous avions choisi le bon passage ou plutôt le seul navigable. L'île était plus belle que l'expérience d'une saison moins avancée, et plus mauvaise peut-être, ne nous donnait lieu de l'espérer sur cette côte de glace. L'aspect de ce rivage nous rappela vivement les terres beaucoup plus favorisées que nous voyions encore à un mois de là, et l'été que nous croyions avoir laissé derrière nous. Toute partie praticable de la surface de la terre, jusqu'au moindre coin, pourvu qu'il ne fût point précipice ou roche marine, était couverte de verdure, mêlée d'une profusion de plantes sauvages alors en pleine fleur, et nous trouvions un jardin d'été là où nous ne comptions voir comme autrefois qu'un chaos de rochers escarpés et de neige durcie par le froid. Nous ne fûmes plus étonnés alors du nom de Groënland (*terre verte*) donné à ce pays, et il cessa de nous paraître une dérision : c'était bien en effet une terre verte alors. Elle était de plus livrée à l'accompagnement ordinaire des climats chauds, torture habituelle d'un été du nord, la présence des moustiques, dont les essaims nous poursuivaient avec un acharnement que la plupart d'entre nous n'avait pas connu, même aux Indes orientales.

Le soir, nous fûmes surpris en voyant paraître un pavillon danois, accompagné d'une multitude de canots, et nous fûmes enchantés de voir dans la foule deux Européens que nous avions d'abord confondus avec les Esquimaux, car ils portaient le costume du pays. Ils se présentèrent comme étant le gouverneur et le prêtre du district de Holsteinborg, et venant pour savoir si nous avions besoin de secours. Le gouverneur, âgé de trente ans environ, réside là depuis six ans, et le prêtre, qui y a sa petite famille, y est depuis le même nombre d'années. Ils nous dirent que le port de Holsteinborg n'était qu'à trois milles, et ils nous engagèrent à y entrer notre navire comme dans un lieu de plus grande sûreté, en nous faisant toute espèce d'offres hospitalières.

Ils nous assurèrent que la présente saison était la plus douce qui eût été connue, même par les personnes les plus âgées de l'établissement, et que la saison précédente avait été tout aussi tempérée : ils étaient donc convaincus que si jamais le passage au nord-ouest était découvert, ce devait être dans l'été actuel.

Après avoir remonté trois milles dans un petit bras de mer, nous aperçûmes le pavillon et la ville. Elle est exposée au nord-ouest, et située sur un point élevé, à cinq cents pas environ du lieu de débarquement. On nous salua quand nous mîmes pied à terre : je ne m'attendais pas à cet honneur, et j'y répondis à la première occasion qui se présenta. Nous fûmes reçus par madame Kiojer, la femme du prêtre qui était venu à notre rencontre pour nous conduire sous son toit hospitalier. On nous régala avec un repas presque élégant de venaison et d'autres mets, que nous servaient des femmes esquimaues dans leur costume national, mais qui l'emportaient de beaucoup en propreté sur celles que nous avions vues dans d'autres occasions; elles étaient de plus parées d'une grande abondance de grains de verre, et leur chevelure était retenue par un mouchoir de couleur violette.

Après le dîner, nous visitâmes l'établissement, qui consiste dans les maisons du gouverneur et du prêtre, une église, deux magasins, une boulangerie et environ quarante huttes d'Esquimaux. Les deux maisons étaient construites en bois, ayant un rez-de-chaussée composé d'une salle à manger commode, d'une bonne chambre à coucher, d'un petit salon et d'une cuisine. Le gouverneur a une chambre de plus pour loger les équipages de ses deux chaloupes et deux pilotes. L'étage supérieur n'était occupé que par des chambres de domestiques. L'église a un petit clocher qui s'élève un peu au-dessus de l'édifice, et l'intérieur est simple et propre, avec un orgue à une extrémité, et, à l'autre, l'autel. Cette église peut recevoir deux cents personnes et est très suivie : les prières et le sermon du dimanche y ont lieu alternativement en danois et en esquimau. La ville est protégée à l'est par de hauts rochers, et à l'ouest d'autres rochers l'abritent, tandis qu'elle est couverte au sud, bien qu'à une grande distance, par l'énorme montagne appelée *Woman's hood* (la coiffe de la vieille). Une chaîne de hautes montagnes fait de plus face au port. Ce lieu, tel qu'il est, est réellement intéressant et presque pittoresque : il est néanmoins à peine tolérable pour résidence, même en admettant qu'une bonne partie de l'année s'y passe comme lors de notre visite. Du haut d'une éminence qui est un peu au-delà de la ville, nous eûmes une belle vue de la mer et de ses îles innombrables; et, de ce même point, nous pouvions aussi distinguer notre demeure flottante, bien recueillie dans sa petite anse. Le nom que les Esquimaux donnent à cette ville est *Tirieniak-Pudlit*, ce qui signifie, comme nous l'apprîmes, « les trous des renards. »

Le lendemain 24 juillet, nous nous livrâmes à des observations astronomiques, en dépit des impitoyables moustiques qui nous harcelaient, et nous allâmes ensuite dîner chez le gouverneur. La paix et le bonheur ne sont d'aucun pays, car ces bienfaits nous parurent être à leur comble dans ce cercle étroit, mais content.

Pendant le dîner, les Esquimaux aidèrent l'équipage à entrer le vaisseau dans le port, et ils apportèrent pour les vendre les objets dont ils pouvaient disposer : c'est ainsi que nos gens se munirent de bottes et de gants, qu'ils échangèrent contre des mouchoirs de coton et de vieux habits. Il y en avait peu parmi eux qui parussent connaître la valeur de l'argent, et un, entre autres, qui avait proposé à M. Thom une paire de beaux gants, préféra un vieux mouchoir à un schelling et même à un *souverain* qu'on lui offrit successivement en échange.

Nous apprîmes plus tard que ce ministre luthérien a l'administration spirituelle des districts de Holsteinborg et de Sukkertop. J'observai pendant mon court séjour tous les symptômes de l'ordre le plus parfait; j'appris que les exemples d'immoralité étaient très rares, et que le caractère général du Groënlandais est

si calme et si pacifique, qu'on ne les a jamais vus en venir aux coups. Ils n'ont jamais, dans aucun cas, été les agresseurs quand des discussions s'élevaient entre eux et les colons européens.

Personne ne s'attend à apprendre qu'il y eût des arbres dans le jardin du gouverneur, puisque les îles Shetland mêmes passent pour n'en contenir qu'un seul, mais nous trouvâmes ce jardin cultivé en salade, radis et navets. L'angélique y abonde comme en Laponie, aussi bien que le cochléaria et l'oseille.

Le 25 juillet, nous nous procurâmes six chars esquimaux, et après le déjeuner nous allâmes à bord pour déterminer la situation exacte de Holsteinborg que nous trouvâmes être 66° 58' de latitude nord et 53° 54' de longitude ouest. Ensuite, j'écrivis mes dernières lettres pour l'Angleterre, et un navire danois qui était dans la rivière de Baal s'en chargea. Je croyais faire alors mes adieux à nos hôtes, mais nous ne pûmes partir que le lendemain après avoir entendu à l'église, avec étonnement, le chant des femmes esquimaues. Je connaissais du reste, depuis longtemps, les dispositions musicales de ces peuplades qui apprennent à chanter avec la plus grande facilité les morceaux les plus difficiles de musique sacrée de l'école allemande.

Le soir, poussés par une bonne brise, nous avions perdu de vue les montagnes de Holsteinborg; mais d'autres à l'aspect aussi imposant quoique moins pittoresque les avaient remplacées. Nous fîmes alors route vers l'île de Disco dont le 28, à dix heures, les montagnes colossales sortirent tout-à-coup du fond des nuages, présentant ainsi à nos regards une magnifique perspective. Nous pûmes voir alors que la chaîne qui borde la mer était aussi libre de neige que les terres plus méridionales que nous laissions derrière. Les montagnes de l'intérieur n'en étaient même que très partiellement couvertes, de sorte que tout contribuait à nous donner l'espoir de faire d'utiles progrès pendant le reste de la saison.

Nous vîmes dans la soirée Hare-Island, dont le centre était dans le nord; nous nous trouvions alors par les 70° 12' de latitude et 55° 45' de longitude, et nous comptâmes dans ces régions quarante montagnes de glace.

Nous commençâmes le mois d'août par une belle et claire matinée, et n'ayant en vue qu'une solitaire montagne de glace. Notre latitude était de 73° 53' et notre longitude de 65° 50'. La température de l'air et de la mer était de 40° également, et elle dura jusqu'à minuit. En tout autre point nous avions un véritable jour d'été, et la mer ainsi que le ciel ressemblaient bien plus à ceux de la Méditerranée qu'à ce qu'on eût dû attendre dans la baie de Baffin.

Le 3 août, notre latitude étant de 74° 14', et notre longitude de 68° 13', point le plus septentrional que nous dussions probablement jamais atteindre, une bouteille fut jetée à la mer pour garder mémoire de ce fait. A midi l'aire était à 44°, et la mer à 44° et cette température descendait à 40° à minuit, minuit aussi beau qu'avait été belle la journée; et le lendemain j'aurais pu me croire dans les Indes orientales, en voyant les matelots qui balayaient les ponts, sans bas et sans souliers.

Le 6 août, nous entrâmes dans le détroit de Lancaster et nous attendîmes tous avec une extrême anxiété un vent d'est. Toutes les mains étaient étendues pour sentir s'il venait; on épiait chaque nuée, chaque banc de brouillard, et il n'y avait pas un de nos gens qui ne prophétisât suivant ses craintes ou ses espérances. Le 8 août à minuit, un symptôme de vent d'est se montra enfin, et la joie se répandit dans l'équipage. Le lendemain le vent, si bien venu, s'accrut graduellement. Notre latitude était de 74° 1' et notre longitude de 77°. Nous n'apercevions aucune montagne de glace, mais des pics neigeux s'élevaient au-dessus des nuages. Notre route était presque à l'ouest.

Le 11 août, nous entrâmes dans le détroit du Prince-Régent, et le lendemain nous vîmes le lieu où *la Fury* avait fait naufrage. On apercevait encore les pieux des tentes debout sur la côte, et comme nous devions nous approvisionner à ces débris, nous cherchâmes un ancrage, et le commandant Ross en découvrit un formé par une grande montagne de glace et deux petites, situées à un quart de mille au sud de l'éminence où *la Fury* avait été obligée d'abandonner ses provisions. Notre manœuvre avait pendant ces derniers jours été des plus rudes, au milieu des glaces flottantes et des vents ou des courants contraires.

La Victory étant bien à la mer, dans ce hâvre de glace, nous allâmes avec empressement explorer le lieu où avaient été déposées les munitions de *la Fury*. Nous trouvâmes le rivage presque entièrement bordé de charbon, et ce ne fut pas sans un vif intérêt que nous nous dirigeâmes vers la seule tente qui fût restée intacte, et qui servait de réfectoire aux officiers de *la Fury*. Il n'était, du reste, que trop évident que les ours y avaient fait de fréquentes visites. Il y avait près de la tente un sac où le commandant Ross avait laissé son livre de notes et des spécimens d'oiseaux; mais il avait été déchiré, et on n'y avait pas laissé un fragment de ce qui y était contenu.

Nous trouvâmes, au contraire, intact le lieu où l'on avait déposé les viandes et les légumes conservés. Les boîtes avaient été empilées en deux tas; mais, bien qu'exposées à toutes les variations du climat pendant quatre années, elles n'avaient pas souffert le moins du monde. Il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et elles étaient si hermétiquement jointes, que les ours n'avaient pu en flairer le contenu. S'ils avaient su ce que ces boîtes renfermaient, il ne nous serait probablement pas revenu une grande part de ces provisions. Nous ne les trouvâmes point gelées, et le goût des divers objets n'avait pas éprouvé la moindre altération. Ceci ne fut en vérité pas une satisfaction médiocre, car notre existence et la perspective du succès étaient intéressées dans cette précieuse découverte. Le vin, l'eau-de-vie, le sucre, le pain, la farine et le cacao étaient tous dans une également bonne condition. Le jus de limon et les conserves n'avaient pas souffert beaucoup; les voiles même, qui avaient été bien ployées, n'étaient pas seulement sèches, mais on eût dit qu'elles n'avaient jamais été mouillées. Il était toutefois remarquable que, tandis que la toile écrue était devenue entièrement blanche, toute apparence et toute odeur de goudron avait disparu.

Nous nous rendîmes ensuite à la plage où *la Fury* avait été abandonnée; mais aucune trace du corps du navire n'était visible. Chacun émettait sa conjecture sur ce qu'avaient pu devenir les débris; mais comme nous avions tous vu les effets des glaces mouvantes sur ces côtes, nous pouvions très bien nous expliquer cette circonstance. Le bâtiment avait sans doute été emporté en entier ou broyé en pièces, pour aller se joindre aux nombreuses pièces de bois que charrient ces mers.

Nous retournâmes donc à bord pour y transporter les munitions et les provisions, et ce n'était, certes, pas une circonstance moins nouvelle qu'intéressante que ce marché tout prêt à subvenir à nos besoins, dans ces régions abandonnées de solitude et de glace, marché où se trouvait choisi et recueilli sur un seul point tout ce qu'il aura fallu aller chercher aux magasins dispersés dans Londres. Du reste, la présente expédition avait toujours eu pour base principale la certitude de cet approvisionnement. Il était si considérable, que tout ce que nous pûmes charger sembla diminuer à peine la pile de boîtes et de caisses; nous en embarquâmes autant que nous pûmes le faire, ainsi que le sucre, la farine et le cacao qui nous étaient nécessaires. Tout ce que nous prîmes était dans le plus parfait état de conservation. Le lendemain nous embarquâmes du charbon, des ancres, un mât et des outils de charpentier. Nous trouvâmes aussi un paravent doublé de *fearnought* (gros drap), qui était dans un assez bon état; mais les ours avaient mis sens dessus des-

sous le coffre aux hamacs, et en avait à peu près dévoré tout le contenu. Les hermines, ou les souris, étaient entrées dans quelques boîtes à chandelles, et les avaient vidées en tout ou en partie. Aucun des cordages n'était pourri, et les câbles paraissaient dans une condition parfaite

Découverte d'une nouvelle péninsule que le capitaine Ross nomma *Boothia*. Route au sud. Les glaces commencent à obstruer la route. Alternative de beau et de mauvais temps, Promenades à terre. Chaleur, froid. Le navire emporté par les glaces Evaporation de la neige par le vent. Impossibilité reconnue d'aller plus avant.

Le 15 août à dix heures, nous entrâmes dans une belle baie, ayant un mille en longueur et en largeur; je la nommai *Baie Fearwell*. Nous sortîmes de cette baie à onze heures par la pointe méridionale, et une heure après nous trouvâmes une petite rivière que j'appelai *Lang*. Nous vîmes bientôt une autre pointe qui se projetait dans l'est, et je donnai à toute la région dont nous explorions la côte le nom de *Boothia*.

Plusieurs baleines de couleur claire vinrent près de nous et parurent tout-à-fait indifférentes à la présence du bâtiment; vers la fin de la journée du 15, une bande de glaces très serrées s'étendait devant nous, de l'est au nord-est, en forme de croissant. C'était la première fois que notre route était obstruée totalement, et c'est en vain que nous cherchâmes une ouverture. On ne voyait aucune apparence d'eau sur la glace, dans le sud-est ou de l'ouest. Nous fûmes donc obligés de virer et de louvoyer toute la nuit dans les glaces flottantes qui charriaient du nord-ouest, sortant des diverses criques et baies de la côte.

Le 16 août, nous pûmes approcher de terre, et j'y descendis avec tous les officiers pour prendre possession de la terre de Boothia, à une heure, époque de la journée qui répond à sept heures moins quelques minutes de Londres. Les couleurs furent déployées avec les cérémonies d'usage, et l'on but à la santé du souverain et du fondateur de l'expédition. Nous examinâmes ensuite cette terre. On y voyait quelque végétation et des plantes en fleur; un ancien tombeau esquimau nous prouva que cette plage avait été visitée par une tribu errante, et nous y trouvâmes des os de renard et des dents de bœuf musqué. Un oiseau semblable à l'alouette des sables est le seul animal vivant que nous vîmes.

Pour ceux qui n'ont pas vu un océan septentrional en hiver, qui ne l'ont point vu, devrais-je dire, livré à une tempête d'hiver, le mot *glace*, en réveillant le souvenir de ce qu'ils ont vu en repos, dans un lac intérieur ou un canal, ne fournit aucun moyen de se représenter tout ce que doit voir et éprouver un navigateur arctique. Qu'ils se rappellent donc que la glace est de la pierre, tantôt rocher qui suit le courant, tantôt promontoire ou île, quand elle touche terre, et non moins solide qu'une plage de granit, puis, qu'ils se figurent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal lancées violemment dans un étroit canal par une rapide marée, se heurtant comme des montagnes en mouvement se heurteraient avec le fracas du tonnerre, s'arrachant d'énormes fragments ou se déchirant l'une l'autre en deux, puis perdant l'équilibre et tombant de leur haut, elles soulèvent la mer en brisants ou la font tourbillonner en trombes. Pendant ce temps, les champs de glace plats, poussés contre ces masses ou contre les rochers par le vent et le courant, sautent hors de la mer, pour retomber sur eux-mêmes, ajoutant ainsi à l'inexprimable ébranlement et au tumulte inconcevable qui accompagne ces convulsions.

Telle est la glace, et voici la compensation qu'elle offre pour les trop fréquents assauts qu'elle donne et les obstacles qu'elle crée. La glace est loin d'être un fléau sans son bon côté, et en récapitulant tout ce qui nous arriva au milieu des glaces, je ne dirais peut-être que la vérité en déclarant qu'elles nous ont été plus souvent utiles que nuisibles.

Le 29 septembre, après de constantes alternatives de tempêtes, de beaux temps passagers, de chutes de neige et de froids aigus, nous nous trouvions par les 70° 12' de latitude et 92° 21' de longitude. Le lendemain, la vue de terre était totalement changée. Elle était beaucoup plus basse que ces parties de l'est que nous avions jusqu'alors explorées, et en général la surface était beaucoup plus unie. Il y avait quelque végétation sur une petite île, et nous remarquâmes des traces récentes de lièvres et d'hermines. Nous y vîmes aussi deux cercles de pierres, restes des habitations des Esquimaux, mais d'une date beaucoup plus récente que les vestiges de cette nature que nous avions vus jusqu'à ce jour. Nous découvrîmes ensuite les traces d'un ours près des lieux où nous étions amarrés, et nous vîmes aussi paraître quelques veaux marins. La latitude suivant le fleuve était de 70° et la longitude 92° 40'.

Avec la fin de septembre dont nous venions d'atteindre le dernier jour, je conçus qu'il n'y avait plus à espérer d'autres progrès pour cette saison.

Renards blancs. Excursion dans les terres. Chasse à l'ours. Le navire entre dans ses quartiers d'hiver. Magnifique aspect du ciel. Phénomènes lumineux. Aurore boréale admirable. Allée sablée sur le pont du vaisseau. Fin de l'année 1829.

Le 1er octobre, pendant la nuit le thermomètre était tombé à 17°, mais vers la pointe du jour le ciel devint nébuleux et la température monta à 21° avec une chute de neige qui continua toute la journée. Cette circonstance nous empêcha de monter sur la haute terre prochaine et nous dûmes nous borner à sonder et à explorer le petit port où nous nous trouvions, et nous découvrîmes avec plaisir que, si nous étions destinés à être enfermés par la glace, nous serions en lieu sûr. Un piége à renard tout récent, trouvé sur le rivage, et la timidité des veaux marins nous conduisirent à conclure qus les Esquimaux n'avaient pas quitté ce lieu depuis longtemps. Le lendemain nous allâmes faire une courte excursion dans l'intérieur, et du haut d'un point élevé je vis des terres à l'est et au sud : c'était probablement le continent américain. Cependant il m'était aussi difficile de déterminer alors ce point que de décider si cette terre n'était pas la continuation de celle où nous étions alors. Ce qui importait le plus dans notre position, c'était de savoir l'état de la glace, et ce que nous en vîmes ne nous donna point l'espérance de progrès nouveaux. Nous étions au temps d'arrêt. Il y avait déjà longtemps que nous soupçonnions que l'événement qui nous menaçait n'était pas éloigné, et nous ne pouvions raisonnablement être surpris de ce qui arrivait. Jusqu'alors nos travaux et nos efforts de chaque heure nous avaient ôté la faculté de penser à l'avenir, mais le moment de l'inaction était venu, il fallait bien réfléchir, et c'est alors que les longs et sinistres mois de notre inévitable détention au milieu de cette glace immobile nous apparut tout-à-coup. La porte de la prison se fermait sur nous pour la première fois.

Nous vîmes plusieurs traces de lièvres, et nous tuâmes quelques-uns de ces animaux qui étaient déjà entièrement blancs. Ce changement nécessaire leur arrive, comme les naturalistes le savent, longtemps avant que la terre soit couverte de neige durable ou que le temps devienne réellement froid, circonstance qui prouve que ce n'est point l'effet de la température, mais que cette modification du pilage est à coup sûr une disposition providentielle pour faire face aux froids de l'hiver. Nous pûmes voir dans l'intérieur, même à travers la neige, que les plaines étaient couvertes de verdure. Il y avait plusieurs piéges esquimaux avec un grand nombre de ces amas de pierres qui, vus

de loin, ressemblent à des hommes, et que ces peuples dressent pour faire peur aux rennes et les amener ainsi de leur côté à leur portée. Dans l'espace que nous parcourûmes et qui pouvait être de cinq milles, il se trouvait deux grands lacs. Le lendemain nous fîmes une autre excursion, et nous constatâmes que chaque vallée renfermait un lac; mais ceux que nous vîmes n'avaient que quelques pieds de profondeur, et nous parurent sans poisson. Le thermomètre descendit, dans la nuit, à 16°, avec une chute de neige, et l'air était particulièrement piquant et froid.

Le 4 octobre, la température du matin avait été de 13°; mais à midi elle était monté à 17, et la neige avait cessé. Comme ce jour était un dimanche, le service divin eut lieu, et l'on envoya l'équipage à terre pour prendre de l'exercice. Il y avait beaucoup de neige sur les montagnes; cependant l'approche de l'hiver était beaucoup plus régulière que d'ordinaire dans ces pays.

Le 5 octobre la première aurore boréale parut à une heure et le baromètre monta à 30° 73''. Au même moment le ciel devint si brumeux qu'il fallut pour l'instant renoncer à tout espoir de voir la terre; et comme nous étions absolument entourés de glace compacte, la perspective d'aller en avant s'éloignait de jour en jour. Le thermomètre marquait 12° le lendemain au matin. L'ennui de ce jour, avant-coureur de bien d'autres pires, fut animé par une chasse à l'ours qui eut une issue heureuse. L'animal, ayant approché du vaisseau, fut chassé dans l'île et de là vers l'eau, où il plongea au milieu de la glace nouvelle qui l'empêcha de se sauver : la chaloupe le rejoignit et le tua. Quand il fut à bord, on reconnut que c'était une femelle d'une taille moyenne, portant six pieds huit pouces entre le nez et la queue, et pesant cinq cents livres.

Le 7, le vaisseau fut bien établi dans son port de glace, de manière à être abrité des coups de vent d'est et d'ouest. La profondeur de l'eau était de trente-trois pieds; et comme il avait régné en ce lieu un courant aussi longtemps qu'il avait été possible, nous étions en droit de conclure qu'il reviendrait avec l'été et hâterait la rupture des glaces, puis nous aiderait à sortir quand la saison le permettrait. Il fallut enfin en être convaincus : nous étions bien dans nos quartiers d'hiver, et notre affaire à présent était de trouver de l'occupation, et de nous donner toute l'aisance et le bonheur possible dans les circonstances que nous devions prévoir. Nous y étions certes assez munis de patience, et nous n'avions alors aucune raison de perdre l'espoir : notre conviction était en effet absolue, car il n'y avait plus à l'heure présente un atome d'eau libre sur un point quelconque, et à l'exception du point noir que présentait par hasard un roc en saillie, ce n'était rien qu'une éblouissante, monotone et fatigante vue de neige tout à l'entour de l'horizon, dans la direction de la terre. La perspective était véritablement désolante. Dans tout son éclat, cette terre de glace et de neige a toujours été et sera toujours un désert énorme, sinistre, décourageant, et sous l'influence duquel la pensée elle-même se paralyse : là l'esprit cesse de penser et de se soucier de rien, car il cesse de sentir ce qui pour un seul jour l'exciterait certainement par la nouveauté; mais ce qui va plus longtemps est l'uniformité même du silence de la mort.

Au milieu de tout cela, il était satisfaisant de voir que chacun paraissait content des progrès qu'avait faits l'expédition, et en examinant la carte, l'on songeait avec plaisir aux nombreux dangers auxquels nous avions échappé, en naviguant dans des passages si réellement périlleux, sous de si violentes tempêtes et au milieu d'une glace dont nous avions fait en quelque sorte notre esclave. Ainsi, comparant et réfléchissant, nous arrivâmes à la tranquillisante ambition que nous étions maintenant devenus une petite famille bien unie et bien calme, dont chaque membre était également zélé et patient, chacun prêt aux nouvelles difficultés qui pouvaient surgir, et que tous ceux dont le devoir était l'obéissance se soumettaient avec un bon vouloir ou un empressement qui n'ont jamais été si décidés sous l'influence d'une véritable loi martiale.

Après avoir examiné quelle est la source de la plus grande chaleur animale, j'ai conclu que l'abondance de nourriture était au premier rang. Il paraît certain que les hommes doués du plus fort appétit et de la digestion la plus facile possèdent le plus de chaleur, tandis que les estomacs faibles et incapables de recevoir beaucoup d'aliments n'engendrant jamais assez de chaleur pour résister aux impressions du froid, cette sensation est beaucoup plus vive pour les hommes ainsi constitués. C'est d'après ce raisonnement que l'on peut s'expliquer la résistance que les naturels de ces climats glacés opposent au froid, car on sait que leur consommation est énorme et souvent incroyable : or, pour toute expédition dans des régions polaires, il faut à tout prix augmenter la quantité d'aliments. Il est une remarque qui se rattache à cette question, et qui peut être utile aux navigateurs futurs, c'est que, sans cette chaleur intérieure et personnelle, les vêtements chauds dont on se charge sont presque impuissants. Il est peu utile de couvrir celui qui ne saurait produire par lui-même de la chaleur, et l'on essaierait presque aussi efficacement d'échauffer un glaçon en l'enveloppant d'une couverture. C'est une erreur commune que celle qui fait que l'on s'imagine que l'expédient qui conserve la chaleur peut la produire.

Le 17 novembre, le soleil présenta un phénomène d'un effet incroyable. Le centre de l'astre était assombri par un nuage, et sa circonférence était entourée d'un cercle sur lequel ses rayons se disposaient de manière à donner tout-à-fait l'idée d'une étoile de l'ordre du Bain.

Une éclatante aurore boréale parut le 24 novembre dans le sud-ouest : elle étendait sa splendeur de pourpre jusqu'au zénith. Le vent changea le lendemain, et nous vîmes une aurore encore plus brillante qui, du soir jusqu'à minuit, devint de plus en plus radieuse, et dura jusqu'au matin. Elle formait une arcade splendide dont les extrémités paraissaient poser sur deux montagnes opposées, et dont la couleur était celle de la lune pleine. Le ciel, d'un bleu sombre qui lui servait de fond, était sans doute la cause principale de cet éclat.

Nous pouvons supposer ce qu'est l'apparence qu'offre l'anneau de Saturne aux habitants de cette planète; et ici la conjecture s'est peut-être réalisée, car la forme et la lumière de cette arcade sont précisément ce que nous devons concevoir de ce radieux anneau planétaire, quand il est vu traversant les cieux de Saturne. Tandis que la masse et la densité de la matière lumineuse était assez forte pour voiler la constellation du Taureau, il s'en échappait des rayons groupés formant des angles comme avec des étoiles de joailliers, et illuminant de leurs vives lueurs les objets à la surface de la terre. Deux brillantes nébuleuses de la même matière parurent ensuite au-dessus de l'arcade, répandant des rayons pareils et formant encore un contraste plus prononcé avec l'état sombre du ciel à l'horizon. Vers une heure, ce phénomène commença à se dissoudre en fragments et en nébuleuses; les lueurs vacillantes devinrent plus fréquentes, plus irrégulières; puis tout-à-coup l'aurore s'évanouit à quatre heures.

Le 25 décembre, c'était le jour de Noël : il est peu de lieux sur la terre civilisée où ce jour ne soit pas le plus notable de l'année entière. Les éléments eux-mêmes semblaient avoir décidé que ce jour serait mémorable pour nous; car il commença par une aurore boréale d'une splendeur magnifique, qui occupait tout le firmament au-dessus de nous. D'abord et pendant plusieurs heures, ce fut une succession d'arcades, croissant en grandeur à mesure qu'elles avançaient de



Les grosses massés flottantes de glasse que le flux soulevait accroissaient notre danger.

l'est vers l'ouest de l'horizon, et les changements successifs n'étaient pas moins éclatants que ce que nous avions vu jusqu'alors. Le service de l'église eut lieu suivant l'étiquette de la marine. Ce jour de fête fut célébré par un dîner extraordinairement libéral, dont un roastbeef fut la partie la plus essentielle et la plus orthodoxe. Il n'est pas besoin de dire que la mesure contre le gras fut suspendue pour ce jour-là : car autrement il n'eût point été pour les matelots le jour de fête reconnu. Les provisions de *la Fury* nous rendirent en cette occasion plus de service que nous n'eussions pu en prétendre, puisqu'elles contenaient des pâtés de Noël (1) et une chose qui, du plus grand luxe toute autre part, était ici extrêmement naturelle, des cerises à l'eau-de-vie, à l'état de glace. Nous déployâmes, suivant l'usage, un pavillon, et la splendeur de Vénus était un spectacle qui fut regardé par nous comme en parfaite harmonie avec le reste de la journée.

Le 30 décembre, nous revîmes quelques lièvres : les animaux n'avaient donc pas tous disparu. Nous eûmes un très beau jour depuis dix heures jusqu'à trois heures et demie. Le lendemain, nous vîmes les traces d'un loup qui se dirigeait vers le nord : nous les suivîmes pendant deux milles, mais nous les perdîmes.

Ainsi finit, avec le mois de décembre, l'année 1829, sans que le froid eût causé le moindre accident à un homme de l'équipage. Nous n'avions que l'armurier chez qui une affection de poitrine incurable avait été peut-être hâtée par le voyage, et qui allait vers sa fin.

(1) Minces épices, pâtés de viande hachée. A. M.

Commencement de 1830. Première rencontre avec les Esquimaux sur la côte. Description de leur village, de leur société, de leurs mœurs. Ils viennent à bord. On va les visiter. Intérieur de leurs maisons de neige. Femmes. On fait présent d'une jambe de bois à un Esquimau estropié. Sa joie. Fiançailles. Le soleil reparaît. Mort de l'armurier.

Le 1er janvier 1830, le thermomètre était à 22°, et le ciel de midi déployait toutes les belles teintes d'un soir d'été ; mais le pourpre du ciel et des montagnes à l'horizon était plus foncé que lors des crépuscules de nos climats. Le lendemain, nous fîmes une tranchée dans la glace, et reconnûmes qu'elle avait cinq pieds quatre pouces d'épaisseur, et deux jours après une neige abondante qui tomba couvrit tout jusqu'aux rochers, et le paysage n'était qu'une surface non interrompue d'un blanc éblouissant. La terre dans cet état, jointe à la mer raboteuse, le tout blanchi par la neige nouvelle, composait la plus sinistre perspective que l'on puisse concevoir. Le lendemain, nous crûmes aper-



Notre marche était vraiment semblable à celle des nomades.

cevoir un accroissement sensible dans le crépucsule de midi; mais le ciel était couvert et sombre. La construction d'un escalier de neige et d'un mur devint une utile occupation aussi bien qu'un amusement pour les hommes qui avaient appris à s'enorgueillir de la beauté et de la perfection de leur maçonnerie et de leur architecture de glace.

Le 7 janvier, un ciel brillant présenta, à dix heures du matin, un aspect tout nouveau. L'espace au-dessus de la lune qui se couchait était d'une riche couleur dorée, et la partie de l'horizon qui approchait le soleil avait une teinte éclatante d'argent, le contraire dans l'un et l'autre cas de ce qui est ordinaire pour les autres pays.

Le 11 janvier, à une heure, l'homme qui avait une jambe de moins, dont le nom était Tulluahui, arriva avec un autre naturel très intelligent, qui le conduisait dans un traîneau. Le chirurgien, ayant examiné l'état de l'estropié, lui promit une jambe de bois que le charpentier devait lui livrer dans trois jours, et il exprima d'avance la plus vive joie. Nous leur montrâmes ensuite la carte, et ils y reconnurent leur situation et celle du vaisseau, après quoi Tulluahui prit le crayon et traça la ligne qu'ils avaient suivie, la subdivisant ensuite en points, tandis qu'ils comptaient sur leurs doigts pour nous faire comprendre qu'ils avaient dormi neuf fois en chemin. Tiagaschu, le second Esquimau, nous traça à son tour une carte, en nous désignant les points où l'on trouvait abondamment du saumon et d'autres poissons.

Le 13 janvier, le thermomètre était au-dessous de 35° quand nous allâmes trouver les habitants dans leurs huttes. Les femmes avaient beaucoup perdu de leur timidité lors de cette seconde visite, et nous reçûmes de la mère, de la femme, de la fille de Tulluahui et des deux jeunes enfants un accueil amical. On avait préparé pour moi à titre de présent un costume complet de femme fait avec beaucoup de soin. J'offris en retour, à la généreuse femme qui me faisait ce cadeau, un mouchoir de soie; car de tous les objets que je lui avais montrés, celui-ci avait le plus particulièrement fixé son attention. Cette femme comprit parfaitement notre carte et même elle en fit une. Quand nous revînmes au vaisseau, il faisait un froid extrême, et je ne m'en tirai pas sans la perte d'un peu de peau à une joue.

Le lendemain le patient vint chercher sa jambe de bois; on la lui essaya, et comme elle n'était pas de la longueur juste, on le remit au lendemain encore. Tulluahui était accompagné de plusieurs habitants, et, entre autres, d'une vieille femme : nous les avions laissés aux soins du maître. En revenant les trouver, nous ne fûmes pas peu divertis de voir que la vieille femme s'était laissé couper, peigner, et arranger les

 Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

cheveux. Le résultat de l'opération avait été si avantageux pour sa personne, que tout le reste désira être traité de la même façon.

Le 16 janvier, le thermomètre descendit à 42°, et le lendemain matin il était à 43. Cette température fut suivie de tempêtes, de neige, et ce n'est que le 20 que, le temps s'étant éclairci, le commandant Ross et le chirurgien rendirent une visite au village, où on les divertit par une représentation de danse et de chant. Le soleil se montra pour la première fois, après une absence de cinquante jours, et la moitié de son diamètre était au-dessus de l'horizon visible. Cette réapparition, qui nous causait tant de plaisir, n'en fit éprouver aucun aux Esquimaux, pour qui la nuit de ces régions est le jour, et le jour le plus favorable, puisqu'il est le plus commode pour la chasse des phoques qui sont si rusés. C'est cette raison qui faisait qu'ils retournaient toujours chez eux quand le jour paraissait, se plaignant de la lumière comme de leur ennemie, puisqu'elle les contraignait à une oisiveté forcée et non point volontaire : c'est le soir de ce jour que mourut notre malheureux armurier.

Le 21 fut calme et clair : un garçon et une fille des Esquimaux, accompagnés de quelques hommes, nous firent une visite. La fille était tellement enveloppée de fourrures qu'elle ressemblait tout-à-fait à un globe soutenu par deux montants; mais des yeux noirs très perçants, ajoutés à ses joues colorées et à sa jeunesse, composaient une jolie figure pour nous, en qui le type de la beauté était désormais descendu à un degré beaucoup moins élevé. Cette modification dans les impressions est beaucoup plus facile qu'on ne le croit, et tous les voyageurs en ont fait l'épreuve. La jeune personne en question était fiancée, suivant la coutume du pays, où les fiançailles ont lieu pendant la première enfance au jour même de naissance de la future épouse.

Nos visiteurs nous quittèrent peu de temps après midi. Le reste du temps fut employé par l'équipage à creuser la fosse de l'armurier, et à cette heure le soleil avait vraiment de l'éclat et se trouvait à une hauteur considérable. Sa vue était réjouissante en ce qu'elle nous donnait en même temps l'assurance qu'il croîtrait chaque jour en durée et en splendeur. C'est là, en effet, un lever de soleil auprès duquel toute la magnificence des soleils du matin n'est rien. Cet astre est toujours le bienvenu quand il annonce un jour nouveau, sans nul doute, mais c'est bien un autre matin pour ceux qui ont été privés de la lumière du soleil pendant plusieurs semaines, et qui n'ont eu pendant des mois qu'un soir prolongé, car alors c'est l'été qui vient.

Le mois finit avec une belle journée, et il s'était écoulé comme un rêve : nos occupations et nos distractions avaient été plus grandes qu'à l'ordinaire, et nos visiteurs avaient empêché que le temps ne se traînât dans une fatigante monotonie. Quant à la température moyenne de ce mois, elle avait été de 25°. Sans doute il se trouve en février et en mars des jours isolés plus froids qu'en janvier; mais dans l'ensemble, ce dernier mois est le plus froid de l'année. Quant à la santé de l'équipage, elle était excellente, et nos relations avec les Esquimaux nous avaient déjà été utiles en nous procurant des vêtements convenables au climat; puis nous espérions pouvoir explorer une partie de la côte au moyen de leurs chiens et de leurs traîneaux.

Le 1er février, nous reçûmes une nouvelle visite des Esquimaux, et une des femmes qui faisaient partie de cette société avait sur la tête un ornement composé de la tête d'une chouette et de quelques peaux d'hermines. Le 4 février, la température tomba au-dessous de 42, et le lendemain, bien qu'elle fût encore à 40°, une femme qui était en visite tira son nourrisson de son sac, et l'exposa nu à l'air pour lui donner le sein. Nous remarquions depuis quelques jours que les Esquimaux, semblables en ce point aux autres sauvages, dérobaient assez fréquemment des objets à bord. Le thermomètre était descendu pendant plusieurs jours de 43 à 48°.

Le 26 février, soit que ce fût un jour de fête parmi eux, ou qu'ils voulussent nous divertir, une troupe vint nous donner le spectacle d'une danse : elle n'était pas de moins de vingt personnes. Cette danse ressemblait plus à un spectacle d'ours qu'à autre chose, et l'ours savoyard devait être regardé chez eux comme le meilleur danseur. La danse fut suivie d'un concert vocal où les femmes rangées en demi-cercle, fermant les yeux et ouvrant la bouche, vociféraient de toute la puissance de leur gosier et de leurs poumons *amna aija*. Les Esquimaux du Groënland entendaient mieux leur art. Le résumé de la chasse des naturels pendant ce mois donna deux ours blancs, frois gloutons, une douzaine de renards et cinquante veaux marins; et comme, de notre côté, nous avions tué ou pris cinq renards avec quelques lièvres, des plarmejans et des perdrix de saules, ce n'est pas un pays si dépourvu de gibier, même à cette époque de l'année, qu'on l'a supposé en général : il est donc prouvé que ces animaux n'émigrent pas dans le sud en hiver.

J'achetai, le 1er mars, aux Esquimaux un de leurs meilleurs chiens, que l'on me garantit pour tenir en échec un ours ou un bœuf musqué, pour découvrir les trous de veaux marins, et pour tirer le traîneau. Eu égard à de telles qualités, je le payai bon marché avec un couteau. Nous achetâmes, le lendemain, un autre chien pour compléter notre attelage. Le 6 mars, le soleil avait assez de force pour élever le thermomètre de 18 à 38°, puis il tomba à 24°. Le 9 mars, le temps était beau et calme, avec la lune pleine, et l'irrégularité du flux et du reflux et de la hauteur des marées était excessive. Deux des officiers se rendirent à la nouvelle ville qui était sur la glace et à sept milles au large. Ils y trouvèrent cinq familles qui avaient eu très bonne chance, puisqu'elle avait pris un grand nombre de veaux marins; le lendemain deux détachements des naturels qui vinrent nous vendre un chien, deux veaux marins et des souliers, ainsi que divers autres objets, nous bâtirent une cabane de neige pour nos instruments.

Leur déjeuner, composé de cinq à six livres de veau marin pour chacun, parut leur faire un très grand plaisir. Après ce repas ils achevèrent la construction de la hutte de neige qui devait nous servir d'observatoire, et dont la perfection de construction était le moindre mérite, puisque tout en excluant toute influence du vent ou du froid, elle était assez transparente pour nous permettre de lire les caractères gravés sur les instruments. Un accident désagréable arriva à bord à un des enfants des Esquimaux : comme ils sont dans l'usage de lécher leurs plats et leurs ustensiles, ainsi que le visage les uns des autres, la pauvre créature appliqua sa langue sur le cercle de fer d'un tonneau, et ne put s'en retirer qu'en laissant la peau. Nous trouvâmes très bonne la viande du bœuf musqué : elle avait exactement le goût du bœuf, et rien de la saveur du musc, qui peut-être se manifeste à une époque particulière. Ayant sept chiens accoutumés à cette chasse, nous avions la perspective de ces provisions fraîches pour l'équipage.

Le 19, M. Thorn et le chirurgien avaient été à dix milles de distance pour faire quelques observations, mais ayant été surpris par la nuit, au retour, ils n'arrivèrent que très tard et presque épuisés, après nous avoir causé beaucoup d'alarmes. Le lendemain, quelques-uns des naturels vinrent nous demander ce que signifiaient les coups de fusil et les feux bleus que nous avions lancés pour servir de signaux aux officiers absents, et qui les avaient remplis de terreur.

Dans la soirée du 30 quatre familles des naturels, formant un total de quinze personnes, passèrent près du vaisseau pour aller construire de nouvelles huttes à un demi-mille dans le sud. Ces gens avaient quatre traîneaux pesamment chargés, tirés chacun par deux ou trois chiens, mais qui allaient très lentement. Nous

les suivîmes pour voir comment se bâtit une maison de neige, et nous fûmes surpris de leur habileté : quarante-cinq minutes avaient suffi à un homme pour terminer son toit. Pendant le temps que l'on met à dresser une tente on élèverait presque une maison pareille. Le mode de construction mérite d'être décrit.

Quand, au moyen de la baguette qui sert à sonder les trous de veaux marins, on s'est assuré que le terrain est suffisamment profond et solide, on nivelle le terrain destiné à la construction avec une pelle de bois, en laissant au-dessous une solide couche de neige, qui ne doit pas avoir moins de trois pieds d'épaisseur. Alors, commençant au milieu d'un cercle tracé, qui a dix pieds au plus de diamètre, on taille en forme de coins des blocs qui ont deux pieds de long à peu près, et qui sont épais d'un pied à la partie extérieure, et on les dispose de façon que la construction se termine en un dôme parfait. Alors on meuble cette maison de sofas de neige que l'on couvre de peaux, et l'on place des fenêtres de glace ; ensuite on y ajoute le passage dont j'ai parlé et quelques petites huttes pour les provisions.

Vers la fin de mars la glace fondait du côté sud du navire, et le soleil avait dépouillé les rochers de leur neige.

Excursion dans l'intérieur par le commandant Ross. Examen de l'intérieur. Retour au vaisseau. Singulière opinion des Esquimaux sur le vol. Seconde excursion du commandant. Chiens des traîneaux. On est sur le point de se battre avec les naturels. Explication. Raccommodement. Une nouvelle excursion est décidée.

Le 5 avril, le commandant Ross, accompagné du contre-maître et de deux Esquimaux, Awack et Oublouria, partit pour une excursion dans l'intérieur : je reproduirai ici son rapport. Notre bagage était sur deux traîneaux, tirés par des chiens, mais comme il était beaucoup plus pesant que celui des Esquimaux, tandis que ceux-ci montaient de temps à autre dans leurs traîneaux, il nous fallait sans cesse courir à côté du nôtre et très souvent même les traîner à travers les profonds amas de neige fraîche que nous rencontrions à chaque pas. Nous nous dirigeâmes dans le sud ouest, et presque parallèlement au village jusqu'à midi, heure à laquelle le vent devint très violent, et la neige si épaisse qu'Awack qui nous conduisait perdit son chemin, et se fourvoyant dans des blocs de glaces entassés, eut son traîneau brisé en deux : cet accident faillit faire renoncer au voyage à peine commencé. Cependant le traîneau fut aisément réparé, et nous continuâmes notre marche à travers les blocs et les fragments de glaces : cependant après deux heures d'un voyage si rude, la neige fouettait si épaisse que nous dûmes renoncer pour l'heure à poursuivre, et consentir à ce que les Esquimaux construisissent une hutte de neige. Cela fut fait en une demi-heure, et nous fûmes alors aussi bien à l'abri que nous eussions pû l'être dans une maison de pierre. Cependant notre hutte était tout juste assez grande pour nous contenir tous les quatre; mais nous étions dans une si triste position que le plus misérable refuge était le bienvenu. Nos vêtements étaient à tel point pénétrés d'une poussière de neige, et ils étaient gelés si fort, qu'il nous fallut attendre longtemps, pour les pouvoir ôter, que la chaleur de nos corps eût commencé à les amollir. Nous souffrions aussi beaucoup de la soif, de sorte que pendant que nos Esquimaux s'occupaient de leur bâtisse, nous nous mîmes à faire fondre la neige à l'aide d'une lampe d'esprit de vin. La quantité d'eau que nous nous procurâmes ainsi dans un court espace de temps fut suffisante pour nous tous : ce qui causa autant de plaisir que d'étonnement à nos guides pour qui la même opération, faite dans leurs vases de pierre sur leurs lampes à huile, dura quatre heures.

Il nous fallut cependant subir un inconvénient inhérent à l'extrême petitesse du notre hutte : c'est que ses murs fondaient naturellement, et avec tant de promptitude, que nos habits furent bientôt mouillés au point de nous contraindre à les quitter, et à nous mettre dans les sacs de fourrure : c'est là-dedans que nous dormîmes à l'abri de notre ennemi.

Le lendemain, fatigués par la pénible marche de trente milles que nous avions accomplie la veille, nous serions restés tard dans le plus profond sommeil, sans une révolte de nos chiens qui nous réveilla. Poussés par la faim, ils s'étaient mis en devoir de dévorer un traîneau fait avec du poisson gelé; mais le repas n'était pas très avancé quand on put y mettre un terme, et il suffit de quelques réparations qui n'occupèrent qu'une faible partie de la journée. Comme elle était trop mauvaise pour que nous pussions songer à reprendre notre marche, nous employâmes notre temps à des conversations avec les naturels. Comme ils étaient actuellement à leur aise et libres de leur première appréhension, ils se montrèrent à nous sous un jour très favorable, et témoignèrent plus d'intelligence et de pénétration que nous ne devions en attendre sous ces lourdes masses de chair et ces physionomies hébétées. Ce que nous recueillîmes alors de plus important, ce fut les renseignements qu'ils nous donnèrent sur la nature de la côte et de l'Océan à l'ouest, qu'ils nous représentèrent comme étant d'une vaste étendue. Ensuite ils nous décrivirent une île nommée *Ou-Djiou-Lik*, comme étant si éloignée, qu'il fallait traverser l'eau salée pendant plusieurs jours pour y arriver, fait qui confirmait leur première information sur la grandeur de la mer à l'ouest. Nous entendîmes après cela, avec un grand intérêt, le récit des circonstances qui les avaient amenés sur cette partie de la côte et dans notre voisinage immédiat. Deux d'entre eux ayant été pêcher à un lieu nommé *On-Wit-Tiwik*, ils y virent le vaisseau près de la glace et portant vers le sud : très alarmés de ce fait, ils se mirent immédiatement en devoir d'aller rejoindre le corps principal de leur tribut à Neyliel-le, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée d'une femme appelée *Ka-ke-kag-iu*. Cette femme avait une sœur qui se trouvait dans un parti de naturels que nous avions bien traités lors de notre premier voyage, et les détails séduisants qu'elle leur donna les décidèrent à chercher *la Victory* en quelque lieu qu'elle pût se trouver. C'est ce qu'ils firent, et nos compagnons nous décrivaient alors leur première sensation à la vue de la première trace de nos pas sur la neige, trace dont la dimension leur causa un grand étonnement. Pendant tout leur discours ils ne cessèrent de manger, car c'est une occupation que rien ne peut faire négliger à un Esquimau, tant qu'il y a quelque chose à dévorer; et notre expérience ne put nous habituer à voir, sans une surprise toujours renouvelée, la ténacité de leur appétit, la capacité de leurs estomacs et l'énergie de leurs facultés digestives. Du reste, ce n'était point besoin, mais voracité pure et plaisir de manger. Leurs provisions allèrent en conséquence plus vite qu'ils ne l'eussent désiré.

Notre latitude était alors de 69° 44' 20", et notre longitude de 44' 6" ouest du vaisseau. La hutte était construite sur le rivage méridional d'un passage long d'environ trois milles, et du côté opposé était une rivière que les naturels nommaient *Ang-malouk-touk*. Le nom de ce détroit ou passage, dans la langue du pays, est *Tou-noud-lead*.

A mon retour de l'éminence sur laquelle j'étais monté pour faire ces observations, je trouvai les deux guides Awack et Oublouria, activement occupés à charger leurs traîneaux, et j'appris avec surprise et chagrin qu'ils s'apprêtaient à retourner au lieu que nous avions quitté, afin de prendre un surcroît de provisions. Je ne pus les décider à abandonner ce projet qu'en leur donnant, d'un côté, une partie de la provision de chair de veau marin que nous avions réservée pour nos chiens, et de l'autre côté, en les menaçant de la privation de la récompense promise, et qui se composait de limes: alors ils consentirent à poursuivre. Après avoir traversé une langue de terre,

large de trois milles environ, et contenant deux petits lacs qui, nous dit-on, était bien poissonneux, nous redescendîmes sur la glace d'eau salée que nos guides nous représentèrent comme appartenant au fond d'un détroit auquel ils donnent le nom de *Tar-rio-nit-yoke*. Cependant le sens de cette phrase est *eau pas salée*, de façon qu'il y coule probablement une rivière assez considérable. C'est ainsi que son entrée ou embouchure de ce passage est appelé *sohah à voke*, c'est-à-dire *il coule vite*, sans doute parce que les eaux douces de l'extérieur et la fonte des neiges y causent, à certaines époques, une grande accumulation d'eau, qui se fait jour en se précipitant par une étroite ouverture.

Nous fîmes halte sur un petit îlot situé dans l'angle nord-ouest de cette baie, et nous y trouvâmes un canot couvert de pierres et qui avait été enterré ainsi, afin d'empêcher les charpentes de se corrompre: pour la même raison, la peau qui le couvrait avait été enlevée. De cet endroit nous continuâmes notre marche directement vers l'intérieur, montant le lit d'une rivière, traversant plusieurs lacs étroits et marchant dans la neige épaissie pendant trois ou quatre milles; mais le vent s'accrut bientôt, à tel point que la neige qu'il lançait en véritables torrents nous obligea à chercher un abri dans une maison de neige que nos Esquimaux construisirent.

Le lendemain matin, 8 avril, le temps était nébuleux et la neige très abondante. Cependant nos guides nous firent la proposition de laisser les bagages derrière nous, afin de pouvoir aller plus vite à Ney-liel-le, et revenir coucher à la cabane. Je ne pouvais certainement choisir un jour plus défavorable pour visiter un lieu si intéressant; mais comme je connaissais l'humeur capricieuse et changeante de ces gens, je ne voulus faire aucune objection. Nous partîmes donc à neuf heures du matin; et, après avoir traversé deux lacs étroits nommés *Kung-uck*, à cause de la contrée montueuse qui les bornait, nous arrivâmes par une descente courte mais rapide, à l'endroit nommé *Padle-ack*, mot qui signifie *fin du voyage*. L'absence totale du manque de marées me fit d'abord douter si nous étions réellement arrivés à la mer; mais Awack détacha un de ses chiens qui découvrit bientôt un trou de veau marin, par lequel je pus goûter l'eau salée. Un fait essentiel de notre géographie était donc constaté par le succès de cette excursion.

Gardant notre direction vers le sud-ouest jusqu'à onze heures, nous passâmes une île que les guides appelaient, *O-wuk-sche-o-wik*, parce que l'espèce de morue nommée *o-wuk* se prend en grande abondance sur ce rivage, qu'elle fréquente l'été et l'automne. De là nous retournâmes dans le sud, puis dans le sud-est; et, après avoir traversé une plage basse de pierres à chaux, nous arrivâmes à une heure au grand lac de Ney-liel-le.

Le côté est de cette pièce d'eau déployait une chaîne de montagnes de granit sur les pentes desquelles Awack nous fit voir plusieurs huttes d'hiver qu'il nommait *O-Kau-it;* mais la neige qui m'aveuglait m'empêcha de prendre les dimensions de ce lac. Une rivière avait un demi-mille de large environ, et comme la glace qui la couvrait était épaisse, je fus porté à croire que l'eau était profonde. Aidé du maître, j'élevai un monticule de pierres à chaux; nous prîmes possession de cette terre avec les cérémonies d'usage, et nous nous préparâmes au retour.

Arrivé à sept heures à la rivière de Padle-ak, je montai sur un point élevé avec Oublouria, et grâce à un temps clair j'eus une très belle vue de cette vaste baie. De tous les renseignements qu'il me donna sur les lieux mêmes, et en me désignant les divers points de l'horizon, je conclus que la terre sur laquelle nous nous trouvions faisait partie du grand continent d'Amérique, et que, s'il y avait quelque passage à l'ouest dans ces parages, on devait le chercher au nord de notre position actuelle.

Il était neuf heures du soir quand nous regagnâmes la hutte où Awack nous attendait. Il avait profité de notre exemple d'une manière fort intelligente pour faire fondre de la neige, de façon que nous trouvâmes au retour abondance d'eau dont nous avions grand besoin. Le manque absolu ou la rareté de cette provision est pénible à l'extrême dans ce pays de neige et de glace, où l'on vit au milieu de l'eau, où l'on marche sur l'eau, où l'eau vous tourmente continuellement sous une de ses formes. C'est que l'on oublie que la neige et la glace de ces contrées ne ressemblent en rien à la glace et à la neige de nos hivers, et qu'on ne peut les convertir en liquide qu'à grands frais de peine et de chaleur. Nos guides dormirent profondément, ainsi que nous, et le lendemain nous continuâmes notre marche, toujours par une bise très froide, accompagnée de neige et qui dura toute la nuit.

Le 10 avril, le vent tomba dans la matinée et nous partîmes à midi, car nous avions un désir extrême de rentrer au vaisseau. Le guide Oublouria était dans un état pitoyable, presque aveuglé par la neige, et les genoux retirés par le frottement de ses culottes gelées : ce malheureux pouvait à peine voir pour se conduire, à cause des larmes abondantes qui remplissaient ses yeux enflammés. Il prit place dans notre traîneau, et nous étions de retour à *la Victory* le soir à six heures.

Le 11 avril, le commandant Ross étant rentré la veille, les guides reçurent les limes promises et partirent très heureux.

Le 15 et le 16 avril, nous détruisîmes le rempart de neige que nous avions élevé autour du vaisseau, et qui n'était plus nécessaire. Pendant ces derniers jours, la température alla de 3° au-dessous à 3° au-dessus de zéro, et varia dans ces limites.

Le 17 avril, le commandant Ross alla explorer une baie au nord, et revint avec l'assurance qu'il ne se trouvait aucun passage dans cette direction. Ainsi tombait un de nos projets, mais il en restait deux encore. C'est dans le courant de cette journée que nous vîmes les premières alouettes de neige.

Le 18 avril, un des Esquimaux nous rapporta la porte de fer d'un piége à renard que son frère avait dérobé. Il paraissait être d'opinion que, bien qu'il fût mal de voler, ce mal n'existait pas si le propriétaire ne s'apercevait pas de l'absence de son bien. Comme ils n'en faisaient pas mystère à leurs amis, ceux-ci ne manquaient point de nous en informer, et quand les voleurs étaient découverts, loin de nier leur action, ils en riaient comme d'une bonne plaisanterie. Ils nous apportaient alors quelques offrandes de paix : dans le cas actuel, par exemple, ce fut un veau marin.

Le 11, avril, le commandant Ross, toujours accompagné du maître et d'un guide, partit pour une nouvelle excursion avec les provisions de sept jours; mais ils revinrent le lendemain après avoir constaté qu'il se trouvait un canal tortueux, large de deux cents pieds au plus, au nouvel établissement de Schagavoke; qu'il avait un mille de long, et était au fond d'une baie, et conduisait aussi dans l'intérieur à un spacieux bassin de cinq milles de diamètre. Une scène assez plaisante avait eu lieu pendant cette excursion: les chiens, ayant aperçu au loin trois rennes sur le rivage opposé de la baie, s'étaient mis en chasse avec le traîneau après eux; à chaque bond qu'il faisait, quelque partie du bagage sautait dehors, au grand divertissement du guide, à qui cette plaisanterie faisait pousser des cris de joie, et ce ne fut qu'au bout de trois heures que la scène finit, grâce à deux glaçons qui tenaient serré le traîneau.

Il était donc maintenant bien constaté qu'il n'y avait point de passage dans la mer occidentale au sud du 70e degré, et il était par conséquent inutile de dresser des plans pour nous diriger avec le vaisseau sur ce point. Notre attentif examen devait dès lors se porter plus au nord. Une partie du rapport de ce dernier voyage était d'un vif intérêt pour nous, puisqu'elle nous apprenait qu'on avait vu à douze milles seulement de nous des rennes et des traces innombrables des pas

de ces animaux, suivies des traces de pas de leurs ennemis les loups.

Le 17 avril, tout le village nord était en confusion par suite de la mort d'un enfant qui avait été tué par la chute d'une pierre : son père et ses cinq frères sortirent, avec toutes les apparences de la frénésie, et le couteau à la main. Comme on ne savait pas ce que cela voulait dire, nos gens prirent leurs fusils : alors on força le père à rentrer dans la cabane, et la paix fut rétablie.

En somme, ce mois avait été beaucoup plus chaud dans sa première partie qu'on ne devait l'espérer pour la saison, mais la fin fut si froide que le terme moyen fut zéro. Le plus important des événements qui le concernent furent ces deux voyages, auxquels un troisième allait s'ajouter, car le commandant Ross était parti le 27, et je dois lui laisser raconter cette expédition.

Comme la saison s'avançait rapidement, j'avais un vif désir de visiter ce lieu au nord, que les naturels avaient désigné sous le nom de *Aws-rouk-tou-te-ak :* c'était une préparation au grand voyage que nous projetions vers l'océan Occidental. Nous partîmes donc de bonne heure le 27 avril, et en approchant des cabanes, nous fûmes excessivement désappointés quand nous n'entendîmes pas les joyeuses acclamations qui nous saluaient ordinairement. Une surprise très désagréable y succéda, car nous découvrîmes que les enfants et les femmes avaient tous été éloignés, et nous savions que c'était là un signe d'hostilité : nous fûmes bientôt convaincus de ce fait en voyant les hommes armés de leurs couteaux. Les regards sombres et mornes de ces gens présageaient malheur, mais il nous était impossible de former aucune conjecture sur la cause de ces dispositions.

Nous pouvions les voir beaucoup mieux qu'ils ne pouvaient nous distinguer, car le soleil les frappait au visage. C'est le bruit de nos chiens qui les avertit de notre arrivée et de notre approche, et dès qu'ils les entendirent, un d'eux sortit précipitamment d'une hutte, en brandissant le grand couteau qui sert à attaquer les ours, et en même temps des larmes coulaient sur sa figure âgée et sillonnée de rides, et il regardait autour de lui d'un œil hagard pour chercher les objets de son animosité. En peu d'instants il leva son bras pour lancer l'arme à moi et au chirurgien qui étions à quelques pas de lui ; mais le soleil l'ayant ébloui, il tint son bras suspendu pendant un moment. Son fils arrêta alors sa main et nous eûmes le temps de la réflexion, et de nous préparer à la défense, bien qu'elle parût devoir être de peu d'utilité en cette occasion. Nous nous retirâmes au traîneau où j'avais laissé mon fusil, et n'osant pas le quitter, puisque M. Debernethy n'avait pas d'armes, nous attendîmes l'issue, nous perdant en conjectures sur les motifs de l'offense, puisque nous nous étions séparés la veille bons amis.

Le féroce vieillard Pou-wit-yah était encore tenu serré par ses deux fils, qui lui attachèrent les deux bras au dos, et il faisait de vains efforts pour se débarrasser, pendant que le reste de son parti se tenait prêt à seconder toute tentative qu'il ferait contre nous. Il y avait toutefois parmi eux quelques différences d'opinion, et ils n'étaient pas tous également ennemis : c'est ce que l'on devait conclure de la conduite des deux jeunes gens. Nous pouvions donc encore espérer quelques explications avant d'en venir aux extrémités. Ils commencèrent en effet à discuter entre eux, puis ils se divisèrent comme pour nous cerner. Je crus devoir arrêter ce mouvement, et la vue de mon fusil en joue suffit pour les disperser et les faire rentrer dans leurs huttes.

Je ne pouvais les décider à se rapprocher ou à répondre à mes questions, quand une femme eut le courage et la confiance de venir à nous : elle nous expliqua la cause de tout ce tumulte, lequel, tout absurde qu'en était le motif, eût pu avoir un dénoûment fatal. Un des enfants adoptifs de Pou-wit-yah, bel enfant de sept ou huit ans, que nous connaissions, avait été tué, comme il a été dit, la veille par la chute d'une pierre, et ils avaient attribué ce malheur à notre influence et aux pouvoirs surnaturels dont ils nous croyaient doués. Alors le père avait médité contre nous la vengeance dont l'exécution avait commencé. J'eus beaucoup de peine à persuader à cette bonne femme que nous n'étions pour rien dans cette catastrophe. Elle retourna cependant vers ses compatriotes, et répéta ce que j'avais dit : alors ils se calmèrent, mais nous pressèrent de retourner au vaisseau, attendu qu'il leur était impossible de nous donner des guides avant trois jours, et de se servir de leurs chiens durant les trois journées qui suivaient la mort d'un des leurs. Bien que ce fût là, suivant toute probabilité, un usage funéraire, cependant je désirais les y faire renoncer, car trois jours perdus à cette époque de l'année étaient d'une grande importance.

Je montrai alors une grande lime, l'offrant à celui qui voudrait nous accompagner, et leur disant en même temps que, s'ils refusaient, nous irions seuls, et qu'ils perdraient ainsi la récompense. Sur ce, une délibération de quelques minutes eut lieu entre eux, et elle eut pour résultat que Pou-yet-tah, cédant aux instances de sa femme, s'offrit pour nous accompagner, pourvu que je permisse à Illiktah, beau garçon de seize ou dix-sept ans, de se joindre à lui. On pense bien que j'y consentis, car deux compagnons ne pouvaient qu'être plus utiles qu'un seul, et ils allèrent, en conséquence, dans leurs huttes faire les préparatifs du voyage. La paix était désormais tout-à-fait rétablie, et l'entière confiance de leurs relations avec nous ne semblait pas avoir été troublée.

Départ pour une nouvelle excursion. Chasse au bœuf musqué. Détails curieux sur l'état civil de ces peuples. Retour au vaisseau.

Il était dix heures quand nous nous mîmes en route vers l'angle nord-ouest de la baie, et nous fûmes suivis aussi loin que possible par les acclamations de nos amis. Les bagages et les provisions étaient sur deux traîneaux tirés chacun par six chiens. Nous avions fait dix ou douze milles quand le guide Pou-yet-tah arrêta son traîneau, et me frappant sur la poitrine, me dit que j'étais *bon*, puis, remarquant pour la première fois que j'avais laissé derrière moi mon fusil, il me plaça dans la main sa lance, en me disant que je devais être armé aussi bien que lui. Alors il tira de son long vêtement le couteau qu'il y avait tenu caché et le tint en guise d'arme. Quand il arriva à un trou de veau marin qu'il connaissait, il appliqua son nez à la légère couche de neige qui le couvrait, et dit que l'animal l'avait abandonné depuis quelques jours.

A deux heures de l'après-midi, nous entrâmes dans une anse que le guide appelait *An-ne-reak-to*, se dirigeant devant le nord-nord-ouest, et ayant à peu près un mille de large à l'entrée.

Le cap est de cette ouverture se nommait *Neak-kog-enck*, dénomination prise d'un roc saillant qui avait une ressemblance imaginaire avec une tête humaine. La pointe ouest, nommée *Neek-lerrid-yeou*, forme l'extrémité de *Ac-caud-le-ruk-tuk*, appellation qui paraît s'appliquer à toutes les terres, ou péninsules, qui sont à peu près entourées d'eau salée ou douce. Nous suivîmes la rive ouest de cette anse jusqu'à l'embouchure d'une rivière, laquelle, bien que couverte de glaces d'eau douce, portait des traces évidentes de l'action du flux et du reflux. A six heures nous arrivâmes à un petit lac où cette rivière prend sa source, et qui était entouré de bords hauts escarpés et en précipices, dont les ravins étaient remplis d'une neige serrée qui couvrait aussi les lointains sommets des montagnes. De ce point nous tournâmes plus au nord, traversant une chaîne élevée afin de gagner un autre lac. Nous n'arrivâmes à notre halte qu'à dix heures,

après une pénible marche de trente milles. Les deux Esquimaux eurent bientôt construit une excellente cabane de neige, et après notre souper de viande gelée, nous nous mîmes à dormir.

La nuit fut extrêmement tempêtueuse, et le lendemain matin le vent soufflait violemment du nord avec une épaisse neige qui nous contraignit à partir tard, mais à midi le temps devint beau. La latitude était de 70° 25' 19". Nous vîmes à cette heure un grand nombre de marques d'Esquimaux élevées sur un îlot au milieu d'un grand lac. Nos guides nous apprirent que c'était une station de pêche très fréquentée en été et en automne, attendu que, pendant ces saisons, le saumon abondait dans le lac où il remontait de la haute mer par une rivière qui sort de l'angle nord-est de cette nappe d'eau. La station se nommait *Nap-pur-re-rep-ta-lig*. Ce lieu est entièrement entouré de montagnes de granit et les îlots sont formés du même roc. Le lac est d'une forme très irrégulière, et son étendue est considérable du nord-est au sud-ouest.

Quittant ce point, nous traversâmes le lac dans la direction du nord-ouest; mais notre marche était très pénible à cause de la grande profondeur de la neige peu solide qui occupait le cours de la rivière et le lac, et c'était malheureusement la direction qui nous convenait le mieux. Cet endroit, comme dans tous les endroits pareils dans le pays, se nommait *It-tib-lin-neak*. Bien que la route fût aussi mauvaise que possible, nous en trouvâmes une partie qui était pire que tout le reste. Au milieu de la rivière se trouvait une chute congelée, laquelle, outre les masses de glaces qui perçaient les amas des neiges, était d'une pente si rapide, que les traîneaux y glissaient avec une vitesse effrayante, passant devant les chiens qu'ils entraînaient, et mettant en danger tout ce qu'ils portaient.

Nous pûmes arriver au lieu de halte par un chemin plus escarpé, mais moins périlleux, et quand mes guides me virent prendre mes instruments pour faire des observations, cet aspect les ramena à nous croire sorciers; puis, comme l'idée de manger est toujours la première dans l'intelligence d'un Esquimau, ils s'inquiétèrent de savoir si, au moyen de cette inexplicable machine de cuivre, nous pourrions découvrir des bœufs musqués ou les voir dans les montagnes. Je ne désirais nullement passer pour un devin, car cette réputation peu enviable nous avait déjà failli mettre dans une position difficile. Je me hâtai donc de déclarer que j'ignorais entièrement ce que devenaient les bœufs musqués : notre guide n'avait du reste pas besoin d'une intervention surnaturelle, car, en moins d'une demi-heure, il avait déjà remarqué les vestiges de plusieurs de ces animaux sur le penchant de la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions. En les examinant, il s'aperçut que les animaux étaient passés il y avait déjà quelques jours; mais une recherche plus active le conduisit sur les traces de deux bœufs qui venaient de passer en ce lieu ce soir même. Nous retournâmes donc aux traîneaux, et après avoir choisi une place pour y construire une hutte, soin que nous laissâmes au jeune garçon, il prit son arc et partit, menant en lesse deux chiens, et me priant de le suivre avec mon fusil et mon chien favori Tup-to-ach-rea.

Quand le guide eut retrouvé les traces, il lâcha immédiatement ses chiens, et je fis de même du mien : alors ils partirent à toutes jambes, et eurent bientôt disparu. Nous suivîmes leur direction assez péniblement pendant deux heures sur un terrain escarpé et à travers une neige épaisse, jusqu'à ce que le guide, voyant que les pas des chiens ne suivaient plus ceux des bœufs, en conclut qu'ils avaient joint les animaux, et que probablement ils tenaient aux abois l'un ou l'autre. Il en était ainsi en effet, et en tournant l'angle d'une montagne, nous vîmes un beau bœuf en échec devant les trois chiens.

Nous courûmes aussitôt en avant : Pou-yet-tah était toutefois le premier, et sur le point de lancer sa seconde flèche quand je le rejoignis. Elle avait frappé l'animal sur une côte, et ne détourna pas un instant son attention des chiens qui continuaient d'aboyer et de sauter autour de lui, le prenant aux talons quand l'occasion s'en présentait ou quand il se détournait pour fuir, puis battant en retraite dès qu'il leur faisait face. Pendant tout ce temps, il tremblait de colère, et faisait tous les efforts possibles pour atteindre ses assaillants; mais il ne pouvait y parvenir, tant ils étaient habiles à cette manœuvre.

Il était facile de voir que les armes de mon compagnon étaient de peu de valeur dans une telle lutte, ou que du moins elle ne pouvait assurer la victoire qu'au bout de quelques heures, car il continuait de tirer sans aucun effet apparent après avoir perdu beaucoup de temps à viser, et en perdant beaucoup encore à chercher ses flèches. Je fus ravi de cette circonstance, et sans parler de la valeur de la proie en question, de leur montrer la supériorité de nos armes, et je tirai deux balles au bœuf, à la distance de quinze pas environ. Elles portèrent et il tomba, mais, se relevant subitement, il s'élança sur nous; et nous étions déjà si près! Nous évitâmes l'attaque, en nous réfugiant derrière une grosse pierre qui se trouvait par bonheur près de nous, sur laquelle il se précipita avec tant de furie, qu'il se frappa la tête au point de tomber à terre avec un fracas qui fit que le sol durci répondit par un écho. Alors mon guide essaya avec son couteau de lui porter le dernier coup, mais l'ayant manqué, il chercha un asile derrière les chiens qui accouraient alors pour l'attaque. L'animal saignait alors si abondamment, que les longs poils qui couvrent ses côtes étaient collés de sang, et cependant sa fureur et sa force ne paraissaient pas diminuées, car il continuait à avancer et à porter des coups de tête avec tout autant de férocité qu'auparavant.

Pendant ce temps, j'avais rechargé mon fusil, et je m'avançai pour tirer de nouveau, quand le bœuf s'élança vers moi comme la première fois, à la grande terreur de Pou-yet-tah, qui me disait de me réfugier encore dans notre premier poste; mais j'avais eu le temps de bien viser à mon aise, et l'animal tomba sous mes deux coups, mais non pas avant qu'il fût seulement à cinq pas de moi. La vue de son ennemi abattu fit que mon compagnon poussa des cris et dansa de joie : quand il m'eut rejoint il était mort. Une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre lui avait mis l'épaule en pièces. L'Esquimau était confondu d'étonnement à l'aspect de l'effet de nos armes à feu : il examinait avec soin les trous que les balles avaient faits, et me montrait comment quelques-unes avaient percé d'outre en outre. C'est l'état de l'épaule brisée qui le surprit le plus, et il serait difficile d'oublier son regard d'horreur et de stupéfaction quand il releva la tête pour me regarder, en s'écriant *noro-ek-poke* (il est cassé).

Il y avait dix heures que nous étions à jeun, et je m'attendais tout naturellement à ce que mon ami se hâterait de servir de ce bœuf un bon dîner : je lui faisais injure, et sa prudence l'emporta sur son estomac. Il se contenta de mêler avec la neige qu'il fit fondre pour étancher sa soif un peu de sang chaud, et se mit tout de suite à écorcher l'animal. J'aurais dû me rappeler que cette opération serait bientôt devenue impossible, car le froid aurait sous peu de temps fait du tout une masse inséparable. C'est pour la même raison qu'il fit quatre parts de la carcasse; mais il ne mangea pas ce qui se trouvait dans l'estomac de l'animal, comme il l'eût fait du contenu de l'estomac d'un renne, qu'un Esquimau regarde comme un mets très délicat. Notre appétit se révolterait certainement contre un plat de légumes accommodés de cette façon, mais il est pour eux un aliment très utile et très salubre au milieu de leur grossière nourriture animale, puisqu'il leur est à peine possible de recueillir par eux-mêmes des végétaux à manger.

Comme il nous était impossible d'emporter notre

proie, nous bâtîmes au-dessus de ses débris une hutte de neige, et nous nous remîmes en route pour aller retrouver notre compagnon Nous découvrîmes sur notre chemin un autre bœuf à un quart de mille environ, mais nous étions beaucoup trop fatigués pour penser à le poursuivre.

Le 29 avril à cinq heures du matin, nous rentrâmes dans la hutte qui avait été bâtie, assez las et assez affamés pour trouver un très vif plaisir dans un souper chaud et le sommeil. Nous avions apporté avec nous un peu du bœuf, et nous le trouvâmes très bon, car sa chair n'a point à cette époque de l'année la saveur du musc, et il est probable que ce goût extraordinaire se manifeste (et l'on connaît des effets analogues dans d'autres animaux) lors de la saison du rut. Je constatai alors que nous étions par les 69° 35' 45" de latitude et 38' 33" de longitude ouest du vaisseau.

Nous n'étions pas endormis depuis plus de quatre ou cinq heures quand les aboiements des chiens et les cris de Pou-yet-tah nous réveillèrent. Aux questions que j'adressai au jeune garçon, il me fut répondu que notre guide le chasseur s'était esquivé en silence de la hutte il y avait une heure pour aller à la poursuite du bœuf que nous avions vu la veille. Il revint bientôt, et me dit qu'il avait trouvé l'animal paissant sur le sommet de la montagne, qu'il avait marché sur lui par le seul chemin accessible, en se tenant au milieu de ses chiens, et qu'il s'en était acquitté avec tant de promptitude que le bœuf, ne voyant aucun autre moyen de fuir, s'était jeté dans le précipice.

Nous trouvâmes en effet le corps de l'animal dans l'endroit qu'il nous avait indiqué, extrêmement déchiré par la chute qui avait été de trente pieds et plus; mais pour l'usage auquel il était destiné peu importait qu'il fût ainsi en lambeaux. La même opération se renouvela, et toute la journée fut employée à transporter la viande à notre cabane. Là, après avoir dîné, nous passâmes la nuit dans nos sacs de fourrure.

Le 30 avril, le vent du nord était si violent qu'il fut impossible de quitter la cabane de tout le jour, et nous eûmes tout le temps de causer avec nos compagnons de l'incident qui s'était passé. Pou-yet-tah lui-même avait un vif désir de s'expliquer sur ce point, et il se mit à nous raconter l'événement avec tant de véhémence qu'il me semblait d'abord que sa colère se ranimait et que nous allions renouveler la querelle. Cependant je ne tardai pas à comprendre que toute cette énergie de démonstration était l'effet de l'anxiété où le tenait le besoin de me convaincre que ses amis n'étaient pas blâmables, et qu'ils avaient agi sous l'influence de la conviction où ils étaient de notre perfidie. Il finit par me remercier de ce que je n'avais pas tué son père ou brisé son épaule comme j'avais fait au bœuf musqué. Cet entretien amena des assurances mutuelles de bon accord et d'amitié.

Je fus au premier abord surpris d'entendre mon guide Pou-yet-tah appeler Pou-wit-yah son *père*, car, suivant toute apparence, il n'y avait que peu de différence d'âge : j'en demandai l'explication, et j'appris que Pou-wit-yah était son beau-père seulement, et qu'il n'était même que le second à ce degré de parenté, car Pou-yet-tah avait, du vivant de son propre père, qui avait pris une autre femme, deux beaux-pères, et le premier des deux avait épousé la femme dont Pou-wit-yah s'était séparé à l'amiable : voici quelle en fut la cause. L'homme avait désiré passer à l'ouest, et la femme au contraire rester dans sa famille. Ils se séparèrent donc un mois après la naissance de Pou-yet-tah, et la femme épousa alors un autre homme, dont elle avait eu quatre enfants. Ce mari se noya, mais il laissait à sa veuve une grande fortune dans ses cinq fils. On conclura sans doute de ces détails que ces mariages seraient mieux qualifiés de concubinages, et pour corroborer cette opinion je répéterai que mon guide et son demi-frère n'avaient qu'une femme à eux deux.

C'est dans de pareils entretiens que toute la morne journée s'écoula. Le vent hurlait autour de nos murailles de neige, et la neige qu'il apportait violemment retentissait contre ces murailles avec un bruit sifflant que j'étais bien aise d'oublier dans la conversation, qui empêchait quelquefois de l'entendre. Bien que notre maison n'eût pas quatre pieds de haut, et que nous fussions par conséquent forcés de nous y tenir constamment assis, elle était chaude cependant, et le contraste la rendait confortable. Il en est de beaucoup meilleures, qui n'ont jamais été si précieuses et si pleines de contentement et de calme sécurité.

La conversation de nos amis ne les empêchait cependant point de se servir de leur mâchoire pour un tout autre emploi. Ils passèrent toute la journée à dépouiller de viande la partie supérieure du bœuf, et l'enlevant par longues aiguillettes étroites, ils se les fourraient dans la bouche aussi avant qu'ils pouvaient les pousser, puis, coupant le morceau à la hauteur du bout du nez, ils aspiraient les bouchées comme eût pu le faire un chien affamé. Ainsi, se passant de main en main chaque tranche, ils réussirent enfin à avaler toute la viande du cou, de l'épine dorsale et des côtes d'une moitié du bœuf. Ils suspendaient cependant la manœuvre de temps à autre pour se plaindre de ce qu'ils ne pouvaient plus manger, et se laisser tomber sur leurs lits ; mais le couteau et le morceau non achevé ne quittaient pas leurs mains, et ils recommençaient avec autant d'énergie qu'auparavant, dès qu'ils sentaient la possibilité d'exploiter une autre masse de viande.

Dégoûtantes brutes ! la hyène même eût rempli son ventre et serait allée dormir ensuite. Leur estomac était tendu à un point incroyable, et ce poids leur causa une mauvaise nuit. S'ils avaient eu ou non le cauchemar, à coup sûr nous les eussions entendus parler le matin.

Singuliers usages matrimoniaux. On fait du jour la nuit pour la commodité du voyage. Retour au vaisseau.

Le 5 mai, les deux guides qui avaient suivi le commandant Ross avaient été retenus par le désir de prendre un bœuf musqué; mais ils n'en avaient pas vu. Le lendemain, une autre famille vint du nord, apportant un peu de veau marin et quelques peaux, et elle fut suivie d'un vieillard que nous n'avions pas vu encore, mais qui était père de ceux des enfants que nous connaissions. Il nous sembla que sa femme avait quitté son dernier mari, le troisième dont elle fût en possession, pour aller vivre avec lui. Autant que nous pûmes le concevoir, cet arrangement était légal ou formait une coutume équivalente à la loi. Le 8 mai, nous reçûmes la visite de cette jeune femme, du vieillard et des deux enfants. Outre cette femme, le vieillard en avait une autre, tandis que les deux jeunes gens possédaient une épouse à eux deux : toute la société vivait d'ailleurs paisiblement en commun. Il y avait aussi une vieille femme avec deux maris, qui complétaient cette étrange famille polygame. On nous y assura que tout s'y passait avec la plus parfaite harmonie.

Le 5 juin, les hommes s'étant reposés, nous continuâmes notre voyage avec courage par un temps beau et clair. A sept heures, nous atteignîmes l'extrémité nord-est du grand lac de Teidjgriak, et nous dressâmes notre tente; car le soleil avait beaucoup de force à huit heures du matin ; puis nous fîmes notre souper, qui avait pris la place du déjeuner depuis que nous nous mettions au lit à neuf heures. Ce grand lac, qui a dix milles de long, paraît n'avoir en quelques endroits qu'un mille de large, parce qu'il contient une chaîne d'îles ; mais il est des points où il doit avoir de trois à quatre milles et plus. Nous repartîmes après ce que nous appelions notre déjeuner, à sept heures de l'après-midi, et ayant traversé deux lacs. Nous arrivâmes au golfe de Schag-a-voke, qui est l'extrémité d'un bras de la mer orientale, qui s'étend à environ

huit milles dans les terres. Ainsi l'isthme se réduit à dix-sept ou dix-huit milles de largeur, dont douze sont de l'eau douce : de sorte qu'il n'y a en réalité que cinq milles de terre entre les mers orientale et occidentale. L'isthme était couvert de cercles de pierre, restants des habitations des naturels, et nous vîmes un singulier monticule carré, uni, couvert de végétation, semblable aux deux faces d'un bastion, et qui, à l'examen, fut reconnu pour être le résultat d'alluvions déposées par le confluent de deux rivières. On sait que de pareils dépôts ont été souvent pris dans nos pays pour des campements romains ou autres.

Le 7 juin, à sept heures du matin, nous rentrâmes au vaisseau après une absence de près de neuf jours, et trouvâmes chaque chose en ordre et tout le monde en santé. Pendant notre voyage, les naturels étaient venus au vaisseau, et entre autres l'homme à la jambe de bois, qui l'avait cassée, et vint prier le charpentier de la lui raccommoder.

Nouvelle excursion. Première vue de la mer à l'ouest. Ration réduite de moitié. On arrive à la mer. On est contraint d'abandonner le voyage. Grand festin. Femmes prêtées.

Le 10 juin, nous fîmes un trou dans la glace au-dessus du *Krusenstern*, qui y était enfoui; mais il s'y trouvait enfoncé à une telle profondeur, que nous ne pûmes parvenir à voir ce bâtiment. La glace se couvrait d'eau de plus en plus. Le 12, on retira entièrement la toiture de toile, et l'on y substitua la tenture d'été. Le temps était couvert, et la première pluie de la saison tomba dans la soirée. On vit les torrents rouler du haut des montagnes, et nombre de canards et d'oies parurent pour la première fois. Il est à peine besoin de dire que les diverses espèces d'animaux forment par leur successive apparition dans ce pays un calendrier analogue à celui de la floraison des plantes sous nos climats; car, chez nous, les migrations des oiseaux, à l'exception de celle de l'hirondelle, du rossignol et du coucou, sont peu remarquées.

Le 20 mai, à deux heures, nous gagnâmes une pointe qui formait un des côtés d'une vaste baie que je nommai *Richardson*. Nous la traversâmes, allâmes camper du côté opposé, et le 29, à six heures du soir, nous partîmes pour aller aboutir à une pointe que j'appelai le cap *Félix*, qui est le cap sud-ouest du golfe de Boothia. Là nous vîmes que la terre tournait au sud-ouest, tandis que la vaste étendue de l'Océan qui s'étendait à nos pieds nous donna la certitude que nous avions enfin atteint la pointe septentrionale de ce continent, que j'avais déjà reconnu, avec beaucoup de satisfaction, comme tendant vers le cap Turnagain, latitude 69° 46' 19", longitude 98° 32' 49".

Cette pensée que nous venions de doubler la pointe la plus au nord de cette partie du continent, et de découvrir que la côte prenait la direction désirée, ne pouvait que nous donner la plus grande satisfaction. La vaste étendue de mer que nous avions aperçue du haut du cap Félix, dégagée de toute apparence de terres, exaltait encore nos espérances. Notre distance du cap Turnagain n'était pas maintenant plus considérable que celle que nous avions déjà parcourue, et quelques jours de plus nous auraient suffi pour revenir triomphants au navire. Mais ces journées n'étaient pas à notre disposition; car ce n'était point seulement le temps qui manquait, mais tout moyen de subsistance. Il fallut donc nous soumettre encore à songer à revenir au bâtiment par le plus court chemin possible. Je laissai un jour de repos à mes hommes, puis, repartis à huit heures, nous allâmes dans le sud-ouest jusqu'à minuit, quand, du haut d'une masse de glace de quarante pieds de haut, nous vîmes une pointe de terre portant au sud-ouest, à quinze milles de distance, et reconnûmes sa continuité avec celle où nous nous trouvions. Là, déployant notre pavillon, nous prîmes possession de tout ce que notre œil découvrait jusqu'à cette pointe lointaine, et celle où nous étions reçut le nom de pointe *Victory*.

C'est à une heure du matin, le 30 mai, que nous tournâmes le dos à ce point dernier et extrême de notre voyage, et nous arrivâmes à notre premier campement à six heures.

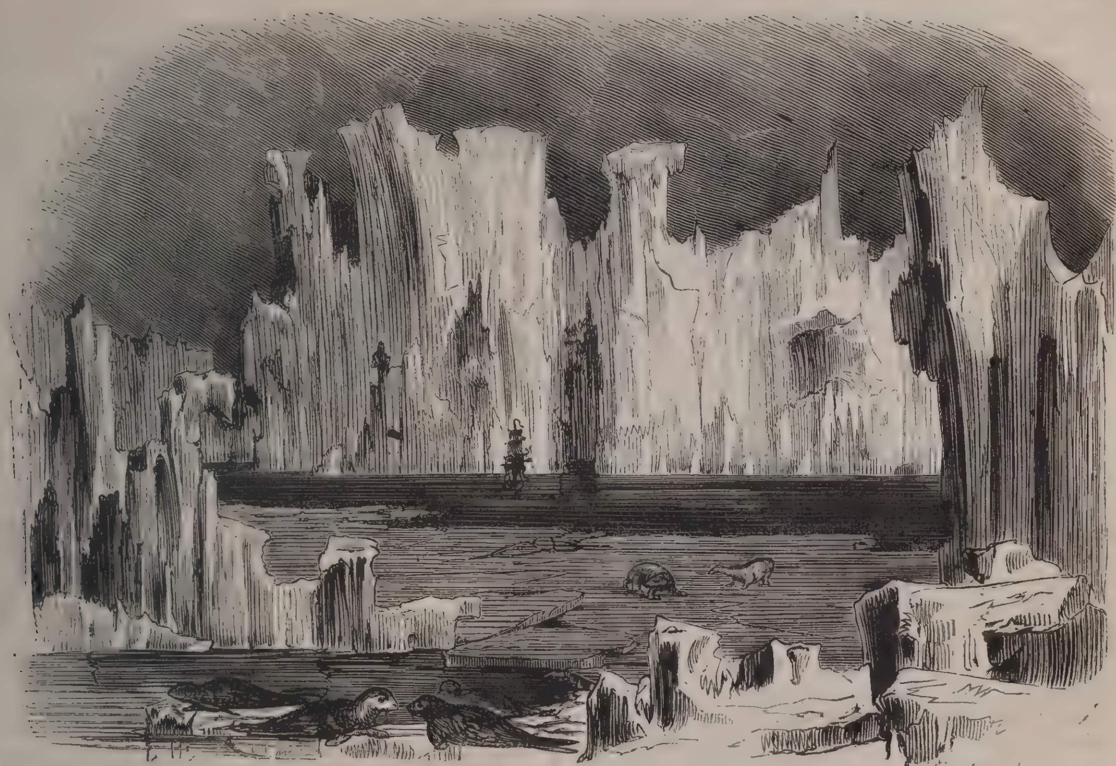
Le 6 juin, étant arrivés à Neyielle, j'entendis bientôt les cris des Esquimaux, et un jeune homme ne tarda pas à nous rejoindre avec les expressions de la plus haute satisfaction. Un des naturels me conduisit à un amas de pierres, où je trouvai un billet du capitaine Ross, par lequel il m'apprenait qu'il m'avait attendu jusqu'au 4, et avait déposé quelques provisions à une certaine distance de cet amas de pierres. Quant aux provisions, les chiens des habitants les avaient découvertes, et Milluksa les avait apportées chez lui. Je me rendis immédiatement à sa tente, et sa mère m'apporta ce qui en restait; car elle reconnut qu'ils s'étaient servis d'une partie du dépôt. Tout ce qu'ils nous avaient gardé se composait de huit livres de viande et d'un peu de pain; mais ces objets mêmes étaient dans un état peu acceptable. Ils avaient jeté la caisse de rhum et de jus de limon, qu'ils appelaient de *l'eau très sale*, et alors ils nous montrèrent un étang où nous pouvions nous procurer de l'eau très propre.

Ils nous présentèrent ensuite un peu d'un poisson qui semblait être une petite espèce de morue, et ils promirent de nous en prendre. Ceci nous décida à camper près d'eux, et nos dispositions à cet effet étaient achevées à quatre heures de l'après-midi. Pendant le dîner, composé du poisson qui nous avait été donné, les naturels s'assemblèrent autour de nous, pour nous interroger sur notre voyage et son objet; ils étaient surtout en peine de savoir si nous avions été à Oudjioulik. Les étrangers nous furent cérémonieusement présentés par nos anciens amis, et nous fûmes ensuite divertis par une histoire de leurs propres aventures pendant notre absence, récit que nous ne pûmes nous empêcher de regarder comme étant embelli et brodé à nos dépens, à en juger par les éclats de rire qui suivirent ces anecdotes. La longueur de nos barbes, qui n'avaient point été rasées depuis notre départ de *la Victory*, était, entre autres choses, une source de grand amusement, et l'un d'entre eux, étranger, dont la barbe était d'une dimension inusitée dans ces tribus, réclama à ce titre un droit de consanguinité avec nous. Cet homme, nommé *Ou-wen-you-ah*, était très intelligent et grand voyageur. Il m'apprit que Oudjioulik était à plusieurs journées encore du lieu où nous étions; qu'il fallait d'abord entrer dans un bras de mer, ensuite voyager trois jours sur les lacs, à travers des terres basses; qu'après les avoir dépassées on retrouvait l'eau salée, et qu'il fallait encore marcher plusieurs jours le long de la côte. Comme le temps était très beau, je pus prendre quelques observations à notre station qui se nommait *E-nouk-schalig*.

Dans la matinée, deux femmes nous apportèrent de la graisse de veau marin pour notre feu, et un homme, qui avait pêché pendant notre sommeil, nous donna toute sa pêche; et de trois heures en trois heures nous recevions de ces gens un renfort de provisions fraîches, sans aucune vue intéressée : c'était de l'hospitalité pure, et mes deux chiens eux-mêmes n'étaient pas oubliés.

Pendant que les hommes travaillaient à certaines réparations urgentes, je me rendis avec un des naturels dans le détroit de Ik-ke-rusch-yuk, pour examiner le lieu où se déchargeait dans la mer la rivière que j'avais découverte le 8 avril, et je reconnus que sa branche occidentale doit y tomber quelque part au sud de la pointe Scott.

M. Abernethy m'apprit que, pendant notre absence, les naturels leur avaient donné un festin pour lequel chaque famille avait fait cuire plein un chaudron de



Nous étions encore, à la fin de juillet, entièrement entourés de glaces.

poisson. On les avait d'abord invités à l'une des tentes, d'où, le chaudron étant épuisé, ils avaient passé chez une autre famille, qui les avait traités de la même façon, et ainsi de suite pour chacune des cinq tentes. Un trait de politesse exquise, que l'on eût plutôt attendu d'un ancien Espagnol que d'un Esquimau, c'est que, vers le temps que dura ce long repas, ces hôtes réellement bienveillants ne cessèrent de remercier leurs convives de l'honneur qu'ils leur faisaient.

Le 10 juin, étant maintenant bien remis par un jour de repos et de bonne nourriture, nous partîmes à dix heures du soir, après avoir donné à nos hôtes tout ce que nous pûmes, et encore répondirent-ils à ces cadeaux par un don abondant de poisson, lequel, avec la graisse dont on nous avait largement pourvus, nous approvisionnait amplement pour le reste du voyage. Ils nous recommandèrent, au moment de la séparation, de suivre les traces d'un détachement qui nous avait précédés, et nous ne pûmes mieux faire que de nous tenir sur les pas de ces guides inconnus.

Nous arrivâmes le 11, à huit heures du matin, à Tarrionetyoke, latitude 69° 41' 6", longitude 2° 54' 21", et nous campâmes sur le bord sud de la rivière qui porte à la mer les eaux de cette succession de lacs.

Le 12 juin, à huit heures du soir, après avoir traversé à gué une partie de la baie de Schazavoke, nous fîmes halte par les 69° 48' 10" de latitude et 92° 23' 9" de longitude, sur un petit rocher ou îlot, où nous trouvâmes en fleur la *saxifraga oppositi-folia* : c'était la première que nous voyions de tout le printemps. Nous apprîmes cependant, le lendemain, 13 juin, au vaisseau, qu'elle avait paru beaucoup plus tôt dans le voisinage.

Suite du journal. Enorme appétit des Esquimaux. Usage de sable. Mille livres pesant de poisson payées avec un couteau. Le vaisseau se retrouve libre et à la voile. Il fait trois milles seulement, et se retrouve captif.

Le 17 juin, je fis présent à Ikmallik d'un souverain pour porter à son cou, comme étant le portrait de notre grand chef, en le priant de le conserver et de le faire voir à tous les Européens qu'il rencontrerait à l'avenir. Quelque chose qui pût arriver, il n'était pas probable qu'il le dépensât jamais; mais il aurait été grandement étonné s'il l'avait vu se changer contre du bois, du fer, des hameçons, des haches, des couteaux et des aiguilles. Le lendemain, on débarrassa les chaloupes de la neige qui les couvrait, et l'on se prépara à une excursion pour explorer la ligne de côtes au sud-ouest.

Que les rapports extravagants du capitaine Cochrane soient vrais ou non, la voracité des sauvages septentrionaux sur les deux continents est suffisamment connue. Ces estomacs du nord ont été regardés comme spécialement puissants, mais le Boschman de l'Afrique méridionale a des pouvoirs digestifs d'une énergie égale, et peut pareillement supporter les alternatives d'excès brutaux et de besoin. Cette vaste faculté de digestion est le résultat de la pratique et de l'habitude. L'Esquimau est un animal de proie, qui n'a d'autre jouissance que le manger.

Nous ne fûmes pas médiocrement divertis par les usages fashionables de la table dans ces parages. La tête et l'épine du dos ayant été enlevées à deux poissons, ils furent passés à Ikmallik et Tulliahui, les anciens, qui fendirent longitudinalement le corps en deux parts, partageant chacune en deux encore : alors on les roula en cylindre de deux pouces de diamètre, et un des bouts ayant été placé dans la bouche aussi avant que possible, on coupa le reste avec le couteau d'assez près pour mettre en péril le bord du nez, puis la société passait le reste au voisin. L'un d'eux s'étant mis ensuite à manger les débris qui étaient sur une de nos assiettes, où il y avait un peu de jus de limon, il fit la grimace au grand amusement et au rire de l'assemblée. L'homme paraît être un animal rieur, comme on l'a dit, même quand il approche d'aussi près que possible de ses inférieurs à quatre pattes.

Le 2 juillet j'allai avec Ikmallik, à l'une des fosses où ils gardent leur poisson quand il est gelé, et supposant qu'elle pouvait contenir quarante saumons au moins, je lui offris en échange du tout un grand couteau qu'il accepta avec empressement. Je ne me serais point risqué à offrir un tel prix si j'avais su au juste le contenu de ce dépôt où je trouvai deux cent vingt poissons pesant cinq livres chacun. Nous réussîmes à transporter aux vaisseaux toute cette chair fraîche. Pendant cette courte expédition nous avions visité une rivière que les naturels nomment *Tatchik :* elle est à quinze lieues du vaisseau, et a environ cinq cents pas de large.

A la fin de juillet, nous étions plus captifs que jamais, car la terre était impraticable et la mer n'était pas libre encore autour de nous : cependant le 1er août nous nous aperçûmes qu'une forte brise du nord avait mis enfin la glace en mouvement vers l'est, et elle prenait l'aspect d'amas de glaçons entremêlés de flaques d'eau. Il ne manquait qu'un vent du sud pour disperser la glace rompue. Le 7, enfin le vent qui souffla du sud-ouest pendant dix heures fit mouvoir les glaces, mais le vent du nord les arrêta et les serra de nouveau.

Tout le mois d'août fut un mois d'anxiété de chaque jour et de chaque heure, d'espoir et d'appréhensions constantes, de promesses enfin qui ne se réalisaient jamais. Il n'y avait que quatre semaines de cet été incertain que nous attendîmes sans cesse. Enfin, le 3 septembre et les jours suivants nous travaillâmes à nous frayer un canal pour sortir de la baie, et le 17 septembre, seulement à deux heures de l'après-midi, notre vaisseau se retrouva dans l'eau libre et à la voile.

A la voile ! nous savions à peine ce que nous éprouvions, et si nous devions le croire. Il faut être un marin pour sentir que le vaisseau qui bondit sous lui, qui écoute les plus petits mouvements de la main et y obéit, qui semble ne se mouvoir qu'à sa volonté, est un être de vie, une intelligence conforme à ses désirs, et non point un corps inerte, le jouet des vents et des flots. Mais quel marin pourrait jamais le sentir aussi vivement que nous, quand cette créature, qui avait été habituée à nous porter joyeusement sur l'Océan, avait été toute une année immobile, comme la glace et les rochers qui l'entouraient, sans secours, désobéissant, mort ? Le vaisseau semblait maintenant recevoir une nouvelle vie, il nous obéissait encore, faisait ce que nous désirions, et par-dessus tout nous étions libres nous aussi. Tel fut notre éclat de joie en recouvrant la liberté : mais nous ne tardâmes pas à découvrir, comme l'ont fait maints poursuivants de toute autre indépendance, que c'était une liberté qui ne devait pas nous conduire au bonheur.

Bref, nous étions délivrés, et nous fîmes trois milles environ ; mais une chaîne de glace nous obligea de serrer la pointe qui était à cette distance au nord de nous, et nous passâmes la nuit dans un port assez commode entre deux montagnes de glace.

Le 19 septembre, nous étions encore dans ce port entourés de glace nouvelle, car le froid venait de reprendre. Nos espérances de délivrance s'éloignaient, et nous n'eûmes plus qu'à penser aux moyens de nous frayer un autre canal vers un nouveau port, où nous pussions passer la plus grande partie de l'année qui approchait. La glace avait déjà un pied d'épaisseur, et le lendemain la mer en était encore couverte, et elle était épaisse de seize pouces. C'était l'hiver, l'hiver sans aucun doute, et notre seul espoir n'était plus que dans une autre année.

Celui qui peut espérer une seconde fois autant qu'il espéra une première est d'une plus heureuse constitution que ne semblaient être quelques-uns de nos gens. Les découragés ne pouvaient cacher leurs sentiments, quoique je puisse dire du plus grand nombre que leur contentement ou plutôt leur résignation était au-delà de ce que j'espérais. Il était de mon devoir de leur montrer le beau côté de ce tableau, en récapitulant nos succès en fait de découvertes, l'excellente condition de notre vaisseau, le logis confortable que nous avions su nous en faire, notre ample magasin de provisions, notre bonne santé, la paix dont nous jouissions, et enfin le port que nous essaierions de trouver meilleur encore, c'est-à-dire d'une issue plus facile. Mais il n'est pas facile de voir le côté brillant de la vie à travers son côté sombre . j'avais donc à me fier dans le temps et dans l'habitude pour rendre nos maux plus supportables.

Quand je repassais en esprit la température que nous venions d'avoir pendant ce mois, je remarquais qu'elle avait été plus rigoureuse que celle du mois précédent, et comme l'hiver était précoce, nous devions nous attendre à l'avoir pire aussi.

Nous passâmes tout le mois d'octobre à nous scier un canal jusqu'au port que nous avions en vue ; mais ce fut véritablement un travail de tortue, puisque nous ne faisions chaque jour que de trente à quarante pieds en avant vers ce point.

Enfin le 30, la glace étant trop épaisse pour espérer d'y pénétrer davantage, nous nous établîmes dans une baie qui s'étendait au sud, après être entrés dans une crique ouverte à l'est, et que nous nommâmes *la baie du Schériff.*

Hiver précoce et long. Visite à une station d'Esquimaux. Curieux détails sur le mariage. Echange de femmes.

Le 7 décembre, si nous eûmes ce jour-là quelque nouveauté, ce fut le premier soir resplendissant que nous eussions encore vu, tout ensemble le matin, le midi et le soir, d'un soleil qui ne se levait et ne se couchait jamais ; qui, promettant l'une et l'autre chose, n'en accomplissait aucune, et dont le plus haut midi n'était qu'un crépuscule, puisqu'il rampait non pas le long de l'horizon, mais sur le court espace qui nous annonçait qu'il ne nous verrait plus avant longtemps.

A la fin de décembre et de l'année 1830, notre principale pensée fut un retour vers les découvertes qu'elle nous avait vus faire. Bien qu'elles n'occupent pas un grand espace géographique, elles sont d'une haute importance, puisqu'elles ont restreint le champ des investigations au point de rendre possible ce qui en reste à faire dans une seule saison, et avec beaucoup moins de peine et de frais qu'il n'en eût fallu sans notre expérience.

Janvier et février 1831 furent semblables, quant aux circonstances atmosphériques, aux mois correspondants des années précédentes. Ils offrirent une succession de phénomènes aériens, aurores boréales, halos : le froid fut plus ou moins vif, mais il fut tel le 28 février, que nous perçâmes une planche avec une balle de mercure gelé, ce qui n'eût peut-être pas été possible jusqu'alors.

Le 1er mars, nous observâmes une brillante aurore boréale qui agita l'aiguille aimantée de la façon qui a été souvent remarquée. La lumière de cette aurore, que je pus recueillir au moyen d'une grosse loupe, n'eut aucun effet sur le thermomètre différentiel. Le froid continua d'être très vif jusqu'à la fin du mois.

La déconvenue que nous éprouvions en ne voyant pas paraître les Esquimaux croissait de jour en jour, car ils étaient un objet d'occupation et d'amusement dont nos hommes avaient plus besoin que nous. Nous manquions aussi de chair de veau marin pour nos chiens, qui seraient morts d'inanition sans nos chasses heureuses aux renards : nous aussi, nous soupirions après la venaison et le poisson frais, et nous n'étions pas tellement approvisionnés de vêtements de peau que nous n'en eussions plus à désirer.

Le 5 avril, nous fîmes la réflexion que, l'année dernière, nos excursions avaient commencé ce jour même; mais notre position actuelle était bien différente, et d'ailleurs nous ne pouvions nous en bien tirer qu'avec l'aide des naturels et de leurs chiens. L'année dernière, à la même époque, il y avait des flaques d'eau libre autour du bâtiment et le long du rivage : à présent tout était glace solide et compacte. Enfin, le 20, le commandant Ross put partir pour une excursion. Nous fûmes aussi agréablement surpris par la visite de trois naturels, Noytaknag, Poweytak et Noyenak.

Ils venaient avec leurs chiens des montagnes de l'ouest, et firent halte à un quart de mille de nous, tenant leurs mains en l'air pour nous montrer qu'ils étaient sans armes, et poussant le cri de salut ordinaire *manig tomig*, puis nous avançâmes pour les rejoindre. Nous les reçûmes à dîner et à dormir, et ils nous donnèrent des nouvelles de leurs amis qui étaient tous à Neitchillie.

Le lendemain, prenant la trace du traîneau qui nous précédait pour guide, je partis avec le chirurgien, trois matelots et nos hôtes esquimaux pour aller visiter leur station. Nous y arrivâmes à onze heures : elle se nommait *Niokhunagriu*. On nous y bâtit sur-le-champ une maison, et nous ne tardâmes pas de notre côté à avoir apprêté un plat chaud qui était très acceptable après une marche de seize milles dans des glaces très raboteuses. Comme les hommes avaient oublié leurs couvertures, nous fûmes approvisionnés de peaux par les naturels.

Nous vîmes une hutte assez grande pour renfermer trois familles, puisqu'elle avait seize pieds de diamètre; mais l'état de délabrement où elle se trouvait prouvait qu'elle était occupée depuis une époque très éloignée de l'hiver. Nous fûmes très bien accueillis par les femmes, et une vieille, malade ou qui paraissait l'être, reçut du chirurgien quelques drogues. C'était la femme à plusieurs maris, et elle paya les soins du médecin avec une pierre à faire feu, et c'était là, dans son opinion, un précieux cadeau à faire. Nous apprîmes qu'un de ses enfants avait été nommé *Aglugga*, pour faire honneur, selon toute apparence, au commandant Ross qui portait ce nom parmi les Esquimaux. Nous fûmes obligés de jouer au jeu esquimau de l'ours et des chiens avec les enfants, ce qui divertit grandement toute la société.

Le 23 avril, nous partîmes, après avoir donné à chacune des femmes une aiguille, et à trois heures nous étions rentrés au vaisseau. Un des naturels étant entré dans ma cabine me conta quelques affaires de sa coterie. La veuve d'un homme mort avait immédiatement trouvé un nouveau mari parce qu'elle avait cinq enfants. Le *parce que* ne serait pas une exellente raison en Angleterre, où la famille toute faite d'un autre n'est pas ordinairement une source de bien-être; mais ici les cinq enfants sont une valeur, une grande fortune, une source de profit et non de perte, et de bonheur au lieu d'embarras. A huit ans ils commencent à être utiles; peu d'années après ils peuvent s'entretenir; enfin quand les parents sont vieux, fussent-ils des enfants d'alliance ou d'adoption, c'est à eux de soutenir la vieillesse sans appui. Il est une autre partie de leur économie politique dont je ne saurais parler avec approbation ; cependant on y trouve quelque idée philosophique quand on la rapproche de la circonstance que je viens de citer : c'est la coutume de changer de femme entre soi. Que les Romains aient agi ainsi, sous l'empire d'une tout autre civilisation, je crains fort que leurs raisons ne fussent guère admissibles; mais dans cette contrée, les vues des habitants peuvent être physiologiquement philosophiques: ce peuple a sans doute considéré qu'ainsi il aurait plus d'enfants.

Le 2 mai, les naturels nous apportèrent un veau marin qui pesait cent soixante-treize livres, et cinq grands poissons de l'espèce qu'ils nomment *erka-loukait-lou*. Le 6 mai, nous sondâmes la glace : elle avait cinq pieds et demi d'épaisseur. Nous nous mîmes à fa re les préparatifs d'un voyage avec les naturels, et le 15 mai, à huit heures du matin, le premier traîneau chargé du ponton et de quinze jours de provisions, le second traîneau n'ayant que des vivres à porter, nous partîmes pour explorer la seconde chaîne de lacs et la côte ouest de la péninsule, aussi avant dans le nord qu'il serait possible de pénétrer. Nous devions être guidés par deux des naturels à travers les lacs. Ayant calculé que nous aurions atteint la côte en sept jours, notre dessein était que la seconde division, sous les ordres du commandant Ross, continuât ses investigations pendant que la première reviendrait prendre un renfort de provisions au vaisseau.

Enfin, après avoir traversé plusieurs lacs et rivières, le 25 et le 26, nous fîmes halte au lieu nommé *Padliak*, où nous vîmes une troupe de douze rennes. La terre était ici escarpée et âpre, ayant, chose rare dans ces contrées, quelque chose de pittoresque. Nous trouvâmes, dans deux huttes, trois familles de notre connaissance. A dix heures du soir, le 27, nous partîmes, et le plan était que le commandant Ross explorât la côte à l'ouest, tandis que j'examinerais celle de l'est, en revenant par Padliak. Nous nous séparâmes donc, et j'arrivai à minuit au cap Isabella, par un temps très brumeux.

Le 28 mai, nous campâmes au milieu de la baie de Padliak; mais le soleil, étant couvert, ne pouvait nous guider. Nous partîmes néanmoins à huit heures, bien que les hommes se plaignissent beaucoup de leurs yeux, trouvant notre route comme nous le pouvions, dans la confusion et l'obscurité que causait l'épaisseur du brouillard.

Le 13 juin, le commandant Ross revint de son expédition : au lieu de résumer sa narration, je la reproduirai dans ses propres paroles.

Réflexions sur l'homme. Nouveaux visiteurs. Galanterie des Esquimaux. Chasse. Grande pêche. Le vaisseau avance de quelques milles. Immobilité des glaces. Les chiens sont durement traités. Les lièvres ont déjà leur robe d'hiver. Supplice de l'aspect de la neige. Nouveau hâvre. Première pensée d'abandonner le vaisseau.

Le 21 juin le soleil avait presque atteint sa plus grande hauteur : nous étions près du solstice d'été. Cependant il n'était pas encore tombé de pluie, et le thermomètre n'avait pas fait le tour des vingt-quatre heures sans se trouver au point de glace; mais dans le cours de cette journée, il y eut une pluie de deux heures. On était sur le point d'avoir terminé l'appareillage et le gréement du navire, et il y avait pour

nous quelque chose de décourageant à nous voir prêts si longtemps avant que le temps fût favorable; nous étions arrivés à la fin de juin, le solstice était passé et nous avions toujours des gelées de nuit sans que le jour y apportât une véritable compensation. Un solstice d'hiver, en Angleterre, est en vérité bien rarement ce qu'était notre solstice d'été dans cette région déplorable.

Tel est néanmoins le climat sous lequel l'homme réussit à vivre, et à vivre heureux, nous ne pouvons le contester. Il ne peut pas boire d'eau au milieu de l'été, il est vrai, à moins qu'il ne fasse bouillir sa neige, et s'il n'avait pas assez d'esprit pour faire du feu, il n'aurait rien pour se désaltérer pendant neuf mois de l'année. Il ne respire aucune fleur, car il ne sait ce que c'est; mais il préfère le parfum de l'huile de poisson. Il n'a ni carottes ni *fines herbes* pour sa soupe ou ses sauces; mais sa soupe et ses sauces sont invariablement de l'huile, et quand son bonheur le veut, il peut trouver dans l'estomac d'un renne une salade cuite à une chaleur dont les avantages n'ont jamais été contestés. S'il n'a jamais vu cet objet, cet objet entièrement inconcevable que l'on nomme un arbre, que lui importe, à lui qui peut construire des charriots avec du poisson, et se faire des charpentes avec les os? S'il peut se loger non-seulement sur la *froide terre*, mais encore sur la froide neige, son sort n'est pas dur, et s'il pense ainsi, pourquoi ne serait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre? Les marbres de leurs palais n'égalent pas en pureté les matériaux de son architecture; car sa maison de marbre peut s'élever dans une heure, et peut être renouvelée, comme celle d'Aladdin, à chaque heure du jour et en chaque lieu qu'il lui plaît. L'homme doit être un noble animal, le fait est certain, même sous la figure et les traits d'un Esquimau Boothien. Est-il sur terre une autre créature capable de faire tout ceci, d'endurer tout ceci, de se prêter à tout, de s'arranger de tout, et d'être heureux, heureux à Naples comme un Boothia Félix?

Le 1er juillet, nous reçûmes la visite d'une troupe d'Esquimaux que nous ne connaissions pas : il fallut donc recommencer avec eux l'exhibition de toutes nos curiosités, et le cadeau d'un morceau de cercle de fer à chacun. Aucune des femmes ne fut congédiée sans quelques présents, parmi lesquels se trouvaient les précieuses boîtes de fer blanc. Les maris parurent très flattés de nos attentions pour leurs femmes.

Il semblait réellement que ces gens possédassent quelques-unes de ces idées de galanterie ou de chevalerie, que l'on a toujours regardées comme particulières aux élus entre les hommes et les peuples. Chacun sait à quel point ces dispositions sont rares parmi les sauvages, et combien y sont matériellement opposées les manières et la conduite de la plupart des insulaires de la mer du Sud, et par-dessus tout des Australiens. Si nous sommes bien informés, il est un grand nombre de tribus d'Esquimaux dans l'Amérique septentrionale, qui ne traitent pas mieux leurs femmes que les Australiens, tandis que chez les Indiens rouges des mêmes portions de ce continent, si l'état des femmes varie beaucoup, la balance penche à coup sûr vers ce mélange de sévérité et d'abandon que l'homme non cultivé prend pour sa règle générale en ce cas.

D'où vient donc cette différence également caractéristique des tribus en question et du Groënlandais? Bien que notre humeur nous portât (nous nous en rendions bien compte) à tout voir sous son jour favorable, nous ne pouvions nous méprendre sur les faits. Si, aux yeux d'un Européen, ce que nous entendons rapporter tous les jours des occupations et des devoirs des femmes semble mener à une conclusion différente, il faut se rappeler que ces faits appartiennent à un système de *division de travail* dans lequel les femmes ne peuvent rester oisives, et qui ne laisse pas de temps pour cette idolâtrie qui ne ferait du sexe qu'un objet d'admiration ou d'amusement. Dans cette condition, tous doivent travailler, ou l'on mourrait de faim en grand nombre. D'un autre côté, il faut reconnaître que les femmes réclament ici leurs devoirs comme des droits, absolument de même que sur les côtes de la France et de la Hollande : elles regardent comme un privilége et non comme une obligation l'office de sortir les hommes de l'eau, et si les hommes voulaient s'y opposer, elles sauraient bien maintenir ce privilége à l'aide de leurs armes naturelles.

On a dit que la galanterie appartient principalement, sinon exclusivement, aux nations placées sous les gouvernements monarchiques ou absolus, ainsi que sous ce singulier genre de despotisme que constituait le système féodal. En preuve de cette théorie, nous pouvons invoquer l'exemple contraire des républiques grecques et des Etats-Unis d'Amérique, où les sentiments de démocratie, faisant nécessairement des tyrans de tous les hommes, ont produit, pour le moins, cette négligence envers le sexe, qui est tout aussi voisine de l'oppression que possible dans un pays qui tient tant de l'Europe. Toutefois, dans le bienheureux pays en question, la théorie n'est pas applicable; car il n'y a là ni aristocratie ni gouvernement. Je dois donc laisser à d'autres le soin de résoudre ce problème, et reconnaître que ce tableau de la situation de cette belle partie de la création dans la Boothia Félix tend à prouver qu'aucune des hypothèses mises en avant ne conduit à la solution de cette grande question, le traitement des femmes par l'autre sexe, ses causes et ses modes.

Le 6 juillet, un des hommes de l'équipage découvrit une portée de renards : il tua le mâle; un autre tira un coup de fusil à la vieille femelle, et nous apporta six petits vivants. Il n'y a pas encore dans Boothia Félix un dénûment assez complet pour empêcher les renards d'avoir des familles suffisamment nombreuses. On avait tué, pendant les jours précédents, une vingtaine de canards et quelques autres oiseaux. Le 21 juillet, la journée fut chaude, et je tirai un lièvre vêtu de sa nouvelle fourrure. Je remarquai que depuis quelque temps les starnugans avaient aussi changé de plumage. Je trouvai une plus grande variété d'oiseaux que je ne l'aurais supposé.

La fin de septembre nous trouva exactement dans la même position. Il était impossible d'espérer quelque nouveau progrès sous une masse d'hiver comme celle qui nous entourait. La plus funeste partie de notre avenir était la perspective de ne pouvoir jamais débarrasser le vaisseau, et d'être contraints à l'abandonner avec tout ce qui était à bord.

Le 24 avril, nous nous remîmes en route. Nous eûmes après midi cette même nature de glaces, et au bout de quatre heures nous étions sur le bord de la mer, où nous trouvâmes une terrasse de glace formée par les marées du printemps, de manière à établir une communication de plain-pied avec les amas de glaçons entassés de chaque côté : ici donc le chemin était doux comparativement, et à six heures nous nous trouvions à sept milles de la pointe nord, où nous laissâmes le bateau, et revînmes à nos quartiers de la veille.

Le lendemain nous reprîmes de bonne heure notre marche, avec le second bateau et le traîneau aux provisions alternativement en dépit d'un vent fatigant chargé de neige : puis nous regagnâmes le bateau de la veille, et nous avions conduit le tout un peu plus loin quand nous fûmes obligés de nous loger comme le premier jour de ce voyage. Notre viande était gelée si dure que nous étions forcés de la couper avec une scie, et que nous ne pouvions arriver à la dégeler qu'en la mettant dans notre cacao chaud, car nous n'étions pas en position de dépenser du combustible pour l'un et l'autre de ces objets à la fois.

Le jour suivant, 26 avril, une tempête nous retint captifs; mais ce retard fut avantageux en ce qu'il donna un jour de repos aux hommes. Le 27, nous essayâmes de bonne heure de nous frayer un chemin

sur les glaces de mer, où il était si difficile de marcher que nous ne fîmes pas plus de trois cents pas en deux heures. Ayant enfin gagné la terrasse de la glace qui bordait le rivage, nous eûmes une route meilleure relativement, bien qu'elle nous contraignît à tourner chaque pointe de terre et à suivre les profils de chaque baie, ce qui nous faisait en définitive fort peu avancer en ligne droite. Nous avions cependant fait deux milles quand la terrasse aboutit à un cap en précipice, qui sur un espace de trois ou quatre milles était infranchissable par une glace telle que celle qui couvrait la mer.

Il ne nous restait donc rien de mieux à faire que de chercher à tirer nos traîneaux sur la rive, et de frayer du moins un endroit favorable pour les transporter par terre. Avec beaucoup de peine, et n'en pouvant prendre qu'un à la fois, nous franchîmes ainsi trois montagnes et gagnâmes une crique que nous avions en vue, où nous bâtîmes des cabanes de neige pour y passer la nuit.

Le 28 et le 29, le mauvais temps nous ayant retenus, nous prîmes le parti de bien assurer les bateaux et de retourner au bâtiment, attendu que le vent se trouvait derrière nous, et que l'on pouvait s'y exposer sans trop de risque; et le 30 à midi, nous étions au vaisseau. En somme, le résultat de ce voyage avait été une marche de cent dix milles pour avancer réellement de dix-huit, et nous sentîmes la nécessité de parcourir trois fois cette distance avant que tout fût prêt pour le voyage, qui devait en dernier lieu être de trois cents milles, bien que la distance directe fût de cent quatre-vingts seulement.

Durant tous les premiers jours de mai, nous exécutâmes des expéditions pareilles à celles des dernières journées d'avril, et le 7 nous avions enfin réussi à transporter à la seconde station de dix-huit milles deux bateaux et des provisions pour cinq semaines, outre un renfort pour dix jours de plus. Notre travail était beaucoup trop important et plein d'inquiétude pour admettre aucune plaisanterie : nous ne pûmes cependant nous empêcher de penser que nos voyages ressemblaient à ceux de la personne qui, dans l'équation algébrique, n'a d'autre affaire que de percer des œufs l'un après l'autre à un point donné.

Ce mois nous voyait en finissant aux 70° 21' de latitude, ce qui nous laissait encore seize milles à faire pour gagner le port Elisabeth; et bien que l'équipage fût, en général, en assez mauvais état pour travailler, cependant tous, jusqu'à l'aveugle et au boiteux, mettaient la main à l'ouvrage de quelque façon que ce fût, car leurs espérances ranimées soutenaient leur courage.

L'état de la glace à cette époque était incroyablement mauvais. La mer n'était de toutes parts qu'une solide masse de blocs les plus énormes, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, et même les fissures que nous avions remarquées en dernier lieu dans les terrasses marginales s'étaient remplies et se trouvaient au même état de solidité que tout le reste. Tout était roc, et il semblait qu'il ne dût plus y avoir d'eau. Quoi qu'il dût arriver, il n'était désormais que trop clair que le résultat ne serait point de dégager dans l'année actuelle le vaisseau que nous venions de quitter. Il était du moins satisfaisant de voir qu'il n'y avait pas eu d'irréflexion dans notre conduite, et que nous n'avions pas fait autre chose que ce qu'il y avait à faire.

On arrive à la plage de *la Fury*. Maison construite. On y passe l'hiver. Tritesse. Départ de la plage de *la Fury* pour le détroit de Davis. Navigation dans la baie du Prince-Régent. Une voile. L'Isabella. Bon accueil. Retour à Londres.

Le 1er et le 2 juin, nous reprîmes le cours de nos fatigantes marches, et le 3, les hommes, qui paraissaient exténués, me députèrent le maître Blanky pour me faire savoir l'intention où ils étaient de laisser les bateaux et les provisions dans l'endroit même où nous étions en halte pour aller droit à la plage de *la Fury*. J'avais déjà soupçonné quelque chose de semblable; mais comme il pouvait arriver de là que nous laisserions nos ressources dans un lieu où il était impossible de revenir, j'exprimai non-seulement mon refus, mais j'ordonnai au détachement, d'un ton auquel on ne pouvait se méprendre, de continuer la marche, après avoir réprimandé l'ambassadeur pour l'extrême inconvenance de sa conduite. Ce fut le premier symptôme, quelque peu semblable à la manœuvre, que j'aie eu lieu de remarquer. Le 5, à minuit, nous traversâmes la chaîne qui borne au sud le port Elisabeth. Le 9, tout y était en dépôt. Là, nous montâmes sur une hauteur pour reconnaître l'état de la glace, et son apparence extrêmement mauvaise nous fit conclure qu'il serait impossible de porter plus loin les bateaux. Comme ils étaient maintenant à notre portée, s'il arrivait que nous fussions contraints à revenir, je me décidai à faire en avant, avec les hommes et trois semaines de provisions, vingt ou trente milles, laissant ici le reste comme une réserve, et envoyant un parti avancé à la plage de *la Fury*, pour constater dans quel état les choses y étaient.

En conséquence, le lendemain nous partîmes avec trois traîneaux lourdement chargés : quelques articles de valeur que nous ne pûmes prendre furent laissés sous un des bateaux que nous renversâmes à cet effet, afin qu'ils fussent sains et saufs au cas de notre retour : nous fîmes halte au sud de la pointe que forme la baie déjà décrite, puis nous la passâmes à minuit avec beaucoup de fatigue. Le 12, le commandant Ross, avec Abernethy et Park, partirent à dix heures avec deux traîneaux, des provisions et une tente pour la pointe de *la Fury*. Ils avaient pour instructions de laisser un billet à chaque endroit où ils passeraient la nuit, et nous avions calculé que nous, chargés comme nous l'étions, nous atteindrions le même lieu dans le double de temps, de façon que nous devions avoir fait soixante-dix milles, quand ils auraient atteint le but de leur voyage, qui se montait à une distance de cent cinquante milles alors.

Le 13 juin, ce détachement fut bientôt hors de vue, mais il avançait très lentement, car il était forcé de faire des circuits là où il lui était impossible de traverser. Après neuf heures de marche nous fîmes halte sur une pointe où nous ne trouvâmes pas d'eau, même à midi. Nous laissâmes en ce lieu un dépôt de provisions. Le 14, le 15 et le 16, le mauvais temps ralentit encore notre marche ou nous retint tout-à-fait; mais le 16, nous trouvâmes le billet et l'amas de pierres élevé par le détachement qui nous précédait à environ minuit. Le 18, nous fîmes halte au second *cairn* (amas de pierres) du détachement, et nous y trouvâmes un billet qui nous annonçait qu'ils avaient été retardés par les maux d'yeux et de pieds. Le 20 juin, nous campâmes près du troisième cairn, sur une pointe où il y avait quelques vestiges d'anciennes stations de naturels. Le lendemain nous trouvâmes le quatrième cairn, mais renversé et sans billet : nous pûmes cependant suivre leur route au moyen de pierres qu'ils avaient placées de distance en distance.

Tandis que nous suivions la côte, le 25 juin, nous rencontrâmes le détachement du commandant Ross, qui nous rapporta que, sur la pointe de *la Fury*, la mer s'était élevée, et avait emporté au nord trois bateaux, dont l'un était très endommagé. Quant au reste tout était dans l'état où nous l'avions laissé, et le pain, ainsi que les autres provisions, était en grande abondance. Nous nous dirigeâmes alors de ce côté, et nous finîmes le mois en vue de la plage de *la Fury*.

1er juillet. — Enfin l'eau coulait actuellement des larges crevasses des glaces, et tout changeait d'aspect d'heure en heure. Trois ravines que nous avions passées versaient aussi chacune leur torrent, et c'est au pied de l'un d'eux que nous dressâmes nos tentes. Nous trouvâmes en cet endroit une caisse de farine,

que l'eau y avait apportée : enfin nous étions campés à dix heures sur la plage de *la Fury*. Nous étions encore une fois chez nous : nous le sentions, et c'était quelque chose. Nous y avions une fois demeuré tous ensemble, puisque c'était notre magasin, et ce lieu avait deux fois été le séjour du commandant Ross.

Le 20 juillet, il me fut possible de gravir une montagne haute de mille pieds, et de là je pus voir que la mer était une masse solide de glace sans aucun mouvement, aussi loin que le regard pouvait atteindre : quelques ravines profondes, qui ne contenaient d'autre eau que celle de la fonte des neiges, étaient assez pittoresques pour ce pays.

Le 1er août, comme le dernier du mois précédent la glace s'était inopinément séparée, assez pour laisser l'eau libre et navigable, et que les bateaux étaient prêts, nous nous préparâmes au départ avec l'espoir de pouvoir bientôt quitter ce détroit et d'arriver dans la baie de Baffin avant que les bâtiments se fussent éloignés. Les bateaux furent approvisionnés pour jusqu'au 1er octobre, et chacun portait sept hommes et un officier. Le commandant Ross et moi, nous échangeâmes des copies de nos cartes et de nos journaux pour le cas d'une séparation, et une bouteille contenant un court détail de nos opérations fut enterrée dans la maison.

Nous quittâmes la plage à quatre heures de l'après-midi, mais nous trouvâmes les canaux ouverts dans la glace si tortueux et tellement barrés par les glaces flottantes, qu'il nous était difficile de faire usage de nos rames. Nos progrès étaient donc lents, et après avoir passé deux rivières, au large desquelles il y avait une glace très massive, nous fûmes arrêtés à neuf heures sous le précipice même où *la Fury* fit naufrage. Comme nous étions à la marée basse, et que le mouvement des glaces vers le nord cessa à onze heures, il était clair qu'elles allaient bientôt revenir sur nous, de sorte que les bateaux furent déchargés aussi vite que possible et tirés à terre.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car la glace revint immédiatement, et deux énormes glaçons qui étaient près de nous furent brisés en pièces avec un grand fracas. La distance que nous avions parcourue était de huit milles, et c'était une singulière coïncidence que ce fait d'un danger si imminent arrivé à nous, non-seulement à l'endroit même du naufrage de *la Fury*, mais le jour même où elle s'était perdue huit ans auparavant. Nous étions de plus exposés à être écrasés par les pierres qui tombaient à tout instant de ce précipice, et que le dégel détachait à l'improviste : enfin le 6 août, nous gagnâmes un ancrage plus sûr.

Là nous fûmes de nouveau captifs, et M. Thom alla à *la Fury* chercher des provisions pour trois semaines, et ce n'est que le 28 que nous pûmes nous remettre à la mer, nous dirigeant vers le détroit de Barrow.

Août fut un mois rempli de perplexités, et des espérances déçues sans cesse exercèrent rudement notre patience à tous. Quand nous quittâmes la plage de *la Fury*, les apparences étaient si favorables que chaque progrès vers une pointe, une baie ou un cap, nous flattait de la perspective d'atteindre la limite septentrionale de la glace, et ensuite de surmonter la plus grande difficulté de notre voyage, en nous frayant un passage par la baie du Prince-Régent. Toutefois, quand nous fûmes par les 73° de latitude, nous fûmes malheureusement retenus si longtemps par la glace qu'il devint douteux que nous réussissions dans la saison actuelle.

Le 1er septembre, nous fûmes retenus encore par un coup de vent, et toute notre distraction fut la vue de quatre baleines noires et de plusieurs blanches; le lendemain, nous eûmes le même temps, et le 3, je montai sur la hauteur qui est en réalité la pointe nord-est de l'Amérique, et de là je vis, d'un côté, le cap Warrender et le monument de Hope, et de l'autre le cap York, avec trois promontoires au-delà, lesquels renferment toute cette partie du détroit nommé *détroit de Barrow*. C'était un champ de glace non interrompu, et tout était exactement dans le même état que le 31 août 1818. Triste perspective, en vérité, puisqu'elle semblait nous menacer d'être contraints à retourner à la baie de *la Fury*. C'est une conviction que nous acquîmes aux dépens de nouveaux périls, le 24, et le lendemain nous partîmes par une brise fraîche pour rentrer *à la maison*. Mais le 28 nous fûmes forcés, par un coup de vent, de nous réfugier sous le plus effrayant précipice que nous eussions vu encore, à deux milles du cap septentrional de la baie Batty. Il n'y avait là que six pieds de plage au-dessus de nous. Il devenait absolument nécessaire de s'éloigner sur-le-champ, mais un vent d'est poussant sur nous la glace de la baie, nous fûmes retenus le jour suivant.

Le lendemain un mouvement dans la glace nous permit de franchir le cap septentrional de cette baie, mais nous découvrîmes bientôt que le cap sud était complétement bloqué par des glaces massives : nous n'eûmes donc rien de mieux à faire que d'aller débarquer nos provisions sur un petit champ de glace à un mille du rivage.

Le mois d'octobre de cette année surpassa tous les autres par son froid constant et ses perpétuelles tempêtes; car nous n'eûmes que six jours tempérés. Nous avions cependant lieu d'être reconnaissants envers la Providence, car nous étions sûrs de nos provisions pour une autre saison encore. Quant aux rations actuelles, on donnait aux hommes alternativement de la soupe aux pois, et une autre faite de carottes et de navets, provenant des provisions de *la Fury*. Au lieu de pain, que nous ne pouvions leur fournir suffisamment, ils recevaient des puddings faits de farine et d'eau. Ils étaient, par le fait, assez nourris, puisque je remarquai que, depuis notre retour à la station, ils étaient en meilleur état. Les tempêtes de ce mois en brisant les glaces dans la baie du Prince-Régent, et en la faisant descendre de Baffin, auraient dû nous être très utiles, mais la température basse était maintenant contre nous. Taylor, Laughy et Wood étaient sur la liste des malades.

Novembre ne fut pas moins agité de tempêtes, et ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes achever de faire nos préparatifs d'hiver. Les hommes, n'ayant pas de vêtements pour faire face au froid, pouvaient rarement travailler en plein air, mais nous réussîmes enfin à rendre un peu confortable notre maison, de façon que la température de l'intérieur était de 45° environ. Les hommes avaient chacun un lit à fond de toile à voile et un matelas piqué; de plus, pour ajouter aux couvertures, que chacun avait également, on faisait d'autres matelas.

Décembre et l'année 1832 finirent d'une rude façon, puisque le mercure gela, et les vents, continuellement du nord et du nord-ouest, tenaient la glace dans un mouvement perpétuel et violent. On vit pendant ce mois, l'eau libre, et le dernier jour de l'année, on pouvait jouir de ce coup d'œil jusqu'au point où pouvait s'étendre la vue dans le nord-nord-est. Nous avions amélioré notre habitation en augmentant la masse de neige et de glace qui l'entourait, et en la planchéiant.

Malgré tous ces soins, il n'y avait pas moyen de se réchauffer entièrement; dans les premiers jours de janvier et quand nous essayions de goûter du feu d'un côté, nous étions gelés de l'autre; puis nous étions fatigués d'un autre côté encore, par le manque de livres ou de toute autre occupation, et l'impossibilité de faire de l'exercice au dehors. L'équipage, en général, allait bien, mais il n'y avait plus rien à espérer de la santé du charpentier : il mourut le 15, et le 21, Chimham Thomas fut enterré avec les cérémonies d'usage. Il ne fut pas aisé, néanmoins, de lire dehors le service, tandis que le thermomètre marquait 45°, et que la terre était si dure, que nous eûmes la plus grande peine à lui ouvrir une fosse. C'était la première de nos pertes que nous pussions réellement attribuer au climat et à notre position. Nous avions ainsi à regretter un homme bon et utile : qui désormais

pourrait réparer nos bateaux? Il avait quarante-huit ans, et sa santé avait déjà été très altérée sur les lacs d'Amérique et dans la guerre des Birmans. Un marin qui a servi si longtemps, s'il a résisté, est à l'âge qu'il avait un vieillard. Quant à nous, nous étions enfoncés dans la neige comme dans la hutte d'un Esquimau.

Nous essayâmes, vers le milieu d'avril, nos voyages de transports de provisions en avant, et le 24 on tua un ours qui avait dans l'estomac notre pavillon et rien autre chose. La graisse de cet ours et d'un second ajoutèrent pour quelques jours à notre combustible, et leurs peaux avaient beaucoup de prix pour nous.

A la fin de mai toutes les provisions étaient concentrées à Batty-Bay. Nous revînmes à la plage de *la Fury*, où nous tuâmes un ours et deux renards; et nous vîmes deux alouettes de neige et un francolin, faibles signes de l'approche de l'été. La quantité de provisions que nous nous étions assurée pour notre marche vers la délivrance pouvait durer, aux deux tiers de ration, jusqu'au 1er octobre.

Le 1er juin 1833, nous avions tout transporté sur les bateaux, de manière à pouvoir saisir la première ouverture des glaces pour nous mettre en mouvement. Le 10, un ours vint à la cabane, et se mit à dévorer quelques peaux et la carcasse d'un ours tué en dernier lieu. On le tua à son tour: il avait déjà été blessé. On remarquait du reste que le grand œuvre de la dissolution des glaces allait plus rapidement que les années précédentes: les animaux d'été venaient en nombre, et nous avions tué deux douzaines de canards et une oie.

Le 12 juillet, nous avions atteint Batty-Bay. Là nous découvrîmes que les ours et les renards avaient exercé des déprédations considérables sur nos provisions, en détruisant une caisse de pain, en mangeant de l'huile et du sucre, et tout ce qui était de cuir, bottes et souliers.

Jusqu'au 15 août, nous fûmes retenus à Batty-Bay par les glaces que chassait le vent du nord-est; mais enfin, le 16, nous étions bien dans la mer libre, et le détroit s'ouvrait devant: c'était l'Angleterre, c'était le pays. Nous eûmes bientôt tourné le cap septentrional de la baie de Batty; et ayant trouvé un canal d'eau, nous traversâmes, à midi, la baie Elwin. Ici nous ne trouvâmes pas de passage à l'est; mais le canal d'eau s'étendant toujours au nord, après un peu de repos, nous poursuivîmes donc dans cette direction. La mer libre allait toujours s'élargissant devant nous, et à huit heures du soir nous étions revenus à notre première position sur le cap nord-est de l'Amérique. La vue du haut de la montagne nous convainquit qu'au nord et au nord-est la glace était en état de permettre d'y faire voile; mais comme il ventait trop fort pour s'y risquer la nuit, nous dressâmes nos tentes.

Le 26 août, à quatre heures du matin, et quand tout le monde dormait encore, l'homme de guet, David Wood, pensa qu'il découvrait au large une voile et en avertit sur-le-champ le commandant Ross qui, au moyen de sa lunette, reconnut que c'était en effet un bâtiment. Tous les marins furent immédiatement hors des tentes, et l'on courut sur la plage. Chacun discutait sur ce navire, ses agrès, sa qualité, sa direction; et il y avait cependant des oiseaux de sinistre augure qui soutenaient que ce n'était qu'une montagne de glace.

On ne perdit toutefois pas de temps: les bateaux furent lancés, et l'on fit des signaux avec de la poudre trempée; puis complétant notre embarcation, nous quittâmes notre position à six heures. Notre trajet fut fatigant à cause des calmes passagers et des légères aires de vents qui soufflaient dans toutes les directions. Cependant nous allions au vaisseau, et s'il se fût tenu tranquille, nous aurions bientôt été à bord. Par malheur, une brise vint à s'élever, et alors le navire fit de toutes voiles au sud-est: ce qui fit que le bateau qui était en avant était en arrière, tandis que les deux autres gouvernaient plus à l'est, afin de le couper.

Vers dix heures nous vîmes une autre voile se diriger vers le nord, et nous crûmes à certaines manœuvres qu'on nous avait vus; mais il n'en était point ainsi, puisque le bâtiment s'éloigna bientôt, et il fut bientôt évident qu'il s'éloignait de nous à toutes voiles. C'est le plus cruel moment que je connus jamais. Deux vaisseaux étaient près de nous, l'un ou l'autre pouvait mettre un terme à toutes nos craintes à et toutes nos fatigues, et nous n'atteignions ni l'un ni l'autre!

Il était cependant nécessaire de soutenir le courage des hommes, en leur donnant de temps à autre l'assurance que nous rejoignions ce navire; par grand bonheur le calme s'établit, et nous gagnâmes réellement à tel point, qu'à onze heures nous vîmes ce bâtiment virer, et descendre une chaloupe qui fit force de rames vers nous.

Elle fut bientôt près de nous; le contre-maître qui la commandait nous demanda si nous avions perdu notre vaisseau: une réponse affirmative lui ayant été faite, je demandai quel était le nom du vaisseau, en exprimant le désir d'être pris à bord. J'appris que c'était l'*Isabelle de Hull*, autrefois commandée par le capitaine Ross. Alors j'établis que j'étais précisément l'homme en question, et que mes gens étaient l'équipage de *la Victory*. Je ne doute pas que ce contre-maître ne fut confondu à cette nouvelle, puisqu'il m'assura avec l'étourderie ou l'étourdissement que cause une violente surprise, que j'étais mort depuis deux années. Je le convainquis aisément que ce qui aurait dû arriver n'avait été qu'une conclusion un peu précipitée. La fourrure d'ours de chacun de nous lui aurait prouvé, avec un peu d'attention, que nous n'étions pas d'élégants baleiniers, et que cependant nos faces rasées et faméliques appartenaient à l'espèce humaine, et que nous étions des hommes et non des imposteurs. Ces explications finirent tout naturellement par une sincère félicitation, en véritable style de marin, et nous apprîmes ensuite que l'*Isabelle* était sous le commandement du capitaine Humphrey, qui vint lui-même nous donner l'assurance que lui, comme toute l'Angleterre, nous croyait depuis longtemps perdus.

Nous fûmes salués de trois houras quand nous fûmes près du vaisseau à la longueur du câble, et nous ne fûmes pas longtemps avant d'être à bord de mon vieux bâtiment, où nous fûmes tous traités par le capitaine Humphrey avec la cordialité d'un marin.

Quand nous n'eussions pas été recommandés par nos noms et notre caractère, nous n'en aurions pas moins été en droit d'obtenir de la charité les marques d'attention qu'on nous prodiguait, car jamais on ne vit une réunion de malheureux plus dépourvus. Nos visages n'avaient point été rasés depuis je ne sais quelle époque; nous étions sales, nos haillons n'étaient point ceux de la civilisation, mais bien des lambeaux de bêtes sauvages; et si nous comparions nos yeux égarés et nos joues creuses jusqu'aux os par la faim, avec l'apparence des hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, nous sentions pour la première fois ce que nous étions, ce que nous devions paraître aux autres. Mais bientôt le burlesque prit le dessus: chacun avait faim et avait besoin d'être repu; tous étaient en guenilles, et il leur fallait des vêtements; il n'était aucun de nous à qui une ablution ne fût indispensable, et auquel sa barbe n'enlevât toute physionomie anglaise. Il fallait donc tout faire à la fois, se barbifier, se laver, s'habiller, manger, tout pêle-mêle: tout se confondait, et au milieu de tout cela abondaient les demandes et les réponses, les aventures de *la Victory*, les faits politiques de l'Angleterre et les nouvelles qui avaient alors quelque courte date; mais enfin tout se calma, et la nuit amena ses graves et paisibles réflexions, et sans doute, il n'est pas un homme qui n'ait exprimé sa gratitude à cette providence qui nous avait relevés d'un désespoir à vivre



Un ours vint à la cabane et se mit à dévorer....

toujours dans le souvenir, et nous avait retirés du bord de la tombe pour nous rendre à nos amis et au monde civilisé.

Toutefois, accoutumés que nous étions à un lit froid sur la neige durcie ou le roc nu, peu d'entre nous purent dormir dans l'aisance où nous étions. Je fus contraint de quitter le lit qu'on m'avait affectueusement donné, et de m'établir pour la nuit dans une chaise.

Nous apprîmes le lendemain, du capitaine Humphrey, que l'*Isabelle*, suivie du *William-Lee*, l'autre vaisseau que nous avions en vue, avait tenté hardiment de traverser le détroit du Prince-Régent, jusqu'aux îles de Léopold, dans l'espoir de retrouver quelques traces de nous, plutôt que nous-mêmes; mais qu'elle avait été arrêtée aux deux tiers du chemin par un champ de glace. Nous l'avions manquée à l'aller, et ce n'est qu'au retour qu'elle nous avait aperçus.

Enfin, le 13 septembre 1833, nous quittâmes le détroit de Davis, et à la fin d'octobre nous étions de retour à Londres.

Albert-Montémont.

FIN DES VOYAGES DE ROSS.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

ESQUIMAUDE.

(Parry.)

J. BRY aîné, Éditeur.



PARRY.

(1819-1827.)

Voyages pour la Découverte d'un Passage Nord-Ouest.

PREMIER VOYAGE.

(1819-1820.)

Le lieutenant Parry fut appelé au commandement du vaisseau de Sa Majesté britannique *l'Hécla*, de trois cent soixante-quinze tonneaux, le 16 janvier 1819; et *le Griper* (1), brick armé de canons du port de cent soixante tonneaux, commandé par le lieutenant Mathieu Liddon, fut en même temps placé sous ses ordres. L'objet de l'expédition était la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Atlantique, par la mer de Baffin, dans l'océan Pacifique. A bord du bâtiment du lieutenant Parry, était un astronome, le capitaine Edouard Sabine, un nombre suffisant d'officiers, un maître et un contre-maître de la navigation du Groënland. Chaque individu engagé dans l'expédition devait recevoir le double de la paie ordinaire. Les bâtiments étaient appareillés en barque, mode qui est le plus favorable pour la navigation dans les glaces, et exige le moins de monde pour la manœuvre. Ils étaient approvisionnés pour deux ans d'une grande quantité d'aliments frais et de soupes conservées dans des caisses de fer-blanc, d'essence de drèche et de houblon, et d'autres provisions extraordinaires appropriées aux climats froids et à un si long voyage. Les vaisseaux étaient entièrement lestés avec du charbon. On délivra une grande quantité de vêtements chauds, et entre autres, à chaque officier et à chaque homme, une couverture de peau de loup, et d'une étoffe pareille à celle dont on couvre ordinairement les charrettes, pour se faire une espèce de tente à bord. On se munit de diverses sortes de présents pour s'assurer l'amitié des naturels, et l'on plaça, à bord de chaque bâtiment, nombre d'instruments précieux d'astronomie et de physique. Dans les instructions officielles de l'amirauté, les vaisseaux eurent l'ordre de se diriger principalement à l'entrée du détroit de Davis; et, si la glace le permettait, ils devaient essayer d'explorer le fond de la baie de sir James Lancaster, puis, s'il était possible, la traverser pour passer dans le détroit de Behring : c'était l'hypothèse la plus favorable. D'autres instructions furent données pour le cas où la route que l'on vient de tracer se trouverait impraticable. Si l'expédition réussissait à traverser le détroit de Behring, elle devait aller droit au Kamtschatka, et faire passer des duplicatas de tous les journaux, par l'intermédiaire du gouverneur russe à Saint-Pétersbourg, pour de là être portés à Londres. Alors l'expédition devait se diriger vers les îles Sandwich ou Canton pour s'y refaire, et enfin revenir sans perdre de temps en Angleterre. On lui enjoignit de se tenir en bonne intelligence avec

(1) *To gripe* veut dire *empoigner, saisir*. Ainsi *griper* est celui qui saisit. A. M.

tous les Esquimaux ou les Indiens qu'elle pourrait rencontrer, et on laissa au jugement du lieutenant Parry le soin de décider, sur les lieux mêmes, de l'opportunité d'hiverner sur la côte d'Amérique, pour donner suite, dans le cours de l'autre année, à ses opérations. Après avoir passé la latitude de 65° nord, il devait, de temps en temps, jeter à la mer une bouteille bien cachetée, constatant la date et la hauteur à laquelle elle fut lancée. Toutes les fois que les vaisseaux aborderaient sur la côte septentrionale de l'Amérique septentrionale, on devait dresser une perche ayant un pavillon, et y enterrer au pied une bouteille contenant un résumé des opérations et des intentions du lieutenant Parry, pour l'instruction du lieutenant Franklin qui avait été envoyé par terre, afin d'explorer cette côte à partir de l'embouchure de la rivière Coppermine, de Hearne.

Avant de commencer la narration, il peut être bon de faire remarquer que la recherche d'un passage au nord-ouest de l'Atlantique à la mer du Sud, commencée sous Henri VII, fut chaudement encouragée et protégée par Elisabeth, et n'a jamais été entièrement mise de côté sous les règnes suivants : si l'expédition n'a pas complétement atteint son but, cependant on ne pourra jamais voir sans orgueil que l'honneur de la découverte d'un passage libre, de la baie de Baffin dans la mer polaire, était réservé à la marine britannique.

Suivant les instructions officielles, les intérêts de la science ne devaient pas être négligés ; et parmi plusieurs faits importants on peut citer, comme un des plus curieux, celui qui paraît démontrer que le pôle n'est pas le point le plus froid de l'hémisphère arctique, et que le lieu où l'expédition passa l'hiver est un des lieux les plus froids qui soient sur le globe. La position du pôle magnétique, si elle n'a pas été précisément déterminée, doit, selon toute apparence, se trouver environ par les 72° de latitude et 100 de longitude ouest.

Départ. On double la pointe septentrionale des Orcades. Vue du cap Farewell. Entrée dans le détroit de Davis. On remonte le détroit. Passage à la côte ouest à travers les glaces. Arrivée au large de la baie de la Possession.

Au commencement de mai 1819, *l'Hécla* et *le Griper* descendirent la rivière, remorqués par le bateau à vapeur *l'Eclipse*, et les deux bâtiments jetèrent l'ancre à la Nore. *Le Griper*, étant moins bon voilier, fut de temps à autre remorqué par *l'Hécla*, et ils doublèrent la pointe septentrionale des Orcades, à la distance de deux milles et demi, le 20 du même mois. Les plus expérimentés des maîtres de la navigation du Groënland recommandent de traverser l'Atlantique jusqu'au détroit de Davis, par le parallèle de 57 et demi ou 58°, et je dirigeai notre course en conséquence. Le 30, à midi, nous commençâmes à passer sur l'espace qui est désigné comme étant la terre *submergée de Bass* sur les cartes d'Angleterre au Groënland.

Jusqu'au 15 juin, nous eûmes ensuite de mauvais temps qui nous retardèrent beaucoup ; mais le 15, une brise s'éleva dans l'est, et à midi nous vîmes à l'improviste la terre à une grande distance tout-à-fait dans le nord, et ce ne pouvait être autre chose que le cap Farewell. Cela concorde avec l'observation que font ordinairement les baleiniers, qu'ils voient toujours ce promontoire plus tôt qu'ils n'y comptent, quand ils viennent de l'est, et cette circonstance doit s'expliquer par l'effet d'un courant qui porte à l'ouest. Nous devions en être à quarante lieues au moins : il n'est nullement impossible que la terre escarpée du Groënland soit visible à une aussi grande distance ; et il est bon d'observer que le ciel, en ce moment, était précisément dans l'état le plus favorable pour voir dans un grand éloignement, c'est-à-dire un peu avant ou après de la pluie, et quand l'humidité de l'atmosphère en accroît la transparence.

Le 18, de bonne heure au matin, allant au nord, nous tombâmes dans le premier courant de glace que nous eussions encore rencontré, et bientôt après nous vîmes plusieurs montagnes de glace. Au point du jour l'eau avait changé de couleur pour prendre une teinte brunâtre. Nous eûmes occasion de remarquer la même chose en 1818, en entrant dans le détroit de Davis, quand aucune différence n'était sensible dans la température. Nous traversâmes le courant de glace dans une partie étroite, et au-delà nous trouvâmes la glace en amas serrés. Les oiseaux étaient plus nombreux que d'ordinaire ; et outre les pétrels-fulmars, les boatswains et les kittiwakes, nous vîmes pour la première fois quelques rotchis, des dovekies ou guillemots noirs, et des terns, les derniers, mieux connus des matelots sous le nom d'*hirondelle du Groënland*.

Le 21 et le 22, nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest dans une mer libre, et le 22, à midi, nous étions par 64° 43' 9" de latitude et 66° 38' 25" de longitude.

Le 24, nous nous dirigeâmes, autant qu'un léger vent le permettait, de manière à approcher de la terre à l'ouest, comme le prescrivaient les instructions.

Le 25, le temps étant presque calme, tous les bateaux furent envoyés à l'avant pour touer les vaisseaux vers l'ouest à travers la glace. Elle resta assez navigable jusqu'à quatre heures, quand une brise, fraîchissant de l'est, resserra la glace si rapidement, que nous eûmes à peine le temps de hisser les chaloupes avant que les vaisseaux fussent irrémissiblement pris. Le 26, nous étions par les 63° 59' 29" de latitude, et 6° 48' 7" de longitude.

Le 4 juillet, à quatre heures du matin, nous entrâmes dans une grande quantité de glaçons flottants, avec l'espérance de les traverser, mais nous y étions à peine qu'une légère brise du sud cessa, et le calme se déclara, de façon que le vaisseau fut pendant quelque temps à la merci des vagues qui nous poussaient rapidement vers les montagnes. Tous les bateaux allèrent à l'avant, et l'on fit un signal au *Griper* pour qu'il n'entrât pas dans la glace. Après deux heures d'un rude travail nous réussîmes à remettre *l'Hécla* dans la mer libre, et assez loin des montagnes qu'il est très périlleux d'approcher, quand la mer est grosse. A midi, nous étions par 66° 50' 47" de latitude, et 57° 7' 56" de longitude, par conséquent, au milieu de la partie la plus resserrée du détroit de Davis qui, là, n'a pas plus de cinquante lieues en travers.

Le 5, il fut nécessaire de traverser quelques courants de glace très pressés, afin d'éviter la perte de temps en les doublant vers l'est, et le 6, ayant vu un troupeau de chevaux de mer sur un glaçon, nous réussîmes à en tuer un. Ces animaux sont ordinairement entassés comme des cochons d'Inde, les uns sur les autres, et sont d'une familiarité si stupide, qu'ils laissent un bateau approcher d'eux à quelques pas sans bouger. Quand enfin ils sont dérangés, ils se jettent à la mer dans une extrême confusion. Il peut être bon de rapporter, comme preuve de la tenacité de vie du walrus, que l'animal que nous avons tué lutta violemment pendant dix minutes après avoir été atteint, et tira le vaisseau à la remorque l'espace de vingt ou trente pas, après quoi le fer du harpon rompit, et cependant l'examen fit découvrir que le dard de fer avait percé de part en part les deux oreillettes du cœur. On mit une grande quantité de sa graisse dans des caisses, pour suppléer à l'huile pendant l'hiver.

Le 16, nous passâmes près du *Brunswick*, baleinier de Hull qui allait au sud. Le maître apprit au lieutenant Liddon qu'il avait laissé, le 11, une flotte considérable de bâtiments pêcheurs, vers les 74° où ils étaient dans l'impossibilité de pousser plus loin au nord. Nous avions été arrêtés de la même manière et à la même hauteur, dans le voyage de 1818, ce qui rend probable qu'à cette époque de l'année, le même obstacle doit se rencontrer par cette latitude. L'expérience annuelle des baleiniers a, en effet, démontré que la facilité avec laquelle un vaisseau peut faire voile dans le détroit de Davis dépend entièrement de l'époque de

l'année à laquelle a lieu la tentative. Pendant la première quinzaine de juin, il est rarement possible d'aller de beaucoup au-delà de l'île de Disco, ou des 69—70° de latitude. Vers le 20 de ce mois, les vaisseaux s'élèvent généralement jusqu'à cette grande ouverture connue sous le nom de *Baie nord-est*, et à la fin de juin, la glace leur permet, non toutefois sans de grands efforts, de pénétrer jusqu'aux trois îles de Baffin, qui sont précisément au-delà des 74° de latitude. Depuis ce moment jusqu'à la fin d août, la glace présente de jour en jour des obstacles moindres, de sorte que, si l'on n'a d'autre objet que de monter aussi haut que possible dans la baie de Baffin, sans avoir en vue la capture des baleines, il y a toute raison de croire qu'un bâtiment, entrant le 1er juillet dans le détroit de Davis, peut gagner la latitude de 74 ou 75°, sans éprouver aucun retard du fait des glaces, et peut-être même sans voir terre jusqu'à ce qu'il touche à des latitudes élevées.

Le 17, nous étant serrés près d'un petit champ de glace jusqu'à ce que le temps s'éclaircît, nous y fîmes notre provision d'eau : pendant les mois d'été on en trouve en abondance dans les creux des champs et des montagnes de glace. Le brouillard se dissipa dans la soirée : nous reconnûmes alors que nous ne pouvions avancer davantage à travers la glace. Nous fûmes donc obligés de retourner à l'est, de peur qu'un changement de vent surprît les vaisseaux et ne les emprisonnât dans la situation actuelle. Nous fîmes, toutefois, avant de virer de bord, quelques observations sur la glace pour reconnaître la variation et la déclinaison de l'aiguille aimantée. La première était 80° 55' 27" ouest, et la dernière de 84° 14' 9".

Le 18, nous fûmes retardés par un épais brouillard et un courant de glace que nous mîmes cinq heures à traverser. Dans la matinée du 29, le temps s'étant éclairci, nous découvrîmes la terre nommée par Davis *Hope-Sanderson* et *les îles des Femmes*, et du haut du nid de corbeau, je comptai quatre-vingt-huit montagnes de glace sans les petites. Nous fîmes voile immédiatement à l'ouest pour profiter de la première eau libre que nous eussions depuis quatorze jours. Ayant alors atteint les 73° de latitude sans voir dans la glace une seule ouverture, et ne voulant pas accroître la distance où nous nous trouvions du détroit de Lancaster, en poussant plus avant dans le nord, je pris le parti de rentrer dans la glace et de tenter de nous frayer un passage pour gagner la mer libre, que l'expérience du premier voyage me faisait supposer devoir exister sur la côte ouest de la baie de Baffin. Enfin, après une navigation toute périlleuse, tantôt sciant la glace, tantôt nous remorquant, nous nous trouvâmes, le 31, aller droit au cap Byam-Martin, et nous découvrîmes bientôt le pavillon qui avait été arboré sur le mont de Possession, lors de la première expédition. Cet objet, bien qu'insignifiant en lui-même, attira tout le monde sur le pont pour le voir et le saluer comme une vieille connaissance. Nous descendîmes à terre et y trouvâmes de gros blocs de glace que la marée y avait jetés, et que la mer avait tellement couverts de sable, que nous ne pûmes y reconnaître la glace qu'après en avoir retiré une grande quantité du sable qui la masquait. La situation et l'aspect de ces masses nous donna à penser que les masses pareilles que l'on trouve sous terre aux lieux nommés *Kaltusae*, dans les îles voisines de la côte de Sibérie, peuvent y avoir été ainsi déposées dans l'origine.

La terre qui est immédiatement au revers de la baie de la Possession s'élève du bord de la mer en une pente douce qui présente un espace vaste et découvert de terrain bas, flanqué de montagnes au nord et au sud. Dans cette vallée et même sur les montagnes hautes de six ou sept cents pieds au-dessus de la mer, il y avait à peine de la neige. Le lit de la rivière qui serpente dans la vallée a, en quelques endroits, plusieurs centaines de pas de largeur, et sa profondeur est, sur certains points, de quarante pieds; mais la quantité d'eau qu'il contenait à cette époque était extrêmement faible. C'est là un trait commun à chaque contrée des régions polaires où nous avions débarqué, les lits des ravines étant probablement formés par la dissolution annuelle de la neige, pendant une longue suite d'années.

Les seuls animaux que nous vîmes furent un renard, un corbeau, quelques pluviers à collier, des alouettes de neige et une abeille sauvage. On y aperçut aussi sur la terre moite quelques pas d'ours et d'un animal à pied fourchu, un renne sans doute. On rencontre dans cette vallée des touffes considérables de mousse et de gazon, surtout dans les portions qui sont de nature à conserver l'eau que produit la fonte des neiges. En effet, l'humidité paraît suffire à la végétation de diverses plantes que l'on trouve dans ces pays désolés.

En approchant de la baie de la Possession, nous remarquâmes que la couleur de l'eau tournait au verdâtre, à la distance de deux milles et demi du rivage; mais il n'y avait pas apparence d'écueil, et nous ne trouvâmes pas le fond avec soixante-dix brasses de sonde.

Après avoir fini nos observations, nous remontâmes à bord et fîmes voile vers le détroit de Lancaster; mais le vent soufflant toujours de l'ouest, les progrès du navire dans cette direction étaient très lents. La mer était entièrement libre, à l'exception d'une montagne de glace isolée et de deux courants, qui toutefois ne nous opposèrent que peu d'obstacles.

Entrée dans le détroit de Lancaster. Passage interrompu à l'ouest. Découverte et exploration de la baie du Prince-Régent. Les glaces empêchent les progrès au sud. Retour au nord. On passe le détroit de Barrow. Entrée dans la mer polaire.

Nous allions entrer dans ce grand détroit ou golfe, qui a obtenu un haut degré de célébrité, et qui était pour nous spécialement intéressant, comme le point sur lequel nos instructions attiraient notre examen le plus attentif; je puis même ajouter ce qui était, je crois, l'opinion de nous tous, c'est que sur ce point du voyage devait se décider le succès ou la mauvaise fortune de l'expédition. On peut donc concevoir combien était grande notre anxiété en voyant la constance du vent d'ouest qui, le 1er août, descendait avec une grosse mer du détroit de Lancaster, et nous empêchait tout-à-fait d'avancer. On vit dans le cours de cette journée plusieurs baleines, et le maître observa que c'était la seule partie de la baie de Baffin où l'on en vît de jeunes ; car une source d'étonnement pour tous les baleiniers, c'est qu'ils rencontrent rarement, ou, pour mieux dire, ne voient jamais de jeunes baleines dans cette pêcherie, comme dans les mers du Spitzberg. *Le Griper* étant beaucoup plus lent voilier que *l'Hécla*, je lui assignai un lieu de rendez-vous pour nous rejoindre, et je lui fixai le méridien de 85° ouest, puis je fis force de voiles, et dans la soirée nous aperçûmes la côte occidentale du détroit à travers les nuages qui la voilaient.

Le ciel étant clair le 2 au soir, nous eûmes pour la première fois la vue distincte des deux côtés du détroit, dont le caractère était tout différent Au sud, c'étaient des montagnes hautes et à pic, entièrement revêtues de neige, hormis sur les parties inférieures : le profil du rivage nord était beaucoup moins heurté comparativement à l'autre, et n'avait que peu de neige. La mer s'ouvrait devant nous, sans glace et sans terre. Nous vîmes plus de quarante baleines noires.

Nous fîmes peu de chemin le 3, mais enfin, étant favorisés par un vent d'est que nous avions longtemps attendu impatiemment, nous mîmes toutes voiles dehors pour porter rapidement à l'ouest. Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'anxiété haletante qui était visible sur tous les visages, tandis que, poussés par une bonne brise, nous remontions rapidement le

détroit : les mâts furent pendant toute l'après-midi couverts d'officiers et d'hommes, et un observateur indifférent eût été grandement diverti par l'empressement avec lequel étaient reçus tous les rapports descendus du *nid de corbeau*, rapports conformes jusqu'alors, et sans exception, à nos plus ardentes espérances.

Etant par le travers du cap Castlereagh, entre quatre et six heures du soir, nous vîmes une terre plus éloignée s'ouvrir à l'ouest de ce cap, entre lequel et la terre nouvellement aperçue nous vîmes une baie que je nommai *baie de Nary-Board*. Toutefois, comme notre affaire nous menait à l'ouest et non au sud, nous eûmes au bout de quelques heures perdu de vue cette baie.

Pendant ce temps, la terre, sur la rive opposée, s'était ouverte au nord et à l'ouest du cap Warrander; plusieurs promontoires étaient remarquables, et entre autres un, le plus au nord, auquel je donnai le nom du capitaine Nicolas Lechmire-Pateshall. La vaste baie où s'étend le cap Pateshall, et qui, à la distance où nous passâmes, nous parut longue et détachée sur plusieurs points, fut nommée *baie Croker*. J'ai appelé *baie* cette large ouverture, bien que la vitesse de notre course ne nous ait pas permis de déterminer la continuité absolue de la terre au fond : il n'est toutefois aucunement improbable que l'on puisse un jour trouver dans ce lieu un passage du détroit de Lancaster à la mer du nord. Le cap qui est à l'ouest de la baie de Croker reçut le nom d'*Everard-Home*.

Notre course était à l'ouest, et le vent continuant toujours à fraîchir, nous eûmes bientôt perdu de vue *le Griper*. La seule glace visible consistait alors en quelques grosses montagnes que la mer battait violemment. Nous attendîmes enfin *le Griper*, et quand il fut à quelques milles de nous, le 4, nous reprîmes notre course. A trois heures et demie du matin, le lieutenant Buchey qui m'avait relevé sur le pont découvrit, du nid de corbeau, un banc de rochers au nord, sur lequel brisait la mer. Ces brisants paraissaient directement au large d'un cap que je nommai *Bullen*, et qui se trouve immédiatement à l'est d'une baie à laquelle je donnai le nom de *Brooking-Cuming*.

A sept heures, *le Griper* nous ayant rejoints vers le méridien de 85°, lieu assigné pour le rendez-vous, nous portâmes à l'ouest. A midi, étant par la latitude de 74° 15' 53" nord, et 86° 30' 30" de longitude, nous nous trouvâmes près de deux ouvertures dont la plus à l'est fut nommée *baie de Burnet*, l'autre *baie de Stratton*. Les falaises de cette partie de la côte présentent un très singulier aspect, les couches étant horizontales, avec nombre de masses de rocs régulières en saillie, larges au bas et terminées en pointe, et qui ressemblent à autant d'arcs-boutants que l'art aurait élevés à intervalles égaux.

Nous gouvernâmes dans le nord assez à temps pour éviter d'être pris par les glaces, dont les bords étaient battus par un remous considérable. Nous découvrîmes une seconde île au sud de la première, et je donnai aux deux le nom d'*îles du Prince-Léopold*. Immédiatement à l'est de ces îles, le ciel avait un vif reflet d'eau, qui indiquait un vaste espace de mer libre, mais un *ciel de glace éclatant* dans l'ouest nous laissait pour le moment peu d'espérance que nous trouverions un passage dans la direction désirée : nous vîmes pour la première fois des baleines blanches en grand nombre. Les *pétrels*, les *guillemots* et les *kittiwakes* étaient également nombreux près de la glace.

Une brise du nord-nord-ouest s'éleva dans la soirée, et *le Griper* étant prêt à faire voile, nous gouvernâmes au sud. La terre qui devint alors visible au sud-est nous fit voir que nous entrions dans une grande ouverture, n'ayant pas moins de dix lieues de large à l'entrée, et dans le centre de laquelle on ne pouvait distinguer aucune terre. Le promontoire qui forme la pointe ouest de cette entrée fut nommée *cap Clarence*, et un autre, au sud-est de celle-ci, reçut le nom de *cap Sippings*.

A partir du moment où nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, la boussole se ralentit, et les irrégularités produites par l'attraction du fer que portait le vaisseau s'accrurent très rapidement, bien qu'avec uniformité, à mesure que nous avancions dans l'ouest. Ce fut à tel point que, pendant ces derniers deux jours, nous fûmes contraints d'abandonner les observations ordinaires pour déterminer la variation de l'aiguille à bord des navires. Plus nous allions au sud, plus cette irrégularité devenait évidente, ce qui donnait à penser que nous approchions déjà beaucoup du pôle magnétique. C'est pourquoi on cessa de consulter les boussoles pour les besoins de la navigation, et quelques jours après, les habitacles furent retirés, comme un embarras inutile, et transportés du pont dans le magasin du charpentier, où ils restèrent jusqu'à la fin de la saison. On descendit pour faire des observations magnétiques sur le rivage oriental, et les officiers me dépeignirent ce site comme le plus désolé de tous ceux où ils avaient mis pied à terre dans ces régions. Il y a à peine apparence de végétation, hormis çà et là une petite touffe d'herbe rabougrie, et une ou deux espèces de saxifrage et de pavot, bien que la terre fût si humide en beaucoup d'endroits qu'ils y pouvaient à peine marcher. A une courte distance de la mer, le lieutenant Hoppner découvrit une grosse pierre ferrugineuse qui attirait l'aimant avec beaucoup d'énergie. On ne vit aucune trace d'habitants sur cette partie de la côte, mais on y trouva quelques vertèbres d'une baleine qu'y avaient apparemment apportées des ours dont on voyait les pas sur le sol moite. Il n'y a pas d'autres oiseaux que des ptarmigans et des alouettes de neige.

Aussitôt que les chaloupes furent remontées à bord, nous nous portâmes au sud, suivant le bord de la glace qui nous conduisait de plus en plus au rivage oriental, de sorte qu'à minuit le canal dans lequel nous naviguions était réduit à une largeur d'environ cinq milles. La couleur de l'eau était devenue d'un vert léger, à cette distance du rivage. Le ciel avait pris une magnifique sérénité, et le soleil, pour la seconde fois à nos yeux dans cette saison, s'était à peine plongé au-dessous de l'horizon septentrional, qu'il avait reparu au bout de quelques minutes.

Le matin du 12, nous étions ancrés à un glaçon quand une brise s'éleva du nord; mais le temps fut tellement brumeux pendant quelques heures, que nous ne savions dans quelle direction ce vent soufflait. Dès que le brouillard se dissipa, nous découvrîmes que le glaçon auquel nous étions à l'ancre descendait avec vitesse contre un autre bloc de glace au vent, nous menaçant ainsi de prendre les vaisseaux entre eux deux. Nous fîmes donc voile au nord avec difficulté. Nous nommâmes cette grande ouverture la *baie du Prince-Régent*, et je regarde comme probable que quelque jour on ouvrira, entre cette baie et la baie d'Hudson, une communication, soit par celle de sir Thomas-Rowe's-Welcome, soit par la baie Repulse, qui n'ont ni l'une ni l'autre été encore examinées d'une manière satisfaisante.

Le 18, le temps étant très beau, j'allai explorer une ouverture dans la côte est. Les falaises qui s'élèvent sur le rivage sud de cette baie, que je nommai *port Bowen*, ressemblent, en beaucoup de points, à des tours et à des remparts en ruines. Des fragments de rochers tombaient constamment d'en haut. A l'entrée de la baie est une terre basse étendue, coupée par de nombreux ruisseaux, et qui, à une courte distance de la plage, se réunissant, forment une rivière profonde et rapide, à l'embouchure de laquelle nous prîmes terre. Ce lieu est, je crois, le plus térile que j'aie jamais vu, le sol étant entièrement couvert de petits morceaux de pierre calcaire en feuilles, sur laquelle nous ne vîmes pas de végétation pendant un trajet d'un mille que je fis avec M. Ross, en remon-

tant le bord de la rivière. Parmi ces fragments, nous ramassâmes un morceau de pierre calcaire sur lequel était l'empreinte d'un coquillage fossile. Nous vîmes un grand nombre de jeunes guillemots noirs et une volée de canards, que nous supposâmes être de l'espèce eider. La latitude observée sur ce point était de 73° 12' 11", et la longitude 89° 2' 8". A trois quarts de mille du port Bowen, est une autre petite baie que nous n'eûmes pas le temps d'examiner.

Nous étions depuis peu de temps de retour à bord, quand une brise légère du sud nous mit à même de gouverner vers les îles du Prince-Léopold, que toutefois nous rencontrâmes plus encombrées de glace qu'auparavant. Les narwhals y étaient très nombreux. Ces animaux paraissent prendre plaisir à tenir leur dos à l'air, au-dessus de la surface de l'eau, de la même façon que la baleine, mais pendant beaucoup plus de temps; et nous eûmes bien souvent lieu de remarquer leurs cornes droites et entièrement immobiles pendant plusieurs minutes. A trois ou quatre milles du port Bowen, je découvris une autre ouverture ayant l'apparence d'un port, avec une île près de l'entrée, et je donnai à cette anse le nom de *Jackson*.

L'aspect de cette large ouverture, tout-à-fait libre, nous tira de toute appréhension, et chacun sentit que nous étions hors de la terre que forme la côte ouest de la baie de Baffin, et que, de fait, nous venions d'entrer dans la mer polaire. Pénétré de cette idée, je voulus donner à la magnifique ouverture par laquelle nous étions passés de la baie de Baffin au canal de Wellington le nom de *Barrow*. La terre sur laquelle est situé le cap Hotham, et qui est la plus à l'est d'un groupe d'îles de la mer polaire, fut nommée *île de Cornwallis*, et une baie, à sept milles au nord du cap Hotham, fut appelée *baie de Barlow*.

Bien que deux tiers du mois d'août fussent déjà écoulés, j'avais toute raison d'être satisfait des progrès que nous avions faits. Je comptais que la mer pouvait encore être navigable au moins pendant six semaines. Notre perspective était donc encourageante. Les bâtiments n'avaient éprouvé aucune avarie; nous avions des provisions en abondance; la santé des équipages ne s'altérait en rien, non plus que leur énergie, et enfin, officiers et soldats, tous étaient déterminés à accomplir par tous les moyens possibles la grande mission dont nous avions le bonheur d'être chargés.

Apparences favorables d'un passage ouvert à l'ouest. Terre au nord. Série d'îles. Restes de huttes d'Esquimaux. Ile Byam-Martin. Navigation fatigante dans les glaces et les brouillards. Arrivée et débarquement à l'île Melville.

23 août. — Il est impossible de concevoir rien de plus excellent que la course rapide et sans obstacle dont nous fûmes favorisés depuis les îles Beechey jusqu'au cap Hotham. Il est probable que beaucoup d'hommes ont, à une époque quelconque, éprouvé cette excitation d'esprit que produit ordinairement un mouvement rapide quel qu'il soit, et l'on concevra facilement combien cette impression, quand par hasard nous venions à l'éprouver, était accrue encore par la lente et ennuyeuse navigation de ces mers. On peut toutefois se figurer notre désappointement quand, au milieu de ces apparences favorables et de l'espoir dont nous pouvions justement nous flatter, on vint nous dire subitement du nid de corbeau qu'une masse de glace barrait directement le passage entre l'île Cornwallis et la terre du sud. En approchant de cet obstacle, nous reconnûmes la vérité de la nouvelle : cependant nous pûmes avec un peu d'efforts traverser une partie moins serrée, et nous eûmes encore une fois la mer libre devant nous pour aller dans l'ouest.

Nous remarquâmes alors qu'un changement très décidé avait eu lieu dans l'aspect de la terre au nord de nous, depuis notre départ des îles Beechey. La côte, près de cette dernière, était abrupte et à pic près de la mer, ayant à sa base même une eau très profonde, tandis que les rivages de l'île Cornwallis vont s'élevant graduellement à partir d'une plage qui nous parut de sable.

A midi nous étions par la longitude de 94° 43' 15" et la latitude de 74° 20' 12", quand nous découvrîmes que la terre qui formait l'extrémité ouest de ce côté était une seconde île, que je nommai *île Griffith*, et vis-à-vis de laquelle, sur l'île de Cornwallis, est un promontoire remarquable, que je nommai *cap Martyr*. Au-delà nous fûmes arrêtés, ou du moins entravés par les glaces et un brouillard épais : par bonheur nous fîmes quinze ou vingt milles à l'aide du bon vent. La terre au sud était haute et escarpée, et se terminait par un gros promontoire auquel je donnai le nom de *Walker*. Nous n'avions pas vu de baleines ou de narwals depuis que nous avions quitté le cap Riley le 23, et l'on remarque, non sans chagrin, que pas un seul oiseau, pas une seule créature vivante n'avait paru de la journée. La glace, dans ces parages, et vue du haut du grand mât, se composait entièrement de champs dont l'étendue était illimitée au regard, et que couvraient quelques amas de glaçons.

Après avoir doublé le cap Cockburn, nous remarquâmes que la terre à l'ouest se retire, et forme une grande baie à laquelle je donnai le nom de *Moore*. Le soir, nous vîmes une île que je nommai île du *Byam-Martin*, et quelques officiers y descendirent pour faire les observations nécessaires et examiner les productions naturelles de cette côte. A midi notre latitude était de 75° 3' 12", et la longitude de 103° 44' 37".

Le 2 septembre à une heure du matin, une clarté fut visible, et c'était la première depuis plus de deux mois, puis le brouillard revint, ainsi que le vent contraire, et comme nous ne faisions aucun progrès à l'ouest, je descendis à terre pour les observations d'usage, et aussi pour tuer des daims. Cette île basse appelée *Griffith* ressemble beaucoup à celle de Byam-Martin.

Etant par les 74° 54' 49" de latitude, et 108° 31' 44" de longitude, nous nommâmes *île Dealy* une île basse au large de laquelle nous nous trouvions, et une grande baie qui en est voisine reçut le nom de *Bridport*. Cette baie nous parut devoir fournir un bon abri à des vaisseaux. A neuf heures et un quart de l'après-midi, nous eûmes la satisfaction de passer par le méridien de 110° ouest de Greenwich, par la latitude de 74° 44' 20" : ce qui donnait aux vaisseaux sous mes ordres droit à la somme de 5,000 livres, offerte à titre de récompense à ceux des sujets de Sa Majesté britannique qui réussiraient à pénétrer aussi loin à l'ouest dans le cercle arctique. Pour commémorer cet heureux événement, un promontoire que nous venions de passer reçut des matelots le nom de *cap Bounty*.

L'extrémité de la terre, dans l'ouest, est une pointe basse qui fut nommée *cap Hearne*, et c'est à cette hauteur qu'après le service divin je réunis les officiers, les matelots et les soldats de *l'Hécla*, pour leur annoncer officiellement que leurs efforts avaient été couronnés de succès, au point de leur donner droit au premier degré des récompenses accordées par un ordre du roi en son conseil. Je saisis cette occasion pour bien inculquer dans l'esprit de chacun la nécessité des plus vigoureux efforts pendant le peu de temps disponible de la présente saison, en leur donnant l'assurance que, si nous pouvions avancer à quelques degrés de plus dans l'ouest, je doutais peu de la possibilité d'accomplir l'objet de notre expédition avant la fin de la saison prochaine. J'adressai au lieutenant Liddon une lettre à cet effet, et je donnai l'ordre d'ajouter quelque chose à la ration ordinaire de viande, et de faire servir de la bière, afin qu'en cette occasion on eût le dîner du dimanche.

Examen plus approfondi de l'île Melville. Progrès dans l'ouest. On est longtemps retenu par la glace. Route à l'ouest. Obstacle invincible qu'opposent les glaces. On cherche les quartiers d'hiver. Opération pour s'y établir.

Comme le vent continuait à souffler violemment du nord, sans qu'il annonçât devoir nous ouvrir un passage pour franchir le cap Hearne, je saisis cette occasion pour envoyer toutes les chaloupes à terre, pour apporter à bord de la tourbe que les officiers annonçaient avoir vue près d'un petit lac à peu de distance près de la mer, et que j'avais ordonné de substituer à une partie de la ration de charbon. La pointe où l'on avait débarqué la veille est par les 74° 46' 56" de latitude, et 110° 33' de longitude ouest.

Le 10, à cinq heures du matin, une masse de glace, venant de l'ouest vint heurter la montagne sur laquelle *l'Hécla* était abritée, et la fit tourner comme sur un pivot. Cet incident n'est point rare dans le détroit de Davis pour des montagnes de très forte dimension, dont le centre seulement repose sur la terre. Nous rentrâmes, pour la nuit, *l'Hécla* dans une petite anse, et le soir un parti de chasseurs revint avec trois lièvres, et apporta la nouvelle que la mer, vue du haut des montagnes, était entièrement couverte de glace à l'ouest. Le lendemain, M. Dealy tua le premier bœuf musqué, et nous apporta un morceau de sa chair qui avait un goût passable; mais son odeur n'était nullement tentante.

Le 14 à trois heures du matin, le thermomètre tomba à 1° : l'on peut bien dater l'hiver de ce moment. Le lendemain nous étions vis-à-vis du cap Providence, et un autre promontoire, plus haut et plus escarpé encore, reçut le nom de cap *Hay*.

Toutes les mains se mirent à l'ouvrage dès le matin du 25, et à six heures du soir nous commençâmes à entrer les vaisseaux dans ce qui avait été ouvert du canal durant la seconde journée. Le lendemain dimanche, j'aurais désiré pouvoir donner du repos aux officiers et aux matelots; mais l'épaisseur de la glace croissait si rapidement, qu'il fallut travailler, et le canal était terminé à midi. Sa longueur était de quatre mille quatre-vingt-deux pas, ou environ deux milles un tiers, et l'épaisseur moyenne de la glace pouvait être évaluée à sept pouces. Ce port reçut le nom de port *Winter*, et je donnai au groupe d'îles que j'avais découvertes dans la mer polaire le nom d'îles de la *Nord-Géorgie*.

Précautions pour garantir le vaisseau et les provisions, pour maintenir le bon ordre, la propreté, la santé et la bonne humeur parmi les gens des équipages. Théâtre. Gazette. Observatoire.

Etant, le 19 octobre, au point où, suivant toute probabilité, nous devions rester au moins huit ou neuf mois, pendant trois desquels nous ne verrions pas le soleil, mon attention fut immédiatement et impérieusement appelée sur divers devoirs importants, dont quelques-uns d'une nature singulière, et pour la première fois dévolus à un officier de la marine, il est probable que la nécessité s'en retrouvera rarement dans l'histoire de la navigation. La sécurité des bâtiments et la conservation des divers approvisionnement étaient des objets d'un intérêt direct ; un système régulier pour entretenir le bon ordre et la propreté, comme élément important de la santé de l'équipage pendant un long et ténébreux hiver, réclamait également mon attention.

On ne perdit donc pas un instant pour commencer les opérations, et les vaisseaux furent bientôt démantelés et couverts comme des maisons, et le chirurgien me donna l'assurance qu'il n'avait pas remarqué dans les équipages la moindre disposition au scorbut. L'extérieur des bâtiments étant disposé, il fallut pourvoir à la distribution de la chaleur et à la destruction de l'humidité dans l'intérieur. Des tuyaux de poêle furent répartis de manière à donner un courant d'air chaud de 87° Fahrenheit à la distance de 17 pieds du foyer. Ensuite, autant comme mesure de santé que d'économie, on réduisit la ration de pain aux deux tiers. Une livre de viande conservée de Donkin, avec une pinte de soupe concentrée par homme, fut substituée, chaque semaine, à une livre de bœuf salé. On distribua, au lieu de spiritueux, une certaine proportion de bière et de vin ; on donnait aussi, à intervalles réglés, une petite quantité de choucroute et de conserves, avec autant de vinaigre qu'il était besoin. La ration journalière de jus de limon et de sucre était mélangée, et avec une quantité convenable d'eau, chaque homme la buvait en présence d'un officier désigné à cet effet. Cette dernière précaution peut paraître inutile à ceux qui ignorent combien les matelots ressemblent aux enfants en tout ce qui regarde leur santé et leur bien-être. Quand une pièce de gibier avait été prise, elle devait non point venir en supplément au repas, mais tenir lieu de la ration habituelle, hormis dans certains cas où l'on usait de tolérance; mais en aucun cas, soit pour la quantité, soit pour la qualité, on n'accordait aux officiers la moindre préférence.

L'article du combustible étant d'une importance si majeure dans ces climats, il fallut adopter en ce point une rigide économie, car on n'employait que la quantité de charbon strictement nécessaire au maintien de la santé à bord. Immédiatement après notre arrivée, on chercha de la mousse et de la tourbe ; mais on ne pouvait guère employer la mousse, car elle aurait eu besoin d'être séchée avant tout pour brûler. Nous allâmes aussi avec beaucoup d'empressement en quête d'une veine de charbon sur le rivage; mais on n'en ramassa que quelques morceaux pendant notre séjour au port Winter.

On veillait beaucoup sur le vêtement des hommes, et un jour de la semaine était fixé pour l'examen des tibias et des gencives par le chirurgien, afin que la moindre apparence de scorbut fût découverte à temps, et immédiatement arrêtée.

Dans ces longs jours d'inaction et d'oisiveté où nous allions nous trouver pendant une grande partie de l'année, je désirais trouver quelque distraction qui pût abréger, pour les équipages, ces fatigants intervalles. Je proposai donc aux officiers de jouer, à l'occasion, une comédie à bord de *l'Hécla*, comme étant le meilleur moyen d'entretenir chez nos gens la gaîté et la bonne humeur qui avaient existé jusqu'alors. Cette proposition fut acceptée avec empressement par les officiers des deux vaisseaux, et le lieutenant Beechey ayant été choisi pour régisseur, notre première représentation fut fixée au 5 novembre, au grand contentement des deux équipages. Je prenais de bon cœur ma part de ces amusements, persuadé qu'un exemple de gaîté, en encourageant tout ce qui pouvait y contribuer, n'était point la partie la moins essentielle de mon devoir dans les circonstances particulières où je me trouvais placé.

C'est dans ce même but, et pour fournir une occupation amusante pendant les heures d'une constante obscurité, que nous établîmes une gazette hebdomadaire qui reçut le titre de *Gazette de Nord-Géorgie et Chronique de l'hiver*.

Le 19, je fis couper la glace autour des vaisseaux, et cette opération continua journellement tant que le temps le permit. Le lendemain, le temps était très clair, et nos chasseurs virent du haut d'une montagne que la glace au large était en amas plus élevés qu'auparavant, et dans la matinée nous vîmes nombre de petits courants verticaux de vapeur qui montaient de la mer, puis de l'entrée du port : c'était probablement le phénomène que l'on nomme *barber* dans l'Amérique du Nord, et qui résulte, je crois, de la vapeur qui s'élève de l'eau, et qui est condensée en une forme visible par le froid de l'atmosphère.

Le 26, le soleil nous donnait assez de clarté pour écrire et lire dans ma cabine, les fenêtres de l'arrière

faisant directement face au sud, depuis neuf heures et demie jusqu'à deux heures et demie. Nous passâmes, en conséquence, le reste des vingt-quatre heures à la lumière de la chandelle. Rien ne pourrait surpasser la beauté du ciel à cette époque dans le sud-est et le sud-ouest, aux heures du lever et du coucher du soleil. C'était, près de l'horizon, une riche teinte bleuâtre, au-dessus de laquelle s'élevait une arcade éblouissante d'un rouge foncé, le tout se confondant et se mêlant en gradations imperceptibles. C'était alors une expérience pénible à faire, que celle de toucher avec la main une substance métallique en plein air : l'on éprouvait exactement la sensation de la chaleur extrême : ce contact emportait la peau, il était donc nécessaire d'user de la plus grande précaution, surtout pour regarder dans les télescopes, qui occasionnaient au visage une douleur très cuisante, s'ils venaient à le toucher.

Le 4 novembre étant le dernier jour où le soleil devait être visible à nos regards, pour ne reparaître que le 8 février, nous fûmes tous affligés que le temps couvert ne nous permît pas de faire nos adieux à ce grand astre. Le lendemain même de cette journée triste, le théâtre s'ouvrit par la représentation de *Miss in her fifteen* (la jeune Fille dans ses quinze ans); et le plaisir qu'y prirent les équipages fut complet. Le soin des décors et des répétitions faisait même durer cette distraction plusieurs jours de suite.

Le 11, M. Ross étant monté à midi au haut du grand mât, nous annonça qu'il avait encore vu le soleil.

A cette époque même où le soleil nous quitta, les loups se montrèrent sur la plage, hurlant très lamentablement pendant des heures entières, et, dans une ou deux occasions, venant le long des vaisseaux quand tout était en repos la nuit : mais nous en vîmes rarement plus d'un ou deux ensemble, et nous ne pûmes nous former une idée de leur nombre. Ces animaux craignaient toujours beaucoup d'approcher de nos gens; et quoiqu'ils souffrissent évidemment de la faim, ils ne tentèrent jamais d'attaquer personne. Les renards blancs venaient aussi nous rendre visite la nuit.

La rapidité avec laquelle la glace se formait autour des vaisseaux fit que je donnai l'ordre de cesser de la couper à l'avenir : elle croissait ordinairement de trois à cinq pouces en vingt-quatre heures. Nous vîmes, à midi, et pour la première fois à cette heure, une étoile de la première grandeur (*capella*), et à une heure et demie, les étoiles de seconde grandeur de la grande Ourse étaient visibles.

On ne saurait donner une idée plus frappante de la faiblesse de la lumière solaire à cette époque. Par le grand froid qu'il faisait, l'haleine et les autres vapeurs s'accumulaient pendant la nuit autour des lits et se congelaient immédiatement, de façon qu'il fallait souvent trois heures de travail général pour gratter la glace, afin d'empêcher les lits d'être trempés par l'accroissement de température qu'occasionnaient les feux. Notre seconde représentation eut lieu le 24.

Pendant la quinzaine suivante, nous fûmes principalement occupés à observer divers phénomènes dans les cieux, tels que les étincelantes aurores boréales et la chute des météores. Arrivés à cette partie de l'hiver, nous commençâmes à éprouver un inconvénient très sérieux du froid, qui faisait éclater nos bouteilles de jus de limon : alors tout le contenu restait et formait une seule masse de glace, excepté une petite portion de l'acide qui s'était retirée au centre, et qui souvent avait fui; de manière que, quand cette glace était fondue, il ne nous restait guère mieux que de l'eau. Ce malheur arriva à un point très grave et très alarmant, car deux tiers du contenu de chaque caisse avaient été détruits ainsi, et le surplus était à peu près inutile. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux et perdit une grande partie de sa qualité en dégelant.

Le 19, le ciel étant beau et clair, l'aurore boréale se montra plusieurs fois à différentes époques du jour; toutefois, de huit heures du soir à minuit, elle était plus éclatante et s'étendait sur tout l'horizon. Cependant elle avait plus de splendeur du sud-sud-ouest au sud-ouest, où elle paraissait sortir d'un nuage sombre à 5° environ au-dessus de l'horizon; mais l'aurore boréale se montre plus belle quand on la voit aux Shetland ou sur l'Océan, à la hauteur de ces îles.

Le 21, nous étions arrivés au jour le plus court, et nous avions si bien réussi jusqu'alors à nous occuper, que la rapidité avec laquelle s'était écoulée la première moitié de l'hiver fut l'objet de la remarque de tous. Le manque de travail, dont je m'étais effrayé, était en effet si peu à craindre qu'il me vint souvent, de la part des hommes, des plaintes de ce qu'ils n'avaient pas le temps de raccommoder leurs vêtements. J'ordonnai donc qu'une après-midi de chaque semaine fût consacrée à cette occupation. Tout le service des quarts, des inspections et des rondes, se faisait comme en mer. Après le déjeuner et ma tournée sur le pont, on envoyait les hommes se promener sur la neige jusqu'à midi, heure à laquelle ils revenaient à bord pour dîner. Quand le froid était trop rigoureux pour qu'ils pussent prendre cet exercice, on leur faisait faire le tour du pont, en marquant le pas de l'air que leur jouait un orgue, ou souvent d'un air qu'ils chantaient eux-mêmes. Au premier abord, il y eut quelques hommes qui ne trouvèrent pas cette distraction entièrement de leur goût; mais comme aucune excuse, hors celle de maladie, n'était admise, ils s'y soumirent, et bientôt s'en acquittèrent joyeusement, en en faisant entre eux un objet de beaucoup de plaisanteries.

Les officiers, qui dînaient à deux heures, avaient également l'habitude de passer une heure ou deux du milieu de la journée à aller et venir sur le rivage, même dans les temps les plus sombres, et excepté quand une neige épaisse les retenait sous le toit du vaisseau. On peut bien penser que nous ne rencontrions alors dans ces promenades que peu de choses pour nous distraire ou pour nous intéresser. La nécessité de ne pas aller au-delà de la limite de deux milles ajoutait beaucoup à la monotonie. Au sud, c'était la mer couverte d'une surface de glace non interrompue, uniforme dans sa blancheur éblouissante et variée seulement çà et là par quelques amas de glaçons qui s'élevaient au-dessus du niveau. La terre ne présentait guère plus de variété, étant entièrement couverte de neige, hormis de côté et d'autre un coin brun de terre nue, exposé de manière que le vent ne permît pas à la neige d'y séjourner. Quand on contemplait cette scène du haut d'une montagne, on était saisi de mélancolie, et l'œil ne se tournait avec plaisir que vers le lieu où étaient nos vaisseaux et où vivait notre petite colonie. La fumée qui s'élevait des différents feux, annonçant la présence de l'homme, donnait un peu de gaîté à une partie de cette perspective; et le son des voix, que par le temps froid on entend à de plus grandes distances qu'à l'ordinaire, venait de temps en temps rompre le silence qui régnait autour de nous, silence bien différent de celui qui caractérise le calme repos d'une contrée cultivée. Tel était le manque d'objets qui pussent soulager l'œil ou distraire l'esprit, qu'une pierre d'une dimension remarquable, vue sur la neige, devenait le point de mire de tous les yeux, et l'on s'y dirigeait machinalement. Nous ne pouvions nous ranimer devant ce paysage désolé qu'en espérant que nous passerions l'hiver prochain sous le climat plus doux des îles de la mer du Sud, ou en comparant à cette nature morte les plus riants aspects de la terre que nous avions quittée.

Nous eûmes souvent occasion, dans nos promenades, de remarquer l'illusion à laquelle l'œil est sujet quant à l'estimation de la distance et de la grandeur des objets vus sur une superficie de neige toujours la même. Il n'était pas rare que nous allassions droit à ce que nous prenions pour une énorme masse de pierre éloignée d'un demi-mille; mais nous trouvions que nous pouvions prendre cet objet dans nos mains au bout d'une minute de marche.

A six heures du soir, on examinait les cadres et les

lits des hommes, on soupait ensuite; après quoi il était permis aux équipages de s'amuser comme ils l'entendraient; et alors les jeux de toute espèce, mêlés de danse et de chant, duraient jusqu'à neuf heures, où l'on allait se coucher, et toutes les lumières étaient éteintes. Deux fois par jour on creusait dans la glace un trou pour pouvoir tirer de l'eau en cas d'incendie. Il est à peine nécessaire de dire que les occupations du soir des officiers étaient d'une nature plus élevée que celles des matelots. Lire et écrire étaient les principales distractions, et de temps en temps on y mêlait une partie d'échecs, un air de flûte ou de violon, et l'on se séparait à dix heures et demie. Chaque dimanche, le service divin avait lieu, et la prière que l'on dit tous les jours en mer avait été modifiée pour être appropriée à notre service actuel. Les hommes s'acquittaient tous avec soin de leurs devoirs de piété.

Nos divertissements dramatiques avaient lieu une fois par semaine, et toujours au plaisir infini des hommes du bord. Notre répertoire était si chétif, étant composé seulement de deux volumes que le hasard avait placés sur le bâtiment, qu'il nous était difficile de varier les représentations. Toutefois, nos auteurs se mirent à l'œuvre et produisirent pour Noël un divertissement en musique, entièrement adapté à l'auditoire et destiné à l'animer pour l'avenir en lui représentant nos progrès passés. Le froid ne détourna jamais les officiers du théâtre, et cependant on joua plus d'une fois à bord de *l'Hécla* avec le thermomètre au-dessous de zéro sur la scène. La *Gazette de Nord-Géorgie* était aussi une grande source de distraction pour nos auteurs et pour nos lecteurs ou critiques bénévoles.

Premiers symptômes de scorbut. Aurores boréales et autres phénomènes météorologiques Visite de loups. Réapparition du soleil. Froid extrême. Incendie de la maison. Doigts gelés par suite de cet accident.

L'année avait commencé par un temps doux; mais il ne fut pas de longue durée, et je reçus le matin même la triste nouvelle de la première apparition du scorbut parmi nous. Il venait d'atteindre un officier, par suite de l'humidité qui régnait autour de son lit. Les chirurgiens appliquèrent tous leurs soins au malade. C'est alors que je pensai à faire pousser une petite quantité de moutarde et de cresson dans de petites boîtes plates, remplies de terre et placées le long du tuyau du poêle. Par ce moyen, même pendant les rigueurs de l'hiver, nous nous assurions, pour le sixième ou le septième jour après avoir semé la graine, une récolte suffisante pour donner à deux ou trois scorbutiques une once de salade par jour. La moutarde et le cresson venus ainsi étaient nécessairement sans couleur, par suite de la privation de lumière; mais, autant que nous pûmes juger, ces herbes avaient leur même saveur pénétrante et aromatique. Ces remèdes furent si efficaces, qu'au bout de neuf jours M. Scallon, l'officier, était debout.

Dans la soirée du 15 janvier 1820, nous eûmes une magnifique aurore boréale, et l'on s'aperçut alors qu'un petit chien couchant avait quitté *le Griper* depuis plusieurs nuits, et qu'il était revenu régulièrement après quelques heures d'absence. Comme le jour grandissait, nous eûmes souvent l'occasion de le voir en compagnie d'une louve avec laquelle il se retrouva chaque jour, pendant plusieurs semaines, au bout desquelles il ne revint plus du tout à bord. Il avait peut-être perdu son chemin en allant à une trop grande distance, ou, ce qui est plus probable, les loups l'avaient dévoré. Quelque temps après, un grand chien à moi appartenant, et qui avait aussi pris l'habitude de rester absent de temps à autre, revint déchiré et couvert de sang par suite d'une lutte qu'il avait sans doute eu à soutenir avec un loup, dont nous suivîmes à une distance considérable les traces sur la neige. Un vieux chien de race de Terre-Neuve, que nous avions à bord de *l'Hécla*, avait aussi l'habitude de passer un jour ou deux avec les loups dans les relations les plus amicales. Le 25, nous en vîmes un qui traversait le port près des vaisseaux; il était presque entièrement blanc, avait le corps long et extrêmement maigre, et, plus haut sur pattes que les chiens esquimaux, il leur ressemblait cependant beaucoup. Sa queue était longue et touffue, toujours pendante, et il tenait en courant la tête très basse.

Le 7, à midi, nous eûmes la première vue distincte du soleil depuis son retour sur l'horizon, et une parélie confuse, légèrement prismatique, fut aperçue à l'est de l'astre, à la distance de 22°. Il y avait à présent, de huit heures à quatre, assez de jour pour que nous pussions travailler à tout hors des vaisseaux: nous nous remîmes donc à les lester avec des pierres.

La distance à laquelle on entend les sons dans cette atmosphère est un fait des plus remarquables. Nous avons souvent, par exemple, entendu des gens qui causaient d'une voix ordinaire, à la distance d'un mille, et je venais d'entendre un homme qui chantait à demi-voix tout en marchant sur la plage, et il était à plus d'un mille de moi.

Trois officiers, étant à deux milles sous le vent des vaisseaux, furent saisis d'une violente odeur de fumée, au point d'en être presque suffoqués, et c'était la fumée des bâtiments. Cette dernière circonstance montre à quelle distance la fumée était portée horizontalement, par suite de la difficulté avec laquelle elle monte par une température aussi basse de l'atmosphère.

Le 17, le thermomètre marqua 55°, et par ce froid on ne souffrait aucunement du grand air, pourvu qu'on fût bien vêtu et que le temps fût calme; mais si l'on marchait contre le plus léger air de vent, on éprouvait une sensation de cuisson sur toute la figure, avec une douleur au milieu du front, douleur qui devenait bientôt assez forte. Nous nous amusions alors à faire geler un peu de mercure, et à le battre sur une enclume ramenée à la température de l'atmosphère. Il ne paraissait pas être très malléable, et se brisait ordinairement après deux ou trois coups de marteau.

L'accroissement des jours et de la durée du soleil sur l'horizon me décidèrent à faire ouvrir mes fenêtres à l'arrière. Elles étaient doubles, et l'intervalle qui séparait chaque croisée était de deux pieds environ, et l'on y avait cloué au commencement de l'hiver quelques doublures de grosse laine. Quand on essaya d'enlever ces doublures ou rideaux, on les trouva si fortement collés aux fenêtres par la vapeur congelée qui s'y était accumulée, qu'il fallut les couper pour pouvoir ouvrir les fenêtres, et l'on tira de l'espace qui séparait les doubles croisées plus de douze grands seaux, pleins de la glace qui s'y était formée de la même manière.

Le 16, le même froid durait; mais la pièce annoncée n'en fut pas moins représentée. Il faut cependant convenir qu'il faisait trop froid pour que les acteurs ou les spectateurs pussent y prendre plaisir, les acteurs surtout qui s'étaient chargés de paraître en costume de femme. Le froid intense que nous éprouvions alors à bord de *l'Hécla* paraissait venir de la précipitation avec laquelle je fis découvrir les fenêtres de l'arrière, dans l'impatience où j'étais de revoir le jour et aussi d'épargner notre chandelle; mais il fut impossible de rester, pendant trois semaines, dans la cabine, sans être chaudement vêtu, et il n'était pas rare à cette époque de nous voir faire l'opposé de ce qui a lieu d'ordinaire, c'est-à-dire que nous quittions nos manteaux pour aller nous réchauffer par l'exercice sur le pont, et que nous reprenions de lourds vêtements en rentrant dans la cabine. Dans notre température actuelle, l'haleine d'un individu, vue à une petite distance, ressemblait à la fumée d'un coup de feu qu'on vient de tirer, et plusieurs hommes réunis alors sur la glace élevaient autour d'eux un nuage.



Le lieutenant réussit à tuer un renne.

Le 24, pendant que les hommes faisaient le tour des ponts en courant, et étaient par bonheur chaudement vêtus, on s'aperçut que la maison à terre était en feu; mais nous vînmes à bout de l'éteindre avec de la neige, avant que les instruments précieux eussent été atteints par la flamme. Nos visages exposés au feu étaient des objets curieux à voir : presque toutes les joues et tous les nez étaient devenus entièrement blancs par suite du saisissement du froid, de sorte que les chirurgiens n'avaient pas d'autre soin que celui de courir constamment au milieu des hommes qui travaillaient au feu, frottant avec de la neige les parties atteintes pour y ramener la vie. Malgré ces précautions nous eûmes, par suite de ces accidents, seize malades de plus à bord des deux bâtiments. Deux hommes, qui se trouvaient dans la maison quand le feu éclata, souffrirent cruellement. Dans leur empressement pour sauver l'aiguille de variation, qui était près du poêle et dont ils connaissaient le prix, ils s'enfuirent immédiatement avec cet objet; et l'un d'eux, n'ayant pas eu le temps de mettre ses gants, eut, dans l'espace d'une demi-heure, ses doigts tellement engourdis, et la vie y fut si complétement suspendue, que le chirurgien lui ayant plongé les mains dans un bassin d'eau froide, la surface de cette eau gela sur-le-champ par suite du froid intense qui lui fut communiqué, et quelque temps après il fallut amputer cet homme des deux mains.

Temps plus doux. On rebâtit la maison. Phénomènes météorologiques. Acteurs du théâtre. Maladie croissante à bord du *Griper*. Halos et parélie. Maux d'yeux. On coupe la glace autour des vaisseaux.

Le 1er mars 1820, avant le lever du soleil, le lieutenant Beechey remarqua une lueur si éclatante près de l'horizon sud-est, qu'il crut toujours que le soleil allait se lever, une demi-heure avant qu'il parût, et il y avait au-dessus de l'astre une colonne de lumière semblable à ce que nous avions vu précédemment. Le jour étant calme et tempéré, un détachement de l'équipage alla retirer de dessous les ruines de la maison incendiée les objets qui y étaient enfouis. On aperçut sur la neige des indices d'une fonte prochaine.

Le 5 mai était le plus beau jour que nous eussions eu depuis quelques semaines, et la plupart des officiers et des hommes des deux équipages en profitèrent avec joie pour aller faire une longue promenade sur les montagnes environnantes. Le vent était très variable et très inconstant dans sa force : tantôt il était assez faible pour ne pas éteindre une chandelle, et à d'autres moments c'était une brise violente.

Le 7, le temps doux continuant, nous commençâmes à avoir sérieusement l'espérance que la saison avait pris une tournure favorable. Cet espoir fut aug-

menté par une circonstance qui, tout insignifiante qu'elle pût paraître dans une situation différente de la nôtre, fut pour nous l'objet d'un vif intérêt et d'un plaisir sincère : c'était tout simplement le dégel d'une petite quantité de neige placée dans une exposition favorable, sur la partie peinte en noir de la poupe, et qui faisait directement face au sud.

Le 26, la longueur du jour était telle, qu'il existait une lueur crépusculaire très sensible dans le nord du ciel, et la rapidité avec laquelle cette partie de la saison nous paraissait être revenue était si grande, que nous avions beaucoup de peine à nous représenter les ténèbres totales dont nous étions si récemment sortis.

Cependant l'hiver se prolongeait, et nous commençâmes à éprouver plus d'impatience qu'à l'ordinaire, et à craindre que notre sortie du port Winter ne fût trop tardive pour arriver à la réalisation de ces vives espérances, dont le bon succès de l'année écoulée nous avait autorisés à nous flatter. Le degré de froid était au-delà de tout ce que nous aurions pu prévoir; et tandis qu'à cette époque le soleil était au-dessus de l'horizon pendant dix-sept heures sur vingt-quatre, le thermomètre était encore quelquefois aussi bas que 3°.

Pendant les trois ou quatre derniers jours d'avril, la neige accumulée sur l'étoffe noire qui nous servait de toit commença à fondre un peu pendant quelques heures du milieu du jour, et le 30 le thermomètre se trouvait au point de glace, ou, pour mieux dire, par rapport à ce climat, au point de dégel, circonstance qui avait cessé depuis huit mois. Cette température était, pour nos sensations, tellement semblable à de l'été, que je fus dans la nécessité d'user de mon autorité pour empêcher les hommes d'apporter dans leur vêtement des changements qui auraient pu avoir de très fâcheux résultats. L'influence du soleil avait, à cette époque, rendu la neige si molle, qu'il était très difficile et très fatigant de marcher dessus.

On espérait de nouveau une prompte délivrance, quand, le 1er mai, un fort vent souffla du nord, et la neige tomba abondamment; nous vîmes, pour la première fois de la saison, le soleil à minuit. Cette rafale et cette neige continuèrent le lendemain, et quand il s'agit de relever les sentinelles qui soignaient le feu de la maison, nous fûmes littéralement obligés de les dégager de la neige où elles étaient enfouies.

Le 6 avril, comme il était grand temps de remettre les bâtiments à flot, on commença à couper la glace à l'entour; et comme l'expédition, lors de son départ d'Angleterre, n'avait été approvisionnée de vivres que pour deux ans, je crus devoir prudemment réduire la ration aux deux tiers de la proportion établie. Le 12 un des hommes vit un ptarmigan : ce n'était pas une circonstauce insignifiante pour nous, qui avions été privés d'aliments frais pendant six mois; puis c'était le signe du retour de l'été :

Quelques-uns de nos hommes ayant, dans le cours de leur chasse, été exposés pendant plusieurs heures à l'éclat du soleil et de la neige, revinrent le soir très souffrants de cette douloureuse inflammation des yeux qu'occasionne le reflet de clarté intense qui s'élève de la neige joint à la chaleur du soleil, et que l'on appelle en Amérique *mal d'yeux des neiges* (snow blindness). Pour prévenir l'attaque de ce mal, on donna à chaque homme un morceau de crêpe noir qu'il devait porter ainsi qu'un voile court attaché à son chapeau, et cet expédient fut très utile. Les exhalaisons qui sortaient de la terre étaient à cette époque très abondantes, et pendant le jour produisaient sur tous les objets cette apparence d'ondoiement et de tremblotement que l'on nomme *mirage* : elles étaient ordinairement remplacées par un brouillard le soir, quand l'atmosphère se refroidissait.

Le 17, l'opération de couper la glace autour de l'*Hécla* fut terminée, et nous constatâmes qu'elle avait six pieds d'épaisseur, et les bâtiments se trouvèrent à flot. Alors toutes les mains furent occupées, soit à apporter le lest, soit à sortir les voiles et les chaloupes. Tandis que charpentiers, armuriers, tonneliers et voiliers étaient occupés à leurs travaux respectifs, notre petite colonie offait le spectacle le plus animé et le plus bruyant que l'on puisse imaginer. Il fut reconnu nécessaire de calfater les ouvrages supérieurs, que le froid avait fait jouer considérablement. C'est à cette époque que je plantai un petit jardin en radis, en ognons, en cresson et en moutarde; mais on peut dire que cet essai manqua, car, à la fin de juillet, les radis n'avaient pas un pouce de long, et l'on ne put pas faire lever en plein air un brin de moutarde ou de cresson. Il fallut donc que mon horticulture rentrât dans ma cabine.

Le 29 au matin, de bonne heure, je me mis à faire les préparatifs d'une expédition dans l'intérieur, ce qui avait été projeté depuis quelques jours; mais la mer vue du haut de la montagne n'était pas encourageante, et quand nous songions qu'à l'époque actuelle, il n'y avait pas le moindre symptôme de dégel, et que, dans trois semaines, le soleil allait commencer à décliner vers le sud, il faut avouer que les plus ardents d'entre nous avaient quelque raison d'être ébranlés dans les espérances qu'ils avaient conçues relativement au succès complet de notre entreprise.

Voyage à travers l'île Melville, et retour aux vaisseaux par une autre route.

Le matin du 1er juin le temps étant beau, je partis accompagné d'un détachement, muni de provisions pour trois semaines, et après avoir donné aux lieutenants Beechey et Liddon les instructions nécessaires pour que les vaisseaux fussent mis en état de partir dans les derniers jours de juin, afin de pouvoir profiter du premier changement favorable qui viendrait à s'opérer dans l'état des glaces. Mon intention était d'aller aussi avant que possible dans le nord, et si, en suivant cette direction, nous arrivions à la mer, j'avais le projet de tourner à l'ouest, décrivant, pour revenir au port Winter, un circuit qui peut occuper d'une à trois semaines, suivant les circonstances. Nous prîmes le parti de marcher de nuit, si l'on peut appeler nuit une partie de vingt-quatre heures pendant lesquelles le soleil ne quitte pas l'horizon, afin d'éviter, autant que possible, la chaleur du grand jour et le reflet du soleil dardant sur la neige.

Après avoir quitté ceux de nos compagnons qui avaient voulu nous conduire, une heure ou deux, à la montagne du nord-est, nous poursuivîmes à travers une plaine presque entièrement couverte de neige, qui était cependant assez nue pour qu'il fît très bon à y marcher, et que le charriot tirât sans difficulté. A onze heures du matin, nous arrivâmes à trois montagnes rondes remarquables, entièrement composées de sable et de blocs de pierre sablonneuse, et nous fîmes halte au nord de ces hauteurs pour y dîner. Ces portions du pays qui étaient dégagées de neige paraissaient plus productives que celles qui se trouvent dans le voisinage immédiat du port Winter, le saule nain, l'oseille et le pavot étant plus abondants et la mousse plus épaisse. Nous ne pûmes cependant parvenir à ramasser assez de bois de saule nain pour faire fondre notre neige.

Etant partis après minuit, nous arrivâmes à une pièce d'eau gelée, à un demi-mille dans le nord par l'est. Cette pièce d'eau avait un demi-mille de longueur et deux cents pas de largeur, et se trouvait au sud d'une chaîne de montagnes qui bornent la vue du port Winter. La glace de la surface de ce lac ou étang se trouvait, en certains endroits, presque dissoute, et partout trop molle pour que nous pussions la traverser. Nous y vîmes une couple de canards, dont l'un était blanc et l'autre brun : nous supposâmes qu'ils étaient de l'espèce appelée *king ducks*. Nous vînmes bientôt en vue d'un espace plan très étendu au nord-ouest, sur lequel on ne voyait pas, même avec la lu-

nette, un seul point noir qui rompît l'uniformité de la neige qui le couvrait. Il nous parut se terminer en une chaîne de hautes montagnes que de temps en temps nous apercevions du sud, et que nous avions nommées les *montagnes Bleues*, à cause de l'aspect que leur donnait la distance. Si nous n'eussions pas été certains que nous étions alors à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau du port Winter, la plaine devant nous aurait pu nous paraître la mer couverte de neige. Cependant en approchant nous découvrîmes quelques points noirs qui prouvaient que cette étendue était de la terre en grande partie, sinon entièrement. Au-delà de la plaine, toutefois, s'élevait une terre escarpée, semblable en tous points à une île, ayant les montagnes Bleues au nord, et quelques hautes terres au sud.

Le 3, étant deux en avant du détachement, un beau renne vint à nous en trottant, et joua autour de nous à la distance de trente pas pendant un quart d'heure. Nous n'avions pas de fusil, et je ne sais, d'ailleurs, si nous l'aurions tué, car nous sentions que c'eût été mal répondre à la confiance qu'il paraissait vouloir mettre en nous. Cet animal, ayant entendu le reste de nos gens causer de l'autre côté d'un ravin, alla sur-le-champ à eux sans beaucoup de précaution, et ceux-ci, moins scrupuleux que nous, firent feu immédiatement sur lui, mais sans effet. Alors il traversa de nouveau le ravin pour revenir où nous étions assis, et approcha plus près que la première fois. Dès que nous nous levâmes pour aller en avant, il nous accompagna comme un chien, trottant quelquefois devant nous, et revenant quand il avait fait quarante ou cinquante pas. Quand nous nous arrêtâmes pour faire les observations, il resta près de nous jusqu'à ce que le reste du détachement nous eût rejoints, puis il s'éloigna. Le renne n'est nullement un animal gracieux. Ses hautes épaules et sa tête gauchement penchée lui donnent en quelque sorte une apparence de difformité. Notre nouvelle connaissance avait une bordure noire assez large autour des yeux, et une très petite à la queue. Nous remarquâmes que, toutes les fois qu'il allait s'éloigner, il faisait une espèce de joyeuse gambade, en levant ses jambes de derrière.

Nous observâmes aussi, dans le cours de cette journée, que les pierres sablonneuses que le charriot écrasait exhalaient une odeur forte, comme celle de la pierre calcaire fétide quand on la brise : nous n'y découvrîmes cependant aucune trace de cette dernière substance. Nous ne voyions plus aucune végétation, et le pavot même nous avait abandonnés.

Le 5, le brouillard ne nous permit pas de partir avant six heures. On voyait alors, vis-à-vis du soleil, un arc de vapeur blanche et très lumineuse ; et à huit heures du soir, ayant trouvé un ravin profond de cinquante ou soixante pieds, et large de trois cents pas, sur le côté nord duquel nous plantâmes nos tentes, nous y trouvâmes, en écartant une grosse pierre, abondance d'une eau pure ; ce qui nous détermina à apprêter un francolin que nous avions tué, et dont nous fîmes un très somptueux repas avant de nous coucher.

Nous étions par les 75° 22' 43'' de latitude, et 111° 14' 26'' de longitude, et nous déposâmes en ce lieu un cylindre de fer-blanc qui contenait les détails de notre visite ; et de là, reprenant, au bout d'une heure et demie, notre route dans le nord-est, nous nous retrouvâmes bientôt dans une autre plaine semblable à celle que je viens de décrire, et au-delà de laquelle une terre de couleur sombre était suivie d'un espace plat borné par une terre plus élevée. Cet espace intermédiaire avait l'air d'une mer couverte de glace ou d'une plaine neigeuse très unie. Nous nous demandâmes plus d'une fois ce que c'était au juste. Quand nous eûmes trouvé un endroit sec pour nos tentes et be ucoup d'eau dans le voisinage, nous fîmes une halte à minuit, après avoir marché sept milles et demi dans le nord par l'est.

Ayant déterminé l'étendue de l'île Melville au nord, sur le méridien qui correspond à peu de chose près avec celui du port Winter, et complété nos observations, je voulus poursuivre notre voyage vers les montagnes Bleues, qui étaient encore en vue à plusieurs lieues dans l'ouest, et j'avais le projet de revenir aux vaisseaux par un circuit, après avoir avancé au sud-ouest aussi longtemps que les circonstances paraîtraient en faire un objet intéressant ou exécutable. Nous marchâmes donc dans le sud-ouest, afin de suivre une crête qui bordait la côte, et présentait le seul chemin praticable, car la neige était très profonde dans les parties basses de cette terre. Nous fîmes halte à sept heures du matin sur un beau sol sablonneux, qui nous donna le lit le plus doux et le plus chaud que nous eussions encore trouvé dans notre expédition : il était situé sur un petit monticule de terre et de tourbe tellement sillonné par les terriers de lièvres, qu'il ressemblait à une garenne. Notre station était à un demi-mille environ de la mer, et commandait une très belle vue de l'île Sabine et du cap Fisher. Les seuls oiseaux que nous y vîmes étaient deux ptarmigans : on y voyait aussi un peu de mousse et quelques touffes d'herbe courte ; nous y trouvâmes aussi pour la première fois de la saison le *saxifraga oppositifolia* qui fleurissait.

Etant repartis à cinq heures du soir, après avoir fait cinq milles à travers une plaine couverte de neige, nous commençâmes à monter considérablement, et nous entrions alors dans les montagnes Bleues, dont les parties les plus élevées étaient toutefois à la distance de trois ou quatre milles dans l'ouest. Après avoir fait sept milles de plus dans la direction de l'ouest-sud-ouest, nous fîmes halte une demi-heure avant minuit, à trois ou quatre milles de la mer ; et quand nous eûmes dîné, nous nous remîmes en route : notre marche fut très tortueuse, en raison de l'irrégularité du terrain. Quelle que fût la fatigue qui pût résulter pour nous de cette circonstance, nous étions contents de nous trouver au milieu des montagnes, tant la monotonie des basses terres et des plaines neigeuses nous avait ennuyés. Dans le premier quart de mille, nous passâmes près d'une eau courante qui avait de six à douze pouces de profondeur. Le sol, aussi bien que les flaques d'eau, avait gelé ferme pendant la nuit ; mais le jour les avait dégelés, et c'est ce qui rendait de plus en plus mauvais le chemin à mesure que le soleil prenait de la force. Nous remarquâmes que le plumage du francolin mâle était entièrement blanc, excepté vers le bout de la queue, où les plumes étaient d'un beau noir luisant ; mais, dans chaque poule que nous avions tuée, un changement très sensible était apparent, et s'opérait de jour en jour : enfin leur plumage avait actuellement pris une couleur tachetée, si analogue à celle de la terre, qu'elle est admirablement propre à les garantir à l'époque de leur incubation. Il était en général très difficile d'avoir les femelles, qui étaient très sauvages, mais les mâles se montrèrent toujours d'une familiarité stupide. Nous étions en ce lieu par 75° 26' 43'' de latitude, et le chronomètre indiquait une longitude de 111° 22' 41''.

Comme il n'y avait plus à notre portée aucun objet assez intéressant pour nous retenir, nous rentrâmes dans les vaisseaux tous bien portants, le 14 au soir.

La neige fond sur la terre et la glace se dissout en mer. Parties de chasse. On appareille les navires. La glace se sépare à l'entrée du port. On se prépare à mettre à la voile. On quitte le port Winter. Aspect favorable de la mer à l'ouest. Obstacles subséquents. Terre de Banks découverte. Retour à l'est. On entre dans le détroit de Barrow. On passe par le détroit de Lancaster pour retourner en Angleterre.

J'eus le plaisir de trouver, à mon ret ur, les officiers et les hommes bien portants, à l'exception de Scott, le seul matelot de *l'Hécla* qui fût malade, et son mal

paraissait de nature à rendre vaine toute tentative de guérison. Une disposition constante à des défaillances et un abattement plein de langueur étaient les seuls symptômes qui eussent porté le chirurgien à continuer le traitement anti-scorbutique, qu'il était quelquefois absolument nécessaire de suspendre à cause de l'état de faiblesse des entrailles du patient. Il avait empiré pendant mon absence. D'un autre côté, l'appareillement des navires avait été à merveille, et ils étaient prêts à prendre la mer. Les provisions furent trouvées en aussi bon état que lorsque nous les avions mises à terre plus d'un an auparavant. Je dois faire remarquer, à l'appui de cette observation, qu'il ne parut jamais à bord une souris, un rat, ou un ver d'aucune espèce.

Un changement très visible s'était opéré dans la glace du port, sa superficie étant couverte de flaques d'eau saumâtre, hormis tout près du rivage où les marées avaient élevé la glace de beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Afin de nous procurer autant de gibier que possible pendant le reste de notre séjour et de notre inaction, j'envoyai un détachement qui pût s'éloigner des vaisseaux, de manière à rester quelques jours dehors. Il partit donc muni de provisions. Une heure après minuit, nous vîmes un triple arc-en-ciel. L'arc extérieur était entièrement complet et fortement empreint des couleurs du prisme. Le second était à peu près parfait; quant à l'intérieur, il n'était distinct que du côté de l'est.

Ayant remarqué que l'oseille était maintenant assez en feuilles pour qu'on en pût cueillir une quantité suffisante afin de s'en nourrir, je donnai l'ordre que chacun employât deux après-midi par semaine pour cueillir ces feuilles. On en pouvait ramasser suffisamment pour en servir en salade, ou en cuire comme des légumes. Nous trouvâmes aussi quelques pieds de cochléaria, mais ils étaient trop rares et avaient de trop petites feuilles pour nous servir.

Le 20 juin, la terre était abondamment couverte dans le voisinage des vaisseaux, surtout dans les parties basses et abritées, de la belle fleur pourpre du *saxifraga oppositifolia,* qui était en complète floraison, et donnait une sorte de gaîté et de vie à une scène jusqu'ici d'une désolation inexprimable.

Le 1er août, à une heure après midi, tous étant à bord, nous sortîmes du port Winter, où nous avions passé dix mois entiers. L'esprit est toujours activement occupé à chercher des motifs d'encouragement et d'espérance, et nous ne manquâmes point de nous rappeler, en cette circonstance, que, quelque courte que dût être la saison de navigation que nous commencions, nous entrions dans cette saison l'anniversaire même du jour où avaient commencé nos découvertes, à partir de l'entrée du détroit de Lancaster : nous nous disions que, si nous étions favorisés d'un succès égal pendant la même période, il y avait peu à douter de l'accomplissement de nos vœux.

Il se trouvait entre la côte et la mer un espace libre de quelques milles, et plus nous allions à l'ouest, plus cette circonstance favorable était évidente; mais nous fûmes bientôt retardés par des courants ou des glaçons. Nous eûmes au bout de quelque temps le chagrin de voir que *le Griper* filait et manœuvrait beaucoup plus mal qu'auparavant, malgré tous les efforts que le lieutenant Liddon avait faits. A minuit, *l'Hécla* l'ayant dépassé de huit milles, il fallut qu'elle se mît en panne pour l'attendre; car le temps devenait brumeux, de manière à rendre dangereuse toute séparation.

Le 2, à trois heures du matin, *le Griper* nous avait rejoints, et nous fîmes voile de nouveau à l'ouest; mais comme ce bâtiment, par ses retards continuels, nous eût certainement empêchés d'atteindre le but de notre expédition, j'écrivis au lieutenant Liddon pour qu'il eût à aviser à tous les moyens possibles pour mettre son navire en état, ou, en cas d'impossibilité, pour que toutes ses munitions fussent transbordées sur *l'Hécla*, qui servirait seule pour la fin du voyage. Notre latitude à midi était 74° 36′ 33″, et notre longitude 110° 59′.

Bientôt cependant nous fûmes contraints de nous réfugier dans un petit port de glace. La neige qui tomba dans la nuit fut remplacée, le 3, au matin, par un brouillard épais, qui dura toute la journée, et nous empêcha de voir l'état de la glace à l'ouest. Le lendemain, le vent ayant passé dans l'est-nord-est, nous vîmes bientôt venir sur nous un glaçon de cinq milles de longueur et d'un mille et demi de large : il approchait très rapidement. Par bonheur les masses de glace qui nous protégeaient le repoussèrent à quelque distance de la côte.

Le 9, au matin, un bœuf musqué descendit sur la plage pour paître près des vaisseaux. On envoya un détachement à sa poursuite; et comme on l'accula sous la montagne, qui était trop raide pour qu'il pût la gravir, on réussit à le tuer. Quand il fut apporté à bord, l'extérieur de cet animal, qui était un mâle, avait une forte odeur de musc, dont toute la viande était plus ou moins imprégnée, le cœur surtout. Il nous fournit quatre cent vingt-une livres de bœuf, qui servit au lieu de provisions salées, et qui, malgré sa saveur particulière, fut très goûté de nous tous. Cette viande était remarquablement grasse, et avait aussi bonne mine que le plus beau bœuf exposé dans un marché d'Angleterre. Un petit veau marin fut aussi trouvé tendre et agréable au goût.

La masse de glace fut poussée sur nous le 9, et, le 10 au matin, elle était si près, que le lieutenant Beechey put en mesurer l'épaisseur, qui était de quarante-deux pieds. Il fut donc évident qu'il y avait, à l'extrémité sud-est de l'île Melville, quelque chose de particulier qui rend la mer extrêmement contraire à la navigation. Il n'y avait même pas à concevoir l'espérance que quelque circonstance fortuite, telle qu'un changement de vent ou de courants, pût écarter les obstacles terribles que nous avions alors à affronter.

Un vent qui portait à l'est dégagea lentement les vaisseaux des glaçons épars qui les entouraient, et, dans l'après-midi, la masse principale s'éloigna à environ trois cents pas de la côte, en dérivant en même temps un peu à l'est. On doit toujours s'attendre à voir, dans les mers glacées, un air de vent, quelque léger qu'il soit, mettre la glace en mouvement pour qu'elle ait quelque liberté. Dans ce cas, les petits blocs commencent d'abord à dériver; puis les masses plus fortes les suivent, quoique plus lentement : chaque pièce de glace a plus ou moins de rapidité en proportion de sa profondeur sous l'eau.

Dans la soirée, je montai sur une montagne pour examiner l'état de la glace au large : l'aspect en était favorable. J'en fis part au lieutenant Liddon; mais ce ne fut qu'un espoir passager, et le 11 je descendis à terre pour faire des observations. Notre station actuelle était par 74° 25′ 35″ de latitude, et 113° 43′ 11″ de longitude. Cette partie de l'île n'avait rien qui la distinguât du reste, hormis que les ravins étaient plus grandioses et plus pittoresques, en raison de la grande élévation de la terre sur ce point de la côte : ainsi l'on peut évaluer la plus grande hauteur de l'île de Melville a mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le 15, à cinq heures du matin, nous pûmes nous mettre en mouvement à la faveur d'un vent qui soufflait de l'est par le nord, et qui nous lançait de violentes bouffées du fond des ravins, à mesure que nous passions devant. Nous faisions voile à la distance de cent ou cent cinquante pas de la plage : mais après une course d'un mille et demi dans la direction du nord-ouest par l'ouest, nous nous trouvâmes encore arrêtés par des glaces impénétrables. Nous étions pris, *l'Hécla* ainsi que *le Griper*, dans des positions si périlleuses, que je fis tous les apprêts possibles pour

soustraire les provisions à un naufrage qui pouvait arriver; mais les glaces s'étant bientôt éloignées de la côte, nous fûmes délivrés de ces appréhensions. Le lendemain, nous pûmes nous convaincre, grâce au ciel clair, qu'il ne fallait s'attendre à s'ouvrir aucun passage dans l'ouest.

La seule eau libre en vue était un canal de trois quarts de mille de largeur environ, qui s'étendait à un promontoire glacé, à une distance de deux milles et un quart, et que l'on nomma cap *Dundan*. Comme nous n'avions point à faire le tour de l'île Melville, je dus renoncer à toute tentative ultérieure de cette nature, afin de poursuivre le but principal de l'expédition dans ces parages, et je résolus d'essayer, s'il était possible, d'une latitude plus au sud. La station actuelle des vaisseaux était le point le plus occidental que la navigation de la mer Polaire eût atteint au nord du continent d'Amérique. La latitude était de 74° 20' 25", et la longitude de 113° 64' 43". La perspective n'était pas encourageante, puisque l'expérience nous avait démontré que la navigation dans ces mers Polaires était tout au plus possible jusqu'au 14 septembre. En outre, un rapport sur l'état actuel des provisions était inquiétant, surtout pour le chapitre du combustible, qui ne devait guère suffire au-delà de la fin de novembre 1821. Enfin, notre distance du cap Glacé était de huit à neuf cents milles encore dans cette direction. Du reste, les vaisseaux se trouvaient à peu près en aussi bon état que lors de leur départ d'Angleterre, et la santé des équipages était très bonne.

Cependant la perte sérieuse que nous avions éprouvée en suc de limon, le seul article anti-scorbutique efficace sur lequel nous dussions compter pendant neuf mois de l'année, plus les effets de l'entassement de cent personnes environ dans un espace destiné à cinquante-huit, faisaient craindre avec raison qu'un second hiver n'altérât la santé dont nous jouissions. Je demandai donc aux officiers des deux vaisseaux leur avis dans les trente-six heures.

Un troupeau de bœufs musqués ayant été aperçu des vaisseaux, un détachement de chasseurs les poursuivit, et deux taureaux furent tués. La quantité totale de gibier que put se procurer l'expédition pendant notre séjour sur les côtes de l'île Melville, c'est-à-dire pendant douze mois environ, s'éleva à trois bœufs musqués, vingt-quatre rennes, soixante-huit lièvres, cinquante-trois oies, cinquante-neuf canards, cent quarante-quatre ptarmigans, formant en tout trois mille sept cent soixante-six livres de viande.

La réponse des officiers me parvint, et je vis avec satisfaction qu'ils partageaient unanimement mon opinion sur l'inutilité de toute autre tentative pour pénétrer à l'ouest par le présent parallèle. Ils s'accordaient avec moi pour penser que le plan que j'avais adopté, de revenir en suivant la glace à l'est, afin de découvrir une ouverture qui nous conduisît vers le continent d'Amérique, était, sous tous les rapports, le plus sage, et qu'au cas où cette ouverture ne se trouverait pas, après un temps raisonnable employé à la chercher, il serait plus convenable de retourner en Angleterre que de passer dans ces mers un autre hiver, sans la perspective d'atteindre un but qui valût les sacrifices.

Ce cas bien examiné sous toutes ses faces, je ne pus qu'admettre la convenance d'un retour immédiat en Angleterre, si nous reconnaissions inutiles et infructueux nos efforts pour pénétrer dans le sud entre la position actuelle et le détroit de Barrow; car, dans ce cas, il serait impossible de faire au sud ou à l'ouest, pendant le peu de jours qui nous restaient de la saison actuelle, assez de progrès pour arriver à l'exécution d'un passage par le détroit de Behring.

A trois heures de l'après-midi, nous étions vis-à-vis du cap Hearn, et le vent, comme d'ordinaire sur cette partie de la côte, nous venait directement du nord; mais quand nous fûmes à la hauteur du cap Bounty, il passa encore à l'ouest. Le canal navigable s'ouvrait alors de plus en plus devant nous, à mesure que nous filions vers l'est; et le 27 au matin, quand nous étions au-delà de l'extrémité est de l'île Melville, ce canal n'avait pas moins de deux milles de large; mais du haut du nid de corbeau, on n'apercevait pas une ouverture dans les glaces au sud. A midi, nous étions par les 75° 2' 15" de latitude, et 105° 14' 20" de longitude.

Le 29, à deux heures et demie du matin, nous vîmes une terre haute et remarquablement renflée sous tous ses aspects. Je nommai cette île du nom de *Brown*, et une seconde, qui en était à trois milles et demi dans le sud-sud-est, reçut le nom de *Somerville*, elle est basse aux deux extrémités comme l'île Garrett.

La terre le long de laquelle nous naviguions reçut le nom de *Nord-Somerset*, et la côte septentrionale du détroit de Barrow celui de *Nord-Devon*. Le détroit de Barrow était en général aussi libre et aussi navigable que tout autre point de l'Atlantique. Ayant à cette époque suivi la glace de la longitude de 114° à celle de 90, sans découvrir aucune ouverture qui pût soutenir notre espoir de pénétrer dans le sud, je ne pus croire plus longtemps à la possibilité d'atteindre notre but avec les ressources de l'expédition, et je pensai qu'il était de mon devoir de retourner en Angleterre avec le détail des progrès que nous avions faits, afin que l'on pût y donner suite sans perdre de temps, si le gouvernement le jugeait convenable. J'ordonnai donc, dès ce moment, que les distributions de vivres et de combustibles fussent désormais de nature à pourvoir au bien-être des équipages, et c'est un luxe que nous ne connaissions plus depuis que la plus sévère économie avait dû être imposée dès notre entrée dans le détroit de Lancaster.

Nous courûmes le long du rivage méridional, à la distance de quatre ou cinq lieues, avec un bon vent de l'ouest et un beau temps. Je donnai à une baie de cette côte, située un peu à l'ouest du cap York, le nom de *Eardley*, et à onze heures nous étions vis-à-vis d'un promontoire renflé et remarquable, que je nommai *cap Crawfurd*, et à l'est duquel la terre paraissait se retirer et former une grande baie. Je continuai de naviguer la nuit, pour profiter de la brise de l'ouest qui soufflait encore pour sortir du détroit de Lancaster.

Le 31 au matin, il ne fit assez clair qu'à trois heures et demie, pour que nous pussions découvrir que la terre immédiatement à l'est du cap Crawfurd, n'était pas continue, et qu'il y avait un espace, au milieu de la baie supposée, où l'on n'en voyait aucune. Comme le vent soufflait directement de cette ouverture, à laquelle je donnai le nom de *baie de l'Amirauté*, et que je n'en regardais pas l'examen comme assez important pour retenir l'expédition, nous continuâmes notre course à l'est. L'inspection de la carte fera regarder comme plus que probable qu'il se trouvera quelque jour une communication au sud, entre la baie de l'Amirauté et la baie du Prince-Régent, faisant une île de la terre placée entre elles.

A huit heures et demie du matin, nous étions vis-à-vis de la baie Navy-Board, et immédiatement au large du cap Castlereagh nous découvrîmes deux îles basses, auxquelles je donnai le nom de *Woollaston*. A l'est du cap est une terre basse comparativement près de la mer, d'où s'élèvent tout-à-coup les hautes montagnes de Byam-Martin, dont les sommets sont couverts de neiges perpétuelles. Une des plus élevées, immédiatement au revers de la baie de Catherine, fut reconnue avoir trois mille trois cent quatre-vingt-deux pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pics de ces montagnes ne sont pas si aigus que les pics du Spitzberg.

Etant au large du cap Liverpool, nous vîmes des bancs innombrables de l'*Argonauta Arctiqua;* mais considérant la quantité extraordinaire de baleines que nous avions vues en 1819, dans le détroit de Lancaster, nous fûmes extrêmement surpris d'en trouver si rarement cette année · cette circonstance nous

fut expliquée d'une manière satisfaisante par la suite.

Comme il me parut très important d'explorer en revenant la côte ouest de la baie de Baffin, dans l'intérêt de notre pêche de la baleine, je résolus de serrer de près la côte, autant que le permettraient le vent et la glace. Un tel examen pouvait aussi avoir pour résultat la découverte d'un nouveau débouché dans la mer Polaire, à une latitude moins élevée que celle du détroit de Lancaster, découverte qui devait être d'une grande utilité dans la question du passage au nord-ouest.

Je commençai donc immédiatement à faire voile le long de la côte au sud.

Progrès en descendant la côte ouest de la baie de Baffin. Rencontre des baleiniers. Communication avec quelques Esquimaux. Exploration de la côte jusqu'au 68e degré et demi. Obstacle causé par la glace. Tempête dans l'Atlantique. Arrivée en Angleterre.

Le 1er septembre, le vent continua à fraîchir du nord. Nous poursuivîmes dans la même direction, et le 3, au matin, nous passâmes devant une des plus hautes montagnes de glace que j'eusse encore vues, et qui n'avait pas moins de 150 ou 200 pieds au-dessus du niveau de la mer, à en juger d'après la hauteur comparée des mâts du *Griper*. Nous descendîmes à terre dans ces parages sur une plage de sable escarpée, à deux ou trois milles au nord d'une pointe basse. La végétation était assez vivace sur le terrain bas qui borde la mer, et se composait surtout de saule nain, d'oseille, de saxifrage et de pavot, avec quelques pieds de cochléaria. Nous y vîmes deux bandes d'oies, dont l'une était de cinquante ou soixante au moins. Elles étaient si familières, qu'elles coururent sur la plage devant nos gens un temps considérable avant de se lever. On tua quelques mouettes, et nous vîmes sur plusieurs points des traces d'ours, de rennes, de loups, de renards et de souris. Un des hommes de l'équipage trouva sur la plage un morceau d'os de baleine qui avait été taillé à un bout avec un instrument tranchant, en forme de hache, avec beaucoup de copeaux de cette même matière répandus à l'entour. C'était une preuve indubitable que cette partie de la côte avait été récemment visitée par les Esquimaux. La latitude de ce lieu était de 71° 15' 34", et sa longitude de 71° 17' 23".

Le vent, qui avait été faible du sud pendant la nuit, passa dès le matin de bonne heure dans le nord-ouest, et nous continuâmes notre course le long de la côte vers le sud. Un peu après midi, nous éprouvâmes une surprise que l'on peut concevoir, en voyant du haut du mât un vaisseau, et bientôt après deux autres au large, que l'on reconnut pour des baleiniers, et qui se dirigeaient vers la terre ; mais ils disparurent derrière la glace, et nous les perdîmes de vue. Cette côte était donc devenue une station de pêche comme la côte opposée, celle du Groënland. C'est la présence de ces bâtiments qui nous expliquait la rareté des baleines que nous avions remarquée. Nous vîmes plus loin un autre bâtiment pêcheur de Hull, et nous y apprîmes les derniers événements arrivés en Angleterre. M. Williamson, le maître, avait réussi à pénétrer à travers les glaces jusqu'à cette côte et à la hauteur de 73° de latitude. Un ou deux des navires avaient essayé de revenir au pays en descendant le long de cette côte; mais ils avaient trouvé la glace tellement serrée vers le 66e degré et demi, qu'ils avaient engagé les autres baleiniers à faire voile au nord, afin de reprendre le chemin par lequel ils étaient venus. M. Williamson nous dit aussi qu'il avait, deux jours auparavant, trouvé quelques Esquimaux dans la baie nommée *River-Clyde*, qui était tout juste au sud de nous. Comme je pensais qu'il pouvait être intéressant de communiquer avec ces gens, nous nous dirigeâmes vers le point où l'on nous avait signalé l'existence des huttes d'Esquimaux ; mais la nuit étant venue, il fallut attendre le jour pour approcher de terre.

A six heures du soir, nous étions près de la plus extérieure des îles dont cette baie est semée, quand nous remarquâmes quatre canots qui venaient vers le vaisseau à force de rames. Ils approchèrent avec grande confiance et sans apparence d'aucune crainte. Tout en ramant vers nous, et même avant que l'on pût voir les canots, on entendait de hautes clameurs, mais rien qui ressemblât à un chant ou même à un son articulé et traduisible en paroles. On prit à bord les canots, d'après le désir des naturels, clairement exprimé par leurs signes, et ils montèrent tous ensemble à bord sans hésitation. Ce groupe de visiteurs se composait d'un vieillard qui paraissait âgé de soixante ans, et de trois hommes moins âgés, ayant de dix-neuf à trente ans. Dès qu'ils furent sur le vaisseau, leurs vociférations parurent redoubler avec leur surprise, et je puis ajouter avec leur joie. Toutes les fois qu'ils recevaient un présent ou qu'on leur montrait un nouvel objet d'admiration, ils exprimaient leur plaisir par des exclamations retentissantes répétées, qu'ils continuaient souvent au point d'être hors d'haleine Ce moyen bruyant de s'exprimer était accompagné de bonds qui duraient une minute, plus ou moins, suivant le degré de la passion qui les animait.

Après quelque temps passé sur le pont et l'emplette de quelques peaux et de couteaux d'ivoire de leur fabrique, on les fit descendre dans la cabine : les plus jeunes ne se décidèrent à descendre que quand ils virent leur ancien le faire, et encore le suivirent-ils avec crainte. Nous eûmes l'occasion de remarquer qu'ils étaient beaucoup plus polis que les Esquimaux qui avaient visité nos vaisseaux, en 1818, sur la côte nord-est de la baie de Baffin. Bien que nous n'eussions pas d'interprètes, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à faire comprendre au vieillard, en lui montrant le portrait gravé d'un Esquimau, que le lieutenant Beechey désirait faire de lui un portrait semblable. Il posa donc près du feu pendant plus d'une heure avec assez de tranquillité si l'on considère que, durant ce temps, il se passait à côté de lui des marchés pour leurs habillements, leurs lances et les os de baleine. Il faut dire qu'on le maintenait dans l'immobilité en lui faisant de temps à autre des présents, et quand cet expédient manquait, je m'efforçais de lui rappeler qu'on désirait de le voir rester en place en mettant mes mains devant moi, en me tenant la tête droite, et en prenant un regard grave et réfléchi. Nous découvrîmes alors que le vieillard était un mime; car toutes les fois que je faisais ces gestes, il les imitait de façon à divertir considérablement ses gens aussi bien que les nôtres, et alors il se tenait tranquille. Les marchés qui se faisaient pendant ce temps montraient que les Esquimaux n'étaient pas étrangers au trafic : si, par exemple, on offrait un couteau en échange d'un article, ils hésitaient quelque temps, jusqu'à ce qu'ils nous vissent bien résolus à ne pas donner un prix plus élevé, et ce n'est qu'alors qu'ils consentaient. Dans ce cas, ainsi que lorsque quelque objet leur était offert, ils le léchaient deux fois, ensuite ils paraissaient regarder le marché comme conclu d'une manière satisfaisante.

Le lendemain, nous entrâmes plus avant dans la baie, et nous avions à peine mis pied à terre quand le vieil Esquimau et un de ses jeunes compagnons vinrent à la rame, du continent, et nous rejoignirent sur l'île. Ils apportaient avec eux, comme d'usage, quelques morceaux de baleine et des habits de veau marin que nous achetâmes. Pendant que nous prenions la hauteur du soleil, ils s'amusèrent le plus cordialement du monde avec l'équipage. Pour témoigner leur bienveillance, le plus jeune se mit à aiguiser les pointes des couteaux des matelots, avec beaucoup d'habileté, sur une pierre plate, rendant à chacun le sien, et ne montrant pas la moindre velléité de s'en emparer. Le vieillard était extrêmement curieux, et son attention se dirigeait plutôt sur les choses utiles que sur les objets de pur amusement.

Les deux tentes esquimaues que nous allions visiter

étaient situées sur une pointe basse de terre qui forme l'entrée orientale d'une branche considérable de la baie qui s'étend à quelque distance dans le nord. La situation est chaude et agréable, exposée au sud-ouest, et, sous tous les rapports, convenable pour la résidence de ces pauvres gens. Dès que nous fûmes en vue de la tente, tout animal vivant, hommes, femmes, enfants et chiens, étaient en mouvement, et, à l'exception des derniers qui s'étaient enfuis sur la montagne, tout le reste venait au-devant de nous avec des cris continuels et retentissants, au milieu desquels on ne pouvait distinguer que le mot *pilletay* (donne-moi). Outre les quatre hommes que nous avions vus, il y avait quatre femmes, dont l'une, à peu près du même âge que le vieillard, était apparemment sa femme : les deux plus âgées après celle-ci avaient des enfants pendus à leur dos, dans une espèce de sac, à peu près comme les Bohémiennes portent les leurs ; l'autre femme était enceinte. Dès le moment de notre arrivée, jusqu'à celui où nous n'eûmes plus rien à donner, les femmes, partout où nous allions, étaient d'une importunité remarquable avec leur pilletay : elles étaient par-dessus tout avides de nos boutons.

La taille de ces hommes, comme en général celle des Esquimaux, est de beaucoup au-dessous de la taille ordinaire. Le vieillard, un peu courbé par l'âge, avait quatre pieds onze pouces, et les autres hommes comptaient de cinq pieds quatre pouces et demi à cinq pieds dix pouces. Leur figure était ronde et pleine dans les individus jeunes, la peau douce, le teint un peu sombre, hormis celui du vieillard; leurs dents étaient très blanches, les yeux petits, le nez large sans être très plat; ils avaient la chevelure noire, raide et lisse, et leurs pieds étaient, ainsi que leurs mains, d'une extrême petitesse. Le vieillard avait une barbe grise dans laquelle dominaient les poils noirs, et il portait la barbe assez longue au-dessus de la lèvre supérieure : tel était le cas de l'aîné des trois autres. Les femmes adultes avaient de quatre pieds dix pouces à quatre pieds onze pouces; les traits des deux plus jeunes étaient réguliers : elles avaient le teint clair, les yeux petits, noirs et perçants, des dents d'une blancheur et d'une régularité parfaites, et, bien que la forme du visage soit chez elles ronde et joufflue, et que leur nez soit plutôt aplati qu'autrement, il serait possible de les considérer comme jolies, même d'après les idées de beauté que l'habitude nous a fait contracter. Leurs cheveux, qui sont d'un noir de jais, pendent longs et flottants sur leurs épaules; une partie seulement est nattée négligemment de chaque côté : quelquefois ils sont roulés en une masse informe, au lieu du nœud que les autres femmes esquimaues sont habituées à porter au sommet de la tête. La plus jeune avait beaucoup de timidité, et nous conclûmes qu'elle devait être la seule non mariée, de ce qu'elle n'avait pas la figure tatouée comme les trois autres; deux d'entre elles avaient les mains tatouées aussi, et la vieille avait quelques vestiges de cet ornement autour de chaque poignet. Aucun des hommes ou des enfants ne portait cette marque distinctive.

Les enfants avaient, en général, bonne mine, et l'aîné, âgé de douze ans environ, était remarquablement beau et même joli garçon. Ils eurent d'abord peur de nous, mais de bons traitements et des cadeaux les apprivoisèrent au point de les rendre importuns comme les autres. L'habillement des hommes se compose d'une veste de veau marin, avec un capuchon qui est au besoin ramené sur la tête, dont il forme la seule couverture. Les culottes sont également de veau marin, et descendent jusqu'au-dessous du genou, tandis que des bottes de la même matière rejoignent les culottes. Dans le costume des femmes la décence était moins rigoureusement observée que dans celui des hommes. La veste est de veau marin, avec une courte patte en pointe devant, et derrière, une longue patte qui touche presque la terre. Elles avaient des espèce de caleçons semblables à ceux que décrit Crantz, comme étant le costume d'été des Groënlandaises, et elles n'avaient point de culottes. Les caleçons couvrent le milieu du corps des hanches jusqu'à un tiers de la cuisse, le reste étant entièrement nu presque jusqu'aux genoux. Les bottes sont pareilles à celles des hommes, et, en outre, elles ont une paire de bas très lâches qui retombent négligemment par-dessus le haut des bottes, laissant ainsi leur cuisse à l'air comme il vient d'être dit, mais que l'on peut au besoin attacher de manière à couvrir le corps tout entier. Les enfants sont tous remarquablement bien vêtus. Leur costume, celui des garçons comme celui des filles, étant sous tous les rapports le même que celui des hommes, est composé entièrement de peau de veau marin, très proprement cousue.

Les tentes qui forment leurs habitations d'été ont pour principal appui une longue perche de baleine, haute de quatorze pieds, posée perpendiculairement, et dépassant de quatre ou cinq pieds les peaux qui forment le toit et les côtés de la tente. La longueur est de dix-sept pieds, et la largeur de sept à neuf pieds, la partie la plus étroite étant celle qui avoisine la porte. Elle va s'élargissant plus elle avance vers l'intérieur, où le lit, composé d'une grande quantité de la petite plante vivace, *tetragona andromeda*, occupe environ un tiers de l'appartement. La perche de la tente est plantée à l'endroit où commence le lit, séparé du reste par quelques morceaux d'os qui traversent la tente d'un côté à l'autre. La porte, qui fait face au sud-ouest, est également formée de deux morceaux d'os joints par les extrémités supérieures. La couverture de la tente est attachée à la terre par des morceaux d'os recourbés, qui sont ordinairement ceux de la baleine. Les tentes étaient séparées par dix ou quinze pas de distance, et environ à égale distance de la plage.

Le canot que j'achetai, et qui était un des meilleurs des cinq que nous vîmes, a seize pieds onze pouces de long, et sa largeur extrême est de deux pieds un pouce et demi. Quand il est à flot, il a, hors de l'eau, deux pieds de son avant. Il diffère des canots du Groënland, en ce qu'il est plus bas à chaque bout, et qu'il a aussi un rebord plus élevé autour du trou circulaire où se tient l'homme : ce qui rend ces embarcations un peu plus sûres en mer. Quand les canots sont à bord, on les place avec soin sur deux piles ou piliers de pierres, élevés à quatre pieds au-dessus de terre, afin que l'air puisse circuler en dessous et les empêcher de pourrir. L'aviron est double, et fait de sapin, et les bords de la lame sont couverts d'os durs qui les empêchent de s'user.

Les chiens, jeunes ou vieux, sont d'une voracité incroyable, et quand on leur donne un oiseau, ils l'avalent ordinairement plume et tout. Un vieux chien que j'avais acheté, bien que régulièrement une personne lui donnât son repas à bord, dévora avec une grande avidité un grand morceau de toile à voile, un mouchoir de coton que l'un des hommes venait de laver, et qu'il avait mis à côté de lui, et enfin, un morceau de chemise. Les jeunes chiens sont capables de se tuer par trop d'aliments, si on le leur permet. Les enfants nous parurent avoir un certain droit de propriété sur les plus jeunes chiens, ou du moins leurs parents sont faciles en ce point, car c'est avec eux que plusieurs marchés se passèrent.

Au milieu de quelques pierres, irrégulièrement placées dans un coin de chaque tente, se trouvait une lampe d'huile et de mousse, au-dessus de laquelle était suspendu un petit vase de pierre de forme oblongue, et plus large à l'entrée qu'au fond, contenant un bon plat de chair de cheval marin, avec une grande quantité de purée épaisse. Quelques tranches de cette viande n'avaient nullement mauvaise mine, et, sans le mélange du sang avec la purée et la malpropreté de la cuisine, on eût pu en éprouver quelque tentation. Je marchandai avec une femme un de ces vases de pierre, et lui donnai un chaudron de cuivre en échange. Les couteaux sont faits de défenses de walrus, aiguisées ou



Et il hissa une grande enseigne qui pouvait être vue dans toutes les directions.

taillées assez minces pour cet effet, et ils conservent la forme primitive de ces défenses, ressemblant ainsi aux petits sabres d'enfants. Comme ils ne paraissent avoir aucun instrument analogue à une scie, il doit leur falloir beaucoup de temps et de travail pour faire un de ces couteaux, qui semblent parfaitement répondre à l'objet auquel ils sont destinés et suffire à tous leurs besoins.

A en juger par leur apparence, et, ce qui est peut-être mieux encore, par le nombre de leurs enfants, on ne peut guère douter que les moyens de subsistance qu'ils possèdent ne soient très abondants, et nous en eûmes la preuve directe dans la quantité de veaux marins et de chevaux de mer que nous trouvâmes cachés sous des pierres, sur le rivage de la branche nord, aussi bien que sur l'*île de l'Observation :* c'est le nom que nous donnâmes à cette île.

Après avoir fait les observations nécessaires, nous sortîmes de la baie le 7 au soir, et le 8, le vent étant contraire, nous ne fîmes que peu de progrès au sud. En suivant cette même direction le 9, nous passâmes devant un promontoire qui a exactement l'aspect de trois îles quand on le voit du nord. Ayant dépassé ce promontoire, nous vîmes immédiatement au sud une baie ou crique spacieuse, profonde de cinq ou six lieues au moins.

Nous louvoyâmes pendant la nuit avec l'intention d'examiner la grande ouverture qui est au sud du cap Kater, et le vent étant tombé le 12, nous fîmes peu de chemin dans le sud-est; puis le vent se releva tout-à-coup du sud-ouest, et nous fîmes force de voiles pour examiner l'état de la glace. Nous étions à midi par les 68° 15' 20" de latitude, et 65° 48' 38" de longitude. Les boussoles étaient redevenues utiles et servaient comme à l'ordinaire.

Le 13 étant calme, *l'Hécla* se trouva tellement prise qu'elle ne pouvait avancer qu'à l'aide des chaloupes, et le 14, ayant été délivrés par une brise, je résolus de revenir un peu sur nos pas dans le nord, le long des glaces, afin de faire tous nos efforts pour les tourner, s'il était possible, puis de nous diriger de nouveau vers la terre. La glace s'était tellement amassée autour de nous que nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage : nous ne pûmes y réussir qu'à midi. Le 16 le brouillard continua à être si épais que nous fûmes obligés de nous tenir sous l'abri d'un glaçon, et le lendemain, le vent ayant passé au sud-ouest, nous faillîmes être cernés par la glace. Quatre heures de travail nous délivrèrent, et nous fîmes voile vers le sud-est parmi des glaces flottantes. Pendant la nuit nous nous tînmes près d'une montagne de glace, sur laquelle nous entendîmes grogner des ours.

Ce n'est que le 18 à midi que, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous fîmes voile à l'est dans des gla-



Ils ajustèrent des voiles sur des morceaux de glace

ces divisées, mais très massives. Le 26 nous trouva par les 65° 41' 9" de latitude, et 59° 9' 54" de longitude. Dans l'après-midi ayant fait diverses tentatives pour gagner dans l'ouest, les apparences devinrent plus décourageantes que jamais, car la glace serrée s'étendait du nord par l'est en tournant jusqu'au sud-ouest. Par un jour continuel, un vaisseau eût pu s'y risquer avec chance probable de succès, mais avec douze heures de nuit, la tentative eût été accompagnée d'un degré de danger qui ne pouvait être affronté que dans la vue d'un objet très important. Le vent avait fraîchi, le thermomètre descendait avec une rapidité inusitée, tout annonçait l'approche d'un coup de vent. Je me trouvai donc dans la nécessité d'admettre cette conclusion que, dans les circonstances actuellement existantes, la saison était trop avancée, et l'état de la glace trop défavorable, pour permettre une plus longue exploration de la côte. Je pris donc le parti de revenir le plus vite possible en Angleterre : les chaloupes furent hissées, et les vaisseaux filèrent sous le vent de la glace à l'est-sud-est, afin de prendre le large avant de porter au sud.

Nous eûmes le vent favorable presque toujours jusqu'au 2 octobre, et à dix heures il parut dans plusieurs parties du ciel une aurore boréale qui n'avait aucune forme distincte, soit arcades ou jets, mais une lumière blanche répandue partout, et qui éclairait parfois l'atmosphère autant que le premier quartier de la lune. Ce phénomène se renouvela presque chaque jour pendant notre passage à travers l'Atlantique.

Le 16 le beaupré fut renversé par les mouvements violents de la mer, et le mât d'avant ainsi que le perroquet le suivirent. Ce désastre fut bientôt réparé, et le 3 novembre j'arrivai à Londres avec le capitaine Sabine.

SECOND VOYAGE.

(1821-1823).

Les découvertes faites par l'expédition au nord-ouest dans les années 1819 et 1820 étant de nature à établir une forte présomption en faveur de l'existence d'un passage de l'Atlantique à la mer Pacifique dans cette direction, *la Fury*, commandée par moi, et *l'Hécla*, sous les ordres du capitaine Lyon, furent équipés pour un nouveau voyage.

Quelques changements matériels furent effectués dans l'intérieur des vaisseaux, d'après les données

de l'expérience. Je ne dois pas omettre de mentionner un expédient simple, ingénieux et efficace, adopté pour la première fois, afin de dissoudre la neige en quantité suffisante pour faire face à notre consommation d'eau, sans surcroît de dépense en combustible. On eut l'idée de placer sur une partie de l'ouverture destinée au dégagement de la fumée un vase ou cuvette de métal d'une capacité considérable, de manière que la fumée passât librement de chaque côté et circulât autour du vase afin de lui communiquer une chaleur constante. Au haut de la cuvette est un grand trou circulaire afin de le remplir de neige du pont supérieur, et à la partie basse du vase est adaptée une cannelle pour tirer l'eau. Cet appareil, qui n'est nullement embarrassant, nous donnait, du matin à la nuit, soixante-cinq gallons d'eau pure (1). On substitua des hamacs aux lits.

Les instructions officielles me prescrivaient de me diriger aussi vite qu'il serait compatible avec les précautions de toute espèce, vers ou dans le détroit d'Hudson, jusqu'à ce que je rencontrasse les glaces, époque à laquelle *le Nautilus*, transport que la marine mettait à ma disposition, devait être déchargé par nous de ses approvisionnements et de ses munitions. Nous avions alors à nous enfoncer dans l'ouest par le détroit d'Hudson, à moins que nous ne pussions gagner, soit dans la baie Repulse, soit sur tout autre point de la baie d'Hudson, au nord de la rivière Wager, quelque partie de cette côte qui était dans ma conviction une portion du continent d'Amérique.

Si nous arrivions heureusement dans la mer du Sud, nous devions nous diriger vers le Kamtschatka pour, de là, aller aux îles Sandwich ou à Canton; puis, après avoir réparé les vaisseaux et fait reposer les équipages, nous pouvions revenir en Angleterre par la route qui nous paraîtrait la plus commode.

Traversée de l'Atlantique. *Le Nautilus* se décharge de ses munitions et retourne en Angleterre. Entrée dans la glace du détroit d'Hudson. Situation périlleuse de *l'Hécla*. On remonte ce détroit. Communications avec les habitants de la côte septentrionale. Arrivée à l'île Southampton.

La Fury, *l'Hécla* et *le Nautilus*, furent prêts à prendre la mer vers la fin d'avril 1821, et le 29, le vent étant de l'est, avec toute apparence de continuation, nous descendîmes dans la rivière, à la remorque du bateau à vapeur *l'Eclipse* qui, pour l'autre expédition, avait déjà fait ce service.

Rien de remarquable n'arriva dans notre passage à travers l'Océan, mais quand nous fûmes entrés dans le détroit de Davis, nous eûmes plusieurs jours d'un temps variable, et le vent soufflait principalement du sud, amenant avec lui une grosse mer. Le 14 juin, nous rencontrâmes la première montagne de glaces, étant par la latitude de 60° 48', et la longitude de 53° 13'. Comme nous avions alors atteint la hauteur à laquelle je devais enlever du *Nautilus* nos provisions, nous nous mîmes à l'œuvre, et cette opération fut achevée le 30 juin. Ce transport, chargé de nos lettres et de nos dépêches, partit le 1er juillet.

Nous entrâmes vers midi dans la glace, par 62° 8' 7" de latitude, et 62° 22' 49" de longitude. Nous la serrâmes de près, nous dirigeant à l'ouest tant qu'une telle navigation le permettait. Il faut quelques jours passés au milieu de scènes de cette nature pour effacer de l'esprit, jusqu'à un certain point, les impressions qu'y ont laissées des paysages plus animés, et ce n'est peut-être qu'alors que l'œil se familiarise et que la pensée se résigne à l'aridité et à la désolation que présentent ces rivages.

Le 3 juillet, nous fûmes obligés de mettre en panne au milieu des glaces, qui bientôt nous firent dériver avec la vitesse de trois milles à l'heure; mais nous fûmes bientôt cernés par d'autres glaçons qui venaient de l'est. Nous comptions alors trente montagnes en vue, et plusieurs étaient emportées par les courants avec une grande rapidité. Le 5 au matin, la brise ayant poussé les vaisseaux vers la terre, dans un étroit canal d'eau libre, nous pûmes avancer, mais lentement, car le courant était contraire. Nous n'avions alors fait que nous approcher à cinq ou six milles de la pointe méridionale de l'île de la Résolution, qui se trouve par la latitude de 61° 20' 50", et par les 64° 55' 15" de longitude. Le vent ayant passé au sud-est dans le cours de la nuit, et le lendemain au matin, quand le courant de la marée montante entr'ouvrit la glace, une lame considérable venait de la haute mer, et faisait que les vaisseaux battaient violemment et presque sans interruption les masses de glaces qui étaient près d'eux. Cette situation dura plusieurs heures. A six heures du matin, le brouillard ayant disparu, nous nous trouvâmes tout-à-fait sous l'île de la Résolution.

Le 13, les équipages des deux vaisseaux s'exercèrent à tirer à la cible sur la glace, autant pour s'occuper que pour savoir quels étaient nos meilleurs tireurs. Le 16, nous eûmes à *trouer* la glace toute la journée dans la direction de l'ouest. Marchant ainsi lentement, nous étions, le 21 à midi, par les 61° 50' 13" de latitude, et 65° 7' 35" de longitude.

Dans cette position, nous avions en vue plusieurs îles au nord et à l'ouest, et entre toutes, une très remarquable, que l'on nomme *Dos-de-Selle* (saddle-back), à cause de sa forme. Nous étions occupés à mettre les vaisseaux à l'ancre, quand nous entendîmes des voix à terre, et nous reconnûmes bientôt celles des Esquimaux qui venaient à nous. Bientôt après, leurs canots parurent et dix-sept de ces gens vinrent bord à bord avec *la Fury*. Leurs *kayacks* (canots) ayant été amenés sur le glaçon où nous étions ancrés, ils commencèrent à trafiquer de leurs denrées, mais on voyait qu'ils étaient habitués à ce trafic, car ils marchandaient très rigoureusement.

Bientôt après l'arrivée de ces hommes, un grand *oumiak*, ou bateau de femme, se montra, contenant six ou sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé (et cela paraissait être l'usage entre eux) dirigeait le bateau avec une grossière rame de bois. On ne put amener les femmes à débarquer sur le glaçon; mais elles nous tendaient des peaux et de petites lanières de cuir bien tanné pour échanger, tout en vociférant sans cesse : *Pilletay* (donne-moi). Il y avait dans ce bateau plusieurs peaux pleines d'huile et de graisse : j'en avais grande envie, mais je ne sais pas pourquoi on ne voulut jamais m'en céder plus d'une. Alors je dis à un de nos hommes de tirer une seconde peau d'huile, en échange de laquelle je mis dans la main du vieillard un second couteau; mais il résista très violemment jusqu'à pousser ceux de nos hommes qui étaient dans le bateau, avec une colère que je n'avais pas encore vue chez les Esquimaux. Un des jeunes gens s'avança alors et levait la rame de leur bateau pour frapper nos gens qui riaient de très bonne humeur de la violence du vieillard, quand je pensai qu'il était temps d'intervenir, et levant un croc sur la tête des Esquimaux comme pour les frapper, je les ramenai bientôt à plus de calme; ensuite, pour prévenir toute nouvelle altercation, je fis sortir nos gens du bateau, que je renvoyai. J'appris du capitaine Lyon qu'il avait vendu son huile pour moins que ce qu'il avait d'abord obtenu. Quatre *oumiaks* vinrent encore du rivage : ils contenaient de quatorze à vingt-six individus, la plupart femmes et petits enfants.

Ces gens possédaient à un haut degré la disposition à voler tout ce qui se trouvait sous leurs mains, disposition qui a été presque universellement imputée à toutes les tribus d'Esquimaux jusqu'ici visitées par les Européens. Ils essayèrent plus d'une fois l'art de nous vider nos poches, et ils étaient aussi hardis et aussi

(1) Le gallon vaut quatre pintes ou trois litres soixante-douze décilitres. A. M.

peu embarrassés que jamais, immédiatement après la découverte du larcin.. Il est impossible de décrire la manière horriblement dégoûtante avec laquelle ils se mettaient, dès qu'ils se sentaient avoir un peu faim, à manger leur graisse crue, et à sucer l'huile qui restait sur les peaux dès que nous les avions vidées, et malgré l'odeur et la mine qui nous étaient également intolérables. Ils semblaient prendre un malin plaisir dans le dégoût qu'ils inspiraient à nos matelots par ce spectacle; et quand ceux-ci se détournaient pour fuir cette vue qui les rendait littéralement malades, ils trouvaient de bonne plaisanterie de courir après eux, leur présentant un morceau de graisse ou de chair crue de veau de marin, d'où dégouttaient l'huile et la saleté. Les hommes et les femmes commettaient des indécences plus rebutantes encore, et qui semblaient les amuser étonnamment. Voici un trait pire que tous les autres, qui se passa sous les yeux de l'équipage de *l'Hécla :* deux femmes offrirent, d'une manière trop claire pour qu'on s'y méprît, de changer contre des objets d'une valeur insignifiante leurs enfants, qu'elles avaient déjà commencé à dépouiller de leurs vêtements, comme ne devant pas entrer dans le marché.

En somme, il nous fut impossible de ne pas recevoir une impression très défavorable de la conduite et des mœurs des naturels de cette partie du détroit d'Hudson, qui semblent avoir acquis, par des rapports annuels avec nos vaisseaux depuis près de cent ans, la plupart des vices qui malheureusement résultent des communications incomplètes avec le monde civilisé, sans qu'on y prenne aucune des vertus ou des délicatesses qui l'ornent et le rendent heureux. Le lendemain ils revinrent; puis, le vent étant plus au sud et la glace un peu moins compacte, nous fîmes voile pour remonter le détroit.

Tout fut favorable à nos progrès; mais le 24, dans l'après-midi, ayant le vent contraire, je débarquai sur l'île la plus à l'est du groupe des îles Savage, et du point le plus élevé, qui peut être de six à huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous comptâmes onze îles. Le capitaine Lyon remarqua, à l'endroit où nous étions, les restes d'habitations consistant, comme à l'ordinaire, en cercles de pierres rondement taillées. Nous y vîmes aussi quelques morceaux de bois de sapin, apportés par la mer, et dont les uns avaient été coupés et d'autres sciés.

Quand nous fûmes de retour à bord, la brise était de l'ouest et la mer presque libre; et le 25, à huit heures du soir, prenant des bordées vers le sud, nous vîmes les montagnes de la côte du Labrador, d'où nous pouvions être éloignés de huit lieues.

Le 31 à midi, notre latitude était de 64° 1' 30'', et notre longitude de 75° 48' 50''. Nous voyions alors distinctement dans le nord plusieurs îles, derrière lesquelles courait une ligne non interrompue de côtes. Ces îles semblaient former plusieurs belles baies, et le courant au large était extrêmement fort. Dans l'après-midi, le capitaine Lyon découvrit et signala un *oumiak* esquimau qui venait à la voile du rivage, accompagné de huit canots. Ce bateau renfermait huit individus, dont deux hommes seulement : ils ne différaient en rien de ceux que nous avons décrits.

Le 1er août, nous continuâmes de porter à l'ouest, entre l'île Nottingham et la côte North, que quatre lieues séparent. Dans la matinée, plusieurs *oumiaks* vinrent, et outre les denrées ordinaires, ils avaient quantité de jouets de toutes sortes, tels que des canots avec les avirons, des lances, des arcs et des flèches : le tout sur une très petite échelle. Beaucoup de ces Esquimaux, les femmes surtout, avaient leur veste bordée de peaux d'oiseaux avec les plumes à l'intérieur. Il se trouvait aussi dans les bateaux plusieurs autres peaux apprêtées, provenant de la gorge du *colymbus glacialis*, oiseau magnifique, dont nous avions vu deux fois la peau entre les mains des Esquimaux, sans l'avoir jamais entrevu.

Après une course de quarante milles pendant la nuit, sans presque voir de glace, nous arrivâmes le 22 au matin à une masse de glace si serrée que nous ne pouvions aller plus avant, tandis que les masses des deux bords étaient portées si rapidement dans toutes les directions qu'elles nous donnèrent plusieurs chocs violents : la latitude, à midi, était de 64° 59' 24'', et la longitude de 79° 40'. Après avoir été ballottés au nord, la glace que nous suivions nous conduisit vers l'est : alors nous virâmes à l'ouest-sud-ouest pour essayer ce que pourraient faire la patience et la persévérance.

L'expédition était alors sur le point d'entrer dans des parages non encore explorés : il devenait nécessaire que je décidasse de la route la plus avantageuse à prendre pour arriver à l'accomplissement des principaux objets indiqués dans mes instructions.

Entrée dans la baie du Duc d'York. On la quitte pour aller au nord-ouest. Passage du détroit Glacé et arrivée dans la baie Repulse. La terre continue sur ce point. Observations à terre. Histoire naturelle.

Après les plus sérieuses réflexions, je résolus de tenter le passage direct du détroit Glacé, bien que, je l'avoue, j'eusse la conscience du péril que je courais et de la perte de temps qu'entraînerait l'insuccès de l'expédition, soit par suite de la non-existence du détroit, soit par l'effet d'obstacles insurmontables, tels que son nom implique. Après avoir lutté avec la glace pendant plusieurs jours, nous parvînmes, le 11, à gagner la terre au nord; et ayant débarqué sur un rocher ou îlot qui est environ à un mille et demi au large de la côte, nous y vîmes des traces de rennes et un cercle de pierres grossières, reste des habitations d'été des Esquimaux.

Le 13 au matin, les bons effets d'un vent du nord-ouest, qui avait soufflé la nuit, furent très visibles; car, bien que ce vent nous eût fait dériver de deux ou trois lieues en arrière à l'est, le grand corps des glaces, composé en partie de blocs plus petits que celui auquel nous étions amarrés, avait filé plus rapidement, nous laissant ainsi un plus grand espace d'eau libre pour nos manœuvres. On peut remarquer que, dans le cours de nos tentatives pour gagner l'ouest, tant lors de ce voyage qu'en 1819 et en 1820, un vent d'ouest, bien que soufflant directement contre nous, fut toujours en définitive le plus favorable à nos projets, en ce qu'il éloigne de cette région de grandes masses de glace, et laisse par conséquent une ouverture plus considérable.

Le soir un promontoire, que nous vîmes au sud du bord, reçut le nom de *cap Welsford*, et nous parut très décidément former l'extrémité nord de l'île Southampton, laissant une ouverture d'une ou deux lieues de large, mais rompue par deux ou trois îles qui le séparent d'une terre élevée au nord. Un promontoire de ce rivage, qui forme la pointe septentrionale du détroit, fut nommé *cap Deas-Thomson*. Toutefois cette terre ne rejoignait pas celle que nous avions vue au nord-est, car il y a entre elles une très large ouverture, où, du haut du grand mât, il n'y avait de visible qu'une mer encombrée de glace. Les détails donnés par le capitaine Middleton sur la latitude de l'entrée ouest du détroit Glacé sont si confus et même si contradictoires, que l'aspect actuel de la terre m'embarrassait extrêmement, quand il fallut décider si nous étions arrivés ou non à l'extrémité opposée de l'ouverture à laquelle il a donné ce nom. La terre qui était devant nous à l'ouest, bien qu'elle concordât à cinq ou six milles près en latitude avec le parallèle le plus méridional qu'il lui a assigné, me paraissait beaucoup trop étroite pour répondre à la description qu'il donne du passage que nous cherchions. En résumé, je regardai comme très probable que c'était le détroit en question; et comme, à tout événement, l'ouverture qui existe entre l'île Southampton et la terre qui est au nord de cette île, quelles qu'en pussent être la lati-

tude et la largeur, était le passage par lequel nous avions pour but présent de pénétrer dans la baie Repulse, je me décidai à employer tous nos efforts à pénétrer dans le canal étroit qui était alors devant nous. Le vent s'étant modéré dans la soirée, et la glace se rouvrant après le coucher du soleil, nous pûmes faire deux milles de plus à l'ouest, après quoi nous nous arrêtâmes pour la nuit. Un grand nombre de narwhals se mirent alors à jouer autour du navire; mais ils étaient, comme à l'ordinaire, si prudents, que nos chaloupes ne purent les approcher. Nous remarquâmes qu'il est à peine une partie des régions polaires que nous ayons visitées, où se trouve une moindre quantité d'oiseaux. Nous n'avions vu encore qu'une mouette, un épervier et un *boaltwain*. La lune, en se levant ce soir, était contournée par l'effet de la réfraction, de manière à avoir la forme irrégulière d'une vieille orange ridée.

Le 13, au matin, nous vîmes quelque chose comme de la fumée qui s'élevait aux environs du cap Welsford; et comme cet effet se bornait à un seul lieu, il était vraisemblable que c'était la fumée du feu des habitants. Rien ne saurait être au-dessus de la beauté de ce temps : à cette époque, les jours étaient tempérés et clairs, et les nuits n'étaient pas froides, bien qu'il se formât une croûte très mince de glace à la surface de la mer, dans les endroits abrités et les flaques d'eau sur les glaçons. Après le coucher du soleil, nous vîmes une terre très éloignée, par le milieu du détroit, et ce doit être celle qui est sur le côté américain du Welcome.

Le 15, nous étions à peu près à une lieue d'un promontoire remarquable sur l'île Southampton : je le nommai cap *Bylot*, comme étant probablement la terre la plus à l'ouest que vit ce navigateur en 1615.

Le 25, notre latitude était de 65° 20' 56" et notre longitude de 84° 57' 5". Quelques-uns de nos officiers rapportèrent en rentrant qu'ils avaient entendu des cris d'Esquimaux, et cette circonstance aussi bien que celle de la fumée qui avait été observée près de cet endroit nous firent regarder comme vraisemblable que les Esquimaux n'étaient pas loin de là, mais que, n'ayant jamais communiqué avec les Européens, ils avaient été épouvantés à notre approche.

La terre des côtés nord et ouest de la baie Repulse n'excède pas en hauteur six ou sept cents pieds, tandis qu'au sud elle s'élève à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous vîmes plusieurs rennes et lièvres, quelques canards, *dorekies knots* (*tringa cinerea*), des alouettes de neige et une chouette blanche; une hermine, un ptarmigan et un lièvre furent tués. Les souris étaient très abondantes, surtout entre les pierres des tentes d'Esquimaux. Je ne sais si la chair de veau marin restée sur les os était ce qui les attirait; mais il est certain que deux de ces petits animaux ayant été mis ensemble dans une cage, le plus fort tua l'autre et en mangea une partie. La latitude observée sur cette terre était 66° 30' 58", et la longitude 86° 30' 20".

Nous étions depuis peu de temps à bord quand le lieutenant Palmer revint de l'anse nord-ouest, qu'après l'avoir explorée, il nomma *anse de Gibron;* et ce qui était le plus important dans son rapport, c'était la continuité constatée de la terre dans tout le circuit de cette petite baie. Ainsi fut résolue la continuité de la terre autour de la baie Repulse, et tant de conjectures, depuis longtemps formées, éclaircies pour toujours.

Retour à l'est par le détroit Glacé. Découverte du canal de Hurd. On l'examine en chaloupe. A l'ancre dans l'anse de Duckiet. Les vaisseaux entrent dans le canal de Hurd. La glace les fait dériver. Ouverture au nord-ouest. Examen de la côte.

Ce point bien posé (et il m'était particulièrement recommandé par une instruction), il me restait à examiner toute cette ligne de côte au nord, cherchant dans chaque ouverture ou anse un passage praticable à l'ouest. C'est en effet ici que commençait réellement notre voyage, si l'on considère son grand objet, et nous ne pouvions que nous féliciter d'avoir atteint de si bonne heure ce point, et d'avoir franchi, presque sans obstacles, le détroit auquel, à pareille époque à peu près, soixante-dix-neuf ans auparavant, avait été donné un nom si décourageant.

Dès que les chaloupes furent à bord, nous fîmes voiles le long du rivage à l'est, et nous pouvions distinguer clairement la côte basse qui court au sud et à l'est du cap Hope, jusqu'à la latitude de 66° 14'; et c'est à partir de ce point que les investigations de l'expédition actuelle sur la côte du continent américain commençaient réellement.

Quand nous fûmes hors de la baie Repulse, nous trouvâmes encore une mer assez libre où s'ouvre une baie d'une étendue considérable, et qui reçut le nom de *Haviland*. Le vent continua à être modéré toute la nuit; mais le temps était sombre et nuageux, assez pour nous placer dans l'obligation de mettre en panne, de crainte que quelque île inconnue de nous ne vînt à se trouver sur notre passage.

Le 23, dès le jour, on fit voile le long de la côte septentrionale du détroit Glacé, qui continue à être de la même hauteur que celle de la baie Repulse; elle était alors dépouillée de neige. Et nous étions arrivés à l'entrée d'une ouverture qui nous paraissait toujours plus favorable, quand un corps de glace, qui occupait la plus grande partie du canal, le rendant impraticable aux vaisseaux ou aux chaloupes, je détachai le capitaine Lyon avec des vivres pour quatre jours, et, accompagné de M. Burchnan et de deux matelots, il alla par terre s'assurer de son étendue et des circonstances qui pourraient nous décider à pousser plus avant sur ce point. En attendant nous étions à l'ancre.

Le petit ancrage que nous allions quitter, et qui reçut du capitaine Lyon le nom d'*anse Duckett*, est par les 66° 12' 36" de latitude, et 86° 44' 1" de longitude.

Le 4 au matin, la glace nous tenait serrés de toutes parts, et nous nous aperçûmes que nous étions encore plus près de l'île Southampton, à cinq ou six milles seulement d'un très petit rocher ou îlot qui reçut le nom de *Fife*. A huit heures et demie, la glace s'étant relâchée dans le nord-nord-ouest, nous partîmes avec un léger souffle de l'ouest, et toutes les chaloupes à l'avant; mais quand nous eûmes gagné un mille, la glace se resserra et il fallut s'arrêter encore. Nous pûmes cependant faire neuf ou dix milles dans la dernière partie du jour, puis nous amarrâmes à un glaçon avec l'intention de passer vers le rivage dès le point du jour. Mon projet était alors de faire voile à travers une ouverture découverte, en dernier lieu, entre l'île Baffin et une autre île que nous nommâmes *Vansittart*.

Nous levâmes l'ancre le 6 dès que le jour parut. Après avoir couru quatre ou cinq lieues au nord et à l'ouest, nous arrivâmes à neuf heures du matin à un petit groupe d'îles dans le canal, et nous nous dirigeâmes à l'est de ces îles; mais le vent nous ayant manqué, et dans cette immobilité du calme notre position pouvant devenir très précaire si le moindre courant venait à se déclarer, nous entrâmes dans deux petites criques où les vaisseaux furent ancrés et amarrés aux rochers au moyen de grelins. Les matelots, à cause de cette circonstance et avec leur gaîté ordinaire, nommèrent cette baie la *baie des Cinq-Grelins*. Là, je me déterminai à quitter *la Fury* pour aller avec MM. Scherer et Ross examiner cette partie de la côte. nous étions munis de provisions pour quatre jours, de nos tentes, de couvertures et d'un poêle.

On entre dans la baie Hoppner et on l'explore. La continuité de la terre démontrée. Rencontre de quelques Esquimaux dans une ouverture à l'ouest. Arrivée dans la baie Ross, où se termine le passage Lyon. La terre est toujours continue. Retour au vaisseau.

Après avoir fait quatre milles à la rame, nous arrivâmes à une pointe élevée que nous doublâmes en tendant le plus possible à l'est, et nous débarquâmes un peu au-delà. Le brouillard qui nous entourait depuis notre départ s'étant un peu dissipé, je montai avec M. Scherer sur la montagne pour avoir la vue des rivages environnants, afin de mieux juger de la route que nous devions suivre le lendemain au matin.

Le 7, on leva les tentes à trois heures et demie du matin et nous remontâmes la baie, par un temps calme et assez clair. A trois heures et un quart, nous passâmes, ayant à tribord une pointe de terre, qui, à cause de la brillante couleur des rochers principalement composés de feldspath, reçut le nom de *Pointe Rouge*. Le soir, nous vîmes sur la plage où nous dressâmes nos tentes quelques vieilles habitations d'Esquimaux complétement couvertes d'une herbe haute et épaisse, avec une grande quantité d'os à l'entour.

Le 11, nous partîmes avant le grand jour, et nous avions à peine navigué pendant deux heures, que nous découvrîmes que nous étions dans une baie close, et du rivage de laquelle nous allions faire le tour à la rame. A la baie qui terminait ce passage je donnai le nom de *baie de Ross*.

Nous revînmes à *l'Hécla* le 14, après avoir exploré deux criques que je nommai *Scherer* et *Culgruff*, et une autre sur le côté qui reçut le nom de *Norman*.

L'ouverture que je venais d'explorer reçut le nom du capitaine *Lyon*.

Quartiers d'hiver. Trombe de neige. Combat avec un loup. Esquimaux. Sorcier. Dépécement d'un veau marin. Effroi des indigènes devant une éclipse.

Nous quittâmes de nouveau le vaisseau le 15 au soir, pour aller examiner la côte intermédiaire entre la baie Lyon et la baie Gore, et, le 19, nous avions reconnu qu'il y avait continuité et connexion ; mais bientôt nous nous trouvâmes pris dans des glaces, tantôt plus compactes, tantôt moins. Un détachement ayant été à terre pour se procurer un peu de gibier, deux ours (une femelle et son petit), attirés probablement par l'odeur de notre cuisine, vinrent du côté des tentes sur la glace ; mais ayant entendu nos voix, ils s'enfuirent dans la direction opposée.

Il fallut songer à nos quartiers d'hiver, et, le 4, nous quittâmes notre ancrage, auquel nous donnâmes, en souvenir de la sécurité qu'il nous avait procurée, le nom de *Safety* (sûreté). Elle est par la latitude de 66° 31' 59", et la longitude de 83° 48' 54". Il y avait de nombreuses volées de canards à longues queues, qui se nourrissaient des innombrables crevettes (*cancer nugax*) dont la mer fourmillait dans tout ce voisinage.

Le 6, nous passâmes le cap Edwards, mais, le 8, la nouvelle glace qui se formait commença définitivement à mettre un terme à notre navigation, et nous entrâmes dans une baie au sud de l'île Winter, et là, nous nous établîmes pour l'hiver avec les mêmes soins que lors du premier hivernage. Tout fut rétabli, jusqu'au théâtre, dont le capitaine Lyon fut le régisseur, et cette fois on s'arrangea pour que la scène fût mieux chauffée les soirs de représentation. On ne négligea point les soins de la science, et un emplacement ayant été choisi pour l'observatoire portatif qui fut dressé immédiatement, une maison fut construite pour recevoir les instruments nécessaires.

Le premier jour de la nouvelle année fut très rigoureux, et le lendemain le capitaine Lyon observa une masse considérable de neige soulevée par le vent, et contournée en une spirale pareille à celle d'un jet d'eau. Nous prîmes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix renards blancs. Ce joli petit animal est si stupide, que nous en vîmes plus d'un, après s'être échappé du vaisseau, y rentrer et aller se reprendre à la même trappe. Le capitaine Lyon réussit aussi à s'emparer d'une hermine d'un blanc pur, hormis à la queue, qui se terminait par une petite touffe noire, et avait à sa naissance une teinte légère de soufre ou de paille. Il en était de même à ses pattes de devant.

Le 1er février, je fus averti que l'on voyait à l'ouest beaucoup d'étrangers, et j'aperçus en effet dans la même direction, et à deux milles des vaisseaux, quelque apparence de cabanes d'Esquimaux. J'allai de ce côté sur-le-champ avec le capitaine Lyon, deux officiers et deux matelots, et nous trouvâmes bientôt les naturels qui s'avançaient lentement vers nous, rangés sur une seule ligne. Ces Esquimaux étaient d'un calme qui contrastait on ne peut plus avec la conduite bruyante de leurs frères de la baie d'Hudson. Ils apportaient les objets ordinaires de trafic. Quelques-unes des femmes qui avaient sur elles de jolis habillements, que nous remarquâmes, se mirent, à notre grand étonnement, et même à notre consternation, à se dépouiller, bien que le thermomètre fût à 23° au-dessous de zéro. Nous fûmes cependant bientôt rassurés, car chacune avait double vêtement complet. Quand la vente des Esquimaux fut terminée, ils nous conduisirent à leurs huttes, et, chemin faisant, se divertirent beaucoup avec nos chiens. Un chien de Terre-Neuve surtout, à qui l'on avait appris à rapporter, parut exciter une surprise infinie. Nous trouvâmes bientôt un petit village composé de cinq habitations de glace et de neige. Les femmes y étaient assises sur leurs lits, chacune ayant autour d'elle son petit foyer ou sa lampe, avec tous les ustensiles de ménage.

Le lendemain ils vinrent nous rendre visite à bord, et, après avoir dansé sur le pont pendant plus d'une heure au son de notre violon, ils retournèrent très joyeux à la maison. Lors d'une seconde visite, nous remarquâmes qu'ils se tenaient toujours avec soin assis sur leurs lits, où ils cachaient les articles dont ils ne voulaient pas ou ne pouvaient disposer. Cependant au moyen d'une aiguille à coudre ordinaire, dont ils ont abondance, et qui ne sont guère inférieures aux nôtres, nous nous procurâmes un grand *panna*, ou couteau d'homme, bien aiguisé, fait de bon fer, et que, comme objet d'utilité, cent aiguilles auraient valu à peine.

Le 7, lors d'une visite aux huttes, une femme, nommée *Iligliuck*, nous régala d'une chanson avec une voix qui nous frappa par sa douceur et sa justesse : elle aimait beaucoup cet exercice, car une fois en train il n'y avait plus à l'arrêter. Nous avions pu observer cette disposition particulière en elle la première fois qu'elle écouta notre orgue, et chaque jour elle nous donnait des preuves d'une intelligence supérieure.

Le même jour un loup étant tombé dans une trappe, quelques officiers allèrent pour le tuer et lui tirèrent deux coups de fusil. Comme on s'aperçut qu'il mordait encore une épée que l'on introduisait dans le piége, on lui lâcha un troisième coup de fusil. La trappe se trouvait alors suffisamment ouverte pour que l'on pût lier ensemble ses jambes de derrière; après quoi, comme on le regardait comme bien mort, on le tira ; mais sa tête était à peine libre qu'il s'élança à la gorge de M. Richard, et il lui eût certainement fait beaucoup de mal si cet officier n'eût eu la présence d'esprit de prendre également l'animal à la gorge et de le serrer de toute sa force à deux mains. Ceci fit lâcher prise au loup sans qu'il eût blessé sérieusement M. Richard, grâce à l'épaisseur de ses habits : quant au loup, bien qu'il eût les deux jambes de derrière atta-

chées, il se sauva: mais on le trouva mort le lendemain, à trois quarts de mille des vaisseaux.

Le 8, nous eûmes un concert de femmes, auquel succédèrent nos chansons, dont elles furent extrêmement satisfaites : je craignis même de voir plusieurs de ces femmes, surtout Iligliuck, tomber dans des convulsions de plaisir en entendant leurs noms que nous avions introduits avec les nôtres dans une chanson. Pendant ce temps le capitaine Lyon faisait le portrait de Togolat, la plus jolie de la troupe et peut-être du village entier. Elle avait vingt-six ans, la figure plus ovale que celle de ses compagnes, de très jolis yeux et une bouche meublée de dents d'une blancheur et d'une régularité remarquables : la grâce de son air et de ses manières était visible, même sous le costume esquimau et la figure la plus barbouillée de toute la tribu.

Ayant découvert que ces pauvres créatures manquaient de vivres, nous leur distribuâmes de la *poussière de pain*, dont nous avions à bord deux ou trois tonneaux. La pêche des veaux marins avait manqué, et la disette de ces pauvres gens était telle que je trouvai un d'entre eux déchirant avec ses dents un morceau de peau de veau marin dure avec le poil. Ils étaient également la plupart privés d'huile et par conséquent de lumière : cette privation les réduisait à souffrir beaucoup de la soif, puisqu'ils ne pouvaient faire fondre la neige. Outre la poussière de pain, nous leur donnâmes une carcasse de loup qu'ils mangèrent crue et gelée comme elle était, avec le plus grand appétit; mais quel que fût leur besoin, ils ne prenaient jamais un morceau avant que leurs enfants eussent eu leur part.

Le 13, nos amis des huttes furent assez heureux pour prendre un veau marin, et cette prise occasionna un transport général de joie. Toutes les femmes se précipitèrent hors de leurs portes et les enfants coururent sur la plage à la rencontre des hommes qui amenaient le butin. Un des petits enfants, pour compléter le triomphe, se jeta sur l'animal, et s'y cramponnant, fut ainsi traîné jusqu'aux huttes. Alors on remarqua que chaque femme apporta son outkoufik, ou pot à cuire, dans la hutte où l'on découpait le veau marin, pour avoir sa part de viande et de graisse.

Parmi les Esquimaux qui visitèrent *la Fury* le 18, était l'angetkouk ou principal sorcier de la tribu. Je le priai de me donner un échantillon de son art : il ne se fit pas prier. Après un moment de réflexion, il commença à faire frémir ses lèvres, à mouvoir son nez du haut en bas; il ferma ses yeux graduellement, et la violence de ces grimaces arriva au point que tous ses traits étaient hideusement contournés. Il secouait en même temps avec rapidité sa tête d'un côté à l'autre, faisant quelquefois entendre un son nasillard et quelquefois un cri de démence. Après s'être mis dans cette ridicule frénésie, qui dura peut-être vingt ou vingt-cinq secondes, il cessa subitement et laissa ses traits se détendre et reprendre leurs formes naturelles. Cependant le mouvement de sa tête semblait l'avoir tellement hébété (et cela devait être) qu'il resta dans sa physionomie un vague et un engourdissement qui durèrent quelque temps après.

Il était pressé de recommencer cette bouffonnerie, et il la renouvela une ou deux fois encore. En cette circonstance Togolat lui fit d'un ton sérieux quelques questions relatives à moi, et auxquelles il répondit tout aussi sérieusement. Cependant les femmes faisaient en général peu d'attention à ces grimaces, et le tout finit avec un rire cordial de part et d'autre.

Il y eut, le 20, une éclipse de soleil qui causa un tumulte général d'alarme parmi les Esquimaux : on en trouva deux couchés la face appliquée à la glace, et le soir quelques-uns de nos officiers allèrent faire une visite aux huttes. Le 23, j'assistai au dépècement d'un veau marin, et je remarquai en cette occasion un singulier usage. Ils ne manquent jamais d'appliquer un mince filament de la peau ou de quelque partie des intestins sur le front de leurs enfants, afin de les rendre d'heureux preneurs de veaux marins.

Départ d'une partie de la tribu. Chant. Joie extrême à la nouvelle d'une capture. Tombeaux esquimaux. Consultations magiques. On creuse un canal pour les vaisseaux.

On fit une excursion dans l'île, et toute l'expédition souffrit beaucoup du froid. De leur côté, nos amis les Esquimaux mouraient de faim et venaient demander à manger aux vaisseaux ; enfin un matin, ils partirent se dirigeant à l'ouest pour chercher un lieu plus abondant en nourriture. Il serait impossible de décrire l'aspect misérable des huttes après leur départ. Tout avait été bouleversé, quoiqu'il y restât encore quelques habitants. Ils étaient dans la plus grande détresse : il n'y avait cependant point parmi eux une seule physionomie sombre. Un trait digne de remarque chez ces peuples, c'est qu'ils vous remercient très vivement quand vous venez manger leur nourriture, et qu'ils ne témoignent pas la moindre reconnaissance pour l'hospitalité qu'on leur donne. Togolat et toutes les femmes de la tribu nous chantèrent une longue chanson en action, et nous prièrent de prendre des rôles dans la représentation, ce qui ne manqua pas de les divertir extrêmement. Pendant que l'on chantait, un enfant vint nous annoncer que les hommes avaient pris quelque chose : tout alors fut suspendu jusqu'au moment où un homme arriva avec la nouvelle de la capture de deux walrus. Si les femmes étaient gaies auparavant, elles furent dès lors frénétiques. Un cri de joie général retentit dans le village. On courait d'une hutte à l'autre pour se faire part de la nouvelle bienvenue, et chacun s'embrassait en manière de mutuelle félicitation. Alors on eut de la graisse, et les lampes qui en débordaient répandaient une prodigieuse lumière sur l'opération du dépècement des walrus.

Après avoir assisté à ce déploiement de joie, je couchai dans la hutte, et comme la singularité de mon logement nocturne me réveilla plusieurs fois, je trouvai les Esquimaux mangeant, mais sans faire de bruit de peur de nous troubler.

Le 5 avril, nous allâmes visiter d'autres huttes remarquables par une particularité : c'est qu'elles étaient situées sur la glace qui, étant dépouillée de neige, formait un parquet de ce bleu éclatant qui est peut-être une des plus riches couleurs que donne la nature. Nous vîmes là encore dépecer un veau marin; mais une cérémonie préparatoire avait lieu avant d'y mettre le couteau. L'animal étant couché sur le dos, on répand un peu d'eau dans sa bouche, et l'on touche chaque *fanon* et le milieu du ventre avec un peu de noir de fumée et d'huile prise de la partie inférieure de la lampe. Cette cérémonie se fit avec un soin superstitieux qui en annonçait l'importance.

Le 11 avril, on commença à faire les apprêts nécessaires pour la sortie des vaisseaux, et le soir les naturels vinrent à bord. Les femmes s'étonnaient de ce que nous étions venus en voyage dans leur pays sans nos femmes, et elles accueillirent avec une évidente incrédulité l'assurance que plusieurs de nous leur donnèrent qu'ils n'étaient point mariés.

Nous trouvâmes le 23, en fouillant la terre, quelques tombeaux, dans l'un desquels était un crâne humain et quelques morceaux de bois qui, selon toute probabilité, avaient été des parties de lances ou de flèches presque réduites en poussière. Quand on pense aux propriétés conservatrices du climat, on doit attribuer là, plus que dans toute autre partie du monde, une extrême vétusté à toute substance végétale ou animale arrivée à cet état de destruction.

Le 25, nous assistâmes à une consultation magique tenue en faveur d'un malade de la tribu. Le sorcier était placé en face du patient, et tenait ses deux pouces dans sa bouche; pendant ce temps, il était dans un muet et solennel entretien avec son *tourngow* (esprit

familier). Ensuite il se mit à faire entendre une diversité de sons confus et inarticulés, où l'on comprit que la réponse était favorable.

Enfin de jour en jour la glace s'ouvrait au large, la neige fondait à terre, les oiseaux revenaient, le saxifrage reparaissait, et, vers la fin de mai, nous commençâmes à ouvrir un canal pour sortir les vaisseaux à la première occasion favorable.

Nid de cygnes. Jardins dans des châssis. Manière dont les Esquimaux mesurent le temps. Magnifique chute d'eau. La chasse aux walrus. Peu de respect pour les morts. Autres Esquimaux à Igloulik. Hospitalité singulière pour la nuit. Chasse faite par les naturels dans leurs cheveux.

J'allai voir, le 9 juin, avec le capitaine Lyon, un nid de cygnes : il était construit avec de la tourbe, et n'avait pas moins de cinq pieds dix pouces de long, sur quatre pieds neuf pouces de large, et sa profondeur était de deux pieds. On y trouva deux œufs pesant chacun huit onces, mais les oiseaux étaient trop sauvages pour qu'on pût les approcher. Les œufs sont d'un blanc tirant sur le brun ou de couleur de crême. La glace était si faible autour de nous, que, pouvant à chaque instant être surpris par un temps favorable dont il fallait profiter, je fis embarquer tous les objets qui étaient à terre, et entre autres nos jardins en châssis, dont chacun avait produit en neuf semaines, à force de soin et de travail, quatre livres de misérables feuilles de pois, de moutarde et de cresson.

Tout avait souri jusqu'alors, et nos rudes travaux pour ouvrir le canal n'avaient été qu'un plaisir, car nous étions soutenus par l'espérance; mais, le 19, les courants et les vents se déclarèrent contre nous; la glace obstrua notre canal, qu'un autre courant dégagea. Néanmoins nous étions cernés encore; puis la maladie et la mort vinrent nous frapper : nous perdîmes deux hommes dans les deux journées du 25 et du 26.

Le 2 juillet, les rapports reçus de la montagne ayant été favorables, nous mîmes à la voile par un vent ouest-nord-ouest; mais, le 3, la glace s'étant resserrée, nous fûmes obligés de mettre en panne, et nous aperçûmes bientôt un détachement d'Esquimaux dans un traîneau : ces gens étaient les mêmes que ceux qui avaient pris congé de nous quarante jours auparavant. Sur ma proposition ils vinrent tous au vaisseau, à l'exception d'un enfant idiot que l'on laissa près du traîneau, après l'avoir attaché au chien, et le chien à la glace. Ayant interrogé ces gens sur la distance de certains lieux, j'eus l'occasion de remarquer qu'en ce point il faut juger avec beaucoup de précaution d'après leurs renseignements, attendu qu'ils comptent par *siniks* (sommeils), et que cette échelle n'est par conséquent la même pour aucun des Esquimaux que l'on questionne. Je ne les vis jamais témoigner plus de surprise que quand nous leur dîmes que nous avions quitté l'île Winter depuis un jour seulement, circonstance qui devait effectivement les émerveiller, puisqu'il leur en avait fallu quarante pour gagner notre présente station. Ils étaient depuis une demi-heure à bord quand la glace s'ouvrit, et nous fûmes obligés de les congédier pour pousser dans le nord.

Le 23, nous remarquâmes que les Esquimaux saluaient en frappant le devant de leur veste avec la paume de la main, et en criant le mot *tima*, qui, suivant Hearne, signifie : « Qu'y a-t-il? » Nous vîmes à un mille et demi dans les terres, au-delà des tentes, plusieurs ruines d'habitations d'hiver, dont les fondations étaient de pierres, et le reste de la construction se composait d'os de baleines et de walrus, inclinant graduellement à l'intérieur, et se réunissant au sommet. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir autour des tentes, parmi les têtes d'ours, de chiens et de veaux marins, des têtes d'hommes, et cette circonstance faillit nous ôter la bonne opinion que nous avions des Esquimaux. Ils traitaient cet objet avec la plus complète indifférence; puis ayant remarqué que nous avions le désir d'en prendre quelques-unes pour nos collections, ils s'empressèrent d'en chercher, et fourrèrent peut-être le crâne de leurs parents dans nos sacs sans le moindre remords.

Nous trouvâmes sur cette terre la plus belle végétation, produite tant par l'abondance d'eau courante que par les soins que permet la résidence permanente des Esquimaux près de ce lieu. Il y avait sur certains points quelques centaines de pas en carré couverts d'une mousse du plus beau velouté et d'un vert plus éclatant que je n en vis jamais.

Le 27, nous pûmes mettre à la voile, et j'examinai les îles orientales que je nommai *Calthorpe;* et, le 28, j'en vis une autre que je nommai *île Rangle*. Pendant que nous naviguions aussi vite que possible, le capitaine Lyon avait été chargé d'une reconnaissance sur les côtes d'Igloulik, et voilà ce qu'il me rapporta. Il avait passé la première nuit en plein air, mais, pour la seconde, il devait coucher chez Ouyarra, un des habitants. Onze beaux chiens tiraient les traîneaux, et un plus vieux, d'une sagacité particulière, était placé à leur tête, ayant une guide plus longue, de façon qu'il pût les conduire par les endroits les plus sains et les plus secs. Ce conducteur obéissait sur-le-champ à la voix du cocher, qui ne le battait point, mais qui lui parlait en lui disant son nom. C'était un beau spectacle que ces traîneaux courant à l'envi, tous criant, hommes et chiens, tandis que les chars traversaient les mers d'eau avec la rapidité de diligences rivales.

Le détachement du capitaine Lyon fut bien reçu chez Ouyarra. La place d'honneur, c'est-à dire la peau de daim, fut débarrassée pour le recevoir. Ses deux femmes occupaient un bout de la double tente qui composait cette demeure, à l'extrémité opposée étaient établis les parents de la femme la plus âgée. La vieille mère, Now-Kityou, aida les femmes à retirer aux voyageurs leurs vêtements et leurs bottes, qu'elles raccommodèrent et ressemelèrent sans qu'on les en priât. Le capitaine étant accablé de fatigue, son hôte et ses femmes se retirèrent pour le laisser dormir; mais, à minuit, il fut éveillé par une sensation de grande chaleur, et, à son extrême étonnement, il se trouva couvert d'une grande peau de daim sous laquelle étaient couchés le maître, ses deux femmes et leur petit chien favori, tous endormis et entièrement nus. Le capitaine, supposant que c'était l'usage, les laissa reposer en paix, et se résigna à dormir.

Quand vint l'heure du repas, tout le monde était très enchanté de nos biscuits, faits (ils le supposaient) avec la chair desséchée du bœuf musqué. Après cela on introduisit les étrangers dans une tente où l'on dansait sur l'air favori d'*amna aya*. Quand le danseur s'était bien fatigué, il allait gravement à une autre personne qui figurait dans la danse; et prenant sa tête entre ses mains, il faisait la cérémonie appelée *kounik*, qui consiste à frotter le nez, au grand ébahissement et aux bravos de toute la société. Ensuite; et comme bien restauré par cette opération, il recommençait, jusqu'à ce que le *frotté* vînt prendre sa place : six couples se succédèrent ainsi. Le kounik étant arrivé au capitaine Lyon, il fallut bien qu'il se mît à la danse, au grand contentement de l'assemblée. Il retrouva à la nuit les mêmes camarades de lit que la première fois; et le petit chien, étant plus familier, s'établit dans le sac de laine du capitaine Lyon, attendu que de ce poste il pouvait plus facilement atteindre une quantité de chair de walrus qui était près de la tête du lit; et plus d'une fois, quand le capitaine s'éveilla, il trouva le chien mangeant des morceaux de cette viande à côté de lui.

Le lendemain, un autre Esquimau emmena le capitaine Lyon dans sa tente, et lui montra un pot entier de chair de walrus qu'il avait préparée pour lui. Sa femme en lécha un morceau et le lui présenta; mais son mari lui ayant parlé tout bas, elle en prit un autre,

et ayant enlevé l'extérieur, elle donna la portion bien nettoyée au capitaine. Les petites filles étaient très habiles à un jeu singulier, mais sale, qui consistait à se passer un nerf dans les narines et à en faire sortir l'extrémité par la bouche. Pendant ce temps, les gens plus âgés faisaient la chasse aux rongeurs qui fourmillaient dans leurs habits et dans leurs cheveux, et qui de là passaient dans la bouche des chasseurs.

Quant à l'état de la glace, il n'était pas très favorable, d'après le capitaine Lyon, puisqu'elle avait encore d'un à trois pieds.

Prise d'une baleine. Navigation lente. Les glaces se referment. Excursion à terre et dans les chaloupes. La mer Polaire. Détails curieux sur les Esquimaux. Funérailles.

Les observations du capitaine Lyon confirmaient tout ce qui nous avait été dit sur l'existence d'un passage au nord dans ce voisinage. Cependant les glaces nous encombraient. On tua, un de ces jours, une baleine noire longue de trente-neuf pieds et demi. Nous nous trouvions alors par les 69° 32' 10" de latitude, et 31° 23' 6" de longitude, et nous étions peu loin du passage désiré. Les Esquimaux que nous revîmes en parlaient toujours ; mais un pareil renseignement, en ce moment, n'était qu'un objet de curiosité et presque de pénible intérêt, puisqu'il était certain que le passage était alors inaccessible pour des vaisseaux à cause de la glace.

Le 13, notre station était par les 59° 48' 10" de latitude, et 83° 29' 27" de longitude. A ce point on voyait le détroit qui nous semblait un magnifique passage dans la mer Polaire. Un des traits les plus frappants du paysage, c'était l'aspect des montagnes couronnées de neige de l'île Cockburn, dont la plus haute était de mille quatre cent quarante-sept pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le temps continuait à être très brumeux avec un peu de neige, et comme il y avait alors toutes sortes de raisons de croire que la glace fixe était sur le point de se rompre, je résolus de parer au danger que cet événement si impatiemment attendu pourrait occasionner aux vaisseaux pendant la nuit, en établissant sur le rivage un phare temporaire. A cet effet, deux hommes, pourvus d'une tente et de couvertures, furent débarqués sur la pointe est de l'île Amherse, au soleil couchant, pour entretenir des feux éclatants pendant les huit heures de nuit, et l'on alla les reprendre le lendemain. Ce phare fut établi au coucher du soleil.

A cette époque tout m'ayant fait douter de la possibilité de nouveaux progrès pendant cette saison, je convoquai en conseil les officiers, et il fut reconnu indispensable de retourner à Igloulik pour y hiverner. Dès que les Esquimaux nous aperçurent et qu'ils apprirent que nous venions pour passer l'hiver avec eux, ils exprimèrent un très grand et très sincère plaisir, et même ils laissèrent échapper plusieurs *korennas* (merci).

Ce n'est que le 31 que *la Fury* fut placée dans le meilleur ancrage que les circonstances purent offrir, et tous les jours les Esquimaux étaient venus à bord travailler à scier la glace, ou à hisser le cabestan. Nous vîmes bientôt venir quelques-uns de nos amis de l'île Winter qui nous firent toutes les démonstrations les plus vives d'amitié.

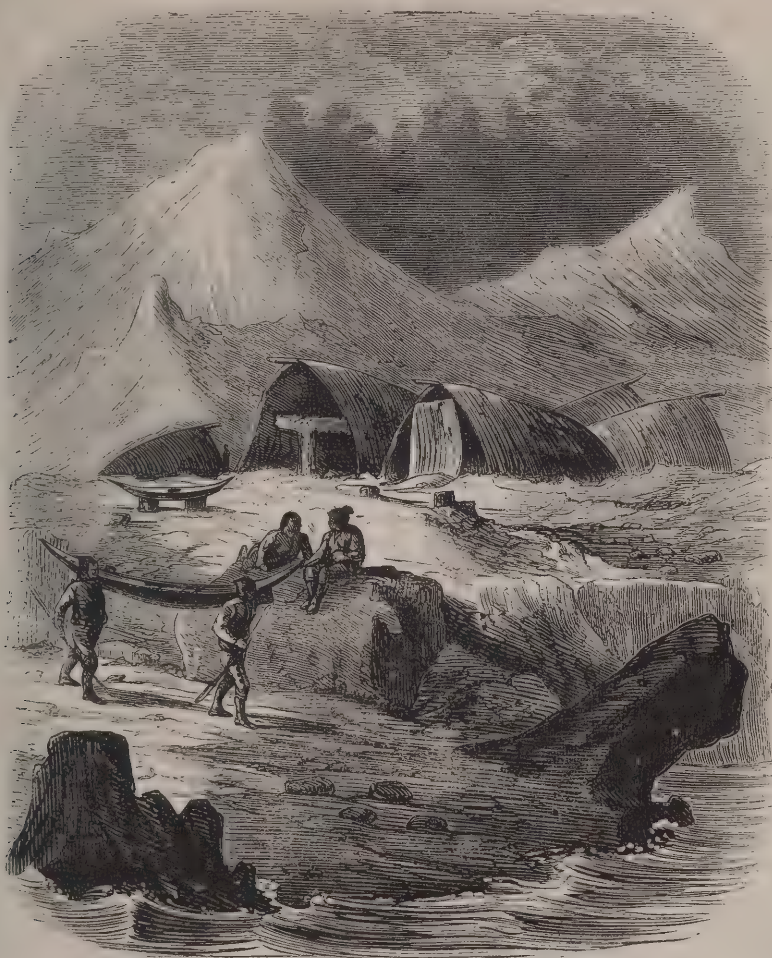
Tous les préparatifs d'hivernage sur les vaisseaux furent les mêmes que lors des deux premiers voyages. Les visites journalières des Esquimaux nous fournirent, tant aux officiers qu'aux matelots, un amusement constamment varié, et l'année finit avec la température de 42°

Vers la fin de janvier 1824, les maladies étaient nombreuses chez les Esquimaux, et une des femmes d'Ouyarra, qui avait récemment fait une fausse couche, mourut. Son mari l'enterra dans la neige, et plaça sur le corps des blocs de cette même matière périssable, qu'il cimenta en versant un peu d'eau dans les interstices. Une telle sépulture n'était pas de nature à beaucoup durer, et en effet quelques jours après, les chiens affamés écartèrent la neige et dévorèrent le corps.

Le capitaine Lyon me donna aussi des détails de la mort et des funérailles d'une autre femme et de son enfant. Quand Poutou-a-Louk fut morte, je promis à son mari que le corps de la défunte serait conduit dans un traîneau jusqu'à la fosse par des hommes et non par des chiens ; cette promesse lui fit plaisir, car on apprit que des chiens avaient mangé une partie d'un corps qu'ils conduisaient ainsi. Alors le mari se mit en devoir de préparer le cadavre, et d'abord il se boucha le nez avec du poil de daim, et mit ses gants, paraissant craindre que sa main nue ne touchât le corps mort. Je remarquai qu'il mettait un soin extrême à ce que chaque article du costume fût exactement placé sur sa femme, comme lorsqu'elle était vivante ; et s'étant aperçu qu'il avait mis la botte droite à la jambe gauche et la botte gauche à la droite, il les retira pour les mettre bien. Cette cérémonie finie, la défunte fut cousue dans un hamac, et à la requête du mari, on lui laissa la face découverte. Un officier qui était présent s'imagina comme moi que l'homme, à en juger par ses actions et ses paroles, exprimait le désir que l'enfant vivant fût enseveli avec sa mère. Nous pouvons nous être trompés : mais il y avait des probabilités que nous avions raison dans nos conjectures ; car suivant Trantz et Egède, les Groënlandais étaient dans l'usage d'enterrer les enfants orphelins de mère, dans la persuasion qu'autrement ils mourraient de faim, car aucune femme ne leur donnerait une part de son lait, qu'ils regardent comme la propriété exclusive de leur race. A la prière de cet homme, mes chiens ayant été soigneusement attachés, un détachement de mes hommes, accompagné de moi, tira le corps sur le rivage, où nous fîmes une fosse d'un pied de profondeur ; car il fut impossible de creuser plus avant à cause de la terre gelée. Le corps étant placé sur le dos, le mari entra dans la fosse et coupa toutes les coutures du hamac, sans toutefois le développer, paraissant faire comprendre par cette action que les morts ne devaient pas être retenus. Je mis un couteau de femme près du corps, et nous remplîmes la fosse, sur laquelle nous entassâmes une quantité de pierres pesante qu'ils était impossible à tout animal d'écarter. Schaga, fille du veuf, jeune fille de treize ans, fit à sa petite sœur, non encore sevrée, une marque entre les sourcils avec de la suie, ce qui signifiait, à ce que l'on me dit, qu'étant non sevrée encore, elle devait certainement mourir. En effet, une femme ayant été invitée à donner des soins à ce pauvre enfant malade, bien que le sien fût à demi sevré, elle refusa tout net.

La nuit, j'entendis, dans mes intervalles de sommeil, de profonds soupirs, et, en levant le rideau, je vis le père debout et regardant tristement son enfant. Je m'efforçai de le consoler, et il promit d'aller au lit ; mais quelques minutes après l'ayant entendu soupirer encore, je retournai et trouvai que son enfant était mort, ce que le père savait depuis quelque temps. Il me dit alors que cet enfant avait vu sa mère la dernière fois qu'il l'avait appelée, et qu'elle lui avait fait signe de monter à khillo (le ciel), et qu'il était mort à l'instant. Il ajouta qu'il était *bien* que l'enfant fût parti, parce que jamais les enfants ne survivaient à leur mère, et que la marque que Schega avait fréquemment renouvelée avait suffi pour assurer la mort de cet enfant.

Mon détachement fit un excellent déjeuner le 26 ; et je remarquai que les Esquimaux ne se firent aucun scrupule de placer le vase qui contenait le manger sur la table où était l'enfant mort, que j'avais enveloppé dans une couverture, et ce spectacle n'excita en eux pas plus de dégoût que si c'eût été un morceau de bois. Nous enterrâmes ensuite l'enfant dans la neige, car le père nous assura que la mère crierait dans son tombeau si le moindre poids de pierre ou de glace pe-



Tentes des Esquimaux.

sait sur son enfant. Il craignait qu'elle-même ne souffrît déjà beaucoup du monument de pierre que nous avions élevé sur elle. Le père plaça au côté droit du corps les courroies au moyen desquelles sa mère le portait.

Le long séjour que nous fîmes avec les Esquimaux et la connaissance de leur langue nous permirent de leur parler en détail de notre pays. C'est avec une extrême difficulté que ces gens parvinrent à se former une idée de la supériorité de rang de quelques-uns de nous, et ils mesuraient notre importance respective au degré de richesses qu'ils supposaient à chacun. Ils regardaient, par exemple, les vaisseaux comme appartenant au capitaine Lyon et à moi : c'est par cette raison qu'ils les appelaient *Lyon oumiak* et *Parry oumiak*.

Les chiens esquimaux transportent des fardeaux énormes. Débris d'un naufrage entre les mains des naturels. Tendresse naïve de deux Esquimaux.

Nous eûmes à transporter de *l'Hécla* sur *la Fury* beaucoup d'objets d'armement et d'équipement. Il était curieux de voir nos chiens inappréciables traînant une ancre, un bâteau ou un mât sans la moindre difficulté ; et l'on peut se former une idée de ce dont ils sont capables, quand on saura que neuf des chiens du capitaine Lyon tirèrent seize cent onze livres en neuf minutes, sur une distance de dix-sept cent cinquante pas, et qu'ils soutenaient ce travail sept ou huit heures par jour.

Le vent s'étant mis au sud, nous pûmes laisser entrer dans le vaisseau un peu d'air frais vers les premiers jours d'avril ; mais la température était très basse le 1er juin ; ce qui força à retarder un voyage que devait entreprendre le capitaine Lyon par le travers de l'île à l'ouest jusqu'au fond de la crique de William ; et de là, au moyen de la glace, il devait suivre les côtes de la mer Polaire dans la direction d'Accouli. Le 7, le temps s'étant remis, nous partîmes pour l'ouest, le capitaine Lyon et moi, et j'étais de retour à bord le 14, après quelques observations.

Le 20, nous vîmes arriver au nord trois ou quatre Esquimaux, et ce qui excita notre plus vive curiosité, ce fut le traîneau qui les portait, et dont certaines pièces offraient les lettres *brea*, ce qui prouvait à peu près qu'elles étaient les débris d'un tonneau qui renfermait du pain (*bread*) : deux vaisseaux qui avaient été jetés sur la glace leur avaient fourni ces matériaux.

Lors d'une autre excursion avec un Esquimau et sa femme, nous les vîmes s'arrêter et aller droit à un cercle de pierres, s'y agenouillant et poussant des cris très hauts et très lamentables pendant quelques minutes ; ils répandaient des larmes abondantes, et quand je m'en-

quis de la cause de cette affliction, j'appris que ce lieu était celui même où leur tente avait été dressée tout l'été, et que la place du lit où la vieille femme était à genoux avait été le lieu de la mort de leur fils adoptif. L'expression de leur douleur naïve me frappa. Ces braves gens témoignèrent toujours un attachement particulier pour un chien qu'ils m'avaient vendu, et qui portait le même nom qu'un jeune homme de leur famille qu'ils avaient perdu. Dans le cours de ce voyage, la vieille femme appelait constamment le chien *Irninga* (fils), mot auquel le bon animal répondait en sautant et en lui léchant le visage.

Ayant pris terre au fond de la baie sur le rivage sud, nous fîmes sans difficulté deux milles par terre, jusqu'à ce que nous arrivassions à une rivière que je nommai *Crozier*. Après cette excursion, nous rentrâmes, le 2 juillet, aux vaisseaux, où je retrouvai le capitaine Lyon de retour d'une pénible et vaine expédition qu'il avait tentée vers l'ouest par terre.

Tout le mois de juillet fut employé en des expéditions de chasse pour nourrir nos rennes, et le 29 le scorbut se déclara parmi nous assez faiblement. Le 1er août arriva, et chose incroyable, les vaisseaux étaient aussi étroitement renfermés dans la glace qu'au fort de l'hiver. Cependant je me déterminai à nous faire ouvrir un passage de quatre ou cinq milles dans la glace, et le 8, dans l'après-midi, je me rendis vers le nord pour examiner la glace fixe à l'embouchure est du détroit, et nous trouvâmes cette glace attachée aux deux rivages en travers, entre la partie nord-est de Nirlo-Nakrou et la baie de Murray-Maxwell. Nous pensions tous que cette glace était plus solide qu'à la même époque, dans le même endroit, l'année précédente. Comme le soleil descendait à peu près dans la direction du détroit, nous nous procurâmes, du haut du mât, une vue distincte et étendue de ce point de l'horizon, et il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui-là. Un immense espace de glace solide, unie, occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fente.

Après cet examen, qui détruisait tout d'un coup les espérances que nous avions conçues sans cesse, relativement à un passage à travers ce détroit, nous révînmes vers Igloulik pour y rejoindre *l'Hécla*, que nous avions laissée captive encore, et qui ne put sortir de la baie que le 9.

Dans cette situation, le capitaine Lyon fut, comme moi, d'avis que le retour en Angleterre était prudent, et que le contraire serait une faute. On se mit donc tout aussitôt à faire les préparatifs, et le 11 je me rendis, avec *la Fury*, sur le continent, et, conformément à mes instructions j'y élevai un mât de cinquante-six pieds de haut, portant un pavillon, et à son sommet une boule faite de cercles de fer et de toiles à voiles, ayant dix pieds de diamètre, et nous enterrâmes au-dessous de ce mât un cylindre contenant, sur parchemin, quelques détails sur notre visite en ces parages.

Le 12, nous quittâmes définitivement Igloulik, et le 14 les vaisseaux étaient près d'une autre île au sud-sud-ouest, nommée *Ouglit*. Le vent et la glace nous retenant sur ce point, j'envoyai M. Ross à Ouglit pour prendre des hauteurs, et nous constatâmes que notre latitude était de 68° 23' 58".

Le 31 août, nous nous trouvâmes être à cent soixante milles du point de départ, le long de la côte, et nous n'en avions pas fait à la voile plus de quarante : les glaces en dérivant avaient effectué le reste. Le 1er septembre nous étions à trois ou quatre cents pas des rochers qui sont sur le rivage est de l'île Winter.

Le 6, j'appris avec douleur par le télégraphe de *l'Hécla*, que M. Fife, contre-maître de la navigation du Groënland, venait de mourir : nous appréhendions cet événement depuis plusieurs jours. Il avait succombé au scorbut. Je fis livrer à la mer, avec toute la solennité possible, les restes de cet excellent matelot.

Ce n'est que le 17 que nous nous trouvâmes hors de la glace et des courants contraires. Enfin, le vent étant favorable, nous passâmes près des îles Trinité le 18 au soir, et le lendemain devant l'île Salisbury. Puis, sans rencontrer le moindre obstacle, nous descendîmes le détroit d'Hudson, et à midi, le 23, nous avions passé les îles Buffon.

Le 9 octobre au matin, nous vîmes les Orcades, et le 10 nous y jetâmes l'ancre à Lerwick pour prendre des rafraîchissements et attendre qu'un mauvais vent qui s'était déclaré du sud eût changé. Je ne saurais dire avec quels égards on nous traita pendant les quatre jours de notre séjour forcé dans le détroit de Brassay. A la première nouvelle de notre arrivée, les cloches de Lerwick sonnèrent et la ville fut illuminée le soir.

Le 13, le vent ayant passé dans le nord, nous prîmes congé de nos excellents hôtes, et, le 18, j'arrivai à Londres : les vaisseaux entrèrent dans la Tamise le 14 novembre.

TROISIEME VOYAGE.

(1824-1826.)

Malgré le non-succès de la dernière expédition dans les mers Polaires, on se résolut de tenter encore une fois le voyage par mer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, et les vaisseaux furent équipés avec un soin tout particulier. On doit encore aux marins de tout grade de l'expédition les plus sincères remercîments pour leur zélée coopération, et je suis heureux de répéter que, si la réussite de l'entreprise avait dépendu d'eux, elle aurait accompli tous les vœux de la science. *l'Hécla* et *la Fury* quittèrent la Tamise le 10 mai 1824, et le 4 juillet nous étions près de l'île que les Danois nommèrent *Boat-Island*, et qui est par 74° 28' 15" de latitude, et 58° 12' 56" de longitude. Le lendemain nous comptâmes, étant sur le pont, cent trois montagnes de glace, dont quelques-uns s'élevaient de cent à deux cents pieds au-dessus de la mer, et nous étions entourés de glaces au point d'être obligés d'aller continuellement à la remorque et de nous frayer passage à la scie. Nous eûmes ces difficultés à vaincre jusqu'au 9 septembre, et le 10 nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, libre de toute glace, si l'on en excepte çà et là une montagne flottante au milieu de la solitaire grandeur de cette vaste étendue d'eau.

Le 13, nous étions à sept heures au cap York, quand nous eûmes le chagrin de voir la mer devant nous couverte de jeune glace, avec laquelle il nous fallut lutter quatre jours, et sans cesse perdant du terrain.

Le 17, un vent de l'est nous repoussa en avant. Enfin, après avoir été le jouet des courants qui dérivaient ou des glaces qui tantôt nous obstruaient, tantôt s'éloignaient de manière que tout se remît en mouvement ou *en vie* comme disaient les matelots, pour retomber le lendemain dans l'immobilité, nous entrâmes à la fin d'octobre dans le port Bowen, où nous établîmes nos quartiers d'hiver.

Après tous les soins extrêmes pris pour le maintien de la chaleur, qui, dans ces régions, est plus que le bien-être, car elle est la vie elle-même, il fallut songer à varier nos amusements dramatiques, qui étaient usés, comme on dit, jusqu'à la corde, et nous établîmes un bal masqué. Ces divertissements eurent lieu avec le plus grand ordre et une réserve parfaite. Nos mascarades étaient sans licence et notre carnaval sans excès. Une occupation non moins autrement suivie, ce furent les écoles, qui eurent un effet excellent.

On a souvent parlé de la rapide et distincte propagation du son dans cet air si froid ; en voici un exemple. Le lieutenant Foster avait été dans la nécessité d'envoyer de l'observatoire au rivage opposé du port, distance de près de deux milles, un homme pour fixer une marque au méridien, et il avait placé entre eux deux,

à mi-chemin, quelqu'un pour répéter ses ordres; mais il reconnut que ce soin était inutile et qu'il pouvait parfaitement s'entretenir avec cet homme malgré l'éloignement.

L'hiver présenta quelques belles aurores boréales, mais la hauteur des terres qui entouraient le port Bowen nous priva plus longtemps qu'à l'ordinaire de la présence du soleil sur l'horizon. Quelques-uns de nos officiers, montés exprès sur une haute montagne, l'entrevirent le 2 février 1825.

Une ourse tuée dans l'eau libre, dans les premiers jours de notre arrivée au port Bowen, nous donna une preuve frappante d'affection maternelle. Elle eût pu facilement s'échapper; mais elle avait deux petits, et elle ne voulut pas les abandonner. Elle les emportait sur son dos quand la chaloupe la rejoignit. Une seconde circonstance semblable se présenta pendant le printemps. Deux oursons étant descendus dans une large fissure dans la glace, leur mère se plaça devant eux, de manière à les garantir des attaques de nos gens, qu'elle eût pu facilement éviter elle-même.

Dès que la terre le permit, nous fîmes, dans l'intérêt de la géographie, des excursions dans l'intérieur, et nous essayâmes de la pêche aux baleines pour nous pourvoir d'huile. Enfin nous pûmes reprendre la mer le 20 juillet, gouvernant vers la côte occidentale de la baie du Prince-Régent; et nous l'atteignîmes le 24 à la hauteur du cap Seppings.

Le 25, de bonne heure, nous passâmes l'ouverture marquée dans la carte de cette côte par 73° 34' de latitude; et c'est par les 72° 42' 30" de latitude, et 91° 50' 5" de longitude, que *la Fury* dut être abandonnée, après avoir échoué sur la glace, de manière à ne pouvoir plus être remise à flot. Cet accident mit fin tout-à-coup aux espérances de succès que l'on avait conçues pour le principal objet de ce voyage; et, le 27, je fis connaître aux deux équipages réunis sur *l'Hécla* l'intention où j'étais de retourner en Angleterre, et le 29 et le 30, étant à l'ancre dans le port de Neill, nous remplîmes nos tonneaux et fîmes divers arrangements intérieurs, puis nous sortîmes du port par un léger vent de nord-ouest.

Le port de Neill, le seul qui soit sur la côte occidentale de la baie du Prince-Régent, à l'exception du port Bowen, auquel il est de beaucoup supérieur, est un excellent abri. Sa latitude est de 73° 9' 8", et sa longitude de 89° 1' 26".

Le 1er septembre nous trouvâmes une mer parfaitement libre dans le détroit de Barrow, et nous pûmes porter à l'est. Le 17, à midi, nous étions au sud du cercle Arctique: depuis cette latitude jusqu'à 58° environ, nous eûmes des vents favorables. Ce n'est que le 10 octobre que nous doublâmes la pointe nord des Orcades, et j'arrivai le 16 à Londres.

Le capitaine Hoppner, ses officiers et tout l'équipage furent jugés suivant les formes indispensables, en raison de la perte de *la Fury*, et il est à peine nécessaire d'ajouter qu'ils furent acquittés honorablement.

En terminant la relation de ce troisième voyage, j'ajouterai quelques détails sur les Esquimaux de la presqu'île Melville et des îles adjacentes, particulièrement des îles Winter et Igloulik, détails que je n'ai pu donner dans le cours du récit.

Le nombre d'individus composant la tribu d'Esquimaux rencontrée à l'île Winter et à Igloulik était de deux cent dix-neuf, dont soixante-neuf hommes, soixante-dix-sept femmes et soixante-treize enfants.

Les femmes étaient en grande partie jeunes relativement, c'est-à-dire de 20 à 25. Il n'y en avait que quatre qui paraissaient avoir atteint la soixantaine, car sur les cent cinquante-cinq individus qui passèrent l'hiver à Igloulik, nous remarquâmes seize décès et neuf naissances seulement.

La taille des Esquimaux est, comme on sait, petite; mais chez les femmes elle est réduite encore à l'œil par la forme massive des vêtements et par l'habitude qu'elles acquièrent de bonne heure de se courber en avant, afin de balancer les pieds de l'enfant qu'elles portent dans leur capuchon. Elles avaient toutes, même les plus jeunes, la chair flasque et sans aucune fermeté: leur nez est petit et renfoncé entre les os des joues, mais sans être très aplati. Leurs dents sont belles, sans en excepter celles des vielles femmes, qui sont cependant considérablement usées par l'habitude de mâcher les peaux de veau marin pour faire des bottes.

Les jeunes gens des deux sexes ont le teint clair et transparent et la peau douce; et quand elle est dépouillée de sa couche d'huile et de saleté, elle est à peine plus foncée que celle d'une brune un peu prononcée, de façon que le sang est très visible quand il monte aux joues. Outre la petitesse de leur œil, il est à remarquer qu'il n'est point horizontal comme le nôtre, mais il descend beaucoup plus bas du côté du nez que de l'autre.

La chevelure des deux sexes est noire, luisante et raide. Les hommes la portent longue, et elle pend autour de leur tête sale et éparse. Quelques jeunes gens, surtout parmi ceux qui étaient venus à nous aux environs des côtes du Welcome, l'avaient coupée droit sur le front, et deux ou trois avaient sur le sommet de la tête une place circulaire où les cheveux étaient tout-à-fait courts et rares, rappelant ainsi la coiffure des capucins. Les femmes sont fières de leur chevelure longue et épaisse; et quand elles veulent se montrer parées, elles la séparent en deux parties égales, dont l'une leur pend de chaque côté de la tête et sur les épaules. Pour assujétir et rendre raides ces tresses, elles les attachent en forme de longue queue avec une lanière de peau de daim roulée en spirale autour des cheveux, et de manière à montrer alternativement une bande de fourrure blanche ou foncée. On appelle ces queues *rogliga* Les femmes moins élégantes se contentent de renouer leur chevelure en nattes pendantes de chaque côté du front, et les plus indifférentes à leur toilette la bordent sous la taille de leur veste. Les cheveux, chez les deux sexes, sont pleins de vermine dont ils se débarrassent réciproquement, et qu'ils mangent. Les femmes ont un peigne qui nous a paru être beaucoup plus d'ornement que d'usage. Quand une femme a son mari malade, elle porte les cheveux détachés, et s'il meurt, elle les coupe en signe de deuil. Les hommes portent la barbe sur la lèvre supérieure et le menton, et lui laissent une longueur d'un pouce à un pouce et demi. Quelques-uns se faisaient remarquer par une touffe entre la lèvre inférieure et le menton.

Les vêtements des hommes et des femmes sont entièrement de peau de daim, et ils diffèrent en ce point de la plupart des Esquimaux que nous avons rencontrés. Quant à la forme, elle varie très peu de celle qui a été tant de fois décrite. Le milieu du dos de la veste des femmes est en saillie, afin de donner pied à l'enfant, qu'une ceinture placée au-dessous et retenue devant par deux grands boutons de bois empêche de tomber. Les manches des femmes sont plus larges, pour qu'elles puissent plus commodément déposer leurs enfants dans leur capuchon. Elles ont l'habitude d'en retirer leurs bras pour les rapprocher du corps, comme nous faisons de nos doigts dans nos gants quand le froid est rigoureux.

Chaque personne a toujours en hiver, quand elle est dehors, deux vestes, dont l'une extérieure (*cappatiga*) a la fourrure en dedans, et l'autre intérieure (*fattiga*) touche le corps. Il en est de même pour les culottes, et leurs jambes sont, ainsi que leurs pieds, si bien vêtues, que nul degré de froid ne peut les atteindre. Les bottes de dessous des femmes, différentes de celles des hommes, sont lâches autour de la jambe; étant aussi hautes que le jarret en arrière et en avant, elles atteignent, au moyen d'une longue patte en pointe, la taille, et là elles s'attachent aux culottes. La botte que l'on met par-dessus correspond avec l'autre par la forme, hormis qu'elle va en avant, se gonflant au point

de donner à celle qui la porte l'apparence la plus bizarre que l'on puisse imaginer. Cette superfluité dans les bottes venait probablement d'un usage que pratiquent encore les femmes du Labrador, et qui consiste à porter leurs enfants dans leurs bottes.

Une ou deux personnes avaient l'habitude de porter autour du cou une espèce de fraise, composée du poil le plus long de la peau de daim, et retombant sur la poitrine d'une manière qui sied très bien aux jeunes gens. Cet ajustement paraissait donner si peu de chaleur à ceux qui le portaient, que je suis disposé à croire qu'il s'y rattache quelques notions superstitieuses.

L'Esquimau ainsi équipé peut affronter toutes les injures de ce climat, et rien ne peut égaler l'aspect de bien-être qu'ils montrent même par le temps le plus rude. Quand on les voit à une petite distance, la bordure blanche de leurs capuchons, blanchie encore par leur haleine, qui s'y attache et y gèle, contraste avec les figures foncées qu'ils entourent, et en fait de très grotesques objets.

Les femmes prenaient avec empressement les gants que nous leurs donnions, et disposaient les noirs et les blancs alternativement sur un cordon fait d'un nerf. Elles les portaient aussi en bracelet autour du poignet, et il est probable que ce dernier ornement était considéré comme un charme. Mais la plus extraordinaire des amulettes, et qui leur appartient tout entière, c'était un rang de nez de renards attachés à la partie antérieure de la veste d'une femme, comme une rangée de boutons noirs. J'achetai à une femme un ornement demi-circulaire de cuivre, en scie au bord supérieur et d'un beau poli, qu'elle portait sur sa chevelure au-dessus du front, et qui allait très bien. Toutefois la plus jolie parure de ce genre appartenait à un homme, et les hommes seuls la portaient je ne sais dans quelle occasion. Elle consistait en une bande de deux pouces de largeur, composée de plusieurs bandes de peau cousues ensemble, alternativement noires et jaunes. Près du bord supérieur on avait entrelacé, avec art, un peu de poil qui formait avec la peau une très jolie marqueterie. A la partie inférieure pendaient plus de cent petites dents, surtout de celles de renne, très proprement attachées par un double nerf, et dont l'ensemble formait une jolie frange.

Le tatouage paraît être pour la femme un ornement indispensable, et l'opération a lieu à dix ans et même avant. Les parties du corps qu'elle orne sont la figure, les bras, les mains, les cuisses et quelquefois le sein, mais jamais les pieds, comme dans le Groënland. On fait cette opération très facilement, en passant sous l'épiderme une aiguille et du fil : celui-ci est couvert de fumée et d'huile. On suit un dessin tracé d'abord sur la peau, et chaque piqûre laisse une teinte bleue ineffaçable.

Plusieurs hommes étaient tatoués sur le revers de la main, et nous apprîmes qu'ils regardaient ces marques comme un souvenir qu'on leur avait laissé de quelque personne morte ou éloignée. Il a été dit entre en d'autres lieux comment ils construisent leurs maisons avec de la glace, taillée absolument comme nos pierres : la forme de la porte est gothique. Ces constructions ont assez l'air d'habitations humaines, tant que la neige ne les a pas voilées; mais alors rien ne les distingue plus des monticules de neige que le disque de glace qui sert de vitre, et l'on peut se figurer quel singulier aspect présente à la nuit une maison que l'on ne découvre qu'au moyen du cercle de clarté que produisent les lampes de l'intérieur. Chaque lampe est disposée de façon à s'alimenter d'huile, et à cet effet on suspend une branche mince et longue de graisse de baleine, de veau marin ou de cheval de mer, près de la flamme, et la chaleur fait tomber l'huile goutte à goutte dans le vase.

Immédiatement au-dessus de la lampe est un grossier châssis de bois où les pots sont suspendus, et qui sert aussi à supporter un grand cerceau en os, qui contient un filet bien tendu. Cette machine, nommée *muctat*, sert à recevoir tous les objets mouillés, et est ordinairement chargée de bottes, de souliers et de mitaines.

Avec la corne du bœuf musqué ils se font des cuillères assez semblables aux nôtres, et je ne dois pas omettre les cuillères étroites nommées *puttekniuk*, faites de longs morceaux d'os creusés, et dont chaque ménagère porte une douzaine attachées à son étui à aiguilles.

Pour faire du feu, l'Esquimau se sert de deux morceaux de pyrite de fer, dont les étincelles sont tirées de manière à tomber dans un petit étui de cuir, qui contient de la mousse bien séchée et frottée entre les mains.

Ils ont beaucoup d'instruments de chasse et de pêche, proportionnés à la force des animaux qu'ils doivent attaquer, mais ils ne connaissent aucune arme destinée à la guerre entre eux. La distance à laquelle ces peuples étendent leurs migrations, et l'étendue de côtes dont ils ont une connaissance personnelle, sont réellement très considérables. Beaucoup d'entre eux, nés à Amilioke et à Igloulik, avaient été à *Nouwouk*, et à peu près aussi loin dans le sud qu'est la baie Chesterfield. Aucun n'avait été par eau à Accouli, mais plusieurs y étaient allés par terre. Ils ne connaissaient absolument rien du rivage continental à l'ouest d'Accouli, car on ne peut voir du haut des montagnes aucune terre dans cette direction. Ils ont toutefois une idée confuse que nul n'y pourrait vivre, faute de moyens de subsistance, pas plus les Indiens que les Esquimaux.

Ils en savent assez des Indiens par la tradition pour en avoir une grande terreur, à cause de leurs mœurs féroces. Quand, une fois, je leur racontai les circonstances d'un massacre que rapporte Hearne, ils se pressèrent autour de nous dans la hutte, écoutant avec une attention muette et presque hors d'haleine, et les mères rapprochaient d'elles leurs enfants, comme pour les garder de la cruelle catastrophe. Un fait digne de remarque, c'est qu'ils donnent aux Indiens un nom (*Irtkily*), qui paraît être évidemment le même que celui que les Groënlandais donnent aux antropophages (1), qu'ils supposent habiter la partie ouest de leurs pays, et auxquels la terreur a donné la figure d'un chien.

On remarque dans les chiens des Esquimaux une admirable dispensation de la Providence. Leur poil, dans l'hiver, a de trois à quatre pouces de long; mais en outre, la nature leur fournit pour cette saison rigoureuse un second vêtement de laine douce et serrée, qu'ils commencent à perdre au printemps. Ainsi fourrés, ils peuvent faire face au froid le plus violent sans en souffrir : ils ont de plus une faculté étonnante de résistance au froid dans les parties du corps qui ne sont pas ainsi protégées, car nous avons vu un jeune chien endormi, ayant sa patte nue sur une ancre, quand le thermomètre marquait 30°, et un de nos chiens n'aurait pu supporter un instant ce contact sans ressentir une douleur immédiate et très vive. Ils n'aboient jamais; mais ils ont un long hurlement mélancolique comme les loups, et ils le poussent vivement quelquefois pendant une minute ou deux; ils sont de plus toujours à grogner et à se battre, ce qui fait qu'ils sont en général estropiés. Quand ils sont caressés et bien nourris, ils deviennent tout-à-fait familiers et domestiques; mais ce traitement ne perfectionne pas leur qualité comme chiens de trait. L'anatomie d'un de ces chiens est exactement celle d'un loup.

Quoique les chiens ne traînent que par la crainte du fouet, cependant l'emploi de cet instrument est nuisible à la marche du traîneau; car non-seulement celui qui a été frappé se retourne, mais généralement il tombe sur son plus proche voisin, qui se rejette sur un autre, et de là résulte un désordre général accompagné de hurlements et de grognements. Il faut dire que le fouet sert peu, et que le conducteur emploie certains mots ou le nom du chien qui guide les autres.

Quand ils tirent des fardeaux pesants, ils traînent

(1) *Erkiglit*, Crantz, I, pag. 208, 209. A. M.

mieux avec un de leurs maîtres, une femme surtout, un peu devant le traîneau, et dans ce cas on leur fait souvent hâter le pas en portant une mitaine à sa bouche et en faisant le mouvement de la couper avec un couteau : on jette ce morceau de mitaine sur la neige ; alors les chiens prenant cet objet pour de la viande, se précipitent en avant pour le prendre.

Les Esquimaux furent, dans nos premiers rapports, très probes et très loyaux avec nous ; mais plus nous leur devînmes familiers, plus ils se relâchèrent et employèrent de ruses pour couvrir leurs petits larcins. Mais il faut ici faire la part de la tentation à laquelle ils étaient exposés journellement, parmi les immenses amas de biens que nos vaisseaux leur semblaient contenir. Pour établir un parallèle, supposons un Européen de la plus basse classe, admis à errer parmi des tas d'or et d'argent : aux yeux des Esquimaux rien ne peut être plus précieux que le fer et le bois qui abondaient à bord. L'Européen et l'Esquimau qui résistent à la tentation de dérober, dans des cas si analogues, doivent être considérés comme étant de niveau sur l'échelle de la probité.

Je n'ai parlé que de leurs rapports avec nous : quant à leurs transactions entre eux, la plus stricte loyauté y préside, et le vol ne paraît pas être craint parmi eux. Pour leur caractère, le vice principal est l'envie et la médisance, surtout de la part des femmes. Il n'était pas rare de les voir réunies en groupes, chacune racontant aux autres ce qu'elle savait pendant deux heures, singeant de temps à autres les personnes dont elle parlait, et entremêlant ses histoires de plaisanteries évidemment aux dépens des voisines absentes.

Ils sont hospitaliers, je l'ai déjà dit, et je dois reconnaître qu'étant leur hôte, j'ai passé une soirée de vif plaisir entre les femmes travaillant et chantant, les maris raccommodant en paix leurs lignes, les enfants jouant devant la porte, et le pot bouillant sur la flamme claire d'une lampe qui égayait.

Les femmes ne sont point traitées en servantes, comme on le dit des Groënlandaises : elles se livrent à ces travaux que l'on qualifie de domestiques, comme les femmes de classe inférieure dans la société civilisée. Dans l'hiver elles n'ont absolument rien à faire, et sont tranquillement assises dans leurs huttes, la plus grande partie du jour. Elles s'asseient toujours sur leur lit avec les jambes ployées sous elles, et sont mal à leur aise dans la posture que nous prenons ; les hommes s'asseient quelquefois comme nous, mais ils aiment mieux avoir les jambes croisés devant eux.

Les femmes ne paraissent pas être très prolifiques : la plus grande famille se composait de sept enfants du même lit. Trois ou quatre sont le nombre ordinaire. Elles sèvrent habituellement leurs enfants à trois ans : elles ont aussi l'habitude de leur donner à manger dans leur bouche, après avoir amolli par la mastication les aliments qu'elles leur présentent en tournant la tête, assez pour que l'enfant qui est dans le capuchon puisse joindre ses lèvres à celles de sa mère. On fait de la même manière dégourdir l'eau pour eux, et les pères aiment beaucoup à les prendre sur leurs genoux et à les nourrir ainsi.

J'appréhende de ne pouvoir donner un très favorable témoignage en faveur de la chasteté des femmes et de la délicatesse des maris sur ce point. Quant aux derniers, il n'était pas rare d'en voir offrir leur femme en vente, aussi facilement qu'une veste ou un couteau. On peut affirmer que dans aucun pays la prostitution ne va aussi loin que chez ces peuples. La conduite de la plupart des femmes, quand leurs maris étaient absents des huttes, témoignait clairement de leur indifférence à leur égard, et de leur entier laisser-aller relativement aux liens nuptiaux. Le départ des hommes était généralement le signal pour mettre de côté la contrainte, que l'on reprenait bien vite lors du retour, qu'elles se font annoncer par les enfants postés au dehors pour avertir.

Les enfants sont dociles, et connaissent à peine la désobéissance. Un mot, un regard même de leurs parents suffit. Quand ils ont huit ans, leurs pères les emmènent à la chasse des veaux marins, et à partir de cette époque ils deviennent utiles à toute la tribu.

Il m'arriva un jour de me qualifier en riant de père d'un jeune garçon qui était près de moi, et je reçus du vieillard dont il était le fils une réponse qui me prouvait que je pouvais l'adopter sans façon : l'adoption est en effet une coutume poussée très loin chez ce peuple. Elle n'a pour motif souvent qu'un but d'intérêt, et pour se procurer des soutiens pour la vieillesse : aussi n'adopte-t-on que des garçons. Quand un homme adopte le fils d'un autre pour être à lui, on dit qu'il le prend (*tego*), et dès lors, l'enfant vit chez lui comme dans la maison paternelle, et ignore même souvent qu'il a été l'objet de ce marché, surtout si ses parents sont morts.

La conduite des Esquimaux envers les vieillards et les infirmes, qui ne sont plus qu'un fardeau, trahit un degré d'insensibilité qui paraît presque féroce : cependant, les intérieurs, composés même de plusieurs familles, vivent dans la concorde la plus parfaite.

Les Esquimaux ne paraissent reconnaître aucune supériorité entre eux, après celle des parents et des maris. Le mot *nallegak*, employé au Groënland pour exprimer les mots *maître* et *seigneur* dans les traductions esquimaues de l'Ecriture, n'est pas connu chez eux. C'est par l'effet de cette fierté et de cette idée de suffisance qu'ils se sont nommés *Innui*, ou *les hommes*.

On peut supposer que chez un peuple aussi gai que les Esquimaux, il y a plusieurs sortes de jeux. Il en est un qu'un de nos officiers vit à l'île Winter, pendant que la plupart des maris étaient à la chasse des veaux marins, et une femme en était le principal personnage. A peine l'eut-on priée de donner ce spectacle, qu'elle délia tout-à-coup sa chevelure, la natta, attacha les deux bouts ensemble pour qu'elle ne la gênât point, et alors avançant au milieu de la hutte, elle commença à faire les grimaces les plus hideuses que l'on puisse concevoir, attirant ses deux lèvres dans sa bouche, poussant son menton en avant, louchant d'une manière effroyable, fermant de temps à autre un œil, et rejetant sa tête d'un côté à l'autre comme si elle eût eu le cou disloqué. Ce spectacle nommé *ayokit tak poke* fut suivi d'un second divertissement qui consiste à regarder fixement et gravement devant soi, en répétant *tabak tabak*, *keibo kiebo*, *kebau genu toïk ; kebau genu toïk*, *amatoma*, *amatoma*, dans l'ordre où ces mots sont placés, mais chacun quatre fois au moins, et toujours avec une inflexion particulière de la voix. On fait sortir le son de la gorge de façon qu'il ressemble beaucoup à la ventriloquie. Après le dernier *amatoma*, l'actrice dirigea son doigt vers son corps, et prononça le mot *angetkoug*, en tenant son sérieux pendant cinq ou six secondes, puis elle éclata d'un rire fou, auquel se joignit toute la compagnie, qui y prenait part en prononçant en chœur certaines paroles d'une voix gutturale. Il y eut d'autres divertissements du même genre, c'est-à-dire composés de grimaces et de contorsions qu'il n'est pas besoin de décrire, et que l'on peut supposer avoir pour conséquence certaines actions que leurs maris ne doivent pas connaître : les émissaires placés aux aguets le prouvent. Les femmes esquimaues s'amusent aussi à sauter à la corde. Elles sont aussi fort passionnées pour la musique, tant vocale qu'instrumentale. Elles écartaient leur chevelure de leurs oreilles, et tendaient le cou pour saisir plus distinctement les sons, quand nous faisions de la musique. Quant à la leur, elle est entièrement vocale, à moins que le tambourin ne soit considéré comme une exception.

Quelle que soit l'abondance dont ces peuples jouissent, ils souffrent quelquefois horriblement du contraire. Dans un lieu près d'Accouli, pendant une très grande famine, une troupe d'hommes tomba sur une autre et massacra tout le monde ; ensuite les vainqueurs vécurent de la chair des vaincus, quand elle fut gelée,

et sans la faire cuire ou même dégeler. Ce fait nous fut raconté par plusieurs Esquimaux.

La cérémonie des lamentations ne commence pas seulement à la mort, elle accompagne les derniers moments de la maladie. Le père d'une personne malade entre dans l'appartement, et après l'avoir regardée pendant quelques secondes sans parler, il annonce par un profond sanglot qu'il se prépare à la cérémonie prochaine; alors tous les gens présents se joignent en chœur à ses cris : c'est un compliment de condoléance qu'il serait inconvenant d'omettre.

Ces Esquimaux ne paraissent pas avoir l'idée de l'existence d'un Etre suprême : leurs superstitions, qui sont nombreuses, ont toutes quelque trait à l'agence surnaturelle des *Tourngou*, ou esprits avec lesquels, certains cas, les *Angetkougs* ont de mystérieux enentretiens dans une hutte sombre, et d'une voix étrangement modulée. Les Esquimaux ont une foi implicite dans ces absurdes oracles.

—

QUATRIÈME VOYAGE.

(1827.)

L'Hécla, dont j'étais le commandant, sortit le 25 mars 1827 de la Tamise, pour aller vers le pôle nord aux termes de mes instructions, et le 6 avril il était en pleine mer, et ayant en poupe un vent du sud qui nous portait droit au nord. Les vents favorables furent si constants, que, le 17, nous arrivâmes au large de l'île Féroë sur laquelle se trouve Hammerfert, et, le 19, nous y entrâmes pilotés par des Laponais qui montaient une chaloupe venue à notre rencontre. Là, nous commençâmes des observations magnétiques, qui durèrent tout le temps de notre séjour ; nous complétâmes nos provisions d'eau, et nous nous procurâmes quantité de venaison et de poisson. Nous achetâmes aussi des souliers à neige, et l'on nous amena, le 23, huit rennes avec de la mousse pour leur nourriture *cenomyce rangiferina*). Tous nos préparatifs étant ainsi complétés dans le sens de nos instructions, nous levâmes l'ancre le 29.

Le 5 mai, étant par 73° 30' de latitude et 7° 28' de longitude, nous rencontrâmes le premier courant de glaces, et, le 9, nous vîmes deux baleiniers par lesquels je donnai avis à l'amirauté de la présence de *l'Hécla* à la hauteur du 77e degré de latitude. Le 14, nous passâmes la baie de la Madeleine, et plus tard dans la journée nous arrivâmes au large du cap de Hackluyt que nous tournâmes au sud-est pour chercher un ancrage dans le hâvre de Smerembourg. En cela nous fûmes déçus, car nous le trouvâmes entièrement occupé par une nappe de glace d'une seule pièce, et de chaque côté solidement attachée à la terre; nous nous mîmes alors en devoir de déposer des provisions de toute nature au cap Hackluyt, pour que mon détachement les retrouvât à son retour du nord, de façon que, dans le cas où le vaisseau serait contraint d'aller plus au sud, nous pussions avoir ici des ressources de toute espèce pour quelques jours.

Le 15, nous longeâmes la côte est du Spitzberg par la latitude de 80° 4' 13" et la longitude de 12° 35', et, le 22, on descendit sur la plage de Redbeach où, sur une petite colline, étaient deux tombeaux portant les dates de 1741 et 1762. Nous étions alors pris par la glace, et nous essayâmes de partir avec les chaloupes; mais cet expédient fut reconnu impossible, et nous fîmes des arrangements pour mettre nos provisions à bord et sur des traîneaux que nous construisîmes. J'avais l'intention de quitter, avec une partie de l'équipage, le vaisseau que je croyais assez solidement pris dans ces glaces pour y être en sûreté, mais dans les premiers jours de juin je m'aperçus de mon erreur, et de la nécessité de rester sur *l'Hécla*, qui était dans une situation périlleuse, au milieu des masses flottantes que le vent et les courants avaient ébranlées. Nous avions alors à lutter contre les efforts de la glace qui dérivait dans le sens contraire à notre direction, et, le 6 mai, nous avions été entraînés à cinq milles d'une pointe de terre, au-delà de laquelle le rivage semblait fuir considérablement à l'est. Cette pointe me paraissait répondre en tout à la situation de la baie Muscle ou Mussell, et nous pûmes y prendre terre pour y enterrer des provisions. Nous fûmes très surpris, en y débarquant, de voir de larges courants d'eau qui coulaient du haut des montagnes et des mares pleines de tous les côtés. Cette circonstance était d'autant moins attendue de nous, que nous n'avions certainement jamais vu l'eau de moitié aussi abondante dans un quartier d'hiver en cette saison, même à l'île Winter, qui est par la latitude de 66° 1/4 ou à peu près 14° au sud du pays où nous nous trouvions. L'eau coulait, à minuit, à une hauteur de trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et le saxifrage se trouvait en pleine fleur à une égale élévation.

La vue que nous eûmes du haut des montagnes me donnait la confiance que, si nous avions pu trouver un lieu de parfaite sûreté pour *l'Hécla*, nous aurions pu lancer les chaloupes dans une eau libre qui paraissait directement conduire au nord et nous aurions ainsi atteint la glace sans difficulté, mais il fallait attendre un changement favorable.

Je ne me rappelle pas avoir eu jamais aussi beau temps dans ces parages, que pendant tout notre séjour sur la côte nord du Spitzberg. La température était chaude à l'ombre, et le soleil brûlait. Le 8, une brise du sud nous délivra enfin, après une captivité de vingt-quatre jours.

Le 16, après avoir côtoyé des masses de glace qui bordaient le rivage de manière à le rendre inaccessible, nous débarquâmes sur l'île Walden pour, du haut d'une éminence, voir autour de nous. Presque toute la mer était une glace non interrompue, et nous perdîmes l'espoir de trouver dans les sept îles un port pour le vaisseau. La latitude de l'île Walden, à l'extrémité nord, est de 85° 35' 38", et la longitude 19° 51' 16". Comme nous avions remarqué cependant que, dans le nord, la mer était parfaitement claire, nous gouvernâmes vers un îlot, dans l'espoir d'y abriter *l'Hécla*, mais nous ne pûmes en faire autre chose qu'un dépôt de provisions.

Alors je me décidai, avec l'aide du vent d'est, à courir encore au sud de Low-Island, et d'essayer de nouveau d'approcher du rivage vers l'entrée du détroit de Vaigatz : nous fîmes donc toutes voiles au sud-ouest. Enfin, le 18, je découvris une excellente baie, et, le 29, nous y entrâmes *l'Hécla :* cette baie reçut, par conséquent, le nom du navire. Je donnai tout aussitôt mes instructions au lieutenant Foster qui se trouvait dès lors prendre le commandement de *l'Hécla*, pour que des provisions fussent déposées en ce lieu même pour nous, et dans la prévision du cas où le navire serait emporté par les glaces. Je prescrivis aussi des communications régulières entre le bâtiment et les lieux de dépôt, pour m'informer de la situation et de l'état du bâtiment, et me donner tous les renseignements qui pourraient nous être utiles à notre retour du nord. Ces arrangements terminés, je quittai *l'Hécla*, le 21, avec nos deux chaloupes, que je nommai *l'Entreprise* et *l'Endeavour*, qui portaient pour soixante-onze jours de provisions.

Nous partîmes donc après la salve ordinaire de trois houras de la part de ceux que nous quittions, et, après avoir traversé à la rame une quantité de glaces lâches qui étaient à l'entrée de la baie, nous nous trouvâmes dans une mer libre, et nous dirigeant vers la partie ouest de Low-Island que nous atteignîmes le 22 à deux heures du matin, nous y déposâmes des provisions, et,

le 23, nous allâmes débarquer sur les glaces attachées encore à l'île Walden où nous trouvâmes nos provisions dérangées par les ours. Nous les remîmes en sûreté; puis, comme l'aspect du nord était très favorable, nous prîmes, sans délai, congé des côtes du Spitzberg au moins pour deux mois : nous l'espérions. Nous gouvernâmes alors droit au nord, et à minuit notre latitude était 80° 51' 13".

Le plan de notre marche ayant toujours été le même depuis notre entrée sur les glaces, je puis en donner ici le détail. Nous faisions de la nuit le jour, pour éviter le trop grand éclat du soleil et avoir plus de chaleur pendant nos heures de repos, ce qui nous permettait de faire sécher nos vêtements. Cette coutume de marcher la nuit et de dormir le jour avait si complétement interverti l'ordre naturel des choses, qu'il nous était difficile souvent de nous convaincre de la réalité et que, malgré un chronomètre, nous étions souvent dans l'embarras pour savoir à quel point des vingt-quatre heures nous étions.

Quand nous nous levions le soir, nous commencions notre journée par les prières, après quoi nous quittions nos vêtements fourrés de nuit pour nos habits de voyage. Nous avions pris pour règle de toujours mettre les mêmes bas et les mêmes bottes pour la marche, et je crois que, hormis cinq ou six journées, ils furent toujours trempés ou gelés. Peu importait, puisqu'ils devaient être mouillés au bout d'un quart d'heure, et qu'il était, d'un autre côté, d'une importance vitale de tenir secs les objets dans lesquels nous couchions. Une fois *appareillés* pour la marche, nous faisions un déjeuner de cacao chaud et de biscuit, et nous partions pour faire de cinq à six heures et demie de chemin, puis nous nous arrêtions une heure pour dîner, et nous recommencions un trajet de quatre, cinq et même de six heures, suivant les circonstances. Nous faisions halte enfin, pour ce que nous appelions la nuit, qui commençait le matin de bonne heure, et nous choisissions la plus grande surface de glace que nous pouvions pour y héler les chaloupes et les tenir à l'abri des chocs d'autres glaces flottantes ou du danger de dériver avec elles. Ensuite chaque homme s'habillait pour la nuit et mettait des bas secs et des bottes fourrées, afin de faire l'examen des chaloupes, des traîneaux et des habits pour les réparer où il y avait besoin, et nous allions souper, après avoir préparé les provisions du lendemain. Alors les officiers et les matelots fumaient leur pipe : ce qui servait à sécher la chaloupe et la couverture, car cette chaleur faisait monter la température de nos habitations à 10 ou 15°. Cette partie des vingt-quatre heures était notre seul temps de plaisir réel. On causait des batailles, des histoires de mer, et les fatigues de la journée, inutiles souvent, étaient oubliées alors; enfin, après les prières, nous nous couchions dans nos vêtements fourrés. Après un sommeil de sept heures, l'homme désigné pour faire bouillir le cacao nous éveillait, quand il était prêt, par un son de *bugle*, et nous recommençions notre temps de veille et de marche. Nous partîmes, le 24, pour notre premier voyage sur la glace, et cette journée fut si pénible et si terrible, qu'elle ne se composa que de deux milles et demi dans le nord, et, le 25, nous fîmes halte pour coucher par les 81° 15' 13". Nous trouvâmes le lendemain les mêmes masses de glaces escarpées et fréquemment coupées de flaques d'eau, dont chacune nécessitait le déchargement et le rechargement des chaloupes : nous ne faisions pas plus d'un demi-mille en quatre heures.

Le 5 juillet, nous étions par 81° 45' 15", et la longitude était de 24° 23' est. On peut donc voir quelle était la lenteur de notre marche, et la longitude nous prouve que nous avions dérivé considérablement à l'est. Le 9 juillet, nous éprouvions l'ineffable plaisir de voir un beau temps sec, quand la pluie recommença; mais comme tout sur nous était mouillé, nous ne courûmes aucun risque. Nous eûmes après cela la jouissance d'un souper chaud, car nous avions tué huit ou neuf oiseaux. Bientôt après minuit la pluie fut remplacée par le brouillard le plus épais que j'eusse jamais vu, et nous avancions, nous dirigeant à tâtons d'un petit morceau de glace à l'autre, et très heureux si nous trouvions quelques surfaces unies ou des trous d'eau franchissables. Nous marchions ainsi au milieu de la nuit, passant de la glace à l'eau et de l'eau à la glace, profitant de chaque canal pour aller en chaloupe : la pluie ne cessait pas et ajoutait encore aux incroyables difficultés du chemin. Nous étions, le 16, par le 82e degré 26' 44" de latitude, et les chronomètres indiquaient une longitude est de 20° 32' 13".

Le 21, nous échappâmes de près à une très sérieuse calamité. Le champ de glace qui supportait les chaloupes et les traîneaux ayant rompu sous le poids, les traîneaux avaient presque disparu sous la glace : quelques hommes y passèrent entièrement, et un autre ne fut retenu que par sa ceinture qui s'accrocha à un traîneau placé sur de la glace plus forte. Par bonheur nous ne perdîmes ni hommes ni provisions, et nous en fûmes quittes pour être trempés.

Nous remarquâmes, une nuit (et c'était une circonstance rare), les plus éclatantes couleurs du prisme, réfléchies par les cristaux de neige sur la glace : les principales teintes étaient le rouge, l'orange, le vert et le violet. Ce phénomène avait lieu quand le soleil était bas, et à mesure qu'il se retirait, le reflet était moins distinct et plus éloigné.

Le 21, nous croyions voir de l'amélioration dans l'état des glaces; mais que l'on juge de notre surprise, en découvrant à midi que nous étions par la latitude de 82° 43' 5", ou tout au plus à quatre milles au nord de notre observation de la veille, au lieu de dix ou onze que nous avions réellement faits, tant nous avions dérivé! Cependant nous avions enfin gagné la glace permanente, mais escarpée et coupée d'eau. Nous eûmes dès lors un travail incroyable et désespérant pour ceux qui savaient pour combien peu de chose ils luttaient. Il n'en était point ainsi des matelots, car ils s'y livraient de toutes leurs forces, se contentant de remarquer en riant que *nous étions longtemps à atteindre ce 83e degré.*

Le 23 à cinq heures et demie du soir, nous vîmes un très beau phénomène naturel. Un vaste arc de brouillard blanc parut d'abord vis-à-vis du soleil, comme cela arrivait ordinairement; mais cette fois il se colora fortement de toutes les teintes du prisme, et bientôt après il ne se forma pas moins de cinq autres arcs complets. Dans l'arc principal, ceux de l'intérieur s'élargissaient graduellement à mesure qu'ils s'approchaient de celui qui les entourait, mais tous également bien colorés. Le grand arc et celui qui en était le plus près avaient le rouge à la partie supérieure du cercle; les autres, du côté intérieur.

Le lendemain nous fîmes quatre milles et demi, sur une route de sept et demi environ, que nous traversâmes trois fois comme à l'ordinaire. Le seul signe de vie animale qui nous frappa pendant la marche de ce jour, ce fut le bruit d'un rotché. Le 25, nous étions par les 82° 40' 23" de latitude, ce qui prouve que, depuis notre dernière observation, le 20 à midi, nous avions perdu en dérivant treize milles au moins, car nous n'étions pas à plus de trois milles de cette observation, quoique nous eussions certainement fait de dix à onze milles au nord dans cet intervalle.

Le 27 au soir, nous partîmes pour revenir au sud, et je puis assurer que, quelque désolés que fussent les lieux que nous allions quitter, jamais nous ne rentrâmes au logis avec moins de satisfaction qu'alors. Notre traversée en retour fut tout aussi laborieuse, et elle ne fut variée que par la nécessité de passer un lac d'eau douce au bateau et à la rame. Ce lac avait un quart de mille de longueur, et au milieu était une île.

Le 11 août, nous fîmes notre dernier repas sur la glace, par 81° 34' de latitude, et 18° 30' est de longitude, puis nous quittâmes la glace, après y avoir vécu quarante-huit jours.



Canots des Esquimaux.

Le vent était tombé, et nous n'eûmes d'autre ressource que celle de nos rames; et, le 12, nous arrivâmes devant le rocher qui est au nord de Table-Island, où avaient été déposées nos provisions. Je ne saurais dire le bien-être que nous éprouvâmes en sentant une fois encore sous nos pieds un sol sec et ferme. Nous découvrîmes alors que les ours avaient dévoré tout le pain (cent livres) : le lieutenant Crozier y était venu, et y avait apporté quelques matériaux pour réparer les chaloupes, ainsi que certains articles de superflu auxquels nous étions depuis bien du temps étrangers. Nous allâmes le lendemain prendre les provisions qui étaient sur la côte nord de l'île Walden, et, le 21 août, nous rentrâmes dans la baie de l'Hécla, après avoir accompli un voyage de onze cent vingt-sept milles.

Le voisinage de Treuren-Bourg, où se trouve la baie de l'Hécla, comme beaucoup d'autres points de la côte septentrionale du Spitzberg, paraît avoir été fréquenté à une époque très reculée par les Hollandais. Tous les lieux où nous débarquions présentaient des monuments de leur présence, dans les nombreux tombeaux que nous y voyions. Il y en a trente sur une pointe de terre tout au côté nord de la baie, et peut-être que le nom de cette baie, tiré du hollandais *treuren* (lamenter, être en deuil), a quelque funèbre rapport à cette circonstance.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE PARRY.

PARIS. — Imp. LACOUR et Ce, rue Soufflot, 16.



FRANKLIN.

(1819-1827.)

VOYAGES AUX COTES DE LA MER POLAIRE.

PRÉLIMINAIRE.

Le gouvernement britannique ayant résolu d'envoyer une expédition par terre des rivages de la baie d'Hudson, pour explorer la côte septentrionale de l'Amérique, depuis l'embouchure de la Mine-de-Cuivre, jusque vers le point le plus éloigné possible à l'est, dans la vue de faciliter la découverte d'un passage nord-ouest, entreprise à la même époque par le capitaine Parry, confia cette expédition terrestre au capitaine Franklin, en lui donnant pour adjoint le docteur Richardson et les deux élèves Georges Back et Robert Hood. Cette tâche difficile donna lieu à deux voyages qui s'accomplirent dans l'espace de huit années et dont les résultats nous ont valu la connaissance d'une grande étendue de côtes de la mer Glaciale, qui jusqu'alors n'avaient pas été explorées par les Européens, sauf les deux grandes rivières de Mackenzie et de la Mine-de-Cuivre, que les deux voyageurs Hearne et Mackenzie avaient pu descendre jusqu'à leur embouchure dans l'océan Polaire.

Le premier des deux voyages de Franklin fut commencé en 1819 et se termina en 1822 ; le second fut commencé en 1825 et achevé en 1827. Dans l'un et l'autre, on devait déterminer les latitudes et les longitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, notamment les points les plus remarquables, tels que baies, rades, rivières, caps ou autres accidents naturels de ce continent ; on devait laisser des marques visibles dans les lieux où les vaisseaux pourraient entrer et où l'on pourrait envoyer une chaloupe ; on devait y laisser, sur la nature de la côte, tous les renseignements qui pourraient être utiles au capitaine Parry. Les instructions données au voyageur portaient aussi que, dans le journal de sa route, il indiquerait le degré de la température au moins trois fois en vingt-quatre heures, ainsi que le vent, le temps et tous les phénomènes météorologiques; qu'il ne négligerait aucune occasion d'observer et de noter les variations de la boussole et l'intensité de la force magnétique; qu'il donnerait enfin une attention particulière au genre et au degré de la boussole. Nous allons offrir une analyse de ces deux voyages.

Albert-Montémont.

PREMIER VOYAGE.

(1819-1822.)

Le 23 mai 1819, le capitaine Franklin s'embarqua au port de Londres sur le vaisseau *le Prince-de-Galles*, et atteignit, le 30 août suivant, la factorerie d'York sur la baie d'Hudson. Il partit de ce lieu avec tous ses compagnons de voyage, pour le lac du Grand-Esclave par la route de Cumberland-House, et la chaîne des postes intermédiaires. On n'imagine pas la quantité de rapides, rochers et bas-fonds qu'il fallut passer durant les quarante-quatre jours qu'on mit à franchir la distance de deux cent trente lieues de la factorerie d'York à Cumberland-House, dont la latitude est par 53° 56' 40'' nord, et 102° 16' 41'' de longitude ouest de Greenwich.

Les établissements des compagnies de la baie d'Hudson et du nord-ouest à Cumberland-House sont ainsi décrits par le capitaine Franklin.

A l'extrémité supérieure d'une île étroite, qui sépare le lac Pine-Island de la rivière Saskatchawan, à environ une lieue de cette dernière, dans une direction nord, sont les maisons contiguës des deux compagnies, bâties en bois avec beaucoup d'égard aux commodités, entourées de hautes estacades et flanquées de bastions aussi en bois. La difficulté de transporter aussi le bois dans l'intérieur de l'Amérique nord a empêché de l'employer aux fenêtres, où il est assez mal remplacé par un parchemin que les femmes indigènes font sans nul art avec des peaux de daim. Le sol qui entoure Cumberland-House est bas, mais la pierre à chaux dont il est fortement mélangé le rend bon, capable de produire du blé en abondance et toutes sortes de légumes. On y a déjà porté beaucoup d'herbes potagères, à une grande perfection, et les pommes de terre égalent celles d'Angleterre. Les productions spontanées de la nature feraient vivre fort bien tous les animaux de l'Europe. Les chevaux se nourrissent parfaitement, même en hiver, et il en serait de même des bœufs si l'on se procurait du foin, chose très aisée. Les cochons prospèrent aussi, mais ils demandent à être tenus chaudement dans la saison rigoureuse. Il résulte de tout cela que les résidents pourraient, avec quelque attention, se rendre beaucoup moins dépendants des Indiens pour leur subsistance, et se délivrer de l'anxiété où les plonge trop souvent le non-succès des chasseurs. Le besoin continuel de combustible a beaucoup éclairci le voisinage des maisons, et par suite le paysage environnant n'a nul attrait, surtout en hiver; peu d'êtres animés vivifient la scène : un renard, une martre, un loup et quelques oiseaux, comme corbeaux, pies, perdrix, grimpereaux, etc., en rompent seuls, de loin en loin, l'uniformité. Dans nos rares sorties, nous ne souffrions pas beaucoup du changement de température, quoique le thermomètre marquât trois fois en plein air 30° au-dessous de zéro.

Pendant son séjour à Cumberland-House, qui dura jusqu'au 18 janvier 1820, le capitaine Franklin eut les occasions les plus favorables de se faire une juste idée du caractère, des mœurs, usages et opinions des Indiens *Crees* qui habitent le district dont ce poste fait partie. Ils sont clairsemés sur une étendue de pays immense. Le district s'étendant de cent cinquante milles de l'est à l'ouest, le long des bords du Saskatchawan, autant du nord au sud et comprenant plus de vingt mille carrés, ne possédait alors que cent vingt Indiens chasseurs. Peu d'entre eux ont plusieurs femmes, la plupart une seule, et quelques-uns sont célibataires. Le nombre des épouses n'excède pas celui des chasseurs. Elles se marient fort jeunes, allaitent leurs enfants plusieurs années, se voient de plus constamment exposées à la fatigue, et souvent à la faim. Très peu fécondes, en conséquence elles n'ont pas, l'une dans l'autre, plus de quatre enfants, dont deux atteignent l'âge de puberté. D'après ces données, le nombre d'individus de chaque famille peut être évalué à cinq, et la population totale du district à cinq cents. Ce peuple est vain, léger, indolent, imprévoyant, peu scrupuleux entre la vérité et le mensonge, pourtant observateur sévère des droits de propriété, susceptible d'amitié et d'autres affections douces, très hospitalier, bon pour les femmes, et décidément porté à la paix. Tout Cree redoute la puissance magique et médicale de son voisin, en même temps qu'il exalte sa propre habileté dans l'un et l'autre de ces deux arts. *Je suis comme Dieu* est parmi eux une expression très commune, et ils prouvent leur prétendue divinité par leurs jongleries. Un sac de médicaments dans lequel est un petit morceau d'indigo, de vitriol bleu ou de vermillon, devient, entre les mains d'un sorcier de marque, une telle source de terreur pour le reste de la tribu, qu'il le met à même de s'engraisser à son aise des travaux d'hommes ignorants, superstitieux et trompés. Une plaisante anecdocte d'un imposteur de ce genre est racontée dans le voyage du capitaine Franklin.

La rapacité de ce misérable privait ses compagnons d'un nécessaire dont ils n'étaient pas toujours sûrs; et un pauvre chasseur languissait, se mourait, par suite des terreurs que ses menaces lui avaient inspirées. Le puissant sorcier vint au fort Cumberland et débuta par un pompeux exposé de son savoir-faire. Il prétendait, entre autres absurdités, qu'ayant les mains liées, aussi serrées que possible, dès qu'on l'aurait mis dans une enceinte magique, il se dégagerait par le secours de deux ou trois esprits familiers qui étaient à ses ordres. Il fut pris au mot, et on lui promit une capote pour récompense en cas de succès. L'enceinte où il voulait être fut formée, suivant l'usage, de quatre saules enfoncés en terre, dont les sommets furent attachés à un cerceau élevé de six à huit pieds au-dessus du sol. Dûment garrotté d'une corde de quelques brasses qui entourait plusieurs fois son corps et ses membres, le *prétendu dieu* fut placé dans l'enceinte magique dont le diamètre était tout au plus de deux pieds : il était dérobé à nos yeux par une peau de daim jetée sur les saules. Il se mit alors à chanter une espèce d'hymne d'un ton très monotone. Les autres Indiens, qui paraissaient douter que le pouvoir du démon pût rivaliser avec celui d'un homme blanc, étaient rangés autour de l'enceinte, attendant le résultat avec inquiétude. Rien de remarquable n'arriva pendant un assez long temps. Le sorcier continuait par intervalle son hymne, que répétaient ceux du dehors. Une heure et demie s'écoula de cette manière; mais enfin notre attention, qui commençait à se lasser, fut réveillée par une violente secousse de l'enceinte magique. Aussitôt les Indiens chuchotèrent entre eux qu'un démon s'était glissé sous la peau qui la recouvrait; mais il se trouva que le bruit et la secousse provenaient de ce que le sorcier, entré tout nu sous les saules par une température très rigoureuse, frissonnait, grelottait de tous ses membres, et que ses dents même craquaient de froid : il eut néanmoins le courage de rester dans cet état encore une demi-heure, au bout de laquelle il demanda grâce. Il ne lui avait pas été difficile de se dégager des liens formés par ses compatriotes; mais ceux du gouverneur Williams, expert, comme vieux marin, dans l'art de nouer des cordes, étaient bien autrement solides. Cette épreuve fit tomber le crédit du sorcier qui sortit tout honteux du fort et n'osa plus y reparaître. »

L'expédition mit soixante-quatre jours à se rendre de Cumberland-House au fort de Chippewyan, d'où l'on a vu que Mackenzie était parti. Ce voyage de huit à neuf milles offrit une alternative de circonstances heureuses et désagréables. Au nombre de ces dernières était la fatigue de marcher avec des chaussures pour la neige, du poids de trois livres, constamment

attachées à des chevilles enflées et à des pieds écorchés.

Ayant quitté le port Chippewyan avec trois canots et des vivres pour un seul jour, on gagna le fort Providence, dernier établissement des trafiquants dans cette direction, non sans avoir eu à surmonter de grandes difficultés produites par les lacs, les rivières et les transports de bagages. Suivant les observations du capitaine Franklin, la latitude de ce fort est de 62° 17' 9" ; sa longitude ouest de 114° 9' 28".

Une revue faite de l'expédition, quand elle laissa le fort Providence, fit connaître qu'elle se composait de six Anglais, de dix-sept voyageurs ou chasseurs canadiens, de trois femmes d'autant de voyageurs amenées pour faire aux hommes des vêtements et des souliers dans l'établissement d'hiver.

A travers un pays que n'avait encore visité aucun Européen, accompagnée d'*Akaitcho*, chef considéré, et d'un parti de ses Indiens, l'expédition se dirigea sur la rivière de la Mine-de-Cuivre, et arriva, le 20 août 1820, à un lieu où ce chef lui proposa de passer l'hiver. La proposition réunissait tous les avantages qu'on pouvait désirer. Une maison en bois de pin y fut construite au sommet du rivage escarpé d'une petite rivière qui offrait une belle vue des sites environnants. La longueur du voyage depuis Chippewyan fut évaluée à cinq cent cinquante-trois milles. La nouvelle résidence fut nommée *le fort l'Entreprise*. Le capitaine Franklin ne se permit, jusqu'au 14 juin 1821 qu'elle fut évacuée, qu'une excursion au dehors, à cause de la rigueur du temps. Il s'avança vers le but final de ses désirs, avec trois Canadiens, deux Esquimaux et deux chasseurs indiens. Le docteur Richardson l'avait devancé avec un autre détachement ; mais tous les deux se réunirent peu après, et furent ramenés par le froid au fort.

Plus tard la rivière de la Mine-de-Cuivre fut atteinte, et sa navigation reconnue moins difficile qu'on ne l'aurait imaginé. Mais l'impossibilité de la remonter depuis la mer et le manque de bois pour former un établissement parurent des obstacles invincibles à ce que le cuivre recueilli dans ces parages pût jamais devenir l'objet d'une utile spéculation. Les montagnes qui le recèlent varient en hauteur depuis douze cents jusqu'à quinze cents pieds. Vingt-une personnes de l'expédition, savoir, les officiers, quelques-uns des voyageurs et tous les Indiens y allèrent chercher des échantillons du minerai; mais ils n'en trouvèrent que de très petits et peu nombreux, après avoir parcouru pendant neuf heures un espace considérable de terrain. L'uniformité de ces montagnes est rompue par d'étroits vallons que traversent de petits ruisseaux, et les meilleurs échantillons se trouvent parmi les pierres de ces vallons. Il paraît que les Indiens fouillent là où ils voient quelques substances imitant le marcassite percer la surface du sol. Ils n'ont pas d'autres règles pour diriger leur recherches, et n'ont jamais découvert le métal dans son emplacement originel.

L'expédition, étant le 15 juillet 1821 peu loin de la mer, fut abandonnée des Indiens qui retournèrent chez eux. Après qu'on eut passé quelques *rapides*, la rivière devint plus large et plus navigable pour les canots, coulant entre les bancs d'un sable alluvial. Un campement fut formé sur la rive occidentale, à sa jonction avec la mer, par 67° 47' 30" de latitude nord, et 115° 36' 49" de longitude ouest. Là, M. Wentzel, commis de la Compagnie nord-ouest, quitta l'expédition avec dix Canadiens pour aller au fort l'Entreprise.

Le capitaine Franklin les congédia afin de réduire autant que possible les consommations de vivres. Les personnes restantes étaient au nombre de vingt, y compris les officiers. On estimait à trois cent trente-quatre milles la distance du fort l'Entreprise, au nord de la rivière de la Mine-de-Cuivre. Les canots et le bagage furent traînés sur la neige et la glace pendant cent dix-sept milles de cette distance.

Le capitaine Franklin commença, le 21 juillet 1821, son voyage sur la mer Polaire, et fit, le long d'un rivage parfaitement libre de glaces, environ cinq ou six cents milles, explorant les baies et entrées de rivières.

Vers le milieu d'août, voyant ses provisions réduites aux besoins de trois jours et ayant perdu l'espoir de rencontrer les Esquimaux, qui eussent pu le ravitailler, il sentit l'absolue nécessité de s'en retourner. Il eût compromis, en avançant plus loin, son existence et celle de tout son monde, et empêché que la connaissance de ce qui avait été fait ne parvînt en Angleterre. Son premier projet avait été de revenir, si la rigueur de la saison l'y forçait, par la rivière de la Mine-de-Cuivre; mais la longueur du voyage et la modicité de ses provisions le décidèrent à prendre une autre voie. Il résolut donc de gagner d'abord le Sund arctique, où il avait trouvé plus d'animaux que partout ailleurs ; puis de s'avancer aussi loin que possible par la rivière Hood, et, avec les matériaux des grands canots, d'en construire de petits qui seraient plus portatifs à travers le pays stérile qui aboutissait au fort l'Entreprise. Il s'embarqua le 22 août 1821 ; le voyage fut continué, soit à pied, soit à l'aide des canots, au milieu des plus cruelles privations et des accidents les plus déplorables, jusqu'au 23 septembre que l'expédition se vit privée du peu qui restait. Dès la fin du mois précédent, l'hiver s'était annoncé, et, le 5 de celui-ci, survint, avec un violent ouragan, une neige qui couvrit la terre à deux pieds de profondeur, et fut l'avant-courrière de mille calamités. Les bœufs musqués, les rennes, les buffles et une volée immense d'oiseaux commencèrent à se diriger vers le sud. Les vivres étaient épuisés, le bois de chauffage manquait, et la fatigue de traîner les bagages sur la neige dans le canot qu'on devait bientôt perdre, devenait insupportable. On se trouva bientôt en proie aux privations les plus dures, en ne vivant que des os et des peaux de daims cuits, et en y ajoutant de vieux souliers. Il fallut laisser les canots pour atteindre la rivière de la Mine-de-Cuivre et le fort l'Entreprise, situé sur la rive opposée où l'on espérait trouver des vivres. Lorsqu'on fut arrivé près du fleuve, comment le franchir puisqu'on n'avait pas même de bois pour construire un radeau? Le docteur Richardson osa tenter le passage du fleuve à la nage, en s'attachant une corde autour du corps ; mais un froid au-dessus de la nature humaine le saisit au milieu du fleuve, et l'engourdit à tel point qu'il enfonçait dans le courant lorsqu'on le hala bien vite à terre. Le passage s'effectua enfin par le moyen d'une espèce de grand panier en joncs, qui, plein d'eau chaque fois et paraissant devoir noyer chaque individu qu'il portait, n'en déposa pas moins, un par un, tous ceux de l'expédition sains et saufs sur l'autre bord.

Après le passage de la rivière de la Mine-de-Cuivre, l'expédition se partagea en deux détachements de chacun cinq ou six hommes, sous la conduite du lieutenant Back et du capitaine Franklin, afin d'avoir plus de chance pour se procurer, par la rencontre d'Indiens ou de toute autre manière, les ressources qui manquaient. Dès l'instant du passage, les Canadiens tombèrent successivement dans un état que la mort suivit de près. La tripe de roche et les peaux des vêtements étaient tout ce que l'on pouvait opposer aux tourments de la faim. Le lieutenant Back et le capitaine Franklin se portèrent par des chemins différents. Back finit par atteindre le fort l'Entreprise, après avoir perdu plusieurs hommes restés morts dans le trajet. Il y trouva quelques provisions, et rencontra bientôt des Indiens qui lui en fournirent d'autres. Il envoya aussitôt une portion de ces vivres au capitaine Franklin, dont les compagnons étaient au moment de succomber d'inanition. Enfin l'expédition réunie put reprendre le chemin de la baie d'Hudson. De vingt personnes qui la composaient, d'après le dénombrement du mois d'août 1821, dix avaient péri de faim, deux de mort violente, et les huit autres se trouvaient dans

l'état le plus déplorable. Enfin les voyageurs, après un repos de cinq mois à l'île de Mossdeer, arrivèrent le 14 juillet 1822 à la factorerie d'York, sur la baie d'Hudson. Ils venaient de faire par terre et par eau plus de dix-huit cent cinquante lieues. Franklin, Back et Richardson arrivèrent en Angleterre le 15 octobre suivant.

SECOND VOYAGE.

(1825-1827.)

La seconde expédition du capitaine Franklin était destinée à explorer les côtes entre l'embouchure de la rivière de la Mine-de-Cuivre et celle du fleuve Mackenzie, et devait s'étendre de ce dernier aussi loin qu'il serait possible vers l'extrémité nord-ouest de l'Amérique. L'examen des côtes entre les deux fleuves fut entrepris par le docteur Richardson, inséparable compagnon de Franklin, pendant que celui-ci reconnaîtrait la partie des côtes qui est à l'ouest du Mackenzie, afin de faire, autant qu'il se pourrait, coïncider ses opérations avec celle du major Beechey, qui, en traversant le détroit de Behring sur le vaisseau *le Blossom*, devait s'avancer à l'est. Ces deux officiers approchèrent effectivement si près l'un de l'autre, qu'ils n'étaient plus séparés que par une distance de cinquante lieues, lorsque l'état des glaces les força au retour chacun de son côté.

Trois bateaux faits en acajou au lieu d'écorce de bouleau, aussi légers mais plus forts que ceux des sauvages, furent dirigés vers le lac du Grand-Ours, que le capitaine Franklin avait désigné pour son quartier d'hiver et son point de départ. C'était l'endroit le plus rapproché de l'embouchure du Mackenzie, qui offrit une pêche suffisante pour l'approvisionnement de l'équipage. Tous les préparatifs étant faits, le commandant et son frère, le lieutenant Back, le docteur Richardson, M. Kendall, M. Drummond, naturalistes, et quatre soldats de marine, partirent de New-York, le 15 mars 1825. Ils traversèrent rapidement les Etats du nord et du Haut-Canada, suivirent la route des lacs, et, le 29 juin, sur la rivière de Méthye, à douze milles de la baie d'Hudson, dans l'intérieur des terres, ils rencontrèrent leurs bateaux. Ils furent joyeusement accueillis par l'équipage et poursuivirent leur route à travers ces rivières et ces portages, où il faut charrier à bras et par terre, à des distances considérables, les canots et leur chargement. Ils arrivèrent le 7 août au fort Norman sur le fleuve Mackenzie, à quatre journées du lac du Grand-Ours. Il restait encore de cinq à six semaines d'été, et Franklin résolut d'en profiter pour descendre le fleuve jusqu'à la mer, tandis que le docteur Richardson se dirigerait vers leur quartier d'hiver.

Le lac du Grand-Ours décharge ses eaux, par la rivière qui porte son nom, dans le fleuve Mackenzie. A un mille du confluent, les voyageurs remarquèrent que le charbon de bois qui couvrait les rives était en feu : il brûlait aussi à peu près dans la même direction lorsque le voyageur Mackenzie lui-même découvrit le fleuve. Sur les mêmes rivages se trouvent des couches d'une terre onctueuse que les Indiens des environs mangent dans les temps de famine. Elle a un goût de lait, et sa saveur n'est pas désagréable. Le fleuve, quelquefois tout parsemé d'iles, varie de deux à quatre milles de largeur. Ses eaux, resserrées dans quelques endroits, y prennent l'impétuosité d'une cataracte, et dans le lieu nommé les *Secondes-Rapides*, elles s'élancent et courent avec rapidité dans un canal dont la largeur varie de quatre cents à huit cents verges. Les murailles de ce défilé ont de quatre-vingts à cent soixante pieds de haut. Cet endroit est un rendez-vous de chasse pour les Indiens *Lièvres* . tous sont habillés de cuir, orné de broderies de poil de porc-épic et de grains de verroterie.

Le 16 août, on était en vue de la mer : elle était entièrement libre de glace, et n'offrait aucun obstacle à la navigation. Le capitaine Franklin fit sur-le-champ arborer le pavillon britannique. Les reconnaissances qui eurent lieu ensuite des rives du fleuve coïncidèrent presque sur tous les points avec celles de Mackenzie. C'étaient aussi les mêmes aspects de végétation; les buissons portant les fruits de deux saisons sur les mêmes branches; les framboises à côté des groseilles; les baies jaunes parfumées; les mêmes tapis de mousse parsemés de fraises. Les diverses tribus dispersées sur les rivages voguaient à coups de pagaie dans de semblables canots que trente-six ans auparavant, avaient les mêmes filets de pêche et portaient les mêmes habillements de cuir, brodés de poils teints des plus brillantes couleurs.

Un changement de temps subit força au retour le capitaine Franklin, qui, ayant déjà examiné l'état de la mer au nord et à l'est, se disposait à reconnaître les côtes de l'ouest. Après une navigation très difficile, il atteignit le lac du Grand-Ours, où tous les membres de l'expédition se trouvèrent réunis ; car le docteur Richardson revenait presque en même temps d'un voyage qu'il avait fait dans la partie septentrionale de ce lac, divisé en cinq bras ou baies, long de cent soixante-quinze milles, large de cent cinquante et d'une profondeur inconnue, quarante-cinq brasses de corde n'ayant pas trouvé de fond. Ils s'établirent d'abord sur les ruines d'un vieux fort, qui fut alors nommé *le fort Franklin*. Mais comme ils étaient au nombre de soixante, dont la subsistance devait dépendre principalement de la pêche, ils trouvèrent prudent de se diviser. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance et vingt hommes furent envoyés dans chacune avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Des filets constamment tendus dans le lac et confiés au soin d'un habile pêcheur fournissaient journellement de trois cents à huit cents poissons, principalement des harengs, des saumons, des truites, des carpes, des listamegs, ou poissons blancs : ce dernier, l'un des plus abondants, est vanté par tous les voyageurs pour son extrême délicatesse. Des Indiens furent employés à chasser le renne dans le voisinage; mais ce fut avec peu de succès. Des moyens furent pris pour occuper incessamment tout l'équipage; et quand les soins commencèrent à diminuer, on établit une école, où les officiers enseignaient à lire et à écrire à plusieurs de leurs gens. On eut recours aussi à divers jeux, exercices du corps, et autres divertissements.

Vers le milieu d'octobre, il tomba beaucoup de neige; en décembre, les jours n'étaient plus que de cinq heures, mais les nuits étaient égayées par le plus brillant clair de lune et par de fréquentes aurores boréales. Dans les moments où ce phénomène se déployait avec le plus d'éclat, le capitaine Franklin remarqua que l'aiguille aimantée éprouvait des variations très fortes. Le changement de temps exerçait aussi de l'influence sur les mouvements de l'aiguille, car avant une tempête de neige ou de vent, les déviations étaient toujours considérables; mais pendant toute la durée du vent, l'aiguille restait presque invariablement fixe.

Au mois de février 1826, la pêche diminua, et les rations devinrent de plus en plus minces. Il ne restait plus qu'une once de provision, lorsque fort heureusement un chasseur tua un daim. Vers le milieu de mai la glace commença à fondre. Le 24 juin, l'expédition entière s'embarqua sur quatre bateaux et descendit de nouveau jusqu'au Mackenzie par la rivière du lac du Grand-Ours. Le 4 juillet, le docteur Richardson avec dix hommes se sépara du reste des voyageurs pour suivre jusqu'à la mer une branche orientale du fleuve, dans le but d'explorer ensuite les côtes entre le Mac-

kenzie et la rivière de la Mine-de-Cuivre, et le commandant, suivi du reste de l'expédition, continua sa route à l'ouest.

Le capitaine Franklin, arrivé le 7 dans la baie où se jette le Mackenzie, découvrit, sur une île qui en forme le côté oriental, une foule de tentes, parmi lesquelles erraient quelques Esquimaux. Ses bateaux, poussés au rivage par la marée, faillirent être pillés par ses sauvages : il ne réussit à les préserver qu'en menaçant d'avoir recours aux armes. Il finit par entrer en pourparlers d'échanges avec eux. L'aspect, les habits, les manières de ce peuple étaient en tout semblables à ceux des tribus décrites par le capitaine Parry.

Les bateaux continuèrent à longer les côtes au nord, pendant tout le reste du mois de juillet et la première quinzaine d'août, mais si lentement et avec tant de difficultés et de dangers, attendu l'épaisseur des brouillards et l'accumulation des glaces sur le rivage, qu'il devint nécessaire de s'en éloigner. L'expédition était alors parvenue à moitié chemin entre le Mackenzie et le cap Glacé, au 70° 24' de latitude nord, et le 149° 37' de longitude ouest. L'été allait finir, les glaces se formaient et d'ailleurs les instructions du capitaine Franklin lui prescrivaient le retour du 15 au 20 août, si la lenteur du voyage ou quelque accident imprévu rendait douteux qu'il pût atteindre le passage Kotzebue avant la fin de la saison. Pendant ce temps, Beechey était forcé de rétrograder, après avoir atteint 71° 23' 39" de latitude nord, et 156° 21' de longitude nord, à cent vingt milles au-delà du cap Glacé. Franklin remonta donc le Mackenzie après avoir reconnu à l'ouest de l'embouchure de ce fleuve trois cent quarante-sept milles des côtes, sans avoir trouvé aucun hâvre où un vaisseau pût s'abriter. Il arriva au fort Franklin le 21 septembre, après une absence de trois mois, pendant laquelle ils avaient parcouru deux mille quarante-huit milles, dont six cent dix à travers des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes. Le docteur Richardson était déjà de retour de son expédition sur la branche orientale du fleuve, et vers le milieu de la rivière de la Mine-de-Cuivre, où il avait rencontré plusieurs campements d'Esquimaux, après avoir atteint le cap qui forme la pointe la plus à l'est du canal, par 71° 36' de latitude nord, et 127° 35' de longitude nord, pointe qui reçut le nom de cap *Bathurst*. Enfin l'expédition regagna la baie d'Hudson, où nos voyageurs se rembarquèrent pour la mère patrie.

Albert-Montémont.



THOMAS-SIMPSON

(1836-1839.)

—

VOYAGE DE DÉCOUVERTES SUR LA COTE SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons rendre compte fut exécuté avec autant de résolution que de persévérance par son auteur, l'Anglais Thomas Simpson. Dans les trois années qu'il y avait consacrées, il atteignit à quatre reprises différentes les rivages de la mer Glaciale arctique, et explora plusieurs parties du littoral qu'aucun Européen n'avait encore parcourues avant lui, notamment celles qui se trouvent entre le cap Turnagain et le détroit du Boothia, à l'est ; entre la rivière Mackensie et la pointe Barrow, à l'ouest, et entre le pays situé entre le grand lac de l'Esclave et la rivière Coppermine ou de la mine de cuivre.

Simpson était revenu de ses explorations polaires à son point de départ, sur les bords de la rivière Rouge. Il y attendit longtemps une réponse à la demande qu'il avait adressée à la compagnie de la baie d'Hudson pour retourner vers la mer Glaciale ; mais, déçu dans son espérance, il repartit pour se diriger vers l'ouest et gagner les sources du Mississipi, d'où il comptait se rendre en Angleterre, lorsqu'en route, obligé dans une rixe avec les Indiens qui l'accompagnaient, de repousser une attaque dont l'issue avait peut-être pour objet de le dépouiller de ce qu'il possédait, il tua deux de ces sauvages, et à son tour perdit la vie en cette lutte inégale. La Société géographique de Londres, informée des beaux résultats du voyage de Simpson, venait de lui décerner sa grande médaille d'or, quand elle apprit la fin cruelle et prématurée de ce nouvel argonaute de la science, alors à peine âgé de trente et un ans. Son nom mérite d'être inscrit aux annales de la géographie à côté de ceux de Parry, de Franklin et de Ross, dont il fut un si digne émule.

En traduisant la relation originale, que nous devrons abréger considérablement, nous laisserons la parole au narrateur lui-même.

Albert-Montémont.

—

RELATION.

Ayant complété en objets et en hommes tout ce qui était nécessaire à l'expédition que j'allais entreprendre avec mon compatriote, M. Dease, je partis du comptoir de la baie d'Hudson pour le fort Chippewyan, situé entre le lac Athabase et la rivière de la Paix, tributaire de celle de l'Esclave. J'arrivai en février 1837 à ce fort, dont la position est par 58° 42' 38" latitude nord et 111° 18' 32" longitude ouest de Greenwich. J'y demeurai jusqu'au 1er juin suivant, jour où je m'embarquai sur la rivière de l'Esclave, qui débouche dans le grand lac de ce nom, d'où sort le fleuve Mackensie, tributaire de la mer Glaciale arctique.

Le 25 juin, je me trouvais au confluent de la rivière Liards dans le fleuve Mackensie, et je fis halte à ce lieu où est établi le fort Simpson, par le 61° 51' 25" latitude nord, 121° 25' 15" longitude ouest. Le 6 juillet, j'étais au fort Good-Hope, par environ 66° latitude nord, et le 10 j'avais devant moi le magnifique aspect de l'océan Glacial arctique.

Sur ces parages déshérités de la nature, nous eûmes bientôt la visite des Esquimaux qui les habitent ou du moins les parcourent. Voici sur ces tribus nomades quelques détails qui, nous le croyons, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur. Ces détails sont une sorte de résumé des observations déjà consignées dans les relations de plusieurs autres voyageurs récents, tels que Franklin, Richardson, Ross et Back.

Il est, à ces extrémités de la terre, parmi les glaces de ce pôle nord vers lequel sans cesse la boussole dirige son aiguille, comme pour nous avertir de chercher de ce côté les vrais exemples de la sagesse et du bonheur; il est un peuple inoffensif et doux, petit de taille, vêtu de peaux de veaux marins, barbouillé

d'huile ou de graisse, qui n'a jamais connu le feuillage des arbres, ni respiré le parfum des fleurs, ni foulé le vert gazon ou la mousse légère, mais seulement les glaces qui l'environnent; qui, dans sa hutte de cristal neigeux, éclairé de sa lampe enfumée, se croit mieux partagé que les plus grands monarques : ce peuple exceptionnel, embryon de l'humanité, est le peuple des Esquimaux.

Il habite les rivages arctiques du continent américain, au nord du 50e degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au fleuve Mackenzie, et même jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska. On en retrouve encore quelques peuplades dans les parages voisins du mont Saint-Elie; en un mot, dans les terres ou îles les plus voisines du pôle arctique, telles que l'île Melville, et celles que le capitaine Parry a découvertes en 1819 et 1820, au-delà du 75e degré nord.

Heureux de sa condition, l'Esquimau ignore totalement ou ne connaît que de nom les usages raffinés et les commodités diverses de la société civilisée. Ses équipages sont de minces traîneaux qui, tirés par des chiens, dans leur course agile, rasent ou n'effleurent qu'à peine la surface de la neige glacée. Ses livres sont la nature, le ciel bleu et les neiges qui le cernent de toutes parts; ses mets les plus exquis sont du poisson cru ou séché à la flamme de la lampe; son unique breuvage est l'eau très peu limpide que lui donne la neige fondue; ses lois sont la justice traditionnelle écrite dans la conscience, qui est la seule typographie des naturels de ces âpres déserts. S'il est privé de tous nos avantages européens, il n'a pas les habitudes grossières et barbares des tribus indiennes errantes dans les immenses solitudes qui les séparent du monde policé. Ses vertus comme ses enfants lui appartiennent exclusivement : il n'a rien emprunté, tout lui est propre; en un mot, tout en lui et autour de lui est indigène.

A peine sorti des mains de la nature, et n'ayant point encore passé dans celles de la civilisation, ce peuple dans les limbes, et qui habite des lieux si difficiles à notre accès, a été depuis quelque temps et à plusieurs reprises visité par d'intrépides navigateurs, lesquels n'ont pas craint de s'aventurer au milieu des montagnes flottantes de glace qui encombrent et obstruent les mers polaires : les capitaines Parry, John Ross et Back ont successivement exploré ces régions déshéritées, où le soleil n'envoie que de faibles et obliques rayons lorsqu'il parvient à l'horizon, qui est le zénith de l'astre pour le peuple esquimau; ces régions, enfin, où toute végétation est morte, où rien de vivant, rien de pittoresque ne récrée la vue, si ce n'est l'éternel et blanc reflet de la neige, et quelques aurores boréales. Ces voyageurs avaient noté sur les Esquimaux une foule de choses que nous allons réunir et fondre dans les remarques suivantes.

Les Esquimaux sont très affectueux pour leurs enfants; ils ne les frappent jamais, et ne leur parlent jamais durement. Les enfants, de leur côté, sont très dociles, très doux, et montrent pour les auteurs de leurs jours le plus vif attachement.

L'état de célibat est inconnu de ce peuple, qui paraît suivre à la lettre le précepte divin : « Croissez et multipliez. » Un Esquimau ne se figure pas comment un homme pourrait se passer d'une compagne, et se dispenser de payer ostensiblement son tribut à la propagation de son espèce. Il y a plus : la polygamie de l'Orient et la polyandrie du Thibet, c'est-à-dire la pluralité des femmes au bénéfice des hommes et la pluralité des hommes aux ordres du beau sexe, paraissent universelles chez les Esquimaux. Un Esquimau a donc plusieurs épouses, et une femme esquimaue peut avoir et a souvent plusieurs maris, sans que la paix domestique en soit jamais troublée. Aucun des membres de la peuplade ne devant lui être inutile, et les deux sexes n'étant jamais égaux en nombre, les Esquimaux ont senti la nécessité de ce double usage dans l'intérêt de leur conservation commune. Cependant il est de règle que ceux qui rendent le plus de services à la communauté soient le mieux partagés : aussi les plus habiles chasseurs et les pêcheurs les plus adroits obtiennent-ils constamment, de préférence aux autres hommes, l'avantage de prétendre et de plaire aux femmes qui sont en excédant. Ces êtres privilégiés sont d'ailleurs jugés plus capables de contenter leur troupeau féminin et d'élever leur progéniture; de même, la femme qui, à son tour, est reconnue comme méritant le meilleur lot mâle, soit par l'énergie de son caractère, soit par ses grâces et sa beauté, obtient un second mari du vivant du premier, et tous les deux s'arrangent à merveille de la compagne qui leur accorde alternativement la faveur d'un entretien en tête à tête. Il y a beaucoup de jeunes Esquimaux qui possèdent ainsi une épouse en commun, et qui passent auprès d'elle leurs plus heureux moments.

A quinze ans, et quelquefois à treize, une fille est nubile. On la marie sans prêtre, puisqu'il n'en existe pas chez les Esquimaux; on ne pratique aucune autre cérémonie que celle de la conduire jusqu'à l'entrée de la hutte de neige donnée à l'amant fortuné que les parents lui ont choisi pour époux; elle s'y rend seule, après avoir pris congé de sa famille, et le mystère de l'hymen s'accomplit.

Les répudiations et les échanges de compagnes et même de maris sont des choses parfaitement licites : on se quitte, on se reprend pour se quitter encore, sans querelle ni rancune; on n'a en vue que la satisfaction de ses penchants ou de ses fantaisies, sans attacher la moindre idée fâcheuse à cette infidélité mutuelle dont les pays de civilisation seraient si fort scandalisés. L'époux troque son épouse contre celle d'un voisin, au risque bien souvent peut-être de troquer, comme le dit un proverbe trivial, son cheval borgne contre un aveugle; et le voisin s'accommode parfaitement de l'échange, ou le répète et le continue ailleurs. La jalousie, source d'orages et de malheurs dans nos sociétés modernes, est un sentiment inconnu de l'homme ou de la femme eskimau : ni haine ni vengeance ne couvent dans leurs cœurs; aucune envie, aucune inimitié n'y germe; en un mot, aucune passion mauvaise, en fait d'amour, ne fermente parmi eux. Plus un mari, plus une épouse ont eu de ces relations que nous appelons galantes, et qu'ils regardent comme une distraction innocente, plus ils semblent considérés dans la famille; ils n'ont agi de la sorte que dans l'intérêt général, celui de la propagation de l'espèce dans leurs tribus, qu'ainsi nous regarderions à tort comme oubliées entièrement de la Providence.

Les morts ne sont l'objet d'aucune prière ni d'aucune cérémonie funèbre : les parents du défunt lui accordent seulement quelques larmes de regret, puis ils l'emportent loin de la hutte, et l'exposent en plein vent sur la neige, où quelque ours blanc ne tarde pas à l'enlever et à en faire sa nourriture. Si la tribu a un sorcier ou anjekok, il essaie un de ses charmes sur le corps du défunt, qui, gardant le silence aux questions du savant, est alors, sans plus de façon, abandonné aux bêtes sauvages.

Les Esquimaux ignorent la guerre : ils vivent entre eux dans une fraternité constante, dans une communauté parfaite, en vrais saint-simoniens, ne soutenant de luttes que contre le veau marin et les animaux qu'ils poursuivent dans leurs chasses. Le meurtre, parmi ce peuple inoffensif, est un crime qui lui reste encore à connaître, et que sans doute il ne connaîtra point tant qu'il persistera dans son état de simplicité et de candeur, et ne respirera point le souffle de nos vices.

S'il aime à dérober le bien d'autrui, c'est en riant qu'il commet ses larcins, et c'est sur les étrangers qu'il exerce le mieux et le plus volontiers son adresse en ce genre.

Comme l'Arabe du désert, l'Esquimau change fréquemment de lieu, suivant que le besoin le presse; il emporte avec lui ses ustensiles en os, ses peaux d'animaux, ses harpons et ses flèches, se rebâtit une hutte de neige, et s'y établit tranquillement jusqu'à une autre migration.

Il renouvelle ses provisions par la pêche et la chasse. La hutte, bâtie de neige glacée et artistement travaillée, s'élève en un moment et comme par enchantement. Ces sortes de migrations s'effectuent avec ordre, et ont toujours plusieurs stations, l'une pour chasser le renard, l'autre pour le bœuf musqué, une autre pour le renne et l'ours blanc, une autre encore pour prendre le veau marin.

Le caractère de la nation est la douceur, la vivacité, la droiture et la bonne humeur. Si l'Esquimau est, comme nous venons de le dire, enclin au vol, c'est moins par vice que par espièglerie; il rit tout le premier de son action lorsqu'elle est découverte. Au surplus, cette action n'est point regardée comme blâmable par la tribu, si le propriétaire ne s'est pas aperçu ou ne s'est pas plaint de la disparition de son bien. Il y a plus, l'habileté de l'escamoteur est souvent un sujet d'éloge, comme autrefois pour les jeunes Mandrins de Lacédémone.

L'Esquimau chante et danse; mais sa danse n'est guère que celle de l'ours de ces régions polaires, et son chant ne consiste qu'à bien ouvrir la bouche en fermant les yeux, et à crier de toute la force de ses poumons.

L'identité de langage sur la vaste étendue des côtes où se montrent les Esquimaux est un phénomène remarquable. On les divise en orientaux et en occidentaux, et quelque nombreuses que soient les différences de leurs idiomes et même celles des tribus dont cette grande famille se compose, on reconnaît néanmoins la communauté de leur origine. Les Esquimaux d'Orient ont trois dialectes principaux : celui des côtes du Groënland, celui des côtes du Labrador, et celui qui s'étend depuis le nord et l'occident de la baie d'Hudson jusqu'au fleuve Mackenzie.

Il est surabondant de déclarer ou confesser que l'Esquimau est très malpropre; il mange comme un glouton, digère comme une autruche, avale un quartier de veau marin comme nous avalons un goujon, et si le quartier est trop long, il en absorbe une partie et s'endort en conservant le reste à la bouche. Il emploie l'huile de poisson comme aliment et comme lumière; la chair, passée à la flamme de la lampe constamment allumée dans la hutte, ne subit pas d'autre cuisson pour le repas. Il sommeille sur un lit de glace, ayant pour couverture une peau de renne avec le poil en dehors. Il repose ainsi enveloppé de fumée et de graisse pendant les dix mois de l'année que dure l'hiver, et les deux mois d'été sont employés aux migrations et au renouvellement des provisions.

L'Esquimau se fait un traîneau en réunissant un certain nombre de saumons entiers, attachés en cylindre avec des courroies, et assurés par des barres croisées qui sont des jambes de renne ou de bœuf musqué. On polit la surface pour qu'elle glisse plus facilement sur la neige. Quand ce traîneau est hors de service, on mange le poisson qui a glissé; on convertit les peaux en sacs, et on réserve les os pour les chiens, qui, seuls coursiers de l'Esquimau, l'entraînent comme le vent sur les glaces, et le ramènent à la hutte avec une admirable intelligence.

Chaque hutte a une fenêtre de glace qu'on obtient en étendant sur la neige une peau de veau marin au bord de laquelle ont été versés deux pouces de neige fondue à la lampe, et qui est immédiatement gelée et convertie en une masse transparente. Voilà les verreries et les fabriques de glaces ou miroirs de l'Esquimau, qui, du reste, ne s'inquiète guère de savoir si les glaces de Saint-Gobain, en France, sont plus belles que les siennes.

Je terminerai par un trait qui n'est pas à l'avantage de l'Esquimau : il néglige les vieillards; il en est même qu'il laisse mourir de faim. Ce peuple, d'ailleurs si doux, est donc privé d'un sentiment qui est à la fois chez nous une vertu et un calcul, et qui avait fait dire à un sage d'Athènes : « Respectez la vieillesse, afin que, si vous l'atteignez, on vous respecte à votre tour. »

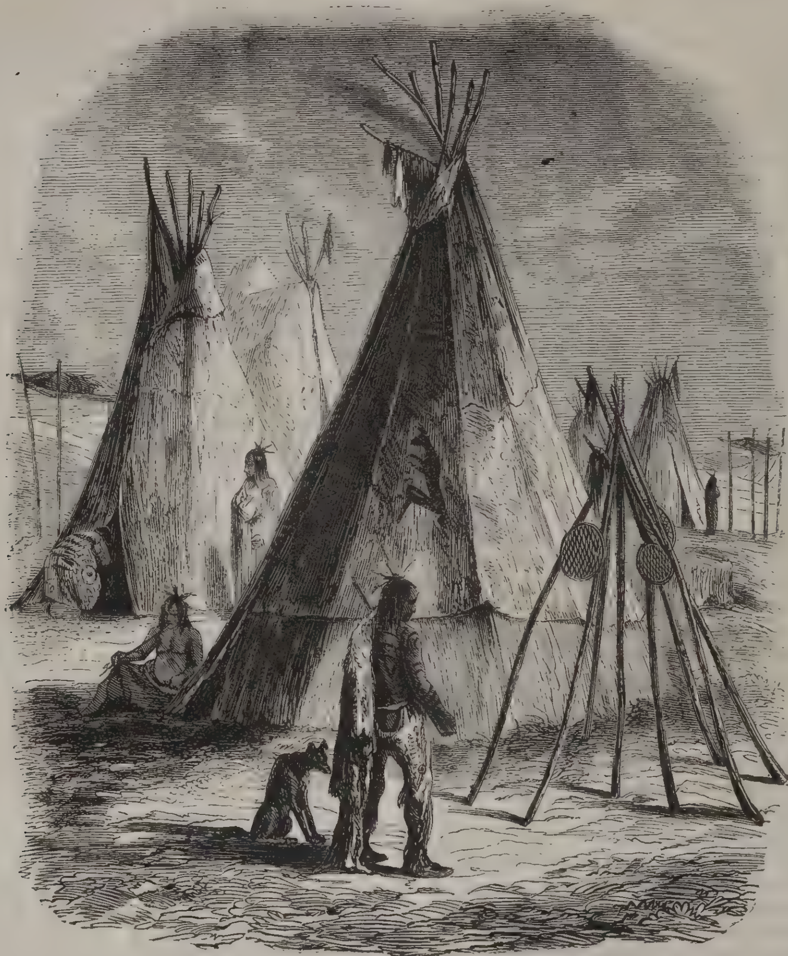
Quant à la population des tribus qui portent le titre d'Esquimaux, il serait difficile de l'évaluer exactement. Le capitaine sir John Ross, dans l'appendice à son voyage publié en 1835, se borne à donner, pour la partie du Groënland proprement dit, un chiffre de 5,679 habitants, dont 2,664 du sexe masculin, et 3,015 du sexe féminin.

Les régions qui s'étendent du détroit de Boothia au fleuve Mackenzie n'ont pas encore été suffisamment visitées pour qu'il soit permis d'offrir même une donnée sur le nombre des Esquimaux qui les parcourent, comme les Bédouins sillonnent les déserts d'Arabie. Revenons maintenant au récit du voyage.

De l'embouchure du fleuve Mackenzie je me dirigeai vers l'ouest, le long du littoral de l'océan Arctique. De temps en temps je rencontrai des Esquimaux inoffensifs, mais assez importuns, qui nous dérobèrent plus d'une bagatelle. Pour me débarrasser de leurs obsessions continuelles, je dus les menacer de faire feu sur eux : cette menace les fit reculer à une certaine distance. Nous avions été tourmentés par les mousquites (*musquitoes*), et nous en fûmes délivrés dès ce moment. Nous fîmes halte à un endroit qui reçut le nom de *Pointe Démarcation*, par 69° 40' 31" latitude nord. Nous reprîmes la mer pendant quelques jours, jusqu'à un endroit où la glace nous empêcha de continuer notre navigation; alors nous regagnâmes la terre. En ce lieu nous vîmes un nombre prodigieux de baleines. Nous étions par 70° 9' 49" latitude nord et 147° 30' longitude ouest; nous avions du sud-ouest au sud-est la vue des montagnes Franklin, et au nord-ouest était la *baie de Gwydyr*, protégée par des bancs de sable et des récifs. Nous atteignîmes ensuite la pointe *Beechey*, puis la pointe *Berens*; puis l'embouchure d'une rivière à laquelle nous donnâmes le nom de *rivière Colville*, en souvenir d'un des directeurs de la compagnie de la baie d'Hudson.

Continuant à nous diriger vers l'ouest, nous arrivâmes à la pointe *Barrow*, puis à l'embouchure de la rivière *Garry*; nous avions dans notre voisinage l'île de *Flaxman*. Nous allâmes faire halte au cap *Hulkett*, situé par 70° 47' 45" latitude nord, et 151° 55' 30" longitude ouest. Ce cap domine une baie spacieuse, que je nommai *Harrisson-Bay*, baie de Harrisson. Ici nous vîmes un grand nombre de rennes courant le long de la côte, et nous en tuâmes plusieurs pour notre subsistance. Plus au nord-ouest nous passâmes la *Pointe-Pitt*, par 70° 53' latitude nord, 152° 54' longitude ouest; plus à l'ouest encore nous trouvâmes un cap élevé, auquel je donnai le nom de *cap George Simpson*, en mémoire du gouverneur de la baie d'Hudson. Ici nous aperçûmes des huttes de glace que les Esquimaux avaient quittées depuis peu de temps. Nous étions entourés d'un épais brouillard, et il faisait un froid glacial. Nous allâmes camper un peu plus loin par 71° 1' 44" latitude nord, 144° 22' 53" longitude ouest. La rigueur extrême de la température et les immenses bancs de glace qui s'offraient devant nous, nous obligèrent encore une fois à renoncer à nos bateaux, et nous dûmes reprendre la route à pied jusqu'à la pointe Barrow, où nous retrouvâmes des Esquimaux qui nous furent d'une grande utilité.

Le 6 août, nous reprîmes le chemin de l'embouchure du fleuve Mackenzie, que nous retrouvâmes après dix jours de marche. Bientôt nous remontâmes ce fleuve à la touée, et, après vingt jours de hallage, nous étions campés au vieux fort de *Goodhope*. Le 3 septembre, nous traversâmes le confluent de la rivière



Tentes d'Indiens Crees.

du lac de l'Ours, et nous allâmes nous reposer au fort *Norman*, situé par 64° 54' 48" latitude nord. Le 13 nous étions campés à huit milles du grand lac de l'Ours, et le 25 enfin, nous étions rentrés à notre établissement naissant, auquel nous avions donné le nom de fort *Confidence*.

C'est là que nous passâmes l'hiver de 1837 à 1838. Nous envoyâmes des messagers indiens au fort de *Chippewyan*, d'où nous étions partis, et nous en reçûmes bientôt de nouvelles provisions, indépendamment de la visite des Indiens du voisinage. Ce fort est situé par 67° 7' 1" latitude nord, 116° 21' 15" longitude ouest.

Une rivière s'offrait dans le voisinage : je résolus de l'explorer, et je lui donnai le nom de *rivière Dease* ; j'en trouvai ensuite une autre que j'appelai *Kendall;* et là, sur les indications des naturels, je résolus de gagner le fleuve de la Mine-de-Cuivre ou *Coppermine river*, et je descendis ce grand cours d'eau jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique, située par 68° 48' 27"latitude nord, 115° 31' 15" longitude ouest. Nous y étions au 1er juillet, et les bords du fleuve étaient couverts d'une profusion de verdure et de fleurs. Je visitai plusieurs îles de la baie, ensuite je revins sur mes pas.

Après avoir pris quelques jours de repos dans notre campement, je résolus de descendre une seconde fois la rivière de Coppermine, et, parvenu à son embouchure, je me dirigeai vers l'est, pour tenter de nouvelles explorations. Je foulai bientôt des lieux entièrement ignorés des Européens : j'eus à marquer le *cap Alexandre*, par 68° 56' latitude nord, 106° 40' longitude ouest. Je vis là très peu d'indigènes, mais un grand nombre de rennes et autres animaux sauvages. Nous eûmes bientôt la visite de plusieurs tribus d'Esquimaux. Après quelques autres découvertes, je repris le chemin du fort Confidence, et j'y étais de retour le 20 octobre 1838, harassé de fatigue et affaibli par les privations de tout genre.

Le 15 juin 1839, je redescendis la rivière Coppermine, pour tenter une dernière exploration sur les bords de la mer Glaciale. J'arrivai bientôt au cap *Turnagain*, où j'aperçus des traces de rennes et des huttes de glace abandonnées. J'allai de ce point fouler un sol entièrement vierge de pas humains. Je découvris bientôt plusieurs groupes d'îles, puis une rivière qui débouchait dans la mer Glaciale par 68° 2' latitude nord, 104° 15' longitude ouest. Je lui donnai le nom de rivière *Ellice*. Un peu plus à l'est, je rencontrai un ours blanc près d'une pointe de rocher, et à cause de cette circonstance je donnai à ce lieu le nom de *pointe de l'Ours blanc* (White bear point).

Continuant l'exploration le long de la côte, je trouvai une baie que je nommai *Mac-Loughlin-Bay*, par



Les canots et le bagage furent traînés sur la neige et la glace pendant cent dix-sept milles.

67° 43' latitude nord, 99° 15' longitude ouest. Deux jours après, en avançant toujours vers le nord-est, j'arrivai à l'embouchure de la grande rivière du Poisson de Back (*Great fish river*) : ce cours d'eau est très poissonneux. Enfin j'atteignis le détroit et la terre de *Boothia*, par 68° 41' 16" latitude nord, 98° 22' longitude ouest. C'était là que s'étaient arrêtées les découvertes de sir John Ross, et je n'avais plus dès lors besoin de m'aventurer davantage, puisque je venais de remplir le blanc ou combler la lacune qui, sur les cartes, existait de ce point au cap Turnagain. Je revins donc au fort Confidence, et de ce point je regagnai le port supérieur du fleuve Mackenzie, pour atteindre ensuite le fort Chippewyan et enfin le comptoir de la baie d'Hudson.

ALBERT-MONTÉMONT.



BACK

(1833-1837.)

—

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

PRÉLIMINAIRE.

Le capitaine Back avait été chargé par le gouvernement britannique d'aller à la recherche du capitaine Ross, qui était retenu, depuis près de quatre années, captif avec son bâtiment au milieu des glaces polaires arctiques. L'expédition partit d'Angleterre en 1833, et se rendit au Canada, d'où elle gagna la grande rivière du Poisson pour en suivre le cours jusqu'à son embouchure. Ce premier voyage dura deux ans et sept mois, laps de temps pendant lequel le capitaine Ross était parvenu à se dégager et à regagner la pleine mer. Back, revenu à son tour de cette longue et laborieuse exploration qui eut de nombreux et utiles

résultats pour la science géographique, entreprit un second voyage de découvertes sur les rivages arctiques, et il l'accomplit également dans un espace de deux années, c'est-à-dire de 1836 à 1837, et il publia son travail en 1838. Nous allons présenter une analyse sommaire de ses deux expéditions.

—

RELATION.

PREMIER VOYAGE.

(1833-1835.)

Le 1er juillet 1833, le capitaine Back avait gagné les bords de la rivière Saskashawan; le 5, il atteignit le lac de l'île aux Pins, et le 1er août il était sur les bords de la grande *rivière du Poisson*, autrement nommée *Thlew-ee-Choh*, et qui, dans son cours nord-est, va joindre l'océan Arctique par environ 67° latitude nord et 97° longitude ouest de Greenwich. Elle coule dans un lit bas et marécageux et se lie avec un pertuis que sépare de la mer un étroit chenal dont les Eskimaux habitent les bords. Au bout d'un mois de navigation périlleuse et de privations diverses, Back arrivait à l'embouchure de cette grande rivière.

Là, il apprit des Esquimaux le départ du capitaine Ross; et dans l'impossibilité de se diriger vers la pointe Turnagain, à travers un terrain où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambes, le capitaine Back, dénué d'ailleurs de tout combustible et d'eau potable, dut songer à remonter le fleuve qu'il venait de descendre. Le point de la côte où il se trouvait, et dont il prit possession au nom de la reine Victoria, était par 68° 13' 57" latitude nord, 94° 58' 1' longitude ouest (97° 18' 25" de Paris), c'est-à-dire à quelques milles seulement plus au sud que la pointe Turnagain.

Le 21 août, l'expédition remonta donc la rivière du Poisson; le 1er septembre, elle passait devant le lac Pelly; le 8, elle laissait derrière elle un cours d'eau appelé le Baillie; le 15, elle atteignait le rapide dit du Bœuf musqué et le premier portage du Thlew-ee-Choh; enfin, le 27, elle était rentrée au fort Reliance, près du grand lac de l'Esclave, pour y passer l'hiver.

Le 23 du mois de mai suivant, le capitaine Back reçut du poste de Chippewyan, établi sur la rivière de la Paix, plusieurs articles d'approvisionnement, et le 27 il repartait, avec une suite d'Iroquois et de Canadiens, pour Montréal, où il était de retour le 6 août 1835, après avoir parcouru une distance de 7,500 milles, dont 1,200 de découvertes. Le 17, il était à New-York, et s'y embarquait pour Liverpool, port d'Angleterre, où il touchait le 8 septembre, après une absence, avons-nous dit, d'environ deux ans et sept mois.

—

DEUXIÈME VOYAGE.

(1836-1837.)

Le 14 juin 1836, le capitaine Back quitta le port de Chatham, à bord du vaisseau *la Terreur* (the Terror). Le 4 juillet suivant, il était à 537 milles du cap Farewell, par 59° 59' latitude nord et 25° 25' longitude ouest. Le 6, il se trouvait par 61° latitude nord. Le 23, il perdait de vue le cap Farewell, dont il s'était approché, et du 25 au 28 il voguait à travers le détroit de Davis. Le 29, il rencontrait des montagnes de glace, dont quelques-unes avaient plus de 300 pieds d'élévation. Bientôt on aperçut le cap Chudleigh et les îles Button, puis l'île de la Résolution, située entre 61 et 62° de latitude nord, par 65° longitude ouest, quand soudain un delta de glace parut en face du bâtiment, et comme pour le défier de passer outre. On dut faire un détour, et l'on se dirigea vers les îles Sauvages inférieures (*lower Savage islands*) qu'on laissa à l'est. Dans ces parages on eut quelques relations avec les tribus d'Esquimaux, et il y eut entre elles et l'équipage un petit commerce d'échange.

Le 5 août, on dépassa les îles Sauvages supérieures (*upper Savage islands*), sises par 62° 20' latitude nord, 70° longitude ouest, au sud du North-Bay, et où Baffin avait, suivant Back, pénétré en 1665, date qui peut être sujette à contestation, ou du moins aurait besoin d'être vérifiée. Là, on eut de nouveaux rapports avec les Esquimaux, dont une jeune femme, ayant aperçu le front d'un des officiers anglais entièrement chauve, lui offrit de ses cheveux à elle pour un anneau de rideau. La température était de 35° Fareinheit.

Continuant de longer la côte orientale du détroit, *la Terreur* se trouva, le 10 août, au sud de Brocken, pointe de Baffin située par 64° latitude nord, 75° longitude ouest. Le 16, on vit encore des Esquimaux. On avait au sud l'île Salisbury, et au sud-ouest l'île Mille (*Mill island*). Depuis ce jour le vaisseau fut constamment environné ou pressé par des masses flottantes de glace. Le 20, on était par 65° latitude, 80° longitude ouest. Le 23, on eut au nord la vue de l'île de Baffin, et on était par 65° 42' latitude, 82° 41' longitude ouest, toujours au milieu d'énormes masses flottantes. Le 25, on essaya de porter vers l'île de Southampton au sud-ouest, en redescendant jusque près de 65° latitude, pour reprendre une direction nord-ouest. Il y eut tour-à-tour de la pluie et de la neige.

Dans les premiers jours de septembre, le bâtiment fut cerné par les glaces. Il se trouvait par 65° latitude, 82° 51' longitude ouest, à environ 50 milles de la baie du Duc d'York, dans le détroit glacé (*frozen strait*). Le thermomètre Fareinheit était à 23° au-dessous de zéro; il n'y eut plus alors que des déplacements laborieux du vaisseau. On commença à voir des ours polaires vers le cap Comfort; on en tua un de six pieds onze pouces anglais de longueur du museau à la queue, et qui s'était avancé hardiment jusqu'à cinquante pas du vaisseau, sur lequel au 14 septembre on était entièrement cerné par les glaces dans le canal de Fox (*Fox's channel*). Il fallut se frayer à coups de hache et avec la scie une route à travers ces énormes amas qui menaçaient à chaque instant de broyer entre eux le bâtiment.

En octobre, des officiers se construisirent des maisons sous la neige et firent des excursions dans les terres. Le capitaine Back imagina des amusements pour tromper la lenteur des jours et abréger la longueur des nuits. Il y eut des chants religieux et des lectures. On chanta même des chansons françaises (*sang french songs*); on établit des mascarades et on joua la comédie. On s'exerçait à faire babiller l'écho d'un rocher; écho tellement clair et distinct, que l'infortuné voyageur égaré au milieu de ces affreuses solitudes pourrait entendre au loin sa propre voix et se figurer qu'il n'est pas seul. On s'aventurait sur les traces des ours blancs, des loups et des renards, et l'on parvenait quelquefois à en saisir ou à en tuer lorsque ces animaux venaient rôder dans le voisinage.

Mais ce qui incommoda le plus l'équipage durant sa captivité glaciale, fut l'extrême humidité qui régna quelque temps dans les cabines, par suite de dérangement dans les tuyaux des poêles et des machines à vapeur. On fut aussi très inquiété par des crevettes (*shrimps*), qui faisaient de prompts et grands dégâts dans les vivres des matelots.

Quelques incidents venaient rompre la monotone uniformité des occupations journalières. Un jour, par exemple, un matelot tomba dans une crevasse de neige glacée et allait disparaître sous les montagnes de glace qui entouraient le vaisseau : secouru à temps, il reparut hors de l'eau, où il avait, rapporta-t-il, ressenti une douce chaleur, qui provenait sans doute de la différence (15°) entre l'eau et l'atmosphère. A peine ramené sur la glace, il voulut s'y asseoir et s'y étendre; mais il y eût aussitôt gelé et serait mort. On le força à courir, et lorsqu'on l'eut épuisé de fatigue et accablé par la raideur de ses vêtements gelés, on le conduisit dans le vaisseau pour l'y envelopper de couvertures de laine, qui, lui procurant une copieuse transpiration, le rétablirent bientôt de manière à ne plus être qu'un sujet de plaisanteries pour ses camarades. Le 1er janvier 1837, un contre-maître mourut; l'équipage lui rendit les derniers devoirs et l'ensevelit dans un tombeau de neige et de glace. On eut plus tard à rendre les mêmes devoirs au canonnier du bâtiment. On disait chaque dimanche le service divin d'après le rit anglican. On célébra le 14 février la fête de saint Valentin, jour où, en Angleterre, suivant la croyance populaire, chaque oiseau se choisit une compagne pour le reste de l'an; jour encore où le premier homme qui voit une jeune fille doit être son bon ami ou son Valentin jusqu'à l'année suivante. Le 22 du même mois, le bâtiment se retrouva dans une position presque désespérée après le craquement et le déplacement des masses glacées qui l'étreignaient de toutes parts. Le 15 mars, il fut soulevé par elles et presque renversé : cependant elles le ramenaient insensiblement vers le sud-ouest. Le 12 mai, il se trouvait au sud-ouest de l'île Nottingham, par 63° 11' latitude nord, 78° 56' longitude ouest, et le 18 juillet, au nord des îles Charles, par 62° 40' latitude nord, 75° longitude ouest, dans le détroit d'Hudson. Il était resté enfermé par les glaces pendant six mois; il se trouvait fort délabré, ayant plusieurs voies d'eau; il fallut le réparer sur les côtes de Labrador. Enfin, il revint à Chatham en octobre 1837, la poupe et le corps fracturés. Jamais bâtiment n'avait éprouvé de si nombreuses et si terribles avaries dans sa navigation de dix-sept mois.

Le résultat de cette nouvelle expédition du capitaine Back a été presque nul pour la science; la relation qu'il nous a donnée est généralement aride et d'une lecture peu amusante; mais elle aura toujours de l'intérêt pour les marins qui visiteront les mêmes parages.

Si maintenant nous embrassons l'ensemble des pays visités par le capitaine Back, et si nous recherchons les espèces d'animaux et de végétaux qui s'y trouvent, nous voyons que la ligne des bois s'arrête vers le 60e degré de latitude. L'arbre qui se montre le plus au nord-est est l'épinette blanche et le bouleau à feuilles. La lisière septentrionale de ces bois forme la limite des régions habitées par l'ours noir, le renard commun, la marte, le pekan, le lynx, le castor, la marmotte ordinaire, le lièvre, la perdrix et le pivert. Les terres stériles, dans le nord des bois, ont pour hôtes l'ours brun, le renard arctique, la marmotte de Parry, le lièvre polaire et le bœuf musqué. Les rennes vivent jusqu'au bord de l'océan Glacial; l'ours polaire pénètre rarement dans l'intérieur. Les prairies, c'est-à-dire les plaines sans bois qui s'étendent des monts Rocheux par 55e latitude nord jusqu'au Mississipi, ont pour hôtes principaux le bison et le loup.

Disons quelques mots des principaux animaux particuliers aux régions polaires, et dont il a été question dans les voyages qui précèdent.

L'ours noir d'Amérique est le seul dont la fourrure ait quelque valeur; il se nourrit de fruits et d'autres végétaux; il n'attaque l'homme que pour se défendre, et il évite le combat toutes les fois qu'il le peut. Il grimpe sur les arbres et gravit les abîmes avec une rare dextérité. Son extrême prudence fait qu'au moindre bruit il se lève sur ses pattes de derrière pour mieux voir, et c'est souvent ce qui le trahit aux regards du chasseur. Toutefois on le prend plus encore dans son antre en hiver, et comme à cette époque il est plus gras et que sa fourrure est de première qualité, c'est une bonne capture pour les Indiens, qui sont devenus, par une longue pratique, extrêmement habiles à découvrir sa tanière d'après des indications qui échapperaient à des yeux moins expérimentés. Mais avant que les chasseurs indigènes écorchent et dépècent cet animal dont ils apprécient les diverses qualités, notamment la force et la sagacité, ils ne manquent pas de lui demander pardon d'en agir ainsi envers lui. La graisse de l'ours ressemble au lard du cochon, et bien que son odeur flatte peu le goût, les Indiens laregardent comme un mets délicat.

L'hermine est un petit animal très vif qui se nourrit de souris à pattes blanches et d'autres animaux rongeurs; il se glisse quelquefois dans la demeure de l'homme pour y saisir sa proie. Sa peau est très estimée.

La marte commune, qui habite les lieux boisés, se nourrit de lièvres, de souris et d'oiseaux; sa peau est fort belle et très estimée. Le pekan ou pêcheur a beaucoup de ressemblance avec la marte, mais sa fourrure est moins recherchée.

Le loup américain a une fourrure plus belle que celle du loup d'Europe; elle est d'un gris blanc sous les hautes latitudes.

Le renard de ces mêmes latitudes est vif, élégant et gracieux; son espèce est nombreuse sur les îles et les bords de l'océan Arctique. Il peut s'éloigner sur la glace à une grande distance de terre, et y vit de poisson. Sa livrée passe du gris au blanc dans l'hiver.

Le wolverène habite sous les plus hautes latitudes; on le trouve jusque par le 75e degré. Il est très fort et très rusé; il est détesté par les trappeurs de marte, parce qu'il bouleverse leurs piéges et détruit ainsi leurs travaux de plusieurs jours.

Le vison ou mink, surnommé la belette amphibie, vit de petits poissons et de moules d'eau douce; il nage et plonge parfaitement bien. Sa fourrure, analogue à celle du foutereau, est plus foncée et a le poil plus court. On apprivoise facilement le vison, et il se montre attaché à ceux qui prennent soin de lui.

Le castor américain est estimé non-seulement pour son poil, mais encore pour sa chair; on le trouve à de hautes latitudes, sur les bords du fleuve Mackenzie. On pourrait l'appeler l'ingénieur civil des quadrupèdes; il construit une digue et se creuse un terrier avec une adresse merveilleuse.

Le renne se plaît dans les hautes latitudes; il se nourrit d'herbes, de lichens et de mousses; il est d'une grande agilité, et sa chair est assez estimée.

La mouffette a une queue pleine, épaisse et ornée de longs poils noirs, ce qui lui donne une apparence assez avenante; mais la liqueur qu'elle décharge sur ceux qui la poursuivent est si puante que peu de chasseurs osent l'aborder. Cet animal passe l'hiver sous la neige; il marche lentement; les chiens l'attaquent avec acharnement, et quand ils sont au moment de le saisir il leur lance une fusée de liqueur dont l'odeur infecte les met en déroute et les oblige à la retraite.

Enfin le poisson blanc de la mer Arctique est très recherché comme nourriture; on ne s'en lasse jamais, et même lorsqu'il est maigre on le préfère encore aux autres poissons de ces contrées glaciales. Il offre de l'analogie avec le saumon, sous le rapport de sa chair, qui est très succulente; il donne aussi une soupe blanche délicieuse, et on le recherche surtout comme friture.

ALBERT-MONTÉMONT.

ORÉGON ET CALIFORNIE.

Aux voyages qui précèdent et qui avaient pour but de chercher un passage nord-ouest dans les régions arctiques, nous pouvons rattacher deux contrées de l'Amérique du Nord qui s'en rapprochent plus ou moins, et préoccupent depuis quelque temps l'opinion publique, savoir, l'Orégon et la Californie. De graves dissentiments s'étaient naguère élevés entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, au sujet de la possession de l'Orégon; le différend s'est terminé à l'amiable, et cette contrée reste aux Etats-Unis. Il en est de même de la Californie qui avait aussi été tout récemment l'objet d'une guerre entre le Mexique et le gouvernement de Washington. Nous allons présenter quelques détails sur ces deux pays.

ORÉGON.

Le territoire de l'Orégon s'étend du sud au nord entre les 42°—54° 40' latitude nord, c'est-à-dire se développe du nord au sud le long de l'océan Pacifique, et de l'est à l'ouest entre les montagnes Rocheuses et le même océan.

Ce territoire a deux parties presque égales; l'une qui part du 42e degré et finit au 49e, c'est-à-dire qui va de la Californie au détroit de Juan de Fuca; l'autre partie se prolonge depuis ce point jusqu'à l'Amérique russe. En allant de l'ouest à l'est, le pays offre trois grandes vallées séparées par des chaînes de montagnes, chacune d'elles ayant un sol et un climat distincts. La première commence au bord de la mer et se termine à la chaîne qui court nord-ouest et sud-est; sa largeur est de 25 à 40 lieues; son climat est très chaud en été, mais on y a des nuits fraîches; il y pleut d'octobre en avril; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières, comme le Rio-Colombia, ne gèlent presque jamais. La seconde vallée commence aux cascades du Rio-Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont il vient d'être question et les montagnes Bleues, situées à 50 lieues à l'est; les pluies y sont moins fréquentes; le pays est moins fertile. La troisième vallée, située entre les montagnes Bleues et les versants occidentaux des montagnes Rocheuses, présente un plateau élevé, large de 90 à 100 lieues, et d'une extrême sécheresse : aussi la pureté de l'atmosphère y est-elle admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Cette région fait partie du grand désert américain, et est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. C'est donc une contrée aride ou peu productive.

Les montagnes Bleues, qui constituent la chaîne intermédiaire de l'Orégon, sont traversées par la rivière des Têtes-Plates et par le Rio-Colombia; leur direction est du nord-ouest au sud-est; le nord est presque toujours couvert de neige. Les montagnes Rocheuses forment la partie nord-est, et se relient au sud avec la Cordillière des Andes, laquelle divise l'Amérique dans toute sa longueur, depuis le cercle polaire arctique jusqu'au cap Horn.

Quant aux rivières, la plus importante du territoire de l'Orégon est le *Rio-Colombia*, autrement appelé *Orégon*, fleuve qui a donné son nom à cette contrée, et qui ne fut découvert et exploré par les Européens qu'en 1766. Les Têtes-Plates, les Serpents, l'Okanagam, les Chutes, le Ouallamet et le Kaoulis sont les principaux affluents. Au sud du Rio-Colombia, la rivière des Toutounis, la rivière aux Vaches et l'Umquia méritent seules d'être mentionnées. Au nord, on trouve la rivière Chékilis, la Nesqually, la grande rivière Fraser, la rivière Simpson et la Stikine. Toutes ces rivières reçoivent une foule de ruisseaux; elles sont peuplées de castors, de saumons, de truites, et ont leurs rives embellies par de très beaux bouquets de bois. On aperçoit à l'ouest des montagnes Rocheuses un grand nombre de lacs, mais peu étendus, tous navigables en canot, habités par des castors et très poissonneux. La rivière Umquia, qui débouche dans l'océan Pacifique, a une entrée praticable pour les petits bâtiments, et ses bords, ainsi que ceux de la rivière Toutounis ou Klama, sont couverts de pins gigantesques de près de 90 mètres de hauteur. Ces géants du règne végétal s'élèvent d'un jet ou bloc jusqu'à 70 mètres avant de se séparer en branches.

Le Rio-Colombia est formé par deux branches principales : celle du nord, qui est la plus importante et qui est presque constamment navigable, naît dans les montagnes Rocheuses, vers le 53e degré de latitude nord, à peu de distance des eaux supérieures de la rivière Fraser, qui coule à l'ouest, et des rivières Atabasca et Saskatchaouan, qui descendent des versants orientaux de ces mêmes montagnes Rocheuses. La première direction du Rio-Colombia est du nord au sud pendant 80 lieues; il reçoit alors au-dessous du fort Colville et sur sa rive gauche la rivière Clarke ou des Têtes-Plates, venant du sud-est, c'est-à-dire du versant occidental des montagnes Rocheuses de l'Orégon. Le fleuve court ensuite vers l'ouest jusqu'au fort Okanagam pendant un espace de 30 lieues, et reçoit sur sa droite la rivière du même nom d'Okanagam. Depuis cette jonction, son cours devient extrêmement tortueux, et sa direction générale pendant plus de 50 lieues est au sud-est jusqu'au fort des Indiens Nez-Percés, au-dessus duquel il s'unit à gauche avec sa branche inférieure, nommée des Serpents ou de Lewis, qui a un cours très sinueux de près de 200 lieues, et qui vient du sud-est, ayant pris sa source dans les montagnes Rocheuses, à peu de distance des hautes eaux du Missouri. En face du fort des Nez-Percés, le Rio-Colombia est déjà large de plus de 1,000 mètres; il court à l'ouest et un peu au sud pendant 80 lieues jusqu'au fort Vancouver, au-dessous duquel débouchent à 3 et 5 lieues de distance les deux bras de la rivière Ouallamet ou Willamette, qui vient du sud. Avant d'arriver au fort, le Rio-Colombia change brusquement de direction, et, pendant 40 lieues, il coule entre le nord-ouest et l'ouest. Près du fort, sa largeur est d'environ 1,200 mètres, et elle va en augmentant jusqu'à l'embouchure comprise entre la pointe ou le cap Adams et le cap Désappointement; cette largeur est alors de 3 lieues. La marée se fait sentir jusqu'à la première cascade ou chute à 60 lieues de la mer.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'on appelle *cascade* ou *chute* tout endroit où le cours du fleuve est interrompu par des rochers, et où l'on fait un *portage*, c'est-à-dire où l'on retire les canots au moyen de barrages. Nous ajouterons que l'on nomme *rapides* les points où le courant est très fort, et *dalles* ceux où la rivière est étroitement encaissée entre des rochers. Or, l'espace entre la première et la seconde cascade du Rio-Colombia est de 25 lieues navigables. La hauteur véritable de la seconde chute est de 7 mètres. Au-dessus, jusqu'à la jonction de la rivière des Serpents, et en remontant au nord des Nez-Percés pendant 20 lieues, la navigation est excellente; on se voit alors arrêté par un *rapide* nommé le *Saut du prêtre* (Priest leap); mais une fois cet obstacle fran-

chi, on peut arriver aisément au fort Okanagam, à 40 lieues vers le nord.

A l'est du cours du fleuve, on trouve une gorge immense nommé le *grand coulé*, qui est l'ancien lit de la rivière, abandonné par elle à une époque inconnue. Pendant 60 lieues, depuis le fort Okanagam jusqu'au rapide du fort Colville, la navigation est assez facile; mais ensuite on trouve des rapides très dangereux, entre autres la fameuse *dalles des Morts*, où douze voyageurs périrent en 1839. La partie la plus intéressante du Rio-Colombia est donc depuis son embouchure jusqu'aux premières chutes, et cet intervalle est navigable pour de petits navires. Le cours du fleuve est rempli d'îles, de gros troncs d'arbres et de bancs de sable; mais son entrée dans l'Océan est sa partie la plus dangereuse : elle présente une immense ligne de brisants d'environ 3 lieues du cap Désappointement au cap Adams, et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Lorsque la marée descend, la vitesse du fleuve est de 6 à 7 milles par heure, et lorsque les vents de la mer poussent les flots vers l'embouchure, il en résulte un choc terrible qui forme des montagnes de vagues hautes de plus de 20 mètres : ce spectacle imposant est bien digne du pinceau ou de la lyre.

L'entrée du Rio-Colombia est dangereuse en tout temps, mais surtout en hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril : ni la Manche, ni le détroit de Gibraltar, ni le golfe du Mexique, ne présentent des courants aussi rapides, des tourmentes aussi fortes, des changements de vents aussi brusques, et une barre d'une pareille étendue, formée de bancs de sable. Pendant la belle saison, on y pêche le saumon. En hiver, à l'embouchure de ce fleuve, les marées combinées s'élèvent jusqu'à 4 mètres, et à l'époque de la fonte des neiges, les eaux du fleuve montent jusqu'à 15 ou 20 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Elles entraînent avec elles des débris de terrains inondés, des arbres déracinés et des pans de bois tout entiers. Il est très rare pendant cette saison de voir le fleuve se geler : la glace ne prend guère que vers le bord, et ne dure jamais longtemps.

Près de l'embouchure du Rio-Colombia se trouve le fort *d'Astoria* ou fort Georges, composé d'une maison, d'où l'on découvre les navires entrant dans le fleuve, et d'où l'on peut leur envoyer un guide.

Au nord du Rio, vers le 48e degré latitude nord, est une immense entrée sur l'Océan, appelée *détroit de Juan de Fuca*, à cause du pilote de ce nom qui la découvrit en 1592. Ce détroit est formé par la grande île de *Quadra et Vancouver*, qui a plus de 100 lieues de long, et court au nord-ouest sur une largeur qui varie de 10 à 25 lieues. Ce nom lui vient de deux commandants espagnol et anglais qui l'explorèrent; ce dernier en 1792, c'est-à-dire dix-sept ans après Quadra. Le bras de l'entrée sud suit la direction du sud-est pendant près de 40 lieues; sa largeur est de 7 à 12 lieues, et il se termine par l'entrée de l'Amirauté et la baie de Puget, canaux larges de 3 et 5 milles, et qui descendent au sud pendant plus de 30 lieues. A la pointe sud-est de l'île commence le bras du nord-ouest. Sa première moitié a une largeur de 6 à 8 lieues; la seconde est un canal étroit de quelques milles de large; la longueur totale de ce bras est d'environ 130 lieues. L'espace compris entre la grande île et la terre ferme est semé d'îlots et d'archipels; la mer y forme mille détours sinueux, et la côte est découpée par des bras et des canaux plus ou moins praticables.

A l'entrée du détroit de Fuca, et après avoir doublé le cap Flattery, on trouve un petit port environné de forêts, et formant une sorte de cul-de-sac assez profond. Plus haut est le canal de Hood, long de 10 lieues et parsemé d'îles; puis viennent la baie et le port de Puget, lequel se trouve à peine distant de 20 lieues du Rio-Colombia, où se jette la petite rivière de Kaoulis, dont la source est voisine de ce port.

Nous avons nommé la rivière *Fraser :* les Indiens l'appellent Tacoutchi; elle vient du versant occidental des montagnes Rocheuses; elle a un cours d'environ 130 lieues, presque parallèle à celui du Rio, et elle débouche dans le détroit de Fuca. Dans sa partie inférieure, ses bords présentent de beaux pâturages et d'épaisses forêts de bouleaux, de cèdres, de pins et d'autres arbres verts.

La grande île de Quadra et Vancouver est bordée d'îlots, et présente à l'ouest l'île Noutka, mot indien qui signifie montagne. Vue de la mer, elle offre un coup d'œil agréable : ses hauteurs sont couronnées de forêts de pins, de chênes, de cèdres et de cyprès. La mer abonde en saumons, morues, sardines, harengs, truites et baleines; le climat est salubre et doux. La saison des pluies commence en septembre. Il tonne rarement, circonstance météorologique applicable également à la Californie. Plus au nord se trouve la grande île de la *Reine Charlotte*, séparée de la côte par un bras de mer de 25 à 30 lieues de large. Mais revenons au territoire de l'Orégon.

Il est habité par 200 Américains, et par des Anglais et des Français du Canada; il est éloigné d'environ 1,800 lieues de l'embouchure du Rio-Colombia, distance que l'on franchit dans un voyage de quatre mois et demi. Ces peuples vivent sous la domination de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, qui doit garder encore jusqu'en 1863 son privilége sur le fleuve Rio, libre du reste dans sa navigation pour l'Angleterre et les Etats-Unis, d'après le dernier traité qui vient d'être conclu entre ces deux puissances; traité qui laisse à la première les régions situées au-delà du 49e parallèle, jusqu'au détroit de la *Reine Charlotte* et à celui de Juan de Fuca, avec la grande île de Vancouver, et donne à la seconde puissance les contrées en deçà jusqu'au 42e, c'est-à-dire jusqu'aux limites mexicaines où commence la Californie, dont nous allons maintenant parler.

—

CALIFORNIE.

Le nom de *Californie* fut donné par des Espagnols, en 1536, à cette partie méridionale de la grande péninsule américaine qui s'étend à l'ouest de l'Amérique septentrionale, depuis le 32e degré de latitude nord jusqu'aux limites de la zône torride. Ce pays comprit ensuite la division entière du continent nord-ouest du Mexique, de la même manière que l'on donna le nom de Floride au territoire opposé vers l'océan Atlantique. Aujourd'hui, la Californie est ordinairement considérée comme renfermant la presqu'île et le pays qui s'étendent sur les côtes de la mer Pacifique, depuis l'extrémité sud de cette péninsule jusqu'à la limite méridionale de l'Orégon, vers le 42e degré.

La Californie se divise en deux parties qui sont, d'abord : la *basse* ou *vieille Californie*, comprenant la *Péninsule* proprement dite, au sud; ensuite la *haute* ou *nouvelle Californie*, ou *Californie continentale* au nord. La ligne de séparation entre ces deux grandes divisions territoriales court le long du 32e parallèle, depuis l'extrémité septentrionale du golfe de la Californie jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Le *golfe de Californie*, que nous décrirons tout à l'heure, est un grand bras de l'océan Pacifique, auquel il s'unit sous le 23e degré de latitude, pour de là se développer vers le nord-ouest entre le continent américain à l'est et la Péninsule californienne à l'ouest, et se termine au 32e degré, où il reçoit les eaux du Rio-Colorado. Ses côtes occidentales sont hautes et ardues, offrant peu d'endroits sûrs de relâ-

che pour les vaisseaux; pas une seule rivière n'entre non plus dans la mer de ce côté. Les rivages orientaux ou du continent sont généralement bas, et la mer dans leur voisinage est peu profonde, ce qui y rend la navigation périlleuse. Les vents dominants sont ceux du sud; néanmoins un courant s'établit hors du golfe, et il est sensible même pour les navires qui passent à une distance considérable de son embouchure.

Le territoire qui appartient à la côte orientale du golfe comprend les deux Etats mexicains de Sonora et Sinaloa, encore très peu habités, possédant des mines riches et nombreuses, jouissant d'un climat très sain, et signalés par des cours d'eau propres au développement de la population. Le port de *Guaymas*, dans le Sonora, par 27° 40' latitude, passe pour très sûr en toutes saisons, et le meilleur de cette côte. *Mazatlan*, rade ouverte, enfoncée dans les terres par 23° 12' latitude nord et 108° 42' longitude ouest du méridien de Paris, à l'entrée du golfe, a été jusqu'ici peu fréquenté par les bâtiments marchands ou autres; il n'est ni aussi sûr ni aussi bien placé que celui de Guaymas, lequel est entouré d'ailleurs d'un sol très fertile. Plus au sud-est se trouve par 21° 32' 34" latitude nord, 107° 35' 48" longitude ouest, *San Blas*, rade foraine, avec sa ville de 800 âmes à une lieue de la mer, et aujourd'hui principal port de la république mexicaine sur la mer Pacifique, et dans un lieu très malsain, où il règne des fièvres pernicieuses pendant la saison des pluies, outre la présence des mousquites et des maringouins aux piqûres suivies d'éruptions cutanées. Plus loin encore, dans la même direction, viennent *Acapulco*, port situé par 16° 50' 28" latitude nord, 102° 12' 41" longitude ouest, peuplé jadis de 9 à 10,000 âmes, et n'en possédant plus que 2,000; et *Tehuantepec*, port commercial, dont l'isthme, par 16° 18' latitude nord, 97° 30' longitude ouest, est partagé par la Sierra-Madre ou grande Cordillière, et a 50 lieues de large de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.

Quant au *golfe* lui-même *de Californie*, il est désigné par les premiers navigateurs espagnols sous le nom de *mer de Cortès* ou *mer Rouge*, ou plutôt *mer Vermeille*, à cause de la couleur de ses eaux et de sa ressemblance avec la mer Rouge d'Arabie, ressemblance qui est plus exacte encore avec la mer Adriatique : il a une longueur d'environ 300 lieues; la plus grande largeur est de 60 lieues à son entrée; mais dans toute son étendue la distance d'une côte à l'autre ne varie que de 25 à 40 lieues. A partir du 31e parallèle, la largeur diminue rapidement jusqu'à l'embouchure de Rio-Colorado. Le climat de la Péninsule que ce golfe américain forme avec la mer Pacifique est chaud et sec comme celui d'Arabie. A son extrémité sud une pluie d'été imbibe de temps en temps le sol : près de sa jonction avec le continent, il ne tombe jamais de pluie, excepté en hiver, et dans son milieu on n'aperçoit que bien rarement des nuages. Du reste, il pleut quelquefois dans cette région par le ciel le plus serein; le savant de Humboldt et le capitaine Beechey ont observé ce phénomène, le premier dans l'intérieur des terres, et le second en pleine mer. Cette sérénité du ciel et cette rareté de l'eau font naturellement croire à l'infertilité du sol; néanmoins, suivant l'Américain Greenhow, on peut en rendre productives certaines parties, au moyen d'irrigations bien ménagées. Somme toute, l'aspect général du pays est triste, horrible même, selon M. de Mofras : rien de plus nu ni de plus désolé. Presque partout sur cette Péninsule on est frappé de l'absence d'eau et de végétation; par-ci par-là des mangliers et quelques arbustes épineux. Les orangers et les palmiers sont rares sur les bords de la mer; il faut s'avancer de plusieurs lieues dans l'intérieur pour trouver de la terre végétale. Le rivage est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. La côte offre sans interruption une suite de pics déchirés et sans aucune végétation, et cette chaîne de montagnes qui vient du nord se dirige, dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud pour s'abaisser graduellement en arrivant à son extrémité au cap San-Lucas.

Les marées apparaissent dans tout le golfe, mais leur valeur varie selon la direction des vents et la configuration des côtes; elles sont de 7 pieds à Mazatlan, dont la rade est ouverte, et de 5 pieds et demi à Guaymas, dont le port est parsemé d'îles. Parmi les vents, on remarque celui qu'on désigne sous le nom d'*inversion de l'alizé*, et qui est ici sud-ouest, tandis que l'alizé est nord-est sur l'Atlantique et dans les mers au nord de l'équateur. Cette inversion ne règne qu'en dedans de la mer Vermeille, et ne se fait point sentir sur la côte de la Californie, baignée par l'océan Pacifique, au-delà du 23e degré latitude nord.

Le nom de *mer Vermeille* donné à ce golfe paraît venir, avons-nous dit, de la couleur de ses eaux : cette couleur est surtout communiquée par les rivières qui y débouchent, et dont la principale, le Rio-Colorado, coule sur des terrains ferrugineux. Ce nom peut venir encore de la couleur pourprée que prennent les vagues au lever et au coucher du soleil. Pendant le jour, les eaux sont bleues ou vertes, selon que les nuages interceptent ou modifient les rayons solaires, conjointement avec la nature et la hauteur du fond. On peut, dit M. de Mofras, supposer encore que la coloration de l'eau est produite par des bancs à sa surface, formés par des myriades de petits crustacés rouges armés de tentacules, et semblables à nos crevettes.

Indépendamment d'une innombrable quantité de poissons d'espèces très variées, on remarque dans le golfe des requins énormes, des baleines, des loups de mer et des veaux marins. Les côtes sont remplies de marais salants peuplés de caïmans, de reptiles et d'insectes. Les plongeurs à perles, qui ont à craindre les requins et les mantayaras, espèce de raie monstre, longue de près de 4 mètres, doivent être doués d'une grande force pour arracher dans l'eau, à une profondeur de 10 à 12 brasses, les huîtres perlières des anfractuosités des rochers où elles se tiennent cachées.

La *basse* ou *vieille Californie*, qui comprend toute la Péninsule, a pour capitale *Loreto*, sur la côte ou partie occidentale du golfe, par 25° 59' latitude nord, 113° 20' 37" ouest. Cette ville, assise vis-à-vis la petite île de Carmen, sur le golfe californien, est maintenant réduite à 200 habitants. Le chef politique habite *La Paz*, port situé par 24° 10' latitude nord, 112° 20' longitude ouest, où Fernand Cortez débarqua le 3 mai 1535, et qui est peuplé aujourd'hui de 400 habitants. Ce port est le plus commerçant de la basse Californie, qui ne compte guère que 4,000 habitants, dont le tiers seulement de race blanche. Le gouvernement mexicain n'entretient aucune troupe dans le pays; le commandant général des deux provinces demeure à Monte-Rey, ville de la haute Californie, que l'armée des Etats-Unis vient tout récemment d'envahir sans éprouver de résistance sérieuse de la part de la population ni des autorités. Avant d'entrer dans de plus grands détails sur ce dernier Etat, nous allons dire un mot du Rio-Colorado, l'un de ses principaux fleuves.

Le *Rio-Colorado* de l'ouest, ainsi nommé pour le distinguer du Rio-Colorado de l'est, qui débouche au levant dans le golfe du Mexique, golfe que, pour le dire en passant, on pourrait lier à celui de Californie au moyen de ces deux rivières et de l'Arkansas, qui va joindre le Mississipi; le Rio-Colorado de l'ouest, dis-je, naît au versant occidental des montagnes Rocheuses, vers le 41e degré de latitude septentrionale. Il court du nord au sud et un peu à l'ouest, en s'éloignant de la Sierra-Madre ou grande Cordillière. Son cours est de 300 lieues, longueur égale à celle du golfe de Californie, dans lequel il se jette, et ses bords sont habités par des tribus indiennes. Son lit a peu

de profondeur; il est guéable presque partout durant la belle saison. Lors des pluies et après la fonte des neiges, il déborde et inonde le pays plat au milieu duquel il s'avance. Son embouchure, au fond de la mer Vermeille, par 32° latitude nord, a près de 2 lieues de large, et est divisée en trois canaux par deux petites îles. La marée monte de 6 à 7 mètres, et occasionne des courants redoutables, dont la rapidité atteint jusqu'à 15 milles à l'heure. Le fond, à l'entrée de la rivière, est extrêmement bas, et il n'y existe qu'une passe fort étroite. Le lit du fleuve est rempli de bancs qui sont à sec à la marée basse. A 8 lieues au-dessus de son embouchure, le Rio-Colorado reçoit le *Rio-Gila*, qui arrive de l'est, après s'être grossi de la rivière de la Asuncion, formée elle-même par la jonction du Rio-Verde et du Rio-Salado. Tous ces courants d'eau ont leur source dans les ramifications de la Sierra-Madre; ils sont peu profonds, et pendant la saison des pluies ils inondent leurs bords, au surplus très fertiles. Les tribus réunies qui vivent près de ces cours d'eau dépassent 20,000 âmes.

Ainsi que nous l'avons déjà fait connaître, c'est à peu près à l'embouchure du Rio-Colorado qu'existe la séparation entre les deux Californies. La *haute* ou *nouvelle*, qui depuis la presqu'île s'étend vers le nord, sur un espace d'environ 500 milles, le long de la mer Pacifique, et jusqu'aux frontières méridionales de l'Orégon, trouve à ces mêmes frontières, pour limite naturelle, la chaîne des monts Neigeux, et pour limite politique le 42e degré de lat. N. Les confins à l'est sont les montagnes Rocheuses, comme ceux de l'ouest la mer Pacifique. La partie sud de cette contrée ressemble à la basse Californie pour le climat, c'est-à-dire pour la chaleur et la sécheresse, excepté durant la courte saison d'hiver. Plus au nord l'humidité augmente, et vers la baie *San Francisco*, dont le port occupe l'entrée par 37° 48' 30" lat. N., 124° 48' 26" long. O., les pluies sont pour ainsi dire constantes de novembre à avril. Les vallées sont fertiles et arrosées par de nombreux ruisseaux; mais la seule rivière importante est le Rio-Sacramento, qui débouche dans la baie San-Francisco.

La population blanche de la haute Californie est d'environ 5,000 habitants, répandus sur un territoire d'environ 2,000 lieues carrées. Les Indiens aborigènes sont en petit nombre.

Politiquement, les deux provinces, haute et basse, forment un seul département de la république mexicaine; mais à cause de l'éloignement du chef-lieu (Monte-Rey) et de la difficulté des communications, le préfet de la basse Californie, établi à La Paz, correspond avec le chef politique de Mazatlan, capitale de l'État de Sinaloa sur le continent.

Monte-Rey, capitale des deux Californies, sur la baie du même nom, n'est guère qu'un village composé de deux rues parallèles et de plusieurs groupes de maisons dispersées dans la plaine; le tout peuplé d'environ 1,000 habitants, la plupart indiens ou étrangers. Toutes les maisons ont leur façade principale tournée vers le sud-est, afin d'éviter les atteintes du vent de nord-ouest qui souffle pendant la moitié de l'année. Vu de la mer, l'emplacement de Monte-Rey est admirable; il n'y a pas de position, à ce qu'il paraît, plus pittoresque et plus favorable à l'établissement d'une grande ville. Ce port est le centre des affaires commerciales et celui où il arrive le plus de vaisseaux; mais un de ses inconvénients, c'est de ne pouvoir procurer aux navires l'eau nécessaire pour une traversée; il donne abondamment les vivres frais, la viande de bœuf et la volaille.

L'agriculture et l'élève des bestiaux forment la principale richesse de la Californie. Les céréales abondent; les haricots sont très répandus. Les bœufs sont de haute taille, très forts et très agiles; leur chair est excellente. Les chevaux, communément de la taille des chevaux anglais de course, sont presque tous entiers, remarquables par leur agilité et les longues traites qu'ils peuvent fournir, douze ou quinze heures sans s'arrêter. Quand l'animal est fatigué, on lance le lazo ou nœud coulant à un autre pour le monter, et l'on fait ainsi 40 à 50 lieues en un jour. On prend de même au lazo des taureaux et des ours. Les mules et les ânes sont aussi d'une race excellente. A l'exemple des Arabes, en partie leurs aïeux, les colons espagnols font jeûner un cheval avant de s'en servir pour une course longue et rapide. L'espèce des moutons est fort belle, mais leur laine n'est l'objet d'aucun soin. Les bois de construction abondent en Californie; les plus précieux appartiennent à la famille des conifères. Il y a des pins d'une hauteur prodigieuse, jusqu'à 230 pieds; on en trouve souvent de 100 mètres de haut et de 20 pieds de circonférence.

Les vallées et les bois sont peuplés de cerfs, de daims, de chevreuils, d'ours, d'onces, de castors, d'écureuils, de lapins et d'antilopes. On y remarque aussi des perdrix huppées, des outardes et des oiseaux-mouches; les bords de la mer offrent des alcyons, des goëlands, de superbes vautours et de grands aigles bruns à tête blanche. Le seul reptile dangereux est le serpent à sonnettes, dont la taille est petite et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. La mer et les ports sont remplis de poissons, de baleines, de marsouins, d'éléphants marins et de bancs de sardines.

La Californie ne possédant aucune espèce d'industrie, l'exportation ne se compose que des produits naturels du pays. Les cuirs de bœuf sont l'article principal. Les cuirs de cheval ont peu de cours. Les peaux de castor se vendent à la livre. Après les cuirs viennent, comme articles de valeur, les suifs de bœuf, de cerf et autres animaux. Les bois de Californie ne sont envoyés qu'aux îles Sandwich.

Parmi les objets importés, les Californiens recherchent les articles français, tels que les indiennes de Mulhouse, les vins de Bordeaux, les eaux-de-vie de Cognac, etc.

Les mœurs des Californiens, et il ne s'agit point ici des tribus indiennes qui errent dans les parties non habitées par les descendants des Européens, sont celles de leurs ancêtres, les colons espagnols; ils ont de plus quelques-unes des habitudes de luxe des Européens, et un penchant pour l'ivrognerie et le jeu. Un Californien porte toujours dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie. Ces hommes, de très belle race, ne vont jamais à pied. Leur premier soin en se levant est de seller un cheval, qui reste attaché à la porte de leur maison, et dont ils se servent même pour des distances moindres de 50 pas. Leur vie s'écoule dans l'oisiveté; jamais ils ne travaillent la terre. Si l'on pénètre dans un rancho, on trouve les hommes couchés, fumant le cigarre et buvant l'eau-de-vie, tandis que les femmes, qui par le fait remplacent les hommes dans les travaux ailleurs dévolus à ceux-ci, s'occupent un peu d'agriculture et de jardinage; elles louent quelques Indiens qui les aident à faire de petites semailles. Ces femmes sont en général grandes, fortes, belles et très fécondes, ayant jusqu'à douze ou quinze enfants; elles manient les chevaux et le lazo avec autant d'adresse que leurs maris, auxquels encore elles sont supérieures par l'intelligence et les qualités morales.

Les Californiens, cavaliers intrépides qui naissent et meurent pour ainsi dire à cheval, aiment passionnément les courses, et s'y défient par de gros et ruineux paris. Ils jouent aux cartes, aiment les combats de coqs, de taureaux et d'ours. Ils se réunissent lors des fêtes des missions, et dansent chaque fois au moins deux jours et deux nuits, sans autre interruption que pour l'heure des repas. Ils vous engagent souvent à les accompagner à 2 ou 300 lieues, uniquement pour danser quelques jours à une réunion de famille. Ils ont pour la musique un goût tout aussi prononcé, et presque tous possèdent une guitare pour s'accompa-

gner dans leurs airs. Enfin, leur hospitalité est sans limite; on ne trouve point d'auberge ou d'hôtellerie, et chacun vous accueille et vous héberge sans la moindre rétribution.

Leur premier soin en vous voyant est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre état et le but de votre voyage; et d'avance, à leur tour, ils répondent à toutes les questions qu'ils supposent que vous leur ferez à ce sujet.

Le costume habituel des hommes est un large pantalon en drap, ouvert à partir du genou et laissant voir un caleçon en toile; plus une chemise en toile blanche, une cravate noire, une ceinture, une veste ronde en indienne, et des bouffantes aux manches; enfin des souliers en peau de daim et un chapeau noir à larges bords, avec un foulard. Les femmes ont une robe en indienne ou en soie, dont la coupe suit de loin les modes françaises, et une écharpe en coton ou en soie, pour se couvrir la tête au besoin. Les bas de soie et les souliers sont réservés pour les grandes fêtes. Lorsqu'elles vont tête nue, elles laissent pendre leurs nattes, ou même tomber leurs cheveux sans les tresser. Leur chapeau, dont la dimension est énorme, ne sert que pour monter à cheval, où elles courent avec des selles d'hommes, en se formant seulement un étrier plus long pour le pied gauche. Si un homme et une femme vont ensemble à cheval, celle-ci est devant et le cavalier derrière.

Les Californiens sont d'un commerce agréable et facile; ils sympathisent particulièrement avec les Français, qui reçoivent surtout des femmes l'accueil le plus prévenant et le plus gracieux. Ce sont elles également qui se mettent le plus en frais d'hospitalité. Mais si l'on entreprend avec des Californiens une course lointaine, il faut comme eux savoir manier, soit le lazo pour changer de monture, soit la hache pour couper le bois, l'aviron pour traverser les lacs et les rivières, et enfin la carabine pour tuer le gibier ou pour défendre sa vie contre les bêtes fauves ou les Indiens errants qui peuvent vous attaquer : sans toutes ces précautions, gardez-vous d'accepter, du moins quant à présent, les excursions californiennes dans l'intérieur, et bornez-vous au littoral.

Sous d'autres rapports plus physiques, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter ici que les Indiens de la Californie sont, en quelque sorte, plus basanés que les habitants des pays les plus chauds de l'Amérique du Sud; comme aussi les Mexicains proprement dits sont plus basanés que les Indiens de la Colombie ou du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade. Les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent l'Etat de Guatemala. Les Mexicains, surtout ceux de la race aztèque, ont plus de barbe que d'autres indigènes de l'Amérique méridionale : aussi presque tous les Indiens des environs de Mexico et ceux de la Californie portent de petites moustaches. A une grande force musculaire les Indiens joignent l'avantage de n'avoir presque jamais de difformités; on ne voit parmi eux aucun bossu, et il est extrêmement rare d'apercevoir des louches, des boiteux ou des manchots. Tous atteignent généralement un âge très avancé. Enfin les Indiens, en général, montrent beaucoup d'intelligence; mais les Indiens cultivateurs ont moins d'énergie ou de caractère que les Indiens chasseurs.

ALBERT-MONTÉMONT.





Paris. — Imp. LACOUR et Comp., rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

PEAU ROUGE.

(Bulloc.)

J. BRY aîné, Éditeur.



L'île de Cuba.

BULLOCK.

(1823.)

VOYAGE AU MEXIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Le Mexique, cette vaste contrée américaine, si riche en mines d'or et d'argent, en souvenirs héroïques ou atroces, en antiquités diverses, était, pour ainsi dire, ignoré de l'Europe au moment où le célèbre voyageur Alexandre de Humboldt publia son ouvrage sur les régions équatoriales. Depuis le passage de ce voyageur en ces régions au commencement du XIXe siècle, il s'est opéré de nombreux changements dans la situation politique et dans les mœurs et opinions des habitants. Il était réservé au voyageur Bullock de nous faire connaître ces changements et de compléter ainsi l'histoire naturelle et politique de ce beau pays, dont nous dirons un mot général avant de passer à la relation.

Le Mexique est borné à l'ouest par l'océan Pacifique, au midi par la baie de Honduras et la république de Guatemala, à l'est par le golfe du Mexique, et au nord par les montagnes Rocheuses et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. L'étendue de cette contrée, formant aujourd'hui une république analogue à celle des Etats-Unis, n'est pas moindre de cent vingt mille lieues carrées. Une moitié, placée sous le tropique, reçoit les feux de la zône torride; l'autre moitié respire sous un climat plus tempéré. La grande chaîne des Cordillères, avec ses pics couverts de neiges éternelles et ses éruptions volcaniques, partage le territoire mexicain, sillonné de rivières et de lacs, parsemé d'antiques forêts, et couvert de la plus riche végétation. Les habitants sont d'une origine très mêlée, les conquérants ayant fini par se confondre avec les peuples conquis.

Les productions naturelles, particulièrement celles du plateau qui forme le centre du pays, étonnent par leur innombrable variété. Le maïs ou blé d'Inde est le premier et le plus important des aliments des naturels; on le cultive dans les régions les plus ardentes comme dans les plaines qui dominent de neuf mille pieds le niveau de la mer. La terre y rend jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu. Les patates ou pommes de terre sont également cultivées; mais elles ne sont pas indigènes : elles viennent des montagnes du Pérou. Les Mexicains récoltent de même le manioc. La cochenille est un produit particulier au Mexique. Aucune contrée n'est pourvue d'aussi magnifiques forêts. Le sapin, le cèdre, tous les arbres gomo-résineux croissent dans les parties supérieures; l'acajou et le palmier, dans les parties inférieures. Les champs sont parsemés de fleurs et de fruits. Les montagnes recèlent des mines d'or et d'argent inépuisables, surtout vers le plateau central et dans le district de Guanaxato, dont la vallée paraît être une des plus délicieuses du monde.

On sait que l'Espagne a longtemps possédé le Mexique, et qu'elle dut cette conquête à Fernand Cortez, aventurier plein de génie, conquérant intrépide, mais souvent barbare. La possession de ce pays ne fut trou-

blée que vers 1810, où commença une fermentation qui a fini par amener l'affranchissement total des habitants et leur rupture entière avec la métropole, par la proclamation vers 1820 d'une république fédérative, aujourd'hui (1853) complétement assurée et reconnue par les principaux gouvernements de l'Europe. Ce fut donc après l'organisation de cette république que notre voyageur arriva au Mexique; et quoique les esprits ne fussent pas encore bien calmes, il put du moins les observer à l'aise pendant six mois, et mettre en ordre ses observations dans les pages qu'on va lire.

—

RELATION.

La Jamaïque. Campêche. Orizaba. Saint-Juan de Ulloa. Isla del Sacrificios.

Le 11 décembre 1822, accompagné de mon fils, je quittai Portsmouth à bord d'un navire marchand qui devait nous conduire au Mexique. Quelques jours de navigation nous suffirent pour atteindre un climat tout différent de celui d'Angleterre. Passant en vue des Açores, nous pénétrâmes dans la mer des Antilles, sans presque avoir besoin de changer une seule voile. Montserrat, Saint-Eustache, Porto-Rico, Saint-Domingue, se présentèrent successivement à nos regards, et nous entrâmes dans le hâvre de Port-Royal, situé, comme on sait, sur la côte méridionale de la Jamaïque, après un voyage qui fut une véritable partie de plaisir. Repartant sous la protection d'un vaisseau de Sa Majesté Britannique, nous touchâmes à la Trinidad de Cuba; et dépassant les caps Corrientes et Saint-Antoine, nous ne tardâmes guère à voguer dans le golfe du Mexique. Notre capitaine fit lever l'ancre près de Campêche, et nous allâmes à terre dans quatre chaloupes. C'était la première ville espagnole que nous voyions en Amérique; et elle est si belle, si régulière, si bien située, que nous fûmes remplis d'admiration. Chaque maison a son jardin, et de la principale église on découvre une vue vraiment magnifique.

La traversée de Campêche à Vera-Cruz fut ensuite assez ennuyeuse, car, pour nous servir de l'expression des marins, nous eûmes plus d'une fois à « manger le vent. » Mais le nombre et la variété des tribus qui mangent les oiseaux de mer, les régiments de baleines, la multitudes des poissons volants qui se soutiennent plusieurs minutes au-dessus de l'eau, les bonites, les dauphins, et le superbe spectacle que le ciel présentait chaque soir, nous furent des sources continuelles de distraction. Dans l'après-midi du 24 février, nous espérions voir la côte du Mexique; mais nous découvrîmes seulement, au coucher du soleil, le pic de l'Orizaba. La hauteur de cette montagne volcanique est évaluée à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous en étions au moins éloignés de cent cinquante milles. L'obscurité de la nuit nous la déroba bientôt. Peu après nous aperçûmes le phare de Vera-Cruz. Cependant, retardés encore par un calme, ce ne fut guère avant le lendemain midi que nous distinguâmes la ville elle-même, ses tours, ses coupoles, ses dômes, ses créneaux, non plus que le château-fort de Saint-Juan de Ulloa, seule place importante que l'Espagne eût conservée dans l'Amérique du Nord (1), et la flottille rangée sous le feu des canons. Incertains de la tournure que les événements politiques du pays pouvaient avoir prise, et par conséquent de l'accueil qui attendait notre pavillon, nous n'osions trop avancer vers le port, quand soudain apparurent dans l'air les symptômes d'une *norte* prochaine. C'est ainsi que se nomme une tempête qui souffle du nord-est, et qui, en cette saison de l'année, est très fréquente et fort dangereuse sur la côte du Mexique. Nous tentâmes alors, mais inutilement, d'aller mouiller auprès de l'île du Sacrifice; et dans la matinée suivante, la furie de l'ouragan fut telle, il nous chassa si loin de terre, que pour revenir à la même place il ne nous fallut pas moins de toute une semaine. Pendant ce temps nous courûmes un grand risque de nous briser contre des écueils, et ne dûmes notre salut qu'à l'extrême bonté de notre câble et de notre ancre, qui nous retinrent lorsque nous n'en étions plus qu'à quelques verges.

Nous parvînmes, le 2 mars, à ancrer entre l'isla del Sacrificios et le continent. Cette petite île n'a qu'un mille et demi de long, et n'est plus qu'un simple monceau de sable, sur lequel végète une pauvre famille d'Indiens. Elle reçut le nom qu'elle porte du navigateur Grizalva, qui, le jour de son arrivée, y trouva un temple où la veille une victime humaine avait été sacrifiée. On voit encore des vestiges de ruines; et des tas d'ossements qui blanchissent sans sépulture sur la terre montrent combien le climat fut fatal aux Européens.

Lorsque l'opération du mouillage fut terminée, on mit une chaloupe en mer; et le capitaine, divers passagers, mon fils et moi, quittant le vaisseau, nous partîmes pour Vera-Cruz, dont nous étions éloignés d'environ trois milles. Mais, chemin faisant, nous fûmes hélés par un canot sous pavillon espagnol, dont l'officier nous somma de venir comparaître devant le gouverneur du château de Saint-Jean. Bon gré, mal gré, nous obéîmes. Il s'agissait d'acquitter certains droits de douane qui se percevaient encore au profit du roi d'Espagne. Cette affaire arrangée, nous continuâmes notre route vers la ville, à qui, vue de l'eau, ses maisons rouges et blanches, ses couvents, ses hospices, ses églises et ses fortifications donnaient une noble apparence. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ce soit un des lieux les plus malsains du globe?...

Vera-Cruz. La promenade publique. Revue des troupes républicaines. La Posada. Marchés. Vautours.

Nous débarquâmes sur une jetée basse, mais solidement construite en maçonnerie. A peine y eus-je mis le pied, que je m'aperçus avec surprise qu'elle était pavée en partie avec des barres de fer qui portaient une large flèche, marque du roi de la Grande-Bretagne. A ce que j'appris plus tard, elles provenaient du lest d'une frégate anglaise qui les avait laissées afin de s'en retourner avec une cargaison d'épices plus considérable.

Après avoir retenu des logements dans la principale posada ou auberge, nous allâmes voir la ville et remettre nos lettres de recommandation. Pour ma part, j'en étais bien muni; mais les voyageurs qui, partant pour le Mexique, compteraient sur une pareille pacotille, se trouveraient, je dois le leur dire, tristement désappointés. De trente que j'avais, pas une ne me valut même une invitation à dîner. Comme c'était un dimanche soir, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de diriger nos pas vers la promenade publique qui est située au sud en dehors des murs. Elle est élégamment ornée de siéges pour les promeneurs, mais nous n'y trouvâmes pas gaie compagnie. Au lieu de ne rencontrer là que de paisibles citoyens, nous assistâmes à une revue de troupes républicaines. Ce dernier mot, quoique la politique soit absolument étrangère à mon sujet, m'oblige à exposer au lecteur quels événements se passaient à l'époque de mon voyage dans cette partie de l'Amérique où je vais le conduire, et pour être plus intelligible, de lui rappeler en peu de lignes quelle avait été jusqu'alors l'histoire du Mexique.

Lorsque Fernand Cortez le découvrit en 1519 et en fit la conquête, ce pays était depuis longtemps soumis à la nation puissante et civilisée des Aztèques. Désormais il fut gouverné par des vice-rois espagnols jusqu'en 1810. A cette date, éclata

(1) Elle l'a encore perdue depuis, et aujourd'hui (1853) elle ne possède plus rien sur les côtes du Mexique. A. M.

une révolution qui avait pour but de le séparer de la mère-patrie, mais qui fut comprimée en 1819. Une seconde révolution opérée en 1820 avait presque entièrement ruiné la puissance espagnole dans cette contrée, et l'année suivante, les Mexicains avaient élu un empereur constitutionnel, Augustin Iturbide, qui, croyait-on, quand j'étais parti d'Angleterre, tenait en paix les rênes du gouvernement; mais arrivé à Vera-Cruz, la première chose qu'on m'annonça fut que cette ville et plusieurs autres places étaient au pouvoir d'insurgés républicains, qui avaient déjà une nombreuse armée. Les régiments que nous vîmes défiler en dépendaient. Deux généraux qui étaient présents et qui se nommaient l'un Santa-Anna, l'autre Vittoria, galopaient sur de magnifiques chevaux, revêtus eux-mêmes de brillants uniformes; mais leurs soldats, presque tous indiens ou d'extraction indienne, avaient bien l'air de véritables *conscrits*.

A huit heures, lorsque l'*Angelus* sonna, nous pûmes remarquer dans les rues tous les passants s'arrêter, se découvrir, se signer plusieurs fois, et ne continuer leur chemin qu'après avoir murmuré une courte prière. Nous retournâmes alors à notre hôtel, s'il est permis d'appeler de ce nom aristocratique un méchant cabaret où l'on ne put même nous donner des lits passables. Je ne parvins, quant à moi, à me procurer qu'une espèce de couchette garnie d'une dure paillasse, laquelle était couverte d'un drap et d'un bout de flanelle. C'était, du reste, tout le mobilier de ma chambre qui n'avait pas de fenêtre, et dont la seule issue communiquait avec une salle de billard où des joueurs faisaient un infernal tapage. En outre au moment de me déshabiller, je découvris que mon unique drap était tout mouillé; et quand je m'en plaignis à l'hôte, il répliqua qu'il le savait bien, mais qu'il n'en avait pas d'autre. Je m'écriai que j'aimais alors cent fois mieux m'envelopper dans ma redingote et passer toute la nuit sur une chaise. « Vous avez bien raison! » répondit-il avec le plus impassible sang-froid, et il m'abandonna sans pitié au vacarme du billard, à la chaleur, aux moustiques qui m'empêchèrent de fermer l'œil pendant une seule minute.

Au point du jour, je courus respirer en dehors, et le hasard me conduisit vers la place du marché. Il était rempli d'Indiens et de gens de la campagne, dont la variété de costumes et la différence de physionomie formaient un intéressant spectacle qui peu à peu dissipa ma mauvaise humeur. Les légumes cependant n'étaient ni abondants ni beaux, et les fruits ne valaient pas à beaucoup près ceux de la Jamaïque. La boucherie était ce qu'on peut voir de plus dégoûtant; la viande, découpée en bandes presque aussi minces que des rubans, et noircie à force de rester au soleil, se vendait non au poids, mais à la mesure. Pas une pièce de gibier. En revanche, je n'imaginais pas qu'on pût réunir une aussi grande quantité de beaux poissons.

Dans l'après-midi, nous visitâmes la cathédrale, qui est vaste, mais d'assez méchante architecture. Les chapelles latérales abondent en sculptures et dorures du goût le plus détestable, et sont pitoyablement décorées de mauvais tableaux et de statues peintes, tandis que leurs gros chandeliers d'argent massif sont si sales que vous les prendriez plutôt pour du plomb.

La plupart des maisons de Vera-Cruz sont grandes, hautes, quelques-unes de trois étages, toutes bâties dans le vieux style espagnol ou mauresque et renfermant d'ordinaire une cour carrée, le long de laquelle règnent des galeries couvertes. Elles ont des toits en terrasses, et sont bien adaptées au climat. Généralement, les façades sont ornées de balcons en bois, et la disposition intérieure est la même que dans la Vieille-Espagne. La ville entière, aussi bien que la citadelle, est construite en corail, et le ciment qui attache ensemble les divers blocs est formé de la même matière, qu'on emploie également pour les toits et les planchers. Elle est si dure, qu'en certains endroits l'usure lui donne le poli du marbre. Il y a une assez belle place, dont l'hôtel du gouverneur forme un côté, et la cathédrale un autre. Dans les rues, les piétons peuvent souvent marcher sous des portiques qui les protégent à la fois de l'accablante chaleur du soleil et des grosses pluies qui tombent par torrents, lors de la saison humide.

Lorsqu'on arrive à Vera-Cruz par mer, on y compte jusqu'à seize coupoles ou dômes. Mais lors de mon passage, presque toutes les églises, tous les couvents, tous les monastères étaient fermés; et depuis que la ville n'appartenait plus aux Espagnols, la plupart de ces édifices tombaient en ruines. Puis, rien de plus triste pour des étrangers, habitués au bruit des cités européennes, que l'air sombre et le mortel silence de Vera-Cruz. Ce serait pour tout autre lieu un déshonneur de dire que l'herbe pousse dans les rues; mais ici, que ne donnerait-on pas pour en voir? Ici, en effet, on ne découvre pas autour de soi un seul arbre, pas le moindre vestige de végétation; de même à plusieurs milles aux environs, et il n'y a que la marée qu'on n'apporte pas de plus loin. La seule eau bonne à boire est celle de la pluie qui se conserve dans des citernes. Malgré donc que les marchés soient passablement approvisionnés par les Indiens, il fait cher vivre aux hôtels, où d'ailleurs on est fort mal traité. Toutes les denrées sont d'un prix exorbitant, sauf le poisson qui, comme je l'ai déjà dit, est commun et délicieux. On peut à peine se procurer du lait, car faute de pouvoir les nourrir, il n'y a de vaches qu'à une énorme distance. Le manque absolu de végétation prouve en même temps la pauvreté du sol et l'insalubrité du climat. Je ne sais si tel ou tel désagrément personnel me rend injuste; mais Vera-Cruz me semble l'endroit le plus désagréable de la terre, et sa réputation d'être le plus malsain donne naturellement le frisson aux étrangers tant qu'ils restent dans l'enceinte de ses murs, entourés par des sables arides, d'immenses marais, et des savanes dont les fétides exhalaisons ne sont dissipées que par des vents impétueux. La saison pluvieuse, qui dure de mai à octobre, et qui est aussi la plus chaude, envoie toujours au tombeau un grand nombre d'habitants, et non-seulement de ceux qui sont nés en d'autres pays, mais encore des Mexicains eux-mêmes; car, pour ne pas mentionner les diverses maladies ordinaires auxquelles notre frêle nature est sujette, le choléra (*black vomit*), ce fléau de l'humanité, devrait seul, si on y songeait, défendre aux voyageurs l'entrée de cette ville, surtout lorsqu'ils ne sont mus comme moi que par des motifs de curiosité. D'après ce qui précède, on croira aisément que la société de Vera-Cruz doit être fort restreinte, et que les mœurs y sont très dissolues. Parmi les négociants européens que des espérances de fortune attirent, peu sont mariés. Quant aux femmes mexicaines, je n'en saurais parler, car je n'eus jamais avec aucune d'elles cinq minutes de conversation.

Vera-Cruz, au dire de toutes les personnes que j'interrogeai sur ce sujet et qui me semblaient à même d'être bien informées, ne renferme que sept mille habitants. Humboldt, qui visita cette place en 1802, porte le chiffre de la population à seize mille âmes; mais sans doute ce chiffre diminue toujours, car la ville paraît assez grande pour en avoir à certaine époque contenu de vingt à vingt-cinq mille. Quand on ne connaît pas encore les régions tropicales et qu'on débarque à Vera-Cruz, on doit être surpris de la multitude de vautours qu'on y voit. Ils ne sont pas plus sauvages dans les rues que des volailles domestiques, et comme les chiens de montagnes à Lisbonne, ils se chargent de nettoyer la voie publique, dévorant aussitôt toute espèce d'ordures qui peuvent y être déposées. Leurs sens de la vue et de l'odorat sont très fins. Pendant que j'empaillais certains poissons dans une chambre située au faîte de notre *posada*, les toits environnants étaient encombrés de ces oiseaux qui attendaient avec inquiétude leur revenant-bon; et lorsque je jetai les intestins ils furent, après beaucoup de disputes, avidement dévorés. Les vautours vivent sur le pied de

paix avec les chiens, et j'ai souvent vu les uns et les autres se repaître sans jalousie de la même charogne. Ils passent la nuit sur les toits des églises, où ils perchent par volées de plusieurs centaines.

Mon intention, lorsque je m'étais embarqué pour le Mexique, était surtout d'en visiter la fameuse capitale, Mexico. Mais, par suite des derniers événements politiques, et comme les armées belligérantes des impérialistes et des républicains se trouvaient précisément campées sur la route, je ne savais pas si je ne courrais aucun danger. Pour m'en informer au juste, j'obtins une audience des généraux qui commandaient à Vera-Cruz ; et ces messieurs n'apprirent pas plutôt que le but de mon voyage était tout scientifique, qu'ils me délivrèrent un passeport jusqu'au dernier village en leur pouvoir, présumant bien, dirent-ils, que leurs ennemis, quand ils connaîtraient mes motifs, s'empresseraient aussi de me protéger.

Départ de Vera-Cruz. Désert sablonneux. Vera-Aqua. San-Rafael. Puente del Rey. Puente del Reyna. Auberge de la route.

Je louai donc une voiture traînée par huit mulets, et, le 8 mars, avec mon fils et un domestique, je partis pour Xalapa, ville située dans la direction de Mexico, et distante de Vera-Cruz d'environ vingt deux lieues. En Europe, nous n'eussions mis, par la plus mauvaise diligence, que sept ou huit heures pour faire le trajet; mais dans cette partie de l'Amérique, il ne nous fallut pas moins de quatre longs jours.

A la sortie des portes de Vera-Cruz, on rencontre immédiatement une contrée sablonneuse, sans route, sans végétaux, sans habitations, enfin un véritable désert où ne se montre aucune trace de nature vivante; et, n'eussent été çà et là des squelettes de chevaux et de mulets morts en le traversant, nous aurions pu croire qu'il n'avait été jamais traversé. Nous longeâmes d'abord le rivage de la mer; puis, au bout de quelques milles, nous arrivâmes à un pont sur lequel on passe le cours d'eau de Vera-Aqua. Dès lors nous quittâmes la côte, et nous cheminâmes vers l'intérieur des terres à travers un sable fin où nous faillîmes être suffoqués, tant par la chaleur du soleil que par la poussière. Vers le soir, cependant, les chemins devinrent meilleurs; l'aspect aussi de la contrée s'améliora par un peu de végétation, avant que nous eussions atteint San-Rafael, où nous passâmes la nuit.

L'auberge de ce village ne valait ni plus ni moins que toutes celles qu'on trouve dans le pays. Donc, quand je l'aurai décrite, ainsi que l'accueil que nous y reçûmes, on aura une idée exacte des autres. Elle consistait en un vaste hangar couvert de feuilles ou de roseaux, dont les côtés, en tout semblables à ceux d'une cage, laissaient librement circuler l'air et voir de dehors ce qui se passait dedans. Le toit avançait de beaucoup au-delà des claies qui servaient de murs; et sous cette saillie plusieurs voyageurs étaient déjà couchés à terre, s'inquiétant peu de passer la nuit à la belle étoile. L'hôte emporta notre bagage dans l'intérieur, et quand nous lui demandâmes où il comptait nous loger, il nous répondit que sauf notre respect ce serait avec nos malles. Tout ce qu'il avait à nous offrir, c'était pour notre attelage du maïs, pour nous-mêmes un abri contre la pluie, de la mauvaise eau, un peu de pain, et des planches en guise de couchette. Heureusement, nous avions des matelas et quelques vivres avec nous, et après un frugal souper, nous espérions que la fatigue allait nous servir de soporifique; mais nous ne pûmes fermer l'œil. D'abord, en effet, dans la même pièce que nous, il y avait beaucoup d'autres personnes, des hommes, des femmes, des enfants, et jusqu'à des poules. Ensuite les diverses bêtes de somme des voyageurs étaient attachées en dehors, à notre tête, et tandis que nous entendions les chevaux manger leur provende, les mulets ruer et se battre, les muletiers jurer, les chiens aboyer et les ânes braire, nous étions dans une atmosphère étouffante, parmi des myriades de mosquites qui ne cessèrent de bourdonner à nos oreilles et de nous piquer. Aussi, dès que reparut le jour, nous n'eûmes rien de plus pressé que de remonter en voiture.

La route que nous suivîmes était meilleure que la veille. Elle avait été, dans certaines parties, ouverte à force de travail et d'argent au milieu de marécages qui autrement eussent été impraticables. On était alors dans la saison sèche, de sorte que la terre et la plupart des arbres offraient une affreuse nudité; mais aux endroits où il restait encore de l'eau, et souvent nous traversâmes l'espace des trois ou quatre milles de suite qui en étaient couverts, les plus magnifiques plantes apparaissaient dans toute la vigueur de la végétation, et formaient le plus bizarre contraste avec la stérilité que nous voyions ailleurs. De temps en temps, dans de belles situations et à de courtes distances de la route, nous apercevions des huttes indiennes, qui, joliment bâties, couvertes de feuilles de palmier et closes de nattes, ne ressemblaient aucunement à celles des bords du Rencin, où se vendait de l'*aguardiente*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie. Nous passâmes par plusieurs districts auxquels on avait mis exprès le feu, afin de détruire les mauvaises herbes et de fertiliser la terre ; et c'était un curieux spectacle que de voir avec quelle rapidité s'étendaient les flammes. Sur les lisières, nombre de vautours se tenaient à l'affût des animaux qui étaient ainsi forcés de fuir leurs retraites, et se jetant sur eux à leur première apparition, ils les dévoraient avec leur gloutonnerie caractéristique. Nous remarquâmes aussi grand nombre d'aigles, d'éperviers, de corneilles, d'orioles, de coucous; et le rossignol de Virginie, avec son plumage d'un écarlate éblouissant, filait sans cesse comme un météore devant nos yeux.

Vers une heure après midi, nous parvînmes à un assez gros village indien, où il y avait une église couverte comme les simples habitations qui l'environnaient. Tandis que nous prenions quelques rafraîchissements en dehors de la *posada*, sous la saillie du toit, la messe vint à finir, et nous fûmes alors l'objet de la curiosité de tous les fidèles. Mais ils paraissaient les plus innocentes gens du monde, se comportèrent à notre égard avec beaucoup de politesse, et furent ravis de quelques verres de vin que nous leur distribuâmes. La contrée que nous parcourûmes ensuite, et par d'assez mauvais chemins, était stérile et brûlée; mais quand nous eûmes gravi et descendu une autre montagne, il se fit un soudain changement. La végétation reparut, la route redevint excellente : car elle était ou taillée dans le roc ou supportée par une fondation de maçonnerie. Enfin nous arrivâmes au magnifique *puente del Rey*, ou pont du Roi. Il sert à franchir une large et rapide rivière qui se précipite à travers un profond ravin, bordé de chaque côté par de hauts rocs à pic. Les rocs, couronnés et flanqués de canons, en font un des principaux postes militaires entre l'Atlantique et la capitale du Mexique. Il était alors occupé par les troupes républicaines. Le village où il nous fallut loger était encombré de soldats. A la fin cependant nous trouvâmes de la place. Dans la soirée, nous allâmes, avec quelques officiers qui se montrèrent pour nous pleins de courtoisie, nous promener sur les bords de la rivière, et nous nous baignâmes dans ses ondes transparentes avec une volupté qu'on ne pourrait bien sentir, à moins d'être resté longtemps comme nous captifs à bord d'un vaisseau, d'avoir ensuite débarqué à Vera-Cruz, puis, tout récemment, traversé un désert où, pour étancher notre soif brûlante, nous n'avions que de mauvaise eau. Pleins de reconnaissance pour cette délicieuse rivière, nous voudrions ici en mentionner le nom, mais les habitants ne surent que nous dire qu'elle s'appelait la *rivière du Pont*.

Après avoir passé une meilleure nuit que la précédente, nous repartîmes au point du jour. La route fut excellente toute la première partie de la journée, et

vers deux heures nous atteignîmes un respectable village, où il y avait aussi une rivière et un pont appelé, celui-là, *puente de la Reyna*. Il renfermait la moins misérable auberge que nous eussions encore rencontrée. Les murs du bâtiment étaient du moins en pierres, et le toit de tuiles. Du moins, dans l'appartement qu'on nous donna, trouvâmes-nous une table et des chaises. Comme nos provisions étaient presque épuisées, nous dûmes recourir à celles du lieu, et on nous servit une bonne omelette au lard. Bien plus, nous la mangeâmes sur une nappe, mais qui, à vrai dire, n'était pas très propre. En l'ôtant, le garçon qui nous servait nous fit tous rougir, j'en ai honte encore : voyant que nous négligions de remercier Dieu après notre repas, il prononça lui-même d'une voix grave la prière accoutumée. Le pays que nous traversâmes ensuite fut misérable, et le chemin si mauvais, que pour soulager les pauvres bêtes qui traînaient notre voiture, nous en descendîmes et marchâmes la plupart du temps. Par la même raison, nous fûmes obligés de faire halte plus tôt qu'à l'ordinaire.

Mais le lendemain, la contrée nous présenta comparativement un aspect enchanteur. Nous respirions certainement un meilleur air, qui ranima notre courage; et bientôt, à notre extrême satisfaction, nous aperçûmes des bois de chênes, car nous n'ignorions pas qu'ils marquaient la limite du choléra et de la fièvre jaune. Dès lors aussi, la face de la végétation fut toute différente. La belle route pavée sur laquelle nous roulions était bordée à droite et à gauche d'arbres et de buissons, tous nouveaux pour nous, tous différents de forme et de couleur. Vous eussiez dit une promenade à travers un parc d'Europe, dont les allées eussent offert une succession de ces arbres et de ces plantes exotiques qui n'y viennent qu'en serre-chaude. Puis atteignant le sommet d'une montagne, nous découvrîmes devant nous la belle ville de Xalapa. Ses églises et ses maisons blanches, élevées à quatre mille deux cent soixante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, présentaient un spectacle d'autant plus pittoresque qu'elles se détachaient sur un grand fond sombre formé par le Perote, l'Orizaba et d'autres montagnes volcaniques.

Xalapa. Description de cette ville. Détails sur les mœurs et les usages des habitants.

Xalapa ou Jalapa, d'où la drogue bien connue tire son nom, fut, jusqu'à plus de la moitié du dernier siècle, l'entrepôt des marchandises d'Europe au Mexique, et le centre de tous les intérêts commerciaux de cette partie du monde. Toutes les cargaisons, car l'insalubrité de Vera-Cruz, où elles arrivaient, ne permettait pas aux marchands de s'y arrêter, étaient portées sur des mulets à une grande foire annuelle qui se tenait dans la ville dont nous parlons. Cette foire ne s'ouvrait qu'à la suite d'une multitude de formalités et de cérémonies religieuses. Le clergé récitait d'innombrables prières et faisait de longues processions pour le succès du commerce, mais non point gratis ! et toutes les églises, tous les riches monastères qui subsistent encore, attestent ou la cupidité des prêtres ou la libéralité des négociants.

Xalapa, qui autrefois contenait une immense population, ne compte plus aujourd'hui, à en croire les habitants eux-mêmes, que treize mille âmes; et sans doute ce chiffre ira toujours en diminuant, quoique ce soit une très jolie ville. On y voit beaucoup de maisons à deux étages, qui, bâties à l'espagnole, forment un carré de bâtiments et renferment une cour plantée d'arbres et de fleurs, au milieu de laquelle est un puits ou une fontaine. Les toits sont couverts en tuiles, et se prolongeant au-delà des murs, au lieu d'être plats comme ceux de Vera-Cruz, ils ont le double avantage d'abriter les maisons du soleil pendant les chaleurs, et de les garantir d'humidité pendant la saison pluvieuse. Les fenêtres des étages sont généralement munies de carreaux et celles du rez-de-chaussée d'élégantes grilles, qui permettent une libre circulation de l'air; car le climat est si délicieux qu'elles ont rarement besoin d'être fermées.

Huit églises reçoivent encore les fidèles. Elles sont d'un style d'architecture mêlée, bien entretenues, et décorées intérieurement d'une foule de sculptures, de dorures et de peintures. Le maître-autel de la cathédrale est d'argent, et les murs sont couverts d'ornements d'or. Elle contient onze autres autels, et le service divin s'y célèbre avec une pompe tout-à-fait imposante. J'assistai un dimanche à la grand'messe, qui était splendide. Toutes les femmes de classe un peu distinguée portent du noir et sont uniformément vêtues avec un beau voile brodé qu'elles jettent sur leur tête, mais qu'on ne leur permet guère d'abaisser sur leur figure. Une grande partie de la congrégation se composait d'Indiens qui étaient venus au marché ; et, vraiment c'était plaisir de voir avec quelle piété fervente ces gens simples et inoffensifs, descendus pourtant de cannibales, offraient leurs actions de grâces au Créateur.

Les magasins semblent ne pas avoir le moindre luxe, car l'usage n'est pas d'y étaler les marchandises aux fenêtres. Les boutiques de barbiers font seules exception ; elles sont fort nombreuses et ont très belle apparence. Le casque de Mambrin, fixé au-dessus de la porte, leur sert d'enseigne. Les produits des fabriques européennes coûtent toujours fort cher à Xalapa, et n'y sont que de mauvaise qualité.

Quant aux habitants, mon opinion sur leur compte n'est pas, je l'avoue, des plus favorables. Ils sont des modèles d'exquise politesse; leurs hyperboles laissent bien loin en arrière la salutation ordinairement usitée en Espagne : « Puissiez-vous vivre mille ans ! » Ils n'ouvrent la bouche que pour vous dire des compliments; ils vous assurent que tout, chez eux, est à votre disposition, mais ne vous invitent que rarement à y venir. Les étrangers ne voient pas les dames. Elles ne paraissent guère dans les rues. Quand on les y rencontre, elles sont costumées comme à l'église; mais dans leurs maisons, elles sont élégantes, gaies et aimables. Elles passent pour fort galantes; mais je n'ai rien vu qui leur justifie une pareille réputation. Si celles avec qui je me suis trouvé me paraissaient n'être ni prudes ni bégueules, toujours est il qu'elles ne se permettaient absolument rien d'indécent. Le premier soir que je fus admis dans l'intérieur d'une famille, je vis avec surprise de la fumée s'élever au dessus de la tête d'une jeune personne qui touchait du piano, et m'approchant pour en découvrir la cause, je reconnus que quoiqu'elle donnât toute son attention à l'instrument, elle n'avait pas mis de côté son cigarre, mais envoyait de grosses bouffées par la bouche et par les narines. En aucun pays, assurément, les femmes ne vivent en meilleure intelligence les unes avec les autres. Elles sont toujours ravies de se rencontrer, et ne se quittent jamais qu'après plusieurs embrassades.

Mais, hommes et femmes sont généralement plongés dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui concerne l'Europe. Ils croient presque tous que le continent est d'un bout à l'autre sous la domination de l'Espagne, et que la France, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, l'Allemagne ne sont qu'autant de misérables provinces dans lesquelles le monarque espagnol envoie des gouverneurs inspecter les fabriques et percevoir les impôts. Peut-être eût-il été dangereux de les contredire ouvertement. J'aimais mieux employer l'ironie. Une dame, par exemple, que je priais un jour d'accepter une robe de mousseline des Indes, me demanda où elle avait été faite. « En Angleterre, répondis-je. — Et comment l'étoffe y est-elle venue ? — Oh ! par l'Espagne, sans doute. — Oui, c'est cela, répliqua-t-elle avec une fatuité rare, l'Angleterre n'est que l'atelier de l'Espagne. » Les Xalapains s'imaginent aussi que ce sont les richesses de ce pays, ri-

chesses qu'il a tirées du Mexique, qui font vivre les autres peuples de l'Europe. Lorsque je les montre si naïfs, ai-je besoin de dire que ma canne à chaise, ma table portative, ma chambre obscure et divers objets de ce genre, les remplirent d'étonnement et d'admiration ?

J'eus l'avantage d'être une après-midi invité à une partie de campagne par un des plus respectables habitants. Nous étions une vingtaine de personnes, de jeunes dames, de jolies demoiselles, de galants militaires, et nous partîmes tous à cheval. Au Mexique, les femmes, lorsqu'elles montent sur des chevaux, les partagent toujours avec des messieurs ou des domestiques. Mais au lieu de se placer comme en Europe derrière le cavalier mâle, elles s'asseient les jambes pendant à gauche, devant lui ; et il leur entoure la taille du bras droit. Après qu'on se fut promené quelque temps, on prit place autour d'une table copieusement servie sous un pavillon rustique. Je ne saurais détailler les divers plats qui se succédèrent, tous préparés à l'espagnole. Mais ce qui me sembla extraordinaire fut la grande disette de couteaux : il n'y en avait que deux ou trois pour toute la compagnie ; et c'est, à ce qu'il paraît, l'usage du pays. Vers la fin du repas, une espèce de jeu puéril, qui rappelle les farces du carnaval à Rome, commença. Un jeune homme, roulant dans ses doigts une boulette de mie de pain de la grosseur d'un pois, la lança avec beaucoup d'adresse et sans presque être vu au visage d'une personne qui était occupée à manger. Celle-ci, cependant, devina d'où lui venait l'attaque et épia le moment de rendre la pareille à l'agresseur. Bientôt les autres convives prirent parti pour tel ou tel champion, et la bataille devint générale. Des gâteaux entiers furent employés à ce ridicule amusement, et lorsque les femmes se retirèrent sur une pelouse qui s'étendait devant la maison pour échapper aux éclaboussures, ces messieurs les y suivirent, mais ne renoncèrent pas encore au combat. Seulement il leur fallut chercher d'autres projectiles ; et quand tout le reste fut épuisé, pour munition ils ne craignirent pas de ramasser ce que des mulets avaient en paissant laissé sur l'herbe.

Puis, on dansa au son d'une guitare, dont pinça une jolie petite fille de douze ans, et plusieurs des dames accompagnèrent de leurs voix les mouvements de leurs pieds. Ensuite, on amena un jeune taureau qui fut, par une longue corde, attaché au tronc d'un arbre, et ces hommes purent alors montrer à leur tour leur légèreté et leur courage. Avec leurs mouchoirs ils mirent l'animal à tel point en fureur, qu'il rompit sa corde et s'élança sur eux ; mais en un clin d'œil, un de la troupe lui sauta sur les reins, et l'empoignant par les cornes, le maîtrisa si bien qu'on put le lier de nouveau. Cet exploit fut successivement accompli par tous les autres avec autant de bonheur, car personne ne se blessa. Après que divers jeux rustiques eurent encore amusé la compagnie, les dames observèrent que le soleil baissait, et tout le monde battit en retraite vers la maison. Je crus que c'était pour retourner vers la ville ; mais auparavant, une longue table fut apportée, et quelqu'un me dit à l'oreille que j'allais voir comment se terminaient toutes les parties espagnoles. Des cartes parurent. Aussitôt le tapis fut couvert de doublons et de dollars, et de considérables sommes furent perdues et gagnées en peu de minutes. Je fus peiné de voir que par un changement subit la plus innocente gaîté eût fait place à la plus vile des passions, et surtout que les femmes parussent déployer plus d'acharnement que les hommes. Ces beaux yeux noirs, où avaient naguère brillé le plaisir et la vie, étaient alors sombres et féroces ; on n'y voyait plus que l'expression de la cupidité et de la colère. Pas une plaisanterie, pas même un sourire, n'osèrent se hasarder pendant cette courte scène, car elle ne dura heureusement que le temps d'apprêter les chevaux. Lorsqu'on se remit en route, il s'écoula bien une demi-heure avant que la gaîté revînt.

Reste d'éruptions volcaniques. Las Vegas. Perote. Aloès américain. Pulque. Ocho d'Agua.

Nous quittâmes Xalapa le 20 mars, pour nous rapprocher de Mexico autant que la guerre civile, dont le pays intermédiaire était le théâtre, nous le permettrait. La route que nous eûmes d'abord à suivre est escarpée, mais bonne, et présente sans interruption les sites les plus pittoresques. De chaque côté poussaient les plus beaux arbres ; et parmi le nombre infini de végétaux que nous ne connaissions pas encore, nous admirâmes surtout les nopals ou poiriers sauvages, qui, de simples plantes, avaient cependant vingt-quatre pieds de diamètre et de hauteur, des feuilles parfaitement unies et rondes, d'une largeur de seize pouces, et en même temps des fruits et des fleurs. Sans cesse aussi de nombreux et charmants oiseaux voltigeaient devant nous.

Après sept ou huit lieues, l'aspect de la contrée changea soudain. Nous entrâmes dans le district de Pines, qui semble avoir été jadis le cratère d'un immense volcan. En effet, sur un espace de plusieurs milles, la terre n'est couverte que de cendres, de scories, de laves et de pierres-ponces, qui sont entassées les unes sur les autres dans toutes les formes imaginables, et qui demeurent encore dans l'état où elles furent laissées par une terrible éruption arrivée on ne sait à quelle époque. En certains endroits, d'énormes blocs, debout sur une frêle base, menacent de tomber et d'écraser les passants ; dans d'autres la lave liquide semble avoir éclaté comme une bulle gigantesque, laissant des arcades de croûte dure, hautes de soixante ou quatre-vingts pieds, épaisses de trois ou quatre, toutes creuses en dessous, et entourées de cendre molle. Cette vallée est terminée à gauche par une chaîne ou plutôt par une muraille d'une élévation colossale, comme si l'inondation de la matière fondue et brûlante s'était tout d'un coup arrêtée et refroidie au milieu de sa course impétueuse. Dans la même direction, se montrent le grand mont de Pines, et d'autres montagnes qui, revêtues de chênes rabougris, mais verdoyants, contrastent d'une façon bizarre avec la région sauvage et nue qu'on traverse.

Quand nous eûmes parcouru l'espace d'environ quatre milles cette couche de matières volcaniques, nous rencontrâmes tout d'un coup un sol mêlé d'argile et de sable, puis, peu après, le village indien de Las Végas, qui n'est absolument bâti qu'en bois, comme les habitations des montagnards de la Norwége et des Alpes. Lorsque nous eûmes dépassé ce village, l'air devint froid, le pays n'offrit plus le délicieux aspect qui nous charmait depuis quelque temps, et les végétaux perdirent encore une fois leur vigueur. Il faut toutefois excepter les grands aloès américains, dont nous commençâmes à voir de vastes et florissantes plantations. Ils poussent à une hauteur bien capable d'étonner les Européens, qui ne les connaissent que par les échantillons de leurs serres chaudes. Nous mesurâmes des feuilles qui avaient dix pieds de long, et qui, larges de dix pouces, étaient épaisses de huit. C'était l'époque de la floraison, et les tiges garnies de fleurs jaunes s'élançaient comme de riches candélabres à vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation. Les indigènes cultivent avec soin cet aloès, dont le jus fermenté leur donne une liqueur qu'ils appellent *pulque*. Cette boisson n'est pas agréable lorsqu'on n'y est pas accoutumé, et l'odeur seule en dégoûte ; mais elle passe pour fort salutaire, et par ce motif il s'en fait une énorme consommation.

Peu à peu, après avoir atteint le district de Table-Land, nous retrouvâmes un climat plus tempéré. Chemin faisant, à travers une plaine sablonneuse, nous aperçûmes plusieurs belles *haciendas* ou fermes, toutes pourvues d'une église, ainsi que l'exige formellement la loi, et nous découvrîmes bientôt la ville de Perote qui, située au bas de la montagne du même nom, éle-

vée de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer et d'une étendue considérable, offre de loin, avec son château à droite et les faubourgs indiens qui l'entourent, un spectacle vraiment pittoresque. Mais quand on la voit de plus près, on se repent pour ainsi dire de l'admiration qu'on a d'abord éprouvée ; car quoique les maisons soient bâties en pierres de taille, tel est le mode d'architecture le plus généralement suivi, mode d'après lequel on ne voit presque ni croisées ni cheminées, qu'on les prendrait plutôt pour des prisons que pour des demeures ordinaires.

Nous entrâmes au galop dans la cour d'une vaste *posada* qui, entourée de colonnes, semblait nous promettre ces mille commodités qu'on aime à trouver en voyage. Mais point. Un quart d'heure s'écoula sans que l'hôte ni aucun de ses valets vînt nous recevoir. Enfin on nous montra plusieurs appartements, entre lesquels, il est vrai, on nous laissa le choix ; mais dans celui que nous choisîmes, et qui était cependant le mieux meublé, il n'y avait pour tous meubles que de mauvais bancs qui servaient de lits, et une table massive qui semblait aussi antique que la maison. Nous obtînmes une chandelle ; mais c'eût été apparemment trop de luxe qu'un chandelier, et un trou dans la table autour duquel s'était accumulé un tas de suif fondu nous montra comment on pouvait s'en passer. Le souper fut à l'avenant.

Le lendemain nous traversâmes presque tout le jour des plaines arides et désolées, que terminaient à gauche de hauts rocs et des fragments de montagnes volcaniques semblables à ceux de la veille. De temps en temps des mirages se présentaient à nos yeux, et l'illusion était souvent si grande que nous voyions non-seulement de l'eau où il n'en existait pas, mais encore les objets environnants s'y réfléchir. Vers le soir, la route se rapprocha des rochers, la végétation commença à reparaître, et nous remarquâmes en grand nombre les arbres qui produisent la gomme-dragon. Nous fîmes halte à Ocho d'Agua dans une assez bonne auberge, agréablement située près d'une belle source chaude, qui forme une jolie rivière. L'abondance des oiseaux dans ce pays était fort remarquable. Il y avait des aigles, des éperviers, mais surtout des orioles rouges et noires qui, rassemblées pour s'enfuir vers le nord, étaient en assez grand nombre pour obscurcir l'air.

Le matin suivant nous repartîmes de bonne heure et déjeunâmes à Napaluca, où est une charmante église bâtie dans un bon style. Elle renfermait les meilleurs tableaux que nous eussions encore vus depuis notre arrivée au Mexique. Là, nous jugeâmes prudent, vu la mauvaise réputation du pays, de prendre une escorte qui nous menât jusqu'à la ville de Puebla. Elle devait se composer du chef de l'endroit et de cinq autres hommes, qui avaient promis d'être complétement munis d'armes à feu ; mais quand il fut question de partir, nous les vîmes arriver n'ayant pour eux six qu'un mauvais fusil. Comme nous réclamions, sa seigneurie l'alcade nous assura que les armes étaient inutiles, parce que les voleurs le connaissaient bien et ne s'aviseraient pas de rester sur son passage. Quoique les routes fussent détestables et que nos mulets n'eussent pendant à peu près cinquante milles ni bu ni mangé, nous atteignîmes Puebla à huit heures du soir. Lorsque nous en approchions, nous aperçûmes divers groupes d'Indiens qui paraissaient plus riches et plus respectables que tous ceux dont nous avions jusqu'alors fait la rencontre. Ils étaient munis de cierges, de fusées, de fleurs artificielles, etc.; car la fête de Pâques approchait, et ils se préparaient d'avance à la célébrer.

Puebla ou Puebla de los Angeles. Description de cette ville. Rues. Pavage. Maisons. Églises. Police. Fabrique, etc.

Nous entrâmes dans Puebla par le pont de San-Francisco, non sans admirer à l'une de ses extrémités un beau couvent, et à l'autre l'Alameda ou promenade publique ; puis nous parcourûmes diverses rues dont l'air vivant et le vacarme nous étonnèrent, car la plupart des villes où jusqu'alors nous étions passés ressemblaient à des solitudes. Traversant la grande place, qui était encombrée de monde, nous arrivâmes bientôt à la demeure d'un riche négociant chez qui nous devions loger. Comme il était tard et que nous étions fatigués, nous ne songeâmes ce soir-là qu'à souper et nous mettre au lit.

Mais le lendemain nous montâmes jusqu'au faîte du haut clocher de la cathédrale, et nous en fûmes bien récompensés par une magnifique vue de la ville et des environs. Cette régulière et belle ville fut fondée par les Espagnols en 1533. Elle renferme aujourd'hui environ quatre-vingt-dix mille habitants, qui la plupart sont aisés, vivent dans le bon style d'autrefois, et ne manquent pas de faire leurs cinq repas par jour. Telle est la splendeur des églises et des autres édifices religieux, telle est la richesse de leur dotation, que Puebla surpasse sous ce rapport la capitale même du monde chrétien. Certes, et sans qu'il faille excepter Rome, elle n'a de rivale ni en Amérique ni en Europe pour la profusion avec laquelle les autels sont ornés, pour le nombre et le prix des vases saints et des habits sacerdotaux, ou pour la pompe des processions et des autres cérémonies religieuses.

Les rues sont tirées au cordeau et larges ; elles se coupent à angles droits, et à chaque point d'intersection forment plutôt une place qu'un carrefour. Le pavage n'en est pas moins solide qu'élégant. Les pierres qu'on emploie sont taillées en larges triangles, et s'assemblent de telle sorte, huit par huit, qu'il en résulte des carrés uniformes, au milieu desquels on en place une neuvième qui est ronde et de couleur différente. Autour de chacun de ces carrés, et pour les rendre plus solides, on enfonce dans l'intervalle qui les sépare les uns des autres une espèce d'encadrement fait d'éclats de pierre d'une troisième couleur; et le tout ressemble plutôt à un parquet qu'à un pavé.

Les maisons des plus simples bourgeois sont spacieuses et commodes ; celles des riches, hautes de trois étages et à toits plats, ont la facade recouverte de carreaux en faïence vernie, de plusieurs couleurs, qui représentent souvent des scènes de l'Ecriture-Sainte et ont l'air de somptueuses mosaïques. Ce genre d'ornement produit un bel effet, et ne ressemble à rien de ce que j'ai vu en Europe. Quelques habitations aussi sont peintes à fresque comme à Gênes, et la plupart ont sur la rue d'élégants balcons de fer avec des toits saillants bordés de tuiles en porcelaine. Chaque maison renferme ordinairement une cour carrée à galeries dont les balustrades supportent des pots chinois, dans lesquels poussent des fleurs ou des plantes qui produisent une agréable fraîcheur. Les murailles des appartements sont ou crépies ou peintes à la détrempe; mais je n'ai nulle part vu de tenture en papier. Les meubles sont en général mesquins ; mais dans toutes les pièces de réception, il y a tantôt une petite statue en cire de l'enfant Jésus ou de quelque saint, tantôt une gravure représentant soit la Vierge, soit une Madeleine, soit le Christ sur la croix, et d'ordinaire la châsse ou le cadre est d'argent massif. Les planchers sont carrelés comme dans beaucoup de provinces de France et restent toujours découverts, car le climat rend inutile l'usage des tapis. La famille du propriétaire occupe habituellement l'étage supérieur ; car le rez-de-chaussée forme des boutiques, des magasins, des communs, et le milieu est occupé par les marchands et les domestiques.

Puebla de los Angeles renferme soixante églises, neuf monastères, treize couvents et vingt-trois colléges, dont la description pourrait tenir des volumes sans être encore complète. Tous ces édifices sont les plus somptueux du monde. Ceux de Milan, de Gênes, de Rome, sont construits sans doute avec bien plus de goût, mais ils ne sauraient entrer en comparaison

pour la magnificence des décorations intérieures.

La cathédrale, par exemple, qui forme un côté de la grande place, est une masse énorme de bâtiments dont l'architecture n'offre en dehors rien de remarquable, mais intérieurement elle déploie un luxe qui surpasse tout ce que l'imagination la plus extravagante peut supposer. Il y a une si grande surabondance d'ornements qu'elle nuit au bel effet de l'ensemble. Le vaisseau central surtout est tellement surchargé, que les yeux ne peuvent le parcourir dans toute sa longueur. Vers le sud est placé le maître-autel, que recouvre un temple de forme antique, d'un travail exquis et d'un style très élégant, qui a été, à une époque assez récente, exécuté par un artiste d'Italie d'après des dessins pris à Rome, mais au Mexique même, et avec des matériaux indigènes. Il a de telles proportions qu'il occupe une partie considérable du chœur, et qu'il s'élève jusqu'au dôme. Son défaut est d'être trop grand, trop disproportionné avec l'édifice, et aussi trop moderne pour s'harmoniser avec les divers objets d'alentour. Les matériaux sont les plus beaux marbres et les pierres les plus précieuses qui se puissent trouver dans le Nouveau-Monde. Ses nombreuses et hautes colonnes, avec plinthes et chapiteaux d'or poli, le magnifique autel massif qui en occupe le centre et la multitude des statues qui l'environnent, tout concourt à produire un effet sans pareil. Je ne connais rien en Europe qui égale ce merveilleux temple; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'appartienne pas à un monument plus digne de le renfermer. Les chapelles latérales sont encombrées toutes de statues, de bas-reliefs, de dorures, de candélabres d'argent, de balustrades, de chandeliers d'or et de mille autres ornements. Parmi les nombreuses peintures qui sont placées dans des panneaux ou contenues dans de superbes cadres, il y en a plusieurs qui paraissent des chefs-d'œuvre; mais tant de grilles empêchent d'en approcher, et les croisées admettent si peu de lumière qu'ils se perdent presque dans l'obscurité. Un jour de la semaine sainte je me rendis à l'office de ténèbres, et jamais je ne contemplai un spectacle plus éblouissant. C'était une magnificence surpassant tout ce que je pouvais imaginer de la pompe des cours. Toute la cathédrale était illuminée par des milliers de bougies dont les flammes se reflétaient dans l'or, dans l'argent, dans les pierreries dont les murailles sont littéralement couvertes; et la nombreuse vaisselle de l'église qui, exposée selon l'usage à l'occasion de la fête, était encore aussi brillante et paraissait aussi neuve que si elle fût de la veille seulement sortie des mains de l'orfèvre; puis c'était une multitude de prêtres qui officiaient revêtus des plus splendides habits; c'était une multitude de bannières, qui flottaient en tous sens; c'était une nuée d'encensoirs qui, s'élevant en cadence, remplissaient l'air des plus suaves odeurs; enfin c'était le son solennel de l'orgue, qui se mêlait aux voix les plus harmonieuses. Oh! pour rester insensible à tant de splendeur, il aurait fallu ne pas avoir d'âme!

Après la cathédrale, il faut citer au nombre des églises les plus belles ou du moins les plus riches de Puebla : celles de San-Felipe-Neri, de lo Spiritu-Santo, de Sainte-Augustine, de Saint-Dominique et de Sainte-Monique. Une chose qui nous surprit, c'est que les croisées de presque tous les édifices, au lieu de rideaux, n'ont qu'une seule grande feuille d'albâtre très dure et très transparente, qui ne laisse pénétrer qu'une douce et pure clarté, assez semblable à celle du clair de lune, et bien propre à donner aux édifices un aspect religieux. Les fonts baptismaux et les bénitiers, qui sont en général très vastes, sont aussi faits d'un seul morceau de la même pierre, qui se trouve à quelques lieues de la ville.

Puebla est gouvernée par quatre alcades ou maires, qui ont sous eux seize officiers dont les fonctions correspondent à celles de nos commissaires. La police semble sévère et bien faite. De belles voitures de louage, attelées de mulets, stationnent au coin de chaque rue. Sur la grande place se tient un marché où les Indiens apportent en abondance toute espèce de denrées, hormis le poisson, qui est toujours rare et cher, à cause de la distance de la mer et du manque de rivières ou de lacs. Les gourmets néanmoins reçoivent souvent la marée de fort loin, et renfermée dans d'épaisses croûtes de pâtisserie où on l'a fait cuire à moitié, pour qu'elle se conserve mieux. A Puebla, comme dans la plupart des autres villes mexicaines, les marchés commencent dès la pointe du jour, et rien de plus intéressant pour un étranger que de les voir encombrés d'Indiens de différentes tribus, qui tâchent de s'arranger et d'étaler leurs marchandises le plus avantageusement possible. Elles sont toutes placées à terre et garanties du soleil par des parasols de grossière construction. Les femmes indiennes, propres, vêtues avec élégance et entourées de leurs enfants, exposent en vente les beaux fruits et les beaux légumes du tropique, qui ont été souvent apportés de fort loin des districts chauds, *tierras-callientes*. La volaille, qui est abondante et qui coûte peu, occupe une autre division de la place, et d'un troisième côté on trouve des aliments cuits d'avance. Là, les Indiens préparent, sur des feux de charbon, en quantité énorme et d'une multitude de façons, des viandes de boucherie, de volaille et des légumes. Leur cuisine est, en général, fortement assaisonnée de poivre du Chili, ingrédient favori de tous les mets des indigènes. Des monceaux de poterie sont entassés ailleurs; car au Mexique, tous les ustensiles de ménage, tous les vases où se cuisent les vivres, sont faits de terre et non de métal. Aussi, sans parler du grave inconvénient qu'on évite, peut-on pour quelques schellings se monter une batterie dans les règles. Plus loin, on remarque avec plaisir l'élégante manière dont les Indiens exposent aux regards des chalands une variété de breuvages dont les couleurs et les goûts diffèrent. Un vase de faïence rouge, beaucoup plus vaste qu'il ne s'en fabrique dans toute l'Europe, et qu'on prendrait pour un étrusque à la forme et aux ornements, est rempli d'eau et presque enterré dans du sable humide. Diverses fleurs, mais surtout des pavots, sont placées entre les carafes qui contiennent des boissons fortement colorées, du chocolat, de la pulque et des glaces; toutes bonnes choses dont, pour une bagatelle, des matrones à mine respectable vous servent une grande tasse. Le pain est préparé dans toutes les formes et avec toutes les farines; et on n'en saurait trouver de meilleur que le pain de blé. Enfin tous les objets de première nécessité, et beaucoup de ceux qui ne sont que de luxe, se vendent à Puebla un prix très raisonnable.

Cette ville était autrefois renommée pour les grosses étoffes de laine qu'elle fabriquait; mais c'est une branche d'industrie qu'elle a presque laissé tomber. Elle fabrique encore une immense quantité de savon, qui s'exporte dans tout le Mexique. On le façonne en oiseaux, en poissons, en quadrupèdes, en fruits; bref, on lui donne mille formes bizarres. Les confiseurs mexicains excellent dans l'art des confitures et des gâteaux, dont il se fait une énorme consommation sur la table des principaux habitants. J'ai ouï dire, par exemple, qu'au couronnement de l'empereur Iturbide, plus de cinq cents espèces de friandises avaient été servies au dessert.

L'opulence de la plupart des bourgeois de Puebla est attestée par leurs équipages et leurs suites. De belles voitures, traînées par des mulets à riches harnais, et suivies de domestiques en brillante livrée, galopent dans les rues et sur les promenades publiques, particulièrement les jours de dimanche et de fête. Les divers endroits où il est de mode qu'on se promène ne sont pas dignes d'une aussi belle ville, et n'offrent pas aux Européens un spectacle bien attrayant, car on n'y voit presque jamais d'autres femmes que celles qui passent au galop dans leurs carrosses. Même, ce n'est qu'aux processions, et quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, que les dames d'un certain



Marchés à Puébla.

rang se montrent dans les rues, qui, dans le premier cas, sont encombrées de toute espèce de gens. Des siéges, des gradins établis momentanément, se louent alors pour une légère rétribution; et quoique ces somptueuses et imposantes cérémonies ne soient nullement rares, elles excitent toujours à un degré extraordinaire la curiosité et l'intérêt des habitants.

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que l'empereur avait volontairement résigné le pouvoir aux républicains, et que la guerre civile se trouvait ainsi terminée. C'était comme notre passeport pour Mexico. Nous quittâmes donc sur-le-champ Puebla pour gagner la capitale ; mais voulant visiter l'antique cité de Chollula, distante de six milles, nous ne prîmes pas la route directe.

Chollula. Saint-Martin. Rio-Frio, Ayotla.

Une délicieuse promenade en voiture, à travers des champs couverts de blés presque mûrs et entrecoupés de plantations d'aloès, nous conduisit à Chollula. Cette cité, avant la conquête des Espagnols, était une des plus considérables du Mexique. Elle était renommée par le nombre de ses idoles, par la splendeur de son culte païen, et par la sainteté de ses temples, dont il se voit encore quelques ruines. Mais elle est aujourd'hui bien déchue, au point que, sans mauvaise intention, je demandai à notre hôtesse à combien d'âmes pouvait s'élever la population du *village*. Ce terme, sans doute, la piqua au vif; elle le repoussa avec indignation. Elle s'écria qu'on avait toujours compris Chollula parmi les premières villes mexicaines, et qu'il était notoire que ses guerriers avaient aidé le *grand capitaine* à subjuguer Mexico ; puis, baissant la tête, elle finit par avouer que le nombre des habitants n'y était plus que de six mille.

Chollula, située au milieu d'un vaste plateau, renferme beaucoup de rues régulières et larges, que bordent des maisons la plupart hautes d'un étage et à toits plats. Elle vous semble, quand on s'y promène, conserver encore l'aspect qu'elle devait présenter au XVIe siècle. Ce fut là que Cortez, marchant vers la capitale, fut salué comme un libérateur et comme un frère; mais venant par hasard à découvrir que ces flatteuses salutations n'étaient destinées qu'à mieux cacher un plan traîtreusement conçu pour l'assassiner lui et les siens, avec sa présence d'esprit accoutumée, avec cette décision de caractère qu'on lui connaît, il arrêta les principaux personnages du lieu, et non-seulement les mit à mort, mais pour faire un terrible exemple et pour effrayer tous les Mexicains, massacra encore au moins soixante-dix mille habitants. Ceux qui survécurent s'empressèrent ensuite de l'aider à

réduire l'antique capitale sous le joug espagnol.

A notre sortie de Chollula, nous franchîmes pendant deux lieues de florissantes plantations d'aloès; puis rejoignant la grande route qui passait au milieu de champs bien cultivés, nous arrivâmes vers le soir à la ville de Saint-Martin, où l'auberge qui nous reçut n'était pas si misérable que de coutume. Au moment de nous mettre au lit, les postillons vinrent nous avertir respectueusement que, quoique nous eussions un long chemin à parcourir le jour suivant, ils ne pourraient, comme c'était Pâques, se mettre en selle qu'après avoir entendu la messe; et l'hôtesse ajouta que ses gens, avant de préparer à déjeuner, voudraient, à coup sûr, s'acquitter de leurs devoirs religieux. Pour éviter ce retard fâcheux, il nous suffit de persuader aux postillons qu'ils pourraient atteler de nuit, car ils craignaient surtout le scandale, et de partir nous-mêmes à jeun. Le pays que nous traversâmes alors était varié, bien arrosé et souvent cultivé avec soin. Chemin faisant nous tuâmes de beaux oiseaux, et nous vîmes un cayjulte ou chien sauvage, de la grosseur à peu près d'un loup. Lorsque nous eûmes pris quelques rafraîchissements au village de Rio-Frio, qui ne consiste qu'en une maison, un cabaret et une douzaine de huttes d'Indiens bâties en bois, nous poursuivîmes à travers de belles forêts de sapins et de chênes. Dans la soirée, après avoir longtemps gravi, nous vînmes tout d'un coup en vue de la vallée de Mexico, qui, semée de grands lacs et terminée par une chaîne de montagnes volcaniques, s'étendait comme une carte devant nous. La descente fut ensuite rapide; mais toute notre attention était absorbée par l'admirable paysage qui se déroulait de plus en plus distinctement sous nos yeux.

Au coucher du soleil, nous fîmes halte en un lieu nommé *Azotla*. La ville de Mexico n'était plus qu'à quelques milles, et la pensée que nous y déjeunerions le lendemain nous empêcha longtemps de nous endormir.

Mexico. Les alentours. Les rues. Les maisons. La Plaza major. Le palais du gouvernement.

On croira sans peine que nous fûmes sur pied dès l'aurore, mais le mauvais état de la route ne nous permit pas d'avancer aussi vite que nous l'aurions voulu. Après une heure de marche cependant, nous aperçûmes Mexico, et nous vîmes cette merveille des merveilles, située, ce qui nous étonna beaucoup, au milieu d'un vaste marais. Nous le traversâmes sur une mauvaise chaussée, et notre étonnement s'accrut à chaque pas, car l'antique et impériale cité dont nous approchions ne présente à l'extérieur que l'aspect le plus mesquin. Puis, à l'entour, régnaient un silence mortel et une affreuse solitude. Je me demandais quant à moi si c'était réellement la splendide capitale du Mexique où j'allais entrer, et si elle valait la peine que pour la connaître j'eusse quitté mon pays et mes plus chères habitudes, encouru des privations de tout genre et franchi une moitié du monde. Bientôt nous arrivâmes aux barrières, et passant à travers le cordon de troupes qui entourait la ville, nous entrâmes dans les faubourgs qui étaient encore laids et sales. On n'y voyait que des gens couverts de haillons ou enveloppés dans un simple drap. J'étais si désappointé, que j'hésitais de plus en plus à me croire dans la capitale du Mexique, ce grand marché des métaux précieux, cette source principale d'où ils se répandent dans toutes les parties du monde habité.

Cependant, quelques minutes encore, et quand j'eus pénétré dans la ville proprement dite, oh! toutes les descriptions que j'avais pu lire, tous les récits que j'avais pu entendre de la régularité et de la largeur des rues, de l'élégance et de la grandeur des églises et des maisons, me semblèrent alors, je l'avoue, inférieurs à la réalité; alors en un instant j'oubliai ennuis et fatigues; je m'en crus cent fois trop payé par le magnifique spectacle qui s'offrait à mes regards stupéfaits.

Les rues en effet, dont j'avais craint qu'on ne m'eût à plaisir exagéré la beauté, ont presque toutes deux milles de longueur. Elles sont parfaitement droites, parfaitement unies, et chacune de leurs extrémités laisse apercevoir les montagnes qui entourent la vallée. L'élévation du plus grand nombre des maisons est uniforme. Elles sont en général hautes de deux étages, chargées d'ornements, et garnies d'un double rang de balcons d'un travail exquis, soit en fer peint ou doré, soit en cuivre. Au rez-de-chaussée, comme à chacun des deux étages, les appartements ont d'ordinaire de quinze à vingt pieds de haut. On entre par une large porte-cochère toute couverte de ciselures et d'agréments de métal, qui ouvre sur un portail élevé souvent de trente pieds. Ce portail mène dans une cour que les divers corps de bâtiments environnent, qui est remplie d'arbres et de fleurs produisant un délicieux effet, et qui au niveau de chaque étage a une galerie élégante où l'on peut se promener sans craindre ni le soleil ni la pluie. Le rez-de-chaussée est habituellement occupé par le concierge et les autres domestiques; le premier se loue quelquefois; au second, qui est l'appartement principal, habitent les propriétaires eux-mêmes, qui ont un escalier séparé en pierres de taille, et d'une grande magnificence. Rien n'est plus en harmonie que ces hôtels avec le délicieux climat d'un pays où tout changement de température est presque inconnu, où règne un perpétuel printemps, où on ignore ce que c'est qu'une cheminée, et où il n'est pas même nécessaire d'avoir des carreaux de vitres aux fenêtres pour empêcher que la fraîcheur de la nuit ne pénètre dans les chambres à coucher. Les deux seules choses nécessaires sont un toit assez solide pour résister aux grosses pluies qui tombent à certaines époques, et de hauts appartements pour permettre que l'air circule en liberté. Or, rien à coup sûr ne pouvait mieux avoir ce double résultat que le style d'architecture introduit au Mexique par les Espagnols.

Les façades des hôtels sont en général peintes à la détrempe, en blanc, en cramoisi, en brun, ou en vert clair, et offrent un charmant coup d'œil. La sécheresse de l'atmosphère est telle que la couleur se conserve fraîche pendant plusieurs années. Beaucoup de ces façades portent en outre des inscriptions tirées de l'Écriture ou des stances adressées soit au Sauveur des hommes, soit à sa divine mère.

Il y en a d'autres qui sont entièrement couvertes de porcelaine vernie, dont les divers carreaux sont symétriquement assemblés ou même représentent des scènes entières. Les murs des grands escaliers sont aussi ornés fréquemment de la même manière, et c'est une remarque qui peut encore s'appliquer à ceux de plusieurs églises. Toute cette porcelaine a été sans doute fabriquée en Hollande et dans les Pays-Bas, du temps que ces pays dépendaient de l'Espagne.

Les toits de toutes les maisons, ou du moins le plus grand nombre, sont plats, construits en briques, et généralement couronnés de fleurs. Ces terrasses ou plutôt ces jardins suspendus permettent aux habitants de passer d'une manière délicieuse les belles soirées; car tandis qu'ils ont sous les yeux une vue magnifique, l'air frais qu'ils respirent est d'autant plus pur qu'aucune fumée ne le souille jamais. Grâce à cette espèce d'ornement, Mexico, vu d'une certaine hauteur, présente un aspect beaucoup plus beau qu'aucune des villes de l'Europe, où des toits biscornus en tuiles rouges et d'affreux tuyaux de cheminées sont les principaux traits du paysage.

Mais, si telle est à l'extérieur la merveilleuse somptuosité de la capitale du Mexique, on ne peut dire qu'intérieurement les ameublements et les décors de la plupart des maisons répondent à leur splendide apparence. La fermeture des mines, l'expulsion des

riches familles espagnoles, et quinze années de révolutions, avec tous les maux qui accompagnent nécessairement la guerre civile, ont amené de tristes changements dans les fortunes des particuliers et dans l'état général du pays. Or, toutes ces calamités, c'est la capitale qui les a le plus affreusement ressenties. La vaisselle d'or, les escaliers, les superbes tables, les candélabres et les autres meubles d'argent massif, les bordures de même métal qui entouraient les glaces et les tableaux, tout a successivement pris le chemin de la Monnaie, et sous la forme de dollars circule maintenant à travers l'Europe et l'Asie. Des familles, dont les revenus annuels s'élevaient jadis à plusieurs millions, peuvent à peine subsister aujourd'hui dans la plus profonde misère...

La Plaza-Major ou grande place de Mexico est une des plus belles qu'on puisse voir. Le côté oriental est occupé par la cathédrale et par le *Segrario*, c'est-à-dire par l'église de la paroisse; celui du nord par le splendide palais du vice-roi, devenu l'hôtel du gouvernement; celui du sud par une belle ligne de maisons, au centre desquelles on remarque le palais construit par Cortez et maintenant appelé *Casa de Stada;* enfin celui de l'ouest par une rangée de bâtiments dont la partie inférieure est disposée en galerie, et qui forment de belles boutiques, des magasins, et différents bureaux administratifs. Au milieu de la place est une belle statue équestre du roi d'Espagne Charles V. Lors de mon arrivée à Mexico, cette statue était enfermée dans un vaste globe de papier peint que surmontait une figure de Renommée, et formait le centre d'un immense amphithéâtre que l'ex-empereur Iturbide avait momentanément fait établir pour des combats de taureaux. Cette construction n'était pas des plus gracieuses; mais du moins, comme je l'ai dit, devait d'un jour à l'autre disparaître. Au contraire, ce qui est encore beaucoup plus laid et qui toutefois subsistera plus longtemps, parce que l'Etat dont les finances sont obérées en tire bon profit, c'est une méchante bâtisse, une espèce de bazar qu'on a laissé surgir sur cette place, et dont les marchands sont principalement espagnols.

La capitale du Mexique n'est sans doute plus que l'ombre de ce qu'elle a été au XVIIe siècle, car telle fut l'époque véritable de sa splendeur, de son opulence et de son luxe; mais encore conserve-t-elle des traces de gloire que ni le temps ni les révolutions ne lui ont enlevées. Je veux parler des édifices publics, des églises surtout et des autres établissements religieux, qui ne le cèdent à ceux d'aucune ville du globe pour le nombre, l'étendue, et la richesse des dotations. Parmi ces divers monuments, je vais dire quelques mots sur les plus remarquables.

La cathédrale de Mexico est célèbre dans toute l'Amérique, et à juste titre. Elle a environ cinq cents pieds de longueur, et est située sur la Plaza-Major, à l'endroit même où s'élevait le grand temple ou Téocalli des anciens Mexicains. La plupart de leurs idoles et de leurs dieux, qui étaient de pierre et d'une taille, d'une pesanteur considérables, sont ensevelis, dit-on, sous les fondements et sous l'aire de la place. L'extérieur est de beaucoup préférable à celui de la cathédrale de Puebla de los Angelès, quoique toujours un peu lourd, et on regrette que l'architecture en soit d'un style mêlé. Puis, quand on y entre, on ne peut s'empêcher, malgré l'étendue et la magnificence de l'intérieur, d'éprouver une sorte de désappointement. La grande nef est presque remplie par des tentures, par des groupes, par mille décorations, qui toutes peu légères gâtent entièrement sa beauté. Le maître-autel est là aussi hors de proportion avec l'espace au milieu duquel il se trouve placé. Comme ceux de la plupart des églises du pays, il est chargé d'une profusion d'ornements massifs, de sculptures, de dorures et de peintures. L'enceinte du chœur est formée par une superbe grille couverte d'une multitude de figures, et qui a été, dit-on, fondue en Chine, mais d'après des modèles envoyés du Mexique. Cette dernière circonstance explique peut-être pourquoi le dessin des ornements en est aussi mauvais que l'exécution. Le métal, qui ressemble à du cuivre, passe pour avoir une telle valeur à cause de l'or qu'il contient, qu'un orfèvre de Mexico offrit un jour à l'évêque de construire une nouvelle grille d'argent massif et de même poids en échange de celle qui existe.

Le service divin se célèbre à Mexico, dans toutes les églises, avec une magnificence inouïe. Nulle part, les cérémonies religieuses n'ont lieu avec plus de pompe et de splendeur. Plusieurs processions que je vis passer l'emportaient, pour la régularité et pour l'ordre, pour le luxe et l'habillement des prêtres, pour la richesse et le prix des ornements sacrés, pour la profusion de l'argent et de l'or, sur tout ce que j'avais pu voir dans ce genre en Italie. Rome elle-même, non plus que les autres cités catholiques de l'Europe, ne peuvent entrer en comparaison avec Mexico.

Dans les églises mexicaines, vous ne rencontrez pas cette distinction de bancs et de siéges qui, sauf pour un ou deux pays (1), est générale dans l'ancien monde. Au Mexique, c'est à terre que pareillement les plus pauvres Indiens et les plus hauts personnages s'agenouillent pour offrir leurs prières à l'être qui n'admet aucune différence parmi ses créatures. Dans l'Amérique du Sud, les riches sont presque toujours précédés, quand ils se rendent aux offices, par des esclaves qui portent de beaux coussins pour leurs maîtres; mais c'est un luxe, c'est un pompeux étalage de vanité qu'on ne connaît point ici. L'Européen, débarqué nouvellement, est choqué qu'il lui faille se mettre à genoux sur les planches qui seules recouvrent le sol dans les églises, et qui même ne sont pas fixées afin de pouvoir au besoin recevoir les corps des morts, car telles sont les places ordinaires de sépulture. La chose est d'autant plus facile qu'il n'est pas d'usage d'élever des monuments aux personnes qui meurent, et que leurs noms écrits sur une croix de bois n'indiquent pas même aux parents et amis qui leur survivent l'endroit où reposent leurs restes. Excepté dans la chapelle qui contient les os de Cortez, et où l'on a placé un beau buste en bronze de ce conquérant, je n'ai jamais, au Mexique, rien remarqué qui pût rappeler aux vivants le souvenir des morts. Les funérailles s'y font aussi de la manière la plus humble. C'est le même cercueil qui sert depuis des siècles à conduire indistinctement le pauvre et le riche au champ du repos, car on ensevelit les cadavres nus et sans bières.

Le plus beau et le plus vaste des couvents de Mexico est celui des Franciscains, dont les revenus s'élèvent à environ 300,000 francs, quoiqu'ils ne proviennent que d'aumônes. Celui des Dominicains mérite aussi d'être cité. Dans la cour sur laquelle donne l'église, notre guide nous montra une large pierre plate avec un trou carré au milieu, où était enfoncé le poteau auquel l'inquisition attachait ses victimes avant de les brûler. Cet affreux tribunal, jusqu'en 1820 qu'il fut aboli par l'ex-empereur, avait toujours été entre les mains des religieux de Saint-Dominique. En face, de l'autre côté de la rue, s'élève le palais de l'inquisition qui est aussi tout voisin du lieu où les condamnés à la peine capitale subissent encore leur sentence. J'avais beaucoup entendu parler des affreux cachots où les malheureuses victimes étaient emprisonnées; mais il n'en existe pas, il n'en pourrait exister un seul, car dans toute la ville de Mexico, dès qu'on creuse la terre, ne serait-ce qu'à une profondeur de quelques pieds, l'eau jaillit sur-le-champ. Du reste, l'édifice est fort élégant, et rien à l'extérieur ne décèle l'usage auquel il était destiné. Nous y trouvâmes établie, lorsque nous le visitâmes, une espèce d'école polytechnique.

L'hôtel du gouvernement est aussi une magnifique

(1) En Espagne et en Italie, par exemple. A. M.

construction. Il est de forme presque carrée, et celle de ses façades qui regarde sur la Plaza-Major a quatre ou cinq cents pieds de long. Il renferme à l'intérieur quatre vastes cours où sont distribués différents services de l'administration. En outre, il contient la Prison, la Monnaie, les casernes, le jardin botanique, la Bibliothèque, l'imprimerie de l'Etat. La Bibliothèque est riche de plusieurs manuscrits fort précieux, par exemple, d'une histoire nationale du Mexique en quarante gros volumes in-quarto, avec une multitude de cartes et de dessins, rédigée par ordre du dernier empereur. Le jardin botanique, quoique situé au centre d'une ville si populeuse, est remarquable par la vigueur des végétaux. L'étranger ne saurait trouver nulle part une plus délicieuse retraite contre la chaleur du jour, ni le savant une plus belle carrière à ses studieuses investigations. Outre tous les fruits du Nouveau-Monde, j'y remarquai avec plaisir beaucoup de ceux qui sont particuliers à l'Europe, tels que la pomme, la poire, la pêche et le coing. La Monnaie, par le nombre de ses machines, pourrait chaque jour livrer à la circulation 100,000 dollars. Depuis qu'elle est fondée, elle en a déjà répandu par le monde environ 2,000,000,250,000 millions. Mais les pièces que nous vîmes frapper, outre qu'elles portaient encore l'effigie d'Iturbide, étaient fort mal exécutées. La faute principale provenait des burins, que le manque d'articles empêchait de graver dans un style convenable; et ceux que la nouvelle république faisait préparer ne promettaient pas devoir être meilleurs. Ils représentaient sur les revers l'aigle du Mexique, posé sur un aloès.

La Mineria, ou école des mines, est un édifice élevé depuis peu d'années, qui, eu égard à sa destination, n'a peut-être d'égal en Europe ni pour l'étendue ni pour la beauté de l'architecture. Il a été construit à grands frais, et libéralement pourvu de tous les accessoires nécessaires par les propriétaires de Mexico et par d'autres riches habitants. Mais, hélas! il semble condamné à n'être jamais fini entièrement, si même il ne doit un jour tout-à-fait disparaître. Les fondations, assises sur un terrain marécageux, ont déjà baissé. Ses élégantes colonnes ne sont plus perpendiculaires; ses architraves s'écartent et craquent dans toutes les directions. Enfin, une partie est en ruine...

Mexico renferme un établissement analogue au Mont-de-Piété dont les magasins, encombrés de la plus précieuse vaisselle, de crucifix et de statues de saints en or, de tableaux à cadres d'argent, de parures de femmes, de diamants, de perles, de rubis et d'émeraudes, attestent plus que tout ce qu'on pourrait dire l'antique opulence et la pauvreté actuelle du pays. Je visitai encore l'hôpital de Jésus-de-los-Naturalès, que Fernand Cortez fit bâtir et qu'il dota sur sa fortune privée. Il est vaste, bien aéré, admirablement tenu. Une jolie petite église, qui dépend de cette institution, renferme un monument superbe, érigé au fondateur qui, la veille de sa mort, avait témoigné le désir exprès que ses os y fussent déposés. Le monument porte une inscription pompeuse où sont rappelés les hauts faits du capitaine, et est surmonté du buste en bronze dont j'ai parlé. Dans un coffre de fer que vous pouvez ouvrir, si vous êtes curieux de pareilles reliques, est le squelette du conquérant de la Nouvelle-Espagne. J'examinai attentivement le crâne de cet homme extraordinaire; mais, pas plus que moi, un disciple de Gall n'y aurait, je pense, découvert aucune bosse remarquable. Il me sembla seulement que Cortez devait être petit.

Le palais de Chapultepec, que les étrangers vont toujours voir, et qui fut bâti par le vice-roi Galvez sur les ruines d'un ancien château mexicain, est délicieusement situé sur une petite montagne, à une lieue environ de la ville. C'est un vaste et bel édifice dont le jardin renferme plusieurs arbres immenses, d'une espèce que les naturels nomment *cyprès*. Je fis le tour de quelques-uns, et je suis sûr qu'ils avaient bien soixante pieds de circonférence. Leur hauteur aussi était énorme, et de leur épais feuillage descendait une immense quantité de ce fameux lichen long de cinq à six verges, qu'on appelle *barba d'Espagna* ou *barbe d'Espagne*.

Théâtre. Alameda ou promenade publique. Passeo. Chinampas, etc.

Mexico ne possède qu'un seul théâtre, mais qui est un élégant et vaste édifice. Sa forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé, et qui se rétrécit considérablement du côté de la scène, dont l'ouverture a beaucoup trop peu de largeur pour permettre que l'on représente des pièces à spectacle, ou qu'un grand nombre d'acteurs se montre en même temps au public. La partie que l'auditoire occupe se compose d'un parterre et de quatre rangs de loges qui se louent ou au mois ou à la saison. Le devant de ces loges dépasse à peine d'un pied le plafond de l'étage auquel elles sont situées. Elles sont garnies de siéges et décorées suivant le goût et l'opulence des locataires. Aussi, quand elles sont toutes remplies, l'effet doit-il être d'autant plus imposant qu'on voit les dames à peu près en entier, et non pas seulement leurs têtes, qui, comme dans nos salles d'Europe, se pressent les unes au-dessus des autres pour regarder par un trou. Le parterre renferme trois divisions qui ont chacune un prix différent, et dont chaque place est séparée par des bras et numérotée, excellente coutume qui peu à peu s'acclimate parmi nous.

L'orchestre est passable; mais les décors, les costumes, les machines ne valent pas ce que nous pouvons voir sur nos théâtres des foires, et les acteurs sont beaucoup plus que médiocres.

La salle est éclairée d'en haut par des lustres, qui supportent chacun une innombrable quantité de becs entourés de globes en verre dépoli, de sorte que la lumière est à la fois douce et vive. Le théâtre est ouvert tous les soirs, et donne deux représentations les dimanches et les fêtes, jours auxquels les prix sont doublés. Le directeur cependant ne fait d'ordinaire pas fortune.

Quant au public, je n'en puis guère parler, car depuis les malheurs qui ont fondu sur les habitants de cette capitale autrefois si gaie, il n'est jamais nombreux. Jamais je n'ai vu la salle au dixième pleine, et parmi les personnes présentes il n'y avait que fort peu de femmes. Encore celles-là n'étaient-elles point parées, comme c'est en pareille occasion l'usage des Européennes. Elles ne portaient aucune espèce d'ornement, excepté une jeune dame de distinction qui avait dans les cheveux une plume noire. Deux ou trois châles en crêpe de Chine étaient les seules parties de leur toilette qui ne fussent pas noires. En général, tous les spectateurs de l'un et l'autre sexe se livraient comme d'habitude à leur plaisir favori de fumer. Les femmes, même dans les loges, avec un éventail d'une main et un cigarre de l'autre, étaient enveloppées d'un nuage qui rendait fort difficile de les distinguer.

L'Alameda ou promenade publique, située au nord de la ville, n'est pas digne, à mon avis, de sa réputation. Elle ne consiste qu'en des allées pavées, avec des fontaines et des statues dont le mauvais goût semble disputer la palme à la mauvaise exécution. Les gens qui la fréquentent à pied ne sont pas non plus de la meilleure compagnie, et on peut à peine voir ceux qui passent dans leurs rapides carrosses. Un autre endroit, nommé le *Passéo*, où l'on se promène aussi à pied, à cheval et en voiture, a deux milles environ de longueur, est planté d'un double rang d'arbres, et très fréquenté les dimanches et les fêtes. C'est que les jeunes gens de famille, élégamment vêtus, viennent sur leurs jolis petits chevaux étaler les

grâces de leurs personnes et leur talent en équitation. C'est encore là qu'une multitude de beaux équipages semble se donner rendez-vous, car dans la ville même il est bien rare qu'on en aperçoive. La route se termine soudain près d'un pont muni d'une porte sous lequel passe le canal de Chalco. En ce lieu, les carrosses se pressent tellement les uns sur les autres et soulèvent tant de poussière, que l'humble piéton ne peut guère voir à plus de quatre pas devant lui. Ces carrosses contiennent généralement des dames qui par ce ridicule usage n'ont aucun profit à être belles ou bien mises.

D'après la description qu'on m'avait faite du Passéo, je fus un peu désappointé ; mais la vue des Indiens qui, après leurs petites excursions du dimanche à la capitale, s'en retournent chez eux par le canal de Chalco, voisin, comme je l'ai dit, de la promenade, m'offrit une ample compensation. Grâce à ce canal, les environs de Mexico présentent toujours pendant la saison sèche, lorsque la soirée est belle, une scène de vie, de gaîté et de plaisir qui est sans pareille. Des centaines de canots de diverses dimensions, la plupart avec des voiles, encombrés de naturels indiens vêtus d'un costume pittoresque et la tête couronnée des fleurs les plus éclatantes, passent et repassent dans toutes les directions. Chaque barque, avec son musicien qui pince de la guitare, assis à la poupe, et quelques-unes des personnes dont elle est chargée chantant ou dansant, souvent même faisant l'un et l'autre, présente le tableau d'une innocente joie qu'on ne trouve guère, hélas! dans nos pays d'Europe. J'allai un jour avec mon fils me promener sur ce canal, qui traverse des savanes marécageuses où la végétation est d'une vigueur extraordinaire. Plusieurs jolis villages sont situés sur ses bords, et tout du long nous vîmes des Indiens qui cherchaient à prendre des tortues. Après avoir navigué quelque temps, nous débarquâmes à un quart de mille d'une église, vers laquelle une espèce de chaussée conduisait, et passant sur un pont de troncs d'arbres que la hache n'avait pas dégrossis, nous parvînmes jusqu'au milieu du hameau sans avoir excité l'attention de personne. Mais alors, nous ne tardâmes guère à être remarqués par un groupe de bambins à demi nus, qui jetant aussitôt un cri de terreur, disparurent. En un instant l'alarme devint générale. Toutes les femmes se montrèrent à leurs portes, et semblèrent effrayées de voir des visages inconnus. Cependant, diverses questions que nous leur adressâmes, et surtout une poignée de *medias* (1) que nous distribuâmes entre leurs enfants, calmèrent leurs craintes, et une jeune mère de bonne mine, au fils de qui nous avions fait un petit présent, nous invita à entrer dans sa maison. Puis, voyant que j'examinais ses meubles et ses divers ustensiles domestiques, elle m'en expliqua l'usage avec complaisance, et obtint de deux petites filles qui s'étaient cachées dans un coin qu'elles vinssent nous embrasser. Le hameau était entouré de chinampas, ou de ce qu'on a si improprement nommé des *jardins flottants;* son mari travaillait au sien, et elle l'appela pour nous montrer ce que c'était. Ce sont des îles artificielles longues de cinquante ou soixante verges, mais qui n'en ont que quatre ou cinq de large, qui sont séparées par des fossés de même largeur environ, et construites avec la terre qu'on a retirée de ces fossés. Par ce moyen, se forme une éminence haute à peu près d'une verge, qui bientôt devient un fertile jardin, couvert des plus belles espèces de légumes, de fruits et de fleurs. C'est de là que Mexico tire en grande partie ses approvisionnements en ce genre. Nous tuâmes en cet endroit divers oiseaux, et quelques-uns au vol, ce qui pétrifiait de surprise les naturels réunis alors en grand nombre autour de nous. Pendant que nous regagnions la ville nous pûmes encore augmenter notre collection ornithologique. Les espèces que nous abattîmes étaient généralement nouvelles pour nous, mais elles n'avaient pas un très splendide plumage. Les rives du canal étaient garnies de plumes qui avaient appartenu à des canards du lac Chalco, et que les marchands de volaille jettent toujours, ne sachant à quoi les employer. Nous admirâmes la dextérité avec laquelle étaient conduits les innombrables canots que nous rencontrions. Il y en avait de si petits, qu'à peine pouvaient-ils porter le poids de la seule personne qu'ils contenaient. Ceux-là manœuvraient au moyen d'une petite pagaie. Peut-être le lecteur trouvera-t-il ces simples récits ennuyeux ; mais je suis ainsi fait, que le souvenir d'un jour passé de cette manière me laisse une impression plus profonde et plus agréable que des semaines écoulées au milieu de la compagnie élégante, où il arrive souvent que tout est vide et faux.

(1) Nom d'une petite monnaie mexicaine. A. M.

La place du marché à Mexico.

Pour se procurer un spectacle encore plus intéressant, et cela non pas seulement les soirs de dimanches et fêtes, mais tous les jours de la semaine, l'étranger, s'il est observateur, n'a qu'à aller de grand matin errer au bord de ce même canal. Là en effet des centaines de canots indiens, différents de forme et de grandeur et chargés de toutes les productions tant animales que végétales du voisinage, arrivent sans cesse. Ils sont souvent montés par les femmes indigènes et leur jeune famille. Les plus beaux légumes qui s'élèvent dans les jardins d'Europe, avec les innombrables fruits de la zône torride, dont beaucoup nous sont inconnus même de nom, sont empilés en pyramides et ornés des plus jolies fleurs. A l'avant des canots les Indiennes, légèrement vêtues, avec leurs longues et luisantes tresses de cheveux noirs comme du jais qui leur descendent jusqu'à la ceinture, et souvent avec un enfant suspendu à leur dos, manœuvrent au moyen de grands et minces bâtons. Au centre, sous un hangar, le reste de la famille est assis, et s'occupe soit à filer du coton, soit à le tisser sur leurs simples métiers portatifs en étroites bandes d'étoffe bleue et blanche qui forment leur principal habillement. D'autres barques sont chargées de viandes, de poulets, de pintades et d'une profusion de canards sauvages que les marchands plument et dressent chemin faisant. Sur d'autres encore, ce sont d'immenses tas de blé indien qui, grain et paille, constitue la nourriture générale des chevaux. Le lait, le beurre, les fruits, les jeunes chevreaux sont aussi fort abondants; et ce qui ajoute à l'ensemble pittoresque de la scène, c'est que presque tous les canots ont quantité de pavots rouges et blancs semés sur le faîte des autres marchandises. Enfin, s'il se trouve un homme à bord, il manque rarement, pour amuser sa femme et ses enfants, de battre du tambour ou de pincer de la guitare. Puis, tout se passe avec la plus grande harmonie, avec la plus parfaite cordialité. Ces bonnes gens se saluent toujours lorsqu'ils se rencontrent. « *Buenos Dias segnor* ou *segnora,* » est dans toutes les bouches, et tout le monde s'embrasse d'un air vraiment sincère.

Les cargaisons se déchargent un peu au sud de l'hôtel du gouvernement, et par conséquent non loin de la Plaza-Major, où se tient le grand marché. On porte ensuite à dos les différentes denrées jusqu'aux endroits où elles doivent être mises en vente. C'est le moment de l'étalage qu'il faut voir, car rien n'est plus vivant que ces milliers d'Indiens différents de costumes et de manières, qui, pour gagner quelque argent, viennent d'une distance souvent considérable. Je me faisais un plaisir d'aller chaque matin leur rendre visite ; et comme je leur achetais leurs oiseaux rares ou d'autres productions naturelles à un prix un peu plus haut que le cours, ils avaient fini par me connaître, et j'en avais plusieurs en quelque sorte à mes ordres qui m'apportaient au logis tout ce qu'ils présumaient devoir être agréable au *Britannico,* nom qu'ils avaient pris l'habitude de me donner tous. Une vieille femme avait un rare talent

pour attraper des oiseaux-mouches, et m'en apportait en vie les plus belles espèces. Mais, en l'exceptant, je pouvais à peine me procurer des sujets dignes d'entrer dans une collection ornithologique ; car quoiqu'ils fussent toujours nombreux, ils étaient presque tous en partie plumés et souvent sans pattes.

Parmi la grande variété d'oiseaux aquatiques ainsi apportés des bords du lac de Chalco, on n'évalue pas à moins de vingt-cinq mille par an le nombre des diverses espèces de canards sauvages; car un fait assez singulier, c'est qu'on connaît à peine dans cette partie du Mexique l'art d'élever dans les basses-cours des volailles d'eau. Sur le marché abondent aussi les pintades, les poulets, les pigeons, les lapins, et des lièvres avec d'autres sortes de gibier paraissent quelquefois sur les tables des riches. Le poisson est toujours rare et cher, les lacs n'en produisant que peu d'espèces. Le *pesca blanca* ou poisson blanc, qui pour l'air et la forme ressemble à nos éperlans, est le meilleur. Les tortues, les grenouilles et les axolotes, espèce de salamandres, abondent également et sont tous bons à manger. Ce dernier animal a été un sujet de dispute parmi les naturalistes depuis la découverte de l'Amérique et leur histoire est encore des plus obscures. Ces amphibies étaient si nombreux du temps de Cortez, qu'ils faisaient la principale nourriture de son armée, et j'en ai vu des milliers sur le marché de Talluca. Cependant on n'en a encore jamais trouvé de jeunes, jamais on n'a pu leur reconnaître aucune différence de sexe. Les Indiens vendent aussi à Mexico en quantité considérable un petit poisson très délicat, à peine long de deux ou trois pouces, qu'ils prennent avec des filets dans les canaux et fossés près des lacs. Ils les renferment dans les feuilles ou capsules qui entourent l'épi du blé d'Inde, puis les font griller. C'est dans cet état qu'ils les exposent en vente, et au prix le plus raisonnable. Nous les trouvions excellents; mais en général c'est un mets qu'on laisse aux pauvres. Enfin, je remarquai encore un petit crustacé assez semblable à nos crevettes, mais moins savoureux.

La boucherie est bien approvisionnée en bœuf, en mouton, en porc, et au printemps en chevreau, viande qui ne coûte jamais cher. Le bœuf et le mouton ne valent pas ceux qu'on mange en Europe; mais sans être de la meilleure qualité, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient mauvais. La faute peut venir principalement du boucher, et il faut convenir aussi que nous sommes toujours partiaux pour la méthode dont la nourriture animale se prépare dans notre pays. Une loi défend de tuer les veaux.

Quant aux légumes et aux fruits, il n'est aucune ville où l'on puisse en voir tant d'espèces réunies qu'à Mexico, aucune où la consommation en soit si grande par rapport au nombre des habitants. J'ai dit que, sur la place du marché, la terre était couverte de ceux qui sont propres à l'Europe. Il y en a plus encore d'indigènes; mais il faudrait un volume pour les décrire, et je me bornerai à en faire l'énumération. Ainsi on remarque, entre autres, les bananes, les plantains, les pawpaws, les citrons, les shaddocks, les ackees, les sopotas, les avocatas, les tunnals, les pitallis, les ciagottes, les chenninis, les grenades, les dattes, les mangous, les melons, les gourdes, les tomates, et autres qui se succèdent suivant les différentes saisons de l'année. Enfin dans un tel pays et avec un tel climat on pourrait obtenir les plus belles productions de chaque partie du globe ; mais on abandonne l'horticulture aux seuls soins des Indiens, et leurs connaissances en cette matière sont très bornées.

Les indigènes, outre les provisions de table, vendent aussi de la laine, du coton, des cuirs travaillés, de la poterie, des corbeilles, etc.; et rien n'est plus amusant que de les voir réunis en groupes, assis tous à terre et prenant leur frugal repas de *tortilios* et de poivre. Mais malheureusement, dans les ruelles qui avoisinent la Plaza-Major se trouve une infinité de cabarets où l'on voit les hommes savourer leur breuvage favori et s'abandonner à leur passion pour le jeu. Même, il m'en coûte de dire que plus d'une fois j'ai vu ces gens, d'ailleurs d'un bon naturel, ne guère se gêner, quand ils étaient échauffés par la pulque ou l'eau-de-vie, et vexés par la perte de leur argent, pour exhaler leur colère sur le dos de leurs pauvres femmes.

Hôtels. Boutiques. Etats. Costumes.

Un étranger qui arrive à Mexico sans lettres de recommandation et ne connaissant guère la langue qu'on y parle, se trouve dans un assez grand embarras, car les hôtels ne servent point à manger, et il est fort difficile de trouver des appartements garnis chez les bourgeois. Il faut donc louer une maisn et la meubler; mais jusqu'à ce qu'elle soit prête, on est obligé d'aller demeurer à la *Gran-Sociedad*, ou à quelque hôtellerie pareille où se tient un ordinaire. Là même, toutefois, on ne trouve pas de meubles, pas de lit; vous garnissez tant bien que mal une vilaine chambre que vous payez chaque jour et fort cher. Du reste dans cet établissement il y a plusieurs billards, un restaurateur, un café, un glacier. Mais, le soir, toutes les salles sont encombrées de la plus mauvaise compagnie, pour ne rien dire d'une multitude d'importuns mendiants, aveugles, boiteux, manchots, et de la plus dégoûtante espèce, qui rampent, qui roulent sur le plancher, ou qui se portent les uns les autres sur leur dos. Je n'ai vu jamais tant de misérables créatures en aucune ville, pas même à Milan; et néanmoins on vous dit qu'il est rare de rencontrer un Indien estropié!

L'apparence des boutiques de Mexico n'indique nullement une opulente cité. On n'y expose rien aux fenêtres, qui toutes cependant sont ouvertes. Il y en a fort peu qui aient d'enseignes ou même de noms, et la plupart des marchandises se fabriquent dans les magasins où elles se vendent.

L'orfévrerie se confectionne de la même façon qu'en Angleterre, c'est-à-dire que tous les ornements se finissent à la main. Il y a quelques bons ciseleurs, mais en général les ouvrages sont lourds et grossiers.

La fabrication, au contraire, des broderies d'or et d'argent, des galons, des épaulettes, est parvenue à un rare degré de perfectionnement. Ces articles coûtent à Mexico beaucoup moins cher qu'en Europe.

Les tailleurs font d'excellentes affaires; car, quoiqu'ils travaillent fort mal, ils vendent quatre francs ce qui dans l'Ancien-Monde ne s'en paierait qu'un. Les habits de drap ne commencent que depuis peu à être généralement portés, mais ils remplaceront bientôt tout-à-fait les jaquettes de calicot imprimé dont naguère l'usage était encore universel. Les ouvriers, pour coudre, s'asseoient sur des tabourets, et non avec les jambes croisées sous eux comme chez nous.

La première vue d'une boutique de marchande de modes, qui est toujours aussi à Mexico un atelier de couturières, ne peut manquer d'attirer un sourire sur les lèvres d'un nouvel arrivant. En effet, on y voit, à travers les croisées quand on passe dans la rue, vingt ou trente vigoureux gaillards à moustaches, et de toutes les couleurs de peau, qui s'occupent à confectionner des habillements de femme, à coudre des robes de mousseline, à fabriquer des fleurs, à façonner des chapeaux et d'autres objets de toilette; tandis qu'à la porte suivante peut-être, nombre de pauvres filles à genoux par terre se livrent au fatigant travail de broyer du cacao pour le chocolat.

Les confiseurs de Mexico sont très habiles et ne manquent jamais d'ouvrage. Leurs produits se vendent à bon marché, et quoiqu'on en puisse compter jusqu'à cinq cents espèces, ne ressemblent point à ceux d'Europe.

Les états de droguiste et de pharmacien doivent aussi être excellents, car les drogues sont d'une cherté incroyable. Je payai à Mexico un dollar la livre, quoiqu'ils fussent indigènes, les ingrédients de la composi-

tion qui me servait à conserver mes oiseaux. En Europe je les eusse payés dix sous. Le houblon vaut trois francs l'once, et le reste est dans la même proportion. Les apothicaireries tiennent ordinairement au Mexique six fois plus de place que dans nos pays. J'en visitai à Puebla une qui occupait toute une vaste maison. Des milliers de caisses, de tiroirs, de casiers, de bouteilles et de cruches étaient rangés dans le plus grand ordre, ainsi qu'une multitude d'appareils chimiques. Parmi les remèdes nous en remarquâmes plusieurs auxquels on a depuis longtemps renoncé en Europe, tels que certaines parties des serpents, des tortues vivantes, etc.

Les barbiers semblent conserver dans cette région du Nouveau-Monde l'importance que leur profession eut jadis dans l'Ancien. Leurs boutiques sont très nombreuses et en général très brillantes, car ils suspendent avec symétrie sur les murs, parmi des gravures et des tableaux, les divers ustensiles de leur état, les rasoirs, les pierres à repasser, les plats de cuivre resplendissants. Le prix d'une *barbe* est cent fois plus cher qu'en Europe, et la moitié de celui d'une visite de médecin.

L'ébénisterie de Mexico est de qualité mauvaise et de prix très élevé. Les ouvriers ne connaissent pas la plupart des outils dont se servent les Européens, et n'emploient ni l'acajou ni aucun bois digne de le remplacer. Presque toutes les chaises qu'on voit dans les riches maisons viennent des Etats-Unis. On apprendra aussi avec surprise que les Mexicains ignorent encore ce que c'est qu'une scie, et que chaque planche, chaque poutre qui leur est nécessaire pour construire les maisons dans leurs villes, provient d'un tronc d'arbre séparé que les Indiens taillent avec de petites haches. Les tourneurs en bois s'asseoient à terre et travaillent à la fois des pieds et des mains.

Les carrossiers sont de tous les artisans ceux qui entendent le mieux leur état. Les voitures qu'ils confectionnent sont solides, commodes, élégantes; les meilleurs peintres du pays sont chargés de la décoration extérieure; et les dorures, le vernissage valent ce qu'on peut faire en Europe, d'où se tirent les poignées et les ornements de cuivre.

Quant à des corroyeurs, je n'en ai pas vu. Seulement, des peaux de cochons, enflées comme des vessies et servant à contenir des liquides, sont colportées dans les rues par des marchands ambulants dont le léger fardeau suspendu à chaque bout d'un long bâton occupe autant de place qu'un charriot.

Les boulangeries sont de vastes établissements, et nulle part on ne peut manger de meilleur pain qu'à Mexico; mais, à ce qu'il paraît, les ouvriers qui le fabriquent sont absolument des esclaves, des prisonniers dans toute la rigueur du terme, à qui jamais on ne permet de sortir du lieu où ils travaillent. Lors de la dernière révolution, d'où est née la république, le peuple insista pour que ce honteux système fût aboli. On fit droit à sa demande; mais les habitants restèrent plusieurs jours sans pouvoir se procurer du pain de blé. Alors on en revint à l'ancien mode arbitraire de le préparer. Les *tortilios*, dont il a été question plus haut, sont des gâteaux de maïs qui constituent la principale nourriture des pauvres, et qui sont sains, nutritifs, excellents même à mon avis, surtout quand on les mange chauds.

Les boutiques où se débitent l'eau-de-vie, soit indigène, soit espagnole, et les autres liqueurs spiritueuses, les vins, etc., sont trop communes; et par le bel étalage de leurs poisons de toute couleur renfermés dans d'élégantes carafes, elles offrent de si fortes tentations au pauvre Indien, que tout son argent jusqu'au dernier *media* passe de son gousset dans le comptoir du cabaretier.

Les porteurs d'eau sont fort nombreux. Ils vont puiser ce liquide indispensable aux réservoirs publics, et le portent chez leurs pratiques dans une grosse cruche ronde posée sur leurs dos et retenue par une bande de cuir qui, leur passant sur la tête, soutient par-devant une autre jarre, mais plus petite que l'autre et destinée à lui servir de contre-poids. Ces hommes semblent éprouver une profonde aversion pour la marchandise qu'ils vendent; car de bonne heure on peut les voir pris de pulque, et au comble de la béatitude se rouler à terre. Peu d'entre eux ont des demeures ou même des résidences fixes; mais, comme les lazzaroni de Naples, ils dorment sous le premier abri qui se présente.

Les costumes des diverses classes d'habitants de la cité de Mexico varient beaucoup. Les habits des Espagnols et des blancs indigènes ne diffèrent presque pas de ceux qu'on porte en Europe. Les hommes faits, et jusqu'à de petits bambins, se montrent souvent dans les rues enveloppés d'un manteau long; mais au logis la mode générale est une légère jaquette de calicot imprimé. Ils se rasent à plus longs intervalles que nous, et quand ils voyagent ou qu'ils tombent malades, ils se dispensent tout-à-fait de se faire la barbe.

Les vêtements des dames et même des petites filles dans la rue sont universellement noirs. Elles ont d'ordinaire la tête découverte, ou ne se la couvrent que d'un léger voile. Elles donnent un soin particulier à la disposition de leurs beaux cheveux, et le plus souvent sont chaussées en bas de soie. C'est ainsi qu'on les rencontre le matin, quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, car elles s'acquittent de leurs devoirs religieux avec beaucoup de piété. Aucune famille respectable ne manque d'entendre chaque jour la messe, et la plupart du temps c'est avant déjeuner.

Les jours de fêtes, aux processions et dans d'autres circonstances de cérémonie, le costume des femmes est fort joli, mais leurs étoffes ne sont jamais si chères que celles des élégantes de nos climats. Elles font grand usage de fleurs artificielles, mais portent peu de plumes. Généralement, c'est dans leurs voitures qu'elles se montrent en public, et il est fort rare qu'elles montent à cheval.

L'habillement des gentilshommes campagnards ou *paysanas* est splendide et coûteux. Aussi ont-ils, quand ils montent leurs jolis et fougueux petits chevaux, une charmante tournure. Leur pantalon est richement brodé, d'ordinaire en cuir de couleur, ouvert aux genoux et orné d'une multitude de boutons ronds en argent et de larges galons en argent aussi. Leur chemise est soigneusement travaillée et munie d'un grand col. Sur une courte jaquette de calicot imprimé ils jettent d'habitude un élégant *manga* ou manteau soit de velours, soit de beau drap, soit de belle cotonnade à figures, étoffe qui se fabrique dans le pays. Cette jaquette et ce manteau sont souvent couverts de broderies ou d'une profusion de galons d'or. Aux pieds, ils ont des souliers ou des bottes de cuir mou par-dessus lesquels s'attache une espèce de guêtres particulière au Mexique. Elles sont ordinairement en cuir couleur de cannelle, entourent la jambe, et tiennent au moyen d'une élégante jarretière. Elles coûtent un prix très élevé; car les Indiens des provinces intérieures exécutent en relief sur le cuir avec lequel elles se fabriquent, une variété de merveilleux dessins qu'on tenterait vainement de copier en Europe. Elles se vendent de 8 à 40 ou 50 dollars la paire, et même à ce dernier prix le travail de l'ouvrier n'est que mal rétribué. Cependant c'est une partie tout-à-fait indispensable de la toilette, qui, à cause de la richesse des broderies d'or et d'argent, coûte quelquefois jusqu'à 100 dollars et plus. Les étriers et les éperons correspondent avec les guêtres en magnificence et en travail. Le chapeau est de différentes couleurs, large de rebord, très bas de forme, entouré d'un gros galon d'or ou d'argent, qui retombe en frange, et serré d'une torsade de même matière. Cette coiffure, outre l'élégance, garantit fort bien du soleil la tête et les épaules. Le harnachement du cheval n'est pas moins coûteux. La grande selle espagnole avec ses larges basques est richement brodée de soie, d'or et d'argent, et ces métaux brillent aussi sur le devant qui est fort élevé. Les étriers sont souvent d'argent pour les riches, mais toujours de bois pour les pauvres. La



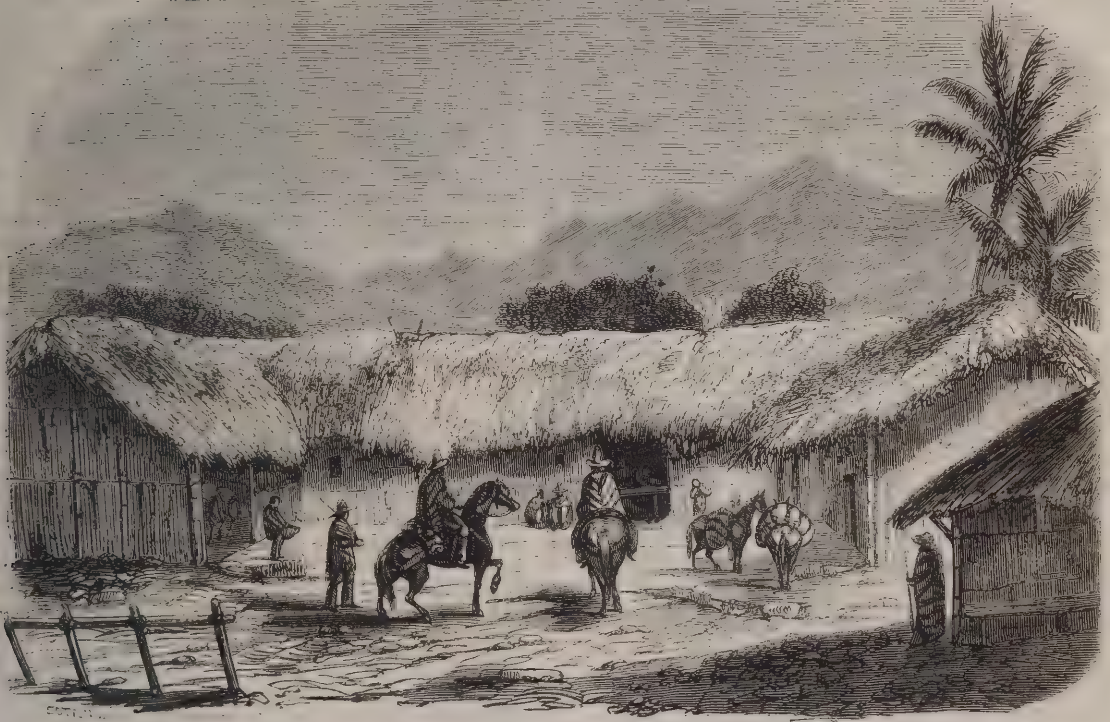
Mexico.

bride est petite, mais munie d'un excellent mors, au moyen duquel le cavalier peut arrêter soudain sa monture lorsqu'elle est lancée au galop.

La toilette des dames de la campagne vise à l'effet plus qu'à l'élégance. Une chemise ouvragée, une légère jaquette fendue, et un cotillon richement brodé ou parsemé de paillettes, d'une étoffe souple à couleur brillante, souvent écarlate ou jaune, semblent être leur costume invariable.

Les vêtements des classes pauvres et des Indiens varient selon les provinces. Dans la capitale, à Tolluca, et dans d'autres villes, les descendants mêlés des Espagnols n'ont guère sur le dos qu'une couverture qu'ils portent absolument à la mode de la toge romaine. Les Indiens sont mieux vêtus : ils ont un chapeau de paille, une étroite veste à manches courtes en grosse étoffe de laine à plusieurs couleurs brunes ou en cuir, et une paire de courtes culottes ouvertes aux genoux aussi en cuir le plus souvent, mais quelquefois en peau de chèvre ou de percari avec le poil en dehors. Par dessous ils portent des pantalons de calicot qui descendent jusqu'au milieu des jambes, et ils se garnissent les pieds de sandales qui ont à peu près toutes la forme de celles des anciens Romains. Les femmes ne sont guère couvertes que d'un jupon et d'une petite camisole. Pour coiffure elles n'ont absolument que leurs cheveux noirs tressés de chaque côté de la tête avec un ruban rouge. Lorsqu'elles sont assises à terre sur la place du marché, exposées au soleil pendant des heures entières, je les ai souvent vues, pour ne pas en être incommodées, se poser sur la tête une grande feuille de chou. Elles sont généralement propres de leurs personnes et ont l'air rangé, modeste. On rencontre rarement sur les routes des Indiens à cheval ; ils ne vont qu'à pied ; mais au lieu de marcher, leur pas ordinaire est une espèce de trot ou de petite course, et c'est ainsi qu'ils se rendent à la ville portant de lourds fardeaux. Quand ils en reviennent, ils ne sont pas toujours si expéditifs, car souvent l'excès de la boisson les rend mal assurés sur leurs jambes. Néanmoins, ils ne manquent jamais ni de respect ni de politesse à l'égard des étrangers. Quand ceux-ci passent, ils s'arrêtent, ôtent leurs chapeaux, les saluent, et sont toujours fort étonnés qu'on leur parle, qu'on fasse attention à eux.

Les huttes indiennes varient beaucoup suivant les lieux où elles sont situées. Celles des provinces les plus chaudes ne sont guère que des cages à oiseaux, faites de cannes ou de bâtons et couvertes de feuilles. Dans les montagnes, près de la neige, comme à Los Vegas, elles ressemblent aux habitations de la Norwége et de la Suisse alpine, car elles ne sont bâties que de grosses poutres. Ailleurs, quelques-unes sont faites de mauvaises planches ou de briques non cuites,



Une posada.

et alors elles ont des toits plats, ou, comme près de Mexico et de Tolluca, elles sont en pierres. Un joli petit jardin y est toujours attenant. Les villages qui sont placés dans des situations favorables sont tellement cachés par le feuillage des arbres qui les environnent, qu'un étranger peut passer sans les apercevoir. Que de fois ne me suis-je pas arrêté avec plaisir dans leurs propres et simples demeures! Leur lit, qui n'est qu'une natte étendue sur le plancher ou un filet suspendu aux poutres du toit, quelques vases en faïence et quelques calebasses, la pierre où ils pétrissent leurs *tortilios*, voilà tous leurs biens en ce monde! Une grossière statue ou une mauvaise gravure de saint, et en général cinq ou six colifichets de terre, voilà leurs ornements, voilà leur luxe!... Cependant je n'ai jamais vu de peuple plus vraiment heureux et content.

Fabriques. Coutumes. Manières, etc.

Il n'y a que peu de chose à dire sur les fabriques mexicaines. Le système toujours suivi par l'Espagne pour retenir autant que possible le Mexique sous sa dépendance lui a fait établir les lois prohibitives les plus sévères contre l'industrie indigène. C'est ainsi qu'elle défendait d'élever des vers à soie et des abeilles, de planter des vignes et des oliviers. De grosses étoffes de laine et de coton étaient, à ce qu'il paraît, fabriquées autrefois par les naturels pour une valeur annuelle d'environ 20,000,000 de francs; mais pendant les dernières révolutions la quantité de ces produits a beaucoup diminué. D'ailleurs la manière dont les manufactures publiques sont dirigées suffirait seule pour dégoûter les êtres même les plus bas de l'espèce humaine. Au lieu d'encourager l'amour du travail comme moyen de parvenir à l'aisance, à la richesse et au bonheur, on ne le récompense dans ce pays que par l'esclavage, la pauvreté et la souffrance. Chaque établissement qui a besoin d'un grand nombre de bras est à la lettre une prison d'où les ouvriers ne peuvent sortir, et où ils sont traités avec la plus cruelle rigueur. Beaucoup d'entre eux ont en effet plus ou moins d'années d'emprisonnement à subir pour crimes contre les lois; et d'autres, en empruntant une somme d'argent à leur maître, lui engagent leur personne et leur industrie jusqu'à ce qu'ils l'aient rendue, ce qui souvent n'arrive jamais. Ce dernier aussi, plutôt que de les payer en espèces, leur fournit des liqueurs, du tabac; et de la sorte, loin de liquider la première dette ils l'augmentent. De hautes murailles, de doubles portes, des fenêtres à barreaux, d'affreuses punitions corporelles, rendent ces manufactures cent fois pires que les maisons d'arrêt les plus durement tenues en Europe. La seule faveur qu'on semble ac-

corder à ces ouvriers ainsi détenus, c'est qu'ils entendent chaque jour la messe!

Il se fabrique dans la capitale d'excellents chapeaux de castor, et ceux de laine, portés par les *paysanas*, conviennent bien au pays.

Les *mangas*, ou manteaux d'épais coton qui se confectionnent aussi à Mexico, et dont se parent les gentilshommes campagnards, font honneur au goût des naturels. La coupe en est élégante, le tissu solide et bon.

Leurs cuirs tannés sont assez mauvais, quoique la contrée produise abondance de belle écorce, et que les peaux soient à vil prix.

On n'a jamais encore fait de papier au Mexique. Tout celui qu'on y consomme vient d'Europe, ne vaut rien et coûte fort cher. Au reste, la matière manque, car les gens de basse classe ne font point usage de linge.

La fabrication de la coutellerie et de la quincaillerie commence à peine, et les produits menacent d'être longtemps détestables.

Jamais non plus on n'a confectionné de montres dans le pays, et peut-être en sera-t-il encore de même pendant bien des années. Le nombre des personnes qui en portent est peu considérable, et celles jusqu'à présent en usage sont la plupart de fabrique suisse ou française, et d'un prix fort bas.

J'ai déjà parlé des faïences de Puebla. Il s'en fait de pareilles dans toute la contrée, mais celles d'Europe jouissent de la préférence.

Toutes les étoffes anglaises sont recherchées, sauf les draps qu'on trouve trop beaux, ou du moins trop chers. On aime mieux ceux de France pour cette raison. Les bas d'Europe, tant de coton que de soie, à coins de couleur et brodés, se vendent aussi très avantageusement au Mexique.

On y voit peu de tapis, qui d'ailleurs sont tous européens. Seulement ceux de foyer, quoiqu'il n'y ait de cheminées nulle part, sont bien demandés pour servir de couvertures aux chevaux.

On chercherait vainement un opticien à Mexico, vainement un ouvrier qui pût raccommoder une paire de lunettes ou même un baromètre ordinaire. Il faut, au moindre accident, renvoyer les morceaux en Europe.

La fonte, généralement si utile et si nécessaire chez nous, est presque inconnue au Mexique. Les naturels ont tellement entendu exagérer la puissance du fer réunie à celle de la vapeur, qu'ils ne veulent plus en quelque sorte rien croire sur ce sujet. Un individu cependant me demanda un jour s'il était vrai qu'avec une bouilloire à thé, remplie d'eau en ébullition, un millier de personnes pouvait sans danger parcourir cinquante lieues par jour. Et la mauvaise plaisanterie, que les habitants de Birmingham se sont fabriqué un clergé de fonte qu'ils font prêcher à la vapeur, a été depuis longtemps importée en Amérique.

Le plomb à tirer, qu'on fabrique au Mexique, est fort mauvais, car on ne sait pas lui donner une grosseur uniforme, il coûte cependant fort cher. La poudre est à vil prix, mais trop grosse.

Parmi les liquides qui s'importent d'Europe, la bière et le porter anglais sont fort recherchés. On les vend quelquefois à un taux énorme, qui n'est pas moindre que quatre ou cinq dollars la bouteille. On pourrait, ce me semble, établir des brasseries, car presque toutes les provinces produisent d'aussi belle orge qu'en Europe; et jusqu'à ce qu'on ait pu le cultiver, on tirerait le houblon des Etats-Unis. Mais je doute que jamais l'usage de la bière devienne assez général pour supplanter celui de la pulque, cette boisson favorite des indigènes.

Les lettres n'ont pas été jusqu'à présent fort cultivées à Mexico. Aucune bibliothèque considérable n'est ouverte au public. Les productions de la presse ne sont pas encore nombreuses, et il ne s'imprime absolument rien dans le genre de nos revues mensuelles ou hebdomadaires. On compte bien trois ou quatre journaux quotidiens; mais ils sont dénués de tout intérêt, et ne remplissent guère leurs colonnes que d'annonces qui sont reçues gratis.

Quelques écoles mutuelles sont en vigueur dans la capitale; mais les enfants des nobles et des riches sont en général élevés sous les yeux de leurs parents.

Dans la grande place, près du marché, sont les écrivains publics qui, comme ceux de Naples, exercent leur état en plein air. Leur principale occupation semble être de confectionner des billets doux, enjolivés de traits et de dessins à la plume. Mais à en juger d'après leur mine, ils n'ont pas un métier très lucratif. Ils vendent aussi de l'encre qui, soit dit en passant, est détestable.

Les connaissances chirurgicales et médicales sont beaucoup moins avancées au Mexique qu'en Europe. La loi défend la dissection des cadavres. Un habile oculiste serait aussi une précieuse acquisition pour Mexico, où les maladies d'yeux sont si nombreuses et où l'on rencontre plus d'aveugles qu'en aucun autre pays. Nul indigène n'est capable de faire la moindre opération.

Une exécution publique.

La circonstance tout-à-fait extraordinaire d'une exécution publique eut lieu peu de jours avant que je quittasse la capitale. Il s'agissait d'un double crime de vol et de sacrilége. Deux individus en avaient été convaincus depuis environ une année, mais leur châtiment avait été ainsi retardé : j'ignore pourquoi.

A onze heures du matin, avec un complice qui, moins coupable apparemment, n'avait été condamné qu'à finir ses jours dans un cachot et à être témoin du supplice des autres, ils sortirent de la prison du palais, escortés d'un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et précédés par plusieurs centaines de gens qui portaient des cierges allumés, des bannières, enfin tout l'attirail des processions. Les criminels étaient montés ou plutôt liés en long chacun sur un âne, vêtus d'une robe de laine blanche et coiffés d'un bonnet de même étoffe, avec des croix rouges. Dans le bât qui leur servait de selle était ficelée une croix de fer, qui allait se rattacher à un fort collier de fer aussi, dont ils avaient le cou serré. En outre, ils portaient à une jambe une très pesante chaîne. Les prêtres et les religieux de différents ordres, qui accompagnaient le cortége, ne cessaient de répéter, chemin faisant, de courtes phrases et de courtes prières aux malheureux condamnés, qui les répétaient d'une voix aussi haute que le leur permettait leur pénible position, car à peine pouvaient-ils se soutenir sur leurs montures.

Ils avançaient lentement à travers les rues encombrées de monde. Les fenêtres, les balcons, les terrasses des maisons à toits plats, étaient garnis d'une multitude de spectateurs; et en aucune occasion je n'ai vu les dames en plus grand nombre, ni, je crois, plus à leur avantage. La foule se comportait de la façon la plus décente; le terrible spectacle qu'elle avait sous les yeux produisait sur elle une impression convenable, et excitait plus de sensibilité que je ne m'y étais attendu. Les femmes s'agenouillaient généralement lorsque les prisonniers passaient. Un horrible silence régnait partout, interrompu seulement par le roulement funèbre des tambours drapés, ou par les exhortations des prêtres; mais des milliers de beaux yeux noirs étaient baignés de larmes, tandis que leurs lèvres muettes et tremblantes priaient pour les malheureuses victimes du vice, qui allaient expier publiquement leurs crimes.

Quand on déboucha sur l'esplanade voisine de la porte de Vera-Crux, l'appareil fatal se fit voir. C'était un échafaud d'un côté duquel s'élevait une haute potence, et de l'autre deux pièces de bois plus basses, chacune munie d'un siége où les patients, plus morts

que vifs, et les mains liées par devant, furent, après quelques prières préparatoires, successivement placés. L'exécuteur alors leur mit sous la gorge un écrou qui passait par le poteau contre lequel ils étaient adossés; puis l'aumônier de la prison exhorta les assistants à élever leurs supplications vers le trône de la miséricorde en faveur de deux infortunés. En quelques secondes les écrous furent serrés par derrière au moyen de vis, et terminèrent leurs souffrances sans que le public fût témoin des horribles contorsions qui accompagnent si souvent les exécutions d'Europe. On ôta bientôt les écrous pour les remplacer par une corde, et les cadavres hissés au gibet restèrent exposés un quart d'heure environ, pendant lequel un des prêtres adressa à la multitude une touchante allocution de circonstance. Il fut écouté avec beaucoup d'attention; et quand il se tut, chacun se retira tranquillement. Les corps furent alors détachés, mis dans des bières et livrés aux parents et amis.

Je dois le dire à l'honneur des habitants de Mexico, tout se passa avec une solennité, avec une décence qui ne peuvent provenir que des sentiments religieux dont ils sont imbus; et combien leur conduite ne contraste-t-elle pas avec ce qu'on voit dans la plupart des autres capitales?

Animaux domestiques. Chevaux, mulets, ânes, etc.

Le Mexique possède une noble race de chevaux, petits, mais légers, robustes, ardents, et qui ne servent que pour la selle. Il y en a de fort beaux et fort bien dressés, qui ont une élégante démarche et les pieds très sûrs. Du reste, les Mexicains l'emportent sur presque tous les peuples dans l'art de monter et de conduire ces utiles animaux; mais leur sort, dans cette partie de l'Amérique, est bien différent de celui qu'ils reçoivent en Europe; car ils y sont chichement nourris, pauvrement logés, durement traités. Leur principale nourriture est de la paille hachée, la feuille et la tige de maïs; et quand ils travaillent, le grain même, quelquefois de l'orge. J'ai remarqué des champs de belle avoine verte dans le voisinage de Xalapa; mais je n'en ai jamais vu donner de mûre ou de sèche aux chevaux. Dans le cours d'un voyage, on ne leur laisse pas étancher leur soif. La plupart ne sont pas ferrés, et ceux qui le sont n'ont le plus souvent que deux fers. Leurs selles sont très larges et leurs housses très pesantes; elles sont commodes et sûres pour le cavalier, mais il est rare qu'un cheval revienne de route sans avoir le dos entamé.

Rien aussi, quand un Européen arrive au Mexique, ne lui semble plus ridicule que le lourd et disgracieux accoutrement dont les *paysanas* chargent et embarrassent leurs coursiers. D'une immense selle à l'espagnole descendent par devant, jusqu'aux genoux de l'animal, de larges bandes de peau avec le poil en dehors, tandis qu'une grosse couverture de cuir épais, qui ressemble à un jupon et qu'on appelle *un bouclier à la Cortez*, lui enferme tout le derrière et de la plus gênante façon, jusqu'aux hanches, où elle se termine par une assez large bordure en un tissu de fer analogue à celui d'une cotte de mailles, et dont le tintement continuel, ayant la vertu d'exciter la monture à de grotesques cabrioles, semble constituer la principale félicité des dandys mexicains dans leurs promenades par la ville ou sur le Passéo. C'est là, en effet, qu'ils vont déployer les grâces de leur personne et leur talent pour l'équitation, décorés du fastueux costume que j'ai décrit ailleurs, et armés d'énormes éperons semblables à ceux qu'on portait en Europe aux XIVe et XVe siècles. Les molettes en ont quelquefois dix pouces de circonférence, et sont chacune garnies d'un petit grelot dont la musique, jointe au ferraillement des mailles de la bordure, dénote l'importance et l'arrivée d'un *cavaliero*.

Les dames de la ville même de Mexico se montrent rarement à cheval; mais alors elles s'asseoient à droite sur une espèce de fauteuil, mis de côté, qui les empêche de déployer la moindre grâce, ou bien se placent comme les hommes jambe de-ci jambe de-là. Celles de la campagne montent souvent, ainsi que je l'ai dit plus haut, devant leur cavalier qui d'ordinaire, comme elles ne portent aucune coiffure, a la politesse et l'attention de leur mettre son chapeau sur la tête et de le remplacer sur la sienne par un mouchoir.

Au Mexique, les chevaux jouissent sans aucune restriction des priviléges de garder intactes les oreilles et la queue. C'est même pour eux une beauté, une perfection, que de porter celle-ci basse et entre les jambes, et le fréquent usage du bouclier à la Cortez y contribue beaucoup. Jamais on ne leur donne de litière. Ils dorment sur le pavé nu, et vous ne verrez dans le pays ni étrille ni instrument qui puisse en tenir lieu. Attachés à la ville dans les cours des maisons pendant toute la journée, ils restent immobiles et attendent patiemment le repas du soir. Quelquefois on les envoie par bandes pour paître en liberté, et alors il faut pour les reprendre se servir du *lasso*. Tous les palefreniers, tous les domestiques le jettent avec habileté, et du moment que les chevaux et les mulets se sentent la corde au cou, ils se tiennent parfaitement tranquilles; mais autrement ils ne se laisseraient ni seller ni brider. Les cavaliers sont, je le répète, d'une adresse rare. J'ai souvent regardé avec plaisir une bande de jeunes gens s'amuser à se poursuivre et à se désarçonner les uns les autres Soudain ils font volte-face, et saisissent le cheval de leur adversaire par la queue, étendent celui-ci à terre en détruisant son équilibre. D'autres fois, en pleine campagne, ils prennent à partie un taureau, et, avec non moins d'agilité, terrassent l'animal furieux, sans eux-mêmes courir presque aucun péril, car il est rare que leurs chevaux fassent jamais un faux pas.

Dans les provinces, aux différentes *haciendas* ou fermes on élève un grand nombre de chevaux, et ils se vendent à très bon marché. Ils courent en état de nature jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux. Alors on les attrape avec le lasso, on leur bande les yeux, et tout de suite on les monte. Pendant les quinze ou vingt premières minutes ils tâchent par toutes les cabrioles imaginables de se débarrasser du cavalier; mais trouvant tous leurs efforts inutiles, ils se résignent à la patience, et généralement ne donnent plus que peu de peine. Le mors qu'on emploie en pareille circonstance est un terrible instrument qui ressemble assez à celui des Mamelouks.

Les mulets sont universellement préférés dans ce pays pour traîner les voitures de tout genre, aussi bien que pour transporter des marchandises et pour parcourir de longues distances; car ils sont plus forts, plus capables d'endurer la fatigue et les privations que les chevaux. Les carrosses des nobles et des riches, soit à Mexico, soit dans les autres principales villes, ne sont attelés à l'ordinaire que d'une seule paire de beaux mulets, dont le harnachement déploie une singulière élégance; mais les lourds et gros charriots de voyage qu'on rencontre sur les routes sont souvent tirés par huit ou dix de ces animaux et conduits par deux postillons. Lorsque ces charriots sont chargés de tout l'attirail des lits, des provisions de bouche, etc., que l'usage oblige d'emmener avec soi, on ne saurait croire combien ils ont une singulière tournure. A voir quelqu'un voyager, on dirait qu'il déménage. Puis, tous les soirs, il faut décharger chaque objet et le porter sous le hangar qui constitue la *posada*, pour y passer la nuit. Le matin on a la peine de recommencer l'emballage et le chargement, opération qui souvent exige deux heures. Depuis le moment où on les attelle jusqu'à celui où ils sont enfin arrivés au but, qui est quelquefois à quarante ou cinquante milles du point de départ, ces patients animaux ne cessent de mettre toutes leurs forces en action sur des routes détestables, par un soleil brûlant, et sans prendre de nourriture,

ni boire même une seule goutte d'eau. Les chevaux et les mulets, excepté ceux des grands, ne sont jamais pansés, mais on a coutume, quand la besogne de la journée est finie, de les asperger abondamment d'eau froide, ce qui passe pour être fort salutaire à leur santé. J'ai aussi remarqué quelquefois que pendant la route le cocher leur lavait les oreilles avec de la pulque.

Le prix des chevaux varie au Mexique autant qu'en Europe. On peut pour deux cent cinquante ou trois cents francs avoir une bonne et jolie bête. Comme, au goût des Mexicains, trotter est un grand défaut dans un cheval, j'achetai pour dix louis seulement un des plus vigoureux trotteurs de la capitale, et qui avait une tournure superbe. Mais ceux de ces animaux dont l'amble et le galop sont gracieux se vendent souvent 2,000 francs et même plus. Les mulets coûtent aussi fort cher, quand ils sont beaux et bien dressés pour la selle. C'est la monture de prédilection du clergé, et on les paie de deux à trois cents dollars. Les espèces communes servent au transport des marchandises d'Acapulco et de Vera-Crux à la capitale, et il n'est pas rare d'en rencontrer des bandes d'un millier à peu près qui cheminent de compagnie et qui portent chacun des ballots d'un poids de deux à trois cents livres. Beaucoup de ces muletiers sont riches, et, chose extraordinaire, on n'entend presque jamais dire qu'ils aient été volés en route. J'ai vu la Plaza-Major remplie un jour de mulets qui étaient chargés d'argent pour Vera-Crux et qui en avaient tous sur le dos pour une valeur de deux mille dollars. Il n'y avait pas d'exemple, m'assura-t-on, que ces précieux convois eussent été jamais attaqués.

Les ânes abondent dans le pays, mais sont moins beaux et moins grands que dans le midi de l'Europe. On les emploie également comme bêtes de somme; mais vous n'en trouverez pas sur les routes aussi souvent que des mulets.

Dans toutes les grandes plaines et autour de toutes les *haciendas*, paissent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes. Chaque matin, on voit une prodigieuse multitude de vaches parcourir avec leurs veaux les rues de la capitale, et le lait ne se trait qu'à mesure qu'il se débite. Le beurre est cher, sans être de première qualité. Ce sont principalement les Indiens qui l'apportent en ville, très proprement roulé dans des feuilles de maïs. J'ai mangé de bon fromage dans le pays, mais il est rare et coûte cher. Les moutons ont assez belle apparence, mais ne sont pas d'une précieuse espèce. Ils ont de longs membres maigres et de grosses cornes. Leur laine n'est pas fine, peut-être faute de soin, et leur chair manque de saveur. Les montagnes sont couvertes de chèvres.

Beaucoup de personnes riches, à Mexico même, font commerce de cochons, et elles en élèvent de cinq sortes dans l'intérieur de la ville. Le soin scrupuleux que les nourrisseurs donnent à la propreté et au bien-être de ces animaux, comparés à la manière dont ils sont généralement traités en Europe, est de nature à étonner un étranger. Les étables où ils sont renfermés, au nombre souvent d'un mille, sont de longs bâtiments bien construits, larges de trente pieds, avec des toits qui descendent fort bas. D'un côté est une cour où ils prennent l'air de temps en temps; de l'autre une espèce d'aqueduc en pierre de taille, rempli d'eau courante et très claire. Les cochons ne peuvent mettre le nez dans cette eau que par des trous pratiqués dans le mur, ce qui les empêche de la salir. C'est la seule boisson qu'on leur donne, et leur nourriture consiste en du maïs légèrement mouillé qu'on leur jette à heures fixes sur la terre, qui dans la cour aussi bien que dans les étables est toujours parfaitement sèche, parfaitement propre. Ils sont servis, car c'est le mot, par des Indiens qui s'acquittent avec zèle de leurs devoirs. Ces gens les mènent souvent baigner et les lavent soigneusement, car on croit que la plus rigoureuse propreté est indispensable pour qu'ils acquièrent cet énorme poids de graisse d'où résulte le principal profit. On avise en outre, pour les rendre heureux et contents, les expédients les plus bizarres. Ainsi, l'occupation spéciale de deux de leurs domestiques va certainement faire rire le lecteur, quand il saura que du matin au soir ils s'emploient à calmer les petites disputes qui de temps en temps s'élèvent parmi les paisibles habitants de cette république, et à chanter pour les endormir. Les individus à qui est confiée cette charge doivent, pour être choisis, posséder de forts poumons et avoir reçu de la nature le don de charmer les oreilles et de flatter les sens de cette aimable société philharmonique. Ils se succèdent l'un à l'autre à chanter tout le jour durant, à l'extrême satisfaction de tout leur auditoire qui semble tout-à-fait apprécier le mérite des exécutants.

La race du plus fidèle des animaux domestiques semble entièrement abandonnée au hasard. On voit bien çà et là quelques chiens d'arrêt espagnols; mais les autres sont des métis de tout genre. Dans le nombre cependant, il y en a de gros qui font bonne garde. Chaque village en fourmille, et comme ils rôdent toujours en liberté ils sont très incommodes. Les voyageurs peuvent à peine passer pendant la nuit près d'un lieu habité sans qu'ils se jettent sur lui, et que par leur aboiements ils effraient même les chevaux.

Une très petite et très curieuse espèce de chien sauvage se trouve sur les montagnes au nord-est de Durrango. Ils ont seulement huit ou neuf pouces de longueur, le corps assez semblable à celui d'un lévrier, le front large, haut et saillant, les oreilles pendantes, la queue longue. Ils se creusent des terriers et, ce qui paraît fort extraordinaire, vivent, dit-on, d'herbes et d'autres substances végétales. On en amène quelquefois à Mexico, et quand on les apprivoise, quand on les habitue à une meilleure nourriture, ils prennent une plus grosse taille. Ceux que j'ai vus avaient dix ou douze pouces de long, et paraissaient, quoique faibles et timides, être assez méchants.

Le Mexique produit aussi un animal qui semble tenir à la fois du loup, du renard et du chien; on l'appelle le *cocyotie*, et il est d'un tiers moins gros que le loup, dont il a du reste la forme et la couleur. La nuit pendant que je voyageais, j'ai entendu souvent leurs cris retentissants; car, se réunissant par meutes nombreuses, ils chassent de concert à la faveur des ténèbres. Ils détruisent les brebis, les volailles, mais n'attaquent jamais l'homme. J'en ai vu le jour au bord de la route. Ils se laissent approcher presqu'à portée du fusil, et alors s'éloignent très tranquillement. L'odeur qu'ils répandent sur leur passage est plus forte et encore plus désagréable que celle du renard.

Agriculture. Blé. Orge. Maïs. Fricollis. Bananes. Aloès. Climat.

Les agriculteurs du Mexique, de même que les artistes et les manufacturiers, sont beaucoup en arrière de ceux d'Europe. La beauté du sol et du climat les oblige à moins de travail que les nôtres, et rarement on les voit étendre du fumier sur leurs terres. Les immondices des villes leur fournissent en abondance un riche engrais; néanmoins, ils négligent de s'en servir. Au contraire, il y a déjà des siècles qu'ils recourent à l'irrigation. Pour labourer ils emploient une simple charrue de bois dont le soc est garni d'une pointe de fer, et que traînent deux bœufs attelés par les cornes. Un Indien la dirige d'une main, tandis que de l'autre il stimule ces animaux avec un bâton pointu. Telle est la machine dont l'usage est général quand on laboure afin de semer du maïs; mais on y adapte un soc plus petit lorsqu'on prépare un champ à recevoir un ensemencement de blé.

Le seul autre instrument d'agriculture qui existe au Mexique est le *coa*, espèce de bêche triangulaire en bois, mais garnie en fer, que les Indiens manient avec une grande dextérité.

Le blé qu'on récolte dans ce pays est le plus beau que

j'aie jamais vu. On le cultive par plaines immenses, et pour extraire le grain de la paille on la fait piétiner par des mulets, ainsi qu'on le pratique dans certaines parties de l'Europe avec des chevaux ou des bœufs.

L'orge n'est pas regardée comme très précieuse, attendu qu'on ne fabrique pas de bière; mais on la donne quelquefois aux chevaux, principalement en vert, au lieu de maïs.

Le maïs, ou, comme on l'appelle aussi, le *blé indien*, est fort généralement cultivé. C'est cette céréale qui donne du pain à la grande masse de la population. On la laisse d'abord détremper dans de l'eau; on la réduit ensuite en pâte entre deux pierres, et on en forme de minces galettes. Puis on les fait cuire sur une brique placée au-dessus du feu et elles sont aussi bonnes que nutritives.

De petites fèves noires, qui ont le nom de *fricollis*, sont aussi très recherchées dans tout le Mexique. On en sert sur la table à chaque repas, et les étrangers même les trouvent excellentes. Il s'en cultive des champs énormes pour l'approvisionnement des grandes villes.

La consommation des pommes de terre est fort restreinte. Elles sont du reste petites et peu savoureuses, deux défauts qui proviennent sans doute de ce que les indigènes n'en comprennent pas bien la culture, non plus que celle des autres végétaux culinaires. Il faut avouer en effet que si toutes les sortes de légumes poussent au Mexique et qu'on les trouve en abondance sur les marchés, ils sont cependant pour la plupart inférieurs aux mêmes espèces élevées dans les potagers d'Europe. Je dois excepter les ognons, qui sont aussi blancs que des navets et fort doux. Les choux-fleurs et les choux ordinaires sont aussi très beaux.

Les fruits tropicaux que produit le Mexique ne sauraient, je crois, être surpassés par ceux d'aucune autre partie du monde. J'ai déjà dit combien, réunis en tas sur les marchés, ils offraient une mine appétissante; c'est un des spectacles qui puissent causer le plus de plaisir à un Européen nouvellement débarqué. Leur exquise saveur ne dément pas non plus leur magnifique apparence. Mais les fruits qui ont été originairement importés d'Europe ne valent pas à beaucoup près les nôtres. Cette infériorité toutefois a pour cause principale, j'en suis convaincu, le manque de soin et l'ignorance de l'art de les cultiver. Par exemple, les naturels ne savent pas encore, je crois, ce que c'est que de greffer un arbre fruitier.

La culture des bananes est fort étendue et fort importante. Elles fournissent aux habitants des régions chaudes un salutaire aliment. On en vend, sur le marché de la capitale, de fraîches et de sèches.

Mais celui de tous les végétaux que les Mexicains cultivent sur la plus vaste échelle est sans contredit l'aloès américain, qu'ils appellent *maguey*, et qui leur donne la *pulque*, ce breuvage rafraîchissant, dont j'ai parlé. Il s'en fait une telle consommation dans le pays, et surtout à Mexico, à Puebla et à Tolluca, que, d'après Humboldt, l'impôt dont elle est grevée rapporte annuellement au trésor, dans ces trois villes, une somme de 800,000 dollars. Les plantations de *magueys* sont immenses entre Chollula et San-Martin. La grande route traverse souvent plusieurs milles de suite ainsi cultivés. Ils sont espacés de cinq ou six pieds les uns des autres, et dans les positions favorables fleurissent au bout de dix ans, époque à laquelle la précieuse liqueur qu'ils produisent se recueille. Aussitôt que le cultivateur s'aperçoit que du sein de la plante va bientôt s'élancer la longue tige qui porte les fleurs, il coupe toutes les feuilles qui en constituent le milieu, et le creuse en forme de *bol;* il ôte en même temps la plupart des autres, de façon que la sève destinée à les nourrir se reporte forcément vers la grande tige et est reçue par la cavité en question, qu'elle remplit avec une si grande promptitude qu'il faut pendant deux mois la vider plusieurs fois par jour. La liqueur, à mesure qu'on la ramasse, se met dans des jarres ou dans des outres. Elle subit au bout de quarante-huit heures une légère fermentation, et alors est bonne à boire tout de suite. Les étrangers la préfèrent quand elle est nouvelle; mais les indigènes n'en consomment guère avant qu'elle ait pris un goût fort et une odeur horriblement fétide appelée *fuerte*, qui suivant eux cependant la rendent parfaite. De cette liqueur s'obtient ensuite, par le moyen de la distillation, un esprit des plus violents qu'on nomme *eau-de-vie de pulque*.

Les feuilles d'aloès qu'on est obligé de couper, ainsi que nous l'avons dit, ne sont pas perdues. Les Indiens s'en servent pour couvrir leurs habitations et pour former des palissades. On en fabrique aussi de la corde, du fil, du papier et de l'étoffe. Certaine partie de la plante s'emploie médicinalement, et la racine préparée avec du sucre devient conserve ou confiture.

Le sucre s'importait autrefois d'Espagne au Mexique; mais aujourd'hui les Indiens en font dans toutes les provinces de ce pays. On le vend par petites tablettes à un prix fort raisonnable. On tire aussi de la canne une très grande quantité d'*aguardiente*. Le café vient assez bien, mais la culture n'en est pas fort répandue. J'en ai toutefois vu d'excellente qualité aux environs de Xalapa.

La plupart des régions chaudes produisent en abondance du coton de belle qualité; mais les naturels n'entendent rien à tout ce qui en concerne la fabrication. Les Indiens en vendent une espèce dont la couleur est naturellement d'un beau jaune de cannelle, qui abonde près de Temascaltepec, et qui est, je crois, la même que celle dont se fait le nankin des Indes orientales. Les Mexicains ne connaissent pas la machine qu'on emploie dans presque tous les autres pays pour extraire de la graine la partie filandreuse, et ils exécutent à la main cette ennuyeuse opération. Les Indiens exposent aussi en vente beaucoup de gros calicots qu'ils confectionnent eux-mêmes.

Je n'ai aperçu nulle part ni chanvre, ni lin, ni soie, quoique les districts tempérés paraissent favorables à ces productions; mais les Espagnols ont toujours empêché qu'on ne les introduisît au Mexique.

Le chocolat de cacao était en usage général dans l'Amérique, avant la première arrivée des Européens, et on l'y tient encore en haute estime. La consommation est au Mexique plus considérable qu'ailleurs. J'ai indiqué la manière fort simple dont il se fabrique dans ce pays où il est excellent; mais la majeure partie du cacao qu'on y emploie aujourd'hui n'est pas de production indigène; on le tire du Guatimala et de l'Amérique du Sud. La culture du cocotier y était cependant fort générale du temps de Montézuma; car plusieurs villes payaient leurs tributs avec le fruit de cet arbre, et il avait cours comme monnaie de l'Etat.

La drogue bien connue dans les boutiques d'apothicaires, le jalap, pousse, je l'ai déjà dit, dans la région tempérée du Mexique, et principalement dans le voisinage de Xalapa. Il s'en exporte chaque année de deux à trois cent mille livres pour l'Europe.

Différentes parties de la contrée produisent d'excellent tabac, et il s'y en fait sous la forme de cigarres une telle consommation, que c'était du temps des Espagnols une branche de revenu qui rapportait à l'Etat plus de 4,000,000 de francs. Mais depuis la déclaration de l'indépendance et l'affranchissement de la culture, la somme ci-dessus indiquée a été perdue pour le trésor public sans que le peuple y ait beaucoup gagné, puisque le prix des cigarres reste toujours à peu près le même.

Le meilleur indigo du monde se récolte dans le Guatimala. On en trouve aussi dans divers districts du Mexique; mais la culture en est fort négligée.

Cette cosse si odoriférante et si précieuse, la vanille, se recueille dans les forêts d'Oaxaca et de Vera-Crux, et ce dernier port seul en exporte annuellement de huit à dix mille livres. On n'en fait d'ailleurs pas grand usage pour la fabrication du chocolat dans le pays.

Le climat du Mexique varie plus dans ses différentes

parties que celui d'aucune autre région du globe d'égale étendue. Les endroits bas le long des côtes de la mer sont les plus chauds et les plus malsains. Quand arrive la saison des pluies, qui dure d'avril ou de mai à octobre, les étrangers désertent les ports de Vera-Crux et d'Acapulco. Les indigènes eux-mêmes se renferment alors dans leurs maisons ou n'en sortent que dans les cas d'absolue nécessité. Cinq ou six mois durant, la fièvre jaune et le choléra exercent dans ces lieux leurs ravages contre l'espèce humaine. Nul individu né ailleurs, surtout s'il a pour patrie l'Europe et qu'il soit jeune, ne peut y séjourner sans péril, ne fût-ce que l'espace d'un jour. Pendant ma courte résidence au Mexique, la plupart de mes compatriotes que les paquebots de Liverpool débarquèrent à Vera-Crux y moururent. Ces malheurs sont si fréquents que l'impression qu'ils produisent est nécessairement moins forte ; mais il n'est pas jusqu'aux *hierreos* ou muletiers qui ne redoutent ce port ; car le séjour n'en est guère moins fatal aux gens qui d'ordinaire habitent le Table-Land qu'aux étrangers.

Mais ce n'est que parallèlement aux côtes, à quelques lieues dans les terres, et principalement sur les nouveaux débarqués, que le climat exerce une influence si funeste. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres et qu'on monte vers le vaste plateau qui, occupant le centre du Mexique, se soutient en général à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est sensible que la température devient de plus en plus douce ; l'aspect de la végétation change tout-à-fait ; les plantes tropicales disparaissent, et celles qui appartiennent à des régions tempérées les remplacent. Au contraire, quand on quitte la capitale pour regagner Vera-Crux, à peine a-t-on dépassé Xalapa de quatre lieues, qu'une chaleur étouffante commence. Aucun chêne ne se montre plus ; il est aisé d'apercevoir qu'on rentre dans la région des fièvres, et l'influence pestilentielle augmente régulièrement plus on se rapproche de la mer. Ces remarques néanmoins ne sont surtout applicables qu'à la saison pluvieuse. Il y a pendant les autres mois de l'année beaucoup moins de péril à courir. Mais, à quelque époque que ce soit, la prudence ordonne aux étrangers de rester autant que possible à bord de leurs vaisseaux ; car jamais on n'est exposé dans le hâvre à un aussi grand danger, sans doute par suite de la rigoureuse propreté et de la bonne ventilation des vaisseaux.

Quand le voyageur, que ses affaires ont forcé de rester à Vera-Crux parmi la contagion et la mort, gagne ensuite le district parfaitement sain de Xalapa, et que la vue des chênes verdoyants lui montre qu'il a laissé derrière soi le germe des plus redoutables maladies, avec quel plaisir ne respire-t-il pas un air tempéré, ne contemple-t-il pas les montagnes boisées qui environnent la ville! c'est qu'il n'y a sur toute la surface du globe aucun endroit plus salubre, plus délicieux. Là règne un perpétuel printemps, la verdure continue toute l'année, les arbres ne se dépouillent jamais, les productions végétales abondent toujours sur les marchés, toujours on voit en même temps des fruits et des fleurs. La cabane de l'Indien ne lui sert qu'à l'abriter de la pluie, car l'excès du chaud et celui du froid lui sont pareillement inconnus ; et quand par hasard au travers de la cage à oiseau qu'il appelle son habitation, souffle un ouragan passager, il n'a besoin pour suffisamment se garantir que d'étendre une natte du côté d'où vient le vent. Lorsqu'on a atteint la Table-Land, on n'a plus rien à redouter de la chaleur ; même à Pérote et en d'autres places semblablement situées, on peut les matins et les soirs éprouver l'inverse de cette température ; car à cette hauteur, quelques milles seulement, selon qu'on monte ou qu'on descend, font une grande différence. A Mexico, le climat est toute l'année analogue à celui des beaux jours de mai en Angleterre, et dans tout le plateau du Mexique, le terme moyen de l'atmosphère ne varie qu'entre soixante-cinq et soixante-dix degrés de Fahrenheit.

Les grands vents sont si peu connus dans ce beau pays, que pendant ma résidence je n'y ai jamais vu rien qui ressemblât à une tempête. Cependant les tremblements de terre ne sont point rares, sans être bien dangereux. Une nuit, au mois d'avril, je fus réveillé soudain par un bruit sec, que suivit une légère secousse comme si quelqu'un eût remué le lit sur lequel j'étais couché. L'alarme se répandit dans toute la maison ; mais je n'entendis pas dire que la ville eût souffert aucun dommage ; seulement à Temascaltepec, l'église fut endommagée : plusieurs des statues de la façade tombèrent de leurs niches.

Ancien Mexico.

Les détails qui suivent seront peut-être regardés par certaines personnes comme étrangers à un ouvrage comme celui-ci ; mais, d'un autre côté, n'est-il pas en quelque sorte indispensablement nécessaire qu'avant de décrire les antiquités qu'on peut encore voir aujourd'hui à Mexico, j'essaie de donner au lecteur une idée de ce qu'étaient cette capitale et la magnificence du monarque régnant à l'époque où les Espagnols en firent la conquête?

Un plan qui représente l'ancienne ville dans l'état exact où elle fut trouvée par Cortez la première fois qu'il y entra, et que l'empereur Montézuma lui-même fit dresser pour ce capitaine afin d'être transmis par lui au roi d'Espagne, est, à ce qu'on croit, le seul document authentique existant à présent d'après lequel on puisse se former une idée approximative du vieux Mexico. Nul antiquaire, pour peu qu'il eût dirigé ses études sur le Mexique, n'ignorait que le plan dont je parle n'eût été effectivement exécuté, par ordre impérial, à l'époque et pour la destination que j'ai dites ; mais on l'avait longtemps cherché en vain : Humboldt n'avait pas été plus heureux que les autres, et on croyait qu'il était devenu la proie des flammes depuis plus d'une centaine d'années, lors d'un incendie qui éclata dans la *Casa de Stada*. Or, le hasard a voulu que ce fût moi qui le retrouvasse, et j'en ai pu faire l'acquisition. Malheureusement il n'est pas intact, beaucoup s'en faut. Les cornes et le milieu sont déchirés. Néanmoins il en reste encore assez pour prouver aux plus incrédules combien l'ancienne capitale était supérieure à la cité moderne, élevée sur ses ruines par les Espagnols. La première était au moins double de la seconde en étendue ; elle l'égalait en régularité, et la surpassait par le nombre des édifices De ce temps, la ville s'élevait comme Venise, sur une multitude de petites îles dont le lac de Chalco était parsemé ; mais aujourd'hui, par suite du retrait des eaux, elle est distante de ce lac d'environ deux milles. Un historien de la conquête dit que, quand on regardait Mexico du faîte du grand Téocalli ou temple qui en occupait le centre, on ne pouvait mieux le comparer, tant il était régulièrement divisé en carrés égaux, qu'à un immense damier. Cette régularité existe encore comme si on l'avait copiée dans la nouvelle ville, qui cependant ne renferme pas autant de carrés que les fragments de l'ancien plan en représentent. Ces pâtés de maisons étaient entourés, à ce qu'on peut reconnaître, ou de rues pavées, ou de canaux qu'on parcourait avec des barques ; car les premières sont indiquées par des empreintes de pas, et les secondes par de petites vagues. Dans chacune de ces divisions il y avait un temple.

Tous les domestiques du palais de l'empereur Montézuma étaient d'illustres personnages. Outre ceux qui constamment y demeuraient, chaque matin six cents seigneurs et nobles de ses feudataires venaient lui offrir leurs services. Ils passaient toute la journée dans les antichambres où n'était admis aucun de leurs propres serviteurs, conversant à voix basse, et attendant les ordres de leur souverain. Les valets qui formaient la suite de ses grands étaient si nombreux qu'ils remplissaient trois petites cours du palais, et que beau-

coup d'autres encore stationnaient dans les rues adjacentes. Les femmes de la cour n'étaient pas en moins grand nombre, y compris les dames de rang, les servantes et les esclaves. Toute cette innombrable tribu féminine vivait renfermée dans une espèce de sérail, sous la direction de quelques illustres matrones qui surveillaient leur conduite, car les princes mexicains étaient extrêmement ombrageux sur l'honneur, et punissaient avec la dernière rigueur tous les méfaits d'incontinence, si légers qu'ils fussent, qui se commettaient dans l'enceinte de leur demeure. Le monarque se réservait celles de ces femmes qui lui plaisaient, et il donnait les autres à ses sujets pour les récompenser de leurs services. Tous les feudataires de la couronne étaient obligés de résider à la cour pendant plusieurs mois de l'année, et, quand ils retournaient dans leurs domaines, de laisser dans la capitale leurs fils ou leurs frères comme ôtages, garantie que leur maître exigeait de leur fidélité. C'est pourquoi il fallait que, même en leur absence, ils tinssent des maisons à Mexico.

L'étiquette et le cérémonial que Montézuma introduisit à la cour montrent encore combien était grand son despotisme. Personne ne pouvait entrer dans le palais, soit pour remplir auprès du souverain les simples fonctions de domestique, soit pour conférer d'affaires avec lui, sans quitter sa chaussure et ses bas à la porte. Personne, non plus, n'avait permission de se présenter devant lui dans un costume élégant, car cette action était considérée comme un manque de respect envers Sa Majesté. En conséquence, les plus grands seigneurs, sauf les fort proches parents du prince, se dépouillaient des riches vêtements qu'ils portaient, ou du moins en mettaient d'autres plus ordinaires par dessus, afin de prouver leur humilité. Tous les individus, quels qu'ils fussent, quand ils entraient dans la salle d'audience et avant d'adresser la parole au monarque, faisaient trois révérences, disant à la première : « Seigneur ; à la seconde : Monseigneur ; à la troisième : Grand-Seigneur. » Ils parlaient bas, avec la tête inclinée, et recevaient la réponse que leur donnait le prince par l'entremise de ses secrétaires, aussi attentivement et aussi dévotement que si c'eût été la voix d'un oracle. Quand on se retirait, il ne fallait jamais tourner le dos au trône.

La salle d'audience servait aussi de salle à manger. La table était un large coussin, et le siége impérial une chaise basse. La nappe, les serviettes, les essuie-mains étaient de coton, mais fort beaux, fort blancs, et toujours fort propres. Les ustensiles de cuisine et la vaisselle étaient en faïence de Chollula ; mais jamais rien ne lui servait deux fois, car aussitôt après la première il donnait tout à un de ses nobles. Les coupes dans lesquelles on lui préparait son chocolat et d'autres boissons au cacao étaient d'or, ou de belles coquilles marines, ou des vases naturels admirablement vernis. Il avait aussi un service complet en or, mais ne s'en servait qu'à certaines fêtes dans le temple. Le nombre et la variété des plats qui se succédaient sur sa table émerveillèrent les Espagnols qui les virent. Le conquérant Cortez dit qu'ils couvraient le plancher d'une vaste pièce, et qu'ils renfermaient toutes les sortes de gibier, de viande, de poisson, de fruits et de légumes du pays. Trois ou quatre cents jeunes gens nobles apportaient cérémonieusement ce dîner, le servaient dès que l'empereur se mettait à table et se retiraient immédiatement. Chaque plat, pour qu'il ne pût refroidir, était accompagné d'un réchaud. Le monarque indiquait avec une baguette qu'il tenait à la main les mets dont il désirait manger, et faisait distribuer les autres aux seigneurs de l'antichambre. Avant qu'il commençât son repas, quatre des plus belles femmes de son sérail lui présentaient de l'eau pour qu'il se lavât les mains, et restaient debout tout le temps de son dîner, ainsi que six de ses principaux ministres et son écuyer tranchant.

Aussitôt que l'empereur s'était placé devant la table, l'écuyer tranchant fermait la porte de la salle afin que nul des autres nobles ne le vît manger. Les ministres se tenaient à l'écart, et observaient un silence profond, à moins qu'ils ne répondissent aux questions que leur maître leur adressait. L'écuyer tranchant et les quatre femmes lui servaient les plats, tandis que deux autres lui offraient dans des corbeilles du pain de maïs pétri avec des œufs. Il entendait souvent de la musique pendant ses repas, ou se faisait débiter des facéties par des gens grotesques de difformité qu'il pensionnait à ce dessein. Il éprouvait beaucoup de plaisir à les entendre, et prétendait que parmi leurs plaisanteries ils laissaient échapper souvent d'importantes vérités. Après avoir satisfait son appétit, il fumait dans une pipe ou dans un roseau élégamment verni du tabac parfumé d'ambre liquide, dont la fumée ne tardait pas à l'endormir.

Quand il avait dormi quelque temps, sur la même chaise basse, il donnait audience, et écoutait avec attention tout ce qu'on lui communiquait, répondant à chacun par ses ministres ou par ses secrétaires. La réception terminée, il appelait ses musiciens, car il aimait beaucoup qu'on lui chantât les glorieuses actions de ses ancêtres. D'autres fois, il s'amusait à voir ses nobles jouer différents jeux, de calcul ou de hasard. Lorsqu'il sortait, toujours il était porté sur les épaules de ses nobles dans une litière qu'ombrageait un dais superbe, et accompagné d'une suite nombreuse de courtisans. Sur son passage tous ceux qui venaient à le rencontrer s'arrêtaient et fermaient les yeux, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par la splendeur de Sa Majesté. Quand il descendait de la litière pour marcher à pied, on étendait des tapis sous ses pas pour qu'il ne touchât point la terre.

La grandeur et la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de ses bois et de ses jardins, étaient analogues à tant de pompe. Sa résidence habituelle était un vaste édifice de pierre et de ciment qui avait vingt portes sur les rues et places publiques, trois grandes cours dans une desquelles jaillissait une superbe fontaine, plusieurs salles et des centaines de chambres. Quelques-unes des pièces avaient des murailles en marbre et en d'autres espèces de pierres précieuses. Les charpentes étaient de cèdre, de cyprès, ou d'autres bois aussi beaux et couvertes d'ornements et de sculptures. Parmi les salles, au rapport d'un témoin oculaire, il y en avait une si grande, qu'elle pouvait contenir trois mille personnes. Cette demeure n'était pas la seule qu'il possédât dans Mexico, sans parler des palais qui lui appartenaient encore dans diverses villes de son empire. Il avait dans la capitale, outre le sérail de ses femmes, des logements pour tous ses ministres et ses conseillers, pour tous les officiers de sa maison, enfin pour toute sa cour ; puis pour les grands personnages étrangers qui le visitaient, et surtout pour les ambassadeurs des rois, ses alliés.

De plus il avait fait construire, à Mexico même, deux maisons où il élevait toute espèce d'animaux ; dans l'une les oiseaux qui vivent de graines ; dans l'autre ceux de proie, les quadrupèdes et les reptiles. La première renfermait une multitude de pièces et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'un seul morceau. Ces galeries donnaient sur un jardin, où au milieu des plus rares arbustes étaient construits dix bassins, les uns d'eau douce pour les oiseaux aquatiques de rivière, les autres d'eau salée pour ceux de mer. Dans le reste de la maison, ces captifs étaient si nombreux, si variés, que les Espagnols ne purent s'empêcher de croire qu'aucune des tribus ailées du monde ne manquait à cette collection. On leur donnait à chacun la nourriture qu'ils préfèrent ordinairement lorsqu'ils jouissent de leur liberté, soit des graines, soit des fruits, soit des insectes. Les oiseaux qui ne vivaient que de poissons en consommaient par jour plus de trois cents livres, à ce que dit Cortez dans une de ses lettres au roi Charles V. Trois cents hommes, dit-il encore, étaient occupés à prendre soin de ces oiseaux, outre leurs médecins qui épiaient le moindre dérange-

ment de leur santé, pour y apporter immédiatement remède. De toutes ces personnes, les unes étaient chargées de se procurer les vivres, les autres de les distribuer, d'autres de prendre soin des œufs à l'époque où les oiseaux couvaient, d'autres encore de leur arracher leurs plumes en certaines saisons de l'année; car l'empereur, non-seulement goûtait un vif plaisir à voir une si grande multitude d'animaux réunis ensemble, mais aussi tenait beaucoup à leur plumage, parce qu'il s'en servait pour faire confectionner toute sorte d'ornements. Il y avait dans cette maison tant de logement, qu'elle aurait pu recevoir deux princes avec toute leur suite. Elle était située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le vaste monastère de Saint-François.

L'autre ménagerie, qui renfermait les animaux sauvages, avait une large et belle cour élégamment parée, autour de laquelle étaient différents corps de bâtiments. Dans l'un d'eux se trouvaient tous les oiseaux de proie depuis l'aigle royal jusqu'au *hestrel*, et il y avait beaucoup d'individus de chaque espèce. Les oiseaux étaient distribués, d'après leur genre, dans diverses cellules souterraines qui avaient sept pieds de hauteur, et plus de quinze en longueur et largeur. La moitié de chacune de ces cellules était recouverte de larges dalles, et dans le mur du fond étaient enfoncés des perchoirs sur lesquels ils pouvaient dormir à l'abri de la pluie; l'autre moitié l'était seulement par un grillage, afin qu'ils jouissent de la lumière du soleil. Pour nourrir ces oiseaux, on tuait chaque jour près de cinq cents pintades. Dans la même maison, beaucoup de salles basses étaient remplies d'une multitude de fortes cages en bois, dans lesquelles on tenait enfermés des lions, des tigres, des loups, des *cayatoos*, des chats sauvages, et toute autre espèce de bêtes féroces. On leur donnait pour aliments des daims, des lapins, des lièvres, des *techichis* et d'autres animaux, ainsi que les intestins des victimes humaines.

L'empereur du Mexique avait dans sa ménagerie non-seulement toutes les sortes de bêtes dont les souverains des autres pays ont coutume d'orner la leur, mais encore celles qui, par leur nature, sembleraient devoir toujours être exemptes d'esclavage, comme les crocodiles et les serpents. Les premiers étaient tenus dans des étangs entourés d'un mur assez haut pour qu'ils ne le pussent franchir, les seconds dans des vases ou de vastes cuves. Il y avait aussi plusieurs bassins pour le poisson, et il en existe encore deux fort beaux que nous avons vus au palais de Chapoltepec, à deux milles de Mexico.

Montézuma, non content d'avoir rassemblé dans son voisinage toutes les espèces d'animaux, hébergeait également dans son palais tous les individus des deux sexes qui, soit par la couleur de leurs cheveux, soit par celle de leur peau, soit par la singularité de leur conformation, étaient des phénomènes de l'espèce humaine. Ce caprice impérial avait du moins de bons résultats, en ce qu'il mettait à même de vivre heureusement une multitude de misérables créatures, et qu'il les délivrait ainsi des insultes inhumaines de leurs semblables.

Chacun des palais de Montézuma était entouré de beaux jardins où se trouvait réunie toute espèce de belles fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Il avait pareillement des bois enclos de murs et peuplés de toute sorte de gibier, dans lesquels il chassait souvent.

De tous ces palais, ces jardins et ces parcs, il ne reste plus aujourd'hui que la forêt de Chapoltepec, qu'il a plu aux vice-rois espagnols de conserver. Les conquérants n'ont rien épargné autre chose. Ils ont démoli les plus magnifiques monuments de l'antiquité, tantôt par un zèle exagéré pour la religion, tantôt par vengeance, tantôt pour se servir des matériaux. Ils ont négligé d'entretenir les jardins impériaux; ils ont abattu les bois; ils ont enfin réduit la contrée à un tel état, que la splendeur de ses anciens monarques ne pourrait plus maintenant trouver foi, si elle n'était confirmée par le témoignage de ceux qui l'ont anéantie.

Ce n'étaient pas seulement les palais, mais aussi tous les autres lieux de plaisance, et ceux-là même qu'il ne visitait que rarement ou jamais, que Montézuma faisait entretenir avec le plus grand soin, avec le plus grand luxe; car il n'y avait rien dont il s'enorgueillissait davantage que de la propreté de sa personne et de tout ce qui lui appartenait. Il se baignait régulièrement chaque jour, et avait pour cela des bains dans chacune de ses résidences. Chaque jour il changeait quatre fois de costume depuis la tête jusqu'aux pieds, et les vêtements qu'il avait une fois mis, il ne les remettait plus jamais. Ces vêtements, tenus en réserve, lui servaient ensuite à récompenser les nobles de la cour et les soldats qui se conduisaient bravement à la guerre. Chaque matin, plus de mille personnes étaient employées par lui à balayer et arroser les rues de la capitale.

Dans un des bâtiments de la couronne était un arsenal rempli de toutes les espèces d'armes offensives et défensives dont ces nations faisaient usage, ainsi que d'ornements militaires et d'étendards. L'empereur occupait toujours un nombre extraordinaire d'ouvriers à en accroître la collection. De même, il faisait constamment travailler une multitude d'autres artistes, par exemple, des orfèvres, des compositeurs de mosaïque, des sculpteurs et des peintres. Une grande maison n'était habitée que par des danseurs, qui recevaient un traitement pour danser devant le monarque.

Le nombre des images par lesquelles les faux dieux des Mexicains étaient représentés et adorés, dans les temples, dans les habitations particulières, dans les rues, dans les bois, était infini. Zumarraga, premier évêque de Mexico, affirme que les Franciscains brisèrent plus de vingt mille idoles; mais ce chiffre n'est rien, comparé à celles seulement de la capitale. Généralement elles étaient de terre cuite, de certaines espèces de pierre et de bois; mais quelquefois aussi d'or et d'autres métaux. La plus singulière idole était celle d'Huitzilopochtli, qui était formée de la farine de certaines graines pétrie avec du sang humain. Presque toutes ces idoles étaient grossières et hideuses, tant il y avait de bizarrerie dans le choix des attributs destinés à indiquer leur puissance.

Le grand Téocalli occupait le centre de la ville, et avec tous les édifices qui en dépendaient, il comprenait tout l'espace sur lequel la cathédrale s'élève maintenant, partie de la Plaza-Major, et partie également des rues et des bâtiments qui l'avoisinent. Dans l'enceinte carrée qui l'environnait, Cortez prétend qu'une ville de cinq cents maisons y aurait été contenue. Les murs, bâtis de pierre et de ciment, étaient fort épais, hauts de huit pieds, couronnés de créneaux, et ornés d'une infinité de sculptures qui toutes représentaient des serpents, d'où le nom de *coatepantli*, c'est-à-dire murs aux serpents, qu'on leur donnait. Ils avaient quatre portes, une vers chacun des quatre points cardinaux. Celle de l'est ouvrait sur une large rue qui venait au lac de Tezcuco; les autres donnaient aussi sur les trois principales rues de la ville, sur les trois plus larges et plus droites qui, se prolongeant au travers du lac, menaient à Iztalapan, à Tacuba et à Tépajucae.

Zumarraga, dans une lettre du 12 juin 1531, adressée au chapitre général de son ordre, dit que dans la capitale seule vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées tous les ans. Quelques auteurs prétendent que le nombre des malheureux qui périssaient ainsi dans tout l'empire ne s'élevait pas à moins de cinquante mille; qu'il y avait un jour de l'année où le chiffre des sacrifices humains était de cinq mille, un autre où il était de vingt mille, et que sur le seul mont Tépajucae vingt mille infortunés périssaient en l'honneur de la déesse Tonantzin.



Chasse au taureau.

Mais l'oblation la plus fréquente était celle du copal. Tous les Mexicains brûlaient chaque jour de l'encens à leurs idoles. Pauvres et riches, ils avaient tous des encensoirs chez eux. Les prêtres dans les temples, les pères de famille dans leurs maisons, et les juges dans leurs tribunaux, lorsqu'ils prononçaient une sentence dans une cause grave, soit au civil, soit au criminel, offraient de l'encens aux quatre vents principaux. Mais chez les Mexicains et les autres peuples d'Anahuac, ce n'était pas seulement en l'honneur des dieux et par religion qu'on brûlait de l'encens ; la politesse ordonnait aussi d'en offrir aux grands personnages tant indigènes qu'étrangers.

Il n'y avait pas de places spéciales pour les sépultures. Les uns faisaient ensevelir ou leur cadavre ou leurs cendres près des édifices consacrés au culte, les autres en pleine campagne ; d'autres sur les montagnes dans les environs des lieux où les sacrifices humains se consommaient d'ordinaire. Les restes des rois et des nobles étaient la plupart du temps déposés dans les tours des temples, surtout dans celles du temple principal. Près de Totihuacen, où il existait beaucoup de temples, il y avait aussi d'innombrables sépulcres. Les tombeaux des personnes qu'on ensevelissait sans les brûler étaient de profondes fosses en maçonnerie, dans lesquelles on asseyait les cadavres sur des *icpallis* ou siéges bas, avec les instruments de leur art ou de leur profession à côté d'eux. Si c'était un militaire qu'on inhumait, on plaçait près de lui un bouclier et un sabre; si c'était une femme, un fuseau, une navette et un *xicalli*, espèce de vase naturel. Dans les tombes des riches on mettait de l'or et des joyaux; mais toutes étaient pourvues de vivres pour le long voyage que le mort était censé avoir à faire. Les conquérants espagnols, sachant qu'on enterrait toujours de l'or avec les nobles mexicains, ouvrirent plusieurs de leurs sépulcres, et y trouvèrent en effet des quantités considérables de ce métal précieux. Lorten dit dans une de ses lettres que pendant qu'il assiégeait la capitale, un détachement de ses soldats y pénétra un jour, et que dans un tombeau situé sous la tour d'un temple, ils recueillirent quinze cents *castellanos*, c'est-à-dire deux cent quarante onces d'or.

L'empire mexicain abondait en toutes espèces de peintures; car les peintres y étaient innombrables, et l'usage était de peindre presque tous les objets. Si on les eût conservées, on aurait pu construire d'un bout à l'autre toute l'histoire du Mexique; mais les prédicateurs de l'Evangile, soupçonnant qu'elles ne contenaient que des emblèmes de superstition, les détruisirent avec fureur. De toutes celles qu'ils purent trouver à Tezcuco où était la principale école de cette branche des beaux-arts, ils en construisirent un im-

mense bûcher sur la grande place, y mirent le feu, et réduisirent en cendres ces seuls monuments de tant de faits sans doute intéressants et curieux.

Les Mexicains peignaient, soit sur de la toile fabriquée avec des fibres de *maguey* ou avec du palmier nommé *icxolt*, soit sur du cuir, soit sur du papier. On confectionnait ce papier avec les feuilles d'une certaine espèce d'aloès qu'on faisait rouir comme du chanvre, et qu'ensuite on lavait, détirait et unissait. Il s'en faisait aussi avec l'*icxolt*, avec de minces écorces d'autres arbres qu'on préparait et qu'on collait ensemble au moyen d'une certaine gomme, avec du coton, avec de la soie ; mais, disent les conquérants eux-mêmes, nous ne saurions donner aucun détail sur la méthode de fabrication. Nous avons eu dans nos mains plusieurs feuilles de ce papier ; il est semblable pour l'épaisseur à du carton d'Europe, mais plus doux, plus poli, et facile à écrire.

Nous avons aussi à déplorer sous un autre rapport le zèle fanatique des moines. Pour ne laisser en effet sous les yeux de leurs convertis rien qui pût leur rappeler le paganisme, ils nous ont privés des plus précieux monuments de la sculpture des Mexicains. Les fondations de la première église catholique qu'on érigea au Mexique furent jetées avec des idoles ; et tant de milliers de statues furent alors brisées, alors réduites en poussière que, malgré l'abondance qu'il y avait de ces sortes d'ouvrages dans tout le pays, on peut à peine en retrouver maintenant un seul. La conduite de ces missionnaires fut louable sans doute par la cause et par l'effet; mais ils n'auraient pas dû faire tomber indistinctement leur anathème sur les statues innocentes et sur les images de l'idolâtrie.

Excursion de Mexico à Tezcuco, à Otumba, aux pyramides de Saint-Juan de Teotihuacan, et autour du lac de Tezcuco.

Le jour de la Pentecôte 1823, je quittai Mexico avec mon fils et un Indien qui devait nous servir de guide, pour faire la tournée dont je viens d'indiquer les principaux points. Nous montâmes à cheval de bonne heure, et nous suivîmes pendant plusieurs milles l'ancienne chaussée menant à Vera-Crux, qui traverse ce qui était jadis le lac de Tezcuco, car ce lac n'est plus maintenant qu'un marécage. Lorsque nous étions arrivés à la capitale, sept semaines auparavant, les fossés étaient encore remplis d'eau, et couverts de pélicans, de canards et d'autres oiseaux aquatiques que les Indiens s'occupaient à pêcher ; mais en un si court espace de temps, par suite de la sécheresse extraordinaire de la saison, le tout était devenu un aride désert d'où s'échappaient de fétides exhalaisons, qui dans un pays moins élevé auraient produit les plus tristes conséquences.

La route ordinaire suit le contour des bords de l'ancien lac ; mais, comme le lit en était tout-à-fait desséché, le guide nous mena par la traverse, ce qui nous abrégea de plus d'une lieue, et chemin faisant je ne pus m'empêcher de songer aux descriptions que j'avais lues des déserts arabes. Il y avait sans doute cette différence, que d'un côté notre vue était terminée par de la végétation, et que de tous les autres nous étions entourés de montagnes ; mais, du reste, nous marchions sur un sable uni, sans un seul brin d'herbe, sans aucune autre substance végétale, et si chaud, si mou, que nos montures ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine avancer seulement au pas. Il n'y avait nul objet vivant autour de nous, hormis que de temps à autre nous rencontrions par hasard une troupe d'Indiens, ce qui augmentait encore la ressemblance avec l'Arabie, car à les voir de loin vous eussiez dit une petite caravane. Nous atteignîmes enfin un village où un peu de verdure recommençait à se montrer, et quelques autres milles que nous parcourûmes à travers les champs sablonneux et brûlés nous ramenèrent à la route véritable qui était beaucoup meilleure. Dès lors, prenant le galop, mais passant au milieu d'une campagne qui n'était pas toujours très fertile, nous ne tardâmes guère à gagner les portes de Tezcuco.

Tezcuco est situé du côté oriental du grand lac de même nom dans la vallée de Mexico, à cinq lieues de cette ville. C'était autrefois la capitale de l'Acolhuacan, petit royaume qui n'eut jamais que soixante lieues de long sur vingt de large, mais qui fut jusqu'au XIII[e] siècle un des plus populeux et des plus florissants de ceux dont s'est formé l'Anahuac ou Mexique. Il contenait, outre Tezcuco et Otumba, beaucoup d'autres nobles cités où se voient encore aujourd'hui les ruines les plus curieuses. Mais à partir de douze milles, son étendue, déjà si limitée, fut sans cesse réduite par les empiétements des Mexicains, qui finirent par l'englober tout-à-fait dans leur empire. Il conserva néanmoins ses lois et sa forme de gouvernement, et ses souverains jouirent du privilége de contribuer d'une voix à l'élection de l'empereur du Mexique.

L'ancienne capitale de l'Acolhuacan, tout insignifiante qu'elle est aujourd'hui, conserve encore cependant des traces de sa splendeur passée. Des restes de fortifications répandues autour de la ville actuelle indiquent le vaste emplacement qu'elle occupait jadis. Quelque temps même avant d'y arriver, on reconnaît qu'on approche d'une cité des plus vieilles. On longe un vaste aqueduc, bâti depuis un temps immémorial, et qui approvisionne encore aujourd'hui les habitants. La route aussi passe sur un pont, le *Puente des Brigantinas*, qui indique l'endroit où Cortez construisit ses brigantines et les lança sur les lacs, lorsqu'il revint conquérir la capitale du Mexique. Mais tel est le changement que la face de la contrée a subi, que ce pont est maintenant à une lieue et demie de l'eau.

Près des portes, nous remarquâmes les fossés modernes creusés pour la défense de la ville pendant la révolution. Les divers travaux de terrassement avaient mis à découvert beaucoup d'anciennes constructions, qui toutes étaient d'une extraordinaire solidité, et plusieurs d'une dimension considérable. A peine eûmes-nous pénétré dans l'enceinte des murs, nous vîmes à droite et à gauche nombre de ces *tumuli*, ou, comme les indigènes les appellent, de ces *teocalli* en briques crues, si communs dans la plupart des cités indiennes, et qu'on suppose avoir été des temples, des tombeaux, des espèces de retranchements militaires, ou peut-être d'avoir servi à tous ces usages.

Tezcuco était, à cause de la fête, encombré de gens de la campagne; et nos vêtements européens, nos petites selles anglaises, n'excitèrent pas moins leur surprise que leurs railleries. Nous fûmes menés à la demeure de don Pedro Poso, le principal magistrat du lieu, un vieil Espagnol plein de politesse qui nous reçut au sein de sa famille, et nous donna la plus généreuse hospitalité. Il connaissait bien toutes les antiquités de la place, et pendant que le dîner se préparait il nous conduisit voir les plus intéressantes.

Des fondations et des ruines de temples, des forteresses, des palais, et d'autres vastes bâtiments qu'on rencontre à chaque pas, attestent suffisamment quelles furent l'importance et la splendeur de Tezcuco; mais il est aussi de notoriété que cette ville fut à une époque plus ancienne le siége de la littérature et des arts mexicains. C'était l'Athènes de l'Amérique ; c'était la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes, des savants de tout genre qui existaient dans ces temps. Lorsque Cortez, après une longue suite d'infortunes et de désastres, après avoir recruté ses troupes des Espagnols de Cuba et accepté les secours des Tlascallans, alla pour la seconde fois attaquer la capitale du Mexique, et qu'il arriva sous les murs de Tezcuco, il fut invité par le cacique à y entrer et à s'y établir avec ses soldats pour la nuit ; mais le rusé capitaine, soupçonnant qu'on voulait le trahir, différa jusqu'au lendemain de se rendre à cette invitation,

et alors trouvant la ville déserte reconnut que des mesures avaient été prises par les habitants pour détruire son armée dans le cas où il eût accepté la veille. En conséquence Cortez déposa le cacique régnant, et le remplaça par un jeune indigène qui avait gagné ses bonnes grâces par différents services. Celui-ci ne cessa d'être par la suite fermement attaché aux intérêts de Cortez; il bâtit une solide forteresse pour que ses troupes pussent loger en sûreté dans Tezcuco, et cette ville servit de quartier général aux Espagnols jusqu'à la soumission définitive de tout le Mexique.

Guidés par don Pedro Poso, nous visitâmes d'abord un palais espagnol bâti peu après la conquête. Il est vaste et a dû être beau; mais aujourd'hui il n'est pas moins dilapidé que le palais indien qui l'a précédé. On nous montra ensuite une idole, presque entière, qui gisait négligée sous un portique. C'était un monstrueux serpent à sonnettes. L'animal avait été originairement peint de différentes couleurs, dont quelques-unes redevenaient parfaitement distinctes pour peu qu'on y jetât de l'eau. De là, nous gagnâmes la forteresse ou caserne dont j'ai parlé plus haut, et qui est encore en bon état. Elle est entourée d'un mur haut de vingt pieds, sur le faîte duquel on reconnaît à l'usure des pierres les traces de pas des sentinelles espagnoles. Puis, nous atteignîmes l'emplacement du palais des anciens caciques. Ce doit avoir été un noble édifice, et j'avoue que jusqu'au jour où j'en vis les restes je n'avais conçu qu'une idée fort incomplète de l'habileté des Américains aborigènes en fait d'architecture. Il s'étendait sur une longueur de trois cents pieds, formait un côté de la grande place, et était comme perché au sommet d'une douzaine de terrasses qui s'élevaient en pente douce les unes au-dessus des autres, et auxquelles on montait par de petites marches. Plusieurs de ces terrasses sont bien conservées, et revêtues d'un ciment très dur qui égale en beauté celui qu'on trouve dans les vieilles constructions romaines. D'après les vastes fondations de ce palais, il est aisé de voir qu'il occupait plusieurs acres de terre. Il était bâti en grosses pierres basaltiques, longues et taillées, polies avec le soin le plus rigoureux. La cathédrale, située à peu de distance, est presque entièrement construite avec des matériaux qu'on a pris au palais, et on peut voir dans les murailles beaucoup de sculptures qui en proviennent, quoiqu'il semble qu'on ait cherché à les cacher autant que possible. Notre guide nous assura même que les ruines qui étaient devant nous servaient encore tous les jours de carrière à quiconque bâtissait une maison dans Tezcuco. Cette ville, en somme, présente le champ le plus riche aux investigations de l'antiquaire; car je soupçonne qu'elle est encore peu différente de ce qu'elle était avant l'arrivée des Espagnols, qui doivent eux-mêmes, pour quelque temps du moins, avoir employé les mêmes ouvriers et les mêmes matériaux que les primitifs habitants. De toute part on remarque dans les murs et parmi le pavage des rues de beaux fragments de pierres sculptées, et j'ai découvert au-dessus d'une porte les anciennes armes du Mexique, un aigle perché sur un aloès, et qui étend les ailes avec des caractères hiéroglyphiques.

Pendant le dîner, nous apprîmes de notre hôte qu'il y avait à deux lieues seulement de distance un endroit appelé *le Báno de Montézuma*, où ce monarque avait effectivement coutume de venir se baigner, et il proposa avec tant d'obligeance de nous y conduire que nous acceptâmes sans scrupule. Après avoir galopé une heure environ à travers des champs cultivés et sur une belle plaine terminée par les monts des Cordillières, nous atteignîmes une *hacienda* et une église, qui dans ce pays sont, d'après la loi, inséparables l'une de l'autre. Je m'attendais à trouver là, dans quelque caverne souterraine, le bain en question. Mais, pour y arriver, nous avions encore, ce qui me surprit et m'effraya, une raide montagne conique nommée *Tescosingo*, à gravir. Nous demeurâmes en selle tant que nos chevaux purent avancer; mais à la fin l'escarpement nous força d'en descendre. Les attachant donc à un nopal, nous grimpâmes avec beaucoup de peine parmi des broussailles, parmi des pierres détachées qui devenaient de plus en plus nombreuses à mesure que nous montions, et nous remarquâmes au bout de quelque temps que nous étions sur les ruines d'un très vaste édifice. Il y avait encore dans certains endroits des pans de murs, des parties d'allées et de terrasses, recouvertes d'un beau stuc couleur de pêche qui paraissait neuf; mais le tout était encombré d'une si grande quantité de terre qui avait déroulé de plus haut et d'un bois d'aloès si touffu, qu'il était fort mal aisé de s'y frayer un passage. Tantôt, les terrasses, au moyen de grosses arcades en maçonnerie, passaient sur des précipices; tantôt elles étaient coupées dans le roc; aussi, comme nous tâchions de monter en ligne droite, nous peinions beaucoup, et il nous fallait quelquefois marcher sur les genoux et sur les mains. Nous finîmes cependant par arriver aux deux tiers du Tescosingo, et là, heureusement, car nous étions épuisés de fatigue, nous aperçûmes l'objet de nos recherches, qui mérite bien d'être vu. Cette baignoire de Montézuma est en effet non-seulement extraordinaire, mais encore extraordinairement placée. Qu'on se figure un beau bassin taillé à vif dans le porphyre qui forme les flancs de la montagne, et y faisant saillie comme un bénitier le long d'un pilier d'église! Ce bassin a douze pieds de long sur huit de large, et renferme au centre un creux d'une longueur de cinq pieds sur quatre de profondeur, entouré d'un rebord haut de deux pieds six pouces, et dans lequel est un siége semblable au trône où les rois sont représentés assis dans les anciennes peintures mexicaines. Il y a un escalier pour descendre dans ce bain; et les marches, comme tout le reste, sont exécutées avec la précision la plus mathématique, polies avec le soin le plus merveilleux. Cet endroit commande une des plus belles vues de la vallée mexicaine; on aperçoit la plus grande partie du lac de Tezcuco, et la ville de Mexico même, dont pourtant on est éloigné de trente milles.

Quand vint la nuit nous redescendîmes, et chemin faisant notre guide nous montra un large réservoir qui servait à l'approvisionnement d'eau du palais, et dont les murs encore existants avaient huit pieds de hauteur. Nous acquîmes d'ailleurs la preuve que tout le Tescosingo avait été couvert de châteaux, de temples, de bains, de jardins suspendus; car on rencontre des ruines jusqu'au sommet, et ce sommet lui-même est couronné par un édifice presque intact, auquel on arrive, à en croire les naturels, par un long escalier qui est taillé dans l'intérieur de la montagne. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est qu'aucun voyageur n'ait avant moi fait mention de toutes ces curiosités.

Le matin suivant, nous allâmes visiter le village indien d'Huexotla, qui est situé à deux milles de Tezcuco. C'était autrefois une importante cité, aujourd'hui bien déchue de sa grandeur, mais qui en conserve encore d'évidentes traces. Aux alentours abondent les *tumuli*, ces petites pyramides dont j'ai déjà parlé, et qui se composent de couches alternativement d'argile et de briques non cuites. Quand nous y arrivâmes, les premiers habitants que nous aperçûmes et à qui nous apprîmes le but de notre visite s'empressèrent de nous montrer les différentes antiquités du lieu. Ils nous menèrent d'abord voir les ruines d'un palais parmi lesquelles sont deux vastes réservoirs presque intacts et enduits de ciment rose. Nous traversâmes ensuite la ville qui n'est plus qu'un monceau de décombres, et dont presque tous les édifices à moitié démolis offrent un tel mélange d'architecture indienne et d'architecture espagnole, qu'on peut à peine distinguer l'une de l'autre. Au centre, est une singulière espèce de colonne à faîte pointu dont nous

prîmes un dessin. Pendant ce temps-là, notre petite troupe s'accrut considérablement, et bientôt nous fûmes suivis, je crois, par toute la population mâle d'Huexotla. Ces Indiens n'avaient encore jamais vu d'étrangers; c'est pourquoi tout en nous leur causait le plus vif amusement, mais rien n'égalait leur politesse à notre égard, Ils étaient enchantés des esquisses que nous prenions, et nous indiquaient avec avidité chaque objet digne de fixer nos regards. La muraille de clôture de l'ancienne ville décrit un immense circuit, elle est haute de trente pieds, fort épaisse, et très bizarrement construite, car elle se divise en cinq bandes inégales. La division la plus large est bâtie avec de grosses pierres ovales dont les extrémités, non revêtues de ciment, ont ainsi l'air d'autant de crânes humains, et séparée du reste par une corniche saillante. Je n'ai jamais rien vu de semblable. A l'extrémité de la ville est le lit d'une rivière, maintenant desséché, et formant un profond ravin sur lequel il y a un pont remarquable dont l'arche pointue, haute de presque quarante pieds, fut, dit-on, érigée par les Indiens avant la conquête. Il est supporté d'un côté par une masse de maçonnerie en forme pyramidale, et vu d'en-bas, il présente un aspect tout-à-fait pittoresque. A notre retour nos amis nous conduisirent à une vaste cour située devant une église, dont toute la surface était revêtue, à la manière des anciens, d'un stuc aussi dur et aussi beau que celui qu'on trouve à Portici ou à Herculanum. Dans cette cour poussaient néanmoins de magnifiques oliviers auxquels ceux même de Toscane ne sont pas comparables, car ils avaient presque tous environ trente pieds de circonférence. En dehors des fortifications, sur la route de Tezcuco, est une espèce de large chemin couvert entre deux grosses murailles qui aboutissent à un cours d'eau. C'était probablement une des portes de l'ancienne ville. Huexotla renferme encore beaucoup d'autres curiosités; mais la nuit approchait, et il nous fallut regagner la demeure de notre hôte.

Le lendemain, après nous être vainement informés aux habitants de Tezcuco des célèbres pyramides du Soleil et de la Lune ou de San-Juan de Teotihuacan, nous partîmes pour Otumba, dans l'espérance de les trouver aux environs de cette ville. Une cavalcade de deux heures, à travers une belle contrée où les haciendas et leurs jolies églises espagnoles sont parsemées en plus grand nombre que dans aucune partie du Mexique, nous conduisit au pied des montagnes. Mais, dès lors, nous n'aperçûmes plus aucun vestige de végétation ni de sol végétal; tant que nous gravîmes ce ne fut qu'une pierre tendre couleur de fer, dans laquelle le continuel passage des chevaux avait creusé un chemin profond d'un pied et demi, large seulement de quatorze pouces, fort difficile et cependant indispensable à suivre. Pendant que nous redescendions le versant opposé, nous distinguâmes soudain les deux pyramides qui s'élevaient au milieu d'une plaine au-dessous de nous, à cinq ou six milles de distance, et une heure après nous entrâmes dans Otumba. De bon pain et d'excellent chocolat nous y furent servis pour déjeuner. Nous errâmes quelque temps ensuite par la ville, où nous ne découvrîmes en fait d'antiquités que deux colonnes couvertes de sculpture, et nous rendîmes visite au *padre* ou curé du lieu, dans l'espérance qu'il nous donnerait quelques renseignements sur les pyramides; mais, quoiqu'elles fussent visibles de sa demeure, il ne put rien nous en apprendre. Nous quittâmes alors cette place misérable et déserte, où l'eau même est si mauvaise que la nécessité seule peut obliger d'en boire, et nous marchâmes vers les gigantesques constructions dont nous n'étions plus distants que d'une lieue et demie. A mesure que nous en approchions, la forme carrée et rigoureusement régulière de la plus grande devint à chaque pas de plus en plus visible, et nous pûmes bientôt en compter les terrasses. Mais nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la plus petite, qui est aussi la plus dilapidée des deux, et nous montâmes jusqu'au faîte, sur des blocs de pierres disjoints et sur des décombres de maçonnerie avec moins de peine que nous ne le craignions. Au sommet sont les restes d'un ancien bâtiment long de quarante-sept pieds et large de quatorze. Les murs, principalement construits en pierres non taillées, ont trois pieds d'épaisseur sur huit d'élévation. La porte qui regarde le sud est flanquée de trois fenêtres à droite et à gauche, et le côté du nord semble avoir été divisé à un tiers environ de sa longueur. Assis devant la façade, avec la grande pyramide à quelque distance et beaucoup d'autres petites à nos pieds, nous contemplâmes en silence cette scène d'antiques merveilles, où l'œil embrasse presque toute la vallée de Mexico, le lac et la cité, commande au loin les plaines inférieures, et ne se repose que sur les montagnes qui bordent l'horizon; puis, redescendant, nous reprîmes nos chevaux, et nous galopâmes vers la seconde pyramide à travers les nombreux *tumuli* qui sont parsemés sur la route et autour de sa base dans différentes directions. En certains endroits même, ces monticules forment des rues régulières qui se prolongent de l'est à l'ouest.

Nous fûmes bientôt arrivés près de la plus grande pyramide et nous commençâmes à la gravir. Nous y parvînmes avec moins de peine que nous ne pensions, quoiqu'il nous fallût sans cesse marcher sur des ruines qui s'éboulaient sous nos pas. Les terrasses, comme je l'ai déjà dit, sont parfaitement visibles, surtout la seconde qui a trente-huit pieds de large, qui est construite de petits cailloux, et revêtue d'une couche de ciment rouge épaisse d'une douzaine de pouces. En beaucoup d'endroits, les aloès qui poussent dans les joints des pierres ont détruit la régularité des marches, mais sans altérer le moindrement la figure générale du carré. Presque à chaque pas, nous remarquâmes des morceaux de divers instruments qui provenaient de couteaux, de pointes de flèches et de lances, etc., qui étaient de cette espèce de pierre qu'on nomme *obsidiane* (1), et qui ressemblaient à ceux qu'on rencontre sur les collines de Chollula. Au sommet, nous trouvâmes une esplanade de grande étendue, mais dont la surface a été bouleversée. Il y avait probablement dessus un temple ou un autre édifice, et, dit la tradition, une idole couverte d'or. J'y ramassai des fragments de petites statues, des bouts de faïence, et ce qui me surprit le plus, car je n'en avais pas encore vu au Mexique, des écailles d'huîtres.

Un voyageur qui donne la mesure de ces pyramides, dit que la base de la plus grande a six cent quarante-cinq pieds de long, et que la hauteur perpendiculaire en est de cent soixante et onze; mais je suis persuadé qu'il commet sur ce dernier chef une grave erreur en moins, et que l'élévation doit être moitié de la largeur. Quant à l'âge de ces monuments et au peuple qui les éleva, on ne peut former que de simples conjectures. Personne que j'ai pu rencontrer à Mexico n'en savait rien, personne ne se souciait de le savoir. Aucun habitant de cette ville n'était allé même visiter ces pyramides, quoique de la cathédrale on les aperçoive toutes deux, aussi bien que le mont Tescosingo qui renferme le bain de Montézuma. Les naturels qui demeurent dans le voisinage immédiat de ces merveilleuses constructions ne peuvent non plus vous donner le moindre renseignement. Presque au bas de l'une, je rencontrai une vieille femme indienne et je lui demandai si elle pouvait me dire qui les avait construites. « *Si segnor*, me répondit-elle; *Santo-Francisco.* Oui, monsieur; Saint-François. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étaient déjà, lorsque les Espagnols débarquèrent au Mexique, dans l'état de dégradation où elles sont aujourd'hui.

Nous gagnâmes ensuite le village de San-Juan de Teotihuacan, où à peine pûmes-nous trouver des vi-

(1) Du latin *obsidianus*. Pierre noire et luisante apportée d'Ethiopie par un Obsidius, peut-être le jais. A. M.

vres, non plus que du fourrage pour nos chevaux. Dans la soirée, nous atteignîmes Saint-Christoval, après avoir dépassé, à la tête du lac de ce nom, la gigantesque chaussée longue d'une lieue, bâtie par le gouvernement pour empêcher que les eaux n'en coulent dans celui de Tezcuco. Nous y dormîmes quelques heures sur un plancher nu, et, repartant bien avant le jour, nous rentrâmes de bonne heure dans Mexico.

Le résultat de cette petite excursion a été de me convaincre que pour révoquer en doute la véracité des auteurs espagnols qui ont décrit les cités mexicaines, leur immense population, leurs richesses et l'état avancé des arts chez ce peuple, il faut n'avoir jamais vu le pays. Si, par exemple, Robertson eût passé une heure à Tezcuco, à Tescosingo ou à Huexotla, il n'aurait pas avancé dans son histoire d'Amérique que le palais de Montézuma dans la capitale n'était qu'une cabane bâtie en terre, ni que le nombre prodigieux des habitants de cette ville n'avait existé que dans l'imagination de certains auteurs. Ce n'est pas, en effet, dans le Mexico actuel qu'on doit chercher les traces de la grandeur mexicaine, puisque tout vestige de sa première magnificence fut anéanti par les conquérants. Cortez fut obligé de démolir et de raser chaque maison à mesure qu'il la prenait, et cinquante mille ouvriers indiens marchaient sur les talons de ses soldats pour compléter l'œuvre de destruction, et combler les canaux dans chaque rue avec les décombres ; mais il est visible que les fondations de la présente ville ont été jetées sur les ruines de l'ancienne. Le but avoué des Espagnols était de renouveler absolument la face du pays et d'abolir même la mémoire du peuple qu'ils avaient exterminé : peu s'en faut qu'ils n'y aient réussi.

Excursion à la mine d'argent de Themascaltepec. Cérémonie de la prise de possession d'une mine.

Peu après mon retour à Mexico, j'en repartis pour aller à Themascaltepec visiter une mine d'argent qu'on proposait de me vendre. Le propriétaire et mon fils m'accompagnèrent. La distance à parcourir était d'une trentaine de lieues. Nous quittâmes la capitale dans une pesante voiture tirée par sept mulets, et nous longeâmes le grand canal qui d'un côté borde la route, tandis que de l'autre elle est séparée des prairies marécageuses qu'on a prises sur le lac par un fossé profond sur toute la longueur duquel sont plantés de grands arbres assez semblables aux peupliers d'Europe. Au bout de trois milles, nous dépassâmes le château de Chalpultepec dont j'ai parlé ailleurs ; il est situé sur une petite montagne, ou plutôt sur un roc énorme, et commande une magnifique vue de toute la contrée environnante. Deux milles plus loin, à la naissance des montagnes qui entourent la vallée de Mexico, dans une position délicieuse, repose le village de Tacubaya qui n'est principalement composé que des belles maisons, des villas et des superbes jardins de tous les nobles et riches habitants de la capitale.

Nous montâmes ensuite l'espace d'environ trois lieues par une route qui était passable, mais qui ne présentait rien de fort intéressant et qui traversait dans certains endroits un pays nu et brûlé, et nous parvînmes à la source de la jolie rivière qui approvisionne presque seule Mexico, où ses ondes parviennent à grands frais au moyen d'un canal. Nous continuâmes encore de gravir quelque temps ; après quoi, parvenus au sommet de la chaîne, nous redescendîmes vers la plaine ou vallée dans laquelle s'élèvent les villes de Lerma et de Tolluca.

Lerma, où nous couchâmes, est une ville régulièrement bâtie, mais qui semble n'avoir été jamais achevée, et dont toutes les maisons vous étonnent par leur extrême petitesse. Nous repartîmes à la pointe du jour, et passant à l'extrémité d'un lac qui parait avoir été jadis beaucoup plus vaste qu'il ne l'est aujourd'hui, nous parcourûmes une belle plaine couverte de riches prairies, de jaunes moissons et de grandes fermes. En deux heures, par une excellente route nous atteignîmes Tolluca dont la distance de Lerma est d'une douzaine de milles.

Tolluca, comme la plupart des cités mexicaines, est élégante et construite avec beaucoup de régularité. Il y règne un air florissant qu'on ne remarque ordinairement pas au Mexique. Les maisons avaient toutes un aspect de nouveauté et de fraîcheur, et ce que je n'avais encore vu nulle part, plusieurs édifices étaient en construction. Tolluca compte des fabriques nombreuses de savon et de chandelles. C'est aussi là, dit-on, que se confectionnent les meilleurs jambons et saucissons de toute la contrée, et nous admirâmes, en effet, la belle race des porcs qu'on y élève.

A deux lieues au-delà de cette ville, cesse la route pour les voitures. Nous prîmes donc des chevaux à une ferme voisine, et montant l'espace de plusieurs milles, nous entrâmes dans les vastes forêts qui couronnent la Cordillère à l'ouest du plateau du Mexique. Nous continuâmes à gravir quelque temps au milieu d'arbres gigantesques, dont beaucoup étaient nouveaux à mes yeux, mais parmi lesquels je reconnus des chênes et des pins qui, par leur taille et leur vigueur, éclipsaient tous ceux des Alpes et de la Norwége. Atteignant bientôt une gorge de montagnes, nous commençâmes à redescendre ; et tandis qu'à notre gauche s'élançait le volcan de Tolluca couvert d'une neige perpétuelle, devant nous d'autres pics qui s'abaissaient par degrés semblaient guider les yeux vers l'océan Pacifique dans la direction duquel nous marchions. La descente était si rapide, qu'en beaucoup de places nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de n'avancer que pas à pas sur des blocs détachés de basalte et sur d'autres substances volcaniques où nulle trace du travail de l'homme n'était visible. Rien même n'indiquait que nous fussions dans un pays habité, sinon que de temps en temps nous rencontrions de petites troupes d'Indiens qui allaient vendre à Tolluca ou jusqu'à Mexico les produits de leurs champs. Le voyageur solitaire n'a rien à craindre de ces simples gens : ce sont les plus douces, les plus honnêtes, les plus inoffensives créatures du monde, qui ne manquent jamais de saluer un étranger. Leurs fardeaux étaient en général des fruits, de la volaille, des nattes, des tuiles de bois pour couvrir les maisons, et quelquefois du charbon. La plupart d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes, qui, propres et ayant l'air modeste, étaient plus chargées que leurs maris, outre qu'elles portaient comme d'ordinaire leurs petits enfants attachés à leur dos.

Après avoir descendu trois ou quatre heures, nous arrivâmes à une petite plaine qu'entouraient de toutes parts des monts dont la cime était couronnée de pins. Au centre de cette plaine, parmi des champs cultivés avec soin, s'élève le charmant petit village indien de San-Miguel de los Ranchos, dont l'église s'aperçoit d'assez loin. Nulle position n'est plus délicieuse, nul climat plus enchanteur. Sur la montagne nous aurions été presque tentés de nous plaindre du froid, mais alors la température était redevenue aussi douce que les plus belles contrées de l'Europe. Le chemin ne trouvait que des moissons, des vergers, des jardins, et nous ne voyions suspendues sur nos têtes que des pommes, des poires et des pêches. Lorsque nous mîmes pied à terre, nous fûmes aussitôt environnés par les habitants, qui nous offrirent tous les services en leur pouvoir, et ils nous menèrent à un petit bâtiment nommé *Comunidad*, que l'Etat a fait ériger pour servir d'asile aux voyageurs. Quand nous y eûmes étalé nos matelas, nous allâmes examiner l'église, qui en était voisine. C'était la veille de la fête de saint Marc, ou, comme l'appelaient les Indiens qui nous accompagnaient, de *nostro bueno amigo*, de notre bon ami. Le saint lieu, orné suivant l'usage de

statues et de tableaux, avait été, à cause de la circonstance, décoré d'une manière très pittoresque par des guirlandes de fruits, de fleurs et de branches de palmier. Lorsque vint la nuit, il fut soudain inondé d'une éclatante lumière par huit bûchers de bois d'arbre à chandelles, espèce de pin qui renferme beaucoup de résine, et qui, allumé, brûle avec une flamme aussi claire que celle d'une bougie. Bientôt il fut encombré par une multitude de personnes des deux sexes; puis, une pantomime mêlée de danses et de singulières cérémonies indiennes commença devant l'autel, que je reconnus immédiatement, et à mon extrême surprise, pour être de la même nature que ceux en usage avant l'introduction du christianisme. Les acteurs étaient au nombre de huit, dont cinq hommes et trois femmes, et grotesquement mais richement habillés, à la mode du temps de Montézuma. Un jeune garçon, pour représenter ce monarque, portait une haute couronne de laquelle s'élançait un panache de plumes rouges. Le sujet du premier acte du drame était un guerrier qui prenait congé de sa famille avant de marcher au combat. Pour le mettre en action, un homme et une femme dansèrent quelque temps, et par leurs gestes ils exprimèrent à ne pas s'y méprendre qu'ils allaient se quitter, puis tombant à genoux ils prièrent solennellement pour le succès de l'entreprise. Au deuxième acte, parurent deux guerriers revêtus de superbes costumes. L'un, censé mexicain, se distinguait à l'élévation de sa coiffure et à une écharpe de soie cramoisie qui passait sur une de ses épaules. Après avoir dansé, ils engagèrent un combat simulé, que suivirent diverses évolutions, et qui naturellement se termina par la victoire du Mexicain. Il fit son adversaire prisonnier et l'entraîna par les cheveux aux pieds de son souverain. La danse alors recommença, le vaincu ne cessa d'implorer la compassion tant du vainqueur que de son monarque. Les différentes parties de cette petite pièce furent admirablement jouées. Les plus fameux mimes d'Europe n'eussent pas mieux rempli les rôles : c'est au point qu'un instant je crus que j'allais voir le captif réellement immolé par ces chrétiens aux dieux de leurs pères. Les femmes, pour danser, accompagnaient leurs pas et la musique de l'orchestre avec un léger instrument qu'elles tenaient de la main droite : c'était une espèce de pavillon chinois fait d'une gourde garnie de petites sonnettes d'argent, et non sans harmonie. Je voulus leur en acheter un, mais la propriétaire refusa de le vendre. Il y avait un vieillard qui me sembla participer à la représentation sous un triple caractère : d'abord, il était violoniste, et comme tel conduisait les autres musiciens; à le voir ensuite se démener, on devait le prendre pour le maître des cérémonies; enfin, si je ne me trompe, il représentait aussi le grand-prêtre. Il portait un vêtement blanc que bigarraient des guirlandes de petites feuilles vertes, et c'était lui qui paraissait indiquer aux acteurs chacun de leurs mouvements. Vers la fin, lorsque Montézuma reçut l'hommage de son prisonnier, le monarque restait debout, ce qui était contraire à l'étiquette de sa cour; il fut averti de la faute qu'il commettait par un petit coup que le grand-prêtre lui donna sur la joue avec son archer : aussitôt Sa Majesté s'assit sur ses jambes, et écouta d'un air digne la harangue du vainqueur et la prière du vaincu. Toute la congrégation parut charmée de notre présence.

Quand nous sortîmes de l'église, on brûla des fusées en notre honneur, et pendant que nous soupâmes on nous donna une sérénade; jusque vers minuit, nous entendîmes les éclats de joie des habitants : ils tirèrent alors un feu d'artifice, ce qui termina la fête jusqu'au matin suivant.

Comme nous étions encore à dix-huit milles de Themascaltepec, et que nous désirions y arriver de bonne heure, nous quittâmes le village avant le jour. Notre route passait au milieu de nombreuses petites fermes qui en dépendent. Tout dans la nature était silencieux comme la mort, excepté le ruisseau qui arrosait cette paisible vallée; et la lune brillait sans nuage, tandis que nous cheminions à travers les champs de ces heureux Indiens qui, dans cette partie du Mexique, cultivent leur sol natal sans presque jamais voir la face des blancs ni sentir leur honteuse dépendance. Après une demi-heure de galop, nous rentrâmes dans les bois, et ce fut une répétition de la magnifique scène que nous avions admirée la veille. En certains endroits, telles étaient la hauteur des arbres et l'épaisseur du feuillage au-dessus de nos têtes, que nous marchions dans une obscurité profonde quoique la lune étincelât encore dans toute sa splendeur. En beaucoup de places le chemin était fort escarpé, car nous avions de nouveau à gravir vers une région montagneuse. Au lever du soleil, nous atteignîmes un pays plus découvert, et nous longeâmes les bords d'une rivière rapide qui coulait parmi des moissons de blé et de maïs. Souvent l'étroit sentier que nous suivions était obstrué par une végétation si vigoureuse, qu'il en devenait presque impraticable. Entre autres fruits sauvages qui de toutes parts s'offraient à nos yeux, nous recueillîmes des fraises et des mûres de ronce beaucoup meilleures que celles d'Europe. Nous traversâmes ensuite une plaine stérile et sablonneuse; après quoi, gravissant quelques montagnes nues qui, déchirées par les torrents, présentaient sur divers points les formes les plus extraordinaires et les plus bizarres, nous redescendîmes dans une belle contrée, et nous entrâmes dans le district de Themascaltepec, dont les mines produisaient encore naguère jusqu'à 260,000 marcs d'argent par année. Une descente rapide et difficile, longue d'une demi-lieue, nous conduisit à la ville d'où ce district tire son nom.

Cette ville ne renferme plus aujourd'hui qu'un millier d'habitants, mais sa population était sept ou huit fois plus considérable avant que la plupart des nombreuses mines qui l'environnent eussent cessé d'être exploitées. Elle est aussi dans un triste état de délabrement; car presque toutes les usines où se préparait le métal tombent en ruines, et les canaux construits à grands frais dans beaucoup de rues pour mettre en mouvement les pesantes mécaniques qui broyaient le minerai, au lieu d'être entretenus avec soin comme autrefois, sont partout envahis par les végétaux épais qui les cachent; mais on ne saurait imaginer un site plus enchanteur. Elle repose au milieu d'une petite vallée ceinte par des montagnes contenant de l'argent, du cuivre et du plomb, dont les flancs sont entièrement revêtus de bois, parmi lesquels les chaumières et les plantations des Indiens produisent un charmant effet, et à ses pieds, après l'avoir arrosée dans tous les sens, se réunissent trois jolis ruisseaux pour former une rivière considérable qui va se décharger dans l'océan Pacifique. Ses maisons n'ont en général que le rez-de-chaussée, et sont couvertes d'un large toit saillant qui n'est formé que de simples lattes, mais qui convient merveilleusement bien à un climat dont la beauté est telle, qu'on peut se passer et de cheminée et presque de carreaux. La température en est plus agréable que celle même de Mexico; car les chaleurs y sont rarement aussi fortes et le froid n'y est jamais si vif, tandis que pendant la saison humide où pourtant il pleut chaque jour dans l'après-midi, nulle variation de l'atmosphère n'est pour ainsi dire sensible. Les habitants se montrent courtois et polis à l'égard des étrangers, surtout quand ils les connaissent. Ils sont fort religieux et ne manquent jamais d'aller à l'église s'acquitter de leurs dévotions. La plupart des dames assistent matin et soir aux offices, et leur extérieur est le plus modeste, le plus décent que j'aie jamais vu.

Au Mexique, comme en d'autres pays, les districts où sont situées des mines sont en général stériles et nus; mais celui de Themascaltepec fait exception à la règle. Il n'existe nulle part de vallée plus délicieuse et plus pittoresque. Le marché de la ville, toujours appro-

visionné avec abondance, offre toutes les espèces de productions végétales et animales qu'on rencontre en Europe et en Amérique. Dans le même champ vous pouvez voir le plus beau blé européen, des plantations de cannes à sucre et des haies d'aloès. A l'époque de mon voyage, la végétation déployait un luxe inouï. La multitude des fleurs et de plantes d'ornement inconnues aux botanistes de nos contrées, que je rencontrais à chaque pas, ne saurait s'énumérer. Les routes du voisinage sont rendues presque inaccessibles par les festons et les arcades que forment mille sortes de vignes sauvages et de convolvulus, plus gracieuses les unes que les autres. Je remarquai surtout, au bord des différents cours d'eau, un arbuste haut d'une vingtaine de pieds, remarquable par son feuillage luisant, et garni de fleurs dont chacune ressemblait à un bouquet de roses, qui n'a point encore été décrit, que je sache.

La mine que j'étais venu visiter me paraissant susceptible d'un bon rapport, j'en fis l'acquisition. Dès le lendemain, après que les contrats eurent été de part et d'autre signés, on m'envoya avec toutes les cérémonies d'usage en possession de mon nouveau domaine. Devant plusieurs des notables de la ville qui avaient le padre à leur tête, l'officier public compétent me prit par la main et me mena ainsi à l'entrée de la mine. Là, il m'en déclara propriétaire au nom de la loi, et après m'avoir félicité sur le bien précieux que je venais d'acquérir, il me pria de ramasser trois pierres et de les jeter dans des directions différentes, puis d'arracher quelques brins d'herbe et de les éparpiller autour de moi, afin de montrer que la terre et tout ce qu'elle pouvait produire m'appartenait. Nous revînmes ensuite tous chez mon vendeur, qui nous donna une collation, et maints toasts furent portés à la réussite de mon entreprise.

Dès que j'eus pris toutes les mesures convenables pour assurer autant que possible l'intègre exploitation de ma mine, nous quittâmes Themascaltepec mon fils et moi, et nous regagnâmes Mexico sans qu'il nous arrivât rien qui vaille la peine d'être rapporté. Seulement, comme nous n'étions plus qu'à quelques lieues de la ville et que nous passions près d'une ferme, nous fûmes frappés par le son d'une grosse cloche qu'on agitait avec une violence extraordinaire. Mettant pied à terre et entrant dans la maison, car le ciel était chargé de nuages et il menaçait de pleuvoir, nous demandâmes au sonneur pourquoi il faisait un tel carillon. « C'est, nous répondit-il, que mon maître rentre une partie de la récolte, et comme on pourrait craindre de la pluie j'empêche qu'il n'en tombe, car cette cloche a été bénite exprès par un évêque. » Nous ne pûmes nous empêcher de rire; mais encore, si incertain que fût le temps, la journée se passa sans une seule goutte d'eau.

Retour en Angleterre.

Je trouvai à Mexico une lettre que m'écrivait le capitaine du navire de Sa Majesté *le Phaéton*, alors mouillé à la hauteur de Vera-Cruz, et dans laquelle il m'annonçait que si par hasard mon intention était de quitter le Mexique sous six semaines, époque à laquelle il comptait directement retourner à Portsmouth, il était autorisé à me recevoir gratis à son bord avec mes gens et tout mon bagage. Ne voulant pas manquer une belle occasion, nous quittâmes la capitale le 19 juillet et le 22 août nous mîmes le pied sur le vaisseau qui devait nous reconduire dans notre patrie. Nous ne pûmes cependant, à cause des vents contraires, lever l'ancre que le 31.

Nous parvînmes au bout de quelques jours en vue de Campêche; mais l'eau est si basse dans la baie de ce nom, qu'il nous fallut mouiller à cinq lieues de la ville. Le capitaine et quelques officiers se rendirent à terre pour se procurer les vivres nécessaires au voyage. Pendant leur absence nous fûmes visités par une innombrable multitude des plus petites espèces d'oiseaux de terre, principalement de chanteurs et de gobe-mouches, qui, dans le cours de leur émigration de la côte septentrionale au golfe du Mexique à celle de l'Yucatan se posèrent de fatigue sur le pont et sur les agrès.

Moins d'une semaine nous suffit ensuite, favorisés par le vent, pour gagner Cuba et passant sous les canons du fameux fort Morro, aller ancrer dans le beau hâvre opposé à la capitale de l'île. Je pus résider dix jours à la Havane; mais cette ville est si connue que je n'ai pas besoin d'en donner une description. Je me bornerai donc à dire que la place elle-même, non plus que les manières des habitants, n'offre pas la moindre ressemblance avec ce qu'on peut voir dans les diverses parties du Mexique, quoiqu'elle ait aussi été peuplée par une colonie d'Espagnols. Ses églises et ses édifices publics ne sauraient être comparés à ceux de la Nouvelle-Espagne, mais ses boutiques et ses rues annoncent plus d'opulence. Les dames élégamment mises se font voir tout le jour aux fenêtres des rez-de-chaussée, et le soir, des centaines de jolies voitures à un cheval, dans le genre de nos cabriolets, conduites par des nègres en belles livrées et remplies de personnes des deux sexes mises avec recherche, parcourent les promenades publiques et les routes du voisinage. Le jardin botanique, située aux portes de la ville, est un nouvel établissement qui décèle autant d'art que de goût; quoiqu'il ne fût pas encore fini, il renfermait déjà beaucoup d'arbres précieux et de plantes rares. Lorsque je le visitai, il m'arriva de passer près d'un buisson bas qui poussait dans un lieu humide, et mon attention fut attirée par l'aspect bizarre des feuilles, qui semblaient être ciselées ou relevées en bosse; mais quand je m'approchais pour en saisir une et l'examiner de plus près, je fus grandement surpris de voir le phénomène disparaître soudain, et je découvris qu'il était produit par une nombreuse famille de belles petites grenouilles qui s'étaient attachées au feuillage, et qui, effrayées par moi, avaient ressauté dans l'eau.

On recommande ordinairement aux étrangers le palais de l'évêque. Il est situé à environ trois milles dans la campagne, dans un site charmant; et la route par laquelle on y arrive, traversant des plantations d'arbres à choux, de cocotiers, de dattiers, et d'une espèce d'arbres à pain, est délicieuse pour le voyageur né en Europe; mais ni la maison ni le jardin, à l'exception de quelques magnifiques bouquets de bambous, ne valent la peine d'être vus. Sur les marchés on trouve la plupart des fruits mexicains et une grande variété d'oiseaux curieux; mais malheureusement ils sont tous si mutilés que pas un n'est digne de figurer dans une collection d'ornithologie. Les poissons aussi sont nombreux. Le dauphin se sert communément sur les tables et passe pour être un mets délicat. Des crabes de terre abondent également et sont un bon manger, ainsi que l'élégant coquillage appelé *pholas-aile-d'ange*, qui se vend à la douzaine comme les huîtres et à bon prix.

La traite des noirs se fait encore dans l'île de Cuba; mais à la Havane les esclaves ont l'air d'être traités avec douceur. Le marché où on les achète se tient à peu de distance des murs; et à Regla, petite ville située dans le hâvre, on arme publiquement des navires pour aller en Afrique chercher de nouveaux captifs. Il y en eut plusieurs qui pendant notre résidence appareillèrent, à ce que disaient les capitaines, dans ce but; mais nous apprîmes que très probablement ils devaient plutôt exercer la piraterie. En effet, la plupart des marchands de l'île sont accusés sinon coupables, sous ce double chef. La chaleur du climat est excessive, et on croit le séjour de la ville dangereux pour les Européens. Les rues sont étroites, mal aérees et non pavées. Pendant les grosses pluies elles sont tellement inondées, qu'il n'est plus possible de les parcourir, hormis en voiture. Le théâtre est vaste, et sous tous les rapports, meilleur que celui de Mexico. La seule fois que j'y allai, il était plein.



Ruines à deux milles de Tezcuco.

Le 28 septembre nous remîmes à la voile ; mais des vents contraires et des calmes nous forcèrent de relâcher à l'île de Saint-Michel, une des Açores, où nous restâmes deux jours, et où nous renouvelâmes notre approvisionnement d'eau, de viande et de quelques légumes. Saint-Michel est réellement un endroit délicieux, et sa principale ville compte un certain nombre de familles anglaises. Le climat ressemble à celui des plus belles parties de l'Italie, et les marchés abondent de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Je visitai avec admiration plusieurs des vastes jardins qui produisent les fameuses oranges de Portugal. Les vins qu'on récolte valent presque ceux de Madère. J'entrai dans beaucoup de couvents et de monastères portugais. Les nonnes sont célèbres pour fabriquer des fleurs artificielles, qui sont entièrement faites de plumes d'oiseaux ; nos jeunes gens en achetèrent en quantité s'amusant fort de débattre le prix avec les saintes sœurs, qui recevaient très gaillardement leurs plaisanteries un peu crues sur le vœu de perpétuel célibat.

En quittant Saint-Michel, nous passâmes sur l'île de Sabrina, qui, il n'y a que peu d'années, sortit tout d'un coup du sein de la mer, et s'éleva à une hauteur considérable, puis bientôt après disparut. Elle est maintenant couverte de quarante brasses d'eau. Un Anglais, qui habitait Saint-Michel à l'époque de l'appraition de Sabrina, m'a dit s'être approché dans une chaloupe de cette île pendant qu'elle surgissait, et que la chaleur de l'eau était alors si intense, qu'on voyait flotter dans toutes les directions une multitude de poissons qu'elle avait évidemment tués.

Nous atteignîmes Spithead, et débarquâmes à Portsmouth le 8 novembre 1833, après un délicieux voyage durant lequel nous ne perdîmes pas un seul homme.

Albert-Montémont.

FIN DU VOYAGE DE BULLOCK.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

GAUCHO DES ENVIRONS DE BUENOS-AYRES.

(Waterton.)

J. BRY aîné, Editeur.



Indien de Macoushie préparant le wourali.

WATTERTON.

(1812, 1816, 1820 et 1824.)

VOYAGES A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, LE NORD-OUEST DES ETATS-UNIS ET LES ANTILLES.

PREMIER VOYAGE.

Au mois d'avril 1812 je quittai Stabroek, ville qui est, comme chacun sait, la capitale de la Guiane anglaise, pour parcourir les déserts de Demerary et de l'Essequibo, qui font partie de la Guiane ci-devant hollandaise, dans l'Amérique du Sud. Le principal but de mon voyage était de recueillir, chemin faisant, certaine quantité du poison que les Indiens appellent *wourali* et de pénétrer jusqu'au fort qui protége la frontière intérieure de la Guiane portugaise.

Le voyageur qui entreprendrait à pied une telle expédition serait bientôt forcé de renoncer à son entreprise. Le jour, en effet, tandis qu'il traverserait les marécages dont ce pays est sans cesse entrecoupé, le soleil ne tarderait guère à épuiser ses forces, et la nuit les moustiques ne lui laisseraient pas goûter un instant de sommeil. La route pour les chevaux suit le cours de la Demerary, qui donne son nom à la province qu'elle arrose; mais elle ne se prolonge pas fort loin, et finit même avant l'endroit où les plantations cessent d'être cultivées. Le seul mode qui reste donc est de voyager par eau; et quand on atteint les hautes terres, on peut se frayer, comme piéton, un passage dans la forêt, et continuer sa route sur le fleuve.

Lorsqu'on a dépassé la troisième île de la Demerary, on n'aperçoit plus maintenant qu'un très petit nombre de plantations, qui même, au lieu de se toucher les unes les autres, sont séparées par d'immenses espaces de bois. Puis, insensiblement, s'efface tout vestige de la culture que la canne à sucre et le café recevaient jadis en ces lieux. Dès lors, le plus souvent, les deux bords de la Demerary offrent un épais rideau de forêts qui n'est interrompu que çà et là par des huttes de gens de couleur libres, entourées d'une ou deux perches de terre nue, ou par des cabanes de bûcherons qui autour d'eux ont défriché trois ou quatre acres pour que leurs quelques bestiaux puissent paître. Tantôt, pendant deux ou trois heures de suite, on navigue entre des rives tout-à-fait basses; tantôt, c'est au contraire une montagne inclinée en pente douce qui se présente; et d'autres fois quand, par exemple, on double une pointe, l'œil est charmé du contraste d'une éminence presque perpendiculaire qui s'avance dans l'eau. Partout les arbres offrent un tel aspect, qu'on ne saurait dire si on est dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, car il semble que les caractères propres à chacune de ces trois saisons soient à plaisir réunis. Leur feuillage déploie une délicieuse variété de nuances, depuis les teintes les plus claires du vert et du pourpre jusqu'aux plus foncées. Les sommets des uns sont garnis de fleurs des plus jolies couleurs, tandis que les rameaux des autres se courbent sous une

 PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16

profusion de graines et de fruits. Ceux dont la tête a été mise à nu par le temps ou noircie par la foudre frappent l'œil, comme en musique un son triste frappe l'oreille, et semblent inviter le voyageur, pour peu qu'il soit sentimental, à s'arrêter une ou deux minutes et à voir que les forêts qui l'environnent ont, comme les peuples et les empires, leurs périodes d'infortune et de mort.

Les premiers rocs de quelque étendue qu'on aperçoive le long de la Demerary sont situés à une place nommée *Saba*, du mot indien qui signifie *pierre*. Ils paraissent descendre jusqu'au bord de l'eau. Loin d'être raboteux, ils sont fort lisses au contraire, et leurs angles sont arrondis ; leur surface est profondément sillonnée en certains endroits, comme s'ils étaient sans cesse rongés par des torrents. Ils sont çà et là parsemés de petits espaces de terre, au milieu desquels leurs énormes masses forment un effet pittoresque et nouveau. On distingue, de côté et d'autre, quelques cafiers pleins de vigueur, et presque au faîte de ces rochers s'élève la maison du garde. C'est une espèce de magistrat posté là par le gouvernement de la province pour donner avis de tout ce qui se passe parmi les Indiens, et empêcher les gens suspects de remonter la rivière.

Quand les Indiens des environs se rassemblent en ce lieu, comme ils le font quelquefois, c'est pour un étranger une belle occasion de voir ces aborigènes, peints à la mode de leur pays, danser au son de leur musique nationale. Pour son amusement, ils tireront devant lui leurs flèches qui ne manquent jamais le but, ou bien lanceront leur javeline empoisonnée qui toujours arrive à sa destination. C'est aussi là qu'on peut examiner toutes les diverses nuances de la peau humaine, depuis le sauvage rouge jusqu'au blanc civilisé, et depuis le blanc jusqu'au fils le plus noir de l'Afrique. Passé ce poste, il n'y a plus d'habitations de blancs ni d'hommes libres de couleur.

Dans une contrée qui est couverte de forêts étendues, et qui possède comme celle-ci tous les avantages que le soleil des tropiques et le sol généralement le plus riche peuvent donner à la végétation, on pourrait s'attendre à rencontrer des arbres de dimensions énormes. Il est cependant rare d'en voir dont la circonférence ait plus de six verges. S'il en a jamais existé de plus gros, ils ont été victimes de la hache ou du feu. Mais ce qui leur manque sous le rapport de la grosseur est plus que conpensé par leur immense taille. Si insouciant, si dépourvu qu'on puisse être de toute curiosité, il n'est pas possible de passer outre sans s'arrêter pour examiner, par exemple, le colossal mora. Ses plus hautes branches, lorsqu'elles sont couronnées de vieillesse ou qu'un coup de tonnerre leur a ôté la vie, servent de perchoir favori au toucan. Bien des fois ce singulier oiseau a senti le plomb du chasseur qui le tirait d'en bas ne le frapper que faiblement, et a été redevable de son salut à la distance qui les séparait l'un de l'autre.

Les arbres qui forment ces immenses déserts ne sont pas moins utiles par l'emploi qu'on peut leur donner, que magnifiques par leur aspect. Il ne faudrait pas moins d'un volume pour les décrire tous. Le bois de fer, le palissandre, l'acajou et l'ébène, pour n'en citer que de ceux qui sont étrangers à l'Ancien-Monde, et dont les noms peuvent être pourtant connus du lecteur, abondent dans les forêts qui s'étendent entre les plantations et les rocs de Saba. Le pays n'a encore été guère exploré par-delà ces rocs; mais sans doute, outre celles qui ont été déjà énumérées, un grand nombre d'autres espèces d'arbres, et peut-être d'espèces tout-à-fait nouvelles, est répandu dans toutes les directions à travers les marais, les montagnes et les savanes que renferme cette partie de la Guiane britannique. Une circonstance assez bizarre, c'est que, s'il examine avec la moindre attention les arbres gigantesques qui l'entourent, le naturaliste en remarquera beaucoup qui portent des feuilles, des fleurs et des fruits ne leur appartenant pas. Le figuier sauvage, par exemple, qui est aussi gros que le pommier d'Europe, pousse souvent sur une des plus fortes branches de la cime du mora; et quand ses fruits sont mûrs, les tribus ailées y viennent en foule s'en nourrir. C'est d'abord à des pepins de figue non digérés, et passant par le corps de l'oiseau qui aime tant à se percher sur le mora, que les figuiers doivent d'être plantés si haut. Ensuite, c'est la sève de cet arbre qui les a mis en plein rapport. Mais alors, à leur tour, ils sont obligés, en y contribuant d'une partie de leur propre sève et de leurs jus végétaux, de laisser croître sur leurs rameaux différentes sortes de vignes dont les oiseaux y ont aussi déposé les graines. Les vignes grandissent vite et ne tardent pas à être chargées de fruits; de sorte qu'usurpant les ressources vitales du figuier, qui lui-même usurpe celles du mora, ce dernier ne peut supporter longtemps un fardeau dont la nature n'a jamais eu l'intention de le charger ; il languit bientôt, et finit par mourir à la peine ; puis le figuier et son usurpatrice progéniture de vignes, ne recevant plus ni l'un ni l'autre aucun secours de leur père nourricier, se fanent et périssent aussi.

Le sol, formé principalement de feuilles tombées et d'arbres morts, est très riche, très fertile dans les vallées. Mais sur les montagnes il ne vaut guère mieux que du sable. Les pluies, en effet, semblent incessamment balayer de celles-ci dans celles-là toutes les matières que la nature destine à former du terreau.

Les quadrupèdes, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup à y redouter le voisinage de l'homme, ne sont guère nombreux dans ces forêts. On y trouve cependant plusieurs espèces de l'animal communément appelé *tigre*, quoique en réalité il ressemble davantage au léopard, et deux de ses diminutifs nommés *tigres-chats*. Le tapri, le lobba et le daim offrent une excellente nourriture, et fréquentent surtout les marais et les basses terres qui avoisinent les bords de la Demerary et les criques. Quand j'ai dit que les quadrupèdes étaient rares, j'aurais dû demander exception pour les peccaris. Ils se réunissent en troupeaux de trois ou quatre cents, et traversent les déserts dans toutes les directions, cherchant des racines et des graines. Les Indiens les tuent d'ordinaire avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils sont blessés, ils courent encore cent cinquante pas à peu-près, puis tombent, et fournissent un aliment aussi succulent que salubre. Le singe rouge, à qui on donne par erreur le nom de *babouin*, se fait entendre plus souvent qu'il ne se laisse voir, tandis que le singe brun d'espèce commune, le bisa et le sacawinki sautillent d'arbre en arbre, et divertissent le voyageur tout le long de la route. Si d'une part, la fouine et le renard exercent de grands ravages parmi la volaille des Indiens, de l'autre l'opossum, le guana et le salempenta peuvent figurer sur leurs tables comme de délicieux morceaux. C'est aussi la contrée indigène du paresseux. Son regard, ses gestes, si on peut parler de la sorte, et ses cris, on dirait que tout concourt à supplier les passants de le prendre en pitié. Ce sont les seules armes défensives que la nature lui ait données. Tandis que d'autres animaux se réunissent en bandes, ou par couple pour traverser ces interminables déserts, le paresseux reste solitaire, et se tient presque immobile; il ne peut vous échapper. On assure que ses pitoyables gémissements forcent le tigre à ralentir ses pas et à se détourner de son chemin. Gardez-vous donc de diriger votre fusil contre lui ou de le percer d'une flèche empoisonnée ; jamais il n'a fait le moindre mal à aucune créature vivante. Quelques feuilles, et encore de l'espèce la plus commune et la plus grossière, sont tout ce qu'il demande pour subsister. Si on le compare à d'autres animaux, non-seulement il semble difforme, mais encore on serait tenté de croire qu'il manque de certains organes pour en posséder un trop grand nombre de certains autres. Par exemple, il n'a point de dents incisives, et quoique muni de quatre estomacs, il n'a point les longs intestins des animaux ruminants. Il n'a qu'une ouverture inférieure comme les oiseaux. Enfin il n'a ni plantes aux pieds, ni la

puissance de mouvoir séparément ses orteils. Son poil est plat et ressemble entièrement à de l'herbe flétrie par le vent d'hiver. Ses jambes sont trop courtes, elle paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps; et quand il est à terre, on dirait qu'elles ne sont destinées qu'à lui servir pour grimper aux arbres. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante, et ses griffes sont disproportionnément longues. Si on dressait une liste des quadrupèdes d'après leurs différents titres à la supériorité des uns sur les autres, ceux de cette pauvre bête, si mal conformée, la rejetteraient à coup sûr au dernier rang.

Le Demerary ne le cède à aucune contrée du monde pour ses merveilleuses et belles productions d'ornithologie. Les plus éclatantes pierres précieuses y sont de beaucoup surpassées par les vives nuances qui ornent les oiseaux. C'est pour les naturalistes le cas, ou jamais, de s'écrier que la nature a montré, par le nombre infini des espèces et des teintes, combien ses ressources sont inépuisables. Presque tous les singuliers, tous les élégants oiseaux que Buffon a décrits comme appartenant à l'île de Cayenne, se rencontrent dans le Demerary; mais, pour les atteindre, il ne faudrait reculer devant aucune fatigue. Les courlieux écarlates, les aigrettes et les crabiers, les sandpipers et les pluviers, les spoonbills et les flaminges, abondent par quantités innombrables sur les îles qui bordent les côtes de Pomanron pour y chercher, quand la marée est descendue, leur nourriture dans la vase. Les pélicans vont plus loin en mer, mais reviennent au coucher du soleil s'abriter sur des couradas. Les oiseaux-mouches se montrent principalement aux environs des fleurs dont chacune de leurs espèces a coutume de se nourrir. Les pies, les gallinacés, les colombes, les passereaux affluent sur les arbres à fruits. On ne manque jamais de découvrir des vautours là où se trouve une charogne. J'eus, en remontant la rivière, occasion d'en voir une douzaine d'espèce commune et deux d'espèce royale, qui étaient perchés sur une branche morte. Un tigre avait, la veille, tué une chèvre; on l'avait mis en fuite tandis qu'il en suçait le sang; et ne trouvant pas prudent de revenir, sa victime était restée presque intacte à l'endroit où elle était tombée; elle commençait à venir en putréfaction, et les vautours étaient arrivés dès le matin pour surveiller ce savoureux morceau. A la chute du jour, les vampires quittent les troncs creux où ils se sont réfugiés quand l'aube a paru, et furettent le long des bords de la Demerary, en quête de leur proie. Lors de son réveil le voyageur contemple avec surprise son hamac tout ensanglanté : c'est le vampire qui s'est désaltéré de son sang. Non pas seulement l'homme, mais aussi tout animal qui dort en plein air, est exposé à de telles saignées; et ce nocturne chirurgien sait si bien s'y prendre, qu'au lieu de réveiller son monde, il le jette dans un sommeil encore plus profond. Il y a deux espèces de vampires dans le Demerary; et toutes deux vivent de même. L'une est un peu plus grosse que la chauve-souris ordinaire; l'autre a deux pieds et plus d'envergure.

On rencontre de nombreux reptiles dans les bois qui s'étendent des côtes de la mer aux rochers de Saba, principalement près des criques et sur les bords de la Dememary. Ils sont fort grands, et magnifiques sans doute, mais très redoutables. Le serpent à sonnettes semble affectionner de prédilection un espace de pays connu sous le nom de *Canal du nombre Trois*. On a tué des camoudis longs de trente à quarante pieds; et quoique non venimeux, leur énorme taille leur facilite les moyens de détruire les animaux qui se trouvent sur leur route. Les Espagnols affirment qu'il y a dans l'Orénoque des serpents dont la longueur n'est pas moindre de soixante-dix ou quatre-vingts pieds, et qui peuvent terrasser les taureaux les plus gros et les plus vigoureux. Le nom qu'ils leurs donnent semble confirmer cette assertion, car ils les appellent *matatoros*, ce qui littéralement signifie *tueurs de taureaux*. On doit donc mettre le camoudi au rang des reptiles meurtriers; car puisque le résultat est en définitive le même, peu importe que la victime meure des suites d'une morsure venimeuse qui aura corrompu son sang et putréfié ses chairs, ou que son corps soit broyé en hachis et avalé par cette hideuse bête. Le fouet, d'un beau vert changeant, et le corail à larges raies transversales, alternativement noires et rouges, glissent de buisson en buisson, et il n'y a pas le moindre péril à les prendre avec la main : ce sont d'inoffensives petites créatures. Le labarri est tacheté couleur brun sale, et ne se distingue qu'à peine de la terre ou du tronc d'arbres sur lesquels il se tient ordinairement roulé. Sa longueur atteint environ huit pieds, et sa morsure est souvent fatale au bout de quelques minutes. Sans pareil pour l'éclat avec lequel il déploie chacune des belles couleurs de l'arc-en-ciel, sans égal pour la violence des effets de son mortel venin, le counachouchi rampe avec fierté, monarque absolu de ces forêts. Il est communément connu sous le nom de *souverain des taillis*. L'homme et les animaux prennent toujours la fuite devant lui, ne se hasardant jamais à lui disputer le passage. Il devient quelquefois long de quatorze pieds.

Quelques petits caïmans, d'une longueur de deux à douze pieds, se montrent de temps en temps, soit qu'on monte, soit qu'on descende la rivière. Ils lèvent juste la tête au-dessus de l'eau, et un œil non exercé ne les reconnaîtrait pas d'avec des branches mortes. Des lézards du plus beau vert, bruns et couleur de cuivre, longs depuis deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, ne cessent de bruire parmi les feuilles tombées et de traverser le chemin devant vous, tandis que le caméléon, avec une ardeur infatigable, chasse les insectes autour des troncs des arbres voisins. Le poisson de la Demerary est de plusieurs espèces différentes, et plein de saveur, mais, à parler généralement, peu nombreux. Il est probable que le nombre en est beaucoup diminué par les loutres, qui sont bien plus grosses que celles d'Europe. Quand on passe au milieu des savanes inondées, qui ont toutes communication avec la rivière, on peut souvent voir une ou deux douzaines de ces animaux jouer devant soi dans les joncs.

Ce chaud et humide climat semble particulièrement propre à produire des insectes. Aussi en donne-t-il naissance à des myriades, qui sont beaux au-delà de toute description par la variété de leurs teintes, non moins qu'étonnants pour leur forme et leur taille, mais la plupart fort incommodes et même fort dangereux.

Le voyageur dont la vue est assez fine pour saisir les innombrables merveilles de la nature brute, et dont l'ouïe n'est pas fermée aux accents sauvages des bois, sera enchanté lorsqu'il remontera la Demerary. De temps à autre le maam ou tinamou jette des profondeurs de la forêt un long et plaintif sifflement, puis s'arrête; tandis que le cri lugubre du toucan et la voix aiguë de l'oiseau appelé *pi-pi-yo* se fait entendre dans l'intervalle. Le campanero ne manque jamais d'attirer l'attention du passant; car à la distance presque de trois milles vous pouvez entendre cet oiseau, aussi blanc que la neige, tinter toutes les quatre ou cinq minutes, comme la cloche lointaine d'un couvent. De six à neuf heures du matin les forêts retentissent des ramages et des chants confus de la race emplumée; après quoi ils s'éteignent graduellement. De onze à trois, toute la nature est plongée dans un silence aussi absolu que celui qui règne à minuit. On n'entend plus alors rien retentir que les notes du campanero et du pi-pi-yo : accablés par la chaleur du soleil, les oiseaux se sont retirés sous les ombrages les plus épais, et y attendent le retour de la vivifiante fraîcheur du soir. A la chute du jour les vampires, les chauves-souris et les goatsuchers, littéralement les *suce-chèvres*, abandonnent leurs solitaires retraites pour longer à tire d'ailes les rideaux d'arbres qui bordent la rivière. Les différentes espèces de grenouilles vous assourdissent presque de leurs rauques et creux coassements, tandis que les hiboux se lamentent et se plaignent presque toute la nuit durant. Deux heures environ avant l'au-

rore, vous entendez le singe rouge geindre comme en proie à une vive douleur. Une heure avant que le soleil reparaisse, le houtou, oiseau qui toujours vit seul, et qui ne se rencontre que dans les parties les plus denses de la forêt, commence à jeter le cri bas et plaintif: *hou-tou! hou-tou!* qui lui a valu son nom. Le maam s'éveille vers la même heure. Le hannaquoi, le pataca et le maroudi prédisent que l'astre du jour approche de l'horizon oriental, et les perroquets annoncent qu'il y est arrivé. Les grillons chantent du soir au matin, et souvent le jour lorsque le temps est nuageux. La bête-rouge est extrêmement nombreuse dans ces immenses solitudes, et ce n'est pas seulement l'homme, c'est aussi les animaux et les oiseaux qu'elle tourmente. Les mosquites sont très rares quand on a dépassé la troisième île de la rivière, et on n'aperçoit plus qu'en très petit nombre les mouches de sable.

A une heure environ de marche au-delà des rochers de Saba, s'élevait, lors de mon passage, sur la cime d'une petite montagne, la demeure d'un Indien appelé *Simon*. Le flanc de cette montagne du côté de la Demerary est presque perpendiculaire, et de cette rive on peut aisément lancer une pierre jusque sur la rive opposée. J'eus en ce lieu occasion de voir l'homme dans son plus grossier état de nature. Les Indiens qui fréquentaient l'habitation, quoique vivant au milieu des bois, portaient d'évidentes marques d'attention à leurs personnes. Leur chevelure était soigneusement relevée et se rattachait en nœud. Leurs corps étaient bizarrement peints de rouge, et la peinture était parfumée d'hayawa. Quelques-uns d'entre eux avaient des colliers faits de dents de cochons sauvages tués à la chasse. Un grand nombre portaient des anneaux, et d'autres avaient un ornement au bras gauche à égale distance de l'épaule et du coude. Au coucher du soleil, ils se baignaient régulièrement dans la rivière qui coulait au-dessous, et le matin suivant dès l'aurore, ils s'empressaient tous de renouveler les couleurs effacées de leurs figures.

Après avoir visité la demeure de Simon, le voyageur peut sans peine atteindre en quatre jours la grande chute de la Demerary. Chemin faisant, il rencontrera bien çà et là des endroits où la rivière se précipite avec une affreuse rapidité; mais c'est à peine si dans la saison pluvieuse un seul roc apparaît au-dessus des eaux, et ceux qui forment le lit même, seulement assez hauts pour en gêner le libre cours, ne montrent qu'ils sont là que par le bouillonnement qu'ils produisent. On ne peut donc dire que ce soient autant de chutes. Sauf ce petit changement d'aspects que présente le courant, l'étranger n'aperçoit rien de nouveau jusqu'à ce qu'il arrive à huit ou dix milles de la chute proprement dite. Chaque côté de la rivière offre encore, de même que plus bas, un rideau continu de bois. Toutes les productions végétales qu'on remarque entre les rochers de Saba se retrouvent aussi par-delà ces rochers.

De la résidence de Simon à la grande chute, je rencontrai cinq habitations ou plutôt cinq villages d'Indiens. Il y en avait deux situés sur le bord de la rivière; les trois autres étaient enfoncés à quelque distance dans la forêt; ces villages consistaient les uns en quatre, les autres en huit huttes, qui étaient éparses sur environ un acre de terre qu'on avait défriché. A l'entour disséminés, s'élevaient quelques pappaws, quelques cotonniers, et quelques arbres à chou des montagnes.

Au dernier de ces villages je me procurai un peu de ce poison appelé *wourali*, dont j'ai déjà parlé. Il était contenu dans une petite gourde. L'Indien de qui je l'achetai s'en était, disait-il, servi pour tuer nombre de cochons sauvages et deux tapirs. Les apparences semblaient confirmer son dire, car d'un côté du vase, le poison, matière gommeuse et gluante, avait été presque ôté jusqu'au fond, et à différentes fois, ce qui sans doute ne fût pas arrivé si au premier ou au second essai on ne l'eût pas reconnu bon. Du reste on éprouva devant moi sa force sur un chien de moyenne taille. On le blessa avec une flèche empoisonnée, mais à la cuisse, de manière que le poison ne se trouvât mis en contact avec aucune des parties vitales. Au bout de trois ou quatre minutes la pauvre bête commença à se sentir atteinte, à flairer les moindres objets qu'elle voyait à terre autour d'elle, et à considérer attentivement sa blessure. Bientôt après elle chancela, se coucha et ne se releva plus. Elle fit entendre un aboiement qui n'annonçait pas qu'elle souffrît; mais sa voix était basse et faible, et quand elle voulut aboyer de nouveau elle n'en eut pas la force. Elle mit alors sa tête entre ses pattes de devant, et la relevant avec lenteur tomba sur le côté. Ses yeux devinrent aussitôt fixes, quoique de temps à autre ses extrémités remuassent convulsivement, elle ne montra plus la moindre velléité de relever encore la tête. Dès l'instant qu'elle se fut couchée, son cœur battit avec violence par intervalle; car chaque deux secondes il s'arrêtait pour ensuite recommencer à battre. Ces battements continuèrent de plus en plus faibles quelques minutes après que toutes les autres parties du corps semblèrent mortes. Un quart d'heure après avoir reçu le poison, le chien gisait immobile.

Trois ou quatre milles avant d'atteindre la grande chute, et c'est la seule qui réellement mérite le nom de chute, vous rencontrerez de gros flocons d'écume qui flottent à droite et à gauche de vous. La rivière en est toute tachetée, et quand on approche davantage elle en paraît toute blanche. Enfin on voit la masse entière de l'eau tomber avec un horrible fracas, momentanément divisée par des rocs en deux torrents qui, se réunissant de nouveau, forment une petite île couverte de bois. Au-dessus de cette île il n'y a, pendant une courte distance, qu'un seul canal où la Demerary bouillonne écumeuse et bondit avec rage parmi les énormes blocs de rochers qui obstruent son cours. Plus haut, elle se sépare encore en deux ou trois bras, et des arbres poussent sur les quartiers de pierre qui ont occasionné ces séparations. Sur beaucoup de points, l'eau a rongé profondément les rocs et les a brisés en larges fragments à force de les lancer les uns contre les autres. Les arbres qui s'élèvent sur les chaussées naturelles sont pleins de vigueur, quoique leurs racines soient à demi nues et la plupart d'entre eux sans cesse fracassés par la violence des flots. Tel est le coup d'œil général que la chute présente d'en bas de l'endroit où la rivière est redevenue calme et tranquille. On doit se rappeler que je passai là pendant les pluies périodiques; car sans doute, lors de la saison sèche, la chute offre un aspect tout-à-fait différent. Quelle que soit au reste l'époque où on la visite, on n'y voit nulle part l'eau tomber perpendiculairement d'une grande hauteur; mais le rugissement terrible et l'affreuse rapidité du torrent qui se précipite à travers un canal long, rocailleux, et presque incliné à angle droit, produisent un bel effet, et le voyageur ne peut poursuivre son chemin sans être émerveillé d'un pareil spectacle. Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demerary; quelques instants suffiraient pour que l'un trouvât la mort et que l'autre fût brisée en pièces. Aussi a-t-il fallu que les Indiens pratiquassent dans la forêt à quelque distance du bord un chemin par lequel ils montent et descendent au besoin leurs canots pour les remettre ensuite à flot, soit au-dessus, soit au-dessous de la chute.

Après l'avoir dépassée, nous naviguâmes deux heures, et nous parvînmes à l'habitation d'un chef acoway nommé *Sinkerman*. On y entend la nuit rugir la chute, bien que distante d'environ six milles. Elle est agréablement située au faîte d'une colline de sable. De cet endroit vous avez peut-être la plus belle vue que présente la Demerary dans toute la longueur de son cours; car trois rangées de montagnes s'élèvent devant vous par une gradation lente les unes par-dessus les autres.

Quand on veut atteindre la contrée des Macoushis, mieux vaut de l'endroit dont je parle envoyer son canot par terre vers l'Essequibo, que continuer à descendre la Demerary. Douze Indiens l'y porteront en quatre

jours sans beaucoup de peine. On n'a pas besoin de l'accompagner soi-même, car on peut prendre un chemin encore meilleur et plus court. Quand on a quitté la demeure du chef, un demi-mille plus loin on trouve sur le bord occidental de la rivière une petite crique. On la remonte l'espace de quelques cents verges, puis, l'abandonnant, on chemine à pied dans une direction ouest-nord-ouest vers l'Essequibo. La route est bonne, quoique les racines la rendent un peu raboteuse et que des arbres tombés l'embarrassent çà et là. Il y a bien aussi quelques raides montées et quelques descentes rapides, mais la plupart du temps elle est assez unie. On peut aisément en un jour et demi parvenir au terme de ce petit voyage. Les branches sous lesquelles vous passez sont si touffues, si entremêlées, que toute la durée du chemin vous ne sentez jamais le soleil, sinon aux places où par hasard un arbre récemment tombé lui permet de darder sur vous ses rayons. Du reste, la forêt contient une multitude de cochons sauvages, de lobbas, d'acourys, de powis, de maams, de maroudis et de waracabas pour votre nourriture; et s'il vous prend envie de dormir, une seule feuille de troéli vous mettra à l'abri de toutes les injures de l'air.

Le sol renferme les trois quarts de sable jusqu'à ce que vous arriviez à une demi-heure de marche de l'Essequibo, où vous trouverez un gravier rouge et des rocs. Dans cette région solitaire et retirée, le vêtement que la nature a jeté sur la surface de la terre a été selon toute apparence respecté jusqu'à présent par le feu, et la main exterminatrice de l'homme n'a point encore touché à ses merveilleuses productions. Aussi, quelle n'est pas la vigueur, la multitude, la majestueuse beauté des arbres! Ce sont presque autant de colonnes, dont le tronc poli, s'élevant à soixante ou quatre-vingts pieds sans nœud, sans branche, forme un fût, et dont la cime chargée de feuilles est le chapiteau. Il y en a beaucoup sans doute que la foudre a frappés, que la vieillesse a fait mourir, et en qui les plantes grimpantes ont étouffé la vie; mais ces plantes les environnent tous d'une si belle verdure qu'on les dirait encore vivants. Puis dans ces immenses forêts, qui d'une part s'étendent des rochers de Saba à la grande chute et de l'autre des rives de la Demerary à celles de l'Essequibo, combien ne doit-il pas rester à découvrir de bois précieux, de racines médicales, de résines, de gomme, et d'huiles odoriférantes!

Entre l'instant où l'on quitte le premier de ces fleuves et celui où l'on peut s'embarquer sur le second, il s'écoule toujours plus de quarante-huit heures dont un quart au moins se passe à remettre le canot à flot, à faire aux agrès les changements indispensables, et à vaquer aux préparatifs du voyage ultérieur.

Lorsqu'on est resté la nuit et le jour sous ces ombrages impénétrables aux rayons du soleil et de la lune, et que tout d'un coup on revient à la lumière, on éprouve les plus délicieuses sensations. La chaleur de l'astre qu'on voit de nouveau briller au ciel comme un ami longtemps perdu cause à notre corps une douce jouissance, et bientôt milles pensées joyeuses, se précipitant à la fois vers notre cœur, dispersent comme un brouillard les idées sombres et tristes dont la profonde obscurité de la forêt l'avait rempli à notre insu. Quand vous sortez des bois, vous voyez la rive occidentale de l'Essequibo devant vous, basse et plate. Ce cours d'eau est là d'un tiers moins large que la Demerary à Stabroek. Mais au nord s'élève une chaîne plus élevée que toutes celles de l'autre province, et au sud-sud-ouest surgit un mont isolé, qui est pourtant si lointain que souvent il n'apparaît que comme un nuage bleuâtre à l'horizon. Montagnes, vallées et basses terres, sont toutes rattachées ensemble par une chaîne de forêts. Gravissez le pic le plus haut, grimpez au plus grand des arbres, tout aussi loin que la vue peut s'étendre et dans quelque direction qu'on regarde, tout est un vigoureux et gigantesque taillis.

Après quelques heures de navigation sur l'Essequibo, de nombreuses îles que vous rencontrez chemin faisant animent et varient la scène. En effet, bordées d'arbres, elles forment des espèces d'avenues qui ressemblent à des embouchures d'autres rivières, et rompent cette uniformité continue qui caractérise la Demerary. Vous ne tardez guère à parvenir aux chutes et aux cataractes. Dans la saison pluvieuse elles sont très difficiles à franchir et souvent deviennent infranchissables. A l'époque de la sécheresse au contraire, les Indiens, en se hissant de roc en roc, ont bientôt transporté leur canot par-delà l'obstacle. Mais quand la rivière est grosse comme elle l'était en 1812, c'est toujours une tâche malaisée, qui quelquefois aussi devient périlleuse. Alors la plupart des îlots étaient inondés, les rocs couverts, et les basses branches des arbres baignaient dans l'eau. En certains endroits, les naturels qui m'accompagnaient furent obligés de déposer à terre tout le chargement de notre embarcation, d'ouvrir avec la hache un passage à travers les rameaux qui couvraient le courant, puis d'entraîner de force le canot. Sur la route, point d'habitations! Il faut emporter avec soi son pain de cassava, chasser dans la forêt pour ne pas le manger sec, et chaque soir se construire soi-même un abri. Mais si on est exposé à de petites privations et à de légères fatigues, combien n'en est-on pas récompensé par l'aspect du pays qu'on parcourt! Sur la rive orientale de l'Essequibo se prolonge une noble chaîne de montagnes, qui toutes sont couvertes des plus beaux arbres et qui s'élèvent majestueusement les unes au-dessus des autres. On ne peut rien imaginer dans la nature végétale qui soit plus enchanteur, plus grand, plus riche. Et quand le ciel est serein et l'air frais, quand le soleil commence à disparaître derrière la cime des montagnes, quand l'hagawa fleuri embaume les bois environnants, que des *aras* écarlates passent et repassent en frisant l'eau de leurs ailes, que le maam jette sa note plaintive, et que le roitelet jette sa chanson du soir, oh! qui ne tomberait pas dans une ineffable extase!

Un peu avant de dépasser la dernière cataracte, deux immenses rocs apparaissent presque au sommet d'une des nombreuses montagnes qui forment cette si longue chaîne, et c'est de là qu'elle commence insensiblement à se diriger vers le sud. A voir ces deux rocs élever la tête au-dessus des arbres environnants, on dirait d'antiques tours gothiques de quelque potentat féodal. Une vingtaine de milles plus loin, vous quittez l'Essequibo et vous entrez dans la rivière Apoura-Poura, qui vient du sud s'y jeter. Elle a un tiers environ de la largeur que déploie la Demerary devant Stabroek. Pendant deux jours nous n'aperçûmes sur ses bords qu'un pays plat, richement couvert de bois. Nous laissâmes le Sipalouni à droite, et le troisième jour nous atteignîmes une petite montagne où les Indiens avaient défriché à peu près un acre de terre. Peut-être le voyageur qui traversera après moi ces solitudes trouvera-t-il en ce lieu des habitations. Deux journées de marche au-delà, nous parvînmes à une éminence, située sur la rive occidentale, où ne s'élevait qu'une seule hutte; mais à un demi-mille dans la forêt nous en trouvâmes plusieurs autres, celles-ci carrées et celles-là rondes, avec des toits pointus. Le poisson appelé *pacou* abonde dans l'Apoura-Poura, et, je crois, il n'en est pas en Guiane de plus gras et de plus savoureux. Il ne se prend pas à l'hameçon, mais les Indiens l'attirent à la surface de l'eau au moyen des graines de l'arbre qu'ils nomment *crabwood*, puis le tuent à coups de flèches.

Nous étions alors en pleine Macoushie. C'est la dénomination que porte le pays habité par une tribu distincte des nombreuses tribus indiennes. Les Macoushis passent pour fort habiles à se servir du tube à vent, et sont fameux pour leur adresse à préparer ce mortel poison végétal communément nommé *wourali*. C'est de cette contrée que viennent les magnifiques perroquets appelés *kessis-kessis*. On y trouve des montagnes de cristal, et on y voit jusqu'à trois différentes espèces d'aras, qui toutes trois sont fort nombreuses. Là aussi pousse l'arbre d'où se tire la gomme élastique.

Il est gros, et aussi grand qu'aucun autre dans la forêt. Le bois ressemble à celui du sycomore. La gomme est contenue dans l'écorce. Lorsqu'on y fait une entaille, elle en sort aussitôt et est assez abondante. Elle est tout-à-fait blanche et non moins épaisse que de la crême. Comme elle durcit presque immédiatement à sa sortie de l'arbre, il est fort aisé d'en recueillir une boule : on n'a besoin que de tourner le jus dans ses mains à mesure qu'il découle. Il devient presque noir dès qu'il est exposé à l'air, et tout de suite, sans qu'il subisse d'autre préparation, on peut s'en servir pour effacer le crayon. Enfin, l'élégant oiseau à crête, nommé *coq de rocher*, et si admirablement décrit par Buffon, est indigène des montagnes boisées de la Macoushie.

Le deuxième jour après que nous eûmes quitté les huttes des Macoushis, mes guides me montrèrent un endroit où avait jadis demeuré un homme blanc. Curieux de savoir quel motif avait pu décider cet homme à venir habiter solitairement si loin de ses amis et des gens de sa couleur, je questionnai les Indiens, et ils m'apprirent que c'était un pauvre diable, endetté par suite de spéculations malheureuses, pour qui ses créanciers n'avaient pas plus de compassion qu'on n'en a d'habitude pour un débiteur. Voyant que ses efforts de chaque jour étaient inutiles et que ses meilleures intentions ne lui servaient de rien, craignant d'ailleurs qu'après lui avoir pris tout ce qu'il possédait on ne lui enlevât aussi la liberté, il crut pouvoir se permettre d'échapper par la fuite à tous les maux qui l'accablaient, quand pour s'en débarrasser il avait raisonnablement fait tout ce qu'un honnête homme doit faire. Il laissa donc ses créanciers parler et penser de lui comme il leur semblerait bon, dit adieu au pays où il avait vu jadis des temps meilleurs, pénétra au fond de ces sombres déserts, et y termina sa vie. C'est à trois ou quatre journées de l'endroit où il avait fixé sa résidence que, d'après certaines cartes de l'Amérique septentrionale, se trouve le lac Parima ou la mer Blanche. Mais en vain ai-je cherché parmi les Indiens à recueillir des renseignements, soit sur la situation, soit sur l'existence même de ce lac. Ils se contredisaient tellement les uns les autres sur ce sujet, qu'on peut conclure que le lac n'a jamais existé autre part que dans la tête de quelques géographes.

Le lendemain, nous vîmes une crique à gauche, et bientôt après la route qui menait au pays découvert. Là, vous tirez votre canot dans la forêt, et vous l'y laissez. Il faut alors que les Indiens portent votre bagage. La crique devant laquelle on a passé coupe la route, conduisant au plus prochain village; mais en plus d'un endroit, des arbres qui sont tombés en travers vous offrent d'excellents ponts. Après une heure et demie de marche vous gagnez la lisière du bois, et devant vous se développe une savane délicieuse. C'est un parc naturel complétement environné de hautes montagnes, qui toutes sont drapées des arbres les plus magnifiques, les unes en forme de pyramides, les autres comme des pains de sucre qui surgissent par gradation, celles-ci arrondies au faîte, celles-là paraissant avoir perdu leur sommet. Nous traversâmes la savane dans la direction du sud, et entrant à l'extrémité, dans la forêt, nous suivîmes jusqu'au lendemain soir sans trouver d'habitation un chemin tortueux qui passait alternativement sur des montagnes escarpées et rocailleuses, et dans des marécages où nous avions souvent de l'eau jusqu'aux genoux. Le *jabiru*, l'oiseau le plus grand de la Guiane, vit au milieu de ces marais. Du reste, ce pays semble condamné à une solitude absolue et à un perpétuel silence : on n'y aperçoit pas même la trace d'un seul quadrupède. Mais ce paraît être la véritable patrie de l'arrow-root. Chaque fois qu'on traverse une partie de la forêt occupant un bas-fond, on l'y voit pousser avec une admirable vigueur.

Des inondations nous avaient obligés de faire un circuit, lequel retardait bien de quarante-huit heures le moment où nous devions franchir la frontière portugaise. Mais, en présence du magnifique spectacle qui du village que nous atteignîmes enfin par ce long détour s'offre aux regards du voyageur, je ne pus quant à moi regretter le temps que nous avions perdu. La chaîne sur laquelle les habitations sont situées est raide, haute et pleine d'énormes rochers. Les huttes ne sont pas toutes réunies en un même endroit, mais s'élèvent, éparses çà et là, où il s'est trouvé assez d'espace uni pour les recevoir, de sorte qu'elles sont séparées par des bouquets de bois et ainsi plus pittoresques. Au bas de la chaîne s'étend vers le sud-sud-ouest une immense plaine qui ne se termine qu'à l'horizon, et qui, vue du village, ressemble à un océan de verdure dont les arbres sont des îles. Par derrière, les montagnes présentent les aspects les plus romantiques; elles sont empilées les unes sur les autres et s'éloignent insensiblement jusqu'à ce qu'elles aillent se perdre dans les nuages.

Le jour suivant, pour atteindre la prochaine bourgade d'Indiens, la dernière que nous rencontrâmes sur notre route jusqu'à la frontière, nous eûmes à traverser une partie de la plaine dont j'ai tout à l'heure parlé. Elle était alors en beaucoup d'endroits couverte d'eau, et comme pendant les pluies périodiques elle doit assez avoir l'air d'un lac, il n'est pas improbable que ce soit la circonstance qui a induit les voyageurs et les géographes à supposer que le fameux lac Parima ou El-Dorado existait dans ces régions. Chemin faisant, nous vîmes des troupes de daims : mais ils se tenaient toujours à distance et aux aguets. Nous troublâmes aussi des oiseaux aquatiques de toute espèce. Mais ce qui peut-être m'étonna le plus, ce sont les nombreuses et colossales fourmilières, qu'on découvrait sur tous les endroits secs; formées d'une argile jaune excessivement dure, elles sont coniques, hautes d'une dizaine de pieds, impénétrables à la pluie et assez solides pour défier le plus terrible ouragan.

A trois heures environ de la bourgade, coule une rivière appelée *Pirara*, sur laquelle nous nous embarquâmes. De la Pirara nous passâmes dans la rivière Maou, puis du Maou dans le Tacatou ; et juste au point où le Tacatou se jette dans le Rio-Branco, s'élève le fort Saint-Joachim, qui défend de ce côté la frontière portugaise. Il nous fallut pour y arriver quatre jours de navigation. Rien d'extraordinaire ne signala notre voyage. Ces cours d'eau traversent un pays découvert, produisant une grosse herbe, et parsemé de groupes d'arbres. Leurs rives ne sont couvertes que de bois chétifs et rabougris. Le tapir plongeait fréquemment sous nos yeux. Cet oiseau n'est pas sauvage, et il me fut souvent facile de le tirer à terre. Les kessis-kessis étaient innombrables, ainsi que les aras ou bleus ou écarlates. Sur le Tacatou nous vîmes le troupiale, et rien n'est plus délicieux à l'oreille que les douces et plaintives notes de ce joli chanteur des déserts. Les Portugais l'appellent le *rossignol de Guiane*.

Le fort Saint-Joachim a été bâti vers 1767, dans la crainte, dit-on, que les Espagnols ne vinssent de Rio-Negro s'établir en ces lieux. Il était, lors de mon passage dans un triste état de délabrement. Les inondations avaient enlevé la porte et détruit la muraille, tant à droite qu'à gauche, mais le gouverneur prenait des mesures pour le faire réparer, et après les réparations convenables, il devait y placer douze pièces d'artillerie. Sur la même ligne que le fort, et à quelques verges seulement de la rivière, sont la résidence du gouverneur, les casernes, la chapelle, l'habitation du père confesseur, bâtiments tous situés à peu de distance les uns des autres, mais qui seuls avec la citadelle constituent ce qu'on nomme le fort *Saint-Joachim*. Pour en finir avec le lac Parima, je demandai au vieil officier qui commandait le fort s'il croyait que ce lac existât quelque part. « J'en doute, me répondit-il, car j'ai passé quarante années de ma vie dans la Guiane portugaise, et je n'ai jamais rencontré personne qui l'ait vu. »

A présent que j'ai atteint le but vers lequel tendaient mes pas, reste à dire quelques mots sur le poison que

je me procurai le long de la route. Je vais en indiquer brièvement la composition, les effets, les usages, les antidotes présumés. Et d'abord, on n'aura sans doute pas oublié que dans les immenses solitudes du Demerary et de l'Essequibo, loin, bien loin d'aucun établissement européen, il y a une tribu d'Indiens connue sous le nom de *Macoushis*. Or, quoique le wourali soit employé par tous les sauvages de l'Amérique septentrionale qui habitent entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, c'est néanmoins cette tribu qui le fabrique plus violent que toutes les autres. Les Indiens qui avoisinent Rio-Negro ne l'ignorent pas, et viennent jusqu'en Macoushie faire leur provision. C'est apparemment parce que le wourali qu'ils préparent est si recherché, que les Macoushis le vendent si cher. Même, comme il m'arriva dans plusieurs huttes, ils ne veulent quelquefois pas en vendre, tel prix qu'on leur offre. « C'est notre poudre à nous, c'est notre plomb, disent-ils, et nous avons tant de peine à nous le procurer ! » Quand l'un d'eux a besoin d'en confectionner, il part un jour ou deux d'avance, et va dans la forêt chercher les ingrédients nécessaires. Parmi ces solitudes pousse une vigne appelée *wourali*, et qui donne son propre nom à ce poison parce qu'elle sert principalement à le composer. Lorsque l'Indien en a coupé un nombre de branches suffisant, il déterre une racine très amère, lie le tout ensemble, puis se met en quête de deux plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert et glutineux. Il en remplit une petite gourde qu'il porte sur son dos avec les tiges de ces plantes, et enfin ne prend pas de repos qu'il n'ait trouvé deux espèces de fourmis. L'une est fort grosse, noire, et si venimeuse que sa piqûre donne la fièvre. On la rencontre le plus ordinairement à la surface du sol. L'autre est petite et rouge, pique comme une ortie, et d'habitude construit son nid sous les feuilles d'un arbrisseau. Après les avoir rencontrées, il n'a plus besoin de parcourir la forêt. Il lui faut encore certaine quantité de poivre d'Inde, mais il en cultive toujours par précaution autour de sa hutte. Il devra aussi mêler à tout le reste du venin de labarri et de counachouchi, deux serpents dont j'ai plus haut parlé; mais il en a toujours en réserve, car lorsqu'il les tue, il ne manque jamais de leur arracher les dents qui le contiennent et de les garder avec soin.

Lorsqu'il a ainsi rassemblé les ingrédients nécessaires, il râpe le plus menu possible les sarments de vigne et la racine amère, puis met ses râclures dans une sorte de tamis fait de feuilles. Le tenant au-dessus d'un pot de terre, il y verse de l'eau, et la liqueur qui passe à l'air de café. Quand ce qu'il en désire a passé, il jette le marc dès lors inutile, broie les tiges bulbeuses, et avec ses mains en exprime dans le pot la dose de jus convenable. Enfin, il écrase et y mêle les dents de serpents, les fourmis et le poivre. Cela fait, il place le mélange sur un feu modéré; pendant l'ébullition il ajoute, en cas de besoin, quelques gouttes de la décoction de wourali, écume soigneusement avec une feuille, et le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en un sirop épais d'une couleur brune très foncée. Aussitôt qu'il est arrivé à cet état, on y plonge la pointe de quelques flèches pour en essayer la force. Si l'épreuve est satisfaisante, on le verse dans une calebasse qu'on recouvre de plusieurs lits de feuilles, par dessus lesquelles on attache avec une corde un morceau de peau de daim. On le serre alors dans la partie la plus sèche de la hutte, et de temps en temps on le suspend sur le feu, pour combattre les effets nuisibles de l'humidité.

L'acte de préparer ce poison n'est pas regardé comme une affaire toute simple. Le sauvage peut façonner son arc, attacher la barbe à la pointe de sa flèche, et confectionner ses autres objets de destruction, soit couché dans son hamac, soit au milieu de sa famille; mais s'il doit fabriquer le wourali, de nombreuses précautions sont supposées nécessaires. Il n'est permis ni aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes, crainte qu'Yabaou, le mauvais esprit, ne leur joue quelque tour. Le hangar sous lequel a bouilli le mélange passe pour souillé, et on l'abandonne à tout jamais. L'individu qui préside à l'opération doit être à jeun depuis le matin, et ne rien manger tant qu'elle n'est pas finie. Il faut que le vase dans lequel bout le poison soit neuf et n'ait encore rien contenu; sinon le wourali n'aurait pas de force. Ajoutez que l'opérateur doit bien prendre garde de s'exposer à la vapeur qui s'en échappe pendant qu'il est sur le feu. Malgré cette précaution, et d'autres aussi, comme celle de se laver souvent la figure et les mains, les Indiens pensent encore que la santé en souffre. Ils disent que toujours après ils sont malades plusieurs jours de suite; mais ce qui est plus probable, ils croient l'être. En tout cas, la préparation du wourali passe pour une œuvre sombre et mystérieuse; et, à ce qu'il semble, les Indiens imaginent qu'elle peut influer d'une manière funeste sur d'autres personnes que sur celle qui le fait bouillir. C'est ainsi que l'un d'eux me promit un soir de m'en fabriquer, et que le matin il refusa de tenir sa promesse, sous prétexte que sa femme était enceinte.

Maintenant, voyons comment s'emploie le wourali, et quelles sont les armes qui le portent à sa destination. Lorsqu'un indigène du Macoushie s'en va à la chasse du gibier qui porte plume ou de simples oiseaux, il ne prend que rarement son arc et son carquois. C'est de son tube à vent qu'il se sert alors. Le tube qui constitue ce singulier engin de mort est une des plus grandes curiosités naturelles de la Guiane. Il ne se trouve pas dans le pays même des Macoushis. Ces Indiens vous disent qu'il pousse au sud-ouest de leur territoire, dans les solitudes qui s'étendent de leurs frontières au Rio-Negro. Il faut que ce roseau parvienne à une extraordinaire longueur, car la partie dont ils font usage est longue de dix à douze pieds, et on n'y peut apercevoir le moindre amincissement; les deux bouts sont aussi gros l'un que l'autre. Il est d'une couleur jaune très luisante, et parfaitement uni en dedans comme en dehors. Il pousse creux, et dans toute son étendue on ne saurait distinguer ni nœud ni joint. Les naturels le nomment *ourah*. Ce roseau, par lui-même, est trop mince pour servir de tube à vent; mais il y a dans toute la Guiane une espèce de bambou plus gros et plus fort, et les Indiens y recourent comme une sorte de fourreau dans lequel ils insèrent l'ourah. Ce bambou est brun, susceptible d'un grand poli, et paraît comme avoir des jointures de six en six pouces. On l'appelle *samourah*, et la moelle intérieure s'en extrait aisément lorsqu'on l'a laissé quelques jours tremper dans l'eau. C'est donc l'ourah et le samourah, l'un dans l'autre, qui forment le tube à vent de Guiane. Celle des deux extrémités qui s'applique à la bouche est entourée d'une petite corde en herbe de soie, pour empêcher qu'elle ne se fende; l'autre qui est sujette à frapper contre la terre, est garantie au moyen de la graine du fruit nommé *acuero*, coupé horizontalement par le milieu et percée par le bout, de façon qu'on y insère l'extrémité du tube. Cette graine est fixée en dehors par une attache, et à l'intérieur remplie de cire d'abeilles sauvages. Les flèches qu'on lance avec cet instrument ont neuf ou dix pouces de long. Elles sont faites de la feuille d'une espèce de palmier appelée *coucourite*, feuille qui est dure, mais cassante, et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce environ de la pointe est empoisonné. On brûle l'autre bout afin de le durcir encore davantage, et on l'environne de coton par une longueur à peu près d'un pouce et demi. Il faut beaucoup de pratique pour bien disposer ce coton, qui doit avoir assez de volume pour remplir juste le creux du tube, et néanmoins ne pas gêner en y adhérant le vol de la flèche. On le fixe avec un fil en herbe de soie pour qu'il ne bouge pas de place.

Les Indiens se sont montrés fort ingénieux dans la disposition du carquois où ils renferment les flèches qu'ils lancent avec leur tube. Il peut en contenir au moins de cinq à six cents. Généralement il est long de douze à quatorze pouces, et pour la forme ressemble à un cornet dans lequel on agite des dés. L'inté-

rieur est un élégant ouvrage de vannerie en bois qu'on prendrait pour de l'écorce de bambou, tandis que la couverture est toute d'une pièce et formée d'une peau de tapir enduite de cire. Autour du carquois et à égale distance des deux extrémités, est attachée une corde qui en outre fait un nœud assez large pour que le chasseur y passe le bras et l'épaule, et puisse le porter quand il s'en sert. Près de l'ouverture est suspendu un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de l'os de la mâchoire du poisson appelé *piraï*, avec lequel l'Indien apointit ses flèches. Avant de les mettre dans le carquois, il les attache avec deux ganses de coton, une à chaque bout, autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois lui-même. L'extrémité de ce bâton qui doit se trouver en haut est munie de deux petites pièces de bois placées transversalement et entourées d'un petit cerceau qui leur donne l'air d'une roue; c'est afin que la main ne soit pas blessée quand on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. Enfin au carquois est aussi attachée une espèce de corbeille qui contient le coton sauvage dont il est indispensable que leur gros bout soit garni.

Son carquois de flèches empoisonnées sur l'épaule, et dans la main son tube qu'il porte comme un soldat son fusil, voyez l'Indien s'avancer vers la forêt pour y tuer des *powises*, des *maroudis*, des *waracabas*, et d'autres oiseaux. Il s'en approche non moins silencieux que la nuit, et marche avec tant de précaution que les feuilles sèches dont la terre est jonchée ne frémissent pas sous ses pieds. Son oreille est ouverte au moindre bruit, tandis que son œil, aussi perçant que celui du lynx, cherche à découvrir des victimes dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri, et les attire d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'elles soient à sa portée. Quand elles ne sont plus qu'à deux ou trois cents pieds de distance, car il peut leur envoyer la mort d'aussi loin, il tire une flèche de son carquois, l'insère dans son tube et aspire l'air quelques secondes pour souffler ensuite avec plus de force. A une vingtaine de pouces du bout par lequel il souffle sont fixées deux dents d'accouri qui lui servent de point de mire. Silencieuse et rapide, la flèche vole et manque rarement d'atteindre l'objet contre lequel elle est lancée. Quelquefois l'oiseau blessé reste sur l'arbre où il a été atteint, et tombe après deux ou trois minutes; s'il peut encore déployer les ailes, sa fuite est de courte durée; et l'Indien, suivant la direction qu'il prend, est sûr de le trouver mort. On pourrait croire que s'il n'a reçu qu'une blessure légère le gibier s'échappera; mais non, quoique très sec, le wourali se mêle presque instantanément au sang ou à l'eau avec lesquels il est en contact. Mouillez-vous le doigt, par exemple, et passez-le aussi vite que possible sur une flèche, vous êtes certain d'emporter le poison. La moindre égratignure suffit donc pour que l'animal n'ait aucune chance de salut, seulement sa mort sera plus ou moins prompte, selon sa taille et selon qu'une plus ou moins grande quantité de venin aura pénétré dans la plaie. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la chair du gibier ainsi tué n'en devient aucunement malsaine, et qu'elle ne paraît pas se corrompre plus vite que celle des animaux qu'égorge un boucher ou qu'on abat avec de la poudre et du plomb. De retour au logis, l'Indien suspend soigneusement son tube au faîte de son toit en spirale et ne le place jamais dans une position oblique, crainte de le déjeter. Quand il veut chasser non-seulement des oiseaux, mais surprendre le daim ou arracher le tapir à sa retraite marécageuse, il se sert d'un arc et de flèches fort différentes de celles déjà décrites. L'arc a généralement six ou sept pieds de longueur, et est tendu d'une corde faite en herbe de soie. Les forêts de la Guiane fournissent plusieurs espèces de bois très dur et en même temps très élastique, desquelles on fabrique de beaux et bons arcs. Les flèches, longues de quatre ou cinq pieds, sont des roseaux jaunes sans nœuds ni joints, qui poussent en grande abondance dans toute la contrée. Un morceau de bois dur, long d'environ neuf pouces, est inséré dans le bout du roseau et attaché avec du coton bien ciré. A l'extrémité de ce morceau de bois, qu'on entoure d'une corde crainte qu'il n'éclate, est pratiqué un trou carré, dans lequel se met et s'ôte à volonté une pointe en bois de courita, bien enduite de wourali. Pour prévenir les accidents et la défendre de la pluie, on coiffe cette pointe d'un morceau de bambou fendu qu'on retire quand on veut se servir de la flèche. Enfin deux plumes sont fixées à l'autre bout du roseau, afin qu'il fende mieux l'air. Outre un arc et un certain nombre de flèches, l'Indien porte une petite boîte qui renferme pour rechange douze à quinze pointes empoisonnées, longues de six pouces.

Quant aux antidotes par lesquels le wourali puisse être combattu, je crois qu'il n'en existe pas. Les naturels disent, à la vérité, que si on peut pendant cinq ou six heures de suite retenir l'animal blessé dans l'eau jusqu'à la bouche, le poison ne lui sera point fatal, et encore que le jus de la canne à sucre introduit dans son gosier en détruira les funestes effets. Mais ces remèdes furent essayés devant moi sur des volailles qu'on avait choisies bien portantes pour les empoisonner, et toutes expirèrent aussi vite que si on n'eût rien tenté pour leur sauver la vie. De même, on me recommanda le rhum; j'en donnai à une autre, mais sans plus de succès. Certaines personnes supposent que si on faisait parvenir de l'air dans les poumons du malade au moyen d'un petit soufflet on l'arracherait à la mort, pourvu que l'opération se continuât pendant assez de temps. Cela peut être; mais un tel mode de guérison serait difficile et ennuyeux, et si on est blessé au milieu de la forêt, loin de ses amis ou dans la hutte d'un sauvage, on n'a qu'une faible chance de guérir en y recourant. Bref, si les Indiens connaissaient un antidote sûr, ne l'auraient-ils pas toujours sur eux? S'ils avaient cet antidote sous la main, ne l'emploieraient-ils pas aussitôt après avoir été blessés? Et leur confiance en son efficacité ne diminuerait-elle pas beaucoup l'horreur qu'ils trahissent quand vous tournez contre eux une flèche empoisonnée?...

Pendant ma résidence au fort Saint-Joachim, les fièvres du pays me prirent. C'est pourquoi, n'ignorant pas que plus j'attendrais dans ces régions désertes, moins il était probable que je dusse recouvrer la santé, je renonçai à toute idée de pénétrer plus loin, et je m'en retournai lentement vers la Demerary, presque par la même route par laquelle j'étais venu. Je dis lentement, car la maladie ne me laissa, en quelque façon, aucun instant de repos. J'arrivai demi-mort chez un de mes amis qui habitait sur la crique du Miribi dont les eaux communiquent avec la rivière ci-dessus nommée. Ses bons soins ne parvinrent qu'à me rétablir imparfaitement; et quand, après avoir visité la Nouvelle-Grenade et l'île Saint-Thomas, je regagnai l'Angleterre, je gardai encore les fièvres trois ans!

—

DEUXIÈME VOYAGE.

En 1816, deux jours avant l'équinoxe du printemps, je me rembarquai à Liverpool pour aller une seconde fois explorer l'hémisphère méridional. Le navire qui me reçut à son bord était frété pour Fernambouc. La partie européenne de l'Atlantique, à l'époque de l'année où je la parcourus, n'offre presque rien qui doive fixer l'attention du naturaliste. Mais, des îles du cap Vert aux côtes du Brésil, vous apercevez une multitude de mouettes d'espèces différentes qui, sans doute, gîtent dans l'île Saint-Paul. Quelquefois l'énorme pélican-frégate passe au-dessus de vos têtes, ou bien vous le remarquez qui, presque immobile, épie d'une



Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demérary.

prodigieuse hauteur des bancs de poissons; rarement il fond sans succès sur sa nombreuse proie. D'autres fois, c'est l'oiseau du tropique qui s'approche assez pour qu'on admire les longues plumes de sa queue. Sous la ligne, lorsque le temps est calme, apparaissent des requins d'une effrayante taille. Vous les découvrez du pont au moyen de leur nageoire dorsale qui s'élève au milieu de l'eau.

Quand vous arrivez enfin dans la baie de Fernambouc, et que les rivages commencent à devenir visibles, devant vous se développe un spectacle de plus en plus délicieux. Les montagnes, revêtues de bois, se lèvent graduellement les unes derrière les autres dans l'intérieur des terres, sans qu'aucune d'elles ait pourtant une élévation considérable. Une singulière ligne de rochers se prolonge parallèlement à la côte et forme le hâvre, car c'est entre ce récif et la ville que mouillent les vaisseaux. Le passage par lequel vous pénétrez dans ce hâvre est très étroit et défendu par un fort bâti sur les rochers. A main droite, vous avez le mont Olinda tout couvert de maisons et de couvents; à main gauche, une île plantée d'épais cocotiers qui augmente encore la beauté de la scène. Il y a deux autres forts bien construits sur l'isthme, entre l'Olinda et Fernambouc, et une colonne au milieu pour aider le pilote.

Fernambouc contient probablement plus de cinquante mille âmes. Cette ville est divisée en trois parties distinctes, qui pourtant sont de niveau, quoique l'une occupe l'extrémité d'une péninsule, l'autre une île, et la troisième le continent. Bien qu'elles ne soient qu'à quelques degrés de la ligne, le climat y est entièrement salubre, et grâce aux brises rafraîchissantes de la mer presque tempéré. Si, chose qui n'était pas impossible, l'art ou même le bon sens eût fait pour Fernambouc autant que la nature, ce serait aujourd'hui un des plus beaux ornements de la côte brésilienne; mais, point! A voir cette cité, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'idée que chaque habitant, lorsqu'il a bâti sa maison, n'a été mû que par un sentiment d'égoïsme, n'a envisagé que son intérêt personnel, et n'a nullement pris l'utilité générale en considération. Aussi souhaiteriez-vous qu'une place si fameuse par son hâvre, si favorisée par le climat, ou si bien située pour le commerce, se fût élevée sous les auspices d'une Didon et non sous ceux d'un Bragance! Quand vous parcourez les rues, l'aspect des habitations n'a rien qui flatte les yeux. Les unes sont très hautes, les autres très basses; celles-ci viennent d'être badigeonnées à neuf, celles-là, au contraire, sont si sales, si dégoûtantes, si négligées qu'elles paraissent ne pas avoir de propriétaires. Les balcons encore ont l'air le plus triste et le plus sombre qui se puisse imaginer; ils ne sont pas en général ouverts

comme dans la plupart des villes sous les tropiques, mais grillés comme la fenêtre d'une laiterie dans une ferme, et souvent le grillage est même plus serré. Puis, c'est partout un manque déplorable de propreté; partout ce sont des tas d'immondices, d'ordures et de fumier qui obstruent la voie publique, et qui révoltent un Européen. Il gémit d'un tel relâchement de la police municipale; et quand le vent se met à souffler par hasard, il est bientôt assailli par un nuage de poussière qui n'est rien moins que parfumée.

Quand on contemple le port de Fernambouc, plein des vaisseaux de toutes les nations; quand on sait que les plus précieuses marchandises de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie y arrivent sans cesse; quand on voit l'immense quantité de coton, de bois de teinture et de fruits délicieux, que les campagnes environnantes versent dans la ville, il est impossible de ne pas s'étonner comment les citoyens peuvent n'avoir nul souci d'introduire dans leurs murs ces mille commodités publiques qu'on s'attend toujours à rencontrer dans une vaste et opulente cité. Si pourtant eux-mêmes sont satisfaits, il n'y a plus rien à dire. Mais qu'ils reconnaissent un jour que les inconvénients et les abus qui existent maintenant sont trop nombreux; ils ont le remède sous la main. Au reste, avec l'habitude on se fait à tout. Une ou deux semaines suffisent pour que l'étranger commence à prendre son parti des choses qui le vexaient tant lors de sa première arrivée, et après plusieurs mois de résidence, lorsqu'on a joui de la généreuse hospitalité des habitants, lorsqu'on a pu vérifier qu'intérieurement leurs demeures sont élégantes et splendides, on ne pense plus à mille petites contrariétés.

Un des principaux édifices de Fernambouc est ce qu'on appelle le palais du gouverneur général, situé au bord de la rivière Bibiride. Mais à sa forme, à son aspect, on reconnaît aisément que sa destination première n'était pas celle qu'il reçoit aujourd'hui. En effet, c'est l'ancien collége des Jésuites qui au temps de leur prospérité le firent ériger à leurs frais, et qui, lorsque Pombal prit les rênes du pouvoir, furent brutalement expulsés de la Guiane portugaise. Fut-ce bien? fut-ce mal? Un bien, répondrait-on sans hésiter en Europe. Mais interrogez les vieux et respectables Fernamboucois, et ils vous diront que la destruction de la société de Jésus a été une affreuse calamité publique, dont les tristes conséquences se font encore sentir.

Les environs de Fernambouc sont fort jolis. Vous voyez des maisons de campagne dans toutes les directions, et çà et là vous rencontrez des plantations de cannes à sucre qui enrichissent la scène. Les palmiers et les cocotiers, les bois d'orangers et de citronniers, enfin tous les différents fruits particuliers au Brésil abondent à profusion autour de la ville. Il y a sur le mont Olinda un jardin public de botanique, mais trop petit, incomplet et mal cultivé. Dans les forêts qui s'étendent à plusieurs lieues habite une incroyable multitude de bêtes féroces, d'insectes, de serpents et d'oiseaux. Outre un brillant plumage, beaucoup de ces derniers ont un chant délicieux. Le *troupiale*, renommé pour ses riches couleurs, chante mélodieusement tout près des murs. Le *finch* à tête rouge, plus gros que le moineau européen, fait retentir des accords aussi doux que variés, en compagnie avec deux espèces de roitelets, un peu avant l'aurore. Il y a aussi plusieurs sortes de grives dont la voix est un peu différente de celle d'Europe, et deux variétés de linottes dont les accents sont si suaves, si harmonieux, qu'ils les font souvent condamner à devenir captives dans les maisons. Un oiseau que les indigènes appellent *sangre de buey*, sang de bœuf, ne peut manquer d'occuper votre attention. Il appartient à la tribu des passereaux, et est fort commun autour des demeures. Les ailes et la queue sont noires, tandis que tout le reste du corps est rouge de flamme. On trouve à la Guiane une espèce absolument semblable pour la forme, le chant et les habitudes, mais différente de couleur; le corps est comme du velours noir, et on découvre seulement sur la poitrine une tache rouge. Ainsi la nature a ordonné à ce petit *tangara* de porter le deuil au nord de la ligne, et de se vêtir d'écarlate au sud.

Pendant trois mois de l'année, les environs de Fernambouc présentent un tableau plus animé qu'on ne saurait dire. De novembre à mars le temps est remarquablement beau; c'est alors que riches et pauvres, jeunes et vieux, étrangers et naturels, tout le monde abandonne la ville pour aller jouir de la campagne jusqu'aux approches du carême, époque où chacun s'en retourne afin peut-être de vaquer à ses devoirs de religion. Les villages et les hameaux où on ne voyait auparavant que les haillons de la misère, brillent pour ces quelques mois de toutes les merveilles de la toilette et de la mode. Il n'est pas de maison, pas de chambre, pas de modeste hangar que les gens de la meilleure société ne se disputent, quoiqu'ils se fussent estimés tout-à-fait malheureux s'il leur avait fallu y demeurer peu de semaines auparavant. Certaines personnes dorment durant tout le jour, d'autres s'en vont respirer à l'ombre des orangers, et le soir toutes les routes deviennent une scène mouvante de soie et de joyaux. Les tables de jeux sont sans cesse autorisées; des sommes énormes se perdent et se gagnent jour et nuit; et les joueurs, non contents de jouer dans l'intérieur du logis, s'établissent sans scrupule devant la porte pour tenter la fortune aux regards des passants. Il y a surtout à six ou sept milles de Fernambouc un charmant petit village appelé *Monteiro;* la rivière coule au bas, et ses beautés champêtres semblent surpasser toutes celles du voisinage. C'était mon lieu de promenade favorite, prédilection qui manqua me coûter cher. Une après-midi que j'errais dans les bois avoisinants, je remarquai six ou sept merles tachetés de blanc entre les ailes, qui faisaient un singulier vacarme et qui se démenaient *comme des fous* sur les basses branches d'un arbre dans un ancien verger d'orangers tout envahi par des broussailles. Parmi les ronces qui poussaient sous l'arbre, il me sembla, de certaine distance, voir se débattre comme ne pouvant se dépêtrer un énorme papillon vert-pâle. Quand une fois on s'imagine qu'une chose qu'on regarde est ce pour quoi on la prend, plus on la considère, plus on s'en persuade. Dans le cas présent, vous n'eussiez pas douté que ce ne fût un beau papillon. Comme moi, vous auriez cru n'avoir rien de mieux à faire, pour le saisir, que d'attendre patiemment qu'il se posât, crainte d'endommager ses ailes. Puis, vous approchant avec le moins de bruit possible, vous eussiez étendu la main, n'est-ce pas? Mais soudain un énorme serpent à sonnettes vous serait apparu, et vous n'auriez eu pour éviter sa piqûre que le temps de vous rejeter en arrière. Je vis bientôt ce serpent s'éloigner; et alors les merles échappant à la fascination que cet animal exerçait sur eux, ne tardèrent pas à prendre leur volée...

Lorsque la saison des pluies arriva, je m'embarquai pour l'île de Cayenne à bord d'un brick portugais. Ce maudit brick était infecté de punaises, et pour obtenir quelques instants de sommeil, j'avais beau me percher sur une cage à poules placée au milieu du pont, les scélérates petites bêtes venaient me chercher jusque-là. Heureusement, après quatorze jours de traversée, nous parvînmes à notre destination.

L'entrée du hâvre de Cayenne est magnifique. Au vent, et peu loin en mer, sont deux hautes îles boisées qui portent les noms de Père et Mère. Tout près de celles-ci, il en est d'autres qui ont l'air de leurs enfants et qui, plus petites, ne sont pas moins belles. On en voit encore une qui, séparée par un long espace, mais toujours située sous le vent de la famille, semble s'être enfuie de la maison paternelle et ne plus pouvoir retrouver son chemin. Aussi, les Français à qui appartient Cayenne l'appellent-ils *l'Enfant-*

Perdu. Tandis que vous naviguez le long de ces îles, les majestueuses chaînes du continent, ornées d'une perpétuelle verdure, vous offrent le plus magnifique spectacle qu'on puisse voir sur le rivage de cet océan depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque. Si au contraire vous portez vos regards vers la Guiane hollandaise, vous remarquerez que les montagnes commencent à se détacher les unes des autres, à être peu nombreuses, et bien avant que vous atteigniez le Surinam, les vagues de l'Atlantique ne baignent plus qu'une côte plate et bourbeuse.

Tout-à-fait au vent de Cayenne et à environ douze lieues d'aucune terre, s'élève fièrement du sein des flots un grand roc appelé le *Constable*. Comme il n'y pousse rien d'assez précieux pour que, malgré toute sa convoitise et son ambition, l'homme soit tenté d'en venir prendre possession ; c'est un endroit que les oiseaux marins chérissent et où ils peuvent élever en sûreté leur progéniture. Celui qu'on nomme *frégate* plane sans cesse autour de sa crête sourcilleuse. Là aussi le phaéton dirige son vol rapide; là des nuées de flamingos roses défient l'adresse de l'oiseleur. Du reste, tout le long du rivage en face du Constable, et même sur toutes les parties qui, soit en deçà, au-delà, n'en sont pas cultivées, on voit d'innombrables quantités d'aigrettes blanches comme la neige, de courlieux écarlates et de *becs-en-cuiller*.

Cayenne, qui pourrait cependant devenir une noble et lucrative colonie, passe pour être aujourd'hui la plus pauvre des côtes de la Guiane; ses plantations, à ce qu'il semble, sont trop séparées les unes des autres par d'immenses étendues de forêts; et la guerre de la Révolution, comme un vent qui eût soufflé de l'est, a refroidi le zèle des colons, a détruit leurs plus belles espérances. L'île d'ailleurs produit en abondance le girofle, le cinnamome, le poivre, la muscade et beaucoup d'autres épices précieuses, beaucoup des fruits propres aux régions orientales et asiatiques. La ville elle-même est assez joliment bâtie, et était autrefois bien fortifiée. On assure qu'elle aurait pu facilement être défendue par son gouverneur, Victor Hugues; mais il aima mieux se rendre et la livrer à l'ennemi. Pendant ma résidence à Cayenne, j'ai aperçu cet homme, jadis si hautain et si dur, alors vieux, cassé, et non-seulement dépouillé de tout honneur, mais encore mis aux arrêts dans sa propre maison. Il avait quatre filles accomplies, dont tous les habitants se plaisaient à faire les plus grands éloges. Vers la fin du jour, quand les rayons du soleil devenaient supportables, on voyait ces pauvres demoiselles se promener avec leur père sur le balcon de leur demeure, essayant par leur doux enjoûment, par leur tendresse filiale, d'écarter le sombre nuage qui couvrait le front du trop coupable vieillard.

La plus remarquable des plantations que je visitai dans l'île de Cayenne est, sans contredit, celle qu'on nomme *la Gabrielle*. C'était le gouvernement qui l'exploitait à son compte, et en ce genre il n'y a rien de plus beau dans le monde occidental. Elle est située sur une longue chaîne couverte de bois.

Qu'on se figure une montagne qui a la forme d'un bol renversé, et sur le faîte de laquelle sont les bâtiments d'exploitation, et on aura une idée de l'aspect qu'elle présente. On arrive à ces bâtiments par une magnifique avenue longue de cinq cents toises, des arbres fruitiers les plus précieux du tropique, et plantée avec autant de soin que de goût. Si par hasard vous la traversiez après le coucher du soleil, quand tous ces arbres sont en fleur, vous croiriez être dans les bois d'Idalie ou sur les bords du Nil, quand, au passage de la reine d'Egypte, ses sujets brûlaient leur plus pur encens. Il y a, sur le territoire de la Gabrielle, vingt-deux mille girofliers en plein rapport. On a laissé de l'un à l'autre un espace de trente pieds. Leurs branches inférieures touchent la terre. En général ils n'atteignent guère que vingt-cinq pieds de haut, quoiqu'on en voie çà et là qui montent jusqu'à soixante. Le poivre noir, le cinnamome et la muscade sont aussi très productifs sur cette plantation, de laquelle dépend une vaste pépinière où on fait des élèves de toute espèce de plantes, pour être distribués gratis aux colons qui désirent les cultiver.

Non loin des bords de l'Oyapok, rivière qui coule sur la limite de la Guiane française et du Brésil, et sous le vent de Cayenne, est une montagne qui renferme une immense caverne. Le coq de rocher y est abondant. Il a environ la taille d'un pigeon à queue en éventail. Sa couleur est orange brillant. Ses ailes et sa queue paraissent toutes frangées. Sur la tête, il porte une superbe huppe double, bordée de pourpre. Il passe le jour au milieu du silence le plus profond, dans les endroits sombres et humides, et ne sort de sa retraite que quelques instants au lever et au coucher du soleil, pour chercher sa nourriture. Il appartient à la tribu des gallinacés. Les Espagnols de l'Amérique du Sud l'appellent *gallo del Rio-Negro*, c'est-à-dire *coq de la Rivière-Noire*, et supposent qu'il ne se trouve que dans le voisinage de ce cours d'eau qui arrose des régions si intérieures; mais il est commun dans le Demerary, parmi les rocs énormes qui parsèment les forêts de la Macoushie, et on l'a tué au sud de la Ligne dans la capitanie de Para.

On peut aisément, de Cayenne, gagner en deux jours l'embouchure du Surinam, rivière qui parcourt du sud au nord la Guiane hollandaise, et sur laquelle est située Paramaribo, sa capitale. Cette ville est riche, bien commerçante, populeuse, et jusqu'à présent on l'a toujours regardée comme la plus belle cité de toutes les Guianes. Mais le temps n'est sans doute pas loin où la capitale de la Guiane anglaise, Stabroek, dont je vais bientôt parler, pourra réclamer la supériorité. Vous trouvez, au-dessus de Paramaribo, une crique ; pénétrez-y, elle vous conduira dans l'intérieur du Surinam (1) jusqu'au Nicari, qui est proche d'une vaste rivière appelée *Coryntin*. Quand vous aurez franchi cette rivière, une bonne route vous mènera à Nieuwe-Amsterdam, sur la Berbice, autre fleuve qui arrose le district dont cette ville est le chef-lieu. Je ne sais pourquoi Nieuwe-Amsterdam, qui était en bon train de devenir une importante place de commerce, semble dépérir chaque jour à vue d'œil. Stabroek, au contraire, s'accroît sans cesse ; et si sa veine de prospérité se continue, cette cité sera, dans peu d'années, une des plus florissantes colonies de l'Angleterre. Elle repose sur la rive orientale de la Demerary, à l'embouchure même, et jouit de tous les avantages des brises rafraîchissantes de la mer. Les rues sont spacieuses, disposées en dos d'âne, pavées en briques et très propres; les ponts, aussi élégants que solides; les maisons, aussi belles que commodes. Les boutiques ne sont pas moins assorties en marchandises de toute sorte, en objets de luxe, même en inutilités, que celles de Londres. Les hôtels ne laissent rien non plus à désirer aux voyageurs sous le rapport du bien-être. Stabroek est le siége d'une cour de justice, et Demerary peut se vanter d'avoir une des plus belles milices coloniales. Les plantations paraissent cultivées avec autant de soin que de succès. Pour qu'on se forme une idée de l'étendue, il faut qu'on sache qu'avant l'abolition de l'esclavage, elles ont occupé jusqu'à soixante deux mille six cent quatre-vingt-neuf esclaves, et qu'elles produisent, année commune, à peu près quarante-cinq millions de livres de sucre, huit millions de litres de rhum, onze millions de livres de café, et quatre millions de livres de coton. Ces marchandises font entrer dans les caisses de l'Etat plus de 550,000 florins, tandis que les dépenses de la colonie s'élèvent à peine au tiers de cette somme.

(1) Surinam est aussi le nom de la Guiane hollandaise, d'après la rivière qui l'arrose. De même, Demerary, Essequibo et Berbice, noms de rivières, servent à désigner les différents districts de la Guiane anglaise où ils coulent.
A. M.

Puisque nous voilà revenus dans le Demerary, nous allons encore, s'il te plaît, ami lecteur, t'entretenir de quelques-uns des animaux que ces solitudes renferment. Les reptiles y sont à coup sûr redoutables, mais plus en imagination peut-être qu'en réalité; car il faut se bien souvenir que jamais le serpent n'est l'agresseur. La nature ne l'a point pourvu d'une dent empoisonnée pour faire du mal à plaisir. Quand il recourt à cette arme souvent terrible, c'est toujours pour sa légitime défense. Pourvu donc que vous marchiez avec prudence, et que vous ayez soin de ne le toucher aucunement, vous pouvez sans péril passer auprès de lui. Mais comme en beaucoup d'occasions il se tient immobile, roulé soit à terre, soit autour des branches d'arbres sous lesquels on se promène, on doit n'avancer qu'avec la plus grande circonspection, de crainte de le troubler par mégarde.

Les forêts renferment quelques tigres ; mais ils sont en trop petit nombre, et toujours trop disposés d'eux-mêmes à fuir devant la noble face de l'homme, pour occuper un instant notre attention.

La morsure des insectes les plus incommodes ne cause, au pis-aller, qu'une fièvre passagère qu'accompagne une douleur plus ou moins vive.

Les oiseaux en général, à peu d'exceptions près, ne sont pas communs dans les parties les plus reculées des bois. Ce sont les bords des rivières, des lacs et des criques, les lisières des savanes, les vieilles habitations abandonnées par les Indiens ou celles des bûcherons, qu'ils semblent fréquenter de préférence.

Quoique le plus petit de tous, l'oiseau-mouche a droit, par l'éclat de son plumage, d'être mis en tête sur la liste de ceux du Nouveau-Monde. S'il avait existé dans l'Ancien, c'eût été vraiment lui plus qu'aucun autre qu'on aurait pu appeler *oiseau de paradis*. Voyez-le, en effet, s'élancer à travers les airs presque aussi rapide que la pensée. Un instant, il est à deux pieds de votre figure; l'instant d'après il a disparu. Tantôt il voltige de fleur en fleur, pour y buvotter les perles de la rosée; tantôt c'est un rubis, tantôt une émeraude, tantôt une topaze; tantôt il est tout or. Mais quelle arrogance à moi de vouloir décrire ce diamant de la nature, après l'élégante description que Buffon nous en a donnée!

L'île de Cayenne et le Demerary produisent les mêmes espèces d'oiseaux-mouches. Voulez-vous savoir où l'on a plus de chance de les apercevoir? Aux mois de juillet et d'août principalement, l'arbre appelé *bois immortel*, lequel est fort commun dans ces régions, se couvre d'une multitude de fleurs écarlates qui restent plusieurs semaines sans se flétrir : c'est en quelque sorte le rendez-vous de toutes leurs espèces. La *sauge* rouge sauvage est aussi un de leurs arbustes favoris, et ils bourdonnent comme autant d'abeilles autour du wallaba. De fait, il n'y a guère de fleurs soit dans l'intérieur des terres, soit sur le rivage, qui ne reçoivent les fréquentes visites des uns ou des autres. Aussitôt que vous entrez dans la forêt, sur les terres hautes de l'intérieur, vous en voyez de bleus, de verts, de bruns, ceux-ci les moindres de tous, qui, avec deux longues plumes à la queue, n'ont littéralement pas le corps plus gros qu'un bourdon; vous en voyez encore de petits à queue fourchue et à cou pourpre, et combien d'autres! Tous luisent devant vous dans mille attitudes différentes. Une espèce seule ne montre jamais sa beauté au soleil; et si ce n'était ses étincelantes couleurs, il a de telles habitudes, que vous seriez presque tenté de le classer avec les suce-chèvres. C'est le plus grand des oiseaux-mouches; et sauf la tête, qui est noire, il a le reste d'un rouge de feu ou d'un vert à reflets d'or. Il porte à la queue deux larges plumes qui se croisent; d'où les Indiens l'ont nommé *karabimiti*, c'est-à-dire *ara-oiseau-mouche;* car l'ara est surtout remarquable par la longueur et la richesse de sa queue.

Vous ne l'apercevrez jamais sur la côte de la mer, ni au bord des fleuves, aussi loin qu'ils sont salés, ni dans le cœur de la forêt, à moins qu'il n'y ait découvert de l'eau douce. C'est ordinairement le long des rivières boisées, autour des criques sombres et solitaires, qu'il habite. Il abandonne sa retraite avant le lever du soleil pour se nourrir des insectes qui marchent sur l'eau, y retourne au premier rayon que lance cet astre pour y demeurer sédentaire tout le jour, et n'en sort qu'à l'instant du crépuscule. Il bâtit son nid sur une branche flexible, au-dessus de l'eau, dans les endroits les moins fréquentés; et ce nid, vous le prendriez pour un morceau de cuir de bœuf.

C'est, selon moi, une erreur, fort poétique à la vérité, de croire que l'oiseau-mouche ne se nourrit que du miel qu'il trouve dans le calice des fleurs. En effet, presque toutes celles des pays situés sous les tropiques renferment des insectes de tel ou tel genre. Or, s'il est plus empressé à y venir butiner une heure ou deux après le lever du soleil lorsqu'il est tombé une averse, c'est qu'alors précisément ces insectes s'avancent sur le bord des fleurs, afin que les rayons de l'astre du jour puissent sécher soit la rosée nocturne qui les a mouillés, soit les gouttes de pluie qu'ils ont reçues. Quand on ouvre l'estomac de l'oiseau-mouche, on y trouve presque toujours des insectes morts.

Parmi les autres oiseaux propres au Demerary, et tous remarquables par l'éclat de leur plumage dont je n'ai pas encore parlé, je signalerai le cotinga, dont les Indiens sont unanimes à vous dire qu'ils n'ont jamais vu le nid; une espèce de geai qu'ils appellent *ibibirou;* le boclara, dont la taille et les habitudes ressemblent à celles du pigeon ordinaire; le cuia, ainsi nommé du cri qu'il jette; le cassique, remarquable en ce qu'il recherche la société de l'homme, mais dédaigne de lui devoir sa nourriture, et va prendre ses repas dans la forêt voisine; le pivert, dont le bec frappe avec tant de violence contre l'écorce des arbres, que vous diriez les coups de la cognée d'un bûcheron ; le roi-pêcheur, qui, au lieu de se construire un nid, pond dans le sable, au bord des criques et des rivières; le tanyara, qui, par la richesse de ses couleurs, n'est pas sans analogie avec notre linotte et notre moineau franc ; enfin le petit oiseau-tigre, le manikin, l'yawaraciri, l'hiahia, le bittern, la perdrix et le waracaba ou trompette, qui doit ce nom au bruit singulier qu'il fait entendre.

TROISIÈME VOYAGE.

Après quelques années de résidence en Angleterre, je ne pus résister au désir d'aller encore une fois explorer les forêts de la Guiane. En février 1820, je quittai le golfe de la Clyde à bord du *Glenbervie*, beau navire appartenant à la Compagnie des Indes occidentales. Entraînés au nord-ouest de l'Irlande, nous eûmes à lutter pendant quinze jours contre un vent contraire. A la fin il changea, et notre passage à travers l'Atlantique fut des plus agréables.

Mais, hélas! quand nous arrivâmes à l'embouchure de la Demerary, nous apprîmes une triste et bien désolante nouvelle. La fièvre jaune, qui régnait dans la contrée, avait déjà plongé dans la tombe un grand nombre des habitants de Stabroek, et chaque jour nous vîmes passer dans les rues de muets et lents cortéges qui menaient de nouvelles victimes à leur dernière demeure. Je m'arrachai bientôt à cet affreux spectacle et, pour me livrer en toute liberté à mes études favorites d'histoire naturelle, je fus m'établir dans une habitation située sur la crique de Miribi, où, lors de mon premier voyage, un de mes amis, comme on peut s'en souvenir, me donna l'hospitalité. Mais il l'avait abandonnée depuis quelque temps. Aussi, quand j'y arrivai, combien l'aspect des lieux était différent de l'image que j'en avais gravée dans mon souvenir!

Autour des bâtiments, la nature semblait avoir reconquis ses anciens droits; les arbres fruitiers n'y apparaissaient plus que çà et là, maigres et chétifs, tandis que la forêt, avec plus de vigueur même qu'avant, repoussait en cette place d'où elle avait été momentanément expulsée. La maison tombait en ruines, et sans cesse l'excessive chaleur du soleil d'une part, de l'autre l'abondance des pluies, la dégradaient davantage. La toiture avait presque entièrement disparu. Avec le secours de quelques nègres que je louai à un bûcheron qui demeurait sur une autre crique du voisinage, je fis les réparations les plus indispensables. Puis, comme la loi du plus fort est toujours la meilleure, je forçai les grenouilles et maints serpents, qui en l'absence d'un maître avaient élu domicile parmi les décombres, à déguerpir au plus vite; mais je me fusse fait scrupule de tuer aucune de ces innocentes bêtes. Les hiboux s'en allèrent de leur propre accord, préférant le creux d'un arbre pour retraite à la compagnie du nouveau propriétaire. Les chauves-souris et les vampires furent moins dédaigneux : ils restèrent avec moi, entrant et sortant comme de coutume. Non loin de la maison, dans une petite hutte qui avait fait autrefois partie des communs, vivaient un homme de couleur, sa femme et leurs enfants. Ils me rendirent souvent service dans l'espèce de solitude à laquelle je m'étais condamné; et plus d'une fois j'eus le bonheur de pouvoir les payer de retour, en les aidant, lorsqu'ils étaient malades, de mes humbles connaissances en médecine.

Ainsi que je l'ai dit, le vampire était parfaitement libre d'entrer chez moi à toute heure, et d'en sortir de même. Je pus donc examiner ce bizarre oiseau avec toute l'attention qu'il mérite. D'abord je ne tardai pas à me convaincre que le sang n'était point sa seule et unique nourriture. Il fut facile, quand la lune dissipait les ténèbres nocturnes, et que les fruits du bananier étaient mûrs, de le voir s'approcher de cet arbre et en manger. Il emportait aussi en l'air, après l'avoir cueilli dans la forêt, un fruit vert et rond assez semblable au guava sauvage, et de la grosseur environ d'une muscade. Enfin, il y avait dans les fleurs du sawarri, espèce de noyer, quelque chose de son goût; car je l'ai souvent remarqué, la nuit, qui voltigeait autour de cet arbre, d'où alors je voyais de temps en temps tomber des fleurs. A coup sûr, elles ne tombaient pas naturellement, puisque toutes celles que j'examinai étaient fraîches et naguère écloses. J'en conclus donc que c'était le vampire qui les arrachait, soit pour en extraire le fruit qui commençait à se nouer, soit pour dévorer les insectes qui toujours se réfugient dans les fleurs.

En général, les vampires ont vingt-six pouces d'envergure, quoique j'en tuai un jour un qui en avait trente-deux. Ils fréquentent les vieilles masures et les arbres dont le tronc est pourri; ou bien on les découvre par douze ou quinze au fond des bois, rangés en ligne sur la même branche et tous la tête en bas. Ils ont une singulière membrane qui, partant du nez, leur donne un air tout-à-fait étrange. J'ai déjà remarqué qu'il y en avait en Guiane de deux espèces, de gros et de petits. Les premiers sucent l'homme et les divers quadrupèdes; les seconds semblent ne s'attaquer qu'aux oiseaux. Un planteur des bords de la Demerary m'a assuré ne pouvoir élever de volaille à cause de ces petits vampires. Il me montra des poules qui avaient été sucées la nuit précédente, et qui par suite du sang qu'elles avaient perdu se trouvaient presque hors d'état de marcher.

Jamais, quant à moi, malgré tout mon désir, je dirai même malgré toute ma bonne volonté, je n'eus l'avantage d'être saigné par des chirurgiens de cette sorte; mais j'ai vu des gens qui l'avaient été, qui venaient de l'être. Un jour, entre autres, j'étais allé visiter avec un gentilhomme écossais nommé *Tarbet* la rivière Paumaron. Le soir, nous suspendîmes nos hamacs sous le toit de chaume d'un paysan. Accablés l'un et l'autre de fatigue, nous dormîmes toute la nuit profondément. Mais, un peu avant le lever du soleil, je fus éveillé par les plaintes de mon camarade, et je l'entendis même, à ce moment où il aurait plutôt dû réciter ses prières du matin, proférer maintes imprécations. « Qu'avez-vous, monsieur? lui demandai-je avec douceur; est-ce que vous souffrez? — Si je souffre! répondit-il d'un ton bourru; eh, parbleu! les vampires m'ont bu, je crois, tout le sang que j'avais dans le corps. » Aussitôt qu'il fit assez clair, j'allai à son hamac, et je le vis effectivement tout ensanglanté. « Tenez! dit-il en mettant dehors un de ses pieds, regardez comme ces maudites bêtes m'ont arrangé. » Je trouvai sans peine l'endroit où il avait été mordu : c'était à l'orteil. Il avait là une plaie un peu moins large qu'une piqûre de sangsue; le sang coulait encore, et je calculai qu'il pouvait en avoir perdu de dix à douze onces. Tandis que j'examinais son pied, il m'arriva par hasard de lui dire qu'en Europe un chirurgien n'aurait pas été si généreux que de le saigner sans exiger ensuite d'honoraire. Cette plaisanterie, le croirait-on? fâcha mon homme. Au lieu d'en rire, il me regarda en face, et pendant une heure ou deux il ne souffla plus mot.

Ce ne fut pas la dernière tribulation que ce pauvre diable eut à souffrir sur les bords du Paumaron. La fatalité voulut que la nuit suivante il subît encore un mode de *traitement* que les Européens ne connaissent pas. Il y a en Guiane une espèce de grosses fourmis rouges, quelquefois appelées *rangers*, c'est-à-dire *coureuses*, quelquefois *coushies*. Ces fourmis traversent la contrée par millions à la fois, en rangs serrés, en bon ordre, comme un régiment de soldats. Elles dévorent tous les insectes qui se trouvent sur leur passage; et si une maison obstrue leur route, au lieu de se déranger, elles se précipitent au travers. Quoiqu'elles piquent cruellement quand on les moleste, le planteur n'est pas fâché de les voir dans son habitation; car leur séjour n'y est que momentané, et elles détruisent tous les genres de vermines qui peuvent s'être introduits sous son toit. Mon ami, malgré nos conseils, en écrasa le plus grand nombre possible, au lieu de les laisser en repos faire leur besogne. Aussi fut-il déchiré, piqué, mangé par les survivantes.

On rencontre aussi en Guiane, dans les herbes et sur les arbustes, un insecte fort incommode que les Français appellent *bête-rouge*. Il est d'une belle couleur écarlate, et tellement petit qu'il faut, comme on dit, mettre l'œil dessus avant de l'apercevoir. Il est fort nombreux pendant la saison pluvieuse. Sa morsure occasionne une insupportable démangeaison. Le meilleur moyen d'y apporter remède est de frotter d'huile ou de rhum l'endroit où l'on a été mordu. Mais gardez-vous d'y faire une égratignure. Si vous avez ce malheur, et que la peau se perce, un ulcère se formera bientôt. La première année que je vins dans ce pays, la bête-rouge, mon ignorance, et je puis ajouter le peu de soin que je pris, m'avantagèrent au-dessus de la cheville d'un mal dont je souffris six mois; et, lorsque clopin-clopant je marchais dans l'herbe, une multitude des mêmes insectes grimpait sur les bords de la plaie et en augmentait d'autant l'inflammation.

Le temps et l'expérience m'ont convaincu qu'il n'y a vraiment pas beaucoup de danger à errer au milieu des serpents et des bêtes sauvages, pourvu seulement qu'on soit maître de son sang-froid. Il ne faut jamais vous en approcher d'une manière brusque; sinon, vous êtes sûr de payer cher votre témérité, car dans chaque animal l'instinct de la légitime défense prédomine sur tous les autres. C'est ainsi que les reptiles pour se défendre de ce qu'ils regarderont comme une attaque de votre part, tandis que vous n'aurez songé à rien moins qu'à les attaquer, vous rendront victimes des terribles effets de leur venin. Le jaguar, si vous le surprenez à l'improviste, s'élancera sur vous, en un clin d'œil il vous terrassera et vous privera de sentiment. Si au contraire vous n'étiez pas arrivé inopinément sur lui, il y a dix à parier contre un qu'il aurait

battu en retraite au lieu de vous disputer le chemin. Le labarri est un des reptiles les plus venimeux, ce qui n'empêche pas que je m'en sois souvent approché sans crainte à deux verges de distance. J'avais soin d'avancer doucement, lentement, sans remuer les bras ; et toujours il me laissait l'examiner à loisir, jamais il ne témoignait la moindre disposition à se jeter sur moi. Il paraissait bien me fixer comme d'un air soupçonneux, mais c'était tout. J'ai plusieurs fois pris une branche longue d'une dizaine de pieds et la lui ai mise sur le dos. Il poursuivait alors sa route sans daigner se mettre en colère. Mais lorsque soudain je dirigeais le bout de mon bâton vers sa tête, il ouvrait aussitôt la bouche, se précipitait dessus et le mordait.

Un jour, curieux de voir comment le venin sort de la dent des reptiles, je parvins à prendre un labarri vivant. Il avait environ huit pieds de longueur. Je l'empoignai par le cou, et je plaçai ma main si près de sa mâchoire, qu'il ne lui fut pas possible de tourner assez la tête pour me la mordre. C'était la seule position dans laquelle je pusse le tenir sans péril et en même temps de façon à satisfaire ma curiosité. Pour cela il ne fallait qu'un peu de courage et de résolution. Je pris alors de l'autre main un petit morceau de bois, et je le pressai contre la dent venimeuse qui est invariablement située dans la mâchoire supérieure. Vers la pointe de cette dent, du côté où elle est convexe, il y a une petite ouverture oblongue qui communique à travers la racine jusqu'à la petite poche contenant le venin. Or, quand la pointe de la dent se trouve pressée, la racine presse elle-même la poche et fait monter une partie du venin qui y est renfermé. Ainsi, lorsque j'appliquai mon morceau de bois sur la dent dont je parle, du trou sortit une liqueur épaisse et jaunâtre, comme une forte décoction de camomille. C'était le venin, dont la violence est telle que le labarri passe pour être le serpent le plus redoutable des forêts de la Guiane.

Un autre jour, j'en attrapai un autre et je le fis se mordre lui-même de force, je fis entrer sa dent venimeuse dans son ventre. Pendant quelques minutes je crus qu'il allait mourir, car il paraissait lourd et languissant. Toutefois, au bout d'une demi-heure, il redevint aussi vif et aussi vigoureux que jamais, et le reste de la journée se passa sans que rien indiquât qu'il avait été malade. La vie du serpent est-elle donc à l'abri des effets de son propre venin ? ce sujet n'est pas indigne de la considération des naturalistes.

Mais, pour le moment, laissons de côté les oiseaux, les insectes et les reptiles ; et disons quelques mots des Indiens qui naissent, vivent et meurent dans ces forêts. Ils se divisent en cinq nations ou tribus principales, et reçoivent ordinairement les noms de *Warrows*, *Arowaks*, *Acoways*, *Caribs* et *Macoushis*. Ils habitent dans de petits hameaux, formés de quelques huttes dont le nombre n'excède jamais douze. Ces huttes sont toujours dans les bois près d'une rivière ou d'une crique. Elles sont ouvertes de tous côtés, excepté celles des Macoushis, et ce sont des feuilles d'une espèce de palmier qui font le toit.

Le principal meuble de ces sauvages est leur hamac. Il leur sert à la fois de siége et de lit. Le plus communément il est en coton ; les Warrows seuls les fabriquent avec l'écorce d'un arbre appelé *ata*. La nuit ils allument toujours du feu auprès. La chaleur les garantit du froid, et la fumée éloigne les mosquites et les mouches de sable. Vous trouvez quelquefois une table dans leur hutte ; mais ce ne sont pas les Indiens eux-mêmes qui l'ont faite : ils la doivent à l'obligeance de quelque menuisier noir ou mulâtre.

Quant à leurs occupations, ils abattent un acre ou deux des arbres qui entourent leurs cabanes, et y plantent du poivre, des papaws, du cassava doux et amer, des plantains, des pommes de terre, des yams, des pommes de pin, et de l'herbe à soie. Outre ce jardin, ils ont en général dans quelque fertile partie de la forêt un champ plus vaste où ils ne sèment que du cassava, qui est leur pain. Puis, ils confectionnent eux-mêmes les pots de terre dans lesquels ils font bouillir leurs aliments, mais ils sont obligés d'acheter aux blancs des plaques de fer rondes pour faire cuire dessus leurs gâteaux de cassava. Avant, et pour en former une pâte, ils ont à râper cette plante, et ceux qui d'entre eux demeurent trop loin dans ces solitudes pour acheter des râpes aux colons, les remplacent par un morceau de bois plat garni de pierres pointues. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni chèvres, ni moutons, enfin nul animal domestique. Les hommes chassent et pêchent, les femmes cultivent la terre et préparent les vivres.

Dans chaque hameau il y a un tronc de gros arbre, creusé intérieurement de telle sorte qu'il ressemble à un baquet, et dont l'usage est commun à tous les habitants. Ils s'en servent pour confectionner avec leur cassava une détestable espèce de liqueur fermentée, aigre à faire grincer les dents, et nommée *piwari*. Bien entendu qu'ils la trouvent délicieuse, et toutes les fois qu'ils en fabriquent ils ne manquent jamais de s'enivrer. La quantité plus ou moins grande qu'ils peuvent en fabriquer dépend de la surabondance de cassava qu'ils récoltent.

Les personnes des deux sexes ne portent de vêtements ni les unes ni les autres. Seulement, par pudeur, les hommes ont en place d'une feuille de vigne une ceinture d'étoffe de coton, et les femmes un morceau carré du même tissu, orné de grains de verre et large comme la main. Ceux qui habitent au loin dans l'intérieur parviennent au même résutat avec un bout d'écorce d'arbre. Vous ne rencontrerez nulle part des gens plus propres, car ils se baignent au moins deux fois par jour. Ils se peignent la figure et le corps avec du roucou, délicieusement parfumé d'hayawa ou d'accaidri. Leur chevelure est noire et plate, ne frisant jamais. Les femmes tressent la leur assez élégamment, et leur coiffure ne ressemble pas mal à celle de Diane dans de vieux tableaux. Ils ont très peu de maladies. La vieillesse et les affections pulmonaires semblent être les principales causes de leur départ pour l'autre monde. Leurs pulmonies commencent en général par de gros rhumes, et ils ne savent pas qu'il leur serait possible d'en arrêter le progrès par l'usage de la lancette. Je n'ai jamais aperçu d'idiot parmi eux, ni d'individu qui fût difforme de naissance. Leurs femmes ne meurent jamais en couches, ce qui provient sans doute de ce que jamais elles ne sont trop serrées dans leurs robes.

Ils n'ont aucune cérémonie publique de religion. Ils reconnaissent cependant deux êtres supérieurs, l'un bon et l'autre mauvais. Ils prient ce dernier de ne pas leur faire de mal ; quant au premier, ils le croient trop bienveillant pour leur nuire. Mais je soupçonne que s'ils voulaient convenir de la vérité, ils avoueraient qu'ils n'offrent pas plus de prières à celui-ci qu'à celui-là. Ils ont toutefois une espèce de prêtre qu'ils appellent un *pie-ay-man*, et qui est en même temps magicien. Ainsi, il retrouve les objets perdus; il murmure des supplications au malin esprit près d'eux et de leurs enfants lorsqu'ils sont malades. Si une fièvre contagieuse se déclare dans un village, il rôde toute la nuit à l'entour, hurlant, faisant un affreux tapage, et conjurant le mauvais esprit de s'en aller. Mais il a très rarement à s'acquitter d'un pareil devoir, car la contagion ne visite pas souvent les hameaux indiens. Dans ce cas pourtant, si ses conjurations ne servent de rien, et je pense que ce doit être l'ordinaire, les habitants abandonnent à jamais la place, et vont s'établir ailleurs. Ils regardent le hibou et le suce-chèvre comme les familiers de l'esprit du mal, et ont grand soin de ne pas les détruire.

Je n'ai pu découvrir ni monuments ni traces d'antiquité parmi les Indiens. Si donc, après avoir pénétré depuis les côtes de l'Océan occidental jusqu'au Rio-Branco, on m'eût questionné sur ce sujet, j'eusse répondu : — Je n'ai, d'une part, rencontré dans ces

solitudes rien qui prouve que les sauvages dont elles sont çà et là peuplées les habitent depuis plus d'un siècle, de l'autre rien qui démontre davantage qu'ils n'y demeuraient pas dès avant l'ère du christianisme; mais, à mes yeux, leur manque total de civilisation les assimile aux forêts parmi lesquelles ils ne savent qu'errer. Ainsi, abattu par la faulx du temps, un arbre tombe, il se réduit en poussière, et vous ne sauriez dire quels furent parmi ses voisins son feuillage, sa taille, son aspect, sa beauté; un autre pousse à sa place, et après que la nature aura eu son cours, un troisième succédera au second. Il en est de même pour l'Indien de la Guiane qui meurt : le voilà devenu la proie des vers... Eh bien! il n'a laissé aucun souvenir derrière lui, pas un bout de parchemin, pas une pierre, pas même un pot d'argile pour indiquer ce qu'il a fait. Peut-être l'endroit où la terre a reçu sa dépouille mortelle était-il malsain; peut-être ses descendants l'ont-ils abandonné depuis des siècles, pour s'en aller demeurer à une énorme distance. Tout ce que je puis dire, c'est que dans telle partie de la forêt les arbres me paraissaient quelquefois plus petits que le reste, et j'en concluais que des Indiens pouvaient y avoir jadis formé un établissement. Si par hasard je rencontrais le fils près de la sépulture de son père, il pouvait m'apprendre que l'auteur de ses jours avait été fameux pour tuer des tigres, des serpents, des caïmans, et renommé à la chasse du tapir et du cochon sauvage, mais il ne se souvenait guère ou plutôt point du tout de son aïeul.

Les Indiens de la Guiane sont d'un caractère fort doux, et chérissent avec passion leurs enfants. Sous de certains rapports, ils sont sans doute plongés dans les ténèbres d'une profonde ignorance. Par exemple, je ne crois pas qu'un seul d'entre eux tous sache lire et écrire. Mais en beaucoup de cas ils suppléent ingénument à ce manque de connaissances. Ainsi, malgré qu'ils ne soupçonnent pas qu'on puisse communiquer à autrui ses intentions au moyen de l'écriture, ils ont imaginé un mode de communication aussi sûr que simple. Lorsque deux ou trois familles ont résolu de descendre la rivière et de vous rendre visite, elles envoient devant un de leurs membres avec un chapelet de graines : vous retirez une des graines chaque jour, et celui ou le chapelet finit, elles arrivent à votre maison. Et leur faut-il se conduire à travers des immenses solitudes où nulle route n'est tracée? le soleil est pour eux ce que le fil d'Ariane fut pour Thésée. Quand il touche au méridien, ils s'asseient généralement, et continuent leur marche aussitôt qu'il a suffisamment décliné vers l'ouest. Ils n'ont pas besoin d'autre boussole. Vont-ils en chasse? on sait que leur habitude est alors de rompre une branche sur les buissons qu'ils traversent tous les trois ou quatre cents pas, et souvent c'en est assez pour qu'ils ne s'égarent pas lorsqu'ils regagnent leurs demeures.

Extrêmement jaloux de leur indépendance, ils sont passionnés pour leur genre de vie. Quoique ceux qui demeurent dans le voisinage des établissements européens entretiennent avec les blancs de continuelles relations, ils n'ont aucun penchant à se civiliser. Quelques-uns, qui ont accompagné des blancs en Europe, n'ont pas eu plus tôt remis le pied en Amérique que, se dépouillant de leurs habits, ils ont regagné leurs forêts natales.

A Georges-Town, autrement dit Stabroek, la capitale du Demerary, il y a un vaste hangar, ouvert de tout côté, bâti pour eux par ordre du gouvernement. Ils y viennent avec des singes, des perroquets, des résines, des arcs et des flèches qu'ils vendent aux colons pour de l'argent; mais cet argent, trop souvent ils l'emploient à acheter du rhum qu'ils aiment avec fureur. Le gouvernement leur fait chaque année des cadeaux, afin qu'ils lui prêtent leurs secours quand il faut battre les bois pour découvrir les nègres marrons ou les malfaiteurs qui s'y réfugient.

Revenons maintenant à l'histoire naturelle. J'avais annoncé aux nègres qui demeuraient autour de mon habitation que je donnerais une bonne récompense à quiconque me trouverait dans les bois un serpent de belle taille, et viendrait m'avertir du lieu de sa retraite. Un dimanche donc, c'était vers midi, le ciel n'avait pas un nuage, et on pouvait à peine apercevoir un oiseau, car les habitants ailés de la forêt, comme accablés par l'excès de la chaleur, s'étaient retirés sous les ombrages les plus épais; tout eût été enseveli dans un silence aussi profond que celui qui règne à minuit, sans la voix perçante du pi-pi-yo, qui, perché sur un arbre lointain, résonnait de temps en temps. J'étais assis, ayant un petit Horace entre les mains, sur ce qui avait été jadis le perron d'honneur conduisant au grand vestibule de l'ancienne maison de mon ami. Tout d'un coup je vis un nègre et son jeune chien descendre précipitamment la montagne voisine, et je fus bientôt informé qu'un serpent avait été découvert. Il n'était pas très grand, mais de l'espèce appelée par les Anglais *busher-master*, c'est-à-dire *souverain des broussailles*, espèce rare et fort venimeuse.

Je me levai aussitôt, et m'armant d'une lance longue de huit pieds, qui était auprès de moi : « C'est bien, Daddy, mon ami, dis-je au nègre que je connaissais, je vais tout de suite aller voir ta trouvaille. » J'étais pieds nus, avec un vieux chapeau sur la tête, et je n'avais pour vêtement qu'une mauvaise chemise, un pantalon troué et une paire de bretelles. Daddy avait son coutelas, et tandis que nous gravissions la montagne, un autre nègre, pareillement armé, jugeant à la vitesse de notre pas que nous allions en expédition, nous joignit. Le petit chien nous suivait. Lorsque nous eûmes pénétré à environ un demi-mille dans la forêt, Daddy s'arrêta, et me montra du doigt, assez au loin, un arbre tombé. C'était là qu'il avait vu l'animal. Je dis aux deux nègres de ne plus bouger, de retenir le chien, et que je voulais m'avancer seul en reconnaissance. J'approchai lentement et avec précaution. Le serpent était bien caché, mais enfin je l'aperçus. Ce n'était pas un busher-master, comme on me l'avait annoncé, mais un coulacanara, espèce qui n'est point venimeuse. Toutefois celui-ci était assez gros pour étouffer aisément un homme dans ses replis. Lorsque plus tard je le mesurai, il avait plus de quatorze pieds de long. Cette espèce de serpent est aussi fort rare, et beaucoup plus grosse proportionnément à sa longueur qu'aucune autre de la Guiane. Ainsi un coulacanara, long de quatorze pieds, est aussi gros qu'un boa ordinaire de vingt-quatre. En veut-on la preuve, et surtout se former une idée de l'énorme grosseur de ces reptiles? D'une part, après avoir écorché ce coulacanara, je pus facilement insérer ma tête dans sa gueule, car la singulière disposition de ses mâchoires permet ce merveilleux écartement; de l'autre, un Hollandais de mes amis m'a conté avoir tué un boa de vingt-deux pieds seulement, qui avait dans sa gueule béante tout une paire de cornes de cerf. Il avait bien avalé le cerf, mais les cornes ne pouvaient passer; de sorte qu'il lui fallait attendre patiemment, avec rien moins que cela entre les dents, que son estomac eût digéré le corps, et qu'alors le bois pût ressortir. Le Hollandais, remontant la rivière dans son canot, le rencontra dans cette position fâcheuse, et lui envoya une balle dans la tête. Mais assez de digression.

Quand j'eus bien reconnu l'énorme taille du serpent que le nègre venait de découvrir, je me retirai pas à pas et sans bruit par le même chemin. Revenu près de Daddy et de son camarade, je leur promis à chacun quatre dollars s'ils se sentaient le courage de me seconder dans mon dessein. C'était, comme la journée avançait et que peut-être je n'aurais pas le temps d'achever avant la nuit la dissection de l'animal, de le prendre vivant. J'imaginais que si je pouvais le frapper avec ma lance derrière la tête et le piquer en terre, je réussirais à le capturer. Mais quand j'eus expliqué



Jaguar ou tigre d'Amérique.

mon plan aux nègres, ils me prièrent, me supplièrent de leur permettre d'aller chercher un fusil et du renfort de monde, sans quoi ils étaient sûrs que le serpent tuerait quelqu'un d'entre nous. Je ne les écoutai pas. Je saisis le coutelas de l'un d'eux, je leur commandai de me suivre à l'instant, et j'ajoutai que je briserais le crâne à celui qui ferait mine de vouloir fuir. Je proférai cette menace en riant, comme on peut croire; mais ils ne répondirent rien, secouèrent seulement la tête, et me suivirent pleins de crainte.

Lorsque nous arrivâmes au théâtre du combat que je méditais de livrer, le serpent n'avait pas changé de place ; mais je ne pus voir rien de sa tête, et je jugeai d'après les replis de son corps qu'elle devait être au plus profond de sa retraite. Une espèce de lierre avait jeté sur les branches de l'arbre mort un manteau complet de verdure presque impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil. Probablement que l'animal avait depuis longtemps l'habitude de se retirer en cet endroit, car sous lui l'herbe était brûlée. Je pris alors mon couteau, résolu à couper le lierre et à casser les branches le plus doucement possible, jusqu'à ce que je pusse distinguer la tête. Un des deux nègres se tint derrière moi avec la lance en arrêt, et près de lui se posta l'autre avec son coutelas levé. A terre, sous ma main, était en cas de besoin celui que j'avais arraché à Daddy. Après avoir travaillé un quart d'heure au milieu d'un mortel silence, un genou tout le temps en terre, j'eus ouvert une brèche assez large pour apercevoir la tête de l'animal. Elle sortait d'entre le premier et le second anneau de son corps, et était à plat sur l'herbe. C'était la position la meilleure que je pusse souhaiter. Je me relevai sans bruit, et me retirai lentement après avoir fait signe aux nègres d'imiter mon exemple. Le chien était assis sur son derrière à quelque distance, et nous observait attentivement, comme muet de surprise. Pendant notre retraite momentanée, je pouvais lire sur la figure de mes compagnons qu'ils se regardaient comme engagés dans une mauvaise affaire, et ils voulurent une seconde fois me persuader de permettre qu'ils allassent quérir une arme à feu. Je souris d'un air de bonne humeur, et levai sur eux le coutelas que je tenais. Ce fut la seule réponse que je fis à leur requête, et ils parurent les gens les plus malheureux du monde.

Lorsque je me fus éloigné d'une vingtaine de verges de la retraite du serpent, je me retournai pour marcher de nouveau à l'ennemi. Rangeant les nègres derrière moi, je recommandai à celui qui devait me suivre immédiatement d'empoigner la lance aussitôt que j'en aurais percé l'animal, et à l'autre de bien examiner mes mouvements. Il ne me restait plus qu'à leur ôter leurs coutelas, car j'étais sûr que si je manquais de les désarmer ils seraient trop tentés au mo-



Cayenne.

ment du péril de frapper la bête, et gâteraient irréparablement sa peau. Quand donc je leur retirai leurs armes, si je puis en juger par leur physionomie, ils semblèrent considérer cet acte de ma part comme la tyrannie la plus odieuse, et sans doute le seul motif qui les empêcha d'éclater fut la réflexion consolante que je me trouverais, au bout du compte, entre eux et le coulacanara. J'avoue que le cœur, malgré tous mes efforts, me battait plus vite que de coutume, et je ne pus me défendre des sensations analogues à celles qu'on doit éprouver en temps de guerre sur un vaisseau marchand, lorsque le capitaine, à la vue d'un navire étranger qui vogue sous pavillon suspect et qui approche de son bord, ordonne à tout le monde, matelots et passagers, de se préparer au combat.

Nous avançâmes à pas lents et en silence, ne remuant ni les bras ni la tête, pour empêcher toute alarme autant que possible, crainte que dans ce cas le serpent ne prît la fuite, et ne nous attaquât par l'instinct de sa légitime défense. Je portais la lance perpendiculairement devant moi avec la pointe à environ un pied de terre. L'animal n'avait pas bougé : lorsque j'arrivai sur lui, je le perçai de côté juste au cou, et en une seconde il se trouva cloué au sol. Au même instant, le nègre qui était derrière moi saisit la lance et la tint ferme à l'endroit où elle était fichée, tandis que je me précipitai dans le repaire de la bête pour la maîtriser et lui empoigner la queue avant qu'elle pût nous faire aucun mal.

Quand elle avait senti le fer de la lance lui traverser le cou, elle avait jeté un sifflement si terrible, que le petit chien s'était sauvé en hurlant. J'eus avec elle une lutte désespérée : c'était à qui de nous deux terrasserait l'autre; et telles étaient nos cabrioles, tels ses coups de queue, que les branches sèches de l'arbre volaient de tous côtés en éclats. Voyant que pour l'empêcher qu'il roulât et déroulât sans cesse ses anneaux, je n'étais pas assez lourd, je criai au second nègre qui me regardait tranquillement faire de s'élancer sur moi. Il s'y élança, et l'addition de son poids me fut d'un grand secours. Je parvins alors à me rendre maître de l'extrémité de sa queue; et, après encore une ou deux violentes secousses, comprenant qu'il se débattait en vain, ou trop fatigué, il se tint tranquille. C'était le moment favorable de l'attacher. Pendant donc que le premier nègre continuait à tenir la lance fermement enfoncée en terre, et que l'autre me secondait, je réussis à dénouer mes bretelles, et elles me servirent à lier la gueule du serpent.

Après quelques minutes de repos celui-ci, trouvant sa position incommode, essaya de l'améliorer et recommença de plus belle que jamais à se débattre; mais nous avions décidément l'avantage sur lui et

nous le contînmes aussitôt. Même nous le contraignîmes à rouler autour du bois de la lance, et nous nous disposâmes à l'emporter hors de la forêt. Je me plaçai à la tête, que j'étreignis sous mon bras; un des nègres lui soutint le ventre, et l'autre porta la queue. Dans cet ordre nous reprîmes lentement le chemin de mon habitation; mais nous n'y arrivâmes qu'après nous être reposés dix fois, car le serpent était trop pesant pour que nous achevassions une telle besogne tout d'une haleine. Ajoutez que durant le trajet il ne cessa de chercher à reconquérir sa liberté : toutes ses tentatives furent vaines, mais nous lassèrent d'autant. Lorsque nous fûmes revenus au logis, la journée était malheureusement trop avancée pour que je songeasse à le disséquer avant le lendemain. Si je l'eusse tué il eût été alors en partie putréfié. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de le garder vivant toute la nuit. La chose m'était assez facile. Lorsque j'étais venu m'établir au milieu des bois, j'avais apporté parmi mon bagage un sac très fort et assez large pour contenir tout animal que j'aurais besoin de soumettre à la dissection. C'était, pensais-je, le meilleur moyen de conserver en vie mes sujets quand la nuit arrivait trop vite; car, si féroces et si indomptés qu'ils fussent, comme le sac cédait en tout sens à leurs efforts, ils n'avaient à travailler sur rien de solide ni de fixe, et ne pouvaient ainsi pratiquer aucun trou à travers la toile. J'ai dit « rien de fixe; » effectivement, après que la gueule du sac était fermée, au lieu d'assujétir et d'attacher le sac à quoi que ce fût, je le laissais rouler comme il plaisait à l'animal renfermé dedans. Je renouai donc la bouche de mon coulacanara, de manière qu'il ne pût l'ouvrir, et, bon gré mal gré, je le fis entrer dans ce sac pour y attendre son sort jusqu'au matin.

Je ne puis dire qu'il me laissa passer tranquillement la nuit. Mon hamac était suspendu dans une pièce supérieure à celle où je le mis coucher, et le plafond qui nous séparait l'un de l'autre était en si mauvais état, que des poutres seules en beaucoup de places se trouvaient entre lui et moi. Il ne cessa de bondir et de se débattre; et la fabuleuse Méduse eût-elle été ma femme cette nuit-là, il n'y aurait point eu, dans notre chambre conjugale, de sifflements plus continuels et plus ennuyeux. Au point du jour, j'envoyai demander un coup de main à dix nègres qui coupaient du bois dans les environs. J'aurais pu me tirer d'affaire avec la moitié, mais je crus que par prudence il valait mieux être en force dans le cas où il chercherait à s'échapper de l'appartement lorsque nous lui ouvririons sa prison. Mais il n'arriva aucun accident. Quand nous détachâmes le sac, il s'élança dehors, mais en un clin d'œil nous l'eûmes terrassé, et alors je lui coupai la gorge. Il saigna comme un bœuf. Le même jour, à six heures du soir, je l'avais entièrement disséqué. L'examen de ses dents me montra qu'elles étaient toutes recourbées comme des clous à crochet dont la pointe se dirigeait vers le gosier. Sans être aussi grosses et aussi fortes que je l'imaginais, elles sont néanmoins parfaitement appropriées aux fonctions que leur a confiées la nature. Le serpent ne mâche point sa nourriture, et ainsi le seul service que ses dents aient à faire est de saisir sa proie et de la retenir tandis qu'il avale d'une seule bouchée.

Quelque temps après mon exploit contre le coulacanara, l'envie me vint de faire intime connaissance avec les caïmans; mais comme la Demerary n'en contient pas de la grosse espèce, il me fallut les aller chercher dans l'Essequibo. Deux jours de navigation me conduisirent aux premières chutes de ce fleuve. Il y avait une superbe barrière de rochers tout en travers du courant. Pendant la saison pluvieuse ces rocs sont presque entièrement cachés; mais comme c'était alors l'époque de la plus grande sécheresse, je pus les examiner à mon aise, tandis que l'eau s'élançait par leurs différentes ouvertures avec une noble magnificence.

Non loin de cette cataracte, sur une petite montagne, est située la dernière plantation qu'on aperçoive quand on remonte l'Essequibo. Le propriétaire consentit à me louer deux de ses esclaves, l'un nègre, l'autre homme de couleur, qui se vantaient non-seulement de connaître les retraites favorites du gibier que je cherchais, mais encore d'exceller à le prendre. Nous employâmes à peu près toute une journée à franchir cette périlleuse partie du fleuve; mais ensuite nous voguâmes sans rencontrer d'obstacles. On ne saurait rien imaginer de plus délicieux que l'aspect de la forêt qui garnissait chacune des rives. A droite et à gauche s'élevaient, les unes au-dessus des autres, par une charmante gradation, des montagnes revêtues de la base au sommet d'arbres d'une grosseur prodigieuse et d'une taille gigantesque. Là, leurs feuilles étaient d'un pourpre éclatant, et ici du vert le plus foncé. Quelquefois, le caracara, plante grimpante, suspendait de branche en branche ses fleurs écarlates, et donnait aux arbres l'apparence d'une décoration de guirlandes. Ce merveilleux spectacle m'inondait l'âme de joie, et me faisait errer en imagination dans des pays enchantés, jusqu'à ce que, doublant un angle que formait le courant, j'étais ramené vers des idées plus terrestres à la vue d'un mora qui, autrefois grand et superbe, maintenant décrépit et à moitié mort, menaçait sans cesse d'être entraîné par le torrent où baignait sa racine. Tout le jour le vent alizé souffla une brise douce et rafraîchissante qui mourut aux approches du soir, et alors l'Essequibo devint aussi poli qu'un miroir. La lune était presque dans son plein; nous n'eûmes donc pas à regretter la perte du soleil, qui se coucha dans toute sa splendeur. A peine eut-il descendu derrière les montagnes de l'ouest que les oiseaux nocturnes commencèrent à jeter leurs cris plaintifs, et les tigres à rugir sans interruption. Il y avait dans leurs rugissements quelque chose à la fois d'horrible et de beau. Tantôt ils retentissaient à une faible distance, tantôt fort au loin, et étaient répétés par les échos comme les éclats de la foudre. Mais, dormant près de grands feux, nous n'avions rien à craindre.

Le lendemain, une heure avant la nuit, nous parvînmes à une place où suivant mes deux compagnons nous avions bonne chance de trouver des caïmans, et nous suspendîmes à des arbres qui s'avançaient au-dessus du fleuve les hameçons garnis d'un appât convenable, dont j'avais eu soin de me munir. Bientôt, en effet, quand nous fûmes éloignés à certaine distance, les caïmans quittèrent leurs retraites, et nous pûmes distinguer leur bruit par intervalle au milieu de celui des jaguars (1), des hiboux, des suce-chèvres et des grenouilles. C'était un son bizarre et effrayant. Vous eussiez dit un soupir longtemps comprimé qui soudain s'échappait, et si fort qu'on devait l'entendre à plus d'un mille. D'abord un seul poussa cet horrible cri, puis un autre lui répondit, puis tous leur répliquèrent. Avant de nous endormir, de nos hamacs nous les vîmes, tant le clair de lune était brillant, tourner autour de nos hameçons. Néanmoins, au jour, nous trouvâmes les appâts mangés, sans qu'aucun caïman se fût pris. La nuit suivante, nous essayâmes sans plus de succès dans un autre endroit. Quatre soirs de suite en ce même lieu, où foisonnaient pourtant ces maudits animaux, nous jetâmes inutilement nos lignes. Comme je passais les jours à parcourir les bois environnants, il m'arriva de rencontrer la hutte d'un Indien, qui m'invita à dîner avec lui, et tandis que nous mangeâmes ensemble une cuisse de singe rouge, je lui contai nos mésaventures. Cet homme m'accompagna à mon retour pour voir nos hameçons, et quand je les lui montrai, il secoua la tête, éclata de rire, et déclara qu'ils ne valaient rien. Lorsqu'il était

(1) Jaguar est le véritable nom de l'animal d'Amérique qu'on appelle improprement tigre, parce qu'il diffère peu du tigre d'Asie. A. M.

jeune, il avait vu son père prendre des caïmans, et promit de m'apporter le lendemain l'appareil convenable. Il tint parole ; et, grâce à lui, le matin d'après j'eus à ma discrétion une noble bête, longue de dix pieds et demi, attachée au bout d'une corde. Il ne s'agissait plus que de le tirer hors de l'eau sans endommager ses écailles. Mes compagnons voulaient le tuer à coup de fusil, l'Indien à coups de flèches. Tout cela ne faisait pas mon affaire, car j'étais décidé, lorsque j'avais parcouru trois cents milles pour trouver un caïman, à n'en pas rapporter un qui fût mutilé. J'ordonnai à mes gens de tirer la corde de loin, puisqu'ils n'osaient le faire de près ; et me postant au bord de l'eau j'attendis de pied ferme l'animal, armé du mât de notre canot pour le lui plonger dans la gueule, si en touchant au rivage il l'ouvrait pour me dévorer. Quand il n'en fut plus qu'à deux verges, il me parut plein de trouble et de crainte. Je jetai mon mât, et m'élançant sur son dos, je me plaçai à califourchon. J'eus le bonheur de lui empoigner aussitôt les deux pattes de devant, que je retournai de façon à presque les rejoindre et qui me servirent de bride sur ce coursier d'un nouveau genre. Le caïman revenu de sa surprise, et sans doute présumant qu'il portait un ennemi, se mit à plonger avec fureur, à battre le sable de sa longue et puissante queue. Mais enfin il se fatigua, et alors mes gens nous tirèrent sur la grève. Là nous le maîtrisâmes comme nous avions fait du coulacanara, dont il eut le sort.

On peut dire que le dos du caïman est presque impénétrable aux balles de fusil, mais ses flancs ne sont pas à beaucoup près aussi forts, et une flèche les traverse aisément. De fait, s'ils étaient aussi durs que le dos et que le ventre, il n'y aurait dans le corps de cet animal aucune partie assez molle et assez élastique pour qu'elle pût prêter autant que l'exige la nature lorsqu'il vient de prendre ses repas. Le même animal n'a point de molaires; ses dents sont uniquement faites pour saisir et pour avaler, et il en a trente-deux à chaque mâchoire. Peut-être n'en existe-t-il pas dont la physionomie dénote plus évidemment la cruauté et la malice que celle des caïmans. Il est le fléau et la terreur de toutes les grande rivières de l'Amérique du Sud près la ligne. J'ai entendu un Espagnol qui était gouverneur d'Angustura, ville située sur le bord de l'Orénoque, raconter qu'en sa présence, par une belle soirée, tandis que les habitants se promenaient le long du fleuve, un énorme caïman s'était élancé hors du fleuve, avait saisi un homme, et l'avait emporté avant que personne eût eu le temps de le secourir. Les cris du pauvre diable, disait le narrateur, étaient affreux pendant qu'on l'entraînait ainsi. L'animal plongea aussitôt avec sa proie, et on ne vit plus rien.

Les chutes de l'Essequibo étaient beaucoup plus dangereuses à descendre qu'à remonter. L'endroit que nous avions à franchir, et dont j'ai parlé plus haut, avait été fatal à quatre Indiens un mois auparavant. Lorsque nous y parvînmes, nous entendîmes d'assez loin l'eau écumante bouillonner et se battre avec fracas contre les rocs rapides et raboteux, comme pour nous avertir que nous ne pourrions être trop prudents. J'opinais pour que nous descendissions tous du canot, et qu'y attachant deux cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, quand il aurait été ainsi allégé, nous l'empêchassions de couler avec trop de violence tandis que nous descendrions nous-mêmes de rocher en rocher. Mais les nègres prétendirent qu'il valait mieux rester dans le canot et nous abandonner avec lui au gré du courant. Je consentis; mais quand j'y songe, c'était de notre part une absurde témérité. Nous continuâmes notre chemin, comme s'il n'eût présenté rien d'extraordinaire. Je me plaçai au gouvernail, et mes compagnons se tinrent à leurs rames. Mais avant que nous fussions à moitié de la chute, la furie du torrent dont il devint le jouet m'ôta tout moyen de gouverner le canot. En une seconde il fut à demi plein, et je me demande encore comment il n'alla point au fond. Heureusement, quoique les vagues eussent plus d'une fois failli nous emporter, nul de nous ne perdit son sang-froid, chacun s'acquitta de sa besogne, la proue de l'embarcation resta toujours en avant, et nous fûmes quittes du péril pour la peur.

De retour à mon habitation sur la crique de Miliri, je m'y occupai encore quelque temps, soit à augmenter ma collection d'oiseaux, soit à étudier les mœurs et les habitudes de ces jolis hôtes de la forêt; puis je repassai en Angleterre, d'où j'avais été onze mois absent.

QUATRIÈME VOYAGE.

Après ces trois premières expéditions, je crus pendant plusieurs années que mon ardeur pour les courses lointaines s'était définitivement éteinte ; mais, à ce qu'il paraît, elle n'avait que sommeillé sous la cendre. La brillante description, que je lus en 1824, dans l'ouvrage du naturaliste Wilson, des oiseaux particuliers à la république des Etats-Unis, m'inspira le désir de connaître cette contrée, et sur-le-champ je partis pour New-York. La traversée fut en elle-même longue et ennuyeuse, mais la bonne compagnie qui se trouvait à bord du paquebot aida chacun des passagers à tromper les ennuis du voyage. Si je ne parle point ici de la magnifique capitale du Nouveau-Monde, c'est que j'y séjournai alors peu de jours seulement et que je dois plus tard y revenir.

Je quittai New-York par une belle matinée de juillet, pour aller au moyen du bateau à vapeur visiter la ville d'Albany, chef-lieu de l'Etat du même nom, qui est située à plus de cent quatre-vingt milles sur le fameux Hudson. C'est à cette ville que débouche dans l'Hudson le grand canal qui joint les eaux de cette rivière à celles du lac Erié. L'Hudson, quand il baigne Albany, est éloigné de ce lac d'une distance d'environ trois cent soixante milles. Le niveau de l'Erié est de cinq cent soixante-quatre pieds au-dessus de celui de l'Hudson, et il y a quatre-vingt-une écluses sur la longueur du canal. Vous pouvez le suivre tout le temps, si, comme moi, lecteur, l'envie vous prend un jour de pousser jusqu'à Buffalo, et ensuite jusqu'aux cataractes du Niagara, ou bien prendre la diligence, ou encore, ainsi que je fis, faire le trajet moitié par eau moitié par terre. Les deux routes sont également pittoresques, également commodes. D'Utica à Buffalo surtout, l'aspect du pays est enchanteur. La première de ces deux villes est vraiment charmante. Auprès, coule le Mohawk; et les champs fertiles, les montagnes boisées et les chutes de Trenton forcent le voyageur à s'arrêter un jour ou deux avant de continuer son chemin vers Buffalo.

Buffalo est une jolie petite ville qui regarde le lac Erié, et où l'étranger trouve toutes les commodités désirables de la vie. A peu de distance s'élève le roc Noir, et là vous passez du côté canadien de la frontière. A chaque heure du jour partent des voitures qui, pour une légère rétribution, vous conduisent aux célèbres chutes du Niagara. La distance à parcourir est de dix-huit à vingt milles; mais longtemps avant d'arriver au lieu même, vous pouvez entendre le terrible rugissement de l'eau, et voir la vapeur qu'elle produit, s'élevant en colonne vers le ciel, se mêler aux nuages qui passent. A cette cascade naturelle, la plus merveilleuse du globe, l'eau du lac tombe perpendiculairement d'une hauteur de cent soixante-seize pieds. Il a été, je ne sais par qui, calculé que la quantité qui s'en précipite ainsi est de six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonneaux par seconde. Ce spectacle attire en tout temps et de toutes les parties de l'Union une multitude pro-

digieuse de curieux ; et, sous ce rapport, les dames, je vous prie de le croire, ne restent pas en arrière de leurs seigneurs et maîtres. On passe la journée à contempler les cataractes ou à errer dans les environs boisés et rocailleux du Niagara, et souvent le soir on se livre à de joyeuses danses.

Quand on est ainsi entré dans le Canada, il n'en faut pas sortir sans visiter aussi l'Ontario, sans voir et Montréal et Québec, et les chutes de Montmorency, qui en valent bien la peine. Québec surtout est remarquable par les fortifications dont le gouvernement britannique l'a doté, et qui en font le Gibraltar du Nouveau-Monde. Les Canadiens, vous le reconnaîtrez, sont un peuple tranquille, et suivant toute apparence fort heureux. Ils se montrent polis et affables envers les étrangers. Aussi, quand vous les comparez au portrait que certaine femme moitié voyageuse, moitié journaliste (1), a jugé convenable d'en tracer, vous vous demandez si c'est bien parmi eux que vous êtes.

De Québec je retournai passer un ou deux jours à Montréal, puis je gagnai Saratoga par les lacs Champlain et Georges. Ce dernier est d'une magnificence qu'on ne saurait décrire ; et pour trouver Saratoga indigne d'une visite, il faudrait avoir le spleen le mieux conditionné. C'est une ville que le plaisir et la mode ont pris pour rendez-vous. On y compte quatre hôtels aussi vastes que beaux et commodes. Ses eaux, pour leurs vertus médicales, n'ont pas leurs pareilles dans le monde connu. Aussi les uns par besoin, les autres par simple distraction, les étrangers et les naturels de la meilleure compagnie viennent-ils y passer une partie de l'été. Saratoga enfin me plut beaucoup, et j'eus occasion, à ce véritable Spa, de me former une idée exacte des gens qui portent aux Etats-Unis le titre de *comme il faut*. Cette idée, j'ose le dire, leur est extrêmement favorable, car d'un côté il y a chez les femmes américaines une rare franchise, une gracieuse aisance, une noble modestie ; et de l'autre, les hommes sont remarquables par leur bonne humeur et par l'absence de tout sot orgueil, de toute ridicule fatuité.

Je redescendis l'Hudson jusqu'à New-York. Les voyageurs ne savent si c'est à cette dernière ville ou à Philadelphie qu'ils doivent donner la préférence. Philadelphie est assurément une noble cité, et les alentours en sont fort beaux ; mais il y règne un calme, une tranquillité qui, précieux sans doute pour les personnes qui se sont fait des habitudes paisibles et domestiques, n'offrent rien d'attrayant à celles qui d'ordinaire mènent une vie agitée. D'une part, la quantité de marbre blanc qu'on emploie dans les édifices donne à Philadelphie un air fastueux et gai ; mais de l'autre l'uniformité des rues, qui se coupent toutes à angles droits, finit par devenir ennuyeuse. Les conduits qui fournissent de l'eau à la ville sont un admirable monument du génie d'entreprise qui distingue les Américains Si vous allez à Philadelphie, ne manquez pas de visiter le Muséum d'histoire naturelle. C'est ce qu'on peut voir de plus curieux en ce genre.

New-York peut être regardé, avec raison, comme la première place de commerce des Etats-Unis. Cette ville maritime sera un jour, sur la côte de l'Amérique septentrionale, ce que Tyr fut autrefois sur celle de Syrie. Dans son port vous voyez des navires de toutes les nations, et dans ses rues sont étalées des marchandises de toutes les parties du globe. Puis les environs en sont si enchanteurs ! Lorsque vous y arrivez par l'Hudson, les vastes prairies, les montagnes revêtues de bois et les maisons de plaisance forment un délicieux paysage dans toutes les directions. Broadway est la rue principale de New-York ; elle a trois milles et demi de long. Parmi les villes, parmi les capitales des autres contrées, j'en cherche vainement une qui puisse lui être comparée. Point de machines à vapeur qui vous incommodent en remplissant l'air de suie et de fumée. Les maisons en général ont une belle apparence, tandis que de grands et magnifiques arbres rompent l'uniformité toujours si désagréable à l'œil.

(1) Mistress Trollope. A. M.

Rien ne saurait surpasser l'élégante tournure des dames américaines, quand elles font, de deux à trois heures de l'après-midi, ce qu'elles appellent cependant leurs promenades du matin. L'étranger remarquera tout de suite qu'elles ont rejeté toutes les extravagantes inutilités des modes de Londres et de Paris, et qu'elles n'ont conservé que ce qui sied le mieux à un corps de femme. Ce goût, joint à leurs propres notions de la toilette, est ce qui rend les New-Yorkoises si distinguées dans leur mise. La manière dont leurs capotes sont disposées mérite une ou deux remarques. Chez nous, la main prétentieuse de la modiste donne au devant une forme invariable et fixe, qui souvent n'est pas des plus jolies ; de sorte que les dames qui les portent sont obligées de tourner la tête de quatre-vingt-dix degrés pleins avant qu'elles puissent voir la personne qui se tient à leur côté. A New-York, au contraire, les bords du chapeau ne sont jamais raidis par du fil d'archal, du carton, des baleines ou du ruban ; mais tout-à-fait mobiles, ils ondulent gracieusement. Ainsi, en y portant la main, les dames peuvent cacher ou laisser voir leur figure autant que les circonstances l'exigent. Soit dit en passant, cette faculté qu'elles ont de se dérober aux regards ou de permettre qu'on les regarde est une tactique fort traîtresse, et dont doivent être souvent vexés les amateurs qui passent. Je suis convaincu que plus d'un fat plein de hardiesse et de confiance aura été décontenancé par cette tactique soudaine avant de se douter du risque qu'il courait. Les Américaines même semblent avoir horreur de porter des chapeaux, et elles n'ont pas tort. En effet, quand on réfléchit un instant que les femmes portent leurs cheveux longs, et que la nature les leur a donnés non-seulement pour qu'elles s'en parent, mais encore pour leur tenir la tête chaude, on se demande par quel pervertissement du bon goût elles peuvent se résoudre à se la renfermer dans un chapeau. Chapeau d'étoffe, chapeau de paille, chapeau à plumes, chapeau à fleurs, chapeau bas, chapeau élevé, chapeau plat, chapeau avec rubans qui voltigent, chapeau avec rubans noués sous le menton, chapeau pointu, chapeau carré, chapeau pyramidal ! Quelle mine aurait la Vénus de Canova avec un chapeau de paille ? S'il y a ornement pour la tête à l'affubler d'un chapeau, c'est du moins un ornement de mauvais goût. Les Américaines sont persuadées qu'on peut l'orner sans chapeau. Avec un ou deux boutons de rose, une guirlande ou une branche d'églantier dans leurs cheveux tressés, et si elles les ont noirs, un lis ou une pervenche, elles atteignent parfaitement le même but. Maintenant donc que les paquebots sont si sûrs et qu'ils parcourent si lestement la distance qui sépare l'Angleterre des Etats-Unis, autant vaudrait que quelques-unes de nos premières marchandes de modes s'y embarquassent, que de prendre la diligence de Paris. Elles rapporteraient plus de goût et moins de ridicule.

New-York compte un grand nombre de bons hôtels et d'excellentes pensions bourgeoises. Toutes dépenses comprises, vous pouvez vivre moyennant deux dollars par jour. C'est bon marché, eu égard au luxe des appartements et de la table. Dans cette ville, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Union que j'ai visitées, chacun paraissait être à son aise. Les passants ne cherchaient pas les uns les autres à se quereller, personne ne vous fixait avec impertinence ; enfin on n'occasionnait pas de rassemblements pour dévaliser vos poches. Je serais resté une heure de suite à observer dans Broadway la multitude des allants et des venants. Il y a évidemment chez les Américains une douceur de mœurs qu'on ne saurait assez admirer, assez imiter ; ce qui me frappa aussi, c'est la rareté des chiens, celle encore plus grande des chats, et le très petit nombre de femmes grasses qu'on rencontre dans les rues

de New-York. Le climat est la seule chose dont j'eus réellement à me plaindre. Les étrangers sont sujets à gagner de violents rhumes par suite du changement subit de l'atmosphère. A midi, il fait souvent aussi chaud que sous les tropiques, tandis que la fin du jour est plus que fraîche.

Une ou deux semaines avant que le soleil variât dans l'hémisphère méridional, les matins et les soirs étaient déjà si froids que je ne pus rester plus longtemps. Je m'embarquai pour l'île d'Antigoa, avec l'intention de visiter les différentes îles de la mer des Antilles, en m'acheminant pour la quatrième fois vers les solitudes de la Guiane. Nous mîmes trente jours à gagner Antigoa. Saint-Jean, qui en est la capitale, peut avoir, dans le meilleur temps, été une ville gaie et florissante. Aujourd'hui elle est triste et misérable. Les maisons, principalement construites en bois, ont l'air de n'avoir pas été repeintes depuis nombre d'années. Les rues sont raboteuses et aussi mal pavées que possible. Le voyageur, lorsqu'il les parcourt, peut se figurer qu'elles offriraient une promenade de circonstance à un homme qui, avant de se pendre, désirerait jeter un dernier coup d'œil sur les misères de ce bas monde. Un fait assez singulier, c'est qu'il n'y a point de rivière, point de ruisseau dans toute l'île.

Après y avoir passé la plus ennuyeuse semaine de ma vie, je fis voile vers la Guadeloupe, dont les hautes montagnes coiffées de nuages présentent un imposant spectacle quand on approche de l'île. Basse-Terre, la capitale, est une jolie ville au milieu de laquelle se trouve une belle promenade publique qu'ombrage un double rang de tamariniers superbes. Derrière la ville, la Soufrière élève son haut et romantique sommet; et quand le temps est clair, vous pouvez voir la fumée volcanique qui s'en échappe.

A environ moitié chemin, entre la Guadeloupe et la Dominique, vous apercevez les Saintes. Quoique hautes, escarpées et rocailleuses, elles ne paraissent cependant que comme un point, si on les compare à leurs deux gigantesques voisines. Juste sous leur vent, à quelques lieues de distance, on distingue Marie-Galande, qui ne dépasse la ligne de l'horizon que de la hauteur d'une verge. La Dominique elle-même est majestueuse par les immenses et sourcilleuses chaînes qu'elle renferme. Tandis que vous en longez les rives, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer ses belles plantations de café dans des places si escarpées et si rudes, que vous les croiriez presque inaccessibles. Roseau, la capitale, n'est qu'une petite ville dénuée d'intérêt. Puis vous atteignez bientôt la grande et magnifique île de la Martinique. Saint-Pierre, sa capitale, est une belle ville, où l'on pourrait vivre fort agréablement. Les habitants paraissent se livrer avec ardeur à la culture des fruits du tropique. Un ruisseau, qui coule avec rapidité dans chaque rue, produit un délicieux effet.

Non loin de la Martinique, le fameux roc Diamant s'élève majestueux et isolé du sein des flots. En quelques heures vous êtes à Sainte-Lucie, dont les montagnes immenses et sourcilleuses vous remplissent d'idées sublimes. Castries, la ville, est dans un déplorable état; l'herbe y pousse dans les rues.

De Sainte-Lucie, je passai à l'île Barbade dans l'espoir d'y trouver un vaisseau en charge pour la Trinité; mais n'en trouvant pas, je m'embarquai à bord d'un schooner pour Demerary.

Albert-Montémont.

MAUSSION DE CANDÉ.

(1842.)

EXPLORATION DE LA RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA.

M. Maussion de Candé, en 1842, a donné sur Guatemala, cette contrée mexicaine, voisine de l'isthme de Panama, une notice à laquelle nous réunissons d'autres détails fournis par des explorateurs plus récents.

La république de *Guatemala*, dont le nom vient de *Guautikemallan*, qui désignait dans l'origine un simple canton sur la côte de l'océan Pacifique, est située par 8° — 17° 30' lat. N., et 85° — 96° 33' long. O. Ce territoire, que des géographes désignent également sous le nom de *Centre-Amérique*, occupe une portion du long isthme qui lie l'Amérique du Nord à celle du Sud; il est borné à l'est par l'Atlantique ou golfe du Mexique, à l'ouest par le Grand Océan, au nord par le Mexique, et au sud par l'Etat ou république de la Nouvelle-Grenade, qui, avec le Venezuela, formait naguère la république de Colombie.

La superficie totale du Guatemala est de 43.089 lieues carrées, et sa population de 1,900,000 habitants dont nous donnerons tout à l'heure le détail.

Le pays de Guatemala, traversé par la Cordillère des Andes, est arrosé par un grand nombre de rivières plus ou moins considérables; toutes les productions des climats chauds et des climats tempérés se remarquent sur son territoire : les premières dans les plaines, les secondes dans les montagnes; et la succession des fruits et des récoltes n'est pas interrompue par les saisons; car tandis qu'un lieu est en fleurs, un autre est en fruits mûrs. Les deux produits les plus estimés sont l'indigo et la cochenille.

Le Guatemala est composé de cinq Etats, savoir : Guatemala, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica et Honduras.

Borné au nord et au nord-est par le Mexique et le Yucatan, l'Etat de Guatemala est le seul qui traverse cette partie de l'Amérique dans toute sa largeur et qui ait ses rivages baignés par les deux mers. Il ne possède en fait de port que la mauvaise rade foraine d'Istapa sur la mer du Sud, le port d'Izabal dans le golfe Dulce, accessible seulement au cabotage, et le port de Saint-Thomas, situé dans l'est du goulet, par lequel le golfe Dulce communique avec la mer. Ce dernier port est excellent, mais sans habitants et sans route de communication avec l'intérieur.

L'Etat de San-Salvador, petit, mais comparativement bien peuplé et bien cultivé, et qui possède sur la mer du Sud plusieurs bons ports, tels que la Union, Acajutla, etc., est limitrophe à une partie de l'Etat de Guatemala, tandis que l'autre partie est bornée par l'Etat de Honduras, qui, s'appuyant au sud sur les Etats de San-Salvador et de Nicaragua, est borné au nord par le golfe même auquel il a donné son nom, et sur lequel il possède les deux ports de Omoa et Truxillo.

Au sud-est, l'Etat de San-Salvador est contigu à celui de Nicaragua, dans lequel est situé le lac de ce nom, et qui possède l'excellent port de Realejo sur la mer du Sud, et enfin l'Etat de Costa-Rica, sur l'isthme même de Panama, forme la frontière sud de la république.

La côte est de cette partie du continent, dont la configuration géographique semblait destinée à composer un autre Etat, est formée par la province des Mosquitos, qui s'étend depuis les environs du cap

Camaron jusqu'à l'embouchure du Rio San-Juan, comprenant ainsi une étendue de plus de 120 lieues de côtes, et dont les frontières sont fort mal délimitées avec les Etats contigus de Honduras et de Nicaragua.

Toute cette étendue forme une vaste province habitée par diverses peuplades reconnaissant des chefs différents : les Anglais l'ont achetée, il y a environ quatre ans, pour le prix de 7,000 piastres, au chef d'une des peuplades de la côte, après avoir eu préalablement la précaution de le faire couronner roi du pays par le superintendant de Belise.

Honduras réclame comme sa propriété une partie du terrain ainsi vendu, et conteste en outre au vendeur le droit de propriété nécessaire pour valider la vente. Mais, dans l'état d'anarchie qui divise actuellement la république de Centre-Amérique, il n'est pas probable que ces réclamations soient écoutées ; ce sera donc, suivant toutes les apparences, une question où le droit cédera à la force, et une nouvelle conquête à ajouter aux nombreuses possessions anglaises dans la mer des Antilles.

Les villes de Cartago et de Léon, capitales des Etats de Costa-Rica et de Nicaragua, et celle de San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, sont de jolies villes; Comayagua, capitale de l'Etat de Honduras, est au contraire peu de chose; Guatemala mérite une mention particulière.

Fondée en 1524, dès l'origine de la conquête de la province, à laquelle elle devait servir de capitale, la ville de Santiago de Guatemala reçut le titre de cité le 12 août 1525. Elle était alors bâtie à un endroit appelé Almolonga, à 11 lieues environ de l'emplacement de la ville actuelle.

La beauté du site et la fertilité de la vallée engagèrent la plupart des habitants à construire leurs domiciles à une lieue plus au nord, et ce fut là que l'on établit définitivement un peu plus tard la ville de Guatemala, qui fut bientôt ornée de magnifiques églises et d'autres édifices somptueux.

Traversée par la petite rivière d'Amatitlan, qui en fertilise le sol, cette vallée est encore aujourd'hui admirable de culture et de végétation. Elle est en ce moment couverte de nopaleries dont l'œil n'embrasse pas toute l'étendue, et fournit à elle seule les trois cinquièmes de la cochenille que produit l'Etat tout entier.

Guatemala prospéra ainsi jusqu'en l'année 1773, et fut en partie détruite par le tremblement de terre de cette année (1). Située entre les deux volcans qui la dominaient au sud-est et au nord-ouest, elle fut violemment ébranlée par leurs secousses, et le lac qui couronnait la cime du premier ayant rompu ses digues précisément du côté de la ville, l'eau se précipita dans les rues avec une telle violence que beaucoup d'habitants furent emportés et noyés par le torrent.

Cette catastrophe fut amplifiée par les rapports des autorités espagnoles, non dans le but de faire de la poésie, mais, suivant la version du pays, dans des vues d'intérêt privé. L'exagération des rédacteurs des rapports atteignit son but, et le capitaine général reçut l'ordre d'abandonner la ville pour aller en établir une autre un peu plus loin.

Le lieu choisi fut l'extrémité d'un plateau au nord de la chaîne des montagnes dans laquelle sont situés les volcans, en sorte que la nouvelle ville, fondée en 1774, à 9 lieues environ de l'ancienne, ne compte aujourd'hui que soixante-six ans d'existence.

La géographie de Malte-Brun nous fait un récit effrayant de la catastrophe qui engloutit l'ancienne Guatemala ; d'après cet ouvrage, des torrents de boue et de soufre se croisèrent par-dessus, et cachèrent jusqu'à la place où cette ville avait existé.

Il est d'autant moins étonnant que le savant auteur de cet ouvrage t été trompé par des rapports exagérés, qu'ils trompèrent la cour d'Espagne elle-même. Mais le fait est que l'ancienne Guatemala, connue dans le pays sous la simple dénomination de la Antigua, est encore une belle ville, et la seconde de l'Etat de Guatemala.

Ses deux volcans, nommés volcan de *Agua* et volcan de *Fuego*, la dominent toujours, mais, comme le Vésuve domine Naples, sans en effrayer les habitants. Le volcan de feu jette constamment de la fumée, et parfois même quelques flammes; quant au volcan d'eau, il ne conserve son nom que par tradition : le lac supérieur, ayant rompu ses digues, ne s'est plus reformé, et le sommet est occupé par une petite plaine qui, se trouvant un peu au-dessous de la limite inférieure des neiges, présente en toute saison une verdure admirable.

Il est peu de voyageurs passant par la Antigua qui ne se donnent le plaisir d'aller jouir du plus beau coup d'œil du monde sur ce petit plateau, l'un des points les plus élevés de la chaîne des Cordillères.

Guatemala est une belle ville percée en équerre, et ornée d'une multitude d'églises fort belles pour la plupart, mais dont quelques-unes attendent encore la fin d'une construction interrompue à diverses reprises par les révolutions du pays. Aucune d'elles cependant n'approche pour la beauté de ce que fut autrefois la cathédrale de la Antigua, si l'on en juge du moins par ce qui reste de cet édifice, dont la façade, encore fort bien conservée, excite l'admiration du voyageur, tant par le grandiose de son ensemble que par la beauté et la richesse des sculptures dont elle est ornée.

Amatitlan, située sur un beau lac, à 4 lieues environ de la Antigua, et à 5 de Guatemala, forme la troisième ville de l'Etat. Ces trois villes méritent seules de porter ce nom dans un pays où l'on décore du nom de bourgs et villages le rassemblement de quelques huttes d'Indiens construites en claies non fermées, et ouvertes à tout vent ainsi qu'au premier venu. Rien n'égale la misère et l'incommodité de ces pauvres cabanes, qui semblent n'avoir été construites que pour offrir un abri temporaire contre les grandes pluies de l'été ; car elles sont absolument incapables de garantir, soit du froid, soit d'un mauvais temps prolongé.

Ainsi composée des cinq Etats que nous venons de citer, la république actuelle forme ce que l'on appelait autrefois la province de Guatemala dépendante du Mexique. Cette province, qui a porté à la fin le titre de royaume, était gouvernée par un capitaine général résidant à Guatemala. La distance qui sépare les deux capitales et la difficulté réelle des communications présentaient de trop bons prétextes pour éviter une correspondance active, pour que le capitaine général ne fût pas à peu près indépendant du vice-roi.

Les commandants des provinces de Honduras, San-Salvador, etc., recevaient directement leurs ordres de Guatemala, qui s'est ainsi habituée de temps immémorial à considérer les autres provinces comme étant sous sa domination naturelle.

C'est à cet esprit de domination, contre lequel protestent encore aujourd'hui ces provinces, que sont dus les troubles et les guerres civiles qui ont ensanglanté la république de Centre-Amérique à peu près sans interruption, depuis l'époque où elle a proclamé sa liberté.

En septembre 1821, Guatemala se déclara indépendante de l'Espagne, et nation libre et souveraine. Il était plus facile de renverser le gouvernement espagnol que d'en créer un nouveau, et les discussions furent si vives entre les divers partis qui se disputèrent le pouvoir, qu'il fallut décider la question par les armes.

Le parti le plus faible, nommé servile dans le pays, et composé de quelques familles puissantes de Guatemala, qui n'avaient contribué à chasser les Espagnols que dans l'espoir de les remplacer au pouvoir, parvint momentanément à son but en appelant les Mexicains à son secours.

(1) C'est par erreur e la date de cet événement est donnée par Malte-Brun le 7 uin 1777. A. M.

Une armée mexicaine marcha sur Guatemala, et cette province, conquise presque sans combattre, vu l'état de discorde intérieure qui l'agitait et paralysait ses forces, se vit déclarer province mexicaine le 25 décembre 1822, c'est-à-dire moins de six mois après son existence politique comme nation.

Mais la prise de Guatemala était loin de donner au Mexique la possession de tout l'Etat. Les autres provinces continuèrent de s'administrer par elles-mêmes, et le général mexicain Filisola put s'apercevoir qu'il lui faudrait les conquérir l'une après l'autre, s'il voulait les réunir sous la domination de son gouvernement.

A l'instigation du parti qui l'avait appelé, il marcha sur San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, arriva sans grands obstacles jusqu'aux portes de la ville, mais y éprouva de telles pertes, et y fut si maltraité par les Salvadorenos, qui sont bons soldats en général, qu'il fut obligé de battre en retraite sur Guatemala, d'où il demanda des renforts au Mexique.

Cette république, en commotion elle-même à cette époque, n'était pas en mesure d'envoyer des troupes hors de son territoire, et le parti mexicain de Guatemala étant trop faible pour lui donner un appui, le général fut obligé de capituler et de s'en retourner au Mexique.

Le 1er juillet 1823, Guatemala se déclara donc de nouveau indépendante de l'Espagne et du Mexique. Ce ne fut que l'année suivante, le 22 novembre 1824, que l'Assemblée nationale décréta sa constitution politique, se déclarant république fédérale, composée de cinq Etats indépendants.

Quelque courte qu'ait été l'apparition du général mexicain sur le territoire de Guatemala, car elle eut seulement six mois de durée, elle eut cependant pour le Mexique ce résultat important de fixer l'indécision de la riche province de Chiapas et du Soconusco, réclamées par Guatemala, et qui en furent peu après définitivement séparées et réunies au Mexique.

La république de Centre-Amérique se compose de la réunion de cinq Etats divisés de lois et d'intérêts, et incapables par conséquent dans leur état actuel de constituer une nationalité.

Voici, d'après les derniers relevés, faits ou recueillis, la population des cinq Etats composant la fédération de la république de Centre-Amérique; ces aperçus qui ne sauraient être d'une rigoureuse exactitude semblent pourtant assez dignes de foi.

	INDIENS.	BLANCS.	MULATRES.	TOTAL.
Guatemala.	450,000	100,000	150,000	700,000
San-Salvador. . . .	70,000	70,000	210,000	} 400,000
District fédéral. . . .	20,000	10,000	20,000	}
Honduras.	»	60,000	240,000	300,000
Nicaragua.	120,000	110,000	120,000	350,000
Costa-Ricca.	25,000	125,000	»	150,000
Total de la population.	685,000	475,000	740,000	1,900,000

Costa-Ricca est, comme on le voit, le moins peuplé des cinq Etats, mais c'est en revanche le mieux administré et le plus tranquille; ce que l'on explique facilement par sa position géographique et par l'absence des mulâtres et la population, presque exclusivement blanche, car les 25,000 Indiens forment une minorité tout-à-fait insignifiante. D'un autre côté cet Etat s'est tout récemment constitué lui-même en une seule république non encore bien assise.

La principale exportation de l'Etat de Guatemala consiste en cochenille récoltée dans les belles vallées de la Antigua et d'Amatitlan. 4,000 surons de cette denrée sont expédiés tous les ans à Izabal, qui les envoie à Bélise. 2,000 environ prennent la direction de la mer du Sud, et vont s'embarquer à Istapa. Le reste de l'exportation consiste en salsepareille et une faible quantité de cuirs.

L'Etat de San-Salvador, plus humide que celui de Guatemala, produit peu de cochenille, dont les grandes pluies d'été ruinent les récoltes, mais fournit en échange à l'exportation de 6 à 7,000 surons d'indigo d'excellente qualité. Les deux tiers de cette quantité sont expédiés à Bélise par les ports d'Izabal et Omoa; le reste est embarqué pour l'Europe par la mer du Sud.

Une industrie nouvelle dans le pays, et qui peut donner de grands résultats pour l'avenir, est la culture du mûrier, et l'établissement de quelques magnaneries dans les deux Etats de San-Salvador, qui a donné l'exemple, et le Guatemala, qui l'a suivi. Plusieurs plantations de mûriers ont été faites dans ces deux Etats et ont permis de faire divers essais qui ont donné des résultats satisfaisants. La soie obtenue est fort belle, et supérieure peut-être à nos premières qualités de France. La beauté du climat, dans l'Etat de San-Salvador surtout, donne ce résultat important, qu'un mûrier reste couvert de feuilles toute l'année. On peut donc élever plusieurs générations de vers l'une après l'autre sans manquer de feuilles, et se procurer ainsi plusieurs récoltes de soie dans la même année. Cette industrie est encore trop nouvelle pour offrir des produits appréciables dans le commerce, mais elle a de l'avenir. Son ennemi le plus redoutable est une espèce de fourmi voyageuse, nommée dans le pays *zampopo*, et dont les tribus sont si nombreuses que lorsqu'une d'elles rencontre un champ d'arbres à sa convenance une seule nuit lui suffit pour le dépouiller entièrement de ses feuilles, et malheureusement le zampopo aime beaucoup la feuille du mûrier.

Les importations dans l'Amérique centrale viennent à peu près exclusivement de Bélise, où vont s'approvisionner les marchands de l'intérieur; car le golfe Dulce, dont la barre d'entrée ne peut livrer passage qu'à des caboteurs, ne reçoit aucun navire d'Europe. Bélise fait donc ainsi un commerce annuel de quinze à dix-huit millions avec la république de Centre-Amérique.

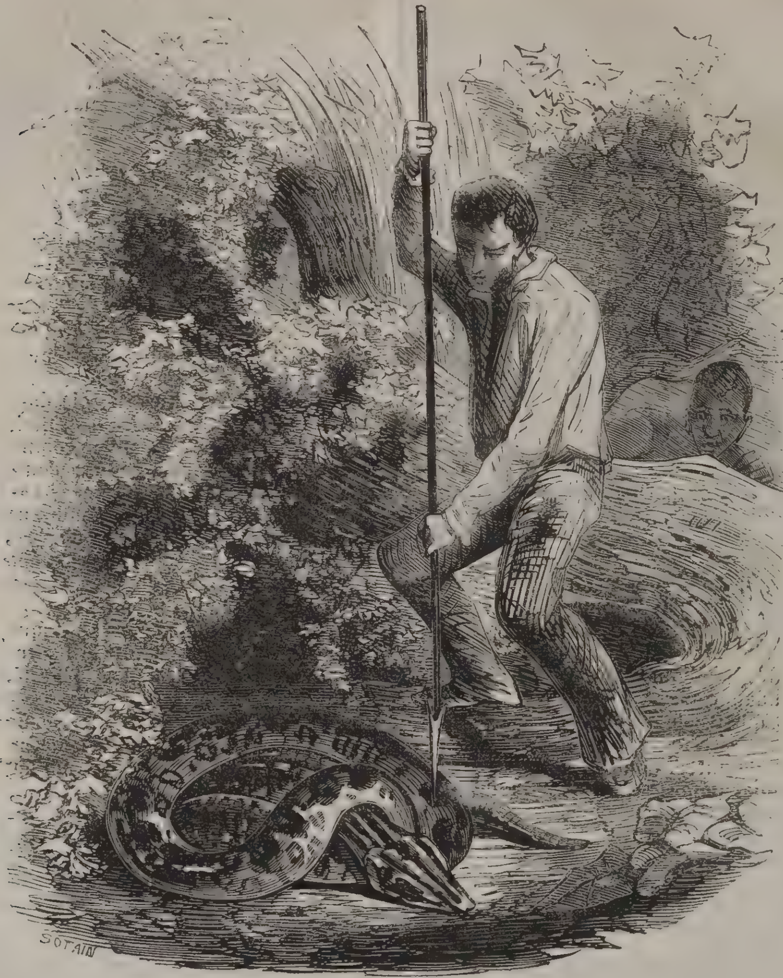
Les marchandises anglaises se composent principalement d'indiennes et d'autres cotonnades à fort bas prix. On ignore si notre commerce pourrait soutenir la concurrence pour le bon marché. Quoi qu'il en soit, on préfère les tissus français à ceux qui sont fournis par l'Angleterre, tant pour la durée des étoffes que pour la solidité des couleurs.

Le commerce de détail offre dans toute la république de Centre-Amérique une particularité bien remarquable, et qui fait voir combien, malgré les perturbations apportées par des révolutions continuelles, le caractère des habitants est encore empreint de cette bonté primitive que nous retracent les traditions espagnoles du temps de la conquête.

Un marchand de l'intérieur descend à la côte pour faire l'emplette de diverses marchandises dont il espère trouver le débit dans son village. Au lieu d'aller jusqu'à Bélise, il rencontre à Omoa, par exemple, ce qui lui est nécessaire chez un négociant du lieu. Il fait sa provision, convient du prix, et s'en retourne souvent sans donner le plus léger à-compte, et sans laisser de billet. Le vendeur le laisse partir sans défiance, bien que quelquefois il ne le connaisse nullement. Mais il sait que l'année suivante, ou plus tôt si la vente a été bonne, il reviendra lui enlever de nouvelles marchandises et payer les anciennes, et il est peut-être sans exemple que cette confiance ait été trompée.

On traverse d'Izabal à Guatemala plusieurs cours d'eau dont le plus considérable est le rio Motagua. Faute de ponts, on les traverse à gué dans la saison sèche; quand l'eau grandit, on les passe en pirogues qui transportent les voyageurs et les marchandises, les mules suivent par derrière à la nage.

Il arrive parfois qu'une crue subite prend au dépourvu les gens qui amènent leurs pirogues, et que l'on ne trouve par suite ni gué ni bateaux d'aucune espèce. Dans ce cas, le voyageur n'a d'autres ressources que la patience. Il est rare que ces crues irrégulières aient de la durée, et en attendant vingt-quatre ou quarante-huit heures on peut donc être certain que le gué redeviendra praticable. Deux seuls ponts exis-



L'animal n'avait pas bougé lorsque j'arrivai sur lui.

tent sur toute cette route : un à l'endroit nommé la Sabaneta, où le cours d'eau, sortant d'une gorge de montagne très profonde, et presque toute l'année un torrent impraticable; le second, dans la dernière gorge que l'on traverse pour arriver à Guatemala. Ce dernier est dû à la générosité d'un Français qui avait fait fortune dans ce pays.

Outre le rio Motagua qui se jette dans la mer à quatre lieues à l'ouest d'Omoa et qui pourrait servir au transport des marchandises sur soixante lieues de son cours environ, il y a plusieurs rivières aussi grandes, et même plus considérables, qui devraient servir de communication naturelle avec l'intérieur, mais que l'insouciance des habitants néglige d'utiliser. Le rio Chamalacon, dont l'embouchure est à quelques lieues à l'est d'Omoa, les rios Tinto et Romano à l'est de Truxillo, la rivière Herbial ou de Ségovie, qui se jette dans la mer près le cap Gracias-a-Dios, et plusieurs autres encore, sont de grandes et belles rivières destinées, quand la civilisation aura fait plus de progrès dans ce pays, à conduire dans son intérieur les productions étrangères, et à faciliter ses propres exportations. Il est étonnant que l'appât d'un bénéfice assuré n'ait pas encore engagé les spéculateurs à établir un transport par eau, au moins sur le rio Motagua; car cette rivière pourrait amener à peu de frais, jusque près de Guatemala, les marchandises que les muletiers d'Izabal, transportent au prix moyen de 2 piastres et demie à 3 piastres l'arrobe de 25 livres espagnoles, c'est-à-dire de 50 à 60 fr. le quintal.

Toutes les embouchures de ces rivières sont occupées par des établissements anglais, qui exploitent l'acajou dont cette côte abonde. Ces établissements souffrent généralement ne l'insalubrité du climat et les Anglais y éprouvent de grandes pertes parmi les colons amenés d'Angleterre; car les côtes de Honduras sont malsaines et fiévreuses comme toutes celles des parties incultes des Antilles. En avançant de quelques lieues dans l'intérieur, et à mesure qu'on s'éloigne de la mer, cette insalubrité disparaît; il ne reste qu'un pays admirable de végétation, et qui n'attend pour donner les plus riches produits de l'agriculture que les cultivateurs dont il est totalement dépourvu.

Toutes ces côtes sont si mal peuplées que l'on peut parcourir toute la distance qui sépare le cap Gracias-a-Dios du fond du golfe sans rencontrer un seul village, ni même une simple cabane d'Indien, en exceptant les deux seuls points de Truxillo et d'Omoa, autour desquels sont venus se grouper quelques *Caribals;* c'est le nom que l'on donne dans le pays à une agglomération de cabanes habitées par des mulâtres d'une origine particulière et qui portent le nom de *Caraïbes.* On ignore d'où ils tirent leur origine, et on n'a trouvé personne en état d'en donner une explication



Et alors nos gens nous tirèrent sur la grève.

satisfaisante. Ils n'ont du reste, malgré la ressemblance du nom, aucun rapport avec les *Caraïbes*, anciens habitants des petites Antilles.

Si le canal de communication entre les deux mers était exécuté, le lac de Nicaragua et ses eaux deviendraient une source inépuisable de richesses pour le pays, en le rendant, pour ainsi dire, la grande route et le dépôt du monde commercial. Sous ce rapport, la république du Centre a la situation la plus belle et la plus heureuse, et possède des avantages réels sur toutes les nations. Située au milieu des deux Amériques, elle offre plus de ports que les autres nouvelles républiques, elle est traversée par un grand nombre de rivières, et la diversité de sa température, brûlante sur les côtes, et au-dessus de glace sur le sommet des Andes qui la divisent, y fait croître toutes les productions du globe.

Les riches pâturages de Guatemala, qui sont perpétuellement verts, nourrissent d'immenses troupeaux, et les peaux forment un article considérable d'exportation. On doit aussi compter dans les objets bons à introduire en France : les écailles, la pourpre et les perles.

La principale navigation de la république est celle du cabotage avec San-Blas au Mexique, Panama en Colombie, et Lima au Pérou. La ville de Grenade et celle de Guatemala sont des places d'une très grande activité commerciale. Les changements qui se sont opérés ne peuvent manquer, si la république conserve sa tranquillité, d'exciter l'industrie des habitants et de faire fleurir le commerce d'un pays si avantageusement situé et possédant des ressources d'agriculture si vastes et si variées.

La république du centre de l'Amérique est comparativement plus peuplée que le Mexique, la Colombie, le Pérou, le Chili, Buénos-Ayres et Haïti, et possède par lieue carrée plus d'habitants qu'aucune de ces nouvelles puissances. En effet, sa population est, comme nous l'avons dit, évaluée à près de 2 millions d'individus, parmi lesquels on compte 12,000 Africains seulement, le reste se compose de blancs venus d'Espagne, de beaucoup d'Indiens et de métis. Il est à présumer que le nombre des habitants s'accroîtra rapidement, si on en peut juger d'après la salubrité générale du climat et l'extrême fécondité des femmes. De plus, les terres sont fertiles, les vivres à bon marché, et les impôts beaucoup moins forts qu'à la Nouvelle-Espagne et chez les autres nations d'Amérique, et même d'Europe.

Guatemala est divisé en *tierras calientes* et *tierras frias*. Dans les terres chaudes comme dans les terres froides, il règne, pour ainsi dire, un printemps perpétuel : les champs et les arbres sont toujours verts; les orangers, qui y croissent sans culture, offrent toujours

et à la fois tous les degrés de la végétation. Quelques branches sont chargées de fleurs épanouies, d'autres présentent de tendres boutons qui commencent à paraître; quelques-uns ont des fruits déjà formés et d'un vert obscur, tandis que d'autres offrent des oranges plus avancées et d'une couleur vert-jaunâtre, et d'autres branches enfin sont ornées des mêmes fruits parfaitement mûrs, d'un parfum et d'une suavité exquise.

Le gouvernement de la république du Centre a sa constitution basée sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Le pouvoir législatif appartient à un congrès fédéral formé d'une Chambre des représentants élus par le peuple pour deux ans, et d'un sénat dont les membres sont également choisis par le peuple, mais pour quatre années. Le renouvellement de la Chambre se fait par moitié tous les ans, et celui du sénat tous les deux ans. La même personne ne peut être élue plus de deux fois de suite. La Chambre des représentants a dans ses attributions la discussion des lois d'un intérêt général pour la république, l'organisation de l'armée nationale, la fixation des dépenses de l'administration fédérale, l'éducation publique, les règlements relatifs au commerce, la valeur des monnaies, et l'étalonnage des poids et mesures; elle déclare la guerre et fait la paix. Chaque député représente 30,000 individus.

Au sénat, formé de deux sénateurs élus par chacun des cinq Etats de la confédération, appartiennent la sanction des lois, la présentation aux principaux emplois de la république, et la surveillance de la conduite des officiers publics; il a aussi le droit de faire connaître son opinion au pouvoir exécutif dans tous les cas de nature grave.

Un président et un vice-président forment le pouvoir exécutif. Ils sont élus par le peuple pour quatre ans, et ne peuvent être réélus qu'une seule fois. Le président fait exécuter les lois, négocie avec les puissances étrangères, signe les traités de l'avis et avec le consentement du sénat, commande en chef la force armée et nomme les fonctionnaires publics de la fédération. Le vice-président préside le sénat et remplace le président dans tous les cas prévus par la loi.

Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême dont les membres sont élus par le peuple et renouvelable par tiers; mais ils peuvent être réélus indéfiniment. Leur temps de service est de six années. Cette cour suprême connaît en dernier ressort les causes qui se rapportent à la constitution, juge le président, le vice-président, les sénateurs, les ambassadeurs, les secrétaires d'Etat.

L'administration fédérale se compose d'un ministre chargé des affaires de l'intérieur et de l'extérieur, d'un ministre des finances, et d'un troisième ministre de la guerre et de la marine.

Chaque Etat de la confédération a un gouvernement particulier, formé d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur, d'un conseil, d'une assemblée et d'une cour supérieure de justice Ils sont tous nommés par le peuple. Le gouverneur et le vice-gouverneur sont élus pour quatre ans, et ne sont point éligibles une seconde fois sans une interruption du même nombre d'années. Le gouverneur veille à l'exécution des lois, nomme les officiers publics et commande les troupes. Le vice-gouverneur préside le conseil, et remplace au besoin le gouverneur. Le conseil donne ou refuse sa sanction aux lois, avise le pouvoir exécutif, et propose aux premiers emplois. L'assemblée présente les lois, ordonnances et règlements, vote les dépenses de l'administration, décrète les impôts et fixe la levée des troupes, d'accord avec le congrès fédéral. La cour supérieure rend la justice en dernière instance.

Par la constitution fédérale, ainsi que dans tous les nouveaux gouvernements formés des anciennes provinces espagnoles, la religion catholique romaine est reconnue religion de l'Etat, et l'exercice public de toutes les autres est défendu. Le territoire est divisé en un archevêché dont le siége est à Guatemala, et trois évêchés, qui sont : Santa-Fé, Santiago et San-Salvador. Les codes pénal, civil et de procédure, et la juridiction sont encore généralement les mêmes que du temps du gouvernement espagnol. La traite des noirs est défendue par la constitution et l'esclavage aboli.

La république du centre de l'Amérique entretient aujourd'hui des rapports avec toutes les puissances du globe, qui ont accrédité auprès d'elle des représentants ayant presque tous le titre de consuls généraux chargés d'affaires. Des consuls particuliers et des vice-consuls résident dans les différents ports.

Le pied de paix de la force militaire de Guatemala est de 4,000 hommes de troupes de ligne, artillerie, cavalerie et infanterie, et de milices qu'on peut évaluer à environ 30,000 de toutes couleurs. Quant à la marine militaire, elle est encore trop faible pour qu'il en soit fait mention.

Encore un mot sur les ports et les villes de la république guatémalienne.

La ville de San-Salvador est située au centre d'une plaine étendue fermée au nord et au sud, ouverte de l'est à l'ouest. Le caractère particulier de son sol est d'être extrêmement brisé : de tous côtés d'énormes ravins, de nombreux mamelons à forme conique, d'immenses amas de pierres volcanisées revêtues d'un tuf végétal très léger et très fertile. En gravissant les hauteurs de San-Marcos, et mieux encore celles du volcan d'Isallo, à vingt lieues de là, on en saisit parfaitement l'ensemble; c'est alors que cette plaine, qui, sous diverses formes, se prolonge jusqu'à la mer à 26 lieues dans l'ouest, semble se rattacher, comme à un point intermédiaire, au volcan El-Salvador, d'où part une nouvelle vallée qui va mourir dans l'est, sur les frontières avancées de l'Etat de Honduras, en changeant plusieurs fois de nom.

Les Cordillères, qui, avons-nous dit, traversent cette république du sud au nord, lui donnent deux climats distincts, quoiqu'elles y perdent leur caractère gigantesque : la partie orientale est moins chaude que la partie occidentale, et la transition de la saison sèche à la saison pluvieuse est ordinairement très brusque. Cette dernière dure, sur les côtes de l'océan Pacifique, du 15 mai au 15 novembre, et la saison sèche du 15 novembre au 15 mai; sur les côtes de la mer des Antilles, c'est le contraire.

A San-Salvador, pendant les six mois que dure la saison pluvieuse, il ne pleut ordinairement pas plus de deux ou trois fois par semaine, rarement avant trois heures de l'après-midi. C'est le plus communément la nuit qu'ont lieu ces grands orages des climats de la zône torride, mêlés d'effroyables retentissements de la foudre. La saison pluvieuse est aussi la plus chaude : c'est celle pendant laquelle le thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 30° (Réaumur); il se maintient ordinairement à 25. Pendant la saison sèche, il ne pleut pas : un orage d'une demi-heure a quelquefois lieu chaque mois; le thermomètre ne s'élève pas à plus de 20 à 22° (Réaumur), et peut descendre le matin jusqu'à 13°.

Des vents de nord très violents soufflent pendant cette saison une ou deux fois le mois et durent souvent trois jours. C'est aussi pendant la saison sèche que les tremblements de terre se renouvellent le plus. On peut éprouver alors, environ trois fois par semaine, des séries de secousses qui se succèdent la nuit et le jour; elles sont généralement d'une faible importance; de mémoire d'homme elles n'ont point amené de désastres dans San-Salvador.

Rien dans le site ni dans le climat de cette ville ne semble nuisible à la santé publique, ses habitants sont cependant très généralement affectés de goîtres qui acquièrent un développement hideux. Ils sont de plus très souvent atteints de fièvres. Les causes de ces maladies semblent se trouver dans le déréglement des mœurs, dans le défaut d'hygiène presque général, dans une consommation excessive des fruits du pays, dans la mauvaise construction et l'état de délabrement des

habitations de la classe pauvre, enfin dans le mode des voyages. Les mules étant là exclusivement employées, tant au transport des hommes qu'à celui des marchandises, laissent les premiers, pendant la saison des pluies, à la merci de toutes les variations de température, variations très funestes sous un climat très chaud.

Par exception, pendant la saison pluvieuse, des orages se succèdent nuit et jour pendant une semaine entière, et sont liés les uns aux autres par la chute d'espèces de brumes. Ce phénomène se renouvelle rarement plus d'une fois dans le cours d'une année.

On peut considérer San-Salvador comme le centre d'une ligne cultivée de quarante lieues d'étendue, se prolongeant depuis Santa-Anna au nord jusqu'à San-Vicente au sud. Cette ligne, dont la largeur égale quelquefois la longueur, compose au nord une partie de la route de Guatemala, au sud une partie de celle qui conduit au port de La Union, situé sur le golfe de Fonseca, et aux divers siéges des foires, tels que San-Vicente et San-Miguel. C'est là qu'est le centre de la richesse de l'Etat d'El-Salvador. De ces plaines sortent les seules récoltes d'indigo que fasse cette république, et qui s'élèvent annuellement de 3 à 5,000 surons (chacun de 150 livres); celles du sucre et du maïs; on y élève également d'assez beau bétail. Autour de San-Salvador se propage une nouvelle culture limitée jusqu'ici à l'Etat de Guatemala, celle de la cochenille. De nombreux essais se tentent sur une assez grande échelle. L'exportation du sucre a été jusqu'à présent nulle : on le consomme sur place, et dans les villes un peu importantes on le transforme en eaux-de-vie dont les malheureux Indiens font un funeste usage. A ces diverses branches d'industrie dont vivent les propriétaires du sol, il faut ajouter celle des *rebosos*, châles en forme d'écharpes dont les femmes du peuple se servent là pour se couvrir la tête et les épaules : la matière première, la soie et le coton, en est fournie par l'Angleterre ; le tissage en est fait sur les lieux ; le prix en varie de 2 à 20 piastres (1).

La nourriture du peuple se compose particulièrement de maïs dont on fait des *tartillas*, de haricots de bonne qualité et de porcs dont on élève à San-Salvador une énorme quantité. Il est cependant impossible de tenir ces animaux plus mal qu'on ne le fait, puisqu'on les laisse constamment courir dans les chemins et dans les rues. Le bananier est également cultivé ici en abondance; ce fruit remplace souvent pour les pauvres tout autre aliment.

A l'est de la ville et à ses portes existent de nombreuses sources d'eaux thermales, presque toutes sulfureuses; aucune d'elles n'est devenue l'objet d'une entreprise ; elles servent donc à la fois de bains publics gratuits et de lavoirs pour les habitants. Le caractère de ceux qui peuplent cet Etat est naturellement doux : les homicides et les blessures graves ne sont la plupart du temps que le résultat de l'ivresse favorisée par l'oisiveté du dimanche et l'usage de l'eau-de-vie, dont de faibles quantités sous un climat chaud suffisent à enivrer. La part importante qu'ils ont prise à l'établissement de la forme fédérale ne saurait s'expliquer chez eux par une préférence politique dont les rend complétement incapables leur profonde ignorance. Cette lutte prolongée, qui s'est traduite en guerre civile, n'était que le résultat de deux autres mobiles, leur haine provinciale contre l'antique capitale de Guatemala et ses prétentions à la suprématie, et leur aveugle confiance en un individu qui ne voyait dans l'existence d'une confédération qu'un moyen d'obtenir une position plus avantageuse.

Dans la classe riche, deux vices minent sourdement cette société naissante, l'oisiveté et le jeu. Le premier dure dix mois de l'année et ne cesse guère que pendant les foires. Des majordomes étant préposés à la direction des haciendas, les propriétaires vivent à la ville. Le second ne fait qu'aumenter à l'époque des foires ; leur avoir, celui de leurs femmes, de leurs amis, sont trop souvent sacrifiés. Cette passion, combinée avec un grand relâchement de mœurs, semble expliquer le célibat de la plupart des fils de famille. Aucun point d'arrêt ne surgira probablement de longtemps pour s'opposer à cet état de choses : point de colléges, point d'établissements scientifiques, aucune croyance religieuse ou politique, point de théâtres, de réunions, de promenades publiques; les hommes seuls s'en vont le soir se promener à cheval dans d'étroits sentiers. Plusieurs tentatives ont été faites pour la publication de quelques journaux, toutes ont avorté dès leur début. Il n'existe qu'une imprimerie assez mauvaise ; elle est soutenue par le gouvernement.

Les pompes religieuses viennent seules émouvoir les habitants de cette ville. Pendant la semaine sainte ont lieu les processions usitées en Espagne. La fête de la Transfiguration offre aussi un spectacle assez curieux; on construit une espèce de Mont-Thabor sur lequel le miracle du jour est figuré par des enfants perdus au milieu de nuages simulés. Ce théâtre portatif, resplendissant de lumières, s'avance au milieu de l'obscurité et débouche sur la grande place, où l'accueille de nombreux feux d'artifice.

La richesse du sol de cet Etat, sa position centrale, ses 300,000 âmes de population, ses ports de *La Union* et *Triunfo*, à l'embouchure du Rio Lampa, sur l'océan Pacifique, et d'*Acajutla*, ses nombreuses foires lui assureront toujours, quoi qu'il arrive, le second rang dans cette portion du territoire américain. Les constantes anfractuosités du terrain sont le seul obstacle que la nature ait opposé à un développement rapide; mais si depuis des siècles les rapports de cet Etat avec ses voisins sont réduits à des transports à dos de mulets, il possède cependant exclusivement des communications régulières et directes avec tous les Etats de la confédération. Cet avantage utilisé aurait entièrement changé l'état politique de ces provinces, si, aux yeux des Espagnols, il l'eût emporté sur la beauté du site de Guatemala. La vie sociale, au lieu de se concentrer à l'une des extrémités les plus stériles de ce territoire, se serait également répandue dans ses diverses parties au moyen des richesses de la province centrale, et l'on n'aurait pas vu s'amasser ces haines provinciales qui sont encore aujourd'hui l'expression de l'unique mal réel de cette république.

De San-Salvador, deux routes conduisent au port d'Acajutla : l'une, longue de trente lieues et praticable dans toute son étendue pour les bêtes de somme, passe à los Ateos, village situé à neuf lieues de San-Salvador. A trois lieues de distance se trouve celui de Guaimoco, dont la population est à peu près triple. A six lieues plus loin, on arrive au bourg important d'Isallo, dont la population, presque tout indienne, peut s'élever à 8,000 âmes. A deux lieues seulement, est situé Zonzonate, qui en compte environ 6,000. Cette ville était au temps des Espagnols le siége d'une alcadia mayor que sa fertilité et son voisinage du port d'Acajutla, qui n'est plus qu'à six lieues, distinguaient particulièrement.

Ces avantages naturels, auxquels il faut ajouter ceux d'une population relativement forte, de produits spéciaux, tels que le baume, et d'un sol nivelé, arrosé par des cours d'eau nombreux et importants ont assuré à ce district une culture florissante, un commerce local actif, et un transit considérable pour les Etats de San-Salvador et de Guatemala. Dans la chaîne de montagnes au pied desquelles est assis Zonzonate se trouve le volcan en activité d'Isallo.

Quoique sa position fasse de cette ville l'une de celles de l'Amérique du Centre où la température soit le plus élevée, elle se distingue cependant par l'esprit d'entreprise de ses habitants. Placée à distance de trois foyers révolutionnaires, Guatemala, San-Salvador et Léon, elle serait restée presque entièrement étrangère aux désastres civils, si elle n'avait eu à sup-

(1) La piastre vaut environ 5 fr. 40 c. A. M.

porter plusieurs fois la fermeture de son port d'Acajutla qui n'a été rendu à une liberté entière que pendant la session de 1838. Seule entre toutes les villes de cette république, elle a élevé à ses frais, depuis la proclamation de l'indépendance, un monument d'utilité publique, en faisant jeter un pont en pierre sur la rivière qui coule à ses pieds. Quelques Français y ont des maisons de commerce.

ALBERT-MONTEMONT.



WOODBINE PARISH

(1838.)



VOYAGE A BUENOS-AYRES.

PRÉLIMINAIRE.

Avant d'analyser le voyage de Woodbine Parish à Buenos-Ayres, il nous semble à propos d'offrir ici quelques généralités sur l'Amérique du Sud.

L'Amérique méridionale est traversée dans toute sa longueur par la Cordillère des Andes, qui donne naissance, vers l'est, à trois grands fleuves : l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata, lesquels débouchent dans l'Atlantique; il n'y a aucun fleuve remarquable à l'ouest. L'Orénoque appartient dans une grande partie de son cours à l'Etat de Venezuela; l'Amazone est un fleuve en quelque sorte brésilien, et le Rio de la Plata sépare dans son cours inférieur la république de Montevideo de celle de Buenos-Ayres.

Des plaines immenses caractérisent dans l'Amérique du Sud le pied oriental des Andes. Le versant occidental, étant très-rapproché de l'océan Pacifique, n'a pas de plaines de ce genre, mais seulement quelques déserts sur les côtes du Pérou.

Les habitants de l'Amérique méridionale, au nombre de 15 millions, ne sont guère que des Espagnols ou des Portugais d'origine, sauf les Indiens de l'intérieur. Le Brésil est peuplé de Portugais; tandis que le Venezuela, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili et Buenos-Ayres sont peuplés des descendants des Espagnols qui firent la conquête de ces contrées. Ces deux peuples, portugais et espagnols, professant la religion catholique, il en résulte que l'Amérique du Sud est presque entièrement catholique. Les deux langues espagnole et portugaise sont aussi les plus répandues.

Quant aux divers Etats politiques de l'Amérique méridionale, on remarque au nord le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; à l'est, le Brésil et la république Argentine, qui a derrière elle le Paraguay; sur la chaîne des Andes se développe la Bolivie; enfin on trouve à l'ouest le Chili, et au sud la Patagonie, qui est pour ainsi dire encore indépendante.

RELATION.

Dans sa navigation pour se rendre à l'embouchure de la Plata, notre voyageur avait eu occasion de recueillir quelques notions sur les *Indiens* qui vivent près du grand fleuve de l'Amazone, devant les bouches duquel il avait passé; et voici la substance de ce qu'il a rapporté, ainsi que d'autres explorateurs, sur ces peuplades aborigènes de l'Amérique du Sud.

Il est au pied des Cordillères, non loin des sources de l'Amazone, et le long des rives de ce grand fleuve, quelques tribus indiennes dont les coutumes sont faites pour étonner l'Européen et mériter son attention.

Il ne faut pas chercher dans le principal, pour ne pas dire l'unique, vêtement de ces peuplades sauvages, les fins tissus de nos climats et ces gazes légères si propres à rehausser l'éclat du beau sexe de Paris ou de Londres; ce serait trop exiger des Indiens de l'Amazone, ils n'en sont pas encore arrivés là. Ils portent des chemises non de lin ou de coton, suivant la mode européenne, mais simplement d'écorce d'arbre, écorce enlevée tout entière à la souche, et dès lors sans couture. Ces chemises, qu'un art grossier, au lieu de celui de nos élégantes modistes, confectionne sans métier et sans frais, sont néanmoins ornées de figures, coloriées principalement de jaune; elles vont du genou au sommet de la tête, et ont des trous pour les yeux, le nez et la bouche comme la capuce d'un pénitent ou comme la mantille des almés du Caire, ces syrènes qui trouvèrent si aimables, il y a quarante ans, les grenadiers français. Le haut de la tête a une coiffure composée de tiges de maïs et couronnée de deux oreilles de singe. Les manches sont formées de l'écorce enlevée à de plus petits arbres ou à de simples branches. Les jambes sont garnies de chapelets faits de coquilles de petites noix, dont le son bruyant, mais non désagréable, annonce la personne qui les porte : c'est ainsi que le serpent à sonnettes annonce sa dangereuse approche.

Tel est l'accoutrement de la plupart de ces sauvages; ils n'ont pas besoin de vêtements chauds, car leur pays est voisin de l'équateur. C'est celui de Tabitinga, qui s'étend sur la rive septentrionale du Maragnon, autrement dit l'Amazone, à l'entrée des *llanos*, ou plaines immenses que le fleuve sillonne et fertilise.

Les hommes et les femmes ne voyagent qu'armés; leurs armes sont des flèches empoisonnées ou des lances, des javelines et des arcs en bois. Les flèches consistent en des roseaux gros comme le doigt, ayant quelques-unes pour pointes des os, d'autres une canne creusée et aiguisée.

Sur les bords du fleuve, il n'est pas rare de voir les femmes de tout âge et de toute condition (car il existe aussi des distinctions entre elles, et où n'en existe-t-il pas?), il n'est pas rare, disons-nous, de les voir manœuvrer les canots qui descendent souvent jusqu'à la mer; et comme il peut arriver que dans un trajet aussi long elles aient à se défendre contre les bêtes féroces, elles sont toujours ainsi armées.

On sait que les animaux domestiques aiment surtout les caressantes paroles et le toucher délicat des femmes; les singes et les ours veulent mériter le titre de chevaliers galants; mais les tigres, que la lyre d'Orphée avait su jadis attendrir, ont bien dégénéré, du moins sur les rivages de l'Amazone; peut-être que ces rivages n'ont pas eu, comme ceux du Strymon, leur Orphée. Les tigres de l'Amazone, plus cruels que ceux de la Thrace, ne respectent pas l'objet universel de tant d'hommages; ils font plus, ils l'attaquent de préférence à l'homme, et l'on conçoit que, pour châtier une telle audace, les armes défensives, dans la main des femmes, soient ici de rigueur.

C'est vraisemblablement un fait de cette nature qui aura donné lieu aux récits romanesques des Espagnols, premiers explorateurs de ces régions lointaines; mais il ne paraît pas que ces Indiennes, comme on le prétendit à cette époque, aient eu le tort impardonnable de se mutiler une des plus belles parties de leur corps dans la vue de pouvoir, disait-on, ajuster plus facilement les ennemis qu'elles avaient à combattre : il semble, au contraire, que le double trésor où le nou-

veau-né puise alternativement ou à son choix la vie, est conservé par elles avec une véritable coquetterie. On assure également que les guerrières de l'Amazone élèvent avec un tendre soin les enfants des deux sexes : bien différentes des Amazones du Thermodon, qui tuaient les garçons et ne conservaient que les filles.

Depuis l'apparition d'Orellana sur ces rivages de l'Amérique, plusieurs blancs s'y sont établis; mais, il faut bien le reconnaître à la honte de l'humanité civilisée, ce n'a été que pour faire la guerre aux indigènes et leur enlever de jeunes esclaves. Aussi les Indiens, rendant guerre pour guerre, dressèrent-ils à leur tour dès le principe, comme ils dressent encore aujourd'hui, des embûches aux blancs ou *brancos*, ainsi qu'ils les appellent, qui vont leur faire la chasse. Ils creusent des trous dans les sentiers et dans les bois; ils y fichent de gros pieux empoisonnés, par-dessus lesquels ils placent en travers, et couverts de feuilles ou de terre, de légers bâtons pourris. Lorsqu'un branco vient à tomber sur un de ces épieux, il y trouve une mort inévitable, d'autant plus que les Indiens ont soin de l'achever pour faire ensuite de son corps un odieux festin.

Oui, ces Indiens, et certes ce n'est pas le plus beau de leur histoire, sont encore cannibales. Il est vrai, dit un autre voyageur anglais qui a descendu l'Amazone depuis sa source jusqu'à son embouchure, trajet de plus de 1,200 lieues; il est vrai, dit-il, que la faim seule les détermine à manger un des leurs. Quand cette faim réclame un horrible repas, le propriétaire de la victime secrètement choisie lui souffle, par un tube appelé *pucuna*, une flèche empoisonnée qui le fait tomber raide mort. Ces Indiens, nourris sans doute des récits de leurs aïeux relativement à la cruauté des Espagnols, ont conservé aux descendants de ces derniers une haine si grande, qu'ils aiment mieux se manger entre eux que de recourir dans les jours de disette à la compassion des brancos. Un de ceux-ci voulut un jour acheter une jeune fille indienne dans l'espoir de lui sauver la vie, car il venait d'apprendre qu'elle allait périr; elle préféra rester pour être le même soir dévorée par ses propres parents.

Nous avons tout à l'heure parlé du danger que l'on court le long de l'Amazone en voyageant, à cause de la rencontre des bêtes féroces, surtout des tigres, qui paraissent être fort nombreux sur les rivages supérieurs de ce fleuve. Le voyageur anglais Parish vit au village de Tabitinga un jeune Indien d'environ six pieds de haut, qui portait sur sa tête et sur son bras gauche les marques d'un combat qu'il avait soutenu trois ans auparavant contre un tigre de la plus grande espèce. Il faut se rappeler toutefois que l'espèce américaine est loin d'égaler celle de l'Asie. Voici comment ce combat eut lieu.

Cet Indien, traversant une clairière, vit le tigre couché sous un arbre. Selon l'usage du pays, et intrépide de sa nature, il marcha droit vers l'animal en lui adressant la parole : « Oh! mon ami, lui dit-il, est ce « toi? Il y a longtemps que je te cherche; nous avons « un vieux compte à régler ensemble : tu m'as enlevé « plus de vingt moutons. Attends que j'aille quérir « mes armes, et je reviens sur-le-champ te retrouver.» En effet, l'Indien courut à sa chacra ou métairie, prit ses flèches et un long couteau renfermé dans une gaîne de cuir. Quand le tigre le vit arriver ensuite armé de son pucuna, il pensa qu'il était temps de déguerpir et, se levant d'un bond, il se mit à fuir. L'Indien, en le suivant, reprit le fil de la conversation, que l'animal ne semblait pas comprendre ou trouver de son goût. « Quoi! lui disait l'Indien, te voilà parti! « Mais tu ne t'en iras pas si aisément; il faut que nous « causions encore ensemble avant de nous séparer. » En ce moment, le tigre, que la voix du chasseur ou la vue de ses armes avait inquiété, fit un bond et sauta sur les branches de l'arbre sous lequel il était. Il y eut une courte pause, à la suite de laquelle l'Indien commença à faire usage de son pacuna pour souffler sur le tigre des flèches empoisonnées; mais, soit que le venin fût trop vieux, soit que la peau de l'animal fût trop dure et trop garnie de poils lustrés, ces flèches ne produisirent aucun effet décisif. Cependant, l'animal, fatigué de ses attaques ou de ses agaceries, se jeta en bas de l'arbre et se mit à courir.

C'est alors que le chasseur voulut lui barrer le chemin. Le tigre, dont les réponses s'étaient jusque-là bornées à des grincements ou grognements, prit l'offensive. Le pucuna devenant inutile, l'Indien crut devoir songer à s'armer de son couteau. Mais quelle fut sa surprise! il le chercha vainement, le glaive s'était échappé de la gaîne de cuir, et perdu dans la rapidité de sa marche.

Le désespoir donne du courage, et cet homme n'en manquait pas; outre qu'il était d'une force peu commune. Il resta donc ferme sur ses jarrets et se mit en garde. Le tigre essaie de s'élancer sur lui, et l'homme, qui se souvient que l'animal a sur le corps une partie sensible, lui applique au nez un bon coup de poing, en tenant son bras gauche tendu et en continuant de lui parler : « Je suis sans armes, mais je ne suis pas « battu; ne vois-tu pas que je n'ai nulle peur de toi? » Le tigre s'élance de nouveau, et reçoit un nouveau coup de poing du boxeur indien à l'endroit que le tigre, comme le chat, le cheval ou le chien, paraît avoir si tendre. Le combat se prolongea ainsi jusqu'à l'instant où l'animal furieux saisit le bras gauche de l'homme et le mordit de part en part. Heureusement, un autre coup de poing, administré sur le museau, fit lâcher prise au quadrupède, sans qu'il eût attaqué l'os du bras; mais l'animal jeta ensuite une de ses pattes sur la tête du chasseur, et la griffe si redoutable du monstre déchira la peau de cet homme jusqu'au crâne. Enfin le chasseur allait probablement succomber lorsque son frère, qui avait entendu ses cris, accourut et, étant mieux armé que lui, perça de sa lance le tigre par le milieu du corps.

L'Indien, si dangereusement blessé et tout couvert de sang, eut encore la force de revenir sans nulle aide au village. Les habitants, émerveillés d'une telle valeur, proclamèrent leur compatriote le brave des braves. Ils coururent chercher le tigre, dont la peau fut en triomphe suspendue au toit de la hutte de celui qui avait soutenu pendant trois heures entières un combat aussi périlleux.

Il y aurait encore à citer bien d'autres coutumes des Indiens de l'Amazone; mais en voilà peut-être assez pour n'inspirer ici à personne la fantaisie d'importer parmi nous l'usage des chemises d'écorce ou des flèches empoisonnées, et surtout le désir d'imiter les luttes d'homme à tigre. Gardons plutôt nos toilettes, nos fusils Robert, et même, puisque l'époque le veut, jusqu'à nos mélodrames, et suivons notre voyageur aux rives du Rio de la Plata.

La plupart des matériaux de l'ouvrage de Woodbine Parish ont été rassemblés durant un long séjour officiel de l'auteur dans le pays auquel ils ont rapport. Plusieurs chapitres, relatifs aux établissements des anciens Espagnols sur la côte de Patagonie et aux explorations faites par eux et leurs successeurs, surtout, en dernier lieu, dans les pampas méridionales de Buenos-Ayres, jetteront quelque lumière nouvelle sur les progrès de la géographie dans cette partie du Nouveau-Monde. Bien que le temps de la résidence de M. Parish, qui a écrit ce voyage, remonte à 1821, quelques-uns des documents recueillis par lui ne datent que de 1837; d'où l'on peut conclure que les aperçus, ainsi publiés en 1838, contiennent tout ce qu'il est possible d'offrir de plus récent, ou du moins de plus authentique sur le sujet dont il s'agit.

Les Provinces-Unies de la Plata, ou, comme on les appelle aussi quelquefois, de la république Argentine, à cause des paillettes d'argent que les premiers explorateurs découvrirent dans le sable de la rivière, comprennent, à l'exception du Paraguay et de la Banda

orientale ou république de Montevideo (deux Etats devenus séparés et indépendants), toute cette vaste étendue de territoire qui se trouve entre le Brésil et la Cordillère du Chili et du Pérou, du 22e au 41e degré de latitude méridionale.

L'établissement le plus austral des Buenos-Ayriens est aujourd'hui la petite ville del Carmen, sur le Rio-Negro. Les Indiens possèdent sans trouble tout le sol qui s'étend au-delà jusqu'au cap Horn.

Les limites de la république Argentine sont : au nord, la Bolivie; à l'ouest, le Chili; à l'est, le Paraguay, la Banda orientale et l'océan Atlantique; et au sud, les territoires indiens de la Patagonie. L'ensemble de la superficie contient 726,000 milles carrés anglais, avec une population de 6 à 700,000 habitants.

Ce total ne comprend pas les Indiens indépendants qui occupent le territoire sur lequel la république se réserve son droit de suprématie.

La population de la Banda orientale, qui augmente rapidement, est évaluée à 120,000 âmes, et celle du Paraguay à 250,000 seulement, quoique des personnes qui ont été dans le pays la portent à 500,000 habitants.

La république est actuellement divisée en treize provinces. Elles se gouvernent par elles-mêmes et sont, jusqu'à un certain point, indépendantes les unes des autres, quoique, pour toutes les affaires générales et nationales, elles soient constituées en congrès fédéral.

Faute d'un pouvoir national exécutif plus défini, le gouvernement provincial de Buenos-Ayres est temporairement chargé de la direction des affaires de l'Union avec les puissances étrangères, et de toutes les matières générales qui appartiennent en commun à la république.

Le pouvoir exécutif de ce gouvernement, constitué en 1821, est dans les mains du gouverneur ou capitaine général, ainsi qu'on l'appelle, assisté d'un conseil de ministres nommés par lui; il demeure responsable envers la junte ou législature assemblée de la province qui l'a élu. La junte elle-même consiste en quarante-quatre députés, dont la moitié est renouvelée annuellement par l'élection du peuple.

Géographiquement, les treize provinces qui forment aujourd'hui la république Argentine peuvent être divisées en trois sections principales, savoir : 1º provinces du littoral ou de l'est; 2º provinces centrales ou du nord; 3º provinces à l'ouest de Buenos-Ayres, communément appelées provinces de Cuyo.

Les provinces du littoral sont Buenos-Ayres et santa-Fé, à l'ouest, ou sur la rive droite du Parana; puis Entre-Rios et Corientes, à l'est, ou sur la rive gauche du même fleuve. Celles du centre, sur la grande route du Pérou, sont Cordova, Santiago-del-Estero, Tucuman et Salta, provinces auxquelles on peut ajouter Catamarca et La Rioja. Celles qui se trouvent à l'ouest de Buenos-Ayres, et qui auparavant formaient l'intendance de Cuyo, sont San-Luis, Mendoza et San-Juan.

Sous le régime espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres comprenait, outre ces treize provinces, celles du Haut-Pérou, formant aujourd'hui la république de Bolivie, et de plus le Paraguay et la Banda orientale, immense juridiction bien inférieure encore à celle des vice-rois du Pérou, dont l'autorité nominale s'étendait du Guayaquil au cap Horn, sur 53º de latitude, embrassant presque tout le climat habitable sous le soleil, c'est-à-dire non-seulement des nations innombrables, parlant diverses langues, mais encore toutes les productions que la terre puisse fournir aux besoins de l'homme.

Dans les premiers temps de la lutte contre le joug espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres maintint son unité; mais dès l'année 1820, l'impopularité des mesures du directoire et du congrès national amena une dissolution et des séparations devenues ensuite définitives. Les conquêtes de Bolivar dans le Haut-Pérou y établirent la république dotée du nom de ce fameux guerrier; déjà le Paraguay s'était émancipé pour retomber sous le despotisme du docteur Francia, et plus récemment la Banda orientale, ou province de l'Uruguay ou de Montevideo, s'est aussi constituée en république indépendante. Ce qui reste aujourd'hui de ladite vice-royauté, sous le nom collectif de république Argentine ou de Rio de la Plata, est encore loin d'être homogène; il y a fréquemment encore des soulèvements contre le gouvernement central.

La rivière de la Plata fut d'abord, comme on le sait, nommée du nom de Solis, qui y entra le premier en 1515. Quelques années plus tard, Sébastien Cabot, l'ayant remontée jusqu'à sa jonction avec le Parana, trouva des ornements d'argent parmi les naturels, et en conclut ou fit croire à ses compagnons que ce métal abondait sur les rives de ce fleuve, qui reçut alors la fausse appellation de *Plata*, qu'il a depuis conservée.

Ainsi, par une étrange coïncidence, les deux plus grandes rivières de l'Amérique du Sud, et deux des plus grands fleuves du monde, celui de la Plata et celui des Amazones, tirent leur nom de la fiction plutôt que des courageux aventuriers Solis et Orellana, qui les ont fait connaître, et auxquels cet honneur baptismal revenait si légitimement. Ces deux intrépides découvreurs perdirent la vie en poursuivant le cours de leurs recherches respectives; leur mémoire est presque effacée, et il n'a jamais existé d'argent sur la Plata, ni d'Amazones réelles sur le fleuve de ce nom.

A une distance de 100 milles en mer, le navigateur aperçoit le courant écumeux de la rivière de la Plata, et en remarque la puissance sur les eaux de l'Océan lui-même. Son embouchure, du cap Sainte-Marie au cap Saint-Antoine, offre une largeur de 170 milles. Plus avant, c'est-à-dire entre Sainte-Lucie, près de Montevideo, et le point de Las Piedras, sur sa rive méridionale, où son eau est généralement douce, la largeur est de 53 milles : c'est le double de celle de Douvres à Calais. Mais, pour trouver positivement l'eau douce, il faut encore naviguer, depuis la mer, près de 200 milles géographiques avant d'atteindre l'ancrage de Buenos-Ayres, lequel n'est propre qu'aux navires d'un faible tonnage; ceux qui tirent plus de 15 ou 16 pieds d'eau doivent s'arrêter 7 ou 8 milles plus bas. A 24 lieues au nord, se fait la première jonction des rivières du Parana et de l'Uruguay; la seconde union s'accomplit à 14 lieues de Buenos-Ayres.

VILLE DE BUENOS-AYRES ET SES HABITANTS.

Ce n'est que des pozos ou des routes intérieures que la ville de Buenos-Ayres devient visible dans toute son amplitude, le long d'une chaîne de collines légèrement élevées (1), qui bordent la rivière. Les tours des églises et, çà et là, l'umbu solitaire au faible ombrage, rompent la monotonie d'un paysage presque au niveau de l'horizon du fleuve. Aucun arrière-terrain, aucune montagne, aucun arbre, ne se montrent au-delà; une plaine continue se déploie devant vous sur une distance de près de 1,000 milles, ou plus de 300 lieues, jusqu'à la Cordillère du Chili.

Les moyens de transport du rivage à la ville consistent en charriots avec une paire de roues de 7 à 8 pieds de haut, conduits par des bœufs ou des chevaux; quelques-uns de ces attelages n'ont qu'un cheval, et alors la voiture ressemble à une grosse brouette qui pivote à volonté autour du guide.

Cependant, lorsqu'on est entré dans Buenos-Ayres, la fâcheuse idée qu'avaient laissée dans notre esprit

(1) Cette élévation, d'après Nunez, est de 34 pieds au-dessus du niveau du fleuve. A. M.

ces grossiers attelages fait place à des impressions bien différentes. A mesure qu'on avance, on est frappé de la régularité des rues et des édifices, de l'aspect des églises, de l'apparence riante des maisons blanchies en stuc, et spécialement de l'air de contentement et de liberté de la population, qui contraste d'une manière si étrange avec la populace misérable, mendiante, esclave, de Rio-Janeiro.

La fondation de Buenos-Ayres remonte à l'an 1580; mais cette ville ne devint le siége d'une vice-royauté qu'en 1776, époque où elle fut détachée du gouvernement du Pérou. En 1767, lors du passage de notre célèbre navigateur Bougainville, elle ne comptait guère que 20,000 habitants; en 1748, elle en avait environ 50,000; en 1795, 60,000; en 1800, 71,000; en 1824, 81,136; et aujourd'hui, 1853, la population de la province paraît dépasser 200,000 âmes, dont 100,000 appartiendraient à la capitale.

Le nombre des étrangers fixés à Buenos-Ayres est de 12 à 20,000, dont les deux tiers sont Anglais et Français, à peu près en proportions égales; le reste est composé d'Italiens et d'Allemands.

Une population ainsi mêlée et en contact journalier avec les étrangers ne saurait offrir un type ou caractère bien spécial. En effet, les Buenos-Ayriens des meilleures classes se distinguent à peine dans leur mise des négociants français et anglais établis parmi eux; et de leur côté, les dames buenos-ayriennes adoptent à l'envi les dernières modes de nos dames parisiennes. Ce n'est que hors de la maison qu'on remarque une différence : alors la mantille et le châle, jetés négligemment sur les épaules, dominent sur le bonnet et la pelisse d'Europe.

Parmi les hommes, Buenos-Ayres compte des poètes dont les productions honorent la langue espagnole. Une collection, sous le titre de *la Lyre argentine* (la Lira argentina), a paru en 1823, et elle est digne en effet de remarque.

Les Buenos-Ayriens, dans leurs habitudes ordinaires, subissent naturellement l'influence du climat; ils sont donc un peu indolents et aiment peu l'industrie. Presque tous ceux des hautes classes portent le titre de *docteurs;* mais cela indique seulement celui qui a reçu une éducation libérale, c'est-à-dire a été aux écoles.

Le droit et la médecine occupent beaucoup de monde; les employés civils et militaires sont également très nombreux. Le clergé a perdu de son influence depuis qu'il est salarié par l'Etat. Le commerce et le négoce, à Buenos-Ayres, sont les principales sources de travail du peuple, quoique les importations et les exportations soient presque entièrement laissées aux mains des étrangers, qui n'abandonnent que le détail aux indigènes. Ceux-ci réunissent, préparent et apportent à la vente les produits du sol, et débitent les articles importés des pays étrangers.

Les artisans et les mécaniciens forment aussi une classe nombreuse, comme on peut le supposer, dans un pays où l'on manque de tout, et où personne ne se sent porté à faire grand'chose. C'est ici que l'Européen a un avantage décidé sur le naturel, à cause de ses habitudes industrieuses; car il n'a pas besoin de sieste en plein jour, et il travaille pendant que les indigènes de toutes les classes, riches et pauvres, sont plongés dans le sommeil. Il ne saurait manquer de réussir, pourvu qu'il évite les cabarets, ce qui est difficile, puisqu'il en trouve à chaque coin de rue; il n'y en a guère moins de 600 ouverts toute la journée. Voici, au reste, la liste des divers états dans la seule ville de Buenos-Ayres en 1837 : 358 magasins de gros; 384 de détail; 323 tailleurs, cordonniers, modistes et merciers; 6 libraires; 598 pulperias ou débits de boissons; 26 billards, 44 hôtels, tavernes et restaurants; 29 chimistes et apothicaires; 76 boulangers et marchands de farine; 44 baracas ou magasins de peaux; 33 chantiers; 13 écuries où l'on tient des chevaux de louage, 6 carrossiers; 874 charriots et voitures assujétis aux droits.

Quiconque aime le travail en trouve à Buenos-Ayres, où les besoins alimentaires sont d'ailleurs si aisés à satisfaire, le bœuf ne se vendant qu'un sou la livre, et les basses classes ne vivant que de viande.

Buenos-Ayres, comme toutes les autres villes de l'Amérique espagnole, a été bâtie sur un plan uniforme, prescrit alors par le conseil des Indes, et consistant en rues alignées au cordeau, coupées à angles droits à chaque 150 verges, en couvrant, d'après la construction particulière des maisons, deux fois plus de terrain que n'en exigerait une ville européenne pour le même nombre d'habitants.

Sauf les églises, dont l'intérieur est d'une grande richesse, il n'y a rien de remarquable dans le style des édifices publics. Les maisons particulières manquent généralement de ce que nous appelons le confortable. Les chambres, en beaucoup d'endroits, n'ont encore qu'un simple brasier au milieu; les cheminées étaient considérées comme donnant de l'humidité et du froid; et on commence à peine à imiter en cela les Européens. Naguère encore toutes les murailles étaient nues et blanchies; elles sont maintenant couvertes de tous les plus beaux papiers peints de Paris, et les meubles d'Europe garnissent tous les appartements. Les grilles anglaises, garnies de charbon amené de Liverpool comme lest, échauffent les appartements à plus bas prix qu'à Londres même, et elles ont certainement contribué à assainir les habitations et à rendre la santé meilleure, dans une ville dont le ciel est neuf jours sur dix affecté par les brouillards de la rivière. Les indigènes commencent à mieux construire leurs habitations, et à leur donner plusieurs étages pour économiser le terrain, d'où l'on peut conclure qu'avant peu la ville de Buenos-Ayres aura infiniment gagné sous le rapport de son architecture et de ses embellissements, ainsi que sous celui des commodités de la vie.

Il lui restera pourtant toujours quelque chose d'indigène, comme, par exemple, les barreaux de fer aux fenêtres pour mettre à l'abri des voleurs les habitants endormis dans leurs lits, les croisées ouvertes, la nuit, à cause de la chaleur. Ces voleurs déploient, durant l'obscurité, une telle adresse, que souvent l'on se réveille sans retouver ses vêtements. M. Parish cite un jeune couple qui fut dépouillé de cette manière, et qui, le lendemain matin, dans l'attitude embarrassante de nos premiers parents après le péché, ou dans celle d'Ulysse après son naufrage, attendit qu'on voulût bien le tirer d'embarras.

On croirait difficilement qu'à Buenos-Ayres l'article le plus cher est l'eau, bien qu'on ne soit qu'à cinquante pas du fleuve. Celle qu'on obtient des sources est saumâtre et mauvaise, et il n'existe aucune citerne ni aucun réservoir public, bien que la ville soit fort peu élevée au-dessus du niveau de la rivière, et que rien ne serait plus facile que d'en faire arriver par les moyens artificiels les plus ordinaires. Quelques propriétaires ont des conduits pour recueillir l'eau de pluie tombée sur les terrasses plates de leurs maisons, et qui suffit aux besoins habituels; mais les basses classes, qui ne peuvent faire de telles dépenses, sont à la merci des individus qui amènent sur de monstrueux charriots attelés de bœufs l'eau puisée dans le fleuve, et qui n'est potable qu'au bout de vingt-quatre heures, quand elle a déposé ses boueux sédiments.

Les principales rues de Buenos-Ayres sont aujourd'hui passablement pavées avec du granit tiré des îles voisines et notamment de l'île Martin-Garcia. Auparavant, l'on pouvait à peine marcher dans ces rues tantôt poudreuses et tantôt boueuses, et où les bœufs et les chevaux ne traînent qu'avec une grande difficulté leurs charges; dans quelques rues encore ces animaux succombent sous le faix, et pourrissent dans une sorte de mare qui s'est formée au milieu d'elles.

Le climat de Buenos-Ayres est sujet à de notables

et subites variations. Pendant la plus grande partie de l'année règnent les vents du nord, qui sont humides et rendent le feu nécessaire. Pourtant la glace est rare ; mais les effets de l'humidité sont dangereux dans les lieux rapprochés du fleuve. Plus loin, c'est-à-dire dans les pampas, elle n'exerce aucune influence sur la santé des gauchos ou naturels qui y couchent en plein air sur la dure. A Buenos-Ayres, contrairement à ce qui a lieu dans d'autres pays, l'hiver est le temps de la plus grande humidité, parce que rarement la température est assez basse pour faire congeler la vapeur. Le ciel offre ordinairement le plus bel aspect, et l'air a une grande transparence. La plus grande chaleur est en janvier de 24 à 25° Réaumur.

Nous venons de citer les vents du nord comme nuisibles : celui qu'on nomme le vent chaud du nord excite l'irritabilité, et amène des querelles parmi le peuple bien plus fréquemment que dans aucun autre temps de l'année. Ce vent gâte la viande, fait cailler le lait, et rend le pain mauvais. Chaque indigène se plaint, et lorsqu'on l'interroge sur la cause de son mal, sa seule réponse est celle-ci : « *Senor*, *es el viento norte :* monsieur, c'est le vent du nord.» Nombre de gens parcourent les rues, les tempes garnies de gros haricots verts, qu'ils jugent propres à calmer les maux de tête.

Heureusement, le *pampero* ou vent d'ouest vient terminer brusquement ces souffrances : c'est une brise rapide qui rompt le calme de l'air, et balaie devant lui tous les miasmes. Ce vent, qui arrive des Andes, traverse les pampas, et atteint Buenos-Ayres, où il souffle encore quelquefois comme un ouragan.

Pendant la chaleur, le spectacle le plus burlesque et le plus grave à la fois attire les regards de l'étranger vers le fleuve, où, le soir spécialement, une grande partie de la population, hommes, femmes et enfants pêle-mêle, se tiennent par centaines jusqu'au cou dans l'eau. Si, comme cela arrive souvent, le pampero souffle tout-à-coup sur une telle assemblée, la confusion qui s'ensuit est plus facile à imaginer qu'à dépeindre ; heureux ceux qui ont mis leurs vêtements sous la garde de quelqu'un ; autrement, et avant que les baigneurs soient sortis de l'eau, tout est balayé et emporté par cette brise rafraîchissante. Ils doivent encore bénir le ciel d'en être quittes à ce prix ; car d'ordinaire le pampero est accompagné d'un nuage de poussière qui, produisant en plein jour momentanément une complète obscurité, entraîne et noie alors les baigneurs dans le courant du fleuve, avant qu'ils aient pu regagner le rivage. Enfin, si le tonnerre se joint au pampero, des centaines de victimes périssent quelquefois sous les coups de ce terrible ouragan, alternativement sombre et lumineux, auquel heureusement succède bientôt un ciel frais et serein. Les indigènes, naturellement de bonne humeur et sans souci, s'amusent des accidents les plus légers, et oublient les plus graves, remplis d'ailleurs de cette croyance, qu'à tout prendre ils sont encore favorisés, puisqu'ils se trouvent exempts des maladies épidémiques des autres pays.

Après avoir tracé l'histoire des établissements espagnols sur la côte de Patagonie, et rappelé les explorations et découvertes opérées dans l'intérieur des terres, avant et depuis la déclaration d'indépendance des provinces unies du Rio de la Plata ; après avoir ensuite indiqué l'aspect géologique des pampas, et les restes fossiles d'animaux terrestres qu'on y a découverts, l'auteur du voyage que nous analysons passe à la description desdites provinces, en donnant préalablement une idée de l'importance des rivières qui sillonnent le sol de l'union fédérative.

La première des rivières est le Paraguay, qui, en se mêlant au Parana, venant du nord-est, prend, au-dessus de la ville de Corientes, le nom de Parana, et le conserve jusqu'à sa jonction avec l'Uruguay, à quelques lieues au-dessus de Buenos-Ayres, où les deux rivières n'en forment plus qu'une seule sous le nom de Rio de la Plata (1). Le Paraguay a ses sources entre les 13e et 14e degrés de latitude méridionale, dans ces chaînes de montagnes qui, bien que d'une médiocre élévation par elles-mêmes, paraissent se lier à celles du Pérou et du Brésil, et constituer les réservoirs de quelques-unes des principales rivières de l'Amérique du Sud. De leur versant septentrional dépendent les plus considérables des affluents de la Madéra et de la Tapajos, et autres vastes courants qui se jettent dans l'Amazone ; tandis que, d'un autre côté, tous ceux qui coulent vers le sud trouvent leur issue dans le Paraguay. Une foule de courants navigables lui arrivent de l'est, à mesure qu'il traverse le riche territoire brésilien. Il lui en arrive aussi de l'ouest, notamment le Pilcomayo, par 25° 2' de lat. S., près de l'Assomption, et le Verméjo, par environ 27°, un peu avant sa jonction avec le Parana proprement dit, lequel plus bas reçoit le Rio-Salado, par 31° 30' lat. S.

Le Paraguay a des inondations périodiques très analogues avec celles du Nil. Ces deux fleuves coulent à peu près à la même distance de l'équateur, vers des pôles opposés, et débouchent par des deltas vers la même latitude.

Le Parana, dans son cours à l'orient du Paraguay, presque parallèle à celui-ci, arrive des provinces du Brésil ; il a plusieurs chutes ou cataractes, et des débordements périodiques qui couvrent une immense étendue de terrain.

L'Uruguay, qui contribue avec le Parana à former le grand estuaire du Rio de la Plata, tire son nom des nombreuses chutes et rapides qui entravent son cours d'environ 300 lieues. Il prend sa source vers le 27e degré de latitude sud, dans les montagnes voisines de la côte de Brésil opposée à l'île Sainte-Catherine.

ALBERT-MONTÉMONT.

(1) Les indigènes l'ont appelé *Parana Gayu*, qui veut dire grand. Dès que cette grande masse d'eau s'est réunie, elle s'étend majestueusement et toujours en augmentant jusqu'à la hauteur des caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, distants l'un de l'autre de 40 à 50 lieues. A. M.



Paris. — Imp. LACOUR et Comp., rue Soufflot, 16.



Indiens des Pampas.

HEAD.

(1825.)

VOYAGE A TRAVERS LES PAMPAS ET LES ANDES.

PRÉLIMINAIRE.

Je servais en 1825 à Edimbourg, dans le corps des ingénieurs de Sa Majesté britannique, lorsqu'on me proposa d'aller sur les lieux diriger les travaux d'une compagnie formée pour l'exploitation des mines d'or et d'argent que renferment les provinces du Rio de la Plata. Avec la permission du gouvernement, j'acceptai. Au bout de quelques jours consacrés à des préparatifs indispensables, je partis de Falmouth, et je débarquai à Buénos-Ayres une semaine environ après qu'une compagnie de mineurs y était arrivée de Cornish, petite ville du New-Hampshire aux Etats-Unis.

Bientôt, accompagné de deux savants inspecteurs des mines de Cornish, d'un essayeur français qui avait été instruit par le célèbre Vauquelin, d'un contre-maître et de trois simples ouvriers, je traversai les grandes plaines des Pampas pour me rendre aux mines d'or de San-Luis et de là aux mines d'argent d'Uspalata qui sont situées derrière Mendoza, à trois cent quarante lieues au moins de Buénos-Ayres.

Puis, laissant à Mendoza mes camarades de voyage, je revins tout seul des mines à Buénos-Ayres, où je parvins à cheval en huit jours. J'y trouvai, ce à quoi je ne m'attendais pas, des lettres qui m'obligeaient de passer immédiatement au Chili. Je traversai donc encore une fois les Pampas, et reprenant mon escorte à Mendoza où je l'avais laissée, nous franchîmes les Andes et gagnâmes Santiago. Mais, sans nous y arrêter, nous parcourûmes à peu près quatre cents lieues de suite dans différentes directions pour examiner des mines d'or et d'argent. La nuit où je terminai mon rapport sur la dernière mine, nous repartîmes pour de nouveau franchir la Cordillère, et quand nous eûmes à travers les Pampas regagné la capitale des Provinces-Unies, je n'eus rien de plus empressé que de congédier nos mineurs et de retourner moi-même en Angleterre, car j'avais reconnu que les plans de notre compagnie n'étaient pas exécutables.

L'unique objet de mes courses fut donc d'inspecter des mines. Nous descendîmes courageusement au fond de toutes celles qu'on offrait de vendre, et, secondé par les personnes qui m'accompagnaient, je fis de mon mieux un rapport circonstancié sur chacune. Comme, pendant ces courses, les mineurs se croisaient les bras à Buénos-Ayres et que leurs gages n'en couraient pas moins, il était d'absolue nécessité que je visitasse aussi rapidement que possible les divers lieux où j'avais affaire, et je peux dire sans vanité que, l'espace d'environ deux lieues, ce fut contre le temps que je disputai le prix de la vitesse.

Les fatigues que nous eûmes à souffrir durant ces longues expéditions furent extrêmes, au Chili surtout, parce que, quand nous visitâmes les mines situées dans les Andes, nous fûmes exposés à des change-

ments si soudains de climat, que parfois nous étions accablés de la chaleur du soleil dans la matinée, et que la nuit, au contraire, il nous fallait dormir sur cent-vingt pieds de neige. En effet, presque toujours nous dormions sur la dure, ne vivant guère que de bœuf et d'eau.

Je ne crus pas devoir, chemin faisant, tenir un journal régulier, car le pays que je parcourus était ou une immense plaine ou des montagnes désertes. Mais lorsque sur mon passage se rencontra quelque chose d'intéressant, je ne manquai pas de prendre en gros des notes au crayon. C'est, hélas! tout ce que j'ai maintenant à offrir au lecteur.

Description générale des Pampas.

Les montagnes des Andes courent du nord au sud à travers toute l'Amérique méridionale, et par conséquent suivent une direction presque parallèle aux deux côtes de l'Atlantique et de la mer des Antilles, divisant la contrée qui s'étend de l'une à l'autre en deux parties inégales, bornées chacune par un océan et par la Cordillère.

On pourrait de prime abord croire que ces deux contrées, seulement séparées par une chaîne de montagnes, se ressemblent sous toute espèce de rapports; mais la variété est l'attribut de l'omnipotence, et la nature a octroyé à ces deux contrées une différence de climat et de construction géologique qui est fort remarquable.

De la cime des Andes, elle les approvisionne toutes deux d'eau; toutes deux, par la fonte graduelle des neiges, sont arrosées exactement en proportion de leurs besoins; et la végétation, au lieu d'être détruite par le brûlant soleil de l'été, se trouve ainsi, au contraire, nourrie et entretenue par la chaleur même qui menaçait de l'anéantir.

Cependant, l'eau qui coule à travers le Chili vers l'océan Pacifique est gênée tout le long de son cours, et ne se fraie que par force son passage au milieu d'une contrée aussi montagneuse que les hautes terres de l'Ecosse ou de la Suisse; mais celle qui descend du versant oriental de la Cordillère arrose une vaste plaine, large de neuf cents milles; et sur le sommet des Andes il est singulier de voir, à droite et à gauche de soi, la neige d'un même ouragan, dont une partie est destinée à courir vers l'océan Pacifique, et l'autre à s'en aller grossir les vagues lointaines de l'Atlantique.

La grande plaine dite des *Llanos*, et plus souvent des Pampas, qui s'étend à l'est de la Cordillière, a, comme je l'ai déjà dit, une largeur de neuf cents milles; et la partie que j'en ai parcourue, quoique tout entière située sous la même latitude, se divise en trois régions complétement différentes de climat et de végétaux. La première de ces régions, qui commence à la sortie de Buénos-Ayres et se prolonge un espace de cent quatre-vingts milles, est couverte de luzerne et de chardons; la seconde, qui se développe sur quatre cent cinquante milles de longueur, produit une herbe magnifique; et la troisième, qui s'avance jusqu'au pied de la Cordillère, est un bois d'arbres bas et de buissons.

Les rivières conservent toutes jusqu'à l'Océan le cours que leur a donné le Créateur; et la contrée entière est en si bel état, que si des cités et des millions d'habitants se trouvaient à l'improviste déposés à des distances et dans des situations convenables, ces bienheureuses gens n'auraient qu'à mener leurs bestiaux paître, et, sans aucune préparation préalable, à labourer telle étendue de terre que leurs besoins exigeraient.

Le climat des Pampas subit l'hiver et l'été une notable différence de température, quoique les variations graduelles en soient fort régulières. Ainsi l'hiver n'y est guère moins froid que le mois de novembre chez nous (1), et la terre au lever du soleil est toujours couverte de gelée blanche; mais la glace a rarement plus d'un pouce d'épaisseur. En été, au contraire, le soleil est d'une accablante chaleur, et sa force se fait rudement sentir à toutes les créatures vivantes. Les tonyous, espèce de casouars, les chiens, bœufs et chevaux sauvages qui peuplent ces plaines, en sont évidemment exténués, et la sieste semble être un repos aussi naturel que nécessaire. Les heures du milieu de la journée ne sont pas propres au travail, et comme les matinées sont froides, mieux vaut travailler pendant celles-ci pour se reposer pendant celles-là.

La différence d'atmosphère entre les villes de Mendoza, San-Luis et Buénos-Ayres, qui cependant reposent toutes trois presque sous la même latitude, est vraiment surprenante. Pour les deux premières, c'est-à-dire dans les régions du bois et de l'herbe, l'air est extraordinairement sec. Aux époques les plus chaudes, il n'y a pas la moindre apparence de transpiration. Les animaux que la chaleur tue gisent sur plaine desséchés dans leur peau, de sorte que souvent, au premier coup d'œil, j'ai été fort embarrassé de savoir s'ils étaient morts ou en vie. Mais dans la province de Buénos-Ayres, qui est la région des chardons et de la luzerne, la végétation annonce clairement l'humidité du climat. Quand il m'arrivait de dormir la nuit à la belle étoile, en me réveillant je trouvais d'ordinaire mon poncho, espèce de couverture velue, presque aussi mouillée par la rosée que si je l'eusse trempée dans l'eau, et mes bottes étaient tellement humides que je pouvais à peine les retirer. Les animaux qui meurent dans la plaine sont bientôt en état de putréfaction. Quand pour la première fois on arrive à Buénos-Ayres, les murailles des maisons ruissellent à un tel point qu'il répugne d'y entrer; et le sucre qu'on y trouve, comme aussi tous les sels susceptibles de fusion, est presque fondu. Cette humidité, cependant, ne paraît pas être malsaine. Tandis que d'une part les Gauchos, tribu dont il sera parlé plus bas, et même les voyageurs, se couchent sur la terre sans jamais en être incommodés; de l'autre les habitants de Buénos-Ayres demeurent dans leurs maisons humides sans se plaindre d'affections rhumatismales ni être aucunement sujets à s'enrhumer; et, à coup sûr, ils ont l'air plus robustes et mieux portants que ceux qui vivent dans les régions plus sèches. En somme, la totalité des Pampas, on peut le dire, jouit d'une atmosphère aussi belle et aussi salubre que les parties de la Grèce et de l'Italie les mieux favorisées à cet égard, sans être comme elles sujette au *malaria*.

La seule irrégularité que le climat présente est celle du *pampero*, ou vent du sud-ouest, qui, engendré par l'air froid des Andes, se précipite sur ces vastes plaines avec une telle vélocité, une telle violence, qu'il est presque impossible d'y résister. Mais cette rapide circulation de l'atmosphère a de très heureux effets; et toujours le temps, après une de ces tempêtes, est particulièrement agréable et sain.

La partie méridionale de l'immense plateau situé du côté oriental des Andes est habitée par les Indiens-Pampas, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent d'un lieu dans un autre à mesure que l'herbage qui les environne est consommé par leurs bestiaux.

Dans la partie septentrionale et dans le reste des provinces du Rio de la Plata, la population, dont le chiffre est fort peu considérable, se compose ou d'individus isolés ou de gens qui, réunis en petit nombre, vivent ensemble seulement parce qu'ils sont nés les uns près des autres. Leur histoire est assez curieuse. En 1810, aussitôt que, par la défaite des Espagnols, l'indépendance des anciens sujets du gouvernement de Buénos-Ayres fut établie et qu'ils se trouvèrent libres, beaucoup de ces naturels cherchèrent à introduire dans leur pays une forme de constitution propre en même temps à conserver la liberté qu'ils avaient conquise, à favoriser l'accroissement de la population, et à embellir peu à peu la surface d'une des plus intéressantes et plus belles contrées du monde au moyen des arts, des manufactures et des sciences, qu'on lui avait

(1) C'est un Anglais qui parle. A. M.

jusqu'alors refusés; mais la singulière situation des choses présentait les plus sérieux obstacles. Quoique d'immenses espaces de terre fertile n'eussent pas encore ni propriétaires ni cultivateurs, un premier pas avait cependant été fait. De petites villes, de petits établissements, fondés dans l'origine pour l'exploitation des mines, étaient disséminés au travers de cette vaste contrée, à environ deux cents lieues les uns des autres. C'était, comme on voit, le premier trait encore bien incorrect d'un plan de civilisation; néanmoins par pur intérêt personnel chacun donnait un coup d'épaule, et il y avait manifestement progrès. Mais arriva la révolution, qui tout de suite renversa ce frêle édifice, social; car les bases sur lesquelles il reposait ne furent pas assez solides pour supporter le grand système politique que dès lors on adopta. Puis on s'aperçut bientôt que les provinces de la nouvelle république étaient sans hâvre, que la capitale était mal située; et comme la jalousie de l'Espagne avait empêché qu'on ne plantât l'olivier et la vigne, on avait négligé les lieux les plus propices aux productions indigènes du pays, tandis que, pour arracher ses richesses aux entrailles de la terre ou dans d'autres buts aussi inutiles au bien-être des naturels, on avait bâti des villages dans les positions les plus éloignées et les plus inaccessibles. De sorte que les hommes se trouvèrent vivre en communauté sans savoir pourquoi, et parmi des circonstances qui paralysèrent leurs efforts, au milieu d'obstacles qu'ils désespérèrent de surmonter. Leur condition fut donc et est encore très pitoyable. Le climat leur donne de lui-même le peu de choses nécessaires à la vie. Privés de toute communication possible avec le monde civilisé, ils ne peuvent ni profiter des perfectionnements du siècle, ni secouer les erreurs et les préjugés d'une mauvaise éducation politique. Ils n'ont, sous le rapport moral, aucun moyen d'améliorer leurs pays; et, succombant sous le poids de tous ces désavantages, ils cèdent naturellement à des habitudes de paresse et d'inactivité. La ville, ou plutôt le village isolé où ils demeurent, est en général le siége du gouvernement de la province, et ne présente que trop souvent un triste tableau de dissensions civiles. L'élection d'un gouverneur, celle des membres d'une junte qui règle les affaires privées de chaque province, celle aussi d'un député à l'assemblée nationale de Buénos-Ayres, donnent toujours lieu à d'effroyables querelles. Ajoutez que les habitants de tous les districts sont jaloux de leurs voisins, qu'ils ne les désignent jamais que sous le titre de *mala gente*, mauvaises gens, et qu'ils ne sont d'accord que pour porter envie à la puissance de Buénos-Ayres, la capitale.

Les Gauchos, par leur genre de vie, sont naturellement étrangers aux troubles politiques qui sans cesse occupent l'attention des habitants des villes. Le nombre des individus à qui ce nom s'applique est fort petit, et on ne les rencontre qu'à de grandes distances les uns des autres; mais ils sont répandus sur toute la surface de la contrée. Beaucoup d'entre eux descendent des meilleures familles d'Espagne. Ils possèdent de bonnes manières et souvent de très nobles sentiments. La vie qu'ils mènent est sauvage, mais intéressante. En général ils habitent les huttes où ils sont nés, et où leurs pères et leurs grands-pères vécurent avant eux, quoique ces habitations paraissent à un étranger ne réunir qu'assez mal les différentes douceurs du *chez soi*. Elles sont toutes bâties dans la forme la plus simple; car quoique le luxe ait dix mille plans, dix mille degrés d'élévation pour les frêles demeures de ses plus frêles sujets, la hutte est cependant la même dans tous les pays. Il n'y a donc aucune différence entre celles du Gaucho de l'Amérique du Sud et du montagnard d'Ecosse, sinon que la première est bâtie de boue et couverte avec de longues herbes jaunes, tandis que la seconde est formée de pierres et protégée par un toit de bruyère. Les matériaux de l'une et de l'autre sont les produits bruts du sol; aussi toutes deux elles se confondent tellement par la couleur avec la surface du pays, qu'il est souvent difficile de les en distinguer, et comme le pas auquel on galope dans l'Amérique du Sud est rapide, et la contrée plate, on découvre rarement une habitation avant d'en être à la porte. Le corral ou parc à bestiaux est d'ordinaire à cinquante ou cent verges de la hutte, et consiste en une circonférence qui en a une trentaine de diamètre. Il est ceint par une multitude de forts et gros pieux dont les bouts sont enfoncés en terre. Sur ces pieux sont habituellement perchés nombre de vautours et d'éperviers à l'air paresseux, et le sol autour de la hutte et du corral est jonché d'os et de carcasses de chevaux, de cornes de bœufs, de laines, ce qui donne à ces lieux l'aspect dégoûtant d'un chenil mal tenu.

Les oiseaux dont il est ici question ne sont nullement sauvages, et on ne les aperçoit guère que dans le voisinage des huttes. Néanmoins j'en ai maintes fois remarqué qui m'ont suivi ou plutôt précédé pendant plusieurs lieues, et qui avec leurs yeux ronds et noirs regardaient fixement ma figure. Elle attirait, je pense, leur attention, parce qu'elle était brûlée par le soleil; et, sans exagération, j'ai souvent cru qu'il n'avaient pas mal l'envie de la goûter. Ils ont l'habitude continuelle d'attaquer les chevaux et les mulets dont le dos est malade, et je les ai vus en plus d'une occasion planer à six pouces au-dessus de ces animaux. Il est curieux de comparer la mine de l'agresseur et celle de la victime : l'épervier vole la tête dirigée en bas et l'œil invariablement fixé sur la blessure; le mulet courbe le dos autant qu'il peut, il rejette les oreilles en arrière, agite la queue, n'ose plus manger, et paraît ne pas savoir s'il doit se dresser sur ses jambes de derrière ou ruer avec celles de devant.

La hutte des Gauchos ne contient généralement qu'une seule pièce où vit toute la famille; garçons, filles, maris, femmes et enfants, vivent pêle-mêle. La cuisine est un hangar détaché à quelques verges de distance. Généralement les murs et les toits de la hutte sont remplis de trous qui vous paraissent d'abord d'étonnantes marques de l'indolence des habitants; mais ils sont destinés à donner en hiver issue à la vapeur du charbon. En été, l'habitation est tellement infectée de puces et de *binchucas*, espèce de punaises aussi grosses que des escarbots noirs, que toute la maisonnée couche à terre devant la porte; et quand le voyageur arrive la nuit, quand après avoir dessellé sa monture il se promène parmi les gens tout endormis de la petite communauté, il peut placer sa selle dite *recado*, sur laquelle il doit reposer, près du compagnon qu'il trouve le plus de son goût. Un admirateur de l'innocence peut s'étendre à côté d'un enfant vermeil, un homme mélancolique ronfler au long d'une vieille femme noire; et celui qui dévoue toute son admiration à la plus belle moitié de l'espèce humaine, poser sans aucun empêchement sa tête à quelques pouces d'une des idoles qu'il adore. Toutefois, il n'a pour se guider dans son choix que les pieds et les jambes nues de tout le groupe des dormeurs, car leurs visages et leurs corps sont entièrement cachés par les fourrures et le poncho qui les couvrent.

En hiver, les mêmes individus dorment dans la hutte, et la scène est des plus bizarres. Aussitôt que le souper du voyageur est prêt, on apporte la grande broche en fer sur laquelle le bœuf a rôti, et on l'enfonce par la pointe dans la terre. Le Gaucho offre alors à son hôte une carcasse de tête de cheval pour s'asseoir. Lui-même et les autres membres de la famille se placent sur des siéges pareils autour de la broche d'où avec leurs longs couteaux, ils enlèvent d'énormes bouchées. Quand je commençai de vivre parmi les Gauchos, je ne pouvais concevoir qu'ils parvinssent à manger si vite des viandes que je trouvais si extraordinairement dures et coriaces; mais un vieillard m'apprit que c'était faute de savoir moi-même quels morceaux choisir, et il m'en découpa aussitôt une tranche qui était des plus tendres. Par la suite, je priai tou-

jours les Gauchos de me servir, et ils souriaient généralement de ce que j'eusse découvert le secret. La hutte est éclairée par une faible lampe où brûle du suif de taureau et chauffée par un feu de charbon. Le long des murs sont suspendus à des os, des brides, des éperons, et divers instruments de chasse. A terre gisent plusieurs masses noirâtres dont l'œil ne peut jamais distinguer clairement la nature; mais quand, accablé de fatigue, je m'asseyais dessus par hasard, tantôt j'entendais un petit enfant crier sous moi, tantôt une jeune femme qui demandait d'une voix douce ce que je lui voulais, ou bien un énorme chien qui s'élançait entre mes jambes. Un jour que je me chauffais les mains au brasier, assis sur ma tête de cheval, regardant le toit noirci de la hutte, plongé dans une rêverie profonde et m'imaginant que j'étais tout-à-fait seul, je sentis soudain quelque chose me toucher, et je vis deux enfants nus et enfumés qui, dans l'attitude de deux crapauds, se perchaient au-dessus du charbon. Ils étaient sortis à quatre pattes de dessous quelque poncho, et je m'aperçus plus tard que beaucoup d'autres personnes dont je n'avais pas soupçonné la présence, ainsi que plusieurs poules occupées à couver, étaient également dans la hutte. Souvent, lorsque j'ai dormi dans de semblables lieux, un coq est monté sur mon dos pour proclamer à haute voix le retour de l'aurore; mais d'ordinaire, dès que le jour paraît, toute la famille se lève.

La vie du Gaucho, depuis l'instant où il vient au monde jusqu'à celui où il en sort, est fort intéressante. Lorsqu'il n'est encore qu'un tout petit enfant, on ne fait guère attention à lui dans la hutte paternelle; on le laisse se balancer dans une peau de bœuf, dont les quatre cornes sont rapprochées au moyen de quatre bandes de cuir et qui est suspendue au plafond. Pendant la première année il se roule à terre sans le moindre vêtement, et plus d'une fois j'ai vu une mère donner pour joujou à un bambin de cet âge un couteau très coupant, long d'un pied. A peine marche-t-il, ses amusements enfantins sont ceux qui le préparent aux occupations de sa future vie. Avec un *lasso*, espèce de piége qui consiste en une corde avec un nœud coulant, il cherche à prendre de petits oiseaux, ou les chiens lorsqu'ils entrent dans la hutte et qu'ils en sortent. Aussitôt qu'il est âgé de quatre ans, il monte à cheval, et dès lors devient utile, car il aide à ramener les bestiaux dans le corral. La manière dont ces enfants se tiennent en selle est vraiment extraordinaire. J'ai souvent remarqué, quand un cheval parvient à s'échapper du troupeau qu'ils sont chargés de conduire, qu'ils le poursuivaient, l'atteignaient, et le forçaient à revenir sur ses pas en le fouettant tout le long du chemin. Vainement l'animal cherche-t-il à se détourner ou à fuir; toujours ils tournent avec lui, toujours ils restent près de lui, et c'est un fait curieux dont j'ai plus d'une fois été témoin qu'un cheval monté est toujours capable d'atteindre un cheval libre.

Les amusements et les occupations du jeune Gaucho ne tardent pas à devenir plus mâles. Se moquant des biscacheros, terriers de l'animal appelé le *biscacho*, qui minent les plaines en tous sens et qui sont fort dangereux, il galope après l'autruche, le gama, le lion et le tigre; il les terrasse avec ses balles, et avec son lasso il aide chaque jour à attraper les bestiaux sauvages et à les mener vers la hutte paternelle où ils doivent être ou tués ou marqués. Il dompte les jeunes chevaux de la manière que j'ai décrite, et souvent à ces exercices il passe plusieurs jours loin du logis, changeant de monture aussitôt que la sienne est fatiguée, et dormant sur la terre. Comme sa nourriture est constamment du bœuf et de l'eau, sa constitution est si robuste qu'il peut endurer de grandes fatigues; et les distances qu'il parcourra, le nombre d'heures qu'il restera de suite à cheval, sont à peine croyables. Il apprécie à sa juste valeur l'indépendance illimitée d'une vie pareille; et ne connaissant aucune sorte de sujétion, dans son esprit germent souvent des idées de liberté aussi nobles qu'innocentes, quoique naturellement elles se ressentent beaucoup de ses sauvages habitudes. En vain chercheriez-vous à le convaincre des jouissances et des avantages d'une vie plus civilisée, il pense obstinément que le plus noble effort de l'homme est de s'élever à quelques pieds de terre et de chevaucher au lieu de marcher; que ni les riches habits ni la diversité des mets ne peuvent suppléer au manque d'un cheval, et que l'empreinte d'un pas humain sur le sol est le symbole de la barbarie.

Le caractère du Gaucho se montre souvent sous l'aspect le plus honorable. Il est toujours hospitalier. A sa hutte le voyageur est sûr d'obtenir un accueil amical; même, en plus d'une occasion, il sera reçu avec une dignité naturelle de manières qui est fort remarquable; et qu'il ne doit guère s'attendre à rencontrer dans une cabane d'un air aussi misérable. Toutes les fois qne je suis entré chez lui, le Gaucho s'est poliment levé pour m'offrir son siége; mon habitude était de refuser d'abord; mais après beaucoup de compliments et de salutations, il fallait toujours que je finisse par accepter son offre, à savoir le squelette d'une tête de cheval. Il est bizarre de les voir invariablement s'ôter leurs chapeaux les uns aux autres, lorsqu'ils entrent dans une pièce qui n'a point de fenêtre, dont la porte est en cuir de bœuf, et le toit tout percé.

La condition des femmes est ce qu'il y a de plus curieux. Elles n'ont littéralement rien à faire. Les grandes plaines qui les environnent sont trop peu attrayantes pour qu'elles aillent s'y promener pour rien; il est rare qu'elles montent à cheval, et leur vie, à elles, n'est certes qu'indolence et inactivité. Elles ont toutes cependant de la famille, qu'elles soient mariées ou non; et un jour que par hasard je demandais à une jeune femme qui allaitait un tout petit enfant quel en était le père : « *Quien sabe?* qui sait ? » me répondit-elle en riant.

La religion qui presque seule, malgré la tolérance de tous les autres cultes, soit professée dans les provinces du Rio de la Plata, est le catholicisme; mais la forme en est bien différente selon les différents endroits. Sous la domination des Espagnols, les moines et les prêtres exerçaient partout une très grande influence; et la dimension des églises de Buénos-Ayres, de Lucan, de Mendoza, prouve quel pouvoir, quelles richesses ils possédaient, et quelle monstrueuse ambition était le mobile de leur conduite. C'est un triste spectacle que de voir une multitude de petites et misérables huttes entourer une cathédrale, dont la hautaine élévation est un contre-sens formel avec l'humilité de la religion chrétienne; et on ne peut s'empêcher de la comparer à la modeste église des villages d'Angleterre, dont l'extérieur et l'intérieur tendent plutôt à rendre humbles l'arrogant et le superbe, tandis qu'elle offre au paysan l'agréable ressemblance de sa propre maison.

Au surplus, la puissance du clergé, comme on s'en doute, a beaucoup perdu depuis la révolution. A Buénos-Ayres, la plupart des couvents ont été déjà supprimés, et le vœu le plus général de presque tous les partis est pour la prompte suppression du reste. De temps en temps, vous apercevez encore un vieux moine mendiant, vêtu d'une méchante haire grise et couvert de crasse; mais tandis qu'il se promène dans les rues, la tête basse et les yeux piteusement fixés à terre, ses joues maigres et creuses montrent que son autorité est détruite, sa puissance anéantie. Les églises ont perdu leur argenterie, les cierges sont jaunes, les tableaux sont détestables, et les statues ne sont habillés que de grosses indiennes anglaises. Aux jours de fêtes majeures, cependant, on voit les dames de Buénos-Ayres, parées de leurs beaux atours, se rendre aux offices, suivies d'un petit domestique nègre, en livrée jaune ou verte, qui porte roulé dans ses bras un tapis anglais, toujours des plus brillantes couleurs, sur lequel sa maîtresse s'agenouille, tandis qu'il se tient

lui-même derrière elle. Mais en général les églises sont désertes et on n'y rencontre personne autre qu'une ou deux vieilles femmes qui marmottent à la grille d'un confessionnal.

Buénos-Ayres.

La capitale des Provinces-Unies du Rio de la Plata est loin d'offrir une résidence agréable aux personnes accoutumées à toutes les commodités des villes d'Europe. L'eau d'abord y est détestable, fort rare et par conséquent chère. Les rues sont mal pavées et malpropres, et jamais je ne suis entré dans de plus vilaines maisons. Les murailles en sont toujours, vu le climat, humides, et moisies, et ne peuvent garder aucune peinture. Les planchers ne sont jamais couverts que de carreaux mal joints, presque tous fendus, et plus hauts les uns que les autres. Les toits n'ont pas de plafonds; et les habitants, pour se chauffer, ne savent que boire du maté bouillant, ou s'entasser autour d'un feu de charbon qu'ils laissent préalablement dehors jusqu'à ce que le gaz de l'acide carbonique se soit dégagé.

Quelques-unes des principales familles de Buénos-Ayres meublent leurs appartements d'une manière très coûteuse, mais qui n'a rien de commode, rien même d'élégant. Sur le plancher de briques est étendu un brillant tapis de Bruxelles; des poutres du plafond descend un superbe lustre, et contre les murailles mouillées qu'on badigeonne de blanc sont rangés un grand nombre de somptueux fauteuils à la mode de l'Amérique du Nord. Il y a aussi un piano-forté anglais et quelques vases de marbre, mais on ne soupçonne pas l'art de grouper un mobilier qui réunisse l'utile à l'agréable. Puis, les dames restent assises, le dos contre les murailles, sans avoir, à ce qu'il semble, aucun moyen de s'occuper; et quand un étranger va leur rendre visite il est fort surpris de voir qu'elles ont la déshonnête habitude de ne jamais se lever de leurs siéges. La société de Buénos-Ayres se compose d'Anglais, de Français et de quelques Allemands, qui sont tous venus s'y établir pour se livrer au commerce. Ces négociants ne sont cependant en général que les agents de maisons européennes; et comme leurs coutumes sont celles des Espagnols de l'Amérique du Sud, leur nourriture, et les heures auxquelles ils mangent diffèrent de celles des Anglais et des Français; il ne paraît pas y avoir beaucoup de relations entre eux.

A Buénos-Ayres, vous rencontrez rarement les hommes et les femmes qui se promènent ensemble. Au théâtre ils sont tout-à-fait séparés, et rien n'est plus triste que de voir toutes les dames rangées les unes près des autres dans les loges, tandis que les hommes, simples matelots, soldats et marchands, tous membres de la même république, sont entassés pêle-mêle au parterre.

Ce sont les Gauchos qui seuls approvisionnent la ville des denrées dont la consommation est la plus générale dans les ménages. Mais la chose ne se pratique nullement avec cet ordre et cette régularité qu'on admire dans les pays plus avancés en civilisation. Par exemple, le lait, les œufs, le fruit, les légumes, la viande, sont apportés au grand galop par les individus que j'ai dits, et quand un caprice leur vient de rester chez eux il faut bien qu'on s'en passe. Puis toutes ces provisions arrivent mêlées, confondues; et le résultat en est qu'à l'exception du bœuf elles sont plus chères que dans les différentes capitales d'Europe, outre que parfois elles manquent absolument. Un des tableaux les plus bizarres que présentent l'intérieur et les environs de Buénos-Ayres, c'est le jeune Gaucho qui apporte le lait. Sa marchandise est renfermée dans six ou huit grosses bouteilles de terre qui sont suspendues de chaque côté de sa selle. Il n'y a ordinairement pas de place pour les jambes de l'enfant. Son habitude est donc de ramasser ses pieds sous lui, et de chevaucher assis ou plutôt accroupi comme une grenouille. On rencontre ces petits garçons par détachements de cinq ou six: et la manière dont, tout en galopant avec leurs bonnets de drap rouge sur la tête, et leurs ponchos écarlates flottant derrière eux, ils jouent ensemble à certain jeu de hasard au moyen de leurs doigts, est on ne peut plus comique. Les étaux des bouchers sont des charriots couverts qui ne flattent nullement la vue. La viande, dépecée de la plus dégoûtante façon, brandille à chaque cahot, et j'ai vu cent fois une grosse pièce de bœuf qui, attachée par une courroie au derrière d'une de ces voitures, traînait à terre tandis que le chien du maître cherchait à en arracher des lopins. Il m'arriva de quitter Buénos-Ayres au moment où la saison des figues allait finir, et quoiqu'on fût encore au milieu de l'été, on devait dès lors ne plus avoir aucun fruit. La raison que les figuiers des alentours n'en donnaient plus semblait tout-à-fait contenter les habitants, et il me fut impossible de leur persuader qu'ils devraient s'arranger en sorte que les différentes espèces de fruits se succédassent sans interruption sur leurs tables, et ne pas s'en reposer seulement sur les Gauchos. Mais le même manque d'arrangement existe pour mille autres objets. Par exemple, si une personne a loué un carrosse pour aller dîner en ville, et que le soir vous lui demandiez pourquoi il ne vient pas la reprendre, elle vous répondra que c'est qu'il pleut, et que les loueurs d'équipages ne laissent pas sortir leurs chevaux quand il tombe de la pluie.

Quoique les mœurs, les usages, les amusements et les modes des différentes nations changent sans cesse, et en général diffèrent selon les différents climats, on pourrait néanmoins croire dans le premier moment qu'une cérémonie aussi simple que celle de confier à la terre le cadavre d'un mort devrait, en tout pays et en tout lieu, être la même; mais, bien qu'on meure partout semblablement, les funérailles ne se ressemblent point. Combien de fois, dans l'Ancien-Monde, la sottise, la manie dans laquelle une personne a vécu, ne l'accompagne-t-elle pas jusque sous la pierre du tombeau! Combien de fois la conduite sensée d'un vivant n'a-t-elle pas été démentie par la vaine pompe et l'ostentation ridicule dont il a voulu que son cercueil fût entouré! Dans l'Amérique du Sud, les choses se pratiquent tout autrement; et, certes, la manière dont les morts sont ensevelis à Buénos-Ayres m'a paru beaucoup plus étrange qu'aucune autre des coutumes de l'endroit. Depuis peu d'années quelques-uns des principaux habitants se sont fait enterrer dans des bières; mais, communément, les morts sont emportés par un corbillard dans lequel est fixée une bière où on les dépose, puis le cocher part au galop avec le cadavre, et le dépose sous le portail de la Récoléta. Il y a pour les enfants une petite voiture que réellement je pris pour un charriot de charlatan. C'était une légère caisse découverte, sur des roues peintes de blanc, avec de jolis rideaux en soie bleue, et menée avec une effrayante vitesse par un jeune homme en habit écarlate, avec un énorme panache de plumes blanches à son chapeau. Un jour, comme je regagnais à cheval mon logis, je fus atteint par ce charriot, dans lequel il y avait le cadavre d'un petit nègre presque nu. Je l'accompagnai pendant un certain espace de temps, et je vis le corps, tant était rapide le mouvement de la voiture, sauter parfois sur le dos, parfois sur le ventre; souvent un des bras ou une des jambes passaient par les barreaux de la caisse, et il y eut deux ou trois cahots où je pensai réellement qu'il allait en sortir tout-à-fait et tomber à terre. Les convois des riches étaient en général suivis par leurs amis; mais les voitures de deuil, avec quatre personnes dans chaque, pouvaient rarement galoper aussi vite que le corbillard.

Manière de voyager.

Vous avez deux manières de voyager à travers les Pampas, en voiture ou à cheval. Les voitures n'ont de

ressorts ni en bois ni en fer, mais elles sont très ingénieusement suspendues sur de fortes courroies qui les rendent assez douces. Il y en a de deux sortes : l'une est un long charriot, semblable à un fourgon avec une porte par derrière, qui est traîné par quatre ou si chevaux, et qui peut contenir huit ou dix personnes; l'autre, plus petite, ne roule que sur deux roues, n'a que moitié de la longueur, et par conséquent ne s'attelle d'ordinaire que de trois chevaux.

La première fois que je traversai les Pampas, j'achetai d'abord pour voiturer tout mon monde un vaste carrosse, puis pour transporter nos bagages, nos provisions et les outils des mineurs une énorme charrette couverte à deux roues, dont le chargement pesa bien vingt-cinq mille livres. Je pris à mon service un *capatan* ou capitaine de postillons, et il m'en procura un certain nombre qui devaient recevoir trente ou quarante dollars chacun pour nous mener jusqu'à Mendoza.

La veille de notre départ le capatan vint me demander de l'argent pour acheter du cuir, afin de préparer nos voitures selon l'usage. Il trempa ce cuir dans l'eau, puis le découpa en longues bandes à peu près larges d'un pouce, et s'en servit pour lier fortement le timon, les brancards et presque toutes les parties faites de bois. Ces lanières, qui étaient mouillées, se rétrécirent tellement à mesure qu'elles séchèrent, qu'elles devinrent presque aussi dures que des bandes de fer. Les rais, et, à notre extrême surprise, les jantes même des roues furent pareillement attachées, de sorte que nous roulâmes en réalité sur du cuir. Nous prétendions tous qu'il serait usé avant que nous fussions sortis de Buénos-Ayres, mais il se conserva parfaitement l'espace de sept cents milles, et ne fut alors coupé que par des rocs de granit fort aigus que nous eûmes à franchir.

Quant aux provisions de bouche, on nous prévint, et c'était bien la vérité, qu'il n'y avait guère à se procurer sur les Pampas que du bœuf et de l'eau. Mes camarades de route se munirent donc, comme si nous devions aller au bout de la terre, d'une prodigieuse quantité de thé, d'eau-de-vie, et n'oublièrent que le plus essentiel, c'est-à-dire le pain, le vin, le poisson sec et toute espèce d'ustensiles de ménage; aussi le premier jour ne pûmes-nous boire que dans des coquilles d'œufs. J'avais fait emplette d'une douzaine de mousquets, de paires de pistolets et de sabres, qui furent suspendus au plafond de la voiture.

Comme il est d'usage de payer aux postillons la moitié de leurs gages d'avance, et que les gens dont la paie a été pour telle ou telle raison avancée ont dans tous les pays du monde une foule d'amis se mourant de soif, nous eûmes beaucoup de peine à réunir tous les nôtres. Ils étaient de toute couleur, noirs, blancs, rouges; et jamais, je crois, il n'y eut bande d'hommes à mines plus sauvages. Nous mîmes six chevaux à la voiture, six à la charrette, qui furent montés chacun par un conducteur, et avec un autre de ma petite troupe j'enfourchai une monture.

C'est réellement un merveilleux exploit que d'avoir parcouru à travers les Pampas une distance de plus de neuf cents milles. La contrée, suivant la description que j'en ai donnée, est plate, et n'offre pas d'autre route qu'un frayé, qui sans cesse change de direction. Les huttes qu'on appelle relais de poste sont situées à des espaces variables, mais terme moyen distantes seulement les unes des autres d'une vingtaine de milles; et quand on voyage avec des voitures, il faut toujours envoyer un courrier devant qui avertisse les Gauchos de rassembler leurs chevaux.

La manière dont les postillons mènent est tout-à-fait extraordinaire. Le pays, vu son état complet de nature, est entrecoupé de courants, de ruisseaux, même de rivières, et parsemé de pantanos ou marais, qu'il faut absolument franchir. Il y a un endroit où, si étrange que cela puisse paraître, on est obligé de passer au milieu d'un vaste lac, qui toutefois n'a guère de profondeur. Les bords des divers cours d'eau sont souvent très escarpés, et des milliers de fois j'ai remarqué que nous cheminions à travers des lieux tels, qu'en Europe un officier militaire les aurait, je crois, sans hésitation déclarés impraticables.

La méthode d'après laquelle les chevaux sont harnachés est admirablement propre à la rude besogne qu'on exige d'eux. Ils tirent par la selle au lieu de tirer par le collier, et comme ils n'ont qu'un trait, au lieu d'en avoir deux, ils peuvent dans un mauvais pas profiter de toute place qui leur semble bonne. Quand le terrain ne leur permet pas de passer tous ensemble, les postillons se séparent et prennent chacun d'un côté différent, de façon que les jambes de leurs bêtes restent toujours libres et non gênées.

Pour atteler et dételer, ils n'ont besoin que d'accrocher ou de décrocher la corde qui tient à leur selle; et cela est si simple, si aisé, que nous remarquions toujours, quand la voiture s'arrêtait, qu'avant que nul d'entre nous n'eût le temps de sauter à terre, les postillons avaient dételé, et que déjà nous ne les voyions plus, car ils étaient allés au corral chercher un nouvel attelage.

Si, dans une course au galop, un de ces hommes laissait tomber quelque chose, vite il décrochait sa corde, courait avec son cheval ramasser ce qu'il avait perdu, et rejoignait la voiture sans que ses camarades eussent besoin de l'attendre,

La rapidité avec laquelle les chevaux parcourent leur poste, lorsqu'ils sont en nombre suffisant, est vraiment merveilleuse. Notre charrette, quoique chargée de vingt-cinq mille livres pesant d'outils, suivait la voiture au grandissime galop. Trop souvent, lorsqu'elles allaient toutes deux avec une telle vitesse, et que je les précédais, quelqu'un des postillons qui étaient toujours de bonne humeur se mettait à crier : « Ohé! gare, notre patron! » Tous alors répétaient ce cri et s'élançaient si violemment à ma poursuite qu'à peine avais-je le temps de me garer.

Mais si énigmatique qu'une telle vélocité puisse paraître, on en aurait bientôt trouvé l'explication si on voyait les chevaux arriver à la poste. En Europe, en Angleterre surtout, on ne voit rien de semblable. Les éperons, les talons, les jambes des guides sont littéralement inondés de sang, car sans cesse le sang coule plutôt qu'il ne dégoutte des flancs de chaque cheval. Après cela je me dois la justice de dire qu'il ne peut en être autrement, sans quoi je m'y fusse opposé. Mais les chevaux ne peuvent trotter. Point de milieu : il leur faut ou aller au pas ou galoper. Et pour une fois par hasard qu'on traverse le pays on ne peut se flatter de changer un si cruel système adopté sur toute l'étendue des Pampas.

Les postillons de Buénos-Ayres sont d'excellents cavaliers. Plusieurs d'entre nous les virent, tandis qu'ils galopent ventre à terre, jeter la bride sur le cou de leur cheval, tirer de leur poche un sac de tabac en feuilles, mais coupé menu, et avec un morceau de papier ou une feuille de blé d'Inde faire un cigarre, puis battre le briquet et l'allumer.

Les relais ont de douze à trente-six milles de longueur, et même nous en eûmes un de cinquante-quatre. Comme il serait donc impossible que les bêtes traînassent pendant de si fortes distances une voiture au galop, derrière ou devant marchent toujours des attelages de rechange, et souvent on relaie jusqu'à cinq fois d'une poste à une autre.

Lorsqu'on traverse les Pampas à cheval, la coutume est généralement d'emmener un domestique, ou bien on attend le départ de quelque voiture qu'alors on accompagne; ou encore, si on n'a point le temps d'attendre, on suit le courrier qui porte les lettres de Buénos-Ayres à Mendoza en douze ou treize jours. Dans le cas où les voyageurs désirent emporter un matelas et un porte manteau, il leur faut les placer sur un cheval qu'ils chassent devant eux, ou que le postillon attache à la selle par un licou.

La manière la plus indépendante de voyager est de ne point emporter de bagage, de ne point emmener de domestique. Alors vous partez de Buénos-Ayres ou de Mendoza simplement avec un Gaucho qui vous montre le chemin, et qui change à chaque relais. Vous avez à seller vous-même vos propres chevaux, et à dormir la nuit sur la terre avec votre selle pour oreiller. Puis, comme vous ne pouvez vous charger d'aucune provision de bouche, il faut vous résoudre à faire de nécessité vertu, à vous contenter des chétives ressources du pays, et à ne vivre à peu près que de bœuf et d'eau. Mais je ne conseille à personne de tenter l'entreprise, à moins qu'on ne jouisse d'une bonne santé et d'une forte constitution. Je dirai toutefois que la nourriture qu'on trouve dans ces déserts, si elle est frugale, est substantielle aussi, et que son seul avantage explique peut-être qu'un cavalier, ainsi que j'en ai fait moi-même l'expérience, soit capable pendant toute une semaine de monter à cheval avant l'aurore, de galoper jusqu'à deux ou trois heures après le coucher du soleil, de lasser dix à douze chevaux par jour et de ne pas mourir de fatigue.

D'abord, ce continuel galop vous bouleverse la cervelle, et souvent lorsque je mettais pied à terre j'avais des étourdissements tels que je pouvais à peine me tenir debout. Mais peu à peu le système du corps s'y habitue, et c'est alors la plus délicieuse vie qu'il soit possible de mener.

Tandis que je traversais les Pampas avec une constante succession de Gauchos, j'ai maintes fois observé que les enfants et les vieillards galopaient avec plus de rapidité que les jeunes gens. Les enfants n'ont aucune réflexion ; mais ils sont si légers et une telle ardeur les enflamme toujours, que leurs coursiers volent plutôt qu'ils ne marchent sur la plaine. Le Gaucho à tête grise est un excellent cavalier, plein de calme et de sang-froid, et quoique son allure ne soit jamais aussi rapide que celle des enfants l'est de temps à autre, néanmoins comme il la maintient toujours uniforme, il n'arrive guère plus tard au but. Le pas des jeunes gens au contraire était continuellement influencé par leurs passions ou par le sujet qui se trouvait servir de matière à notre entretien, et j'observai en plus d'une occasion qu'avec eux, par telle ou telle raison, toujours je parcourais plus lentement la distance d'une poste à l'autre.

Lorsqu'on voyage dans les Pampas, il est absolument nécessaire qu'on soit armé, car les *salteadores* ou voleurs n'y manquent pas, surtout dans la malheureuse province de Santa-Fé. Quant à moi, comme ces gens n'en veulent qu'à votre bourse, j'avais soin de voyager avec de si méchants habits que, les rencontrant, ils n'auraient pu être tentés de me dévaliser. En outre, j'étais armé de manière à leur opposer bonne résistance : je portais à ma ceinture deux paires de pistolets, et toujours je tenais à la main en guise de cravache une petite carabine à deux coups. Jamais je ne me séparais de ces compagnons, et le plus loin que j'apercevais le moindre individu j'armais tout de suite les deux coups de ma carabine. Ces précautions, je n'y recourais que contre les Gauchos ; elles eussent été parfaitement inutiles contre les Indiens. Il faut, en ce qui concerne ces brigands, ne s'en remettre qu'à son étoile. Si on l'a bonne, on leur échappe. Si on l'a mauvaise et qu'on les rencontre, on est bien sûr de périr au milieu des tourments. Mais il y a toute chance à parier que le hasard, à travers ces immenses solitudes, ne les fera point passer sur votre chemin. Toutefois, ils sont si rusés, ils galopent si vite, et le pays renferme si peu d'habitants, qu'il est impossible de recueillir aucun renseignement certain sur leur compte. D'ailleurs, les Gauchos eux-mêmes ont toujours si grand'peur des Indiens, ils vous débitent à leur sujet tant de rapports contradictoires, que mieux vaut ne pas s'en inquiéter ; et je crois qu'il est aussi sûr de se diriger vers un endroit où vous avez ouï dire qu'ils sont campés, que de battre en retraite.

San-Luis et Mendoza.

Le douzième jour après notre départ de Buénos-Ayres, quand nous attelâmes au lever du soleil pour continuer notre route, on nous apprit que nous n'étions plus qu'à trente-six milles de San-Luis, et que nous arriverions avant le soir. Néanmoins, les chevaux étaient exténués de lassitude, et le crépuscule commençait déjà, que nous n'avions encore depuis le matin aperçu aucune maison. A la fin pourtant nous découvrîmes une hutte, et une petite fille nous annonça qu'au bout d'un quart d'heure nous entrerions dans la ville. La nuit était close lorsque nous arrêtâmes devant la poste, et mon premier soin fut de demander à la première personne que je rencontrai, s'il y avait quelque part une auberge, « *No hay! segnor, no hay!* n'a pas, monsieur, n'a pas! me répondit-elle. — Et des lits? — N'a pas, monsieur, n'a pas! — Un café, du moins? — N'a pas, monsieur, n'a pas! » Comme à ces trois premières questions, la même réponse m'était faite du ton de la plus complète indifférence, je ne continuai pas l'interrogatoire. Je crus mieux faire d'aller m'adresser au *maestro de posta* lui-même, au maître de la poste. Je lui assurai que j'avais couru tout le jour sans rien manger, que je mourais de faim ; et je le priai de me dire ce que nous pouvions avoir pour souper.—*Lo que quiere, segnor, tenemos todo*, répliqua-t-il; ce qui signifiait : Quoi que vous désiriez, monsieur, vous aurez tout. Mais hélas! je comprenais trop bien le sens de *todo*, il n'avait pas besoin d'ajouter qu'il avait à notre service *carne de vaca* et *gallinas*, du bœuf et des poules. Je commandai pour moi une volaille ; et pour attendre plus patiemment qu'elle fût cuite, pour me distraire de mon appétit, j'allai me promener dans la ville.

Je ne vis pas une seule maison le long des rues, celles-ci paraissant n'être formées que par des murs de terre qui longeaient des jardins. C'est tout ce que j'apprendrai au lecteur sur San-Luis, car je ne l'ai vu qu'au clair de lune.

De retour à la poste où j'avais obtenu une chambre, je passai par la cuisine pour m'informer de mon souper. Je trouvai la fille qui avait ordre de le préparer assise dans la fumée au milieu des postillons. Il y avait sur le feu une marmite noire dans laquelle je supposai qu'était ma volaille. Je demandai si effectivement c'était elle qui cuisait là. — «*No, segnor; aqui sta;* non, monsieur; la voici ; » répliqua la fille, écartant la vieille chemise sale qui lui couvrait la gorge, et me montrant la poule encore vivante dans son giron. J'allais me plaindre, et je crois, jurer; mais la fumée m'entra tellement par les yeux et par la bouche que de quelque temps je ne pus ni voir ni parler. A la fin je demandai des œufs. — « *No hay, segnor.* — Bon Dieu! m'écriai-je, dans la capitale de San-Luis il n'y a pas un seul œuf? — Si, répondit-elle ; mais il était trop tard, elle m'en aurait *manana*, le lendemain matin. » En place on me demanda si j'aimais le fromage. — « Oh! oui, » dis-je avec joie. Elle m'en donna un énorme et insista pour que je le prisse tout entier, mais elle n'avait pas de pain.

Je m'étais blessé le bras droit par une des chutes de mon cheval; néanmoins, j'emportai le fromage dans ma chambre, et alors je ne sus où le déposer, car c'était ma main qui me servait d'assiette. Le plancher était d'une saleté dégoûtante, le lit était pire, et il n'y avait pas d'autre meuble. Continuant donc à le tenir au bout de mon bras malade, et restant debout, je le mangeai avec mes doigts...

La ville de Mendoza est située au pied des Andes, et la contrée qui l'environne arrosée par des canaux qu'alimente un *rio* de même nom. Cette rivière borne la partie occidentale de la ville, et de son bord oriental se détache une rigole large d'environ six pieds, par laquelle coule une masse d'eau qui serait assez considérable pour faire tourner une forte meule de

moulin. Cette rigole, qui approvisionne la ville d'eau, en même temps orne et rafraîchit l'*alameda*, ou promenade publique. Elle arrose les rues qui avec elle descendent vers la rivière, et peut aussi être conduite dans celles qui se coupent à angles droits.

Mendoza est une jolie petite ville, bâtie sur le plan le plus communément suivi dans l'Amérique du Sud, c'est-à-dire que toutes les rues sont tirées au cordeau. Il y a au centre une *plaza* ou place, d'un côté de laquelle s'élève une vaste cathédrale ; plusieurs autres églises, chapelles ou couvent sont disséminés dans les différents quartiers. Les maisons, sans aucune exception, ne sont hautes que d'un seul étage ; mais toutes les principales ont une porte cochère qui ouvre par un portail sur une petite cour quadrangulaire formée par les bâtiments. Toutes sont aussi construites et couvertes en terre. Les murs sont en dehors badigeonnés de blanc, ce qui leur donne un air de propreté ; mais tant qu'ils ne subiront pas à l'intérieur une pareille décoration, cet intérieur ressemblera à celui d'une grange. Vu la matière dont ils sont faits, ces murs sont très mous ; ils tombent souvent par larges pants, et ont si peu de solidité que la première personne venue peut avec une bêche ou une pioche s'y ouvrir en quelques instant un passage. Les habitations des plus riches citoyens ont des carreaux de vitre aux fenêtres, mais celles des simples bourgeois et des pauvres n'en ont pas. Les maisons, chose assez bizarre, sont presque toutes de petites boutiques où l'on voit étalées principalement des indiennes anglaises.

Les habitants me parurent les gens les plus tranquilles, les plus respectables du monde. Le gouverneur, qui était un viellard, avait la mine et les manières d'un gentilhomme. Il me montra avec orgueil cinq filles plus jolies les unes que les autres. Pour tout vêtement, les hommes ne portent que des jaquettes bleues ou blanches, sans chemises. Pendant le cours de la journée, on n'aperçoit les femmes qu'assises à leurs croisées dans le déshabillé le plus complet ; mais le soir elles vont se promener sur l'Alameda, vêtues avec infiniment de goût, costumes de bal et robes décolletées, tout comme dans les réunions nocturnes de Londres et de Paris. Le parfait accord qui paraît régner entre tout le monde prouve une grande égalité d'humeur, une parfaite mansuétude de caractère; et certes je n'ai nulle part ni moins observé de jalousies, ni moins entendu de commérages.

Le peuple cependant est d'une impardonnable nonchalance. Un peu après onze heures du matin, les boutiquiers se préparent à faire la sieste. Ils commencent d'abord par bâiller à vous en donner l'envie; puis lentement, ils resserrent les marchandises qu'ils ont, en se levant, suspendues dans leurs *montres*. Un quart d'heure avant que midi sonne, ils ferment leurs boutiques. Les battants des persiennes sont bientôt tirés entièrement ou à peu près, dans toute la ville ; et on n'aperçoit plus âme qui vive jusqu'à cinq et quelquefois jusqu'à six heures du soir.

C'était le temps que je choisissais d'ordinaire pour me promener dans la ville et y faire mes petites observations. On ne saurait croire combien il était singulier de s'arrêter à chaque carrefour où aboutissaient quatre rues parfaitement droites, et de trouver dans toutes les directions la solitude la plus absolue, au milieu pourtant de la capitale d'une province. Le bruit qu'occasionnaient mes pas était comme l'écho qui s'entend lorsqu'on parcourt seul la longue nef d'une vaste cathédrale, et la scène me rappelait les rues désertes de Pompéi.

Tandis que je cheminais le long des maisons, souvent il m'arrivait d'entendre les habitants ronfler, et souvent aussi, quand la sieste était terminée, je trouvais fort amusant de voir chez eux les gens qui venaient de s'éveiller ; car il y a infiniment plus de vérité et de plaisir à ainsi regarder de derrière les scènes de la vie privée, qu'à recueillir de froides observations sur les individus lorsqu'ils sont habillés et costumés pour paraître en public. Hommes et femmes se couchent généralement sur le plancher de la chambre, qui est de terre et de bois, et forment les groupes les plus pittoresques. Je vis un jour un vieillard, l'une des notabilités de l'endroit, qui dans un coin dormait d'un air béat; dans un autre, la vieille femme son épouse, les vêtements tout en désordre, se tirait encore les bras, tandis que leur fille, une jolie personne de seize ans, était aussi réveillée, mais couchée à côté d'elle et baisant un chat.

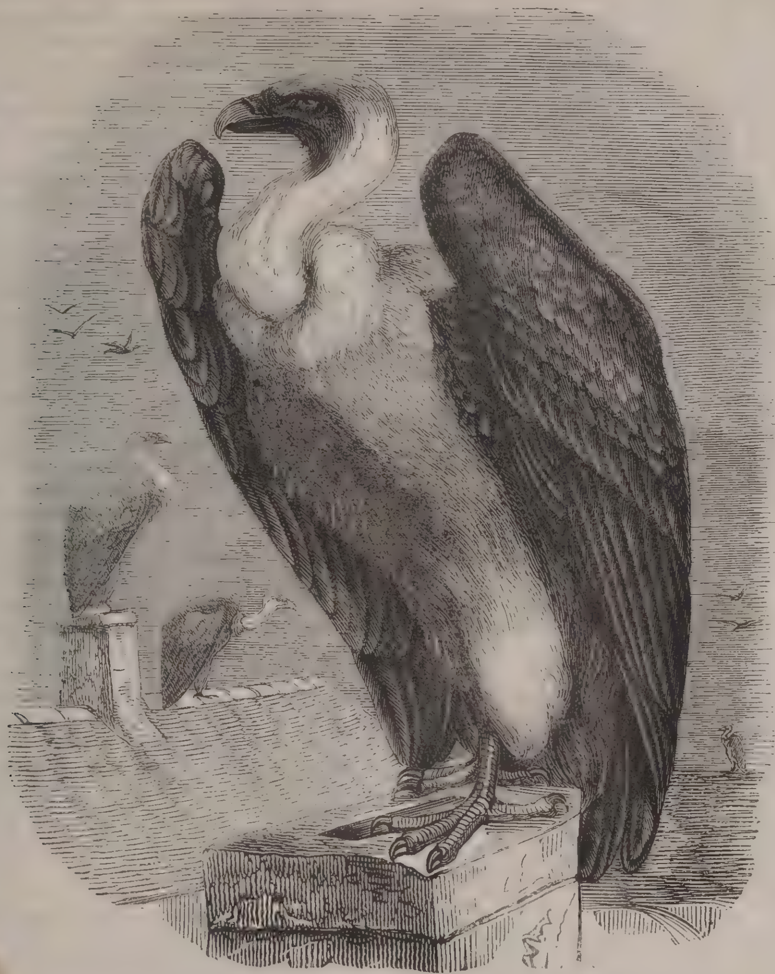
Dans la soirée la scène recommence à devenir vivante. Les boutiques se rouvrent ; on voit se promener par les rues une multitude de faisceaux d'herbe, car les chevaux qui les portent en sont entièrement cachés. Derrière chaque faisceau, et sur l'extrémité du dos de l'animal, se tient un petit garçon qui pour monter ou descendre se sert de la queue. Quelques Gauchos chevauchent de côté et d'autre vendant du fruit, et de temps en temps on recontre un mendiant aussi monté, ayant son chapeau à la main pour recevoir les aumônes des passants, qui chante un psaume d'une voix mélancolique.

Aussitôt que le soleil a disparu, l'Alameda est encombrée de monde, et vous offre un spectacle aussi bizarre qu'intéressant. Les hommes sont tous attablés, fumant des cigarres ou mangeant des glaces, et les dames garnissent les bancs de terre élevés à droite et à gauche sur toute la longueur de l'Alameda. Cette promenade, qui a presque un mille de long, est plantée d'un double rang de hauts peupliers. D'un côté sont les murs des jardins de la ville que cachent des buissons de rosiers et des arbustes odoriférants, de l'autre coule le canal qui amène l'eau dans la ville.

On aura sans doute peine à croire qu'aux heures où cette Alameda est la plus fréquentée, les femmes de tout âge, sans aucune espèce que ce soit de vêtements, se baignent en grand nombre dans le ruisseau qui littéralement borde la promenade. Shakspeare nous dit « que la plus chaste vierge se départit sans scrupule de la chasteté, lorsqu'elle montre ses appas à la lune; » mais les dames de Mendoza, encore moins scrupuleuses, les étalent en plein soleil; et, soir et matin, elles courent absolument nues dans le rio, dont l'eau ne leur vient pas aux genoux, pêle-mêle avec les hommes. A coup sûr, de toutes les merveilleuses choses que j'aie jamais vues de ma vie, celle-là peut être mise au premier rang.

Mais pour en revenir à l'Alameda, la promenade est souvent illuminée d'une manière simple et pourtant élégante, au moyen de lanternes en papier de couleur, dont les parois sont découpées en forme d'étoiles. Il y a ordinairement, vers le milieu, un orchestre qui fait retentir l'air d'accords assez suaves, et à l'une des extrémité on trouve un temple bâti en terre, mais de forme charmante, et duquel on peut vraiment dire : « *Materiam superabat opus.* »

Les quelques soirées que je passai à Mendoza, je me rendis toujours à cette promenade comme étranger pour y savourer des glaces, car c'était, après la chaleur de la journée, une jouissance exquise et délicieuse; et tandis que ma main, par un mouvement presque mécanique, portait la cuiller à ma bouche, si levant les yeux je regardais au-dessus de moi la ligne noirâtre de la Cordillère, si prêtant l'oreille j'entendais le tonnerre tantôt mugir du fond des ravins et tantôt gronder sur le faîte des montagnes, je me trouvais tellement heureux, qu'il me fallait reconnaître que dans le cas où l'homme pourrait supporter sans dégoût une perpétuelle indolence, il n'y aurait pas de lieu sur la terre où on vivrait mieux qu'à Mendoza, dans la mollesse et dans l'indépendance; car qui l'empêcherait jusqu'au terme fatal de passer les jours à dormir et les nuits à manger des glaces ? A Mendoza toutes les denrées sont pour rien, et les gens qui les apportent se montrent toujours paisibles et polis ; enfin le climat est énervant : aussi toute la population



Vautour fauve.

s'abandonne-t-elle à la paresse. Mais, que voulez-vous? et comment les habitants de Mendoza seraient-ils autres? Leur situation géographique les condamne à l'inactivité. Ils sont, pour ainsi dire, emprisonnés par les Andes et par les Pampas; et avec de si formidables barrières autour d'eux, qu'ont-ils à faire de l'histoire, des inventions ou des connaissances du reste du monde? Leurs besoins sont en petit nombre, et la nature y pourvoit en quelque sorte pour eux. La journée est si longue! Si-tôt donc qu'ils ont déjeuné et qu'ils se sont mis en mesure de trouver le soir à souper chez eux, il fait tellement chaud qu'ils s'abandonnent au sommeil; et quel autre parti meilleur pourraient-ils prendre?...

Indiens des Pampas.

Pendant mes courses rapides en Amérique, je n'eus guère ni le temps ni l'occasion de voir beaucoup d'Indiens. Toutefois, d'après ceux que j'ai vus et les renseignements que j'ai recueillis sur leur compte en général, je n'hésite pas à croire qu'ils composent une race d'hommes aussi belle et aussi robuste que jamais il en exista dans une position pareille à la leur. Dans les mines, je fus souvent témoin de l'aisance avec laquelle ils manient des outils dont nos mineurs déclaraient n'avoir pas la force de se servir, et couraient lestement avec des fardeaux qui briseraient l'épine dorsale d'un Européen. J'en appelle aussi à ces voyageurs d'Europe qu'ils ont portés sur leur dos à travers la neige, et je leur demande s'ils eussent été capables de rendre le compliment. Sinon, quoi de plus grotesque que le spectacle d'un homme civilisé qui chemine sur les épaules d'un de ses semblables, dont il a osé cependant mépriser la force physique?...

Mais les Indiens dont j'entendis le plus parler étaient ceux qui habitent les vastes plaines inconnues des Pampas, et qui sont tous cavaliers, ou plutôt qui passent leur vie à cheval. Leur manière de vivre est singulièrement intéressante. En dépit du climat, qui est l'été d'une chaleur brûlante et l'hiver d'un froid glacial, ces hommes, si courageux qu'ils n'ont jamais été encore soumis, vont entièrement nus, et n'ont même rien pour se couvrir la tête.

Ils vivent ensemble, réunis en tribus, dont chacune est gouvernée par un cacique; mais ils n'eurent jamais un lieu fixe de résidence. Lorsqu'ils rencontrent un endroit où le pâturage est bon, ils s'y établissent jusqu'à ce que leurs chevaux l'aient consommé; puis ils gagnent aussitôt une partie plus verdoyante de la plaine. Ils n'ont ni pain, ni fruits, ni légumes, ne vivent tous en tout temps que de la chair de leurs juments qu'ils ne montent jamais, et le seul luxe qu'ils se per-

mettent quelquefois est celui de baigner leur chevelure dans le sang de ces animaux.

L'occupation de toute leur vie est la guerre. La guerre ! qui leur semble le plus noble et le plus naturel usage auquel ils puissent employer leur temps ; et ils déclarent que la plus fière attitude du corps humain est quand l'homme, penché sur le cou de son cheval, s'élance à la rencontre de ses ennemis. L'arme principale dont ils se servent est une lance longue de huit pieds. Ils la manient avec une habileté rare, et savent lui imprimer un mouvement si rapide, qu'ils ont souvent fait sauter en l'air les sabres des Européens.

Par suite de leur constante habitude d'être à cheval, les Indiens peuvent à peine marcher. Le fait doit sembler étrange ; mais ils s'accoutument dès le bas âge à ne point poser les pieds sur la terre. Passant leur vie au milieu d'une plaine sans bornes, on peut concevoir sans peine que toutes leurs occupations, tous leurs plaisirs doivent être nécessairement à cheval. Or, quand on fait de l'équitation un exercice si continuel, les jambes s'affaiblissent peu à peu ; et il est assez naturel que cet affaiblissement détruise toute inclination pour la promenade, qui chaque jour devient plus fatigante. En outre, les distances qu'ils peuvent parcourir sur leurs coursiers à travers ces immenses solitudes sont si vastes, comparées à celles qu'ils parcourent à pied en un même espace de temps, que ce dernier mode de voyager doit leur paraître triste et ennuyeux.

Comme nation militaire, ils sont tout-à-fait dignes d'être admirés ; et, il faut bien le dire, leur système de campagne est plus noble, plus simple, plus parfait dans son genre que celui d'aucun peuple du monde. Lorsqu'ils se rassemblent, afin d'aller attaquer leurs ennemis, ou envahir la contrée des chrétiens avec qui ils sont presque toujours en guerre, ils réunissent d'innombrables troupes de chevaux et de juments ; puis sonnant leur sauvage cri de bataille, ils partent au galop. Dès que les montures sur lesquelles ils sont partis commencent à se fatiguer, ils grimpent à poil sur de nouvelles, et ainsi de suite ; mais ils ont soin de garder les meilleures qui sont sellées d'avance, pour l'instant où ils viendront à découvrir leurs adversaires. Tout le pays offre, chemin faisant, des pâturages à leurs chevaux ; et en tel ou tel lieu qu'il leur plaise de s'arrêter, ils n'ont qu'à tuer quelques juments. La terre est le lit sur lequel, depuis leur enfance, ils ont toujours dormi, la chair de jument est la nourriture dont ils ont été toujours habitués à se nourrir ; ils marchent donc au-devant de l'ennemi le cœur léger et l'estomac plein, seuls avantages qu'ils croient que des hommes doivent désirer.

Deux fois, la première lorsque j'allais à cheval de Buénos-Ayres à Mendoza, et la seconde lorsque je revenais de Mendoza à Buénos-Ayres, je rencontrai un nombreux détachement de ces Indiens. Ils en étaient naguère venus aux mains avec les troupes des provinces-Unies du Rio de la Plata, qui leur avaient tué plusieurs hommes, dont je vis en effet les cadavres nus encore jonchés çà et là sur la plaine. Des Gauchos que je trouvai sur ma route, et qui avaient pris part à l'action, me dirent que les Indiens s'étaient comportés très vaillamment ; mais que tous leurs chevaux étaient exténués de fatigue, sans quoi on n'eût jamais pu les attaquer. Les Gauchos, qui montent eux-mêmes avec tant d'habileté, avouent qu'il leur est impossible de suivre les Indiens à la course, parce que les chevaux de ces peuples valent mieux que les leurs, et encore qu'ils ont une telle manière de les exciter, tantôt au moyen de leurs cris, tantôt par un mouvement particulier de leurs corps, que même s'ils changeaient avec eux de chevaux, les Indiens les battraient toujours. Les Gauchos semblaient tous redouter affreusement les lances des Indiens. Ils disaient que quelques-uns de ces *barbaros* chargeaient sans bride ni selle, et qu'en certaines occasions ils se suspendaient presque sous le ventre de leurs chevaux, et hurlaient d'une si horrible façon que ceux de leurs adversaires n'osaient plus marcher à leur rencontre. Dans les deux engagements dont j'ai parlé plus haut, les Indiens avaient eu à repousser, avec leurs chevaux fatigués, l'attaque d'un corps de troupes fraîches, et un grand nombre d'entre eux était, par cette raison, resté sur le champ de bataille.

Les Européens, peuples à passions si froides, quoi qu'on en dise, ne peuvent guère comprendre la haine sauvage, invétérée, furieuse, qui existe entre les Gauchos et les Indiens. Ces derniers envahissent le pays uniquement pour se procurer le délicieux plaisir de massacrer les chrétiens ; et dans les luttes qu'ils ont ensemble, toute pitié est inconnue. Avant d'avoir encore pu me persuader à moi-même cette affreuse vérité, je galopai un jour de compagnie avec un jeune Gaucho, de figure douce et intéressante, qui s'était plusieurs fois mesuré avec les Indiens. Après qu'il m'eut complaisamment dénombré leurs morts et leurs blessés dans chacune des actions auxquelles il avait pris part, il m'arriva, chose toute simple, de lui demander combien on leur avait, dans ces occasions, fait de prisonniers. Eh bien ! je n'oublierai jamais la réponse nette que j'obtins de ce jeune homme, et qui fut précédée d'une énergique pantomime. Il ouvrit les lèvres, serra les dents, puis pendant un quart de minute imita avec l'index sur son cou nu le mouvement d'une scie ; et se penchant vers moi, enfonçant avec force ses éperons dans le flanc de son cheval, il me dit d'une voix basse et rauque : « *Se matan todos*. Nous les avons tous tués ! » S'ils avaient eu l'avantage, les Indiens n'auraient pas manqué d'en faire autant. C'est donc à juste titre qu'on les accuse de cruauté ; mais, toute prévention à part, on devra reconnaître que pour mener la vie qu'ils mènent, il leur faut nécessairement posséder un grand courage. Leur profession est la guerre. Rien de plus simple que leur nourriture, et leurs corps jouissent d'un tel état de vigueur et de santé qu'ils peuvent se relever nus de la plaine sur laquelle ils ont dormi, et fièrement regarder leur image que la gelée blanche a dessinée sans inconvénient pour eux sur le gazon. Nous, gens vêtus de soie, de laine ou de coton des pieds à la tête, en pourrions-nous faire autant ?

Des personnes qui pendant plusieurs années avaient vécu parmi eux m'ont appris que les Indiens des Pampas ont une religion fort compliquée. Ils croient à de bons et à de mauvais esprits, et adressent des prières aux uns comme aux autres. Lorsqu'une des personnes qui leur sont chères meurt avant d'être arrivée au terme naturel de la vie, ce qui est fort rare, ils sont persuadés qu'un ennemi a dû obtenir sa mort de l'esprit du mal, et ils se réunissent pour chercher en commun quel peut être cet ennemi. Puis, aussitôt que leur soupçon tombe sur une victime, il faut qu'à tout prix ils assouvissent sur elle leur vengeance. Ces querelles ont de très fatales conséquences. Ainsi, le résultat politique en est de semer la discorde parmi les différentes tribus, et d'empêcher entre les Indiens une alliance solide qui pourrait les rendre beaucoup plus redoutables aux chrétiens.

Ils ont foi en un état futur, qu'ils s'imaginent devoir commencer pour eux dès l'instant de leur mort. Ils espèrent qu'ils seront alors dans une éternelle ivresse, et qu'ils chasseront toujours ; et lorsque la nuit les Indiens traversent leurs plaines au galop, ils disent, montrant avec leurs longues lances les constellations qui brillent aux cieux, que ce sont les figures de leurs ancêtres qui, tournant sur le firmament, sont montées sur des chevaux plus rapides que le vent et qui chassent des autruches.

Ils enterrent leurs morts ; mais, sur chaque tombe, ils tuent plusieurs de leurs meilleurs coursiers, dans la croyance qu'autrement le défunt n'aurait pas de monture à enfourcher. Leurs mariages sont fort simples. Au moment où le soleil va se lever, on fait cou-

cher à terre, la tête tournée à l'ouest, les deux personnes qui désirent s'unir. On les couvre alors d'une peau de cheval, et aussitôt que l'astre du jour montre son disque dans la direction de leurs pieds, on les déclare unis.

Les Indiens aiment passionnément toute espèce de liqueur enivrante; et quand ils sont en paix avec Mendoza ou quelque autre province, ils apportent souvent des peaux d'autruches, des cuirs, etc., pour les échanger contre des couteaux, des éperons et des spiritueux.

Le jour de leur arrivée ils s'enivrent presque immanquablement; mais avant de se livrer à ce plaisir, de l'air le plus grave du monde ils remettent à leur cacique leurs couteaux et toutes leurs autres armes qu'ils peuvent avoir, sachant qu'ils se querelleront dès que la boisson leur aura monté à la tête. Ils boivent alors jusqu'à n'y voir presque plus, et s'égratignent, se mordent tout le reste de la soirée. Le jour suivant, ils le consacrent à débiter leurs marchandises, car ils ne s'en déferont jamais pendant celui qu'ils ont résolu de donner à l'ivresse; convaincus que dans un tel état ils n'en tireraient pas tout le profit possible.

Ils ne veulent point trafiquer de leurs cuirs pour de l'argent, qui, disent-ils, ne leur est d'aucun usage; mais ils les changent contre des couteaux, des éperons, du matté, du sucre, etc. Ils refusent aussi de vendre au poids, car le système d'une balance est chose qu'ils ne comprennent pas. Ils indiquent donc sur une peau quelle largeur ils demandent qu'on en couvre de sucre, ou de toute autre espèce de denrée qu'ils désirent recevoir en échange de ce qui leur appartient. Lorsque leurs affaires sont finies, ils consacrent généralement un second jour à Bacchus; puis, dès qu'ils ont ou à peu près recouvré la raison, ils remontent sur leurs chevaux, et, la bride lâche, leurs éperons neufs aux pieds, ils s'en retournent au galop, quoique tout chancelants, vers les déserts de leurs plaines natales.

Passage de la grande Cordillère.

Le jour auquel était fixé notre départ de Mendoza, j'avais demandé pour midi les mulets qui devaient nous transporter par-dessus les Andes, mais ils n'arrivèrent pas avant quatre heures du soir. Sans perdre de temps, le capataz chargea nos bagages sur les uns; mais cette opération est toujours si longue, que quand nous montâmes sur les autres, après avoir pris nos pistolets et nos carabines, et sortîmes enfin de la *fonda*, c'est-à-dire de l'auberge, le soleil était presque couché. Il faisait encore une chaleur étouffante; cependant la sieste qui, avec le dîner dont elle est suivie, est toujours à Mendoza une affaire de six heures, était terminée et les habitants se mirent sur leurs portes pour nous voir partir; mais comme nous prîmes par l'Alameda, nous fûmes bientôt hors de la ville. Dans le canal qui longe les peupliers de la promenade, hommes et femmes se baignaient comme de coutume sans vêtements, et, à ce qu'il semblait, sans s'inquiéter les uns des autres. Ainsi que la chose se pratique en pareille occurrence, les jeunes nous apostrophèrent de maintes grosses plaisanteries que nous leur rendîmes avec usure.

Après avoir suivi l'Alameda, la route traverse, l'espace d'environ deux lieues, une campagne artificiellement arrosée par le rio de Mendoza; et la fertilité, l'abondance qui y règnent sont vraiment extraordinaires. Les murs de terre brune qui bordent le chemin étaient couverts de raisins qui pendaient par magnifiques tas, et une multitude de pêchers, tout chargés de fruits, qui étaient répandus parmi les plus riches moissons, donnaient à la scène un air de luxe et d'opulence, tandis que les montagnes de la Cordillère formaient un superbe fond à un tableau qui, pour des voyageurs comme nous sur le point de franchir les Andes, était particulièrement plein d'intérêt. Mais à l'endroit où se terminent les canaux, soudain la contrée cesse d'être fertile. Le sol, léger et sablonneux, ne produit même aucune espèce d'herbage. Pendant plus de trente milles, vous approchez des montagnes à travers une plaine où ne poussent absolument que des arbustes nains; et quand on réfléchit qu'il n'y a sans doute rien poussé autre chose depuis la création du monde, on s'étonne que cette végétation, si débile et si malade, ait pu demeurer si longtemps sans mourir. Cependant, le fait même qu'elle est impérissable sur ces plaines ne démontre-t-il pas que celles-ci sont capables de donner à l'homme d'abondantes récoltes dès que son travail y « cherchera le trésor? »

Ce pays plat est toujours fort ennuyeux à parcourir; car les montagnes, quand on quitte Mendoza, semblent n'être éloignées que de trois ou quatre milles, et on dirait à la lettre que le chemin s'allonge à mesure qu'on avance. Nous le trouvâmes d'autant plus long qu'une obscurité complète nous environnait. A la fin pourtant nous atteignîmes la première ravine de la Cordillère, et, guidés par le bruit de l'eau plus encore que par la vue du courant, nous grimpâmes sans malheur jusqu'à la poste de Villa-Vicentia située non loin de ses bords.

Cette poste, qui sur toutes les cartes routières de l'Amérique méridionale a l'air si respectable, ne consistait cependant, lorsque nous y passâmes, qu'en une hutte solitaire sans croisée, avec une peau de bœuf pour porte et un toit fait à jour. Sous un mauvais hangar, qui servait de cuisine, brûlaient quelques tisons. Comme la nuit était froide et qu'il nous fallait coucher en ce misérable lieu, après un frugal souper j'allai m'étendre près du feu; je pris pour oreiller un de ces crânes de cheval qui servent de siéges dans cette partie du Nouveau-Monde, et m'enveloppant dans mon poncho, je ne tardai pas à m'endormir. Le lendemain, à mon réveil, pendant que les postillons apprêtaient les mules, je fus visiter une source thermale, distante d'un mille environ, qui passe dans le pays pour avoir une vertu merveilleuse contre les affections rhumatismales. Un passage assez pittoresque, taillé tout entier dans le roc, me mena à une petite esplanade où je vis les ruines de deux ou trois huttes et trois ou quatre tentes. Tentes et huttes étaient encombrées de baigneurs. Des hommes, des femmes, des enfants de tout âge y étaient confondus pêle-mêle, d'une façon qui aurait fort surpris les petites maîtresses dont regorgent nos bains d'Europe pendant la belle saison. Ce qui ne m'étonna guère moins, c'était que, pour se baigner, il fallait se déshabiller en public et se coucher dans le ruisseau que formait la source. Mais on a sur les Andes d'autres coutumes et d'autres idées du décorum.

Après avoir, sans plus de scrupule que les personnes présentes, profité du bénéfice que m'offrait la source, je regagnai la poste où je trouvai les mulets sellés. Me hâtant donc d'avaler un peu de bouillon et de croquer une grillade de quanaco, je partis pour Uspallata où notre intention était de passer la nuit suivante.

La route, quand on laisse Villa-Vicentia, fait presque aussitôt un coude et va longer un torrent qui se précipite à travers une des plus belles gorges de la Cordillère. Les montagnes sont extrêmement escarpées de droite et de gauche, et, comme le torrent décrit de nombreux détours, on rencontre sans cesse des endroits qui ont l'air de culs-de-sacs, car au premier coup d'œil on croirait qu'ils n'ont pas d'issue. En d'autres places les rocs sont suspendus perpendiculairement sur la tête du voyageur, et les énormes fragments qui obstruent presque le passage, faisant contraste avec ceux qui semblent sur le point de tomber, augmentent l'apparence du danger et la grandeur de la scène. Tandis que nous gravissions, nous aperçûmes sur la cime la plus extrême d'une des montagnes un quanaco qui était évidemment là pour sa

sûreté. Il se détachait sur l'azur du ciel, et son attitude, car immobile lui-même il nous regardait passer, indiquait bien la vie sauvage et libre que mène cet animal. Sa petite tête et son cou mince montraient aussi avec quelle vitesse il doit pouvoir s'éloigner du chasseur.

Devançant bientôt mes compagnons, je cheminai seul l'espace de quinze milles, et après avoir continuellement monté je parvins au sommet du Paramillo, ainsi que se nomme la haute rangée de montagnes qui domine Villa-Vicentia. De ce point, la vue est magnifique. Le faîte de la chaîne forme un petit plateau à l'extrémité duquel une rapide descente mène vers la vallée d'Uspallata, qui est encore distante d'une trentaine de milles.

Cette vallée est la base supérieure de la grande chaîne de la Cordillère, et on ne peut d'abord s'empêcher d'être surpris quand on voit que les montagnes du Paramillo, qui avaient paru si hautes, ne sont plus que d'imperceptibles traits du tableau, comparées à la gigantesque barrière qui, en dépit de son éloignement, semble menacer dès lors d'empêcher qu'on ne passe. Cette énorme masse de pierres, car elles ont l'air absolument nues, présente un aspect si sauvage et une construction si rude, qu'on ne croirait pas qu'aucun animal en pût franchir le sommet, qui, couvert de neige, et en quelques endroits d'une neige éternelle, paraît être une inaccessible région suspendue entre le ciel et la terre. Toute tentative, même d'escalade, à moins de suivre dans un ravin le cours d'un torrent, serait réellement inutile.

Du Paramillo, la vue vers l'est, c'est-à-dire dans la direction contraire, est aussi fort intéressante. Rien de plus doux que de regarder à ses pieds les obstacles qu'on a déjà vaincus pour parvenir jusqu'à ce point, tandis que par-delà Villa-Vicentia on voit s'étendre aux bornes de l'horizon quelque chose qui d'abord ressemble beaucoup à l'Océan, mais qu'on reconnaît bientôt pour les vastes plaines de Mendoza et des Pampas.

L'exhalaison naturelle de la terre le couvre d'un nuage d'incertitude. Les points qui ont pu vous sembler remarquables à tel ou tel titre sont perdus dans l'espace, et les espérances, les passions, l'existence même des hommes ne se laissent pas soupçonner à travers l'atmosphère épaisse qui les cache. Mais on n'a guère le temps de moraliser au faîte du Paramillo, car le vent y souffle avec tant de violence que l'exercice le plus raisonnable qu'on puisse faire de ses facultés est de songer à bien tenir son chapeau; et comme celui à larges bords que j'avais acheté à Mendoza fit plus d'une tentative pour y retourner, nous descendîmes au plus vite, moi et mon mulet, vers la vallée d'Uspallata. Au bout d'une ou deux lieues, je remarquai soudain, de chaque côté du chemin et à faible distance, un assez grand nombre de masses brunâtres, dont la taille, la forme et la couleur ressemblaient tant à des lions couchés à terre, que je ne pus distinguer si réellement ce n'en était pas. J'avais sans cesse remarqué dans les Pampas l'étonnante manière dont tous les quadrupèdes, et plus encore les oiseaux, y sont protégés contre leurs implacables ennemis par des plantes ou des feuillages qui leur ressemblent, et comme je savais que les alentours de Villa-Vicentia étaient fréquentés par une multitude de lions, et qu'à chaque pas je voyais des traces de leur passage, sans trop de pusillanimité je pouvais craindre. Apercevant donc une petite veine de cuivre dans un rocher, je crus que d'en faire l'examen serait une excuse valable pour attendre que mes compagnons me rejoignissent, et je les attendis. Je dois dire à mon honneur que, quand ils arrivèrent, l'aspect des lieux leur inspira le même soupçon qu'à moi, soupçon qui pourtant n'était pas fondé.

Un d'entre eux tenait à la main une jambe de cheval. Il me conta que pour son compte il n'avait jamais été si fatigué de sa vie, et que son mulet avait aussi totalement épuisé ses forces à gravir la montagne; que pour soulager la pauvre bête il en était descendu, mais qu'il n'avait pas seulement pu s'en faire suivre; qu'alors, en désespoir de cause, il lui avait fait avaler son flacon d'eau-de-vie; puis que, prenant pour fouet une jambe desséchée de cheval qui était à terre, il avait remonté sur son mulet, et qu'il avait fort bien été depuis. « Mais, monsieur, ajouta gravement ce digne homme, vous dire si cela lui est venu de l'eau-de-vie qui lui sera montée à la tête, ou de l'idée que je le battais avec une jambe de cheval, ma foi! je ne saurais. »

Nous continuâmes la même route tous ensemble, et après avoir descendu quelque temps nous parvînmes au district dans lequel sont situées les mines d'Uspallata. Le climat de cette région est tel qu'on doit naturellement s'y attendre sous pareille latitude et à pareille hauteur. Par la première de ces deux raisons elle est exposée à un soleil brûlant, par la seconde à un degré de froid considérable; et comme l'air est en même temps sec et raréfié, il y a peu de réfraction, d'où résulte que la chaleur et la lumière du jour s'évanouissent presque aussitôt que le soleil s'abaisse sous l'horizon. L'hiver, époque à laquelle nous visitâmes ces mines, nous trouvâmes pendant la journée la température plus chaude qu'elle ne l'est en été en Angleterre, mais la nuit l'eau gela constamment à nos côtés, tandis que nous dormions entassés les uns sur les autres dans une petite hutte. La contrée tout entière est la plus fertile que j'aie vue, et par cette cause bizarre, qu'il n'y pleut jamais.

Le sol n'est absolument qu'une décomposition de rochers, qui reste sur les flancs rapides de la montagne, et qui roule sous les pieds comme les cendres mouvantes de l'Etna et du Vésuve. Vous n'y découvrirez pas le moindre brin d'herbe. Çà et là sont parsemés quelques arbustes résineux; mais telle est la rigueur du climat que, dans presque tous les endroits, ils rampent à la surface de la terre. Comme sur certaine partie des Pampas, les animaux morts qu'on aperçoit de côté et d'autre sont tous desséchés dans leur peau et présentent le plus singulier aspect. En somme, c'est une preuve frappante que sans eau ce monde ne serait qu'un immense désert. Un de nos mineurs, après avoir regardé autour de lui avec étonnement, ramassa une poignée de ce sol nu et verdâtre, et la considérant avec beaucoup d'attention : « Ma foi! dit-il, je crois vraiment qu'il y a du poison dans cette terre. »

A peine eûmes-nous dépassé les mines que le soleil disparut, et, quoique nous vissions la hutte de la poste d'Uspallata, nous eûmes cependant beaucoup de peine à y arriver. Mon premier soin fut de trouver quelque fourrage pour nos pauvres mulets. Il n'y avait guère dans la plaine que des pierres chaudes et de bas arbrisseaux pleins de résine; mais le *maestro da posta* m'apprit qu'au moyen de fréquentes irrigations il entretenait à quelque distance un petit enclos d'herbe. Je coupai court à un long débat qu'il voulait engager avec moi relativement au prix que j'aurais à lui payer, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique je lui ordonnai de conduire lui-même nos bêtes à son pâturage. Faisant de nécessité vertu, il obéit. Mais quand de retour nous lui demandâmes ce qu'il nous donnerait pour souper, à toutes nos questions il répondit de l'air le plus indifférent: « *No hay;* » ce qui équivaut à « je n'ai rien. » Nous finîmes cependant par découvrir qu'il avait des pêches sèches et des chèvres vivantes, et il nous tua un de ces animaux que nous mangeâmes rôti avec les conserves en guise de pain.

Le jour suivant, nous commençâmes de bonne heure nos préparatifs de départ. Le restant de notre souper de la veille devait faire notre déjeuner; nous avions d'ailleurs du thé avec nous, mais je désirais aussi avoir du lait. Toutefois, lorsque je priai notre hôte de nous en procurer, il me répondit que « c'était impossible, » d'un air qui semblait impliquer de sa

part le doute qu'il y en eût dans l'univers. « Mes vaches, ajouta-t-il, sont à quatre lieues d'ici, et n'arriveront que dans une couple d'heures. — Vos chèvres n'ont-elles pas de lait? » repartis-je. Ma question, pourtant fort simple, lui parut fort plaisante. Et en dépit de ses rires malhonnêtes, j'envoyai vers son troupeau mes gens qui ne revinrent pas les mains vides. Il est bien entendu que je payai généreusement toutes ces réquisitions.

Un de nos mulets de somme avait sur le dos un ulcère qui le gênait beaucoup. Lorsqu'il fut question de recharger nos bagages, je vis le capataz, que cette besogne regardait, ouvrir son grand couteau et tailler jusqu'au vif les reins de la pauvre bête, avant de lui mettre son bât. Comme je l'engageais à finir, il voulut m'expliquer qu'il agissait ainsi par humanité pure; mais je n'écoutai pas ses explications, et lui donnai ordre de terminer au plus tôt son chargement. Alors, en nous éloignant d'Uspallata, nous prîmes congé de la dernière habitation qui se trouve sur le versant oriental de la Cordillère.

Les premières montagnes que nous devions gravir nous paraissaient si peu distantes, que nous espérions en atteindre la base au bout d'une dizaine de minutes; mais, auparavant, nous eûmes à traverser, trois ou quatre heures durant, une plaine aussi sèche et aussi nue que celle déjà décrite de l'autre côté d'Uspallata. Enfin nous franchîmes un torrent rapide, puis un second qui prend sa source au sommet de la chaîne, et dont le cours tortueux a su en quelque sorte trouver des pentes si douces, que bien qu'il puisse y avoir une route plus directe on a tout profit d'en remonter les bords. C'est à cet endroit que le voyageur peut réellement s'enorgueillir d'être en chemin d'escalader les Andes.

La surface des rocs dont nous étions environnés n'offrait pas une seule herbe; et des buissons rabougris, des arbustes nains, montraient combien le climat était rude en hiver. Néanmoins, on ne pouvait pas voir sans étonnement et sans admiration les différentes formes des montagnes et les groupes bizarres qu'elles formaient, étayées les unes au-dessous des autres.

Au coucher du soleil, le guide nous invita à faire halte, car nos bêtes étaient passablement fatiguées. J'eusse désiré marcher au moins jusqu'à la nuit; mais il me fit observer que nous ne trouverions pas ailleurs une place aussi bonne pour camper. Ici, ajouta-t-il, en me montrant quelques plantes plus jaunes que vertes et de grosses pierres détachées, « *hay aqui pasto bueno para las mulas, y para su mercen buen alojamiento, har aqua, aqui hay todo :* Voici de l'ouvrage pour les mules, et pour Votre Excellence un bon logement, de l'eau, tout ce dont elle a besoin. » Nous mîmes donc pied à terre près d'une source, nous allumâmes du feu pour préparer notre frugal souper; après quoi, étendus sur le roc, nous attendîmes que le sommeil vînt nous délasser de nos fatigues. L'air était assez froid, mais agréable, et nous avions sous les yeux un magnifique spectacle. Les objets dont nous étions entourés devinrent peu à peu obscurs, tandis que le soleil, qui s'était depuis longtemps couché pour nous, dorait encore les sommets des plus hautes montagnes, et faisait briller d'un vif éclat la neige qui s'évanouissait avec la lumière du jour. Nous vîmes la scène subir mille beaux changements; et lorsque tout fut plongé dans une obscurité profonde, sauf le contour de la plus haute rangée de montagnes, qui se détachait sur les cieux, elle parut encore plus belle que jamais.

Le lendemain, le nombre des mulets morts, dont nous trouvâmes toute la route jonchée depuis Mendoza jusqu'à Santiago, nous sembla devenir plus considérable; et on ne saurait croire combien il était triste d'en voir de vivants cheminer parmi les os et les cadavres de ceux qui avaient péri de fatigue. Les nôtres étaient venus de Mendoza sans presque prendre de repos ni de nourriture, et devaient horriblement souffrir. Ils ne se faisaient pas encore tirer; mais ils ne suivaient plus qu'avec des efforts inouïs le pas de la *madrina*, ou mule qui portait la sonnette.

Après avoir passé plusieurs torrents très rapides, nous eûmes à gravir une montagne dont la pente était presque droite de haut en bas. Nous aperçûmes, vers le milieu du chemin, une troupe d'une quarantaine de guanacos qui nous regardaient tous avec la plus grande attention. Ils étaient arrêtés sur une espèce de gradin qui se prolongeait parallèlement à la direction du cours d'eau que nous suivions toujours; et comme le versant de la montagne était couvert de pierres détachées, nous craignîmes un instant qu'ils n'en fissent rouler quelques-unes sur nous; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Un peu plus loin, nous vîmes la plus singulière formation géologique : c'était une masse énorme de porphyre qui, avec son sommet découpé en créneaux et ses flancs comme garnis de tourelles et percés de fenêtres, avait absolument l'air d'un vieux château gothique.

Tandis que je cheminais lentement, les yeux levés vers la région des neiges, le capataz, qui était à quelques pas derrière moi, me rejoignit et me demanda si je voulais l'accompagner, car il allait voir, avant que les mulets y parvinssent, si le *Ladera de las Vacas* était praticable. Lorsque, à la suite de la fusion des neiges, la Cordillère commence seulement, pour nous servir de l'expression du pays, à être ouverte, c'est-à-dire franchissable, on ne peut passer par ce ladera, qui est trop étroit; mais il s'élargit vers la fin de l'été, et alors on y passe. J'acceptai la proposition qui m'était faite; nous mîmes nos bêtes au trot, et au bout d'une demi-heure nous atteignîmes le lieu en question. C'est bien le pas le plus difficile des Andes. La montagne, d'un côté, s'élève à peu près perpendiculairement, tandis que de l'autre elle descend presque à pic jusqu'au rapide torrent qui gronde à ses pieds. Le chemin qui tournoie sur ses flancs est terrible à suivre pendant l'espace d'environ soixante-dix verges; car il n'a que quelques pouces de large; en certains endroits, peu s'en faut que votre épaule droite ne touche les rochers, tandis que sous le pied gauche vous avez le précipice, et qu'au-dessus de votre tête sont une multitude de grosses pierres détachées qui, à la moindre impulsion, semblent devoir s'écrouler sur le téméraire voyageur. Le péril cependant que court le cavalier n'est qu'imaginaire; car les mulets sont si prudents et paraissent si bien comprendre leur situation, qu'on n'a point à craindre qu'ils fassent un faux pas.

Quand nous eûmes franchi ce passage, le capataz, en me montrant à l'extrémité un endroit que l'eau, qui souvent découle du haut de la montagne, avait rendu extrêmement lisse et glissant, me dit que là était le véritable péril pour les mulets, surtout pour ceux qui portaient des bagages; que plus de quatre cents, à sa connaissance, y perdant pied, étaient allés mourir dans le torrent qui écumait au bas de nous, et que sans doute quelqu'un des nôtres aurait le même sort. Avançant donc un peu plus loin, et nous garant sur un roc qui faisait saillie, nous les attendîmes. Ils arrivèrent bientôt, se suivant les uns les autres, au commencement de l'étroit sentier. Plusieurs n'avaient aucun fardeau; mais le reste était monté ou pesamment chargé, et tandis qu'ils parcouraient les sinuosités de la route, la différence de couleur, tant de ces animaux que de leurs paquets, le costume pittoresque des postillons, qui vociféraient le chant sauvage au moyen duquel ils stimulent leurs bêtes, la vue du périlleux passage qu'ils avaient à franchir : tout concourait à former une scène vraiment intéressante.

Aussitôt que le mulet qui marchait en tête de la file parvint à l'endroit où le chemin se rétrécit tout d'un coup, il s'arrêta, éprouvant une répugnance manifeste à continuer, et par conséquent tous les autres s'arrêtèrent aussi. Mais alors les postillons se mirent à crier de plus belle; et, se baissant de leurs montures, ramassant des cailloux, ils les lancèrent à l'animal ré-

calcitrant, qui enfin se décida à poursuivre. Le nez à terre et, à la lettre, flairant son chemin, il avança tout doucement; car chaque fois qu'il se préparait à poser un pied, s'il sentait que la place n'était pas solide, il se hâtait de le poser ailleurs. Ainsi tâtonnant, il s'avança jusqu'au point périlleux, là s'arrêta de nouveau, et je commençai à craindre sérieusement pour notre valise, qu'il portait. Mais les postillons recommençant à lui jeter des pierres, il se résolut à passer outre, et arriva sans accident jusqu'à moi. Plusieurs autres le suivirent avec non moins de bonheur. A la fin, une jeune mule, chargée de deux énormes sacs de provisions, frappa son fardeau contre le rocher : ce choc lui jeta les jambes de derrière dans le précipice, et leur contact mit aussitôt en mouvement les pierres détachées dont la pente était couverte. Cependant, comme elle avait encore les jambes de devant sur l'étroit sentier, elle réussissait à rester en équilibre : elle allongeait le plus qu'elle pouvait la tête, crainte que son poids ne l'entraînât; et, ne parvenant toutefois qu'à poser le museau sur le bord du chemin, elle avait l'air de le tenir avec les dents, lorsque par malheur vint à passer un mulet libre qui la heurta. Le destin de la pauvre bête fut bientôt décidé : sans que le bagage qu'elle avait sur le dos se détachât, elle roula tout le long de la pente avec une étonnante rapidité et tomba dans le torrent, où elle disparut pendant quelques minutes. J'étais convaincu qu'elle avait péri noyée, lorsque je la vis revenir à la surface de l'eau et chercher à nager. C'était presque tenter l'impossible : elle réussit cependant à s'approcher de la rive; mais lorsqu'elle allait y toucher, ses forces s'épuisant de plus en plus, elle enfonça un peu et, saisie par le courant, elle fut entraînée avec violence. Je ne tardai pas à la perdre de vue... Pourtant, je remarquai que les postillons, avec leurs lassos en main, coururent à quelque distance le long du torrent pour lui prêter secours s'il était possible; mais bientôt ils revinrent sur leurs pas, l'air consterné, et j'en conclus que tout était fini. Ils le croyaient comme moi, quand par hasard, dix minutes environ après nous être remis en marche, venant à me retourner, j'aperçus notre mule qui tâchait de rejoindre. Nous l'attendîmes, ce qu'elle méritait bien. Elle avait encore le poil tout mouillé, l'œil morne, l'air piteux, et ne portait plus rien sur son dos; mais elle ne s'était cassé aucun membre, et pas même écorché la peau. La sonnette de la madrina parut lui redonner du courage : elle suivit sans se faire prier; seulement elle ne marchait plus qu'avec une extrême circonspection.

Nous continuâmes alors notre route et, en deux heures, nous atteignîmes le *Rio de las Vacas*, qui est le plus dangereux torrent qu'on ait à franchir dans les Andes. Nous le traversâmes, gens et bêtes, sans qu'aucun malheur nous arrivât; mais il était fort profond, et tellement rapide, qu'il roulait sans cesse d'énormes pierres avec ses eaux. Les mulets sont accoutumés à rencontrer de tels obstacles; néanmoins, ils ont toujours une horrible peur, et ce n'est qu'à coups d'éperons qu'ils se décident à marcher. Pendant que nous passâmes, les postillons allèrent se poster une centaine de verges plus bas le long du courant, prêts à lancer leurs lassos pour repêcher au passage la première personne qui viendrait à être entraînée. Mais comme celles de nos malles qui, pendant le trajet, se détachèrent de dessus les bêtes furent, au bout de vingt pas, brisées en mille morceaux, je crois que la précaution eût été inutile, ou que du moins les mulets leur appartenant, ils auraient songé plutôt à les saisir que non pas les cavaliers.

Après qu'on a franchi le Rio de las Vacas, les ravins paraissent devenir plus étroits et plus raides, et les cimes des montagnes, qui sont celles de la plus haute chaîne, se présentent sourcilleuses, avec des angles et des pics singulièrement aigus. Nous trouvâmes bientôt sur notre chemin quantité de neige et de glaçons, qui étaient descendus de plus haut, et que nous ne traversions pas sans beaucoup de peine; car souvent ils cédaient sous les pieds de nos mulets, qui toutefois se relevaient avec une sagacité surprenante, et comme s'ils y fussent habitués. Bientôt aussi nous passâmes devant une de ces huttes en briques qui, à chaque deux ou trois lieues, ont été bâties pour protéger le voyageur contre les affreuses tempêtes de neige qui l'assaillent dans ces régions, et poursuivant notre marche à peu près jusqu'au coucher du soleil, nous en rencontrâmes une autre, à laquelle nous fîmes halte.

Nous aperçûmes à quelque distance une troupe de mulets qui se tenaient immobiles au milieu des pierres. Quoiqu'ils n'eussent rien sur le dos, présumant qu'ils n'étaient point là sans propriétaires, je marchai dans leur direction, et, en effet, je trouvai trois hommes qui dormaient à terre. J'en éveillai un, et lui demandai de nous faire la charité de quelques vivres, car nous avions perdu tous les nôtres au Ladera de las Vacas. A son réveil il parut d'abord effrayé de voir un inconnu bien armé près de lui; mais nous ne tardâmes pas à nous entendre, et au bout de quelques secondes il insérait plus d'une pièce de monnaie dans une longue bourse faite avec un cou d'autruche, tandis que je retournais vers mes compagnons, les deux bras pleins de biscuits de mer et de bœuf sec, du sel dans une main, et dans l'autre du poivre rouge de Chili.

Pendant que le souper se prépara, j'examinai l'endroit où nous allions passer la nuit : ce n'était de toutes parts que tristesse et désolation. Je vis d'abord nos mulets, qui n'avaient plus ni selle ni bride, mais qui conservaient tous l'attitude dans laquelle on les leur avaient ôtées; tous, la tête basse, semblaient dormir debout, seule jouissance qui leur fût permise, car il n'y avait absolument rien à manger pour eux. Ensuite, portant les yeux plus loin et autour de moi, je n'aperçus que de la neige, partout de la neige, et en présence d'un tel spectacle je ne pus m'empêcher de réfléchir au grand nombre de voyageurs qui, dans ces parties des Andes, avaient été surpris par l'ouragan et avaient péri.

En effet, le capataz me conta que ces *temporales* sont si violentes, qu'aucun animal ne peut leur échapper; qu'elles ne sont annoncées par nul signe précurseur, mais que soudain on voit la neige venir par dessus les montagnes en tourbillon; que des milliers de gens perdaient la vie dans ces tempêtes; que beaucoup de malheureux étaient morts de faim dans la petite maison qui était sous nos yeux; et que, il y avait seulement deux années de cette histoire, l'hiver commençant tout d'un coup, ainsi que cela arrive généralement, il avait fermé la Cordillère et chassé vers cet abri dix pauvres voyageurs. Lorsque la violence des premiers ouragans s'était apaisée, le courrier de la poste, passant par là pour se rendre à Buénos-Ayres, en trouva six sur dix étendus morts dans la hutte, et à leurs côtés étaient couchés les quatre autres presque morts de faim et de froid. Ils avaient mangé leurs mulets et un chien, et nous vîmes encore les ossements de ces animaux.

Ces huttes sont toutes construites d'après un même plan, et répondent fort bien à l'usage auquel on les a destinées. Bâties de briques et de ciment, elles sont pleines de maçonnerie jusqu'à une hauteur de dix à douze pieds. La chambre unique, qui est établie au faîte de cette fondation pour se trouver toujours au-dessus de la neige, et à laquelle on monte par un escalier extérieur aussi de brique, a environ douze pieds carrés. Les murailles, extrêmement épaisses, sont percées de deux ou trois lucarnes à jour, hautes et larges de six pouces; le toit est en voûte, et le plancher de briques comme tout le reste.

Une pièce si petite et d'une construction si massive a nécessairement l'air d'un cachot, et quand on se tient debout, à la porte, l'aspect des lieux environnants la fait encore paraître plus sombre et plus lugubre. Puis, on ne peut s'empêcher de réfléchir com-

bien ce doit être une affreuse souffrance que celle de voir jour par jour la neige monter autour de soi, et son espérance de salut diminuer heure par heure, jusqu'à ce qu'on acquière enfin la preuve que tout chemin est impraticable et toute issue fermée! Mais, sans même de telles réflexions, l'intérieur de ces huttes est toujours assez mélancolique.

Dans celle qui nous abrita ce soir-là, les malheureux à qui elle avait servi de prison, non-seulement s'étaient chauffés avec la table qui est fixée d'ordinaire dans le plancher; mais encore, pour obtenir un peu plus longtemps une chaleur momentanée, ils avaient de désespoir brûlé jusqu'à la porte qui devait les défendre de la furie des éléments. Puis, au risque de se faire écraser, ils avaient arraché une grosse poutre qui formait le dessus de cette porte, et les briques supérieures paraissaient ne plus tenir que par l'adhésion du ciment. Cette besogne, qui évidemment avait été accomplie sans autre instrument que leurs couteaux, devait leur avoir coûté plusieurs jours de travail. L'état des murs indiquait aussi les horreurs dont ils avaient été témoins. Là, en effet, contrairement à un usage que tout le monde sait être en général, les parois ne portaient ni le nom des voyageurs qui avaient passé, ni leur histoire, ni la date de leur naissance, ni l'indication du pays où ils étaient nés, ni celle du pays d'où ils venaient, ni le but de leur voyage, ni même les tendres secrets de leurs cœurs, rien! Non, dans toutes ces huttes des Andes, vous ne découvririez pas un seul mot d'écriture. Il semble que les gens qui se réfugient sous ces abris, souvent, hélas! pour y mourir, ne peuvent en aucune manière être distraits de leurs souffrances.

Le lendemain avant la pointe du jour, nous remontâmes sur nos malheureux mulets pour franchir la Cambre, tandis que la surface de neige qui la couvre était encore dure par suite du froid rigoureux de la nuit. Ce fut seulement là qu'il nous fallut dire adieu aux rives du torrent que nous avions si longtemps suivi de l'est vers l'ouest, et qui alors abandonna notre direction pour venir du sud. Notre chemin se trouva donc obstrué par la Cambre, ou chaîne supérieure de la Cordillère, que nul artifice ne put éviter, et qui, couverte de rocs détachés ou décomposés, offre presque un angle de quarante-cinq degrés d'inclinaison. Au pied nous trouvâmes une autre hutte, qui n'avait non plus ni table, ni porte, ni poutre, et où sans doute beaucoup d'infortunés avaient péri; mais nous ne nous y arrêtâmes pas. Le sentier que nous prîmes pour gravir la montagne montait en zig-zag depuis le bas jusqu'en haut, et était si rapide, que tout le temps, pour ne pas glisser de nos selles, nous étions obligés de nous retenir à la maigre crinière de nos mulets. Souvent il tournait si court, que ces animaux bon gré, malgré, reculaient d'un ou deux pas, mais bientôt avec une détermination et une patience vraiment merveilleuses, ils regagnaient le terrain qu'ils avaient perdu. Parfois ils s'arrêtaient, mais telle était la raideur de la pente, telle la disposition des pierres qui roulaient sous leurs pieds, que d'eux-mêmes ils se remettaient en marche au bout de quelques secondes. Après avoir grimpé de cette singulière façon pendant plus d'une heure, nous atteignîmes le sommet, et ce fut pour nous un instant de triomphe et de satisfaction. Jusque-là nous avions toujours vu devant nous des difficultés à vaincre; dès lors nous les vîmes vaincues à nos pieds, et pour ma part, je me sentis tout ému en présence d'une grande croix de bois érigée en ce lieu.

Il régnait sur la cime des Andes un froid si piquant, que nous n'y pûmes faire une longue halte. La route que nos mulets eurent à suivre était fort extraordinaire : une étroite et profonde tranchée avait par le continuel passage d'un de ces animaux été ouverte dans la neige, qui était fort épaisse, et la muraille qu'elle formait à droite et à gauche obligeait souvent le cavalier à mettre ses pieds sur les oreilles de sa monture. En outre, comme les voyageurs passent toujours par le même endroit, les bêtes enfonçaient presque à chaque pas jusqu'aux genoux. On voyait çà et là des taches de sang laissées par les mulets qui les avaient précédées, et s'il fallait s'étonner d'une chose, c'était qu'un pareil chemin ne leur fût pas absolument impraticable.

Après avoir descendu, non sans beaucoup de peine, l'espace d'un mille, nous rencontrâmes une quatrième hutte de refuge qui était dans le même état que les trois précédentes, mais entourée d'environ douze pieds de neige; car du côté des Andes qui regarde le Chili, il y en a toujours beaucoup plus que de l'autre. Comme nos mulets ne paraissaient pas encore trop fatigués, nous coupâmes, au lieu de suivre la route ordinaire; et malgré plusieurs pentes fort raides que d'autres animaux n'eussent jamais pu descendre, en une heure nous fûmes hors des régions glacées. Puis, peu à peu, les montagnes commencèrent à prendre un aspect différent; et lorsque nous vîmes des arbres, il nous sembla que nous entrions dans la plus belle contrée du monde. De même que sur le versant oriental, nous prîmes encore le cours d'un torrent pour guide,

Nous étions tous si las d'avoir gravi la Cambre que nous débridâmes plutôt qu'à l'ordinaire auprès d'une habitation appelée *la Guardia*, où il y avait quelque fourrage pour nos bêtes. Mais comme la maison était pleine de puces, nous préférâmes presque tous dormir dehors, quoique par terre. Un peu après minuit, aussitôt que la lune se fut levée, nous remontâmes en selle, et rencontrant çà et là maints ruisseaux et maints laderas périlleux, traversant une contrée semblable à celle de la veille, nous parvînmes avant midi aux portes de la Villa-Nueva de los Andès, ville dont le nom explique qu'elle a été récemment bâtie dans les Andes.

Elle est située sur une espèce de plateau, mais environnée de montagnes, ou plutôt de collines, car le pays perd déjà cet air de grandeur auquel nous étions habitués. On a dessiné le plan de Villa-Nueva d'après celui de toutes les autres cités du Chili, vastes ou petites. Les rues sont larges, toutes à angles droits, et par conséquent parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres. Au centre est une plaza ou grande place, d'un côté de laquelle se voit un laid bâtiment qui n'en est pas moins l'hôtel du gouverneur. En passant, je vis sous le portail, assis ou couchés ou endormis, certain nombre de soldats malpropres, sans souliers, et presque sans autre vêtement que leurs ponchos; ce qui me donna une triste idée des troupes chiliennes.

On était alors en été, et le soleil qui au Chili est toujours brûlant nous avait tellement exténués, que nous éprouvions l'impérieux besoin d'aller au plus tôt nous reposer à l'ombre. Un groupe de femmes nous indiqua la boutique du coin, où l'on vendait de la limonade. Après nous être rafraîchis nous demandâmes à la maîtresse du lieu qu'elle nous logeât; elle nous fit conduire dans une mauvaise auberge dont les chambres étaient pleines de vermine et la cuisine abominable : il fallut bien nous en contenter.

Le lendemain nous partîmes pour Santiago. Nous atteignîmes un cabaret à moitié chemin où nous devions passer la nuit. Le jour suivant nous déjeunions à Santiago. La plupart des maisons indiquaient par de larges crevasses que les tremblements de terre ne sont pas rares dans ce pays.

La grande place est ornée d'une fontaine au centre, mais environnée de bâtiments qui n'ont aucune élégance. Pendant que nous la traversions, huit heures sonnèrent à une des églises. Aussitôt tout le monde, qu'on fût à cheval ou à pied, s'arrêta. Les hommes se découvrirent, les femmes s'agenouillèrent, et je dus faire halte. Chacun se signa, et au bout de quelques secondes reprit son chemin respectif. Cette cérémonie se répète à midi et le soir.

Les habitants de Santiago sont les plus paresseux et



Passage de la grande Cordillère.

les plus immoraux du monde; l'éducation est fort mauvaise et l'état de la société déplorable. La ville est encombrée de moines et de prêtres, tous fainéants et plus gras les uns que les autres; ils ont la tête rasée de différentes manières, portant d'énormes chapeaux plats, et sont vêtus de robes à capuchons en serge blanche ou noire. Tous les hommes se découvrent quand ils passent à côté d'un de ces indolents personnages, non moins grossiers que lubriques. Les filles publiques pullulent à Santiago et occupent toujours les appartements au rez-de-chaussée, même dans les maisons les plus respectables. Enfin les prêtres à Santiago mènent une vie crapuleuse, et cependant sont encore respectés par le peuple. La sieste a lieu à midi et les boutiques ne se rouvrent que de quatre à cinq heures. La chaleur est brûlante le jour, mais les soirées sont rafraîchissantes, à cause de la brise des Andes qui environnent la ville.

Quand j'eus pris les renseignements dont j'avais besoin sur les mines du voisinage de Santiago, je repassai la chaîne des Cordillères et revins à Buénos-Ayres par la route que j'avais suivie.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE HEAD.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



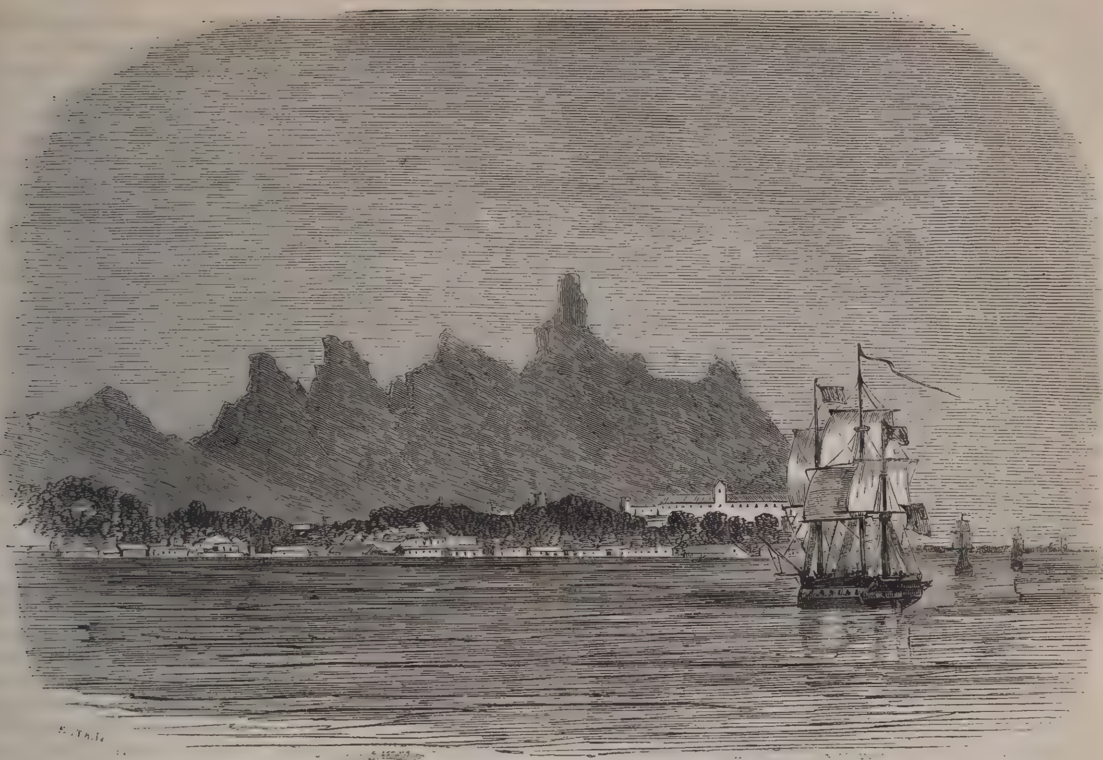
Ch. Mettais del.

Imp. Gerdès.

DAME BRÉSILIENNE.

(Walsh.)

J. BRY aîné, Éditeur.



Rio-Janeiro.

WALSH.

(1828-1829.)

VOYAGE AU BRÉSIL.

Départ d'Angleterre pour Rio-Janeiro. Merveilleuse beauté du havre de Rio.

Dans la matinée du 26 août 1828, je m'embarquai à Portsmouth pour le Brésil. Chemin faisant, *la Galatée*, frégate de Sa Majesté britannique, qui m'avait reçu à son bord, relâcha le 12 septembre devant l'île de Madère. Aussitôt que l'opération du mouillage fut finie, la plupart des passagers, et moi du nombre, s'entassèrent sur les chaloupes afin de gagner le rivage. Nous vîmes bientôt, tandis que nous approchions, la ville de Funchal, chef-lieu de l'île, se développer sous nos yeux comme une vaste blanchisserie; car, de loin, ses maisons blanches, parsemées sur le penchant d'une montagne verdoyante, ressemblent tout-à-fait à des pièces de toile qu'on aurait étendues sur l'herbe pour les blanchir. Les rues de Funchal sont extrêmement escarpées, car elles se dirigent toutes vers le sommet de la montagne, et sont pavées de petites pierres non-seulement fort pointues, mais encore très glissantes.

Le 9 octobre, nous prîmes le vent alizé du sud-est, et comme dès lors nous avançâmes avec une extrême rapidité et qu'il y eut rarement besoin de changer la position d'aucune voile, les gens de l'équipage se trouvèrent exemptés de presque toutes les occupations qui leur sont ordinairement dévolues. Ils n'eurent plus qu'à s'acquitter le matin de légers devoirs, qui étaient pour eux moins une fatigue qu'une distraction, et à s'amuser le soir par des chants et des danses.

Le 15, un changement de couleur dans l'eau de la mer, qui, de bleu-foncé qu'elle était, devint vert-clair, nous annonça que nous approchions enfin de la terre. Le lendemain en effet, à midi sonnant, favorisés par une bonne brise, nous entrâmes dans le hâvre de Rio, le plus magnifique assurément qui soit au monde. Notre pilote gouverna entre l'Ilha da Lage et la pointe de Santa-Cruz, à travers un passage d'environ cinq mille pieds seulement de largeur; et comme deux solides forteresses s'élèvent l'une sur l'île, l'autre sur la pointe, l'accès en paraît être absolument impossible à une flotte ennemie. Lorsque nous eûmes dépassé les forts, la baie s'étendit devant nous, formant un immense bassin. Elle était entourée de romantiques montagnes, couvertes de bois. Celles-ci s'avançaient à une distance considérable dans le hâvre, et celles-là laissaient entre elles et la berge de profonds enfoncements ou de creuses vallées remplies de villas. A notre gauche, était la ville de Rio, située entre plusieurs hautes collines, sans que toutefois, comme Rome et Constantinople, elle les recouvrît entièrement de maisons; mais les rues serpentaient autour de leurs bases, et il n'y avait que des églises et des couvents qui en couronnaient les cimes. Dans la baie on apercevait des multitudes de navires de toutes les nations, tant de

guerre que de commerce, et non entassés les uns près des autres comme dans nos ports étroits d'Europe, mais disséminés sur la surface des flots dans toutes les directions. Au loin, se montraient les monts Orgas, faisant un fond bizarre à ce tableau. C'est une rangée de pics granitiques hérissant la ligne de l'horizon, et perçant les nuages de leurs longs sommets pointus, qui s'élèvent vers le ciel comme des tuyaux d'orgue dans une vaste cathédrale : c'est de là qu'ils ont pris leur singulière dénomination. J'avais beaucoup entendu vanter la beauté de ce hâvre, mais la réalité surpassa encore l'idée que j'en avais conçue. On ne peut guère le comparer à celui de Constantinople, leurs caractères sont si différents ; mais il est certain que le premier l'emporte sur le second pour l'étendue, la majesté et le pittoresque. Il a l'air de ce qu'il doit vraisemblablement devenir un jour, le grand bassin d'une contrée magnifique que la nature semble avoir destinée à être tôt ou tard le marché de l'univers. Nous jetâmes l'ancre à la nuit tombante.

Spectacle de la baie au point du jour. La ville de Rio. Première impression que produit la vue des nègres esclaves; mais on a d'eux meilleure idée quand on les voit comme soldats, comme citoyens et comme prêtres. Les *ruas* et les *travessas*. Le campo de Santa-Anna. Rues obstruées par des montagnes. Agréments de notre demeure au bord de la mer.

Le matin suivant, la baie nous présenta la scène la plus animée. Sa surface était un panorama mouvant de barques de toute espèce, qui sans cesse passaient et repassaient d'une rive à l'autre. Elles étaient généralement manœuvrées par des nègres, qui avaient pour seul vêtement une paire de culottes, et pour coiffure un vieux chapeau de paille. Ces embarcations étaient larges, avec une tente à l'arrière pour abriter les passagers du soleil, et conduites au moyen de quatre longues rames que maniait l'équipage noir (1). Je descendis bientôt dans la chaloupe avec plusieurs des officiers de la frégate, impatient que j'étais de poser pour la première fois le pied sur les côtes de l'Amérique méridionale. Nous débarquâmes vis-à-vis du *Largo do Paça* ou *Palais Carré*, sur une pente pavée en larges dalles de granit, et nous montâmes jusqu'à un quai que protégeait un parapet de la même pierre. Je découvris par la suite que Rio était environné par des montagnes de ce roc, et que, parmi les nombreux avantages naturels de la capitale du Brésil, il ne fallait pas oublier qu'elle avait dans tous les quartiers d'inépuisables et magnifiques carrières. Longeant le palais, nous prîmes la rue Direita, qui est la rue la plus vaste de la ville et le centre du commerce. Elle se prolonge parallèlement à la baie, et toutes les autres rues s'en détachent à angles droits. L'Alfandega, c'est-à-dire la douane, y est située, et je ne tardai guère à y voir ce que je n'avais encore jamais vu, la population noire soumise à un traitement dont tout Européen doit s'étonner.

Quand il s'agit au Brésil de porter ou de remuer des fardeaux, la tâche en est toujours dévolue aux nègres, et l'état dans lequel vous rencontrez ces malheureux est révoltant pour l'humanité. Ils étaient entièrement nus, à l'exception de quelques sales guenilles attachées autour de leur ceinture. Leur peau, à force d'être exposée aux injures de l'air, était devenue dure et calleuse; elle était couverte de cicatrices, et ressemblait à l'enveloppe grossière et noirâtre de quelque animal, à celle, par exemple, d'un éléphant dont le cuir ridé est parsemé de poils rares. Lorsqu'on les examine des pieds à la tête, leur organisation physique est telle, que vraiment on les prendrait pour des êtres d'un degré au-dessous du rang d'homme.

Mais quelques heures suffirent pour corriger la triste opinion que la vue de ces nègres m'avait porté à concevoir de leur race en général. D'autres se montrèrent bientôt à mes yeux sous un aspect différent et plus favorable. Tandis que nous cheminions par la ville, les sons d'une musique militaire parvinrent à nos oreilles, et nous découvrîmes qu'ils provenaient de celle d'un régiment stationné dans une des rues voisines. Le colonel venait de mourir, et les soldats attendaient que le corps sortît de la maison mortuaire pour l'accompagner à sa dernière demeure. Leurs visages présentaient tous différentes teintes de noir, mais la plupart d'entre eux étaient nègres. Leur équipement était irréprochable : ils portaient des jacquettes brunes, des pantalons blancs, et des bonnets ainsi que des ceinturons de cuir noirci, le tout tenu, de même que leurs armes dans le meilleur état. Leurs musiciens exécutaient un air funèbre plein de charme et de douceur, de la composition d'un des officiers, tandis qu'eux-mêmes faisaient diverses évolutions avec autant de régularité que d'adresse. Bien qu'ils n'appartinssent qu'à la milice, ils étaient néanmoins aussi bien instruits, aussi disciplinés que des troupes de ligne peuvent l'être en Europe. C'était donc le premier pas de la gradation par laquelle la population noire de ce pays s'élève dans l'échelle de l'humanité : d'un état inférieur à celui de bête de somme, elle monte au rang militaire, et se montre aussi capable de discipline qu'aucun être humain d'autre couleur.

Notre attention fut ensuite attirée par des nègres, hommes et femmes, qui, les uns dans des corbeilles, les autres dans des boîtes ou sur des planches, dont ils avaient la tête chargée, offraient aux passants toute sorte de marchandises. Ils appartenaient à une classe de petits commerçants, dont quelques-uns débitent leurs denrées à domicile, mais dont le plus grand nombre les envoient débiter de cette manière, comme dans des boutiques ambulantes.

La nuit commença bientôt à tomber, et je vis alors avec étonnement une foule de personnes qui tenaient toutes de gros cierges allumés, en guise de torches, se réunir devant une maison. Comme je poursuivais ma route, il m'en fut mis un dans la main par un homme qui paraissait revêtu de quelque autorité, et qui me pria de prendre rang parmi le cortége. Effectivement, on se préparait à porter un mort en terre, et j'appris qu'en pareille occasion l'usage brésilien est toujours d'inviter un étranger qui passe à honorer de sa présence le convoi : on blesse les gens à qui on refuse. Je me joignis donc aux parents et amis du défunt, et avec eux j'allai à une église voisine. A notre entrée, nous nous rangeâmes de chaque côté d'une estrade qui s'élevait près du chœur, et sur laquelle était couché un cercueil recouvert d'une pièce de soie jaune à franges d'or. Le service funèbre fut chanté par une troupe de prêtres, au nombre desquels se trouvait un nègre, grand et bel homme, dont le visage aussi noir que l'ébène faisait un bizarre et frappant contraste avec ses vêtements blancs. Il semblait remplir son rôle dans cette triste cérémonie avec une solennelle dignité et une pieuse émotion que je n'observai pas chez ses confrères. Après avoir jeté des fleurs sur la bière et brûlé de l'encens à l'entour, ils se retirèrent, le cortége se dispersa, et nous retournâmes à bord.

Le lendemain, dans la matinée, je rendis visite à un négociant anglais pour qui j'avais des lettres de recommandation. Il m'invita à venir vers deux heures

(1) Lorsqu'en 1816 M. Auguste de Saint-Hilaire arriva devant Rio-Janeiro, des barques nombreuses se croisaient en tous sens dans la baie, et les pirogues légères creusées dans un seul tronc d'arbre semblaient voltiger sur les eaux. Différentes îles qui s'élèvent peu à peu au-dessus de l'eau passèrent rapidement sous les yeux et présentaient un spectacle enchanteur. Dans presque toutes sont de petites maisons basses, comme celles des environs de Rio-Janeiro, mais d'une grande élégance, avec un toit presque plat, relevé aux extrémités à la manière des pavillons chinois, et couvert en tuiles creuses. Des groupes de bananiers entourent ces petites habitations, et quelquefois un cocotier ajoute encore à la beauté du paysage. A. M.

dîner avec lui, et quand je revins à l'heure dite, je trouvai sur ma route, quoique mon compatriote demeurât dans le quartier le plus commerçant, toutes les rues désertes, toutes les maisons fermées, et toute cette partie de la ville semblable à une cité des morts, aussi solitaire et silencieuse en plein jour qu'elle aurait pu l'être à minuit. Tous les habitants dînaient alors ou faisaient la sieste; et pendant ce temps il est d'usage que toute espèce d'affaire reste suspendue. Chez mon hôte, j'eus beau chercher au rez-de-chaussée une pièce dont la porte fût ouverte : il me fallut monter jusqu'au faîte de sa maison avant de rencontrer personne. Là, je découvris enfin M. Price, comme il s'appelait, et sa famille rassemblés dans le même appartement. On annonça bientôt que nous étions servis; mais avant que je passasse dans la salle à manger, un domestique me conduisit dans une chambre voisine où je dus modifier un peu ma toilette, c'est-à-dire quitter mon habit et le remplacer par une jaquette de calicot. Au Brésil, quand une personne riche donne à dîner, l'usage est de pourvoir chacun des convives d'un pareil vêtement aussi bien que de leur distribuer des serviettes.

Le soir, je rencontrai en me promenant la *rua dos Pescadores*, ou *rue des Pêcheurs*, dans laquelle demeurait M. Price, et qui va se terminer à une immense place appelée le *campo de Santa-Anna*. Les boutiques, qui s'étaient ouvertes de nouveau, étaient pleines de toutes les espèces de marchandises qui se confectionnent dans les manufactures et dans les ateliers d'Europe. C'étaient des châles de laine, des mouchoirs de coton, des indiennes des plus brillantes couleurs, des draps, des soieries, des chapeaux, des bottes, des souliers, des bas, le tout pendu le long de la façade des maisons, et obstruant les portes et les fenêtres de leur riche draperie. Les objets que je viens de mentionner s'exportent en si grande profusion au Brésil, qu'ils ne coûtent pas plus cher à Rio, pour la plupart, que sur les marchés européens.

Après avoir dépassé un grand nombre de boutiques, j'arrivai à une partie de la rue qui, plus rapprochée de la campagne, cesse d'être commerçante, et n'offre dès lors que des habitations bourgeoises. L'isolement et la tranquillité de ces maisons formaient un frappant contraste avec l'entassement et le bruit des magasins que j'avais d'abord longés. Les fenêtres étaient, comme dans les villes turques, munies de persiennes à barreaux épais et serrés, qui laissaient à peine entrer quelque lumière, et au travers desquelles il était impossible de voir ou d'être vu. Elles étaient attachées par le haut avec des gonds, et s'ouvraient par le bas, de sorte que, pour regarder sur la voie publique, les habitants n'ont besoin que d'appuyer la tête contre et de pousser devant eux. Dans presque toutes les maisons qui se trouvèrent sur mon passage, je vis le front de quelque femme presser un de ces volets, et dans l'entrebâillement j'aperçus un visage noir, basané ou jaunâtre, avec des yeux de la couleur du charbon, qui dardaient obliquement à travers l'ouverture, l'un vers le haut et l'autre vers le bas de la rue.

L'aspect des rues de Rio est extraordinaire : elles sont très étroites, se coupent les unes et les autres à angles droits, et reçoivent, moitié la dénomination de *rua*, moitié celle de *travessa*. Les *ruas* ou rues commencent au bord de la mer et se prolongent en droite ligne jusqu'à une vaste esplanade intérieure. Les *travessas*, ou rues de traverse, sont terminées par deux chaînes de montagnes, en sorte que, quand je me trouvais à l'angle d'interjection d'une rua et d'une travessa, et que je regardais des deux côtés, je voyais aux extrémités de l'une la mer et la campagne, et à celles de l'autre les flancs sourcilleux des rocs escarpés. Si ce défilé de montagnes, dans lequel la partie la plus opulente et la plus populeuse, aussi bien que la plus vaste de la ville est enterrée, s'étendait dans la direction de la baie, il serait ventilé continuellement par des courants d'air, soufflant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et causés par des brises régulières de la terre et de la mer; mais, par malheur, il est situé transversalement, et le moindre souffle de vent qui passe est intercepté dans sa route par les deux chaînes de montagnes.

Lorsque je sortis enfin de cette gorge étouffante, ce fut pour entrer dans une immense plaine où débouchent toutes les rues qui partent de la mer; et je vis aussitôt que l'intérieur des terres n'offrait pas dans cette magnifique contrée un moins beau spectacle que la côte. La plaine en question était presque environnée par un vaste amphithéâtre de montagnes; leurs bases offraient à l'œil des pelouses de la plus riche verdure, inclinées en pente douce, et terminées par des ceintures de forêts dont les arbres vous étonnaient autant par leurs proportions gigantesques que par leur variété infinie, et du milieu desquels s'élançaient leurs cimes sourcilleuses présentant toutes des formes diverses. Les unes se prolongeaient en chaînes, les autres se dressaient en pics, d'autres encore se brisaient par de brusques détours. Une de ces dernières est appelée, à cause de son aspect bizarre, *le Corcovado*, c'est-à-dire *le Dos-cassé*, nom qu'elle mérite bien. M'avançant de quelques cents pas dans cette plaine, je m'aperçus qu'elle était, de manière à former un quadrangle, entourée de bâtiments, et que dans le nombre il y avait le Palais du Sénat, le Muséum, la *Camera* ou *Maison commune*, et d'autres édifices publics. Il est donc à peu près certain qu'elle ne sera jamais rétrécie, et que la capitale du Brésil pourra se vanter longtemps de posséder sans doute la place la plus vaste du monde. Elle se nommait dans l'origine *Campo de Santa-Anna*, mais actuellement elle s'appelle *Campo d'Acclamaçao* ou *Place de l'Acclamation*, et les Brésiliens la regardent en quelque sorte comme sacrée, parce qu'elle a été le théâtre d'un des principaux événements de leur révolution : don Pédro y fut, le 12 octobre 1822, proclamé empereur constitutionnel par les voix réunies de cent mille personnes.

La première impression que produisit sur moi la ville de Rio fut très favorable. Les rues, en effet, quoique manquant de largeur, étaient bien pavées, et généralement bordées, tant à gauche qu'à droite, de trottoirs aussi amples que l'espace le permettait. Les maisons étaient solides et bâties en granit, avec les croisées et les portes encadrées dans des blocs élégamment sculptés de cette pierre, que les carrières situées au bout de chaque rue fournissent en abondance et de la plus belle qualité. Au nombre des heureux avantages de ce pays on doit mentionner qu'il n'est pas sujet à ces terribles accidents qui sans cesse se renouvellent sous une pareille latitude de l'autre côté du continent. Les tremblements de terre sont inconnus au Brésil, et jamais le moindre péril n'y est redouté de l'ébranlement des lourds et hauts édifices. Les maisons des particuliers sont jolies, et toujours on y voit régner un ordre parfait. Les rues sont propres, et nulle part des tas d'ordures ou de mauvaises odeurs n'y affectent désagréablement l'odorat des promeneurs.

L'hôtel que nous avions loué, plusieurs de mes compagnons de voyage et moi, pour le temps de notre résidence, se trouvait absolument à l'autre bout de la ville, et à une distance considérable. Quand, à Rio, vous avez besoin de faire une course, ne croyez pas que jamais vous puissiez prendre une route directe : chaque rue est, sans aucune exagération, séparée de ses voisines par des montagnes; et comme il vous est impossible d'escalader leurs sommets, il vous faut en tourner les bases. Une chaîne de ces montagnes s'approche tellement de la mer, qu'il ne reste plus qu'un étroit espace entre elles et le bord de l'eau. Mais par delà s'étend une autre vaste plaine, assez semblable à celle qui est décrite plus haut, et appelée *Catete*, sur laquelle est bâtie une nouvelle ville. Une rue avec des maisons d'un côté, mais donnant sur la mer de l'autre,

la réunit à l'ancienne, et c'était dans cette rue que nous étions logés.

Limites du Brésil; son immense étendue; ses productions. Esquisse historique. Découverte du pays par Cabral. Il n'est longtemps qu'une colonie du Portugal. La famille royale portugaise est contrainte de s'y réfugier en 1808, et Jean VI l'érige en royaume. Don Pédro. Il se fait proclamer empereur constitutionnel, et sept ans après chasser ignominieusement. Sa mort.

Maintenant que me voilà bien installé dans la capitale du Brésil, j'ose croire que le lecteur me saura gré de lui rappeler en quelques pages les principaux faits qui se rattachent à l'histoire de ce vaste pays. Mais, d'abord, il est nécessaire d'exposer sa délimitation géographique, qui semble avoir été soigneusement établie par la nature elle-même. L'Amazone, en effet, le sépare au nord de la Guiane et de la Colombie; la Plata le sépare au sud de la république de Buénos-Ayres. L'océan Atlantique baigne ses côtes de l'est, et la chaîne des Cordillères s'élève à l'ouest entre son territoire et celui du Pérou. Quoiqu'il comprenne une étendue six fois plus considérable que celle de la France, il ne compte qu'une population de trois millions d'âmes; encore sont renfermés dans ce nombre les sauvages dont les hordes errantes habitent le désert. Les neuf provinces du Brésil, dont chacune pourrait presque former un Etat en Europe, portent les noms de Maragnon, Para, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Matto-Grosso, Goyas et Minas-Geraes. Ses villes les plus importantes, en longeant la côte du nord au sud, sont Maragnon, Piauhy, Siara, Rio-Grande du nord, Para, Goyane, Paraïba, Pernambuco, Alcguas, Reregyppe-del-Rey, Bahia, Ilheos, Potte-Seguto, Espiritu-Santo, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Sainte-Catherine et Rio-Grande du sud.

Le Brésil, ainsi appelé du brésillet, bois de couleur rouge qu'on y trouve, n'est surpassé par aucune contrée du Nouveau-Monde pour les richesses métalliques ni pour l'excellence et la variété des productions végétales. Il fournit au commerce du coton, du tabac, du sucre, du café, du cacao, de l'indigo, des cuirs, de l'ipécacuanha et les plus beaux bois pour la teinture, les constructions et les ouvrages de luxe. Il exporte aussi en grande abondance de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des diamants.

La découverte du Brésil, si vaste que soit cette contrée, n'est due qu'au hasard. En 1499, Vasco de Gama revint en Europe avec la certitude d'avoir trouvé le passage, par l'ouest, aux Grandes-Indes, qui occupait depuis si longtemps l'imagination des Espagnols; et l'année suivante, Emmanuel envoya une flottille de treize voiles qui portait douze cents personnes, et dont le commandement était confié à Pedralvez Cabral, former un traité de commerce avec le roi de Callicut. L'escadre, afin d'éviter les calmes de la côte d'Afrique, prit une direction tout-à-fait occidentale; et, à la fin d'avril, se trouvant par 17° de latitude sud, le commandant fut étonné de voir flotter certaines plantes. Le 3 mai, il débarqua à Porto-Seguro, fut favorablement accueilli par les indigènes, fit examiner en secret leur territoire, et, convaincu de son importance, il lui donna le nom de *Santa-Cruz* ou *Sainte-Croix*, qui depuis a été changé en celui de *Brésil*. Il en prit possession au nom de la couronne de Portugal, et se hâta d'instruire son souverain de sa précieuse découverte. Cette nouvelle, confirmée par l'envoi de quelques-unes des productions du pays et d'un de ses habitants, éveilla la curiosité des monarques lusitaniens. Par leur ordre, et sous leurs auspices, plusieurs vaisseaux partirent successivement pour explorer les côtes, les fleuves et les rades du nouveau continent. C'est ainsi que le hâvre de Rio fut découvert le 1er janvier 1531, par Martin Alphonso de Souza : il était appelé *Nitheroby* par les naturels; mais lui, supposant à première vue que cette magnifique baie n'était que l'estuaire de quelque grand fleuve, comme l'embouchure de l'Amazone ou de l'Orénoque, l'appela *Rio-de-Janeiro* ou *Rivière de Janvier*, parce qu'il y était arrivé le premier jour du nouvel an. Bientôt le Brésil fut distribué par divers donataires en diverses portions avec des droits et des prérogatives considérables. Des villages, des bourgs, des villes s'élevèrent comme par enchantement sur le terrain le plus fertile, et sous le plus beau ciel des deux hémisphères. Cependant les conquérants marquaient leur passage dans le Nouveau-Monde par d'affreuses traces de sang. Réduit aux plus horribles extrémités, le peuple sortit plus d'une fois de son indolence, et prit les armes pour recouvrer sa liberté; néanmoins la discipline européenne triompha partout.

En 1580 le Brésil subit le joug de l'Espagne, mais soixante ans après, il fut rendu à ses premiers possesseurs. Plus tard, lorsque les colonies espagnoles de l'Amérique ont secoué le joug de la mère-patrie et se sont formées en républiques, il a encore appartenu longtemps au Portugal, et n'a jamais recouvré entièrement son indépendance. Mais ceci est anticiper sur les dates. Au commencement du XVIIIe siècle, l'Angleterre, toujours jalouse de la puissance française en Amérique, était parvenue à empêcher le Portugal de conclure une alliance avec le cabinet de Versailles. Le capitaine Duclerc se présenta devant la capitale du Brésil pour venger cette opposition. Mais il échoua dans son attaque, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut massacré au moment où il posait les armes; ses soldats subirent le même sort. Désirant réparer l'outrage fait au pavillon français, Duguay-Trouin, aidé par une compagnie de négociants, parut avec quinze navires dans la baie de Rio-Janeiro, et fit bientôt cesser le feu des batteries qui défendaient le port. Les troupes françaises effectuèrent leur débarquement, et marchèrent en trois colonnes sur la ville. Le bruit de la foudre se mêlait au fracas de l'artillerie. Les vainqueurs entrèrent dans la place, et l'amiral fit tous ses efforts pour empêcher le pillage. Le gouverneur, qui s'était réfugié sur la flotte, consentit, après plusieurs sommations infructueuses, à racheter la ville moyennant un million cinq cent vingt-cinq mille francs, cent caisses de sucre, et de vastes approvisionnements pour l'armée.

La paix d'Utrecht ramena la paix entre les deux puissances. Le territoire du Brésil s'agrandit; les fortifications de la capitale furent augmentées; les mines, mieux exploitées, devinrent pour la métropole une immense ressource. Mais la jalousie du Portugal entravait les progrès des colons dans les arts et dans l'agriculture : les Brésiliens étaient chez eux traités comme des esclaves. Cet état de choses ne pouvait changer que par le contre-coup d'une révolution européenne. L'armée de Napoléon, après avoir déjà envahi l'Espagne, allait envahir aussi le Portugal..... Le 14 janvier 1808, il fut annoncé à Rio, par l'arrivée du brick *Guerra-Voddoz*, que les Français et les Espagnols étaient entrés sur le territoire portugais pour s'emparer de la personne du prince régent, et que, le 29 novembre, il s'était embarqué avec toute la famille royale dans le hâvre de Lisbonne, avec l'intention de gagner Rio-Janeiro et d'y établir sa cour. Ces nouvelles furent reçues dans la capitale avec un mélange extraordinaire de chagrin et de joie; car si d'un côté les Brésiliens s'affligèrent des malheurs qui menaçaient de fondre sur la mère-patrie, à laquelle ils étaient encore attachés tendrement, de l'autre ils apprirent avec enthousiasme qu'un auguste souverain, dont ils avaient encore l'idée la plus flatteuse, daignait visiter leur pays et y fixer sa résidence. Sur-le-champ les préparatifs pour sa réception occupèrent toutes les pensées : on disposa pour lui et pour les personnes de sa suite, non-seulement le palais du vice-roi, mais encore chacun des bâtiments publics, n'importe quel en fût l'emploi, qui étaient situés sur la même place; et, de crainte qu'il n'y eût pas même ainsi assez de

logements, tous les propriétaires des maisons bourgeoises du voisinage furent obligés de quitter leurs demeures et d'en remettre les clefs aux magistrats, ce qu'ils firent, à ce qu'il paraît, sans la moindre hésitation. Enfin, des courriers furent envoyés sans délai dans les provinces pour y répandre l'heureuse nouvelle et pour enjoindre aux gouverneurs de diriger vers la capitale des provisions de toute espèce.

Dès le 17, lorsque tous ces apprêts commençaient à peine, l'escadre royale fut signalée en vue de la côte; mais on se trompait. Elle avait été, le 9 septembre, assaillie et dispersée par une tempête, et il n'arriva qu'un seul navire sur lequel se trouvait une partie des femmes de la royale famille. C'était par hasard la fête de Saint-Sébastien, en l'honneur de qui l'usage est d'illuminer la ville : pour commémorer l'événement, on prolongea l'illumination trois soirs consécutifs; et pendant les trois jours on demanda au ciel, par de solennelles prières dans toutes les églises, le salut du reste des vaisseaux dont personne ne connaissait le sort. On passa un mois entier en suspens à ce sujet, et pendant cet intervalle les princesses demeurèrent à bord de leur navire dans le hâvre, de peur qu'elles ne violassent et l'étiquette et le respect dû au prince régent si elles débarquaient avant lui. A la fin pourtant, un exprès, venu de Bahia par mer, apprit aux habitants de la capitale que les princes avaient échappé à l'ouragan, qu'ils s'étaient réfugiés dans ce port, mais qu'ils ne tarderaient pas à gagner Rio : on était alors aux derniers jours de février. Le 7 mars, le régent, après avoir pris congé de Bahia, malgré les pressantes sollicitations des citoyens pour qu'il se fixât parmi eux, et leur proposition de lui construire un magnifique palais, atteignit la barre de Rio et entra dans le hâvre. On ne saurait dire combien fut grande l'allégresse publique. Toutes les maisons furent abandonnées, les montagnes se couvrirent de spectateurs, et, riches ou pauvres, ceux qui purent se procurer des barques allèrent à la rencontre de la flottille royale. Bref, entre autres démonstrations de joie, la ville fut illuminée neuf nuits de suite.

Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le territoire brésilien, le régent jeta avec solidité (on pouvait le croire) les fondements du nouvel empire qu'il se proposait d'élever; il octroya une charte qui abolissait le vieux système de prohibition, jusqu'alors maintenu à l'égard du Brésil, accordait aux habitants du pays la permission de commercer avec toutes les nations étrangères amies de la couronne, et ouvrait les ports aux vaisseaux de ces nations. Puis, par un autre décret, don Jean, pour exciter les indigènes à entreprendre des spéculations commerciales, permit le libre exercice de tous les genres d'industrie à toutes les classes de Brésiliens. Auparavant, ils ne pouvaient, avec le coton qu'ils récoltaient, que fabriquer de grossières étoffes pour le vêtement des esclaves. De cette première année aussi datent, et la fondation d'une imprimerie royale, et la publication d'une gazette.

L'année 1811 fut mémorable par l'introduction de la vaccine au Brésil. Pour que cette bienfaisante mesure portât ses fruits, des institutions où l'on vaccina gratis furent établies dans différentes provinces, et à Rio même, ce fut dans l'église de Rosario que se firent les vaccinations.

En octobre 1813, un nouveau théâtre fut ouvert du côté septentrional de la place, appelé *praça da Constituiçao*, et on le baptisa du nom de *Saint-Jean*, en l'honneur du prince régent qui avait lui-même dirigé les travaux. C'est un édifice d'une rare magnificence, et qui surtout était en harmonie avec les embellissements que prenait la capitale depuis que la cour y avait fixé sa résidence. En 1814, la chute de l'empereur Napoléon ramena la paix entre le Brésil et la France. Quelques négociants de cette nation vinrent s'établir à Rio, et ce fut cette année-là seulement que des vaisseaux portant ses couleurs entrèrent pour la première fois en amis dans le hâvre. Depuis, le nombre des résidents français a tellement augmenté, que maintenant il surpasse beaucoup celui des Anglais qui les avaient précédés, et que des rues entières sont occupées par leurs boutiques et leur bijouterie.

Après beaucoup d'efforts pour civiliser le Brésil, don Jean, par un décret du 16 décembre 1815, l'érigea en royaume; et bientôt sa mère, dona Maria Ire, venant à mourir, de régent qu'il était, il régna en son propre nom. Mais, en dépit de ses louables volontés et de son amour du bien public, les courtisans qu'il avait amenés d'Europe pressuraient les malheureux Brésiliens, et les Anglais, qui avaient l'oreille du monarque exilé, faisaient de ses domaines d'outre-mer une colonie qu'ils exploitaient presque exclusivement. Une révolution ne tarda donc guère à éclater dans la province de Pernambuco. En 1816, un jeune homme, appelé *Martins*, qui appartenait à la classe du commerce, se mit à la tête des mécontents et proclama l'indépendance. Le comte dos Arcos, gouverneur de Bahia, obligea la cour de Rio, dont l'indolence ne pouvait être comparée qu'à l'inconcevable sécurité des indépendants, à prendre des mesures promptes et énergiques. Une flotte bloqua le port de Pernambuco : Martins essaya vainement d'enflammer le courage des milices. L'armée royale n'eut qu'à se présenter pour diviser ce timide rassemblement. Martins, couvert de blessures, fut fait prisonnier, et fusillé avec plusieurs ecclésiastiques. Quelques autres de ses complices se donnèrent la mort pour ne pas survivre à la liberté. Ainsi se termina la première révolution de Pernambuco.

Des troubles violents éclatèrent à la même époque dans d'autres provinces, dans celle de Bahia, par exemple, et jusqu'au sein de la capitale, où la populace armée et furieuse entoura plus d'une fois le palais du souverain. Toutes ces émeutes parvinrent cependant à être comprimées, soit par la force des armes, soit par de sages concessions. Le soir du jour où la concorde parut enfin rétablie, il y eut en signe de réjouissance spectacle gratis au théâtre de Saint-Jean. La famille royale devait y assister; mais elle ne le put, la plupart de ses membres se trouvant indisposés, ou, par crainte, ils feignirent de ne pas le pouvoir; et en cette occasion on recourut à un usage national assez bizarre. Les portraits du roi et de la reine furent envoyés au théâtre comme remplaçants pour les originaux : on les plaça sur le devant de la loge, et le peuple accueillit leur apparition avec les mêmes marques de respect et les mêmes applaudissements que si les personnes qu'ils représentaient eussent été en effet présentes.

Mais, d'une part, la cour tint mal ses promesses : elle ne réforma presque aucun des abus qui avaient donné naissance aux troubles; et de l'autre, le rétablissement des cortès en Portugal, qui changea tout-à-coup la situation politique de la métropole, dut aussi décider du sort de la colonie. En 1821, la nation portugaise invita Jean VI à revenir dans son sein : il accepta et repartit pour l'Europe, après avoir nommé régent du Brésil l'infant don Pedro, qui avait récemment épousé une princesse de la maison d'Autriche.

Ce prince, né à Lisbonne le 12 octobre 1798, n'était que le second fils du roi Jean, et de Charlotte-Joachime, fille de Charles IV d'Espagne; mais par la mort de son frère aîné Antonio, il était devenu l'héritier présomptif de la couronne.

Il fut dans son bas âge d'un tempérament faible, mais montra de bonne heure un peu de cette vivacité de caractère qui l'a distingué depuis. Elevé par un pieux ecclésiastique, il lui dut sans doute les vifs sentiments de religion qu'il conserva jusqu'à l'instant de sa mort; mais du reste son éducation n'eut rien autre chose de remarquable, sinon qu'il acquit, en commun avec ses sœurs, quelque connaissance de la langue latine. Lorsque sa famille fut obligée en 1808 d'aller chercher un asile en Amérique, don Pedro, qui était de la partie, se montra, pendant toute la traversée,

un enfant plein d'activité et d'énergie. Il prenait souvent plaisir, soit à suivre de l'œil la manœuvre des voiles et des cordages du vaisseau qui le portait, soit à y mettre lui-même la main, et, dans ce dernier cas, il déployait une rare adresse. Quand il n'était pas occupé ainsi, on le voyait, assis seul au pied du grand mât, lire l'*Enéide* de Virgile, trouvant, à ce qu'il disait, beaucoup de rapport dans la destinée du héros de ce poëme et la sienne. Le voyage fut long, par suite de tempêtes et de vents contraires; et, comme on était parti à l'improviste, les approvisionnements de tout genre furent bientôt épuisés. On assura que, entre autres privations, le linge manqua à don Pedro et à son frère don Miguel, et qu'il fallut couper des draps pour leur confectionner des chemises.

Don Pedro avait dix ans lorsqu'il posa le pied sur le rivage du Nouveau-Monde. Dès lors, presque abandonné à lui-même, il ne suivit pas un plan régulier d'études, et divisa toujours son attention entre un grand nombre d'objets. Toutefois un goût marqué le porta pendant sa jeunesse aux arts mécaniques, et j'ai vu à Rio des spécimens de son savoir-faire en ce genre, que l'on conserve, comme, à Saint-Pétersbourg, ceux de son illustre homonyme. Par exemple, il fit un modèle parfait de vaisseau de guerre, et construisit un excellent billard, sur lequel il acquit ensuite comme joueur un rare degré de force. Mais de toutes ses passions, la plus ardente fut pour la musique. Elle se développa en lui de bonne heure, et lui valut une réputation de talent véritable. Non-seulement il apprit à jouer d'une foule d'instruments, mais encore il composa, m'a-t-on assuré, beaucoup de musique pour la chapelle de son père, et les Brésiliens lui doivent les paroles et l'accompagnement de leur chant le plus populaire peut-être. D'ailleurs il variait ses tranquilles occupations par des exercices plus violents. C'était un chasseur aussi hardi qu'adroit, et tout jeune il menait avec une singulière habileté, comme je l'ai vu cent fois, un cabriolet à quatre chevaux.

En 1827, éclatèrent les troubles politiques dont il a été question plus haut. Comme dans beaucoup de circonstances don Pedro avait professé des opinions libérales, ses ennemis insinuèrent qu'il fallait le compter au nombre des instigateurs de la révolte, et son père conçut des soupçons contre lui. Mais, pour se disculper de ces imputations injurieuses, il leva un bataillon de tous les domestiques et gens employés à la cour, auxquels il donna le nom de *volontaires du prince royal*. Il l'équipa à ses frais, le disciplina lui-même, et l'offrit à son père pour qu'il l'envoyât des premiers à la rencontre des rebelles. Néanmoins, on chercha par tous les moyens possibles à comprimer l'élan de la faveur populaire, qui avait commencé à se déclarer pour le jeune homme, et quelques individus, qui avait crié *vivat* pour lui au théâtre, furent envoyés en prison comme séditieux.

Lorsque Jean VI remonta sur son trône d'Europe, le Portugal se retrouva, par ce fait, métropole à l'égard du Brésil, qui avait pourtant acquis dans les dernières années un grand nombre d'institutions propres à un Etat indépendant. Les cortès portugaises, sans même attendre que les députés brésiliens vinssent prendre part à leurs délibérations, anéantirent la régence, et voulurent ôter au Brésil tous ses nouveaux priviléges. Les indigènes de cette belle contrée refusèrent, quant à eux, de redevenir une seconde fois colonie, et ce fut le signal de longues discordes. Don Pedro fit tous ses efforts pour les apaiser, mais sans trop y réussir. Il parvint toutefois à gagner la faveur presque générale, et se popularisa par de grandes réformes dans l'administration de sa maison privée. Bref, il manœuvra si bien dans son propre intérêt, quoiqu'il parût n'avoir à cœur que de servir ceux de son père, que la nation brésilienne l'investit un beau jour de l'autorité suprême. Dans toute cette affaire, il déploya un esprit de duplicité rare. Jusqu'au dernier moment il ne cessa, tandis qu'il le trahissait, d'endormir la vigilance du roi Jean par de belles protestations de fidélité. J'en ai la preuve dans la correspondance qu'il entretint avec lui la première année de leur séparation, et qui est un curieux monument d'histoire. Elle fut imprimée par ordre du roi pour être soumise aux cortès, et, pendant ma résidence à Rio, il m'en est tombé un exemplaire sous la main.

Vaincu par les instances de don Pedro, Jean VI accorda enfin à son fils la permission de quitter le Brésil, et lui envoya un navire pour le ramener en Europe; mais dès lors don Pedro jeta le masque. Il annonça avec grand fracas son départ, et soudain cette nouvelle lui rallia comme par enchantement tous les cœurs. On ne voulut pas qu'il partît. Un patriote, M. d'Andrade, se mit à la tête des habitants de la province de Saint-Paul, marcha sur Rio-Janeiro, s'opposa au départ du prince, et arrêta sur le port le gage, à ce qu'il croyait, de la tranquillité et du bonheur des Brésiliens. Le ministère du régent fut la récompense de cette conduite. D'Andrade leva des troupes, équipa une escadre, battit les Portugais sur terre et sur mer, les chassa de tout le Brésil, déclara cet Etat indépendant, fit proclamer empereur constitutionnel don Pedro qui ne refusa plus (et qui d'abord se prêta docilement à tous les projets de son ministre), convoqua une assemblée constituante, et y siégea lui-même comme député de Saint-Paul. Pour conserver toute son indépendance dans la discussion de la loi constitutionnelle, il se démit du ministère; mais quand l'assemblée discutait les points les plus importants de la constitution qu'il avait rédigée, l'empereur, à la tête de l'armée, vint la dissoudre au milieu du plus menaçant appareil de guerre. L'auteur de l'indépendance brésilienne fut arrêté comme un vil criminel et exilé en France. A partir de ce jour, rien ne devait plus arrêter la contre-révolution du Brésil. Maître de Para, de Bahia et de Maragnan, don Pedro convoqua une autre assemblée, non pour rédiger et débattre l'acte constitutionnel, mais pour recevoir celui que son conseil d'Etat avait préparé.

Quant à don Pedro Ier, il est mort en 1834, au moment où il venait d'arracher à son frère don Miguel la couronne de Portugal, et de la replacer sur la tête de sa fille dona Maria.

Un postillon brésilien. La veille de la fête des Morts. Représentation dramatique. Eglises de San-Francisco, de la Candelaria et de Rosario. Couvents de Santa-Bento et de Santo-Antonio. Santa-Theresa. Boa Viagem. Santo-Domingo. Santa-Rita. L'Ajuda. Profession d'une nonne. Recolhimentos. Irmandades. Ignorance et pauvreté des ecclésiastiques. Manière d'annoncer à Rio les fêtes des saints. Les Sébastianistes.

Revenons maintenant à la description de Rio, à celle tant des mœurs et des coutumes que des édifices. Le 1er novembre étant le jour de la Toussaint, et par conséquent la veille de celui des Morts, une des fêtes les plus solennelles de la religion catholique, qui est la seule permise au Brésil, je parcourus les diverses églises et chapelles de Rio, pour voir comment on se préparait à l'y célébrer. Après en avoir visité dans les principales rues un grand nombre qui étaient toutes tendues de noir et magnifiquement éclairées, le hasard me dirigea vers une espèce de passage qui menait à la mer. On y entrait par un arc triomphal illuminé d'une multitude de lampes, et l'on se trouvait dans une avenue de palmiers superbes, transplantés là pour l'occasion, aux branches desquels étaient aussi suspendues des lampes. D'un côté, sur une haute estrade, une bande de musiciens exécutaient de lugubres mélodies; de l'autre, il y avait une charmante petite chapelle entièrement drapée de velours et de satin cramoisi. Sur le devant s'élevait un autel tout couvert de fleurs, dont la croix et les candelabres d'argent massif montaient jusqu'à la voûte. Un respectable vieillard, voyant que j'étais étranger, m'offrit

poliment la main pour me conduire dans l'intérieur, et m'apprit avec orgueil qu'on y adorait particulièrement Nossa-Senhora de Annunciaçao (Notre-Dame de l'Annonciation).

A l'extrémité de l'avenue était un théâtre en plein vent, éclairé par des muets portant des torches, sur lequel se donnait une représentation dramatique. Les personnages étaient des Maures masqués, qui tenaient captifs deux chrétiens, un homme et une femme, qui, accablés d'ans, avaient un antique et grotesque costume à l'européenne. La vieille se résignait à son sort; mais le vieillard cherchait à reconquérir la liberté tantôt par prières, tantôt par force. Dans ce dernier cas, la pantomime se changeait en un ballet, où les acteurs s'attaquaient et se défendaient avec des épées nues, frappant d'estoc et de taille, et exécutant une foule d'évolutions militaires qui excitaient les frénétiques applaudissements des nombreux spectateurs dont l'allée était remplie. Ce spectacle était absolument *gratis;* on ne vous demandait pas la moindre rétribution en entrant, pas la moindre en sortant, et mes voisins parurent jaloux que je remarquasse bien ce fait. A onze heures, quand je me retirai, la pièce durait encore.

Le lendemain, dans les journaux, fut annoncée la *Commemoraçao dos defunctos*, et tous les habitants s'occupèrent du soin de rappeler la mémoire des parents ou amis qu'ils avaient perdus. La cérémonie de commémoration a principalement lieu dans la grande église Francisco-de-Paula, et je m'y rendis entre neuf et dix heures du matin. Cette église, appelée aussi *Caritas*, est célèbre dans tout le Brésil, tant pour les miracles que l'image de son patron opère à guérir les vivants que pour sa sainteté à conserver du moins les os des morts, si saint François ne peut prolonger leur vie. Les murailles des bas côtés sont tout du long couvertes de peintures à fresque ou de tableaux qui représentent soit des malades couchés dans leur lit, soit des gens à qui arrivent diverses sortes d'accidents, mais toujours apparaît dans le fond santo Francisco descendant du ciel pour les secourir; ou bien, ce sont en cire des jambes, des bras, des têtes, des poitrines, et d'autres parties du corps qui, tachées de sang et hideuses d'ulcères, font mal à voir, tant ils imitent parfaitement la nature. Au-dessus de chacune de ces imitations vous voyez écrit en lettres d'or : *Milagre que fez S. Francisco de Paula.* Un vaste portrait du saint lui-même le représente comme un vieillard avec un long bâton. Son seul vêtement est un manteau qui s'entr'ouvre pour laisser lire sur sa poitrine le mot *Caritas*. Attenant à l'édifice sont de longs corridors, sur lesquels donnent, à droite et à gauche, des chambres pour les malades qu'on y amène dans l'espérance que l'intercession du saint les guérira.

La chapelle des Morts, où je portai bientôt mes pas, était encombrée de femmes, la plupart couvertes de voiles noirs, et assises à terre avec leurs pieds sous elles, mais sur de petits tapis de diverses couleurs. Un tel usage avait tout-à-fait l'air oriental, et j'ai appris qu'en effet le Portugal l'avait adopté des Espagnols, qui eux-mêmes l'ont reçu des Maures. Leur attention semblait fixée sur quelque objet intérieur, et elles remuaient toutes les lèvres, recommandant par de silencieuses prières à la miséricorde divine les âmes des personnes chéries qu'elles avaient perdues. Au milieu de cette multitude de femmes pressées les unes contre les autres, il y avait un étroit passage dans lequel s'engouffraient incessamment des gens de toute condition, mais tous revêtus de leurs plus beaux habits. Je me mêlai parmi eux, et, entraîné par le torrent, je débouchai dans un vaste jardin qui était entouré de galeries. Là, le long soit des allées, soit des murs, étaient rangées en nombre immense des caisses et des boîtes de différentes formes et de différentes tailles, les unes aussi grosses que des tombeaux, les autres aussi petites que des coffrets à thé. Elles avaient toutes des serrures, et sur leurs couvercles on lisait diverses inscriptions.

Après San-Francisco, la plus belle église peut-être de la capitale est celle qu'on nomme la *Candelaria* ou *Chandeleur*, nom qu'elle doit à une des principales fêtes de la religion catholique. C'est la plus vaste de tout le Brésil; mais elle est située dans une rue tortueuse de même nom, trop étroite pour, lorsque vous êtes dedans, vous laisser voir toute la façade de l'édifice, tandis qu'à moins d'y être vous n'en apercevez pas une seule pierre.

L'église du *Rosario* ou *Rosaire* s'élève dans une rue pareillement nommée. Ce monument n'est en quelque sorte qu'un vaste cimetière. Partout, en effet, jusque dans le moindre recoin, vous y marchez sur des tombes, et j'ai même ouï dire qu'à une époque peu reculée il était impossible d'y faire un pas sans heurter une tête ou des pieds qui sortaient de terre, tant les cadavres étaient inhumés avec négligence. Aujourd'hui ce hideux état de choses, d'ailleurs si insalubre, a cessé, et c'est une des nombreuses réformes faites depuis la révolution. Le Rosario est maintenant dallé d'un bout à l'autre, mais on y dépose encore les morts sous les dalles.

Parmi les beautés particulières à Rio, sont les églises et les monastères qui couronnent les montagnes dont cette ville est parsemée, et qui invitent les passants à quitter les rues sombres qui tournoient au bas pour y monter respirer un air plus pur. Le principal est le couvent de San-Bento, ou Saint-Bénédict. Il est délicieusement situé au-dessus de la mer, plongeant sur l'Ilhadas-Cobras, et commandant une magnifique vue de toute la cité, de toute la baie. C'est un des premiers édifices religieux élevés à Rio, car une inscription placée sur la grande porte apprend que, dès l'année 1671, il eut besoin de réparations, et le style de son architecture paraît aussi vieux que grossier. Il est excessivement solide, massif même; le rez-de-chaussée, avec ses fenêtres garnies d'épais barreaux de fer, ressemble à une sombre prison; mais vous montez un escalier de pierre, vous arrivez à un long corridor, terminé à chaque bout par une spacieuse salle, d'où les plus délicieuses perspectives se développent devant vous. Dans ces appartements, de même que dans la galerie, les plafonds et les murailles sont lambrissés en bois de jaracanda, soigneusement poli ou richement sculpté, et de plus ornés de tableaux peints par des artistes indigènes, qui représentent les divers événements de la vie du saint, dont les reliques sont conservées dans la chapelle, et jouissent d'une grande réputation de sainteté. Un des salons mène à une vaste bibliothèque qui contient six mille volumes, tous bien choisis et précieux, et qui est ouverte au public chaque jour, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir.

Sur la montagne en face, vous apercevez le couvent de Santa-Theresa. Les Brésiliens, avec raison, n'aiment pas beaucoup les couvents, surtout ceux de femmes, dont ils regardent le célibat comme très nuisible à la prospérité d'un pays où la population manque. Il n'y a donc à Rio que deux maisons de religieuses, et l'une est celle qui a été nommée plus haut, qui ne doit et ne peut recevoir que vingt-une sœurs. Sa situation surpasse en beauté celle même de San-Bento, et on n'en saurait pas imaginer qui convînt mieux à de saintes contemplations. L'édifice n'est pas entouré, comme d'après l'usage le plus général, de murailles et de cours pavées; mais sa blanche façade s'élève du milieu d'une verte pelouse, précisément au faîte de la montagne qui est ceinte par une plantation naturelle d'arbustes à fleurs odoriférantes, et d'où l'œil découvre l'entrée si pittoresque du hâvre.

Le grand couvent de l'Ajuda est ouvert à un nombre illimité de nonnes, mais qui pourtant ne s'élève d'ordinaire qu'à vingt-huit. C'est un des plus vastes édifices de Rio : il a toute une rue de longueur, mais il est si dépourvu d'ornements qu'on dirait une grange ou une prison. Une de ses façades regarde la rue,

l'autre la mer, et il contient deux rangées de cellules. Sous et contre le grand mur, du côté de la mer, se trouvent les casernes des soldats de police, en sorte que par un hasard singulier, les saintes sœurs de charité dorment d'un côté, et les vauriens les plus consommés de l'autre. La chapelle est immense, mais obscure, sombre, et la moins ornée de toute la capitale. Au bout opposé à l'autel est une grille en fer, dont les barreaux extrêmement pressés s'élèvent du sol à la voûte, et derrière laquelle les religieuses assistent aux offices divins. La masse des bâtiments de ce couvent forme à l'intérieur un large quadrangle, dans lequel on pénètre par un portail massif, et qu'entourent trois étages de fenêtres grillées. Tous les matins, des négresses qui vendent des fruits ou des gâteaux, de petits merciers, des colporteurs, y viennent étaler leurs marchandises. Les nonnes voient à travers leurs grillages ce qui leur plaît, et laissent tomber une corde pour qu'on y attache l'objet en question. Elles le hissent alors, l'examinent, et, s'il leur convient, elles en jettent le prix. Plusieurs d'entre elles, que j'ai vues vendre et acheter ainsi, étaient fort gaies : elles riaient, plaisantaient avec les noirs d'en bas : elles me semblèrent fort disposées à en faire autant avec moi si je l'eusse voulu. Sous trois des fenêtres, il y a aussi ce qu'on appelle des tours, car les nonnes sont renommées pour la fabrication des confitures, et elles en débitent beaucoup. L'acheteur tire un certain cordon de sonnette; une religieuse vient voir, au travers une plaque de fer-blanc, percée comme une râpe à sucre, ce qu'on désire : elle met alors le pot dans une des tours en question qu'elle fait mouvoir, et on le retire pour mettre à la place l'argent dont elle se saisit par un second virement de l'ingénieuse machine.

Outre les couvents de l'Ajuda et de Santa-Theresa, il y a encore à Rio deux *Recolhementos* ou *Retraites* pour les femmes. Dans l'une, les maris conduisent leurs moitiés quand ils ont motif d'être mécontents d'elles; dans l'autre, sont admises les orphelines sans fortune, pour y rester jusqu'à ce qu'elles trouvent des mariages convenables ou de bons emplois. A certain jour de l'année on leur permet de recevoir des visites : viennent alors de jeunes artisans se choisir des femmes parmi elles. Mais il faut qu'ils présentent un certificat de parfaite moralité, et qu'ils prouvent que leur travail pourra subvenir aux frais du ménage. Dans ce cas l'Etat dote la future de cinq cents mille reis.

Dans la capitale, les fêtes des saints sont toujours annoncées, la veille à midi, par une décharge de trois fusées volantes en face de l'église dont ils sont les patrons. Ces fusées sont remplies de pétards qui éclatent en l'air à une immense hauteur, et qui redescendent en pluies de fumée blanchâtre sur le toit de l'édifice. En outre, chaque paroisse a une neuvaine ou fête de neuf jours, pendant laquelle on tire continuellement des fusées et d'autres feux d'artifice, de sorte que, toute l'année, on entend de ces explosions dans quelque partie de la ville. Rarement passais-je dans une rue, n'importe à quelle heure du soir ou du matin, sans que soudain un grand fracas ne retentît au-dessus de ma tête, et que, levant les yeux, je ne visse, s'il faisait jour, de petits nuages blancs et épais flotter dans l'atmosphère, ou, si c'était la nuit, des multitudes de brillantes étoiles tomber comme des cieux. Une autre circonstance qui marque une fête de saint, est l'immense profusion de candélabres qui brûlent devant l'autel, et mêlés tant à des fleurs artificielles qu'à d'autres ornements. Cette manière de décorer les églises est une occasion pour les desservants de déployer leur goût, et produit souvent un bel effet. Un plan incliné de flambeaux allumés commence au niveau du sol et monte jusqu'à la voûte, formant des murailles graduées de lumières, outre celles qui sont suspendues au plafond : aussi, quand vous entrez dans une église, vous demeurez longtemps ébloui. Les flambeaux sont tous de cire, et généralement on les importe de la côte d'Afrique exprès pour cet usage.

Instruction publique. Hôpital de la Miséricorde. Dissection des cadavres. Diverses maladies auxquelles les Brésiliens sont sujets. Bizarres moyens qu'ils emploient pour les combattre. Le mauvais œil. Académie des Beaux-Arts. Muséum national d'histoire naturelle. Antiquités indiennes.

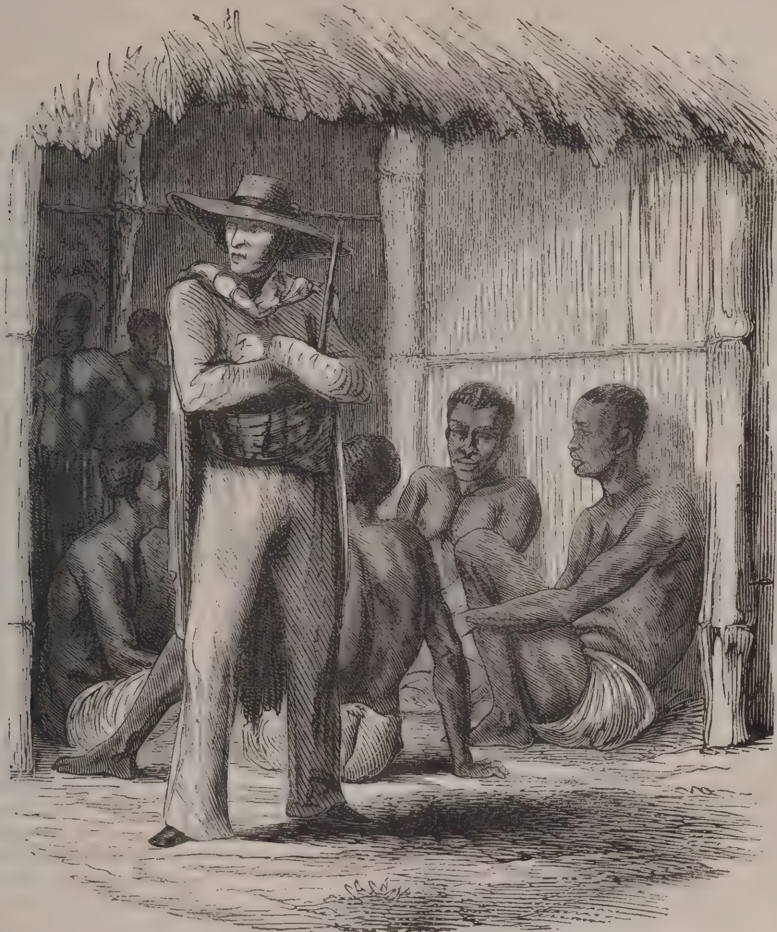
Les divers établissements d'instruction publique que Rio renferme sont, une école militaire où les élèves suivent pendant sept ans des cours réguliers de mathématiques, de fortification, etc. ; une école de marine, d'où les élèves sortent au bout de trois ans pour s'embarquer ; une école de chirurgie et de médecine, dont les élèves exercent après cinq ans d'étude; une Académie des beaux-arts, où s'enseignent la peinture, la sculpture et l'architecture ; enfin deux séminaires, où l'on apprend le latin, le grec, le français, la rhétorique, la philosophie et la théologie.

L'école de médecine dépend de l'hôpial de la Misericordia, où les étudiants sont à même de voir pratiquer. Cet hôpital, qui est immense, s'élève à l'endroit où furent bâties les premières maisons de Rio, lorsqu'on transporta le siége de cette ville au bord de la mer; c'est aussi le premier des hôpitaux qu'on y érigea, et la date de sa fondation remonte à l'année 1582. Par l'active charité de l'irmandade de la Miséricorde, le nombre des lits qu'on peut y donner aux malades s'est augmenté à mesure que Rio augmentait, et ils augmentent encore chaque jour proportionnellement à la population.

Jamais, au Brésil, la profession de médecin n'est séparée de celle de chirurgien. Ils pratiquent tous deux dans l'une et l'autre de ces branches; tous deux aussi ils sont appelés comme accoucheurs. La maison d'une sage-femme se reconnaît à une croix blanche tracée sur la porte. Les maladies les plus fréquentes et les plus graves dans cette contrée sont la fièvre bilieuse, la dyssenterie et les maux de foie. Elles ont cependant un caractère moins dangereux, cèdent à un traitement plus doux, et durent plus longtemps lorsque l'issue doit en être fatale, que dans aucun pays des tropiques. La sciatique est aussi fort commune aux voyageurs sous le ciel brésilien, surtout pendant la saison pluvieuse. On la suppose produite par la chaleur du dos de l'animal qu'on monte d'une part, et de l'autre, par l'excessive humidité de l'atmosphère. C'est pourquoi recommande-t-on comme préservatif d'user de selles très rembourrées.

L'Académie des Beaux-Arts est située dans une rue étroite, et la façade de l'édifice ne fait nullement honneur aux talents de l'architecte, qui pourtant y enseigne l'architecture. Même la porte est décorée d'une inscription latine dont le style ne brille pas par la pureté. On y lit en effet : *Academia imperialis bellarum artium.* En sorte que, par un étrange contresens, rien n'annonce à l'extérieur ni goût, ni élégance, ni savoir. L'institution est ouverte à quiconque désire suivre les cours. Il suffit aux élèves de se présenter en habit, et on les reçoit sans autre formalité ; mais on fait toujours, au Brésil, une distinction entre les gens qui portent des habits et ceux qui portent des jacquettes, car ces derniers sont regardés comme appartenant à la classe des domestiques, et exclus même des jardins publics.

Le Muséum national est situé sur le Campo d'Acclamaçao, presque en face du Sénat. C'est un long bâtiment avec un portique et un fronton dans le vieux genre portugais. Il est ouvert au public une fois par semaine, ordinairement le jeudi. Le rez-de-chaussée sert de caserne ; mais au premier sont les salles qui renferment les collections d'histoire naturelle. On y voit, comme c'est l'usage en pareil cas, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, des coquillages et des minéraux, jusqu'à présent néanmoins en petit nom-



Marché d'esclaves à Rio.

bre. Les oiseaux sont bien conservés ; mais ils étaient presque tous couchés de côté sur les rayons, et non encore posés sur leurs piédestaux. La partie minéralogique est plus soignée, et les familles entomologiques contiennent beaucoup de magnifiques papillons. Une salle offre plusieurs momies égyptiennes et d'autres antiquités du vieux monde, avec quelques-unes du nouveau. Ces dernières sont des têtes trouvées m'a-t-on dit, dans des catacombes indiennes. Elles sont conservées comme des momies, et tatouées d'une très curieuse façon. Il y a de plus des vêtements, des armes, et d'autres ustensiles indiens qui démontreront à la postérité l'existence d'une race dont bientôt nul fils ne restera sur la terre.

Journaux. *Noticia particulares. Correspondencia.* Exemples de lettres diffamatoires. Curieux certificats de baptême Écoles d'enseignement mutuel. Bizarres pacotilles envoyées au Brésil par les Européens. La Monnaie. Insupportable bruit des charrettes dans les rues Population de Rio. Nombre des Français qui l'habitent. Manières brésiliennes. Singulières confusions d'états ; les barbiers.

Le nombre des livres qui ont été depuis 1808 imprimés au Brésil est considérable; mais, proportionnément, celui des journaux, des gazettes et des feuilles périodiques l'est encore davantage. En 1829, époque de mon voyage, cet empire, sur cent trente-trois qui se publiaient dans toute la péninsule américaine, en comptait vingt-cinq, dont quinze dans la capitale, trois à Bahia, et le reste à Pernambuco, à Saint-Paul, à Saint-Jean-du-Roi, et à Villa-Rica. Cependant il n'en paraissait quotidiennement que trois à Rio ; et c'étaient l'*Imperio do Brazil*, le *Diaro do Rio-Janeiro*, et le Journal *do Commercio*. Les deux premiers, comme leurs titres l'indiquent, traitaient surtout de politique, le troisième, plus spécialement consacré au commerce, était, comme les deux autres, imprimé sur vilain papier, avec une typographie si mauvaise qu'on pouvait à peine la lire, quoiqu'il eût beaucoup plus d'abonnés que ses confrères. Ses colonnes n'étaient cependant presque remplies que d'annonces ; car chaque numéro en contenait plusieurs centaines. Il y avait en outre la partie des *Noticias particulares*, et ce n'était pas la moins curieuse. Là un individu était informé que s'il ne rapportait pas les livres qu'il avait emportés, son nom serait livré au public ; un autre, que certaine personne avait besoin de lui parler, et l'avertissait qu'on attenterait à ses jours s'il manquait à un rendez-vous ; un troisième, que les eaux qu'il laissait croupir devant sa porte étaient fort désagréables, et que, s'il ne les faisait pas écouler, un voisin viendrait les lui jeter dans ses fenêtres.

Dans presque toutes les rues de Rio, vous voyez des écoles primaires, où la méthode d'enseignement mutuel est en vigueur. On y enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, et la langue française. Les cours sont entièrement gratuits, car c'est l'Etat qui paie les professeurs, et on y admet tous les enfants qui se présentent, hormis ceux pourtant des infortunés esclaves. Il n'y a du reste aucune distinction de rang ni de couleur : le plus pauvre artisan, le mulâtre le plus foncé, un nègre libre, peuvent, aussi bien que le plus riche planteur, envoyer leurs fils, de telle sorte qu'il n'existe peut-être pas de pays où l'éducation soit plus généralement répandue parmi la génération qui s'élève qu'au Brésil, et surtout dans la capitale. On y conserve cependant toujours un usage qui, m'a-t-on dit, remonte aux anciens temps de l'ignorance, et qui, dans ce cas, prouverait on ne peut mieux combien elle était universelle. Aujourd'hui même, lorsqu'une maison est à louer, on l'annonce en clouant ou collant sur la porte une feuille de papier blanc. Il était autrefois regardé comme inutile d'écrire ou de faire imprimer une affiche qui donnât des renseignements, car les personnes auxquelles ils pouvaient être destinés étaient en général connues pour ne savoir pas lire. Mais j'ai aussi vu, à Rio, annoncer, par cette espèce d'écriteau muet qu'on leur attache aux cornes ou aux jambes, que des chevaux et des bestiaux sont à vendre : c'est également la coutume en Portugal, où j'ai ouï dire que la feuille de papier en question servait à écrire les conditions du marché quand il était conclu.

De la Trésorerie, qui est située derrière le théâtre, dépend la Monnaie. C'est un long et bas édifice moderne; en haut d'un escalier par lequel on y monte se trouve un péristyle, d'où partent des galeries conduisant aux divers bureaux, et, s'il en faut juger par des commis, c'est un vaste et actif établissement. Dans une cour intérieure, on voit sans cesse des hommes rouler des brouettes pleines de morceaux de cuivre ronds qui arrivent d'Europe et qui servent à fabriquer les pièces de quatre-vingts reis, les seules presque dont il soit communément fait usage.

Près de la Monnaie, et dépendant aussi du Trésor, est l'atelier où se taillent les diamants. Chose extraordinaire, c'est un vaste bâtiment ouvert de toute part, aussi public que la rue, où chacun peut entrer sans qu'on lui demande rien, et, sans se gêner, toucher aux différentes pierres que les ouvriers travaillent. Souvent même ce sont ceux-ci qui vous invitent à les examiner.

Le style des maisons de Rio est susceptible de grandes améliorations, car généralement on les bâtit sans égard à l'uniformité. Du moins elles sont toutes numérotées, et d'une manière commode : à droite sont les nombres impairs, les pairs à gauche, et le passant est toujours supposé avoir la figure tourné vers le palais. Cette méthode abrége beaucoup les recherches, car vous savez toujours de quel côté de la rue se trouve le numéro que vous cherchez. Autrefois, la seule lumière qu'on avait pour se guider de nuit par la ville provenait des cierges qui, aux coins des rues, brûlaient devant les statues de saints : aujourd'hui les réverbères sont suffisamment nombreux, et la capitale du Brésil n'a sous ce rapport rien à envier aux cités d'Europe. Mais ce qui est incommode et ennuyeux pour un étranger dans les rues de Rio, c'est le continuel craquement des charrettes.

On ne saurait trop dire au juste quelle est la population actuelle de Rio, car le dernier recensement fait par ordre de l'autorité remonte à une époque très ancienne. Toutefois, cette capitale renferme quinze mille six cent vingt-trois maisons habitées, chose exacte, car je les ai comptées moi-même; et, comme les Brésiliens sont un peuple très prolifique, il n'y a point d'exagération à mettre six personnes par famille. On aurait ainsi près de cent mille habitants, s'il s'agissait d'une ville d'Europe. Mais cette façon de calculer n'est nullement applicable à Rio, ni même à aucun pays où l'esclavage existe. En effet, toutes les maisons appartiennent à des gens libres, et généralement à des blancs; mais outre leurs familles, il y a rarement moins de trois ou quatre esclaves dans chacune. Dans plusieurs il y en a vingt, et l'on m'a un jour montré un homme qui, pour lui, sa femme et ses quatre enfants, n'avait pas moins de cinquante noirs, vivant tous dans sa maison, qui n'était pas grande.

Presque tous les gens qui promènent des légumes par les rues, ou qui les y vendent à des places fixes, sont des nègres affranchis. Quelques-uns d'entre eux ont, dans les vilains quartiers, des chambres où les autres viennent manger et loger. Une petite pièce de douze pieds carrés recevra dix, douze, quinze de ces nègres, dont chacun n'a droit qu'à l'espace de plancher que couvre son corps quand il se couche. Ils ont pour lit une natte de cinq pieds sur trois, et la chambre se loue à autant de personnes qu'elle peut contenir de nattes. La population noire s'est considérablement accrue au Brésil dans ces derniers temps. Comme l'époque approchait où la traite doit être tout-à-fait abolie, on a partout employé les capitaux à acheter des nègres, au point que, pendant l'année 1823, il en est entré quarante-cinq mille dans la capitale seule. Sans doute, beaucoup ont été, sur ce nombre, disséminés à la campagne; mais assurément, beaucoup aussi sont restés dans la ville, pour subvenir aux besoins de la population blanche qui croît sans cesse, en sorte que leur nombre a dépassé toutes les proportions ordinaires. Enfin, mes yeux s'étaient tellement familiarisés avec les visages noirs, que la rencontre d'une figure blanche dans les rues de certains quartiers me frappait comme une nouveauté.

De tous les étrangers qui ont établi domicile à Rio, les Français sont les plus nombreux. Ils y ont passé quelques-uns en 1814, à la première restauration des Bourbons, mais tous les autres en 1816. Ils forment à présent une petite communauté d'environ quatorze cents personnes, et leurs boutiques remplissaient plusieurs des principales rues, où elles sont les mieux fournies, les plus brillantes. On les distingue à leurs rideaux, à leurs pendules, à leurs glaces, à leurs beaux vases de porcelaine chinoise; et elles rendent fort gaies les rues où ils habitent, celles entre autres d'Ouvidor et d'Olivarez. Ils ont un bazar et au moins cent cinquante magasins où ils exercent toute espèce d'états propres à leur nation. Par exemple, ce sont des boulangers, des doreurs sur métaux, des émailleurs, des liquoristes, des horlogers, des pâtissiers, des tapissiers, etc. Il y a, en outre, des marchandes de modes, des bijoutiers, des chapeliers, des coiffeurs, des bottiers, et plus de vingt marchands qui vendent une multitude de jolies inutilités sous le titre de *nouveautés françaises;* enfin, les Français sont les seuls libraires de Rio. D'après toutes ces données, je crois que la capitale du Brésil contient aujourd'hui environ cent cinquante mille habitants, dont les deux tiers au moins sont noirs.

Les manières des Brésiliens, quoique peu policées, sont douces et affectueuses. J'ai eu l'occasion d'en voir de tout rang, car, après être allé le matin me mêler aux gens du peuple sur les places publiques, j'allais souvent le soir dîner chez les ministres. Ceux-ci étaient des hommes généralement de petite taille, qui n'avaient en rien la fierté ni la morgue de leurs pareils en Europe. Presque tous ils s'étaient autrefois livrés au commerce; et se trouvant possesseurs de grandes richesses lors de la séparation du Portugal et du Brésil, ils étaient naturellement montés aux postes éminents jusque-là remplis par des seigneurs de la métropole. Ils étaient tous fort simples, fort gais, fort complaisants; ils se distinguaient néanmoins par un costume riche et coûteux, et quelques-uns portaient de grosses clefs d'or qui, attachées comme de petites épées à leur côté gauche, annonçaient qu'outre leurs charges de ministres, ils remplissaient encore celles de chambellans auprès de l'empereur. J'ai aussi vu à

plusieurs bals, les dames qui composaient le beau monde de Rio. Comme les hommes, elles sont d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne et très pâles de teint; mais elles ont les yeux et les cheveux noirs. Elles portent leurs coiffures extrêmement hautes et les embellissent avec diverses productions du pays, entre autres avec les coquilles d'une très jolie espèce d'escargot, qui sont d'un vert plus vif et plus brillant que l'émeraude. Elles dansent bien, valsent encore mieux, et elles ont d'autant plus d'amabilité qu'elles ne sont aucunement prétentieuses.

Certains commerces sont accouplés de la façon, à ce qu'il semble, la plus disparate. Sur beaucoup de boutiques vous lisez : *Vidros e xa,* vitres et thé; c'est-à-dire que le marchand remet les carreaux et tient l'épicerie. Les occupations des barbiers sont aussi très diverses. Ils vendent et préparent des écailles de tortue pour faire des peignes. Comme d'usage, ils rasent, ils saignent, ils arrachent les dents; et jusque-là ils ne s'écartent pas de leur profession proprement dite. Mais en outre ils jouissent du privilége exclusif de ravauder les bas de soie, et, dit-on, s'en acquittent avec une merveilleuse habileté. De plus, les barbiers sont les musiciens du pays, et on les paie fort cher pour jouer aux portes des églises pendant les fêtes. Eux seuls en ces occasions composent les orchestres. A Rio, la porte de chaque boutique est formée par une arcade, sous laquelle sont suspendus les échantillons des divers objets en vente. Cette arcade, dans celle des barbiers, offre toujours une multitude d'instruments de musique. Cette réunion d'états était jadis ordinaire dans certaines contrées d'Europe. Jamais un barbier ne manquait d'avoir chez lui un luth et une guitare, pour amuser les personnages de distinction qui venaient réclamer ses offices, en attendant que leur tour arrivât, comme aujourd'hui on leur offre un journal, ou quelquefois pour les distraire de la douleur d'une blessure qu'il sondait et pansait en sa qualité de chirurgien. Mais les vestiges de ces coutumes, qui ont entièrement disparu d'Europe, subsistent encore en Amérique parmi les descendants de ceux qui les ont primitivement établies.

Aspect vraiment moral de Rio. Hospice des Enfants-Trouvés. La promenade. Opéra. Loteries particulières. Poste aux lettres. Vénalité des juges. Police. Exécution capitale. Funérailles des riches, des enfants, des nègres. La place de Carioca. Aliments des diverses classes. Fruits indigènes. Boissons.

C'est un honneur pour les habitants de Rio qu'on ne voie jamais un indigène mendier dans leurs rues. Les seuls mendiants qui m'accostassent étaient des marins étrangers, particulièrement des Anglais et des Américains du nord, qui souvent m'attaquaient en se plaignant insolemment d'être sans travail. Ils avaient tous l'air de mauvais gredins, adonnés au vice, et dont la pauvreté était leur propre faute. Les naturels nécessiteux sont nourris et vêtus par les différentes irmandades de citoyens, ou par les couvents; et c'est un agréable spectacle que de voir les marches des édifices religieux remplis à certaines époques de pauvres gens, accablés les uns d'âge, les autres d'infirmités, et les bons samaritains se promener parmi eux, leur distribuant la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin. Ce qu'il faut encore louer, c'est que jamais non plus, ni le jour ni la nuit, on ne rencontre dans les rues des femmes de mauvaise vie, de manière à les reconnaître comme telles. La décence et la moralité de la capitale du Brésil est surtout frappante sous ce rapport, quand on est habitué au hideux spectacle de prostitution qui vous assiége dans les rues et sur les places de Paris et de Londres.

En face de la Misericordia est l'hospice des Enfants Trouvés, où sont reçues sans formalité ni enquête toutes les pauvres créatures qu'on dépose à la porte. Toutes sont nées d'esclaves, et ainsi traitées par l'avarice des maîtres de leurs parents. Aussi, un décret de l'année 1775 portait-il que les enfants abandonnés seraient affranchis par le fait même de cet abandon; mais il était tombé en désuétude, et beaucoup de personnes venaient réclamer les malheureux orphelins. On les leur livrait, pourvu qu'elles consentissent à payer les frais d'éducation, et ils étaient ainsi frustrés du bénéfice de l'affranchissement. Mais on pensa avec raison que c'était violer le décret, et, en 1823, parut une ordonnance déclarant qu'il y avait inhumanité à souffrir que des maîtres pussent abandonner les fils et les filles de leurs serviteurs, les faire élever par l'Etat, puis de nouveau leur imposer la servitude; qu'en conséquence ils seraient regardés comme sans père ni mère, gratifiés du titre de citoyen, et jouiraient sans aucun obstacle de tous les priviléges appartenant aux hommes libres.

Rio n'a ni tavernes, ni cabarets, ni autres lieux de ce genre où les habitants puissent se livrer à l'intempérance. Leurs seuls moyens de plaisir et de réunion, après les églises, sont le théâtre et les jardins publics. Le jardin le plus fréquenté est celui qu'on appelle le *Passeio*, c'est-à-dire la Promenade. Il est situé au bord de la mer, entre l'église de Calabouça et celle de Nossa-Senhora da Gloria, et consiste en de larges allées d'arbres énormes, les uns indigènes, les autres exotiques, qui forment un épais et délicieux ombrage, et qui circonscrivent des carrés dans lesquels sont ou des vergers, ou des arbustes et des buissons à fleurs. Dans les premiers compartiments on remarque des mangas, des yambos, et des grumixams, qui donnent, quand viennent leurs saisons, d'excellents fruits que chacun a permission de cueillir et de manger; dans les seconds, vous admirez la princiana, dont les fleurs jaunes et oranges sont magnifiques, le coralier, avec ses longs épis de fleurs écarlates, aussi gros que celui du marronnier d'Inde, et le superbe bombax, couvert, à une époque, d'une profusion de grandes fleurs pourpres semblables à de riches tulipes, et à une autre d'énormes écheveaux de soie pendante. Vers le milieu du jardin est un temple octogone qui, dans l'origine, servait de local à un cours de botanique, où le professeur expliquait la structure et les vertus des diverses plantes d'alentour; mais aujourd'hui il tombe en ruine.

Cette promenade serait charmante, si elle n'était séparée de la mer par une haute et longue jetée artificielle, qui non-seulement ôte la vue, la magnifique vue de la baie, mais encore empêche que les pures et salutaires brises de l'Océan parviennent jusqu'aux promeneurs. Chaque soir cependant le jardin est encombré de citoyens avec leurs familles, et ils ont l'esprit de gravir la jetée pour y respirer un air meilleur.

Les habitants de la capitale aiment aussi beaucoup l'opéra, quoiqu'à ce théâtre se rattachent des circonstances qui ont fortement blessé les gens pieux. A l'époque où l'on construisait la salle, il y avait dans le voisinage une église en construction. Or le public était si pressé de voir le nouveau théâtre fini que non-seulement on arrêta les travaux de l'église, mais que même on en abattit une partie pour employer les matériaux à terminer l'autre édifice, qui fut ouvert avec une grande pompe le 12 octobre 1813, jour anniversaire de la naissance de don Pedro. Cette sacrilége déprédation d'une église, pour achever une salle de spectacle, choqua les dévots, et ils prédirent que malheur arriverait au profane monument. En effet, quelques années après il brûla, et les bonnes gens de la ville sont fermement convaincus que c'est Dieu qui a voulu ainsi montrer et punir l'impiété des entrepreneurs. Le théâtre cependant s'est relevé, comme un phénix qui renaît de ses cendres; mais l'église reste toujours dans le même état de ruine, démolie presque jusqu'aux fondements. Il est d'ailleurs une considération qui a rendu l'opéra cher aux Brésiliens, c'est que tous leurs graves événements politiques des vingt dernières années y ont été accomplis, ou annon-

cés du moins; et cette pensée seule suffirait pour les y attirer, indépendamment de la bonne musique et de la danse. L'empereur l'aimait avec fureur, et ne manquait presque aucune représentation. Il avait une loge qui occupait toute la largeur du fond de la salle, et il la remplissait d'officiers de sa cour qui se plaçaient derrière lui, tandis que lui-même s'asseyait sur le devant avec toute sa famille. Pendant le carême, l'opéra ferme, et le peuple trouve plaisir à des spectacles différents: je veux parler des églises et des processions.

Le théâtre de Rio est en partie soutenu par des loteries, et les diverses irmandades augmentent leurs fonds par les mêmes moyens. Bien que ce soient seulement des entreprises particulières, elles se renouvellent si souvent à Rio, que cette peste n'y est pas moins nuisible que dans les pays où le gouvernement lui-même en a le monopole. Le bénéfice des entrepreneurs est de douze pour cent.

Les bureaux de la poste sont situés, à Rio, immédiatement sous la salle de séance de la Chambre des députés, et font partie du même édifice. Les lettres ne partent de la capitale, pour les différentes villes de l'intérieur, que tous les dix jours. On ne les expédie pas dans des malles comme en Europe, mais ce sont deux nègres qui les portent sur leur dos, renfermées dans de longs sacs. Ils voyagent à pied, faisant une lieue et un quart à l'heure. Sans aucune escorte, sans autre moyen de défense que le bâton en travers duquel est placé leur porte-manteau, ils craignent cependant si peu d'être dévalisés, que j'ai souvent vu leur précieux fardeau déposé au bord de la route, où personne ne le surveillait, tandis qu'ils avaient eux-mêmes été se rafraîchir à quelque cabaret éloigné. Du reste, je n'ai jamais ouï dire qu'on leur eût rien pris. Lorsque ces facteurs (car on ne peut leur donner le nom de courriers) reviennent dans la capitale, on ne distribue pas à domicile les lettres qu'ils apportent, si ce n'est celles des maisons de commerce, qui paient une certaine somme pour cette faveur: on affiche une liste des autres. Dans l'administration des postes, qui occupe le rez-de-chaussée, est une vaste salle, entourée de placards sur lesquels sont écrits les divers endroits d'où il vient des lettres, et, au-dessous, par ordre alphabétique, les noms des personnes à qui elles sont adressées. En regard de chaque nom est un numéro : quand donc vous attendez une lettre, au lieu de la demander aux commis vous consultez les placards et si vous y êtes nommé vous retenez le chiffre correspondant, que vous allez dire au bureau de distribution. Vous recevez alors une lettre qui porte non votre adresse, mais le numéro que vous demandez, et souvent elle est pour un autre que vous. Dès qu'il y a erreur reconnue, vous énoncez votre nom, on vous présente un paquet de lettres, et vous y prenez celle qui vous convient. De graves inconvénients résultent de cette méthode: beaucoup de gens, par curiosité, ou par des motifs pires, prennent des lettres qui ne leur appartiennent pas; et chaque jour les feuilles publiques regorgent d'avis que font insérer, tantôt des gens qui n'ont pu trouver un paquet inscrit à leur nom sur le placard, tantôt d'autres individus qui en ont pris un ne leur appartenant pas, et qui engagent le propriétaire à venir le réclamer chez eux.

L'administration de la justice au Brésil est le plus grand fléau dont peut-être le peuple ait à gémir. Les juges, en effet, reçoivent de si minces émoluments, qu'ils sont tous accessibles à la séduction. Il y avait néanmoins, sous le règne de Jean VI, et sous celui de don Pedro, un tribunal auquel on pouvait porter plainte et que n'atteignait pas le soupçon de vénalité : c'était le trône lui-même. Chaque samedi au matin, ces monarques tenaient une audience où il était permis au plus humble de leurs sujets de venir en personne présenter ses réclamations. La seule formalité requise pour l'admission était qu'on portât un chapeau à cornes. Si même on n'en avait pas, il suffisait de laisser à la porte sa coiffure ordinaire, et de s'avancer hardiment. Toujours on était écouté avec bienveillance. Mais, souvent la faveur avait à la cour le même résultat que l'argent ailleurs.

La police de Rio est faite par un corps nombreux et spécial de soldats qui portent des jaquettes bleues avec des fourniments en peau de buffle, et qui ressemblent beaucoup à des gendarmes français. Ils ne se distinguent ni par leur bonne discipline ni par leur tempérance, et ce sont les seuls indigènes que j'aie jamais vus ivres. Se commet-il un délit, ils arrêtent, non l'auteur, qui généralement a le temps de s'échapper, mais l'individu qui se trouve le plus près du lieu et qui ne passe que par hasard. Un jour, un homme fut renversé par un cheval devant la porte de notre maison, et on l'entra demi-mort sous notre vestibule. La police arriva bientôt, et s'empara d'un individu de bonne mine qui suivait tranquillement son chemin. Il eut beau prétendre n'avoir pu renverser personne, puisqu'il n'avait pas de cheval, on l'emmena néanmoins en prison.

Quelques circonstances curieuses accompagnent au Brésil la condamnation d'un criminel. Aussitôt qu'il est condamné, l'irmandade de la Miséricorde le prend sous sa protection, et le garde pendant trois jours dans une chapelle, où il est visité par de pieuses gens qui tâchent, à force de soins, à force de douceurs, à lui faire oublier sa malheureuse situation, et qui enfin lui apportent certaine chemise indispensable pour la fatale toilette. Le nombre onze, appliqué à un individu, est regardé comme une injure proverbiale tant à Lisbonne qu'à Rio. Dans la première de ces deux villes, dire de quelqu'un qu'il est un homme de *onze lettres* est une insulte, parce qu'il a existé un scélérat fameux dont ce nombre était nécessaire pour écrire le nom. Dans la seconde, il est également injurieux d'appeler un individu *homme de onze aunes*, parce qu'on est censé prétendre par là qu'il est condamné à une mort ignominieuse. Lors en effet qu'un criminel monte à l'échafaud, il porte une chemise de la longueur en question. L'irmandade pourvoit aussi à la corde qui doit le pendre. Quelquefois ses agents la trempent dans un violent acide, qui la ronge et la rend si incapable de supporter ce poids, que souvent elle rompt avant que le condamné soit mort. Dans ce cas, ils accourent, agitent une bannière sur le corps et le réclament comme leur propriété. D'après la loi, on leur permet de l'emporter, et plus d'une fois ils sont ainsi parvenus à conserver la vie au malheureux.

C'est aux funérailles que les Brésiliens déploient le plus de luxe et de pompe. Quand le mort appartient aux premières classes de la société, on l'enterre toujours pendant la nuit et à la lueur de grosses torches en cire, que portent non-seulement les parents et les amis, mais encore tous les étrangers à mine respectable qui se trouvent passer devant la maison mortuaire. Un des directeurs du convoi se tient exprès à la porte pour les y inviter. Une fois au moins par semaine, j'étais ainsi arrêté au passage, et, comme un refus équivaut à une malhonnêteté, je m'enhardis enfin à passer l'autre côté de la rue pour n'être obligé ni d'accepter ni de refuser.

Nul endroit de Rio ne présente peut-être à l'étranger une meilleure occasion d'étudier les mœurs populaires que les alentours de la fontaine qui orne la place de Carioca. C'est un édifice demi-circulaire, auquel on monte par cinq marches, et qui a onze tuyaux de cuivre d'où l'eau jaillit sans jamais s'arrêter : le surplus coule dans un vaste réservoir de pierre. Vous voyez là des multitudes de noirs des deux sexes qui viennent emplir leurs cruches ou laver du linge, car c'est leur grand point de rassemblement. D'un côté, rangées le long du mur, sont trois ou quatre files de gens assis sur leurs seaux, avec cinq ou six officiers de police qui, à coups de crosse, les maintiennent dans l'ordre. Plus près de la fontaine, sont deux ou trois autres files d'expectants qui, dans la même posture, forment de vastes demi-cercles, sur les marches mê-

mes : c'est parmi la foule un combat à qui s'emparera des divers tuyaux. Quand une division de puiseurs a rempli ses vases et se retire, les soldats font avancer, pour prendre leur place, le premier rang des individus qui tout à l'heure se tenaient assis, et que le second remplace eux-mêmes, ainsi de suite sans interruption. De l'autre côté, le réservoir est encombré de femmes de toutes couleurs qui lavent avec de l'eau jusqu'aux hanches, et souvent des poupons noirs ou basanés sur le dos. De temps en temps aussi, des troupes de chevaux et de mulets viennent passer la tête entre elles.

Les vivres abondent toujours dans la capitale. D'immenses troupeaux de bœufs y arrivent sans cesse de l'intérieur; mais on ne voit de mouton chez aucun boucher, car les habitants ont contre cette viande la prévention des Juifs contre celle de porc. Celle-ci, au contraire, ils l'aiment avec fureur et en consomment d'effroyables quantités. Le poisson n'est jamais rare; mais il n'a rien qui puisse flatter le palais d'un gastronome. Les Brésiliens trouvent délicieux le pain de froment; quoique leur sol ne produise pas cette céréale, il le leur faut de première qualité. Aussi le mange-t-on excellent à Rio, meilleur même qu'en aucun autre pays. Comme les farines se tirent de l'étranger, ce pain est toujours fort cher et uniquement consommé par les gens riches. Non plus que les pauvres, les esclaves n'y goûtent jamais : ils le remplacent par diverses substances farineuses qu'ils obtiennent surtout d'une espèce de haricots noirs, du maïs, et d'une racine appelée *mandioca*. On vend beaucoup dans les boutiques une noix mommée *mindoubi*, qui pousse au pied d'une petite plante. On en extrait une grande quantité d'huile; mais on s'en sert aussi comme nourriture, et rôtie elle est fort bonne. Il y a toujours dans les rues des négresses qui les épluchent et en font rôtir.

Les marchés de la capitale sont toujours couverts des fruits les plus savoureux. On doit en première ligne citer l'ananas, qui est indigène au Brésil, et qui ne coûte jamais plus de quelques sous. Vient ensuite, par ordre d'excellence, le manga: c'est un fruit plus gros qu'une pomme, dont la peau reste constamment verte. Avant la maturité, il exsude un jus clair aussi fort et aussi piquant que l'esprit de térébenthine dont il ne perd jamais le goût. Lorsqu'il est mûr, l'intérieur offre une belle couleur orange, mais le noyau est entouré de longues fibres, aussi dures que de gros crin, qui pénètrent dans la chair et qui rendent difficile de l'en détacher. J'ai souvent regretté de ne pouvoir, par cette raison, manger que la moitié du fruit. Les Brésiliens mangent aussi les graines de trois espèces de myrtes. Surtout, ils en font d'excellentes conserves. Le *mamoun*, autre fruit indigène qui mérite d'être mentionné, a presque la grosseur d'un ananas. Il pousse en paquets au faîte d'un arbre qui a le tronc pareil à une tige de chou, et de très larges feuilles angulaires. Aux environs de la capitale, vous rencontrez à chaque pas un mamouneiro, et c'est un des traits caractéristiques de la contrée. Le fruit a un goût très succulent, analogue à celui de la viande ou plutôt de la moelle : ce qui sans doute lui a valu sa dénomination, car, dans la langue du Brésil, *mamoun* signifie proprement moelle.

On est moins intempérant à Rio dans le boire que dans le manger. Le vin rouge d'Oporto y trouve peu d'amateurs, parce qu'il est trop chaud pour le climat. Celui qu'on estime le plus, du moins qu'on boit en plus grande quantité, se tire de Catalogne, et il s'en fait chaque année une exportation considérable. Le bas peuple, et particulièrement les nègres, use de *caxas* ou *cachaça*, inférieure espèce de rhum qu'on extrait de la canne à sucre.

Départ pour l'intérieur des terres. Multitude de crabes. Aspect du pays. Diverses espèces d'auberges. Forêts vierges. Les vampires. Les singes et les perroquets. Ville de Valença. Savon du pays.

Après avoir vu en détail toutes les curiosités de Rio, je profitai avec empressement d'une occasion qui s'offrit à moi de visiter l'intérieur du pays. L'inspecteur général des mines de Saint-José, dans la province de Minas-Geraes, qui se trouvait alors dans la capitale et qui allait retourner à son poste, me proposa de l'accompagner; et nous partîmes dès le jour suivant, à neuf heures du matin, suivis ou plutôt précédés d'une mule chargée de notre bagage, que conduisait un *pardo*, ou mulâtre.

Nous eûmes d'abord à longer la baie et à traverser le village de Saint-Christorao. Lorsque nous dépassâmes ensuite des marres d'eau bourbeuse laissées par le reflux, je fus surpris d'en voir remuer toute la surface, comme si elles eussent été pleines d'êtres animés qui se dirigeaient vers nous. M'approchant davantage, je trouvai que c'étaient en effet des crabes de différentes tailles, mais tous armés d'énormes bras. Quand ils marchaient, tous les brandissaient avec violence, et ils avaient réellement l'air de formidables assaillants. Les Brésiliens mangent une immense quantité de ces animaux, quoique pour ma part jamais rien ne m'ait semblé plus hideux et plus dégoûtant. La route que nous parcourûmes au-delà ne fut, pendant près de cinq lieues, qu'une suite non interrompue de *chacaras* et de *quintas*, deux noms qui servent indifféremment au Brésil à désigner les maisons de plaisance des riches. En général, elles sont situées au milieu d'un enclos de terres labourables, dont la culture paraissait bien entendue, et l'on y arrivait par de larges portes couvertes d'ornements qui, la plupart, semblaient repeints de la veille.

Il y a sur les routes du Brésil quatre sortes d'endroits où les voyageurs font halte. C'est d'abord un *rancho*, terme qui littéralement signifie une réunion de personnes, et qui de là s'applique au lieu où elles s'arrêtent. On s'en sert pour désigner un vaste hangar contenu par des poteaux, entièrement ouvert des côtés, et qui ne présente que l'abri de son toit pour les mulets et les muletiers. Vient ensuite une *venda*, c'est-à-dire une boutique où l'on vend à boire et à manger. Il en dépend d'ordinaire un *quarto*, en d'autres termes une chambre à coucher, qui n'est cependant pas toujours garnie de *camas*, ainsi qu'on appelle les lits. La troisième espèce d'asile est une *estalagem*, ou hôtellerie proprement dite, dans laquelle on trouve à peu près toutes les commodités d'usage; mais rien de plus rare que d'en rencontrer une. Enfin, c'est une *fazenda*, ou ferme. La plupart du temps, le *fazendeiro*, ou fermier, est aubergiste aussi. Il débite ses denrées de cette manière, et loge les voyageurs dans sa propre maison; mais quelquefois il ne vend ni les vivres qu'il vous sert ni le gîte qu'il vous donne, et reçoit les étrangers pour l'amour de Dieu.

De l'océan Atlantique à Angra, se prolonge une chaîne irrégulière de montagnes, décrivant un contour semi-circulaire d'environ cent cinquante milles, coupant les terres les plus basses et les plus fertiles de la côte, et formant la première grande barrière de l'intérieur. On l'appelle différemment selon les différents points. A celui où nous la franchîmes, on la nomme *Serra d'Estrella*, quoique ce nom s'applique en particulier à la partie la plus orientale de la chaîne. Cette Sierra, qui pourtant n'est éloignée de la capitale que d'une cinquantaine de milles, est encore presque en état de nature. J'entrai alors pour la première fois dans ces forêts d'Amérique, qui contemporaines du monde, subsistent aujourd'hui telles absolument que les eaux du déluge les ont laissées en se retirant. J'avais beaucoup entendu parler de la sublime magnificence de ces bois ; mais combien la réa-

lité ne l'emportait-elle pas sur l'idée que j'en avais conçue! La route, ou plutôt le sentier que nous suivions, serpentait au bord d'immenses vallées et d'énormes précipices, du fond desquels les arbres s'élançaient à une hauteur extraordinaire, et souvent ils n'avaient pas moins de quatre cents pieds d'élévation. Il y a lutte perpétuelle pour la lumière et pour l'air dans le monde végétal; et lorsque des multitudes d'arbres sont réunies dans un étroit espace, ils rivalisent tous à qui dépassera ses voisins. Puis, quand ils sont parvenus à cette prééminence, beaucoup d'entre eux, commencent alors, mais non avant, à projeter des branches latérales. Dans cette région du Brésil, où les forces vitales des végétaux sont si puissantes, la contestation se poursuit avec une merveilleuse vigueur, et la sève monte à une incroyable distance de la racine. En quelques endroits, où la forêt, soit à dessein, soit par accident, était devenue la proie des flammes, un arbre solitaire avait échappé à l'incendie, et, d'autant plus magnifique dans son isolement, s'élevait au plus profond d'une vallée. C'était alors surtout que ses proportions gigantesques et la forme curieuse que le basard avait donnée au développement de la végétation paraissaient remarquables. J'eus la curiosité de m'écarter un peu de la route et de galoper jusqu'à un de ces géants pour l'examiner de plus près. Le tronc s'était dressé vers le ciel, sans jeter une seule tige de côté, jusqu'à ce qu'il eût monté au-dessus de ses compagnons; mais alors il en avait laissé partir d'horizontales formant un dais sur leurs têtes, et tandis qu'ils avaient été tous brûlés, le dais verdoyant demeurait encore, mais à une si grande hauteur que je ne pouvais pas voir distinctement la partie du tronc d'où les rameaux s'élançaient, et qu'on aurait dit une petite forêt suspendue en l'air. Quelquefois aussi ce grand arbre avait du haut en bas perdu ses branches par le feu ou par une autre cause, et l'immense tronc était couvert de plantes grimpantes qui, s'élançant du sol, avaient atteint le faîte où elles se terminaient en pointe, de sorte que c'était un cône effilé de végétation qui ressemblait beaucoup à un cyprès démesurément haut; mais le long échalas qui soutenait tant de verdure n'avait plus pour lui-même ni sève ni vie. Quelques-unes de ces lianes s'étaient attaquées à de jeunes arbres; elles avaient grandi en même temps qu'eux, et leurs deux tiges étaient devenues d'égales grosseur; puis, bientôt la première avait dépassé la seconde comme le mât de hune dépasse le grand mât.

Lorsque nous arrivâmes au pont du Parahiba, il se trouva être trop tard pour que nous pussions y passer. Au Brésil, tous les voyages doivent s'interrompre pour l'*Ave Maria*, c'est-à-dire pour l'office du soir en l'honneur de la sainte Vierge, qui commence au coucher du soleil. Ce n'est pas le son des cloches qui en donne le signal dans ce pays, mais une circonstance simple et belle. A l'heure du crépuscule, de sa retraite sort un gros cerf-volant à ailes argentées qui annonce la prière par son bourdonnement solennel et sonore. Les Brésiliens voient quelque chose de sacré dans cette coïncidence, et regardent l'insecte en question comme le sacristain de la divine Marie.

Le matin, au moment de nous remettre en route, je remarquai au cou de mon cheval une large blessure d'où le sang sortait en abondance. Craignant qu'on ne lui eût donné un coup de poignard ou qu'on ne l'eût blessé méchamment pour l'empêcher de me servir, je questionnai notre guide Patricio, et il m'apprit que c'était la piqûre d'un *morcego*. Tel est le nom d'une grosse espèce de chauves-souris, qui, comme les diables de Surinam, piquent et les hommes et les animaux. En 1643, lorsque Cabeça da Vacca explorait les sources du Paraguay, elles l'attaquèrent une nuit, et s'attachèrent à l'orteil d'un de ses pieds. Quand il se réveilla, il trouva sa jambe engourdie et froide, son lit plein de sang. Elles avaient de même mangé les tettes de six baies. On raconte dans le pays que, pendant qu'elles sucent le sang par l'ouverture qu'elles ont faite, elles ne cessent d'agiter leurs longues ailes noires au-dessus de leur victime, pour la plonger dans un sommeil profond d'où elle ne doit jamais sortir. Au jour, on la trouve sans vie, et le plancher de la chambre est couvert de marres sanglantes, car le vampire dégorge quand il est repu, afin de pouvoir tirer le reste du sang jusqu'à la dernière goutte. Les morcegos ont quelquefois la grosseur de pigeons. C'était un de ces horribles oiseaux qui avait piqué mon cheval, et la pauvre bête serait infailliblement morte, si on ne l'avait secourue à temps.

Santo-José. Concert d'amateurs. Santo-Joao d'el Rey; description de cette ville.

Après avoir franchi une chaîne de montagnes, nous arrivâmes à Santo-José. Cette ville est, d'un côté, baignée par le Rio das Mortes dont elle occupe la rive droite, et, de l'autre, adossée, comme je l'ai dit, à une serra de rochers perpendiculaires qui porte le même nom. Elle est comparativement ancienne, puisqu'elle fut bâtie en l'année 1718, et consiste en trois ou quatre centaines de maisons. Celles-ci ne forment qu'un petit nombre de rues irrégulières, mais présentent un spectacle d'autant plus pittoresque; car elles sont toutes singulièrement propres, toutes badigeonnées de blanc, et la contrée environnante est bizarre et romantique. L'édifice le plus remarquable de la ville est la matriz, ou église métropolitaine de Santo-Antonio, qui est construite sur une éminence. Il y a en outre cinq chapelles plus ou moins grandes, et cela pour une population qui ne dépasse guère deux mille âmes.

La ville de Santo-Joao d'el Rey est située à environ huit milles de Santo-José. Elle fut bâtie vers le même temps que cette dernière : elle est le chef-lieu du *comarca* ou district du Rio das Mortes. Elle porta d'abord le nom de cette rivière; qui n'est distante que d'une demi-lieue, mais en 1712 Jean V le lui ôta pour lui conférer le sien. Elle repose au pied de la serra do Lenheiro ou montagne du Bûcheron, ainsi appelée quoique sur ses flancs on n'aperçoive pas un arbre, et est coupée en deux par une branche du Rio-Limpo, que nous avions traversé chemin faisant. La communication d'un côté à l'autre se fait au moyen de deux ponts de pierre qui sont à chaque bout de la ville. Celle-ci consiste en quelques rues escarpées qui gravissent les flancs des rocs à droite et à gauche de la rivière, mais que traversent d'autres rues plus unies, parce qu'elles lui sont parallèles. Ces rues sont pavées de cailloux ronds, et généralement garnies de trottoirs dallés. Le rez-de-chaussée de presque toutes les maisons est une boutique bien tenue et bien approvisionnée de diverses marchandises provenant d'Europe.

Départ pour Villa-Rica. Passage de la serra d'Ouro-Branco. Le serpent corail. Un repaire de brigands. Arrivée à Villa-Rica; description de cette ville. Retour à Santo-Jozé.

Après avoir passé les fêtes de Noël chez mes bons amis de Santo-José, je résolus de m'avancer plus loin dans le pays, et d'aller au moins visiter Villa-Rica.

Bientôt nous parvînmes à l'arrayal de Sua-Suci, long village occupant la cime d'une montagne et composé d'une quarantaine de maisons très distantes les unes des autres, dont la saleté passe toutes les bornes. Il y a cependant deux églises blanches qui le font distinguer de loin. Nous y fîmes halte dans une espèce d'estalagem, tenue par un vieux gentilhomme à longue barbe grise, et si poli qu'il ne nous laissa jamais seuls. Son auberge semblait avoir été autrefois plus importante, et il avait encore quatre lits à offrir aux voyageurs, nombre que nous n'avions trouvé nulle part. Les lits étaient faits de *coiras*, ou peaux de

bœufs, tendues autant que possible sur des châssis : ils étaient non-seulement aussi élastiques, mais aussi sonores qu'un tambour (1). Notre hôtesse était une grosse et majestueuse dame, avec un *papos* colossal au cou. Son communicatif mari, voyant que je regardais cette tumeur, me prit à part et me dit : *Nao come sal :* ce qui veut dire qu'elle venait de ce que sa femme « ne mangeait pas de sel avec ses aliments, » cause que j'avais déjà entendu assigner ailleurs. Le vieil hôte était un des remarquables et nombreux exemples de la salubrité du pays, car il conservait sa santé et sa vigueur jusque dans un âge fort avancé. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était entouré d'une famille de jeunes enfants dont l'aîné n'avait pas atteint sa dixième année.

Au bout d'une heure, nous atteignîmes le Parahupeba, rivière considérable qui arrose une contrée basse et plate, et que bordent à droite et à gauche de superbes prairies. C'était un spectacle nouveau pour nous; car d'ordinaire, au Brésil, les cours d'eau sont encaissés dans des lits profonds. Les deux rives du Parahupeba sont bien peuplées et bien cultivées. Peu après l'avoir franchi, nous arrivâmes à l'arrayal de Redondo, qui semble être un très vieux village et avoir été jadis plus respectable que maintenant.

Enfin nous atteignîmes Villa-Rica. On ne saurait imaginer rien de plus triste que l'aspect délabré de cette ville autrefois si florissante. En bas d'une montée par laquelle on y arrive (car elle est située sur une montagne) nous vîmes les restes d'un immense édifice, avec une multitude de communs et de jardins dignes du palais d'un prince; mais le tout n'était plus qu'un monceau de ruines.

On peut diviser la ville en trois parties distinctes. Il y a d'abord une longue et presque interminable rue, faisant suite à la chaussée par laquelle nous arrivâmes, où résident surtout les artisans, et où sont divers ateliers qui confectionnent les objets d'industrie particuliers au pays. Cette rue se termine au centre de ce qu'on pourrait appeler proprement la cité. Là, on en trouve plusieurs autres qui se coupent et s'entrecoupent, et qui sont garnies de riches magasins où l'on trouve un assortiment complet de marchandises étrangères. Si l'on traverse ce quartier, on arrive à celui de l'aristocratie, où demeurent dans de jolies maisons les fonctionnaires publics et les gens qui, pour vivre, n'ont pas besoin de se livrer au commerce. Ce côté de Villa-Rica est réellement fort beau. Parsemées au milieu de tout cet espace, sont neuf églises qui, bâties sur des éminences détachées qu'on aperçoit de loin, donnent à la ville un air de considérable importance. Ces édifices sont effectivement un trait caractéristique de toutes les provinces du Brésil : c'est toujours sur eux que se portent d'abord les yeux du voyageur, et les cathédrales font d'ordinaire l'orgueil des habitants. Villa-Rica possède en outre un théâtre qui est ouvert à certains jours de fête, et plusieurs fontaines ornées de sculptures, d'où des dauphins et d'autres figures de bronze jettent continuellement une eau limpide. En somme, tout ce qui s'offre aux regards de l'étranger lui rappelle forcément qu'il considère les débris d'une cité jadis très opulente. Elle est encore pleine de vie, quoique bien tombée de son antique grandeur. Les maisons habitables sont au nombre de quinze cents, et la population n'est pas moindre de sept mille âmes. Il y a une imprimerie, et un journal appelé *O Universal*, mais point encore, que je sache, de bibliothèque publique ni de société littéraire.

(1) Ceci est préférable au *rancho* ou hangar dans lequel M. de Saint-Hilaire dit que l'on reçoit les voyageurs et leurs effets aux environs de Rio-Janeiro. Auprès du rancho est une *venda*, où le propriétaire fait vendre le maïs qui sert de nourriture aux mulets des voyageurs. Dans les vendas on débite aussi des boissons spiritueuses et des comestibles. Les marchandises sont placées sur des tablettes rangées autour des murailles, ou bien elles sont attachées aux solives. Comme dans toutes les boutiques, le marchand se tient derrière un comptoir qui fait face à la porte, et c'est sur ce comptoir qu'il détaille aux buveurs le tafia appelé *cactraça*, dont le mauvais goût participe de celui du cuivre et de la fumée. A. M.

Départ pour Rio par une autre route. Ville de Barbacena.

Le 10 janvier, je repartis pour Rio; mais, au lieu de suivre une seconde fois la route par où j'étais venu, je pris celle de Barbacena et de l'Estrada-d'Estrella.

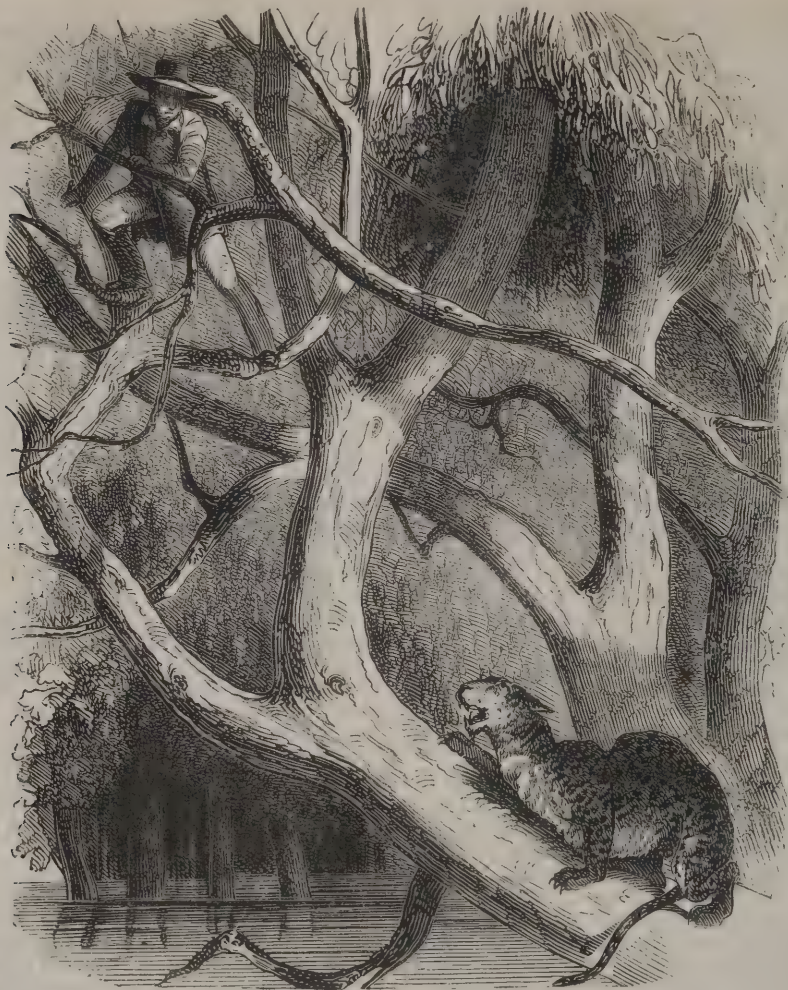
Nous atteignîmes la ville de Barbacena, située sur le penchant d'une montagne où ne pousse pas un arbre, pas un arbuste : elle présente cet aspect nu, désolé qu'ont presque toutes les villes du Brésil. Les maisons qui en dépendent ne sont pas construites les unes près des autres, mais presque disséminées au hasard le long de deux larges rues qui se coupent à angles droits. Elle a cependant plus l'air d'une ville que ne l'ont généralement celles de l'intérieur, et renferme plus de trois cents habitations toutes badigeonnées de blanc, avec une vaste cathédrale qui la fit appeler dans l'origine *Igrega nova* ou l'Eglise neuve, et trois autres chapelles. Dans le district dont elle est le chef-lieu, on cultive quelques oliviers, on élève de nombreux bestiaux, et l'on se livre à d'autres branches d'industrie.

Nous parvînmes à Pedro-Alvès, ville qui renfermait une cinquantaine d'habitations dans une verdoyante vallée remplie de jardins. Elle avait l'air tout-à-fait rustique. Ses blanches maisons étaient répandues à travers la pelouse, et entremêlées d'arbres qui donnaient au paysage un caractère qu'on lui voit rarement au Brésil. Quand on y défriche un terrain, on brûle, on coupe tout; mais si par hasard un arbre échappe à la destruction, on prise beaucoup l'ornement et l'ombrage qu'il procure. A Pedro-Alvès, on en avait respecté un grand nombre, et ils ajoutaient infiniment à la beauté du lieu.

C'est au port d'Estrella que toutes les personnes qui viennent de l'intérieur par l'Estrada s'embarquent pour la capitale. Ainsi, en effet, on franchit en ligne directe une distance de trente-six milles, au lieu d'un long et ennuyeux voyage autour de la baie. Usant de ce moyen, je pris dans la soirée passage sur un petit navire, et le matin suivant je me retrouvai à Rio.

Caractère général des Brésiliens. Grand nombre de noirs et de mulâtres libres.

Si les Brésiliens sont emportés, irascibles, la faute en est au climat des tropiques, qui fait bouillonner le sang dans leurs veines. D'ailleurs, rarement se portent-ils à de coupables excès. Le duel, cette violation flagrante de toute loi morale et religieuse, ce crime si commun en Europe, est inconnu au Brésil, et on y parle d'assassinats plus qu'on n'y en commet. S'ils ne sont pas très empressés de recevoir chez eux leurs amis et leurs voisins, ni de les admettre à leur table, ce n'est point par égoïsme, mais parce que leurs maisons ne sont pas convenablement montées, ou que la coutume ne sanctionne pas de tels rapports. Leurs femmes mènent une vie de retraite et d'intérieur, et nos modes de réunions bouleverseraient toute l'économie de leurs ménages. Ils sont cependant toujours heureux, toujours jaloux de répondre à une obligation par quelque autre service en leur pouvoir. S'ils ont presque tous des concubines, il ne faut pas perdre de vue qu'un des plus tristes effets de l'esclavage est de former de ces unions illicites. Lors, en effet, qu'un Brésilien se trouve demeurer seul, être isolé dans un désert, et n'avoir pour le retenir aucune des entraves dont les opinions de la société entourent chacun de ses membres, il adopte aisément une coutume si commode, et vit avec ses femmes esclaves comme avec des créatures qui ne méritent pas qu'il se choisisse une épouse parmi elles. Quand il contracte une alliance légale, il respecte autant les lois du mariage



L'animal semblait calculer la force de son élan.

que dans aucune contrée de l'Europe, et de sa compagne, qui d'ordinaire est aussi remarquable par la régularité de sa conduite que par son zèle à remplir les devoirs du ménage, il a presque toujours un grand nombre d'enfants légitimes. On a longtemps reproché aux Brésiliens d'épouser leurs nièces; mais la chose ne s'est-elle pas pratiquée depuis des siècles en Espagne et en Portugal? ne se pratique-t-elle pas aujourd'hui dans presque toutes les contrées européennes? A vrai dire, quelques liaisons entre parents d'un degré encore plus proche ont lieu; mais la chose est rare : on montre les coupables au doigt, et ils sont stigmatisés par la réprobation publique.

Parmi les nombreux insectes du Brésil, est une espèce énorme d'araignée que je n'ai vue en aucun autre pays. Passant un jour entre quelques arbres, je me sentis la tête arrêtée par un obstacle assez fort, et en la retirant, mon léger chapeau de paille resta derrière. Quand je levai les yeux, je le vis suspendu en l'air, où le retenaient les mailles d'une immense toile d'araignée, qui avait de dix à douze pieds de diamètre, et qui, semblable à une pièce de gaze épaisse, était tendue des branches d'un arbre à celles d'un autre. Tous les alentours étaient couverts d'animaux pareils, mais de différentes tailles, et quelques-uns, quand leurs pattes étaient allongées, formaient un cercle d'une circonférence de six ou sept pouces. Ils se distinguaient surtout par de brillantes tachetures. Les fils qui composaient leurs toiles étaient d'un jaune luisant, comme ceux des vers à soie, et également forts. J'en pelotonnai plusieurs sur une carte, et ils s'étendaient d'une longueur de trois ou quatre verges. Parmi les arbres qui peuplent les forêts vierges, et qui leur donnent aux yeux des Européens un caractère particulier, il n'en est pas de plus étonnants, de plus bizarres, que ceux de la nombreuse famille des palmiers.

On les voit s'élancer à une immense hauteur pardessus tous les autres, avec leurs longues tiges effilées que couronne un panache de feuilles qui, semblables à des plumes d'autruche, s'agitent à la moindre brise; et de toute la famille, l'assai est le plus élégant et le plus beau. C'est celui sur lequel on cueille le fameux chou dont les voyageurs parlent tant.

Nous quittâmes Saint-Michel avec un vent favorable et, le 29 juin 1829, nous débarquâmes à Portsmouth.

Albert-Montémont.

FIN DU VOYAGE DE WALSH.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



AMÉRIQUE
NORD
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
Cercle
MER POLAIRE
MER DE BAFFIN
GROENLAND
Islande
MER DE BÉRING
AMÉRIQUE RUSSE
Is. Aléoutiennes
C. Farewell
Baie d'Hudson
Labrador
I. de Terre Neuve
Is. Açores
NOUVELLE BRETAGNE
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
Canada
Québec
ÉTATS UNIS
New York
Philadelphie
Wasington
Is. Bermudes
Cancer
S. Francisco
CALIFORNIE
Missouri
Texas
N. Orléans
MEXIQUE
Mexico
G. du Mexique
Is. Lucayes
Cuba
Tropique du Cancer
Is. Hawaï ou Sandwich
C. S. Lucar
Is. Revillagigedo
Guatemala
Jamaïque
MER DES ANTILLES
Petites Antilles
I. de la Trinité
Is. du Cap Vert
Caracas
COLOMBIE
Georgetown
Paramaribo
Cayenne
GUYANE
C. Nord
G. de Panama
Is. Galapagos
Quito
G. de Guyaquil
Equateur
Amazones
C. S. Roque
Lima
PÉROU
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
HAUT PÉROU
Is. Nouka-Hiva ou Marquises
Is. Pomotou
Is. Taïti ou de la Société
Is. Mangia ou de Cook
Is. Toubouaï
Tropique
I. Waihou ou de Paques
S. Salvador ou Bahia
I. S. Félix
Valparaiso
Santiago
I. J. Fernandez
RIO DE LA PLATA
URUGUAY
PARAGUAY
Rio de Janeiro
Capricorne
I. S. Catherine
Montevideo
Rio de la Plata
Buenos Ayres
R. Negro
I. de Chiloe
PATAGONIE
Terre de Feu
C. Horn
Is. Malouines
Is. Braugton
Is. Bounty
Nlle Shetland Méridional
Polaire
I. Pierre Ier
Terre de la Trinité
N. Géorgie
Terre de Sandwich
Cercle Antarctique
OCÉAN GLACIAL ANTARCTIQUE
GRAND OCÉAN
OCÉAN ATLANTIQUE
SUD
90
80
60
30
130
110
70
0
10
20
40

VOYAGES

EN

AFRIQUE.

Paris — Impr. Lacour et C[e], rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del.

Imp. Gerdès.

HOTTENTOT.

(Levaillant.)

J. BRY aîné, Éditeur.

VOYAGES

EN

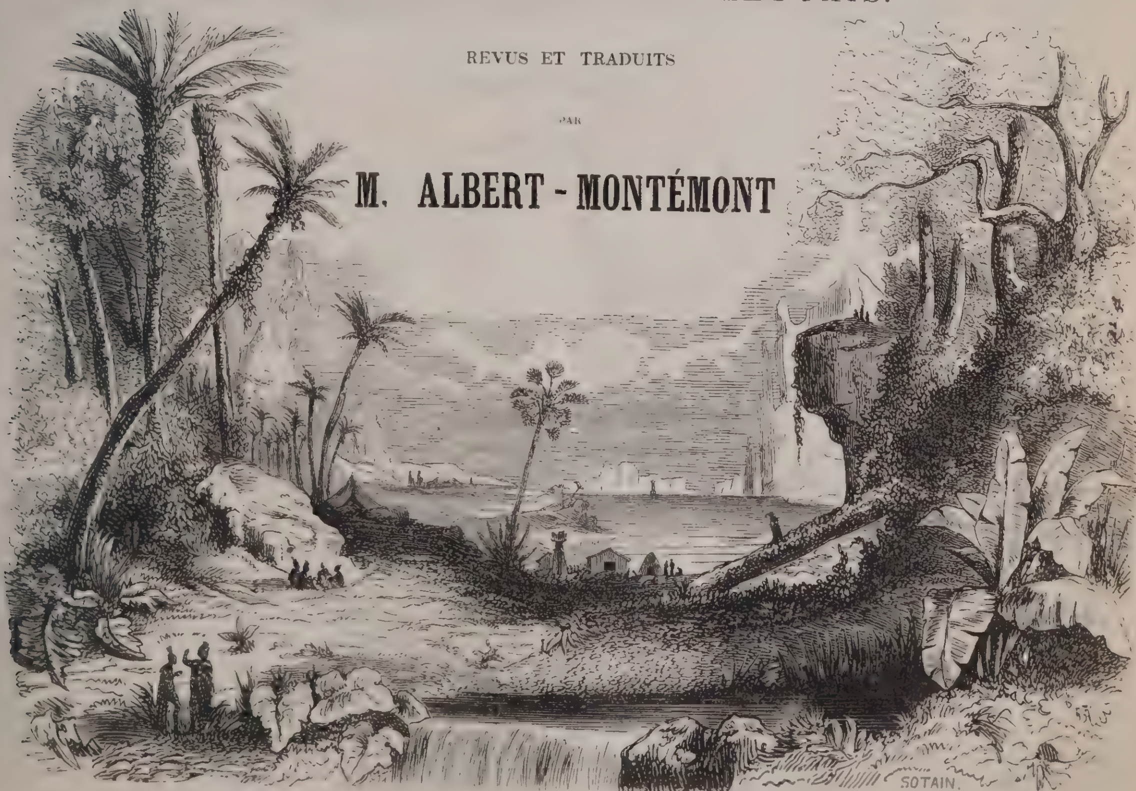
AFRIQUE

PAR

BRUCE — ADANSON — BONAPARTE — LEVAILLANT — MUNGO-PARK — BURCHELL — DENHAM — CLAPPERTON — LAING — GRAY — RÉNÉ CAILLÉ — THOMPSON — RICHARD — JOHN LANDER — EL-TOUNSY — DELEGORGUE.

ILLUSTRÉS

PAR BOCOURT ET CH. METTAIS.



REVUS ET TRADUITS

PAR

M. ALBERT-MONTÉMONT

PARIS. — 1853.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud, 27.



LEVAILLANT.

(1780-1784.)

VOYAGES EN AFRIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

NOTICE SUR LEVAILLANT.

Avant de consigner ici la relation des voyages de Levaillant, nous croyons utile de la faire précéder de quelques mots sur le voyageur.

Les collections en histoire naturelle, et surtout la publication des premiers volumes de Buffon, avaient réveillé le goût des excursions lointaines. C'était vers cette époque de naissante ferveur pour la science des oiseaux et des mammifères que Levaillant voyait le jour. Son père, négociant originaire de Metz, avait passé les mers et s'était établi à Surinam, dans la Guiane hollandaise, Amérique méridionale : ce fut là le berceau de notre voyageur. Elevé par des parents instruits qui travaillaient à se procurer par eux-mêmes les objets intéressants et précieux répandus dans ce pays, il avait, dit-il, continuellement sous les yeux les produits de leurs acquisitions, et jouissait à son aise de leur cabinet varié. Dès ses plus jeunes années ces bons parents, qui ne pouvaient un moment se détacher de lui, souvent exposés par leurs goûts pour des voyages lointains à de longs séjours aux extrémités de la colonie, emmenaient leur fils avec eux, et lui faisaient partager leurs courses, leurs fatigues et leurs amusements. Il exerça ainsi ses premiers pas dans les déserts, et, comme il le remarque lui-même, naquit presque sauvage. La nature, ajoute-t-il, fut sa première institutrice, parce que c'est sur elle que tombèrent ses premiers regards. Bientôt, travaillant pour son propre compte, il se forma un cabinet de papillons, de scarabées et d'une infinité d'autres insectes. Il eut ensuite un singe, qui lui croqua ses chenilles, avec les épingles dont elles étaient traversées. L'animal, puni de sa gourmandise, ne survécut point aux tourments affreux qu'il en ressentit.

La famille du jeune Levaillant revint en Europe, et avec elle il prit, le 4 avril 1763, passage à bord d'un bâtiment frété pour un port de Hollande. Le 12 juillet suivant, le navire jetait l'ancre au Texel. Après avoir passé quelque temps sur la terre batave, cette famille se rendit en France et à Metz, où le jeune naturaliste put donner carrière à ses goûts. Il se mit à empailler des animaux, et il y réussit à merveille. Il alla ensuite en Allemagne, où il séjourna deux ans, pour encore revenir en Lorraine et dans les Vosges, et y demeurer sept années. En 1777, son père le conduisit à Paris, où pendant trois années de séjour il put voir les oiseaux des cabinets du Jardin-des-Plantes, et les comparer à ceux des cabinets de Hollande, qu'il avait presque tous visités. Sans fortune et sans état, il résolut de se créer des moyens d'existence, et de donner cours à ses penchants pour l'histoire naturelle : il pensa qu'il ne lui fallait que du courage et de la persévérance pour atteindre son but. Le cap de Bonne-Espérance, région si fertile en productions naturelles, lui parut devoir être le théâtre de ses explorations futures et des succès de son ambition scientifique. Il quitta Paris à cet effet le 17 juillet 1780, et s'embarqua au Texel, le

19 décembre suivant, pour arriver au cap de Bonne-Espérance en mars 1781.

Nous laisserons bientôt parler le voyageur lui-même; disons seulement par anticipation qu'il éprouva bien des vicissitudes, et qu'après deux voyages dans l'intérieur de l'Afrique, l'un vers l'est, l'autre vers le nord, il revint à Paris en 1785, possesseur d'une peau de girafe mâle, la première qui ait été vue en France, et qui est aujourd'hui à la galerie du muséum du Jardin-des-Plantes; d'une collection d'insectes rares, et de mille quatre-vingts espèces d'oiseaux, dont plus de trois cents espèces étaient inconnues en Europe.

Levaillant était habile observateur et ornithologiste exercé; mais peu versé dans l'étude des sciences et des lettres, il fut obligé de recourir à une personne étrangère pour la rédaction de ses voyages, à l'exemple de Chardin et de l'amiral Anson. Il s'adressa à un jeune homme appelé Varon, qui, imbu des doctrines de J.-J. Rousseau, employa son imagination à broder le récit, à faire ressortir le courage, l'habileté, l'industrie et la constance du voyageur. Il lui prêta aussi, comme le rapporte M. Walckenaer, dans son *Histoire générale des voyages*, cet amour immodéré de l'indépendance, cette haine injuste pour la vie civilisée, et cette admiration irréfléchie pour la vie sauvage, que les écrits du philosophe de Genève avaient mis à la mode. Il voulut en outre peindre Levaillant comme persécuté, quand celui-ci n'avait eu qu'à se louer de ses relations avec ses semblables. Tout cela fit des ennemis au voyageur, et lors de la terreur de 1793, il faillit payer de sa tête la manifestation de certaines opinions peut-être imprudentes. Il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre.

Cette circonstance, et quelques démêlés avec des libraires, empêchèrent la publication immédiate de tous les voyages de Levaillant. Le jeune Varon, étant parti pour l'Italie, avait laissé inachevée la rédaction de son second voyage, laquelle fut terminée par Legrand-d'Aussi.

Le mérite de style des voyages de Levaillant leur avait procuré un grand débit, bien que l'on suspectât non-seulement la véracité des récits, mais encore la réalité des voyages. Ce dernier soupçon était évidemment injuste, et l'on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir à cet égard. Le témoignage des missionnaires anglais qui ont visité plus tard les mêmes contrées que Levaillant prouve que, malgré l'exagération de certains faits, les descriptions de pays et d'usages données par le voyageur sont aussi fidèles qu'intéressantes. Levaillant était un homme sincère, et s'il eût pu rédiger lui-même entièrement ses voyages comme il avait écrit ses descriptions ornithologiques, il y aurait apporté la même candeur que dans les relations de sa vie habituelle. Quoi qu'il en soit, et d'après l'autorité même de M. Walckenaer, qui est pour nous d'un grand poids, les voyages de Levaillant seront toujours lus avec autant de fruit que de plaisir: ils amusent et instruisent, ils attachent fortement par des descriptions et des observations également exactes et intéressantes, et par une connaissance approfondie de l'homme et de la nature.

Une petite propriété que Levaillant possédait à Lanoue, près de Sézanne, département de la Marne, fut dans ses dernières années son séjour le plus ordinaire. Son goût le portait à courir sans cesse les champs; et armé d'un fusil, il aimait encore à chasser comme il l'avait fait durant sa vagabonde adolescence au milieu des sauvages de l'Afrique méridionale. Il reparaissait seulement par intervalles à Paris, pour surveiller la publication ou la réimpression de ses ouvrages. Il vécut ainsi près de trente années dans une solitude aussi douce que tranquille, et ce fut au fond de cette retraite philosophique et libre de graves soucis qu'il rendit le dernier soupir, le 20 novembre 1824, dans la soixante-onzième année de sa vie, et sans laisser aucune postérité.

Le premier des voyages de Levaillant, commencé en 1781, du cap de Bonne-Espérance aux limites de la Cafrerie, au-delà du 28e degré de longitude orientale, et par le 29e degré de latitude australe, se termina en 1783. Le second, qu'il poussa jusque chez les Houswanas ou Boschismen, c'est-à-dire hommes des bois, au nord du Capricorne et à l'ouest du 14e degré de longitude orientale, embrasse une période d'environ treize mois, du 15 juin 1783 au 15 juillet 1784, époque où il repartit pour l'Europe.

Albert-Montémont.

PREMIER VOYAGE.

Traversée de Hollande au cap de Bonne-Espérance.

Impatient de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la République et leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avais nulle idée. Tous les savants daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts: tout m'y parut extrêmement rare, et de la conservation la plus pure. C'est là qu'il est permis à l'œil enchanté d'admirer vivants les individus les plus beaux et les moins connus: c'est là qu'on voit, par les soins assidus qu'on leur prodigue, les oiseaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, se propageant, comme s'ils vivaient dans leur pays natal. Ce spectacle, je l'avouerai, servit encore à redoubler mon ardeur, et me raffermit pour jamais contre tous les obstacles et tous les périls que j'avais résolu d'affronter.

Je fus assez heureux pour obtenir la permission de passer au Cap sur un vaisseau de la Compagnie; mon départ fut arrêté. J'obtins de mon respectable ami, M. Temminck, trésorier de la Compagnie des Indes, ces recommandations si puissantes et si généreuses, sans lesquelles, par une fatalité singulière, comme on le verra bientôt, je serais infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupais sans relâche des préparatifs nécessaires pour ce grand voyage. Lorsque je me fus procuré tout ce que je prévoyais devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis et de l'Europe.

Nous levâmes l'ancre le 19 décembre 1780, veille précise de la déclaration de guerre de la part des Anglais à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard la Compagnie ne nous aurait pas permis de partir.

Après trois mois dix jours de traversée, nous découvrîmes les montagnes du Cap qu'éclairait alors le plus beau ciel; j'en pris le dessin; et le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la baie de la Table.

J'étais impatient de connaître ce pays nouveau, où je me voyais transporté comme en songe. Tout se présentait à mes regards sous un aspect imposant, et déjà je mesurais de l'œil les déserts immenses où j'allais m'enfoncer.

La ville du Cap est située sur le penchant des montagnes de la Table et du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'allonge jusque sur les bords de la mer; les rues, quoique larges, ne sont point commodes, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles et spacieuses: on les couvre de roseaux pour prévenir les accidents que pourraient occasionner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir. L'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole; les meubles sont d'un goût simple et noble; jamais on n'y

voit de tapisseries; quelques peintures et des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la ville par la place du château offre un superbe coup d'œil : c'est là que sont assemblés en partie les plus beaux édifices. On y découvre d'un côté le jardin de la Compagnie dans toute sa longueur; de l'autre les fontaines dont les eaux descendent de la Table par une crevasse qu'on aperçoit de la ville et de toute la rade. Ces eaux sont excellentes et fournissent avec abondance à la consommation des habitants, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires qui sont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits et les femmes charmantes. J'étais surpris de voir celles-ci se parer avec la recherche la plus minutieuse de l'élégance de nos dames françaises; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs grâces. Comme ce sont toujours les esclaves qui donnent le sein aux enfants du maître, la grande familiarité qui règne entre eux influe beaucoup sur les mœurs et l'éducation. Celle des hommes est plus négligée encore, si l'on excepte les enfants des riches qu'on envoie en Europe pour les faire instruire; car on ne voit au Cap d'autres instituteurs que des maîtres d'écriture.

Les femmes touchent presque toutes du clavecin, c'est leur unique talent. Elles aiment à chanter, et sont folles de la danse; aussi est-il rare qu'il n'y ait pas plusieurs bals par semaine : les officiers des navires en relâche qui sont en rade leur procurent souvent ce plaisir. A mon arrivée le gouverneur s'était mis dans l'usage de donner tous les mois un bal public, et les personnes distinguées de la ville suivaient son exemple.

J'étais étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une colonie où il arrive tant d'étrangers; mais il est vrai qu'on trouve à peu près à se loger chez tous les particuliers. Le prix ordinaire pour la chambre et la table est une piastre par jour; ce qui est assez cher quand on songe à la valeur modique des denrées du pays.

Le poisson est très abondant au Cap. Parmi les espèces les plus estimées, on distingue le poisson rouge de la baie Falso, le klepvis, qui n'a point d'écailles; celui-ci se prend dans les rochers qui bordent la mer. Ces poissons excellents figurent exclusivement sur les bonnes tables. Les huîtres sont très rares; on n'en trouve que dans la baie Falso; mais l'anguille est plus rare encore : jamais je n'ai vu d'écrevisses; on y mange des oreilles de mer.

Il faut s'éloigner de plusieurs lieues du Cap pour se procurer du gibier. Le plus commun consiste en différentes espèces de gazelles : le lièvre, surtout la petite espèce qu'on nomme *lièvre de dune*, est abondant, mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre aussi des perdrix de diverses espèces plus ou moins grosses, plus ou moins délicieuses que dans nos contrées; mais la caille et la bécassine ne diffèrent point de celles de l'Europe : on ne les voit là qu'à leur passage.

Quoi que puissent dire les enthousiastes du Cap, il me semble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raisin seul m'y parut délicieux; les cerises sont rares et mauvaises; les poires et les pommes ne valent pas mieux, et ne se conservent point. En revanche, les citrons et les oranges sont excellents, les figues délicates et saines; mais la petite batanne, autrement le pisan, est de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigène? L'asperge et l'artichaut ne croissent point au Cap, mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés : on en jouirait toute l'année si le vent du sud-est qui règne pendant trois mois ne desséchait la terre au point de la rendre incapable de toute espèce de culture; il souffle avec tant de furie, que pour préserver les plantes on est obligé de faire à tous les carreaux du jardin un entourage de forte charmille. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres, qui, malgré ces précautions, ne poussent jamais de branches du côté du vent, et se courbent toujours du côté opposé; ce qui leur donne une triste figure : en général, il est très difficile de les élever.

Le vent dont je viens de parler s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cime de la montagne de la Table, du côté de celle du Diable. L'air commence alors à devenir plus frais; peu à peu le nuage augmente et se développe; il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert : on dit alors communément que la montagne a mis sa perruque. Cependant le nuage se précipite avec violence et pèse sur la ville : on croirait qu'un déluge va l'inonder et l'ensevelir; mais à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe, il s'évapore, il semble même qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme et serein sans interruption; il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil, qui lui dérobe la présence du soleil.

La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus longtemps; souvent aussi il cesse tout d'un coup; l'atmosphère alors devient brûlante, et, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne soit pas absolument dangereux pour les navires, il n'est pas sans exemple qu'il en ait incommodé plusieurs; et quand il est trop impétueux, par prudence et pour éviter jusqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; lorsqu'il ne charrie point de brouillards avec lui, il est nul pour la ville, et souffle uniquement dans la rade. Ce n'est donc que l'amas de brouillards qui, venant à se précipiter, occasionne ces terribles ouragans. Souvent il est presque impossible de traverser les rues; et, malgré l'exactitude et l'empressement avec lequel on ferme et portes et fenêtres et volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires et aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la ville. Il la purge des vapeurs méphitiques occasionnées par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les habitants y font jeter, et plus que cela, par les débris ensanglantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point usage des pieds, des côtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent et laissent aux portes des boucheries, où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air et les habitants, et forment ces maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la saison où le vent du sud-est n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux et le plus cruel est le mal de gorge. Les personnes les plus robustes y succombent en trois ou quatre jours; c'est un coup violent qui ne donne pas le temps de se reconnaître.

La petite-vérole est une autre peste pour toutes les colonies. Cette partie du globe ne la connaissait point avant l'arrivée des Européens. La première fois surtout qu'elle se manifesta, plus des deux tiers des colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots; il semblait que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y sont fort sujets.

Ce sont des vaisseaux arrivant d'Europe qui ont fait ce présent à cette colonie; aussi a-t-on grand soin d'envoyer les chirurgiens de la Compagnie pour en faire la visite la plus scrupuleuse à leur arrivée dans la rade. Au moindre vestige de ce mal, toute communication de l'équipage avec la ville et les habitants leur est rigoureusement interdite. On met un embargo sur la cargaison, dont on ne souffre pas que la moindre partie vienne à terre.

La saison des pluies commence ordinairement vers la fin d'avril. Elles sont plus abondantes et plus fréquentes à la ville que partout ailleurs dans les environs; en voici les raisons naturelles : le vent du nord

fait au Cap ce que fait en France celui du sud-ouest; il voiture les nuages qui, passant sur la ville, vont s'arrêter et se briser contre la Table, le Diable, le Lion; les pluies sont alors continuelles au Cap, tandis qu'à deux lieues à la ronde on jouit du plus beau ciel et du temps le plus sec : quelquefois elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la Table et la baie Falso, à l'est de cette chaîne de monts énormes qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté ouest est pur et sans nuages. C'est une faible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel et du Malabar, excepté qu'ici ce spectacle est plus merveilleux, parce qu'il est plus sensible et plus rapproché. En effet, de deux amis partant ensemble de la ville pour aller à la baie Falso, celui qui prend la route à l'est de la montagne emporte son parapluie ; celui qui va par l'ouest emporte son parasol : ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant et trempé de sueur, l'autre mouillé et glacé par la pluie.

Départ pour la baie de Saldanha.

Du Cap je me rendis à la baie de Saldanha, où le navire qui me portait mouilla le 11 mai 1781.

Ce golfe s'enfonce diagonalement sur la droite de son embouchure, d'environ sept à huit lieues; à gauche en entrant, on trouve une petite anse, *Hoetjes-Bay;* dix ou douze vaisseaux de guere peuvent y ancrer sur un bon fond; il est facile à des bâtiments plus faibles de pénétrer plus avant, même jusqu'à la petite île de Schaapen-Eyland, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap; mais dans les mauvaises moussons, elle change de nature et devient excellente. Les paysans des environs apportent aux navires qui séjournent dans cette baie des provisions de toute espèce, à beaucoup meilleur marché qu'à la ville; de telle sorte enfin qu'un navire venant d'Europe, contrarié par le vent sud-est qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchissements en abondance.

Les cachalots, espèce de baleine que les Hollandais appellent *noord-kaaper,* abondent et jouent continuellement dans ce bassin. Je leur ai souvent envoyé des balles, lorsqu'ils se levaient droit au-dessus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fît le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuse quantité de lapins dans la petite île de Schaapen-Eyland ; elle devint notre garenne : c'était une bonne ressource pour nos équipages.

Le gibier de toute espèce fourmille dans les environs ; on y trouve principalement de petites gazelles : on y voit aussi des perdrix et du lièvre. L'embarras de monter ou de descendre continuellement dans les sables qui bordent toute cette plage, en rend la chasse très pénible et très fatigante. Les panthères y sont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne sont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le commandant du poste me proposa de chasser avec lui. Le lendemain nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyions beaucoup de gibier, et nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une seule pièce. Vers le déclin du jour, le hasard nous ayant séparés, comme si le sort eût voulu me familiariser tout d'un coup avec les dangers que j'étais venu chercher de si loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendais guère, et je fis pour la première fois une épreuve un peu rude, et qui fera frissonner plus d'un brave citadin. Les coups de fusil que je tirais çà et là éveillèrent une petite gazelle ; mon chien se mit à la poursuivre ; et, s'arrêtant à un très gros buisson, il commença ses aboiements, tournant sans cesse autour du buisson. J'imaginai que la gazelle s'y était retirée ; j'accourus dans l'espérance de la tuer : ma présence et ma voix excitaient merveilleusement mon chien. J'attendais à chaque instant que la gazelle parût; mais, lassé de ne rien voir, j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson, frappant de côté et d'autre avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupaient le passage. Je n'exprimerai jamais comme je l'ai senti la stupeur et l'effroi qui me glacèrent lorsque, parvenu jusqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme et furieuse panthère. Son geste, dès qu'elle m'aperçut, ses prunelles ardentes et fixées sur moi, son cou tendu, sa gueule à demi béante et le sourd hurlement qu'elle laissait échapper, semblaient trop annoncer ma destruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt et le fit balancer entre sa fureur et sa crainte. Je reculai doucement jusqu'au bord du buisson ; mon admirable chien imitait tous mes mouvements, serrant de près son maître, et résolu sans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine et repris au plus vite le chemin du poste, regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendais dans l'éloignement des coups de fusil tirés par intervalle ; je jugeai bien qu'ils étaient de mon compagnon qui me cherchait.

Il faisait nuit ; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, et le laissai tirer à son plaisir : il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain et sauf et bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avait jugé, par la façon dont mon chien aboyait, que j'étais aux prises avec une hyène ou quelque tigre, et que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avait cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire : ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurais dû tenter dans cette rencontre me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là était la première que j'eusse ainsi contemplée, et j'ignorais complétement comment il fallait s'y prendre avec les panthères. C'est ainsi que j'amusais mes loisirs et me préparais insensiblement à de plus grands dangers !

Nous nous rendions fort souvent à l'île Schaapen pour y tuer des lapins. Dans une de ces promenades, qui jusque-là ne nous avaient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout-à-coup, à côté de notre chaloupe, un cachalot qui nous fit une peur effroyable : il était si près, que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer et ne nous engloutît à jamais sous son énorme poids, nos matelots sautèrent à l'eau ; mais celui qui était au gouvernail revira si lestement que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'était élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arrosa tous en replongeant, et notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre pilote, aucun de nous n'échappait à la mort.

Le cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au-dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur ; et lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon et le bruit de sa chute n'ont point de différence.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen-Eyland* (île des Marmottes) : j'ignore si, dans les temps antérieurs, on y voyait de ces animaux, mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les voyageurs m'avait appris qu'un navire danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, était venu se mettre à l'abri dans cette baie, et qu'après quelque séjour, le capitaine y étant mort, son équipage l'avait enterré dans la petite île, et lui avait élevé un tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au Schaapen-Eyland je passais à la hauteur de cette île, un bruit sourd, qui avait quelque chose d'effrayant, venait frap-

per mon oreille. J'en parlai à mon capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir et m'intéressât, nous y ferions une descente ; qu'il serait curieux lui-même de voir le tombeau danois. Dès le matin il donna ses ordres ; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquait notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formaient le rempart de cette île, ajoutait encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre, car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'allongeait avec violence. Nous étions à tous moments couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine et de danger, et parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un mortel ! Il s'éleva tout-à-coup de toute la surface de l'île une nuée impénétrable qui formait à quarante pieds sur nos têtes un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes espèces et de toutes couleurs : les cormorans, les mouettes, les hirondelles de mer, les pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique était, je crois, rassemblé là. Tous ces croassements mêlés ensemble et modifiés suivant leurs différentes espèces formaient une musique horrible ; j'étais à tous moments forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchirements et me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiseaux, que nous avions principalement affaire aux femelles, puisque c'était le moment de la ponte. Elles avaient des nids, des œufs et des petits à défendre ; c'étaient des harpies acharnées contre nous : leurs cris nous assourdissaient ; souvent elles s'abattaient à plein vol et nous rasaient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantaient point ; rien n'eût été capable d'écarter ce nuage ; nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits, la terre en était jonchée.

Les cavernes et les crevasses des roches étaient habitées par des phocas et des mors, espèce de veaux et de lions marins. Nous tuâmes, entre autres, un de ces derniers qui était monstrueux.

Les plus petits abris servaient de retraite aux manchots, qui foisonnaient par-dessus toutes les autres espèces. Cet oiseau, d'environ deux pieds de hauteur, ne porte point son corps comme les autres oiseaux ; il se tient droit perpendiculairement sur ses pieds ; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule que ses ailes, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté ; il ne s'en sert que pour nager.

Bien dressés sur leurs pattes, ces animaux ne se dérangeaient en aucune façon pour nous laisser passer ; ils entouraient plus particulièrement le mausolée, et semblaient en défendre l'approche ; tous les environs en étaient obstrués. La nature avait fait, pour le simple tombeau de ce pauvre capitaine danois, ce que va chercher bien loin l'imagination d'un poète, et ce qu'exécute à plus grands frais le ciseau de nos artistes ; le hideux chat-huant, le mieux sculpté dans nos temples, n'a point l'air sinistre et mortuaire du manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des veaux marins, imprimaient je ne sais quelle tristesse dans l'âme qui disposait à l'attendrissement.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les espèces d'animaux que nous avions sous la main. Les manchots ne furent pas oubliés : nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos matelots avaient aussi ramassé une prodigieuse quantité d'œufs, qui nous fournirent pour plusieurs jours un aliment que nous trouvions délicieux, et qui venait interrompre fort à propos la monotonie de la nourriture sèche et trop uniforme du navire.

Il y avait à peine trois mois que nous séjournions dans la baie, que j'en connaissais déjà tous les environs ; je m'étais tellement occupé de mon objet, que, dans ce court espace de temps, j'avais rassemblé une collection considérable et précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrépores, etc. ; mais un événement funeste m'eut bientôt, et pour toujours, privé du fruit de mon travail, de mes recherches et de mes courses si pénibles.

Nous reçûmes par terre un exprès du gouverneur qui nous apprit que M. de Suffren, après son affaire de Santiago, était arrivé au Cap, et qu'on y attendait incessamment une autre flotte française. Cet exprès apportait au *Held-Woltemaade*, le même sur lequel j'étais arrivé d'Europe, l'ordre de partir à l'instant pour Ceylan, lieu de sa destination.

A peine entrait-il en marche, qu'il fut rencontré et paisiblement amariné par l'escadre du commodore Jonston. Cette prise fit notre malheur. Instruit par la plus lâche indiscrétion de l'équipage, Jonston vint droit à nous, et se présenta à l'ouverture de la baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'était la flotte alliée qui nous avait été annoncée ; mais un cutter qui précédait, ayant arboré pavillon anglais, nous envoya sa bordée, qui fut suivie de celle des autres vaisseaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de disputer la place, il ne resta d'autre ressource que de couper précipitamment les câbles pour se faire échouer. On abandonna les navires ; chacun chercha son salut dans sa fuite.

Le désordre et la confusion se répandirent de toutes parts : les malheureux navires furent en proie au pillage le plus affreux : chacun en emporta ce qui lui convenait davantage. Mon capitaine mit le feu au sien ; et les Anglais arrivèrent assez à temps sur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être poursuivis, pris ou massacrés par l'ennemi, précipitait nos matelots sur le chemin du Cap. Vingt lieues de sable à traverser jusqu'à la ville en avaient découragé beaucoup. Ces misérables s'étaient tellement surchargés, qu'ils avaient été contraints d'abandonner sur la route une partie de leurs effets. Les différents sentiers qu'ils avaient pris en étaient parsemés ; on en rencontrait partout. Ce jour-là, malheureusement je chassais. Le bruit de nos canonnades parvint jusqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée sur notre escadre, et je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé sur les dunes, quel spectacle vint frapper mes regards ! *le Middelbourg* sautait ! et la mer et les airs, tout fut dans un moment rempli de ses débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, et ma fortune, et mes projets, et toutes mes espérances gagner la moyenne région, et s'y résoudre en fumée.

Quelle était ma position après une aussi terrible aventure ! En supposant que je ne voulusse point aller au Cap mendier des secours pécuniaires, et grossir la foule des malheureuses victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette scène d'horreur où je n'aurais dû courir aucun risque, puisqu'elle ne m'eût donné nul profit ; sans titre, sans état, sans commission, seul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint se retracer devant moi ; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfants, de ma patrie adoptive ; dans un pays sauvage, sans espoir d'y trouver même un abri tranquille et sûr ; n'ayant pour toute ressource que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince habit que je portais, quel parti me restait-il à prendre, et qu'allais-je devenir ? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, et je sentis couler mes larmes. Dans ma situation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage. Les vainqueurs, à la poursuite des fuyards, pouvaient disposer de ma vie, et d'un coup de fusil m'en épargner les misères !... Je formai un moment ce souhait barbare, et trouvai pour la première fois de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié sur moi-même, et songeant à mon extrême jeunesse qui m'offrait un appui conso-

lant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti, et fus moins désespéré de mon sort.

Il me vint dans l'esprit qu'un colon que j'avais vu plusieurs fois dans mes courses, et qui n'était qu'à quatre lieues de là, voudrait bien me garder chez lui jusqu'à ce que j'eusse reçu des secours de ma famille en Europe. Je me traînai donc jusqu'à sa demeure solitaire. Je demandai l'hospitalité ; ma douleur était peinte sur ma figure. Le sensible Slaber me tendit les bras ; et, me prenant par la main, il me présenta sur-le-champ à sa famille. Dès le lendemain j'imitai la constante hirondelle dont on a impitoyablement brisé le nid ; je revins, non sans tristesse, à l'*a b c* de ma collection.

M. le fiscal, ne me voyant point de retour avec les autres, et n'entendant point parler de moi, fit faire des perquisitions ; on lui découvrit la retraite que je m'étais choisie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si tôt la tendre confiance qu'il m'avait inspirée ! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avait plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jetait la perte de tout ce que je possédais au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avais prise de rester chez l'honnête Slaber, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, et de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes collections et faire des recherches en histoire naturelle. M. Bœrs m'avait écouté tranquillement et sans m'interrompre. Que ne puis-je ici graver en lettres d'or, et ses tendres reproches, et ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même ! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte et franche qui mesure l'homme par l'homme, et juge toujours le protégé digne du bienfait : « Monsieur, me dit-il lorsque j'eus fini de m'excuser, vous n'oublierez pas que vous m'êtes recommandé : l'instant qui vous voit malheureux est aussi le moment où je dois à mon tour mériter la confiance des amis qui ont compté sur moi ; je ne la trahirai point. Ma maison, ma table, les secours les plus pressés, je vous offre tout : reprenez courage ; dressez de nouvelles batteries ; revenez à vos plans, et n'attendez pas pour commencer vos voyages les nouvelles incertaines d'Europe. C'est à moi de pourvoir à ces détails : acceptez ; il le faut ; je le veux. »

Cette âme sensible parlait à la mienne une langue si chère ! un refus l'aurait trop blessée ! je me rendis. C'est donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer sans de plus longs délais aux préparatifs de ce voyage tant désiré, ainsi qu'aux dépenses ruineuses qu'allait entraîner son exécution ; j'en renouvellerai plus d'une fois le souvenir : il devient un besoin pour mon cœur.

Je demandai qu'il me fût permis de passer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il était possible, une partie des pertes que m'avaient fait faire les Anglais. Ne sachant point si dans la suite j'aurais occasion de repasser dans ces lieux funestes, je voulais au moins me procurer les objets que j'étais presque assuré de ne point retrouver ailleurs. Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié ! et les coquilles, et les plantes, et la chasse, partageaient tous mes instants : la chasse surtout, ma passion favorite, m'exposait sans cesse aux dangers les plus grands, et m'avait fait une réputation d'intrépidité qui s'était répandue à dix lieues à la ronde.

Un soir que j'étais rentré de fort bonne heure, je trouvai à la maison un habitant que je ne connaissais point et qui m'attendait. Il se nommait Smit. Il était venu solliciter nos secours contre une panthère qui, fixée depuis quelque temps dans son canton, enlevait régulièrement toutes les nuits quelque pièce de son bétail. Sa proposition me fit grand plaisir ; je l'acceptai avec transport. Enchanté de faire en règle la chasse de cet animal, je comptais me venger sur lui de l'épouvante que m'avait causée son pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes gens des environs à se joindre à nous. Je remarquai qu'ils ne s'y prêtaient point de trop bonne grâce. J'en fis honte aux plus récalcitrants : ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, et chacun s'arma de pied en cap. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon lit pour y dormir quelques heures, et me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience et d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. Smit et quelques amis nous attendaient : nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs ; nos chiens réunis formaient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la panthère avait encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil était chargé de très gros plomb, l'autre de chevrotines. J'avais, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portait et me suivait. Le pays, assez bien découvert, n'offrait que quelques buissons isolés de côté et d'autre ; il fallait visiter avec des précautions tous ceux qui se trouvaient sur notre passage.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton dont la panthère n'avait dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'était pas loin, et ne pouvait nous échapper. En effet, quelques instants après, nos chiens qui jusque-là n'avaient fait que battre confusément la campagne, tout-à-coup se réunirent, et, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous vers un énorme buisson, où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot ; et, courant du côté du buisson, je m'établis sur un petit monticule qui en était à cinquante pas ; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avait pas un seul de mes compagnons qui fît bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi ; il ne voulait point, disait-il, m'abandonner même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptait peu sur lui-même ; je sentais, pour en tirer parti, qu'il avait besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyait en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades, que nous voyions divaguer dans la plaine, et se tenir à une distance respectueuse.

Ils m'avaient tous averti que, dans le cas où je joindrais l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devais point crier *saa, saa;* que ce mot mettait le tigre en fureur, et qu'il s'élançait de préférence sur celui qui l'avait prononcé. Mais en rase campagne, bien à découvert, et ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois, *saa, saa, saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain ; l'animal et la meute, également effrayés l'un de l'autre, n'osaient ni pénétrer ni sortir ; parmi les chiens cependant, je remarquai des mâtins pour qui j'aurais parié, si leur courage avait secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus petite de toute la troupe, se montrait toujours à la tête des autres. Elle seule s'avançait un peu dans le buisson ; il est vrai que reconnaissant ma voix elle en était animée et plus acharnée que les autres.

L'affreux tigre poussait des hurlements terribles. A chaque instant je le croyais lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisait sans doute, se jetaient avec précipitation en arrière, et détalaient à toutes jambes. Quelques coups de fusil, tirés au hasard, le déterminèrent enfin ; il sortit brusquement. Cette apparition subite fut pour tout le monde un signal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un

hercule, aurait pu lutter avec l'animal et l'étouffer dans ses bras, perd tout-à-coup la tête: il cède à sa frayeur, s'enfuit vers les autres, et m'abandonne : je reste seul avec mon Hottentot. Le tigre, pour gagner un autre buisson, passe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses ; nous le saluons de nos coups à son passage.

Le buisson dans lequel il se réfugiait était moins haut, moins grand et moins touffu que celui qu'il venait de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avais touché, et l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha, mais le plus grand nombre avait tout-à-fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure; nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil : enfin, lassé, impatienté même de ce manége qui ne finissait rien, je remontai à cheval et tournai avec précaution du côté opposé aux chiens. Je présumais qu'occupé à se défendre contre eux, il me serait aisé de le surprendre par derrière. Je ne m'étais pas trompé; je l'aperçus. Il était acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne, qui venait aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine, que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portais à l'arçon de ma selle. Cette précaution fut inutile : l'animal ne parut point; et, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y aurait eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré; cependant on ne l'entendait point; je le soupçonnais ou mort ou dangereusement blessé. « Amis, criai-je alors à ceux de nos chasseurs qui s'étaient rapprochés, allons tous de front et sur une ligne serrée droit à lui; il faut bien, s'il vit encore, que tous nos coups lâchés ensemble le démontent s'il se présente; quel risque pouvons-nous courir? » Il n'y eut qu'une voix pour me répondre, mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goûtée de personne. Indigné, furieux : « Camarade, dis-je à mon Hottentot, non moins animé que son maître, l'animal doit être ou mort ou très malade ; monte à cheval, approche-toi comme je l'ai fait, et tâche de découvrir dans quel état nous l'avons mis. Je vais garder l'entrée; pour cette fois, s'il veut échapper, je l'assomme : nous pouvons l'achever sans le secours de ces lâches. » Il ne fut pas plus tôt entré qu'il me cria qu'il apercevait le tigre étendu de son long sans aucun mouvement apparent, et qu'il le jugeait mort. Pour s'en assurer, il lui tira un dernier coup de sa carabine; j'accourus; tout mon corps frémissait d'aise et d'exaltation ; mon brave Hottentot partageait mes vifs transports; la joie doublait nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me semblait énorme. Je commençai par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinais et le retournais dans tous les sens, je l'admirais avec orgueil: c'était là mon coup d'essai; et le tigre, par hasard, se trouva monstrueux. Il était mâle : depuis l'extrémité de la queue jusqu'à la moustache, il portait sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la panthère, si bien décrits par Buffon; mais dans toute la colonie on ne le nomme pas autrement que le tigre. Cet usage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun tigre proprement dit, et qu'il y ait une grande différence entre l'un et l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *garou gama*, c'est-à-dire *lion tacheté*.

En général, dans les colonies du Cap on redoute la panthère beaucoup plus que le lion. Celui-ci n'arrive jamais sans s'annoncer par des rugissements affreux. Il donne lui-même le signal de la défense, comme s'il montrait plus de confiance dans sa force ou qu'il mît plus de noblesse dans l'attaque. L'autre, au contraire, unit la perfidie à la férocité; il arrive toujours sans bruit, se glisse avec adresse, saisit l'avantage; et, sautant sur sa proie, l'enlève avant qu'on se soit douté de son approche.

Lorsque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon Hottentot s'affubla de sa peau; je saluai mes fiers chasseurs et nous retournâmes au gîte.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à se répandre. On disait partout dans le pays que j'étais un brave; ceux même qui m'avaient si bien secondé commençaient à le croire.

Le temps que je m'étais limité moi-même en quittant M. Bœrs était presque écoulé; la saison favorable pour mon voyage dans l'intérieur du pays s'avançait de plus en plus. J'avais de grands préparatifs à faire, de nombreux renseignements à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute sa famille que je quittais à regret : libre de soins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n étais venu, je lançai un dernier regard vers la baie de Saldanha, et me mis en route pour le Cap.

Retour de la baie de Saldanha au Cap.

M. Bœrs, gouverneur, m'attendait. A mon arrivée, je fus installé dans sa maison ; j'y trouvai tout ce qui pouvait flatter mes désirs, et ces tendres soins de l'amitié que vend si cher ailleurs l'orgueilleuse insolence d'un satrape enrichi. Il me prévint sur les apprêts nécessaires de mon voyage, et me pria d'y songer. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, commandant des troupes. Il trouvait mon entreprise trop hardie dans un moment surtout où les Cafres étaient en guerre avec les colons, et par conséquent avec les Hottentots. Tout en approuvant mes projets, il ne me cacha point les risques de l'exécution.

Tandis qu'on travaillait à mes équipages, je visitai plus particulièrement la ville et les environs. Je me rendis plusieurs fois sur la montagne de la Table et sur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paraisse toucher à la ville, elle en est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne est encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paraissent en avoir fait partie et s'en être détachés; la base est un granit pur, et, jusqu'à son sommet, elle paraît être alternativement composée de couches horizontales de granit et de terre. D'après les mesures données par l'abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y peut monter que par la crevasse d'où découlent les eaux qui remplissent les fontaines de la ville. Cette route est pénible, surtout vers le haut, où la crevasse se rétrécit beaucoup et devient presque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le sommet : il offre alors une plate-forme très étendue, hérissée d'énormes rochers confusément amoncelés et parsemée de différents arbustes; on dirait les ruines d'une ville immense. Le temps, les nuages et le vent semblent en avoir usé les parties les plus saillantes, ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz aussi roulés que ceux qui vulgairement sont appelés *galets*, et qu'on ramasse sur le rivage.

Vers le milieu du plateau se trouve un bassin bourbeux. C'est de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevasse dont j'ai parlé; il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence : j'y ai tiré beaucoup de bécassines. Ces eaux sont-elles le produit d'une source, des pluies ou des brouillards? c'est ce que j'ignore; mais la montagne est circonscrite par une quantité de ravins, qui sont autant d'aqueducs qui vont çà et là distribuer les eaux du bassin et fertiliser les habitations éparses à quelque distance de son pied.

La Table est le repaire des vautours. Le vent de sud-est les oblige souvent à déserter la montagne, et la furie avec laquelle il souffle les précipite dans les rues du Cap, où ils sont assommés à coups de bâton. On y



Rien n'était plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles.

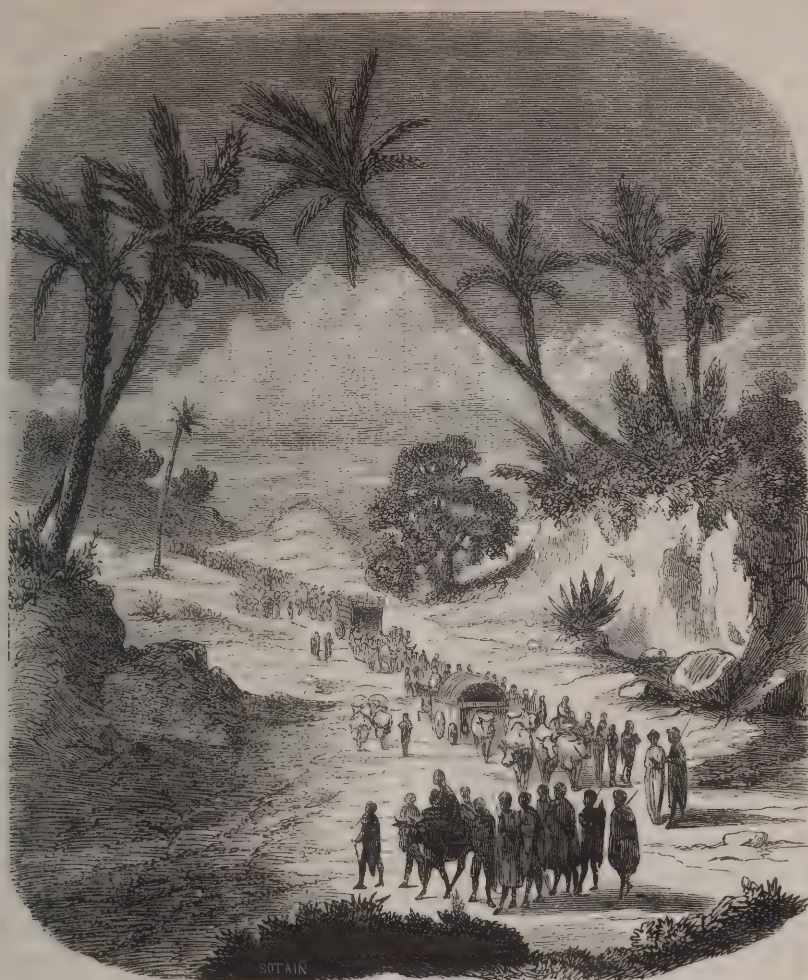
voit aussi l'espèce de singe papion, et que les Hollandais nomment *bawians*. On sait qu'ils sont voleurs : ils se répandent dans les habitations, escaladent les jardins pour en dérober les fruits.

Quand le ciel est pur et serein, on distingue du sommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette distance elles paraissent encore la surpasser en hauteur.

Lorsque les personnes qui vont pour la première fois à la montagne sont engagées dans la crevasse, elles se croient assaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps soit beau, et il pleut réellement pour elles. C'est l'effet des gouttes d'eau qui, suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le reste de la journée ; les fraîcheurs et les rosées de la nuit en expliquent aisément la cause.

On rencontre dans la crevasse, à un tiers ou environ de sa hauteur, une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat très étendu. On va de la ville se promener jusqu'à cette cascade ; la route n'en est pas si escarpée que les dames même ne puissent se donner la satisfaction d'aller y jouir d'un coup d'œil charmant et pittoresque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'est un usage assez remarquable que dans les pays les plus chauds les esclaves font du feu partout où ils travaillent. Cela leur sert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maison de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher sur les revers de la Table. Le soir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils se communiquent insensiblement de proche en proche à toutes les herbes et racines sèches ; la trace gagne et s'étend de côté et d'autre, parvient à des enfoncements où le bois vert et le bois sec indistinctement s'allument et s'embrasent : ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, et se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient, et la ville et la rade et tous les environs jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique que la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimerait ailleurs un pareil phénomène ; car la hauteur et l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus effrayant que les laves du Vésuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, et je puis dire qu'elle m'a jeté dans le ravissement et l'extase. Tout ce qu'on pourrait imaginer pour éclairer les navires à vingt lieues en



Cette caravane en marche était un spectacle unique.

mer n'approcherait jamais de ce phare allumé au hasard par une misérable broussaille qu'a laissée brûler un nègre étourdi.

Il est impossible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en soit qu'une partie dont elle a été séparée par le sommet ou par des éboulements successifs, ou par des tremblements de terre; mais on arrive aisément à celle du Lion qui, comme l'autre, est aussi une partie de la Table. Le sommet seul de la tête du Lion n'est praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on se hisse avec peine. C'est de ce sommet qu'on signale les vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque vaisseau qu'il aperçoit; et, par un signal convenu, la ville sait à l'instant si le navire vient de l'Inde ou de l'Europe.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de Constance derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom : il appartenait alors à M. Cloëte. Les uns disent que les premiers plants sont originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse : ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin bu au Cap est délicieux ; qu'il perd beaucoup par le transport, et qu'après cinq ans il ne vaut plus rien.

A côté de Constance est un autre vignoble appelé *le Petit Constance*. C'est seulement depuis sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on a quelquefois payé sa récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit d'ailleurs de la même exposition, il est probable qu'il n'y avait jadis entre ces deux vins de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie Falso et celle de la Table est orné de maisons de plaisance et de belles habitations où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, et surtout du vin. Les plus estimés, et qui approchent le plus du Constance, sont ceux de Becker et de Hendrik. Les marchands de vin du Cap savent les apprêter et les vendre pour du vrai Constance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des colonies fournissent des vins secs très estimés. On y fait aussi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, et qu'en effet j'ai trouvé tout au moins aussi bon. Le vin commun du pays paraît rarement sur les bonnes tables : les vins rouges de Bordeaux sont la boisson ordinaire.

La Hout-Bay (la Baie au bois) tire son nom du petit bois qu'on y va chercher : on n'y trouve point de gros arbres; ce ne sont que des buissons et des taillis fort épais. Cette baie, peu spacieuse et ouverte au vent d'ouest, est entourée de brisants. Il est rare que des bâ-

timents s'y réfugient, à moins qu'ils ne soient surpris tout d'un coup par le mauvais temps, et qu'il y ait pour eux impossibilité de gagner un autre abri : elle est à deux lieues sud-ouest du Cap.

La baie Falso, au sud-ouest du Cap, en est éloignée de trois lieues; mais il faut en faire quatre pour arriver jusqu'à l'ancrage : la route en est impraticable. Cette spacieuse baie peut offrir un asile à un nombre considérable de vaisseaux : c'est là que se réfugient ceux qui sont dans la baie de la Table, lorsque le vent d'ouest commence à se faire sentir; et par la raison contraire, lorsque celui du sud-est recommence, ces mêmes bâtiments retournent à leur premier mouillage.

On voit sur les bords de la baie de grands magasins où sont déposées les provisions pour les vaisseaux de la Compagnie. On y a bâti un très bel hôpital pour les équipages, un hôtel commode pour le gouverneur, qui s'y transporte ordinairement et y passe quelques jours lorsque les navires y séjournent : le commerce y attire aussi des particuliers du Cap ; ils fournissent des logements aux officiers des vaisseaux. Tant que ces derniers y demeurent, la baie est extrêmement vivante ; mais du moment que la saison permet de lever l'ancre, elle devient déserte; chacun décampe; il ne reste qu'une compagnie de la garnison qu'on relève tous les mois.

C'est là que se pêche le plus beau et le meilleur poisson, particulièrement le rooman, qui donne son nom au rocher dans les environs duquel il se trouve abondamment : on y pêche encore des huîtres, mais elles sont très rares.

Je ne dois pas oublier de dire que dans le terrain compris entre la baie Falso et la ville du Cap, mais surtout dans les environs de Constance et de Niuweland, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *silwer blaaderen;* c'est le *protea argentea* des botanistes.

Les colonies Stellembosch, Dragestein, Fransche-Hoeck, la Perle, la Hollande-Hottentote, sont différents cantons situés entre le Cap et la grande chaîne des montagnes qu'on aperçoit à l'est : ils fournissent tous du fruit et du vin.

Le Stellembosch est une petite bourgade où se sont retirés plusieurs habitants du Cap; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une église, un ministre et un land-rost ou bailli, qui a rang de sous-marchand : c'est une espèce de fiscal qui juge en premier ressort. Il ne peut imposer d'amende que jusqu'à la somme de cinquante rixdalers ; lorsque l'affaire est majeure, c'est le fiscal qui doit en connaître.

Le Fransche-Hoeck (le Coin français) est dans une gorge de montagnes, entre le Stellembosch et le Dragestein ; il a reçu son nom des réfugiés (1) qui vinrent le défricher sur la fin du siècle dernier. Le terrain en est bon, et fournit beaucoup de blé et de vin. C'est là que se mange le meilleur pain de toutes les colonies ; ce n'est pas que le blé y soit meilleur qu'en tout autre lieu, mais c'est parce que la méthode française apportée par les émigrants s'y est conservée de père en fils sans altération : c'est là tout ce qui leur reste du souvenir de leur ancienne et cruelle patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un seul vieillard qui parlât français; plusieurs familles cependant conservent et écrivent encore leurs noms primitifs.

La *Hollande-Hottentote* est ainsi nommée parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandais. Il fournit des légumes, du fruit et du blé : le Stellembosch le borne au nord, une chaîne de montagnes à l'est, la baie Falso à l'ouest, et des montagnes dans lesquelles il y a encore quelques habitations au sud.

La première chaîne de montagnes et de collines qu'on aperçoit de la baie de la Table se nomme *Montagnes du Tigre* : elles sont parsemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines ensemencées offrent un superbe coup d'œil à la ville dans le temps de la moisson; leur abondance les a fait nommer *Magasin à blé* de la colonie. Le derrière de ces collines est également garni de fermes à blé, et cette culture se prolonge assez loin. Les habitations qui avoisinent le Cap sont généralement d'un grand rapport, à raison de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les provisions de première nécessité qui sont d'un débit sûr et journalier, avantage que n'ont point les autres habitants à cause de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les colons ne se servent plus des Hottentots ; ils aiment mieux acheter des nègres, qui sont moins paresseux, et sur les services desquels ils comptent davantage. Les Hottentots, insouciants et inconstants par leur nature, se retirent souvent à l'approche des grands travaux, et laissent leurs maîtres dans l'embarras. Les nègres désertent bien aussi, mais vainement pour leur liberté, car ils sont bientôt repris.

Les nègres de Mosambique et ceux de Madagascar sont regardés comme les plus forts ouvriers et les plus affectionnés à leurs maîtres : lorsqu'ils débarquent au Cap, on les paie ordinairement de cent vingt à cent cinquante piastres la pièce. Les Indiens sont plus singulièrement recherchés pour le service de la maison et celui de la ville. On y voit aussi des Malais, qui sont en même temps les plus entendus et les plus dangereux des esclaves : assassiner leur maître ou leur maîtresse n'est à leurs yeux qu'un attentat ordinaire ; et, dans les cinq années que j'ai passées en Afrique, j'ai vu ce forfait souvent répété. Ils vont à l'échafaud pleins de calme et de sang-froid.

On est surpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'esclaves aussi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement cesse quand on sait que les jeunes négresses, pour peu qu'elles soient jolies, ont chacune un soldat de la garnison avec lequel elles vont, comme il leur plaît, passer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux sur le dérèglement de ses esclaves, parce qu'il compte d'avance sur le produit de ces cohabitations licencieuses.

On rencontre cependant des négresses légitimement mariées, et des nègres établis faisant corps avec la bourgeoisie ; ce sont des hommes qui, par leurs services ou d'autres motifs, ont été affranchis : la facilité avec laquelle on leur donnait la liberté était autrefois sujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes ou privés de ressources pour subsister, finissaient par être des voleurs et des vagabonds. Le gouvernement s'est trouvé forcé d'y mettre ordre ; nul maître à présent ne peut affranchir son esclave, qu'en déposant à la chambre des orphelins une somme suffisante pour sa subsistance (1).

L'île Roben est à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table, et à la vue de la ville : elle tire son nom de la quantité de chiens marins qu'on y trouve. Cette île, tout-à-fait plate, a très peu d'étendue, c'est le Bicêtre du Cap; elle est soumise aux ordres d'un caporal qui a titre de commandant. Les malheureux qui y sont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent : le reste du temps ils pêchent, ou bien ils cultivent de petits jardins ; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, sans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les espèces de légumes prennent de vigueur ; les choux-fleurs surtout y sont des monstres en grosseur; élevés dans le sable, leur délicatesse surpasse encore leur énormité. Il y croît aussi de petites figures violettes, d'un parfum

(1) Après la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles protestantes se rendirent au cap de Bonne-Espérance, afin d'y exercer leur industrie. A. M.

(1) Depuis un bill récent du parlement britannique, il n'y a plus d'esclaves aux colonies anglaises, et le Cap est du nombre. A. M.

exquis. Les puits fournissent de l'eau aussi bonne que celle du Cap, phénomène assez extraordinaire pour une île aussi peu étendue et presque à fleur de la mer.

J'ai vu beaucoup de serpents noirs, de quatre à cinq pieds de long, qui ne sont pas dangereux. On y trouve en abondance de la perdrix et plus encore de la caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à soixante de ces oiseaux dans une matinée.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entrait pas dans mon plan de m'appesantir sur le détail des mœurs, des usages et coutumes des habitants du Cap; bien moins encore sur les formes de son gouvernement politique, civil et militaire; c'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, et ce que je décrirais avec plus de répugnance quand cela m aurait en quelque sorte intéressé. J'ai mes raisons pour garder cette réserve, à peu près de la même manière que le lecteur peut avoir les siennes pour être curieux, et ni les lecteurs ni moi n'avons besoin de les connaître.

Voyage à l'est du cap, par la terre de Natal et celle de la Cafrerie.

Les différents préparatifs de mon voyage touchaient à leur terme : j'en fis assembler toutes les provisions éparses, et elles étaient considérables. J'avais fait construire deux grands charriots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles; cinq grandes caisses remplissaient exactement le fond de l une de ces voitures, et pouvaient s'ouvrir sans déplacement; elles étaient surmontées d'un large matelas sur lequel je me proposais de coucher durant la marche, s'il arrivait que le défaut de temps ou toute autre circonstance ne me permît pas de camper; ce matelas se roulait en arrière sur la dernière caisse, et c'est là que je plaçais ordinairement un cabinet ou caisse à tiroirs, destiné à recevoir des insectes, papillons et tous autres objets un peu fragiles, et qui demandaient plus de ménagement.

C'est ce premier charriot qui portait presque en entier mon arsenal : nous l'appelions le *charriot-maître*. Une des cinq caisses était remplie par compartiments de grands flacons carrés, qui contenaient chacun cinq à six livres de poudre: ce n'était là que pour les détails et les besoins du moment; le magasin général était composé de plusieurs petits barils. Pour les préserver du feu ou de l'humidité, je les avais fait rouler séparément dans des peaux de moutons fraîchement écorchés. Cette enveloppe une fois séchée était absolument impénétrable. Tout calculé, je pouvais compter sur quatre à cinq cents livres de poudre, et deux mille au moins de plomb et d'étain tant en saumon que façonné. De seize fusils, j'en avais douze sur une voiture; l'un de ces fusils destiné pour la grande bête, comme rhinocéros, éléphant, hippopotame, portait un quart de livre. Je m'étais muni, outre cela, de plusieurs paires de pistolets à deux coups, d'un grand cimeterre et d'un poignard.

Le second charriot offrait en caricature le plus plaisant attirail qu'on ait jamais vu; mais il ne m'en était pas pour cela moins cher : c'était ma cuisine. Que de repas exquis et paisibles! Que le souvenir de ces détails de ma vie domestique et charmante sont encore délicieux à mon cœur! J'avais pour meubles de cuisine un gril, une poêle à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats et assiettes de porcelaine, des cafetières, tasses, théières, jattes, des bouillons. Outre cela, pour moi personnellement, je m'étais muni de linge de toute espèce, d'une bonne provision de sucre, de café, de thé et de quelques livres de chocolat.

Je devais fournir du tabac et de l'eau-de-vie aux Hottentots qui faisaient ce voyage avec moi; aussi avais-je forte provision du premier article et trois tonneaux du second. Je voiturais encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie et autres curiosités, pour faire, suivant l'occasion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma caravane une grande tente, une canonnière, les instruments nécessaires pour raccommoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des clous, du fer en barre et en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux spiritueuses, etc , et vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle était la charge de mes deux voitures, qui pouvaient peser quatre à cinq milliers chacune Je ne dois pas oublier de parler de mon nécessaire : il m'a trop souvent amusé; et rien n'est comparable à l'étonnement qu'il causait aux sauvages des pays lointains. Je m'en servais toujours devant eux : leurs discours à ce sujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, et m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train était composé de trente bœufs, savoir : vingt pour les deux voitures et les dix autres pour relais; de trois chevaux de chasse, de neuf chiens et de cinq Hottentots. J'augmentai considérablement par la suite le nombre de mes animaux et de mes hommes : celui de ces derniers allait quelquefois jusqu'à quarante; il augmentait ou diminuait suivant la chaleur de ma cuisine, car, au sein des déserts d'Afrique comme en nos pays savants, on rencontre des tourbes d'agréables parasites, peu honteux de leur contenance; ceux-là pourtant, sans être trop à charge, ne m'étaient point tout-à-fait inutiles, et ne savaient pas comment on fait la pirouette quand la nappe est enlevée.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, et, le 18 décembre 1781, à neuf heures du matin, je partis escortant moi-même à cheval mon convoi Je n'avais pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étais dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande-Hottentote et m'arrêtai vers le déclin du jour au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, et n'attendant de secours et d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'homme, et respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux et pur de la liberté.

Il fallait mettre quelque ordre dans mes opérations et parmi mon monde; tout dépendait des commencements Sans être un grand philosophe, je connaissais assez les hommes pour savoir que qui veut être obéi doit leur imposer, et qu'à moins d'être ferme et vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devais craindre, à tous moments, de me voir abandonné des miens ou que ma faiblesse ne les engageât au désordre; je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher un seul jour de mon utile sévérité

Nous étions à peine arrêtés que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avais reconnu plus d'exactitude et d'intelligence, j'envoyai pâturer mes bœufs : je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avait rien de dérangé; j'examinai même jusqu'aux trains et harnais; je distribuai à chacun son emploi et leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auraient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur-le-champ l'idée d'un homme soigneux et clairvoyant, et qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourrait m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, et j'allai reconnaître le chemin sur la montagne que nous devions traverser le lendemain. A mon retour, je trouvai mes bœufs en état, et un grand feu que j'avais donné ordre d'allumer; nous soupâmes légèrement des provisions que nous avions apportées de la ville; enfin nous nous couchâmes, moi sur mon charriot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain nous attelâmes avant le jour, et nous nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne; ce ne fut pas sans risque de briser nos voitures et d'estropier nos bœufs, que nous gagnâmes son sommet. Le chemin en est taillé dans le revers même; il est très escarpé et hérissé des éclats du rocher. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux : le même coup d'œil embrasse toutes les habitations éparses dans un vaste bassin, circonscrit par la chaîne des autres monts et par la mer.

Je fus heureux de voir que la montagne, s'abaissant à son revers opposé par une pente insensible et douce, nous conduirait sans danger dans un pays charmant. Le chemin était effectivement commode pour nos voitures et facile à rouler; nous descendîmes avec autant de plaisir et de tranquillité que nous avions eu de peine et d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne se montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter et nulles précautions à prendre, nous poussâmes la marche jusqu'à dix heures du soir, et nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Palmit*, ainsi nommée par les Hollandais, à cause de la quantité de roseaux qui garnissent ses bords.

Le lendemain j'allais passer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui se présentait devant moi, lorsque le maître de la maison, qui sans doute épiait ma caravane, vint à ma rencontre. Du plus loin qu'il m'aperçut, il se fit reconnaître : c'était le même qui m'avait vendu au Cap mon charriot-maître et les cinq paires de bœufs qui le tiraient. Je ne pus me dispenser de faire halte, et fus même obligé d'accepter son dîner, qu'il m'offrit avec des instances réitérées et pressantes.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageait à passer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traversâmes la rivière le Bot et tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck*. Je voulais regagner le temps que le dîner m'avait fait perdre; il était onze heures de nuit lorsque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le soleil était à peine levé que déjà nous étions en route : je rencontrais à tous moments dans cette contrée des troupes prodigieuses de gazelles.

Une curiosité presque familière est assez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des gazelles; il n'y avait que les zèbres et les autruches qui se tinssent à une plus grande distance.

Je me trouvai bientôt aux bains chauds, si visités et si vantés par les habitants du Cap. Cette source minérale d'eau chaude, distante du Cap d'environ trente lieues, est généralement estimée ; le gouvernement y a fait construire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment assez spacieux et commode; le logement n'y coûte rien à la vérité, mais chacun des malades est obligé de pourvoir à ses besoins, ce qui n'est pas aisé dans un pays peu abondant en ressources. Il y a dans cette campagne deux bains séparés, l'un pour les noirs, l'autre pour les blancs. C'est encore près de là qu'est située cette montagne appelée la *tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table.

Je traversai le lendemain la rivière Stéenbock, non loin de laquelle est une fort belle habitation; et, dans l'après-dîner, avant de traverser une seconde rivière appelée *Sonder-End*, je vis en passant le Zicken-Huys; c'est le dépôt, ou plutôt l'hôpital où l'on soigne les bœufs malades de la Compagnie.

J'avais résolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du soir dans la vallé Soete-Melk; un marais bourbeux nous barrait le chemin : il n'eût pas été prudent de s'y engager pendant l'obscurité.

De très grand matin j'aperçus une fort jolie maison peu éloignée de nous; c'était un poste de la Compagnie. Vers midi je passai près d'une petite horde de Hottentots, qui me parurent si misérables que je leur fis quelques présents : ils n'avaient pas une seule pièce de bétail, et vivaient des travaux de leurs bras sur les habitations du voisinage. J'invitai plusieurs d'entre eux à me suivre et leur promis de les bien payer au retour; ils ne se laissèrent entraîner que lorsque je les eus assurés que je leur donnerais une ration suffisante de tabac pour la route; alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai passer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues jusqu'à neuf heures du matin : dans le moment où je commençais à ne plus compter sur ces gens, et me disposais à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes et bagages.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de gazelles; le pays en était couvert, mais elles se tenaient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chasseur, m'arrêtant tout-à-coup, me dit qu'il aperçoit un blawe-bock (un bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique, et ne le vois pas. Il me prie alors de rester tranquille et de ne faire aucun mouvement, m'assurant de me rendre maître de l'animal. Aussitôt il prend un détour, se traînant sur ses genoux; je ne le perdais pas de vue, mais je ne comprenais rien à ce manége nouveau pour moi. L'animal se lève et broute tranquillement sans s'éloigner de sa place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc; car de l'endroit où j'étais resté, il me paraissait entièrement de cette couleur (jusque-là je n'avais point encore vu cette espèce de gazelle) : je fus détrompé lorsque je vis ses cornes. Mon Hottentot se traînait toujours sur le ventre; il s'approcha de si près et si promptement, que mettre l'animal en joue et le tirer fut l'affaire d'un instant. La gazelle tomba du coup : je ne fis qu'un saut jusque-là, et j'eus le plaisir de contempler à mon aise la plus rare et la plus belle des gazelles d'Afrique.

Cette gazelle a été décrite par Pennant, sous le nom d'*antilope bleue*; par Buffon, sous le nom de *tziran*. Ce dernier naturaliste a donné la figure d'une partie de ses cornes : elle est rare et très peu connue. Lors de ma résidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces gazelles et une autre qui fut apportée au gouverneur quelques années après, pendant l'un de mes séjours à la ville : elles venaient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, seul canton qu'elles habitent.

Sa couleur principale est un bleu léger, tirant sur le grisâtre; le ventre et l'intérieur des jambes dans toute leur longueur sont d'un blanc de neige; sa tête surtout est agréablement tachetée de blanc.

Le lendemain, par un temps frais et couvert, nous fîmes une marche de six heures pour arriver sur les bords d'une très grande mare, abondante en petites tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment sur le charbon, elles étaient très bonnes : elles portaient de sept à huit pouces de long sur quatre de large; l'écaille sur le dos était d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le jaune; vivantes, elles avaient une odeur infecte, mais la cuisson la leur faisait perdre.

C'est une chose remarquable que, lorsque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les tortues, qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre à mesure que la surface se dessèche; il suffit alors, pour les trouver, de creuser profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent et ne se remontrent que lorsque la saison des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles déposent leurs œufs en plein air et sur leurs bords; ils sont de la grosseur de ceux du pigeon : c'est au soleil et à la chaleur qu'elles laissent le soin de les faire éclore. Ces œufs sont d'un très bon goût; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuisson, conserve la transparence d'une gelée bleuâtre.

Je n'avais plus que deux rivières, la Breede-Rivier, ou la rivière large, et le Klip-Rivier, ou la rivière des Cailloux, entre Swellendam et moi; nous y arrivâmes le jour suivant de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverser, les plus considérables sont le Diep-Rivier et le Breede-

Rivier : les autres sont à peine des ruisseaux pendant les chaleurs ; mais dans la saison pluvieuse, ils se changent bientôt en torrents furieux qui coupent toute communication avec la ville du Cap.

Je restai plusieurs jours à Swellendam, chez le bailli du lieu qui me combla d'honnêtetés. Je trouvais mes deux voitures bien pesantes et trop chargées, et sentais le besoin de m'en procurer une troisième : mon hôte eut la complaisance de me faire construire une charrette à deux roues, et à mon départ, il me donna avec profusion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus; j'achetai plusieurs bœufs, des chèvres, une vache pour me procurer du lait, et un coq dont je comptais me faire un réveil-matin naturel.

Cet animal, qui couchait sans cesse ou sur ma tente ou sur mon chariot, m'annonçait régulièrement le lever de l'aurore : il s'apprivoisa bientôt, et il ne quittait jamais les environs de mon camp. Si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours : quelquefois il était poursuivi par de petits quadrupèdes du genre des fouines ou belettes; je le voyais moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, et crier de toute sa force ; alors l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquaient pas d'aller bien vite à son secours.

Un animal qui m'a rendu des services plus essentiels, dont la présence utile a suspendu, dissipé même dans mon cœur des souvenirs amers et cruels, dont l'instinct touchant et simple semblait prévenir mes efforts, et vraiment consolait mes ennuis, c'est un singe de l'espèce si commune au Cap sous le nom de *Bawian;* il était très familier et s'attacha particulièrement à moi. J'en fis mon dégustateur : lorsque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais avant que mon cher Keès en eût goûté; s'il les rejetait, nous les jugions ou désagréables ou dangereux, et nous les abandonnions.

Le singe a cela de particulier qui le distingue des autres animaux et le rapproche de l'homme : il reçut de la nature, en égale portion, la gourmandise et la curiosité; sans appétit, il goûte tout ce qu'on lui présente; sans nécessité, il touche tout ce qu'il trouve à sa portée.

Je chérissais dans Keès une qualité plus précieuse encore ; il était mon meilleur surveillant : soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveillait à l'instant. Par ses cris et les gestes de sa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi, avant que mes chiens s'en doutassent.

Une singularité que je n'ai jamais pu concevoir, c'est qu'après le serpent, l'animal qu'il craignait le plus était son semblable, soit qu'il sentît que son état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ses facultés, et que la peur s'emparât de ses sens, soit qu'il fût jaloux et qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il entendait quelquefois ses pareils crier dans les montagnes : je ne sais pourquoi, avec toutes ses terreurs, il s'avisait de leur répondre; ils approchaient à sa voix; et sitôt qu'il en apercevait un, fuyant alors avec des cris horribles, il venait se fourrer entre nos jambes, implorait la protection de tout le monde, et tremblait de tous ses membres. On avait beaucoup de peine à le calmer ; il reprenait peu à peu sa tranquillité naturelle. Il était sujet au larcin : c'est un défaut commun à presque tous les animaux domestiques ; mais il se déguisait chez Keès en un talent dont j'admirais moi-même tous les ressorts ingénieux. Il savait parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les provisions, et surtout le lait qu'il aimait beaucoup.

Dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuisine et mon office, et délogeai sans délai : ce fut le 12 janvier 1782. D'après les informations que j'avais prises, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'est à une certaine distance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté; le prix très modique de cette denrée n'étant même pas un équivalent aux frais et aux difficultés de son transport à la ville.

A deux lieues de là, je passai une petite rivière nommée *Buffias* (1); et, après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appelé *le bois du Grand-Père.* Je m'arrangeai pour passer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulais parcourir. Comme je faisais le dénombrement de mes chiens, je m'aperçus qu'il m'en manquait un; c'était précisément une petite chienne de prédilection que je nommais *Rosette.* Son absence m'intrigua; c'était pour moi une perte réelle qui diminuait ma meute à propos de rien, et me privait de ma favorite qui, de son côté, m'affectionnait beaucoup. Je m'informai de mes gens si quelqu'un l'avait remarquée en route : un seul m'assura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fusil pour la remettre en voie, s'ils arrivaient jusqu'à elle; tout cela ne réussissant point, je pris le parti de faire monter à cheval un de mes Hottentots, et lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, et de la ramener à quelque prix que ce fût.

Quatre heures s'étaient écoulées, quand nous vîmes arriver mon commissionnaire à toute bride. Il portait devant lui sur l'arçon de la selle une chaise et un grand panier : Rosette courait en avant; elle sauta sur moi et m'accabla de caresses. Mon homme me dit qu'il l'avait trouvée à deux lieues environ de notre halte, assise sur la route, à côté de la chaise et du panier qui s'étaient détachés de l'équipage sans qu'on s'en fût aperçu. J'avais ouï conter, sur la fidélité des chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci; mais je n'en avais pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha jusqu'aux larmes; je caressai de nouveau cette pauvre bête, et cette marque d'attachement qu'elle venait de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim sur la place, ou serait devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'aurait rencontrée. Nous poussâmes jusqu'à trois lieues plus loin : là, je fus arrêté par la rivière le Duywen-Hoek, ou du Colombier; je résolus d'attendre qu'elle fût diminuée; je fis dresser mes tentes à la lisière du bois, et mes Hottentots s'y construisirent des cabanes.

Depuis Swellendam jusqu'à Duywen-Hoek, les pâturages sont excellents, et les terres, supérieures à celles du Cap, produiraient du blé en abondance ; mais les colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur consommation, et c'est uniquement en bestiaux et en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais comme le vin en est mauvais, on n'en fait que du vinaigre et de l'eau-de-vie qui se débite dans le voisinage.

Le 27 du mois, je m'aperçus que la rivière avait baissé de beaucoup; nous la traversâmes; nous en fîmes autant de False-Rivier. Après six heures de marche, et plus loin, après sept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gout, ou rivière des Roseaux. Celle-ci nous arrêta : il n'était pas possible de la traverser; elle avait la largeur de la Seine vis-à-vis le Jardin-du-Roi, à Paris. Il fallait que de grands orages eussent inondé le pays d'où elle coulait; car, dans cette saison, elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux, et l'on y trouve beaucoup de perdrix, et notamment la grande espèce que les habitants du Cap ont nommée *faisan.* Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, et toujours impatient de pénétrer plus loin, je pris le parti de faire construire un large radeau : on abattit des arbres, et leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous causa ! Il fallut décharger les voitures, les démonter et

(1) M. Walckenaer fait observer qu'il faut écrire Buffeï Iagt-Rivier. A. M.

les embarquer pièce à pièce; toutes mes bêtes traversèrent à la nage; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde et moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre et le moindre accident.

Les voitures remontées et bien chargées, nous continuâmes notre route, et fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de Mossel-Bay, ou Baie aux Moules, qui aussi porte le nom de *Baie-Saint-Blaise;* l'atterrage au fond est très difficile, à cause des rochers escarpés qui la bordent, et dont les bases s'étendent un peu loin dans la mer; mais son côté nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver; les environs de ce pays sont parsemés de bonnes habitations qui pourraient être une ressource pour les vaisseaux qui viendraient y mouiller : une fontaine salubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fournirait de l'eau en abondance. Pendant mon séjour dans cette baie, nous ne manquâmes pas d'huîtres; elle en fournit abondamment.

A une lieue de moi, je trouvai un kraal de quatre huttes : c'était une petite famille hottentote qui ne passait pas vingt-cinq à trente personnes; je troquai avec eux quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étais bien aise de me procurer.

Le 7, je quittai la baie Mossel pour traverser ensuite la rivière nommée *Klein-Brake* (1); elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guère qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, et qui n'en est éloignée que de trois lieues; le flux rend cette rivière saumache; pour la traverser sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte.

En quittant la rivière, nous gravîmes une montagne difficile et fort escarpée ; nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le spectacle qui vint frapper nos regards, lorsque nous eûmes entièrement gagné son sommet. Nous admirâmes le plus beau pays de l'univers : nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes, couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'ouest; sous nos pas, nous plongions sur une vallée immense, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, et moutonnent jusqu'à la mer; des prairies émaillées et les plus beaux pâturages ajoutaient encore à ce site magnifique. Ce pays porte le nom d'*Auteniquois* (2), ce qui, dans l'idiome hottentot, signifie homme chargé de miel; en effet, on ne peut y faire un pas sans rencontrer mille essaims d'abeilles; les fleurs naissent par myriades; les parfums mélangés qui s'en échappent et viennent délicieusement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur et frais qu'on respire, tout vous arrête et suspend vos pas : la nature a fait de ces beaux lieux un séjour de féeries. Le calice de presque toutes les fleurs est chargé de sucs exquis, dont les mouches composent leur miel qu'elles vont déposer partout dans des creux d'arbres et de rochers. Je fis continuer la route, et hâtai la marche vers la rivière Witte-Else; elle tire son nom des bois qui bordent son cours. Nous n'avions fait alors que sept lieues depuis la grande rivière saumache. Nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux, qui tous, descendus des montagnes, se rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère, et je leur trouvai un goût ferrugineux ; cette couleur et ce goût leur viennent-ils de leur passage sur quelque mine, ou des racines et des feuilles des arbres qu'elles arrosent et charrient avec elles? je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problème. Je touchais au dernier poste de la Compagnie : nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allais donc entièrement me soustraire à la domination de l'homme, et me rapprocher un peu des conditions de sa primitive origine.

Tout le pays d'Auteniquois, depuis la chaîne de montagnes jusqu'à la mer, est habité par plusieurs colons qui élèvent quantité de bestiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramassent du miel, et transportent le tout au Cap.

Ayant appris qu'il existait des touracos dans le pays, surtout dans une forêt voisine, et ne connaissant point cet oiseau, je me mis en quête ; j'en découvris quelques-uns Cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvait jamais à la portée de mon fusil : une après-dîner cependant j'en poursuivis un avec plus d'acharnement ; sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son manége, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber : ma joie fut inexprimable ; mais le plus fort n'était pas fait; il me fallait m'emparer de ma proie; j'avais bien remarqué l'endroit de sa chute; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser; mes jambes et mes mains étaient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien; j'eus beau fureter tour-à-tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncements, mes peines furent inutiles; je ne trouvai point mon touraco; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avais fait peut-être que lui casser une aile, ce qui ne l'avait pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi et me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure : point de touraco. J'étais au désespoir, et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'ensanglantaient jusqu'au visage m'avaient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau qu'après tant de peines et de désirs je venais enfin d'abattre, échapper et disparaître ainsi à mes yeux! je frappais la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout-à-coup la terre s'enfonce; je disparais moi-même et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportements. Je me vis au fond d'un de ces piéges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces et particulièrement aux éléphants. Revenu à moi, je songeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très aigu qu'ils plantent au fond du trou; plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie; mais il pouvait à tout moment en arriver, surtout si j'étais contraint d'y passer la nuit, dont l'approche commençait à m'inspirer beaucoup de terreur, en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginais pour me sauver du puits fatal, sans secours étrangers : c'était d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés ; mais cette opération pouvait traîner en longueur. Dans la cruelle perplexité où j'étais, je pris le parti plus sage de ramasser et de charger mon fusil : je tirai coup sur coup; il était possible que je fusse entendu de mon camp, et je prêtais de temps en temps l'oreille avec une impatience et des palpitations mortelles. J'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle, pour attirer à moi ceux qui m'avaient répondu; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents, et pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque bête féroce; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée : on coupa sur-le-champ une longue perche qu'on me descendit, et au moyen de laquelle je me hissai comme

(1) Rivière saumache ou saumâtre, *Klein*, et *Groote-Brake*, rivière. A. M.

(2) C'est l'*Houtniquas* d'autres voyageurs. A. M.

je pus et regagnai le bord. Ce petit accident, dont le ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens qui avaient suivi la bande, je comptais bien le déterrer, en quelque lieu qu'il se fût caché : je les conduisis sur la voie; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles; je mis la main dessus, et le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avait coûté d'embarras et de dangers.

Je m'en suis procuré par la suite autant que j'en ai voulu; je les prenais même tout vivants, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'espèce de fruits dont il se nourrit plus particulièrement, c'était toujours aux arbres qui produisent ces fruits que je m'adressais, soit que je voulusse les tirer, soit que je me contentasse de leur tendre des piéges.

Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs et ses accents bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance; tous ses mouvements sont lascifs, ses attitudes pleines de grâces; sa couleur est d'un beau vert-pré; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc orne sa tête; ses yeux d'un rouge vif sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante; ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

C'est mal à propos que les naturalistes ont placé cet oiseau parmi les coucous, avec lesquels il n'a aucun rapport. Le coucou dans tous les pays du monde est un oiseau qui ne se nourrit que de chenilles, d'insectes, etc., et le touraco est frugivore.

Le coucou de tous les climats ne pond jamais que dans les nids des autres oiseaux, sur lesquels, par ce moyen, il se décharge des soins et du sort de sa progéniture; le touraco, plus sensible, plus soigneux de sa famille, fait lui-même son nid, y dépose ses œufs et les couve.

Je me mis en devoir de quitter cette terre et de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin, sur une colline nommée *Pampœn-Kraal*.

La colline de Pampœn-Kraal, où je plaçai mon camp, me plut beaucoup. J'avais, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buisson de trente à trente-cinq pieds de diamètre; les arbres et les arbustes dont il était formé avaient, en croissant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paraissait offrir qu'un seul corps bien épais et bien garni.

Quoiqu'il dût m'en coûter d'abandonner cette aimable solitude, il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis un jour à parcourir tous les environs, afin de reconnaître quelle route je pourrais tenir qui fût du moins praticable et sûre. Je trouvai, à une lieue de distance de mon camp, un torrent très rapide qu'on a nommé le *trou du Caïman*, je ne sais pourquoi; car, dans tout ce pays, je n'ai jamais aperçu ni caïman ni crocodile: ce torrent filait entre deux montagnes peu hautes, mais excessivement escarpées; à ma droite, j'avais la mer à mille pas environ; sur la gauche, des montagnes et des bois impraticables pour mes voitures et mes bestiaux; il ne me restait donc d'autres ressources pour passer que le trou dangereux du Caïman.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes soignées et mes gens à leur devoir. J'avais remis à M. Mulder, agent de la Compagnie, tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainsi que les touracos vivants que j'avais pris aux piéges; il me promit de les faire passer à M. Bœrs, fiscal au Cap.

Le 30 avril, je fis défiler devant moi ma caravane, et jetant un dernier coup d'œil sur le délicieux ermitage de Pampœn-Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé plus d'une fois des nouvelles de ce charmant asile, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non-seulement il avait été respecté, mais que les Hottentots lui avaient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou du Caïman, ainsi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue *Krakede-Kau*, ce qui signifie le *Gué des Filles;* ce pays était autrefois habité par des Hottentots qui sont actuellement anéantis ou dispersés de côté et d'autre. Les grandes fosses qu'on rencontre de distance en distance annoncent qu'ils étaient chasseurs, et qu'ils attrapaient, dans leurs piéges, des buffles et des éléphants qu'on ne voit plus, ou très rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la Swarte-Rivier, ou *la rivière Noire:* elle était encore débordée par les pluies, et nous fûmes obligés de la passer sur des radeaux que nous construisîmes à l'instar de ceux que nous avions déjà précédemment faits. Des traces de buffles toutes fraîches nous firent séjourner à l'autre bord : j'eus enfin le plaisir d'en tuer un, et le Hottentot que j'avais mené avec moi en tua un autre; ils furent aussitôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces, pour être plus aisément saupoudrées de sel, et exposées ensuite à l'air et au soleil. Les buissons, les branches, les charriots, tout ce qui nous environnait fut chargé des débris sanglants de nos buffles; mais tout-à-coup, au milieu de notre opération et sans nous y être attendus, nous nous vîmes assaillis par des volées de milans, de vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie qui arrachaient les morceaux et les disputaient avec acharnement à mes gens; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en allaient, à dix pas de nous, sur une branche, la dévorer à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantaient guère; ils revenaient sans cesse à la charge, de telle sorte que, m'apercevant que je brûlais ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, et de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée. J'en avais fait fumer les langues.

Nos provisions achevées et bien emballées, nous abandonnâmes la rivière Noire; et, après avoir traversé le Goucom à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la Neissena, rivière considérable, et que la marée enflait encore. Au-delà nous eûmes à franchir une montagne d'un difficile accès : elle était escarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelque accident; un pressentiment intérieur semblait me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre dans un moment tout le fruit de mes peines et de mes incroyables fatigues : la rupture d'une chaîne précipita un des charriots de la caravane du sommet jusqu'en bas. Après avoir ramassé nos effets, et rétabli chaque chose à sa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture qui regagna sans péril, dans une heure, ce qu'elle avait perdu en dix minutes.

A mesure que je m'éloignais des colonies et m'avançais dans les terres, tout prenait à mes regards une teinte nouvelle : les campagnes étaient plus magnifiques, le sol me semblait plus fécond et plus riche, la nature plus majestueuse et plus fière; la hauteur des monts offrait, de toutes parts, des sites et des points de vue charmants que je n'avais jamais rencontrés; ce contraste avec les terres arides et brûlées du Cap me faisait croire que j'en étais à plus de mille lieues.

Nous avancions, ayant toujours à l'ouest la grande chaîne couverte de bois que nous avions aperçue de fort loin. Après quatre heures et demie de marche, je fis halte près d'un petit ruisseau à environ trois lieues de la mer. Nous aperçûmes une quantité prodigieuse de poissons qui remontaient avec la marée. Lorsque nous la vîmes dans son instant de stagnation, je fis barrer le ruisseau avec le large filet de M. Mulder; je m'en servais pour la première fois; il était trop long, on le mit en double. Je passerais pour un exagérateur si je disais tout ce qu'il y resta de poisson lorsque la marée fut écoulée. Le filet en souffrit beaucoup.

On ne saurait choisir un emplacement plus utile et plus agréable que celui sur lequel je me trouvais alors pour établir et voir prospérer une colonie. La mer passe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, et pénètre dans les terres à plus de deux lieues



Calao.

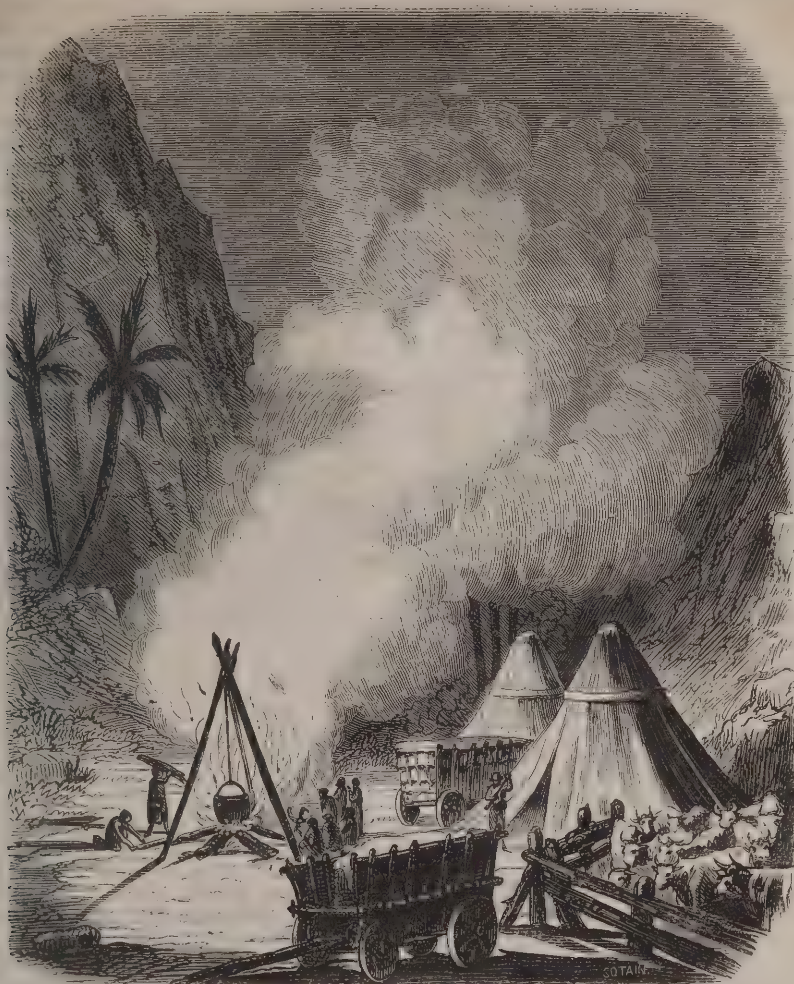
et demie ; le bassin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large ; toute la côte à droite et à gauche est bordée de rochers qui ne laissent aucune communication avec lui. Les terres sont vigoureuses et fertiles ; des eaux fraîches et limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'ouest ; ces montagnes, couronnées de bois superbes, se prolongent jusqu'au bassin par des retours et des sinuosités qui présentent cent bocages naturellement variés et plus agréables les uns que les autres. C'est sur ces bords que je trouvai beaucoup de petits hérons blancs de la même espèce que ceux qui sont envoyés de Cayenne, et que j'avais vus dans ma jeunesse à Surinam. J'y découvris aussi la grande aigrette ; mais elle y était plus rare. Les bois fournissent en abondance du menu gibier, du buffle et quelquefois des éléphants. On voit éparses à de longues distances deux ou trois misérables habitations réduites au triste et pénible commerce du bois et du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau pays jusqu'au 13. Nous traversâmes, par des chemins détestables, une forêt nommée *le Poort* ou *le Port :* de là, en sept heures de marche, nous nous rendîmes à la rivière de Witte-Dreft, ou du *gué blanc*. Je vis encore en divers endroits deux ou trois habitations non moins chétives que les autres ; l'éloignement et les risques de la route ne permettant que très rarement à ces malheureux colons, de conduire au Cap quelques bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, et sont par conséquent mal vendus et encore plus mal payés.

J'avançais toujours ; mais soit que les fatigues et les traverses multipliées que je venais d'éprouver coup sur coup eussent un peu dérangé ma santé, soit que je dusse payer le tribut à ces nouveaux climats, et que leur température eût agi sur moi fortement, je fus soudain frappé de maladie et de l'idée cruelle que je laisserais mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Après douze jours d'une transpiration abondante, le repos et la diète me rétablirent : je pris de l'exercice avec modération, je tranquillisai ma tête, et me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde.

Après mon parfait rétablissement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires : l'exercice et la chasse. Dès ma première course, je reconnus que nous étions flanqués d'une seconde rivière, le Keur-Boom, qui tombe des montagnes de l'ouest, et reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer ; son embouchure est à côté d'une baie connue des navigateurs sous le nom de *baie d'Angoa*, et nommée *Plettenberg* (1) depuis qu'un gouverneur du Cap voulut qu'on

(1) Levaillant écrit à tort Plettenberg, ainsi que le remarque M. Walckenaer. La même baie se nomme aussi *Bahia Formosa et Mossel-Bay.* A. M.



Une clairière commode où je plaçai mon camp.

gravât sur une colonne de pierre son nom, l'année et le jour de son arrivée.

Des troupeaux considérables de buffles venaient brouter sous nos yeux de l'autre côté du Keur-Boom : nous leur donnions la chasse, et nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal est extraordinairement farouche : c'est avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans les bois; mais en rase campagne, il n'est point redoutable : il craint et fuit la présence de l'homme. La façon la plus sûre de le prendre est de le faire harceler par quelques bons chiens : tandis qu'il s'occupe à se défendre, un coup de fusil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend raide sur la place. Ses cornes sont très grandes et divergentes: on dirait, par le rapprochement qui les unit sur le front, qu'elles sortent toutes de la même base; elles y forment une espèce de bourrelet. Le buffle est incomparablement plus fort et plus grand que les plus beaux bœufs d'Europe.

En général l'animal à cornes et à pied fourchu porte un œil hagard, ce qui le fait paraître terrible; mais ce n'est pas, comme dans les bêtes carnassières et sanguinaires, un signe de fureur : c'est au contraire un signe de crainte et d'effroi. Il n'a ni l'astuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du lion, du tigre, et même de l'éléphant; il n'en a nul besoin. Les végétaux dont il se nourrit ne portent point assez de chaleur dans ses entrailles; il est plus farouche, mais il est timide. Je ne vois rien dans ce contraste apparent qui blesse la nature, et j'y découvre un des caractères les plus frappants de l'homme.

Je n'avais point encore vu de près la baie très improprement dite Plettenberg; je fus surpris de voir que ce n'était qu'une rade très ouverte, et qui ne prend presque pas dans les terres. Elle est spacieuse; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller; l'ancrage en est sûr.

Il faut souvent peu de chose pour rendre le calme à notre âme : telle est l'heureuse instabilité de l'esprit humain! Cette terre que je revoyais avec le plus amer regret, et qui me semblait âpre et si triste, prit tout-à-coup une face nouvelle et riante. Je vis sous mes pas des traces d'une troupe d'éléphants qui devaient avoir passé le jour même; il n'en fallut pas davantage pour dissiper mes chagrins et me consoler du retard que j'éprouvais dans ma route : nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Nous ne perdions pas un seul moment de vue la trace des animaux; après quelques heures de fatigues et de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un espace assez étendu, il n'y avait que quelques arbrisseaux et du taillis. Nous nous arrêtons. Un de mes Hottentots qui était monté sur un arbre pour observer,

après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait signe en mettant un doigt sur la bouche de rester tranquilles; il nous indique avec la main qu'il ouvre et ferme plusieurs fois le nombre d'éléphants qu'il aperçoit. Il descend; on tient conseil, et nous prenons le dessous du vent pour approcher sans être découverts. Il me conduit si près à travers les broussailles qu'il me met en présence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainsi dire; je ne l'apercevais pas! non que la peur eût fasciné mes yeux; il fallait bien ici payer de sa personne et se préparer au danger. J'étais sur un petit tertre au-dessus de l'éléphant même : mon brave Hottentot avait beau me le montrer du doigt, et me répéter vingt fois d'un ton impatient et pressé, le voilà! Je ne le voyais toujours point; je portais la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avais à vingt pas au-dessous de moi pût être autre chose qu'une portion de rocher, puisque cette masse était entièrement immobile. A la fin, cependant, un léger mouvement frappa mes regards : la tête et les défenses de l'animal qu'effaçait son énorme corps se tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps et mon avantage en belles contemplations, je pose vite mon gros fusil sur son pivot, et lui lâche mon coup au milieu du front : il tombe mort; le bruit en fit sur-le-champ détaler une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'était plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battaient l'air en proportion de la vitesse qu'ils mettaient dans leur course : ce n'était là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenais plaisir à les examiner lorsqu'il en passa un à côté de nous qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens; aux excréments teints de sang qu'il répandit, je jugeai qu'il était dangereusement blessé; nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchait, se redressait, retombait; mais toujours à ses trousses, nous le faisions relever à coups de fusil. L'animal nous avait conduits dans de hautes broussailles parsemées çà et là de troncs d'arbres morts et renversés; au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avait tiré; un autre l'ajusta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'éléphant, et, gagnant au pied sur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étais qu'à vingt-cinq pas; je portais mon fusil qui pesait trente livres, outre mes munitions; je ne pouvais être aussi dispos que mes gens qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avait d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse et se tirer d'affaire. Je fuyais; mais l'éléphant gagnait à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accourait dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, et de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé; j'y étais à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle, et tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendait devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étais caché, j'aurais bien pu le tirer; mon fusil heureusement se trouvait chargé; mais la bête avait reçu inutilement tant d'atteintes; elle se présentait à moi si défavorablement que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile en attendant mon sort. Je l'observais cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie si je le voyais revenir à moi. Mes gens inquiets de leur maître m'appelaient de tous côtés; je me gardais bien de répondre; convaincus par mon silence qu'ils avaient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris et reviennent en désespérés; l'éléphant effrayé rebrousse aussitôt, et saute une seconde fois le tronc d'arbre à six pas au-dessous de moi sans m'avoir aperçu; c'est alors que me remettant en pied à mon tour, échauffé d'impatience, et voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant partout sur son passage des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Cependant la nuit approchait; nous nous hâtâmes de rejoindre l'éléphant que j'avais eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre présence écarta quelques vautours et plusieurs petits animaux carnassiers qui n'avaient point perdu de temps, et qui déjà commençaient à l'entamer : nous fîmes plusieurs feux. Les provisions nous manquaient : mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'éléphant; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe; j'en mangeais pour la première fois; mais je me promis bien que ce ne serait pas la dernière, car je ne trouvais rien de plus exquis.

Nos viandes bien sèches encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Caïman, où j'avais passé le 30 avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avais envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverser la chaîne des montagnes, à celle qu'ils nommaient *la Tête du Diable*, et nous en prîmes la route. Chemin faisant, je revis mon ancien camp de Pampœn-Kraal, et je lui jetai un dernier regard de complaisance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger sur une voiture la tête d'éléphant que j'avais disséquée, les défenses, tout ce que j'avais de préparé en oiseaux, insectes, etc., et laissant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles serviteurs, je me rendis avec mon charriot chez M. Mulder. Obligé de rebrousser chemin, comme on l'a vu, pour trouver un passage, je m'étais considérablement rapproché de sa demeure. Il se chargea de faire passer ma pacotille et de nouvelles lettres à M. Bœrs par la première occasion. Je pris enfin congé de sa vénérable famille que je ne devais plus revoir, et je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non sans beaucoup de peine et de fatigues; mais ce ne fut rien en comparaison de celles que nous causa sa descente; j'en fus effrayé : quand nous l'aperçûmes, d'abord chacun de nous se regarda sans proférer un seul mot comme des gens pris au piége sans s'y être attendus.

Ce n'était plus ce délicieux et fertile pays d'Auteniquoi; la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en séparait à jamais; elle ne pouvait plus nous offrir ces forêts majestueuses que nous avions si longtemps admirées; tout le revers de sa chaîne était hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci semblait porter à regret quelques plants chétifs et contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom*. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce pays et n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de *l'Ange-Kloof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au nord, je fis sept heures de marche en longeant cette vallée maudite, et nous traversâmes de nouveau le Keur-Boom; cette rivière n'est ici qu'un médiocre ruisseau; mais deux mois auparavant elle m'avait bien fait trembler, lorsqu'à son embouchure, pour aller chercher mon balbusard, je m'étais lancé avec trop de précipitation et avais failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec tristesse, après quelques campements non moins ennuyeux, et vingt-deux heures de marche, je passai une autre rivière encore qui porte bien son nom le *Krom-Rivier* ou *riviere courbe*. Elle fait tant de tours, que nous la trouvions sans cesse sur notre chemin; je la traversai dix fois. A mesure que nous avancions, les deux chaînes de montagnes paraissaient se rapprocher exprès; et le pays se rétrécissait considérablement; la vallée n'était presque plus qu'une ravine marécageuse, qui pendant six grandes lieues donna beaucoup de peine à mes bœufs; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier; mais ce fut pour la dernière. Il prenait sa route vers l'est où il va se jeter à la mer; et nous tournâmes enfin tout-à-fait au nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'était plus possible de nous suivre : je ne vou-

lais pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réussi ; je pensai qu'il était plus simple de lui laisser à lui-même le soin de sa conservation.

L'Ange-Kloof a, dans sa longueur, quelques misérables habitations qui ressemblent moins à la demeure des hommes qu'à des tanières d'animaux : on y nourrit un peu de bétail. Lorsque le vent d'est vient frapper ces contrées sauvages, le froid y est excessif ; je l'ai senti depuis le premier jour jusqu'au dernier ; nous avions tous les matins de la glace et des gelées blanches. Je ne sais pas combien cette vallée de désolation a de longueur précise ; mais je suis sûr d'avoir employé quarante-six heures de marche pour la traverser.

Après m'être avancé sept à huit lieues, je franchis la Diep-Rivier, ou *la rivière profonde*, et dix lieues plus loin, le 7 août, nous campâmes sur les bords de celle du Gamtoos, qui tire son nom d'un infortuné capitaine qui dans une tempête avait fait naufrage à son embouchure.

Combien nous fûmes dédommagés, à l'aspect de ce pays brillant et nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis plusieurs jours au milieu des chemins détestables et des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof !

Pendant que je m'amusais à tirer des oiseaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnaître et visiter leurs compatriotes que nous trouvâmes dans cette contrée. La connaissance fut bientôt liée avec cette horde sauvage ; je me rendis à mon tour auprès d'elle ; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les soirs, une grande quantité de lait. Ces gens étaient riches en bestiaux : ils me firent présent de quelques moutons ; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques bœufs, et, ne voulant point être en reste avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets et quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le kraal ; chacun eut bientôt sa chacune, et l'escadron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrais rencontrer des hippopotames ; je n'en avais point encore vu, et n'étais éloigné de la mer que de quatre ou cinq lieues : à portée, pour la première fois, de connaître cette espèce de quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière était si large, ses bords se trouvaient tellement obstrués par de grands arbres, que toutes mes peines et mes recherches furent inutiles. Je passais les journées le long du rivage ; pendant la nuit je me mettais à l'affût, dans l'espérance de les voir sortir de l'eau pour brouter ; jamais je n'eus la satisfaction d'en joindre ou même d'en voir un seul.

En revanche, l'éléphant et plus encore le buffle étaient si communs et si faciles à tuer que nous regorgions de vivres : j'en fournissais abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armés qu'eux, je faisais la chasse uniquement pour eux : je les obligeais de toutes façons. C'est ainsi qu'au milieu des déserts de l'Afrique, j'introduisais les usages et les belles manières des nations civilisées de l'Europe.

Tant que je restai dans ce canton, je variai mes campements avec mes occupations ; mais toujours je m'attachai aux bords riants du Gamtoos ; j'y fis une ample moisson de raretés, et ma collection s'y accrut sensiblement.

Le 11 septembre, à six heures du matin, nous décampâmes ; j'en avais donné connaissance à la horde voisine ; c'était avec le plus vif regret qu'elle nous voyait partir ; moi-même je m'en séparais avec peine ; ces bonnes gens m'avaient inspiré de l'attachement.

Après le départ de la horde, nous continuâmes notre route ; mais un gros orage nous força d'arrêter à Galgebos : nous allâmes à deux lieues de là passer la rivière Van-Staade, et dételer à sept heures sur le bord d'une mare qui pouvait abreuver toute la caravane.

Le temps, qui avait été orageux, ayant changé, nous abandonnâmes notre mare, et vers le milieu de la journée, après avoir traversé les deux rivières nommées, l'une la Petite et l'autre la Grande *Swartz-Kops* (1), je fis dételer sur le bord de cette dernière. Je venais d'apercevoir des empreintes que je ne connaissais pas : quelques-uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'assurèrent que c'étaient des pas de rhinocéros. Nous avions, sur cette seconde rivière qui était considérable, une autre horde de sauvages ; le kraal était composé de neuf à dix huttes, et fourni de cinquante à soixante personnes tout au plus. Ces gens me conseillèrent de ne point passer la rivière Rossiman qui coule près de la côte ; ils me disaient qu'il était plus à propos de couper sur ma gauche et de gagner davantage l'intérieur du pays, pour éviter une troupe nombreuse de Cafres qui jetait l'alarme et mettait tout à feu et à sang dans le canton. Nous ne vîmes rien paraître qui dût nous inquiéter : convaincu que nous n'avions pour le moment rien à redouter de ces Cafres si terribles, dès le moment je fis lever le camp, et nous quittâmes le Swartz-Kops.

La horde des Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposait d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Cafrerie : lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre et de se mettre sous la protection de mon camp. Quoique dans le fond je fusse enchanté de leur proposition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le dessein de les tenir sous ma dépendance, que de rassurer mes gens par ce simulacre imposant et de stimuler leur courage. Je ne pouvais rien désirer de plus favorable ; je renforçais ma petite troupe, et j'avais par-dessus les ressources particulières de cette horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvait faire face à des nuées de sagaies (2), et rendre nuls tous les efforts d'une armée de sauvages, si j'étais bien secondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées, empaquetées et mises avec les autres effets sur le dos des bœufs auxiliaires.

Mes trois voitures suivaient avec le reste de mes gens tous armés : monté moi-même sur mon meilleur cheval, pour avoir l'œil à tout, je galopais sur les ailes, à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte où j'étais sans cesse de quelque embuscade imprévue. J'étais armé de toutes pièces : je portais une paire de pistolets à deux coups dans les poches de mes culottes, une autre paire pareille à ma ceinture, mon fusil à deux coups sur l'arçon de ma selle, un grand sabre à mon côté, et un crit ou poignard à la boutonnière de ma veste ; j'avais dix coups à tirer dans le moment.

Cette caravane en marche était un spectacle unique, amusant, je pourrais dire magnifique. Les sinuosités qu'elle était obligée de faire en suivant les détours des rochers et des buissons, lui donnaient continuellement de nouvelles formes, et ce point de vue variait à chaque instant. Quelquefois elle disparaissait entièrement à mes regards, et tout-à-coup, du haut d'un tertre, je découvrais à vue d'oiseau dans le lointain mon avant-garde qui s'avançait lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivait sans tumulte et dans le plus bel ordre les traces de ceux qui les avaient précédés, n'était encore qu'à mes pieds. Les femmes donnaient à téter, à manger et à boire à leurs enfants assis à côté d'elles sur leurs bœufs ; les uns pleuraient, d'autres chantaient ou riaient ; les hommes, en fumant une pipe sociale, causaient entre eux et n'avaient plus l'air de gens qui fuient pleins d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Après une heure et demie de marche, je fis halte ; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il fallait pour ramasser une bonne provision de sel sur les bords d'un lac d'eau salée qui se trouvait dans notre chemin ; et deux lieues plus loin, je pris les devants pour aller

(1) La Petite Tête-Noire et la Grande Tête-Noire. A. M.
(2) Espèce de lance dont se servent les Cafres avec beaucoup d'adresse. A. M.

visiter une habitation que j'apercevais à notre gauche. Elle avait été saccagée et brûlée par les Cafres; il n'en existait plus que quelques pans de murs tout noircis et calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un désert! Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée sur les bords du Kouga; nous y plantâmes le piquet.

Le 23, après six heures de marche, nous arrivâmes à une grande et belle rivière appelée *Sondag*, qui coulait à plein bord; le temps tournait à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement nous fit prendre le parti de traverser sur des radeaux. Je fis couper le bois nécessaire pour cette construction, et même celui qu'il nous fallait pour l'entourage ordinaire de nos bestiaux lorsque nous serions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets et la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, sous la conduite de Swanepoël; les bestiaux passèrent à la nage, comme ils avaient fait dans les occasions précédentes; et le jour suivant, avec le reste de la troupe et des effets, je traversai à mon tour le torrent sur mon radeau. Les préparatifs, l'exécution et le rétablissement de toutes choses nous occupèrent jusqu'au dernier du mois.

Le Sondag est un fleuve qui prend sa source dans de hautes montagnes presque toujours couvertes de neige, ce qui les a fait nommer *Sneuwe-Bergen* ou *montagnes de Neige* : je les avais au nord sur ma gauche. Le fleuve, grossi par différentes petites rivières qui se joignent à lui, va se jeter et se perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étais.

Le 1er octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé : après sept heures de marche, nous nous reposâmes un moment sur les ruines d'une habitation délaissée comme l'autre, et non moins triste et lugubre. A quatre heures du soir, nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux cette nuit-là d'avoir de grands feux : quelques hyènes et deux lions nous vinrent visiter, et mirent tous nos bestiaux en désordre. Nous passâmes toute la nuit sur pied; il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes et non interrompues pour parvenir à les éloigner, tant ils montraient d'acharnement.

A la pointe du jour, nous vîmes une si grande quantité de gazelles, que je résolus d'employer la journée entière à en faire la chasse. Nos provisions commençaient à manquer, et demandaient à être renouvelées plus souvent : nous fûmes assez heureux de tuer sept de ces gazelles.

En quatre heures, nous traversâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte; puis, rafraîchis par un orage qui semblait arriver à souhait, après quatre autres heures nous campâmes pour passer la nuit. Nous vîmes, toujours chemin faisant, quelques habitations désertes, dont les propriétaires, sans doute, étaient du nombre des confédérés. Le sol, dans cet endroit, me parut généralement bon; les montagnes étaient couvertes de beaux arbres, les plaines, parsemées de mimosa-inlotica, regorgeaient de gazelles et de gnous.

Je me mis en route dans la matinée. Après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier, ou rivière du Poisson. La chaleur était excessive; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendait le chemin fort pénible pour les bœufs : nous côtoyions toujours les bords de la rivière. A trois cents pas de son cours, la fatigue nous força de nous arrêter; il n'était encore que quatre heures du soir. Tandis qu'on faisait les préparatifs ordinaires pour se procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'aperçus les restes d'un kraal de Cafres, et je fus curieux de l'aller visiter. J'y vis quelques cabanes assez bien conservées, les autres étaient entièrement détruites; mais un spectacle plus triste frappa mes regards : je reconnus des ossements humains. Leur vétusté me fit croire qu'ils provenaient des malheureux dont les colons avaient fait leurs premières victimes, et que cette expédition datait des commencements de cette injuste guerre.

Mes gens se répandirent sur les bords de la rivière. Nous allumâmes quelques branchages, et fîmes cuire sur des charbons le foie des coudoux que je venais de tuer. Je ne sais si ce fut l'effet de la faim ou de la délicatesse du mets, je me rappelle que sans autre assaisonnement, sans pain (il y avait longtemps que je n'en mangeais plus), je ne pouvais m'en rassasier, et que c'est là un des plus délicieux repas que j'aie faits de ma vie.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de son bord autant qu'il nous était possible, et dans le plus grand silence : nous marchâmes ainsi trois bonnes heures sans avoir rien découvert. Enfin, nous reconnûmes le pas d'un hippopotame qui devait avoir passé là pendant la nuit; nous suivîmes cette trace l'espace d'une heure et demie; elle nous conduisit à l'endroit où l'animal s'était jeté à l'eau : à l'instant, nous nous distribuâmes le long du bord, à quelque distance les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui était le plus éloigné : nous courûmes à lui. Il avait vu et tiré l'animal; mais il l'avait manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas longtemps sans le voir reparaître et l'entendre respirer : toute sa tête était hors de l'eau; mais il avait gagné vers la rive opposée. La rivière était fort large; deux de mes gens se mirent à la nage et la traversèrent dans l'espoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu, s'ils ne pouvaient l'amener à notre portée. Cette épreuve réussit complétement; mais l'hippopotame montrait tant de défiance qu'à peine pour respirer sortait-il le bout du nez hors de l'eau; changeant de place à tout instant, il ne se remontrait jamais dans l'endroit où nous l'attendions; il replongeait si souvent et si vite qu'il ne donnait pas même le temps de l'ajuster : déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint. Les deux Hottentots qui avaient passé la rivière n'avaient point de fusil; l'animal rusé, qui remarquait qu'on ne tirait point de leur côté, s'y tenait de préférence. Je fis partir Pit, celui de mes chasseurs qui en dernier lieu venait de remporter le prix au blanc; je lui commandai de passer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, et surtout de ne point tirer sans être sûr de son coup. Il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence. L'animal qui, de l'autre bord, se sentait hors de notre portée, n'avait point de défiance, levait quelquefois sa tête presque entière hors de l'eau : dans un de ces moments, Pit l'ajusta si bien que l'hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il était bien touché, j'en étais certain. Il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, et se débattant convulsivement : c'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine. Il s'enfonça de nouveau et ne reparut plus que vingt-sept minutes après; il était mort et dérivait au courant. Nos nageurs allèrent à lui et le poussèrent de notre côté jusqu'au bout du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune lorsque nous vîmes enfin ce monstrueux animal en notre possession. Mais mon monde et moi avions nos motifs qui ne se ressemblaient guère : la gourmandise le présentait aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils allaient se gorger, tandis que la curiosité l'offrait à mon esprit comme un objet intéressant d'histoire naturelle que je ne connaissais encore que par les livres et les gravures.

Arrivé chez les Gonaquois, je remarquai une jeune fille de seize ans, confondue dans la foule, et qui montrait moins d'empressement à partager les joyaux que je distribuais à ses compagnes que de curiosité pour ma personne: elle m'examinait avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise. Je lui trouvai la figure charmante; elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde : sa taille élégante et svelte et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau d'Albane : c'était la plus jeune des Grâces sous la figure d'une Hottentote.

Les impressions de la beauté sont universelles ; c'est une souveraine dont l'empire est partout : je sentis à la prodigalité de mes présents que je pliais un peu sous sa puissance. Ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à moi : je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs, qui la parait à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge, dont elle s'enveloppa la tête. Dans cet accoutrement elle était ce qu'en langage précieux on dirait délicieuse. Je me faisais un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui était restée à la horde. Elle montra du doigt sa mère, et m'apprit qu'elle n'avait plus de père. Je la fatiguais de questions, tant je trouvais de charme dans ses réponses. Rien n'égalait le plaisir que j'avais à la voir, si ce n'était celui que je prenais à l'entendre. Je lui demandai de rester avec moi, et lui fis toutes sortes de promesses. Mais quand je lui parlai surtout de l'emmener dans mon pays, où toutes les femmes sont des reines, et commandent à des hordes puissantes d'esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, et se livra sans façon à quelques mouvements d'impatience et d'humeur. Un monarque n'eût pas vaincu sa résistance, et le chagrin que lui causait la seule idée d'abandonner sa famille et sa horde. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui aurait lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi : elle me montra un couteau que j'y avais laissé par hasard ; je m'empressai de le lui offrir ; elle le remit sur-le-champ à sa mère.

Elle était sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle ; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son mouchoir, qui lui plaisait beaucoup. J'ouvris mon nécessaire et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle ; elle s'y regarda très attentivement et même avec complaisance : elle montrait assez par ses gestes et ses attitudes variées combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustements, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la horde pour me venir voir, elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie ; je les lui fis laver et bien essuyer ; mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature, qui l'avait créée très jolie. Quelque adresse que je misse dans mes raisonnements, quel que fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse, si fugitif et si léger, elle tenait à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, et j'y consentis. Elle profitait à merveille de la faveur qu'elle s'était doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisait plaisir ; je me laissais toujours entraîner ; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avais, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avaient aussi tentée ; le brillant des cailloux du Rhin parlait à ses yeux : j'aurais été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirais-je pas en ce moment les plus misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureusement c'était la seule paire que je possédasse ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étaient absolument nécessaires ; de ce moment il n'en fut plus question. Elle avait le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus ; il suffisait que j'eusse une fois dit non pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvais son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, et très insignifiant pour mon esprit ; je la débaptisai et la nommai *Narina*, qui signifie *fleur* en langage hottentot. Je la priai de conserver ce beau nom, qui lui convenait à mille égards (1) ; elle me promit de le porter tant qu'elle vivrait, comme un souvenir de mon passage dans son pays et comme un témoignage de son amour ; car ce sentiment déjà ne lui était plus étranger, et dans son langage naïf et touchant elle me faisait assez connaître tout ce qu'a d'impérieux la première impression de la nature, et qu'au fond des déserts d'Afrique il ne fallait pas même oser pour être heureux.

J'avais fait tuer un mouton et cuire une bonne quantité de notre hippopotame pour régaler nos hôtes : ils se livrèrent à tous les accès de la gaîté ; tout le monde dansa. Mes Hottentots, en hommes polis et galants, régalèrent de leur musique les sauvages ; les virtuoses firent entendre le goura, le jnoumjnoum, le rabouquin ; l'heureuse guimbarde ne fut point oubliée : cet instrument nouveau produisit sur les assistants la plus vive sensation ; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'essayer ; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'instrument, qu'elle trouva détestable.

Toute cette journée se passa en fêtes, en folies. Mes gens distribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avais fait particulièrement donner. Je vis avec plaisir que Narina n'en pouvait boire ; cette sobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je déteste cette liqueur, et m'étonne comment nos femmes bravent ainsi par gentillesse le plus dégoûtant des poisons.

Je songeai à faire ramasser de bonne heure le bois nécessaire pour nos feux ; cette opération ne fut pas longue ; les Gonaquois se mirent de la partie, et firent une ample provision pour eux-mêmes, car je leur avais permis de rester jusqu'au lendemain, et leur avais assigné, pour passer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé et du café. Narina prenait goût au thé, mais la couleur du café lui donnait de l'aversion pour cette liqueur : je mis la main sur ses yeux, et lui fis avaler une demi-tasse ; elle la trouva bonne, mais elle retournait de préférence au thé ; elle y revenait même fort souvent : c'était de sa part une finesse dont je feignais de ne m'être pas aperçu, et qui m'amusait beaucoup. Je suis persuadé que cette boisson ne flattait pas infiniment son goût ; mais elle se dépêchait de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avait vu y jeter.

Après ce goûter frugal, et les scènes piquantes qu'il me procurait, on se remit à la danse, et vers minuit le besoin du repos fit cesser les plaisirs.

Depuis quelque temps je couchais dans mon charriot pour éviter l'humidité des nuits ; je fis au chef des Gonaquois la politesse de le garder dans mon camp, et j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

Le lecteur s'attend bien sans doute à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyait toute la horde dans l'enceinte que je lui avais prescrite, et il ne croira point à ma continence. Narina se tenait près de moi et ne songeait guère à quitter son ami..... Je lui montrai sa mère et ses compagnes qui s'éloignaient de nous, et..... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour passer la nuit auprès de ces Gonaquois et les défendre contre l'approche des animaux carnassiers ; lorsque tout le monde se fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laissât plus entrer ni sortir personne.

(1) L'Anglais Barrow, qui avait changé le nom de Haabas en celui de Kaabas, pouvait bien à son tour chercher vainement la belle sauvage appelée Narina ; il trouva cependant les Gonaquois ou Ghonaquos dans les mêmes lieux que notre voyageur, douze ans après celui-ci. M. Walckenaer regarde comme empreint de la vérité locale l'épisode de Narina, et comme peignant mieux qu'une simple description les mœurs de ces sauvages. A. M.

A mon réveil, j'allai visiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençait à peine à briller; roulés en peloton sous leurs kros (1), ils étaient tous plongés dans le plus profond sommeil. Narina était avec sa mère, sur une natte que je leur avais fait donner pour les garantir de l'humidité : les sept autres femmes entassées les unes près des autres formaient un groupe plaisant; on ne voyait ni pieds ni têtes ; tout était caché sous la couverture. Je leur souhaitai le bonjour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles; je vis aussitôt toutes ces têtes effrayées sortir de dessous leurs kros et m'offrir le plus comique des tableaux : cependant quelques-uns des dormeurs ne se réveillèrent point, ce qui ne doit pas surprendre; car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, et j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fît sentir.

Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes; je n'y trouvai que les hommes; toutes les femmes avaient disparu : on m'apprit qu'elles venaient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher; leurs voix et leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste : je me glissai doucement entre les arbres et les broussailles, et j'arrivai tout près du bord sans être aperçu ; elles nageaient toutes, folâtrant au milieu des eaux, et plongeant avec une adresse merveilleuse.

Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai en me présentant à elles fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, et ne montraient plus que le bout du nez ; je m'étais assis sur leurs habillements entassés; je prenais plaisir à les persiffler, et leur faisais voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher. La mère de Narina riait aux éclats de l'embarras de ses compagnes, ainsi prises au dépourvu. Elle était sortie de l'eau plus tôt que les autres, et se reposait sous un arbre en les attendant : elles me supplièrent longtemps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne leur restait qu'un parti qu'elles saisirent avec une adresse dont je fus étonné. Elles connaissaient tout l'ascendant qu'avait sur moi la belle Narina : sa mère lui lança son tablier et son kros; elle s'habilla dans l'eau et vint bientôt à moi de l'air le plus tendre et le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques moments à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtements : je feignis d'y mettre un peu de résistance; mais, me prenant par la main, Narina réussit à m'entraîner avec elle jusqu'à ce qu'étant hors de vue, elle cria à ses compagnes qu'elles pouvaient sortir de l'eau et s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiarisés. Narina folâtrant aussi librement avec moi qu'elle l'eût fait avec son frère, ses parents, ses compagnes; elle me plaisantait à sa manière, me tourmentait d'une façon très piquante, tantôt luttant de force avec moi pour se débarrasser de mes bras, tantôt franchissant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges fossés : jeune et vigoureux alors, depuis longtemps rompu aux travaux les plus pénibles, et menant une vie plus dure mille fois que ces sauvages mêmes, j'eusse défié nos hercules d'Europe; mais soit que l'habitude et un reste de galanterie me fissent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, soit qu'en effet elle eût plus d'adresse et les mouvements plus souples, elle m'aurait contraint à lui demander grâce, et je pliais sous ses efforts; mais surtout lorsque échappée à mes agaceries et mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défiait à la course et venait à s'élancer, avec quelle vitesse elle parcourait les chemins et par cent détours revenait se cacher à la lisière du bois et me surprenait au passage !

Différents oiseaux que je voyais voltiger dans la forêt me forçaient à tous moments d'y rentrer : c'était le seul moyen qui me restât d'apaiser les fougues de ma jeune sauvage : rien n'égalait le plaisir qu'elle éprouvait à me voir tirer des coups de fusil; je ne les lui épargnais pas, et, dans dans cette seule cour e, j'abattis une vingtaine d'oiseaux. Je n'avais point emmené de chien : Narina en faisait aisément l'office, saisissait admirablement bien les pièces qui n'étaient que blessées. Cependant je commençais à perdre de vue mon camp et je m'étais laissé entraîner un peu loin : tous ces jeux et les espiègleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, et ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon et la meilleure réponse au tour si plaisant que je venais de lui jouer, il n'y avait qu'un moment, au bord de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre son cours, qui me reconduisait infailliblement à mon camp : un héron que je venais de tirer s'était abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnait le milieu et allait m'échapper ; j'en eusse été d'autant plus désolé qu'un de ses pareils, que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer, avait été un jour, par la négligence d'un de mes gens, cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étais à mi-corps dans la rivière; mais embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, et n'ayant pas encore oublié l'accident du Keur-Boom, je répugnais à me laisser entraîner plus avant. Narina, qui s'aperçut de mon embarras et me voyait m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large : en un clin d'œil elle s'élance à la nage; je rejoins la terre que je venais de quitter; la cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle et m'invite à le venir chercher. Après cent débats et les plus vives instances, loin de le rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, et de là me nargue à son aise et se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais point nager; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit il ne pouvait s'en rencontrer de plus mortifiante et qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation.

Lorsque je vis que je ne pouvais rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière et de l'attendre patiemment : elle fut bientôt lasse elle-même; elle se remit à la nage et revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étais. Rien ne l'effrayait de ma part; pendant sa traversée je l'avais plusieurs fois couchée en joue : elle n'en était que plus folle et plus entêtée à me refuser mon héron. Nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma tente.

Haabas se disposait à partir; je le fis dîner avec tout son monde, et lui donnai en particulier une petite provision de tabac, ce qui lui fit grand plaisir; Narina me promit de m'apporter du lait et de m'amener sa sœur.

Dans les trente-six heures que je venais de passer avec ces Gonaquois, j'avais eu le temps de faire des observations qui me devenaient utiles, particulièrement sur leur parler : j'avais remarqué qu'ils clapent la langue comme les autres Hottentots; avec un idiome semblable, ils avaient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différaient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air et des formes plus nobles.

Lorsqu'ils abordent quelqu'un, ils présentent la main en disant *tabé* (je vous salue) ; ce mot et cette cérémonie qui sont en usage chez les Cafres n'ont point lieu chez les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'usages, de mœurs, et même de con-

(1) Manteaux de peaux de différents quadrupèdes dont se servent généralement tous les Hottentots, soit pour se vêtir de jour, soit pour se couvrir pendant la nuit. A. M.

formation, le voisinage de la grande Cafrerie et les éclaircissements que j'ai reçus par la suite, m'ont convaincu que ces hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Cafre et du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux nations, qui se seront antérieurement croisées.

Après avoir visité la terre Natal et la Cafrerie, je revins au Cap et pris de nouvelles dispositions pour mon second voyage dans l'intérieur.

SECOND VOYAGE.

Voyage dans le pays des petits et grands Namaquois.

J'étais de retour au cap de Bonne-Espérance, et déjà je méditais un autre voyage. Seize mois de courses et de chasses continuelles dans l'intérieur de l'Afrique méridionale n'avaient pu ralentir mon zèle ni combler tous mes souhaits : cette passion, toujours plus impérieuse, d'accroître mes connaissances en histoire naturelle, naissait de la multitude même de celles que je venais d'amasser.

L'amitié obtint avant tout mes hommages. Je revis, j'embrassai, je serrai contre mon cœur ce respectable Bœrs, dont la santé m'avait causé tant d'alarmes, lorsque j'étais encore à cent cinquante lieues du Cap et campé sur les bords du Kriga. C'est à lui, c'est au soin qu'il prit de m'attirer dans sa maison après mon désastre dans la baie de Saldanha, que je devais tous les trésors d'un voyage aussi curieux. Il mit beaucoup d'empressement à vérifier l'état des caisses que je rapportais avec moi; déjà même il avait employé les plus grandes précautions à débarrasser celles que je lui avais adressées d'avance. Un zèle ingénieux lui avait suggéré des moyens de conservation dont j'étais étonné; il s'était fait naturaliste pour m'obliger.

Le bruit de mon retour fut bientôt répandu dans le Cap. Une foule d'oisifs accourut de toutes parts, pour demander à voir ce qu'on appelait mes nouvelles curiosités. Presque toute la maison de Bœrs se métamorphosa en un cabinet d'histoire naturelle; ce genre de décoration, aussi brillant que nouveau, attira bientôt tant de monde, qu'on eût dit que cette maison était le rendez-vous général de toute la ville, elle ne désemplissait pas.

Mes journées se trouvaient utilement et presque entièrement remplies à classer, à entretenir mon cabinet, à méditer sur les moyens d'en remplir les lacunes, à former un système suivi qui pût un jour, au sein de la vieillesse, me dédommager de l'impuissance d'en aller chercher les éléments à leur source, et ne vînt mêler aucun regret au souvenir d'une épreuve qu'on ne peut recommencer qu'en recommençant sa vie. Je me promettais en idée, dans ce second voyage, de plus grandes jouissances que dans le premier. La boussole de l'expérience devait cette fois guider ma marche, et m'aplanir de terribles obstacles. On verra jusqu'où peut s'étendre notre prévoyance, et si un nouveau précipice n'est pas souvent voisin du précipice auquel on échappe.

J'avais en partie disposé tout ce qui m'était nécessaire pour partir; le moment de sortir du Cap n'arrivait pas assez tôt à mon gré. Un homme que j'attendais avec une mortelle impatience, que je n'avais point vu depuis mon retour, sans lequel je ne me promettais ni plaisir ni sûreté, tout-à-coup se présente à mes yeux : c'était Klaas. Il y avait alors chez le fiscal compagnie nombreuse et choisie. Klaas jouissait partout d'une grande renommée. Associé à mes travaux, et chargé plus particulièrement d'en exécuter les plans, je n'avais point tari d'éloges sur ce conseiller fidèle; son arrivée subite excita la plus vive curiosité dans la maison de Bœrs.

Klaas resta peu de temps auprès de moi; son trésor déjà commençait à l'embarrasser. La femme que je lui avais donnée occupait en ce moment son esprit; il se montrait empressé de déposer dans ses mains sa richesse. Lorsque je me fus assuré que mes autres compagnons de voyage, çà et là dispersés dans le voisinage de sa horde, vivaient heureux et tranquilles; que mes bestiaux étaient en bon état, mes charriots et mes ustensiles à couvert et bien soignés; que toute ma caravane, en un mot, n'attendait qu'un signal pour se mettre en route, j'embrassai mon fidèle adjudant et le laissai partir.

Il fallut encore une fois se séparer des bons et incomparables Slaber : je promis à ces âmes célestes de venir plus d'une fois me réunir à elles dans mes diverses promenades aux environs du Cap; j'ai tenu parole. Cette demeure auguste et silencieuse, comme un aimant indomptable, m'attirait souvent de fort loin; je n'éprouvais pas un sujet de plaisir ou de joie que je n'accourusse aussitôt le déposer dans le sein de cette famille chérie.

Le vieux Swanepoel était un des hommes qui m'étaient le plus attachés et qui m'avaient rendu le plus de services au sein des dangers : j'avais dépêché vers lui un de mes camarades pour lui dire de me venir trouver au Cap; il y était accouru. Je plaçais au rang des premiers devoirs le soin de récompenser son amitié pour moi, et j'allais lui donner une grande preuve de la mienne en lui annonçant que nous allions repartir.

Lorsque Swanepoel eut un peu calmé ses sens et qu'il fut en état de m'entendre, je lui confiai mes projets, et lui promis de l'emmener avec moi. A la vérité, son grand âge et la fatigue du premier voyage, l'incertitude même et les difficultés de celui que j'allais entreprendre, ne me permettaient guère de le conduire aussi loin; mais la colonie m'offrait un assez vaste champ pour que je me montrasse empressé d'user encore une fois de ses bons offices.

Je pris ma route par la Hollande-Hottentote; de là je me proposais de parcourir tous les points de la colonie jusqu'aux Vingt-quatre Rivières, de revenir ensuite au Cap par le Swart-Land, où je me serais encore une fois reposé chez mon incomparable ami Slaber.

En visitant le Fransche-Hoeck, je ne revis pas non plus sans intérêt cette race de réfugiés français, naguère persécutés dans leur injuste patrie, dépouillés, proscrits, avilis, chassés par elle comme des hordes de misérables; victimes du fanatisme et de l'intolérance, et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques gouvernements voisins qui leur permirent d'aller arracher aux côtes de l'Afrique une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre Eloignés de la France, qui a rejeté ses enfants, ils ont presque oublié son langage, hélas! et n'ont pas perdu son souvenir : leurs usages même se sont fondus dans les usages hollandais; ils ne diffèrent plus guère des autres colons; la trace originelle est perdue; on ne les reconnaîtrait à rien, s'ils n'avaient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure presque toujours blonde des habitants de la colonie hollandaise.

Du Rooye-Zand, je passai dans le canton des Vingt-quatre Rivières, le plus agréable, sans contredit, de toute la Compagnie hollandaise : il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé; on juge aisément, à l'abondance de ses eaux, à quel point ce terrain est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des saignées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes;



De tous côtés enfin, régnaient l'abandon, le silence et le néant.

les habitants mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux si favorables aux moissons. Nulle part, dans la colonie, les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle ; il y règne une douce fraîcheur, dont la vue seule, dans ce pays brûlé, flatte l'œil du voyageur, charme son imagination, et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre Rivières sont l'Eden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citronniers, de pampelmoes; le parfum des fleurs charme délicieusement l'odorat ; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige : les regards se promènent au loin sur un horizon magnifique ; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers que terminent de hautes montagnes dont la tête va se perdre dans les nues.

Dans ce site enchanteur, on rencontre sous ses pas tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir, qu'on y voudrait fixer à jamais sa demeure ; les habitations y sont plus rapprochées ; elles s'y amassent insensiblement : je ne désespère pas qu'elles n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre Rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

Je me proposais de revenir à la ville par le Swart-Land, et de passer quelques jours chez mes bons amis, je dois dire chez mes bons parents les Slaber. Entre autres divertissements auxquels nous avions coutume de nous livrer ensemble, il en est un qui m'étonna étrangement lorsqu'on me l'eut proposé et que j'en eus fait l'épreuve. On me promit de me procurer des oiseaux qui m'étaient inconnus ou qui manquaient à ma collection.

Mon guide attela les bœufs ; nous partîmes : lui, avec ce long et énorme fouet dont se servent les colons ; moi, avec un simple bâton qui me servait de canne. Il prit en main la charrue, et se mit à tracer un sillon. A peine eut-il tranché la terre, que je vis arriver de toutes parts une multitude immense de petits oiseaux qui voltigeaient jusqu'auprès du soc même, et qui le suivaient avec avidité. Ils fondent sur la terre éparse pour y dévorer des crysalides, des vermisseaux, tous les insectes que le soc mettait à découvert.

Sans autre préambule, Slaber me demande tranquillement quel est parmi ces oiseaux celui que je désire ; j'en désigne un à tout hasard, et crois qu'on me persiffle : aussitôt, déployant son fouet immense, c'est celui-là même qu'il atteint dans la foule. Vingt fois de suite je mets son adresse à l'épreuve, et vingt fois l'oiseau indiqué est abattu d'un seul coup.

Je parcourus tour-à-tour le Stellen-Bosch, le



Je le tuai au moment où il remontait à la surface de l'eau pour respirer.

Fransche-Hoeck, toute la Hollande-Hottentote, la Draaken-Steyn, le Bobke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre Rivières et le Swart-Land. Ces différents pays ne m'offrirent aucuns détails bien intéressants, à l'exception des sites, qui tous cependant le cédaient en beauté à beaucoup d'autres que j'avais visités, et particulièrement à celui des Vingt-quatre Rivières. Quant aux mœurs, je l'ai déjà dit, à quelques nuances près, elles sont partout les mêmes : beaucoup de monotonie, de simplicité, de paresse et d'impassibilité.

Voyage à la baie de Saldanha.

J'étais parvenu à déterminer mon ami Bœrs à partir avec moi; une circonstance imprévue vint hâter notre résolution : on avait apporté au Cap la nouvelle qu'un vaisseau français dont l'équipage s'était révolté avait relâché dans la baie de Saldanha. Cette nouvelle regardait particulièrement Percheron, en sa qualité de commissaire de la marine. Obligé par sa place de se rendre à la baie pour y constater le délit et remédier au mal s'il était possible, il sut que nous allions faire à peu près sa route; et en conséquence il demanda à Bœrs une place dans sa voiture, et fut de la partie. Nous partîmes sur un charriot de chasse attelé de six chevaux.

Cette première incursion demandait à peine une petite journée, et semblait ne devoir nous retenir que le temps de se montrer aux révoltés; mais des accidents de route et la chasse nous retinrent plus longtemps.

Nous arrivâmes fort tard à la maison patriarcale du bon Slaber. Ce fut un bouleversement général dès qu'on nous eut embrassés : tout le monde s'empressait à l'envi de nous fêter, et certes, je ne pouvais me cacher toute la part qu'avait dans ces caresses le plus ancien des commensaux : les charmantes filles surtout mettaient une grâce touchante à le servir.

J'accompagnai le lendemain Percheron au vaisseau français dont l'équipage s'était révolté; mais à notre retour chez Slaber, nous n'y trouvâmes plus Bœrs; il était parti pour le Cap. Nous le rejoignîmes deux jours après, car il allait retourner en Europe. Je reçus ses adieux le 25 octobre 1783, et il me laissa deux fusils et deux chevaux pour mes voyages.

Privé ainsi de mon ami le plus généreux, je cherchai à me distraire par de nouvelles promenades aux environs du Cap. Je montai au sommet de la montagne de la Table.

Vue dans l'éloignement et à une certaine distance, la montagne paraît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien

que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé, en même temps, d'aspérités, de proéminences, de hautes roches qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue est celle qui regarde la ville. Dénué d'instruments, il ne m'était guère possible d'en mesurer exactement l'étendue : en la parcourant plusieurs fois à pied, chaque fois je vis que, pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me fallait près de vingt minutes, ce qui annonçait une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupais de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phénomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des observateurs : c'était la formation d'un de ces orages du sud-est, produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la Table, et qu'on appelle vulgairement *la Perruque*, ainsi que je l'ai dit dans mon premier voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause, et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci s'annonça par une traînée de brouillards que nous vîmes balayer la surface de la mer; il s'avançait vers nous en passant par dessus la baie Falso; son approche m'annonçait une des tempêtes les plus terribles. J'étais vers cette partie de la montagne qui, déjà séparée de la Table par l'action progressive et continue des éboulements, des pluies et des vents, prend le nom particulier de *Diable*, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La traînée, en s'avançant, couvrit bientôt toute la vallée de la baie Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch; et puis, grossissant à vue d'œil, l'orage ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table; et, en moins de deux heures, il s'accrut au point que non-seulement il couvrit la partie du terrain qui nous séparait du Diable, mais encore nous enveloppa nous-mêmes de toutes parts. Cette brume était si dense qu'on ne pouvait rien distinguer à un pied loin de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne semblait point troublée; je ne sentais pas un souffle de vent; en revanche mes habits se mouillaient insensiblement.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que lorsque ces nuages venaient se répandre sur la Table, ils n'en couvraient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restait pure et intacte. Je savais encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent, dans ces temps brumeux, un colon qui part de la ville pour se rendre à la baie Falso peut choisir à son gré, ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvais sur la montagne au moment que le nuage s'appesantissait sur elle, je pouvais aisément m'assurer quelle partie était couverte, quelle autre ne l'était pas; puisque, étant dans le nuage même, je n'avais qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serais sorti. C'est ce que je fis en m'avançant vers l'ouest du plateau; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau, que je me trouvai tout-à-coup sous les rayons d'un soleil ardent, et sous un ciel de toutes parts très serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards le spectacle du plus bel horizon que j'aie jamais considéré : je distinguais toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blaw Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg; la ville se trouvait presque perpendiculairement sous mes pieds; mais lorsque avec ma lunette je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'aperçus qu'elles étaient tournées en tous sens ce qui m'annonçait que le plus grand calme y régnait ainsi que sur la montagne, où il n'y avait pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormaient dans une immobilité profonde.

La baie étalait un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvait alors une rafale très violente qui ne s'étendait point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me semblaient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre, tous ceux qui se trouvaient à l'ancre étaient, au contraire. agités par un vent très violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable, dans un espace si peu étendu, il résultait entre l'une et l'autre une très grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paraissait magique, puisqu'il m'offrait dans un même cadre, et sans intermédiaire, le calme et la tempête.

Du pied de la Table à la pointe d'Afrique, on ne compte ordinairement que huit lieues par la route ordinaire; moi, par les détours, j'en avais bien fait vingt-cinq à trente, mais je n'éprouvai aucun encombre, et j'arrivai enfin à ce promontoire redoutable, le plus célèbre et le plus orageux de tous ceux de l'ancien monde. Les dangers de la mer presque toujours en fureur l'avaient fait appeler, par les premiers navigateurs portugais, *cap des Tourmentes;* nom funeste auquel ils substituèrent bientôt le nom plus consolant de *cap de Bonne-Espérance*, quand, en ouvrant à leurs yeux l'océan Indien, il offrit à leur cupidité barbare la possession et les trésors de la plus riche contrée du globe.

Mon voyage s'acheva heureusement, et de retour à la ville du Cap je me disposai à d'autres excursions.

Bientôt je me remis en marche pour gagner *le Groene-Kloof* ou *la vallée Verte*, canton ainsi nommé à cause de l'excellence et de la beauté de ses pâturages. C'est un des postes de la Compagnie, et c'est là qu'elle fait engraisser des bœufs, tant pour la fourniture des boucheries de la ville que pour l'approvisionnement des vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. Le jour suivant, je traversai le Bavians-Berg et le Dassen-Berg, et j'entrai dans le Swart-Land. Quoique les chemins fussent toujours également mauvais, cependant ils cessaient d'être dangereux pour mes voitures, parce que nous marchions sur le sable. Sûr de n'avoir plus à craindre qu'elles versassent, et impatienté de la lenteur avec laquelle elles avançaient, je piquai mon cheval, et pris les devants pour arriver chez mon ami Slaber.

C'était chez Slaber que j'avais donné rendez-vous à Klaas : il était arrivé la veille avec plusieurs Hottentots, ses camarades, gens sûrs qu'il avait choisis pour m'accompagner.

Au Cap les mœurs européennes ont introduit dans les sociétés les différents jeux usités en Europe, mais ces jeux sont inconnus dans les colonies : malgré la vie inactive et le désœuvrement habituel des habitants, on n'y voit nulle part ni cartes ni dés; leur seul plaisir est la chasse, encore s'y livrent-ils en général avec indolence, à moins qu'ils n'aient pour spectateurs et pour compagnons des étrangers plus emportés qu'eux.

Je fus donc régalé de la chasse : tous les tireurs du voisinage furent appelés; nous battîmes pendant plusieurs jours toutes les campagnes des environs. De leur côté les filles de Slaber n'oubliaient pas leur hôte, et jamais à la cour d'Alcinoüs on ne fut l'objet de soins plus assidus et plus touchants.

Départ de l'habitation de Slaber.

J'avais fixé au 15 juin mon départ de l'habitation de Slaber. Le 14 je fis une revue générale de mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur général Swanepoel, j'avais avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très bien harnachés étaient un don de Bœrs, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois char-

riots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à cornes suffisaient au service actuel. Je comptais en augmenter le nombre à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendrait nécessaire d'en avoir davantage; et par les échanges, je pouvais me les procurer à meilleur compte. Le coq, qui dans mon premier voyage m'avait procuré quelques instants de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci; et, afin qu'il fût plus heureux que n'avait été l'autre, je venais de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirais pour ma société, j'emmenai mon singe Keès : Keès qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, semblait y avoir perdu sa gaîté; mais qui, depuis le moment où il s'était revu libre, se livrait chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Il est aisé, dans la partie méridionale de l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est-à-dire en janvier, où le jour est de quatorze heures; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le désirerait. Or, telle était à peu près l'époque où je me mettais en route. D'ailleurs, obligé de traverser la colonie, je devais m'attendre à être retenu de toutes parts par les instances et la politesse des colons; et en effet c'est ce qui m'arriva le premier jour.

Le deuxième jour je campai sur les bords de la rivière de Berg, et le lendemain je la laissai heureusement derrière moi.

Cette rivière, qui a son embouchure dans la baie de Sainte-Hélène, et, selon Kolbe, bien au-delà, borne à l'est et au nord le canton nommé *Swart-Land*, ou pays noir, quoique les terres ne soient rien moins que noires : elles sont, au contraire, sablonneuses, et produisent malgré cela toutes sortes de grains, à l'exception de l'avoine, qui ne croît nulle part dans les colonies, et qu'on remplace par l'orge pour les chevaux. Dans le Swart-Land, ces animaux n'ont, avec leur orge, d'autre nourriture que la menue paille. Aussi en été, quand l'herbe vient à manquer par le dessèchement des rivières et des ruisseaux, est-on obligé de faire passer les bœufs dans des contrées moins arides, et de ne conserver à l'habitation que ceux qui sont absolument nécessaires, soit pour la culture des terres, soit pour le transport des grains à la ville.

Au nord-est du Swart-Land, est le charmant et fertile canton des Vingt-quatre Rivières. C'était avec un plaisir nouveau que je revoyais ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale; ces campagnes riantes dont j'ai donné ailleurs la description, ces bosquets odoriférants d'orangers et de pampelmoes qui séparent les habitations entre elles, et qui font regretter qu'elles se présentent toujours trop tôt.

Bientôt je réussis à tuer un anhinga, oiseau à cou de serpent que les Hottentots appellent *slangehals-voogel*, dénomination qui le caractérise d'un manière bien simple et bien vraie. « L'anhinga, comme le dit Buffon, nous offre un reptile enté sur le corps d'un oiseau. » En effet, il n'est personne qui, en apercevant seulement la tête et le cou d'un anhinga, dont le reste du corps est caché dans le feuillage de l'arbre où il s'est perché, ne le prenne pour un de ces serpents grimpants aux arbres; et la méprise est d'autant plus facile, que tous ses mouvements tortilleux prêtent singulièrement à l'illusion.

La colonie de Vingt-quatre Rivières doit son nom à une rivière qui la traverse, et elle-même a été appelée ainsi, parce qu'elle reçoit un grand nombre de petits ruisseaux avec lesquels elle va se décharger dans le Berg-Rivier. Cette grande quantité d'eau, par les arrosements faciles qu'elle peut procurer, est ce qui contribue le plus à la fertilité du canton.

J'étais à un quart de lieue de la rivière de Kruys, quand la nuit vint me surprendre; plus prudent, j'aurais campé où je me trouvais; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le serait jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avais triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avait surpris; je montai dans mon charriot et me jetai sur mon matelas pour me reposer un moment.

Lorsque nous nous fûmes approchés, nous vîmes sur le rivage un cachalot long de quarante à cinquante pieds. Il était à plus de cent pas de la mer, et sans doute avait été jeté là par les vagues. Certes, la mer avait éprouvé une terrible tourmente pour lancer à cette distance une masse aussi énorme. Elle était attaquée par différents oiseaux carnassiers, par beaucoup de corbeaux, et surtout par diverses espèces de ces petits quadrupèdes, du genre des fouines et des putois, qu'on désigne au Cap sous le nom général de *muyshond*. Tous la rongeaient à l'envi; déjà même elle était en partie dévorée; cependant notre approche troubla la gaîté de ce bon repas : les oiseaux s'envolèrent; les muys-honden s'enfuirent; il n'y eut que les corbeaux, genre de carnivore plus opiniâtre que tout autre, qui ne voulurent pas quitter leur proie, et qui même, sans s'effrayer de notre visite, volaient autour de nous et sur nos têtes, en poussant des croassements affreux.

A plus de quinze pieds autour de la baleine, le sable était imbibé de son huile que la chaleur du soleil faisait découler. La perte de cette graisse ainsi répandue paraissait affliger beaucoup mes Hottentots; ils regrettaient de n'avoir point à leur portée l'un de mes charriots avec une douzaine de barriques pour les remplir de cette huile qui eût fait leur bonheur pendant toute la route. Cependant comme un grand désir éveille bientôt l'industrie, ils songèrent à leurs gazelles, et me demandèrent la permission d'en disposer; puis, retournant au lieu où ils les avaient cachées, les écorchèrent, s'en firent des outres, dont chacune put contenir jusqu'à quarante livres d'huile.

Retour au camp. Perte de mes attelages.

L'âpreté du froid nous avait empêchés de dormir la nuit précédente ; celle-ci ne fut pas plus heureuse. Une pluie violente qui survint éteignit constamment nos feux sans qu'il fût possible de les rallumer. Je pris donc le parti de revenir à mon camp sans délai, par le chemin le plus court. Nous y arrivâmes vers le soir.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la rivière des Eléphants ne s'étaient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop ; ou du moins, s'il avait subi un orage, comme la vase du rocher l'indiquait, cette irrigation légère avait été trop faible pour que l'effet en fût devenu sensible sur le terrain.

Partout il montrait une aridité affreuse dont rien ne m'annonçait le terme. A l'ouest était une plaine immense, qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offrait de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue nappe de terre aride, sur laquelle perçaient de loin en loin quelques plantes grasses et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées bordait tristement l'horizon; de tous côtés, enfin, régnaient l'abandon, le silence et le néant.

Voyage dans le pays des petits et grands Namaquois.

Ma destinée, depuis quelque temps, était d'être ballotté sans cesse du désespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'allégresse; c'étaient des pas de bœufs. Ces vestiges prouvaient qu'un troupeau de bêtes à cornes avait passé par là.

Je continuai ma pénible marche, et au bout de quelques heures j'entendis le bruit de quelques gros-

ses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tous mes sens, en un moment dilatés d'aise et de joie, se rouvrirent à la vie. Couché sur le dos, je recueillis avec volupté les gouttes que le hasard faisait tomber. Chacune d'elles paraissait un baume rafraîchissant sur ma langue desséchée et sur mon palais. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts; elle tomba trois heures par torrents, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessait de gronder sur nos têtes. Tout mon monde courait çà et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné; ils se sentaient revivre; on eût dit qu'ils cherchaient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage.

Nous arrivâmes enfin dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà d'un réservoir nous aperçûmes quelques individus de cette peuplade occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignements, car, ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvais trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitaient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin était une horde de leur nation, dans laquelle vivait une femme blanche à qui appartenaient les troupeaux qu'ils gardaient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche était debout devant la sienne; elle avait, comme les Namaquoises, un vêtement de peaux tannées; mais elle ne portait point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Ses enfants n'avaient, comme leur mère, que des peaux pour vêtements; et sans leurs longs cheveux, je les aurais pris, à leur teint rembruni par le soleil, pour des enfants de Namaquois, et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parlaient que la langue namaquoise.

Le soir de mon arrivée, il y eut bal; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auraient pu m'amuser une première fois; mais j'avais entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que faiblement.

Une autre incommodité plus insupportable encore, et qui distinguait ce lieu si fortuné, c'était des milliards de mouches et de moucherons. Ils formaient des nuées dont le kraal se trouvait enveloppé et les huttes remplies. Mes charriots et mes tentes en furent même tellement inondés que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantait tant la bonté, fût stérile, il nourrissait pourtant en animaux domestiques les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres, dont chacune me donnait par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches; et elles ne me coûtèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est; mais par l'éducation qu'ils reçoivent, ils sont partagés en trois classes, savoir : bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre. Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies, et ils se dressent de même; seulement, je remarquerai que les bœufs de monture, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère que pour la vitesse : on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre (*bakely-osse*), ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois, et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes (1). Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces et les plus indomptables; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi, et à sa vue, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds, les déchirent à coups de cornes, et les poursuivent, même dans leur fuite, jusqu'à ce qu'ils les aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer; et jamais une hyène, quelque affamée qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons, aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même temps, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue graisseuse qui distingue ceux du Cap et des colonies.

Description du pays des petits Namaquois. Caractère physique et moral de ces peuples.

Le pays des petits Namaquois s'étend, en longitude, depuis les montagnes du Camis jusqu'à la mer occidentale; et en latitude, depuis le Namero jusqu'aux bords de la Grande-Rivière. D'après les renseignements que j'ai pu prendre sur le nombre des habitants de toute cette contrée, c'est, je crois, porter sa population à son plus haut point que de lui accorder six mille âmes; mais des insultes et des attaques trop fréquentes des Boschjesmen, et plus que cela l'aridité du sol, la diminuent annuellement; un jour peut-être même, la race de ce peuple s'éteindra et sera anéantie comme tant d'autres de l'Afrique méridionale.

Les femmes de la horde avaient accueilli très favorablement mes Hottentots. Cette communication eut des suites très douces, et mit mes gens à portée de voir des attraits fort singuliers; mais plusieurs d'entre eux poussèrent l'indiscrétion jusqu'à dévoiler les tendres mystères de l'amour : ils vinrent me dire à l'oreille que quelques-unes d'elles avaient ce prolongement bizarre dont j'ai donné la description dans mon premier voyage.

Après avoir franchi une montagne, nous pûmes apercevoir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout était sable et cailloux : à peine, de loin en loin, découvrait-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe.

J'aspirais avec l'impatience de l'affliction au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disait ne jamais tarir et dont on m'avait peint les bords si agréables et si riants. Nous l'atteignîmes enfin. Il offrait un coup d'œil majestueux; et, en effet, sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, était celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris.

Ses bords, dans une grande largeur, étaient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité, qu'ils y formaient une sorte de forêt : c'étaient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes *sabris*, des abricotiers sauvages dont les fruits égalaient en bonté nos abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres; et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe, et que nous nommâmes *raisins sauvages*. Tout cela était peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étaient point encore connus.

Le voisinage de la rivière attirait dans la plaine une

(1) Cela existait peut-être du temps de Kolbe. A. M.

quantité considérable de gibier qui nous promettait une nourriture suffisante. Nous avions en abondance des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudoux, des autruches et des oiseaux de toute espèce. D'ailleurs la pêche nous offrait encore une ressource ; la rivière était fort poissonneuse ; elle contenait aussi beaucoup d'hippopotames : de tout côté je les entendais mugir et souffler. Curieux de les observer, je montai sur la pointe d'une roche élevée qui avançait dans le fleuve, et j'en vis un marcher et se promener au fond de l'eau ; mais je remarquai que sa couleur qui, lorsqu'il est sec, se montre grisâtre, et qui, lorsqu'il n'est qu'humide et mouillé, paraît bleuâtre, semblait alors d'un bleu très foncé. Je le tuai au moment qu'il remontait à la surface de l'eau pour respirer. Mes gens, accourus au coup, le poussèrent au rivage. C'était une femelle très vieille : dans leur surprise, et pour exprimer sa grosseur, ils l'appelèrent la grand'mère du fleuve.

Dans l'impossibilité où nous étions de côtoyer le fleuve, à cause des forêts d'arbres qui le bordaient, il fut résolu que nous retournerions sur nos pas jusqu'à la fontaine des Zèbres, que de là, perçant au nord, nous viendrions le regagner. Arrivés à la fontaine, nous indiquâmes à mes chasseurs la route que nous allions tenir, afin qu'à leur retour ils pussent nous retrouver ; et tandis qu'ils partaient avec les équipages de Schoenmaker, nous avançâmes de notre côté.

Trois heures de marche suffirent pour nous ramener aux bois qui bordent le fleuve ; mais en y entrant nous aperçûmes, non sans effroi, les traces toutes fraîches de deux lions, que nous jugeâmes mâle et femelle, et qui par conséquent étaient fixés dans ce canton. Le voisinage de ces deux terribles hôtes nous donnait lieu de craindre quelque attaque dans la nuit, et nous obligeait à redoubler de surveillance, et surtout à tenir autour de mon camp de grands feux allumés pour les écarter ; mais la nuit approchait, et peut-être n'était-il pas aisé de trouver promptement la quantité de bois sec qu'exigeaient ces feux.

Un heureux hasard nous en fournit par-delà nos besoins. Le fleuve, dans ses débordements, avait entraîné beaucoup d'arbres de toute grandeur et de toute espèce. A deux cents pas de nous était un énorme mimosa qui en avait arrêté un grand nombre. Ils s'y étaient amoncelés en pile, et formaient un bûcher naturel et d'une immense grosseur.

Mes gens, sans se donner la peine de prendre ce qui leur était nécessaire, y mirent le feu, et en un instant nous eûmes un incendie qui dura non-seulement pendant la nuit entière, mais fort avant encore dans la matinée du lendemain.

Je passai la rivière sur mon radeau avec mon Klaas et les deux Caminouquois ; mais à peine avions-nous pris terre qu'à nos yeux se présenta un spectacle bien désolant : c'était une sagaie ensanglantée, près de laquelle gisait le cadavre d'un homme qui avait été dévoré en grande partie par un lion.

Départ de l'auteur pour le pays des grands Namaquois. Son arrivée à la rivière des Lions. Il tue des girafes.

Je fixai mon départ au 28 octobre, et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nombre desquels était Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel.

J'arrivai bientôt au milieu d'une horde de Namaquois. Le chef était venu au-devant de moi, selon la coutume, accompagné d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma troupe ; et tandis qu'elle les apprêtait, j'allai visiter le kraal.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs ; un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa le fleuve à la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière à une certaine distance et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière ; moi seul je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avaient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi, les uns en poussant de grands cris, les autres en tirant de temps en temps des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveraient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eûmes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de temps nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étaient mis à mort ; et les gens de la horde étaient ravis de joie. A l'exception de quelques morceaux que je réservai pour mes gens, j'abandonnai au kraal les deux animaux entiers. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnaissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

Le jour suivant, après quelques heures de marche, nous aperçûmes au détour d'une colline sept girafes qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble ; la septième, coupée par mes chiens, s'écarta d'un autre côté. Je parvins à l'atteindre, et d'un coup de carabine je la renversai.

Qui croirait qu'une conquête pareille excita dans mon âme des transports voisins de la folie ! Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle : je ne pouvais me rassasier de la contempler ; j'en mesurais l'énorme hauteur. Je reportais avec étonnement mes regards de l'animal détruit à l'instrument destructeur. J'appelais, je rappelais tour-à-tour mes gens ; et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesants et de plus dangereux animaux encore, je venais le premier de tuer celui-ci ; j'en allais enrichir l'histoire naturelle ; j'allais détruire des romans, et fonder à mon tour une vérité (1).

Arrivée chez les grands Namaquois. Description de ces peuples.

En entrant dans la contrée des Namaquois, mon intention était surtout de vérifier tout ce qu'on en dit au Cap. Que de contes n'avais-je pas entendu faire sur cette nation ! Que de choses merveilleuses sur ses mœurs, ses arts, ses trésors, etc. ! Déjà mon lecteur sait à quoi s'en tenir sur ses prétendues mines d'or et d'argent : eh bien, il en est de ses arts et de ses lois comme de ses mines.

La taille des grands Namaquois est plus haute que celle des autres peuplades hottentotes ; ils paraissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement. Mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui des épaules descendent jusqu'à terre, contribue à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on dirait des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce

(1) En effet, Levaillant est le premier qui ait rapporté en Europe une peau de girafe. A. M.

que le nez est moins écrasé, et la pommette des joues moins proéminente; mais leur physionomie froide et sans traits, leur air flegmatique et impassible leur donnent un caractère particulier, auquel on les distingue.

Les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croirait qu'elles sont d'une pâte différente. Il est aisé de concevoir que, malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Je ne sais si je dois rapporter ici un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et qui, comme beaucoup d'autres, n'a de fondement que leur ignorance : c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau, et même, comme leurs idées de pudeur sont sur certains points différentes des nôtres, ils la font, sans aucune précaution, vis-à-vis de leurs filles.

Quand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume, ils m'ont répondu, en vrais sauvages, que c'était pour fermer une ouverture à l'eau qui pourrait entrer dans leur corps. Et ce qui prouve combien les préventions de l'ignorance sont extravagantes et même contradictoires, c'est que les femmes, en pareil cas, ne se lient ni ne se bouchent aucune partie du corps, quelque accès qu'elles paraissent offrir à l'élément liquide.

Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvements qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui ; il n'y met ni joie ni grâces; et sans l'excessive gaîté des femmes, ce serait la danse des morts.

C'était le 14 janvier que nous étions venus camper sur les bords de la rivière des Poissons. Pendant mon séjour dans cette contrée, j'avais changé souvent de campement, afin d'y trouver, suivant mes diverses stations, des objets nouveaux : et en effet elle m'avait fourni, seulement en oiseaux, plus de quatre-vingts espèces différentes, dont dix étaient nouvelles.

Il m'en coûtait de quitter un canton aussi agréable, et qui, indépendamment de ce qu'il ajoutait à mes collections, m'assurait une surabondance de vivres pour mes gens. Enfin cependant, le **24**, j'annonçai mon départ, mais ma caravane étant venue en troupe me demander quelque temps encore pour achever la préparation de notre provision d'un rhinocéros que nous avions tué, je retardai de trois jours. Ce retard fut employé avec beaucoup d'ardeur. Tous, hommes et femmes, travaillèrent sans relâche sur l'animal; et quand je partis, ils regrettaient beaucoup d'en laisser encore bien plus qu'ils n'en emportaient.

La tribu des Houzouanas, chez laquelle je me rendis ensuite, me donna lieu de faire diverses remarques. L'Houzouana est d'une très petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent à une force et à une agilité surprenantes certain air d'assurance, d'audace et de fierté qui en impose et qui me plaisait infiniment. De toutes les races de sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une âme aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

La chaleur du climat dans lequel vit l'Houzouana le dispensant de tout vêtement, il est pendant toute l'année entièrement nu, à l'exception d'un très petit jackal attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand des sables brûlants de la plaine il se transporte au milieu des neiges et des frimas de ses montagnes, il ne semble point s'apercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot; elle est coupée verticalement par le milieu ; de sorte qu'une hutte hottentote en ferait deux d'Houzouanas.

Naturellement agile et dispos, l'Houzouana se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons les plus hauts; et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse.

J'avais déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la *partie inférieure du dos* se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avait dans leur jeunesse. L'Houzouana ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourrait croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières c'est une excroissance tardive, et en quelque sorte une infirmité de vieillesse, tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, un caractère originel.

Séparation d'avec les Houzouanas.

A mon départ de l'Orange, je m'étais muni d'un grand nombre d'outres, que j'avais fait faire avec des peaux de mouton, à l'imitation de celles qu'avaient imaginées mes gens pour leur huile de cachalot. C'étaient les femmes qui s'en chargeaient; et elles les portaient sur le dos, attachées à des bretelles, ou suspendues à un bâton qu'elles tenaient à deux par un bout. Mais depuis que les Houzouanas firent partie de ma caravane, ils eurent la galanterie de soulager les femmes de ce fardeau, et tant qu'ils voyagèrent avec moi, ce furent toujours eux qui le portèrent.

La chaîne des montagnes avait sa direction au sud. J'employai deux jours entiers à la suivre, et partout j'y trouvai des pâturages pour mes bestiaux et de l'eau des roches pour nous. Mais cette route contrariait le désir que j'avais de me jeter plus avant dans l'ouest, afin de me rapprocher des bords de la mer.

Au jour fixé, nous partîmes de grand matin, et ne fîmes halte qu'à neuf heures du soir. Nos bœufs, comme je m'y étais attendu, n'avaient trouvé dans la route point d'eau et peu d'herbe; et après une journée aussi pénible, il leur fallut encore passer la nuit à jeun.

Quant à nous, les Houzouanas avaient eu la sage précaution de remplir toutes mes outres de l'eau des roches. Mais on peut s'imaginer ce qu'était une boisson battue pendant tout un jour, chaude comme de la lessive, et qui, ayant contracté l'odeur et le goût des peaux dans lesquelles elle était renfermée, semblait plus propre à faire vomir qu'à rafraîchir et à désaltérer.

Heureusement j'avais conservé quelques cruchons de vin et de bière qui, s'étant aigris par la chaleur et le ballottement, étaient devenus un vinaigre assez bon au milieu d'un désert. J'en versais quelques cuillerées dans les mauvaises eaux que souvent nous avions à boire, et cette acidité, en corrigeant leur saveur désagréable, les rendait plus saines.

Vers les cinq heures après midi, nous arrivâmes dans le voisinage de la horde ; les bœufs et les chiens, sentant l'eau, se détachèrent de nous à l'instant; et, prenant le galop sans qu'on pût ni les rappeler ni les retenir, ils se portèrent à toutes jambes vers le kraal. Leur odorat ne les avait point trompés : ils trouvèrent effectivement des puits, mais ces puits étaient fermés, et ils se virent réduits à flairer et à tourner tout autour sans pouvoir s'y désaltérer.

Retour au camp. Arrivée de l'auteur chez les Gheyssiquois. Mœurs de cette horde.

Quand le vent fut tout-à-fait apaisé, les animaux sauvages, et surtout les zèbres isabelles, reparurent dans la plaine. Depuis longtemps j'étais très empressé d'avoir un de ceux-ci, et malgré tous mes efforts, je

n'avais pu encore réussir. J'employai de nouveau une journée tout entière à les chasser; je les poursuivis même jusqu'à plus de sept lieues de la horde, mais il me fut impossible de les joindre; et après bien des fatigues inutiles, je me vis obligé d'y renoncer.

Ce quadrupède farouche et inabordable est, avec quelques oiseaux du haut vol, le seul de tous les animaux d'Afrique que j'aie vu sans pouvoir me le procurer. Ne l'ayant point eu en ma puissance, je n'ai rien à en dire que ce que j'en ai écrit ailleurs.

Je ne quittai point la horde sans y prendre des guides. Ceux-ci, par une traite de sept ou huit lieues, me conduisirent vers un torrent desséché, sur les bords duquel ils me laissèrent, et qu'ils m'assurèrent être cette rivière du Lion que j'avais traversée plus à l'est dans le commencement de mon départ. S'il est difficile en Afrique de s'assurer du cours d'une rivière qui coule, il l'est bien plus encore pour celle qui est entièrement à sec. Je m'en suis rapporté aux sauvages sur le nom de celle-ci, et c'est d'après leur témoignage que je l'ai indiquée sur ma carte. Au reste je doute très fort que ce soit la même rivière; mais il pourrait bien se faire que c'en soit encore une autre à laquelle on ait donné le nom de Lion, comme il y a en effet dans cette partie de l'Afrique plusieurs rivières ou torrents qui ont cette dénomination. Il suffit d'ailleurs qu'un colon rencontre un lion, un éléphant, un buffle ou tout autre animal sur le bord d'une rivière, pour lui en donner aussitôt le nom; et voilà comme il se trouve au cap de Bonne-Espérance plusieurs rivières des Eléphants, des Buffles, des Lions, ainsi que plusieurs *Zout-Rivieren*, ou rivières salées, etc., ce qui est bien capable de produire quelques erreurs géographiques, surtout dans un pays aussi montagneux, et où il est impossible de suivre le bord des rivières.

Des bords de celle-ci nous nous dirigeâmes, par le plus court chemin, vers l'Orange: nous n'y arrivâmes qu'au milieu de la nuit; mais la joie de retrouver enfin la rivière sur laquelle était mon camp répandit dans ma caravane une ivresse qui tenait de la folie, et qui, prolongée jusqu'au jour, nous empêcha tous de nous livrer au sommeil.

Après plusieurs journées de marche nous arrivâmes chez les Gheyssiquois.

A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clapement de son langage, il est de nation hottentote; il a des caractères qui le rapprochent du Gonaquois. Je croirais même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il est le produit du Namaquois et du Cafre, comme le Gonaquois est le produit du Cafre et du Hottentot.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement qu'est pratiquée la semi-castration; et elle l'est sans exception dans toutes leurs hordes, ainsi que me l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifiée par moi-même, et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment; il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les sauvages au retranchement dont il s'agit, les voyageurs ne sont pas d'accord; les uns l'attribuent au désir de se rendre plus agiles à la course, les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce.

Départ pour le Cap. Excursions chez les Petits Namaquois. Retour au Cap.

Il y avait cinq semaines que je m'étais établi dans l'ermitage de Schoenmacker. Je le quittai enfin pour me rendre à une horde de petits Namaquois, située à cinq lieues de notre camp; on y préparait une grande chasse aux gazelles spring-bock. Le chef nous invita à être de la partie, ne doutant pas qu'avec nos armes nous contribuerions beaucoup au succès de cette chasse. J'acceptai avec plaisir, autant pour leur rendre service que pour être encore témoin d'une battue du genre de celles dont j'ai déjà eu occasion de parler ailleurs: celle-ci pouvait peut-être offrir des détails nouveaux et des manœuvres particulières. La partie fut remise au lendemain. Tous, hommes, femmes et enfants étaient occupés, travaillaient avec ardeur aux préparatifs.

Je regagnai les montagnes, parce que de leurs sommets pouvant découvrir la rivière des Eléphants où devait être arrivée ma caravane, il m'était plus aisé de me diriger dans ma route. Nous eûmes encore trois jours de marche, sans autre intérêt qu'une nuit passée près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les fruits sont nommés dans le pays *wolfs-griff*, ou *poison des loups*.

Ce nom leur vient de la propriété qu'ils ont, étant torréfiés, de faire mourir les animaux carnassiers qui en mangent. On les grille comme du café; on les pulvérise de même, et l'on en saupoudre des viandes qu'on expose pendant la nuit à la voracité de ces animaux. C'est surtout pour l'hyène et le jackal qu'est destiné cet appât. Dès qu'ils en ont mangé, ils enflent prodigieusement, et meurent plus ou moins promptement, selon la quantité qu'ils en ont pris. Enfin nous aperçûmes de grands arbres qui, par leurs sinuosités, paraissaient border une rivière. Ne doutant pas que ce ne fût la rivière des Eléphants, nous descendîmes les montagnes pour nous rendre sur ses rives.

Dans l'impatience où j'étais de regagner le Cap, ce détour, qui allait me coûter plusieurs journées de marche, me contrariait beaucoup. Néanmoins, forcé par la nécessité, il fallut m'y résoudre. En deux jours j'arrivai dans le Verloore Vallay, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière peu considérable de dunes de sable.

Le lac et ses bords étant couverts d'oiseaux de toute espèce, je me flattais d'y trouver, pour la collection de mon cabinet, de quoi me dédommager des contrariétés de la route. En effet, j'y vis non-seulement tous les oiseaux que je venais de rencontrer sur la Rivière Verte, mais encore les foulques d'Europe, différentes espèces de grèbes, spécialement celle qui est connue des naturalistes sous le nom de grèbe cornu, enfin une espèce particulière de manchots.

Après avoir visité la baie de Sainte-Hélène, je me rendis, en suivant le rivage de la mer, dans celle de Saldanha. Cette baie et celle de Sainte Hélène étaient toutes deux remplies de cachalots.

En quittant Saldanha je marchai vers l'habitation de mon vénérable ami Slaber. Son aimable et bonne famille, prévenue de mon retour par les gens de mes chariots, et instruite de mon arrivée par un de mes chasseurs envoyés en avant, vint à ma rencontre. Je fus surpris de ne pas voir mon bon ami Slaber au milieu de ses enfants. Ils m'apprirent que depuis mon départ, attaqué d'une dyssenterie cruelle, il ne tenait presque plus à la vie.

Swanepoel, en revenant du Cap, m'apportait des nouvelles de mes amis et des lettres d'Europe, entre autres une de mon respectable ami Bœrs, qui m'annonçait son arrivée en Europe, après la traversée la plus heureuse. Non content de m'avoir été aussi utile pendant son séjour au Cap, il m'apprenait qu'il m'avait de nouveau recommandé à tous ses amis, et plus particulièrement au nouveau fiscal.

Après une absence de seize mois, passés dans les déserts d'Afrique, j'arrivai au Cap, où monsieur et madame Gordon m'attendaient. Je fus reçu comme un ami, un frère, un fils, ce qu'on a de plus cher, et jamais l'amitié de ces hôtes bienfaisants ne s'est démentie un seul instant.

Mon premier soin, dès que j'eus ma liberté, fut de m'informer s'il y avait dans le port quelque vaisseau qui s'apprêtât à mettre à la voile pour l'Europe. Il s'en trouvait un dont je profitai pour écrire à M. Temminck, et le remercier de ce qu'il avait fait pour moi.

Pendant mon séjour au Cap, le vaisseau négrier ar-

riva dans la rade ; il m'apportait des lettres de mon ami Temminck qui me réitérait encore tout ce qu'il m'avait déjà écrit précédemment au sujet du voyage de Madagascar ; mais l'Europe alors attira toutes mes pensées, et j'en repris le chemin.

Je montai *le Gange* qui était commandé par le capitaine Paardekooper. Nous appareillâmes de False-Baye le 24 juillet 1784, accompagnés par quatre autres vaisseaux de la Compagnie.

Le 4 octobre, nous passâmes à la vue des îles désertes de Flores et Corves, dont nous longeâmes la côte à la portée du mousquet.

Enfin, le 1er novembre, nous eûmes connaissance des côtes de l'Europe. Nous entrâmes enfin dans la rade de Flessingue, où nous mouillâmes à côté du même vaisseau qui m'avait conduit au cap de Bonne-Espérance, et que la Compagnie hollandaise avait racheté des Anglais qui, comme on sait, l'avaient pris lors de son départ du Cap pour Ceylan. A peine arrivé à terre, je louai une barque, au moyen de laquelle je me rendis sans délai, avec tous mes effets, à Amsterdam. J'allai me jeter dans les bras de mes bons amis Bœrs et Temminck ; quelques jours après je partis pour Paris, où j'arrivai dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années.



Girafe.

FIN DES VOYAGES DE LEVAILLANT.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.

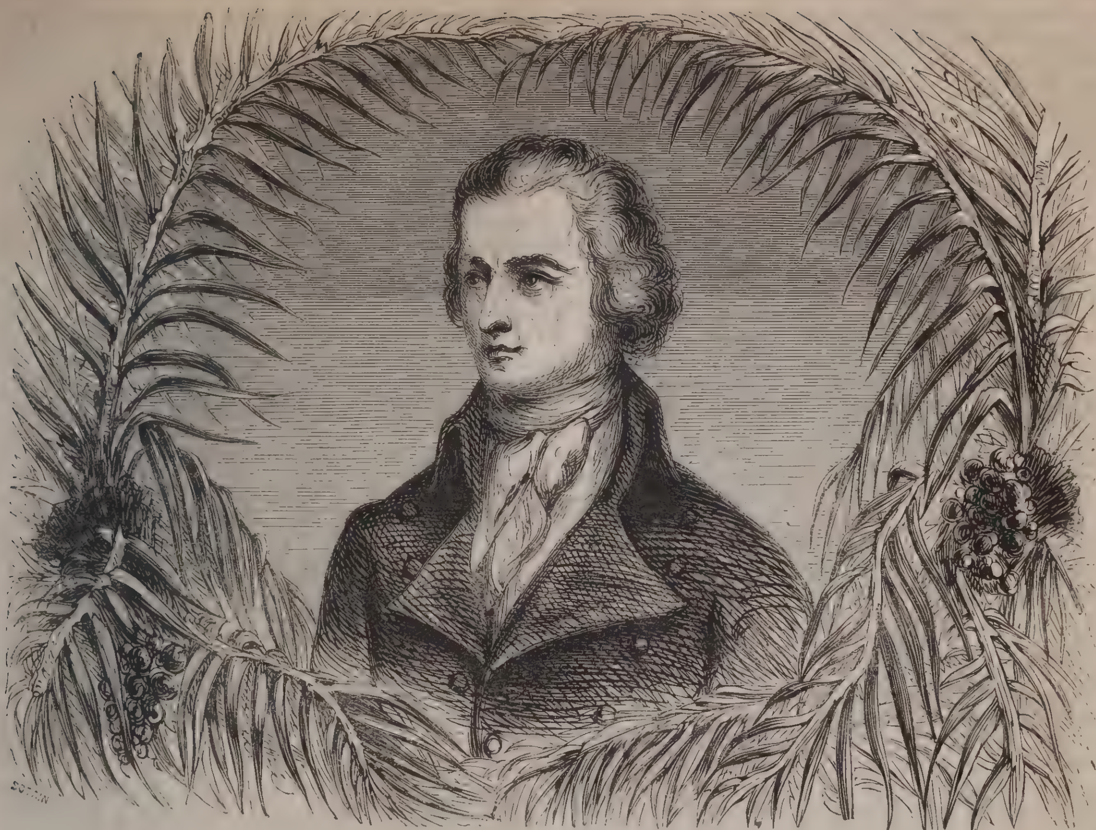


Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

REINE DE BOUSSA.

(Mungo-Park.)

J. BRY aîné, Éditeur.



MUNGO-PARK.

(1795-1805)

VOYAGES EN AFRIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

VIE DE MUNGO-PARK.

De tous les voyageurs modernes dans l'intérieur de l'Afrique, celui qui a rendu le plus de services à la géographie est sans contredit Mungo-Park. Il a le premier découvert le Niger, ce fleuve mystérieux dont le cours avait exercé si longtemps et si vainement l'érudition, en faisant naître un si grand nombre de conjectures ou d'hypothèses contradictoires. La direction de ce fleuve est aujourd'hui à peu près hors de toute discussion; Mungo-Park le descendit depuis Bammakou, lieu où il commence à être navigable, jusqu'à Tombouctou, ville située environ deux cents lieues plus loin, et de Tombouctou ou de Kabra qui en est le port, jusqu'à la ville de Boussa, située environ trois cents lieues au-delà dans le royaume d'Yaourie; là une fin tragique termina la navigation de l'infortuné voyageur. Plus récemment, c'est-à-dire vers 1830, un autre voyageur anglais, Richard Lander, ce fidèle serviteur de Clapperton, descendit à son tour depuis Boussa jusqu'à l'océan Atlantique le même fleuve, qui y vient, sous le nom de *Korra*, déposer le tribut de ses eaux grossies d'une infinité de rivières qui s'y sont jointes durant son cours de plus de huit cents lieues.

Nous allons retracer quelques phases de la vie et des voyages de Mungo-Park, d'après les documents publiés à Londres par les soins de l'Amirauté et de la Société africaine (1).

Mungo-Park naquit le 10 septembre 1771 à Fowlshiels, ferme du duc de Buccleugh, située sur les bords de l'Yarrow, à peu de distance de la ville de Selkirk, en Ecosse. Son père était un cultivateur aisé dont les nombreux enfants reçurent par ses soins une première instruction; il avait pris chez lui un maître qui fut chargé de la développer. Le jeune Park montra de bonne heure un goût très décidé pour la lecture et le travail, la méditation et le silence; il éclipsa bientôt facilement tous ses condisciples. Ses parents avaient d'abord songé à le faire entrer dans l'église écossaise; mais le jeune homme préféra la profession de médecin, et, dès l'âge de quinze ans, il entra comme élève chez Thomas Anderson, chirurgien estimé de Selkirk, auprès duquel il demeura trois ans. En 1789, l'élève Mungo vint à Edimbourg prendre ses degrés de médecin, et, après avoir complété dans l'université de cette ville les études de l'art à l'exercice duquel il se vouait, en y ajoutant celle de la botanique, il se rendit à Londres pour commencer à y pratiquer la médecine. A cette époque, sir Joseph Banks, un des compagnons de Cook dans le premier voyage de celui-ci autour du monde, était déjà président de la Société royale, et contribuait, par son influence autant que par ses travaux personnels, aux progrès des sciences naturelles; sa riche bibliothèque et ses vastes collections avaient attiré l'attention du monde savant. Le jeune docteur eut le précieux avantage

(1) *Accourt of the life of Mungo-Park*, 1 vol. in-8°. Londres, 1815. A. M.

d'être présenté par un de ses parents au naturaliste anglais qui, peu de temps après, lui fit obtenir une place de chirurgien-adjoint à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales. Depuis lors le jeune Écossais ne cessa point d'éprouver et de mériter le patronage et même l'affection de ce savant, qui décida en quelque sorte de l'avenir de Mungo-Park.

Ce dernier partit donc en 1792 pour les Indes orientales, sur le vaisseau qui allait à Bencoulen, dans l'île de Sumatra; il en revint l'année suivante, et reparut en Angleterre. Ce voyage n'avait été marqué par aucun incident notable; mais il fournit à Mungo-Park l'occasion de se livrer à ses études favorites, et de recueillir un grand nombre de sujets d'histoire naturelle, sur lesquels il composa un mémoire qu'il lut le 4 novembre 1794 à la Société Linnéenne, laquelle en ordonna l'insertion dans son recueil.

A cette même époque la Société africaine, établie à Londres pour hâter les progrès de la géographie dans cette partie du monde, cherchait un homme capable d'aller succéder vers la Nigritie au major Houghton qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée si fatale aux Européens. A l'instigation de sir Joseph Banks, l'un des membres les plus actifs de l'association, Mungo-Park, impatient d'ailleurs de suivre son penchant irrésistible pour les voyages, se présente hardiment pour continuer l'entreprise. Il est accepté avec joie, reçoit ses instructions, et s'embarque, le 22 mai 1795 à Portsmouth, sur un vaisseau marchand destiné à faire la traite à l'embouchure de la Gambie.

Il y arriva le 21 du mois suivant, et prit terre à Djilifri, petite ville située près de cette embouchure. Le 5 juillet, il se trouvait à Pisania, comptoir anglais à deux cents milles plus haut sur la même rivière. Il y séjourna plusieurs mois pour apprendre la langue des Mandingues, et recueillir les renseignements dont il avait besoin sur les pays qu'il allait parcourir.

Parti de Pisania le 2 décembre 1795, il se dirigea d'abord à l'est dans l'intention de gagner la rivière du Joliba ou Niger; mais bientôt il se vit obligé de marcher dans une direction septentrionale vers le territoire des Maures, afin d'éviter le théâtre des combats que se livraient deux princes nègres dont il aurait eu à traverser les Etats.

Il n'avait avec lui qu'un cheval, deux ânes, deux domestiques nègres et un bagage modeste, pour ne pas exciter la cupidité des indigènes. Le 18 février 1796, avec ce mince bagage, deux fusils de chasse, deux pistolets, une boussole et un thermomètre, et quatre nègres qui, retournant dans leurs foyers, se joignirent à sa petite escorte, il parvint à Djarra, ville sur la frontière du Ludamar, pays des Maures. Il lui restait alors à peine la moitié de ses effets. Il avait été cependant assez bien accueilli des chefs des divers Etats qu'il avait franchis, surtout du roi de Kaarta, qui avait connu le major Houghton, et qui aimait les blancs; mais il trouva près d'Ali, souverain de ce pays des Maures, un prince barbare qui lui fit éprouver toutes les humiliations les plus révoltantes et les plus atroces. Atteint d'une fièvre dévorante, il fut pris en pitié par la femme d'Ali, car la femme est toujours la providence du malheureux; elle obtint pour lui un peu de nourriture et quelque allégement à tant de maux. Park, dépouillé par Ali de son bagage, de ses marchandises et de ses instruments, n'avait plus que son cheval et quelques hardes, lorsque, privé encore de ses deux domestiques nègres, il parvint au bout d'environ cinq mois de captivité à échapper à ses bourreaux.

Le moment approchait enfin où il devait trouver quelque digne compensation à ses tourments. Après avoir misérablement erré pendant trois semaines dans le désert africain, réduit à ne mâcher pour unique nourriture que des feuilles amères, il atteignit Ségo, capitale du Bambarra, peuplée, selon lui, d'environ trente mille habitants, et eut le bonheur d'apercevoir pour la première fois le Niger, principal but de son voyage. Il vit le fleuve, objet de ses longues et pénibles recherches; il le vit aussi large que la Tamise à Londres, réfléchissant les premiers feux du jour, et coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. C'était à environ cent lieues peut-être de la source du Niger, source que le major Laing place au mont Loma, à 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce fleuve est le plus grand de tous les fleuves du mont Nègre, et des idées superstitieuses sont attachées à cette même source, comme à celle du Nil (1). Mungo-Park descendit le Niger jusqu'à Silla, ville importante sur les bords de ce même fleuve, à environ soixante-dix ou quatre-vingts milles au-delà de Ségo.

Ici le voyageur était réduit à la plus absolue détresse; et convaincu par une triste expérience que les obstacles nouveaux qu'il allait rencontrer seraient insurmontables, il abandonna quoiqu'à regret son dessein de continuer sa navigation vers l'est. Il prit le parti de revenir vers Ségo pour tâcher ensuite de regagner, par un chemin différent de celui qu'il avait suivi, la Gambie, dont l'embouchure était alors à plus de onze cents milles de notre voyageur.

Le 3 août 1796, il quitta donc Silla, et, remontant le Niger, il arriva le 23 du même mois à Bammakou, frontière du Bambarra et du pays mandingue. Park laissa le Niger, qui, comme nous l'avons dit, cesse d'être navigable en cet endroit, et voyageant à travers des contrées montagneuses et stériles, dénué de tout, presque nu, à plus de cinq cents milles de l'établissement européen le plus proche, après des fatigues inouïes, le 16 septembre, il atteignit Kamalia, ville située sur le territoire des Mandingues. Il fut dans cette ville accueilli par un slaté ou nègre marchand d'esclaves, qui lui promit de le conduire sur la Gambie au premier comptoir anglais.

De Kamalia, Mungo-Park franchit donc avec le slaté un espace d'environ cinq cents milles, et ne put arriver sur les rivages hospitaliers de la Gambie que le 4 juin 1797. Il marcha ensuite vers Pisania, et parvint le 10 dans ce lieu qu'il avait quitté dix-huit mois auparavant. Le 15, il prit passage à bord d'un navire marchand négrier pour l'Amérique, où il fut jeté par une tempête dans l'île d'Antigoa. Il en repartit bientôt pour venir enfin débarquer à Falmouth, en Angleterre, le 22 décembre 1797, après une absence de deux ans et sept mois.

Park se hâta de se rendre à Londres, tant il brûlait d'impatience de revoir sa famille et ses amis dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis deux ans. Il arriva dans cette grande métropole un peu avant le jour, à l'époque de Noël (1797), et comme il était de trop bonne heure pour qu'il se présentât chez son beau-frère, M. Dickson, il erra quelque temps au milieu des rues de Londres. Arrivant auprès des jardins du Musée britannique, il profita de l'ouverture d'une porte pour aller s'y promener. M. Dickson, qui avait la garde de ces jardins et qui avait la veille oublié de fermer cette porte, vint par hasard de grand matin ce jour-là au Musée. Qu'on s'imagine son émotion et son ivresse en rencontrant à cette même heure et dans ces avenues l'ombre de Park, son ami, car telle fut sa première pensée à l'apparition soudaine de notre voyageur, objet de tant d'inquiétude et que tant de fois le public avait cru mort!

Le retour de Mungo-Park devint une sorte de triomphe pour l'association africaine, et le résultat des grandes découvertes qu'il allait faire connaître produisit bientôt en Angleterre une sensation universelle. Le secrétaire de l'association donna un Abrégé de la relation du voyage, le plus important qu'aucun Européen eût jamais effectué en Nigritie, et cet abrégé, accompagné d'un Mémoire du savant major Rennell, fut distribué aux souscripteurs de l'association africaine pour servir plus tard de base à l'ouvrage même de Mungo-Park.

(1) Voir le voyage du major Laing dans le tome XXVIII de mon *Histoire universelle des Voyages*, 1re édition. A. M.

Notre voyageur séjourna quelque temps à Londres, occupé de la classification des matériaux de son livre, et mettant à profit les conseils du major Rennell et des autres membres de l'association qu'il visitait souvent. Ce fut vers le même temps, c'est-à-dire en 1798, que le gouvernement britannique, désireux d'avoir une connaissance complète de la Nouvelle-Hollande, fit à Mungo-Park des propositions que celui-ci n'accepta point. Il retourna près de sa mère, en Ecosse, et publia enfin dans l'année 1799 son ouvrage, dont plusieurs éditions furent épuisées comme par enchantement, non pas seulement à cause de l'intérêt même du sujet, mais parce que la composition se distinguait aussi par la clarté de la narration et l'élégance du style. Ce dernier mérite devait se reporter en partie sur le secrétaire de l'association africaine, dont la plume avait été ainsi utile à Mungo-Park, bien que celui-ci eût pu à la rigueur lui-même rédiger son travail.

Après la publication de ce premier voyage de Park, l'auteur épousa une des filles de M. Anderson de Selkirk, son ancien maître; ce mariage, qui eut lieu en 1799, retint pendant deux années en Ecosse le célèbre découvreur du Niger, à qui les libéralités de l'association africaine et le produit de son ouvrage permirent de vivre quelque temps dans l'aisance. Mais encore indécis pour ses moyens d'existence à venir, il pensa d'abord à embrasser la profession de son père, celle de fermier; ensuite il tourna, quoiqu'à regret, ses vues vers la pratique de la médecine. Nous disons à regret, parce qu'il n'avait nullement renoncé aux voyages. Fixé, en 1801, à Peebles, petit village d'Ecosse, dans le voisinage duquel habitaient fort heureusement pour lui deux notabilités scientifiques, le colonel John Murray et Adam Fergusson, Park se mit en rapport avec ces deux savants qui l'honorèrent de leur amitié. Il semblait commencer à se plaire dans sa retraite quand il reçut, en 1803, de sir Joseph Banks, une lettre qui lui annonçait, vu la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, que l'association africaine se proposait d'envoyer un voyageur en Afrique, et qu'elle jetait les yeux sur lui. A cette nouvelle, Mungo-Park se rendit à Londres, et, à son arrivée, il obtint une audience de lord Hobart, secrétaire d'Etat, qui lui dit que le gouvernement favoriserait l'expédition, et qu'elle lui serait confiée.

Mungo-Park, revenu en Ecosse, employa quelques jours à l'arrangement de ses affaires, et, prenant congé de sa famille, quitta de nouveau sa patrie en décembre 1803, avec l'intention de s'embarquer prochainement pour la côte d'Afrique, intention qui toutefois ne put se réaliser immédiatement, parce que lord Camden avait succédé à lord Hobart dans la secrétairerie d'Etat des colonies. Ce changement de ministre vint retarder derechef le moment du départ, qu'on ajourna encore jusqu'au mois de septembre. Notre voyageur profita de ce dernier délai pour se perfectionner dans l'étude de la langue arabe et des instruments d'astronomie. Il retourna une dernière fois en Ecosse, où il emmena un habitant de Mogador, qui avait servi d'interprète à Elphi-Bey, mamelouck réfugié du Caire, et il resta jusqu'au mois de mai pour ensuite rejoindre sa famille à la ferme de Fowlshiels. Ce fut alors qu'il eut occasion de se lier avec sir Walter-Scott, qui plus d'une fois, sur les bords de l'Yarrow, rivière chantée par cet illustre romancier (1), rencontra Mungo-Park méditant sur sa nouvelle expédition.

L'ordre de départ vint enfin du bureau des colonies, et Mungo-Park revola sur-le-champ à Londres, en laissant croire à sa famille qu'il la reverrait avant de s'embarquer, tandis que venait d'arriver le moment d'une éternelle séparation.

Lord Camden avait témoigné le désir de recevoir de Mungo-Park un Mémoire sur le mode d'exécution des plans du gouvernement, Mémoire qui fut remis le 4 octobre 1804. Cet écrit remarquable servit de base aux instructions officielles du bureau des colonies; on y régla généreusement quelle serait la récompense des services de Mungo-Park, et il fut stipulé que sa femme et sa famille recevraient une indemnité s'il succombait dans son expédition ou si l'on n'avait point de ses nouvelles après une époque fixée.

Mungo-Park avait désiré de consulter le major Rennell, tant sur l'expédition elle-même que sur le cours du Niger; il alla donc passer quelques jours à la campagne de ce dernier, près de Londres. Rennell était d'un avis opposé à celui de Mungo-Park, et il employa toute la chaleur de l'amitié pour le détourner d'une entreprise aussi hasardeuse. Notre voyageur parut un moment ébranlé par les arguments du docte géographe; mais de retour à Londres, il retrouva toute sa résolution et tout son enthousiasme. Il communiqua néanmoins au secrétaire d'Etat les doutes et les objections du major, mais les accompagna de ses réponses, qui devaient naturellement en affaiblir le poids, et ajouta que les grandes questions géographiques ne pouvaient se résoudre sans exposer à des dangers la vie des voyageurs.

On décida enfin que l'expédition se composerait de Mungo-Park, qui reçut le brevet de capitaine en Afrique; de son beau-frère Anderson, qui fut nommé lieutenant; de Georges Scott, employé comme dessinateur, et d'un petit nombre de charpentiers et d'ouvriers. Mungo-Park fut autorisé, en outre, à prendre avec lui jusqu'à quarante-cinq hommes de la garnison de Gorée, qui était alors momentanément sous la domination britannique, et à tirer sur le trésor royal jusqu'à la concurrence de 5,000 livres sterling (1).

Les choses ainsi réglées et les approvisionnements en tout genre achevés, on fit voile de Portsmouth, le 30 janvier 1805, sur le vaisseau de transport *le Croissant*, qui atteignit, le 8 mars, le port de Praya, aux îles du cap Vert, d'où Mungo-Park, après avoir envoyé plusieurs lettres en Angleterre, partit pour Gorée, station africaine, devant laquelle il arriva le 4 avril suivant. C'est là qu'il prit trente-cinq soldats volontaires et un lieutenant, nommé Martyn, qui se joignit à l'expédition : toute la garnison voulait être du voyage. On avait en outre acheté quarante-deux ânes et une grande abondance de provisions. Dans la correspondance de notre voyageur, on voit combien son entreprise le remplissait de confiance, quoique la saison des pluies, qui devait selon toute apparence le surprendre en chemin, ne le laissât point sans une secrète inquiétude. Park aurait pu différer de quelques mois à Gorée son départ, mais il craignit la censure du gouvernement et résolut de se mettre en route sans délai.

Les personnes de l'expédition étant réunies à Kayi ou Kayee, petite ville située sur la Gambie, un peu au-dessous de Pisania, Mungo-Park engagea, pour servir d'interprète, un prêtre ou marabout mandingue, nommé Isaac, marchand ambulant, accoutumé aux longues courses dans l'intérieur; ce marabout accepta les offres de notre voyageur, auquel, plus tard, il devint très utile. La caravane quitta, le 27 avril 1805, la petite ville de Kayi et arriva deux jours après à ce comptoir de Pisania, d'où Mungo-Park avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique environ dix années auparavant.

Après avoir acheté à Pisania quelques bêtes de somme, il repartit le 4 mai, et le 11 il entra dans Madina ou Medina, capitale du royaume de Woulli. Les effets de la saison pluvieuse commençaient à se faire sentir, et deux soldats furent atteints de la dyssenterie. Le 22 mai, la caravane parvint jusqu'à Badou, près de Tambacunda. Deux lettres de Mungo-Park, écrites de cet endroit, l'une à sa femme, l'autre à sir Joseph Banks, nous apprennent qu'il espérait avoir achevé le 27 juin ses voyages par terre, c'est-à-dire être arrivé sur les bords du Niger et s'y embarquer pour descen-

(1) *Marmion*, ch. 2, introduction, page 62 de ma traduction de Walter-Scott, stéréotypée par Firmin Didot. A. M.

(1) 125,000 fr. A. M.

dre le fleuve et revenir, comme il le dit, en Angleterre (1); car son génie lui avait déjà révélé, comme au voyageur allemand Reichard, que le Niger devait déboucher dans l'océan Atlantique, au lieu d'aller se perdre en évaporation dans les sables, comme quelques-uns le prétendaient, ou bien dans une mer intérieure, telle que le lac Tchad, découvert et décrit, en 1825, par le major Denham.

Nonobstant la satisfaction que Mungo-Park témoigne dans cette correspondance, on voit par son journal qu'il n'était pas aussi tranquille sur l'effet des pluies. Le 12 juin, cet effet se manifesta d'une manière effrayante : douze soldats tombèrent à la fois dangereusement malades, outre que le fidèle Isaac, en traversant une rivière à la nage, avait failli devenir la proie d'un crocodile. Le 6 juillet, toute la caravane, à l'exception d'une seule personne, fut également atteinte par le fléau, et quand elle arriva, le 19 août 1805, après une série de dangers et de souffrances sans exemple, sur les bords du Niger, à Bammakou, lieu où le fleuve, ainsi que nous l'avons déjà dit, commence à être navigable, de quarante Européens qui composaient l'expédition lorsque environ deux mois auparavant elle s'était éloignée de la Gambie, il n'en restait plus que onze vivants. Les lieutenants Anderson et Martyn étaient eux-mêmes attaqués du mal, et le dessinateur Scott avait été forcé de rester en arrière à Koumikoumi, où il expira sans avoir vu le Niger, comme Moïse, après la traversée du désert, était mort sans avoir pu toucher la terre promise.

Heureusement que la santé de Mungo-Park n'avait pas été le moins du monde altérée ; car tout le fardeau de l'expédition pesait sur lui. Arrivé ainsi au Niger, il s'embarqua sur ce fleuve, le 21 août 1805; le jour suivant, lorsqu'il parvint à Marrabou, il expédia aussitôt Isaac à Ségo pour négocier avec Mansong, souverain de ce pays, le passage à travers ses Etats. Pendant qu'il attendait le retour du marabout, notre voyageur fut attaqué de la dyssenterie, qui avait été si fatale à ses compagnons; mais un remède énergique et la vigueur de sa constitution le rendirent promptement à sa santé accoutumée.

Après une longue et difficile négociation avec les ministres de Mansong, il obtint d'aller à Samée, dans le voisinage de Ségo, et puis à Sansanding, pour y construire une barque, et faire les préparatifs nécessaires à sa descente sur le Niger ou Joliba. A son premier voyage à Ségo, il avait reçu un présent de 5,000 cowries du roi Mansong, mais sans que ce monarque lui eût permis de le voir : la même interdiction eut lieu lors du second voyage, et il paraît qu'elle était dictée par un sentiment louable, la crainte de ne pouvoir protéger efficacement Mungo-Park contre les avanies des Maures. Un barde de Mansong vint au-devant de l'Européen avec six canots, escorte sous laquelle Mungo-Park s'embarqua le 13 septembre à Marrabou, sur le Niger, ce fleuve immense, dit-il, dont les eaux tantôt unies comme une glace, tantôt ridées par une brise légère, l'emportaient dans leur cours, en lui faisant parcourir six ou sept milles à l'heure. Ne voulant ou ne pouvant séjourner à Ségo, il poursuivit sa navigation jusqu'à Sansanding, petite ville à quelques milles à l'est de cette capitale, sur les bords du Niger, et peuplée d'environ dix mille habitants. Ici notre voyageur s'arrêta près de deux mois, établit un trafic pour avoir les moyens de payer le bateau qu'il faisait construire, et recueillit de nombreux détails sur la contrée, détails qui forment une des parties les plus intéressantes de son journal.

Le bateau achevé, Mungo-Park lui donna le titre pompeux de *Joliba*, schouner de Sa Majesté britannique; mais alors il n'y avait plus pour le monter avec lui que le lieutenant Martyn et trois soldats; tout le reste était mort. Ils allaient les premiers suivre un grand fleuve dont ils ignoraient le cours, probablement de plus de trois mille milles, à travers des contrées qu'habitaient des nations sauvages, cours sans doute mêlé d'une longue succession de chutes, de lacs et de cataractes; ce voyage, un des plus périlleux qui aient été entrepris, l'était sur une barque fragile conduite par quatre nègres et quatre Européens !

Le 16 novembre 1805, le schouner étant prêt, Mungo-Park mit la dernière main à son journal, écrivit plusieurs lettres à son beau-père, à sa femme, à sir Joseph Banks et à lord Camden, lettres empreintes de ce courage réfléchi et sans ostentation que Park montra dans tous les instants de sa vie. Il monta sur le bâtiment et fit voile le 19 ou le 20 novembre, après avoir confié ces mêmes lettres avec son journal au fidèle Isaac qui les apporta jusqu'à la Gambie, d'où le tout fut envoyé en Angleterre : ce sont là les derniers documents qu'on ait reçus de Mungo-Park.

Il s'écoula près d'une année avant qu'on eût aucune nouvelle de l'expédition. C'est alors que des marchands nègres, arrivés de l'intérieur aux établissements anglais sur la côte, annoncèrent que Mungo-Park et ses compagnons avaient péri. A cette rumeur, le lieutenant-colonel Maxwel, qui commandait dans les parages du Sénégal, expédia Isaac à la recherche de son ancien et infortuné maître. Isaac revint au bout de vingt-deux mois, et confirma les rapports qui avaient été faits sur la fin tragique de Park. Il avait, à Sansanding, appris d'Amadi-Fatouma, le guide qui avait accompagné Mungo-Park de cette même ville pour descendre le Niger, qu'en arrivant sur la barre du fleuve à Boussa, c'est-à-dire à environ trois cents lieues de l'embouchure du Niger, la barque s'était brisée sur les rochers, et que les blancs avaient été tués par les naturels (1), d'après les ordres secrets du roi d'Yaourie, lequel, supposant des trésors entre les mains de ces blancs, avait voulu s'en emparer. Avant d'atteindre Boussa, il paraît que la fragile embarcation, après avoir dépassé Tombouctou, avait eu à soutenir plusieurs combats contre les Touaricks et autres peuplades barbares dont le Niger traverse le territoire inhospitalier.

Si, maintenant, le lecteur veut tirer une conséquence des aventures et des voyages de Mungo-Park, elle montrera dans ce voyageur célèbre une vigilance et une activité infatigables, un courage calme et une persévérance à toute épreuve; il verra que peu de voyageurs l'ont égalé, et que certainement nul ne l'a surpassé sous ce triple rapport ; il reconnaîtra d'ailleurs en Mungo-Park ce jugement sain et infaillible, si rarement uni à l'enthousiaste ardeur des découvertes; il reconnaîtra encore que si ses talents ne furent point transcendants, ils furent solides et utiles, c'est-à-dire appropriés à un voyageur géographe dont les récits ne présentent aucune trace d'exagération et de crédulité aveugle. Son attention s'attachait exclusivement aux faits, et si l'on excepte son opinion sur le Niger, opinion au surplus confirmée par l'expédition récente des frères Lander, il se livra bien rarement à des conjectures ou à des hypothèses, comme l'avaient fait ses devanciers. Il était doué d'une prudence, d'un sang-froid et d'une modération au-dessus de tout éloge; et autant il fut habile voyageur, autant il avait été indulgent et affectueux dans ses relations privées. D'une haute stature, car il avait près de six pieds, son corps se distinguait par de belles proportions, et pouvait supporter aisément les plus dures fatigues. Sa petite famille se composait de trois fils et d'une fille; sa veuve est morte seulement en 1832, en Ecosse, où elle continuait à jouir d'une pension qu'elle tenait du gouvernement de son pays. Gloire éternelle à Mungo-Park, ce martyr de la science, dont la géographie bénira surtout à jamais la mémoire!

ALBERT-MONTÉMONT.

(1) By the 27 of june we expect to have finished all our travels by land; and when we have once got afloat on the river, we shall conclud that we are embarking for England. A. M.

(1) Il paraît que l'événement arriva le 23 décembre 1805. A. M.

PREMIER VOYAGE.

(1795-1797)

—

Départ. Route de Djillifri à Pisania. Préparatifs de voyage à l'intérieur.

Aussitôt après mon retour des Indes orientales en 1793, ayant appris que les membres de l'association pour la découverte à faire dans l'intérieur de l'Afrique désiraient engager quelqu'un pour l'exploration de ce continent par la route de la rivière de Gambie, je m'offris pour cette expédition. J'avais su qu'un capitaine de l'armée, nommé Houghton, qui avait autrefois été commandant du fort de Gorée, avait déjà fait voile pour la Gambie, par les soins de l'association, et qu'il y avait des raisons de craindre qu'il n'eût succombé sous l'influence du climat, ou qu'il n'eût péri dans quelques contestations avec les naturels. Cette nouvelle, au lieu de me détourner de mon projet, me fit persévérer dans mes offres de service. J'avais un ardent désir d'examiner les productions d'une contrée si peu connue et de faire connaissance par moi-même avec la manière de vivre et le caractère des indigènes. Je me sentais capable de supporter la fatigue, et je me fiais à ma jeunesse et à la force de ma constitution pour me préserver des effets du climat. Je pris donc mon passage sur le brick *l'Endeavour*, petit bâtiment qui se rendait dans la Gambie.

Mes instructions étaient très simples et très concises. Il m'était prescrit, à mon arrivée en Afrique, de me diriger vers le fleuve Niger, soit par le chemin de Bambouk, soit par la route qui me semblerait convenable, de reconnaître le cours, et s'il était possible la source de ce fleuve; je devais faire tous mes efforts pour visiter les villes principales situées dans son voisinage, particulièrement Tombouctou et Houssa. Ensuite, j'avais liberté de revenir en Europe, soit par la Gambie, soit par toute autre route, et toujours conformément à ce qui me paraîtrait convenable suivant les circonstances.

Nous mîmes à la voile de Portsmouth le 22 mai 1795. Le 4 juin nous vîmes les montagnes qui dominent Mogador, sur la côte d'Afrique, et le 21 du même mois, après une agréable traversée de trente jours, nous jetâmes l'ancre à Djillifri, ville située sur la rive nord de la rivière de Gambie, vis-à-vis James-Island, où les Anglais avaient autrefois un petit fort. Le royaume de Barra, dont fait partie la ville de Djillifri, produit en abondance les nécessités de la vie, mais le principal objet de commerce des habitants est le sel. Avec cette denrée, ils remontent la rivière jusqu'à Barraconda, et apportent en retour du blé d'Inde, des étoffes de coton, des dents d'éléphants, de petites quantités de poudre d'or, etc. Le nombre des canots et des hommes constamment employés à ce trafic rendent le roi de Barra plus formidable pour les Européens qu'aucun autre chef de la côte; et c'est cette circonstance qui l'a sans doute engagé à mettre des droits exorbitants sur les navires de toutes les nations.

Ces taxes sont ordinairement perçues par l'alcaïde ou gouverneur de Djillifri en personne, et, dans ces occasions, il est accompagné d'une nombreuse suite de serviteurs, parmi lesquels plusieurs ont acquis, dans leurs fréquents rapports avec les Anglais, quelques mots de notre langue. Ils sont en général très bruyants, très incommodes, et demandant tout ce qui leur plaît avec tant d'instances et d'importunités, que les marchands, pour en être quittes, sont fréquemment obligés d'accéder à leurs requêtes.

Le 23, nous quittâmes Djillifri, et nous dirigeâmes vers Vintain, ville située à environ deux milles en remontant une baie sur le côté méridional de la rivière. Cette ville est très fréquentée par les Européens à cause de la grande quantité de cire qu'on y apporte pour être vendue. Cette cire est recueillie dans les bois par les Feloups, race sauvage et insociable. Leur pays, qui est d'une étendue considérable, abonde en riz, et les naturels fournissent à ceux qui trafiquent, soit sur la rivière de Gambie, soit sur celle de Cassamansa, cette denrée ainsi que des chèvres et de la volaille, le tout à des prix très raisonnables. Le miel qu'ils récoltent est principalement employé par eux à faire une liqueur forte très enivrante, et qui ressemble beaucoup à notre hydromel.

Dans leurs relations de commerce avec les Européens, les Feloups emploient ordinairement un facteur ou agent de la nation mandingue qui parle un peu anglais et est au fait du commerce de la rivière. Ce courtier fait le marché et, d'accord avec l'Européen, reçoit seulement une partie du paiement qu'il donne à celui qui l'emploie comme étant le montant total de la vente. Le reste, que l'on appelle très justement *l'argent à tricher*, lui est remis quand le Feloup est parti, et il se l'approprie comme salaire de ses peines.

Le 26, nous quittâmes Vintain, et continuâmes à remonter la rivière, jetant l'ancre dès que la marée nous manquait, et remorquant fréquemment le bâtiment au moyen de la chaloupe. La rivière est profonde et vaseuse. D'impénétrables taillis de mangroves couvrent les rives, et toute la contrée adjacente paraît plate et marécageuse.

La Gambie abonde en poissons, dont quelques espèces fournissent une nourriture excellente; mais je ne me rappelle pas qu'aucuns de ces poissons soient connus en Europe; à l'embouchure on trouve des requins en grande quantité. Plus haut, les alligators et les hippopotames sont très nombreux. Les dents de ces derniers animaux, qu'à leur masse on appellerait plus justement éléphants de mer, donnent de très bon ivoire. L'hippopotame est amphibie; il a de grosses et courtes jambes et le pied fendu. Il vit d'herbe et de toutes les broussailles qui couvrent la rive, de branches d'arbres, et il s'aventure rarement loin de l'eau, où il cherche un refuge quand il entend le bruit d'un homme. J'en ai vu beaucoup, et je les ai toujours trouvés timides et inoffensifs.

Six jours après avoir quitté Vintain, nous étions à Jonkakonda, lieu de commerce considérable, où notre vaisseau devait prendre une partie de son chargement. Le matin suivant, plusieurs négociants européens vinrent de leurs différentes factoreries pour recevoir leurs lettres et s'informer de la nature et de l'importance du chargement. Je restai là, chez le docteur Laidley, jusqu'au 5 juillet, et mon hôte m'ayant fourni un cheval et un guide, je partis au point du jour de Jonkakonda, et à onze heures j'arrivai à Pisania, où j'eus une chambre médiocre dans la maison du docteur.

Pisania est un petit village dans les domaines du roi de Yany; il a été établi par des Anglais qui y tiennent une factorerie pour le commerce, et l'habitent seuls avec leurs noirs. Il est situé sur le bord de la Gambie, à seize milles au-dessous de Jonkakonda. Il n'y avait là, à l'époque de mon arrivée, que trois résidents blancs, et le docteur Laidley en était un; mais ils avaient de nombreux domestiques. Ils jouissaient d'une parfaite sécurité sous la protection du roi; et comme ils étaient en une haute estime parmi les naturels dans un rayon d'une grande étendue, ils ne manquaient d'aucune des commodités que pouvait fournir le pays, et la plus grande partie du commerce en esclaves, ivoire et os, était dans leurs mains.

Me trouvant ainsi à mon aise pour quelque temps, je pensai d'abord à apprendre la langue mandingue, qui est la langue parlée dans presque toute cette partie de l'Afrique, et sans laquelle j'étais convaincu que je ne pourrais acquérir une connaissance étendue du pays et de ses habitants. Le docteur Laidley me fut d'un grand secours dans cette entreprise, grâce à sa longue résidence parmi les habitants. Après le langage, mon

premier soin fut de recueillir tous les renseignements possibles sur ces contrées, que je me proposais de visiter. Je fus adressé pour cela à certains commerçants désignés sous le nom de *slatés*. Ce sont des marchands noirs libres, très considérés dans ces régions, et qui descendent de l'intérieur principalement avec des noirs esclaves pour les vendre; mais je découvris bientôt à leurs renseignements, tous contradictoires, qu'ils n'étaient nullement disposés à favoriser ma marche en avant. Cette circonstance accrut mon désir d'acquérir, avant tout, une connaissance personnelle.

Dans des recherches de cette sorte, et l'observation des mœurs et coutumes d'un pays si peu connu de l'Europe, et en possession de tant d'objets naturels, curieux et rares, mon temps se passait d'une manière assez agréable; je commençais à me flatter que j'avais échappé à la fièvre qui saisit les Européens à leur arrivée en ce climat. Mais, le 31 juillet, m'étant imprudemment exposé au serein pour observer une éclipse de lune et déterminer la longitude de ce lieu, le jour suivant j'eus la fièvre et le délire, et la maladie me retint à la maison durant la plus grande partie d'août. Ma convalescence fut très lente, mais je profitais de chaque intervalle de mieux pour sortir et faire connaissance avec les productions du pays. Enfin, au bout de trois semaines, je fus assez fort pour recommencer, quand le temps le permettait, mes excursions botaniques, et, quand il pleuvait, je m'amusais à dessiner des plantes dans ma chambre. Le docteur Laidley contribua beaucoup par ses soins à mon rétablissement. Sa compagnie et sa conversation faisaient passer les heures de cette saison sombre, où la pluie tombe comme des torrents, où le jour la chaleur est suffocante, et où la nuit le voyageur terrifié n'entend que le coassement des grenouilles, dont le nombre excède l'imagination, le cri perçant du chakal et le profond hurlement de la hyène : c'est un sinistre concert qui n'est interrompu que par le rugissement d'un si formidable tonnerre que nul ne peut en concevoir l'idée.

Le pays était une immense plaine, en général couverte de bois, et d'une sombre et fatigante uniformité; mais bien que la nature lui ait refusé les beautés d'un paysage, elle a prodigué à ses habitants d'une main libérale les plus importants bienfaits de la fertilité et de l'abondance. Peu de soin apporté à la culture fournit du blé en quantité suffisante; les prairies donnent au bétail de riches pâturages, et la rivière de Gambie, ainsi que la baie de Walli, approvisionnent abondamment les naturels d'un poisson excellent.

La préparation la plus commune du blé chez les naturels de la Gambie est une sorte de pudding qu'ils nomment *couscous*. On le fait en humectant d'abord la farine avec de l'eau; puis on le secoue dans une grande calebasse ou gourde, jusqu'à ce qu'elle forme de petits grains semblables à ceux du sagou. On le met alors dans un pot de terre dont le fond est percé de nombre de petits trous. Ce pot étant placé au-dessus d'un autre, on attache les deux vases ensemble soit avec une pâte de farine et d'eau, soit avec de la fiente de vache; on le place alors sur le feu. Dans le vaisseau de dessous, il y a ordinairement de l'eau et un aliment animal, dont la vapeur pénètre dans le vase de dessus par des trous pratiqués au fond, et adoucit et prépare le couscous, mets qui est très estimé dans tous les pays que j'ai visités.

Les animaux domestiques sont à peu près les mêmes qu'en Europe. On trouve des porcs dans les bois, mais leur chair n'est pas estimée. L'horreur bien prononcée que les sectateurs de Mahomet ont pour cet animal s'est probablement répandue parmi les idolâtres. On a partout des volailles de toute espèce; les poules de Guinée et les perdrix rouges abondent dans les champs, et l'on trouve dans les bois une espèce d'antilope dont la chair est hautement prisée et à juste titre.

Parmi les autres bêtes sauvages des contrées mandingues, les plus communes sont la hyène, la panthère et l'éléphant. Eu égard à l'usage auquel on emploie le dernier dans les Indes orientales, on peut trouver extraordinaire que les naturels africains, dans toutes les parties de cet immense continent, ignorent l'art de dompter cette puissante et docile créature, et d'appliquer sa force et son intelligence au service de l'homme. Quand je dis aux naturels qu'il était ainsi d'usage dans les contrées de l'Orient, mes auditeurs me rirent au nez et s'écrièrent : *Tobobo fonnio* (mensonge d'un blanc). Les nègres trouvent souvent le moyen de détruire l'éléphant avec les armes à feu : ils le chassent principalement pour en avoir les dents, et en trafiquent avec d'autres qui à leur tour les vendent aux Européens. Ils mangent sa chair, qu'ils regardent comme une grande délicatesse.

L'âne est la bête de somme en usage dans tout le pays nègre. L'application du travail des animaux à l'agriculture n'est adoptée nulle part : la charrue est en conséquence tout-à-fait inconnue. Le principal ustensile usité dans le labourage est la houe, qui varie de forme suivant les districts. Le travail des champs est ordinairement exécuté par les esclaves.

Le 6 octobre, les eaux de la Gambie étaient à leur plus grande hauteur, c'est-à-dire à quinze pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. Elles commencèrent ensuite à baisser, lentement d'abord, ensuite rapidement : quelquefois elles descendaient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Au commencement de novembre, la rivière était revenue à son niveau ordinaire, et le flux et le reflux avaient lieu comme à l'ordinaire. Quand la rivière fut rentrée dans ses limites et que l'atmosphère devint sèche, je me rétablis vite et commençai à penser au départ, car cette saison est considérée comme la plus favorable pour voyager. Les naturels avaient terminé leurs moissons, et les provisions étaient partout à bon marché et abondantes. Le docteur Laidley était alors en voyage pour des intérêts de commerce à Jonkakonda. Je lui écrivis pour le prier d'employer tout son crédit avec les *slatés*, ou marchands d'esclaves, de me procurer la compagnie et la protection de la première *coffle* (caravane) qui viendrait à quitter la Gambie pour l'intérieur. En même temps, je le priai d'acheter pour moi deux ânes et un cheval. Peu de jours après, le docteur revint à Pisania et m'apprit qu'une coffle partirait certainement pour l'intérieur dans le cours de la saison des sécheresses, mais que comme plusieurs des marchands n'avaient pas complété leurs pacotilles, il ne pouvait dire à quelle époque elle se mettrait en route.

Comme le caractère et les dispositions des *slatés* et des gens composant la caravane m'étaient entièrement inconnus, comme ils me semblaient plutôt opposés à mon projet et n'ayant pris aucun arrangement positif sur ce point, comme d'ailleurs l'époque de leur départ était en définitive très incertaine, je me décidai, après réflexion, à profiter des sécheresses et à partir sans la caravane.

Je fis donc mes préparatifs; mais avant de quitter pour plusieurs mois les contrées qui bordent la Gambie, il me semble à propos, avant de continuer ma narration, de donner quelques détails sur les diverses nations nègres qui habitent les rives de cette célèbre rivière.

Descriptions des Feloups, des Jaloffs, des Foulahs et des Mandingues. Commerce.

Les naturels des contrées qui bordent la Gambie, bien que distribués en plusieurs gouvernements distincts, peuvent, je le pense, être divisés en quatre grandes classes : les Feloups, les Jaloffs, les Foulahs et les Mandingues. Parmi toutes ces nations la religion de Mahomet a fait et continue de faire de grands progrès; mais dans la plupart de ces nations le fond de la population, hommes libres ou esclaves, persistent à maintenir les superstitions aveugles et inoffensives de leurs ancêtres : les mahométans les nomment *kafirs*,

ou infidèles. Pour les Feloups, ils sont d'une disposition sombre, et on suppose qu'ils ne pardonnent jamais une injure. On dit même qu'ils transmettent leurs querelles à leur postérité, de telle sorte qu'un fils considère, dans un sentiment de devoir filial, comme une obligation sacrée de devenir le vengeur des maux de son père mort. Si un homme perd la vie dans une de ces subites querelles qui s'élèvent perpétuellement dans leurs fêtes, quand toute la société est ivre d'hydromel, le fils de cet homme, ou l'aîné s'il en a plusieurs, s'efforce de se procurer les sandales de son père, qu'il porte *une fois par an*, le jour anniversaire de la mort de son père, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable de le venger, et l'objet de son ressentiment échappe rarement à sa poursuite. Cette nature féroce et implacable est toutefois compensée par plusieurs bonnes qualités; ils témoignent la plus grande gratitude et l'affection la plus vive envers leurs bienfaiteurs, et la fidélité avec laquelle ils conservent ce qui leur est donné en dépôt est remarquable.

Les Jaloffs ou Yalofs sont une race active, puissante et guerrière, qui habite tout le pays situé entre le fleuve Sénégal et les Etats mandingues qui bordent la Gambie. Ils diffèrent cependant des Mandingues, non-seulement par le langage, mais aussi par les traits et la couleur. Le nez des Jaloffs n'est point à beaucoup près aussi déprimé que le nez des autres Africains; ils n'ont pas non plus les lèvres si protubérantes, et bien que leur peau soit du noir le plus foncé, les négriaux blancs les considèrent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Ils sont divisés en plusieurs Etats ou royaumes indépendants, qui sont fréquemment en guerre soit avec leurs voisins, soit les uns avec les autres. Leurs mœurs, leurs superstitions et leur gouvernement ont toutefois une plus grande ressemblance avec ceux des Mandingues qu'avec ceux de toute autre nation.

Les Foulahs, du moins ceux qui résident près de la Gambie, sont principalement d'une couleur de suie, avec des cheveux soyeux et des traits agréables. Ils sont très attachés à la vie pastorale, et se sont introduits dans tous les royaumes sur la côte au vent, en qualité de chevriers et de laboureurs, et paient tribut au souverain pour les terres qu'ils possèdent.

Les Mandingues, dont il me reste à parler, constituent à vrai dire le fond de la population de tous les districts que j'ai visités. On les nomme *Mandingues*, parce qu'ils sont émigrés d'un Etat de l'intérieur, nommé *Manding;* mais contrairement à la constitution de leur mère-patrie qui est républicaine, il me parut que le gouvernement, dans tous les Etats mandingues qui bordent la Gambie, est monarchique. Le pouvoir du souverain n'est, toutefois, nullement illimité. Dans toute affaire d'importance, le roi convoque un conseil des principaux ou des anciens, dont les conseils le dirigent et sans l'avis desquels il ne peut déclarer la guerre ni conclure la paix. Dans chaque ville considérable il y a un magistrat principal, l'*alcaïde*, dont l'office est héréditaire et dont le soin est de maintenir l'ordre, de lever les taxes sur les voyageurs, et de présider à toutes les conférences dans l'exercice de la juridiction locale et l'administration de la justice. Ces cours sont composées des anciens de la ville, ceux de condition libre, et sont nommées *palavers*. Ils procèdent ainsi en plein air avec assez de solennité. Les deux côtés d'une question y sont librement présentés, les témoins sont examinés en public, et les décisions qui suivent reçoivent l'approbation de l'auditoire.

Comme les nègres n'ont point de langue écrite à eux, la règle générale est un appel à l'*ancienne coutume;* mais depuis que le mahométisme a fait parmi eux de si grands progrès, les convertis à cette foi ont graduellement introduit, avec les préceptes religieux, plusieurs des institutions civiles du prophète, et quand le Koran n'est pas assez explicite, on a recours à un commentaire, nommé *al charra*, qui contient, m'a-t-on dit, une exposition complète ou le digeste des lois mahométanes, tant civiles que criminelles, convenablement ordonnées et commentées.

Les Mandingues sont d'un caractère doux et serviable. Les hommes sont d'ordinaire au-dessus de la taille moyenne, bien faits, forts et capables de supporter une grande fatigue. Les femmes sont douces aussi, vives et agréables. Le vêtement des deux sexes est d'étoffe de coton de leurs manufactures. Celui des hommes est une grande robe lâche qui ressemble assez à un surplis, avec des caleçons qui descendent à mi-jambe. Ils portent aux pieds des sandales, et sur la tête un bonnet blanc. L'habillement des femmes se compose de deux morceaux d'étoffe, chacun d'environ six pieds de long et trois de large. Elles en roulent un autour de la taille, d'où il tombe et forme le jupon. L'autre est négligemment jeté sur le sein et les épaules.

Comme tout homme d'une condition libre a plusieurs femmes, il a été jugé nécessaire pour prévenir, je le pense, les discussions matrimoniales, d'obliger chaque femme à avoir une cabane à elle. Toutes les cabanes appartenant à la même famille sont entourées d'une palissade, faite de cannes de bambou fendues et disposées en treillis. Tout l'enclos s'appelle *Sirk* ou *Surk*. Un certain nombre de ces enclos, séparés par d'étroits passages, forment une ville; mais les cabanes sont généralement placées sans aucune régularité et au gré du propriétaire. On ne paraît avoir égard qu'à une seule règle qui est naturelle, c'est de placer la porte au sud-ouest afin d'avoir la brise de la mer.

Dans chaque ville est un grand espace appelé le *bentang*, qui répond en quelque sorte à nos maisons communes. Il est fermé par un enclos de cannes, et en général abrité du soleil par l'ombre de quelque grand arbre. C'est là que se font toutes les affaires publiques, et que les procès se poursuivent : là les indolents et les oisifs se réunissent pour former et savoir les nouvelles du jour. Dans la plupart des villes les mahométans ont aussi une *missura* ou *mosquée* où ils se rassemblent, font leurs prières chaque jour, conformément aux préceptes du Koran.

Le plus ancien établissement sur la Gambie était un comptoir portugais, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'introduction de beaucoup de mots de portugais en usage encore parmi les nègres, comme *palaver-palabra*. Les Hollandais, les Français et les Anglais possédèrent aussi successivement quelques établissements sur la côte; mais le commerce de la Gambie devint une sorte de monopole entre les mains des Anglais, et cet état de choses dura plusieurs années; mais le commerce avec l'Europe fut, plus tard, rendu commun à toutes les nations. Les esclaves forment le principal objet de commerce, mais le nombre total de nègres exportés de la Gambie par les diverses nations ne monte pas, dit-on, actuellement à un millier.

La plupart de ces victimes sont amenées à la côte en caravanes périodiques; beaucoup viennent de contrées très reculées dans l'intérieur. A leur arrivée à la côte, s'il ne se présente pas immédiatement une occasion d'en traiter avantageusement, ils sont répartis entre les villages environnants, jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau négrier, ou bien encore jusqu'à ce qu'ils soient achetés par des négociants noirs, qui font quelquefois cette spéculation : en attendant, les pauvres misérables sont tenus constamment aux fers, enchaînés deux à deux, employés aux travaux des champs, et, chose cruelle à dire! aussi mal nourris que durement traités. Le prix d'un esclave varie en proportion du nombre d'acheteurs européens et des caravanes venues de l'intérieur; mais en général, j'estime qu'un jeune homme robuste de seize à vingt-cinq ans peut valoir de 18 à 20 livres sterling (450 à 500 fr.)

Les marchands d'esclaves, comme je l'ai dit, s'appellent *slatés*. Outre les esclaves et les marchandises qu'ils apportent pour être vendues aux blancs, ils fournissent aux habitants des districts maritimes du fer natif, des gommes parfumées et de l'encens, ainsi



Nous continuâmes notre route dans le lit desséché d'une rivière.

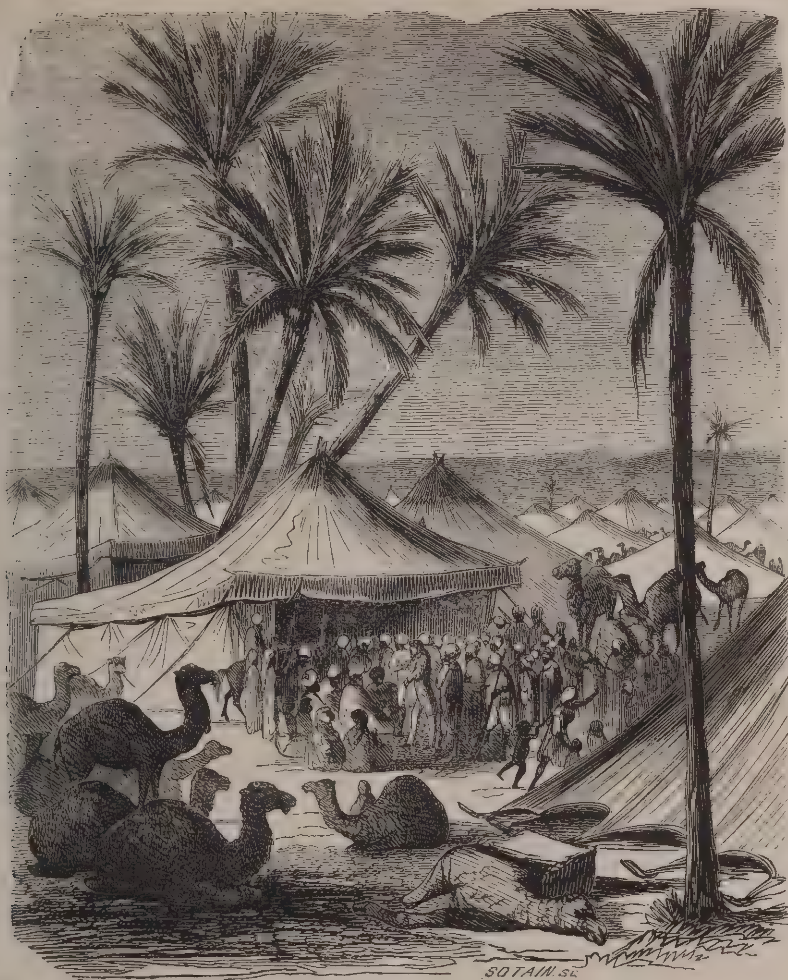
qu'une denrée nommée *schea toulou*, qui, littéralement, signifie *beurre d'arbre*. Cet aliment est extrait, au moyen de l'eau bouillante, de l'amande d'une noix: il a la consistance et l'aspect du beurre, et en vérité y supplée à merveille. C'est un objet important dans la nourriture des naturels, et il sert aussi à tous les usages domestiques auxquels on emploierait l'huile. La consommation en est donc fort grande.

En paiement de ces objets, les Etats maritimes fournissent les contrées de l'intérieur de sel, denrée rare et précieuse, comme je l'ai souvent éprouvé dans le cours de mon voyage. Il en est aussi fourni de grandes quantités aux pays dans les terres, par les Maures qui le tirent de salines dans le grand désert, et prennent en retour du blé, du coton fabriqué et des esclaves.

Dans ces échanges, il dut tout d'abord se présenter beaucoup d'inconvénients du défaut de monnaie ou de quelque moyen sensible et déterminé pour établir la balance entre la valeur de divers articles. Pour y remédier, les naturels de l'intérieur font usage de coquillages appelés *kowries*. Sur la côte les habitants ont adopté une coutume qui, je le crois, leur est particulière.

Dans leurs premiers rapports avec les Européens, l'article qui fixa le plus leur attention fut le fer. Son utilité pour faire des instruments de guerre et d'agriculture le rendait préférable à tout, et le fer devint bientôt la mesure d'après laquelle fut établie la valeur des autres marchandises. Ainsi une certaine quantité de denrées quelconques, leur paraissant égale en valeur à une barre de fer, constitua, dans la langue du négociant une barre de cette marchandise particulière. Vingt feuilles de tabac, par exemple, furent considérées comme *un bar* de tabac, et un gallon d'esprit de vin (ou plutôt d'esprit et d'eau mélangés par moitié) fut dénommé *bar* de rum; un bar d'une denrée étant regardé comme égal en valeur à un bar d'une autre marchandise. Comme, toutefois, il doit infailliblement arriver que, selon la rareté ou l'abondance des marchandises sur le marché en proportion des demandes, la valeur relative soit sujette à une fluctuation, on a reconnu nécessaire une plus grande précision. Actuellement la valeur d'un bar de quelque marchandise que ce soit est fixée par les blancs à 2 schellings sterling; ainsi un esclave dont le prix est de 15 livres est, en d'autres termes, évalué à 150 bars.

Dans de pareilles transactions il est évident que le marchand blanc a infiniment d'avantages sur l'Africain qui, par cette raison même, est difficile à satisfaire; car bien convaincu de sa propre ignorance, il devient soupçonneux et méticuleux à l'excès. En effet, les nègres sont si incertains et si jaloux dans leurs transactions avec les blancs, que jamais un Européen



Enfin nous parvînmes à la tente d'Ali.

ne regarde un marché comme conclu que lorsque le prix est payé et que les parties se sont séparées.

Ayant ainsi mis en avant ces observations générales sur le pays et ses habitants, telles qu'elles se présentèrent à moi pendant ma résidence dans le voisinage de la Gambie, je vais procéder au récit régulier des incidents qui survinrent et des réflexions qui en résultèrent, dans le cours de mon pénible et périlleux voyage, depuis son commencement jusqu'à mon retour sur la Gambie.

Départ de Pisania. Medina, capitale du Woulli. Mumbo Djumbo. L'auteur traverse le désert, et arrive à Tallika, dans le royaume de Bondou.

Le 2 décembre 1795, je partis de la demeure hospitalière du docteur Laidley; j'étais heureusement accompagné d'un domestique nègre qui parlait l'anglais et le mandingue. Il s'appelait Johnson, et était natif de cette partie de l'Afrique. Ayant dans sa jeunesse été conduit comme esclave à la Jamaïque, il avait été affranchi et amené en Angleterre par son maître, et il y avait résidé plusieurs années. Le docteur Laidley me pourvut en outre d'un petit nègre, lui appartenant, nommé *Demba*, jeune homme alerte, et qui, outre le mandingue, parlait la langue des Serrawoullis : pour l'engager à bien se conduire, le docteur lui promit sa liberté au retour, dans le cas où je lui rendrais un témoignage favorable de sa fidélité et de ses services. J'avais pour moi un cheval, petit mais infatigable et ardent, et deux ânes pour mes interprètes. Mon bagage était léger, car il n'y avait guère de provisions que pour deux jours; un petit assortiment de rassades, d'ambre et de tabac, pour acheter, à mesure que j'avancerais, des provisions nouvelles; quelques charges de linge, et un autre appareil nécessaire ; un parasol, un sextant de poche, un compas magnétique, et un thermomètre, avec deux fusils de chasse, deux paires de pistolets et quelques autres menus articles.

Un homme libre, Buschrinn ou mahométan, nommé Madibou, qui se rendait dans le royaume de Bambarra, et deux slatés ou deux marchands de la nation serrawoulli et qui allaient à Bondou, m'offrirent leurs services jusqu'au point où ils comptaient se rendre. Il en fut de même d'un nègre nommé *Tami*, mahométan aussi, né dans le Kasson, que le docteur Laidley avait employé pendant quelques années comme forgeron, et qui retournait avec ses épargnes dans son pays. Tous ces hommes voyageaient à pied poussant leurs ânes devant eux.

Ainsi je n'avais pas moins de six serviteurs, qui tous avaient l'habitude de me traiter avec un grand respect, et qui étaient convaincus que leur retour en

Gambie, avec sécurité, dépendait de ma propre conservation.

Le docteur Laidley lui-même, et MM. Ainsley, avec une partie de leurs domestiques, se déterminèrent avec bienveillance à m'accompagner pendant les deux premiers jours, et je crois qu'en secret ils me disaient adieu pour toujours.

Nous arrivâmes à Djundey le même jour, après avoir traversé l'anse de Walli, qui est une branche de la Gambie, et nous nous arrêtâmes dans la maison d'une femme noire qui avait autrefois été la *chère amie* du négociant blanc nommé Hewett, et qu'en conséquence, et pour la distinguer, on nommait *seniora.* Le soir nous sortîmes pour voir un village voisin qui appartient à un slaté nommé Djemafou Mammadou, le plus riche de tous les négociants de Gambie. Nous le trouvâmes chez lui, et il regarda cette visite comme un si grand honneur, qu'il nous fit don d'un taureau qui fut immédiatement tué et accommodé en partie pour notre repas du soir.

Les nègres ne soupent que tard, et afin de nous divertir pendant qu'on préparait notre bœuf, un Mandingue fut invité à raconter quelques histoires amusantes; en fumant et les écoutant, nous passâmes trois heures. Ces histoires ont quelque ressemblance avec celles qui composent les contes arabes; mais, en général, elles sont d'un tour plus badin.

A environ une heure de l'après-midi, le 3 décembre, je pris congé du docteur Laidley et de MM. Ainsley, puis j'entrai au pas de mon cheval dans les bois. J'avais alors devant moi une forêt immense et une contrée dont les habitants étaient étrangers à la vie civilisée, et pour la plupart desquels un blanc était un objet de curiosité et de pillage. Je réfléchissais que je venais de me séparer du dernier Européen que je verrais probablement, et que j'avais peut-être quitté pour toujours le bien-être de la société chrétienne. Des pensées pareilles devaient nécessairement jeter du sombre dans l'esprit, et j'allai rêvant l'espace de trois milles, quand je fus tiré de ma rêverie par des hommes qui accouraient et arrêtèrent les ânes, en me donnant à entendre que je devais aller avec eux à Peckaba pour me présenter au roi de Walli ou bien leur payer les droits. Je m'efforçai de leur faire comprendre que mon voyage n'étant point une entreprise de commerce, je ne devais pas être soumis à une taxe comme les slatés et autres marchands qui voyagent pour gagner, mais je perdis mes raisonnements. Ils me dirent qu'il était d'usage pour les voyageurs de toute espèce de faire un présent au roi de Walli, que faute d'agir ainsi je ne pouvais passer outre. Comme ils étaient plus nombreux que ma suite et en même temps très bruyants, je jugeai prudent d'accéder à leur demande; et après leur avoir donné quatre bars de tabac pour l'usage du roi, il me fut permis de continuer mon voyage; au coucher du soleil nous arrivâmes à un village près de Koutaconda, et nous y passâmes la nuit.

Le 4 décembre au matin, nous traversâmes Koutaconda, dernière ville du Walli, et nous nous arrêtâmes environ une heure dans un petit village pour payer les droits à un officier du roi de Woulli. Nous passâmes la nuit suivante à Tabadjang, village, et le jour suivant, à midi, nous atteignîmes Medina, capitale des Etats du roi de Woulli.

Le royaume de Woulli est borné par le Walli à l'ouest, au sud par la Gambie. La petite rivière Walli le confine au nord-ouest, le Bondou est sa limite au nord-est, et le désert de Simbani le borne à l'est.

Le pays s'élève de toutes parts en douces acclivités, couvertes en général de bois étendus, et les villes sont situées dans les vallées intermédiaires. Chaque ville est entourée d'un rayon de terre cultivée, dont le produit, je le présume, peut suffire aux besoins des habitants; car le sol me parut très fertile sur tous les points, hormis près du sommet des hauteurs, où la pierre rouge et d'arides broussailles marquaient les limites entre la fertilité et la stérilité. Les principales productions sont le coton, le tabac et des végétaux alimentaires : ces diverses cultures ont lieu dans les vallées, car les terrains hauts sont appropriés à différentes sortes de blé.

Les habitants sont Mandingues, et comme la plupart des Mandingues sont divisés en deux grandes sectes, les mahométans que l'on nomme *Bouchrinn*, et les idolâtres que l'on appelle indistinctement *Kafir* (mécréants), et *Sonakis* (c'est-à-dire qui boit des liqueurs fortes). Les idolâtres sont incomparablement les plus nombreux, et le gouvernement du pays est dans leurs mains; car bien que les plus respectables d'entre les Bouchrinns soient fréquemment consultés dans les affaires d'importance, on ne leur permet cependant jamais de prendre aucune part au gouvernement exécutif qui est exclusivement dévolu au *mansa* ou souverain, et aux grands officiers de l'Etat Le premier de ces officiers en dignité est l'héritier présomptif de la couronne; on le nomme *farbanna;* viennent après lui les aleaüs ou gouverneurs de province que l'on nomme plus communément *keamos*. Ensuite ce sont les deux grandes divisions en hommes libres et en esclaves. Parmi les premiers, les *slatés* sont regardés comme les plus considérables, mais dans toutes les classes un grand respect est témoigné aux vieillards.

A la mort du roi régnant, son fils aîné (s'il a atteint l'âge de la virilité) succède à l'autorité royale; s'il n'y a pas de fils, ou qu'il soit au-dessous de l'âge de discrétion, une assemblée de grands hommes a lieu, et le plus proche parent du monarque (ordinairement son frère) est appelé au gouvernement, non comme régent ou tuteur de l'enfant, mais de droit et à l'exclusion du mineur. Les charges du gouvernement sont défrayées par des tributs que paie le peuple à l'occasion, et par les droits qu'acquittent les marchandises qui traversent le pays. Les voyageurs, en allant de la Gambie vers l'intérieur, paient les droits en marchandises d'Europe; les retours, ils les acquittent en fer et en scheatoulon. Ces taxes sont payées à chaque ville.

Medina, la capitale du royaume dans laquelle je venais d'arriver, est un lieu d'une étendue considérable, et peut compter de huit cents à mille maisons. Elle est fortifiée à la manière africaine, c'est-à-dire entourée d'un haut mur construit de terre, et une palissade extérieure de piquets aigus et de buissons épineux; mais les murs sont négligés, et l'enclos extérieur a beaucoup souffert de la part des actives ménagères qui arrachent les piquets pour en faire du feu. J'obtins un logement chez un des parents du roi qui m'apprit que la première fois que j'aborderais le roi, je ne devais pas *prendre la liberté de lui donner une poignée de main.* Il n'était pas d'usage, me dit-il, d'accorder cette liberté aux étrangers. Ainsi informé, j'allai dans l'après-midi présenter mes respects au souverain, et lui demander la permission d'aller à Bondou en traversant son territoire. Le nom du roi était *Djatta.* C'était ce même vieillard vénérable dont un compte si favorable a été rendu par le major Houghton. Je le trouvai assis sur une natte devant la porte de sa cabane. Nombre d'hommes et de femmes étaient rangés de chaque côté, chantant et battant des mains; je le saluai respectueusement, et lui fis connaître le but de ma visite. Le roi répliqua gracieusement que non-seulement il me permettait de traverser son pays, mais qu'il ferait des prières pour mon succès; alors un des gens de ma suite, apparemment pour répondre à la bienveillance du roi, commença à chanter, ou plutôt à rugir une chanson arabe; à chaque pause de cette chanson le roi, ainsi que tous les gens présents, frappaient leur front de leurs mains, et s'écriaient, avec une touchante et dévote solennité: *Amin! amin!* Le roi me dit de plus que j'aurais le jour suivant un guide qui me conduirait en sûreté jusque sur la frontière de son royaume. Je pris alors congé de lui, et le soir j'envoyai au roi un ordre sur le docteur Laidley pour trois gallons de rum, en échange duquel je reçus beaucoup de provisions.

Le 6 décembre, de bonne heure dans la matinée, j'allai trouver le roi une seconde fois pour savoir si le guide était prêt. Je trouvai Sa Majesté assise sur une peau de taureau, et se chauffant à un grand feu; car les Africains sont sensibles aux plus petites variations de la température, et se plaignent souvent du froid quand un Européen étouffe de chaleur. Il me reçut d'un air affable et me conjura affectueusement de renoncer au projet de voyager dans l'intérieur, en me disant que le major Houghton avait été tué en route, et que si je marchais sur ses traces je m'exposais sans doute au même sort. Il me dit que je ne devais pas juger des habitants des contrées de l'est par ceux du Woulli, que ceux-ci connaissaient les blancs et les respectaient, tandis que les naturels de l'est n'avaient jamais vu un homme de ma couleur, et qu'à coup sûr ils m'assassineraient. Je remerciai le roi de sa sollicitude; mais je lui dis que j'avais bien tout examiné, et que j'étais résolu, nonobstant tous les périls, à aller en avant; le roi secoua la tête, mais n'insista pas; il me répondit que le guide serait prêt dans l'après-midi.

A deux heures environ le guide étant venu, j'allai faire mon dernier adieu au bon vieux roi: et en trois heures, je parvins à un petit village nommé *Konjour*, où nous nous décidâmes à passer la nuit. Là, j'achetai un beau mouton pour quelques grains de rassade, et mes serviteurs serrawoullis le tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion. On en accommoda une partie pour notre souper, après lequel une dispute s'éleva entre un des noirs serrawoullis et Johnson mon interprète, à cause des cornes du bélier. Le premier réclamait les cornes comme son droit, pour avoir fait les fonctions de boucher; Johnson contestait la prétention. Je mis fin au différend, en donnant une corne à chacun d'eux. Je rapporte cet incident insignifiant pour introduire à ce qui suit, car je découvris, en m'informant, que ces cornes étaient extrêmement estimées, parce qu'on pouvait aisément les convertir en fourreaux ou gaînes pour tenir en sûreté certains charmes ou amulettes que l'on nomme *saphis*, et que les nègres portent constamment sur eux. Les saphis sont des prières ou plutôt des phrases extraites du Koran que les prêtres mahométans écrivent sur des morceaux de papier, et vendent aux naturels qui leur attribuent des vertus extraordinaires. Quelques nègres les portent pour se garantir contre la morsure des serpents et des alligators; dans ce cas, le saphit es ordinairement renfermé dans de la peau d'alligator ou de serpent, et attaché à la cheville du pied; d'autres ont recours à ces amulettes en temps de guerre, pour n'être pas atteints par les armes de l'ennemi; mais l'effet ordinaire de ces saphis, c'est de prévenir et de guérir les maladies du corps, de préserver de la faim et de la soif, et en général de concilier la faveur des puissances supérieures dans toutes les circonstances de la vie.

A cette occasion, il est impossible de ne pas s'émerveiller de l'étonnante contagion des idées superstitieuses; car, bien que la majorité des nègres soient idolâtres, et repoussent absolument la doctrine de Mahomet, je n'ai jamais rencontré un homme, soit Bouchrinn, soit Kafir, qui ne fût entièrement convaincu de l'efficacité de ces amulettes. La vérité est que tous les nègres de cette partie de l'Afrique regardent l'écriture comme frisant la magie, et ce n'est point dans les préceptes du prophète, mais bien dans l'art des magiciens, qu'ils mettent leur confiance. Plus tard moi-même je fus assez heureux, dans des circonstances critiques, pour faire tourner à mon profit cette crédulité populaire.

Le 7, je partis de Konjour, et je passai la nuit à un village nommé *Malla* ou *Mallaing*, et le 8, à midi environ, j'arrivai à Kolor, ville considérable, près de l'entrée de laquelle je vis, suspendu à un arbre, une espèce d'habillement de mascarade fait d'écorce, que j'appris plus tard appartenir à Mumbo-Jumbo. C'est un étrange épouvantail commun à toutes les nations mandingues, et très employé par les idolâtres pour tenir leurs femmes dans la soumission. Chaque Kafir n'étant point gêné quant au nombre de ses femmes, chacun en épouse autant qu'il peut en entretenir, et comme il arrive fréquemment que les dames ne sont pas d'accord, des querelles de famille s'élèvent, et quelquefois à un tel point que l'autorité du mari ne peut maintenir la paix dans son ménage, et c'est dans de tels cas que l'intervention de Mumbo-Jumbo est réclamée, et elle est toujours décisive.

Cet étrange ministre de la justice, que l'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit par lui, portant le déguisement dont il vient d'être parlé, et armé de la verge d'autorité publique, annonce son approche, quand on l'a appelé, par des cris éclatants et effroyables dans les bois qui sont près de la ville. Il commence cette pantomime à l'approche de la nuit, et, quand il fait tout-à-fait noir, il entre dans la ville, et se rend au bentang, où tous les habitants s'assemblent aussitôt.

On peut supposer que cette exhibition n'est pas du tout du goût des femmes; car, comme la personne déguisée leur est à toutes entièrement inconnue, chaque femme peut supposer que la visite est à son intention; mais elles n'osent pas refuser de se rendre quand elles sont convoquées. La cérémonie commence par des chants et des danses qui durent jusqu'à minuit, heure à laquelle le Mumbo désigne la coupable. Cette infortunée étant alors immédiatement saisie, on la dépouille nue, on l'attache à un poteau, et elle est rudement fustigée par le Mumbo, au milieu des acclamations et des rires de toute l'assemblée. Il est à remarquer que les femmes sont les plus acharnées contre leur malheureuse sœur. Le point du jour met fin à ce divertissement indécent et barbare.

Le 9 décembre, comme il n'y avait pas d'eau à se procurer sur la route, nous voyageâmes vite jusqu'à Tambacunda, et, partis de cette ville le matin du 10, nous atteignîmes dans la soirée Kouniakari, ville de la même importance à peu près que Kolor. Le 12, à midi à peu près, nous arrivâmes à Koudjar, ville frontière du Woulli du côté de Bondou, dont elle est séparée par un désert de deux jours de marche.

Le guide que m'avait donné le roi de Woulli étant maintenant sur le point de retourner, je lui donnai, pour le payer de sa peine, un peu d'ambre, et ayant appris qu'il était impossible en tout temps de se procurer de l'eau dans le désert, je cherchai des hommes qui pussent me guider et porter mon eau pendant ce trajet. Trois nègres, chasseurs d'éléphants, m'offrirent leurs services: je les acceptai, leur payant à chacun trois bars d'avance, et le jour étant près d'être fini, je me déterminai à passer la nuit où je me trouvais. Les habitants de Koudjar, bien qu'ils ne soient pas entièrement inaccoutumés à la vue des Européens, puisque beaucoup d'entre eux ont eu l'occasion de visiter les pays qui bordent la Gambie, me regardèrent avec un mélange de curiosité et de respect; puis, le soir, ils m'invitèrent à assister à un neobering, ou lutte dans le bentang. Ce spectacle est très commun dans tout le pays mandingue. Les spectateurs se placèrent en cercle, laissant au milieu d'eux un espace pour les lutteurs, qui étaient des jeunes gens robustes et actifs, et accoutumés dès leur enfance, je le suppose, à cette sorte d'exercice. Ils se dépouillèrent de leurs vêtements, hormis d'une paire de caleçons courts, et après avoir eu la peau enduite d'huile ou de beurre de shea, les combattants s'approchèrent l'un de l'autre, marchant sur leurs pieds et sur leurs mains, et de temps à autre tendant un bras, jusqu'à ce qu'un deux sauta et prit son adversaire par le genou. Alors ils déployèrent beaucoup de dextérité et de calcul, mais le combat fut décidé par la supériorité de la force, et je pense qu'il y a peu d'Européens capables de tenir tête au vainqueur. Il faut remarquer que les combattants étaient excités par un tambour qui donnait à leurs mouvements de la régularité et une sorte de cadence.

A la lutte succéda une danse dans laquelle figuraient plusieurs acteurs, qui tous étaient pourvus de petites clochettes attachées à leurs bras et à leurs jambes : ici encore le tambour réglait leurs mouvements. On le battait avec un bâton recourbé, que le tambour avait dans la main droite, se servant de temps à autre de la gauche pour amortir le son et ainsi varier sa musique. On emploie aussi le tambour dans ces occasions pour maintenir l'ordre parmi les spectateurs en imitant le son de certaines phrases mandingues.

Dans le cours de la soirée on me présenta une boisson qui à ma grande surprise avait le goût de la bonne bière forte; et j'appris avec étonnement qu'elle était également fabriquée avec de l'orge, et qu'une racine dont l'amertume n'est pas désagréable servait de houblon.

De bonne heure dans la matinée du 12, j'appris qu'un des chasseurs d'éléphants s'était caché avec l'argent qu'il avait reçu de moi pour partie de son salaire. Afin d'empêcher les autres de suivre son exemple, je leur fis à l'instant remplir d'eau leurs calebasses, et dès que le soleil parut, j'entrai dans le désert qui sépare les royaumes de Woulli et du Bondou.

Nous n'avions pas fait plus d'un mille quand les gens de ma suite insistèrent pour s'arrêter, afin de préparer un charme ou saphi, qui devait leur assurer un voyage sûr. C'est ce qu'ils firent en marmotant quelques mots et en crachant sur une pierre qu'ils avaient jetée en avant de nous sur le chemin. La même cérémonie eut lieu trois fois, et ensuite les nègres allèrent avec la plus grande confiance; chacun d'eux était fermement persuadé que cette pierre, comme le bouc émissaire, avait emporté tout ce qui pourrait engager les pouvoirs supérieurs à nous causer malheur.

Nous continuâmes de marcher sans aucune halte jusqu'à midi, heure à laquelle nous arrivâmes sous un grand arbre, nommé par les naturels *nima taba*. Il avait un singulier aspect, étant décoré d'innombrables haillons ou morceaux d'étoffes, que des voyageurs traversant le désert avaient sans doute, à plusieurs reprises, attachés aux branches : c'était probablement dans l'intention d'apprendre au voyageur que l'eau se trouvait non loin de là, mais le temps avait tellement sanctionné cette coutume, que personne n'ose passer près de cet arbre sans y suspendre quelque chose. Je suivis l'exemple et attachai aux branches un joli morceau d'étoffe; ayant ensuite appris qu'il y avait un puits ou un étang à une certaine distance, j'ordonnai aux nègres de décharger les ânes, afin que nous pussions leur donner du blé, et nous régaler des provisions que nous avions prises. Pendant ce temps, j'envoyai un des chasseurs d'éléphants pour chercher le puits; j'avais l'intention, si l'on pouvait se procurer de l'eau dans cet endroit, d'y passer la nuit. On trouva un étang, mais l'eau était fangeuse et épaisse, et les nègres découvrirent près de là les restes de provisions et d'un feu récemment éteint, traces du passage de voyageurs ou de brigands. Mes gens, dans leur terreur, adoptaient la dernière supposition. Moi-même, croyant que les voleurs rôdaient autour de nous, je changeai de résolution et pris le parti de me diriger vers un autre lieu où il y avait de l'eau et que, disait-on, nous pouvions atteindre de bonne heure dans la soirée.

Nous partîmes immédiatement, mais il était huit heures du soir quand nous arrivâmes à l'endroit désigné. Là, fatigués par une si longue traite, nous nous couchâmes après avoir allumé un grand feu et entourés de notre bétail sur la terre nue, à plus d'une portée de fusil du moindre buisson, et les nègres s'entendirent pour veiller chacun à leur tour, à l'effet de prévenir toute surprise.

Je ne sais pas si en effet il y avait du danger, mais tant que dura le voyage les nègres avaient une peur indicible des bandits. Aussitôt que parut le jour nous remplîmes nos *soufros* (outres) et les calebasses à l'étang et partîmes pour Tallika, première ville du Bondou, où nous étions le 18 décembre à onze heures du matin.

Entrevue avec Almami, souverain du Bondou à Fatteconda, la capitale. Arrivée à Joag. Description du Bondou et de ses habitants, les Foulahs.

Tallika, ville frontière du Bondou du côté du Woulli, est habitée principalement par des Foulahs mahométans qui y vivent dans une grande richesse, que leur procurent soit la vente des provisions aux coffles ou caravanes qui traversent la ville, soit le commerce de l'ivoire, car ils sont chasseurs d'éléphants très habiles. Ici réside constamment un officier du roi du Bondou, dont le soin est d'avertir à temps de l'arrivée des caravanes, qui sont taxées en raison du nombre d'ânes chargés qui arrivent à Tallika.

J'établis ma résidence dans la demeure de cet officier, et m'arrangeai avec lui pour qu'il m'accompagnât à Fatteconda, séjour du roi; et je lui donnai pour cela cinq bars : avant mon départ je chargeai de quelques lignes pour le docteur Laidley une caravane qui se rendait en Gambie. Cette caravane était composée de neuf ou dix personnes avec cinq ânes chargés d'ivoire. Les grandes dents sont portées dans des filets, deux sur chaque côté de l'âne ; les petites sont enveloppées dans des peaux et attachées avec des cordes.

Le 14 décembre, nous quittâmes Tallika, et nous avions paisiblement fait environ deux milles, quand une violente querelle s'éleva entre deux de mes compagnons de voyage, l'un desquels était le forgeron, et ils échangèrent quelques paroles injurieuses. Il est digne de remarque qu'un Africain pardonnera plutôt un coup qu'un terme de reproche adressé à ses ancêtres. « Frappe-moi, mais ne maudis pas ma mère, » est une expression commune même parmi les esclaves. Un outrage de cette nature irrita donc un des querelleurs au point qu'il tira son coutelas contre le forgeron, et la dispute se serait certainement terminée d'une sérieuse manière, si je ne m'étais emparé de lui pour lui arracher le coutelas. Je parvins à mettre fin à cette scène désagréable en ordonnant au forgeron de se taire, et en disant à l'autre, que je supposais dans son tort, que si à l'avenir il tirait son arme ou cherchait à vexer un de mes gens, je le regarderais comme un voleur et le fusillerais sans autre forme. Cette menace eut l'effet désiré, et nous marchâmes dans un grand silence jusqu'à l'après-midi. Alors nous arrivâmes dans une plaine fertile semée de petits villages, dont l'un, nommé *Ganado*, fut notre résidence de nuit. Ici un échange de présents et un bon souper mirent un terme à toute animosité entre mes gens, et la nuit était très avancée quand on pensa à s'aller coucher. Nous fûmes divertis par un chanteur errant qui nous raconta plusieurs histoires amusantes, et joua quelques airs agréables en soufflant sur la corde d'un arc qu'il frappait en même temps avec une baguette.

Le 15 décembre, au point du jour, mes compagnons de voyage, les Serrawoullis, prirent congé de moi après avoir fait beaucoup de prières pour que j'eusse un voyage heureux. A environ un mille de Ganado nous traversâmes une branche considérable de la Gambie nommée *Neriko*. Les rives en sont perpendiculaires et couvertes de mimosas. Je remarquai dans la boue nombre de grandes mouches, mais les naturels ne les mangent pas. A environ midi, le soleil étant excessivement chaud, nous nous reposâmes deux heures à l'ombre d'un arbre et achetâmes du lait et du froment pilé à quelques bergers foulahs, et nous arrivâmes au coucher du soleil à une ville nommée *Kourkarani*, où le forgeron avait quelques parents. Nous y restâmes deux jours.

Kourkarani est une ville mahométane entourée d'un haut mur et pourvue d'une mosquée. On m'y montra plusieurs manuscrits arabes, particulièrement une copie du livre intitulé *Alshara*. Le marabout ou prêtre en la possession de qui il était me lut et m'expliqua en mandingue plusieurs des passages les plus remarquables.

Le soir du second jour (17 décembre) nous quittâmes Kourkarani, et nous ajoutâmes à notre troupe un jeune homme qui se rendait à Fatteconda pour acheter du sel, et à la nuit tombante nous atteignîmes Dougghi, petit village éloigné de Kourkarani de trois milles environ.

Là les provisions étaient à si bas prix que j'achetai un taureau pour six pierres d'ambre, car j'avais remarqué que ma compagnie diminuait ou s'augmentait en proportion du bien-être que je pouvais lui procurer.

Le 18 décembre, et le matin de bonne heure, nous partîmes de Dougghi, et ayant reçu parmi nous un nombre de Foulahs et d'autres personnes, nous présentions un aspect formidable, et ne craignions nullement d'être pillés dans les bois.

Le soir nous arrivâmes au milieu de quelques villages épars, entourés de vastes cultures. Nous passâmes la nuit à un de ces villages, sous une misérable hutte, n'ayant pour tout lit qu'une botte de paille de maïs, et point d'autre nourriture que celle que nous avions apportée.

Le 19 décembre, nous partîmes de Buggil et fîmes route jusqu'au milieu du jour le long d'une éminence couverte de mimosas. Alors la terre inclinait vers l'est, et nous descendîmes dans une profonde vallée. Poursuivant notre marche à l'est, par cette vallée dans le lit desséché d'une rivière, nous arrivâmes à un grand village où nous avions intention de loger. Nous trouvâmes beaucoup de naturels vêtus d'une gaze très mince qu'ils nommaient *byqui*. Ce vêtement, extrêmement léger et tout-à-fait de nature à développer les formes, est très estimé des dames. Les façons de ces femmes ne répondaient en rien à leur habillement, car elles étaient au plus haut point grossières et fatigantes. Elles nous entouraient en grand nombre, demandant des rassades, de l'ambre, etc., et leurs sollicitations étaient si véhémentes que je m'aperçus qu'il était impossible d'y résister. Elles me déchirèrent mon manteau, enlevèrent les boutons de l'habit de mon domestique, et se mettaient en devoir d'aller plus avant dans leurs outrages, quand je m'élançai à cheval et partis, suivi pendant un demi-mille par un détachement de ces harpies.

Le soir nous arrivâmes à Soubrodouka, et comme ma troupe était nombreuse (nous étions quatorze), j'achetai un mouton et beaucoup de blé pour le souper, après lequel nous nous couchâmes près de nos ballots et passâmes une nuit fort incommodés par une rosée épaisse.

Le 20 décembre, nous quittâmes Soubrodouka, et à deux heures nous étions dans un grand village situé sur les bords de la rivière Salommé, qui est ici rapide et à fond de roche. Les naturels étaient occupés à pêcher.

Je trouvai très singulier de rencontrer, dans cette saison de l'année, les bords du Salommé couverts partout de beaux et vastes champs de blé; mais l'examen me prouva que ce n'était point la même espèce de grain que celui qui est communément cultivé sur les bords de la Gambie. Les naturels le nomment *manio :* il croît dans la saison sèche, et très abondamment, et on le récolte en janvier.

Quand je revins au village, après avoir fait une excursion au bord de l'eau pour examiner la pêcherie, un vieux chef maure vint me présenter ses bénédictions et me demander un peu de papier pour écrire des saphis. Cet homme avait vu le major Houghton dans le royaume de Kaarta, et me dit qu'il avait péri dans le pays des Maures. Je lui donnai quelques feuilles de papier, et il leva le même tribu sur le forgeron, car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présents aux vieux, afin d'obtenir leur bénédiction, qui est prononcée en arabe et reçue avec une grande humilité.

A trois heures environ de l'après-midi, nous reprîmes notre route le long de la rivière, vers le nord, jusqu'à huit heures du soir, et alors nous entrâmes à Nayemou. Ici le chef de la ville fut hospitalier, et nous fit présent d'un taureau. En retour, je lui donnai un peu d'ambre et de rassades.

Le 21 décembre, ayant arrêté un canot pour transporter mes paquets, je traversai la rivière, qui, moi étant à cheval, me venait au genou; mais l'eau est si claire que de la rive, qui est élevée, le fond est tout-à-fait visible.

A midi environ, nous fîmes notre entrée dans Fatteconda, capitale du Bondou, et presque aussitôt nous fûmes invités chez un slaté important, car, comme il n'y a point de lieux publics en Afrique, il est d'usage pour les étrangers de rester dans le bentang ou quelque autre endroit de réunion commune, jusqu'à ce que quelque habitant leur offre un logement. Nous acceptâmes, et une heure après une personne vint me dire qu'elle avait l'intention de me conduire près du roi, qui désirait beaucoup me voir sur-le-champ, si je n'étais pas trop fatigué.

Je pris alors avec moi mon interprète et suivis le messager. Nous sortîmes tout-à-fait de la ville et traversâmes quelques champs de blé. Je soupçonnai alors quelque malice, et demandai à mon guide où nous allions. Pour toute réponse, il me montra du doigt un homme assis sous un arbre à une petite distance, et me dit que le roi donnait souvent ainsi audience dans un lieu retiré pour échapper à la foule, et que personne, hormis moi et mon interprète, ne devait l'approcher. Quand j'arrivai, il m'invita à m'asseoir près de lui sur sa natte, et après avoir entendu mon récit, sur lequel il ne fit aucune observation, il me demanda si je voulais acheter des esclaves ou de l'or. Sur ma réponse négative, il parut un peu surpris : il me dit cependant d'aller le trouver dans la soirée et qu'il me donnerait quelques provisions.

Ce monarque s'appelait Almami, nom maure, bien que j'aie appris qu'il n'était point mahométan, mais kafir ou infidèle. J'avais ouï dire qu'il avait agi envers le major Houghton avec beaucoup d'affabilité, et l'avait fait piller. Sa conduite à mon égard, lors de cette entrevue, bien plus civile que je ne l'espérais, fut loin de me tirer d'inquiétude. J'appréhendais quelque perfidie, et comme j'étais alors tout-à-fait en sa puissance, je pensai que le meilleur parti à prendre était de préparer les voies par un présent. J'emportai donc avec moi le soir une boîte de poudre, de l'ambre, du tabac et mon parasol; et comme je supposais que mes paquets seraient visités, je cachai quelques articles dans le toit de la cabane que j'occupais, et je mis mon habit bleu neuf pour le conserver.

Toutes les maisons qui appartiennent au roi et à sa famille sont entourées d'un haut mur de terre qui en fait une espèce de citadelle. L'intérieur est divisé en plusieurs cours. A la première entrée, je remarquai un homme debout, le mousquet sur l'épaule, et je trouvai le passage très embarrassé avec des sentinelles placées aux différentes portes. Quand nous arrivâmes à l'entrée de la cour où réside le roi, mon guide et mon interprète, suivant la coutume, ôtèrent leurs sandales, et le premier prononça à haute voix le nom du roi jusqu'à ce qu'on répondît de l'intérieur. Nous trouvâmes le roi assis sur une natte, ayant près de lui deux personnes. Je répétai ce que je lui avais déjà dit concernant l'objet de mon voyage et quelles étaient mes raisons pour traverser son pays. Il ne sembla toutefois qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui était tout-à-fait nouvelle. Il regardait, disait-il, comme impossible qu'un homme dans son bon sens entreprît un voyage si périlleux, seulement pour voir la contrée et ses habitants. Toutefois, quand je lui offris de lui montrer le contenu de mon porte-manteau et tout ce qui m'appartenait, il fut convaincu. Examinant ensuite mon habit bleu, dont les boutons jaunes paraissaient fixer en particulier son attention, il me pria de le lui donner, m'assurant, pour me consoler de cette perte, qu'il le porterait dans les grandes occasions, ce qui proclamerait à tous ceux qui le verraient ma grande

libéralité envers lui. La requête d'un prince africain, surtout quand elle s'adresse à un étranger, ressemble fort à un ordre; c'est seulement un moyen d'obtenir par la douceur ce qu'il peut, s'il lui plaît, avoir par la force : or, comme il était contre mon intérêt de l'offenser par un refus, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul bon que je possédasse, et je le mis à ses pieds.

Pour répondre à cette générosité, il me donna une grande abondance de provisions, et me pria de le venir voir le matin encore; je m'y rendis et le trouvai assis sur son lit. Il me dit qu'il était malade et désirait que je lui tirasse un peu de sang; mais je n'eus pas plus tôt bandé son bras et pris la lancette que son courage faillit, et il me demanda de remettre l'opération à l'après-midi, car il se sentait, disait-il, beaucoup mieux qu'il n'avait été, et me remercia affectueusement de mon empressement à lui rendre service. Il me dit alors que ses femmes avaient grande envie de me voir, et me pria de leur faire une visite. Un serviteur reçut l'ordre de me conduire, et je ne fus pas plus tôt entré dans la cour consacrée aux femmes que tout le harem m'entoura, quelques-unes demandant des drogues, d'autres de l'ambre, et toutes avides d'essayer de ce grand spécifique africain, la *saignée*. Elles étaient au nombre de dix ou douze, la plupart jeunes et jolies, et portaient sur la tête des ornements d'or et des grains d'ambre.

Elles me raillèrent sur différents points, et en particulier sur la blancheur de ma peau et la saillie de mon nez. Elles persistèrent à les regarder comme artificiels : ma peau blanche, disaient-elles, venait de ce qu'étant enfant j'avais été plongé dans du lait; et quant à la forme désagréable et peu naturelle de mon nez, je devais l'attribuer à ce qu'on l'avait pincé chaque jour jusqu'à ce qu'il fût difforme à ce point. De mon côté, sans prendre parti pour ma propre difformité, je leur fis beaucoup de compliments sur la beauté africaine. Je vantai le noir luisant de jais qu'avait leur peau, et l'agréable dépression de leur nez; mais elles me dirent que la flatterie, ou pour répéter leur expression, la *bouche de miel*, n'était pas estimée à Bondou. Toutefois, pour me remercier de ma visite et de mes compliments, auxquels pour le dire en passant elles ne paraissaient pas être aussi insensibles qu'elles l'affectaient, elles me firent présent d'une jarre de miel et d'un peu de poisson, qui furent envoyés à mon logis. Le roi me fit encore demander un peu avant le coucher du soleil.

Je lui portai des grains de verre et un peu de papier à écrire, car il est d'usage de faire quelque petit cadeau en prenant congé, en retour de quoi le roi me donna cinq drachmes d'or, en me faisant remarquer que ce n'était qu'une bagatelle et un don de pure amitié, mais que cela me serait utile dans mon voyage pour acheter des provisions. Il fit succéder à cet acte d'affection une marque de bienveillance plus prononcée encore, en me disant poliment que, bien qu'il fût en règle commune d'examiner le bagage de chacun des voyageurs qui traversent son pays, cependant il voulait me dispenser de cette formalité, ajoutant que j'étais libre de partir quand il me plairait. En conséquence, dans la matinée du 23, nous quittâmes Fatteconda, et à onze heures environ nous arrivâmes dans un petit village où nous nous déterminâmes à faire halte pour le reste du jour.

Dans l'après-midi, mes compagnons m'apprirent que, comme nous nous trouvions actuellement sur la frontière du Bondou et du Kadjaaga, et qu'il y a du danger pour les voyageurs, il serait nécessaire de voyager de nuit jusqu'à ce que nous eussions atteint une partie plus hospitalière du pays. J'adhérai à la proposition, et louai deux guides pour traverser les bois; puis, dès que les habitants du village furent couchés, nous partîmes par un clair de lune magnifique. Le calme de l'air, le hurlement des bêtes féroces et la profonde solitude de la forêt, rendaient la scène solennelle et imposante. Aucun de nous ne disait un mot, ou bien c'était à voix basse; tout le monde était attentif, et chacun montrait à l'envi sa sagacité en me désignant les loups et les hyènes qui glissaient comme des ombres d'un hallier à l'autre. Vers le matin, nous trouvâmes un village nommé *Kimmou*, où nos guides éveillèrent une de leurs connaissances, et nous y fîmes halte pour donner du blé à nos ânes et faire rôtir quelques noix de terre pour nous. Au point du jour, nous nous remîmes en route, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Djoag, dans le royaume de Kadjaaga.

Comme nous voici maintenant dans un pays et chez un peuple différent, à beaucoup d'égards, de ce que nous avons observé jusqu'ici, je donnerai, avant d'aller plus avant, quelques détails sur le Bondou, son territoire et ses habitants, les Foulahs; détails que j'ai réservés pour cette partie de ma relation.

Bondou est borné à l'est par Bambouk; au sud-est et au sud par Fonda et le désert de Simbani; au sud-ouest il a pour limite le Woulli; à l'ouest, Fouta-Torre; et au nord il est borné par le Kadjaaga.

Le pays, comme celui du Woulli, est en général boisé, mais le terrain est plus élevé, et vers le Salommé il forme des éminences considérables. Dans aucune partie de l'Afrique le sol n'est plus fécond qu'ici. La situation centrale du Bondou, placé entre la Gambie et le Sénégal, fait que ce pays est très fréquenté par les slatés qui le traversent en se rendant de la côte dans l'intérieur et par les négociants qui y viennent fréquemment de l'intérieur pour acheter du sel. Les différentes branches de commerce sont exploitées par les Mandingues et les Serrawoullis établis dans le pays. Cette étendue de relations commerciales rendant très productifs les droits perçus sur les marchandises, le roi du Bondou est complétement pourvu d'armes et de munitions, circonstance qui le rend redoutable aux Etats voisins.

Les Foulahs, en général, sont basanés; leurs traits sont délicats et leur chevelure soyeuse. Après les Mandingues, ils composent indubitablement la plus importante des nations de cette partie de l'Afrique.

Les Foulahs du Bondou sont naturellement d'un caractère doux et affable, mais les maximes du Koran les ont rendus moins bien disposés que les Mandingues en faveur des étrangers. Il est évident qu'ils regardent tous les noirs indigènes comme leurs inférieurs; et quand ils parlent de diverses nations, ils se rangent toujours au nombre des blancs.

Leur gouvernement diffère de celui des Mandingues, principalement en ce qu'ils sont plus immédiatement sous l'influence des lois mahométanes, car tous les chefs, le roi excepté, et une grande partie des habitants du Bondou, sont musulmans, et les lois du prophète sont partout regardées comme sacrées et décisives. Toutefois, dans l'exercice de leur foi, ils ne sont pas très intolérants à l'égard de ceux de leurs compatriotes qui conservent leurs anciennes superstitions.

L'industrie des Foulahs dans la pratique de l'agriculture est partout très remarquable; même sur les bords de la Gambie, la plus grande partie du blé est cultivée par eux, et leurs troupeaux sont plus nombreux et en meilleur état que ceux des Mandingues. Ils montrent une grande habileté dans l'entretien de leur bétail, qu'ils savent par de douces manières rendre extrêmement privé. A l'approche de la nuit on les fait revenir des bois et on les rassemble dans des parcs nommés *korris*, construits dans le voisinage des différents villages. Au milieu de chaque korri il y a une petite hutte dans laquelle un ou deux bergers veillent la nuit pour empêcher des vols de bestiaux, et pour alimenter les feux que l'on entretient autour des korris pour écarter les bêtes féroces.

On trait le matin et le soir; le lait est excellent, mais il s'en faut que la quantité que donne chaque vache soit aussi grande qu'en Europe. Les Foulahs emploient le lait principalement comme un objet de nourriture et attendent pour cela qu'il soit aigre. La crême qu'il produit est très épaisse et on en fait du

beurre en le battant dans une grande calebasse. Ce beurre, après qu'on l'a fait fondre sur un feu doux et qu'on l'a séparé de toute matière étrangère, se garde dans des vases de terre, et entre dans une grande partie de leurs mets. Il leur sert également pour s'oindre la tête, et ils s'en mettent abondamment sur le visage et sur les bras.

Le Kadjaaga. Serrawoullis. L'auteur traverse le Sénégal et arrive dans le royaume de Kasson.

Le royaume de Kadjaaga, où je venais d'arriver, est nommé par les Français *le Galam*, mais le nom que j'ai adopté est généralement employé par les naturels. Ce pays est borné au sud-est et au sud par le Bambouk; à l'ouest par le Bondou et Fonta-Torre; et au nord par la rivière du Sénégal.

L'air et le climat sont, je le crois, plus purs et plus salubres ici que dans aucun des établissements de la côte. La contrée est partout variée de collines et de vallées, et les sinuosités de la rivière du Sénégal, qui descend des rochers de l'intérieur, rend le passage très beau.

On nomme les habitants *Serrawoullis*, ou, comme disent les Français, Seracolets. Leur teint est d'un noir de jais : en ce point on ne saurait les distinguer des Jaloffs.

Le gouvernement est monarchique, et l'autorité royale, d'après ce qu'ici j'en éprouvai, me semble suffisamment puissante. Toutefois les habitants ne se plaignaient point d'oppression et paraissaient très empressés à soutenir leur roi dans une lutte qu'il allait engager avec le roi du Kasson. Les Serrawoullis sont d'ordinaire un peuple marchand. Ils entretenaient autrefois avec les Français un grand commerce d'or et d'esclaves. Ils sont regardés comme assez accommodants et justes dans leurs transactions, mais ils sont infatigables pour acquérir des richesses et tirent un bénéfice considérable de la vente du sel et des étoffes de coton dans les contrées éloignées. Quand un marchand serrawoulli revient d'une expédition de commerce, les voisins s'assemblent immédiatement pour le féliciter, sur son arrivée. Dans ces occasions le voyageur déploie sa richesse et sa générosité en faisant quelques cadeaux à ses amis, mais si son entreprise a été malheureuse, la cérémonie est bientôt terminée et chacun le regarde comme un homme sans intelligence, qui ferait un long voyage, et suivant leur expression, *ne rapporterait que ses cheveux sur sa tête*.

Il est bon d'apprendre leur langue, qui est très gutturale, parce qu'on la comprend en général dans les royaumes de Kasson, de Kaarta, de Ludamar et les parties septentrionales du Bambarra : dans tous ces pays les Serrawoullis sont les principaux marchands.

Nous arrivâmes à Joag, ville frontière du royaume, le 24 décembre, et nous nous établîmes dans la maison du chef, qui, ici, n'est plus connu sous le nom d'*Alcaïd*, mais s'appelle le *Douti*. C'était un musulman rigide, mais renommé pour son hospitalité. On peut supposer à cette ville, à la première vue, une population de dix mille habitants: elle est entourée d'une haute muraille, dans laquelle sont pratiquées nombre de meurtrières pour l'usage de la mousqueterie en cas d'attaque. La propriété de chacun est de même entourée d'un mur, ce qui fait de l'ensemble autant de citadelles distinctes, car chez un peuple qui est étranger à l'usage de l'artillerie, ces murailles remplissent l'objet des plus puissantes fortifications. A l'ouest de la ville est une petite rivière sur les bords de laquelle les habitants cultivent beaucoup de tabac et d'ognons.

Le même soir, Madibou le buchrinn, qui m'avait accompagné depuis Pisania, alla faire une visite à son père et à sa mère qui habitaient une ville voisine nommée *Dramanet;* mon autre compagnon le forgeron se joignit à lui, et, dès qu'il fut nuit, je fus invité à assister aux divertissements des habitants, car il est d'usage parmi eux, à l'arrivée des étrangers, de les amuser de toutes manières. Je trouvai une grande foule autour d'une société qui dansait à la clarté de grands feux et au son de quatre tambours battus avec une grande précision de mesure. Les danses consistaient plus en gestes lubriques qu'en attitudes de force ou de grâce. Les femmes luttaient à qui déploierait les mouvements les plus voluptueux.

Le 25 décembre, à deux heures du matin, des cavaliers entrèrent dans la ville, et, ayant réveillé mon hôte, ils lui parlèrent quelque temps en langue serrawoullie, après quoi ils descendirent et se rendirent au bentang où j'avais placé mon lit.

Comme j'étais assis sur le bentang mâchant de la paille, une vieille femme esclave, passant près de moi avec un panier sur la tête, me demanda si *j'avais eu mon dîner*. Je pensai au premier moment qu'elle se moquait de moi, et ne lui répondis rien; mais mon petit domestique qui était à côté répondit pour moi, et lui dit que les gens du roi m'avaient enlevé tout mon argent. Quand elle apprit cela, la vieille, avec un regard bienveillant, ôta aussitôt son panier de dessus sa tête, et me montrant qu'il renfermait des noix de terre, me demanda si j'en voulais manger. Sur ma réponse affirmative, elle m'en offrit plusieurs poignées, et s'éloigna avant que j'eusse eu le temps de la remercier de cette provision si bien venue. Cette circonstance bien légère me fit éprouver un véritable plaisir: la conduite de cette pauvre esclave, obéissant aux inspirations de son cœur, me touchait : elle avait connu la peine de la faim, et sa propre misère la rendait compatissante pour les souffrances des autres.

La vieille m'avait à peine quitté que je reçus la nouvelle de l'arrivée d'un neveu de Demba-Sego-Jalla, le roi de Kasson, qui voulait me rendre visite. Il était venu en ambassade près de Batcheri, roi de Kadjaaga, pour essayer d'arranger les différends survenus entre celui-ci et son oncle; mais après trois jours de conférences sans succès, il était sur le point de s'en retourner, et ayant appris qu'un homme blanc allant à Kasson se trouvait à Joag en ce moment, la curiosité l'amenait vers moi. Je lui représentai quelle était ma situation; alors il m'offrit franchement sa protection, et me dit qu'il serait mon guide jusqu'à Kasson, pourvu que je fusse prêt à partir le lendemain matin, et qu'il répondait de ma sûreté. J'acceptai l'offre avec empressement et reconnaissance, et le matin du 27 décembre au point du jour, nous étions prêts, mes compagnons et moi.

Mon protecteur qui s'appelait *Demba-Sego*, probablement du nom de son oncle, avait une nombreuse suite. Notre troupe, au départ de Joag, se composait de trente personnes et de six ânes chargés, et nous cheminâmes assez gaîment pendant quelques heures sans la moindre circonstance digne de remarque, quand nous arrivâmes à une espèce de chêne dont mon interprète Johnson s'était enquis plus d'une fois. Quand nous l'eûmes enfin trouvé, il nous pria de faire halte, et prenant un poulet blanc qu'il avait acheté à Joag tout exprès, il l'attacha par la pate à une des branches, et nous dit que nous pouvions continuer notre route, et que notre voyage serait désormais heureux.

A midi j'avais atteint Cungadi, grande ville où nous restâmes une heure environ, jusqu'à ce que quelques ânes qui étaient restés en arrière nous rejoignissent. Ici, j'observai nombre de dattiers et une mosquée bâtie de terre avec six petites tours que surmontait chacune un œuf d'autruche. Un peu avant le coucher du soleil nous étions à Sami, ville sur les bords du Sénégal, qui est à cet endroit une belle rivière, mais peu profonde, et qui coule lentement sur un lit de sable et de gravier : les bords sont élevés et couverts de verdure; le pays est découvert et cultivé, et les montagnes de Felow et de Bambouk ajoutent beaucoup à la beauté du paysage.

Le 28 décembre, de Sami nous arrivâmes dans l'après-midi à Kayi, grand village dont partie est située sur la rive nord, partie sur la rive sud du fleuve. Un



J'ai vu avec un plaisir infini le grand objet de ma mission, ce majestueux Niger.

peu au-dessus de celui-ci, est une cataracte considérable au-dessous de laquelle la rivière est très noire et très profonde. Après avoir appelé et tiré des coups de fusil, les habitants du Kasson nous aperçurent et vinrent avec un canot pour prendre notre bagage. Je ne regardais pas, toutefois, comme possible de faire descendre les animaux du haut en bas du bord qui était de quarante pieds au-dessus de l'eau, mais les nègres s'emparèrent des chevaux et les lancèrent par une sorte de tranchée qui était presque perpendiculaire, et semblait polie par un fréquent usage de ce moyen de transport. Les animaux terrifiés, une fois lancés de cette manière à l'eau, les hommes descendirent comme ils le purent. Alors le batelier, saisissant le plus vigoureux des chevaux au moyen d'une corde, le conduisit dans l'eau et avec quelques coups de rame éloigna un peu le canot de la rive. Ensuite une attaque générale commença sur les autres chevaux qui, se voyant harcelés de tous côtés, se plongèrent unanimement dans le fleuve et suivirent leur camarade. Quelques domestiques se mirent à la nage derrière eux, et en leur jetant de l'eau quand ils essayaient de revenir, ils les poussèrent en avant, et nous eûmes au bout de quinze minutes la satisfaction de les voir tous sains et saufs sur l'autre bord.

—

Arrivée à Tissi. L'auteur y est dévalisé. Arrivée à Kouniakary, capitale du royaume.

Nous ne fûmes pas plus tôt en sûreté à terre sur la rive de Kasson que Demba-Sego me dit que j'étais dans les domaines de son oncle, et qu'il espérait qu'à présent que j'étais tiré d'affaire, je prendrais en considération l'obligation que je lui avais, et que je reconnaîtrais par un joli présent les peines qu'il avait prises. Comme il savait à quel point j'avais été pillé à Joag, cette proposition était inattendue pour moi, et je commençai à croire que je n'avais pas amélioré ma position en passant sur l'autre rive; mais comme il eût été fort inutile de me plaindre, je ne fis aucune observation sur sa conduite, et lui donnai sept bars d'ambre et un peu de tabac, et il parut satisfait.

Après une longue journée de marche, nous arrivâmes dans la soirée du 25 décembre à Tissi, et logeâmes dans la hutte de Demba-Sego. Le lendemain matin il me présenta à Tigghity-Sego, frère du roi de Kasson, chef de Tissi. Le vieillard me regarda avec une grande curiosité, car il n'avait encore vu, disait-il, qu'un blanc; et au portrait qu'il m'en fit je reconnus aussitôt le major Houghton. En réponse à ses questions, je lui déduisais les motifs qui me portaient à explorer le pays, mais je vis bien qu'il ne croyait pas à la sincérité de mes assertions, et qu'il soupçonnait,



Je distinguai de plus cinq ou six autres têtes dans les hautes herbes.

je le crois, que je méditais en secret quelque projet que je n'osais avouer : il me dit qu'il serait nécessaire que je me rendisse à Kouniakari pour offrir mes hommages au roi ; mais il me pria de revenir le voir avant de quitter Tissi.

Tissi est une grande ville sans murailles, et qui n'a, contre les attaques de l'ennemi, d'autre rempart qu'une sorte de citadelle où Tigghity et sa famille résident constamment. Cette ville, au rapport des habitants, n'était autrefois habitée que par quelques bergers foulahs qui vivaient dans une grande richesse, grâce aux excellents pâturages voisins où ils élevaient un grand nombre de bestiaux. Leur prospérité ayant attiré l'envieuse attention de quelques Mandingues, ceux-ci avaient chassé les bergers et pris possession de leurs terres.

Les habitants d'aujourd'hui, bien qu'ils aient le lait et le blé en abondance, ne sont pas très délicats en fait d'aliments. Rats, taupes, écureuils, serpents, sauterelles, etc. sont mangés sans répugnance par la haute comme par la plus basse classe.

Une autre coutume plus extraordinaire est celle qui interdit à une femme de *manger un œuf*. Cette prohibition, soit qu'elle résulte d'une ancienne superstition ou de la malice de quelque vieux bouchrinn qui aimait les œufs et voulait les garder pour lui seul, les femmes de Tissi y obéissent strictement, et rien ne leur est un plus grand outrage que de leur présenter un œuf. Cette coutume est d'autant plus singulière que les hommes en mangent sans scrupule en présence de leurs femmes, et que je n'ai jamais observé une pareille interdiction dans les autres pays mandingues.

Ce n'est que le 8 janvier que Demba-Sego revint avec mon cheval que je lui avais prêté pour une course, et comme j'était tout-à-fait las de ce long retard, j'allai immédiatement prévenir son père que je partirais dès le lendemain pour Kouniakari. Le vieillard me fit d'abord plusieurs objections frivoles, et me donna enfin à entendre que je ne pouvais pas songer à partir sans lui avoir d'abord payé les droits qui lui étaient dus par tous les voyageurs. Il espérait en outre, me dit-il, quelque preuve de ma reconnaissance pour les bons services qu'il m'avait rendus. Le matin du 9, mon ami Demba vint donc avec beaucoup de monde, et me dit qu'il venait de la part de Tigghity-Sego pour recevoir le présent, et qu'ils désiraient voir en quoi il consistait. Je savais que la résistance serait vaine et les plaintes tout aussi inutiles, et comme j'étais préparé à cette visite par la déclaration qui m'avait été faite par le roi la veille au soir, je donnai tranquillement à Demba sept bars d'ambre et cinq de tabac. Après avoir quelque temps examiné froidement ces objets, Demba les mit à terre et me dit que ce n'était point là un présent à offrir à un homme de l'impor-

tance de Tigghity-Sego, qui était à même de faire de moi ce qu'il lui plairait. Il ajouta que si je ne consentais pas à présenter une plus forte offrande, il porterait tous mes bagages à son père qui choisirait. Je n'eus pas le temps de la réponse, car Demba et sa suite se mirent tout aussitôt à ouvrir mes paquets et à étendre à terre les divers articles qui subirent là un examen plus rigoureux que celui dont ils avaient été l'objet à Joag. Ils prenaient sans façon tout ce qui leur plaisait. En recueillant les débris épars de ma petite fortune, quand ces gens m'eurent quitté, je reconnus que, de même qu'à Joag j'avais été pillé de la moitié, de même ici on m'avait enlevé la moitié du reste. Le forgeron lui-même, bien que natif du Kasson, avait été également contraint à ouvrir ses paquets, et à attester avec serment que tout ce qui y était renfermé était sa propriété. Il n'y avait donc aucun remède, et comme j'avais quelques obligations à Demba-Sego pour les soins qu'il m'avait donnés depuis Joag, je ne lui reprochai point sa rapacité, mais je me déterminai à quitter Tissi le lendemain matin à tout événement; et pour relever le moral des gens de ma suite, j'achetai un mouton gras que je fis accommoder pour notre dîner.

Le 10 janvier, de grand matin, je quittai donc Tissi, et à midi environ nous montâmes sur une hauteur d'où nous avions une vue incertaine des montagnes qui ceignent Kouniakari. Le soir nous atteignîmes un petit village où nous couchâmes, et l'ayant quitté dès le matin, nous traversâmes au bout de peu d'heures une étroite mais profonde rivière nommée *Kricko*, et qui est une branche du Sénégal. A environ deux milles plus loin, dans l'est, nous traversâmes Madina, grande ville, et à deux heures nous étions en vue de Jumbo, ville natale du forgeron, et d'où il était absent depuis quatre ans : bientôt son frère, qui avait été instruit de son arrivée, sortit pour venir à sa rencontre accompagné d'un chanteur. Il amenait un cheval pour le forgeron, afin qu'il pût entrer d'une façon distinguée dans sa ville, et il pria chacun de nous de mettre une bonne charge de poudre dans nos fusils. Alors le chanteur se mit en tête, suivi des deux frères, et nous fûmes en ce moment joints par beaucoup de gens venus de la ville, qui témoignaient la joie qu'ils éprouvaient à revoir leur vieille connaissance le forgeron par les bonds et les chants les plus extravagants du monde. A l'entrée en ville le chanteur improvisa une chanson en l'honneur du forgeron, par laquelle il exaltait son courage qui lui avait fait surmonter tant de difficultés, et qui se terminait par une vigoureuse injonction à ses amis de lui préparer une abondante nourriture.

Arrivés à la maison du forgeron nous descendîmes de cheval, et fîmes feu. L'entrevue entre ses parents et lui fut très tendre; car ces grossiers enfants de la nature, libres de toute retenue, laissent voir leurs émotions et les expriment de la façon la plus énergique. Au milieu de ces transports on amena la vieille mère du forgeron qui avait un bâton pour appui. Tout le monde s'écarta devant elle, et alors elle étendit sa main pour souhaiter la bienvenue à son fils. Étant totalement aveugle, elle lui toucha les mains, le bras et le visage avec la plus grande attention, et sembla très heureuse de ce que ses derniers jours étaient embellis par le retour de son enfant, et de ce que ses oreilles pouvaient entendre encore la musique de sa voix. Cette scène me convainquit pleinement que, quelle que soit la différence de la conformation du nez et de la couleur de la peau qui sépare l'Européen du nègre, il n'y en a aucune entre les sympathies du cœur et les sentiments de notre commune nature.

Audience du roi de Kasson. Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. Bonne réception. L'auteur part pour le Ludamar, royaume maure.

Le 15 janvier 1796, à environ huit heures du matin, nous nous rendîmes à l'audience du roi Domba-Sego-Jalla; mais la foule de peuple accourue pour me voir était si grande, que je pouvais à peine arriver. Un passage m'ayant enfin été ouvert, je fis mes saluts au monarque que nous trouvâmes assis sur une natte dans une grande hutte. Il paraissait âgé de soixante ans. Ses succès à la guerre et sa douceur en temps de paix l'avaient rendu cher à tous ses sujets. Il m'examina avec beaucoup d'attention; et quand Salim-Daucari lui expliqua l'objet de mon voyage et les raisons qui m'engageaient à traverser son pays, le bon vieux roi non-seulement parut très satisfait, mais il me promit toute l'assistance qui serait en son pouvoir. Il me dit qu'il avait vu le major Houghton, et lui avait fait présent d'un cheval blanc; mais qu'après avoir traversé le royaume de Kaarta, il avait perdu la vie dans le pays des Maures; mais il ne put m'apprendre comment. L'audience finie nous retournâmes à notre logement.

Comme j'avais éprouvé dans le commencement de mon voyage combien la protection d'un souverain était nécessaire, et ne voulant pas m'exposer à de nouvelles misères, surtout quand je considérais que l'argent que j'avais reçu était probablement le dernier secours qui me viendrait, je me déterminai à attendre que les messagers fussent revenus de Kaarta.

Le 26 janvier, dans l'après-midi, je me rendis sur une montagne au sud de Soulo, où je jouis de la plus délicieuse perspective de tout le pays. Le nombre des villes et des villages, et la vaste culture qui les entourait, surpassaient tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Afrique. On peut évaluer à un taux élevé la population, quand on sait que le roi de Kasson peut y lever *quatre mille* combattants à l'appel de son tambour de guerre.

Le 1er février, les messagers arrivés de Kaarta donnèrent la nouvelle que la guerre n'était pas encore entamée entre le Kaarta et le Bambarra, et que je pourrais probablement traverser le Kaarta avant l'invasion du pays par l'armée de Bambarra.

Le 3 février, de bonne heure le matin, deux guides vinrent de Kouni à Kari, pour me conduire aux frontières de Kaarta. Je pris donc congé de Daucari et me séparai pour la dernière fois de mon compagnon de voyage le forgeron, et à dix heures environ je sortis de Soulo. Nous voyageâmes tout le jour par un pays de montagnes et de rochers, le long de la rivière Kricko, et au coucher du soleil nous fîmes halte au village de Soumo où nous couchâmes.

Le 4 février nous continuâmes de suivre le cours du Kricko, dont les bords sont très bien cultivés et fourmillent d'habitants. Ils étaient alors renforcés par nombre de gens qui étaient venus de Kaarta s'y réfugier, à cause de la guerre de Bambarra. Dans l'après-midi nous atteignîmes Kimo, grand village où réside Madi-Konko, gouverneur de la contrée montueuse du Kasson nommée *Soroma*.

Le 7 février je quittai Kimo avec le fils de Madi-Konko pour guide, et nous suivîmes toujours le Kricko jusqu'à l'après-midi, puis nous arrivâmes à Kandji, ville considérable. Le Kricko n'est ici qu'un ruisseau. Cette belle rivière prend sa source à l'est de cette ville, et descend avec un courant bruyant et rapide jusqu'au pied de la haute montagne de Fappa, où elle devient plus paisible et serpente doucement par les plaines de Kouniakary; après quoi, et grossie par une branche qui lui vient du nord, elle se perd dans le Sénégal, près des chutes du Salou.

Le 8 février nous traversâmes une rude contrée pierreuse, et après avoir passé par Seimpo et beaucoup d'autres villages, nous arrivâmes dans l'après-midi à

Lackarago, petit village situé sur la bande de montagnes qui sépare les royaumes de Kasson et de Kaarta. Dans le cours de la journée nous rencontrâmes quelques centaines de personnes qui fuyaient Kaarta avec leur famille et leurs effets.

Le 12 février, au point du jour, nous partîmes de Karankalla, et comme il n'y avait plus qu'une petite journée pour arriver à Kemmou, nous voyageâmes plus le lendemain qu'à l'ordinaire en nous amusant à cueillir des fruits le long de la route.

A environ midi nous vîmes au loin la capitale du Kaarta, située au milieu d'une découverte, la contrée étant dépouillée de bois à deux milles à la ronde par suite de la grande consommation qui se fait de cet article pour brûler et se chauffer. A environ deux heures de l'après-midi nous entrâmes dans la ville.

Nous allâmes tout droit à la cour qui est devant la résidence du roi, mais j'étais si complétement entouré de la multitude ébahie, que je n'essayai pas de descendre de cheval et me contentai d'envoyer le fils de Nadikonko et mon hôte, pour prévenir le roi de mon arrivée. Ils revinrent bientôt accompagnés d'un messager du roi, qui me faisait signifier qu'il désirait me voir le soir. Le messager avait aussi la mission de me procurer un logement et de veiller à ce que la foule ne me molestât point. Il me conduisit dans une cour, à la porte de laquelle stationnait un homme, avec un bâton à la main, pour écarter la foule, et là, il me montra une grande hutte où je devais loger. J'étais à peine assis dans ce spacieux logement, que la foule entra. Il fut impossible de la maintenir dehors et je fus entouré par autant de monde que la hutte en pouvait recevoir. Quand la première société m'avait vu et adressé plusieurs questions, elle se retirait et faisait place à une autre, et de cette façon la hutte se vida et se remplit treize fois.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi m'envoya dire qu'il était libre et désirait me voir. Je suivis le messager au travers de nombre de cours entourées de hauts murs, où j'observai beaucoup d'herbe sèche bottelée comme du foin, pour nourrir les chevaux dans le cas où la ville serait investie. Quand j'entrai dans la cour où le roi était assis, je fus étonné du nombre des gens de sa suite et du bon ordre qui paraissait régner parmi eux. Ils étaient tous assis. Les hommes de guerre à la droite du roi, les femmes et les enfants à sa gauche, laissant un passage pour moi. Le roi, nommé Daisy-Kourabarri, ne se distinguait de ses sujets par aucune supériorité dans le costume. Un banc de terre de deux pieds de haut environ, sur lequel était étendue une peau de léopard, constituait le seul insigne de la dignité royale. Quand je fus assis sur la terre devant lui, et que je lui racontai les diverses circonstances qui m'amenaient à passer à travers son pays, et les raisons qui me portaient à solliciter sa protection, il parut parfaitement satisfait.

Dans la soirée le roi m'envoya un beau mouton, présent très acceptable, puisque aucun de nous n'avait pris de nourriture de tout le jour. Tandis que nous apprêtions le souper, on commença les prières du soir, non par le cri habituel du prêtre, mais par le bruit du tambour et des sons prolongés tirés des dents d'éléphant creusées de façon à en faire une trompe dont le son est mélodieux et ressemble plus que tout autre son artificiel à la voix humaine. Comme le corps principal de l'armée de Dany était alors à Kemmou, les mosquées étaient pleines, et je remarquai là que les disciples de Mahomet formaient la moitié au moins de l'armée de Kaarta.

Le 13 février je fis présent au roi de mes pistolets de selle et de mes arçons, et très pressé de quitter un lieu qui vraisemblablement allait bientôt devenir le théâtre de la guerre, je priai le messager de faire savoir au roi que je désirais quitter Kemmou aussitôt qu'il jugerait convenable de me donner un guide. Une heure après le roi m'envoya avec son messager, chargé de me remercier de mon présent, huit cavaliers pour me conduire à Jarra.

Voyage de Kemmou à Funingkedy. Major Houghton. Jarra.

Dans la soirée du jour où nous sortîmes de Kemmou, le fils aîné du roi et une grande partie des cavaliers nous ayant quittés, nous atteignîmes un village appelé *Marina*, où nous couchâmes. Le jour suivant, 14 février, était très avancé avant l'heure de notre départ de Marina, et nous voyageâmes lentement, à cause de la chaleur excessive. Nous arrivâmes le soir au village de Tourda; là tous les gens du roi me quittèrent, hormis deux qui devaient me servir de guides jusqu'à Jarra.

Le 15 février je partis de Tourda, et environ à deux heures nous étions dans une ville considérable nommée *Funing-Kedy*. Quand nous approchâmes les habitants furent très alarmés; car, comme un des mes guides était coiffé d'un turban, ils nous prirent pour des bandits maures. Cette méprise fut bientôt dissipée, et nous fûmes reçus par un slaté de Gambie qui habite cette ville et nous logea chez lui.

Le 16 février nous apprîmes qu'un grand nombre d'hommes devaient se rendre de cette ville à Jarra le lendemain, et comme la route était infestée par les Maures, nous prîmes le parti de faire halte et de nous réunir à ces voyageurs.

Le 17 février mes guides me dirent que pour éviter les bandits maures, il était nécessaire de voyager la nuit; nous partîmes donc de Funingkedy dans l'après-midi, et accompagnés d'environ trente personnes qui emportaient leurs effets dans le Ludamar, de crainte de la guerre. Nous voyageâmes grand train et en silence jusqu'à minuit, heure à laquelle nous fîmes halte dans une sorte d'enclos près d'un petit village. Les nègres ne purent pas dormir à cause du froid: le thermomètre de Fahrenheit était descendu à 68°.

Le 18 au point du jour nous reprîmes notre voyage, et à huit heures nous traversâmes Fimbing, village frontière du Ludamar, situé dans une plaine entre deux montagnes ou rochers, et entouré d'une haute muraille. C'est de ce village que le major Houghton, abandonné par ses esclaves nègres qui refusaient de le suivre dans le pays des Maures, écrivit au crayon sa dernière lettre au docteur Laidley.

A environ quatre milles, au nord de Fimbing, nous trouvâmes un petit cours d'eau, où nous vîmes nombre de chevaux sauvages. Ils étaient tous de la même couleur, et s'enfuirent au galop, à leur aise cependant, faisant de fréquentes haltes pour regarder derrière eux. Les nègres les chassent pour les manger, et leur chair est très estimée.

A midi environ nous entrâmes dans Jarra, grande ville située au pied de quelques rochers.

La ville de Jarra est d'une étendue considérable; les maisons sont bâties de terre et de pierres mêlées, la terre faisant l'office de mortier. Elle est située dans le royaume maure de Ludamar; mais la plupart des habitants sont des nègres de la frontière des États méridionaux qui préfèrent une existence précaire sous la protection des Maures, qu'ils achètent par un tribut, à la continuelle inquiétude de se voir piller par eux. Le tribut qu'ils paient est considérable, et ils ont pour leurs protecteurs la soumission la plus illimitée, bien que traités par eux avec un dédain extrême.

A mon arrivée à Jarra, j'obtins un logement dans la maison de Daman-Djumma, slaté de Gambie. Cet homme avait autrefois emprunté des marchandises au docteur Laidley pour une valeur de six esclaves, et bien que la dette datât de cinq années, il la reconnut avec empressement, et me promit tout l'argent qu'il pourrait se procurer. Il craignait, me dit-il, que dans la situation présente de ses affaires, il ne pût me payer plus de la valeur de deux esclaves. Il me fut toutefois

d'un très grand secours en me changeant mes grains de verre et mon ambre pour de l'or, article plus portatif et plus facile à dérober à la rapacité des Maures.

Un messager fut dépêché à Ali, qui était alors campé près de Benoûm, et comme un présent était indispensable pour assurer le succès, je lui envoyai cinq vêtements d'étoffe de coton qu'avait échangés Daman contre un de mes fusils de chasse. Quatorze jours furent employés à la conclusion de cette affaire ; mais dans la soirée du 26 février, un des esclaves d'Ali arriva avec des ordres pour me conduire en sûreté, disait-il, jusqu'à Goumba, pour lequel service il me demandait le don d'un vêtement d'étoffe de coton bleu.

Le 27 février, je remis une grande partie de mes papiers à Johnson pour les transporter en Gambie le plus tôt possible. J'en avais réservé un duplicata pour moi, en cas d'accidents. Je laissai aussi en entière propriété à Daman un paquet de linge et d'autres objets qui ne m'étaient pas indispensables, car je désirais diminuer autant que possible mon bagage pour que les Maures eussent moins la tentation de me piller.

Les choses ainsi arrangées, nous partîmes de Jarra dans l'après-midi, et allâmes coucher à Troum-Goumba, petit village muré, habité par un mélange de nègres et de Maures. Le jour suivant, 28 février, nous atteignîmes Quira, et le 29, après une journée pénible par une contrée sablonneuse, nous arrivâmes à Compé, lieu à faire de l'eau, qui appartient aux Maures. De là, le matin suivant, nous fîmes route vers Dina, grande ville bâtie comme Jarra de pierre et de terre. Les Maures sont ici en plus grande proportion que les nègres ne sont à Jarra. Ils s'assemblèrent autour de la hutte nègre que j'habitais, et me traitèrent avec la plus grande insolence; ils me sifflèrent, me huèrent, et me dirent des injures : ils allèrent même jusqu'à me cracher à la face pour m'irriter et faire naître un prétexte de me piller. Quand ils s'aperçurent que leurs outrages n'avaient pas l'effet qu'ils désiraient, ils eurent recours à l'argument final et décisif; j'étais chrétien : donc, ma propriété était le butin légal des sectaires de Mahomet. En conséquence, ils ouvrirent mes paquets et m'enlevèrent tout ce qui leur plut. Mes compagnons, voyant que chacun pouvait me piller impunément, insistèrent pour retourner à Jarra.

Le 4 mars, nous partîmes dès le matin pour Sampaka, lieu que nous atteignîmes à deux heures. Nous remarquâmes sur la route des quantités infinies de sauterelles, et les arbres en étaient entièrement noirs. Ces insectes dévorent tous les végétaux qui se trouvent sur leur chemin et en peu de temps ils ont dépouillé un arbre de ses feuilles. Le bruit de leurs excréments tombant sur les feuilles et l'herbe sèche ressemble beaucoup à celui que produit une ondée; si on frappe un de ces arbres, le nuage qui s'envole est étonnant : ils suivent dans leur vol le cours du vent, qui dans cette saison de l'année est toujours du nord-est. Si le vent venait à retourner, il est difficile de concevoir où ils prendraient de la nourriture, puisque toute leur route est marquée par la désolation.

Sampaka est une grande ville, et quand les Maures et les Bambarrans étaient en guerre, elle fut trois fois attaquée par les premiers; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes, bien que le roi de Bambarra fût dans la suite obligé d'abandonner cette ville et tout le pays jusqu'à Goumba, afin d'obtenir la paix. J'y logeai dans la maison d'un nègre qui fabriquait de la poudre à canon. Il me fit voir un sac de salpêtre très blanc, mais cristallisé plus fin que d'ordinaire.

Le 5 mars, nous sortîmes de Sampaka au point du jour. A midi environ nous fîmes halte à un petit village nommé *Dangali*, et dans la soirée nous arrivâmes à Dalli. Nous vîmes sur la route deux grands troupeaux de chameaux qui paissaient. Quand les Maures mettent leurs chameaux à paître, ils leur lient une des jambes de devant pour les empêcher de s'éloigner. Il se trouvait que ce jour était jour de fête à Dalli, et on dansait devant la porte du douti. Aussitôt que les danseurs furent avertis qu'un blanc était entré dans la ville, ils quittèrent leur danse et vinrent en procession régulière, musique en tête, deux à deux, à l'endroit où je logeais.

Le 9 mars, nous arrivâmes à Sampaka. Nous vîmes sur la route un détachement de Maures bien armés, qui nous dirent qu'ils étaient à la recherche d'un esclave échappé; mais les gens de la ville nous apprirent qu'un parti de Maures avait tenté de dérober des bestiaux appartenant à la ville, mais qu'ils avaient été repoussés, et, au portrait que l'on nous en fit, nous fûmes convaincus que c'étaient ces mêmes bandits que nous avions vus dans les bois.

Aussitôt mon arrivée à Dina, j'allai saluer un des fils d'Ali. Je le trouvai assis dans une hutte basse, avec cinq ou six de ses compagnons, lavant leurs pieds et leurs mains avec de l'eau, s'en gargarisant et la rejetant. Il me reçut fort mal.

Le 12 mars, nous quittâmes Dina pour nous rendre à Benoûm, et à quatre heures environ nous arrivâmes à un korri, d'où les Maures s'apprêtaient à partir, se dirigeant vers le sud, à cause de la rareté de l'eau dans ce lieu. Nous y remplîmes notre soufros et continuâmes notre marche par un pays de sables couverts de petits arbrisseaux rabougris, et à une heure la chaleur nous força à faire halte. Mais comme notre eau était épuisée, nous ne pouvions pas prudemment rester plus de quelques minutes pour recueillir un peu de gomme qui remplace l'eau parfaitement en tenant la bouche humide, et en apaisant pour un temps les douleurs de gorge.

A cinq heures environ, nous fûmes en vue de Benoûm, résidence d'Ali. Le camp présentait à l'œil un grand nombre de tentes sales, éparses sur un vaste terrain; et parmi les tentes se montraient de grands troupeaux de chameaux, de bétail et de chèvres. Nous arrivâmes sur les premières lignes du camp un peu avant le coucher du soleil, et, après beaucoup d'instances, nous nous procurâmes un peu d'eau. Mon arrivée ne fut pas plus tôt remarquée que les gens qui tiraient de l'eau aux puits laissèrent tomber leurs seaux; ceux qui étaient dans les tentes s'élancèrent à cheval, et les hommes, les femmes et les enfants vinrent en course et au galop à ma rencontre. Je me trouvai bientôt enveloppé d'une telle foule que je ne pouvais plus remuer; l'un me tirait mes habits, l'autre m'ôtait mon chapeau, un troisième s'avançait pour examiner les boutons de mes habits; un quatrième s'écriait *la ilah el allah, Mahomet racoul allahi*, et me signifiait, par des paroles et des gestes de menace, que je devais répéter ces mots. Enfin, nous parvînmes à la tente du roi, où nous trouvâmes réunis un grand nombre de gens, hommes et femmes. Ali était assis sur un coussin de cuir noir, et occupé à arracher quelques poils de ses moustaches, tandis qu'une femme tenait devant lui un miroir. Il paraissait vieux, avait la physionomie des Arabes, et sa barbe était blanche. Il avait un aspect farouche et dédaigneux. Après m'avoir examiné avec attention, il demanda aux Maures si je parlais arabe. Quand on lui répondit négativement, il sembla très surpris et resta muet. Ceux qui l'entouraient, et les femmes surtout, étaient beaucoup plus curieux. On me faisait mille questions, on examinait toutes les parties de mon costume : après m'avoir fouillé on me contraignit à déboutonner mon gilet et à montrer la blancheur de ma peau. Quelques-uns allèrent même jusqu'à compter mes doigts et mes orteils, comme s'ils mettaient en doute que je fusse un être humain.

C'est ici que je fus exposé aux plus cruels outrages et que j'eus à souffrir la plus dure captivité. Les détails en seraient trop longs. Après deux mois d'horribles souffrances, comme les armées du Bambarra approchaient, et que tout le monde s'apprêtait à fuir, j'en fis autant et parvins à me soustraire à la poursuite des Maures.

Délivrance de l'auteur. Route pénible dans le désert. Il va mourir de soif. Une pluie soudaine le ranime. Deux jours encore dans le désert. Arrivée le troisième jour à Wawra, village nègre, tributaire du roi de Bambarra.

Il est impossible de décrire la joie qui se répandit en mon âme, quand je regardai autour de moi et conclus que j'étais hors de danger; je me sentis comme convalescent d'une maladie, je respirai plus librement. J'avais dans les membre une légèreté inaccoutumée, le désert même me semblait riant, et je ne craignais rien tant que de tomber dans quelques partis errants de Maures qui auraient pu me reconduire dans le pays de voleurs et de meurtriers que je venais de fuir.

Je sentis bientôt toutefois que ma situation était vraiment déplorable, car je n'avais aucun moyen de me procurer des aliments et j'étais sans espérance de trouver de l'eau. Vers dix heures environ, ayant aperçu un troupeau de chèvres qui paissait sur le bord de la route, je fis un détour pour ne pas être vu et je continuai de traverser le désert, me dirigeant au moyen de la boussole vers l'est-sud-est, afin d'atteindre aussitôt que possible quelque ville ou village du royaume de Bambarra.

Un peu après midi, heure à laquelle la brûlante ardeur du soleil était reflétée avec une double violence par le sable brûlant et les rangées lointaines de montagnes qu'on apercevait à travers les vapeurs montantes, qui semblaient ondoyer et flottaient comme une mer agitée, je m'évanouis presque de soif, et m'efforçai de grimper sur un arbre dans l'espoir de voir une fumée éloignée ou quelque autre apparence d'habitation humaine; mais en vain, je ne vis rien que des taillis épais et des collines de sable blanc

A quatre heures environ, je me trouvai à l'improviste près d'un grand troupeau de chèvres, et, poussant mon cheval près d'un buisson, je regardai pour m'assurer si les bergers étaient maures ou nègres. Bientôt j'aperçus deux petits garçons maures, et je les décidai difficilement à s'approcher de moi. Ils m'apprirent que ce troupeau appartenait à Ali, et qu'ils allaient à Dina, où l'eau était plus abondante, et où ils comptaient rester jusqu'à ce que la pluie eût rempli les étangs du désert; ils me montrèrent même leurs outres à eau, et me dirent qu'ils n'avaient point vu d'eau dans le bois. Ce rapport me donna peu de consolation. Toutefois il était inutile de se lamenter, et je poussai aussi vite que je pus dans l'espoir de rencontrer pendant la nuit quelque puits. Ma soif devint cependant insupportable; ma bouche était en feu et desséchée. Souvent mes yeux devenaient ternes tout-à-coup, et j'avais d'autres symptômes de défaillance; mon cheval étant de plus très fatigué, je commençai à craindre sérieusement de périr de soif. Pour soulager le feu de ma bouche et de ma gorge, je mâchai les feuilles de plusieurs arbrisseaux, mais toutes étaient amères et de nul service pour moi.

Un peu avant le coucher du soleil, ayant atteint le sommet d'une hauteur facile à monter, je grimpai sur un arbre élevé, du haut duquel je jetai un regard triste sur cette stérile solitude, sans découvrir le moindre vestige d'une habitation. Toujours cette uniformité morne d'arbrisseaux et de sable, et l'horizon aussi uni, aussi illimité que celui de la mer.

Descendu de l'arbre, je trouvai mon cheval qui dévorait avidement les broussailles; et comme j'étais alors trop épuisé pour songer à essayer de marcher, et que mon cheval était trop las pour me porter, je regardai comme un acte d'humanité (et c'était le dernier qu'il me paraissait possible d'exercer) de lui ôter sa bride et de le laisser s'occuper de lui seul. En cet instant je fus saisi de faiblesse et de vertige, et, tombant sur le sable, je me sentis comme si l'heure de la mort approchait. « Ici donc, me disais-je, après une courte « mais impuissante lutte, s'évanouissent toutes mes « espérances d'être utile au présent et à l'avenir. C'est « ici que doit s'arrêter la courte carrière de ma vie. » Je jetai, du moins je le crus, un dernier regard sur la scène environnante; et pendant que je réfléchissais au terrible changement qui allait avoir lieu, ce monde et ses scènes riantes semblaient sortir de ma mémoire. Toutefois la nature finit par reprendre ses fonctions, et, recouvrant mes sens, je me trouvai étendu sur le sable, la bride en main encore. Je recueillis alors toute ma résolution, et je me déterminai à faire un autre effort pour prolonger mon existence. Comme la soirée était un peu fraîche, je résolus d'aller aussi loin que mes pieds pourraient me soutenir, dans l'espoir de trouver ma seule ressource, un puits. Je mis alors la bride sur le dos de mon cheval, et, le faisant marcher devant moi, je marchai lentement durant une heure, au bout de laquelle j'aperçus un éclair dans le nord-est, vue consolante, car elle promettait de la pluie. Le ciel s'assombrissait vite et était sillonné de fréquents éclairs; en moins d'une heure, le vent commença à rugir dans les bois. J'avais déjà ouvert la bouche pour recevoir les gouttes rafraîchissantes que j'espérais, quand je fus tout-à-coup couvert d'un nuage de sable poussé par le vent avec une telle force que j'en éprouvai une sensation désagréable à la figure et aux bras; je fus alors contraint de monter mon cheval et de m'arrêter sous un buisson pour me garantir d'une suffocation. Le sable continua de voler par masses effrayantes pendant une heure, puis je repris ma route, et allai avec difficulté jusqu'à dix heures. Vers cette époque de la journée environ, je fus agréablement surpris par ques vifs éclairs suivis de larges mais rares gouttes d'eau. En peu de moments le sable s'abattit; je descendis, et j'étendis tout mon linge propre pour recueillir la pluie qui allait enfin tomber. En effet, il plut abondamment pendant une heure, et j'étanchai ma soif en tordant et suçant mon linge.

Comme il n'y avait pas de lune, il faisait extrêmement sombre, tellement que j'étais obligé de conduire mon cheval et de me diriger à l'aide de ma boussole quand les éclairs me permettaient de l'observer. Je voyageai de cette manière assez bon train, jusqu'à minuit. A cette heure les éclairs devinrent plus rares, et j'étais obligé d'aller à tâtons, au grand risque de mes mains et de mes yeux. A deux heures environ, mon cheval tressaillit; je regardai et ne fus pas peu surpris de voir à une courte distance une lumière dans les arbres, et supposant qu'il y avait là une ville, j'allais tâtonnant au-dessus du sol dans l'espérance de toucher des tiges de blé, du coton ou d'autres apparences de culture; mais je ne sentais rien. Plus j'approchais, plus je voyais des lumières éparses, et je commençai à soupçonner que j'étais tombé dans un parti de Maures. N'importe, dans ma présente situation, j'étais résolu à voir qui ils étaient, si je pouvais le faire avec sûreté. Je conduisis donc avec précaution mon cheval du côté de la lumière, et le mugissement des bestiaux et les hautes paroles des bergers me donnèrent presque la certitude que c'était une case qui appartenait apparemment aux Maures. Quelque délicieuse que fût à mon oreille la voix humaine, je résolus encore une fois de m'enfoncer dans les bois et de courir plutôt le risque de mourir de faim que de me confier à leurs mains; mais comme j'étais très altéré, et que je rdoutais l'approche du jour brûlant, je jugeai prudent de chercher des puits que je m'attendais à trouver à une courte distance. Cette préoccupation fit que je passai si près d'une des tentes, qu'une femme m'aperçut et se mit à crier tout aussitôt. Deux hommes accoururent à son secours de quelques tentes voisines, et passèrent si près de moi que je me crus decouvert; je me hâtai donc de rentrer dans les bois.

A un mille environ de ce lieu, j'entendais à ma droite à peu près un bruit confus mais fort, et bientôt je découvris avec soin qu'il fallait l'attribuer au coassement des grenouilles qui, à mes oreilles, était une céleste musique. Je suivis le bruit, et j'arrivai au point

du jour à quelques étangs boueux et peu profonds, si pleins de grenouilles, qu'il était difficile de voir l'eau. Leur concert effraya mon cheval, et je fus obligé de le faire cesser en battant l'eau avec une branche jusqu'à ce que mon cheval eût bu. Après y avoir étanché ma soif, je montai sur un arbre, et j'aperçus bientôt la fumée de la station près des puits que j'avais vus la nuit, et je remarquai une autre colonne de fumée à l'est-sud-est, à douze ou quatorze milles. Je dirigeai ma route vers ce point, et atteignis les terres cultivées un peu avant douze heures : et là je vis nombre de nègres occupés à planter du blé, et m'enquis du nom de la ville. On m'apprit que c'était un village nommé *Schrilla*, appartenant à Ali. J'hésitai alors à y entrer; mais comme mon cheval était très fatigué, et que le jour devenait très chaud, pour ne rien dire des angoisses de la faim qui commençaient à m'assaillir, je pris le parti de m'aventurer, et je me dirigeai vers la maison du douti, où malheureusement on refusa de me recevoir, sans même me donner une poignée de blé pour mon cheval ou pour moi. M'éloignant de cette porte inhospitalière, je quittai la ville à pas lents, et apercevant quelques huttes éparses hors des murs, je me dirigeai de ce côté, car je savais qu'en Afrique comme en Europe, l'hospitalité ne préfère pas toujours les plus riches demeures. A la porte d'une de ces huttes, était assise une femme à l'air respectable, filant du coton. Je lui fis signe que j'avais faim, et lui demandai si elle avait quelques vivres dans sa hutte : elle quitta tout aussitôt sa quenouille, et me dit en arabe de la suivre. Quand je fus assis sur le plancher, elle me servit un plat de couscous qui restait de la veille, et dont je fis un assez bon repas. En retour de cette bonne action, je lui donnai un de mes mouchoirs de poche, en lui demandant pour mon cheval un peu de blé, qu'elle m'apporta immédiatement. Accablé de joie par une délivrance si inespérée, je levai mes yeux au ciel, et le cœur plein de reconnaissance, je rendis grâce à cet Être miséricordieux et bon dont la puissance m'avait soutenu dans tant de dangers, et venait de me dresser une table dans le désert.

Le 4 juillet, à la pointe du jour, je me remis en marche par les bois comme les jours précédents; j'y vis nombre d'antilopes, de cochons sauvages et d'autruches, mais le sol était plus montueux et moins fertile que celui que j'avais foulé la veille. A environ onze heures je montai sur une éminence, où, du haut d'un arbre, je voyais à une distance de huit milles une contrée ouverte avec des places rouges, que je regardais comme des terres cultivées, et m'étant dirigé de ce côté, j'arrivai à une heure aux abords d'une station. A l'aspect du lieu je jugeai qu'il était foulah, et j'espérai une meilleure réception qu'à Schrilla. En effet, approcher de la tente. J'échangeai quelques boutons de cuivre contre un peu de blé pour mon cheval, et après avoir remercié un berger de son hospitalité, je rentrai dans les bois. Au coucher du soleil, j'arrivai a une route qui prend la direction du Bambarra; je résolus de la suivre et j'arivai le 5 juillet à dix heures dans une ville nègre nommée *Naura*, qui appartient à Kaarta, mais étant alors tributaire de Mansong, roi de Bambarra.

Wassibou. Le Niger. Sego, capitale du Bambarra.

Naura est une petite ville entourée de hautes murailles, et habitée par un mélange de Mandingues et de Foulahs. Les habitants s'occupent principalement de la culture du blé qu'ils échangent contre le sel des Maures. Je résolus de me reposer ici où j'étais en sûreté, car j'étais très las; et comme je fus bien accueilli par le douti, dont le nom était Flantchari, je m'étendis sur une peau de taureau et dormis très profondément. Ces gens avaient vu ma bride et ma selle et s'étaient réunis en grand nombre pour se demander qui j'étais et d'où je venais. Quelques-uns pensaient que j'étais Arabe; d'autres soutenaient que j'étais un sultan maure, et ils débattaient ce point avec tant de chaleur qu'ils me réveillèrent. Le douti, qui avait été en Gambie, s'interposa enfin en ma faveur, et leur assura que j'étais certainement un blanc, mais qu'il était convaincu à ma pauvre mine que j'étais un blanc pauvre.

Le 6 juillet il plut beaucoup dans la nuit; je partis au point du jour, en compagnie d'un nègre qui allait chercher du blé dans une ville appelée *Dinghyi;* mais nous avions à peine fait un mille quand son âne le jeta à terre, et il revint me laissant pousuivre tout seul mon chemin.

J'arrivai à Dinghyi à midi environ; alors une grande partie des habitants étaient allés dans les champs pour la culture du blé. Un vieux Foulah m'ayant remarqué errant dans la ville, me pria d'entrer dans sa hutte, où je fus bien traité, et le douti, quand il fut de retour, m'envoya quelques provisions pour moi et du blé pour mon cheval.

Le 7 juillet dans la matinée, au moment où j'allais partir, mon hôte me pria avec un grand air de timidité de lui donner une boucle de mes cheveux. Il avait été informé, disait-il, que les cheveux des blancs faisaient un saphi qui donnait à son possesseur tout le savoir des blancs. Je n'avais pas encore entendu parler d'un mode d'éducation aussi expéditif; mais je consentis sur-le-champ, et la soif de science dont était dévoré mon hôte était telle que, tant en coupant qu'en arrachant, il me faucha d'assez près un côté de la tête, et l'autre côté y aurait passé, si je n'avais témoigné ma désapprobation en mettant mon chapeau et en lui disant que je voulais réserver un peu de cette précieuse denrée pour une autre occasion.

Je parvins à midi environ à une petite ville nommée *Wassibou*, où je fus contraint d'attendre que l'occasion me fournît un guide pour Satilé, qui est éloignée d'une très longue journée à travers des bois où il n'y a pas un sentier battu. Je m'établis en conséquence dans la maison du douti, où je restai quatre jours, et pendant ce temps je m'amusai à aller aux champs avec la famille planter le blé.

Le 12 juillet, au point du jour, nous partîmes et voyageâmes avec une rare vitesse jusqu'au coucher du soleil. Nous ne fîmes que deux haltes dans le cours de la journée: la première fois, à une eau dans les bois; la seconde fois, aux ruines d'une ville appartenant anciennement à Daisy et nommée *Illa Compe* (la ville à blé).

Le 20 juillet, je quittai Doulinkeabou, et à midi je fis halte pendant quelques minutes à un korri, où les Foulahs me donnèrent un peu de lait; apprenant que deux nègres allaient à Sego, je fus heureux d'être dans leur compagnie, et nous partîmes immédiatement. A quatre heures environ nous nous arrêtâmes à un petit village où l'un des nègres avait une connaissance qui nous invita à une espèce de banquet public, qui se passa avec une rare convenance. Un plat fait de lait aigre et de farine, nommé *sinkatou*, et de la bière de blé, furent abondamment distribués, et les femmes faisaient partie de la société, circonstance que je n'avais encore jamais observée en Afrique. Il n'y avait aucun effort; on ne vous y pressait point, chacun était libre de boire comme il lui plaisait. Ils se faisaient un hochement de tête quand ils allaient boire, et en remettant la calebasse, ils disaient ordinairement *birka* (merci). Hommes et femmes semblaient un peu ivres, mais ils étaient loin d'être en humeur de quereller.

Après ce lieu nous traversâmes plusieurs grands villages où l'on me prenait toujours pour un Maure, et où je devenais un grand objet de plaisanterie pour les Bambarrans qui, en me voyant conduire mon cheval devant moi, riaient de tout leur cœur de ma tournure. Il a été à la Mecque, disait l'un; vous pouvez le voir à ses habits : un autre me demandait si mon cheval était malade; un troisième m'offrait de l'acheter, etc.; de façon que, je le crois, les esclaves étaient même honteux d'être avec moi. Il allait faire nuit

quand nous prîmes un logement à un petit village où je me procurai des vivres pour moi et du blé pour mon cheval, au prix modéré d'un seul bouton ; et là j'appris que je verrais le Niger (que les nègres appellent *Djoliba* ou la *Grande-Eau*) de bonne heure le jour suivant. Ici les lions sont très nombreux, on ferme les portes aussitôt après le soleil couché et personne ne peut sortir. L'incommode bourdonnement des moustiques m'empêcha de clore l'œil de toute la nuit. La pensée de voir le Niger le matin me tint éveillé aussi, et avant le jour, mon cheval était sellé, j'étais prêt à partir; mais à cause des bêtes féroces, nous fûmes obligés d'attendre que les habitants fussent debout et les portes ouvertes. Ce jour était jour de marché à Sego, et les routes étaient de tous côtés couvertes de gens qui portaient à vendre divers articles. Nous traversâmes quatre grands villages, et à huit heures nous vîmes la fumée sur Sego.

Comme nous approchions de la ville je fus assez heureux pour rejoindre les Kaartans fugitifs aux soins desquels j'étais si redevable pour mon voyage dans le Bambarra. Ils m'offrirent avec empressement de me présenter au roi. Nous traversâmes ensemble à cheval quelques terres marécageuses, et comme je cherchais avidement du regard la rivière, un d'eux s'écria *geo affili* (voyez l'eau), et regardant devant moi je vis avec un plaisir infini le grand objet de ma mission : ce majestueux Niger, si longtemps cherché, étincelant au soleil du matin, aussi large que la Tamise à Westminster, et coulant lentement vers l'est. Je courus sur son rivage, et après avoir bu de son eau je m'élevai en ferventes prières d'actions de grâces au grand régulateur de toutes choses, qui avait à ce point couronné de succès mes efforts.

La circonstance du cours du Niger à l'est et ses points collatéraux ne me surprit cependant pas, car bien que j'eusse quitté l'Europe dans un grand doute sur ce sujet, et que je crusse plutôt alors qu'il courait dans la direction opposée, j'avais fait de si fréquentes recherches pendant mon voyage relativement à cette rivière, et j'avais reçu des nègres de toutes les nations des assurances si claires et si positives qu'il allait *vers le soleil levant*, qu'il restait à peine un doute dans mon esprit, et surtout depuis que je savais que le major Hougton avait recueilli les mêmes renseignements en ce point.

Sego, capitale du Bambarra, est composée à proprement parler de quatre villes distinctes : deux sur le bord septentrional du Niger, Sego-Korro et Sego-Bou; et deux sur la rive méridionale, Sego-Sor-Korro, et Sego-Si-Korro. Elles sont toutes entourées de hautes murailles de boue. Les maisons sont de terre, carrées et à toits plats : quelques-unes ont deux étages et sont blanchies. Outre ces bâtiments, il y a des mosquées maures dans chaque quartier, et les rues, bien qu'étroites, sont assez larges pour tous les objets d'utilité dans un pays où les moyens de transport à roues sont entièrement inconnus. Les meilleurs renseignements que j'aie pu me procurer me portent à croire que la ville de Sego contient environ trente mille habitants. Le roi de Bambarra réside toujours à Sego-Si-Korro : il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter de l'un à l'autre bord du fleuve les habitants, et l'argent qu'ils reçoivent, quoique ce soit une faible somme pour chacun, fournit au roi un revenu considérable au bout de l'année. Les canots sont d'une forme singulière, chacun d'eux étant formé des troncs de deux grands arbres rendus concaves et joints ensemble, non côté à côté, mais bout à bout. Ils sont donc très longs, étroits, hors de toute proportion, et n'ont ni ponts ni mâts. On les charge cependant beaucoup, car j'en ai vu un qui traversait la rivière, portant quatre chevaux et plusieurs personnes. Quand nous arrivâmes à ce bac, avec l'intention d'aller à la partie de la ville que le roi habite, nous trouvâmes un grand nombre d'individus qui attendaient pour passer. Ils me regardaient avec un étonnement muet, et je remarquai parmi eux avec intérêt plusieurs Maures : il y avait trois bacs, et les bateliers étaient très diligents et très expéditifs, mais la foule fit que je ne pus immédiatement passer, et je m'assis sur le bord de l'eau pour attendre une occasion. La vue de cette grande ville, les monstrueux canots sur la rivière et l'état de culture du pays environnant formaient, dans leur ensemble, un tableau de civilisation et de magnificence que je m'attendais peu à trouver dans le fond de l'Afrique.

J'attendis plus de deux heures avant de pouvoir traverser le fleuve : pendant ce temps les gens qui avaient passé apprirent à Mansong, le roi, qu'un blanc attendait pour passer et le venir voir. Il envoya immédiatement chercher un de ses chefs qui me dit que le roi ne pourrait me voir que quand il saurait ce qui m'avait amené dans son pays, et que je ne devais pas me permettre de traverser l'eau sans la permission du roi. Il me conseilla donc d'aller loger pour la nuit dans un village éloigné qu'il me montra, et il me dit que le matin il me donnerait de plus amples instructions sur ce que j'avais à faire. Ceci était très décourageant ; cependant comme il n'y avait rien à opposer à cette contrariété, je partis pour le village où, à mon grand chagrin, je ne trouvai personne qui voulût me recevoir. On m'observait avec surprise et crainte, et je fus contraint de rester tout le jour assis sous un arbre, sans nourriture ; la nuit menaçait d'être peu agréable, car le vent s'élevait, et il y avait toute apparence d'une pluie abondante ; de plus, les bêtes féroces sont tellement nombreuses dans le voisinage qu'il m'aurait fallu grimper sur un arbre et dormir dedans. Toutefois, à l'heure du coucher du soleil, comme je me préparais à passer la nuit de cette façon après avoir lâché mon cheval, une femme qui revenait du travail des champs s'arrêta pour me regarder, et voyant que j'étais fatigué et abattu, elle s'informa de ma situation que je lui exposai brièvement. Alors avec un regard de profonde compassion, elle me prit ma selle et ma bride et me dit de la suivre. M'ayant alors conduit dans sa cabane, elle alluma une lampe, étendit une natte sur la terre, et me dit que je pouvais y rester la nuit. Quand elle vit que j'avais grand faim, elle me dit qu'elle allait me procurer de quoi manger. Elle sortit donc et revint bientôt avec un très beau poisson qu'elle fit griller à demi sur des cendres, et me le donna pour souper. Les devoirs de l'hospitalité étant accomplis envers un étranger dans la détresse, ma digne bienfaitrice me montra la natte, et me dit que j'y pouvais dormir sans crainte, puis elle appela autour d'elle toutes les femmes de la famille qui n'avaient cessé de me regarder dans un étonnement insatiable, et elles se remirent à leur tâche qui consistait à filer le coton.

Départ de Sego. Sansanding. Quelques villes à l'est.

Forcé de quitter Sego, je fus conduit le même soir à un village qui est dans l'est à huit milles à peu près, en compagnie de quelques-uns des habitants que mon guide connaissait, et par qui nous fûmes bien reçus. Il était très bienveillant et très communicatif, et parlait hautement de l'hospitalité de ses compatriotes ; mais il me dit enfin que si Djenné était ma destination, ce dont il semblait avoir jusqu'ici douté, j'avais entrepris une chose de plus de danger que je ne le pensais probablement ; car, bien que la ville de Djenné fît nominalement partie des possessions du roi de Bambarra, c'était en fait une cité de Maures, la partie influente des habitants étant des bouchrinns ; et le gouverneur lui-même, quoique nommé par Mansong, était de la même secte. J'étais donc une fois encore exposé à tomber dans les mains d'hommes qui considéreraient non-seulement comme juste, mais encore comme un acte méritoire, de me massacrer, et ces réflexions furent aggravées par la pensée que plus j'avançais plus le péril croissait ; car j'appris que les lieux au-delà de Djenné sont sous la domination maure à un plus haut degré encore que Djenné, et qu'enfin



A minuit ces animaux vinrent essayer de nous enlever un de nos ânes.

Tombouctou, le grand objet de mes recherches, était aussi entre les mains de ce peuple sauvage et sans pitié qui ne permet pas qu'un chrétien y habite. Après tout, j'avais trop avancé pour retourner dans l'ouest sur de si vagues et si incertaines informations, et je me décidai à continuer. Accompagné du guide, je quittai donc le village le matin du 24. A huit heures environ nous passâmes par une ville nommée *Kabba*, située au milieu d'un pays beau et bien cultivé, et qui ressemble à l'Angleterre plus que je ne l'aurais supposé du centre de l'Afrique. Tout le monde était occupé à récolter le fruit des arbres schea dont ils font ce beurre végétal dont j'ai parlé. Cette partie du Bambarra produit ces arbres en grande abondance. Ils ne sont point plantés par les indigènes, mais viennent naturellement dans les bois; et quand on coupe des bois pour les remplacer par la culture, on ne respecte que le schea.

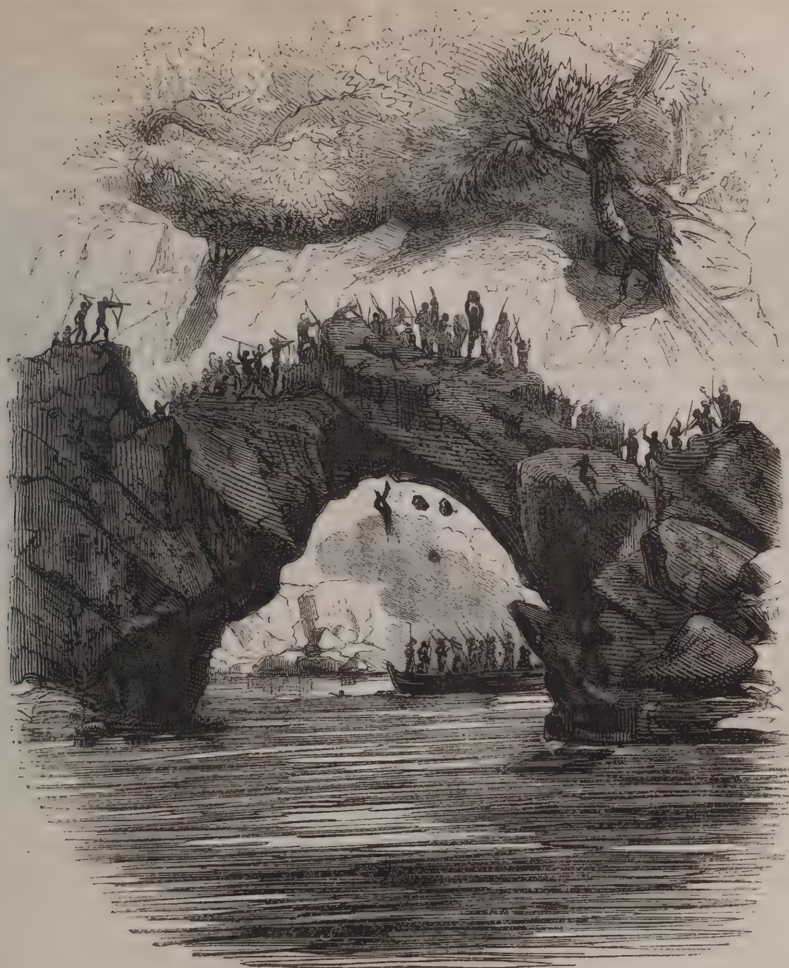
Le 25 juillet, le matin, de bonne heure, avant que les Maures fussent réunis, je quittai Sansanding, et couchai la nuit suivante dans une petite ville nommée *Sibili*. De là, le lendemain, je me rendis à Nyara, grande ville à quelque distance de la rivière sur les bords de laquelle je m'arrêtai pour laver mon linge et reposer mon cheval.

Environ à quatre heures, nous arrivâmes à Mourzan, ville de pêcheurs sur la rive septentrionale du Djoliba, d'où je fus conduit en traversant la rivière à *Silla*, grande ville. J'y restai jusqu'à ce qu'il fît tout-à-fait sombre sous un arbre entouré de quelques centaines de personnes: leur langue était très différente de celle des autres parties du Bambarra. On me dit que plus j'irais à l'est moins je me ferais camprendre en langue bambarra, et que quand je serais à Djenné, je trouverais que la plupart des habitants parlent un langage différent, que les nègres nomment *djenné kummo*, et que les Maures appellent *kalam soudan*.

Je pensai qu'il était de mon devoir de quitter Silla de recueillir des Maures et des marchands nègres tout ce que je pourrais sur le cours du Niger au-delà, dans l'est, sur l'étendue et la situation des royaumes circonvoisins.

L'auteur retourne à l'ouest. Madibou. Route le long du Niger. Taffara.

Étant donc résolu à ne pas aller plus loin dans l'est que Silla, je fis connaître au douti l'intention où j'étais de retourner à Sego, en prenant le côté méridional de la rivière; mais il ne répondit que le grand nombre de marais et de criques sur cette rive rendaient impossible de prendre une autre route que le bord septentrional, et que même cette route serait bientôt



Mungo-Park se défendit longtemps.

impraticable à cause du débordement du fleuve. Cependant comme il approuvait le parti que je prenais, il consentit à parler à un pêcheur pour qu'il me conduisît à Mourzan. J'entrai donc dans un canot à environ huit heures du matin, le 30 juillet, et je débarquai à Mourzan au bout d'une heure à peu près. Là, pour soixante cowries je louai un canot, et dans l'après-midi j'arrivai à Kea où, moyennant quarante cowries, j'obtins du douti la permission de coucher dans la même hutte qu'un de ses esclaves. Ce pauvre nègre, voyant que j'étais malade et que mes habits étaient presque en lambeaux, me prêta un grand manteau pour me couvrir la nuit.

Le 31 juillet, le frère du douti allant à Madibou je saisis cette occasion de m'y rendre avec lui, car il n'y avait pas de chemin frayé.

Le 1er août je partis de Madibou, poussant mon cheval devant moi, et dans l'après-midi nous atteignîmes Nyami, où je restai trois jours.

Le 5, je quittai Nyami, mais le pays était tellement inondé que je fus en danger de m'égarer, et que j'eus à traverser à gué des savanes de plusieurs milles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. La terre à blé même, qui est la plus sèche de toutes, était si complétement trempée que mon cheval s'embourba deux fois, et que je ne pus le délivrer qu'avec la plus grande peine.

Le 11 août, le douti me força à quitter la ville; je partis pour Sansanding, où j'arrivai avant le coucher du soleil.

Le 12 août, parti de Sansanding j'arrivai dans l'après-midi à Kabba. En approchant de la ville je fus surpris de voir plusieurs personnes rassemblées à la porte. Une dilla vint à moi en courant et prenant mon cheval par la bride me fit faire le tour des murs de la ville, puis me montrant l'ouest, me dit de partir ou bien qu'il m'en arriverait mal. C'est en vain que je leur représentai le danger d'être anuité dans les bois, exposé à l'inclémence du ciel et à la fureur des bêtes féroces : « Va ! » fut toute leur réponse. Alors une grande quantité de peuple étant sortie et tous me pressant de la même façon, je soupçonnai que quelques-uns des messagers du roi envoyés à ma recherche étaient dans la ville, et que ces nègres par bienveillance me conduisaient au-delà pour faciliter mon évasion. Je pris donc la route de Sego avec la triste perspective de passer la nuit sur un arbre. Après trois milles environ j'arrivai à un petit village sur le bord du chemin. Le douti était à la porte occupé à fendre des bâtons, mais je vis qu'il n'y avait point à espérer d'y être admis, et quand j'essayai d'entrer il sauta en avant, et avec le bâton qu'il avait à la main menaça de me jeter à bas de mon cheval si j'osais avancer d'un seul pas encore.

A peu de distance de ce village et un peu plus dans

les terres est un autre petit pays. Je conjecturai ques comme il se trouvait situé près de la route, les habitants auraient moins de répugnance à me loger pour la nuit. Ayant donc traversé quelques champs de blé j'allai m'asseoir sous l'arbre auprès du puits. Deux ou trois femmes vinrent y puiser de l'eau, et l'une d'elles voyant que j'étais un étranger, demanda où j'allais. Je lui dis que je me randais à Sego, mais que comme j'avais été pris par la nuit sur le chemin je désirais attendre le matin dans le village, et je la priai de faire connaître ma situation au douti. Au bout de peu de temps il m'envoya chercher et me permit de dormir dans un grand baloun, dans un coin duquel on avait construit un four pour y faire sécher le fruit de l'arbre schea. Il contenait environ une demi-charretée de fruit, et au-dessous était entretenu un feu clair de bois.

Le 13 août, à dix heures à peu près, je parvins à un petit village à un demi-mille de Sego, et j'essayai mais inutilement de m'y procurer quelques provisions. Chacun semblait empressé de m'éviter et il m'était facile d'apercevoir aux regards et à la manière d'être des habitants que des rapports très désavantageux avaient circulé sur mon compte. Là, on m'appris encore que Mansong avait envoyé des gens pour me prendre, et le fils du douti me dit que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais sortir sain et sauf du Bambarra. Je vis alors pleinement le danger de ma position et me déterminai à éviter Sego.

Le 14 août, je continuai ma marche le long du fleuve à travers un pays populeux et bien cultivé. Je traversai une ville murée, nommée *Kamalia*, sans m'y arrêter.

Le 16 août, à dix heures environ, je traversai une ville considérable nommée *Djabbi*, et qui a une mosquée. Ici le pays commence à s'élever graduellement et je pouvais distinguer dans l'ouest les sommets des hautes montagnes. L'état d'humidité des routes me fit faire une journée pénible, car la rivière était à une telle hauteur qu'elle avait inondé une grande partie des terrains plats de chaque côté du chemin et l'état fangeux de l'eau empêchait d'en reconnaître l'épaisseur. En traversant un de ces marécages, un peu à l'ouest d'une ville appelée *Gangu*, mon cheval, étant dans l'eau jusqu'au ventre, glissa tout-à-coup dans un trou profond et était presque noyé avant que je pusse lever mes pieds de la glaise très tenace qui formait le fond. Le cheval et le cavalier étaient en effet si complétement couverts de boue, que quand nous traversâmes le village de Callimana, le peuple nous comparait à deux éléphants crottés. A midi environ je fis halte à un petit village près de Yamina, où je fis sécher mes vêtements et mes papiers.

La ville de Yamina, vue à distance, a un très bel aspect. Elle couvre presque autant de terrain que Sansanding; mais ayant été saccagée il y a quatre ans, une moitié de cette ville n'est plus qu'un amas de ruines. Toutefois, ce lieu est considérable encore, et si fréquenté par les Maures que je ne jugeai pas prudent d'y loger; mais afin de me rendre compte de son étendue et de sa population, je voulus la traverser : je remarquai beaucoup de Maures assis sur les bentangs et autres lieux publics. Chacun me regardait avec étonnement, mais comme j'allais bon pas, personne n'avait le temps de me questionner.

J'arrivai dans la soirée à Farra, village clos de murs, où j'eus de la peine à me procurer un logement pour la nuit.

Le 17 août de bonne heure dans la matinée, je poursuivis ma route, et à huit heures je traversai une ville considérable nommée *Balaba*, après laquelle le chemin quitte la plaine et suit le pied de la montagne. Je passai durant ce jour près de trois villes ruinées. Près d'une de ces ruines, je montai sur un tamarin, mais j'en trouvai le fruit vert et aigre. L'aspect du pays n'était nullement engageant, car les hautes herbes et les buissons semblaient intercepter entièrement le chemin, et les basses terres étaient tellement inondées par le fleuve que le Niger ressemblait à un vaste lac. Dans la soirée j'arrivai à Kanika où le douti, assis sur une peau d'éléphant à sa porte, me reçut avec bonté, et me donna pour souper du lait et de la farine : grand luxe à coup sûr pour un homme dans ma position.

J'eus à traverser un bras du Niger, et je réclamai l'aide d'un nègre que je venais d'apercevoir. Quand je fus près de lui, l'étranger qui n'avait jamais vu d'Européen fut étrangement surpris. Il mit deux fois sa main à sa bouche, en disant tout bas : « Dieu, préserve-moi ! qu'est-ce que cela ? » mais quand il m'entendit parler bambarra, et vit que j'allais du même côté que lui, il me promit de m'aider à traverser la rivière dont le nom, me dit-il, était *Frina*. Il fit donc quelques pas sur le rivage et appela : on répondit de l'autre bord, et bientôt un canot conduit par deux petits garçons sortit du milieu des roseaux. Ces enfants consentirent à transporter pour cinquante cowries moi et mon cheval sur la rive opposée, ce qui se fit sans beaucoup de peine. Le soir j'arrivai à Taffara, ville murée, et je m'aperçus bientôt que le langage des habitants était revenu du bambarra corrompu au pur mandingue.

Inhospitalité à Taffara. L'auteur gagne sa vie à écrire des saphis. Bammakou. Sibidoulou.

A mon arrivée à Taffara, je demandai le douti; mais on me dit qu'il était mort depuis deux jours, et que les chefs étaient en ce moment même assemblés pour lui donner un successeur : comme l'élection était contestée, je dois attribuer à cet état de confusion l'inhospitalité dont je fus victime : je fus donc contraint de passer la nuit sous l'arbre du bentang, exposé au vent et à la pluie d'une trombe qui dura jusqu'à minuit avec la plus grande violence. A cette heure l'étranger qui m'avait aidé à passer la rivière me fit visite, et voyant que je n'avais pas trouvé de logement, il m'invita à partager son souper qu'il avait apporté devant sa hutte ; car étant un hôte, comme moi, il ne pouvait sans la permission de celui qui le recevait me faire entrer. Après cela je dormis sur un peu d'herbe mouillée dans le coin d'une cour. Mon cheval était encore pire que moi, le blé étant épuisé et ma provision ne pouvant être renouvelée.

Le 20 août je traversai la ville de Djaba, et m'arrêtai quelques minutes dans un village nommé *Somini*, où je demandai et obtins un peu de nourriture grossière que les naturels préparent avec la balle du blé, et qu'ils appellent *bou*. A dix heures arrivé au village de Souha, j'essayai d'acheter un peu de blé au douti qui était assis à la porte, mais je ne réussis pas.

Le 21 août, dès le matin, je partis de Koulikorro, et à midi environ je traversai les villages de Kayou et de Toulombo. Dans l'après-midi j'arrivai à Marrabou, grande ville fameuse, comme Koulikorro, pour son commerce de sel. Je fus conduit chez un Kaartan qui m'accueillit bien : cet homme avait acquis de grands biens dans le commerce des esclaves. Son hospitalité envers les étrangers l'avait fait surnommer par emphase *djati* (l'hôte), et sa maison était une sorte d'auberge pour tous les voyageurs. Ceux qui avaient de l'argent étaient bien logés parce qu'ils faisaient toujours en retour quelque présent, mais ceux qui n'avaient rien à donner devaient se contenter de ce qu'il jugeait à propos de faire, et comme je ne pouvais me ranger parmi les gens à argent, je fus heureux de loger dans la même hutte avec sept pauvres diables qui étaient venus de Kamcaba dans un canot : notre hôte nous envoya d'ailleurs des vivres.

Le 22 août un des domestiques de mon hôte sortit avec moi un peu hors de la ville pour me montrer mon chemin, mais soit ignorance, soit malice, il me dirigea mal, et je ne m'en aperçus que lorsque le jour était très avancé : j'étais arrivé sur le bord d'une crique profonde, et je pensai à retourner sur mes pas ; mais afin d'arriver à Bammakou avant la nuit, je la traversai et je continuai de cheminer à travers de hautes herbes, sans aucun chemin battu, et à midi je

fus près de la rivière. En cet endroit les rives étaient très rocailleuses, et l'eau coulait très fort et avec grand bruit. A quatre heures environ de l'après-midi, ayant quitté le bord pour me diriger vers les montagnes, je vins à un petit sentier qui conduisait au village de Froukabou où je passai la nuit.

Le 23 août, le matin de bonne heure, je partis pour Bammakou où j'arrivai à cinq heures de l'après-midi environ. J'avais beaucoup ouï parler de Bammakou comme d'un grand marché à sel, et je fus très désappointé de ne trouver qu'une ville de moyenne importance, pas tout-à-fait aussi grande que Marrabou. Toutefois l'exiguité de son étendue est compensée par la richesse de ses habitants, car lorsque les Maures apportent leur sel par le Kaarta ou le Bambarra, ils séjournent ici quelques jours. Je logeai dans la maison d'un Serrawoulli nègre, et nombre de Maures vinrent me voir. Ils parlaient très bon mandingue, et furent pour moi plus civils que jamais ne l'avait été aucun de leurs compatriotes. Un d'eux avait été à Rio-Grande et parlait avec beaucoup d'éloges des chrétiens.

Il m'envoya dans la matinée du riz bouilli et du lait. Il tâcha alors de me procurer des renseignements sur la route à suivre à l'ouest près d'un marchand d'esclaves qui avait résidé quelques années en Gambie.

En suivant ce sentier, j'arrivai bientôt aux huttes de quelques bergers qui me dirent que j'étais dans le bon chemin, mais que je ne pouvais arriver pour la nuit à Sibidoulou. Après cette rencontre, j'atteignis le sommet d'une montagne d'où j'avais une vue étendue de tout le pays. Vers le sud-est étaient quelques montagnes très éloignées que j'avais vues autrefois d'une hauteur près de Marrabou; et on m'avait dit alors que ces montagnes étaient situées dans un vaste et puissant royaume appelé *Kong*, dont le souverain pouvait lever une armée beaucoup plus nombreuse que le roi du Bambarra.

Un peu avant le coucher du soleil, je quittai au nord-ouest cette chaîne de montagnes, et comme je cherchais un arbre commode pour y passer la nuit, je descendis dans une délicieuse vallée où je trouvai bientôt le village pittoresque de Kouma. Ce village est entouré d'une haute muraille et appartient tout entier à un marchand mandingue qu'une guerre contraignit à chercher un asile dans cette vallée. Les champs adjacents lui donnent abondamment du blé; ses bestiaux errent à leur aise dans la vallée, et les montagnes escarpées le protégent contre les déprédations de la guerre. Il est rarement visité par les étrangers dans cette obscurité; mais toutes les fois que cela arrive, il fait bon accueil au voyageur fatigué. Je le trouvai bientôt entouré d'un cercle de villageois inoffensifs : ils me firent cent questions sur mon pays, et pour me remercier de mes renseignements, ils m'apportèrent du blé et du lait pour moi, et de l'herbe pour cheval; ils allumèrent du feu dans ma hutte et furent très empressés à me servir.

Le 25 août je partis de Kouma, accompagné de deux bergers qui allaient à Sibidoulou. La route était très pierreuse et très escarpée, et comme mon cheval s'était blessé au pied en venant de Bammakou, il voyageait lentement et avec beaucoup de peine, car en plusieurs endroits la montée était si rapide où les déclivités si abruptes, qu'un seul faux pas l'eût mis en pièces. Les bergers étant pressés d'arriver, s'occupèrent peu de moi et de mon cheval et se tinrent en avant à une distance considérable. Il était onze heures quand, ayant fait halte pour boire un peu à un petit ruisseau, j'entendis des gens qui se parlaient à haute voix, et bientôt suivit un cri perçant comme le cri d'une personne en danger. Je conjecturai tout aussitôt qu'un lion s'était emparé d'un des bergers, et je montai mon cheval pour voir de plus loin. Le bruit cessa cependant; je me dirigeai lentement du côté où je supposais que l'on avait crié, et j'appelai à haute voix, mais sans recevoir de réponse. Bientôt cependant, j'aperçus un des bergers étendu dans les grandes herbes qui bordaient la route, et bien que je ne visse pas de sang, je conclus qu'il était mort; mais quand je fus près de lui, il me dit tout bas d'arrêter, parce que des hommes armés avaient pris son camarade et lui avaient lancé, à lui, deux flèches pendant qu'il fuyait. Je restai immobile, cherchant ce que j'avais à faire; et regardant autour de moi je vis à peu de distance un homme assis sur la souche d'un arbre. Je distinguai de plus cinq ou six autres têtes : c'était le reste du détachement, assis le mousquet à la main dans les hautes herbes. Je n'avais plus l'espoir d'échapper, et je me déterminai à aller à eux.

Je vis bientôt que c'étaient des voleurs. Je les laissai donc sans résistance fouiller dans mes poches et examiner toutes les parties de mon habillement, ce qu'ils firent avec la plus scrupuleuse exactitude; mais ayant remarqué que j'avais deux gilets l'un sur l'autre, ils insistèrent pour que je les ôtasse tous deux; et enfin, pour en bien finir, ils me mirent tout-à-fait nu. Mes demi-bottes mêmes, bien que la semelle de l'une des deux fût attachée à mon pied avec un morceau de la bride de mon cheval, furent rigoureusement examinées. Pendant qu'ils examinaient leur butin, je les priai, avec de vives instances, de me rendre ma boussole de poche; mais quand je leur fis voir ce que je demandais, un des bandits, croyant que j'allais prendre cet objet, arma son fusil, et jura que si j'osais y porter la main, il m'étendrait mort sur-le-champ. Ensuite quelques-uns s'en allèrent avec mon cheval, et le reste délibéra s'il me laisserait tout-à-fait nu, ou me donnerait quelque chose pour me préserver du soleil. L'humanité l'emporta enfin; ils me rendirent la plus mauvaise de mes chemises, et une paire de culottes; et en s'en allant, un d'eux me rejeta mon chapeau dans le fond duquel je gardais mes mémorandum, et ce fut probablement pour cette raison qu'on me le rendit. Après qu'ils furent partis, je restai assis pendant quelque temps, me regardant avec étonnement et terreur. De quelque côté que je me tournasse, je ne voyais que danger et difficulté. Je me vis au milieu d'un vaste désert, au plus fort de la saison des pluies, nu et seul. J'étais à cinq cents milles du plus proche établissement européen. Toutes ces circonstances se foulèrent dans ma mémoire, et j'avoue que le courage commença à me manquer. Je regardai ma fin comme certaine, et je fus convaincu que je n'avais qu'à m'étendre là et à mourir. Toutefois l'influence de la religion vint à mon aide; je réfléchis qu'aucune prudence ou prévoyance humaine ne pouvait prévenir mes souffrances présentes. J'étais après tout un étranger sur une terre étrangère; cependant j'étais toujours sous les regards de la Providence qui s'est donné le nom d'amie de l'étranger. Dans ce moment de réflexions pénibles, je fixai mon œil sur une petite mousse en fructification d'une beauté extraordinaire. Je rapporte cette circonstance pour prouver que l'âme tire souvent des consolations des incidents les plus frivoles. Bien que la plante ne fût pas plus grande que le bout du doigt, je ne pus me lasser d'admirer la délicatesse des racines, des feuilles et de la capsule. Cet Etre, me disais-je, qui a créé dans cette partie ignorée du monde une chose de si peu d'importance, pourrait-il regarder sans intérêt la position et les souffrances des créatures formées à son image : non sans doute! Ces réflexions ne me permirent pas le désespoir. Je tressaillis, et ne songeant plus ni à la faim ni à la fatigue, je repris ma marche, convaincu que le soulagement était prochain, et je ne fus pas déçu. Bientôt après j'arrivai à un petit village à l'entrée duquel je rejoignis les deux bergers qui étaient venus de Kouma avec moi. Ils furent très surpris de me voir, car, disaient-ils, ils n'avaient pas mis en doute que les Foulahs, après m'avoir dépouillé, m'eussent massacré.

Au sortir de ce village, nous traversâmes plusieurs chaînes de rochers, et au coucher du soleil nous arrivâmes à Sibidoulou, ville frontière du royaume de Manding.

Le Manding. Ouanda. Kamalia.

La ville de Sibidoulou est située dans une vallée fertile entourée de hautes montagnes de roche. Les chevaux y peuvent à peine atteindre, et pendant les guerres fréquentes des Bambarrans, des Foulahs et des Mandingues, cette ville n'a jamais été saccagée par l'ennemi. Quand j'entrai dans la ville le peuple s'avança autour de moi, et me suivit au baloun, où je fus présenté au douti ou *chef*, que dans le pays l'on appelle *mansa* ou *roi*. Néanmoins, il me sembla que le gouvernement de Manding était une république, ou plutôt une oligarchie, chaque ville ayant un mansa particulier, et le pouvoir principal de l'Etat se trouvant dans le corps assemblé. Je rapportai au mansa toutes les circonstances du vol de mon cheval et de mon habillement, et mon récit fut confirmé par les deux bergers. Il continua de fumer sa pipe tout le temps que je parlai; mais je n'eus pas plus tôt terminé que, prenant sa pipe de sa bouche, et agitant la manche de son manteau d'un air indigné : « Assieds-toi, dit-il, tout te sera rendu, je l'ai juré! » Puis, se retournant vers un serviteur : « Donnez de l'eau à l'homme blanc, et dès que le jour paraîtra, passez les montagnes et allez dire au douti du Bammakou qu'un pauvre homme, l'étranger du roi du Bambarra, a été volé par le roi des gens de Foutadou. »

Je m'attendais peu, dans ma misérable situation, à rencontrer un homme qui compatît à mes souffrances. Je remerciai de bon cœur le mansa de sa bienveillance, et j'acceptai l'invitation qu'il me faisait d'attendre dans sa ville le retour du messager. Je fus conduit dans une hutte, où l'on m'envoya quelques provisions; mais la foule, qui s'était assemblée pour me voir, et qui, informée de mes infortunes, vomissait des imprécations contre les Foulahs, m'empêcha de dormir jusqu'à minuit au moins. Je restai deux jours sans nouvelles de mon cheval et de mes habits; et comme il y avait alors une grande rareté de provisions, approchant de la famine dans toute cette contrée, je ne voulus pas réclamer encore la générosité du mansa, et lui demandai la permission de partir pour le prochain village. Comme il me voyait très pressé de poursuivre ma route, il me dit que je pouvais aller jusqu'à Wouda, ville où il espérait que je resterais quelques jours, et que je recevrais des nouvelles des objets volés.

Je partis donc le matin suivant, et m'arrêtai pour me rafraîchir dans plusieurs petits villages. On m'y présenta un mets que je n'avais jamais encore vu; il était composé de la fleur ou des anthères du maïs cuits à l'étuvée dans de l'eau et du lait. On ne mange de ceci qu'aux temps de grande disette. Le 30, à environ midi, j'arrivai à Monda, petite ville ayant une mosquée et entourée d'une haute muraille. Le mansa, qui était mahométan, remplissait deux offices, ceux de premier magistrat de la ville et maître d'école des enfants. Il tenait son école sous un appentis ouvert, où l'on me dit de loger jusqu'à ce que quelques renseignements arrivassent de Sibidoulou relativement à mon cheval ou à mes habits; car bien que le cheval me fût de peu de service, mes autres vêtements m'étaient essentiels. Le maigre habillement qui me restait ne me pouvait garantir ni du soleil dans le jour, ni de la rosée et des mousquites dans la nuit. Ma chemise était en effet non-seulement réduite par l'usage à la finesse de la mousseline, mais encore elle était si sale que j'étais heureux de trouver une occasion de la laver. C'est ce que je fis, et je m'assis nu sous un buisson auquel je l'avais suspendue, jusqu'à ce qu'elle fût sèche.

Le 6 septembre, deux hommes arrivèrent de Sibidoulou, m'amenant mon cheval et m'apportant mes vêtements, mais je découvris bientôt une perte bien grande, parce que je ne pouvais la réparer : ma boussole était brisée en mille pièces.

Le 7 septembre, comme mon cheval était à paître sur le bord d'un puits, la terre céda sous ses pieds, et il tomba dans le puits, qui avait dix pieds de diamètre environ, et qui était si profond que quand je vis mon cheval s'y débattant, je regardai comme impossible de le sauver. Les habitants cependant le retirèrent avec la plus grande facilité, au moyen de pleyons faits d'une plante grimpante nommée *kabba*. Quand il fut hors du puits, ayant considéré que ce n'était plus qu'un squelette, incapable de m'être utile dans les routes de roche ou de boue que j'avais désormais à parcourir, je me trouvai heureux de le laisser à quelqu'un qui pourrait en avoir soin : je l'offris à mon hôte en le priant d'envoyer en présent ma selle et ma bride au mansa de Sibidoulou. C'était là la seule marque de reconnaissance que je pusse lui donner pour la peine qu'il avait prise, afin de me faire rendre mes habits et mon cheval.

Le 11 septembre, je partis de Nemacou, et j'arrivai à Kynicto dans la soirée; mais comme, chemin faisant, je m'étais blessé à la cheville, elle était si enflammée et si enflée que je ne pouvais faire un pas ni mettre mon pied à terre le lendemain sans éprouver une vive douleur. Mon hôte, voyant cela, m'invita à passer quelques jours avec lui, et je restai jusqu'au 14 octobre, jour où je pus marcher avec l'aide d'un bâton. Je partis en remerciant mon hôte de tous ses soins, et accompagné d'un jeune homme qui suivait le même chemin que moi, je me dirigeai vers Djeridjang, district beau et bien cultivé, dont le mansa est regardé comme le chef le plus puissant de tout le Manding.

Le 15, j'arrivai à Dosita, et, le 17, je partis pour Mansia, ville considérable où l'on trouve de petites quantités d'or : j'y entrai dans l'après-midi. Le mansa avait le renom d'être très inhospitalier; il m'envoya donc pour souper un peu de blé en me demandant quelque chose en retour : quand je l'eus assuré que je ne possédais aucune chose de quelque valeur, il me répondit, comme en plaisantant, que ma peau blanche ne me protégerait pas si je mentais. Il me conduisit alors dans la hutte où je devais coucher, mais il me prit ma lance en me disant qu'elle me serait rendue le matin. Cette circonstance sans importance, jointe au caractère qu'on lui donnait généralement, me le rendit suspect, et je priai un des habitants qui avait un arc et des flèches de coucher dans ma hutte. A minuit environ, j'entendis approcher de la porte, et remarquant que la lune avait tout-à-coup éclairé l'intérieur de la hutte, je me dressai en sursaut, et vis un homme qui franchissait le seuil avec précaution. Je saisis tout aussitôt l'arc et les flèches du nègre, et le bruit fit retirer cet homme, qui n'était autre que le mansa : le nègre m'en donna l'assurance et me conseilla de me tenir éveillé jusqu'au matin. Je fermai la porte et plaçai derrière un grand morceau de bois, et je m'étonnais de cette visite inattendue quand la porte fut encore si violemment poussée que le nègre pouvait à peine la tenir close : mais quand je lui dis d'ouvrir la porte, le visiteur intrus s'enfuit comme la première fois.

A mon arrivée à Kamalia, je fus conduit dans la maison d'un bouchrinn, nommé Karfa-Taura, frère de celui à qui je devais l'hospitalité reçue à Kinicto. Je le trouvai assis dans son baloun, au milieu de plusieurs slatés; il leur lisait un livre arabe, et m'ayant demandé si je comprenais, sur ma réponse négative, il me fit présenter un petit livre curieux, rapporté de l'ouest. En ouvrant ce petit volume, je fus agréablement surpris de trouver notre *Book of common prayer* (livre de prières), et Karfa témoigna une grande joie quand il vit que je le comprenais, car quelques-uns des slatés qui avaient vu des Européens à la côte, grâce à la couleur de ma peau que les souffrances avaient rendue très jaune, à ma longue barbe, à mes habits en guenilles et à mon extrême pauvreté, ne voulaient pas admettre que je fusse un blanc, et disaient à Karfa qu'ils avaient quelque soupçon que j'étais un Arabe déguisé; toutefois, Karfa, voyant que je pouvais lire ce livre, n'eut plus de doute et me promit toute son assistance.

Il m'informa en même temps de l'impossibilité actuelle de traverser le désert de Jallonka; cette impossibilité devait même durer plusieurs mois, car le chemin était barré par huit rivières rapides.

Dans la hutte qui me fut donnée, je trouvai une natte pour coucher, une jarre de terre pour l'eau et une petite calebasse pour l'y puiser et boire; Karfa m'envoyait de chez lui deux plats par jour, et donna ordre à ses esclaves de me fournir de bois et d'eau; néanmoins, malgré ces soins, la fièvre me dévorait toujours, et je fus longtemps à arriver à la convalescence. Pendant ce temps, quelques-uns des slatés qui existaient de l'hospitalité de Karfa étant devenus jaloux de moi me décrièrent, mais Karfa ne les écouta point.

Un jour, comme j'étais à causer avec des esclaves qu'un slaté amenait de Sego, un d'entre eux me demanda un peu de nourriture. Je lui répondis que j'étais étranger et n'avais rien à donner. « Quand vous aviez faim, répliqua-t-il, je vous ai donné de la nourriture. Avez-vous oublié l'homme qui vous apporta du lait à Karrankalla? Mais, ajouta-t-il en soupirant, *les fers n'étaient pas alors sur mes pieds.* » Je le reconnus aussitôt et je demandai à Karfa quelques noix pour lui. Il me raconta qu'il avait été fait esclave après la bataille des Kaartans et des Bambarrans.

Au commencement de décembre, Karfa, pour compléter sa caravane d'esclaves, pensa à réunir tout l'argent qui lui était dû dans le pays. Il partit donc pour Kancaba, grande ville et grand marché d'esclaves sur le Niger. Quand il s'éloigna de Kamalia, il devait être absent un mois et me confia aux soins d'un bon vieux bouchrinn, qui servait de maître d'école aux enfants de la ville.

Le séjour à Kamalia me fut plus favorable pour recueillir des observations de tout genre que le voyage périlleux et rapide que j'achevais : je me livrai donc à ce soin, et le paragraphe suivant est le résultat de mes recherches.

Climat. Saisons. Vents. Mandingue. Mœurs et usages, etc.

Toute ma route, aller et retour, n'ayant pas été au-delà du 12e au 15e degré de latitude, le lecteur peut penser que je trouvai presque partout un climat extrêmement chaud. Dans quelques parties cependant où le pays s'élevait un peu, l'air était comparativement frais; cependant aucun des districts que je traversai ne peut être regardé comme montagneux. Vers le mois de juin les trombes sont le commencement de la *saison des pluies,* qui dure jusqu'en novembre : les vents dominants sont alors du sud-ouest : la fin de la saison pluvieuse est encore annoncée par de violentes trombes, après quoi le vent passe au nord-ouest et continue tout le reste de l'année à souffler de ce point de l'horizon.

Ce nouveau vent produit sur l'aspect du pays un changement étonnant. L'herbe est bientôt sèche et flétrie, les rivières tarissent très vite et beaucoup d'arbres perdent leur feuillage. C'est à cette époque environ que l'on éprouve le *harmattan,* vent sec du nord-est, accompagné d'une brume enfumée à travers laquelle le soleil paraît rouge sombre. Le vent, en passant sur le Sahara, acquiert un haut degré d'attraction pour l'humidité et tout ce qu'il touche. Il est toutefois considéré comme très salutaire, pour les Européens surtout, et je ne tardai pas à en éprouver les effets par un retour immédiat à la santé.

Quand l'herbe est suffisamment sèche, les nègres la brûlent, et cette seule opération dans le Manding déploie une scène d'une grandeur qui effraie. Au milieu de la nuit, je voyais les flammes et les montagnes, aussi loin que mon œil pouvait atteindre, bariolées de lignes de feu, et la lueur réfléchie par le ciel le faisait paraître en flammes. Dans le jour, c'était dans toutes les directions des colonnes de fumée, et les oiseaux de proie planaient autour de ces incendies s'abattant sur les serpents, lézards et autres reptiles qui cherchaient à s'échapper des flammes. Cette conflagration annuelle est bientôt suivie d'une douce et fraîche verdure qui rend le pays plus agréable et plus salubre.

Les Mandingues sont gais et voleurs ; mais leurs femmes sont bonnes. Dans les hommes, l'avarice ou la bigoterie avaient détruit la pitié; mais je ne me rappelle pas un exemple de dureté à mon égard que je puisse reprocher aux femmes : je les trouvai tojours et partout généreuses et compatissantes.

J'ai trouvé partout le sentiment de l'amour maternel porté à un haut point, et l'amour filial y répondant toujours. Il est tout naturel que cette affection des enfants soit moins vive pour le père que pour la mère ; le système de la polygamie, en partageant l'attachement du père entre les enfants de plusieurs femmes, concentre toute la tendresse de la mère sur un point, la conservation de son enfant ; et ce n'est point seulement son bien-être physique qui l'occupe, son bien-être moral l'intéresse également ; le lecteur se rappellera peut-être cette malheureuse mère qui, pleurant son fils, se consolait en attestant *qu'il n'avait jamais dit un mensonge.* Un tel témoignage, et rendu par une mère dans une circonstance pareille, dut opérer puissamment sur la jeunesse. C'était à la fois un tribut d'éloges au mort, et une leçon pour les vivants.

Les femmes nègres allaitent leurs enfants jusqu'à ce qu'ils puissent marcher seuls, et l'allaitement dure trois ans quelquefois. Pendant ce temps le mari se donne tout entier à ses autres femmes. De là vient, je le pense, que la famille de la femme est rarement très nombreuse; il y en peu qui aient plus de cinq ou six enfants. Dès que l'enfant peut marcher, on le laisse aller avec la plus grande liberté ; la mère ne s'inquiète jamais des petites chutes ou des accidents légers qui peuvent lui arriver. Un peu de cette liberté de mouvements a bientôt mis l'enfant à même de prendre garde à lui, et l'expérience remplit le rôle de la nourrice. En avançant dans la vie, les filles apprennent à filer le coton, à battre le blé, à remplir les autres fonctions du ménage, et les garçons se livrent aux travaux des champs. Les deux sexes, bouchrinns ou *kafirs*, sont circoncis dès qu'ils atteignent l'âge de puberté ; et quand l'opération a lieu, ils sont exempts de tout travail pour deux mois; pendant ce temps, les circoncis forment une société nommée *solimana.* Ils visitent les villes et les villages voisins où ils dansent et chantent, et sont bien traités par les habitants. J'ai eu souvent, dans le cours de mon voyage, l'occasion de voir des sociétés de ce genre ; mais ce n'étaient que des garçons; à Kamalia, cependant, je vis une *solimana* de filles.

Dans les noces, la mariée est conduite en secret à la hutte qui doit être à l'avenir sa demeure, et le marié à un signal donné, se retire. Toutefois, le nouveau couple est troublé dès le matin par les femmes qui se réunissent pour examiner le lit nuptial, à la manière des anciens Hébreux, comme le rapporte l'Ecriture ; ensuite elles dansent à l'entour. Cette cérémonie est regardée comme indispensable, et le mriage, sans son accomplissement, ne serait pas considéré comme valide.

Les nègres, comme on l'a plus d'une fois observé, soit kafirs, soit mahométans, admettent la pluralité des femmes ; les mahométans seuls sont, suivant les préceptes de leur religion, bornés à quatre.

Les Mandingues, et, je le crois, les nègres en général, ont une méthode artificielle de diviser le temps. Ils calculent les années par le nombre de *saisons pluvieuses*, partagent l'année en *lunes* et comptent les jours par autant de *soleils :* ils subdivisent ensuite le jour en matin, midi et soir ; et, du reste, quand il faut subdiviser encore pour indiquer une heure, ils le font en montrant dans le ciel la place du soleil.

Les Mandingues atteignent rarement un âge avancé; à quarante ans, ils ont en général les cheveux gris et des rides. Il y en a peu qui aillent au-delà de cinquante-cinq ou soixante ans.

Quand une personne d'importance meurt, les parents et les voisines se rassemblent et témoignent leur chagrin par de sinistres et hautes lamentations. On tue un taureau ou un chevreau pour les personnes qui ont assisté aux funérailles, qui ont ordinairement lieu le soir même du jour de la mort. Les nègres n'ont point de lieu de sépulture spécial, mais creusent souvent la fosse dans la hutte du défunt ou sous un arbre favori. Le corps est vêtu de coton blanc et enveloppé dans une natte. Les parents le portent dans sa tombe à la brune. Si le tombeau est hors de la ville, on le couvre de plantes épineuses pour empêcher les loups de déterrer le corps, mais je n'ai jamais vu qu'on mît sur la fosse une pierre comme monument ou souvenir.

Dans le pays de l'intérieur, le plus grand des luxes est le sel, et il semble très étrange à un Européen de voir un enfant sucer du sel de roche comme si c'était du sucre; j'ai eu fréquemment ce spectacle, quoique, dans ces contrées, la classe pauvre soit si rarement en possession de cette précieuse denrée, que dire d'un homme qu'*il mange du sel avec ses aliments*, équivaut à dire *qu'il est riche*. Le manque de cet article m'a souvent été très pénible, et l'on ne saurait exprimer combien le long usage d'une nourriture végétale donne un besoin avide de sel.

Départ de Kamalia avec une coffle ou caravane d'esclaves. Arrivée à Kinytakouro. Manna. Malacotta. Damel ou roi des Jaloffs.

Le maître d'école aux soins duquel Karfa m'avait confié à Kamalia était un homme d'un caractère doux et de manières aimables : son nom était Fankouma, et bien que mahométan, il n'avait point d'intolérance : son emploi était d'enseigner, et de son obligation il se faisait un plaisir : ses écoliers étaient au nombre de dix-sept garçons, la plupart fils de kafirs, et de deux filles, dont l'une était l'enfant de Karfa. Les filles recevaient leurs leçons pendant le jour; mais le tour des garçons était le soir à la lumière d'un grand feu, et très tard dans la soirée, car toute la journée ils travaillaient aux champs ou aux services de la maison pour leur maître.

Le 20 janvier, nous arrivâmes en vue de Kinytakouro, ville considérable, presque carrée, située au milieu d'une plaine grande et bien cultivée : avant d'y entrer, nous fîmes halte pour attendre les traînards. Comme cette ville était la première hors du pays mandingue, nous observâmes une plus stricte étiquette qu'à l'ordinaire.

Le 23, nous entrâmes dans le désert de Djallonka, et dans la matinée nous passâmes près des ruines de deux villes brûlées par les Foulahs. Le feu avait dû être fort intense, car je remarquai que les murailles de quelques huttes étaient légèrement vitrifiées et paraissaient de loin couvertes d'un vernis rouge. A dix heures environ nous arivâmes près de la rivière Ouonda, qui est un peu plus grande que le Kokoro. Aussitôt la rivière passée nous vîmes un pays magnifique, coupé de vallons et de collines, et au coucher du soleil nous étions sur les bords d'un ruisseau limpide, nommé *Comeistang*, où je me baignai; puis nous allâmes faire halte dans un bois où nous allumâmes nos feux pour la nuit.

Le 27 avril, nous arrivâmes à une ville nommée *Nunkolo*, où nous fûmes chacun régalés d'une demi-poignée de farine, qu'en raison d'une coutume superstitieuse, nous ne devions pas manger jusqu'à ce qu'elle fût humectée avec l'eau de cette rivière. A quatre heures, nous étions à Souletta, petit village de Djallonka, situé dans le district de Collo, qui comprend toute cette étendue de pays qui est le long des bords de la Rivière-Noire, grande branche du Sénégal. C'étaient là les premières habitations humaines que nous eussions vues depuis cinq jours et par une marche de cent milles au moins.

Le 28 avril, le matin de bonne heure, nous partîmes de Souletta, et vers dix heures, nous nous trouvâmes devant une ville ouverte nommée *Manna*, dont les habitants étaient alors occupés à recueillir les fruits de de l'arbre *nitta*, espèce de mimosa très commune dans ces pays, et qui renferme dans sa cosse une poudre jaune dont on tire un très bon aliment quand elle est délayée dans du lait et de l'eau. Le chef de Manna, avec une partie de ses gens, nous accompagna jusqu'au bord du Bafing (Rivière-Noire), branche principale du Sénégal, et nous la traversâmes sur un pont de bambous et nous arrivâmes près de la ville de Koba. Avant d'entrer dans la ville, on fit l'appel, et nous trouvâmes quatre personnes de moins, un homme libre et trois esclaves.

Nous arrivâmes à Malacotta dans la soirée, et nous y fûmes bien reçus. Cette ville n'est point close de murs, et les huttes sont pour la plupart faites de cannes fendues, disposées en treillis et récrépies avec de la terre. Nous y restâmes trois jours, et chaque matin nous recevions en présent un taureau de la part du maître d'école : nous fûmes aussi très bien traités par les habitants de la ville, qui sont industrieux et très actifs.

Konkodou. La rivière Falemmé. Banaserile. Médina Départ pour l'Angleterre.

Nous quittâmes Malacotta, et après avoir traversé le *Bali* (Rivière de Nuit), qui est une branche du Sénégal, nous arrivâmes le soir dans la ville murée de Bintingala, où nous restâmes deux jours. De là, au moyen d'une journée de marche de plus, nous nous rendîmes à Dindikou, petite ville située sous une haute chaîne de montagnes qui fait que ce district se nomme Konkodou (le pays des Montagnes). Dans ces montagnes l'or est très abondant.

Le 11 mai, au point du jour, nous sortîmes de Dindikou, et après une journée de marche pénible nous arrivâmes le soir à Sadatou, chef-lieu d'un district du même nom. Cette ville était autrefois considérable, mais la crainte des excursions habituelles des Foulahs de Foutaj-Dallo l'avait dépeuplée. Le 12 dans l'après-midi nous traversâmes la Falemmé, cette rivière que j'avais autrefois également traversée à Bondou quand j'allais à l'est. Nous passâmes la nuit dans le petit village de Médina qui est la propriété exclusive d'un marchand mandingue.

Nous partîmes de Kirwani dès le matin le 20, et nous entrâmes dans le désert de Tenda, qui a deux journées d'étendue. Les bois étaient très épais et le terrain inclinait doucement vers le sud-ouest. A environ dix heures nous rencontrâmes une coffle de vingt-six esclaves, et tout le jour nous voyageâmes à travers de vastes halliers de bambous; enfin, au coucher du soleil nous arrivâmes, à notre grande joie, près d'un étang et d'un arbre tabba, qui a donné à cet endroit le nom de *Tabba-Dji*, et nous nous y reposâmes quelques heures.

Le 29 mai, après avoir traversé une branche considérable de la Gambie nommée *Neola-Koba*, nous allâmes jusqu'à une partie bien peuplée du pays. Il s'y trouve plusieurs villes en vue les unes des autres, et dont le nom collectif est *Tenda;* chacune cependant est distinguée par une appellation spéciale : c'est dans celle de Koba-Tenda que nous longeâmes et passâmes le jour suivant, afin de nous procurer des provisions pour traverser les bois de Simbani.

Arrivé à Pisania, lieu du départ de mon voyage, je me séparai de la coffle, et dans mon empressement je me rendis dès le soir à Tendacunda, où Karfa, qui m'accompagnait toujours, fut émerveillé du mobilier de la seniora Camilla, vieille négresse qui avait résidé plusieurs années à la factorerie anglaise et savait notre langue. Le docteur Laidley m'accueillit comme si je revenais de chez les morts, et acquitta ma dette envers

Karfa. Bien que je doublasse le prix que je lui avais promis, je faisais encore peu pour lui, en raison des soins qu'il m'avait prodigués. Notre industrie en toutes choses le confondait, et alors il disait en soupirant, *fato fing inta fing* (les hommes noirs ne sont rien). Quelquefois aussi il me demandait ce qui avait pu m'engager à aller explorer un pays si misérable que l'Afrique. Il voulait dire combien il était étonné qu'après tout ce que je devais avoir vu dans mon pays je vinsse voir ce qu'il y avait dans le leur. Je le quittai le 14 pour le laisser retourner à Djindey, où tout son monde était resté, et je partis moi-même le 15 pour l'Angleterre, où j'arrivai le 22 décembre 1797.

SECOND VOYAGE.

(1805).

—

Les détails que nous avons donnés dans la vie de Mungo-Park nous dispensent de tout préliminaire sur ce deuxième voyage, et nous laisserons tout de suite parler l'auteur.

Trajet de Kayi à Nérico

Le 27 avril 1805 nous partîmes, dit-il, de Kayi, à 10 heures du matin, et arrivâmes à une heure à Djoukaconda : et après une halte de quelques minutes sous un grand arbre, à Lamain-Cotto, afin de laisser se rafraîchir les soldats, nous prîmes le chemin de Lamain où nous arrivâmes à quatre heures. A notre arrivée nous déchargeâmes nos ânes sous un arbre de bentang, dans l'est de la ville.

Le 28 avril, nous partîmes pour Pisania; et après avoir traversé deux villes foulahs et le village de Collin, nous arrivâmes à onze heures et demie sur les bords de la Gambie; nous y fîmes une halte de trois heures pour donner de l'herbe et de l'eau à nos bêtes; ensuite nous nous dirigeâmes vers Pisania où nous entrâmes au coucher du soleil.

Le 29 avril, j'allai voir la seniora Camilla, qui fut très surprise de me voir entreprendre un nouveau voyage dans l'intérieur du pays.

Le 4 mai, après plusieurs jours employés à des préparatifs, nous quittâmes Pisania à neuf heures et demie.

Nous étions le 11 à Médina, capitale du royaume de Woulli, où j'eus à débattre avec le roi pour le présent que je lui fis; et la permission du roi étant enfin accordée, nous partîmes le 12 à l'heure du lever du soleil. Bientôt après nous traversâmes la ville de Barrakonda, et à dix heures et demie nous étions dans le village de Bambakou.

Le 18 mai nous quittâmes le Nerico et nous arrivâmes au coucher du soleil à Djallacotta, la première ville du Tenda. De cet endroit à Simbani, dans le Bondou, il y a une marche de deux jours.

Le 25 mai, nous quittâmes Mansafara pour entrer dans le désert de Tenda ou de Santa-Kara. A quatre milles dans l'est environ, nous traversâmes les ruines de Kobatenda, où j'avais autrefois couché. Les habitants du Bondou avaient détruit cette ville deux ans auparavant, et l'arbre du bentang était brûlé. A dix heures nous passâmes une rivière pareille au Neaulico, qui va se jeter dans la Gambie, et à onze heures et demie nous fîmes halte à Soutitabba, puits à un mille des montagnes. Dès que la chaleur du jour fut passée, nous quittâmes cet endroit et traversâmes la première chaîne de montagnes, du sommet de laquelle on avait une vue magnifique.

Le 28, au point du jour, nous partîmes, et à trois mille environ à l'est de Sibikillin nous descendîmes dans une vallée où je vis les premiers scheas, ou arbres à beurre, chargés de fruits qui n'étaient pas encore mûrs. Nous arrivâmes à onze heures environ à Badou, petite ville contenant environ trois cents huttes: un peu au nord est une autre ville du même nom, mais elles se distinguent l'une de l'autre par les noms de Sansanding et de Sansaba. Le slaté de chacune de ces deux villes exige de chaque caravane un droit de péage très élevé; et, en cas de refus, les deux slatés se liguent pour piller la coffle. Latitude, 13° 32'

Le 1er juin, nous partîmes au point du jour, et arrivâmes à dix heures à Djulifunda, ville considérable, fondée par des gens qui recevaient autrefois en avance des marchandises des trafiquants Européens sur la Gambie, le Rio-Nunez et le Kadjaga. Ces gens qui trafiquent à crédit sont nommés *djuli* pour les distinguer des slaté, qui commercent avec leurs propres capitaux.

Le 15 juin, nous quittâmes Fankia et en même temps ma route d'autrefois que je ne devais retrouver qu'aux bords du Niger. Les hommes étaient toujours très malades : quelques-uns même avaient un peu de délire.

De 24 juin, au sortir du Sullo, nous entrâmes dans un pays beau au-delà de toute imagination et varié par des rochers de toutes les formes : châteaux ruinés, clochers, pyramides, etc. Nous passâmes près d'un groupe tellement semblable aux ruines d'une abbaye gothique que nous fîmes halte pour nous convaincre que les niches, les fenêtres, les escaliers délabrés n'étaient en effet que du roc. Une description exacte de ce lieu paraîtrait une fiction. Les précipices ont de cent à cinq ou six cents pieds de hauteur perpendiculaire, et tout le pays entre le Bafing et le Bali est escarpé et grandiose au-delà de toute description. Nous étions à Secoba à midi. Latitude, 13° 27' 26''.

Le 26 juin, nous quittâmes Secoba, accompagnés du douti et de plusieurs habitants, et nous louâmes trois des amis du douti pour nous servir de guides jusqu'à Kandy, dans ce district du Fouladou nommé *Gangaran*. A sept milles environ à l'est de Secoba, nous trouvâmes le village de Konkromo, où nous dressâmes nos tentes sur le bord de la rivière.

Le 27 juin, le passage de la rivière s'effectua, et assez longuement, car le Bafing est ici innavigable et le courant très rapide. Nous ne pûmes dormir de la nuit tant les hippopotames ronflaient et soufflaient.

Le 3 juillet, nous partîmes de Koïna et fîmes halte pendant l'ardeur de la journée à Koumbandi, distant de six milles. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Fonilla, petit village muré sur les bords de la Ouonda, que l'on appelle ici *ba-Oulima* (rivière Rouge), *Ba-qui* (rivière Blanche) vers sa source, *Ouonda*, enfin, au milieu de son cours.

Le 4 juillet, le passage de la rivière commença; et comme Isaac était occupé activement à pousser les ânes par un point où l'eau était peu profonde, un crocodile le saisit par la cuisse droite et l'attira sous l'eau. Avec une merveilleuse présence d'esprit, il chercha avec sa main la tête de l'animal, et lui poussa le doigt dans l'œil, ce qui lui fit lâcher prise, et Isaac s'efforça de gagner le bord en demandant à haute voix un couteau; mais le crocodile revint et le prit par l'autre cuisse, en l'attirant sous l'eau encore. Isaac eut recours au même expédient, et lui fit entrer les doigts dans les yeux avec tant de violence que le crocodile le quitta encore. Alors Isaac arriva sur le bord, perdant beaucoup de sang, ayant de profondes blessures à la cuisse droite et à la cuisse gauche, et des coups de dents au dos. Il voulut cependant aller avec nous au village de Boulimkoumbou, où je fus malade de la fièvre. Ici ma situation était extrêmement embarrassante : des malades, la crainte des bandits, et surtout le manque de provisions, car nous n'avions plus que pour deux jours de riz, et il y avait grande disette dans le pays. Je me décidai à attendre trois jours pour

voir comment iraient les blessures d'Isaac, et j'envoyai acheter du riz à Serracorra.

Le 5 août, j'observai la latitude : elle est de 13° 41' ouest. Toute la route de Bengassi, jusqu'à ce lieu, est semée de villes et de villages en ruines. Nous vîmes à peine des bestiaux sur le chemin, et l'avidité des habitants de Koulihorri pour la chair de l'âne firent qu'ils mangèrent ce que les loups avaient laissé du nôtre; ces derniers n'en avaient mangé que les entrailles et le cœur, de sorte que les habitants eurent la tête et les quartiers. Au coucher du soleil, je fis lier convenablement les ânes près des tentes, et je veillai toute la nuit avec les sentinelles, car les loups ne cessaient de hurler autour de nous

Trajet de Koulihorri à Sansanding, sur le Niger.

Le 6 août, nous quittâmes Koulihorri le matin de bonne heure, et marchâmes très vite jusqu'à trois heures pour arriver à Ganifarra, petit village misérable où je ne pus rien acheter; cependant nous étions à court de riz.

Le 19 août, nous partîmes de Toniba dès le matin, et ne cessâmes de monter les montagnes qui sont au sud de ce lieu jusqu'à trois heures. Nous avions alors atteint le sommet de la chaîne qui sépare le Niger des branches éloignées du Sénégal. J'allai un peu en avant, et, arrivé sur la cime de la montagne, *je revis le Niger*, roulant ses immenses eaux dans la plaine.

Après une marche fatigante, comme celle que nous terminions, nul doute que cet aspect ne fût bien consolant, puisqu'il promettait un terme ou du moins un soulagement à nos peines; mais quand je réfléchissais que de trente-quatre soldats et de quatre charpentiers qui quittèrent avec nous la Gambie, six soldats et un charpentier seulement étaient arrivés au Niger, la perspective me paraissait bien sombre. Nous descendîmes avec difficulté le flanc escarpé de la montagne, nous dirigeant vers Bambakou, où nous allâmes dresser nos tentes à six heures et demie sous un arbre près de la ville.

Le 22 août, de bonne heure dans la matinée, nous nous embarquâmes à Bobradou, village à un mille et demi à l'est de Bambakou; les rapides nous emportaient avec une vélocité à me faire respirer péniblement. Nous vîmes survenir des îles de la rivière un grand éléphant rougeâtre avec les jambes noires; au coucher du soleil, nous débarquâmes sur un rocher plat, où nous fîmes cuire une tortue que nous avions prise, avec du riz pour notre souper, et nous passâmes là une nuit très pluvieuse.

Le 23 août nous nous rembarquâmes dès le matin, bien mouillés et bien endormis, et nous arrivâmes à Marrabou à neuf heures, et le 24 nous reçûmes du douti un taureau noir que le guide ne voulut pas nous laisser tuer, à cause de sa couleur.

Nous quittâmes Koulikorro dans la matinée. Latitude, 12° 52' nord. Après une agréable journée nous fîmes halte pour la nuit à Dina, village somoni sur la rive méridionale.

Le 14 septembre, ayant quitté Dina de bonne heure, nous arrivâmes à Yamina à quatre heures 45 minutes, et après une halte d'un jour, nous partîmes le 16, et le soir nous étions à Semi, d'où Boukari alla en avant à Sego pour donner à Mansong avis de notre arrivée. Latitude, 13° 17'.

Le 19 septembre Isaac revint de Sego, et me dit que, de toutes ses entrevues avec Mansong, il tirait la conséquence que le roi avait peur de nous, mais qu'il nous laisserait passer sans peut-être nous voir.

Le 26 septembre nous partîmes de Sami, et comme il n'y avait pas de nattes pour couvrir les bateaux, nous étions brûlés du soleil; je n'eus jamais un jour si chaud, la chaleur sensible eût été suffisante pour rôtir un aloyau. Enfin Isaac nous fit une tente avec des vêtements, et au coucher du soleil nous descendîmes sur la rive septentrionale et y passâmes la nuit.

Le 8 octobre, comme Mansong tardait beaucoup à m'envoyer les canots qu'il m'avait promis, je pensai qu'il vaudrait mieux que je me procurasse une quantité suffisante de coquilles pour en acheter deux; j'ouvris boutique dans le grand style sur la place du marché, j'y étalai tous mes articles d'Europe à vendre en gros ou en détail, et j'eus une grande vogue : ce qui m'attira sans doute la haine de mes camarades marchands, car je sus que plusieurs avaient offert la valeur de mes présents et au-delà à Mansong pour me faire tuer ou me chasser du Bambarra. Mansong, à son grand honneur, repoussa la proposition, bien qu'elle fût appuyée par les deux tiers des gens de Sego et par tous les habitants de Sansanding.

Du 8 au 20 il ne se passa rien d'important, sinon que mon commerce allait de mieux en mieux, au point que je vendis un jour pour 25,756 cowries.

Le 20 octobre, avec l'aide d'un soldat, je me mis à réparer un grand bateau, et après seize jours d'un travail opiniâtre nous fîmes du canot bambarra le schooner de Sa Majesté *le Joliba* : il était long de quarante pieds et large de six; étant plat, il ne tirait qu'un pied d'eau quand il était chargé.

Le 28 octobre, à cinq heures et quart du matin, je perdis mon ami M. Anderson. Je ne dirai rien de son éloge, et j'imiterai en ce funeste moment sa fermeté et son sang-froid : je dirai seulement qu'aucun événement du voyage n'avait jeté la moindre tristesse dans ma pensée jusqu'à l'heure où je mis M. Anderson dans la tombe. Il me sembla alors que pour la seconde fois je me trouvais seul et sans amis dans les solitudes de l'Afrique.

Le 14 novembre, le schooner est maintenant presque prêt à partir : je n'attends que le retour d'Isaac, qui est allé à Sego, pour le charger de ce journal.

Le 15 novembre, Isaac est revenu et m'a dit que Mansong m'engageait à partir le plus tôt possible avant que les Maures de l'est soient informés de mon arrivée. Il m'a apporté des peaux de taureaux pour faire une tenture qui nous garantira des flèches et des lances du *Sourka* et du *Mahinga*, qui habitent la rive nord de la rivière entre Djenné et Tombouctou.

Le 16 novembre tout est prêt : nous mettons à la voile demain matin ou même ce soir peut-être.

Ici s'arrête le récit de Mungo-Park. Il descendit le Niger, passa à Djenné, puis devant Kabra, port de Tombouctou, et après avoir atteint Boussa, il fut arrêté dans une cataracte du Niger, où il périt assassiné par les nègres Touaricks.

FIN DES VOYAGES DE MUNGO-PARK.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



ADANSON.

(1749-1754.)

VOYAGES EN AFRIQUE.

QUELQUES MOTS PRÉLIMINAIRES.

Avant de faire parler les voyageurs qui ont exploré l'intérieur de l'Afrique, il me paraît utile de rappeler quelques traits sur l'ensemble de ce continent.

L'Afrique, cette patrie des nègres et des autruches, des girafes et des hippopotames, des brûlants déserts et des fleuves mystérieux, est une région immense dont les trois quarts se trouvent compris entre les deux tropiques ou autrement dans la zône torride. Baignée de tous côtés par la mer, elle tient au continent de l'Asie par une langue de terre d'environ dix-huit lieues, nommée l'*isthme de Suez*. Elle forme aussi une grande presqu'île développée sur 72° en latitude et 70 en longitude. Coupée inégalement par l'équateur, elle s'étend au midi jusque vers le 35e degré et au nord jusqu'au 37e degré de latitude, pendant qu'à l'est elle s'arrête vers le 50e, et à l'ouest vers le 20e degré de longitude. Ses points extrêmes sont : au nord, le cap Serrat, vers Tunis en Barbarie ; à l'est, le cap Guardafuy, sur la côte d'Ajan ; au sud, le cap des Aiguilles, près celui de Bonne-Espérance ; à l'ouest, le cap Vert. Ses limites naturelles sont : au nord, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée ; au nord-est, l'isthme de Suez ; à l'est la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb et la mer des Indes ; au sud, le grand océan Austral ; et à l'ouest, l'océan Atlantique. Sa plus grande longueur est de mille huit cent cinquante lieues du nord au sud ; sa plus grande largeur est de mille six cent cinquante lieues de l'ouest à l'est : le circuit de ses côtes est de sept mille lieues, et sa surface totale de un million sept cent cinquante mille lieues carrées, qu'occupent environ cent cinquante millions d'habitants. Plus d'un tiers de cette superficie est couvert de déserts, dont le principal, connu sous le nom de *Sahara*, égale presque la moitié de l'Europe.

L'intérieur de l'Afrique n'est encore que très imparfaitement connu, il a toujours été très difficile d'y pénétrer. L'étendue et l'aridité des déserts qui s'y trouvent, la chaleur excessive du climat et son influence mortelle aux Européens, l'ignorance, le fanatisme et la férocité de la plupart des peuples qui habitent ce continent, ont souvent arrêté la curiosité du voyageur et même l'ardeur avide du commerçant. Que de martyrs de la science ont terminé leurs jours au milieu de ces contrées brûlantes, sous cette atmosphère embrasée, dans ces déserts sans eau et sans verdure, et parmi ces peuplades barbares, dont quelques-unes seulement présentent une grossière ébauche de civilisation qu'un despotisme sanguinaire empêche de s'étendre ! Depuis le célèbre Mungo-Park, découvreur du Niger, jusqu'à Lander, qui descendit ce grand fleuve du point où Park avait péri, et en décrivit le cours jusqu'à son embouchure dans la mer Atlantique, le nombre des voyageurs devenus victimes de leur savant courage et de leur persévérance exploratrice a de quoi glacer d'effroi leurs nouveaux émules ; et c'est pourtant à ces efforts multipliés que nous devons la connaissance de ces royaumes ou Etats et de ces villes qui couvrent la Sénégambie et les plaines du Soudan ; c'est par des tentatives glorieuses que les pays du Dar-

four et du Kordofan, du Sennaar et de l'Abyssinie ont été révélés à l'Européen, et que celui ci a su enfin ce qu'il fallait penser des richesses de cette mystérieuse Tomboctou que le voyageur français Caillié (1) a découverte en 1827.

Les côtes d'Afrique ont été visitées avec plus de soin, et en premier lieu la côte orientale qui regarde l'Inde et qui est voisine de la mer Rouge, ce golfe dont la situation géographique, en séparant deux vastes continents comme l'Asie et l'Afrique, semble si propre à être le centre d'un grand commerce, ainsi qu'il l'a été dans les temps de la splendeur de Tyr, d'Alexandrie et de Carthage.

Nous avons déjà indiqué les dimensions et les limites du continent africain. Il n'a point de mers qui lui appartiennent exclusivement, puisque la Méditerranée le sépare de l'Europe et de l'Asie, et que la mer Rouge se trouve de même entre l'Asie et l'Afrique; la mer Rouge est une dépendance de l'océan Indien, comme la Méditerranée est une branche de l'océan Atlantique. Le détroit de Gibraltar, qui ouvre la Méditerranée, appartient à l'Europe aussi bien qu'à l'Afrique, et le détroit de Bab-el-Mandeb forme l'entrée de la mer Rouge. Quant au détroit de Mozambique, ce n'est qu'un bras de mer ou canal maritime entre la partie orientale du continent africain et l'île de Madagascar. Le cap Spartel se trouve à l'entrée du détroit de Gibraltar; le cap Blanc près Bizerte, dans l'Etat de Tunis; le cap Noun, le cap Bojador et un autre cap Blanc, près d'Arguin, sur la côte du Sahara; le cap Vert sur la côte de Sénégambie, dépendent de la mer Atlantique; le cap de Bonne-Espérance termine au sud la côte occidentale, et le cap des Aiguilles la côte australe, comme le cap Gardafuy la côte nord-est. L'Afrique n'a point de presqu'île proprement dite; elle n'offre que de petites péninsules qui se rattachent plutôt aux descriptions géographiques. Parmi ses fleuves on cite le Nil, qui débouche dans la Méditerranée; le Sénégal et la Gambie, qui se jettent dans l'Atlantique, de même que le Niger, fleuve du Soudan, qui, dans la partie inférieure de son cours, porte le nom de *Kouara;* le Couango ou Zaïre et le Couanza, tous deux fleuves du Congo, tandis que le Sénégal et la Gambie appartiennent à la Sénégambie. Il est un autre fleuve appelé le *fleuve Orange,* qui parcout l'Hottentotie dans l'Afrique australe. Le Nil coule au Nord, et les autres fleuves que nous venons de nommer coulent à l'ouest. Ceux qui se jettent dans l'océan Indien sont notamment le Zambèze ou Couama et le Zébi, que l'on dit franchir de grands espaces dans l'Afrique orientale. On connaît aussi une sorte de mer intérieure appelée le *lac Tchad,* dans laquelle se rendent deux autres fleuves, savoir le Yeou, qui vient du Soudan, et le Chari, qui arrose l'empire de Bornou, On cite également une espèce de mer Morte appelée le *lac Kouffoua,* découverte récemment dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale.

Quant aux îles qui se rattachent au continent africain, on peut citer : dans l'océan Atlantique, le groupe de Madère et l'archipel du cap Vert qui appartiennent aux Portugais; l'archipel des Canaries qui appartient aux Espagnols; l'île de Gorée qui, près de la Sénégambie, appartient aux Français; les îles Fernando-Po, de l'Ascension et de Sainte-Hélène, qui appartiennent aux Anglais. Il y a dans l'Océan Indien l'île de Madagascar, qui est une des plus grandes îles du monde; l'île-de-France ou l'île Maurice, l'île de la Réunion et quelques autres.

Pour ce qui est des montagnes, on peut nommer d'abord celle de l'Atlas, qui sépare l'empire maroquin et la Barbarie du grand désert ou Sahara; puis les montagnes de Kong, qui forment la ligne de faîte et de partage des eaux entre la Sénégambie et le Soudan; les monts de la Lune, qui couronnent le vaste plateau de l'Abyssinie; et les monts qui établissent l'écoulement des eaux vers l'océan Indien à l'est, et vers l'Atlantique à l'ouest.

Nous avons déjà dit que l'Afrique se distingue surtout des autres parties du monde par l'étendue de ses déserts, et nous venons encore de nommer le Sahara. Sans excepter le Gobi ou Chamo en Asie, c'est le plus grand de tous les déserts de la terre; il commence cette immense zône de sables et de roches nues qui, des rivages de l'Atlantique, se prolonge jusqu'à ceux du Nil. Il en est d'autres entre ce fleuve et la mer Rouge, en Nubie, en Egypte, vers Alger et sur la côte d'Ajan et celle des Cimbebas. Presque toutes ces arides solitudes sont peuplées par les bêtes féroces ou sauvages, comme le lion, la panthère, le chacal, l'autruche, l'antilope, la haute girafe, l'hippopotame informe, tandis que les fleuves sont remplis de crocodiles.

Albert-Montémont.

(1) C'est le seul Européen qui, après avoir visité cette ville, ait pu en revenir et nous en rapporter la description. A. M.

VOYAGE D'ADANSON EN SÉNÉGAMBIE.

(1749-1754.)

Michel Adanson est un des voyageurs les plus justement célèbres qui aient exploré la Sénégambie; il est regrettable seulement qu'il n'ait pas pénétré plus avant dans ce pays; la science eût recueilli un demi-siècle plus tôt les notions qu'elle possède aujourd'hui sur les mêmes contrées. Adanson naquit à Aix en Provence, le 7 avril 1727; il fit de brillantes études et manifesta de bonne heure des dispositions extraordinaires pour l'histoire naturelle. Il s'était formé à l'école de Bernard de Jussieu et de Réaumur. A vingt et un ans il se rendit au Sénégal, parce que cette contrée insalubre semblait avoir été jusque-là inaccessible aux naturalistes. Après un séjour de cinq ans au Sénégal, de 1749 à 1754, il revint en France avec une riche moisson de produits des trois règnes. C'est alors qu'il forma le projet d'embrasser la description de toute la nature, et il s'en occupa sans relâche depuis ce moment jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 août 1806. Nous allons présenter la substance de son voyage et des résultats qu'il nous a valus.

Parti du port de Lorient, le 3 mars 1749, Adanson arriva le 25 avril suivant en vue du Sénégal, et y débarqua le 10 mai. A peine arrivé, il se rendit au village de Sor, et se mit en relation avec les naturels. A son retour, il profita d'un bateau qui allait chercher des bœufs à l'escale des Maringouins, éloignée de treize lieues nord-quart-est de l'île du Sénégal. Il y prit terre le même jour, et entra en pourparler avec les Maures dont il visita les tentes. Il se mit à herboriser et à chasser, et après avoir fait une petite collection, il revint au Sénégal, le 23 juin. Il se remit en route immédiatement pour le comptoir français de Podor, distant de soixante lieues de l'île Saint-Louis du Sénégal. A cet effet, il remonta le fleuve, et les vents lui furent si favorables, qu'il arriva en trois jours à Podor, ayant trouvé le fleuve partout navigable et d'une profondeur de vingt à trente pieds. L'eau de la mer qui y remonte année commune jusqu'au-dessus du marigot des Maringouins, à quinze lieues environ de son embouchure, avait gagné cette année jusqu'au désert, c'est-à-dire à plus de trente lieues, terme à peu près où s'arrêtent les eaux salées, quoique le flux et le reflux de la mer se fassent sentir jusqu'au-dessus de Podor.

Le fort de Podor est bâti sur la rive méridionale du Sénégal dans un lieu jadis couvert de bois, que l'on a coupé jusqu'à la distance d'une petite demi-lieue. La forêt voisine a des tamariniers de la plus belle taille, des gommiers rouges, des acacias et autres espèces

d'arbres. Adanson trouva à Podor un degré de chaleur de plus qu'il n'avait eu sur l'île du Sénégal; le thermomètre marquait depuis 30 jusqu'à 31°. Il revint le 15 juillet au Sénégal, pendant les pluies qui durent ordinairement trois mois, de juin à septembre, tandis que la saison sèche est beaucoup plus longue.

Adanson retourna le 9 août à l'île de Sor. Les habitants le menèrent à la chasse des gazelles; mais il ne pensa plus à chasser dès qu'il eut aperçu un arbre dont la grosseur prodigieuse attira toute son attention; c'était un calebassier, autrement appelé *pain de singe* ou *baobab*, et que les Jalofs nomment *goui*. Il n'avait guère qu'environ soixante pieds de hauteur; mais son tronc était d'une grosseur démesurée, puisque sa circonférence était de soixante-cinq pieds, ce qui, par conséquent, lui donnait un diamètre de près de vingt-deux pieds. Du tronc de vingt-deux pieds de diamètre sur huit à douze pieds de hauteur, partaient plusieurs branches dont quelques-unes s'étendaient horizontalement et touchaient la terre par leurs extrémités. Elles avaient depuis quarante-cinq jusqu'à cinquante-cinq pieds de longueur. Chacune de ces branches aurait pu égaler en grosseur un des arbres monstrueux de l'Europe. Enfin ce baobab ou pain de singe paraissait moins former un seul arbre qu'une forêt. Un peu plus loin Adanson vit un second baobab qui avait aussi soixante-cinq pieds de circonférence, mais une racine qui, découverte pour la plus grande partie par les eaux d'une rivière voisine, comptait jusqu'à cent dix pieds de longueur sans y comprendre la partie cachée sous les eaux de cette rivière. Les nègres assurèrent au voyageur qu'il existait beaucoup d'arbres du même volume dans le voisinage.

Les eaux du Sénégal, parvenues à leur plus haut point d'accroissement, inondaient tous les environs de Saint-Louis. Adanson ne pouvant dès lors employer en ce lieu le long intervalle de temps que devait durer l'inondation, partit le 27 août 1749 pour l'île de Gorée et le cap Vert. Les rochers de Gorée et leurs coquillages occupèrent un moment le voyageur, qui se rendit ensuite à Portudale, escale que les nègres appellent Sali, et qui se trouve à neuf lieues au sud de l'île de Gorée. Adanson y recueillit une multitude d'oiseaux remarquables et de limaçons. Les Français n'ont pas de comptoir à Portudale, mais lorsqu'ils vont en traite ils descendent chez *l'alquier* ou le gouverneur du village, qui possède un grand nombre de cases. C'est dans l'une d'elles que logea notre voyageur, lequel, après différentes excursions, revint au Sénégal le 12 octobre, afin de retourner à Podor.

Cette fois, Adanson, qui n'avait encore vu de crocodiles qu'à l'île du Sénégal, commença à en apercevoir au-dessus de l'escale des Maringouins. Il vit des hippopotames ou chevaux marins, l'animal le plus grand des amphibies, qui hennit d'une manière peu différente du cheval, mais avec une si grande force qu'on l'entend à la distance d'un bon quart de lieue. Adanson vit aussi des éléphants, en approchant de Podor, et il faillit tomber sous le bond d'un tigre en traversant une petite forêt.

A Podor ou Galam, au lieu d'une plaine sèche et stérile, comme il l'avait vue la première fois, il trouva une campagne agréable entrecoupée de marais entre lesquels le riz croissait naturellement sans avoir été semé. Il découvrit dans le voisinage beaucoup d'arbres nouveaux et d'une grande beauté. Il repartit de Podor le 17 décembre, et au bout de cinq jours il fut de retour à l'île du Sénégal, tandis qu'il en avait employé dix-neuf à monter de cette île à Podor.

Adanson, tournant ses regards vers la Gambie, se rendit au comptoir français d'Albreda situé sur ce fleuve, à sept lieues de son embouchure et à cinquante lieues de l'île de Gorée. Il eut occasion d'admirer les mangliers si abondants sur les rives de la Gambie, et d'y voir les huîtres des rochers suspendues aux branches des arbres, lorsque partout ailleurs on les détache des rochers. Le voyageur eut aussi occasion de connaître ici les ravages que causent les sauterelles. Le troisième jour de son arrivée, un nuage épais obscurcit l'air et intercepta tout-à-coup les rayons du soleil; ce nuage, qui ne pouvait être causé par l'atmosphère puisque dans cette saison elle est si rarement chargée de nuages, provenait d'une nuée de sauterelles élevées d'environ vingt ou trente toises au-dessus de la terre, et couvrant un espace de plusieurs lieues de pays, où elles répandaient comme une pluie de ces insectes qui y passaient en se reposant, puis reprenaient leur vol. Ce nuage était apporté par un vent d'est assez fort qui heureusement le poussa dans la mer. Les sauterelles avaient consumé toute la végétation et même jusqu'aux roseaux secs des couvertures des cases. Cependant la sève des arbres répara bientôt les pertes qu'ils avaient faites. Ce qui ne fut pas un moindre sujet d'étonnement pour le voyageur, il apprit que les naturels se nourrissaient parfois de cet insecte ravageur.

Les circonstances et les embarras du comptoir d'Albreda empêchèrent Adanson de prolonger son voyage sur la Gambie. Il revint à Gorée, et de Gorée au Sénégal. On était en 1750. Il visita Rufisque, village situé à trois lieues en ligne directe de Gorée, et qui passe pour avoir été le premier endroit où les Européens aient débarqué vers le XIVe siècle. Dans le voisinage, il rencontra des loups et des lions et même des tigres, avec lesquels il ne se soucia point de faire connaissance, car il revint promptement au Sénégal pour faire de nouvelles promenades dans les environs de cette île, promenades qui durèrent encore près d'une année.

En 1752, il alla visiter le quartier de la Chaux, lieu auquel on a donné ce nom à cause de la chaux qu'on y fait avec des coquilles qui y sont en grande abondance. Ce lieu est situé sur le bord d'une petite rivière qui communique avec le Sénégal; on y va facilement par eau en partant de l'île Saint-Louis. Ce canton se compose de grandes plaines, d'agréables vallées, de pâturages excellents pour le gros et le menu bétail, et de petites rivières dont les bords sont couverts de mangliers et d'autres arbres toujours verts.

La principale de ces rivières, le marigot de la Chaux, abonde en grosses anguilles, et en machoirans, dernier poisson qui a sur la nageoire du dos un dard pointu et venimeux qu'il faut avoir soin d'éviter quand on pêche ce poisson, car les blessures qu'il fait guérissent difficilement. Adanson ne resta que peu de jours à la Chaux; il rentra dans son quartier-général de l'île Saint-Louis pour assister à la fête du Tabaské, célébrée par les nègres sectateurs de la religion de Mahomet, et qui consiste en un grand bal où tout le monde se livre à la gaîté et à la danse.

Après quelques autres promenades aux mêmes lieux qu'il avait déjà vus, Adanson s'occupa enfin de son retour en France. Il partit en effet de la rade du Sénégal le 5 septembre 1753, et après une relâche aux îles Açores, il rentra à Brest le 4 janvier 1754, rapportant avec lui ces riches collections d'histoire naturelle qui allaient agrandir le domaine de la science dont il s'était le plus spécialement occupé, au détriment peut-être de la géographie proprement dite.

GOLBERRY.

VOYAGE AU SÉNÉGAL.

(1785-1787.)

Dix années environ après le retour d'Adanson en France, l'abbé Demanet, en 1763, fut envoyé à Gorée et au comptoir d'Albreda pour y porter des secours

spirituels. Il fit quelques excursions dans l'intérieur et put composer un voyage qui contient des observations utiles sur divers états ou royaumes nègres, tels que ceux de Baol, de Baour-Salum et autres. Vingt ans après, c'est-à-dire en 1784, eut lieu le voyage de De Lajaille au Sénégal, à la Gambie, à Sierra-Leone et à l'archipel des Bissagots, voyage qui ajouta quelques notions à celles que l'on possédait déjà sur ces contrées. De 1779 à 1789 s'était effectué celui de Lamiral sur la rivière du Sénégal et à Galam; et celui de Durand, en 1785, au Sénégal; celui de Rubault à Galam, en 1786, et par terre, quand les autres voyages s'étaient réalisés par eau sur le fleuve. Tous ces voyages avaient eu des résultats plus ou moins avantageux pour la science et le commerce, mais ils allaient être éclipsés vers le même temps par celui de Golberry, qui de tous ses devanciers paraît avoir le mieux décrit les mœurs, les habitudes et le caractère des nègres de la Sénégambie. Nous extrairons de ce voyage les faits propres à corroborer ou compléter ceux que nous avons précédemment consignés sur les mêmes peuples. Nous dirons auparavant un mot du voyageur lui-même.

Parti en 1785 avec M. de Boufflers, nouveau gouverneur des possessions françaises au Sénégal, Golberry, chargé d'exercer les fonctions d'ingénieur en chef et de faire la reconnaissance des contrées occidentales et maritimes qui dépendaient de ce gouvernement, eut occasion d'effectuer plusieurs voyages qui lui permirent de rassembler une foule de matériaux sur la contrée et sur les habitants. Il visita Gorée et le cap Vert; le pays de Salum, Albreda et le royaume de Barra; explora la rivière de Sierra-Leone et l'île de Gambie, fit une excursion au désert où Brue s'était rendu près d'un siècle auparavant, fut à Galam et dans quelques autres pays voisins, et revint au Sénégal, mettre en ordre les fruits de ses différentes courses.

Suivant ce voyageur, les nègres de la Sénégambie sont doués d'une insouciance que rien n'égale, d'une extrême légèreté, d'une indolence, d'une paresse incroyables, et d'une grande sobriété. Ils vivent dans la plus douce apathie, sans connaître l'inquiétude du désir, ni le chagrin des privations. Pour eux le nécessaire est peu de chose, parce que leurs besoins physiques sont en petit nombre et que leurs besoins moraux sont nuls. La chaleur du climat sous lequel vit le nègre le dispense de songer à son habillement et de se fatiguer beaucoup à construire la demeure qu'il doit habiter. Une demi-aune de toile compose tout son vêtement, et quelques pièces de bois avec de la paille ou des feuilles, sa maison. Si le feu ou quelque ouragan la détruit, il s'en met peu en peine, et au bout de huit jours il en a une autre.

Les nègres se nourrissent en général de mil, de riz, de maïs, de patates, d'ignames et de manioc. Ces aliments sont cuits à la vapeur de l'eau et assaisonnés du jus de quelques feuilles bouillies, de beurre, d'huile de palmier ou de cocotier. Sur les côtes et sur les bords des rivières, des lacs et des marigots, leur nourriture est plus variée, à cause du poisson qu'ils y mêlent. Près des forêts, ils ajoutent du gibier à leurs aliments ordinaires. Presque partout ils ont aussi des poules, des pigeons, des pintades. Ils mangent encore avec délices de l'éléphant, de l'hippopotame et du lézard. Dans les contrées fertiles, couvertes de bois et de pâturages, on élève des troupeaux de chèvres et de moutons. Peu de jours suffisent à la culture des champs. L'indigo et le coton croissent sans culture. Le coton se tisse en toile et l'indigo lui sert de teinture. L'eau est la boisson ordinaire, le vin de palmier est réservé pour les occasions de fête.

Le nègre est de bonne heure désireux d'une compagne. La première femme qu'il prend garde le premier rang dans sa maison; il y joint d'ordinaire un nombre de concubines proportionné à sa fortune. Les passions violentes lui sont presque inconnues; son fatalisme fait qu'il ne craint et n'espère aucun événement, et que sans murmure il se soumet à tout, passant sa vie dans une voluptueuse nonchalance dont il se fait le bonheur suprême.

Les palavers ou palabres sont des assemblées que les nègres forment sous les rameaux touffus de quelques arbres du village, ou sous une grande halle qu'ils nomment *bentaba*. On s'y range en cercle; les plus anciens commencent les récits des plus grands événements de la veille. Bientôt paraît la pipe et tout le monde fume. Le jeu arrive à son tour; le sable tient lieu d'échiquier. Les femmes apportent le couscous et le riz. Le jour se passe à babiller, et la soirée à danser en plein air pendant la saison sèche, et sous le bentaba dans la saison des pluies; la moitié de la nuit est à peu près consacrée à la danse, et cette danse se distingue souvent par des attitudes lascives.

Tous les nègres qui habitent les bords de l'océan Atlantique, et ceux qui demeurent près des grandes rivières, sont d'excellents nageurs. Ce talent est commun aux hommes, aux femmes et aux enfants. C'est un spectacle très amusant que de voir se baigner dans la mer ou les fleuves les jeunes négresses de dix à douze ans. Les nègres, d'ailleurs, ont la faculté de rester longtemps entre deux eaux; mais ils en profitent quelquefois pour se livrer au vol.

Le seul avantage que les blancs retirent de cette faculté au Sénégal, est celui-ci. Quand la mer est mauvaise et que les lames se brisent avec violence sur la barre du fleuve, il est impossible de se hasarder sur cette barre et d'approcher du rivage, même en pirogue. Il est pourtant quelquefois besoin d'envoyer un ordre en rade ou de recevoir quelques nouvelles d'un vaisseau qu'on y a vu arriver, et qu'on a reconnu pour venir de France. On renferme alors la lettre dans une bouteille bien bouchée; un nègre l'attache à son cou, se met tout nu, se précipite au sein des vagues furieuses qui le couvrent de trente pieds d'eau, ne reparaît qu'au bout d'un quart d'heure et fort loin du rivage, se dirigeant sur le navire qu'on lui a désigné. Il l'atteint, remet sa dépêche, et repart pour s'exposer aux mêmes dangers, et rapporte la réponse de son message. Douze francs sont le salaire de cette action audacieuse.

La mélodie des chants des nègres est monotone et mélancolique, parfois cependant tendre et agréable; mais toujours d'un mouvement très lent. Quelqufois des villages, éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue, exécutent le même chant et répondent alternativement. Cette communication de voix dure souvent plusieurs heures de suite.

L'âge de treize à quatorze ans est l'époque de la beauté et de la plus brillante fraîcheur des négresses. Un rose sanguin transpire au travers de la couleur noire, le sang et la vie l'animent; et quand une jeune négresse éprouve une émotion vive ou tendre, on distingue parfaitement la rougeur qui se répand sur ses joues, et l'embellit d'un vif incarnat. Une belle Jalof, une belle Foulah ou une jolie Mandingue, grande et svelte, surtout quand elle n'a qu'un embonpoint naturel, offre un genre de beauté inconnu en Europe. Les jeunes négresses, jolies, ont la bouche d'une belle forme et d'une grandeur moyenne; les dents petites et blanches, le cou droit et bien rond, le sein bien dessiné, bien rond et bien ferme, l'œil vif et agaçant; voilà le portrait d'une négresse de douze à quatorze ans.

Dans la Sénégambie les seuls hommes qui demandent l'aumône sont les aveugles, réunis en troupe de huit ou dix, tenant chacun un grand bâton à la main et vêtus très proprement de pagnes blancs; aux portes des enclos ils chantent des passages du Koran ou les louanges du propriétaire, et le malheur de la cécité, qui est souvent peint d'une manière touchante. On leur accorde toujours largement ce dont ils ont besoin.

Entre la rivière de Sierra-Leone et le cap de Monte, il existe cinq peuplades de Foulahs-Sousous, qui for-

ment entre elles une république fédérative. Chaque peuplade a ses magistrats particuliers, son gouvernement local ; mais elles sont toutes soumises à une institution que ces nègres nomment *purrah*. C'est une association ou confédération de guerriers, analogue à l'institution jadis célèbre en Allemagne sous le nom de *tribunal secret*, et analogue aussi à l'ancienne initiation égyptienne, à cause de ses mystères et de ses épreuves. Chacune des cinq peuplades a ses chefs et son tribunal, et c'est proprement le tribunal qui se nomme *purrah;* mais des cinq purrahs de cantons se forme le grand purrah qui commande aux cinq peuplades.

Pour être admis à un purrah de canton, il faut avoir atteint l'âge de trente ans, et il faut être âgé de cinquante ans pour arriver au grand purrah. On est puni de mort si l'on fléchit dans les épreuves, ou si, après avoir été admis, l'on trahit les secrets de l'association. La réception a toujours lieu dans un bois où l'on garde plusieurs mois le candidat, lequel est servi par des hommes masqués, sans pouvoir leur parler ni s'éloigner de l'enclos qui lui est assigné ; s'il tente de pénétrer dans la forêt qui l'environne, il est frappé de mort. Au bout de quelques mois de préparation, il passe aux épreuves, où l'on dit que figurent des lions et des léopards enchaînés. Tout profane qui oserait s'introduire dans le bois serait immédiatement puni de mort.

Les épreuves terminées, le candidat reçoit l'initiation, jure de garder tous les secrets qui lui ont été confiés, et promet d'exécuter sans délai toutes les décisions du purrah. La moindre indiscrétion ou hésitation est punie de mort. Au moment où le coupable s'y attend le moins, se présente un guerrier déguisé, masqué et armé, qui lui dit : « Le grand purrah t'envoie la mort. » A ces mots chacun recule et la victime est immolée jusque dans le sein de sa propre famille.

En cas de guerre entre ces peuplades, le grand purrah s'assemble dans un canton neutre, et commande aux cantons belligérants de cesser le combat. Il punit ensuite la peuplade reconnue coupable de provocation ; ce sont les guerriers masqués, armés de torches et de poignards, et divisés en bandes de quarante ou cinquante, qui exécutent l'arrêt du grand purrah.

Telle est cette institution mystérieuse et redoutable qui couvre d'un voile impénétrable ses délibérations et ses mystères. Les nègres de Sierra-Leone n'en parlent jamais qu'avec réserve et crainte.

GEOFFROY.

—

VOYAGE PARMI LES MAURES DE LA SÉNÉGAMBIE

(1785-1788.)

Après Golberry, on s'accorde à reconnaître que Geoffroy de Villeneuve est un des voyageurs qui a le mieux observé les Maures et les nègres de la Sénégambie. Nous passerons sous silence son voyage au cap Vert, à Cayor et autres lieux, pour offrir sur-le-champ la substance de ses remarques sur les Maures du désert de la Sénégambie ; ces remarques serviront de complément ou de développement à celles de Brue, que nous avons déjà données.

Les tribus des Trarzats, des Bracnats et des Darmancouts sont en possession de la rive nord du Sénégal. Elles paraissent avoir des établissements fixes dans sept oasis, où l'on trouve des palmiers, des dattiers et des pâturages qui conservent toujours leur verdure ; mais qui, trop limités pour la nourriture annuelle de la horde, sont réservés comme ressource dans les temps de sécheresse ou de grandes pluies. Au milieu de ces tribus, depuis le cap Bojador jusque sur les bords du Sénégal, est une peuplade vagabonde, celle des Azounas, qui elle-même s'appelle *tribu des voleurs;* elle ne vit, en effet, que de brigandage et de rapine. Une autre tribu, celle des Mouselemines, dans le voisinage du cap Noun, a des mœurs analogues ; mais les Bracnats et les Trarzats sont les plus influents de ces nomades.

Un chef maure ne visite les blancs que pour affaires de commerce ou pour réparation d'une injure prétendue, et ce sont toujours des présents qu'il faut lui donner, d'abord à lui, ensuite aux gens de sa troupe, chacun suivant son rang. Tous ces cadeaux se partagent ensuite lorsqu'on est de retour à l'adouar ou au camp, et quelquefois le chef est obligé de se déshabiller pour satisfaire à toutes les exigences, sauf à redemander un supplément aux blancs. Les gens de son escorte ne le perdent jamais de vue quand ils sont chez les blancs, afin qu'il ne soustraie aucun article à leur rapacité. Ces Maures ne cessent d'importuner les voyageurs et de les rançonner.

Néanmoins, le chef de chacune des tribus maures exerce, généralement parlant, une juridiction absolue sur la horde, tout en conservant le niveau de l'égalité dans le cours ordinaire de la vie, au point que le chef et son chamelier mangent souvent au même plat et couchent sur la même natte.

Les Maures possèdent une excellente race de chevaux ; mais leurs bêtes de somme ordinaires sont le chameau et le bœuf. Avec les nègres qu'ils enlèvent dans leurs incursions chez les peuples de l'intérieur, et qu'ils vendent aux Européens, ils se procurent de ceux-ci des armes et de la poudre. Ce commerce avait lieu principalement avec les blancs du Sénégal. La seule manufacture établie parmi ces Maures consiste en un camelot de poil de chèvre grossier, avec lequel ils couvrent leurs tentes ; et relativement à cette partie de l'économie domestique comme pour toutes les autres, les Maures ressemblent, par leurs usages, leurs mœurs et leurs habitudes, aux Arabes du désert. D'un autre côté, fiers de l'avantage que leur donne sur les nègres quelque teinture des lettres, ils sont le peuple de la terre le plus vain, le plus orgueilleux, et peut-être le plus superstitieux, le plus féroce et le plus intolérant. A la superstition aveugle du nègre, ils joignent toute la cruauté et la perfidie de l'Arabe. On se rappelle les mauvais traitements qu'éprouvèrent le major Houghton et Mungo-Park, lorsqu'ils furent retenus captifs parmi les Maures ; le major Houghton périt dans cette captivité, et Mungo-Park ne dut la vie qu'à l'humanité d'une femme maure, qui lui facilita les moyens d'évasion.

Les Maures, en général, sont forts et vigoureux, ont les cheveux hérissés, la barbe longue, le regard féroce, de grandes oreilles pendantes et les ongles aussi longs que des griffes, dont ils se font une arme dangereuse. La tribu des Ouadelims répand la terreur partout où elle passe.

Ces peuplades vivent sous des tentes qu'ils transportent à volonté. Ces tentes sont de forme ronde, avec le sommet conique ; elles sont couvertes d'une étoffe de poil de chameau, si bien tissue et si serrée, que la pluie ne la pénètre jamais. L'ameublement sous les tentes consiste en de grands sacs de cuir, où l'on renferme quelques mauvais haillons et des morceaux de fer. On y joint parfois de petits coffres qui deviennent un objet de grande convoitise pour la peuplade. Le lait et l'eau se gardent dans des outres de peaux de bouc. On a un peu de terre pour faire cuire le lait ou le grain, deux grosses pierres pour moudre l'orge, une autre pour enfoncer les piquets des tentes. Le lit est une natte de brins de jonc, recouverte d'un cuir tanné. Les oreillers sont de la grandeur et de la forme d'un porte-manteau. Quelques tapis grossiers pour se couvrir et une petite chaudière de cuir sont les meubles par lesquels les riches sont distingués des pauvres.

Chargées des soins du ménage, les femmes prépa-

rent le mil, apprêtent les viandes, portent l'eau, soignent le bétail et les chevaux qui logent toujours sous la même tente. Rien de plus arrogant qu'un Maure avec sa femme. Elle lui présente l'étrier quand il monte à cheval, elle n'est point admise à ses repas, elle se tient à l'écart jusqu'à ce qu'il l'appelle pour lui en donner les restes. Elle est en quelque sorte sa propriété, car un Maure ne se marie que quand il a le moyen d'acheter une femme. Les pères vendent leurs filles, et celui qui en a le plus grand nombre passe pour le plus riche. Le mari peut répudier la femme qu'il a ainsi achetée; mais on ne lui rend pas ce qu'il a donné. Les mauvais traitements du mari n'empêchent pas cependant ces femmes en général de lui être fidèles; il est rare qu'elles enfreignent la foi conjugale, et si elles le font, non-seulement le mari les chasse de sa tente, mais les parents de la coupable vengent dans son sang l'outrage qu'ils en ont reçu. Tout cela n'empêche point les Maures de regarder les femmes comme d'une espèce inférieure à la leur. D'un autre côté, ils ne font cas que de la corpulence : la femme qui n'a besoin que de deux esclaves pour la soutenir dans sa marche n'est jugée digne que d'un rang secondaire; celle au contraire que l'on est obligé de porter sur des chameaux est regardée comme une beauté parfaite, surtout si elle a des dents assez longues pour lui sortir de la bouche. Aussi les jeunes filles se gorgent-elles de couscous et de lait de chameau pour devenir massives et acquérir ce degré d'embonpoint qui, aux yeux des Maures, est le comble de la perfection.

C'est à peu près tout le soin que l'on prend des jeunes filles; mais les garçons apprennent à lire et à écrire l'arabe. Dès qu'ils peuvent agir, ils ont droit au respect des femmes; leur mère même ne mange plus avec eux. Ils apprennent de bonne heure à manier le poignard, à déchirer avec leurs ongles les entrailles de leurs adversaires, et à mentir avec adresse. Du reste, ils peuvent avoir autant de femmes que leur fortune leur permet d'en nourrir, et elles vivent ensemble dans la même tente sans montrer entre elles aucune jalousie. Cependant la première femme tient ordinairement le rang d'épouse légitime, et toutes, malgré la brutalité des Maures, donnent à leur mari souvent de riches parures. Il paraît difficile de concilier de tels soins avec la rigueur presque toujours révoltante que le despote emploie à leur égard.

Il n'est rien de comparable à la joie des parents lorsqu'il naît un garçon. Quant à la mère, étendue sur le sable ou sur une natte, elle s'accouche elle-même, dépose son enfant, et boit un peu de lait pour se fortifier. Si le nouveau-né est un garçon, elle se barbouille le visage de noir pendant quarante jours pour témoigner son allégresse; si c'est une fille, elle ne se noircit que la moitié de la face, et pendant vingt jours seulement.

L'habillement des Maures consiste en caleçons et en pagnes, en une chemise de coton bleu, avec un trou au milieu pour y passer la tête: au moindre vent ils n'ont plus rien du tout sur le corps. Plusieurs Maures, du milieu du désert, ne sont vêtus que de peaux de chèvres. A la ceinture est suspendu le poignard ou coutelas, ainsi que le mouchoir dont il s'essuie le visage et les mains. La plupart vont la tête, les jambes et les pieds nus. Les cheveux sont naturellement abondants et bouclés. On ne porte de sabre qu'à la guerre. A cheval, on a des bottines. Les jeunes filles vont absolument nues jusqu'à l'âge de la nubilité. L'habillement des femmes est à peu près le même que celui des hommes; quant aux cheveux, ils sont ordinairement tressés. Les mœurs dépravées des hommes font qu'une femme est déjà flétrie à vingt ans.

La langue parlée est un arabe grossier, dont la rudesse tient plus à la prononciation qu'à la corruption de l'idiome lui-même. La religion est l'islamisme, accompagné de ridicules superstitions. La circoncision n'a lieu qu'après l'âge de douze ans. Dans le désert, comme il n'y a point de mosquée, la prière se fait en plein air et cinq fois par jour. Faute d'eau, on fait les ablutions avec du sable. Les prêtres ou *talbés* sont reconnaissables à leur longue barbe, et à une bande d'étoffe de laine moitié blanche, moitié rouge, qu'ils laissent flotter autour du corps. Le chapelet est d'une grosseur énorme. Chaque talbé est à la fois prêtre et maître d'école. Il apprend aux enfants à lire et à écrire des versets du Koran, par une sorte d'enseignement mutuel, et en les initiant aux principes de la religion mahométane, il n'oublie pas de leur inspirer une aversion extrême pour les chrétiens, au point de leur persuader qu'il n'y a pas plus de mal à tuer un Européen qu'un chien. Ces mêmes talbés, qui forment parmi les Maures une classe importante, sont très vicieux, très corrompus et très féroces. Ils ont des amulettes pour toutes les circonstances et pour toutes les parties du corps.

Les Maures sont généralement pasteurs et commerçants; ils élèvent des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres, des chameaux et des chevaux, surtout des juments. Ils voyagent avec leurs troupeaux qu'ils vont vendre souvent très loin, et ils manquent rarement de piller les nègres qu'ils peuvent rencontrer. Leur vie, du reste, est extrêmement frugale. Ils ne tuent d'animal que dans les grandes fêtes et les jours de réjouissance. Ils ne font par jour que deux légers repas; ils boivent un peu de lait le matin et le soir. La religion les astreint à des jeûnes fréquents et rigoureux. En voyage ou à la guerre, ils sont quelquefois trois et quatre jours sans manger; alors ils se serrent le ventre avec un pagne, et tous les jours un peu plus fort (1). Dès qu'ils trouvent à manger, ils peuvent dévorer un mouton à deux; il y en a même qui le mangeraient seuls. Ils l'étouffent pour n'en pas perdre le sang, l'entourent de braise et le retirent du feu à moitié cuit, pour le manger avec la peau et les intestins non vidés, en buvant chacun jusqu'à six pintes d'eau mêlée avec de la mélasse. C'est ainsi qu'ils passent d'un excès d'abstinence à une gloutonnerie extrême, sans cependant en être incommodés.

Malgré leurs vices, les Maures pratiquent volontiers l'hospitalité. C'est toujours le plus riche de la tribu qui en fait les honneurs à l'étranger. Mais le repas n'est jamais servi que tard dans la soirée, lors même que l'étranger serait arrivé de grand matin, car les Maures n'offrent rien que la nuit, à la clarté de la lune ou d'un grand feu : on en allume presque en toute saison. Le voyageur part le lendemain de son arrivée; s'il restait davantage il serait importun; on le lui ferait sentir en lui diminuant progressivement sa ration, jusqu'à la réduire à presque rien.

Il n'existe chez les Maures ni lois ni coutumes écrites, par conséquent nulle justice régulière. Un voleur pris en flagrant délit est exécuté sur-le-champ. S'il est étranger, on lui coupe le cou comme à un mouton ; si c'est un homme de la tribu, on se contente de le rouer de coups, en le forçant à la restitution, et le lendemain on le vole à son tour si l'on peut. Chaque individu se venge comme il lui convient des outrages qu'il a reçus; toutefois il tue rarement son adversaire, dans la crainte que ce meurtre rejaillisse ensuite sur sa famille et sur ses amis. On voit souvent quelques-uns de ces Maures se disputer ensemble le poignard à la main avec une fureur qui semble tenir du délire; on croit qu'ils vont s'exterminer; il n'en est rien, car l'instant d'après ils sont meilleurs amis qu'auparavant.

En résumé, les Maures sont généralement perfides et lâches, incapables de compassion ni de pitié, capables au contraire de tous les crimes ou des plus affreuses cruautés. Ils n'ont aucun principe de sociabilité, ils paraissent étrangers à toute notion du droit des gens, et ils ne suivent d'autres impulsions que celles de leurs mauvais penchants. Il faut donc plaindre les

(1) Ceci rappelle l'usage des Buschimens de l'Afrique méridionale et des aborigènes de l'Australie. A. M.

Européens que le naufrage peut jeter sur la côte, ou que le goût des voyages conduit dans le grand désert africain ; Saugnier, Brisson, Adams, Riley, Cochelet et une foule d'autres sont de bien tristes témoignages de la férocité des Maures du Sahara.

LEMPRIÈRE.

—

VOYAGE DANS L'EMPIRE DE MAROC.

(1790-1791.)

Au mois de septembre 1789 le cousul anglais à Tanger fit connaître au général qui commandait à Gibraltar que l'empereur de Maroc désirait un médecin européen, pour examiner son fils menacé de perdre la vue. La proposition impériale fut communiquée à Lemprière, alors à Gibraltar, et il l'accepta. Il va nous présenter lui-même la relation de son voyage, qu'au surplus nous avons réduite à de moindres proportions, en conservant le récit à la première personne.

Je partis de Gibraltar, dit il, le 14 septembre 1789, à bord d'un petit bâtiment qui me transporta en six heures à Tanger sur la côte africaine. J'appris alors que le prince impérial se trouvait à Tarudant, c'est-à-dire presque à l'extrémité méridionale de l'empire, vers la limite du Sahara. C'est donc là que je dus me rendre, en suivant la côte. C'est ce que je fis, en me mettant en route le 30 septembre, escorté de deux soldats nègres, avec un interprète juif, deux mulets pour nous monter, et deux mules que conduisait à pied un muletier arabe. J'arrivai au bout de deux jours à Arzilla, où se trouve encore un château en ruines. Lorsque cette ville appartenait aux Portugais avec son petit port sur l'océan Atlantique, c'était une des barrières de l'empire de Maroc; les fortifications aujourd'hui sont entièrement détruites, et la misère a remplacé la puissance qui régnait jadis en ce lieu.

Je le quittai le 2 octobre pour aller à Larache, qui n'est qu'à trente-deux milles d'Arzilla ; j'y arrivai le même jour à quatre heures après midi : le chemin que je fis, sans perdre de vue la mer, ne m'offrit rien de remarquable. Avant d'entrer à Larache, j'eus à passer la rivière de Lucos, qui dans cet endroit peut avoir un demi-mille de large. Le cours de cette rivière est tortueux, et son embouchure dans l'Océan se trouve à Larache même.

Larache était anciennement sous la domination espagnole. Cette ville est d'une moyenne grandeur et passablement bien bâtie, sur une pente douce. Les circuits agréables de la rivière de Lucos qui la baigne, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment le coup d'œil le plus pittoresque. La nature, qui n'est là ni contrariée ni défigurée, ne peut manquer de paraître dans toute sa beauté. Quoique la ville ne soit point régulièrement fortifiée, elle est assez bien défendue par un fort et des batteries de canon. Ses rues sont pavées ; la place, entourée de portiques de pierre, est assez belle. Si j'excepte Mogadore, c'est la ville de l'empire la plus propre et la mieux policée. Les vaisseaux ont l'avantage de pouvoir être radoubés à Larache et d'y avoir leurs magasins; le port manque de bassins pour la construction des bâtiments. La profondeur de la rivière y fait mettre les vaisseaux de l empereur à l'abri pendant l'hiver : c'est le seul port de l'empire où ils puissent être en sûreté dans les mauvais temps. Mais le sable a déjà formé à son entrée un banc qui, comme à Tanger, augmente sensiblement.

Le 4 octobre, je quittai Larache à six heures du matin, et passai à dix heures la rivière Clough. En allant de Larache à Mamora, je traversai plusieurs plaines agréables, et vis le long du chemin plusieurs lacs dont les bords étaient occupés par des camps arabes, tandis que leur surface était couverte d'une multitude d'oiseaux aquatiques. Vers le soir, j'arrivai sur le bord d'un de ces grands lacs et fis placer ma tente au milieu d'un camp arabe. Je fus bien accueilli par ces indigènes, et je pus prendre une idée de leurs usages. Chaque camp est sous la direction d'un *saik*, chargé de rendre la justice. Il décide du châtiment des coupables, il peut même infliger la peine de mort. C'est l'empereur qui le nomme et qui choisit ordinairement un riche propriétaire pour remplir cette place. La tente sert de mosquée pour l'usage du culte ; elle sert également aux voyageurs qui veulent s'y retirer pour passer la nuit. Ceux qui s'y arrêtent y trouvent un bon souper que supporte la tribu entière. L'inconstance de ce peuple presque sauvage lui a fait donner le nom de peuple errant. Lorsque l'endroit où il s'est fixé devient moins productif, et que les bestiaux n'y trouvent plus de nourriture, il déménage pour aller s'établir dans un lieu plus fertile. Au surplus, dans l'empire de Maroc personne n'a de propriété, tout le territoire en général appartient à l'empereur.

L'habillement de ces Arabes n'est autre qu'un froc grossier, tissu de laine, qu'ils s'attachent autour du corps avec une courroie. Ils appellent *cashove* la partie de leur vêtement qui descend au-dessous des reins. Ils portent aussi un *haick*, qui est une espèce de camisole faite de laine ou de coton. Lorsqu'ils sortent de leurs demeures, ils prennent un grand manteau, qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules. Ce manteau peut servir aussi à leur couvrir la tête. Leurs cheveux sont courts, et entièrement enveloppés d'un réseau ; ils ne font point usage de turbans, de bonnets, ni de bas. Il est rare de les voir se servir de sandales, qui est la chaussure ordinaire du pays.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes ; il ne diffère que parce qu'elles ont l'adresse de former avec leur *cashove* une espèce de sac sur le dos, qui sert à porter leurs enfants ; par ce moyen elles peuvent vaquer à toutes les affaires du ménage, sans se séparer de leur nourrisson. Leurs cheveux sont artistement arrangés et couverts d'un mouchoir, dont elles s'entourent la tête. La grande passion qu'elles ont pour les colifichets d'or ou d'argent leur fait mettre tout en usage pour s'en procurer : il n'y en a aucune qui ne soit parée d'un collier de perles.

Les enfants vont tout-à-fait nus jusqu'à l'âge de neuf à dix ans ; alors on les habille, et on commence à les former aux travaux de la campagne. La nourriture des Arabes errants n'a aucune différence avec celle des Maures qui habitent les villes. Le *cuscasou*, autrement dit couscous, est le mets favori des uns et des autres. Ils mangent aussi du chameau et du renard ; les chats sont en recommandation dans leurs repas. Ils mangent du pain d'orge cuit sans levain, en forme de gâteaux.

La couleur de leur peau est basanée, tirant sur l'olive. La vie active qu'ils mènent donne à leurs traits plus d'expression que n'en ont ceux des habitants des villes, qui paraissent efféminés. Leurs yeux sont noirs : ils ont généralement les dents blanches et bien rangées.

L'étroite union qui règne dans ces petites sociétés en fait de mauvais voisins. Chaque tribu hait les autres tribus, et les traite avec mépris. Ces querelles occasionnent souvent des scènes tragiques, qui ne se termineraient jamais sans qu'il y eût du sang de répandu, si l'empereur n'interposait son autorité. Quand il veut rétablir la paix parmi eux, il ne s'informe pas qui a tort ou raison : il parle en maître absolu, et le calme renaît, du moins pour quelques instants. L'empereur fait payer cher sa médiation aux deux partis, car indépendamment d'une punition corporelle, il les condamne à de fortes amendes. On ne saurait s'empêcher de convenir que c'est un moyen excellent de rendre traitables les gens difficiles à vivre.



Adanson vit un second baobab qui avait soixante-cinq pieds de circonférence.

Outre le grand produit que l'empereur retire d'une justice aussi lucrative, les Arabes lui paient encore le dixième de leur revenu; quelquefois il exige un impôt extraordinaire de la valeur du quarantième des denrées du pays. Cette taxe est destinée à l'entretien des troupes. Ce malheureux peuple est donc exposé à toutes les vexations que le caprice du despote peut lui suggérer, pour des besoins réels ou imaginaires.

La première imposition (le dixième) est perçue indifféremment en blé, en bétail ou en argent; les autres impôts se paient toujours en bétail ou en blé.

Les moyens que l'empereur emploie pour tirer de l'argent de ses sujets sont simples et expéditifs. Il fait passer ses ordres au bacha, ou gouverneur de la province, pour lui payer dans un temps limité la somme dont il a besoin. Le bacha fait contribuer aussitôt les villes et les champs qui sont sous son commandement; et pour se récompenser de la peine que cela lui donne, il ne manque guère de doubler l'impôt. Son exemple est suivi par une foule de subalternes, qui gaspillent chacun de leur côté. Ainsi, au moyen de cette chaîne de despotes, qui va depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses agents, le malheureux peuple paie quatre fois plus qu'il ne devrait payer.

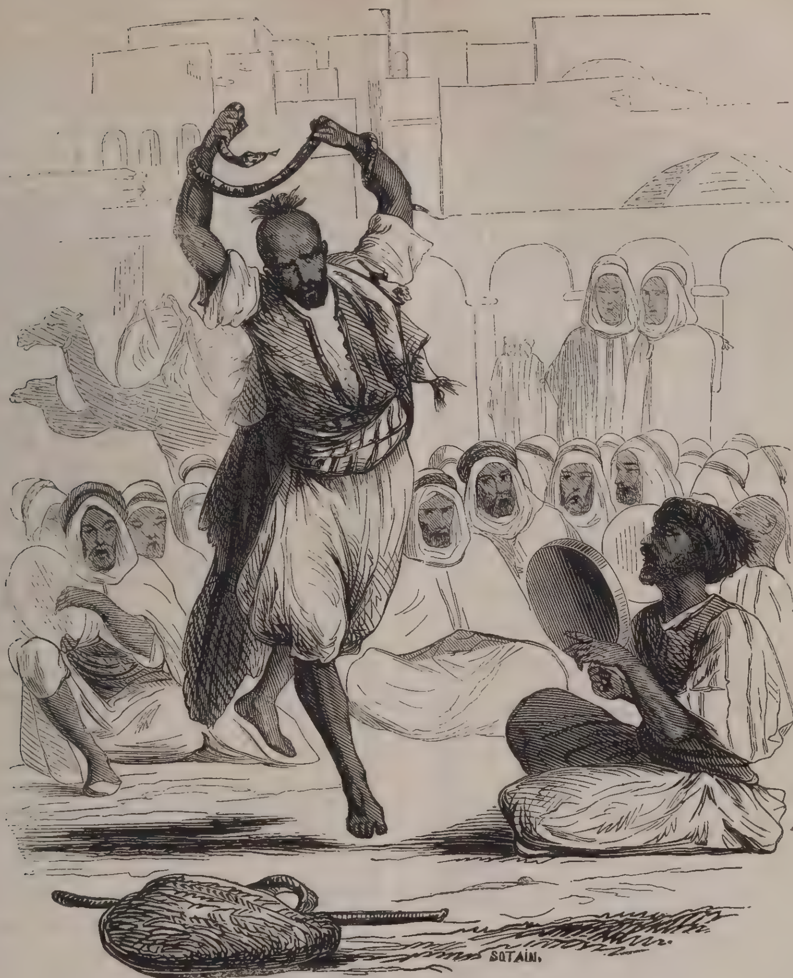
L'oppression est quelquefois si violente, que les Arabes osent fréquemment se refuser aux demandes de l'empereur, qui, pour les mettre à la raison, est obligé de faire marcher ses troupes contre ses propres sujets. Quand il en vient à cette extrémité, les soldats ne manquent jamais de donner carrière à leurs brigandages.

Les seuls gardiens de leurs habitations sont des chiens d'une grande taille et d'une espèce très vigoureuse. Aussitôt que ces sentinelles aperçoivent un étranger qui approche de leur camp, elles courent sur lui, et il serait en danger d'être mis en pièces, si leurs maîtres ne les rappelaient promptement. Ces chiens aboient pendant toute la nuit; ce qui est fort utile pour empêcher les bêtes féroces d'approcher : d'un autre côté, leur désagréable aboiement est bien incommode au voyageur qui a besoin de repos.

Le 5 octobre, à six heures du matin, je quittai les Arabes hospitaliers pour me rendre à Mamora, où j'arivai le même jour à sept heures du soir. Cette journée n'offrit rien de plus à ma curiosité que ce que j'avais vu la veille.

En approchant de Mamora, j'apercus sur les bords d'un lac plusieurs tombeaux de saints arabes. Ces tombeaux étaient bâtis en pierres de taille d'environ dix verges carrées; ils avaient une coupole assez bien ordonnée, et renfermaient le corps de quelque saint personnage.

Chez toutes les nations on a de la vénération pour les hommes d'une piété exemplaire : mais la loi maho-



Les plus singuliers de ces gens-ci sont les sidinasir ou mangeurs de serpents.

métane commande encore plus particulièrement cette espèce de respect religieux qu'on porte à des dévots fanatiques. Notre croyance, à nous, lui fait donner le nom de *superstition*. L'unité de Dieu, à laquelle nous sommes fortement attachés, ne nous permet pas de faire participer de chétives créatures aux hommages qui ne sont dus qu'à la Divinité ; mais les peuples peu éclairés conservent toujours un peu d'idolâtrie.

Lorsqu'un mahométan, réputé saint, vient à mourir, on l'enterre avec la plus grande solennité ; on lui bâtit une chapelle qui lui sert de sépulture : ce lieu devient plus sacré que les mosquées elles-mêmes.

Si un criminel, quelque coupable qu'il soit, se réfugie dans une de ces chapelles, il y est fort en sûreté. L'empereur, qui ne se fait pas scrupule de violer toutes les lois lorsqu'elles gênent son autorité, respecte le privilége de tous ces sanctuaires. Un mahométan qui a quelques peines de corps ou d'esprit vole au sanctuaire le plus voisin de sa demeure, pour demander à Dieu les grâces dont il a besoin. Cette pieuse démarche rétablit le calme dans son âme, et il s'en retourne l'esprit beaucoup plus tranquille, ne doutant pas que ses vœux ne soient bientôt exaucés. La confiance de ce peuple est si grande pour les chapelles où reposent les cendres des saints musulmans, qu'il les regarde comme sa dernière demeure dans les cas désespérés.

Je ne dois pas oublier les marabouts, qui sont les premiers saints du Maroc. Cette classe d'imposteurs prétend être fort habile en magie : elle jouit d'une grande considération parmi les Maures du pays. Les marabouts mènent une vie de fainéants, vendent des sortiléges, et s'enrichissent aux dépens du peuple.

J'arrivai de bonne heure, dans la soirée du 5 octobre, à Mamora, qui est à soixante milles de Larache. Cette ville est située sur une colline, à l'embouchure de la rivière de *Saboe* ou *Sebou*, qui se jette en cet endroit dans l'océan Atlantique, et forme un hâvre pour les petits bâtiments. Mamora a beaucoup de ressemblance avec les autres villes de l'empire de Maroc, c'est-à-dire qu'elle n'a rien de curieux. Pendant qu'elle appartenait aux Portugais, elle était entourée d'une double enceinte de murailles, dont on voit encore les ruines. Elle avait dans ce temps-là quelques fortifications, qui sont également détruites. La seule défense qui lui reste à présent consiste dans un petit fort sur le bord de la mer.

Le 6 octobre à huit heures du matin je me remis en marche pour aller à Salé, où j'arrivai à six heures après midi. Le chemin de Mamora à Salé est très beau. Il passe entre deux montagnes qui se terminent en pente douce sur les côtés de la route.

La ville de Salé a été si fameuse autrefois, que plusieurs romanciers en ont parlé dans des contes agréables ; mais ce qui l'a rendue plus célèbre, ce sont ces

terribles pirates qui partaient de son port pour balayer la mer, et qui n'étaient que trop connus sous le nom de *pirates de Salé*.

Quoique la ville de Salé soit grande, elle n'a rien qui puisse satisfaire la curiosité du voyageur. Elle est défendue par une batterie de vingt pièces de canon, qui fait face à la mer. Il y a aussi une assez bonne redoute à l'embouchure de la rivière.

La ville de Rabat est située sur la rive opposée. Ces deux cités étaient réunies anciennement pour commettre toutes sortes de brigandages. On les confondait généralement ensemble. Dans le temps où les villes de Salé et Rabat se faisaient craindre par leurs pirateries, elles étaient indépendantes; elles payaient seulement un mince tribut à l'empereur, qu'elles voulaient bien reconnaître pour leur souverain. Cet état d'indépendance dont jouissaient des aventuriers audacieux n'était dû qu'à leur courage extraordinaire. Peu d'hommes se souciaient de courir d'aussi grands dangers pour acquérir une si grande liberté, qui ne procure aucun bien réel, et qu'il n'est pas même possible de conserver.

L'empereur finit par subjuguer ces deux villes, et les réunit à son empire. Ce fut un coup mortel pour ces pirates, quand ils perdirent l'espoir de jouir tranquillement des captures qu'ils faisaient. L'empereur a mis fin à ces horreurs en les réprimant avec sévérité, et en les dénonçant à toute l'Europe.

Depuis que les brigands de Salé sont rentrés dans le devoir, le port s'est comblé de telle sorte, que quand même les habitants recouvreraient leur ancienne indépendance, il leur serait impossible de reprendre, avec quelque succès, leur métier de pirates.

La ville de Rabat est entourée d'une grande muraille, et défendue par trois forts qu'un renégat anglais a fait construire. Ces forts sont garnis de canons qui y ont été apportés de Gibraltar. Les maisons de cette ville sont en général bien bâties. On y trouve quelques habitants riches. Les Juifs, qui sont très nombreux dans cette place, jouissent d'un meilleur sort que ceux de Larache et de Tanger. Leurs femmes sont beaucoup plus jolies que celles que j'ai vues dans toutes les autres villes de Barbarie.

Je pris le chemin de Darbeyda (1), qui était la première ville par où je devais passer pour me rendre à Mogadore. Le beau temps que j'avais eu jusqu'à ce moment cessa tout-à-coup. Nous arrivions à la saison des pluies, et quand il en tombe une demi-heure dans ce pays-là, on est plus mouillé que si l'on était exposé à un orage de tout un jour en Angleterre. Le temps avait été trop sec au commencement de mon voyage; il est vrai que j'avais été fort incommodé par la chaleur; mais l'air devenait très froid après le coucher du soleil; je respirais à mon aise, et sous un si beau ciel, que cela me faisait oublier les souffrances de quelques heures. Les melons délicieux et les grenades qu'on trouve en abondance sur le chemin de Rabat à Mogadore, consolent un peu de l'ennui de cette route. J'en mangeais sans cesse pour étancher ma soif. Ces excellents fruits viennent en plein champ. Je payais deux *blanquis* (trois sous anglais) un melon assez gros pour six personnes.

Qui n'admirerait la Providence, en voyant cette qualité de fruits fondants qu'elle a placés à côté des habitants des climats brûlants! Le plus grand nombre des pauvres de ce pays vit de ces fruits et d'un peu de pain noir. En sortant de Rabat, la sérénité du ciel semblait me promettre une continuation de beau temps; mais il ne dura que pour me laisser passer sans embarras trois ruisseaux que les Maures appellent *Hicrumb*, *Sherrat* et *Bornica*. Ces petits courants deviennent des rivières profondes et rapides après les grandes pluies; il arrive même souvent que, pendant un certain temps de l'année, on ne peut les traverser

(1) Ou mieux *Dar-el-Beida*, c'est-à-dire *maison blanche*. On donne aussi à cette ville le nom d'*Anafé*. A. M.

qu'en bateau ou sur des radeaux, qui sont fort en usage dans l'empire de Maroc, à cause de la rareté des ponts.

A cinq heures du soir, nous commençâmes à voir de gros nuages qui nous annonçaient l'orage dont nous fûmes bientôt inondés. Il éclata par un vent impétueux, accompagné de tonnerre et d'éclairs. La nuit qui survint nous jeta dans un grand embarras pour trouver un endroit où placer notre tente. Je pressais ma chétive monture de toutes mes forces; mais le fouet et l'éperon ne la faisaient point avancer. Dans cette triste situation, je pris le parti d'arrêter, et d'attendre que la violence de l'orage fût passée pour continuer ma route. J'eus le bonheur d'apercevoir, à quelques pas de moi, deux tentes arabes qui étaient au milieu de la campagne. Quoique cette position ne fût pas fort commode, je me trouvai trop heureux de pouvoir m'y établir jusqu'au lendemain.

La pluie n'ayant cessé qu'au jour, il ne me fut pas possible de me remettre en marche avant dix heures du matin, ayant été obligé de faire sécher ma tente qui était toute trempée; elle aurait été trop pesante en cet état pour mes pauvres mulets, qui étaient déjà bien assez chargés de mes autres bagages. Cependant je partis encore assez tôt pour arriver avant midi près des ruines de Mensouria. C'était autrefois un vieux château dont il ne subsiste plus que quelques pans de muraille et une vieille tour à moitié détruite. Les soldats de mon escorte m'apprirent qu'un prince rebelle du sang royal y avait fait anciennement sa résidence, et qu'il en avait été chassé pour cause de rébellion. L'empereur qui régnait alors fit raser cette forteresse. Les environs en sont habités actuellement par quelques nègres, qui n'ont que de misérables huttes pour domicile; ils ont été envoyés dans ce triste séjour par Sidi-Mahomet, dont ils avaient encouru la disgrâce.

Dans un pays où les droits au trône sont nuls, s'ils ne sont appuyés par l'armée, le prince qui gouverne regarde les châteaux de ses sujets comme des places de sûreté pour ses ennemis beaucoup plus qu'il ne les croit utiles à la conservation de son autorité; c'est pourquoi il ne les fait point réparer et les laisse tomber en ruines. J'ai vu dans toutes les villes où je suis passé des exemples frappants de cette politique barbare.

Je m'éloignai bientôt de Mensouria (1) pour aller à Fadala, où j'arrivai le soir après avoir traversé à gué la rivière d'Inféfit (2). Les ouvrages commencés à Fadala en différents temps, et jamais finis, sont un monument éternel de l'esprit insouciant du dernier empereur. La ville de Fadala est entourée d'une vieille fortification. On y voit une mosquée, c'est le seul bâtiment qui ait été achevé. Les habitants, pauvres comme ceux de Mensouria, vivent dans de misérables cabanes. A droite de Fadala, je remarquai une espèce de palais que fit bâtir Sidi-Mahomet, qui y couchait lorsqu'il voyageait sur cette route.

A six heures du soir, j'entrai dans la triste ville de Darbeyda. Le pont que je passai sur la rivière a deux arches; c'est le seul que j'aie vue en Barbarie d'une construction moderne, et il a été construit sous le règne de Sidi-Mahomet. La distance de Rabat à Darbeyda est d'environ quarante milles. Tout le pays qu'on parcourt entre ces deux villes est inculte et couvert de rochers.

Darbeyda est un petit port de mer de peu d'importance; cependant il a une baie où des vaisseaux considérables et chargés peuvent mouiller sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest; alors ils courraient risque d'être jetés à la côte (3).

(1) Ou Mansura, suivant Graberg de Hemso, qui écrit également Fedala ou Feid-Allah le nom de la ville qui vient ensuite. A. M.

(2) Ou El-Millah. A. M.

(3) Suivant Graberg de Hemso, les Espagnols avaient encore, il y a peu d'années, une factorerie pour les grains à Darbeyda, ville qui ne compte plus guère aujourd'hui, en 1852, que mille habitants. A. M.

Le 10 octobre je partis pour Azamore, qui est à cinquante-six milles de Darbeyda. A la fin de la seconde journée, j'eus à traverser la rivière de Morbeya (1), avant d'entrer dans la ville. Azamore est située à l'embouchure de cette rivière, du côté du sud ; elle est si large et si profonde en cet endroit, qu'on ne peut la passer qu'en bateau. Le chemin de Darbeyda à Azamore n'offrait à ma vue que des terres stériles et une chaîne perpétuelle de rochers. Quiconque a voyagé dans un pareil pays, conviendra que rien n'est plus fatigant et plus ennuyeux.

Azamore a un port de mer sur l'océan Atlantique, à l'embouchure du Morbeya. Quoique cette ville soit assez considérable, on n'y remarque aucun bâtiment public, et je n'ai rien appris de son histoire qui mérite d'être conservé. Sa situation n'est point agréable, et ses habitants paraissent misérables (2).

Le 13 octobre, après avoir pris congé de mon Juif, je partis à huit heures du matin pour aller à Saffy (3), où j'arrivai le 15 au soir. Le pays que je traversai ne valait pas mieux que ceux que j'avais déjà vus ; il était inculte et rempli de pierres.

En sortant d'Azamore, j'avais aperçu la ville de Mazagan (4), sur la droite du chemin. C'est une place que le dernier empereur, Sidi-Mahomet, avait enlevée aux Portugais.

Le jour de mon arrivée à Saffy, je passai près des ruines de Muley-Ocom-Monsor, appelées à présent *Dyn-Medina-Rabacra*. C'était autrefois une ville considérable. Elle avait été bâtie par un des empereurs de Maroc. A la place qu'occupait cette cité, on ne trouve plus que des jardins et quelques cabanes habitées par des soldats nègres invalides. Ces décombres sont encore entourées d'un rempart fort épais.

Saffy, située au bas d'une montagne escarpée, a un port de mer. La ville est petite, et n'est remarquable que par un palais d'une assez belle ordonnance, qui est quelquefois habité par les fils de l'empereur ; elle est défendue par un fort qu'on a placé près de la ville du côté du nord. Ses environs sont hérissés de montagnes et couverts de bois.

Le 16 octobre je quittai Saffy pour me rendre à Mogadore, où je ne ne pus arriver que le lendemain au soir. La distance entre ces deux villes est d'environ soixante milles.

J'arrivai à Mogadore, ou Mogodore, ainsi nommée par les Européens, et Suéra par les Maures, grande ville bâtie avec régularité ; elle est à trois cent cinquante milles de Tanger, sur le bord de l'océan Atlantique. Les environs en sont tristes et couverts de sable : elle a été commencée sous le règne de l'empereur Sidi-Mahomet qui, à son avénement au trône, ordonna à tous les négociants européens qui étaient dans ses états de s'établir à Mogadore.

Le comptoir de Mogadore est composé d'une douzaine de maisons de différents pays. Les négociants ne sont point troublés dans leurs spéculations commerciales. Il est vrai que la tranquillité dont on les laisse jouir leur coûte cher. Ils ont soin de se tenir à une grande distance des Maures. Ils exportent les mulets

Les Maures ne se bornent pas seulement à commercer avec les Européens, ils trafiquent avec la Guinée, Alger, Tunis, Tripoli, le Grand-Caire et la Mecque, par le moyen de leurs caravanes.

La ville de Mogadore est bien fortifiée du côté de la mer. Elle n'a, du côté de terre, que quelques batteries de canon pour se garantir des incursions des Arabes du midi, qui ne sont jamais tranquilles, et qui, dans la connaissance qu'ils ont des richesses renfermées dans Mogadore, seraient fort aises de la piller. On n'entre dans cette ville qu'en passant sous de grandes voûtes de pierre, où les portes sont construites ; la place du marché est entourée de portiques ; elle est régulière et bien bâtie ; la douane et les magasins sont de beaux bâtiments sur le port. Outre ces édifices, l'empereur a dans la ville un palais qu'il occupe rarement : il est d'une architecture moderne, mais trop petit pour un souverain. Les rues de Mogadore sont alignées au cordeau, mais elles sont trop étroites. Les maisons, bien différentes de celles des autres villes de Maroc, sont fort élevées. La baie n'est pas sûre, les vaisseaux y souffrent beaucoup par le vent du nord-ouest, n'étant abrités que par une petite île qu'on aperçoit à un quart de mille du bord de la mer. Cette baie est défendue par un fort bien garni de canons.

L'empire de Maroc est situé entre le 29e et le 36e degré de latitude nord. Il a environ cinq cent cinquante milles de large. Il est borné au nord par le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée ; à l'est par le royaume de Tlemecen, avoisinant celui d'Alger ; au sud par la rivière de Suz et le pays de Tafilet, et à l'ouest par l'océan Atlantique. Cet empire est composé de plusieurs provinces qui, comme beaucoup d'autres parties du globe qu'on a réunies pour faire un seul état, étaient anciennement de petits royaumes séparés.

Le climat, quoique très chaud pendant les mois de juin, juillet et août dans les provinces méridionales, est en général fort sain, non-seulement pour les naturels du pays, mais encore pour les Européens. La chaleur qui se fait sentir dans le nord est à peu près la même que celle de l'Espagne et du Portugal ; les pluies du printemps et de l'automne se ressemblent aussi : elles sont beaucoup moins abondantes dans la partie méridionale. C'est sans doute par cette raison que la chaleur y est insupportable.

La plupart des villes où l'on a permis aux Européens de s'établir sont situées sur la côte ; ce qui est d'un grand avantage pour jouir des brises de la mer qui rafraîchissent l'air. La ville de Mogadore, quoique tout-à-fait au midi, n'est point désagréable à habiter. Le vent du nord-ouest, qui y souffle constamment pendant l'été, en rend la situation pareille aux climats les plus tempérés de l'Europe.

Maroc et Tarudant sont dans l'intérieur du pays. Aussi ces deux villes, quoique au même degré de latitude de Maroc, sont exposées à la chaleur la plus incommode ; cependant elle est un peu tempérée par le voisinage de l'Atlas, dont la cime, couverte de neige toute l'année, ne laisse pas de rafraîchir l'atmosphère.

Le sol de l'empire de Maroc est généralement très fertile. Avec une culture convenable, il produirait des récoltes aussi abondantes que les terres situées à l'est et à l'ouest de l'Europe. Cependant les bords de la mer et les grandes montagnes qui sont très communes dans ce pays-là, produisent peu de choses, parce que le fond en est sablonneux ; mais partout où il y a de la plaine, comme entre Larache et Mamora, les environs de Maroc et de Tarudant, les récoltes sont excellentes. Je pourrais assurer, d'après les meilleures autorités, qu'à Tafilet et dans les parties intérieures de l'empire, la fertilité du sol passe tout ce qu'on peut imaginer.

Les fermiers arabes conservent leurs grains dans des *matamores*, qui sont de grands trous faits dans la terre et recouverts de paille. Ils ont l'attention de choisir, à cet effet, un lieu élevé, qui ait la forme d'un pain de sucre. Sans cette précaution, l'eau pourrait pénétrer dans ces fosses et gâter le blé. On a vu ces

(1) Ou Omm'-er-r'bie'h. A. M.

(2) Azamore ou Azamor est une ville ancienne, dont le nom signifie *olive*. Elle se trouve à un mille et demi de la mer, non loin de l'embouchure de la rivière Omm'-er-r'bie'h. Elle a un marché très fréquenté, et compte environ trois mille habitants. Les campagnes qui l'entourent sont d'une fertilité extraordinaire, et la rivière est très poissonneuse. A. M.

(3) Ou Asafi, ou Asfi, et anciennement Sofia ou Safia. Cette ville fut bâtie par les Carthaginois près le cap Constantin ou Cantin, entre deux collines et dans une vallée exposée aux inondations. La rade est excellente, et la population d'environ douze mille âmes, y compris trois mille Juifs misérables. (*Specchio dell' impero di Marocco.*) A. M.

(4) Ou Mazighan, place forte peuplée de deux mille âmes. (*Ibid.*) A. M.

matamores garder cinq à six et même vingt ans le blé sans qu'il en souffrît aucune altération considérable.

Les animaux domestiques de Maroc sont les mêmes que ceux que nous voyons en Europe, à l'exception des chameaux, dont on fait grand usage dans cette partie du monde. La fatigue qu'il est en état de soutenir, et le peu de nourriture dont il a besoin, le font grandement estimer. Les chameaux servent à tous les travaux de la campagne et du commerce; ils sont très multipliés en Barbarie.

Les bœufs et les moutons de Maroc sont petits ; leur viande est excellente. Le cuir des uns et la laine des autres sont deux objets considérables de commerce. Les chevaux, par le peu de soin qu'on a pris à conserver les belles races, ont beaucoup perdu des qualités qui les faisaient rechercher autrefois : cependant on en trouve encore de très bons dans le pays. La volaille et les pigeons sont extraordinairement abondants dans l'empire de Maroc. Les canards y sont rares. Je n'y ai point vu d'oies, ni de dindons. La perdrix rouge y est très commune. Dans une certaine saison de l'année on y trouve le frankolin, qui est une espèce de perdrix. La famille des cigognes est très nombreuse, et n'est jamais molestée par les Maures ; ils croiraient commettre un crime que de les détruire.

Parmi les bêtes féroces se trouvent les loups et les sangliers qui sont répandus dans l'empire. Les lions, les tigres et les serpents monstrueux ne se voient que dans les provinces méridionales.

Beaucoup de manufacturiers de l'empire s'attachent particulièrement à fabriquer des *haïck*, espèce de longue robe tissue de laine et de coton, ou même de soie, au lieu de laine. Ce vêtement les babille mal, mais fort commodément. Ce n'est qu'à Fez qu'on fait des mouchoirs en soie et coton d'une espèce particulière.

Les Maures ne se servent point de voitures ; ils transportent tout à dos de mulet ou sur leurs chameaux. Leurs bâtiments sont construits sans aucune règle d'architecture; ils n'ont que le mérite d'être faits avec beaucoup de solidité. La façon de préparer le *tabby*, dont ils font usage pour leurs plus beaux édifices, est le seul talent qui leur soit resté en fait de maçonnerie : c'est un mélange de mortier et de petites pierres. Quand on a fait cet amalgame, et que l'air l'a bien séché, il devient un ciment aussi dur que le roc.

L'usage établi à Maroc parmi les gens riches, de n'aller jamais à pied dans les villes, me fit donner un cheval qui était assurément le plus mauvais de l'écurie du prince impérial ; je l'acceptai sans murmurer, quoiqu'au fond je fusse humilié du peu d'égards qu'on avait pour le médecin du fils chéri de l'empereur. Ma triste monture me servit à parcourir les environs de Tarudant : je n'y ai rien observé de curieux ; cependant je crois devoir rendre compte de tout ce que j'ai vu dans mes différentes courses autour de la ville.

Tarudant, qui n'est plus que la capitale d'une province, est située dans une vaste plaine presque inculte, à vingt milles au sud du mont Atlas; elle est regardée comme ville frontière des Etats de Maroc. La vieille muraille qui entourait Tarudant est à moitié détruite; les maisons qui n'occupent plus qu'une partie de son enceinte sont de terre ; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez-de-chaussée ; chaque habitant a un jardin à sa maison ; par ce moyen elles sont assez éloignées les unes des autres ; ce qui donne à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité. Ce doit être l'idée de tout étranger qui y entre pour la première fois, en voyant de tous côtés des dattiers et des palmiers plus hauts que les maisons. Les appartements sont bas et incommodes; il est vrai qu'ils ne sont guère occupés que par des ouvriers et des artisans. Les gens de distinction ne demeurent point dans la ville ; ils habitent le château, et par cette raison, ne sont point regardés comme citoyens de Tarudant. La grande distance qu'il y a d'une maison à l'autre, et le peu de régularité qu'on observe en les bâtissant, rendent très difficile de juger combien cette ville contient d'habitants. Ce qui paraît certain, c'est qu'à raison de sa grandeur, elle est une des plus peuplées des Etats de Maroc. On y fabrique de beaux haïcks qui font son principal commerce ; il y a aussi beaucoup d'ouvriers employés à travailler le cuivre. Tarudant a par semaine deux marchés qui fournissent aux habitants tout ce dont ils ont besoin.

Je quittai Tarudant le 30 novembre à huit heures du matin, et j'arrivai le soir au pied du mont Atlas, qui n'en est éloigné que de vingt milles. L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées et entrecoupées de vallées profondes ; il s'étend de l'est à l'ouest, et est divisé en deux parties appelées, celle de l'ouest *le Grand-Atlas*, et celle de l'est *le Petit-Atlas*. L'élévation de ces montagnes est si grande, surtout du côté de la ville de Maroc, que malgré leur situation au midi d'un pays très chaud, leurs sommets sont couverts de neige pendant toute l'année. L'Atlas est rempli de lions, de tigres, de loups, de sangliers et de serpents monstrueux. Tous ces animaux féroces ou malfaisants ne quittent leurs repaires que quand la faim les presse.

Le 7 décembre j'avais franchi les vallées de l'Atlas, et j'entrais dans la plaine où repose la ville de Maroc, dans laquelle j'arrivai le lendemain. Cette capitale n'a de remarquable que son étendue et le palais impérial. Elle est entourée d'une forte muraille dont la circonférence est de près de huit milles. Le palais est lui-même entouré d'un mur si élevé qu'il faut être dans son enceinte pour apercevoir tous les bâtiments qu'il renferme. On y entre en passant sous des voûtes gothiques, faites en pierres de taille. Le pavillon occupé par l'empereur et ses femmes a une étendue très considérable.

Je passai plus d'un mois à Maroc sans que l'empereur eût paru songer à moi. Enfin j'obtins de Sa Majesté une audience, et bientôt je fus admis dans son harem pour y soigner une de ses femmes, dont cependant je ne pus voir la figure, mais seulement la langue à travers le trou d'une tapisserie de paravent. Elle me donna aussi la main pour lui tâter le pouls, et de cette manière je parvins à lui procurer quelque soulagement. Enfin je repris bientôt la route de Tanger ; et je me retrouvai dans cette ville, satisfait, sinon de l'empereur, du moins des résultats de mon voyage. J'ajouterai en terminant quelques mots sur les Maures.

Ils sont plutôt grands que petits, et plutôt maigres que gras. Leur teint est pâle dans le nord de l'empire, et très rembruni dans les parties du sud. Les traits sont fortement prononcés, les yeux noirs et gros, le nez aquilin et les dents belles. La chemise qu'ils portent est très courte et a de très longues manches. Le caleçon est de toile blanche, et l'on met par-dessus un grand pantalon de drap, de même qu'on a par-dessus la chemise un gilet boutonné. Une ceinture de soie entoure le milieu du corps, où pend à gauche un sabre ou un coutelas. Le haïck ou manteau complète l'habillement. On ne porte ni bas ni souliers, on a des sandales de maroquin jaune. Un chapelet est suspendu à la ceinture, et on le leur voit toujours à la main. Le pantalon du peuple est de grosse toile. Les pauvres n'ont qu'un froc lié autour du corps avec une ceinture de cuir.

Lorsqu'on fait une visite à un Maure, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle, avant qu'on ait eu le temps de renfermer les femmes du maître de la maison.

La grande politesse étant d'offrir du thé à la personne qui va visiter un de ses amis, on n'a aucun égard à l'heure : le thé est toujours apporté.

Ils prennent un grand plaisir à fumer : leurs pipes ont ordinairement quatre pieds de long ; la tête est de terre cuite. L'empereur et les princes brillent par la magnificence de leurs pipes, dont la tête est d'or massif.

Au lieu d'opium, que ces peuples aiment passionnément, et dont ils ne peuvent faire un usage habituel à cause des droits énormes qui le portent à un prix excessif, ils prennent de *l'achicha* infusé dans l'eau. Les Maures assurent qu'il procure des sensations délicieuses ; il enivre quand on en boit avec excès. Lorsqu'ils ne peuvent avoir de *l'achicha*, ils mêlent avec leur tabac une herbe qu'on nomme dans le pays *khe;* la fumée qui en sort leur donne des idées fort agréables. Le vin et les liqueurs spiritueuses sont expressément défendus par le Koran ; malgré cela, il y a peu de Maures qui n'en boivent lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Les heures du repas sont réglées et s'observent exactement ; ils déjeunent à la pointe du jour : les hommes et les femmes mangent séparément; les enfants ne sont point admis à la table de leurs parents. Ils n'ont que celle des domestiques; et, à bien des égards, ils ne sont guère mieux traités que des esclaves.

On ne connaît point l'usage des chaises, des tables, des couteaux et des fourchettes. Les Maures ont donc recours à leurs doigts pour donner le plus violent assaut à un plat détestable.

Dans les maisons aisées, un domestique présente de l'eau pour se laver les mains avant de se mettre à table. Il n'est pas rare de voir trois ou quatre convives déchirer ensemble avec leurs doigts le même morceau de viande, et prendre à poignée leur pâte de cuscasou. La malpropreté avec laquelle ils mangent était pour moi si dégoûtante, que, quoique le cuscasou soit à peu près passable, j'avais de la peine à me déterminer à en accepter lorsqu'ils m'en offraient. Au coucher du soleil, ils font leur troisième repas, qui m'a paru être le meilleur de toute la journée.

Telle est la vie ordinaire des Maures habitants des villes. La dernière classe du peuple, qui subsiste d'aumônes, ne mange que du pain et du fruit ; elle n'a aucun asile et couche dans la rue. Si ce sort paraît malheureux pour les gens qui restent tout le jour à ne rien faire, on plaindra encore davantage ces hommes d'un courage extraordinaire qui font le métier de courrier dans l'empire. Leur existence est aussi misérable que possible. Cependant, c'est après avoir dormi quelques heures sur un mauvais pavé, qu'ils partent pour aller porter les dépêches du gouvernement et les lettres particulières à trois et quatre cents milles, à raison de trente à quarante milles par jour, ne prenant d'autre nourriture en chemin qu'un peu de pain et quelques figues, buvant de l'eau et couchant sous un arbre. Ces courriers vont de Maroc à Tanger en six jours ; la distance d'une ville à l'autre est d'environ trois cent trente ou trois cent cinquante milles, ou cent dix lieues de France.

Il n'y a que le peuple qui aille à pied. Dès qu'on a le moyen d'avoir un cheval ou un mulet, on ne fait plus usage de ses membres.

La loi de Mahomet proscrivant toute espèce de peinture, on n'en voit aucune dans les maisons des Maures. Ils couchent sur un matelas ou une simple natte étendue par terre.

Lorsque deux Maures se rencontrent, ils se saluent de la manière suivante : si ce sont des égaux, ils se secouent vivement la main ; si un homme du peuple passe à côté d'un militaire d'un rang distingué, d'un juge ou d'un gouverneur de province, il baise le bout de sa manche ; quand il veut donner une plus grande marque de respect à la personne qu'il salue, il lui baise les pieds.

Pour saluer l'empereur et les princes du sang, on ôte son bonnet ou son turban, et l'on se prosterne le visage contre terre. Si deux parents ou deux amis se retrouvent après une longue absence, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et se baisent le visage et la barbe, en se demandant de leurs nouvelles et de celles de leurs familles. Ces compliments d'usage se font si rapidement, qu'on n'a pas le temps d'y répondre.

Le goût que les Maures ont pour les chevaux ne les empêche pas de les maltraiter. Ils les mènent à toutes jambes, en leur enfonçant dans les flancs d'énormes éperons, et ils les arrêtent tout court au milieu de leur course. J'avouerai que les Maures ont pour ce tour de force une adresse extraordinaire. Leurs mors de bride sont faits de manière que, par la pression sur la langue du cheval et sur ses bords, ils remplissent sa bouche de sang dès que le cavalier donne la moindre saccade, et s'il n'y prend garde, il le renverse avec lui.

On voit souvent des jeunes gens maures prendre plaisir à pousser un cheval aussi vite qu'il peut aller, en le dirigeant contre un mur. L'étranger qui les regarde faire imagine qu'il leur est impossible d'éviter d'être mis en pièces. Cependant, au moment où la tête du cheval va toucher le mur, ils l'arrêtent sans qu'il arrive aucun accident. On ne saurait donner une plus grande marque de bienveillance aux personnes qu'on rencontre dans le chemin, soit à pied, soit à cheval, que de venir sur elles au grand galop, comme si on avait le projet de les écraser, arrêter tout court, et leur tirer un coup de mousquet dans le nez. Les Maures exercent quelquefois cette politesse envers un étranger.

—

Afin de compléter autant que possible les notions que renferme le voyage de Lemprière, nous ajouterons ici quelques détails nouveaux recueillis par un autre voyageur anglais, M. Washington, qui, au commencement de 1830, fut chargé d'une mission diplomatique auprès de l'empereur de Maroc. Voici la traduction substantielle de la relation inédite de ce voyageur.

Les personnes destinées à composer la mission anglaise à Maroc s'étaient réunies, en novembre 1829, au consulat britannique à *Tanger* (la *Tingis* des Romains). Cette ville, située par 35° 47′ 54″ latitude nord, 5° 48′ de longitude ouest du méridien de Greenwich, sur une pente escarpée au bord de la mer, découvre sa face orientale et pittoresque à une baie d'environ trois milles de large, à l'est du cap Spartel et à l'ouest de Ceuta. Elle est ceinte de murailles en ruines, de tours rondes et carrées à chaque soixante pas, et compte trois portes fortifiées.

La principale mosquée de Tanger est grande et assez belle. Sa tour est haute et travaillée en marqueterie colorée, de même que le pavé de ce temple, autour duquel règne un colonnade de piliers peu élevés, avec une fontaine au centre.

Les rues, à l'exception de la principale, qui traverse la ville irrégulièrement de la porte de mer à la porte de terre, sont étroites et tortueuses ; les maisons sont basses avec des toits plats, excepté celles des consuls européens, dont la plupart assez convenables (1).

Hors des murailles sont quelques jardins productifs, appartenant à divers consuls, qui suffisent pour composer une société agréable. D'une terrasse dans celui du consul de Suède, on a une vue pittoresque et vaste sur la ville de Tanger et sur sa baie, qui est au pied ; on découvre les pics lointains du petit Atlas vers le sud, tandis qu'au nord, à travers le bleu d'azur des eaux du détroit, se présente la côte d'Espagne, depuis le cap Trafalgar jusqu'au rocher de Gibraltar.

La population de Tanger est de huit à neuf mille habitants, y compris deux mille cinq cents Juifs, entre les mains desquels se trouve presque tout le commerce (2). On y compte aussi environ quatorze cents

(1) Les murs sont communément blanchis à l'extérieur. Le plancher des appartements est simplement de terre battue. Les maisons, dit Lemprière, n'ont point de second étage. A. M.

(2) Les Juifs et les Maures vivent mêlés ensemble à Tanger, ce qui se voit rarement en Barbarie. A. M.

nègres, trois cents Berbers, et une centaine de chrétiens.

L'ambassade britannique, en partie composée d'officiers, avec l'interprète, un certain nombre de Maures, d'Arabes et de Juifs, les muletiers et les domestiques, le tout escorté par un corps de cavalerie mauresque, accompagné du bacha de la province et de tous les consuls européens, quitta Tanger, le 9 novembre 1829.

Le second jour, on suivit les collines boisées de *Dahr-Acclaou*, dépendantes de la branche septentrionale du petit Atlas, et d'où l'on découvrait le rocher de Gibraltar, le cap Spartel au nord, et au pied de ces mêmes collines, dans une plaine, le cours sinueux de deux rivières qui vont se perdre, à trois milles à l'est, dans l'océan Atlantique.

Le troisième jour, on suivit une chaîne de hautes montagnes appelées *Djibbel-Habid* (la montagne bien-aimée), élevées de deux mille cinq cents pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et ne présentant que très peu de parties cultivées. On traversa quatre villages arabes, on passa près de trois *coubbas*, ou tombeaux de saints, et on campa à l'entrée d'une vallée de myrtes; marche, dix milles (1).

Le quatrième jour, direction par une étroite vallée, dit le Cou du Chameau (2), ensuite par une plaine et un bois de liége, formant l'extrémité orientale de la forêt d'*El-Araïsh* ou *El-Araiche* ou *Larache* ou *Luxos*, ville située par 35° 12' 50" latitude nord, et 6° 9' longitude ouest du méridien de Greenwich; ville près de laquelle, dans un combat entre les Maures et les Portugais, en 1578, don Sébastien perdit la vie. Lemprière a plus haut parlé de cette ville avec quelque détail.

Le cinquième jour, marche à travers des villages arabes. D'un point élevé, on découvrit une autre ville, celle de *Kibir* ou *Al-Ksar*, située par 34° 57' 10" latitude nord, et 5° 52' longitude ouest, dans une plaine qui, boisée, fertile, où coule la rivière de *L'Kos* ou *Lucos*, torrent bas, sinueux et rapide, est bornée au sud-est par de belles montagnes, dont l'une, à cause de sa forme, est appelée le pic de *Sarsar*, au pied de laquelle est la ville de *Wazen*, située elle-même par 34° 42' 29" latitude nord, 5° 35' longitude ouest. Quant à celle d'*Al-Ksar* ou *Al-Kasait*, assise au bord septentrional de l'*El-Khos*, qui débouche dans l'océan Atlantique à *El-Araiche* ou *Larache*, elle est entourée de vergers et de jardins, d'orangers et de palmiers superbes; bâtie, vers la fin du douzième siècle, par un fils d'*Almansor*, c'est-à-dire *le Victorieux*, elle offre encore des restes de fortifications. Elle a quatorze mosquées; ses rues sont pavées, étroites, et traversées pour la plupart, de distance en distance, par des chemins voûtés; les maisons se font remarquer par leurs toits en tuiles: c'est la seule de ce genre en Barbarie. Le bazar est peu fréquenté. Population, huit mille habitants, dont cinq cents Juifs (3).

Les sixième et septième jours, marche continuée à travers les montagnes, d'où l'on apercevait l'Atlantique.

Le huitième jour, vue d'un lac d'eau douce de trente milles de long du nord au midi, sur un et demi de large, appelé *Murja Ras-ed-Dowra*, couvert d'oiseaux sauvages.

Le neuvième jour, continuation du voyage le long des bords du lac, où l'on voit plusieurs îles et des tombeaux de saints personnages. A l'est du lac même sont des montagnes bordant la plaine de *Msharrah Roumella*.

Le dixième jour, la caravane aperçoit le lac s'écouler et se perdre en un ruisseau marécageux; le pays devient montueux, offre des collines élevées de cinq cents pieds, un sol pierreux ou sablonneux, où végètent quelques plantes grossières. Vue de la *Sebou* ou *Seibous*, rivière qui serpente dans une plaine riche et variée; lit de quatre cents verges de large, peu de profondeur. Sur sa rive méridionale, à un mille de la mer, est assise par 34° 18' latitude nord, 6° 36' longitude ouest, la ville de *Mehedia*, qui, du temps des Portugais, fut une place importante, comme l'attestent les ruines de quelques belles fontaines, d'arches et d'églises; ses fortifications étaient également sur un pied respectable: huit canons montés composent aujourd'hui sa seule défense. Cette ville ne contient plus que trois à quatre cents habitants, la plupart pêcheurs, qui subsistent du produit de la vente du shebbel, excellent poisson très sembable au saumon. Une communication par eau existe entre cette ville et *Fez*, capitale du royaume de ce nom, dans l'intérieur, par 34° 6' latitude nord, 4° 58' 15" longitude ouest vers l'Atlas; mais on n'en tire aucun avantage.

Le onzième jour, direction par une étroite et profonde vallée; sur la droite, c'est-à-dire du côté de la mer à l'ouest de la route, vue d'un lac de trois milles de longueur nord-sud, où plongent des oiseaux qui ressemblent à des cygnes; succession de collines et de vallées à un mille et demi de la mer; à l'est, on aperçoit la vaste forêt de *Mamora*, couvrant, dit-on, quatre-vingts milles de pays, habitée par des lions et des sangliers. Arrivée à *Sla* ou *Sala* ou *Sallé* ou *Salé*, par 34° 2' 45" latitude nord, 6° 45' 30" longitude ouest: ville jadis la terreur des mers, si renommée par ses pirates, qui menacèrent plus d'une fois les côtes mêmes des États de la chrétienté; ville autrefois le théâtre habituel de révoltes, d'intrigues et d'activité, maintenant ruinée, calme et sans vie: tels sont les fruits de l'ignorance, du despotisme et du mahométisme. La ville actuelle de Salé, bâtie sur un point sablonneux s'avançant dans la mer, et formant le rivage nord-est de la rivière de *Burugreb* ou *Bu-Regreb*, a un mille et demi de longueur sur un quart de mille de largeur; elle est entourée de murailles de trente pieds de haut, et de tours carrées, de cinquante pas en cinquante pas.

La ville de *Rabatt* ou *Rabat*, par 34° 2' 30" latitude nord, 6° 46' longitude ouest, située sur le bord sud-ouest de ladite rivière (1), offre une vue pittoresque avec ses groupes de minarets, ses murailles délabrées, ses palmiers et ses vieilles mosquées couronnées par la vénérable citadelle ou *Casauba* ou *Kassbah*.

Les douzième et treizième jours, en quittant Rabat, la caravane suit une direction ouest-sud-ouest, passe près du village en ruines et de la tour de *Tomara*, distants de trois milles de la côte; voit ensuite deux villages arabes, et campe par 33° 46' 10" latitude nord, 7° 28' longitude ouest, sous les murs de la ville déserte de *El-Mansoria*, dont la mosquée a une tour de quatre-vingts pieds de haut, à un mille de la mer. Il a fallu, de Rabat à El-Mansoria, franchir sept à huit torrents ou rivières qui se jettent peu loin de la route dans l'océan Atlantique.

Le quatorzième jour, marche sud-ouest par ouest; à six milles d'*El-Mansoria*, vue de la ville presque déserte de *Fidallah*, par 33° 44' latitude nord, 7° 24' longitude ouest, sur les limites d'une belle plaine cou-

(1) Les Maures, dit Lemprière, comptent les distances par heures, et comme il en faut toujours une à leurs mulets pour faire trois milles, la longueur d'un voyage est généralement calculée avec assez d'exactitude par ce moyen. A. M.

(2) La caravane a laissé sur sa droite, vers la mer, la ville d'Arzilla, à dix heures de chemin de Tanger, et qui fut autrefois une des barrières de l'empire, comme l'a dit Lemprière. A. M.

(3) Les circuits agréables de la rivière d'El-Khos ou Lucos, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment, dit Lemprière, le coup d'œil le plus pittoresque à Larache, où la nature non défigurée se montre dans toute sa beauté. A. M.

(1) Les deux villes de Rabat et Salé étaient jadis réunies pour exercer la piraterie; et, suivant Lemprière, on les confondait généralement ensemble.

Les excellents melons et grenades qu'on trouve sur la route de Rabat à Mogadore dédommagent, dit le même voyageur, de l'ennui du chemin. A. M.

verte de blé, à trois quarts de mille de la mer, et qui était destinée à un magasin de grains avant que Mogadore fût bâtie; on y remarque une assez belle mosquée.

Le quinzième jour, direction le long de la côte; arrivée à *Dar-el-Beida* par 33° 36' 30" latitude nord, 7° 40' longitude ouest, petite ville murée, d'un demi-mille carré, sur le bord de la mer. Population, sept cents habitants, y compris quelques Juifs (1).

Les seizième et dix-septième jours, direction ouest-sud-ouest, à travers un pays ondulé, une bonne terre argileuse, beaucoup de jardins, une petite forêt d'*arbutus*, donnant une graine dont on fait de mauvaise huile à brûler; signes de culture, grand nombre de charrues en activité; vastes plantations de hhenna (*lawsonia inermis*); quelques sources; troupeaux de moutons et de chèvres; camps arabes; tombeaux de saints; vue des replis sinueux de la rivière de *Oum-Erbegh* ou *Oum-er-Begh* (la mère des herbages), qui descend de l'Atlas, sépare les provinces de *Fez* et de *Tedla*, forme limite entre celles de *Temsena* et de *Ducaila*, et coule à travers de profonds bancs de sables et d'argile sablonneuse; largeur de son lit, cent cinquante pas. Sur sa rive sud-ouest, à un mille et demi de son embouchure dans l'Atlantique, s'étend la ville d'*Azamor* ou *Azamore*, par 33° 17' 37" latitude nord, 8° 15' longitude ouest, entourée de murailles d'un mille et demi de circuit. Cette ville est triste et sans vie; ses rues sont étroites et sales; ses provisions consistent en poissons, légumes et fruits en abondance. Sa population est d'environ trois mille habitants.

Le dix-huitième jour la caravane prend sa direction à travers une contrée montagneuse; signes de plus grande culture; aspect de plusieurs sources; dix camps arabes; deux villages entourés d'arbres, vue lointaine de la ville de *Mazagan*, située par 33° 14' latitude nord, 8° 21' longitude ouest, sur un point péninsulaire se projetant à un mille au nord, et formant la limite occidentale d'une baie sablonneuse d'un mille et demi de large, qui offre un bon mouillage pour les navires, le point d'Azamor l'abritant au nord-est. La ville fut bâtie par les Portugais, qui l'abandonnèrent en 1770; elle est défendue par des redoutes du côté de la mer. Elle a un petit commerce, d'excellente eau et de bonnes provisions. Population, deux mille âmes.

Le dix-neuvième jour, direction sud-ouest par sud. La route abandonne la côte, et conduit vers la capitale par une succession de plaines élevées ou de terrains plats s'étendant au pied de l'Atlas. Entrée dans la province de *Ducaila*, célèbre par sa belle race de chevaux et sa manufacture de laine pour tapis; province fertile et bien cultivée, offrant çà et là quelques palmiers pour tous arbres.

Les vingtième et vingt-unième jours, route sur une plaine ouverte et montueuse; sol gras et léger ou pierreux; vue de quelques troupeaux de moutons, de dix campements arabes et de sept tombeaux; premier aspect de l'*Atlas* aux pics neigeux, qui brillent dans toute leur gloire au soleil couchant; plaine étendue dans tous les sens, et arrivant sans doute à leur pied; magnifiques masses de neige et de glace détachées à la distance d'une centaine de milles.

Les vingt-deuxième et vingt-troisième jours, direction sud-est, toujours en plaine aussi loin que l'œil puisse atteindre; nul arbre ni maison; quelques tombes isolées pour interrompre ce niveau monotone; sol tour-à-tour gras et sablonneux ou pierreux; quelques palmiers nains sur des points marécageux; par intervalles, un beau gazon; bouquet de blé de Guinée; jardins, tombeaux de saints.

Les vingt-quatrième et vingt-cinquième jours, direction sud-est; route graduellement ascendante, à travers un pays de collines jusqu'à la plaine de *Smira*, longue de douze milles; puis montée vers une seconde plaine de dix-sept milles d'étendue nommée *Peira*.

Le vingt-sixième jour, direction sud par est; montée par des collines de schiste micacé. En débouchant de ce défilé rocailleux, on découvre devant soi la ville impériale, avec ses palais, ses mosquées aux minarets élevés, et sa haute tour, dans une vaste plaine, au milieu d'une forêt de palmiers, derrière laquelle apparaissent les neiges éternelles de l'Atlas, lesquelles, à une élévation de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, présentent un superbe relief résultant du ciel bleu qui les termine. Tandis que les Européens contemplent ce magnifique tableau, leur guide maure, à la première vue de *Maroc*, fait halte, adresse au ciel des prières pour les jours du sultan et sur l'heureuse fin du voyage.

Enfin, le vingt-septième jour, on traverse à *Al-Kantra*, pont de trente arches, la rivière de *Tensift*, qui va se jeter dans l'océan Atlantique par 32° 8' latitude nord, à deux tiers environ d'un degré au nord de Mogadore, et à demi-degré au sud du cap Cantin; puis, en continuant à sillonner une plaine nivelée, accompagné des gardes du sultan, tous en uniforme blanc, on arrive à Maroc au milieu des flots d'une population de plus de quarante mille âmes, au bruit de la mousqueterie et des pétards, d'une musique barbare et des cris perçants des femmes; en un mot, au milieu de tous les honneurs possibles.

La ville de Maroc (en mogrebin, *Marraksch*), située dans une riche plaine, est entourée d'une forte muraille à mâchicoulis en bois de tapia, haute de trente pieds, avec fondations en maçonnerie. Elle offre des tours carrées de cinquante pas en cinquante pas. Ainsi entourée, la ville a six milles de circuit, et on y entre par onze doubles portes; mais tout cet espace est loin d'être entièrement couvert par des maisons. Il comprend de vastes jardins et des terrains ouverts de vingt à trente acres d'étendue.

Le palais du sultan est en dehors de l'enceinte de la ville, au midi et en face de l'Atlas; mais il est entouré de murailles d'une égale force; l'espace qu'il occupe est d'environ quinze cents verges de longueur sur six cents de largeur; ce terrain est divisé en jardins carrés, autour desquels sont des pavillons détachés, formant la résidence impériale. Les parquets des appartements sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste; une natte, un petit tapis à l'extrémité et quelques coussins en composent tout l'ameublement.

Les fontaines de la ville offrent plusieurs restes de belles sculptures, notamment celle qui avoisine la mosquée d'*El-Moazim*, et qui porte le nom de *Shrub-u-Shouf* (bois et admire), laquelle a une corniche en marbre blanc.

Les rues de Maroc sont étroites et irrégulières, rarement plus larges que les ruelles européennes; en beaucoup d'endroits, traversées par des arches et des portes servant probablement de défense en cas d'attaque. Plusieurs ont des espaces ouverts et libres qui servent de lieux de marchés.

Les maisons, généralement d'un seul étage, ont des toits unis en terrasse. Le côté de la rue est propre et blanchi; çà et là est une étroite ouverture qui ne mérite pas le nom de fenêtre, et dont aucune n'est vitrée; mais la disposition intérieure est presque tout-à-fait espagnole. Les chambres s'ouvrent sur une cour; quelques unes de ces cours sont entourées d'arcades, et ont une fontaine au milieu. Plusieurs des portes sont en bois de cyprès sculpté avec art. Les chambres sont longues et étroites, à cause probablement du manque de bois. Nulle fenêtre, nul foyer ou cheminée, aucun meuble, excepté une natte et un ou deux coussins.

Le bazar, nommé *El-Kaisseria*, offre un long rang de boutiques ou d'échoppes couvertes contre l'injure du temps, et divisées en compartiments.

Le *millah*, ou quartier des Juifs, est un enclos muré,

(1) Dar-el-Beida, que Lemprière nomme *Darbeyda*, est, dit-il, un petit port de mer de peu d'importance, mais dont la baie peut néanmoins recevoir de grands vaisseaux sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest. A. M.

d'environ un mille et demi de tour, à l'angle sud-est de la ville ; il est populeux, mais sale ; tous les Juifs paient une taxe ou capitation au sultan, et sont traités avec un grand mépris ; le mahométisme pèse sur eux de tout son poids flétrissant. La population de la ville, qui n'excède pas cent mille âmes ou peut-être même ne dépasse point quatre-vingt mille âmes, comprend cinq mille Juifs. Les femmes ne se montrent que bien rarement dans les rues.

Quant aux jardins, le sultan en a trois assez considérables, d'environ cinquante acres d'étendue, dans l'intérieur de la ville ; et deux, de chacun vingt acres, à deux milles de distance des murailles.

Vue de Maroc, la chaîne neigeuse de l'Atlas borne l'horizon de l'est au sud-ouest. En hiver (janvier 1830, époque où la mission britannique se trouvait à Maroc), la transition est immédiate de la zône boisée à la zône neigeuse ; la formation de ces monts incline plus vers des sommités ou pointes aiguës que vers des pics alpins. La plus élevée de ces sommités, aperçue de la ville, est à l'est-sud-est, à une distance de vingt-sept milles ; deux autres masses remarquables, formant des pains de sucre, au sud-est par est et sud-est, et que les Maures appellent *Glaoui*, présentent un superbe rideau du sud au sud-est.

Les habitants de cette contrée peuvent être divisés en six classes, savoir : les Maures, les Arabes, les Schelluhs, les Berbers, les Juifs et les nègres.

Les *Maures*, race dégénérée de leurs nobles ancêtres, descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne lorsque la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle et la fuite de Boabdil-El-Chico mirent fin à la dynastie mauresque dans ce dernier pays. Les Maures habitent principalement les villes, remplissent les hauts emplois sous le gouvernement, et forment le corps militaire ; leur langue est le *mogreb*, ou arabe occidental, mêlé de mots espagnols.

Les *Arabes*, originaires du désert, se répandent dans les plaines, vivent sous des tentes, communément dressées en cercle, d'où on les nomme *douars* ou camps, et mènent une vie pastorale.

Les *Berbers* et les *Schelluhs* ou *Chelluhs* habitent les montagnes de l'Atlas : les premiers, la partie nord-est jusqu'à la province de Tedla ; les derniers, depuis cette province jusqu'au sud-ouest. Ils vivent principalement dans des villages dont les maisons sont construites en pierre et en argile, avec des toits en ardoises; quelquefois sous des tentes, et même dans des cavernes. Leur principale occupation est la chasse ; ils cultivent la terre et élèvent beaucoup d'abeilles. Leur genre de vie les rend plus robustes et plus actifs que leurs voisins des plaines. Ce sont probablement les aborigènes de cette contrée, les descendants directs de Ham, et qui ont été refoulés des plaines vers les montagnes par les incursions des Arabes et des Maures.

Leur idiome n'a aucune ressemblance avec l'arabe, quoiqu'un assez grand nombre de mots arabes soient usités parmi les naturels. On a longtemps agité la question de savoir si le schelluh et le berber ne forment qu'une mêmel angue. C'en sont réellement deux, mais peu différentes l'une de l'autre, ayant un assez grand nombre de mots communs à toutes deux ; on pourrait avancer seulement que ce sont deux dialectes de la même souche, c'est-à-dire de la langue parlée dans toute la haute chaîne de l'Atlas, et s'étendant de *Baheereh*, sur les bords du Nil, jusqu'au cap Noun, sur l'océan Atlantique, distance de plus de deux mille milles. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que le berber est l'idiome natif de toute l'Afrique septentrionale ; c'est la langue des Mozabies, des Wadregans, des Wurgelans, des Tuariks, et on parle berber sur les confins de l'Egypte et de l'Abyssinie.

Les *Juifs*, dans cette partie de l'empire de Maroc, sont comme ailleurs une preuve vivante de cette prophétie, prononcée il y a plus de trois mille ans, que ce peuple vivra isolé et ne se mêlera jamais aux autres nations. Les Maures, sans connaître cette prophétie, l'ont accomplie en son entier, en obligeant les Juifs à vivre dans un quartier particulier de leurs villes. Les Juifs forment un corps nombreux et serviable; ils sont mécaniciens, interprètes, etc, et c'est par eux que les affaires commerciales se traitent avec les Européens; on les contraint de se soumettre aux plus bas offices, comme ceux de domestiques, portefaix, boueurs, etc. Méprisés, insultés par les Maures, qu'ils trompent en toutes occasions, ils n'ont d'autre moyen de justice que la soumision aux injures, aux coups même des enfants maures ; et si un Juif osait lever contre eux la main, il ne le ferait qu'aux dépens de sa vie. En passant devant une mosquée, il doit déposer sa chaussure. S'il rencontre quelqu'un de la maison de l'empereur, fussent-ce même les vieilles négresses du harem impérial, il doit également quitter sa chaussure, et se tenir debout près de la muraille jusqu'à ce qu'elles aient passé devant lui. Tel est l'état de dégradation de ce peuple, dans le sein duquel nous devons cependant, observent les voyageurs anglais, choisir nos interprètes, nos agents consulaires. S'il fallait reporter au sultan un message conçu en termes d'égalité ou une remontrance un peu vive, un Juif ne l'oserait qu'en s'exposant à une mort immédiate.

Les *nègres*, dont le nombre est peu considérable, sont esclaves, et, ici comme dans les contrées plus civilisées, un objet de trafic. Il en est cependant qui acquièrent une certaine importance, et qui alors obtiennent leur liberté. Le nègre est renommé pour sa fidélité; aussi le sultan a-t-il principalement composé sa garde de nègres, qui forment sa seule armée permanente, laquelle ne dépasse point cinq mille hommes.

Le gouvernement de l'empire de Maroc est entièrement despotique. Le sultan est le chef de l'Eglise et de l'Etat, deux choses ici inséparables. Le mahométisme est la seule religion permise, et les Maures sont très stricts, même en voyage, dans l'accomplissement minutieux des devoirs qu'elle prescrit. Ils regardent les chrétiens comme n'ayant aucune religion.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



BONAPARTE,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ORIENT.

(1798-1801).

EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

PRÉLIMINAIRE.

—

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR BONAPARTE.

Nous voici arrivés à une ère de prodiges et de gloire pour la France. Les batailles de Valmy et de Jemmapes avaient donné le baptême de la victoire à ses armes nouvelles; Fleurus nous assura d'autres conquêtes, celles de Belgique et de Hollande; Arcole et Rivoli nous valurent l'Italie; mais une expédition mystérieuse allait étonner le monde en ouvrant à nos braves les portes de l'Orient. Ce ne devait pas être uniquement une campagne militaire, elle avait aussi pour objet d'augmenter le trésor des découvertes éloignées et d'étendre la sphère des connaissances humaines. Le but politique de cette expédition était d'affaiblir la force commerciale de l'Angleterre dans les ports du Levant, et de soustraire l'Egypte au despotisme des Mameloucks, en la plaçant sous la domination française.

Le général que le Directoire mit à la tête de cette audacieuse expédition est Bonaparte. Rappelons quelques traits de cette figure héroïque, dont la renommée devait un jour effacer celle des plus grands capitaines de l'antiquité.

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, capitale de la Corse, le 15 août 1769, de parents dont les ancêtres, italiens d'origine, appartenaient à une des plus anciennes et des plus nobles maisons de la Toscane.

Vers l'âge de dix ans, il fut placé à l'école militaire de Brienne, en Champagne, et y fit de rapides progrès en mathématiques. En 1783, le concours le désigna pour finir ses études à l'école militaire de Paris. Il en sortit en 1787 et entra dans le 1er régiment d'artillerie, dit de La Fère, en qualité de lieutenant en second; il devint ensuite lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble. Il fut nommé capitaine en 1792; chef de bataillon en 1793; lieutenant-colonel la même année et dans la même arme.

C'est ce dernier grade qu'il occupait lorsqu'une flotte anglaise s'empara de Toulon. Là commence son immortalité: chargé des opérations du siége, il les dirigea avec tant d'habileté que les Anglais durent précipitamment évacuer le port.

Ce beau succès valut au lieutenant-colonel Bonaparte le grade de général de brigade. En 1795, Barras le fait nommer commandant de l'artillerie à Paris, et peu de jours après sa nomination il réduit les sections insurgées contre la Convention. Il en est aussitôt récompensé par son avénement au poste de commandant en second de l'armée de l'intérieur et de Paris; puis, il devient commandant en chef, en remplacement de Barras.

Le 4 ventôse an IV ou 23 février 1796, il est nommé par le Directoire commandant en chef de l'armée d'Italie, en remplacement du général Schérer. Quinze jours après, il épouse Joséphine Tacher de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais, et part pour l'Italie. Il n'avait alors que 26 ans.

Il commence les hostilités contre l'armée autrichienne, commandée par le général Beaulieu, et gagne la bataille de Montenotte, puis celle de Millesimo, deux victoires qui séparèrent les deux armées d'Autriche et de Piémont. Un mois plus tard, il remportait une nouvelle victoire sur Beaulieu à Mondovi.

Le 7 mai 1796, il passe le Pô, et huit jours après, il fait son entrée triomphale à Milan, capitale de la Lombardie. Huit jours ensuite, il s'empare de Pavie, passe le Mincio et pénètre à Vérone, pour aller ensuite assiéger Mantoue, prendre Bologne, Modène et Livourne. Le 2 août, bataille de Castiglione et mise en déroute de l'armée autrichienne du général Wurmser.

Les 15, 16 et 17 novembre 1796, Bonaparte remporte la célèbre victoire d'Arcole, et le 14 janvier 1797, celle de Rivoli. La Toscane est à nous et les gorges du Tyrol sont forcées. Le 9 février, prise d'Ancône et de Lorette. Le 19, traité de paix avec le pape Pie VI, qui renonce à ses prétentions sur Avignon, cède à la France Bologne, Ferrare et la Romagne, et laisse rétablir l'école française à Rome.

Le 16 mars, bataille du Tagliamento, où Bonaparte met en déroute l'armée du prince Charles, et va s'emparer de Trieste. Le 15 avril, préliminaires de paix à Léoben, et le 16 mai, entrée des Français à Venise. Enfin, le 26 octobre 1797, le général Bonaparte est placé à la tête de l'armée d'Orient, et il part pour l'Egypte.

Albert-Montémont.

RELATION.

L'armée de terre, réunie à Toulon, s'élevait à trente-six mille hommes; elle avait pour chefs les généraux Berthier, Kléber, Desaix, Reynier, Caffarelli, Dammartin, Bon, Dugua, Menou, Vaubois Dumuy, Dumas, Lannes, Lanusse, Belliard, Verdier, Murat, Vial, Rampon, Friant, Songis, Mireur, Fuglerc, Davoust, Leclerc, Zayonscheck, Donzelot, etc. L'armée navale se composait de dix mille hommes commandés par l'amiral Brueys, qui avait sous ses ordres Dupetit-Thouars, Villeneuve, Blanquet-Duchayla, Decrès, Gantheaume. La flotte comptait treize vaisseaux de ligne avec un grand nombre de frégates, de bricks, de corvettes et de petits bâtiments de guerre, et quatre cents bâtiments de transport : en tout cent quatre-vingt-quatorze voiles. Le 9 mai 1798, Bonaparte, à la tête de ces forces et des savants qu'il avait engagés à le suivre, appareilla de Toulon même, et arriva le 19 juin devant Malte, dont il s'empara au nom de la République française. Après y avoir laissé quatre mille hommes sous le commandement du général Vaubois, il contina sa route et parut en vue d'Alexandrie le 1er juillet, au bout de quarante-trois jours de traversée, sans avoir éprouvé aucune perte. Aussitôt il ordonna le débarquement, s'avança vers Alexandrie dont il se rendit maître, pendant que la flotte allait mouiller dans la rade d'Aboukir. Il marcha ensuite sur le Caire; et apercevant le 22 juillet les Pyramides, il les salua en s'écriant au milieu de son avant-garde : « Soldats, vous allez com-« battre aujourd'hui les dominateurs de l'Egypte ; « songez que du haut de ces monuments quarante « siècles vous contemplent ! » A ces mots, il rangea son armée en bataille, et vainquit les Mameloucks au nombre de plus de trente mille, dont six mille cavaliers. Il leur tua plus de trois mille Osmanlis et leur prit quarante pièces de canon, quatre cents chameaux et un butin immense. Deux cents soldats, qu'il envoya pour occuper une ville de plus de deux cent soixante mille âmes, y pénétrèrent la nuit sans rencontrer un seul habitant dans les rues, tant la bataille des Pyramides avait imprimé de terreur. Ce fut le 23 juillet 1798 que Bonaparte fit son entrée dans la capitale de l'Egypte, au milieu du vaste concours des habitants, étonnés de voir ces hardis étrangers s'avancer lentement et d'un air de gaîté qui contrastait avec la marche rapide et menaçante de leurs anciens dominateurs.

Le général en chef composa sur-le-champ un conseil ou divan de sept personnes chargées de maintenir la tranquillité publique et de veiller à la police dans la capitale; il annonça cette mesure aux indigènes par une proclamation dans le style oriental, en louant leur prudence de n'avoir pas pris les armes contre les Français. Nos troupes, après quelques moments de repos, se dirigèrent sur divers points pour les occuper et poursuivre l'ennemi. Le combat désastreux d'Aboukir, entre la flotte anglaise et celle de Brueys, ne servit qu'à donner une nouvelle énergie à nos troupes, dont Bonaparte suivait tous les mouvements. Pour mieux gagner l'esprit du peuple, il fit célébrer plusieurs fêtes avec une grande solennité, et à des intervalles très rapprochés; une à l'occasion du débordement périodique du Nil et de l'arrivée des eaux de ce fleuve au Caire, le 18 août; une autre le 1er vendémiaire, septième anniversaire de la fondation de la République française; enfin il ordonna que la fête annuelle du Beiram fût célébrée avec la plus grande solennité.

Dès son arrivée, le vainqueur de l'Egypte, sentant tout le parti que la science et les arts pourraient tirer de la présence des savants et artistes français dont il était environné, décréta, le 21 août 1798, la formation d'une académie qu'il nomma *Institut d'Egypte*, et qui allait élever un monument scientifique non moins durable que les pyramides, en face desquelles elle devait prendre naissance. Avant de présenter les résultats de ces travaux du génie et des arts, avant d'offrir une analyse ou esquisse des découvertes obtenues et des observations faites sur le pays et sur les habitants, seuls objets qui soient ici du ressort de nos explorations, il convient peut-être d'achever, en quelques mots, le tableau militaire de l'expédition, sans contredit la plus extraordinaire, la plus audacieuse et la plus inouïe ou la plus merveilleuse qui ait jamais été conçue, et dont le souvenir est encore aujourd'hui l'entretien journalier des fils basanés du désert, parmi lesquels le nom de Napoléon Bonaparte est, pour ainsi dire, en aussi grande vénération que celui de Mahomet.

Les Mameloucks, échappés à leur désastre devant les Pyramides, s'étaient réfugiés et ralliés dans la Haute-Egypte. Dès le 23 août, le général Desaix remonta le Nil jusqu'à Siout, et, redescendant vers le Faïoum, les surprit et leur livra bataille à Sediman, où ils avaient cinq mille chevaux, et où ils laissèrent le sol jonché de leurs morts, avec leurs canons que notre infanterie venait d'enlever à la baïonnette. Au village de Faïoum, trois cent cinquante de nos soldats mettent en déroute trois mille Arabes et mille Mameloucks. La province de ce nom est conquise à nos armes; Desaix règne en sultan, mais en sultan juste, ainsi que l'appellent les indigènes. Menou et Marmont, accompagnés des savants de l'Institut égyptien, parcourent la Basse-Egypte; Verdier prend possession de la province de Mensourah; le général Andréossi reconnaît le lac Menzaleh, tandis que Murat châtie les insurgés de Mit-Kramar. Cependant, au bout de quelques mois de calme dans le Caire, un soulèvement de la population éclate à l'occasion d'un impôt d'enregistrement établi sur les actes de propriété: il éclate en l'absence du général en chef; celui-ci accourt de l'île de Roudah, et la vigueur de ses mesures réduit les révoltés à implorer merci, après trois jours de résistance et le massacre de trois cents Français. C'est dans ces journées que périt un jeune héros polonais, le brave Shulkowski.

La tranquillité ramenée au Caire, Bonaparte veut y rendre le séjour agréable aux compagnons de sa fortune. On y élève un Tivoli à l'instar de celui de Paris; salles de jeux, cabinets de lecture, feux d'artifice, danses, musique, tout s'y trouve. Des fonderies, des usines, des manufactures de tout genre s'établissent

ainsi que des ateliers pour fabriquer la poudre à canon. Le divan ayant été dissous lors de l'insurrection, le vainqueur forme une nouvelle assemblée des principaux fonctionnaires du Caire et des autres provinces, au nombre de soixante, pour discuter avec lui sur les intérêts de la nation. Un commissaire français préside ce nouveau divan. Bonaparte fait fortifier le Caire, dans la vue de prévenir un nouveau soulèvement. On savait par l'histoire que le Nil avait communiqué jadis avec la mer Rouge par un canal, unissant ainsi cette mer à la Méditerranée; Bonaparte veut le reconnaître et se rend à Suez.

Là, il apprend que le pacha de Saint-Jean-d'Acre s'est mis en mouvement pour attaquer nos troupes; il le prévient et marche à sa rencontre, avec treize mille hommes qui franchissent des déserts pleins d'un sable brûlant. Il arrive le 8 février 1799 devant le fort d'El-Arish, qui bien que défendu par des forces nombreuses, au bout de dix jours dut capituler. Après une marche fatigante, l'armée française entre à Gaza, que les Arabes venaient de quitter; elle les suit à Jaffa et prend la ville d'assaut. De là, le général en chef marche sans délai sur Saint-Jean-d'Acre, dont la garnison avait reçu des renforts de Turcs et d'Anglais. Le commodore Sidney-Smith croisait avec son escadre sur les côtes de la Syrie, et un émigré français, le colonel d'artillerie Phelipeaux, dirigeait pour les Turcs la défense de la place. L'armée française n'avait pour l'attaquer que douze pièces de faible calibre; Bonaparte comprit qu'il ne pourrait s'en emparer. D'ailleurs, les Syriens formaient des rassemblements considérables qu'il dut refouler jusqu'à Nazareth sur les rives du Jourdain, où Kléber culbuta près de Cana l'avant-garde des pachas forte de cinq mille chevaux et de mille fantassins. L'arrivée de Bonaparte permit de livrer au pied du Mont-Thabor, le 16 avril 1799, une bataille où vingt-cinq mille cavaliers et dix mille fantassins du féroce Djezzar, pacha de Syrie, furent anéantis par quatre mille Français, qui s'emparèrent de tous les magasins et du camp des Arabes.

De retour au Caire, Bonaparte apprit le débarquement de l'armée turque sur la côte d'Alexandrie, au nombre de dix-huit mille hommes, qui s'emparèrent du fort d'Aboukir, défendu seulement par deux cent cinquante hommes. Mais les Turcs n'osant s'avancer dans les terres et se fortifiant dans la presqu'île d'Aboukir, Bonaparte profita de leur hésitation, rassembla ses divisions, et le 25 juillet 1799 ordonna l'attaque. Elle fut terrible et meurtrière; les Turcs, n'ayant pour retraite que la mer, se défendirent en désespérés; mais à travers la mitraille et les boulets, nos braves enlevèrent les retranchements des musulmans qui, presque tous furent égorgés ou noyés dans les flots. Ainsi se termina cette menaçante expédition des Turcs, dont l'issue venait d'être si glorieuse encore pour les Français.

Ce fut alors que Bonaparte, rappelé secrètement en France, laissa le commandement de l'armée au général Kléber et quitta l'Egypte. Au bout de quarante-huit jours de traversée, il arriva à Fréjus, le 9 octobre 1799, un an quatre mois et vingt jours après être sorti de Toulon à la tête de l'armée expéditionnaire. Il ramenait avec lui les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Andréossi, l'aide-de-camp Lavalette, les savants Monge, Berthollet, Denon, Parseval-Grandmaison, Bourienne, secrétaire du général en chef, et deux cent cinquante guides sous les ordres du général Bessières, avec l'amiral Gantheaume. Son retour à Paris fut bientôt suivi du 18 brumaire et de la Constitution de l'an VIII, qui, après le renversement du Directoire, plaça le vainqueur des Pyramides et du Mont-Thabor à la tête des affaires, sous le nom de *premier Consul*.

Cependant le général Kléber avait su par son ascendant captiver la confiance des soldats, qui s'était un peu ébranlée à la nouvelle du départ de leur chef. Il rappela Desaix au Caire pour l'envoyer au-devant du grand-visir, qui s'avançait par la Syrie avec une nouvelle armée. Sur ces entrefaites, la flotte anglaise débarqua sur la côte de Damiette sept mille Janissaires, qu'avec mille hommes le général Verdier détruisit entièrement. Ce succès de nos braves décida l'amiral Sydney-Smith à proposer au général français une négociation pour l'évacuation de l'Egypte. La convention fut conclue; l'armée française devait être transportée en France sur des bâtiments turcs, et recevoir du grand-visir trois mille bourses de 500 piastres chacune pour les frais de l'évacuation et le paiement des dettes arriérées. Déjà Kléber avait ordonné l'évacuation de plusieurs provinces, lorsque, averti par Sydney-Smith que le gouvernement anglais désapprouvait cet arrangement, il rassembla l'armée et livra bataille aux Turcs, bien qu'il n'eût que dix mille hommes à opposer à ses ennemis au nombre de près de quatre-vingt mille. La postérité n'oubliera pas à cette occasion les paroles héroïques de Kléber : « Soldats, dit-il, nous répondrons aux insolences de nos ennemis par des victoires. Préparez-vous à combattre! » En effet, la victoire ne fut pas longtemps douteuse. L'avant-garde turque, qui campait dans le village de Matarieh, bâti sur les ruines d'Héliopolis, attaqua le 20 mars 1800 l'armée française, qui la mit en déroute et la rejeta dans le désert de Syrie.

Etonnés de cette victoire nouvelle dans les plaines d'Héliopolis, les habitants regardèrent les Français comme des hommes favorisés du ciel. Kléber voulut profiter de ces bonnes dispositions afin de consolider la colonie française; mais un jour qu'il se promenait seul sur une terrasse de son palais du Caire, il fut abordé par un fanatique dont l'air suppliant le trompa. Ce misérable, armé d'un poignard qu'il tenait caché, porta le coup de la mort à ce grand homme de guerre. En lui l'armée pleura son père et un héros. Depuis lors, elle n'éprouva plus que des revers; car Menou, successeur de Kléber, fut toujours malheureux dans ses entreprises. Une dernière bataille livrée sous Alexandrie fut suivie d'une convention honorable signée le 2 septembre 1801, et les Français, saluant d'un dernier regard la terre de Sésostris, repartirent pour les côtes de France.

C'est à présent que nous devons nous occuper de l'objet scientifique de l'expédition. Afin de le retracer avec plus de certitude nous avons eu recours aux bontés de M. Jomard, membre de l'Institut de France, l'un des coopérateurs de cette expédition, et qui fut chargé de la direction de l'ouvrage. Sa bienveillance inépuisable et son dévoûment éclairé pour la science nous ont permis de réunir les documents du résumé, sans doute incomplet, mais rapide, qui va suivre.

L'époque du passage du XVIIIe siècle au XIXe, déjà si remarquable pour la France et même pour l'Europe entière par l'influence des événements militaires, devait encore être signalée par une expédition chevaleresque et sans modèle, faite pour lier de nouveau les affaires de l'Orient à celles de l'Occident, abaisser la barrière élevée entre eux depuis les croisades, et rétablir les liens brisés par l'islamisme.

La pensée de l'expédition d'Egypte ne fut pas toute politique, ni l'invasion toute militaire. Des vues de civilisation, de grands souvenirs historiques, des idées conçues dans l'intérêt de l'étude des sciences naturelles se liaient, dans l'esprit du conquérant de l'Egypte, avec le projet d'abolir la domination des Mameloucks, et d'ajouter un trophée à tous ceux de l'armée française. Aussi les arts, les lettres, de même que les sciences, avaient leurs représentants groupés autour du chef de la grande armée. Ce fut un beau spectacle que le vainqueur d'Italie, marchant sur cette terre illustre d'Egypte, entre le principal fondateur de l'Ecole polytechnique, le créateur d'une branche nouvelle de la géométrie, Monge, et l'un des premiers auteurs de la chimie nouvelle et de si belles découvertes physiques, Berthollet. Rien de pareil ne s'était vu en aucun point du globe: autour de ces deux hommes se pressaient leurs disciples, formés aux savantes leçons de

l'Ecole polytechnique, les Malus, les Lancret, etc., et tant d'autres qui vivent encore, et qui allaient appliquer sous le tropique les méthodes savantes et les doctrines de l'Ecole modèle.

Qui n'aurait dit que ce nouveau théâtre d'études et de découvertes était un champ libre, ouvert sans risque aux explorateurs, exempt des chances de la guerre et de tout danger? Et cependant il fallait, comme l'a dit le digne et célèbre Fourier, l'auteur de la préface historique *du voyage d'Egypte*, disputer les armes à la main le terrain que l'on allait observer et mesurer: ainsi les chefs scientifiques de l'expédition, deux gloires de la France, étaient exposés à tous les hasards d'une guerre acharnée, aux maladies des régions tropicales, aux ravages d'un fléau meurtrier. En face de la lance du Bédouin, les naturalistes devaient récolter leur savante moisson; le géographe, l'astronome et le physicien, observer la terre, le ciel et le climat; l'ingénieur, étudier le régime du Nil et ouvrir les canaux; l'artiste, peindre les rives du fleuve et leurs étonnantes ruines; l'antiquaire et le dessinateur, décrire les ouvrages des Egyptiens ou dessiner leur sublime architecture; le mécanicien, inventer, fabriquer des instruments et créer des machines pour tous les besoins de l'expédition, pour les sciences, les arts et la guerre; enfin les philologues, comparer les nombreux dialectes qui sont parlés au Caire par les hommes que le commerce y appelle de toutes les parties de l'Orient.

Tels furent les obstacles. Voyons les fruits des communs efforts des voyageurs pendant les trois ans et trois mois qu'a duré leur séjour en Egypte, depuis l'arrivée devant Alexandrie jusqu'au départ pour la France.

Les travaux étaient partagés entre une vingtaine de collaborateurs principaux et deux fois autant d'auxiliaires. Ils se classaient en quatre grands sujets d'étude et d'observation: 1° *le sol*, les productions et le climat; 2° *l'état du pays*, les mœurs et les institutions, l'agriculture, le commerce et l'industrie, les races qui l'habitent, les langues qu'elles parlent, en un mot, l'ethnographie, prise dans un sens étendu; 3° *l'état ancien du pays* avant la conquête d'Amrou, c'est-à-dire le tableau des monuments de tout genre que l'Egypte des Pharaons, des Grecs et des Romains a laissés sur le sol, et la géographie comparée des deux époques; 4° *la géographie mathématique*, c'est-à-dire la détermination des lieux, la position astronomique des points principaux, la description topographique de toutes les parties de la vallée et des contrées environnantes.

L'Egypte est aujourd'hui trop connue pour en faire ici la description, même la plus sommaire. Il est facile de se représenter comment ces observateurs durent être distribués sur les divers points du Delta et de la Basse-Egypte, ou à différentes distances sur le fleuve, au midi du Caire, pour opérer tous simultanément et sous une même impulsion qui fut d'abord donnée par Caffarelli, inspiré par le chef militaire. Par la même raison, il est superflu d'entrer dans aucun détail sur le mode suivi par chacun des corps et chacun des hommes chargés de missions spéciales dans les localités. Le mouvement partait du Caire, et l'ensemble était maintenu par les chefs de corps qui recevaient les matériaux partiels et les coordonnaient. L'Institut, établi dans un des palais de la ville, recevait de son côté les communications scientifiques dans ses séances périodiques. La plus grande harmonie régnait entre tous, ainsi qu'une activité soutenue, infatigable, que n'arrêtèrent jamais ni les difficultés, ni les périls, ni le climat, ni l'ardeur du désert, ni un ciel de feu. Les plus jeunes, formés aux écoles savantes, travaillaient sous les yeux mêmes de leurs maîtres, encouragés par leur présence; les plus âgés oubliaient le poids des ans devant un si beau champ d'études, où chaque pas pouvait être marqué par une découverte. Mais les savants ne se bornaient pas à décrire, à observer, à mesurer le pays; plusieurs se livraient en même temps à des travaux actifs destinés à l'amélioration du pays, tels que la canalisation de l'Egypte pour l'irrigation et l'agriculture, le rétablissement du canal de Suez pour le commerce de l'Asie avec l'Europe, la construction des instruments et des machines, enfin des essais de civilisation qui depuis ont été si heureusement développés. On avait formé une bibliothèque et une imprimerie orientales; Conté créait des ateliers de fabrication pour l'acier, pour les instruments de mathématiques. On s'occupait d'agriculture; on enseignait aux indigènes à tirer plus de parti de l'indigo, de la vigne et de l'olivier; on cherchait enfin à ramener le pays dans la voie de sa prospérité naturelle, c'est-à-dire l'exploitation du sol et l'agriculture.

C'est maintenant au lecteur intelligent de se reporter par la pensée à l'intéressant spectacle que nous ne faisons qu'esquisser. Nous nous bornerons à montrer les résultats.

Ils sont déposés dans un livre dont la publication, de 1809, fut signalée chez nos rivaux comme l'apparition d'une comète (ce sont les termes du publiciste anglais), et cela pendant le cours d'une guerre acharnée. La dernière partie a paru en 1826. L'ouvrage a trois parties, antiquités, état moderne, histoire naturelle, accompagnées du grand atlas géographique. Les dessins, au nombre de 4,000, les planches, au nombre de 900, comme le texte formé de 9,000 pages in-folio, sont partagés selon cette même division qui avait servi de plan à l'exploration et aux recherches faites dans le pays. Pour ne parler ici que de ce qui regarde les voyages scientifiques, la géographie et l'ethnographie, et laissant à d'autres le soin de rappeler les découvertes archéologiques dont Alexandrie, Thèbes, Héliopolis, Memphis, les Hypogées ou villes souterraines, et les innombrables ruines d'Egypte ont été le théâtre, et renvoyant à l'ouvrage même le lecteur curieux, nous dirons que le grand atlas de l'Egypte et de la Syrie en 53 feuilles est à lui seul un présent inestimable fait à la géographie de l'Afrique. Tous les noms des lieux anciens et modernes ont été recueillis avec un soin religieux et inscrits sur les cartes en caractères arabes, et la détermination des lieux y est assujétie à quarante positions atronomiques à plusieurs triangulations. On y a figuré la topographie locale, les digues, les chaussées, les bassins d'irrigation. Une carte générale réduite comprend les déserts à l'orient et à l'occident du Nil, la mer Rouge et la péninsule arabique à laquelle le mont Sinaï a donné son nom. A cette partie doit se rattacher la description de la vallée du Nil, des vallons qui y débouchent, du régime du fleuve, des lacs nombreux de la Basse-Egypte, et du lac de Mœris dans la moyenne, des déserts environnants et de la mer sans eau.

L'ouvrage dont nous parlons a un caractère particulier qui le distingue de toutes les relations connues. Nul voyageur n'y est en scène; si quelques récits sont intéressants, ou même dramatiques, le narrateur y semble étranger, loin d'appeler l'attention sur sa personne. On y chercherait donc vainement le charme attaché aux aventures des voyageurs ordinaires. Malgré l'allure propre au style de chacun, il y a une grande liaison entre les écrits, parce que chaque auteur a travaillé sur un plan commun; et si ce *Recueil d'observations et de recherches* a la forme des collections académiques, il a l'avantage d'une juste proportion entre les sujets divers.

Tel est l'aperçu des matières traitées dans la *Grande description de l'Egypte*, et le fruit des travaux des voyageurs français.

Cette grande collection littéraire était déjà un dédommagement des sacrifices qu'a coûtés l'expédition, mais, aujourd'hui que l'Egypte marche à grands pas dans la voie de la civilisation; il n'y a plus rien à regretter pour la France. Ce sont les propres germes qu'elle a plantés sur cette terre illustre et féconde, qui se développent à présent, sous son influence et par les soins de ses enfants... Nos relations y ont pris en

même temps un plus grand développement, et la France a la gloire d'avoir achevé son ouvrage. N'oublions point d'ajouter que parmi les Français qui concourent encore à cette œuvre civilisatrice, M. Jomard, que nous citons malgré sa modestie, aussi grande que son savoir et sa bonté, occupe sans contredit le premier rang. M. Jomard entretient des relations directes et fréquentes avec le pacha d'Egypte, et c'est aux conseils prévenants et désintéressés de cet ami de la science et de l'humanité que les jeunes Egyptiens venus à Paris ont dû et doivent encore leurs progrès dans les diverses branches de connaissances européennes. Ces pupilles que la France a élevés ouvriront à nos voyageurs la porte de l'Afrique orientale, et nous leur devrons, peut-être bientôt, la découverte des vraies sources du Nil (1).

Nous allons reproduire quelques traits des parties les plus saillantes du grand ouvrage sur l'Egypte, notamment en ce qui concerne les mœurs et l'état moderne géographique de cette contrée.

GÉOGRAPHIE.

L'Egypte est située dans une des positions les plus remarquables du globe; placée à l'une des extrémités de l'Afrique, elle joint ce continent à l'Asie, et ses ports sur la Méditerranée la font en quelque sorte toucher à l'Europe. Cette position entre 24 et 31° latitude nord, 27 et 32° longitude est, suffirait seule pour qu'on pût la ranger parmi les régions les plus chaudes, quand d'autres causes encore ne contribueraient pas à y rendre la chaleur excessive. Dans les appartements les plus frais, et même dans la Basse-Egypte, le thermomètre de Réaumur se soutient à 24 et 25° pendant les mois de juillet et d'août; mais dans la Thébaïde, il s'élève à 34° au nord et à l'ombre; et dans les sables, sa hauteur atteint jusqu'à 54°. Ce n'est pas uniquement au voisinage de l'équateur que l'on doit attribuer une température si brûlante, mais c'est encore à la disposition même du sol qui, en général, peu élevé au-dessus du niveau des mers, est recouvert en partie de sables mouvants; ces sables reçoivent, concentrent et répercutent les rayons du soleil, qui pendant les mois de l'été est presque perpendiculaire; et cette réverbération porte sur des montagnes peu élevées et dépouillées de verdure, sur des plaines arides où rien ne peut en diminuer l'ardeur, dans des contrées aussi voisines de la zône torride. De là proviennent l'extrême sécheresse du climat et la rareté des pluies rafraîchissantes.

Toutefois, cette sécheresse n'est pas également continue dans toutes les parties de l'Egypte; il pleut assez souvent dans les provinces qui avoisinent la Méditerranée, et dans les déserts situés entre les vallées du Nil et la mer Rouge. Des ravins creusés dans plusieurs endroits de la chaîne arabique attestent que ces pluies sont quelquefois assez fortes pour former des torrents. Mais une circonstance qui est un des caractères distinctifs du climat de l'Egypte, et qui est d'ailleurs commune à toute la contrée, c'est l'extrême abondance des rosées, qui ne sont peut-être pas sans influence sur la fertilité du sol, à l'époque où le Nil est au-dessous du niveau des terres. Le propre de ces rosées est surtout de rafraîchir et d'épurer l'air; elles contribuent à refroidir la température; et dans les grandes chaleurs, il en résulte des différences considérables entre le jour et la nuit. Cette variation peut aller jusqu'à trente degrés, et elle s'accomplit en sept ou huit heures seulement. C'est de là que naissent en partie les ophthalmies si fréquentes sur les bords du Nil.

Il ne pleut presque jamais dans le centre de la contrée; les inondations du Nil ainsi que les rosées nocturnes, dont l'abondance varie suivant le cours des vents, y sont à peu près les seuls principes fécondants. L'excessive ardeur du sol et la direction des vents, déterminée par la forme de la vallée, sont les causes de la grande sécheresse de l'atmosphère. Les nuages, formés des vapeurs des mers qui ceignent l'Egypte au nord et à l'est, sont entraînés par les courants d'air; et la force de ces courants est sensible, à quelques distances des montagnes qui bordent à l'est et à l'ouest la vallée du Nil; près de ces montagnes, leur effet est moins puissant; il y pleut quelquefois.

Le Nil commence à grossir vers la fin de juin et au commencement de juillet. Le volume des eaux qu'il reçoit n'est pas assujéti à des règles certaines, non plus que la progression des crues. Dans les années ordinaires, le fleuve s'élève au Caire de huit mètres; il monte quelquefois beaucoup plus haut, et pour que l'année soit abondante, il faut que le terrain cultivé présente l'aspect d'un lac immense. Les villages, élevés sur des buttes factices, paraissent alors comme autant d'îlots disséminés sur la surface de ce nouvel océan; rien ne peut égaler la majesté d'un pareil spectacle. On peut, du haut de la citadelle du Caire, embrasser une partie de ce grand tableau. Le terrain propre à la culture, mais qui, trop distant des rives du fleuve, ne peut jouir des avantages de l'inondation, est fertilisé par des canaux ou à l'aide de machines d'une invention simple, connues sous le nom de *roues à pots*. Il est encore une qualité propre au terrain de l'Egypte, c'est d'être imprégné de substances salines, qui produisent chaque matin des efflorescences à la surface du sol. Sans doute l'action fécondante du limon du Nil est encore excitée par la présence du sel marin qui abonde partout.

La population de l'Egypte est d'environ deux millions et demi d'habitants. Nous ne comprenons point dans ce nombre les tribus arabes qui peuplent les déserts, et qui ne sauraient être assujéties à un dénombrement exact.

En 1798, le Caire renfermait deux cent cinquante à deux cent soixante mille individus, en y comprenant les Mameloucks et les négociants étrangers.

Sur quatre-vingt-dix-neuf mille individus mâles, on peut en compter au moins trente-six mille qui n'ont point de femmes, la plupart à raison de leur âge. Il n'est guère de famille un peu à l'aise qui n'ait au moins quelques esclaves négresses. Les Européens établis en Egypte peuvent en acheter aussi, pour les employer à leur service; ce qui n'est pas permis dans les autres Etats du Grand-Seigneur.

Sous le gouvernement d'Ali-Bey, on comptait au Caire vingt-deux mille animaux de louage, tant ânes que chameaux, chevaux et mulets; le nombre de ces derniers était infiniment moindre. Aujourd'hui l'on peut évaluer, sans exagération, à plus de trente mille la quantité des ânes employés pour les courses dans la ville ou aux environs, et pour le transport des fruits ou des herbages. Les Egyptiens ne connaissent pas l'usage des voitures pour charrier leurs marchandises; ce qui multiplie prodigieusement le nombre des animaux qui leur en tiennent lieu. Le chameau est employé pour les longs voyages. L'âne partage les travaux des jardiniers; et comme il ne demande pas à beaucoup près autant de soin que le cheval, il sert encore de monture à la majeure partie des habitants.

Le vieux Caire contient environ dix à onze mille âmes; dans ce nombre, on peut compter six cents chrétiens schismatiques.

L'église offre la réunion de presque tous les cultes et toutes les sectes de la religion musulmane. Ce qui étonnera sans doute les lecteurs accoutumés à lire dans l'histoire des débats sanglants qui ont toujours suivi les schismes religieux, c'est de savoir que toutes ces sectes se tolèrent réciproquement. Point de contestation ni de rivalité, point de persécution de la part des plus forts; aucun ne songe à faire des prosélytes, ce qui démontre leur excessive modération.

Parmi les habitants de l'Egypte, la classe la plus

(1) Déjà une expédition égyptienne conduite par un ingénieur français, M. d'Arnaud, a pénétré tout récemment jusqu'au 4e degré de latitude nord. A. M.

intéressante est sans contredit celle des Qobtes, puisqu'ils se considèrent comme les descendants des anciens Egyptiens, et que leur langage et les probabilités historiques viennent à l'appui de leur prétention.

Les Qobtes avaient des établissements religieux d'une grande magnificence, comme l'annoncent encore beaucoup d'églises et de monastères ruinés. C'était surtout dans la Haute-Egypte qu'ils avaient élevé des temples somptueux : la Haute-Egypte paraît être leur berceau ; ils ont toujours été en grand nombre, on les y retrouve encore aujourd'hui. Mais après tant de revers et de crises politiques, ils ont éprouvé le sort des autres habitants de l'Egypte ; leur culte, en perdant la prééminence que lui assurait la domination des empereurs grecs, a perdu une partie de sa splendeur : cependant ils ont encore une centaine de couvents, parmi lesquels on en compte cinq destinés aux femmes. Deux de ces derniers sont situés au grand Caire, deux au vieux Caire, et le cinquième dans les environs. Celui-ci est divisé en deux parties séparées : l'une est pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les deux bâtiments sont renfermés dans la même enceinte.

Les Qobtes ne jouent qu'un bien petit rôle en Egypte; leur nation vit de son industrie. Elle a su conserver, sous les Turcs, une branche administrative dont elle ne s'est jamais départie depuis les époques les plus reculées : c'est la tenue des registres des contributions et des revenus, la connaissance exacte des propriétés ; en un mot le cadastre de toute l'Egypte. On accuse les Qobtes de n'être pas toujours stricts observateurs des règles de la probité. On a recours à eux pour le partage des successions territoriales ; ils sont les véritables notaires de l'Egypte, comme ils en sont aussi les arpenteurs.

La masse de la population égyptienne se compose d'Arabes qui appartiennent essentiellement à la contrée, et qui ne diffèrent en rien dans leurs usages de ceux des Egyptiens proprement dits. Les Arabes errants, divisés en tribus nomades, promènent leurs tentes de déserts en déserts, et n'obéissent qu'à leurs cheiks.

Lorsque l'expédition française arriva en Egypte, elle y trouva les Mameloucks en possession du pouvoir. On n'ignore pas que c'étaient des étrangers venus de la Géorgie ou de la Circassie, privés des moyens naturels de se reproduire et achetant de jeunes esclaves qu'ils dressaient aux exercices militaires, et qu'ils affranchissaient dans la suite. Aujourd'hui, les Mameloucks sont à peu près éteints en Egypte.

Parmi les étrangers qui concourent à la population de l'Egypte, on doit citer les esclaves noirs des deux sexes. Chaque année les marchés du Caire sont couverts de ces malheureux ; le nombre des femmes y surpasse celui des hommes. Ce commerce infâme est une des branches de l'industrie de la contrée. Les marchands du Caire expédient les esclaves dans les grandes villes de l'Asie, comme à Smyrne, Constantinople, etc. ; cependant il en reste beaucoup en Egypte, où on les emploie à divers travaux. Les Egyptiens prisent surtout les jeunes négresses ; un homme à son aise en achète deux, trois, jusqu'à six pour son usage personnel.

Les chrétiens ont le privilége de posséder des esclaves en Egypte, quoiqu'ils ne puissent en jouir dans les autres États turcs. Mais ce privilége est encore borné, en ce qu'il leur est défendu d'avoir des mâles à leur service ; ils peuvent tout au plus acheter de jeunes garçons, dont ils se débarrassent lorsque ceux-ci commencent à grandir ; mais on leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en acquérir ; ainsi chaque femme en possède au moins une ou deux pour le ménage.

Les Odjagly ou Ottomans domiciliés sont en petit nombre. Leurs races s'éteignent comme celle des Mameloucks, et par les mêmes raisons. On compte plusieurs familles syriennes établies pour le commerce ; elles n'entrent pas pour beaucoup dans la balance de la population.

Des tribus de Nubiens ou de Barabrah occupent plusieurs cantons de la Haute-Egypte et quelques villes voisines de la cataracte de Syène. Ces tribus sont misérables, et se composent de quelques familles seulement.

Enfin, nous citerons en dernier lieu les Francs et autres chrétiens étrangers. Les Francs ne se fixent que dans les places de grand commerce, comme Alexandrie, Rosette, Damiette et le Caire; mais cette classe étrangère est plus remarquable par l'importance de ses opérations commerciales que par son importance numérique.

Il en est de l'Egypte comme de la plupart des contrées de l'Orient ; on y trouve en quelque sorte un mélange confus d'habitants et de mœurs qui se rattachent à des origines diverses et dérivent de plusieurs causes. Dans les villes, on trouve, à quelques différences près, les mœurs des peuples orientaux. Ces différences ont été nécessitées par la nature du sol et du climat. Dans les campagnes et les déserts on reconnaîtrait l'homme des premiers âges du monde à la simplicité de ses goûts, si, par la dépravation de plusieurs de ses habitudes, il ne se rapprochait pas des siècles corrompus.

Toutes ces classes de la population parlent une langue commune, l'arabe. Les Qobtes ont généralement adopté cet idiome. Si quelques Osmanlis ont conservé l'usage de leur langue maternelle, ils s'en servent entre eux et dans leurs rapports avec les officiers du pacha qui gouverne l'Egypte au nom du Grand-Seigneur.

MŒURS ET COUTUMES.

Ce n'est pas sur la physionomie que l'on pourrait découvrir ce qui se passe dans le cœur des Egyptiens ; la figure n'est point chez eux le miroir de la pensée. Dans toutes les situations de la vie, leur extérieur présente la même uniformité. Qu'ils soient dévorés par les soucis ou les remords, ivres de bonheur, accablés d'un remords imprévu, tourmentés par la jalousie ou la haine, bouillonnants de colère ou altérés de vengeance, ils conservent dans leurs traits la même impassibilité. On pourrait assigner plusieurs causes à cette étonnante insensibilité. Le climat n'y est peut-être pas étranger ; présentant toujours le même aspect, il communique en quelque sorte aux esprits son immuable fixité ; mais les principales causes sont à coup sûr l'éducation et le dogme du fatalisme, généralement répandu parmi le peuple ; enfin, l'habitude de se voir exposés sans cesse aux caprices des tyrans qui oppriment la contrée. Chaque jour, chaque instant, voit naître de nouveaux périls, et l'imprévoyance devient pour les Egyptiens, comme pour les Orientaux en général, une sorte de refuge contre la violence. Un geste, un regard, un soupçon, est puni comme un crime : de là cette étude profonde de la dissimulation, qui devient ensuite pour eux un état habituel. Les plaintes et les cris sont superflus devant la volonté des oppresseurs ; l'Egyptien sait marcher au supplice, mourir sous le bâton et se taire. « Dieu le veut, Dieu est grand, Dieu est miséricordieux, » tels sont les seuls mots qui échappent de sa bouche à la nouvelle d'un succès inespéré, comme à celle des plus grands malheurs. L'apathie des Egyptiens fixés dans les villes forme un si grand contraste avec nos mœurs, qu'on les prendrait d'abord pour des hommes stupides et hébétés. La nonchalance accompagne leurs gestes, leurs discours, leurs moindres actions : elle se montre même dans leurs plaisirs. Etendus une partie du jour sur des coussins ou sur de simples nattes, suivant l'état de leur fortune, ils ne paraissent occupés que du soin de remplir et vider alternativement leurs pipes. Aucun soin ne paraît les occuper ; leur imagination semble engourdie comme leur corps : cet état pourrait presque se comparer à une léthargie morale ; à peine si la lec-

ture de leur sentence de mort pourrait leur arracher une exclamation.

Cependant, sous le voile de cette apparente impassibilité, se cache une imagination ardente : et il serait injuste de refuser aux Egyptiens toute sensibilité ; leur silence rend au contraire leurs sensations plus fortes en les concentrant, et communique à leur âme une sorte de vigueur qui les rend quelquefois capables des actions les plus hardies. Enfin, la réflexion gagne en profondeur ce que l'esprit perd en vivacité. Les facultés de l'attention et de la mémoire sont portées au plus haut point par ces hommes que l'on croirait tombés dans une apathie absolue.

Les sensations de ce peuple sont accommodées à ses autres habitudes ; elles consistent, outre des bains, dans des jouissances bizarres ; il faut que des serviteurs leur frottent souvent les pieds, soit avec la main, soit avec une scorie de brique lisse ; ils passent beaucoup de temps à se caresser la barbe : ce dernier usage est très ancien en Orient. On ne chatouille de la main la plante des pieds que dans la société intime de quelques parents ou amis ; les bienséances ne permettent pas cet acte étrange de volupté en public. Quant au frottement avec la scorie de brique, on ne le pratique qu'au sortir du bain ; et c'est tout ensemble une sensation voluptueuse et un acte de propreté.

Des sensations de ce genre sembleraient bien insipides à un Européen ; mais elles suffisent à la mollesse et à l'insouciance de l'Egyptien : il les savoure au milieu des parfums et d'une fumée odoriférante ; il peut se les procurer partout, puisqu'elles dépendent de sa volonté. Si l'on ajoute à ce court exposé les plaisirs du harem, de la musique et du chant, ainsi que l'usage qu'ils ont de dire ou d'écouter des contes, ce qui occupe une grande partie de leurs soirées, on aura une idée à peu près complète de la vie des Egyptiens.

Tout, chez ce peuple, porte l'empreinte d'un contraste frappant avec les habitants des contrées européennes ; cette différence est l'ouvrage du climat, des institutions civiles et des préjugés religieux. L'absence des lois paralyse l'industrie, comme l'excessive chaleur nuit à l'exercice des facultés physiques.

Toutes les branches de l'industrie sont également en proie à l'arbitraire ; cependant le commerce se soutient, non qu'il soit encouragé par le gouvernement, mais parce que la position de l'Egypte et la richesse de ses productions lui fournissent un aliment intarissable.

La classe indigente a des mœurs moins efféminées que la classe aisée : le malheureux, dont l'existence journalière est le fruit d'un travail assidu, est actif et même infatigable par nécessité.

Le *fellah*, ou cultivateur, brave les rayons d'un ciel brûlant pour ensemencer la terre qui doit fournir aux besoins de sa famille. Un Européen qui a vu sur leurs divans les riches égyptiens plongés dans la mollesse, craignant pour ainsi dire de se fatiguer en faisant un signe à leurs esclaves, voit avec étonnement, dans les exercices militaires des Mamelouks, le *sâys*, ou valet d'écurie, courir devant le cheval de son maître, et suivre tous les mouvements pendant plusieurs heures, sans donner le moindre signe de malaise ou de lassitude, tandis qu'un soleil ardent frappe d'aplomb sur son corps à demi nu. Ces domestiques sont pris pour l'ordinaire dans la classe des fellah.

Qu'un Européen vante à un habitant du Caire les délices de la promenade et la beauté des lieux qui y sont consacrés en Europe ; celui-ci a peine à concevoir comment un exercice aussi fatigant peut avoir des charmes pour l'homme riche. En Egypte, il est ennemi de tout mouvement.

Les paysans sont doués, en général, d'une bonne santé ; leurs traits sont prononcés, et contrastent avec l'avilissement dans lequel cette race est tombée. Ces hommes, que l'on désigne sous le nom de *fellah*, sont endurcis à toutes les fatigues ; on les voit coucher à midi sur une terre brûlante, et dormir ainsi plusieurs heures de suite, exposés à toute l'ardeur du soleil : il n'en faudrait pas davantage pour tuer un Européen ; mais telle est la force de l'habitude, que les fellah n'en ressentent aucune incommodité. La transpiration est presque insensible chez eux. Cette classe n'a pour elle que la force physique ; pour le reste, elle est peut-être la plus malheureuse de l'Egypte.

Les riches et les habitants des villes sont loin d'avoir une constitution aussi robuste que les *fellah ;* on remarque chez eux une espèce de faiblesse et de délabrement, qui se déclare dès le bas âge. Les enfants des deux sexes sont d'une complexion délicate ; devenus grands, ils conservent la même apparence : on les prendrait d'abord pour des hommes valétudinaires. Les Egyptiens riches sont fort sujets surtout aux maux de dents ; il est rare d'en trouver quelques-uns qui aient la bouche saine, bien qu'ils prennent toutes les précautions imaginables pour la maintenir telle. Ils se la nettoient deux fois par jour avec une sorte d'eau savonneuse, et ne manquent jamais de répéter la même cérémonie après avoir mangé la moindre chose.

Les Egyptiens se distinguent par leur respect pour les vieillards. L'amour filial est aussi l'une des principales vertus de ce peuple ; les jeunes gens ont pour leur père une vénération religieuse ; ils n'osent pas fumer devant eux.

Mahomet a recommandé les ablutions fréquentes, et cette pratique est devenue l'un des principaux devoirs du culte que ce législateur a institué ; dans les pays chauds, les ablutions sont indispensables à la propreté, et même nécessaires à la santé.

Les mosquées offrent un assemblage monstrueux d'individus livrés aux cho es les plus contraires à la majesté du lieu, et quelquefois même à des occupations dégoûtantes. Là se voient pêle-mêle des dévots en prières, des malheureux qui détruisent leur vermine, des oisifs qui dorment, des artisans qui se livrent à leurs travaux : ces abus sont tolérés, et l'Egypte n'est pas la seule région mahométane où ils soient consacrés par l'usage.

S'il est vrai que l'Egypte antique ait inspiré au prophète Orphée les premières idées de l'harmonie musicale, l'Egypte moderne est bien déchue sous ce rapport comme sous tous les autres. La musique n'est plus dans cette contrée qu'une barytonie bruyante dont l'éclat disgracieux révolte le bon goût et blesse l'oreille. Cette musique, toute vicieuse qu'elle paraît, a cependant la puissance de charmer le beau sexe égyptien, qui en même temps méprise souverainement la musique européenne. Les Français de l'expédition voyaient souvent des femmes se pâmer de plaisir en entendant la voix rauque des chanteurs arabes, qui sont d'ailleurs estropiés pour la plupart et d'un extérieur dégoûtant. Ils accompagnent leurs chants d'un ou deux instruments aigres et sans accord entre eux. Mais les musiciennes par excellence sont les *almeh ;* celles-là ont le privilége exclusif de faire les délices des Egyptiens. Du reste, les almeh ou almés ont aussi la voix fausse et désagréable : il faut être Egyptien pour y trouver quelque chose de mélodieux. Ces femmes, qui appartiennent ordinairement aux classes du peuple, sont réputées poètes et inspiratrices.

Une des choses qui frappent le plus un Européen, en parcourant les rues du Caire, c'est de voir des enfants couverts de haillons et de poussière raisonner entre eux avec beaucoup de sang-froid, de gravité et d'importance. Il n'est pas moins étrange pour lui de voir les gens du peuple se quereller avec véhémence, s'accabler réciproquement d'injures et pousser des cris violents, se menacer et même se toucher légèrement avec le bâton, puis se séparer sans en venir à d'autres voies de fait ; il est rare que leurs disputes aient un résultat sérieux.

On remarque dans les ateliers l'adresse avec laquelle les ouvriers se servent de l'orteil du pied pour accélérer leurs travaux : leurs mains auraient peine à



Il marcha ensuite sur le Caire, et aperçut, le 22 juillet, les Pyramides.

exécuter les mêmes mouvements avec plus de justesse et de célérité.

On peut citer, sous le rapport de l'adresse, l'habileté des barbiers égyptiens. Ils sont peut-être les premiers du monde dans leur profession ; cependant, leurs manières sont gênantes quand on n'y est pas accoutumé. Ils excellent surtout dans l'art de raser la tête.

Il est un goût inné chez les femmes égyptiennes, et qui, étant indépendant de l'inégalité des rangs, semble rapprocher toutes les conditions; il est, pour ainsi dire, le seul point de ressemblance qui lie entre elles toutes les classes; c'est la coquetterie, j'entends l'amour de la parure. Bien des femmes, en Egypte, portent sur elles toute la fortune de leurs maris ; et il n'est pas rare de voir l'épouse d'un simple artisan parée de bijoux précieux dont s'enorgueilliraient nos plus grandes dames d'Europe. Telle femme a des diamants, qui manque souvent de pain.

On sait combien la vie d'une dame de harem est oisive et monotone ; couchée tout le jour sur un divan, ou bien assise, les jambes croisées, sur des coussins moelleux, et entourée d'une foule d'esclaves occupés à prévenir ses volontés ou à lui épargner le moindre mouvement, elle acquiert bientôt un embonpoint incommode. Cet embonpoint passe aux yeux des Turcs pour l'une des principales conditions de la beauté; mais peut-être ne flatte-t-il autant leur goût que parce qu'il est ordinaire à toutes les femmes élevées dans l'aisance. Du reste, leur peau est d'une extrême blancheur; elles ont, pour la plupart, de très beaux yeux ; leurs traits sont généralement réguliers, mais l'immobilité de leur physionomie leur donne peu d'expression ; leur maintien décèle l'indolence ; leur esprit est sans culture.

Dans les conditions inférieures, les femmes s'occupent du ménage ; les douceurs de l'oisiveté ne sont pas faites pour elles. On les voit dans les campagnes partager les travaux de leurs maris, contribuer du moins à les rendre moins pénibles : aussi jouissent-elles de tous les avantages physiques qui résultent d'un exercice régulier; leur corps est vigoureux sans être surchargé d'embonpoint; leurs mouvements sont faciles; leur démarche est aussi aisée que celle des femmes du bon ton paraît pesante. Simples dans leurs vêtements, on remarque encore, à travers la médiocrité de leur parure, un désir de briller parmi leurs compagnes, soit en couvrant leurs doigts de larges anneaux d'argent comme les sâys, soit en ornant les tresses de leurs cheveux de quelques pièces de monnaie.

C'est une coutume générale parmi les femmes chrétiennes ou musulmanes de se noircir le bord des paupières avec l'espèce de collyre qu'elles appellent *kohel*, et de se rougir les ongles avec le *henné ;* on sent com-



Les Pyramides.

bien cette couleur sombre, ainsi appliquée au-dessus des yeux, doit donner de rudesse au visage. Du reste, on ne peut en juger que dans l'intimité, à moins que des circonstances extraordinaires ne viennent au secours de la curiosité ; car les femmes de toutes les conditions ne sortent jamais sans avoir le visage couvert du *borqo'*, voile formé d'une pièce de mousseline, lequel s'applique sur le nez et la bouche, gêne la respiration et doit être fort incommode. Les femmes mariées ont, en outre, le front ceint d'un bandeau d'étoffe noire qui laisse entre le borqo' et lui un léger intervalle pour les yeux ; celles qui ne le sont point encore le portent blanc ainsi que le voile, qui est toujours de la même couleur pour les unes et les autres.

Les hommes, excepté pour quelques parents très proches, ne pénètrent jamais dans l'appartement des femmes. La partie supérieure de la maison leur est consacrée. Ces usages sont communs aux Turcs et aux autres nations musulmanes.

Les femmes se marient à douze ans; il est rare qu'elles restent jusqu'à l'âge de dix-sept ans sans époux : on prétend même qu'elles sont nubiles à dix ou onze ans. Ce fait est peut-être un peu hasardé ; cependant on cite plusieurs exemples qui ne laisseraient aucun doute à cet égard. Il arrive que les jeunes filles d'un tempérament précoce sont unies à leurs époux à neuf ou dix ans : néanmoins les femmes sont toujours consultées dans cette occasion ; et le mariage ne se consomme que lorsqu'elles déclarent que la jeune épouse est nubile.

Une Egyptienne devenue mère n'a plus d'autre pensée que le soin de son enfant ; il fixe uniquement son attention et concentre toutes ses affections. A peine délivrée du fardeau dont elle fut si fière pendant neuf mois, qu'elle oublie les douleurs de l'enfantement ; cet être faible et cher l'a dédommagée de ses longues souffrances. Qu'il est doux pour elle de remplir les devoirs de la nature ! L'enfant qui lui doit le bienfait de l'existence ne sera point livré aux soins d'une étrangère ; sa mère est avide de ses premières caresses, elle le nourrit de son lait, et ne s'effraie pas des fatigues que lui prépare son nouveau-né : elle est résolue de les supporter avec joie en bravant les grands périls, plutôt que d'entendre son enfant prodiguer à une autre le nom qui doit faire son bonheur et sa gloire, ce nom de mère dont elle est si jalouse et si orgueilleuse.

Le mariage est en Egypte un acte de convention privée ; il n'a besoin ni du sceau de la religion, ni de la sanction de la loi ; il consiste uniquement dans la volonté expresse des parties contractantes ; leur mutuel consentement suffit pour légitimer l'hyménée. La femme donne son consentement elle-même ou agit par procureur. Dans ce dernier cas, la personne qui

la représente va trouver le futur époux, convient de la dot, et lui dit en présence des deux témoins : « Je t'épouse ; » et l'autre répond : « Je te reçois. » Le mariage est conclu sans autre formalité. La nouvelle mariée n'apporte point de dot à son époux. Quelquefois elle reçoit de son père un présent ; mais ce don est purement gratuit ; elle n'a pas le droit de l'exiger. Il arrive souvent que les femmes n'ont pour dot que ce que leur donne leur mari. La loi oblige celui-ci à en chercher une ; elle varie selon les sectes.

Les musulmans peuvent avoir jusqu'à quatre femmes légitimes et autant d'esclaves qu'ils peuvent en nourrir ; cependant l'obligation de les maintenir toutes dans un état convenable, ainsi que l'amour de la paix domestique, porte les Egyptiens de toutes les classes à n'user que très sobrement de la latitude qui leur est accordée par la loi. Les grands personnages surtout n'ont, pour la plupart, qu'une épouse légitime Le désir d'avoir des enfants ou les avantages d'une alliance distinguée peuvent seuls les déterminer à en prendre une seconde. Celui qui en a plusieurs est obligé de coucher alternativement dans l'appartement de chacune d'elles. S'il agissait d'une manière différente, sa conduite serait blâmée hautement ; la prédilection pour une femme au détriment des autres passerait pour une injustice, que ne se permettent pas les hommes jaloux de leur tranquillité domestique et qui se piquent de quelque sentiment de délicatesse.

Lors du mariage, les hommes sont invités dans la maison du mari ; les femmes, chez la mère de l'épouse. Celle-ci passe une journée au bain ; elle s'y rend accompagnée de ses parentes et de ses amies ; un grand voile l'enveloppe tout entière, et sa tête est ornée d'une couronne. Elle marche sous un dais que précède une troupe de musiciens et d'a'lmeh. Le son des instruments, les chants d'hymen, les cris de joie des femmes qui forment le cortége, rendent cette marche aussi bruyante qu'animée. Enfin, l'on arrive dans la salle du bain : c'est là que la nouvelle mariée va étaler tout le luxe de la parure ; les cassolettes sont remplies de parfums exquis ; on prodigue les essences précieuses ; les compagnes de l'épouse se parent aussi de leurs plus beaux atours. Le jour s'écoule dans le jeu et dans les plaisirs. Les esclaves ou les femmes du bain apportent le café, des sorbets, des confitures, des pâtisseries. On reconduit ensuite la mariée à la maison de son père, en observant le même cérémonial.

Le mari, de son côté, ne manque pas de se rendre au bain public (c'est un usage auquel les hommes riches se conforment presque toujours, lors même qu'ils ont des bains chez eux). Il avertit le maître du bain la veille du jour où il doit s'y rendre : on s'empresse de le disposer d'une manière convenable ; on l'orne de fleurs pour les femmes ; pour les hommes, on se contente d'y brûler des parfums. Cependant le futur époux a invité quinze ou vingt amis qui l'accompagnent ; ils entrent dans la salle du bain, et l'on n'y admet plus personne.

Enfin, arrive le grand jour où la mariée doit entrer dans l'habitation de son époux : le père ou un ami de celui-ci vient la prendre chez elle ; un cortége aussi brillant que celui qui l'accompagnait au bain la suit encore ; elle sort sous un dais, et toujours couverte d'un voile impénétrable. Des esclaves portent devant elle ses bijoux et ses vêtements dans des corbeilles élégamment ornées. Mais elle ne se rend pas directement chez son mari ; elle fait de longs détours, pour que la pompe soit plus éclatante ; et lorsqu'elle entre sous le toit conjugal, son arrivée est célébrée par un festin somptueux dans l'appartement des femmes. Le mari n'est pas du nombre des convives. Il se rend le soir à la mosquée pour la prière ; ses parents et ses amis l'accompagnent, et des chœurs de musiciens le précèdent. A son retour chez lui, on sert le café et les sorbets : il entre dans l'appartement de la mariée ; les femmes se retirent, il n'y reste que la sage-femme et la baigneuse. Il approche de son épouse toujours voilée ; il invoque le nom du Dieu de Mahomet, et, le cœur palpitant de crainte et d'espérance, il lui découvre le visage. Alors les deux femmes étrangères quittent la chambre à leur tour : l'épouse, restée seule avec son époux, lui présente du miel, des confitures, ou quelque autre mets de ce genre, emblème ingénieux de la douceur et des égards qu'ils se doivent l'un à l'autre, et qui sont les plus purs garants de la félicité domestique.

Les lois musulmanes ont rendu le divorce très facile. Un homme se borne à dire à sa femme : *Je te répudie*, et la séparation est prononcée, sans que le qâdy ait besoin d'y intervenir ou d'en connaître les motifs La femme alors reçoit le dernier tiers de sa dot, emporte ses bijoux et ses effets, et se retire. Mahomet a fixé le mode de divorce de la manière suivante : « Le mari qui voudra répudier sa femme aura un délai de quatre mois. Les femmes répudiées laisseront écouler un délai de trois mois avant de se remarier. La répudiation n'aura lieu que deux fois. Celui qui répudiera une femme trois fois ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre qui l'aura répudiée. Le mari ne peut rien retenir de la dot de celle qu'il aura répudiée. Celui qui répudiera une femme dotée, avant d'avoir eu commerce avec elle, lui laissera la moitié de la dot convenue. »

La frugalité est la vertu des gens de l'Egypte. Si dans les villes on trouve des hommes riches qui s'abandonnent à l'intempérance, ou qui abusent des aliments les plus simples et en consomment en trop grande quantité, les classes laborieuses, de même que les paysans, sont excessivement sobres : ils ne prennent de nourriture qu'autant qu'il leur en faut pour se soutenir, et cette nourriture est si mauvaise, que l'on a peine à concevoir comment elle peut leur suffire, et comment ils peuvent se livrer aux travaux les plus pénibles.

Les Egyptiens aiment par-dessus tout la chair de mouton ; mais pour le peuple c'est un régal qu'il ne peut se procurer que les jours de grande solennité ; tout le reste de l'année, il vit de légumes verts, de poissons salés, de racines et de graines diverses, comme pois-chiches, fèves de marais, etc. Par goût ou peut-être par économie, les paysans et le petit peuple abandonnent aux riches l'usage du pain, qu'ils regardent comme un objet de luxe, pour se nourrir plus particulièrement des productions végétales que chaque saison procure. Ils y suppléent par des racines et des carottes.

Les dattes fraîches sont d'un très grand secours pour le peuple, et surtout pour l'habitant des campagnes. Les Arabes n'ont presque pas d'autres aliments. Dans la Haute-Egypte on trouve des villages entiers où l'on ne se nourrit que de dattes pendant dix mois de l'année.

Les fellah regardent la graisse des animaux comme le manger le plus délicat ; mais leur pauvreté ne leur permet pas de s'en rassasier souvent. Les Qobtes font une consommation excessive d'huile d'olive ; ils en mettent partout, et vont jusqu'à en arroser leur pain : cet abus est la cause de plusieurs maladies auxquelles ils sont particulièrement sujets. Mais tous les Egyptiens, en général, mâchent avec délices la graine de pavot et d'autres semences émulsives. Leurs boissons consistent en sorbets, et en une espèce de liqueur dans laquelle l'opium est employé comme principal ingrédient ; les riches s'enivrent avec ce dernier breuvage ; les pauvres ne boivent, pour la plupart, que de l'eau pure ou de mauvais sorbets. La loi musulmane prohibe le vin, comme tout le monde le sait, pour prévenir l'ivresse : les musulmans de bonne foi se conforment à ce précepte ; mais les grands, les marchands et les soldats l'enfreignent souvent en cachette.

Les habits des Egyptiens ne sont point comme les nôtres assujétis aux caprices des modes : leur forme ne varie jamais, les couleurs les plus vives sont toujours les plus estimées. L'ampleur est la qualité distinctive des vêtements orientaux.

La vie d'un Egyptien aisé se partage entre la prière, le bain, le plaisir des sens, la paresse, l'usage de la

pipe et du café. Il serait presque permis de dire que la nation entière passe son temps à fumer. Les riches n'emploient que les tabacs de Lataqyeh, dont la consommation est énorme en Egypte. Les pauvres se contentent du tabac du pays qui n'a pas la même saveur, mais qu'on se procure à bien meilleur compte. Le café se prend dans de petites tasses et sans sucre; on voit des individus qui en boivent jusqu'à vingt tasses par jour.

Les gens du peuple composent, avec le suc d'une espèce de chanvre qu'ils appellent *hachych*, un opiat narcotique dont ils s'abreuvent avec délices : cette liqueur occasionne une ivresse ou plutôt une sorte de léthargie.

Les harems sont des asiles sacrés, et les maris seuls ont le droit d'y entrer librement. Les portes de ce lieu défendu ne s'ouvrent jamais pour d'autres hommes, si ce n'est pour le médecin et l'écrivain ou espèce de secrétaire qu'emploient ordinairement les femmes d'un rang élevé. Les médecins ne sont appelés que dans les cas urgents, et ne peuvent d'ailleurs voir leurs malades qu'en présence des femmes esclaves et des eunuques. Dans ce cas même, les femmes ne quittent point leur voile. Pour l'écrivain, il n'entre jamais dans l'appartement occupé par la maîtresse, il se tient dans une salle voisine; une porte de communication est ouverte, et il écrit d'après les ordres qu'il reçoit. Dans bien des maisons il y a un appartement au-dessous du quartier des femmes, et c'est l'intendante, femme ordinairement libre, qui lui dicte les volontés de la maîtresse.

Ces usages sont rigoureusement observés dans toutes les familles de distinction, où l'on se pique d'une grande décence. On regarde même comme inconvenante toute question sur les femmes, quel que soit le sentiment qui la dicte. Un homme, par exemple, ne se permet jamais de demander à un autre des nouvelles de sa femme, à moins qu'il ne règne une très grande intimité entre eux; dans ce cas encore, il emploie une locution consacrée par l'usage, dont le sens est : « Que fait la famille? comment se portent les gens qui sont en haut? » Les bienséances ne permettent pas non plus qu'on introduise souvent les a'lmeh dans les maisons rigoureusement attachées à l'étiquette et aux mœurs; elles n'y paraissent que les jours de grande réjouissance, et l'on ne souffre jamais que leurs chansons ou leurs danses aient quelque chose d'immodeste ou de licencieux. Les danses des *ghaouâzy*, que l'on voit dans les rues du Caire, en sont sévèrement exclues.

Les Egyptiennes sortent rarement, et choisissent de préférence l'entrée de la nuit pour leurs petites courses. Dans les voyages, des espèces de berceaux les reçoivent sur des chameaux. Elles ne se promènent pas non plus dans leurs jardins, qui la plupart manquent d'allées. Elles passent des journées entières assises sur leurs divans : les unes s'amusent à filer au fuseau de la soie de Brousse ou du coton des Indes, d'autres brodent des mouchoirs ou les châles de la ceinture de leurs maris. Les femmes esclaves ont les cheveux relevés sur la tête, et au lieu d'un grand voile, une simple pièce de toile ou de coton, dont elles se couvrent le visage en présence des hommes. Les femmes du peuple, obligées à des travaux extérieurs, éprouvent moins de gêne. En général les Egyptiennes aiment à fumer la pipe; mais ce goût est moins commun chez les femmes du premier rang. Elles aiment aussi beaucoup le bain, et les femmes riches ont toutes une salle de bain chez elles.

On observe strictement le cérémonial dû au rang et à la fortune. L'inférieur baise la main de son supérieur ou même le bas de sa robe, s'il y a une grande distance entre eux. On se contente de porter la main droite à la poitrine pour assurer un égal de l'amitié qu'on a pour lui, et cette main, posée sur la tête, exprime aux grands seigneurs la soumission de leurs administrés. Les enfants ont aussi un grand respect pour leurs pères et mères. Tous les matins, ils viennent baiser la main à leur mère, et restent quelques instants debout devant elle les bras croisés sur la poitrine; ils descendent ensuite chez leur père pour lui rendre les mêmes hommages. Celui-ci ne les admet pas à sa table, à moins que ce ne soit un jour de fête de famille.

Un mari ne monte jamais à l'appartement de sa femme sans se faire annoncer par un eunuque ou par une esclave. La femme a soin de lui cacher ses esclaves, dont la beauté pourrait le séduire; cependant, s'il en aperçoit une qui lui plaise et qu'il témoigne le désir d'être seul avec elle, sa femme d'ordinaire a assez de complaisance pour se retirer. Du reste, en Egypte, les hommes ne couchent jamais avec leurs femmes. Les riches ont des appartements séparés, et les pauvres choisissent les deux coins opposés de leurs habitations. Le lit est un tapis étendu sur le plancher avec de gros coussins, une couverture et un moustiquière en soie ou en mousseline, pour se garantir des cousins.

Les pauvres ne se donnent pas autant de peine, ils s'étendent sur une natte de feuilles de palmier et dorment avec leurs vêtements. Dans les deux classes on ne change guère de linge de corps, ce qui contribue à faire développer la vermine. Pour éveiller un homme aisé, une esclave vient à petit bruit lui caresser la plante des pieds avec la main, jusqu'à ce que le chatouillement l'ait arraché doucement au sommeil.

L'Egyptien est naturellement timide, il fuit le danger autant que possible; mais s'il s'y trouve jeté malgré sa prévoyance, rien n'égale son sang-froid et sa résignation. La base de son caractère est l'amour de l'argent, malgré la paresse et l'indifférence qui en sont les attributs.

Les jeux des Orientaux sont généralement en harmonie avec la gravité de leur caractère. On y reconnaît le goût d'un peuple penseur qui se plaît à méditer au milieu même de ses divertissements. Le trictrac, le jeu de dames, et les échecs, sont les jeux favoris des Egyptiens. Ils aiment aussi l'exercice au djeryd, qui consiste à lancer à cheval un bâton horizontalement contre son adversaire; l'adresse consiste à éviter le bâton et même à le recevoir dans la main : ce jeu rappelle les bâtonistes de Normandie et de Bretagne.

Bien que la loi ordonne qu'une femme surprise en adultère soit lapidée, comme il faut quatre témoins oculaires qui déposent du fait, le mari parvient rarement à obtenir la preuve de son accusation, qui, non prouvée, lui attirerait d'ailleurs cent coups de fouet. S'il poignardait sa femme, ce meurtre encourrait la peine de mort; il ne peut que la répudier ou s'adresser au qâdi. S'il trouvait un esclave dans les bras de sa compagne, il n'aurait que le droit de le châtier ou de le vendre. Le viol est puni de cent coups de fouet; il faut aussi quatre témoins pour le prouver. Quoique la prostitution soit un crime, la loi n'inflige aucune peine temporelle aux femmes qui s'y livrent, et qui sont très nombreuses en Egypte, surtout dans la ville du Caire, où elles paient un droit au gouvernement. Mahomet n'a point assujéti les hommes qui ont commerce avec les prostituées à des corrections civiles, mais il les menace du feu après leur mort.

Le vol est sévèrement puni. L'homme convaincu d'escroquerie avec effraction dans un magasin, dans l'intérieur d'une maison ou d'une enceinte quelconque, a la main coupée; mais s'il a volé sur un individu ou sur l'étalage d'une boutique, en un mot hors d'un lieu muré, la loi le condamne seulement à la restitution et à la bastonnade. En cas de récidive, si le voleur a perdu déjà la main droite, on lui coupe la main gauche. Il faut deux témoins oculaires pour prouver un vol; la déposition des femmes n'est point admise. Le meurtre est ordinairement puni par le meurtre, à moins que les parents du mort ne se contentent d'une amende. La peine du talion s'applique à celui qui blesse son semblable; on rend âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, dent pour dent; on peut aussi se contenter d'une amende. Il n'est point d'asile sacré pour un

assassin. On le poursuit partout, jusque dans les mosquées et les harems; cependant l'homme généreux qui le dérobe à la première fureur de la famille outragée fait une action louable; mais si on persiste à demander sa tête, il est contraint de le livrer.

Après ces détails sur les mœurs et usages des Egyptiens, nous ferons connaître quelques traits concernant les principales villes, en commençant par celle du Caire, capitale sur laquelle M. Jomard a donné un mémoire fort étendu et fort curieux.

Le Caire, principale ville d'Egypte, est situé entre la Haute et Basse-Egypte, par 30° 2' 21" latitude nord, 28° 58' 30" longitude est. La ville est à environ huit cents mètres ou quatre cents toises du Nil, sur la rive droite. Avant d'y arriver on rencontre, en venant du nord, la petite ville de Boulacq, et en venant du midi, celle du vieux Caire; elles lui servent de ports. Aussi les marchandises doivent être portées du Nil au Caire à dos d'homme ou à dos de chameau. Cette ville est bâtie au pied et sur les derniers mamelons de la chaîne de Gebel-Moqattam, et va toujours en s'élevant jusqu'à la grande citadelle placée au sud-est, un peu inférieure elle-même au plateau de la montagne. Le climat du Caire est peu variable; l'hiver s'y fait sentir; les pluies y sont rares; la température moyenne est d'environ 18° Réaumur; il n'y a point de vent dominant; la neige y est inconnue; la rosée est très abondante le soir et le matin, ainsi que dans tout le reste de l'Egypte. Le contour de la ville proprement dite est d'environ vingt-quatre mille mètres, c'est-à-dire à peu près celui de Paris.

La distribution intérieure du Caire ne ressemble point à celle des villes d'Europe: non-seulement ses rues et ses places publiques sont extrêmement irrégulières; mais la ville est presque entièrement composée, sauf plusieurs grandes communications, de rues très courtes et d'embranchements en zig-zag aboutissant à des impasses innombrables. Chacune de ces ramifications est fermée par une porte, que les habitants ouvrent quand il leur plaît. On a fait ces rues très étroites exprès à cause de la chaleur: leur largeur varie de quinze à cinq pieds; il en est même de deux pieds seulement. Souvent les balcons de deux maisons se touchent, et plusieurs rues sont même couvertes par le haut, afin que les rayons du soleil n'y pénètrent point; la lumière de reflet est la seule qui les éclaire.

Les quartiers sont au nombre de cinquante-trois, dont une vingtaine de principaux. Les rues même les plus longues, au lieu de porter un nom unique, changent de dénomination à chaque instant. Les soixante et onze portes du Caire en comprennent plusieurs intérieures. Les grands et les cheiks ont des jardins attenants à la ville; c'est dans l'un de ces jardins que se réunissaient les membres de l'Institut et de la commission des sciences et des arts pendant le cours de l'expédition. Il y a aussi plusieurs beaux jardins au dedans même de la ville; mais il ne faut chercher ni allées, ni promenades, ni gazons: ce sont des bosquets touffus, des massifs d'orangers et de citronniers et des berceaux de vignes; l'acacia-lebbeck et le figuier-sycomore, les plus grands arbres de l'Egypte, y sont placés confusément à côté du dattier à la tige élancée, du mûrier, du grenadier, du myrte et du bananier à la feuille gigantesque et au fruit délicat. Si l'on ne s'y promène pas, en revanche on y repose dans des kiosques couverts de treillages, on y fume des tabacs aromatisés, et l'on y respire un air embaumé des plus doux parfums.

Il existe plusieurs cimetières à l'intérieur de la ville; mais les grandes enceintes de tombeaux sont à l'extérieur. Les deux plus célèbres par leur étendue et leur magnificence sont situées au sud et à l'est. On les appelle *villes des tombeaux;* leur étendue équivaut à un quart de la ville de Caire. Il y a dans le Caire des marchés périodiques et permanents, au nombre total de cinquante-six.

La plupart des maisons du Caire ont deux ou trois étages; on en trouve aussi de quatre étages dans les quartiers les plus populeux. Elles sont bâties en briques et d'une couleur sombre à l'extérieur; au-dedans les murailles sont souvent enduites d'une belle couche de gypse d'un blanc éclatant, ou bien blanchies à la chaux. Les balcons, les fenêtres et tous les jours sont fermés par des grillages très serrés en boiseries, qui laissent entrer peu de lumière et maintiennent la fraîcheur. Le château occupe l'angle sud-est de la ville; il est formé de trois enceintes, toutes garnies de tours crénelées. La citadelle est la résidence du pacha. Le palais, ou plutôt la belle mosquée, qu'on appelle communément *divan de Joseph*, est abandonnée; mais on admire encore ses grandes et belles colonnes de granit, au nombre de trente-deux, provenant des ruines de Memphis. Le puits de Joseph sert toujours à sa destination; sa profondeur est de trois cents pieds. Le fond est de niveau avec le Nil.

La population du Caire au temps de l'expédition française fut évaluée à deux cent soixante-trois mille habitants, que M. Jomard répartit sous le rapport des professions.

Le Caire commerce avec l'Afrique, avec l'Asie et avec l'Europe. Plusieurs des rues portent les noms des marchandises qui s'y débitent. Il y a un quartier pour la vente des deux sexes. Il existe aussi un assez grand commerce d'or et d'argent monnayé qui est dans les mains des Juifs.

Le Caire, bâti par Gouhar, vers l'an 970 de Jésus-Christ, sous le premier des califes fatimites, et conquise par le sultan Sélim en 1517, fut prise par les Français en 1798, et soumise à leurs armes pendant trois années et demie. A la retraite de l'armée, la guerre civile et la guerre étrangère désolèrent de nouveau le Caire et tout le pays. Cependant, les germes de civilisation déposés sur ce sol fertile au temps de l'expédition française n'étaient point destinés à périr, et dès que le pacha d'Egypte a pu secouer le joug de la Turquie, surtout depuis 1815, une sorte de révolution intellectuelle semble s'être opérée dans cet antique berceau des sciences. Plusieurs des institutions françaises y ont pris racine, notamment les imprimeries, une école de médecine et l'école polytechnique.

La danse des almés, récréation des harems, est un des amusements du peuple, qui se complaît à ce spectacle tout lascif. Les almés, espèces de courtisanes, dansent au son des instruments accompagnés de chant. Le caractère de ces danses consiste dans des mouvements continuels des reins; la danseuse, les mains garnies de castagnettes, fait toutes sortes de gestes amoureux. S'il y en a deux ensemble, l'une d'elle représente l'amoureux, et toutes deux cherchent à l'envi les attitudes et les gestes les plus licencieux. Leur robe fendue laisse voir toute la gorge; la tête est coiffée d'un turban; les cils et le tour des yeux sont noircis fortement; les doigts et les ongles sont rougis par le henneh; une ceinture environne les reins. Au Caire, ainsi que dans les autres villes de l'Egypte, l'usage parmi le peuple est encore, le lendemain de la noce, de montrer la chemise de la mariée et d'exposer ainsi à une fenêtre les preuves de sa virginité, preuves sans lesquelles le mari peut sur-le-champ répudier sa femme. On le complimente à la vue des tâches de la tunique. Dans les rues on rencontre souvent des espèces de fous, appelés *santons*, à qui tout est permis, même le viol, et pour qui le peuple est pénétré d'un respect aveugle et superstitieux. Un jour un santon apercevant une femme jeune et belle, car elle avait levé pour lui son voile, la saisit, la renversa dans la rue, et accomplit devant tout le monde l'œuvre de la copulation, aidé même par une autre femme qui couvrit de son voile le bienheureux couple en haranguant la foule et prédisant un nouveau saint; après quoi elle mena le santon chez elle et lui donna des habits, car il était tout nu; mais celui-ci les distribua aux pauvres. Enfin, M. Jomard fait la remarque que les cris

de la douleur chez les femmes du Caire sont entièrement semblables pour le ton à nos cris de joie, et que dans les enterrements on dirait que leurs chants sont faits exprès pour égayer et divertir les passants.

C'est au vieux Caire que se font les chargements pour la Haute-Egypte. Cette ville, dépendante du Caire, a près ded ix mille habitants, dont six cents chrétiens, qui possèdent plusieurs couvents. Dans le voisinage et dans le Nil même, est l'île de Roudah, qui renferme des promenades et des jardins délicieux. En face du vieux Caire, et de l'autre côté du fleuve est située la petite ville de Gizeh, fortifiée du côté de l'ouest ou vers les Pyramides, debout dans une plaine dont Gizeh occupe une extrémité. Une autre ville plus importante que celle-ci est Boulaq, séparée du vieux Caire par une plaine de douze cents mètres de largeur et par des jardins; elle réunit vingt-quatre mille habitants; c'est là que s'arrêtent les barques portant les productions du Delta et les navires chargés des marchandises d'Europe et de tout l'Occident. Ce port est pour la Basse-Egypte ce qu'est celui du vieux Caire pour la Haute-Egypte. Le désert, et par conséquent l'empire des Bédouins, commence au pied de la citadelle du Caire, du côté du Moqatam.

D'Alexandrie on se rend à Aboukir, et l'on arrive à l'embouchure du Nil pour entrer par le *boghàz*, mot turc qui signifie *gosier*. C'est un goulet très étroit, ouvert par le courant dans les bancs de sable formés à l'embouchure du Nil, et qui sont le résultat des dépôts du fleuve lorsqu'il prend sa vitesse en arrivant à la mer. Rien n'est plus variable que ce passage. Les bancs de sable dans lesquels il est pratiqué sont continuellement remués par les vagues de la mer; et lorsque les vents de l'ouest et du nord soufflent avec quelque violence, les eaux du fleuve sont en quelque sorte repoussées vers leur source, et le courant s'établit partout où elles éprouvent le moins de résistance.

A trois quarts de lieue environ de l'embouchure du Nil, les eaux ont une couleur verte très prononcée, et l'on aperçoit même distinctement la ligne de démarcation entre le vert du fleuve et la couleur bleue de la mer. A mesure que l'on approche davantage du boghâz, la teinte verte se change en une teinte jaune, due à la couleur des sables que le Nil dépose à son embouchure, et aussi au limon suspendu dans les eaux du fleuve. Le passage du boghâz offre un spectacle vraiment effrayant lorsque la mer est agitée; les dunes de sable qui bordent le débouché du fleuve sont aussi mobiles que les vagues elles-mêmes; et ce n'est qu'avec un pilote très expérimenté que l'on peut espérer d'échapper au naufrage.

Lorsque l'on est entré dans le fleuve, on laisse derrière soi les tempêtes et la mer agitée; on n'entend plus le bruit des vagues qui venaient se briser sourdement contre les bancs de sable et le rivage : on jouit du calme le plus profond. On parcourt des yeux, avec un charme inexprimable, les bords si vantés du Nil, et on ne trouve rien d'exagéré dans les récits des voyageurs qui ont vu ces parages. Après avoir dépassé les débris d'un vieux fort abandonné qui servait autrefois à garder l'entrée du Nil, et qui plus tard, réparé et occupé par des invalides français, devait faire une défense héroïque, on laisse à gauche une île assez grande, couverte de verdure, et offrant la plus belle végétation. On a à sa droite des forêts de palmiers qui paraissent d'un vert éclatant; les rives du fleuve étant peu élevées, la vue peut s'étendre au loin sur des campagnes riches et fertiles; on aperçoit çà et là des hameaux pittoresques formés de quelques maisons de brique et de cabanes de roseaux, des habitations isolées, des minarets élégants et des sautons ou tombeaux de saints musulmans, autour desquels se groupent agréablement quelques bouquets de palmiers. Du côté du Delta se développent des campagnes couvertes de riz, offrant le plus riant aspect. Un grand nombre d'arbres et d'arbustes croissent non loin du fleuve; on y remarque des groupes d'orangers et de citronniers qui répandent un parfum délicieux. Les rives mêmes du Nil sont ornées de roseaux, de joncs et de nénufars. D'énormes sycomores, dont les vastes branches couvrent une étendue immense, sont distribués isolément dans la plaine, et présentent un des plus beaux phénomènes de la végétation; enfin on arrive à Rosette.

Rosette, en arabe *Rachyd*, est située sous le 28e degré 8' 35" de longitude, et le 31e degré 24' 34" de latitude. Cette ville, peu considérable au temps d'Aboul-Feda, est aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Egypte par sa situation, son commerce et son étendue. Assise au bord du Nil à trois lieues de distance de la mer, elle sert d'entrepôt aux marchandises qui descendent du Caire et des parties supérieures de l'Egypte, pour être transportées en Europe par la voie d'Alexandrie. La branche du Nil qui passe devant Rosette a pris son nom de cette ville. Elle a porté dans l'antiquité la dénomination de *branche Bolbotine*, de la ville de Bolbotine, située sur ses bords. Les jardins de Rosette sont vantés avec juste raison; ils sont plantés d'arbres et d'arbustes, et situés sur la limite du désert.

La ville d'Alexandrie devint sous les Ptolémées, successeurs d'Alexandre-le-Grand, qui en fut le fondateur et qui lui donna son nom, la capitale de l'Egypte et le centre du commerce de l'Inde. Sous l'empire des Romains, elle s'éleva au rang de la seconde ville du monde, et conserva au sein de sa splendeur le plus riche dépôt des connaissances humaines. Depuis l'établissement de l'ère chrétienne jusqu'au temps du Bas-Empire, l'église d'Alexandrie, la première de l'Orient, avait été dans cette contrée une des plus fortes du christianisme. Après de longs déchirements, elle finit par tomber sous le joug de fer des Arabes.

Alexandrie moderne, nommée *Iskanderyeh* par les Arabes, située vers l'extrémité orientale de la côte d'Afrique, est bâtie sur un banc de sable qui réunit le continent à l'ancienne île de Pharos. Cette île, que les attérissements ont transformée en une presqu'île qui conserve son ancien nom, couvre, du sud-ouest au nord-est, la ville et les deux ports naturels, les seuls que l'Egypte possède sur plus de soixante lieues de côtes sur la Méditerranée. Le territoire d'Alexandrie, baigné au nord par cette mer, est resserré au sud par l'ancien lac Mareotis, dont le vaste bassin, aujourd'hui alimenté par les eaux de la mer, était entièrement desséché à l'époque où nous fîmes la conquête de l'Egypte. Le premier des deux ports est le port vieux, situé à l'occident, au fond d'une rade immense qui a trois passes naturelles, dont la plus facile est du côté du cap Marabou. Le port neuf ou port oriental est formé par une anse dont la passe est près du fort ou rocher du Diamant. Les marées sont ici peu sensibles et n'ont rien de périodique. La presqu'île du Phare, où l'on cultive beaucoup de figuiers, couvre le vieux port; elle est bordée de récifs.

Après avoir franchi le quartier des Tombeaux, on pénètre dans l'intérieur de la nouvelle ville qui sépare les deux ports. Elle ne renferme aucun monument remarquable; les principales mosquées, les okels ou magasins publics, les maisons particulières, les quais, etc., sont remplis de débris d'anciens palais. Des rues étroites et non pavées, qui n'offrent aucun écoulement aux eaux pluviales, restent toujours poudreuses ou fangeuses, suivant le temps : on n'y trouve du mouvement que vers les bazars ou quartiers des marchands. Du reste, tout concourt à donner à la ville un aspect triste et monotone.

Alexandrie est privée d'eau douce; elle a des citernes pour y suppléer. La population, à l'époque de notre conquête, pouvait être d'environ huit mille âmes. Elle a beaucoup gagné depuis 1815, et elle est aujourd'hui (1835) de quinze mille habitants, qui exportent des grains, du riz et du natron de l'Egypte, du café d'Arabie et des marchandises de l'Inde. Le climat est sain, quoique chaud; il est tempéré en été par la fraîcheur des nuits.

Un objet sur lequel on se porte avec le plus d'inté-

rêt est un obélisque appelé l'*aiguille de Cléopâtre.* La ville a cinq portes. On ne trouve plus que quelques citernes sur la longue et étroite péninsule qui s'étend au nord-est jusqu'à Aboukir, cap avancé en mer, dont la pointe est occupée par un fort. Ce nom d'Aboukir rappellera toujours de grands souvenirs par les revers et les triomphes de l'armée française en Egypte. Le sol de l'ancienne Alexandrie ne présente plus que des monticules de décombres, et quelques restes informes des monuments qui firent jadis sa richesse et sa splendeur.

Si des cités modernes de l'Egypte, dont nous n'avons indiqué qu'un petit nombre, nous voulions passer aux cités anciennes dont il ne reste que des débris, le grand ouvrage de la commission d'Egypte nous offrirait à cet égard une mine féconde; mais les limites de l'analyse que nous avons eu la pensée de donner étant nécessairement restreintes, nous nous bornerons aux détails ci-après sur la ville de Thèbes.

Dans la ville aux cent portes, il existe des catacombes ou grottes, que la science désigne sous le nom d'*hypogées.* M. Jomard en a tracé une description curieuse, dont nous rapporterons seulement quelques traits.

Il ne s'agit plus, dans ces constructions, de portiques somptueux, de statues colossales, ni de magnifiques péristyles: ici les travaux n'ont presque aucune apparence extérieure. « A la vérité, dit M. Jomard, le sein des montagnes a été ouvert dans mille sens: le roc a été creusé avec art, distribué avec symétrie, décoré avec goût; mais on n'aperçoit pas, dans ces ouvrages, de vastes dimensions, un style gigantesque, enfin la grandeur égyptienne. Si l'on y reconnaît à quelques marques les productions de ce peuple, c'est à la multitude incroyable des sculptures, des peintures variées, des ornements de toute espèce, qui décorent les faces des rochers, jusqu'au sein des ténèbres les plus épaisses; c est au fini admirable des détails, à cette unité d'ensemble qui caractérise les Egyptiens, enfin à la constance que de pareils travaux ont exigée de la part de cette nation industrieuse, dont on a dit avec assez de justesse, que si les monuments qu'elle a élevés sur la terre peuvent être comparés à quelque chose, c'est uniquement aux ouvrages qu'elle a exécutés sous terre. Qui le croirait? des salles, des réduits condamnés à une ombre éternelle, ont été ornés et enrichis avec autant de soin que les monuments éclairés par le soleil! De longues galeries, des pièces décorées de colonnes et de pilastres, ou bien de simples excavations composées de chambres étroites et basses, en un mot, tous les hypogées ont été, les uns comme les autres, couverts de peintures à fresque, la plupart consacrées à des scènes familières de la vie domestique. Ainsi l'on peut dire en quelque sorte que les hypogées étaient les monuments du peuple, comme les temples et les palais étaient les monuments de l'Etat; c'était là, et non dans des maisons de brique, qu'il pouvait satisfaire son goût naturel pour la sculpture : c'est ce qui explique en partie pourquoi, en Egypte, les habitations particulières n'ont pas été bâties avec les mêmes matériaux que les édifices publics, et par conséquent ont toutes disparu.

« A quelle cause pourrait-on attribuer ces travaux souterrains, continués pendant tant de siècles, si ce n'est à l'empire des mœurs et des usages religieux? Le respect pour les morts, professé par toutes les nations, était porté en Egypte au plus haut degré. Tout le monde sait que ce pays est le premier, sinon le seul, où les hommes imaginèrent de conserver en entier les dépouilles de leurs ancêtres, et de les dérober en quelque sorte au néant de la mort. Peut-être, à l'origine de l'art de l'embaumement, ignorait-on encore l'art de la sculpture, qui pouvait reproduire l'image d'un mortel; ou peut-être aussi pensait-on que ses restes, gardés religieusement au sein de sa famille, agiraient plus sur les cœurs qu'une copie infidèle et qu'une froide image.

« Si l'on veut se former une idée générale des hypogées de Thèbes, il faut se représenter une partie de la chaîne libyque, contiguë à la plaine de Qournah, du Memnonium et de Medynet-Abou, longue de plus de deux lieues, haute de trois à quatre cents pieds, et percée, d'espace en espace, d'ouvertures rectangulaires à toutes sortes de hauteurs. Qu'on imagine ensuite des conduits peu élevés et moins larges que hauts, qui, partant de ces ouvertures, pénètrent dans le sein du rocher, tantôt horizontalement, tantôt dans une direction inclinée, tantôt même en serpentant, interrompus çà et là par des puits ; plusieurs divisés en nombreuses ramifications qui reviennent quelquefois sur elles-mêmes, et rendent le chemin difficile à reconnaître. Si l'on établissait des communications entre tous ces conduits, ils formeraient le labyrinthe le plus inextricable.

« Cette multitude de galeries souterraines sert aujourd'hui de refuge à des Arabes qui vivent misérablement, et la plupart adonnés au vol. Quand les Européens viennent visiter ce lieu, c'est pour les premiers une bonne fortune trop rare pour qu'ils n'en profitent pas aux dépens des voyageurs. »

Après avoir vu les hypogées de Thèbes, M. Jomard voulut aller visiter Syène et les cataractes du Nil Consignons ici quelques-uns des résultats de son voyage.

Le voisinage du tropique et la mesure de la terre attribuée à Eratosthène ont donné à Syène une grande célébrité. Ceux qui ont le moins de notions sur l'Egypte ont entendu parler du puits de Syène, qui, le jour du solstice d'été, à midi, était éclairé en entier par la lumière du soleil. C'est dans cette ville que Juvénal fut exilé, après avoir stigmatisé un favori de Domitien. Ce lieu est environné de toutes parts de rochers nus et rembrunis, sous un ciel embrasé que jamais ne tempère une goutte de pluie. Inhabitable pour ainsi dire par les Européens, il était pour les géographes un des points les plus importants du globe, comme alors placé, disait-on, sous la ligne qui sépare la zône torride de la zône tempérée, tels qu'aujourd'hui Chandernagor et Canton en Asie, et la Havane aux Antilles. On sait que maintenant la ville de Syène ne répond plus exactement au point solsticial qu'on lui attribuait.

L'emplacement de l'antique Syène était au sud-ouest de la ville moderne, borné par le Nil d'une part, et de l'autre par des rochers de granit; son assiette occupait le penchant de la montagne, contre l'ordinaire des villes égyptiennes. Déjà ruinée à l'époque de la conquête des Arabes elle perdit beaucoup de son étendue par l'enceinte que ces derniers bâtirent à trois cents mètres en arrière, avec de larges fossés extérieurs et intérieurs. Cette enceinte est double de celle d'Alexandrie: elle a été fondée en général sur le rocher nu, et on l'a assujétie à suivre les mouvements de la montagne ; une de ses faces est construite à pic sur le bord du fleuve. La muraille est encore bien conservée ; elle est bâtie tout entière en fragments de granit, débris provenus des anciennes exploitations.

Quand on est au couchant de Syène ou sur la route de l'île de Philæ, on aperçoit avec étonnement cette longue enceinte toute flanquée de bastions et de tours carrées, et, ce qui est plus curieux, toutes composées de couleur rose, noire ou rougeâtre, diversement arrangées et présentant dans leurs nuances toutes les variétés d'un beau granit oriental.

Un autre spectacle encore plus rare en Egypte est celui des vestiges de bâtiments qui occupent la plus haute partie de la ville auprès du fleuve. Ces grands pans de murailles distribués par étages, ces nombreux palmiers sortant du granit, ces amas de rochers et de ruines dont les couleurs se confondent, cet horizon borné à chaque pas, forment un coup d'œil très pittoresque, d'autant plus qu'il diffère de l'aspect ordinaire, aux yeux des étrangers qui visitent l'Egypte. Les Egyptiens ont couvert de sculptures et d'hiéroglyphes les surfaces lisses des rochers de tous les environs de Syène, et notamment ceux de l'île d'Eléphantine qui est en face. C'est vers le midi qu'est le chemin qui conduit à

Philæ. Sur ce chemin on remarque une espèce d'acacia de la hauteur de cinq à six pieds, et qui jouit d'une étonnante propriété sensitive : dès qu'on en touche une branche, les pinnules des feuilles se rapprochent, les feuilles elles-mêmes s'abaissent, et tout le rameau s'incline ; il faut plusieurs minutes pour que la branche reprenne son premier état.

Le port de Syène où s'arrêtent les barques du Caire est assez vaste, et fermé d'un côté par des écueils. Les habitants font principalement le commerce des dattes, lequel est leur principale ressource. La plupart d'entre eux marchent sans vêtements et l'on rencontre à chaque pas des enfants totalement nus. Il est vrai que l'extrême chaleur du climat et la paresse excessive des naturels favorisent beaucoup le goût de la paresse et de la nudité ; aussi ont-ils tout le corps basané comme le visage, à un point tel que leur teint approche beaucoup de la couleur des nègres.

En sortant de Syène pour aller à Philæ, on trouve une grande quantité de tombeaux. On voit aussi quelques mosquées. C'est de ce même côté, à partir des bords du fleuve, que l'on commence à découvrir les carrières de granit où les Egyptiens ont puisé leurs colosses, leurs obélisques et leurs monolithes, immenses vestiges des plus immenses travaux que la main des hommes ait exécutés : on n'aborde pas seulement avec une vive curiosité dans ces vastes laboratoires, mais on éprouve en quelque sorte un sentiment de respect à la vue des masses énormes enlevées de la montagne, ou non encore entièrement détachées, des traces encore fraîches de l'exploitation, et des marques de ces instruments que nos arts ne connaissent plus. Ce spectacle nous transporte en quelque façon dans les temps antiques, et au milieu même des architectes et des ouvriers égyptiens : nous les voyons, pour ainsi dire, choisir leurs blocs dans la montagne, les faire éclater au moyen des coins et des ciseaux, les ébaucher sur place, enfin les conduire au Nil et les embarquer sur des radeaux, pour aller servir à l'embellissement des cités de l'Egypte. Ces carrières occupent un développement de près d'une lieue et demie.

Auprès de Syène on trouve la première cataracte du Nil. Ce fleuve en a huit principales, depuis cet endroit jusqu'à sa source, c'est-à-dire sur une étendue de pays qui fait les trois quarts de son cours entier. La cataracte de Syène, dont les anciens avaient exagéré le bruit, se présente dans un des sites les plus pittoresques et les plus extraordinaires de toute la vallée que le Nil arrose. Soit qu'on jette les yeux sur ces deux chaînes de granit toutes hérissées de melons noirs et anguleux, dont la cime, les plans et les pieds offrent des formes étranges, et qui, traversant le cours du Nil, viennent, pour ainsi dire, se joindre au milieu de son lit ; soit qu'on arrête la vue sur ces îles escarpées et innombrables qui précèdent, forment et suivent la cataracte dans un espace de deux lieues ; soit enfin que l'on contemple, en venant de l'Egypte, cette limite brusque et tranchée entre une plaine fertile et des rochers inaccessibles, et le contraste d'un fleuve large et majestueux avec un torrent plein de gouffres qui bouillonne, écume et se brise entre mille écueils ; tout présente aux regards une scène du plus grand effet. C'est le spectacle d'une nature sauvage que l'œil n'embrasse qu'avec horreur, à côté du tableau riant de l'une des plus riches vallées du monde. La navigation trouve ici une barrière presque insurmontable, la culture cesse, la végétation est morte. Aux campagnes et aux jardins d'Eléphantine succèdent un amas de collines groupées en désordre, ou de blocs à pic d'une nudité absolue, et des montagnes à perte de vue dont la teinte rembrunie se détache sur un ciel éclatant ; le Nil ne réfléchit rien que l'azur ou bien les couleurs sombres des rochers qui divisent et déchirent son lit ; enfin, son cours variable et inégal, tantôt lent et tantôt impétueux, ses eaux furieuses et plus loin polies comme une glace, portent l'empreinte du désordre général ; ce n'est qu'après avoir franchi tant d'entraves qu'il sort triomphant de la lutte, et qu'il prend enfin une marche paisible et un mouvement égal jusqu'à son embouchure.

Nous avons dit qu'en face de Syène est l'île d'Eléphantine ; sa position sur les confins de la Nubie suffirait pour la faire distinguer parmi les différents lieux de l'Egypte, quand elle ne serait pas remarquable par ses antiquités. La verdure et la fraîcheur de son sol contrastent si agréablement avec le sol aride qui l'entoure, qu'on l'a surnommée l'*île fleurie* et le *jardin du tropique*. Elle s'offre au voyageur fatigué de ses marches pénibles comme un lieu enchanté au milieu de ces pics noirâtres et de ces sables étincelants qui occupent et remplissent l'horizon. Ce n'est pas que ce territoire soit d'une plus riche culture que le reste de l'Egypte ; il tire tout son prix du site affreux et désert qui l'environne. C'est la première terre cultivée de l'Egypte, c'est l'entrée du Nil en ce pays quand le fleuve a franchi la cataracte Ce point était dans l'antiquité la clef de l'Egypte du côté du midi. Il y existe encore un village habité par des Barabrahs ou Nubiens, occupés à ramasser des cornalines et des objets antiques pour les offrir aux voyageurs.

En redescendant la vallée du Nil et en prenant ensuite la direction vers le désert de la Libye à l'ouest, on arrive au Fleuve-sans-Eau et aux lacs de Natroun ou Natron, dont il importe de dire aussi un mot.

On ne connaît généralement de l'Egypte que la vallée qu'arrose le Nil. Il est probable cependant que les eaux du fleuve avaient pénétré dans des temps plus reculés au sein de la Libye. Aussi a-t-on retrouvé un ancien lit du Nil, et on lui a donné le nom de *Fleuve-sans-Eau* ou fleuve vide. Il n'est pas éloigné des lacs de Natroun. C'est ce lit ancien que le général Andréossi fut chargé de reconnaître en 1799.

La vallée du Nil et celles des lacs sont, dit-il, séparées par un vaste plateau dont la seule face est légèrement ondulée ; il peut avoir trente milles de largeur. Le terrain, ferme et solide, est recouvert de graviers ou de sable, de manière qu'on n'y aperçoit que la stérilité ; aucun être vivant ne pourrait y trouver sa subsistance. Les lacs de Natroun comprennent une étendue d'environ six lieues de longueur sur six cents ou huit cents mètres de largeur, d'un bout du bassin à l'autre ; ils sont séparés par des sables arides. On trouve un peu d'eau douce en creusant le long des lacs sur la pente du côté du Nil. Pendant trois mois de l'année, après le solstice d'été, l'eau coule abondamment à la surface du terrain ; elle croît jusqu'à la fin de décembre pour décroître ensuite et laisser quelques-uns des lacs entièrement à sec. Cette eau des lacs contient beaucoup de sel ou de natroun que l'on transporte à Rosette et au Caire. Les indigènes qui habitent le voisinage de ces lacs paient leur tribut au miri en transport de natroun.

Quant au Fleuve-sans-Eau, la vallée de ce fleuve est à l'ouest de celle des lacs de Natroun. Ces deux vallées, contiguës l'une à l'autre, ne sont séparées que par une crête montagneuse. La vallée du Fleuve-sans-Eau est encombrée de sable, et son bassin a près de trois lieues de développement d'un bord à l'autre. Cette allée est stérile, et il n'y paraît point de sources. On y trouve beaucoup de bois pétrifiés. En remontant les deux vallées on arrive dans le Fayoum. Il est probable que le Nil, et plus vraisemblablement une partie des eaux de ce fleuve, coulait dans l'intérieur des déserts de Libye par les vallées de Natroun et du Fleuve-sans-Eau, et que le Nil fut rejeté dans la vallée actuelle.

Dans la vallée de Natroun se trouvent plusieurs couvents qobtes ; ils ont été fondés dans le IVe siècle.

La cloche du couvent est placée à côté du mâchicoulis. Une longue corde, faite de filaments de dattier, y est attachée et pend jusqu'à terre. Les moines sont quelquefois réveillés pendant la nuit par le son de cette cloche ; mais, toujours défiants, même lorsqu'ils ont reconnu du haut de leurs murs qu'ils ont affaire à des gens amis, ils ne se déterminent à leur ouvrir la porte

pour les recevoir que lorsqu'un moine, suspendu à l'extrémité d'une corde, est descendu par le mâchicoulis à l'aide d'un moulinet, et est venu voir de plus près si l'on ne cherchait pas à les surprendre. Pendant qu'on ouvre ou qu'on ferme la porte, un moine fait sentinelle et observe s'il n'aperçoit point d'Arabes.

Ces religieux exercent envers les Arabes le devoir forcé de l'hospitalité, et ils sont obligés d'être constamments ur leurs gardes; lorsqu'ils vont d'un hospice à l'autre, ils ne voyagent que la nuit. Les Arabes, dans leurs courses, passent auprès des couvents, et s'arrêtent pour manger ou faire rafraîchir leurs chevaux. Les moines leur donnent des provisions par-dessus le mur, car ils ne leur ouvrent jamais la porte. Une poulie placée à un des angles de l'enceinte est destinée à descendre, par le moyen d'une corde et d'une couffe, le pain, et l'orge qu'il est d'usage de leur fournir.

Les bords des lacs de Natroun sont fréquentés toutes les années par les Geouaby, tribu d'Arabes pasteurs et hospitaliers qui y campent l'hiver avec leurs troupeaux. Ils sont employés, pendant ce temps, au transport du natroun et des joncs épineux; ils ont aussi celui des dattes qu'ils vont chercher en caravanes à Syouah, dans l'oasis d'Ammon; c'est une route de douze à quinze jours. Ces Arabes vivent en gens paisibles, errant çà et là pour trouver de l'eau et des pâturages à leurs bestiaux. C'est la tribu qui a le plus conservé les usages antiques; ils sont simplement pasteurs, et ne veulent point cultiver. Leurs mœurs sont douces, et se ressentent de la vie qu'ils mènent.

ALBERT-MONTÉMONT.



Ruines de Philæ, sur les bords du Nil.

FIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

PARIS. — Imp. LACOUR et Ce, rue Soufflot, 16



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

GUERRIER MANGOWIEN.

(Bruce.)

J. BRY aîné, Éditeur.



BRUCE.

(1768-1772.)

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL, EN NUBIE ET EN ABYSSINIE.

PRÉLIMINAIRE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR JAMES BRUCE.

James Bruce, dont nous allons rapporter les voyages, naquit à Kinnaird, comté de Stirling, en Ecosse, le 14 décembre 1730. Son père descendait de la célèbre maison normande des Bruce qui montèrent sur le trône d'Ecosse. Notre jeune voyageur n'avait encore atteint que sa troisième année lorsqu'il perdit sa mère, mais il avait un père tout rempli de bienveillance, et qui fit donner à son fils une éducation distinguée. James acheva toutes ses études en Ecosse et à Londres. En 1753, c'est-à-dire à sa vingt-deuxième année, il avait sollicité de l'emploi à la Compagnie des Indes orientales, et ses vœux allaient être exaucés lorsqu'une inclination contractée avec miss Adrienne Allan, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté, le détourna de son projet. Il s'unit à elle le 3 février 1754; et comme le père de la jeune fille désirait intéresser son gendre à son commerce de vin, Bruce ne balança point à y prendre part.

Cependant la santé de son épouse s'étant altérée, il fut obligé de venir avec elle sur le continent, d'après les conseils des médecins. Il s'arrêta quelque temps à Paris, et il eut la douleur d'y perdre la moitié de lui-même, qui fut enterrée au cimetière de la Porte-Saint-Martin, le 12 novembre 1754.

Après ce triste événement, Bruce retourna en Angleterre, et, renonçant aux spéculations de son beau-père, il se mit à voyager. Il débarqua à la Corogne en Gallice, province d'Espagne, et de là se rendit à Oporto et à Lisbonne. Il recueillit de nombreux détails sur les mœurs et coutumes du Portugal et de l'Espagne, car il reparut dans ce dernier royaume, et fit un assez long séjour à Madrid, où il explora les collections de manuscrits arabes ensevelis à la bibliothèque de l'Escurial.

Le désir de revoir la France le détermina en 1757 à traverser les Pyrénées et à venir à Bordeaux, dont la société parut avoir pour lui infiniment de charmes. Des bords de la Gironde, il s'élança aux bords du Rhin, dont il suivit le cours depuis Strasbourg jusqu'à Cologne, d'où il passa en Belgique. Arrivé à Bruxelles, il y fit connaissance d'un jeune homme fort intéressant; et le voyant un jour insulté, il prit fait et cause pour lui contre l'agresseur qui le provoqua en duel. Bruce accepta généreusement le défi, blessa deux fois son adversaire, et partit brusquement pour la Hollande, d'ou se dirigeant vers le Hanovre, il arriva à temps pour voir la bataille de Crevelt.

Reprenant de là le chemin de l'Angleterre, il

reçut à Rotterdam une lettre qui lui annonçait la mort de son père; cetteperte le força de hâter son retour dans sa patrie, lequel eut lieu en juillet 1758.

En possession dès lors d'une assez belle fortune, il songea plus sérieusement que jamais à l'employer en voyages utiles. Un heureux hasard le mit en rapport avec le célèbre Pitt, et il lui communiqua un plan d'attaque qu'il avait conçu sur le Ferrol, dans le cas où la Grande-Bretagne ferait la guerre à l'Espagne. Ce plan ne put être mis à exécution, mais plus tard le successeur de Pitt, lord Halifax, décida Bruce à tourner l'activité de son esprit vers l'Orient. Notre voyageur fut envoyé avec le titre de consul d'Angleterre à Alger, en 1762. Il s'y rendit par la France et l'Italie, et, embarqué à Naples, il prit terre à Alger en 1763.

Nous laisserons parler tout à l'heure Bruce lui-même, et expliquer ses rapports difficiles avec le dey. En outre, comme nous aurons à consigner textuellement sa relation, nous demandons au lecteur la permission d'anticiper sur elle, et même de la supposer donnée et entièrement connue, afin de terminer par quelques mots ce qui nous reste à dire sur son auteur.

Les voyages de Bruce ne furent publiés qu'en 1790, c'est-à-dire sept ans après son retour en Europe. Ils furent dès leur apparition l'objet des plus violentes attaques; on alla jusqu'à lui contester la véracité de son récit, parce qu'on en comparait les détails aux scènes ordinaires de la vie anglaise. Il avait dit que les Abyssiniens mangeaient la viande crue, et tout le monde s'éleva contre une telle assertion, de même que contre une infinité d'autres qui ne semblaient pas moins hasardées, parce qu'elles étaient nouvelles : on poussa même le scepticisme jusqu'à douter que Bruce eût jamais été en Abyssinie. Les amis de l'auteur, alarmés de tant de sorties violentes contre sa personne, lui conseillaient de modifier ou d'expliquer ce qui leur en paraissait susceptible; mais il s'y refusa péremptoirement en ajoutant qu'il n'avait dit que la vérité.

Un jour, dans une société particulière, un Ecossais s'étant écrié qu'il était *impossible* que les Abyssiniens mangeassent de la viande crue, James Bruce ne répondit rien, mais, sortant du salon, il y rentra promptement avec une tranche crue de beef-steak, couverte de poivre et de sel à la mode abyssinienne. « Vous mangerez cela, monsieur, ou vous me rendrez raison de votre insulte. » L'incrédule, ayant moins de courage que de langue, avala en effet le morceau, et Bruce lui dit avec calme : « A présent, monsieur, vous ne soutiendrez plus que la chose est *impossible.* »

Bruce était affecté de l'incrédulité publique au sujet de ses voyages, et il lui arriva plus d'une fois de confier ses chagrins à sa fille : elle avait à peine douze ans lorsqu'ils virent le jour, et elle était devenue la confidente assidue de toutes les pensées de son père, qui lui apprit à prononcer correctement les mots de la langue abyssinienne. « Je ne vivrai pas assez, lui disait-il, pour jouir du triomphe de la vérité; mais vous en serez probablement témoin, et vous aiderez à venger votre père de l'injustice des hommes. »

En ceci Bruce encore se trompa, car sa fille mourut jeune. Mais plus tard, d'autres voyageurs sont venus corroborer les assertions de Bruce, notamment Jérémie Lobo, Paez, Salt, Coffin, Pearce, Burckhardt, Brown, Clarke, Wittman, Belzoni et d'autres.

Après la publication de ses voyages, Bruce ne s'occupa plus guère que de l'administration de ses revenus. Il vécut retiré en Ecosse et ne visita Londres que de loin en loin. Il entretint une correspondance suivie avec Barrington et avec le célèbre Buffon. Il prit un vif intérêt à la révolution française; mais comme il avait été accueilli avec bonté par Louis XVI, il ne put retenir ses larmes lorsqu'il apprit que l'infortuné monarque venait d'être arrêté pour subir le jugement de la Convention.

Bruce était d'une corpulence et d'une obésité prodigieuses; il ne montait jamais en voiture sans faire craquer les ressorts de la caisse. Il était vêtu à l'orientale et portait le turban; il aimait ainsi à revivre par la pensée au milieu des populations chez lesquelles il avait passé plusieurs années de sa vie. Le dernier acte de cette vie fut encore une marque d'attention envers ses semblables : après un grand dîner à Kinnaird, apercevant une jeune demoiselle qui courait pour rejoindre sa mère dont la voiture l'attendait, il voulut l'aider à descendre l'escalier; il fit un faux pas; le poids de son corps l'entraînant en avant sur les degrés, il se rompit plusieurs doigts de la main, se blessa au front, cessa de parler et ne se releva plus.

Ainsi s'éteignit Bruce dans la soixante-quatrième année de son âge et dans toute la vigueur de l'esprit et du corps, après avoir été un voyageur habile et un aimable chevalier errant : il avait rendu le dernier soupir le 27 avril 1794.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION DU VOYAGE.

Nous allons maintenant donner le texte du voyage de Bruce, en commençant par l'introduction, réduite aux faits les plus saillants. Nous laisserons parler le voyageur.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire ancienne, on n'ignore pas que la découverte des sources du Nil, principal objet de l'ouvrage que je publie, a, dès les premiers siècles du monde, intéressé toutes les nations savantes. Rien ne fut alors épargné pour l'exécution d'un si grand projet. Les hommes les plus renommés par leurs connaissances, par leur sagesse et par leur courage, l'une des qualités les plus essentielles dans une pareille entreprise, s'attachèrent avec ardeur à trouver les sources de ce fleuve fameux; mais les obstacles succédèrent rapidement aux obstacles, les conséquences produisirent d'autres conséquences si funestes, qu'ils renoncèrent à un dessein qui sembla, même d'après les efforts les plus hardis, absolument impraticable. On vit des conquérants, à la tête d'armées nombreuses, après avoir découvert et soumis une grande partie du globe, obligés de s'humilier ici, et de borner presque à des vœux stériles l'ambition qu'ils avaient de parvenir à cette découverte nouvelle (1). Enfin, si elle ne fut point oubliée totalement, elle paraissait du moins abandonnée, et avec elle s'arrêtèrent aussi toutes les recherches topographiques qui en dépendaient.

Lors de la renaissance des lettres en Europe, la curiosité se reporta avec une nouvelle vigueur vers cet intéressant objet; mais les tentatives modernes rencontrèrent les mêmes obstacles qui avaient existé autrefois. Ce n'est qu'au commencement du règne de notre monarque Georges III que le courage de la nation, se trouvant élevé au plus haut degré par les travaux d'une guerre longue et glorieuse, se changea naturellement, au retour de la paix, en cet esprit aventureux qui a besoin d'entreprendre; et un de ses premiers succès fut la découverte de ces pudiques fontaines qui jusqu'alors demeuraient ignorées du monde entier.

Tout le monde se rappelle les dernières années du ministère du comte de Chatam (2), époque à jamais glorieuse

(1) Il a fallu l'expédition armée du pacha ou vice-roi d'Egypte pour amener la réussite du voyage de M. Caillaud à Méroé sur le fleuve Blanc, et la relation de M. Arnaud, qui a remonté le fleuve jusqu'au-delà du 4e degré de latitude nord. A. M.

(2) Le célèbre Pitt. A. M.

pour l'Angleterre. Je revenais alors de voyager dans la plus grande partie de l'Europe, et principalement en Espagne et en Portugal, Etats entre lesquels la guerre était déjà au moment d'éclater ; j'allais me retirer dans le petit héritage que j'ai reçu de mes ancêtres, et je voulais consacrer ma vie à l'étude et à la réflexion, parce qu'il n'était pas en mon pouvoir de choisir des occupations plus actives ; mais dans le temps où je m'y attendais le moins, le hasard me procura un moment de conversation avec lord Chatam.

Peu de jours après M. Wood, l'un de mes plus sincères amis, et alors sous-secrétaire d'Etat, m'apprit que lord Chatam désirait m'employer d'une manière particulière, et il me dit en même temps que je pouvais aller passer quelques semaines en Ecosse pour arranger mes affaires ; mais que je m'y tinsse prêt au premier avis. Rien ne pouvait être plus flatteur pour moi qu'un pareil discours. Je ne perdis donc pas une minute ; mais au moment où je venais de recevoir l'ordre de retourner à Londres, lord Chatam quitta le ministère et partit pour Bath.

Ce contre-temps fut d'autant plus sensible pour moi, qu'il était le premier que j'eusse éprouvé dans la carrière de l'ambition. Lord Egremont et M. Georges Greenville me promirent de m'en dédommager.

J'avais déjà employé sept ou huit mois à Londres à faire une cour très dispendieuse et qui ne m'avait rien produit, lorsque lord Halifax voulut bien, non-seulement me proposer d'entreprendre un voyage très important et qui devait durer plusieurs années, mais encore en tracer lui-même le plan. Les côtes de Barbarie, qu'on pouvait regarder comme étant à notre porte, n'avaient encore été découvertes qu'en partie par le docteur Shaw, qui s'était borné à vérifier et à faire connaître très judicieusement les travaux géographiques de Samson (1); mais ni le docteur Shaw, ni Samson n'avaient pu prétendre à donner au public aucun détail de ces vastes et magnifiques ruines d'architecture, que l'un et l'autre ont dit pourtant être pleines d'élégance et de perfection, et répandues en grande quantité dans tout ce pays-là. Lord Halifax désira que je fusse le premier qui, au commencement du nouveau règne, ajoutât de pareilles richesses à la collection royale. Il s'engagea en conséquence à me servir d'appui et de patron, et à faire remplir, pour prix des nouvelles obligations qu'on m'aurait, les promesses que les anciens ministres m'avaient faites pour d'autres services.

La découverte des sources du Nil fut aussi le sujet de notre conversation ; mais lord Halifax ne m'en parlait jamais qu'avec une sorte de défiance, et comme s'il avait dû attendre une pareille entreprise d'un voyageur plus expérimenté que moi. Il m'est impossible de dire si c'était un moyen qu'il prenait pour m'exciter mieux à tenter cette découverte; mais mon cœur en fut plus enflammé, et j'eus le juste orgueil de penser que ce projet serait accompli par moi, ou qu'il resterait, comme il était resté depuis les vingt derniers siècles qui s'étaient écoulés, et l'effroi des voyageurs, et la honte de la géographie.

Le consulat d'Alger se trouvait vacant : lord Halifax me l'offrit, et je l'acceptai. Toute ma vie je m'étais appliqué, avec peut-être plus d'amour que de talent, à l'étude du dessin. J'avais aussi constamment pratiqué les mathématiques, et particulièrement la partie qui a le plus de rapport à l'astronomie. Le passage de Vénus sur le disque du soleil ne pouvait pas tarder. Il était certainement connu qu'il serait une fois visible à Alger, et il y avait grande raison de croire qu'il pourrait l'être deux fois. Je m'étais muni d'un très grand appareil d'instruments les plus propres à faire des observations astronomiques.

(1) Samson fut longtemps esclave du bey de Constantine, et on voit par ce qu'il a fait qu'il avait beaucoup de capacité. A. M.

Je partis donc dans le dessein de traverser la France et de me rendre en Italie. Quoique la guerre durât encore, et que le ministère français eût refusé plusieurs passe-ports particuliers, sollicités par le gouvernement anglais, M. de Choiseul fit très obligeamment une exception en ma faveur ; et il m'assura, dans une lettre polie qui accompagnait mon passe-port, que les difficultés qu'on faisait sur cela ne me regardaient en aucune manière, et que j'étais parfaitement libre, ainsi que toutes les personnes qui m'accompagneraient, et dont il ne fixait pas le nombre, de voyager en France, et même d'y séjourner aussi peu ou aussi longtemps que je le trouverais agréable.

A mon arrivée à Rome je reçus une lettre qui m'enjoignait de me rendre à Naples pour y attendre de nouveaux ordres du roi. Dès qu'ils me furent parvenus je retournai à Rome, d'où je passai à Livourne ; et m'étant embarqué dans ce port sur le vaisseau de guerre *le Montréal*, je me rendis à Alger.

Après m'être quelques mois bien essayé à des excursions dans les royaumes de Tunis et de Tripoli, je me rendis à Benjazy, et de là je passai à Smyrne, pour visiter ensuite Balbec et Palmyre. Je revins sur mes pas et me préparai à passer en Egypte par la voie d'Alexandrie.

Le 15 juin 1768, je m'embarquai sur un vaisseau français, et je partis de Sidon, ville qui fut jadis la plus riche et la plus puissante du monde, mais qui ne conserve pas la moindre ombre de son ancienne splendeur. Nous fîmes route vers l'île de Chypre.

Le 16, à la pointe du jour, je découvris une haute montagne que, d'après sa forme particulière, décrite par Strabon, je reconnus pour le Mont-Olympe (1). Bientôt après, le reste de l'île de Chypre qui est très basse s'offrit à notre vue. Nous distinguâmes à peine Lernica, jusqu'à l'instant où nous jetâmes l'ancre. Cette ville est, ainsi que celle de Damas, bâtie d'argile, de la même couleur de son sol, et il faut en être très près pour en apercevoir les maisons.

Le bois, autrefois si abondant, manque maintenant en Chypre dans plusieurs endroits ; et cette île n'est pourtant pas devenue plus salubre par la destruction de ses forêts, comme cela arrive ordinairement. A Cacamo, qui est l'ancienne Acamas, dans la partie occidentale de l'île, il y a encore autant de bois que lors de sa découverte. On voit beaucoup de grands cerfs et des sangliers monstrueux qui vivent en paix dans ses forêts natales.

Nous partîmes de Lernica le 17 de juin, et le 18, un peu avant midi, nous mîmes le cap sur Alexandrie.

Le 20, nous vîmes de loin cette ville, qui semblait s'élever du sein de la mer.

Alexandrie promet de loin un spectacle digne d'attention. La vue des anciens monuments, parmi lesquels on distingue la colonne de Pompée, avec les hautes tours et les clochers construits par les Maures, fait espérer un grand nombre de beaux édifices ou de ruines superbes. Mais au moment où l'on entre dans le port, l'illusion s'évanouit, et on n'aperçoit plus qu'un très petit nombre de ces monuments d'une grandeur colossale et majestueuse, qui distinguaient les anciens, et qui se trouvent mêlés avec les édifices, aussi mal imaginés que mal construits, qu'ont élevés les conquérants qui se sont emparés d'Alexandrie dans les derniers siècles.

Lorsqu'Alexandre revint de la Libye en Egypte, il fut frappé de l'heureuse situation et de la beauté de ces deux ports. L'architecte Dynocharès, qui l'accompagnait, traça soudain le plan d'Alexandrie, et Ptolémée Ier la fit bâtir.

La campagne qui l'environne, et qui forme en partie le désert de Libye, est stérile, affreuse, mais salubre ; et ce fut une raison de plus pour faire préférer cette situation aux terrains humides et malsains de

(1) On le nomme à présent *Mamilho*. A. M.

l'Egypte. Cependant il n'y avait point d'eau à Alexandrie, et Ptolémée fut obligé d'en tirer du Nil, par un canal vulgairement appelé de nos jours le canal de Cléopâtre, quoique indubitablement il soit aussi ancien que la ville même d'Alexandrie.

La colonne de Pompée, les obélisques et les citernes souterraines sont à présent toutes les antiquités qu'on trouve à Alexandrie. La colonne est un magnifique monument qui paraît, pour le goût, avoir été fait au siècle d'Adrien ou de Sévère. Mais quoique le premier de ces empereurs ait fait élever plusieurs édifices en Orient, on remarque qu'il ne les a jamais chargés d'aucune inscription.

Alexandrie a été souvent conquise depuis César. Elle fut pour la dernière fois détruite par les Vénitiens et les habitants de l'île de Chypre, quelque temps après la délivrance de saint Louis; et nous pouvons dire d'elle, comme de Carthage, *periêre ruinæ*. Ses ruines même ont disparu.

La seule chose qui puisse plaire maintenant dans Alexandrie, c'est une assez belle rue, bâtie à la moderne, et habitée par un grand nombre de marchands pleins d'intelligence et d'activité, lesquels se partagent les restes de ce commerce qui fit autrefois la gloire et la splendeur d'Alexandrie.

Cette ville est fort peuplée (1). Les habitants racontent qu'il a été question plus d'une fois de l'abandonner tout-à-fait, pour se retirer à Rosette ou au Caire : mais qu'ils en ont été empêchés par plusieurs prophètes arabes, qui leur ont prédit que la Mecque étant détruite, Alexandrie deviendra la ville sainte, le corps de Mahomet y sera transporté; et ensuite, quand Alexandrie sera détruite à son tour, les reliques du prophète passeront à Carouan, dans le royaume de Tunis; et enfin de Carouan à Rosette, où elles demeureront jusqu'à la consommation des siècles, qui ne sera pas alors très éloignée.

Nous partîmes d'Alexandrie dans l'après-midi, et nous nous rendîmes à Aboukir. On trouve ici quelques ruines, peu considérables, il est vrai, mais qui annoncent que ce fut autrefois une assez grande ville. Il y a aussi un bras de mer, et son peu de distance d'Alexandrie, qui est de moins de quatre milles, semble prouver que c'est là qu'était Canope, l'une des plus anciennes villes du monde. Ses débris, malgré le voisinage du bras du Nil qui porte son nom, n'ont pas encore été couverts par l'exhaussement des terres de l'Egypte.

L'auteur arrive au Caire. Vue des Pyramides.

Nous arrivâmes au Caire dans le commencement de juillet. Au-delà du Caire, sur la rive du Nil, est Géeza ou Gizé, nommée ainsi, suivant les auteurs arabes, parce qu'il y a eu autrefois un pont. Géeza signifie *passage*. A environ onze milles plus loin on rencontre les Pyramides, auxquelles Géeza a donné son nom, et dont les descriptions sont si connues (2).

Départ du Caire. L'auteur s'embarque sur le Nil pour la Haute-Egypte.

Pourvu de toutes les choses nécessaires pour mon voyage, et ayant pris tristement congé de mes amis du Caire, craignant d'ailleurs moi-même qu'en laissant passer le temps des plus grandes chaleurs je ne courusse le risque de manquer les vents d'été, je m'assurai d'un petit vaisseau pour me porter à Surshout.

Nous étions déjà au 12 décembre, quand je m'embarquai sur le Nil, à Bulac ou Boulacq. Après avoir fait quelques milles, nous arrivâmes dans un endroit où il y a deux couvents appelés *Déiretur* (1).

Bientôt nous eûmes dépassé un village assez considérable, appelé *Turra*, sur la rive orientale du Nil; ensuite nous vîmes à l'occident Sheik-Atman, autre village qui ne contient qu'une trentaine de maisons.

Les montagnes, qui s'étendent du château du Caire dans l'est-sud-est, jusqu'à cinq milles de distance du Nil, et à l'est-quart-nord, se rapprochent ensuite des bords du fleuve dans une direction sud-quart-ouest, jusqu'à ce qu'elles se terminent sur le rivage des environs de Turta.

En cet endroit, le Nil a environ un quart de mille de large ; et les personnes qui ne tiennent point aux préjugés ne peuvent pas avoir le moindre doute que cette largeur ne soit bien éloignée des autres parties de l'Egypte déjà connues. Certainement, il y a un demi-mille entre le pied des montagnes et le rivage de Libye ; ce qu'on ne peut dire d'aucun autre endroit de l'Egypte où nous soyons encore allés. D'ailleurs, il est impossible de décrire cette situation mieux qu'Hérodote ne l'a fait : « Vis-à-vis de la côte d'Arabie, dit-il, s'étend vers la Libye la montagne pierreuse d'Egypte, couverte de sable, et où l'on trouve les Pyramides. »

En remontant le fleuve pour arriver à Abou-Azéeze, il y avait beaucoup de plantations de cannes de sucre qu'on coupait; et de ce dernier village jusqu'à Kafoor, nous ne vîmes des deux côtés de l'eau qu'un terrain sablonneux et stérile. Bientôt après on trouve Etfa à l'occident : le Nil, qui se partage en cet endroit, et y forme une île. Là, toutes les maisons ont des colombiers dans leur grenier; et les habitants en retirent beaucoup de profit. Ces colombiers sont garnis de pots de terre placés les uns sur les autres et fort bien arrangés ; et les murs en dehors sont faits avec une sorte d'élégance.

Le soir, nous vînmes à Zahora, qui est à un mille au-dessus d'Etfa. Zahora a trois belles plantations de dattiers et est éloigné de Miniet d'environ cinq milles. Là, nous nous arrêtâmes pendant la nuit du 18 décembre.

Le lendemain, nous n'aperçûmes rien de remarquable jusqu'à Barkaras, village bâti sur le penchant d'une montagne, et environné d'une épaisse forêt de palmiers.

Nous découvrîmes bientôt Rhoda, d'où nous contemplâmes les superbes ruines de l'ancienne ville d'Antinoüs, bâtie par Adrien.

Nous allâmes ensuite à Ashmounein, qui vraisemblablement doit être l'ancienne Latopolis. Ashmounein est une grande ville qui donne son nom à la province, et où l'on voit de magnifiques ruines de l'architecture égyptienne. De là nous nous rendîmes à Melawé, ville encore plus grande, mieux bâtie et mieux habitée qu'Ashmounein.

Dans la soirée du 22, nous arrivâmes à Achmim, endroit très considérable. Il appartenait autrefois à un prince arabe qui lui donna son nom, et qui le possédait sous la protection du grand seigneur à qui il payait un revenu annuel. Les habitants d'Achmim sont très jaunes et ont un air malsain, ce qui provient sans doute en grande partie des mauvaises exhalaisons d'un canal fort bourbeux qui traverse la ville. Il y a en outre beaucoup d'arbres, de buissons, de jardins, aux environs de ce canal, qui l'embarrassent et en augmentent l'insalubrité.

Le 25, impatients de visiter les plus considérables, les plus superbes ruines de la Haute-Egypte, nous

(1) Grâce au génie actif du vice-roi d'Egypte et aux mesures qu'il a prises pour relever l'Egypte de sa décadence, Alexandrie est aujourd'hui, 1852, peuplée de près de quarante mille habitants. Il est vrai qu'elle en avait, dit-on, sept cent mille sous l'empereur Auguste. Cette ville est devenue un port florissant, et le pacha y entretient une marine respectable. A. M.

(2) La commission d'Egypte a d'ailleurs fait connaître d'une manière trop précise les richesses scientifiques de l'Egypte, pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici les remarques de Bruce. A. M.

(1) Ce mot signifie les deux couvents. A. M.

partîmes de très bon matin de Béliany, et à dix heures avant midi, nous arrivâmes à Dendera. C'est encore une ville considérable, environnée de forêts de palmiers, et telle que Juvénal l'a décrite. Juvénal devait l'avoir vue une fois en passant, puisqu'il alla mourir dans un honorable exil à Syène, dont on lui avait donné le commandement.

Dendera est placée à l'extrémité d'une plaine étroite, mais très fertile : le blé y avait treize pouces de hauteur, et nous n'étions qu'à Noël ; la récolte s'y fait à la fin de mars. Là nous vîmes pour la première fois des arbres appelés *dooms* ; ils croissent en grande quantité parmi les palmiers, et ils leur ressemblent tellement, qu'il est difficile de les distinguer à une certaine distance. Cet arbre est le même que les naturalistes ont nommé *palma Thebaïca cuciofera*. Sa noix a parfaitement l'air d'un noyau de pêche, et est recouverte d'une pulpe noire et très amère, semblable à l'enveloppe d'une noix très mûre.

Arrivée à Furshout. De Thèbes. De Luxor et de Carnac. Ruines d'Edfu et d'Esné.

Dans la matinée du 26 décembre, nous arrivâmes heureusement à Furshout, et je me rendis aussitôt au couvent des moines italiens, qui, comme ceux d'Achmim, sont de l'ordre des franciscains réformés.

Furshout est situé dans une plaine bien cultivée et qui a neuf milles d'étendue des bords du Nil au pied des montagnes. Elle était à la fois couverte de champs de blé et de plantations de cannes de sucre. La ville contient, dit-on, dix mille habitants, mais je crois que cette évaluation est exagérée.

Furshout est par les 26° 3' 30" de latitude. Au-delà de Furshout, dans la même plaine, en tirant vers le sud, il y a une autre ville dépendante du sheik Ismaël, neveu du sheik Haman. C'est un endroit considérable, bâti d'une pierre argileuse, comme Furshout, et environné de forêts de palmiers et de plantations de cannes. On y fabrique même du sucre.

Le 7 février 1769, nous partîmes de très bon matin de Furshout. Nous passâmes bientôt vis-à-vis du petit village d'El-Gourni, qui est à un quart de mille des bords du fleuve. On y a conservé un temple des anciens Egyptiens ; et je crois que ce temple et les deux monceaux de ruines qu'on voit à la distance du Nil sont des restes de la fameuse ville de Thèbes.

Il ne reste maintenant de l'ancienne ville de Thèbes que quatre temples immenses, qui paraissent plus antiques, mais qui sont moins magnifiques et moins bien conservés que ceux de Dendera. Les temples de Medinet-Tabu sont plus élégants que ceux d'El-Gourni.

Les ruines des temples de Thèbes, qu'on nomme Medinet-Tabu, sont placées dans un espace d'environ un mille d'étendue, et, dans le sable qui s'accumule au pied des montagnes sur les jardins suspendus, ou *horti pensiles*, comme les appelle Pline, étaient sans doute pratiqués sur les flancs de ces montagnes. On y élevait l'eau par le moyen de quelques machines.

A environ un demi-mille au nord d'El-Gourni on voit les superbes et majestueux sépulcres de Thèbes. Les montagnes de la Thébaïde sont immédiatement derrière la ville ; elles ne s'élèvent point par degrés les unes au-dessus des autres, mais elles sont chacune isolées sur la base, de sorte qu'on peut en faire séparément le tour. Il y en a, dit-on, cent où l'on a creusé des tombeaux et une infinité d'autres appartements.

Luxor et Carnac, éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille, sont les lieux où l'on voit les ruines les plus magnifiques de l'Egypte. Elles sont bien plus considérables que celles de Thèbes et de Dendera réunies.

Il y a deux obélisques de la plus grande beauté. Ils paraissent, à la vérité, un peu moins grands que ceux de Rome ; mais ils ne sont point mutilés. Le pavé sur lequel porte l'ombre de ces obélisques est encore si bien de niveau, qu'il peut servir pour faire les observations auxquelles il était destiné. Le bout des obélisques est de forme demi-circulaire : expérience qu'on a faite, j'imagine, à la sollicitation de quelque observateur, parce qu'en variant ainsi la pointe de l'obélisque on espérait être délivré de la pénombre (1).

Le 17, nous prîmes congé du sheik bienveillant de Luxor, et, pleins d'une ardeur nouvelle, nous fîmes voile avec un bon vent.

Le lendemain matin, nous passâmes devant Esné : c'est l'ancienne Latopolis. Elle conserve d'assez grands monuments, parmi lesquels on distingue un temple dont l'ensemble est très antique, mais qui paraît avoir été bâti à diverses époques, ou plutôt avec les ruines de plusieurs anciens édifices. Les hiéroglyphes en sont fort mal sculptés et point peints.

Le 18, nous partîmes d'Esné, et bientôt nous fûmes à Edfu, où l'on voit aussi beaucoup de restes de l'architecture égyptienne. Edfu est l'ancienne *Apollinis civitas magna*.

Arrivée à Syène. Cataracte. Tombeaux remarquables.

Nous fîmes voile le 20 avec un vent favorable qui dura jusqu'au matin, une heure avant le lever du soleil. A neuf heures, nous jetâmes l'ancre à l'extrémité sud d'une forêt de palmiers, et au nord de la ville de Syène.

Il n'y a à Syène ni beurre ni laitage, si ce n'est le lait qu'on fait venir de la Basse-Egypte : on peut en dire autant des volailles. Les dattes n'y mûrissent pas ; et celles qu'on vend au Caire sous le nom de Syène viennent d'Ibrim et de Dongola ; mais en revanche, le Nil fournit à Syène d'excellent poisson, et on le pêche facilement, surtout du côté de la cataracte, où les eaux sont brisées.

Les Arabes appellent Syène *Assouan*, c'est-à-dire *l'éclairée*, par allusion sans doute au puits dont le fond était éclairé par le soleil lorsqu'il passait directement dessus, dans le mois de juin. Dans le langage du beja, le nom de Syène signifie un cercle, ou une portion de cercle.

Les 22, 23 et 24 janvier, me trouvant à Syène, logé dans une maison située à l'orient de la petite île où subsiste encore presque entier le temple de Cnuphis, que Strabon, qui lui-même visita ces lieux, dit avoir été bâti dans l'ancienne ville, et vis-à-vis du puits destiné à réfléchir le soleil dans le temps du solstice, je fis, pendant que le soleil était au méridien, trois observations différentes avec un cadran de trois pieds, et je trouvai que la latitude de Syène était par les 24° 0' 45" nord.

Départ de Kenné. Voyage à travers le désert de la Thébaïde. Montagne de marbre. Arrivée à Cosséir, sur la mer Rouge.

Le jeudi, 16 février 1769, nous joignîmes la caravane, qui allait partir de Kenné, la *Cœne Emperium* des anciens. De Kenné, nous marchâmes à l'orient pendant une demi-heure, en suivant le pied des montagnes qui sont bordées par un terrain bien cultivé. Ensuite, nous tournâmes au sud-est ; et, à onze heures avant midi, nous traversâmes un petit mauvais village appelé *Serafla*. Durant toute cette route, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées, et sur lesquelles on ne distingue d'autre verdure que quelques plantes de l'espèce du grand solanum, et qu'on nomme *burrumbuc* dans la langue du pays.

A deux heures après midi, nous arrivâmes à un puits, appelé *Bir-ambar*, le *puits des épiceries*, auprès

(1) Un des obélisques du Luxor ou de Louqsor est, en 1833, arrivé à Paris pour être élevé sur la place de la Concorde, entre les Champs-Elysées et le jardin des Tuileries. A. M.

duquel il y a un chétif village du même nom, appartenant aux Azaizi, tribu d'Arabes pauvre et peu nombreuse. Ces Arabes ne vivent que du prix qu'ils retirent de leur bétail, qu'ils louent aux caravanes qui vont à Cosséir, et qu'ils accompagnent quelquefois eux-mêmes.

Quand nous eûmes quitté Bir-ambar, nous arrivâmes à quatre heures après midi à Gabba, qui est à un mille de Cuft, le long du désert. Nous plantâmes nos tentes à Gabba, et nous y passâmes la nuit.

Le 20, à six heures du matin, nous partîmes de Main-El-Mafareck, et à dix heures nous fûmes rendus à l'entrée du défilé; à onze heures, nous commençâmes à descendre. Nous avions monté jusque-là depuis Kenné, mais presque insensiblement.

Le 21, nous partîmes de grand matin de Koraim; et à dix heures, nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchaient. Cependant nous n'en vîmes aucun: les défilés que nous avions suivis nous conduisirent dans une longue plaine qui tourne à l'est, ensuite au nord-est, et puis au nord; de sorte qu'elle forme une portion de cercle. Au bout de cette plaine, nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie était de marbre, *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, et le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Après avoir descendu pendant plusieurs jours des montagnes et franchi divers défilés, nous finîmes par avoir la première vue de la mer Rouge. Une heure un quart après nous arrivâmes à Cosséir.

Cosséir est un petit village entouré de murailles de boue sur le bord de la mer Rouge et au milieu de ces amoncellements de sable que le vent rassemble et disperse alternativement. Il est défendu par un château carré construit en pierre de taille, avec des tours carrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer et un de bronze, tous en fort mauvais état.

Au nord-ouest du château, il y a plusieurs puits d'eau saumâtre que je rendis potable en la faisant filtrer au travers du sable; et cela seulement pour en faire l'épreuve. L'eau qu'on boit ordinairement à Cosséir vient de Terfowey, qui en est à une bonne journée de chemin.

Ce qu'on appelle le port de Cosséir se trouve au sud-est. Il n'y a rien qu'un rocher qui s'étend à environ quatre cents pas dans la mer, et abrite les vaisseaux qui sont à l'ouest contre les vents de nord et de nord-est, comme les maisons de la ville les défendent du vent d'ouest.

Il y a dans la ville un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commerçant a un magasin pour renfermer son blé et ses autres marchandises, qui ne consistent guère qu'en toiles des Indes pour la consommation de la Haute-Egypte. C'est là tout ce qu'on porte à Cosséir, depuis que le commerce de Dongola et de Sennaar a été interrompu.

Le bey et les Turcs partirent de Cosséir pour leurs différentes destinations. Je me logeai alors dans le château; et, comme les Ababdé m'avaient raconté des choses fort étranges de la montagne des Emeraudes, je résolus d'y faire un voyage en attendant le retour de mon raïs.

Cette montagne est située dans une île de la mer Rouge, à environ trois milles du rivage, de forme ovale, et s'élevant tout-à-coup vers le milieu. On la nomme, dans le langage du pays, *Jibbel-Siberget*, ce que nous rendons par *la montagne des Emeraudes*.

Après avoir satisfait ma curiosité dans les montagnes des Emeraudes, sans avoir rencontré une seule créature vivante, je repris le chemin de mon vaisseau.

Parti de Cosséir, j'allai, en traversant la mer Rouge, visiter Tor, Yambo, Djidda, Lohéia, Moka et le détroit de Bab-El-Mandeb; d'où je revins à Lohéia, pour me rembarquer et me rendre à Masuah, port de l'Abyssinie.

—

Route de Masuah à Gondar. Mœurs et coutumes des Abyssiniens.

Masuah, où je venais d'arriver, et dont le nom signifie *le hâvre des pasteurs*, est une petite île de la mer Rouge, située près de la côte d'Abyssinie, et ayant un port où les plus grands vaisseaux trouvent un mouillage sûr et profond jusqu'au bord de la plage. De quelque côté que le vent souffle, et quelque force qu'il ait, il ne peut les incommoder. C'est à son port que Masuah a dû son nom moderne, comme son ancien nom. Les Grecs l'appelèrent *Sebasticum Os*, d'après la capacité de la rade. L'île n'a pourtant que trois quarts de mille de long, et environ un demi-mille de large. Un tiers est occupé par les maisons, un autre tiers par les citernes où l'on recueille l'eau de la pluie, et le dernier demeure pour servir de cimetière.

Masuah est absolument dépourvue d'eau, et ne peut tirer toutes ses provisions que des montagnes d'Abyssinie.

L'on peut dire à peu près la même chose d'Arkéeko, grande ville située au fond de la baie de Masuah. Il est vrai qu'il y a de l'eau, mais non aucune autre espèce de provisions. La vaste plaine qui la borde, et qu'on appelle le désert de Samhar, est absolument sans culture; il n'est même habité que depuis le mois de novembre au mois d'avril, quand plusieurs tribus errantes, désignées sous le nom de Toras, de Hazortas, de Shihos, de Dobas, y mènent paître leurs troupeaux; ensuite elles l'abandonnent pour repasser de l'autre côté des montagnes quand la saison des pluies les y rappelle.

A Masuah, l'étrange ver de Pharaon attaque ordinairement les personnes qui sont dans l'usage de boire de l'eau stagnante, soit de l'eau de puits et de citerne, comme dans le royaume de Sennaar, soit de l'eau provenant des pluies du tropique, et qu'on trouve en creusant dans le sable, à travers lequel elle filtre jusqu'au niveau de la mer. Ce ver paraît dans diverses parties du corps, mais principalement aux bras et aux jambes.

Quand le ver de Pharaon commence à paraître, on aperçoit une petite tête noire avec une bouche allongée, crochue et blanchâtre. Son corps est également blanc, et ressemble beaucoup à un petit nerf bien disséqué, bien nettoyé. Lorsque cet animal s'est montré, les gens du pays, qui sont au fait, le saisissent adroitement par la tête, et le roulent autour d'une soie ou d'une petite plume d'oiseau; et chaque jour, même plusieurs fois dans la journée, ils recommencent à le rouler tant qu'ils peuvent; mais s'il fait la moindre résistance, ils s'arrêtent de peur de le casser. J'ai vu quelquefois plus de cinq pieds de long de ce singulier animal, qu'on avait roulé avec la plus grande patience dans le cours de trois semaines. Il ne restait alors aucune inflammation sur les bords de l'endroit par où il était sorti; il paraissait seulement y avoir dans le trou une matière lymphatique, qui sortait en petite quantité quand on pressait les chairs avec le doigt: mais en trois jours de temps le trou se refermait, et il n'en restait pas la plus légère apparence.

Route d'Arkéeko à Dixan, par le mont Taranta.

Nous partîmes de Masuah pour nous rendre à Arkéeko le 15 novembre, nous prîmes notre route au sud à travers la plaine qui n'a guère en cet endroit qu'un mille de large, et qui est couverte d'herbe dont la feuille est courte et large, mais assez semblable d'ailleurs à l'herbe de nos prairies. Après une heure de marche, je plantai ma tente à Laberhey, près d'une citerne qui reçoit les eaux de la pluie. De là, les montagnes d'Abyssinie, formant trois chaînes l'une au-dessus de l'autre, présentent un singulier aspect. La

première n'est pas très élevée, mais remplie d'inégalités et de précipices légèrement garnis d'arbustes et de buissons; la seconde est plus haute, plus escarpée, plus stérile; et la troisième, encore plus inégale que les autres, pourrait être réputée très haute dans quelque pays que ce soit de l'Europe. Par-dessus ces masses énormes s'élève le sommet du Taranta, que je regarde comme une des plus hautes montagnes du monde. Son front chargé de nuages ne se laisse apercevoir que dans de très beaux jours; le reste du temps il est environné de brouillards épais et ténébreux d'où partent les éclairs, la foudre et la tempête.

Le mont Taranta est compris dans cette longue chaîne qui sert de ligne de démarcation aux deux saisons opposées. A l'orient de ces montagnes, c'est-à-dire du côté de la mer Rouge, la saison des pluies dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril; et à l'occident, c'est-à-dire du côté de l'Abyssinie, les brouillards, la pluie et le froid règnent depuis mai jusqu'en octobre.

Le 16, nous partîmes le soir de Laberhey : après une heure de chemin, toujours en plaine, nous ne vîmes plus d'herbe, nous trouvâmes un terrain sec, solide et graveleux et nous entrâmes dans une forêt d'acacias d'une étendue fort considérable. Il nous fallut alors commencer à monter un peu, laissant à notre gauche la haute montagne de Gedem qui forme la baie d'Arkéeko, et à notre droite ces autres monts qui bornent la plaine à l'occident. Nous campâmes cette nuit-là sur une éminence qu'on appelle *Shillokeeb*, où il n'y a point d'eau, quoique les montagnes des environs soient remplies de ravins et de torrents profonds et rapides formés par les pluies d'hiver.

Le 17, nous continuâmes notre route le long de la plaine et à travers des acacias; ces arbres étaient alors en fleur, mais nous n'y vîmes point de gomme. Nous avions marché jusqu'alors droit au sud; nous nous tournâmes vers l'occident, et nous entrâmes dans un défilé si étroit, qu'il n'y a d'autre espace que le passage que s'est ouvert un torrent dans la saison des pluies en se précipitant vers la mer.

Nous marchions donc dans le lit du torrent; et comme le fond en était sablonneux, nous ne pouvions désirer un meilleur chemin. La fraîcheur qui s'y était conservée l'avait protégé contre les ardeurs du soleil, et y entretenait une verdure agréable. Ses bords étaient couverts de racks, de câpriers et de tamarins, et les fruits de ces derniers arbres, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé de croître, étaient beaucoup plus gros que tous ceux de la même espèce que j'avais pu voir ailleurs.

Nous continuâmes à tourner en suivant le cours du ravin, au milieu de montagnes peu élevées, mais pierreuses, stériles et remplies de précipices affreux. A huit heures et demie du matin, le soleil commençant à être excessivement chaud, quoique nous fussions au mois de novembre, nous fîmes halte à l'ombre des arbres. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de pasteurs shihos, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils descendent ainsi tous les ans des hautes montagnes d'Habesh, et conduisent leurs troupeaux dans les plaines voisines de la mer, pour profiter de l'herbe qui y croît en octobre et en novembre, après qu'ils ont consommé et épuisé les pâturages de l'autre côté des montagnes.

Les Shihos sont en général lâches : malgré cela, l'habitude de se déplacer et de changer périodiquement de domicile leur donne beaucoup de propension à la rapine et à la violence. Aussi y a-t-il en Abyssinie un ancien proverbe qui dit : « Méfiez-vous des hommes qui boivent de deux eaux. » Ce qui prouve que ces tribus errantes de pasteurs, qui cherchent continuellement de quoi nourrir leurs troupeaux, ont eu le même caractère dès la plus haute antiquité.

Les Shihos étaient autrefois très nombreux : mais, ainsi que les autres nations qui ont des rapports avec Masuah, ils ont beaucoup souffert des ravages de la petite-vérole. De tous les pasteurs qui vivent dans le voisinage de la mer Rouge, les Shihos sont ceux qui ont la couleur la plus foncée. Ils sont tous vêtus; les femmes portent de longues chemises de coton, qui ont les manches fort larges, et qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied; par-dessus elles mettent une ceinture de cuir. Les hommes ont des culottes de toile de coton, mais si courtes, qu'elles ne leur vont qu'à moitié cuisse, et ils se couvrent les épaules avec une peau de chèvre. Ils n'ont ni tentes ni maisons, mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt sous des arbres, ou dans de petites huttes bâties en forme de cône, avec une espèce d'herbe assez semblable au roseau.

Les Shihos que nous rencontrâmes étaient au nombre de cinquante hommes et une trentaine de femmes tout au plus; ce qui me fit d'abord penser que cette nation était monogame, chose qu'on m'assura depuis; chaque homme portait une lance dans sa main et un coutelas à sa ceinture. Ils avaient l'avantage du terrain, puisqu'ils descendaient tandis que nous montions; malgré cela je m'aperçus que notre rencontre les inquiéta, et ils paraissaient avoir des intentions si peu hostiles, que je suis certain que si nous les avions attaqués ils auraient tous pris la fuite sans faire la moindre résistance. Embarrassés à la vérité d'une grande quantité de chèvres et d'autre bétail, ils ne pouvaient être disposés à combattre. Je saluai celui qui paraissait leur chef, et je lui demandai s'il voulait me vendre un chevreau; il me rendit mon salut, mais il se borna à cela, soit qu'il n'entendît pas l'arabe, soit qu'il voulût éviter de converser avec moi. Cependant ceux de nos gens qui marchaient derrière, et dont la couleur approchait plus que la nôtre de celle des Shihos, leur achetèrent un chevreau estropié qu'ils payèrent avec un peu d'antimoine, quatre grosses aiguilles et quelques grains de verre, ce qui, dirent-ils, était fort cher. Plusieurs Shihos nous demandèrent du pain, qu'ils appelaient *kisserah;* et comme ce mot est arabe, et qu'ils n'en ont pas d'autre pour exprimer du pain dans leur langue, cela me convainquit qu'ils étaient ichthyophages, ainsi que l'histoire nous apprend qu'ont été de tout temps les Troglodites voisins de la mer Rouge; cela ne pouvait pas en effet être autrement. Quand le commerce florissait dans ces contrées, les gens riches pouvaient probablement faire venir du blé d'Arabie ou d'Abyssinie : mais dans leur pays même il est impossible d'en cultiver.

A deux heures après-midi nous nous remîmes en marche dans un chemin pierreux et inégal. A cinq heures nous plantâmes notre tente à Hamhammon, petit terrain situé sur le penchant d'une petite montagne verdoyante, et à quelques cents pas du lit du torrent. Depuis notre départ de Masuah, nous avions eu très beau temps, mais cette après-midi nous fûmes menacés de la pluie. Toutes les hautes montagnes étaient entièrement cachées et les vallées élevées restaient en partie couvertes de nuages. Les éclairs étaient fréquents et bleuâtres, et de longs éclats de tonnerre se faisaient entendre loin de nous; c'était enfin le premier orage que nous avions vu depuis que nous avions mis le pied en Abyssinie.

La rivière dont nous avions suivi les bords n'avait aucune espèce de courant; mais tout-à-coup nous entendîmes dans les montagnes au-dessus de nous un bruit bien plus terrible que le bruit de la foudre. Soudain nos guides coururent vers notre bagage qu'ils transportèrent sur le sommet du mont; et à peine eurent-ils achevé, que nous vîmes les eaux ayant plus de cinq pieds de haut se précipiter avec une extrême rapidité, et remplir tout le lit de la rivière. Elles étaient chargées d'une espèce de terre qui leur donnait une couleur très rouge, et elles débordèrent bientôt, mais sans atteindre pourtant jusqu'à notre tente.

Entre Hamhammon et Shillokeeb nous vîmes pour la première fois de la fiente d'éléphant, dans laquelle étaient mêlés beaucoup de morceaux de branchages non digérés; nous aperçûmes aussi des traces de ces animaux. En quelques endroits les arbres étaient presque déracinés; en d'autres ils étaient brisés par le



Masuah, où je venais d'arriver, et dont le nom signifie le hâvre des pasteurs.

milieu, et des branches à moitié mangées restaient éparses sur la terre.

Hamhammon est une petite montagne de pierre noire presque calcinée par le soleil. Elle sert de borne au district qui s'étend jusqu'à Taranta, qu'habitent les Shihos, et qui est désigné sous le nom d'*Hadassa*. Hamhammon appartient aux Hazortas.

Cette nation des Hazortas, quoique moins nombreuse que celle des Shihos, ses voisins, vit continuellement en mésintelligence avec le nayb, qui jusqu'à présent n'a remporté aucun avantage sur eux. Les Hazortas ont la peau de la couleur du cuivre neuf; ils sont plus petits de taille que les Shihos, et très agiles. Ils ne vivent que de laitage, et ne tuent jamais de bétail. Leur langue n'a point de mot original pour exprimer du pain, par la même raison sans doute qui fait que celle des Shihos en manque. Tantôt ils habitent des cavernes, tantôt des cabanes couvertes d'une peau de bœuf, et semblables à des cages où deux personnes tout au plus peuvent se tenir. Les femmes de la classe la plus distinguée portent des bracelets de cuivre au haut de leurs bras, des grains de verroterie à leurs cheveux, et une peau préparée sur leurs épaules.

Les nuits sont très froides, même en été, aux environs d'Hamhammon : ce qui ne permet pas aux habitants d'aller nus comme dans les autres endroits de la même côte; cependant les enfants des Shihos n'avaient aucune espèce de vêtement la première fois que nous les rencontrâmes.

Le 18, à cinq heures et demie du matin, nous nous remîmes en marche, et nous traversâmes une plaine où nous trouvâmes pendant quelque temps des acacias en si grande quantité que nous eûmes le visage et les mains tout déchirés par leurs branches épineuses. Nous reprîmes alors notre chemin dans le lit du torrent, déjà sec, mais dont le fond en cet endroit était rempli de pierres, que la pluie de la veille avait rendues fort glissantes.

A sept heures et demie, nous vînmes à l'entrée d'une vallée fort étroite, au milieu de laquelle était un ruisseau très rapide qui courait sur un joli lit de cailloux. Il nous causa un plaisir inexprimable, parce que c'était la première eau claire que nous eussions vue depuis que nous avions quitté la Syrie. Elle était excellente : l'ombre des tamarins, la fraîcheur de l'air, l'agréable verdure, tout nous invitait à faire halte dans cet endroit délicieux, quoique d'un autre côté ce ne fût peut-être pas trop conforme aux règles de la prudence, car nous vîmes plusieurs familles d'Hazortas qui avaient leurs huttes le long du ruisseau, et dont les troupeaux broutaient les branches des arbres et des arbustes, sans paraître se soucier de paître l'herbe qu'ils foulaient sous leurs pieds.

Le câprier vient en cet endroit aussi grand que l'or-



Le chemin était fort mauvais, si, toutefois, on peut donner ce nom à une montée perpendiculaire.

meau en Angleterre. Sa fleur est blanche, et ses fruits, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs quand nous les vîmes, étaient au moins de la grosseur d'un abricot.

A deux heures, nous partîmes et nous traversâmes un bois de grands arbres. Nous suivions toujours le bord du ruisseau; mais à trois heures et demie nous le perdîmes. Une heure après nous arrivâmes dans un lieu nommé *Sadoon*, et nous plantâmes notre tente à côté d'un autre ruisseau aussi limpide, aussi bien ombragé, aussi joli que le premier. Le soleil avait été très chaud toute la journée; malgré cela la nuit fut excessivement froide. Nous commençâmes à trouver le voisinage de l'eau un peu moins agréable. Environnés de montagnes froides, noires, stériles et remplies de pierres détachées, nous ne pouvions, en levant les yeux, contempler que leurs sommets et le ciel qui les recouvrait.

Nous abandonnâmes Sadoon le 19, à six heures et demie du matin, et nous continuâmes à tournoyer en remontant le long du lit d'une rivière bordée de chaque côté de racks et de sycomores d'une belle hauteur.

Le feuillage épais des grands arbres de Tubbo est probablement ce qui engage les Hazortas à se fixer dans ce canton. Ils coupent les branches qui sont à leur portée, de sorte que, dans les temps de sécheresse, ils dépouillent bientôt tous les arbres, après quoi ils conduisent leurs troupeaux dans les endroits où il reste quelque pâturage.

Parmi les arbres de Tubbo il y a beaucoup de sycomores qui portent une immense quantité de figues; mais comme les sauvages habitants du pays ignorent l'art de greffer les arbres, les fruits ne leur servent de rien. S'ils connaissaient cet art, ils pourraient se faire une ressource très utile de ces figues dans un pays dépourvu de presque toutes les choses nécessaires à la vie.

A trois heures, nous partîmes de Tubbo, contents de nous éloigner du voisinage des Hazortas. A quatre heures, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Lila, vallée étroite et remplie d'arbres et de halliers, qu'arrose un joli ruisseau. Toutes les eaux qu'on trouve entre la mer et le mont Taranta n'y coulent qu'après le mois d'octobre. Quand les pluies d'été cessent en Abyssinie, elles prennent leur cours du côté de l'orient; mais en tout autre temps il n'y a point d'eau courante; il n'y reste que de grands étangs, dont la profondeur et l'ombre des montagnes et des arbres empêchent en partie l'eau de s'évaporer, et qui sont remplis de nouveau lorsque la saison des pluies revient.

Depuis notre départ d'Arkéeko nous avions toujours monté, mais graduellement et d'une manière presque insensible. Le 20, à six heures du matin, nous nous remîmes en route, et à sept heures nous commençâmes

à gagner les hauteurs qui servent de base au mont Taranta. Le chemin était bordé de chaque côté de nabeas d'une grande beauté, et de sycomores dépouillés de leurs feuilles et même de leurs branches.

Tout le pays était entièrement privé d'ombrage, parce que la hache des barbares Hazortas dégrade sans cesse les beaux arbres qui y croissent. Nous vîmes ce jour-là beaucoup de gibier : de grands troupeaux d'antilopes paissaient de tous côtés, et des perdrix d'une petite espèce couvraient les arbres ; mais ni les unes ni les autres ne semblaient nous regarder comme leurs ennemis ; elles se contentaient de nous considérer pendant que nous passions au milieu d'elles. Toutefois, comme nous étions sur les confins du Tigré, ou plutôt dans le territoire du Baharnagash, et que les Hazortas étaient en mouvement de tous côtés pour gagner le rivage de la mer et s'éloigner de l'Abyssinie, où nous allions, un ami de leur tribu, qui s'était joint à nous, sachant combien il fallait avoir peu de confiance en ses compatriotes lorsqu'ils changent de résidence, nous conseilla de ne pas tirer des coups de fusil, ni donner aucun indice qui pût faire connaître où nous étions, jusqu'à ce que nous fussions sur le mont Taranta, au pied duquel nous arrivâmes à neuf heures du matin.

A deux heures et demie après-midi, nous commençâmes à grimper la montagne. Le chemin était fort mauvais, si toutefois on peut donner le nom de chemin à une montagne perpendiculaire, remplie de grands trous et de précipices creusés par la chute des torrents, ou barrée par d'énormes fragments de rochers, que ces mêmes torrents y avaient entraînés. Il était déjà fort difficile à un homme d'y passer, en ne portant que son havresac et ses armes ; et il semblait de toute impossibilité d'y charrier notre bagage et nos instruments. Il fallut vaincre les obstacles.

Tout ce côté du mont Taranta était couvert d'une espèce d'arbre que nous voyions pour la première fois, et qui me parut très curieux et d'une beauté extraordinaire ; on le nomme *kol-quall*. J'en ai vu depuis dans plusieurs cantons de l'Abyssinie, mais jamais d'aussi beaux que ceux du Taranta.

Le 21, à six heures et demie du matin, après que j'eus exhorté mes compagnons à prendre courage, et que je leur eus promis une augmentation de gages et une gratification, nous entreprîmes de grimper la seconde moitié de la montagne qui nous restait encore à franchir. Son sommet était plus raide, plus escarpé, plus glissant et chargé de plus d'arbres que la partie que nous avions déjà escaladée ; mais il y avait dans le chemin moins de grosses pierres et moins de trous ; cependant nous faisions à chaque instant des chutes qui nous brisaient les genoux et les mains, et nous avions le visage déchiré par les branchages épineux des buissons. Nous arrivâmes enfin au haut du Taranta, où nous trouvâmes le grand village de Halai, le premier que nous eussions vu depuis notre départ de Masuah. Ce village est principalement habité par des esclaves et des bergers, qui gardent les troupeaux des gens riches de Dixan.

Les habitants de Halai ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée et tirant sur le jaune. Ils vont la tête nue, mais ils portent aux pieds des sandales, une peau de chèvre sur leurs épaules, et une toile de coton autour des reins. Leurs cheveux sont courts et frisés, et ressemblent à ceux des nègres de la partie occidentale de l'Afrique : ce qui est un effet de l'art, non un don de la nature, car chaque homme roule ses cheveux en boucles autour d'un petit bâton jusqu'à ce qu'ils aient pris le pli à sa fantaisie (1). Les hommes sont toujours armés de deux lances, d'un grand bouclier de peau de bœuf, et d'un grand coutelas dont la lame a environ seize pouces de long et trois pouces de large, mais se termine en pointe. Ils portent ce coutelas du côté droit, et ils l'attachent à une ceinture de toile de coton qui leur fait au moins six fois le tour du corps.

Toute espèce de bétail abonde à Halai. Les bœufs et les vaches y sont d'une extrême beauté, surtout ces dernières : elles sont pour la plupart blanches, et d'un poil qui ressemble à de la soie ; leur fanon leur tombe jusqu'au genou ; leur tête est admirablement bien faite ; leur pied est remarquable par la finesse, et leurs cornes, bien tournées, sont aussi longues que celles de nos vaches de Lincoln. Les moutons sont d'une grande espèce, mais tout noirs ; je n'en ai jamais vu d'une autre couleur dans la province du Tigré. Leur tête est fort grosse, et leurs oreilles extrêmement petites ; ils n'ont point de laine, mais du poil, ainsi que les autres moutons qu'on trouve entre les tropiques ; ce poil est remarquable par son lustre et par sa douceur, et ne se hérisse point comme celui des moutons du Beja et du Sennaar. Ils ne sont pourtant pas aussi gras, et n'ont point la chair d'un goût aussi délicat que les moutons des climats chauds. Les chèvres de Halai sont aussi d'une fort grande taille, et ont le poil court et fin.

Sur le sommet du mont Taranta il y a une plaine, où l'on avait semé plusieurs champs de blés qui étaient déjà prêts à être coupés, quoique ce ne fût pas encore ailleurs le temps de la moisson. Le grain en est bon et d'une belle couleur, mais moins gros que celui qu'on recueille en Egypte ; les épis ne croissent pourtant pas très épais, et ils n'ont ordinairement guère que quatorze pouces de hauteur. L'eau qu'on boit sur le Taranta est fort mauvaise, parce qu'il n'y en a d'autre que celle que la pluie laisse dans les trous des rochers et dans quelques citernes.

Le 22, à huit heures du matin, nous quittâmes le sommet du Taranta, et nous commençâmes à descendre du côté de la province du Tigré. Le chemin était, après celui où nous avions passé la veille, plus raboteux qu'aucun autre que j'eusse jamais vu. Après avoir descendu le Taranta, nous gagnâmes une autre petite montagne, d'où nous pûmes contempler à notre aise la ville de Dixan.

Les cèdres que nous avions vus si grands, si beaux sur le sommet et le côté occidental du mont Taranta, étaient tellement dégénérés du côté occidental, qu'ils avaient l'air d'arbustes rabougris. A dix heures trois quarts nous plantâmes notre tente à côté d'un marais ; mais l'eau, qui avait croupi depuis plusieurs semaines, était fort mauvaise. Les habitants des environs étaient tous occupés de leur moisson ; les uns coupaient leur blé, les autres faisaient fouler leurs épis par des vaches et des taureaux, afin d'en extraire le grain. Ils ne gardent point la paille ; tantôt ils la brûlent, tantôt ils la laissent pourrir autour de l'aire.

Nous nous remîmes en route à trois heures dix minutes ; nous descendîmes d'abord presque insensiblement, puis nous remontâmes par un chemin beaucoup plus commode que nous ne l'avions trouvé jusque-là ; et après avoir marché environ une heure un quart nous arrivâmes à Dixan. Dixan est la première ville qu'on rencontre en entrant en Abyssinie par le côté du mont Taranta, comme Halai est le premier village. Dixan est bâti sur le sommet d'une montagne qui ressemble exactement à un pain de sucre, et qui est environnée d'une vallée profonde qui lui sert de tranchée. Le chemin contourne la montagne, et la spirale finit au milieu des maisons.

A Dixan il y a haute et basse ville, et elles sont séparées par un espace considérable. Dans la ville basse sont les chrétiens, ou du moins ceux qui se disent tels ; et dans l'autre on trouve les partisans du nayb, lesquels ont sur leur sommet un puits qui donne fort peu d'eau.

Il en est, je crois, de Dixan comme de toutes les autres villes frontières, c'est que les plus mauvais sujets des deux Etats contigus s'y rendent. La ville est habitée par des Maures et des chrétiens ; et elle est assez

(1) Je crois que c'est le même outil dont les anciens se servaient, et qu'a censuré le prophète, outil que nos versions de l'Ecriture rendent mal à propos par épingle à friser (Isa., ch. XXIII, v. 22). A. M.

bien peuplée, quoique l'on n'y fasse qu'un commerce fort extraordinaire, celui de vendre des enfants. Les chrétiens y conduisent ceux qu'ils ont dérobés en Abyssinie comme dans un endroit sûr; et les Maures les reçoivent et vont les vendre à Masuah, d'où on les fait passer dans l'Arabie et dans l'Inde. Les prêtres de la province du Tigré, et principalement ceux du voisinage de la montagne de Damo, font tous cet infâme trafic.

Dixan est par 14° 57' 55" de latitude nord, et par 40° 7' 30" à l'est du méridien de Greenwich.

De Dixan nous découvrîmes une grande partie de la province du Tigré, remplie de montagnes escarpées. Nous n'avions pas encore vu beaucoup de champs de blé, excepté du côté du chemin du Taranta, et dans la petite plaine de Zarai, à environ quatre milles au sud-sud-ouest de Dixan.

Route de Dixan à Adova, capitale du Tigré.

Le 25 novembre, à dix heures du matin, nous descendîmes la haute montagne sur le sommet de laquelle Dixan est bâti, et où l'on ne voit presque d'autres arbres que des kol-qualls. Nous traversâmes un misérable village nommé *Hadhadid*, et à onze heures nous fîmes halte sous un daroo, le plus bel arbre de cette espèce que j'aie vu en Abyssinie. Il avait au moins sept pieds et demi de diamètre, avec des branches à proportion, et il était isolé au bord d'une rivière, dont l'eau, quoique très belle, n'avait alors aucun courant. Cette rivière, et le daroo à l'ombre duquel nous nous reposâmes, servent de bornes au territoire que le nayb tient à ferme du gouverneur du Tigré, et sont compris dans la province du Baharnagash, appelée *Midré-Bahar*.

Le 26, à sept heures du matin, nous nous mîmes en route avec beaucoup d'ardeur et de joie. A un quart de mille de la rivière, nous traversâmes l'extrémité de la plaine de Zarai.

Nous traversâmes bientôt la rivière de Balezat, qui prend sa source à Ade-Shiho, dans le sud-sud-ouest de la province du Tigré, qui servit jadis de limite au pays du Baharnagash (1), et qui, après un cours fort borné, se jette dans le fleuve Mareb, l'ancien Astusaspes. La rivière de Balezat était la première que nous eussions vue courante depuis que nous avions passé le mont Taranta.

Nous campâmes sur le bord de la rivière, et nous fûmes obligés d'y demeurer toute la journée ainsi que le lendemain, par rapport à un péage dû par tous les passagers. Ce droit, quoiqu'on le prélève d'une manière très dure, s'appelle les *awides*, c'est-à-dire les *dons*. On le trouve établi en divers endroits de l'empire, et il fait partie des revenus du roi. Les endroits où on lève le péage se nomment *ber*, mot qui signifie le *passage*, et qu'on trouve souvent joint au nom des contrées d'Abyssinie, comme Dingleber, Sankraber; ainsi du reste.

Le 1er décembre, nous partîmes de Balezat, et nous grimpâmes sur une haute montagne où est le village de Noguet, que nous traversâmes une demi-heure après. Il y a aussi sur le sommet de la montagne quelque terrain plan, où l'on avait recueilli du seigle, qu'on foulait sous les pieds des bœufs pour en extraire le grain. Après avoir descendu cette montagne, nous en passâmes une autre très escarpée, et nous allâmes planter nos tentes près d'une rivière qu'on nomme *Mai-Kol-Quall* d'après beaucoup de kol-qualls qui croissent sur ses bords. L'endroit où nous campions s'appelle le *Kella*, c'est-à-dire le *château*, parce que les montagnes des deux côtés s'étendent fort loin, comme des murailles dans lesquelles il y a de distance en distance des ouvertures semblables à des embrasures de canons. La montagne s'appelle aussi *Damo*. C'est l'ancienne prison des descendants mâles de la famille des rois d'Abyssinie.

Le 4 décembre après-midi, nous partîmes de Kella, et nous suivîmes un chemin entre deux hautes montagnes couvertes de bois.

Le 5, nous descendîmes une petite montagne, et après environ vingt minutes de chemin nous passâmes le village de Zabangella, à environ un mille au nord-ouest: au bout d'un quart d'heure nous vîmes Moloxito à un demi-mille au sud-est, et Eensuetenen à trois quarts de mille à l'est-sud-est.

Nous commençâmes alors à découvrir les hautes montagnes d'Adowa, qui ne ressemblent en rien à nos montagnes d'Europe, ni à celles d'aucun autre pays. Leurs flancs n'offrent que des rochers nus, perpendiculaires, d'une hauteur excessive, et d'une singulière variété de formes.

A huit heures et demie, nous sortîmes de la vallée profonde où le Mareb précipite son cours vers l'ouest-nord-ouest. A environ neuf milles de ce fleuve on voit une haute montagne sur laquelle sont deux couvents, désignés sous le nom de *Zarai* et *Batispar-Lalibafa*, lesquels forment aujourd'hui divers villages.

Le fleuve Mareb est la limite qui sépare le Tigré et le pays du Baharnagash. Il court sur un fond de terre grasse; il est large, profond, tranquille: mais lorsque les pluies tombent, c'est la rivière la plus dangereuse à passer de toute l'Abyssinie, parce qu'il se forme des trous en divers endroits de son lit.

Quand nous eûmes traversé le Mareb, nous entrâmes dans la plaine d'Yecha, où coule la petite rivière qui lui donne son nom ou bien qui le prend d'elle. L'Yecha est formé par plusieurs sources dans les montagnes qui sont à l'occident; malgré cela, ce n'est point une rivière considérable, et le Mareb la reçoit avant qu'elle porte son cours fort loin.

A onze heures nous nous arrêtâmes au pied de la montagne où coule la rivière. Tous les villages qui furent bâtis en ce canton offrent encore les marques de la justice rigoureuse du gouverneur du Tigré; ils étaient peuplés depuis longtemps par les brigands les plus incorrigibles de la province. Michael les environna une nuit avec ses soldats, massacra les habitants, brûla toutes les maisons, et ne voulut plus permettre depuis que personne s'y établît.

Les eaux du Ribieraini fertilisent la campagne où elles coulent, et y entretiennent continuellement un excellent pâturage qui engage les caravanes à s'y arrêter. La récolte des grains s'y fait aussi deux ou trois fois par an; car pourvu qu'on ait de l'eau en Abyssinie, on peut semer dans toutes les saisons.

Arrivée à Adowa. Ruines d'Axum. Siré.

La ville d'Adowa est située sur le penchant d'une colline, à l'occident d'une petite plaine qu'environnent de hautes montagnes. Son nom, qui signifie *passe* ou *passage*, lui a été donné à cause de sa situation; car elle est sur le bord de la vallée au-dessous de Ribieraini, et c'est le seul endroit par où l'on puisse passer pour aller de Gondar au bord de la mer Rouge.

La plaine est arrosée par trois ruisseaux qui ne sont jamais à sec, même dans le fort de l'été. Le premier est l'Assa qui passe à côté de la ville, et qu'on traverse en venant de l'orient; le second est le Mai Gogua, qui baigne le pied de la montagne, où l'on voit le village qui portait jadis le nom de Gogua, et qu'on appelle *Fremona*, depuis que les jésuites y ont bâti un couvent; enfin le troisième de ces ruisseaux est le Ribieraini, qui se réunit avec les deux premiers, et va se jeter ensuite dans le fleuve Mareb, à environ vingt deux milles au-dessous d'Adowa. Ces ruisseaux ont du poisson, mais qui n'est remarquable ni par la grosseur, ni par la quantité, ni par le goût.

Il y a plusieurs sites charmants au sud-est du cou-

(1) La province du Baharnagash est désignée sous le nom de *Midré-Bahar*. A. M.

vent et tout le long de la rivière, dont les bords sont ombragés d'arbres et d'arbrisseaux. Adowa contient environ trois cents maisons, et occupe un bien plus grand espace qu'il ne lui en faudrait à la rigueur; mais chaque maison est entourée de haies et d'arbres, parmi lesquels on voit surtout beaucoup de wanzeys. Les arbres qu'on plante ainsi dans les villes d'Afrique les couvrent tellement, qu'à une certaine distance ils donnent à ces villes l'apparence de vraies forêts.

L'église de Mariam est sur une montagne au sud-sud-ouest de la ville, et à l'est de la plaine d'Adowa; de l'autre côté de la rivière on voit une autre église appelée *Kédus Michael*. A environ neuf milles dans le nord, et en tirant un tant soit peu à l'est, se trouve Bet-Abba-Garima, l'un des monastères les plus célèbres de l'empire. Ce fut autrefois la résidence d'un roi d'Abyssinie, et je pense que c'est de là que vient la méprise de quelques anciens voyageurs qui ont dit que la capitale d'Abyssinie s'appelait *Germé*.

On a établi à Adowa une manufacture de grosses toiles de coton, qui circulent dans toute l'Abyssinie et servent de monnaie courante. Chaque pièce de toile a seize peeks de long (1), et un peek trois quarts de large, et elle vaut un pataka; de sorte qu'il en faut dix pour une once d'or. Toutes les maions d'Adowa sont bâties de pierre sans être taillée, et on s'est servi de boue au lieu de mortier. L'on ne connaît l'usage de la chaux qu'à Gondar, encore le mortier qu'on y fait est-il fort mauvais. Les toits sont en forme de cônes et faits d'une espèce d'herbe à roseau, un peu plus grosse que la paille de froment. Les Falashas ou Juifs sont exclusivement en possession de couvrir les maisons, et ils commencent toujours leur ouvrage par en bas et vont en remontant jusqu'à la pointe du cône.

A l'exception de quelques endroits dont j'ai parlé, et que nous vîmes en revenant de Ribieraini, la campagne d'Adowa est la seule du Tigré où le sol soit assez profond pour qu'on y cultive du blé: le reste de la province n'est composé que de roc. Il n'y a d'autres bois de charpente dans tous les environs d'Adowa qu'un ou deux daroos, qu'on voit dans les vallées, et les wanzeys, plantés dans les villes autour des maisons.

L'on a dans ces contrées trois récoltes par an; les premières semailles se font en juillet et août. Les pluies tombent alors en abondance; malgré cela on sème le froment, le tocusso, le teff et l'orge. Vers le 20 novembre, ils commencent à recueillir l'orge, puis le froment, et ensuite le tocusso. Soudain ils sèment de nouveau, à la place de tous ces grains et sans aucune préparation, de l'orge qu'ils recueillent en février; puis ils sèment pour la troisième fois, dans les mêmes champs, du teff et plus souvent encore une espèce de pois appelé *shimbra*, et on en fait la récolte avant les premières pluies d'avril. Mais malgré l'avantage de cette triple récolte qui ne coûte ni engrais, ni sarclage, ni qui oblige à laisser les terres en jachère, les cultivateurs abyssiniens sont toujours fort pauvres.

Dans le Tigré la récolte du blé est regardée comme fort bonne lorsqu'elle produit neuf pour un: elle rend rarement jusqu'à dix; et les pois ne donnent guère que trois. Les terres sont, comme en Egypte, affermées chaque année au plus offrant; et on ajoute aussi, comme en Egypte, une addition au prix de la ferme lorsqu'il tombe beaucoup de pluie et que les arrosements en sont faciles. Le propriétaire fournit les semences, à condition de recevoir la moitié du produit; mais j'ai ouï dire que lorsqu'il ne prenait pas un quart en sus pour les risques qu'il courait, il était considéré comme un excellent maître; de sorte qu'ordinairement la part du cultivateur est à peine suffisante pour le nourrir, lui et sa misérable famille.

Le bétail erre à son gré dans les montagnes; le pasteur met le feu avant les pluies aux herbes, aux joncs, aux bruyères; et soudain la plus charmante verdure tapisse la terre. Comme les monts du Tigré sont très hauts et très escarpés, on y voit paître plus de troupeaux de chèvres que d'autres troupeaux.

La province du Tigré est remplie de montagnes; mais c'est sans aucun fondement qu'on a dit que les Pyrénées, les Alpes, les Apennins n'étaient que des taupinières en comparaison des monts du Tigré: je crois même que l'une des Pyrénées, située au pied de Saint-Jean-Pied-de-Port, est plus haute que le Lamalmon, et que dans les Alpes le Saint-Bernard est aussi élevé, peut-être même plus que le Taranta. Ce n'est point l'excessive hauteur des montagnes de l'Abyssinie qui étonne, c'est leur nombre; c'est la forme bizarre qu'elles présentent aux yeux. Quelques-unes ont un sommet plat, et sont absolument à pic, minces, d'une espèce de pierre calcinée, et semblent n'avoir pas assez de base pour résister à l'effort des vents; d'autres ressemblent à des pyramides, d'autres à des obélisques; d'autres enfin, et ce sont les plus extraordinaires de toutes, à des pyramides posées en équilibre sur leur pointe.

Les Tigréens tannent parfaitement bien les cuirs, mais ils n'en tirent parti que pour une chose seulement. Ils se servent pour en ôter le poil, tantôt du jus d'une espèce de solanum, tantôt du jus de l'arbre appelé *kol-quall*, l'un et l'autre fort abondants dans le pays. Ce peuple n'est pas à beaucoup près si habile teinturier que tanneur; il ne connaît d'autre teinture que le suc d'une plante appelée *suf*, qui donne une couleur jaune; et pour faire une bordure bleue à leur toile de coton, ils défilent le coton bleu de Surate, et le tissent avec le leur.

Le 10 janvier 1770, j'allai à Fremona voir les restes de l'ancien couvent des jésuites. Il est situé sur une montagne très élevée et au milieu d'une plaine opposée à celle où l'on voit la ville d'Adowa. Cette montagne, qui s'étend d'orient en occident, forme à l'orient un précipice horrible, est également à pic du côté du nord, et s'incline doucement vers le sud. Le couvent est d'environ un mille de circonférence, et bâti en pierre avec de la chaux: il a des tours sur les côtés et dans les angles; et malgré tout ce qu'on a fait pour le détruire, ses murailles sont encore entières à plus de vingt-cinq pieds de haut.

Le 17, nous prîmes le chemin de Gondar, et après avoir passé les deux villages d'Adega-Net et d'Adega-Daïd, dont nous laissâmes le premier à environ un demi-mille à notre gauche, et le second à trois milles à notre droite, nous campâmes au coucher du soleil près de Bet-Hannès, dans une vallée étroite, au pied de deux montagnes, et sur le bord d'un petit ruisseau.

Le 18 au matin, nous escaladâmes une des montagnes au pied desquelles nous avions couché: le chemin en était raboteux et difficile, et il nous conduisit dans une plaine où s'élevait la ville d'Axum, qui, dit-on, fut jadis la capitale d'Abyssinie.

Les ruines d'Axum sont très étendues, mais, semblables à celles des autres cités des premiers temps, elles n'offrent que des restes d'édifices publics. Dans une grande place que je crois avoir été le centre de la ville, on voit quarante obélisques, dont pas un seul n'est orné d'hiéroglyphes. Les deux plus beaux sont renversés; mais un troisième un peu moins grand que ces deux-là, et plus grand que tous les autres, est encore debout. Ils sont tous d'un seul bloc de granit, et au haut de celui qui est debout, on voit une patère supérieurement sculptée dans le goût grec; au-dessous est le loquet et la serrure dont parle Poncet, et qu'on a sculptés, comme si on avait voulu représenter l'entrée d'une maison. La serrure et le loquet sont faits précisément comme ceux dont on se sert encore en Egypte et en Palestine, mais dont je crois qu'on n'a jamais connu l'usage en Ethiopie.

Après avoir passé le couvent d'Abba-Pantaleon, appelé en Abyssinie *Mantillas*, et le petit obélisque qui est situé sur un rocher au-dessus du couvent, nous suivîmes un chemin conduisant vers le sud, et pratiqué

(1) Le peek est l'aune du pays. A. M.

dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions à gauche un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur. De distance en distance on voit dans cette muraille des piédestaux solides, sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Syrius, l'aboyant Anubis, ou la Canicule.

Axum est arrosé par un petit courant d'eau qui ne tarit jamais, et qui prend sa source dans la vallée étroite où sont les obélisques. L'eau est reçue dans un magnifique bassin de cent cinquante pieds carrés, et de là on la conduit comme on veut dans les jardins des environs, où l'on ne cultive pourtant guère d autre fruit que des grenades, encore n'y sont-elles pas excellentes.

La nouvelle ville d'Axum est bâtie au pied d'une montagne, et contient environ six cents maisons. Il y a plusieurs manufactures de grosse toile de coton : on y fait aussi avec des peaux de chevreau le plus beau parchemin du monde; et c'est ordinairement l'ouvrage des moines. Les récoltes sont plus tardives auprès d'Axum qu'à Adowa ; le tocusso y était à mon passage encore sur pied, et même vert.

Nous partîmes d'Axum le 20 janvier, à sept heures du matin. Nous trouvâmes d'abord une route assez unie qui traversait de petites vallées et des prairies; mais bientôt il nous fallut commencer à monter par un chemin difficile et rempli de grosses pierres, dont les unes étaient éparses, les autres amoncelées, et qui semblaient être les restes d'une ancienne chaussée qui avait fait partie des magnifiques ouvrages d'Axum.

Nous partîmes de Mai-Shum le 21, à sept heures, et nous marchâmes dans un pays découvert, en partie semé de teff, rempli d'avoine sauvage et de mauvaises herbes. Nous traversâmes ensuite plusieurs petites collines que nous montions et descendions alternativement, ce qui nous occasionnait plus de plaisir que de fatigue. Plus nous avancions, plus nous trouvions de jasmins: c'était l'arbuste le plus commun du pays.

Nous descendîmes alors dans la plaine de Selech-Lecha : le village du même nom était à deux milles de nous. La campagne a en cet endroit un air de gaîté et de bonheur supérieur à tout ce que j'avais vu dans le même genre. Poncet a bien raison quand il la compare aux plus belles parties de la Provence. Le chemin que nous suivions était de chaque côté bordé de haies d'arbrisseaux en fleur, parmi lesquels on distinguait le chèvre-feuille. Il n'y en a qu'une espèce, et c'est la même que nous connaissons en Angleterre; mais sa fleur, plus grande et plus blanche, n'est point colorée en dehors, comme la nôtre. De beaux arbres de toutes les hauteurs étaient semés çà et là; et des pampres chargés de petits raisins noirs, d'un parfum délicieux, pendaient en festons entrelacés d'un arbre à l'autre, comme si la main de l'homme les eût arrangés avec art.

Après avoir passé cette plaine charmante, nous entrâmes dans un pays tout différent, et nous suivîmes les défilés qui servent de chemins entre des montagnes couvertes de bois et de broussailles. Là nous campâmes sagement, comme font les autres voyageurs, auprès de l'endroit où l'on puise de l'eau, et nous étions environnés d'arbustes qui nous empêchaient d'être vus d'aucun côté.

Les bohas croissent là en abondance, et ils étaient d'une extrême beauté, ce qui m'engagea à laisser passer la caravane, et à mettre pied à terre pour pouvoir dessiner un de ces arbres à mon choix.

A dix heures nous arrivâmes avec notre escorte près de la ville de Siré. Nous choisîmes un poste très fort dans une vallée profonde, à l'extrémité occidentale de la ville, et nous y plantâmes notre tente.

Route de Siré à Addergey.

La province de Siré s'étend des murs d'Axum aux rives du Tacazzé. La ville de Siré est située auprès d'une vallée étroite et profonde, où le chemin est presque impraticable. Au milieu de cette vallée coule un ruisseau bordé de palmiers, dont plusieurs s'élèvent à une hauteur prodigieuse, mais ne portent aucun fruit. Ces arbres sont les premiers de leur espèce que j'aie vus en Abyssinie.

La ville de Siré, plus grande que celle d'Axum, fait face à la vallée et forme un croissant qui se prolonge un peu plus vers l'extrémité occidentale. Toutes les maisons sont d'argile, et leur couverture de chaume forme un cône comme dans tout le reste de l'Abyssinie. Siré a une manufacture de grosses toiles de coton qui servent de monnaie dans la province du Tigré. Chaque pièce de cette toile a une aune un quart de large, et vaut une drachme, c'est-à-dire la dixième partie d'un wakea d'or (1). Indépendamment de ces toiles, les grains de verre, les aiguilles, le cohol, et quelquefois même l'encens, sont regardés comme une monnaie courante: mais ces articles dépendent beaucoup des circonstances; le dernier est rarement demandé, et le premier est sujet aux caprices de la mode qui change souvent chez ces barbares ; alors tous les grains de collier, qui ne sont pas de la couleur et de la forme qui leur plaît, restent sans valeur.

Quoique la ville de Siré soit située dans une des plus belles contrées du monde, elle a des inconvénients particuliers : il y règne presque continuellement des fièvres putrides et très dangereuses; et à mon passage ces fièvres emportaient chaque jour un grand nombre de gens.

En partant de Dagashaba nous vîmes encore les hauts monts de Samen, dont le Lamalmon est sans contredit le plus élevé; c'est ce Lamalmon qu'il faut franchir pour se rendre à Gondar.

Ce fut le 26 que nous arrivâmes à l'entrée d'une profonde vallée, à l'extrémité de laquelle coule le Tacazzé (2) qui est, après le Nil, le plus grand fleuve de la haute Abyssinie. Sa principale branche est près d'un endroit appelé *Souami-Midre*, dans la plaine d'Angot, pays découvert à deux cents milles au sud-est de Gondar. Le Tacazzé a, comme le Nil, trois sources principales. Non loin de Souami-Midre est le petit village de Gourri (3).

L'Angot est maintenant possédé par les Gallas, dont le chef, Gouangoul, est le principal des Gallas occidentaux qui furent autrefois les plus redoutables ennemis des Abyssiniens.

La seconde branche du Tacazzé vient de Dabuco, sur les frontières du Begemder, d'où, passant entre le Gouliou, le Lasta et Bellessen, elle se réunit à la première branche, et sépare le Tigré de l'Amhara. La division de ces deux pays vient principalement du langage : tout ce qui est sur la rive orientale du Tacazzé est appelé *Tigré*, et tout ce qui est à l'occident, depuis le Tacazzé au Nil, le pays de Gojam et des Agows, s'appelle *Amhara*, parce qu'on y parle l'amharic et non le tigré ou le geez.

Je me suis déjà suffisamment étendu sur les noms, l'histoire, les mœurs des nations qui habitent les environs du Tacazzé. Ce fleuve se nommait le *Siris*, ou *le fleuve de la Canicule*, lorsque ce peuple noir et maintenant sauvage, le Cusbite de l'île de Méroé, résidait sur ses bords; on l'appelle encore le *Tannush-Abay*, ou le moindre des deux fleuves que grossissent les pluies du tropique; et ce nom lui fut donné par les paysans qui le comparaient avec le Nil. Il fut le Tacazzé dans le pays de Derkin, habité par les Takas, jusqu'à l'endroit où il se réunit au Nil dans le Beja: et il fut enfin l'Astaboras pour ceux des anciens qui prirent le Nil pour le Siris. Il est maintenant l'Atbara, et il donne son nom à cette péninsule qu'il borne du côté de l'orient, comme le Nil la borne à l'occident,

(1) Un dixième de wakea d'or vaut près d'un ducat impérial, environ six francs. A. M.
(2) Le fleuve Siris. A. M.
(3) Ce mot signifie *froid*. A. M.

et qui était anciennement l'île de Méroé. C'est un des fleuves les plus agréables à la vue qui soient au monde. Ses bords sont ombragés d'arbres majestueux, et couverts d'arbustes et de plantes dont les fleurs odorantes peuvent le disputer à celles des plus brillants jardins; son onde est limpide et d'un goût parfait; enfin on pêche diverses espèces d'excellent poisson dans ses eaux, et on trouve beaucoup de gibier sur ses rives.

Il faut pourtant avouer que pendant les débordements, les choses changent de face; le Tacazzé reçoit alors dans son sein un tiers des pluies qui tombent en Abyssinie, et nous vîmes à notre passage, par des marques qui s'étaient conservées, que ce fleuve était monté l'année précédente à dix-huit pieds au-dessus du fond de son lit; encore ne savons-nous pas si c'était là le point de sa plus grande crue. Il y avait donc eu au moins trois brasses d'eau dans son lit; cette masse prodigieuse, se précipitant avec fureur du haut des monts, et déracinant dans sa course les arbres et les rochers dont les fragments entraînés font un bruit semblable au tonnerre que répètent les échos de cent montagnes, fait penser assez naturellement qu'on aurait pu lui donner avec raison le nom de *terrible*. Mais il faut considérer que dans le temps où le Tacazzé déborde, tous les autres fleuves d'Abyssinie débordent également et font les mêmes ravages; le Tacazzé n'a donc point d'effets particuliers auxquels il pût devoir un tel nom. Voilà du moins ce que je crois, laissant volontiers chacun maître de son opinion, surtout en ce qui concerne les étymologies.

Les bords du Tacazzé sont couverts de tamarins qui croissent même jusque dans l'eau; et derrière ces arbres d'une médiocre grandeur, des arbres superbes portent leur tête jusque dans les nues, et semblent avoir acquis plus de vigueur en résistant souvent aux ravages du fleuve. Peu de ces arbres se dépouillent de leurs feuilles; ils ont au contraire presque tous des fleurs, des fruits et du feuillage d'un bout à l'autre de l'année, ils en ont surtout en abondance pendant les six mois que dure régulièrement le beau temps, Parmi ceux qui perdent leurs feuilles, on distingue le bohabad, appelé *dooma* en amharic, C'est l'arbre le plus grand de toute l'Abyssinie: le tronc n'en est pourtant jamais fort; il vient en diminuant, depuis le faîte jusqu'au pied; et quoique ce soit assez régulier, l'effet n'en est pas très beau. Il ressemble assez à un grand canon; ses branches sont très fortes et très multipliées, et elles forment un angle un peu moins ouvert que par les 45°. Le fruit du bohabad a la forme d'un melon allongé; et ce fruit est divisé en petites cellules remplies de graines noires et qu'enveloppe une substance blanche, semblable à du sucre fin, et d'un goût doux et pourtant agréablement acidulé. Je n'ai jamais vu cet arbre ni en fleurs ni en feuilles; il en est déjà entièrement dépouillé quand le fruit pend à ses branches. Le bois du bohabad, mou, spongieux, ne peut être d'aucun usage: les abeilles sauvages en percent le tronc pour y déposer leur miel, et ce miel est préféré à tout autre par les Abyssiniens.

Le poisson, qui abonde dans le Tacazzé, y attire beaucoup de crocodiles; et ces animaux sont si audacieux, si voraces, que quand le fleuve hausse un peu, on ne peut le passer que sur des radeaux, ou avec des peaux de bouc, remplies de vent: les personnes qui s'y hasardent à gué sont ordinairement dévorées. Il y a aussi beaucoup d'hippopotames qu'on appelle dans le pays des *gomaris*.

Le 28, nous continuâmes notre voyage; nous vîmes le petit village de Motecha, perché sur le sommet d'une montagne, à un demi-mille au sud de notre route; nous traversâmes la rivière d'Aira, et une demi-heure après, celle de Tabul qui borne le district de Tabulaqué. Ce pays est couvert de bois: il y a surtout une espèce de roseau ou de bambou, qu'on nomme *shemale*, qui n'est point creux, et dont on fait les javelines légères que lancent les gens de pied et les cavaliers, tant à la guerre qu'à la chasse.

Le 29, nous campâmes sur la petite rivière d'Angari, qui donne son nom à tout le pays qui s'étend du Bowiha à l'Anderassa. L'Angari prend sa source à l'est, dans une plaine près de Montesegla; après avoir couru un demi-mille, cette rivière se précipite en cascade dans une vallée profonde, tourne au nord-est et va à deux milles et demi plus loin se jeter dans le Bowiha, un peu au-dessus du gué.

Le village d'Angari est sur le sommet d'une montagne, à deux milles au sud-sud-ouest de la rivière. Hauza, qu'on appelle une grande ville parce qu'elle est l'assemblage de plusieurs villages, Hauza est à six milles dans le sud: la situation en est agréable; elle se trouve au milieu de plusieurs montagnes, toutes différentes les unes des autres par leurs formes extraordinaires. Il y en a qui ressemblent parfaitement à d'immenses colonnes; d'autres ont l'air de pyramides et d'obélisques, et d'autres enfin forment des cônes réguliers. Tous ces monts, d'un accès impraticable, excepté pour ceux qui en connaissent bien les sentiers, servent en temps de guerre de refuge sûr aux habitants du Samen, et ont l'avantage d'être séparés par de petites plaines qui produisent du grain. Bien plus, sur des sommets qui paraissent inaccessibles, il y a des terrains plats, cultivés, et produisant assez de blé pour nourrir les gens qui s'y retirent sans qu'ils aient recours aux habitants des vallées qui sont au-dessous d'eux. Hauza signifie *plaisir*, *délice*, et probablement cette ville doit son nom à la manière dont elle est placée. Peuplée de marchands mahométans, elle sert d'entrepôt entre Masuah et Gondar: aussi y a-t-il des habitants extrêmement riches.

Tandis que nous étions à Addergey, les hyènes dévorèrent pendant la nuit une de nos meilleures mules. Ces féroces animaux sont là en très grand nombre, ainsi que les lions, dont les rugissements terribles et continuels épouvantaient tellement nos pauvres bêtes, qu'elles n'osaient même pas manger leur fourrage. Je portai plus loin les piquets de ma tente, et je fis mettre nos animaux en dedans.

Route d'Addergey à Gondar, par le mont Lamalmon.

Nous partîmes d'Addergey le 4 février. Nous continuâmes d'abord à côtoyer les montagnes dans un pays couvert de bois et d'herbe très haute, puis nous descendîmes rapidement dans une étroite et profonde vallée, dont les côtés avaient été bordés naguère de beaux arbres, que le feu avait consumés quand on avait voulu, suivant l'usage du pays, brûler les herbes sèches; cependant les racines de ces arbres poussaient des rejetons dont quelques-uns avaient déjà jusqu'à huit pieds de haut. La rivière d'Angueah arrose cette vallée, et après avoir reçu dans son sein les ruisseaux voisins elle va se jeter dans le Tacazzé. Cette rivière d'Angueah est très rapide, mais pourtant un peu moins que le Bowiha.

Les montagnes de Waldubba, ressemblant à celles d'Adebarea, étaient à environ quatre ou cinq milles au nord de nous; le nom de Waldubba signifie la *vallée de la Hyène*. Waldubba est peuplé de moines, qui se sont retirés volontairement dans ce pays malsain, dangereux et brûlant, pour consacrer leur vie à la pénitence, à la méditation et à la prière. Les grands d'Abyssinie s'y retirent aussi lorsqu'ils tombent dans la disgrâce, ou qu'ils sont mécontents de la cour; ils se font alors raser la tête, prennent une robe comme les moines, vivent dans la solitude, et font des vœux auxquels ils sont bien résolus de renoncer dès qu'ils le pourront sans danger. Aussi retournent-ils ensuite dans le monde, laissant leur robe et leur sainteté à Waldubba.

Les moines de Waldubba sont en grande vénération; ils passent pour avoir le don de prophétie et faire des miracles: aussi dans les temps de troubles ils servent ordinairement d'instrument pour exciter le peuple.

Ceux de ces moines que j'ai vus à Gondar et à Koscam ne pratiquaient jamais beaucoup l'abstinence ; ils mangeaient et buvaient de tout sans difficulté, et même avec excès ; mais ils disaient qu'ils vivaient différemment à Waldubba, ce qui est peut-être vrai. Il y a aussi beaucoup de femmes, qu'on peut appeler des religieuses, et qui sans demeurer habituellement à Waldubba, y vont souvent, et vivent avec les moines dans une familiarité qui n'est peut-être pas purement spirituelle.

Le 5 janvier, nous partîmes de Debra-Toon, et nous marchâmes le long d'une vallée profonde et couverte de bois : le chemin par lequel on y descend est presque à pic. L'Anzo, rivière aussi claire, mais bien plus considérable et plus rapide que l'Angueah, traverse cette vallée. Son lit est fort large, rempli de pierres d'une qualité bien moins dure que les rochers escarpés qui le bordent. Nous traversâmes la vallée, et nous remontâmes de l'autre côté par le chemin le plus difficile que nous eussions trouvé depuis la vallée de Siré.

Dès que nous eûmes traversé la rivière d'Anzo nous vîmes à notre droite la partie du Waldubba, remplie de bois et de précipices, où les moines avaient coutume de se cacher pour se dérober à la fureur des Shangallas, avant d'avoir trouvé le moyen plus commode de s'en délivrer par leurs prières et leur sainteté. Au-dessus on voit Adamara, où les mahométans possèdent plusieurs villages considérables, dont le voisinage a peut-être aussi contribué beaucoup à assurer le repos de ces moines, qui mènent une vie si pieuse et si pure ; et plus haut encore que les villages mahométans est Tchober, où nous campâmes.

Nous partîmes de Tchober le 6, et nous passâmes dans un bois qui est sur le côté de la montagne d'Adama. Nous arrivâmes au bord de la rivière de Zarima, que nous traversâmes ; ses eaux limpides coulaient sur un fond de cailloux ; elle est à peu près de la même largeur que l'Anzo. Nous trouvâmes sur ses bords, ainsi que tout le long du chemin, après l'avoir passée, les plus grands, les plus beaux arbres que nous eussions vus depuis le Tacazzé. Au-delà de la rivière de Zarima nous rencontrâmes un défilé étroit entre deux montagnes, où coule un ruisseau que nous côtoyâmes jusqu'à l'endroit où la vallée est si resserrée qu'il n'y a d'autre chemin que le lit même du ruisseau. Ce ruisseau s'appelle *Mai-Agam*, c'est-à-dire *le ruisseau du Jasmin*, et il va se jeter dans le Zarima, non loin de l'endroit où nous le traversâmes. Le Mai-Agam était à sec à son embouchure, parce qu'avant d'y arriver ses eaux se perdaient sous le sable, mais plus haut, où le fond reste plus solide, nous trouvâmes une eau excellente dont le courant doit être en hiver large, profond et rapide. Nous fîmes halte sur ses bords, ombragés de ces grands arbres appelés *cummels*, qui étaient alors chargés de fleurs et de fruits. Nous y vîmes, en outre, une immense quantité d'autres arbres et de plantes curieuses. Les rives seules du Tacazzé nous avaient offert, en ce genre, un spectacle aussi varié.

Depuis que nous avions passé Tacazzé nous n'avions rencontré que des campagnes sauvages que leur nature, il est vrai, condamne à l'être, mais qui l'étaient alors davantage par rapport à la guerre civile qui les désolait. Nous n'avions trouvé partout, excepté à Addergey, que des déserts abandonnés. La plaine de Dippebaha nous offrit un tout autre aspect : il y avait des prairies remplies d'arbustes fleuris, tels que des jasmins et des rosiers de plusieurs espèces, mais dont une seule porte des roses odorantes. L'air y était frais et agréable, et un grand nombre d'habitants, qui allaient et venaient, animaient beaucoup la scène.

Le 9 février, nous prîmes congé de nos amis du Lamalmon. Nous escaladâmes le reste de la montagne, dont le chemin, quoique presque à pic et rempli d'arbustes, était pourtant moins difficile que celui où nous avions passé la veille. A sept heures un quart, nous arrivâmes sur le sommet du Lamalmon, qui d'en bas paraît extrêmement pointu, mais où nous vîmes avec étonnement une vaste plaine, dont la plus grande partie était en culture et le reste en pâturage. On y voit plusieurs sources, et il semble que c'est là le grand réservoir d'où sortent la plupart des rivières qui arrosent cette partie de l'Abyssinie. Les eaux qui jaillissent sur ce sommet courent dans toutes les directions, et plusieurs de ces courants suffiraient pour faire tourner chacun un moulin. Là on laboure, on sème, on moissonne dans toutes les saisons ; et quand le cultivateur n'y fait pas trois récoltes par an, il doit s'en prendre à sa paresse, non au sol ni au climat. Nous vîmes dans un endroit des gens qui coupaient des blés ; dans un champ voisin, d'autres qui labouraient ; à côté de celui-ci, il y avait du blé dont les épis commençaient à se former, et plus loin du blé qui n'avait guère qu'un pouce de hauteur.

Le Lamalmon est dans le nord-ouest des montagnes du Samen ; celle de Gingerohha, avec ses deux sommets pointus, la touche du côté du nord, et en terminant la chaîne, elle est séparée de la plaine de Saint-Michel par une vallée très profonde ; mais ni le Lamalmon, ni le Gingerohha, quoique plus élevés que les monts du Tigré, n'égalent en hauteur quelques-uns de ceux du Samen. Il me parut que les plus hauts de ces monts du Samen étaient du côté du sud-est, et que celui d'Amba-Gédéon, où résidait le gouverneur Ayto-Tesfos, dominait tous les autres. L'Amba-Gédéon s'appelle aussi *le Roc-Juif*, et il est fameux dans l'histoire de ces contrées, parce qu'il fut le siége de plusieurs révoltes des Juifs contre les rois d'Abyssinie.

L'Amba-Gédéon est si élevé et ses flancs sont si perpendiculaires, qu'on peut dire qu'il serait impossible d'y monter, non-seulement contre la volonté de ceux qui sont sur le sommet, mais même sans leur assistance. Il y a une grande plaine où l'on trouve des pâturages excellents, et assez de terrain cultivé pour l'entretien d'une armée, avec des ruisseaux abondants dans toutes les saisons et produisant beaucoup de poisson ; aussi les habitants de cette montagne ont souvent soutenu de longs siéges, sans peine et sans danger, et n'ont jamais été pris que par trahison.

Le 10, nous nous remîmes en marche dans la plaine qui est sur le sommet du Lamalmon. Cette plaine s'appelle *Lama*, et le village du même nom était à deux milles à l'est de nous. Nous passâmes entre les deux villages de Mocken, dont l'un restait à environ un mille et demi et l'autre à deux milles. Nous traversâmes la rivière de Macara, dont le courant est très rapide et sépare le Lamalmon du Woggora. Une demi-heure après nous campâmes au-dessous de l'église de Yasous, près de quelques villages auxquels on a donné aussi le nom de *Macara*.

Le 11 février, je déterminai la latitude de Macara par 13° 6′ 8″. Le sol était absolument brûlé par l'ardeur du soleil ; et quoique les nuits fussent très froides, nous ne remarquâmes pas qu'il fût tombé la moindre rosée depuis que nous avions commencé à atteindre le Lamalmon.

Le 12, nous partîmes de Macara, et nous suivîmes un chemin qui traversait les plaines du Woggora. Après une demi-heure de marche nous vîmes les deux villages d'Erba-Tensa, dont l'un était à un mille de distance de nous, et l'autre à un demi-mille au nord-ouest. A huit heures nous arrivâmes à Woken, où il y a cinq villages qui ne sont pas à deux cents pas l'un de l'autre. Au bout d'un quart d'heure nous aperçûmes cinq autres villages, appelés *Warrar* ; ils étaient éloignés de nous depuis un mille jusqu'à quatre milles, et tous entre le midi et l'occident. Tout le pays était excessivement peuplé ; des troupeaux immenses de bœufs paissaient de tous côtés. Ces animaux avaient des cornes grandes et magnifiques, avec des bosses sur le dos comme des chameaux, et leur poil était généralement d'un beau noir.

Le 13, à sept heures du matin, nous continuâmes à marcher le long de la plaine : une demi-heure après



Les ruines d'Axum sont très étendues, mais semblables à celles des autres cités.

nous arrivâmes à Arradara, et bientôt nous découvrîmes à droite et à gauche les débris de vingt autres villages, détruits sans aucun sujet par le ras Michaël lorsqu'il marcha avec son armée du Tigré à Gondar.

D'Addergey à Tamamo le sel sert de monnaie courante pour les grands achats de bétail; et le cohol et le poivre sont d'usage pour les petits articles, comme la farine, le beurre, la volaille. Shimbra-Zuggan fut le premier endroit où l'on nous demanda des toiles de coton rouge de Surate, et on nous offrit treize briques de sel par pièce de toile: une chèvre coûte quatre aunes de ce même surate rouge. A mesure que nous approchions de la capitale, nous nous apercevions que le prix des provisions augmentait considérablement.

Le 9 mars, j'allai au-devant du ras, et je le rencontrai à Azazo; il était couvert d'une grosse toile de coton assez malpropre qu'il s'était jetée négligemment autour du corps, et il portait une espèce de serviette roulée autour de la tête.

Nous mîmes pied à terre au même instant que le ras, mais à quelque distance de lui, et avec une certaine inquiétude. Puis, nous chargeâmes le prêtre grec, qui était aimé de lui, d'aller lui apprendre qui j'étais, et lui dire que je venais pour le voir. Aussitôt les soldats ouvrirent leurs rangs : je m'avançai vers Michaël, et je pris sa main que je baisai. Il me contempla d'un œil fixe pendant une demi-minute, et il me répéta en tigréen le salut ordinaire : « Comment vous portez-vous? J'espère que vous vous portez bien. » Ensuite, il me montra du doigt la place où je devais m'asseoir. Mille bouches s'ouvrirent alors pour lui porter mille plaintes différentes: il donna une foule d'ordres. Je fus presque étouffé; mais Michaël ne fit pas la moindre attention à moi, ni ne me demanda des nouvelles de sa famille. Quelques minutes après, le roi arriva et passa à notre gauche: le ras se leva, ôta la serviette qu'il avait autour de la tête, et se fit soutenir sur la porte de sa tente, jusqu'à ce que le monarque se fût éloigné; et ensuite, il vint reprendre sa place.

Le lendemain, qui était le 10 mars, l'armée entra en triomphe dans la ville; le ras était à cheval, à la tête des troupes du Tigré. Il avait la tête découverte et un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent sur les épaules. Un enfant marchait à sa droite et portait une baguette d'environ cinq pieds et demi de long, et assez semblable aux bâtons des grands officiers de la cour d'Angleterre. Immédiatement après le ras, venaient les guerriers qui avaient tué quelque ennemi ou enlevé des dépouilles, et ils avaient à leurs fusils et à leurs lances autant de morceaux d'écarlate qu'ils avaient tué d'hommes.

Plus loin, marchait le kanitz-kitzera, c'est-à-dire *le bourreau de l'armée*, accompagné de tous ses aides.



Et ensuite ils commencèrent à entrer dans l'eau.

Ensuite on voyait, au milieu des équipages du roi et du ras, un homme portant la peau empaillée du malheureux Woosheka au bout d'un grand bâton. Après cela, cette peau fut pendue aux branches d'un arbre qui est devant le palais du roi, et qui sert à ces sortes d'exécutions.

Comme je puis dire que j'ai été bien établi dans ce pays-là, et que j'ai eu occasion d'en connaître l'état, les mœurs et le gouvernement, je vais présenter les détails qui m'ont paru les plus dignes d'attention.

Tableau géographique de l'Abyssinie, divisée en provinces.

A Masuah, sur la côte de la mer Rouge, commence une division imaginaire de l'Abyssinie en deux parties, division qui est bien plutôt dans le langage que dans le vaste territoire de cet empire. La première partie se nomme *le Tigré*, et comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge et le Tacazzé (1); la seconde va de ce même fleuve aux bords du Nil: elle borne à l'occident le pays des Gallas, et porte dans toute son étendue le nom d'*Amhara*.

Quelque avantage que puisse avoir cette manière de diviser l'Abyssinie, elle manque d'une précision géographique. Il y a plusieurs petites provinces renfermées dans la première, et pourtant indépendantes du Tigré; et l'Amhara, qui donne son nom à toute la seconde moitié de l'empire, n'en fait que la plus petite partie.

D'ailleurs en Amhara on parle une infinité de différents idiomes, indépendamment de l'amharic; ce n'est qu'en Tigré, où la division du langage est certaine, parce qu'on ne s'y sert que du géez, c'est-à-dire de l'ancienne langue des pasteurs.

Masuah était jadis un des lieux principaux où le baharnagash faisait sa résidence; et quand ce chef s'en absentait, il était toujours remplacé par un de ses lieutenants. L'été il allait passer plusieurs mois à Dahalac, île voisine qui se trouvait comprise dans son territoire. Le baharnagash était alors, après le roi et le betwudet, la personne la plus considérée de l'empire; il avait le sendick et le nagaréet, c'est-à-dire l'étendard et les timbales, marques d'un commandement suprême.

Indépendamment des honneurs attachés à cet emploi, c'était un des plus lucratifs d'Abyssinie: l'encens, la myrrhe, la cannelle, un nombre considérable de gommes et de couleurs, objets précieux qu'on trouve depuis le cap Gardafui jusqu'à la baie de Bilur, dépendaient du baharnagash. Mais le territoire de ce gouvernement comprend une grande étendue des côtes,

(1) L'ancien fleuve Siris. A. M.

et a peu de profondeur, car du midi d'Hadea jusqu'à Masuah il forme une espèce de lisière qui n'a guère plus de quarante milles de large, et qui est bornée d'un bout à l'autre par une haute chaîne de montagnes qui s'étendent parallèlement avec l'océan Indien et le golfe d'Arabie.

Après Azab on trouve le commencement des mines de sel fossile, qu'on coupe en carrés d'environ un pied de long, et qui en Abyssinie remplacent l'argent et servent de monnaie courante. Ce sel et une espèce de menthe qui croît dans les mêmes contrées donnent un revenu considérable.

La même lisière de terre continue de Masuah à Suakem, et les montagnes vont jusqu'à l'isthme de Suez, quoique les pluies du tropique ne tombent pas aussi loin. Cette province méridionale du Baharnagash est appelé *l'Habab* (la terre des Agaazis ou des Pasteurs). La seule langue qu'on y parle est le géez ou la langue des Agaazis. Dès les premiers âges ces pasteurs ont eu des caractères, une écriture enfin qui est encore la seule que l'on connaisse en Abyssinie.

Depuis que les Turcs ont été chassés de Dobarwa et des côtes d'Abyssinie, l'île de Masuah est gouvernée par un nayb de la race des pasteurs, mais mahométan.

La province d'Abyssinie, qui vient ensuite, et qu'on peut appeler la seconde, tant pour l'étendue, les richesses, la puissance que pour le voisinage de Masuah, c'est le Tigré; elle est limitrophe du pays du Baharnagash, bornée par le fleuve Mareb au levant, et le Tacazzé, au couchant; elle a environ cent vingt milles de l'est à l'ouest, et deux cents milles du nord au sud; mais elle s'est beaucoup accrue. Un pouvoir usurpateur a aboli toute distinction sur la rive occcidentale du Tacazzé, et en outre plusieurs gouvernements, tels que celui d'Enderta et d'Antalow et une grande partie du territoire du Baharnagash, sont, du côté de l'est, enclavés dans le Tigré.

Ce qui fait principalement la richesse de cette province c'est le voisinage de l'Arabie. Les marchandises qui traversent la mer Rouge vont par le Tigré; de sorte que le gouvernement a le choix de tout, et en règle le prix. Les plus beaux esclaves, mâles et femelles, l'or le plus pur, le plus magnifique ivoire, passent par ses mains: de plus, les armes à feu, qui depuis plusieurs années rendent celui qui en possède davantage maître de l'Abyssinie, sont tirées de l'Arabie; et il ne se vend pas un seul fusil que le gouverneur du Tigré n'ait refusé de le prendre pour lui et ne sache qui l'achète.

Le Siré, pays qui n'a que vingt-cinq milles de largeur et guère plus en longueur, est regardé comme faisant partie du Tigré, mais n'a pourtant point été nouvellement usurpé.

Après avoir passé le Tacazzé, on trouve la province de Samen; le fleuve sert de limite entre elle et le Siré. Le Samen, composé d'une vaste chaîne de montagnes escarpées, parmi lesquelles on distingue le Roc-Juif comme le point le plus élevé de toute l'Abyssinie, s'étend du midi du Tigré jusqu'auprès du Waldubba, pays enfoncé et brûlant qui borne l'Abyssinie au nord. Le Samen a environ quatre-vingts milles de long, en quelques endroits seulement trente milles de large, et en d'autres beaucoup moins: il est en grande partie possédé par les Juifs, qui conservent leur religion et leurs lois depuis des siècles très reculés, et qui sont gouvernés par un roi et une reine qu'ils nomment *Gédéon* et *Judith*.

Au nord-est du Tigré est la province du Begemder; elle est limitrophe de l'Angot, dont le gouverneur porte le titre d'Angot-Ras; et à présent tout le pays est, à l'exception de quelques villages, conquis par les Gallas.

Au midi du Begemder est la province d'Amhara, qui s'étend dans la même direction, et dont il est séparé par le fleuve Bashilo; l'une et l'autre de ces provinces sont bornées à l'occident par le Nil. Le Begemder a environ cent quatre-vingts milles de long et quatre-vingts milles de large, en y comprenant le Lasta, pays montueux qui dépend de son gouvernement, et qui est souvent en insurrection. Les habitants du Lasta, regardés comme les meilleurs soldats d'Abyssinie, sont d'une haute stature et d'une force de corps prodigieuse, mais indociles et cruels; aussi les annales de l'empire, ainsi que les personnes qui ont occasion de parler d'eux, ne les appellent jamais que les rustres ou les barbares du Lasta: ils paient au roi d'Abyssinie un tribut de mille onces d'or.

On a démembré du gouvernement du Begemder plusieurs petites provinces, telles, par exemple, que le Woggora qui a environ trente-cinq milles du sud au nord, entre Emfras et Dara, et douze milles de l'est à l'ouest, des montagnes du Begemder aux bords du lac Tzana. Au nord du Woggora sont deux petits gouvernements particuliers, le Dréeda et le Karoota, les seuls territoires en Abyssinie dans lesquels on recueille du vin, et dont les marchands vont trafiquer dans le Caffa et le Narea, pays habités par les Gallas. Il est bon d'observer que ces territoires n'ont un gouvernement particulier que dans l'état ordinaire des choses; car dès qu'un homme puissant est gouverneur du Begemder, il ne permet pas que des voisins faibles jouissent des moindres droits, et il réunit tout à son gouvernement.

Le Begember est la province qui fournit la meilleure cavalerie: elle peut mettre, dit-on, avec le Lasta, quarante-cinq mille hommes sur pied; mais d'après les observations que j'ai faites, je crois que ce nombre est beaucoup exagéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitants du Begemder sont d'excellents soldats quand ils aiment leur général et que la cause pour laquelle ils combattent leur plaît: autrement ils se divisent facilement, parce qu'ils ont continuellement une foule d'intérêts opposés que le gouvernement a l'adresse d'entretenir. Le Begemder produit en abondance du bétail magnifique et de toute espèce; ses montagnes, moins élevées et moins pierreuses que celles des autres provinces, excepté dans la partie du Lasta, sont remplies de mines de fer et couvertes de toute sorte de gibier.

L'extrémité méridionale du Begember, voisine du Nefas-Musa, est remplie de vallées profondes, qui semblent n'avoir été creusées que par des débordements dont l'histoire ne fait pourtant aucune mention. C'est une forte barrière contre l'invasion des Gallas, qui ont souvent tenté de s'y établir, mais toujours en vain: des tribus entières de ces barbares ont péri dans ces entreprises audacieuses.

Après le Begember on trouve l'Amhara, entre les deux rivières de Bashilo et de Geshen. L'Amhara a cent vingt milles de l'est à l'ouest, et un peu plus de quarantes milles du nord au sud. Cette province est très montueuse; elle possède beaucoup de noblesse; et ses habitants sont en général regardés comme les plus beaux et les plus braves de toute l'Abyssinie: avec les armes ordinaires, la lance et le bouclier, un soldat de l'Amhara en vaut deux d'une autre province. Ce qui ajoute singulièrement à la considération dont jouit l'Amhara, c'est la haute montagne de Geshen, ou *la montagne des Pâturages*, qui servit de prison aux princes de la maison royale, jusqu'au moment où ils furent surpris et massacrés dans la guerre d'Adel.

Entre les deux rivières de Geshen et de Samba, est un pays bas, malsain, et pourtant fertile, qu'on nomme la *province de Walaka*, et au midi du Walaka est le haut Shoa. Cette province ou plutôt ce royaume de Shoa est fameux pour avoir donné retraite au seul rejeton de la race de Salomon, qu'on déroba à la fureur de Judith, lorsque vers l'an 900, elle fit égorger sur le rocher de Damo tous les autres enfants de cette famille illustre.

Le Gojam, qui s'étend du nord-est au sud-est, a environ quatre-vingts milles de long et quarante milles de large. C'est un pays presque tout plat et couvert de pâturages; le peu de montagnes qu'on y voit sont très hautes et riveraines du Nil, qui borne cette province au midi: de sorte que quand on traverse le Gojam en s'enfonçant dans l'Abyssinie, on a toujours à main gauche

le Nil, qui court vers le sud en sortant du lac Tzana, jusqu'à ce que tournant au nord, il passe par le pays de Fazuclok et le Sennaar, et va fertiliser l'Egypte.

Le Gojam est couvert de grands troupeaux de bœufs, qui sont sans contredit de la plus belle espèce qu'on puisse trouver dans les hauteurs de l'Abyssinie. La province est très populeuse; mais ses habitants sont regardés comme les plus mauvais soldats de toute l'Abyssinie: les jésuites y ont eu plusieurs couvents

Au sud-est du Gojam est le Damot, borné à l'est par le Temci, à l'ouest par le Gult, au sud par le Nil, et au nord par les hautes montagnes d'Amid-Amid. Le Damot a quarante milles du nord au sud, et un peu plus de vingt milles de l'est à l'ouest; mais toute la péninsule qu'enclave le Nil, depuis le lac Tzana jusqu'à Miné, c'est-à-dire à l'endroit où l'on passe le fleuve pour prendre la route du Narea, porte en général le nom de *Gojam*.

Par-derrière les montagnes d'Amid-Amid est la province des Agows, que ces montagnes bornent à l'orient, et qui a à l'occident le Buré, l'Umbarma et la contrée des Gongas, au midi le pays des Damots et des Gafats, et au septentrion le Dingleber.

Le Maitsha, ayant trop peu de pente pour pouvoir s'égoutter d'abord après les pluies, est en quelques endroits humide et en d'autres fort marécageux: il a conséquemment peu de blé; mais il produit l'*enseté*, plante qui fournit aux habitants, durant toute l'année, une nourriture saine et délicate. On élève dans le Maitsha beaucoup de magnifique bétail et quelques chevaux assez médiocres.

Les montagnes qui sont au-dessus du Maitsha forment ce qu'on appelle *le pays des Agows*, qui, malgré toutes les dévastations qu'il souffre depuis plusieurs siècles, est encore le plus riche de l'Abyssinie. Ces Agows entourent le Maitsha depuis les montagnes d'Aformasha jusqu'à Quaquera, où l'on trouve les sources de deux grandes rivières, le Kelti et le Branti. On appelle cette nation les *Agows du Damot*, parce qu'ils sont voisins de cette dernière province, et par opposition aux Agows du Lasta, mieux connus encore sous le nom de *Tcheratz-Agows*, qu'ils ont pris de Tchera, district voisin du Lasta et du Begemder, où il y a une ville considérable du même nom qui appartient à une de leurs tribus.

Les Gafats, nation très nombreuse, habitant un petit district, adjacent au pays des Gallas, a plusieurs langages distincts, ainsi que les Gallas eux-mêmes.

Tout le pays qui s'étend le long du lac Tzana, depuis Dingleber jusqu'au pied des montagnes qui bornent les cantons de Kuara et de Guesgué, se nomme *le Dembea*. Cette province qui est basse et au midi de Gondar, et la province de Woggora, à l'orient de cette ville, recueillent une immense quantité de blé et sont les greniers de la capitale. Le Dembea semble avoir été jadis couvert tout entier par le lac; il en reste même des preuves auxquelles on ne peut se méprendre. Ce vaste réservoir diminue sensiblement; et cela est parfaitement conforme avec tout ce qu'on a observé relativement à toutes les eaux stagnantes répandues sur la surface du globe.

Le Dembea est appelé par les Abyssiniens *Atté-Kolla*, c'est-à-dire *la nourriture du roi;* parce que tous les revenus de cette province sont destinés à l'entretien de la maison du monarque. L'officier qui y commande porte le titre de *cantiba*. Sa place est très lucrative, mais elle n'est pas considérée comme une des premières de l'empire; et le cantiba ne siége pas dans le conseil du roi.

Au midi du Dembea est la province de Kuara, contrée montueuse et attenante au pays des Shangallas ou nègres idolâtres, désignés sous le nom de *Gongas* et *Gubas*, qui sont les Macrobes des anciens. Le Kuara est une province fort malsaine, d'où l'on tire beaucoup d'or, non que le pays le produise lui-même, mais parce qu'il y vient de chez les Gubas, les Nubas, les Shangallas.

Kuara, dans la langue des Shangallas, signifie *le soleil;* et Beja, qui est le nom qu'on a donné à l'Atbara, pays adjacent comprenant les terres basses du Sennaar, ou la contrée des Pasteurs, signifie *la lune*. Ces noms sont des restes des anciennes superstitions de ces peuples.

Dans le bas de la province de Kuara, et près du Sennaar, on trouve un établissement considérable de nègres païens, appelés *Ganjars*. Ils ont beaucoup de cavalerie, et ne vivent que des produits de leur chasse et de ce qu'ils pillent sans cesse aux Arabes de l'Atbara et du Fazuclo.

Le gouverneur du Kuara est l'un des premiers officiers de l'empire: comme lieutenant-général du monarque, il jouit dans sa province d'un pouvoir absolu, et il a les honneurs du sendick et du nagaréet (1). Ses timbales sont d'argent; et il peut les faire battre quand il traverse la capitale de l'empire, droit que n'ont pas les autres gouverneurs de provinces, et qui est ordinairement réservé au roi partout où se trouve ce prince. Le gouverneur du Kuara partage donc ce privilége avec le roi; et son nagaréet se fait entendre jusqu'au marches de l'avant-cour du palais, où il est obligé de le faire cesser. C'est un honneur que David II, qui conquit le Kuara sur les Pasteurs qui en avaient été de tous temps maîtres, accorda au premier gouverneur de cette province pour récompenser ses services et sa fidélité.

Le Narea, le Ras-el-Féel et le territoire de Tchelga, jusqu'à Tcherkin, forment une province frontière, entièrement peuplée de mahométans. Le gouvernement en est ordinairement confié à un étranger, souvent même à un mahométan, et c'est du moins un homme de cette religion qui est toujours lieutenant du gouverneur. On n'entretient là de troupes que pour la défense des alliés Arabes et Pasteurs qui sont restés fidèle à l'Abyssinie, et qui se trouvent exposés au ressentiment des autres Arabes du Sennaar, leurs voisins. Ces Arabes, ces Pasteurs, alliés de l'Abyssinie, lui fournissent continuellement des chevaux de remonte pour la cavalerie royale. Le Ras-el-Féel est une province étroite, inculte, couverte de bois, où le climat est brûlant et malsain, et qui n'est propre qu'à la chasse. Les habitants, quoiqu'ils professent presque tous la religion mahométane, sont un ramas de toutes les nations: ils sont en général très braves et habiles cavaliers, et ne se servent d'autre arme que d'un grand sabre, avec lequel ils triomphent des éléphants et des rhinocéros.

Il y a encore plusieurs autres provinces qui tantôt sont réunies aux gouvernements voisins, et tantôt en sont séparées, comme, par exemple, celle de Guesgué à l'orient du Kuara; le Waldubba, entre les rivières de Gangué et d'Angrab; le Tzégadé et le Walkayt, à l'ouest du Waldubba; l'Abergalé et le Selawa, dans le voisinage du Begemder; le Temben, le Dobas, le Giannamora, le Bur et l'Engana, près du Tigré.

Mœurs et usages.

La couronne d'Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille particulière qui descend, dit-on, en droite ligne de Salomon et de la reine de Saba, *négesta azab*, c'est-à-dire *reine du Midi*. Cependant cette couronne est élective dans cette même famille; et il n'y a ni loi ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du roi.

La primogéniture n'est donc point un droit; l'usage lui a même été contraire. Quand un roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son père, s'empare ordinairement du trône; mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier ministre choisit seul le roi

(1) L'étendard et les timbales. A. M.

qui passe alors pour avoir été appelé par la nation ; et comme les désirs et les intérêts de ce ministre sont de maintenir sa puissance le plus longtemps possible, il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant sous lequel il peut gouverner l'empire à son gré, et dont il prolonge ordinairement la minorité durant sa vie entière.

Le roi est, à son couronnement, oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête; et pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux , il se frotte avec ses deux mains assez indécemment, et à peu près de la même manière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque; c'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou : elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent travaillés à filigrane, d'une manière supérieure.

Au haut de la couronne il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs.

Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissait paraître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcôve ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies et de rideaux; et en outre il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, et il parle par un trou qui est à côté, à un officier qu'on appelle *le kalhatzé*, *la voix* ou *la parole du roi*, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église; ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues et des portes où il doit passer ; et comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses chambellans sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil et les côtés de la porte de l'église, ainsi que les marches de l'autel, après quoi il s'en retourne soudain dans son palais, soit qu'on célèbre quelque service dans l'église, soit qu'on n'en célèbre pas.

Tous les matins avant le jour un officier, appelé *le serach-massery*, s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais, en faisant plus de bruit que ne pourraient en faire vingt postillons français. Il chasse, par ce moyen, les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit; et en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice, jusqu'à huit heures, et à huit heures il va déjeuner.

Le roi choisit lui-même six nobles, auxquels on donne le titre de *baalomaal* (1), ou *chambellans*, et dont quatre se tiennent toujours auprès de sa personne; un septième, qui est le chef de ces six-là, s'appelle l'*azeleffa-el-camisha*, c'est-à-dire *serviteur de la tunique :* c'est lui qui est maître de la garde-robe , et premier officier de la chambre. Ces sept officiers , les esclaves noirs et quelques autres personnes, servent le monarque dans l'intérieur du palais, et vivent avec lui dans une familiarité à laquelle ne peuvent jamais parvenir le reste de ses sujets.

Quand le roi assemble son conseil pour délibérer sur des objets importants, il se tient dans une espèce de loge fermée , au bout de la table du conseil; les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table, suivant leur rang , et donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune, ou du moins le dernier officier. Les premiers qui parlent sont les shalakas, ou colonels des troupes de la maison du roi; ensuite vient le grand échanson, puis le badjerund , c'est-à-dire le garde de cet appartement du palais appelé *la maison du lion*, puis le garde de l'appartement où se font les banquets royaux. Après ceux-là vient le lika-magwass, c'est-à-dire l'officier qui a coutume de précéder le roi pour écarter la foule.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc , dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent et un bandeau d'étoffe de soie blanche , ou bien plus souvent, de mousseline qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules.

Une cérémonie très remarquable, est celle de l'adoration qui de nos jours est encore rigoureusement observée en Abyssinie toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque : il ne suffit pas de fléchir le genou, il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur ses genoux, puis sur ses mains; après quoi on incline sa tête et son corps jusqu'à ce que le front touche à terre; et si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie, c'est qu'il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessamment assaillies de gens qui pleurent, se lamentent et demandent justice à grands cris, dans tous les différents idiomes de l'empire, pour être admis en présence du monarque, et faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent. Dans un pays aussi mal gouverné et exposé constamment à tous les malheurs de la guerre, on peut bien imaginer qu'il ne manque pas de gens qui ont de justes raisons de se plaindre : mais si par hasard il ne s'en trouve pas assez, comme par exemple dans le fort de la saison des pluies où l'on a peine à approcher de la capitale et à se tenir dehors , il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier et se lamenter comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la majesté royale, et pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oiseuse.

Que ces plaintes soient véritables ou feintes , elles ont toujours pour refrain : *Rete O Jan hoi ;* ce qui , répété très rapidement, ressemble à *prete Janni* (1), titre qu'on a donné en Europe au roi d'Abyssinie, et dont on ne connaissait pas l'étymologie. Ces mots signifient dans la langue du pays *rends-moi justice, ô mon roi!*

Le diadème, attribut de la royauté chez les Perses comme chez les Abyssiniens, avait exactement la même forme, et était porté de la même manière. Le roi d'Abyssinie le porte quand il est en marche, non-seulement comme une marque distinctive de son rang, mais parce qu'il en est bien moins incommodé, surtout dans les pays chauds, qu'il ne le serait d'un ornement plus pesant. Ce bandeau est posé sur le front et noué par derrière, de manière que le sommet de la tête reste à découvert. Les Abyssiniens ne pourraient mettre quelque chose sur leur tête, et surtout quelque chose de blanc, sans faire un sanglant outrage au monarque. Il n'y a que les prêtres qui ont droit de porter de grands turbans de mousseline, et les mahométans, qui portent des bonnets et des turbans blancs par-dessus.

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du roi; et quiconque le ferait serait soudain mis en pièces, à moins qu'on ne fût bien sûr qu'il était fou.

Les rois d'Abyssinie sont au-dessus de toutes les lois; ils jouissent d'une autorité sans bornes en matière ecclésiatique comme en matière civile; toutes les terres de leur royaume, et la personne même de leurs sujets, leur appartiennent, parce que tout Abyssinien naît esclave du prince; et s'il jouit ensuite de quelque rang dans la société, ce n'est jamais que par un don du monarque, non à cause de ses parents, qui sont comptés pour rien. On sait que les Perses avaient de pareils usages.

On fait en Abyssinie différentes sortes de pain ,

(1) *Baalomaal*, c'est-à-dire littéralement *garde des effets* ou *des marchandises du roi.* A. M.

(1) Prêtre Jean. A. M.

parce qu'il y a différentes espèces de teff et de tocusso, dont la qualité varie encore beaucoup dans chaque espèce. Le roi d'Abyssinie mange du pain de froment, non pas de toutes sortes de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans la province de Dembea, et qu'on appelle spécialement *la nourriture du roi*

Le roi d'Abyssinie ne marche jamais quand il est hors de son palais; il ne pose pas même le pied à terre; et s'il veut descendre de cheval, un de ses domestiques vient lui présenter un escabeau qu'il tient tout prêt pour cela. Il se rend à cheval de son appartement dans la salle d'audience, et il descend auprès de son trône ou du siége placé dans l'alcôve de sa tente.

Le monarque abyssinien juge souvent lui-même les crimes capitaux, et son jugement est toujours regardé comme favorable.

Jamais le roi ne condamne un homme à mourir la première fois qu'il est coupable, à moins que cet homme n'ait commis un parricide ou un sacrilége. En général la vie et le mérite du prisonnier sont mis en balance avec la faute qu'il a commise: de sorte que s'il a été plus utile à l'Etat par sa conduite passée qu'il ne lui a nui par le mal qu'il vient de faire, il peut être sûr d'être absous dès que le roi le juge seul.

Le principal supplice en Abyssinie est la croix : un supplice plus terrible encore, c'est celui d'être écorché vif. Cet usage barbare subsiste encore en Abyssinie.

Les Abyssiniens font aussi mourir les criminels en les lapidant : ce supplice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent Francs, et surtout lorsqu'on les croit coupables en matière de religion. Les prêtres catholiques qu'on découvrit en Abyssinie, il n'y a que peu d'années, furent lapidés, et leurs corps sont encore dans les rues de Gondar, ensevelis sous les monceaux de pierres qui servirent à leur donner la mort : on voit trois de ces gros monceaux de pierres près de l'église d'Abbo.

Parmi les châtiments capitaux qu'on inflige en Abyssinie, nous pouvons compter celui d'arracher les yeux, usage barbare que j'ai vu souvent pratiquer dans le peu de séjour que j'ai fait dans ces contrées : c'est ordinairement la punition des rebelles.

Le corps des personnes qu'on fait mourir en Abyssinie pour crime de haute trahison, de meurtre ou de violence, est communément exposé sur les places publiques et dans les grands chemins, et fort rarement enterré. Les rues de Gondar sont pavées des membres et des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit qu'il est très dangereux de sortir. Cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels est en pleine vigueur à Gondar. Les chiens s'emparent souvent de quelques membres, qu'ils charrient aussitôt dans les cours et dans les appartements pour pouvoir les dévorer avec plus de sécurité; ce qui ne manquait pas de me révolter : mais ils y revenaient si souvent que j'étais enfin obligé de leur laisser le champ libre.

Les Abyssiniens ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir. La loi qui le leur défendait jadis est abolie; mais ils restent soumis à leur ancien préjugé; ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelque étranger s'en est servi pour manger ou pour boire; et cette coutume qu'ils ont imitée des Egyptiens, ils la conservent, quoique le motif religieux qui y a donné naissance ne subsiste plus en Egypte.

En Abyssinie, les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autre borne que leur volonté. Cependant elles prétendent avoir pour principe, quand elles se marient, de n'appartenir qu'à un seul homme : mais elles ne s'en contraignent pas davantage; et ce devoir est, comme la plupart des autres, un objet de plaisanterie.

Les Egyptiens comptaient pour rien l'état et le rang de la mère; l'enfant suivait la condition de son père, libre ou esclave : la même chose a encore lieu en Abyssinie. Le fils du roi et d'une négresse esclave, achetée ou prise à la guerre, n'a pas moins droit à la couronne que vingt autres enfants du même monarque, nés des mères les plus nobles de l'empire.

Jadis en Egypte, les hommes ne se mêlaient ni de vendre ni d'acheter : il en est encore de même en Abyssinie. C'est une espèce d'infamie pour un homme d'aller acheter quelque chose au marché. Il ne peut non plus, ni charrier de l'eau, ni pétrir du pain; mais il lave ses vêtements et ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider : les hommes abyssiniens charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, et les femmes les charrient sur leurs épaules; différence qui avait également lieu en Egypte.

Il est certain que l'usage d'employer les femmes à vendre et à acheter doit avoir cessé dès que la jalousie a commencé et que l'on a voulu renfermer ce sexe. Aussi, y a-t-il longtemps qu'il n'a plus lieu en Egypte; mais, par la raison contraire, il subsiste en Abyssinie.

C'était un sacrilége en Egypte de manger un veau, et la raison en était bien naturelle : les Egyptiens adoraient la vache. Aujourd'hui même, en Abyssinie, personne ne mange du veau, quoiqu'on n'y fasse aucune difficulté de manger des bœufs et des vaches. Le principe égyptien est détruit, mais le préjugé reste.

Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies, qui étaient regardées en Egypte comme un mets très délicat. La raison de cette différence vient de ce que, lors de leur conversion au judaïsme, ils furent obligés de renoncer à celles de leurs coutumes qui se trouvaient contraires aux lois de Moïse.

Dans la capitale, où chacun est en tout temps à l'abri de toute surprise, ou dans la campagne, dans les villages, quand des pluies constantes inondent tellement les vallées qu'il est impossible de les traverser même à cheval, et que personne n'ose se hasarder à quitter son habitation de peur d'être emporté par des torrents soudains et passagers qui tombent du haut des montagnes au moment où la pluie redouble; enfin, quand on peut dire qu'on est en sûreté chez soi, et que l'épée et le bouclier sont suspendus dans le repos, les principaux habitants des villages, comme les citoyens des villes et les gens qui fréquentent la cour, se réunissent entre amis, tant hommes que femmes, pour dîner ensemble.

On place dans une grande salle une longue table entourée de bancs, sur lesquels les convives s'asseyent. L'usage des tables et des bancs a été introduit en Abyssinie par les Portugais : autrefois on ne se servait dans les maisons que de cuirs de bœufs qu'on étendait à terre, et sur lesquels on se couchait à demi, comme on le fait encore à l'armée et dans la campagne. On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse; et quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge, et que nous appelons *le fanon*; mais on la fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui compose ce fanon, et à se contenter de percer quelques petites veines d'où l'on fait couler à terre cinq ou six gouttes de sang seulement. On fait en sorte de tenir l'animal en vie, jusqu'à ce qu'on ait achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse, en répandant à terre quelques gouttes du sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos; ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair; ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever; puis ils dépècent la viande sans toucher aux os, et les

mugissements plaintifs du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

Au lieu d'assiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds de l'épaisseur d'environ un demi-travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain, d'un goût un peu aigre, mais agréable et facile à digérer: on le fait avec du teff; il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dînant, et que les esclaves mangent ensuite.

Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff qui servent à la fois de plats et de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux, à peu près pareils à ces couteaux de deux sous qu'on fabrique à Birmingham.

La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pièces de *beef-steak* anglaises (1), et l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssiniens d'une classe au-dessus du communne touchent jamais eux-mêmes à leur manger : les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre noir, de la même espèce du poivre de Cayenne, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, et la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, et qui les empâtent si bien qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est là une marque de grandeur; celui qui avale les plus gros morceaux, et qui fait le plus de bruit en les mâchant, est regardé comme le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe qui dit: « Les mendiants et les voleurs n'avalent que de petit morceaux sans faire du bruit. »

Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait pris sa réfection. Il ne boit jamais qu'après avoir achevé de manger; et, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, et il les présente des deux mains à ses deux voisines qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois; et par ce moyen il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger; et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant « vivent la joie et la jeunesse! » On se livre à une gaîté bruyante et à des jeux qui finissent rarement sans querelle.

Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée et dévorée en partie saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin; parce que tant qu'on peut enlever de la viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en vient là; et bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec les dents, et de la dévorer comme de vrais chiens.

(1) A peu près comme les demi-entre-côtes qu'on mange en France. A. M.

Ceux qui ont dîné à table sont alors très animés. L'amour leur fait sentir tous ses feux, et tout se permet avec une excessive liberté. Point de pudeur, point de délais, point d'asile secret et mystérieux pour satisfaire leurs désirs. L'autel de Bacchus devient celui où Vénus reçoit leurs sacrifices (1). Un couple d'amants descend de son banc pour se placer plus commodément; aussitôt les deux hommes qui sont le plus près d'eux élèvent leurs manteaux, et les cachent aux autres convives; mais si l'on doit en croire le bruit qu'ils font, ils considèrent comme une aussi grande honte de garder le silence en faisant l'amour qu'en mangeant. Quand ils ont repris leur place à table, tous les convives boivent à la santé du couple heureux; et son exemple est imité de chaque côté suivant qu'on se trouve placé. Tout cela se passe sans causer le moindre scandale, sans même qu'on se permette des paroles licencieuses ni de plaisanteries.

Les femmes qui assistent à ces festins sont pour la plupart distinguées par leur naissance et par leur caractère; et elles et leurs amants se donnent réciproquement le titre de *woodage*, qui répond précisément à ce qu'on appelle en Italie un *sigisbé*. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que ce mot de *sigisbé*, ou l'usage qui l'a fait créer, est hébreu. Dans la langue hébraïque, *schus chis beüm* signifie *compagnon de l'épouse* (2); la seule différence, c'est qu'en Europe les assiduités des sigisbés durent toujours, et que chez les Juifs elles cessaient quelques jours après la noce. L'aversion qu'ont nos dames pour le judaïsme les a sans doute engagées à prolonger cette pratique juive pour mieux la dénaturer.

Les anciens Egyptiens se purgeaient régulièrement trois fois par mois, et cette coutume s'est conservée parmi les Abyssiniens. Un arbre fournit aux Abyssiniens le purgatif dont ils se servent.

Quoique les jésuites aient beaucoup parlé des mariages et de la polygamie des Abyssiniens, il n'en est pas moins certain qu'en Abyssinie on neconnaît point ce que nous entendons par le mariage; mais que quand on se convient mutuellement, on se lie sans aucune cérémonie, on se quitte, on se reprend autant de fois qu'on veut, et même après qu'une femme qui a fait divorce avec son premier mari a eu des enfants d'un autre.

Voici toutes les cérémonies que suit le roi quand il choisit une femme. Il envoie chez elle un azage; et cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais; aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, et elle obéit aux ordres du monarque, qui non-seulement lui donne un appartement dans son palais, mais encore une maison dans l'endroit qu'elle préfère. Quand ce prince déclare une de ses femmes iteghé, cela ressemble un peu plus à un mariage; car, soit qu'il se trouve alors dans sa capitale, ou dans son camp, il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa présence que lui, le roi, a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom pour reine; et alors on la couronne, mais sans l'oindre.

La couronne étant élective dans une seule famille, et la polygamie permise, les héritiers se sont considérablement multipliés; et les disputes ont été si fréquentes, qu'il a fallu chercher un moyen de remédier à l'anarchie et à l'effusion du sang royal qui sans cela seraient devenues inévitables. Ce moyen est doux et humain. On confine tous les princes de la race de Salomon sur une montagne très élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire et à écrire; mais leur éducation se borne à cela. L'Etat paie les frais de leur entretien, et en conséquence il leur est alloué sept

(1) Ils ressemblent en cela aux anciens cyniques, dont on disait : *Omnia quæ ad Bacchum et Venerem pertinuerint in publico facere.* Diogenes-Laertius, *in vit. Diogen.* A. M.

(2) En Angleterre, *l'homme de l'épouse;* en France, *l'ami de la maison.* A. M.

cent cinquante pièces d'étoffe, et trois mille onces d'or (1).

Les étendards des Abyssiniens sont de grands bâtons passés dans une espèce de tube surmonté d'une boule trouée, d'où pend une étroite banderole d'étoffe de soie, tailleé en queue d'hirondelle, et flottant au gré du vent. L'on vit pour la première fois, dans la guerre du Begemder, des drapeaux semblables à des pavillons de navire flotter en l'honneur du roi Théodore; ils étaient rouges, d'environ huit pied de long et trois pieds de larges; mais ils ne parurent que pendant deux jours, et ils eurent trop peu de succès pour faire espérer qu'ils deviendraient à la mode.

L'infanterie a des étendards peints de deux couleurs différentes, et par bandes qui se croisent en jaune et en blanc, ou en rouge et en vert; mais les étendards de la cavalerie portent un lion (2) rouge, vert ou blanc. La seule cavalerie noire est distinguée par un drapeau rouge où est peint un lion jaune, au-dessus duquel il y a une étoile blanche.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils, et remplacent les archers. L'arc est mis de côté depuis cent ans, et il n'y a plus que les Shangallas-Waitos et quelques autres petites nations de barbares qui s'en servent.

Il a quatre corps qui ne doivent former entre eux que le nombre de seize cents hommes, et que le roi commande en personne. Ils sont composés d'étrangers, du moins quant aux officiers, et ils gardent le monarque quand il est en campagne. Dans les temps où le roi s'écarte un peu des règles ordinaires, ces corps ont quelquefois jusqu'à quatre ou cinq mille hommes qui oppriment le pays, parce que leurs priviléges sont très étendus; mais quand le prince est faible, on les tient incomplets, parce qu'ils inspirent de la crainte et de la jalousie. C'est du moins ce qui avait lieu de mon temps.

Quand le roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La première est conçue en ces termes : « Achetez vos mules, tenez vos provisions prêtes, car après tel jour ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront pas. » La seconde a lieu une semaine ensuite, si les affaires l'exigent. Voici ce qu'elle porte : « Abattez le kantuffa dans les quatre parties du monde; car je ne sais pas où je vais. » Ce kantuffa est un arbuste terrible qui embarrasse beaucoup dans leur marche le roi et la cavalerie, dont la longue chevelure et les habillements flottants s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation dit : Je suis campé sur les bords del'Angrab ou du Kahha. Quiconque ne viendra pas m'y joindre sera puni pour sept ans. » Je fus incertain de ce que signifiait ce terme de sept ans; mais ensuite je me rappelai que les Juifs avaient tous les sept ans un jubilé, où les outrages, les dettes, les torts de toute espèce étaient oubliés.

Il n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Quoique le terrain soit excessivement montueux, et qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très bornée, il est rare qu'on n'y voie pas cinq ou six églises à la fois; mais si l'on se trouve par hasard dans quelque endroit élevé d'où la vue puisse un peu s'étendre, on en découvre au moins cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une église après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le roi en bâtit toujours un grand nombre. Dès qu'on remporte une victoire on élève soudain une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus.

Les Abyssiniens ont grand soin de placer les églises auprès des eaux courantes, car ils observent rigoureusement les lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions et aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes dont la forme est la mieux arrondie, la plus élégante, et où croît cette espèce de cèdres magnifiques que nous appelons *cèdres de Virginie*, et qui dans la langue éthiopienne se nomme *arz*. Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue et plus pittoresque que ces églises et ces bois de cèdres qui les environnent.

Parmi les bois de cèdres croissent de distance en distance ces autres beaux arbres que les Abyssiniens appellent *cussos*, qui s'élèvent à une très grande hauteur et qui offrent toujours un coup d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes et couvertes d'un toit de chaume en forme conique; tout autour un grand nombre de cèdres, forment une colonnade circulaire où l'on peut se promener et se mettre à l'abri, soit lorsqu'il pleut, soit dans les moments de la grande chaleur. Toutes les fois qu'on entre dans l'église il faut être nu-pieds.

Les Abyssiniens considèrent l'abuna comme le patriarche de leur Eglise, car ils connaissent fort peu le patriarche d'Alexandrie. Comme l'abuna entend rarement la langue abyssinienne, il ne prend aucune part au gouvernement : sa plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques.

Ce qui a rapport à la cironcision des hommes est connu de toutes les personnes les moins versées dans l'histoire juive; mais la circoncision des femmes est, autant que je puis le savoir, une pratique des gentils, pratique bien plus généralement répandue que la première dans cette partie de l'Afrique, limitrophe de l'Egypte et de l'Arabie. Je l'appellerai l'*excision*, pour tâcher d'exprimer par un mot décent une opération singulière, et, suivant nos mœurs, fort peu décente. L'excision est en usage chez les Falashas comme chez les Agaazis, aussi bien que la circoncision des hommes.

Les Abyssiniens se servent pour circoncire d'un couteau très bien aiguisé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, et ils ne répètent aucune parole, ni ils ne font aucune cérémonie religieuse durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, et qui est faite ordinairement par une femme.

La manière indécente et barbare dont Samson prouva sa victoire est imitée par les habitants du Tigré, qui se sont toujours circoncis, parce que les nations répandues autour d'eux ne l'ont jamais été. Ils ne se contentent pas même d'enlever le prépuce à l'ennemi qu'ils ont vaincu, ils lui coupent la verge et toutes les parties de la génération, et ils viennent présenter à leurs généraux ces barbares trophées.

Dès que les Abyssiniennes perdent un parent ou un amant, elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de douze sous, avec l'ongle de de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela : de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelque cicatrice; et dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

Description de Gondar, d'Emfras et du lac Tzana.

Gondar, capitale de l'Abyssinie, est bâtie sur une montagne très haute, dont le sommet est assez plat : cette ville contient environ dix milles familles en temps de paix. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainsi qu'il est d'usage partout où tombent les pluies du tropique. A l'occident de la ville, on distingue le palais du roi, qui était jadis bien plus imposant qu'il n'est aujourd'hui : c'était un grand bâtiment carré à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées, d'où la vue s'étendait du côté du midi sur toute la campagne, jusqu'au lac Tzana; mais cet édifice, brulé à différentes reprises,

(1) Trois mille onces d'or valent 30,000 ducats, et à peu près 180,000 francs. A. M.

(2) La première invention en est attribuée aux Portugais. A. M.



Cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels est en pleine vigueur à Gondar.

n'offre presque plus qu'un monceau de ruines. On n'habite que les deux premiers étages, où est une salle d'audience de plus de cent vingt pieds de long.

Divers monarques ont fait bâtir des appartements autour du palais, tous en argile, et à la mode du pays ; ce qui forme un contraste singulier avec le principal édifice, qui fut bâti sous le règne de Facilidas par des ouvriers venus des Indes, et par quelques Abyssiniens qui avaient mieux aimé profiter des talents des jésuites pour l'architecture que d'embrasser leur religion.

Le palais et toutes les maisons qui sont autour se trouvent renfermés par un mur de pierre de trente pieds de hauteur, dans lequel il y a des ouvertures dans le haut. L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet : on peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au-dehors. Il paraît n'y avoir jamais eu d'embrasures pour du canon ; les quatre cotés de ce mur ont plus d'un mille et demi de longueur.

La montagne sur laquelle s'élève Gondar est environnée d'une vallée profonde, où l'on peut sortir par trois défilés opposés ; l'un est au midi, et conduit vers le Dembea, le Maitsha et le pays des Angows ; l'autre est au nord-ouest, et mène du côté du Sennaar, du Walkayt et du Waldubba, et sur la montagne de Tebra-Tzaï, c'est-à-dire la montagne du Soleil, au pied de laquelle est l'iteghé ; enfin, la troisième sortie est au nord, du côté du Woggora, du mont Lamalmon, du Tigré et de la mer Rouge. La rivière de Kahha se précipite de la montagne du Soleil, traverse la vallée et passe au midi de Gondar; et la rivière d'Angrab, qui vient de Woggora, la contourne au nord-nord-est; puis ces deux rivières vont se réunir au pied de la montagne, à environ un quart de mille au sud de la ville.

De l'autre côté de la rivière de Kahha, et vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par les mahometans et contenant environ mille maisons. Ces mahométans sont tous actifs et laborieux, et la plupart ont soin des équipages du roi et des nobles, tant lorsqu'on entre en campagne que lorsqu'on en est de retour. Ils plantent et abattent les tentes avec une facilité et une promptitude étonnantes ; ils conduisent les mulets de charge; enfin ils forment un corps commandé par des officiers, mais jamais ils ne combattent pour aucun parti.

Je partis de Gondar le 4 avril 1770 pour courir le pays. Nous traversâmes la rivière de Kahha et la Ville-Maure; et vers les dix heures nous arrivâmes sur les bords du Mogetch, rivière très considérable, qui court dans un lit très profond, rempli d'une espèce de pierre à fusil bleue. Nous passâmes le Mogetch sur un pont de quatre arches, très solide, chose extrêmement rare en Abyssinie; mais il est vrai que le Mogetch en a plus besoin que la plupart des autres rivières. Elles se dessèchent ou ne forment que des étangs à la cessation des



La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante...

pluies; mais le Mogetch a un courant toujours plein et rapide, parce qu'il prend sa source dans les hautes montagnes du Woggora, contre les sommets escarpés desquelles vont se briser d'épais nuages dans toutes les saisons de l'année. Le Mogetch va se précipiter dans le lac Tzana; et dans le temps des pluies il charrie tant d'eau, que s'il n'y avait pas de pont, les gens qui portent des provisions au marché de Gondar ne pourraient le passer.

En quittant la vallée étroite du Mogetch, et nous éloignant de ses bords escarpés, nous entrâmes dans une immense plaine bornée d'un côté par de hautes montagnes, et de l'autre par le lac de Dembea, ou le Bahar-Tzana (1), que les géographes ont appelé par corruption *Barcena*. Enchanté de pouvoir enfin respirer en liberté, je me mis, tout en continuant ma route, à chercher des plantes d'un côté et d'autre avec les gens de ma suite. Notre imagination transportée se flattait que les bords d'un lac tel que le Tzana, situé dans une contrée si lointaine, devaient produire des choses neuves et magnifiques; mais nous fûmes trompés: nous l'avions aussi toujours été dans les prairies où l'herbe croît avec une vigueur extraordinaire, ainsi que dans toute la plaine du Dembea.

A onze heures nous traversâmes la rivière de Tedda.

(1) La mer de Tzana. A. M.

Là le chemin se divise en deux; celui qui est droit à l'orient conduit à la montagne de Wechné, dans le territoire inculte et sauvage de Belessen, fameux cependant en Abyssinie par son miel. Nous suivîmes la route qui va droit au midi, et qui mène à Emfras.

La ville d'Emfras est sur une haute montagne, et on y arrive par un chemin qui est presque à pic. Les maisons, au nombre de trois cents, sont à mi-côte, faisant face au sud : par derrière les maisons sont les jardins, ou plutôt des champs remplis d'arbres et d'arbustes qui, plantés sans ordre, occupent tout le terrain jusqu'au sommet de la montagne. D'Emfras on voit aisément tout le lac, et même la campagne qui est au-delà. Le roi d'Abyssinie résidait autrefois dans cette ville, et on y voit encore une tour carrée à demi ruinée, où logeait l'hatzé-hannès.

Le lac Tzana est sans contredit le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Cependant son étendue a été très exagérée. Sa plus grande largeur est de trente-cinq milles en droite ligne, mais il se rétrécit beaucoup par les bouts; il n'a même guère plus de dix milles en quelques endroits. Sa plus grande longueur est de quarante-neuf milles du nord au sud, et va du Bab-Baha un peu au sud-ouest-quart-ouest de cet endroit où le Nil, après avoir traversé le lac par un courant toujours visible, tourne vers Dara dans le territoire d'Allata.

Si l'on en croit les Abyssiniens, qui sont toujours de grands menteurs, il y a dans le lac Tzana quarante-cinq îles habitées; mais je pense que ce nombre peut être réduit à onze. La principale est Dek, Daka ou Daga (1), située presque au milieu du lac.

Comme j'étais peu éloigné d'une des cataractes du Nil, j'eus la curiosité d'aller la visiter. Mes guides commencèrent par nous mener droit au pont qui n'est que d'une seule arche d'environ vingt-cinq pieds, et dont les bouts sont très solidement appuyés sur un roc vif. Ce pont est extrêmement commode. Le Nil se trouve en cet endroit resserré entre deux rochers qu'il a creusés très profondément, et son cours est impétueux et bruyant; on m'assura que les crocodiles ne venaient pas jusque-là.

Après avoir examiné le pont, nous remontâmes environ un demi-mille pour nous rendre à la cataracte. Les bords du fleuve sont remplis d'arbres et d'arbustes de la même espèce que ceux que nous avions vus près de Dara, et pour le moins aussi beaux.

La cataracte offrit à nos regards un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus. Les missionnaires jésuites ont pourtant un peu exagéré en disant qu'elle avait cinquante pieds de chute. Il n'est pas aisé de la mesurer au juste; mais ayant pris avec des bâtons la hauteur du roc, autant qu'il nous fut possible de la prendre, je crus trouver à peu près quarante pieds. Le Nil, considérablement grossi par les pluies, formait en tombant une nappe d'un pied d'épaisseur au moins, sur plus d'un demi-mille de large; et il faisait tant de bruit, que j'en fus presque aussi étourdi que si j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard couvrait la cataracte et s'élevait au loin en suivant le cours du fleuve à travers les arbres. Quoique augmentées par les plnies, les eaux conservaient toute leur limpidité, et en tombant dans un vaste bassin de rocher, elles se divisaient en divers flots opposés, dont une partie revenait en arrière avec fureur, et, après avoir frappé les bords du roc, contournait le bassin et allait se mêler en bouillonnant aux courants écumeux du fleuve.

La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante, que quand je vivrais plusieurs siècles, elle ne s'effacerait point de ma mémoire; elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur et dans l'oubli total de ce qui m'environnait et de moi-même. La nature ne peut offrir rien de plus frappant aux regards d'un mortel; c'est un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de la création. Je revins à Gondar, l'âme toute remplie d'un si beau spectacle.

Tentative pour découvrir les sources du Nil.

Je me préparai à sortir de Gondar le 27 octobre 1770. Je ne voulais aller ce jour-là qu'à quelques milles, mais le lendmain je me proposais de faire beaucoup de chemin. J'avais reçu mon quart de cercle, ma montre marine et mes télescopes, de l'île de Mitraha, où je les avais fait déposer lors de la rencontre de Guebra-Mehedin, et je les remis parfaitement en ordre.

Nous fîmes halte sur les bords de la petite rivière de Baha. La campagne des environs nous parut fertile et bien cultivée, quoiqu'il y en eût une partie en pâturage, où paissait une immense quantité de bétail.

Le 31 octobre 1770, nous fîmes halte sur les bords du Chergué, rivière petite et peu rapide, qui court du sud-ouest au nord-est, et va se perdre dans le lac Tzana. Nous nous remîmes bientôt en marche, et à trois heures nous traversâmes la rivière de Dingleber; un quart d'heure après nous vînmes au village du même nom, situé sur le bord d'un rocher que nous escaladâmes.

Là le chemin commence à suivre immédiatement le bord du lac; et c'est par le défilé très étroit qui est entre le lac et le rocher de Dingleber, que doivent passer toutes les provisions qui sortent du Maitsha et du pays des Agows: aussi, dès qu'il y a les moindres troubles dans le sud de l'Abyssinie, on s'empare de ce passage pour réduire Gondar à la famine.

(1) Ce mot signifie *montagne* ou *terrain élevé*. A. M.

Le climat de Dingleber est excellent, et sa position est une des plus belles de l'Abyssinie. D'un côté on voit le lac Tzana et toutes ses îles; au nord est la péninsule de Gorgora, où sont encore les restes du premier couvent des jésuites et du palais du roi (1). Dans le nord du lac, on contemple au loin toute la campagne de Dara; et le Nil qui, en traversant le Tzana, conserve un cours parfaitement distinct, ne mêle point ses eaux à celles de ce lac, et forme en sortant ce qu'on appelle *la seconde cataracte*, ou *la cataracte d'Alata*.

Le 2 novembre 1770, à sept heures du matin, nous partîmes des bords du Kelti, et nous dirigeâmes notre route au sud. Nous passâmes bientôt devant l'église de Boskon-Abbo, et arrivâmes à Roo. C'est, au milieu d'une petite plaine, une place très unie, entourée d'arbres, où les habitants de Goutto, du canton des Agows et du Maitsha viennent tenir marché de peaux, de beurre, de miel et de toute espèce de bétail. Les Agows y portent aussi de l'or, qu'ils reçoivent des Shangallas, leurs voisins. Tous les marchés de l'Abyssinie se tiennent comme celui-ci, à l'ombre des arbres. Toutes les personnes qui s'y rendent sont dès lors sous la protection du gouvernement, de qui dépend le marché, et à l'abri de toute injure, de tout ressentiment particulier; mais ceux qui ont des ennemis à redouter doivent prendre garde à eux en allant ou en revenant, parce que le gouvernement ne les protége plus hors de l'enceinte du marché.

Toute la campagne où nous étions alors nous parut une des plus charmantes que nous eussions vues en Abyssinie, peut-être même tout ce que l'Orient peut offrir de plus beau en ce genre. On y voit partout des acacias (1), de l'espèce de ceux qu'on trouve en Egypte, et qui produisent la gomme arabique. Ces arbres ne croissent guère qu'à quinze ou seize pieds de haut; mais leurs branches s'étendent horizontalement, se joignent même, quoique les pieds des arbres soient assez éloignés les uns des autres, et elles forment un couvert de plusieurs milles, où l'on jouit d'une ombre délicieuse. L'on ne voit guère dans le Maitsha d'autre arbre que ces acacias: les campagnes de Guanguera et de Wainadega en sont remplies; mais dans les endroits qui avoisinent la capitale, et qui se trouvent sur le passage des armées, il y en a beaucoup moins, parce que les soldats les coupent continuellement pour brûler; et on ne souffre pas qu'on en replante, ni qu'ils repoussent spontanément, car ils couvriraient entièrement le pays, comme il semble qu'ils l'ont autrefois couvert.

Les lupins croissent en abondance à l'ombre des acacias: le district d'Aroossi en est infecté, et c'est presque la seule fleur qu'on y voie. On y trouve aussi de l'avoine sauvage qui y vient à une si prodigieuse hauteur, que les chevaux et les cavaliers peuvent s'y cacher aisément.

Tout le district d'Aroossi est arrosé par un grand nombre de petites rivières, indépendamment de la rivière d'Assar, qui est après le Nil la plus considérable de cette partie de l'Abyssinie. Nous la mesurâmes, et nous trouvâmes qu'elle avait cent soixante-dix brasses et deux pieds de largeur. Son lit est composé de très grosses pierres, et quoiqu'elle traverse une campagne très unie, son cours est très rapide, et elle n'est presque pas guéable dans les temps de pluie: sa rapidité vient sans doute de ce qu'elle prend sa source dans les hautes montagnes des Agows. Dans l'endroit où nous la passâmes elle va du nord au sud; mais un peu plus loin elle tourne au nord-est, et, après avoir parcouru cinq ou six milles dans cette direction, elle va se perdre dans le Nil.

(1) L'empereur Socinios. A. M.

Immédiatement au-dessous du gué de l'Assar, cette rivière fait une cascade magnifique : j'estimai que sa chute pouvait être d'environ vingt pieds; mais ses eaux formaient en tombant une masse de plus de quatre-vingts pieds de large. La cascade est environnée d'un bois si épais, et ses bords sont si escarpés, qu'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de précaution. L'eau couvre le rocher et le dérobe entièrement à la vue, et la rivière se précipite avec une violence et un fracas terribles, sans que rien la brise au milieu de sa chute. Après cette cascade elle se trouve pressée dans un lit beaucoup plus étroit, et c'est ainsi qu'elle va, comme je l'ai dit, se jeter dans le Nil.

La force de la végétation que produit l'humidité de la rivière, jointe à la féconde influence d'un soleil très chaud, doit se concevoir sans qu'on la voie; mais on ne peut la voir sans être surpris. On ne peut s'empêcher d'admirer le spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes chargés de fleurs de toutes les couleurs, d'une forme nouvelle et singulière, et sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, parés d'un plumage brillant et varié, et qui semblent enchantés d'habiter les bords délicieux de cette rivière, sans aller errer dans les champs voisins. Mais comme il n'y a rien de si parfait qui n'ait quelque imperfection, parmi ces oiseaux si richement parés on n'en trouve pas un seul chantant; et au milieu de toutes ces fleurs si belles, la rose et le jasmin sont les seules fleurs odorantes. Nous entendîmes, à la vérité, quelques oiseaux criards de l'espèce des geais, et nous vîmes deux espèces de roses sauvages, jaunes et blanches, avec un jasmin, appelé dans le pays *leham*, et dont le pied devient un grand arbre. Mais on peut assurer en général que sur les bords de l'Assar les oiseaux sont dépourvus du don de chanter, et les fleurs sont inodores.

Après avoir passé l'Assar et nous être rendus au-delà de plusieurs villages du district de Goutto, en marchant toujours droit au sud-est, nous vîmes distinctement pour la première fois la haute montagne de Géesh, but de notre pénible et dangereux voyage : c'est au pied de cette montagne que sont les sources du Nil; nous en étions encore, autant qu'il nous fut possible d'en juger, à environ trente milles en droite ligne, c'est-à-dire sans compter les sinuosités du chemin, et elle portait au sud-est-quart-sud.

Le 2 novembre, à deux heures après midi, nous arrivâmes sur les bords du Nil : le passage en est très difficile et très dangereux, parce que le fond est rempli de trous par où il jaillit des sources, et parce qu'il y a des amas de sable fin où l'on s'enfonce, ainsi que de grosses pierres qu'on trouve de distance en distance. Le fleuve avait dans le milieu environ quatre pieds de profondeur, et sur les bords pas plus de deux. La rive occidentale est ombragée de deux arbres de l'espèce du saule. Ces arbres viennent très droits, sans nœuds, et portent des cosses longues et pointues qui renferment une espèce de coton. Les Abyssiniens donnent à cet arbre le nom d'*ha*; et ils s'en servent pour faire du charbon qu'ils emploient dans la composition de leur poudre à feu.

La rive orientale du fleuve offre un aspect bien différent de l'autre ; elle est hérissée de rochers pointus, couverte jusqu'à une grande distance de bois noirs et épais, du milieu desquels s'élèvent des grands arbres dont la beauté majestueuse est déjà sapée par la main du temps. Cet aspect sombre et terrible d'une nature sauvage nous frappa d'une sorte de crainte et nous rappela qu'il pouvait en sortir tout-à-coup quelque lion ou quelque autre monstre encore plus féroce.

La même vénération que l'antiquité avait pour le Nil, et qu'ont encore les peuples qui vivent auprès de ses sources, s'étend jusqu'à Goutto, et même plus loin, ce qui provient, je crois, de ce que ce pays a toujours appartenu à ses habitants indigènes.

Les naturels accoururent en foule autour de nous dès que nous voulûmes traverser le fleuve, et ils nous furent même d'un grand secours pour le passer ; mais ils s'opposèrent vivement à ce qu'aucun homme, monté sur un cheval ou sur un mulet, entrât dans l'eau.

Ils déchargèrent nos mulets sans aucune cérémonie, et posèrent nos effets sur l'herbe ; puis ils insistèrent pour que nous ôtassions nos souliers, et ils menacèrent de lapider quiconque ferait mine de laver ses vêtements dans le fleuve. Mes gens leur répondirent sur le même ton, et Woldo ne leur épargna pas les menaces, tandis que moi seul je contemplais en silence, et avec un extrême plaisir, ces restes du culte qu'on rendait au Nil, de ce culte si ancien que je ne m'attendais pas à retrouver là, et qui subsiste encore dans toute sa vigueur.

Mais enfin on nous permit de boire de l'eau du fleuve, ainsi qu'à nos chevaux et à nos mulets; et deux hommes, me prenant par-dessous les bras, me firent passer avec beaucoup de précaution, par rapport aux trous où nous pouvions tomber. Malgré cela je souffrais beaucoup de n'avoir pas mes souliers, car les cailloux et les roches pointues qui tapissaient le fond me déchiraient la plante des pieds. Ensuite les pauvres Agows passèrent nos chevaux, nos mulets, et un de mes domestiques, avec la même précaution qu'ils avaient eue pour moi.

Après avoir traversé une plaine hérissée de roches et couverte de bois, mon domestique et moi allant au petit galop, et dirigés par le bruit des eaux, nous arrivâmes en moins d'une demi-heure auprès de la cataracte.

Cette cataracte, à laquelle on a donné le nom de *première cataracte du Nil*, ne remplit pas à beaucoup près l'idée que je m'en étais formée. A peine a-t-elle seize pieds de haut; et la nappe d'eau qu'elle fait en tombant, et qui a environ soixante brasses de large, se partage en quelques endroits, et laisse dans sa chute des intervalles de rocher à découvert. Ses bords ne sont ni si bien boisés ni si verdoyants que ceux de la cataracte de l'Assar, et elle n'est en aucune manière ni si belle, ni si digne d'admiration que la cataracte d'Alata, qu'on appelle mal à propos *la seconde cataracte;* car un peu au-dessous de celle de Goutto, à l'ouest de l'église de Boskon-Abbo, et non loin de l'endroit où la cavalerie du roi traversa le Nil à la nage au mois de mai, il y a une autre cascade. Il y en a encore une moindre au-dessus de l'endroit où le Nil reçoit dans son sein la rivière de Gumetti, après qu'il a traversé les plaines de Sacala. On en trouve encore plusieurs entre le confluent du Nil et de la rivière de Davola et les sources du fleuve. Il est vrai que ces dernières cascades sont peu considérables, et qu'elles n'ont même de la chute que quand le fleuve a peu d'eau. Dans la saison des pluies, où son lit est plein, on ne peut guère les distinguer qu'au frémissement des eaux qu'on voit rouler par-dessus.

Départ de Goutto. Montagnes de la Lune. Arrivée aux sources du Nil.

Le 3 novembre 1770, à huit heures du matin, nous partîmes du village de Goutto, et nous marchâmes toute la matinée dans une plaine remplie d'acacias, parmi lesquels il ne croissait qu'un très petit nombre d'autres arbres : mais tous ces arbres avaient été étêtés de bonne heure ; de sorte qu'ils n'avaient que de petites branches, qui semblaient aussi avoir été élaguées. Comme il n'y avait point de doute que cela n'eût été fait exprès, j'en demandai la raison, et on me dit que nous étions dans le pays du miel, et qu'on se servait des jeunes branches d'arbres pour faire les paniers qu'on suspendait comme des cages aux arbres et aux maisons, afin que les abeilles vinssent y déposer leur miel pendant le temps de la sécheresse. En effet nous vîmes les côtés de toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes, ainsi que tous les arbres qui étaient près de ces maisons, garnis de paniers, où d'immenses essaims d'abeilles avaient

(1) L'épine égyptienne ou l'*acacia vera*.

fait leurs ruches et travaillaient. Les gens du pays semblaient ne pas craindre ces petits animaux, tandis que nous fûmes toute la journée tourmentés par leurs aiguillons. Ce ne fut que lorsque nous nous trouvâmes dans un champ découvert, et la nuit dans les maisons, que nous pûmes être à l'abri de leur piqûre.

La haute montagne de Berfa portait au sud de nous, à environ dix milles de distance. Elle a la forme d'un de ces coins dont on se sert pour soulever les canons sur leurs affûts, et s'élevant au-dessus des autres montagnes des Agows, elle cache son front dans les nuages. Sacala est au sud-sud-est de cette montagne. Le pays des Agows offre du sud à l'ouest, en prenant depuis Berfa, un amphithéâtre formé par une chaîne de montagnes, à neuf milles en dehors desquelles on distingue celle de Banja au sud-sud-ouest. Le pays des Shangallas est au-delà de celui des Agows dans l'ouest-nord-ouest.

Tout le territoire de Goutto est plein de villages dans lesquels les pères, les fils, les petits-fils vivent ensemble dans des maisons particulières, il est vrai, mais qui se touchent presque comme dans le Maitsha; de sorte que chaque village ne forme qu'une famille.

A huit heures trois quarts nous passâmes une petite rivière très limpide, qui est connue sous le nom de *Déehohha* (1) On ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement que dans divers pays qui n'ont jamais eu aucune communication les uns avec les autres, des rivières portent le même nom. Il y a dans le nord de l'Ecosse, comme dans le fond de l'Abyssinie, une rivière qu'on appelle *Dée:* et il y en a une autre qui traverse le Cheschire en Angleterre. Le Kelti arrose le Maitsha et se jette dans le Nil, et le Kelti est encore une rivière du Montheith. L'Arno est bien connu en Toscane, et on trouve un autre Arno qui passe au-dessous d'Emfras et se perd dans le lac Tzana. Cependant, autant que j'ai pu l'observer, aucune de ces rivières n'a du rapport avec celles qui portent le même nom, ni ce nom n'a une signification semblable dans les deux langues.

Nous vîmes dans l'est-nord la haute montagne d'Adama, l'une de celles d'Amid-Amid qui bornent à l'est l'étroite vallée que les montagnes de Litchambara bornent à l'ouest. C'est dans cette vallée que précipite son cours la rivière de Jemma, qui va ensuite arroser une partie du Maitsha et se réunir au Nil. Les montagnes commencent là à s'élever beaucoup, et paraissent même d'autant plus hautes qu'elles sont très basses du côté de Samseen : celle d'Adama était à environ dix milles de nous; elle est fameuse dans le pays par la victoire complète qu'y remporta le père de Fasil (2) sur les habitants du Maitsha.

Nous descendîmes dans une vaste plaine remplie de marais, et bornée à l'ouest par le Nil. A dix heures trois quarts nous traversâmes la petite rivière de Diwa, dont le cours va de l'est à l'ouest. Cette rivière, peu étroite, était la plus profonde que nous eussions encore passée.

Là le Nil fait, je crois, plus de tours et de détours dans une plaine à quatre milles, qu'aucun autre fleuve ou rivière n'en fait dans le même espace. Il fait plus de cent zigzags, dont un était tellement avancé dans la plaine, que nous crûmes être obligés de le traverser; mais, au moment où nous nous préparions, nous vîmes que le fleuve tournait tout à coup à droite, et s'éloignait de nous comme si nous n'eussions plus dû le rencontrer. Le Nil n'avait là qu'environ vingt pieds de large, et un pied de profondeur. Nous voyions à trois quarts de mille, du côté du couchant, l'église de Yasous.

A une heure nous gagnâmes un amphithéâtre de collines qui ont fort peu d'élévation et qui terminent la plaine au sud. Les montagnes d'Attata sont par-derrière, couvertes de broussailles, et hachées par les ravins qu'y forment les torrents dans la saison des pluies.

(1) *Ohha* veut dire *rivière*, en amharic. A. M.
(2) Le père de Fasil était alors gouverneur du Damot. A. M.

A une heure et demie nous marchions toujours droit au sud-est; quelques minutes après nous traversâmes le Minch, ruisseau très clair, dont le non signifie *fontaine*. A deux heures nous arrivâmes au sommet de la montagne d'Attata, d'où nous découvrîmes la rivière d'Abola qui prend sa source dans le sud-sud-est.

Bientôt nous passâmes une autre petite rivière, qu'on appelle *le Giddili*, qui se réunit presque tout de suite à l'Abola, dans un endroit où cette dernière rivière fait un coude. A deux heures et demie nous descendîmes la montagne d'Attata; et quand nous fûmes au pied, nous traversâmes la petite rivière à laquelle cette montagne donne son nom. En tirant de là vers le sud, la vallée était étroite et bourbeuse, ce qui nous gênait beaucoup dans notre marche.

Cependant à trois heures, dirigeant toujours notre route au sud-est, nous entrâmes dans la plaine d'Abola, l'une des divisions du pays des Agows. La plaine, ou plutôt la vallée d'Abola, est d'un demi-mille de large dans presque toute son étendue, et en quelques endroits elle a jusqu'à un mille. Les montagnes que l'on voit de l'est à l'ouest, en entrant dans la vallée, ont peu d'élévation et sont tapissées jusqu'au sommet d'une riante verdure et de jolis acacias : mais en allant vers le sud, on trouve qu'elles s'élèvent davantage, et qu'elles sont plus escarpées et plus boisées. Sur le sommet de ces montagnes il y a des plaines délicieuses remplies d'excellents pâturages. Les montagnes du côté de l'ouest font partie des montagnes d'Aformasha, d'où s'étendant d'abord presque droit au sud-est, elles tournent ensuite au sud, et enclavent le village de Sacala, ainsi que son territoire qui se trouve à leur pied. Plus bas encore, c'est-à-dire plus à l'ouest, est le petit village de Géesh où sont les sources du Nil.

Ces montagnes ont dans cette partie la forme d'un croissant. Le fleuve baigne leur pied et suit la direction de la plaine : c'est là que Waragna Fasil remonta en côtoyant le Nil, lorsqu'il fut obligé de faire retraite après avoir été vaincu par Michaël. Les montagnes qui bornent la plaine à l'est s'étendent parallèlement aux autres, sont adjacentes à la haute montagne de Litchambara, et contournant par-derrière celle d'Aformasha, en portant d'abord au sud puis au sud-ouest, prennent aussi la forme d'un croissant, mais d'un croissant bien plus vaste, dont la pointe se termine près du petit lac de Gooderoo dans la plaine d'Assoa, au-dessous de Géesh, enfin, où sont les sources du Nil.

La rivière d'Abola sort de la vallée, entre les deux chaînes de montagnes de Litchambara et d'Aformasha, mais ce n'est point là qu'elle prend sa source. Elle est formée par deux branches, dont l'une naît à l'ouest dans le centre du croissant que font toutes les montagnes de Litchambara en tournant vers le sud, et l'autre à l'est dans les montagnes d'Aformasha, et à côté du chemin où nous commençâmes à monter pour gagner l'église de Mariam.

Au-delà de toutes ces montagnes sont celles d'Amid-Amid, dont la chaîne prend derrière Samseen, dans le sud-ouest de la province de Maitsha, mais dont la montagne d'Adama est la première qui commence à s'élever. Ces montagnes d'Amid-Amid ont exactement la forme des autres, et les embrassent toutes par leur immense contour.

Entre les montagnes d'Amid-Amid et la chaîne de celles de Litchambara, est la profonde vallée maintenant connue sous le nom de vallée de Saint-Georges, et dont je n'ai jamais pu découvrir l'ancien nom. C'est dans cette vallée que coule la rivière de Jemma, égale peut-être au Nil; car si elle est moins large, elle a infiniment plus de rapidité. En sortant de la vallée de Saint-Georges, la rivière de Jemma traverse cette partie du Maitsha qui est à l'orient du Nil; après quoi elle va se jeter dans ce fleuve, au-dessous de Samseen, et près du gué où passa l'armée royale dans la retraite désastreuse qu'elle fut contrainte de faire au mois de mai 1770. Le Jemma a trois sources qui toutes sortent des montagnes

d'Amid-Amid, et baignent leur pied jusqu'à l'endroit où la rivière entre dans la plaine du Maitsha.

Cette triple chaîne de montagnes forme trois cercles placés les uns par-derrière les autres; et leur arrangement est si régulier qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la Lune, au pied desquelles l'antiquité disait que le Nil prenait sa source. Ce sont elles-mêmes en effet. Les montagnes d'Amid-Amid ont peut-être un peu plus d'un demi-mille de haut, mais elles ne vont point jusqu'à trois quarts de mille, et sont certainement bien au-dessous de cette hauteur fabuleuse que leur attribuait Kircher.

Le sol de ces montagnes est partout excellent, et couvert de gras pâturages. Mais comme ce malheureux pays est depuis plusieurs âges en proie à toutes les horreurs de la guerre, les habitants ne sèment du blé que sur le sommet des montagnes, où ils sont hors de la portée de l'ennemi et du passage des armées.

A onze heures, nous marchions droit au sud-quart-est; nous passâmes à côté d'une église dédiée à la Vierge que nous laissâmes à main gauche. Là le climat nous parut extrêmement doux. La plaine était tapissée de la plus agréable verdure, et les montagnes ornées d'arbres magnifiques et d'arbustes charmants qui, les uns et les autres, étaient couverts de fleurs et de fruits extraordinaires. Ce spectacle m'enchantait, ainsi que mes gens qui, d'après nos conversations, étaient devenus d'assez bons géographes pour savoir que nous approchions du terme de notre voyage.

Nous arrivâmes au sommet de la montagne, et nous jouîmes pour la première fois de la vue de Sacala, dont le district s'étend dans la plaine au-dessous de l'ouest, à la pointe méridionale où est le village de Géesh.

A onze heures trois quarts, nous traversâmes la rivière de Kebezza, et nous descendîmes dans la plaine de Sacala; quelques minutes après, nous passâmes le Googueri, plus considérable que le Kebezza. Le Googueri avait soixante pieds de large et environ dix-huit pouces de profondeur; il est clair, rapide, et coule sur un fond de rocher noir très inégal. A midi un quart, nous fîmes halte sur une petite éminence, où le marché de Sacala se tient tous les samedis.

A une heure un quart, nous traversâmes la rivière de Gometti, qui borne la plaine; nous gagnâmes ensuite une montagne très escarpée, dont le chemin, presque à pic, était le plus difficile que nous eussions trouvé depuis notre départ.

A une heure trois quarts, nous arrivâmes au haut de la montagne, d'où nous contemplâmes tout à notre aise le territoire de Sacala, la montagne de Géesh et l'église de Saint-Michel-Géesh, éloignée d'environ un mille et demi de celle de Saint-Michel-Sacala, à côté de laquelle nous étions alors. Nous vîmes immédiatement au-dessous de nous le Nil, semblable à un ruisseau, et qui à peine aurait eu assez d'eau pour faire tourner un moulin. Je ne pouvais cependant me rassasier de contempler ce fleuve si près de sa source; je me rappelais tous les passages des auteurs anciens, d'après lesquels il semblait que cette source devait rester éternellement cachée. Les vers du poète me revinrent surtout dans la mémoire, et je jouis pour la première fois du triomphe que je devais à une intrépidité secondée par la Providence, et qui m'élevait au-dessus d'une foule d'hommes puissants et savants qui, dès la plus haute antiquité, ont tenté vainement l'entreprise dans laquelle j'ai eu le bonheur de réussir.

Le Nil n'avait pas, dans l'endroit où nous le passâmes, plus de quatre pas de large et quatre pouces de profondeur. Ce n'était qu'un ruisseau limpide, qui courait rapidement sur un fond de petits cailloux, par-dessous lesquels on distinguait un rocher noir et très dur. Le Nil est assurément très aisé à passer en cet endroit; mais un peu plus bas, il est rempli de cascades. En partant des bords du Nil, et allant vers le midi, on trouve beaucoup de petites éminences doucement inclinées, qu'on monte et descend sans presque s'en apercevoir; mes gens s'étaient arrêtés au nord de l'église de Saint-Michel-Géesh, et je les joignis sans faire semblant de me hâter.

« Allons, dis-je à Woldo, conduisez-nous à Géesh et aux sources du Nil, et montrez-moi la montagne qui nous en sépare. » Il me fit passer alors au sud de l'église; et étant sortis du bosquet de cèdres qui l'environne : « C'est là, dit-il, en me regardant malicieusement, c'est là la montagne qui, lorsque vous étiez de l'autre côté de l'église, était entre vous et les sources du Nil; il n'y en a point d'autre. Voyez cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrain humide; c'est là qu'on trouve les deux sources du Nil. Géesh est situé sur le haut du rocher où l'on aperçoit ces arbrisseaux si verts. Si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers comme vous avez fait l'autre jour; car les habitants de ce canton sont tous des païens, cent fois pires que ceux de Goutto, et ils ne croient à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un Dieu. »

Quoique je fusse à moitié déshabillé depuis que je n'avais pas ma ceinture, j'ôtai mes souliers, je descendis précipitamment la colline, et je courus vers la petite île verdoyante, qui était à environ deux cents pas de distance. Tout le penchant de la colline était tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçaient la terre; et comme en courant j'observais les peaux de ces racines, ou de ces ognons, je tombai deux fois très rudement avant d'être au bord du marais; mais je m'approchai enfin de l'île tapissée de gazon. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art; et je fus dans le ravissement en contemplant la principale source qui jaillit du milieu de cet autel.

Certes il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors : je restais debout en face de ces sources, où depuis trois mille ans le génie et le courage des hommes les plus célèbres avaient en vain tenté d'atteindre.

Je m'en revins des sources du Nil par un chemin différent de celui que j'avais pris en y allant; je suivis la rive opposée du fleuve, et j'observai la hauteur du soleil non loin du couvent de Welled-Abbo. Arrivé à Gondar, j'additionnai le nombre de milles que j'avais faits chaque jour, en défalquant les circuits, estimant ce qui était douteux, et réduisant tout à une ligne directe, comme on fait quand on voyage en mer. Je marquai aussi sur ma carte tous les villages que j'avais traversés ou vus à peu de distance de la route, ainsi que le grand nombre de rivières qu'il me fallut passer.

Sources du Nil. De Géesh. Diverses cataractes du fleuve.

Les Agows du Damot rendent au Nil des honneurs divins; ils adorent le fleuve, et ils ont offert, ils offrent encore des milliers d'hécatombes au dieu qu'ils croient résider dans sa source. Ce peuple est divisé en tribus, et il est important d'observer que jamais il n'y a eu la moindre haine, la moindre animosité héréditaire entre deux de ces tribus. Si de telles haines sont nées, elles n'ont jamais dépassé l'époque de la convocation de toutes les tribus, convocation qui a lieu tous les ans aux sources du fleuve, et pendant laquelle ils sacrifient au Nil, qu'ils appellent *le dieu de la paix*. L'une des moins nombreuses et des moins puissantes de ces tribus a toujours conservé la prééminence entre elles, parce que c'est dans son territoire et près du misérable village auquel elle a donné son nom qu'on trouve les sources du Nil, si longtemps cherchées.

Cependant, quoique le village de Géesh ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut pas être aperçu des gens qui sont près de ces sources. La plaine où elles sont se termine en un précipice de trois cents pieds da profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'Assoa, et cette contrée d'Assoa

se prolonge toujours à peu près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve le Nil, qui a déjà fait un grand circuit autour des provinces de Gojam et de Damot.

Le précipice de Géesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun desquels il y a un groupe de huit ou dix maisons inégalement posées, c'est-à-dire que les unes sont plus haut, les autres plus bas, ou par côté, de manière qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers du rocher, et qu'il y a la même distance du haut du rocher aux premières maisons que du bas aux dernières. Ce qui a déterminé les habitants à choisir cette position, c'est la crainte des Gallas qui envahissent souvent cette partie de l'Abyssinie, et qui ont quelquefois exterminé des tribus entières d'Agows.

Le côté du rocher qui fait face au sud offre la perspective la plus pittoresque quand le voyageur se tient pour le contempler dans la plaine d'Assoa, qui est au bas. On n'aperçoit, à différents étages, qu'une partie des maisons à travers les arbres et les arbustes dont tout le rocher est couvert. Des plantes épineuses, de la plus dangereuse espèce, dérobent l'entrée des cavernes, et forment une barrière impénétrable pour tous ceux qui n'en connaissent pas le passage. Les maisons n'ont d'autre communication les unes avec les autres que des sentiers étroits et tortueux, à travers ces mêmes plantes épineuses, qu'on laisse croître dans toute leur force, et qui, en présentant l'aspect le plus sauvage, servent de défense aux habitants. Des arbres grands et majestueux, mais épineux pour la plupart, couronnent le haut du rocher, et semblent être ainsi plantés sur le bord pour empêcher les personnes qui s'en approchent de se précipiter dans la plaine. Tous ces arbres, ainsi que les arbustes qui tapissent le rocher jusqu'en bas, se parent chaque année des fleurs les plus curieuses par leur couleur et leur variété. Il n'y a en Abyssinie ni buisson ni plante épineuse qui ne produise des fleurs magnifiques, faible dédommagement du mal qu'ils font.

Du haut du rocher de Géesh on trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce qui vous conduit à un marais triangulaire de quatre-vingt-six brasses et deux pieds de large de ce point-là jusqu'aux sources, et de deux cent quatre-vingt-six brasses deux pieds à partir du bord du rocher, au-dessus de la maison du prêtre du Nil, où je demeurais. En supposant que ce fût un triangle rectangle, il a cent quatre-vingt-seize brasses de long, ou du moins il les avait le 6 novembre 1770; car il n'y a pas de doute que, semblable à tous les autres marais, il ne varie dans ses dimensions suivant la saison des pluies ou les sécheresses.

Le Nil reçoit là un grand nombre de rivières : le Muga, le Gammala, l'Abéa, l'Aswari, le Mashillo, qui, descendant des montagnes, viennent lui porter le tribut de leurs eaux; et le Bashilo, le Boha et le Geeshem se joignent aussi à lui en sortant du Begemder et de l'Amhara. Le fleuve passe alors au-dessous de Walaka; son cours est droit au sud : il passe le haut et le bas Shoa. C'est de ces provinces et du côté oriental du Nil que viennent les grandes rivières de Samba, de Jemma, de Roma, ainsi que quelque autres. Le Temsi, le Gult et le Tzult sortent des hautes contrées des Agows et des montagnes d'Amid-Amid qui sont au nord : en s'éloignant du Shoa, le Nil tourne vers le sud-ouest et vers l'ouest-nord-ouest : il renferme alors presque tout le midi du Gojam. Sur les bords même du fleuve, en tirant vers le nord, est le royaume de Bizamo, borné par la rivière Yabous qui prend sa source au midi et se jette dans le Nil.

Au-dessus du royaume de Bizamo, le Nil va droit au nord; et par les contours qu'il a faits, il se trouve revenu à soixante-deux milles seulement de sa source. Il est là très profond et très rapide, et on ne peut le guéer que dans certaines saisons de l'année. Les Gallas sont les seuls qui, pour faire des invasions en Abyssinie, le traversent en tout temps sans difficulté, soit à la nage, soit sur des peaux de bouc remplies de vent. Ils font aussi de petits radeaux supportés par deux peaux de bouc, ou bien ils entourent leurs bras à la queue de leurs chevaux qui les entraînent en nageant. Cette manière est celle qu'emploient toutes les femmes abyssiniennes qui suivent les armées; et je l'ai vue constamment employée dans les guerres dont j'ai été témoin, toutes les fois qu'il y avait quelque grande rivière à traverser.

Les crocodiles sont en très grand nombre dans la partie du Nil dont je viens de parler; mais les habitants des bords du fleuve ont, du moins prétendent avoir un charme qui les défend contre les plus voraces de ces animaux.

Le pays des Gongas est borné au nord par une vaste chaîne de montagnes excessivement élevées, dont la partie méridionale est habitée par quelques tribus des Gongas mêmes et par d'autres nations; mais dans le nord-est de ces montagnes, c'est-à-dire plus près de l'Abyssinie, il y a une nation de vrais nègres, qu'on appelle *les Gubas*. Le Nil semble s'être ouvert forcément un passage à travers l'immense barrière que lui opposaient ces montagnes, et il forme une cataracte de deux cent quatre-vingts pieds de haut. Immédiatement après cette cataracte on en voit deux autres, toutes deux considérables, si on ne les compare pas avec la première.

La chaîne de montagnes dont je viens de parler se prolonge fort avant dans le continent d'Afrique, dans une direction occidentale, et est appelée *Dyre* et *Tegla*. Son extrémité orientale, qui est à l'est du Nil, se joint à la province montueuse de Kuara, et prend là le nom de *montagne de Fazuclo*. Toutes ces montagnes, autant que j'ai pu le savoir, sont très peuplées d'un bout à l'autre, et on y trouve diverses nations puissantes et, pour la plupart, vouées à l'idolâtrie.

Le Nil arrive enfin près du Sennaar, dans une direction presque nord et sud; puis il tourne tout-à-coup vers l'est, et remplissant son lit, il offre un coup d'œil magnifique dans la belle saison, et est même d'autant plus agréable à voir qu'il est le seul ornement de ces vastes plaines qui, quoique cultivées, semblent toujours stériles.

Après avoir baigné les murs de la ville de Sennaar, le fleuve passe à côté de plusieurs autres grandes villes habitées par des Arabes, qui tous sont blancs. Ensuite il vient à Gerry, et court vers le nord-est pour se réunir au Tacazzé : mais avant de rencontrer ce dernier fleuve, il passe près de la grande et ancienne ville de Chendi, qui est probablement la même où régna la fameuse reine Candace.

On a fait beaucoup de recherches pour savoir où était l'île de Méroé, qui fut jadis le lieu le plus fameux du globe et le berceau des lettres et de la philosophie; mais cette île, d'où se répandit la lumière qui commença à éclairer le reste de la terre, est maintenant retombée dans les ténèbres, et on cherche dès longtemps dans un désert la place où elle a existé. Telle est, hélas! l'instabilité des choses auxquelles les hommes attachent un si grand prix (1)!

Quand le Nil s'est réuni à l'Astaboras (2), il suit son cours droit au nord pendant l'espace de plus de deux degrés du méridien : ensuite, il tourne tout-à-coup à l'ouest-quart-sud, et il parcourt un plus long espace encore dans cette direction, en tournant un peu avant d'arriver à Korti, la première ville du Barabra ou

(1) Le voyage de M. Caillaud, exécuté en 1819, 1820, 1821, et 1822, a jeté un grand jour sur cette question si longtemps et si longuement controversée. Le courageux et habile explorateur a retrouvé les ruines de Méroé ou d'Assour, près du Nil, par une latitude de 16° 56'. Ces ruines consistent principalement en pyramides et en un temple où les prêtres dispensaient la science à leurs nombreux adeptes, dans une antiquité très reculée. A. M.

(2) C'est-à-dire au *Tacazzé* ou à l'ancien fleuve Siris. A. M.

du royaume de Dongola. Alors, le Nil renferme par trois côtés le grand désert de Bahiouda.

A Korti, le Nil tourne presque au sud-ouest; il passe à Dongola, pays des Pasteurs. Dongola est appelé *Beja*, et est la capitale du Barabra. De là il vient à Moscho, ville considérable et heureusement située pour le voyageur fatigué dont la caravane vient de traverser, sans être pillée, le grand désert de Selima, qui a près de cinq cents milles de larges. Il jouit alors, ce voyageur, et du repos qu'on trouve à Moscho, et du plaisir d'avoir de l'eau fraîche en abondance; de l'eau qui est devenue pour lui d'un prix dont il n'avait pu auparavant se former d'idée!

En s'éloignant de Moscho, le Nil tourne graduellement vers le nord-est; il rencontre par la latitude de 22° 15' une chaîne de montagnes du haut desquelles il se précipite, en formant la cataracte de Jan-Adel qui est la septième cataracte. Courant toujours droit au nord-est, il passe à Ibris et à Deir, sur les frontières d'Egypte. En tombant dans le pays des Kennouss, le Nil forme sa huitième cataracte : l'on connaît son cours en Egypte.

Retour des sources du Nil par le Maitsha. Arrivée à Gondar.

Ce fut le 10 novembre 1770 que nous partîmes de Géesh pour retourner à Gondar. Nous passâmes l'Abay (1), au-dessous de l'église de Saint-Michel de Sacala. Nous descendîmes la montagne à travers le bois; nous guéâmes la rivière de Davola, et bientôt nous rentrâmes dans la province de Maitsha, bornée à l'occident par le Nil, au midi par la rivière de Jemma qui la sépare du pays de Goutto, et de l'autre côté des montagnes d'Amid par la province du Damot. Au midi elle a encore le Gojam, et à l'est et au nord l'Abay ou le Nil avec le lac Tzana. C'est là le Maitsha propre.

La capitale du Maitsha est Ibaba; le roi y a une maison ou plutôt un petit château. La ville, l'une des plus grandes d'Abyssinie, ne le cède guère à Gondar ni en étendue ni en richesses; on y tient marché tous les jours : elle a pour gouverneur un officier qui porte le titre d'*Azage-d'Ibaba*, et à qui sa place rend six cents onces d'or. Cette place, dont dépend en outre un vaste territoire, est ordinairement confiée au principal habitant du Maitsha, afin de le retenir dans le devoir. La campagne des environs d'Ibaba est la plus belle et la plus féconde, non-seulement du Maitsha, mais de toute l'Abyssinie; la partie qui l'emporte surtout est le Kollela, situé entre Ibaba et le Gojam. Là les premières ozoros ou princesses ont des terres et des maisons dont elles ont hérité des rois leurs ancêtres, et qui sont désignées sous le nom de *Goult*, mot qui répond à celui de fief.

Du Maitsha, poursuivant notre route vers Gondar, nous arrivâmes à cette capitale le 20 novembre 1770.

Retour par Sennaar, la Nubie et le grand désert. Arrivée à Alexandrie, et traversée d'Alexandrie à Marseille.

Le palais de Koscam, où se tient la reine d'Abyssinie près Gondar, est situé sur le penchant méridional de Debra-Tzaï, nom qui signifie *la montagne du Soleil*. Le palais consiste en une grande tour carrée à trois étages, avec un toit en terrasse entouré de créneaux; il y a une grande cour, qu'on nomme *la cour des Gardes*, dans laquelle se tient la garnison de Koscam, et où est la principale entrée faisant face à Gondar. L'enceinte du palais est fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence : dans cette première enceinte sont logés les soldats, les laboureurs et généralement tous les gens attachés au service extérieur du palais : ensuite il y a une autre cour plus étroite, et également fermée par un mur, où il y a d'autres logements construits en pierres, et à un étage, pour les principaux officiers, pour les prêtres, et pour les esclaves qui servent dans l'intérieur.

C'est là qu'est aussi l'église qui a été bâtie par l'iteghé, et qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. On y voit de grandes croix d or dont on se sert dans les processions, ainsi que des timbales d'argent; et l'autel est chargé de plaques d'or, objets qui sont tous un don de la magnifique iteghé. Les prêtres de cette église étaient aussi fort riches, jusqu'à l'instant où le ras Michaël, leur enlevant une partie de leur revenus, qu'il partagea entre l'Etat et lui, les réduisit à une condition plus conforme au vœu de pauvreté qu'ils avaient fait par orgueil que le luxe dans lequel ils vivaient auparavant.

C'est dans la troisième cour, c'est-à-dire tout-à-fait dans le centre, que sont les appartements de la reine et des femmes nobles qui, n'étant point mariées, vivent auprès d'elle et composent sa cour. Derrière et plus haut que le palais sont les maisons de plusieurs personnes de distinction, presque toutes de la famille de l'itéghé; ensuite la montagne s'élève en forme de cône très régulier, et paraît couverte de verdure jusqu'au sommet. Du côté de l'est est la route du Walkayt, et du côté de l'ouest celle de Kuara et dn Ras-el-Feel, c'est-à-dire de tout le pays bas ou du nord de l'Abyssinie, bordant la contrée des Shangallas, par où traverse le chemin de Sennaar.

Le 26 décembre 1771, je quittai enfin Gondar. Au bout de quelques jours nous arrivâmes sur les bords de la rivière de Toom-Aredo qui prend sa source dans le pays des Kemmouts, peuple habitant les montagnes au sud-ouest, et va ensuite se jeter dans une autre rivière nommée *Mahaanah*.

Le 15 janvier 1772 nous partîmes de Tcherkin, où nous venions de faire une courte halte. Le 17 nous arrivâmes à Sancaho, ancienne ville frontière de l'Abyssinie : elle renferme environ trois cents maisons, très proprement construites avec des roseaux, dont les feuilles servent aussi à couvrir ces maisons et sont singulièrement bien arrangées. La montagne sur laquelle est la ville de Sancaho s'élève au milieu de la plaine et ressemble à Tcherkin-Amba; mais elle est plus considérable. Un territoire fort étendu en dépend, si on peut dire toutefois que des bois entièrement abandonnés aux bêtes sauvages dépendent des hommes.

Le 20 nous atteignîmes le bourg de Guanjook, arrosé par une jolie rivière, et dans une situation délicieuse; il y a dans les environs plusieurs bosquets d'arbres très élevés, entre lesquels sont des plaines superbes, dont une partie est cultivée en coton. Il y a beaucoup de gibier, surtout des pintades, et les arbres sont couverts de perruches de toute couleur et de toute espèce.

Nous ne partîmes de Guanjook que le 22; nous passâmes la petite rivière de Gambacca, et ensuite nous traversâmes encore le Tokoor-Ohha; puis nous vînmes aux bords du Guangué. Le Guangué est, après le Nil et le Tacazzé, la plus grande rivière que j'aie vue en Abyssinie; le Guangué a sa source près de Tchelga, ou plutôt entre Tchelga et Nara, et il va joindre le Tacazzé, dans le Barabra, c'est-à-dire dans le royaume de Sennaar. Le Tacazzé, grossi par le Guangué, prend alors le nom d'*Atbara*, nom qu'il donne à la province qu'il traverse. On y voit beauceup ne crocodiles et plus encore d'hippopotames, que je crois cependant être la plupart moins gros que ceux du Nil.

Le 17 mars 1772 nous partîmes de Hor-Cacamoot, village où nous nous étions reposés quelques jours, et nous prîmes le chemin de Teawa, capitale de l'Atbara. Nous atteignîmes Beyla, ville fort jolie et bien située sur le haut d'une colline couverte de bois et en face d'une belle plaine. Les arbres que nous vîmes dans cette plaine étaient très beaux, alignés et séparés de loin en loin par des haies, comme en Europe. Les champs sont aussi clos pour pouvoir enfermer le bétail : mais

(1) C'est le nom que les Angows donnent au Nil. A. M.

le bétail n'y était point alors ; on l'avait conduit au Dender à cause des mouches. Il n'y a à Beyla d'autre eau que celle que fournissent des puits profonds ; les environs de la ville sont couverts de plantations de maïs. Les habitants vivent continuellement dans la crainte de voir fondre sur eux les Arabes Daveinas qui campent à Sim-Sim, c'est-à-dire à quarante milles dans le sud-est. Ils redoutent aussi singulièrement une autre puissante tribu errante au sud-ouest, entre le Dender et le Nil, et connue sous le nom des Weld-Abel-Gin, nom qui signifie les *fils de l'esclave du diable*. Beyla est une des villes frontières du Sennaar; du côté de Sim-Sim, entre ce lieu et Teawa qui appartiennent au Sennaar, et le Ras-el-Feel, Nara et Tchelga qui dépendent de l'Abyssinie, tout le pays n'est qu'un vaste désert.

Le 21 avril nous partîmes de Beyla; le 22 nous vînmes au bord de la rivière de Rahad ; le gué se nomme *Tchir-Chaira*. L'eau de la rivière était stagnante, sale, ayant une odeur désagréable et couverte d'un limon vert ; le fond était fort vaseux : mais il n'y avait point à choisir de meilleur passage. L'eau de Beyla était si mauvaise, que nous n'en avions pris que ce qu'il nous fallait absolument pour nous conduire jusqu'à Rahad.

Depuis Beyla nous avions marché la plupart du temps dans le bois ; mais arrivés sur le bord de la rivière de Dender, nous ne trouvâmes plus de bois jusqu'à Sennaar : la campagne est découverte.

Le 29 avril 1772 nous arrivâmes à Sennaar, capitale de la Nubie, et dès le lendemain je fis ma visite au roi.

Le vaste palais du roi de Sennaar est bâti d'argile, à un seul étage, et les chambres sont foncées en terre bien battue. Les premiers appartements que nous traversâmes n'avaient point de meubles, et il semblait qu'une grande partie avait été autrefois destinée à loger des soldats, quoiqu'il n'y en eût pourtant alors qu'une cinquantaine de gardes. Le roi était dans une grande chambre d'environ vingt pieds carrés, dans laquelle nous arrivâmes qu'après avoir descendu deux petits escaliers très étroits.

Le roi était assis à terre sur un matelas couvert d'un tapis de Perse et chargé de coussins de drap d'or de Venise. Mais les vêtements de ce prince ne répondaient point à la magnificence qui l'environnait : il n'avait sur le corps qu'une grande chemise bleue de toile de coton de Surate, qui ne différait des chemises de ses esclaves que parce que l'ourlet du bas et le collet étaient garnis d'un double point de soie blanche. Ce prince avait la tête nue, les cheveux courts et très noirs, et le teint aussi clair qu'un Arabe ; ses pieds étaient nus, mais presque recouverts par sa chemise.

Sennaar est par les 13° 34' 36" de latitude nord, et par les 33° 30' 3" de longitude au méridien de Greenwich. Cette ville est bâtie sur la rive orientale du Nil et très près de ses bords ; cependant l'élévation de son sol la met à l'abri des débordements, qui dans leur plus grande hauteur ne viennent guère qu'au bord des rues.

La ville de Sennaar est très peuplée, et on y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays. Poncet dit que de son temps elles étaient toutes à étage, mais à présent celles des principaux officiers sont à deux étages, et elles ont des toits en terrasse : construction qui paraît fort singulière, parce que, dans toutes les autres villes ou villages en dedans des limites des pluies du tropique, les toits sont en forme de cône. Les maisons de Sennaar sont d'argile, mêlée avec un peu de paille; ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud, et l'éloignement des montagnes en donne la raison.

Le 5 septembre, nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie, contrée inhospitalière, où nous fûmes mal vus à notre arrivée, et où chaque jour accrut nos inquiétudes et nos dangers. Le 22 nous arrivâmes à Halfaia, grande ville qui, quoique bâtie d'argile, est très belle et très agréable. Toutes les maisons ont des toits en terrasse, parce que les habitants ne craignent point les pluies qui depuis quelque temps ont cessé d'être considérables. Les Arabes Batabeens étaient campés prés d'Umdoom, grand village situé sur le bord du fleuve, à sept milles d'Halifoon.

Halfaia est sur les limites des pluies du tropique, et situé sur une grande péninsule arrondie qu'environne le Nil du sud-ouest au nord-ouest. La ville est à un demi-mille au plus du bord du fleuve. C'est sur la péninsule que sont toutes les cultures qui nourrissent la ville, et on n'arrose ces cultures qu'avec des puits, dont on tire l'eau par le moyen de machines que des bœufs font tourner. Halfaia contient environ trois cents maisons ; la principale richesse de la ville provient d'une manufacture de grosse toile de coton appelé *dimour* qui sert de monnaie dans tout le bas de l'Atbara. Halfaia a beaucoup de palmiers, mais qui ne produisent point de dattes. Ce peuple d'Halfaia se nourrit de chats, de crocodiles, d'hippopotames, qui y sont en très grand nombre.

Partis d'Halfaia le 29 septembre, nous arrivâmes le 4 octobre suivant à Chendi, ou Chandi, un grand village et chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme, qu'on appelle *Sittina*, c'est-à-dire *la maîtresse* ou *dame*. Elle est sœur du premier des Arabes de l'Atbara. Il s'est conservé à Chendi une tradititon d'après laquelle une femme, nommée *Hendaqué*, gouverna jadis ce pays.

Chendi a environ deux cent cinquante maisons qui ne sont point contiguës. Les principaux habitants ont même les leurs très isolées, et celle qu'habite Sittina est à un demi-mille de la ville. Il y a deux ou trois de ces maisons assez commodes : mais toutes les autres ne sont que de misérables taudis bâtis d'argile et de roseaux.

Les femmes de Chendi sont considérées comme les plus belles de l'Atbara, et les hommes comme les plus grands poltrons. Leurs voisins leur ont donné cette réputation de lâcheté ; mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier si elle était méritée.

Le 29 octobre nous avions retrouvé les limites de l'Egypte, et nous étions de retour à Syène. Le 10 janvier 1773, nous arrivâmes au Caire. J'en repartis bientôt pour Alexandrie, et m'y embarquai pour Marseille, où je me trouvai enfin rendu sain et sauf après une traversée de trois semaines. Je me transportai rapidement à Paris, et de là je retournai dans ma patrie, afin d'y mettre en ordre le manuscrit de mon voyage.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

Paris. — Imp. LACOUR et Comp., rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

HABITANT DE LITAKOU.

(Burchelle.)

J. BRY aîné, Éditeur.



BURCHELL

(1810-1815.)

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons offrir la traduction ne fut publié par l'auteur que sept ou huit ans après son retour en Europe. Il en parut des fragments ou analyses dans les revues anglaises en 1822 et années suivantes, et il excita dans le monde savant une véritable sensation. M. Burchell avait pénétré beaucoup plus loin que d'autres voyageurs, sans excepter Levaillant, au milieu des déserts méridionaux de l'Afrique; il avait même conçu le projet d'arriver, à travers les régions inconnues et parsemées de sauvages peuplades, jusqu'aux possessions portugaises qui sont au nord du cap de Bonne-Espérance; mais il ne put réaliser qu'une partie de ses vues. Le point principal où il s'arrêta est Litakoun ou Litakou, au nord et au-delà de la limite des contrées habitées par les Hottentots. Litakou est la capitale du pays des Briquas ou Bachapins : elle est située par environ 27° de latitude méridionale, et 25° de longitude orientale du méridien de Greenwich : elle est éloignée du Cap d'environ neuf cent soixante-douze milles ou trois cent vingt-quatre lieues, dans la direction du nord-est. Burchell avança encore environ un degré plus loin, d'où il revint au Cap, et repartit pour l'Angleterre, avec une riche collection d'animaux, de plantes, de minéraux, de dessins et esquisses, et les matériaux ou notions nécessaires pour composer un des ouvrages les plus considérables et les plus intéressants qui aient encore été publiés sur la colonie du Cap et les indigènes qui l'habitent ou qui l'environnent. C'est la première fois qu'il aura été traduit en français.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION.

Le 13 novembre 1810, vers cinq heures de l'après-midi, les matelots de quart à bord du petit navire qui me conduisait en Afrique s'écrièrent tout-à-coup, après avoir considéré quelque temps l'espace avec impatience, qu'ils apercevaient terre. A cette exclamation, qui me fit tressaillir de joie, je quittai précipitamment la cabine où j'étais, et je montai sur le pont avec le capitaine. Ce dernier, quoiqu'on ne pût encore distinguer qu'à peine un petit nuage qui semblait immobile à l'horizon, ne se méprit pas sur l'aspect singulier du nuage qui s'arrête sur la montagne de la Table lorsque souffle un vent frais du sud-est, et déclara que la terre qui surgissait alors devant nous était celle du cap de Bonne-Espérance; nous en étions, à dire vrai, éloignés d'environ cent milles (1); mais une brise fa-

(1) 33 lieues et demie.

vorable nous poussait avec rapidité à travers les flots écumeux; aussi passai-je le reste du jour dans la plus vive attente du lendemain. Mes yeux allaient contempler une partie du monde qui m'était entièrement inconnue. L'aurore me retrouva donc le lendemain sur le pont, prêt en quelque sorte à saisir la première apparition de cette terre si ardemment souhaitée. Rien cependant ne fut visible quand parut l'aurore, à cause d'un épais brouillard qui obscurcissait l'atmosphère et que le soleil ne put dissiper avant d'avoir atteint une certaine hauteur; alors je découvris peu à peu, dans le lointain, une chaîne de montagnes bleuâtres, à l'extrémité septentrionale de laquelle la montagne de la Table et le promontoire du Lion étaient aisés à reconnaître d'après la particularité de leur forme.

A mesure que nous approchions davantage de la côte, ces montagnes déployaient une grandeur plus imposante qui faisait ressortir la petitesse des œuvres de l'homme. En effet, les divers édifices que du sein de la mer on devinait sur le continent n'y apparaissaient que comme des taches blanches, trop exiguës pour ajouter à la scène aucun trait, trop insignifiantes pour augmenter ou diminuer en rien la magnificence de la nature. Bientôt nous eûmes laissé derrière nous les eaux bleues et profondes de l'Océan, et abrités par la terre nous voguâmes sur la surface tranquille d'ondes verdâtres, du milieu desquelles les veaux marins sortaient quelquefois leurs têtes humides pour nous voir passer.

Le 26, à trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes le promontoire du Lion; et quand nous eûmes doublé la Pointe-Verte, plusieurs des édifices de la ville du Cap, entre autres la Jetée et le Château, s'offrirent à nos regards. Dépassant ensuite les batteries de Charonne et d'Amsterdam, nous découvrîmes en son entier la ville elle-même, adossée à la montagne de la Table qui s'élève derrière comme une immense muraille. Enfin nous jetâmes l'ancre; et pour la première fois je mis le pied sur la terre d'Afrique.

Rien de plus agréable, rien de plus pittoresque assurément que l'aspect de la ville du Cap, qui du bord de la mer s'étend à travers la vallée jusqu'aux montagnes dont elle est environnée de toutes parts; elle renferme plus de vingt rues qui toutes, se coupant à angles droits, courent ou dans une direction nord-ouest parallèlement au rivage, ou dans une direction sud-ouest du rivage vers la montagne de la Table. Ces rues, quoique non pavées, sont toujours tenues en très bon état, et reçoivent une douce fraîcheur des beaux arbres qui de distance en distance y sont plantés à droite et à gauche. Les maisons, bâties en briques et revêtues d'une couche de ciment, ont d'ordinaire la façade embellie de corniches et de divers ornements architecturaux, souvent même de gracieuses figures en relief. Devant chaque maison, et de la même longueur, est une plate-forme d'allée, ordinairement large de huit ou dix pieds, et communément élevée de trois ou quatre au-dessus du niveau de la rue; on y monte par un escalier de quelques marches, et d'ordinaire il y a un banc à chacune de ses extrémités. Cette plate-forme s'appelle *le pas*, et les habitants ont la coutume de venir le soir, quelquefois même le jour, s'y asseoir ou s'y promener, soit pour prendre l'air, soit pour causer avec leurs amis et connaissances qui passent. Les toits sont plats et presque horizontaux, n'ayant jamais que le degré d'inclinaison exactement nécessaire pour l'écoulement des pluies; ils forment une terrasse où l'on marche avec commodité, et sont faits de fortes poutres qui se prolongent d'un mur à l'autre, sur lesquelles sont posées des planches épaisses destinées à recevoir elles-mêmes un épais lit de briques qu'on recouvre ensuite de ciment. Le seul ciment qu'on emploie se fabrique avec des cendres de coquillages qu'on ramasse au bord de la mer. Les croisées sont fort larges, mais les panneaux de vitres fort petits. Le bois le plus en usage pour les constructions est celui que les habitants nomment *stink-hout*, bois très beau qui, pour la couleur et la qualité, ressemble à l'acajou; il sert aussi à confectionner des parquets, des chaises, des tables et différents autres meubles: mais on donne cependant la préférence à ceux qui viennent d'Europe, et on n'en voit guère que de ce genre dans les demeures des riches.

Telle est au Cap la douceur des hivers, qu'on n'y aperçoit nulle part de cheminées, si ce n'est dans les cuisines. A l'intérieur, les maisons, lorsque l'œil est accoutumé aux décors élégants et aux ameublements commodes des appartements anglais, paraissent non-seulement nues, mais encore dénuées de toute commodité. De plus, comme jamais aucune pièce n'est plafonnée, et que toujours les poutres formant le plancher et l'étage supérieur restent visibles, on serait tenté de croire que les ouvriers doivent encore y revenir. Mais l'étendue et la hauteur des pièces, outre qu'elles leur donnent un air de magnificence, contribuent beaucoup à les rendre fraîches l'été. A l'extérieur, au contraire, les maisons même des habitants les plus pauvres se font remarquer par l'élégance de leur architecture. Les parquets sont rarement recouverts de tapis, et la raison en est que dans ce pays, comme dans tous les climats chauds, ils servent de refuge aux insectes.

Le Cap renferme deux églises; l'une servant aux calvinistes ainsi qu'aux anglicans, l'autre bâtie par les luthériens, qui sont fort nombreux. Il y a en outre une vaste salle ouverte aux prédicateurs des différentes religions et des différentes sectes religieuses. Les Malais ont aussi un édifice consacré à l'exercice du culte mahométan, avec un prêtre régulièrement établi, et qu'ils paient eux-mêmes. Mais leur mosquée n'est guère autre chose qu'une simple maison bourgeoise dont ils ont changé la primitive destination.

La résidence du gouverneur de la colonie est située dans la ville et au milieu d'un jardin qui consiste en plusieurs acres de terre, dont la presque totalité est plantée en avenues de beaux chênes se coupant les unes les autres à angles droits. Ce jardin, qui offre pendant la chaleur du jour la plus délicieuse des promenades, est en tout temps et à toute heure ouvert au public.

Au nombre des édifices ou lieux publics les plus remarquables, on distingue le *Stadhuis*, autrement dit la *Maison-Commune*, vaste et beau bâtiment où se traitent les affaires publiques d'une nature civile. Il est situé au centre de la ville, et du côté de la place appelée *Groente-Plein*, dans laquelle se tient chaque jour un marché pour les légumes. Le château est une large forteresse pentagonale qui s'élève dans la partie sud-est de la ville, tout près du bord de la mer. Elle commande la *Jetée*, ou lieu de débarquement, et protège la seule route entre la ville et la campagne. Au nord-ouest du château est la *Parade*, grande place oblongue, entourée d'une promenade d'arbres touffus, qui est ceinte d'un mur et d'un fossé. Près de la Parade sont les casernes de la cavalerie, construction qui unit l'étendue à l'élégance, commencée en 1772, et positivement destinée à servir d'hôpital. Entre les casernes et le château est la *Douane*, bâtie en 1813. Enfin vers l'entrée du Jardin du Gouvernement on voit un vaste et noble édifice où siége le tribunal, et où sont les bureaux des diverses branches de l'administration. Le théâtre est situé au nord de la ville, sur une place nommée *Boer-Plein* ou place du *Fermier;* mais on n'y joue que rarement, car le nombre des représentations est subordonné au plus ou moins de bonne volonté des amateurs de l'endroit.

Toute la ville du Cap est défendue, du côté de la terre, par des lignes de fortifications qui s'étendent de la montagne du Diable aux bords de la mer. Elle est bien approvisionnée d'une eau excellente qui sort en plusieurs courants de la montagne de la Table; et en 1813, au moyen de conduits en fer envoyés d'Angleterre, on a établi des fontaines dans toutes les rues.

Sur la Croupe-du-Lion, est un poste de vigie, d'où, en hissant au sommet d'un mât un certain nombre de globes noirs, on transmet en quelques minutes au gouverneur de la colonie la nouvelle de l'arrivée des vaisseaux qu'on aperçoit en pleine mer. Au sud de la ville, une multitude d'élégantes maisons de plaisance est disséminée à travers des vignobles, des plantations, des bouquets d'arbres ; et la campagne, qui jusqu'à Rondebosch, Wynberg et Constance est réellement délicieuse, présente plus que dans toute autre partie de la contrée le fertile aspect de l'Angleterre.

La partie de l'Afrique à laquelle on peut donner le nom de *péninsule du cap de Bonne-Espérance* renferme la ville du Cap, la baie Camp, la baie Hout, et la ville de Simon's-Town, et ne consiste presque qu'en une chaîne irrégulière de montagnes qui, commençant à la Croupe-du-Lion, se termine au cap Pointe, lequel est le cap de Bonne-Espérance proprement dit, *cabo Tormentoso*, ou encore *cap des Tempêtes*, découvert en l'année 1483 par le Portugais Bartholoméo Diaz, et doublé en 1498 par Vasco de Gama. Cette péninsule est réunie au continent par un isthme plat et sablonneux, large de douze à treize milles anglais, et séparant la baie False de la baie de la Table.

La colonie anglaise, qui porte le nom de *gouvernement du cap de Bonne-Espérance*, est bornée au nord par la Hottentotie, dont elle est en partie séparée par les monts Nieuweld et Roggeveld, à l'est par la Cafrerie, avec laquelle elle a pour limite la rivière du Grand-Poisson, au sud par l'océan Indien, et à l'ouest par l'Atlantique. Elle est comprise entre 29 et 35° de latitude sud, et entre 15 et 25° de longitude est. Sa longueur de l'est à l'ouest est de deux cent trente lieues, sa moyenne largeur de soixante-dix lieues, et sa superficie de quinze mille lieues carrées. Dans le nord de la colonie on voit s'étendre un grand nombre de plateaux stériles que le manque d'eau rend inhabitables. Ces plateaux sont connus sous le nom de *Karro*, mot qui dans la langue hottentote signifie *sec;* et il y en a plusieurs dont l'étendue est telle, qu'ils n'ont pas moins de cinquante milles dans leur partie la plus étroite. Le sol est composé de glaise et de pierres, très plat et, quoique manquant d'herbe, généralement couvert de broussailles rabougries et de plantes remplies de suc. Dans la saison pluvieuse, cependant, une végétation plus abondante s'y développe ; et alors les fermiers voisins se transportent avec leurs troupeaux dans ces plaines, et y font temporairement résidence, jusqu'à ce que la sécheresse les oblige à regagner leurs demeures.

La contrée, que coupent en divers sens plusieurs chaînes de hautes montagnes, est divisée en sept districts principaux, dont l'étendue n'est nullement proportionnée. Ce sont les districts du Cap, de Stellenbosch, de Tulbach, de Swellendam, de George's-Town, de Graaf-Reynet, et de Zuureveld ou d'Albany. Pour donner une idée de leur position, nous les avons énumérés dans l'ordre de leur distance par rapport à la ville du Cap, celui de Zuureveld étant le plus éloigné. Chacun de ces districts est administré par un représentant du gouverneur général, qui porte le nom de *Landdrost*, jouit d'une autorité presque absolue, et veille à l'exécution des lois, ordonnances et règlements.

Les fermes sont toutes très vastes, surtout celles des districts lointains. Il y en a qui occupent une circonférence de terrain dont le diamètre n'est pas moindre de trois milles; aussi, vu leur grande étendue, ne sont-elles jamais encloses. Le sol pourrait produire une grande abondance de grain; mais le manque d'ouvriers et l'éloignement des marchés sont cause que ceux des fermiers qui ne résident pas à une certaine proximité des villages, n'en cultivent que la quantité exactement nécessaire à la consommation annuelle de leurs propres familles.

La seule manière de voyager dans le pays est à dos de cheval ou dans des charriots traînés par des bœufs dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à seize ou dix-huit. Quant à des voitures européennes, on n'en aperçoit que dans la ville du Cap et aux environs; il n'y a même encore qu'un seul service public de messageries, qui mène les voyageurs en poste dans un charriot ordinaire à Stellenbosch. Néanmoins la distribution des lettres se fait régulièrement entre les divers villages de la colonie; et Graaf-Reynet, un des plus distants, les reçoit de la ville du Cap en sept ou quatorze jours, suivant l'état des rivières et des routes. Comme il n'existe pas d'hôtelleries, les voyageurs doivent s'en remettre à la chance toujours incertaine de trouver le soir un abri et des vivres dans les fermes qu'ils rencontrent, à moins de transporter avec eux des provisions et des lits, ce qui est l'usage le plus commun.

En 1815, époque à laquelle se terminèrent mes voyages, les seuls villages que renfermât la colonie étaient ceux de Stellenbosch, fondé en 1670; Swellendam, en 1786; Tulbach et Uitenhage, en 1804; Paarl, Simon's-Town et Swartlad qui ne contiennent guère plus que l'église, en 1811. Nous avons eu soin de les énumérer ici dans l'ordre de leur importance. Une fois chaque année, une députation des membres du tribunal qui siége à la ville du Cap, appelée *commission de justice*, parcourt les différentes *Drosties*, ou résidences des Landdrosts, pour entendre les plaideurs et juger les procès qui peuvent lui être déférés.

Les habitants des districts de la colonie sont principalement Hollandais; car ce furent des colons partis de Hollande qui vinrent les premiers, en 1651, sous la conduite de Van-Riebeck, s'établir à la ville du Cap. Beaucoup aussi sont d'origine allemande; et, de 1680 à 1690, un nombre considérable de familles françaises, chassées de leur pays par suite de persécutions auxquelles les protestants y étaient alors en butte, se réfugièrent au cap de Bonne-Espérance; enfin la Suède et le Danemark, à différentes époques, envoyèrent aussi dans cette partie de l'Afrique plusieurs de leurs enfants. Au contraire, on n'y compte que très peu d'Anglais. Les Hottentots de la colonie sont beaucoup moins nombreux que les blancs; mais si à leur nombre on ajoute celui des esclaves, le chiffre de la population noire l'emportera considérablement. Toute la population blanche fait usage de la langue hollandaise, et même la plupart des esclaves et Hottentots n'en parlent pas d'autre. Les nations limitrophes de la colonie sont les Hottentots-Namaguas au nord-ouest, les Hottentots-Bojesmans, ou *hommes des bois*, au nord et au nord-est, enfin les Kousses ou Cafres à l'est.

L'établissement du Cap fut pris par les Anglais, pour la première fois, en l'année 1796; mais à la conclusion de la paix entre les deux peuples il fut restitué aux Hollandais en février 1803. La guerre recommençant bientôt après, il retomba le 8 janvier 1806 au pouvoir des Anglais, à qui le traité de 1814 en a confirmé la possession.

La ville du Cap, aussi bien que le reste de la colonie, est habitée par des individus d'origines différentes, mais surtout par des Anglais et des Hollandais. Les premiers sont en général militaires et négociants; plusieurs places importantes sont confiées aux seconds. Dans la capitale, comme dans les districts, le nombre des habitants libres est beaucoup au-dessous du nombre des esclaves. Ces derniers sont la plupart Malais, ou des naturels, soit de Madagascar, soit de Mozambique. Les Hottentots, préférant la vie des champs, n'entrent d'ordinaire qu'avec répugnance au service de maîtres qui demeurent dans les villes.

Les esclaves les plus estimés sont les Malais, et particulièrement ceux qui sont nés dans la ville du Cap. A ceux-là on enseigne tous les arts mécaniques, tous les métiers utiles, pour lesquels ils semblent annoncer des dispositions : c'est ainsi que les hommes deviennent charpentiers, tourneurs, maçons, cordonniers,

tailleurs, cuisiniers, cochers, valets, ou artisans de différents genres; tandis que les femmes se transforment en couturières, en cuisinières, en filles de chambres, en nourrices, s'adonnant à tous les services qui dans les autres pays sont dévolus à leur sexe. Ces cochers surpassent en adresse même nos plus fameux cochers d'Angleterre, puisqu'il n'est pas rare de voir dans la ville un Malais se tenir debout sur un long charriot, conduire six chevaux au grand galop, et tourner les coins de rues avec la plus étonnante facilité. Les Malais se regardent comme supérieurs à tous les autres esclaves, et méprisent les Hottentots, qui, disent-ils, sont descendus d'orangs-outangs. Ils s'enorgueillissent beaucoup de leur belle, longue, luisante et noire chevelure; et malgré leur teint basané, leur physionomie est souvent agréable. Quelques-uns d'entre eux, dont pendant plusieurs générations les pères ont été blancs, ne diffèrent plus qu'à peine des Européens. Ils sont adroits, doux et généralement fidèles, mais fort sensibles aux injures, rancuneux et avides de vengeance. Le prix d'un esclave malais varie selon sa réputation de bonne conduite et ses divers talents : ce prix s'élève quelquefois jusqu'à cinq mille risdales. On peut dire en général que dans la colonie jamais un homme blanc ne se loue comme simple domestique; il se croirait déshonoré s'il faisait, comme on dit, l'ouvrage d'un esclave; et je pense que tous les blancs ont de semblables idées dans les pays où subsiste encore l'esclavage. Le nombre des Malais libres, descendants de ceux qui ont reçu l'affranchissement, est considérable; et en tenant de petites boutiques, en exerçant leur industrie de différentes manières, soit comme ouvriers, soit comme marchands, ils amassent souvent quelque fortune : c'est un exemple que dans leur insouciance naturelle les Hottentots, quoique nés libres, ne songent presque jamais à suivre. Les esclaves de Mozambique et de Madagascar se distinguent à la fois des Malais par leur teint noir, leur chevelure laineuse et leur physionomie nègre. Ce sont de fidèles, patients et bons serviteurs. On les emploie à différents travaux, mais principalement à ceux qui sont les plus rudes.

La justice est encore administrée aujourd'hui dans la colonie d'après le code hollandais, et les causes y sont plaidées par écrit en langue hollandaise. Les jugements par jury et les plaidoyers de vive voix sont jusqu'à présent inconnus devant les tribunaux. Il se publie chaque samedi à la ville du Cap, par les soins de l'autorité, une gazette officielle, mais qui ne contient jamais que des proclamations, des avis aux contribuables et des annonces de ventes. Le seul numéraire qui ait une circulation générale consiste en de petits morceaux de papier imprimés et contre-signés dont la valeur respective varie d'un schelling à cinq cents risdales et plus. L'unique monnaie courante est le *penny* anglais, qu'on reçoit pour le double de sa valeur nominale, et qui prend le nom de *Dubbeltje*. Les dollars espagnols sont aussi en usage au Cap, mais plutôt comme lingots que comme argent monnayé, et leur cours monte ou baisse suivant le prix du change. Les îles Sainte-Hélène et Maurice (1) tirent de la colonie une énorme quantité de viande, de vin, de grain et d'autres provisions de bouche; mais là se bornent toutes ses exportations, outre quelques cuirs, quelques plumes d'autruche et un peu d'huile de baleine, d'ivoire et de résine, qu'elle envoie en Angleterre.

Le prix des denrées, comparativement à ce qu'il est en Angleterre, est excessivement bas à la ville du Cap. Ce sont la main-d'œuvre, le loyer et le bois de chauffage qui constituent les principales dépenses des habitants. La ville est toujours bien approvisionnée de poisson, car on en pêche une variété infinie dans la mer environnante ; mais celui d'eau douce est si rare, que je ne me souviens pas d'en avoir vu sur aucune table, excepté des anguilles qui passaient pour un mets fort délicat. Les fruits et les légumes aussi sont abondants et pas chers. Presque tous les légumes ordinaires d'Europe poussent à merveille dans la colonie. Le froment et l'orge sont les grains cultivés sur la plus grande échelle; l'orge est celui qu'on donne habituellement aux chevaux. On récolte encore, mais en très grande quantité, une excellente qualité de riz sur les bords occidentaux de la rivière de l'Eléphant. On élève dans Snécumberg et dans le Roggereld d'innombrables troupeaux de moutons; et c'est aussi de ces parties de la colonie que provient le plus grand nombre de chevaux.

Le climat de la colonie est non-seulement agréable, mais encore favorable à la santé. Située dans l'hémisphère méridional, les saisons y sont l'inverse de celles d'Europe ; décembre et janvier sont les mois les plus chauds, juin et juillet les plus froids. Comme le soleil à midi est toujours au nord, il s'ensuit que le côté septentrional des montagnes est beaucoup plus chaud et plus sec que le côté méridional, lequel diffère très visiblement aussi en verdure et en luxe de végétation. L'aspect de la voûte étoilée ne se présente pas non plus ici aux yeux de l'astronome de la même manière qu'en Europe; la plupart des constellations s'y montrent dans une position inverse. Ainsi, les étoiles bien connues de la Grande-Ourse ne sont jamais vues au Cap; mais cette perte est compensée par quelques constellations, par quelques étoiles d'une beauté remarquable (1) qui doivent toujours rester invisibles aux habitants de nos pays.

L'hiver et le printemps sont les plus délicieuses parties de l'année; car comme l'été et l'automne dans la contrée qui longe la côte sont constamment secs, il en résulte que la verdure disparaît presque pendant six mois. Dans les districts éloignés de la mer la saison humide commence en plein été, et alors la pluie, qui fort souvent est accompagnée de tonnerre et d'éclairs, tombe par torrents. La ville du Cap est en outre sujette à des vents impétueux, et la poussière des rues devient en pareilles circonstances extrêmement désagréable. Le froid et la chaleur varient suivant les différentes parties de la contrée. Au Cap, il est rare que le thermomètre centigrade s'élève à plus de 38°, et qu'il s'abaisse jamais à plus de 8 ou 9° au-dessus de zéro. On rencontre quelquefois cependant de la glace sur la cime de la montagne de la Table, et chaque année, pendant quelques jours, on voit les sommets des montagnes du Stellenbosch et de la Hottentotie-Hollandaise couverts de neige. Les régions les plus chaudes de la colonie se trouvent dans ces plaines nues qu'on désigne par le nom général de *Karro*, et dans les basses terres arides sur la côte; mais comme dans ces différents endroits la chaleur est d'une nature sèche, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi intolérable qu'elle le serait en Angleterre au même degré. Les districts de l'ouest sont comparativement dénués d'arbres et d'eau, tandis que ceux qui bordent la côte méridionale par-delà Swellendam jusqu'aux limites orientales de la colonie, sont au contraire bien boisés et abondent en sources et en ruisseaux.

La hauteur de la montagne de la Table au-dessus du niveau de l'Océan, d'après les calculs les plus rigoureux, est de 3,582 pieds anglais, de sorte qu'il s'en faut seulement de 126 verges qu'elle ait trois quarts de mille en élévation perpendiculaire. La montagne du Diable atteint 3,315 pieds; le promontoire du Lion 2,160 ; et la croupe du Lion 1,143. Comme on l'imagine, sans doute, du plateau auquel je parvins en l'explorant un jour, la vue est immense, puisqu'on a calculé que l'œil pouvait parcourir la mer jusqu'à 73 milles de distance, et qu'une montagne de même hauteur serait visible, même éloignée de 146 milles.

Une grosse espèce de singe à longue fourrure verdâtre, appelée *bariaon* par les colons, habite la mon-

(1) Ile-de-France. A. M.

(1) Notamment la croix du sud, si poétiquement décrite par Basil Hall. A. M.

tagne de la Table. C'est un animal qui se trouve dans presque toutes les parties de l'Afrique méridionale que j'ai visitées, mais seulement dans les lieux hauts et rocailleux. Je n'aperçus d'ailleurs ni oiseau ni insecte d'aucun genre, sauf une espèce de papillon ; mais si la zoologie ne m'offrit rien à recueillir, la botanique me permit du moins de faire une riche moisson.

Eaux thermales de Swarteberg. Établissement de missionnaires à Genadendal. Vallée Brand. Tulbagg. Le Paarl. Stellenbosch.

Ne pouvant quitter définitivement la ville du Cap que vers le milieu du mois de mai, je jugeai convenable de faire dans l'intervalle une courte excursion à travers les districts les plus voisins de la colonie. Cette espèce de promenade, en effet, outre que ma curiosité y trouvait son compte, me semblait avoir cet avantage, qu'elle me donnerait avant mon voyage principal quelque idée de la nature du pays, et par conséquent me mettrait mieux à même de diriger judicieusement mes préparatifs, et de calculer avec exactitude quelles provisions j'aurais besoin d'emporter avec moi. Un autre motif qui aussi me décida fut que j'avais déjà commandé un charriot, et qu'il me fallait aller acheter plusieurs paires de bœufs pour le traîner : or il y avait peu de chance que dans le voisinage immédiat de la ville, je rencontrasse des animaux assez vigoureux pour supporter les fatigues de la longue expédition que je méditais.

M. Polemann, qui connaissait la partie de la contrée où je voulais porter mes pas, fut mon compagnon et mon guide. Le 8 avril, de grand matin, nous partîmes tous deux à cheval sans autre bagage qu'une petite valise chacun. Après avoir franchi la Salt-Rivier, ou *Rivière salée*, nous entrâmes sur les Dunes du Cap et sur l'isthme Sablonneux que nous avions à parcourir ce jour-là dans toute leur longueur. Les routes innombrables dont ils étaient traversés dans chaque direction nous embarrassèrent souvent pour savoir celle que nous devions suivre ; mais comme elles conduisaient presque toutes au passage de la Hollande-Hottentote, que sans cesse nous avions en vue quoiqu'à une énorme distance, ce fut d'après cette seule indication que nous dirigeâmes notre marche.

A l'Eerste-Rivier cessent les Dunes, et au-delà la terre devient beaucoup plus fertile. C'est là que commence la province nommée *Hollande-Hottentote*, au milieu de laquelle s'élève le Schaapenberg, ou *mont de la Brebis*, vaste mont couvert d'herbe. Notre route fut dès lors meilleure et plus ferme ; la contrée prit un air plus rustique, des maisons et des fermes se montrèrent à courte distance l'une de l'autre ; enfin nous rencontrâmes plusieurs courants d'excellente eau. Sur leurs bords sont généralement bâties les habitations, qui consistent la plupart en de longs édifices blancs de belle apparence. Cette contrée produit d'excellent blé, mais en quantité très petite, bien qu'elle en pût probablement produire dix fois davantage si la population ouvrière croissait dans une même proportion. A mesure que nous avançâmes, nous eûmes une vue complète de la baie False. La chute du jour ne nous arrêta point, et nous cheminâmes encore pendant une heure au clair de la lune, jusqu'à une maison de campagne appelée *Fortuintje*, et peu éloignée de l'angle nord-est de la baie. Nous y couchâmes.

Le 9 nous remontâmes à cheval de bonne heure, et nous commençâmes presque aussitôt à gravir la montée qui mène au passage de la Hollande-Hottentote. La route n'est pas d'abord très escarpée : mais quand le voyageur entre dans le chemin creux des Roodge-Hoogte, ou *hauteurs-rouges*, c'est alors qu'elle devient véritablement difficile. Ces Hauteurs-Rouges sont un amas de collines, formant le pied de la montagne, et composées d'une terre dure, nue, rougeâtre et ferrugineuse, dans laquelle la route vers le sommet est peut-être enfoncée de vingt pieds. On a ensuite à gravir la rocailleuse montagne elle-même, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit des charriots pesamment chargés monter et descendre par un chemin si raide et si effrayant. Ce n'est pas non plus sans un sentiment de compassion pour les bœufs qui les traînent, qu'on est témoin de la peine et des prodigieux efforts de ces pauvres animaux, excités tantôt par des paroles d'encouragement, tantôt contraints à tirer avec une espèce de frénésie par les sonores retentissements du fouet dont la mèche va leur déchirer les flancs, ou par les jurons et les bruyantes clameurs, tant du fermier que de ses Hottentots. Il est cependant impossible de ne pas recourir à de pareilles violences, et c'est la nature de ces passages périlleux seulement qui force les colons à user de dureté envers ces utiles bêtes de trait : car en général ils connaissent trop bien la valeur de leurs bœufs pour les maltraiter par simple plaisir. Le danger que courent et l'attelage et le charriot, lorsqu'on franchit les montagnes, impose au conducteur le devoir de la plus attentive vigilance. Si, en effet, l'attelage s'arrêtait par hasard, s'il déviait le moins du monde de la route convenable, ou refusait obstinément de tirer, le charriot roulerait du haut en bas, et les entraînerait avec le conducteur à une destruction inévitable.

Du haut de ce passage est une vaste et magnifique vue de l'isthme, de la baie de False et de toute la chaîne des montagnes, depuis le promontoire du Lion jusqu'au cap Pointe. Je recueillis, chemin faisant, une énorme botte de plantes curieuses, bien que je n'eusse le moyen ni de les conserver ni même de les emporter avec moi.

Après avoir franchi le Kloof, car tel est le nom que les gens du pays donnent à ces routes qui traversent les montagnes, je fus surpris de trouver si faible la pente du versant oriental : la contrée doit donc de ce côté être beaucoup plus élevée que la Hollande-Hottentote. Ce Kloof et deux ou trois autres plus au nord dans la même chaîne peuvent être regardés comme les grands portails par lesquels l'intérieur de l'Afrique est accessible du côté du cap de Bonne-Espérance, et la région de l'ouest de cette chaîne n'en était pour ainsi dire que le vestibule. Les Kloofs de la Hollande-Hottentote et de Roodezand sont les deux principaux passages que suivent les charriots pour franchir ces montagnes, le premier conduisant à tous les districts situés le long de la côte méridionale, tels que ceux de Swellendam, de George's-Town, d'Uitenhaye et d'Albany ; l'autre, à ceux de Tarka, de Graaf-Reynet, de Karro et de Roggeveld.

Quant nous fûmes redescendus dans la plaine nous ne tardâmes guère à traverser la rivière Palmiet, dont les eaux, comme le plus grand nombre de celles qui prennent leur source sur le versant méridional de la grande chaîne de montagnes qui court au sud, étaient d'une couleur brune semblable à du café, mais en même temps claires et salubres. Ce phénomène doit probablement être attribué à la dissolution des végétaux qui sont en plus grande quantité du côté méridional que du côté septentrional de ces montagnes, dissolution qui communique à toutes ces eaux une couleur exactement la même que celle qui provient de la tourbe.

Peu après avoir franchi la rivière Palmiet, qui doit ce nom aux plantes dont elle est obstruée, nous atteignîmes la maison d'un homme qui avait été autrefois officier de dragons lorsque les Hollandais possédaient encore la colonie, et qui alors cherchait à subsister lui-même et sa famille, en vendant aux voyageurs qui passaient quelques provisions et le produit de son petit jardin. Cette maison pouvant en quelque sorte être regardée comme une auberge, nous fîmes sans hésitation halte à la porte, où le maître du logis, par son extérieur grotesque, attira bientôt notre attention.

Lorsque nous eûmes quitté l'auberge, nous ne tardâmes guère à gagner une autre chaîne de montagnes, peu étendue mais sourcilleuse, que nous franchîmes

par une route exécrable, appelée *le Kloo de Groote-Houhoek*. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs charriots, les uns pesamment chargés de productions du pays et qui se rendaient à la ville du Cap, les autres stationnant aux différentes places de repos. Ces places, que les indigènes nomment *outspans*, c'est-à-dire endroits où on dételle, sont en quelque façon les caravansérails du pays, et les groupes variés de voyageurs, avec leurs charriots et leurs bœufs, qu'on y voit souvent prenant leur repas à l'ombre des broussailles, n'intéressent pas moins par la simplicité que par la nouveauté de la scène. La plupart du temps chacun de ces groupes paraissait composé de la maison tout entière ; et rien n'était plus pittoresque, plus amusant, que de contempler hommes, femmes et enfants, Hottentots, esclaves et chiens, assis autour du même feu.

Nous traversâmes ensuite Knoflooks-Kraal, rivière peu considérable, ainsi qu'une branche du Bot. Il était nuit lorsque nous parvînmes à cette dernière ; aussi nous fallut-il, pour la franchir, avancer avec d'autant plus de précaution, qu'une inondation récente avait ouvert une partie des bords et parsemé le lit de grosses pierres. Sur la rive gauche était une ferme, et nous y couchâmes.

Le 10, prenant congé de notre hôte dans l'après-midi, nous partîmes pour les bains d'eaux thermales de Swarteberg. De larges routes en très bon état, ce qu'elles doivent plus à la nature du sol qu'au travail des hommes, nous permirent de cheminer rapidement à travers la contrée, quoiqu'elle soit montagneuse. Nous dépassâmes plusieurs fermes, puis nous franchîmes la rivière des bains à Gildenhuysen, où une route à droite mène dans la vallée vers l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Caledon. Passant ensuite sous l'extrémité occidentale du Swarteberg, nous aperçûmes la maison des bains, blanche, régulière, à toit plat, agréablement située sur une partie haute du versant méridional de la montagne, et formant un joli point de vue. Le Swarteberg ou *mont Noir* est une courte chaîne courant de l'est à l'ouest, et de moyenne élévation, qui, pour l'aspect et la structure, diffère peu des autres montagnes du voisinage. La couleur noire d'où il tire son nom n'est nullement remarquable, ni même très visible. De la partie inférieure de son versant méridional, il projette une petite montagne plate, du sommet de laquelle sortent en plusieurs endroits des sources chaudes, dont l'eau fit élever mon thermomètre centigrade à 47°. Cette eau dépose dans les canaux où elle coule une ocre de couleur orange ; mais après un cours de deux ou trois cents verges, elle cesse de teindre la terre ; elle contient du fer et du soufre, et son goût est légèrement chalibé. A trois verges d'une de ces sources chaudes, il en sort une troisième dont l'eau est pure et fade, sans être le moins du monde plus chaude que la température ordinaire des eaux vives. Excepté ce seul endroit, toutes les sources qui découlent du Swarteberg n'ont que la chaleur commune ; et quoique la montagne des bains soit d'une autre nature que celle du grand mont dont elle dépend, il est néanmoins difficile d'expliquer, puisqu'elle donne aussi naissance à une source froide, comment il peut exister pour les autres une cause de chaleur si locale.

La maison des bains, distante de la ville du Cap d'environ soixante-quinze milles, s'élève presque au bas de la petite montagne plate déjà mentionnée, et l'eau y est conduite par un canal couvert. Le bâtiment, érigé en 1797, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée que divise en longueur un corridor donnant accès par-devant à huit petites chambres, et par-derrière à quatre salles de bain, tandis qu'aux extrémités sont une cuisine et des pièces pour les domestiques. Bien différentes des eaux d'Europe, celles du Swarteberg, comme on s'en doute, n'offrent aux baigneurs aucun attrait d'amusement ni de société. A peine même y trouvent-ils les objets de première nécessité ; aussi ne sont-elles fréquentées que par quelques malades qui ont foi en leur puissance médicinale, puissance qui, m'assure-t-on, est assez efficace contre les rhumatismes, et possède certaines propriétés toniques ; mais les gens du pays en font usage, sans beaucoup de distinction, pour une infinité d'autres maladies. Au reste, ceux qui viennent essayer des vertus de ces eaux ne sont ordinairement que des fermiers, des esclaves et des Hottentots, qui pendant la durée de leur séjour demeurent dans leurs charriots ou dans des huttes temporaires.

De l'établissement, parmi les nombreuses montagnes qui se montrent au-delà de la vallée, on distingue surtout celle qui porte le nom de *Babylonsche-Toren* ou *Tour de Babel*. Cette montagne est peut-être la plus remarquable de toute la colonie, à cause de l'énorme distance d'où elle est visible.

Non loin des bains est un petit endroit appelé *Hemel-en-Aarde* ou *Ciel-et-Terre*, entouré de hautes chaînes où se trouve un hôpital pour les infortunés qui sont atteints de cette terrible et incurable maladie, la lèpre ! L'hôpital est entretenu aux frais publics par le moyen d'une taxe spéciale levée sur tous les colons.

Comme le dîner, dans le pays, est réellement ce qu'indique le nom de ce repas, à savoir le repas du midi, nous dînâmes le 11 avant de nous remettre en marche, et nous pûmes encore poursuivre notre route d'assez bonne heure pour espérer parvenir avec le jour au but que nous avions choisi, à Genadendal. Ce mot, qu'on peut traduire par *Vallée de la Grâce*, désigne le principal établissement des missionnaires moraves dans la colonie. Repassant la rivière des bains, et doublant la partie occidentale du Swarteberg, nous eûmes, pour y arriver, à cheminer vers le nord. La contrée que nous traversâmes de ce côté était variée, par de légères ondulations de terrain, et presque entièrement couverte par une espèce d'arbrisseau faisant buisson, haut de trois à quatre pieds, qu'on appelle *Buisson de Rhinocéros*, et qui, en effet, dit-on, était jadis la nourriture favorite de ces monstrueux animaux lorsqu'ils n'avaient pas encore été forcés de fuir devant les colons qui peu à peu envahirent la contrée en question. Le temps était fort agréable et fort beau ; mais les grandes montagnes bleues du Baviaan's-Kloof ou *Passage du Babouin*, qui se montraient à nos yeux dans l'éloignement, semblaient enveloppées de pluie. Le soleil, inclinant avec rapidité vers l'horizon, nous fit hâter le pas pour que nous pussions franchir avant la nuit la rivière Zondereinde ou *sans fin*, qui est assez profonde. Le cours de cette rivière n'est nullement de longueur à justifier le nom qu'elle porte, car elle se jette non loin du village de Zwellendam dans la Breede-Rivier ou *rivière large;* nous la franchîmes sans accident à la chute du jour.

A mesure que nous approchions de Glenadendal, les montagnes prirent un caractère de grandeur que la douteuse clarté du soir contribua beaucoup à augmenter. Nous ne pûmes pas toutefois contempler longtemps la sublimité de cette scène, car l'obscurité y jeta bientôt son voile épais. Le plaisir que nous avait causé ce spectacle fut remplacé par des sensations d'un genre moins agréable, lorsque nous nous trouvâmes surpris, au milieu d'une région que nous ne connaissions pas, par une des nuits les plus noires que nous eussions jamais vues, et obligés de nous fier entièrement à l'instinct de nos chevaux pour ne pas nous écarter de la route. Enfin nous aperçûmes heureusement une petite lumière qui vacillait au loin dans les ténèbres, et que nous supposâmes provenir de quelqu'une des huttes de l'établissement. Après avoir encore marché plus d'un mille dans la direction de cette lumière, nous parvînmes en effet à une hutte, et nous priâmes le Hottentot qui l'habitait de nous conduire à la demeure des missionnaires, où nous fûmes cordialement accueillis.

Le lendemain, lorsque je pus au lever du soleil mieux satisfaire ma curiosité, grande fut ma satisfac-

tion. On ne peut, en effet, imaginer un emplacement choisi avec plus de sagacité. Glenadendal est une paisible retraite entourée de hautes et magnifiques montagnes. A l'entrée de la vallée s'élèvent tous les principaux édifices. Vers l'extrémité d'une petite prairie on aperçoit l'église construite en 1797, et qui domine tout le reste de l'établissement. C'est un bâtiment simple, oblong, badigeonné en blanc, et couvert d'un toit de chaume dont le faîte est fort pointu, mais sans clocher. Des deux côtés sont quatre fenêtres vitrées, et il y en a deux autres à chaque bout. L'intérieur n'est pas somptueux, mais admirablement propre; les murs en sont blanchis, et le plafond est soutenu par deux solides mais disgracieux piliers de maçonnerie. Tout l'intérieur, que les frères regardent comme assez vaste pour contenir un auditoire d'un millier de personnes, est couvert de longs bancs, dont une moitié est exclusivement réservée aux femmes et l'autre aux hommes. Autour de trois des côtés règne une étroite galerie, et dans un des angles un petit espace fermé par une cloison sert de sacristie. La chaire n'est qu'un simple pupitre placé sur une estrade un peu plus haute que le plancher. Deux portes différentes admettent la partie masculine et féminine de la congrégation à leurs bancs respectifs. On ne demande jamais rien aux visiteurs; mais à chacune des entrées est une boîte où ils déposent leur offrande, qui d'ailleurs est parfaitement volontaire. La partie supérieure de l'église a été convertie en un vaste grenier qui contient diverses provisions appartenant à la Société. Tout l'argent que reçoivent les missionnaires, et qui provient de la vente des objets qu'ils font fabriquer ou de celle du vin qu'ils récoltent, de la rétribution que les étrangers jugent convenable de payer pour leur logement et leur nourriture, ou d'aumônes envoyées par les colons, ou de toute autre source, est déposé dans une bourse commune pour subvenir aux dépenses de l'établissement.

Sur un des bords de la prairie, une plantation régulière de beaux chênes entoure et cache à demi les différentes demeures des missionnaires, ainsi que la manufacture de couteaux, la forge, le moulin à eau, le pressoir, le hangar où se prépare le tabac, le cellier, le poulailler, la vacherie et les magasins. La totalité de ces bâtiments, qui sont l'ouvrage des Frères-Unis et de leurs Hottentots, est construite dans le style hollandais, d'une manière aussi propre que solide, et couverte en chaume. Contigu à l'église et aux habitations, est un beau jardin abondamment pourvu de fruits et de légumes. Au-delà s'étend le vignoble, qui mène à un vaste cimetière. Il y a une maison commune où les missionnaires se réunissent pour prendre leurs repas et prier en leur particulier. Chacun d'eux, d'après la règle de leur ordre, exerce quelque art utile, quelque métier.

Les habitants de Glenadendal sont toujours bien pourvus d'eau par une petite rivière dite du *Babouin*, qui, sortant des montagnes du Kloof de ce nom, arrose la vallée dans toute sa longueur, et se jette ensuite dans la Zondereinde. Cette vallée est divisée en un grand nombre de petits jardins, dont la jouissance est accordée aux familles hottentotes qui consentent à se soumettre à toutes les règles de l'établissement, et viennent vivre sous sa protection.

La population de Glenadendal, ou pour parler plus correctement, le nombre de Hottentots enregistrés comme appartenant à cette institution, s'élève, d'après les renseignements que j'ai recueillis, à environ quatorze cents âmes; mais le nombre de ceux qui habitent réellement la vallée n'est jamais aussi considérable, car il varie en proportion des demandes d'ouvriers que font les fermiers voisins.

Le 13, lorsque nous manifestâmes notre intention de partir, nous fûmes accompagnés à quelque distance par M. Küster, un des frères, qui nous conduisit par la vallée à travers un labyrinthe de jardins et d'arbres à fruits, pour nous montrer les progrès que leurs Hottentots avaient faits dans l'horticulture et l'économie domestique. A Glenadendal, les huttes, différentes de celles qui sont construites à la manière habituelle des Hottentots, qui ont une forme hémisphérique, et sont couvertes de nattes, offrent une grossière imitation des bâtiments quadrangulaires de la colonie. Celles que nous vîmes étaient généralement longues de dix à quinze pieds, et larges de huit à dix; elles avaient un plancher de terre; les murs étaient faits de gros troncs d'arbres à peine équarris, entre lesquels des bottes de joncs ou de broussailles enduites de boue remplissaient les vides, et intérieurement badigeonnés en blanc; le tout était recouvert par un toit de chaume. Comme les poutres qui le supportaient n'étaient généralement élevées que de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, on ne pouvait passer sous les portes sans se baisser. Une petite fenêtre sans vitres admettait la lumière; mais il n'y avait ni cheminée ni aucune espèce d'ouverture dans le toit, par laquelle la fumée se pût échapper. Une table, deux ou trois chaises et un coffre, le tout fabriqué par les Hottentots eux-mêmes, formaient le principal du mobilier. Quelques huttes, plus habilement construites, étaient divisées en deux pièces par une cloison et resplendissantes de propreté. Enfin plusieurs familles, qui étaient depuis longtemps établies dans la vallée, demeuraient dans des maisons d'un meilleur style, où se montrait l'art du charpentier, et dont les murs étaient soit en briques, soit en terre durcie au soleil.

Tandis que nous traversions leurs petits jardins, à l'ombre rafraîchissante des pêchers qui partout y abondent, les Hottentots quittaient leur ouvrage, levaient leurs chapeaux, et venaient d'un ton aussi respectueux que bienveillant, dire à chacun de nous en mauvais hollandais : « Bonjour, monsieur! » Les femmes aussi, lorsque nous passions devant la porte de leurs huttes, nous adressaient semblable politesse; tandis que les petits garçons et les petites filles, à demi cachés derrière leurs mères, semblaient avides de jeter à la dérobée un coup d'œil sur les étrangers. Chemin faisant je fus frappé du nombre peu considérable des hommes que nous rencontrions comparativement à celui des femmes, et j'en fis la remarque à M. Küster. Il me répondit que la plupart des premiers avaient l'habitude de se mettre en service chez les fermiers du voisinage, ceux-ci pour une semaine, ceux-là pour un mois, quelques-uns pour un an. Lorsqu'un Hottentot possède, c'est-à-dire qu'il a assez de provisions pour que sa femme et ses enfants subsistent pendant son absence, il préfère en général les laisser dans l'établissement sous la protection des missionnaires, plutôt que de les emmener avec lui chez les fermiers, où leur nourriture est le plus souvent le seul salaire qu'ils reçoivent de leur travail. Dans les jardins nous remarquâmes différentes sortes de légumes et de racines, mais surtout du tabac et des citrouilles. Les femmes, outre toutes leurs occupations domestiques, gagnent quelque argent par la vente de nattes qu'elles fabriquent avec une espèce de jonc très commune dans les rivières de ce district. Nous visitâmes successivement la manufacture de couteaux et la forge, où un assez grand nombre d'indigènes travaillaient comme apprentis.

Comme nous avions jusqu'à ce moment cheminé sans gêne, et que le soleil avait déjà passé le méridien depuis environ deux heures, il nous fallut alors hâter le pas. Remontant le cours de la Zondereinde dans presque toute la longueur de la vallée qu'elle traverse, nous franchîmes plusieurs petits ruisseaux. Nous les trouvâmes beaucoup plus profonds qu'aucun de ceux que nous avions encore franchis; mais leurs eaux étaient claires et limpides; et je remarquai que pas une seule des rivières qui s'offrit sous nos pas dans la partie subséquente de notre excursion ne présenta la couleur brunâtre qu'avait le Palmiet. Après avoir gravi les monts Dunkerhoek, qui font partie de la chaîne des Baviaan's-Kloof, nous continuâmes notre route



Le kloof présentait une scène fort pittoresque.

pendant plusieurs milles sur un plateau élevé sans apercevoir aucun signe d'habitations ; à la fin pourtant, et lorsque nous commencions à craindre d'être surpris par les ténèbres au milieu d'une contrée pleine de ravins et de précipices, nous distinguâmes une maison dans la vallée qui s'étendait au-dessous de nous : c'était précisément, comme nous l'apprîmes en y arrivant peu après, celle d'un fermier nommé Jacob du Toit, où notre intention était de venir passer la nuit. Nous reçûmes bon accueil de l'hôte, qui appela sur-le-champ un Hottentot pour prendre nos montures, et nous ne fûmes pas plus tôt assis que la maîtresse nous versa une tasse de thé, boisson que dans la plupart des fermes on tient toujours prête, parce qu'elle peut se boire à toutes les heures du jour.

La division du district qui s'étend du côté septentrional des montagnes se nomme *Bosjesveld*, c'est-à-dire *le pays boisé ;* et quoique ce nom ait été probablement choisi dans l'origine pour caractériser la nature du pays, rien n'y indique plus aujourd'hui qu'elle ait en aucun temps différé de celle des autres divisions de cette partie de la colonie. La vallée de Bosjesveld est peu peuplée, et nous n'y vîmes que deux ou trois autres fermes. Cependant si elle était convenablement cultivée, il est hors de doute qu'elle pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable. Mais un grand obstacle s'opposera longtemps encore dans ces régions à l'accroissement du nombre des habitants; c'est l'immense étendue de terrain qui doit dépendre de chaque ferme dans une contrée comme celle-là, où les fermiers s'occupent exclusivement de l'éducation des bestiaux, et où l'herbe n'est jamais assez épaisse pour couvrir le sol. Il n'y a donc que les progrès de l'agriculture et le morcellement des propriétés qui puissent faire disparaître un tel obstacle.

Le temps était délicieux, pas un nuage n'obscurcissait la lucidité de l'atmosphère ; aussi fut-ce pour nous une véritable promenade que de cheminer jusqu'au bout de la vallée. Là nous eûmes à gravir, dans une chaîne de hautes collines rocailleuses, un kloof, du haut duquel nous découvrîmes un magnifique paysage de montagnes. Au bas de ce kloof, après une longue descente, commença une autre longue vallée, large de quatre ou cinq milles, très unie, et qui s'étend jusqu'à une troisième qu'on nomme *Bran-Valley,* à l'extrémité de laquelle nous distinguâmes les majestueuses montagnes de l'Hexrivier's-Kloof, ou *Passage de la rivière des sorcières :* cette contrée est une continuation du Bosjesveld; et vers midi nous fîmes halte à moitié chemin pour dîner devant la porte d'un fermier qui s'appelait Duplessis. Comme nous ne connaissions aucunement notre hôte, nous restâmes en selle, suivant l'usage, jusqu'à ce qu'il vînt nous recevoir. Toujours suivant l'usage, il ne tarda guère à se montrer



L'autruche.

et nous supplia de mettre pied à terre et de souffrir qu'on débridât nos chevaux. Nous en descendîmes alors, et nous lui demandâmes en échangeant une poignée de mains comment il se portait. « Fort bien ! » est invariablement la réponse qu'on reçoit en pareil cas ; puis on vous introduit dans la maison, on vous sert à manger, ou, si la famille est à table, on vous prie de partager son repas. Quelques questions banales comme celles-ci, « Où allez-vous ?... d'où venez-vous ?... » suivent ordinairement. Lorsque le repas est fini, vous êtes libre de continuer votre route dès que bon vous semble. Enfin il est rare qu'on vous interroge directement pour savoir qui vous êtes, ou même quels sont vos noms. Telle est la réception simple et hospitalière qu'on trouve dans presque toute la contrée.

Poursuivant ensuite notre route, nous atteignîmes vers cinq heures du soir Brand-Valley, en d'autres termes *la vallée brûlante*, et nous demandâmes le gîte pour la nuit dans une ferme. J'allai sur-le-champ examiner une source d'eau chaude qui en était peu distante, et je la trouvai beaucoup plus forte et plus remarquable que celle du Swarteberg. Elle formait un bassin creux, large d'une soixantaine de pieds, et était parfaitement claire. Du milieu, et d'un fond de sable blanc, sortaient avec de gros bouillons plusieurs jets assez considérables pour alimenter un petit ruisseau qui pendant un mille et demi au moins conserve tant de chaleur que son cours à travers la vallée peut à toute heure du jour, mais particulièrement le matin, être reconnu à la vapeur qui continuellement s'en échappe. Le bassin est ombragé par un petit groupe de peupliers blancs qui se portent parfaitement bien, quoique plantés au bord même de l'eau et arrosés par la vapeur brûlante qui monte jusqu'à leurs hautes branches. Aucune plante, à ce qu'il paraît, ne peut croître dans l'eau, mais les rives étaient couvertes d'une épaisse végétation. Plongé dans le bassin, mon thermomètre centigrade ne s'éleva qu'à 62° ; l'eau était cependant si chaude, qu'on ne pouvait y tenir la main plus d'une couple de secondes, et je ne doute pas que la grande chaleur de cette source ne causât en un très court espace de temps la mort de tout animal qui viendrait par hasard à y tomber. Cette eau est d'ailleurs pure, sans goût, et sert à tous les usages domestiques. A environ trois cents verges de la source, et le long du ruisseau, on aperçoit deux maisons de bains, mais qui, propriété publique, sont dans un état de dilapidation complète.

Le 15, nous montâmes à cheval vers huit heures du matin, parce que nous avions une longue marche à faire pour arriver à Tulbagh. Prenant une direction plus occidentale, afin de tourner la montagne qui forme la tête de Valley-Brand, nous pénétrâmes dans le district de Roodezands ou du *Sable-Rouge*. C'est une

autre vallée qui a quarante milles de longueur en ligne droite et plusieurs milles de large; la surface en est plane, mais on n'y aperçoit que peu de maisons, quoique pour la colonie ce district doive être regardé comme populeux. Chemin faisant nous eûmes à traverser la rivière Larges, qui en cette saison est généralement basse et divisée en plusieurs petits ruisseaux parallèles; mais après la chute des pluies, elle grossit au point de devenir infranchissable. Elle a son embouchure sur la côte méridionale, et peut être comptée parmi les cinq principales rivières de la colonie qui sont, sur la même côte, le Quarits, le Camtoos, le Zondags ou *Dimanche*, et le Grand-Poisson; et sur la côte occidentale, la Berg ou *rivière de l'Eléphant*.

Ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous atteignîmes le village de Tulbagh, ou nous fûmes reçus avec la plus franche cordialité par le révérend M. Ballot, ministre du lieu.

Le village de Tulbagh, ainsi appelé du nom d'un gouverneur hollandais qui mourut au Cap en 1771, est situé à l'extrémité septentrionale de la vallée de Roodezands, dans un lieu qui, pour le charme de la position et la beauté du paysage, ne pouvait être mieux choisi. Tulbagh, lorsque je visitai ce village en 1811, ne consistait qu'en une dizaine de maisons d'assez bonne apparence, alignées sur un seul rang et placées à certaine distance les unes des autres, derrière lesquelles on en voyait encore à peu près autant, mais d'un style beaucoup plus simple. A quelques cents verges de l'extrémité méridionale de la rue s'élève l'église, édifice simple mais imposant, bâti en forme de croix, comme le sont, si je ne me trompe, toutes les autres églises de la colonie. Elle est peinte en blanc et couverte d'un toit de chaume, mais n'a point de clocher; en place, on a construit à quatre ou cinq pas de l'édifice deux gros piliers de maçonnerie, réunis en haut par une arcade sous laquelle est suspendue une cloche.

Le 19, de grand matin, nous prîmes congé de M. Ballot, chez qui nous avions été pendant trois jours traités de la manière la plus amicale. A peine eûmes-nous perdu sa maison de vue, qu'il commença à pleuvoir; mais espérant que la pluie cesserait, nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. A l'entrée de Roodezands-Kloof, ou *passage du Sable-Rouge*, on nous arrêta pour nous faire payer un léger péage, qui, exigé de tous les voyageurs, sert à subvenir aux dépenses d'entretien de la route. Le Roodezands-Kloof est un défilé étroit et tortueux, long d'environ trois milles, et juste assez large pour donner passage à la petite rivière de Berg, de chaque côté de laquelle s'élèvent de hautes et raides montagnes. Leurs flancs rocailleux sont entièrement couverts de broussailles et d'arbres, depuis leurs sommets jusqu'aux bords de l'eau, et présentent le spectacle le plus pittoresque qu'embellit partout la diversité du feuillage. Le long de ces flancs escarpés on a ouvert une route qui accompagne le cours sinueux de la rivière et généralement la dépasse en hauteur de cinquante à cent pieds, tantôt beaucoup plus élevée et tantôt beaucoup plus basse, descendant au fond de la gorge, traversant même la rivière, qui alors n'avait que trois pieds de profondeur, tandis que souvent elle est si gonflée par les pluies qu'on ne peut aucunement la franchir d'un jour ou deux.

Quand nous aperçûmes de loin la grande rivière Berg que nous avions à traverser, nous craignîmes beaucoup qu'elle ne fût pas guéable. Cependant elle n'était encore haute que de quatre pieds. Le gué, qui avait plutôt l'air d'une ruelle, nous conduisit à travers les grands et épais palmiers dont la rivière était en cet endroit si obstruée, que ses eaux semblaient avoir quelque peine à se frayer un passage entre leurs branches. Il serait fort dangereux à un voyageur de passer à gué une rivière de ce genre sans les plus grandes précautions; car si par malheur la force du courant l'entraînait au milieu des palmiers, je ne sais comment il parviendrait lui et son cheval à se tirer hors de leurs troncs branchus et mêlés.

Enfin nous arrivâmes au Paarl vers trois heures, et nous mîmes pied à terre devant la maison d'un riche propriétaire de vignes que connaissait mon camarade de voyage. Notre hôte parut bientôt sur le seuil et nous reçut avec toute la cordialité d'usage.

Le 20, dans l'après-midi, tentés par un beau soleil, nous prîmes congé de nos aimables hôtes, et nous continuâmes notre route vers Stellenbosch. Nous traversâmes d'abord le village du Paarl, qui se compose de trente à quarante maisons très élégantes, placées à beaucoup de distance les unes des autres et formant une seule rue, vers le milieu de laquelle s'élève l'église. Ce village me parut être, à cause de sa position, le plus agréable comme résidence de tous ceux que j'avais encore vus. Il est même supérieur à Stellenbosch pour la beauté de la campagne environnante. Nous eûmes ensuite à parcourir une contrée unie et sablonneuse, couverte de broussailles, et nous longeâmes une extrémité de la division de Drakenstein, qui peut être appelée le vignoble de la colonie.

Le 21, profitant d'un intervalle entre deux averses, j'allai me promener dans la ville. Stellenbosch, ainsi nommé en 1670 d'après Van der Stell, le gouverneur hollandais qui la fonda, est beaucoup plus vaste et plus important qu'aucun des autres villages, et consiste en un certain nombre de rues qui le coupent à angles droits. Une grande partie cependant de l'espace compris dans l'enceinte de la ville est occupée par des jardins qui, avec les avenues d'arbres plantés presque dans chaque rue, entretiennent partout une agréable fraîcheur. La plupart des habitations ne sont en rien inférieures à celles de la ville du Cap; l'aspect en est généralement propre et joli, donnant bien l'idée d'un séjour de paix et de bonheur. A l'une des extrémités de la rue principale est une place spacieuse qui sert aux manœuvres militaires; à l'autre bout on voit l'église construite en 1722. Sur une autre place voisine de l'église est la résidence du Landdrost, derrière laquelle coule l'Eerste-rivier, qui prend sa source dans les hautes montagnes qu'on voit tout-à-coup surgir au-delà de la ville.

Nous quittâmes Stellenbosch à deux heures de l'après-midi, pour retourner à la ville du Cap, où nous rentrâmes à huit heures du soir.

Nouveau séjour dans la capitale; préparatifs du voyage dans l'intérieur; départ. Itinéraire jusqu'à Tulbagh.

Le 30 avril, on m'amena le charriot que j'avais commandé avant ma dernière excursion: je le payai 585 risdales, somme qui à cette époque représentait 88 livres sterling (1). La longueur en était de quinze pieds, et la largeur du fond de deux pieds neuf pouces. La charpente qui supportait la capote était faite de bambous et couverte d'abord de nattes hottentotes, puis d'une toile cirée, enfin d'une voile de navire. La hauteur, du fond du charriot au sommet de la capote, était de cinq pieds et demi.

Ce fut le 25 mai seulement que les Hottentots qu'on attendait de Klaarwater parvinrent à la Rivière-Salée avec leurs charriots et leurs bœufs. Leur troupe se composait d'une vingtaine d'hommes et d'un nombre égal, tant de femmes que d'enfants; en outre ils avaient laissé à Tulbagh trois charriots et par conséquent trois familles. Ces gens étaient presque tous de la race mêlée, dénomination qui s'applique aux Hottentots dont le sang n'est pas pur de tout mélange avec celui des colons eux-mêmes ou de quelque tribu voisine. Le motif qui les avait déterminés à faire un si long voyage à la ville du Cap était principalement d'échanger de l'ivoire et des bestiaux contre divers objets qui, d'après leur mode actuel de vie, leur sont presque indispensables.

(1) 2,200 francs. A. M.

A ma prière, M. Anderson voulut bien se charger d'engager à mon service quelques-uns de ces Hottentots; mais il me prévint que probablement ils ne consentiraient pas à m'accompagner au-delà de leurs demeures. Ce n'était pas tout-à-fait mon compte; cependant, comme l'époque de mon départ approchait, considérant d'ailleurs qu'il pouvait ne pas être pour moi sans utilité de parvenir, fût-ce seulement à Klaarwater, avec des gens qui connaissaient bien le pays, je jugeai bon d'en prendre deux à mes gages.

Le 8 juin un des soldats du régiment hottentot qui fait partie des forces militaires du Cap me fut désigné par le colonel, qui était un Anglais, comme bien capable de mener un charriot et des bœufs : c'était un métier qu'il avait déjà fait, et en outre il était allé autrefois dans le pays des Bachapins, jusqu'au-delà du Gariep. Cet homme, ravi de pouvoir quitter le service pour mener un genre de vie plus en accord avec ses inclinations naturelles, accepta tout de suite les conditions que je lui proposai. Comme il n'avait ni famille, ni liens, ni propriété d'aucune espèce que son départ dût laisser sans protection, il se trouva en un instant prêt à me suivre. Aussitôt donc qu'il eut touché les légers arrérages de sa paie, et reçu un congé d'un an qui pouvait être indéfiniment renouvelé à l'expiration de ce terme, il dit adieu à ses camarades dont plusieurs se fussent estimés heureux de partager son sort, et se hâta de venir s'installer dans son nouvel office.

Je le désignai pour être chef de mes gens, aussi bien que cocher de mon charriot, double dignité qui parut lui causer un extrême plaisir. Comme il avait laissé au régiment son uniforme, son fusil et tous ses effets, mon premier soin fut de l'habiller des pieds à la tête. Il me seconda ensuite avec intelligence dans mes nombreux préparatifs. Je le chargeai aussi de recruter parmi les Hottentots de sa connaissance le nombre d'hommes dont j'avais encore besoin. En conséquence il visita plusieurs jours de suite les endroits de la ville où selon lui on avait meilleure chance de rencontrer des Hottentots, c'est-à-dire les différents cabarets. Effectivement, les ignobles repaires où se débitent le vin et l'eau-de-vie sont communément encombrés de ces malheureuses créatures, qui n'en sortent jamais tant qu'il leur reste encore quelque argent dans la poche.

Dans la matinée du 14 mes deux attelages de bœufs, que j'avais envoyé Magers et Jan-Kok chercher dans le Bokkeveld, arrivèrent bien portants à la Rivière-Salée. Dès lors ce fut avec une allégresse véritable que je pus fixer l'époque de mon départ, et je m'arrangeai de manière que mon charriot quittât la ville sous huitaine. Ma principale occupation des jours suivants fut d'emballer les différents objets que je jugeai nécessaire d'emporter avec moi.

Le 17 j'envoyai Magers et Jan-Kok chercher les bœufs à la Rivière-Salée, et ils revinrent avec eux au coucher du soleil afin que le charriot pût partir le lendemain. En effet, tous mes arrangements étaient alors pris, rien ne me retenait plus, sinon que je n'avais pas encore réussi à rassembler un nombre d'hommes suffisant, et c'était cependant là le principal. Je ne recevais aucune réponse du missionnaire de Grœne-Kloof, bien qu'une quinzaine à peu près se fût écoulée depuis l'envoi de ma lettre. S'il ne s'était agi que d'un voyage ordinaire dans l'enceinte de la colonie, j'aurais pu à la rigueur me contenter de mes trois Hottentots, car l'un eût conduit le charriot, l'autre dirigé l'attelage, et le troisième pris soin des bœufs non attelés; mais pour cheminer à travers des déserts et au milieu de nations incivilisées, j'avais besoin de compagnons plus nombreux. Philip s'était journellement occupé de faire des recherches, mais jusqu'alors sans succès. Voyant donc qu'il était peu probable que je pusse louer d'autres Hottentots à la ville du Cap, je me déterminai à courir la chance d'en recruter chemin faisant, tandis que je gagnerais la frontière. Toutefois, dans la matinée du 18, Philip rencontra par hasard un de ses amis qui venait d'arriver dans la ville, et qui seulement depuis deux mois avait cessé d'être soldat. Son vieux camarade ne lui eut pas plus tôt ouvert la bouche du voyage projeté, qu'il témoigna le plus vif désir d'être des nôtres.

Quittant la ville du Cap le 19, nous avançâmes lentement et en silence sur les sables profonds qui formaient la route. Au bout de trois heures de marche, nous parvînmes à un étang appelé *Zand-Valley*, et situé entre le Tygerberg et la baie. Comme c'est un endroit où les fermiers ont coutume de dételer, nous y fîmes halte pour la nuit. Nous donnâmes jusqu'au lendemain liberté à nos bœufs qui allèrent paître ou plutôt brouter parmi les buissons, tandis que les Hottentots allumèrent du feu avec une merveilleuse dextérité. Le soir notre petite caravane, qui ne se composait cependant que du charriot et des gens du missionnaire, outre les miens, m'offrit, à moi qui n'avais encore jamais passé de nuit en plein air, un spectacle tout-à-fait curieux et pittoresque. La nouveauté de la scène, la vue des Hottentots, leurs manières, leurs usages, ne cessèrent de fixer agréablement mon attention. Ils étaient au nombre de douze, hommes et femmes, et paraissaient alors avoir repris leurs manières naturelles et n'être plus contraints comme ils l'avaient été dans la ville du Cap. On voyait aisément que c'était le mode de vie qui leur convenait, et qu'ils se trouvaient complétement à leur aise au milieu des broussailles. Assis à terre près d'un feu bien flambant, ils passèrent le temps à causer et à fumer, tandis que la lumière, se réfléchissant sur les arbustes les plus voisins et sur diverses parties des charriots, produisait les plus romantiques effets. Quand leur souper fut fini, ils cherchèrent à s'endormir, couchés les uns sous un buisson, dans les peaux de mouton qui leur servent de manteaux, les autres près du feu, d'autres enfin sous les charriots où des nattes les abritaient du vent.

Le lendemain, au bout de quelques milles nous commençâmes à gravir le Tygerberg. Il avait été convenu que nous ne voyagerions en général qu'à petites journées, afin que les forces de nos bœufs ne fussent pas épuisées avant que nous eussions atteint Klaarwater. Quant à moi, je ne désirais rien tant que de parcourir avec lenteur le pays, pour être mieux à même de l'examiner. Nous dételâmes donc à un *Outspan* appelé *Pampoen-Kraal*, où durant le calme de la nuit nous pûmes entendre distinctement le bruit du ressac sur la côte de la baie de la Table.

De minuit à une heure fort avancée du jour suivant, il ne cessa de pleuvoir. Dès que le temps commença enfin à s'éclaircir, on s'occupa des préparatifs du départ. Attentif à tout ce qui se faisait, et remarquant la manière dont mes gens s'y prenaient pour atteler mes bœufs au charriot, je m'aperçus avec surprise qu'ils connaissaient le nom de chaque bœuf en particulier et la place qu'il devait occuper dans l'attelage aussi bien que s'ils s'en fussent servis plusieurs années. Leur intelligence et leur mémoire, pour tout ce qui a rapport aux bestiaux, sont réellement étonnantes, et j'en ai eu des preuves innombrables dans le cours de ces voyages. Lorsque Magers et son camarade étaient allés dans le Bokkeveld chercher les bœufs, le fermier qui les avait vendus, après les avoir rassemblés, lui avait simplement dit une fois les noms auxquels ils répondaient et l'endroit où ils devaient être attelés. Magers avait retenu le tout correctement, et l'avait ensuite répété à Jan-Kok, à Philip et à Speelman, qui depuis ce temps appelaient sans hésiter chaque bête par son nom. Cette faculté, commune aux Hottentots et à toutes les tribus africaines que j'ai visitées, montre le haut degré de perfection auquel tout usage de l'esprit peut arriver par un exercice constant, car pour ces peuplades la plus grande occupation de leur vie est de prendre soin des bestiaux. Pour moi, au contraire, il se passa bien du temps avant que je pusse distinguer mes propres bœufs, même de ceux appartenant aux autres charriots. Vu le mauvais temps, nous ne fîmes que sept milles et demi ce jour-là.

Le 22 la journée fut très belle; et dès huit heures du matin, quoique nous fussions alors au cœur de l'hiver, le thermomètre centigrade marquait 13° au-dessus de zéro; circonstance qui peut donner une idée de la douceur générale des hivers au Cap. Après avoir marché une couple d'heures, nous fîmes halte pour dîner sans qu'on dételât. Je ne pus m'empêcher d'admirer encore la promptitude avec laquelle les Hottentots eurent allumé du feu et préparé leurs aliments. L'arbuste dit *buisson des Rhinocéros*, dont était couverte presque toute la contrée que nous parcourions, est bien connu pour sa propriété précieuse de brûler lorsqu'il est vert aussi facilement que le bois le plus sec. Les arbustes que nous jetions tout entiers dans le foyer s'y enflammaient en un instant, et les grosses branches produisaient une forte chaleur. Quoiqu'il soit présumable que cette espèce de végétal contienne dans toutes ses parties une grande quantité d'huile inflammable ou de gomme résineuse, ces matières ne sont aucunement visibles à l'œil.

Nous quittâmes Olyvenhout-Bosch à trois heures de l'après-midi, et bientôt nous parvînmes sur la rive gauche du Groote-Berg-Rivier, ou *grande rivière de la Montagne*, à l'endroit du bac. Nous y trouvâmes des gens tout prêts à nous passer. Le Grand-Berg était en ce lieu profond et rapide, et pouvait avoir à cette époque soixante-dix verges de large. Il est quelquefois grossi soudain par des torrents qui descendent des monts du Draknestein ; aussi les voyageurs ne doivent-ils jamais être assez imprudents pour faire halte au bord même, car ils courraient risque, eux et leurs bagages, d'être balayés pendant le nuit par le courant. Le bateau du bac est d'une construction tout-à-fait propre au transport des bestiaux et des pesantes voitures. On peut se le représenter comme une plate-forme flottante, dont les côtés sont munis de garde-fous, tandis que les deux extrémités se meuvent sur des charnières de façon à poser toujours à plat sur le rivage. Il était assez vaste pour transporter en une fois mon charriot avec huit bœufs et six hommes. Il passait et repassait d'un bord à l'autre au moyen d'une forte corde attachée sur les deux bords en travers du courant; et une couple de bras le manœuvrait avec la plus grande facilité. Le péage était d'une risdale pour un charriot avec ses bœufs et les gens qui en dépendaient; d'un schelling pour chaque bœuf d'un troupeau et pour chaque piéton. Le bac appartient au gouvernement; mais il était affermé à un colon voisin. Après avoir traversé la rivière, cheminant jusqu'à la nuit, nous gagnâmes la maison d'un propriétaire de vignes.

Le lendemain 24, nous dînâmes avec la famille, et poursuivant notre route nous cheminâmes jusqu'au soir à travers une campagne ouverte et pleine de bruyères. Le clair de lune était si brillant que nous pûmes marcher une partie de la nuit avec autant de sûreté que le jour ; mais la nécessité de voyager ainsi après le coucher du soleil est toujours regrettable, parce que la vue de la contrée qu'on traverse alors laisse rarement une impression correcte dans l'esprit. Nous fîmes halte parmi les broussailles dans un lieu solitaire, où une troupe de chacals ne cessa de hurler et d'aboyer autour de nous dans l'espoir d'accrocher quelque brebis attardée.

Le 25, je me rendis chez un fermier voisin pour faire acquisition d'un timon neuf, et il se trouva heureusement en avoir un à me vendre. Mais comme nous employâmes un temps considérable à remplacer le vieux par le neuf, nous n'atteignîmes qu'à sept heures du soir l'entrée occidentale du Rosdezand's-Kloof où nous campâmes pour la nuit. Là, pendant toute la durée de notre séjour, un vent impétueux ne cessa de souffler, pour ainsi dire, à travers cette ouverture des montagnes ; et la presque impossibilité d'entretenir des feux ou de garder une bougie allumée dans les charriots nous obligea de rester dans les ténèbres jusqu'au matin. Le 26, nous pénétrâmes de bonne heure dans les montagnes. Ce kloof me sembla plus terrible cette fois que celle où je l'avais traversé à cheval. Vers le milieu, en effet, nous rencontrâmes un autre charriot qui descendait, et je ne pus sans frayeur voir combien près du bord du précipice les roues du mien furent obligées de passer pour faire de la place à l'autre. En une couple d'heures nous sortîmes sains et saufs du passage, et nous arrivâmes peu après à une ferme de belle apparence, où s'établirent mes compagnons de voyage, tandis que gagnant moi-même Tulbagh j'allai mettre une seconde fois à contribution l'hospitalité de M. Ballot.

Le 27, je rendis visite au landdrost de l'endroit. Ce magistrat, quand je lui eus communiqué la nature de mes projets, comme s'il avait voulu prévenir mes vœux les plus ardents, me proposa, dans la crainte que les forces de mes bœufs ne fussent épuisées s'il leur fallait traverser l'Hex-rivier-Kloof et gravir les monts du Roggeveld, d'expédier des ordres aux différents fermiers de la route pour qu'ils me fournissent des relais. Je laisse à penser avec quel empressement j'acceptai cette obligeante proposition. Tandis que je retournais au logis, je rencontrai un Hottentot qui me demanda si je n'étais pas *de Engelsche heer*, c'est-à-dire le gentilhomme anglais, et me remit une lettre de mon ami Polemann dans laquelle je lus que le nom du porteur était Gert-Roodezand, et que ce Hottentot, par suite de la demande que j'avais faite aux missionnaires de Groene-Kloof, s'était rendu à la ville du Cap d'où il avait été sur-le-champ dirigé vers Tulbagh. Cette circonstance était d'autant plus heureuse qu'il paraissait peu probable que je dusse recruter personne dans le village. L'individu en question était un Hottentot de race mêlée, comme l'indiquaient évidemment la plus grande largeur du bas de son visage et sa chevelure, qui était moins laineuse. Sa taille aussi était plus haute que celle des Hottentots en général ; mais, sauf ces quelques particularités, tout en lui, ses yeux petits et enfoncés, son nez plat et large, sa grande bouche et ses lèvres épaisses, portait bien le cachet de son origine. Pour entretenir mon nouveau serviteur dans les bonnes dispositions où je le trouvai, je n'eus pas plus tôt regagné avec lui ma demeure que je l'habillai des pieds à la tête.

Le 1er juillet, M. Anderson vint me voir pour m'apprendre qu'il avait reçu de nouveaux détails sur le parti de Cafres hostiles qui s'était établi dans la direction de notre route ; on disait que pour nous barrer le passage ils avaient pris position dans les montagnes dites *Karreebergen*. Nous convînmes néanmoins, le missionnaire et moi, que nous avancerions jusqu'aux limites de la colonie, devant être là plus à même de découvrir la vérité, et de faire un détour, si l'ennemi nous paraissait trop redoutable, afin de ne pas tomber entre ses mains. D'autre part, comme le temps menaçait de devenir pluvieux et qu'on pouvait craindre que la Breede-rivier ne fût bientôt plus guéable, mon compagnon de voyage qu'un de ses confrères avait rejoint, me témoigna le désir de la traverser avant que les torrents des montagnes fussent parvenus jusqu'à son lit. Cette rivière en effet peut encore être franchie sans péril vingt-quatre heures après de fortes pluies ; mais dès le second jour elle grossit considérablement et retient quelquefois le voyageur sur ses bords pendant une quinzaine.

Pour obvier à cet inconvénient, je convins avec M. Anderson qu'ils partiraient le lendemain, lui, son ami et les gens, tandis que moi, qui étais obligé d'attendre mon charriot, je les rattraperais sans peine au moyen des relais.

M. Anderson et les siens partirent donc le 2. Mon charriot, complétement réparé, me fut amené le jour suivant, et je désignai Gert à l'honneur de le conduire. Dans la soirée nous le chargeâmes, nous fîmes tous nos autres préparatifs, et le 4, je quittai moi-même Tulbagh avant midi.

—

Itinéraire par l'Hex-rivier-Kloof, le Karro et le Roggeveld, jusqu'aux frontières de la colonie.

Après avoir parcouru un espace d'environ treize milles, nous atteignîmes sur les bords de Breede-rivier la résidence d'un veld-cornet, nom que porte un certain nombre de magistrats inférieurs chargés dans chaque district de faire exécuter les ordres des landdrosts; et en conséquence d'un ordre émané du landdrost de Tulbagh, nous y trouvâmes deux attelages de douze bœufs chacun, avec des cochers et des conducteurs prêts les uns à traîner, les autres à diriger mes charriots. Nous ne nous arrêtâmes donc que le temps nécessaire pour relayer, et pendant ce temps-là je donnai mes instructions à Magers pour qu'il emmenât mes propres bœufs par une route plus courte, praticable aux bestiaux, mais non aux charriots chargés, et nous rejoignît à la ferme d'un nommé Pieter-Jacobs.

Nous franchîmes la rivière sans accident; et une marche de quinze milles, dont nous parcourûmes une partie après le coucher du soleil, nous conduisit à la demeure de Piet Hugo, où notre arrivée était attendue parce que nos attelages y devaient être renouvelés. Les gens de la maison se montrèrent à mon égard remplis d'attention et de politesse; et comme l'heure du souper approchait, ils m'invitèrent à prendre place à leur table, mais se gardèrent bien d'offrir la moindre chose à mes gens. Les Hottentots en effet reçoivent rarement l'hospitalité le long de la route. Quelque généreux qu'un fermier pense devoir se montrer à l'égard d'un voyageur qui passe, ses domestiques, si ce sont des hommes de couleur, s'arrangent eux-mêmes comme ils le peuvent. Telle semble être du moins la coutume générale de la colonie, quoique j'aie vu souvent l'exemple du contraire. Nous ne fîmes halte qu'une heure, parce que je désirais profiter d'un magnifique clair de lune, pour arriver avec toute la diligence possible à l'Hex-rivier-Kloof avant que les inondations eussent le temps de le rendre impraticable; car le temps, à cette époque de l'année, est toujours fort mauvais, du moins fort incertain. Nous fûmes assez heureux pour trouver guéable l'Hex-rivier elle-même. Nous cheminâmes encore au-delà l'espace de dix-neuf milles, et nous ne dételâmes qu'à deux heures après minuit devant la porte d'un fermier qui se nommait *Costje du Toit.* Comme personne n'était réveillé pour nous recevoir, nous dormîmes dans les charriots jusqu'au jour, heureux de nous délasser enfin de nos fatigues après une marche de quarante-sept milles.

Le lendemain 5, le fermier nous fournit des relais, et me montrant les nuages qui s'amoncelaient au-dessus des montagnes, m'engagea à poursuivre mon chemin le plus tôt possible dans la crainte que la pluie qui menaçait de tomber ne rendît impraticable le passage du kloof, et me retardât plusieurs jours. Nous partîmes donc de bonne heure, et nous entrâmes bientôt dans le défilé en question qui traverse avec beaucoup de sinuosités une chaîne de très hautes montagnes. C'est par cette ouverture que l'Hex-rivier précipite ses eaux, qui se mêlent un peu plus loin à celles de la Breede.

Quand après être sortis du défilé nous eûmes encore parcouru un mille ou deux, nous fîmes halte dans une plaine pour donner aux bœufs le temps de se reposer et de paître. Au bout d'une heure nous poursuivîmes notre route à travers ce qu'on appelle *la vallée de l'Hex-rivier*, contrée longue et étroite qu'entourent de toutes parts des chaînes de montagnes, et où le sol était plus aride que du côté occidental du kloof. A nuit close nous dételâmes devant une ferme nommée *Buffels-Kraal*, où une veuve qui en était propriétaire nous reçut avec beaucoup de bienveillance. Elle avait un nombreux domestique; et sa maison, la meilleure à coup sûr de toutes celles que j'avais rencontrées depuis Tulbagh, annonçait une grande aisance.

Nous quittâmes Buffels-Kraal le lendemain à midi, lorsque notre nouveau relais de bœufs fut arrivé. Comme la route était sablonneuse, quoique très unie, nous n'avançâmes que lentement; mais lorsque nous atteignîmes l'extrémité de la vallée de l'Hex-rivier, nos attelages, pour en sortir, eurent à traîner les charriots au sommet d'une longue et rude montée. Nous parcourûmes ensuite le reste du jour une plaine monotone, généralement couverte de broussailles. Un peu avant le coucher du soleil, les conducteurs voulurent faire halte pour la nuit; mais comme nous étions alors dans un endroit où l'eau manquait absolument et pour les animaux et pour nous-mêmes, j'ordonnai de poursuivre jusqu'à la ferme de Pieter-Jacobs. La marche de ce jour avait été très fatigante, pour les bœufs surtout; mais je crus qu'il valait mieux leur imposer encore quelques heures de travail que de dételer dans un pays où ils n'auraient ni eau ni fourrage. En effet une différence matérielle distingue la contrée dont nous atteignions alors les limites, de celle que nous laissions derrière nous. A une certaine distance des côtes de la mer, la saison pluvieuse a lieu pendant les mois d'hiver; mais au-delà, le sol n'est arrosé que par des pluies d'orage qui tombent durant la saison d'été. C'est pourquoi nous allions pénétrer dans une région où, vu l'époque de l'année, il fallait s'attendre à toutes les fâcheuses conséquences de la sécheresse.

Nous traversâmes au clair de lune un bizarre défilé dans une chaîne de collines rocailleuses. Il était étroit et pierreux; et, à la faveur d'une lumière incertaine, les flancs aussi perpendiculaires que des murs qui renfermaient la route de droite et de gauche, donnaient au lieu en question un considérable degré de ressemblance avec une large rue. Le bruit des roues qui retentissaient sur les pierres du chemin comme sur un véritable pavé, et l'ombre que projetaient les charriots sur ces espèces de murailles, contribuaient encore à tromper l'imagination. Il n'est donc pas étonnant que ce défilé ait reçu le nom de *Straat*, mot qui signifie *rue.* Sa longueur est à peine d'un huitième de mille.

Poursuivant au-delà notre route par une campagne unie, sablonneuse et découverte, nous passâmes près du lac Contraire que les colons nomment *Verkeerde-Valley.* C'est une vaste nappe d'eau qui dans la saison pluvieuse a toujours un écoulement, mais qui demeure stagnante pendant le reste de l'année. On dit que le lac doit son nom à cette circonstance, que le ruisseau qui en sort coule dans une direction contraire aux autres courants de cette partie de la contrée. Il abonde en oiseaux aquatiques, principalement en canards, oies et foulques.

A dix heures, après une marche de trente milles, nous arrivâmes enfin devant la porte de Pieter-Jacobs. Comme on ne nous attendait que le lendemain, tout le monde était couché; personne ne se leva qu'un Hottentot que réveilla le bruit des charriots lorsqu'ils passèrent près de sa hutte. Il nous indiqua l'endroit où nous devions dételer et aida mes gens à ramasser du bois; car la nuit était froide, et nous avions doublement besoin de bois, d'abord pour nous réchauffer, ensuite pour faire cuire notre souper. Le lendemain, dès que la famille fut levée, je remis à la maîtresse de la maison une lettre dont une de ses filles, mariée à Piet-Hugo, m'avait prié de me charger, et qui me rendit tout le service d'une lettre d'introduction. L'habitation, située par 33° 24' 2" de latitude méridionale, était froide et mal exposée; on ne voyait à l'entour aucune trace d'art ou de culture; par-derrière s'étendait une plaine inculte que bordaient de hautes montagnes rocailleuses; l'intérieur des bâtiments était divisé en deux pièces, l'une servant de chambre à coucher commune, l'autre de cuisine, qui toutes deux étaient misérablement meublées, et seulement éclairées par une petite fenêtre à laquelle manquaient la plupart des carreaux de vitres. Une négresse et une jeune Hottentote s'acquittaient des soins du ménage, tandis que les travaux plus rudes de la ferme étaient exécutés par un nègre

et quelques Hottentots. Les filles, toutes trois jeunes, jolies et gaies, recevaient alors les leçons d'une espèce de maître voyageur qui demeurait chez elles depuis plusieurs mois.

L'autruche, le plus grand des oiseaux que l'homme connaisse, fréquente quelquefois les environs; et de la ferme où nous demeurâmes plusieurs jours, j'eus un matin le plaisir de voir un mâle et une femelle qui traversaient la plaine à quelque distance. Avec mon télescope je pus les examiner en détail, et comme elles étaient les premières que je rencontrasse encore sauvages, je les suivis longtemps des yeux. Les broussailles m'empêchaient de distinguer leurs hautes jambes, mais leurs corps noirs étaient distinctement visibles, et ces belles plumes, destinées peut-être à orner par la suite la tête de quelque élégante beauté, à onduler dans une salle de réception, flottaient alors au gré du vent, fuyaient avec précipitation vers le désert. Leurs longs cous et leurs têtes, comparativement si petites, qui dépassaient de beaucoup les broussailles comme deux grands bâtons, restèrent les derniers en vue, mais, grâce à leurs vastes et rapides enjambées, finirent bientôt par disparaître aussi. Comme ces oiseaux habitent seulement de larges plaines découvertes et que leurs têtes élevées au-dessus de tout leur permettent de découvrir au loin l'homme, qu'elles évitent avec la vitesse d'un cheval, il n'est pas facile d'en approcher sans être aperçu, ni de les tirer même à terre, car on sait qu'elles sont tout-à-fait incapables de se servir de leurs ailes pour voler; cependant les fermiers leur ont fait autrefois une chasse si terrible, les tuant à toutes les époques de l'année, sans égard pour la saison où elles élèvent leurs petits, qu'on n'en trouve plus à présent qu'un fort petit nombre dans les régions habitées de la colonie.

Les missionnaires, que j'avais devancés au moyen des relais mis à ma disposition, tardaient tant à me rejoindre, que je commençais à craindre que quelque accident n'eût occasionné leur retard; mais le 4, avant midi, on vint me dire qu'on apercevait leurs trois charriots, et bientôt après ils dételèrent à distance d'un mille de la ferme. Nous convînmes du Karro-Poort comme lieu de rendez-vous pour le lendemain, devant consacrer encore le reste de la journée à nos préparatifs pour traverser le Grand-Karro. Comme c'était à peu près le dernier endroit où je devais pouvoir renouveler mes approvisionnements, j'achetai de mon hôte, pour en charger mon charriot, un baril de vin, et quantité de pommes de terre, d'ognons et de poires sèches.

Le lendemain 13, un peu avant midi, nous quittâmes la ferme de Pieter-Jacobs, et après avoir marché quatre heures à travers un pays sauvage sans rencontrer aucune espèce d'habitation, nous parvînmes à l'entrée méridionale du Karro-Poort : c'est le nom d'un défilé tortueux qui traverse la chaîne des Vitteberget, ou *montagnes blanches*, et introduit le voyageur dans le Grand-Karro; là nous dételâmes les bœufs, et nous prîmes position pour la nuit près d'un petit cours d'eau, abrités par quelques arbres. Avant le coucher du soleil les deux missionnaires nous joignirent avec leurs familles.

Une chaîne de montagnes d'une hauteur moyenne sépare le Grand-Karro des parties habitées de la colonie qui s'étendent au sud; une autre chaîne beaucoup plus élevée le limite du côté septentrional, et c'est dans celle-ci que se trouve le passage des monts Roggeveld. La division qui avoisine le plus le Roggeveld reçoit la dénomination de *Roggeveld-Karro*, et est en partie habitée pendant quatre ou cinq mois de l'hiver par les fermiers du pays, qui alors s'établissent avec leurs gens et leurs bestiaux dans des huttes temporaires. Ils les quittent pour retourner dans le Roggeveld à la fin d'octobre. De la même manière, l'autre division est dénommée *Bokkeveld-Karro*.

Le 14, dès que les bœufs furent attelés, nous pénétrâmes dans le Karro-Coort. Un grand nombre de ces arbres appelés *karree-hout*(1) par les colons bordent les rives du ruisseau qui traverse ce défilé, et lui donnent un aspect assez agréable. Quoique le chemin y fût généralement uni, nous n'en sortîmes qu'au bout d'une heure. Nous arrivâmes alors au Bokkeveld-Karro, et nous vîmes une immense plaine, qui n'était interrompue par aucune éminence, s'étendre devant nous dans toutes les directions aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. La route que nous parcourûmes était sablonneuse dans de certaines parties, et pierreuse dans d'autres. Longtemps après le coucher du soleil nous cheminions encore; mais la sèche atmosphère du Karro était si complétement dégagée de vapeurs, qu'une multitude infinie de brillantes étoiles nous éclaira autant que nous en avions besoin, jusqu'à ce que nous fissions halte pour la nuit sur les bords de la Kleine-Doorn ou *petite rivière de l'Epine*. Ce cours d'eau tire son nom des arbres dits *doorn-boom* qui croissent sur ses rives, nom qui par le même motif est également applicable à toutes les autres rivières du Karro, et même au plus grand nombre de celles qui coulent non-seulement dans la colonie, mais encore dans toute la partie de l'Afrique méridionale que j'ai visitée. En outre, toutes les rivières que j'ai franchies dans le reste de mon voyage, si loin que je me sois avancé vers le nord, se dirigent à l'ouest, et déchargent leurs eaux dans l'océan Atlantique méridional. L'arbre dont il s'agit plus haut, et que les colons appellent *doorn-boom*, est l'acacia du Cap. La dénomination d'*acacia* peut en effet lui être appliquée non sans justesse, à cause de son extrême ressemblance avec le véritable acacia des anciens ou *arbre à gomme arabique d'Egypte*; mais il diffère tout-à-fait de celui auquel on donne à tort le même nom dans plusieurs contrées de l'Europe. En général sa hauteur n'excède pas une vingtaine de pieds; d'innombrables épines blanches, droites et longues de deux à quatre pouces, hérissent chacune de ses branches et de ses tiges; son feuillage est si menu et si maigre, qu'il offre un remarquable exemple d'un arbre garni d'une abondance de feuilles, et qui cependant n'est pas touffu et ne donne aucun ombrage; il pousse le plus ordinairement dans un sol sablonneux, sur le bord des rivières, le long des lits desséchés des courants périodiques, ou dans les endroits creux qui reçoivent l'eau dans la saison pluvieuse. C'est à coup sûr l'arbre le plus commun qu'on rencontre dans la partie de l'Afrique méridionale non située sur les tropiques.

Le 15, dans l'après-midi, par un temps chaud et magnifique, nous quittâmes la Kleine-Doorn. On ne saurait imaginer combien dans presque toutes les parties du Karro les routes sont belles; c'est un sol argileux qui, nivelé et amolli par de fréquentes pluies d'orage, durci ensuite et comme cuit par la chaleur du soleil, forme une surface solide sur laquelle les roues d'un charriot, que huit bœufs traînent aisément, laissent à peine des traces. Ces routes, généralement affaissées de quelques pouces au-dessous du niveau de la plaine, ne sont cependant qu'une ligne de terrain que les charriots, en passant et en repassant, ont dépouillée de broussailles et de plantes. A neuf heures et demie du soir nous campâmes sur les bords de la Groote-Doorn ou *grande rivière de l'Epine*, après avoir parcouru un espace de vingt milles.

Nous atteignîmes à neuf heures du soir le pied d'une montagne appelée *Hangklip*, où nous campâmes pour la nuit. Tandis qu'une partie de nos gens s'occupaient à dételer les bœufs, les autres ramassaient du bois, ce qui, dès qu'on fait halte, est toujours la première chose à quoi songent des Hottentots. En hiver comme en été, un feu semble leur être également nécessaire; ils ne peuvent s'asseoir qu'au tour d'un feu. Ceux qui nous accompagnaient se formèrent en trois ou quatre groupes près d'un pareil nombre de brillants foyers, et chacun, prenant un air affairé, se mit à faire rôtir sa tranche de viande. Lorsqu'elle fut cuite

(1) C'est le *Rhus viminale* des botanistes. A. M.

ou à peu près, la prenant avec sa main, il commença et finit son repas sans paraître trop gêné par le manque de fourchette, d'assiette ou de table; ce furent ses dents qui firent presque tout l'office du couteau; et ses jambes, ses pieds qui étaient nus, lui tinrent admirablement lieu de serviette, car il semblait fort jaloux de ne pas perdre la moindre graisse.

Entre le Karro-Poort et le Hangklip on ne rencontre pas la moindre éminence; mais de là, à travers le Roggeveld-Karro, la route est entrecoupée par des élévations et de basses montagnes, et c'est seulement par intervalle qu'il présente l'aspect d'une plaine, comme dans le Karro-Bokkeveld. D'autres vastes divisions du Grand-Karro sont néanmoins, dit-on, parfaitement unies. Le 17, aussitôt après déjeuner, je partis à pied une heure environ avant les charriots pour explorer une chaîne de collines rocailleuses que nous devions franchir. Arrivé au sommet, une vue immense s'offrit à mes regards, qui n'étaient arrêtés qu'à l'horizon par des montagnes bleues; collines, arbres, rivières, tout se perdait, s'effaçait dans l'espace immense qui m'en séparait. Au milieu de ces vastes solitudes, il n'y avait pas un être qui se mût, pas un son qu'on entendît. Pendant que je contemplais immobile cet étrange spectacle, les charriots me rejoignirent. Nous descendîmes promptement de l'autre côté, et nous cheminâmes une couple d'heures sur un karro qui ne produisait en cette saison aucune fleur pour égayer le sol aride, après quoi les montagnes vinrent nous dérober le pays qui s'étendait devant nous. Au bout de quatre milles et demi seulement, nous dételâmes sur le bord d'une rivière appelée *Ongeluks*, où la contrée devient montagneuse.

Le 19, nous rencontrâmes deux hommes qui appartenaient à un *kraal* (1) situé près de la rivière Zag. Les habitants de ce village vivaient en bonne intelligence avec les fermiers des environs, qui en conséquence les appelaient du nom de *Makke-Boschjesmans*, expression pittoresque qui peut se traduire par *hommes des bois apprivoisés*. L'un d'eux, qui était capitaine de sa horde, portait à la main l'insigne de son autorité, un bâton d'environ quatre pieds, garni à l'un des bouts d'une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés quelques mots indiquant que le personnage avait été élevé à cet honneur par le gouverneur Caledon. Un grand nombre de bâtons pareils a été, aussi bien par les Anglais que par les Hollandais, distribué à la plupart des chefs hottentots; ils sont, avec l'influence qui en dépend, transmis de père en fils par droit d'héritage, et ceux qui les possèdent sont toujours reconnus non-seulement pour chefs par leurs tribus particulières, mais encore pour représentants légaux de ces tribus par les autorités du Cap, de sorte qu'une certaine considération leur est ou doit être montrée par les landdrosts et les veld-cornets.

Les bœufs, comme ceux qu'ils montaient, sont généralement dressés lorsqu'ils n'ont encore qu'un an. La première cérémonie est celle de leur percer le nez pour recevoir la bride; à cet effet, on les renverse sur le dos et on leur pratique, à travers le cartilage qui sépare les deux narines, une fente assez large pour qu'on y puisse passer le doigt; on insère dans ce trou un fort bâton dépouillé de son écorce et fourchu par un des bouts, de manière qu'il ne ressorte pas; à chacune des extrémités on attache une lanière de cuir assez longue pour faire le tour du cou et servir de guides; et une peau de mouton, garnie de sa laine, étendue sur les reins de l'animal, avec une autre peau pliée en trois ou quatre et attachée au moyen d'une sangle qui passe plusieurs fois sous le ventre, constituent la selle; on y ajoute souvent une paire d'étriers qui consiste en une simple courroie munie à chaque bout d'un nœud coulant et jetée en travers de la selle; d'ordinaire les nœuds sont écartés par un morceau de bois pour que le pied ait un point d'appui plus commode.

Quand le nez de l'animal est encore douloureux, on le monte et on commence son éducation; et en une ou deux semaines, il contracte ordinairement l'habitude d'obéir à son cavalier. La facilité et l'adresse avec lesquelles les Hottentots manient les bœufs a souvent excité mon admiration; ils vont, à la volonté de leurs maîtres, le pas, le trot, le galop; et comme ils ont les jambes plus longues, comme ils sont plus légers que ceux d'Angleterre, ils cheminent avec plus d'aisance et de promptitude, faisant au pas trois ou quatre milles par heure, cinq au trot, et sept ou huit au galop en cas de besoin.

Quand nos visiteurs se furent éloignés nous gravîmes le Juk-Rivier's-Hoogte qui est une éminence considérable; et en la descendant nous eûmes pour la première fois, depuis que nous avions quitté Tulbagh, besoin d'enrayer. Nous continuâmes ensuite notre route de nuit, et nous fîmes halte à huit heures pour une autre éminence nommée *Goudsbloem's-Hoogte*, à l'outspan de Tys-Kraal qui est situé par 32° 46' 52'' de latitude près d'un courant d'eau alors desséché, mais bordé de beaux acacias.

Le capitaine Bosjesman nous rejoignit le lendemain dans l'après-midi, accompagné de quatre autres individus parmi lesquels était son père, petit vieillard qui possédait encore autant de vigueur que le fils. Tous étaient montés sur des bœufs; ils parurent charmés de notre rencontre et confiants en la bienveillance de nos intentions à leur égard.

Nous poursuivîmes notre chemin le 22. Les Hottentots, que jusqu'alors j'avais rarement vus pressés de se remettre en marche, firent ce jour-là les préparatifs de départ avec une activité inouïe. Loin qu'il fallût comme à l'ordinaire leur réitérer sans cesse l'ordre de travailler, leur travail se trouva fait avant même qu'on leur eût commandé. C'était pourtant, non une réforme soudaine, mais l'impatience de rattraper le corps principal de leurs compatriotes qui, avions-nous appris, n'avait plus qu'un jour d'avance sur nous. Après avoir franchi le Goudsbloem's-Hoogte, nous rencontrâmes le Wind-Heuvel, autre mont plus difficile encore à gravir; et il fallut toute la force de nos bœufs, toute l'adresse de nos conducteurs pour que nos charriots parvinssent au faîte sans accident. La route en effet est très rocailleuse et fort irrégulière. Vers le haut nous fîmes halte quelques moments à une hutte où résidait alors un colon qui faisait paître ses troupeaux à l'entour, et notre petite caravane y recruta plusieurs Hottentots de Klaarwater. Le côté septentrional du Wind-Heuvel offre au contraire une descente très douce, puisqu'elle se prolonge l'espace de deux milles; un peu au-delà nous campâmes pour la nuit près d'une hutte qui non-seulement était déserte, mais encore en ruines.

Nos gens, dont la petite troupe était successivement augmentée par la rencontre de quelques vieux amis, invitèrent en outre quelques bergers, qui passèrent par hasard, à prendre place autour de leurs feux, et employèrent la soirée ainsi qu'une partie de la nuit à manger, à rire, à fumer, à causer, à jouer.

Le 23, le capitaine du corps principal des Hottentots dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, et qui alors n'étaient plus campés qu'à quelques milles de nous, vint se consulter avec les missionnaires sur les mesures qu'il convenait d'adopter pour notre défense contre les Cafres dans le Karreaberger.

Ce ne fut qu'à une heure avancée de l'après-midi que nous remîmes nous-mêmes les bœufs aux charriots, pour nous séparer en deux divisions, et suivre momentanément des routes différentes. En effet, comme sous peu de jours nous allions quitter la partie habitée de la colonie, et que les missionnaires avaient quelques amis de ce côté avec lesquels ils souhaitaient de passer une ou deux semaines avant de dire tout-à-fait adieu à la terre de la chrétienté, nous convîn-

(1) Mot qui, dans la langue hottentote, signifie *horde* ou *village*. A. M.



Ils vont, à la volonté de leurs maîtres, le pas, le trop, le galop.

mes de suspendre pendant ce temps-là notre voyage.

Le 30, une letre que m'apporta un Hottentot de la part des missionnaires me prévint qu'ils ne trouvaient nulle part de fanne à acheter; car sentant combien il était utile d'en faire bonne provision avant de quitter la partie habitée de la colonie, je les avais priés de m'en découvrir quelques sacs du côté où ils étaient allés. J'appris en outre qu'ils comptaient se remettre en route le 5 du mois suivant, et comme on n'entendait plus parler des Cafres, s'avancer jusqu'à la rivière Zak, où ils attendraient le résultat d'une plus ample enquête pour prendre une décision définitive. D'autre part, charmé de voir que mes serviteurs commençaient à s'ennuyer d'une si longue halte dans un lieu si aride, où nos bœufs ne paraissaient reprendre ni corps ni force, je fixai l'époque de notre départ au 3 août. Le 2, Magers et Speelman partirent de grand matin avec les attelages et les moutons, afin de cheminer plus lentement, et d'aller nous attendre chez un colon nommé *Jan-Van der Westhuisen*. J'envoyai Gest porter un billet à M. Anderson, pour l'informer que je partais le lendemain; et le soir il revint avec une réponse par laquelle il était convenu que nous nous réunirions tous à la Riet-Rivier, distante de cinq ou six jours de marche.

Le 3, avant de nous quitter, mon hôte en sa qualité de magistrat me remit un ordre qui enjoignait à plusieurs colons, résidant près de la montagne, de me fournir pour de l'argent la quantité de farine dont j'avais besoin. Il ne voulut accepter aucune rétribution pécuniaire pour les repas que j'avais pris a sa table; mais me pria de lui remplir ses bouteilles à eau-de-vie. Quoique je dusse, suivant toute vraisemblance, ne plus retrouver l'occasion de renouveler cette partie de mon approvisionnement, si nécessaire pour maintenir mes Hottentots de bonne humeur, et quoique leur vexation se peignît d'une manière évidente sur leurs visages lorsqu'ils entendirent quelle requête m'était adressée, comme néanmoins Snyman s'était montré prêt à faire tout ce qui avait été en sa puissance pour nous rendre service, je n'hésitai pas à la satisfaire.

Dès que tous nos préparatifs furent terminés, on attela les bœufs de relais, et nous partîmes au grand trot un peu après midi. Snyman nous dépassa bientôt à cheval, se rendant à la ferme de Gerret-Vischer, qui était située sur notre route, pour que nous y trouvassions dès notre arrivée des bœufs de rechange tout prêts. Nous y arrivâmes nous-mêmes à deux heures, après avoir parcouru un espace de huit milles. Comme c'était un lieu de résidence permanente, l'habitation offrait un plus favorable aspect que toutes les misérables huttes que nous avions rencontrées jusqu'alors dans le Karro, et qui ne servent que de refuge temporaire



Kraal hottentot.

aux fermiers pendant la saison où ils y mènent leurs troupeaux paître.

Après une courte halte dont je profitai pour rendre visite au jardin de mes hôtes qui était fort bien tenu, que traversait un ruisseau limpide, et où abondaient les arbres fruitiers et les légumes, nous repartîmes avec deux attelages frais, conduits l'un par un des fils de Vischer, et l'autre par un fermier du nom de *Piet-Mudder*, à qui il appartenait.

Le 6, nous commençâmes à gravir la montagne. La route était fort escarpée et faisait de nombreux détours afin d'éviter les profonds ravins.

Le 8, nous traversâmes les lits de plusieurs rivières, alors tout-à-fait desséchées, dont la plus large était celle du Rhinocéros. L'animal dont elle porte le nom devient chaque jour plus rare dans cette partie de la contrée, et même dans toute la colonie. Il aime habiter, à la vérité, un pays découvert et sec qui, comme celui-ci, abonde en basses broussailles; mais l'avancement graduel des colons et leurs chasses exterminatrices l'ont effrayé et contraint de reculer davantage dans l'intérieur du continent. Le soir nous gagnâmes le Kuilenberg, ou *mont creux*, ainsi nommé sans doute à cause de quelques trous où généralement on trouve de l'eau.

Le 9, nous continuâmes à parcourir une contrée unie, mais dont la surface commençait à être parsemée d'éminences plus nombreuses. Chemin faisant nous n'aperçûmes de toute la journée aucune créature vivante. Le soir, après une marche de quatorze milles, nous gagnâmes la Riet-Rivier, ou *rivière des Roseaux*, sur les bords de laquelle nous étions convenus d'attendre les missionnaires.

Le 14 nous poursuivîmes notre voyage à midi; nous eûmes à franchir une gorge, et comme nous fûmes obligés de traverser trois fois la rivière, comme la route était en outre fort difficile, nous y employâmes trois quarts d'heure. Mais le pays que nous parcourûmes ensuite était découvert et généralement uni, quoique rocailleux et nu. Nous fîmes halte à Stink-Fontein, en d'autres termes à *la source puante*, où nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer un peu d'eau en creusant des trous dans le lit d'un ruisseau. Le 15, nos bœufs étaient si fatigués, si maigres, faute de nourriture et de boisson, que nous atteignîmes seulement, à cinq milles plus loin, Saldery-Fontein, ou *la Source au céleri*. Le 16, une marche de six milles nous mena sur la Petite-Riet à un endroit que les Hottentots nomment *Kamsa-Kraal*. Enfin le 17, nous atteignîmes la Korrée après avoir parcouru un espace de sept milles et demi.

Nous trouvâmes le parti de Hottentots dont Berends était capitaine qui nous attendait là. Comme ils s'en retournaient à Klaarwater, nous désirions faire route

avec eux pour traverser le pays sauvage et désert des Bosjesmans. Nous fûmes alors, tant hommes que femmes et enfants, quatre-vingt-dix-sept personnes. Nos nouveaux alliés avaient huit charriots, un nombre proportionné de bœufs, plusieurs chevaux et un troupeau de moutons assez considérable. Ils étaient armés de mousquets pour la plupart, et portaient généralement des jaquettes et des culottes soit de laine, soit de peau de brebis tannée, avec des chaussures de cuir cru. Plusieurs avaient des chemises et des chapeaux confectionnés les uns et les autres dans la colonie; cependant le *koross*, vêtement national, se voyait encore sur le dos de la majeure partie des hommes et des femmes. Celles-ci avec leurs enfants formaient un tiers de la troupe. Les plus jeunes de ces derniers étaient à moitié nus; mais les premières étaient toutes habillées avec décence, quelques-unes portant des robes et des tabliers d'indienne ou de cuir faits à la mode hollandaise. Maris et femmes, tous avaient la tête étroitement serrée dans un mouchoir en calicot de couleur. Tous, en outre, car ces Hottentots étaient de race mêlée et visitaient souvent la colonie, parlaient avec aisance la langue hollandaise.

Nous restâmes les cinq jours suivants campés au même endroit par 32° 3' 38" de latitude, parce que les Hottentots, qui pensaient avoir à nous attendre plus longtemps et ne trouvaient pas dans les environs de quoi nourrir leurs bestiaux, les avaient envoyés à un lieu distant de deux jours de marche où le pâturage était meilleur.

Le 24, laissant à notre gauche la route ordinaire qui mène à la Zak, nous cheminâmes plus à l'est d'après le conseil des Hottentots; et le pays, appelé Nieuweld ou *Terre-Neuve*, que nous parcourûmes, semble si peu fréquenté, si désert, que les traces des roues de nos charriots y seront peut-être encore visibles dans quelques années. Le soir nous fîmes halte pour la nuit au milieu de rochers près d'un petit ruisseau.

Le 27, nous atteignîmes au clair de lune une source limpide. Nous campâmes le lendemain sur les bords de la Dwaal-Rivier, après avoir parcouru l'espace de dix-neuf milles.

Dans la soirée nous atteignîmes la Zak, qui forme la limite septentrionale de la colonie, et sur les rives de laquelle nous campâmes les quatre jours suivants. C'est la principale rivière entre l'Hex et le Gariep. Ses eaux, quoiqu'elles coulassent encore, ne formaient qu'un mince filet. Ses bords étaient garnis de joncs, ou çà et là parsemés de quelques brins d'herbe fraîche qui végétaient grâce à des pluies récentes. Mais on ne voyait pas un arbre dont le feuillage rompît l'uniformité de la plaine que traversait la rivière, ou indiquât son cours; et nous ne l'aperçûmes elle-même qu'à l'instant où nous en foulâmes les bords.

Le 1er septembre, plusieurs familles de Hottentots nous rejoignirent encore, car c'était le dernier lieu de rendez-vous et nous ne faisions une si longue halte que pour attendre les retardataires. Le nombre de nos charriots s'éleva alors à seize. Étant ainsi dispersés sur un petit espace, au milieu d'une plaine immense où le sol aride n'était recouvert çà et là que par quelque buisson rabougri à peine haut d'un pied, on eût dit qu'un village avait tout d'un coup surgi dans le désert. Chacun des charriots, en effet, avait son propre feu autour duquel était assise une petite réunion de personnes abritées du vent par un enclos de nattes. Les bœufs, les moutons et les chèvres qui paissaient à quelques pas; les femmes qui allaient à la rivière ou en revenaient avec leurs calebasses remplies d'eau; les enfants qui s'amusaient à courir; les hommes qui les uns portaient des fardeaux de bois à brûler, les autres arrivaient de la chasse; les chiens et les chevaux qui se mouvaient dans chaque direction; tout cela formait une scène neuve et animée qui par le contraste rendait la silencieuse solitude dont nous étions environnés plus grave et plus triste.

Le 4 septembre, vers midi, après avoir chargé tous nos mousquets en cas d'attaque, nous dîmes un dernier adieu à la colonie, et franchissant la Zak, nous entrâmes dans le pays des Bosjesmans. Nous ne parcourûmes ce jour-là qu'un espace de dix milles, et nous campâmes dans la plaine à la source de Kopjes. Comme chemin faisant nous avions remarqué sur la terre des traces de lions, nous eûmes soin pour nous prémunir contre une attaque de ces terribles animaux pendant la nuit, de placer les charriots en cercle et d'enfermer au milieu les bœufs et les moutons. Il est heureux pour les voyageurs que ces redoutables bêtes féroces s'élancent toujours sur les bestiaux de préférence à l'homme lui-même.

Notre marche du lendemain ne fut que de sept milles, à cause de la circonstance que voici. Lorsque nous atteignions l'endroit nommé *Patrys-Fontein* ou *Source de la Perdrix*, nous eûmes l'agréable surprise de voir une troupe de Hottentots venir vers nous avec une centaine de bœufs qui devaient servir de relais à leurs compatriotes. Je laisse à penser quel fut pour les uns et les autres le plaisir de se retrouver ensemble après une absence de six mois, et combien ils échangèrent de questions.

Le 6, nous cheminâmes à travers une contrée dont la surface était dure, unie, nue et découverte, dont cependant la monotonie était çà et là rompue par de larges et vastes ondulations. Mais pas une herbe verte ne récréait l'œil; pas un oiseau ne traversait l'air : toute la création se bornait pour nous à la terre et au ciel. Nous fîmes halte, après le coucher du soleil, sur les bords de la rivière Brakke ou *Saumâtre* par 31° 16' et 14" de latitude. Dans la matinée nos chasseurs tuèrent un *quakka* communément appelé *cheval sauvage*, qu'ils mangèrent ensuite, et blessèrent un lion.

Lorsque notre caravane se remit en marche, les Bosjesmans nous quittèrent, à l'exception de trois d'entre eux que nous décidâmes, en leur promettant quelques moutons et du tabac, à nous accompagner jusqu'à la Grande-Rivière, pour qu'ils nous guidassent le long de la route vers les endroits où il y avait de l'eau. Dans la soirée nous atteignîmes Klip-Fontein, et nos charriots se rassemblèrent sur une esplanade pierreuse qui dominait la source. Le lendemain, quand se leva le soleil, la contrée ne nous offrit qu'un aspect désolé, sauvage, bizarre. De notre station au faîte d'une descente rapide, les Karreebergen ou *montagnes sèches* apparaissaient devant nous.

Lorsque nous poursuivîmes notre route, le pays à mesure que nous avançâmes devint plus montueux, et indiqua que nous étions entrés dans l'espèce de ceinture que forment les Karreebergen. Le mot *karree*, dans la langue hottentote, signifie *sec* ou *aride*, et ne saurait être mieux appliqué qu'en cette occasion. Toujours tournant entre les montagnes, nous n'avions presque jamais ni à monter ni à descendre beaucoup. Quelquefois entourée de toutes parts par des montagnes, s'étendait une très vaste plaine. Ce fut au milieu d'une plaine de ce genre que nous rencontrâmes Schiet-Fontein, ou *la source de l'Escarmouche*, ainsi nommée parce que jadis les fermiers avaient sur ses bords livré bataille aux Bosjesmans.

Le 10, peu après nous être remis en marche, nous commençâmes à gravir les flancs nus de la principale chaîne des Karreebergen, et pendant deux heures nous suivîmes une route pierreuse sur un plateau élevé entre les montagnes. Quand nous arrivâmes à l'extrémité septentrionale de ce passage qui porte les noms de *Schiet-Fontein-Poort*, ou *Karreebergen-Poort*, nous pûmes tout d'un coup contempler au loin la contrée. C'était une plaine immense qui, commençant au bas de la chaîne que nous venions de traverser, n'était bornée devant nous qu'à l'horizon par une autre chaîne. Nous la parcourûmes le reste du jour, et nous dételâmes à neuf heures et demie du soir près d'Eland's-Valley, en d'autres termes près de la *mare de l'Elan*.

Le 11, la route que nous eûmes à suivre traversait une immense plaine, bordée à droite et à gauche par

les montagnes à sommets plats des Karreebergen. Comme nos bœufs allèrent presque au trot, et qu'ils firent quatre milles et demi par heure, nous atteignîmes bien avant le coucher du soleil l'extrémité de cette plaine. Nous comptions y camper pour la nuit dans un endroit qui est distant d'Eland's-Valley de dix-sept milles, et qui s'appelle le *tombeau de Carel-Krieger*, parce qu'un infatigable chasseur de ce nom y fut étouffé par un éléphant. Mais on s'aperçut au bout de quelques instants que ce lieu manquait absolument d'eau. Nécessité fut donc de continuer à marcher.

Nous continuâmes notre route, et nous rencontrâmes une nouvelle chaîne de montagnes, lesquelles différaient essentiellement de toutes celles que nous avions vues depuis notre entrée dans le Roggeveld, en ce que la ligne de leurs sommets ne présentait plus cette surface uniformément horizontale qui distinguait toutes les autres. Pendant que nous les traversions par un défilé qui s'appelle *Moddert-Gat-Poort*, leur hauteur nous parut être de six à huit cents pieds. A notre sortie de la gorge, la nuit nous surprenant, nous ne tardâmes guère à perdre de nouveau notre chemin. Toutefois après plusieurs marches et contre-marches, nous parvînmes à dix heures et demie au lieu de halte que nous avions fixé le matin ; et là, malgré l'obscurité, s'offrit à nos regards le plus délicieux spectacle que nous eussions vu depuis une semaine... un vaste étang nommé *Zand-Valley*, où abondait une eau claire et excellente. Nous avions tellement souffert, hommes et bêtes pendant les dernières journées, que nous consacrâmes au repos celle du lendemain.

Comme nous étions parvenus à une distance de Klaarwater, jusqu'où les habitants de ce village étendent souvent leurs chasses, mes compagnons de voyage se regardèrent presque comme chez eux ; aussi le lendemain 16, en moins de deux heures, plusieurs huttes temporaires, ou mieux plusieurs tentes, construites selon le véritable style hottentot en forme hémisphérique et recouvertes de nattes, donnèrent au lieu où nous étions campés l'aspect d'un kraal. Quoique nous fussions stationnés sur le bord même du fleuve, nous n'en apercevions aucunement l'eau, attendu qu'elle coulait à une profondeur de soixante-dix pieds plus bas, cachée par les grands arbres qui en garnissent les rives ; cependant, à cette hauteur même, les traces de débordement sont évidentes et permettent au voyageur de se représenter la grandeur et la magnificence du Gariep lorsqu'il se déborde ; mais de si vastes inondations sont rares; et il s'écoule quelquefois sept années sans que son lit ait à contenir un volume d'eau si considérable.

Impatient de voir la rivière elle-même, je descendis la berge rapide à travers un bois épais de grands acacias et de saules, dont la brûlante chaleur du jour rendait l'ombre doublement délicieuse, et bientôt j'eus à contempler un spectacle ravissant. Le Gariep avait en cet endroit neuf cent trente pieds de large ; mais, comme j'ai ensuite pu le remarquer, il n'est peut-être nulle autre part aussi étroit, et sa largeur moyenne, dans cette partie de son cours, doit être au moins évaluée à trois cent cinquante verges dans la saison même où ses eaux sont les plus basses ; quand au contraire il inonde ses rives, j'ose affirmer qu'il ne couvre pas moins d'un mille tout entier du pays. Si du lieu où j'étais, et qui est situé par 29° 40' 52'' de latitude septentrionale, on remontait le cours du Gariep à une distance de cinq cents milles, on ne rencontrerait aucun affluent qui sans cesse lui versât le tribut de ses ondes; mais au-delà il reçoit trois grandes rivières, le Ky-Gariep ou *rivière Jaune*, venant du nord-est, le Maap ou *rivière Bourbeuse*, dont le cours et la source sont inconnus; enfin le Nu-Gariep ou *rivière Noire*, dont plusieurs branches sortent des montagnes au nord de la Cafrerie, et d'autres de la contrée sans doute qui avoisine celle des Tainbu ou *Tambukis*. De ces trois affluents le Nu-Gariep est le plus considérable. Une partie des eaux que le Gariep décharge dans l'Océan parcourt dans son lit un espace qui n'est pas beaucoup moindre de quatre cents lieues. Ce beau fleuve traverse le continent de l'est à l'ouest, ce qui prouve que la plus haute terre de l'Afrique méridionale en dehors du tropique est située vers la côte orientale. Parmi les rivières africaines, si le Gariep ne doit indiquer que le quatrième rang pour la longueur, il occupe à coup sûr le premier pour la beauté.

Comme à l'endroit de son cours auquel nous étions parvenus il n'était pas guéable, nous fîmes la recherche d'un gué, et on en trouva un neuf milles plus haut. Le 17, la caravane se remit en route pour l'atteindre, et l'atteignit en trois heures de marche.

Le Gariep, en ce lieu, avait une largeur d'un quart de mille. Nous n'eûmes cependant besoin que d'une couple d'heures pour parvenir tous sains et saufs avec nos charriots, nos bœufs et nos moutons, sur la rive septentrionale ; alors nous pénétrâmes pour ainsi dire dans une contrée nouvelle. En effet, sans parler des différences d'aspect et de climat, comme cette rivière est infranchissable pour beaucoup d'animaux, elle forme la limite la plus méridionale de quelques-uns, la plus septentrionale de quelques autres, et est aussi une ligne de démarcation pour un grand nombre de végétaux. Après avoir gravi la berge qui était couverte de grosses pierres détachées, nous fîmes halte sous des groupes d'acacias, lesquels poussaient dans un sol sablonneux.

Le 18, la chaleur était si grande dès le matin, que nous ne voyageâmes pas dans la journée, et que pour nous remettre en marche nous attendîmes le coucher du soleil. La première partie de notre route nous conduisit à travers des sables mouvants, qui toutefois cessèrent aussitôt que nous quittâmes la région des Acacias. Nous cheminâmes ensuite le reste de la nuit sur un sol ferme et dur, ne rencontrant qu'à d'énormes distances quelques arbres solitaires ; et, le 19, au point du jour, nous vîmes s'élever devant nous les monts Albestos. Dès que notre caravane entra dans le défilé qui les traverse, les Hottentots qui en faisaient partie se mirent à tirer des coups de mousquet, tant pour saluer les amis qu'ils avaient au village du Kloof, que pour les avertir de leur propre arrivée. Au bout de quelques instants nous aperçûmes le village. Romantiquement situé au milieu des montagnes, qui l'entouraient de toutes parts, il consistait en vingt-six huttes rondes de nattes, et en cinq petites maisons carrées à toit de chaume, séparées les unes des autres par des champs de blé peu étendus, mais dont la fraîche verdure récréait délicieusement la vue. Les basanés habitants du lieu, hommes, femmes et enfants, tous sortirent avec précipitation de leurs demeures pour nous voir arriver, et pour féliciter leurs amis et les missionnaires de leur heureux retour.

C'était non loin de là, dans un endroit que les Hottentots appellent *Aakaap*, et les Hollandais *Riet-Fontein*, c'est-à-dire *sources des Roseaux*, que les missionnaires s'étaient d'abord établis en 1801. Ils avaient ensuite habité le Kloof, mais enfin ils étaient allés fixer leur quartier général à Klaarwater, parce que ce dernier village est situé plus au centre des diverses bourgades formées par les Hottentots de cette race.

Le lendemain, tandis que je travaillais dans mon charriot, je reçus les visites successives de la majeure partie des habitants. Tous, à leur arrivée, commençaient par me dire en hollandais : « Bonjour, monsieur! » après quoi ils se mettaient à admirer la facture et la solidité de mon charriot, qu'ils ébranlaient sans cérémonie, bien que je fusse dedans et occupé à écrire, pour voir s'il était lourd ou léger.

Le kraal, ou village du Kloof, est situé par 29° 15' 32'' de latitude septentrionale, et par 23° 45' 10'' de longitude orientale, sur la pente et presque au bas de la montagne, du côté septentrional ou plutôt à la tête d'une étroite vallée qui a trois issues : une au sud-ouest, par laquelle nous arrivâmes; une autre au

nord-est, conduisant à Klaarwater; et la troisième qui, ouvrant au sud, mène directement au Gariep par une route longue d'environ quatorze milles. Cette vallée s'étend du village vers le sud, et est traversée par un ruisseau qui va entre les montagnes se jeter dans la Grande-Rivière. Sur les bords de ce ruisseau, quelques pièces de terre sont cultivées en froment, et de petites rigoles ont été ouvertes de manière à les arroser au besoin.

Sortis des monts Albestos, nous entrâmes dans une vaste plaine généralement couverte de buissons bas, dont le sol rougeâtre était composé tantôt de sable, tantôt d'argile, tantôt d'un mélange de l'un et de l'autre. Aucun terrain ne saurait paraître mieux convenir à l'agriculture que cette plaine, qui, ensemencée avant l'époque des pluies, produirait infailliblement d'abondantes moissons; mais par malheur on n'y a encore découvert aucune source permanente qui puisse permettre aux habitants d'y résider pendant l'année entière. Une chaîne noire et sourcilleuse qui prenait naissance au Kloof bordait à notre droite, mais à une énorme distance, la plaine que nous parcourions. Après sept milles et demi de marche, nous nous arrêtâmes dix minutes à la source nommée *Aakaap* ou *Riet-Fontein*.

La lune brillait avec éclat, et c'était plaisir que de cheminer; mais, de l'instant où le soleil avait disparu, l'air était devenu piquant, au point de nous forcer à prendre nos manteaux, quoique la journée eût été d'une chaleur excessive. Vers onze heures nous dételâmes à Gattikamma ou Wittewater, mots qui, l'un dans la langue des Hottentots, et l'autre dans celle des Hollandais, ont le même sens : *eau blanche*. Cette source, qui, en certaines saisons, alimente un petit ruisseau, est située dans un pays découvert et entourée de quelques arbres. Il y avait des habitants dans cet endroit, mais nous ne nous en aperçûmes que le lendemain au point du jour : c'était une troupe de Koras, ou, comme on les appelle souvent, de *Koronas*, qui avec leurs bestiaux y avaient formé un kraal.

Les indigènes d'Afrique, ordinairement appelés *Koras*, forment une tribu nombreuse et distincte de la race hottentote. Pour les traits, ils ont le caractère commun à toute la race; mais ils sont plus hauts de taille que les Bosjesmans et égaux aux Hottentots proprement dits, dénomination par laquelle j'entends désigner ceux qui sont originaires de la colonie du Cap. Pour les coutumes et les manières, les Koras sont un peu plus civilisés que les Bosjesmans; ils possèdent aussi beaucoup plus de bestiaux, mais leurs armes et leurs vêtements sont de même espèce, quoique de qualité meilleure. On les ragarde généralement comme des gens bons et pacifiques; leur genre de vie est pastoral, et par conséquent ils n'ont pas de demeures fixes. Leur parler est un dialecte du hottentot; mais il en diffère à tel point que d'abord mes gens ne pouvaient sans peine saisir assez bien le son des mots pour les reconnaître. Cette peine disparut bientôt par l'exercice; néanmoins, d'après tout ce que j'ai ensuite pu apprendre, le dialecte kora paraît posséder un grand nombre de mots qui lui sont propres. Il semble aussi nécessiter un beaucoup plus fréquent usage du coup de langue que celui des Bosjesmans, mais d'autre part l'exiger beaucoup moins que celui des Hottentots du Cap. Le nom par lequel ils se distinguent eux-mêmes est *kora* ou *koraqua*. La particule *qua*, laquelle dans la plupart des dialectes hottentots signifie *homme* au singulier ou au pluriel, est en certains cas, comme dans celui-ci, indifféremment ou employée ou omise. Le mot *koraqua* veut dire *homme qui porte des souliers*, par opposition à celui qui ne porte que des sandales, chaussure qui ne couvre pas le dessus du pied, et dont l'usage est plus général parmi les autres nations et tribus. Ce mot, comme beaucoup de ses confrères, a été corrompu par les colons qui en ont fait *korana;* mais le mot *kora* n'est pas moins souvent usité.

Les Koras sont dispersés à travers un immense espace de pays sur la rive septentrionale du Gariep; mais on n'en trouve pas un seul au sud de ce fleuve. Au nord, ils s'étendent jusqu'à Litakou; à l'est, ils ont un vaste et populeux kraal, appelé le *Hart*. Le long des bords de la Grande-Rivière, et à plusieurs jours de marche en remontant la Rivière-Jaune, ou *Ky-Gariep*, ils possèdent encore plusieurs villages temporaires. Mais si on redescend le Gariep lui-même, on ne les aperçoit plus à deux ou trois journées de l'endroit où nous le franchîmes. Au reste, il est fort difficile de définir les limites de la contrée qu'habite aucune de ces nations errantes de l'Afrique, non-seulement parce qu'elles se transportent continuellement d'un lieu dans un autre, mais parce que les villages de deux et quelquefois de trois nations sont souvent si rapprochés qu'on ne peut savoir à laquelle appartient le territoire. Puis, en fait de territoire, ces peuples n'ont aucune des idées qu'un Européen peut attacher à ce mot. Le sol ne leur semble jamais devoir être regardé comme propriété; jamais il n'a assez de valeur à leurs yeux pour qu'on s'en dispute la possession. L'eau et l'herbe qui peuvent s'y trouver ont seules du prix; et quand il ne s'y trouve plus ni eau, ni herbe, le sol est abandonné comme inutile. Là où les Hottentots rencontrent une source inoccupée, n'importe le lieu, ils sont toujours parfaitement libres d'y planter leurs tentes; et quand ils s'en vont, d'autres, si bon leur semble, peuvent venir à leur tour y construire leurs huttes. Cette dernière observation, quoique vraie dans beaucoup de cas par rapport à différentes tribus, est néanmoins plus strictement applicable aux kraals ou familles de chaque tribu différente. D'un côté, les stations des Koras sont mêlées à celles des Bachapins; de l'autre, à celles des Bannuchars; au centre, elles le sont aux établissements des Hottentots mêlés ou de Klaarwater, et portent aux kraals des Bosjesmans.

A mesure que nous avançâmes vers l'établissement, le chemin devint plus rocailleux, et le bruit de nos charriots, qui résonnaient sur les pierres, y annonça notre approche; mais c'était une heure de la nuit ou plutôt du matin, où tous les habitants du lieu étaient plongés dans le sommeil, à l'exception des chiens. Ces fidèles gardiens du logis avertirent à temps leurs maîtres par de longs et continuels aboiements, qui nous apprirent aussi que le kraal n'était plus que très peu éloigné. L'instant d'après, du haut de la chaîne, nous distinguâmes une lumière qui partait de l'une des huttes; et à deux heures nous eûmes la satisfaction d'arriver sains et saufs à Klaarwater. Les chiens en troupe se précipitèrent sur nous; mais comme ils nous reconnurent pour la plupart, la furie de leur attaque se changea aussitôt en démonstrations de joie. Cependant tout leur vacarme ne tarda point à réveiller M. Anderson, qui vint me féliciter et m'indiquer l'endroit où devaient stationner mes charriots.

Klaarwater et ses habitants.

Le 1er octobre 1811, dès que je fus levé, je reçus la visite de M. Jansz, le missionnaire qui avait résidé à Klaarvater et dirigé les affaires spirituelles de cette station pendant la longue absence de ses confrères. J'allai avec lui faire un tour dans le village pour m'en former une idée générale. Partout, tandis que nous cheminions ensemble, les Hottentots avançaient la tête hors de leurs huttes pour me voir, et je m'imaginai qu'ils paraissaient contents de posséder un homme blanc de plus parmi eux. Je visitai mes compagnons de voyage, MM. Anderson et Kramer, qui m'avaient prodigué durant la route les attentions les plus amicales, et je les trouvai qui s'occupaient encore à mettre en ordre les différentes provisions qu'ils avaient apportées de la ville du Cap; ils étaient aidés dans ce travail domestique par des Hottentotes très proprement vêtues à l'européenne avec des étoffes fabriquées en Europe. Je

fus ensuite présenter mes hommages au capitaine Dam, comme s'appelle le chef hottentot de Klaarwater.

Le 6, comme c'était jour de dimanche, je me rendis à l'église pour y assister au service divin. Le bâtiment auquel on donnait ce nom, grossièrement construit avec des pièces de bois brutes et des roseaux, était couvert d'un toit de chaume; ét, pour entretenir toujours en bon état le parquet qui était de terre unie et dure, on y étendait souvent de la fiente de vache à la manière des colons. Intérieurement les murs, enduits de boue et badigeonnés en blanc avec une espèce de marne qui se trouve près de la rivière, paraissaient tolérablement propres; mais le chaume et les poutres constituaient seuls le plafond. Les solives n'étaient qu'à six pieds du sol; les piliers, les poutres et les solives étaient ou d'acacia ou de saule, et tenaient ensemble au moyen de bandes d'écorce d'acacia. L'intérieur du bâtiment formait un long parallélogramme qui, tout-à-fait rempli, pouvait contenir une assemblée de trois cents personnes, attendu que les Hottentots s'accroupissent à terre, car il n'y avait pas de siéges, si ce n'est une douzaine dont s'étaient pourvus quelques-uns des auditeurs les plus civilisés.

L'église sert aussi d'école. Quelques enfants de l'endroit y viennent, principalement le soir, mais sans le moindre zèle, apprendre à lire et à écrire. Une ou deux fois par semaine, ils s'y réunissent en grand nombre pour réciter le catéchisme, et en écouter une explication proportionnée à leur intelligenee. Cette affaire, qui généralement dure une heure, finit d'ordinaire par des actions de grâces impromptues, et par quelques versets d'un psaume ou quelques strophes d'une hymne chantées en chœur. Telle est la routine habituelle que les missionnaires suivent dans leurs travaux, à ce que j'ai pu voir pendant les quatre mois que j'ai en plusieurs fois passés à Klaarwater.

Le village lui-même est situé au bas du versant oriental d'une chaîne de montagnes rocailleuses, mais peu hautes. D'un côté s'étend une longue prairie de forme irrégulière, qui contient plus d'une centaine d'acres. Comme ce lieu est le plus bas, il reçoit les eaux pluviales et les sources de toute la vallée, qui le rendent marécageux en quelques parties. Il est couvert d'une herbe épaisse, et sans beaucoup de peine ni d'aménagement pourrait être converti en jardins qu'on distribuerait aux Hottentots, de même qu'à Genadendal. Rien ne serait effectivement plus facile, car le sol, qui consiste en un terreau noir, paraît d'une extrême fertilité, et les sources qui jaillissent en plusieurs endroits forment un courant d'eau qui, pendant toute l'année, ne tarit jamais. Je trouvai cette eau toujours claire et salubre; elle est cependant d'une nature calcaire, comme le prouve la substance qu'elle dépose le long de son cours sur les racines et les tiges des roseaux et des herbes. Toutes ces sources se réunissent en un petit ruisseau qui, se dirigeant à travers les montagnes au sud, baigne successivement les kraals de Leeuwenkuil, ou *Tanière du Lion*, et de Grootedorn, ou *Grande-Epine*, puis se jette dans la Grande-Rivière, après avoir parcouru une distance de quarante milles. Dans toute cette partie de la contrée, à plusieurs lieues vers le nord et vers l'est, on trouve à quelques pieds sous terre une couche de dure pierre à chaux.

Le nombre des maisons hottentotes situées dans le voisinage immédiat de l'église n'est que de trente-cinq; mais, à plus ou moins de distance, il y en a dans la même vallée à peu près autant; et on en trouve encore trois ou quatre à Leeuwenkuil, kraal situé entre les montagnes à un mille et demi de Klaarwater. Dans un rayon d'une cinquantaine de milles, on rencontre une douzaine environ d'autres kraals, mais qui ne sont pas toujours habités, et dont le plus considérable est celui du Kloof. La population réunie de Klaarwater et des villages qui en dépendent montait, en l'année 1809, m'a-t-on dit, à sept cent quatre-vingt-quatre âmes, et on peut supposer que depuis lors elle n a ni augmenté ni décru; car, quoique de temps en temps des Hottentots quittent l'établissement pour retourner dans la colonie, d'autres, en proportion toujours égale, abandonnent la colonie pour venir se fixer à l'établissement. Les Koras et les Bosjesmans qui habitent dans le district de Klaarwater ne peuvent être comptés comme s'ils en faisaient partie, puisqu'ils ne témoignent aucun désir de recevoir la moindre instruction des missionnaires, qu'ils ne paraissent pas à leurs réunions, mais que, sauvages et indépendants, ils continuent à errer d'un lieu dans un autre.

La tribu de Hottentots qui réside actuellement à Klaarwater doit son origine à deux familles de race mêlée, qui portent les noms de *Kok et de Berends*, et qui, une quarantaine d'années avant l'époque de ma visite, aimant mieux vivre complétement libres sur les bords de la Grande-Rivière que résider sur le territoire de la colonie, où elles avaient acquis quelques moutons au service des fermiers, y émigrèrent avec tous leurs bestiaux et tous leurs amis. A ces gens se réunirent en maintes occasions d'autres individus de la même race qui ne se trouvaient pas, sous la dépendance des colons, aussi heureux qu'ils le souhaitaient. C'est ainsi que leur nombre augmentant peu à peu fixa l'attention des missionnaires, dont la station, parmi les Bosjesmans, sur les rives de la Zak, vint à se dissoudre vers l'année 1800. Ces Hottentots paraissant leur offrir une chance plus certaine de réussite, ils s'attachèrent à eux, et les suivirent dans toutes leurs courses le long de la rivière, jusqu'à ce qu'ils leur eussent enfin persuadé de s'établir d'abord au kraal d'Aakaap, et ensuite à celui de Klaarwater, qui, à l'époque où ils en prirent possession, appartenait aux Bosjesmans.

D'après un registre des naissances et des morts, il paraît que le chiffre des premières est plus élevé que celui des secondes; mais je n'ai pu savoir dans quelle proportion. Les Hottentots prétendent que leurs femmes ne sont jamais dûment obéissantes, jusqu'à ce qu'elles aient reçu ce qu'ils considèrent comme une salutaire castigation, et je me suis laissé dire qu'il n'était pas facile de trouver parmi eux un homme qui ne battît pas parfois sa compagne.

Le nombre des bœufs, vaches et veaux que possèdent les Hottentots de Klaarwater peut être évalué à trois mille. Le prix d'un bœuf y est de dix risdales, et celui d'un mouton de deux. Contre des grains propres à être mis en colliers et du tabac, ils reçoivent tous les ans des Bachapins, qui en hottentot s'appellent *Briquas*, ou *hommes-boucs*, une grande quantité de bœufs dont ils revendent ensuite la plupart dans la colonie à trente risdales pièce. Ils possèdent aussi beaucoup de moutons et de chèvres, mais seulement de quatre-vingts à quatre-vingt-dix chevaux. On voit chez eux un nombre suffisant de chiens, mais ni chats ni cochons. Une ou deux familles seules élèvent quelques volailles, mais les missionnaires ont des poules, des canards, des oies et des pintades. Ce dernier oiseau vit à l'état sauvage dans plusieurs parties de la contrée.

En fait de jardin qui produise des fruits et des légumes, ces Hottentots n'ont rien qui en mérite le nom; mais ceux qui ne sont pas trop indolents cultivent du tabac. Ils aiment l'eau-de-vie avec passion; mais leur éloignement de la colonie les empêche de satisfaire ce goût autant qu'ils le voudraient, et même le pourraient faire. Tous regardent le thé comme un breuvage délicieux; mais comme ils n'ont pas toujours à leur disposition les fameuses feuilles de la Chine, ils y suppléent par celles de diverses plantes sauvages, et en boivent encore les infusions avec délices. Leur principale nourriture est le lait, le gibier, ainsi que la viande de mouton; car ils ne tuent de bœufs que rarement, et se nourrissent surtout de la chair des animaux sauvages. Aussi la chasse, qui est la seule occupation où ils montrent un peu d'activité, emploie-t-elle la plus grande partie de leur temps.

Quelques gens du lieu cultivent un peu de grain; mais telle est leur sottise, leur imprévoyance, que, à peine la moisson est-elle ramassée, ils se mettent à

manger pour ainsi dire nuit et jour jusqu'à ce qu'ils aient dévoré toute la récolte. La devise d'un Hottentot pourrait être : *Festin aujourd'hui et famine demain.* C'est pour cette raison que, la moisson finie, presque personne ne travaille plus. Ceux qui dans le nombre sont économes et prévoyants ont l'avantage d'être pendant le reste de l'année assiégés par des mendiants, des parasites qui, sous le prétexte qu'ils sont leurs parents, leurs amis, mettent si fort leur sagesse à contribution, qu'ils les dissuadent presque de se montrer encore sages une autre fois. Ils sont souvent obligés de tuer un mouton comme en cachette, afin de pouvoir en sauver la part de leur propre famille, et éluder les mendiants qui viendraient sans cérémonie, sans même attendre d'invitation, s'asseoir autour de la marmite.

Le blé est le seul grain qu'ils cultivent. On le sème en juin, et il parvient à maturité en décembre. Le battage, comme dans la colonie, suit immédiatement la moisson, et s'exécute de la même manière par des chevaux qui tournent sur un emplacement où la terre est d .re et bien unie. Pour moudre, ils se servaient d'ur petit moulin à bras inventé par un des missionnaires de Glenatendal. Ils labourent avec des bœufs, et leur ouvrage ne m'a point paru mal fait. L'étendue des terres labourées est beaucoup moindre de ce qu'elle devrait être si on considère la nature facile du sol et les besoins des habitants. Le pire, c'est que depuis plusieurs années cette étendue n'augmente pas d'une manière sensible. Toutefois, pour être juste, je dois dire que des tentatives de culture ont démontré que la terre en certains endroits contenait trop de sel.

Le jardin de la mission renfermait une acre et plus d'excellent terrain. Il était séparé du reste de la prairie par une haie de broussailles sèches, et traversé par une rigole qui fournissait de l'eau pour l'arrosement. Tout paraissait dans le jardin plein de sève et de vigueur. J'y remarquai des pêchers, des amandiers, des figuiers, des noyers, quelques ceps de vigne, et un jeune oranger, arbres qui, tous, à l'exception du dernier, commençaient à porter des fruits. Les pêchers surtout étaient dans le plus bel état et semblaient promettre une abondante récolte; mais une gelée blanche qui eut lieu le 6 octobre, tandis que les fruits se formaient, les fit tous tomber.

Quelques graines de cotonnier que j'avais apportées en Afrique, avec l'intention de les semer en divers endroits convenables de l'intérieur, furent plantées dans ce jardin. Il y en eut plusieurs qui levèrent; et comme je les vis en fleurs au mois de janvier 1813, j'ai tout lieu de croire qu'elles auront multiplié.

Entre autres légumes, je vis dans le même jardin des pommes de terre, des choux, des fèves de France, des pois, des laitues, des ognons, des betteraves, des concombres, des citrouilles, des calebasses, des melons de différentes espèces et du millet. Les missionnaires y élevaient en outre du chanvre commun, que les Hottentots appellent *dakka*, pour en faire des cadeaux aux Bosjesmans qui le fument en guise de tabac, de même qu'un grand nombre de Hottentots; mais il passe pour être plus délétère et plus enivrant. Ils élevaient aussi du maïs ou blé indien pour leurs volailles; mais les épis à moitié mûrs, bouillis dans l'eau, font un ragoût très agréable et très sain. Quand leur provision de café commence à baisser, ils y mêlent souvent des grains de maïs parvenus à leur complète maturité, préalablement rôtis et broyés suivant l'usage; mais la boisson qui résulte de ce mélange, quoique flattant assez le goût, est trop échauffante pour convenir à tous les estomacs. Le blé indien, semé dans la première semaine d'octobre, fleurit vers le milieu de décembre.

Les habitations des missionnaires sont situées sur la même ligne que la grange où se réunissent les fidèles, et forment avec deux autres chaumières parallèlement alignées une espèce de rue, l'unique qui soit dans tout le village. Le seul ouvrage de maçonnerie que j'y remarquai d'ailleurs, c'était les fondations d'un vaste édifice qui devait comprendre sous le même toit une église et les divers logements des missionnaires, mais ne servait qu'à prouver que du moins on avait tenté autrefois de donner une apparence tant soit peu respectable à l'établissement de la mission. Il avait été, je crois, commencé une huitaine d'années avant ma visite à Klaarwater, et continué avec ardeur par les bras de toute la communauté jusqu'à ce que les murailles eussent atteint cinq ou six pieds de hauteur. Mais depuis ce temps il était toujours resté dans le même état, et aujourd'hui on peut douter qu'il soit jamais terminé. Cette négligence est attribuée au caractère des Hottentots qui, comme des enfants charmés d'un nouveau jouet qu'ils jettent bientôt de côté, se mirent d'abord au travail avec plaisir, et ne l'eussent pas abandonné si l'espace de trois ou quatre mois avait suffi pour le finir.

Dans cette région du continent africain, ce qu'on appelle le temps est caractérisé par une pureté merveilleuse de l'atmosphère, par une extrême sécheresse de l'air, qui toutefois n'y est pas plus grande que dans les autres contrées de l'intérieur, par le manque absolu de pluie pendant la plus grande partie de l'année, et par de grosses averses durant le reste toujours accompagnées d'éclairs et de tonnerre. En janvier, mois le plus chaud, la température moyenne d'après le thermomètre centigradé paraît être de 30 et quelques degrés au-dessus de zéro. En juillet, au contraire, mois le plus froid, elle se maintient ordinairement aux environs de 13°. En octobre, cependant, j'ai vu le thermomètre descendre à 4° au-dessous de zéro et de la glace épaisse d'un demi-pouce. En juin, la terre fut un matin couverte de neige qui, à la vérité, disparut avant la nuit. Dans les orages, il tombe assez souvent de la grêle dont les grains ont un demi-pouce de diamètre.

Le district de Klaarwater, de même que toutes les régions que j'ai visitées à une certaine distance de l'Océan, reçoit ses pluies en été, tandis que celles qui sont situées de manière à subir l'influence de l'éclair maritime reçoivent les leurs dans la saison contraire de l'année. Dans les premières, les pluies ne sont produites que par des nuages d'orage; aussi l'époque n'en est-elle ni régulière ni certaine : quelquefois elles tombent de très bonne heure, et d'autres fois se prolongent extraordinairement tard. Août et septembre sont regardés comme les meilleurs mois dans lesquels on puisse entreprendre le voyage de Klaarwater à la ville du Cap, parce que le temps est alors froid et que les bœufs peuvent y arriver, tandis que l herbe de la colonie est fraîche et verte.

Après le milieu d'octobre, on n'attend plus de frimas pendant les sept mois qui suivent; mais ils ne manquent jamais de revenir dans les matinées de mai, et les premières gelées blanches sont le signal du retour des chevaux qu'on envoie en janvier dans le Roggeveld pour les sauver de la *paardeziekte*, fatale maladie à laquelle ces animaux sont sujets pendant les mois les plus chauds. Ceux des habitants qui ne veulent pas les envoyer à une si grande distance, courent la chance de les tenir sur le Langberg, contrée haute et montagneuse, située dans une direction ouest-nord-ouest, et distante d'une cinquantaine de milles. Mais comme elle n'est pas si froide que le Roggeveld, on est moins sûr d'y éviter le mal qu'on veut fuir.

Une espèce d'ophthalmie douce règne parmi les Hottentots sur cette partie de la contrée. Elle revient à deux époques opposées de l'année, en novembre et en mai le plus souvent, mais quelquefois aussi dans le courant des trois mois qui suivent. Je l'ai appelée *douce*, parce que je n'ai jamais ouï dire, bien qu'elle soit fort douloureuse et fort gênante, qu'elle finisse par priver de la vue ceux qui en sont atteints. La rougeole et la petite-vérole, faisant invasion hors des limites de la colonie, sont à plusieurs reprises venues désoler Klaarwater. De jeunes enfants y meurent souvent de convulsions. Des cas de jaunisse s'y manifestent aussi

de temps en temps. Mais le mal le plus dangereux qu'aient à redouter les habitants, est une espèce de chancre que les colons nomment *ulcère hottentot*, qui s'étend avec une effrayante rapidité, et qui ronge si profondément les chairs que la mort en résulte bientôt. On dit qu'il se gagne par le contact, et que c'est d'ordinaire à la tête et aux parties hautes du corps qu'il se déclare. Le principal remède par lequel on le combat à Klaarwater et dans quelques districts de la colonie est le jus d'ognon, qu'il faut appliquer dès qu'on reconnaît l'existence du mal. Telle est la liste à peu près complète des infirmités auxquelles les Hottentots sont soumis, et je crois qu'on peut en inférer avec raison que le climat de l'intérieur est salubre.

Le 20, après avoir visité les alentours de l'établissement, je me décidai à faire une excursion un peu plus vaste dont le but était d'explorer la partie supérieure du cours du Gariep et trois ou quatre branches considérables qui, me disait-on, formaient cette rivière à certaine distance, au-dessus de Klaarwater. Cette circonstance m'avait été mentionnée par M. Jansz qui, apprenant mon dessein, s'offrit pour m'accompagner. Venant à savoir de son côté que le missionnaire m'accompagnait, Adam Kok, le capitaine, proposa aussi de nous suivre avec son charriot pour chasser les hippopotames qui, à en croire la renommée, abondaient dans cette partie du fleuve.

Excursion de Klaarwater au confluent du Nu-Gariep, et de là jusqu'au Ky-Gariep. Résidence sur les bords de cette rivière. Retour à Klaarwater.

Le 24, après beaucoup de tapage, après beaucoup de temps perdu à nous réunir tous, nous partîmes à midi et nous marchâmes à l'est. Le nombre des charriots de l'expédition s'élevait à dix, dont, outre les deux miens et celui de M. Jansz, deux appartenaient à Adam Kok, qui emmenait avec lui toute sa famille, un à Willem Berends, et les quatre autres à différents Hottentots parmi lesquels était mon ancien serviteur Magers. Des femmes et des enfants de tout âge formaient un tiers de notre caravane, que grossissait une multitude de chevaux, de moutons, de chèvres et de chiens mêlés soit avec nous, soit les uns avec les autres.

Après avoir fait plus de vingt-deux milles sans trouver d'eau, nous arrivâmes enfin au clair de lune à une petite source agréablement située parmi de grands arbres. Les gens de notre caravane qui étaient chargés du soin de conduire les bœufs de rechange et les moutons, avaient atteint cet endroit deux heures avant les charriots, et allumé plusieurs vastes feux, grâce à l'abondance des branches mortes dont la terre était jonchée, de sorte que nous n'eûmes en y arrivant nous-mêmes aucun préparatif à faire pour passer la nuit. Dans ces régions, après une journée brûlante, la nuit est souvent très froide; et un bon feu, tandis que le thermomètre centigrade se tient à 15 ou 16°, est quelquefois fort agréable, surtout s'il tombe de la rosée.

Cet endroit s'appelait *Spuigslang-Fontein*, c'est-à-dire *Source du Serpent Cracheur*, d'après une espèce de serpent qui a, dit-on, la faculté de cracher sur la personne qui le poursuit un liquide venimeux, dont la moindre parcelle, si elle pénétrait dans l'œil, occasionnerait sans doute la perte de la vue, à moins d'être aussitôt essuyée. Le voisinage de cette source est habité par les Bosjesmans qui, comme nous le vîmes le lendemain, avaient de toute part creusé des trous pour prendre du gibier au piége.

Le 25, nous atteignîmes les bords du Gariep, aussi appelé Grande-Rivière; là tous les charriots firent halte sous un bois d'acacias, un peu au-dessus du confluent du Nu-Gariep, ou *Rivière-Noire*, et par 29° 4' 22" de latitude septentrionale.

Nous séjournâmes deux jours en cet endroit. Le lendemain de notre arrivée, lorsque je portai à mon réveil les yeux autour de moi, la première chose qui me frappa d'une très grande surprise fut l'énorme hauteur à laquelle la rivière s'était élevée au-dessus de son niveau habituel. Nos charriots étaient stationnés au faîte d'une berge très raide, dans une situation semblable à celle décrite lorsque j'atteignis pour la première fois les rives du Gariep; et cependant à cette élévation l'eau n'était pas de deux verges plus basse que nos pieds. Les acacias et les saules qui garnissaient l'un et l'autre bord ne montraient plus que leurs têtes, et du côté où nous étions l'inondation avait déjà commencé à se répandre sur une partie de la contrée voisine, qui était moins haute que le reste. Quoique les naturels nous assurassent qu'ils ne pensaient pas que le débordement dût devenir plus considérable, je ne pouvais me défendre de la crainte que nos charriots ne fussent emportés.

Le nom de Gariep s'applique seulement à cette partie de la rivière qui est inférieure au confluent, tandis que la branche qui vient aboutir à l'endroit où nous étions alors stationnés est appelée *Thy-Gariep*, ou *Ky-Gariep* par les naturels, et *Vaal-Rivier* par les Hottentots de Klaarwater, c'est-à-dire *Rivière-Jaune*. De même, le Nu-Gariep se nomme *Zwart-Rivier*, en d'autres termes *Rivière-Noire*. De même encore, les naturels distinguent le cours d'eau que nous comptions visiter ensuite par le mot *Gmaap*, ou *Maap*, que les Hollandais ont traduit par *Modder-Rivier*, et que nous traduirons par *Rivière-Bourbeuse*. Comme ces trois dénominations caractéristiques n'ont dû être choisies par les habitants de la contrée que d'après les remarques de plusieurs générations successives, elles sont, je n'en puis douter, toutes trois parfaitement justes et applicables, quoique les motifs qui ont influé sur leur choix ne m'aient pas semblé fort évidents lorsque je me suis rendu sur les lieux. Le climat sur les bords du Gariep et de ses branches est en toute saison beaucoup plus chaud que celui de la contrée environnante: c'est ainsi que le 27, le thermomètre centigrade s'éleva à 38°.

Le 28, je résolus de gagner les rives du Maap; quand nous fûmes au complet nous poursuivîmes notre route en longeant la rivière d'aussi près que les ravins et les inégalités du sol nous le permettaient.

Parmi les femmes qui nous accompagnaient, celles qui étaient déjà d'un certain âge voyageaient assises dans leurs charriots; mais les jeunes montaient toutes des bœufs, et le groupe de demoiselles hottentotes qui trottaient ainsi en avant offrait un spectacle aussi curieux et pittoresque que nouveau. Elles étaient placées à califourchon sur leurs montures, qu'elles dirigeaient avec aisance et sans la moindre apparence de peur. Leurs têtes étaient soigneusement enveloppées dans un fichu de coton ou dans une pièce de cuir, et leurs pieds garnis de chaussures faites avec de la peau d'animal sauvage; mais le reste de leur corps était tout-à-fait nu, sinon qu'elles portaient attachés à leur ceinture un certain nombre de petits tabliers en cuir pleins de graisse, qui ramassés sous elles servaient à rendre l'épine dorsale de leurs bœufs un siége moins incommode.

Ces tabliers, qu'elles distinguent en kaross de devant et kaross de derrière, et qui se nouent toujours au-dessus des hanches, sont le seul vêtement qu'elles ne quittent jamais; car le grand kaross, ou *manteau*, se met et se quitte suivant que la température est plus chaude ou plus froide, suivant qu'il plaît de le mettre ou de le quitter. Le kaross de devant est beaucoup plus court que l'autre, et ne descend guère plus bas que les genoux; il ne consiste qu'en deux ou trois petits tabliers, coupés par bandes étroites ou lanières, et qui à force d'être portés finissent par avoir l'air d'un paquet de cordes. Nulle autre espèce de vêtement ne saurait moins gêner que celui-là pour marcher. Ces cordes sont souvent ornées à profusion de grains en verre ou en porcelaine de toutes les couleurs; souvent aussi une ceinture en coquilles d'œufs d'autruche fait plusieurs fois le tour du corps. Le kaross de derrière est



Speelman osa s'approcher assez pour leur décharger son coup de fusil.

un tablier tantôt simple tantôt double, mais toujours plus large et plus long que l'autre, toujours non divisé. Telle est quelquefois sa longueur qu'il balaie presque le sol ; mais en général il ne tombe point plus bas que le gras de la jambe, et n'est garni d'aucun ornement parce qu'il sert ordinairement de coussin aux femmes quand elles s'asseyent à terre.

Afin de se garantir du soleil et des injures de l'air, elles ont la précaution de s'oindre le corps avec de la graisse animale, mêlée d'une certaine poudre odoriférante qu'elles appellent *buku*. Cette poudre est faite de feuilles de diverses plantes aromatiques qu'on laisse sécher, et qu'on broie ensuite entre deux pierres. Quelques-unes de nos compagnes de voyage portaient aux jambes un grand nombre d'anneaux, soit de cuir, soit de cordes artistement tressées, qui leur couvraient depuis le coude-pied jusqu'au milieu environ du mollet. D'autres attachent, soit au-dessus, soit au-dessous du genou, des anneaux de cordes à boyaux recouverts en fil de laiton, ou même de simples cordes de chanvre ; plusieurs enfin ont, aux poignets et au-dessus des coudes, des bracelets en grains de verre, de porcelaine, ou de métal. Toutes aiment aussi à surcharger leurs doigts de bagues et s'estiment heureuses d'avoir des pendants d'oreilles de cuivre. La ceinture en coquilles d'œufs d'autruche, dont j'ai ci-dessus parlé, est un genre de parure très ingénieux. Elle consiste en une multitude de petits morceaux de coquille parfaitement taillés en rond d'après un diamètre uniforme, et percés chacun au centre d'un trou qui permet de les enfiler les uns au bout des autres, en assez grand nombre pour qu'ils passent deux ou trois fois autour du corps. Cette ceinture a l'air d'une corde d'ivoire grosse d un demi-pouce, et je ne saurais en donner une idée plus correcte au lecteur, que de la comparer à un de ces longs chapelets de petits moules à boutons en os, tels que les vendent les marchands. Le nombre des morceaux de coquille nécessaire pour fabriquer cet ornement est considérable, et comme il faut les tirer des pays plus septentrionaux, la valeur d'une ceinture est toujours fort grande. Tel est le costume ordinaire des Hottentotes qui n'ont pas encore jugé convenable d'adopter les habits à l'européenne ; et cette description, sauf quelques changements par rapport aux différentes tribus, peut s'appliquer à toute la partie de l'Afrique méridionale que j'ai explorée.

Le costume national des hommes est encore plus simple, et il semble impossible qu'on puisse réduire les vêtements avec plus de rigueur à ce qu'exige la décence. Les Hottentots portent donc, autour du milieu du corps, une bande de cuir à laquelle est suspendu par-devant ce qu'ils appellent un *jackal*, parce que c'est ordinairement un bout d'une peau de cet animal. Ce bout de peau, dont la fourrure doit toujours rester



Vue de Litakou.

en dehors, est de forme oblongue et convexe, ne ressemblant pas mal à l'espèce d'écran pudique qu'on pourrait se faire avec les deux mains, et d'où je serais tenté de croire qu'en est venue la première idée. Du derrière de la même bande pend une autre pièce de cuir qui n'a jamais guère qu'une longueur de dix pouces, et par en haut qu'une largeur de deux doigts, mais qui s'élargissant peu à peu finit par être aussi large que la main. La forme particulière de l'extrémité varie suivant chaque individu ; les uns la portent presque arrondie ; les autres, carrée ; ceux-ci, transversalement oblongue ou triangulaire ; ceux-là, taillée en croissant ou en croix. Cette queue, car c'est ainsi que doit se traduire le nom que les Hottentots dans leur langue donnent à cette partie de leur costume, est souvent ornée de gros boutons de cuivre et d'autres enjolivements pareils. Tel est tout le costume ordinaire et permanent des hommes, outre le grand kaross qui leur est commun avec le reste des Africains du sud. Le jackal est porté par les Bosjesmans, et par chaque tribu de la race hottentote ; mais par beaucoup d'individus la queue n'est pas regardée comme indispensable. Tous font usage de souliers ou de sandales ; mais la difficulté de toujours se procurer du cuir propre à la confection de leurs chaussures oblige la plus grande partie de ces indigènes à les réserver pour s'en servir dans l'occasion, et seulement lorsque l'inégalité trop grande de la route en fait une nécessité.

Nous dételâmes sur le bord de la rivière, à un endroit appelé *Zout-pan's-Drift*, c'est-à-dire *Gué du lac Salé*, où le courant est fort large, et par conséquent peu profond. Là aussi se trouvaient plusieurs îlots, couverts de broussailles et de joncs, qui le rendaient d'autant plus facilement guéable.

C'est d'un lac très étendu, et, dit-on, inépuisable, situé à un jour de marche au sud de ce gué, que les Hottentots de Klaarwater et les naturels de ces régions tirent tout le sel qu'ils consomment.

Le 29, comme nos bœufs paraissaient pleins de force après avoir eu tout loisir de paître au milieu des herbes délicieusement fraîches qui croissaient sur les rives du Gariep, nous descendîmes avec nos charriots, et sans accident, malgré l'escarpement du rivage, au bord de la Rivière-Jaune, où nous prîmes position parmi de beaux arbres. Bientôt nous convînmes, tant l'endroit nous plut, de nous y fixer quelque temps, et d'y établir notre quartier général pendant les excursions et les parties de chasse que nous comptions faire dans les environs.

La Rivière-Jaune est beaucoup plus étroite que le Gariep ; mais au lieu où nous étions stationnés, elle paraissait fort profonde, coulant claire et tranquille entre des bords de moyenne hauteur, vêtus de bois épais. Le lendemain 30, dès la pointe du jour, notre

campement offrit de toutes parts un spectacle pittoresque ; d'un côté, c'était une partie de nos compagnons et de nos compagnes de voyage qui, pour se délasser de leurs fatigues, se baignaient à peu de distance ; de l'autre on voyait des troupes de femmes et de jeunes filles qui, assises à l'ombre, s'occupaient à fabriquer de la corde avec de l'écorce d'acacia pour les employer ensuite, lorsque nous aurions regagné Klaarwater, à confectionner des nattes avec les joncs que leurs mères ou leurs sœurs, laissées par nous au gué du lac Salé, y aurait recueillis. Plus loin, parmi les hommes de la caravane, c'était une activité non moins grande, un vacarme non moins amusant. Ici, les chasseurs se préparaient à faire une excursion en remontant la rivière ; les uns nettoyaient leurs fusils et se hâtaient de les charger ; les autres attachaient leur gibecière et leur corne à poudre ; ceux-ci sellaient leurs bœufs ou chevaux, y montaient lestement, ne doutaient pas du succès de leur chasse, et promettaient à leurs femmes et à leurs enfants un abondant festin lors de leur retour ; enfin ceux-là, plus expéditifs, appelaient en sifflant leurs chiens près d'eux, et engageant leurs camarades à les suivre sans délai, mettant leurs montures au trot, s'élançant à travers le taillis et gravissant la berge escarpée, ne tardaient pas à disparaître.

La nouvelle de notre arrivée se répandit bientôt parmi les indigènes ; et quatorze Bosjesmans, d'un kraal situé à plusieurs milles de l'autre côté de la rivière, vinrent nous rendre visite dans la matinée ; ils appartenaient presque tous à une race dont les auteurs semblaient être à la fois des Bosjesmans, des Koras et des Bichuanas qui eussent autrefois mêlé leur sang. Leur langue était tout-à-fait différente de celle des habitants du district des Karreebergen ; et je me suis laissé dire qu'il y avait parmi la race bosjesmanienne une si grande variété de dialectes, que souvent deux kraals voisins l'un de l'autre ne pouvaient se comprendre sans peine. Ces naturels étaient tous hommes et légèrement armés : leurs femmes, moins habiles qu'eux à nager, étaient restées de l'autre côté de l'eau ; leur but était autant de protester de leurs bonnes dispositions à notre égard que de solliciter du tabac et quelques petits cadeaux. Dans le nombre se trouvait leur chef ou patriarche, et par son intermédiaire nous les engageâmes à nous cueillir des joncs à nattes qui, disait-on, poussaient en abondance le long du Maap. Nous leur fîmes bon accueil, et toute leur méfiance disparut bientôt. Nous leur distribuâmes de la nourriture, et dès lors ils se mêlèrent à nos gens, s'assirent près d'eux, préparèrent sur des charbons la viande que nous leur avions distribuée, enfin se sentirent vraiment à leur aise.

Nos chasseurs tuèrent un gros hippopotame, qui reçut deux balles dans la tête. Il est fort rare que ces animaux soient blessés dans aucune autre partie du corps, non pas toutefois que le reste de la peau ait une nature impénétrable, raison qui a été souvent donnée, et qui sans doute, comme beaucoup de contes semblables, ne fut inventée dans l'origine que pour exciter l'étonnement. La vérité est que, comme l'hippopotame ne quitte presque jamais les rivières, si ce n'est la nuit, comme le jour il aventure rarement plus que sa tête au-dessus de l'eau, le chasseur ne peut viser aucune autre place ; car jamais une balle, tirée obliquement, ne peut, à cause de sa grande rapidité même, pénétrer cet élément ; mais elle rebondit à la surface comme elle ferait sur un pavé de dalles.

L'hippopotame, lorsque le soupçon d'un danger qui le menace l'engage à être prudent, ne lève habituellement hors des ondes que ses narines, ses yeux et ses oreilles ; et de ce que ces trois organes sont chez lui placés vers la partie supérieure de la tête sur le même plan horizontal, on peut avec probabilité en conclure que la nature lui a assigné cette position, pour qu'il pût mieux veiller à sa sûreté, se trouvant ainsi à même de respirer, de voir et d'entendre, sans beaucoup s'exposer à l'observation et aux attaques de l'homme. Aussi est-il plus difficile à tirer que la plupart des autres animaux. Son énorme taille ne favorise en rien le tireur ; et à moins qu'il ne vise avec autant de précision que si ce n'était qu'un lièvre, il tire en vain.

Quand le haut de sa tête dépasse seule la surface liquide, on croirait véritablement voir une tête de cheval, ce qui peut justifier assez le nom d'hippopotame ou cheval de rivière que lui ont donné les anciens. Mais cette circonstance prouve, suivant moi, que les anciens n'avaient pas eu beaucoup d'occasions de voir l'animal entier ; car autrement ils auraient reconnu que de tous les quadrupèdes celui-ci, pour la forme et la tournure générale, ressemble moins au cheval qu'aucun autre. Je ne sais pas davantage pourquoi les colons du Cap ont jugé convenable de l'appeler *vache marine ;* car je ne lui ai jamais trouvé, sous quelque rapport que ce soit, la moindre ressemblance avec une vache.

Le surlendemain 3, pendant que mes gens achevaient de faire sécher la viande de l'animal tué la veille, je m'amusai beaucoup de voir deux jeunes enfants guetter du poisson dans la rivière, et se tenir au bord de l'eau aussi immobiles que des hérons. Après avoir patiemment attendu pendant plus d'une demi-heure, un des habitants de l'onde eut l'imprudence de venir à leur portée, et fut aussitôt percé d'une main sûre par la *hassugay*, sorte de javeline dont chacun d'eux était armé. Le poisson qu'ils prirent appartenait à l'espèce que les colons nomment *platte-kop*, c'est-à-dire *tête-plate*. Il avait presque trois pieds de longueur et était entièrement couleur de plomb ; sa large tête présentait en effet un singulier aplatissement ; ses yeux étaient jaune-pâle et d'une extrême petitesse ; plusieurs poils fort longs bordaient sa bouche ; sa peau était douce et, comme celle d'une anguille, sans écailles ; enfin sa chair était blanche, savoureuse et nutritive. Un fait assez remarquable, c'est que ce poisson se trouve seulement dans les rivières qui coulent vers la côte occidentale, c'est-à-dire au nord du cap de Bonne-Espérance ; tandis qu'au contraire on n'a jamais vu d'anguilles que dans celles qui se jettent dans l'Océan, à l'est de ce cap.

Le 6, dès que parut le jour, après une courte délibération sur la route qui devait le plus probablement nous conduire au quartier général, nous repartîmes, et en moins de deux heures nous arrivâmes à notre station sur les bords du Ky-Gariep. Le jour précédent, M. Jansz avait traversé la rivière sur un radeau dirigé par six nageurs hottentots, et avec eux, par suite de l'invitation que nous avions reçue de nos amis les Bosjesmans, s'était rendu à leur kraal, distant d'une douzaine de milles, où ils l'avaient accueilli de la manière la plus bienveillante. Le missionnaire avait trouvé ce petit village, dont le nom était *Karupny*, agréablement situé sur la rive du Maap, et contenant presque un aussi grand nombre d'habitations que Klaarwater, toutes bâties avec régularité, toutes disposées avec beaucoup d'ordre. La population parut à M. Jansz devoir en être considérable, quoiqu'il n'y aperçût qu'une quarantaine d'hommes ; car les autres étaient alors répandus dans les plaines environnantes, cherchant du gibier ou des racines sauvages. Mais les femmes et les enfants étaient bien plus nombreux. Les habitants de tout âge et de tout sexe s'étaient attroupés autour de lui, quelques-uns le priant d'accepter du lait, tous comme d'habitude demandant à grands cris du tabac. Néanmoins, une vieille, avec un rare désintéressement, insista pour qu'il prît une natte qu'elle lui donnait, disait-elle, uniquement comme un témoignage de son estime ; exemple de générosité d'autant plus remarquable, qu'un trait caractéristique de cette nation est de ne jamais rien donner sans exiger en retour une chose équivalente.

Les indigènes de ce kraal lui semblèrent moins sauvages, et beaucoup plus riches que tous ceux qu'il avait jusqu'alors eu occasion de visiter. Ils possédaient

une multitude de moutons, de chèvres et de vaches, dont pourtant ils convenaient avoir volé une partie à ces Cafres déjà mentionnés, qui avaient fondé un établissement sur les bords du Gariep, et que les Hottentots de Klaarwater distinguaient par le nom de *Bloodful-Caffers*, ou *Cafres nus*. Ce dernier peuple vit en général, dit-on, dans une continuelle peur des Bosjesmans, que leur insidieuse tactique de guerre et leur activité infatigable dans les expéditions contre leurs ennemis rendent, malgré leur petite taille, des adversaires supérieurs en force aux grands et athlétiques Cafres.

Le 12, je fixai au lendemain le jour de mon départ, et me décidai à revenir par une nouvelle route, afin d'explorer un autre côté du pays. M. Jansz consentit sans la moindre difficulté à m'accompagner; mais les Hottentots de Klaarwater ne se montrèrent nullement disposés à m'être agréables.

Le 13, les uns partirent donc d'un côté, et les autres d'un autre. Malgré cette dissidence, mon parti compta encore six charriots, dont deux au capitaine qui avait avec lui sa femme et sa famille, un au missionnaire, les deux miens, et le sixième à un Hottentot qui s'était aussi décidé à nous suivre. En tout, tant hommes que femmes et enfants, nous étions une vingtaine. Nous cheminâmes à travers une plaine d'une étendue infinie, produisant beaucoup d'herbe en quelques endroits. Mais cette herbe, quoiqu'elle fût encore sur pied, était alors aussi sèche que du foin; et si on y eût mis le feu, la conflagration se serait répandue avec la plus grande rapidité sur toute la plaine. En outre, d'innombrables fourmilières de vastes dimensions en parsemaient la surface. Elles avaient la forme d'un cône obtus, et étaient assez dures, assez solides pour porter le poids d'un homme; mais les roues d'un charriot, pour peu qu'il soit chargé, les abattent sans peine.

Divers obstacles s'opposant à la continuation de mon voyage dans l'intérieur, je revins au Cap, d'où je repartis bientôt pour Graaf-Reynet, village colonial audelà de Klaarwater. De retour en ce dernier lieu, je fis mes dispositions pour m'avancer dans l'intérieur et pousser mon exploration jusqu'à Litakou.

Après plusieurs jours de marche à la source de la rivière du Kruman, située par 27° 22' 25" de lat. nord et par 24° 13' 50" de long. est, à deux milles environ de la principale ville des Bachapins, qui, alors comme aujourd'hui, portait le nom de *Litakou*, le 1er juillet, nous franchîmes le Kruman et entrâmes dans une vaste plaine qui s'étend jusqu'à cette petite capitale, où bientôt nous fîmes halte, pour nous mettre en rapport avec les indigènes.

Séjour à Litakou.

L'étendue de Litakou dépassait beaucoup l'idée que j'en avais d'abord conçue en la voyant de loin; car nous marchâmes plus d'un mille dans une direction septentrionale, par rapport à l'enclos de Mattivi, avant d'atteindre la résidence de mon visiteur, et quand nous y fûmes arrivés, nous étions encore à quelque distance des dernières maisons. De l'ouest à l'est, le diamètre de la ville, ou plutôt du terrain sur lequel elle est disséminée, est encore plus considérable.

Dès que nous fûmes entrés dans la barrière qui environnait l'habitation de Krameri, la cour de devant ne tarda guère à être encombrée de voisins qui accoururent tant pour me voir que pour être témoins de ce que nous allions faire. Tous paraissaient enchantés que j'eusse bien voulu visiter aussi leur quartier, et le maître du logis était fier de me montrer sa demeure. C'était une des plus grandes maisons de la ville; et plus que dans toutes les autres le soin, la propreté, le bon ordre y régnaient. Dans la cour de derrière étaient encore deux bâtiments, mais de plus petites dimensions, l'un servant de magasin et l'autre de dortoir pour les domestiques. Toutes ces constructions, comme aussi la barrière qui les environnait, étaient circulaires. Le propriétaire lui-même et sa famille habitaient la grande maison. L'appartement intérieur, qui constituait le centre ou corps principal de l'habitation, avait environ neuf pieds de haut et autant de diamètre. Le toit, recouvert avec de longues herbes, dépassait la muraille de quatre pieds; et les solives qui le formaient étaient soutenues à cinq pieds d'élévation du sol par des piliers de bois mal équarris, mais dont l'écorce avait été entièrement arrachée. Ces piliers étaient retenus en bas par un petit mur épais de six pouces et soigneusement bâti avec un mélange de sable ou de terre grasse et de fiente d'animaux, de sorte qu'il y avait du côté de la façade une espèce de portique sous lequel la famille se tenait généralement assise pendant tout le jour et une partie de la soirée. Trois jeunes filles, qui alors s'y trouvaient, étaient occupées à broyer et à préparer de l'ocre rouge pour s'en peindre le corps. Cette substance néanmoins est principalement employée par les hommes. A une des extrémités du portique on avait creusé dans la terre un trou, lequel entouré d'un rebord qui le rendait plus spacieux était destiné à recevoir du feu dans les occasions où la fraîcheur de l'air nécessitait qu'on en allumât. Aucun des trois bâtiments n'avait de fenêtre ni même de trou qui admissent la lumière dans la pièce intérieure; la porte, large à peine de dix-huit pouces et haute de cinq pieds, était la seule ouverture. La barrière, qui ressemblait plutôt à un mur qu'à une haie, ceignait la totalité des bâtiments à une distance de sept pieds, et était fermée par de gros pieux fichés perpendiculairement dans le sol et fortement attachés ensemble. La cour de devant, dans laquelle nous étions assemblés, était séparée de celle de derrière par une barrière transversale et pareille. Le fond de la maison, qui correspondait au portique, était occupé par des espèces de *silos* larges de trois pieds, profonds de quatre ou cinq, et dépassant la surface du sol de six à douze pouces, où le propriétaire renfermait son grain et ses différentes provisions.

Le 23, dans la matinée, je gravis la chaîne de collines rocailleuses qui borde la partie méridionale de Litakou, afin de dessiner à vue d'œil d'oiseau cette ville tout entière. Je fus accompagné dans ma promenade par Mattivi et plusieurs grands personnages. Quand j'eus trouvé un endroit convenable et qu'ils me virent à l'ouvrage, ils s'assirent autour de moi et épièrent tous mes gestes avec une vive curiosité, mais qui, toutefois, au lieu d'indiquer un désir d'apprendre l'art que je pratiquais devant eux, provenait simplement de la nouveauté du spectacle.

Lorsque j'eus terminé mon dessin, et que nous reprîmes le chemin de la ville, nous trouvâmes au bas de la colline l'enclos de Serrakutu. Comme nous passions devant la porte de la haie circulaire, au milieu de laquelle il s'était lui-même assis, il nous aperçut, se leva, et vint me rappeler que je lui avais promis quelques jours auparavant de lui rendre visite.

Le 24, j'allai rendre visite au seul forgeron qui jusqu'alors s'était établi à Litakou. L'homme à qui mes gens n'hésitaient pas à donner ce titre avait appris ce qu'il savait de son état chez les nations du nord-est; et, quoiqu'il ne fût encore qu'un commençant, qu'un ouvrier très imparfait, il était néanmoins accablé d'ouvrage; ses concitoyens lui en donnaient beaucoup plus qu'il n'en pouvait faire, bien qu'il se levât chaque jour avant le soleil et travaillât jusqu'au soir.

Je passai encore à Litakou une dizaine de jours qui, sans être marqués par aucun événement très remarquable, me servirent néanmoins à mieux connaître les mœurs et les usages des habitants.

Détails sur Litakou. Mœurs et usages.

La ville de Litakou est située par 27° 6' 44" de latitude sud, et par 24° 39' 27" de longitude est, méridien de Greenwich. Elle est distante de la ville du Cap d'en-

viron neuf cent soixante-douze milles par la route qui suit la direction du nord-est. La côte de la mer qui en est la plus voisine est, d'après les cartes les plus récentes, celle qui a nom : *Côte de Natal*, et qui s'étend du côté oriental de l'Afrique. Cette distance, si on la parcourait réellement, ne serait sans doute pas moindre de sept cent milles, puisque la baie Algoa, partie de la mer la moins éloignée du côté méridional, se trouve elle-même à sept cent cinquante milles de marche. L'embouchure du Gariep, qui est le point le plus rapproché de Litakou sur la côte occidentale, paraît équidistante avec la baie Algoa.

La capitale des Bachapins n'a point toujours occupé l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Elle a trois ou quatre fois changé de position, de sorte qu'on ne sait trop si le peuple qui l'habite doit être regardé comme une tribu errante, ou comme une nation qui s'est définitivement fixée. Cependant, à voir le soin avec lequel sont construites leurs habitations, on incline à penser que les Bachapins se tiennent encore sur la ligne de démarcation qui sépare le vie agricole ou stationnaire de la vie nomade. La ville actuelle a du sud au nord plus d'un mille et demi de longueur, et deux milles de l'est à l'ouest. Elle a été bâtie sans aucune régularité; aussi ne peut-on y distinguer ni rues ni places. Chaque individu a primitivement établi sa demeure où bon lui a semblé ; mais, aujourd'hui, lorsqu'un Bachapin qui résidait à une autre station vient fixer sa résidence dans la ville, il est obligé de prévenir le chef du lieu qu'il a choisi ; et ce dernier s'y transporte avec son conseil, l'examine, en approuve le choix, ou commande au nouveau venu d'aller s'établir ailleurs dans un quartier qu'il lui désigne. Une permission du même genre est nécessaire avant qu'aucune personne prenne possession d'une source, et fasse usage des prairies qui l'environnent ; mais, aussi longtemps qu'il plaît ensuite à l'occupant d'y demeurer, jamais on ne vient lui chercher querelle ou lui disputer son droit, et, pour jouir à perpétuité d'un tel privilége, il n'a besoin que de solliciter d'abord l'autorisation de la jouissance. Le nombre des habitations de Litakou peut s'élever à huit cents, et celui des habitants à cinq mille.

Les principaux personnages sont toujours enterrés dans des enclos servant de lieu de réunion, ou dans les parcs à bestiaux. Les autres habitants ont en général coutume de donner la sépulture à leurs morts en dehors de la ville ; mais j'avoue que je ne saurais rien dire de leurs cérémonies funèbres, au cas où ils en observent, car je n'ai jamais eu, par un hasard singulier, l'occasion d'assister à un de leurs enterrements. D'autre part, il est certain que les Bachapins sont jaloux de cacher aux yeux de tous les places où ils confient à la terre les restes de leurs parents et de leurs amis, ou que du moins ils ne désirent nullement perpétuer ici-bas le souvenir des personnes qui leur ont été chères, en plaçant sur leur tombe quelque signe extérieur, puisque je n'ai nulle part aperçu rien de semblable. Au contraire, j'ai plus d'une fois entendu dire qu'ils abandonnent souvent les cadavres au milieu des plaines, afin que les hyènes et les vautours puissent les y dévorer.

Comme les pâturages qui environnent immédiatement la ville ne sont pas assez vastes pour nourrir tous les bestiaux qui appartiennent aux habitants, ceux-ci n'en conservent près d'eux que le nombre strictement nécessaire à leurs besoins ; les autres sont envoyés à plus ou moins de distance et confiés aux soins, tantôt de serviteurs et de bergers, tantôt des plus jeunes membres de la famille qui, une ou deux fois par semaine, selon l'éloignement de la ville, apportent le lait à leurs maîtres ou à leurs parents. Ce lait, contenu pendant plusieurs jours dans des sacs de cuir, y change bientôt de nature, et quand il arrive à sa destination il est ordinairement devenu ce qu'on appelle caillé. Souvent aussi le remuement qu'il reçoit dans le cours du voyage produit dans les sacs de petits grumeaux de beurre ; et c'est le seul moyen qu'ils connaissent de fabriquer cette substance. Les seuls bestiaux qui restent aux environs de la ville sont quelques vaches destinées à fournir du lait doux aux personnes qui le préfèrent, quelques bœufs de somme, et quelques chèvres.

Les Bachapins possédaient peu de moutons. Ils possédait des chiens, mais de petite taille, et qui ne paraissent doués d'aucune qualité précieuse. Ces animaux sont en général maigres et décharnés, car leurs maîtres mangent eux-mêmes les intestins qu'ils devraient leur abandonner pour nourriture. Les pauvres bêtes ne mangent jamais au-delà de ce qui est strictement indispensable pour qu'elles ne meurent pas de faim, car on ne leur donne que des os, et encore que la partie des os trop dure pour être rongée par les naturels. L'hydrophobie est tout-à-fait inconnue, non-seulement dans ces régions, mais aussi dans toute la partie la plus méridionale de l'Afrique. Même dans la colonie du Cap, ce mal affreux est si rare que je n'ai pas ouï dire qu'il s'y fût manifesté une seule fois pendant mes cinq années de séjour dans cette division du globe Les Bachapins n'ont à la lettre aucun cheval ; et il en est de même des autres nations Bichuana, ainsi que des Bosjesmans, et je crois, de toute la race hottentote, à l'exception des Hottentots proprement dits. Ils ne connaissent non plus ni le chat ni aucun autre animal domestique, et ne se doutent pas qu'on puisse élever des volailles, dompter des bêtes féroces ou apprivoiser des oiseaux.

Il est inutile de parler ici en détail du climat de Litakou, car il ne diffère de celui de Klaarwater que par une élévation un peu plus grande de la température. Durant les trois mois de juillet, d'août et de septembre, que j'ai passés, soit dans la ville, soit dans la contrée qui l'environne sur un rayon de vingt-cinq milles, le thermomètre de Fahrenheit s'est toujours maintenu entre 69 et 77°. L'air quoique très chaud en été, et souvent très froid en hiver, doit être néanmoins regardé comme extrêmement salubre, puisque je n'ai jamais entendu les habitants se plaindre d'aucune maladie régnante qu'on pût lui attribuer. En effet, la sécheresse de l'atmosphère pendant la plus grande partie de l'année, la nature de la contrée qui est plate, nue et découverte, enfin l'aridité générale du sol, tout concourt à éloigner les maux auxquels sont sujets les pays d'un genre opposé. La vue aux alentours de Litakou se promène en général sur une région où le pinceau ne trouverait à reproduire sur la toile presque rien de ce que les artistes d'Europe entendent par le mot *pittoresque*. Cette région a cependant des beautés qui lui sont propres, mais qui proviennent plutôt des effets de l'optique que de la richesse du paysage et de la conformation romantique des lieux.

Dès que commence la saison pluvieuse, la terre dans le voisinage de la ville est aussitôt convertie en de nombreuses plantations de blés, de fèves et de melons d'eau, qui de même que les constructions de tout genre ne sont l'ouvrage que de mains féminines. Mais, sauf les champs en culture et les habitations, aucune trace de travail humain n'est visible dans aucune partie de la contrée ; aucune route, aucun sentier, sauf ceux que les allées et les venues ont frayés par hasard, ne se rencontrent ni dans la ville ni dans les alentours : l'industrie des habitants ne dépasse jamais la palissade qui environne leur demeure...

Les Bachapins ne forment eux-mêmes qu'une des plus petites tribus de la nombreuse nation qui porte le nom de *Bichuana*... Les autres tribus principales, s'il en faut croire le peuple qui habite Litakou, sont : à l'est de cette ville, les Tammakas ou Batammakas, que les Hottentots de Klaarwater appellent *Roode-Kaffers*, c'est-à-dire *Cafres-Rouges ;* leurs demeures ressemblent beaucoup, dit-on, à celles des Koras, et leur capitale est fort peu considérable : plus à l'est, les Kojas ou Lukojas, qui sont peu connus : au nord-est, les

Barolongs qui forment deux peuplades séparées ; la plus voisine est celle des Marruwannas qui stationnent sur la rivière Molappo ou Maloppo, et la plus éloignée celle des Maïbus : les Nuakketsies dont la ville, plus grande que Litakou, est située sur une montagne, et dont la contrée produit du cuivre qu'ils manufacturent : les Morutzies, dans une direction plus orientale que les précédents : au-delà des Morutzies, coule une vaste rivière qui vient du sud-est, et qui probablement décharge ses eaux dans la baie Delagoa ; elle porte le nom de *Makatta*, et la tribu qui demeure de l'autre côté celui de Bakakattas : les Makwiin ou Bamakwiin forment une nombreuse tribu, la plus septentrionale dont j'aie pu obtenir connaissance, et se livrent à quelques arts qui annoncent plus de civilisation. Les Karrikarris ou Bakarrikarris résident à l'est de ces derniers, mais à une énorme distance, et au nord-ouest de Litakou : enfin les Bamuchars et les Mokarraquas habitent la ville de Patani et la contrée voisine à l'ouest.

Chez les Bachapins, dont il va être ci-après exclusivement question, le titre et l'autorité de chef se transmettent par héritage du père au fils aîné. Les frères et autres parents de celui-ci participent plus ou moins à son autorité, mais ne paraissent jamais chercher à entraver l'exercice de son pouvoir absolu. Ce pouvoir est tempéré, toutefois, et en quelque sorte dirigé par les opinions des principaux personnages de la tribu, que le chef rassemble souvent pour leur demander conseil ; mais les naturels m'ont donné à entendre que lors même qu'il est exercé sans contrôle on y obéit encore sans hésitation. Ainsi, quand un événement imprévu nécessite qu'une armée se mette en campagne, le chef ordonne aux habitants de prendre les armes ; et aussitôt, tous les hommes, ou ceux du moins qu'il a désignés, sont prêts à partir et à exécuter les ordres quelconques qu'il leur donne. Il n'y a pas, m'a-t-on assuré, mémoire d'un seul acte de désobéissance.

D'ailleurs les Bachapins ignorent complétement ce que c'est qu'un régiment, qu'un corps d'hommes s'exerçant au seul métier des armes, qu'une armée permanente. Chaque individu mâle de la nation est accoutumé dès sa jeunesse à se servir de la hassagay, et il ne quitte jamais sa demeure sans prendre à la main une ou plusieurs armes de cette espèce. C'est une habitude que le genre de vie d'un Bichuana rend doublement nécessaire, d'abord pour sa défense personnelle contre les maraudeurs d'une tribu hostile, ensuite pour être à même d'envoyer la mort au gibier que le hasard peut amener sur son passage. Chaque homme est donc d'autant plus soldat, que toute la nation est également prête à la guerre, également instruite des moyens de la faire. Parmi eux la guerre consiste plutôt à surprendre traîtreusement l'ennemi et à lui voler ses bestiaux, qu'à descendre courageusement dans la plaine et à livrer un combat régulier. Mais si de ces misérables exploits il ne résulte pour les batailleurs ni honneur ni gloire, dans le sens que les Européens donnent à ces mots, des ruisseaux de sang humain ne teignent jamais non plus leur champ de bataille ; et, dans leur humilité, ils se vantent autant d'avoir tué dix hommes en une seule rencontre, que des nations civilisées d'en avoir exterminé six mille. D'autre part, cependant, ils regardent comme un honneur insigne de ravir le jour à un ennemi dans de telles expéditions, par quelque moyen qu'ils y parviennent ; et, comme témoignage d'une pareille action, il leur est permis de se faire sur la cuisse une longue cicatrice qu'ils rendent indélébile et bleuâtre, en frottant la blessure lorsqu'elle est fraîche avec des cendres de bois. J'ai souvent vu des Bachapins qui avaient des cicatrices de ce genre, et quelquefois j'en ai compté jusqu'à six sur la cuisse d'un même individu. Mais, en somme, c'est plutôt encore à emmener d'immenses troupeaux qu'ils songent, qu'à massacrer un grand nombre de leurs adversaires. En de certaines occasions aussi, ils ramènent quelques captifs qu'ils gardent ensuite près d'eux comme serviteurs ; et comme ceux-ci la plupart du temps sont aussi bien traités que les Bachapins de la classe inférieure, et que peut-être ils le seraient s'ils étaient restés dans leur pays, ils ne saisissent que rarement, m'a-t-on dit, l'occasion de s'enfuir pour y retourner. Je n'ai jamais vu qu'aucun signe extérieur les distinguât des autres habitants ; et puisque leurs maîtres ne les vendent pas, mais sont toujours prêts à leur rendre la liberté, moyennant une légère rançon, ils ne doivent être regardés, ce me semble, que comme prisonniers de guerre, non comme esclaves.

Le seul commerce auquel se livrent les Bachapins est, par suite des nombreux éléphants qui fréquentent leur pays, celui de l'ivoire.

En ce qui concerne leur législation, certaines coutumes sanctionnées par le temps paraissent avoir chez eux force de lois ; mais ma résidence à Litakou a duré trop peu, et ma connaissance de la langue était trop imparfaite pour que je puisse dire précisément en quoi consistent ces coutumes. J'ai toutefois reconnu que la nation était divisée en deux classes, l'une riche et l'autre pauvre, l'une composée de gens qui font métier de servir, et l'autre d'individus qui, se faisant servir par les premiers, ne leur donnent pour tout salaire qu'une petite quantité de nourriture, et les obligent, pour ne pas mourir de faim, à chasser ou à chercher des racines sauvages. Ce qu'il y a de pire, c'est que les pauvres, et si j'en juge par les apparences, ils sont nombreux, resteront toujours pauvres ; car les riches ne leur fournissent jamais les moyens de s'enrichir à leur tour. Les Bachapins de la classe du peuple qui ne veulent pas avoir de maître, ou qui n'en peuvent trouver un, sont d'une maigreur effrayante ; car jamais leurs compatriotes plus fortunés ne viennent à leur secours, bien différents en cela des Hottentots qui tous se montrent les uns envers les autres charitables et hospitaliers.

Lorsqu'un crime n'est pas de nature capitale, le chef et ses représentants, à moins qu'ils n'en souffrent eux-mêmes, ne sont jamais bien empressés d'en connaître ; ou bien, s'ils jugent convenable d'intervenir, c'est pour ramener autant que possible la bonne intelligence entre l'offenseur et l'offensé. Mattivi, par exemple, m'a souvent répété qu'il lui répugnait toujours de condamner un de ses sujets à une peine sévère. Si cependant le délit semble aux juges avoir trop de gravité, la justice a son cours ordinaire, et alors elle est souvent d'une extrême sévérité. C'est ainsi que trois semaines avant mon arrivée à Litakou, un homme pour avoir tué en secret un des bœufs du chef avait été jugé digne de mort et impitoyablement exécuté. Voici de quelle manière l'exécution avait eu lieu ; car, si barbare qu'elle soit, les naturels n'en faisaient pas mystère : le criminel qui avait pris la fuite avait été rattrapé, ramené en ville ; et là, renfermé dans sa propre maison à laquelle on avait mis le feu, une troupe d'hommes armés, crainte qu'il ne s'échappât, s'était tenue à l'entour jusqu'à ce que le bâtiment et ce pauvre diable fussent ensemble devenus la proie des flammes. Quant au mode du gouvernement, on peut dire qu'il est patriarcal, puisque le chef de la communauté ne se distingue par aucune marque extérieure des simples citoyens, et que ceux-ci peuvent toujours l'approcher comme un égal.

La superstition des Bachapins, car elle ne mérite pas le nom de religion, est de l'espèce la plus absurde, et dénote bien le triste état de leur intelligence ; ils n'ont aucun culte apparent, aucun genre de dévotion, aucune idée fixe d'une divinité suprême et bienfaisante, ni d'un grand et premier créateur de toutes choses. Ceux que j'interrogeai m'assurèrent que le monde s'était créé lui-même, et que les arbres, les plantes, poussaient parce qu'il leur plaisait de pousser. Quoiqu'ils n'adorent pas de Dieu bon, ils en craignent un mauvais qu'ils nomment *Mulūmo*, c'est-à-dire *Diable*, d'après la traduction de mon interprète, et sont prêts à expliquer par l'intervention de sa funeste puissance

tout ce qui leur arrive contrairement à leurs désirs. Le principal objet de leur superstition semble donc être ce méchant esprit, et ils se figurent pouvoir, par les plus ridicules cérémonies, par de puériles précautions, non-seulement préserver leurs personnes et leurs affaires de son influence, mais encore la diriger contre celle de leurs ennemis. C'est ainsi qu'ils portent à leur cou des amulettes de différentes sortes. Puis, la plupart de leurs stupides pratiques ont rapport à leurs champs de blé : ils imaginent qu'elles peuvent leur faire obtenir une abondante moisson, et même sont indispensables pour déterminer la pluie à tomber en quantité suffisante. Pendant que le grain pousse ou qu'il est encore sur la terre bien que coupé, il est expressément défendu, par une loi que personne ne songe à enfreindre, de tuer certains animaux, et le commerce de l'ivoire est également prohibé. La foi aux présages bons et mauvais est aussi, par une conséquence toute naturelle, une de leurs folies ; tandis que la sorcellerie forme l'article principal de leur croyance ; mais, chose assez bizarre, il n'y a chez eux que des sorciers ; les femmes ne leur semblent pas aptes à être sorcières.

Si maintenant nous examinons la moralité des Bachapins nous trouverons que, malgré leur état de dégradation, ils possèdent cependant quelques vertus, et que sous plusieurs rapports ils peuvent servir d'exemples à des peuples civilisés. Par exemple, ils vivent les uns avec les autres en parfaite société. Pendant toute la durée de mon séjour dans leur ville et de mes voyages à travers leur contrée, je n'ai jamais vu deux hommes se quereller ouvertement, jamais entendu l'un adresser des injures à l'autre, ni rencontré personne de cette tribu en état d'ivresse par suite de boisson. Tous possèdent un caractère parfaitement égal, c'est-à-dire un empire admirable sur leurs passions. J'ai rarement observé chez eux d'autre expression de déplaisir qu'un changement de visage, qu'un ton de voix plus bas, qu'un air plus réfléchi ; de sorte que si je m'en rapportais à mes seules observations, je serais tenté de conclure qu'ils ne s'abandonnent en aucune occasion à des accès de violente colère. Ils possèdent en outre un grand fonds de sensibilité, et sont toujours prêts à rendre personnellement service. Dans le premier cas, c'est, j'imagine, l'expression naïve de leurs sentiments ; mais je ne puis assurer que dans le secours ils cèdent en effet à une impulsion de désintéressement.

Leurs femmes me paraissent avoir droit à toute sorte d'éloges pour leur modestie exemplaire et leur conduite irréprochable. Elles sont, dit-on, presque généralement fidèles à leurs maris ; et pour qu'elles leur soient aussi obéissantes, les hommes ont pris la sage précaution d'établir une loi qui permet à l'époux de mettre sa compagne à mort pour certains crimes, et même pour la simple offense d'avoir levé la main sur lui, s'il veut se donner la peine de déclarer qu'elle l'a fait avec une intention de meurtre ; tandis qu'il jouit en même temps pour sa part du privilége de commettre avec impunité des délits semblables. Mais aucun mari, à ma connaissance, n'usa jamais de toute la rigueur de sa prérogative.

Les Bachapins ne connaissent pas de plaisir plus grand que celui de causer; aussi passent-ils en conversation la majeure partie de leur temps. Ils se rencontrent rarement les uns les autres sans s'arrêter à babiller ; et lorsqu'ils voyagent dans leur pays, ils se détournent souvent de leur route, à une distance considérable, pour aller demander des nouvelles à un de leurs compatriotes ou lui en apprendre. Quand ils écoutent quelqu'un raconter ce qu'il a vu ou fait, ils se tiennent immobiles près de lui sans jamais l'interrompre, si ce n'est pour approuver sa narration en laissant par intervalle le mot *oui* tomber de leurs lèvres ou en répétant de temps à autre les deux ou trois derniers mots d'une phrase. C'est une manière naturelle de montrer poliment qu'on prête à la personne qui parle un degré convenable d'attention.

Les hommes de cette tribu sont actifs, et, quand l'occasion l'exige, se soumettent courageusement aux fatigues d'une longue marche. Beaucoup s'en faut qu'ils soient paresseux, quoiqu'ils aient pourtant dévolu aux femmes plusieurs des travaux les plus rudes ; mais ils ont gardé pour eux-mêmes tous ceux qui nécessitent le plus d'activité. Le mérite d'un homme s'estime principalement d'après l'étendue des occupations auxquelles il se livre ; on ne peut faire de lui un plus grand éloge qu'en disant que c'est un homme qui s'occupe. Celui au contraire que l'on voit rarement chasser, préparer des peaux pour vêtements, ou coudre des kobos, passe pour un membre indigne de la société. Dès sa plus tendre enfance, chaque individu sans aucune exception est habitué à tous les travaux dont il convient qu'un naturel du pays sache s'acquitter. Ainsi le soin de mener les troupeaux paître est toujours confié aux jeunes garçons sous la surveillance de quelques bergers plus vieux. L'obéissance filiale est rigoureusement exigée par les pères : et ceux-ci, m'a-t-on dit, plutôt que de laisser leur fils leur manquer, n'hésitent jamais à recourir au bâton.

Les Bachapins évitent avec un soin extrême de recevoir la pluie, car elle détériore le cuir de leurs manteaux, et leur donne un surcroît de peine en les obligeant à les frotter sans cesse pendant qu'il sèche pour qu'il ne durcisse pas. Si ardemment qu'ils désirent et souhaitent l'eau du ciel tandis que leur blé pousse, ils semblent éprouver une répugnance naturelle à être eux-mêmes mouillés. La sensation que leur causent les gouttes de pluie lorsqu'elles tombent sur leurs peaux est, prétendent-ils, horriblement désagréable, et provient sans doute de la continuelle irritation de leur système nerveux sur laquelle influe considérablement l'excessive aridité de l'atmosphère du pays.

Considérés en général, les Bachapins sont une race d'hommes timides ; mais au manque de courage ils suppléent par la ruse. Il serait injuste cependant de leur faire une réputation de traîtres et de perfides. Tout ce qu'on leur peut reprocher, c'est d'employer l'astuce et la mauvaise foi pour parvenir à leurs fins particulières. Quant à la véritable bravoure, on peut sans crainte de calomnie dire qu'elle est totalement inconnue dans la contrée, et que sans doute la tribu entière fuirait avec précipitation devant une poignée de gens intrépides et résolus ; ou si elle osait tenter une attaque contre eux, ce ne pourrait être que de nuit et à la faveur d'une embuscade. Si erroné, si partial que soit leur jugement sur divers sujets, on doit admirer la candeur naïve avec laquelle ils avouent que les blancs leur sont infiniment supérieurs, non-seulement sous le rapport des arts et des usages, mais encore sous celui de la capacité intellectuelle. A vrai dire, leur intelligence pour certaines choses est fort bornée. Par exemple ils ne peuvent compter verbalement au-delà de dix, ou du moins n'essaient jamais de le faire. Tout nombre supérieur à celui-là ils le désignent par un seul et même mot, *intsintsi;* et quand il s'agit d'une quantité extraordinairement grande, par celui de *intsintsi-lisum*, c'est-à-dire une multitude de fois dix. Ont-ils à dénombrer un vaste troupeau ? ils divisent en dizaines les bêtes qui le composent, et ainsi parviennent avec assez d'exactitude au but qu'ils se sont proposé. Mais quand ils veulent simplement s'assurer si un troupeau qu'ils connaissent est au complet, ils n'ont pas besoin de recourir au système de la numération : telle est la merveilluese étendue de leur mémoire que, disent-ils, pour vérifier qu'aucun animal ne manque, ils s'en remettent uniquement à la connaissance qu'ils ont des couleurs, des signes particuliers, de la taille et de la mine de chaque animal.

Les Bachapins sont des hommes bien faits, et généralement hauts de six pieds. Quoiqu'ils aient l'air robuste, ils ont cependant moins de vigueur musculaire que les Européens. Comme ils voyagent toujours à pied et qu'ils augmentent ainsi la force des muscles qui servent à marcher, ils sont capables d'accomplir

de très longues courses avec comparativement peu de fatigue. Par la même raison, ils acquièrent au moyen d'un exercice constant la puissance de lancer la hassagay à une assez grande distance. Les femmes, dont l'extérieur diffère tout-à fait de celui des hommes, ne se distinguent ni par l'élégance de leurs proportions ni par la beauté de leurs formes. Outre leur grande infériorité en taille, la mode grotesque de leurs vêtements, à l'exception du kobo, ajoute encore à leur tournure lourde et épaisse; celles en particulier qui sont plus petites ressemblent totalement à un paquet de peaux. Elles portent d'ailleurs le même costume que les Hottentotes; seulement leurs jambes, du pied à la cheville, sont d'ordinaire recouvertes de grosses bandes de cuir, non par manière d'ornement, car ainsi ornées elles paraissent encore plus disgracieuses, mais pour qu'elles soient garanties des buissons épineux et des inconvénients de pareil genre qui se rencontrent à chaque pas dans les plaines autour de Litakou. Ces femmes m'ont paru posséder un grand fonds de douceur et de bonté naturelles. Dans leur jeunesse elles sont vives et gaies; mais à mesure qu'elles avancent en âge, les laborieux devoirs de leur état et la complète soumission à laquelle il les condamne les rendent plus calmes et plus soucieuses. En somme, il n'existe pas de différence notoire entre leur caractère général et celui qu'on trouve communément chez la partie féminine des autres nations; ici, comme dans les contrées qui ont subi l'influence de la civilisation, elles ont un naturel plus doux que l'autre sexe, un penchant plus marqué aux occupations domestiques, et une tendresse plus affectueuse pour leurs enfants.

Il est rare de voir en public des hommes et des femmes faire compagnie. Le genre de leurs travaux est tout-à-fait différent. Les hommes chassent, combattent ou pillent, préparent des peaux, cousent des vêtements, même ceux des femmes; fabriquent divers outils, tels que haches et couteaux; traient les vaches, mènent paître les bestiaux; enfin exécutent tous les ouvrages pour lesquels le secours des bœufs est nécessaire. Les femmes, de leur côté, bâtissent les maisons, plantent et récoltent le grain, vont chercher l'eau et le bois, et apprêtent les aliments. En aucune circonstance les hommes n'aident les femmes, lors même qu'il s'agit de la besogne la plus rude. Il ne faut cependant pas conclure de ces remarques qu'il n'existe entre eux aucune affection mutuelle; cette conclusion est trop peu naturelle pour être vraie, mais l'attachement des époux l'un envers l'autre m'a semblé ne pas avoir cette délicatesse qui en fait le charme principal. Ainsi ne s'étonnera-t-on pas que la plupart des mariages aient lieu sans que les inclinations de la future soient le moins du monde consultées. Le plus souvent les jeunes filles sont promises dès leur enfance. C'est une espèce de marché que le prétendant fait avec le père et la mère, auxquels il en paie le prix. L'époux achète réellement sa femme, et par cette raison il la considère en général comme une servante qu'il a prise pour bâtir sa maison et préparer sa nourriture. Il y a donc peu de différence entre une pareille épouse et une simple esclave. Quand même une fille parvient à l'âge nubile avant qu'un mari se présente pour elle, ses parents ont encore le droit de la vendre. C'est un prix que l'on regarde comme élevé que dix bœufs pour une femme. Mais le cours ordinaire de cette marchandise, vu la pauvreté du plus grand nombre des Bachapins, se maintient au-dessous de cinq bœufs; et comme il est peu d'individus de la classe inférieure possédant plus que le manteau qui les couvre, une compagne serait trop chère pour eux si elle leur coûtait seulement une chèvre. D'après les renseignements que j'ai recueillis à cet égard, il n'y a dans toute la tribu qu'une douzaine de célibataires; circonstance assez bizarre, mais qui ne doit paraître telle qu'aux gens qui ont été élevés dans un pays civilisé où l'état artificiel de la société rend le mariage une affaire de tête plutôt que de cœur, et où les calculs de la prudence empêchent souvent tout-à-fait qu'on se marie. Du reste, je ne sache pas que les mariages de cette tribu soient accompagnés d'aucune cérémonie spéciale.

Les Bachapines qui sont de race pure ne peuvent passer pour belles; tout ce qu'on peut dire à leur avantage, c'est que dans leur jeunesse elles n'ont pas les traits déplaisants. Celles d'origine Kora peuvent à la rigueur être quelquefois trouvées passablement jolies, et dans un âge plus avancé conservent souvent une meilleure mine que les autres. Le nombre des Bachapins qui prennent leurs femmes chez les Koras est assez considérable. Ce semble être la coutume dominante parmi les gens assez riches pour les payer; tandis qu'en même temps les pères et mères Koras préfèrent des maris étrangers pour leurs filles, parce que les Bachapins les leur paient dix bœufs, ce qui est plus qu'elles n'en peuvent trouver parmi leurs compatriotes. D'autre part, les Koras, comme pour contre-balancer cette irrégularité, font des choix aussi peu patriotiques et viennent souvent chercher leurs compagnes chez les Bachapins.

La coquetterie existe à Litakou aussi bien qu'ailleurs; elle y suit les mêmes règles générales que dans les autres contrées, et d'ordinaire elle y est d'autant plus ou moins grande chez les femmes, que chacune d'elles a été moins bien partagée du côté des avantages physiques. Je me suis souvent amusé des différents effets produits par mon miroir sur une troupe de jeunes dames. Celles qui étaient jolies restaient quelque temps à se considérer le sourire sur les lèvres, tandis que celles qui avaient été moins favorisées de la nature détournaient la tête dès le premier coup d'œil et ne pouvaient empêcher que leur physionomie ne trahît leur désappointement. Mais toutes ressentent cet amour général de la parure, qui non-seulement est naturel à leur sexe, mais dont l'absence totale, plus spécialement chez les jeunes, peut même être regardé comme l'indice d'une infraction à la règle commune. Quelquefois, lorsqu'elles veulent rendre leurs charmes plus attrayants, elles s'étendent sur les joues, le front, ou le nez, des plaques d'ocre rouge mêlées de graisse. En outre elles portent des pendants d'oreilles, des bracelets, des colliers, et toutes les espèces d'ornements qu'elles peuvent fabriquer avec des grains de verre, de porcelaine ou de métal.

L'habillement ordinaire des hommes ne se compose que de trois parties, de quatre au plus. Les trois premières sont : un manteau, un jackal, et des sandales; la quatrième, d'un usage assez rare, est un bonnet de fourrure ou de cuir, lequel serre étroitement la tête. Comme parure, les gens riches se surchargent les bras, le cou, la tête et les jambes de bracelets en ivoire, en métal ou en cordes tressées; de colliers dans tous les genres, d'os et de queues d'animaux, enfin de boutons que d'ailleurs ils n'emploient jamais pour attacher leurs vêtements. Les naturels de la tribu en général, lorsqu'ils ne sont pas armés, tiennent à la main une espèce de canne longue de cinq pieds, et qui a même grosseur qu'une hassagay, mais ils ne s'en servent jamais pour se soutenir ni pour s'aider à marcher. D'ordinaire aussi, on voit suspendus à leur cou un couteau à gaîne, un petit sac dans lequel ils enferment leur tabac, un sifflet d'ivoire ou de bois, et une grande aiguille qu'on pourrait appeler une alène, car j'ai déjà dit qu'aux hommes seuls appartenait le privilége de coudre. La vraie couleur de leur peau qui est noire, quoique beaucoup plus claire que celle des nègres de Guinée, est habituellement recouverte d'une couche si épaisse d'ocre rouge et de sibilo, qu'il est fort rare de voir au naturel le teint d'un Bachapin. Dans les temps chauds ils portent quelquefois une ombrelle faite de plumes d'autruche, fixées autour d'un petit morceau circulaire de cuir fort dur, et à travers lequel passe un long bâton qui forme le manche. Les courtes plumes noires qui garnissent les ailes et le corps du même oiseau s'emploient à un usage bien différent, quoique non moins utile. On en revêt sur une longueur de trois pieds

environ une perche haute de six, laquelle rend souvent aux indigènes un important service lorsqu'ils chassent ou qu'ils attaquent les animaux sauvages les plus grands et les plus féroces. Si un de ces animaux, parce qu'ils se seront trop approchés de lui, s'élance tout d'un coup contre eux, leur seule chance de salut est de planter en terre la perche en question et de prendre la fuite. Comme cet appareil se porte toujours de manière à être fort visible, la bête en la voyant debout devant elle s'imagine que c'est l'homme lui-même et l'accable de toute sa fureur. Par ce stratagème le chasseur a le loisir ou de gagner un lieu sûr ou d'attendre que ses compagnons le rejoignent.

L'aridité de l'atmosphère, jointe à un régime simple et frugal, fait que la liste des maladies auxquelles sont sujets les Bachapins est extrêmement courte. La petite vérole, je crois l'avoir déjà remarqué, a une ou deux fois fait invasion dans le pays; mais je n'ai jamais vu chez eux le moindre symptôme d'éléphantiasis ni d'aucune autre variété de lèpre, bien que d'indubitables preuves de ces terribles maladies puissent être observées parmi toutes les tribus plus méridionales. Ils sont à vrai dire quelquefois visités par l'ophthalmie; mais un seul cas de cécité s'est offert à mes observations, et je n'ai nulle part rencontré de boiteux ni de gens difformes. On trouve dans leur nombre des hommes qui professent l'art de guérir, mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier s'ils possédaient réellement aucune connaissance médicale, car toutes les réponses qu'il m'a été possible d'obtenir aux différentes questions que je leur ai plusieurs fois adressées sur ce sujet n'ont servi qu'à me démontrer que la médecine était chez eux presque au niveau de la religion. Leurs médecins semblent avoir plus de confiance dans des charmes et des amulettes que dans la vertu d'aucune drogue; et les plantes que l'on m'a indiquées comme médicinales sont d'ordinaire, d'après les renseignements que j'ai recueillis, employées de telle sorte que leur efficacité, si elles n'en sont pas tout-à-fait dépourvues, peut à peine être mise en action. Ils ont cependant quelques règles, qui, quoique maintenant suivies comme coutumes, ont sans doute été adoptées jadis par de plus habiles observateurs. Ainsi, leur mode d'arrêter les progrès du poison dans les blessures qui proviennent des flèches des Bosjesmans n'est pas déraisonnable, quoique passablement grossier. Ce mode consiste à scarifier les chairs qui entourent la blessure par de longues et profondes entailles. Or, évidemment, et soit qu'ils le sachent, soit qu'ils l'ignorent, en coupant les veines qui passent à l'endroit de la plaie ils interceptent la circulation du sang à travers cette partie du corps, et empêchent le poison de s'étendre. Il est probable qu'ils coupent aussi les chairs immédiatement environnantes; mais ce n'est qu'une supposition. Dans tous les cas, une telle méthode ne peut être employée avec succès que si la flèche n'a pu pénétrer très avant. D'ailleurs, ni les Bichuanas, ni les Bosjesmans, n'empoisonnent leurs hassagays : aussi les blessures faites par ces armes se guérissent-elles par la simple application d'un onguent composé de graisse et de charbon en poudre.

L'agriculture des Bachapins est on ne peut plus simple, et confiée exclusivement, comme j'en ai déjà fait la remarque, aux soins des femmes. Pour disposer la terre à recevoir la semence, elles la remuent à une profondeur d'environ quatre pouces avec une sorte de bêche. Le grain se sème dans les mois d'août et de septembre, suivant que les pluies tombent ou plus tôt ou plus tard, et se récolte dans le courant d'avril. Il est de l'espèce connue sous les noms de millet indien ou blé de Guinée; tandis que la plante elle-même ressemble à celle qui abonde dans les jardins d'Europe et qu'on nomme maïs. Le millet indien se mange d'ordinaire simplement cuit à l'eau; mais on l'écrase quelquefois, et, après l'avoir fait bouillir dans du lait jusqu'à ce qu'il se soit épaissi, on le laisse revenir complétement. Les Bachapins cultivent encore une quantité considérable de très petits haricots qu'ils appellent *linouas*, et des melons d'eau de différents genres. Mais, si grand plaisir qu'ils trouvent à fumer, ils n'ont jamais songé à planter du tabac. Non plus, ils n'ont aucune sorte de fruits, sauf les baies de quelques buissons.

La connaissance que les Bachapins ont des métaux est fort imparfaite, et ils en ignorent absolument la valeur relative, telle que l'ont établie les nations civilisées. Le mot *tsipi*, employé seul, signifie fer; *tsipi e kubila*, littéralement fer rouge, désigne le cuivre; *tsipi e tseka*, ou fer jaune est le nom aussi bien de l'or que de l'airain; et l'argent s'appelle *tsipi e chu* ou fer blanc. Il semble donc que le mot *tsipi* puisse être pris comme équivalent à celui de *métal*. A ce propos, je ne veux pas terminer sans quelques remarques sur la langue que parlent les Bachapins. Cette langue, qui est commune à toutes les nations bichuanas, s'appelle le sichuana. Si on la compare aux autres langues africaines, on peut dire qu'on en retrouve de faibles traces dans la totalité de l'Afrique méridionale; mais qu'au nord de la ligne équinoxiale, et par là j'entends la côte occidentale, on n'en rencontre pas le moindre vestige dans les vocabulaires d'aucune des langues que je connaisse. Dans celle des Cafres qui avoisinent immédiatement la colonie du Cap, sont beaucoup de mots sichuanas; mais les dialectes de la race hottentote étaient encore à l'époque de mon voyage aussi distincts de ceux des Bichuanas que les deux peuples le sont eux-mêmes l'un de l'autre.

L'accent général du sichuana est excessivement doux à l'oreille; et, peu de syllabes se terminant par une consonne, la remarquable abondance des voyelles et des lettres liquides lui donne une douceur de son que n'atteint aucune langue d'Europe; tandis que le grand nombre des voyelles redoublées la rend à la fois, dans une conversation sérieuse, coulante, expansive et agréable. Une preuve qu'elle offre une juste et harmonieuse combinaison de voyelles et de consonnes, c'est la surprenante rapidité de prononciation qu'elle permet toutes les fois que le sujet animant l'orateur l'excite à s'élever au-dessus du ton habituel et à presser son débit plus que de coutume. Cette extraordinaire volubilité d'énonciation, à laquelle on ne pourrait parvenir avec la langue hottentote, prouverait encore au besoin que ces deux races d'hommes ont des origines complétement différentes...

Bien qu'elle se rapporte plus particulièrement aux Bachapins, la description générale qui précède peut, autant que ma connaissance des peuples voisins me permet d'en juger, s'appliquer aussi sous beaucoup de rapports aux autres nations bichuanas.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE BURCHELL.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.



Ch Mettais del. Imp. Gerdes.

FEMME DE SOUDAN.

(Denham et Claperton.)

J. BRY aîné, Éditeur.



DENHAM ET CLAPPERTON

(1822-1824.)

VOYAGE DANS LE NORD ET LE CENTRE DE L'AFRIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Ce voyage est le premier qui nous ait donné des notions détaillées et certaines sur l'intérieur du Soudan, le Bornou et le lac Tchad, cette mer Caspienne d'Afrique. Il fut entrepris aux frais du gouvernement britannique, en 1822, et terminé, en 1824, par trois intrépides savants, le major Denham, qui dirigeait l'expédition ; le capitaine Clapperton et le docteur Oudney. Le premier vit encore. Le second est mort, en 1829, à Sackatou, capitale de l'empire des Fellatahs, où il fut gardé prisonnier, lors du nouveau voyage qu'il avait tenté avec son fidèle serviteur Richard Lander, lequel put seul revenir en Europe et rapporter en Angleterre les manuscrits de son infortuné maître, pour ensuite retourner lui-même en Afrique, remonter du golfe de Benin, sur l'Atlantique, le Kouara ou Niger jusqu'à Boussa, lieu où avait péri Mungo-Park, en 1805. C'est ainsi que le cours du grand fleuve nous a été entièrement connu, en 1830. Quant au docteur Oudney, il était mort dans le premier voyage à Murmur, au Bornou, près du lac Tchad.

Nous allons reproduire la relation du major Denham, traduite par nous de l'anglais, en 1834, et réduite aujourd'hui, 1852, à sa partie pittoresque ou aux détails géographiques et aux mœurs et coutumes.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION.

Nous étions, dit le major Denham, que je laisserai maintenant parler, nous étions partis de Tripoli, le 5 mars 1822, pour nous diriger vers la fertile vallée de Beniolid et celle de Memoun, toutes deux situées dans les montagnes. De là nous gagnâmes Sockna, ville à mi-chemin entre Tripoli, capitale de la régence de ce nom, et Mourzouk, capitale du Fezzan, que nous atteignîmes après quatorze jours de marche.

Nous entrâmes dans Mourzouk par la porte principale, qui est tellement étroite, qu'un chameau chargé n'y passe qu'avec peine : du reste les murs de la ville sont bien bâtis et hauts d'une vingtaine de pieds. La porte en question s'ouvre sur le marché aux esclaves : c'est une large rue, garnie de maisons à droite et à gauche, longue de trois cents verges, et conduisant à une place au milieu de laquelle s'élève le château, qui est entouré d'une seconde muraille. Intérieurement à cette muraille, c'est-à-dire dans la cour du château, se trouvent quelques maisons, dont une nous fut assi-

gnée pour demeure. Dès que les chameaux furent déchargés, nous allâmes offrir nos respects au sultan : il nous reçut avec une extrême affabilité, qui d'abord nous prévint en sa faveur ; mais la conduite qu'il tint à notre égard nous fit bientôt perdre la bonne opinion que nous avions prise de lui.

Bou-Khaloum, riche marchand de Mourzouk, fut chargé de nous accompagner avec une escorte au Bornou, dans le Soudan. Malgré ses soins, tous les préparatifs ne furent entièrement terminés que le 30 novembre. Nous partîmes donc ce jour-là, Bou-Khaloum et moi ; Oudney et Clapperton, ne pouvant contenir la noble ardeur qui les dévorait, et pensant aussi que le changement d'air améliorerait leur santé, nous avaient devancés de plus d'une semaine, et étaient allés nous attendre à Gatrone. La caravane se composait d'une trentaine de personnes formant notre maison particulière, de plusieurs marchands de Mesurata, Tripoli, Sockna et Mourzouk, et d'environ deux cents Arabes au service du pacha de Tripoli qui devaient nous escorter jusqu'au Bornou ou Bournou.

Les Arabes sont généralement grands, minces et maigres; ils ont néanmoins la figure expressive et quelquefois belle; leurs mouvements vifs et leurs gestes saccadés étonnent toujours les Européens. Irritables et fiers, ces habitants du désert ne ressemblent en rien aux habitants des villes et villages : tapageurs et bruyants, leur conversation ordinaire paraît n'être qu'une continuelle dispute ; ils sont d'ailleurs braves, éloquents et vivement sensibles à la honte. J'ai connu un Arabe de classe inférieure qui avait refusé de manger quatre jours de suite, parce que dans une escarmouche sa carabine n'avait pas fait feu. Pour me servir de ses propres paroles : « J'ai le cœur malade, disait-il, ma carabine a menti, et m'a déshonoré en public. » On a beaucoup parlé de leur manque de propreté; j'ose néanmoins dire, et sans hésitation, qu'ils sont beaucoup plus propres que les gens du peuple dans aucun pays d'Europe. La circoncision à laquelle ils se soumettent, l'usage qu'ils pratiquent toujours de se raser la tête et les autres parties velues du corps, enfin les ablutions fréquentes que leur ordonne la religion, tout concourt à éloigner d'eux la saleté qu'on leur attribue. A la vérité, vu le climat de leur patrie, ils doivent être, aussi bien que toutes les autres personnes, incommodés par la vermine; mais quoique la pauvreté les empêche de changer souvent d'habits afin de l'expulser, ils s'en débarrassent le plus possible par un moyen qu'on devine. Leur costume n'a subi aucun changement depuis des siècles, et les paroles de Fénelon peuvent encore leur être appliquées aujourd'hui : « Leurs vêtements sont aisés à faire, dit l'auteur de *Télémaque*, car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut. »

La passion des Arabes pour le récit conservé par tradition des actions les plus fameuses de leurs premiers ancêtres, est devenue proverbiale. Des conteurs de profession sont toujours attachés à un homme de rang ; ses amis se réunissent en cercle devant sa tente ou sur les plates-formes qui recouvrent les maisons des Arabes Maures, et là écoutent, sans s'absenter une seule nuit, une histoire qui dure souvent soixante et quelquefois cent nuits de suite. Le talent d'historien est chez eux une preuve de génie, un don particulier du ciel qui mérite tous leurs respects. Ces historiens par état ont une promptitude et une clarté d'élocution qui étonne l'oreille d'un Européen ; jamais l'expression ne leur manque, jamais ils n'hésitent ni ne s'arrêtent; la poésie coule toujours à flots dans leurs descriptions, toujours leurs récits sont ornés des figures et des métaphores les mieux appropriées au sujet; leurs chansons improvisées sont aussi pleines de feu, et abondent en belles et heureuses comparaisons. Certaines tribus sont renommées pour cette extrême facilité à parler et à chanter ; les chefs ont soin d'en cultiver la disposition dans leurs enfants; et ce double talent est souvent possédé à un point merveilleux par des hommes qui ne savent ni lire ni écrire.

Les chansons arabes vont au cœur, et excitent avec force les émotions les plus diverses. Ainsi j'ai vu maintes fois un cercle d'auditeurs dont les yeux étaient immobiles d'attention, partir soudain d'un long éclat de rire, et l'instant d'après fondre en larmes, se tordre les mains dans toute l'extase de la douleur et de la sympathie.

Leur attachement pour la vie pastorale est toujours favorable à l'amour. Beaucoup de ces enfants du désert possèdent une intelligence et une sensibilité qui n'appartiennent pas à de simples sauvages, et qu'accompagnent un courage héroïque, un mépris complet de toute manière de gagner leur subsistance, sinon par le sabre et la carabine. Un Arabe ne s'estime lui-même qu'en proportion de son adresse à manier les armes et les chevaux, et du plaisir qu'il éprouve à accorder l'hospitalité.

L'hospitalité, en effet, n'a point cessé d'être en usage parmi eux ; et aujourd'hui le plus grand reproche qu'on puisse adresser à une tribu d'Arabes, c'est « que les hommes qui en dépendent n'aient pas le cœur à donner tout, et que les femmes ne sachent refuser rien. » Mais qu'on ne croie pas que ce penchant à la libéralité s'étende aux seuls chefs ou aux Arabes de haute naissance : j'ai vu de pauvres Bédouins errants se montrer charitables et généreux, par sentiment de devoir, bien au-delà de ce que leurs moyens leur permettaient.

Chez ce peuple, la lâcheté est toujours punie des plus sévères châtiments, ou du moins des plus honteux : ainsi, il arrive souvent à un lâche d'être chargé de chaînes et promené à travers les huttes de toute la tribu, la tête coiffée des entrailles d'un bœuf ou de quelque autre animal. Mais la plus grande punition de toutes, parmi ces hommes qui ne désirent être riches qu'afin de pouvoir augmenter le nombre de leurs épouses, est probablement que le lâche, trouvât-il même une femme qui voulût bien l'accepter pour mari, aucun Arabe ne consentirait à le recevoir dans sa famille avec une pareille tache à sa réputation.

L'*amor patriæ*, qui perce même chez les plus sauvages habitants du roc le plus nu, est totalement étranger aux Arabes vagabonds et aux Maures. Ils errent de pâturage en pâturage, de district en district, sans aucun attachement local ; et leur unique plaisir est une vie vagabonde, irrégulière, mais martiale. J'en ai rencontré plusieurs, entre autres des Maures de Mesurata et de Sockna, qui avaient fait trois pèlerinages à la Mecque, visité maintes fois tous les ports de la mer Rouge, voyagé en Syrie, de Saint-Jean-d'Acre à Antioche, trafiqué à Smyrne et à Constantinople, à Chypre, à Rhodes, et dans la plupart des îles de l'Archipel; enfin pénétré à l'ouest de Niffé, dans le Soudan, et dans toute autre partie de la contrée noire. Ils avaient été deux ou trois fois complétement dévalisés par les nègres, s'estimant heureux de s'échapper la vie sauve malgré les blessures qu'ils avaient reçues. Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas revu leurs familles depuis quinze à vingt ans, et néanmoins ils méditaient encore de nouvelles expéditions avec autant d'ardeur que s'ils eussent été à l'aurore de la vie, tandis qu'ils chancelaient plutôt sur le bord de la tombe.

Les anciens ont toujours vanté les Arabes pour la fidélité de leurs attachements, et ils sont encore scrupuleusement exacts à leur parole, pieusement respectueux envers leurs parents. On les renomme aussi à juste titre pour leur promptitude à saisir et à comprendre, pour la vivacité de leur esprit. Leur langue est assurément une des plus anciennes du monde ; mais elle a plusieurs dialectes. Les Arabes, cependant, ont leurs vices et leurs défauts ; ils sont naturellement portés à la guerre, à l'effusion du sang, à la cruauté, et si rancuneux, qu'ils n'oublient jamais une injure.

Leurs fréquents vols commis sur des marchands et sur des voyageurs ont rendu le nom d'Arabe presque infâme en Europe; entre eux, néanmoins, ils sont plus honnêtes et surtout fidèles aux rites de l'hospitalité. Quand ils reçoivent des compatriotes comme amis dans leur camp, ils leur laissent tout sous la main, mais ceux-ci n'abusent jamais d'une semblable confiance. Entrez seulement dans la tente d'un Arabe, et qu'il vous presse la main, dès lors il défendra votre vie au risque de la sienne : un Arabe dont vous mangez le pain et le sel vous jure une amitié que rien ne saurait rompre.

Les Arabes ont été justement représentés comme une classe d'hommes tout-à-fait distincte. Dans les domaines du pacha, ils n'ont jamais été entièrement soumis; de violentes tentatives faites à plusieurs époques pour les subjuguer leur ont souvent enlevé des parties de leur vaste territoire; des tribus ont été anéanties; mais, comme peuple, ils sont toujours restés indépendants et libres.

Les quelques endroits revêtus d'une maigre verdure, appelés *oasis*, qui de distance en distance reposent les sens las du voyageur ennuyé, et qui cependant présentent un plus triste aspect que les déserts les plus arides des contrées européennes, sont les parties habitées par les Arabes orientaux. Des masses de sable aggloméré obstruent les chemins qui conduisent à ces oasis ou vallées; rien ne flatte la vue, l'œil erre sur l'espace immense, et ne trouve à s'arrêter par hasard que sur une chaîne de montagnes pâles et nues; aucune brise ne rafraîchit l'air, le soleil darde incessamment ses brûlants rayons; enfin les vents, lorsqu'ils se mettent à souffler, agitent avec tant de furie les vagues de cette mer de sable, qu'elles engloutissent quelquefois des caravanes et des armées.

De Mourzouk à Kouka dans le Bornou.

Nous quittâmes Mourzouk dans la soirée du 29 novembre, accompagnés de presque tous les habitants de la ville qui avaient pu se procurer un cheval. Les chameaux étaient partis à la pointe du jour; nous trouvâmes les tentes dressées pour la nuit à Zesow, qui n'est qu'une réunion de quelques huttes. Une bonne route, offrant de fréquentes incrustations de sel, conduit de Zesow à Traghan, où nous arrivâmes le lendemain avant midi. C'est une des villes les mieux bâties des cent neuf villes que le Fezzan se vante de renfermer. Traghan était autrefois aussi riche que Mourzouk, capitale de la partie orientale de la contrée, et résidence d'un sultan dont le château n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les habitants fabriquent des tapis non moins précieux que ceux de Constantinople. Il y a dans les jardins avoisinants quelques sources de bonne eau, les seules qui existent dans tout le Fezzan, dit-on, outre la source d'eau chaude située à Hammam, près Sockna.

Après avoir mis à contribution la généreuse hospitalité du marabout de Traghan, nous quittâmes cette ville pour nous diriger vers Maefen. La route qui mène à ce lieu offre un mélange de sel et de sable; la surface du sol est pleine de crevasses, et présente en de certains endroits l'aspect d'un champ nouvellement labouré ; les mottes sont si dures qu'on a beaucoup de peine à les briser. Maefen n'est qu'un assemblage de huttes au milieu desquelles on distingue une maison ; l'eau y est fortement imprégnée de soude, mais non désagréable au goût ni nuisible à la santé.

Au-delà de Maefen nous entrâmes bientôt dans une plaine déserte ; et après quatorze heures de marche, nous atteignîmes Mestoota, lieu de repos où les chameaux trouvèrent quelques plantes à brouter. Nous repartîmes le lendemain dès le lever du soleil, et nous marchâmes toute la journée à travers le même désert, sans voir, je crois, aucun être vivant qui n'appartînt pas à notre caravane... ni un oiseau, ni même un insecte. Il est difficile de donner la moindre idée du calme et de la magnificence des nuits dans un désert de ce genre. La distance qui sépare les divers endroits de halte n'est pas suffisamment grande pour que la crainte de manquer d'eau puisse inquiéter le voyageur; et le chemin, quoique de sable, est bien connu des guides. A la brûlante chaleur du jour succèdent des brises rafraîchissantes ; le ciel est toujours illuminé par de larges et brillantes étoiles, ou par une lune sans nuages. Veut-on une couche à la fois molle et fraîche? il suffit de creuser la surface du désert à une profondeur de cinq ou six pouces, car les rayons du soleil ne l'ont pas échauffée plus avant. Enfin le bruissement du sable que soulève la brise ressemble au murmure d'un tranquille ruisseau ; et surtout lorsqu'on vient d'échapper aux myriades de mouches qui vous persécutent nuit et jour dans la vallée remplie de dattiers où s'élève Mourzouk, les délices d'une pareille soirée sont indescriptibles. Ajoutez encore un silence imposant, solennel, religieux, et un écho extraordinaire qui provient sans doute de la nature compacte et solide d'un sol de sable, lequel n'absorbe pas le son.

Nous arrivâmes à Gatrone le jour suivant. Les Arabes cherchent des yeux les hauts dattiers qui entourent la ville, comme des marins la terre ; et quand ils les ont aperçus, ils dirigent leur marche en conséquence. Ce fut là que je rejoignis mes compagnons, MM. Clapperton et Oudney, tous deux assez mal portants. Gatrone est assez agréablement située au milieu de collines sablonneuses et d'éminences de terre couvertes de petits arbustes. Autour de la ville sont bâties des huttes qu'habitent les Tibbous.

Nous passâmes dans la journée près de quelques huttes heureusement situées qui forment un village qu'on appelle *El-Bahhi*, d'où les femmes nous suivirent avec des chansons jusqu'à une distance de plusieurs milles, et le soir nous campâmes à Médroosa (1). Le lendemain, laissant à l'ouest un château arabe, nous atteignîmes Kasrowa vers trois heures après midi. Autour de cette ville on remarque des éminences couvertes de plantes, et il y a dans le voisinage un puits de bonne eau. En cet endroit la route forme un embranchement qui, se dirigeant au sud-est, mène dans le Kanen et le Waday. On assure que c'est aussi le plus court chemin du Bornou, mais que l'eau y manque le plus souvent.

Le 9 décembre nous arrivâmes à Tegerhy. Comme cette ville est la première qu'on rencontre sur le territoire des Tibbous, dès que les Arabes de notre escorte l'aperçurent, ils se mirent à tirailler en signe de joie; et pendant toute la nuit ils ne cessèrent de chanter et de danser avec les habitants. Nous fîmes une halte de plusieurs jours, tant pour compléter nos provisions de vivres que pour prendre quelque repos ; car, outre MM. Clapperton et Oudney, dont la santé ne s'améliorait pas, moi-même et tous nos domestiques nous n'étions pas fort bien portants.

On pénètre dans la ville par une entrée basse, étroite et voûtée qui ne ressemble pas mal à une poterne ; une seconde muraille intérieure, percée d'une porte semblable à la première, est munie de barbacanes, au moyen desquelles on pourrait aisément défendre l'entrée basse ci-dessus mentionnée; en outre, la seconde porte est surmontée d'une large ouverture, d'où l'on pourrait jeter sur les assaillants toute sorte de projectiles, entre autres des tisons allumés, dont les Arabes faisaient autrefois grand usage. Il y a des puits en dedans des murs, donnant d'assez bonne eau ; et je ne doute pas qu'avec des vivres et quelques réparations, Tegerhy ne pût tenir longtemps.

Les sultans du Fezzan croient sans doute que le meilleur moyen de tenir ces peuples en repos est de les réduire à la pauvreté. Leur territoire ne produit que des dattes; du moins sont-elles de qualité supérieure. Ils ne cultivent absolument aucun légume, et

(1) Ou Medrousa. A. M.

nous ne pûmes pas même nous procurer un ognon. Presque toutes les villes de l'Afrique ont leur merveille ; Tegerhy a donc la sienne. C'est un puits situé en dehors des murs, dont l'eau, nous dit-on très gravement, s'élève toujours quand une caravane approche de la ville ; aussi lorsqu'ils la voient monter, les habitants préparent-ils toujours ce qu'ils ont à vendre; car cette indication ne les a jamais trompés. En preuve de cette assertion, ils me firent remarquer combien le puits avait été plus haut avant notre arrivée qu'il ne l'était au moment où nous l'examinions. J'aurais pu expliquer cette différence de hauteur par le nombre des chameaux qui s'étaient désaltérés au puits en question ; mais je sentis qu'il était d'une meilleure politique de paraître croire ce que tout le monde croyait. Boo Khaloom lui-même s'écriait : « Allah ! Dieu est grand, puissant et sage ! Oh ! que c'est merveilleux ! »

On ne peut nier que la situation de Tegerhy ne soit agréable. Des plantations de dattiers l'entourent de toutes parts, et l'eau y est excellente ; une chaîne de basses montagnes s'étend à l'est ; et les bécassines, les canards sauvages, les oies abondent dans les étangs salés qui avoisinent la ville. Les naturels sont tout-à-fait noirs de peau, mais n'ont pas la face des nègres. Les hommes sont minces, fort laids, avec les os des joues saillants, le nez épaté, la bouche large, les dents horriblement salies par la quantité de tabac et de carbonate de soude qu'ils mangent ; le tabac même à priser, quand on leur en donne, prend aussitôt le chemin de leur bouche.

Les jeunes filles sont pour la plupart jolies, moins pourtant que celles de Gatrone. Les hommes portent toujours deux poignards, un qui est long de dix-huit pouces, l'autre de six ; le dernier est attaché à un anneau, et se porte au bras ou au poing. « Voici ma carabine, me dit un jour un Tibbou en me montrant son poignard long ; et voici mon pistolet, ajouta-t-il en brandissant le plus petit des deux. » Les femmes font avec des feuilles de palmier des corbeilles et des vases à boire qui sont d'un travail charmant.

Le 13, nous quittâmes Tegerhy, et continuâmes notre route à travers le désert ; il était parsemé d'éminences de terres et de sable recouvertes d'athila, plante que les chameaux mangent avec avidité, et d'autres broussailles. Après avoir marché pendant six milles nous atteignîmes un puits nommé *Omah;* nous y dressâmes nos tentes et séjournâmes trois jours. Le 16, nous traversâmes les bois de palmiers qui entourent Omah ; et, poursuivant notre route au milieu des sables, nous arrivâmes à Ghad vers trois heures de l'après-midi, où nous campâmes après une marche de dix milles. Chemin faisant nous avions rencontré un nombre immense de squelettes humains ou de parties de squelettes.

Le 17, nous parcourûmes une plaine pierreuse sans la moindre apparence de végétation. Nous découvrîmes Alowere-Seghrir, chaîne de montagnes qui s'élève au sud-ouest ; Alowere-El-Kebir, chaîne encore plus haute, est située plus à l'est, mais n'était pas visible. Ce sont, au dire des naturels, les plus grandes montagnes du pays des Tibbous, si on excepte Ercherdat-Erner. Plus au sud, les habitants prennent le nom de *Tibbous-Irchad*, autrement *Tibbous des rochers.* La route conduisant au Kanem traverse les deux chaînes ci-dessus mentionnées.

Le 19, nous marchâmes à l'ouest par une route sinueuse, et après avoir gravi une colline de trois cents pieds, nous la redescendîmes en nous dirigeant vers l'est. Chemin faisant, une belle naga, c'est ainsi que se nomme la femelle du chameau, se laissa tomber à terre, et je crus que c'était de fatigue ; mais les Arabes plus expérimentés que moi l'entourèrent aussitôt, se hâtant de la décharger, et m'apprirent qu'elle allait mettre bas. En effet, la chose eut lieu au bout de cinq minutes ; le petit fut placé sur un autre chameau, et la mère, qu'on rechargea dès qu'elle fut délivrée, le suivit tranquillement.

Le 20, nous traversâmes comme la veille une contrée qui n'offrait rien d'intéressant, et nous atteignîmes vers le soir les Hormut-El-Wahr. C'était la plus haute chaîne que nous rencontrions depuis que nous avions quitté le Fezzan : un des pics n'a pas moins de cinq ou six cents pieds. La couleur noirâtre de ces montagnes n'était pas désagréable aux yeux de gens qui, comme nous, n'avaient constamment vu que du sable les jours précédents. Nous y pénétrâmes par un passage qui a deux milles de largeur et qui se dirige vers le sud. Le chemin était rude et fatigant ; ce ne fut même qu'à dix heures du soir que nous gagnâmes le lieu de repos, dans la vallée d'El-Whar. On y trouve un puits de bonne eau, où nos chameaux qui n'avaient pas bu depuis huit jours purent se désaltérer.

Il y a trois milles de l'endroit où nous fîmes halte à l'extrémité de la vallée, dans laquelle vers l'ouest s'élève une haute chaîne appelée *El-Baab.* Ces montagnes se dirigent à l'est et rejoignent celles qui avoisinent Tibesty. Nous eûmes ensuite à traverser une plaine pierreuse, jusqu'à ce que nous atteignissions El-Garha, autre montagne conique et solitaire, située à l'ouest de notre route, et devant laquelle nous campâmes pour la nuit.

Le lendemain, même uniformité de pays, nul signe de végétation. Quand il pleut dans ce désert, et lors de la saison, il y pleut par torrents, une espèce d'herbe y pousse fort vite à hauteur de plusieurs pieds. Le 24, tandis que nous cheminions, quelques racines de cette herbe desséchée, qu'avaient arrachées les vents de Rodemam, furent avidement recueillies par les Arabes, qui poussaient des cris de joie, pour leurs chameaux affamés. Peu après que le soleil se fut retiré derrière les montagnes de l'ouest, nous descendîmes dans une vallée où une demi-douzaine de palmiers rabougris indiquaient de quel côté l'on pouvait trouver de l'eau. L'aspect même de ces misérables arbustes nous récréa la vue ; mais les puits étaient si pleins de sable, qu'il nous fallut plusieurs heures pour les déblayer avant que les chameaux pussent boire.

Le 25, nous aperçûmes à l'ouest-sud-ouest les montagnes appelées *Tiggerindumma ;* à quatre milles de Mafras, nous rencontrâmes une petite vallée où croissaient des dattiers couverts de fruits, mais encore verts. Le lendemain, après avoir toujours marché au milieu de montagnes assez pittoresques, nous atteignîmes une vaste plaine qui s'étendait à l'est jusqu'aux bornes de l'horizon ; nous dépassâmes ensuite la chaîne qu'on nomme *la Caba*, et nous fîmes halte dans la vallée d'Izhya vers neuf heures du soir. Les Tibbous donnent à cette vallée le nom *d'Yaat ;* elle renferme quatre puits, qui ne sont que des trous creusés dans le sable à une profondeur de deux ou trois pieds.

Le jour suivant, nous dépassâmes les monts Ametradumma, à l'ouest desquels est une vallée de palmiers qu'on appelle *Seggedem* et où se trouve de bonne eau. Elle sert ordinairement de retraite à une tribu de Tibbous pillards qui toujours épient le passage des petites caravanes. Le 31 décembre, nous traversâmes toute la journée une plaine uniforme.

Le 1er janvier 1823, après un trajet de six milles, nous arrivâmes à la vallée d'Ikbar, et nous y demeurâmes tout le jour suivant. Depuis plus d'une semaine c'était l'endroit le plus frais que nous rencontrions ; l'herbe y était abondante, et les dattiers s'y montraient par bouquets nombreux. Aussi, quand nous repartîmes, combien nous tournâmes de fois les yeux avec regret vers la belle verdure que nous quittions ! combien nous examinâmes avec tristesse l'immensité du désert qui se développait devant nous !

Le 3, nous fîmes vingt-quatre milles, et nous campâmes à courte distance d'un mont appelé *Tummeraskumma*, mot qui signifie « *Vous boirez bientôt de l'eau.* » Ce jour-là, quatre chameaux tombèrent de lassitude.

Le 4, dans la matinée nous passâmes entre deux pics des montagnes appelées *Gummaganumma.* Vers midi

nous rencontrâmes une masse énorme de tuf noir et poli, haut d'une centaine de pieds. Vingt verges au-delà, se trouve un puits qui n'est profond que de quelques pouces, et qu'environnent de grosses herbes. Ce lieu est nommé *Irchat* par les Arabes, et *Anay* par les Tibbous. La ville de ce dernier nom, qui est peu distante, consiste en quelques huttes bâties au faîte d'un bloc de tuf semblable à celui dont il a été question plus haut. Il y a aussi quelques habitations autour de la base du rocher, mais toutes les richesses des habitants sont sur le sommet. En effet chaque année, et quelquefois plus souvent, les Tuaricks leur font une funeste visite, emmenant le bétail et tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Dans ces occasions les habitants se réfugient sur la cime du roc; ils y parviennent au moyen d'une échelle grossière qu'ils retirent après eux ; et comme les flancs de leur citadelle sont de toutes parts fort escarpés, ils se défendent avec leurs projectiles et en faisant rouler des pierres sur les assaillants. Tous les gens du pays qui s'approchèrent de nous portaient chacun quatre javelots courts et un long.

Le sultan Tibbou, dont le territoire s'étend d'Anay à Bilma, visitait, lors de notre passage, une ville située au sud-est de la première, et nommée *Kisbee*. Il fit prier Boo-Khaloom de venir l'y rejoindre, promettant de l'accompagner ensuite à Bilma. En conséquence, le 5, nous gagnâmes Kisbee, qui est à cinq milles d'Anay.

Kisbee est un grand lieu de rendez-vous pour toutes les caravanes et tous les marchands, et c'est toujours là que le sultan perçoit le tribut moyennant lequel il accorde la permission de traverser ses États; cette ville est à huit journées d'Ag-Dass; à vingt-quatre de Kashna, et, si l'on suit la route la plus courte, à vingt-sept du Bornou. Le sultan ne brille ni par son air majestueux, ni par sa propreté : il vint à la tente de Boo-Khaloom, accompagné de six ou sept Tibbous, dont quelques-uns étaient véritablement hideux.

Le 6, à cinq milles de Kisbee (1), nous laissâmes sur notre gauche une vallée que les Tibbous appellent *Kilboo* (2); et approchant la chaîne des montagnes vers un point nommé *Ametrigamma*, nous marchâmes vers Ashenumma, qui est à environ quatre milles plus loin, ayant à l'est de hautes montagnes et à l'ouest une charmante vallée qui produit des palmiers et d'autres arbres. Tiggema, où nous fîmes halte, est un des points les plus élevés de la chaîne, et domine les maisons en terre de la ville. Ce pic est situé à l'extrémité méridionale de l'enfoncement que forment ici les montagnes, et atteint une hauteur d'environ quatre cents pieds; ses flancs sont presque perpendiculaires, et un profond précipice l'isole des autres montagnes. A l'approche des Tuaricks, toute la population gravit sur le sommet de cette chaîne, emportant avec elle ses biens les plus précieux, et y fait la meilleure défense possible. L'intérieur de quelques maisons est propre et soigné ; les hommes voyagent généralement comme marchands, ou plutôt sont de simples colporteurs, et ne passent sans doute pas plus de quatre mois dans l'année avec leurs familles. Néanmoins les Tibbous vont rarement au-delà du Bornou vers le sud et de Mourzouk vers le nord. Ils paraissaient contents de leur sort, et heureux autant que peuvent l'être des gens qui sans cesse redoutent d'aussi terribles visiteurs que les Tuaricks, lesquels ne respectent ni l'âge ni le sexe. Une vallée, comparativement fertile, s'étend sur une longueur de plusieurs milles dans une direction parallèle aux montagnes sous lesquelles repose la ville, et produit en abondance des dattes et de l'herbe. A deux milles de distance est un lac d'eau salée que fréquentent des oiseaux aquatiques ; M. Clapperton en tua deux de l'espèce du pluvier.

Le 8, suivant toujours la même chaîne, nous dépassâmes Alighi et Tukumani : ces deux villes sont bâties au sud des montagnes, qui les abritent par de légères projections. Les habitants venaient toujours à notre rencontre ; et quand ils étaient à cinquante pas de nos chevaux, ils se mettaient à genoux, chantaient, et battaient d'une espèce de tambour qui toujours accompagne leurs réjouissances. A l'ouest de ces deux villes est un lac pareil à celui qu'on trouve près d'Ashenumma, mais plus petit.

En quittant Tukumani, nous quittâmes aussi les montagnes, et nous marchâmes presque au sud-ouest ; et pendant que nous étions couchés à l'ombre des acacias, qui dans cette direction sont très abondants, nous eûmes l'agréable surprise de voir un troupeau de bœufs. Vers deux heures après midi nous arrivâmes à Dirkee.

Des femmes en assez grand nombre vinrent danser pendant quelques heures devant nos tentes. Certaines de leurs danses n'étaient pas sans élégance, et ressemblaient à celles des anciens Grecs. Le lendemain le sultan voulut nous avoir à dîner, et pour tout régal il nous offrit du fromage avec une espèce de noix qu'on récolte dans le Soudan. Le fromage avait assez bon goût, mais il était si dur, que nous étions obligés de l'amollir dans l'eau avant de le manger.

La ville de Dirkee diffère de toutes celles que nous vîmes dans le même pays. Elle est située dans une vallée ; elle a un mille de circonférence, et renferme deux lacs carbonisés de soude, l'un à l'est et l'autre à l'ouest.

Dirkee, par sa situation dans la vallée, est plus exposée aux attaques des Tuaricks que les villes plus rapprochées des montagnes; et c'est, dit-on, pour ce motif que la population en est si peu considérable. Il n'y a absolument rien dans les maisons, pas même une natte, et les habitants consistent en quelques femmes et quelques vieillards. Tous les hommes mûrs, nous assura-t-on, étaient en voyage et visitaient, soit Kisbee, soit Ashenumma, soit Bilma, villes où les vieillards et les femmes se rendent aussi lorsque la saison des dattes est passée. Pendant le séjour que nous y fîmes, ces dernières nous apportèrent des dattes dans de jolis paniers de jonc en forme de cœur, et quelques pots de miel et de graisse.

Le 11, après deux jours de halte, nous continuâmes notre route dans la vallée, qui n'était pas dépourvue d'ombrage; nous cheminâmes à environ deux milles des montagnes, qui sont toutes appelées ici *Tiggema*. Après notre marche, tandis que nous attendions que les chameaux nous rejoignissent, les Tibbous luttèrent d'adresse à lancer le javelot, et se montrèrent bien plus adroits que je ne m'y attendais : ils plient le bras, et leur main n'est pas plus haute que leur épaule droite lorsqu'ils laissent échapper l'arme ; en même temps ils lui impriment avec les doigts un fort mouvement de rotation, de sorte qu'il tourne en l'air pour arriver au but.

Le 12, nous arrivâmes à Bilma, capitale des Tibbous et résidence de leur sultan. Ce dernier, au lieu de faire route avec nous, avait toujours pris les devants, afin de nous recevoir, et en cette occasion il vint à notre rencontre à un mille de la ville, accompagné d'une cinquantaine de ses hommes d'armes et d'un nombre double d'individus appartenant au sexe féminin. La plupart des hommes étaient armés d'arcs et de flèches, et tous portaient des javelots.

Arrivés à Bilma, nous fîmes halte à l'ombre d'un grand arbre pendant qu'on dressait nos tentes, et les femmes se mirent à danser d'une manière assez agréable, fort habile même, à ce que m'assura le neveu du sultan. Deux danseuses se placent vis-à-vis l'une de l'autre, et d'abord accompagnées par la musique lente d'un instrument formé d'une calebasse recouverte d'une peau de bouc, elles s'approchent si lentement qu'on ne voit pas bouger leurs pieds, et se contentent de remuer avec une sorte de frénésie, à droite et à gauche, en arrière et en avant, la tête, les mains et le

(1) Ou Kisti.
(2) Ou Kilbou.

corps; tout-à-coup, néanmoins, le musicien jouant avec plus de force et de vitesse, elles se mettent à cabrioler, à bondir, à faire claquer leurs dents, à se frapper dans les mains l'une de l'autre, tout cela avec une vigueur incroyable, jusqu'à ce que l'une ou toutes deux tombent à terre de fatigue; alors deux nouvelles danseuses les remplacent.

Au sud de Bilma sont des marais avec des bassins d'eau stagnante, que nos chevaux voulaient à peine boire. La ville est bâtie dans un fond, et ceinte par des murs de terre qui ne sont pas moins misérables que les maisons qu'ils enferment. A deux milles au nord sont quelques huttes et près de ces huttes plusieurs lacs, desquels on tire un très beau sel cristallisé d'une blancheur éclatante et d'un goût excellent, qu'on transporte jusque dans le Bornou et dans le Soudan. Les Tuaricks, ces voleurs de profession, ne s'approvisionnent jamais de sel que dans les vallées des Tibbous : l'année précédente ils ne leur en avaient pas enlevé moins de vingt mille sacs.

A un mille environ de Bilma on trouve une source de belle eau claire qui s'élève à la surface du sol et arrose une circonférence de deux ou trois cents verges, laquelle est couverte d'herbe fraîche; mais au-delà il faut dire adieu à toute apparence de végétation, et entrer dans un désert qu'on ne peut traverser en moins de trente jours.

Le 16, nous traversâmes des plaines de sable mouvant, où les chameaux enfonçaient presque jusqu'aux genoux. Dans ces solitudes affreuses où des montagnes disparaissent en une seule nuit par la force du vent, où toute trace de passage, même de celui d'une nombreuse caravane, s'efface quelquefois en peu d'heures, les Tibbous reconnaissent leur route à des pointes de roc qui, dans les chaînes éloignées, lèvent de temps en temps la tête au milieu de cet océan sec, et en forment la seule variété. Une de ces pointes nous guida vers une partie du désert où l'on rencontre une multitude de petites montagnes hautes de vingt à soixante pieds, dont les flancs, presque perpendiculaires, étaient extrêmement difficiles à gravir, surtout pour nos bêtes de somme. Les Arabes qui conduisent les chameaux prennent de grandes précautions lorsqu'il s'agit de descendre ces espèces de bancs : ils se pendent de tout leur poids à la queue de l'animal, et par ce moyen l'affermissent sur ses jambes; autrement le chameau tombe en avant, et tout ce qu'il porte passe alors par-dessus sa tête. Nous fîmes halte ce jour-là dans un lieu qu'on appelle *Kafflorum*, mot qui signifie *où la caravane s'arrête*, situé entre plusieurs montagnes. A l'est s'élève le pic Gus-er. A l'extrémité de la chaîne, et à deux milles environ de la route, on trouve la vallée de Zow-Seghir, où poussent de l'herbe et quelques arbres. Le lendemain nous campâmes près de plusieurs puits, en vue du pic Zow ou le Difficile.

Le 20, les guides nous assurèrent que nous trouverions de l'eau à courte distance; mais il nous fallut parcourir un espace de vingt milles avant d'arriver au puits. Chemin faisant nous dépassâmes deux montagnes auxquelles on donne le nom de *Geisgæ*. Le puits est situé dans la vallée du Dibla : l'eau était extrêmement saumâtre et fortement imprégnée de carbonate de soude; mais comme aussi elle était fraîche, elle nous parut délicieuse. Dans la vallée voisine poussaient quelques herbes, que nos bêtes de somme dévorèrent avec une avidité qui eût fait honneur à un meilleur repas.

Le lendemain nous atteignîmes Chegarub à environ dix milles de Dibla, et quatre milles plus loin Kersherma, où nous fîmes halte pour la nuit. Il n'y a dans ce lieu ni eau ni bois. Le 22, après une marche de vingt-quatre milles dans le désert sans même apercevoir une montagne qui en brisât la monotonie, nous campâmes au coucher du soleil dans un lieu qui offrait un peu de verdure, nommé *Kasama-Foma* ou *les cinq arbres;* le 23, nous gagnâmes la vallée d'Aghadem. Là sont plusieurs puits d'excellente eau, du fourrage, et un grand nombre d'arbres portant de petits fruits rouges assez bons au goût; là aussi nous troublâmes la retraite d'une centaine de gazelles qui habitaient cette vallée paisible et fertile.

Le 25, comme nous allions nous remettre en route, nous vîmes arriver deux courriers tibbous, qui venaient du Bornou et se rendaient à Mourzouk. Ils portaient la nouvelle que le sheik El-Kanemy, qui alors gouvernait le Bornou, avait heureusement réussi dans une expédition contre le sultan du Begharmi. Les Tibbous sont les seuls Africains qui osent entreprendre un service si pénible; et il y a si peu de chance que deux courriers arrivent sains et saufs au but, que jamais on n'en envoie qu'un seul. Ceux que nous rencontrâmes étaient montés sur de superbes juments (1), et parcouraient six milles par heure. Leur bagage consiste en un sac de zumeeta, espèce de grain grillé, et en une ou deux outres d'eau, avec une petite bouilloire de cuivre, et une écuelle de bois dans laquelle ils mangent et boivent. Quelquefois ils emportent aussi des tranches de viande séchées au soleil, qu'ils mangent crues; car ils allument rarement du feu pour faire cuire leurs aliments, quoique de tels voyageurs aient souvent péri faute d'en avoir allumé pendant les nuits terriblement froides qui, aux approches du Fezzan, succèdent à la brûlante chaleur du jour. Un sac attaché sous la queue de leur monture est destiné à recevoir la fiente de l'animal, laquelle sert de bois dans les cas où le courrier désire se chauffer. On ne saurait dire combien, sans accompagner une caravane et sans avoir un nombre suffisant de chameaux pour porter les objets de nécessité première, tels que l'eau et le bois, ces longs voyages dans le désert sont dangereux.

Le 27, après n'avoir vu la veille que des sables autour de nous, il nous sembla que peu à peu nous retrouvions la végétation. Toute la journée nous rencontrâmes des touffes de belle herbe; et le pays ne ressemblait pas mal à quelques-unes de nos bruyères d'Angleterre. Vers le soir nous vîmes un grand nombre d'arbres; et dans l'endroit nommé *Geogo-Balwy*, où nous fîmes halte, nos bêtes purent aisément satisfaire leur faim.

Le lendemain la contrée présenta le même aspect, et nous arrivâmes de bonne heure à Beere-Kashifery. Le puits était fort profond, et les Arabes furent obligés d'y descendre pour en retirer beaucoup de sable, avant de pouvoir puiser une seule goutte d'eau.

Le 30, le vent et les tourbillons de sable furent si violents, qu'il nous fallut garder nos tentes tout le jour; en outre, je n'étais pas moi-même fort bien portant. J'avais adopté une chemise large pour tout vêtement depuis notre départ de Mourzouk, parce qu'il était plus facile d'en faire tomber le sable dès qu'il y avait pénétré, que de toute autre espèce d'habit; mais la chaleur du soleil, vu la légèreté de mon costume, occasionna sur la presque totalité de mon corps une inflammation très douloureuse. En pareil cas, le meilleur remède auquel on puisse recourir est une friction d'huile ou de graisse, exécutée sur le cou, les reins et le dos par la main habile d'une négresse. Toutes les négresses, en effet, apprennent, dès leur enfance, l'art de frictionner.

Vers le soir, lorsque le vent se fut apaisé, et que les cieux eurent repris leur teinte bleue si brillante et si pure, le sheik tibbou et une trentaine de ses gens, hommes et femmes, revinrent; mais les provisions qu'ils apportèrent étaient bien maigres pour une caravane de trois cents personnes. Le lait doux qu'ils nous avaient promis n'était que du lait aigre de chameau, plein de saletés et de sable; la graisse aussi était en petite quantité et fort rance; enfin ce que nous achetâmes de meilleur fut un mouton qui n'avait que la peau et les os.

Quelques-unes des jeunes filles qui portaient le lait étaient vraiment jolies, surtout comparées aux hom-

(1) *Maherhies*, dit le texte. A. M.

mes dont la laideur était extrême. Elles différaient de celles de Bilma : leur teint était plus cuivré d'abord, et ensuite elles avaient le front haut, une petite cavité entre les yeux, et de belles dents; enfin elles sont plus petites et plus délicates que celles qui habitent les villes.

Le 31, après avoir regagné la route, nous marchâmes jusqu'à midi, heure à laquelle nous atteignîmes le puits de Kanimani, c'est-à-dire du *Mouton*. Tandis que nos chevaux se désaltéraient, on nous apporta du lait fort doux dans des bouteilles d'osier immensément larges; nous le bûmes et nous le déclarâmes excellent, sans même nous apercevoir qu'il était de chameau. Six mois auparavant, ce lait nous eût soulevé le cœur; il nous sembla alors le meilleur et le plus rafraîchissant des cordiaux, tant le goût de l'homme se conforme aisément à la nécessité. Au-delà de Kanimani l'aspect de la contrée s'améliorait à chaque mille, et nous voyageâmes le reste du jour à travers une vallée enrichie de la plus belle verdure. Le soir nous dressâmes nos tentes dans un endroit nommé *Aoul-Mull*, entourés de fourrage pour nos chevaux et de jeunes arbres dont les chameaux dévoraient avidement les branches.

Le lendemain notre route fut couverte d'une herbe si haute, qu'elle montait aux genoux de nos bêtes de somme. Chemin faisant nous tuâmes un des plus gros serpents que nous eussions vus, et de l'espèce que les Arabes appellent *liffa*. On dit que la morsure en est mortelle, à moins que la partie mordue ne soit aussitôt coupée.

Le 2 février, nous cheminâmes comme la veille dans une vallée étendue, limitée à droite et à gauche par de basses montagnes. Vers midi nous descendîmes une pente douce, et nous entrâmes dans une plaine vaste et fertile, couverte d'arbres et d'épais taillis; le soir nous campâmes au puits de Kofei. Quelques jours auparavant, Boo-Khaloom avait jugé convenable d'envoyer annoncer notre arrivée au sheik El-Kanemy qui résidait à Kouka. En conséquence, un Tibbou et un des hommes de Mina-Tahr étaient partis comme courriers avec un chameau. Nous trouvâmes le premier des deux à Kofei, seul, nu et attaché à un arbre; il nous conta que des Arabes tibbous, d'une tribu appelée *Wandela*, l'avaient rencontré la veille au soir, lui et son camarade, près du puits; que là ils l'avaient mis dans l'état où nous le voyions, et lui avaient volé les lettres, disant qu'ils se moquaient et du sheik et de Boo-Khaloom; que quant à l'autre, ils l'avaient emmené avec le chameau, protestant qu'ils lui couperaient la gorge si on ne le rachetait pas. Boo-Khaloom nous représenta ces Wandelas comme les plus infâmes brigands du monde, ne possédant aucun troupeau, ne vivant que de rapines, et demeurant au milieu du désert dans une direction où les puits manquent sur un espace de quatre journées, de sorte qu'il est impossible qu'un corps considérable les poursuive.

Le 3, nous marchâmes au sud pendant la plus grande partie du jour, et à travers un pays plus libéralement rétribué par la nature : c'était une magnifique forêt, où sans cesse nous troublions des troupeaux de gazelles et des multitudes d'oiseaux. Le soir nous campâmes à Mittimee : on y trouve plus de cinquante puits abrités par des bouquets d'arbres magnifiques, dont les troncs sont couverts de plantes grimpantes qui, après s'être élancées jusqu'aux extrémités des branches, redescendent en festons gracieux vers la terre.

Le 4, avant d'arriver à Lari, nous rencontrâmes deux campements de Tibbous-Traita qui se disaient être les gens du sheik. Leurs huttes n'étaient pas nombreuses, mais fort régulièrement bâties en carré; un espace laissé vide sur les côtés septentrional et méridional du quadrangle était occupé par les bestiaux. Les huttes, où régnait une grande propreté, n'étaient absolument qu'en nattes qui, arrêtant le soleil, laissaient cependant pénétrer le jour et l'air. Ces habitations, lorsque le temps est beau, sont bien préférables aux tentes de peaux des Arabes du nord. Dans celles que nous visitâmes, des vases de bois très propres, munis d'un couvercle d'osier et destinés à contenir le lait, étaient suspendus le long des murs. Au centre de l'enclos, il y avait environ cent cinquante têtes de bétail mangeant à des râteliers, principalement des vaches, des veaux et des moutons.

Vers deux heures de l'après-midi nous atteignîmes Lari à dix milles de Mittimee. Pendant que nous gravissions l'éminence sur laquelle la ville est située, nous eûmes la vue du grand lac Tchad, étincelant des rayons dorés du soleil dans sa splendeur, apparaissant à un mille seulement de l'endroit où nous étions.

La ville de Lari est habitée par les Africains du Kanem, autrement dits Kanembous. Les femmes sont des négresses de bonne mine, rieuses et entièrement nues; mais nous étions alors si habitués à cet usage, qu'il ne nous causait plus la moindre surprise. La plupart d'entre elles portaient une pièce triangulaire ou carrée d'argent ou d'étain, attachée sur le derrière de leur tête, au moyen de leurs cheveux qui, retombant en nattes minces et nombreuses, ne dépassaient cependant pas le cou.

Le 5, au lever du soleil, j'allai faire une promenade sur les bords du lac, armé d'un fusil pour tuer quelques-uns de ces nombreux oiseaux qu'on y rencontre; mais tous ne pouvant soupçonner mes desseins, paraissaient comme me souhaiter la bien-venue. Des troupes d'oies et de canards sauvages, d'un plumage magnifique, mangeaient tranquillement à une demi-portée de pistolet; aussi, comme je ne suis pas un chasseur ardent ou inhumain, car ces deux expressions me semblent être synonymes, mes terribles projets de guerre furent bientôt presque oubliés. Tandis que j'avançais vers eux, ces oiseaux se dérangeaient seulement un peu à droite ou à gauche, et n'avaient aucune idée de l'hostilité de mes intentions. Ce spectacle était si nouveau pour moi que je n'osai abuser de la confiance avec laquelle ils me regardaient. Des pélicans, des grues, hauts de quatre ou cinq pieds, gris, variés en couleurs, et blancs, jouaient à quelques pas de moi. Je remarquai aussi un oiseau qui ressemblait en même temps à une bécassine et à un coq de bruyère, mais qui était plus gros que l'une ou l'autre. Il y avait encore d'immenses becs en cuiller d'une blancheur de neige, des cercelles, des pluviers aux pattes jaunes et une infinité d'autres oiseaux aquatiques que je ne connaissais pas.

L'eau du lac est douce et agréable à boire. Il abonde en poissons que les naturels attrapent d'une manière assez curieuse. Trente ou quarante femmes s'avancent dans le lac avec leurs vêtements retroussés entre leurs jambes, et se tenant toutes par la ceinture, de telle sorte qu'on dirait un long chapelet qui se déroule. Elles forment un cordon à quelque distance du bord; puis, revenant vers la terre et se serrant de plus en plus, elles font une battue si générale du poisson, qu'il est forcé de se laisser prendre à la main, ou que même il saute sur la rive.

Au centre et au nord-est le lac est rempli d'îles habitées par les Biddiomah, peuples qui ne vivent que du pillage qu'ils exercent sur le pays environnant, et qui emportent tout ce qui tombe sous leurs mains. La crainte que les naturels semblent avoir de ces insulaires est presque égale à celle que leur inspirent les Tuaricks; les premiers sont cependant moins rapaces et moins sanguinaires.

Le soir je visitai la ville de Lari : elle est située sur une éminence et peut contenir environ deux mille habitants. Les huttes sont bâties des roseaux qui croissent autour du lac, et avec leur faîte conique, elles ressemblent assez aux meules de grain soigneusement recouvertes de paille qu'on voit dans diverses contrées de l'Europe. Toutes s'élèvent au milieu d'un enclos, à travers lequel serpente un sentier qui mène à la porte par de longs détours : on aperçoit dans la plupart de ces enclos une ou deux chèvres, des volailles et



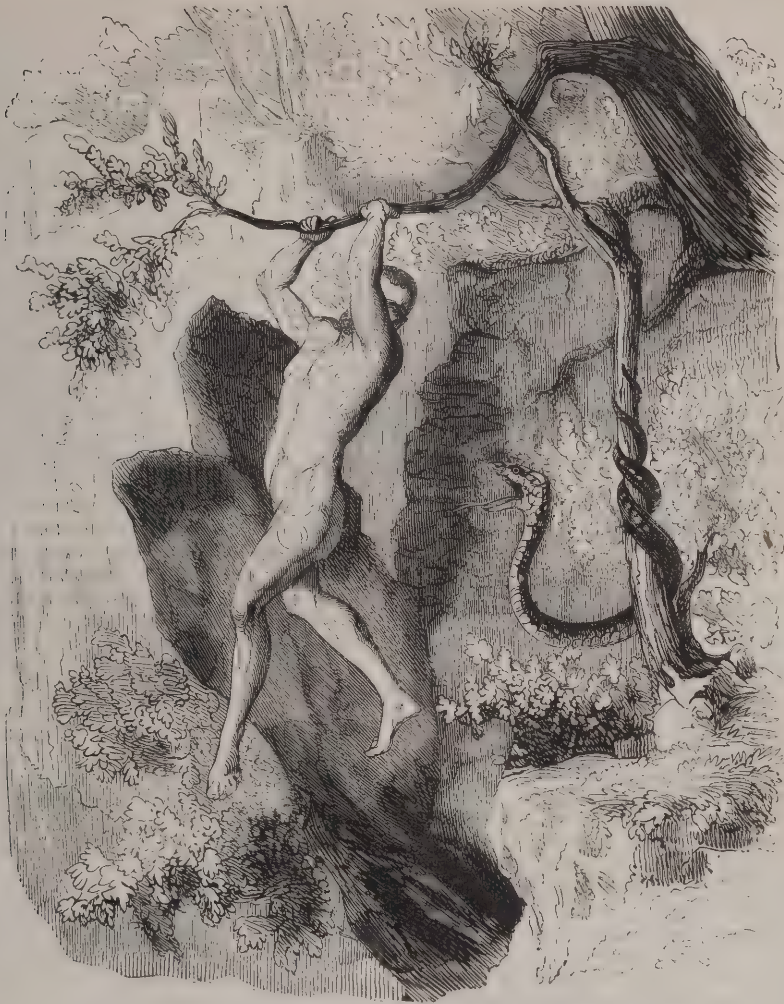
Le vent souleva le sable fin qui couvrait cet immense désert.

quelquefois une vache. Les femmes s'occupent généralement à filer du coton, car cette plante pousse bien, sinon abondamment, aux environs de la ville et du lac. L'intérieur des huttes est propre : elles sont tout-à-fait circulaires, sans autre ouverture qui admette l'air et le jour que celle de la porte, devant laquelle est suspendue une simple natte par manière de sûreté.

En quittant Lari, nous pénétrâmes dans une épaisse forêt d'acacias, et à quelques cents verges seulement de la ville nous rencontrâmes des tas de fiente d'éléphants hauts de trois ou quatre pieds, et des marques nombreuses du passage de cet animal. Une partie du jour nous côtoyâmes le lac Tchad, ne cessant de rencontrer des traces d'éléphants énormes qui nous avaient précédés de quelques heures. Des arbres entiers étaient abattus aux endroits où ils avaient pris leur repas, et à ceux où ils avaient reposé leurs pesants corps les arbrisseaux, les broussailles, le taillis, en étaient encore affaissés. Nous tuâmes le même jour un serpent long de huit pieds, en lui tirant cinq coups de fusil : deux Arabes lui ouvrirent le ventre, et y trouvèrent plusieurs livres de graisse qu'ils recueillirent avec soin : c'était, suivant eux, un remède souverain pour les animaux malades. Un mille plus loin nous aperçûmes une bande de vaches rouges sauvages. Le soir nous campâmes à Nyagami, qui n'est qu'une réunion de quelques huttes dans un lieu charmant, et couvert d'un bois si épais, que nous trouvâmes à peine la place d'y dresser nos tentes.

Le lendemain 7, nous fîmes route vers Woodie : des oiseaux du plus riche plumage étaient perchés sur chaque arbre. Nous rencontrions à chaque pas des bandes de quatre-vingts ou cent pintades, et de nombreux singes s'approchaient de nous si impudemment que nous en séparâmes un de ses compagnons et que nous lui donnâmes la chasse pendant une demi-heure. Vers midi nous atteignîmes un village de huttes appelé *Barrah*, dont les habitants, dès qu'ils nous aperçurent, prirent la fuite dans toutes les directions. Nous les engageâmes par signes à revenir, nous descendîmes même de cheval pour les rassurer, et nous nous couchâmes à terre sous un arbre. Un vieux nègre qui savait quelques mots d'arabe fut le premier qui osa s'approcher de nous : les autres, voyant que nous ne le maltraitions pas, suivirent son exemple ; et bientôt ils nous entourèrent en si grand nombre, que nous en fûmes importunés. Barrah est situé sur une éminence, à trois milles nord-est de Woodie, au milieu d'arbres magnifiques. Dans un vallon voisin sont des puits où l'eau est abondante.

Après avoir parcouru un espace d'environ quatorze milles sans presque nous éloigner des bords du lac, il nous fallut dresser nos tentes aux portes de Woodie : en effet nous ne pouvions passer outre, avant le re-



Mais au moment où la branche pliait sous le poids de mon corps.....

tour du courrier que nous avions de nouveau envoyé à Kouka prendre les ordres du sheik.

Un grand marché se tient chaque semaine aux environs de Woodie; il est assez curieux de voir les négresses des villages voisins s'y rendre montées sur des taureaux, à qui on a passé une lanière de cuir dans le cartilage du nez lorsqu'ils étaient jeunes, et qui par ce moyen se laissent aisément conduire lorsqu'ils sont plus âgés. Une peau est étendue sur le dos de l'animal, et après l'avoir chargé des différentes marchandises qu'elles ont à vendre, elles se placent elles-mêmes dessus: c'est dans cet équipage qu'elles portent au marché du lait, des volailles, du miel, de la graisse et quelques herbes bonnes à manger. De leur côté les hommes amènent des bœufs, des moutons, des chèvres et même des esclaves, mais d'ordinaire en petit nombre et dans un pitoyable état.

Woodie (1) est une capitale que gouverne un sheik qui est eunuque; les habitants paraissent ne manquer d'aucun des objets nécessaires à la vie, mais ce sont les plus indolentes gens que j'aie jamais vus. Les femmes filent un peu de coton, et en fabriquent une étoffe grossière, large d'environ six pouces. Les hommes passent tout le jour à ne rien faire, soit couchés à l'ombre d'un vaste hangar qui occupe le centre de la ville et qui consiste en un toit de chaume soutenu par quatre piliers; c'est aussi sous ce hangar que se rend la justice et que se disent les prières. Les hommes sont d'une taille beaucoup plus qu'ordinaire, et d'une structure vraiment athlétique; mais le trait qui caractérise leur physionomie est la stupidité. La ville est située à un mille ouest du Tchad, et à quatre petites journées du Bornou; le gibier de tout genre approche des murs jusqu'à une portée de pierre; le lac est poissonneux et fréquenté par un grand nombre d'oiseaux aquatiques; mais les habitants ont si peu d'activité, que quelques poissons furent presque le seul produit de leur travail qu'ils purent nous vendre.

Leurs femmes, comme celles des Tibbous, ont pour tout vêtement une pièce carrée d'étoffe bleue ou blanche, rattachée sur l'épaule droite. Leur chevelure est disposée d'une manière assez bizarre et qui doit leur coûter assez de peine. D'ailleurs je remarquai qu'aucune d'elles, même parmi les plus jeunes, n'était bien pourvue de cheveux : c'est qu'en effet on les leur rase dès l'enfance, excepté sur le haut de la tête; ceux qui ont été ainsi épargnés retombent de toutes parts; et lorsque leur longueur est devenue telle qu'ils descendent par-devant jusqu'au menton, et par-derrière jusqu'au bas du cou, ils sont solidement crêpés, puis séparés sur le milieu du front, aplatis au dessus des yeux, enfin frisés également vers les extrémités.

(1) Ou Woudie. A. M.

Le 11, arrivèrent deux officiers du sheik porteurs d'une lettre adressée à Bou-Khaloum, dans laquelle il était invité à poursuivre sa marche vers Kouka avec tout son monde. Ils lui offrirent en outre, de la part de leur maître, quinze bœufs, six moutons et dix-sept charges de grain, ajoutant que de nouvelles provisions l'attendaient à deux journées au-delà. En conséquence nous pliâmes nos tentes le jour même, et nous atteignîmes le soir une ville appelée *Burwha*.

Burwha est entourée de murs et la première ville nègre que nous ayons vue : on peut dans ce pays la considérer comme une place assez forte. Aussi les habitants ont-ils toujours défié les maraudeurs tuaricks, qui n'en ont jamais franchi l'enceinte. Les murailles sont hautes de treize ou quatorze pieds, et à l'entour règne un fossé sans eau. La ville occupe une superficie d'environ trois milles carrés, et peut contenir cinq ou six mille âmes. On y remarque un chemin couvert, d'où les défenseurs, sans courir eux-mêmes le moindre danger, lancent leurs projectiles sur les assiégeants. Il n'y a que deux portes, l'une à l'est, et l'autre à l'ouest. Le lendemain de notre arrivée, avant que la caravane se remît en marche, je visitai l'intérieur de la ville : toutes les huttes principales avaient leur petit enclos, avec une ou deux ruches, quelques chèvres et des volailles; les femmes filaient à leurs portes.

Dans la journée nous fîmes halte près d'un étang, appelé *Chugelarem*, et situé à onze milles environ d'Yeou. Ensuite, cheminant vers le sud, nous traversâmes plusieurs villages nègres, et nous parvînmes à un courant d'eau considérable nommé *l'Yeou*, d'après la ville voisine de ce nom, et large en certains endroits d'une cinquantaine de verges. Comme je m'y attendais, tous les Arabes jurèrent que c'était le Nil, et qu'il se jetait dans le grand lac Tchad. La ville dont il a été question plus haut repose sur la rive méridionale de la rivière qui, au dire de toute la population, vient du Soudan. Elle est quelquefois d'une profondeur double, et considérablement plus profonde. Lors de notre passage nous vîmes sur le sable deux canots, qui dans la saison humide servent à transporter d'une rive à l'autre les bagages et les passagers des caravanes. En ces circonstances, les chameaux nagent, attachés par la tête aux canots.

Le 14, après avoir visité Yeou, qui est une jolie ville de huttes, ceinte de murs, mais de moitié moins grande que Burwha, nous continuâmes notre route, et au bout de quatorze milles nous arrivâmes à un puits. Nous allâmes camper un mille plus loin sur les bords d'un marais appelé *Dowergoo*. Ce marais abonde en oiseaux aquatiques, et dans le voisinage est situé le village de Gurdawa.

Le 16, quoique nous ne fussions séparés de Kouka que par une heure de marche, nous reçûmes peu de visiteurs, et nous passâmes toute la journée dans une impatience facile à concevoir; en effet, nous touchions au moment de faire connaissance avec un peuple que les Européens n'avaient encore jamais vu, et dont ils avaient à peine entendu parler; nous allions pénétrer dans une ville dont l'existence et la véritable position avaient été jusqu'alors une espèce de problème. Puis on ne saurait imaginer combien les gens de notre escorte variaient dans leurs récits sur le sheik avec lequel nous devions entrer en relations; au point que le lendemain, quand nous avançâmes vers Kouka, nous ne savions pas si nous rencontrerions le gouverneur de cette ville à la tête de plusieurs milliers d'hommes en armes, ou s'il nous recevrait assis sous un arbre entouré de quelques esclaves nus. Mais notre incertitude ne tarda guère à cesser; car nous eûmes à peine marché dix minutes, que nous aperçûmes soudain en face de nous une ligne formidable de cavaliers qui s'étendait à droite et à gauche, aussi loin que nous pouvions voir. A notre aspect, ils poussèrent un cri général; puis vinrent à notre rencontre, au son d'une bruyante musique. Tandis que le corps principal marchait lentement et en bon ordre, trois petits corps détachés s'élancèrent au grand galop vers nous, s'approchèrent jusqu'à quelques pas de nos chevaux, nous crièrent dans leur langue nationale que nous étions les bien-venus, et s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient arrivés, pour recommencer plusieurs fois de suite le même manége. Pendant qu'ils exécutaient ces évolutions, les deux extrémités de la grande ligne de cavalerie se rejoignirent peu à peu, et bientôt notre petite troupe se trouva entourée de toutes parts par des guerriers dont les compliments semblaient une sorte d'insulte à sa faiblesse. Bientôt, nous fûmes serrés de si près, qu'il nous fut impossible de faire un pas : nous étouffions.

Bou-Khaloum était furieux, et criait de toute sa force : « Mais à quoi bon ? » A ses cris les cavaliers ne répondaient qu'en criant de leur côté : « Salut! salut! » Enfin, cependant, cette embarrassante situation cessa : le premier général du sheik, Barca-Gana, nègre d'une noble figure, vêtu d'une robe de soie à personnages, et monté sur un beau cheval, fendit la foule et ordonna qu'on nous laissât passer. Malgré cet ordre nous ne pûmes encore avancer qu'au petit pas.

Les nègres du sheik, comme on les appelle, c'est-à-dire *les chefs* et *les favoris noirs*, tous élevés à ce rang par quelque acte de valeur, portaient des cottes de mailles en fer qui les couvraient depuis le cou jusqu'aux genoux, et qui, ouvertes par-derrière, retombaient sur les flancs de leur monture. Ils avaient, la plupart, des casques ou plutôt des calottes de même métal, garnies d'ornements en porcelaine, et assez solides pour parer un coup de lance. La tête de leur cheval était aussi défendue par des plaques de fer, de cuivre et d'argent, qui ne laissaient à découvert que les yeux de l'animal.

Lorsque nous parvînmes enfin à la ville, il n'y eut que nous, Bou-Khaloum et une douzaine de ses gens, à qui on permit d'entrer. Nous traversâmes, entre une double haie de cavaliers et de fantassins, une large rue qui conduisait à la demeure du sheik : devant la porte, la cavalerie était formée sur trois rangs. Là, nouvelle halte au soleil, pendant laquelle les chefs venaient tour-à-tour nous présenter leurs hommages. Bou-Khaloum commençait à perdre toute patience, et jurait par la tête du pacha qu'il allait retourner vers sa tente si on tardait encore à l'introduire, lorsque Barca-Gana parut de nouveau, et d'un signe l'invita à descendre de cheval. Nous suivions déjà son exemple, mais l'avis qu'il serait introduit seul nous fit demeurer en selle. Une autre demi-heure au moins s'écoula sans que nous eussions aucune nouvelle de ce qui se passait dans l'intérieur de l'édifice : après quoi, les trois Anglais seulement furent appelés. Comme nous mettions le pied sur le seuil, les noirs de service nous barrèrent sans cérémonie le passage, et ne nous laissèrent monter que l'un après l'autre un escalier en haut duquel les piques croisées de plusieurs gardes nous arrêtèrent encore. Bou-Khaloum sortit alors d'un appartement voisin, et nous demanda si nous consentions à saluer le sheik comme nous avions salué le pacha. Oui! oui! répondîmes-nous. Cette salutation consistait à incliner la tête et à poser la main droite sur le cœur. Il nous conseilla de la mettre aussi sur notre tête; mais nous répliquâmes que la chose était impossible, que nous n'avions qu'un mode de salut pour toute personne qui n'était pas notre souverain.

Il alla rendre notre réponse, mais revint au bout d'une ou deux minutes; et nous fûmes admis en présence du sheik des Lances. Nous le trouvâmes dans une petite chambre obscure, assis sur un tapis, et simplement vêtu. Deux nègres munis de pistolets se tenaient à ses côtés, et lui-même en avait une paire à portée de sa main. D'autres armes à feu, cadeaux réputés d'une valeur inappréciable dans le pays, et qu'il avait reçues, soit du pacha, soit de Mustapha l'Achmar, sultan du Fezzan, étaient suspendues en divers endroits de l'appartement. L'illustre personnage

en question avait un air prévenant, une physionomie expressive, un bienveillant sourire, et ne paraissait âgé que de quarante-cinq ou quarante-six ans. Nous lui remîmes la lettre du pacha ; et quand il en eut pris lecture, il nous demanda le but de notre voyage. Nous répondîmes que notre seul but était d'examiner en détail la contrée, afin de pouvoir ensuite transmettre nos observations à notre sultan, qui désirait connaître toutes les parties du globe. Il répliqua que nous étions les bien-venus ; qu'il se ferait un plaisir de nous donner autant de renseignements qu'il le pourrait ; que des huttes avaient été bâties pour nous dans la ville, que nous étions libres de nous y rendre, et que quand nous serions remis des fatigues de notre longue route, il s'estimerait heureux de nous revoir.

Alors il nous fit conduire vers l'endroit de la ville où des logements nous avaient été préparés. Dans un enclos quadrangulaire, divisé en plusieurs compartiments par des nattes de paille, s'élevait un grand nombre de petits bâtiments ronds en terre : un de ces compartiments nous fut assigné ; les autres furent mis à la disposition des marchands étrangers qui accompagnaient la caravane.

Kouka. Birnie. Angournou, et autres villes.

Nos huttes furent bientôt si encombrées de visiteurs, que nous n'eûmes pas un moment de tranquillité. Le lendemain vers midi, le sheik nous fit prévenir qu'il était disposé à recevoir nos présents. Nous allâmes donc au palais en grande cérémonie. Nos nègres nous précédaient, portant les divers objets que nous devions offrir au nom du gouvernement britannique, savoir : un fusil à double coup, avec une poudrière, et tout l'équipement complet, une paire d'excellents pistolets renfermés dans une boîte, et deux pièces de drap superfin, rouge et bleu; nous y ajoutâmes un service de porcelaine et deux paquets d'épices.

L'étiquette ridicule avec laquelle nous fûmes introduits pour la seconde fois en présence du sheik contrastait singulièrement avec l'air simple et sans prétention de ce personnage lui-même. Il nous fallut traverser une multitude de passages, tous bordés des gens de sa suite, dont le premier rang était assis à terre; et quand nous avancions trop vite, nous étions soudain arrêtés par ces drôles, qui ne se gênaient pas pour nous empoigner les jambes : au point que nous serions tombés plusieurs fois, sans la foule qui, épaisse et pressée, nous retenait de toutes parts. Avant que nous pénétrassions dans la cour au milieu de laquelle nous fûmes reçus, nos babouches nous furent lestement ôtées par ces gentilshommes de la chambre, qui n'eurent pas besoin de se bouger de place; après quoi nous allâmes nous asseoir sur du sable, à droite et à gauche d'une petite éminence recouverte d'un tapis sur lequel le sheik était couché. Lorsque nous eûmes déposé nos cadeaux à ses pieds, et qu'il eut écouté attentivement les explications que nous lui donnâmes sur la manière dont il devait s'en servir, il nous demanda encore quel motif nous attirait dans le pays. Nous lui fîmes même réponse que la veille, ajoutant que nous y étions encore attirés par le bruit de sa renommée qui était parvenue aux oreilles du roi d'Angleterre. Ce compliment lui causa un plaisir extrême ; et il nous congédia de la meilleure grâce du monde.

Il y avait en face d'une des principales portes de la ville un marché où se réunissaient plus de quinze mille personnes, dont quelques-unes demeuraient à deux ou trois jours de marche. Il s'y vendait principalement des esclaves, des moutons et des bœufs, ces derniers en grand nombre; le blé, le riz, et l'espèce de millet appelée *gussub*, n'y manquaient pas, non plus que l'indigo, dont les naturels font une grande consommation pour teindre leurs vêtements. Les légumes étaient rares : des ognons et de mauvaises tomates étaient les seuls qu'on pût trouver; quant à des fruits, on n'en apercevait pas dans le marché ; nous n'en aurions même aperçu aucun dans tout le Bornou si le sheik ne nous avait envoyé quelques limons de son jardin. Les cuirs au contraire abondaient toujours, ainsi que les peaux de serpent et de crocodile, qui servent à fabriquer des fourreaux de poignard. Enfin, on voyait de toute part, exposés en vente, du beurre, du lait aigre, du miel, et des vases de bois confectionnés dans le Soudan. Les femmes qui vendaient la plupart de ces marchandises différaient de costume ; celles du Kanem et du Bornou étaient les plus nombreuses, et les premières se faisaient remarquer par un air avenant tout-à-fait étranger aux autres. Quant à la différence de toilette, elle ne consistait guère que dans les ornements de tête ; car le vêtement léger, la pièce d'étoffe bleue ou blanche dont les dames couvrent le reste de leur corps dans ces provinces, se porte également, ou liée sous les bras, ou rattachée sur l'épaule, et la coquetterie ne peut choisir qu'entre ces deux modes d'habillement. La chevelure des femmes kanembous est divisée en une infinité de petites nattes qui retombent tout autour de la tête, jusqu'au bas du cou, tandis que du milieu du front partent en sens contraire deux bandes de peau ou deux chapelets de grains de cuivre ou d'argent qui descendent de chaque côté de la figure, et font un assez joli effet. Les femmes esclaves du Musgow, vaste royaume au sud-est de Mandara, ont un aspect vraiment désagréable, mais sont renommées pour leur fidélité et pour leur ardeur au travail. Comme les Bornowiennes, elles séparent leurs cheveux en trois tresses qui commencent au front et finissent au derrière de la tête, une plus grosse au milieu, et deux plus minces à droite et à gauche. Outre les clous d'argent qu'elles ont dans le nez, elles en portent sous la lèvre inférieure un autre aussi large qu'un schelling, qui pénètre jusque dans la bouche ; et pour faire place à un ornement semblable, il faut quelquefois déplacer une ou deux dents.

Les principales esclaves sont généralement chargées du soin de vendre les denrées dont leur maître n'a pas besoin pour sa consommation ; et si elles viennent de loin elles les apportent sur des taureaux harnachés à la façon du pays. Souvent le propriétaire se rend lui-même au marché, sa lance au poing ; mais il se contente de rôder autour de ses marchandises, sans jamais se mêler de rien. Les achats se font d'ordinaire par voie d'échanges, ou bien on paie ce qu'on achète avec des grains de verre, avec de petits morceaux de corail ou d'ambre.

Le 2 mars Bou-Khaloum se rendit à Birnie, afin de présenter ses hommages au sultan qui réside dans cette ville, et nous l'accompagnâmes. Angornou, autre ville grande et populeuse où résidait le sheik avant d'avoir fondé Kouka, est situé à environ seize milles de cette dernière, et à deux seulement de Birnie.

Dès que nous arrivâmes à la ville en question, laquelle est ceinte de murs, bâtie dans le même style que Kouka, et peuplée de dix mille habitants, nous fûmes aussitôt conduits à la porte d'une hutte en terre, palais du sultan, où quelques personnes de la cour étaient réunies pour nous recevoir : dans le nombre il y avait une espèce de chambellan, qui était habillé de huit ou dix chemises de différentes couleurs, toutes mises les unes par-dessus les autres. Il portait à la main un immense bâton qui ne ressemblait pas mal à une canne de tambour-major, et sur la tête un turban qui surpassait en volume toutes les coiffures de ce genre que nous avions jamais vues, mais qui ne pouvait cependant être comparé à ceux que nous devions voir à l'audience du lendemain.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous fûmes mandés en présence du sultan du Bornou; il nous reçut au milieu d'une place qui s'étendait devant la résidence royale. On nous fit rester à une distance considérable, tandis que ses sujets approchèrent à environ cent verges. Ces derniers, après avoir

d'abord passé à cheval devant l'illustre personnage, mirent pied à terre, se prosternèrent à sa face, et s'assirent vis-à-vis de lui, mais en lui tournant tous le dos, ce qui est l'usage du pays. Le sultan lui-même était assis dans une espèce de cage en bois ou en roseaux près la porte de son jardin, sur un siége qui de loin paraissait couvert de satin ou de soie, et regardait à travers les barreaux l'assemblée, qui formait devant lui une espèce de demi-cercle s'étendant presque de la place qu'il occupait à celle où nous attendions ses ordres. On ne saurait imaginer rien de plus absurde ni de plus grotesque que l'extérieur de la plupart des gens qui composaient cette cour : c'était un ridicule étalage de pompe et de grandeur, sans ce qui peut les excuser quelquefois, à savoir · la commodité ou la puissance, car le sultan ne règne et ne gouverne que par tolérance du sheik, qui, pour se rendre populaire à tous les partis, le laisse s'abandonner en pleine liberté aux folies des anciens souverains nègres. De grosses têtes et de larges bedaines sont indispensables aux individus qui veulent en ce pays faire le métier de courtisans; et ceux que la nature n'a pas favorisés de ce dernier avantage, ou qui ne peuvent parvenir à un beau degré d'embonpoint en se gorgeant de nourriture, obvient à cet inconvénient au moyen d'un ventre postiche : leurs huit, dix et même douze chemises servent encore à augmenter cette corpulence fausse ou véritable. Leur tête est toujours entourée d'immenses pièces d'étoffe blanche ou de diverses couleurs, de manière à en déguiser la forme autant que possible ; et ceux qui se piquent de plus d'élégance arrangent de telle façon leur turban, que la tête qu'il est destiné à couvrir semble incliner à droite ou à gauche, quoiqu'il n'en soit rien. Enfin leurs vêtements sont chargés d'une multitude d'amulettes enfermées dans de petits sachets de cuir rouge; et leurs chevaux en portent de semblables au cou, sur le devant de la tête et autour de la selle.

Lorsque ces personnages secondaires, au nombre de deux cent soixante ou trois cents, eurent pris place vis-à-vis du personnage principal, on nous permit d'avancer et de nous asseoir nous-mêmes à une portée de pistolet du lieu où il était assis; puis le plus affreux noir qu'on puisse imaginer, son principal eunuque, la seule personne qui pût approcher de son siége, vint demander les présents. Bou-Khaloum produisit les siens, enveloppés d'un vaste châle, et le noir, sans l'ouvrir, les porta aux pieds du sultan. De notre place, et à travers le treillage de son pavillon, nous ne vîmes qu'imparfaitement ce dernier ; mais nous pûmes du moins remarquer que son turban était plus large que celui d'aucun de ses sujets, et qu'il avait, depuis le nez, le bas de la figure entièrement caché. Un peu à notre gauche, et presque en face de lui, se tenait un déclamateur qui d'inspiration célébrait les louanges de son maître et récitait sa généalogie. A quelques pas plus loin, une autre personne, armée d'une trompette de bois, en tirait de temps à autre des sons rauques et discordants : bref on ne saurait concevoir un plus ridicule spectacle que celui de tous ces gens ramassés sur eux-mêmes, vacillants sous le poids de leur ventre et gênés par l'ampleur de leur turban, tandis que leurs maigres jambes, qui se montraient quelquefois, n'étaient nullement proportionnées au reste de leur corps.

Aussitôt après cette cérémonie nous partîmes pour Angornou, ville la plus grande et la plus populeuse de toute cette province, située à quelques milles seulement de Tchad. Elle renferme au moins trente mille habitants, occupe un espace de terrain considérable, mais n'est pas entourée de murs. Les huttes y sont aussi plus vastes et plus commodes que celles de Kouka ; quelques-unes ont les quatre murailles en terre et deux chambres. Tous nos amis les marchands qui avaient accompagné la caravane de Tripoli à Mourzouk, après avoir présenté leurs hommages au sheik de Kouka, s'étaient rendus à Angornou, car c'est là que se traitent toutes les affaires importantes de commerce. Il s'y tient le mercredi un marché général qui, dans les temps de paix, comme disent les habitants, réunit de quatre-vingts à cent mille personnes ; en outre, chaque jour de la semaine, un marché ordinaire a lieu le soir dans une place au centre de la ville. Quand nous le visitâmes, il abondait en poisson, viande, volaille, tomates et ognons ; mais ces deux sortes de légumes étaient les seules qu'on y trouvât.

Le 11, le sheik m'envoya chercher. Le bruit était venu à ses oreilles que je possédais une certaine boîte à musique, laquelle jouait un air, et se taisait aussitôt que je levais le doigt. Il désirait donc la voir et l'entendre; son envoyé déclarait qu'il en mourait d'envie, et que je n'avais pas de temps à perdre. Les sauvages exclamations de surprise, et les cris de joie que la boîte en question arrachait à la plupart de mes visiteurs, contrastèrent singulièrement avec l'effet qu'elle produisit sur la personne de l'intelligent sheik. Il fut d'abord très étonné, et m'adressa de nombreuses questions, entre chacune desquelles il s'écriait : « Merveilleux! » Mais peu à peu la douceur d'un air suisse bien connu, le Ranz-des-Vaches, que jouait l'instrument, étouffa en lui toute autre sensation. Il se couvrait la figure de ses mains et écoutait en silence, puis, comme un des assistants avait rompu le charme par une bruyante exclamation, il lui asséna un coup qui fit trembler tous les autres. Il me demanda ensuite si un instrument deux fois aussi grand ne vaudrait pas mieux. « Oui, répondis-je, mais il coûterait deux fois aussi cher. » « Par Dieu! répliqua-t-il, s'il ne coûtait qu'un millier de dollars, ce serait bon marché. » Qui niera maintenant que la nature a donné à tous les hommes le goût du luxe?...

Pendant cette courte entrevue nous devînmes meilleurs amis, le sheik et moi, que nous ne l'avions jamais été : à son extrême étonnement, il s'aperçut que je parlais arabe d'une manière intelligible, et m'engagea à solliciter de lui telle faveur qu'il me plairait. Profitant de la permission, j'énonçai le désir de visiter le Tchad le lendemain ; et aussitôt il commanda à son premier ministre de chercher des gens qui, connaissant bien les routes, pussent m'accompagner. En conséquence, le jour suivant, deux guides, Fajah et Maramy, se trouvèrent au lever du soleil à la porte de ma tente, et nous partîmes. A dix milles de Kouka, nous rencontrâmes une ville nommée *Bree*, dont le gouverneur, dès qu'il eut connaissance des ordres du sheik, vint lui-même m'annoncer qu'il allait être dans un instant prêt à me suivre. Il me proposa aussi, dans le cas où la chose me ferait plaisir, de revenir le soir à la ville où je trouverais un bon souper, ainsi qu'une hutte pour passer la nuit. Je répliquai que j'aimais mieux dormir dans mon manteau sur les bords du lac ; et sans perdre de temps nous poursuivîmes notre route. Après avoir marché à l'est pendant cinq milles, nous arrivâmes au Tchad. Je n'avais encore vu aucune partie du lac si peu boisée que l'était celle-là, et l'aspect que présentaient les bords indiquait de fréquentes inondations; en effet, des arbres et des buissons avaient leurs racines dans l'eau, à quelque distance de la terre, mais au-delà c'était une nappe qui s'étendait à l'est et au sud-est jusqu'aux bornes de l'horizon, sans que rien gênât l'œil. Les rives étaient marécageuses, mais couvertes d'une herbe abondante où paissaient des milliers de bestiaux appartenant au sheik de Kouka. Le soleil dardait alors ses rayons dans toute leur force, et couché à l'ombre je m'apprêtais à faire un frugal repas de pain et de miel, lorsque deux ou trois gamins noirs qui nous accompagnaient depuis Bree, et qui devant moi s'étaient jetés dans le lac, m'apportèrent cinq ou six beaux poissons qu'ils avaient attrapés en cinq ou six minutes. Mes compagnons allumèrent aussitôt du feu, et les firent cuire à la manière du pays, qui est fort simple. Ils enfoncèrent dans la bouche de chaque animal un bâton, qui à travers le ventre pénétra jusqu'à la queue; puis, fichant les bâtons en terre devant la flamme, de

manière que la tête des poissons fût en bas, ils les retournèrent par la queue pendant quelque temps, et leur donnèrent ainsi un degré de cuisson qui les rendit fort appétissants.

Le lendemain et le surlendemain nous côtoyâmes les bords du lac, rencontrant à chaque pas des éléphants, des buffles, des gazelles, et traversant des lieux si beaux de fraîcheur et de végétation, que j'aurais voulu pouvoir y dresser ma tente pour plusieurs semaines. Après avoir suivi pendant huit milles les rives du Tchad, nous le quittâmes au coucher du soleil pour nous diriger vers Koua, petite ville au nord. Cette dernière, ainsi que Bree, est de fondation récente et peuplée par des Kanembous. Lorsque je me montrai dans les rues, la curiosité et la frayeur que causa la couleur de ma figure et de mes mains furent vraiment risibles.

Nous revînmes le 15 mars à Kouka. En y arrivant, j'appris que le sheik se préparait à envoyer un corps de troupes dans le pays situé vers les limites du Mandara, et que mon ami Bou-Khaloum devait avec ses Arabes faire partie de l'expédition. A cette nouvelle ma joie fut extrême, car j'espérais bien pouvoir le suivre; mais lorsque j'en sollicitai la permission, elle me fut refusée. Je résolus de m'adresser au premier ministre du sheik, et quand je l'eus fait je m'en applaudis; car cet homme, moyennant cinquante dollars que je lui comptai, décida son maître à me permettre d'aller rejoindre Bou-Khaloum qui était déjà à quarante ou cinquante milles.

Expédition dans le Mandara.

Nous passâmes à Angornou la journée du 16. Le 17 nous continuâmes notre route vers le sud, au milieu d'un grand nombre de jardins; mais les seuls légumes qu'ils parurent produire étaient des ognons. Nous cheminâmes pendant plusieurs milles à travers une plaine couverte d'éteules, de blé et de gussub; et vers midi nous arrivâmes à Yeddie, ville considérable située à vingt-un milles de la précédente, ceinte de murs, et gouvernée par un kaïd. Les habitants étaient si hospitaliers que, pour nous abriter du soleil, nous fûmes obligés d'entrer presque de force dans une hutte. Au bout de quelques heures, le kaïd ou gouverneur, qui lors de notre arrivée faisait un somme, à ce qu'il paraît, vint me rendre visite; il s'excusa beaucoup de ne pas m'avoir préparé d'avance un logement meilleur, et me supplia à plusieurs reprises de me transporter dans sa propre demeure, disant qu'elle était plus digne de moi. Mais la chaleur était si excessive, que j'étais incapable de me bouger. Je refusai donc ses offres, en le priant de vouloir bien plutôt m'envoyer un peu de lait et disperser la foule qui assiégeait la porte de ma hutte. Puis j'ajoutai : « Mais je ne vois là que des hommes; est-ce que vous n'avez pas de femmes dans votre ville? — Si, vraiment! répondit-il d'un ton doucereux, comme pour réparer sa première impolitesse; même elles viendraient volontiers vous voir, si vous le leur permettiez. » Comme on s'en doute, je le permis avec plaisir; alors le kaïd s'assit à côté de moi, Maramy garda la porte de manière que les dames n'entrassent qu'au nombre de trois ou quatre à la fois, et j'en reçus ainsi plus d'une centaine : quelques-unes étaient belles, simples, naïves, de véritables enfants de la nature. Je n'avais rien à leur montrer qu'un miroir, mais rien peut-être ne leur eût causé autant de plaisir; l'une insistait pour amener sa mère, l'autre sa sœur, afin de voir la figure de la personne qu'elle aimait le mieux réfléchie à côté de la sienne, ce qui paraissait causer à toutes une joie infinie, puisque à la vue de l'image elles baisaient plusieurs fois l'objet de leur affection.

Le lendemain 18, le soleil levant nous vit tous en marche pour le Mandara : deux heures avant midi nous atteignîmes Alla, ville à quatorze milles de Merty. Nous y fîmes halte jusqu'à midi passé, et, poursuivant alors notre route, nous gagnâmes en cinq heures de marche Deegoa, à vingt milles d'Alla. Deegoa est une grande ville entourée de murs, gouvernée par un sultan soumis au sheik, et peuplée d'environ trente mille âmes. A l'exception du voisinage immédiat de la ville, la contrée est moins débarrassée de bois qu'aux environs d'Angornou, et par conséquent moins productive. Au sud nous rencontrâmes un lit de rivière large d'un quart de mille; il était alors à sec, mais un vaste canot que nous vîmes sur la grève servait dans l'humide saison à transporter d'une rive à l'autre les voyageurs qui se rendaient à Mandara.

Le 19, au point du jour, nous pliâmes nos tentes, et, traversant le lit de rivière dont je viens de parler, nous cheminâmes à travers un pays très resserré où la route était quelquefois si étroite qu'on ne pouvait passer qu'un à un. De bonne heure dans la matinée nous gagnâmes Affagay, autre cité grande et populeuse. Elle est aussi dépendante du sheik et gouvernée par un kaïd. Affagay, ainsi que les villes environnantes, savoir : Sogama, Kindacha, Masseram et Kingoa, peut renfermer, dit-on, plus de vingt mille habitants. A l'ouest de Kingoa sont les ruines d'une ville considérable appelée *Dagwamba :* la contrée qui l'avoisinait sur un rayon de plusieurs milles portait jadis le même nom, et était gouvernée par un sultan. Les habitants étaient alors tous Kerdies (1); mais depuis, vaincus par les premiers sultans du Bornou, ils se sont convertis au mahométisme. Avant d'arriver à Deegoa, nous rencontrâmes un village de Shouaas de la tribu de Walled-Salamat : cette race s'étend à l'est aussi loin que le Tchad.

Dans cette partie de l'Afrique, les chefs sont toujours accompagnés d'une espèce de suite, soit à cheval, soit à pied, plus ou moins nombreuse, selon leur fortune. Barca-Gana était suivi de cinq cavaliers qui ne s'éloignaient de sa personne en aucune occasion; trois d'entre eux portaient une espèce de tambour suspendu à leur cou, et battaient la mesure, tandis qu'ils improvisaient des chansons, airs et paroles; le quatrième jouait d'une petite flûte faite d'un roseau, et le dernier tirait d'une corne de buffle des sons forts et rauques, tandis que nous avancions à travers les bois. Mais le plus drôle et le plus utile, c'étaient une douzaine de coureurs qui précédaient le général, et lui servaient en quelque sorte de pionniers; ces gens portaient de longs bâtons fourchus, au moyen desquels ils écartaient les branches, préparant ainsi d'avance une route dans des lieux où, sans leur secours, il aurait été presque impossible de passer.

Nous ne quittâmes Affagay que le matin suivant, lorsque toute l'armée fut approvisionnée de bœufs et de moutons. Le 20, à midi, après avoir constamment cheminé à travers un bois épais, nous atteignîmes Delahay : c'est un lieu entouré de magnifiques acacias qui forment un délicieux ombrage, et où se trouvent trente ou quarante puits d'eau douce. Les huttes d'une nombreuse tribu de Shouaas, appelée *Hajaing*, sont situées aux environs. Le soir, après une nouvelle marche de trente-quatre milles, nous dressâmes nos tentes dans un endroit nommé *Hasberg*, où il n'y avait pas d'eau.

Le lendemain nous gagnâmes Ally-Mabur dans la matinée. Aux environs de cette place est un vaste étang où les chevaux, qui n'avaient pas bu la nuit précédente, se jetèrent par centaine; mais il en résulta que l'eau, quand nous voulûmes boire nous-mêmes, fut aussi épaisse qu'une purée de pois. Nous repartîmes d'Ally-Mabur dans l'après-midi, et au coucher du soleil nous fîmes halte au milieu de la forêt dans une clairière appelée *Emcheday*. Les arbres que nous avions vus pendant les deux derniers jours étaient d'une espèce beaucoup plus grosse, tandis que le taillis devenait de moins en moins touffu; aussi avais-je pu, dans le cours de notre marche, découvrir une par-

(1) Appellation par laquelle on désigne en Afrique les nègres non musulmans. A. M.

tie des montagnes du Mandara, et apercevoir à quelque distance de notre route une longue ligne de huttes appartenant aux Shouaas de la tribu Beni-Hassan. Nous n'étions plus alors qu'à peu de milles de la capitale du Mandara, et nous recevions sans cesse des envoyés du sultan de cette province qui venaient rendre hommage au général du sheik. Un d'eux, suivi d'une vingtaine de cavaliers, vint même nous annoncer que le sultan en personne irait le lendemain à notre rencontre, sur la route de Mora, sa résidence.

Nous pliâmes donc nos tentes dès la pointe du jour, et nous continuâmes d'avancer vers une superbe chaîne de montagnes que nous voyions alors distinctement, d'une hauteur et d'une étendue considérables, et dont les flancs, bien que raides et rapides, étaient couverts d'arbres nombreux. Delow, la première ville du Mandara que nous atteignîmes, autrefois résidence du sultan, et peuplée encore d'au moins dix mille âmes, renferme de belles sources. Dans les vallées voisines abondent les figuiers et une espèce d'arbrisseau dont la fleur blanche ressemble beaucoup à celle du seringa, et dont elle a aussi l'agréable odeur.

A un mille environ de cette ville nous aperçûmes devant nous le sultan du Mandara, entouré de cinq cents cavaliers qui se tenaient immobiles sur une éminence. Barca-Gana nous fit aussitôt faire halte, et alors plusieurs détachements s'avancèrent au galop vers nous; mais ils tournèrent bride tout d'un coup quand ils furent près de nous joindre, et regagnèrent leur position. Ces gens étaient splendidement habillés : ils portaient des tuniques en soie de différentes couleurs, bleues, jaunes et rouges; des manteaux de drap écarlate, et de larges turbans de coton blanc ou noir. Leurs coursiers étaient vraiment beaux, plus forts et plus grands que tous ceux qu'on trouve dans le Bornou, et ils les dirigeaient avec une extrême adresse. La garde du sultan était formée par trente de ses fils montés sur de magnifiques chevaux et vêtus de riches tuniques à raies, tandis que leurs peaux de tigre et de léopard tombaient le long des flancs de leurs montures. Lorsque ce corps d'élite nous eut aussitôt rendu ses hommages, nous avançâmes à notre tour jusqu'au premier rang de la cavalerie du sultan. Là s'engagea un pourparler dans lequel Bou-Khaloum expliqua le but de sa visite; après quoi nous retournâmes à l'endroit que nous avions quitté, tandis que le sultan lui-même se dirigea vers la ville, précédé d'une troupe de musiciens qui jouaient tous d'une grande flûte ornée de coquillages et ne ressemblant pas mal à une clarinette, sauf deux qui soufflaient dans d'immenses trompettes longues de douze à quatorze pieds, portées par des hommes à cheval, faites de morceaux de bois creux, avec une embouchure de cuivre, et dont le son n'était pas sans harmonie.

Nous continuâmes notre route, et bientôt les chaînes à perte de vue qui nous environnèrent de toutes parts nous offrirent un spectacle plein de richesse et de magnificence. A l'est et à l'ouest apparaissaient les pics sublimes de Vahmy, Savah, Ioggiday, Munday, Vayah, Moyung et Memay, avec des villages groupés sur leurs flancs rocailleux; tandis que devant nous, au sud, se montrait celui d'Horza, surpassant tous les autres en hauteur et en beauté, et que de loin nous y distinguions l'échancrure qui devait nous permettre de le traverser. La vallée dans laquelle nous étions encore était d'une élévation supérieure à celle d'aucune partie du royaume de Bornou, car nous avions toujours monté depuis notre départ de Kouka : elle avait la forme d'un large pentagone, et semblait avoir servi de bassin à quelque ancien lac. La gorge à travers laquelle nous passâmes l'Horza est formée par un déchirement de cette montagne en deux parties : elle n'a qu'une largeur de cinq cents verges, tandis que de droite et de gauche les rocs s'élèvent perpendiculairement à plus de deux mille cinq cents pieds. Les angles saillants et rentrants que présentent ces rocs se correspondent si parfaitement d'un côté et de l'autre qu'on ne peut s'empêcher de réfléchir, chemin faisant, que si une convulsion de la nature semblable à celle qui les a séparés les rejoignait de nouveau, on ne s'apercevrait pas qu'ils eussent jamais été disjoints.

Ce fut dans l'après-midi seulement que nous atteignîmes le ruisseau de Mikwa, dont les bords étaient couverts d'une belle verdure. Nous laissâmes aux bêtes de somme le temps de satisfaire leur soif et leur appétit; puis nous continuâmes notre marche, et, après avoir cheminé l'espace de huit milles au milieu d'une contrée toujours riche de végétation, nous rencontrâmes vers le coucher du soleil un autre courant d'eau nommé *Makkéray*, près duquel nous fîmes halte, mais pour quelques heures seulement. A minuit, nous avançâmes de nouveau afin d'attaquer au point du jour les Felatahs qui, disait-on, n'étaient plus éloignés que de seize milles. La lune était dans son troisième quartier et répandait autour de nous sa belle lumière. Nous marchâmes de la sorte, toujours silencieux et en bon ordre, jusqu'à ce que parût l'aurore; mais dès que le ciel rougit du côté de l'orient, toute l'armée fit halte et récita la prière du matin.

Une ramification de montagnes, moins hautes et de formation plus récente que la chaîne de granit dont elles partent, et qui est sans doute une partie d'El-Gibel-Gumhr, ou Monts-de-la-Lune, borde de fort près l'immense forêt que nous eûmes à franchir. Aussi de profonds ravins et de nombreux courants d'eau desséchés rendirent-ils notre passage ennuyeux et difficile. Lorsque nous gagnâmes enfin la pleine campagne, nous ne tardâmes guère à apercevoir une vaste ville ennemie nommée *Dirkulla*. Aussitôt les Arabes se formèrent en ligne, et, commandés par Bou-Khaloum, flanqués de chaque côté par un corps considérable de cavalerie, ils coururent à l'assaut. Au moment où ils s'élancèrent, poussant leur cri de guerre national qui est plein d'énergie, je crus remarquer que Barca-Gana et ses officiers échangeaient entre eux un sourire aux dépens de Bou-Khaloum. Dirkulla fut bientôt brûlée, ainsi qu'une autre petite ville voisine, et les quelques habitants qu'on y trouva, c'est-à-dire des enfants et des vieillards incapables de fuir, furent mis à mort sans pitié ou jetés dans les flammes.

Nous arrivâmes ensuite devant une troisième ville, située de telle sorte qu'elle pouvait être aisément défendue contre des assaillants dix fois plus nombreux. Cette ville s'appelait *Musfeia*. Elle était bâtie sur une éminence, entre deux montagnes beaucoup plus hautes; en face s'étendait un lit de rivière à sec au-delà duquel il y avait un marais; entre ce marais et le bois, la route était traversée par un ravin profond où ne pouvaient passer que deux ou trois chevaux ensemble. Les Felatahs, non contents de ces avantages naturels, avaient établi d'une montagne à l'autre une ligne de gros pieux très pointus, hauts de six pieds, et attachés avec des lanières de cuir cru. Ils avaient placé leurs archers derrière ces palissades et sur l'éminence, avec le lit de rivière devant eux, tandis que toute leur cavalerie était protégée par les montagnes et par la ville : c'était une forte position. Les Arabes cependant s'avancèrent avec beaucoup de bravoure, sans soutien ni coopération de la part des troupes de Bornou ni de Mandara; et malgré la pluie de flèches empoisonnées qu'on lançait contre eux de derrière les palissades, Bou-Khaloum, avec sa poignée de soldats, franchit tous ces obstacles en une demi-heure, et poursuivit les Felatahs jusque sur les flancs de leurs montagnes. De toutes parts nous vîmes les femmes ennemies, pendant l'action, pourvoir leurs protecteurs de flèches; et quand ils battirent en retraite, tirant toujours sur ceux qui les poursuivaient, elles aidèrent à précipiter de haut en bas des pierres énormes, détachées d'avance et tout exprès des rocs, lesquelles écrasèrent plusieurs Arabes et en blessèrent d'autres. Barca-Gana soutint alors Bou-Khaloum avec une centaine de ses lanciers qui achevèrent sans compassion cinquante ou soixante blessés, étendus à terre près des palissades. Je le sui-

vis jusqu'au centre de la ville, où s'engagea un combat très vif entre les soldats du sheik et un petit corps de Felatahs. Les guerriers lançaient le javelot avec une grande adresse, et trois fois de suite je les vis punir de mort la témérité d'un ennemi qui mettait pied à terre pour incendier leurs maisons. D'autre part, je vis Barca-Gana, dont le bras musculaire était presque d'un géant, lancer huit javelots ensemble, qui tous, et quelques-uns à trente ou trente-cinq verges de distance, portèrent coup, et dont un entre autres perça un chef qui avait de sa main percé quatre cavaliers. Si les troupes du sheik ou du sultan eussent alors donné avec bravoure, malgré la résistance désespérée des habitants et les renforts qui leur arrivaient du sud-est, elles auraient emporté la ville et les hauteurs qui la dominent, puisque les Arabes chassaient les Felatahs par l'épouvante seule qu'inspiraient leurs misérables fusils; mais au lieu de cela, elles se tinrent immobiles de l'autre côté du lit de la rivière, hors de l'atteinte des flèches.

Aussi les Felatahs, remarquant leur immobilité, se retournèrent bientôt contre ceux qui les poursuivaient; à leur tour, ils les attaquèrent, et alors ce fut une grêle de flèches si épaisse que les Arabes ne purent s'empêcher de battre en retraite. En ce moment survint la cavalerie des Felatahs; et certes, si la petite troupe qui accompagnait Barca-Gana, si Bou-Khaloum avec quelques-uns des siens, n'eussent fait des prodiges de valeur, aucun d'entre nous n'aurait vu la journée du lendemain. Plusieurs ne la virent pas : de ce nombre furent le pauvre Bou-Khaloum, qu'atteignit une flèche empoisonnée, et deux de ses esclaves, qui tombèrent près de lui dans l'action. Barca-Gana eut trois chevaux tués sous lui; mon propre cheval fut mortellement blessé en deux endroits; moi-même, une flèche passa si près de ma figure que le sang coula, et j'en reçus deux dans mon manteau. Les Arabes souffrirent beaucoup : ils avaient tous deux ou trois blessures, et j'en remarquai même un qui, à la tête seulement, en avait cinq.

Dès que les troupes du Mandara et du Bornou s'aperçurent de la défaite des Arabes, elles prirent la fuite avec la plus ignominieuse lâcheté, sans s'être exposées une seule fois aux flèches de l'ennemi, et tout-à-fait à la débandade. Le sultan était à la tête des fuyards; car son intention n'avait eu d'autre but en entreprenant cette expédition, que de profiter du butin que la victoire des Arabes pourrait jeter sur son passage, et d'abandonner le champ de bataille aussitôt qu'il aurait vu la fortune se déclarer contre eux.

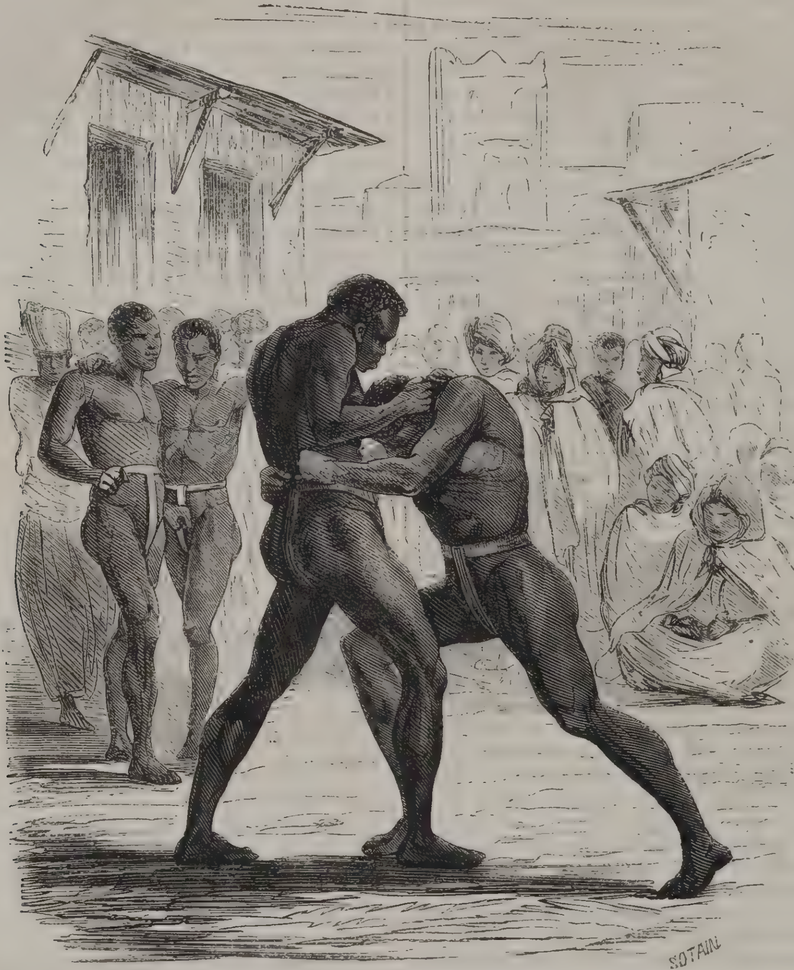
A quelques verges de moi, l'eunuque et les quatre esclaves qui le suivaient furent dépouillés et inhumainement égorgés. Leurs cris étaient horribles, et aujourd'hui même il me semble que je les entends encore; puis leur sort ne devait-il pas être le mien? En effet, je fus bientôt entouré d'ennemis, et incapable de leur opposer la moindre résistance, puisque j'étais complétement désarmé. S'ils ne me percèrent pas tout d'abord de leurs lances, ce fut sans doute crainte d'endommager mes vêtements qui leur parurent un riche butin. Ils commencèrent donc par me les arracher, et me laissèrent nu comme un ver... Mais au lieu de me donner aussitôt le coup mortel, ils se querellèrent entre eux pour le partage de mes hardes. Ce répit était pour moi une chance de salut; on présume que je ne la laissai pas échapper. Sans hésiter ni réfléchir, tant l'instinct de la vie est fortement enraciné dans l'homme, je me glissai sous le ventre du cheval le plus proche de moi, et je détalai aussi vite que mes jambes me le permirent vers la partie la plus touffue du bois. Malgré mon effroi, qui était excusable, j'eus encore assez de présence d'esprit pour diriger mes pas du côté de l'est, sachant que je pourrais rencontrer nos traîneurs dans cette direction. Cependant deux des Felatahs n'avaient pas tardé à me poursuivre; même ils me pressaient déjà d'une rude manière, car les broussailles qui étaient remplies d'épines, non-seulement retardaient ma fuite, mais aussi me déchiraient tout le corps, lorsque j'arrivai à un torrent qui coulait au fond d'un profond ravin. A cette vue, on ne saurait imaginer quelle fut ma joie. Comme mes forces étaient presque épuisées, et les bords du torrent fort rapides, plutôt que de perdre un temps précieux à les descendre, je saisis une branche d'arbre qui avançait au-dessus du ravin avec l'intention de me laisser choir dans l'eau. Mais au moment où la branche pliait sous le poids de mon corps, un énorme liffa, la pire espèce de serpents que produise le pays, éveillé par le bruit des feuilles, s'élança sur moi comme pour me piquer. La frayeur me priva de l'usage de mes sens... Je lâchai la branche, et tombai la tête la première dans l'eau. Cette chute néanmoins me rappela à la vie; je gagnai en nageant la rive opposée, que j'eus beaucoup de peine à gravir, et je fus enfin hors de l'atteinte de mes ennemis.

A Mora, nous fîmes le recensement des Arabes : de deux cents qu'ils étaient, quarante-cinq avaient péri sans compter leur chef; et les autres, sans exception, avaient été si grièvement blessés qu'il en succomba encore un grand nombre après la retraite. Tous leurs chameaux et tous leurs bagages furent perdus, de sorte que ceux qui survécurent, pour ne pas mourir de faim, se virent obligés de recourir à la commisération de Barca-Gana. Le sultan du Mandara se prépara sans délai à retourner contre les Felatahs, dans la crainte qu'ils ne vinssent d'eux-mêmes lui rendre visite. Quant à nous, après lui avoir souhaité de mieux réussir dans la seconde que dans la première expédition, nous reprîmes le chemin de Kouka, dont nous étions encore séparés par une distance de cent quatre-vingts milles.

Nous y arrivâmes en six jours de marche. J'eus beaucoup à souffrir pendant la route, tant d'esprit que de corps, mais je ne me plaignis pas. A dire vrai, mes plaintes eussent été inopportunes et stériles, puisque tous mes compagnons ne souffraient pas moins que moi. Mes pertes étaient grandes cependant, et pour la plupart irréparables : j'avais perdu mon pauvre cheval avec son harnachement, la mule que montait mon domestique, une malle qui contenait presque tout mon linge, ma boussole, ma boîte à dessin, et la plupart des vues que j'avais prises dans le cours de l'expédition.

A Kouka, où nous fûmes enfin de retour le 5 mai, le sheik me témoigna toute sorte d'égards, et répara autant que ses moyens le lui permettaient les différentes pertes que j'avais éprouvées. Il m'assura que la faute de la défaite devait être rejetée sur les troupes mandaraines, et ajouta que je verrais bientôt comment les siennes se battaient quand il était à leur tête, dans une expédition qu'il méditait contre Munga, contrée située à l'ouest.

L'extérieur des habitants du Mandara diffère de celui des Bornowiens, ou Kanoury, comme ils s'appellent; et la différence est tout-à-fait en faveur des premiers. Les hommes sont en général intelligents et affables; ils ont le front haut, quoique plat, de grands yeux brillants, des cheveux bouclés, le nez presque aquilin, au total la face moins aplatie que les naturels du Bornou. Les femmes sont remarquables pour leur bonne mine, mais je ne puis dire pour leur beauté; je dois convenir cependant qu'elles sont à juste titre célèbres pour l'élégance de leurs formes : on retrouve chez elles cette protubérance de certaines parties qui distingue les Hottentotes; leurs mains et leurs pieds sont singulièrement petits, et comme ces avantages passent aux yeux des Turcs pour les plus précieux qu'une femme puisse réunir, les esclaves mandaraines se vendront toujours à un prix fort élevé. Combien n'en ai-je pas vu, dans leur pays natal, jouer entre elles devant moi sans que seulement la feuille de figuier d'Eve me cachât la moindre partie de leurs charmes! Un homme qui me prit pour un marchand maure m'emmena un jour dans sa maison, afin de me montrer, disait-il, les plus belles esclaves du Mandara. Il en avait trois, âgées de moins de seize ans, mais déjà



Les luttes les plus chaudes avaient lieu entre les Mangowiens et les nègres du Begharmi.

tout-à-fait formées, car ce sont de précoces climats; et certainement, pour des négresses, elles étaient les plus jolies et les mieux faites que j'eusse jamais vues. Elles n'avaient sur le dos qu'une simple pièce d'étoffe à raies bleues, et cependant ne paraissaient pas connaître leur nudité. On voit à Kouka et à Angornou un assez grand nombre de ces beautés; mais elles ne sont jamais vendues en place publique, on va les acheter dans les maisons des marchands. Il m'arriva d'être présent à un marché de ce genre, où l'acheteur avait à choisir entre trois esclaves : or, l'ampleur de ce que les dames de nos pays appellent des avantages est tellement requise dans ces provinces au nombre des appas, que sans pour ainsi dire prendre la peine de regarder leurs figures, il les fit aussitôt se retourner, les plaça en ligne comme des soldats, et les examinant par-derrière vers le haut des cuisses, choisit celle qui avait la partie du corps à la chute des reins plus saillante que ses compagnes.

Le sultan de Bornou a cinq fois autant de suite que le sheik, et son harem est trois fois plus nombreux; il est aussi accompagné par des hommes portant des trompettes de bois creux, longues de dix à douze pieds, et ne cessant jamais d'en tirer quelques sons. Le sheik n'a point de trompettes, attendu que ces instruments sont réservés par privilége à la royauté seule. Devant le sultan s'avance le porte-enseigne, et cette enseigne consiste en un très long bâton, au bout duquel sont attachées des lanières de cuir et des soies de différentes couleurs, en imitation sans doute des queues du pacha; à sa droite et à sa gauche se tiennent deux guerriers armés de lances énormes, avec lesquelles ils sont censés défendre leur maître dans l'action, car celui-ci manquerait à sa dignité s'il se défendait lui-même. Mais ces lances sont tellement surchargées d'amulettes, et ceux qui les portent si abominablement appesantis par leur embonpoint, qu'on ne saurait concevoir que ces armes puissent être dans leurs mains de la moindre utilité : au reste, toutes les autres personnes qui composent la suite des princes, avec leurs têtes grosses comme des barriques, leurs ventres protubérants, et leurs habits bien rembourrés, présentent le plus ridicule des spectacles.

La ville de Kabshari, où nous fîmes halte, avait été presque détruite par les Mungowiens. Quand on attaque une place, c'est la coutume du pays d'y mettre aussitôt le feu; ce sont en effet de simples huttes en paille qui deviennent en un instant la proie des flammes. Les malheureux habitants sont donc obligés de fuir en toute hâte l'élément destructeur; mais ils tombent alors entre les mains de leurs non moins impitoyables ennemis qui les entourent; en un clin d'œil, les hommes sont massacrés, les femmes et les enfants accouplés ensemble et faits esclaves.



En même temps un autre corps ennemi traversa le lac.

Le 15, pour éviter l'excessive chaleur des tentes, attendu que l'armée ne rétrogradait pas encore vers Kouka, je montai à cheval et me rendis à la ville de Goonsee. C'est presque la dernière des villes du Bornou à l'ouest; j'y passai toute l'après-midi dans la hutte d'une femme qui la veille était venue nous demander un remède contre ses dartres qui l'incommodaient depuis dix ans. Elle me reconnut lorsque j'entrai dans la ville, que mon intention était simplement de traverser afin de gagner l'ombrage de quelques grands arbres, et me pria avec tant d'instance de venir à sa demeure que je ne pus refuser.

Aucune caravane ne peut entrer à Kouka durant l'absence du sheik, et les marchands ne vendent jamais rien avant qu'il leur accorde la permission de le faire. Pendant que nous demeurions toujours au même endroit, il en arriva une du Soudan composée de dix marchands qui reçurent ordre de camper à une courte distance de nous, et d'attendre que l'armée se mît en marche. Ils avaient une centaine d'esclaves, et dans ce nombre les femmes dominaient; c'étaient de jeunes filles âgées de douze ou seize ans, venant quelques-unes du Nyffee et des pays encore plus à l'ouest, toutes d'une couleur de cuivre très foncée, et fort bien faites; mais parmi elles peu étaient enchaînées. Les hommes, la plupart de la première jeunesse, étaient accouplés au moyen d'anneaux en fer attachés à leurs jambes; ils riaient cependant et paraissaient jouir d'une bonne santé.

Le 19, nous regagnâmes Kabshary, et nous trouvâmes que la reconstruction de la ville faisait de rapides progrès. Le sheik donna une forte somme d'argent pour achever les travaux, outre qu'il exempta les habitants d'impôts pendant une année; aussi tous célébrèrent-ils de grandes réjouissances.

Le 23, poursuivant notre route vers Kouka, nous établîmes encore une fois nos tentes sur les bords du lac Muggaby. Dans tous les bois environnants on rencontre des troupes d'animaux sauvages que les Arabes nomment *taureaux rouges*. Chemin faisant, nous en troublâmes quelques-uns qui paissaient, et l'un d'eux s'élança au milieu de nos cavaliers. Il avait d'immenses cornes, et ressemblait en même temps au bœuf et à la gazelle. On le perça d'un grand nombre de lances, mais il parvint cependant à s'échapper, les emportant piquées dans sa chair.

Le lendemain nous pûmes nous convaincre combien les hippopotames, ces sauvages et monstrueux animaux, sont sensibles aux charmes de la musique, lors même qu'elle n'est pas fort mélodieuse. En effet, tandis que nous longions les bords du lac Muggaby au lever du soleil, ils suivirent les tambours des différents chefs sur toute l'étendue de leur humide empire, s'avançant si près de la côte que l'eau qu'ils lançaient

de leurs bouches atteignait les personnes qui marchaient sur la rive.

Le 26, on se remit en marche, et au bout de quelques heures on aperçut la ville de Kouka. Le sheik nous fit alors prier de nous placer à ses côtés; et, au milieu d'un immense concours d'habitants de tout âge et de tout sexe, nous rentrâmes dans la capitale pour y reprendre possession de nos modestes huttes.

Nouveau séjour à Kouka pendant la saison pluvieuse.

Comme je viens de le dire, nous revînmes à Kouka dans les derniers jours du mois de juin, et nous y séjournâmes jusque vers la fin de l'année 1823. Tout ce temps, nous fûmes plus ou moins dangereusement malades, mes compagnons et moi; par conséquent il nous fut impossible d'explorer au gré de nos désirs les pays presque inconnus au milieu desquels nous avions pénétré. Nous recueillîmes du moins des détails de mœurs qui ne sont pas sans intérêt, et que je crois pour cette raison devoir consigner ici.

Le 1er août, dans l'après-midi, le sheik nous reçut dans son jardin: les citronniers et les figuiers portaient quelques fruits dont l'aspect nous fut agréable. Sachant que nous avions des nouvelles d'Angleterre, il nous adressa plusieurs questions sur la Morée, où les Grecs et les Turcs se battaient; il avait appris dans quelque livre l'ancienne splendeur de ce pays, et quand nous la lui confirmâmes de vive voix, il parut fort satisfait. Ensuite, il nous questionna beaucoup sur la forme du globe, et se fit expliquer comment on était parvenu à reconnaître qu'il était rond; ses livres, disait-il, le faisaient carré. Un briquet phosphorique, qu'on lui avait apporté de Tripoli, et dont il ne savait pas se servir, fut enfin produit, et quand une allumette plongée par un de nous dans la fiole en ressortit enflammée, il fut ainsi que tous les spectateurs ravi outre mesure.

Quelques jours après, le sheik rendit un arrêt qui causa parmi le peuple une vive émotion. L'esclave d'un homme libre avait été surpris avec la femme d'un autre, et le mari offensé demandait justice; le sheik condamna les deux coupables à être pendus l'un à côté de l'autre. Cependant le propriétaire de l'esclave réclama, et dit que la condamnation en ce qui regardait la femme était juste, car elle venait à chaque instant du jour détourner son esclave du travail; mais que si on condamnait son esclave à mort, l'homme dont la femme était la seule cause de tout le mal devait lui payer la valeur du bien qu'il lui faisait perdre, attendu qu'il était pauvre. Le mari s'y refusa. « Ah! s'écria le sheik, combien de fois l'homme n'est-il pas entraîné à sa ruine par la femme; pourtant de tout son bonheur elle est la racine ou la branche (1)! » Il paya lui-même l'esclave au propriétaire; et le lendemain le couple adultère fut pendu aux murs de la ville.

Le 8, un habitant m'apporta un grand oiseau, appelé *oubara*, ou bien *outarde africaine*, dont les fils du pacha chassent tous les jours une espèce plus petite avec leurs faucons dans le voisinage de Tripoli; il pesait au moins douze livres. La chair de ces oiseaux a tout-à-fait le goût de nos faisans; ils sont surtout remarquables par l'éclat extraordinaire de leurs larges yeux, plus brillants que ceux de la gazelle. Les naturels de l'Afrique font souvent allusion à cet éclat dans leurs chansons, comme on peut s'en convaincre par ce fragment qui est une traduction littérale: « En me frappant avec une rose épanouie, elle réprima l'ardeur de mon amour. Les yeux de l'oubara sont moins étincelants que les siens... ils m'ont ensorcelé, et quoique brunette je l'adore. » A Tripoli, il y avait une juive célèbre par sa beauté, qui se nommait *Mesroudayeum*, c'est-à-dire *Mesrouda à l'œil d'oubara*.

Le même jour je montai à cheval de grand matin pour assister aux différentes cérémonies d'un mariage.

La future était d'Angornou; comme elle arrivait à Kouka, les amis du jeune homme, au nombre de vingt ou trente, parmi lesquels je me mêlai, tous à cheval et vêtus de leurs plus beaux habits, allèrent au-devant d'elle pour lui offrir leurs salutations. Elle était montée sur un taureau, dont le dos était couvert d'étoffes bleues et blanches, et suivie par quatre femmes esclaves, chargées de corbeilles en paille, de vases en bois et de pots de terre; tandis que deux autres taureaux portaient le reste de la dot, qui consistait en un certain nombre de chemises et de tuniques. Elle était accompagnée par sa mère, et par cinq ou six jeunes filles qui remplissaient le rôle des demoiselles de la noce. Suivant l'usage, nous galopâmes jusqu'à elles, puis nous fîmes soudain volte-face, et nous répétâmes plusieurs fois ce manége. Lorsque les deux troupes s'approchent, les femmes se cachent la figure et remercient en criant d'une voix perçante; les hommes, qui pendant ce temps-là se sont éloignés, reviennent les yeux fixés à terre, car ils commettraient une extrême indélicatesse s'ils se permettaient de regarder la fiancée. Celle-ci se rend ensuite avec sa mère à la demeure du futur, et y reste enfermée jusqu'au soir, où elle est enfin livrée à la juste impatience de son seigneur et maître; en effet, tout le jour, il est obligé de courir les rues avec toute la populace à ses talons, ou de rester chez lui, paré des plus splendides vêtements qu'il puisse emprunter ou acheter, assis sur une espèce de trône à la sultan, environné d'une foule de gens qui battent du tambour, qui donnent du cor, qui crient: « Puissiez-vous vivre à jamais! Dieu vous protége et vous accorde des cheveux gris! » A tout cela il ne répond rien, mais demeure immobile, l'air plus niais qu'il n'est permis même à un marié de l'avoir le premier jour de ses noces.

Souvent, dans la soirée, une assemblée nombreuse se réunissait devant la porte du sheik, et alors de vigoureux esclaves venaient lutter en présence de leurs maîtres et du sheik lui-même, qui se postait ordinairement à une petite fenêtre au-dessus de la principale porte du palais. Barca-Gana, Ali-Gana, et tous les principaux chefs, s'asseyaient d'habitude sur des nattes au premier rang des spectateurs, et généralement je prenais place parmi eux. Souplesse et force étaient les qualités qui assuraient la victoire aux combattants; ils luttaient avec un acharnement qui peut à peine avoir été surpassé dans les combats avec armes des gladiateurs romains, et qui était vivement soutenu par les voix de leurs maîtres qui les exhortaient à déployer toutes les ressources dont ils étaient capables. Une rauque trompette, qui n'était autre qu'une corne de buffle, sonnait l'attaque; les combattants entraient nus dans l'arène, à l'exception d'une ceinture de cuir qu'ils portaient autour des reins; et ceux qui en de précédentes occasions avaient été victorieux étaient reçus avec de bruyantes acclamations par les spectateurs.

Pendant notre séjour, le sheik me fit différents cadeaux; entre autres, il m'envoya la peau d'un noble lion qu'on avait pris aux environs de Kabshary, laquelle avait quatorze pieds deux pouces de la queue au museau. Il avait dévoré quatre esclaves, et fut enfin attrapé par le stratagème suivant. Les naturels se réunirent, et par leurs cris, par le vacarme qu'ils firent, le chassèrent de l'endroit où il s'était régalé de sa dernière victime; ils y creusèrent alors un blanqua très profond qu'ils garnirent de pieux très pointus, et recouvrirent très habilement le trou avec des tiges de gussub; puis ils posèrent sur la trappe même une botte de paille enveloppée d'une tunique, épouvantail auquel un léger mouvement, semblable à celui d'un homme qui remue pendant qu'il est endormi, était de temps à autre donné au moyen d'une corde qui se prolongeait à quelque distance. Quand ils eurent quitté la place et que le bruit eut cessé, le lion revint, et on le vit sept ou huit heures de suite examiner le mannequin... avancer pas à pas... peu à peu s'approcher davantage. En-

(1) Yet of all his happiness, she is the root or the branch.

fin il s'élança d'un bond immense sur sa proie supposée, et ne s'enfonça que de plus belle dans la fosse; alors les Kabshariens accoururent, et avant qu'il se fût relevé de sa chute, le dépêchèrent avec leurs lances.

Le 25, après une nuit que je passai tout entière sans pouvoir fermer l'œil, je me levai au point du jour, et j'allai avec mon vieux nègre Barca me promener à cheval dans la direction de Dowergoo. La moisson était superbe, et on avait déjà commencé à couper les têtes du long gussub. Les tamariniers, qui perdent toutes leurs feuilles au commencement des pluies, se couvraient de bourgeons d'une grande beauté, couleur de chair. Les eaux avaient déjà décrû considérablement, et le moment paraissait aussi favorable que possible pour entreprendre une expédition dans les endroits que nous n'avions pas encore explorés; mais de nous trois j'étais seul capable de me tenir en selle. Je revins donc au bout de quelques heures à Kouka: j'y étais d'ailleurs rappelé par le désir d'être utile au grand nombre de malades qui s'y trouvaient, et que je m'étais mis à soigner en prenant les avis du docteur Oudney, qui ne pouvait lui-même sortir de sa hutte; en effet, outre les fièvres propres à la saison, la petite-vérole s'était déclarée parmi les esclaves... Ces peuples, chez qui l'apparition de ce fléau est assez fréquente, n'ignorent point l'art de l'inoculation, et la pratiquent à peu près de la même manière que nous, en insérant dans la chair l'extrémité de la pointe d'un poignard chargée de virus. Toutefois ils n'administrent ensuite aucun médicament au patient, mais le roulent dans un manteau et le laissent couché dans un coin de la hutte jusqu'à ce que la maladie ait suivi son cours.

Je partis pour Loggun le 23 janvier, n'ayant pour compagnon de route qu'un jeune Anglais M. Toole, enseigne au 80e régiment, qui nous avait rejoints en Afrique depuis quelques semaines: deux chameaux portaient nos vivres et nos bagages. Notre escorte se composait de Bellal, un des plus beaux nègres que j'eusse jamais vus, et de six esclaves, dont deux avaient des chevaux. Quant à mes amis, Oudney et Clapperton, ils avaient quitté Kouka le 15 décembre 1823, pour se rendre à Kano, profitant d'une caravane de trente marchands qui se dirigeait vers cette ville. Leur santé n'était cependant pas rétablie; loin de là! Celle de M. Oudney surtout nous donnait de vives inquiétudes. Mais comme nous lui représentions qu'il n'était peut-être pas assez bien portant pour risquer un pareil voyage: Laissez-moi partir, me répondit-il simplement; car si je reste ici je mourrai, et même plus tôt que je ne dois mourir si je pars. En voyageant je me porte toujours mieux. » Hélas! on verra cependant combien lui fut fatale cette expédition.

Excursion à Loggun et mort de M. Toole.

Nous passâmes la nuit du 24 janvier à Angornou, et après avoir pendant les deux jours suivants cheminé à peu de distance du lac, nous atteignîmes Angala, capitale d'un des anciens gouvernements tributaires de Bornou. Le sultan actuel avait été autrefois l'ami et le protecteur d'El Kanemy, le sheik de Kouka; et, il y avait vingt ans, lorsque ce dernier n'était encore que simple marchand, il lui avait donné sa fille Mirame en mariage, avec une dot considérable en esclaves et en bestiaux. Le sultan, vieux nègre plein de bienveillance, nous reçut d'une façon cordiale et hospitalière; et aussitôt que nous fûmes logés dans la maison de son premier ministre, il nous envoya des jattes de lait, de riz, de farine et de miel. Le soir on nous apporta encore de sa part une grande quantité de vivres, et le lendemain un fort beau mouton gras.

Nous quittâmes Angala le jour suivant, et le 28 nous atteignîmes Showy sur les bords de la rivière Shary, dont la largeur en cet endroit nous arracha un cri involontaire de surprise. Elle était, en effet, de six cent cinquante verges; et le courant, qui se dirigeait presque vers le nord, parcourait deux ou trois milles à l'heure. Au centre de la rivière, et en face de la ville, repose une île superbe qui a un mille environ de longueur. Showy forme une partie du district de Maffatay, et est gouvernée par un kaïd. Le magistrat nous témoigna les plus grands égards, et nous proposa de descendre le Shary jusqu'au Tchad. Je laisse à penser si nous acceptâmes.

En conséquence, nous nous embarquâmes le 2 février, accompagnés du kaïd et de huit canots, portant dix à onze hommes chacun. Après avoir manié leurs pagaies pendant huit heures environ, ils nous amenèrent, vers le coucher du soleil, à un endroit appelé *Joggabah*, ou *île* dans le langage du Mekkari, et distant de Showy d'à peu près trente-cinq milles. La rivière, grosse comme elle l'est toujours en cette saison, offrait de toutes parts un spectacle pittoresque. De nombreuses sinuosités, quelquefois longues de trois ou quatre milles, variaient agréablement les points de vue. Les rives étaient plantées d'une multitude d'arbres riches en feuillage, et couvertes de plantes grimpantes dont les fleurs embaumaient l'air. Des crocodiles, d'une longueur de huit à quinze pieds, qui dormaient près du bord, se précipitaient dans le courant à mesure que nous avancions, et disparaissaient en un instant. Les naturels paraissaient peu les craindre, et plongeaient avec beaucoup de hardiesse pour ramasser dans l'eau les canards que nous tirions. Joggabah, qu'on aperçoit encore à six milles au-delà, contribue beaucoup à embellir le spectacle qui se présente aux yeux du voyageur. La rivière, près de cette île, n'est pas moins large que devant Showy. L'île elle-même est haute, avec des bords presque perpendiculaires, et une profondeur de dix pieds d'eau autour de ses rivages. Elle s'étend vers le Tchad dans une direction septentrionale, et sur une longueur de douze à quinze milles resserrée entre deux beaux courants, qui coulent, l'un au nord-est, l'autre au nord-ouest, et par lesquels le Shary se décharge dans ce lac immense. Enfin, elle abonde en gibier; et nous soupâmes copieusement avec des poissons, de la chair de buffle et des canards sauvages, le tout rôti au moyen de broches en bois.

Nous remontâmes dans nos chaloupes, et nous visitâmes un endroit nommé *Dugheia*, et situé plus haut sur le Shary, à un mille environ de Gulphi. A Dughein il y a un bac et un gué au moyen desquels le sheika avec tout son monde, passe la rivière lorsqu'il s'e, va en expédition contre les Begharmis. Le gué est dans une direction oblique, et entre deux sinuosités. Quand la rivière atteint sa plus grande élévation, l'eau vient jusqu'au cou d'un homme: elle n'avait guère qu'un pied et demi lors de notre visite. Les fantassins, plaçant leurs lances et leurs sacs de grain sur leur tête dans leur bouclier, passent aisément; les cavaliers traversent dans des barques, et les chevaux nagent attachés à l'arrière.

Le 8 février nous revînmes à Showy, et le jour suivant nous continuâmes notre route par Willighi et Affaday. Willighi est une ville entourée de murs et très forte. Les Begharmis eux-mêmes, dans leurs excursions qui n'ont d'autre but que le pillage, passent toujours sans l'attaquer. Les murailles ont presque cinquante pieds de hauteur, avec des tours d'observation aux angles saillants, sur lesquelles sont toujours postées des sentinelles. En outre, le sultan demeure dans une espèce de forteresse qu'environnent deux murailles, fermées chacune par trois portes garnies de fer. Avant d'arriver à Willighi, qui n'est qu'à une journée de Gulphi, nous repassâmes la *Gurdeia*, nom que porte une des branches les plus considérables par lesquelles le Shary se jette dans le grand lac.

A Kussery la rivière est large et belle, présentant le même caractère que plus près de son embouchure. Les murailles de la ville s'étendent jusqu'aux bords, et sont dans cette partie percées de deux portes. Le lendemain de notre arrivée je sortis au lever du soleil par une de ses portes, et j'admirai longtemps

le beau coup d'œil que formaient les nombreux canots de pêcheurs qui s'en retournaient vers le Loggun.

Mon pauvre ami déclara bientôt qu'il lui était impossible de rester davantage à Kussery, et en conséquence nous partîmes pour le Loggun le matin suivant ; mais au bout de quelques milles les souffrances de M. Toole devinrent encore plus aiguës : il s'évanouit deux fois, et nous le descendîmes de son cheval. Nous l'y replaçâmes comme un enfant privé de toute force ; ce qui ajouta aussi à notre détresse fut que, depuis ce jour jusqu'à la soirée du 16, les Arabes-Shouaas, qui occupent la frontière de la contrée du Loggun, refusèrent de nous laisser passer avant qu'ils eussent consulté le sultan et que nous eussions répondu aux nombreuses questions de celui-ci relativement au but de notre visite. Dès lors nous cheminâmes près de la rivière ; et malgré la chaleur, le seul moyen que nous avions de nous défendre, nous et nos animaux, contre les morsures des millions d'insectes qui nous assiégeaient, était d'allumer des feux à l'entrée de notre tente. Dans cette direction le Shary coule avec une majestueuse beauté jusqu'au-delà des murs de la capitale du Loggun ; il vient en ligne directe du sud-ouest, avec un rapide courant. Nous entrâmes dans la ville par la porte occidentale qui mène à la principale rue : cette rue est fort large, et bordée à droite et à gauche de grandes maisons qui, bâties avec beaucoup d'uniformité, ont toutes sur le devant une cour fermée de murs avec une belle entrée et une forte porte munie de crochets en fer. Un grand nombre d'habitants étaient assis dans la rue pour nous voir passer, avec leurs esclaves rangés derrière eux ; néanmoins on ne nous honora point d'abord de beaucoup d'attention : à dire vrai, nous n'avions pas l'air bien imposant ; moi, j'étais couché sur un chameau, et mon camarade était soutenu sur son cheval par deux nègres qui marchaient à ses côtés, tandis que la violence de la fièvre dont il était consumé lui faisait débiter mille extravagances. Enfin, cependant, un personnage d'importance, à ce qu'il me semblait, s'avança vers moi, se pliant presque en deux, joignant les mains, première salutation de ce genre que j'eusse jamais vue, et suivi de ses esclaves qui se baissaient encore plus que lui-même. Après avoir expliqué que le sultan son maître l'envoyait souhaiter la bien-venue à l'homme blanc, et mille fois répété qu'il était mon ami, il se plaça à la tête de notre petite troupe ; et alors, à mesure que nous avançâmes, les groupes de citoyens devant lesquels nous passions, et qui étaient assis à leurs portes, se levèrent et vinrent nous saluer.

Le Loggun, dont la capitale se nomme *Sernuk*, et repose sur le Shary par 11° 7' de latitude nord, est une contrée fort populeuse. Kernuk renferme au moins quinze mille âmes. Les habitants parlent à peu près la même langue que les Begharmis ; les Shouaas les entourent de toutes parts, et c'est à eux qu'ils sont redevables de la grande quantité de taureaux, de lait et de graisse dont abonde le marché. Ces objets de nécessité première se paient avec des tuniques et des bandes de calicot bleu que les naturels du Loggun fabriquent et teignent d'une fort belle couleur. Il y a en outre dans cette contrée une monnaie de métal, la première que j'aie vue en Nigritie : ce sont des plaques de fer très minces et ressemblant assez, pour la forme, à celles dont l'usage est de garnir les pieds des chevaux. On les attache en paquets de dix ou douze, suivant le poids, et trente de ces paquets valent dix rottola ou un dollar ; ou plutôt ce numéraire n'a pour aissi dire pas de valeur fixe : le mercredi de chaque semaine, jour du marché, le cours en est établi par une proclamation du sultan, et les agioteurs du lieu entreprennent de vastes spéculations sur les chances de hausse et de baisse. Mais, comme on s'en doute bien, lorsque le sultan n'a rien à acheter, parce qu'il a reçu de ses sujets en tribut ou en hommage la quantité de taureaux et d'indigo dont il a besoin, il fait généralement proclamer que le cours est au-dessous du pair, tandis que, s'il faut au contraire qu'il approvisionne sa maison, la veille de quelque fête, il ne manque jamais d'augmenter la valeur de la monnaie.

Le 19, mon pauvre compagnon parut être un peu mieux ; il avait dormi, et par suite était plus calme et moins souffrant. Je le quittai le matin pour remonter la rivière à quelque distance, me proposant de revenir le lendemain ou le jour d'après. Le Shary, après avoir quitté Kussery, se dirige presque tout-à fait au sud, puis tourne au sud-ouest ; et c'est à l'angle de la sinuosité, si on peut s'exprimer ainsi, que s'élève la capitale du Loggun. La rivière n'a guère en cet endroit que quatre cents verges de largeur. Les canots des naturels diffèrent de ceux des Showiens ; ils ont à peu près cinquante pieds de long, et peuvent porter de vingt à trente-cinq personnes. Les deux espèces de bois dont ils sont construits, appelées *kagam* et *birgam*, poussent en abondance le long des bords, depuis Willighi jusqu'au Loggun : les planches sont souvent larges de deux à trois pieds.

Le 26 février, je compris qu'il n'y avait plus rien à espérer. Un affreux frisson avait saisi M. Toole, et ses extrémités étaient froides comme glace. Il survécut encore quelque temps ; mais enfin, vers midi, il expira sans plainte, sans douleur. Il n'avait que vingt-deux ans !!!

Le district du Loggun est plus salubre et plus fertile qu'aucune autre partie des bords du Shary. Le gussub, le gafooly, les noix de terre, les mangous et les ognons n'y abondent pas moins que le miel, le beurre, le lait, la viande de bœuf et le poisson. Les arbres, nombreux et beaucoup plus gros que ceux du Bornou, sont des acacias pour la plupart ; mais dans le nombre on distingue le locuste avec ses fleurs rouge de sang, et le kuka ou kukawha, quoique je n'aie jamais vu ce dernier fleuri. Les habitants des deux sexes sont industrieux et travaillent au métier de tisserand avec plus d'ardeur que dans aucune partie des domaines du sheik. Presque toutes les maisons possèdent une grossière machine à tisser, et c'est là que se fabrique l'étoffe la plus belle et la plus serrée ; la largeur néanmoins en est invariablement fixée, comme pour celle du Bornou, à six ou sept pouces. J'ai vu dans une seule maison cinq métiers en activité : ce sont d'ordinaire les gens libres qui les font mouvoir, tandis que les femmes esclaves préparent le coton, et lui donnent la belle teinte bleu foncé si estimée par eux, au moyen de leur incomparable indigo. Le lustrage est aussi une autre et une très importante partie de leur fabrication. L'étoffe, avant d'être teinte, est généralement mise en tuniques, en larges chemises, ou en pièces d'une longueur de quinze ou seize verges ; puis, après avoir été trois fois mouillée et trois fois exposée au soleil, on l'étend humide encore sur de vastes troncs d'arbres aplatis exprès, et on la bat avec un maillet de bois, ayant soin d'y répandre de temps à autre de l'eau froide et de l'antimoine en poudre : par ce moyen la surface de l'étoffe devient fort brillante, et le retentissement continuel, pendant le jour, des maillets ainsi occupés dénote partout le travail et l'industrie.

Voyage aux côtes orientales du lac Tchad.

Le 7 mars, un courrier, qu'avant mon départ pour le Loggun, j'avais envoyé à Kano porter un supplément de provisions à mes compatriotes, revint à Kouka et me confirma le bruit, déjà parvenu à mes oreilles, de la mort de M. Oudney, qui avait rendu le dernier soupir à Murmur, près Katagum, le 12 janvier.

Les Begharmis étant revenus menacer la ville d'Angala, nous étions parvenus à rassembler environ sept fusils et trois paires de pistolets ; nous avions quantité de poudre et de balles ; et comme nos huttes étaient entourées d'un mur, nous avions résolu de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. Notre héroïque résolution ne fut pas plus tôt connue par la ville, que

les femmes de tous les officiers du sheik qui étaient mes amis m'envoyèrent dire qu'elles s'empresseraient de venir se mettre sous ma protection si les Begharmis arrivaient; de sorte que j'aurais pu avoir une armée aussi nombreuse et presque aussi formidable que le sheik lui-même, car d'après ce que j'ai vu des deux sexes dans le Bornou, je crois véritablement que les femmes se battraient tout aussi bien que leurs maris.

Pendant plusieurs des jours qui suivirent, l'ennemi se porta différentes fois en avant et offrit la bataille au sheik; mais ce dernier refusait toujours, ne trouvant pas encore sa position assez avantageuse. Enfin, cependant, le 28, la lutte s'engagea. Les Begharmis, enhardis par la répugnance manifeste de leur adversaire à combattre, s'aventurèrent à l'attaquer dans la plaine au sud-est d'Angala, sur le bord de laquelle il avait fait halte. Ceux-ci ne furent pas plus tôt sortis du bois qui entourait la plaine, que le sheik, faisant déployer au centre son étendard vert, marcha rapidement à leur rencontre, au milieu de ses lanciers kanembous, qui, précédés de deux petites pièces d'artillerie, étaient flanqués de droite et de gauche tant par les Arabes que par des esclaves du Musgow munis d'armes à feu. De leur côté, les Begharmis s'avancèrent avec beaucoup de sang-froid en une seule colonne compacte et forte de cinq mille hommes, avec deux cents chefs à leur tête. Ils vinrent droit au centre où flottait l'étendard du prophète, mais furent repoussés par une décharge d'artillerie. Ils tombèrent alors avec une valeur si déterminée sur le flanc que commandait Barca-Gana, que tous ses soldats plièrent, excepté lui-même et un petit corps d'élite. Dans cette action succomba mon ami et sauveur Maramy, qui eut le corps traversé d'une lance, tandis qu'il cherchait à dégage la sienne de celui d'un antagoniste dont il avait triomphé. Cependant les troupes du sheik ne tardèrent pas à reprendre et à garder l'avantage; et bientôt les cavaliers bornowiens, qui dans les occasions de ce genre, lorsque la route est ouverte devant eux, sont remplis d'ardeur, s'élancèrent à la poursuite des Begharmis en déroute. Leur déconfiture fut complète.

Le lendemain de cette victoire, lorsqu'elle fut annoncée dans Kouka par les guerriers qui rentrèrent dans leurs foyers, grande fut la joie des habitants. Les hommes se promenèrent tout le jour par les rues avec leurs tuniques neuves, et les femmes dansèrent, chantèrent, battirent du tambour toute la nuit. Ma hutte fut encombrée de visiteurs, racontant leurs exploits, pleurant les amis qu'ils avaient perdus, envoyant les Begharmis au diable, et me demandant des cadeaux, tout cela presque en même temps. Le butin se monta, dit-on, à quatre cent quatre-vingts chevaux et à environ deux cents femmes, avec deux eunuques et tout le bagage des princes, qui étaient portés sur des taureaux et des ânes. Cinquante des femmes prises étaient des *Sirias* (1) d'une grande beauté, appartenant aux fils du sultan, et furent toutes données au sheik. Pendant quelque temps la place du marché fut remplie d'esclaves enlevés aux Begharmis qui, à cause de leur grand nombre, se vendaient à vil prix. Je vis vendre plusieurs jeunes gens et jeunes filles pour deux ou trois taureaux, c'est-à-dire pour dix dollars; et un Shouaa m'offrit en échange d une culotte rouge et d'un vieux turban que je portais une très jolie fille à peine âgée de quatorze ans.

Le 19 avril, j'appris qu'un Anglais nommé Tyrwhitt, qui venait nous rejoindre par ordre du gouvernement de S. M. britannique, était arrivé à la rivière Yeou, et le 20, j'allai au-devant de lui jusqu'à Dowergoo. Il était porteur de présents destinés au sheik, en reconnaissance du bon accueil que nous avions trouvé près de ce prince. Le 22, nous portâmes à leur destination, avec toute l'étiquette d'usage, les cadeaux de S. M., qui consistaient en deux sabres d'un très beau travail, deux paires de pistolets, un poignard et deux montres d'or. Le plaisir, le ravissement avec lesquels ces échantillons bien choisis du savoir-faire des Européens furent reçus par El-Kanemy, brillèrent dans chaque trait de son intelligente figure et dans les regards animés de ses yeux noirs. Puis, quand je mentionnai que, conformément à ses désirs, un paquet de fusées lui avait été aussi envoyé : «Quoi! quoi! s'écria-t-il, outre toutes ces richesses?... Il n'y a point au monde d'amis pareils! Tous tiennent parole; et je vois, par le Koran!... que si le prophète avait seulement vécu un peu plus longtemps, ils seraient tous devenus mahométans. »

Le 16, tout fut prêt pour l'expédition vers la rive orientale du Tchad; je quittai donc Kouka, accompagné de M. Tyrwhitt. Le 17, nous atteignîmes Angornou; et là le sheik nous dit adieu, laissant l'armée sous les ordres de Barca-Gana, d'Ali-Gana et de Tirab. Le matin il nous avait mandé devant lui avec ses chefs, et leur avait dit : « C'est votre devoir à tous, prenez soin de ces étrangers. Ils veulent faire le tour du grand lac par le Kanem : que leur volonté s'accomplisse, s'il est possible; et qu'ils aient toujours vingt cavaliers ou plus d'escorte, s'il est nécessaire. »

Le 19, comme nous approchions de la ville d'Angala, de cruels souvenirs se réveillèrent dans ma mémoire à la vue de l'endroit où j'avais déposé les restes de M. Toole!... Le 20, nous gagnâmes Maffatay, et nous logeâmes dans la demeure d'un nommé *Birmah*, où j'avais déjà logé lors de ma précédente excursion. L'hôte cependant n'était pas chez lui : il était allé semer son gussub; mais la plus âgée de ses femmes nous fit les honneurs. Elle me tint aussi un peu plus compagnie que la première fois, et me dit, avec une délicieuse franchise, qu'elle pouvait alors faire beaucoup de choses qui lui étaient défendues lorsque son seigneur et maître était à la maison. Rien, vraiment, ne saurait surpasser la bonté avec laquelle mon hôtesse, qui s'appelait *Ittha*, faisait tout ce qu'elle pouvait pour montrer que j'étais un visiteur bien-venu. « Birmah, répétait-elle souvent, est contraint de s'absenter : il faut qu'il plante le grain ; mais j'espère que vous ne l'oublierez pas. » Le premier jour elle ne me quitta presque pas, non plus que sa sœur Funha, négresse d'une expression de physionomie fort agréable, et d'environ dix-huit ans, qui, me disait Ittha, désirait beaucoup me voir d'après ce qu'elle lui avait raconté sur mon compte. « Heureusement, ajoutait-elle, ma sœur a divorcé avec son mari, il n'y a que deux jours, sans quoi elle n'aurait pu se procurer ce plaisir. » Ittha, avec toute la familiarité d'une ancienne connaissance, découvrait mes mains, mes bras, ma poitrine, pour montrer à sa sœur ma blancheur extraordinaire. Celle-ci en paraissait vivement surprise; je remarquai cependant avec satisfaction que l'une et l'autre ne semblaient éprouver à ma vue ni crainte ni dégoût. Mais ce qui sembla leur causer à toutes deux le plus d'étonnement, fut de voir et de toucher ma tête que j'avais récemment fait raser. A la lettre, elles se la passèrent tour-à-tour, avec tant de remarques, que je restai plusieurs minutes sans pouvoir remettre mon turban. Lorsqu'elles me lâchèrent enfin, Ittha, pressant ma main entre les deux siennes, s'écria que j'étais digne d'être sultan, et que Funha me frotterait pour tâcher de m'endormir, parce que je devais être las, et avoir souffert de la chaleur du soleil. Ce ne fut pas encore tout : dans la soirée, plus d'une douzaine d'amies d'Ittha, les principales dames de la ville, vinrent, par suite de la liberté dont elle jouissait en l'absence de son mari, jeter un coup d'œil à l'homme blanc, et m'apportèrent chacune un petit cadeau, quelques ognons, un peu de riz, ou un vase de lait. Funha s'acquitta ensuite, dans toute la perfection, de la tâche qui lui avait été imposée. J'eus à souper du riz pilé, du lait, du miel, et des gâteaux qui ne ressemblaient pas mal à du pain... enfin je commençai vraiment à croire, comme Ittha elle-même, que j'avais

(1) Esclaves dignes d'être admises au sérail. A. M.

non-seulement mérité d'être sultan, mais encore que je régnais déjà.

Le 23, nous partîmes pour Showy, et traversant la Gardya au moyen d'un gué oblique, nous cheminâmes plus à l'est et par une route plus courte que la première fois. A Showy je m'amusai beaucoup de voir une troupe de jeunes filles sauter à la corde longue, comme font les enfants d'Europe. Elles sautaient vraiment fort bien ; mais il ne faut pas oublier qu'elles n'avaient ni vêtements ni draperies d'aucun genre qui les gênassent, quoiqu'elles fussent toutes âgées de douze ou treize ans. Les habitants de cette ville sont bien les gens du monde les plus indolents et les plus heureux. Ils consacrent la moitié de la nuit à la pêche, qui est leur seule ressource pour vivre ; et chaque jour, vers le soir, le son du tambour les appelle à une esplanade qui est ménagée au centre de leurs huttes, et où les hommes, se formant en cercles, dansent d'une manière très grotesque quoique très joyeuse. Toutes les femmes se rassemblent d'un côté du cercle, mais restent assises à terre, la figure couverte, et saluent par de longs cris d'approbation les plus habiles danseurs.

Le 24, nous traversâmes le Shary avec un peu moins d'eau que nous n'en avions eu six mois avant, et passant la journée sur la rive orientale, nous continuâmes notre route vers le soir : nous vîmes, chemin faisant, douze crocodiles qui jouaient sur le sable, et une troupe nombreuse de Shouaas qui franchissaient la rivière sur des radeaux, tandis que leurs troupeaux de taureaux et de moutons les suivaient à la nage. Pour contraindre ces animaux à les suivre ainsi, ils recourent au moyen bien connu, qui consiste à faire entrer le premier de force dans l'eau, grâce à une corde qu'ils lui insèrent dans le cartilage du nez : alors tous les autres se précipitent à qui mieux mieux après lui. Nous parcourûmes neuf milles, et le lendemain vers midi nous arrivâmes au lac Hamese, qui est une partie du Tchad. Nous fîmes halte près de quelques huttes de Shouaas de la tribu de Beni-Hassan, à un endroit nommé *Zéabra;* et nous remettant en marche, nous allâmes camper pour la nuit à Berbita, où nous essuyâmes un affreux ouragan et fûmes horriblement incommodés des moustiques.

Le 12, je quittai Tangalia, qui est le nom du lieu où nous avions campé pendant dix jours, et le point le plus extrême auquel je sois parvenu vers l'est du Tchad J'étais comme à l'ordinaire accompagné d'une escorte que commandait Bellal ; après deux jours d'une marche très fatigante à travers des bois épais où plusieurs fois nous perdîmes notre route, nous atteignîmes Showy. Dans ce trajet, nous rencontrâmes trois girafes, à mon extrême plaisir. C'était la première fois que j'en voyais de vivantes ; aussi malgré ma lassitude et la chaleur, Bellal et moi nous les chassâmes pendant une demi-heure, et nous parvînmes à en approcher à vingt verges. On ne saurait s'imaginer combien est bizarre la forme de leur corps, si haut par devant, si bas du côté de la queue ; leur démarche était lente et gauche, comme si elles avaient eu de la peine à faire mouvoir leurs jambes de derrière ; enfin elles ne ressemblaient à aucune de celles que j'avais vues en gravure. Il ne nous fut pas facile de passer le Shary ; le courant était extrêmement rapide : nos montures et nos bêtes de somme furent emportées assez loin du canot auquel on les avait attachées suivant la coutume ; nous perdîmes même un de nos chameaux dans ce passage. Ces animaux ont une extrême aversion de l'eau ; et souvent après avoir traversé une rivière à la nage, ils tombent malades et meurent en quelques heures.

Le 15, nous quittâmes Showy, et nous rentrâmes encore une fois dans Maffatay. Là, le repos que nous prîmes, le poisson frais dont nous fûmes régalés, et l'ombre délicieuse que nous fournit la vaste demeure de Birmah, rétablirent un peu nos forces épuisées.

Le 17, nous continuâmes notre route vers Kouka, dans une direction nouvelle, et nous fîmes halte près du Gambalarum, à l'endroit où les Begharmis l'avaient franchi, après leur rencontre avec le sheik : la terre était jonchée de squelettes.

Le 19, nous gagnâmes Angornou, et le jour suivant Kouka, où j'appris que M. Clapperton était revenu avec une petite caravane de son excursion dans le Soudan. Il y avait presque huit mois que nous nous étions quittés. Aussi, quoique la chaleur fût alors accablante, je me rendis en toute hâte à la hutte qu'il habitait. J'entrai sans cérémonie ; mais ne me doutant pas qu'un individu malade et noirci par le soleil, qui gisait sur le plancher, entortillé d'une chemise bleue, ne fût autre que mon pauvre compagnon, j'allais sortir, quand il me convainquit de mon erreur en m'appelant par mon nom. Je laisse à penser combien fut triste notre entrevue... il avait enterré son ami M. Oudney, et moi j'avais aussi fermé les yeux d'un infortuné jeune homme. Malgré l'état de faiblesse où je trouvai le capitaine, il me parla de retourner dans le Soudan après les pluies, et ne renonça à ce projet que faute de temps pour l'exécuter. Quant à moi, j'avais formé le dessein de pénétrer dans le Kanem par Woodie, et de m'avancer aussi loin que possible par cette route vers Tangalia, lieu où j'avais laissé Barca-Gana lorsque nous avions doublé ensemble l'extrémité méridionale du lac ; et si je réussissais, si j'étais de retour avant le départ de la caravane qui devait incessamment se mettre en marche pour Tripoli, et que nous comptions accompagner, je nourrissais l'espoir de traverser de nouveau le désert avec toute la satisfaction d'un homme qui aurait rempli dans toute leur étendue les devoirs qui lui étaient imposés.

Le 28, Yagah Menamah, le principal eunuque de la femme favorite du sheik, vint me trouver à la pointe du jour, et m'offrit deux kansara, ou chasse-mouches, faits d'une queue de girafe. Il me dit, au nom de sa maîtresse, qu'elle avait brûlé du sel pendant mon dernier voyage, et prié que ni le diable ni aucun des démons ne me jouassent de mauvais tours en chemin. Le 29, le sheik consentit à ce que M. Tyrwhitt restât en qualité de consul dans sa capitale quand nous en serions partis ; et comme je lui demandais s'il voudrait bien protéger un ou deux marchands anglais, au cas où ils viendraient s'établir dans son pays : « Certainement, répondit-il ; pourquoi non ? je vous promets de les aider de tout mon pouvoir. Mais j'ai bien peur que le profit ne les dédommage pas des frais du voyage. » Il exprima ensuite le désir de correspondre par lettre avec le roi d'Angleterre, et ajouta : « Tout ce que je puis faire pour vous dans le Soudan, souvenez-vous que je le ferai avec plaisir. Mon influence, déjà grande ici, augmentera encore, et sans doute s'étendra bientôt jusqu'au Niffé. Quant à vous, j'écrirai au roi pour le prier qu'il vous renvoie dans mes États, avec tous ceux de ses sujets qui désireront visiter le Bornou. Vous êtes connu, et pouvez maintenant parcourir cette contrée sans crainte. Les Shouaas mêmes des frontières et les Dugganahs ne voient plus en vous un étranger : mais cette faveur n'est pas l'œuvre d'un seul jour ; il y a presque dix-huit mois que vous demeurez parmi nous, et je me rappelle une époque à laquelle vous ne pouviez sans péril aller jusqu'à Angornou. Je croyais alors que vous n'auriez jamais la liberté dont vous jouissez à présent. C'est au temps, et à vous-même que vous devez ce résultat, non à moi ; car j'aurais eu beau donner des ordres, mes sujets vous eussent toujours regardé d'un mauvais œil si vous n'aviez su gagner leur bienveillance. Aujourd'hui ils vous considèrent comme un frère, et cependant vous êtes chrétien ! »

Le 30, le sheik nous envoya comme cadeau, à M. Clapperton et à moi, un superbe chameau, un cheval, deux outres, deux peaux de léopard, deux sacs de cuir, huit dents d'éléphant, et les cornes de trois animaux, dont l'un, nommé *kerkadan*, semble être une espèce de rhinocéros.

Le 11, El-Kanemy nous envoya deux des principaux officiers de sa cour avec douze esclaves qui portaient des présents, tant pour nous que pour le roi d'Angleterre et le consul de Tripoli.

Le 13, la caravane avec laquelle nous devions quitter le pays, car M. Clapperton avait renoncé à ses projets d'une nouvelle excursion, arriva enfin après avoir été longtemps attendue. Il lui avait fallu cinquante journées de marche pour venir de Kano, à cause du débordement des rivières; et pour peu qu'elle eût tardé davantage, la saison aurait été trop avancée pour que tous ces marchands qui conduisaient beaucoup d'esclaves pussent continuer leur route; car, comme ces pauvres créatures sont presque nues, le froid du Fezzan pendant l'hiver les tue par centaines.

Le lundi, vingtième jour du mois mahométan dhelkadi, c'est-à-dire le 16 août, je quittai pour la dernière fois Kouka; ce ne fut pas, je l'avoue, sans quelques regrets, tant j'étais devenu familier avec les habitants. Le matin j'avais pris congé du sheik dans son jardin, où il m'avait remis une lettre pour le roi et une liste de différents objets qu'il désirait. Pendant cette entrevue il me témoigna beaucoup de bienveillance, et m'assura que son vœu le plus ardent était que je retrouvasse tous mes amis en bonne santé, et que je revinsse près de lui. Au moment de nous quitter, il me donna la main, ce qui arracha une exclamation involontaire de surprise aux six eunuques qui étaient présents.

Je précédai la caravane de quelques semaines, car mon projet depuis mon retour de Tangalia avait toujours été, comme je l'ai déjà dit, d'explorer aussi loin que possible, par Lari, la côte orientale du Tchad, avant de retourner en Angleterre. Beaucoup d'objections m'avaient été faites; on m'avait beaucoup parlé du risque que je courrais de tomber entre les mains des naturels du Waday ou des gens d'Amanook; mais j'avais toujours répondu au sheik, qui était le plus ardent à m'adresser de semblables représentations, que je ne recevrais aucun de ses présents et ne remplirais aucune de ses commissions, à moins qu'il ne me laissât parfaitement libre d'agir à ma volonté. En conséquence, Bellal, mon vieux compagnon, fut de nouveau désigné pour me suivre, et nous partîmes avec deux chameaux légèrement chargés; car plus on a de suite, plus toujours on a de peine et de frais. Tous ceux de mes amis qui se trouvaient alors à Kouka montèrent à cheval et m'accompagnèrent hors de la ville. Les femmes, assemblées près de la porte, me firent leurs adieux par des acclamations... et si elles me parurent tristes, je ne dus pas leur sembler gai.

Vers minuit, comme nous étions endormis à Dowergao, un esclave du sheik vint m'annoncer qu'une peau de girafe avait été apportée à Kouka, et qu'il en avait fait acquisition pour moi. Le lendemain mon domestique retourna la chercher, tandis que nous cheminâmes vers N'Gortooah; il nous rejoignit le soir, et nous dit que, quoique petite, elle était en assez bon état pour être plus tard empaillée. Le jour suivant, nous couchâmes à Kaleeluwha, et le 23, nous atteignîmes encore une fois l'Yeou, rivière alors considérable, qui se dirigeait vers le Tchad en parcourant trois milles à l'heure.

Dans l'après-midi nous la descendîmes, Bellal et moi, et après neuf milles de marche nous trouvâmes l'embouchure, qui est au moins large de cent verges. Chemin faisant, nous rencontrâmes sur les bords cinq villages considérables, nommés *Ittaquoi, Belagana*, *Afaden, Yeougana* et *Boso*. A Belagana, le sheik El-Kanemy possède un vaste enclos de huttes où il emploie généralement de cinq à huit cents esclaves des deux sexes, sous la direction de quatre eunuques, à filer du coton et à fabriquer l'étoffe qui sert à faire les tuniques.

Le 25, je rencontrai Barca-Gana à Woodie; il avait fait avec ses troupes le tour complet du lac, et les ramenait alors dans leurs foyers, après cinq mois de campagne. Amanook, en se retirant avec toutes ses troupes chez les Begharmis, l'avait forcé à se jeter au travers du Kanem pour ne pas manquer de vivres; mais le peuple de cette province, ainsi contraint de nourrir les soldats du sheik, était dans un état de grande exaspération. A cette nouvelle, Bellal voulut rétrograder; mais je tins ferme, et nous poursuivîmes notre route le 27, après un jour de halte. Le général bornowien, lors de son retour, avait campé dans la vallée où jadis coulait le Bahr-al-Ghazal, rivière qui s'échappait du Tchad : cette vallée est actuellement remplie d'arbres et d'herbe. C'était la quatrième fois que Barca-Gana avait dressé sa tente dans le même endroit. Le lit desséché dont il s'agit est situé entre Kangara et N'Gussum, à moins de vingt milles de Tangalia. Nous fûmes bientôt surpris par un orage si affreux, que nous fîmes halte et dressâmes notre tente sur une haute montagne de sable, à cinq milles de N'Gygami. Quand l'orage fut passé, de cette montagne nous eûmes une magnifique vue du lac, où nous distinguâmes plusieurs îles. Les Bidoomahs débarquent toujours dans les environs; et nous rencontrâmes de pauvres gens auxquels ils avaient pris la veille même tout un troupeau de chèvres et leur fille. Il est impossible à un voyageur seul de suivre impunément cette route. Vers le soir, nous aperçûmes en pleine eau les barques de ces brigands, et au-dessous de nous, sur les basses terres, trois d'entre eux qui se dirigeaient vers le lac. Ils nous virent aussi, et pressèrent le pas. Pour plus de sûreté, nous dormîmes en dehors des huttes de N'Gygami : ce lieu est la partie la plus élevée des bords du lac; et en face l'eau a beaucoup de profondeur près du rivage, tandis qu'en de certains endroits il faut traverser plusieurs milles de marais avant d'arriver au lac proprement dit.

Le 28, nous atteignîmes Lari, où un des principaux habitants avait reçu du sheik l'ordre de nous héberger. Le lendemain, poursuivant notre route, nous rencontrâmes quatre hommes avec un chef que Barca-Gana avait laissés à Kuskoua, et qui s'en revenaient parce que les naturels leur refusaient toute espèce de nourriture. Ce fut presque au coucher du soleil que nous campâmes à Zogany, après une marche de trente milles. Le pays que nous avions parcouru dans la journée était tout-à-fait plat et recouvert d'une espèce de bruyère que je n'avais encore vue nulle part; je remarquai aussi çà et là des incrustations de carbonate de soude. La bruyère en question s'appelle *kanuskin*, les chameaux les mangent, et c'est dans le voisinage que se trouve le carbonate.

Le 30, après une nuit d'horribles souffrances, que les mouches et les mousquites nous firent éprouver, nous remontâmes à cheval et nous poursuivîmes notre chemin. Nous visitâmes successivement Garonah et Mabah, deux villes remplies de nombreux habitants qui, quoique pillés annuellement par les Tuaricks et les Arabes-Tibbous, ne veulent cependant pas abandonner leur sol natal. L'aspect de la contrée, qui dans cette partie diffère de celui des côtes méridionales ou occidentales du lac, reste de même jusqu'à Gala, où le sol présente un peu plus de variété et d'élévation. Du côté que j'explorais alors, c'était un marais continu. Quand nous eûmes atteint la partie la plus septentrionale du Tchad, nous cheminâmes d'abord à l'ouest, puis à l'est du sud, pendant cinq ou six milles; les roseaux et les hautes herbes dépassaient nos têtes, et nos chevaux marchaient presque tout entiers dans l'eau; enfin nous réussîmes à voir véritablement le lac. Nous troublâmes durant notre marche des hippopotames, des buffles, d'énormes poissons et d'innombrables nuées d'insectes. Au commencement, l'eau avait un fort goût de carbonate; mais peu à peu, à mesure que nous avançâmes, elle devint plus douce; aussi tous les naturels, quand on leur demande si cette eau fortement carbonatisée qu'on boit est le lac : « Non, non! répondent-ils, l'eau est d'une douceur parfaite. »



La ville de Bedikarfu est grande et populeuse.

Nous étions harassés de fatigue lorsque nous revînmes au village de Chirgos, près duquel nos tentes étaient dressées. En effet, nous étions restés treize heures à cheval. Garouah est à douze milles de Zogany, et Mabah à vingt. Nous étions alors campés un peu au-delà de cette dernière ville, mais je ne pus décider mon guide à me conduire jusqu'à Kuskoua, qui est la ville la plus proche vers l'ouest. J'avais eu tant de preuves, non-seulement de sa bravoure, mais encore de son désir de satisfaire ma curiosité, qu'en cette occasion je ne dus pas croire ses craintes dénuées de fondement. Malgré notre lassitude nous ne pûmes obtenir aucun repos, et nous passâmes la nuit en proie à des tortures qui ne sauraient se décrire. Le bourdonnement des insectes était aussi bruyant que peut l'être en d'autres pays le ramage des oiseaux ; hommes et bêtes, la douleur nous arrachait des plaintes à tous. Bref, il nous était complétement impossible de manger notre pâte et notre graisse, vu la souffrance dont nous étions accablés dès que nous découvrions nos têtes.

Nous rentrâmes à Lari le 5 septembre; nous prîmes, pour revenir, la route la plus basse, qui est fréquemment coupée d'immenses pièces d'eau imprégnées de carbonate de soude. Chemin faisant, nous rencontrâmes une tribu de Biddomahs qui depuis trois mois s'étaient établis sur le territoire du sheik, et avaient demandé la permission d'y rester, ce qui leur avait été accordé sur-le-champ.

J'attendis pendant cinq ou six jours à Woodie l'arrivée de M. Clapperton, celle de nos gens, de nos chameaux, et la caravane de marchands avec laquelle nous devions retourner dans le Fezzan. Woodie n'est nullement un lieu de séjour agréable, depuis que le gouverneur de la ville a concluavec les Biddomahs une espèce de traité qui leur permet de piller tous les étrangers et voyageurs, à condition qu'ils respecteront la propriété des habitants. Du reste, on nous prévint qu'il fallait nous tenir sur nos gardes, et ce n'était pas sans raison. En effet, bien que nos tentes fussent dressées les unes près des autres, bien qu'il y eût toute la nuit une sentinelle sur pied, ils profitèrent d'un violent orage, accompagné de tonnerre et de pluie, pour venir voler les deux chevaux de Bellal, à l'entrée de sa tente et à huit pas seulement de la mienne. Quoique six ou sept nègres dormissent derrière les chevaux, les voleurs les enmenèrent sans réveiller personne, et quand on s'en aperçut ils avaient déjà une heure d'avance. Bellal les poursuivit avec une douzaine de personnes jusqu'au lac, en suivant la trace de leurs pieds sur le sable, ce qui n'était pas difficile après la pluie ; mais trouvant qu'ils s'étaient embarqués, il en abandonna la poursuite.

Enfin le 14 notre caravane se trouva réunie, et nous



Les jongleurs firent ensuite différents tours avec eux.

marchâmes vers le désert. Mais avant de raconter au lecteur notre retour à Tripoli, je crois devoir placer ici les détails de la dernière excursion de M. Clapperton. Ils feront l'objet du paragraphe suivant.

Excursion de Kouka dans le Bornou, à travers le Soudan, jusqu'à Sackatou, capitale de Bello, sultan des Felatahs.

—

PREMIÈRE PARTIE.

Itinéraire de Kouka à Murmur, où mourut M. Oudney.

Dès notre première arrivée dans le Bornou, dit M. Clapperton, nous résolûmes de saisir la moindre occasion qui se présenterait d'explorer le Soudan. Cette occasion longtemps attendue se présenta enfin ; et le 14 décembre, M. Oudney, malgré le mauvais état de sa santé, fut prêt à partir avec moi.

Notre troupe se composait, outre le docteur et moi, de deux domestiques, d'un Juif nommé Jacob, espèce de maître-d'hôtel, et de trois Fezzanais. Nous avions trois chevaux de selle et quatre chameaux de somme ; les domestiques, à l'exception de Jacob, étaient à pied. Il y avait encore dans la caravane vingt-sept marchands arabes, dont deux, l'un de Tunis, l'autre de Houn, près Sockna, se disaient descendre du prophète, et une cinquantaine de Bornowiens. Les Arabes étaient, pour la plupart, montés sur des chevaux qu'ils comptaient vendre, et avaient de plus un cheval de rechange. Les naturels de Bornou marchaient à pied; l'un d'eux, pèlerin musulman qui avait visité la Mecque, n'avait pas voulu rester à Kouka lorsqu'il nous en avait vus partir ; mais comme il s'était blessé à la main en tirant un coup de fusil, il nous accompagnait pour que M. Oudney pansât régulièrement sa blessure.

Le 18, nous cheminâmes le long des rives d'une chaîne de petits lacs formés par l'Yeou, et qui peut-être étaient autrefois son lit. Je remarquai, chemin faisant, les traces de divers animaux sauvages, entre autres de l'hippopotame et du lion. Nous fîmes halte à Damasak, près d'un campement de vachers du sheik, et ces derniers, apprenant que nous accompagnions la caravane, nous apportèrent une abondante provision de lait.

Le même mois 22, suivant toujours les bords de l'Yeou qui sont garnis de villes et de villages, nous arrivâmes à la ville de Dugamoo où les tentes furent dressées.

Nous en repartîmes le 23, à huit heures du matin, bien que M. Oudney se sentît extrêmement faible ; et, marchant presque à l'ouest, nous atteignîmes Deltago, après avoir passé une multitude de villages et même de villes, dont une nommée *Kukabronie* peut renfermer de cinq à six mille âmes. A l'ouest du vieux Birnie, la contrée s'élève peu à peu, présentant des ondulations de collines et de vallées. Il y a fort peu d'arbres, excepté sur les rives de l'Yeou.

Le 25, nous repartîmes, et nous gagnâmes Bedikarfie. Chemin faisant, le pays me sembla plus boisé qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Les villes et villages apparaissaient presque à chaque mille ; les habitants appartenaient principalement à la tribu Alluany des Arabes Shouaas. La ville de Bedikarfie est grande et populeuse; le gouverneur qui, comme dans la plupart des villes d'Afrique, porte le titre de sultan, quoiqu'il reconnaisse une autorité supérieure à la sienne, nous avait vus quand nous avions accompagné l'expédition d'El-Kanemy dans la contrée de Munga. A notre arrivée, il vint au-devant de nous, et nous fit un accueil très cordial.

Les femmes arabes de cet endroit sont véritablement belles ; leur coiffure est autrement disposée que celle de toutes leurs compatriotes : telle est la mode qu'elles ont adoptée pour l'arrangement de leurs cheveux, qu'elles semblent de loin avoir un casque sur la tête ; il y a aussi parmi elles beaucoup de Bornowiennes qui suivent la même mode. Les pintades abondent dans cette partie de la contrée.

Le 29, après une pénible marche de deux heures à travers un pays fort boisé, nous vînmes en vue d'une vaste plaine semée de villes et de villages. Nous trouvâmes les villes bien moins jolies que dans le Bornou ; les huttes étaient beaucoup plus petites et souvent en mauvais état. Les naturels cultivent une grande quantité de grain, et principalement le gussub. Nous aperçûmes en chemin cinq autruches qui s'enfuirent avec une extrême vitesse. Dans l'après-midi nous arrivâmes à Sansan : nos cavaliers escarmouchèrent un peu, en tête de la caravane, avant d'entrer dans la ville, puis galopèrent deux par deux jusqu'à la porte du gouverneur en tirant des coups de mousquet : tel est le compliment des voyageurs en pareil cas. Le gouverneur était absent.

A Sansan, nous fûmes visités par les principaux habitants indigènes et par les Arabes y résidant. Au nombre de ces derniers était un cousin du sheik de Bornou. La manière avantageuse dont nos compagnons de voyage, les marchands, parlaient de nous dans chaque endroit que nous traversions, nous attirait toujours le respect des naturels.

Le 1er janvier 1824, à huit heures du matin, on se remit en marche. La route sinueuse par laquelle nous cheminâmes d'abord à travers un pays plat n'était guère plus large qu'un simple sentier. Nous passâmes un nombre infini de petites villes et de villages entourés de diverses plantations. Le pays devint plus boisé lorsque nous nous rapprochâmes davantage de l'Yeou. Nous fîmes halte à un village nommé *Obenda*, qui n'était distant de la rivière que d'un quart de mille. Nous n'y pûmes trouver de lait pour le docteur, dont l'appétit n'était pas assez vif pour l'exciter à prendre sa part de notre grossière nourriture.

Le 2, il se trouva extrêmement faible. J'achetai d'un de nos marchands, au prix de trois dollars, une livre de café ; et tout ce qu'il put faire fut d'en avaler une tasse. Ce jour-là nous n'avançâmes que par zigzags, car il n'y avait pas de route tracée. Nous traversâmes plusieurs villages desquels dépendaient de longues et doubles rangées de granges construites en nattes et élevées sur des poutres à quelques pieds du sol, pour que les fourmis et les vers-coquins ne pussent atteindre les récoltes. Près de l'Yeou, il y avait de vastes champs de blé et de belles plantations de coton. La ville de Katagum repose à un demi-mille de l'Yeou, et nous ne l'eûmes pas plus tôt traversé, que nous vîmes un domestique du gouverneur, monté sur un cheval, s'avancer à notre rencontre. Il nous offrit, de la part de son maître, une petite corbeille de noix gooras que les Arabes appellent le *café* du Soudan, puis s'en retourna au galop vers une troupe de cavaliers qui se tenaient à peu de distance, et paraissaient former le cortége de quelque grand personnage. Les cavaliers vinrent alors sur nous à bride abattue et brandissant leurs lances. Leur chef demeura un peu en arrière, ainsi que plusieurs musiciens. Après nous avoir salués, ils firent volte-face, et marchèrent devant nous précédés eux-mêmes de leur chef, qui se dirigea vers la ville, tandis que deux bardes chantèrent à haute voix ses louanges, et que les musiciens battirent du tambour. Nous fîmes halte à un endroit qui nous fut désigné, ainsi qu'aux Arabes. Quant aux Bornowiens, comme les dangers de la route étaient passés, ils nous avaient quittés pour continuer leur voyage.

Katagum, capitale de la province du même nom, est situé sous 12° 17' 11" de latitude nord, et sous 11° environ de longitude est. Cette province formait la frontière du Bornou avant la conquête des Felatahs. Aujourd'hui elle renferme les deux districts conquis de Sansan et de Bédéguna. Elle s'étend jusqu'à un jour de marche vers le nord, et à cinq jours vers le sud, où elle est bornée par un territoire indépendant appelé, d'après les habitants, *Kurry-Kurry*. A l'est elle est limitée par le royaume du Bornou, et à l'ouest par la province adjacente de Kano. La province entière enverrait au besoin sur le champ de bataille quatre mille cavaliers et vingt mille fantassins armés d'arcs, d'épées et de lances. Les principales productions du pays sont les grains et les taureaux qui, avec des esclaves amenés des territoires voisins qu'habitent les infidèles, forment les articles ordinaires de commerce.

Ce fut à Katagum pour la première fois que nous vîmes les écailles dites *kowries* en circulation comme monnaie : jusqu'alors les ventes et les achats s'étaient conclus au moyen de bandes d'étoffe indigène ou de quelque autre denrée d'un prix fait. Cette ville était la plus forte que nous eussions rencontrée depuis notre départ de Tripoli ; elle a la forme d'un carré, dont les côtés regardent les quatre points cardinaux, avec quatre portes y correspondant qui sont régulièrement ouvertes et fermées au lever et au coucher du soleil; elle est défendue par deux murailles parallèles de terre rouge, et par trois fossés à sec, un en dehors, un autre en dedans, le troisième entre les deux murailles. Celles-ci sont hautes d'environ vingt pieds et larges de dix à la base, mais décroissent peu à peu en s'élevant, de manière à n'avoir plus au sommet que la largeur d'un étroit sentier; ce sentier est protégé par un petit parapet, et on y monte au moyen d'escaliers établis de distance en distance. Les deux murailles sont de même hauteur, sans meurtrières ni tours, et au lieu d'être crénelées se terminent par une ligne ondoyante. Les portes sont défendues par des plates-formes qui les dominent, où un corps de citoyens prend position pour repousser les assaillants. Les trois fossés sont d'égales dimensions, larges de vingt pieds chacun, et profonds de quinze. Il n'y a qu'une mosquée, et même presque en ruines. La résidence du gouverneur, située au centre de la ville, occupe un emplacement d'environ cinq cents verges carrées. Ce magistrat et les principaux habitants ont des maisons entièrement faites de terre, outre les huttes déjà décrites. Elles sont à toits plats, suivant la mode turque, et hautes quelquefois de deux étages, avec des ouvertures carrées ou semi-circulaires servant de fenêtres. La ville peut renfermer de sept à huit mille âmes, en y comprenant tous les marchands, ainsi que les domestiques et les esclaves du gouverneur.

Le 10, nous quittâmes Katagum, malgré le triste état de la santé de M Oudney. Comme il était trop faible pour se tenir à cheval, nous le couchâmes sur un chameau, au moyen d'une charpente de bois dont les naturels se servent en pareil cas, et qu'ils nomment

bassour. Le gouverneur nous donna un guide, et nous accompagna lui-même à quatre milles de distance. A trois heures et demie du soir, après avoir suivi une route tortueuse et malaisée, à travers un vaste marais au sud, nous fûmes obligés de faire halte, à cause de l'épuisement de notre malade, qui déclara ne pouvoir aller plus loin.

Le 11 à huit heures du matin, nous poursuivîmes notre voyage; mais à midi il fallut encore nous arrêter devant la ville de Murmur: telle était la triste situation du docteur, que je perdis presque l'espoir qu'il pût survivre à la journée du lendemain. Hélas! mes craintes n'étaient que trop fondées. Le 12, en effet, il but une tasse de café, et demanda lui-même qu'on se mît en route. Je l'aidai à se vêtir, et soutenu par son domestique, il sortit de sa tente; mais avant que nous eussions eu le temps de le placer sur son chameau, je remarquai sur sa figure la pâleur de la mort, et je le fis aussitôt replacer dans sa tente. Là je m'assis à son côté, et au bout de quelques instants j'eus l'affreuse douleur de le voir s'éteindre...

—

DEUXIÈME PARTIE.

Itinéraire de Murmur à Kano.

Le 13 au point du jour, croyant que les meilleurs remèdes qu'il me fût permis d'apporter à mes souffrances, tant morales que physiques, étaient le changement d'air et une grande abstinence, je poursuivis à jeun mon voyage. La route était marécageuse, et nous traversâmes un étroit ruisseau qui se jette dans l'Yeou près de Murmur. Il y avait de nombreux villages dans toutes les directions.

Le 14, nous cheminâmes à travers un pays bien cultivé, A neuf heures du matin nous atteignîmes la ville de Digoo, qui est entourée d'une double muraille en assez mauvais état, et d'un triple fossé presque rempli de terre. La ville ne contenait qu'un fort petit nombre de maisons, mais les dattiers y croissaient en abondance. Lorsque nous l'eûmes dépassée, le pays commença à s'élever en chaînes qui se dirigeaient presque à l'est et à l'ouest: et comme notre route en suivait une, je pus bientôt distinguer de toutes parts, autour de moi, non-seulement de beaux villages, mais encore de nombreux troupeaux qui paissaient dans la campagne. Le soir nous fîmes halte sous les murs d'une ville nommée *Boogawa*; c'est la dernière de la province de Katagum, mais je n'y entrai pas.

Le 15, nous traversâmes d'abord une contrée bien boisée. Avant midi nous franchîmes de nouveau le Shashum, qui en cet endroit coule vers le nord. Les conducteurs de chameaux m'apportèrent une quantité de figues sauvages, qu'ils trouvèrent sur les arbres de la route du côté de la rivière. Nous pénétrâmes ensuite dans un pays ouvert et bien cultivé. Le soir nous campâmes dans une ville appelée *Katungwa*, qui est entourée d'un mur et renferme un grand nombre de beaux dattiers. C'était la première du royaume d'Haussa proprement dit, où j'étais entré. Je vis aux environs une chaîne de montagnes basses et rocailleuses qui s'étendaient au sud-ouest. Dans la langue de l'Haussa elles s'appellent *Dooshy*, ou les *Rocs*, et donnent leur nom à une ville considerable située sur une des routes qui mènent de Katagum à Kano.

Nous atteignîmes bientôt la ville de Zangeia, située presque à l'extrémité de la chaîne que les naturels nomment *Dooshy*, et qui doit avoir été jadis une ville très considérable, à en juger par l'étendue des murs d'enceinte qui subsistent encore. Les habitants furent massacrés ou vendus par les Felatahs, et aujourd hui des plantations de coton, de tabac et d'indigo occupent la place où s'élevaient autrefois des maisons. A proprement parler, la ville actuelle ne consiste plus qu'en un certain nombre de villages disséminés de loin en loin.

Enfin, nous arrivâmes à Kano, capitale d'une province de même nom et une des principales villes du royaume de Soudan. Elle est située par 12° 19" de latitude nord, et par 9° 20' de longitude est. La population, d'après mes calculs que je ne crois pas être exagérés, s'élève à trente ou quarante mille âmes. Dans ce nombre il ne faut pas comprendre les étrangers qui, pendant la belle saison, y affluent de toutes les parties de l'Afrique, de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, de Sennaar et d'Ashantie.

La ville est fort insalubre à cause d'un vaste marais qui la divise presque en deux parties, sans parler des nombreux étangs d'eau croupissante formés par l'enlèvement des terres qui ont servi à bâtir les maisons. En outre, les eaux ménagères sont toujours jetées dans la rue, et occasionnent souvent une puanteur abominable. Dans la partie septentrionale sont deux éminences dignes de remarque, hautes chacune de deux cents pieds, situées presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre, et assez voisines. La ville a la forme d'un ovale irrégulier, et quinze milles de circonférence; elle est entourée d'un mur de terre élevé de trente pieds et de deux fossés sans eau, l'un en dehors, l'autre en dedans. Il y a quinze portes de bois couvertes en feuilles de fer qui sont régulièrement ouvertes et fermées au lever et au coucher du soleil. Une plate-forme intérieure, avec deux corps-de-garde en dessous, sert à défendre chaque entrée. Le quart seul de l'emplacement ceint par les murs est occupé par les maisons: le reste est divisé en champs et en jardins. Le vaste marais, qui coupe presque entièrement la ville de l'est à l'ouest et que traverse une petite langue de terre où se tient le marché, est inondé dans la saison pluvieuse. L'eau de la ville passant pour malsaine, on rencontre constamment par les rues des femmes qui vendent de l'eau puisée à des sources favorites dans le voisinage. Les maisons, bâties en terre, sont pour la plupart de forme carrée et à la moresque, avec une pièce au centre dont le toit est soutenu par des troncs de palmiers et où l'on reçoit d'ordinaire les visiteurs. Tous les appartements du rez-de-chaussée ouvrent sur cette salle de réception et servent de magasins. Un escalier mène à une galerie découverte au-dessus de ladite salle, conduisant aux diverses chambres du premier étage, qui sont éclairées par de petites fenêtres. Dans l'enceinte où s'élève la maison, il y a encore quelques huttes rondes en terre, couvertes de paille, remarquables par leur apparence de propreté, et beaucoup plus grandes que celles du Bornou. La résidence du gouverneur occupe un vaste espace de terrain, et ressemble à un village entouré de murs; elle contient même une mosquée et plusieurs tours hautes de trois ou quatre étages avec des fenêtres dans le style européen, mais sans vitres ni châssis. Il faut traverser deux de ces tours pour arriver à l'enfilade d'appartements intérieurs qu'habitent les dignitaires.

Le *soug*, ou marché, est bien approvisionné en toute espèce d'objets de nécessité ou de luxe qu'emploient les peuples du centre. Il est fréquenté par une multitude innombrable d'étrangers aussi bien que d habitants, et est le mieux réglé de tous ceux d'Afrique. Un commissaire qui en a la direction loue les boutiques à tant par mois, et le produit des loyers forme une grande partie des revenus du gouverneur; il fixe aussi les prix de chaque denrée, et, pour ce travail, reçoit une petite commission de cinquante cowries par chaque vente s'élevant à quatre dollars ou huit mille cowries, car tel est le rapport qui existe entre la monnaie d'argent et ces coquilles employées comme numéraire. Il y a une autre coutume assez bizarre et généralement suivie que je ne dois pas omettre: le vendeur fait toujours remise à l'acquéreur d'une certaine partie du prix; c'est un escompte de 2 p. 0/0. Toutefois, si la vente a eu lieu, non en place publique, mais dans la maison d'un tiers, à ce dernier

appartient le droit d'empocher l'aubaine. On ne saurait dire combien est avantageuse et commode l'admission du cowrie au rang des monnaies : d'abord il défie l'art des faux monnayeurs ; ensuite, vu son peu de valeur nominale, et la dextérité qu'ont néanmoins les naturels pour compter les plus grosses sommes, il forme un intermédiaire d'échange qui toujours se prête aux transactions quelles qu'elles soient, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes.

Les denrées, qui sont de tous les genres imaginables, occupent chacune un emplacement particulier. Il n'est pas de jour qu'on n'immole par dizaines les taureaux et les moutons. On trouve même quelquefois de la viande de chameau, mais presque toujours elle est fort maigre ; car on ne tue ordinairement cet animal, comme disait un bouvier irlandais, que pour qu'il ne meure pas. Ces Arabes lui trouvent cependant une saveur exquise lorsqu'il est gras. Les bouchers du pays ne sont pas moins habiles que les nôtres : ils pratiquent des fentes dans la viande pour montrer l'épaisseur de la graisse, retournent les morceaux du meilleur côté, et quelquefois même piquent un peu de laine dans un gigot de bouc, afin de le faire passer aux yeux des ignorants pour un gigot de mouton. Quand on amène sur le marché un taureau gras pour le tuer, ses cornes sont peintes en rouge, des tambours l'accompagnent, un attroupement se forme bientôt, on se parle de la taille et de la graisse de l'animal, et tout le monde court en acheter. Non loin des étaux sont un grand nombre de cuisines en plein air, qui ne consistent chacune qu'en un feu ardent, autour duquel rôtissent des tranches fort minces de graisse et de viande, grandes à peine comme une pièce de deux sous, et fichées alternativement dans de longues brochettes de bois. C'est partout un air de propreté appétissant ; et chaque cuisinière, faisant une table de ses genoux qu'elle a recouverts d'une natte en guise de nappe et de plat, sert avec attention ses différents hôtes, qui l'environnent assis sur leurs jambes. Ceux qui ont des maisons mangent chez eux ; mais les femmes ne prennent jamais leurs repas en public, et même dans l'intérieur du ménage elles ne s'asseyent pas à la même table que les hommes.

Chaque jour, sans même excepter le vendredi qui est le jour de repos, le marché est encombré de monde depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les marchands qui le fréquentent comprennent les avantages du monopole aussi bien que ceux de tous les autres pays. Par exemple, ils ont soin de ne jamais approvisionner trop le marché ; et lorsqu'une marchandise vient à baisser de prix, ils la font aussitôt disparaître pour quelque temps. D'ailleurs de sages règlements qui sont toujours exécutés d'une manière rigoureuse, empêchent que la fraude ne se glisse dans les ventes. Ainsi, lorsqu'une tunique ou une pièce d'étoffe achetée à Kano est emportée dans le Bornou ou dans toute contrée lointaine sans être déployée, mais que l'acheteur découvre ensuite qu'elle est de mauvaise qualité, il la renvoie sur-le-champ : c'est une chose toute simple et même fort facile, car le nom du *dylala*, ou *courtier*, est toujours écrit dans l'intérieur. En ce cas, il faut que le dylala trouve le vendeur qui, par les lois de Kano, est incontinent obligé de rendre le prix qu'il avait reçu.

Le marché aux esclaves se tient sous deux longs hangars, un pour les hommes et l'autre pour les femmes, où ils sont assis en rang et magnifiquement parés pour la montre ; le propriétaire ou un de ses fidèles domestiques est assis près d'eux. Jeunes ou vieux, gras ou maigres, beaux ou laids, ils sont vendus sans distinction ; mais sous les autres rapports, l'acquéreur les inspecte avec le plus grand soin, à peu près de la même façon qu'un chirurgien examine un marin volontaire qui s'engage : il regarde la langue, les dents, les yeux, les bras, les jambes, et tâche de découvrir quelque défaut de constitution en les faisant tousser. Si lors même que le marché a été conclu on leur trouve des vices de santé, on peut, sans qu'il soit besoin de spécifier un motif de plainte, les renvoyer sous trois jours au marchand. L'usage est que l'acheteur les emmène chez lui habillés de leurs beaux vêtements, qu'il renvoie ensuite au premier propriétaire. L'esclavage est si commun dans ce pays, ou l'esprit des esclaves est fait de telle sorte, qu'ils paraissent toujours beaucoup plus heureux que leurs maîtres, les femmes surtout, qui ne cessent de chanter d'une voix joyeuse pendant toute la durée de leur travail. Les esclaves le sont par naissance ou comme prisonniers de guerre. Les Felatahs en affranchissent souvent à la mort du maître ou à l'occasion de quelque fête religieuse.

Le 8 février, le gouverneur revint à la ville. Le 11, j'allai lui offrir mes respects, et l'entretenir au sujet de mon départ pour Sackatoo. Il me reçut avec une extrême politesse, et m'assura que je serais en route avant sept jours. On verra cependant par la suite de mon récit que je ne pus partir avant le 23.

Tous les figuiers, qui sont en très grand nombre dans la ville, de même que les dattiers et les autres arbres, aussi bien que les terres en friche et les champs de blé, d'ognons, etc., qui bordent le marais, appartiennent au gouverneur. Les dattiers portent deux fois l'année, avant et après les pluies annuelles, qui tombent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin d'août.

Les nègres qu'on rencontre par la ville sont excessivement polis et cérémonieux, surtout ceux qui sont avancés en âge. Pour se saluer entre eux, ils mettent la main sur la poitrine, inclinant le corps, et se demandent l'un à l'autre : « Comment vous portez-vous ? Bien, je pense !... Comment avez-vous supporté la chaleur du jour ? » Cette dernière question, dans leur climat, répond à celle que les braves gens de nos pays adressent à une personne de connaissance : « Avez-vous fait une bonne nuit ? »

Jusqu'à l'époque de leur mariage, les jeunes gens et les jeunes filles, esclaves ou libres, portent par décence un long tablier bleu et blanc, avec une bordure dentelée d'étoffe de laine rouge. Il l'attache par deux larges bandes, ornées de même façon, qui retombent par-derrière jusqu'aux talons. Cette mode, propre au Soudan, forme la seule différence entre le costume des naturels et celui des Bornowiens.

Les hommes et les femmes se colorient les dents et les lèvres avec les fleurs du goerjie ou celles du tabac.

Le plaisir favori des indigènes consiste à mâcher des noix gooras ou du tabac mêlé de carbonate de soude. Cet usage du tabac n'est pas limité dans l'Haussa aux hommes seuls, de même que chez les Bornowiens qui le défendent à leurs femmes. On ne prise que rarement, comme chez nous ; mais en revanche tout le monde fume, nègres et Maures. Aux femmes cependant est interdit ce plaisir fashionable.

Lorsqu'une fiancée est pour la première fois conduite à la demeure du futur, elle est accompagnée d'un grand nombre d'amis et d'esclaves portant la dot, laquelle consiste en graisse fondue, miel, blé, vêtements. Tout le long du chemin elle se lamente : « Oh ! ce soir, ce soir ! Que deviendrai-je ce soir ? » Malgré cette lamentation, l'amant a d'ordinaire empiété près de sa femme sur les droits du mari quelque temps avant le mariage. La cérémonie conjugale, qui se borne à la lecture du premier chapitre du Koran faite en présence des époux, ne peut avoir lieu qu'après qu'ils sont restés quelques jours enfermés, et que pendant ce temps ils se sont plusieurs fois teint les pieds et les mains. La fiancée visite elle-même son futur, et prend la peine de le teindre.

Le 22, à sept heures du matin, je me rendis auprès du gouverneur. Il m'informa que le sultan lui avait envoyé l'ordre de me faire conduire à sa capitale, et de me fournir toutes choses nécessaires à mon voyage, puis me pria de lui détailler ce dont j'avais besoin. Je répondis que je n'avais qu'une faveur à lui demander,

celle de me donner un de ses gens pour guide. Il appela aussitôt un Felatah de bonne mine, et me demanda s'il me plaisait. Je l'acceptai avec mille remercîments et me retirai bientôt pour me préparer à partir le lendemain.

—

TROISIÈME PARTIE.

Itinéraire de Kano à Sackatou. Séjour dans la ville.

Le 23, au point du jour, tous les marchands arabes de ma connaissance vinrent me souhaiter un heureux voyage.

Le 24, nous traversâmes une campagne boisée et les lits à sec de plusieurs petits ruisseaux qui tous se dirigeaient à l'est. Dans l'après-midi nous dépassâmes une ville ceinte de murs, appelée *Toffa*, et vers le soir nous fîmes halte à celle de Roma ou Soup, dont les habitants se montrèrent fort polis à notre égard, et nous apportèrent toute sorte de provisions.

Le 25, nous rencontrâmes, chemin faisant, des troupeaux nombreux de vaches, de brebis et de chèvres, disséminés entre un grand nombre de villages felatahs. Tous les bergers me donnèrent du lait lorsque je leur en demandai ; mais il n'y en eut qu'un seul qui voulut bien le traire devant moi ; encore eus-je besoin de lui dire que j'étais un étranger qui allait visiter le sultan, car les naturels regardent comme un crime de boire ou de vendre du lait plutôt que d'en faire du beurre. Nous nous arrêtâmes à la ville de Gardania ou Kadania, qui est entourée d'un mur et d'un fossé sans eau.

Le lendemain nous fîmes halte à midi dans la ville de Faniroce ou *Eau-Blanche*, dont les murailles sont étendues, mais les maisons en petit nombre et en mauvais état. Dans la soirée je reçus la visite du gouverneur, qui était un fort digne homme.

Le 1er mars à dix heures du matin, nous quittâmes Duncamie, et nous cheminâmes à travers une contrée toujours couverte d'épais taillis. Le 5, notre route fut couverte de passants et de taureaux chargés qui se rendaient au marché de Zirmi, ville un peu plus au sud et que nous traversâmes vers midi. A deux heures nous traversâmes une ouverture au milieu d'une rangée de basses collines : il se trouva que c'était le lit desséché de la rivière que nous avions franchie à Duncamie, laquelle est jointe en cet endroit par un autre cours d'eau venant du sud. Sur la rive orientale est une ville appelée *Nutry*, qui paraît vaste et populeuse. A quatre heures du soir nous franchîmes le lit d'une autre petite rivière venant du sud-ouest et se jetant dans celle ci-dessus mentionnée, à un mille et demi à l'est d'une ville qui repose sur la rive septentrionale appelée *Quari* ou *Quoli*, et dans laquelle nous allâmes camper.

Le 12, une troupe de cavaliers et de piétons arriva de Zirmie. C'était la suite d'un chef felatah qui ramenait une de ses femmes, encore jeune et jolie, de la maison paternelle où elle s'était enfuie après l'avoir épousé. La belle fugitive chevauchait sur un magnifique palefroi, au milieu d'une garde d'esclaves féminines, qui toutes marchaient à pied. Je lui fus présenté par son mari ; et tous deux, venant à savoir que j'étais impatient de gagner Sackatou où ils retournaient eux-mêmes, me proposèrent de m'y rendre en leur compagnie, et de partir le lendemain. On devine que je dus accepter avec empressement une aussi aimable invitation. Quoique petite de taille, la dame était admirablement bien faite, son teint était légèrement cuivré, mais il y avait dans ses manières une douceur enchanteresse. Son époux aussi, qu'elle avait pourtant abandonné, était un homme de fort bonne mine qui jouissait de la réputation d'être un des plus braves parmi ses compatriotes.

La ville de Quarra, que je quittai donc le lendemain, est entourée d'un mur de terre haut d'une vingtaine de pieds, et peut contenir de cinq à six mille habitants qui sont principalement felatahs. Elle repose dans une vallée qu'environnent de basses collines, la rivière Quarrama coulant un peu au sud, et se réunissant deux ou trois milles plus bas à celle qui arrose Nutri. Pendant la saison sèche, un grand nombre de Tuaricks, qui viennent de Bilma avec du sel, logent dans des huttes hors des murs.

Nous rencontrâmes en route un messager du sultan, qui venait me souhaiter la bien-venue et m'informer que son maître était alors dans une ville voisine, revenant d'une expédition, mais qu'il comptait arriver à Sackatou dans la soirée.

Nous y arrivâmes, nous, à midi. Partout, sur mon passage, était réunie une foule immense avide de me voir ; et j'entrai dans la ville au milieu des bienveillantes acclamations des hommes, des femmes et des enfants. Je fus conduit à la maison du gadado, ou visir, qui était absent, mais où un logement m'avait été préparé. Le gadado, qui avait suivi l'armée du sultan, arriva avec lui vers minuit, comme je dormais déjà, et se rendit immédiatement auprès de moi. Il fut des plus polis, mais refusa net une tasse de thé que je lui offrais, disant que j'étais étranger dans son pays, et que je n'avais pas encore mangé de son pain. Il m'annonça que son maître désirait me voir le lendemain matin, et me répéta plusieurs fois que je serais reçu avec la plus franche cordialité.

Le 17, après le déjeuner, le sultan m'envoya chercher. Sa résidence n'était pas fort éloignée. En face, est un large quadrangle où aboutissent les principales rues de la ville. Nous passâmes à travers trois huttes servant de corps-de-garde, sans le moindre empêchement, et nous fûmes aussitôt introduits en présence de Bello, second sultan des Felatahs. C'était un homme de figure noble, âgé de quarante ans, quoiqu'il parût beaucoup plus jeune, haut de cinq pieds dix pouces, d'un port majestueux, avec une barbe noire et bien frisée, une petite bouche, un beau front, un nez grec et de grands yeux noirs. Il portait une tunique de coton bleu-clair, et un turban de mousseline blanche disposé de façon qu'une partie de l'étoffe lui cachait le nez et la bouche suivant la mode tuaricke. Il était assis sur un petit tapis, entre deux piliers qui supportaient le toit d'une maison couverte en paille, et assez semblable aux chaumières de nos pays. Les murs et les piliers étaient badigeonnés de bleu et de blanc, à la moresque, et sur la paroi du fond, je ne sais à quel propos, il y avait un écran grossièrement peint avec un pot de fleurs au milieu. Le sultan m'adressa un grand nombre de questions sur l'Europe et sur nos sectes religieuses. Il savait les noms de quelques-unes des plus anciennes, et me demanda si nous étions nestoriens ou sociniens. Pour me tirer d'embarras, je répondis brusquement que nous étions protestants. Mais il me fallut encore lui expliquer ce que signifiait ce mot ; et ensuite il entra dans de si profondes discussions théologiques, que je fus contraint de confesser que mon ignorance en pareilles matières m'empêchait de raisonner avec lui.

Le 20, le sultan me manda de nouveau; il me reçut dans un appartement intérieur, en présence de quelques esclaves seulement. Après m'avoir demandé comment je me portais et adressé quelques autres questions insignifiantes, je fus fort surpris de l'entendre me dire, sans aucun préambule sur ce sujet, que si je souhaitais aller dans l'Youri et le Niffé, il y avait deux routes qui y conduisaient : l'une directe, mais assiégée d'ennemis ; l'autre plus sûre, mais plus longue.

Le 13, j'étais assis à l'ombre devant ma porte, avec un favori du sultan, renommé pour son habileté à écrire des charmes, lorsqu'un homme de mauvaise mine, couvert de haillons et souriant d'une manière infernale, vint se placer juste en face de moi. Je demandai à mon voisin qui c'était. « Le bourreau, » répondit-il avec le plus grand calme. Je me levai aussitôt pour ordonner à mes domestiques de le faire dé-

guerpir. « Restez, continua le favori en me prenant la main; il visite ordinairement les personnes les plus considérables de Sackatou, et jamais elles ne le laissent aller sans lui donner quelques noix gooras ou de l'argent pour en acheter. » Voulant me conformer à l'usage, je fis jeter une poignée de cowries au drôle, mais avec ordre exprès de ne plus reparaître en ma présence. Le favori me raconta alors une anecdote de la vie de mon odieux visiteur. Frère de l'exécuteur des hautes-œuvres de Jacoba qui était sa ville natale, il devint un jour jaloux de la place de son proche parent, et alla prier le gouverneur de la lui donner, se vantant d'être capable de la remplir avec beaucoup plus d'adresse. « Eh bien! lui répliqua froidement le gouverneur, voyons... Allez-moi chercher la tête de votre frère. » Sans avoir besoin qu'on le lui répétât, il se rendit en toute hâte auprès de sa victime; il trouva son frère assis à la porte de sa maison; et sans bruit, sans l'avertir de rien, il lui abattit la tête avec une épée, d'un seul coup; puis, portant la tête sanglante au gouverneur, et réclamant la récompense d'une si épouvantable atrocité, il fut désigné à l'office devenu vacant. Dans la suite, comme le sultan avait besoin d'un habile bourreau, il le fit venir à Sackatou où, peu de temps après son arrivée, il eut à exécuter deux mille Tuaricks qui, conjointement avec les rebelles du Goober, ayant voulu piller le pays, avaient tous été faits prisonniers; quatre ans s'étaient passés depuis cette monstrueuse exécution. Je puis ajouter ici, vu la nature du sujet, que la peine capitale s'inflige de trois manières dans le Soudan, la décapitation, l'empalement et le crucifiement: la première est réservée aux mahométans, et les deux autres sont infligées aux païens. On me dit, comme une chose curieuse, que les malheureux mis en croix languissaient généralement trois jours avant que la mort mît un terme à leurs souffrances.

Le 1er mai, perdant tout espoir que Bello consentît à favoriser mes projets d'excursion, je commençai à faire mes préparatifs pour regagner la capitale du Bornou. Dès que le sultan apprit que je désirais partir, il me fit informer que l'escorte qu'il m'avait envoyée deux mois et demi auparavant m'accompagnerait encore sous les ordres du frère de son premier ministre à travers les provinces de Goober et de Zamfra, et qu'un de ses officiers, lorsque l'escorte me quitterait, me suivrait successivement à Zirmie, Kahsna, Kano, et Katagum, dont le gouverneur recevrait l'injonction de me fournir un fort détachement de troupes pour traverser le territoire bédite, et de me remettre sain et sauf entre les mains du sheik de Kouka.

Le 3, au point du jour, les chameaux furent amenés de leur pâturage, et envoyés dans l'après-midi aux environs des puits de Kamoon. Toute la journée je fus visité par les principaux habitants de Sackatou qui venaient me dire adieu. A sept heures du soir j'allai prendre congé du sultan. Je trouvai à la porte de sa résidence une vieille femme qui m'attendait: elle me prit par la main et m'entraîna à travers un grand nombre de passages obscurs, dans lesquels j'eus souvent, d'après les admonitions de ma conductrice, tantôt à me baisser, tantôt à marcher avec une extrême précaution lorsqu'il y avait des marches à monter ou à descendre, parce qu'un jour faible et vacillant ne nous arrivait que d'une pièce très éloignée. Je ne pouvais m'imaginer où me menait la vieille, qui pour sa part se divertissait beaucoup de mes importunes questions. Après avoir fait de longs tours et détours, j'arrivai à la fin en présence de Bello, qui était seul et me remit aussitôt une lettre pour le roi d'Angleterre, avec des assurances mille fois répétées de ses sentiments affectueux pour la nation anglaise. Il m'avait la veille fait demander quels étaient les noms et titres de Sa Majesté. Quand il eut récité le premier chapitre du Koran et prié tant pour mon heureuse arrivée en Angleterre que pour mon prompt retour à Sackatou, il me serra cordialement la main, et je me retirai.

Je dirai ici quelques mots sur la cité que je vais quitter. Sackatou est situé sous 13° 4' 52" de latitude nord, et sous 6° 12' de longitude est, près la jonction d'un ruisseau peu considérable avec la même rivière qui passe à Zirmie, et qui, prenant sa source entre Kashna et Kano, se jette, dit-on, dans le Quarra à quatre jours de marche vers l'ouest. Le nom de la ville signifie, dans la langue du pays, *lieu de repos*; et ce nom lui vient de ce qu'elle a été bâtie par les Felatahs après la conquête du Goober et du Zamfra, vers l'année 1805, à ce que je crois; elle couvre une longue éminence qui décline doucement vers le nord, et m'a paru être la ville la plus populeuse que j'aie rencontrée dans l'intérieur de l'Afrique; car à la différence de la plupart des autres villes de l'Haussa qui ont leurs maisons disséminées de loin en loin, elle n'offre que des rues régulières et bien bâties. Les habitations touchent presque aux murs qui furent bâtis par le sultan actuel en 1818, après la mort de son père, parce que l'ancienne enceinte était trop étroite pour contenir la population sans cesse croissante. Les nouveaux murs ont de vingt à trente pieds de haut et onze portes qui sont régulièrement ouvertes chaque matin et fermées chaque soir. Il y a deux vastes mosquées, en y comprenant celle que je vis en construction, outre plusieurs autres places consacrées à la prière. Un spacieux marché occupe le centre de la ville. Les demeures des principaux habitants sont entourées de hautes murailles qui ceignent un grand nombre de huttes, et de maisons à toits plats, bâties à la moresque, dont les larges gouttières de terre cuite, dépassant les solives, ressemblent au premier coup d'œil à une rangée de canons. Les habitants sont presque tous felatahs et possèdent une multitude d'esclaves; ceux d'entre ces derniers qui ne sont pas employés à des occupations domestiques, résident eux-mêmes dans des maisons particulières où ils exercent différents états dont le profit, bien entendu, revient à leur maître.

Le 4, je quittai Sackatou, accompagné par un des officiers du gadado, lequel s'appelait *Dumbojie*, et nous marchâmes presque toute la nuit avant de rejoindre nos domestiques qui avaient dressé nos tentes non loin de Kamoon. Au point du jour, nous gagnâmes les puits de ce nom, et nous fîmes halte pour remplir nos outres. A deux heures de l'après-midi, l'escorte arrivant, nous continuâmes notre voyage. Nous prîmes une nouvelle route, où il n'y avait pas d'eau, afin d'éviter *les Tooias*, ainsi qu'on nomme les rebelles du Goober et du Zamfra, parce que *tooia! tooia!* c'est-à-dire *guerre! guerre!* est le cri national de ce peuple quand il s'élance au combat.

Le 8, j'arrivai à Zirmie vers le coucher du soleil. — Zirmie, capitale de la province de Zamfra, occupe une péninsule formée par la rivière, dont les rives, en cet endroit hautes et raides, sont couvertes de broussailles épineuses à travers lesquelles un sentier étroit et sinueux conduit aux portes de la ville. Elle est entourée d'un mur et d'un fossé sans eau: le mur est de terre et a de vingt à trente pieds d'élévation.

Le 13, nous fîmes halte sous un large tamarinier, au bord d'un ruisseau que nous avions déjà franchi quatre fois depuis le matin. Vers trois heures nous continuâmes notre route, et après avoir gravi une hauteur, nous aperçûmes les minarets de la mosquée de Kashna. Nous n'arrivâmes cependant à cette ville qu'après le coucher du soleil, lorsque les portes en étaient fermées; mais j'appelai la sentinelle, et lui disant qui j'étais, elle me pria de longer une partie du mur jusqu'à ce que je trouvasse un petit guichet, lequel me fut ouvert. Je séjournai les 14, 15 et 16. Kashna est située par 12° 59' de latitude nord.

Le 17, au lever du soleil, je quittai Kashna par la porte Koura, du côté méridional de la ville. Nous fîmes halte durant la chaleur du jour sous un arbre, à un groupe de villages appelé *Miwa*, près du lit d'un cours d'eau desséché. Vers le soir nous campâmes pour la nuit aux environs de quelques villages nommés *Fa-*

towa, où une petite fille vint me dire de bien prendre garde à mon bagage, parce qu'il y avait huit voleurs dans une maison qu'elle me désigna; ces voleurs, ajoutait-elle, avaient déjà dépouillé tous les gens du voisinage.

Le 22, au coucher du soleil je rentrai dans Kano, et je me rendis immédiatement à la demeure de ma vieille connaissance, Hadje Hat-Salah, qui me reçut comme si j'eusse été son propre fils. Malgré le Rhamadan, qui durait toujours, il avait tué un mouton pour me fêter, aussitôt qu'il avait appris mon retour par un courrier que je lui avais expédié le matin, et j'eus à peine franchi le seuil de sa porte qu'il me pressa de me mettre à table. Ce fut réellement une sévère punition pour lui de rester simple spectateur en cette occasion, mais il prit la chose du côté plaisant: « Mangez, vous, mangez! disait-il, heureux infidèle que vous êtes. » Je séjournai environ deux semaines à Kano, et j'y assistai à la célébration de la grande fête d'Aid, qui commence après le Rhamadan, lors du premier quartier de la lune, et dont il a été déjà question dans ce volume.

Le 8, je revins à Kouka, où je ne trouvai pas mon camarade le major, qui était allé explorer la côte du Tchad.

Le Bornou.

Puisque nous voici de retour sur les bords du lac Tchad, et qu'ils dépendent en grande partie du royaume de Bornou, dont le sheik nous a fait un accueil si hospitalier, nous dirons quelques mots de ce vaste Etat compris entre les 15e et 10e parallèles nord et les 12e et 18e degrés de longitude orientale.

Le royaume de Bornou est borné au nord par le Kanem et le désert, à l'est par le lac Tchad, qui couvre plusieurs milles de la contrée; au sud-est par le royaume de Loggun et la rivière Shary, qui sépare le Bornou du royaume de Begharmi et jette ses eaux dans cette espèce de mer intérieure; au sud par le Mandara, et à l'ouest par le Soudan. La chaleur y est excessive, mais non uniforme; c'est de mars à juin qu'elle a le plus d'intensité. Les pluies viennent ensuite jusqu'en octobre, où l'hiver commence.

Les habitants du Bornou sont nombreux, et parlent dix langues différentes, dont l'arabe est la mère. Ils sont divisés en tribus, parmi lesquelles on distingue celle des Shouaas, qui sont rusés, trompeurs, arrogants, grands amateurs d'amulettes, surtout bons guerriers. Tous ces peuples sont noirs, généralement paisibles, calmes et polis, extrêmement simples dans leurs manières.

Le pays produit peu de grain. Un peu de farine mêlée à du miel et à de la graisse est un mets digne d'un sultan. On ignore l'usage du pain. Le grain le plus commun, et qui nourrit à la fois le peuple et les animaux domestiques, est une espèce de millet appelée *gussub*. La classe pauvre le mange cru ou grillé au soleil. Moulu et mêlé avec de l'eau, il forme la nourriture du voyageur. Quant au miel, il est fourni par quatre espèces d'abeilles. Le blé d'Inde, le coton et l'indigo sont les productions les plus estimées du sol; les deux dernières croissent sur les bords du lac Tchad.

La polygamie est permise au Bornou; mais chaque homme a rarement plus de trois femmes: le pauvre se contente même souvent d'une seule. Ces femmes sont assez propres; mais elles n'ont pas bonne mine, à cause de leur grande bouche et de leurs lèvres épaisses. Chaque femme est très humble devant son mari, jamais elle ne l'approche qu'en ployant le genou. L'adultère n'est pas commun, et il est sévèrement puni: on lie les pieds et les mains des coupables, et on leur froisse le crâne l'un contre l'autre. On marie les filles à quatorze ou quinze ans.

Les animaux domestiques sont les chiens, les moutons, les chèvres, les bœufs et les vaches. Les Shouaas des bords du lac ont beaucoup de chevaux et de gibier. Les animaux sauvages sont le lion, la panthère, le chat-tigre, la hyène, le renard, le singe et les éléphants. On trouve aussi dans les fleuves beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Les bêtes de charge sont le taureau et l'âne.

Les villes du Bornou sont grandes, bien bâties et entourées de murailles. La capitale est Kouka, située dans un lieu très sain et bien arrosé. Nous allons le quitter pour reprendre le chemin de Tripoli.

Retour à Tripoli et en Angleterre.

Le 22 septembre 1824, poursuivant notre route rétrograde à travers le désert, nous fîmes halte dans l'après-midi, à moitié chemin entre Woodie et le puits de Beere-Kashifery. Le lendemain, vers le milieu de la journée, nous arrivâmes au puits en question; mais heureusement nous avions encore un peu d'eau avec nous, car l'autorité de notre ancienne connaissance, Mina-Thar, commença à se faire sentir en cet endroit. Le puits était gardé par des hommes de sa tribu, qui nous dirent que nous ne pourrions y puiser une seule goutte d'eau avant l'arrivée de leur chef. Il nous fallut appeler toute notre patience à notre aide pour nous résigner, par une chaleur étouffante, à boire le contenu bourbeux de nos outres, lorsque la meilleure source entre Kouka et Bilma était à quelques pas de nous; mais, comme nous étions endurcis aux souffrances et aux contrariétés, nous nous soumîmes... en véritables chrétiens, j'espère.

Vers le soir, Mina-Tahr apparut sur les montagnes du nord-ouest, suivi de sa troupe, et bientôt il nous eut rejoints. Grande fut sa joie de nous revoir. « A vous, mon puits! s'écria-t-il; vos outres seront remplies; vos chameaux abreuvés, avant ceux de personne, et pour rien. Ainsi le sultan George-le-Grand sera l'obligé de Mina-Tahr, le chef errant des Tibbous-Gunda, et cette pensée causera au cœur de Tahr plus de plaisir qu'aucun paiement... Qui sait même? quand le sultan George apprendra ma conduite, peut-être m'enverra-t-il une épée. »

Malgré ces belles protestations, les Tibbous avaient amené boire en cet endroit un si grand nombre de bestiaux, que ce fut seulement vers le soir que nous pûmes désaltérer nos bêtes de somme: encore nous fallut-il envahir le puits de force.

Le 7 septembre, dans le milieu de la journée, nous gagnâmes Zow, oasis située sous quelques hautes collines noires, où il y a de bonne eau et de l'aghul en abondance pour les bêtes de somme; les nôtres, qui n'avaient rien mangé depuis Dibla, trouvèrent donc à se restaurer. Zow, mot signifiant *difficile*, est un nom merveilleusement approprié à ce lieu, tant la route par laquelle on y parvient présente de difficulté, car c'est un horrible désert de sable mouvant, long de plus de cinquante milles.

Le 9 nous continuâmes notre marche dans l'après-midi; et le 10, nous atteignîmes les puits de Mitchekatenoo, situés à une courte journée de Bilma, où nous arrivâmes le lendemain; là nous fîmes provision de dattes pour les quatorze jours suivants; et pendant tout ce temps, hommes et animaux, nous ne vécûmes presque d'aucune autre espèce de nourriture.

A Tegerhy, ce fut avec une véritable voracité que nous achetâmes de mauvais ognons, pour donner quelque saveur à nos fades ragoûts de farine et d'eau. Mais le cadi m'amena avant notre départ un mouton, le seul qui fût dans la ville, de sorte que nous fîmes du moins un assez bon repas.

Le 14, après quelques jours de marche facile, nous parvînmes à Gatrone, qui, autrefois si misérable à nos yeux, nous parut alors un véritable paradis; nous dressâmes nos tentes sous un bois de palmiers, qui le jour nous abrita des rayons du soleil et la nuit des vents de l'est; le murmure de la brise, au travers des branches

mollement agitées, fut alors pour nous le plus agréable des concerts; et nous admirâmes bouche béante, comme si nous n'avions jamais rien rencontré de plus digne d'admiration, ces arbres dont la tête chargée de fruits, pour me servir d'une comparaison orientale, s'incline languissamment comme celle d'une belle femme qui succombe au sommeil.

Quand nous quittâmes Gatrone, la prière accoutumée fut dite dans la mosquée de Sidi-Bouchier pour notre heureux retour dans notre pays. Le 21, nous fîmes notre entrée dans Mourzouk, et nous y reprîmes possession de notre ancien logement. C'est une justice à leur rendre : tous les Fezzanais sur notre passage parurent aussi contents de nous revoir que nous l'étions nous-mêmes de regagner nos pénates.

A Mourzouk, plus encore qu'ailleurs, les habitants nous firent un tendre accueil. Depuis notre arrivée jusqu'à notre départ, des vivres nous furent soir et matin apportés en abondance; et pendant la journée notre maison ne désemplit jamais de visiteurs, hommes et femmes, bien que nous n'eussions plus ni thé, ni café, ni sucre, pour les régaler comme lors de notre premier séjour parmi eux.

Quoiqu'elles ressemblassent bien davantage pour le teint à nos belles compatriotes aux yeux bleus, pourvu qu'elles prissent la peine de se laver, cependant les femmes blanches de Mourzouk ne sauraient entrer en comparaison pour la beauté avec les négresses du Bornou et du Soudan. Que ces dernières fussent *noires* et diablement *noires*, je ne prétends pas le nier; mais leurs formes élégantes, leurs yeux expressifs, leurs dents, qui sont autant de perles, et leur excessive propreté, les rendaient beaucoup plus attrayantes que les métis ignoblement sales au milieu desquelles nous résidions alors. Une simple draperie bleue, qui, à dire vrai, n'eût peut-être pas contenté la pudeur, laissait en pleine liberté les membres droits et robustes des négresses, fortifiées certainement par quatre ou cinq immersions journalières dans l'eau froide; tandis que les dames de Mourzouk, avec la couverture de laine dont elles sont entortillées, et leur chemise de même étoffe, que, selon l'usage, elles gardent nuit et jour jusqu'à ce qu'elles s'en aillent en lambeaux, ou ne lavent qu'à l'époque de leur mariage; avec leurs cheveux mêlés et remplis de sable, de cannelle en poudre et d'autres drogues, qui leur donnent l'odeur à la mode; avec leurs boucles d'oreilles en argent et leurs parures en corail, toutes noircies par le suintement qui coule de leur grasse chevelure, offrent un extérieur d'une si dégoûtante malpropreté, que vous ne pouvez sans alarme les voir s'approcher de vous, ou agiter leurs vêtements dans vos appartements.

Nous quittâmes Mourzouk le 12 décembre, munis d'une lettre par laquelle le sultan ordonnait à diverses villes du Fezzan que nous devions traverser de nous fournir tout ce dont nous aurions besoin. Nous atteignîmes Sebha le 18. Le lendemain, passant par Timinhint, nous gagnâmes Zeghren; et le 22, après y avoir séjourné deux jours, nous marchâmes vers Omhul-Abeed, qui n'en est distant que de quelques milles. A cette place nous fîmes provision de bois et d'eau pour le désert qui la sépare de Sockna, et dont le trajet dans cette saison, lorsque les jours sont courts et les nuits froides, dure ordinairement une semaine.

Le 25 décembre, jour de la fête de Noël que nous passions pour la quatrième fois en Afrique depuis notre arrivée dans cette partie du monde, nous arrivâmes vers le soir à Temesheen. Nous avions un mouton avec nous; je voulus le faire tuer pour célébrer la fête, mais nos gens étaient si fatigués qu'ils n'eurent pas le courage de préparer le festin, et préférèrent s'abandonner au sommeil. Toutefois, M. Clapperton et moi, nous fermâmes la porte de notre tente, nous fîmes un bol de punch, et nous le bûmes gaîment à la santé de nos amis d'Angleterre, nous plaisant à penser que ces amis buvaient peut-être à la nôtre dans le même moment.

Le surlendemain nous atteignîmes Sockna, où nous séjournâmes une huitaine de jours; nous en repartîmes le 5 janvier 1825. Le 6, après avoir passé El-Hamman, nous campâmes le soir dans la vallée d'Orfilly; et, le matin suivant, nous nous séparâmes, mon compagnon de voyage et moi, attendu que je désirais revenir par Ghirza, tandis qu'il aimait mieux suivre la vieille route par Bonjem. Une continuation de vallées nous fournit, à l'époque de l'année où nous étions alors, une abondante nourriture pour toutes nos bêtes, et nous remplîmes nos outres à Jernaam pour cinq jours de marche.

Le 20, nous revînmes à Benioleed. Le 24, nous dépassâmes Melghra, et franchîmes la plaine de Tinsowa. Le jour suivant, nous gagnâmes un puits à dix milles de Tripoli; et avant d'y arriver nous rencontrâmes deux officiers du pacha, avec un domestique du consul anglais. Ce dernier qui était venu en personne au-devant de nous, mais que d'importantes affaires avaient rappelé en ville sans lui permettre de nous attendre, nous avait du moins fait dresser des tentes où nous attendaient toutes sortes de provisions. Après un excellent souper, nous dormîmes d'un profond sommeil; et le 26, à quelques milles de l'endroit où nous avions passé la nuit, nous trouvâmes M. Warrington et son fils aîné, qui nous conduisirent à Tripoli et nous y installèrent dans une maison commode.

Nous n'eûmes bientôt plus qu'à nous occuper de retourner en Europe, et d'embarquer sur le vaisseau qui devait nous y conduire nos animaux vivants, nos oiseaux, et tous nos autres objets d'histoire naturelle. Avant notre départ, le consul voulut nous donner une fête à laquelle fut invité le pacha.

Peu de jours après, nous nous embarquâmes pour Livourne; plusieurs tempêtes nous forcèrent de relâcher à l'île d'Elbe, et nous arrivâmes en vingt-huit jours. Notre quarantaine, quoique de six semaines, passa vite. Les privations du lazaret firent trouver le temps long à nos camarades de captivité, qui ne cessaient de se plaindre; mais nous, joyeux de pouvoir enfin reposer nos têtes sous un toit, nous que rafraîchissaient les brises de la Toscane, nous qui trouvions excellente la cuisine du petit cabaret de l'établissement, pour ne rien dire de la volupté que nous goûtions à coucher dans des lits auxquels nous pûmes à peine nous arracher les deux premiers jours, nous étions comparativement au passé beaucoup trop heureux pour faire entendre la moindre plainte. Le 1er mai, nous gagnâmes Florence; et passant les Alpes, nous remîmes le pied sur notre terre natale un mois après.

Albert-Montémont.

FIN DU VOYAGE DE DENHAM ET CLAPPERTON.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

KOURANKONIENNE.

(Ling.)

J. BRY aîné, Éditeur



MAJOR LAING.

(1822.)

VOYAGE DANS LE TIMANNI, LE KOURANKO ET LE SOULIMANA (Afrique occidentale).

PRÉLIMINAIRE SUR LE MAJOR LAING ET SES VOYAGES.

Le voyageur dont nous allons offrir la relation principale est le même qui, après avoir exploré la partie de l'Afrique occidentale voisine des possessions anglaises de Sierra-Leone, savoir, le Timanni, le Kouranko et le Soulimana, en 1822, devait, cinq ans plus tard, s'aventurer dans le Sahara ou grand désert, en partant de Tripoli, pour aboutir à Tombouctou, cette métropole du Soudan, à l'ouest de laquelle il périt assassiné par les Touaricks. Il n'a encore été jusqu'ici donné qu'au seul voyageur français René Caillié d'avoir atteint cette ville mystérieuse, et d'en être revenu.

Le gouverneur général anglais de Sierra-Leone, ayant appris qu'il existait entre l'almani ou le roi de la nation mandingue et le chef subalterne de la même contrée une guerre assez sérieuse qui interrompait le commerce entre les Mandingues et la colonie britannique de l'Afrique occidentale, commerce plus important encore par son influence civilisatrice que par ses avantages matériels, jugea à propos d'envoyer une petite ambassade à Kambia, sur la rivière Scarcies, puis à Malacouri et au camp mandingue. Il chargea de cette mission le major Laing, dont nous allons donner la relation dans ses détails les plus saillants. Nous le laisserons parler lui-même.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION.

Après avoir rempli ma mission à Kambia, je traversai la rivière Scarcies, et me rendis à Malacouri, ville mandingue très forte, située sur la rivière Maladjia, à environ vingt milles nord par ouest de Kambia, où j'appris qu'Amara, roi des Mandingues, avait eu recours au roi des Soulimas, qui avait envoyé à son aide une nombreuse armée au moyen de laquelle il s'était emparé de Maladjia, ville principale appartenant à Sannassi, et avait fait prisonnier ce chef. J'appris qu'on supposait Amara dans l'intention de mettre Sannassi à mort, après l'accomplissement de quelques cérémonies.

La situation de Sannassi, qui avait toujours été l'âme de la colonie, étant critique à ce point, je pris le parti de me rendre au camp le matin suivant, malgré une sévère attaque de fièvre. A neuf heures j'étais à environ quatre milles et demi de la rivière Maladjia, dans une grande plaine où toute l'armée était campée. Me sentant alors très affaibli par la fièvre, je trouvai bien bon de me garantir des rayons du soleil du matin, instant du jour qui dans cette partie de l'Afrique est le plus accablant, et je me mis sous quelques bottes d'herbe sèche, jetées sur trois pieux fichés en terre à égale distance et réunis par en haut de manière à for-

mer un triangle. Ces habitations temporaires, quand elles sont bien construites, sont une assez juste imitation de nos tentes de campagne, et elles ont cet avantage que, quelque part qu'une armée prenne position, on peut les établir avec peu de peine et sans aucuns frais. De cet abri, j'avais la vue de tout le campement, qui avait plutôt l'apparence bruyante d'une foire bien fréquentée que la régularité et la discipline de quartiers militaires. Des tentes construites comme celles que je viens de décrire couvraient la savane, aussi loin que les arbres, les mouvements du terrain et les autres accidents pouvaient permettre à l'œil de voir, et les pavillons distinctifs de diverses et nombreuses tribus flottaient de tous côtés sur les habitations des chefs respectifs. La musique, horrible concert d'une variété d'instruments barbares, venait de toutes parts frapper l'oreille, tandis que des troupes d'hommes, grotesquement vêtus d'habits de guerre, apparaissaient çà et là, brandissant leurs coutelas et gambadant dans les plus extravagantes postures, à la cadence des sons qui s'élevaient. La nouveauté de ce spectacle fixa pour quelque temps mon attention; mais la fatigue résultant de la fièvre de la nuit précédente fut à la fin plus forte que ma curiosité. Vers midi je me réveillai, je fus informé qu'Amara était prêt à avoir un entretien avec moi, et désirait que je me présentasse immédiatement.

Quand je fus arrivé devant la tente d'Amara, on me fit signe de m'asseoir à l'ombre d'un grand berceau, couvert de branches de cocotiers et de feuilles de plantain, et qui pouvait tenir à l'abri des rayons du soleil à peu près deux mille hommes. Là, je fus bientôt rejoint par le roi, et au son du tambour de guerre, le berceau se remplit d'un bizarre assemblage d'hommes armés. Des berceaux d'une dimension correspondante élevés à angles droits, et parallèles à celui où je me trouvais, de manière à former un grand carré, furent aussi bientôt remplis de Soulimas, de Bennas, de Tambaccas et de Sangaras, le tout montant à environ dix mille hommes, et l'espace compris entre ces berceaux était à la disposition de ceux qui désiraient se livrer à des exercices guerriers, à la danse et à la musique.

J'eus une entrevue avec Yarady, dont j'obtins l'assurance que la vie de Sannassi serait sauve; puis je pris congé, après de nombreuses protestations d'amitié. Une conversation subséquente avec Amara, dans laquelle je lui expliquai les désirs du gouverneur, termina ma visite au camp; je le quittai au coucher du soleil, et retournai directement à Sierra-Leone.

J'y étais arrivé très fatigué de la fièvre, quand, à peine convalescent, de nouveaux bruits d'une nature alarmante pour la sûreté de Sannassi circulèrent à Sierra-Leone. Le gouverneur désirant éloigner une si grande armée du voisinage de la colonie, et aussi sauver la vie du malheureux Sannassi, me chargea encore de visiter les Soulimas : je me mis en devoir d'obéir, et cette fois, en considération de ma santé, un aide-chirurgien, M. Mackri, m'accompagnait.

Nous partîmes de Sierra-Leone dans l'après-midi du 3 février 1822, et le 5 nous arrivâmes au lieu où était située la belle ville de Maladjia, résidence de Sannassi, laquelle depuis à peine quelques jours venait d'être rasée par les gens d'Amara. Quelques naturels qui, à notre approche, s'étaient tenus cachés dans les ruines, se montrèrent et me donnèrent avis que le camp que j'avais vu naguère était dissous, et que l'armée avait fait un mouvement sur Boukaria, ville située à trente milles au nord par l'est de Malacouri, et à douze milles à l'est de Fodi-Boukaria, capitale du pays mandingue, nommée par abréviation *Fouricaria*. Considérant toutefois que notre meilleur plan serait d'arriver à Fouricaria par eau, et de nous rendre de là par terre au camp, nous redescendîmes la rivière avec le reflux.

Le 7 nous arrivâmes au camp : il s'étendait au nord et à l'est de la ville, mais les principaux chefs avaient leurs quartiers dans Boukaria même. A mon arrivée j'appris que Sannassi avait été mis en liberté, après l'incendie de sa ville et le pillage de ses propriétés. J'exprimai toutefois aux chefs assemblés le mécontentement du gouverneur à ce sujet. Amara s'excusa en levant en l'air le Coran, et en disant qu'il n'avait fait que ce que le livre lui avait prescrit, et qu'il avait poussé de grands cris quand il s'était trouvé contraint à agir si durement. Je répondis à Amara que je faisais peu de cas de la prétention qu'il mettait en avant d'avoir accompli les injonctions du Coran, et que je croyais au contraire qu'il en avait perverti le sens dans l'intérêt de son ressentiment.

Après cet entretien, nous nous rendîmes chez Yaradi, et il nous reçut avec des danses et de la musique dans le goût soulima. Il nous montra aussi ses femmes, mais nous ne saurions parler de leur beauté, bien que leurs divers ornements de colliers et de grands pendants d'oreilles en or dussent les faire paraître à leur avantage. Yaradi semblait très satisfait : chaque article de mon vêtement était pour lui un sujet d'admiration. Quand il me vit tirer mes gants, il recula avec surprise, couvrit sa bouche toute grande ouverte de ses deux mains, et s'écria enfin : « Alla Akbar! il s'est arraché la peau de la main! » Comme il devenait plus familier par degrés, il frotta alternativement les cheveux de M. Mackri et les miens, puis, se livrant à un grand éclat de rire, il s'écria : « Ce ne sont pas des hommes! ce ne sont pas des hommes! » Il demanda à plusieurs reprises à mon interprète si nous avions des os. Nous passâmes une heure dans cette entrevue; mais comme je craignais que nous ne pussions pas arriver à Fouricaria avant la nuit, nous prîmes congé du chef, très content de notre visite, et nous étions à Fouricaria avant la brune.

Route à travers le Timanni.

Falaba, ville principale des Soulimas, résidence du roi, est située à deux cents milles environ de Sierra-Leone, à l'est par le nord. La route par laquelle je me proposais de traverser les contrées intermédiaires était le cours de la rivière de la Rokelle.

Nous quittâmes Sierra-Leone le 16 avril dans des bateaux, et, remontant la Rokelle, nous passâmes la première nuit à la factorerie de MM. Cormack, sur l'île de Tombo. De là nous partîmes le matin suivant à l'aube, et à quatre heures après midi nous étions à Maharre, ville timanni, située sur une éminence qui domine la rive gauche du fleuve. Conformément aux usages du pays, nous saluâmes le chef d'une décharge de quelques coups de fusil, et, arrivés à la ville, nous lui rendîmes nos devoirs; il nous pressa beaucoup d'y passer la nuit. Nous poursuivîmes néanmoins notre route, et à sept heures nous entrâmes dans une petite ville nommée *Rosa*, où nous jugeâmes à propos de coucher. Le chef de cette ville avait servi plusieurs années comme matelot anglais, et les Français l'avaient retenu prisonnier pendant longtemps; il parlait très bien les deux langues, et de plus un peu l'allemand. Les habitants de la ville et mes gens employèrent une partie de la nuit à danser et à se régaler.

Le 18, de bonne heure, nous quittâmes Rosa, et à dix heures avant midi nous atteignîmes Macabelé, ville très propre et très jolie, située sur une déclivité, près de la rive droite de la rivière.

Avant de quitter la ville, j'allai, en compagnie des deux chefs, faire visite à Bakobala, principal chef de cette partie du Timanni qui est bornée par les rivières Port-Logo et Rokelle. Je trouvai en cet homme un bon vieillard à l'air vénérable, ayant une longue barbe blanche. Son costume consistait en une chemise d'un très beau coton, avec un manteau écarlate amplement jeté sur ses épaules : il avait autour du cou un collier composé alternativement de grains de corail et de dents de léopard. Il parla peu, et dans l'espace d'une

demi-heure que je fus en sa présence, il changea à peine sa position, excepté pour me présenter un chevreau et une grande calebasse pleine de lait. Ce dernier don fut très agréable à mes compagnons et à moi, car nous n'avions pas déjeuné. Quittant Macabelé, nous passâmes au côté opposé de la rivière, et là nous débarquâmes, parce que le lit devenait si rocailleux, qu'il était impossible de songer à naviguer davantage pendant les sécheresses. Nous fîmes à pied les quatre milles qui complétaient le trajet de la journée. A trois heures après midi nous arrivâmes à Rokon, ville principale du district timanni qui s'étend le long de la rive gauche de la rivière.

Le 19, à onze heures du matin, je fus convoqué à l'audience du roi du pays qui, instruit de l'intention où j'étais de passer par son territoire, était venu à Rokon pour avoir sa part des présents que l'on s'attend, dans ces occasions, à recevoir d'un blanc.

Un palaver (1) timanni diffère de la cérémonie telle qu'elle a lieu dans le pays mandingue, en ce que, dans cette dernière contrée, il se fait avec beaucoup de gravité et un grand décorum; tandis qu'ici ce n'est qu'un déploiement d'absurdes parades. Quand l'assemblée entière fut assise, ou pour mieux dire accroupie, un orateur tenant en main une baguette de genêt desséché sortit d'une des huttes élevées au centre de la cour; puis, regardant autour de lui et se découvrant la tête, s'écria à plusieurs reprises : — *Loanta! Loanta!* — desquels mots le sens le plus exact (je le présume, car je ne pus jamais arriver à une explication satisfaisante) est : « Soyez tous sauvés! soyez bénis! » ou encore : « Soyez gardés de tout mal! » Alors, entrant dans son rôle, il continua ainsi : « Je vais prononcer un grand palaver aujourd'hui, un palaver comme il n'en a jamais été prononcé dans Rokon, c'est le palaver d'un blanc. Pourquoi personne ne vient-il pour m'entendre? » Deux ou trois hommes sortirent alors des huttes et s'assirent, et l'orateur s'assit avec eux. Il se préparait à continuer, quand il cria soudain : « Cela ne peut aller : je veux avoir d'autres gens pour m'écouter; venez, venez, ou je ne dis plus rien aujourd'hui. » Cinquante personnes parurent alors dans le centre de la cour et s'assirent, jouant leurs rôles comme auditeurs, et de temps à autre entrant dans une espèce de colloque avec l'orateur. Il parla une heure environ, au bout duquel temps le roi fit entendre, par un signe de tête, qu'il était content. Alors toute l'assemblée lui fit face, et plaçant le revers de leurs mains sur la terre, les assistants vociférèrent : « *Loanta! Loanta!* » puis ils répétèrent les mêmes paroles et se retirèrent. Ainsi se termina le palaver *pro forma*, et tel en est l'invariable cérémonial dans ces contrées. En parlant, l'orateur observe continuellement l'expression de figure et le maintien du roi, pour interpréter ses pensées et parler en conséquence. Le refrain du discours de l'orateur, en cette occasion, avait ce sens : L'homme blanc va loin; il va aux montagnes de Kouranko et plus loin encore; il va dans des contrées dont le peuple de Timanni n'a jamais entendu parler; il va dans le pays de l'or et de l'argent; il doit donc bien payer le roi, ou il ne peut passer. Le roi veut des fusils, des épées, de la poudre, de beaux habits et des colliers, ou bien il faut que l'homme blanc s'en retourne. En quittant l'assemblée, j'échangeai une poignée de main avec le roi, qui me dit qu'il voulait voir tout ce que j'avais pour lui, et qu'il voulait beaucoup d'argent.

Dans la soirée, j'envoyai le présent destiné au roi (2).

(1) *Palabre* des Espagnols; conférence publique sur un sujet particulier ou général; conférence qui peut être tenue entre plusieurs individus ou toute une communauté. A. M.

(2) Il y avait un pistolet, quatre brasses de toile de coton bleue, quatre barres de poudre, quatre bouteilles de rhum. Le mot *barre* exprime une quantité déterminée de toute espèce, dont la valeur est fixée pour les échanges. Dans les premiers échanges des Européens avec les nègres, la barre était l'équivalent d'une barre de fer. Une barre vaut environ 4 francs. A. M.

Le bruit des actions les plus frivoles d'un voyageur le précède toujours en Afrique, et s'il a mis quelque chose ou fait une addition quelconque dans le présent d'un chef, il est sûr d'en entendre parler partout où il passe.

20 avril. Je termine mes observations à Rokon. Cette ville est par les 12° 25' 30", cours du chronomètre, et à 8° 37' 40" de latitude nord, suivant l'estime.

Après avoir quitté Rokon et fait deux milles à travers un pays beau et bien cultivé, quoiqu'il ne le soit pas en proportion de son étendue, nous arrivâmes à une jolie petite ville nommée *Terre* (ce qui signifie *Rocher en timanni*). Ce nom vient de la quantité de bois qui environnent cette ville. La ville a une délicieuse apparence de fraîcheur, étant entourée d'arbres à plantain en grand nombre et arrosée par un ruisseau qui coule dans la direction du nord sur un lit de cailloux. Une autre marche d'une heure, dans la direction de l'est, nous amena à la ville de Nunkaba, où nous nous reposâmes quelques minutes. Les hommes étaient absents et les femmes très occupées à nettoyer du coton avant de le filer. Après avoir quitté Nunkaba, en allant au sud-est par l'est, nous traversâmes une prairie qui fut autrefois cultivée en coton. Du centre de cette prairie, la route qui conduit à Ba-Simera se sépare dans la direction est demi-nord, formant un angle aigu avec la route de Toma qui va au sud-est par l'est. Nous arrivâmes à Toma un peu après quatre heures de l'après-midi, et là (bien que nous ne fussions qu'à soixante milles de Sierra-Leone) j'appris qu'on n'avait jamais vu de blancs. La première démonstration de surprise que je remarquai vint d'une femme qui resta immobile comme une statue, en nous regardant entrer dans la ville; elle ne bougea pas un muscle jusqu'à ce que toute la troupe fût passée, et alors elle poussa un profond cri d'étonnement et se couvrit la bouche de ses deux mains. Quelques moments après être sortis de Toma, nous étions à Rodoma, petit village composé d'une soixantaine de huttes, où nous étions convenus à Rokon que nous passerions la nuit. En conséquence nous fîmes halte, et les bagages furent mis en sûreté dans la maison disposée pour nous recevoir.

Le 23 avril nous commençâmes cette journée par une marche dans un chemin pierreux et à travers d'épaisses broussailles, jusqu'à onze heures environ que nous arrivâmes à un petit village nommé *Mokundoma*, où nous prîmes quelques minutes de repos, abrités par la maison du palaver des ardents rayons du soleil, qui ce jour-là étaient très intenses. Mokundoma, comme tous les autre villages timannis que nous trouvâmes, doit sa beauté à l'ornement naturel de l'arbre de plantain, qui croît abondamment à l'entour. Une heure plus tard, nous étions à Romontaine, où un court palaver pour avoir la permission d'aller au-delà nous retint quelque temps : de là en une heure et demie nous parvînmes à Balanduco, seule ville considérable depuis Rokon.

Les femmes de Balanduco étaient activement occupées à séparer de la noix de palmier le fruit plein de jus et couler du safran. A cet effet, elles le pilaient dans des mortiers afin d'en extraire plus facilement, plus abondamment l'huile, au moyen de l'ébullition. A en juger par l'importance de la fabrication, et la nombreuse charge de ce fruit que les naturels introduisaient continuellement en ville, ils pouvaient manufacturer de trente à quarante gallons par jour pendant la saison.

Nous quittâmes Balanduco à environ deux heures après midi, et nous nous dirigeâmes par un bois épais à Matuko, où nous fûmes encore obligés d'attendre que les habitants eussent consulté leurs gris-gris sur l'opportunité de nous laisser aller plus avant. Comme les gris-gris n'avaient pas d'objection, je donnai une brasse de drap au chef et nous pûmes partir au bout d'une heure. Notre route continua par des bois très touffus. A cinq heures environ nous arrivâmes à Ro-

ketchick, grande ville où je résolus de passer la nuit. Notre marche de ce jour avait été au sud, environ est par sud de vingt-deux milles.

Le 24 avril la fatigue de mes gens et aussi le désir de prendre la longitude de Roketchick m'engagèrent à y passer la nuit encore. Cette ville est, suivant le chronomètre, à 12° 11' ouest, et la latitude, suivant l'estime, est de 8° 30' nord.

Le 25 avril, partis à sept heures du matin, et après avoir marché sans une seule halte dans la direction de l'est par le sud, nous arrivâmes à midi à un petit village appelé *Ma-Yollo*, où nous nous reposâmes une demi-heure. A environ trois milles au-delà de Roketchick, l'épais taillis commence à disparaître, et est remplacé par des prairies étendues, ceintes de touffes de bois qui ont à peu près une profondeur de cent verges. Sur la droite, à environ une distance de trois milles, je remarquai deux éminences d'où la rivière Katès prend sa source, et courant à l'ouest-nord-ouest, se décharge dans l'Océan, en vue de la limite méridionale de la colonie de Sierra-Leone. A l'exception de ces deux hauteurs, la contrée est parfaitement plate.

Quittant Ma-Yollo et marchant à l'est par un pays d'un aspect tout semblable, nous arrivâmes environ à quatre heures après midi à un sale petit village nommé *Rokanka*, où je fus contraint, par la fatigue des porteurs, de passer la nuit. Pendant toute notre marche de ce jour, l'eau nous manqua; et à notre grande déconvenue, les habitants de ce village ne purent pas ou ne voulurent pas nous en céder une goutte; d'un autre côté, nous n'avions pas envoyé dans le bois un détachement à la recherche de l'eau, car le bruit du purrah se faisait entendre dans le voisinage.

Nous fîmes route vers Ma-Yosso, que nous atteignîmes vers le soir. Cette principale ville des frontières orientales du Timanni, dont la latitude est de 8° 28' nord, suivant l'estime, et la longitude, d'après le chronomètre, 11° 54' ouest, est située sur une hauteur et sur la rive droite de la rivière Kamaranka, nommée ici *Kabanka*, qui coule au-delà de la ville, dans la direction de l'ouest par le sud.

La rivière a de cent cinquante à deux cent vingt pieds de large, et est navigable pour les plus grands canots. Pendant la saison sèche le courant est modéré; mais on dit qu'il est extrêmement rapide quand les pluies l'ont grossi. Les habitants de Ma-Yosso m'ont paru supérieurs à la plupart des Timannis, plus communicatifs, et de manières plus amicales.

Le 6 mai le roi m'accorda sans objection la permission de passer, et me donna l'avis d'être sur mes gardes en traversant le pays des Kourankos, qu'il me représenta comme un peuple perfide.

Le 7 mai, mon expédition, accompagnée de beaucoup d'habitants qui nous firent ainsi leurs adieux pendant un mille de marche, ne quitta Ma-Yosso qu'à deux heures de l'après-midi, et nous arrivâmes à Maboum un peu après le soleil couché : nous avions fait neuf milles au nord.

Maboum est composée d'une ville vieille et d'une ville neuve qui sont séparées par un intervalle de trois cents pas environ : la première n'est habitée que par des Timannis, l'autre par des Kourankos et quelques familles mandingues.

J'établis ma résidence dans la ville de Kouranko; et puisque je suis hors du Timanni, je vais rapporter, dans le chapitre suivant, tout ce que j'ai pu recueillir de détails sur les mœurs et les coutumes de ce pays.

Limites du Timanni. Mœurs et coutumes. Superstition. Mariages et cérémonies funèbres.

L'étendue de Timanni, de l'est à l'ouest, peut être évaluée à quatre-vingt-dix milles, et sa largeur, du nord au sud, à cinquante-cinq milles. Il est borné à l'est par le Kouranko; à l'ouest par la colonie de Sierra-Leone, une partie du Bullom et l'Océan; au nord par le pays mandingue et le Lomba; au sud, enfin, par le Bullom et le Kouranko. Toute la contrée peut être considérée comme divisée en quatre districts principaux, gouvernés par des chefs qui s'arrogent toujours, et auxquels les autres donnent souvent le titre de roi.

Le premier district, dont le chef est Famaré, s'étend sur les deux côtés de la rivière Scarcies, et à environ trente milles dans les terres. Ce district est particulièrement fertile en riz; c'est aussi un grand point de rendez-vous pour les mahométans qui viennent des parties éloignées de l'intérieur, et préfèrent à toute autre cette communication avec la colonie.

Grâce à la quantité de rivières et de criques navigables qui entrecoupent le pays, les hommes, à peu d'exceptions près, et assez souvent les femmes, sont très habiles à manœuvrer les canots, talent qui assure de l'emploi chez les blancs à tous ceux qui en désirent, et ils sont nombreux. Une fois chez les Européens et les habitudes de leur pays mises de côté, ils sont d'une docilité remarquable, et, en général, très attachés à ceux qui les emploient.

Je n'ai pu apercevoir aucune trace d'un costume caractéristique parmi ceux qui résident dans leur pays. Chaque individu, selon son habileté ou son caprice, se vêt à la mode des autres tribus. La plupart des chefs portaient la chemise et les larges culottes mandingues, avec un bonnet rouge ou bleu; d'autres portaient la chemise, avec des culottes de satin tombant jusqu'à la cheville et presque aussi collantes que les pantalons : quelques-uns avaient la chemise seulement. Mais telle est la pauvreté (résultat de l'indolence) et l'état grossier de la plus grande partie de la population de l'intérieur, que des culottes ou des chemises quelconques sont des articles que l'on y rencontre rarement; il y en a peu qui ne possèdent qu'un petit morceau carré d'étoffe grossière ou d'écorce tressée, attaché à un cordon, et serré autour de la ceinture. Les femmes, à l'exception de celles qui habitent près du bord de l'eau, sont aussi défectueuses que les hommes en fait de vêtements, et quelques-unes encore plus. Je n'ai jamais vu dans ce pays un homme sans quelque chose pour le couvrir, quelque chétif que ce fût; mais j'ai vu en plusieurs circonstances des femmes adultes, des mères de famille, aussi nues que le jour de leur naissance, entièrement ignorantes du dégoût qu'inspirait leur aspect.

On n'emploie pas dans ce pays beaucoup de temps à faire la cour. Si un homme vient à former un attachement, ou pour mieux dire peut-être, à sentir un caprice pour une fille, on ne regarde comme nullement nécessaire qu'il sache si le sentiment est réciproque. Il porte à ses parents une jarre de vin de palme, ou un peu de rhum s'il peut s'en procurer, et leur expose l'objet de sa visite. Si sa demande est accueillie, il est invité à revenir, et alors une autre jarre de vin, quelques kolas, quelques brassées d'étoffe et de chapelets terminent la négociation : le jour du mariage est aussitôt fixé, et la fiancée apprend quel doit être son mari. Si, au contraire, les parents font des observations relatives aux moyens d'existence du poursuivant, il s'éloigne et travaille jusqu'à ce qu'il se procure ce qu'il faut pour satisfaire ces exigences; mais si dans l'intervalle un meilleur parti se présentait, la fille peut le prendre avant le retour du galant. Aucun chagrin et aucun abattement ne sont le résultat de ces malencontres. Les cérémonies nuptiales ne sont remarquables ni par leur singularité ni par leur éclat. Les danses commencent le matin de bonne heure, et les mariés s'y joignent tout aussitôt. A leur départ pour la couche nuptiale, une salve de mousqueterie a lieu; alors vient une scène de débauche et d'orgie qui continue plusieurs jours, si les parties sont en position d'y suffire.

On trouve généralement dans les villes de Timanni des maisons servant de charniers où sont déposés les restes des rois ou chefs. Elles ne sont jamais ouvertes,

mais dans le mur sont pratiqués de petits jours, par lesquels on introduit à certains temps des provisions cuites et du vin de palme. Les Timannis étant convaincus que ces vivres sont dans l'occasion nécessaires aux morts qui les consomment et dont l'existence spirituelle paraît se contenter, ils les supposent esprits de bon ou de mauvais penchant, suivant le caractère qu'ils avaient pendant leur existence terrestre.

Les Timannis, avant de manger ou de boire, réservent invariablement aux morts une petite portion de ce qu'ils vont consommer, et pour lui donner cette destination, la jettent à terre. Cette coutume n'est toutefois pas particulière à eux, et semble générale dans les tribus idolâtres de l'Afrique, spécialement chez les Fantis, les Achantis et les autres nations de la Côte-d'Or.

Un homme de ma suite avait à son insu commis une action un peu outrageante sur la place supposée où était enterré le père d'un Timanni : celui-ci entame immédiatement un palaver. L'homme accusé de la faute protestait qu'il ignorait entièrement que le sol sur lequel il se trouvait couvrît les restes de quelqu'un, puisqu'il n'y avait aucun signe distinctif, et que s'il en avait été averti par quelque marque, il aurait été plus circonspect. Le Timanni, en apparence insulté, insista pour une satisfaction, et demanda l'amende prescrite par la coutume du pays; puis voyant que je l'accordais sans hésiter, il prétendit qu'un homme attaché à un blanc devait le double. Alors je refusai le tout, et les chefs présents au palaver me donnèrent raison; mais leur compatriote alla à la maison de son gri-gri, et là faisant un sacrifice d'une volaille et d'un peu de vin de palme, il l'invoqua pendant plus d'une heure pour qu'il frappât de mort l'homme qui avait souillé le tombeau de son père. « S'il mange, disait-il, « que ses aliments le suffoquent; s'il marche, que les « ronces le déchirent; s'il se baigne, que les alligators « l'avalent; s'il va en canot, qu'il coule; mais que jamais, jamais il ne rentre à Sierra-Leone. »

La volaille blanche, les moutons et les chevreaux sont regardés comme des animaux de bon augure. Par conséquent ils font les frais des sacrifices destinés à apaiser les mauvais esprits et on en fait don aux visiteurs considérés comme les bien-venus. Il y a des coins de terre (en général des éminences couvertes de bois épais) qui sont consacrés aux gris-gris et réputés sacrés.

J'ai toujours vu approcher de ces lieux avec une terreur respectueuse, et j'ai appris que la plus petite infraction commise à leur égard exposerait les délinquants aux plus terribles châtiments des Purrahs, institution très redoutée dans ce pays malheureux, et dont le pouvoir dépasse celui des chefs. Leurs arrêts de mystère et de ténèbres sont aussi peu examinés ou mis en question que ceux de l'Inquisition en Europe dans les premières années de l'établissement.

Les revenus des chefs timannis pouvaient être considérables au temps de la traite, mais depuis son abolition dans le voisinage de Sierra-Leone, la fortune même de ceux qui s'en procurent en faisant contribuer les étrangers, est misérable. Les dépendants de quelques chefs sont obligés de leur fournir annuellement autant de riz qu'il en faut pour couvrir le sommet de leur tête, eux étant debout, en plein air, et le riz entassé comme on ferait d'une charge de pistolet pour cacher la balle dans la paume de la main. Quelques autres ont un certain tant pour cent sur le produit des fermes de leurs sujets, en sus de quelques impôts que l'excessive pauvreté du peuple rend très difficile à recouvrer. Mais il y a des chefs qui n'ont absolument aucun revenu et vivent du produit de leurs terres. Souvent ils sont surpassés en opulence par des particuliers de la communauté. De là vient qu'il est très fréquent qu'un étranger, quand il entre dans une ville de ce pays, apprenne, par ces chroniques circulantes qui semblent indigènes à chaque sol, que Pa (1) un tel est chef, mais que Pa un tel est au-dessous de lui: c'est-à-dire qu'il a plus d'argent, conséquemment plus d'influence. Les voyageurs, quand ils traversent une ville, ont à payer un petit impôt, et chaque animal conduit à la corde est frappé d'une certaine taxe. Pour l'éluder, on porte généralement les moutons et les chèvres au marché dans des paniers qui sont attachés au front des propriétaires et descendant sur le dos. Le spectacle que forment une vingtaine de ces gens allant au marché, et voyageant en file le long d'une route, est assez plaisant, et pour peu que cette marche soit accompagnée par les bêlements discordants, qui d'un seul deviennent bientôt un chorus, et sortent en confusion continuelle de chaque panier où les animaux sont étroitement confinés, la scène devient comique à l'extrême.

(1) Espèce de particule répondant à notre *de*. A M.

Les productions agricoles se composent du grand riz de Caroline ou riz blanc; de riz rouge, que les naturels préfèrent parce qu'il se conserve bien; de yams, de noyers, et çà et là d'une plantation de cassave. Les plantains, les bananes et divers autres articles de consommation nécessaire croissent sans culture. Le principal trait de leurs mœurs est le goût de l'ivresse, qu'ils se procurent amplement avec leur vin de palme. Ils n'ont parmi eux aucun métier, pas même ceux de forgeron et de cordonnier, que j'ai trouvés dans tous les autres pays d'Afrique que j'ai visités.

Leurs maisons sont faites de terre et carrées avec un toit conique, dont la partie est couverte en chaume ou en branches de palmier; mais elles ne sont ni propres ni commodes.

La danse est un amusement favori des Timannis, mais elle n'a ni grâce ni vivacité : les musiciens (si l'on peut dire ainsi) se tiennent au centre, pendant que les hommes et les femmes, confondus et pêle-mêle, dansent autour d'eux, mais sans beaucoup changer de place, car leurs mouvements s'exécutent principalement dans la tête et les parties supérieures du corps. Les femmes sont assez fréquemment peu décentes dans leurs attitudes, licence à laquelle elles sont entièrement encouragées par les hommes.

Les Timannis sont dépravés, haineux, indolents et avares. Le caractère d'un Timanni est proverbial dans l'Afrique occidentale, pour désigner les mauvaises dispositions à la paresse; et quand on veut parler d'une femme déshonnête, on nomme une Timanni. Le commerce d'esclaves est sans doute le principe de ce caractère vicieux de tout le peuple, et l'on remarque que la corruption et la désorganisation sociale sont extrêmes encore à l'embouchure des principales rivières de la côte qui, il y a trente ans encore, étaient les principaux marchés de la traite; j'ai été deux fois gravement injurié par des mères à qui je refusais d'acheter leurs enfants, et un soir une clameur s'éleva contre moi, comme blanc et ennemi du commerce d'esclaves, qui faisait la prospérité du pays.

Voyage dans le Kouranko. Méchanceté des chefs. Arrivée à Kamato.

La ville que je quittais étant la seule que j'aie trouvée, dans mes voyages, habitée par des Mandingues réguliers, je saisis cette occasion de dire quelques mots de leurs coutumes.

Les Mandingues sont un peuple très délié et supérieur à tous ceux qui habitent l'Afrique occidentale, à partir des limites de l'Etat de Maroc jusqu'au sud. Ils ne sont pas de très longue date habitants des bords de la rivière; ils y ont émigré, il y a un siècle environ, de Manding, contrée puissante, située près de Ségo, environ à sept cents milles à l'est de la côte, et où l'or est abondant.

Le costume des Mandingues est extrêmement simple, propre et bienséant; il consiste en un bonnet, une chemise, des culottes larges et des sandales. Le bonnet est d'étoffe rouge ou bleue, de forme conique et

agréablement brodé en fil de diverses couleurs. La chemise, qui tombe lâche sur les culottes, est vraiment d'une façon très simple: ce sont environ deux aunes ou plus d'étoffe bleue ou blanche doublée, où un trou est pratiqué pour y passer la tête; les côtés sont cousus de manière à laisser libres les bras. Les culottes, de la même étoffe, atteignent à peine le genou : elles sont très larges et serrées autour des reins par un fort morceau de tissu ; la largeur des culottes est une grande marque de distinction parmi les Mandingues, d'où cette expression vulgaire, *kourté-abouniato*, larges culottes ou grands caleçons, qui est synonyme de grand homme ou homme considérable. Cette mode est poussée à un tel point, que j'ai appris qu'un chef en fit une seule paire avec environ vingt aunes de coton. Les femmes portent une pagne d'une aune environ de large autour de la taille, de manière à ce qu'elle leur tombe jusqu'au mollet. Un châle ou quelque vêtement de fantaisie leur descend de la tête sur le cou et les épaules quand elles ne sont pas au travail. Cette sorte de voile leur sert à se cacher la figure, si elles sont dans le cas de manger ou de boire en présence d'un homme.

Un Mandingue sort rarement sans avoir son fusil, et chacun porte un coutelas ou un couteau suspendu sur la cuisse droite, lequel instrument sert à plusieurs emplois, à se frayer le chemin dans les bois, à hacher la cassave, à se défendre contre un ennemi, et pour aider à découper un taureau dans un festin. Cette dernière opération est pratiquée avec beaucoup d'habileté, car il y a peu de Mandingues qui ne soient excellents bouchers.

Les distinctions de rang, bien qu'observées par les Mandingues beaucoup plus que par les autres tribus africaines, sont néanmoins en petit nombre. Les prêtres et les professeurs du Coran viennent en considération immédiatement après le roi ou le chef du pays. Le respect qu'ils montrent pour le savoir est un trait de leur caractère digne d'admiration. Après les prêtres et les professeurs viennent les chefs subalternes; puis suivent les naïmahalahs (n'importe de quel pays); après eux, les hommes libres, mais dépendants; enfin les esclaves divisés en domestiques ou nés dans le pays, et qui ne sont point sujets à être vendus contre leur inclination, ou bien ceux qui sont en servitude en raison d'une dette ou pour châtiment. Cette division ressemble à celle des anciens Romains : *Servi aut nascebantur aut fiebant.*

Leur éducation consiste en général à apprendre à lire et écrire quelques passages du Coran et à réciter quelques prières. Pendant leur éducation, qui dure de trois à quatre ans, ils remplissent toutes les fonctions de domestiques près du prêtre ou du marabout qui les instruit. Les heures de travail sont en général le soir, après le soleil couché : alors, autour d'un feu bien flambant, les enfants lisent à haute voix leur tâche, qui est écrite sur une planche oblongue, peinte en blanc, avec un roseau ou une plume. Chaque enfant lit à la fois et le plus vite qu'il peut, mais le maître s'accoutume à la longue tellement à ces différentes voix, qu'une faute est toujours à l'instant découverte et corrigée. La religion est mahométane et les rites sont peu altérés par des superstitions. Ils répètent une courte prière en faisant avec le premier doigt un mouvement rotatoire à l'aspect de la nouvelle lune, et tirent beaucoup de pronostics de ses phases. A cette coutume, et à l'usage de porter des gris-gris et des saphis (petites prières écrites par les marabouts), comme préservatifs du mal, paraissent se borner leurs superstitions.

Le pays autour de Maboum est très boisé, mais les fermes sont bien dégagées des taillis, que l'on coupe et que l'on brûle pour féconder le sol. Leurs pâturages sont gras et bien peuplés de bétail, de moutons et de chèvres, et on voit les enfants des chefs, ainsi que les familles des patriarches des vieux jours, les gardant avec assiduité et les surveillant avec le plus grand soin. Ils ont aussi un grand respect pour les vieillards, et un vieillard dans l'indigence est une chose inconnue parmi les Mandingues.

Les principales productions végétales sont le riz, la cassave, les ignames, les noix et les plantains; ces derniers croissent sans culture. Du riz avec du miel compose leur principale nourriture, et ceux qui peuvent se procurer du lait en boivent de préférence. La ruche dont ils font usage est d'une construction très simple : c'est tout bonnement un morceau de bambou creusé, placé horizontalement sur deux baguettes terminées en fourche ; les extrémités du bambou sont bouchées avec de l'argile, et un trou est pratiqué à l'un des bouts pour donner un libre passage aux abeilles. Quand le miel est fait, on chasse les mouches comme on le fait en Angleterre.

Après avoir mis sous les yeux du lecteur les détails que j'ai pu recueillir sur les Mandingues, je reprends mon journal au moment où je me dirigeais vers Kouloufa.

Le 6 mai, j'atteignis Simera, capitale d'une partie du Kouranko et résidence du roi. Cette ville ne contient pas au-delà de cent maisons, lesquelles, à l'exception de l'habitation du chef, sont misérables. Elles consistent en une seule chambre circulaire, mal construite, avec des branchages entrelacés, grossièrement revêtus d'une couche de terre, et couronnée d'un toit conique négligemment couvert. La déplaisante habitude de faire de grands feux dans les maisons pour la cuisine, et la grande quantité de fumée qui s'en dégage, sans pouvoir jamais sortir, font qu'à l'intérieur les toits sont revêtus d'une tapisserie noire, laquelle pouvant se former et se grossir librement jusqu'à ce qu'elle se détache par son propre poids, tombe continuellement par petites parcelles et s'attache partout où elle tombe.

Le 18 mai au matin, nous étions à dix heures hors de Simera, accompagnés du roi et de dix de ses femmes, ce qui avec un porteur faisait un nombreux cortége. Nous prîmes immédiatement à l'est, et marchâmes tout le jour dans cette direction, le chemin allant çà et là vers le nord ou le sud, à cause du passage des montagnes que nous commencions à franchir. Dans la courte marche de ce jour, elles nous parurent s'étendre de l'ouest à l'est très régulièrement, ce qui nous permit de traverser sans grandes difficultés les vallées intermédiaires. Ces vallées pittoresques et fertiles sont arrosées par de nombreux ruisseaux qui, courant du nord au sud, se réunissent derrière la haute montagne de Botato, et viennent grossir ensemble la rivière Kamaranka.

Deux heures d'une marche modérée nous conduisirent à une ville bien bâtie nommée *Boundagia*, dont le chef s'appelle Boundakayia : cette ville est grande et magnifique, comparée à Simera, et plusieurs de ces maisons couvrent trente pieds de terrain environ. Après un court palaver, je fis encore un présent au chef, qui n'en fut pas satisfait, et il l'exprimait quand Ba-Simera, qui nous accompagnait toujours, n'eut qu'à prendre la parole en ma faveur, et le chef se tut. Nous poursuivîmes donc notre chemin, et un peu après trois heures nous étions à Nyiniah ; nous avions fait dans cette journée dix milles tout-à-fait à l'est. Nyiniah que l'on nomme aussi *Monkofil*, est plus grande que Simera ou Boundayia. Les maisons sont grandes, commodes et bien bâties, et les spacieuses cours proprement tenues. Cette ville est environnée de hautes montagnes de tous les côtés, excepté du côté qui regarde l'ouest, où une très belle vallée, peuplée de nombreux troupeaux de beau bétail rouge et de troupeaux de moutons, s'ouvre à la vue.

Le 20 mai à neuf heures du matin, nous quittâmes la ville, et là nous nous séparâmes de Ba-Simera : nous gravîmes immédiatement une des montagnes qui s'élèvent dans l'est; il nous fallut une heure trois quarts environ pour en atteindre le sommet, et arrivés là, après que nous eûmes éclairci un taillis qui obstruait la vue, une perspective de panorama nous apparut :

une vallée étendue, en partie cultivée, en partie couverte d'une herbe naturelle, haute de cinq pieds ; des lignes de hauts palmiers, droites comme si l'art les eût tracées ; çà et là un groupe de camwoods, dont l'ombre opaque faisait ressortir la nuance plus légère de la verdure qui couvrait la terre ; un ruisseau serpentant dans le centre, tout cela donnait l'idée d'un jardin cultivé avec soin et goût, et l'on était loin alors de se souvenir qu'on était au milieu des déserts de l'Afrique : ce beau tableau, enfin, était encadré dans un amphithéâtre de montagnes sur montagnes, entassées avec toute la grandeur et toute la magnificence de la nature.

Après avoir traversé cette vallée de l'ouest à l'est, nous recommençâmes à monter, et continuâmes pendant deux heures, au bout desquelles nous étions dans une vaste plaine, revêtue d'un court et rare gazon. Après avoir traversé deux rapides sources ou ruisseaux, tributaires de la Rokelle, nous fîmes halte à une jolie ville nommée *Neta-Kouta*, qui est abritée du nord et de l'est par les montagnes. Nous avions trouvé à un mille de Nyiniah la source d'un beau ruisseau qui se jette dans le Kamaranka. Sa figure représente un bassin de dix verges de diamètre, bordé de masses de granit, et ombragé par de hauts arbres d'un feuillage si épais, qu'ils défient même les rayons pénétrants d'un soleil vertical.

Le 27 mai, à midi, nous entrâmes dans la ville de Kama, qui est particulièrement propre et bien tenue. L'extérieur des maisons est blanchi, et les jardins ou clos proprement entourés de treillage. Il y avait peu de monde dans la ville ; tous les individus mâles, en état de porter les armes, étaient allés à une guerre de voisinage. Elle fut bientôt terminée, car à deux heures je vis rentrer les soldats.

Il était quatre heures quand nous entrâmes à Kamato : toute la population était alors criante et se lamentant d'une façon très amère : c'était le commencement des cérémonies funèbres à l'occasion de la mort d'un chef tué à la guerre.

Séjour à Kamato: Mœurs et usages du Kouranko. Position et productions du pays. Départ pour Falaba.

Le Kouranko, que je n'avais fait que côtoyer et que je quittai alors pour un certain temps, occupe une grande étendue de terrain, mais il n'est pas puissant en conséquence de ses petites subdivisions et petits Etats séparés ; il est borné à l'ouest par le Bellom, le Limba et le Timanni ; au nord par le Limba, le Tamisso et le Soulima; à l'est il a pour frontières le Kissi, le fleuve Niger et des contrées encore inconnues ; il est limité au sud par des pays qui bordent l'Océan. La capitale du sud-ouest Kouranko est Simera, et celle du nord-ouest est Kolakouka où réside Ballansama, le présent roi. Le royaume Kouranko doit s'étendre au loin dans l'est, et les naturels du district que je traversai ne purent me donner une idée précise de son étendue dans cette direction ; ils attestaient seulement que je ne pourrais en atteindre les limites en moins d'une lune ; mais ils n'avaient aucune information soit personnelle, soit transmise, pour fonder leur assertion, car je n'ai jamais rencontré personne qui se soit aventuré à voyager dans l'est ; ils en dépeignaient les habitants comme des sauvages, n'ayant point de vêtements, barbares et cruels à l'excès.

La seconde ville en rang et en importance dans le Kouranko nord-ouest, c'est Kamato, qui fut bâti sous le règne du roi foulah Alifa-Solou, il y a quarante ans environ. C'est une grande ville contenant mille habitants à peu près, bâtie sur la cime d'une montagne, et entièrement inaccessible, hormis par deux entrées, lesquelles sont fortement palissadées et gardées par de doubles et massives portes de bois dur.

Les Kourankos ou Kourankoniens ressemblent beaucoup aux Mandingues par la langue et le costume, mais il s'en faut qu'ils soient aussi intelligents et si beaux; ils ne sont pas non plus sectateurs du prophète. On rencontre quelques individus priant la face tournée dans la direction du soleil levant ; mais la plus grande partie de la population est idolâtre et a beaucoup plus de rapport en ce point avec les Timannis qu'avec les Mandingues ; ils ont une foi sans bornes dans les gris-gris, et, comme les Mandingues, possèdent à l'entrée de leurs villes des maisons qui leur sont consacrées ; mais ils ne poussent pas la superstition jusqu'à habiller des figures pour les représenter. Je n'ai vu qu'un fait de cette nature à Kaniakouta ; ils aiment beaucoup les clochettes dont les gens de tout âge et de tout rang, surtout les danseurs et danseuses, se parent avec profusion. Le costume et la langue les rapprochent des Mandingues ; mais le costume des femmes, avant et après le mariage, est semblable à celui des femmes de Timanni dans l'une et l'autre de ces positions : elles ont beaucoup d'habileté pour se coiffer, et se décorent les unes les autres la tête avec une grande adresse ; le devant de la tête reste découvert, la chevelure ou la laine étant peignée en arrière et rassemblée en gros nœuds l'un sur chaque tempe, et orné d'un cowric ou d'un grain de faux corail. De ces nœuds partent plusieurs nattes bien faites qui tombent derrière la tête, et au bout desquelles sont attachés des grains ou des cowries ; chez les danseuses, ce sont des grelots : elles liment leurs dents en pointe, et ont le dos et la poitrine ornés de diverses devises empreintes au moyen du feu, usage qui est en grande estime parmi eux. On fait la cour dans le Kouranko absolument comme dans le Timanni ; mais c'est un fait remarquable qu'une jeune femme s'unit rarement à un homme d'un âge proportionné au sien : le mariage est là une affaire, et les hommes riches, qui sont naturellement les notables de la ville, ont le choix non contesté de la beauté et de la jeunesse : alors les jeunes gens sont obligés de compter sur la survivance à la mort de leurs vieux maris, car bien qu'une femme, lorsqu'elle est sous la puissance de ses parents, soit forcée de s'unir à l'homme qui la paie le mieux, à la mort de ce mari cependant elle devient sa maîtresse, et témoigne de son dégoût pour son premier contrat, en choisissant pour elle-même, comme époux, un jeune homme qu'elle comble alors de soins et d'attentions.

Les femmes filent le coton : les seuls emplois des hommes sont de tisser et de coudre, et ils doivent probablement la connaissance de ces arts aux contrées orientales. Les principaux produits végétaux de Kouranko sont le riz, le plantain, les ignames, épinards sauvages, la noix et la cassave ; ils ont aussi abondance de pins et de délicieuses bananes. Je n'avais pas encore rencontré de peuple où l'on prît tant de soin à cultiver la cassave ; aussi est-il proverbial de dire : *Kouranko-Cassave*, formant ainsi, pour désigner le pays, un mot composé. Il en est ainsi dans le nord-ouest de l'Afrique, où l'usage donne à une contrée son nom usuel et celui de la production pour laquelle il est célèbre; ainsi on dit *Foutha nye cosson*, le Foutha et le lait ; *Soulima nye figga*, le Soulima et la noix ; *Timanni nye korokolo*, le Timanni et le riz ; *fouroto nye najola*, l'homme blanc et l'argent.

Les Kourankos cultivent beaucoup plus de terre que les Timannis, et sont à tous égards un peuple supérieur et plus industrieux. Chaque maison a son jardin clos, dans lequel sont cultivés la cassave, les épinards, les petits ognons et le rankara, herbe qui, étant séchée et battue, sert à remplacer le tabac pour ceux qui ne peuvent s'en procurer, car ils sont grands fumeurs : les pipes ont cinq pieds de long à peu près, et le fourneau, fait de terre cuite, a environ trois pouces de profondeur et un pouce de diamètre : cette pipe pose à terre, et ils fument ainsi à leur aise.

Les Africains ont en général une grande volubilité de parole, mais les Finos, qui sont communs aux nations mandingues, Foulah et Kouranko, sont par-



Le gri-gri de Ba-Simera.

ticulièrement renommés par leur éloquence, et parleront des heures entières avec la plus grande abondance et en termes assez frappants pour fixer entièrement l'attention de leurs auditeurs. Cette éloquence ne consiste pas en beau langage ou en périodes élégamment arrondies, ce sont des expressions familières, des rapprochements qui saisissent et de fines et malicieuses remarques accompagnées aussi d'une action et d'un geste continus et quelquefois véhéments.

Les Kourankos enterrent leurs morts le jour qui suit le dernier soupir, et la nuit des funérailles est employée à des danses dont les acteurs brandissent dans leurs mains des haches et des javelots. Si le défunt est une personne importante, on loue des musiciens et des pleureuses: on tue des bœufs et des moutons, et les lamentations à gage et les réjouissances durent plusieurs jours. Ils n'ont aucun culte extérieur, mais ils croient à l'existence d'une divinité, comme le témoignent les fréquentes expressions qui suivent : « Grâce à Dieu pour cela ! — Je le ferai s'il plaît à Dieu ! — Dieu vous en récompense. » Leurs lois sont peu nombreuses et très naturelles : le meurtre est le seul crime punissable de mort, et encore le meurtrier peut échapper à ce châtiment s'il a assez de bien pour satisfaire aux nombreuses demandes des amis du mort qui, suivant leurs lois, sont les seuls qui aient le droit de poursuivre et de demander réparation. Quant au mal fait à la société, c'est une chose à laquelle ils n'ont pas encore songé : si un esclave meurt entre les mains d'un homme libre, sa valeur sociale est toute la satisfaction que le propriétaire puisse réclamer, à défaut de quoi l'homme libre est à son tour livré à l'esclavage. Tous les autres délits, procès ou débats, sont réglés suivant l'équité.

Départ de Kamato. Arrivée à Falaba.

Le matin du 5 juin, quoique très faible, je mis mon expédition en mouvement et je montai le cheval que le roi de Soulima m'avait envoyé pour venir dans ses Etats. Une heure après mon départ de Kamato, et dans la direction du nord, nous atteignîmes le sommet d'une éminence, à la base de laquelle je vis du côté du nord la Rokelle roulant avec une rapidité et un bruit qui ne lui est pas ordinaire sur un lit rocailleux.

Nous rejoignîmes ses rives, et la rivière avait alors pris un aspect tout différent : elle glissait rapidement, mais dans un complet silence, sur le pied de trois milles à l'heure environ. Nous marchâmes pareillement en courant l'espace d'un mille et demi environ, et nous arrivâmes au point où il était convenu que nous la traverserions. Le passage s'effectua au moyen d'un *nyankata*, construction ingénieuse dont on fait usage dans



Nous traversâmes la Rokelle au moyen d'un nyankata.

les pays mandingues, le Limba et le Kouranko, pour traverser les rivières non guéables.

Nous continuâmes et trouvâmes au bout d'une heure, dans le nord-est, une jolie ville nommée *Kamia*. C'est la ville la plus méridionale du domaine de Soulima et nous aurions observé la transition, ne fût-ce qu'à l'accueil qui nous fut fait, et où tout était hospitalier.

Kamia occupe plus de terrain que Kamato, mais les maisons étant beaucoup plus épaisses, il s'en faut qu'elle soit aussi populeuse. La véritable latitude de Kamia, que je rectifiai, est de 9° 22'.

Le 7 juin, nous nous mîmes en route à sept heures et demie pour Simba, ville, disait-on, grande, peuplée et riche. A dix heures, après une marche dans le nord-est par l'est, nous atteignîmes Tomba, et dans la même direction nous arrivâmes bientôt à deux villes qui se touchent, Sambamba et Laiah. Cette dernière ville nous envoya une députation, accompagnée d'une bande de musiciens, qui venait nous prier de séjourner toute la nuit, disant que l'on tuerait en mon honneur un taureau; mais je m'excusai, toujours en alléguant que j'étais depuis trop lontemps en route. A deux heures après midi nous étions à Kaniako, et à quatre heures dans Kallakogah, grande ville située au nord-est. A cinq heures enfin nous entrâmes dans Simba, dont l'importance ne nous sembla pas avoir été exagérée par la renommée. Nous fûmes reçus hors de la ville par une troupe de musiciens ayant deux tambours, un balafou et deux flûtes. Cette escorte nous conduisit à un large terrain d'environ cinquante pas de diamètre, où nous fûmes accueillis par les serrements de mains de sept cents individus bien vêtus; puis je me retirai bien harassé au logement qu'on m'avait assigné.

Simba, comme Kamato, est située sur une éminence considérable, puisqu'elle est de mille quatre cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle n'a que deux entrées, et est palissadée tout à l'entour, mais ce n'est pas néanmoins une place très forte. Dans le cours de la journée du 8 juin, je reçus des envoyés du roi de Soulima, qui témoignait une grande impatience de me voir.

Nous partîmes donc le 9 juin, à sept heures du matin, nous dirigeant vers le nord-est, à travers de vastes prairies couvertes d'une herbe si haute qu'elle dépassait de plusieurs pieds ma tête, moi étant à cheval. A quatre heures après midi nous étions à Konkodongore, ville d'esclaves, appartenant à Falaba. Elle est très vaste et contient de trois à quatre mille habitants.

A dix heures environ nous étions en vue de Falaba, ville si longtemps désirée. Elle couvre une vaste étendue de terrain dans une vallée, bornée de tous côtés

par de douces déclivités. Nous descendîmes dans la ville du côté du sud, mais on nous conduisit à la porte nord, par laquelle on nous introduisit dans la capitale de la nation soulima. Nous suivîmes une rue ou un défilé de la longueur d'un demi-mille environ, qui aboutit à une vaste place, située à peu près au centre de la ville. Dans un coin de cette place étaient assis deux mille hommes et plus, armés de mousquets, d'arcs et de lances. A mon entrée je fus salué par une vive et irrégulière décharge de mousqueterie.

Un signe de tête du roi mit fin à ce cliquetis d'acier et au bruit des tambours, et je me flattais que bientôt il me serait permis de me retirer dans l'appartement qui m'était destiné ; mais le roi m'arrêta et me dit que j'avais encore quelque chose à entendre. Je me rassis, et un jellé, ou chanteur élégant, vêtu du costume mandingue, ayant aux coudes et aux poignets des sonnettes, et jouant d'un balafou aux sons suaves dont il parcourait les notes avec rapidité et beaucoup de goût, s'avança, et après avoir exécuté une sorte de symphonie en prélude, il commença un dialogue en chant, avec quelques personnes qui d'abord ne se montrèrent pas, et ensuite vinrent se joindre à lui.

Le *Jellé* ou *Guiriot :* « Il y a un homme blanc venu de loin, de l'eau salée elle-même, et qu'un Soulima n'a jamais vu. Faisons-lui honneur, car il est venu pour servir les marins du grand Assana-Yira, le puissant en guerre. Honneur à Assana-Yira, et montrons à l'homme blanc qu'il est grand et que son peuple l'aime parce qu'il est bon. On veut mes femmes pour se joindre à mes chants. ? »

(*Les voix des femmes qui ne s'étaient pas montrées.*)

« Nous voici, maris, nous craignons la peau de l'homme blanc ; nous avons peur que ses gris-gris ne nous tuent si nous osons le regarder. Il n'y a que les hommes qui puissent le voir, la femme a trop peur de lui » (1).

Le *Jellé :* « Sortez, mes femmes, et venez voir l'homme blanc. Sortez, et venez lui faire honneur. Ses gris-gris sont forts, il est vrai, mais lui il est bon, et est venu dans cette contrée pour nous faire du bien. »

Femmes entrant : « Alors nous venons, mais il nous faut fermer les yeux, car nous n'avons jamais fixé nos regards sur un homme à la peau blanche. Nous venons pour lui faire honneur ; nous venons pour lui chanter le grand Assana-Yira, renommé en guerre, et Yaradi, son frère vaillant. »

Le jellé fut alors joint par dix femmes, fantastiquement vêtues de beaux habits, ayant des bracelets de graines, moitié aux poignets et moitié au-dessus des chevilles du pied. Leur chevelure était ornée de coquillages et de morceaux d'étoffes. Le jellé, passant derrière Yaradi, commença en son honneur un air très vif, auquel prirent part les femmes, qui criaient au point que les veines de leurs cous étaient gonflées de sang. De ma vie je n'ai entendu des voix de femmes monter aussi haut ; c'était vraiment terrible, et à tous moments je m'attendais à voir se rompre un vaisseau, surtout quand la mesure était longue. Les efforts qu'elles faisaient alors pour continuer leurs éclats de voix jusqu'au bout sans reprendre haleine, amenaient assez de sang à la gorge pour causer en quelque sorte la suffocation. J'étais fort mal à l'aise, loin de m'amuser, et je ne fus heureux que quand cessèrent les clameurs.

Pendant que le jellé et ses femmes vociféraient des paroles (on peut à peine appeler cela un chant, car bien que l'air joué sur le balafou fût mélodieux et bien rhythmé, les voix n'observaient aucune mesure), Yaradi se posait dans diverses attitudes convenables aux expressions et à la conclusion ; il poussa un violent hourra, se précipita en avant, et suivi de ses hommes de guerre en masse, représenta le rôle qu'il avait en réalité joué avec tant de succès parmi les Foulahs quatorze ans auparavant. Cette partie de la représentation étant finie, il s'avança seul l'épée en main, il s'opposa à douze hommes armés de fusils, qui à plusieurs reprises firent feu sur lui ; mais en vain, l'amorce brûlant toujours dans le bassinet : alors Yaradi riait et agitait ses gris-gris en signe de défi. Enfin venu à bout d'eux tous, et les forçant à tomber à genoux à ses pieds, il leur donna l'ordre de tirer en l'air, ce qu'à ma grande surprise ils firent sans qu'aucune arme ratât. Il m'était naturel de penser qu'ils avaient quelque tour de passe-passe pour boucher et ouvrir la lumière à volonté ; mais bien que ce tour se fût répété plusieurs fois devant moi, je ne pus jamais les prendre sur le fait, tant ils s'en tiraient avec adresse.

Le 14 juin, je me trouvai mieux, et le matin j'appris du fils du roi que ce jour était un jour de grand gala dans Falaba. Les habitants de la ville sont astreints par les coutumes du pays à donner au roi trois journées de travail dans l'année : l'une pour semer son riz, l'autre pour le sarcler, la dernière pour le moissonner. Le jour destiné aux semailles était arrivé, et l'on entendait déjà dans divers quartiers de la ville les tambours des chefs qui convoquaient leurs esclaves et dépendants à se rendre sous leurs bannières respectives. Mon déjeuner de riz fut bientôt fini ; et comme j'étais curieux de savoir ce qui se passait, je suivis Soulimana, le fils du roi, à la résidence royale, où je trouvai le roi avec une grande réunion de ses chefs prêts à le recevoir.

Le roi parut bientôt dans un plus humble costume que tous les hommes de sa suite ; il avait à la main droite un arc, et à la gauche une paire de flèches empoisonnées. Il porta sa main à sa bouche en me voyant (signe de surprise parmi les Mandingues), se mit à rire cordialement, m'appela à lui d'un geste de la main, dont ensuite il serra les miennes, et m'exprima le bonheur qu'il éprouvait à me voir, en disant que si je revenais malade, je devais m'attendre à le mettre en colère. Alors en me montrant un cheval élégamment harnaché à la moresque, il prit tous ses chefs pour témoins du cadeau qu'il me faisait, et les jellés répondirent immédiatement : *Kaase*, *Kaase*, c'est vrai, c'est vrai ! Alors ils se mirent à chanter à haute voix les louanges du roi ; après quelques hyperboles sur sa puissance, le roi donna le signal du départ, seul à pied, et suivi de tous ses chefs à cheval. Je me joignis au cortége et fus enchanté, au sortir de la ville, de trouver un beau pays. Nous fîmes un mille, puis nous arrivâmes à une plaine qui s'élevait graduellement jusqu'à la base d'une montagne qui bornait la perspective. On avait en dernier lieu brûlé les haies, et leurs cendres semées çà et là indiquaient une terre préparée pour recevoir le grain. Des groupes d'hommes, formant un ensemble de trois mille environ, rangés sous des bannières portant différentes devises, étaient là : les tambours, les baila, les flûtes, les guitares et les cornets faits de dents d'éléphants, saluaient l'oreille d'une mélodie sauvage.

Pendant ce temps, des groupes de danseurs s'exerçaient tantôt suivant la mesure d'un air, tantôt celle d'un autre, selon que leur entraînement et leurs mouvements désordonnés les poussaient : c'était une de ces scènes d'extravagances qui ravissent les Africains, et qui, pour les Européens sont un objet de surprise. L'arrivée du roi sur le terrain fut signalée par des décharges répétées de mousqueterie, les acclamations, les sons des cors et les batteries des tambours, et aussi par des troupes de cavaliers au grand galop et faisant des tours d'adresse d'une dextérité presque sans exemple. A un signal du roi, le silence se rétablit, et le Fino royal s'avança et harangua la multitude pendant un temps considérable. Il exhorta tout le monde à bien travailler, et à arroser de la sueur de leur front la terre, car leur roi était

(1) Il faut se souvenir que les femmes de Soulimana se cachent le visage quand elles mangent ou boivent en présence des hommes, et qu'elles ne se découvrent jamais sans en avoir obtenu la permission expresse. A. M.

bon pour eux. Il leur montra alors du doigt Falaba, ville qui les protégeait tous : « Cette ville, leur dit-il, a été bâtie par le père du présent roi ; » puis il montra trois taureaux gras attachés à l'ombre d'un cotonnier : « Ces taureaux seront tués par le roi pour son peuple, dit-il ; que ceux qui voudront manger du bœuf travaillent donc. »

A la fin de la harangue les groupes se séparèrent, et en moins d'un quart d'heure ils étaient en ordre de travail et avec une régularité qui m'étonna. Ils étaient rangés sur deux lignes, la première composée de cinq cents personnes environ, l'autre de plus de deux mille peut-être. La besogne du premier rang était de répandre le grain, et le second rang avait le soin de le recouvrir au moyen de la houe. De cette sorte ils allaient en ordre et avec une telle rapidité, que le travail paraissait plutôt le résultat de la magie que de l'action de l'homme. La musique du jellé, hors de la présence duquel rien ne se fait, travail, divertissements ou guerres, accompagnait les travailleurs.

Pendant que les choses se faisaient ainsi, je m'assis de même que le roi et une grande quantité de chefs, à l'ombre d'un arbre. Ils paraissaient tous très contents de voir l'intérêt que je prenais à cette scène, et de temps à autre félicitaient le roi sur son grand nom qui avait engagé un homme blanc à quitter le bord de l'eau pour le venir voir. Puis ce furent encore des chants panégyriques. « Les Soulimas, disait le jellé, « travaillent aujourd'hui pour leur roi, mais ils ai« meraient mieux combattre pour lui. Pourquoi ne les « conduit-il pas à la bataille ? ils sont hommes comme « leurs ancêtres. » Un nuage passa alors sur le front d'Assana-Yira, il fronça le sourcil, se mordit la lèvre et dit : « *Atto*, *atto* (1) ; c'est fait, c'est fait : vous me « rendriez aussi méchant que Yaradi. Vous en avez « fait un fou, et gâté mon nom en lui conseillant de « brûler Maladjia. *Allah ! Allah !* mon frère n'a pas « de bon sens ; votre musique lui tourne la tête. Où « est Maladjia ? où est Sannassi ? Vous allez chanter « la guerre, et par la guerre ternir mon nom : *atto !* « *atto !*

Séjour à Falaba. Source de la Rokelle et du Niger. Des Soulimas. Retour à Sierra-Leone.

Le 11 juillet je me trouvai assez bien rétabli pour me rendre à cheval à Sangouya, très grande ville sur les frontières du Foutah-Djallon et à dix milles de Falaba. Après une agréable promenade de quatre heures dans la direction du nord-nord-ouest, à travers un pays très bien cultivé, d'une agréable diversité de vallons et de collines, nous arrivâmes à Sangouya. Cette ville est située dans une grande plaine environnée de hauteurs qui s'élèvent par degrés et couvrent un mille carré de terrain. Nous entrâmes à dix heures du matin environ, laissant derrière nous la haute muraille de glaise qui l'entoure. Nous n'avions pas fait dix minutes de chemin dans ses ruelles d'une grande propreté, quand nous arrivâmes dans la cour du chef ou Suttige, qui nous reçut avec l'étiquette d'usage. Dans l'après-midi, je parcourus une grande partie de la ville, qui est construite avec élégance, mais j'admirai particulièrement la cour du second chef, Edrissa. Elle se compose de deux cercles de maisons l'une dans l'autre ayant des entrées élégamment voûtées ; l'extérieur du mur des maisons est orné avec goût de figures hiéroglyphiques en terre et bien blanchi. Ses portes sont de bois sculpté, et elles sont fermées avec des cadenas. Ses femmes, proprement vêtues de soie ou de coton, se livraient aux divers soins domestiques avec habileté, tandis que les enfants, nus, imitaient leurs mères et jouaient autour d'elles au milieu des moutons, des chèvres et de la volaille; c'était une douce scène de bonheur domestique.

Le 18 juillet, mes forces revenaient alors à grands pas, et avec elles redoublait mon désir de pousser à l'est. Je savais que la source du Niger ne pouvait pas être à une grande distance de Falaba, et je désirais ardemment y arriver, afin de m'assurer, en calculant son élévation au-dessus du niveau de la mer, si cette élévation était telle qu'elle pût lui permettre de porter ses eaux à la Méditerranée par le canal du Nil.

Je reconnus que la latitude de Falaba était de 9° 49' nord, et comme Timbo est seulement à trois courtes journées de cette ville, il en résulte que Timbo doit être placé à trente milles plus loin dans le nord que ne l'indiquent les cartes.

Le 3 août, une caravane de soixante marchands environ, arrivée de Kouïa, ville située sur les rives du Falico, qui est une branche du Niger, apportait une grande quantité d'ivoire et d'or pour échanger contre de la poudre, du tabac, des grains de verre et de corail et des étoffes de coton. Comme ils n'avaient aucune communication avec Falaba depuis quarante ans, ils avaient éprouvé beaucoup de difficulté à se frayer un chemin dans les épais taillis, et s'étaient plusieurs fois égarés dans les grandes herbes. Je recueillis de leur bouche plusieurs renseignements sur la source du Niger, et j'appris d'eux qu'on pouvait aisément s'y rendre de Falaba en trois jours, si la guerre n'existait pas avec le Kissi, contrée sauvage et dangereuse à traverser.

24 août. J'avais depuis longtemps regardé d'un œil curieux une haute montagne en pain de sucre, à quatre lieues au sud de Falaba, nommée *Konkadongore*, j'y montai avec mes guides soulimas, et au bout de trois heures j'en avais atteint le sommet, d'où, grâce à la pureté de l'air, je pus prendre les gissements de la Loma, haute montagne d'où sort le Niger.

La rivière Mungo, plus connue sous le nom du *Petit Scarcies*, prend sa source dans trois montagnes où commence un chemin qui court à l'ouest et sépare le Tamisso et le Djallonkado de Foutah-Djallon ; de là cette chaîne traverse le Foufou, et s'étend parallèlement à l'eau.

Le 2 septembre je partis pour voir la source de la Rokelle, puisque je devais renoncer à voir celles du Niger, et à deux heures de l'après-midi j'arrivai exténué de fatigue à Sacotia, où je couchai.

Mon guide, qui se vantait d'être le seul homme de Falaba qui connût le *Salekungo*, ou la tête de la Rokelle (1), me réveilla de bonne heure le 3 septembre, et nous fîmes route à l'est, tendant un peu vers le nord, l'espace de dix milles à travers un bois très touffu, mêlé de hautes herbes et de broussailles. Nous arrivâmes enfin à la source de la rivière, après avoir traversé un bois presque impénétrable, encombré de jungles ou broussailles, et où s'entrelaçaient de fortes plantes rampantes et grimpantes. Ce bois avait longtemps été étranger aux pas de l'homme, et nous nous y fîmes difficilement jour jusqu'au pied de la montagne où jaillit la source que je cherchais.

Je la trouvai sous un grand rocher, ombragé par l'épais feuillage des dattiers qui l'entourent. A cent verges environ, l'eau coule sur une largeur d'un pied, et court rapidement au sud-sud-est. Elle continue ce cours pendant quelques milles, et après un circuit coule vers le sud-ouest, entre Sitacolia et Ridjiatamba. C'est alors que, grossie par des eaux tributaires, la rivière prend quelque importance et est à peine guéable. Après ce premier examen, je me couchai sous un abri de feuillage dressé par mes gens, et bien qu'il plût abondamment, je m'endormis bientôt.

Au point du jour, du haut d'une montagne, je considérais encore d'un œil avide la Loma, d'où le Niger descend de seize cents pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique. Qu'il m'était pénible de ne pouvoir con-

(1) Il serait assez curieux de retrouver chez les nègres un mot qui ressemble à l'*actus* du latin, et à l'*atto* de l'italien. A. M.

(1) *Salé* est le nom africain de la Rokelle. A. M.

templer le berceau de ce plus grand des fleuves du monde nègre ! Il est, comme les choses grandes et mystérieuses, entouré de traditions. Bien qu'il n'ait qu'un pied et demi de large à sa source, si quelqu'un, dit-on, voulait essayer de le franchir en sautant, il tomberait dans la source et serait englouti ; mais on le peut faire avec sûreté en enjambant posément. Il est, rapporte-t-on, défendu de prendre de l'eau à la source, et si quelqu'un l'essaie, sa calebasse lui est arrachée par un pouvoir invisible, et il peut même avoir le bras cassé. Le fleuve, à sa source, se nomme *Tembié*, mot qui signifie *eau*, m'a-t-on dit, dans le dialecte kissi. Il court au nord pendant plusieurs milles vers Kangkang, son cours étant marqué par une chaîne de montagnes. En entrant dans le Kangkang, la rivière prend une direction plus à l'est, et perd le nom de Tembie pour prendre celui de *Baba* et *Djoliba*, ou *Dialiba*, c'est-à-dire *grande rivière*, qu'elle porte jusqu'à Ségo, Djinné et Tombouctou, après quoi le nom de Djoliba se change en une infinité de désignations plus ou moins incertaines (1).

Après plusieurs jours encore de résidence à Falaba, je fus enfin sur le point de repartir pour Sierra-Leone; mais avant de quitter les Soulimas, je veux dire quelque chose de cette nation.

Il semble que les hommes et les femmes ont tout-à-fait changé de sexe, en ce qui touche aux travaux domestiques. A l'exception des semailles et de la moisson, les soins de l'agriculture sont entièrement confiés aux femmes, tandis que les hommes s'occupent de la laiterie et traient les vaches. Les femmes bâtissent les maisons, enduisent les murs, font office de barbiers, de chirurgiens, tandis que les hommes, ainsi qu'en Egypte, cousent et souvent lavent le linge.

Les femmes sont très libres dans leurs mœurs, comme dans les autres parties de l'Afrique, et cela peut être attribué au peu d'égards que leur montrent les hommes. Il est à remarquer que l'amour n'entre jamais pour rien dans leurs chansons.

Le meurtre est le seul crime punissable par la mort, et leur mode de procéder approche beaucoup de notre jugement par le jury. Les autres crimes sont réprimés par des amendes, des coups de fouet ou l'esclavage ; mais, en général, un grand désir de la justice dicte les arrêts.

Les femmes ont un privilége que je n'ai connu que dans le Soulima : elles peuvent quitter leurs maris pour leurs amants, pourvu qu'elles puissent restituer la somme primitivement donnée pour elles à leurs parents. Quand l'infidélité est prouvée, elles ne peuvent remplir la condition ci-dessus ; elles ont la tête rasée et sont tenues en mépris, tandis que l'amant devient l'esclave du mari. Les cérémonies du mariage ressemblent à celles du Timanni, et il n'y a pas d'autre cour que le règlement et le versement de la somme que les parents demandent et sur laquelle le roi perçoit sa dîme.

Là, comme dans tous les pays à demi civilisés ou barbares, les funérailles sont des occasions de divertissements. Il est très remarquable que dans ces fêtes, et seulement alors, les femmes sont autorisées à faire dans leurs danses des gestes indécents.

La manière de se saluer est très convenable : deux hommes, après avoir appliqué leurs mains droites paume contre paume, les portent au front et de là au cœur, pour signifier que tant que la tête est droite, le cœur est sincère. Quand ils approchent d'un homme supérieur par le rang ou l'âge, ils ôtent leurs souliers avant de le saluer, et l'on témoigne au roi son respect en lui baisant l'épaule gauche.

Les principaux instruments des jellés sont le kora, qui ressemble par la forme et le son à une guitare, le balafou, des tambours de diverses tailles, et une flûte à trois notes que l'on emploie seulement pour accompagner les autres instruments, et qui produit quelquefois un effet passable.

Je partis le 17 à midi de Falaba après avoir reçu des présents du roi. Il m'accompagna pendant quelques milles, et me quitta en pleurant après m'avoir dit : « Homme blanc, pense à Falaba, car Falaba pensera toujours à toi. Les hommes riaient quand tu vins parmi eux, les femmes et les enfants se cachaient et avaient peur ; ils sont maintenant tous la tête dans les mains et les pleurs dans les yeux parce que tu les quittes. Va, et reviens nous voir. » Et il couvrit ses yeux de ses deux mains.

Je restai le 18 à Konkodongore, et le 19 nous partîmes pour Simba, ville qu'une grande partie de la caravane atteignit à six heures ; le reste n'arriva qu'à huit heures, d'autres même ne parurent que le lendemain matin : ces retards dans la marche étaient le résultat de la pluie qui avait rendu les chemins glissants. Le 2 octobre, je fus reçu en audience par Ballan-Sama, roi du nord-Kouranko. Il entra dans la ville de Kamato où j'étais, avec un déploiement de pompe africaine qui surpassait tout ce que j'avais vu en ce genre. Il était escorté d'environ trois cents hommes armés, et d'à peu près autant de femmes dont la plupart lui appartenaient. La cavalcade était précédée de la plus bizarre bande de musiciens grotesques. Quelques-uns à force de souffler parvenaient à tirer par intervalles des sons isolés de grandes dents d'éléphants forsées pour cet usage. D'autres s'exerçaient sur des tambours de toutes dimensions, des violons et des balafous, mais les plus remarquables étaient trois hommes battant du plat de leurs mains des tambours de basque, et vêtus d'uniformes anglais tout neufs, qui leur étaient sans doute arrivés avec d'autres marchandises. Quand la procession fut finie et que tout le monde fut assis dans un lieu à ce destiné, je me présentai à Ballan-Sama, qui me reçut avec beaucoup de grâce et de cordialité, en me mettant dans la main un grand pendant d'oreille en or. Il me dit qu'il était venu de sa capitale Koulokonko afin de me voir, mais qu'il ne voulait pas de trois jours parler sérieusement, parce qu'il voulait passer ce temps à manger du bœuf, à boire du *singin* (1), et à laisser danser ses femmes. Il tint parole, car le soir même il y eut deux taureaux de tués, qui furent aussitôt distribués et dont j'eus un quartier. En me l'envoyant avec d'autres présents, le roi m'engagea à regarder ses femmes comme les miennes, et à choisir celle qui me conviendrait le mieux.

Le 7 octobre 1822 nous quittâmes le matin Kamato, et couchâmes à Kamia ; le jour suivant nous traversâmes Nourrouïah : le lendemain matin nous allâmes à Nyiah, située sur une rivière de ce nom. Je restai un jour dans cette ville, à la sollicitation du chef, et aussi pour reposer mes gens.

Le 11 octobre, en sortant de Nyiah, nous allâmes pendant quatre milles à l'ouest, et, dans cette courte distance, nous traversâmes trois fois la rivière Nyiah. Nous nous trouvâmes alors sur la rive sud de la Rokelle, le long de laquelle nous fîmes sept milles, traversant plusieurs courants d'eau et ruisseaux qui venaient grossir cette belle rivière. Environ un mille et demi avant d'arriver à Bomboina, nous quittâmes le cours de la Rokelle, qui tourne à l'ouest par une fertile vallée bornée au loin, à droite par les hautes montagnes du Limba, à gauche par celles de Kouranko. Bomboina, bien que située dans le Kouranko, est entièrement habitée par des Limbas qui ont traversé la Rokelle et se sont établis dans cette ville.

Le 12, nous quittâmes Bomboina à neuf heures, et à midi nous étions dans une ville appelée *Yaba*, où je fus contraint de laisser mon monde passer le reste du jour, car plusieurs étaient malades.

Le 13, nous étions à Nyiniah, et le 14 à Simera, où

(1) Le dernier nom que prend le Niger est *Kora* ou *Quorra*, pour déboucher dans le golfe de Benin, sur l'Atlantique. A. M.

(1) Liqueur fermentée, faite du jus d'une racine de ce nom. A. M.

je fus parfaitement accueilli par les habitants et le vieillard qui me retint le lendemain.

Le 19, arrivé à Ma-Yerma, ville où quelques mois auparavant j'avais été volé d'un fusil, je fus étonné de la trouver entièrement déserte; les habitants, sachant que j'arrivais avec une suite considérable, avaient évidemment pris la fuite : j'étais fâché de cet incident qui pouvait avoir un mauvais effet, et je laissai dans la maison du gri-gri, en gage de mes dispositions amies, deux aunes d'étoffe et un peu de tabac.

Le 25 octobre, je descendis la Rokelle en canot après le coucher du soleil, et à deux heures du matin nous touchâmes à Ma-Lollo, ou nous essayâmes en vain de dormir, à cause des mousquites dont les naturels se garantissent au moyen de la fumée d'un feu allumé exprès. Nous nous mîmes en route de bonne heure, et, après avoir suivi les sinuosités de la rivière, nous arrivâmes à Ma-Kouta le lendemain à deux heures après midi, et il nous fallut alors descendre à terre, parce que la navigation jusqu'à Rokon était interrompue.

Nous quittâmes Ma-Kouta à six heures du matin, et, après une marche très fatigante de vingt-cinq milles dans un mauvais sentier timanni, nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi à Rokon, où je rejoignis ma troupe; là je trouvai des amis qui venaient au-devant de moi, et le lendemain matin nous descendîmes la rivière, et allâmes déjeuner à Tombo, où je délivrai ma figure d'un ornement qui avait plus de sept mois de croissance. De Tombo nous partîmes après déjeuner, et, descendant toujours la Rokelle, je me trouvai à deux heures, au milieu de mes amis, à Sierra-Leone.

ALBERT-MONTÉMONT.

CLAPPERTON.

DEUXIÈME VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

(1825-1826.)

—

Quelques mots préliminaires. Route de Badagry au-delà des montagnes de Kong, jusqu'à la cité d'Eyeo ou Katunga.

Dans la lettre que j'avais, au mois de juin 1825, remise de sa part à Sa Majesté le roi d'Angleterre, Bello, sultan des Felatahs, témoignait le désir que des relations de commerce et d'amitié s'établissent entre les sujets du roi et les siens; que différents objets de fabrication anglaise lui fussent envoyés à la côte de la mer, où il possédait un vaste port appelé *Funda;* enfin qu'un consul et un médecin anglais vinssent résider dans un autre de ses ports qu'il nommait *Raka.* De son côté, il se déclarait disposé à faire tout ce qui serait en sa puissance pour empêcher son peuple de se livrer à la traite des noirs. En conséquence, peu de temps après mon retour, le secrétaire d'Etat au département des colonies, croyant ne devoir négliger ni cette occasion de mettre la Grande-Bretagne en rapport avec les nations du centre de l'Afrique, ni celle de porter sans doute un coup fatal à l'infâme trafic dont le golfe de Bénin est le principal théâtre, et d'ajouter en même temps à nos connaissances géographiques de cette partie du monde, me chargea d'y tenter une nouvelle expédition. J'ose dire qu'il n'avait pas présumé trop de mon dévoûment à la cause de la science et de l'humanité.

Je quittai donc Portsmouth le 27 août de la même année 1825, à bord du sloop de Sa Majesté *le Brazen*, accompagné de MM. Pearce, Dickson et Morrison, le premier capitaine de marine, les deux autres docteurs-médecins. Comme, lors de mon précédent voyage, j'avais, pour parvenir à Sackatou, pris un point de départ sur la côte d'Afrique que baigne la Méditerranée, je voulus, pour retourner à cette capitale, en prendre un sur la portion presque opposée de celle que baigne l'Océan Atlantique, de manière à pouvoir dire, si je réussissais dans ma seconde tentative, que j'avais entièrement traversé l'Afrique dans la direction du sud au nord-ouest. Ce fut d'après cette considération scientifique, et aussi pour satisfaire aux vœux exprimés dans la lettre du sultan Bello, qu'après avoir touché à Ténériffe et à Saint-Yago, nous naviguâmes vers la côte de Sierra-Leone. Un de nous, M. Dickson, désira, je ne sais pourquoi, se rendre seul à Sackatou par la voie du Dahomey, et se fit débarquer à Whidah (1). Mes deux autres compagnons et moi, nous arrivâmes le 26 novembre dans le golfe de Bénin. Mais, là, lorsque nous mentionnâmes auprès des indigènes les ports désignés par le sultan, personne ne sut ce dont nous voulions parler (2). Néanmoins, la contrée d'Haussa était connue de nom, et j'avais moi-même déterminé la situation géographique de Sackatou : aussi n'étions-nous pas en peine pour savoir de quel côté nous dirigerions nos pas; seulement nous ignorions de quel endroit nous devions préférablement partir. Comme dans l'incertitude, nous avions gagné l'embouchure de la rivière de Bénin (3), nous rencontrâmes sur cette partie de la côte un négociant de nos compatriotes, M. Houtson, qui nous sollicita de ne pas nous aventurer à remonter la rivière pour pénétrer dans l'intérieur, attendu que le souverain du pays qu'elle traversait ne dissimulait pas sa haine contre les Anglais, haine provenant de leurs nobles efforts pour abolir le commerce des esclaves qui est sa principale branche de revenu. Notre compatriote ne savait d'ailleurs ni jusqu'où ni dans quelle direction la rivière nous conduirait, et nous conseilla de débarquer plutôt à Badagry. Nous suivîmes ses conseils, et nous débarquâmes à ce port le 29 novembre. Comme M. Houtson avait résidé sur ces parages pendant plusieurs années, et qu'il connaissait parfaitement les coutumes des naturels, nous le priâmes de nous accompagner à quelque distance : il se rendit à nos prières, et le 7 du mois suivant, lorsque tous nos préparatifs furent terminés, nous commençâmes avec lui le long voyage dont les principaux événements vont être mis sous les yeux du lecteur.

Le jour indiqué plus haut, montant tous quatre avec nos gens et notre bagage dans des canots que nous avait prêtés le roi de Badagry, nous remontâmes d'abord la rivière de Lagos jusqu'à l'endroit où elle re-

(1) M. Dickson, accompagné d'un Portugais nommé de Sousa, et d'un mulâtre nommé Colombe, qui, en sa qualité de domestique, avait accompagné M. Denham dans son voyage en Bornou, est parvenu sain et sauf, à ce qu'il paraît, jusqu'aux frontières de l'Youri; mais on ignore absolument ce qu'il est ensuite devenu. A. M.

(2) On sait en effet aujourd'hui que Funda, capitale d'un royaume de ce nom, est à cent cinquante milles au moins de la partie la plus voisine des côtes de la mer, et que Raka ou Raba est situé plus encore dans l'intérieur des terres. Reste maintenant à savoir si c'est par ignorance ou à dessein que Bello indiqua d'une manière si erronée la position de ces deux villes, que Lander a trouvées sur les rives de la Quorra ou du Niger, en descendant ce fleuve depuis Boussa, lieu où périt Mungo-Park. A. M.

(3) La rivière de Bénin ou Formose, dont le cours depuis son embouchure jusqu'à une centaine de milles est exactement tracé sur une carte de l'an 1753, semble être une des principales branches par lesquelles le Niger, qui est appelé par les habitants *Kowara*, *Quarra* ou *Quorra*, se décharge dans l'Océan Atlantique. A. M.

çoit la Gozie, et ensuite ce dernier cours d'eau jusqu'à une distance d'un mille et demi; après quoi nous abordâmes sur la rive occidentale. Au lieu où nous fîmes halte, et qui s'appelle *Bawie*, se tient un marché considérable qui approvisionne les habitants des villes environnantes. Le Gazie vient du nord-ouest, après avoir pris sa source dans la contrée de Kieto, et traversé une partie du royaume de Dahomey.

Le lendemain 8, nous gagnâmes Puka. C'était une ville autrefois considérable, entourée d'une haute muraille et d'un fossé profond; mais la muraille est presque détruite à présent, et toutes les maisons de la ville tombent en ruines. Dès notre arrivée, tandis que nous prenions quelque repos sous des arbres, nous fûmes bientôt environnés d'une immense multitude de gens, tous néanmoins fort polis. Ceux qui ne pouvaient approcher assez pour nous voir, à cause de leur petite taille, montaient sur les épaules les uns des autres; et, à en juger par le grand nombre de vieillards et de jeunes hommes que nous vîmes dans la foule, il est présumable que les habitants, quoique nègres et païens, n'ont pas l'habitude de vendre leurs enfants comme esclaves. Nous allâmes ensuite visiter le cabocier (1) ou gouverneur de la ville, que nous trouvâmes assis au milieu de ses anciens et de ses épouses. C'était un grand vieillard à mine stupide, habillé d'une longue chemise de soie rouge, coiffé d'un bonnet bizarre fait avec des grains de verre de diverses couleurs, et tenant à la main un chasse-mouches dont le manche était soigneusement orné, Il nous logea dans sa maison, et nous fit cadeau d'un mouton, d'une corbeille d'yams et d'un peu de bois à brûler. Tant que dura le jour, ses épouses et d'autres jeunes femmes ne cessèrent de venir nous regarder à travers les fentes des murs ou des portes; mais aussitôt que nous approchions d'elles, même intérieurement, elles prenaient la fuite. Nous apprîmes avec étonnement que nous n'étions déjà plus à Puka sur le territoire du roi de Badagry, mais dans un district du royaume d'Eyeo, qui est appelé *Yariba* par les Arabes et par les peuples de l'Haussa, et dont la capitale, nommée *Katunga*, était à trente jours de marche.

Le 10, nous gagnâmes la ville de Humba, à travers une contrée toujours couverte de bois épais. Le cabocier nous reçut avec beaucoup de cérémonie, et nous logea dans sa maison qui n'était pas en fort bon état; j'en dois dire autant de la ville tout entière. Néanmoins, malgré leur apparence misérable, les habitants étaient assez joyeux, et ils passèrent toute la nuit à chanter et à danser en notre honneur.

Le 24, nous gagnâmes Ega. Dans cette dernière ville mourut un matelot nommé Georges Dawson, qui nous avait rejoints après avoir, en qualité de domestique, accompagné M. Morrison jusqu'à Jannah, où il prit la fièvre.

Le jour suivant nous approchâmes d'Emadou par une large, longue et belle avenue d'arbres magnifiques. Une forte muraille haute de dix-huit pieds, une porte très étroite, et à cent pas de celle-ci, une autre de même espèce, défendent l'entrée de la ville. Une jolie route, à travers un pays qui s'élevait peu à peu et qu'entrecoupaient des collines et des vallées, nous conduisit ensuite aux villes de Liabo et d'Ekwa, autour desquelles la campagne était bien cultivée et suffisamment débarrassée de cette épaisse forêt qui donne tant de monotonie à ce côté de l'Afrique.

Le 3 janvier 1826, nous quittâmes la ville d'Engwa, et nous atteignîmes celle d'Afoura. Le lendemain nous fîmes route au milieu d'une contrée fort pittoresque; sur les collines, de larges blocs de granit gris montraient leur tête au-dessus de la terre : les plaines étaient parsemées de cocotiers femelles et couvertes de longues herbes, tandis que dans toutes les vallées, des cours d'eau, se dirigeant au nord-ouest, allaient joindre une plus forte rivière qui, dit-on, se vide dans le Lagos. Nous fîmes halte à la ville d'Assulah, et nous y reçûmes une abondante provision de vivres. Les habitants qui, comme d'habitude, furent pour nous polis et bienveillants, peuvent s'élever au nombre de cinq ou six mille. La ville est entourée d'un fossé, et lors de notre passage on y construisait beaucoup de maisons. Les femmes y sont fort réservées, peut-être à cause que l'adultère est puni de mort.

Le 5, nous traversâmes le village d'Itallia, et nous gagnâmes Assoudo. C'est une ville ceinte de murs, dont la population doit au moins être de dix mille âmes. Les habitants des deux sexes dansèrent et chantèrent toute la nuit en l'honneur de notre arrivée. Le lendemain nous cheminâmes à travers une suite de vallées et de collines plantées de coton et de grains, et nous atteignîmes la ville de Chocho, agréablement située parmi des montagnes rocailleuses, mais ne renfermant que peu d'habitants. Le jour suivant nous aperçûmes de la route un grand nombre de petites villes perchées sur le sommet et dans les creux des montagnes, à chacune desquelles appartiennent les plantations de la vallée voisine, et nous couchâmes à Bendekka. Le 8, nous parvînmes à la ville de Duffou, où nous fûmes bien logés; mais comme la population n'y est pas moindre de quinze mille âmes, une foule immense ne tarda guère à entourer notre maison.

Le 9, nous quittâmes Duffou, et nous atteignîmes successivement le village de Jésin et les villes de Wesa et de Chiadou. La dernière, dans laquelle nous passâmes la nuit, est considérable, et contient plus de sept mille âmes; mais la curiosité des habitants, qui ne pouvaient se rassasier de nous voir, était si importune que nous osâmes à peine sortir de notre maison. Le lendemain, lors de notre départ, nous fûmes accompagnés à quelque distance par le cabocier et par une immense multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns battant du tambour ou donnant du cor, les autres chantant en chœur. A dix heures du matin nous traversâmes la ville de Matroni, et nous allâmes dans l'après-midi camper à celle d'Erawa, qui est grande et populeuse.

Le 13, dans le milieu de la journée, nous atteignîmes Chaki, ville grande et très peuplée qui repose sur le faîte de la plus haute montagne; là, comme partout ailleurs, nous fûmes reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive par les habitants qui se plaisaient à voir en nous des messagers de paix.

Nous apprîmes du cabocier que le Niger, autrement dit la Kowara, traversait le Jabou, et parvenait à la mer dans le Bénin, mais que son lit était obstrué de rocs; que le Borgou était au nord-nord-ouest de Chaki, et qu'on pourrait y arriver à cheval en un jour.

Le 14, continuant notre route, nous rencontrâmes un grand nombre de villages felatahs, dont les habitants vivent dans ces lieux comme dans presque toutes les parties de l'Afrique, ne s'occupant que du soin de faire paître leurs bestiaux, sans prendre les usages du pays, sans être le moins du monde molestés par les naturels. A dix heures nous atteignîmes la ville d'Awari, à onze celle de Ragou, et dans l'après-midi celle de Kouso. Cette dernière est vaste, fermée d'une double enceinte de murs, et peuplée de vingt mille âmes. On nous y reçut si bien, que nous y séjournâmes jusque dans la matinée du 16.

Ce jour-là nous fîmes route parallèlement aux montagnes jusqu'à ce que nous eussions traversé la ville d'Yabou, et nous atteignîmes celle d'Ensoukosou un peu avant midi. Le cabocier de la ville nous dit que des canots pouvaient remonter le Quorra depuis son embouchure jusqu'au Niffé ou Tappa, et que c'était une navigation de dix jours.

Le 17, nous atteignîmes successivement les villes de Ladouli, d'Aggidiba et d'Akkibosa. Cette dernière ville est considérable, et un bois impénétrable en entoure les murs. Le lendemain nous gagnâmes Adja, qui est une ville enceinte de murailles, à laquelle on arrive

(1) En anglais *caboceer*, qu'il faut prononcer *cabocire*. A. M.

par une avenue d'arbres entrelacés de ronces qui, montant à leurs sommets et retombant ensuite vers la terre, forment une épaisse barrière que les serpents seuls parviendraient à traverser, et qui, restant toujours vertes, ne peuvent être brûlées. Adja occupe un très vaste espace de terrain et renferme quatre mille âmes. J'eus dans cette partie de la route occasion de voir la fleur de l'arbre à beurre que je n'avais pas vue lors de mon premier voyage en Afrique. Cet arbre, lorsqu'il fleurit, et jusqu'à ce que la saison des pluies soit à peu près passée, est pour ainsi dire nu de feuilles; mais il se revêt ensuite d'un abondant feuillage. La fleur, qui a huit pétales et autant de feuilles, est d'un jaune-pâle. Après une courte halte dans celle des villes de Salou qui est la plus orientale, car il y en a trois de ce nom les unes après des autres, et qui toutes trois paraissent également considérables, nous atteignîmes Laydou et nous y passâmes la nuit.

Le 20, nous gagnâmes le village de Leogalla, habité par des Felatahs, qui nous apportèrent charitablement du lait nouveau à boire. Nous atteignîmes ensuite un autre village, ceint de murs et nommé *Bongbong*, et nous fîmes halte dans la ville d'Atepa. Elle est large et populeuse, contenant plus de six mille âmes, et entourée d'une rangée d'arbres que des plantes grimpantes et épineuses rendaient impénétrable. Il n'y avait à cette barrière naturelle qu'une entrée par où l'on pût approcher des portes de la ville.

Le 21, avant le lever du soleil, heure qui dans cette contrée comme dans toutes les autres du monde est, je crois, la plus froide, notre thermomètre de Fareinheit descendit à 55° au-dessous de zéro. Le cabocier d'Atepa, et celui d'une autre ville nommée *Namah* que nous atteignîmes dans la matinée de ce jour, traversèrent avec nous une rivière dite *Juffie* ou *Moussa*, qui se jette dans la Quorra, sur la limite du Niffé, et nous accompagnèrent avec toute leur suite jusqu'à la ville voisine de Leobadda, pour nous défendre contre les voleurs du Borgou qui infestent souvent la route. La capitale du roi de cette contrée n'est en effet distante que d'un jour de marche à cheval. Leobadda est située sur le flanc oriental d'une chaîne de granit, dont le faîte est brisé en larges masses, et présente les plus grotesques figures imaginables. Elle court dans la direction du nord-est et au sud-ouest, à cinquante ou soixante pieds d'élévation au-dessus de la plaine, et joint les montagnes au sud et à l'est. La ville en question renferme à peu près cent cinquante maisons avec de trente à quarante âmes dans chacune; elle est ceinte de murs. Les habitants sont pauvres, mais fort honnêtes. Le cabocier nous dit également que la capitale du Borgou n'était que peu distante; que les naturels de cette contrée, qui était petite mais indépendante, ne formaient tous qu'une bande de brigands, et qu'ils infestaient les routes de l'Yourriba, volant tout ce qu'ils pouvaient saisir.

Le lendemain 22, nous arrivâmes à la ville de Tshow, et nous y trouvâmes une escorte de fantassins et de cavaliers que le roi de Katunga ou Eyro, instruit de la visite que nous allions lui rendre, avait envoyée.

Enfin, à midi, nous entrâmes à Katunga, capitale de l'Yourriba, remarquant plusieurs petits bâtiments consacrés aux fétiches en dehors et en dedans des murs, et nous fîmes halte dans une des maisons de l'officier qui nous accompagnait. Vers deux heures nous reçûmes un message du roi qui nous invitait à nous rendre près de sa personne. Nous obéîmes sur-le-champ, précédés d'une troupe de musiciens, suivis de notre escorte, et accompagnés par une immense multitude d'hommes, de femmes et d'enfants que notre vue faisait trépigner de plaisir. Aussi comme il y avait dans l'enceinte de la ville beaucoup de terrains livrés à la culture, leurs élans de joie soulevaient des flots de poussière qui nous suffoquaient. Ce ne fut qu'après avoir parcouru un espace de cinq milles que nous arrivâmes à l'endroit où s'élevait la demeure du souverain, qu'indiquaient deux vastes parasols d'étoffe bleue et rouge, dont les longs manches appuyés à terre étaient tenus par des esclaves. Le souverain lui-même était assis sous le porche de sa maison.

Le grand personnage auquel nous présentâmes nos respects était vêtu de deux larges chemises, une bleue en dessous et une blanche par-dessus. Il portait trois colliers de gros grains de verre bien taillé, et sur sa tête une couronne faite à l'imitation de celle des princes d'Europe, mais de coton bleu collé sur du carton, probablement fabriquée par quelque Européen, et qui lui avait été envoyée de la côte. Ses femmes étaient derrière lui, mais si nombreuses, si pressées, qu'il me fut impossible de les compter, même approximativement. Si d'ailleurs j'en juge par les gracieux sourires qu'elles nous envoyaient, elles ne paraissaient pas moins contentes de nous voir que leur seigneur et maître. Après que celui-ci nous eut questionnés pendant une demi-heure environ sur notre santé et sur les fatigues de notre voyage, il nous congédia en donnant ordre à son principal eunuque de nous conduire dans ceux des appartements de sa maison qu'il nous avait destinés.

Le royaume d'Yarriba s'étend au sud depuis Puka, qui est à cinq milles de la mer, jusqu'à Lagos et à Whidah; au nord, environ jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale. Il est borné au nord-ouest par le Dahomey, au nord par les contrées de Ketto et de Maha, au nord-est par le Borgou, à l'est par la Quorra ou Niger, au sud-est par l'Accoura qui est une province du Bénin à cinq jours de Katunga, au sud et à l'ouest par le Jabou. Il a pour tributaires les provinces de Dahomey, d'Alladah, de Badagry, et de Maha. Depuis la côte de la mer jusqu'à Chocho, ville qui est située sous 8° 8' de latitude nord, et sous 4° 2' de longitude est, le pays s'élève graduellement; le sol est un mélange d'argile rougeâtre et de terre forte; et dans les lieux où les bois n'ont pas été éclaircis, on peut les regarder comme impénétrables. Les arbres y atteignent des dimensions gigantesques et sont chargés d'un magnifique feuillage. De Chocho à Kouso est une chaîne de montagnes en granit, qui court de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Ces montagnes sont de granit gris, nues de végétation, et présentent partout des masses solides. Elles ont de quatre à huit cents pieds d'élévation au-dessus du niveau des vallées qui sont étroites, sinueuses, bien cultivées et arrosées par d'innombrables petits ruisseaux. Le sol est une terre légère et noire. De Kouso à Katunga, la contrée est moins montagneuse; les montagnes qu'on y rencontre forment des chaînes irrégulières et interrompues, qui courent principalement du nord-est au sud ouest, et dont de larges masses disséminées çà et là semblent avoir été détachées comme par quelque grande convulsion de la nature. Le granit dont elles sont formées est d'une espèce assez tendre qui s'émiette avec le temps. Les vallées entre ces montagnes s'élargissent en plaines à mesure qu'elles avancent vers le nord. Dans la région montagneuse, les arbres sont peu nombreux, bas et rabougris. Les animaux domestiques sont des chevaux de très petite race, et encore sont-ils rares. Les bestiaux à cornes sont aussi d'une taille peu élevée près de la côte; mais aux environs de la capitale ils ne sont pas moins grands que ceux d'Angleterre. La plupart des taureaux ont des bosses sur le dos, de même que dans l'Abyssinie et aux Indes orientales. Les peuples de l'Yarriba ont encore, outre la brebis d'espèce commune, toutes les espèces de brebis qu'on trouve dans les autres parties de l'Afrique, ainsi que des cochons, des canards muscoviens, des volailles, des pigeons, et quelques coqs-d'Inde. Quant aux animaux sauvages et à la race emplumée, je n'ai que peu de chose à dire, car chemin faisant je n'ai vu que des singes et pas un seul oiseau; mais les naturels disent que la hyène et le léopard sont fort communs. Le lion aussi fréquente certaines parties de la contrée. Les yams, le blé, le millet et les ognons; les oranges, les poires, les citrons, les pom-



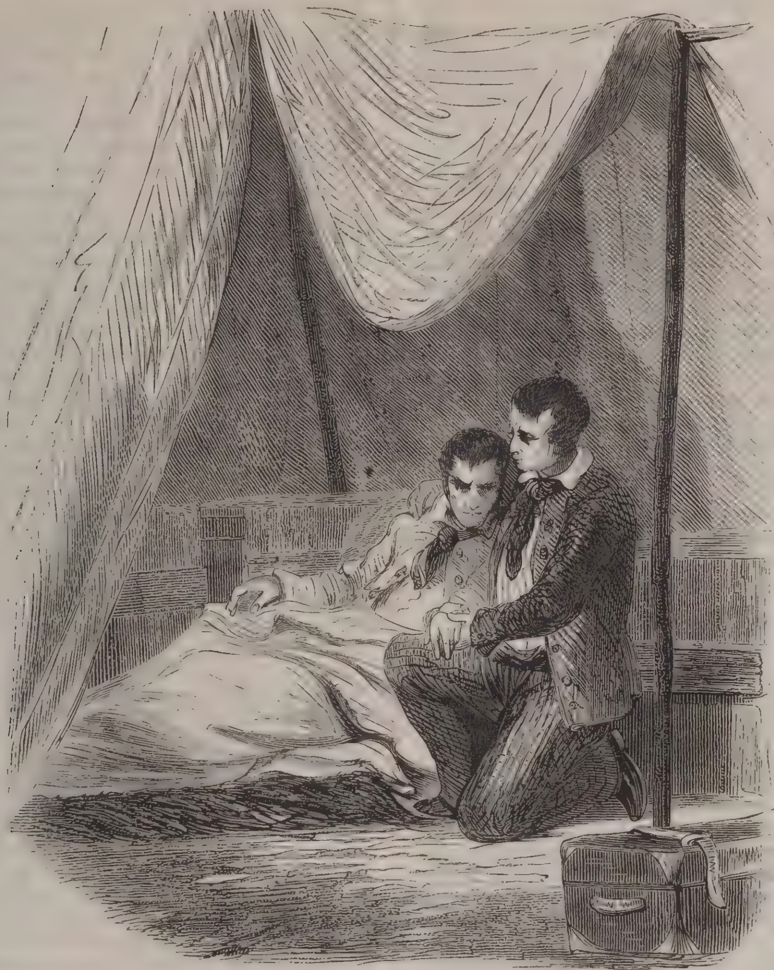
L'ibis.

mes et plusieurs autres sortes de fruits abondent dans toute l'étendue du royaume. Le coton y est aussi cultivé en grande quantité, et sert à la fabrication de l'étoffe dont se vêtissent les habitants. Le commerce du pays est presque entièrement fait par des esclaves, quoiqu'on y fabrique un nombre immense de pièces d'étoffes qui sont vendues aux peuples de la côte contre du rhum, du tabac, des tissus européens et d'autres denrées.

Le gouvernement d'Yarriba est héréditaire et aussi despotique que possible, puisque tous les sujets sont regardés comme esclaves du roi; mais l'administration en est douce et humaine, et paraît n'avoir pas été autre depuis longtemps. La seule distinction de rang qui existe est celle de cabocier, nom que porte d'habitude le gouverneur d'une ville ou d'une province éloignée.

La ville d'Eeyo, appelée *Katunga* par les peuples de l'Haussa, capitale de l'Yarriba, est située sous 8° 59' de latitude nord et sous 6° 12' de longitude est. Elle est bâtie sur le penchant et au pied d'une petite chaîne de montagnes, qui pour ainsi dire forment la citadelle de la ville. Elles consistent en blocs énormes de granit gris de l'espèce la plus molle, les uns suspendus en l'air de la plus effrayante façon, les autres reposant sur une base si étroite qu'il semble que pour les précipiter à fond de la vallée il n'y aurait besoin ue de les toucher du doigt.

Les maisons du roi et celles de ses femmes, qui couvrent à peu près un mille carré, sont situées sur le flanc méridional des montagnes, et ont deux vastes parcs, l'un par-devant, l'autre regardant le nord. Elles sont toutes bâties et ont des toits de chaume pareils à ceux qu'on voit plus près de la côte. Les différents piliers et les portes des maisons du roi et des cabociers sont généralement sculptés avec soin et représentent soit un boa qui tue une gazelle ou un cochon, soit une bande de guerriers que précède un tambour. Les bas-reliefs où l'on voit ce dernier sujet sont surtout exécutés avec une habileté rare, puisqu'on distingue sur la figure du commandant une expression d'orgueil, et sur celle du tambour, le plaisir qu'il éprouve à faire retentir les airs de son étourdissante musique. Il y a dans la ville sept différents marchés, qui se tiennent chaque soir et qui durent de trois à quatre heures. Les principaux objets qu'on y peut acheter sont des yams, du grain, des plantains et des bananes, du beurre végétal, des graines d'alycynthe, qui forment la nourriture la plus ordinaire des habitants, des confitures, des volailles, des chèvres, des moutons et des agneaux; enfin, des étoffes indigènes et divers instruments d'agriculture. Une petite chèvre s'y vend de 1,500 à 2,000 cowries; un gros mouton, de 3 à 5,000; une volaille, de 150 à 200; un cheval, de 80 à 100,000; une vache, de 20 à 30,000; et un es-



Mort de Clapperton à Sackatou.

clave bien constitué, de 40 à 60,000. 2,000 cowries équivalent à un dollar espagnol.

La religion des Yarribaniens consiste, autant que j'ai pu le découvrir, en l'adoration d'un seul Dieu, auquel ils offrent des sacrifices de chevaux, de vaches, de moutons, de chèvres et de volailles. Il y a chaque année une grande fête, lors de laquelle plusieurs de tous ces animaux sont immolés dans les maisons consacrées aux fétiches, où l'on verse un peu de sang à terre. On fait ensuite cuire les viandes, que le roi et tout son peuple, hommes et femmes, sont contents de se partager. On dit qu'alors tous mangent de compagnie et dans un état de nudité absolue, faisant de copieuses libations avec une espèce de boisson appelée *pitto;* mais on ajoute que le moindre acte indécent, commis en pareille circonstance, serait aussitôt puni de mort. On m'a d'ailleurs assuré qu'il dépendait de la seule volonté du prêtre que ce fût une créature humaine qu'on immolât en place d'une vache ou de tout autre animal. Dans le cas où la victime doit être un homme, c'est toujours un criminel qu'on choisit, et jamais on n'en sacrifie plus d'un par fête. L'endroit ordinaire où de telles solennités ont lieu est une vaste plaine en face de la demeure du roi, ombragée d'arbres magnifiques, sous lesquels s'élèvent deux ou trois bâtiments en l'honneur des fétiches.

Quand un homme veut épouser une femme, il lui faut l'acheter des père et mère, qui la lui vendent proportionnément à sa fortune. Trois jours après la conclusion du marché, il va avec ses amis la chercher chez ses parents, la ramène dans sa propre maison, où il régale ses connaissances de quelques coups de pitto, et toute la cérémonie nuptiale se termine là.

Pendant notre séjour à Katunga, un grand nombre de caboeiers du royaume y furent attirés par le désir de voir les hommes blancs. Toutes les fois qu'ils visitent la capitale, ils sont obligés d'offrir leurs respects au souverain, de se prosterner devant lui, et d'abord devant l'eunuque favori, avec de la poussière sur leurs têtes. Lorsque l'un d'eux désire parler au roi, il est obligé de se coucher à terre tout de son long, et d'employer l'intermédiaire de l'eunuque, qui est aussi étendu à côté de lui. Lorsque deux égaux se rencontrent, ils plient un genou pour se saluer; les femmes s'agenouillent tout-à-fait, et même appuient leurs coudes contre terre.

Le roi nous dit un jour qu'il ne savait ni combien de femmes ni combien d'enfants il avait eus, mais qu'il était sûr que les premières seules, en se donnant la main, atteindraient d'Eyeo à Jannah. Ses filles peuvent prendre qui bon leur semble pour mari ou pour amant; mais il y a peine de mort pour quiconque touche à une de ses femmes. Le fils, à la mort du père, est obligé de pourvoir aux besoins des veuves royales.

Je me hâtai de faire mes préparatifs de départ, et le 5 au soir je fus prêt à partir le lendemain.

Itinéraire de Katunga à la ville de Boussa sur le Niger, près de laquelle périt Mungo-Park.

Le 6 mars, les adieux et les remercîments qu'il me fallut faire au roi et aux principaux habitants m'empêchèrent de quitter Katunga avant trois heures de l'après-midi. Dans la soirée je fis halte pour la nuit au village d'Assina. Le 8 vers midi j'arrivai à la ville d'Algi, où se terminent les possessions du roi d'Yarriba : elle appartient au chef ou sultan de Kiama, petit Etat tributaire du royaume de Borgou. Algi consiste en trois villages ceints de murs; et avant qu'il fût brûlé il était d'une grandeur considérable. On me montra du côté méridional de la ville un rocher d'où les Felatahs avaient lancé des pigeons pour y mettre le feu. La manière dont ils s'y prirent fut d'attacher des matières combustibles aux queues de ces oiseaux qui, dès qu'on les lâcha, allèrent aussitôt se percher sur les toits de chaume des maisons, tandis que les Felatahs lancèrent aux habitants une grêle de flèches pour les empêcher d'éteindre les flammes. Il y avait encore dans les environs, lors de mon passage, un grand nombre de Felatahs, qui étaient presque blancs, mais païens.

Le 11, je traversai la rivière de Moussa, qui autrefois divisait les royaumes d'Yarriba et de Borgou. Elle était alors à sec ou du moins ne présentait que de loin en loin des mares d'eau stagnante, et son lit était fort rocailleux. Dans la saison des pluies, elle a trente verges de largeur et doit couler avec une grande rapidité. Mes compagnons de route me dirent que, lorsqu'elle était grande, les hippopotames et les crocodiles y abondaient, et qu'elle se jetait dans la Quorra, sur les confins du Niffé près la ville de Raka. Après avoir franchi cette rivière, nous cheminâmes quelque temps à travers des bois épais, et nous fîmes halte sur la rive septentrionale à une petite réunion de huttes nommée *Bari*. Sur le haut de ces huttes, qui avaient absolument la forme de celles du Bornou, mais qui étaient les premières en ce genre que j'eusse vues depuis mon retour en Afrique, on voyait fichés un grand nombre d'œufs de crocodile, qui sont regardés par les naturels comme une protection contre cet animal. Le soir, nous campâmes dans la forêt, sur le bord d'un petit ruisseau.

Après avoir traversé deux villages, j'entrai dans la cité de Kiama, et je me dirigeai sur-le-champ vers la demeure du souverain, homme de moyen âge, mais encore robuste et de bonne mine, habillé d'une large chemise blanche et portant sur sa tête un bonnet rouge à la moresque.

Le sultan montait en cette occasion un superbe coursier; il était accompagné d'un grand nombre de gens armés, les uns à pied, les autres à cheval, et de six jolies esclaves de quinze ou seize ans, nues comme à l'instant de leur naissance, sinon qu'elles avaient une bande étroite d'étoffe blanche nouée autour de la tête, dont les deux extrémités pendaient de six pouces par-derrière, et portant chacune dans leur main droite une lance légère pour le cas où leur maître en aurait besoin. Celui-ci mit pied à terre tandis que son escorte se rangeait sur une seule ligne en face de ma maison, et entra seul avec les six jeunes filles, qui toutefois avant de le suivre déposèrent leurs lances et s'attachèrent autour de la ceinture une écharpe bleue. Lorsqu'il se fut assis, qu'il m'eut demandé des nouvelles du roi d'Yarriba, et que je lui eus dit l'avoir laissé bien portant, je le priai d'accepter un léger cadeau. Il consistait en un vaste parasol de soie bleue, une grande épée, trois aunes de drap bleu, trois de drap rouge, quelques grains de verre et de corail, une chaîne de chrysocolle, deux bouteilles de rhum, deux briquets phosphoriques, quatre couteaux, six paires de ciseaux, et plusieurs gravures. Je puis dire que jamais homme ne fut à ma connaissance plus enchanté d'un présent que mon auguste visiteur.

Kiama, capitale de la province de ce nom dans le royaume de Borgou, est située sous 9° 37' 33" de latitude nord, et sous 5° 22' 56" de longitude est, méridien de Greenwich. Elle est gouvernée par un sultan dont le nom, *Yarro*, signifie le jeune *garçon;* et cette dénomination, comme il arrive souvent en Afrique, est quelquefois donnée à la province et à la capitale. La province ne renferme qu'une population peu nombreuse, et la ville, qui occupe un vaste espace de terrain, est mal bâtie. Les maisons ne consistent toutes qu'en huttes de forme ronde, construites en terre et recouvertes en chaume. Un certain nombre de ces huttes, situées au milieu d'une enceinte carrée de nattes, ne forme ordinairement qu'une seule maison. La ville repose sur le côté méridional d'une chaîne rocailleuse, et est entourée d'une muraille d'argile, basse mais fort étendue, que le temps a fait écrouler en beaucoup d'endroits. Dans l'intérieur des murs il y a des plantations de grain et d'yams. La contrée environnante est couverte d'épaisses forêts, et peu cultivée, mais abonde en gibier de toute sorte.

Kiama est une des villes par lesquelles passent les caravanes de l'Haussa et du Bornou qui se rendent dans la contrée de Gonja, et vers les limites de l'Ashanty, ou qui en reviennent. Elle commerce aussi d'une manière directe avec le Dahomey, l'Youri, le Niffé et l'Yarriba.

La ville, et je crois ne point exagérer, renferme au moins trente mille âmes. Les habitants sont réputés par tous ceux qui les connaissent comme les plus infâmes brigands de l'Afrique; et il suffit de dire d'un homme qu'il est né dans le Borgou pour désigner en lui un voleur et un assassin. Leur gouvernement est despotique, et, à ce qu'il semble, n'accorde aucune protection aux sujets, puisqu'une ville ne manque jamais de piller la ville voisine lorsque l'occasion s'en présente. Pour saluer un supérieur l'usage est de se coucher à terre de toute la longueur du corps, mais sans se couvrir de poussière, si c'est un homme qui salue; mais si c'est une femme, elle se met à genoux et s'appuie sur les coudes, en montrant l'intérieur de ses deux mains.

Le lendemain 21, à la pointe du jour, arriva une escorte de quatre cavaliers qui devaient me conduire à Wawa. Je me mis aussitôt en marche, et j'entrai vers dix heures dans cette ville. Dès mon arrivée, j'allai droit à la maison du gouverneur.

Il me fit mener au logement qu'il me destinait. La maison était vaste et commode, mais excessivement chaude : le thermomètre de Fahrenheit y marquait à l'ombre 105°. Or jamais il n'est monté plus haut pendant la durée de ma seconde expédition en Afrique. Dans l'après-midi, le gouverneur m'envoya une chèvre, des yams, du miel et des œufs.

On me montra, dans les environs de Wawa, un arbre appelé *kongkonie*, dont la graine, me dit-on, fournit aux indigènes le fameux poison qui rend mortelle la blessure de leurs flèches. Cet arbre n'est peut-être, à proprement parler, qu'une plante grimpante, puisqu'il s'attache comme le lierre à d'autres arbres; mais il est lui-même près de sa racine gros comme la cuisse d'un homme, et projette une infinité de petits rameaux qui envahissent et enterrent le tronc et les branches de l'arbre au bas duquel il pousse. L'écorce des jeunes rameaux du kongkonie est comme la plus brune du noisetier; celle des tiges plus anciennes est douce et blanchâtre comme l'écorce du frêne. Les feuilles sont dures et épaisses, exsudant une sorte de gomme qui tient aux doigts. Du milieu des fleurs, qui ressemblent à nos primevères, sinon qu'elles sont d'un jaune plus foncé, sort une fibre de deux pouces; lorsqu'elles se fanent, cette fibre prend un grand développement et forme une gousse qui n'a guère moins d'un pied et demi de longueur et un pouce et demi

ou deux pouces de circonférence, laquelle renferme les graines. Celles-ci ressemblent à du carvi.

La maison dans laquelle je logeais était située par 9° 53' 54'' de latitude nord, et par 5° 56' de longitude est.

Wawa est la capitale d'une province de même nom dans le royaume de Borgou : elle a la forme d'un carré, et peut contenir de dix-huit à vingt mille âmes; elle est entourée par un grand mur d'argile en bon état, et par un fossé sans eau. C'est assurément la plus jolie, la plus compacte et la mieux fortifiée des villes qui se trouvent sur la route que j'ai suivie pour y arriver. Les rues sont larges, propres, régulières et bien aérées. Chaque maison se compose d'un plus ou moins grand nombre de huttes encloses dans une muraille de terre et ombragées de beaux arbres, servant les unes de chambres à coucher ou de salles de réception, les autres d'étables et d'écuries, celles-ci de granges pour serrer le grain, celles-là d'appartements pour les esclaves. Une des huttes, située sur la rue, est percée de deux portes, et donne ainsi accès dans la cour intérieure sur laquelle ouvrent toutes les autres huttes.

Les mariages des Wawaniens sont fort simples. Païens, ils conviennent de la chose avec la jeune fille d'abord, puis font au père ou à la mère un cadeau, et tout est dit. Musulmans, ils lisent le premier chapitre du Koran, et cohabitent ensemble ; ils le relisent et se quittent quand ils sont ennuyés l'un de l'autre. La vertu de chasteté n'existe pas, je crois, à Wawa. La veuve Zuma elle-même, chez qui je logeais, comme toutes les autres personnes de la ville, loue à tant la nuit ses plus jolies esclaves. La sobriété n'est pas non plus mise au rang des vertus. Je n'ai jamais dans ma vie rencontré de lieu où l'ivrognerie fût si générale. Le gouverneur, les prêtres, les laïques, et même certaines dames, boivent avec le plus dégoûtant excès. La fille du gouverneur vint trois ou quatre jours de suite et trois ou quatre fois chaque jour, peinte et badigeonnée avec toute l'élégance wawanienne, mais chaque fois à moitié ivre, me solliciter soit de boire, soit de coucher avec elle.

Les habitants de Wawa sont prêts à échanger tous les produits de leur province contre des grains de corail ou de verre, des bracelets de cuivre et des ornements de jambes du même métal, des plats d'étain et de terre, des cotons à brillantes couleurs et des calicots de Manchester. Leurs armes sont l'arc avec des flèches empoisonnées, et une légère lance. Ils disent ne pas aimer la guerre, mais paraissent désirer que les autres peuples visitent le moins possible leur territoire, et préfèrent les Felatahs à leurs voisins de Kiama, dont ils sont fort jaloux. Ils jouissent d'une bonne réputation d'honnêteté ; sont gais, affables, hospitaliers ; enfin les plus disposés de tous les naturels de l'Afrique à donner sur leur pays les renseignements de tout genre qu'on leur demande ; et, ce qui est le plus extraordinaire, je n'ai pas aperçu le moindre mendiant parmi eux.

On me montra à Boussa l'endroit où avait échoué la chaloupe et où le malheureux équipage de Mungo-Park avait péri ; mais ce ne fut qu'avec précaution et pour ainsi dire en cachette ; néanmoins les habitants, pour tout ce qui n'avait point rapport à cette affaire, s'empressèrent de répondre d'une façon nette et précise à chacune de mes questions, et je puis dire à leur louange que jamais je n'ai été de ma vie traité avec plus de bienveillance et d hospitalité.

L'endroit fatal, s'il faut croire à l'exactitude de l'indication qui me fut donnée, est dans la branche orientale de la Quorra : cette rivière se divisant ici en trois branches, dont aucune n'a plus d'une portée de pistolet de largeur. Une île plate et basse, large d'environ un quart de mille, repose entre la ville de Boussa et l'endroit en question, qui de la maison du sultan se trouve en droite ligne avec un arbre à double tronc, revêtu d'écorce blanche, lequel pousse solitairement sur l'île. Cette île, à l'époque où je l'examinai, ne s'élevait que d'une dizaine de pieds au-dessus du niveau de la branche orientale, dont le cours est presque entièrement barré dans cette partie par une longue roche grisâtre.

La cité de Boussa est située sur une île, au milieu de la Quorra, que nous appelons *Niger*, par 10° 14' de latitude nord et par 6° 11' de longitude est. La Quorra, qui coule ici du nord-nord-ouest au sud-sud-est, a son lit, au dire des habitants, rempli d'îles et de rocs au-dessus et au-dessous de Boussa, aussi loin qu'ils l'ont jamais remontée ou descendue. Boussa est située fort près de la branche la plus occidentale, que les naturels nomment *Menai ;* les deux autres branches n'ont pas d'autre nom que celui de Quorra. Le cours du Menai est lent et imperceptible, tandis que celui des deux autres canaux s'élance avec impétuosité à travers des rocs qui, en différentes places, dépassent la surface de l'eau.

L'île Boussa, comme j'appellerai celle qui porte la ville de ce nom, a trois milles de long du nord au sud, et un mille et demi dans sa plus grande largeur. Une chaîne de rochers, entièrement d'ardoise grise, court d'une extrémité à l'autre de l'île, formant un précipice, haut de vingt à trente pieds du côté oriental, tandis qu'elle s'incline par une pente fort douce vers l'ouest. Au bas de ce précipice, une magnifique prairie, occupant presque toute la longueur et large d'environ trois cents verges, s'étend jusqu'aux bords de la rivière, où sont plusieurs éminences rocailleuses, sur lesquelles des villages, au nombre de quatre, ont été bâtis. La muraille de Boussa est à environ un quart de mille des rives de Menai ; elle se termine aux deux extrémités de la chaîne de rochers là où celles-ci viennent aboutir à la rivière, et peut avoir trois quarts de mille à un mille de long. Les maisons des habitants sont bâties par groupes, ou forment de petits villages intérieurs à la muraille d'enceinte, mais ne couvrent pas un dixième de l'espace enclos. Hors des murs, et sur la même île, sont plusieurs villages, avec des plantations de grain, d'yams et de coton. La langue de la province de Boussa est la même que celle des autres États du Borgou, et paraît être un dialecte de l'yarribanien ; mais celle de l'Haussa est comprise par toutes les classes, même par les Cambries... Je ne crois pas que le nombre des habitants qui ont élu domicile entre les murailles et la rivière s'élève à plus de dix ou douze mille ; mais on m'a affirmé que le Boussa était plus populeux que toutes les autres provinces du Borgou, et que le sultan de ce premier pays pouvait lever sur son territoire seulement plus de cavalerie qu'aucun prince entre l'Haussa et la mer, si toutefois on exceptait celui de l'Haussa.

Les habitants sont en général païens, de même que le sultan, quoiqu'il se nomme Mahomet. Le lait est son fétiche, et en conséquence il n'en boit jamais une seule goutte. J'eus lieu de m'en apercevoir un jour qu'il prit du thé avec moi. Les indigènes mangent des singes, des chiens, des chats, des rats, du poisson, du bœuf et du mouton ; mais de cette dernière viande aux grandes occasions seulement, ou quand ils sacrifient. Un matin, comme j'étais chez le sultan, son déjeuner lui fut servi, et il me pria de le partager. Il consistait en un gros rat d'eau grillé, non dépouillé de sa peau, en une jatte de très beau riz bouilli, en plusieurs poissons secs cuits dans de l'huile de palmier, en œufs de crocodile, préparés de diverses manières, et en une cruche d'eau fraîche puisée dans la Quorra. Je mangeai un peu de poisson et de riz ; mais je fis beaucoup rire les assistants pour ne vouloir goûter ni au rat ni aux œufs. Les armes dont les habitants se servent pour l'attaque sont l'arc, l'épée, la lance et un pesant gourdin long de deux pieds et demi, recourbé par le bout et muni de fer. Leur armure défensive est un bouclier de cuir de forme circulaire, outre les plis nombreux que leur large chemise forme autour de leur corps et qu'ils retiennent au moyen d'une ceinture.

En face de la maison du sultan, c'est-à-dire dans la direction du nord-nord-est, et à vingt-cinq ou trente milles de distance, on me montra une haute montagne dont le faîte était plat. Du côté sud-ouest de cette montagne est, dit-on, la ville d'Youri, non loin de laquelle passe la Quorra.

Je quittai Boussa le 2 avril.

Itinéraire de Boussa à Kano, par le Guari et le Zegzeg.

A la date indiquée plus haut, j'abandonnai vers dix heures du matin les bords de cette branche de la Quorra qui s'appelle *Menai*, et je rétrogradai par la route de Wawa jusqu'aux villages cambries que j'avais traversés en me rendant à Boussa. Je tournai ensuite au sud-sud-ouest demi-ouest, et cheminant jusqu'à cinq heures de l'après-midi, j'allai faire halte à un village nommé *Songa*, qui était encore habité par des Cambries. Les habitants me donnèrent la meilleure de leurs huttes; mais la meilleure était bien mauvaise, puisque des rats, des scorpions et des centipèdes l'infestaient, et que pour tout ameublement elle ne renfermait que de vieux filets, du bois pourri et des gourdes brisées. Je me hâtai donc d'en sortir, et je passai la nuit en plein air. Ces Cambries sont une race de nègres qui semblent être paresseux, mais inoffensifs. On dit qu'ils occupent tous les villages situés au milieu des bois, le long de la Quorra, dans les provinces de Boussa, de Wawa et d'Youri. Ils plantent un peu de grain et d'yams, élèvent quelques moutons et quelques chèvres. Les hommes emploient leur temps à chasser, à pêcher et à dormir, tandis que les travaux les plus rudes sont dévolus aux femmes. Ce sont des gens d'une grande douceur de caractère, autant que ma courte résidence parmi eux m'a pu permettre d'en juger. Ils ont en général la taille haute, et l'air plutôt stupide que sauvage. Leurs vêtements sont toujours fort légers, et ne consistent le plus souvent qu'en une peau attachée autour de la ceinture. Les jeunes garçons et les jeunes filles restent entièrement nus, jusqu'à ce qu'ils aient cohabité : alors, suivant qu'ils en ont les moyens, ils prennent, ou une simple peau, ou une tunique. Comme ils ne sont nullement guerriers de leur naturel, on abuse souvent de leurs dispositions pacifiques pour les maltraiter d'une manière indigne.

Le 3, je quittai Songa de bon matin, et à dix heures et demie j'arrivai au village de Comie, ou de Wonjerque, ainsi qu'on l'appelle plus communément, mot qui signifie *le gué du roi*. En ce lieu, la Quorra ne forme qu'un seul courant, et c'est à ce gué que la franchissent toutes les caravanes qui se dirigent vers les côtes de l'Océan, ou qui reviennent dans l'intérieur de l'Afrique. Le village en question est situé sur la partie la plus haute de la rive, qui s'élève presque insensiblement, et à certaine distance de l'eau ; mais le plan incliné qui sépare le village de la rivière est couvert de huttes qu'habitent momentanément les marchands. Là, et dans le village, tout était bruit et confusion, car une caravane qui allait vers le Gonja était arrêtée sur le bord oriental, et il y en avait une autre campée sur le bord opposé qui revenait de la même province. Partout on ne voyait que des hommes et des chevaux, les uns vêtus de leurs beaux habits, les autres garnis de leurs plus riches harnais. Là, les marchands offraient des chevaux à vendre ; ici, des esclaves, des grains de verre, des cordons de soie, de la soie non travaillée, des tuniques et des habillements de femme. Plus loin c'étaient des gens qui dansaient ou qui battaient du tambour ; tandis que d'autres, faisant un pire emploi de leur temps, buvaient et se querellaient. On me donna une bonne maison ; et dès que mon arrivée fut connue, on m'apporta de toute part du lait, du miel, des œufs, des canards, des moutons et des chèvres.

Le 4, je fus obligé de retourner à Wawa, parce que le gouverneur de cette ville, qui, comme je l'ai dit, s'était engagé à faire porter mon bagage jusqu'à Roulfa, sur la route du Rano, ne paraissait nullement pressé de tenir sa promesse. Dès mon retour je me rendis auprès de ce personnage, et je lui reprochai son manque de parole. Il m'expliqua quel motif l'avait forcé d'agir de la sorte : c'était que la veuve Zama avait quitté Wawa une demi-heure après mon départ, précédée de plusieurs tambours, et suivie d'un nombreux cortége ; enfin déclarant qu'elle avait l'intention de m'accompagner à Rano, et de revenir ensuite faire la guerre au gouverneur comme elle la lui avait déjà faite plusieurs fois. J'eus beau protester que je ne devais pas être responsable des actions de la veuve, à toutes mes raisons celui-ci répondait : « Que la veuve revienne, et je vous rendrai votre bagage, mais pas auparavant. » Le lendemain, à toutes mes objections même réponse. Je me désespérais. Heureusement, le 6, la maudite veuve, renonçant à ses belliqueux projets, rentra dans la ville, montée sur un coursier superbe, et commandant une forte troupe d'esclaves armés d'arcs, d'épées et de lances. Elle avait un large pantalon de soie rouge, des bottes de maroquin de pareille couleur, sur sa tête un turban d'une blancheur éclatante, et sur ses épaules un manteau de soie brochée d'or. Réellement, si elle eût été plus jeune et moins corpulente, on aurait pu être tenté d'embrasser son parti contre le gouverneur. Dès que ce dernier fut instruit de son retour, il m'envoya dire que j'étais libre de partir. Je revins en conséquence le 7 au village de Gomie, où je séjournai trois jours, par suite d'une légère indisposition.

Le 10, traversant la Quorra avec effets et mes gens, je poursuivis ma route vers Kano. Après six milles de marche, je rencontrai un village ceint de murs et appelé *Dallu*. Cinq milles plus loin, je trouvai celui d'El-Wata, qui paraissait n'être habité que par des forgerons; car, quoiqu'il fût très petit, je comptai, en me rendant à la maison qui m'était destinée, plus de vingt forges. Les habitants furent très polis envers moi ; ils me logèrent le mieux qu'ils purent, et m'envoyèrent une chèvre, des yams et du grain pour mes chevaux.

Le royaume de Borgou se divise en plusieurs petits États qui sont le Niki, la Kiama, le Wawa et le Boussa, dont ce dernier peut être regardé comme le principal. Les gouverneurs ou sultans de ces États sont tous héréditaires aussi longtemps qu'ils peuvent se maintenir sur la terre ; ils se font quelquefois la guerre les uns aux autres, mais toujours celui de Boussa intervient et force les deux partis belligérants à payer son intervention. Le royaume est borné à l'est par la Quorra, au sud par l'Yarriba, à l'ouest par le Dahomey, et au nord par une vaste contrée appelée *Gourma*, habitée suivant les Borgowiens par des sauvages nus, mais, selon les musulmans, par des peuples civilisés que gouverne un sultan redoutable. Le Borgou a onze journées de marche du nord au sud, et trente de l'est à l'ouest; ses montagnes sont la chaîne qui traverse également l'Yarriba, l'Youri, le Zamfra, le Guari et le Zegzeg. Il est arrosé par la Quorra, la Moussa et l'Oli. La contrée, dont la surface est en partie plane et en partie montagneuse, abonde en gibier de toutes les espèces communes à l'Afrique, et les habitants passent pour de fameux chasseurs ; ils possèdent peu de bestiaux, mais beaucoup de grains, d'yams, de plantains et de limons. Leur religion est le paganisme, mais ils ne sacrifient pas de victimes humaines.

Le 11, je quittai El-Wata, dont les alentours sont bien cultivés. Chemin faisant je rencontrai les plus hautes fourmilières que j'eusse jamais vues : elles avaient de quinze à vingt pieds de hauteur, et ressemblaient à autant de cathédrales en miniature. Je fis halte pour la nuit dans un autre village qui, comme celui d'El-Wata, ne paraissait habité que par des forgerons. Dans tous les villages que je traversai ce jour-là, il y avait

une maison consacrée aux fétiches, c'est-à-dire au culte païen, en bon état de réparation ; ce qui montrait que les chefs et la majorité des habitants, quoique adonnés au paganisme, ne se croyaient pas en droit de négliger toute religion. Des figures d'êtres humains, comme aussi de boas, de crocodiles et de tortues, étaient peintes sur les maisons.

Dans l'après-midi du jour suivant, je parvins à la ville de Tabra, au milieu de laquelle coule une rivière appelée *Mag-Yarrow*. On traverse cette rivière sur un pont grossièrement construit avec de grosses branches recouvertes de terre, fort long et si peu large, que deux chevaux ne peuvent y passer à la fois. C'est le premier que j'aie vu en Afrique. La ville est entourée de murs, peut renfermer de seize à vingt mille âmes, et sert quelquefois de résidence à la famille royale de Niffé. Les habitants, à peu d'exceptions près, sont païens, et ont tous, hommes et femmes, la réputation d'être de grands ivrognes. Il y a peu de forgerons parmi eux, mais beaucoup de tisserands. Le May-Yarrow, qui est ombragé de grands arbres, peut avoir vingt verges de largeur ; ses rives, qui ne s'élèvent qu'insensiblement, sont couvertes de belles plantations d'yams et de millet.

Je passai toute la journée du 13 dans l'attente qu'il me fût permis de rendre visite à la reine du Niffé, qui, lors de mon passage, résidait à Tabra. Mais vers le soir on m'envoya dire qu'elle ne pourrait me recevoir, à cause de l'absence de son illustre époux, qui était alors à Raba, ville distante de deux journées de marche. Le messager ajouta néanmoins que la mère du roi, qui remplaçait momentanément son fils dans le gouvernement de Tabra, me donnerait audience le lendemain dans la matinée, pour m'apprendre de quelle manière je devrais continuer ma route vers Kano. En conséquence, le 14, après déjeuner, je pris avec moi un châle de crêpe de Chine, des grains de corail, une chaîne de chrysocolle, et quelques aunes d'étoffe de soie, que je voulais offrir en présent à la reine-mère, et je me rendis à sa demeure. Dans la hutte extérieure de sa maison, je trouvai une peau de mouton étendue pour elle, et une simple natte pour moi. La hutte renfermait plusieurs de ses officiers mâles, qui tous était extrêmement vieux et privés de leurs dents. Ils me tinrent compagnie pendant à peu près un quart d'heure, et alors arriva un certain nombre de femmes, déjà sur le retour, qui s'assirent sur des nattes disposées vis-à-vis de la mienne. Après que nous nous fûmes naturellement considérés quelque temps, et dans un profond silence, entra la mère du roi, habillée d'une large chemise blanche, et coiffée d'un bonnet de gros drap vert que bordait un ruban rouge. Elle était fort vieille, marchait en s'appuyant sur un bâton, et n'avait qu'un œil. Lorsqu'elle eut pris place sur sa peau de mouton, je lui présentai mon cadeau, dont elle fut enchantée.

Le 21, je quittai Tabra, accompagné d'un eunuque noir et d'un habitant de Mourzouk, qui devait me servir d'interprète et de domestique, et après une marche de vingt-sept milles je campai, pour une partie de la nuit, au village de Kitako. Peu après nous traversâmes une ville en ruine, appelée *Jinne* ou *Janne*, autour de laquelle des plantations de coton et d'indigo étaient presque étouffées par les mauvaises herbes.

Avant midi nous parvînmes au camp que les naturels nomment *Sanson* dans leur langue. Le camp, de forme carrée, consistait en une multitude de petites huttes couvertes en paille et semblables à des ruches d'abeilles. Il était coupé par quatre vastes rues, et renfermait, en outre, une place immense.

Sans le grand nombre des courriers qui passaient autour des huttes, d'hommes qu'on rencontrait munis d'armes et de tambours qui retentissaient aux oreilles, on se serait cru dans un village ou plutôt dans une ville ordinaire; car on voyait de tous côtés, là, des tisserands, ici, des tailleurs, plus loin, des femmes qui filaient du coton, d'autres qui le dévidaient, ou qui préparaient des yams et de la pâte, ou qui les criaient par les rues; puis, sous chaque bouquet d'arbres, c'étaient de petits marchés, ou de pieuses gens qui y récitaient leur chapelet, ou des esclaves dissolus qui buvaient des liqueurs fortes.

Je quittai Sanson le lendemain 24, et je regagnai Tabra le 25 ; mais, en dépit de toute la bonne volonté que m'avait témoignée le roi, je ne pus repartir que le 2 mai. Ce jour-là même, cheminant le long des bords du May-Yarrow, je rencontrai un village ceint de murs, qui porte le nom de *Gonda*, et après avoir traversé un ruisseau qui vient du nord et se jette dans la rivière mentionnée ci-dessus, j'entrai dans la ville de Koolfu, où le mauvais état de ma santé et de celle de Richard nous retint plus de quinze jours.

Koolfu, ou comme on l'appelle souvent, *Koolfie*, est la ville la plus commerçante, non-seulement du Niffé, mais encore de toute cette partie de l'Afrique centrale. Elle est située sur la rive septentrionale du May-Yarrow, et entourée d'un mur de terre haut de vingt pieds. Elle a quatre portes : sa forme est celle d'un carré long, qui a son plus grand diamètre de l'est à l'ouest, et une rue irrégulière à laquelle vient aboutir une multitude de rues plus petites qui la traversent dans cette direction. Il y a, vers les extrémités orientale et occidentale de la ville, deux vastes places, où sont des boutiques pour les marchands, et des grands arbres dont l'ombrage protége contre la chaleur du soleil les personnes qui vont chercher leurs provisions. Outre ces marchés, qui se tiennent tous les jours, il y en a deux autres, les lundi et samedi de chaque semaine, où de nombreuses caravanes, parties des différents points de la côte, viennent vendre ou échanger toutes sortes de marchandises.

Les habitants de Koolfu sont au nombre de douze à quinze mille, en y comprenant toutes les classes, les esclaves et les gens libres ; et la plupart d'entre eux, quoiqu'ils soient d'ailleurs teinturiers, tailleurs, serruriers ou tisserands, se livrent au commerce. Mais il est rare que pour vendre ou pour acheter, ils entreprennent de longs voyages, plus rare encore qu'ils aillent à la guerre, à moins que ce ne soit pour devenir acquéreurs des prisonniers que fait le parti victorieux.

Les habitants de cette ville sont fort polis, mais de grands menteurs; et loin de se voir obligés d'en rougir quand on les surprend en mensonge, ils ne font qu'en rire. Les hommes, sans qu'on doive excepter les mahométans, sont tous adonnés à l'ivrognerie; et les femmes passent pour être généralement d'une vertu facile. Voici à peu près quel est l'emploi de leur journée : dès que le soleil paraît, toute la famille se lève; les femmes commencent par nettoyer la maison, les hommes par se laver de la tête aux pieds ; après quoi les femmes et les enfants se lavent aussi, mais avec de l'eau dans laquelle a bouilli la feuille d'un arbuste appelé *bambarnia*. On déjeune ensuite, et chaque homme a son plat séparé, tandis que les femmes et les enfants mangent à un plat commun. Quand elles ont fini leur premier repas, celles-ci, de même que les enfants, se frottent le corps avec la poudre d'un certain bois rouge mêlée à de la graisse, pour donner à leur peau noire une teinte moins brune, se noircissent les yeux avec de l'antimoine cru, et se teignent en jaune les dents et la partie inférieure des lèvres, ainsi que la partie extérieure, les cheveux et les sourcils; alors, ceux des esclaves qui doivent aller vendre quelques marchandises les préparent et les portent au marché. Ce sont, d'ordinaire, les plus jeunes qui sont chargés de ce soin. Les vieilles demeurent à la maison, qu'elles tiennent propre et bien rangée, filent du coton, et font cuire les aliments. Quant aux hommes, les chefs de famille s'en vont d'habitude promener sur la place publique, ou s'asseient à l'ombre devant leur porte, écoutent les nouvelles ou causent du cours des différentes denrées.

Le 19, je continuai ma route, et je fis halte à un village ceint de murs et appelé *Kufu*, qui n'est situé qu'à deux ou trois portées de fusil du précédent. L'espace

qui les sépare est toujours occupé par les tentes des caravanes qui se dirigent à l'est. Le lendemain, après avoir cheminé une grande partie du jour au milieu d'un pays boisé, je m'arrêtai pour la nuit au village d'Ekibli, le dernier qui appartienne à la province d'Youri. Le 21, nous rencontrâmes sur notre chemin une multitude de villes et de villages, et nous parvînmes à une ville ceinte de murs nommée *Bulla-bulla*, en dehors de laquelle nous campâmes. Aussitôt que ma tente fut dressée, je fus environné d'habitants. Le chapeau que je portais pour coiffure leur sembla extraordinaire ; et les femmes, quand elles reconnurent qu'elles avaient affaire à un étranger qui n'était pas musulman, me vendirent ce que j'eus besoin d'acheter à un prix triple de celui qu'elles auraient exigé de toute autre personne. Chaque deux ou trois femmes étaient accompagnées d'un homme armé qui veillait à ce que leurs marchandises leur fussent exactement payées. Le 22, nous parvînmes, à travers une campagne couverte de belles plantations, à la ville de Rajadawa ou *Radagowa*. Les habitants sont de la race des Combries et païens, à l'exception du gouverneur et d'une douzaine d'autres individus qui se disent mahométans. La ville, qui est ceinte d'une muraille de terre et d'un fossé, renferme une population de sept à huit mille âmes; les alentours sont bien cultivés. Le 24, après avoir dépassé de nombreux villages, nous parvînmes à Washu, la première ville de la province de Kotonkora, où les marchands de la caravane que j'accompagnais toujours eurent à payer un droit.

Le 16, nous dépassâmes successivement deux autres villes nommées *Wazo* et *Wormzo*, puis nous campâmes sur la rive orientale d'un petit ruisseau qui coulait vers le sud.

Le 28, après avoir cheminé les cinq jours précédents à travers une riche vallée et parmi des collines couvertes de bois, nous atteignîmes Womba, une des plus fortes villes de la province dont Kotonkora est la capitale. Cette dernière en est éloignée de trente milles dans la direction du nord. Toutes les caravanes venant de l'est et de l'ouest s'arrêtent un jour ou deux à Womba. La ville est située par 10° 35' de latitude, et par 7° 22' de longitude. Elle s'élève sur une éminence entre trois montagnes de granit, une à l'est, l'autre au sud, et la troisième au nord, toutes à peu près nues de végétation ; à l'ouest s'étend une large vallée. Un petit courant d'eau, qui approvisionne la ville, coule à petite distance de la porte orientale. Les vallées environnantes, sur un rayon de deux milles, sont entièrement défrichées, cultivées avec soin et plantées de millet, de maïs, d'yams et de coton, de même que tous les terrains qui, dans l'enceinte des murs, ne sont pas occupés par des maisons. Les murs ont de vingt à trente pieds de hauteur et sont entourés d'un fossé sans eau. On entre par quatre portes dans la ville, dont la population peut s'élever à dix ou douze mille âmes.

Le 30, nous dépassâmes deux villes nommées *Gilma*, et bâties l'une au faîte d'un mont rocailleux, l'autre à quelques cents verges de sa base.

Le 1er juillet, nous longeâmes, dans la matinée, la partie méridionale d'une ville nommée *Akingie*, qui était ceinte de murs, considérable et bien peuplée. A midi nous atteignîmes la ville de Curigie, où je fis halte. Les murs sont étendus, mais les maisons peu nombreuses, en partie construites sur une colline, et en partie dans la vallée. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, nous parvînmes à une autre ville, également ceinte de murs, et appelée *Sabonque*, nom que portent un grand nombre de villes dans la province de Koshna. Dans la soirée, nous dressâmes nos tentes en dehors de Gubez-in-Dushie. Cette ville, dont le nom signifie *le Roc sans égal*, est située sur une éminence, et renferme dans ses murs plusieurs blocs de granit. On y voit peu de maisons, excepté celles qui sont perchées sur ces blocs.

Le 3, lorsque nous commençâmes à approcher de Guari, la contrée devint fort montagneuse ; les vallées néanmoins étaient soigneusement cultivées. De nombreux voyageurs couvraient la route qui formait beaucoup de sinuosités, tandis qu'elle était, à droite et à gauche, bordée de camps occupés par les marchands des caravanes qui se dirigent vers l'est. A quatre heures du soir, nous arrivâmes aux murs de la vieille ville, et en entrant par la porte occidentale nous franchîmes la haute colline dont elle occupe le sommet par un sentier qui a bien deux milles de longueur. Nous pénétrâmes ensuite dans la ville neuve par la porte orientale, et là, je rencontrai quarante cavaliers que le chef de la province, qui a pour capitale la ville en question, m'avait fait l'honneur d'envoyer au-devant de moi. Je me rendis sur-le-champ, accompagné de cette escorte, à la résidence du chef qui vint me recevoir sur le seuil, m'accabla de politesses, me fit conduire par son premier eunuque à une maison qui avait été d'avance préparée, et m'envoya peu après d'abondantes provisions de bouche.

La ville de Guari, capitale du district du même nom, est située par 10° 54' de latitude nord, et par 8° 1' de longitude est. Elle repose en partie sur le côté nord-est d'une colline, en partie dans une étroite vallée, à travers laquelle coule un ruisseau bourbeux qui est à sec pendant les mois d'été. Ce ruisseau prend sa source à un jour seulement de marche, dans les montagnes au sud, parcourt un coin du Zanfra, sépare sur une certaine étendue les États de Kotonkora et de Guari, et se joint à la Kodoma dans le Niffé. La capitale a deux murailles, la vieille et la neuve : la première, beaucoup plus vaste que la seconde, tombe en ruines; mais celle-ci est encore trop vaste pour que les habitants puissent la défendre et enclôt quelques maisons disséminées, quelques villages, non une ville.

Je quittai Guari le 7. Dans l'après-midi, je traversai la ville de Makundi, où faisait halte une nombreuse caravane venant de l'est. La plupart des marchands qui m'avaient vu dans l'Yarriba et le Borgou accoururent à mon passage me souhaiter mille prospérités, lorsque j'étais si près de leur pays. Dans la soirée j'atteignis une autre ville ceinte de murs appelée *Cazigie*, où je passai la nuit.

Le 8, j'atteignis Fatika, dont les murs sont fort étendus ; mais je campai en dehors, parce que les portes étaient trop étroites pour que les bêtes de somme y entrassent chargées. Le lendemain je fis halte à Moray ; et le jour suivant, à deux heures après midi, j'entrai dans Zaria, capitale du Zegzeg, par une des portes qui regardent l'ouest; mais au lieu de trouver des maisons, je n'aperçus d'abord que des faîtes de toits au bout d'immenses champs de grains, car ils s'étendaient à distance d'un quart de mille dans toutes les directions.

La ville de Zaria est entourée par une haute muraille d'argile, qui a plusieurs milles de circonférence, et au milieu de laquelle est disséminée une multitude de petits villages. La maison où je logeai est située sous 10° 59' de latitude nord, et sous 8° 42' de longitude est. Au centre de l'enceinte des murs s'élève la principale mosquée, bâtie en terre, qui a un minaret de quarante ou cinquante pieds. La place du marché, sur laquelle campent aussi les caravanes, est vers l'extrémité méridionale et dans l'intérieur de la ville. Quant aux habitants, qui sont presque tous Felatahs, je ne saurais rien dire de certain. Je sais seulement que la population de Zaria passe pour être plus considérable que celle de Kano, qui renferme de quarante à cinquante mille âmes au moins. Ces habitants sont, pour la plupart, armés de fusils français, qu'ils préfèrent à ceux de fabrique anglaise, tandis que la poudre d'Angleterre leur semble meilleure que celle de France. Il y a dans la ville une très grande quantité de beaux arbres qui poussent droits, et qui, taillés tous les ans pour faire du bois de chauffage, ressemblent de loin à de gigantesques peupliers. Des marais, des champs cultivés et des prairies occupent le reste de l'enceinte que ne couvrent pas les maisons. Le Zegzeg, province dont Zaria est la capitale, produit en abondance des dattes,

de l'huile de palmier, des melons, des plantains, du maïs, du millet, des yams, des pommes de terre, et surtout du riz. Les naturels prétendent même qu'ils récoltent, en plus grande quantité que tout le reste de l'Haussa, un riz meilleur. Chevaux, moutons et bêtes à cornes sont également nombreux dans chaque partie de la province, habitée par les Felatahs. On y rencontre aussi beaucoup de gibier, particulièrement des gazelles de toutes les différentes espèces. Les pintades et les perdrix y sont innombrables. Enfin, l'éléphant et le buffle fréquentent le sud de la contrée, qui s'étend, dit-on, à douze jours de marche de Zaria, et qui ne se termine qu'à l'eau salée. Le Zegzeg est borné à l'est par la province de Kano ; au sud-est par le Jacoba; au sud par les montagnes qui servent de retraite à des païens, et au-delà desquelles est la mer; au sud-ouest par le Niffé; au nord et à l'ouest par le Guari et le Kashna. Les environs de la capitale sont fort beaux ; on voit çà et là de magnifiques bouquets de bois et de petits ruisseaux ; enfin les montagnes rocailleuses au nord et au sud ajoutent beaucoup à la grandeur de la scène.

Le 14, poursuivant ma route, j'atteignis la ville de Léokoro, à l'est de laquelle je campai pour la nuit. Cette ville est considérable et ceinte de murs; mais les murs sont en très mauvais état. Les maisons, au contraire, sont bien entretenues, et les habitants nombreux. Le 15, je parvins à la ville de Roma, dont le nom dans la langue de la contrée signifie *soupe*, et j'y passai la nuit. A en juger par l'étendue des murailles et le grand nombre de beaux arbres qu'elle renferme, la ville doit avoir été très populeuse; mais aujourd'hui, par suite de la guerre, les habitants, pauvres et misérables, ne sont plus qu'au nombre de quarante. Le 16, je fis halte à la ville d'Aushin, où je fus logé dans la meilleure maison de l'endroit. Comme c'était la fête de l'Aid-Kébir, les habitants avaient tué un taureau, et leur chef m'en envoya ma part. Le 17, auprès avoir dépassé plusieurs autres villes, j'entrai à midi dans celle de Dunchow, qui est la première à l'ouest dans la province de Kano.

La ville de Baebaegie, où j'arrivai ensuite, est située par 11° 34' de latitude nord, et par 9° 13' de longitude est. Elle s'élève, pour ainsi dire, au milieu d'une vaste plaine; et d'un mont de granit situé à une portée de mousquet environ de la porte méridionale, on distingue, à dix milles vers l'est, les montagnes de Nova, à trente-cinq milles vers le sud, celles qui avoisinent Aushin dans le Zegzeg; vers le nord, c'est une vaste plaine qui n'est bornée que par l'horizon; enfin, au nord-est, on aperçoit au-dessus de la ligne horizontale les deux monts que renferme la ville de Kano.

Je restai un jour à Baebaegie. Le 20, poursuivant ma route, je franchis dans la matinée un petit ruisseau qui coule vers le sud et se réunit à la rivière de Girkwa. Peu après je dépassai la ville de Madagie, qui est entourée de murs, et qui paraît bien peuplée. A midi, j'arrivai sur le bord de la rivière qui baigne la ville de Girkwa, d'où elle tire son nom, et qui prend sa source dans les montagnes avoisinant Aushin. Elle est à sec dans toute la longueur de son cours pendant six mois. Lors de mon passage elle avait de cent à cent vingt verges de large et cinq pieds de profondeur, de sorte que mon cheval qui était fort petit fut obligé de nager, et que je fus mouillé jusqu'au milieu du corps. Après une courte halte sur la rive opposée pour sécher un peu mes vêtements, je poursuivis ma route, et j'arrivai à cinq heures du soir aux portes de Kano.

Itinéraire de Kano au camp de Bello, et de là à Sackatou. Résidence dans cette ville.

Dès mon arrivée à Kano j'allai directement à la demeure de mon ancienne connaissance Hadje-Hat-Salah. Le 21, je visitai le gouverneur, qui fut très poli, très causant avec moi, et me dit que le gadado était en route pour venir à Kano, mais que si je ne jugeais pas convenable de l'attendre, j'étais libre de poursuivre mon chemin vers le camp de Bello. Ce camp était situé à quelque distance de Sackatou. Je profitai de la permission qui m'était donnée au bout de quelques jours. Le 24, au lever du soleil, je partis, et à quatre heures du soir je fis halte à Toffa, ville ceinte de murs, mais en si mauvais état, qu'à moins d'être réparés ou même reconstruits, ils auront entièrement disparu dans une année ou deux. Les maisons qu'ils entourent ne sont pas fort nombreuses, car la population ne s'élève qu'à deux mille âmes; mais il y a dans l'intérieur de la ville des champs immenses de grain. Les habitants m'apportèrent du lait et une espèce de pouding qui n'était autre chose que de la farine de millet bouillie dans de l'eau sans aucun accommodement. Ce ragoût fait généralement le second repas des naturels dans toute la contrée qui s'étend entre la Quorra et le Bornou, et même dans les parties de ce royaume où on récolte du millet.

Le 25, après avoir rencontré sur mon passage les villes de Kiawa et de Gageai, je fis halte à celle de Gongodi. Le jour suivant je cheminai à travers de belles plantations, et je franchis plusieurs cours d'eau qui se dirigeaient à l'est. Vers deux heures de l'après-midi, un violent orage qui se déclara tout-à-coup m'obligea de m'arrêter dans la ville de Koki, dont les murs, comme ceux des villes précédentes, étaient dans un délabrement complet. On me donna la meilleure maison de l'endroit, et les provisions ne me manquèrent pas. Le lendemain, je dépassai, à onze heures, la ville de Duncamie.

Le 13, je fis halte, avec l'armée, sur les bords d'un vaste lac qui est formé par les rivières de Zirmie et de Zarrie, ou, à plus proprement parler, d'une chaîne de lacs et de marais qui s'étendait à travers la plus grande partie des plaines de Gondamie, presque jusqu'à Sackatou. Ces endroits marécageux servaient de retraite à une multitude d'éléphants et autres animaux sauvages. Le soir, je fus, pour la première fois depuis mon départ de Kano, averti par le premier ministre qu'avant de gagner Sackatou, nous aurions à nous rendre près de Counia, capitale du Gouber, près de laquelle était campé le sultan avec une partie de ses forces, et qu'il comptait prendre avant de revenir à Sackatou.

Je me dirigeai donc, le 14, vers Counia, à la suite de la division que commandait le gadado, et le surlendemain 15, à midi, nous atteignîmes l'endroit où Bello avait établi son camp. Dès mon arrivée, sans me laisser même le temps de réparer le désordre de ma toilette, celui-ci m'envoya l'ordre de venir à sa résidence. Elle consistait en un grand nombre de huttes, qui à elles seules et entourées d'une pièce d'étoffe suspendue à des piquets formaient un petit village. Son accueil fut des plus bienveillants. Je revins passer la nuit au camp avec le sultan et le gadado, et le 17, au lever du soleil, je les suivis vers Magaria, ville située parmi les montagnes, au sud-est de Sackatou, à laquelle nous parvînmes le 19. Cette ville n'est, à proprement parler, qu'un Sanson, ou lieu de réunion pour les armées. Les principaux habitants de la capitale y ont bien tous des maisons, mais ils les font habiter par leurs esclaves, qui s'occupent à labourer la terre, à recueillir les moissons et à faire paître leurs troupeaux dans les environs. Le soir, le sultan m'envoya dire que, comme il désirait rester quelques jours à Magaria pour voir si l'ennemi ne viendrait pas l'attaquer, j'étais libre, si bon me semblait, de gagner Sackatou et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il me rejoignît.

J'usai de la permission et me mis en route dans la matinée du 20. Chemin faisant, je remarquai avec plaisir que tous les lieux susceptibles de culture étaient plantés de grains, et je rentrai à trois heures de l'après-midi dans Sackatou, où je repris possession de mon ancien logement. Quoique cette ville, à laquelle les rebelles du Gouber avaient mis le feu l'hiver précédent, me dit-on, eût été aux deux tiers brûlée, tou-



Des marchands et pèlerins qui, pour leur sûreté mutuelle, voyageaient de compagnie.

tes les maisons en avaient été si pareillement rebâties aux mêmes places et de la même forme, que je la retrouvai absolument telle que je l'avais vue deux années auparavant. La seule différence était que, depuis l'insurrection du Gouber, elle avait onze portes.

Lorsque le sultan quitte la capitale, dix cadis ou juges, ainsi que notre vieux ami Gomsou, gardent chacun une de ces portes avec leurs gens, jusqu'à son retour. Tant que dure l'absence du monarque, chaque gardien demeure dans une petite maison construite en nattes, près de la porte qui lui est confiée, en dedans des murs. Gomsou m'envoya dire de quel côté il était posté pour que j'allasse lui faire visite, car il ne s'agissait de rien moins que de la peine capitale pour lui, au cas où il eût quitté son poste pour venir lui-même me voir. Je me rendis donc auprès de lui, et le trouvai assis sur le seuil de sa hutte. Il avait avec lui sept méchants fusils arabes, les uns sans pierre, les autres sans baguette; mais, malgré tout, sa porte, à cause de ses mousquets, était réputée imprenable.

Le 30, le ministre de Bello me dit que, soupçonné d'être un espion, j'étais invité à me rendre près de son maître. Quoique fort malade, je le suivis, et nous fûmes aussitôt introduits dans l'appartement du sultan, qui était occupé à lire; mais quand nous entrâmes, il mit son livre de côté, et commença lui-même à me parler de la lettre. Comme je le pressais de me la montrer, après toute sorte de subterfuges, il finit par m'avouer qu'il avait effectivement reçu une lettre, mais qu'elle n'était pas signée du sheik; que cependant elle avait été écrite avec sa sanction par un saint homme de ses sujets, et que la teneur en était qu'il fallait, sinon me tuer, du moins ne pas me laisser franchir Sackatou, attendu que je n'étais qu'un espion. Telle fut, j'imagine, la voie détournée par laquelle Bello voulut d'abord s'approprier les présents que je destinais au sheik de Bornou. On verra plus tard qu'il chercha par la suite à satisfaire plus ouvertement sa honteuse cupidité.

Je retournai le 6 à Sackatou avec le sultan et son premier ministre. Le lendemain je visitai Bello, et sur sa requête, je montrai à un de ses gens comment on montait la pendule. Dans l'après-midi je reçus la visite de trois Felatahs : le premier, natif de Foota-Torra; le second, de Tombouctou, et le troisième, d'une ville voisine de la précédente. Le premier, Hadje-Omar, qui était un homme intelligent, me dit que quarante personnes étaient arrivées à Ségo avec Mungo-Park; que, sur ce nombre, trente-cinq étaient mortes de maladie, et que cinq seulement s'étaient embarquées avec lui sur la chaloupe que lui avait donnée le sultan de Ségo, et qu'ils avaient été sans cesse attaqués par les Tuaricks, auxquels ils tuèrent beaucoup d'hommes. Le second de mes visiteurs, appelé Malem-Maho-



On les poussait en avant, presque au pas de course.

med, m'apprit que tout le district de Tombouctou était alors sous la domination des Tuariks; que la principale ville de ce district portait le même nom; que le pays où elle est située ne produit pas d'or, et que celui dont les habitants sont bien pourvus leur vient d'Ashantie, de Conga et de Bambarra, où ils l'échangent contre du sel avec les Tuaricks, contre des vêtements avec les indigènes de Fez, de Ghadamis et de Tripoli; enfin, que le Tombouctou n'était qu'un grand marché où toutes les caravanes de l'est et du nord rencontrent celles de l'ouest et du sud. Le troisième, qui était allé en pèlerinage à la Mecque, put m'indiquer la route qu'il avait suivie de Sackatou à Sennaar. Après avoir passé par Kano, il avait successivement traversé l'Adamowa, le Baghermé, le Runza, le pays des Kaffins, le Darfour et le Kordofan. Il m'assura que le Bahr-el-Abiad (1) n'est profond que de quatre pieds pendant l'été, de même que le Shary, au-dessus de Logan, avant qu'il reçoive la rivière d'Ashu qui vient du sud-est à travers le Baghermé. C'est le seul cours d'eau qui, pendant les mois de sécheresse, ne soit pas guéable entre la Quorra et le Bahr-el-Azreh.

(1) On sait que le Bahr-el-Abiad descend des montagnes de la Lune, et forme le grand Nil en se réunissant au Bahr-el-Azreh ou Nil bleu, qui a ses sources dans l'Abyssinie. A. M.

Du 8 novembre au 18 décembre, espace de temps que je passai soit à Sackatou soit à Magaria, il ne m'arriva rien qui mérite d'être mentionné. Mais le 18, étant dans la première de ces deux villes, j'appris d'un voyageur qui arrivait de Kano, où j'avais laissé mes domestiques et ceux de mes effets et bagages dont je n'avais pas besoin, qu'ils s'étaient mis en route par ordre du sultan pour venir me rejoindre, et qu'ils avaient déjà atteint la frontière de Zamfra. La seule explication que je pus d'abord trouver à cette étrange conduite du sultan qui ne m'avait prévenu de rien fut qu'il avait pensé que mes bagages seraient plus en sûreté près de moi. Plusieurs jours s'écoulèrent sans m'apporter aucun éclaircissement. Le 21, je me rendis chez le gadado, et après l'échange des compliments ordinaires, je le priai de me dire pourquoi son maître avait cru devoir donner un pareil ordre. Il me répondit qu'il n'en avait pas eu la moindre connaissance jusqu'à ce que mes gens fussent arrivés à Magaria, et qu'alors le sultan lui avait confié qu'il désirait voir la lettre que le gouvernement britannique envoyait au sheik de Bornou. Je répliquai qu'on me couperait plutôt la tête que de me faire consentir à laisser ouvrir cette lettre, et je sortis. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, mon domestique Richard Lander arriva avec toutes mes malles et Pascoe. Richard avait été fort malade en route; mais les habitants des diffé-

rentes villes où il s'était arrêté, ainsi que le guide que lui avait donné le gouverneur de Kano, n'avaient cessé de lui prodiguer toute sorte de soins. Le lendemain Bello me fit prier de me rendre près de lui avec Richard, disant qu'il n'avait pas encore vu d'autre chrétien que moi, et d'apporter la lettre écrite au sheik, non qu'il voulût me la prendre ou la lire, mais simplement parce qu'il désirait connaître la rédaction de l'adresse. J'obéis. Je lui montrai cette lettre; et, sans presque m'écouter, il brisa le cachet, et me fit signe de sortir.

Le 23, Gomsou, qui avait été témoin de la scène rapportée ci-dessus, vint me trouver, et m'engagea, pour couper court à tout différend avec Bello, de remettre volontairement à ce dernier les cadeaux que je réservais au sheik, sans quoi ils me seraient tôt ou tard pris de force. « Eh! que m'importe, après l'injure d'hier? répondis-je. On a violé hier en ma personne tous les droits les plus saints : il ne peut maintenant m'arriver rien de pire. Qu'on vienne me prendre tout ce qu'on voudra; qu'on me prenne la vie! je suis seul au milieu d'une nation d'étrangers, et incapable de lutter contre cette nation entière, ma mort sera facile. Mais je le déclare, la mort ne m'épouvante pas après l'outrage que j'ai déjà reçu. » Malgré mes protestations, le gadado et ses gens me prirent tous les présents que Sa Majesté Britannique avait destinés à El-Kanemy.

(Ici se termine le Journal de Clapperton, interrompu par la maladie qui peu après le conduisit au tombeau. Aucune note postérieure à la dernière date mentionnée ci-dessus n'a été trouvée parmi les papiers de l'illustre voyageur. Pour y suppléer, nous ferons du Journal tenu après sa mort par son fidèle domestique Richard Lander, dont le nom est devenu si célèbre, la matière du paragraphe suivant.)

JOURNAL DE RICHARD LANDER.

Mort de M. Clapperton. Départ de Sackatou.

Pendant les premiers temps de la longue résidence que nous fîmes, mon maître et moi, dans la capitale des Felatahs, notre santé se maintint assez bonne; mais le 12 mars 1827, ce fut avec épouvante que je le vis attaqué de la dyssenterie.

L'affaiblissement de mon pauvre maître fit dès le lendemain de rapides progrès. Comme l'atmosphère était embrasée à ce point que le thermomètre de Fahrenheit se maintenait dans l'endroit le plus frais de notre habitation entre 107 et 109 degrés, je l'éventais aux intervalles de loisir que me laissaient mes nombreuses occupations, car j'étais son seul domestique. Mais je n'apportais ainsi qu'un mince soulagement à ses douleurs, je ne rafraîchissais qu'à peine ses membres enflammés par la fièvre. Il me pria donc de lui préparer une couche hors de la hutte, sous un arbre. J'obéis, et cinq jours de suite je l'y transportai dans mes bras dès que paraissait le soleil, le rapportant dans l'intérieur de la hutte dès que la nuit arrivait; mais le sixième, ses forces étaient déjà si épuisées que je ne pus le lever hors du lit sur lequel il était étendu. Cependant il disait ne souffrir presque pas, pour me consoler sans doute, car il me voyait désespéré. Jusqu'à la fin du mois, il déclina peu à peu, mais visiblement. Son corps, si robuste naguère et si vigoureux, devint d'une maigreur effrayante, et ne fut bientôt plus qu'un squelette qui retenait encore quelque reste de vie. Dans le cours de ce premier période de la maladie, il n'essaya qu'une fois d'écrire; mais, avant même que j'eusse le temps de lui apporter de l'encre et du papier, il retomba sur son oreiller, évanoui par suite de l'infructueuse tentative qu'il avait faite pour se tenir sur son séant.

Le 1er avril, son état fut encore plus alarmant; et, quoique le repos parût lui être nécessaire, son sommeil était de moins en moins calme. De violents accès de délire venaient le troubler à de fréquents intervalles. Mon maître prit alors quatre fois par jour, et pendant trois jours de suite, huit gouttes de laudanum; mais il discontinua, ne s'en trouvant pas mieux. Ce fut, outre deux paquets de poudre de Seidlitz et quatre onces de sel d'Epsom, le seul médicament dont il fit usage jusqu'à l'heure fatale.

Le 13, quand je m'éveillai, quel ne fut pas mon effroi d'entendre un râlement qui retentissait dans la hutte, et qui ne pouvait partir que du gosier de mon maître! Comme l'épouvante me tenait immobile : «Richard! » dit-il d'une voix basse et oppressée. En une seconde, je fus près de lui; je le trouvai sur son séant, qui promenait des yeux hagards autour de la chambre. Je le pris dans mes bras, et lui appuyant doucement la tête sur mon épaule gauche, je considérai un moment ses traits pâles et altérés : ses lèvres s'agitèrent comme s'il voulait prononcer quelques mots; il essaya, mais en vain, de leur donner passage... et rendit le dernier soupir.

Après avoir quelque temps donné cours à ma juste douleur, j'envoyai demander à Bello qu'il me permît d'ensevelir le corps de mon maître à la manière de notre pays, et qu'il m'indiquât en quel lieu je devais déposer ses restes. L'esclave que j'avais chargé de cette commission m'apporta bientôt pour réponse que le sultan consentait à la première partie de ma requête; et vers midi un de ses officiers entra dans ma tente, accompagné de quatre esclaves qui étaient chargés de creuser la fosse. Ils me prièrent de les suivre avec le cadavre. Je le plaçai donc sur mon chameau, et les priai à mon tour de me montrer le chemin. Marchant à pas lents, nous gagnâmes un petit village appelé *Jungarie*, et situé sur une éminence à environ cinq milles sud-est de Sackatou. C'est là qu'il repose aujourd'hui.

Le sultan m'enjoignit de lui remettre les différents objets que j'indique ici: une carabine, un fusil de chasse à deux coups, deux sacs de balles, une boîte de poudre, une autre de balles, une rame et demie de papier, et six chaînes d'or. Il s'engageait à me donner en retour tout ce que je lui demanderais. Je lui demandai 250,000 cowries qui me fussent payées à Kano. Il souscrivit à ma requête, et m'envoya une lettre avec ordre non-seulement de me compter la somme convenue, mais encore de me fournir toutes les provisions qui me seraient nécessaires pour traverser le désert.

Mais ce n'était encore qu'à moitié bien d'avoir réussi à me procurer l'argent dont j'avais besoin pour traverser une partie de l'Afrique et retourner en Angleterre; il fallait aussi, et là gisait la grande difficulté, obtenir la permission de quitter Sackatou. J'allai en conséquence, le 29, trouver Gomsou, l'ami de mon maître; je lui donnai un présent, afin de gagner ses bonnes grâces, et le priai ensuite d'user de l'influence dont il jouissait auprès de Bello pour que celui-ci me laissât sortir de sa capitale et reprendre le chemin de mon pays. Gomsou me rendit de très bonne grâce le service que j'étais venu lui demander. Il visita tout de suite le sultan, lui représenta combien ce serait injuste et maladroit de retenir plus longtemps un sujet du roi d'Angleterre; le persuada de consentir à ce que l'époque de mon départ fût rapprochée le plus possible, et finit par insinuer que si je mourais aussi dans ses domaines, le bruit ne manquerait pas de se répandre qu'il avait assassiné le maître et le domestique, bruit honteux pour sa réputation. Le sultan se laissa con-

vaincre par la vigoureuse argumentation du vieil Arabe, et m'envoya immédiatement après l'ordre de paraître devant sa personne. Lorsque nous eûmes échangé quelques mots préliminaires, Bello me demanda quelle route je préférerais suivre. Quoique mon maître m'eût engagé, au moment de mourir, à gagner le Fezzan en compagnie des Arabes, je craignais beaucoup d'être dépouillé des papiers confiés à mes soins, et même assassiné par cette race d'hommes rusés et pervers, dont la conduite à l'égard de mon maître, depuis notre arrivée dans l'Haussa, m'avait toujours déplu. Aussi j'eusse mieux aimé m'en remettre, sans armes ni protection aucune, à la bonne foi des indigènes, que voyager avec les autres. D'après ce motif, je répondis au sultan que, comme je souhaitais retourner en Angleterre dans le plus bref délai, la route de Kubbi par Boussa me semblait la meilleure à prendre. « Il est impossible, répliqua Bello, de voyager dans cette direction; les pluies ont déjà commencé, les rivières sont débordées pour la plupart et inondent le pays en beaucoup d'endroits. Vous ne pourriez par ce chemin arriver sain et sauf aux côtes de la mer. Mieux vaut assurément que vous traversiez le désert, et pour vous en faciliter les moyens j'écrirai à Hadje-Hat-Salah qu'il cherche une personne sûre pour vous accompagner. Il vous fournira en outre tout ce dont vous aurez besoin, chameaux, vivres, argent. — Fort bien! repartis-je. — Et vous partirez, ajouta-t-il, dans deux ou trois jours. » Sur ces mots il me congédia, et je n'eus pas l'honneur de le revoir.

Itinéraire de Sackatou à Dunrora.

Dans la soirée du 2 mai, le sultan Bello m'envoya l'ordre de me tenir prêt à partir le matin suivant. Je quittai donc Sackatou le lendemain au point du jour, accompagné de deux indigènes, appelés l'un *Pascoe*, l'autre *Mudey*, que mon maître avait pris à son service, et d'un guide que m'avait donné le gadado. Cheminant avec toute la diligence dont j'étais capable, je gagnai dans l'après-midi une petite plaine située à cinq milles, et à l'est de Magaria, où était réunie une foule immense de marchands et de pèlerins qui comme moi se rendait à Kano, et qui, pour leur sûreté mutuelle, voyageaient de compagnie, avec une multitude considérable de bêtes de somme. Il y avait au nombre des voyageurs le roi de Jacoba, qui regagnait sa province après avoir visité Bello, dont il est tributaire, et qui pendant la route se prit de grande amitié pour moi. Je campai pendant la nuit au milieu de la plaine en question, sous un arbre immense qui poussait au bord du petit lac.

Le 25, j'arrivai à Kano. Je me rendis le jour même auprès de Hadje-Hat-Salah, à qui je présentai la lettre du sultan Bello. Après l'avoir lue, il me déclara qu'il ne me paierait pas une seule cowrie. Quant aux différentes marchandises et à l'esclave que Bello lui enjoignait de mettre à ma disposition, il s'empressa de me les fournir; mais il fut inexorable sur l'article de l'argent. Je reçus donc de lui une femme vigoureuse qui avec ma permission, épousa Pascoe, et une quantité considérable de soie brute, de bonnets écarlates et de grains propres à former des colliers. Je vendis mes chameaux qui étaient épuisés de fatigue, au prix de 15,000 cowries chacun, et je congédiai leur gardien Mudey. Comme je n'étais pas assez riche pour en acheter d'autres, non plus que des provisions pour traverser le désert, ni des cadeaux pour me gagner les bonnes grâces des chefs que je rencontrerais sur la route du Fezzan, je me vis obligé de prendre une route différente, et je résolus de regagner Badagry, en passant par la ville de Funda. En conséquence, je fis acquisition d'un cheval et de deux ânes.

Le 29, je quittai Kano à une heure de l'après-midi, et je parvins en quatre heures de marche au bout d'une rivière appelée *Kogie*, laquelle était tellement gonflée que nous n'osâmes pas la franchir le jour même.

Le 31, nous arrivâmes dans l'après-midi à Madubie, petite ville ceinte de murs. Le chef m'invita à loger dans sa maison, mais j'aimai mieux rester dans ma tente que j'avais établie en dedans des murs près de la porte. Dans la soirée la fille du chef m'apporta d'abondantes provisions pour souper.

Le 1er juin, poursuivant notre route dans la matinée, nous rencontrâmes bientôt une rivière étroite, mais profonde et rapide, appelé *Gora*. Nous la franchîmes sans accident, et nous ne tardâmes guère à gagner la ville de Baebaegie; me sentant un invincible désir de visiter la ville de Funda, située sur les bords du Niger, et de descendre cette rivière en canot jusqu'à Bénin, je n'hésitai pas à choisir l'embranchement qui devait me conduire à cette fameuse capitale. Nous le suivîmes donc, et à six heures du soir nous campâmes à peu de distance d'une ville ceinte de murs et nommée *Loufa*. Cette ville est bâtie au pied d'un roc immense sur lequel il n'y a pas la moindre trace de végétation; elle a deux milles de circonférence, et paraît bien peuplée.

Le 9, nous parvînmes, vers trois heures de l'après-midi, à La Zumie, petite ville bien peuplée, entourée d'un fossé large et profond, qui paraît avoir été autrefois rempli d'eau. La campagne autour de la ville est bien cultivée, mais les habitants du Cotica ou Bowchie ne possèdent pas une seule bête à cornes. Le 10, cheminant au sud-ouest, nous gagnâmes une petite ville ceinte de murs, et nommée *Coorokoo*. Le 11, nous remontâmes à midi une vaste rivière appelée *Coodoonia*, qui se dirige au nord-ouest et se réunit au Niger, près de Funda.

Nous parvînmes à Dunrora le 17. Pendant la plus grande partie de ce jour, il nous fallut cheminer à travers des rocs escarpés et sourcilleux, où souvent le sentier était si étroit qu'une seule bête de somme y pouvait passer. Un de mes guides m'assura qu'à un demi-mille de la cité de Zacoba coulait une rivière appelée *Shar* ou *Shary*, laquelle prend sa source dans le lac Tchad, et que des canots pouvaient en toute saison aller de ce lac au Niger. Le Shary se jette à Funda dans ce dernier fleuve, qui lui-même, après avoir baigné les villes de Cuttum-Cuwrijie, de Gattoo et de Jibboo, va se jeter dans la mer... Mais en quel endroit? C'est ce que ne put m'apprendre au juste mon guide, qui n'avait jusqu'alors jamais ouï parler de Bénin. Funda est situé à l'ouest de Dunrora.

Retour à Zaria, capitale du Zegzeg.

Le 19 dans la matinée, comme je faisais charger les bêtes de somme et me préparais à continuer ma route, je vis quatre hommes armés se diriger au grand galop vers la résidence du gouverneur. Leurs chevaux étaient couverts de sueur et d'écume. Le gouverneur ne fut pas plus tôt instruit de leur mission, qu'il vint me trouver, suivi d'une foule immense, et me donna à entendre que je devais sur-le-champ suivre les quatre cavaliers qui étaient arrivés, et retourner avec eux vers le roi de Zegzeg, qui désirait me voir.

Le 20, après avoir franchi une vaste rivière qui se dirige au sud, j'entrai dans une ville spacieuse, située au milieu d'une campagne magnifique, et nommée *Eggebie*, dont le gouverneur est un des plus illustres guerriers du roi de Zegzeg. Eggebie est une ville extrêmement propre, aussi bien que vaste. Elle renferme six ou sept mille habitants, remarquables par la rigoureuse propreté de leurs personnes et de leurs huttes.

Le 22, nous entrâmes à midi dans Zaria, capitale du Zegzeg. Tout le long de la route, à partir de l'endroit où cesse la forêt vierge, la contrée est riche et fertile, et généralement divisée en jardins. Je ne vis pas le roi ce jour-là; mais il me fit loger dans la maison d'Abbel Crême, où j'avais déjà séjourné avec mon maî-

tre lorsque nous allions ensemble à Kano, et m'envoya le soir d'abondantes provisions.

De la capitale du Zegzeg à Badagry.

Le 24, je me mis en route à six heures du matin, et dans l'après-midi je campai à Waurie, ville ceinte de murs. Le 25, j'atteignis Fatica, où le roi de Zegzeg avait envoyé un exprès enjoindre au gouverneur qu'il nous pourvût d'une escorte pour traverser un bois qui était infesté de voleurs. Le 27, après un jour de repos, je sortis de Fatika escorté par huit hommes armés, à cheval, et par quatre à pied; je traversai sans accident le bois en question, et j'établis ma tente près la ville de Kuzagie. Nous avions alors quitté la contrée d'Haussa et nous étions entrés dans celle de Guari.

Le 7, nous arrivâmes à Womba, qui est une ville considérable. Comme je me trouvais à court d'argent, je fis vendre, au marché, des aiguilles dont j'avais une ample provision, et qui, vendues au prix de 15 cowries environ chacune, me rapportèrent une somme de 3,400. Le jour suivant, je rendis visite au roi, qui insista pour nous donner un guide, parce que les routes n'étaient pas sûres. Nous quittâmes donc Womba le 9, accompagnés d'un guide, et à six heures du soir, franchissant une vaste rivière, nous campâmes sur la rive opposée, au milieu d'une réunion de huttes semblables à celles dont j'ai parlé à la date du 6.

Le 24, nous entrâmes à trois heures du soir dans l'agréable ville de Wawa ou *Wowow*, une des plus belles, sinon la plus belle de l'Afrique centrale. Le 3 septembre, je pus quitter Wawa. J'en sortis en même temps qu'une troupe de marchands qui se rendaient à Kiama, parce que la route menant à cette ville était infestée de voleurs. A midi, nous traversâmes la rivière d'Oli dont le courant était fort rapide, et nous campâmes sur le bord opposé.

Le 25, je rentrai dans Katunga, capitale de l'Yarriba, et je logeai dans la même maison que lors de mon premier séjour en cette ville. Le lendemain, comme il pleuvait par torrents, le roi, craignant sans doute que je ne me mouillasse les pieds, vint lui-même me rendre visite avec cinq cents de ses deux mille femmes et les principaux habitants. Il m'exprima le chagrin que lui causait la mort de mon maître, et me questionna minutieusement sur les motifs qui nous avaient portés à pénétrer dans l'intérieur des terres. Sur ma réponse que c'était pour voir si les produits de la contrée méritaient qu'on vînt en faire commerce, il parut ne pas désirer d'autres explications.

Le 30, je l'informai que j'étais à court d'argent, et il m'envoya généreusement 4,000 cowries; mais en revanche, l'eunuque, premier ministre de Sa Majesté, me demanda mon dernier pistolet, deux dollars que j'avais encore et un bonnet écarlate, d'un ton si impérieux, qu'il me fallut bien les lui donner.

Je restai à Katunga jusqu'au 21 octobre. Ce jour-là j'allai prendre congé du roi, qui me donna enore 4,000 cowries et une certaine quantité de carbonate de soude pour la vendre sur la route. Il commanda, en outre, à ses principaux guides de m'accompagner, et d'enjoindre, de sa part, aux chefs de toutes les villes par lesquelles nous passerions de pourvoir, suivant leurs moyens, à notre subsistance.

Je me remis donc en route le 22, et après un voyage rapide, pendant lequel il ne m'arriva rien d'important, j'atteignis Engwa le 9 novembre. Le 12, je parvins à Jannah où je demeurai deux jours, et le 21 je rentrai dans Badagry. La contrée que je traversai ainsi pour la seconde fois était inondée sur presque toute la longueur de ma route, ce qui en rendit le trajet ennuyeux et désagréable.

Le roi de Badagry fut charmé de me voir, et me céda sa propre maison, construite en bambous, pour aller lui-même, à mon extrême regret, se loger dans une misérable hutte en terre.

Je séjournai deux mois à Badagry; mais, pendant tout ce temps, le roi me recommanda toujours de ne jamais sortir sans armes, attendu que les Portugais ne prenaient pas la peine de cacher leur haine invétérée contre moi, et qu'ils ne manqueraient pas de m'assassiner dès que l'occasion s'en présenterait. Différentes personnes allèrent souvent de Badagry au cap Côte, dans des canots; mais bien que je promisse une forte récompense, personne ne voulut se charger d'une lettre de moi pour ce dernier lieu, tant les Portugais attachèrent d'importance à me priver de tout moyen de communication avec mes compatriotes...

Il y avait cinq factoreries à Badagry, dans lesquelles étaient plus de mille esclaves des deux sexes, enchaînés les uns aux autres par le cou, attendant que des vaisseaux vinssent les emmener.

Enfin, cependant, le capitaine Morris, du brick *Maria* de Londres, apprit, je ne sais comment, l'embarras où je me trouvais. Il vint obligeamment m'y chercher de Whida, je montai à son bord, le 21 janvier 1828, j'arrivai au cap Côte le 31 du même mois. J'en repartis le 3 février sur le sloop de guerre l'*Esk*, et j'arrivai en Angleterre le 30 avril suivant.

ALBERT-MONTÉMONT.

GRAY.

(1816-1821.)

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, notamment depuis la Gambie, à travers le Woulli, le Bondou, Galam, Kasson, Kaarta et Foulidou, jusqu'au Niger.

Arrivée de l'expédition au Sénégal. Ville de Tallabunchia. Départ de Robbuggia. Arrivée à Pandjetta ou Panjetta.

Une expédition destinée à explorer l'intérieur de l'Afrique, depuis sa côte ouest jusqu'au Niger, dont le cours et la source étaient le principal but, quitta l'Angleterre vers la fin de 1815, sous le commandement du major Peddie, ayant avec lui le capitaine Campbell, du corps royal de l'état-major, et le chirurgien-major Cowdrey. Ce dernier étant mort dans le Sénégal, victime du climat, je fus désigné pour le remplacer, et j'allai rejoindre l'expédition en février 1816, au Sénégal même.

La première démarche du major Peddie fut d'envoyer au roi de Ségo un messager porteur d'une lettre pour lui donner avis de l'intention où nous étions de le visiter, et le prier de nous envoyer au Sénégal quelques-uns de ses chefs pour nous conduire dans ses domaines. La personne que nous employâmes était un naturel de Ségo, nommé *Lamina;* il nous promit de revenir au bout de trois mois avec la réponse du roi.

Le capitaine Campbell alla à Sierra-Leone en mars 1816, afin de recueillir des renseignements sur le chemin à suivre par le Fouta-Djallon, et, à son retour, il pressa tellement le major Peddie de pénétrer dans l'intérieur par le Rio-Nunez, qu'il se décida à le faire, et fixa son départ du Sénégal au milieu de novembre.

Tous les préparatifs étant faits, et les renseignements nécessaires recueillis, nous nous embarquâmes sur quatre bâtiments frétés à cet effet, et partîmes du Sénégal le 19 novembre 1816.

L'expédition était alors composée du major Peddie, du capitaine Campbell, de Madolphus Kummer, allemand, à bord en qualité de naturaliste, de M. Partarrieau, natif du Sénégal, doué d'une parfaite connaissance de l'arabe, du dialecte maure, et de quelques

langues africaines, et enfin de moi. Nous avions avec nous un détachement de soldats et d'habitants, au nombre de cent individus, et une troupe de deux cents animaux. Nous nous rendîmes à Gorée, où nous restâmes jusqu'au 26. A cette époque, un bâtiment venant des îles du Cap-Vert nous rejoignit, ayant à son bord des chevaux et des mules pour notre usage; nous partîmes et arrivâmes après un ennuyeux passage de seize jours, à Ka-Kundy, factorerie appartenant à M. Pearce, sur la rive gauche du Rio-Nunez.

Pendant que nous attendions la marée à l'embouchure de cette rivière, nous visitâmes une petite île formée par des alluvions, et qui se nomme *île de Sable* (1), parce que son sol est entièrement sablonneux. Elle est longue d'un mille environ, et a d'un quart à un demi-mille de largeur; au centre s'élève doucement une petite éminence couronnée d'un bouquet de palmiers. Nous y rencontrâmes environ vingt hommes de la tribu de Bagou.

Tallabunchia, que nous visitâmes également, est situé sur la rive nord de la rivière, quatre milles environ au-dessus de Sandy-Island, dans une plaine ombragée de hauts palmiers, et abondante en oranges, en limons, en bananes et en plantains. La ville est irrégulière, et contient deux cents habitants environ. Les maisons ont à peu près seize pieds de hauteur, et sont partagées, par une séparation en cannes fendues, en deux chambres, l'une qui sert de magasin pour le riz, et l'autre pour l'habitation. Les hommes sont robustes et bien faits, mais leur apparence est extrêmement sauvage. Tout leur costume se compose d'une grande pièce d'étoffe de coton qui entoure leur taille. Ils ont la coutume de se tailler les dents incisives, et de se tatouer les bras et la poitrine. Ils se percent le gras de l'oreille d'un grand trou où ils mettent des morceaux d'une grossière espèce d'herbe. L'habillement des femmes est encore moins décent. Une bande de coton autour des reins est leur seul vêtement. Les enfants sont entièrement nus, et ont de grands anneaux de cuivre au cartilage du nez.

Bientôt une maladie répandue parmi les Européens nous força de passer de Ka-Kundy à Robugga, factorerie située à quatre milles dans l'est, où M. Bateman, le propriétaire, nous accueillit. Malgré ces soins, le 1er janvier 1817, le major Peddie mourut.

Nous quittâmes Robugga dans l'après-midi du 1er février, et après une marche très fatigante de quatre heures, nous arrivâmes à Harrima-Kona, petit village peuplé d'esclaves appartenant à un chef mandingue.

Partis de Harrima-Kona à deux heures après-midi, nous cheminâmes assez bien jusqu'à un passage difficile dans un bois où nous fûmes tous mis en désordre par un essaim d'abeilles : quelques-uns de nos chevaux en périrent, plusieurs ânes furent incapables de se relever, et tout le reste de la caravane était dispersé : nous ne pûmes tout rallier que vers le coucher du soleil, et il était neuf heures quand nous arrivâmes sur le bord de la rivière Tchandgêballé (2), mais l'obscurité de la nuit nous empêcha de la traverser.

Le 18, nous traversâmes le Kuling, belle rivière qui coule au nord-nord-est, et nous fîmes halte pour la nuit sur l'autre bord. Nous avions à peine déchargé les animaux que les grandes herbes sèches prirent feu, et, comme nous étions sous le vent, il fallut la plus grande activité pour sauver nos bagages.

Dans ces contrées, il faut que les voyageurs soient extrêmement sur leurs gardes pour le choix des lieux de halte; car les sentiers traversant ordinairement des herbes de six ou sept pieds de long, très sèches en cette saison, la plus petite étincelle suffit pour embraser un espace de plusieurs milles. Nous partîmes le 19, et nous fîmes halte dans une petite vallée sur le bord d'un ruisseau nommé *Bontong-Ko*.

Le 23, dès le matin, nous descendîmes toujours jusqu'au Koba, courant d'eau qui coule au nord sur un fond de roche comme la plupart des ruisseaux. Nous y campâmes pour la nuit.

Nous quittâmes la Koba le 24 à deux heures du matin, et après avoir passé quelques rochers perpendiculaires, nous traversâmes le Yangally, petite rivière qui coule à l'est sur des pierres et du gravier. Nous entrâmes bientôt après dans une vallée sans traces de culture, qui est bornée à droite par des rochers de forme hardie, derrière lesquels s'élève une chaîne de hautes montagnes qui va au sud-est et au nord-ouest. A deux heures après midi nous traversâmes un petit ruisseau qui se réunit au Dunso, et bientôt après nous entendîmes le bruit d une chute d'eau qui, me dit-on, résultait de la jonction de cette rivière et de la Thouminea.

Nous quittâmes le Dunso le 26, et après avoir traversé une vallée entourée de hautes roches, ainsi qu'une petite rivière coulant à l'est par le sud, nous arrivâmes vers midi à la rivière de Kankinhang où nous dressâmes nos tentes.

L'expédition fait halte. Départ de la Pandjetta. Arrivée à Kakundy. Arrivée à Sierra-Leone. Description du Fouta-Djallon.

Au moment où le lieutenant Stokoe allait se mettre en marche le 4 au matin, le sergent Tuft et Abou-Baccary, ces messagers envoyés de Tingalinta au roi, revinrent avec la nouvelle que le roi ne pouvait permettre le passage par le Fouta-Djallon que quand il aurait reçu du capitaine Campbell des présents convenables.

Fouta-Djallon, dont Timbo est la capitale, est un pays d'une étendue considérable, situé entre les rivières de Sierra-Leone et de la Gambie. Quand ce pays était la possession des Djallon-Keas, les habitants aborigènes, il se nommait Djallonk, nom qui s'est adouci en celui de Djallo, et le nom de Fouta, y étant ajouté, c'est comme si l'on disait les Foulahs de Djallo. Le gouvernement est de forme mixte, plutôt république que monarchie, et se compose des Etats de Timbo, Laby et Timbi, avec leurs dépendances. L'Almamy ne peut rien sans le consentement des chefs. Ils sont mahométans.

Les hommes sont de taille moyenne, bien faits, intelligents et actifs. Le bonnet est ordinairement d'étoffe écarlate : ils ont des sandales et portent ordinairement une longue canne ou une lance. Leur caractère est à un haut degré de ruse, de duplicité, d'égoïsme et d'avarice. Les femmes sont jolies, ont un air gracieux et les traits proéminents comme les femmes d'Europe. Elles prennent grand soin de conserver leurs dents d'un blanc de perle en les frottant avec une petite branche de tamarin, qui remplace parfaitement la brosse à dents. Elles aiment beaucoup, comme toutes les Africaines, l'ambre, le corail et les grains de verre, qu'elles se répandent à profusion sur la tête, le cou, les bras, la taille et les chevilles.

Arrivée à Kayaye. Description du pays.

Je pris le commandement de l'expédition en novembre 1816. Nous quittâmes Bathurst le 3 mars après beaucoup d'allées et venues pour nous procurer des bêtes de somme.

Bientôt après avoir quitté Kawour, je passai sur la rive droite de la rivière avec l'intention d'aller à Yani-Marou, accompagné de Lamnia et de deux hommes armés. Après avoir franchi quelques montagnes, j'arrivai à des huttes où je ne vis qu'un vieillard qui me dit avec des marques d'effroi de me retirer, et semblait vouloir appuyer son invitation par la force, car il prit son arc et quelques flèches. Je m'efforcais en vain de lui faire entendre au moyen de mon interprète, qu'il

(1) Sandy-Island. A. M.
(2) En anglais, *Changêballé*. A. M.

n'avait rien à craindre. Un peu de tabac et quelques grains de verre le décidèrent, et je l'amenai encore avec beaucoup de difficulté à aller chercher ses compagnons qui, à notre approche, avaient pris la fuite dans les bois. Il revint au bout d'un quart d'heure avec toute la population. Les femmes et les enfants ne purent jamais toutefois se résoudre à approcher de nous à plus de trois cents pas.

Les hommes portent un bonnet de coton graisseux auquel ils ajoutent quelquefois, en forme d'ornement, le bout d'une queue de vache teinte en bleu ou en rouge : ils sont très superstitieux, et portent aux bras, aux jambes et au cou un grand nombre de gris-gris : ils couvrent ces amulettes d'étoffe rouge qu'ils aiment passionnément; leurs armes sont de longues lances, des arcs et des flèches, et quelquefois un long fusil. Nous visitâmes aussi la ville de Yanimarou, qui est dans une belle position sur le bord de l'eau, située sur une éminence ombragée d'arbres hauts et épais, de l'espèce de l'acajou, et entremêlés d'arbres toujours verts et d'arbrisseaux, et aussi de beaucoup de ces palmiers qui produisent le vin de palme.

Kayaye est un très petit et très insignifiant village qui n'est remarquable que par son site, et la résidence d'une dame mulâtresse qui a dans le pays une grande influence. Tous les habitants sont des parents ou des dépendants de madame Eliza-Tigh, en l'honneur de laquelle les naturels nomment ce lieu *Tigh-Cunda*, ville de Tigh. La population de ce village et des endroits environnants est un mélange de Mandingues et de Sousous; ces derniers viennent du côté sud de la rivière.

La danse et la musique, qui sont les principaux divertissements de ces peuples, commencent chaque soir à une heure avancée au centre du village, où un grand feu est allumé quand la lune n'est pas là pour les éclairer : ces danses sont toujours dirigées par les sons du balafou.

J'ai aussi observé une autre sorte d'amusement, nommé par les naturels *kongcorong :* un homme couvert de la tête aux pieds de petites branches d'arbres, parut dans l'après-midi près de la ville et donna avis aux femmes et aux filles qu'il leur rendrait visite après le coucher du soleil; à l'heure dite il entra dans le village, précédé du tambour, et je me rendis au lieu de réunion, où tout le monde était pour le recevoir avec le chant et la musique. Il dit d'abord qu'il venait pour prémunir les femmes et les engager à être très circonspectes dans leurs relations avec les blancs, voulant faire allusion aux gens de l'expédition; puis il rapporta quelques circonstances peu à leur avantage et dont il se disait bien informé; mais comme c'était la première fois, ajouta-t-il, il ne voulait ni les nommer, ni leur infliger la fustigation ordinaire. La fustigation, comme on voit, est commune dans les pays nègres : elle est administrée par ce personnage appelé généralement parmi eux *Munbo-Djumbo*. Tout ce qu'il disait était répété en chœur par les filles et accompagné de claquements de mains. Chacune de celles qui avaient à craindre de son autorité inquisitoriale lui fit un présent, et je remarquai qu'aucune fille ne se dispensa de fournir cette preuve de la crainte de sa langue ou de la conscience de sa faute. Il resta là jusqu'à près de minuit.

Bientôt après notre arrivée à Kayaye, nous allâmes rendre visite au roi de Katoba, qui réside dans une ville à vingt milles au nord de Kayaye : il nous accueillit bien, nous promit assistance et protection, et ajouta que quand nous désirerions poursuivre notre chemin, il nous fournirait un guide pour le Woulli.

Le 18, le roi, dont nous avions désiré la présence pour lui faire un présent, arriva accompagné d'environ cinquante hommes armés de lances et de fusils. Il était lui-même monté sur un très misérable animal à forme de cheval et était suivi d'une troupe de tambours et de *djellikeas* (chanteurs), qui faisaient de très hideux essais de musique vocale et instrumentale.

L'expédition quitte Kayaye, — entre dans le Woulli. Départ de Madina. Arrivée à Kussaye.

Nous ne quittâmes Kayaye que le 27, et voyageâmes à l'est, au taux de deux milles par heure, par un pays plat, clair-semé de baobabs, de tamarins, de rhamnus lotus et d'autres arbres à fruits. Le 26, nous fîmes route à l'est par une campagne bien boisée jusqu'à sept heures et demie; nous arrivâmes alors dans une petite ville nommée *Djonkakonda*, habitée par des Boucherinnes (1), et située très agréablement sur une petite colline à l'ombre de quelques grands arbres ressemblant à des châtaigniers. A huit heures et demie nous atteignîmes un autre village nommé *Lemaine*, où un jeune chef nous reçut bien, et après un repos de quelques heures, nous partîmes dans l'après-midi, et arrivâmes à cinq heures et demie à Counting, ville assez considérable, entourée d'un mur de terre haut de six pieds.

Nous résolûmes de rester là pendant quelques heures, et le principal prêtre de la ville nous rendit visite, en nous apportant un présent de lait et de volaille. Nous allâmes le voir dans la soirée, et il nous conduisit chez l'alcaïde (2) ou *chef*, homme d'une apparence vénérable, qui nous dit, quand il connut le but de notre voyage, qu'il avait vu, et se le rappelait parfaitement, M. Park lorsqu'il se dirigea pour la dernière fois dans l'est; il nous témoigna son regret de ce qu'il n'avait pas reparu dans son pays, et nous souhaita un autre sort. Nous leur fîmes à l'un et à l'autre un petit présent dont ils furent très reconnaissants.

Nous quittâmes Counting à quatre heures du matin le 28, et allâmes vers l'est. A un mille de Counting nous entrâmes dans un bois touffu de roseaux et de halliers si épais qu'il nous fallut abattre les branches et quelques arbres pour faire passage aux chameaux. Là le pays commence à s'élever considérablement, et à être coupé de vallons et de collines boisées et fertiles.

A midi nous passâmes près d'une petite ville murée, Kollicorri; mais sa misérable apparence nous détourna de l'idée d'y faire halte, et nous continuâmes notre marche à l'est-sud-est. A deux milles au-delà nous arrivâmes à Tandikunda, ville très respectable défendue par une forte palissade à laquelle s'enlacent des buissons épineux, et entièrement peuplée de Boucherinnes. La ville de Pisania, autrefois à peu de distance de Tandikunda, n'était plus qu'un amas de ruines.

Nous quittâmes Tandikunda le 29 à cinq heures du matin, et allâmes à l'est par un pays bien cultivé, à Sami, petite ville murée contenant cent vingt huttes environ, auprès de laquelle nous fîmes halte sous un grand arbre. Quand la chaleur extrême du soleil eut un peu diminué, nous nous remîmes en route à l'est-nord-est; nous aperçûmes à quelque distance un campement foulah. Des femmes et des enfants entièrement nus vinrent sur le bord de notre chemin, et furent frappés d'étonnement à la vue de notre peau blanche et de nos chameaux.

Le 1er mai, nous quittâmes la ville de Pakeba à six heures du matin, et voyageâmes au nord-est par l'est, jusqu'à neuf heures, et nous arrivâmes alors à Sandou-Madina, très petit village muré, habité par des Jomkeys, et sujet de Katoba. A une courte distance dans le nord-ouest se trouve une petite ville boucherinne, nommée *Couta-Cunda*, où l'eau est bonne et abondante, et la culture très active.

Ayant quitté Sandou-Madina le 2 à quatre heures du matin, nous eûmes un chemin très agréable jusqu'à Fodia-Cunda, la première ville du Woulli où nous arrivâmes à neuf heures et demie, après avoir passé près

(1) En anglais, *Bushreens* A. M.
(2) En anglais, *alcaid.* A. M.

des ruines de deux villes détruites par le peuple de Bondou dans leurs guerres avec ce pays.

Le 3, nous quittâmes Fodia-Cunda à six heures du matin, et à neuf heures nous arrivâmes à Madina; nous bivouaquâmes sous un grand arbre à cinq cents pas environ au nord de la ville. Madina est une ville bien murée, contenant deux cent cinquante huttes, et de huit cents à mille habitants, tous Sonikeas : elle est capitale du royaume de Woulli, et résidence du roi. En dehors de la ville il y a de beaux ombrages de figuiers et de palmiers : son intérieur ne répond pas à son apparence extérieure ; ce sont des huttes accumulées sans symétrie, et entre lesquelles sont entassées des immondices de toute espèce. A peu de distance dans le sud est une grande ville boucherinne nommée *Barra-Cunda*, qui peut contenir de mille à quinze cents habitants, et est défendue par une légère palissade enlacée par des buissons épineux. C'est là le seul rempart que les mahométans adoptent dans ce pays.

Arrivée à Sabi, première ville du Bondou. Arrivée à Boulibany, capitale du Bondou.

Le 10, nous étions aux ruines de Montobe, ville qui devait être très grande et heureuse dans sa belle situation, et qui avait été dévastée un an auparavant par le peuple de Bondou, et dont la plupart des habitants avaient été faits esclaves. C'est une destinée qui n'est point rare dans ce pays où le fort trouve toujours prétexte à faire la guerre au plus faible, et emmène alors souvent des villes entières en esclavage. On ne pouvait trop vanter les bienfaits de la civilisation à la vue des débris sinistres de quelques cadavres qui gisaient hors des murs de cette ville autrefois riante sans doute. Le 11, nous arrivâmes à Sansanding, petite ville, et la dernière du royaume de Woulli. Elle est très bien située sur une éminence entourée de hautes terres, dans la vallée desquelles serpente une branche de la Gambie qui était presque à sec alors ; ses bords sont couverts d'acacias, de roseaux et de mimosas qui nous abritaient parfaitement du soleil.

Le 14, nous étions à Sabi, grande ville murée et située dans une plaine étendue qui s'élève doucement à l'est-sud-est, et que bornent des montagnes. A travers cette plaine coule un petit courant d'eau qui était alors presque à sec, et que les habitants nomment le *Nirico*.

Les habitants de cette ville sont mahométans et serrawoullis, venus originairement du Kadjaga ou *Galam*. Ils nous parurent tout-à-fait inoffensifs, et étaient non-seulement mieux vêtus, mais plus propres de leur personne que les habitants du Woulli.

Le 19, nous arrivâmes à une grande ville, ou plutôt une réunion de petits villages nommés *Baigh-Baigh*, parfaitement situés sur de petites éminences qui dominent des deux côtés une profonde vallée où coule un torrent considérable qui contribue au débordement périodique du Sénégal. Les champs de blé commençaient à verdir, et tout le pays prenait l'apparence du printemps.

Nous arrivâmes à Boulibany, et des huttes nous furent distribuées dans la ville, dont une partie fut mise entièrement à notre disposition par l'almamy, avec la faculté d'en éloigner la foule. Bientôt après notre arrivée, nous reçûmes d'une des femmes du roi deux ou trois grandes calebasses pleines de bon lait et des couscous, présent qui ne nous a pas paru devoir être dédaigné et qui valait mieux que toutes les misérables poignées de blé et de riz que les grands nous apportaient pour recevoir en retour de l'ambre, de la soie et des étoffes de coton.

Boulibany, capitale du Bondou, est situé dans une grande plaine au pied d'une chaîne de rochers qui en sont éloignés d'un quart de mille à l'est. Vers l'ouest le lit d'un torrent considérable borde la plaine, et dans la saison des pluies conduit l'eau qui descend en mille courants des montagnes au Falune et au Sénégal. La population de cette ville, que nous croyions plus grande n'excède pas quinze ou seize cents habitants dont la plus grande partie se compose de la suite de l'almamy qui y réside.

La ville est entourée d'une forte muraille de terre glaise de dix-huit pieds de haut et de seize pouces d'épaisseur, avec des meurtrières, des angles saillants et des tourelles ou bastions aux portes. C'est la place la mieux fortifiée que j'eusse encore vue en Afrique : le palais du roi et ceux de sa famille sont également fortifiés.

Le Bondou. Étendue. Limites. Costume des habitants. Leur manière de vivre. Equipements militaires.

Bondou est situé entre le 14e et le 15e degré de latitude nord, et le 10e et le 12e de longitude ouest, est borné au nord par le royaume de Kadjaga, au sud par le Tenda et le Dentilla, à l'est par le Falemmé, le Bambouk et le Logo, et à l'ouest par Fouta-Toro, les bois de Simbani et le Woulli. Sa plus grande étendue de l'est à l'ouest n'excède pas quatre-vingt-dix milles, et soixante du nord au sud.

Le gouvernement de Bondou est monarchique, et quoique les lois de Mahomet semblent devoir balancer et dominer son pouvoir absolu, les prêtres ou imans, bons courtisans, décident tous les cas en faveur de Sa Majesté. Les revenus se composent de dîmes perçues sur tous les produits de l'agriculture et le sel apporté pour l'intérieur, et des droits payés par les marchands qui traversent le pays, sous peine d'être dévalisés ; les présents et les offrandes de paix ne sont pas une médiocre partie des finances du roi.

La religion est celle de Mahomet, mais elle est moins strictement observée dans le Bondou que dans les autres Etats de l'ouest de l'Afrique : quand les habitants prient, ils se dépouillent de tout ce qui est costume de guerre, de leur bourse et de leur poche à tabac.

Il y a des écoles presque dans chaque ville, et l'étudiant est à vrai dire le domestique du maître qui l'emploie à tous les détails les plus serviles. Quand les écoliers ne sont pas à leurs leçons, ils vont par le pays, mendiant et cousant pour celui qui en a besoin. Le produit de ces excursions est pour le prêtre, leur maître et professeur.

Le peuple du Bondou est un mélange de Foulahs, de Mandingues, de Serrawoullis et de Jaloffs, mais il parle exclusivement la langue des Foulahs, dont il a plus particulièrement les mœurs et les usages. Ils sont de taille moyenne, bien faits et très actifs. Leur teint est légèrement cuivré, et leurs traits approchent de ceux des Européens, beaucoup plus que ceux des autres habitants de l'ouest, les Maures exceptés; leur chevelure aussi est moins courte et moins laineuse que celle des noirs; leurs yeux, enfin, avec l'avantage d'être plus grands et plus arrondis, sont d'une plus belle couleur et ont plus d'expression. Les femmes, en particulier, ont plus de vivacité de caractère et de délicatesse de traits que les Serrawoullis, les Mandingues ou les Jaloffs. Elles sont extrêmement propres sur leurs personnes et leurs habits. Elles mêlent à leur chevelure des grains de verre avec des petits boutons d'argent ou d'or, et portent toujours sur la tête un voile jeté négligemment : il est de coton et n'imite pas mal notre mousseline. Elles aiment passionnément les parfums de toutes sortes, et particulièrement le musc et l'essence de rose ou de lavande; mais comme elles peuvent rarement s'en procurer, elles les remplacent par des clous de girofle pilés et réduits en une poudre qu'elles mélangent avec une sorte d'amande qui a le parfum de la fève de Tonquin, et qu'elles pulvérisent également; enfin, avec un peu d'eau de gomme, elles forment de cette substance des grains de la grosseur d'un pois vert.

M. Partarrieau arrive de la côte. L'expédition entre dans le Fouta-Toro. Mon retour à Baquelle. Description de la plaine de Hourey. Royaume de Galam.

Le 30 avril, je reçus de M. Partarrieau une lettre qui m'annonçait son arrivée à Balla où il était retenu par le manque de bêtes de somme; je lui en envoyai dès le lendemain, et, le 3 mai, je partis pour aller au-devant de lui. Le lendemain matin, je le rencontrai à Patako, petit village à environ trente milles à l'ouest-sud-ouest de la capitale, et le 7 au matin nous allâmes chez l'almamy, que nous trouvâmes assis dans un petit magasin. Je lui amenai M. Partarrieau, et après lui avoir annoncé les présents destinés à son prédécesseur, je lui notifiai l'intention où j'étais de partir sur-le-champ. Il me répondit qu'il était prêt à me seconder de tous ses moyens, le répéta à plusieurs reprises, et me dit qu'il m'enverrait des personnes chargées de recevoir le présent. Ces personnes néanmoins n'arrivèrent qu'à minuit, et je trouvai qu'il était trop tard pour entamer cette affaire, surtout ayant la ferme volonté de ne pas laisser enlever le présent sans obtenir un engagement en langue arabe, signé de l'almamy, pour m'assurer protection dans le Bondou et pendant la suite de mon voyage.

Nous quittâmes Boulibany, le 22 mai, à six heures et demie du matin, et l'almamy, avec une partie de sa suite, nous accompagna jusqu'à Lewa, village près duquel nous passâmes la nuit.

Après une marche très fatigante, nous arrivâmes à Baquelle par le bord de l'eau. J'y fus très bien accueilli. Mes hommes avaient établi leur camp sur la rive nord du fleuve et avaient déjà construit quelques huttes, mais prévoyant que cet emplacement était sujet à des inondations, je fis transporter le camp sur une éminence dominant l'autre rive.

De son côté M. Dochard était arrivé le 18 février à Cumency sur la rive sud du Niger. Le fleuve avait là un demi-mille de large. Après avoir laissé en arrière plusieurs villes sur l'un et l'autre bord, il atteignit le 20 Koulikorro, et le 21 à midi, il était à Manabougou.

La population de Koulikorro, ville considérable, est entièrement composée de meurtriers, de voleurs et d'esclaves échappés, qui vivent là, à l'abri du châtiment, par l'effet d'une pierre qu'ils portent sur eux, laquelle pierre est extraite d'une montagne dans le voisinage de la ville, et qui par des idées superstitieuses des Bambarrans, irait immédiatement tuer quiconque la toucherait. Telle est la terreur qu'inspire ce lieu, que l'on ne doit pas même en prononcer le nom devant le roi.

Le 12 septembre, j'allai faire une visite au Tonca de Tuabo, capitale du Bas-Galam. Le fleuve était si gros alors qu'il avait débordé et inondé toutes les basses terres. La vue de la ville de Tuabo était très frappante alors : elle avait toute l'apparence d'une ville flottante rendue plus pittoresque encore par les dattiers, les tamarins et les autres grands arbres qui l'ombrageaient. Les habitants étaient dans la plus grande consternation; car si l'eau montait encore, ils étaient obligés de quitter la ville; c'était une scène d'une terreur difficile à imaginer. Le Sénégal, qui a là environ un demi-mille de large, et qui était alors plus haut que ne le virent jamais les plus vieux habitants, se précipitait avec la vitesse de quatre milles par heure, couvert de petites îles flottantes et d'arbres sur lesquels se dressaient de grandes *aigrettes*. Leurs plumes blanches éclatantes, et dont un vif soleil doublait l'éclat, formaient un agréable contraste avec les roseaux verts ou les troncs brunis des arbres sur lesquels elles se tenaient. La verdure riche, qui revêtait la base même des montagnes que le flot baignait, complétait le tableau.

La fin de novembre approchait, et je n'avais point encore de nouvelles de M. Dochard ; cette incertitude dura jusqu'au 30 juin, époque à laquelle un marchand serrawoulli, qui venait en droite ligne de Dhyage, capitale du Karta, m'apprit que M. Dochard était arrivé de Ségo dans cette ville. Je n'ajoutai pas entièrement foi à ce rapport, et le 6 juin, je me rendis au fort Saint-Joseph où je fus agréablement surpris de trouver M. Dochard, mais dans un état complet de maladie et d'épuisement. Il put à peine se lever de sa natte pour me donner la main, et je craignais de le voir bientôt expirer. Il était effroyablement maigre; cependant il était assez gai, et parut convaincu que le plaisir de me revoir et un peu de repos le rétabliraient bientôt.

Nous quittâmes Baquelle dès le matin du 17, et marchâmes dans l'est-sud-est jusqu'à six heures, et tous très fatigués, nous fîmes halte pour la nuit près d'une eau fangeuse dans les bois. Le pays que nous traversâmes portait les traces d'une inondation.

Le 1er janvier 1821 était passé, et je n'avais pas encore vu arriver de Ségo un messager qui m'était annoncé. Cependant des marchands venus du Karta m'assurèrent qu'il venait de quitter ce pays.

Nous traversâmes à sept heures Lekollé-m-Bimi, ou crique Noire, qui joint le Sénégal un peu au-dessus de Felou. Alors notre route changea et nous allions à l'est, sur le sol marécageux d'une forêt immense de hauts *rons*, sorte de palmiers; nous marchâmes ainsi jusqu'à Kerridjou, la première ville du Kasson, où nous arrivâmes à dix heures et demie. Le chef Safiré nous accueillit bien; quand j'allai lui rendre visite, il me fit beaucoup de questions, mais rien ne le surprit autant que d'apprendre que nous combattions sur terre à cheval, car il partageait la croyance commune, qui veut que nous vivions sur la mer dans des vaisseaux, et que nous ne mangions que du poisson, ce qui explique la blancheur de notre peau.

Nous quittâmes Kerridjou le 24 mars à quatre heures du matin, et jusqu'à cinq heures et demie nous marchâmes dans le nord sur le chemin du Djafnou; tournant ensuite à droite, nous traversâmes à l'est un bois sans chemin tracé jusqu'à deux heures après midi, et nous entrâmes dans Mounia, lieu que Modiba avait désigné pour notre halte. Enfin nous revînmes à la côte.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

Paris. — Imp. LACOUR et Comp., rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

MANDINGUE.

(Réné Caillée.)

J. BRY aîné, Éditeur.



RÉNÉ CAILLIÉ

(1827-1828).

VOYAGES EN AFRIQUE.

VOYAGE A TOMBOUCTOU (Afrique centrale), EN 1827 ET 1828.

NOTICE PRÉLIMINAIRE SUR RÉNÉ CAILLIÉ.

Le voyage dont nous allons présenter l'analyse a été effectué en 1827 et 1828, et publié en 1830. L'auteur, Réné Caillié, est le premier Européen qui ait vu Tombouctou ou Temboctou, et en soit revenu. Il était Français, et c'est un légitime sujet d'orgueil pour la patrie que le succès d'une telle entreprise, où avaient succombé un si grand nombre de martyrs de la science. Le premier il a tracé à l'Europe un chemin jusqu'à la ville mystérieuse de l'Afrique centrale ; ce chemin partant de la côte occidentale du continent africain, traversant les montagnes de Kong et du Bambara, descendant le Niger, jusqu'à la petite ville de Kabra, port de Temboctou sur le fleuve ; puis de la métropole des nègres, franchissant le Sahara ou grand désert pour aboutir au Tafilet, ensuite à Fez et enfin à Tanger, sur le détroit de Gibraltar. Ce voyageur a déployé un grand courage, montré une rare persévérance, une extrême fermeté et une intelligence qu'aucun de ses devanciers n'a dépassée. Il a payé bien cher un pareil avantage, il l'a payé de sueurs et de sang ; dans ce voyage d'un an et demi, précédé de trois cents jours d'épreuves, il a eu à supporter les plus dures privations, à endurer les plus cruelles souffrances. Son adresse merveilleuse et sa prodigieuse tenacité ont triomphé de tous les obstacles et de tous les dangers. Il a ainsi doté la science et le pays d'une gloire impérissable. Le major Laing, venant du nord-est ou de Tripoli, a été le premier à entrer à Tombouctou ; mais en quittant cette ville infestée de Maures farouches et de barbares Touaricks, il périssait assassiné par une bande de ces derniers. Un an après, notre compatriote séjournait dans cette capitale du Soudan occidental et rapportait à sa patrie le fruit de ses longues fatigues et de ses immortelles découvertes.

Réné Caillié naquit le 19 novembre 1799, d'une famille pauvre du village de Mauzé, près de Niort, département des Deux-Sèvres. Son père était un simple boulanger, et il le perdit jeune ; son tuteur le mit à l'école, et l'enfant, sérieux et grave, se distingua surtout par l'amour de la lecture ; mais bientôt il dut y renoncer pour apprendre un métier. Il avait lu les *Aventures de Robinson Crusoé*, et contracta bien vite le goût des voyages. Il se sentait dévoré par l'ambition de faire des découvertes, et il lui tardait de pouvoir courir les hasards des Mungo-Park. On lui prêta des ouvrages de géographie et des cartes ; celles d'Afrique présentaient des lacunes, il ambitionnait la gloire d'en

combler une partie. Le jeune Caillié avait un oncle, il lui parla de son désir de voyager. Cet oncle eut beaucoup de peine à laisser partir son neveu; mais le penchant était irrésistible, et à force de prières, il obtint la permission de s'embarquer pour le Sénégal. On était en 1816.

Le jeune Caillié ne possédait alors pour toute fortune que soixante francs ; c'est avec de si faibles ressources qu'il partit de Rochefort sur la gabarre *la Loire*, qui faisait voile pour Saint-Louis du Sénégal. Ce bâtiment marchait de conserve avec *la Méduse*, à bord de laquelle se trouvait M. Mollien, qui devait bientôt découvrir les sources du Sénégal. Arrivé à Saint-Louis, M. Caillié se rendit au Cap-Vert, d'où il revint au bout de quelques mois dans la rivière même du Sénégal, après la reddition de la colonie par les Anglais aux Français.

De Saint-Louis M. Caillié partit pour la Guadeloupe, à bord d'un navire marchand où il avait obtenu le passage gratuit. Il ne resta qu'environ six mois dans cette île, d'où il revint à Bordeaux pour de là retourner au Sénégal, où il reparut à la fin de 1818, avec une bourse bien légère, mais avec une ardeur plus vive que jamais de pénétrer dans l'intérieur du continent africain. Il profita de l'expédition dirigée par M. Partarrieu, compagnon du major Gray, et partit le 5 février 1819 du Cayor, royaume voisin du Sénégal, et parvint bientôt dans celui des Ghiolof. Il eut ensuite à franchir un désert, et souffrit cruellement de la soif. Il atteignit Boulibaba, village habité par des Foulahs pasteurs, lesquels vivent de lait assaisonné du fruit du baobab. Ici le voyageur trouva des sources limpides, et put s'y désaltérer à loisir. Il marcha ensuite vers le Fouta-Toro. Après quelques jours de marche, et arrivée dans le Bondou, la caravane rencontra le major Gray.

L'almamy ou roi de Bondou força les voyageurs à rebrousser chemin. Les Français furent obligés de se séparer des Anglais, et M. Caillié parvint à gagner la rive gauche du Sénégal près de Bakel, d'où il descendit le fleuve jusqu'à Saint-Louis, et revint en France, rétablir sa santé délabrée.

En 1824 il s'embarqua de nouveau pour le Sénégal avec une petite pacotille, et toujours avec le projet de visiter l'intérieur de l'Afrique. En arrivant à Saint-Louis, notre voyageur obtint de la philanthropie éclairée de M. le baron Roger, alors gouverneur des possessions françaises dans ces parages, l'autorisation de voyager sous les auspices du gouvernement. M. Roger lui accorda quelques marchandises pour aller vivre chez les Bracknas, apprendre parmi eux la langue arabe et les pratiques du culte des naturels. C'est ici que commence véritablement le voyage de M. Caillié, et nous pourrons bientôt le suivre dans sa traversée hardie du continent africain, depuis l'embouchure du Rio-Nunez, sur la côte de Sénégambie, jusqu'au détroit de Gibraltar, en passant par le Bambara et Temboctou, puis par le Sahara et le Tafilet, dans l'empire de Maroc; traversée ou trajet que le voyageur accomplit comme nous l'avons dit tout à l'heure en moins de deux années, car le jour du départ pour son grand voyage ne data que du 19 avril 1827. Nous passerons sous silence les détails qu'il a recueillis pendant son séjour parmi les Bracknas et chez quelques autres peuples voisins de la côte, et nous partirons avec lui du Rio-Nunez pour aller trouver le Niger, et descendant ce fleuve jusqu'à Jenné et Temboctou, franchir ensuite le grand désert de l'Afrique centrale.

Auparavant nous terminerons par quelques mots ce que nous avons encore à dire de ce voyageur.

Après avoir reçu en 1828 de la Société de géographie le grand prix qu'elle décerne, chaque année, à la découverte la plus importante, René Caillié était retourné dans son pays, s'y était marié et se livrait à des travaux d'agriculture. Mais sa santé, si délabrée par les privations et les fatigues du désert, ne put se rétablir, et au bout de dix années, il descendait dans le tombeau. Il n'avait alors qu'environ trente-neuf ans.

ALBERT-MONTEMONT.

RELATION.

A l'embouchure du Rio-Nunez, M. Caillié fut mis en rapport avec les Mandingues de Kakondy, village situé sur le bord de ce fleuve, à cinquante lieues au nord de Sierra-Leone, et où il n'existait pas d'établissements européens. Notre voyageur, qui possédait environ 2,000 francs, fruit de son industrie, les convertit, partie en argent, partie en marchandises. Il employa 1,700 fr. à acheter de la poudre, du papier, du tabac, des verroteries, de l'ambre, du corail, des mouchoirs de soie, des couteaux, des ciseaux, des miroirs, des clous de girofle, trois pièces d'étoffe de Guinée bleue et un parapluie, tous ces objets pesant un peu moins de 100 livres. Les 300 francs restant moitié en argent, et moitié en or, furent mis dans une ceinture. Il avait de plus reçu de quelques amis à Sierra-Leone divers médicaments. Muni de ces objets et de deux boussoles de poche, vêtu d'un costume arabe, dont les poches étaient remplies des feuillets d'un Koran déchiré, M. Caillié, habillé en Arabe et qui, aux yeux des Mandingues, se donna pour un Egyptien retournant vers sa patrie, s'achemina donc de Kakondy, en compagnie avec des Mandingues de l'intérieur qui remontaient vers leurs foyers. C'était le 20 avril 1827.

On suivit la rive gauche du fleuve. Après deux heures de marche, on atteignit la factorerie de M. Bethman, dont le jardin renferme les restes du major Peddie et de plusieurs autres voyageurs anglais, martyrs de leur amour des découvertes. La campagne était couverte de nédé, espèce de mimosa dont le fruit contient une substance féculeuse qui sert de nourriture aux nègres de cette partie de l'Afrique. A douze milles vers l'est on fit halte, et la femme du guide de M. Caillié prépara le souper; car dans toute l'Afrique les marchands ont adopté l'usage d'emmener une de leurs femmes pour préparer les repas de la caravane. Ces malheureuses ne marchent que chargées de pots en terre, de calebasses, de sel, etc.; elles portent les plus lourds fardeaux, tandis que les maris ne s'embarrassent de rien. Seulement les Foulahs et les Mandingues portent sur la tête un fardeau d'environ 200 livres pesant, ce qui ne les empêche pas de marcher avec une grande vitesse, et de franchir avec une agilité merveilleuse les montagnes d'Irnanké, un bâton à la main pour les aider à soutenir leur charge contenue dans une corbeille longue de trois pieds sur un de large, et faite de morceaux de bois minces et flexibles. Quand les porteurs sont fatigués, ils posent un bout de cette corbeille entre les branches d'un arbre, et soutiennent l'autre avec leur bâton. Ils vont ainsi chargés jusque dans le Kankan pour vendre leur sel.

M. Caillié prit station à l'ombre d'un superbe bombax, sous lequel on lui prépara un lit de feuilles sèches, après lui avoir donné des fruits du nédé, ressource habituelle des voyageurs, parce qu'il est très nourrissant, et qu'il sert à économiser le riz que l'on réserve pour acheter du sel. Les Foulahs, auxquels on avait dit que M. Caillié était arabe, eurent pour lui une grande vénération : ils le plaignaient d'avoir une si longue route à faire pour retourner dans son pays, et surtout d'être souvent obligé comme eux de dormir sur les pierres. Il avait grand soin de se cacher d'eux pour écrire ses notes, car il eût été imprudent d'éveiller leurs soupçons.

Continuant sa route vers l'est, notre voyageur traversa le ruisseau de Tankilita, que ses compagnons lui déclarèrent être le Rio-Nunez. On passa près du village d'Orécouss, habité par des Foulahs qui élèvent beaucoup de troupeaux. Le village est situé sur le penchant d'une haute montagne couverte de la plus belle végétation. De là, on fit plusieurs milles à l'est, et on arriva près d'un village dont les habitants se livraient à l'agriculture. M. Caillié remarque que tous les villages de cette partie de l'Afrique ont une dénomination à peu

près commune, lorsque les habitants s'y adonnent aux mêmes travaux. Le nom de ce village est Sancoubadialé. Il est environné de grands arbres. En le quittant M. Caillié continua sa route vers l'est, et se trouva bientôt à l'ombre des forêts. Il vit beaucoup de figuiers sauvages et des pruniers que les nègres nomment *kaura*.

Le village que l'on trouva ensuite fut celui de Daour-Kiwar, peuplé d'environ quatre cents habitants, partie Foulahs, partie Mandingues : il est situé auprès d'une mare d'eau très salubre. Cette mare est entourée de bombax, de pruniers et de naucleas. On atteignit ensuite le village de Coussotami, situé dans une belle vallée couverte de gras pâturages. On passa un ruisseau qui va rejoindre le Rio-Nunez. Le 24 avril, on trouva un gros ruisseau que les naturels nomment *Bangala :* ensuite on se rendit au village de Dongol, endroit où les propriétaires mènent leurs esclaves pour cultiver les champs.

Le 25 avril, on franchit une chaîne de montagnes que les naturels nomment *Lantégué*, puis on séjourna dans le village de ce nom, d'où l'on passa à celui de Pandeya, peuplé de Foulahs pasteurs, et situé au pied d'une montagne.

Le 29 avril, on était dans le pays de Touma, qui sépare l'Irnanké d'avec le Fouta-Dhialon. Ce pays est hérissé de hautes montagnes, et habité par des Foulahs pasteurs, dont les troupeaux font la principale richesse. Ces Foulahs ont le teint couleur marron un peu clair, la figure belle, le front un peu élevé, le nez aquilin, les lèvres minces et la forme de la tête presque ovale. Le seul trait de ressemblance qu'ils aient avec les Mandingues se trouve dans leurs cheveux crépus. Ils se tiennent en général très droits, et conservent en marchant un air de dignité ; ils se croient bien supérieurs aux autres nègres. Leurs costumes, comme ceux des Mandingues, sont de la plus grande simplicité : ils consistent en une coussabe ou chemise de toile blanche du pays et une culotte. Cette culotte est faite de grosse toile ; elle est très large, arrêtée seulement à la ceinture par une coulisse ; elle descend jusqu'à moitié des jambes sans y être arrêtée ; le bonnet est de la même étoffe. En voyage, les armes sont l'arc, les flèches empoisonnées et les lances. On se graisse le corps avec du beurre, qu'on prodigue surtout à la tête, ce qui lui donne une mauvaise odeur.

Les femmes se distinguent par le soin qu'elles ont de leur coiffure ; elles ornent les tresses de leurs cheveux avec diverses verroteries et portent de l'ambre au cou en forme de collier ; elles sont, en général, vives et jolies.

Il y a aussi dans ces montagnes beaucoup de Dhialonkis, anciens possesseurs du pays de Fouta-Dhialon, conquis très antérieurement par les Foulahs, qui soumirent une partie de ces peuples au mahométisme ; ceux qui persistèrent à rester dans l'idolâtrie devinrent les tributaires de l'almany ou chef du pays ; ils paient leur tribut en bestiaux. Ces peuples sont très doux, obligeants envers les étrangers qui traversent continuellement leur pays montagneux. Ils ont un idiome particulier que les Foulahs n'entendent pas bien ; mais, en général, ils parlent tous mandingue.

Poursuivant sa route vers l'est, M. Caillié traversa le 30 avril un petit plateau compris dans la province de Timbi, dont Boulibané est la ville principale. Il passa dans plusieurs villages, dont le plus gros, appelé *Lelewel*, pouvait contenir cinq cents habitants.

Il s'arrêta un moment à Bouma, autre village situé près d'un joli ruisseau argenté coulant au sud-est. La campagne était couverte d'une magnifique végétation. M. Caillié descendit une petite montagne au pied de laquelle se déroule le Cocoulo, rivière qui dans cet endroit a environ 45 pieds de largeur et offrant une cataracte de plus de 60 pieds de profondeur. Le 1er mai, notre voyageur était à Gnevé-Temilé, village de trois cent cinquante habitants ; et le 2, à Popoco, autre village de trois cents habitants, situé dans une plaine de sable noir de la plus grande fertilité, à deux journées de Timbo, capitale du Fouta-Dhialon.

Le 5 mai, on fit halte à Foucouba, village d'environ cinq cents habitants ; le 6, à Courou, au pied d'une petite montagne et à l'entrée d'une plaine fertile et pittoresque ; le 7, à Rady, joli village de quatre cents âmes, agréablement situé sur le bord d'un ruisseau qu'il fallut passer à gué ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. On atteignit ensuite Doudé, puis Couraco, puis Coulinco, village de six cents habitants ; puis Cagnola, beau village situé près d'une montagne qu'il fallut gravir pour arriver sur un plateau d'où l'on découvrit une chaîne d'autres montagnes très élevées, où le Ba-Fing, autrement dit Sénégal, prend sa source. Ces dernières montagnes donnent naissance à différentes rivières plus ou moins considérables ; le paysage est ici ravissant.

Le 8 mai, notre voyageur arriva au bord même du Ba-Fing, nommé ici la *Rivière-Noire*, parce qu'il coule sur un lit de roches noires. C'est le principal affluent du grand fleuve qui, près de Saint-Louis, débouche dans l'Atlantique, à cinq ou six cents lieues de sa source. Près de celle-ci, il a une centaine de pas de largeur et un pied et demi de profondeur moyenne ; M. Caillié le traversa un bâton à la main, non sans beaucoup de peine, attendu sans doute la rapidité du courant. Sur la rive droite, il trouva quelques misérables cabanes de forgerons.

Continuant sa route vers l'est-sud-est, il atteignit Longoué, village d'environ quatre cents habitants, situé dans une plaine un peu élevée d'où l'on aperçoit, dans toutes les directions, de très hautes montagnes et de jolis hameaux habités par des esclaves cultivateurs.

Le 10 mai, M. Caillié arriva près du Tankisso, gros ruisseau qui vient d'ouest-sud-ouest, et coule à l'est en faisant mille détours dans les montagnes. Notre voyageur apprit des Mandingues, qui avaient fait plusieurs voyages à Timbo, que ce ruisseau sort du Ba-Fing, un peu au-dessous de cette capitale, qu'il va se perdre dans le Dhioliba, et que Bouré, pays fertile en mines d'or, est situé sur la rive gauche du Tankisso, à demi-journée ou trois-quarts de jour de Dhioliba. Le Tankisso, après avoir couru dans les montagnes, vient se précipiter en cascades et serpente dans la plaine qu'il fertilise par ses débordements.

Après avoir passé le Tankisso, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, M. Caillié partit pour le Kankan ; mais avant de l'y suivre, nous devons dire quelques mots sur le Fouta-Dhialon, qu'il vient de traverser.

Le Fouta-Dhialon, suivant notre voyageur, est gouverné par un almamy, que nomment les principaux de l'État ; ils se rassemblent à cet effet, et ont également le droit de le déposer, si le peuple n'est pas content de sa conduite ; le gouvernement est théocratique.

Les Foulahs de Fouta sont, en général, grands et bien faits ; leur contenance est noble et fière ; leur teint, marron clair, est un peu plus foncé que celui des Foulahs nomades ; ils ont les cheveux crépus comme les nègres, le front un peu élevé, les yeux grands, le nez aquilin, la figure un peu allongée ; en un mot, les traits se rapprochent de ceux des Européens. Ils sont tous mahométans et très fanatiques ; ils ont en horreur les chrétiens, et sont persuadés qu'ils veulent s'emparer des mines d'or situées à l'est du Fouta : c'est pourquoi ils mettent tant de soin à leur fermer cette route. Ils ne font pas, comme les Mandingues, de grands voyages ; ils préfèrent demeurer paisibles habitants de leur pays, et veiller sur leurs esclaves qui sont une partie importante de leur fortune. Ils sont jaloux et envieux, exercent souvent des actes de rigueur envers les marchands étrangers qui traversent leur pays, surtout quand ces derniers sont riches. Cependant ils sont assez hospitaliers et secourent généreusement leurs compatriotes, car on ne voit point de mendiants parmi eux. Ils cultivent dans leurs montagnes beaucoup de riz, de gros maïs et de petit

mil, le coton qui leur sert à fabriquer leurs étoffes, dont les lés n'ont que cinq pouces de large; ces bandes couvrent leur nudité. Le principal commerce du pays consiste en sel et en étoffes; cependant ils vont vendre à Kakondy des cuirs, du riz, de la cire et du mil, qu'ils échangent contre le sel qu'ils transportent ensuite à Kankan et à Sambatilika, pour avoir des étoffes. Il y a aussi quelques Foulahs qui font des voyages à Bouré, où ils achètent de l'or qu'ils viennent échanger à la côte pour des fusils, de la poudre, des verroteries et diverses autres marchandises, avec lesquelles ils achètent des esclaves.

Les Foulahs sont belliqueux et pleins de l'amour de la patrie. En temps de guerre, ils partent tous indistinctement; il ne reste que les vieillards et les femmes dans les villages. Beaucoup sont armés de fusils et de sabres; mais la majeure partie se servent de l'arc et de la lance; ils ont tous un poignard dont la lame est droite, et qui paraissent fabriqués dans le pays. Le vêtement est la coussabe et la culotte citées plus haut. Ils portent aussi un pagne qu'ils se passent autour du corps, des sandales et un bonnet rouge; leurs cheveux sont tressés, et ils y mettent du beurre. Rarement ils sortent sans avoir plusieurs lances à la main. Du reste, leurs vêtements sont très propres, ainsi que leur corps. Il y a dans tous les villages des écoles publiques pour les enfants. Les esclaves se tiennent en plein air, soir et matin, à la clarté d'un grand feu. Lorsqu'on sait lire le Koran, on est regardé comme très instruit. Tous les parents sont très indulgents pour leurs enfants, et ceux-ci très obéissants et très doux. Les Foulahs de cette partie de l'Afrique ne laissent pas leurs enfants nus; ils ont une espèce de coussabe.

Les Foulahs font beaucoup usage de tabac à priser, mais ils ne fument pas. Les femmes sont vives, jolies et très douces; elles ont l'habitude de se frotter les dents avec du tabac en poudre. Leur costume est simple et toujours très propre. Elles montrent une grande docilité aux volontés de leurs maris, et ne se permettent jamais la moindre plaisanterie avec eux. Ils peuvent en avoir quatre chacun, mais les pauvres n'en prennent ordinairement que deux. Elles sont chargées des soins du ménage, et cultivent aussi un petit jardin près de leurs cases. Elles ont un logement particulier et font leur ordinaire à part; rarement elles mangent ensemble, et elles font tour-à-tour le souper de leur mari. Il leur donne à chacune une vache qu'elles ont soin de traire soir et matin. Ces femmes sont très gaies, peu jalouses les unes des autres, et le mari ne donne jamais quelque chose à l'une sans donner également quelque chose à l'autre.

Les Foulahs nourrissent beaucoup de bestiaux, bœufs, moutons, cabris; ils ont des chevaux d'une petite espèce, peu d'ânes, quelques chiens, et ils élèvent beaucoup de volailles. Ils font souvent des voyages à Sierra-Leone, où ils vont vendre des bœufs pour l'approvisionnement de cette colonie. Leur pays fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, riz, mil, ignames, cassaves, choux caraïbes, oranges, bananes, etc. Ces peuples sont fiers et menteurs; on les accuse d'être paresseux et enclins au vol; ils sont sobres, supportent les plus grandes privations avec courage; ils sont braves et superstitieux; ils ont beaucoup de confiance en leurs grigris, et lorsqu'ils vont à la guerre ils en sont couverts.

Quant aux Mandingues, chacun d'eux est un chef révéré dans sa famille; sa case est placée au milieu de celle de ses femmes; on n'y voit aucun ustensile de ménage, seulement deux grandes jarres contenant des provisions de graminées pour l'année, que le mari donne par portions à ces mêmes femmes. Il n'a d'autre meuble que la peau de bœuf sur laquelle il couche; ses armes sont le seul ornement de sa case.

Lorsque le maître va aux champs soigner ses esclaves, ses femmes ont soin de lui porter son dîner. En prenant leurs repas, ils ont l'habitude d'inviter les passants à le partager avec eux. Si l'invité ne s'assied point auprès de la calebasse, le chef prend une poignée de riz qu'il tourne longtemps dans sa main, puis il la trempe dans la sauce, et la donne à celui qu'il a invité; cette politesse ne doit jamais se refuser, sous peine de faire injure à l'hôte.

Le 30 mai 1827, M. Caillié prit congé des Foulahs, traversa sur un pont de bois le Tankisso, et atteignit de bonne heure Bagaraya, village habité par des Dhialonkès et des Mandingues, au nombre d'environ quatre cents. Il y a une mosquée particulière pour les femmes, car elles ne peuvent entrer dans celle des hommes. Le 1er juin, on fit route au sud-est à travers les montagnes dont les gorges présentaient en abondance le cé ou arbre à beurre, l'indigo et le nédé.

Le 3, on passa le Ba-Ndiégué (rivière aux Poissons), ruisseau qui arrose le Balaya et va se perdre dans le Tankisso. Les esclaves travaillaient au son du tambour, car dans quelques parties de ce vaste pays on ne fait rien qu'au son de la musique. Les naturels offrirent du lait à M. Caillié, qui reçut également du chef une poule. Il s'arrêta au village de Sateya, peuplé d'environ huit cents âmes, et entouré de murs comme celui de Sancougnan, dont le mansa ou chef accueillit notre voyageur, après un petit présent de ce dernier.

Le 10 juin il franchit le gros village de Siraléa, peuplé de huit cents nègres et entouré de belles cultures; puis il gagna celui de Bacocouda, dernier village du Balaya, pays qui a pour limites à l'ouest le Fouta, à l'est le petit pays d'Amana, au sud le Sangaran, où passe le Dhioliba, et au nord quelques forêts. Tous les villages de cette contrée sont entourés d'un double mur en terre ayant des créneaux. Les habitants sont guerriers et cultivateurs; ils fabriquent des toiles blanches qu'ils échangent avec leurs voisins, pour du sel; ils font aussi de la poterie. Ils sont moins zélés musulmans que les Foulahs leurs ancêtres, car ils boivent en secret une espèce de bière composée de mil et de miel. Les femmes se frottent la tête avec du beurre, et n'ont pour vêtement qu'une bande de toile de cinq pieds de long et de deux de large qu'elles se tournent autour des reins; pendant les jours de fêtes, elles en mettent une seconde qu'elles passent sur leurs épaules, et se couvrent le sein; elles portent aussi des sandales. C'est à peu près le costume général des femmes de la Nigritie.

Le 11 juin, M. Caillié atteignit Couroussa, village d'Amana, entouré d'un grand mur en terre, peuplé de cinq cents habitants, et situé sur la rive gauche du Dhioliba ou Niger. Il s'arrêta un moment pour contempler ce fleuve mystérieux, qui avait si longtemps exercé l'érudition des savants d'Europe; il ne pouvait se lasser de l'admirer. Il apprit des nègres que le Dhioliba commence ici à déborder en juillet, et qu'alors ils vont en pirogues l'espace de trois milles dans la plaine, où ils cultivent beaucoup de riz. Ces nègres sont Dhialonkès, la plupart idolâtres; ils ne voyagent pas, ils vivent paisiblement en cultivant leurs petits champs que fertilisent les débordements du fleuve, lequel aussi leur fournit beaucoup de poissons qu'ils prennent avec des hameçons que leur donnent les voyageurs venant de la côte. Bouré, pays à mine d'or, est à cinq journées de là, en descendant le fleuve en pirogue.

Le 13 juin, M. Caillié traversa le Niger dans une pirogue de vingt-cinq pieds de long sur trois de large, et un de profondeur. Pendant le passage, il vit une quantité de femmes et de jeunes filles se baigner dans le fleuve; elles étaient toutes nues et paraissaient ne faire aucune attention aux hommes qui les regardaient; elles s'en retournèrent au village avec une calebasse sur la tête et un pagne autour des reins.

Le Dhioliba franchi, on fit route au sud-est, puis à l'est; on passa au village de Sambarala, situé sur les bords du fleuve, et entouré de nédés et de cés; on atteignit ensuite le village Counancodo, ombragé par de beaux orangers. Le 14 juin, on était à Fessadougou, village de quatre cents âmes, situé sur les bords d'une

jolie rivière appelée *Yendan*, et coulant du sud au nord pour aller rejoindre le Niger vers la limite du Sangaran.

Le 17 juin, M. Caillié arriva dans la ville chef-lieu du Kankan, située à deux portées de fusil de la rive gauche du Milo, jolie rivière qui vient du sud et arrose le pays de Kissi, où elle prend sa source; elle coule au nord-est et se perd dans le Dhioliba, à deux ou trois journées de Kankan; elle est large, profonde et susceptible de porter des embarcations tirant de six à sept pieds d'eau; dans les mois d'août et de septembre, elle déborde et fertilise les pays qu'elle arrose. La ville de Kankan est entourée d'une belle haie vive, très épaisse, qui la défend mieux qu'un mur en terre; elle a deux portes, une à l'ouest, l'autre à l'est; elle contient environ six mille habitants : elle est située dans une belle plaine fertile, terminée par des monticules dans le lointain. On aperçoit dans toutes les directions de jolis villages désignés sous le nom générique d'*ourandés;* c'est là qu'on envoie les esclaves pour cultiver les terres. On récolte l'igname, le maïs, le riz, le foigné, l'ognon, la pistache et le gombo qui y viennent en abondance.

Les habitants de Kankan sont gouvernés par un chef qu'ils appellent *dougou-tigui;* mais ce chef ne décide jamais rien sans assembler le conseil des vieillards dans lequel règne le plus profond silence. Les décisions ne sont jamais prises qu'avec une extrême circonspection; toujours on craint de se tromper : aussi les délibérations durent-elles longtemps. On professe ici le mahométisme, et on porte une haine mortelle aux païens ou infidèles.

Il y a à Kankan un marché trois fois la semaine; on y apporte toutes sortes de marchandises, et les choses les plus utiles à la vie. Il en arrive de Sierra-Leone et de Jenné, ainsi que du Sénégal et du Ouassoulo.

Les habitants sont d'une extrême propreté dans leur ménage, et toujours vêtus de linge très blanc. Ils fabriquent de belles toiles avec le coton que filent leurs femmes. Chaque famille a son petit entourage en paille ou en épines; les rues sont larges et tenues proprement; la ville est ombragée par des dattiers, papayers, bombax et baobabs.

Kankan fait aussi un commerce avec Bouré qui est en relation plus directe et plus fréquente avec Bamako, ville située à huit journées de distance, en descendant le Dhioliba. Bamako, que Mungo-Park écrit Bammakou, est décrite dans le voyage de ce célèbre découvreur du Niger. M. Caillié nomme et a traversé plusieurs des villes également décrites par Mungo-Park : nous ne les citons point pour éviter les répétitions.

Le 16 juillet 1827, M. Caillié s'éloigna de Kankan, et, après avoir traversé diverses contrées, notamment le Oussoulo, pays habité par les Foulahs idolâtres et arrosé par la rivière du Sarano, il arriva le 3 août à Timé, village habité par des Mandingues mahométans, et situé dans la partie sud du Bambara, par 9° 3' de latitude nord, et par 9° 2' de longitude ouest du méridien de Paris. Là il tomba dangereusement malade; il fut atteint du scorbut et blessé aux pieds; il ne fut en état de reprendre sa marche que dans les premiers jours de janvier 1828. Il avait, pendant ce long intervalle, reçu les soins d'une vieille négresse, et ce fut à elle qu'il dut son rétablissement. Il crut bien des fois ne plus jamais revoir le sol natal; seul en un pays sauvage, couché sur la terre humide, n'ayant d'autre oreiller que le sac de cuir contenant son bagage, il passa ainsi plus de cent cinquante jours entre la vie et la mort, soutenu par un peu d'eau de riz que la vieille négresse Baba lui apportait dans sa hutte enfumée. Enfin, il put partir avec un guide, et rejoignit une caravane qui se rendait à Jenné, ville située sur le Niger, et qu'il atteignit le 10 mars 1828, après avoir traversé le fleuve sur une frêle pirogue faite d'un seul tronc d'arbre.

Jenné est située par 13° de latitude nord et 9° de longitude ouest, dans une île enfermée par un bras secondaire du fleuve. Cette ville peut avoir deux milles et demi de tour; elle est entourée d'un mur en terre assez mal construit, ayant 10 pieds d'élévation et 14 pouces d'épaisseur. Il y a plusieurs portes, mais elles sont toutes petites; les maisons sont en briques cuites au soleil; elles sont aussi grandes que celles des villages européens. La plupart ont un étage, toutes sont à terrasses; elles n'ont pas de fenêtres à l'extérieur et les chambres ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Leur unique entrée, d'une grandeur ordinaire, est fermée en planches assez épaisses et sciées; cette porte ferme en dedans avec une double chaîne de fer, et en dehors avec une serrure en bois ou en fer. Les chambres sont toutes longues et étroites; les murs, surtout à l'extérieur, sont très bien crépis en sable, car il n'y a pas de chaux. Chaque maison a un escalier pour conduire sur la terrasse. Il n'y a pas de cheminée, et assez souvent les esclaves font leur cuisine en plein air.

Les rues de Jenné ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures; on peut y passer huit ou neuf personnes de front; elles sont très propres et balayées presque tous les jours.

Les environs de Jenné sont marécageux et entièrement dénués d'arbres. On aperçoit cependant à des distances très éloignées, sur de petites élévations, des bouquets de ronniers; les plaines sont labourées avant les pluies et toutes ensemencées en riz, qui croît avec les eaux du fleuve; les esclaves sont chargés de la culture; sur les bords du Niger ils récoltent un peu de gombo, de tabac et des giraumons. Dans la saison des pluies on récolte aussi des choux et des carottes, dont les graines ont été apportées du Tafilet. On coupe dans les marais une espèce de fourrage qu'on fait sécher au soleil, pour nourrir les bestiaux. Dans les endroits qui ne sont pas exposés aux débordements du fleuve on ne cultive que du mil et du maïs.

La ville de Jenné est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive des caravanes nombreuses de marchands qui apportent toutes sortes de productions utiles. Jenné a une grande mosquée en terre dominée par deux tours massives et peu élevées; elle est grossièrement construite, bien que très grande; elle est abandonnée à des milliers d'hirondelles, dont les nids produisent une odeur infecte. Les abords de cette mosquée sont obstrués par des mendiants et des vieillards aveugles ou infirmes. La ville est ombragée de quelques baobabs, mimosas, dattiers et ronniers.

Jenné contient beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambaras et Maures. On y parle les langues propres à ces quatre tribus, et de plus un dialecte particulier, appelé *kissour*, qui est la langue adoptée jusqu'à Temboctou. La population peut s'élever à huit ou dix mille habitants.

La résidence du chef ou roi se trouve sur la rive droite du fleuve : c'est un musulman fanatique, pour lequel Jenné paraissait trop mondaine; il a établi dans sa nouvelle ville plusieurs écoles publiques où tous les enfants vont étudier gratis. Ce chef exige des cadeaux du commandant particulier de Jenné, à cause du commerce que les marchands viennent y faire.

Les habitants de Jenné sont très industrieux, intelligents, faisant travailler leurs esclaves par spéculation, tandis que parmi les hommes libres, les riches s'adonnent au commerce et les plus pauvres à divers métiers. On trouve ici des tailleurs qui font des habits que l'on envoie à Temboctou, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des portefaix, des emballeurs et des pêcheurs; ici tout le monde se rend utile. On se sert, pour emballer les marchandises, de nattes faites en feuilles de ronnier; on recouvre ce premier emballage d'un second en cuir de bœuf.

Tous les habitants de Jenné sont mahométans; les Foulahs sont les plus fanatiques, ils ne permettent pas l'entrée de leur ville aux infidèles, et quand les Bam-

baras idolâtres viennent à Jenné, ils sont obligés de faire la prière, sans quoi ils seraient impitoyablement maltraités par les Foulahs, qui forment la majeure partie de la population. Du reste, les habitants sont très affables et très doux envers les étrangers, du moins ceux de leur religion; ils facilitent même aux marchands le débit de leurs marchandises.

Les Jennéens ont plusieurs femmes, et ils ne les maltraitent point comme les nègres des pays situés plus au sud; elles sortent sans être voilées; cependant jamais elles ne mangent avec leurs maris, ni même avec leurs enfants mâles. Les Jennéens ne connaissent d'autre écriture que celle des Arabes, presque tous peuvent la lire, mais peu en comprennent la signification. Lorsque les enfants savent lire le Koran, ils passent pour des hommes savants.

La nourriture des Jennéens se compose de riz, qu'ils font cuire avec de la viande fraîche, car il y en a tous les jours au marché; ils font, avec le petit miel, du couscous qu'ils mêlent avec du poisson frais ou sec très abondant. Ils assaisonnent les mets avec du piment ou du sel. Un morceau de viande de la valeur de 40 cowries ou 20 centimes, suffit pour le repas de quatre personnes. On en fait deux par jour, en se mettant autour du même plat, où l'on mange en puisant avec la main, comme tous les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Les maisons ne sont pas meublées; on a des sacs en cuir pour mettre les effets. On couche par terre sur des nattes ou des peaux de bœufs tendues, aussi est-on sujet aux douleurs rhumatismales à cause de l'humidité du sol et de la rareté du bois. Les enfants comme les grandes personnes sont habillés très proprement, ils portent le pantalon et une chaussure qui ressemble aux pantoufles de l'Europe. La coiffure est un bonnet rouge recouvert d'un grand morceau de mousseline arrangé autour de la tête en forme de turban. Les femmes comme les hommes portent le coussabe, mais elles mettent un pagne par-dessous.

Comme il n'y a pas d'auberge dans ce pays, les étrangers prennent un logement chez les particuliers, au moyen duquel ils paient en marchandises. Ils achètent du bois au marché pour faire leur cuisine.

Jenné est située dans la partie est de l'île, sur une élévation de sept à huit pieds, qui la préserve contre les débordements périodiques du fleuve. Monté sur la terrasse des maisons on découvre la campagne dans un grand éloignement : ce sont des marais immenses à perte de vue et quelques bosquets de ronniers; les bords du fleuve montrent aussi quelques tamariniers.

Nous nous sommes un peu étendu sur Jenné, parce que cette ville était décrite pour la première fois, M. Caillié ayant été le premier voyageur européen qui l'eût visitée et en fût revenu : nous allons la quitter pour nous rendre avec lui en descendant le Niger, à Temboctou, cette ville mystérieuse, d'où M. Caillié est aussi, comme nous l'avons dit en commençant, le premier voyageur européen qui soit revenu.

Le 13 mars 1828, notre jeune voyageur s'embarqua pour Temboctou sur une pirogue montée par des nègres, et descendit ainsi le Joliba ou *Dhioliba*. Il arriva le 2 avril parmi de grandes îles qui se trouvent non loin de l'embouchure du lac Débo. Le fleuve, en cet endroit, est divisé par plusieurs îles qui le partagent en plusieurs branches étroites, mais très profondes. Il y en a deux plus grandes que les autres, et sur l'une d'elles sont des cases de pêcheurs et des bergers. Le fleuve, en sortant du lac Débo, peut avoir environ six milles de largeur. Plus bas il se rétrécit jusqu'à un mille. Plus bas encore il se divise en deux branches, c'est-à-dire un peu avant d'arriver à Cabra, qui est le port de Temboctou.

Ce fut le 19 avril 1828, c'est-à-dire un an après son départ de Kankondy sur la côte, que M. Caillié se trouva devant Cabra, village situé sur une petite montagne qui le préserve de l'inondation; il est entouré de marais qui dans la saison des pluies sont couverts de dix pieds d'eau, moment où il est alors facile aux grosses embarcations d'aller mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village, mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent entrer dans le port.

M. Caillié, arrivé à Cabra ou Kabra, vit quantité de cases en paille habitées par des esclaves marchands et près desquelles mûrissaient des fruits du nénuphar. Il remarqua dans les rues un grand concours de peuple et de marchands. Les maisons de Cabra, en général, sont construites en terrasses; elles n'ont que le rez-de-chaussée. Il y en a peu de bien bâties; ce sont en partie des cahutes : car les personnes riches habitent de préférence Temboctou, centre du commerce. Cabra, qui se trouve à une lieue de cette ville, contient environ mille à douze cents habitants tous occupés à travailler, soit pour débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, soit pour les conduire à Temboctou, au moyen d'ânes et de chameaux, le chemin qui mène à cette ville étant un sable mouvant sur lequel la marche est très pénible. Il y a tous les jours à Cabra un marché approvisionné des marchandises du Soudan. Le port de Cabra s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur d'un demi-mille et une largeur de soixante-dix pas. Il offre toujours un grand concours d'hommes et de femmes pour charger et décharger les marchandises.

Le 20 avril, M. Caillié partit de Cabra pour Temboctou, à trois heures et demie après midi, et arriva dans cette ville au moment où le soleil touchait à l'horizon.

Temboctou n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La chaleur étant excessive, le marché ne se tient que le soir. M. Caillié vit exposés en vente beaucoup de fusils doubles français, des verroteries, de l'ambre, du corail, du soufre et des dents d'éléphants. Temboctou est habitée par des nègres de la nation Kissour. Le roi est un nègre que rien ne distingue des autres; il n'a pas plus de luxe dans son logement que les Maures commerçants, il est marchand lui-même. Sa dignité est héréditaire, Il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers; cependant on lui fait des cadeaux. Il n'a pas non plus d'administration; c'est un père de famille qui gouverne ses enfants avec les mœurs douces et simples des anciens patriarches. En cas de guerre, tous sont prêts à servir. En général, ces peuples sont inoffensifs et très pacifiques entre eux.

Il y a beaucoup de Maures établis à Temboctou; ils ont les plus belles maisons de la ville. Le commerce les enrichit promptement : on leur envoie en consignation des marchandises d'Adrar et de Tafilet; il leur en vient aussi de Taouat, Ardamas, Tripoli, Tunis, Alger; ils reçoivent beaucoup de tabac et de marchandises d'Europe, qu'ils expédient sur des embarcations sur la ville de Jenné. Temboctou peut être considéré comme le principal entrepôt de l'Afrique; on y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni; ce sel est apporté par des caravanes à dos de chameau. Les Maures de Maroc et ceux des autres pays qui font les voyages du Soudan restent de six à huit mois à Temboctou, pour exercer leur commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux.

La ville de Temboctou peut avoir trois milles de tour; elle forme une espèce de triangle; les maisons sont grandes, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-chaussée : dans quelques unes est un cabinet au-dessus de la porte d'entrée. Elles sont construites en briques de forme ronde, roulées dans les mains et séchées au soleil; à la hauteur près, les murs ressemblent à ceux de Jenné. Les rues sont propres et assez larges pour y passer trois cavaliers de front; en dedans et en dehors ont voit beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde, comme celles des Foulahs pasteurs; elles servent de logements aux pauvres et aux esclaves qui vendent des marchandises pour le compte de leur maître.

Temboctou renferme sept mosquées, dont deux grandes qui sont surmontées chacune d'une tour en brique, dans laquelle on monte par un escalier intérieur.

Cette ville mystérieuse, sur laquelle l'érudition s'est exercée depuis des siècles, et dont la population a été singulièrement exagérée, de même que la civilisation et son commerce avec l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant, où il ne croît que de faibles arbrisseaux rabougris, tels que le mimosa *ferruginea* qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds. Elle n'est fermée par aucune clôture; on peut y entrer de tous côtés. On remarque dans son enceinte et autour, quelques balanites et un palmier doum situé au centre. La population est d'environ douze mille habitants, tous commerçants, en y comprenant les Maures établis. Il y vient souvent beaucoup d'Arabes, amenés par les caravanes qui séjournent dans la ville et augmentent momentanément la population.

Au loin dans la plaine, il croît quelques chardons et graminées dont les chameaux se nourrissent; le bois à brûler est très rare, on va le chercher près de Cabra ; on en fait un objet de commerce, et les femmes le vendent au marché ; les riches en brûlent, les pauvres font usage de fiente de chameau. L'eau se vend également sur le marché ; les femmes en donnent une mesure d'environ un demi-litre pour un cauris.

Temboctou, bien que l'une des plus grandes villes de l'Afrique vues par M. Caillié, n'a, selon lui, d'autres ressources que son commerce de sel, le sol n'étant aucunement propre à la culture. C'est de Jenné qu'elle tire ses approvisionnements alimentaires, comme riz, mil, beurre végétal, coton, étoffes du Soudan, bougies, savon, piment, ognons, poissons secs, pistaches, etc. Si les flottilles venant à Cabra étaient arrêtées en route par les Tuaricks, les habitants de Temboctou pourraient être réduits à la plus affreuse disette. C'est afin d'éviter ce malheur qu'ils ont soin que leurs magasins soient toujours amplement fournis de toute espèce de comestibles ; cette considération empêche aussi les flottes qui descendent le Niger jusqu'au port de Cabra de lutter avec les Tuaricks, malgré tout ce qu'ils ont à souffrir de leurs exigences.

Les habitants de Temboctou ne fument pas ; mais les Maures nomades, qui habitent aux environs, font usage de la pipe. Les esclaves puisent l'eau avec des calebasses ; ils remplissent des sacs de cuir qu'ils mettent sur le dos de leurs ânes, et l'apportent ainsi chez leurs maîtres dans des jarres où elle se rafraîchit et perd une partie de son mauvais goût.

Les nègres et les Maures ne s'occupent absolument que de leur commerce. Les Maures de Tripoli et ceux d'Ardamas font des échanges avec le Haoussa, ville où ils conduisent des marchandises d'Europe ; ils viennent ensuite à Temboctou avec des pacotilles d'étoffes.

Comme les environs de Temboctou sont absolument dépourvus de pâturages, puisque les chameaux y trouvent à peine de quoi paître, on trouve à Cabra beaucoup de fourrage que les habitants récoltent dans les marais, et qu'ils font sécher pour le vendre aux personnes de la ville qui ont des bestiaux à nourrir, tels que chevaux, bœufs, moutons et cabris ; ce fourrage est serré sur le toit des maisons. Temboctou et ses environs offrent un aspect très aride et très monotone.

Tous les habitants natifs de Temboctou sont de zélés mahométans ; leur costume est le même que celui des Maures, et ils ont quatre femmes comme les Arabes ; mais ils n'ont pas comme les Mandingues la cruauté de les battre ; elles sont cependant chargées de même des soins du ménage. Les femmes à Temboctou ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc ; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitants sont doux et affables envers les étrangers ; ils sont industrieux et intelligents dans le commerce, qui est leur unique ressource ; la plupart des habitants sont riches et ont beaucoup d'esclaves. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tenant très droits, ayant la démarche assurée ; leur teint est d'un beau noir foncé ; ils ont le nez un plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux. M. Caillié a vu à Temboctou des femmes qui pourraient, dit-il, passer pour très jolies.

A Temboctou on se nourrit bien ; on mange du riz et du couscous fait de petit mil cuit avec de la viande ou du poisson sec. On fait par jour deux repas. Les riches déjeunent avec du pain de froment, du thé et du beurre de vache ; la classe inférieure mange du beurre végétal.

En général, les nègres ne sont pas aussi bien logés que les Maures; ceux-ci ont sur les premiers un magique ascendant, et se croient eux-mêmes bien supérieurs. Du reste, les habitants de Temboctou sont d'une grande propreté dans leurs vêtements et l'intérieur de leurs maisons, où l'on voit pour ustensiles de ménage des calebasses et quelques plats de bois. On ne connaît pas l'usage des cuillers ni des fourchettes, on prend les mets avec les doigts. Les nattes forment tout le mobilier; le lit se compose de quatre piquets fichés en terre à une extrémité de la chambre, et sur lesquels on tend une natte ou peau de bœuf. Les riches ont un matelas en coton, et une couverture fabriquée chez les Maures des environs de Temboctou avec le poil des chameaux et la laine des moutons.

Nous avons dit que les habitants de Temboctou ont chacun plusieurs femmes : beaucoup y adjoignent leurs esclaves. Les Maures ne prennent pas d'autres femmes que celles-ci ; ils les occupent à promener les marchandises dans les rues ; elles vont aussi au marché étaler une petite boutique, pendant que la favorite reste à la maison afin de surveiller celles qui sont chargées de faire la cuisine pour tout le monde ; elle seule prépare tous les repas de son maître. Toutes ces femmes sont vêtues fort proprement : leur costume consiste en un coussabe comme celui des hommes, excepté qu'il n'a pas de grandes manches; elles portent aussi des souliers en maroquin. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art, et on y mêle des ornements de corail et d'ambre faux. Ces femmes ont aussi l'habitude de se graisser la tête et le corps ; la grande chaleur, augmentée par le grand vent brûlant de l'est, rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines, celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge. Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au col, et de petites plaques en forme de collier aux oreilles.

Nous avons dit que les Tuaricks ou Touaricks gênaient beaucoup le commerce de Temboctou : ces sauvages nomades ont rendu tous les nègres tributaires, et ils exercent envers eux le plus affreux brigandage. Ils ont, comme les Arabes, de beaux chevaux qui facilitent leurs excursions vagabondes. A Temboctou, on ne laisse pas sortir les esclaves de la ville après le coucher du soleil, de peur qu'ils ne soient enlevés par les Tuaricks, lesquels s'emparent de vive force de ceux qui leur tombent sous la main, et rendent bien plus déplorable la condition de ces malheureux. Les Foulahs du voisinage de Temboctou ne sont point toutefois soumis à ces barbares, auxquels ils font bien souvent la guerre. Les Tuaricks ne se battent qu'avec la lance et le poignard ; ils sont toujours à cheval ; ils ne font point usage de l'arc, l'embarras de leurs boucliers les empêcherait de s'en servir utilement. Ces peuples nomades portent les cheveux un peu longs ; ils ont le teint brun comme les Maures, le nez aquilin, de grands yeux, une belle bouche, la figure longue, le front élevé; l'expression de la physionomie est sauvage et barbare. Ce sont eux qui se réunissent en nombre pour atta-



M. Caillié s'arrêta un moment pour contempler ce fleuve mystérieux.

quer les caravanes; mais heureusement ils craignent les armes à feu.

La grande mosquée de Temboctou a une tour, du haut de laquelle on découvre à une très grande distance une plaine immense de sable blanc. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil; il y a trois galeries soutenues chacune par des arcades, aussi bien bâties que si elles avaient été construites par un homme de l'art. Ces arcades ont dix pieds de large et six de hauteur. Les murs de la mosquée ont vingt-cinq pieds de hauteur et six d'épaisseur. Le toit est en terrasse ainsi que le haut de la tour, qui est de plus environné d'un parapet de dix-huit pouces de haut. Cette mosquée a cinq portes de différentes grandeurs, trois au sud et deux au nord; au milieu de la ville on voit une espèce de place entourée de cases rondes; on y trouve quelques palma-christi et un palmier doum, le seul que M. Caillié ait vu dans le pays.

Notre jeune voyageur raconte ainsi la fin malheureuse du major Laing, assassiné dans le voisinage de Temboctou par les féroces habitants de Zaouat, d'après les renseignements qu'il recueillit à Temboctou même sur cette cruelle catastrophe, et dont nous donnons seulement la substance.

« A quelques journées au nord de Temboctou, la caravane dont le major Laing faisait partie avait été arrêtée sur la route de Tripoli par les Tuaricks, et selon d'autres par les Berbiches, tribu nomade, voisine du Dhioliba. Laing, reconnu pour chrétien, fut horriblement maltraité : on ne cessa de le frapper avec un bâton que lorsqu'on le crut mort. Un autre chrétien, probablement son domestique, périt sous les coups.

« Les Maures de la caravane de Laing le relevèrent et parvinrent, à force de soins, à le rappeler à la vie. Dès qu'il eut repris connaissance, on le plaça sur son chameau, où il fallut l'attacher, tant il était faible et incapable de se soutenir. Les brigands lui avaient presque tout enlevé.

« Rendu à Temboctou, Laing guérit de ses blessures au moyen d'un onguent qu'il avait apporté d'Angleterre. Sa convalescence fut longue, mais rarement troublée par des vexations, grâces aux lettres de recommandation que des Tripolitains lui avaient données, et surtout à son hôte, Tripolitain lui-même, à qui on l'avait confié. Laing avait conservé le costume européen et levé le plan de Temboctou. Pendant son séjour dans cette ville, on avait souvent voulu le forcer à convenir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est son prophète : il se bornait à répondre : « Il n'y a qu'un seul Dieu, » sans rien ajouter : aussi le traitait-on de cafir, d'infidèle, sans pourtant l'outrager autrement; on le laissait libre de penser et de prier à sa manière, tolérance qui s'explique en se rappelant que



Chacun se recommandait à Dieu en criant : Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.

les Maures domiciliés à Temboctou y sont venus de Tripoli, d'Alger ou de Maroc, et qu'ayant eu occasion de voir les Européens, ils sont moins prompts à s'effaroucher de leur culte.

« Laing, désirant voir Cabra, que nous avons vu être le port de Temboctou sur le Niger, ne put faire cette promenade que de nuit, de peur de tomber de nouveau entre les mains des Tuaricks, qui rôdent constamment dans les environs.

« Il comptait se rendre par Jenné et Sego vers les comptoirs français du Sénégal; mais les Foulahs l'ayant menacé de lui faire un mauvais parti s'il osait traverser leur pays, le major, voyant qu'il n'y avait rien à obtenir de ces fanatiques, choisit la route d'El-Araouan et du Grand-Désert. Après avir marché cinq jours au nord de Temboctou, la caravane qu'il avait rejointe rencontra le chef de la tribu de Zaouat, lequel arrêta Laing, sous prétexte qu'il était entré sur son territoire sans sa permission. Il voulut l'obliger à reconnaître Mahomet pour le prophète de Dieu et à faire le salam. Le major, trop confiant dans la protection du bacha de Tripoli qui l'avait recommandé à tous les cheiks du désert, refusa d'obéir. Alors, des esclaves noirs étranglèrent l'infortuné voyageur anglais, dont le corps devint la pâture des corbeaux et des vautours du désert.»

M. Caillié pense que Laing une fois reconnu pour chrétien et pour Européen, la mort était pour lui préférable à un changement, même momentané, de religion, puisqu'il eût dû renoncer dès lors à revoir jamais l'Europe. Le sort de Laing, devenu musulman par force, eût été, selon M. Caillié, le plus fâcheux qu'un homme puisse désirer. Vil esclave de barbares sans pitié, au milieu de tourments et de dangers continuels, il eût traîné une vie cent fois pire que la mort. La résolution de Laing paraît donc avoir été tout à la fois une preuve d'intrépidité et de prévoyance.

Le 4 mai 1828, M. Caillié quitta la célèbre Temboctou, située par 17° 50' latitude nord et 6° longitude ouest, ville dans le sein de laquelle il venait de passer quatorze jours. Il fit route au nord vers le désert, sur un sable presque mouvant et entièrement aride. A deux milles de la ville on vit quelques arbustes semblables aux genévriers et des bouquets de mimosa *ferruginea* assez hauts, donnant un peu de gomme de mauvaise qualité. Les habitants de Temboctou envoient des esclaves jusque-là pour couper du bois à brûler. La chaleur était accablante et les chameaux allaient fort lentement, parce qu'ils broutaient, en cheminant, des chardons et quelques herbes flétries éparses çà et là dans ces plaines stériles. La caravane, composée de près de six cents chameaux, fit halte dans un ravin, où elle passa la nuit.

Le 5 mai, elle continua sa marche vers le nord. On

trouvait de distance en distance de chétifs buissons tout rabougris et quelques pieds de salvadora, que les chameaux dévoraient. On rencontra des Tuaricks allant à El-Araouan, et qui servirent d'éclaireurs à la caravane; ils étaient montés sur des chameaux et portaient au bras un bouclier en cuir, au côté un poignard et à la main droite une pique. Il fallut au bout de trois jours se débarrasser de ces pillards, bien dignes de leurs nations.

M. Caillié nous apprend qu'il calculait la route au moyen de sa boussole de poche, en se réglant le jour sur le soleil et le soir sur l'étoile polaire. Cette étoile est le fanal des Arabes dans leurs courses à travers le désert; les plus anciens guides vont en avant pour indiquer la route aux autres; une dune, un rocher, la différence de la couleur du sable, quelques touffes d'herbes, sont pour eux des signes infaillibles et auxquels ils se reconnaissent. Sans boussole et sans autre moyen d'observation, ils ont une telle habitude de remarquer les plus petites choses qu'ils ne s'égarent jamais, quoiqu'il n'y ait aucune trace marquée, aucune route frayée, et que les pas des chameaux soient en un instant comblés et effacés par le vent.

La direction était toujours au nord et l'on faisait environ deux milles à l'heure. M. Caillié dit que le désert n'offrait pas toujours le même aspect, bien que ce fût une plaine de sable ou de roche; néanmoins l'Arabe se trompe rarement dans le trajet, et il calcule tellement juste les distances, que l'on arrive à une demi-heure près aux endroits qu'il a indiqués le matin. Ces endroits sont en général des puits, tous ou presque tous comblés par le sable, et que les chameaux devinent d'assez loin : on les déblaie en y arrivant.

Le 6 mai, la caravane continua sa route au nord, et trouva partout la même aridité, la même uniformité que dans les jours précédents. La température était extrêmement pesante et la chaleur extrême. L'eau manquait, bien entendu ; à mesure qu'on s'éloignait du sud, le pays devenait de plus en plus aride, on n'apercevait même plus de chardons, et tout se réunissait pour attrister la vue au milieu d'une nature aussi affreuse. C'était une véritable image des ondulations de l'Océan, peut-être du fond d'une mer sans eau. En effet, les vents creusent les sables du désert en sillons ondulés, comme la brise fait des vagues de la mer, lorsqu'elle en trouble légèrement la surface.

A la halte du soir, on trouva quelques mimosas très rabougris, sur lesquels on étendit des couvertures; car ces arbustes, dépouillés de feuilles, ne présentaient aucun ombrage. Les chameaux broutèrent quelques herbes desséchées, tandis que les voyageurs dormaient sur le sable. On repartit au milieu de la nuit, comme le temps le plus agréable pour voyager. Il faut se rappeler que les caravanes qui traversent le désert n'obéissent point à un seul commandement, chacun y est maître de la conduite de ses chameaux : les uns en ont quinze, les autres dix, d'autres moins; les plus riches nourrissent les plus pauvres, qui rendent d'autres services en échange. Les chameaux ne marchent pas à la file, mais vont dans tous les sens, par groupes ou seuls, sans toutefois trop s'écarter de la route, qu'ils suivent comme par instinct. La charge d'un chameau est de 500 livres, et le transport de Temboctou à Tafilet coûte 10 à 12 mitkhals d'or que l'on paie d'avance. Le mitkhal en or est évalué 12 fr.; mais le mitkhal en argent ne vaut que 4 fr. Les marchandises consistent en plumes d'autruche, étoffes en pièces ou en habits, esclaves, provision d'eau et de riz. Lorsque la caravane s'arrête, les troupes de chameaux sont tenues à deux cents pas de distance les unes des autres, pour éviter la confusion.

M. Caillié fait remarquer que quand les Maures retournent dans leur pays, ils n'emportent pas seulement des plumes d'autruche et de l'ivoire, mais aussi beaucoup d'or, adressé aux marchands de Tafilet par leurs correspondants de Temboctou, en retour des marchandises expédiées par les premiers, et que ceux-ci ont vendues pour leur compte. Pendant les haltes dans le désert, M. Caillié voyait souvent les Maures occupés à peser leur or dans de petites balances semblables aux nôtres et que l'on fabrique à Maroc. L'or que portent les Maures, véritables commis-voyageurs du désert, est renfermé précieusement dans des morceaux de toile, avec une étiquette où est écrit le poids de ce métal et le nom de la personne à laquelle il appartient.

Vers onze heures du soir, la caravane continua sa route au nord, en se dirigeant sur l'étoile polaire. Les chameaux, suivant M. Caillié, connaissent si bien le désert qu'aussitôt qu'ils sont chargés, ils prennent par instinct la route du nord, comme s'ils étaient conduits par le souvenir des puits qu'on doit y trouver. M. Caillié pense qu'un voyageur, étant seul, n'aurait pas besoin de guide pour arriver. Les chameaux, ajoute-t-il, ne forcent jamais leur pas, qui est naturellement un peu allongé; lorsqu'ils ont hâte d'arriver, ils avancent le cou, dont les mouvements suivent ceux des jambes; des piétons les dirigent, occupation très fatigante qui les oblige de se relever de deux heures en deux heures.

Le 8 mai, on fit halte par une chaleur insupportable, sur un sable uni, et sans que la vue rencontrât aucune trace de végétation. Tout le monde était mourant de soif, et l'on but avec délice une eau tiède et de mauvais goût que renfermaient les outres. M. Caillié aperçut des corbeaux et quelques vautours, les seuls habitants, dit-il, de ces immenses déserts, qui font leur pâture des chameaux crevés ou que leurs maîtres ont abandonnés.

Le 9 mai au matin, on fit halte dans une plaine sablonneuse, où l'on trouva un peu d'herbe pour les pauvres chameaux. C'était le lieu où le major Laing avait été assassiné; plusieurs Maures de la caravane avaient été témoins de ce tragique événement. Le puits de cette halte procure de l'eau en abondance.

Après le dîner, qui consistait en riz bouilli, pain dur, un peu de miel et du beurre, on fit route au nord sur un sol très sablonneux, parsemé de quelques herbes, et le soir on arriva vers neuf heures à El-Araouan, célèbre entrepôt de commerce, ville située dans un bas-fond, entourée de hautes dunes de sable qui se plongent à l'ouest. Les rues de cette ville sont plus larges et plus propres que celles de Temboctou; les maisons, construites dans le même genre, sont beaucoup plus basses et moins solides; les toits sont en terrasse, mais les petits morceaux de bois qui entrent dans la construction des toits de Temboctou sont remplacés par des couvertures faites avec les tiges d'un jonc très dur et piquant; de faibles chevrons en bois de ronnier supportent ces tiges, qui sont couvertes légèrement de sable. Les magasins sont très étroits. Il peut y avoir cinq cents maisons, toutes peu solides, et chacune peut contenir six habitants. Les devants de portes sont crépis avec du sable jaune. El-Araouan n'a, comme Temboctou, aucunes ressources par elle-même, elle est l'entrepôt des sels de Toudeyni, qui s'exportent à Sansanding, sur les bords du Niger. Son sol est encore plus aride que celui de Temboctou; à quelque distance que la vue puisse s'étendre, on n'aperçoit pas la moindre trace de végétation. Les chameaux des nombreuses caravanes vont très loin pour trouver du fourrage; le bois est si rare, qu'on ne brûle que du crottin de chameau; les esclaves le ramassent très soigneusement, car il n'y a pas d'autre combustible pour faire la cuisine. Les Maures vont tous les six jours quérir leurs chameaux pour les mener boire aux puits qui sont dans les environs de la ville, et qui ont environ soixante pas ordinaires de profondeur. On se sert d'un chameau pour tirer le seau qui est en cuir, et pour cela on fait usage d'une poulie. L'eau de ces puits est saumâtre, très malsaine et toujours chaude; les sources sont toujours très abondantes. Quoique dans les maisons l'eau soit toujours exposée à un courant d'air, elle est constamment tiède, ce qui la rend désagréable à boire.

El-Araouan n'est pas aussi commerçant que Temboctou, d'où il est obligé de tirer toutes ses provisions,

vu que Sansanding est plus éloignée, se trouvant à plus de vingt-cinq jours de marche dans l'ouest.

El-Araouan, quoique habité par des Maures de Zaouat et des divers pays des bords de la Méditerranée, n'a pas de marché. M. Caillié pense qu'il n'existe pas de séjour plus triste. Il y a des cases en paille pour loger les esclaves. Chaque famille tue un bœuf de temps à autre, et conserve la viande après l'avoir fait sécher au soleil; on la mange avec le riz ou le couscous.

El-Araouan est le point d'arrivée des caravanes qui viennent de Tafilet, du cap Mogador, du Drah, de Taouat, des villes d'Aghdamas et de Tripoli. Elles apportent des marchandises des manufactures d'Europe, telles que les armes à feu, de la poudre à tirer, des étoffes et quelques productions de leur pays, comme tabac, dattes, etc. Dans la saison des pluies, les Tuaricks viennent dresser leurs tentes aux environs d'El-Araouan, et percevoir les droits qu'ils imposent au commerce de cette ville.

M. Caillié quitta cet horrible pays, car c'est ainsi qu'il le nomme, le 19 mai 1828, à six heures du matin. La caravane se composait alors de quatorze cents chameaux portant diverses provisions du Soudan, comme or, esclaves, ivoire, gomme, plumes d'autruche, étoffes en pièces ou en habits confectionnés. Après avoir fait six milles sur un terrain entrecoupé de sable mouvant, où l'on ne voit aucune trace de végétation, on atteignit Mourat, petit village composé de cinq maisons construites en bricks de sable, lieu plus triste encore qu'El-Araouan; mais dont les puits entourés de chameaux et les ballots de marchandises présentaient un tableau assez animé au milieu de vastes solitudes. D'un côté, on voyait les chameaux et les ballots de marchandises, de l'autre les nègres, femmes et enfants qu'on allait vendre dans les marchés de Maroc; plus loin étaient les Maures à genoux qui invoquaient la protection du prophète. On se remit en route, afin de traverser les immenses solitudes qui séparent le Soudan des régions de l'Afrique septentrionale.

On se dirigea au nord et un peu à l'ouest. La soif dévorait tout le monde, mais on ne put boire qu'une fois dans la journée. A l'exemple des Maures, notre voyageur se mit une bande de toile de coton sur les yeux, et une autre sur la bouche, pour se garantir du vent qui lui envoyait du sable et de l'air qui desséchait les poumons. A dix heures du soir on fit cuire du riz que l'on mangea avec du beurre fondu, et malgré la soif chacun s'endormit.

Le 20 mai, de grand matin on fit route au nord. Vers midi la chaleur étant accablante, on s'arrêta pour tendre le varois, espèce de couverture en peau de mouton tannée qui sert de tente. Chacun reçut une calebasse d'eau contenant près de trois bouteilles, que l'on avala d'un seul trait; cette eau était tiède, et remplissait l'estomac sans désaltérer le voyageur. Le vent d'est souleva beaucoup de sable, et tout le monde souffrait horriblement. La caravane devait bientôt manquer d'eau, et il fallut réduire la ration de chacun pour les jours suivants.

Le 21 mai le vent brûlant d'est rendit la chaleur insupportable : une poussière fine et embrasée entrait dans les yeux, malgré la précaution qu'on avait prise pour s'en garantir. Chacun ne rêvait que ruisseaux, rivières ou fleuves, et pour étancher sa soif dévorante, chacun n'avait qu'un peu d'eau tiède. Le lieu où l'on campa était d'une aridité affreuse : pas un seul petit brin d'herbe ne reposait l'œil, la nature offrait l'aspect le plus effrayant; les chameaux dispersés dans la plaine, une solitude profonde, le silence du désert, tout produisait une impression pénible, difficile à décrire. Ajoutez que les animaux exténués de fatigue, et couchés près des tentes, la tête entre les jambes, semblaient attendre avec résignation le signal du départ. Il ne fut donné qu'à cinq heures du soir.

Le 22 mai à neuf heures du matin, la caravane, épuisée par la soif et toujours inquiétée par le vent d'est qui diminuait aussi les provisions d'eau en desséchant les outres, fit halte sur le sable. M. Caillié, dévoré par la soif, allait de groupe en groupe, le chapelet à la main, mendiant quelques gouttes d'eau; mais ne pouvant en obtenir il revint dans sa tente, et tomba sur le sable, sans avoir plus longtemps la force de se tenir debout. Cependant il fallut se remettre en voyage au milieu d'un pays hérissé de rochers et de dunes de sable.

Le 23 mai, le vent d'est souffla avec plus de violence que jamais, et à tout moment la caravane craignait d'être engloutie sous les montagnes de sable que le vent soulevait; et pour comble de malheur, la provision d'eau diminuait de plus en plus, car la sécheresse de l'air en absorbait toujours en grande partie. De pauvres petits esclaves demandaient à boire en pleurant; ces malheureux tombaient à terre sans pouvoir se relever, et les Maures les prenaient rudement par la main, puis les traînaient avec violence en les frappant à grands coups de fouet jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint à la course leurs chameaux qui étaient déjà bien loin. Ajoutez que les trombes de sable ne cessaient de traverser la caravane, en la faisant tournoyer comme un brin de paille, et en renversant les voyageurs pêle-mêle les uns sur les autres. On ne distinguait souvent rien à un pied de distance, car le sable comme un brouillard épais enveloppait de noires ténèbres toute la caravane, alors plongée dans la consternation. On n'entendait de tous côtés que des lamentations; chacun se recommandait à Dieu, en criant de toutes ses forces : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète! » Au milieu des cris et des prières des voyageurs, mêlés au mugissement du vent d'est, on distinguait par intervalles les gémissements sourds et plaintifs des chameaux, non moins effrayés et bien plus à plaindre que leurs maîtres, puisque depuis plus de quatre jours ils n'avaient rien mangé.

Enfin, le 26 mai, on put atteindre les puits du Télig et se remettre un peu de tant de privations. Chacun se précipitait vers ces puits, les chameaux se disputaient les auges jusqu'à la dernière goutte. La première nécessité un peu satisfaite, l'eau devenant commune, on fit cuire du riz que l'on mangea avec du beurre; c'était le premier repas que l'on eût fait depuis huit jours.

Le 27 mai plusieurs personnes allèrent à Toudeyni, petite ville située à une demi-journée des puits de Télig, et d'où l'on tire tous les sels qui s'importent de Temboctou à Jenné, et de cette ville dans tous le Soudan.

Après avoir rempli d'eau toutes les outres, on leva le camp et l'on fit route au nord-ouest. C'était le 28 mai. On fit halte, le 29, dans un endroit où l'on trouva un peu de végétation. On en trouva aussi quelque peu le 30 et le 31. En traversant le désert, M. Caillé apercevait dans l'éloignement de grandes étendues de terrain qui lui semblaient être des lacs et des rivières, au milieu desquels s'élevaient comme des îles de sable, et qui montraient à l'horizon cette plaine désolée comme un lieu propre à se désaltérer; mais en approchant il se trouvait toujours cruellement déçu : au lieu de l'eau qu'il espérait trouver, il ne découvrait plus qu'un sable mouvant et dont les grains brûlants l'aveuglaient à toute heure. Une pareille illusion redoublait ses tourments et les rendait bien plus affreux. Il faut, dit-il, avoir vu par soi-même de semblables mirages pour s'en faire une juste idée.

Le 1er juin on fit halte aux puits de Trasas ou Trarzas, situés dans une plaine entourée de dunes de sable jaune. Ces puits, en assez grand nombre, ont de sept à huit pieds de profondeur; l'eau en est salée et détestable, mais elle fut trouvée délicieuse dès qu'on eut pu les déblayer. La caravane trouva ici les Maures Tajacantes, et M. Caillié obtint d'eux quelques gouttes d'eau salée.

Le 3 juin, on fit route au nord-ouest, en traversant une chaîne de dunes. Le 5, on eut à en franchir d'autres, et il en fut de même le 6, le 7, le 8 et le 9. On

cut le 10 à gravir une grande côte de granit entrecoupée de coteaux noirs, et on trouva sur le versant opposé quelques brins d'herbe, que les chameaux dévorèrent avec avidité. Le 11 et le 12, on eut à parcourir un terrain inégal, pour atteindre, le 13, les puits d'El-Kseif, situés au bout d'un ravin et ombragés par un joli bosquet de dattiers. La vue de ces arbres produit un effet enchanteur, surtout après l'affreux tableau qu'on vient de franchir. Du 14 au 30, la route présenta presque partout la même uniformité. Le 12 juillet, on atteignit le territoire d'El-Harib, situé à deux jours à l'ouest de celui d'El-Drah, et à une journée à l'est de la contrée des Tajacantes; il se trouve entre deux chaînes de petites montagnes qui se prolongent de l'est à l'ouest et le séparent de l'empire de Maroc, dont il est tributaire. Les habitants sont des tribus nomades qui élèvent des chameaux dont le lait les nourrit, et qui forment leur principale richesse. Tous les Maures d'El-Harib font le voyage du Soudan; ils vont à Temboctou, à El-Araouan et à Sansanding; les négociants du Tafilet, d'El-Drah et du Soueyrah leur donnent des marchandises qu'ils vont ainsi vendre, en y joignant quelques petits articles pour leur propre compte. Ces Maures sont continuellement harcelés par les Berbers, qui en exigent des tributs, bien qu'ils soient déjà si pauvres.

Les Maures d'El-Harib sont vêtus comme ceux des bords du Sénégal, excepté qu'ils mettent par-dessus leur coussabe une couverture de laine fabriquée dans le pays d'El-Drah ou du Tafilet. Ils n'ont qu'une femme, et, comme les Braknas, ils en changent souvent. Ils sont tous musulmans; mais ils ne s'adonnent pas comme les marabouts à l'étude du Koran, et ils n'apprennent pas à écrire : aussi un marabout est très considéré chez eux. Ils sont généralement détestés de tous leurs voisins, qui les traitent de cafirs ou infidèles. Ces Maures, hommes et femmes, sont très sales et très puants; ils mangent les chameaux crevés. Pendant que les hommes voyagent, les femmes s'occupent à faire des cordes avec de l'herbe, pour attacher les bagages et pour tirer l'eau des puits dans le désert; elles filent le poil de leurs chameaux, avec lequel elles tissent l'étoffe pour faire leurs tentes; elles travaillent le cuir, le tannent, et en font des sandales pour leurs maris; comme tous les musulmans, elles ne mangent pas avec les hommes.

Le 13 juillet, la caravane entra dans le pays d'El-Drah, dont elle traversa le premier village, celui de Zaouat, dont les maisons à terrasses n'ont que le rez-de-chaussée. Ce lieu est entouré de forêts de dattiers qui élèvent majestueusement leurs cimes dans les nues. Sous ces arbres, les habitants d'El-Drah cultivent du froment, de l'orge et quelques légumes. Ils distribuent leurs terres en petits carrés pour y faire séjourner l'eau des puits; quand ils jugent qu'elle n'y est plus nécessaire, ils l'amènent par des conduits aux pieds de leurs dattiers. Chaque propriétaire a, au milieu de son champ, un puits dont l'eau est claire et bonne à boire. Dans ce pays on fait usage de la charrue, à laquelle on attelle le mulet ou le chameau.

Le 14 juillet, on fit route à l'est-nord-est, et l'on passa devant le village de Bounou, entouré de beaux dattiers. On vit ensuite un autre village tombé en ruines, et vers midi on fit halte à l'ombre des dattiers, assez près de Mimcina, grande ville d'El-Drah, habitée par des Berbers et des Maures cultivateurs; cette ville, entourée d'un mur de douze pieds de haut, est située entre deux chaînes de petites montagnes qui ne présentent aucune trace de végétation.

Les environs de Mimcina se distinguent par de jolies cultures de dattiers. Les maisons de cette ville n'ont que le rez-de-chaussée; elles sont, comme celles de Temboctou, terminées en terrasse et ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Les habitants nourrissent quelques moutons à laine, des chèvres et des volailles. Ils sont grands cultivateurs et ont beaucoup de dattiers qui forment leur principale richesse.

Le 15 juillet, on arriva auprès des puits de Yénéguédel, où l'on fit halte sous un bosquet de dattiers. Le 16, on fit route au nord, et l'on s'arrêta le soir auprès des puits de Faratissa, ombragés par de beaux dattiers; on eut occasion de remarquer ensuite, aux puits de Bohayara, les femmes berbères, qui lavaient des haillons et filaient la laine de leurs moutons. Elles portaient des colliers d'ambre, de corail, et des bracelets d'argent.

Le 20 juillet, on se remit en route, et le 27, on atteignit le pays de Ghourland, parsemé de dattiers. Le 29, on partit pour Fez, en traversant le Tafilet, petit arrondissement faisant, comme El-Drah, partie des Etats de l'empereur de Maroc; les habitants paient quelques impôts à ce souverain, qui y entretient un bacha ou gouverneur, lequel fait sa résidence à Ressant, ville ayant une grande porte, entourée de petits carreaux en faïence de diverses couleurs placés symétriquement sur le mur.

M. Caillié dépeint ce pays comme agréable. Les habitants font, dit-il, un grand commerce avec le Soudan El-Araouan; ils y envoient du tabac en feuilles qu'ils récoltent chez eux; ils expédient aussi des marchandises d'Europe. M. Caillié dépeint le Tafilet comme renfermant tout ce qui est nécessaire à la vie de ses habitants; les nombreux dattiers qui entourent chaque propriété procurent une nourriture abondante et une branche de commerce considérable. Ils vendent beaucoup de dattes dans le pays de Maroc et surtout dans les villes situées au bord de la mer.

La population est divisée en nobles et esclaves, dont quelques-uns sont affranchis. Ici on tanne le cuir, on fait un beau maroquin très estimé dans le commerce, et qui trouve à Fez un prompt débouché. Dans les marchés, on aperçoit des couvertures de laine, des coussabes, des cuirs tannés, des pagnes, des souliers, des dattes, des plats en bois et divers objets travaillés dans le pays, qui du reste abonde en Juifs, très malheureux, allant presque nus, et constamment insultés par les Maures.

Le 12 août, M. Caillié arriva à Fez, ville importante de l'empire de Maroc, sur laquelle il donne les renseignements suivants.

Fez ou *El-Fez* est située dans une sorte d'entonnoir formé par de hautes montagnes bien boisées, d'où descendent plusieurs gros ruisseaux qui arrosent la campagne et fournissent la ville de très bonne eau; dans toutes les mosquées il y a des jets d'eau, et dans plusieurs rues des fontaines destinées à désaltérer les passants. On y remarque plusieurs moulins à eau pour moudre les grains. La ville a environ quatre milles de tour; elle est enveloppée d'un double mur en brique, ayant de distance en distance des pignons qui lui servent d'ornements. Ce mur a 13 pieds de haut. On entre dans la ville par une grande porte, formant un arc-de-triomphe. Dans l'enceinte du premier mur, il y a quelques jardins et de petites maisons basses : c'est ce qu'on appelle *faubourgs*. Les maisons, construites à terrasses avec des briques bien faites et cuites au four, ont en général un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et ne reçoivent le jour que par une cour intérieure. Ces maisons, toutes blanchies à la chaux, sont mal entretenues et n'ont que de très petites fenêtres carrées et bien grillées sur les rues, qui, elles-mêmes sont pavées, très étroites, tortueuses, sombres et de la plus grande malpropreté; ces rues ne sont que de longues galeries couvertes par des treilles ou de la maçonnerie, ce qui empêche l'air d'y circuler et rend la ville très malsaine.

On fabrique à Fez des couvertures de laine et de la poudre à canon. Il y a des ouvriers qui font des charrues et des pelles de bois pour travailler la terre; il y a aussi des serruriers, des couteliers, cordonniers, tailleurs, maçons et armuriers.

Dans la plupart des quartiers de Fez on trouve des boutiques garnies de toutes sortes de denrées, où les voyageurs achètent du pain, de la viande, du beurre,

de la pâtisserie et des fruits. On apporte au marché de Fez beaucoup de dattes et de cuirs tannés du Tafilet.

Pour la sûreté des boutiques on lâche toutes les nuits des chiens dans les rues du marché; ces animanx, dressés exprès, font leur service avec une telle ardeur, que si des hommes couchés à proximité ne les surveillaient pas, ils dévorereraient les passants que le hasard ou quelques affaires conduiraient vers le lieu confié à leur garde.

Fez a beaucoup de mosquées; elles sont toutes surmontées d'une tour carrée d'environ 100 pieds de haut, sur laquelle on arbore un pavillon blanc au moment de la prière. Ces mosquées sont de grands bâtiments carrés-longs, où l'on remarque plusieurs galeries formées par des arcades. Une très belle fontaine est placée près de la grande mosquée de Fez, et désaltère les étrangers, qui tous les jours viennent y dormir au frais. Comme il n'y a ni auberge ni hôtellerie à Fez, ces mêmes étrangers vont prendre d'ordinaire leur repas à la mosquée.

Hors de la ville, sur deux montagnes, on voit deux petits forts avec des embrasures, mais il n'y a point de canon. Les environs de la ville, à deux ou trois milles à la ronde, sont bien cultivés; il y croît beaucoup d'oliviers, de figuiers, de poiriers et de pommiers; près des murs sont des mûriers qui s'élèvent très haut.

Le gouvernement de la ville est confié à un bacha, lequel a sous lui un certain nombre de magistrats chargés de la police. La garnison se compose d'environ cinq mille soldats à la solde du sultan. Fez a une population d'environ vingt mille habitants, tous ouvriers ou marchands.

Le 14 août 1828, M. Caillié quitta la ville de Fez, son sac de cuir sur le dos, et partit pour Méquinez, où il arriva le même jour.

Il dit que les rues de cette ville sont aussi sales et aussi étroites que celles de Fez. Ne trouvant point à se loger, il dut se réfugier à la mosquée, asile accoutumé des malheureux, et encore en fut-il bientôt chassé par le portier du temple, ce qui l'obligea de dormir à la belle étoile.

Le 15, il se mit en route à pied pour aller à Rabat, ville voisine de la mer au sud-ouest du détroit de Gibraltar. Il y arriva le 18. Il espérait y trouver le terme de ses maux en se présentant chez le consul de France; mais ce consul était un juif qui fit la sourde oreille, et le 2 septembre, M. Caillié dut s'éloigner de Rabat pour tâcher d'arriver jusqu'à Tanger, où il était sûr de trouver des secours chez le consul de sa patrie, qu'il savait être Français. Il entra dans cette ville le 7 septembre 1828. Malheureusement il ne put trouver sur-le-champ accès auprès du consul, M. Delaporte, et ce ne fut qu'après quelques jours d'anxiété qu'il parvint auprès de lui et fut recueilli dans sa maison.

Il y resta jusqu'au 28 septembre, jour où, grâce à M. Delaporte, M. Caillié put s'embarquer à bord d'une goëlette française qui le ramena à Toulon, où il prit terre le 10 octobre suivant, pour venir recevoir à Paris le grand prix annuel de la Société de Géographie, récompense qu'on avait promise au premier voyageur qui serait parvenu à Temboctou en partant de la Sénégambie.

Le voyage de M. Caillié, commencé le 20 avril 1827, à Kakondy, à l'embouchure du Rio-Nunez, en Sénégambie, sur l'Atlantique, et terminé à Tanger, sur le détroit de Gibraltar, le 7 septembre 1828, avait duré environ seize mois et demi, dont neuf pour les séjours faits en dix-huit endroits différents, et le restant en journées effectives de marche. M. Caillé a été, nous le répéterons avec orgueil pour la France, le premier voyageur européen qui ait vu Temboctou et en soit revenu, car l'infortuné major, M. Laing, qui était arrivé dans cette ville, avait péri d'une façon tragique peu de jours après l'avoir quittée, ainsi que nous l'avons rappelé dans cette analyse.

M. Jomard, un des plus ardents et des plus éclairés promoteurs des découvertes géographiques, et qui a signalé d'une manière si éclatante l'aurore de sa carrière scientifique par ses publications sur l'Egypte, terre sur le territoire de laquelle il eut la gloire de mettre le pied avec l'armée française en 1798, a joint au voyage de M. Caillié une carte et des remarques propres à le faire ressortir et à lui donner un nouveau prix. Nous en donnerons quelques traits en terminant cette analyse.

M. Jomard jette d'abord un coup d'œil général sur les connaissances antérieures au voyage de M. Caillié. Il rapporte quelques-unes des découvertes du savant cosmographe El-Edricy, qu'il appelle à juste titre *le prince de la cosmographie arabe*. Il donne ensuite quelques détails sur les marches du célèbre Ben-Batouta, autre voyageur arabe, qui avait en 1352 visité Temboctou et le Soudan. Vient ensuite un troisième voyageur nommé Léon l'Africain, qui était un Maure né à Grenade. M. Jomard rapporte que le premier Européen qui, si l'on excepte Léon l'Africain, soit parvenu à Temboctou, est le Français Paul Imbert, né aux Sables-d'Olonne, c'est-à-dire dans la même province que Réné Caillié. Le voyage de Paul Imbert est antérieur à l'année 1670. Paul Imbert accompagnait son maître, un Portugais renégat envoyé à Temboctou par le gouverneur de Tafilet. Le peu qu'on sait de ce voyageur, c'est que la distance de Maroc à Temboctou est de quatre cents lieues, et que l'on mettait deux mois à la parcourir. Cette route fut à peu près la même que celle que M. Caillié a suivie, au moins depuis Temboctou jusqu'au Tafilet; le temps est aussi le même.

Trois autres voies, comme le remarque M. Jomard, ont été tentées par les Européens pour parvenir au centre de l'Afrique septentrionale: celle de la Sénégambie, celle de Tripoli et celle de l'Egypte et du Nil supérieur. La première est la plus courte; la seconde est pleine d'obstacles; et la troisième, quoique la plus longue, semble devoir être un jour préférée par les explorateurs, comme la plus instructive et la plus féconde en découvertes. M. Jomard présente dans un tableau la liste chronologique des voyageurs qui ont successivement signalé leurs efforts depuis deux siècles et demi, pour pénétrer dans le cœur de l'Afrique. On voit figurer dans ce tableau vingt-cinq Anglais, quatorze Français, deux Américains et un Allemand; mais il n'en est qu'un très petit nombre qui n'aient été victimes de leurs héroïques tentatives.

Le premier voyage important qui ait été couronné d'un succès complet est celui de Mungo-Park, effectué en 1795; il en fit un autre en 1805, et on sait qu'il ne revint pas. Nous avons fait connaître ces deux voyages. M. Caillié a visité quelques-uns des lieux décrits par Mungo-Park, et les principaux sont naturellement Jenné et Temboctou, villes sur lesquelles Mungo-Park avait sans doute recueilli des détails que sa mort à Boussa ne put nous conserver.

M. Caillié n'étant point pourvu d'instruments astronomiques ni de montre, estimait l'heure par la hauteur du soleil et notait toutes les directions au moyen de deux boussoles de poche. Quant aux distances, il les évaluait au nombre de mille pour chacune de ses marches à raison de trois milles anglais à l'heure ou deux milles géographiques six dixièmes de mille environ. A partir de Jenné ou Djenné, M. Caillié a voyagé par eau jusqu'à Temboctou. Le cours du fleuve était assez lent, soit à cause des obstacles provenant des îles ou bancs de sable, soit à cause de la mauvaise construction du navire et de l'ignorance ou de la maladresse du pilote; il faut donc supposer que dans cette descente par eau M. Caillié ne faisait guère que deux mille anglais par heure, ce qui se rapproche du cours ordinaire du fleuve dont la vitesse à Couroussa, premier endroit où M. Caillié traversa le Niger, n'est estimée qu'à deux milles et demi. L'Yendan, large rivière, s'y jette à peu de distance de ce point, et il reçoit plus loin le Milo, venant de la ville de Kankan, et le Sarano qui arrose les riches plaines du Ouassoulo. En continuant

de laisser le Dhioliba à sa gauche, et de s'avancer vers l'est, le voyageur arrive à Timé.

La première grande ligne de partage est celle qui sépare les eaux de la Sénégambie de celles du Soudan. Leur nœud paraît être à Timbo, où la distinction est nettement tranchée ; c'est là que les unes vont au nord, les autres à l'est. Ainsi le pays appelé Fouta-Dhialon, Timbo et ses montagnes, sont l'origine du Rio-Grande, de la Gambie, de la Falémé, du Sénégal, etc. Le Soulimana et ses montagnes cachent la source du Dhioliba d'un côté, et celles de la Rokelle et du Mungo, de l'autre. Du revers des montagnes du Fouta-Dhialon sort le Tankisso, car il ne peut être un bras du Sénégal, comme l'a dit M. Caillié. Enfin, c'est dans le Kissi qu'est la source propre du Niger.

La plus grande partie de l'espace de Kakondy à Timé est une acquisition toute neuve pour la géographie ; il en est de même du trajet de Timé à Temboctou, et de Temboctou au Tafilet par le Grand-Désert. La position de Jenné ou Djenné, les bras du fleuve qui l'entourent, sa situation dans une grande île à l'écart du Dhioliba, la branche qui se détache dans les environs de Sego et rejoint le fleuve à Isaaca, à quatre journées plus loin, sont autant de circonstances neuves.

La marche dans le Grand-Désert a été également évaluée par M. Caillié à deux milles à l'heure, du moins jusqu'au Tafilet. La science lui est redevable de notions exactes et nombreuses sur ce vaste désert, que les voyageurs n'envisagent qu'avec effroi. Nous ne connaissions le lieu nommé *El-Araouan* que par les puits qu'on y rencontre ; c'est un lieu où les caravanes remplissent ordinairement leurs outres ; mais le voyageur nous apprend encore que c'est une ville importante ; en la voyant ainsi entourée par les déserts de toutes parts, on est moins surpris de la situation de Temboctou au milieu des sables. M. Caillié a vu les puits de Télig et ceux d'El-Harib ; à douze journées de ces derniers, on arrive au pays de Tafilet.

ALBERT-MONTÉMONT.

THOMPSON.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE, COMPRENANT L'ÉTAT ACTUEL DE LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1823-1824.)

—

PRÉLIMINAIRE.

L'auteur de ce voyage se trouvait depuis 1816 au cap de Bonne-Espérance, où il se livrait à des opérations commerciales. Il profita de son séjour dans ce pays pour étudier les ressources que le territoire de la colonie pouvait offrir à un négociant. Il visita en 1821 diverses partie de la côte africaine du sud, vers la baie d'Algoa ; en 1822, il se rendit chez les Hottentots, puis il parut dans le cap des Aiguilles, et revint par le district de Zwellendam à la ville du Cap. Ces excursions préliminaires lui permirent de recueillir une foule de documents statistiques, et le préparèrent au voyage dont la relation va suivre, et qui complète les détails donnés par Burchell sur les lieux que les deux voyageurs ont successivement parcourus, outre les autres contrées que Burchell n'a point décrites, et que Thompson a vues en observateur judicieux et souvent profond.

ALBERT-MONTÉMONT.

EXCURSION A LA CONTRÉE DES BETCHAOUANAS.

Itinéraire jusqu'à Graaf-Reynet. Les Sneeuwbergen ou Montagnes de neige. La chasse aux lions. Arrivée à la frontière.

Le 20 avril 1823, cédant à mon vif désir d'explorer des régions inconnues, et voulant pour mon humble part contribuer à étendre la science géographique, à faire connaître plus exactement le caractère, les mœurs et l'état actuel des tribus indigènes de l'Afrique méridionale, je quittai la ville du Cap de Bonne-Espérance pour gagner la frontière nord-est de la colonie, et pénétrer ensuite dans l intérieur des terres.

Je ne m'appesantirai pas sur le commencement de l'excursion que j'entreprends de raconter, car j'ai hâte, pour que mon récit soit neuf et intéressant, d arriver à la frontière. Je me bornerai donc à dire que tantôt en voiture, lorsque l'occasion s'en présentait, tantôt à cheval, je visitai successivement George's-Town, chef-lieu du district de même nom sur la côte méridionale de la colonie, et le hâvre que forme l'embouchure de la Knysna, puis gravissant le Center-Berg, la baie Algoa qui renferme le port Elisabeth, le village hottentot de Bethelsdorp, la ville d'Uitenhage, les embouchures de la rivière Kowie et de celle du Grand-Poisson, Bathurst, chef-lieu du district de Zuureveld ou d'Albany, et Graham's-Town. De là je me dirigeai au nord vers la source de la rivière du Grand-Poisson ; et chemin faisant, sur la rive-droite, je passai en face de l'endroit où elle reçoit celle du Petit-Poisson du côté de la rive gauche. C'est dans le voisinage que résidaient autrefois les Hottentots-Gonaquas. Alors nombreuse, cette tribu, comme beaucoup d'autres clans hottentots mentionnés par d'anciens voyageurs, est aujourd'hui entièrement éteinte. Il y a quelques années les derniers des Gonaquas ont cherché refuge parmi les Cafres, et maintenant ils sont tout-à-fait incorporés à ce peuple. Sur les lieux, nous rencontrâmes un vieux berger gardant les troupeaux de son maître, qui semblait seul survivre à sa race. Il n'était cependant point Gonaqua, mais il se rappelait bien les jours, disait-il, où cette tribu et la sienne, encore maîtresses de la contrée, faisaient paître leurs bestiaux de toute sorte sur les bords du fleuve, et y chassaient le buffle et l'élan. Aujourd'hui les blancs prétendent à la possession générale du sol, et ne permettent pas même aux anciens propriétaires d'y vivre libres de racines et de gibier. Ceux-ci sont regardés comme une race inférieure, née pour la servitude. Ils sentent leur dégradation, mais ne peuvent s'y soustraire, et sont opprimés non-seulement par des lois injustes, mais encore par les préjugés illibéraux des colons.

Je parvins ensuite à la ville de Cradock, qui est le chef-lieu d'une subdivision de la vaste province de Graaf-Keynet. Le magistrat de la ville, chez qui je logeai, m'apprit que la contrée environnante, quoique généralement d'un aspect aride et désert, était fort riche en bétail, et que dans le cas d'une irruption des tribus indigènes sur la longue partie de frontière qu'il était chargé de garder, il pouvait en six heures réunir plus de mille fermiers, tous bien armés et bien montés. A l époque de mon passage, les habitants étaient principalement inquiétés par les hordes de Bushimen sauvages qui infestent encore les régions montagneuses, régions qui peuvent être appelées avec justesse leur patrie, et d'où les colons avaient d'abord réussi à les expulser. Ces derniers, toutefois, craignaient d'avoir bientôt à repousser un ennemi plus formidable du côté de la frontière nord-est. A vrai dire, la tribu des Cafres-Tambookis, laquelle avait depuis quelque temps établi ses quartiers près de cette frontière sur les bords de la rivière Zwart-Kei, s'était jusqu'alors conduit de la manière la plus tranquille et la plus in-

offensive; mais à l'est et au nord des Tambookis il y avait d'autres tribus qui paraissaient en état de commotion, comme si elles eussent été hostilement poussées vers la colonie par les hordes guerrières et pillardes demeurant derrière elles. Peu de jours avant mon arivée à Cradock, on avait trouvé dans la campagne trois fugitifs d'une tribu que les colons ne connaissaient aucunement. Malgré leur résistance on était parvenu à les arrêter, et de leurs déclarations il résultait que leur contrée natale était située au nord du territoire occupé par les Tambookis, mais fort lointaine, puisqu'il l'avaient quittée depuis plusieurs lunes, et qu'elle avait été envahie et pillée par un peuple nombreux et fier, accouru du nord et de l'est.

Poursuivant ma route au sud-ouest, je franchis une partie de la chaîne des Sneeuwbergen, et j'arrivai le 23 mai à Graaf-Reynet. J'y fus cordialement reçu par le landdrost du district, chez qui je séjournai près d'une semaine. Le motif d'une si longue halte fut que ce magistrat était appelé par les devoirs de sa charge vers la limite septentrionale de la colonie sur les bords de la rivière Zeekoe, qu'il devait partir le 30 pour cette expédition, et qu'il eut l'extrême obligeance de me proposer une place dans sa voiture. Sans cette heureuse circonstance, il m'aurait été, je crois, impossible de traverser les montagnes de neige à cette saison de l'année; car alors, la plus grande partie des fermiers, abandonnant leurs habitations dans cette région froide et orageuse, viennent avec leur famille et leurs troupeaux passer les mois d'hiver dans les plaines, où le climat est moins rigoureux, pour regagner leurs pénates au printemps, lorsque la fonte des neiges laisse les montagnes couvertes de végétation. Aussi le landdrost se croyait-il obligé d'emmener avec lui un nombreux domestique et deux charriots avec des tentes, des vivres et toutes sortes de bagages. Le jour fixé pour le départ, nous remontâmes quelque temps par un chemin sinueux la vallée dans laquelle coule la Sunday; puis, gravissant les Sneeuwbergen par une montée longue et raide, nous atteignîmes en deux autres heures de marche la maison d'un cultivateur nommé Wandermewe, et nous dételâmes pour la nuit. On sait quelle hospitalité on trouve toujours en de pareils lieux, l'hospitalité du bon vieux temps, et je n'en parle ici que pour mémoire. Au souper de la famille et pendant tout le reste de la soirée, notre hôte et mes compagnons de voyage ne s'entretinrent que des Bushimen; et, par leur conversation, j'appris que nous approchions des repaires de cette malheureuse race, qu'il y avait beaucoup de péril à traverser les montagnes, mais que ce péril provenait autant des esclaves fugitifs qui s'y tenaient cachés, et qui parfois se précipitaient sur le voyageur solitaire pour le dévaliser, que des Bushimen eux-mêmes. Tout cela n'était pas fort rassurant, mais j'avais pris la ferme résolution de ne jamais reculer.

Poursuivant notre chemin, nous ne tardâmes guère à découvrir le faîte du Compass-Berg ou *Spitskop*, qui surgissait à notre gauche, et dont la hauteur est estimée à 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. On le regarde comme le point le plus élevé de toute la colonie, à moins que le Winterberg, qui est situé sur la frontière orientale, ne se trouve, ainsi que pensent certaines personnes, l'égaler ou le surpasser, car l'élévation de ce dernier n'a pas encore été mathématiquement reconnue. Du versant méridional du Compass-Berg coule la principale source de la rivière du Grand-Poisson, tandis que du versant opposé sort la rivière Zeekoe, qui est une vaste branche du Gariep ou fleuve *Orange*. Ainsi les eaux que recèlent les entrailles de cette montagne se rendent également dans l'océan Atlantique et dans l'océan Indien, Au coucher du soleil, après avoir franchi la partie la plus haute de la chaîne des Sneeuwbergen, où l'air nous parut très vif et très piquant, nous dételâmes en pleine campagne, et dressâmes notre tente devant un grand feu qui nous entretint tous de bonne humeur. La nuit était étoilée, mais extrêmement froide. Nous avions huit Hottentots avec nous, et ce fut plaisir de les voir fumer leurs pipes les genoux dans les cendres, les entendre faire assaut de plaisanteries sans se gêner de la présence de leur maître. A neuf heures, le landdrost et moi nous rentrâmes dans la tente pour nous y livrer au sommeil; les Hottentots s'enveloppèrent dans leurs manteaux en peaux de moutons, et s'étendirent autour du feu.

A la pointe du jour, quand nous remontâmes en voiture, le pays à l'entour était couvert de givre, et nous vîmes dans des mares de la glace épaisse d'un pouce et plus. Depuis que nous avions dépassé le sommet des Sneeuwbergen, nous avions continuellement descendu. Notre route suivit alors le cours de la Zeekoe, qui n'était encore qu'un ruisseau qu'on voyait à peine couler. Vers midi nous fîmes halte pour dîner, et tandis que rôtissait l'éclanche de mouton qui devait rassasier notre faim, nous fûmes soudain terrifiés par l'apparition de deux lions énormes qui, passant à environ quatre cents verges des charriots, allèrent se coucher sur une hauteur voisine qui dominait notre campement, et d'où ils se mirent à nous considérer. C'était la première fois que j'avais vu de ces superbes animaux errer en pleine liberté au milieu de leurs plaines natales. Pendant notre repas, nous tînmes l'œil attentivement fixé sur eux et nos armes toutes prêtes à notre portée, en cas d'attaque. Mais ils restèrent parfaitement tranquilles, et une heure après nous repartîmes sans qu'ils bougeassent de place.

Pendant que nous cheminions à travers les plaines inclinées en pente douce qui s'étendent du côté septentrional des Sneeuwbergen, nous rencontrions des milliers d'antilopes, de quaghas et de gnoos. Les quaphas sont une espèce de chevaux sauvages; les gnoos, une espèce de buffles. Depuis ma sortie de Graaf-Reynet, je n'avais aperçu ni un arbre ni un buisson. Les montagnes elles-mêmes de la Neige, ainsi que les plaines au nord, sont tout-à-fait nues et paraissent tout-à-fait stériles. Les cultivateurs souffrent beaucoup dans ces régions du manque de bois, et sont obligés de brûler ou de très petites brousailles ou la fiente sèche de leurs bestiaux. Les tribus alliées semblent aussi avoir déserté ces lieux tristes, qui ne leur offrent ni nourriture ni asile. Les seuls oiseaux qu'on y distingue de loin à loin sont des autruches, des outardes de différentes sortes, des grues, des perdrix namaques, et des corneilles à cou blanc.

Après une marche de quarante milles, nous atteignîmes une habitation de fermier, dans un endroit appelé *Eland's Kloof*. Il n'y avait personne au logis; tout le monde, maître et gens, chassé par le froid, s'était acheminé vers la rivière Zeekoe, et toutes les portes, suivant l'usage, étaient closes. Nous prîmes donc la liberté d'en briser une, afin d'entrer dans la maison et nous y établir pour la nuit. Nous y trouvâmes, appendue aux solives, quantité de l'herbe nommée *dacha* par les colons et qui ressemble à du chanvre. Les feuilles de cette plante sont avidement recherchées par les esclaves et les Hottentots, qui les fument, soit seules, soit mélangées avec du tabac. Elle possède une force plus énergiquement stimulante que le tabac même, et en peu d'instants enivre à tel point les personnes qui en font un usage immodéré, que par suite elles ont de courts accès de folie complète. A vrai dire, cette vertu enivrante est la cause pour laquelle ces malheureuses créatures la prisent si fort. Mais le plaisir qu'on trouve à fumer le dacha lorsqu'on s'y livre avec excès, de même que celui qui consiste à mâcher l'opium et à prendre d'autres énergiques stimulants de ce genre, est extrêmement pernicieux, et donne au bout de quelques années l'apparence de la vieillesse à ses victimes. Il est donc très extraordinaire que les blancs, qui n'usent eux mêmes que rarement de la plante en question, la cultivent pour leurs domestiques. Mais, je crois, c'est leur unique ressource pour retenir à leur service les sauvages



Nous en aperçûmes bientôt deux énormes, couchés à cinquante verges de nous.

Bushimen qu'ils ont faits prisonniers en bas âge, dans leurs expéditions contre cette race d'indigènes.

Le 3 juin 1823, après déjeuner, nous continuâmes notre voyage à travers un pays de même nature que celui des jours précédens, et fréquenté par le même genre d'animaux. Nous parvînmes vers le milieu de la journée à une autre ferme déserte, et nous y dételâmes pour nous restaurer. Non loin, nous découvrîmes un Bushimen et sa famille dans une petite hutte de roseaux. Ces gens étaient du petit nombre de ceux d'entre leurs compatriotes qui vivaient en bonne intelligence avec les colons. Je doute qu'on puisse imaginer condition plus déplorable, misère plus profonde. Ils manquaient presque de tout vêtement dans ces froides régions qui leur fournissaient à peine même le moyen d'allumer du feu pour se chauffer. Le père avait récemment tué un gnoo d'un coup de flèche. Comme la flèche était empoisonnée, il avait coupé et jeté la partie de l'animal voisine de la blessure, puis avec sa femme et ses enfants emporté le reste dans sa hutte, où ils s'en régalaient tous quand nous arrivâmes. Ils paraissaient ne pas être aux gages d'un fermier, mais jouir sans trouble de leur indépendance. Nous avancions alors de plus en plus vers la contrée originaire de ces bandits, ou plutôt nous traversions déjà les déserts d'où ils avaient été en partie chassés par les envahissements successifs des colons vers le nord. Le soir nous atteignîmes une autre habitation aussi déserte, où, comme de coutume, nous n'hésitâmes pas à nous introduire sans cérémonie.

Le lendemain, à midi, nous rencontrâmes une pierre qu'on avait érigée dans cette direction pour marquer les confins de la colonie, lorsqu'elle était encore au pouvoir de la Hollande; mais il y a longtemps que les Anglais ont dépassé cette limite. Jusque-là nous avions cheminé sur le bord oriental de la rivière Zeekoe, mais alors nous la franchîmes. Ce n'était encore qu'un cours d'eau peu considérable, qui toutefois formait de distance en distance ce que les colons appellent des *zeekoe-gats*, c'est-à-dire des mares assez vastes et assez profondes pour mettre à flot un navire de guerre. A trente-cinq milles au-dessous elle se jette dans la Cradock, qui est une des principales branches du Gariep. Le confluent de la Cradock, avec ce dernier, est à une centaine de milles plus bas. Deux heures après avoir franchi la Zeekoe, nous arrivâmes à la maison ou plutôt à la hutte d'un veld-cornet, chez qui les affaires du landdrost l'obligeaient à demeurer quelques jours.

Le 5, au lever du soleil, je partis. La contrée que je parcourus me présenta d'abord le même aspect monotone ; peu à peu cependant le sol parut plus fertile, et la terre se revêtit de gazon.

A cinq heures du soir nous atteignîmes la source



Mais ils ne tardèrent pas à éclater de rire dès que je commençai à fumer mon cigarre de papier.

du Rhinocéros, et nous y trouvâmes une petite hutte occupée par des cultivateurs, les derniers de ceux qui osaient avec leurs nombreux troupeaux s'approcher des frontières de la colonie. Le climat en ces lieux était beaucoup plus chaud, la contrée beaucoup plus ouverte et plus belle, qu'en aucun de ceux que j'avais encore vus sur ma route depuis que j'avais quitté Graaf-Reynet. Mais de telles fermes sont si voisines des sauvages Bushimen, que les habitants se tiennent toujours sur leurs gardes et sont toujours bien armés ; des fusils semblent même former le seul mobilier de leurs cabanes. Venant à savoir qu'il y avait à peu de distance un kraal de cette tribu, dont les habitants vivaient en bonne intelligence avec les colons, ou en partie travaillaient à leur compte, j'allai leur rendre visite. Impossible de se figurer des créatures humaines dans un état de dénûment plus absolu. Ces naturels étaient tout nus des pieds à la tête, et accroupis les uns à côté des autres sous quelques buissons épineux qui ne devaient que mal les défendre du froid rigoureux de la nuit. Ils paraissaient cependant fort joyeux, et se mirent aussitôt à me demander du tabac, car ils l'aiment à la fureur, et il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en procurer. Ils subsistent principalement de certains petits ognons qui poussent dans les plaines environnantes, ainsi que de sauterelles, de fourmis blanches et d'autres insectes. Les ognons et les fourmis, ils les déterrent par le moyen d'un dur bâton pointu, au faîte duquel est fixée une pierre qui lui donne plus de force. Vivant en paix avec les fermiers, leur rendant parfois de petits services, ils dévorent aussi les entrailles des bestiaux que leurs patrons égorgent pour les manger, et des animaux qu'ils peuvent tuer à la chasse. Cette misérable nourriture, un peu de tabac et quelques peaux de moutons suffisent à tous les besoins de ces êtres dégradés. Le soir on dressa pour moi une petite tente près de la cabane du fermier, et quatre ou cinq grands feux furent allumés près des parcs à bestiaux, tant pour réchauffer les esclaves et les Hottentots qui dormaient en plein air à l'entour, que pour tenir les bêtes de proie à une distance respectueuse.

Le 6, je poursuivis ma route, et comme j'avais alors dépassé les derniers établissements des colons, je rencontrai bientôt plusieurs autres kraals de Bushimen, et je vis dans la plaine quantité de femmes qui déterraient des racines pour servir d'aliments. C'est tout ce dont ils subsistent, à moins que de temps en temps les hommes ne parviennent à tuer une pièce de venaison avec leurs flèches empoisonnées, ou ce qui est plus rare, à prendre, soit des antilopes de grosse espèce, soit des hippopotames sur les bords de la rivière Gradock, au moyen de fosses dans lesquelles ils enfoncent un pieu soigneusement aminci.

Une vaste distance nous séparait encore de Griqua-

Town, c'est-à-dire de la principale ville des Griquas, où je projetais de me rendre. Toutefois, croyant que sur ma route nous rencontrerions beaucoup de naturels avec leurs troupeaux et qu'ils nous vendraient volontiers de la viande ou du lait, je n'avais pris avec moi aucune provision de bouche. Par bonheur, mon Hottentot n'avait pas été si imprévoyant, sa valise contenait une couple de petits pains et un saucisson : c'était presque suffisant pour rassasier notre faim ce soir-là, mais nous dûmes songer au lendemain et modérer notre appétit.

Le 7, au point du jour, nous quittâmes les ruines du hameau de Ramah, et ne pouvant plus compter sur mon guide, je résolus de me diriger vers Griqua-Town, partie d'après les indications de la boussole et partie en suivant le plus possible le cours de la Cradock. Je savais effectivement que celle-ci se réunissait à une autre vaste branche appelée la *Rivière-Jaune*, et que leur confluent n'était pas fort éloigné de la ville où je désirais parvenir. Ma première intention avait été de repasser la Cradock à environ une journée de marche au-dessous du lieu où je l'avais franchie la première fois, puis de franchir les deux rivières réunies, lesquelles forment le Gariep ou fleuve Orange, au gué de Read's-Drift, d'où la route mène en droite ligne à Griqua-Town. Mais Frédéric ne connaissant pas le pays, je me vis forcé de prendre un chemin plus long et plus compliqué.

En route, les seules traces qu'on pût distinguer étaient celles des quaghas, des élans, des gazelles et surtout des lions qui les poursuivaient. Les empreintes des pattes de ces derniers étaient si fréquentes et si fraîches, que ces tyrans du désert devaient être nombreux autour de nous. Effectivement, nous en aperçûmes bientôt deux énormes couchés à cinquante verges de distance sous un mimosa. Le plus sage parti à prendre, en cas de pareille rencontre, est de passer silencieusement, de ne pas proférer une parole, de ne pas montrer la moindre crainte : ce fut celui que nous prîmes. Si, au contraire, nous avions éveillé leur attention, s'il leur avait plu de se précipiter sur nous, aucun effort n'aurait pu nous sauver. Redoublant de vitesse, après que nous les eûmes dépassés, nous parvînmes, au bout d'une heure, à une fontaine, où enfin nous étanchâmes, nos montures et nous, la soif qui nous brûlait. Dès que nous fûmes suffisamment rafraîchis, nous recommençâmes à marcher, et bientôt nous rencontrâmes une autre source ; mais comme il n'y avait pas de bois dans les environs, et que sans feu il était à redouter que nos chevaux ne devinssent pendant la nuit la proie des hyènes et des lions, qui sans doute ne nous respecteraient pas davantage, Frédéric et moi, nous remplîmes une de mes bouteilles dont je jetai l'eau-de-vie, et nous continuâmes de galoper tant que nous ne trouvâmes pas de lieu favorable pour y établir notre bivouac. Ce fut seulement aux approches du soir que, gravissant une éminence, nous découvrîmes un bouquet d'arbres de l'espèce que les naturalistes nomment *acacia girafe*. Aussitôt que nous l'eûmes atteint, nous ramassâmes un monceau de branches mortes et nous allumâmes de grands feux dans cinq ou six directions différentes, puis fouillant notre valise, nous partageâmes un reste de pain dur et de saucisson qu'elle renfermait encore, et de bon appétit nous fîmes à la fois notre déjeuner, notre souper et notre dîner. Lorsque les ténèbres devinrent plus épaisses, nous attachâmes autour de nous nos montures, que jusqu'alors nous avions laissées paître en liberté.

Le 8, nous saluâmes le retour de l'aurore par des actions de grâces à Dieu, qui nous avait protégés au milieu des animaux féroces, et sans délai nous montâmes sur nos chevaux, vu qu'il n'y avait autour de notre campement ni eau ni herbe pour eux. Au sortir d'un défilé que nous eûmes d'abord à parcourir, nous distinguâmes les montagnes situées par-delà la Rivière-Jaune. Nous marchâmes ensuite deux heures sans voir aucun objet digne de remarque. Enfin nous arrivâmes tout d'un coup sur les rives de la Cradock, et notre premier soin fut de débrider nos coursiers, qui purent alors boire et manger à leur aise.

La Rivière-Jaune avait en cet endroit deux cents verges de large. Il est maintenant reconnu que cette rivière et la Cradock sont principalement alimentées toutes deux par les pluies périodiques qui tombent sur les montagnes voisines de la baie d'Alagoa. C'est de décembre en avril qu'elles atteignent leur plus grande hauteur, et pendant ce temps on ne peut les franchir que sur des radeaux ou à la nage. En juin, elles avaient déjà beaucoup décru, et devaient être tout-à-fait basses en juillet.

Le 10, devant passer le reste du jour avec mon hôte, j'en consacrai le matin à examiner la ville de Griqua et les environs. Elle est située dans une agréable vallée bien arrosée par plusieurs sources abondantes. Cette vallée est close au nord-ouest par une chaîne de basses montagnes argileuses qui, en raison du minerai de fer qu'elles contiennent ou par quelque autre motif, sont tellement magnétiques, qu'elles empêchent la déviation de l'aiguille aimantée. Ces montagnes recèlent une quantité considérable d'asbestos. La contrée environnante au-delà du Val de Griqua-Town consiste en vastes plaines de sable, couvertes de buissons, et du même aspect triste et aride que le pays à travers lequel j'avais cheminé depuis les bords de la Rivière-Jaune. La culture du froment, tentée par les missionnaires et par quelques Griquas, n'est pas demeurée sans succès au moyen d'irrigations, mais n'a pas encore pris un bien grand développement. La nourriture des habitants se borne à du lait, de la viande et quelques pommes de terre. La contrée, au fait, est principalement propre à l'éducation des bestiaux.

Les Griquas, comme personne ne l'ignore, sont une race mêlée, qui originairement provient de l'union des colons hollandais avec des femmes hottentotes. Ne pouvant acquérir de propriétés dans la colonie, et peu à peu chassés des stations qu'ils occupaient autrefois sur la frontière, un certain nombre d'entre eux se réfugièrent il y a une cinquantaine d'années dans les régions sauvages qui avoisinent le Gariep. C'est là que le missionnaire Anderson les trouva vers 1803. Ils n'étaient à cette époque qu'en troupeaux de sauvages vagabonds et nus, ne subsistant que de pillage et de gibier. Ils avaient le corps peint en rouge, la tête chargée de graisse et de poudre luisante, et ne portaient pour vêtements que de sales peaux de moutons jetées sur leurs épaules. Sans mœurs, sans connaissances, sans aucun indice de civilisation, ils croupissaient dans le paganisme, dans l'ivrognerie, dans la débauche et dans tous les vices qui en résultent. M. Anderson, et son camarade M Cramer, avaient erré avec eux pendant cinq ans et demi, exposés aux périls et aux privations de tout genre inséparables d'un tel état de société, avant d'obtenir qu'ils s'établissent à l'endroit où ils sont maintenant fixés. Cet endroit s'appela d'abord *Klaarwater*, mais reçut postérieurement la désignation de *Griqua-Town* d'un missionnaire voyageur, M. Campbell, qui en même temps donna le nom de Griquas aux habitants de cette communauté naissante. Le nombre des indigènes de cette race qui résident dans la ville ou dans les stations du voisinage est évalué à environ seize cents âmes.

Grand conseil des Griquas. Départ pour Kuruman. Description de cette ville. Mœurs et coutumes des Matchapis.

Après bien des fatigues j'arrivai à Kuruman, ville de Betchouanas, qui est fort étendue et dont la population ne s'élève pas à moins de huit ou dix mille âmes. Quoique bâtie sans régularité, elle offre cependant un aspect qui plaît. Tout y est d'une propreté si minutieuse, que plus on se promène dans les rues

et sur les places, plus on en aime les habitants. Les maisons y sont toutes de forme circulaire, et d'une architecture appropriée au climat, en même temps que commode pour les habitudes des naturels. Le toit est élevé sur un cercle de piliers en bois qui renferme un espace de vingt à trente pieds de diamètre. Dans l'intérieur du cercle et à deux verges environ des piliers, s'élève un mur en terre ou en petites branches recouvertes de plâtre, qui généralement ne monte pas jusqu'au toit, mais en haut duquel reste plutôt une ouverture destinée à la circulation de l'air : au centre ou dans le fond de la hutte, est consiuite une cellule où les habitants tiennent leurs plus précieux effets. Entre la muraille et les piliers de bois, ils se couchent ordinairement à l'ombre pendant les heures les plus chaudes du jour. Chacune de ces habitations est entourée, à six, à huit, à dix verges de distance, d'une palissade très serrée qui a sept ou huit pieds de hauteur et qui forme ainsi une cour particulière, dans laquelle le maître du logis range ses différents ustensiles de ménage. Chacune de ces cours a une petite porte, et toutes les huttes sont exactement construites dans le même style, et presque dans les mêmes dimensions, excepté celle du roi qui est le double des autres. Les habitations du roi et des principaux chefs sont chacune placées près d'un gros acacia, ce qui est une marque de distinction. Les rues sont tenues parfaitement propres ; il n'est permis d'y jeter aucune espèce d'ordures. Je ne saurais mieux donner idée d'une ville de Betchouanas qu'en disant que de loin elle ressemble à l'aire d'une immense grange : à voir ces huttes avec leur toit conique et pointu, on les prendrait pour autant de monceaux de blé. A peu de distance de la ville est un faubourg ou village considérable qui renferme cinq cents âmes.

L'endroit où s'élevait jadis Litakou est situé à environ quatre-vingts milles au nord-est de la capitale actuelle, qui emprunte à la rivière dont elle est voisine le nom le plus convenable de *Kuruman*. Les habitants du lieu portent celui de Matclhapis. D'autres tribus, alliées ou confédérées avec eux, reconnaissent aussi le roi des Matclhapis comme leur seigneur suzerain ; mais la nature de leur allégeance, de même que celle des hordes cafres envers la plupart de leurs familles royales, semble être d'un genre commode et peu vigoureux. L'autorité du roi ne trouve réellement obéissance que chez les individus de sa tribu particulière.

Dans cette tribu, comme chez presque tous les sauvages, ce sont les femmes qui s'acquittent de la plupart des travaux manuels ; ce sont elles que regarde exclusivement le soin de cultiver la terre, de semer, de recueillir et de battre le blé, même de construire les maisons. Les hommes se contentent de mener leurs troupeaux paître, de préparer leurs vêtements de cuir, ou de se livrer aux nobles amusements de la guerre et de la chasse.

Les Betchouanas sont une race de beaux hommes, et par leur bonne mine surpassent même sous quelques rapports, je crois, ceux des Cafres qui ont l'air le plus viril et le plus martial. Ils se peignent le corps de la même manière que ces derniers, avec une pommade composée de graisse de mouton et d'une poudre minérale, espèce de manganèse, qui rend leurs membres très brillants. Ils ont en général fort peu de barbe, et la plupart d'entre eux sont chauves, ce qu'ils paraissent regarder comme des défauts, car ils admiraient beaucoup la chevelure noire et le menton barbu de M. Moffat.

Grand conseil national pitsho.

La matinée du 14 juin s'ouvrit par un grand tumulte dans toute la ville des Matclhapis (1) ; c'était la population qui se remuait et se préparait pour le pitsho (1). La gravité de la circonstance, et les bizarres rumeurs qui avaient circulé sur le compte du nouvel ennemi, donnaient à la réunion un degré extraordinaire d'intérêt. Dès la pointe du jour on entendit retentir les chants belliqueux des hommes, auxquels venaient se mêler les clameurs plus aiguës des femmes et des enfants. Les guerriers formaient différents groupes par les rues, et semblaient discuter d'avance les points sur lesquels ils devaient avoir à délibérer. Sur les dix heures ils se dirigèrent tous vers l'endroit où se tenaient d'habitude les assemblées de ce genre, en chantant, en dansant, en se livrant même des combats simulés où ils ne déployaient pas moins d'agilité que d'adresse. En cette occasion ils étaient munis chacun d'un faisceau de javelines qu'ils nomment *hassagais*, d'un bouclier en cuir de taureau, d'un arc et d'un carquois plein de flèches empoisonnées, enfin d'une hache d'armes. L'endroit où ils se réunirent était un enclos circulaire, situé au centre de la ville, et formé par une haie à claires voies, qui servait exclusivement à des réunions publiques de cette nature. Il avait environ cent cinquante verges de diamètre. Un côté était réservé aux guerriers, qui, à mesure qu'ils arrivaient, s'asseyaient à terre par rangs pressés, tenant leurs boucliers devant eux, tandis que leurs javelines, dont sept ou huit étaient fichées derrière chaque bouclier, ressemblaient à une forêt de lances. Les femmes, les vieillards et les enfants prenaient place du côté opposé. Au milieu resta un espace vide où, quand tout le monde fut présent, les chefs et les simples particuliers qui avaient tué un ennemi dans les précédentes campagnes vinrent célébrer leurs exploits par des danses et des chants. Cette cérémonie, qui dura une demi-heure avant l'ouverture des débats, fut exécutée par les acteurs avec tous les gestes les plus comiques qui se puissent imaginer, et accompagnée de violents cris d'enthousiasme poussés par les spectateurs. Le roi Matibé s'avança ensuite et commanda silence, ce à quoi la masse des guerriers répondit par un murmure sourd en signe d'attention. Il tira alors une javeline de derrière son bouclier, en tourna la pointe vers le nord-est, et pour annoncer que la guerre était déclarée aux Mantatis, exhala contre eux une terrible imprécation. L'assemblée manifesta son assentiment par un bruit aigre qui s'échappa de toutes les bouches. Dirigeant aussi sa javeline vers le sud et le sud-est, le roi envoya une autre malédiction contre les mangeurs de taureaux ou *Bushimen*, à laquelle les auditeurs applaudirent de la même manière. Puis, remettant la javeline à sa place, il prononça le discours suivant : « Fils de Mallahawan ! les Mantatis sont un peuple terrible qui marche de conquête en conquête. Ils ont déjà détruit beaucoup de nations, et aujourd'hui c'est nous qu'ils viennent détruire. Moffat s'est informé pour nous de leurs exploits, de leurs armes, de leur manière de combattre, de leurs mauvais desseins. Si nous sommes à même de bien voir nos périls, rendons-en grâce à Moffat. Nous Betchouanas ou Matclhapis, Matclharoos et Myris, nous ne sommes pas capables de résister seuls aux Mantatis. Mais les Griquas ont été appelés à notre secours par Moffat. Il a tenu conseil avec leurs chefs : ils accourent sur leurs chevaux s'unir à nous contre l'ennemi. Nous devons donc, au lieu de songer à fuir, non-seulement attendre les envahisseurs de pied ferme, mais encore nous avancer à leur rencontre. » Lorsqu'il eut fini de parler, Matibé recommença les manœuvres qu'il avait déjà faites avec sa javeline, et alla se rasseoir au bruit des tonnerres d'applaudissements. Neuf ou dix orateurs prirent ensuite la parole les uns après les autres, et tous représentèrent avec plus ou moins d'énergie que c'était l'occasion, ou jamais, de montrer du courage. Tous aussi firent précéder et suivre leur harangue de la même pantomime que le roi, et entre chaque orateur les

(1) Les Matclhapis sont nommés *Matchpis* par le voyageur Campbell, et *Matchapins* par Burchell. A. M.

(1) Grande assemblée des indigènes. A. M.

guerriers exécutèrent des danses martiales. Lorsqu'il ne se présenta plus personne pour parler, l'air résonna d'acclamations générales ; les guerriers se levèrent en masse, de même que les vieillards, les femmes, les enfants, et toute cette multitude pendant l'espace d'environ deux heures se livra aux cabrioles les plus extravagantes qu'on puisse imaginer. Avant que l'assemblée se séparât, un des serviteurs de Matibé remit de sa part à chaque chef une branche d'acacia : c'était une manière de leur donner avis qu'une réunion particulière des guerriers aurait lieu le lendemain dans les montagnes, et qu'on y discuterait certains points qu'il n'était pas convenable de discuter en présence des femmes, des enfants et du bas peuple. On se dispersa alors, et chacun s'en retourna chez soi.

Le 17, le missionnaire Moffat et moi nous allâmes visiter la source du Kuruman, que nous atteignîmes au bout de cinq heures de marche. C'est probablement la source d'eau la plus abondante de l'Afrique méridionale. Une forte rivière sort tout-à-coup du rocher par une multitude de crevasses qui forment une espèce de caverne dans le flanc d'une montagne. Nous y pénétrâmes jusqu'à une profondeur d'environ trente pieds, mais sans apercevoir rien de remarquable. L'eau, à l'instant où elle s'élançait de sa source, était alors un peu chaude ; en été elle est, dit-on, aussi froide que la glace. Cependant il est probable qu'elle a toujours la même température, car elle fait un long chemin sous terre, et que les variations que l'on croit y remarquer proviennent plutôt des sensations diverses de ceux qui l'examinent en des saisons différentes. Nous suivîmes ensuite le cours de la rivière jusqu'à la ville que nous avions quittée la veille, et dans le trajet nous rencontrâmes quelques individus de la dernière classe des naturels, communément appelés *Betchouanas pauvres*, qui s'occupaient à préparer du poison pour leurs flèches ; l'opération consistait à faire bouillir une substance végétale jusqu'à ce qu'elle prît une consistance gélatineuse. Je ne pus cependant apprendre d'eux le nom de la plante dont ils se servaient, ni s'ils en mêlaient le jus, comme font les Bushimen, avec des poisons minéraux ou animaux.

Voyage à Litakou. Rencontre de l'armée des Mantatis. Retour à Kuruman. Arrivée des Griquas. Réjouissances publiques.

Le 20, dès la pointe du jour, secouant la rosée de nos habits, nous partîmes seuls, Arend et moi. Bientôt nous entrâmes dans une plaine parfaitement unie, couverte d'une belle herbe, et bornée de toutes parts seulement par l'horizon. Chemin faisant, j'observai une curieuse illusion d'optique, semblable à celle du mirage si souvent remarquée par les voyageurs en Afrique. Il me paraissait que nous étions dans un bassin et que la contrée s'élevait à chaque pas autour de nous, tandis que nous restions toujours au centre, à l'endroit le plus bas. En réalité, cependant, le niveau du sol était aussi parfait que possible ; il n'y avait dans aucune direction ni le moindre monticule ni le plus léger petit mouvement de terrain. Les routes tracés par les indigènes sont exactement comme ces sentiers battus par les moutons, et c'est avec peine qu'on les distingue de celles que font les chevaux sauvages et les antilopes ; car les Betchouanas de même que les Cafres, lorsqu'ils voyagent, marchent toujours à la file les uns des autres.

Lorsque nous eûmes traversé le lit de la rivière Litakou, qui alors n'était plus qu'une ligne de mares, nous gravîmes une colline revêtue d'un joli gazon, et ornée de beaux acacias, du faîte de laquelle nous aperçûmes à peu de distance la ville abandonnée. Pendant que nous en approchâmes, ce fut avec plaisir que nous vîmes s'étendre de toutes parts des champs immenses de mil, qui montraient que les habitans de l'ancienne capitale se livraient avec beaucoup plus d'ardeur et de succès à l'agriculture que ceux qui avaient émigré avec le roi. Le profond silence néanmoins et la complète solitude qui régnaient dans ces champs et dans la ville même à l'entrée de laquelle nous arrivâmes alors, me frappèrent d'étonnement. Nous pénétrâmes jusqu'au centre sans voir un seul être humain, et une place qui peu d'heures auparavant avait contenu une population de six ou huit mille âmes était alors aussi solitaire et silencieuse que le désert le plus reculé. Nous jetâmes un coup d'œil dans plusieurs huttes, et ce fut assez pour nous convaincre que les habitants devaient avoir fui avec beaucoup de précipitation, car tout d'abord nous y remarquâmes des ustensiles de cuisine qui renfermaient des aliments à demi-préparés.

Après une course de dix milles nous atteignîmes une fontaine et nous y fîmes halte, tant pour étancher la soif qui nous dévorait que pour accorder quelque répit à nos pauvres bêtes. Le soleil allait bientôt disparaître sous l'horizon au-delà des immenses plaines de Litakou, quand nous remontâmes en selle ; nos chevaux ne pouvaient plus galoper, mais nous parvînmes à leur faire tenir un bon pas qui nous conduisit vers huit heures du soir à la station d'Arend. Ces vigoureux animaux nous portèrent dans cette journée l'espace d'environ quatre-vingts milles, sans autre nourriture que l'herbe qu'ils broutaient à la hâte lorsque nous les arrêtions aux sources du désert. Je fis aussitôt seller mes deux chevaux, ne voulant pas prendre de sommeil avant d'avoir regagné Kuruman. Laissant donc ceux que nous avions montés, avec ordre qu'on me les ramenât le lendemain, je continuai ma route avec mon guide betchouana, et, favorisés par la lune qui brillait avec éclat dans un ciel sans nuage, nous parvînmes à la ville un peu avant minuit.

Retour vers la colonie. Passage du Gariep. Kraal Coranna. Bivouac sur les bords de la Cradock. Voyage à travers le Nieuweld et le Grand-Karro. Arrivée à la ville du Cap.

Le 23, dans la matinée, voyant que les chefs griquas n'avaient pas l'intention de marcher contre les envahisseurs avant deux ou trois jours au plus tôt, parce qu'ils désiraient rafraîchir leurs montures et attendre l'arrivée d'un renfort de leurs compatriotes ; craignant que la lenteur de leurs mouvements ne me mît en contact avec les Mantatis qu'au bout d'une semaine ; pensant d'ailleurs que je ne serais d'aucune utilité dans l'expédition qui se préparait, je résolus de résister à ma curiosité qui me tentait d'en faire partie, et de regagner sans plus de retard la ville du Cap où m'appelaient d'importantes affaires.

A huit ou dix milles de Kuruman, je rencontrai M. Melvill avec une autre troupe de cavaliers griquas qui allaient rejoindre leurs camarades. Une trentaine de milles plus loin, je trouvai encore une bande d'auxiliaires, forte d'environ quatre-vingts hommes, qui, ceux-ci sur des chevaux, ceux-là sur des chars, quelques-uns sur des bœufs, allaient tous prendre part à cette guerre, la plus grande assurément qu'ils eussent jamais eu à soutenir depuis qu'ils vivaient en société. Après les avoir conjurés de ne pas perdre un seul instant, je poursuivis ma route, car il me restait vingt milles à parcourir avant d'atteindre le petit kraal de Griquas où j'avais passé la nuit avec M. Moffat lorsque nous avions fait ensemble le voyage de Griqua-Town à Kuruman.

Le 24, je regagnai Griqua-Town. J'y trouvai un homme de la tribu des Barolongs, qu'on avait le jour même rencontré dans le voisinage presque mourant de soif et de faim. Il me raconta, par l'intermédiaire de Betchouanas résidant à Griqua-Town, que son pays, situé au nord-est, était distant de Litakou d'environ cent milles, et qu'il en avait été banni par les envahisseurs; il leur donnait le nom de Batcloquéenais.

Le 25, comme les quatre chevaux que j'avais laissés se refaire à Griqua-Town étaient en bon état, je poursuivis ma route de grand matin, accompagné de

mon fidèle domestique Frédéric. Après une course de cinq heures, nous atteignîmes au gué de Read's Drift. Quoique le fleuve fût en cet endroit large de cinq cents verges, et si profond que nos moutures firent à la nage une partie du trajet, nous parvînmes sains et saufs à la rive opposée.

De Read's Drift, notre plus court chemin eût été de nous diriger à travers champs et en droite ligne vers le lac de Burder ; mais à cause du manque d'eau occasionné par la saison, nous fûmes obligés de suivre les bords du Gariep, et ensuite ceux de la Cradock, jusqu'à l'endroit où je l'avais d'abord franchie. La contrée que nous parcourûmes était obstruée d'une maudite espèce d'acacias dont les épines nous gênèrent beaucoup. Trois heures environ après la chute de la nuit, nous arrivâmes au kraal, à l'extrême surprise des habitants qui s'attroupèrent autour de moi avec une soupçonneuse curiosité. Néanmoins, après une courte explication de notre guide, ils nous firent un accueil hospitalier; et comme toutes leurs huttes étaient pleines, ils se mirent à me construire un abri temporaire.

Le 26, lorsque j'ouvris les yeux au point du jour, une scène curieuse se présenta devant moi. J'étais au milieu d'un kraal considérable, situé sur une hauteur d'où on apercevait au loin les sinuosités de la Grande-Rivière. Ce kraal, ou parc à bestiaux, était formé en partie par les huttes des indigènes rangées en forme de demi-lune, en partie par une haie d'épines qui complétait le cercle. Les habitants du lieu étaient au nombre d'une cinquantaine, et possédaient environ deux cents têtes de bétail. Leurs habitations, qui toutes avaient la porte en dedans du cercle, étaient simplement construites de nattes étendues sur un châssis en forme de ruche, et n'offraient qu'un assez mauvais abri contre les intempéries de l'air ; mais il leur était facile de les emporter avec eux sur leurs bœufs de somme, lorsqu'ils changeaient de station; et quoiqu'elles fussent excessivement sales, quoiqu'elles fourmillassent de vermine, elles paraissaient répondre à toutes leurs idées de bien-être. Les Corannas ne diffèrent pas beaucoup, pour les manières ni pour l'extérieur, des Hottentots-Namaquas. Comme eux, ils portent l'antique costume de peaux de moutons, et conservent encore des usages qui remontent à plus d'un siècle, usages que les Hottentots de la colonie ont depuis longtemps oubliés et perdus. Certaines de leurs coutumes que j'ai moi-même observées indiquent à coup sûr qu'ils sont peu avancés sous le rapport tant physique que moral, et même le sont moins que les Cafres. C'est pourtant une race d'hommes que recommandent leur bon naturel et leur bonne mine ; la plupart d'entre eux ont la tête bien faite et les traits fortement prononcés. Ils mènent une vie indolente et vagabonde, ne se nourrissant le plus souvent que du lait de leurs troupeaux, et ne s'éloignant guère des sites du Gariep ou de ses affluents. Leurs bestiaux ressemblent à ceux des Betchouanas et des Cafres, mais sont plus petits que ceux des colons ou des Namaquas.

Après avoir récompensé le Griqua qui m'avait servi de guide, je dis adieu à ces simples enfants du désert, qui, avant mon départ, remplirent de lait chaque bouteille de mes arçons. Nous eûmes à parcourir un pays abondant en gibier, mais qui, pour mériter une description particulière, ne différait pas assez de celui que nous avions parcouru les jours précédents. A notre gauche, vers dix heures, nous eûmes la jonction de la Rivière-Jaune et de la Cradock ou du Ky et du Nu-Gariep; à notre droite, le Grand-Désert, qui s'étend de cinq ou six cents milles vers l'ouest jusqu'à l'embouchure du Gariep, région seulement fréquentée par des hordes errantes de Bushimen et de Corannas, par des lions et par les autres animaux sauvages dont ils font leur nourriture. A midi nous fîmes une courte halte pour manger, et nous traversâmes ensuite une plaine nue, sans eau, sans arbres, sans buissons. A une grande distance au-delà coulait la Cradock, et nous cheminâmes avec toute la rapidité possible pour en atteindre les bords avant la nuit, afin d'avoir de l'eau et du bois. Le soleil se couchait lorsque nous les atteignîmes. Nous profitâmes du crépuscule pour ramasser des branches mortes, et nous allumâmes plusieurs feux autour de nous.

Le 27, je fus éveillé dès le matin par le bêlement des moutons, par le mugissement des vaches, et ces sons que je n'étais plus habitué à entendre frappèrent agréablement mes oreilles. La contrée dans laquelle je me trouvais alors est renommée parmi les colons pour la belle herbe dont elle est couverte. A une quarantaine de milles vers l'ouest s'étend un espace de pays que les missionnaires ont appelé *lac de Burder*. C'est une vallée longue d'environ cinquante milles, et occupée par une chaîne de mares. Ces mares, quoiqu'elles soient souvent elles-mêmes à sec pendant toute une saison, forment néanmoins sur une certaine longueur le lit de la Brack, rivière périodique qui ne coule qu'après d'abondantes pluies. Un des fermiers *West-Huizen*, et qui possédait un grand nombre de chevaux, me proposa de me conduire dans sa voiture jusqu'au premier relais. Je me séparai donc de Frédéric, qui alla rejoindre son maître le landdrost de Graaf-Reynet, en tournée sur les rives de Zeekoe, et nous partîmes avec West-Huizen.

Dans la matinée du 1er juillet, je commençai à gravir la chaîne de Nieuweld, première montagne qui se rencontrât sur mon passage depuis que j'avais quitté les bords du Gariep. Cette chaîne, continuée à l'est par celle de Sneeuwberg, du Boschberg, du Cahaberg, du Winterberg et de la Cafrerie, se prolonge jusqu'à courte distance de la baie Delagoa. Quand j'eus franchi le Nieuweld, je me trouvai sur le bord du Grand-Karro. Le mot *karro*, qui en langue hottentote signifie un désert aride, s'applique particulièrement à cette vaste solitude qui s'étend entre les Zwarbergen ou Montagnes-Noires d'une part, et la chaîne du Nieuweld et du Sneeuwberg de l'autre : cette plaine a environ trois cents milles de long, sur quatre-vingts de large. Le soir j'atteignis le village de Beaufort, qui est situé sur la limite. Le 2, je me remis en marche pour traverser le Karro : il était à cette époque d'une affreuse aridité; on n'y voyait pas un brin d'herbe, pas la moindre verdure, à l'exception des mimosas qui bordaient le lit de la Dwyka ou *rivière du Rhinocéros*, alors complétement desséchée. Ce ne fut que dans le milieu de la journée du 4 que je parvins au pied du Swartberg, chaîne qui s'élève à l'extrémité méridionale du Grand-Karro, et par une barrière presque insurmontable le sépare du Lange-Kloof, de la vallée de l'Oliphant's-River, et d'autres divisions des districts de Georges et de Swellendam. La Gamka et plusieurs torrents, qui prennent leur source à la base du Nieuweld et du Sneeuwberg, après avoir arrosé la plaine du Karro, traversent la chaîne des Montagnes-Noires par d'étroites brèches, et occasionnent les inondations des rivières Gauritz et Chamtoos. A moins de ces ouvertures, le bassin du Grand-Karro formerait sans doute, surtout dans les saisons pluvieuses, le fond d'un lac ou d'un marais de prodigieuse étendue.

Le 5, la région que j'eus à parcourir présenta encore un aspect aride et nu. Depuis que je m'étais éloigné des monts Nieuweld, à peine si un seul animal sauvage s'était offert à mes yeux, tandis que je trouvais sur ma route les cadavres d'un grand nombre de bestiaux qui avaient péri en traversant le désert.

Mais le 6, par suite de pluies qui étaient tombées récemment, le pays devint peu à peu moins triste, et à mesure que j'approchai des monts Bokkeveld, je commençai à revoir des oiseaux et des animaux. Franchissant la haute chaîne qui borde l'Hex-River, j'atteignis au coucher du soleil la romantique vallée de même nom, et ce fut avec une joie qui ne peut aisément se décrire que je contemplai devant moi une contrée riche de végétation, parsemée de fermes et coupée de ruisseaux, après avoir parcouru un espace

de sept cents milles depuis le Gariep, sans rencontrer un seul courant, une seule prairie.

Le 7, j'atteignis dans la matinée le village de Worcester, je passai ensuite la rivière Breede, et le soir je fis halte à l'entrée du Franschehoek-Pass. Le lendemain j'allai déjeuner à Stellens-Bosch; et avant la nuit je fus de retour à la ville du Cap.

Remarques générales sur les tribus cafres. Les Betchouanas. Les Amakosæ et les Amatymbæ. Tribu d'origine européenne. Conquêtes de Chaka, chef des Zoolas.

Je vais maintenant soumettre au lecteur quelques remarques destinées à faire connaître le caractère et la condition présente des principales divisions de la grande race cafre. Le nom de Cafre ou mécréant fut primitivement appliqué aux habitants des côtes sud-est de l'Afrique par les Maures qui naviguaient dans l'Océan indien, ou emprunté d'eux par les Portugais. Plus tard, lorsque les colons hollandais du Cap vinrent en relation avec la tribu la plus méridionale des Cafres, celle des Amakosis, la dénomination mauresque commença à leur être exclusivement donnée; et c'est dans ce sens restreint qu'elle a été employée par quelques voyageurs, et que même elle l'est encore généralement par les colons hollandais et anglais. Personne cependant n'ignore que les Cafres méridionaux et les nombreuses tribus qui par rapport à eux sont situés au nord et à l'est sont seulement des subdivisions d'une grande nation à laquelle, faute d'aucun autre terme assez compréhensible, on applique le nom collectif de *Cafres;* et pour être compris, je suis forcé d'en faire autant.

L'immense étendue de pays qu'occupe cette race d'hommes si remarquable n'est plus aujourd'hui une chose douteuse. D'après le concours d'un grand nombre de preuves diverses, on peut regarder comme évident que les tribus ordinairement appelées *Cafres* ou *Koosas*, ou encore *Amakosæ*, les Tembookis ou Amatymbæ, les naturels de Hambona, de Natal, de la baie Delagoa ou de Mozambique, les Damuras sur la côte occidentale au-delà de Namaqualand, et les nombreuses tribus betchouanas qui occupent l'intérieur du continent sur un rayon non encore exploré, ne font pas seulement partie d'une source commune, mais de plus ont ensemble une ressemblance si frappante pour le langage, les coutumes et la manière de vivre, qu'il est aisé de les reconnaître comme subdivisions d'une grande famille. Sous le rapport du langage surtout, au moyen duquel on suit aisément le lignage des nations barbares, ces diverses tribus sont évidemment sœurs. Le dialecte betchouana ou *sichuama*, comme on l'appelle aussi, prévaut universellement parmi les tribus intérieures qui ont été jusqu'à ce jour visitées, et ne diffère que peu de celui des Damuras et des Delagoans sur les deux côtes opposées. La langue amakosa, que parlent aussi les Amatymbæ et autres tribus avoisinantes, s'en éloigne davantage, mais non pas au point qu'on l'a imaginé. Le fond de tous ces dialectes est le même, et quelles que puissent être les diversités d'idiome et de construction, il est prouvé que les indigènes de ces diverses tribus, lorsqu'ils sont mis en contact les uns avec les autres, parviennent après un peu de pratique à tenir aisément conversation. Jusqu'à quelle distance ces affinités de langage et de race peuvent s'étendre vers le nord, je ne puis avoir la prétention de le déterminer; mais j'ai vu un vocabulaire de la langue de Joanna, une des îles Comoro, dressé par un missionnaire qui dans ces derniers temps y résida, et ce vocabulaire montre que les habitants de l'île en question, et sans doute aussi les aborigènes de Madagascar, parlent un dialecte très intimement allié à ceux de Cafrerie et de Mozambique.

Parmi toutes les nations sauvages, la dégradation du beau sexe est une chose ordinaire. Le mépris de la vieillesse est moins universel. Le respect et la gratitude qu'on doit aux vieillards sont des sentiments si naturels qu'ils se retrouvent chez beaucoup de peuple, qui, sous une infinité de rapports, ne sont pas plus civilisés que les Betchouanas; mais chez ces derniers la complète indifférence qu'ils éprouvent pour l'âge et pour le malheur est encore plus révoltante que l'esclavage des femmes. Les chefs seuls semblent obtenir quelque déférence, malgré le nombre de leurs années.

Une chose assez remarquable, c'est que les Betchouanas, qui ont rapidement fait les premiers pas vers la civilisation, soient restés depuis si longtemps stationnaires au point où ils en sont aujourd'hui. Par exemple, ils se mirent avec ardeur et succès à l'agriculture, mais sur une échelle qui n'est point assez étendue pour qu'ils tirent du sol plus qu'une addition précaire et insuffisante aux aliments que leur procurent leurs troupeaux et la chasse. Ils possèdent aussi l'art de travailler le fer et le cuivre, mais n'ont encore appliqué cette connaissance qu'à la fabrication de javelines, de cognées et d'objets de parure. Leurs villes sont souvent si considérables, qu'elles renferment une population de plusieurs mille âmes; et cependant au moindre caprice d'un chef elles peuvent changer de place, comme un camp arabe. Leur système de gouvernement est monarchique; la noblesse, chez eux, se transmet par héritage; l'autorité du chef principal paraît être absolue; néanmoins il est évident que la puissance sur les capitaines inférieurs et sur les clans séparés est excessivement faible et circonscrite.

Les Cafres semblent avoir demeuré déjà des siècles dans cet état douteux, entre la vie civilisée et la vie nomade, à la fois et en même temps chasseurs, pasteurs et agriculteurs; et ils y demeureront des siècles encore, à moins que les travaux des missionnaires ne soient couronnés d'un plein succès. Dès qu'ils seront convertis au christianisme, leur civilisation devra nécessairement faire d'immenses progrès, ou plutôt les améliorations physiques et politiques iront de pair avec les améliorations morales.

Les rapports des Européens avec toutes les nations sauvages, sauf les cas malheureusement trop rares où il en résulte à la longue des efforts désintéressés tendant à augmenter leur bien-être, aboutissent d'ordinaire à leur asservissement, à leur destruction complète, à leur dégradation morale. La condition actuelle des Cafres qui résident le long de la frontière sud-est de la colonie ne contredit pas mon assertion; bien au contraire. Depuis que nous sommes en contact avec eux, loin d'avoir avancé dans la route du progrès, ils ont sous certains rapports rétrogradé. C'est encore pourtant une mâle race d'hommes; et, quoiqu'un peu inférieurs aux Betchouanas pour les arts mécaniques, ils les surpassent de beaucoup en courage, en hardiesse, et surtout en humanité. Barrow et Lichtenstein, malgré de légères inexactitudes, n'ont pas exagéré les belles qualités de ces indigènes. Je les ai moi-même visités en 1821, et n'ai eu qu'à me louer de ma visite. Le despotisme des chefs sur les classes inférieures est beaucoup moins oppresseur chez eux que chez les Betchouanas, beaucoup plus facile à éviter. Chez eux non plus il n'y a pas de classe qui, comme celle des Betchouanas pauvres, vive dans un état d'esclavage absolu. Le pouvoir et l'influence des chefs dépendent tellement de leur popularité, les tribus abandonnent si aisément un chef pour s'en choisir un autre, que l'arbitraire de l'aristocratie de naissance rencontre toujours des obstacles suffisants. Dans leurs guerres intestines ils déploient en général peu d'animosité. Leur habitude est de laisser la vie aux prisonniers faits dans le combat, ainsi qu'aux femmes et aux enfants; et dans leurs guerres avec les colons, ils ont quelquefois montré un esprit plus vindicatif: il est probable que leur férocité provenait des indignes et cruels traitements qu'ils ont seulement éprouvés de la part des chrétiens. Les crimes sont parmi eux jugés en séance publique par le chef et son conseil, et toutes les affaires qui intéressent la nation entière se discu-

tent dans des assemblées pareilles aux pitshos des Betchouanas. Le plus grand malheur est que, comme ces derniers, ils croient à la sorcellerie; croyance qui les pousse à commettre en maintes occasions de criantes injustices et d'atroces cruautés. Mais à raison des progrès que les missionnaires ont récemment faits sur leurs esprits, il est à espérer que le fantôme des superstitions sera bientôt mis en fuite par l'influence d'une religion qui, aussitôt qu'elle est connue, élève l'âme et éclaire l'intelligence.

La tribu des Amakosæ occupe la partie de l'Afrique méridionale qui s'étend le long de la côte depuis la frontière de la colonie jusqu'à la rivière Bashi ou Saint-Jean. Cet espace a deux cents milles de long sur soixante ou soixante dix de large, et la population qui le couvre peut être évaluée à cent mille âmes. Leur contrée est donc plus populeuse qu'aucun district de la colonie, et même que le pays des Betchouanas. Comme ils ont été récemment dépossédés du territoire compris entre la Keiskamma et la rivière du Poisson, leurs kraals sont maintenant entassés les uns sur les autres, à ce point qu'ils ont à peine assez de pâturages pour leurs bestiaux; et s'ils n'empruntent aux colons leur mode plus perfectionné de culture, la famine régnera de temps en temps parmi eux, jusqu'à ce que leur nombre redevienne proportionné à l'étendue des champs qu'ils cultivent d'après leur mode actuel. Tant qu'un tel changement n'aura point lieu, il sera peut-être impossible de réprimer tout-à-fait les pillages qu'ils commettent dans la colonie.

Le nom que ces indigènes portent dans leur propre langue est celui d'Amakosæ, et ils appellent leur pays Amakosina. Ces deux mots sont l'un le pluriel, l'autre le dérivé de *Kosa*, qui s'emploie pour désigner un seul individu de la nation; car, à ce qu'il paraît dans la langue des Cafres, les pluriels et les dérivés se forment le plus souvent en ajoutant devant les mots la particule *amma* ou *am*. De même, un Cafre Tambookie s'appelle un Tymba ou Tembu, tandis que la tribu entière des Tambookies s'appellera tribu des Amatymbæ. De même encore, un Hottentot se nommera un Ulmas, tandis que la nation hottentote se nommera nation ammulao.

J'ai peu de chose à dire des Tambookies ou plutôt des Amatymbæ, car pour le langage, les manières et les mœurs, ils ressemblent exactement à leurs voisins les Amakosæ. Leur territoire s'étend de la rivière Zwart-Kei, sur la frontière de la colonie, à la côte de la mer. On ne sait pas précisément jusqu'à quelle distance ils occupent la contrée vers le nord-est, et même il n'est pas facile de les distinguer des tribus cafres adjacentes, qui sont généralement connues parmi les colons sous la dénomination corrompue de Mambookies. Le fait paraît être que ces diverses tribus, au moins jusqu'à la Pointe-de-Natal, ressemblent autant pour le langage, l'extérieur et le genre de vie, aux Cafres dont elles sont limitrophes, que les clans betchouanas se ressemblent entre eux. Les Amakosæ, les Amatymbæ, les Hambonas ne sont encore ni les uns ni les autres réunis de manière à former une seule communauté, mais se subdivisent en une multitude de sections indépendantes gouvernées par leurs chefs respectifs.

Il n'y a guère que dix ou douze ans que les Amatymbæ se sont étendus à l'ouest jusqu'à la frontière de la colonie. Autrefois les plaines élevées dans lesquelles coule la rivière Kei étaient occupées par une tribu de Hottentots ou de Bushimen; et il est mentionné par Sparrman que les fermiers de son temps avaient coutume de faire des incursions dans ces régions pour enlever de vive force ou acheter les naturels qu'ils transformaient en esclaves. Une chose certaine, c'est que, persécutés par les chrétiens d'un côté et de l'autre par les Cafres, les habitants primitifs ont été presque entièrement détruits. Sur ce point la rivière Zwart-Kei forme aujourd'hui la limite entre les colons et les Amatymbæ. Ceux-ci se sont jusqu'à présent comportés en bons et paisibles voisins, formant ainsi un singulier contraste avec l'animosité, les haines et les agressions réciproques qui ont si longtemps régné sur la partie plus méridionale de la frontière.

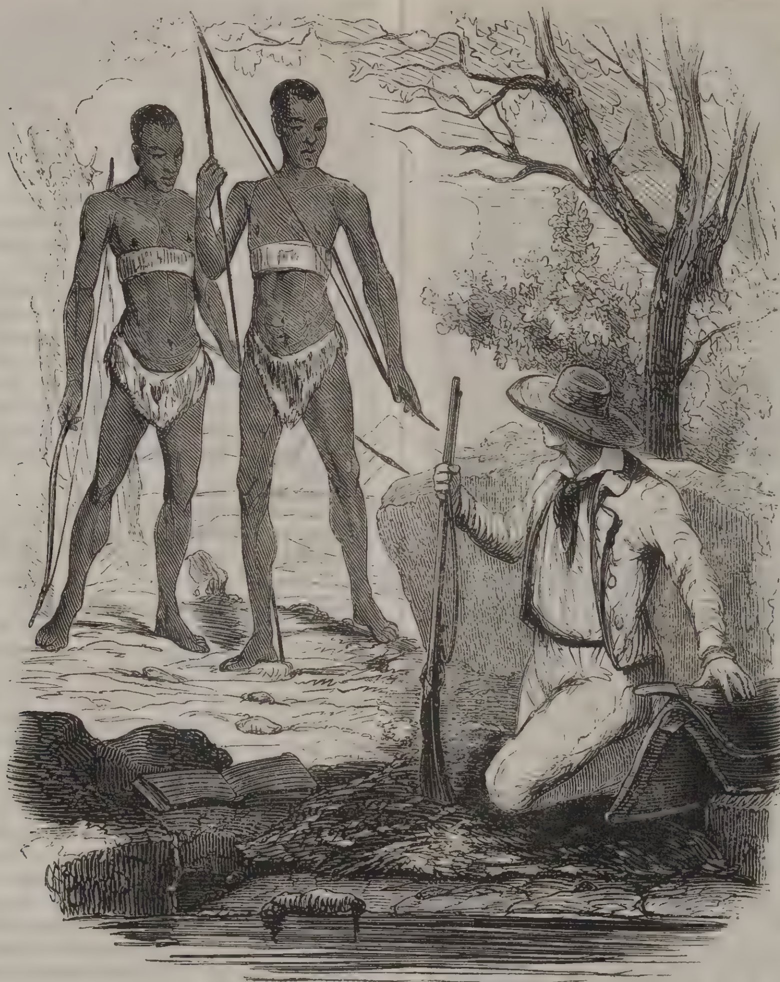
Depuis la frontière des Amapondas ou Cafres-Hambonas au sud, jusqu'à la rivière Mapoota et la baie Delagoa au nord, et aussi pour le moins dans l'intérieur de la grande chaîne de montagnes dans le versant occidental de laquelle le Gariep a ses principales sources, toute la contrée est aujourd'hui sous la domination d'une tribu formidable, gouvernée par un chef nommé Chaka. Originairement souverain d'un peuple obscur mais guerrier, qui s'appelle les Zoolas ou Vatwahs, cet homme, après avoir, dans l'espace de huit ou neuf dernières années, conquis ou exterminé toutes les tribus naturelles, sans exception, qui résidaient de la baie Delagoa à l'Hambona, s'est formé en royaume barbaresque de vaste étendue, qu'il régit d'après un système de despotisme militaire; ce qui, soit dit en passant, contraste d'une manière frappante avec le gouvernement doux et patriarcal auquel sont soumises en général les autres tribus cafres.

Origine des Mantatis. Leur irruption dans l'intérieur et leurs ravages. Les Ficani, les Amazizi. Leurs attaques contre les Cafres. Amatymbæ. Leurs progrès vers la colonie.

La grande chaîne de montagnes, connue dans la colonie sous le nom de *Nieuweld-Bergen*, *Sneuw-Bergen*, *Rhinoster-Bergen*, *Zuure-Bergen*, et *Storm-Bergen*, se prolonge à travers ce qu'on appelle *le pays de Mambookie* et celui des tribus qui résident au-delà jusque dans le voisinage de la baie Delagoa. Cette prolongation de la grande chaîne de l'intérieur a été admise sur l'autorité d'informations émanées de diverses sources, et plus particulièrement des missionnaires Wesleyens qui ont pénétré sur les branches du Gariep plus avant qu'aucun autre Européen. Quoique la continuation de la chaîne dont il s'agit, à travers le pays des Cafres, soit représentée sur la carte avec une ombre plus claire, il est probable qu'en s'étendant au nord-est, elle conserve une élévation égale, sinon supérieure à celle de la principale partie du Sneeuwberg, d'autant plus qu'il est maintenant constaté que les sources les plus importantes du Gariep sortent des montagnes du Mambookie, indépendamment de plusieurs rivières très considérables qui se jettent dans l'océan Indien.

On remarquera que j'ai placé le pays natal des hordes de maraudeurs appelés *Mantatis* parmi les montagnes et les plateaux élevés qui confinent au territoire des Zoolas. Telle paraît avoir été leur véritable origine.

Tous les Cafres tirent leur principale subsistance de la chair et du lait de leurs troupeaux, et pendant leur guerre l'agriculture bornée à laquelle ils se livrent est presque toujours entièrement négligée. S'ils viennent à être dépouillés de leur bétail, ils sont par conséquent réduits au plus absolu dénûment, et dans la nécessité de devenir voleurs à leur tour ou de mourir de faim. C'est ce qui arriva aux Mantatis : incapables de résister aux forces supérieures de la tribu zoola, ils se virent ruinés et expulsés de leur pays; ils se joignirent à d'autres clans qui avaient eu le même sort, et, devenus formidables par leur nombre et leur désespoir, ils se précipitèrent comme une avalanche sur les faibles et paisibles tribus de l'intérieur; ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et emmenaient sans doute avec eux le peu de bétail qu'ils avaient pu sauver du pillage; mais une grande partie de cette misérable horde, principalement les femmes et les vieillards, paraissaient avoir été en proie à la faim, depuis le moment où ils sortirent de leur pays jusqu'à celui où ils rencontrèrent les Griquas, environ deux années plus tard. D'après les récits des prisonniers, il n'est que trop certain que le bruit répandu



Deux Korannas parurent à l'improviste.

parmi les Betchouanas qu'ils étaient cannibales n'était pas sans fondement, quoiqu'ils paraissent avoir été poussés par la famine plutôt que par la férocité de leur naturel à se nourrir de la chair de leurs ennemis et de leurs camarades morts.

EXCURSION DANS LE PAYS DES BUSHIMEN, DES KORANNAS ET DES NAMAQUAS.

Le 24 juin 1824, je partis de la ville du Cap dans l'intention d'explorer la contrée déserte qui se trouve sur les bords de la rivière de Gariep ou d'Orange, et de vérifier par moi-même si la partie inférieure de son cours peut offrir quelques facilités pour établir des relations commerciales avec les tribus de l'intérieur.

Cette partie du sud de l'Afrique n'a encore été visitée par aucun voyageur européen, si ce n'est par le révérend M. Campbell. Mais son ouvrage ne traitant que des objets qui intéressent les missions, il renferme peu de renseignements propres à éclairer sur la conformation géographique ou sur les ressources commerciales de ce pays. Je ne veux point par-là rabaisser le mérite du livre de ce vertueux et modeste philanthrope, mais je veux montrer que ne m'étant pas proposé le même objet que lui, n'ayant pas suivi la même route, j'arrive maintenant sur un terrain entièrement neuf pour les Européens, et qui n'a été visité que par d'audacieux contrebandiers et par quelques missionnaires qui s'étaient dévoués à la propagation du christianisme parmi les tribus errantes de ces régions désolées.

Equipé aussi simplement que pour mon excursion dans le pays des Betchouanas, et muni, par la protection de Son Excellence le gouverneur, d'une injonction officielle aux habitants de la colonie de me rendre tous les services dont je pourrais avoir besoin, je voyageai sans m'arrêter avec des chevaux que je louais de village en village jusqu'à Bloem Fonteyn, résidence du weld-commandant Nel, dans le Roggeveld, où j'avais l'intention de prendre les arrangements nécessaires pour m'avancer au-delà de la frontière de la colonie. J'avais traversé jusque-là une contrée dont le caractère a été minutieusement décrit par Lichtenstein; je ne me suis pas aperçu qu'il soit survenu de changements importants dans la condition ou les mœurs des habitants depuis qu'il les a visités il y a trente ans. Les planteurs du Roggeveld sont toujours, comme les autres colons de la frontière, des hommes francs, hospitaliers, mais sans culture, affectueux pour les voyageurs, mais perpétuellement en querelle les uns contre les autres ou engagés contre les misérables



On eût dit que cette gorge avait été creusée à travers le roc.

Bushimen dans une guerre barbare, qui n'est qu'une suite d'incursions réciproques.

Le weld-commandant, dans la demeure duquel je me trouvais, était un riche fermier propriétaire de troupeaux considérables. Les cultivateurs, dans cette partie de la colonie, s'occupent exclusivement des pâturages, auxquels véritablement la nature du sol est singulièrement favorable. Je visitai avec Nel et un autre planteur le pic le plus élevé des montagnes voisines, appelé *Uitkyk* (observatoire), d'où ma vue planait sur le pays dans toutes les directions avec une netteté extraordinaire, puisque j'apercevais distinctement le sommet des montagnes de Hex-River couronnées de neige, à environ quatre-vingts milles de distance, tandis que le pays des Bushimen, entrecoupé seulement par des lits de torrents desséchés, s'étendait sous mes pieds bien loin au nord. Du haut de ce pic je terminai avec le compas la situation de plusieurs points remarquables, les montagnes de Bokkeveld, Cedarberg, Hantam et de Niewveld, situation qui a été indiquée d'une manière inexacte sur les anciennes cartes.

Le 1er mai, ayant l'intention de pénétrer dans le Bushman vers le nord, et de reconnaître, s'il était possible, la jonction de la rivière de Zak ou plutôt de Hartebeest avec le Gariep, j'avais déterminé le weld-commandant à expédier des exprès dans différents villages des environs pour me procurer des chevaux et une escorte; mais, comme il fut impossible de trouver dans le voisinage un seul Hottentot qui consentît à m'accompagner, je fus obligé de côtoyer encore la frontière de la colonie vers l'ouest, dans l'espérance de pouvoir compléter les arrangements nécessaires à mon voyage dans le Hantam. En conséquence, dans la matinée je partis de la maison du vieux Nel, homme qui, quels que soient ses défauts, possède assurément la vertu de l'hospitalité à un éminent degré. Malgré la rudesse et la grossièreté de leurs manières, malgré leurs préjugés cruels et anti-chrétiens à l'égard des pauvres indigènes, ces planteurs conservent au fond une grande simplicité patriarcale, et beaucoup de bienveillance et de franchise.

Nel m'avait procuré des chevaux frais et un guide; je m'avançai à travers un pays élevé, d'où je découvrais de temps à autre dans le lointain les montagnes de Cédar. La nature était âpre et sauvage, la température vigoureuse. Cependant j'aperçus dans les montagnes quelques expositions propices, où les fruits de la colonie atteignaient une maturité parfaite. J'arrivai le soir à Downs, résidence de Schalk-van-der-Merwe, située à l'extrémité nord des Roggeveld-Bergen, qui se terminent en ce lieu en collines à pic et détachées.

Je trouvai la maîtresse de la maison qui faisait paître les vaches et les brebis pendant l'absence de son mari; elle me dit que je ne pourrais me procurer en

cet endroit ni chevaux ni guides; mais ayant appris que quelques Hottentots métis libres résidaient à environ six milles, je me remis en route à pied, au clair de la lune, dans l'intention d'en prendre un ou deux pour guides, et de me procurer des renseignements sur mon voyage projeté. Un vieux Hottentot, domestique de la famille, m'accompagna.

En arrivant au village hottentot, j'appris que les hommes étaient tous absents, et qu'il n'y avait dans le kraal que les femmes et les enfants, avec un peu de gros et de menu bétail. Je me dirigeai avec mon vieux guide vers l'habitation la plus voisine, c'était celle du vieux Hans Cœtzee, entre le Hatamberg et le Paardenberg. Toute la famille était couchée, et nous eûmes de la peine à nous faire ouvrir. Je ne trouvai pas le logis très commode lorsque j'y fus entré. La vieille hôtesse s'excusa en bâillant de n'avoir aucune nourriture à m'offrir. Je n'obtins qu'un verre d'eau et une espèce de natte pour étendre mes membres fatigués, et j'oubliai bientôt, au sein d'un sommeil profond, tout autre besoin.

Le 2 août, m'étant procuré des chevaux frais et un guide, je me mis en route immédiatement après déjeuner. Je continuai mon voyage à travers une contrée aride, et en apparence extrêmement stérile. A ma gauche était le Hantamberg, montagne isolée et d'une grande étendue, puisqu'il faudrait deux jours pour en faire le tour à cheval. Le sommet de cette montagne, qui est uni et médiocrement élevé, est regardé comme un pâturage extrêmement salubre pour les chevaux à de certaines époques de l'année, où des maladies périodiques règnent dans les plaines voisines.

Dans un défilé étroit entre deux montagnes, qui se nomme *Morderaar's Poort* (la porte des meurtriers), parce que plusieurs colons ont été assassinés dans cet endroit par des Bushimen, mon guide me montra six énormes tas de pierres, qu'il me dit avoir été amoncelées par des Hottentots, en mémoire d'une bataille sanglante qui fut livrée dans ce lieu par deux tribus de leurs compatriotes, avant l'époque où les Européens arrivèrent dans le pays et les réduisirent toutes en esclavage.

Je trouvai dans un village appelé *Welleagd*, où je m'arrêtai, un colon anglais du clan William. C'était un charpentier qui travaillait de son état pour les fermiers. Il y a maintenant des hommes aventureux de cette espèce, disséminés dans les parties les plus reculées de la colonie; et ils introduisent insensiblement parmi les planteurs africains, non-seulement des perfectionnements relatifs à l'agriculture et aux arts mécaniques, mais encore un esprit d'indépendance qui avant peu effacera cette docilité servile qui, par l'effet d'une longue soumission aux moindres volontés des autorités provinciales, a défiguré le caractère naturellement opiniâtre et peu flexible des Hollandais.

J'arrivai le soir fort tard au veld-cornet de Louw, à Tee-Fonteyn, jouissant par avance du plaisir de souper en famille à l'abri, dans un appartement bien chaud, du souffle glacé du vent et de la bruine. Mon désappointement fut d'autant plus grand quand je trouvai la maison fermée, et seulement trois ou quatre esclaves et Hottentots qu'on avait laissés pour la garder, et qui demeuraient dans une misérable hutte en paille. Après un instant de conférence avec eux, j'adoptai le plan que me suggéra un esclave, en enfonçant la porte de la maison. On prépara pour moi un petit souper, et j'entendis, au sein du repos et du bien-être, la tempête gronder au dehors. Il est à remarquer que ces grandes pluies, qui sont poussées jusque-là par les vents de l'Atlantique, ne s'étendent pas plus loin dans l'intérieur.

Le 3 août, il tomba toute la journée des torrents d'une pluie bienfaisante pour la campagne desséchée, mais peu favorable pour mon voyage. Le propriétaire de l'habitation auquel j'avais envoyé un exprès arriva vers midi. Il agréa mes excuses pour m'être introduit de force dans sa maison, et ne pouvant lui-même me procurer tout ce qui m'était nécessaire pour mon voyage, il m'accompagna à la Groote-Toren (grande tour), résidence de William-Louw. Louw lui-même était à la ville du Cap, mais sa femme et ses gens me rendirent tous les services qui dépendaient d'eux, et l'on expédia sur-le champ des messagers à la recherche d'une couple de Hottentots pour m'accompagner dans le Bushimen.

Le 7 août, le matin de bonne heure, je partis à cheval avec mes deux guides. Nous avions deux chevaux en laisse pour porter nos effets, et pour servir de temps en temps de rechange à ceux que nous montions.

Nous arrivâmes vers midi à Slinger-Fonteyn, le dernier endroit habité par les colons. Un vieil Allemand nommé *Richert* y demeure dans une misérable hutte rouge. Nous descendîmes de cheval, et après nous être reposés pendant une couple d'heures, nous nous remîmes en route, laissant derrière nous l'homme civilisé et ses demeures, et je me trouvai encore une fois avec un mélange de terreur et de joie au milieu de l'immense solitude du désert.

A mesure que nous avancions, le pays devenait de plus en plus aride et désolé. Nous traversâmes les lits de divers torrents desséchés, et nous vîmes à notre droite plusieurs lits de sel appelés *les Brackpans;* nous franchîmes une vallée large d'environ six milles, entièrement composée de sable nu, qui paraissait avoir été couvert d'eau à diverses époques, mais il n'y en avait pas alors une seule goutte. Nous n'avions pas rencontré d'eau de toute la journée, et pour augmenter notre soif, un vent desséchant du nord-ouest nous soufflait avec violence dans la figure. Cependant, à la fin, nous atteignîmes un endroit connu de mes guides appelé *Kuil* ou *Parterre*, et nous y trouvâmes un petit réservoir naturel contenant d'assez bonne eau, mais si profondément encaissé entre deux rochers que nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine à en tirer une petite quantité d'eau, à l'aide d'une coque d'œuf d'autruche; mais nous ne pûmes nous en procurer pour nos chevaux. Le thermomètre marquait 85° à l'ombre, et 110° au soleil. C'était un énorme changement, en peu d'espace, depuis les sommets glacés du Roggeveld.

Le 9 août, nous franchîmes une montagne très élevée, couverte d'une herbe touffue et desséchée, et après avoir marché environ deux heures, nous arrivâmes à la rivière de Kat's-Kop (tête du chat), comme mes Hottentots l'appelaient; mais à mon grand désappointement je la trouvai entièrement à sec; nous mîmes pied à terre, mais nos chevaux étaient si altérés qu'ils refusèrent de manger. Après avoir longtemps cherché, Witteboy fut assez heureux pour découvrir un trou creusé depuis peu par les Bushimen, et qui contenait de l'eau d'un goût très saumâtre. Nous nous y rendîmes aussitôt avec les chevaux et eûmes de la peine à les faire boire les uns après les autres.

Nous étions convaincus, par des indices certains, que les Bushimen nous observaient d'une hauteur voisine, et nous ne tardâmes pas à en voir une petite troupe s'avancer d'un air pacifique et amical; elle se composait d'un vieillard, de deux femmes et de deux enfants. Les enfants semblaient vigoureux et bien portants; mais les personnes plus âgées avaient la plus chétive apparence; le vieillard était d'une affreuse maigreur, et la peau d'une des femmes pendait en plis flottants sur ses flancs comme un morceau de cuir. Ils venaient pour nous demander du tabac; nous leur en donnâmes une petite quantité qui parut les rendre extrêmement heureux. Ils entrèrent volontiers en conversation avec mes Hottentots, mais ils ne purent faire aucune réponse satisfaisante aux questions que nous leur fîmes pour savoir s'il existait de l'eau dans la direction où nous voyagions. Ces malheureuses créatures subsistaient alors presque exclusivement d'œufs de fourmis qu'ils tirent de terre avec un bâton pointu

durci au feu, et dont la tête est chargée d'une pierre; nous vîmes dans la plaine beaucoup d'endroits pleins de trous qu'ils avaient faits en cherchant ces insectes. Ils se nourrissent principalement de deux espèces de fourmis, l'une noire, l'autre blanche. Cette dernière est regardée par eux comme un mets délicieux, et son apparence l'a fait appeler par les planteurs *riz bushimen.* Ce riz a un goût acide et qui n'est pas désagréable, mais il doit en falloir une grande quantité pour rassasier un homme affamé; pour se remplir l'estomac et peut-être pour corriger la trop grande acidité de cet aliment, les Bushimen mangent en même temps de la gomme de mimosa, qui n'est qu'une variété de la gomme arabique.

En causant avec ces sauvages je remarquai qu'il manquait une jointure à l'un des petits doigts du vieillard. Je lui en demandai la cause, et il me répondit que sa mère, ayant perdu ses précédents enfants presque aussitôt après leur naissance, lui avait coupé cette jointure pour le préserver d'un semblable malheur. Des superstitions extravagantes de cette espèce semblent constituer toute la religion des Bushimen.

Après avoir pris un repos également nécessaire à nous et à nos chevaux affamés, nous nous remîmes en route un peu après midi; un vent nord-est nous soufflait avec violence dans la figure et nous desséchait la peau à un point extraordinaire, et de fréquentes frictions avec un peu de graisse dont je m'étais muni à cet effet ne m'en garantissaient qu'imparfaitement. Nous voyagions dans une plaine sans borne; à droite, nous avions la chaîne des monts Kat's-Kop; à notre gauche et en face, une de ces vues immenses qui sont particulières aux environs de la Grande-Rivière. En général, on peut se représenter le pays des Bushimen, entre la colonie et le Gariep, comme un grand plan incliné qui s'abaisse graduellement du sommet des monts Nieuwveld jusqu'au bord de cette rivière.

Nous passâmes auprès d'une montagne isolée de forme conique, située près de la jonction de la rivière de Gamka avec celle d'Hartebeest. Je lui donnai, en l'honneur d'un de mes amis, le nom de *Ravenhill;* plusieurs lits de torrents, qui doivent en certaines occasions contenir une masse d'eau considérable, joignent dans cet endroit le Gamka Le pays paraissait en général extrêmement maigre et aride, quoiqu'il y eût çà et là des endroits couverts d'herbe flétrie.

Au coucher du soleil nous traversâmes le canal du Gamka pour la dernière fois, et nous tournâmes droit au nord vers la rivière d'Hartebeest, où nous espérions trouver de l'eau et probablement du gibier. Sur les neuf heures, après une course fastidieuse de neuf heures, pendant laquelle nous avions à peine fait trente-cinq milles, nous arrivâmes au lit de cette rivière dans un lieu appelé *Camel's Mouth ;* mais, à notre extrême chagrin, nous la trouvâmes entièrement à sec. Nous n'eûmes d'autres ressources que d'attacher nos chevaux à un arbre, et, après avoir allumé du feu, nous nous couchâmes à côté, espérant trouver dans le sommeil l'oubli de nos maux. Pendant la nuit nous fûmes troublés par les hyènes qui s'approchaient à quelques pas, mais qui n'osèrent pas nous attaquer.

Le 11 août, nous aperçûmes le lendemain matin que nous avions bivouaqué dans le lit de la rivière qui doit à certaines époques contenir un cours d'eau, d'une violence et d'un volume considérables. C'est, en effet, le canal par lequel toutes les eaux du versant nord des monts Nieuwveld s'écoulent après les grands orages ou déluges périodiques dans le Gariep. On peut imaginer combien ces déluges sont rares et irréguliers, d'après ce fait que cette rivière n'a pas chassé d'eau depuis cinq ans.

Les Korannas qui habitent les bords de la rivière d'Hartebeest n'ont aucun troupeau, et vivent exactement de la même manière que les Bushimen, c'est-à-dire de gibier quand ils peuvent en tuer, et de racines farineuses quand le pays en produit; mais lorsque ces ressources viennent à manquer, ils se nourrissent comme ils peuvent de fourmis, de gomme et des bourgeons d'une certaine espèce de buisson; ils tuent le gibier de la même manière que les Bushimen, avec des flèches empoisonnées ou des fosses au milieu desquelles ils placent un bâton pointu. Ces fosses sont si nombreuses sur les bords et dans le lit de la rivière d'Hartebeest, qu'il est surprenant que nous n'y soyons pas tombés. A cette époque l'extrême sécheresse, en faisant périr toute espèce de racines nourrissantes à la surface du pays, avait réduit cette peuplade à la plus affreuse détresse. Les Korannas sont en général plus grands que les Bushimen : ils diffèrent d'eux par le langage et sous quelques autres rapports d'une importance secondaire : comme ils ont possédé précédemment du bétail ainsi que le reste de leur nation, et qu'ils ont été réduits à cette existence misérable par suite des déprédations de quelques-uns de leurs voisins, leur situation présente montre par un exemple sensible par quel degré les Bushimen ont primitivement passé de la condition de pasteurs à celle de chasseurs et de brigands.

Retour de Witteboy. Arrivée sur les bords du Gariep. Les hyènes et les lions. Voyage le long de cette rivière. Troupe de chasseurs korannas. Excursion pour visiter une cataracte remarquable.

Le 13 août, nous nous mîmes en route de bonne heure, et nous marchâmes vers le nord-est pendant environ six milles, à travers un labyrinthe de collines basses et rocailleuses, parsemées de buissons de *wagteenbeetje.* Nous y trouvâmes les Korannas qui gardaient les restes d'un zèbre. Les assauts désespérés livrés à la carcasse et l'excessive protubérance de la panse très visible chez ces gardiens affamés, attestaient qu'ils avaient tiré bon parti de leur temps et de leurs dents. Cependant nous réservâmes pour notre usage les deux quartiers de derrière et la tête de la bête, et nous les suspendîmes aussitôt sur les chevaux qui portaient notre bagage. Nous donnâmes le reste aux Korannas pour leur peine.

Nous nous remîmes en marche avec toute la promptitude possible vers le Gariep, que nous atteignîmes, à notre grande satisfaction, au bout d'une couple d'heures environ. Après avoir souffert aussi cruellement que nous avions fait du manque d'eau, quel ravissant spectacle pour nous que ce fleuve roulant majestueusement ses flots rapides et profonds dans un lit de cinq cents pieds de largeur! Nous nous hâtâmes de descendre vers le canal, nous nous plongeâmes les mains et la figure dans l'eau fraîche, et nous assouvîmes enfin une soif que chaque verre de l'eau saumâtre des Korannas semblait redoubler. Nous laissâmes nos chevaux paître dans la prairie sur les bords du fleuve, pendant que nous nous occupions à l'ombre des saules à couper la chair de notre zèbre en tranches minces pour les faire rôtir au soleil. Ayant maintenant de la viande en abondance et toute une rivière d'eau fraîche à notre disposition, nous fîmes un repas de prince, quoique sans sel, sans sauce et sans aucune espèce de légumes. Nous trouvâmes la chair du zèbre tendre et savoureuse; mais rien ne semblait pouvoir apaiser notre faim; à peine avions-nous fini un morceau que nous étions prêts à recommencer avec un autre.

Après tant de privations, ce n'était pas une médiocre satisfaction pour moi d'avoir enfin accompli un des objets de mon voyage. J'étais arrivé au bord du Gariep par une route qu'aucun voyageur n'avait parcourue avant moi, et j'avais acquis les moyens d'ajouter à la carte du sud de l'Afrique la topographie exacte du pays intermédiaire qui, quelque aride et désolé qu'il puisse être, n'en est pas moins digne du plus vif intérêt aux yeux du naturaliste et du philanthrope.

Le Gariep doit, à certaines époques, verser dans l'Océan un énorme volume d'eau : il était alors aussi bas que jamais, et large seulement d'environ cinq cents pieds; mais les nombreux vestiges de ses débordements

s'étendaient sur l'une et l'autre rive, à un mille au moins du bord de l'eau, et en plusieurs endroits, trois ou quatre fois plus loin. Sur le bord opposé, une chaîne de montagnes court parallèlement à la rivière; cette chaîne, ainsi que je l'ai vérifié, la suit depuis un peu au-dessous de la ville de Griqua jusqu'à l'Océan pendant un trajet d'environ cinq cents milles. Je lui ai donné le nom de *Mur gariépin*. On dit qu'un peu au-dessus de notre station, le mur gariépin, en s'approchant de la chaîne connue sous le nom de *Montagnes du duc d'York*, forme une écluse très curieuse. La rivière qui, dans cet endroit, se fraie un passage entre les montagnes, coule pendant un espace considérable sous une voûte immense creusée dans le roc et suspendue entre deux rochers. Nous entendions distinctement à plusieurs milles de distance le mugissement des eaux se précipitant dans cet étroit canal; quand la rivière a atteint sa plus grande hauteur la scène doit être bien plus imposante encore, l'énorme masse d'eau accumulée au-dessus de l'écluse, et qui forme alors un lac majestueux parsemé d'îles, doit offrir un admirable coup d'œil à l'habitant du désert. Le Gariep est sujet dans tous les temps aux crues les plus subites par suite des pluies abondantes qui tombent dans la partie supérieure de son cours, et pour cette raison les naturels ont la précaution de ne jamais se coucher trop près des bords de son cours.

Le 15 août, nous étions à cheval dès le point du jour. Nous avions déjà fait environ cinquante milles en descendant le cours du fleuve, et nous n'avions pas encore rencontré un seul naturel. Sachant que ces bords étaient beaucoup plus peuplés qu'aucune autre partie du Bushmann ou du Koranna, et remarquant un grand nombre de huttes abandonnées, nous ne pouvions nous expliquer pourquoi les habitants de cette contrée favorite l'avaient désertée. Enfin, dans l'après-midi, au moment où nous traversions un bois épais sur le bord de la rivière, nous tombâmes brusquement sur une troupe d'environ trente Korannas qui étaient assis à l'ombre; notre première sensation fut celle d'un vif plaisir, en nous retrouvant en contact avec ces hommes pacifiques et bienveillants, car depuis notre départ de la colonie nous avions fait un triste voyage. Mais notre joie s'évanouit bientôt, en voyant les Korannas, dès qu'ils nous eurent aperçus, se dresser sur leurs pieds et courir à leurs armes; je n'attendais que le moment de voir une volée de flèches empoisonnées lancées contre nous, mais Witteboy, avec une présence d'esprit admirable, se précipita à bas de son cheval, jeta son fusil à terre, et courut à eux les bras étendus, leur criant dans leur langue que nous étions des amis. Ils entrèrent aussitôt en pourparler, et un instant après nous nous serrions les mains avec une satisfaction mutuelle.

J'interrogeai les Korannas sur une grande cataracte qu'on m'avait dit exister dans le voisinage. J'appris avec un vif plaisir qu'elle n'était pas située à plus de sept ou huit milles en descendant la rivière, et comme il n'était guère plus de midi, je me déterminai à l'aller visiter sur-le-champ, de manière à revenir au camp des Korannas pour y passer la nuit.

Laissant nos deux chevaux les plus fatigués, nous partîmes, Witteboy et moi, escortés de cinq Korannas que j'avais décidés à nous accompagner à pied. Lorsque nous approchâmes de la cataracte, sa voix commença à se faire entendre comme le bruit du tonnerre dans le lointain. Cependant nous avions encore un pénible trajet à franchir avant d'arriver au but de notre voyage, car nous en étions séparés par un bras de la rivière, et au-delà par plusieurs milles d'un terrain sauvage et couvert de bois. Le bras principal et intermédiaire du Gariep qui forme la cataracte traverse une espèce d'île d'une étendue considérable, couverte de rochers et de bois, et bornée de tous côtés par des courants d'eau. Lorsque nous eûmes passé le bras sud de la rivière, qui n'est à cette époque qu'un faible ruisseau, nous continuâmes de suivre les Korannas pendant plusieurs milles à travers une forêt épaisse d'acacias. Le bruit terrible de la cataracte croissait à chaque pas. Nous arrivâmes enfin à une chaîne de rochers, et nous fûmes forcés de descendre de cheval pour suivre nos guides à pied. On eût dit que nous entrions sous le portique mystérieux de l'un des plus magnifiques temples de la nature, et les sauvages ignorants qui nous conduisaient témoignaient par le recueillement et la circonspection avec laquelle ils marchaient, qu'eux aussi cédaient à l'empire du *genius loci*. Ils m'invitèrent à plusieurs reprises à me tenir derrière et à les suivre lentement, parce que les précipices étaient dangereux pour les pas des hommes, et la vue ainsi que le bruit de la cataracte étaient si terribles, qu'eux-mêmes n'envisageaient ce lieu qu'avec effroi et ne se hasardaient que rarement à le visiter. Enfin ils s'arrêtèrent tous, et m'invitèrent à en faire autant. Un d'eux s'avança vers le bord du précipice, et après l'avoir examiné avec précaution, il me fit signe d'avancer. J'obéis, et j'eus sous les yeux une scène aussi curieuse qu'imposante. Cependant ce n'était pas encore la cataracte. C'était une écluse formée par le volume presque entier des eaux de la rivière, resserrées dans un canal étroit d'à peine cinquante pieds, où elles descendaient en décrivant un angle de près de 45°, et se précipitant en tumulte à travers un soupirail noir et tortueux creusé au milieu des rochers et d'une effrayante profondeur, elles s'échappaient en torrents d'écume. Quoique ce fût incontestablement la première fois que mes noirs conducteurs amenaient un étranger admirer cette beauté de leur pays, ils faisaient preuve d'un tact particulier comme *ciceroni*, et d'un sentiment naturel du pittoresque dont j'étais également charmé et surpris. Ils m'avaient prévenu que ce n'était pas encore la cataracte : maintenant ils me guidèrent pendant un mille environ le long des rocs : quelques-uns se tenant à mes côtés, et m'avertissant continuellement de regarder à mes pieds, parce qu'un seul faux pas m'eût précipité dans des abîmes où l'eau s'engouffrait avec un fracas qui semblait faire trembler sur leurs bases les rochers qui nous entouraient. Enfin, nous nous arrêtâmes comme la première fois, et l'instant d'après je fus conduit sur un rocher en saillie d'où j'aperçus une scène bien supérieure à tout ce que j'avais pu me représenter. Toutes les eaux de la rivière (à l'exception de ce qui s'en échappe par le canal secondaire que nous avions traversé, et par un autre canal semblable sur la rive nord), après avoir été resserrées dans un lit de cent pieds de largeur environ, se précipitent à la fois en magnifiques cascades de plus de cent pieds de haut. J'étais placé sur un rocher presque de niveau avec le sommet de la cataracte et exactement en face. Les rayons du soleil couchant tombaient en plein sur la cascade, et occasionnaient le plus magnifique arc-en-ciel; les nuages de vapeurs que les eaux formaient en se brisant, la riche verdure des bois suspendus sur les collines environnantes, le fracas assourdissant de la cataracte, et au bas le bouillonnement tumultueux du courant qui tournoyait en s'échappant par un canal profond, noir et étroit, formaient un ensemble de beauté et de grandeur tel que je n'en avais jamais vu. La majesté de la nature rendait inaccessible à la crainte du danger, et après une courte pause je me hâtai de quitter ma position pour voir de plus près, de dessus un rocher qui s'élevait plus directement au-dessus du gouffre écumant. A peine y étais-je arrivé que je me sentis saisir par quatre Korannas qui m'enlevèrent en même temps par les bras et par les jambes. Ma première pensée fut qu'ils allaient me lancer dans le précipice; cette idée ne dura qu'un instant; mais elle affligea les bons sauvages. Ils appartenaient à une race timide, et ils avaient craint que ma témérité ne m'exposât à quelques dangers. Après m'avoir éloigné du précipice, ils m'expliquèrent leurs motifs et me demandèrent pardon. Je fus touché de leur intention. Quoique j'eusse volontiers maudit leur zèle officieux, je revins à mon poste pour prendre une vue de cette scène extraordinaire;

mais mon esquisse, ébauchée à la hâte, était trop au-dessous de la réalité pour me satisfaire et pour mériter d'être mise sous les yeux du lecteur. Le caractère de toute la contrée environnante, hérissée de rocs, de cavernes et de bois impénétrables, et l'aspect désolé des mont Gariépins sur le dernier plan, s'accordaient bien avec la grandeur sauvage de la cataracte, qui excita en moi une impression qui ne s'effacera jamais.

Au sortir de cette cascade magnifique, la rivière coule dans un canal étroit d'environ deux milles de longueur, profond d'environ cinq cents pieds, et qui paraît avoir été creusé dans le roc depuis des siècles par la force du courant.

Dans l'automne, quand la rivière est haute, la chute doit être beaucoup plus belle; mais dans cette saison elle est probablement inaccessible. En effet, il est évident que la masse des eaux qui ne peut s'échapper par ce passage, se précipite alors avec impétuosité dans les deux canaux secondaires que nous trouvâmes presque à sec, et même qu'elle déborde sur le pays boisé qui les sépare, pays qui forme dans les autres saisons une espèce d'île, ainsi que nous le vîmes : je donnai à ce lieu le nom de *Cataracte du roi Georges*, en l'honneur de notre gracieux souverain.

En causant avec les sauvages de la cataracte du roi Georges, j'appris d'eux que la rivière de Kuruman, qui prend sa source dans le pays des Betchouanas, se jette dans le Gariep un peu au-dessous de cette cataracte, mais que dans la partie inférieure de son cours elle est souvent à sec pendant plusieurs années consécutives, comme le torrent d'Hartebeest du côté du sud.

En examinant les bords du Gariep, je me convainquis à regret de l'impossibilité d'employer ses eaux à l'irrigation des campagnes voisines, au moyen d'écluses et de fossés, suivant la méthode usitée et la seule praticable pour la culture des terres de l'intérieur du sud de l'Afrique. La grande élévation des bords du Gariep, au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux, ne semble permettre aucune espérance de succès pour toute entreprise de cette espèce qui serait dirigée d'après les procédés ordinaires. Quant à la question de savoir si l'on pourrait tirer parti de ses débordements naturels pour atteindre jusqu'à un certain point le même objet, ou si quelque mécanisme peu compliqué, semblable au puits d'Egypte, ne pourrait pas être employé avec succès pour les irrigations, je me reconnais incompétent pour la décider, et c'est, selon toute apparence, un problème qui ne sera pas résolu de si tôt.

Aucune des tribus de l'Afrique du sud, dans l'intérieur ou sur la côte, ne possède rien qui ait forme de barque ou de canot. Le moyen qu'ils emploient pour traverser une large rivière, et que j'ai vu mettre en usage, est fort simple : chaque homme a une poutre de bois, à l'une des extrémités de laquelle se trouve une cheville; tenant cette cheville d'une main, il s'assied jambe de-ci, jambe de-là, ou s'étend tout de son long sur la poutre et rame contre le courant avec ses pieds et son autre main. C'est un procédé bien grossier, mais qui paraît suffire aux besoins de ces indolents enfants de la nature.

Les Korannas sont de purs Hottentots qui se sont établis dans le voisinage de la grande rivière et qui s'écartent très rarement à une distance considérable de ses principaux bras; on en trouve tout le long de son cours en remontant du lieu où nous nous trouvions vers ses sources, aussi loin qu'ont pénétré les explorateurs européens. Les Korannas se divisent en un grand nombre de clans indépendants ou kraals, suivant l'expression usitée dans la colonie.

Chaque clan ou kraal est gouverné par un chef ou capitaine ; c'est ordinairement l'individu le plus riche; mais son autorité est extrêmement limitée, et on ne lui obéit qu'autant que les ordres ont l'approbation générale. Dans les cas pour lesquels il n'existe pas d'anciens usages, chaque homme agit suivant ce qui est juste à ses yeux. C'est un peuple de pasteurs, et plusieurs de leurs kraals possèdent des troupeaux considérables de gros bétail, ainsi que quelques chèvres et brebis. Les troupeaux de cette espèce sont peu nombreux, quoiqu'ils réussissent à merveille et qu'ils parviennent à une grosseur extraordinaire. La difficulté de les protéger contre les bêtes féroces et de les conduire d'un lieu à un autre dans leurs fréquentes migrations ont probablement empêché les Korannas de les augmenter d'une manière considérable. Beaucoup de kraals n'ont ni chèvres ni brebis, mais seulement des vaches. Nous en avons vu qui, ayant perdu leurs troupeaux, ont rétrogradé de la vie pastorale à la condition de chasseurs ou de Bushimen.

Les Korannas voyagent sans cesse de place en place, suivant le besoin de pâturage ou leur caprice. Quant à leurs huttes mobiles, qui ne se composent que de quelques perches et d'une couverture en natte, ils les transportent avec eux au moyen de leurs bœufs de charge, qui sont merveilleusement dociles et bien dressés.

Leur langue diffère considérablement de celle des Bushimen; mais elle est presque semblable aux dialectes que parlent les Hottentots de la colonie et les Namaquas; aussi mes guides les comprenaient-ils facilement, tandis qu'ils n'entendaient parfaitement que ceux des Bushimen qui avaient fréquenté la colonie. Leur habillement est fait de peau de mouton, auquel les femmes ajoutent un tablier de peau et les hommes une espèce de poche qui ne satisfait qu'imparfaitement au vœu de la pudeur. Tel est, du reste, le costume primitif de toutes les tribus hottentotes.

Au physique, les Korannas sont supérieurs à toute autre race de Hottentots. Beaucoup d'entre eux sont grands, ont la figure bien coupée, les traits saillants, et un air d'aisance et de bonne humeur répandu sur toute leur personne prévient singulièrement en leur faveur. C'est en effet une race douce, apathique, peu entreprenante, bienveillante envers les étrangers et disposée à vivre en paix avec toutes les tribus qui l'entourent, à l'exception des Bushimen, auxquels ils portent une haine invétérée à cause des déprédations continuelles de ces derniers contre leurs troupeaux de gros et de menu bétail. On dit qu'une si grande animosité préside à leurs guerres avec les Bushimen, qu'on fait rarement quartier de l'un et de l'autre côté, soit aux jeunes gens, soit aux vieillards. Ces deux tribus font usage des mêmes armes, si ce n'est que celles des Korannas sont plus grandes et mieux travaillées, et que leurs flèches empoisonnées sont quelquefois garnies de plumes.

Ils ne fabriquent, indépendamment de leurs nattes, de leurs armes et de leurs vêtements, qu'une espèce de faïence grossière et quelques vases de bois, qu'ils creusent avec beaucoup de peine dans des blocs de bois massif. Ils achètent leurs couteaux et leurs haches aux Betchouanas et aux Boers, car ils ne travaillent point le fer.

Les femmes korannas ont rarement plus de quatre ou cinq enfants; s'il leur arrive d'avoir deux jumeaux, ce qui est rare, on en détruit un de la même manière que chez les Bushimen.

Les Korannas sont très sujets à la consomption, ce qui du reste leur est commun avec toutes les tribus hottentotes, et surtout à une maladie appelée fièvre de sang, qui en fait périr un grand nombre. Quelques personnes pensent que cette maladie provient de leur habitude de se plonger fréquemment et sans précaution dans leur rivière favorite, au retour de la chasse et couverts de sueur. D'autres l'attribuent aux propriétés malfaisantes de l'eau à certaines époques. La fièvre de sang se manifeste ordinairement à l'extérieur par des clous sur quelques parties du corps; dans ce cas on pratique une incision autour de la partie attaquée et on y applique avec succès le fiel et la graisse de certains animaux. Mais si elle se porte à l'intérieur, il n'y a point de remède, le malade succombe. Cette fièvre ne s'étend pas au-delà des bords du Gariep; elle exerce ses plus grands ravages dans les mois de février et de mars. Pour les coupures et les contusions

ils font usage des feuilles du buku, ainsi que d'une ou deux autres plantes et ils s'en trouvent bien.

Ils sont fort adonnés à une espèce de magie ou sorcellerie malfaisante qui ne diffère pas beaucoup de celle des tribus cafres, dont ils se servent souvent pour se tourmenter cruellement entre eux. On dit que quelquefois ils ne s'en tiennent pas aux charmes imaginaires, et qu'ils ont recours aux philtres et aux poisons.

Les clans korannas, dans la partie supérieure du Gariep et sur les bras du fleuve, sont tous amis ou alliés des Griquas auxquels ils se réunissent contre les Bushimen, qui sont regardés comme les Ismaélites du sud de l'Afrique. Par suite de cette intimité, quelques-uns se sont procuré des armes à feu. Plusieurs clans sont aussi étroitement alliés à la tribu matchhapi des Betchouanas, avec lesquels ils se marient souvent.

Départ de la station de la cataracte. La chaleur, la soif et la faim. Vengeance des Bushimen. Pella.

En quittant les rives boisées du Gariep, nous passâmes sur quelques collines d'un roc nu et poli qui paraissaient être chacune d'un seul bloc de pierre. En face et sur la gauche, les plaines sans bornes du désert s'étendaient de nouveau devant nous, tandis qu'à droite la chaîne sauvage des monts Gariep, bordée par la rivière et les bois qui couvrent ses rives, se prolongeait à l'ouest aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Au bout de quelque temps, le pays voisin de la rivière devint si rocailleux et si impraticable, que mes guides crurent nécessaire de nous diriger un peu plus au sud-est de manière à rejoindre le Gariep à Pella, station des missionnaires dans le Namaqua, à environ deux jours de marche : nous comptions nous procurer dans cet endroit les vivres frais qui seraient nécessaires pour le reste de notre excursion projetée.

Sur les quatre heures de l'après-midi, après un long et fastidieux trajet d'environ quarante milles, nous arrivâmes au lit d'une rivière située à peu près au centre d'une chaîne de montagnes secondaires. N'ayant aucun moyen d'apprendre comment les naturels appelaient la rivière et la montagne, j'imposai à la première le nom de *Comte de Morpeth*, et à la seconde celui de mon digne ami *M. Pillans*. Nous trouvâmes une troupe de Korannas campés près de la rivière de Pillans ; mais ils étaient venus des bords du Gariep uniquement pour chasser, et n'avaient apporté avec eux d'autres provisions qu'un peu d'eau dans des calebasses qu'ils ne purent partager avec nous.

Le 18 août, ne pouvant dormir, nous nous levâmes vers quatre heures du matin, et nous continuâmes notre route au clair de la lune. Mais au bout d'une heure de marche, les Hottentots avaient si froid aux extrémités qu'ils déclarèrent qu'il leur était impossible d'aller plus loin. En conséquence, nous nous arrêtâmes, et après avoir allumé du feu nous attendîmes le lever du soleil. Les Africains de toutes les classes sont moins capables de supporter le froid et la pluie que les Européens.

Nous avions passé les monts Morpeth avant de nous arrêter. Cette chaîne court du sud-est au nord-est, et se termine à environ vingt-cinq milles à droite du Gariep. Le mur Gariépin était toujours le point le plus élevé de notre droite. Une autre plaine immense s'étendait devant nous, bornée dans le lointain par une chaîne de montagnes semblables à celles que nous venions de franchir ; je les appelai *monts Carlisle*, en l'honneur du vénérable seigneur qui porte ce nom. A notre gauche, dans la direction de la colonie, les plaines du désert n'étaient bornées que par l'horizon.

Au lever du soleil, nous nous remîmes en marche. La chaleur devint bientôt aussi insupportable dans la plaine que le froid l'avait été quelques heures auparavant : telles sont les brusques transitions de la température dans ce pays; peut-être la présence d'une grande quantité de nitre ne contribue-t-elle pas médiocrement à la fraîcheur des nuits. Nous nous arrêtâmes après trois heures de marche et nous déjeunâmes avec notre dernière tranche de zèbre.

Au coucher du soleil nous arrivâmes au pied des monts Carlisle. Ils nous parurent avoir environ deux cents pieds de hauteur. Les Korannas avaient signalé à mes guides l'existence d'un passage étroit au milieu de ces montagnes. Nous le trouvâmes sans peine, et il nous conduisit de l'autre côté de la chaîne sans que nous eussions monté un seul pas. C'était l'une des gorges les plus escarpées et les plus pittoresques que j'eusse jamais vues.

Mais avant de clore ce voyage, disons encore quelques mots des Namaquas.

Les Namaquas. Etendue et aspect de leur pays. Leurs mœurs et leur manière de vivre.

Les Namaquas sont une race de Hottentots qui habitent le pays voisin de la côte sur les deux rives du Gariep. C'est un peuple pasteur chez lequel on retrouve les principaux traits caractéristiques des Korannas et des tribus aborigènes de la colonie. En effet ils se nourrissent principalement de lait, ils mènent une vie errante, et sont d'un naturel doux, apathique et peu entreprenant.

Le pays occupé par cette tribu est ordinairement distingué sur les cartes par les noms de petit et grand Namaqua. Cette dernière contrée, quelle que puisse avoir été son étendue primitive, est maintenant réduite à l'angle aigu compris entre la côte de la mer et le Gariep, et bornée au sud et à l'est par la rivière de Koussie et les montagnes Carlisle. Le grand Namaqua est un pays plus vaste et bien moins circonscrit. Il s'étend à environ deux milles au nord depuis les bords du Gariep, et à la même distance environ à l'est de la côte de la mer vers l'intérieur.

Il est séparé du Betchouana par un vaste désert entièrement inhabitable parce qu'il manque d'eau ; il est borné au nord par le pays des Damaras. Une grande partie de ce territoire consiste en une immense plaine ou vallée arrosée ou plutôt traversée par un cours d'eau appelé *Fish-River* par Vaillant et mal à propos représenté sur sa carte, et d'après son autorité sur celle de Burchell, comme se jetant dans la mer au nord de la baie d'Angra Pequina. J'ai reconnu cette rivière pour un des bras du Gariep et je lui ai donné le nom de mon ami et mon compagnon, M. A. Borradaile. Elle se jette dans le Gariep à peu de distance de son embouchure, et on dit qu'après de grandes pluies elle charrie un volume d'eau considérable ; mais à l'exemple des autres rivière intermittentes, son canal est à sec dans presque toute son étendue, et il ne se reconnaît que çà et là à des flaques d'eau stagnante. Ce n'en est pas moins, après le Gariep, la principale rivière du Namaqua, et pendant la sécheresse ses bords sont le rendez-vous d'un grand nombre de naturels. Une autre rivière de quelque importance, appelée *Kooisip*, est représentée comme tombant dans la mer plus au nord. Mais n'ayant pu me procurer aucune donnée précise sur son cours et sur son importance, je l'ai omise dans ma carte. Au demeurant le Namaqua est un pays aride et désolé, qui ne possède qu'un petit nombre de fontaines permanentes disséminées çà et là, qui fournissent aux besoins des habitants et de leurs troupeaux pendant les périodes de sécheresse qui sont longues et fréquentes. La grande vallée de Borradaile est séparée de la côte de la mer par une chaîne de montagnes rocailleuses médiocrement élevées, et qui semble rejoindre la chaîne que j'ai nommée *le mur Gariépin*.

Le sol du Namaqua est en général léger et sablonneux ; il est couvert d'une couche légère d'une espèce d'herbe qui pousse rapidement à la suite des pluies accidentelles particulières au climat de ce pays, et qui suffit à la nourriture de nombreux troupeaux de bétail et d'animaux sauvages. On dit que les plaines situées

vers les sources de la rivière de Borradaile fournissent un pâturage plus fertile que le reste du pays, et qu'on y rencontre çà et là quelques fontaines abondantes que les missionnaires considèrent comme des emplacements favorables pour y établir des villages permanents.

Les Namaquas, comme toutes les autres tribus hottentotes, sont divisés en un grand nombre de clans, gouvernés (s'il est permis d'appliquer ce mot à des sociétés si imparfaites) par un chef dont l'autorité est limitée et temporaire. Les kraals limitrophes de la colonie ont été depuis longtemps détruits ou réduits en esclavage. Les vastes plaines qui s'étendent entre le Gariep et le Kamiesberg sont représentées par les anciens auteurs comme habitées par une peuplade nombreuse, possédant de grands troupeaux de vaches et de brebis, et vivant au sein de la paix et de l'abondance. De cette peuplade il ne subsiste plus maintenant que la tribu qui réside à Pella et dans les environs. On l'a appelée *Obseses*, du nom d'une espèce de bœuf qui s'associe volontairement au bœuf domestique, probablement parce que cette horde s'est formée par la réunion de plusieurs autres petites peuplades. Dans le grand Namaqua la population décroît rapidement,

Les Namaquas habitent des huttes mobiles qui ressemblent sous tous les rapports à celles des Korannas, si ce n'est qu'elles sont plus grandes, et que le terrain y est ordinairement creusé d'un pied ou d'un pied et demi au-dessous du niveau du sol environnant. Ils n'ont pas à proprement parler de résidence permanente ; mais ils errent de place en place avec leurs troupeaux de vaches et de brebis, ainsi que leurs ustensiles de ménage, suivant que le besoin d'eau et de pâturage l'exige.

Le climat du Namaqua est beaucoup plus chaud et plus sec que celui de la côte sur les bords du Gariep, qui sont beaucoup plus bas que la contrée environnante ; la chaleur est très forte pendant l'été; le thermomètre s'y élève souvent à 120°. Cette température est insupportable pour les naturels, et à plus forte raison pour les Européens.

Les Damaras sont réunis en communautés plus nombreuses que les Korannas et les Namaquas ; ils sont gouvernés par des chefs héréditaires, pratiquent la circoncision, et demeurent dans des villages solidement bâtis à l'instar de ceux des Betchouanas. Les clans les plus voisins de la colonie sont connus sous les noms de *Ghoup*, de *Nevis*, de *Gamaquas* et de *Kuras ;* il est évident que ce ne sont pas là leurs noms primitifs, mais bien ceux qui leur ont été imposés par les Hottentots. A l'exemple des Matchapis ils font usage d'arcs et de flèches, ainsi que de sagaies. Il est vraisemblable que les Matchapis et eux ont emprunté l'arc et les flèches empoisonnées aux Hottentots, par suite de leurs fréquentes relations avec les tribus de cette race; car ni les Betchouanas, qui résident plus au nord, ni aucune des tribus des Cafres du sud, ne font usage de l'arc et n'empoisonnent leurs armes.

Les Damaras sont séparés des tribus betchouanas à l'est par un vaste désert sans eau, et par conséquent inhabité. Cependant il est quelquefois traversé après la saison des pluies par des bandes appartenant aux clans matchapis et barrikarris qui, n'étant pas occupés de guerres plus voisines de leurs pays, s'en vont, pour secouer la monotonie de leur existence, piller leurs voisins. Quelques chefs damaras ont dit aux missionnaires qui les ont visités, qu'il existait sur leur côte une île où les bâtiments mouillent quelquefois, et où ils échangent du fer contre du bétail. En 1824, le capitaine Chapman, commandant *l'Espiègle*, corvette de guerre, découvrit par le 22e degré de latitude (qui correspond au pays des Damaras, ou à celui de quelque autre tribu de la même famille) une rivière considérable, à laquelle il a donné le nom de *Nourse*, en l'honneur de feu l'honorable commodore de ce nom. Il dit que cette rivière a environ trois milles de largeur à son embouchure, et quoique son entrée, comme celle de toutes les autres rivières d'Afrique, soit fermée par une baie, cependant à l'époque où il l'a examinée elle était facilement accessible pour des bâtiments légers, puisqu'il y avait neuf pieds d'eau au-dessous de la baie sans aucun ressac. Il se pourrait donc que l'embouchure de la rivière de Nourse fût un mouillage plus favorable pour commercer avec les naturels que celle du Gariep qui, ainsi que je l'ai vérifié, est à peine praticable pour des barques, et dont le cours à plusieurs centaines de milles est intercepté par quantité de cataractes et d'écluses, de sorte qu'on ne peut considérer ce fleuve comme présentant aucune facilité pour la navigation intérieure.

Départ de T'Kams. Fontaine Goubus. Arrivée au Kamiesberg. Clam William Baie Sainte-Hélène. Baie Saldanha. Ferme Groote-Port. Etablissement de Groene-Kloof Arrivée à Cap-Town.

Le 21 août, après avoir franchi les montagnes qui se dirigent à l'ouest de T'Kams, nous entrâmes dans une plaine immense couverte de touffes d'herbes sèches, mais dépourvue d'eau. Quelques rocs et quelques collines isolées s'élevaient devant nous ; au bout de deux heures de marche sur un sol plat et stérile, nous passâmes un défilé entre deux montagnes, au-delà duquel les plaines d'herbes sèches s'étendaient au sud et à l'ouest, bornées seulement par l'horizon. Nous nous arrêtâmes sur les dix heures du soir.

Nous nous levâmes le lendemain au point du jour. La plaine immense s'étendait encore autour de nous dans toutes les directions, toujours couverte de touffes de gazon desséché. Je nommai ce lieu *Station désolée.*

Au bout de quatre heures de marche nous atteignîmes un endroit nommé *Goubus*, où existe une singulière masse de rochers nus qui s'élèvent à vingt ou trente pieds au-dessus des plaines environnantes, sur une largeur de trois ou quatre cents pieds. Nous parvînmes avec peine à tirer de l'eau de plusieurs vieux puits encaissés dans les rochers qui forment une espèce de bassin ou d'auge dans laquelle s'amassent les eaux pluviales. C'est de là que ce lieu tire son nom : Goubus signifie en langue bushimen *auge-fontaine.*

Nous ne tardâmes pas à nous remettre en marche. La plaine déserte s'étendait toujours devant nous, animée seulement de temps à autre par quelques autruches errantes. Enfin, deux heures avant le coucher du soleil, nous vîmes les pics du mont Kamies se dessiner à l'horizon, vis-à-vis de nous, à cinquante ou soixante milles. Une ou deux heures de marche nous conduisirent à quelques collines secondaires qui se dirigent vers le Kamiesberg, et dans la soirée nous atteignîmes au milieu de ces collines un endroit nommé *Biet-Fonteyn*, occupé par un Griqua ou Hottentot bâtard.

Le 23 août après déjeuner, nous repartîmes de Biet-Fonteyn : depuis Pella jusque-là, le pays avait été, quoique imperceptiblement, en s'élevant ; de sorte que, avant même de quitter la plaine, nous devions être à plusieurs mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Après avoir voyagé environ une heure, nous traversâmes le Koussie, ou rivière du Buffle, limite actuelle de la colonie. Quatre heures après nous passâmes au milieu de montagnes détachées qui font partie de la chaîne du Kamiesberg. Nous nous arrêtâmes vers midi dans un défilé pittoresque appelé *Pieter's-Kloof*, où nous trouvâmes d'excellente eau. L'aspect du pays était bien différent des solitudes desséchées que je venais de traverser ; il avait plu en abondance, et les versants des montagnes étaient couverts d'une herbe haute et verdoyante qui fournit un excellent pâturage aux chevaux et aux vaches.

Le soleil se couchait au moment où nous atteignîmes la cime du Kamiesberg et le village hottentot de Lily-Fountain fondé par les missionnaires wesleyens. M. Shaw, le missionnaire, était parti pour Cap-Town ; mais je fus reçu avec empressement par deux prédi-

cateurs indigènes qui étaient chargés pendant son absence de la direction de l'établissement. Je fus logé dans l'une des maisons des missionnaires, et l'on me prépara un bon feu et des rafraîchissements.

Le village de Lily-Fountain a été fondé il y a huit ou dix ans. Le nombre actuel des habitants se monte à environ quatre cents, composés principalement de Namaquas-Hottentots mêlés de quelques familles de métis ou Hottentots bâtards. Ces derniers sont en général les plus riches et les plus actifs. Beaucoup d'habitants ont des troupeaux considérables. Les deux prédicateurs indigènes me dirent que cette petite communauté ne possédait pas moins de quatre mille têtes de bétail.

Le Kamiesberg est à environ quarante milles de la côte ouest; on suppose qu'il s'élève quatre à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. L'établissement des missionnaires est situé à trois cents pieds au-dessous du principal pic de la montagne : le climat y est par conséquent bien différent de celui des plaines inférieures; il y tombe souvent de la neige pendant l'hiver, et la gelée y est quelquefois assez forte pour endommager les moissons naissantes : ce lieu n'en réunit pas moins de grands avantages, et la salubrité de son climat est passée en proverbe. En somme cette mission est favorablement située, dirigée avec intelligence : elle fait honneur à ceux qui l'ont fondée, et répand d'inappréciables bienfaits sur les naturels qui l'habitent.

Le 24, du sommet de la montagne je découvris une vue beaucoup plus étendue, mais une vue sauvage et triste sur laquelle aucune habitation, aucune trace de l'activité humaine ne répandait la vie : nous descendîmes par un sentier raide et rocailleux, et après l'avoir suivi pendant quarante milles environ, nous arrivâmes à la résidence du weld-cornet Engelbregt. C'était la première maison de planteur que je voyais depuis mon retour dans la colonie. Le propriétaire demeurait dans une hutte de Namaqua, quoiqu'il eût l'air d'un homme fort à son aise. Les pluies abondantes qui étaient tombées depuis peu avaient répandu sur toute la nature un air de vie et de fraîcheur qui me ravissait, après avoir erré si longtemps dans les solitudes arides du Bushman et du Namaqua. Des ruisseaux descendaient de chaque montagne, mais ces eaux rafraîchissantes ne s'étendent pas dans tous les temps au-delà de Kamiesberg. Le manque d'eau se fait vivement sentir depuis l'endroit où nous étions alors jusqu'au bord de la rivière d'Oliphan, sur une étendue d'environ cent milles. Ce pays ne peut, par conséquent, être occupé que momentanément après la saison des pluies. Cependant, tout stérile et inhospitalier qu'il est, il a tenté la convoitise des chrétiens, et il en est résulté l'expulsion, et plus tard la destruction complète de la tribu hottentote appelée les *Amaquas*, qui occupait primitivement cette contrée.

Le boor Engelbregt m'accompagna à la ferme de Coetzec, son plus proche voisin, appelée *Buffel's-Fonteyn*, et située à environ vingt milles. Cette résidence est établie dans la situation la plus pittoresque, au milieu d'énormes blocs de granit nus, dont chacun ressemble à une petite montagne d'un seul bloc. Le *Paark-Rock*, dont le village ainsi appelé a tiré son nom, est loin d'être comparable à aucune de ces masses, quoiqu'il ait été regardé par quelques voyageurs comme le roc détaché le plus considérable qui existe dans le monde.

Le 25 août, ayant pris un guide et trois bons chevaux pour me conduire à la rivière d'Oliphan, je continuai mon voyage à travers une contrée solitaire et inculte. J'arrivai dans la soirée à Eland's-Fonteyn après avoir fait plus de soixante milles. C'est un *lieu de refuge* qui n'est occupé que pendant l'hiver. L'unique fermier qui y résidait habitait avec sa famille une hutte de Namaqua.

Je me remis en route le lendemain au point du jour, je traversai le lit à sec de la rivière d'Hantan, près du lieu où elle se jette dans la rivière d'Oliphan. Une heure après j'arrivai à Friedensdal, demeure du weld-cornet Vanzyl, sur les bords de l'Oliphan.

J'appris que cette rivière inonde ses rives en certains lieux, ordinairement avant l'époque des semailles, et que quand le sol couvert par les débordements est labouré et ensemencé, lorsqu'il est encore saturé d'humidité, il produit des récoltes abondantes sans avoir besoin d'autres irrigations. Je pensai qu'il serait peut-être possible de cultiver avec succès les bords du Gariep en certains endroits d'après le même système.

Le 27 août, j'arrivai le soir au clan William. Ce clan fait partie du ci-devant district de Tulbagh, maintenant de Worcester. Le village est situé sur un cours d'eau auquel on a donné dans l'origine le nom de *rivière de Jan Distet*. Il ne se compose que d'une demi-douzaine de maisons et est dominé par le mont Cédar. Les oranges et une foule d'autres fruits y atteignent une maturité parfaite; mais les ressources de ce lieu et de la contrée environnante sont fort restreintes. L'Oliphan, qui est la principale rivière du district, n'est pas accessible même pour des bâtiments légers à cause de la barre qui en ferme l'embouchure. La baie de Lambert, le mouillage le plus voisin pour le débarquement des marchandises, est ouverte et exposée au vent du nord-ouest. Cependant si on faisait de ce village le chef-lieu d'un district indépendant, il pourrait à la longue se peupler et acquérir quelque importance. Il est à environ deux cents milles de Cap-Town.

Le 30 août, ayant l'intention de visiter la baie de Sainte-Hélène et celle de Saldanha, je me détournai considérablement de la route directe, et j'arrivai à la première dans le courant de la journée.

La baie de Sainte-Hélène est bien abritée du côté du sud, mais elle est ouverte du côté du nord. Elle offre un bon mouillage, et je pense qu'une petite anse située au sud serait un port très sûr pour les petits bâtiments côtiers. Mais la stérilité de la contrée environnante rend cette baie beaucoup moins importante qu'elle ne le serait sur la côte sud-est de la colonie. La rivière de Berg, qui s'y jette, est considérable, mais les barques peuvent seules passer par-dessus sa barre.

Le 31 août, j'arrivai de bonne heure à la baie de Saldanha, qui est connue pour le meilleur ou plutôt le seul bon port du sud de l'Afrique. Mais à peine existe-t-il aux environs assez d'eau fraîche pour la consommation d'une famille.

J'arrivai le soir à Grootepost, ferme établie par le gouvernement pour l'encouragement de l'agriculture et le perfectionnement du bétail dans la colonie. Je passai la nuit à Klaiver-Vallei, résidence de M. Duekest, agriculteur entreprenant, dont je trouvai la vaste exploitation montée sur le même pied qu'une ferme anglaise.

Le 1er septembre, après avoir visité l'établissement morave de Groene-Kloof, j'arrivai vers midi chez M. Van Beenen, à Brak-Fonteyn, où je trouvai deux personnes de ma connaissance qui étaient venues en visite de la ville du Cap. J'acceptai avec plaisir une place dans leur voiture, et je rentrai le soir chez moi, après une courte et pénible excursion d'environ cinq mois.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE THOMPSON.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

CAFRE.

(Delegorge.)

J. BRY aîné, Éditeur.



RICHARD ET JOHN LANDER

(1830-1831)

VOYAGES EN AFRIQUE.

VOYAGE EFFECTUÉ DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER.

PRÉLIMINAIRE.

Nous avons vu, par les voyages antérieurs et notamment par celui de Mungo-Park, que le Niger, ce grand fleuve du Soudan, avait été suivi depuis sa source jusqu'à Boussa, royaume d'Yaourie, et que cet infortuné voyageur termina en ce lieu tragiquement sa carrière. La relation de Clapperton, rapportée, en 1827, par son fidèle serviteur Richard Lander, annonça que le même fleuve coulait vers l'ouest depuis Boussa, et qu'il devait. selon toutes les apparences, se décharger dans l'océan Atlantique. Le capitaine Clapperton et Richard Lander l'avaient traversé près de Boussa même en se rendant de la côte de Guinée à Sacatou, capitale du royaume des Felatahs, et ils avaient à Boussa recueilli des renseignements positifs sur la fin de Mungo-Park. Le capitaine Clapperton étant mort à Sacatou, son fidèle compagnon revint seul vers la côte, et entendit encore, dans son trajet, parler du Niger comme descendant de Funda vers la mer.

De retour en Angleterre, ce jeune homme rendit compte de ce qu'il avait vu et entendu, et de ce que son maître avait appris lui-même. La concordance des détails fournis par celui-ci et par Richard Lander, et la précision de ces détails, déterminèrent le gouvernement britannique à ordonner vers la fin de 1829 une expédition dans le but de descendre le Niger depuis Boussa jusqu'à la mer. L'infatigable Richard Lander, apprenant cette détermination, offrit ses services avec empressement, et ils furent acceptés.

Il partit donc avec son frère John, et muni des objets nécessaires pour une telle entreprise, qui réussit du reste complétement.

Les deux frères Lander naquirent dans le comté de Cornouailles, de parents pauvres qui n'avaient pu même leur donner une éducation ordinaire; du moins Richard était dans ce cas lorsqu'il partit avec Clapperton. Quant à John, il avait été plus heureux; doué d'une imagination vive, et secondé par les circonstances, et surtout par le renom que venait d'acquérir son frère, il était parvenu à écrire quelques essais en prose et en vers. Il devenait dès lors utile à son aîné pour la rédaction du voyage, qu'ils ont depuis publiée en commun. A leur retour en Angleterre, en 1831, ils furent dignement récompensés du succès de leur entreprise, et Richard, comme chef de l'expédition, obtint le grand prix annuel de 50 guinées fondé par la société de géographie de Londres.

Le lecteur va maintenant suivre la narration de ces deux voyageurs, dont l'aîné, reparti une troisième fois pour l'Afrique, en 1833, a péri d'une manière bien malheureuse, après avoir accompagné un bâtiment à

vapeur qui avait déjà remonté avec lui le Niger jusqu'à Raba, et qui revenait chargé d'articles indigènes échangés contre des marchandises anglaises vendues le long du fleuve. C'est près de son embouchure que le brave et intéressant jeune homme fut atteint d'une balle homicide tirée, dit-on, par un de ces vils Européens qui font encore secrètement la traite des esclaves sur la côte. Richard Lander, blessé grièvement, put revenir à l'établissement britannique de Fernando, et y rendre compte de sa dernière mission avant d'exhaler son dernier soupir.

ALBERT-MONTÉMONT.

Départ d'Angleterre. Arrivée au cap Coast. Anamabou. Accra. Badagry.

Ayant été chargés par le gouvernement britannique d'aller explorer le cours et l'embouchure du Niger, nous nous embarquâmes, mon frère et moi, à Portsmouth, le 9 janvier 1830, pour le fort du cap Coast-Castle, où nous arrivâmes le 22 du mois suivant, après une traversée de quarante-deux jours. Nous y trouvâmes le vieux Pascoe, sa femme et Jowdie, qui avaient été employés dans la première expédition, et nous fûmes assez heureux pour les engager à notre service, ainsi que deux Bornoviens, Ibrahim et Mina, qui étaient au fait des habitudes anglaises, et qui parlaient la langue du Haussa ou *Haoussa*.

Après être restés au fort du cap Coast-Castle huit jours pendant lesquels les marchands établis dans ce lieu, et M. Maclean, président du conseil, qui avait été notre compagnon dans la traversée, nous donnèrent la plus généreuse hospitalité, nous allâmes avec ce dernier rendre visite à M. Hutchinson, commandant d'Anamabou, située à environ neuf milles du lieu où nous étions.

Le 4 mars, nous prîmes congé de notre aimable hôte, M. Maclean, et nous nous embarquâmes pour Accra, où nous espérions trouver un vaisseau qui nous conduirait à Badagry dans la baie de Bénin, conformément à nos instructions.

Deux jours après, nous arrivâmes vis-à-vis du fort anglais d'Accra, et nous y débarquâmes le 7. Nous y demeurâmes une semaine entière, ce qui nous donna amplement le loisir de nous promener dans les environs, et d'admirer l'extrême beauté du pays. Accra est sans exception le plus agréable et le plus salubre établissement des Anglais, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Le 15, nous nous embarquâmes à bord du *Clinker*, et, ayant gouverné directement vers Badagry, nous jetâmes l'ancre dans la rade, en face de cette ville, le 19. Mon frère fut mis à terre et introduit le lendemain auprès du chef. A bord nous reçûmes la visite d'un jeune naturel nommé Antonio, fils du chef de Bonny, qui saisit avec empressement l'occasion de pénétrer avec nous dans l'intérieur de l'Afrique, sachant qu'il pourrait bien regagner son pays et sa demeure par le moyen du grand fleuve ou Niger,

Le 22, dans l'après-midi, nous fîmes voile sur l'une des barques du brick, et, ayant été reçus dans un canot qui nous attendait à l'endroit où commencent les brisants de la côte, nous fûmes entraînés par un ressac terrible, et jetés avec violence sur une grève brûlante.

Mouillés, réduits par cet accident à l'état le plus déplorable, et n'ayant pas de quoi changer, nous nous dirigeâmes vers une petite anse située à environ un quart de mille du rivage; là nous montâmes dans un canot du pays qui nous transporta sains et saufs à travers un canal extrêmement étroit, bordé de la plus riche végétation, dans la rivière de Badagry qui est un affluent du Lagos : c'est une belle nappe d'eau qui ressemble à un lac en miniature : sa surface est unie et transparente comme une glace, et ses rivages pittoresques sont ombragés par des arbres du plus beau vert. Nous débarquâmes bientôt sur le côté opposé, où notre route traversait une magnifique plaine dans laquelle paissent une grande quantité de daims, de gazelles et de buffles. Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, nous accompagnaient à la ville de Badagry, et faisaient derrière nous le plus épouvantable bruit; nous ne pûmes d'abord comprendre si c'était une marque de satisfaction ou de mécontentement, de respect ou de dérision. Mais nous fûmes bientôt convaincus que ce dernier sentiment l'emportait sur tous les autres; et à la vérité notre habillement était des plus grotesques; il consistait en un chapeau de paille plus large qu'une ombrelle, une tunique et une ceinture écarlate de mahométan, avec des bottes et de larges pantalons turcs. Un costume si extraordinaire pouvait exciter la gaîté de notre cortége, et il était facile de voir que ce spectacle l'amusait beaucoup; cependant les femmes les plus modestes, de peur de nous affliger, se tournaient de côté pour dissimuler des éclats de rire qu'elles ne pouvaient étouffer.

Nous vîmes sur la route différents groupes de marchands assis sous des arbres magnifiques, qui vendaient des denrées et des vêtements du pays; à notre approche beaucoup d'entre eux se levaient et nous saluaient, tandis que d'autres s'agenouillaient devant nous en signe de respect. Nous arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi à la demeure qui nous avait été préparée; mais comme le jour était beaucoup trop avancé pour nous présenter chez le roi, nous envoyâmes un messager afin de lui annoncer que nous avions le projet de lui présenter nos respects le lendemain matin.

Le 23 mars, à neuf heures du matin, conformément à notre promesse de la veille, nous rendîmes visite au chef dans sa demeure qui se trouvait à un peu plus d'un demi-mille de la nôtre. A notre arrivée, il était assis sur des caisses, dans un petit appartement de bambou, dont les murs étaient garnis d'une grande quantité de fusils et de sabres, de quelques mauvais parasols et de plusieurs queues de cheval que l'on emploie pour chasser les mouches et les autres insectes. Le roi Adouley nous regarda sans prononcer un mot, et ne se leva point de son siége pour nous féliciter de notre arrivée. Il paraissait plongé dans de profondes réflexions, et appuyait mélancoliquement son coude sur une table en bois, soutenant sa tête avec sa main. Un de ses plus vénérables et plus anciens sujets était accroupi à ses pieds, fumant une pipe d'une longueur extraordinaire; tandis que Lantern, l'aîné de ses fils et son héritier présomptif, était agenouillé à côté de lui, l'étiquette ne permettant pas au jeune homme de s'asseoir en présence de son père. Tout portait une empreinte de tristesse et de mélancolie bien différente de ce que nous avions lieu d'attendre. Nous lui prîmes la main, mais le chef serra la nôtre si faiblement que nous pûmes à peine le sentir; cependant, malgré cette apparente froideur, nous nous assîmes chacun sur un siége sans cérémonie et sans embarras. Nous commençâmes la conversation en nous informant de la santé du roi; nous ne reçûmes pour toute réponse qu'un faible sourire, et il retomba dans sa première mélancolie. Nous étalâmes alors les présents que nous avions rapportés pour lui d'Angleterre; il les accepta, il est vrai, mais sans la moindre démonstration de plaisir ou de satisfaction; il les regarda à peine, et ses serviteurs les emportèrent avec une indifférence véritable ou affectée. Nous étions choqués de tant de dédain, mais nous n'en témoignâmes rien, quoiqu'il fût impossible de ne pas remarquer qu'il y avait là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Une réserve inexplicable et une froideur inattendue signalèrent la conduite du chef de Badagry, autrefois si bienveillant et si empressé, et nous firent prévoir, dans l'exécution de nos plans, des difficultés que nous n'espérions pouvoir surmonter qu'avec beaucoup d'art et d'énergie.

Adouley nous quitta brusquement au milieu de la conversation, et ne reparut pas de quelque temps.

Ennuyés enfin de sa longue absence, nous le fîmes avertir que nous nous impatientions et que nous lui serions fort obligés s'il revenait immédiatement pour terminer notre audience ou palaver, comme on l'appelle emphatiquement. En recevant ce message, le chef se hâta de revenir et entra dans l'appartement avec un air de tristesse qu'il cachait en partie derrière les nuages épais de fumée qui s'exhalaient de la pipe qu'il avait à la bouche. Il s'assit entre nous comme auparavant, et bégaya à voix basse qu'il était à peine remis d'une maladie sérieuse et de la douleur que lui avaient causée une foule de malheurs. Les généraux Bmobanée et Poser et les plus courageux de ses guerriers avaient été tués sur le champ de bataille ou avaient péri de mort violente.

Après plusieurs jours d'ennui et de tribulation qu'il nous fit subir, Adouley nous invita à nous rendre à sa résidence pour régler définitivement les mesures relatives à notre voyage dans l'intérieur des terres. Le lendemain, après déjeuner, nous nous conformâmes à ses ordres. Il nous annonça qu'il avait l'intention de nous retenir à Badagry un jour ou deux de plus, la route n'étant pas encore assez sûre et sa réputation ne lui permettant pas de nous exposer à un péril évident, ce qui serait infailliblement arrivé sans les précautions qu'il avait adoptées. Après avoir fait cette déclaration, il nous engagea à dresser par écrit la promesse de lui faire remettre quelques objets que nous lui enverrions, soit du fort du cap Coast, soit d'Angleterre, en retour de la protection qu'il nous avait assurée.

Cet état fut remis à Adouley, qui nous dit qu'il comptait le faire porter par Accra, un de ses capitaines, au fort du cap Coast, et que cet officier y resterait jusqu'à la remise de tous les objets. S'il en a été ainsi, j'imagine qu'Accra a fait un long séjour au fort du cap Coast. Enfin nous reçûmes officiellement l'agréable nouvelle que le roi de Jenna était arrivé de Katunga dans cette ville. Le messager qu'il avait expédié à Badagry vint nous visiter, accompagné d'un de ses amis; nous lui offrîmes un verre de rhum, suivant notre coutume invariable; après en avoir pris une gorgée, il la rejeta dans la bouche de son compagnon, qui de son côté en fit autant. C'était la première fois que nous voyions pratiquer ce dégoûtant usage. Le roi mit le comble à ses exorbitantes prétentions en nous envoyant demander dans la soirée une chaloupe canonnière, cent marins anglais et quelques pipes ordinaires à tabac, pour son usage personnel. Nous lui donnâmes volontiers une promesse écrite pour tous ces objets, et ce fut avec la même facilité que nous souscrivîmes un billet de quarante onces d'or pour être partagées entre le chef de la ville anglaise et le reste de nos partisans. Nous avions réglé ces diverses affaires à la satisfaction des parties intéressées, quand nous reçûmes avec joie, de la part d'Adouley, l'assurance que nous quitterions Badagry le lendemain avec le courrier qui venait d'arriver de Jenna.

Le sol de Badagry consiste en une couche de beau sable blanc sur un fonds d'argile, de boue et de terre végétale. Ce sable est si fin et si profond qu'on ne peut y marcher sans beaucoup de peine et de fatigue. Les naturels se procurent les objets nécessaires à leur subsistance, principalement par la pêche et la culture de l'yam et du maïs. Les oranges, les limons, les noix de coco, les bananes croissent en abondance dans le voisinage. Les habitants les plus riches possèdent des bœufs de petite taille, des moutons, des chèvres et des poules. Le roi lui-même est maquignon et boucher, et quand il manque d'argent, il fait abattre un de ses bœufs et le fait vendre au marché. Les habitations des naturels sont élégamment construites en bambou, et recouvertes de feuilles de palmier; elles se composent de plusieurs appartements, tous au rez-de-chaussée. Quelques-unes de ces maisons ou huttes sont bâties en forme de *couzie*, ou à peu près rondes, les autres ont la forme d'un carré long; toutes possèdent d'excellents jardins, dans lesquels sont plantés en quinconce des tilleuls et autres arbres. Aussi est-ce un plaisir d'observer la régularité et la symétrie qui règnent dans ces jardins. Le sol est extrêmement fertile, et si les naturels pouvaient renoncer à leur indolence habituelle et à la paresse, qui est le fond de leur caractère, s'ils pouvaient s'adonner avec un peu plus de soin à la culture de la terre, le pays s'élèverait bientôt à un degré extraordinaire de beauté et de richesse. Dans l'état actuel, la végétation y est naturellement d'une vigueur remarquable, d'une merveilleuse abondance, et elle offre toujours une verdure ravissante.

S'il était possible d'embrasser d'un coup d'œil la vue de Badagry et de ses environs, on jouirait, je n'en doute pas, d'un paysage ravissant; mais le terrain y est tellement plat et uni qu'on n'y peut découvrir une seule éminence, quelque petite qu'elle soit. D'après les circonstances particulières dans lesquelles nous nous trouvâmes, et le peu de temps que nous avons passé avec les indigènes, on ne peut croire que nous nous soyons formé une opinion exacte de leurs mœurs et de leur caractère. Il est vraisemblable que nous n'en avons vu que le mauvais côté, car ils nous ont considérés comme une occasion d'exercer leur esprit artificieux, ainsi que leurs autres mauvaises qualités, et ils ont déployé toute leur rapacité pour s'enrichir à nos dépens. Si nous avions rencontré parmi eux un seul homme d'un caractère désintéressé, ce serait pour nous un véritable plaisir d'en consigner ici le souvenir, mais nous n'avons pas eu ce bonheur. Nous n'avons aperçu qu'égoïsme et avidité chez le prince comme chez le dernier de ses sujets. La religion de Badagry est le mahométisme, et l'espèce la plus détestable de paganisme, celle qui autorise des sacrifices de créatures humaines, ainsi que d'autres abominables pratiques, et qui honore les démons et les mauvais génies. Les naturels ont appris par divers moyens une assez grande quantité de mots anglais, et ils les prononcent à chaque instant sans se faire aucune idée de leur signification. Nous avons remarqué une vertu chez les jeunes gens, c'est le respect et la déférence qu'ils ont pour les personnes âgées, et ce sentiment n'a peut-être jamais été porté à un plus haut degré, dans aucun temps et chez aucun peuple, y compris les vieux Spartiates eux-mêmes.

Départ de Badagry. Passage par Wow, Lagbu, Basha, Soato, Bidjie. Laatoo. Voyage de Larro à Jenna.

Le 31 mars, nous fîmes, de bon matin, nos adieux au chef de Badagry, et nous employâmes le reste de la journée à compléter nos préparatifs de voyage. Nous nous rendîmes sur les bords de la rivière, au coucher du soleil, et après avoir inutilement attendu pendant deux heures le canot qu'Adouley avait promis de mettre à notre disposition, nous nous embarquâmes avec nos effets dans deux petits canots amarrés sur la rive. Mais ces embarcations s'étant trouvées trop étroites, et n'ayant sous la main aucun autre moyen de transport, nous fûmes contraints de prendre patience. Hooper parut enfin dans le canot de guerre d'Adouley, qu'il avait déterminé ce prince à nous prêter. Il était entre dix et onze heures avant minuit lorsque nous atteignîmes le milieu de la rivière.

La nuit était claire et ravissante; la lune brillait dans tout son éclat comme un disque d'argent; le firmament étoilé réfléchissait sur la surface unie des ondes, et la concavité réelle du ciel, jointe à sa répercussion, semblait former une sphère parfaite. Le paysage sur les bords du fleuve était plutôt sauvage et extraordinaire que magnifique : cependant par un délicieux clair de lune, il était loin d'être sans beauté. Les rives du fleuve étaient basses et recouvertes en partie d'arbres rabougris; un comptoir d'esclaves, une

hutte de fétiche composaient les seuls bâtiments que nous y remarquâmes. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer à quelque distance, sous le vent, un noble palmier qui s'élevait solitaire, étendant ses branches majestueuses sur la surface des eaux ; on eût dit une superbe aigrette de plume, se balançant sur la tête d'une jeune lady.

Après avoir vogué environ dix milles vers l'ouest, nous détournâmes brusquement dans un des bras de la rivière, arrivant du nord, et nous laissâmes à notre gauche le village de Bawie, où le capitaine Clapperton avait débarqué. Nous vîmes, disséminées çà et là sur la surface du fleuve, plusieurs petites îles couvertes d'une herbe épaisse. Elles sont habitées par des myriades de grenouilles, dont les coassements sont plus discords et plus étourdissants que ceux qu'on a jamais entendus sur les bords d'aucun marais de la chrétienté. Pendant que nous avancions, les hommes de notre équipage s'adressèrent d'une voix sépulcrale à leurs prêtres qui étaient invisibles pour nous, et ceux-ci leur répondirent sur un ton non moins lugubre ; ce colloque nous tint lieu de sérénade nocturne. Mais en dépit de la nouveauté de notre situation et de l'intérêt que nous prenions aux objets qui nous entouraient, je cédai à la fatigue et m'endormis.

A la suite d'une bonne marche, nous entrâmes dans une ville grande et pittoresque appelée *Wow*, qui est située dans une vallée. La plupart des habitants n'avaient jamais eu occasion de voir d'hommes blancs ; aussi leur curiosité était, comme on peut le croire, des plus vives. Deux des principaux vinrent à notre rencontre, précédés d'esclaves qui portaient de larges ombrelles, et d'un musicien qui tirait d'un cornet des sons si terribles que nous nous réfugiâmes au plus vite dans la maison du chef.

L'appartement où nous fûmes introduits était couvert d'un toit exactement semblable à celui d'un grenier anglais. Au milieu de ce toit, qui s'abaissait à quelques pouces du sol, on avait pratiqué une large ouverture carrée, pour que l'air et l'eau pussent pénétrer jusqu'à un arbrisseau qui croissait directement au-dessous. Le plus remarquable, sinon l'unique ornement de ce lieu, consistait dans une quantité de crânes humains suspendus le long de la muraille, comme une rangée d'ognons.

Après un accueil grave et cérémonieux, on nous servit de l'eau dans une calebasse : après cet acte de politesse, usité à l'égard de tous les étrangers, on nous conduisit dans un très petit appartement, où mon frère accablé de fatigue essaya vainement de dormir, grâce à des importunités continuelles, au bavardage des femmes, aux détonations des mousquets et aux criailleries incessantes des enfants.

Le marché qui se tient en cette ville est abondamment fourni de maïs, d'huile de palmier, etc., ainsi que de *trona*, et autres articles qui y sont apportés des frontières du désert de Sahara par des Arabes nomades. En vertu d'un règlement émané d'un fétiche, il n'est permis, ni à un blanc, ni à un cheval de dormir durant la nuit à Wow. Nos chevaux n'étaient point encore arrivés. Quant à nous, nous fûmes obligés de nous rendre à un village voisin et d'y passer la nuit. Nous avions marché pour atteindre la ville de Wow dans la direction du nord-est. Elle est distante de Badagry d'environ trente milles, par le chemin que nous avions suivi.

Nous nous remîmes en route le lendemain à trois heures après midi. Après avoir traversé une sombre forêt, nous arrivâmes à un village nommé *Sagbu*, à environ huit milles de Wow. Le chef nous félicita sur notre arrivée dans son village, et nous introduisit dans une hutte longue et étroite, où nous nous établîmes pour la nuit. Elle était bâtie en terre argileuse, et avait deux ouvertures pour donner passage à la lumière et à l'air : une des extrémités était occupée par un bruyant troupeau de chèvres ; nous prîmes possession de l'extrémité opposée. Les murs étaient ornés de cordes en gazon, de crânes, de caractères magiques, de fétiches, d'arcs et de flèches.

Nous étions en route le lendemain à six heures. Après avoir marché à travers un bois entrecoupé de fréquentes et magnifiques clairières, nous arrivâmes à un petit village appelé *Bassa*. Environ quatre heures après, nous traversâmes un autre village un peu plus grand, dont le nom est *Soato*. Nous passâmes la nuit à quelque distance, à l'abri d'arbres magnifiques, couchés dans des hamacs que les habitants eurent l'obligeance de nous apporter.

Le 3 avril, après une course charmante de huit à dix milles, nous fîmes notre entrée dans la grande et populeuse cité de Bidjie, où le capitaine Pearce et le docteur Morrison tombèrent malades lors de la dernière expédition. A environ un quart de mille de la ville nous rencontrâmes un musicien armé d'une corne de bœuf, qui, exécutant un duo avec un trompette qui nous accompagnait depuis Wow, nous régala d'une musique supérieure à tout ce que nous avions entendu jusque-là. Le musicien de Bidjie était suivi de deux hommes portant des ombrelles de soie bigarrée. C'est avec cette escorte d'honneur, et au milieu d'une foule de peuple, que nous arrivâmes au centre de la ville. Les habitants témoignèrent, comme de coutume, la joie que leur causait notre arrivée par des battements de mains et de grands éclats de rire. Le roulement de trois ou quatre tambours ne tarda pas à annoncer que le chef était disposé à nous recevoir. On nous conduisit en sa présence. Il nous serra la main de la façon la plus affectueuse, et nous remarquâmes, sauf erreur, que son rire et celui de ses sujets produisait un son moins sauvage que tous ceux que nous avions entendus jusque-là. La cérémonie de notre réception terminée, on nous conduisit, sur notre demande, dans une hutte commode et aérée ; le chef nous envoya une chèvre pour notre souper.

Départ de Jenna. Continuation du voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Passage par différentes villes et villages.

Le 7 avril, nos préparatifs de départ furent achevés de bon matin, et aussitôt après notre déjeuner nous allâmes prendre congé du bon gouverneur comme de coutume. Nous fûmes obligés de faire une longue et fastidieuse station devant sa porte ; mais à peine fut-elle ouverte qu'une bande de musiciens fit entendre une symphonie nationale pour célébrer notre bienvenue. Nous remarquâmes un plus grand nombre de tambours que nous n'en avions vu en aucune autre occasion. Après quelques instants d'entretien, le chef et les principaux de la cour nous serrèrent affectueusement la main, en nous souhaitant toutes sortes de prospérités ; et aussitôt que nous fûmes sortis de l'enclos, nous montâmes à cheval pour quitter la ville.

Le 14 avril, nous vîmes, avec autant d'étonnement que de plaisir, paraître notre homme de Badagry avec l'un de nos chevaux et une selle anglaise ; cette dernière n'était pas moins précieuse pour nous que le cheval, car la veille, à défaut de selle, j'avais été obligé de faire usage d'une couverture.

Nous arrivâmes de bonne heure à Chow. Les naturels ont la bizarre idée que les hommes blancs aiment avec excès la volaille ; aussi à peine entrions-nous dans quelque ville ou village, que tous les habitants de la basse-cour étaient immédiatement pris et confinés en lieu de sûreté jusqu'à notre départ.

Plusieurs étrangers nous accompagnaient de ville en ville, comme faisant partie de notre suite, afin de se soustraire au paiement de l'impôt exigé à chaque barrière. Des femmes se sont également placées depuis le fort du cap Coast sous la protection des hommes de notre escorte, afin de jouir de la même immunité. En retour de cette faveur elles nous rendaient une foule de petits services, tels que d'allumer le feu et de préparer la nourriture de nos gens.

Notre voyage fut ce jour-là singulièrement agréable; tantôt le sentier traversait, en faisant mille détours, des plaines couvertes d'un gazon verdoyant; tantôt il nous conduisait dans des bois d'arbres majestueux, sur les branches desquels une foule de singes espiègles nous divertissaient par leurs audacieuses gambades, pendant que le perroquet gris, ainsi que d'autres oiseaux au brillant plumage, modulaient en liberté les chants sauvages que leur enseigna la nature.

Le chef de Chow, qui avait reçu et bien traité la dernière expédition, était mort depuis quelque temps; son successeur était un homme modeste, bienveillant, actif, qui nous accueillit plutôt comme des demi-dieux que comme des mortels. Au moment de notre arrivée il était occupé à surveiller ses esclaves dans ses plantations de maïs et d'yam, mais il se hâta d'accourir pour nous recevoir. Il possédait un grand nombre de chevaux, dont l'un était le plus petit et le plus élégant que j'aie jamais vu.

Le 15 avril, nous partîmes de Chow avant le lever du soleil. Nous traversâmes dans la matinée trois ou quatre endroits marécageux couverts de ronces, de buissons et d'une herbe épaisse, habités par des milliers de grenouilles d'une prodigieuse grosseur. A chaque ruisseau que nous passions nous étions invariablement salués par des sifflements extraordinaires, semblables à ceux d'une multitude de serpents : nous ne pûmes nous expliquer ces cris bizarres, qu'en supposant qu'ils provenaient de quelque espèce d'insecte dont nous envahissions la demeure.

Un grand nombre de femmes qui portaient sur la tête des petites figures d'enfants en bois passèrent auprès de nous dans la matinée; c'étaient des mères qui, ayant perdu un enfant, portent leur image grossière pendant un temps indéfini, en signe de deuil. Nous ne pûmes décider aucune d'elles à se séparer de ces précieux gages de souvenir et de tendresse.

Nous entrâmes un peu après midi à Egga, ville très considérable. On nous conduisit sur-le-champ dans la maison qu'avait occupée Clapperton à l'époque de la dernière expédition, et dans la cour de laquelle est enterré un Anglais nommé Dawson, qui mourut de la fièvre lors du passage du capitaine dans le pays. La hutte et la cour étaient remplis de curieux dans un état de malpropreté inexprimable. Nous ne pûmes nous débarrasser des moutons, des chèvres et de la volaille; ils restèrent avec nous en dépit de nos efforts pour les chasser, et cette société, jointe au bavardage d'une centaine de visiteurs, rendit notre situation presque intolérable.

Egga est le principal marché de cette partie de l'Afrique : les vendeurs et les acheteurs s'y rendent de plusieurs milles à la ronde. Les femmes y sont les principaux, sinon les seuls marchands : la plupart se recommandent par un extérieur gracieux et attrayant, et toutes font usage dans leur commerce de ces ruses et de ces artifices auxquels les marchandes des pays plus civilisés ne sont point étrangères.

Nous quittâmes Egga le lendemain. La route traversait presque continuellement des plantations d'yams, de courges et de trois ou quatre variétés de froment, qu'un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à sarcler : la houe est le seul instrument de labourage dont se servent les naturels; et, à vrai dire, ils peuvent se passer de tous les autres, car la saison pluvieuse rend le sol si léger et si mobile, que la culture exige très peu de main-d'œuvre. La population est abondante : on ne saurait évaluer le nombre des laboureurs; et, à mon avis, l'introduction de la charrue serait une innovation peu avantageuse : elle encouragerait, au contraire, la disposition naturelle des habitants à la paresse.

Après avoir traversé une petite, mais jolie rivière, nous ne tardâmes pas à entrer dans la vaste et populeuse cité de Jadou. Nous apprîmes que, le chef étant mort depuis plus d'une année et personne n'ayant été désigné pour lui succéder, tout dans la ville était en proie au désordre et à la confusion. Après un moment d'attente, on nous conduisit dans un enclos qui avait appartenu à l'ancien gouverneur, où nous reçûmes la visite de son frère accompagné des citoyens les plus âgés. Ce enclos était circulaire et entouré de huttes, toutes occupées par les veuves de l'ancien chef qui passaient leur temps et gagnaient leur vie à filer et à tisser. Il n'y avait pas moins de cent femmes appartenant au roi de Katunga, logées avec elles. Toutes avaient passé le printemps de la vie : elles étaient arrivées depuis peu de temps chargées d'étoffes de leur pays, qu'elles échangent contre du sel, divers articles des manufactures d'Europe, et surtout contre des colliers en grains de verre; elles retournent avec ces marchandises dans leur pays, les exposent en vente dans les marchés, et les profits appartiennent à leurs maris. Ces royales épouses ne se distinguent de leurs compatriotes que par une espèce particulière d'étoffe qui enveloppe leurs marchandises, et que personne ne peut porter sous peine d'un esclavage perpétuel; ce châtiment rigoureux est souvent appliqué, car les femmes du roi ne payant aucun tribut ni aucun droit de barrière, et devant en outre être défrayées par les chefs des villes où elles passent, l'appât de si grands avantages porte souvent les autres femmes à essayer d'en imposer en faisant usage de l'étoffe défendue; et il est nécessaire de faire des exemples.

Le 17 avril, nous quittâmes Jadou, et nous arrivâmes vers le milieu du jour dans un joli petit village appelé *Pouya*. La campagne entre ces deux endroits est d'une beauté ravissante, et peut être comparée à un verger magnifique. Sur notre route nous rencontrâmes une grande quantité de bœufs, de moutons, de chèvres, et plusieurs centaines d'indigènes de tout sexe et de tout âge, avec des pigeons et des poules qu'ils portaient sur leur tête. Plusieurs de ces voyageurs étaient chargés de ballots d'étoffes du pays et de grosses balles rondes contenant de l'indigo; ils étaient tous esclaves et se rendaient de l'intérieur des terres sur la côte pour y vendre le bétail et les marchandises qu'on leur avait confiés.

Ayant poursuivi notre route à travers de jolies collines et des vallées arrosées par des torrents et des petits ruisseaux, nous arrivâmes à Angua. Le sol est d'une stérilité sans égale : d'énormes masses de pierres de fer, qui semblent avoir été soumises à l'action du feu, s'y rencontrent à chaque pas. Angua est la ville où l'infortuné capitaine Pearce rendit le dernier soupir. C'est là aussi que le capitaine Clapperton s'arrêta, entièrement découragé, et renonçant presque à l'espérance de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. Le chef ne nous envoya qu'une petite quantité de maïs et d'eau; il refusa obstinément de nous vendre un bouc ou une chèvre, ou toute autre espèce d'animal, quoiqu'il y en eût par milliers dans la ville.

Notre réception à Angua avait été si peu hospitalière, que le lendemain nous nous levâmes beaucoup plus tôt que de coutume, et nous nous mîmes en route à la clarté des étoiles. Au lieu des pierres de fer que nous avions rencontrées la veille, le pays que nous parcourûmes était en partie hérissé de grossières et énormes masses de granit. Nous apercevions à notre droite des montagnes et des pics élevés, dont les flancs étaient couverts de bois épais, et dont les sommets se perdaient dans les nues. A neuf heures du matin nous traversâmes un joli et élégant village nommé *Chakka;* une heure après nous franchîmes une petite rivière appelée *Akeeni*, et remplie de rocs âpres et sauvages en granit, et qui se jette, nous dit-on, dans le Lagos. La route tourne en cet endroit vers une montagne haute et escarpée que nous gravîmes vers midi avant d'entrer dans la ville d'Afoura. Le gouverneur nous fit le meilleur accueil : il nous dit qu'il était charmé de nous voir, et l'air de joie et de satisfaction répandu sur son visage confirmait ses paroles. La plus belle hutte de la ville, la mieux aérée et la plus commode que nous ayons encore habitée, fut immédiatement préparée pour nous; et nous en avions à peine pris

possession, que nous reçûmes de la part du chef une grande quantité d'excellentes provisions.

Le 19 avril, un voyage agréable et commode d'environ trois heures nous conduisit à la première ville enceinte de murs que nous eussions vue; elle se nomme *Assinara*. Ses murailles sont en terre, et si peu élevées, qu'on les escaladerait sans peine; un fossé à sec d'à peu près dix-huit pouces de profondeur, et de trois ou quatre pieds de largeur entoure aussi la ville. Dessus est jetée une simple planche qui fait l'office de pont-levis, et qui constitue le seul passage par lequel les habitants sortent de la place et y rentrent. Assinara avait aussi perdu récemment son chef dans une bataille, et les affaires étaient dirigées par un bon vieillard, qui s'était volontairement chargé de ce soin jusqu'à la désignation d'un nouveau chef; il nous fit la réception la plus cordiale, et nous traita de la façon la plus hospitalière.

Le 24 avril, je fis préparer une litière pour mon frère, qui était trop faible pour monter à cheval, et nous quittâmes Accodou dans la matinée. Entre huit et neuf heures nous fîmes halte à un village élégant et commode nommé *Etudy*. Le chef nous envoya une volaille et 400 cowries; mais nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour prendre quelques rafraîchissements, sans mettre pied à terre, et pour lui offrir nos respects. Nous avançâmes ensuite au milieu de grandes plantations de coton, d'indigo, de maïs, d'yams, et à travers des campagnes pierreuses, jusqu'à l'heure où nous atteignîmes la ville de Chouchou. Nous fûmes presque immédiatement conduits en présence du chef, et de là dans une hutte en ruine. Le précédent propriétaire de cette demeure avait encouru le déplaisir et la haine de son chef, à cause de ses immenses richesses, et plutôt que de payer une amende considérable, il avait pris la fuite et s'était joint aux ennemis de ce dernier.

Je remarquai ici que, depuis notre départ de Jenna, nous avions rencontré un nombre considérable de personnes qui avaient perdu un œil: elles n'assignaient d'autres causes à ce malheur que la chaleur et l'éclat des rayons du soleil.

Le 25 avril, après une nuit pluvieuse, nous nous mîmes en selle pour continuer notre route. C'était une de ces matinées qui font fumer l'encens, car la variété des parfums délicieux qui s'exhalaient des arbres et des buissons en fleurs, après la pluie, produisait une sensation si enivrante qu'on avait peine à en supporter le charme. Le paysage qui se déploya sous nos yeux durant cette journée était plus pittoresque et plus beau qu'aucun de ceux que nous avions encore vus. La route suivait les contours d'une vallée magnifique et fertile, bornée de toutes parts par des montagnes de granit d'une forme bizarre et grotesque, aux sommets couverts d'arbres rabougris, et aux anfractuosités occupées par des groupes de huttes dont les habitants sont venus chercher en ce lieu un asile contre les déprédations des hommes de guerre qui infestent la plaine. Une multitude d'oiseaux rares habitent cette vallée. Plusieurs d'entre eux ont un ramage éclatant, riche et mélodieux, tandis que celui des autres est rude et discordant; mais en général leur plumage est varié, brillant et magnifique : la modeste perdrix s'y montre en compagnie de la superbe grue des îles Baléares, avec sa crête royale; le colibri délicat saute de branche en branche au milieu d'oiseaux inconnus. Quelques-uns de ceux-ci sont d'un noir à reflet vert; plusieurs ont les ailes rouges et le corps pourpre, d'autres sont bigarrés d'or et d'écarlate.

Après avoir traversé la longue et ravissante vallée dont je viens de parler, nous ne voyageâmes pas longtemps sans rencontrer un grand village nommé *Fudibu* : nous y fîmes une courte halte, et après avoir marché encore deux heures sur un terrain uni, bordé de hautes montagnes, nous arrivâmes dans la ville de Guwendekki, où nous passâmes la nuit.

Nous en repartîmes le lendemain 26 avril. Avant de gravir une montagne de granit à pic, nous nous arrêtâmes pour faire rafraîchir nos chevaux, sous les branches d'un arbre immense, près d'une ville appelée *Eco*. Lorsque nous eûmes atteint le sommet de la montagne, nous jouîmes d'un magnifique coup d'œil; le regard embrassait un horizon immense borné par des pics et des collines d'une forme extraordinaire. L'une offre une ressemblance frappante avec la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance, et une autre n'a pas moins d'analogie avec celle de la tête et la croupe du Lion, dans le même lieu. Nous nous dirigions vers le nord-est, et les deux montagnes dont je parle étaient à l'ouest, par rapport à nous.

Après être redescendus dans la plaine, nous poursuivîmes notre route à travers une campagne fertile, arrosée de sources et de ruisseaux, et nous entrâmes après midi à Dufo, ville très considérable et très populeuse. Les habitants sont riches et industrieux. Ils possèdent, comme animaux domestiques, une grande quantité de moutons, de chèvres, de pigeons et de volailles; ils ont aussi des chevaux et des bœufs. Le chef nous fit longtemps attendre; mais dès qu'il fut arrivé, il nous invita à le suivre dans un enclos élégant, dont il nous pria d'occuper la maison. Aussitôt qu'il nous eut quittés on nous apporta de sa part une grande quantité de yam, une corbeille de bananes mûres, une calebasse d'œufs que nous reconnûmes bientôt ne rien valoir, quoiqu'on y eût mêlé du sable pour les faire paraître plus pesants. Nous reçûmes la visite de quatre marchands de Burgou, qui nous apprirent qu'ils avaient traversé le Nil à Inguazhilligée, il n'y avait pas plus de quarante jours; et que, malgré les pluies qui avaient déjà commencé, les eaux du fleuve n'avaient point subi d'augmentation considérable.

Le lendemain, de grand matin, nous quittâmes la ville de Dufo. Le pays nous parut moins beau et moins pittoresque que celui que nous avions traversé la veille, cependant il présente encore un coup d'œil digne d'intérêt. A environ huit milles de Dufo, nous trouvâmes un long village nommé *Elekba*, où nous fîmes une courte halte. A partir de cet endroit, la route devint excellente et aussi unie que l'allée d'un parc anglais : elle continua toujours ainsi jusqu'au moment où nous aperçûmes une grande ville enceinte de murs appelée *Chaadou*, dans laquelle nous entrâmes sur le midi. En dehors de cette ville est un petit village felatah, dont les huttes sont construites circulairement en forme de couzie. Les habitants se livrent exclusivement à l'éducation du bétail, occupation pour laquelle ils ont un goût passionné; leurs mœurs sont simples, et leur extérieur ainsi que leurs habits d'une propreté remarquable.

Nous passâmes à Chaadou la journée du 28 avril, afin de donner à nos porteurs le temps de nous rejoindre, les difficultés et l'inégalité de la route entre Dufo et Cleba les ayant nécessairement retardés. Nous reçûmes la visite d'un eunuque de Katunga, que le roi de cette ville avait envoyé pour recevoir le tribut accoutumé des gouverneurs résidant dans les grandes villes situées sur la route de Katunga à Jenna. Cet homme était traité avec beaucoup de respect par le gouverneur de Chaadou, et ses sujets se prosternaient devant lui avant de lui adresser la parole.

Comme nous manquions d'argent, nous envoyâmes vendre des aiguilles au marché. C'est l'usage dans le Yarriba que l'acheteur, après être convenu de payer une certaine somme pour un objet quelconque, rétracte sa parole et affirme n'avoir promis de payer qu'environ la moitié du prix demandé. Il en résulta de violentes altercations entre nos gens et les naturels, mais c'est une coutume consacrée à laquelle il fallut se soumettre.

Les habitants de la ville possèdent une immense quantité de moutons, de chèvres, de cochons et de volailles, mais les Felatahs seuls ont des bœufs : je ne pense pas qu'un naturel soit propriétaire d'un seul animal de cette espèce. Ainsi que dans beaucoup d'autres

villes, le marché ne commence qu'après que la chaleur du jour est passée, et les acheteurs ne s'y rendent guère avant huit heures du soir.

Le 29 avril, nous nous remîmes en route, et traversâmes une contrée montagneuse entrecoupée de courants d'eau excellente. A midi nous entrâmes dans un village petit, mais agréable et pittoresque, orné d'arbres épais et majestueux : nous n'y restâmes que peu d'instants, et nous étant remis en route, nous arrivâmes dans la soirée à une ville considérable et entourée de murs, dans laquelle nous passâmes la nuit : en beaucoup d'endroits la muraille, s'il est permis de lui donner ce nom, ne s'élève pas à plus de quatorze pouces au-dessus du sol, et le fossé a des dimensions analogues. L'enclos où l'on nous conduisit presque aussitôt après notre arrivée était situé au centre de deux ou trois autres, et les passages qui y conduisaient formaient tant de détours qu'un étranger, après y avoir été introduit, aurait été fort embarrassé de trouver la route pour en sortir sans guide. Au milieu de notre cour s'élevait un arbre autour duquel étaient plusieurs pieux plantés en terre; cet arbre était un arbre fétiche; ces pieux étaient pareillement des fétiches : aussi nous enjoignit-on expressément de n'y point attacher nos chevaux. Des calebasses, toute espèce de productions de la terre, des plumes, des coquilles d'œufs, des os d'animal, et en général toute sorte d'objets inanimés ont été convertis en fétiches par l'imbécile crédulité des naturels; et à l'instar du fer-à-cheval, que l'on voit toujours cloué sur la porte des paysans les plus superstitieux de l'Angleterre, ces fétiches sont regardés comme des préservatifs contre les revenants et les mauvais esprits. C'est un sacrilége que d'y porter la main, et il serait dangereux d'en rire.

Le 30 avril, nous franchîmes deux ou trois petits ruisseaux d'une eau fraîche et délicieuse, ainsi que nous l'avions fait la veille, et nous traversâmes un village insignifiant, dont le chef nous envoya une calebasse contenant du blé écrasé dans de l'eau pour nous servir de boisson. Nous arrivâmes à midi au pied d'un pic fort élevé, et nous aperçûmes sur son sommet une ville que nous reconnûmes pour celle vers laquelle on nous avait dirigés. Nous mîmes pied à terre, et, après avoir monté péniblement pendant trois quarts d'heure, nous atteignîmes enfin au sommet : des pierres et des blocs de granit interceptaient le sentier, de sorte qu'il était difficile de chasser nos chevaux devant nous; ils tombèrent fréquemment, mais sans se faire beaucoup de mal.

Chekki est le nom de cette ville; notre arrivée n'était point annoncée, et par conséquent le gouverneur n'était point préparé à nous recevoir. Nous nous assîmes sous un arbre, où nous eûmes le temps de nous ennuyer d'attendre; enfin survint un homme qui nous conduisit à la demeure du gouverneur située à peu de distance de notre arbre. Il nous reçut avec embarras, sans grossièreté, quoique avec peu de démonstrations d'empressement; il nous fit servir de l'eau, et envoya ensuite à notre demeure une grande calebasse de forah, sucré avec du miel, dont le goût diffère peu de celui du gruau épais qu'on appelle en Ecosse *burgou*. Ce mets est fait avec une espèce de grain nommé *forah* : il est agréable au goût, et d'un usage général chez les naturels de ces contrées. Une grande quantité de bananes envoyées par le chef suivit le forah, mais quelque chose de plus substantiel que ces deux espèces de provisions nous avait été promis.

C'est un usage général dans cette ville, ainsi que dans toutes celles que nous avions traversées, de laisser les enfants nus jusqu'à l'âge de sept ans, quelquefois avec un collier de cowries autour des reins, et des bracelets grossiers, soit en cuivre, soit en étain, autour du poignet. Les personnes plus âgées s'habillent avec propreté : les hommes portent un bonnet, une tunique, des pantalons ordinairement bleus; les femmes ont une pièce de cotonnade flottante, rejetée par-dessus l'épaule gauche, et tombant en draperie au-dessous du genou; le bras et le pied droits seuls sont nus. En général, les deux sexes sont beaucoup plus graves et beaucoup plus sérieux que les habitants de la côte, et on n'entend point chez eux ce rire bruyant qui annonce un esprit vide.

Le 1er mai, nous partîmes de Chekki, et après quatre heures d'une marche agréable, nous arrivâmes à Cousou, ville considérable et importante. Dans les environs est un hameau felatah, dont les habitants tirent exclusivement leur subsistance de l'éducation des troupeaux : ils sont estimés des Yarribéens, qui vivent avec eux sans soupçon et sans défiance.

Nous rencontrâmes à Cousou une caravane ou *gafflie* de marchands de Kano, qui s'étaient fort éloignés du chemin de Gonja : leurs marchandises consistaient principalement en dents d'éléphant, en sel, gomme, et en étoffes du pays.

Les palmiers devenaient moins nombreux à mesure que nous avancions dans l'intérieur du pays, et par conséquent l'huile qu'ils fournissent devenait fort rare: mais la nature toujours bienfaisante le remplace par le mi-cadania ou arbre à beurre, qui fournit en grande abondance une sorte de moe le végétale, agréable au goût et fort estimée par les naturels : on s'en sert pour s'éclairer et pour d'autres usages domestiques. Cet arbre précieux ressemble assez en apparence à notre chêne : la noix qu'il produit est enfermée dans une substance charnue et savoureuse; l'amande de cette noix est à peu près de la grosseur de notre châtaigne; on la fait sécher au soleil, après quoi on la râpe très fin, et on la fait bouillir dans l'eau. Les parties huileuses qu'elle renferme montent à la superficie, et quand l'eau est refroidie, on les enlève avec un écumoir; on en fait ensuite des barils, et on s'en sert sans autre préparation.

Le 3 mai, nous quittâmes Cousou. Le sentier qui nous avait été indiqué par le bon gouverneur est situé à l'est de la ville. Après avoir voyagé deux heures à cheval, il nous conduisit à Acboro; cette ville en elle-même est très petite, mais ses murailles en ruines, qui entourent une étendue considérable de terrain, peuvent faire croire qu'elle a été jadis plus importante. Dans l'enceinte de ses murailles s'élèvent trois montagnes de granit, deux du même côté de la ville, la troisième du côté opposé. Leurs bases sont tout entières en pierres solides, mais leur sommet se compose de blocs détachés, entre les interstices desquels croissent des arbres et des broussailles. Indépendamment de ces montagnes, on voit en différents lieux d'énormes masses de granit entassées les unes sur les autres. En somme, Acboro est un des lieux les plus sauvages et les plus imposants que l'imagination puisse se représenter; les demeures des habitants affaiblissent seules l'impression à la fois agréable et pittoresque que produit l'aspect de cette ville.

Le lendemain, 4 mai, nous étions sur pied de grand matin; et, après avoir dit adieu au gouverneur d'Acboro, nous quittâmes la ville au lever du soleil : au bout d'une heure trois quarts nous entrâmes dans un village délicieux et ouvert nommé *Lazipa*. Il existe à côté un groupe de huttes felatahs, auprès desquelles paissaient de magnifiques troupeaux : nous nous arrêtâmes un instant pour les admirer; quelques bœufs étaient blancs comme la neige, d'autres étaient tachetés comme la peau du léopard, d'autres enfin étaient marqués de taches rouges et noires sur un fond blanc. Une jeune fille felatah nous présenta un bol de lait nouvellement tiré, qui nous procura un agréable rafraîchissement. Après l'avoir bu, nous dîmes adieu pour toujours aux Felatahs et à leurs demeures.

Le lendemain nous atteignîmes Bohou, ville située au nord-est d'Acboro, sur le penchant d'une colline riante et fertile, au pied de laquelle coule un ruisseau d'eau blanche comme du lait; l'immense enceinte de sa triple muraille n'a guère moins de trente milles de circonférence; mais indépendamment des huttes et des jardins, elle renferme plusieurs centaines d'acres de



La nuit était claire et ravissante.

prairies excellentes, sur lesquelles paissent confondus les bœufs, les moutons et les chèvres. Au premier coup d'œil l'aspect de la ville ressemble à celui de Kano, à la différence qu'on n'y voit pas les larges marais qui divisent en deux la seconde de ces villes. Bohou a été la capitale de l'Yarriba; mais, il y a environ un demi-siècle, le prince alors sur le trône ayant préféré la plaine de Katunga, le siége du gouvernement y fut transféré. Depuis cette époque Bohou a sensiblement décliné en richesses, en population et en influence, bien qu'elle soit toujours considérée comme une ville de grande importance et comme la seconde cité du royaume. Elle est bornée de tous les côtés par des collines en pente douce, agréablement boisées, qui dominent une immense étendue de terrain. La campagne dans les environs présente un aspect des plus agréables, qui ne le cède en rien aux plus beaux districts de l'Angleterre pendant la saison la plus favorable de l'année. Ces avantages paraissent avoir été appréciés par les Felatahs, qui sont venus s'y établir en si grande affluence avec leurs troupeaux, que le premier ministre avoua ingénument qu'il lui était impossible d'en préciser le nombre. Ces étrangers vendent au marché leur lait, leur beurre, leurs fromages, à des prix raisonnables.

De Bohou nous arrivâmes à Jaguta, ville considérable et populeuse entourée d'une muraille moins grossièrement et plus solidement bâtie qu'aucune de celles que nous avions encore vues.

Jaguta est située à l'est-sud-ouest de Bohou, dont elle est éloignée de douze à trente milles d'après un calcul approximatif. Dans le cours de notre voyage nous rencontrâmes une troupe de marchands de Noustie, venant de Coulfo, avec des ânes chargés de trona pour le marché de Gonja. Avec eux étaient deux femmes proprement habillées de leur costume national : elles portaient par-dessus leurs autres vêtements des tuniques blanches exactement semblables aux chemises d'une dame d'Europe. Ces ânes étaient les premières bêtes de somme que nous eussions vues employées à porter des fardeaux. Nous avons toujours remarqué que les naturels de l'un et l'autre sexe et de tout âge, mais principalement les femmes et les petites filles, s'acquittaient de ces pénibles fonctions.

Le 8 mai, nous ne fîmes, à notre grand déplaisir, pas plus de quatre milles : la ville où nous nous arrêtâmes est appelée *Shea*, et est enceinte d'une muraille; elle renferme une nombreuse population, à en juger par la multitude d'individus qui se pressèrent autour de nous aussitôt que nous en eûmes franchi la porte; mais un étranger ne peut se faire une idée exacte de la population d'aucun lieu habité dans cette partie de l'Afrique, car il n'en peut juger que d'après le nombre des enclos que contient une ville ou un village; et un



Des esclaves nous apportèrent du riz et de la farine.

enclos pouvant renfermer au moins cent habitants, tandis que celui d'à côté en renferme peut-être à peine six ou sept, on voit combien il est difficile de fixer son opinion à cet égard. En général, la description d'une ville dans l'Yarriba peut s'appliquer à toutes les autres: l'une peut l'emporter sous le rapport de la propreté et de la régularité, l'autre mériter la préférence par la richesse de son sol ou la beauté de ses environs et être ornée de beaux arbres au feuillage touffu, mais partout la forme des maisons et des places est invariablement la même; des murs de terre, irréguliers et grossièrement construits, de misérables toits en chaume, des planchers recrépis en fiente de vache, composent les habitations de presque tous les naturels de l'Yarriba.

Le 9 mai, nous traversâmes une grande ville fermée nommée *Esalay,* à environ sept milles de Shea. Mais ses murailles sont détruites, les maisons des habitants tombent en ruine et sont presque entièrement désertes. Cette ville, qui contenait il n'y a pas longtemps une population nombreuse, a été réduite à cet état de misère et de désolation par la protection que son gouvernement accorda à un brigand fameux qui, par ses attaques multipliées contre les voyageurs inoffensifs, et les mauvais traitements qu'il leur faisait subir, finit par attirer l'attention du roi de Katunga.

Après avoir quitté Esalay, nous traversâmes un marais considérable et trois rivières qui coupent la route; le coassement d'une multitude de grenouilles qu'elles renferment, joint au bruit de notre tambour, excitèrent si vivement nos porteurs, qu'ils se mirent à courir deux fois plus vite qu'ils n'avaient fait jusque-là. Nous ne tardâmes pas à arriver dans un village ouvert, appelé *Okisabbà*, où nous fîmes halte deux ou trois heures, afin de donner à quelques-uns de nos gens qui étaient restés en arrière le temps de nous rejoindre. Nous nous remîmes ensuite en route et nous ne nous arrêtâmes qu'à Atoupa, que feu le capitaine Clapperton avait traversé lors de la précédente expédition. Pendant notre marche nous avions remarqué une chaîne de montagnes se dirigeant du nord-nord-est au sud-sud-ouest et nous avions passé au milieu de lieux sauvages, plantés d'arbres rabougris, entremêlés çà et là de quelques champs labourés. Mais en général le pays est loin d'être aussi cultivé qu'on pourrait s'y attendre auprès de la capitale de l'Yarriba. Atoupa est à environ vingt milles nord-est de Shea, où nous avions passé la nuit précédente.

Le 9 mai, en sortant d'Atoupa, nous traversâmes une rivière qui coule au pied de cette ville. Le pays, au milieu duquel est tracée la route, nous frappa par sa beauté extraordinaire; il est cultivé en partie, les bois et les eaux y abondent, et à en juger par le nombre des villages répandus à sa surface, il doit être très peuplé.

Le 10 mai, un village en ruines et une petite ville appelée *Nama*, dans laquelle nous fîmes une courte halte, furent les seuls lieux habités que nous traversâmes avant d'arriver dans la ville de Leoguadda, qui est entourée d'une double enceinte de murailles.

Leoguadda est entourée de tous côtés de montagnes sauvages formées de blocs de granit entassés les uns sur les autres : ces montagnes, jointes à une grande quantité de beaux arbres toujours verts qui croissent dans l'enceinte des murailles, impriment à l'aspect de la ville le caractère le plus agréable et le plus pittoresque. Dans les environs, d'immenses champs sont cultivés en blé, en racines d'yam, etc. Les habitants élèvent une grande abondance de volailles, de chèvres et de moutons; précédemment on voyait aussi dans les prairies des troupeaux de vaches, mais ils appartenaient aux Felatahs, qui, à ce qu'on nous dit, avaient quitté Leoguadda quelque temps auparavant pour aller rejoindre leurs compatriotes à Aloric.

Nous partîmes de Leoguadda le 11 mai au matin, et, vers le milieu de l'après-midi, nous arrivâmes dans une ville fermée et assez considérable nommée *Eetcho*. C'est un lieu important à cause de l'immense marché qui s'y tient.

Le 13 mai au matin, nous nous mîmes en route pour Katunga. Après deux heures d'une marche rapide, nous découvrîmes la ville Eetcholee, à côté de laquelle s'élève un grand nombre d'arbres; nous fîmes une courte halte sous leur ombrage pour prendre un peu de farine et d'eau, ce qui constitue notre nourriture ordinaire pendant la route; nous nous remîmes ensuite en chemin, et six heures après avoir quitté Eetcho nous distinguâmes de dessus une petite éminence des montagnes noires et pelées, à la base desquelles est située la capitale de l'Yarriba. Environ une heure après nous passions sous les portes de cette importante cité. Suivant la coutume, nous nous arrêtâmes sous un arbre voisin des murs de la ville, jusqu'à ce que le roi et ses eunuques eussent été informés de notre arrivée. Cette formalité ayant été remplie, nous nous rendîmes, après une longue attente, à cheval à la demeure d'Ebo, le principal eunuque, qui, le roi excepté, est le personnage le plus considérable de l'État : nous trouvâmes dans ce haut fonctionnaire un grand homme, gros et gras, à la peau huileuse, qui s'éventait lui-même sous le vérandah de sa maison. D'autres eunuques, dont l'extérieur ressemblait au sien, étaient assis par terre à ses côtés, et se joignirent à lui pour nous féliciter de notre arrivée à Katunga. La conversation n'offrit rien d'assez intéressant pour mériter d'être rapportée : elle dura fort longtemps, et nous nous rendîmes ensuite tous ensemble à la demeure du roi, située à environ un demi-mille de celle d'Ebo.

Katunga. Marché de Katunga. Coutume relative aux présents. Progrès des Felatahs. Visite d'adieu au roi.

Le roi avait été prévenu de notre arrivée; cependant nous attendîmes fort longtemps qu'il se fût revêtu de ses habits d'étiquette. Dans cet intervalle, pour nous divertir et nous faire passer le temps, le tambour en chef et ses assistants, animés des intentions les plus bienveillantes, commencèrent un concert de la plus ravissante harmonie : les longs tambours, les timbales, les cornets à bouquin, retentirent sans interruption jusqu'au moment où le roi Mansolah parut; le silence s'établit aussitôt, et on nous invita à nous approcher pour présenter nos respects à Sa Majesté. Le bonnet de Mansolah ressemblait, à quelques égards, à la mitre d'un évêque, et était orné d'une profusion de colliers de corail, dont l'un tenait lieu de ruban, car il était attaché sous le menton, afin d'empêcher le bonnet de tomber : sa tunique était de soie verte, de soie écarlate damassée et de velours vert, cousues ensemble comme des pièces de marqueterie. Il avait des bas de coton anglais et d'élégantes sandales en cuir fabriquées dans le pays. Un grand morceau de belle étoffe d'un bleu clair, qui lui avait été donné par le capitaine Clapperton, lui servait de tapis. Les eunuques et les autres personnes qui assistaient à l'audience se prosternèrent devant leur prince, conformément à la coutume du pays, et se frottèrent la tête de terre à deux reprises différentes, se retirant à quelque distance pour accomplir cette ignoble et dégradante cérémonie, et se traînant ensuite près du roi leur maître pour se rouler encore la tête dans la poussière. Ils saluèrent aussi le sol près duquel il était assis, en le baisant avec ardeur et à plusieurs reprises, et en y appuyant chacune de leurs joues; et alors seulement le front, la figure, les lèvres et la poitrine souillés d'une poussière rougeâtre dont ils portaient encore l'empreinte, il leur fut permis de s'asseoir près de leur monarque et de prendre part à la conversation. Nous remarquâmes au nombre des assistants un très grand nombre de vieillards chauves, dont les cheveux, ou plutôt la toison, avait sans doute été arrachée par des frictions répétées de terre, de sable, de gravier, de boue ou de toute autre matière qui se trouve sous la main lorsque le prince vient à paraître. La conférence achevée, on nous fit présent d'un chevreau, d'une calebasse et deux mille cowries, et nous fûmes reconduits à la résidence qui avait été préparée pour notre usage; cette habitation appartenait à Ebo : elle avait été précédemment occupée par le capitaine Clapperton. Notre enclos était attenant à celui du chef des eunuques, avec lequel il communiquait par une baie sans porte.

Tout nous parut calme et silencieux dans la grande et triste ville de Katunga. On ne pouvait se défendre d'un sentiment de mélancolie en errant dans ces rues presque désertes, et sur une vaste étendue d'un sol fertile où l'on ne rencontre aucune habitation humaine, et dont une créature vivante vient rarement animer et vivifier l'imposante solitude. On a laissé les murs de la ville tomber en ruines : ce n'est plus maintenant qu'un monceau de poussière et de décombres; et telle est l'apathie où s'endorment le monarque et ses ministres, que le Felatah, ambitieux et toujours aux aguets, a pénétré au cœur du pays, s'est rendu maître des deux villes les plus considérables et les plus florissantes, et n'a rencontré que peu ou point d'opposition; que par des progrès ménagés, mais continus, il dépossède sans relâche les indolents naturels, et sape les fondements du trône du Yarriba.

Il se tient chaque jour un marché dans différentes parties du Katunga; mais deux fois par semaine ce marché est beaucoup plus considérable et plus fréquenté que tous les autres jours. On lui donne le nom de *marché de la Reine*, et le soir, après avoir été transporté dans une autre partie de la ville, il prend celui de *marché du Roi;* nous l'avons visité : les vendeurs y étaient beaucoup plus nombreux que les acheteurs, et les objets exposés en vente ne répondirent point à l'idée que nous nous en étions formée. Nous y remarquâmes trois espèces différentes de blé, des fèves, des pois, des légumes en abondance, du beurre de mi-cadania, des étoffes du pays, de l'indigo, de l'ocre rouge, du sel et différentes espèces de poivre, du tabac à priser et à fumer, des canifs, des rasoirs et des aiguilles grossières fabriquées dans le pays; il y avait aussi des anneaux d'étain et de plomb, des bracelets en fer, de vieilles coquilles, de vieux ossements et autres objets respectables qui auraient excité l'admiration d'un antiquaire d'Europe. Je passe sous silence le savon indigène, de petits barils de beurre et de fromage, de la vaisselle bleue anglaise, une grande variété de verroteries, tant des fabriques du pays que de celles d'Europe : parmi les premières nous reconnûmes les fameux grains d'Agra, qui, au fort du cap Coast, à Accra et dans d'autres lieux, se vendent au poids de l'or, et qu'on a vainement essayé d'imiter tant en Italie qu'en Angleterre.

Katunga n'a aucunement répondu à notre attente, tant à l'égard de sa prospérité que du nombre de ses habitants. La vaste plaine au milieu de laquelle elle est

située, quoique extrêmement belle, est également inférieure pour la verdure et la fertilité, ainsi que pour la beauté du coup d'œil, à la campagne délicieuse qui entoure la ville moins célèbre de Bouhou. Son marché est assez bien fourni de provisions, qui cependant y sont extrêmement chères, au point qu'à l'exception d'insectes dégoûtants, de reptiles et de vermine, les dernières classes du peuple ne goûtent jamais la chair d'aucun animal.

Départ de Katunga. Ville de Keeshee ou Kiski. Ville felatah d'Acba. Caractère des habitants. Départ de Keeshee. Escorte fournie par le roi de Kiama. Arrivée dans cette ville.

Après être sortis de Katunga nous prîmes, pour retourner à Etcho, la route par laquelle nous étions venus. Nous fîmes une courte halte à Leoguadda, et nous arrivâmes à Atoupa, où le roi de Katunga nous avait engagés à passer la nuit.

Le 23 mai, nous quittâmes Atoupa, et après avoir marché du côté de l'ouest nous entrâmes vers les dix heures dans une petite ville très vivante appelée *Bumbum*. Nous mîmes pied à terre, et nous fîmes une légère collation avec du blé rôti et de l'eau sur le tronc d'un arbre renversé à terre. Bumbum est un lieu de passage très fréquenté par les fatakies de marchands qui font le commerce de l'Haussa, du Borgou et autres pays, avec Gonja : aussi une grande étendue de terrain est cultivée dans les environs en froment et en racine d'yam, pour leur fournir des provisions. En quittant cette ville nous détournâmes vers le nord-ouest, et continuâmes à garder cette direction jusqu'à notre arrivée dans la grande et importante ville de Keeshee, qui est située sur les frontières du royaume, et seulement à environ douze milles d'Atoupa. Elle est entourée par la double enceinte d'un bon mur en terre, et c'est une excellente place de sûreté contre les attaques de toute espèce d'ennemis.

Le 26 mai, nous partîmes de Keeshee. A quelque distance de la ville, nous fûmes bientôt rejoints par une fatakie de Borgou, et nos oreilles furent charmées des sons bruyants et discords de leurs tambours, dont un damné Yarribéen borgne jouait longtemps encore après notre départ. Une troupe de marchands qui voyagent a toujours à sa solde un tambour qui marche à la tête de la caravane, et qui frappe sans relâche sur son instrument, quelque longue que soit la route, pour exciter les esclaves à presser le pas.

Notre sentier passait à travers une vaste et solitaire forêt qu'on disait infestée de voleurs, et dans laquelle il n'existe pas une seule habitation. Nous arrivâmes enfin au Moussa, petit ruisseau qui sépare le royaume d'Yarriba du Borgou. Après nous être désaltérés et baignés, nous le passâmes et nous fîmes notre entrée dans un petit village situé sur son rivage septentrional où nous fîmes halte pour le reste de la journée.

Kiama. Visite au roi. Figures en bois. Prêtres mahométans. Cérémonies. Parallèle entre les naturels du Borgou et ceux de l'Yarriba. Les Felatahs.

Fatigués par notre course de la veille, nous restâmes couchés sur nos nattes un peu plus tard que de coutume. Nous n'étions pas encore levés, lorsque les envoyés du roi et d'autres personnes entrèrent pour nous présenter les salutations du matin. Je répondis aux compliments d'Yarro en lui faisant demander la permission d'aller le visiter chez lui, pendant que mon frère resterait dans notre hutte pour veiller sur nos effets; les naturels n'ayant pas une excellente réputation de probité, nous étions obligés de prendre nos précautions en conséquence.

Le 2 juin était le Bebum-Salah, ou grand jour de prière : entre huit et neuf heures, les fidèles se réunirent tous sur le lieu qui avait été choisi pour la célébration de la fête ; ils se formèrent en six files ou rangées, dont les femmes composaient la dernière, et s'assirent à terre sur un pareil nombre de sillons qui paraissaient avoir été disposés pour cet usage. A peine le premier mallam eut-il commencé à réciter une prière, que les conversations et les cris de la multitude cessèrent immédiatement, et chacun parut prêter la plus profonde attention, quoique personne ne comprît le sens de ces paroles, attendu qu'elles étaient en arabe, langue qui n'était connue d'aucun des auditeurs. Dans l'après-midi, tous les habitants de la ville et beaucoup de ceux des villages situés aux environs se réunirent pour être témoins de la course de chevaux qui a toujours lieu le jour du Bebum-Salah, et que tout le monde attend avec la plus grande impatience. Avant qu'elle commençât, le roi à cheval, accompagné de ses principaux officiers, fit au pas le tour de la ville, plutôt pour recueillir les hommages et les applaudissements de ses sujets que pour voir par ses propres yeux en quel lieu régnait la misère, ce qui était le motif assigné à cette promenade. Le prince nous avait invités indirectement à assister à la course avec nos pistolets pour le saluer sur son passage ; et comme nous étions fort curieux de voir cette fête, nous nous y rendîmes plus tôt qu'il n'était nécessaire, ce qui nous fournit au moins une excellente occasion d'observer les différents groupes qui affluaient sur le théâtre du combat.

Départ de Kiama. Reconnaissance des habitants du pays. Passage de la rivière Oly. Histoire des Felatahs. Messager de Coubly. Ville de Zalee. Arrivée à Boussa. Réception.

Le 23 juin, nous étions à cheval entre six et sept heures du matin ; après avoir fait notre dernière visite au roi, et lui avoir dit adieu, nous sortîmes de la ville par la porte du nord, et nous marchâmes vers la ville de Kakafungi, suivis d'une troupe d'hommes du peuple qui, sur le passage de mon frère, se moquaient de sa tournure à cheval et riaient aux éclats de la piteuse mine de son coursier efflanqué.

Nous arrivâmes à Kakafungi, où nous fîmes halte, un peu après dix heures du matin. Cette ville est éloignée de Kiama d'environ huit à dix milles ; mais à en juger par la nature du sentier qui est excessivement étroit et couvert d'une herbe épaisse, il existe peu de communications entre ces deux villes. Kakafungi est située dans un lieu écarté, mais elle est considérable et populeuse. Elle est bâtie dans une plaine. Les habitants sont si propres et si affables, leurs maisons sont si bien tenues et si confortables, qu'après avoir échangé seulement quelques paroles avec l'un d'entre eux, nous étions prévenus en faveur de toute la population. Cette opinion fut loin de s'affaiblir, lorsque nous eûmes été conduits dans une habitation spacieuse et commode, et que nous y eûmes reçu les félicitations des principaux citoyens. Ils vinrent en corps suivis de jeunes garçons et de jeunes filles qui nous apportaient en présent deux chevreaux, du lait et une grande quantité de blé pilé : ils passèrent avec nous la plus grande partie de la journée.

Nous quittâmes Kakafungi sur les deux heures de l'après-midi, et nous suivîmes un sentier qui se dirigeait vers le nord à travers un pays entièrement désert, et qui, dans certaines parties était plus rocailleux et plus nu qu'aucun lieu dont j'aie conservé le souvenir. Les traces de divers animaux sauvages paraissaient fraîchement empreintes sur le sentier, mais nous ne vîmes que quelques antilopes.

Nous arrivâmes dans le voisinage de Coubly un peu avant le coucher du soleil, sans avoir essuyé la fatigue extraordinaire à laquelle nous nous étions attendus.

Il y a hors de la ville un grand nombre de villages felatahs disséminés çà et là sur un terrain marécageux. Nous avions traversé sur notre route plusieurs petits ruisseaux, et franchi trois ou quatre montagnes ; la dernière était couverte d'une couche peu épaisse d'un

terrain aride, mais les vallées paraissaient fertiles ; les substances végétales en dissolution répandent dans le voisinage de Coubly des émanations fétides ; et l'air, qui est imprégné en différents endroits d'une forte odeur semblable à celle du musc, rend ces exhalaisons singulièrement désagréables.

Coubly est situé sur le versant d'une montagne de forme conique, dont la base est fort large et qu'on aperçoit distinctement du côté du nord à plus de trente milles de distance. Nous la nommâmes du nom de notre propre pays, *Mont-Cornouaille*. La ville est fortifiée d'une enceinte formée de pieux solidement enfoncés en terre et placés côte à côte. Mais cette précaution défensive n'avait pas empêché les Felatahs, environ quatre ans auparavant, d'attaquer la ville et d'y pénétrer. On nous dit que depuis cette époque, le gouverneur s'était soumis à payer un tribut annuel au roi Bello. Les habitants récoltent une grande abondance de riz et de blé; cependant nous ne pûmes nous procurer la moindre quantité de cette dernière denrée à aucun prix, par suite de la malice et de la rapacité des Felatahs qui, en sortant de la ville, n'avaient pas seulement emporté tout le blé qui se trouvait dans les greniers, mais qui avaient arraché et détruit tout celui qui poussait dans les champs : les habitants souffraient encore de cet acte de barbarie. On estime à plus d'un mille le nombre des Felatahs qui habitent avec des troupeaux de gros et de menu bétail dans les plaines de Coubly. Mais ils sont loin de ressembler à ceux de leurs compatriotes qui subsistent de brigandages, et vivent en parfaite intelligence avec leurs voisins.

Le 17 juin, nous nous remîmes en route de bon matin. A neuf heures nous vîmes de dessus une éminence la montagne du Pain-de-Sucre, dans les environs de Wowow, à droite de notre sentier. Cette montagne, si je ne me trompe, a été nommée par le capitaine Clapperton *Georges IV*. Un de nos guides nous montra à notre gauche deux pics que nous pouvions à peine distinguer à cause de l'éloignement, et nous dit que la ville d'Yaourie était située à leurs pieds. Nous marchions depuis Zalée dans la direction du sud-est.

Nous arrivâmes quelques instants après dans une belle et vaste plaine où croissaient majestueusement quelques arbres séculaires. Là paissaient de nombreux troupeaux d'antilopes, qui en entendant la détonation de nos armes à feu bondissaient de tous côtés sur le gazon. C'est de ce lieu que nous aperçûmes pour la première fois la ville de Boussa; elle était située à deux ou trois milles directement devant nous, et paraissait formée de divers groupes de huttes épars çà et là ; mais quel fut notre étonnement quand, étant arrivés plus près, nous reconnûmes que Boussa était situé sur le continent, et non dans une île sur le Niger, d'après le rapport du capitaine Clapperton. Nous ne pûmes rien découvrir qui fût de nature à justifier une telle assertion. A dix heures nous fîmes notre entrée dans la ville par la porte de l'ouest, et nous déchargeâmes nos armes à feu pour annoncer notre arrivée.

Après quelques heures d'attente nous fûmes introduits près du roi, que nous trouvâmes dans un appartement intérieur de son palais, en tête à tête avec la *Midikie*, c'est le titre que l'on donne à sa principale épouse ou à la reine. Ils nous félicitèrent de notre arrivée à Boussa avec toutes les apparences de la cordialité.

ussa. Recherche des papiers de Mungo-Park. Départ e Boussa; description de cette ville et ressources du pays. Arrivée à Kagogie. Les voyageurs s'embarquent sur le Niger. Description du fleuve. Arrivée à Yaourie.

Le 18, la fameuse veuve Zuma, dont il est parlé dans la relation du deuxième voyage de Clapperton en Afrique, vint nous rendre visite. C'était une femme non plus de la première jeunesse, mais encore d'assez bonne mine. Sa peau avait une légère couleur de cuivre. Autrefois renommée pour la magnificence de sa toilette, elle était alors mise avec une aussi grande simplicité que possible, ne portant qu'un déshabillé d'étoffe du pays. Pour nous expliquer ce changement, ainsi que le motif qui nous la faisait rencontrer à Boussa, car elle était native de Wowow, elle nous raconta de très bonne humeur ses querelles avec le souverain de cette ville, et la manière dont il lui avait fallu prendre la fuite, afin d'échapper au ressentiment de ce même souverain. Il paraît, en effet, que pour fuir elle avait été obligée d'escalader au milieu de la nuit les murailles de Wowow, et de venir à pied jusqu'à Boussa.

Lorsqu'elle nous eut quittés, nous allâmes porter au roi et à la reine de Boussa les cadeaux qui leur étaient destinés. L'un et l'autre en parurent enchantés; le premier surtout, qui, pour nous prouver son admiration et sa reconnaissance, ne put s'empêcher de dire et de faire mille folies. Une paire de bracelets d'argent, une pipe et une lorgnette fixèrent à tel point son attention, que dans l'excès de sa joie il n'en détourna pas les yeux de toute une demi-heure.

Nous visitâmes ensuite le fleuve si célèbre, appelé *Niger* ou *Quorra*, qui coulait d'un côté de la ville, et à un mille environ de notre demeure ; mais, en le voyant, nous fûmes bien désappointés dans notre attente. Là, en effet, et à cette époque, il était si peu large que nous aurions sans peine lancé une pierre d'un bord à l'autre. De noirs et sourcilleux rochers, qui s'élèvent à pic au milieu du courant, occasionnent d'impétueux tourbillonnements à la surface de l'eau. On nous apprit que le fleuve à quelque distance au-dessus de Boussa était divisé en trois branches par deux petites îles fertiles, mais qu'au-dessous il parvenait dans un canal jusqu'à Funda ; et de la partie du rivage que nous avions atteinte, on nous montra l'endroit où Mungo-Park et ses malheureux compagnons avaient péri.

Le sultan de Bornou est regardé comme le plus puissant chef de l'Afrique septentrionale, de même que le roi de Boussa l'est de l'Afrique occidentale. La reine est fille du dernier chef de Wowow et femme du chef actuel.

Dans toutes les villes d'importance que nous avions traversées, c'était du corail qu'on nous avait demandé avec le plus d'instance. Les habitants, de quelque classe qu'ils fussent, semblaient aimer passionnément à en porter, et le préféraient à toute autre espèce d'ornement. A ce qu'il paraît, c'était aussi la grande mode à Boussa ; car, dès son arrivée, la reine ouvrit tout d'abord la bouche pour s'informer si nous en avions à lui donner, et quand nous lui répondîmes que non elle eut l'air fort chagrin. Par manière de compensation, nous lui présentâmes quelques boutons plaqués que nous avions justement nettoyés depuis peu, et elle les accepta avec transport ; mais comme leur éclat avait excité l'admiration de son époux, une lutte s'engagea entre eux à qui les posséderait. Cette lutte, après de longues alternatives de victoire et de défaite, se termina par le triomphe du roi, qui d'abord se choisit les plus larges et les plus beaux, puis abandonna le reste à sa compagne. Leurs Majestés ressemblaient à deux grands enfants, comme on le voit; néanmoins elles furent l'une et l'autre charmées de leur part, et nous exprimèrent leurs remercîments avec beaucoup de chaleur.

Après ce petit incident, la conversation prit un tour plus sérieux : le roi nous demanda ce que nous venions faire dans le pays. Connaissant l'extrême jalousie des naturels, et tout ce qui touche le Niger, nous crûmes qu'il ne serait pas d'une bonne politique de dire en cette occasion la vérité; nous répondîmes donc à notre visiteur que nous avions simplement pour but de gagner le Bornou par la voie de l'Yaourie, et en même temps nous lui demandâmes qu'il nous facilitât les moyens de traverser en sûreté son territoire. Notre réponse lui parut satisfaisante, et il

nous promit toute l'assistance qui serait en son pouvoir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il nous envoya dire par un de ses gens qu'il était tailleur, et qu'en conséquence il nous serait fort reconnaissant si nous pouvions lui faire cadeau d'un peu de fil et de quelques aiguilles. Tellement vif que fût notre désir d'apprendre même la plus légère particularité sur le triste destin de Mungo-Park et de ses compagnons, ainsi que de rechercher s'il y avait encore à Boussa des livres et des papiers qui leur eussent appartenu, nous avions jusqu'alors si bien imposé silence à notre curiosité, que dans la crainte de mécontenter le roi, aucune question ne nous était échappée sur cet intéressant sujet. Comme toutefois nos relations de quelques jours avec Sa Majesté nous avaient permis de reconnaître en elle une personne affable, obligeante et serviable, nous finîmes par répudier toute sorte de frayeur, et profitant de la circonstance qui se présentait, nous donnâmes commission à notre domestique Pascoe de lui porter du fil et des aiguilles, et de l'interroger sur notre infortuné compatriote. Mais le roi se borna à répondre que lorsque Mungo-Park avait péri dans le Niger, il était lui-même fort jeune, et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenus ses différents effets ; que le déplorable événement était arrivé sous le règne du prédécesseur du dernier roi, lequel n'y avait pas longtemps survécu, et que toutes traces de l'homme blanc avaient disparu avec lui. Cette réponse détruisit nos espérances ; car elle nous parut péremptoire, décisive. Mais dans la soirée, certaine conversation que nous eûmes avec notre hôte qui était tambour du roi, et un des principaux de la contrée, nous fit espérer de nouveau. Il nous certifia qu'un volume au moins provenant du canot de Park existait à sa connaissance, et se trouvait alors entre les mains d'un homme très pauvre au service de son maître. Il nous avertit d'ailleurs que lorsqu'on adressait au roi une requête quelconque pour la première fois, celui-ci la regardait toujours comme non avenue ; mais que si on prenait la peine de la lui réitérer, il la jugeait alors assez importante pour y donner toute son attention : telle était la coutume du pays. Le tambour nous engagea donc à persévérer dans nos recherches, car il ne doutait pas qu'elles ne dussent se terminer à notre satisfaction. Sur sa demande, nous le députâmes lui-même sur-le-champ vers son souverain pour qu'il lui répétât tout ce que nous avions déjà fait dire, et l'assurât bien que s'il réussissait à trouver le volume dont on nous parlait, notre monarque l'en récompenserait avec beaucoup de générosité. Le roi chargea son tambour de nous répondre qu'il ne négligerait rien pour nous satisfaire, et que le lendemain de bonne heure il questionnerait l'individu qu'on disait avoir en sa possession le livre de l'homme blanc.

En effet, le jour suivant Sa Majesté vint nous voir, accompagnée d'un indivdu qui tenait un livre sous son bras. C'était un gros in-4o qui avait été, à en croire le propriétaire actuel, repêché dans le Niger après le naufrage de Mungo-Park. En le voyant, bien qu'il fût enveloppé dans une grande pièce de coton, sa taille nous suggéra l'idée que ce pouvait être le journal de l'illustre voyageur. Aussi nos cœurs battirent avec une extrême vitesse, tandis que sous nos yeux on le développait lentement et avec une sorte de solennité... Mais, hélas! quelle ne fut pas notre douleur quand nous ouvrîmes le volume, de reconnaître tout simplement un vieil ouvrage de marine du dernier siècle ; la page du titre manquait, mais le contenu se bornait presque à des tables de logarithmes; seulement nous trouvâmes dans les feuillets, parmi d'autres papiers détachés tout-à-fait insignifiants, une invitation à dîner qui portait l'adresse de Mungo-Park. Le roi, ainsi que le possesseur du livre, ne furent pas moins mortifiés que nous-mêmes quand nous leur dîmes que le volume qu'ils nous avaient apporté n'était pas celui que nous cherchions, et que par conséquent nous ne leur donnerions pas la récompense promise ; alors ce dernier recouvrit soigneusement son in-4o qu'il prise à l'égal d'un vieux domestique, et tous deux se retirèrent.

Le 22, dans l'après-midi, Sa Majesté se rendit encore une fois auprès de nous, afin de nous annoncer que, conformément à notre désir, tout serait prêt le lendemain au lever du soleil pour que nous continuassions notre route. Par la même occasion, il nous amena un excellent et beau cheval qu'il nous pria d'accepter, cadeau qui nous fut d'autant plus agréable que toutes nos montures, à l'exception d'une seule, étaient mortes de fatigue. Le monarque aussi nous recommanda instamment de n'accepter jamais, dans la suite de notre voyage, des provisions de bouche, surtout du miel et du lait, d'autres personnes que des gouverneurs des villes que nous aurions à traverser, car il craignait qu'on n'y mêlât du poison. Il ne nous expliqua pas les motifs de ses craintes, mais nous abandonna à nos propres conjectures au sujet de son avis inattendu. Si nous ne nous trompons point, il avait donné semblable avis au capitaine Clapperton.

Le 23, dès la pointe du jour, le roi et la reine vinrent nous faire leurs adieux, et le premier nous répéta sa recommandation de la veille. Nous les remerciâmes l'un et l'autre avec chaleur de tous les égards dont ils nous avaient comblés pendant notre séjour dans leur capitale, car nous n'avons en aucun lieu, ni avant ni depuis, reçu meilleur accueil ; et une heure ou deux après qu'ils nous eurent quittés, nous sortîmes de la ville, accompagnés de deux cavaliers qui nous servaient d'escorte et d'un exprès à pied qui était chargé de nous conduire sains et saufs au sultan d'Yaourie.

Mais avant de poursuivre notre route, qu'il nous soit permis d'insérer ici quelques remarques tant sur Boussa que sur la campagne environnante. La ville se compose d'un grand nombre de groupes de huttes qui tous sont à peu de distance les uns des autres. Elle est ceinte d'un côté par le fleuve Quorra ou Niger, et de l'autre par une longue muraille garnie de tours et de fossés qui forme un complet demi-cercle. Quoique ainsi défendue par l'art et par la nature, elle a cependant été prise une fois par les Felatahs. Le sol d'alentour, généralement fertile, produit en abondance du riz, du blé, des yams, etc. Le *dowah*, espèce de froment, y pousse aussi à merveille ; il rapporte cinq cents pour cent, et constitue la principale nourriture des habitants, riches et pauvres. On y cultive encore une autre variété de froment qui porte huit épis sur une seule tige, et dont le grain est fort petit, mais fort doux. L'arbre à beurre fleurit dans et hors la ville. L'huile de palmier s'importe du Nouffie ; mais elle est toujours si rare et si chère qu'on ne l'emploie que comme aliment: encore n'y a-t-il que le roi et quelques grands personnages qui en usent. Le roi et la reine ont chacun des troupeaux considérables de beau bétail ; mais pas un de leurs sujets ne possède ni un seul taureau ni une seule vache. Ces derniers cependant ne manquent ni de moutons ni de chèvres, et tirent du Niger d'immenses quantités de poissons. Un étang salé, situé sur les bords du fleuve à environ dix jours de marche vers le nord, donne de très bon sel, tandis que le poivre se trouve dans toutes les parties de la contrée. On y rencontre également par milliers des pintades, des faisans, des perdrix et différentes sortes d'oiseaux aquatiques qui nous fournirent une excellente chasse. Les naturels cherchent quelquefois à en tuer avec leurs flèches; mais ils y parviennent si rarement par ce moyen, qu'on nous assura, lors de notre passage parmi eux, qu'ils n'avaient ainsi abattu dans le cours de plusieurs années précédentes que deux pièces de gibier. Les daims et les antilopes abondent aussi dans les environs de la capitale ; mais ils sont timides, fuyards, et les habitants, si jamais ils en attrapent, n'en doivent pas attraper beaucoup. Le poisson, dont le fleuve est si copieusement rempli, est mangé par toutes les classes ; quoique dur, sec et fade, il fait dans tous les ménages partie de la nourriture quoti-

dienne, et tout le monde paraît l'aimer avec passion.

La langue de l'Haussa est comprise par la généralité des indigènes du Borgou, jeunes et vieux, presque aussi bien que leur langue maternelle, et la plupart d'entre eux la parlent avec une extrême facilité. Le gouvernement du pays est despotique; mais ce pouvoir illimité, dont jouit le monarque, est presque sans cesse exercé avec douceur et modération. Toutes les querelles entre particuliers sont déférées au roi, qui absout et condamne uniquement d'après son bon plaisir. La rumeur publique était que la reine gouvernait son mari et influençait sa conduite dans toutes les affaires; mais leur dispute au sujet des boutons ne montre-t-elle pas que la renommée se trompait? Le roi d'ailleurs brille par la finesse de son esprit, et ses manières en notre présence, quoique douces et modestes, ne manquèrent jamais de dignité naturelle.

Non loin des murs de Boussa nous parvînmes à un lieu où paissaient les troupeaux du souverain et de sa compagne. Impossible de voir nulle part des animaux de plus belle apparence; ils étaient confiés au soin d'esclaves felatahs, parce que les naturels n'entendent rien à leur éducation. De là nous cheminâmes sur les bords du Niger, mais avec lenteur, à cause du mauvais état de la route, et deux heures après nous entrâmes dans une jolie petite ville entourée de murs et appelée *Kagogie*, où l'on nous pria de faire halte jusqu'au lendemain. La ville est peuplée seulement par les esclaves du roi de Boussa, et située dans une direction septentrionale à huit ou neuf milles de la capitale elle-même. Nous fûmes obligés de nous y rendre par terre, attendu que les rochers qui obstruent le fleuve ne nous auraient pas permis de le remonter en canot sans beaucoup de peine et de danger. Les habitants du Kagogie semblent mener une heureuse vie. Ils consacrent la plus grande partie de leur temps à l'agriculture, à la pêche, à la surveillance des bestiaux; et, quoique vêtus assez pitoyablement, paraissent bien nourris, contents et joyeux.

Quoique le gouverneur de Kagogie eût été trois jours à l'avance prévenu de notre arrivée; quoiqu'il sût que notre intention était de nous embarquer sur le Niger pour continuer notre voyage, aucun canot ne nous avait été cependant préparé par ses soins; et dans la matinée du 24, lorsque nous voulûmes partir, le *roi du canot* (c'est ainsi qu'on appelle ridiculement la personne qui a la charge d'entretenir celui du gouvernement) nous apprit avec la plus complète indifférence qu'il était en fort mauvais état, et que par suite de réparations indispensables qu'on venait de commencer, il ne pourrait nous recevoir avant une couple d'heures.

La branche du Niger qui passe à Kagogie est large d'un mille environ; mais l'eau, à cause des vastes bancs de sable qui la remplissent, y est si basse, qu'un enfant pourrait, à l'exception d'une place très étroite, la traverser sans peine.

Comme nous ne devions plus avoir besoin de nos chevaux avant quelques jours, nous les fîmes passer en cet endroit sur la rive opposée du fleuve pour être menés par terre à Yaourie. Peu s'en fallut que nous ne les emmenassions avec nous, mais les canots des naturels étaient trop frêles. Ces canots sont d'une grande longueur, mais la méthode d'après laquelle ils sont construits est on ne peut plus grossière et plus défectueuse. Par suite peut-être du manque d'arbres de grosseur suffisante, ils sont faits de deux blocs de bois attachés ensemble par une forte corde sous laquelle est placée quantité de paille tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour empêcher que l'eau ne pénètre; mais l'ouvrage est toujours exécuté avec si peu d'adresse, qu'il n'y a pas dans tout le pays un seul canot dont le plancher reste jamais parfaitement à sec.

Vers midi, lorsque les réparations furent enfin terminées à celui qu'on nous destinait, nous y chargeâmes aussitôt notre bagage, et ne tardâmes guère à nous embarquer avec nos gens. La branche du Niger qui baigne Kagogie forme un coude, et se dirige presque d'abord à l'est, ensuite à l'ouest: nous la redescendîmes quelque temps, afin de remonter par le bras principal du fleuve qui est plus profond. Ce bras, auquel nous arrivâmes sans peine, coulait du nord au sud à travers un riche et charmant pays qui, à mesure que nous avançâmes, devint de plus en plus pittoresque. Nous naviguions avec vitesse, malgré le courant; le lit, qui pendant quelques centaines de verges, n'avait eu que la moitié d'un mille de largeur, était peu à peu devenu large d'un mille: de beaux arbres élevés et touffus ornaient à droite et à gauche la contrée, qui ressemblait à un parc immense; des blés presque mûrs ondulaient le long de chaque rive; de gros villages apparaissaient chaque demi-heure; enfin on voyait à chaque instant des troupes considérables de bestiaux tachetés, ou paître ou se reposer à l'ombre. Le spectacle que la rivière elle-même présentait à plusieurs milles, devant et derrière nous, n'était pas moins enchanteur que celui de ses bords: elle était unie comme un lac; des canots chargés de moutons et de chèvres, que conduisaient des femmes, glissaient sur les ondes dont le courant était presque imperceptible; enfin des hirondelles et mille autres oiseaux aquatiques se jouaient à la surface qui, aussi limpide que le cristal, était décorée d'une multitude de jolies petites îles. Un peu après huit heures du soir nous débarquâmes sur la rive orientale, non loin d'un petit groupe de huttes, et nous dressâmes notre tente au milieu d'un champ de blé qui levait; mais, faute d'aliment, il nous fallut dormir sans souper.

Le 25, à notre réveil, l'objet le plus remarquable qui attira nos regards fut une sourcilleuse et romantique chaîne de montagnes qui s'élevait à l'est de notre campement: elle s'appelle *Engarskie*, d'une contrée de même nom dans laquelle sont situées les montagnes, et qui, après avoir autrefois formé un royaume indépendant, n'est plus aujourd'hui qu'une province de l'Yaourie. A sept heures nous remontâmes dans notre canot, et nous eûmes à peine navigué dix minutes que le fleuve prit tout-à-coup une largeur de deux milles qu'il conservait aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Vous auriez dit un canal creusé par la main des hommes: les bords avaient l'air de murs d'appui au-delà desquels s'étendaient de magnifiques jardins. Dans beaucoup d'endroits l'eau était extrêmement basse, mais dans d'autres assez profonde pour porter une frégate. Pendant les six ou sept premiers milles la scène fut aussi intéressante, aussi pittoresque qu'on peut l'imaginer. Les rives étaient sans exagération couvertes de hameaux et de villages; des arbres superbes, pliant sous le poids de leur sombre et inpénétrable feuillage, reposaient de toute part la vue de l'éclat des rayons du soleil, et, contrastant avec la tendre verdure des petites montagnes et des plaines, produisaient le plus agréable effet. Mais ensuite un complet changement s'opéra: les rives, qui jusque-là n'avaient été que de terre brune, d'argile ou de sable, furent dès lors formées par de noirs rochers sourcilleux; puis de vastes grèves et de longues îles, parsemées dans le fleuve, le divisèrent en une infinité de petits canaux et lui ôtèrent tout aspect imposant.

Le 26, dans la matinée, lorsque nous reprîmes le chemin du fleuve pour nous rembarquer, la plupart des habitants nous suivirent, et lorsque notre canot s'éloigna du rivage ils nous saluèrent par de longues acclamations.

Observations sur le Niger. Visite au sultan d'Yaourie. Nouvelle et infructueuse recherche des papiers de Mungo-Park. Le fils et les filles du sultan. Longue détention des voyageurs, qui sont obligés de recourir à l'intervention du roi de Boussa. Royaume et ville d'Yaourie.

S'il faut en croire les indigènes, nous avons pendant nos quatre jours de navigation sur le Niger passé tous les endroits les plus difficiles qu'offre son cours, à l'exception néanmoins des rochers dangereux qui existent près de Boussa. A ce qu'il paraît au-dessous de cette ville comme au-dessus d'Yaourie, on ne rencontre ni

écueils, ni bancs de sable. Nous n'avons rien dit de la direction dans laquelle coule le fleuve, parce qu'il est bien entendu que la première des deux capitales mentionnées plus haut est située au nord de la seconde; et aussi que le Niger, malgré ses détours, malgré le nombre et la diversité de ses branches, est contenu dans un seul canal lorsqu'il baigne Boussa. Dans son lit naturel, quand ses eaux ne sont pas arrêtées par des rocs ou par d'autres obstacles, elles parcourent à cette époque-ci d'un à deux milles par heure; mais quand elles trouvent des pierres, des trous, des îles, la vitesse du courant devient beaucoup plus considérable. Quoique, durant la saison sèche, aucune communication ne puisse avoir lieu par eau entre Boussa et les contrées inférieures, à cause des écueils dont il a été déjà parlé si souvent; toutefois, dans la saison humide, après que la malca, qui est une pluie continuelle de quatorze jours, a eu lieu, lorsque les rivières qui sont à sec le reste de l'année recommencent à se jeter dans le *grand-père* des eaux, comme on appelle emphatiquement le Niger, alors, dit-on, des canots vont et viennent sans cesse entre Yaourie, Nouffie, Boussa et Funda. C'est aussi immédiatement après la malca que le Niger, par son élévation et sa rapidité, balaie les grandes herbes qui poussent annuellement sur ses bords; puis, comme les rocs et les îles basses sont tout-à-fait couverts, on peut sans peine et même sans crainte d'aucun péril naviguer par-dessus. L'entreprenant Mungo-Park doit avoir eu mille difficultés à vaincre pour redescendre le Niger. Ainsi que nous, ce fut en juin qu'il parvint à Yaourie, et au dire des habitants, le fleuve n'était pas, lors de son passage en 1804, plus haut que lors du nôtre en 1829. Les canotiers qui le conduisaient et qui, suivant toute probabilité, étaient ses esclaves, avaient été, nous assura-t-on, enchaînés par lui à son canot pour qu'ils ne prissent pas la fuite. En cet endroit de sa route il congédia son pilote, qui ne connaissait pas le fleuve plus loin, et continua de descendre avec un compagnon et trois domestiques blancs, malgré qu'il n'eût personne pour lui indiquer la branche la plus sûre, ni pour l'avertir du danger au besoin. On raconte dans le pays que quand ces étrangers firent naufrage à Boussa, ils auraient pu en réchapper, mais qu'ils se noyèrent volontairement, dans la conviction qu'une mort plus cruelle leur était réservée tôt ou tard.....

Le 28, dès le matin, nous fûmes visités par le chef des Arabes de la ville, qui remplissait en quelque sorte auprès du sultan les fonctions de premier ministre. C'était un homme fort âgé et aussi noir qu'un naturel; mais il portait le costume de sa patrie, qui n'est pas sans élégance. Sa longue barbe avait la blancheur de la neige, et sous sa lèvre inférieure pendait une mèche de poils depuis longtemps respectés par le rasoir, et qui ne ressemblait pas mal à une queue de souris blanche. Ce vieillard ne manquait pas d'esprit, et quoiqu'il eût perdu la plupart de ses dents, il causait encore avec beaucoup de plaisir. Entre autres choses, il nous apprit que Mungo-Park n'avait pas visité la ville d'Yaourie, mais était demeuré dans son canot au village où nous avions débarqué la veille, et avait à sa place député un de ses gens au sultan avec un cadeau convenable. L'Arabe ajouta que c'était précisément lui-même qui avait été chargé par son maître d'aller remettre un présent à l'homme blanc en retour du sien, et le portrait qu'il nous fit de l'illustre voyageur ne nous permit pas de révoquer en doute son assertion. Avant de nous quitter, il nous prévint que nous serions admis le lendemain soir à l'honneur de déposer nos respects aux pieds du chef de l'Etat. Lorsqu'il se fut retiré, plusieurs de ses compatriotes vinrent nous présenter leurs hommages. Tous avaient en général le teint peu clair, et parmi eux se trouvait un jeune homme, arrivé récemment à Yaourie, où il était venu de Saccatou en cinq jours, qui se vanta d'avoir accompagné MM. Denham, Clapperton et leur suite, à travers le désert, lorsqu'ils étaient allés de Mourzouk, par le Fezzan, dans le Bornou.

Le 29, n'oubliant pas la recommandation qui nous avait été faite, nous montâmes à cheval vers la tombée de la nuit pour nous rendre auprès du sultan. Nous arrivâmes bientôt devant la porte du palais, qui est un immense édifice ou plutôt un groupe de bâtiments ceints d'une haute muraille; et, mettant pied à terre, nous fûmes introduits sur-le-champ par un bas portail à colonnes qui était aussi noir qu'un passage souterrain. Ce portail conduisait à une vaste cour carrée dans laquelle nous entrâmes; et sur cette cour, comme l'indiquaient de nombreux domestiques qui allaient et venaient dans tous les sens, ouvrait l'appartement du souverain. Plusieurs individus y étaient assis sur leurs talons; mais nous fûmes obligés de demeurer longtemps sur nos jambes au milieu d'un silence profond, car personne n'eut la politesse de nous offrir une natte pour nous asseoir. A la fin nous reçûmes l'ordre d'avancer de nouveau, et on nous mena dans une autre cour qui ressemblait à celle d'une ferme bien tenue. Nous aperçûmes au centre le sultan seul accroupi entre deux oreillers sur un morceau de tapisserie grossière. Son extérieur était non-seulement simple, mais encore sale et ignoble. Il avait d'ailleurs une tête énorme, beaucoup d'embonpoint, la mine joviale, l'air fort vieux; et quoiqu'il eût dans sa physionomie quelque chose de sévère et de dur, nous le vîmes néanmoins sourire pendant presque toute la durée de notre conférence. L'entretien ne fut d'abord qu'un échange ordinaire de compliments, puis on parla en quelques mots et d'une manière indirecte du motif qui nous amenait à Yaourie. Ensuite, lorsque nous demandâmes au sultan s'il n'avait pas écrit au capitaine Clapperton, tandis que ce dernier était à Koulfu, une lettre où il affirmait avoir en sa possession certains livres et papiers qui avaient appartenu à Mungo-Park, il parut fort embarrassé. Après avoir beaucoup réfléchi, beaucoup hésité, il nous répondit en affectant de rire: « Comment pouvez-vous croire que j'aie jamais possédé la moindre chose provenant d'un homme qui a péri à Boussa? » Et la conversation en resta là sur ce sujet.

Le 1er juillet, il envoya chercher notre domestique Pascoe pour lui faire nettoyer ou raccommoder dix vieux fusils, et le pria de nous demander de sa part un remède pour les maux d'yeux et pour la colique. Tous les jours nous étions du matin au soir ennuyés de pareilles demandes. Pascoe profita de l'occasion pour, ainsi que nous l'en avions chargé, adresser au personnage diverses questions sur les papiers de Mungo-Park; mais, au lieu de répondre, il secoua la tête et transporta aussitôt la conversation sur un autre sujet.

Le 4, je visitai le sultan pour le questionner encore une fois au sujet des papiers de Mungo-Park. Il ne répondit encore rien de positif; mais déclara que dans le courant de la journée il communiquerait au chef des Arabes tous les détails possibles sur cette affaire, et l'enverrait nous en faire part.

Le 6, nous allâmes dès le matin sommer le sultan de tenir la promesse qu'il nous avait faite l'avant-veille; nous lui déclarâmes même qu'il eût à nous remettre sur-le-champ les papiers de notre compatriote, attendu que si nous étions venus à Yaourie c'était uniquement pour les retrouver, et que nous désirions en repartir dans le plus bref délai possible. Ce langage hardi, et que nous n'avions pas l'habitude de tenir, parut lui causer autant de surprise que d'effroi; il resta muet quelques minutes; puis, prenant Dieu à témoin, il nous jura de la manière la plus solennelle n'avoir jamais ni possédé ni vu le moindre livre et le moindre papier appartenant aux voyageurs qui avaient péri à Boussa; et après cette déclaration, qui était sans doute vraie, il nous annonça que nous serions libres de continuer notre voyage lorsque bon nous semblerait.

Le 9, le sultan nous envoya dire qu'il désirait nous voir, afin de régler avec nous le prix des différentes choses qu'il nous avait précédemment achetées. Ce message nous étonna beaucoup, mais notre surprise cessa bientôt lorsque le messager ajouta que son maître sou-



Crocodile.

haitait aussi d'examiner les marchandises de toute espèce qui nous restaient encore, et principalement les boutons, qu'il se proposait de nous acheter en grande partie ou en totalité pour son usage propre et celui de sa famille. Par la même occasion, il nous fit, pour la première fois, cadeau d'un certain nombre de noix gouras, alléguant comme excuse de ne pas nous en avoir offert plus tôt, qu'il ne se figurait pas que des chrétiens en mangeassent. Nous allâmes donc au palais le surlendemain avec une pièce de drap rouge, deux paires de ciseaux, une boîte de poudre, et quantité de boutons que nous avions passé la journée de la veille à nettoyer; mais nous étions fermement résolus à ne rien vendre si ce n'est au comptant. Quand nous fûmes introduits, nous trouvâmes notre homme gai, joyeux, et sa bonne humeur dura pendant toute notre entrevue. Il nous parla d'abord de sa vieille dette, protesta qu'en dépit de sa bonne volonté il ne pouvait pas, par suite des dépenses où une guerre récente l'avait entraîné, nous payer la somme considérable que nous réclamions, et voulut en dédommagement nous donner une grande autruche vivante. Comme pour faire voyager cet immense oiseau avec nous, il aurait fallu deux ou trois esclaves qui en prissent exclusivement soin, nous le refusâmes. Alors le sultan nous offrit une jeune esclave. Ce genre de paiement ne nous convenait pas beaucoup mieux que l'autre; mais notre débiteur ne paraissant pas disposé à nous rien accorder de plus, nous acceptâmes à la fin, et la femme en question devint au bout de quelques mois l'épouse de Pascoe. Quand nous eûmes ainsi terminé ce compte, nous débattîmes le prix des nouveaux objets que nous apportions, et nous obtînmes vingt-cinq mille cowries pour la poudre, les ciseaux et le drap rouge, outre deux cents cowries pour chaque bouton, lesquelles nous furent aussitôt remises. Relativement à notre départ, le sultan nous avertit que la route n'était pas sûre, que néanmoins elle le deviendrait sans doute sous peu de jours, et que nous serions libres de continuer alors notre voyage si sa lettre au roi d'Angleterre était achevée.

Mais le lendemain 13, il nous déclara en termes clairs et formels, qu'il ne pouvait nous laisser poursuivre notre chemin, ni par Koulfu, ni par Guarie, attendu que les Felatahs occupaient ces deux places. Protestant, du reste, qu'il était lui-même fort fâché de ce contre-temps, il ajouta que s'il avait un conseil à nous donner, c'était de retourner à Boussa, d'où ensuite nous serions certainement à même de porter nos pas vers la contrée qui nous plairait. Voyant les choses prendre cette tournure, nous revînmes aussitôt à notre demeure, et dix minutes après nous envoyâmes un de nos gens porter en notre nom au roi de Boussa un message, dont la substance était : « Que nous n'avions plus assez de cadeaux pour subvenir à nos dépenses de la route jusque



Aussi pensai-je un moment que nous étions perdus, car ces monstrueux animaux.....

dans la Guarie et le Bornou, et que nous étions contraints de retourner vers l'eau salée en chercher d'autres; que toutefois nous ne voulions pas regagner Badagry pour deux raisons : la première, que la distance en était beaucoup trop considérable ; la seconde, que le chef de cette ville qui commande à toute la partie de la côte où nous avions débarqué nous avait traités si mal lorsque nous avions eu affaire à lui, que probablement si nous retombions en son pouvoir, il nous retiendrait prisonniers jusqu'au jour de notre mort; que nous préférions, en conséquence, accomplir notre voyage par la voie de Funta; mais que comme nous avions ouï dire que si nous allions par terre, nous trouverions le pays qui nous en séparait infesté de Felatahs, lesquels vivent de pillage et de violence, nous lui serions infiniment obligés qu'il nous prêtât ou vendît un canot pour redescendre le Niger, ce dont nous le récompenserions avec toute la générosité qui nous serait possible... »

Le 15, nouvel accident : les Felatahs, au dire du sultan, avaient pillé et brûlé la ville d'Engarskie; ils avaient pris celle de Koulfu, de sorte que la route de Boussa nous fut ainsi refusée. Néanmoins le 17, l'Arabe, qui paraissait être le factotum du souverain d'Yaourie, vint nous voir dans la matinée, et, le visage tout rayonnant de joie, nous apprit que son maître s'était enquis d'un canot dans lequel nous pussions retourner à Boussa. Enchantés d'une telle communication, nous demandâmes avidement à quelle époque le sultan comptait nous permettre de partir. « Quoi ! s'écria le vieillard, la nouvelle que je vous apporte ne vous suffit-elle pas pour un jour ? »

Dans l'après-midi du 20, l'homme que nous avions député à Boussa fut de retour, et à notre joie inexprimable, il nous apprit que le roi s'était engagé à nous procurer un canot pour gagner Funda, mais dans le cas seulement où la route par terre ne serait pas praticable. De plus, avouant avec candeur qu'il n'était pas assez puissant pour mettre nos personnes à l'abri de l'insulte et du danger au-delà de son territoire, il nous prévenait que nous aurions à solliciter la bienveillance du prince de Wowow et des autres chefs des rives du Niger, puisque nos propres gens devraient seuls conduire le canot, parce que personne à Boussa ne voudrait, pour différentes raisons, nous accompagner dans notre voyage. Nous étions donc en beau chemin d'accomplir l'objet de notre expédition en Afrique, c'est-à-dire de pouvoir déterminer l'embouchure d'un des principaux fleuves de cette partie du monde; et quoique d'innombrables obstacles, pensions-nous, dussent nous être suscités par les nations riveraines, telle était notre ardeur, que nous espérions en triompher à force de prudence et de courage. Mais quand nous allâmes demander au sultan qu'il nous laissât partir le lende-

main, il nous en refusa la permission sous divers prétextes.

Cependant, grâce à l'intervention du souverain de Boussa, la permission de quitter Yaourie pour retourner à Boussa nous fut accordée.

Le 1er août, dans la matinée, le sultan nous fit prévenir qu'il nous attendait pour recevoir nos adieux, vu que notre départ était d'une manière irrévocable fixé au jour suivant. Nous obéîmes aussitôt à cet avertissement comme si c'était un ordre, et dès notre arrivée au palais nous fûmes introduits dans une vaste salle, sombre et triste, où néanmoins le monarque accueille d'ordinaire ses visiteurs les plus distingués. Une multitude de jeunes garçons et de jeunes filles, ses domestiques, tous parfaitement nus, traversaient sans cesse la salle pour se rendre vers d'autres parties de la maison, portant de sales calebasses dans leurs mains. Quantité de nids d'hirondelles étaient attachés au plafond, car ces oiseaux ne sont jamais tourmentés nulle part, et leurs turbulents propriétaires, voltigeant dans toutes les directions pour porter de la nourriture à leurs petits, ne contribuaient pas peu à la malpropreté de l'appartement, qu'on ne balayait en aucune circonstance. Au milieu et vis-à-vis la porte d'entrée, le souverain d'Yaourie était accroupi sur une estrade recouverte d'une pièce de damas passé, et fumait dans une pipe d'énorme taille. De chaque côté de lui était un gros coussin, et par-derrière, tendu sur la muraille, un grand morceau carré d'une antique étoffe de soie à personnages, très riche et de différentes couleurs avec une longue et belle frange. L'étoffe était cependant un peu ternie, parce qu'il y avait bien des années que le sultan la possédait. Cet ornement autrefois splendide et d'un grand prix avait été, nous assura-t-on, apporté de Musser (1), ville fameuse, dont tout le monde à Yaourie parlait avec enthousiasme et ravissement. Le costume du prince répondait à la saleté du lieu où il nous recevait.

L'Yaourie est un vaste et florissant royaume. Il est borné à l'est par l'Haussa, à l'ouest par le Borgou, au nord par la Cubbie, et au sud par le Nouffie. La couronne est héréditaire, et le gouvernement un despotisme absolu. Le sultan auquel nous eûmes affaire avait déjà régné trente-neuf ans à l'époque de notre visite, mais son prédécesseur s'était si mal comporté sur le trône que le peuple l'en avait renversé. Une armée considérable est toujours aux ordres du chef de l'Etat. La capitale est d'une prodigieuse étendue, et aussi peuplée, à ce qu'on prétend, qu'aucune autre ville de l'Afrique, ou du moins que la partie de ce continent qui est visitée par les marchands arabes. Ses murs sont hauts et très solides, quoique simplement faits de terre, et peuvent avoir vingt ou trente milles de circuit. Elle a huit vastes portes qui sont bien fortifiées à la manière du pays. Les habitants fabriquent une espèce de poudre à tirer, très grasse et fort mauvaise, mais qui cependant est la meilleure, et, nous pensons, la seule dont la fabrication soit indigène. En outre, ils font de jolies selles; ils manufacturent habilement l'étoffe particulière à ces contrées; ils cultivent de l'indigo, du tabac, des ognons, du blé, différentes sortes de grains, et une énorme quantité de riz d'une qualité supérieure. Enfin ils possèdent chevaux, bœufs, chèvres, etc.; mais, malgré leur industrie et les avantages dont ils jouissent, ils sont pauvrement vêtus, ont peu d'argent, et se plaignent toujours de la misère. Un assez bon marché se tient chaque jour dans la ville sous des hangars commodes, et l'on y trouve les différents objets ci-dessus mentionnés. La résidence du sultan, aussi bien que les maisons de la plupart des principaux habitants, est élevée d'un étage, auquel on arrive par un lourd et disgracieux escalier en terre; mais les appartements de ce premier ont d'ordinaire de hauts plafonds, et leurs portes, de même que celles des pièces du rez-de-chaussée, ont une grandeur suffisante pour qu'il ne soit pas nécessaire de se baisser quand on passe dessous. Les maisons en général sont bâties sur un plan circulaire; il y en a cependant quelques unes de carrées, et celles du sultan n'ont aucune forme régulière. On peut trouver étonnant que les naturels de l'Afrique occidentale centrale, et même méridionale à ce que nous croyons, lustrent les planchers de leurs huttes et l'intérieur de leurs murs avec une solution de bouse de vache et d'eau, deux ou trois fois par jour, ou aussi souvent du moins qu'ils peuvent se procurer les matériaux nécessaires; mais cette opération, quoiqu'elle affecte désagréablement l'odorat d'un Européen, maintient dans les huttes la plus délicieuse fraîcheur.

A Yaourie, entre les différents groupes d'habitations, s'étendent des espaces considérables de terre sur lesquels paissent les bestiaux ou qui sont destinés pour le jardinage et l'agriculture. Il y a aussi dans l'enceinte de la ville une grande variété d'arbres, dont les principaux sont le citronnier, le palmier, le micadania et le dattier; mais ce dernier, quoiqu'il paraisse pousser à merveille, n'a jamais, dit-on, porté de fruits. Le palmier orne les rives du Niger et se multiplie à mesure qu'on remonte le fleuve; toutefois, nous n'avons aperçu nulle part l'espèce qui donne la noix de coco, ce qu'on doit expliquer sans doute par l'éloignement de la mer. Quant à la population que renferme Yaourie, on ne saurait l'évaluer avec quelque justesse, mais elle est extrêmement considérable.

Les voyageurs quittent enfin Yaourie, mais pour revenir sur leurs pas. Manière dont les naturels gardent leurs blés. Les Cambriens. Varri. Garnicassa. Retour à Boussa. Excursion à Wowow. Première entrevue avec le roi de cet État.

Le 2, nous fûmes de très bonne heure prêts à nous mettre en route, mais, après que nos bêtes de somme eurent été chargées, et que nos gens eurent placé leurs fardeaux sur leurs têtes, il nous fallut longtemps attendre la lettre que le sultan nous avait promise pour le roi d'Angleterre. Enfin nous aperçûmes un mallam ou *prêtre* qui l'agitait dans sa main, et accourait vers nous; derrière lui, monté sur un grand cheval osseux et vêtu d'un riche costume à la mode de son pays, venait le vénérable chef arabe qui voulait nous honorer d'un bout de conduite. Dès qu'ils nous eurent rejoints nous partîmes.

Les habitants de la plupart des villes ceintes de murs et des villages ouverts qui abondent sur les rives du Niger, comme aussi ceux des îles, appartiennent presque tous à une race d'indigènes appelés *Cambriens*, race pauvre qu'on méprise et qu'on maltraite, mais qui se distingue par son amour du travail et par son courage à endurer les fatigues. Ces hommes ne sont que trop souvent persécutés, opprimés par leurs plus riches et plus puissants voisins, qui assurent que la nature les a uniquement faits pour être esclaves, et qui en conséquence les traitent toujours comme tels. Les Cambriens habitent aussi plusieurs parties de l'Haussa et d'autres contrées; ils parlent différentes langues; mais tous ont mêmes goûts, mêmes superstitions, mêmes amusements, mêmes usages enfin qu'ils conservent toujours avec religion, on pourrait dire avec fanatisme, en quelque pays et en quelque situation qu'ils se trouvent. Héritant du caractère pacifique, timide, froid et insouciant de leurs pères, ils ne résistent jamais à ceux dont le bon plaisir est de les tyranniser; ils baissent la tête sans murmurer sous le joug de la servitude, et regardent comme chose toute simple qu'on les asservisse; enfin il n'est peut-être pas de peuple au monde qui soit moins susceptible de sentiments forts et de nobles émotions; ainsi, peu leur importe d'être arrachés à leur patrie, à leurs habitudes, à leur famille. C'est au point que le mépris dont les autres nations les accablent paraît presque justifié.

(1) Musser, ou Mesr, comme les Arabes prononcent le mot, est le Caire des Européens. A. M.

Tandis que nous descendions le Niger, nous remarquâmes qu'il avait considérablement grossi par suite des pluies tombées depuis un mois, et que son courant était beaucoup plus impétueux que quand nous l'avions remonté pour nous rendre à Yaourie: les pierres et les rocs qui nous gênaient alors ne se montraient plus nulle part. De bonne heure, dans la soirée, nous abordâmes à un petit village cambrie; mais lorsque les canots eurent été tirés sur la rive sablonneuse du fleuve, lorsque nous eûmes dressé notre tente, nous n'attendîmes pas pour chercher à nous endormir que la nuit vînt, car nous avions une faim dévorante, et les habitants ne pouvaient nous offrir aucune nourriture.

Le 4, vers midi, nous abordâmes à Warrée ou Warri, ville qui ne consiste qu'en plusieurs groupes de huttes entourés d'une petite muraille en terre, mais où se tient le marché le plus considérable de toute la province d'Engarski. A ce marché viennent des milliers de gens, non-seulement de Boussa, de Wowow et d'Yaourie, mais encore des différentes parties de la contrée; cependant il ne s'y vend rien de particulier à l'Engarski, et sans doute le bas prix auquel on peut y acheter toutes les productions indigènes est le principal motif de l'affluence des chalands. Pendant le peu de temps que nous restâmes à Warrée, nous vîmes un nombre immense de canots remplis de monde et de marchandises passer d'une rive à l'autre du Niger, et toutes les physionomies des acheteurs et des vendeurs avaient un air affairé vraiment comique. Quand notre curiosité fut entièrement satisfaite, nous traversâmes aussi le fleuve, et nous débarquâmes pour la nuit à une petite ville ceinte de murs, appelée *Garnicassa*, habitée par les Cambriens, et située à environ cinq milles au nord de Boussa. Non loin de cette place, toutes les branches du Niger se réunissent, et forment une magnifique étendue d'eau, large au moins de sept ou huit milles. Mais on se demande avec surprise ce que devient ensuite cette énorme quantité d'eau, car à Boussa le fleuve n'a plus qu'une largeur d'un jet de pierre, et sa diminution de profondeur est égale à son rétrécissement. Néanmoins, à une heure de marche au-dessous de la capitale, il redevient un noble fleuve, et se conserve tel dit-on, jusqu'à Funda. Ce fait bizarre autorise à croire qu'une vaste partie des eaux du Niger est conduite par des passages souterrains de Garnicassa à quelques milles au-dessous de Boussa.

On nous prévint le 10 que nous partirions le jour suivant pour Wowow. Il n'est pas besoin de dire que nous fûmes le lendemain, dès le lever du soleil, prêts à nous mettre en marche; mais comme on nous avait dit que la route était horriblement mauvaise, il nous fallut attendre au moins deux heures à cheval en face de la maison du roi, avant que celui-ci pût nous trouver une personne capable de nous servir de guide. Peu après être sortis de la ville, nous reconnûmes qu'on ne nous avait nullement exagéré le déplorable état du chemin; il était rempli de trous et de fondrières, et de plus recouvert d'une herbe si haute qu'elle nous dépassait la tête d'un à deux pieds et nous mouillait tout le corps comme s'il avait plu. Des buissons épineux, déchirant nos habits, nous ensanglantaient bras et jambes; des troncs d'arbres morts qui étaient tombés en travers nous arrêtaient à chaque pas; enfin, de petites rivières qui coulaient avec l'impétuosité d'un torrent, et dont les bords étaient presque perpendiculaires, contribuaient à rendre notre voyage non-seulement dangereux, mais encore terrible... A quelques milles de Boussa nous franchîmes en canot une branche du Niger qui coule à peu près vers l'ouest, environne, dit-on, tout le territoire de Wowow, et rentre au-dessous de cet État dans le fleuve d'où elle est sortie. C'est la branche dont il fut parlé au capitaine Clapperton, comme entourant la ville et une partie du royaume de Boussa, tandis qu'elle prend une direction tout-à-fait opposée, et que précisément elle se détache du Niger à l'endroit où ce voyageur a supposé qu'elle y revenait. On nous a aussi assuré que dans cette même branche se jette l'Oly, et si cette information est exacte, les principautés de Kiama et de Wowow doivent former une île. Vers deux heures de l'après-midi, lorsque nous eûmes accompli la partie la plus difficile du trajet, nous fîmes halte à une ferme qui appartenait au roi de Boussa, car nous étions tous excessivement fatigués. Au bout d'une heure, quand nos forces eurent été rétablies par un peu de repos et de nourriture, nous remontâmes à cheval, et nous parvînmes avant le coucher du soleil à un charmant petit village situé, près du mont Georges IV, au milieu des plus belles plantations de blé et d'yams, où nous passâmes la nuit.

Le 12, dès qu'il fit jour, nous continuâmes notre marche, et après avoir parcouru sur une route excellente un espace d'environ douze milles, nous entrâmes dans la cité de Wowow par la porte occidentale, qui ouvrait sur un lieu consacré à des courses de chevaux. Suivant l'invitation qui nous en fut faite, nous tirâmes quelques coups de pistolet en signal de notre entrée, et nous avançâmes au grand galop vers la résidence du roi. Il vint immédiatement à notre rencontre; mais comme, d'après l'usage, il ne doit lier aucune espèce de conversation avec un étranger, quelle que soit sa condition, si ce n'est devant le représentant officiel du chef qui l'envoie vers lui, et que l'ambassadeur de Boussa était alors absent, il se retira bientôt sous le porche de sa maison, pendant que nous restâmes nous-mêmes à une distance respectueuse, et attendit patiemment plus d'une demi heure que l'ambassadeur revînt. Un grand nombre de mallams vêtus avec richesse avaient précédé le roi lorsqu'il était sorti; derrière eux venait un homme portant sur son épaule une lourde épée, puis une longue suite de ses femmes et de ses enfants qui, quand il eut rebroussé chemin, s'accroupirent à terre et remplirent le portail du palais. Dans la muraille de ce portail il y avait deux vastes niches, l'une à droite et l'autre à gauche : le roi se plaça dans la première et s'y tint debout, l'œil fixe, le corps immobile, les mains croisées sous sa tunique et appuyées sur son sein; dans la seconde, un jeune garçon nu entortilla ses jambes autour d'un bâton droit qu'on y avait planté, j'ignore dans quel but, et demeura sans bouger, sans presque oser reprendre haleine, pour être spectateur de l'entrevue qui allait avoir lieu. Jamais deux êtres humains ne ressemblèrent à des statues d'une manière plus frappante; l'illusion était complète. Quant à nous, après avoir remis nos montures à nos domestiques pour qu'ils les menassent paître, nous nous étions assis à une douzaine de pas de la demeure royale sous un grand arbre; les mallams s'étaient étendus sur la poussière entre le roi et nous, et de chaque côté, mais maintenus par le juste sentiment des convenances, étaient des groupes d'habitants que la curiosité avait réunis.

Lorsque le personnage dont la présence était indispensable arriva enfin, le charme qui avait retenu tout le monde dans une immobilité absolue se rompit en un instant. Nous fûmes alors conduits vers le roi et présentés avec beaucoup de cérémonie; mais le grave et original vieillard à qui nous avions affaire serra nos mains dans les siennes sans les sortir de sa tunique dont il les avait enveloppées, ni même sans daigner nous regarder en face, car il avait l'habitude de ne jamais lever la tête au-dessus d'une certaine hauteur dans la crainte de voir les yeux de l'individu avec lequel il pouvait s'entretenir fixés en plein sur sa propre figure, ce dont il a une très étrange, mais invincible antipathie. Notre conférence ne dura au reste qu'un moment; nous fûmes ensuite menés à l'habitation qu'avait occupée Clapperton, et dans l'après-midi le roi nous envoya, comme don, quantité d'œufs, du lait, des yams et une brebis grasse.

Courses de chevaux à Wowow. Politique du roi de cet Etat. Détails sur l'ancienne religion des naturels, sur leurs funérailles et sur leurs mariages. Liste des différents États du Borgou.

Le jour suivant, dès le matin, nous allâmes offrir au roi le cadeau qu'il nous était indispensable de lui faire. Ce cadeau consistait en deux paires de bracelets d'argent, une pièce de grosse mousseline qui pouvait suffire à plusieurs turbans, une pipe, deux rasoirs, un bouton doré neuf, deux mauvais petits miroirs, un couteau à charnière, une paire de ciseaux, et deux peignes. Malgré le peu de valeur de notre présent, le monarque parut fort satisfait et déclara même que notre munificence à son égard avait dépassé toutes ses prévisions. Pourtant, nous ne l'eûmes pas plus tôt quitté, qu'il nous envoya demander par un exprès si nous n'avions pas aussi apporté avec nous des grains de corail d'Angleterre.

Dans la soirée nous assistâmes aux courses de chevaux qui ont lieu toutes les semaines. Nous vîmes d'abord concourir huit à dix bidets, aussi beaux qu'ils étaient agiles, et la lutte entre eux fut vivement disputée. Ce ne fut qu'après cette première épreuve que le roi parut en selle à l'extrémité de la carrière. Il s'avança au petit pas, précédé d'une troupe de femmes qui hurlaient et gambadaient à l'envi vers la borne qui indiquait le point du départ, et quand il l'eut atteinte, on le salua par une bruyante décharge de mousqueterie. Il était plus élégamment costumé, ou du moins portait ses habits avec plus d'aisance et de grâce qu'aucun autre des nombreux princes que nous avons vus en Afrique. Sa monture était harnachée avec soin, sinon avec luxe; c'était une noble bête, et tous deux, cheval et cavalier, se distinguaient par leur bonne mine.

Le lendemain 14, Sa Majesté envoya de bonne heure un de ses gens à Inguazhilligée, ville qui a un bac sur les bords du Niger, et où sont garés les canots du gouvernement, savoir si on pourrait disposer d'un de ces canots en notre faveur, sans nuire au service public. L'exprès nous rapporta dans la soirée une réponse tout-à-fait satisfaisante. Le roi de Wowow, à ce que nous apprîmes ce jour-là, s'occupait sans cesse à ouvrir de nouvelles routes conduisant à sa ville, et à séparer, à élargir les anciennes. C'est le seul exemple que nous ayons rencontré pendant le cours de notre voyage en Afrique, d'un chef qui daignât prendre le moindre soin de la voie publique.

On cultive dans le voisinage de Wowow une plus grande quantité d'yams que dans toutes les autres principautés réunies du Borgou, Lorsque les indigènes rencontrent un étranger sur la route, ils ne manquent jamais de lui demander : « Ah! est-ce que vous allez manger des yams? » Et le roi de Boussa, quand nous étions partis pour Wowow, nous avait dit en plaisantant, qu'il avait peur qu'après avoir goûté des yams de son beau-frère nous ne nous décidassions, tant ils nous sembleraient exquis, à séjourner dans ses Etats plus longtemps que nous n'en avions le dessein. Ces fameux yams ne nous parurent cependant avoir aucune saveur particulière. La culture du blé, du riz et des fèves est aussi fort considérable aux environs de Wowow, de sorte que dans cette ville les vivres sont toujours abondants et peu chers. Lors du séjour que nous y fîmes, la récolte était commencée, et la saison humide approchait de sa fin. Le pays, comme la plupart des contrées environnantes, produit également beaucoup d'indigo et de coton.

A Wowow les fidèles sectateurs de l'ancien culte croient qu'il existe un Dieu et un ciel où il réside, que cet être glorieux est puissant, règle la destinée des hommes dans cette vie, et que dans l'autre il les récompense ou les punit selon leurs œuvres. Cependant ils n'ont aucune idée d'un enfer, d'un lieu où l'on doive subir d'éternels châtiments. Les âmes des bons, disent-ils, sont après la mort transportées dans une région aussi tranquille et heureuse que belle, où un sage a permission de résider et où ils habiteront à jamais, tandis que les méchants, avant de pouvoir participer à tant de félicités et de jouissances, auront à endurer toute sorte de chagrins, de peines et de tortures; ils ne passeront à un état de vie meilleur qu'après avoir subi les punitions cruelles qu'on leur tient en réserve, qu'après avoir reçu des coups de fouet et de bâton en nombre proportionné à leurs méfaits ; mais toujours est-il que les souffrances auront un terme.

D'autres, qui balancent comme le roi entre la religion musulmane et celle de leurs ancêtres, vous expliquent avec gravité comment à la fin du monde une voix retentira du ciel pour inviter tous les hommes noirs à venir dans la contrée des délices; mais ils seront trop indifférents, trop paresseux pour accepter l'offre... Alors la même voix, retentissant de nouveau, proclamera semblable invitation pour les hommes blancs qui obéiront avec ardeur et transport, et entreront avant eux dans les célestes régions, tenant chacun leur livre à la main. Ils ont aussi la croyance que deux hommes furent primitivement créés, l'un noir et l'autre blanc, desquels tout le monde est descendu.

Ceux qui adhèrent encore aux vieilles superstitions sacrifient des taureaux, des moutons ou des chèvres noires à leurs divinités ; mais ils frémissent à la seule idée d'une victime humaine. Au lieu d'admettre avec nous que le monde sera détruit par le feu, ils supposent que son divin créateur le roulera comme une feuille de parchemin, et le mettra de côté pour une occasion future.

A Wowow, de même qu'à Boussa, les personnes des premières classes de la société, après leur mort, sont enterrées dans la cour de la maison où elles ont demeuré pendant leur vie ; tandis que les gens du commun reçoivent la sépulture dans un lieu exclusivement réservé à cet usage, situé à quelque distance de la ville, dans une épaisse forêt, et répondant comme on voit aux cimetières de nos pays. Les amis du défunt, lorsque celui-ci appartient à un rang élevé, courent à sa demeure aussitôt qu'on vient leur annoncer qu'il a rendu le dernier soupir, et ne cessent de se lamenter en son honneur pendant un espace de sept jours. L'usage veut aussi qu'on se vêtisse tout ce temps de ses plus méchants habits. Au contraire, les parents d'un pauvre accompagnent ses restes au champ de repos et restent ensuite dans la forêt voisine, jusqu'à ce que leur chagrin se calme, ou que la semaine de deuil soit écoulée.

La célébration du mariage entre personnes libres est extrêmement simple, et ne donne lieu à aucune fête, à aucune espèce de réjouissances. Le futur mari ne peut jamais se mêler en rien des démarches préliminaires, quoique le résultat de la négociation l'intéresse plus que personne; et les père et mère de la jeune fille ne doivent pas non plus intervenir. Quand un homme et une femme conçoivent de l'attachement l'un pour l'autre, celle-ci va aussitôt trouver son aïeule, et la presse de lui accorder la permission de vivre désormais avec son amant, car à elle seule appartient de disposer de la main de sa petite-fille. S'il arrive pourtant que son aïeule n'existe plus, la femme est entièrement libre d'agir à son gré. On laisse d'ordinaire plusieurs jours à la vieille pour qu'elle réfléchisse, pour qu'elle considère la chose sous toutes ses faces; et l'homme ne manque pas de profiter de cet intervalle pour lui faire de légers présents et lui rendre de petits services, dans l'espoir qu'elle deviendra favorable à ses intérêts. Lorsqu'un homme libre vient à aimer une femme qui est esclave, et qu'il possède la somme d'argent dont il a besoin en pareille circonstance, il se transporte près du maître de sa belle, lui ouvre son cœur, et lui déclare son projet d'épouser la femme en question, s'il consent à l'y autoriser. Si le propriétaire de la jeune fille approuve le mariage, l'amant lui paie vingt mille cowries pour prix de son approbation,

quoique une somme plus petite soit souvent offerte et acceptée, et l'objet de ses affections devient dès lors son épouse. Néanmoins les enfants qu'il peut avoir d'elle ne lui appartiennent pas plus que s'il leur était complétement étranger au lieu d'être leur père, mais sont considérés comme l'unique propriété du maître de la femme qui les réclame et les emmène aussitôt qu'ils sont capables de courir. Le mariage ne brise pas non plus pour la mère les liens de l'esclavage, car elle est toujours exposée à ce que son maître la rappelle dès que celui-ci le juge convenable, et alors il faut qu'elle recommence à le servir de même que si elle fût restée fille. L'union d'esclaves entre eux dépend absolument de la volonté et du bon plaisir de leurs possesseurs.

Un homme est libre de renvoyer sa femme à ses père et mère en tout temps, et sans avoir besoin d'alléguer aucun motif de haine ou de mécontentement. Lorsque telle est son intention, il l'accable d'injures et de mauvais procédés : l'épouse comprend bientôt ce que signifie cette conduite : elle retourne de son propre accord vers ses amis, et leur raconte ce qui arrive. Ceux-ci se transportent en corps au domicile du mari, et lui demandent d'une manière formelle si son désir est que sa compagne revienne avec eux. Dans ce cas le mariage est dès lors dissous, et la femme est censée n'avoir jamais été mariée. S'il y a des enfants, la mère ne possède aucun droit sur eux, mais ils demeurent avec leur père qui les confie aux soins de ses autres femmes.

Le 17, le roi de Wowow m'informa dans la soirée que le matin il avait reçu de sa sœur, la reine de Boussa, une lettre où elle manifestait le désir de traiter elle-même avec lui du canot qu'il avait promis de nous vendre, et que par conséquent il ne tenait qu'à moi d'aller rejoindre mon frère.

Les royaumes de Boussa et de Wowow ne sont point regardés par les naturels comme faisant partie de l'empire du Borgou, mais ils forment en effet un pays entièrement distinct où se parle un langage différent, où règnent des mœurs différentes. Toutefois, la principauté de Kiama doit être comprise, à ce qu'il paraît, dans la précédente contrée ; mais, par suite des relations qui subsistent depuis un temps immémorial entre les indigènes du Kiama et ceux du Boussa et du Wowow, la langue du Borgou, qui était originairement parlée dans le premier de ces trois Etats, a cédé peu à peu la place à celle qu'on parle dans les autres; et aujourd'hui les coutumes, les plaisirs des habitants de Kiama ont une si parfaite ressemblance avec ceux de leurs voisins, qu'ils semblent avoir dû être toujours les mêmes. Cependant un étranger ne saurait guère manquer d'observer une différence notable entre la manière d'agir propre aux individus des classes les plus respectables du Kiama, et la conduite que tiennent les gens de pareille condition à Boussa et à Wowow. Les premiers sont hardis, arrogants, fiers et rapaces; les seconds, doux, humbles et tranquilles. Les premiers ne passent aux yeux des marchands de toutes les autres parties de l'Afrique que pour une bande de voleurs; au lieu que les seconds sont partout vénérés, partout tenus en haute estime pour leur probité, leur droiture et leur bonne foi. Le Kiama, dit-on, payait jadis tribut au roi de Niki, mais il est actuellement tributaire des Felatahs.

Le 19, arriva enfin l'homme que le roi avait envoyé à Inquazhilligée, et le résultat de son voyage fut qu'on pourrait disposer en notre faveur d'un grand canot neuf.

Le 20, quand j'eus déjeuné, je montai à cheval et me rendis auprès du roi pour lui présenter mes respects avant mon départ, et lui dire adieu. J'exprimai au vieillard toute ma reconnaissance du bon accueil et de la généreuse hospitalité que mon frère et moi nous avions reçue tant de lui que de ses sujets; après quoi je sollicitai la permission de me mettre en route sur-le-champ. Mais le monarque ne voulut pas me lâcher aussi aisément, et me retint plus longtemps que je ne l'eusse souhaité à m'entretenir de choses qui ne m'intéressaient nullement. Ensuite il me fallut, à sa requête, lui détailler la puissance, la richesse et la gloire de l'Angleterre; et quand j'eus fini de parler, les merveilles que je lui avais décrites le tinrent une demi-heure immobile et muet d'étonnement.

Ce ne fut qu'après de longues protestations d'estime et d'amitié pour nos compatriotes que, me serrant une dernière fois la main, il me permit de partir. Au bout de cinq minutes nous fûmes, nos gens et moi, hors de la ville.

Acquisition d'un canot. Mesures du roi de Boussa pour la sûreté subséquente des voyageurs. Célébration d'une grande fête musulmane. Eclipse de lune. Le roi, sur l'arrivée du fils du roi de Nouffie qui vient à leur rencontre, accorde enfin aux voyageurs la permission de partir.

Le 23, arriva de Wowow un des principaux habitants de cette ville, envoyé par le roi son maître avec plein pouvoir de traiter, la reine de Boussa et lui, au sujet de notre canot. Quoique ce fût une affaire qui nous intéressât plus que personne, on ne nous permit pas même d'ouvrir une seule fois la bouche pendant la conclusion du marché. Sans nous consulter en rien, on arrêta que nous donnerions comme échange nos deux chevaux, et il nous fallut les livrer sur-le-champ. On nous assura toutefois, pour la forme, que si notre royal vendeur trouvait par hasard nos bêtes d'une valeur plus qu'équivalente à celle du canot, lequel devait nous être amené sans faute sous deux ou trois jours, il nous ferait passer une indemnité d'argent.

Nous apprîmes, le 24, que le sheik de Bornou avait naguère rendu un décret portant qu'on ne pourrait plus à l'avenir emmener des esclaves hors des contrées de l'intérieur pour les vendre du côté de l'ouest au-delà de Wowow. Ainsi se trouve fermé un des débouchés principaux par lesquels on dirigeait ces malheureuses victimes vers les côtes de la mer, pour de là être exportées en différentes parties du monde. Actuellement, dit-on, c'est à Tombouctou que se tient le marché aux esclaves le plus nombreux et le plus profitable.

Le 25, le roi de Boussa fit partir un de ses gens avec ordre de visiter toutes les villes et tous les villages situés sur la rive du Niger qui dépend du Nouffie, jusqu'à la cité felataise de Rabba, et de prier en son nom leurs chefs et gouverneurs qu'ils nous laissassent descendre le fleuve sans nous inquiéter ni même nous questionner. Rabba, disait-on, était à quatre jours de Wowow par eau, et à sept par terre. C'était une vaste et belle cité, dont les habitants étaient riches, nombreux, puissants, et tous les alentours embellis par une multitude innombrable de gracieux palmiers. On en tirait effectivement toute l'huile de palmier qui se consommait dans le pays où nous étions; et comme on ajoutait que le sel d'Europe que nous mangions à Boussa y avait été apporté de villes reposant le long du Niger, un peu au-dessous de Rabba, nous supposions que Rabba elle-même ne pouvait être fort éloignée de l'Océan.

Le 31 seulement, nous fut amené le fameux canot du roi de Wowow. Il était si petit, si impropre à l'usage auquel nous le destinions, que nous fûmes obligés de le renvoyer à son propriétaire avec sommation de nous en fournir un autre plus grand et plus conforme à ses promesses.

Enfin nous obtînmes, le 19, la permission de nous mettre en route le lendemain. Aussitôt nous ne songeâmes plus qu'à nos préparatifs. Comme nous avions le projet d'entrer le moins possible en relation avec les divers habitants du fleuve, la grande affaire était de nous pourvoir de vivres en quantité suffisante pour subsister nous et nos gens pendant trois semaines ou un mois. Après beaucoup de peine nous parvînmes presque à nous procurer les provisions qui nous semblaient nécessaires, et qui consistaient surtout en quatre

gros sacs de blé et de fèves. D'autre part, le roi et la reine nous envoyèrent du riz, du miel, des ognons, et deux vastes pots de beurre végétal, qui ne pesaient pas moins de cent livres. Pour comble de bonheur, dans l'après-midi arriva l'ambassadeur qui s'était tant fait attendre, tant fait désirer. Il revenait de Rabba, et ramenait avec lui deux personnes que le roi de Nouffie envoyait pour nous servir de guides jusqu'à cette dernière cité, et dont un était son propre fils. Ce jeune homme, de mine tout-à fait prévenante, ajouta même que son père avait chargé un homme de confiance de visiter toutes les villes du Niger, grandes ou petites, aussi loin que Funda, qui était en dehors des limites de son empire, et d'annoncer aux habitants notre prochain passage en leur commandant de nous prêter assistance autant qu'ils le pourraient. Tout cela nous excitait sans doute à ne pas augurer trop mal de l'avenir. Cependant nous aurions préféré voyager incognito; puis nous réfléchîmes qu'il nous faudrait nourrir les guides à nos frais pendant toute la route; mais le roi de Boussa ne fut accessible qu'à un seul sentiment, celui d'une joie extravagante. Lorsqu'il sut quel motif amenait les deux étrangers, dans son transport il cabriola autour de sa hutte, et après cet élan de gaîté, il se mit à pleurer comme un enfant; son cœur était plein!

Le roi et la reine de Boussa prennent congé des voyageurs, qui s'embarquent pour descendre le Niger. Arrivée à Lever.

Le 20 septembre, on peut imaginer avec quelle allégresse nous saluâmes le retour de l'aurore. Nous déjeunions avant de nous mettre en route, lorsque le roi et la reine vinrent à notre hutte pour nous dire une dernière fois adieu, et nous souhaiter un bon voyage. Ils apportèrent avec eux trois pots de miel et quantité de noix gouras, en nous recommandant d'offrir comme cadeau les noix au chef de Rabba; car, disaient-ils, rien de tout ce que nous possédions ne devait si bien nous concilier sa faveur et sa bienveillance. Après l'échange ordinaire de compliments, nous les remerciâmes avec effusion de la généreuse hospitalité que nous avions reçue dans leur ville, et les assurâmes que si nous étions assez heureux pour retourner en Angleterre, notre premier soin en y arrivant serait d'apprendre à nos compatriotes toute leur bonté pour nous, bonté dont nous garderions toute notre vie un tendre souvenir. Nous leur serrâmes alors la main, et pour finir nous leur souhaitâmes une longue continuation de la simple félicité dont ils jouissaient. Nos paroles, car c'étaient les dernières qu'ils nous entendaient prononcer, leur causèrent une vive émotion, ce fut les larmes aux yeux qu'ils nous firent une convenable et touchante réponse; après quoi, le digne couple s'éloigna, la tête basse, l'air consterné. Quand peu après leur départ nous quittâmes nous-mêmes la hutte, nous trouvâmes à la porte une multitude de voisins, d'amis et de connaissances, qui aussitôt tombèrent à genoux, levèrent les mains au ciel, et lui demandèrent avec ferveur qu'il nous protégeât. Les personnes qui parmi eux étaient de la religion musulmane invoquèrent pour nous Allah et leur prophète. Enfin, le chemin que nous suivîmes pour gagner le Niger était bordé de gens qui nous accablèrent de saluts et de bénédictions. Pour assister sans émotion à de pareilles scènes, il aurait fallu que nos cœurs fussent de marbre.

Lorsque nous arrivâmes au bord du fleuve, nous y vîmes bien deux canots destinés à nous recevoir, nous et nos bagages, l'un assez grand, l'autre plus petit, mais point de canotiers. Telle est la nonchalance habituelle dans ce pays à toutes les classes d'indigènes, que nous fûmes obligés d'envoyer message sur message à ceux que nous avions loués pour rameurs, et qu'ils ne vinrent à leur poste qu'au bout d une heure et demie. Après avoir navigué quelques instants, nous découvrîmes dans nos deux embarcations, qui peut-être étaient trop chargées, de telles voies d'eau, que si trois hommes dans chacune n'avaient sans cesse travaillé à les tarir, nous aurions infailliblement sombré. Il nous fallut en conséquence vers une heure de l'après-midi aborder à une petite île nommée *Mélalie*, pour qu'on fît les réparations les plus indispensables, car nous n'osâmes pas aller plus loin à cause des rocs et de la vélocité du courant.

A deux heures nous dépassâmes les limites de la partie du Boussa qui s'étend du côté oriental du Niger, et nous entrâmes dans les domaines du roi de Nouffie. Nous aperçûmes sur notre droite une ville dépendant du premier Etat qui marque l'endroit de la frontière; mais nous ne pûmes en savoir le nom. Nous longeâmes ensuite une île très boisée, appelé *Terre de Tout le Monde*, qui quoique fertile reste inhabitée à cause, dit-on, du nombre immense de chevaux sauvages qu'elle renferme. A cinq heures, nous naviguâmes en vue d'une vaste et jolie ville nommée *Congie* (1), mais dont les maisons étaient fort disséminées. Puis, à peu d'intervalle, nous atteignîmes Inquazhilligée (2), la première des villes qui sur la rive gauche appartiennent au Wowow, car toutes celles qui sont supérieures dépendent du Boussa. Sans nous y arrêter, nous avançâmes encore pendant un quart d'heure, et nous abordâmes à une ville de marché qui reposait sur une vaste et superbe île appelée *Patashie*. Nous étions forcés d'y faire halte pour attendre le retour d'un de nos gens que nous avions débarqué dans le milieu de la journée, et chargé d'aller à Wowow informer le roi que nous avions quitté Boussa, et que nous comptions demeurer à Patashie, jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de nous envoyer le canot que nous lui avions acheté.

Ville de Lever. Ile Zagozhi.

Le 1er octobre, les naturels de Patashie qui nous avaient amenés à Lever, voyant que nous étions bien déterminés à ne pas leur rendre leurs canots, en empruntèrent deux autres aux habitants du lieu et reprirent le chemin de leur île.

La ville de Lever s'appelle aussi *Layaba*, et même ce dernier nom semble lui être plus généralement donné dans le pays. Sa population est considérable, et son emplacement très étendu; néanmoins sa fondation ne remonte qu'à peu d'années. Les habitants, qui sont tous indigènes de Nouffie, résidaient naguère dans un fort village situé sur la rive opposée du fleuve; mais à cause des guerres civiles qui désolaient leur contrée, et pour se soustraire aux exactions des Felatahs, ils étaient venus chercher asile au lieu qu'ils habitent aujourd'hui. Toutefois ils n'y avaient pas joui d'une longue tranquillité; leurs ennemis avaient bientôt découvert leur retraite, et pour se mettre à l'abri de continuelles irruptions, il leur avait fallu consentir à payer certain tribut au prince des Felatahs de Rabba, outre une espèce de loyer pour la terre qu'occupent leurs habitations et pour les champs qu'ils cultivent dans le voisinage. Ce n'était pas encore tout, car des bandes de maraudeurs erraient toujours dans la campagne, et venaient de temps à autre lever chez eux des contributions. Il en était ainsi lors de notre arrivée; les Felatahs avaient pénétré dans la ville quelques jours auparavant pour enlever aux paisibles citoyens tout ce qui tenterait leur cupidité. Ces brigands, car ils ne méritent pas d'autre nom, étaient tous richement habillés, et portaient à leur ceinture de longs sabres qui ne les quittaient jamais. Notre présence cependant les empêcha cette fois de commettre aucun vol, car ils sen-

(1) C'est probablement la *Songa* de Clapperton, qu'il traversa en se rendant de Boussa à Comie. A. M.

(2) Cette ville a trois noms. Clapperton l'appelle *Comie*, ou mieux, dit-il, *Wonjerque;* et Lander *Inquazhilligée*. C'est à ce qu'il paraît la première ville au-dessous de Boussa où le Niger cesse entièrement d'être obstrué de rocs, et pour cette cause, on y a établi un bac qui porte le nom de *Bac du Roi*. Inquazhilligée est le passage général des marchands qui vont dans le Nouffie et dans les contrées au nord-est du Borgou ou qui en reviennent. A. M.

taient que nous mettrions obstacle à leurs procédés iniques, et avaient une horrible peur de nos armes à feu.

Après bien des délais, nos embarcations furent à flot en quelques minutes. Nous y montâmes avec notre monde et six naturels que nous louâmes comme rameurs, et gagnant le large, nous eûmes bientôt perdu la vue et le souvenir de Lever.

Les bords du fleuve, proche de cette ville, sont élevés d'environ quarante pieds au-dessus de l'eau et presque perpendiculaires. Le fleuve lui-même semblait profond et libre de tout rocher; sa direction était méridionale. Nous naviguâmes l'espace de douze à quatorze milles sans rencontrer le moindre obstacle ni le moindre îlot. La largeur du lit, pendant cette première partie de notre course, varia d'un à trois milles. Les bords étaient très plats de chaque côté, et nous n aperçûmes chemin faisant que quelques misérables villages. Nous atteignîmes ensuite deux petites îles, au-delà desquelles la terre parut prendre plus d'élévation, et même, en de certains endroits, formait de petites collines. Les rives étaient alors ombragées par de grands arbres entre lesquels le pays se montrait découvert et bien cultivé. Si enfin nous en jugeons par le nombre des villes et des villages disséminés dans la campagne, il devait être fort populeux.

Vers une heure après midi, nous abordâmes à la ville de Bajiebo, qui, quoique située dans l'Yarriba, c'est-à-dire sur la rive occidentale du fleuve, est habitée par des Nouffiens C'était une des cités les plus spacieuses et les plus peuplées que nous eussions encore vues. Ses habitants font un commerce considérable avec leurs compatriotes de la rive opposée, et pour transporter leurs marchandises ils ont un grand nombre de vastes canots qui, pendant toute la journée, ne cessent de passer d'une rive à l'autre. Leurs huttes sont tellement rapprochées, ils les bâtissent en s'inquiétant si peu de la commodité et de la libre circulation de l'air, qu'il n'est peut-être pas un seul sentier assez large pour que deux hommes puissent y marcher de front; et comme on n'a point laissé subsister entre les habitations un seul arbre qui donne de l'ombrage, la chaleur est toujours excessive. Je crois enfin qu'il n'existe pas au monde de lieu plus bruyant, et surtout plus sale; de chaque coin s'exhalaient les odeurs les plus infectes.

Le 5, à sept heures du matin, nous étions déjà en route. Le Niger, un peu au-dessous de Bajiebo, se divise en deux branches de largeur presque égale, formées par une île. Nous préférâmes naviguer par la branche orientale, mais sans raison particulière. Sur la rive droite du fleuve le pays était fort beau. A notre gauche l'île qui occupait le centre du lit était d'un aspect délicieux, couverte de bois et de verdure, mais petite, et nous l'eûmes dépassée en très peu de temps. Ce fut alors qu'un magnifique spectacle se déroula devant nos yeux. Des deux côtés, les bords étaient embellis par des arbres immenses et par d'élégants buissons, tous chargés d'un épais feuillage, mais offrant différentes teintes de vert depuis la plus tendre jusqu'à la plus foncée. Perchés sur chaque tige, une multitude de petits oiseaux nous charmaient par leurs chants. Puis de superbes festons de plantes grimpantes toujours vertes tombaient du faîte des plus grands arbres, et descendant jusqu'à l'eau formaient d'innombrables grottes naturelles que l'imagination même la moins poétique, tant elles étaient fraîches et profondes, aurait supposé devoir être habitées par des naïades. Cependant à toutes ces beautés il manquait quelque chose, et ce n'était rien moins que la vie; partout régnaient une solitude absolue, une froide solennité, un silence de mort, qui à notre insu nous pénétraient l'âme de tristesse.....

Dans le cours d'une heure, après avoir quitté Bajiebo, nous passâmes au bas de deux villes d'une étendue considérable, et nous aperçûmes en avant de nos embarcations une montagne couverte d'arbres. Nous naviguâmes ensuite au pied d'un énorme monceau de vastes quartiers de granit, détachés les uns des autres et de couleur sombre, qui sont situés du côté nouffien ou nyffëen, ou oriental du Niger. A quelque distance et tout près du bord, s'élève une petite ville. A une demi-heure plus loin de navigation, nous atteignîmes une vaste cité qui repose pareillement sur la rive droite, s'appelle *Leechee*, est habitée par des Noufanchies, et passe pour une des places les plus importantes du pays.

A Leechee le Niger est large d'environ trois milles, et les habitants ont un nombre immense de canots pour traverser le fleuve, pour pêcher et pour d'autres usages. Vers dix heures et demie nous remontâmes dans les nôtres, et gagnant le large nous débarquâmes bientôt dans une île considérable, qui n est distante de la ville que d'une portée de fusil. Après avoir ensuite navigué au bas d'un village de belle apparence qui s'élève sur la rive occidentale, nous atteignîmes quelques milles au-dessous une petite ville située aussi sur le côté du fleuve qui dépend de l'Yarriba, et où nous fûmes forcés de faire halte pour aller en quête d'autres côtiers, car ceux de Leechee, quoiqu'ils ne fussent restés avec nous que quarante minutes et qu'ils n'eussent pas fatigué beaucoup, refusaient de nous accompagner plus loin.

Le 6, nous continuâmes de descendre le fleuve, qui à une courte distance tourne vers l'est, longe une nouvelle chaîne, et ensuite coule un peu plus au sud-est pendant un certain nombre de milles. Près de Madjie il se sépare en trois branches, et on nous recommanda de suivre la plus orientale, parce que les deux autres n'étaient ni aussi profondes ni aussi exemptes de danger.

A neuf heures du matin nous débarquâmes près d'une petite ville pour changer de rameurs, et sans la visiter nous les attendîmes plus d'une heure sur le rivage. Enfin dès qu'ils furent arrivés nous continuâmes notre route en longeant le bord oriental du fleuve, et à onze heures nous aperçûmes la fumée de la célèbre Rabba, qui s'élevait à plusieurs milles devant nous.

De l'île Zagozhi on aperçoit la cité de Rabba, qui est située en face, à une distance d'environ deux milles et sur la pente d'une montagne.

Description de Rabba.

Babba, dont il a déjà été plusieurs fois question, nous parut, de l'île de Zagozhi, être une ville considérablement grande, fort jolie, propre et bien bâtie, quoiqu'elle ne soit ni ceinte de murs ni autrement défendue. Elle est construite sur le penchant d'une montagne de moyenne hauteur, au pied de laquelle coule le Niger, et pour l'importance, pour le nombre des habitants, pour la richesse, il n'y a sur le territoire felatah que la capitale de Saccatou qui lui soit supérieure. Elle est habitée par une population mixte de Felatahs, de Noufanchies et d'émigrés, ainsi que d'esclaves de différents pays. Elle obéit à un gouverneur qui exerce une autorité souveraine sur la ville et sur les alentours, et qui porte le titre de sultan ou roi. La puissance de ce gouverneur est absolue, mais tempérée, et se transmet par héritage. Les Arabes et tous les étrangers ont dans les faubourgs une enceinte de maisons qui leur appartiennent. Rabba est renommée pour son lait, son huile et son miel. Le marché, lorsque nos gens le visitèrent, leur sembla bien approvisionné en taureaux, vaches, moutons, chèvres et volailles. Ils y virent aussi beaucoup de chevaux, de mulets et d ânes; enfin une énorme quantité de riz et de blé d espèces diverses, de coton, d'étoffe, d'indigo, de selles, de brides en cuir rouge et noir, de souliers, de bottes et de sandales y étaient exposés en vente. Il y avait encore sur la place du marché environ deux cents esclaves, tant hommes que femmes et enfants, rangés en ligne de manière à tenter les acheteurs; mais vers le soir, quand nos domestiques partirent, ils remarquèrent qu'il n'en avait pas été vendu un seul. Ces pauvres créatures sont la plupart des prisonniers de guerre, et les Felatahs, dit-on, les traitent rarement avec dureté, jamais avec brutalité. Le prix ordinaire d'un garçon fort et



Le roi Obie heureux de sa propre magnificence.

bien portant est sur cette place de 40,000 cowries (environ 8 livres sterling) ; celui d'une jeune fille s'élève jusqu'à 50,000 cowries, plus haut même si elle est tout-à fait intéressante ; la valeur des hommes et des femmes varie selon leur âge et leurs talents. Des esclaves sont quelquefois achetés à Rabba par des gens qui habitent un pays que traverse le Niger dans la partie inférieure de son cours, et passent ensuite de mains en mains jusqu'à ce qu'ils parviennent à la mer. L'ivoire s'exporte par le même débouché, sans doute par le moyen des mêmes individus, et de grosses dents ne se vendent souvent qu'un millier de cowries la pièce, parfois beaucoup moins cher. Un fait assez bizarre, c'est que les vendeurs à Rabba accordent aux acheteurs, même lorsqu'ils sont étrangers, un crédit de dix ou douze ans.

Les habitants de Rabba récoltent d'immenses quantités de blé, de riz et d'autres productions communes aux contrées voisines, et cultivent le plantainier avec succès. Ils possèdent de nombreux troupeaux en tout genre et de la plus belle race ; leurs bêtes à cornes principalement sont renommées pour leur taille et leur élégance. Ils ont aussi une prodigieuse multitude de chevaux excellents, dont ils prennent le plus grand soin, et qui sont généralement admirés pour leur force et leur jolie tournure. Les animaux ne servent que pour la guerre, la promenade et les voyages ; jamais ils ne traînent ou portent des fardeaux. C'est l'orgueil et le plaisir des personnes de haut rang de les habiller avec luxe, et de déployer en public leur magnificence et leur adresse comme écuyers. A dire vrai, rien n'est plus curieux à voir que la grâce et la dextérité avec lesquelles ils se font obéir par ces nobles créatures. Ils ont poussé à ce point l'art de l'équitation, que peut-être n'y sont-ils pas inférieurs aux Arabes, de qui, suivant toute probabilité, ils ont dû prendre des leçons. Rabba n'est très fameuse ni par le nombre ni par la variété de ses serviteurs ; mais pour la fabrication des nattes et des sandales elle n'a point de rivale, tandis que pour tous les autres métiers elle cède à Zagozhi.

Zagozhi, située comme elle l'est absolument en face de Rabba, participe à beaucoup des avantages de cette dernière, mais souffre de divers inconvénients qui lui sont propres. La ville est bâtie sur un bourbier, car c'est le seul nom que nous a paru mériter l'île, et repose tellement près du fleuve, que des centaines de huttes ont à la lettre le pied dans l'eau. Les habitants semblent se soucier si peu de ce qu'on appelle commodité, qu'ils laissent tomber en ruines les murailles de leurs maisons, ou que, ne bouchant ni trous ni fentes, ils y accordent un libre passage au vent et à la pluie ; tandis que les planchers, qui sont de terre ou d'argile, ne cessent jamais d'être tellement mous et



Les prêtres d'Éphraïm les surpassent.

aqueux, qu'on peut avec la main y enfoncer un bâton mince à quelque profondeur qu'on veuille. La hutte où nous logeâmes était dans ce genre. Dans une aussi humide position il est facile de croire que l'air est pendant la nuit illuminé de mouches phosphoriques. Les habitations des naturels sont infestées de mousquites et d'autres insectes plus dégoûtants qui abondent par millions. Lorsque le Niger baisse, et que par suite Zagozhi demeure exposée avec toutes ses ordures à l'influence du soleil, les vapeurs et les exhalaisons fétides dont l'atmosphère doit nécessairement être alors imprégnée rendent sans doute l'île fort insalubre; mais à l'époque de notre passage, les habitants ne se plaignaient guère ou même aucunement de son insalubrité.

Dans leurs huttes, les insulaires ne déploient ni le moindre goût ni la moindre propreté; et sous ce rapport, assurément, ils sont très inférieurs à leurs voisins de l'autre côté du fleuve. Néanmoins ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi négligents sur leurs personnes, car ils se montrent toujours vêtus avec soin, et nous n'avons rencontré nulle part un si grand nombre d'hommes grands, beaux, bien faits, et de jolies femmes.

Les soins que les Felatahs donnent à leurs montures, les habitants de Zagozhi l'accordent au même degré à leurs canots. Le Niger est absolument couvert de ces petites embarcations, et de même que les premiers mettent leur orgueil à bien diriger un cheval, de même les seconds pensent qu'il n'est rien de plus glorieux que de savoir manier la rame avec adresse. Le chef de l'île ne possédait pas moins de six cents canots. Les simples habitants aiment avec fureur les occupations auxquelles le fleuve leur permet de se livrer, et s'y livrent depuis le matin jusqu'au soir. Tout le commerce qui dans ces régions se fait par eau, ce sont eux qui le font; ils sont même propriétaires du bac au moyen duquel ont lieu les communications entre Rabba et la rive opposée du fleuve, ce qui est pour eux une source de revenus considérables. Ils excellent en outre à la pêche, et de fait on peut dire que la population de Zagozhi est presque amphibie, tant les indigènes ont de propension à toujours jouer dans les bourbiers, à toujours prendre leurs ébats dans l'eau. Cependant ils ne s'occupent pas toute l'année seulement du Niger, car ils cultivent le sol aussi bien que leurs compatriotes du Nouffie, et comme eux montrent beaucoup d'industrie et d'habileté dans la fabrication de divers objets. L'étoffe qu'ils fabriquent ainsi que leurs compatriotes, les tuniques et les pantalons qu'ils confectionnent sont d'une qualité excellente, et ne déshonoreraient pas une manufacture européenne. Les vêtements sont portés et regardés comme précieux par des rois, par des chefs, par

de grands personnages, et excitent l'admiration des nations voisines qui s'efforcent en vain de les imiter. Nous avons vu aussi diverses pièces de bonnets en soie et coton, du travail le plus exquis, et à l'u age seulement des dames. Enfin tous ces insulaires sont extrêmement laborieux, hommes ou femmes, et jamais on ne les surprend à ne rien faire.

Le gouverneur de Zagozhi promit de nous faire accompagner par un de ses gens jusqu'à Egga, ville située sur les bords du Niger, éloignée de quatre jours, et la dernière qui dans cette direction appartienne au Nouffie. Il ajouta que la navigation du fleuve, au dire des Noufflens qui vont et viennent sans cesse de Zagozhi à Egga, n'offrait pas le moindre danger.

Départ de Zagozhi. Le Niger au-dessous de Rabba. Arrivée à Egga.

Le 16 dès la pointe du jour, nous étions sur pied, faisant nos préparatifs de départ.

Entre Zagozhi et Rabba le Niger n'a que deux milles de large, et il coule dans la direction du sud-est. Quand nous quittâmes le rivage de l'île, nous la longeâmes du côté de Rabba, et en l espace de vingt minutes nous en eûmes atteint l'extrémité. Le fleuve coula alors vers l'est, et nous parut avoir quatre milles de largeur. Avant midi nous parvînmes à un bac, où nous vîmes aller et venir une multitude d embarcations qui conduisaient sans cesse des passagers et des chevaux vers la rive du Niger dépendante de l'Yarriba. Toute cette foule, nous dit-on, se rendait au marché d'Morie, ville située au sud-est de Katunga. Deux chaînes de basses montagnes se montraient l'une à notre droite et l autre à notre gauche, et se prolongeaient au delà des bornes de l'horizon, mais s'éloignaient quelquefois de cinq milles des bords du fleuve. Les bords eux-mêmes, excessivement plats et marécageux, paraissaient inondés au loin, car en beaucoup d'endroits des arbres et des buissons surgissaient du courant. Nous observâmes diverses villes, situées dans des lieux fort bas, ce qui leur donnait un aspect vraiment misérable. Outre le poisson, la principale nourriture des indigènes est le riz, dont ils cultivent une immense quantité. A cette époque les rizières étaient presque entièrement couvertes d'eau ; quelques-unes semblaient être à trois ou quatre milles de distance de toute habitation humaine.

Depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir, nous rencontrâmes de belles îles, toutes cultivées et habitées, mais basses et plates. La largeur du fleuve nous sembla varier considérablement ; tantôt elle nous parut être de deux ou trois milles, tantôt du double. Le courant nous entraînait toujours avec célérité, et nous calculâmes que sa marche pouvait être de trois ou quatre milles par heure, sa direction ne cessant pas d'être presque orientale.

Lorsque toujours ramant nous eûmes examiné les rives du fleuve sur un espace de trente milles au moins, pouce à pouce, avec toute l'attention dont nous étions capables, et sans parvenir à rencontrer un seul morceau de terre qui fût assez ferme pour nous porter, nous fîmes de nécessité vertu, et après avoir tous soupé d'un plat de riz froid et de miel, que nous arrosâmes avec de l'eau du Niger, nous laissâmes notre canot aller à l'aventure, car nos gens étaient beaucoup trop las du travail de toute la journée pour travailler encore. Mais là un nouveau danger auquel nous ne songions pas vint nous assaillir. A mesure que nous avancions, un nombre incroyable d'hippopotames s'éveilla près de nous et vint sauter, gambader, plonger autour de la chaloupe. A chaque instant nous courions risque de chavirer.

Le Niger près de Gungo décrit une légère courbure vers le sud-est, le courant conserve sa rapidité, et la largeur du fleuve est de trois ou quatre milles. L'île a environ un mille et demi de circonférence, et repose presque au centre du lit.

Les habitants de Gungo nous ont paru un peuple doux, inoffensif, tranquille et plein d'affabilité. Ils ne subsistent en quelque sorte que des produits de leur pêche qu'ils consomment eux-mêmes, ou bien qu'ils échangent avec leurs voisins du continent pour des yams et du blé. Au coucher du soleil, ils se réunirent au nombre d'une centaine, hommes, femmes et enfants, tous habillés d'une manière fort décente, et, leur chef en tête, ils vinrent nous rendre visite. Le chef portait le costume musulman ; il rangea son monde en bon ordre autour de notre hutte, qui était à claires-voies, et invita chacun à s'asseoir. Chacun resta assis pendant une heure environ à la place qui lui avait été assignée, nous regardant avec surprise, ne pouvant se rassasier de notre vue, et communiquant à ses voisins les remarques que lui suggérait notre présence ; mais toujours nous ne conversions nous-mêmes avec eux que par signes. Les hommes ne montraient nulle crainte ; mais les femmes, ainsi que de charmants petits enfants aux joues rebondies, étaient fort effrayées de nos visages blancs, et parurent fort joyeuses lorsqu'elles purent s'en aller. Avant que nos visiteurs se retirassent, nous leur distribuâmes environ deux cents coquilles, et ce léger cadeau les remplit de joie.

Le 18, dès six heures, nous fûmes prêts à continuer notre route. Après avoir lu la prière à nos gens, coutume que nous n'avons jamais négligée ni matin ni soir, nous dîmes adieu au chef et aux habitants du Gungo ; ils s'étaient rassemblés sur le rivage pour nous voir partir, et quand notre canot s'éloigna, ils levèrent tous les mains, nous souhaitant un heureux voyage.

Le 19, nous rencontrions au bout d'un ou deux milles l'embouchure de la Coudounie, rivière que, lors de mon premier voyage en Afrique, j'ai traversée près de Cuttup. Pendant la première partie de la journée les rives du fleuve nous offrirent un plus bel aspect que les jours précédents ; mais pour nous plaire ce spectacle manquait du charme de la nouveauté. A onze heures nous touchâmes à un fort village, afin de nous enquérir de la situation d'Egga, et nous apprîmes que nous n'en étions plus qu'à une courte distance. Nous naviguâmes encore une heure, et nous aperçûmes une grande et belle ville située derrière un vaste marécage, qui toutefois était traversé par plusieurs criques étroites, mais très profondes, que formait le fleuve. Ces criques étaient navigables et conduisaient à la ville qui, distante du rivage d'environ une lieue, se trouva être précisément celle que nous cherchions, c'est-à-dire *Egga*. Pénétrant aussitôt dans une des criques, nous ne tardâmes guère à parvenir au lieu de débarquement. Egga avait deux milles au moins de longueur, et nous fûmes frappés du nombre immense de vastes canots qui, amarrés en face, renfermaient toutes les espèces de marchandises communes à la contrée. Ces canots, pareillement à ceux que nous rencontrions depuis quelques jours, étaient munis d'une hutte Tous aussi, comme préservatifs des voleurs et des malintentionnés, avaient du sang répandu et des plumes fichées sur la poupe.

Egga est d'une étendue prodigieuse et renferme une immense population. De même que la plupart des autres villes situées sur les bords du Niger, elle est sujette à d'assez fréquentes inondations, soit complètes, soit partielles comme à l'époque de notre passage. Nul doute cependant que les naturels n'aient leurs motifs pour construire leurs habitations dans des lieux qui nous paraissent si peu convenables et si peu commodes. Le sol, qui dans le voisinage d'Egga est un terrain noir, gras, singulièrement fertile, produit en abondance et sans beaucoup de travail toutes choses nécessaires à la vie, de sorte que les denrées affluent toujours sur cette place et n'y sont jamais chères. Les habitants, outre les productions végétales et le poisson qui se vend également à bas prix, mangent aussi un peu de viande. Une incroyable multitude d'hyènes fréquentent, dit-on, les bois environnants, et elles sont si hardies, si rapaces, qu'elles ont emporté presque tous

les moutons qui jadis abondaient dans la ville. Peut-être Egga possède-t-elle un nombre plus considérable de canots, grands et petits, qu'aucune autre cité du nord. La plupart des habitants sont vêtus d'étoffes qui viennent du Bénin et des établissements portugais; aussi serait-on tenté de croire qu'il y a des communications entre les côtes de la mer et cette ville; d'autant mieux que les Egganais sont fort industrieux, fort entreprenants, et qu'une foule d'entre eux passent leur vie à naviguer sur le Niger pour se livrer au commerce. Les noix de coco se vendent par les rues en vastes quantités; mais, à ce qu'il paraît, s'importent d'un pays voisin.

Le 20, le chef nous visita dès huit heures du matin pour nous prier de permettre que ses femmes et les notables de l'endroit vinssent nous voir. Il nous était impossible de refuser cette permission, et bientôt nous fûmes assaillis par une nuée de dames, jeunes et vieilles, qui chacune nous apportèrent des noix de gouras ou un autre petit présent. A la réception des dames succéda celle des hommes, et c'est ainsi que nous passâmes la plus grande partie de la journée.

Le 21, après déjeuner, nous visitâmes le chef pour le prévenir que notre intention était de continuer notre route le jour suivant. Il nous supplia de demeurer plus longtemps à Egga, et déclara que les rives de la partie inférieure du Niger étaient habitées par des gens qui ne valaient guère mieux que des sauvages et dévalisaient tous les voyageurs. Il nous assura qu'ils n'étaient gouvernés par aucun prince, qu'ils n'obéissaient à aucune loi, et que leurs villes étaient en guerre les unes avec les autres.

Voulant laisser un agréable souvenir de nous aux naturels, nous prîmes le parti, mon frère et moi, de satisfaire pour le dernier jour leur curiosité. Nous nous promenâmes donc pendant deux heures en dehors de notre hutte. Les Egganais furent très sensibles à ce procédé de notre part. Tant que dura la cérémonie, car c'est le mot propre, l'ordre fut régulièrement maintenu par deux vieux prêtres que le chef avait chargés du soin d'éloigner tour-à-tour les spectateurs qui nous avaient vus lorsqu'il en arrivait de nouveaux. C'était le plus ardent désir du gouverneur de la ville que tous ses administrés nous vissent, et tous se conduisirent avec infiniment de décence.

Les naturels d'Egga nous parurent tous très proprement habillés. La population était moitié musulmane, moitié païenne. La ville a quatre milles de long sur deux de large. Les marécages qui l'environnent sont pleins de crocodiles. Les rues sont fort étroites, et, comme dans les autres cités où se tiennent des marchés considérables, d'une excessive saleté. Leur motif pour bâtir leurs maisons si rapprochées est que les Felatahs peuvent moins facilement galoper entre elles, et massacrer ou emmener comme captifs les habitants. Les étoffes portugaises que nous avons remarquées à Egga y sont apportées par le Niger d'une place appelée *Cuttumcarrafée*, où il se fait aussi un commerce considérable d'esclaves et de couteaux, de brides, d'étriers, d'ornements en cuivre, de vêtements, de cuirs teints, et d'autres marchandises dont la confection est particulière au Nouffie.

Départ d'Egga. Arrivée à Kacunda. Bocqua. Villes d'Atta et d'Abbazacca. Arrivée et séjour à Damuggoo.

A sept heures nous dîmes adieu au chef et aux habitants d'Egga; mais il en était neuf lorsque nous atteignîmes le milieu du fleuve, tant nos hommes ramèrent d'abord avec lenteur. Un peu au-dessous de la ville nous rencontrâmes deux îles petites, mais belles, qui étaient couvertes de culture et bien habitées. Toutefois nous continuâmes notre chemin sans même songer à y descendre. Après quelques milles de navigation nous aperçûmes une mouette marine qui volait sur nos têtes, et cette vûe nous causa un extrême plaisir. En effet, pensâmes-nous, c'était un indice qui nous confirmait dans l'espérance que nous approchions du terme de notre difficile entreprise, et que bientôt nous arriverions à l'embouchure du Niger. Nous vîmes pareillement, pour la première fois, une demi-douzaine environ de gros pélicans blancs qui naviguaient avec grâce sur les eaux. Pendant la matinée, qui fut magnifique, les bords du fleuve furent en général bas et couverts de bourbe. Des hauteurs se montraient bien à droite et à gauche, mais à quelque distance, et l'espace intermédiaire était occupé par de vastes marais. Nous remarquâmes aussi, dans cette première partie de la journée, plusieurs petits villages misérables dont la position était de niveau avec le Niger, et d'immenses plantations de riz complétement inondées. A onze heures nous passâmes devant une large ville de marché, située sur la rive orientale au pied d'une montagne élevée et fort près de l'eau. Cette montagne la dominait complétement, et on eût dit qu'elle était au moment de l'écraser. Nous demandâmes à nos gens le nom de la ville; mais ils ne le savaient pas.

Dans l'après-midi, l'aspect des lieux changea tout-à-fait, les rives du Niger devinrent plus hautes, plus belles, plus fertiles. Le sol au-delà parut être plus riche, le pays plus varié. Pendant plusieurs milles de suite nous ne vîmes sur les deux bords du fleuve, mais principalement sur celui de droite, que de grands et beaux villages qui étaient séparés par des plaines couvertes de gazon ou préparées pour la culture. C'est là que la nature semble avoir répandu ses faveurs d'une main prodigue. Nous ne touchâmes à aucun de ces séjours enchanteurs, et poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil. Comme nos hommes étaient alors fatigués, nous abordâmes à un petit hameau sur une île pour y passer la nuit. Mais les insulaires nous conseillèrent d'une voix unanime d'aller un peu plus loin, où nous trouverions une cité importante et considérable, appelée *Kacunda*. Ils nous dirent aussi qu'on nous y recevrait avec plaisir, que nous n'y manquerions d'aucune provision et que nous y rencontrerions même des gens de Funda qui entendraient la langue de l'Haussa. Par tous ces motifs, et de plus nous rappelant que les Egganais nous avaient fortement recommandé de faire halte à Kacunda, nous continuâmes notre route.

Kacunda est située sur la rive occidentale du Niger, et à certaine distance offre vraiment un bel aspect. On ne peut arriver à la ville que par des canaux sinueux qui traversent un affreux marécage au moins large de deux milles. Il était nuit lorsque nous y arrivâmes. On s'alarma d'abord de nous voir si tard, mais bientôt vint à notre rencontre un vieux prêtre musulman qui nous serra les mains et s'empressa de nous conduire à sa demeure. C'était une vaste hutte en très bon état, jadis résidence d'un prince, mais où le vieillard enseignait alors aux enfants de Kacunda les prières mahométanes.

Kacunda consiste en trois ou quatre villages, tous les quatre d'une immense étendue, mais ne se touchant pas, quoique situés à très courte distance les uns des autres. C'est la capitale d'un Etat ou royaume de même nom, tout-à-fait indépendant du Nouffie, et ne reconnaissant la souveraineté de personne. Le gouvernement y est despotique, et la toute-puissance est dévolue au chef ou roi, qui l'exerce avec douceur. Dans les circonstances difficiles jamais il ne s'en rapporte à son propre jugement, mais consulte l'opinion des anciens du pays. Kacunda entretient peu de rapports soit avec le Nouffie, soit avec aucune autr nation de première ligne, mais borne presque exclusivement son commerce aux divers peuples qui habitent les bords du Niger au sud, et les esclaves qui s'y rendent sont, dit-on, menés à la côte de la mer. Les naturels sont en général grands, bien faits et musculaires. Ils portent peu d'ornements, des colliers de cornaline rouge, dont les pierres qui abondent dans le

Nouffic sont taillées par eux en forme d'une espèce de cœur et soigneusement polies, tel est le bijou dont ils aiment le mieux à se parer, le seul dont souvent ils se parent. L'unique vêtement dont se couvrent les hommes et les femmes est une pièce d'étoffe en coton, qu'ils s'attachent autour des reins. Ils fabriquent eux-mêmes l'étoffe et la teignent de différentes couleurs suivant leurs goûts. Les dames portent de petits pendants d'oreilles d'argent, mais ne font jamais usage de la moindre peinture. Dans les productions du sol il n'y a rien qui soit particulier au pays, et sous le rapport de la manufacture du coton les naturels sont beaucoup inférieurs à leurs voisins. La langue nouffienne n'est pas comprise à Kacunda, malgré sa proximité de ce royaume, mais comme dans la plupart des autres lieux par nous visités, nombre de gens y parlent avec aisance celle de l'Haussa.

Au-dessous d'Egga, la rive occidentale du Niger, comme nous l'avons déjà dit, est peuplée de tribus tout-à-fait indépendantes. Ces tribus se distinguent les unes des autres par des marques extérieures, souvent bizarres; usage que nous remarquâmes pour la première fois à Kacunda. Ainsi, les habitants de cette ville, pour signe distinctif, se font trois balafres sur un côté de la figure, depuis la tempe jusqu'au menton; ce qui leur donne un air fort singulier. Ce sont d'ailleurs de braves gens, doux, inoffensifs et très laborieux. Leurs huttes sont les plus vastes et les plus propres que nous ayons vues dans toute la contrée. Ils sont toujours heureux dans leurs expéditions de pêche, et se servent en général d'une ligne au bout de laquelle est suspendu un morceau de fer recourbé en forme d'hameçon. Ils emploient comme appât un gros ver, et plus souvent un bout de poisson. Cette ligne est faite de grosse herbe artistement tressée. Dans leurs excursions ils s'exposent quelquefois par imprudence aux attaques des alligators, qui sont fort nombreux dans le Niger. En y allant chercher de l'eau les soirs, ils deviennent souvent leur proie. Ils détruisent le crocodile, et mangent sa chair aussi bien que celle des hippopotames, qui n'abondent pas moins dans le fleuve. Les œufs du premier surtout passent pour un mets exquis.

Nous dîmes adieu aux bons habitants de Kacunda. Nous eûmes une incroyable peine à sortir du marais pour gagner le fleuve lui-même; mais quand nous y fûmes parvenus, quand nous eûmes chargé à balles nos quatre fusils et nos deux pistolets, déterminés que nous étions à recevoir d'une manière terrible l'ennemi, quel qu'il fût, le courage revint peu à peu aux plus timides de notre petite troupe, et bientôt nous naviguâmes avec une extrême vélocité. A une faible distance de Kacunda, le Niger décrit une courbe vers le sud entre des montagnes assez hautes. La force du courant était toujours la même. Quelques milles plus loin nous remarquâmes un enfoncement peu large que formait le fleuve dans la direction de l'ouest, mais trop profond pour qu'on en vît l'extrémité; de sorte que nous ne pouvons dire si c'était seulement une crique ou bien une branche. Au reste, les bords étaient couverts de palmiers et parsemés de collines. Nous passâmes ensuite devant une ville immense d'où s'élevait un grand bruit confus, pareil à celui d'une multitude en colère ou des vagues de l'Océan qui se brisent contre les rochers du rivage. Nous aperçûmes encore d'autres villes sur la rive occidentale; mais la prudence nous commandait de les éviter toutes. La soirée fut calme et sereine; la chaleur du jour était passée; la lune et les étoiles nous fournissaient une agréable lumière; tout était tranquille dans la nature. Nous glissâmes silencieux et rapides sur le fleuve sans rien voir de longtemps qui dût éveiller nos craintes, sans rien entendre que le léger bruissement des feuilles, que le bruit cadencé de nos pagaies, et par intervalle le bruit des poissons qui s'élevaient un instant au-dessus de l'eau pour y retomber l'instant d'après.

Vers minuit nous distinguâmes des feux à un village dont nous étions peu éloignés, et nous entendîmes les habitants danser, chanter et rire au clair de lune en dehors de leurs huttes. En toute hâte nous gagnâmes le bord opposé, de peur d'attirer l'attention, et nous crûmes un moment qu'une lumière nous suivait; mais ce n'était que l'effet de notre imagination timorée. Lorsque l'astre des nuits se coucha, le ciel devint nuageux, et ce fut un miracle que nous naviguâmes sans accident à travers les nombreuses îles qui se trouvèrent sur notre passage. A une heure du matin le fleuve prit la direction du sud-sud-ouest, et coula entre des montagnes immensément élevées. A cinq heures nous arrivâmes en face de l'embouchure d'une rivière considérable qui venait de l'est se jeter dans le Niger. L'embouchure nous parut large de trois ou quatre milles au moins, et au confluent s'élevait une grande cité. Nous essayâmes de remonter la rivière à quelque distance; mais le courant était si fort et notre équipage si fatigué, que bientôt nous y renonçâmes. Toutefois nous en vîmes assez pour reconnaître que ce n'était pas une branche; et d'après certains renseignements que nous avait donnés notre hôte de Kacunda, nous conclûmes que la rivière devait être la Tshadda, appelée aussi *Shar*, *Shary* ou *Sharry*, qui traverse le Bornou, et la ville celle de Cuttumcurrafée.

Les deux rives du Niger étaient toujours montueuses, et de plus bordées par des forêts qui semblaient aussi vieilles que le monde. A onze heures nous passâmes devant une ville que, d'après la description qui nous en avait été faite, nous supposâmes être celle d'Atta. Elle était située sur le côté sud-est du fleuve, tout-à-fait au bord de l'eau, mais dans une position élevée et sur une belle pelouse; son aspect était charmant, sa propreté vraiment rare, et son étendue immense; enfin elle était ornée de buissons verdoyants et d'arbres magnifiques. Quelques canots étaient amarrés au rivage; mais pour ne pas être aperçus nous longeâmes le bord opposé. Les bois qui garnissaient les rives devinrent ensuite plus épais, plus sombres, et sur une longueur de trente milles nous n'aperçûmes ni ville, ni village, ni même une hutte isolée. Toute cette distance nous la traversâmes au milieu d'un silence profond et d'une solitude complète. Il n'y avait que le son de nos voix, que le bruit de nos pagaies qui, répétés par les échos, parvinssent à nos oreilles. On n'entendait le chant d'aucun oiseau, on ne voyait aucune espèce d'animal; enfin les bords semblaient être entièrement déserts, et le fleuve lui-même sommeiller dans sa magnificence.

A deux heures de l'après-midi, la nature des lieux changea complétement; de hautes qu'elles étaient, les rives redevinrent basses et marécageuses, surtout du côté gauche, et furent couvertes de broussailles touffues. Bientôt nous rencontrâmes deux jolies petites îles qui nous parurent inhabitées, et cinq ou six milles plus loin nous vîmes une branche du fleuve qui se dirigeait au sud, inclinant un peu vers l'est.

Le 27, ne pouvant dormir, nous fûmes sur pied dès la pointe du jour; nous prîmes quelque nourriture, et nous commençâmes nos préparatifs de départ.

Pendant la première partie de la journée, le Niger coula dans la direction de l'ouest-sud-ouest, et sa largeur varia de deux à quatre milles. Vers midi, nous vîmes une petite branche du fleuve qui s'en allait vers le sud-est.

Séjour à Damuggoo. Description de la ville. Productions du pays. Cérémonies d'adieu. Départ. Continuation du voyage sur le Niger. Les naturels d'Eboe.

Le 28, à dix heures du matin, le chef de Damuggoo nous rendit visite. Son habillement consistait en une superbe tunique de soie rouge fabriquée dans le Nouffie, avec des pantalons pareils. Sur la tête il portait un bonnet de drap rouge, et à ses pieds des sandales. Il nous apporta encore avec lui du vin de palmier, des œufs, des bananes, des yams, et nous supplia de de-

mander tout ce dont nous aurions besoin, car tout ce qu'ils possédaient lui et son peuple était à notre service.

Les rues de Damuggoo étaient si fangeuses par suite de la nature du sol et des pluies qui étaient tombées récemment, que nous ne pouvions rester devant la porte de notre hutte sans nous exposer à être couverts d'une boue noire et fétide, de sorte que nous étions forcés de nous tenir constamment au-dedans. Cette hutte n'avait pas plus de six pieds de diamètre ; elle était si obscure dans l'intérieur que nous ne voyions ni à lire ni à écrire : ajoutez à cela que nous étions assiégés depuis le premier rayon du jour jusqu'à la nuit par une troupe de curieux effrontés, qui se plantaient en cercle autour de la porte et sur notre passage comme autant de blocs de marbre, et qui restaient là en dépit de tous nos efforts, de manière à intercepter le passage au moindre souffle d'air. Le chef, auquel nous en fîmes des plaintes très vives, nous répondit sérieusement : « Coupez-leur la tête ! » mais l'idée de voir des têtes humaines, toutes noires et hideuses qu'elles fussent, rouler à nos pieds, n'était point de notre goût; aussi nous eûmes recours à des moyens plus doux, mais qui, malheureusement, ne se trouvèrent pas très efficaces.

Les habitants de Damuggoo s'habillent en général avec des toiles de coton de Manchester, si l'on peut donner le nom d'habit à un morceau d'étoffe attaché au bas des reins et tombant au-dessous des genoux. L'élégante et majestueuse tunique ou chemise en usage dans l'intérieur, n'est portée que par le roi et un petit nombre des principaux habitants. Ce peuple paraît avoir peu de communication avec les naturels des provinces plus centrales, et nous avons trouvé que la civilisation décroissait sensiblement à mesure que nous approchions de la côte. Les femmes sont passionnées pour les grains de verre ou de porcelaine, mais elles n'estiment que ceux qui coûtent le plus cher : c'est la seule parure qu'elles portent. Damuggoo est une ville très grande et très populeuse, mais horriblement sale : les huttes y sont rondes et construites exactement de la même manière que celles de Zogozhi, c'est-à-dire qu'elles sont bâties en torchis et soutenues par des étais de bois; elles ont toutes, sans exception, l'air le plus pauvre et le plus misérable.

Ceux des habitants qui ne s'adonnent point aux spéculations commerciales cultivent la terre; le yam et le maïs sont, je crois, la principale, sinon l'unique nourriture végétale à l'usage des classes pauvres, elles mangent rarement autre chose : on apporte des bananes et du plantain d'une contrée voisine; mais le prix en est trop élevé pour qu'elles puissent en acheter. En réalité, ces denrées, jointes à la noix du coco, constituent tout ce que les habitants paraissent connaître en fait de fruits et de légumes. Quant au riz, qui se cultive si généralement et en si grande abondance dans leur voisinage, ils n'en ont jamais vu, ils ne connaissent pas les différentes espèces de grains qui se récoltent en grande quantité dans des pays aussi rapprochés que le Nouffie et le Funda, ou, ce qui est plus probable, ils pensent que la peine que nécessiterait leur culture balance les avantages qui pourraient résulter pour eux de l'introduction dans leur pays de ces diverses natures de céréales. Aussi leurs travaux agricoles ne s'étendent-ils point au-delà de la culture du maïs et de l'yam. Les habitants de Damuggoo n'ont jamais vu de cheval et n'ont pas la moindre idée de cet animal. Le chien, la brebis, la chèvre composent leurs animaux domestiques, au nombre desquels ne se trouve pas la vache. Les chèvres et les boucs sont fort communs, mais on voit peu de moutons, et encore sont-ils fort inférieurs à ceux des pays situés plus au centre. Ils prennent dans la rivière une grande quantité d'excellents poissons, ce qui remplace, jusqu'à un certain point, la nourriture animale qui leur manque.

Dans l'après-midi du 13 novembre, le chef nous fit dire de nous tenir prêts à partir le lendemain. D'après les dispositions qu'il avait arrêtées lui-même, les gens de notre suite devaient s'embarquer sur notre vieux canot avec le plus pesant du bagage; quant à mon frère et moi, nous devions voyager dans un de ses canots et prendre avec nous ce que nous avions de plus précieux. Nous n'avions rien à objecter contre cet arrangement, attendu que le vieux canot avait été en partie réparé.

Le 14 novembre, un peu après quatre heures, nous fîmes transporter notre bagage sur le bord de la rivière, et charger les canots.

Le 15 novembre, nous continuâmes notre route, en descendant la rivière jusqu'à deux heures du matin ; nous nous arrêtâmes alors près d'un village considérable, dont je ne saurais dire le nom. Nos gens débarquèrent pour prendre quelques instants de repos à l'ombre.

La rivière avait coulé toute la journée dans la direction de l'ouest et du sud-ouest, en formant une foule de détours. Sa largeur avait varié d'un à trois ou quatre milles, son courant avait été très rapide; ses bords étaient bas et marécageux et couverts d'un taillis fourré, entremêlé de palmiers.

Nous nous levâmes au point du jour, et je rejoignis les gens de notre suite sur le vieux canot qui contenait la plus grande partie de notre bagage, pour les encourager à redoubler d'ardeur, sans quoi il leur eût été impossible de marcher du même pas que les naturels de Damuggoo, de sorte qu'ils seraient restés en arrière et auraient pu s'égarer. Comme il était facile à mon frère de nous rejoindre, je me mis en route le premier, le laissant en arrière avec l'autre canot.

A sept heures du matin nous vîmes une petite rivière venant de l'est, qui se jetait dans le Niger. Ses bords comme ceux du fleuve étaient élevés et fertiles. Sur la rive droite de la rivière dont je viens de parler, tout près aussi de celle du Niger, nous aperçûmes un marché considérable; on me dit que c'était Kirree, et que la rivière en question, se dirigeant vers l'ouest au sortir de ce village, se jetait dans la baie de Benin. Un grand nombre de canots étaient amarrés sur le bord. Chacun d'eux portait trois longs bambous, à l'extrémité desquels flottaient des pavillons. Un de ces bambous était planté à la poupe, un second à la proue et le troisième au milieu du canot. Lorsque nous fûmes plus près, je remarquai les armes d'Angleterre sur quelques pavillons, tandis que les autres en étoffe blanche étaient ornés de dessins, tels qu'une jambe d'homme, des tables, des chaises, des bouteilles, des verres et une foule d'autres symboles; les individus qui se trouvaient en grand nombre à bord de ces canots étaient habillés à l'européenne, sinon qu'ils n'avaient pas de pantalon.

Les habitants de Kirrée ont l'air sauvage ; ils sont d'une force prodigieuse, taillés en athlètes et bien proportionnés : tout leur vêtement consiste dans une peau de léopard ou de tigre attachée autour des reins; leurs cheveux sont nattés et couverts d'ocre rouge en profusion ; il n'y a pas un endroit de leur figure qui ne soit couvert d'incisions : ces incisions, faites dans la chair vive, laissent de profondes cicatrices; elles ont chacune environ un demi-pouce de long et sont peintes en indigo; à peine est-il possible de distinguer aucun trait de leur visage, et je n'ai jamais vu d'Indiens plus défigurés. Les femmes d'Eboe sont d'une rare beauté, et nous ne pouvions nous empêcher de penser que c'était pitié de voir des hommes si sauvages posséder des femmes si charmantes. Le signe distinctif des habitants d'Eboe est un fer de flèche dessiné sur chaque tempe, la pointe tournée du côté de l'œil. Nous apprîmes que l'homme qui commandait le canot qui nous avait attaqués le premier avait été chargé de doubles chaînes et condamné à mort. Les habitants de Kirrée avaient tellement pris à cœur l'attentat dont nous avions été victimes, et ils étaient si fermement résolus à nous faire obtenir justice que, dans le cas où le roi d'Eboe, dont cet individu était le sujet, aurait refusé de le mettre à mort, on ne devait plus permettre à aucun de ses canots de venir com-

mercer dans le pays. Les femmes du condamné criaient et se lamentaient autour de lui.

Départ de Kiri ou Kirrée. Caractère des naturels. Passage à travers un lac Arrivée dans la ville d'Eboe. Les habitants d'Eboe. Importance commerciale de cette ville.

Le 6 novembre, au lever du soleil, notre canot qui était devant le marché de Kirrée fut conduit au petit banc de sable ou île située au milieu de la rivière. Nous attendîmes dans cet endroit l'arrivée de deux canots de guerre qui devaient nous transporter dans le pays d'Eboe. Les naturels de Damuggoo avaient retrouvé leurs esclaves, de sorte que leurs pertes se réduisaient à des étoffes et à de l'ivoire dont ils espéraient que le roi d'Eboe leur tiendrait compte à notre arrivée dans ce pays; cette circonstance semblait avoir ranimé leurs espérances et leur avoir inspiré une nouvelle ardeur et un courage qu'on ne pouvait guère attendre d'individus qui avaient été à demi noyés, battus et victimes de toute sorte d autres mauvais traitements.

A six heures du matin nous dîmes adieu à Kirrée, théâtre de tous nos désastres, accompagnés de six grands canots de guerre, et nous nous retrouvâmes dans la société de nos anciens compagnons de Damuggoo. A neuf heures nous dépassâmes deux belles îles non loin de l'endroit où nous avions été attaqués : elles étaient inhabitées et presque au milieu de la rivière qui a environ trois milles de largeur; elle semblait couler vers le sud-est, en appuyant un peu à l'ouest; mais comme nous avions perdu la veille notre compas avec tout notre bagage, il nous fut impossible de déterminer exactement la direction de la rivière, et nous ne pûmes que nous en former une idée, d'après la situation du soleil. Nous remarquâmes de grandes villes et des villages situés à deux ou trois milles de distance les uns des autres, sur les rives qui s'élevaient en s'éloignant un peu du fleuve. Les hommes de nos canots qui redoutaient sans doute les habitants, et qui peut-être étaient en guerre avec eux, ne voulurent point approcher du rivage, quoiqu'ils eussent besoin d'yam.

Le 7 novembre, aux premiers rayons du jour, les gens de notre équipage s'occupaient activement des préparatifs du départ. Nous dîmes bientôt adieu à quelques villageois qu'avait attirés le désir de nous voir, et nous continuâmes à descendre le fleuve. L'aspect de ses bords avait entièrement changé depuis deux jours. Le fleuve ne formait plus de détours comme auparavant; ses rives étaient si basses et si unies, qu'on n'apercevait pas la moindre éminence qui en interrompît l'uniformité. Elles commençaient à offrir ce caractère de monotonie qui règne la plupart du temps sur les bords de la mer. Cependant l'une et l'autre rive du Niger sont assez peuplées, et des villages sont disséminés çà et là; car bien qu'ils soient cachés par les arbres, et invisibles pour ceux qui naviguent sur la rivière, cependant nous reconnaissions aisément leur existence au nombre des habitants qui venaient sur le bord pour trafiquer avec les gens de nos canots. Ils cultivent une quantité incroyable de plantain, de bananes et d'yams. Ces denrées sont, avec le poisson qu'ils peuvent pêcher, leur seul moyen de subsistance et leurs seuls objets d'exportation. Beaucoup d entre eux sont pauvres et dans le dénûment; cependant ils sont doux et même timides, et l'on dit qu'ils sont honnêtes et fidèles observateurs des règles de la justice. Quelques-uns sont au contraire hardis, cruels et rapaces. Leurs voisins les redoutent et les évitent, et il en est de même des étrangers que leurs affaires appellent dans le pays, à moins qu'ils ne soient nombreux, résolus et bien armés.

A onze heures du soir nous arrivâmes à un endroit qui avait été choisi comme lieu de rendez-vous pour toute la flottille; nous y passâmes la nuit dans nos canots. La rivière avait coulé ce jour-là vers le sud-ouest; sa direction avait été à peu près la même que la veille.

Départ d'Eboe. Adizetta. Cérémonies superstitieuses. Bords du Niger.

A dix heures du soir nous quittâmes le cours principal du fleuve, et prîmes notre route vers Brass, sur un petit bras qui coulait vers le sud-est relativement à celui dont nous venions de sortir. Le fleuve allait constamment vers le sud, et il continuait de suivre la même direction quand nous le quittâmes; il n'avait pas plus d'un mille et demi dans sa plus grande largeur, et de trois cents pas environ dans la plus petite. Nous avions vu dans le courant de la journée un grand nombre de villages, et partout où les bords du fleuve n'étaient pas submergés, il y avait beaucoup de champs cultivés.

Il y a dans ce pays des villes ruinées, fangeuses et dignes de mépris, mais il n'en est aucune qui puisse présenter aux voyageurs un aspect aussi misérable, un coup d'œil aussi triste et aussi dégoûtant que l'abominable ville de Brass. Des chiens, des chèvres et d'autres animaux courent dans les rues fangeuses, mourant de faim, et rien ne surpasserait l'expression de leur regard famélique, si la figure des hommes, des femmes et des enfants, creusée par le besoin, ne portait l'empreinte de la pénurie et du dénûment auxquels ils sont réduits. La plupart d'entre eux sont couverts d'affreux haillons, et leurs huttes tombent en ruine par vétusté et faute de réparations.

Brass, à proprement parler, se compose de deux villes à peu près de la même étendue, qui contiennent environ mille habitants chacune, et qui sont bâties sur le bord d'une espèce de bassin formé par un grand nombre de petits ruisseaux qui arrivent du Niger à travers une épaisse forêt de mangliers. Une de ces villes est soumise à l'autorité d'un coquin nommé le *roi Jacket*, l'autre est gouvernée par un chef rival qu'on appelle le *roi Forday*. Ces villes sont situées exactement vis-à-vis l'une de l'autre à quatre-vingts pas de distance. Elles sont construites sur un terrain marécageux, d'où il résulte que les huttes sont constamment humides. Une autre ville que les Européens nomment ville des *Pilotes*, à cause du grand nombre d'individus de cette profession qui y résident, est située près de l'embouchure de la première rivière de Brass (la rivière de *Nun* des Européens), à soixante ou soixante et dix milles de distance. Cette ville est soumise à l'autorité des deux rois, parce que dans le principe elle a été peuplée par des émigrés de leurs villes respectives. Quand la marée est basse le bassin est entièrement à sec, à l'exception de quelques petits courants, et présente une surface unie de vase noirâtre d'où s'exhale une odeur intolérable qui provient de la décomposition de substances végétales et de la quantité d'ordures et d'immondices qui sont jetées dans le bassin par les habitants des deux villes.

Les habitants de Brass ne récoltent ni yams, ni bananes, ni aucune espèce de grains. Ils ne cultivent d'autre substance alimentaire que le plantain, qui forme avec le poisson leur principal moyen de subsistance. Cependant on y importe d'Eboe et des autres pays des yams dont on revend une grande quantité aux bâtiments qui se trouvent mouillés dans la rivière. Le sol dans les environs de Brass est presque partout stérile et marécageux, cependant il est couvert d'une végétation épaisse, abondante et impénétrable; même entre les mains d une population active et industrieuse, ce serait un obstacle insurmontable à un défrichement général. Mais avec les possesseurs actuels, le manglier ne sera jamais extirpé, et il est probable que le pays restera dans le même état jusqu'à la fin des siècles

La maison dans laquelle nous demeurions appartenait au roi Boy; elle était située au fond du bassin et

elle avait été construite depuis peu par un charpentier qui avait descendu exprès la rivière depuis Calebar, son pays natal. Il avait reçu dix esclaves pour sa peine. Cet homme avait nécessairement vu les maisons européennes qu'il s'était évidemment proposées pour modèle. Celle dont il s'agit était de forme oblongue et se composait de quatre chambres toutes de plain-pied et boisées, avec des portes et des placards assez bien faits. Ces boiseries offraient la preuve irrécusable qu'elles avaient appartenu à un bâtiment, c'était probablement les débris d'un navire qui s'était brisé, nous dit-on, peu de temps auparavant contre la barre de la rivière. Cette maison a été récemment convertie, par le roi Boy, en une sorte de sérail, attendu que, suivant son expression, il avait une grande abondance de femmes qu'il était nécessaire de surveiller; c'est aussi un magasin de marchandises européennes, de tabac et de liqueurs spiritueuses. Tout son mobilier consiste dans une vieille table en chêne, mais elle est garnie de siéges en terre qui sont élevés de trois pieds environ au-dessus du sol. L'un des murs de l'appartement principal est décoré d'une vielle gravure française représentant la vierge Marie, entourée d'un grand nombre d'anges à la face bouffie, au bas de laquelle est une invocation à Notre-Dame de-Bon-Secours.

Les maisons de Brass sont généralement bâties en terre jaunâtre, toutes les fenêtres sont munies de volets. Il y a vis-à-vis de la ville des huttes dans lesquelles on fabrique du sel quand les pluies sont passées. A l'époque de notre séjour l'eau du fleuve était jaunâtre, ce qui provenait de l'abondance des pluies; mais Boy nous dit que deux mois plus tard elle serait salée, et qu'alors commencerait la fabrication du sel. On porte, à ce qu'il paraît, une grande quantité de cette denrée sur les marchés d'Eboe, où elle s'échange contre des yams, car l'écaille de cowrie n'a pas cours le long du fleuve au-dessous de Bocqua. Les habitants s'occupent principalement de la récolte du sel et de l'huile, de la pêche et du commerce avec le pays d'Eboe, car, on ne voit pas un seul champ cultivé.

Richard Lander quitte la ville de Brass. Superstition des naturels au sujet de l'écho. Arrivée à bord d'un brick anglais dans la rivière de Nun. Arrivée à Fernando-Po. Clarence. Naturels de l'île. La rivière de Calebar. Ville d'Ephraïm. Retour en Angleterre.

J'avais décidé qu'un de nos domestiques m'accompagnerait lorsque je descendrais la rivière, et le 10 novembre, à dix heures du matin, après avoir pris congé de mon frère et du reste de notre suite, nous nous embarquâmes sur la pirogue du roi Boy. Nous naviguâmes à travers des canaux étroits qui tantôt s'enfonçaient sous des voûtes de mangliers, et tantôt s'élargissaient en petits lacs formés par le débordement de la rivière. Le capitaine du canot, grand et vigoureux gaillard, se tenait à la poupe, faisant l'office de pilote. A chaque sinuosité du canal que nous doublions, il s'adressait, en poussant de grands cris, au fetiche, et quand un écho lui répondait il répandait dans l'eau un demi-verre de rhum, et y jetait un morceau d'yam et de poisson.

Nous nous dirigeâmes presque constamment vers l'ouest, jusqu'à environ trois heures de l'après-midi. Nous arrivâmes alors à un bras de la rivière, large d'environ deux cents pieds; et ayant aperçu un petit village sur le bord, en face de nous, nous nous y arrêtâmes pour acheter du poisson sec. Nous étant procuré ce dont nous avions besoin, nous nous remîmes en route, et à sept heures du soir nous arrivâmes dans la seconde rivière de Brass, qui est un grand bras du Quorra. Nous le descendîmes à peu près dans la direction du sud, et au bout d'une demi-heure je distinguai avec joie le bruit du ressac. Un quart d'heure avant la fin du jour, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, après avoir attaché notre canot à un arbre sur le bord occidental de la rivière.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous démarrâmes le canot et prîmes notre route vers l'ouest à travers un canal étroit. A sept heures nous entrâmes dans le principal bras du Quorra autrement dit, la rivière Nun ou première rivière de Brass), vis-à-vis d'un large bras qui, à ce que nous dit le roi Boy, se jette dans la baie de Benin. La rivière de Nun coule dans cet endroit à peu près du nord au sud.

Un quart d'heure après être arrivés dans cette rivière, nous aperçûmes devant nous deux vaisseaux à l'ancre. Je ne saurais décrire l'émotion délicieuse que cette vue me causa; celui dont nous étions le plus près était un *schooner* espagnol, bâtiment négrier, dont nous avions vu le capitaine dans la ville de Brass. Cet officier me reçut de la manière la plus affectueuse.

Après avoir dit adieu au capitaine, je me dirigeai vers le brick anglais, mouillé trois cents pas plus bas: j'y arrivai partagé entre la joie et l'inquiétude, et je montai à bord. Le capitaine avait l'air épuisé par sa fièvre. Je lui fis connaître qui j'étais, je lui exposai ma situation le plus nettement possible, et je lui fis lire mes instructions par un des hommes de son bord, pour le convaincre que je n'avais pas l'intention de le tromper. Je le priai ensuite de nous racheter en payant au roi Boy ce qu'il nous avait demandé, l'assurant que tout ce qu'il aurait avancé à cause de nous lui serait exactement rendu par le gouvernement britannique. Ma surprise et ma consternation furent au comble quand il refusa péremptoirement de donner quoi que ce fût; et faible et malade comme il était, il débita les imprécations les plus grossières et les plus outrageantes que j'eusse jamais entendues. Confondu, révolté d'une telle conduite, je m'éloignai de lui avec horreur. Je ne pus croire ce que j'avais entendu, que lorsqu'il me l'eut répété. Désappointé outre mesure par de si indignes procédés de la part d'un de mes compatriotes, la violence de mon émotion me rendit muet, et je fus au moment de perdre l'usage de mes sens, tant j'étais pénétré de chagrin et de honte; de ma vie je n'avais éprouvé une si cruelle humiliation. Pendant notre voyage en Afrique, nous avions en général été accueillis avec bienveillance; nous avions distribué des présents toutes les fois qu'on pouvait en attendre de nous. Nous avions surtout conservé notre honneur intact, par notre fidélité à tenir nos promesses. Il ne dépendait plus de moi d'en faire autant, puisque j'avais perdu tout ce que je possédais; et quand, réduit à une dernière ressource que je devais croire assurée, j'avais promis sur la meilleure de toutes les garanties que le premier de nos compatriotes que nous rencontrerions paierait notre rançon, être désavoué et déshonoré par lui, rien n'était plus propre, je le sentais, à nous avilir, sinon à nos propres yeux, au moins à ceux des indigènes. « Mais, dis-je au capitaine, j'ai un frère et huit domestiques à Brass-Town. Si vous refusez de satisfaire le roi Boy, au moins engagez-le à les amener ici, autrement il empoisonnera mon frère, ou le laissera mourir de faim, et vendra mes domestiques. » La seule réponse que j'obtins fut celle-ci: « Si vous pouvez les amener à bord, je les recevrai; mais je vous l'ai déjà dit, je ne donnerai pas un verre d'eau pour vous. » Je fis mon possible pour décider Boy à retourner chercher mes compagnons, l'assurant qu'il serait payé un jour ou l'autre. Boy, comme on devait s'y attendre, demanda au moins une partie de ce qu'on lui avait promis, et il ne me fut pas facile de le décider à partir sans avoir rien reçu.

Le capitaine me demanda alors quels étaient les hommes que j'avais à Brass. Je lui répondis qu'il y avait parmi eux deux marins et trois autres individus, qui pourraient lui être utiles pour la manœuvre de son bâtiment: son ton et ses manières se radoucirent alors à mon égard. Je m'enhardis à lui demander un morceau de bœuf que j'enverrais à mon frère, ainsi qu'une petite quantité de rhum, et il m'accorda l'un et l'autre sans difficulté. Je savais que mon frère avait comme moi grand besoin de changer de linge, je ne

pouvais me hasarder à faire une pareille demande au capitaine avec quelque espérance de succès. Mais trouvant que le cuisinier du bâtiment avait l'air d'un brave homme, je m'adressai à lui et il me donna à l'instant trois chemises blanches. Quand le roi Boy fut prêt à partir, j'envoyai sur le canot mon domestique avec les différents objets que j'avais pu me procurer, et une lettre pour mon frère. Boy me promit qu'il serait de de retour avec ce dernier et mes domestiques sous trois jours; et il s'éloigna en murmurant de n'avoir pas reçu ses marchandises.

Le 23 novembre, j'aperçus plusieurs grands canots qui se dirigeaient vers la rive ouest de la rivière, et je crus reconnaître mon frère dans l'un d'eux. Je fus transporté de joie en pensant que je verrais mon frère le lendemain.

Le lendemain, dès le point du jour, j'étais en observation, et je ne tardai pas à voir mon frère et ses compagnons remonter dans leur canot. Ils arrivèrent à bord sur les sept heures.

Le capitaine Lake accueillit mon frère avec politesse, mais il exprima aussitôt son intention de renvoyer Boy sans lui donner quoi que ce fût, et de sortir à pleine voile de la rivière. Boy, agité de sombres pressentiments, se promenait à pas lents sur le pont; il avait évidemment trop de pénétration pour ne pas se douter de ce qui allait arriver. Il nous faisait réellement pitié, et nous étions affligés de penser que nos promesses ne seraient point remplies. Je passai en revue le petit nombre d'objets qui nous restaient depuis le désastre de Kirrée, et je trouvai, à ma grande surprise, cinq bracelets d'argent enveloppés dans un morceau de flanelle. Je ne savais pas avoir ces objets, et je les lui offris sur-le-champ, ainsi qu'une épée du pays, arme très précieuse comme curiosité, et que nous avions achetée à Yarriba avec l'intention de l'emporter en Angleterre. Boy accepta les bracelets et l'épée, et mon frère lui offrit alors sa montre à laquelle il tenait beaucoup, parce qu'elle lui avait été donnée par l'un de ses plus anciens et meilleurs amis. Mais Boy, qui n'en connaissait pas la valeur, la refusa avec mépris; et ayant appelé un des hommes de sa suite pour lui faire voir ce qu'on avait, disait-il, l'effronterie de lui offrir à la place des rançons promises, et après avoir poussé un soupir expressif, tous deux ils nous tournèrent le dos avec mépris et indignation : ensuite ils ne voulurent plus nous adresser la parole ni même nous regarder.

Dans l'après-midi du 1er décembre, le canot du brick nous débarqua heureusement au port Clarence, à Fernando-Po, où nous fûmes accueillis de la façon la plus hospitalière par M. Becroft, directeur de l'établissement anglais.

L'île de Fernando-Po est située à environ vingt milles en avant de la côte. Quand nous commençâmes à l'apercevoir ce fut sous la forme de deux pics gigantesques réunis par une langue de terre élevée. Le pic du nord est plus haut que l'autre qui est situé dans la partie sud de l'île, et qui s'élève graduellement du bord de la mer à une hauteur de dix mille sept cents pieds.

Fernando-Po qui, par la beauté pittoresque des sites, la fertilité du sol, la richesse de la végétation, est digne du nom de *Ilha-Formosa* (île délicieuse) qui lui fut donné dans l'origine, est restée oubliée, négligée et dans son état primitif jusqu'en 1827, les Portugais et les Espagnols ne l'ayant pas jugée digne d'attention; mais à cette époque elle a fixé les regards du gouvernement anglais, à cause de sa position favorable pour la répression de la traite des noirs dans cette partie de l'Afrique; située à quelques heures de navigation de la côte, tout près de ces rivières qui, commençant en même temps que les Cameroons à l'est, coulent tout le long de la côte d'Or, où cet abominable trafic s'exerce avec le plus d'activité, Fernando-Po réunissait assez d'avantages pour engager à y fonder un établissement, et le capitaine W. Owen partit à cet effet d'Angleterre, à bord du vaisseau de Sa Majesté *l'Oden*, avec le titre de gouverneur, et ayant sous ses ordres le commandant Harrison.

Nous eûmes le bonheur d'arriver dans l'île pendant la belle saison. Cependant nous n'y avons guère joui de la brise de mer, qui ne souffla que parfois du nord-ouest vers le midi. On dit que le *harmattan* se fait sentir à Fernando-Po, quoiqu'il ne s'étende pas sur les autres îles du golfe. Ce vent, qui passe sur tous les sables d'Afrique, serait intolérable sans les brises de mer. Tant que règne le harmattan, la sécheresse de l'air fait éprouver une sensation désagréable, mais qui n'est point pernicieuse pour la santé, à ce qu'on assure. L'atmosphère est remplie d'un sable fin et brillant qui empêche de voir distinctement les objets, le soleil perd son éclat, et tout paraît se dessécher et se flétrir, faute d'humidité. L'effet du harmattan, immédiatement après la saison des pluies, est très bienfaisant, en ce qu'il pompe les vapeurs dont l'atmosphère était chargée; on a remarqué qu'au retour de ce vent, à l'époque où les pluies finissent, les malades entrent en convalescence. Le harmattan a aussi pour effet de sécher la peau des naturels d'une façon extraordinaire. Après avoir subi son influence, leur peau se lève en écaille blanche, et tout leur corps semble couvert d'une poussière blanche.

Ducke-Town ou Ephraïm-Town, car elle porte ces deux noms, est située dans un lieu assez élevé à gauche, et par conséquent sur la rive est de la rivière de Calebar, à deux journées de Fernando-Po. Elle occupe un emplacement considérable, et s'étend principalement sur le bord du fleuve; à la voir on supposerait qu'elle renferme au moins six mille habitants. Les maisons y sont généralement bâties en terre, comme à Eboe. La rivière n'est pas tout-à-fait aussi large en face d'Ephraïm que la Tamise, au pont de Waterloo. La rive opposée est un peu moins élevée que celle où la ville est bâtie. Les maisons ne sont point construites sur un plan régulier, et ne laissent entre elles qu'un étroit passage. Celle du duc est située au milieu de la ville, et elle est comme les autres bâtie en terre. Elle se compose de différentes cours autour desquelles règnent des vérandah comme dans les maisons de Yarriba.

Pendant notre séjour à Fernando-Po *le Caernarvon*, bâtiment anglais chargé de provisions envoyées par le gouvernement pour l'usage de la colonie, arriva dans l'île. Il devait se rendre à Rio-Janeiro, afin d'y prendre un chargement pour l'Angleterre. Comme nous ne pouvions espérer aucun autre moyen de quitter Fernando-Po, nous résolûmes de prendre passage sur le *Caernarvon*, jusqu'à Rio-Janeiro, où nous comptions trouver toutes les facilités désirables pour nous rendre en Angleterre.

Nous nous embarquâmes le 20 janvier 1831. Le 16 mars suivant, nous jetâmes l'ancre dans le port de Rio-Janeiro. Nous fûmes reçus comme passagers sur le bord du *William-Harris*, transport du gouvernement qui devait partir pour l'Agleterre.

Nous mîmes à la voile le 20 mars, et nous arrivâmes à Portsmouth le 9 juin suivant.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE RICHARD ET JOHN LANDER.

Paris. — Imp. Lacour et Comp., rue Soufflot, 16.



EL-TOUNSY.

(1803-1827.)

VOYAGES EN AFRIQUE.

Ce voyageur a effectué deux voyages importants, l'un au Darfour et l'autre au Ouaday. L'un et l'autre de ces deux voyages se sont suivis de près. Nous allons en offrir l'analyse, en commençant par celui du Darfour.

—

VOYAGE AU DARFOUR, EFFECTUÉ DE 1803 A 1820, ET PUBLIÉ EN 1845.

Ce voyage a été traduit de l'arabe par le docteur Perron, directeur de l'Ecole de médecine du Caire, et publié par les soins de M. Jomard, membre de l'Institut, conservateur-administrateur de la Bibliothèque Impériale, ancien directeur de la mission égyptienne de France, etc. Une préface rédigée par cet illustre savant fait connaître : 1º l'état actuel des connaissances sur le Darfour; 2º la personne du voyageur arabe; 3º le climat, les animaux et les productions du pays, avec des détails sur les habitants. Nous allons reproduire sommairement quelques-uns de ces faits.

Depuis l'année 1793, aucun voyageur européen connu n'a pénétré dans le royaume du Darfour, et l'année 1799 est la première et la dernière qui ait vu paraître un voyage spécial effectué dans cette contrée. La relation de Browne fut comme une révélation de ce pays, connu de nom seulement, car avant ce voyageur anglais on ignorait encore la position exacte du Darfour; encore, cet intrépide explorateur, ayant été malade et prisonnier pendant la plus grande partie de son séjour de trois ans à Kobeyh, ne put-il mettre à profit tout le talent d'observation dont il était doué. Son voyage fut suivi de près par l'expédition française en Egypte, et Bonaparte allait envoyer des agents français au Darfour, lorsque le désastre maritime d'Aboukir dut faire renoncer à ce projet.

Le peu d'étendue des observations de Browne, seul témoin oculaire, le manque de développement dans les récits donnés par d'autres voyageurs, et surtout l'importance de ce pays vaste, riche et très peuplé; enfin ses relations naturelles avec la vallée du Nil et son ancien commerce avec l'Egypte faisaient désirer depuis longtemps une relation nouvelle et plus complète que la précédente.

Tels ont été les motifs de la traduction, exécutée et publiée en 1845, du voyage du cheik Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, voyage exécuté il y a une vingtaine d'années, et qui est de nature à satisfaire le lecteur désireux de notions précises sur le Darfour, pays où il est si difficile de pénétrer lorsque l'on n'est point musulman. De grands dangers menacent, en effet, tout Européen qui aura atteint Kobeyh ou Tendelty, les deux principales villes de ce royaume, habité par un

peuple aveugle et barbare, et gouverné par un prince quelquefois plus barbare encore.

Le cheik Mohammed-el-Tounsy, originaire de Tunis, comme l'indique son surnom, est né l'an 1204 de l'hégire, ou l'an 1789. Après avoir étudié les sciences arabes dans les meilleures écoles, il partit en 1792 pour aller rejoindre son père qui habitait le Caire; à son arrivée il ne le trouva plus, il s'était rendu au Soudan, et il occupait déjà un beau poste auprès du souverain du Darfour. Le fils alla retrouver le père en 1803, et il obtint toutes les facilités désirables pour explorer à son aise le pays, et notamment la chaîne des monts Marrah, qui traverse le Darfour dans toute sa longueur. Mohammed resta près de dix années au Soudan, puis il revint à Tunis, et de Tunis au Caire, où il s'engagea comme aumônier d'un régiment égyptien qui se rendait en Morée. A son retour de la Grèce, il fut nommé réviseur et correcteur à l'Ecole de médecine du Caire; et c'est alors que, sur les instances du docteur Perron, il mit en ordre son manuscrit sur le Darfour.

Dans ce pays, les saisons ne sont pas seulement très différentes des nôtres, elles le sont aussi beaucoup de celles d'Egypte. Il n'y a probablement au Darfour que trois saisons, le printemps, l'été et l'automne; la première correspond à l'automne et à l'hiver d'Egypte, l'été à son printemps, l'automne à son été; en d'autres termes, les saisons au Darfour sont en avance de trois mois sur les saisons d'Egypte, mais l'automne n'a que deux mois environ. L'été du Darfour tombe en mars, avril, mai et juin; l'automne en juillet, août et septembre; suit l'hiver, qui semble se confondre avec l'automne; le printemps est en décembre, janvier et février. L'automne du Darfour est la saison des pluies, qui dure près de soixante-quinze jours, pendant lesquels on remarque parfois quatre ou cinq arcs-en-ciel tout ensemble. Il y a dans les plaines d'immenses mirages en été, et le pays abonde en productions végétales et en bestiaux; il y a notamment un si grand nombre de vaches laitières qu'on est obligé de verser le lait superflu, d'où résultent à la lettre des étangs et des ruisseaux de lait.

Les principaux animaux du Darfour sont: la girafe, l'autruche, la gazelle, le teytel, l'éléphant, le buffle, l'hyène, le rhinocéros, le lion et autres bêtes fauves, qui occupent une multitude de chasseurs. Il y a une immense quantité de grains, de légumes, de plantes utiles, d'arbres fruitiers, de plantes médicinales et tinctoriales. Il y a aussi des végétaux à vertus singulières, comme le chalaub, arbre dont on mâche la feuille pour faire disparaître l'odeur du vin du pays, c'est-à-dire du mèryceh, boisson fermentée dont les grands font surtout usage, mais dont ils n'oseraient pas exhaler l'odeur lorsqu'ils se présentent devant le sultan. Il y a une plante appelée le kyly, dont le fruit sert pour les épreuves judiciaires. On fait boire à l'accusé de l'eau de kyly: s'il est innocent, on dit qu'il la vomit incontinent; coupable, il peut la boire impunément. Le dagarah remédie sur-le champ à l'inflammation des yeux et calme les ophthalmies les plus violentes. Il y a un suc de plante, autre que le henneh, à l'aide duquel on peut faire changer de couleur le poil d un cheval, moyen dont les voleurs profitent souvent. On retrouve dans le Darfour la licorne, animal que l'on croyait chimérique, et qui a sa corne sur le front.

Le voyage du cheik Mohammed contient de curieux détails sur les usages et les coutumes des Foriens. C'est surtout dans cette partie de sa relation, écrite avec simplicité, que brille le talent d'observation de notre voyageur. Nous y voyons que les indigènes ont des mœurs très relâchées et souvent fort bizarres. En fait de mariage, par exemple, lorsqu'une demande est formée et que le fiancé est agréé, les parents des deux parties ne se voient plus; fussent-ils amis auparavant, ils doivent désormais s'éviter et se fuir, non-seulement les deux pères, les deux mères, mais les autres parents. Chacun des deux fiancés doit aussi éviter le père et la mère l'un de l'autre, et ceux-ci doivent également fuir les fiancés réciproquement: cette contrainte cesse après la cérémonie. La femme ne mange jamais devant son mari; le faire serait inconvenant. Il y a un officier de la couronne qui, s'il survit au sultan tué à la guerre, doit être étranglé immédiatement; cette dignité n'en est pas moins recherchée, et c'est une des plus élevées de l'Etat. Le sultan a des bouffons et des fous comme il y en avait chez nous au moyen-âge, et même sous François I[er].

Quant à la position géographique du Darfour, le voyageur Browne en place la capitale Kobeyh par 14° 11' lat. N. et 28° 8' long. E. de Greenwich, ce qui répond à 25° 48' long. E. de Paris, puisque la différence entre les deux méridiens est 2° 20'. Cette ville, selon lui, était en 1794 la capitale du Darfour; cependant, quatre années auparavant, Tendelty était déjà la résidence impériale et il paraît qu'elle l'est encore actuellement. On ne connaît pas exactement l'étendue du Darfour ni la situation précise des lieux; on sait seulement que pour le traverser dans toute sa longueur, c'est-à-dire du nord au sud, il faut environ cinquante journées de marche; on arrive ainsi à la limite nord du vaste pays nommé Fertyt. La largeur du Darfour, de l'est à l'ouest, est de quinze journées jusqu'à la partie déserte, sans parler du territoire occupé par de nombreuses tribus arabes établies aux frontières, surtout du côté du Kordofan.

Nous avons tout à l'heure indiqué une longue chaîne de montagnes, les monts Marrah, s'étendant du nord au sud: cet accident géographique explique pourquoi le Darfour n'est traversé par aucune rivière importante; cependant on ne sait pas encore bien ce que devient le grand courant appelé Baré, qui sort des monts Marrah, longe la chaîne à l'ouest et disparaît ensuite. On prétend qu'il existe un autre courant qui se dirige vers le Nil Blanc. M. Jomard cite de vastes marécages qui auraient dix journées d'étendue, et qui durant les pluies versent probablement leurs eaux dans le bassin du grand fleuve. D'après la version qui a généralement cours dans le pays, la source du Nil Blanc serait à trois ou quatre mois de marche au sud du Darfour; et, à cet égard, le savant et vénérable M. Jomard pense que la description succincte des Arabes et celle de Ptolémée demeurent vraies dans leur ensemble.

Enfin la population du Darfour, d'après le cheik Mohammed et les recherches de son traducteur, doit être de 3 à 4 millions d'habitants, qui parlent un idiome émané de la langue arabe. Cela dit, nous passerons à l'ouvrage même du cheik Mohammed-el-Tounsy.

Le cheik Mohammed partit du Caire pour le Darfour avec une caravane qui retournait dans ce pays. Il remonta le Nil, et au bout de quinze jours il se trouvait à El-Cheb, d'où il se rendit à Selymeh, en quatre jours; de là à Laguyeh, en cinq jours; de là à Zaghaouy, en cinq jours encore; puis de là aux frontières du Darfour, en dix jours: en tout, trente-neuf à quarante jours pour atteindre aux limites du pays désiré, non compris les jours de halte ou de repos.

Une fois à Mazroub, qui est un puits situé à l'entrée du premier district du Darfour, le cheik Mohammed expédia un courrier à son père, qui lui envoya une escorte, outre que notre voyageur était protégé dans sa marche par le chef de la caravane. Enfin on arriva à Kobeyh, puis à Djoultou, résidence du père de Mohammed, d'où l'on repartit pour Tendelty, qui était alors la demeure du sultan. Le souverain fit bon accueil au cheik, et lui donna une jeune esclave pour compagne, ainsi qu'une multitude d'objets de luxe.

Nous passerons sous silence les différents détails de la réception qui fut faite à notre voyageur, et nous arriverons sans aucun préambule à la description du pays.

Le Darfour, dit Mohammed, est la troisième contrée du Soudan en allant de l'est à l'ouest. La première est le Sennâr, que les Arabes et les nègres considèrent comme une partie du Soudan, à cause de la couleur de ses habitants; la seconde est le Kordofan; nous venons

de dire que la troisième est le Darfour; vient ensuite la quatrième, qui est le Ouaday; la cinquième est le Baguirmeh; la sixième, le Barnau ou Bornou; le septième, l'Adiguiz; la huitième, l'Afnau; la neuvième, le Dar-Tombouctou; la dixième, le Dar-Mella, où réside le roi des Fellatahs. En voyageant de l'ouest à l'est on compte à l'inverse, c'est-à-dire que la première contrée est le Dar-Mella; la deuxième, le Dar-Tombouctou, et ainsi de suite.

Du côté de l'est et du sud, le Darfour est environné d'une multitude d'Arabes errants ou Bédouins formant des tribus nombreuses, riches en bœufs et chevaux, et sur lesquels le sultan du Darfour lève un impôt annuel qui souvent lui est refusé, ce qui nécessite des expéditions quelquefois très sanglantes.

Une habitude singulière chez les habitants du Marrah est, dit notre voyageur, que nul n'épouse une femme avant d'avoir vécu avec elle et d'en avoir eu un ou deux enfants. On dit alors qu'elle est féconde, et les deux conjoints restent ensemble pour vivre en union matrimoniale. Le mari qui trouve un galant auprès de sa femme ne s'en formalise pas, à moins qu'il n'y ait flagrant délit sous ses yeux.

Les Foriens du Marrah sont brutaux et colères, surtout dans l'état d'ivresse. Ils sont avares à l'excès, et ne reçoivent jamais d'hôtes, si ce n'est des parents, à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire d'intérêt.

Les jeunes garçons et les jeunes filles ne cachent point les parties sexuelles jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons portent alors une chemise; les filles ceignent leur ceinture d'un meizel, espèce de pagne court en toile; mais, depuis le nombril jusqu'au sommet de la tête elles laissent tout à découvert,

Ces hommes n'ont aucun goût de propreté; il n'y a variété ni dans leurs arts ni dans la préparation de leur nourriture; ils mangent indistinctement tout ce qui se présente à eux avec l'apparence d'aliments. Que ce soit amer ou gâté, ils ne font aucun choix; parfois même ils préfèrent à tout les aliments amers ou la viande gâtée, et s'en font un régal.

Dans chaque village, les jeunes gens ont un chef qu'ils appellent Ouornan; les jeunes filles ont aussi une d'elles pour chef, et l'appellent Meirem. Aux jours de fête, l'Ouornan rassemble ses jeunes gens, et la Meirem ses jeunes compagnes, en un lieu désigné; bientôt les deux sexes se mêlent; chaque jeune homme emmène avec lui une jeune fille, et chaque couple s'en va passer la nuit où bon lui semble, pour revenir le lendemain, et recommencer encore.

Au Darfour, les hommes ne se livrent jamais seuls à aucun travail, excepté au métier de la guerre, seule chose dont les femmes soient entièrement dispensées. Hommes et femmes vaquent pêle-mêle à leurs occupations et à leurs affaires. Cependant la plupart des travaux les plus fatigants sont à la charge des femmes.

Du reste, les deux sexes sont, toujours et partout, en société commune le jour et la nuit, et ils se voient librement, sans que leur commerce amoureux passe pour du libertinage.

Les montagnards du Marrah croient aux génies et aux revenants. Les génies sont les gardiens des bestiaux, et c'est pour cela qu'on laisse paître ceux-ci sans aucun berger pour les garder.

Le souverain du Darfour a un pouvoir despotique et sans bornes. Il a droit de vie et de mort sur ses sujets; il dégrade, destitue et tue à son gré; ses désirs sont des ordres auxquels on ne résiste jamais, quelque odieux qu'ils puissent être; on n'a que la permission de demander grâce, et non celle de faire la moindre opposition, ne fût-ce que par une seule parole.

Auprès du sultan forien sont toujours de vieilles femmes qui composent une espèce de corps aulique assez nombreux; elles sont sous les ordres d'une d'entre elles, qui a le titre de reine des *Habobahs* ou vieilles. Lorsque le sultan est sorti de la retraite de sept jours qui suit son inauguration, les Habobahs se réunissent et viennent le trouver, portant chacune à la main deux tiges de fer qu'elles frappent l'une contre l'autre, et qui produisent ainsi un cliquetis très singulier. Une de ces vieilles tient à la main un petit balai de feuilles de dattier, avec une eau particulière dans laquelle elle trempe son balai et en asperge par intervalles le sultan, pendant que les autres prononcent certaines paroles. Ensuite elles reçoivent le nouveau prince au milieu de leur troupe, et le conduisent en procession de sa demeure particulière au dépôt des cuivres, c'est-à-dire aux huttes où sont les timbales du sultan. Une fois entrées, elles frappent ces timbales en répétant leurs paroles mystérieuses, et enfin elles ramènent le prince au lieu où est le trône impérial.

Jamais le sultan du Darfour n'adresse les paroles ordinaires de salut à personne, grands ou petits, riches ou pauvres, que par l'entremise d'interprètes. Ceux qui entrent chez le prince se mettent à genoux; alors un interprète lui nomme l'une après l'autre toutes les personnes présentes, avec cette formule: « Ici, dehors, un tel, salut vous donne humblement. » Derrière le prince se tiennent debout les nègres, formant une sorte de garde du corps sous le nom de korkoa, et qui répètent: « Salut, salut, salut; » c'est là l'unique salutation que fasse le sultan, et encore par la voix des esclaves. S'il y a une grande assemblée, on bat une grosse caisse en bois, appelée *dingar*, faite en manière de cône renversé, et couverte d'une peau; cette caisse a un son très retentissant.

Toutes les fois que le sultan crache, son crachat est aussitôt essuyé à terre avec les mains par un des serviteurs qui sont devant lui, et dont l'œil attentif épie ses moindres gestes et ses moindres mouvements. Lorsqu'il tousse, comme pour parler, tout le monde en fait autant; et lorsqu'il éternue, toute l'assemblée l'imite, d'où résulte un bruit assez bizarre.

Quand on est en conseil, on évente le sultan avec un large éventail en plumes d'autruche; lorsqu'il va à la chasse, on lui fait de l'ombre avec un parasol, qui est toujours porté par un grand de sa cour; un autre grand porte le tapis impérial. Si, dans une course à cheval, le sultan s'avise de faire un faux pas, c'est-à-dire si son coursier trébuche et renverse son maître, tous ceux qui l'accompagnent doivent se jeter à terre de dessus leurs chevaux, et tomber ainsi en même temps que le prince; nul ne pourrait se dispenser de faire cette chute lorsque le prince est démonté. S'il y avait un récalcitrant, on le jetterait en bas pour recevoir une volée de coups, fût-il un des personnages les plus éminents; car il aurait manqué à son devoir et au respect auquel il est tenu envers son souverain.

Quand le sultan est au divan pour rendre la justice, même en divan particulier, il ne parle jamais directement aux assistants; il le fait toujours, comme nous l'avons dit, par l'intermédiaire d'un interprète; de cette manière, il n'a jamais à craindre de faire la moindre faute de langage. Si l'audience est nombreuse et publique, il y a alors sept interprètes rangés au milieu du divan; le premier est près du sultan, et le dernier près des parties plaignantes. Des soldats sont placés en ligne autour de la salle; des ulémas et des chérifs assistent aux débats et aux délibérations; les étrangers et les plaignants sont à genoux, la paume des mains appliquée à terre; enfin les bouffons du sultan se tiennent debout. Le prince salue ceux qui viennent réclamer sa justice, et tous alors essuient le sol avec leurs mains. Si le sultan parle, un interprète ajoute le salut.

Le renouvellement des peaux des timbales donne lieu à une grande cérémonie ou fête publique annuelle qui dure sept jours. On enlève aux taureaux leurs peaux pendant qu'ils sont encore en vie, ou du moins en même temps qu'on les égorge. Dès que ces animaux sont expirés, on sépare la chair des os, on coupe la viande en petits morceaux; on dresse des tables pour tous les grands, et aucun d'eux ne peut refuser de manger sous peine de châtiment, à moins de maladie très grave. Il y a des Foriens qui prétendent que

l'on égorge aussi un petit garçon ou une petite fille dont le corps est coupé en morceaux, et dont la chair est mêlée à celle des taureaux et des moutons que l'on fait cuire dans des marmites.

Le lieu où le sultan tient sa cour s'appelle le *fâcher;* c'est là aussi que se déposent les timbales.

Le sultan possède en propriété spéciale des terres labourables qu'on sème pour lui chaque année, après les pluies. Le prince sort à cette occasion entouré de plus de cent jeunes femmes choisies parmi les plus belles de son harem, et qui portent sur leur tête des vases remplis des mets les plus recherchés; elles marchent derrière le cheval du sultan avec les jeunes esclaves mâles armés de lances, et avec une troupe de joueurs de flûte. L'assistance accompagne de chants les intruments. Le prince, une fois arrivé en pleine campagne, descend de cheval, et jette quelques semences à l'endroit où un esclave a remué la terre. Aussitôt les grands ou les rois, les visirs et les officiers de la cour se mettent à piocher tous ensemble, et en un moment toute la plaine est semée. Cela fini, on prépare les mets apportés par les jeunes filles, on les mange et on retourne au fâcher. Voilà donc en vigueur au milieu du Darfour la cérémonie impériale qui se pratique chaque année à Pékin.

Les Foriens ont un penchant très vif pour le plaisir, la gaîté, les jeux et les fêtes; ils ne passent presque pas de jours sans avoir quelque divertissement. Leurs habitations sont généralement des huttes construites avec des tiges de roseaux; ces huttes sont rondes et à peu près comme des tentes. Ces indigènes ont des vêtements légers, à cause de l'extrême chaleur du climat. Ces vêtements sont généralement d'une blancheur éblouissante et tous d'une propreté extrême. Les femmes ont une ceinture ou grande serviette autour des reins qu'elles attachent avec un cordon en fil.

Quand une jeune fille se marie, elle se pare d'une espèce de drap qui lui tombe de la tête aux pieds. Elle a de plus un anneau suspendu à l'aile du nez; chez les riches, il est en or; chez les gens de moyenne aisance, il est en argent, et chez les pauvres, il est en cuivre. Toutes les femmes ont aussi des pendants d'oreilles et des colliers, ainsi que des bracelets.

Il est d'usage que l'amant ou le fiancé reçoive de celle qu'il aime quelque objet de sa parure, dont il se pare avec orgueil pour ne plus le quitter. La jalousie est rare, et le tête-à-tête est généralement permis. Si l'on surprend quelqu'un avec sa fille ou avec sa sœur, on s'en réjouit comme d'un pronostic de mariage.

Lorsqu'une jeune Forienne est nubile, on lui assigne une hutte à part où elle couche seule, et celui qui s'est épris d'affection pour elle peut venir l'y trouver et lui tenir librement compagnie toute la nuit. Si elle devient enceinte, on s'en félicite, et l'enfant qu'elle met au monde est placé sur le compte d'un oncle maternel. Les riches et les grands subissent eux-mêmes, à l'égard de leurs filles, cette loi de la propagation humaine. Les cadeaux de noce consistent d'ordinaire en bestiaux et en mobilier.

La circoncision est d'habitude générale et devient toujours l'occasion d'une fête. Cette opération se pratique même pour les deux sexes et dans toutes les classes. La cérémonie se termine toujours par des chants et un repas.

La jeune fille une fois mariée demeure encore un an ou deux à la maison paternelle, mais avec son mari, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvient à l'emmener chez lui : il est vrai qu'alors les dépenses du ménage sont supportées par le père de la femme; il faut d'ailleurs que la jeune épouse ait préalablement donné des marques de fécondité.

Bien que la jalousie ait peu d'aliments au Darfour, il y existe pourtant des eunuques, notamment à la cour du sultan. Ces êtres dégradés ont, comme en Orient, des manières assez dures et même brutales envers les femmes qu'ils sont chargés de garder; et nonobstant eur impuissance, il y en a qui se marient. Le sultan et les grands, ainsi que les riches, ont généralement des harems garnis de nombreuses jeunes femmes, sur qui veillent les eunuques.

Parmi les maladies assez répandues au Darfour, on doit malheureusement nommer la lèpre dite éléphantiasis et la syphilis. Il y a aussi, dit-on, le ver solitaire, mais il est bien moins commun que dans l'Abyssinie, sa patrie adoptive.

L'instruction au Darfour est peu avancée; elle se borne presque à la lecture du Koran, et pour les enfants mâles seulement. Le peuple aime la magie, et pour lui les médecins ne sont guère que des magiciens ou des charlatans.

On cultive au Darfour une grande quantité de dourah ou millet, et pourtant les Foriens n'aiment que celui qui est blanc. Ils recherchent le sésame, non pour en retirer de l'huile, mais pour le manger en grains. Le miel des abeilles est très abondant, bien qu'on ne retire que très peu d'avantage des rayons; on extrait le miel et on jette la cire. On ne s'éclaire dans les maisons qu'avec une sorte de bois gras. L'arbre le plus utile de la contrée est l'héglyg, lequel est de la taille et de la force du sycomore d'Égypte. On en suce l'écorce; on fait de sa graine une espèce de salade; on cueille les jeunes pousses des feuilles pour en assaisonner les mets; son fruit vert, pilé dans un mortier, sert à laver les vêtements; c'est comme une sorte de savon qui enlève les taches, mais qui laisse aux vêtements blancs une teinte jaune; enfin les planchettes de ce bois s'emploient pour éclairer les maisons pendant la nuit. C'est ainsi que le bois résineux des Alpes est en usage dans les châlets.

Comme dernier trait qui peint à merveille l'énergie du caractère forien, citons un fait rapporté par notre voyageur, sur un des chefs de l'armée du prince. Quand ce chef encore jeune eut révélé son habileté à la guerre, ses envieux le dénoncèrent et firent croire au sultan que Kourra, ainsi qu'on le nommait, entretenait des relations d'amour avec une des femmes du harem impérial. Le monarque furieux méditait une vengeance; mais Kourra, informé de la dénonciation, saisit un couteau, s'enferme dans une hutte voisine du palais, et de sa propre main se coupe toutes les parties sexuelles, puis les porte au sultan et les jette à ses pieds, en lui disant : « On m'avait accusé de te trahir, parce que j'avais *cela;* le voilà, je viens de le couper; tu ne douteras plus de moi. » Le prince, ému de le voir ainsi mutilé et presque évanoui, ordonna de le traiter avec les plus grands soins; et aussitôt que la blessure fut cicatrisée, il confia au jeune héros, eunuque volontaire, la garde exclusive du harem. Plus tard, dans une révolution intérieure du sérail, Kourra, menacé de nouveau par les gardes du corps ou lanciers du sultan, se précipite sur eux les armes à la main, en fait un horrible carnage, et tombe enfin sans vie au milieu des cadavres et dans des flots de sang.

Telle est à peu près la substance de ce que présente de saillant le voyage du cheik Mohammed-el-Tounsy, en ce qui concerne plus particulièrement la géographie et les mœurs du Darfour.

Albert-Montémont.

VOYAGE AU OUADAY, FAISANT SUITE AU VOYAGE AU DARFOUR.

(1820-1827.)

Avant Burckhardt on ne connaissait en Europe que de nom le vaste royaume du *Ouaday*, situé à l'ouest du Darfour; au midi du Dar-el-Toubou, que borne

au nord le désert de Libye; à l'est du Baguirmeh, et au nord du Dar-el-Djenakherah, qui s'étend vers le lac Tchad et le pays des Felatahs. Le nom de *Ouaday* est donné à ce pays par les gens de Bornou et du Fezzan; celui de *Borgou* lui est attribué par les gens du Darfour et du Kordofan. Les habitants l'appellent *Saley* ou *Dar-Szaleyh*. Le territoire a plus de trente journées de marche en longueur, du nord au sud; et vingt-quatre de l'est à l'ouest.

La capitale du Ouaday est *Ouarah*, encaissée dans une sorte d'ellipse formée par trois groupes de montagnes. Elle est plus longue que large; sa longueur est dans le sens du nord au sud, c'est-à-dire dans le sens des monts qui la ceignent et en font une sorte de citadelle naturelle. La demeure du sultan est toute en maçonnerie, et près du palais sont les habitations des esclaves du prince, ainsi que la maison de la momo ou mère du sultan. A l'ouest, devant le mur extérieur du palais, est une mosquée et la grande place du *fâcher*, où le souverain, à l'ombre d'un arbre, va le vendredi passer la revue de ses troupes, et rendre la justice.

Le territoire du Ouaday est très fertile, le climat doux, mais le pays exposé à de violents orages. Partout se voient des sources abondantes et des cours d'eau qui entretiennent une riche végétation. Les bestiaux sont très multipliés et les pâturages abondants. Les graines et les fruits également prospèrent à merveille; une grande rivière, le Bahr-Iro, coule au sud et fertilise le sol. Elle appartient au bassin du lac Tchad.

Le Ouaday est plus peuplé que le Darfour; mais il serait difficile d'évaluer exactement le nombre de ses habitants; il peut dépasser cinq millions. Ces habitants sont plus généreux, plus ouverts et plus hospitaliers que les Foriens. Les femmes sont également plus belles et plus aimantes, surtout celles de la tribu des Koukah, où se recrute chaque année une centaine de jeunes vierges pour le harem du sultan.

Dans quelques provinces du Ouaday, hommes et femmes dorment couchés dans des lits de cendre faite de bouse de vache séchée au soleil. En sortant du lit, on va se laver dans une flaque d'eau. Le vol sur le grand chemin et la révolte contre le souverain sont punis de mort. La noyade est la punition réservée aux femmes, l'étranglement aux personnes de distinction, et l'empoisonnement à celles dont on peut avoir à redouter l'audace et la puissance.

Le sultan a le droit de vie et de mort sur ses sujets. Quand il prononce la peine de mort, il dit à ses kabartou ou officiers de justice : prenez cet homme et assommez-le. On le conduit aussitôt sur la place du grand fâcher, on lui assène un coup de gourdin sur la nuque; s'il relève la tête, on lui en décharge un second sur le creux de l'estomac, et il tombe raide mort. Le fouet, aux lanières de cuir de buffle ou de rhinocéros, est aussi en usage pour certains délits.

Une loi d'étiquette et de respect pour le sultan est que personne n'entre habillé, ou chaussé, ou en turban, auprès de lui, dans l'intérieur du palais. Quiconque, fût-ce le premier visir, veut pénétrer jusqu'au souverain doit déposer une pièce de son vêtement à chacune des sept portes des appartements : à la première il quitte sa chaussure; à la seconde, son turban; à la troisième, sa blouse; à la quatrième, le tarbouch; à la cinquième, sa couverture; à la sixième, son dernier vêtement; et à la septième, la ceinture de ses reins. Il arrive enfin nu devant le prince, qui cependant a gardé son grand voile.

Toutes les fois que le sultan interpelle un de ses sujets, celui-ci bat des mains, se roule à terre, se couvre le front de poussière, et répond : J'obéis, mon maître, ô buffle de courage! etc. Du reste, le prince a toujours un intermédiaire entre lui et la personne qu'il admet à son audience, et il ne parle que de derrière sa tenture ou son voile.

Les femmes au Ouaday, comme au Darfour, sont chargées de la plus grande partie des travaux fatigants. Elles vont au marché acheter les objets nécessaires à la maison; elles portent les marchandises d'un pays à un autre; elles labourent la terre, moissonnent et récoltent les grains; elles vont chercher l'eau et le bois; elles tissent les étoffes et ont soin du bétail.

Dans l'Ouaday, comme au Darfour, les hommes sont mêlés en toute liberté, nuit et jour, avec les femmes. Le beau sexe ne se fait nul scrupule de passer les nuits avec ceux qui lui plaisent. Les amants se voient complétement au gré de leurs désirs. Le sultan est le seul qui puisse punir une infidélité, parmi les nymphes de son harem, peuplé de plus de mille jeunes femmes d'une rare beauté, outre environ cinq cents concubines d'élite.

Un des caractères des Ouadayens, c'est qu'ils sont jaloux d'une amante, et qu'ils n'ont nul souci d'empêcher les relations des galants avec leurs sœurs ou leurs filles. Il y a même des Ouadayens qui conduisent des étrangers à leurs épouses.

Les Ouadayens sont un peuple guerrier, ayant à peu près les habitudes et les formes de tactique du Darfour. Toutefois, ils ne chantent jamais ni avant ni pendant le combat; ils se contentent du son des trompettes et du bruit des tambours.

De l'Ouaday notre voyageur revint par le désert et le Fezzan à Tunis, et de Tunis il se rendit au Caire, où il s'est fixé.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES D'EL-TOUNSY.

CLOT-BEY.

(1840)

VOYAGE EN ÉGYPTE.

QUELQUES MOTS PRÉLIMINAIRES.

L'Egypte, ce foyer de tant de magiques souvenirs, où naquit la civilisation du monde, et qui végétait depuis des siècles dans un profond oubli lorsque l'expédition française de 1798 vint l'en tirer avec tant d'éclat, semble aujourd'hui sortir comme par enchantement de ses vieilles ruines, et inspirer à l'Occident un intérêt pour ainsi dire populaire. Ce ne fut point seulement par la puissance du glaive que les guerriers français y imprimèrent leurs traces; les savants dont Bonaparte avait pris soin de s'entourer, comme chef d'expédition, y développèrent aussi la force du génie, et en rapportèrent une encyclopédie de découvertes et d'observations précieuses, grand ouvrage qui n'est pas une des moindres gloires de notre beau pays.

Celui de ces savants qui, sous ce rapport, a rendu le plus de services à l'Egypte, est un des vénérables membres de cette même expédition française; celui par la persévérance duquel nous avons pu, quoique tardivement, à ses yeux comme aux nôtres, jouir enfin du plus beau titre scientifique des temps modernes : c'est M. Jomard, membre de l'Institut, l'un des

conservateurs de la Bibliothèque impériale. Cet érudit aussi modeste que profond, qui est devenu le Jenner français, en ce sens qu'il a importé d'Angleterre et mis en usage dans son pays le vaccin moral pour détruire l'ignorance, comme l'Anglais Jenner avait trouvé et mis en pratique le vaccin médical destiné à combattre ou prévenir la petite-vérole ; ce vétéran de l'Institut d'Egypte, qui, nous le répétons, a le plus, avec les De Gerando, concouru à nationaliser chez nous l'instruction mutuelle du peuple : ce digne compagnon de Monge et de Berthollet, en même temps qu'à force de veilles et de luttes obstinées, sous la Restauration, il mettait au jour le grand travail de la commission d'Egypte, ne cessait pas, dans le noble rêve de sa philanthropie, de s'occuper des plus sûrs moyens de faire revivre en Orient les lumières qui en étaient sorties et dont jouit l'Occident. C'est, en effet, par lui ou par son entremise libre et désintéressée, que de jeunes Egyptiens, arrivés à Paris, ont puisé dans cette capitale de la civilisation européenne les trésors précieux des diverses branches de connaissances, afin de les reporter et les faire refleurir dans leur propre patrie.

Ainsi, cet argonaute de la science, après avoir désaltéré son esprit généreux aux sources mêmes de l'antique savoir, était, par la publication du magnifique ouvrage sur l'expédition d'Egypte, revenu, en quelque sorte, en doter la France, et il a ensuite réussi à rendre à l'Egypte le dépôt agrandi qu'il en avait tiré. Ainsi ce bienfaiteur de la classe populaire, ou plutôt, comme nous l'avons dit, ce Jenner de l'enseignement mutuel, a su encore enrichir la Bibliothèque impériale d'une de ses sections les plus importantes, c'est-à-dire du musée géographique ou cabinet des cartes et plans, qui manquait à ce vaste monument de l'intelligence humaine. Voilà quatre belles phases de la vie de M. Jomard : honneur à lui ! honneur à son savoir et à son noble cœur ! Il pourra dire avec le poète : *Non omnis moriar* (1).

Donnons maintenant l'analyse du travail que M. le docteur Clot-Bey a récemment publié sur l'Egypte, en le restreignant à ce qui concerne la géographie et les mœurs ou usages, et encadrons dans notre analyse les autres documents nouveaux que nous avons pu recueillir ailleurs sur la même contrée.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE OU PHYSIQUE

L'Egypte est située par 24° — 32° lat. N., et 28° — 31° long. E. Elle est bornée, au nord, par la Méditerranée, sur laquelle elle développe une ligne littorale de 70 lieues, à l'ouest, par les monts libyques ; à l'est, par les monts arabiques et la mer Rouge ; et au sud, par la Nubie. L'Egypte n'est, à proprement parler, qu'une étroite vallée dont le Nil est l'artère, et qui suit toutes les sinuosités du fleuve. Les deux chaînes des monts libyques et des monts arabiques étreignent cette vallée dans toute sa longueur jusqu'à la hauteur du Caire, où, cessant d'être parallèles, elles s'éloignent l'une de l'autre et se dirigent, l'une vers le nord-est, l'autre vers le nord-ouest, et vont, celle-ci finir à la Méditerranée, et celle-là joindre les monts de l'Arabie-Pétrée et de la Syrie au point où aboutissent l'isthme et le golfe de Suez.

Ainsi bornée, l'Egypte a environ 220 lieues de longueur du nord au sud, et 120 dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 1,700 lieues carrées, dont 245 pour la haute, 255 pour la moyenne, et le reste pour la basse Egypte. Il y a environ 1,000 lieues carrées de terres cultivables.

En général, les vallées qu'arrosent les grands fleuves ont une sorte de lit ou berceau dans le fond duquel s'écoulent les ondes ; le contraire existe en Egypte, c'est-à-dire que les rives du Nil sont plus élevées que le reste du sol, qui descend en une pente appréciable, dit M. Clot-Bey, à mesure que l'on s'éloigne du Nil. Cette disposition du terrain permet au fleuve de s'étendre facilement au moment qu'il déborde, et de couvrir tout le pays cultivé.

La nature, dit l'auteur, semble avoir placé les montagnes qui longent l'Egypte pour la garantir de l'envahissement des sables des déserts qui s'étendent à l'ouest. Les montagnes de l'est sont plus rapprochées du fleuve, et même souvent elles en forment les rives. C'est dans cette chaîne que se trouve le Mokattam, dans le voisinage du Caire. La chaîne libyque est généralement plus basse que l'arabique. A l'est du Mokattam, cette dernière chaîne, qui se dirige sur la mer Rouge et l'isthme de Suez, va toujours en s'élevant, tandis que la chaîne libyenne, au contraire, s'incline sans cesse à partir de la hauteur du Caire.

Sous le rapport du climat, l'Egypte est assez échauffée, surtout depuis le mois de février jusqu'à celui de novembre ; cette chaleur vient : 1° du voisinage du tropique, et 2° du peu d'élévation du terrain au-dessus du niveau de la mer. Il en résulte seulement deux saisons : le printemps ou la fraîcheur, qui dure de décembre à février, et l'été ou la chaleur, qui dure tout le reste de l'année. Dans le delta qui avoisine la mer, le thermomètre indique en hiver de 12 à 14° au-dessus de zéro, et en été de 24 à 28 ; mais la chaleur augmente à mesure qu'on se rapproche de l'équateur, et, en effet, à Assouan, limite entre la Libye et l'Egypte, le thermomètre monte à 38. La transition du jour à la nuit en Egypte est beaucoup plus tranchée que partout ailleurs. Un vent du nord diminue la chaleur ; il s'élève ordinairement au coucher du soleil, et la température dans la nuit donne toujours de 8 à 12 de moins que dans le jour : aussi les nuits en Egypte sont-elles fort supportables, en même temps que le ciel est d'une extrême sérénité.

M. Clot-Bey explique le mirage d'une manière concluante et lucide : c'est, dit-il, la chaleur de la température qui, en agissant sur la surface plane du sol de la basse Egypte, donne naissance à ce phénomène. C'est lorsque le sol a été suffisamment échauffé par la présence du soleil que le mirage se produit. Alors le terrain semble terminé à une lieue environ par une inondation générale ; les villages au-delà de cette distance paraissent des îles situées au milieu d'un lac dont l'eau fantastique réfléchit chaque objet ; mais à mesure que l'on s'approche du village, le bord de l'eau apparente s'éloigne et disparaît, pour se reproduire ensuite un peu plus loin.

Parmi les vents d'Egypte, il faut citer le *kamsin*, vent violent du sud, dont le nom arabe signifie cinquante, mot qui lui a été donné à cause du nombre de jours pendant lesquels il souffle. Les Arabes lui ont aussi donné le nom de *simoun*, qui signifie poison. C'est vers l'équinoxe qu'il se lève, et alors le ciel revêt une teinte rougeâtre, l'atmosphère n'est plus qu'une immense nuée de poussière, la chaleur devient excessive et desséchante ; parfois ce vent est si violent, qu'il engloutit des caravanes entières.

En Egypte les rosées sont rares en hiver, et très abondantes en été ; il en est une que les Egyptiens appellent notka, qui tombe vers la mi juin et qui purifie l'air. Quoi qu'on en dise, il pleut dans cette contrée, surtout dans la basse Egypte, où d'octobre à mars il y a peu de semaines sans pluies ; néanmoins, elles sont extrêmement rares dans la haute Egypte, et n'y apparaissent qu'à de longs intervalles.

M. Clot-Bey a consacré au Nil un assez long chapitre, tout rempli d'intérêt. Il passe en revue les différents noms donnés à ce fleuve, et les honneurs que

(1) Je ne mourrai pas tout entier.
HORACE, liv. III, ode XXX.

lui rendaient les anciens Egyptiens ; il parle des sources du Nil, jusqu'à ce jour encore douteuses ; il décrit les deux principaux bras du fleuve, le Taccazé ou Nil Bleu et le Bar-el-Abiad ; ce dernier bras est évidemment le véritable Nil, dont la source paraît cachée dans les montagnes de la Lune. L'auteur expose les débordements périodiques du Nil, qui alors baigne les pieds de presque toutes les villes et les principaux villages. Comme tous les fleuves intertropicaux, le Nil grossit vers le solstice d'été, et l'on pense que ses crues proviennent des orages formés par les vapeurs de l'océan Indien, poussées vers l'Abyssinie par un vent du sud-est, et retenues dans cette région par la haute chaîne de montagnes, où elles tombent en pluie.

En décrivant le cours du Nil, M. Clot-Bey en indique les points les plus remarquables. La pente du terrain où roule le fleuve depuis Assouan jusqu'à la mer est, dit-il, peu considérable. A 250 lieues de son embouchure et à 5 lieues au-dessus d'Assouan, il est élevé de 543 pieds au-dessus de la Méditerranée ; à Thèbes, 180 lieues au-dessus de l'embouchure, cette élévation est de 357 pieds ; à Syout, 125 lieues de la mer, elle est de 287 pieds ; et au Caire, c'est-à-dire à 50 lieues de la mer, cette élévation dans les hautes eaux n'est plus que d'environ 40 pieds. Le Nil parcourt 3 milles à l'heure dans sa crue, et 2 milles dans les basses eaux. Il y a au Caire un nilomètre, appelé *mekyas*, mot qui veut dire instrument de mesure ; c'est une colonne de marbre blanc, élevée dans la petite île de Raoudah, au centre d'un puits carré dans lequel une ouverture est pratiquée aux eaux du Nil et dont on peut atteindre le fond, au moyen d'escaliers établis sur ses parois. Cette colonne, taillée à 8 pans, est graduée en 16 divisions que l'on nomme coudées, et la coudée équivaut à 0,540 millimètres. Le mekyas est déjà d'une fondation ancienne, puisqu'il remonte à l'an 97 de l'hégire, 525 de J.-C. Le fleuve ne descend presque jamais au-dessous de la troisième coudée, et il doit monter d'environ trente doigts au-dessus de la seizième, c'est-à-dire couvrir le chapiteau, pour annoncer le plus haut point d'abondance. Dans les grandes inondations, les eaux atteignent quelquefois le désert.

M. Clot-Bey assure que l'eau du Nil est très potable, très légère, et ne dérange jamais l'exercice des fonctions digestives ; les anciens attribuaient même à cette eau la vertu de rendre les femmes fécondes, et Bérénice, mariée à Antiochus, roi de Syrie, avait fait de l'eau du Nil sa boisson exclusive, que son père Ptolémée-Philadelphe lui envoyait par des courriers expédiés d'Alexandrie.

L'Egypte a dix lacs, dont sept communiquent avec la Méditerranée ; les principaux sont : 1° le lac Maréotis, près d'Alexandrie, alimenté jadis par les eaux de la mer, et aujourd'hui seulement par les eaux pluviales et le trop-plein du canal Mahmoudyeh qui fait communiquer les eaux du port d'Alexandrie avec celles du Nil, au-dessous du Caire : 2° le lac Menzaleh, qui s'étend depuis Damiette jusqu'aux ruines de Péluse ; 3° le lac Amer, situé vers le milieu de l'isthme de Suez ; 4° le lac Mœris, qui occupe le fond d'une large vallée circulaire formée par la chaîne libyque, à la hauteur de la moyenne Egypte, lac qui se lie à la vallée du fleuve Sans-Eau, voisine des lacs Natron.

Après cet aperçu physique de l'Egypte, M. Clot-Bey passe en revue les productions ou richesses des trois règnes : minéral, végétal et animal. Il décrit avec soin les végétaux indigènes et les végétaux exotiques, les animaux particuliers à la contrée et ceux qui y ont été importés ; les merveilleux jardins créés par le vice-roi et son fils Ibrahim-Pacha ; les arbres des forêts, c'est-à-dire principalement les dattiers, rangés au nombre des arbres indigènes, avec les gommiers, les acacias, les cyprès et les tamarins. Quant aux animaux, il cite parmi les animaux domestiques le cheval, l'âne, le dromadaire, le mulet, la chèvre, le chat ; parmi les quadrupèdes sauvages : le loup, le renard, le chacal, la hyène, le sanglier, l'hippopotame, la gazelle ; parmi les oiseaux domestiques, la poule et le pigeon, parmi les oiseaux savages : le vautour, l'aigle, la chouette, le hibou, la tourterelle, etc. ; enfin, parmi les reptiles : le crocodile, la tortue, la vipère, la couleuvre, etc. Tous les détails qu'il donne à cet égard sont d'un haut intérêt pour les savants et les hommes spéciaux.

—

HABITANTS ET VILLES.

Après avoir énuméré les richesses naturelles de l'Egypte, M. Clot-Bey décrit les diverses races d'hommes qui l'habitent, et qui se composent de Cophtes, d'Arabes, de Juifs, de Grecs, de Turcs, de Géorgiens et Circassiens, d'Abyssiniens, de nègres et d'Européens.

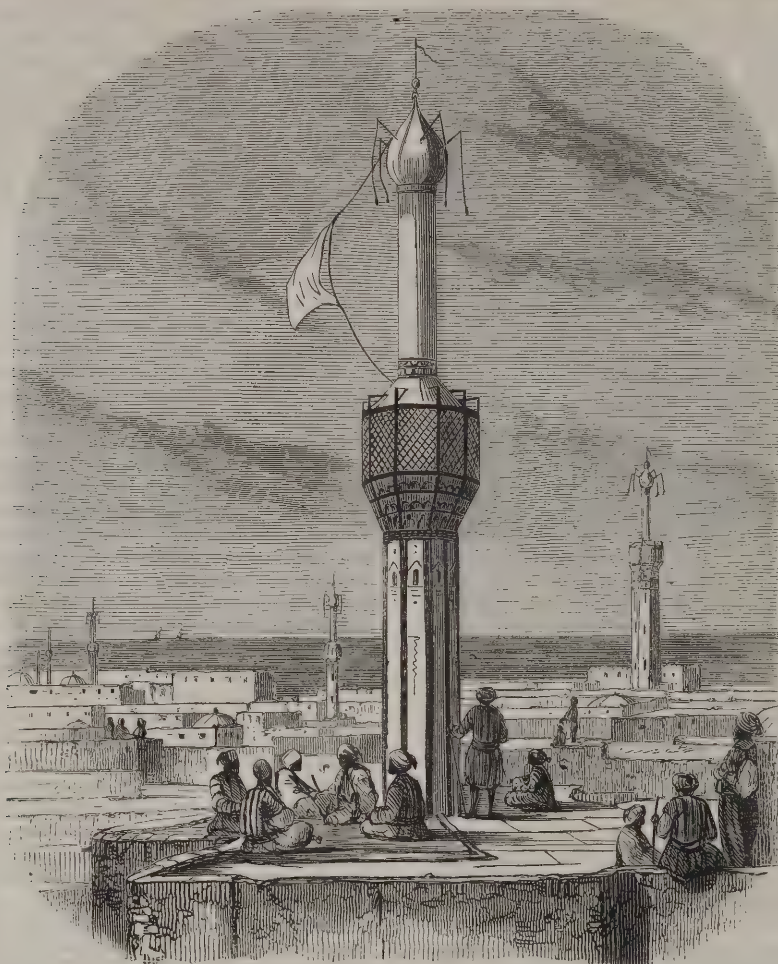
Les *Cophtes* ont le front fuyant, de grands yeux noirs, l'oreille élevée, le nez légèrement épaté, les lèvres épaisses, le menton large, les cheveux noirs, le teint blafard. Les *Arabes*, qui forment la souche dominante égyptienne, sont désignés assez généralement par le nom de *Fellahs*, pour les villes et les campagnes, et par celui de *Bédouins* pour les tribus nomades. Les Bédouins sont en général de taille assez élevée ; leurs membres ne sont pas arrondis, comme ceux des Arabes cultivateurs ; ils sont grêles. Leur teint, naturellement blanc, est hâlé par le soleil. Parmi leurs femmes, il en est, dit M. Clot-Bey, qui sont d'une beauté ravissante. Il y a les *Barabras*, peuple de la Numidie inférieure, répandu sur les bords du Nil, depuis l'île de Philœ jusqu'à la seconde cataracte, sur environ 200 lieues de longueur ; la couleur de leur peau imite la teinte de l'acajou ; ils ont des mœurs douces et une grande probité. Les *Juifs* d'Egypte se distinguent par la blancheur de leur teint, leurs yeux bleus ou gris, leurs cheveux longs et châtains. Les *Abyssiniens* amenés en Egypte y sont vendus comme esclaves, et c'est parmi eux qu'on recrute les eunuques, de même que dans les esclaves venus du Darfour et du Kordofan. Les *nègres* d'Ethiopie ont des types différents, selon qu'ils appartiennent au Darfour, au Kordofan ou au Camamil.

M. Clot-Bey évalue la *population* de l'Egypte à plus de 3 millions d'habitants, dont environ 2,600,000 musulmans, 150,000 Cophtes, 12,000 Turcs, 70,000 Arabes, 20,000 nègres, 5,000 Abyssiniens, 5,000 esclaves circassiens et géorgiens, 7,000 Juifs, 5,000 Syriens, 3,000 Grecs, 2,000 Italiens, 800 Français, 80 Anglais, etc.

Méhémet-Ali a divisé l'Egypte en sept gouvernements principaux, régis par des intendants nommés moudyrs. Les moudyrlicks sont divisés en départements, et les départements en cantons qui renferment dans leur circonscription plusieurs villages. La basse Egypte comprend 4 moudyrlicks ; la moyenne et la haute, 3 ; le nombre des départements est de 64, et celui des villages d'environ 3,500.

M. Clot-Bey passe en revue les villes les plus remarquables de l'Egypte, depuis Alexandrie jusqu'à Kosseyr ; offrons quelques traits rapides de ses descriptions.

Alexandrie, située par 31° 13' 5'' lat. N., 27° 35' 30'' long. E. près du lac Maréotis, sur un isthme qui joint à la terre ferme la presqu'île couvrant ses deux ports ; le port neuf à l'est, peu sûr dans les gros temps ; et le grand port à l'ouest, où toutes les escadres de l'univers, a dit Bonaparte, pourraient mouiller à l'abri des vents et de toute attaque. Le phare est à l'extrémité du môle. Entourée d'un côté par la mer, de l'autre par les sables, Alexandrie est dans une position pour ainsi dire insulaire : c'est la clef militaire de l'E-



Alexandrie vue des terrasses.

gypte; ses deux ports sont les seuls que l'Egypte possède; c'est là aussi que le vice-roi a établi son arsenal; il a de plus ouvert un canal navigable, dit canal Mahmoudyeh, pour remplacer la branche du Nil comblée par les atterrissements; et depuis lors tout le commerce de l'Egypte s'est concentré dans Alexandrie, dont la population actuellement dépasse 60,000 âmes. Il y a un quartier bâti à l'européenne et où logent les principaux consuls. Alexandrie a plusieurs forts, dont deux ont été construits par l'armée française. Les environs de cette ville sont couverts, jusqu'à 2 lieues à la ronde, d'immenses ruines qui attestent les merveilles de cette antique cité fondée par Alexandre-le-Grand, et où depuis régnèrent les Ptolémée et Cléopâtre. Les principaux établissements publics sont l'arsenal, les magnifiques palais du vice-roi et les mosquées.

En suivant la côte à l'est d'Alexandrie, on rencontre Aboukir, l'antique Busiris, lieu qui réveille un souvenir de deuil et de gloire à la fois dans toute âme française. Plus à l'est encore est Rosette, sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, à une lieue et demie de la mer. On se rend à Rosette, soit par terre en longeant le rivage, soit par le Boghâz, dangereux passage qui obstrue l'embouchure du Nil. Rosette est appelée *Raschid* par les Arabes, qui attribuent sa fondation au fameux calife Haroun-el-Raschid. Cette ville, renommée par ses rizières, compte environ 15,000 habitants.

Sur la rive orientale de la branche du Nil qui portait autrefois le nom de Phatnitique, on trouve à 2 lieues de la mer et à une demi-lieue du lac Menzaleh, la ville de Damiette, par 31° 25' 43" lat. N., 29° 24' 15" long. E. Elle n'occupe pas le même emplacement que la ville dont s'empara saint Louis en 1249. Lorsque ce prince la rendit aux musulmans pour prix de sa liberté, ceux-ci la détruisirent, et allèrent, dit M. Clot-Bey, élever 2 lieues plus loin une nouvelle cité, qui est la ville actuelle et qui compte environ 30,000 habitants. Damiette est l'entrepôt du riz de l'Egypte, dont elle fait avec la Syrie un commerce important. Sur la rive droite de la branche de Damiette et à environ 12 lieues de cette ville est Mansourah, lieu illustré par l'échec de saint Louis.

En remontant le Nil, on trouve, dans une plaine sablonneuse, à 800 mètres de la rive droite du fleuve, à 5 lieues et demie du sommet du Delta et au pied des derniers mamelons du Mokattam, le Caire (1), capitale de l'Egypte, située par 30° 2' 21" lat. N., 28° 58' 30" long. E. La ville principale, appelée Grand-Caire, est

(1) El Kaherah, la victorieuse, que les Arabes nomment Misr, comme ont été appelées en Orient les capitales successives de l'Egypte. A. M.



Rue du Caire.

placée entre le bourg de Boulaq, qui lui sert de port au nord, et le Vieux-Caire, qui lui sert de port au sud-est de l'île Raoudah. Cette capitale, peuplée de 300,000 habit., contient plus de 50 quartiers, de 400 mosquées et de 30,000 maisons; elle a plus de 70 portes, dont quelques-unes sont intérieures. Ses rues, comme celles de toutes les villes musulmanes, sont tortueuses et coupées par des ruelles. Il y a quatre places principales, dont l'une, dite l'Esbekyeh, égale l'intérieur du Champ-de-Mars à Paris, et où l'on voit la maison qui fut habitée, pendant l'expédition, par le général Bonaparte. A l'époque de l'inondation, ces places sont submergées, excepté celle de l'Esbekyeh, qui vient d'être exhaussée, nivelée, plantée d'arbres et entourée d'un canal. Les bazars sont dans le centre de la ville, et il y en a de très remarquables. Il y a 1,300 okels, 1,200 cafés, 300 citernes et 70 bains. Les trois cimetières les plus étendus, ou villes des tombeaux, ainsi que les appellent les Arabes, sont hors du Caire. Il n'y avait autrefois au Caire, comme hôpital, que le Moristan; il en existe aujourd'hui plusieurs et parfaitement tenus. On remarque dans l'intérieur de la ville plusieurs édifices consacrés à l'enseignement, et de très beaux palais. La citadelle est au midi, sur la dernière hauteur du Mokattam; le vice-roi y réside lorsqu'il vient au Caire. — Boulaq, faubourg du Caire, au nord, n'en est séparé que par une plaine de peu d'étendue, et il repose au bord du Nil.

La principale ville du Fayoum est Medinet-el-Fayoum, à l'entrée de cette riche province, avec 12,000 habitants. Syout, capitale de la haute Egypte, par 27° 13' 14" lat. N. et 28° 23' 17" long. E., a des environs magnifiques; elle occupe l'emplacement de l'ancienne Lycopolis, à un quart de lieue du Nil. Girgeh, par 26° 22' 20" lat. N., 29° 34' 51" long. E., s'élève près des ruines de Ptolémaïs, sur la rive gauche du Nil. Après le Caire et Alexandrie, Girgeh est la plus grande ville de l'Egypte; elle compte 12,000 âmes. Keneh, la Cœnopolis des anciens, par 26° 11' 10" lat. N., 30° 24' 30" long. E., sur la rive droite du Nil, a de 8 à 10,000 âmes; elle sert de halte aux caravanes qui se rendent à la Mecque ou en reviennent par Kosseyr. Esné, sur la rive gauche du Nil, a un grand marché de chameaux. Assouan, ou Syène, par 24° 8' 6" lat. N., 30° 34' 39" long. E., ville de 4,000 habitants, est la dernière que l'on rencontre en Egypte du côté de la Nubie, près de la petite île d'Eléphantine et celle de Philœ, qui est un peu au-dessus de la cataracte. Suez, l'antique Arsinoé, par 29° 59' 6" lat. N., 30° 15' 5" long. E., avec environ 1,500 âmes, est devenue comme l'avant-poste des Indes, depuis l'établissement des diligences entre cette ville et le Caire. Enfin Kosseyr, avec 1,200 habitants, est un petit port sur la mer Rouge et l'une des stations des paquebots anglais.

Sous le rapport des religions, la musulmane est celle qui domine en Egypte, avec une grande tolérance pour les autres cultes, principalement à l'égard des chrétiens. Les Juifs sont très méprisés; cependant Méhémet-Ali les a émancipés des avanies qu'ils subissaient avant ce prince. Le rite cophte est exclusivement limité à l'Egypte. Musulmans, juifs, chrétiens voient leurs ministres appelés par le vice-roi aux prières publiques, dans l'île Raoudah, près du Mekyas, pour saluer la crue du Nil.

Les lois musulmanes appliquées à l'Egypte ont pour base le Koran. La loi civile fixe l'époque de la majorité à l'âge de puberté : pour l'homme à 12 ans, et pour la femme à 9, si elle est nubile; dans tous les cas, les deux sexes sont majeurs à 15 ans. La loi limite à 4 le nombre des épouses légitimes; celui des concubines ou esclaves n'est pas déterminé. Le divorce est admis et dépend du mari. L'adultère qui n'est pas marié est fustigé; s'il est marié, on le lapide. Les kadys rendent la justice, ayant sous eux les cheiks, les mouftys, docteurs de la loi, et les naïbs, espèces de substituts. Le lieu où se rendent les jugements rappelle *Mehkemé*. Le vice-roi, ne pouvant rien changer à la justice civile, a borné ses réformes à la justice militaire, et a mis en pratique, dans son armée, le code militaire français.

Le chapitre du livre de M. Clot-Bey sur les mœurs et usages est rempli d'intérêt; l'auteur fait bien connaître les classes sociales de l'Egypte, depuis les ulemas ou hommes de la loi et de la religion, jusqu'aux fellahs ou paysans. Il marque les distinctions tranchées qui existent entre les Turcs et les Arabes, et indique les réformes introduites avec tant de sagesse et de succès par Méhémet-Ali. Une seule mesure est généralement blâmée par les hommes éclairés : c'est l'abolition de la prostitution; elle a produit un effet déplorable, dit l'auteur, en faisant faire des progrès à un vice plus honteux, plus dégoûtant que le libertinage, la pédérastie; et il paraît que le gouvernement égyptien songe à tolérer de nouveau les femmes publiques.

L'Egypte est toujours le pays qui fournit exclusivement aux harems les eunuques, ces êtres mutilés, dont l'usage remonte à Sémiramis. Cette coutume barbare, compagne obligée de la polygamie, est générale en Orient, mais surtout en Afrique, et plus encore en Egypte. Syout et Girgeh sont les seules villes où s'accomplit la castration, et les opérateurs sont des prêtres cophtes; le village de Zawy-el-Dyr, près de Syout, est la métropole des mutilateurs; 300 eunuques environ sortent annuellement de leurs mains. Leurs victimes sont de jeunes nègres de 6 à 9 ans, amenés par les caravanes du Sennar et du Darfour; on les vend d'ordinaire, dit M. Clot-Bey, suivant les chances de vie ou les qualités qu'ils possèdent, de 1,500 à 3,000 piastres, c'est-à-dire de 325 à 650 francs.

En Egypte, la population des deux sexes étant à peu près balancée, la plupart des Egyptiens, surtout de la classe moyenne, n'ont qu'une seule femme, et la polygamie n'est pratiquée que dans les classes opulentes. Les divorces sont nombreux, et l'on voit même des Egyptiens qui ont divorcé plus de cinquante fois : c'est là une exception ; mais ceux qui ont répudié 10, 12 et jusqu'à 20 femmes sont la généralité.

Nous avons dit que Méhémet-Ali a divisé l'Egypte en sept gouvernements principaux, à la tête desquels il a placé des intendants, appelés moudyrs; que ces gouvernements, dont deux sont formés par la haute Egypte, un par la moyenne et quatre par la basse, sont divisés eux-mêmes en départements, qui se subdivisent à leur tour en cantons. Les chefs des départements se nomment mâmours, mot qui signifie à peu près substitut. Les chefs de cantons s'appellent nazirs. Le canton embrasse dans sa circonscription plusieurs villages, qui ont pour premier magistrat une espèce de maire, nommé cheik-el-beled.

Celui-ci a action directe sur les fellahs, qui ont recours à ses décisions dans leurs démêlés; il répond du paiement des contributions; il surveille les travailleurs, et punit les administrés si les ordres du gouvernement ne sont pas exécutés par eux : c'est presque le maire et le juge de paix tout à la fois, indépendamment du kady, chargé de rendre la justice. Le mâmour détermine les travaux de l'agriculture; il fait les levées d'hommes pour le service militaire : c'est le préfet. Le moudyr veille à l'exécution des ordres du vice-roi et des décrets du conseil; il soigne l'entretien des canaux, des ponts et des digues, en faisant sa tournée dans les départements : c'est le gouverneur. Les moudyrs sont Turcs, les mâmours Arabes ou chrétiens, et les cheiks-el-beled indigènes.

Outre les cheiks-el-beled, il y a dans chaque village un chef de culture, arpenteur, appelé kholy; un séraf ou percepteur des impôts, et un chahed ou délégué du kady, chargé de rendre la justice et faisant office de notaire pour passer les actes publics.

Ces fonctionnaires ont des traitements, des uniformes et des insignes particuliers : les cheiks ont une décoration en argent, les nazirs une en or, les mâmours une en diamants, et les moudyrs sont des beys, des colonels ou généraux, ou des pachas, qui portent l'uniforme affecté à leur dignité.

Il y a des gouverneurs spéciaux appelés zabits, affectés aux détails de la police, au Caire, à Damiette, à Rosette et Alexandrie. Des agents de police font leurs patrouilles la nuit, en interpellant les passants par cette exclamation : « Qui est là (Kim douro)? » à laquelle on répond : « Citoyen (Ebn-el-beled, enfant du pays). » Alors la garde de nuit crie encore : « Atteste l'unité de Dieu » (Ouakhid Allah). « Il n'y a de Dieu que Dieu (La ilah illah Allah), » fait la personne interrogée. Les chrétiens comme les musulmans sont tenus de prononcer cette formule.

Le gouvernement rémunère ses agents et l'armée au moyen des revenus que procurent l'impôt territorial, l'impôt personnel et les douanes.

L'armée égyptienne a été organisée à l'européenne par le colonel Sèves, aujourd'hui major général sous le titre de Soliman-Pacha. Les colonels et les généraux de brigade ont le titre de beys, les généraux de division celui de pachas, et le général en chef celui de séraskier.

ALBERT-MONTÉMONT.



SELIM BIMBACHI

(1840-1841.)

VOYAGES A LA RECHERCHE DES SOURCES DU BAHR-EL-ABIAD OU NIL BLANC.

PRÉLIMIMAIRE.

Les deux voyages dont nous allons rendre compte furent entrepris, le premier en 1840, et le second en 1841, d'après les ordres de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, qui confia l'expédition à Sélim Bimbachi, capitaine de frégate. La relation officielle a été communiquée à la Société de géographie, en 1842, par M. Jomard, membre de l'Institut, à qui Artin-Bey, premier secrétaire de Son Altesse, en avait adressé la

traduction française. Cette expédition, un des premiers fruits de la nouvelle civilisation introduite sur les bords inférieurs du Nil depuis un quart de siècle, mérite de fixer l'attention des personnes éclairées, quelque incomplets d'ailleurs qu'en soient les résultats. Nous donnerons seulement un extrait de la relation, en laissant, le plus qu'il nous sera possible, parler le voyageur égyptien qui a dirigé l'entreprise.

ALBERT-MONTÉMONT.

—

PREMIER VOYAGE.

(1840)

Le 9 de *ramadân*, année 1255 de l'hégire (16 novembre 1839), en vertu d'un ordre supérieur, 400 hommes, tirés des régiments d'infanterie cantonnés au Sennaar, nous furent confiés. On nous accorda également cinq dahabyéh ou barques venues d'Egypte, et armées chacune de deux pièces de canon; trois autres nous furent données du Sennaar, ainsi que deux qyasèh et quinze canots munis de huit mois de provisions, et suffisamment de munitions de guerre.

Après avoir ordonné et régularisé le service, moi et Suleiman-Kachef nous descendîmes dans une dahabyéh, le Français Ibrahim-Effendi (1) dans une autre, et ainsi de suite, le poste de chacun ayant été désigné.

D'après un ordre de Son Altesse, il m'a été enjoint de prendre avec moi, dans le cas où il en témoignerait le désir, le nommé Abd-el-Kérim-Effendi, agent du gouvernement anglais (2); mais il me prévint, deux jours avant notre départ, qu'il était dans l'intention de faire le voyage par terre, habillé en Taqrair (3), ce qui fut consigné dans le journal. Le samedi 9, nous partîmes de Khartoum.

Le rivage de cette partie est garni de quelques arbres, et habité par les deux qabylèh ou tribus Omdourmân et Fetqâb, dont les habitants s'occupent d'agriculture. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un endroit nommé Kelkéléh. Le 10 ramadân 1255, on a passé deux heures et demie à communiquer les ordres nécessaires aux officiers, à leur apprendre les signaux dont on aurait besoin pour s'entendre d'une barque à l'autre; après quoi on s'est mis en route. En naviguant, on a rencontré du côté de l'orient la tribu de Fitkhab (4), et du côté de l'occident celle de Djoumahyéh; plus loin, à environ 5 milles de distance, on vit la montagne de Mandharah; puis, sur le bord du fleuve, celle de Adhly; à 10 heures, sur le bord occidental du fleuve, celle de Bariméh, et derrière celle-ci on voyait deux autres petites montagnes nommées Barmil et Badiléh. Les deux rives sont habitées par la tribu Moussa-Makbouléh; ces lieux sont remplis de broussailles. Nous rencontrâmes dans cette journée sept îles; nous avons passé la nuit à Cheikh-Moussa-Makbouléh.

Le 11, nous vîmes la tribu de Moussa-Makbouléh et quelques arbres de santhe (*sounnt?*), et de distance à autre quelque peu de broussailles; sur la rive orientale, dans quelques endroits, les rives sont escarpées. Vers le soir, Suleiman-Kachef ayant envoyé quatre bœufs, on les a distribués aux troupes, et nous avons passé la nuit à Kolèh-Mab.

(1) M. Thibaut.
(2) Un indigène.
(3) Peut-être Faqyr.
(4) Sans doute la même tribu que celle de Fetqâb.

Le 12, nous nous mîmes en marche. Sur la rive occidentale on voit quelques arbres de santhe et des îles entièrement couvertes d'arbres de santhe, à l'exception de l'île de Salyah, qui pendant les basses eaux du Nil est cultivée. Nous arrivâmes au petit chantier de barques qui se trouve sur la rive orientale du fleuve. Pendant que nous étions à Khartoum, nous avions pris une centaine de fers de lance sans manches; nous fîmes faire les manches dans cet arsenal, et pour cette raison nous nous sommes arrêtés dans ce lieu; dans la direction S.-O. se trouvait la tribu de Hassnyèh.

Le 13, nous vîmes la montagne d'Arachqoul qui se trouve à une distance d'environ 9 milles de la rive occidentale du fleuve; les six îles que nous avons franchies sont, ainsi que les deux rives du fleuve, couvertes d'arbres de santhe. La rive occidentale est escarpée en quelques endroits et cultivée en d'autres. Les deux rives sont habitées par la tribu de Hassnyèh; dans cette journée, Suleiman-Kachef nous ayant envoyé quatre bœufs, les soldats en firent leur dîner. Nous avons passé la nuit au lieu nommé Chabbachab (1) qui se trouve sur la rive orientale du fleuve.

Le 14, nous trouvons les deux rives du fleuve couvertes de mimosas. J'ai rencontré un Schlouk monté sur une barque conduite par dix marins; ledit Hendjazy vint à notre rencontre avec un Schlouk. Je lui demandai alors où était le cheik des Schlouks; dans sa réponse il m'apprit qu'il se trouvait à l'île Lakdaauthyèh, près la cabane du cheik Akhmet; je lui dis : « Nous ne sommes pas venus ici pour faire du mal à personne; nous voulons seulement trouver la source du Nil Blanc; que l'on n'ait aucune crainte de nous; nous continuerons notre route vers le but désiré. Son Altesse notre maître nous a ordonné de faire du bois et de donner des cadeaux à toutes les tribus qui viendraient nous voir. » J'ai envoyé deux individus avec deux Schlouks vers le cheik des Schlouks, et j'ai retenu la barque du Schlouk avec huit marins comme ôtages. Du côté de l'occident se trouve la tribu de Hassnyèh. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, où nous passâmes la nuit.

Le 15, sont revenus les deux individus envoyés au cheik des Schlouks; ils nous ont annoncé que le cheik Hydriss, ainsi que tous ses Schlouks, s'était mis en fuite, et comme nous devions prendre le cheik Elias pour guide, ainsi que Suleiman-Kachef l'avait précédemment annoncé au pacha, gouverneur de Soudan, ledit cheik ne s'étant pas trouvé dans sa cabane, nous envoyâmes un exprès pour le chercher à Dharyèh, où il s'était transporté.

Le 16 est arrivé le cheik Elias Akhmet, et nous lui annonçâmes qu'il devait partir avec nous. Dans sa réponse il nous a dit qu'il ne connaissait pas la langue des Schlouks, mais qu'un de ses parents qui se trouve dans le Dharyèh, nommé Hidhoun, connaissant la langue des Schlouks, serait plus convenable pour accompagner l'expédition. Ayant approuvé son avis, nous envoyâmes quelqu'un pour chercher Hidhoun. Le lendemain, lundi, notre envoyé revint et nous annonça qu'il ne l'avait pas trouvé; alors nous envoyâmes le cheik avec deux soldats pour amener Hidhoun. La journée étant très avancée, nous passâmes la nuit dans ce même lieu.

Le 20, nous nous sommes mis en route. Les deux rives du fleuve ainsi que les îles sont couvertes de mimosas; l'île de Habah est plus longue que les autres. A ces îles commence la patrie des Schlouks; ils n'ont d'autres occupations que la chasse aux hippopotames et aux crocodiles. Cependant, l'été, la tribu des Bakharabs (2) venant habiter le voisinage du fleuve, les Schlouks leur font souvent la guerre, et s'emparent de leurs bestiaux. Le caractère belliqueux des Schlouks et les avantages qu'ils remportent sur leurs ennemis tiennent à ce qu'ils sont bons nageurs et

(1) Chebeché.
(2) Boukharas.

qu'ils possèdent une grande quantité de petites barques. Après le coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve en face de l'île de Chawal.

Le 24, sur la rive orientale, nous vîmes à une distance de 6 milles la montagne nommée Naufhour (1), et dans l'île de Mossrhann (2) se trouvaient quelques hippopotames à la suite les uns des autres ; sur la rive occidentale s'est montrée la tribu de Bakharah qui faisait paître ses bœufs. Ensuite nous vîmes l'île de Dzélath (3), qui contenait une quantité considérable d'hippopotames.

Le 25, sur la rive orientale, à une distance assez considérable, on aperçut la tribu de Bakharah ; sur la rive occidentale commencent les habitations de la tribu de Dinnkhah (4). Pour renouveler notre provision de bois, nous approchâmes de la rive orientale, après quoi je fis ranger la petite flottille sur deux files ; je fis jeter l'ancre. Sur les deux rives se trouvaient quelques mimosas, peu de tamarins et des forêts composées de différents arbres. Sur la rive orientale nous aperçûmes de distance à autre quelques familles de la tribu de Dinkhah et quelques éléphants.

Le 27, sur la rive occidentale du fleuve, nous nous rendîmes à un endroit couvert de broussailles; nous y passâmes la nuit.

Le 28, nous nous sommes mis en route, et après une marche d'une heure nous vîmes sur la rive occidentale plus de trois cents individus armés, appartenant à la tribu de Bakharah.

Sur les deux rives du fleuve on voit quelques mimosas et un peu de tamarin ; sur la rive occidentale habite la tribu des Bakharah et se trouve le gouvernement de Kordofan. La rive orientale est habitée par la tribu des Dinnkah. Ces deux tribus, pendant l'été, habitent les rives du fleuve, et pendant l'hiver se retirent dans la province de Dharhah (5). Le fleuve est bordé de broussailles.

Le 29, nous aperçûmes la montagne appelée Taffahfam (6), à une distance de 2 milles du fleuve, et qui est bordée de palmiers. Sur la rive occidentale se trouvaient les cabanes des Schlouks, et quelques îles. Dès que les Schlouks nous eurent aperçus, ils prirent la fuite et furent se cacher dans les forêts et les broussailles environnantes, en laissant sur la place leurs volailles et leurs bestiaux. Comme nous avions pour but de rassurer ces gens et de les rappeler à nous en d'autres occasions, on ne toucha à rien de ce qui leur appartenait. D'autres fois nous voyions quelques hommes et des enfants, mais on n'apercevait point leurs bestiaux ; il paraîtrait qu'ils les transportaient en d'autres lieux. En toute occasion ces gens n'ont pas manqué de fuir notre présence ; ils avaient pour habitude d'allumer des feux de distance à autre, pour s'avertir d'un danger imminent. Les deux rives du fleuve et quelques îles contenaient un peu de tamarin et des forêts composées de divers arbres. Plus loin, les deux rives, ainsi que les îles, sont couvertes de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

Le 1er *chawal*, nous voyons les deux bords de la rivière couverts de broussailles. Les barques n'ayant pas pu approcher du bord, on a fait la prière au milieu du fleuve ; après avoir fait la prière, nous nous mîmes en route. Sur la rive occidentale, les Schlouks avaient abandonné leurs habitations, et comme ils venaient de les quitter nouvellement, sans emmener leurs bestiaux, ils étaient cachés dans les broussailles. On voyait, à un mille de nous, sur une même ligne, 40 à 50 villages où demeuraient ces Schlouks. La construction de leurs cabanes avait une forme conique ; la partie inférieure jusqu'à la moitié était en terre, et le reste jusqu'en haut en broussailles. Quoiqu'on vît de temps à autre quelques individus, nous n'avons cependant aperçu aucuns bestiaux. Quand nous sommes arrivés à la hauteur de ces villages, nous avons vu près du rivage quatre Schlouks ; notre drogman, Hydhoun, leur a adressé la parole, en leur disant de ne pas avoir peur, et que notre intention n'était pas de leur faire du mal, et il leur a envoyé une petite embarcation ; leur cheik nous a apporté deux dents d'éléphant pour cadeau.

La tribu des Dimmab étant près de là, nous leur avons dit d'envoyer un homme à leur cheik. Aussitôt ce cheik sorti, nous avons vu à l'instant même les Schlouks rentrer dans leurs cabanes, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Comme ils nous avaient déclaré que les principaux chefs de ces villages devaient venir nous voir le lendemain, en conséquence nous nous sommes retirés au milieu de la rivière, et nous avons jeté l'ancre.

Le 2, de bon matin, nous avons vu sur le rivage dix cheiks de Schlouks, qui sont venus sur notre dahabyéh, que nous avions envoyée. Ayant reconnu que cinq étaient les principaux, nous leur avons donné des habillements, des sonnettes et des verreries, et aux autres cinq seulement des verreries. Voyant qu'ils étaient enchantés de cette réception, nous leur avons assuré qu'ils pouvaient être parfaitement tranquilles, et que nous avions l'ordre de Son Altesse de bien traiter tous ceux qui ne mettraient pas d'obstacle à notre marche, et de leur donner des cadeaux, ajoutant qu'ils devaient avertir le plus tôt possible leur méki de l'assurance que nous venions de leur donner. Aussitôt qu'ils furent partis, nous vîmes paraître 2,000 Schlouks tous nus et armés, chacun portant un bracelet en dents d'éléphant, ou en fer, ou en bronze. Les femmes et les hommes avaient quatre dents du devant de la mâchoire inférieure arrachées ; les femmes portaient une fourrure noire, et aux pieds un bracelet en fer ; les Schlouks portaient au bout de leur lance une gerbe de plumes d'autruche comme ornement. Il est d'usage que les malades et les célibataires se couchent dans des cendres et la fiente des animaux ; par conséquent leur figure est colorée par ces ingrédients. Ils font la prière devant un arbre entouré de roseaux, auquel on suspend des peaux avec des plumes. Dans ces villages se trouvent beaucoup de vaches, de chevaux, de moutons et de poulets ; ils ont aussi des chiens ; leur culture est du dourrah, du sésame, du maïs, des haricots et du tabac. Ils nous ont apporté pour les soldats, à titre d'hospitalité, quatre bœufs, six moutons et deux dents d'éléphant. Le rivage est couvert de mimosas, de différents arbres et de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

Le 3, nous avons quitté cet endroit en prenant avec nous deux Schlouks pour guides. Chemin faisant, nous avons vu les habitations de ces Schlouks. Nous avons aussi vu plusieurs de leurs barques et quelques individus. Après avoir fait une route de 8 milles vers l'est, nous sommes entrés dans un golfe. Du côté de l'occident, nous avons vu onze hameaux de Schlouks-Ményaq ; il y avait là des palmiers qui donnent le fruit domm (dommiers) ; sur les deux rives on voyait des tamarins et parfois des mimosas, et sur le rivage des broussailles. Du côté de l'occident est le hameau de Cheik-Tchak. Vis-à-vis, on voit une trentaine de hameaux, des tamarins et d'autres arbres de différentes espèces, et du côté de l'ouest et loin du rivage, on voyait les habitations des Dinnkhah. Pendant l'été, cette peuplade vient habiter près du rivage. Du côté de l'occident, on ne voit que des peuplades de Schlouks. Nous jetâmes l'ancre en cet endroit pour y passer la nuit.

Le 6, nous sommes arrivés au hameau nommé Dimak, où réside le méki. Nous avons vu, sur la rive occidentale du fleuve, Suleïman, un des cheiks, avec

(1) Nefour.
(2) Mousran.
(3) Zelaf.
(4) C'est le pays connu sous le nom de Dinka ou Denke.
(5) Dharyeh.
(6) Ou Taffafam.

deux autres Schlouks qui nous attendaient sur le rivage par l'ordre du méki. Lorsqu'ils nous aperçurent, ils nous dirent de nous arrêter où nous étions, qu'ils allaient prévenir leur méki. Après ces paroles, ils partirent, et nous nous ancrâmes au milieu du fleuve, selon l'usage militaire. A 6 heures, les trois cheiks que nous avons vus hier, avec plusieurs Schlouks armés, sont venus; ils avaient fait revêtir l'un d'eux d'une chemise indienne, comme si c'était le méki. Lorsque nous avons vu cela, nous avons envoyé une embarcation pour faire venir les trois cheiks avec le kiaya du méki et un autre grand cheik, dans notre dahabyéh. Lorsque nous eûmes demandé si le méki était venu, ils ont répondu que celui qui était habillé d'une chemise indienne était leur méki. Notre guide nous a fait un signe pour nous faire savoir que ce n'était pas le méki. Quoique nous ayons compris, nous n'avons pas voulu avoir l'air de douter que ce fût réellement le méki. Outre que nous avions habillé les cheiks qui sont venus, nous avons mis dans une enveloppe trois couteaux, huit cloches, et deux pièces de mousseline, une ceinture en cachemire anglais et différentes espèces de verreries.

Le 8, nous avons trouvé, du côté de l'occident, un îlot qui était couvert de hameaux et de mimosas, et du côté de l'orient, nous avons vu deux îles qui étaient couvertes de broussailles. Ensuite le rivage occidental du fleuve nous a offert encore des hameaux de Schlouks parsemés d'arbres et de sycomores; nous avons vu beaucoup de Schlouks avec leurs lances, et vers la côte orientale, nous avons rencontré plusieurs Dinnkhahs qui nous regardaient de loin.

Le 9, nous sommes arrivés à un endroit où coulait une rivière dont l'eau ne ressemblait pas à l'eau du fleuve Blanc, car elle avait la couleur rougeâtre. La largeur de l'embouchure de cette rivière était d'un quart de mille. Lorsque nous avons vu qu'elle se jetait dans le fleuve Blanc, Suleiman-Kachef nous a dit qu'elle se nommait Bah-el-Séboth, et qu'elle coulait du côté de Mékyadèh; dans l'idiome des Schlouks, on nomme ce fleuve Bahr-Telkhy. Mais comme notre mission était de continuer le fleuve Blanc, nous ne sommes pas entrés dans cette rivière, et nous avons continué notre route directement. Vers le côté de l'occident, à l'embouchure de la rivière, il y avait un petit hameau de Schlouks; mais les habitants s'étaient sauvés. Nous avons vu sur notre route, à une demi-lieue du fleuve, plusieurs hameaux de Schlouks entourés de palmiers.

Le 11, nous avons vu du côté de l'orient, à un mille du fleuve, un petit lac entouré de broussailles, et nous avons vu du côté de l'occident un autre lac dont l'eau était noirâtre : la largeur de ce dernier lac est de 3 milles. Nous sommes allés, avec Ibrahim-Effendi et Suleiman-Kachef, dans un petit canot pour le sonder. Après avoir cheminé pendant 3 milles, nous avons trouvé une profondeur de 2 palmes et demi, et nous nous sommes assurés que le fond était de terre noire; les eaux n'avaient aucun courant. Comme nous n'avions pas assez de temps, nous n'avons pu reconnaître si c'était un golfe; seulement les eaux diffèrent par la couleur des eaux du fleuve Blanc, dont le courant est d'un mille et demi par heure; la largeur est de 100 pas, et la profondeur de 3 palmes et demi. Nous avons jeté l'ancre au milieu du fleuve dans cet endroit, où nous avons passé la nuit.

Le lendemain nous nous sommes rendus au lac pour prendre des informations plus exactes; nous nous y sommes rendus par la rive occidentale. Nous avons jeté la sonde, et nous avons trouvé quelquefois une brasse et d'autres fois 2 brasses de profondeur; nous avons reconnu, quoiqu'il n'y eût pas de courant d'après le rapport du matelot monté sur le hunier, que ce lac communiquait avec plusieurs autres, et que des deux côtés on voyait des îlots couverts de broussailles noirâtres; en avançant plus, la profondeur est d'une brasse, et le fond est noir comme le fond des lacs. On ne voit autour de ce lac ni hommes ni bestiaux; seulement dans le lointain on apercevait des feux.

Le 27, après une navigation monotone et sans intérêt, nous vîmes du côté de l'orient, au bord du fleuve, quelques cabanes de Kyks, dont les individus s'enfuirent et se cachèrent dans les joncs et les roseaux qui sont auprès. Ayant envoyé notre drogman Méhémed pour leur assurer qu'ils ne devaient rien craindre de notre part, et que nos intentions étaient toutes conciliantes à leur égard, trois d'entre eux sortirent de l'endroit où ils s'étaient cachés, et neuf enfants, sortant de leur cabane, vinrent auprès de nous. Après leur avoir demandé de quelle tribu ils faisaient partie, ils nous répondirent qu'ils étaient Kyks, et nous dirent que leur moyen d'existence était la pêche et la chasse qu'ils faisaient aux hippopotames et aux crocodiles. Après leur avoir demandé quelques nouvelles, ils nous répondirent qu'un peu plus loin le fleuve Blanc était bordé d'une montagne dont le plateau était très fertile, qu'au-delà se trouvait la tribu des Kalklours, qui sont anthropophages, et qu'encore plus loin on trouvait les tribus des Nouvhouns, de Batlyèh et de Bhourr. Nous les congédiâmes en leur donnant quelques cadeaux de verroterie, et en leur disant qu'ils n'avaient rien à craindre, ainsi que ceux des autres tribus qui auraient l'intention de venir nous voir; enfin que nous leur donnerions de pareils cadeaux.

Nous découvrîmes plusieurs cabanes dont les habitants se nourrissent, pour la plupart, du dourah proprement dit et du dourah de Syrie, qui abonde dans cet endroit, ainsi que le poisson.

La rapidité du courant est de 2 milles; l'emploi des rames et du halage est impossible. Dans cet endroit, le fleuve a beaucoup de sinuosités.

Nous vîmes ensuite à l'orient plusieurs cabanes, et nous nous approchâmes, sans être aperçus, de six vieilles femmes qui étaient sur le fleuve, et qui se lamentaient dans leur langue en tournant leur visage vers le ciel; nous les rejoignîmes; ce que nous comprîmes de leurs réponses, c'est qu'elles étaient des femmes Kyks. Elles nous firent comprendre que nous trouverions devant nous une montagne dont le plateau est très fertile; après cela nous les relâchâmes. Nous ne pûmes savoir si les étangs que nous avions rencontrés sur notre route provenaient du fleuve ou bien de l'eau de pluie; quand bien même nous aurions cherché à en connaître l'origine, cela nous eût été impossible, car les joncs, les roseaux et la vase s'avançaient dans le fleuve d'environ un mille. Les habitants des cabanes construites sur les bords du fleuve vivent de la chasse qu'ils font aux animaux amphibies; c'est pourquoi on rencontre beaucoup de leurs dépouilles dans les habitations.

Le 14 zilkadé, nous rencontrâmes un lac; puis, du côté de l'occident, l'habitation du grand cheik de la tribu de Bounderléhyal, nommé Beuhyour, qui vint à notre dahabyéh, et nous lui demandâmes des nouvelles de la montagne dont nous avons déjà parlé, et d'autres renseignements. Il nous répondit que du côté de l'occident se trouvait effectivement une montagne habitée par une tribu avec laquelle il était presque toujours en guerre pour les pâturages. Nous lui demandâmes si la montagne dont il nous parlait était éloignée du fleuve et s'il s'y trouvait des mines; il nous répondit qu'elle était éloignée tout au plus d'une journée du rivage, que la partie occidentale était couverte de bois qui l'empêchaient d'être connue parfaitement, et que quant à ce qu'on appelait mine, il n'en connaissait aucune. Le cheik, les hommes et les femmes avaient pour la plupart les oreilles et les jambes ornées d'anneaux de fer et de cuivre. A notre demande d'où ils se procuraient ces métaux, le cheik nous répondit qu'en un lieu sis à trois journées de leurs habitations ils commmerçaient, et échangeaient leurs bestiaux contre les anneaux de fer et de cuivre qui s'y fabri-

quent; ils nous dirent aussi que les habitants du lieu les tiraient d'autres endroits situés à l'occident. Lui ayant demandé où le fleuve prenait sa source, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre route une montagne au milieu du fleuve, il répondit que ni lui ni personne de sa tribu n'étaient capables de résoudre un tel problème. Nous lui demandâmes également de quelle manière ils vivaient; il nous dit que leur nourriture se composait de dourah, de sésame et de citrouilles, et qu'ils cultivaient aussi un peu de tabac. Nous le renvoyâmes lui et ses frères très satisfaits en leur donnant un peu de verroteries. Au reste, les habitants de ces lieux agirent comme les autres, c'est-à-dire qu'ils vinrent sur le bord du fleuve en grande quantité pour nous offrir des animaux domestiques, ainsi que des jattes de lait qu'ils nous prièrent d'accepter; et même plusieurs, s'approchant des haleurs, saisirent les cordes, et se mirent à les tirer de compagnie avec nos soldats. Leurs animaux, se trouvant là en grande quantité, se mirent à brouter les joncs et les broussailles qui se trouvaient au bord du fleuve.

Le 17 zilkadé, plusieurs petits animaux de menu bétail ayant été apportés des rives orientale et occidentale, ils furent distribués aux soldats, qui en avaient grand besoin. Les habitants, voyant leurs présents acceptés, retournèrent pour prendre leurs meilleures bêtes; et, à leur arrivée, ils nous suivirent en nous priant de ne pas refuser leurs présents, et ils se mirent à haler comme les soldats. La tribu d'El-Hyabb habite la rive occidentale, et la rive orientale est habitée par celle de Bhourr. Ces deux tribus sont presque toujours en guerre pour les pâturages.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit où le fleuve se bifurquait; les eaux étaient toujours de la même couleur; une branche allait à l'occident et l'autre à l'orient. Nous reconnûmes que le territoire de la tribu d'El-Hyabb finissait là. Nous ignorions si ces deux branches du fleuve restent toujours séparées ou si elles se rejoignent plus loin. L'observation de cette circonstance devenant nécessaire, nous nous arrêtâmes en cet endroit pour prendre des informations. Nous fîmes venir plusieurs individus de la tribu d'El-Hyabb qui se trouve à l'occident, et nous leur demandâmes si ces deux branches restaient toujours séparées, quelle pouvait être leur étendue, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre route une montagne. Ils nous dirent que ces deux bras étaient des rivières séparées; que chacune d'elles avait son lit à part; seulement que celle qui se trouve du côté de l'occident est très peu fournie d'eau; qu'au contraire celle qui se trouve à l'orient est plus considérable que l'autre et en tout temps pourvue d'eau. Mais ils nous assurèrent qu'ils ne connaissaient pas leur étendue, et qu'en outre ils ignoraient qu'il y eût une montagne plus en avant, et que même ils n'en avaient jamais entendu parler : seulement, dirent-ils, il se trouve en haut plusieurs tribus qui parlent un langage différent du nôtre et avec lesquelles nous sommes presque toujours en guerre, ce qui nous empêche d'avoir des relations avec elles et d'être instruits des circonstances qui peuvent les regarder. Dans l'intention de constater la véracité des déclarations de ces individus, nous fîmes venir de la rive orientale deux cheiks de la tribu de Bhourr. Leur ayant adressé les mêmes questions, ils nous firent, à peu de chose près, les mêmes réponses, ce qui nous confirma que les individus de la tribu d'El-Hyabb avaient été vrais.

L'exploration de ces deux branches faisant partie de la mission dont nous sommes chargés, Suleiman-Kachef, accompagné de l'adjudant-major Rustem-Effendi, du Français Ibrahim-Effendi et du capitaine Fezboullah, furent envoyés pour explorer la branche occidentale. On envoya par terre un petit nombre de soldats, et par eau une chaloupe avec trois marins pourvus de sondes. Après avoir marché en longueur environ deux milles, on trouva que la largeur de ce bras était d'environ huit à dix kouladjis, et sa profondeur d'un et demi et de deux kouladjis; la vitesse de l'eau était d'un mille et demi par heure.

Pour explorer également la branche orientale, les mêmes personnes montèrent dans un canot et se dirigèrent sur ce bras. Après avoir navigué la distance de deux milles, ils remarquèrent que la largeur était dans certains endroits d'un mille et demi, et dans d'autres d'un quart de mille; la profondeur, à son embouchure, d'un et demi, de deux et même de près de deux kouladjis et demi, et sa vitesse d'un demi-mille par heure; comparativement à la branche occidentale, l'eau y est bien plus considérable et la rivière plus large. Nous jugeâmes donc convenable de naviguer sur cette branche.

Après avoir gagné l'espace d'environ cinq milles, l'endroit où nous étions arrivés n'offrait plus qu'un demi-kouladji, et même moins. Nous ordonnâmes de maintenir toujours les barques au milieu de la rivière, et après avoir examiné de côté et d'autre, nous remarquâmes que l'eau gardait à peu près la même profondeur. On réunit tous les officiers, et on leur exposa l'état des choses; dans leur réponse ils dirent que tout ce qui s'était passé la veille et aujourd'hui devait être inscrit et noté au journal; que, d'après ce que l'on avait vu, la branche occidentale n'offrait pas assez d'eau pour naviguer, et qu'en tout cas la branche orientale était beaucoup plus large et était pourvue plus abondamment d'eau; qu'on avait résolu de l'explorer, et même qu'on était en disposition de le faire jusqu'à midi; mais que la profondeur de l'eau allant toujours en diminuant, et que n'ayant plus trouvé qu'un demi-kouladji et même moins, il devenait impossible de continuer le voyage, et qu'enfin les barques étaient restées au milieu de la rivière sans pouvoir avancer. Toutes ces circonstances étaient connues des officiers. Les capitaines des dahabyéhs et des barques ayant été également appelés en conseil, on leur dit que s'ils avaient quelque chose à dire, ils eussent à s'expliquer. Ces capitaines dirent que depuis quelques jours il était à la connaissance de tout le monde que l'eau diminuait, mais qu'ils n'avaient pas osé en parler au chef; qu'avant-hier ils avaient vu deux branches se réunir; qu'après l'exploration on avait conclu à l'unanimité pour naviguer sur la branche orientale; que, quoique l'on se fût avancé sur cette branche jusqu'à midi, et que cette branche, à son embouchure, eût deux et même deux kouladjis et demi de profondeur, cependant, qu'en réalité, à l'endroit où l'on était parvenu, elle n'offrait plus qu'un demi-kouladji, et qu'il devenait impossible désormais d'avancer davantage; qu'au reste la décision appartenait aux membres du conseil.

Les membres du conseil récapitulèrent ce qui précède ainsi qu'il suit : Considérant qu'après avoir parcouru la branche orientale jusqu'à midi, nous n'avons pu trouver qu'un demi-kouladji de profondeur, et qu'il devient certain par l'immobilité de nos barques qu'il est impossible d'aller plus avant; après avoir discuté les diverses circonstances dans un conseil composé des officiers et des capitaines des barques, et après avoir inséré dans le procès-verbal les demandes et les réponses sus-mentionnées, il a été reconnu qu'il n'y avait aucun moyen de continuer notre navigation; qu'ainsi donc on résolvait à l'unanimité de retourner sur ses pas, et de recommencer le voyage en sens inverse le jour suivant. C'était la première fois que les sujets de Son Altesse paraissaient dans ces parages écartés; nous déployâmes les drapeaux en son honneur et nous fîmes tirer vingt et un coups de canon, pour signaler notre retour, qui eut lieu en bon ordre.

SECOND VOYAGE.

(1841.)

La relation officielle de ce second voyage à la recherche des sources du Nil Blanc n'ayant pas encore été remise au gouvernement égyptien, M. Jomard, toujours animé d'une si noble ardeur pour les progrès de la science, a essayé d'y suppléer en communiquant à la Société de géographie plusieurs lettres qu'il a reçues d'Egypte, l'une du voyageur français M. d'Arnaud, qui accompagnait Sélim Bimbachi; l'autre du consul général de France, M. Gautier d'Arc. Le digne M. Jomard a fait précéder cette communication de quelques mots que l'on nous saura gré de consigner ici.

« Depuis le Mémoire de d'Anville, qui date de 1745, les géographes s'étaient accordés à faire descendre du sud-ouest, et à une grande distance, les premières sources du Bahr-el-Abiad, c'est-à-dire le fleuve Blanc, regardé comme le véritable Nil ou sa branche principale. Ils avaient en conséquence placé vers le 6e et le 7e degré de latitude nord, entre le 21e et le 25e de longitude est, les montagnes de la Lune, autrement le *Djebel-el-Kamar* ou *el-Koumri* des écrivains arabes, considéré comme l'origine du fleuve. Aussi, lorsque James Bruce, en 1788, publia son voyage d'Abyssinie, où il donnait le *Bahr-el-Azraq* (ou la rivière Bleue) comme le vrai Nil, son opinion fut vivement contestée, et depuis elle a été constamment mise en oubli par les cartographes, qui continuent tous à placer les sources dans le sud-ouest. On fut surtout surpris de la hardiesse du tracé de la carte de Bruce, lequel, ne pouvant méconnaître l'existence de la branche occidentale (le fleuve Blanc), la rapprochait extrêmement dans tout son cours de la branche orientale (ou le fleuve Bleu), et la faisait fléchir à l'orient en forme d'un arc parallèle, ne nommant pas même sur sa carte le *Djebel-Koumri*. Depuis ce temps jusqu'au moment où Mohammed-Ali porta ses armes au Sennâr et au Kordofan, les connaissances de l'Europe n'avaient fait aucun pas, même en tenant compte du séjour de Browne au Darfour, lequel n'avait rien éclairci sur la position des sources du Nil, question tant controversée depuis l'antiquité. C'est alors que plusieurs Européens remontèrent le Bahr-el-Abiad, à quelques lieues au-dessus du grand confluent de Râs-el-Khartoum; entre autres un ingénieur français, M. Linant; un Anglais, M. Hay; un savant allemand, le docteur Rüppell, et quelques autres. Le voyage du Defterdar-Bey, le gendre du vice-roi d'Egypte, nous procura une carte itinéraire du Kordofan.

« En 1831, un voyage de découvertes fut organisé à Paris pour le même objet; une somme suffisante fut accordée, des instruments furent envoyés à Alexandrie avec des instructions. M. Linant, très instruit sur ce qui regarde le pays supérieur, et au fait des mœurs et des idiomes, devait diriger l'expédition : des circonstances qu'il est inutile de rapporter la firent ajourner.

« Enfin, en 1837, le vice-roi, étant allé voir par lui-même les travaux d'exploitation des sables aurifères de Fazoglo et de Fazangoro sur la rivière Bleue (vers le 10e degré de latitude nord), résolut de faire explorer la branche occidentale, et ordonna une expédition *tout égyptienne* de 400 hommes, montés sur un grand nombre de barques. A sa tête il plaça un capitaine de sa marine, Sélim Bimbachi. Il résulte clairement de sa relation qui précède, 1o que l'on ne trouve sur la rive gauche, c'est-à-dire vers l'occident, aucun affluent, mais seulement des marécages; 2o que vers la fin de la navigation l'on remarqua une branche assez importante (*Bahr-el-Seboth* ou *El-Telkhy*), mais venant du sud-est; plus loin, une bifurcation, qui est simplement produite par une grande île; 3o qu'aucune chaîne de montagnes n'existe dans ces parages au dire des naturels; 4° que la profondeur et la largeur du fleuve étaient considérablement réduites, au point d'arrêter la navigation; 5o enfin, que le Bahr-el-Abiad, au terme de l'expédition, vers le 6e degré de latitude, ne s'écartait pas sensiblement du méridien de Khartoum, et même était à l'orient de celui du Caire.

« Un nouveau voyage a été prescrit à Sélim Bimbachi par le souverain de l'Egypte, impatient d'atteindre par ses officiers jusqu'aux sources du Nil. Cette fois, des Européens étaient associés au chef égyptien (1). Examinons quels résultats a procurés l'expédition : elle a remonté plus haut que la première d'environ 2 degrés; elle n'a point vu ni entendu parler de chaînes de montagnes, quoiqu'elle fût parvenue au 4e degré 42'; pas d'affluents venant de l'ouest ou du sud-ouest; pas de cataracte, direction de la branche maîtresse vers le sud; le fleuve prenant parfois une plus grande largeur, mais toujours moins profond, du moins dans la saison des basses eaux; enfin le dernier point atteint par les voyageurs, placé sous le 29e degré et demi environ, c'est-à-dire encore à l'est du méridien du Caire. Ce résultat est, comme le premier, tout contraire à l'opinion reçue.

« Mais que faut-il penser maintenant de Djebel-Koumri, des montagnes de la Lune, placées jusqu'ici vers le 6e et le 7e degré de latitude? Faut-il les chercher sous l'équateur, ou même au-delà, comme le supposait Ptolémée? Ou faut-il croire qu'elles sont très loin à l'ouest, et alors, que l'expédition n'a pu en avoir connaissance, surtout si leur direction n'est pas de l'ouest à l'est, mais du sud au nord (ou à peu près); qu'enfin un affluent du sud-ouest, déguisé par les marais immenses du 9e degré, aura échappé aux explorateurs? Entre ces deux suppositions l'opinion peut flotter encore. Ce qui permet le doute, c'est que Sélim dit dans sa relation que les nombreuses peuplades des deux rives, différentes de race et de langage, souvent hostiles entre elles, lui ont souvent dit n'avoir aucune connaissance de ce qui existe au-delà de leur territoire.

« Ce qui est encore à noter relativement à l'opinion des anciens, c'est qu'ils placent les *Lunæ montes* au-delà de l'équateur. D'un autre côté, M. d'Arnaud parle du Misselad de Browne; on sait que cette rivière douteuse, tracée par Browne au sud-ouest du Darfour, du 10e au 15e degré de latitude nord, à 6 et 8o à l'occident du fleuve Blanc, n'a ni source ni issue connue. Comment concevoir son existence tout auprès du Bahr-el-Abiad? Mais si, en effet, vers le 7e degré de latitude, il y a un grand affluent venant de l'ouest appelé Keilak ou Misselad (peu importe), cela n'expliquerait-il pas la donnée généralement admise? On voit qu'il reste encore de l'incertitude sur cette partie de la question.

« Ce qui en présente moins et offre peut-être plus d'importance, c'est le fait de l'existence de plusieurs nations, distribuées sur les rives du Nil Blanc, toutes intéressantes par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère de race. Ici les voyageurs ont fait de curieuses découvertes. Depuis le grand confluent d'El-Khartoum, vers le 15e degré et demi jusqu'au 4e degré et demi, et au-delà des tribus arabes, on trouve six ou sept peuplades distinctes, savoir : les Dinnkhas, les Schlouks, les Nowers, les Heliabs, la tribu des Kyks, les Bhours ou Behrs, et encore les Bouderas. Les *Dinnkhas* révèrent la lune; quand deux peuplades sont aux mains, le combat cesse dès que la lune s'est

(1) Outre MM. d'Arnaud et Sabatier, il faut nommer M. Thibaut, connu en Egypte sous le nom d'Ibrahim-Effendi, déjà associé à la première expédition. A. M.



Zèbre.

levée. Les *Schlouks* sont d'une haute taille (1 m. 80) et d'une belle physionomie; les *Nowers* ont la peau tirant sur le rouge, et des cheveux lisses ou non crépus; les *Behrs* se distinguent par une *douceur de mœurs* singulière, puisqu'au lieu de vivre de la chair de leurs bestiaux, ils se nourrissent uniquement de racines et de fruits.

« Ce fait est important pour la sécurité des explorations futures; voici qui le confirme encore. Au mois de janvier 1840, les troupes égyptiennes avaient sévi contre les indigènes; en 1841 ceux-ci ont accueilli avec bienveillance la seconde expédition, et cependant la population est armée, elle est très dense et les hommes sont belliqueux; ils pouvaient aisément se venger, et se défaire de quelques centaines d'hommes, bien que pourvus d'armes à feu. Ils ont des lances de quatre mètres; le fer a un mètre de long.

« On voit encore que la facilité du voyage sera bien plus grande qu'elle ne l'a été, si l'on part au mois de septembre pour profiter des hautes eaux; alors le haut Nil demeure navigable, au moins jusqu'au 3e degré de latitude.

« Un des points les plus curieux à éclaircir pour une expédition européenne, si elle pouvait se réaliser, serait la nature des rapports que les Behrs tiennent avec les Indes. On a trouvé chez eux des marchandises qui sembleraient mettre ces relations hors de doute ce sont des étoffes de Surate.

« Si la différence radicale des races dans un espace qui n'a pas trois cents lieues en ligne droite est un objet digne d'attention, il en est un autre encore plus curieux que tous; je veux dire la présence d'un corps militaire uniquement composé de femmes, lequel compose la garde du roi des Behrs. L'antiquité ne nous a parlé que des amazones de l'Asie; encore sont-elles contestées par la critique (1); celles de l'Amérique sont plus certainement une fiction; mais l'on n'avait pas encore connaissance des amazones du Nil. Toutefois, un religieux portugais, le père Jean de Los Santos, a mentionné en Ethiopie une république guerrière de femmes. Quant aux amazones d'Afrique, comme on peut l'entendre des bataillons de femmes dont parle M. d'Arnaud, il est difficile de révoquer en doute le témoignage d'une personne qui voyageait en compagnie de près de *trois cents* autres. Peut-on en dire autant de ce fait, « que les ministres du roi ne « sont admis auprès de lui que lorsqu'il est en danger

(1) Elles habitaient, dit-on, entre autres lieux, sur les bords du Pont-Euxin; elles avaient pour armes une hache et un bouclier échancré. Le Mémoire de Fréret (*Acad. des Inscriptions*, t. XXI) a réduit à leur véritable valeur l'existence des amazones, du moins comme nation. A. M.



Intérieur d'une hutte à Toujourra.

« de mourir, et cela pour empêcher qu'il ne succombe « à une maladie ou meure de mort naturelle comme « les plus vulgaires de ses sujets? » Je n'oserais l'affirmer, puisque personne ne dit en avoir été le témoin. Quoi qu'il en soit, on doit se féliciter que deux observateurs français aient été associés à ce lointain voyage, et qu'ils aient sauvé du naufrage leurs journaux. »

Donnons maintenant les détails présentés par M. d'Arnaud et M. Gautier d'Arc à M. Jomard.

En 1838, S. A. Mohammed-Ali m'engagea, dit M. d'Arnaud, à l'accompagner dans son voyage au Fazoqlo, pour y analyser les terrains aurifères avec M. Lefebvre, décédé dans le pays. Ce voyage, qui a duré deux ans, nous a valu quelques renseignements géographiques; mais ce n'est pas de ceux-là que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Au retour du vice-roi d'Egypte, il fut question d'une expédition scientifique sur le fleuve Blanc. Déjà un premier voyage avait été fait par M. Selim-Capitan, officier turc de la marine d'Alexandrie; mais il manquait un homme spécial. Les occasions de rendre quelques services à la science sont rares, et j'acceptai avec empressement cette tâche, malgré le mauvais état de ma santé.

Le 23 novembre 1840, nous partîmes de Khartoum, pointe nord de l'île de Sennâr, avec onze dahabiés; de retour au même point, le 18 mai 1841, pour nous ravitailler, nous repartîmes encore le 26 septembre 1841, à l'effet de relever des détails, ne pouvant mieux faire pour diverses causes qu'il serait trop long et trop peu intéressant d'énumérer.

Nous avons parcouru le fleuve Blanc sur un développement de 518 lieues de 25 au degré; nous avons atteint le 4° 42' latitude nord, et le 29° 42' longitude est estimée chez un peuple nombreux nommé Behr. Ainsi que vous l'avez pressenti depuis longtemps, monsieur, sous le 9° 17' de latitude nord, et 26° 47' de longitude est, nous avons trouvé d'immenses marais; mais bientôt après nous avons trouvé des pays plus riants habités par des peuples plus nombreux et d'une race infiniment plus belle. Depuis les Schlouks jusqu'aux Behrs, nous avons distingué quatre peuples différents par le type physique et le langage. J'ai fait quelques collections d'histoire naturelle, géologie, plantes, graines d'arbres, flèches empoisonnées, ustensiles divers, etc. Une de ces collections est destinée au Jardin des Plantes de Paris. Il y a divers objets fort curieux, entre autres un casse-tête de corne de rhinocéros, etc.

A la hauteur du 9° 11' de latitude nord et 28° 41' de longitude est, nous avons trouvé sur la rive droite

l'embouchure d'une grande rivière nommée *Saubat* (1), seul affluent est, et sur la rive opposée un autre que tout me porte à croire être le Keilak ou le Misselad de Browne.

Aucun indice sur les deux rives, aucun vestige de monument égyptien ou arabe.

Dans tout le cours du fleuve parcouru, aucune cataracte, mais quelques bas-fonds seulement, coquilliers, sablonneux.

Nous n'avons rencontré de montagnes que dans le pays des Behrs. Là, le lit du fleuve étant devenu très large et couvert de pierres et d'îlots, nous n'avons pu aller au-delà avec les eaux de la saison ; mais dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable, au dire des naturels, au moins une cinquantaine de milles, point où se réuniraient différentes branches, dont la plus considérable vient de l'est, ce qui prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse généralement adoptée, que les sources du fleuve Blanc viennent de l'ouest, est mal fondée. Nous avons trouvé chez le roi des Behrs des conteries et un *mélayé* de Surate, articles importés, je le présume, par la mer Rouge, et qui vraisemblablement sont arrivés là par l'Abyssinie, la caravane *N'naréa* et le marché *Berry*, où, d'après les renseignements des naturels, viennent des hommes de *couleur cuivre*, qui ne peuvent être que *Gallas* ou chrétiens de *Sidâma*, d'après un renseignement de M. Blondeel van Cuelebrook, consul général de Belgique en Egypte, qui vient d'arriver de ces pays au Sennâr.

Tout ceci n'est qu'une simple annonce que je crois devoir au doyen des explorateurs d'Afrique. Ma route a été faite avec beaucoup de soins ; à chacune des stations j'ai fait des observations astronomiques ; mais l'absence d'éphémérides m'a empêché de calculer les longitudes surtout. C'est ce que je vais faire ici ; car, bien que j'aie fait naufrage au retour dans la quatrième cataracte de Cailliaud, où j'ai perdu tous mes effets, j'ai néanmoins sauvé tous mes journaux de route. Ce n'est qu'après deux heures à la nage que je suis parvenu à gagner la rive.

J'ai remarqué, dit à son tour M. Gautier d'Arc, que M. d'Arnaud ne vous a donné des renseignements étendus que sur les dernières populations découvertes par lui. Mais avant de pénétrer jusqu'à celles-là, l'expédition avait eu à reconnaître diverses autres peuplades, moins importantes sans doute, mais cependant fort dignes d'intérêt, puisqu'elles sont à peu près inconnues. Voici ce que j'ai appris à cet égard des compagnons de voyage de M. d'Arnaud, et notamment de M. Thibaut, Français qui voyage dans le sud de l'Egypte depuis plus de vingt ans, et qui m'a communiqué des notes excessivement précieuses sur les pays limitrophes de la Nubie et du Sennaar, et de Selim-Capitan, musulman instruit qui commandait l'expédition.

A cent milles environ au-dessus de Khartoum se trouvent les îles Schlouks ; là le cours du fleuve Blanc s'embarrasse de pierres granitiques à fleur d'eau. Son cours est d'une lenteur extrême. Les populations sauvages qui habitent ces îles et des rives du fleuve pillent fréquemment les voyageurs ; elles se retranchent derrière les bosquets de mimosas qui couvrent ces parages, et profitent surtout d'un bas-fond, où l'on ne trouve guère en avril et en mai que quatorze pouces d'eau.

Plus loin les bois disparaissent et font place à de hautes herbes marécageuses qui s'élèvent à plus de quinze pieds au-dessus du niveau de l'eau (*homsouf*). Les hippopotames deviennent très nombreux dans ces parages. On les chasse pour manger leur chair.

Au-dessus de cette région commence la végétation de tamarins. Là se trouve sur la rive gauche du fleuve la peuplade des Dinnkas, qui révère la lune, et ne se permet jamais d'attaquer ses ennemis tant que cet astre brille sur l'horizon. Là croît aussi le palmier *Deleb*, dont le tronc est bombé vers le centre de l'arbre, de sorte qu'il est extrêmement difficile d'avoir son fruit. Les populations de plus en plus nombreuses apparaissent au voyageur qui remonte le fleuve. Les toits couverts en chaume abritent de nombreuses tribus, qui vivent sous la domination du meck. Tel est le spectacle que l'on rencontre pendant un espace de deux cent soixante milles.

(1) Bahr-el-Seboth du premier voyage, autrement Telqy ou *Telkhy* selon les Schlouks. A. M.

On ne peut toutefois apercevoir du fleuve la bourgade de Fachoura, résidence du meck. Elle est située dans l'intérieur, à quatre milles environ du Nil Blanc. Ses abords sont défendus par une épaisse forêt et par des ravins profonds qui se remplissent d'eau durant l'inondation, et qu'il a fallu traverser à la nage avant d'arriver. Les abords de la maison royale sont mieux défendus encore par une garde composée de deux bataillons de femmes, qui ne laissent approcher du souverain que ses deux ministres. Ceux-ci ne pénètrent point dans l'enceinte sacrée, mais le roi sort pour les entendre. Ils ne sont admis dans l'intérieur du palais que lorsque le roi paraît atteint d'une maladie mortelle. Alors leur devoir est, dit-on, d'étrangler le souverain pour empêcher qu'il ne meure de maladie comme le plus humble de ses sujets.

En quittant ce pays, les voyageurs atteignirent *le Telfi* ou rivière Bleue, dont le cours rapide et profond vient du sud-est ; les Dinnkas la nomment Kety (1). Les habitants, pasteurs nomades, font paître des troupeaux de bœufs sur ses bords.

C'est au-dessus de cette embouchure que l'on aperçoit dans l'est, à vingt-cinq ou trente milles, une très haute montagne où se trouvent, à ce qu'on assure, des mines de fer.

Par 8° latitude nord, on rencontre un lac qui n'a pas moins de neuf milles de circonférence, que les voyageurs ont relevé et sondé. C'est là que commence le pays des Nouers, peuple cultivateur qui entoure ses bestiaux et ses habitations de clôtures, et construit des cabanes vastes et bien aérées. On dit ces peuplades rusées et cruelles. La couleur de leur peau tire sur le rouge ; les cheveux ne sont point crépus.

Par 7° 43', le Nil se divise en quatre branches, au sud-ouest — sud-sud-ouest et sud-est ; les affluents ont moins d'importance, et paraissent provenir des marécages voisins ; mais le rameau principal vient de l'est-sud-est. Ici l'expédition, dit-on, répondit aux avances bienveillantes des peuplades guinguées (Keks) par des actes de cruauté (premiers jours de 1840) (2). Telle est la douceur des mœurs de ces sauvages, qu'ils ne tuent jamais pour s'alimenter les immenses troupeaux de bœufs dont ils sont environnés. Ils vivent de pêche, de grains, de racines et de laitage, et suppléent au sel, qu'ils ne connaissent pas, par l'urine de vache.

L'expédition, faute d'eau, s'arrêta le 25 janvier devant une nouvelle bifurcation du Nil (3), au milieu des peuplades behrs, boudèras et héliabs, sur lesquelles M. d'Arnaud donne des détails. »

ALBERT-MONTÉMONT.

(1) Ce nom est écrit Telki ou Telkhy dans la relation de Selim. A. M.

(2) Ce fait se rapporte à la première expédition. A. M.

(3) On remarque, dans la relation du premier voyage, que l'expédition a rencontré, aussi le 25 janvier, une bifurcation du Nil Blanc. A. M.

ROCHET D'HÉRICOURT.

(1839-1845.)

PREMIER VOYAGE AU ROYAUME DE CHOA.

(1839-1840.)

Le 22 février 1839, M. Rochet d'Héricourt quitta le Caire pour se rendre en Abyssinie, en passant par la mer Rouge. Nous ne le suivrons pas dans ses explorations sur le littoral arabique de ce golfe; nous passerons sous silence ce qu'il dit d'Eltorra, d'Yambo, de Djedda, d'Hodeïda et de Moka, lieux qui appartiennent à l'Asie, continent dont nous aurons à nous occuper ailleurs; nous irons tout de suite de Moka au petit port de *Tonjourra,* sur l'océan Indien.

Ce port ou hameau repose sur une grève blanchâtre et ardente où s'adossent les uns aux autres quelques huttes mesquines, derrière lesquelles se dressent à une hauteur considérable des montagnes rocailleuses qui s'étendent du sud-est au nord-ouest sur la même ligne, et élèvent de l'est à l'ouest leurs gradins dépouillés. Quelques arbustes rabougris sont les seules traces de végétation que l'on rencontre sur cette terre désolée; il semble, dit M. Rochet, que toute vie se soit retirée de là, et il y a dans cette aridité monotone un emblème de mort qui dessèche l'âme et détruit l'espérance.

Lorsqu'un étranger arrive à Toujourra, on le conduit sur-le-champ auprès du sultan. M. Rochet le trouva devant une chaumière qui était peu propre à donner une haute idée de la richesse de son propriétaire. Ce petit chef lui fit un bon accueil, mais l'accabla de question sur le but de son voyage, ajoutant qu'on ne pourrait le faire avant le retour des pluies, à moins de s'exposer à périr de soif dans le trajet. M. Rochet dut donc se résigner à les attendre.

Nous venons de dire que Toujourra est un port : ce n'en est pas un pécisément; ce village ou hameau est situé au fond d'une baie du golfe d'Adel, longue de 32 à 34 lieues, et large de 6 à 7. L'entrée de ce vaste canal est défendue ou plutôt obstruée, comme le remarque M. Rochet, par une infinité de petits îlots; il se trouve parsemé de récifs dans toute son étendue, ce qui en rend le mouillage difficile et même dangereux; les navires de 500 tonneaux doivent ancrer à vingt minutes du rivage, exposés à un vent violent de l'ouest. Toujourra est sur la rive droite de cette baie; les 300 cabanes qui le composent, groupées sur la plage au bord de la mer, sont construites en forme cylindrique avec des pieux enfoncés dans le sable; la toiture, palissadée de branches, consiste en herbes desséchées qui s'arrondissent en dôme; ces huttes, voisines les unes des autres, forment de petites rues irrégulières, et elles sont occupées par environ 600 habitants, tous musulmans, dont le seul mobile est le commerce d'échange fait par leur intermédiaire entre l'Abyssinie méridionale et l'Arabie. Ces musulmans, qui sont très orthodoxes, dit notre voyageur, vont en Abyssinie acheter des esclaves et quelques objets de peu de valeur; ils revendent ces esclaves à Moka et à Hodeïda, d'où ils rapportent des toiles bleues, du vieux cuivre, du zinc, des ciseaux, des couteaux, des rasoirs et quelques pièces de soieries destinées à l'intérieur de l'Abyssinie. Sans cesse en voyage, ces traficants négligent toute espèce de culture, et reçoivent leurs provisions du dehors. Le blé, le dourah, leur viennent d'Aoussa, principale ville du royaume d'Adel; le riz, les dattes, le café et le tabac sont importés de Moka.

La sobriété de ces indigènes est extrême; une poignée de biscuit de dourah suffit à leur nourriture pendant une journée de voyage. La plupart du temps même le laitage est leur seul aliment. Ils ne fument pas; ils chiquent et ils prisent. Leur costume se borne à un manteau de coton dans lequel ils se drapent, et à une petite pièce de même étoffe qu'ils retiennent à leur ceinture par la courroie à laquelle le couteau est attaché et qui s'arrête au genou. Ils vont toujours tête nue, et ont les cheveux abondants et naturellement frisés. Les femmes portent une espèce de blouse, et ont pour seule parure une longue chevelure tressée en un grand nombre de nattes qui descendent jusqu'à la chute des reins. Quoique musulmanes, elles jouissent de la même liberté que les hommes et n'ont point le visage voilé.

Les huttes sont divisées en deux parties au moyen d'une grossière cloison; d'un côté sont les habitants, et de l'autre le bétail. Un tapis d'osier et quelques vases constituent tout le mobilier de ces chétives demeures, sur lesquelles règne le sultan, avec un vizir, un cadi et un maître d'école. A la mort du sultan, le vizir lui succède, et le fils aîné du sultan devient vizir, en attendant d'occuper à son tour la place de son père.

Toujourra, Rahiéta et Gargori, villages situés à 7 lieues à l'ouest d'Aoussa, sont les résidences de trois sultans qui se partagent, dit M. Rochet, la suzeraineté nominale du royaume d'Adel. Ils sont indépendants les uns des autres, et d'ailleurs n'ont guère d'influence hors des hameaux qu'ils habitent. En effet, ajoute le voyageur, la contrée, improprement appelée royaume d'Adel, puisqu'elle n'est point soumise à un pouvoir monarchique, est occupée par diverses tribus qui se gouvernent chacune à sa guise, sans reconnaître d'autorité supérieure à celle de leurs *ras* ou chefs, lesquels ne sont en aucune manière soumis aux sultans.

Notre voyageur, accompagné d'un habitant de Toujourra pour guide et d'un Bédouin danakile pour escorte, put enfin s'aventurer dans une contrée déserte, où aucun Européen n'avait encore pénétré. Après quatre heures de marche au pas de chameau, il atteignit *Ambabo,* village plus petit que Toujourra, situé au bord de la mer et habité par des Bédouins. Il passa ensuite à un lieu nommé *Douloulle*, où il y a trois puits d'eau un peu saumâtre; il poussa à une demi-lieue plus loin, sur *Socti*, pointe située à l'extrémité occidentale de la baie, et où l'on trouve également plusieurs puits d'eau saumâtre dans lesquels s'approvisionnent les caravanes.

Le lendemain, M. Rochet atteignit *Gabtima,* où il passa la nuit. Le lendemain, il gagna au bout de deux heures le sommet d'une gorge basaltique, dont l'entrée étroite et dangereuse livre à peine passage à un chameau. On prit la direction du sud, et l'on araiva au bas de la gorge qui débouche dans un petit vallon nommé *Boullata*, au pied duquel finit la baie de Toujourra. Continuant à avancer dans l'intérieur, on atteignit un lieu nommé *Daffaré*, où la caravane se grossit de deux Bédouins qui allaient avec quatre chameaux chercher du sel pour le porter à Efat-Argouba. On se remit en route en traversant de petits coteaux; on s'arrêta pour passer la nuit à un endroit nommé *Alexitane*, où se trouve un réservoir contenant de l'eau pour trois mois.

On partit de ce lieu à quatre heures du matin, et se dirigeant vers le sud-ouest, on arriva au bout de trois heures sur les bords d'un lac de 18 à 20 lieues de circonférence, dont les eaux sont saturées de muriate de soude. Ce sel est la richesse du pays d'Adel. Le lendemain on était à *Gongonta*, où se trouve une source d'eau saumâtre qui suffit pour approvisionner toute l'année les caravanes de passage. On arriva ensuite au lieu appelé *Allouli*, où commence le territoire de la kabile Debenet. Quelques rares palmiers se montrent dans ce lieu, et leur écorce fournit une liqueur pétillante qui, dans ce désert sablonneux, rappelle un peu le champagne.

Du vallon de *Gagadé*, M. Rochet parvint à un lieu appelé *Karabtou*, puis à la jonction des chemins d'Aoussa et de Choa. Il n'était guère alors qu'à environ 14 lieues d'Aoussa, ville ou agglomération de 1,400 à 1,500 chaumières, peuplées de 5 à 6,000 habitants, tous cultivateurs et marchands. Près de cette ville est un grand lac qui se remplit pendant la saison des pluies et dont les eaux débordent, comme le Nil en Egypte, pour féconder le sol environnant, qui produit du dourah pour en fournir à la majeure partie du pays d'Adel.

M. Rochet prit la route de *Néhellé*, lieu où existe une source d'eau chaude; il s'arrêta ensuite à une halte appelée *Ségadarra*, où se trouve une source d'eau douce excellente. La station fut ensuite à *Marha*, qui fournit également de bonne eau, que l'on se procure en faisant des trous dans le sable. De là on atteignit *Abaytou*, puis *Abi-Iousouf*, où M. Rochet rencontra le chef de la contrée, qui lui assura aide et protection. Il chemina ensuite vers *Arabedoura*, lieu formant la limite méridionale du royaume d'Adel.

De ce point on gagna *Sagaguédane*, à l'entrée d'une vallée, puis *Dovoyeléka*, limite du territoire de la kabile Achemali, où l'on trouve deux puits d'eau saumâtre qui ne tarissent point; ensuite on arriva aux sources de *Haoulle*, au nombre de quatorze, placées au pied d'une colline, et dont quatre versent de l'eau bouillante qui jaillit à grands jets.

Le 1er septembre, notre voyageur se trouvait à *Baroudada*, halte située à l'entrée d'une plaine de trois lieues, où il rencontra le ras, qui, en échange d'un petit cadeau, lui fournit du lait et du beurre pour la caravane. Le 5, il était sur les bords de la rivière de *Kilalou*, qui naît à l'endroit même où s'arrêtent les caravanes du désert, et qui dans la saison des pluies a environ soixante pieds de largeur sur cinq à six de profondeur; son eau est potable et son courant rapide; après un cours de douze à quinze lieues, elle va se jeter dans un lac, à trois lieues au nord-est d'Aoussa.

Dans le trajet on commença à rencontrer des loups-tigres africains, qui rôdaient souvent la nuit tout près des chameaux. On gagna *Addoéta*, dépendant du territoire de la kabile Debenet-Buéma; puis *Hasen-Déra*, dont le chef voulut un cadeau en échange de lait et de beurre qu'il fit apporter. Les gens de la tribu danakile visitèrent la caravane et se livrèrent à la danse, qu'ils aiment avec passion.

Le 13, on se remit en marche avec 30 hommes d'escorte; 10 Bédouins et 8 femmes, avec 15 chameaux et 7 baudets, avaient aussi accru la caravane. On tint la direction sud-ouest; on rencontra plusieurs bandes de chamois et de chevreuils. On fit halte à *Odar-Douro*. Le 14, on s'arrêta à *Quodhoté*, à trois lieues d'*Héraria*, étape que suivent les caravanes qui partent d'Hasen-Déra après la saison des pluies. Il y a à Héraire un petit ruisseau qui, venu dans les montagnes des Gallas-Itou, situées au sud, coule de l'est à l'ouest. On se reposa le 15 à *Metta*, lieu qui appartient au ras Bidar, lequel offrit du lait et du beurre, et reçut en échange une livre de café et trois pièces de coton, avec un miroir.

Le 17, on s'arrêta à *Coummi*, résidence du gendre du ras, près duquel on resta trois jours; on rencontra différentes sources d'eau chaude avant d'entrer dans une plaine immense, parée d'une riche végétation, spectacle inattendu pour notre voyageur, au milieu d'une contrée stérile où il errait depuis cinquante jours. « A la vue du gazon épais qui la couvrait, des milles petits arbustes qui y dressaient leurs tiges gracieuses, des arbres nombreux qui s'élevaient sur ce vaste fond de verdure, il me semblait, dit-il, avoir devant moi les magnifiques prairies de la Lombardie. »

Cette plaine s'étend sur une circonférence d'au moins soixante à quatre-vingts lieues; elle est bornée par des montagnes qu'habitent les Hasen-Maras ou Modeïto, et au midi par celles des Gallas Itou-Tchier, chez lesquels il y beaucoup de plantations de café, dont ils vont porter les produits dans le royaume de Choa.

Le 24, i était sur le territoire des *Modeïtos*, Bédouins féroces et avides de butin, que fit trembler toutefois l'explosion d'une arme à feu. Le 25, il gagnait *Aroiéta*, pour traverser ensuite une plaine que baigne à l'ouest le fleuve *Aouache* ou *Hawash*, et atteindre la station du *Dabita*, où il passa la nuit, inquiété par les loups-tigres, et en tua plusieurs. Le 26, il était à *Allata*, sur les bords de l'Aouache, qui prend sa source à plus de cent lieues au sud, coule à l'est-nord-est, et va se jeter dans le lac d'Aoussa. Son courant est très rapide; la largeur de son lit est de cinquante à cinquante-cinq mètres, et il avait de douze à quatorze pieds de profondeur à l'endroit où M. Rochet le traversa. Son eau, quoique saumâtre est très potable; ses rives sont couvertes d'arbres de haute futaie. Les lieux qu'arrose l'Aouache contrastent singulièrement par leur fertilité avec l'aride désert que le voyageur vient de franchir.

Le 27, M. Rochet entendit le chant d'oiseaux d'espèces diverses et les rugissements lointains du lion. Le 28, il traversa une autre rivière nommée *Hâoudeh*, au courant rapide, et qui allait porter son onde à l'Aouache. On fit halte à *Ayouka*, et après cinquante-sept jours de marche dans le désert, on arrivait à *Tiannou*, premier village de la province d'Efat-Argouba et du royaume de Choa.

Récapitulant les cent lieues et plus de territoire du royaume d'Adel qu'il vient de parcourir, M. Rochet en évalue la population à environ 70,000 habitants, qui se donnent le nom générique de *Danakiles*. Les villages de Toujourra et d'Ambabo sont occupés par des Danakiles des kabiles Ad-Ali, Débenet, Azoubo et Déniserra. Une fois logé chez un de ces sauvages et bigots musulmans de la contrée, on doit demeurer à la merci de son hôte, on ne trouverait plus à s'héberger ailleurs; c'est celui chez lequel on est descendu en arrivant qui a le monopole de votre personne et vous pressure de son mieux. Les Bédouins de la kabile Ad-Ali et Asouba, qui occupent le territoire de Rahiéta à Toujourra et Allouli, sont en général de couleur noire, d'une taille moyenne et ont les cheveux crépus; de même que la plupart des Danakiles, ils n'observent point le Koran et sont enclins au vol. Les Bédouins de la kabile Débenet, qui occupent l'espace compris entre Allouli et Sagaguédane, sont noirs et cuivrés, d'assez belle taille, ont le front large et haut, sont voleurs, et se moquent de ceux qui prient. Si l'on châtiait l'un d'eux, il faudrait bien se garder de le tuer; car les autres le vengeraient, en vertu de la loi du talion.

La sobriété de tous ces Arabes du désert est extrême; leurs richesses consistent en troupeaux, qu'ils sont obligés d'eparpiller pour les faire vivre; ils se les enlèvent réciproquement, ce qui établit parmi eux des revirements de fortune. En général, ces tribus du pays d'Adel ne forment pas de camps dans leurs stations comme celles des déserts qui environnent l'Egypte; la tente est un luxe qu'elles ignorent; une fissure de rocher leur suffit pour se mettre à l'abri du soleil ou de la pluie. En général, les Danakiles sont d'une intelligence médiocre; ils sont gais, vifs et alertes; ils manient la lance avec dextérité; ils mènent une vie pastorale et ont une vue très perçante. Leurs femmes sont belles, ont des traits fort réguliers, des yeux noirs et brillants, une physionomie douce et gracieuse; elles tressent artistement leurs cheveux longs et bien fournis, qui descendent sur leurs épaules jusqu'à la chute des reins. Une peau de bœuf est leur ceinture, qui se termine au genou; le reste du corps est à découvert. La langue des Danakiles se rapproche de l'idiome galla. La pauvreté de leur pays les met à l'abri de toute convoitise, et ils sont libres comme leur désert.

M. Rochet venait de faire de Toujourra à Tiannou cent vingt-neuf lieues et demie; il se remit en marche et atteignit une petite ville nommée *Aleyou-Amba*, dont le chef lui procura un logement spacieux, lui envoya du pain, de l'hydromel et du miel. Le lendemain, il traversait le soir la partie basse de la ville d'*Angobar*, pour aller gravir une montagne nommée *Métatite*, au pied de laquelle coule l'Errara, ruisseau qui va rejoin-

dre la rivière d'Haoudeh. Du sommet de cette montagne, la vue embrasse au loin une étendue de quarante à cinquante lieues, dans laquelle on distingue les montagnes habitées par les Modéïtos, celle des Gallas-Itou, une partie de la plaine de Moullou, et des mamelons, des coteaux, des montagnes dont les rampes s'abaissent depuis Angobar jusqu'à l'Aouache. M. Rochet vit pour la première fois sur le Métatite le cussotier, arbre haut et vaste comme le chêne, produisant des grappes de fleurs longues de deux à quatre pieds, semblables à celles de nos platanes dont le cône serait renversé.

Le soir de son arrivée à Angobar, notre voyageur alla faire sa visite au souverain du Choa, qui lui avait envoyé un courrier pour le prier de hâter sa marche vers *Angolola*, résidence royale. M. Rochet y était rendu à sept heures du soir.

La demeure du roi se compose, dit-il, de plusieurs maisons bâties sur le sommet d'une butte, et qui ne diffèrent des habitations des simples particuliers que par leur grandeur. Trois vastes cours fermées par de hautes palissades leur servent d'avenues; elles étaient remplies de soldats, de gouverneurs et d'officiers de toute sorte. M. Rochet traversa cette foule empressée, et, parvenu à la troisième cour, on alla annoncer sa présence au roi, près duquel on l'introduisit dans un bâtiment à peu près circulaire. Le prince était assis sur son trône, entouré d'environ trois cents personnes, dont deux cents au moins tenaient à la main des flambeaux énormes. Elles formèrent la haie pour livrer passage à M. Rochet jusqu'au roi.

Sa Majesté se leva, lui prit les deux mains, qu'il pressa affectueusement dans les siennes. La bienveillance de ces manières royales prévint tout de suite en sa faveur M. Rochet, qui reçut l'accueil le plus affectueux. « La nation française, lui dit Sahlé Sallassi (c'est le nom du prince), est une de celles que j'aime et que j'honore le plus. » Après une heure de conversation, le roi, dont les questions semblaient inépuisables, voyant M. Rochet fatigué du voyage, le fit accompagner dans le vaste logement préparé pour lui. Il y trouva pour son souper cinq plats de viande, deux vases pleins de miel, une corbeille de bananes, deux pots d'hydromel et un panier de pain. Près de la table on avait allumé un grand feu sur un brasier en fer. M. Rochet fait observer qu'il n'y a pas de cheminées dans les maisons abyssiniennes; un foyer en fer battu, carré long de trois pieds sur deux et demi de large, et relevé aux bords, que l'on place sur un trépied mobile également en fer, y sert à la fois aux besoins de la cuisine et au chauffage. On allume le feu en plein air, et lorsque les tisons sont embrasés, on le transporte dans l'appartement.

Les huit personnes que le roi avait données à M. Rochet pour compagnie étaient rangées autour de la table, debout, leurs torches à la main. Ces torches sont de grandes toiles de coton imprégnées de cire, reployées sur elles-mêmes de manière à former un rouleau de l'épaisseur du bras. Ces flambeaux monstres produisaient une clarté éblouissante. « J'avoue, dit notre voyageur, que, placé entre une bonne table et un bon lit, savourant cette volupté indicible que procure le repos au bout de longues fatigues, les yeux éblouis, l'imagination exaltée, devant les choses nouvelles, inattendues, inespérées, que je voyais dans ce pays, j'éprouvais une de ces béatitudes qui rachètent bien des peines, bien des travaux, bien des dangers vaincus. Habitué depuis plus de deux mois au bivouac du désert, aux lits des rochers, au sommeil troublé par des animaux féroces, je trouvai excellente la couche qu'on m'avait préparée sur de moelleuses étoffes de coton. »

Le lendemain il retourna auprès du roi, qui l'entretint au milieu d'une nombreuse assemblée, et prêta une grande attention aux détails que M. Rochet lui donna sur la manière dont nous fabriquons nos canons, nos fusils, nos sabres, sur l'organisation de notre armée, sur nos procédés pour tisser les étoffes de nos vêtements, sur nos machines et nos coutumes. Après un entretien de trois heures, il désira voir les présents qui lui étaient destinés et qui étaient contenus dans deux caisses : c'étaient un moulin à poudre, des fusils doubles, des pistolets, des sabres, un étui de mathématiques, des instruments de physique et quelques autres objets. Il fut ravi de ce présent, et lui envoya le lendemain en cadeau trois chevaux et une mule sellés et bridés.

Voici ce qu'en substance notre voyageur dit de la ville d'*Angolola :* c'est une ville nouvelle peuplée de 3 à 4,000 habitants ; ses chaumières sont éparses sur deux petites hauteurs, qui elles-mêmes sont entourées de plaines magnifiques, coupées en sens divers par de petits coteaux, arrosées de nombreux ruisseaux, qui y entretiennent une verdure éternelle et de belles prairies. Ces ruisseaux ont leurs bords animés par une multitude d'oiseaux, tels qu'ibis, oies et canards, qui vivent en paix avec les hommes.

M. Rochet accompagna presque partout le roi dans ses tournées, et assista aux fêtes que les sujets donnaient à leur souverain. Le prince lui faisait toujours mettre à part les mets à son usage, car ceux des Abyssins sont tellement saupoudrés de piment rouge, qu'un Européen ne pourrait en goûter sans se brûler le gosier. La magnificence de Sahlé-Sallassi éclatait dans ces *festins* qui rappelaient ceux d'Homère. Le repas était servi sur deux grandes tables en osier, élevées de deux pieds au-dessus du sol ; elles étaient placées au milieu d'une vaste salle, jointes ensemble de manière à former une croix, moins la branche du sommet. Sur ces tables figuraient d'abord des vases énormes, remplis de viandes diversement apprêtées ; puis de grands tas de larges galettes faites, les unes avec de la farine de blé, les autres avec du trèfle. Les viandes étaient peu cuites; on les remplaçait à chaque instant par de grands quartiers de bœuf dont les chairs, encore palpitantes, étaient distribuées aux convives. Les Abyssins mangent avec délices ces viandes crues, en les trempant dans du piment. Ils ne boivent jamais d'eau pure ni mêlée dans leur repas, mais toujours de l'hydromel, liqueur pétillante qui rappelle le champagne ; les personnes de distinction se la versent dans de petits bocaux en verre ; les inférieurs la prennent dans des gobelets en corne.

Les convives étaient accroupis autour de la table, sur le sol tapissé d'herbe fraîche, les jambes croisées à la manière des Turcs. Les mets étaient apportés par des femmes esclaves du roi, mais servis par des hommes. Quant au roi, sa dignité ne lui permet pas de manger en public ; assis sur un trône, il ne participe que des yeux aux galas qu'il dispense ; il cause avec ses officiers et son bouffon, qui cherche à égayer l'auditoire par des saillies perpétuelles. Des musiciens sonnent de la trompette et d'autres jouent du chalumeau : c'est un tapage étourdissant et une scène curieuse des temps primitifs. Ces festins durent trois ou quatre heures, et comprennent trois séries de convives qui se succèdent à table, savoir : d'abord les principaux officiers et gouverneurs des provinces ; ensuite les gouverneurs des villages et les officiers subalternes ; puis les soldats et les ouvriers. Les femmes n'y sont point admises.

Après quelques jours de repos, le roi se mit en marche pour l'armée, avec une nombreuse et brillante escorte dont M. Rochet faisait partie. On prit la direction nord-ouest; on passa une rivière nommée *Tchia-Tchia ;* on s'arrêta au village de Massète, sur le territoire des Abitiou-Gallas. Sahlé-Sallassi donna audience publique et rendit la justice, comme il le fait toujours dans ses tournées. On alla ensuite visiter la kabile galla des la-la-Moguère, qui présente de magnifiques paysages et des terrains d'une grande fertilité. Enfin, on atteignit les bords du Nil, à l'endroit où il sert de frontière entre le royaume de Choa et la province de Kodjam, qui appartient nominalement au royaume de Gondar.

La *race galla*, dit M. Rochet, est la plus belle de

l'Afrique. Elle n'est pas originaire de l'Abyssinie ; elle y est venue par invasion. Les Gallas sont bien constitués, ont la taille haute, le front large et relevé, le nez aquilin, la bouche bien coupée, le teint cuivré plutôt que noir; leurs cheveux sont tressés en petites nattes qui flottent autour de leur tête et semblent ajouter un nouvel agrément à leur physionomie noble et expressive. Ils montent à cheval dès leur première jeunesse et sont d'excellents cavaliers, pleins de valeur dans les combats. Leurs femmes sont belles et très affectueuses.

Le 2 novembre, on visita le couvent de Devra-Libanos, à l'est des montagnes Moguères, habité par une trentaine de cénobites, et, le 7, on retourna à Angolola. Le 18, on repartit pour *Angobar*, capitale du Choa, située sur le sommet et le revers oriental d'une chaîne de montagnes volcaniques, se dirigeant du nord au sud. Ses nombreuses chaumières, isolées les unes des autres et entourées chacune d'un petit jardin clos d'une haie vive, forment, avec leurs toits coniques, un ravissant amphithéâtre, que rehaussent des touffes de verdure. Il y demeure environ 10,000 habitants. Les maisons du roi sont bâties sur une petite montagne en pain de sucre, détachée de la chaîne qui domine la ville au nord; elles sont entourées de hautes palissades et ont leurs enceintes ombragées par de grands cèdres ou cyprès et kantouffas. Du sommet de la colline qu'elles couronnent, on aperçoit au bas d'Angobar un bois formé de cèdres gigantesques, où des milliers d'oiseaux modulent leurs chants harmonieux.

Notre voyageur, qui dans cette ville occupait une maison contiguë à celle qu'habitait le roi, se mit à lui fabriquer de la poudre et du sucre. Le prince était si enchanté qu'il lui offrit en mariage une de ses parentes, ce que M. Rochet n'accepta point, voulant, lui dit-il, revenir en Europe. En dînant chez le haut fonctionnaire chargé de veiller sur les étrangers, il apprit que les femmes au Choa servent à table leurs maris, et leur mettent même les morceaux à la bouche.

Le 5 janvier, il fut invité par le roi à une partie de chasse aux *gourezas*, singes dont la fourrure est d'un noir magnifique, et qui sont d'une extrême légèreté, sautant d'un cèdre à l'autre avec une telle rapidité que le chasseur a de la peine à les poursuivre, et bien souvent les perd de vue.

Le 8, il accompagna le prince dans une guerre contre les Gallas de Zamettia, qui avaient pillé des caravanes. Ils revinrent, le 18, à Angolola pour assister au renouvellement du *baptême*, fête qui se célèbre chaque année, en commémoration du baptême donné à Jésus-Christ sur les bords du Jourdain par saint Jean-Baptiste. Cette fête eut lieu aux rives de la Tchia-Tchia, où plus de 4,000 personnes, hommes, femmes et enfants, se trouvaient réunies, avec le clergé à leur tête. A trois heures du matin, tout le monde, déshabillé, se jeta dans l'eau et y resta quelques minutes, pendant que les prêtres hurlaient des prières ; puis on se rhabilla, et on se donna en s'embrassant le baiser mutuel de fraternité. Le roi prit également son bain religieux, mais à part ; puis les prêtres lui baisèrent les mains, et on regagna en pompe la ville d'Angolola.

Le 22, l'armée, composée de 40,000 hommes, cavaliers et fantassins, se mit en marche pour une expédition nouvelle. On atteignit, le 25, Garagorfou, limite commune de quatre territoires gallas. Le 28, on attaqua les Gallas maraudeurs et l'on fit une horrible boucherie ; on enleva aux vaincus les organes sexuels de la virilité, pour les suspendre comme trophées au bout des lances et en orner ensuite les épaules des vainqueurs, qui en décorent plus tard leurs foyers domestiques.

Le 1er février, on se livra à la chasse aux buffles sauvages retirés dans une forêt de cèdres ; on en tua plusieurs, ainsi que des éléphants ; on poursuivait en même temps les Gallas rebelles jusqu'aux sources de l'Aouache, à 9 lieues du Nil, et, le 3, on reprit le chemin d'Angolola, où l'on était de retour le 8.

Les différentes excursions de M. Rochet dans le Choa lui ont permis d'offrir une idée de la structure générale du pays, de ses productions, de ses ressources et de ses habitants; essayons de présenter à notre tour la substance de cette partie géographique du voyage que nous analysons.

Les provinces qui obéissent au roi de Choa forment, dit M. Rochet, une contrée à peu près circulaire, ayant environ 75 lieues de diamètre, enclavée entre le royaume de Gondar, qui la borne au nord ; le royaume de Djindjiro, la province de Caffa, qui lui sont contigus au sud-ouest ; le Nil, dont les eaux constituent sa frontière occidentale, les montagnes habitées par les Aroussis ou Itou-Gallas au sud, et le pays d'Adel à l'est.

Cette surface comporte cinq systèmes de *montagnes*, dont les principales sont les *Amba-Chaka*, qui forment la chaîne d'Angobar ; les *Garagorfou*, qui se dirigent vers le Nil ; les montagnes *Moguères*, qui courent de l'est à l'ouest ; et les *Soddo-Gallas*, qui vont s'unir au *Zamettia*, vers le nord.

Après le Nil, qui, descendant du nord au sud, fait une échancrure dans le royaume de Choa, où il décrit un arc d'une trentaine de lieues, le principal cours d'eau est celui de l'*Aouache*, qui naît dans la province des Gallas-Zamettia, coule du sud-ouest à l'est-nord-est, et déverse ses eaux dans le lac d'Aoussa, après avoir traversé la partie méridionale du Choa et parcouru environ 200 lieues.

Le royaume de Choa comporte, quant à ses habitants, trois parties distinctes : il a d'abord, à l'est, les musulmans, en face de l'Adel ; ensuite, d'Angobar jusqu'à Devra-Libanos, les chrétiens, et à l'ouest les Gallas. La bande de terre qui s'étend depuis la frontière jusqu'à 2 lieues à l'est d'Angobar est la grande province d'Efat-Argouba. Les principales kabiles du pays qui s'étend depuis la province d'Amarah, de l'est à l'ouest, sont des Gallas.

La population totale du royaume de Choa est de 1,500,000 habitants, dont la majeure partie sont des Gallas ; les chrétiens sont moins nombreux, et les musulmans bien moins encore.

Les Abyssins du Choa sont enjoués, vifs, belliqueux, très laborieux, très intelligents, avides de gain, très portés à l'amour. Le roi seul a le droit d'avoir des concubines. Les maris au Choa ne sont point très jaloux de leurs femmes ; ils leur laissent beaucoup de liberté. Les deux sexes aiment la propreté et se lavent souvent. Les Gallas et les musulmans fument ; les Amarahs ne fument point et ne prennent pas de café. Tous boivent force hydromel.

L'agriculture est au Choa la première richesse, et le climat contribue à la fécondité du sol. La production la plus précieuse est le coton arbuste ; le coton est l'élément unique dont se vêtent les habitants. Le lin ne leur est d'aucun emploi, si ce n'est la graine pour certaines maladies. L'indigo croît spontanément à l'état sauvage, et on n'en tire aucun parti. Il y a très peu d'arbres fruitiers. La principale industrie est le tissage des étoffes. Le roi jouit du monopole du commerce de l'ivoire. La seule monnaie qui ait cours est le talaro de Marie-Thérèse ; on paie en talari les marchandises que l'on emporte. La maladie la plus générale est le ténia.

Une caravane se disposant à quitter le Choa pour traverser le pays d'Adel, M. Rochet profita de cette occasion, et, le 4 mars, il prit congé de Sahlé-Sallassi, qui le chargea de cadeaux pour le roi des Français.

Le 5, il était à Farré, lieu du rendez-vous de la caravane qui allait retourner à Toujourra ; le 11, il rejoignait la caravane à Dathara ; le 12, il était à Hasbouta, près de la montagne de Dofane ; le 13, il voyait le lac de Léado, peuplé d'hippopotames qui ne sont point farouches. Il passa l'Aouache et s'arrêta sur la rive opposée.

Le 14, se firent entendre les rugissements du lion. Le 17, on arriva à Bordoua ; le 18, à Moullou ; le 21, en face de Coummi. Le 23, comme on manquait d'eau,

la caravane se sépara en trois parties. M. Rochet suivit la direction de Toujourra, et était, le 25, à Hasen-Déra, au milieu des déserts brûlants de l'Adel. Le 26, il gagnait Kilalou. On y séjourna pour se rétablir des privations qu'on avait éprouvées dans la portion de désert que l'on venait de franchir. Le 28, on repartit pour Barouddada, d'où l'on se dirigea vers Davoyeleka, pour y séjourner le 31.

Le 1er avril, on couchait à Saguaguédane; le 2, à Gaubade; le 3, à Dada, où l'on dut creuser dans le sable jusqu'à 6 et 8 pieds de profondeur pour avoir de l'eau, ainsi qu'on l'avait déjà fait plusieurs fois dans le trajet. Le 5, on atteignit Karabtou, puis Allouli et Gongonta, dernier endroit où l'on trouva un peu d'eau, car on en avait été cruellement privé; sept des chameaux de notre voyageur avaient péri de soif et sous l'excès de la chaleur dévorante du désert. Le 7, on gagnait Hédeïta; le 8, Doulloule; et le 9, Ambabo et Toujourra, où M. Rochet s'embarqua, le 20, pour arriver le lendemain à Zeïla, sur la côte d'Aden. Il avait eu le bonheur de sauver son cheval et les cadeaux du roi de Choa pour le souverain de France.

Zeïla, qui n'est pas le Zeïla de la côte d'Adel, au sud de Toujourra, est une petite ville ayant deux ports sur le golfe Arabique; il y en a un qui est parfaitement sûr et qui peut abriter neuf ou dix bâtiments de 3 à 400 tonneaux; on trouve à Zeïla du café, du dourah, des peaux de bœuf et de la gomme; il y a de l'eau excellente dans le voisinage. Le 23, M. Rochet fit voile pour Barbara, port dont le golfe pourrait ancrer cent vaisseaux de haut bord. Barbara compte environ 3,000 chaumières, et a une grande foire d'octobre à novembre; les Banians établis sur la mer Rouge se rendent à cette foire, où ils achètent de la myrrhe, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du musc de civette, de la cire, du bétail, et des peaux de panthère, de bœuf, de lion, de léopard, etc.

Après avoir acheté à Barbara de nouvelles provisions, M. Rochet fit voile, le 29 avril, pour *Aden*, où il arriva le 2 mai. Cette ville a deux ports, dont un offre un mouillage suffisant pour de gros navires; elle compte environ 600 habitants, et a maintenant une garnison anglaise de 2,000 hommes de troupes indiennes. M. Rochet partit d'Aden pour Moka, où il dut, faute de moyens de transport, laisser son cheval à un Français, lequel promit de l'embarquer sur le premier navire qui s'offrirait. Le 30, il partit pour Djeddah, mais dut relâcher, à cause du mauvais état de la mer, à Confonda, rade assez sûre, lieu où il vit pratiquer l'atroce opération épilatoire des Wahabytes superstitieux et rigides, laquelle consiste à dénuder l'organe de la génération et toutes les parties chevelues de la peau, depuis le nombril jusqu'à la marge de l'anus, et sans oublier les aisselles : barbarie douloureuse qui fait souvent expirer la victime dans des convulsions tétaniques.

Arrivé à Djeddah, M. Rochet trouva à s'embarquer pour Suez, d'où il se rendit au Caire, et du Caire à Alexandrie, pour venir débarquer à Marseille, après une absence d'environ dix-huit mois, absence qui bientôt devait se renouveler pour un second voyage.

—

Second voyage au royaume de Choa.

(1842-1845.)

D'après l'engagement moral qu'il avait pris envers le roi de Choa, M. Rochet, muni de nombreux cadeaux du gouvernement français pour ce prince, ainsi que d'instruments et d'instructions de l'Académie des sciences, entreprit un second voyage dans ces contrées lointaines. Il quitta Marseille le 1er janvier 1842, et arriva le 15 à Alexandrie, en Egypte. Il était le 4 février au Caire, et le 14 mars à Keneh, où il devait abandonner les rives du Nil, et se diriger, par le désert, au port de Kosseïr, sur la mer Rouge.

Le 16, les chameliers chargèrent ses bagages; il se mit en route et alla prendre sa première étape à Bir-Amba, à 4 lieues à l'est de Keneh. Il y fit sa provision d'eau pour franchir le désert. Le 17, il alla coucher à un endroit nommé Laghittah, où l'on trouve un puits d'eau saumâtre; on est ici en plein désert. Le 18, il traversa la chaîne des montagnes qui séparent de la mer Rouge la vallée du Nil, et après treize heures de marche il atteignit Hammamat, le point le plus remarquable de la route de Keneh à Kosseïr, et où les caravanes trouvent le puits de Joseph. A la sortie du défilé, il arriva au puits de Sedeh, d'où, après huit heures de fatigue, il gagna le point culminant de la chaîne, à l'endroit où se séparent les deux versants, qui descendent l'un vers la mer Rouge, et l'autre vers la vallée du Nil; en quittant ce lieu, la caravane marcha dix heures, et alla camper à 9 lieues de Kosseïr; mais notre voyageur prit les devants, et le 22 il foulait le sol de ce port.

Kosseïr est la seule issue de l'Egypte sur la côte de la mer Rouge; la ville est bâtie au bord de la mer, au milieu d'une plage aride et déserte; elle est cachée par des dunes. La première construction que l'on y aperçoit en arrivant du désert est une mosquée entourée d'une frêle muraille et qu'ombragent quelques palmiers et jujubiers. La population est d'environ 1,000 habitants, qui vivent de l'exportation des grains de la haute Egypte pour l'Arabie, et du faible commerce de retour qu'alimente cette dernière contrée par quelques envois d'épicerie et de tombac. Toute la défense de Kosseïr consiste en une citadelle restaurée par Méhémet-Ali, armée de douze canons, et gardée par une vingtaine de soldats du vice-roi. L'eau douce qu'on boit à Kosseïr est apportée du Nil, ce qui la rend chère, et oblige le bas peuple à se contenter d'eau sulfureuse, qu'il va chercher à 12 lieues au sud-ouest.

Après dix-neuf jours de halte à Kosseïr, M. Rochet s'embarqua pour *Djeddah* ou *Djedda*, où il arriva le 21 avril. Il en repartit le 30 pour Moka; il était rendu le 8 mai à *Hodeïda*, petite ville d'environ 4,000 âmes, et, comme Djeddah, entourée de déserts. Le 17 mai, il mouillait dans la rade de *Moka*, plus sûre que celle d'Hodeïda, et étape nécessaire de la navigation entre l'Inde et la partie supérieure du golfe Arabique. Il remit à la voile le 28, et trois jours après il se trouvait devant Toujourra, sur la côte d'Adel. Le sultan lui apprit qu'en vertu d'un traité de commerce qu'il venait de conclure avec les Anglais, il ne pouvait plus accorder l'entrée du pays d'Adel à tout autre qu'eux qui voudrait aller au Choa. Quelle que fût la véracité de ce chef, il fallut céder. Il y avait bien un autre chemin au-dessous de Toujourra, celui qui part de Zeyla ou Zeïla, mais il était sous le coup des Bédouins les plus féroces de l'intérieur. M. Rochet revint donc sur ses pas; il écrivit au roi de Choa, par un habitant de Toujourra, pour lui faire part de ces obstacles, et lui demander une réponse qui serait attendue à Moka.

M. Rochet était déjà de retour depuis un mois à Moka lorsqu'il reçut la visite d'un habitant du village d'*Ambabo*, qui avait au pied une plaie jugée incurable. Cet indigène offrit de garder chez lui notre voyageur s'il voulait entreprendre sa guérison, qui devait être longue. L'offre étant acceptée, on repartit de Moka, et l'on débarqua le 1er septembre au petit port de *Rahiéta*, sur la côte d'Adel, et le 6 on était à Ambabo, où venait d'arriver presque en même temps la réponse du roi Sahlé-Sallassi, qui menaçait de traiter en ennemi le sultan de Toujourra, et de retenir prisonnière la caravane alors dans l'Efate, s'il persistait à refuser le passage au voyageur français.

Le sultan, effrayé, obéit, et M. Rochet se mit en



Marchands d'esclaves.

route, le 15 septembre, pour Efate, province du Choa, voisine du désert d'Adel, et suivit les étapes déjà connues. Il arriva enfin sur les bords de l'Aouache. Le passage du fleuve, dont les eaux étaient alors très hautes, exigea plusieurs jours à cause du nombre et du poids des présents destinés au roi de Choa. Le fleuve traversé, on passa les petits lacs appelés Léado, peuplés de crocodiles et d'hippopotames ; puis on gagna Dénémali, porte douanière des Etats du prince. C'est là, dit M. Rochet, que les caravanes qui arrivent du pays des Adels voient leurs marchandises visitées, acquittent un droit en nature de 10 pour 100 prélevé sur tout, même sur les talari.

Le 30 octobre, c'est-à-dire un mois et demi après son départ d'Ambabo, M. Rochet se rendit à Farré, qui est le premier village de la province d'Efate. Là ses compagnons de route le quittèrent, et il continua de s'avancer vers Angolola, escorté de plus de 900 hommes pour le transport de ses bagages. Il arriva au bout de deux jours près de Sahlé-Sallassi, qui lui prodigua mille caresses.

Les cadeaux français étalés devant le prince le comblèrent de joie. On commença par les armes grossières, savoir : 100 fusils de munition, 58 carabines, 50 paires de pistolets, 50 sabres de cavalerie, 50 sabres d'infanterie ; puis vinrent des pièces de drap rouge, des tapis de laine, des étoffes de soie, des casques et des cuirasses, et enfin deux canons. On ouvrit quatre autres caisses, dont une contenait un orgue de Barbarie qui ravit les yeux et les oreilles du monarque, dont l'exaltation fut à son comble à la vue du portrait du roi des Français. La reine du Choa eut aussi ses cadeaux et en fut enchantée.

M. Rochet se trouvait à Angolola en même temps que l'ambassade anglaise, composée du capitaine Harris, du capitaine Graham et de leur suite. Le premier s'était revêtu de son costume d'ambassadeur; il portait un manteau de velours cramoisi, garni de riches broderies d'or et doublé d'hermine. Son chapeau était ombragé d'un panache blanc et rouge, et à son cou pendait la croix de l'ordre des Templiers qui remonte aux premiers temps des croisades, en l'an 1118, ordre qui, depuis le supplice de son grand-maître Jacques de Molay, en 1314, s'est conservé jusqu'à nos jours, malgré Philippe-le-Bel et Clément V, et a son siége magistral à Paris, où des chevaliers sont demeurés dépositaires des manuscrits de cette institution célèbre.

Peu de jours après son retour au Choa, M. Rochet eut occasion d'assister à une chasse aux hippopotames sur les bords de la rivière Tchia-Tchia, qui, contrairement aux renseignements donnés dans le premier voyage, fut reconnue couler à l'ouest et se jeter dans l'Abay, nom que donnent au Nil Bleu les habitants du Choa. Les chasseurs étaient au nombre de deux cents, la plu-



Les Chohas font aussi de petites corbeilles et des vases en jonc.

part montés sur des mules. Ils tuèrent plusieurs de ces monstres amphibies.

Pendant son séjour au Choa, M. Rochet étudia de plus près le *caractère des peuples indigènes*, et voici ce qu'il dit des Gallas, dont nous avons eu déjà occasion de parler dans le premier voyage, et des chrétiens de ce royaume et des lieux voisins.

« Les *Gallas* sont une des plus belles et des plus vigoureuses races de l'Afrique ; ils diffèrent des *Abyssins* par la religion ; leur culte est un paganisme mêlé de fétichisme ; leurs mœurs sont plus violentes, plus rudes que celles de leurs voisins *chrétiens*, qui ont sur eux la supériorité d'une civilisation relative et des souvenirs d'un nationalité antique. D'ailleurs, pour les caractères physiques, pour le costume, pour les habitudes de la vie domestique, il y a peu de différence entre les deux peuples. Les Gallas sont en même temps cultivateurs et guerriers. Ils ont peut-être à un plus haut degré que les Amharras ou Amarahs le passion de la guerre, l'amour de la gloire qui se gagne dans les combats. Malheureusement pour eux, ils sont divisés en un grand nombre de tribus qui sont presque toujours en lutte ; et ceux qui habitent au sud et à l'ouest du royaume de Choa ne peuvent pas opposer à leurs vieux ennemis de religion et de race cette force qui naît de l'unité de pouvoir, et qui est le principal avantage des sujets de Sahlé-Sallassi. »

Dans le Choa M. Rochet rendit de grands services à ses compatriotes, MM. Lefebvre et Petit, qui étaient retenus à la frontière sans pouvoir avancer, et en faveur desquels il obtint du roi l'autorisation de les faire venir à Angolola. Ils quittèrent bientôt notre voyageur pour retourner à Gondar. Déjà M. Rochet avait puissamment aidé les Anglais qui étaient venus en mission au Choa, et leur avait même procuré de l'argent pour leur départ.

Dans le Choa, de même que dans presque tout l'Orient, le souverain est considéré comme le propriétaire suprême de toutes les terres ; il peut s'emparer de celles de tous ses sujets. Nul ne peut faire une acquisition sans l'autorisation royale, et, s'il viole cette loi, la propriété clandestinement acquise est confisquée. La possession de l'or est un des priviléges exclusifs de la royauté. Le roi seul a le droit d'avoir un harem, et Sahlé-Sallassi a 500 esclaves ou concubines, dont 7 résident dans son palais, 13 dans l'enceinte de ses chaumières, et le reste est répandu dans les diverses parties de l'empire.

Quelques jours après le départ de ses deux compatriotes, M. Rochet commença également ses préparatifs de retour. Il prit congé du roi, et se remit en route avec une caravane qui reprenait le chemin du pays d'Adel. Après avoir franchi le désert, il reparut à Ambabo, où il resta vingt jours ; puis il se rendit à Zeyla,

petit port du pays des Saumalis, à 30 lieues plus bas que Toujourra, et s'y embarqua pour Moka, où il ne fit que toucher. Enfin il regagna l'Egypte, heureux d'avoir accompli sans encombre un voyage qui avait duré quatre ans.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE ROCHET D'HÉRICOURT.

RAFFENEL.

(1843-1844.)

VOYAGE DANS L'ARFRIQUE OCCIDENTALE,

Ou exploration du Sénégal, depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé, au-delà de Bakel; de la Falémé, depuis son embouchure, jusqu'à Sansanding; des mines d'or de Kéniéba, dans le Bambouk; des pays de Galam, Bondou et Woolli; et de la Gambie, depuis Baraconda jusqu'à l'Océan.

—

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons offrir une rapide analyse fut exécuté par une commission de cinq membres qu'avait choisie le gouverneur de nos établissements au Sénégal; toutefois, de ces cinq membres, deux furent obligés, par suite du mauvais état de leur santé, d'abandonner le pays, après avoir remonté la Falémé jusqu'à Sénou-Débou et visité Boulébané et l'almamy ou chef de Bondou; les trois autres membres continuèrent seuls les voyages ultérieurs, qui eurent pour objet de lever une partie du cours de la Falémé, de reconnaître les mines d'or de Kéniéba dans le Bambouk, de parcourir une partie du Galam et du Woolli, enfin de descendre la Gambie dans une étendue de près de 120 lieues. A leur retour à Saint-Louis, nos trois voyageurs se virent encore bientôt réduits à deux, par suite du décès de M. Huard, qui avait été chef de l'expédition. M. Raffenel resta chargé de la rédaction de tout le voyage, et c'est maintenant de son travail que nous allons nous occuper.

—

RELATION.

Voyage de Saint-Louis à Bakel.

Le 16 août 1843, nos voyageurs partirent de Saint-Louis sur un petit bâtiment qui allait remonter le fleuve Sénégal, accompagné de deux bateaux à vapeur, expédiés par le gouverneur pour transporter au fort de Bakel les approvisionnements nécessaires à la petite garnison de soldats noirs que le gouvernement y entretient. Une tornade, ainsi qu'on appelle les orages du bas de la côte, arrêta un moment le navire, et l'on n'atteignit que vers deux heures le village de Maka, situé sur la rive gauche du Sénégal, à côté d'un petit marigot portant le même nom et tributaire du fleuve. Ce village appartient au Wallo, pays occupé en partie par les Maures. Le 17, on atteignait Débi, village situé du même côté du fleuve que Maka, et également au bord d'un marigot. A onze heures, on doublait le marigot de N'Guiaguer ou des Maringouins, lieu consacré par les nègres pour une cérémonie analogue à celle du baptême de la ligne équinoxiale, moins toutefois la mise en scène, qui est encore inconnue aux navigateurs du Sénégal. Cette cérémonie, appelée *Bagnass*, corruption du mot baigner, consiste en parodies de prières, en un serment qu'on fait prêter aux nouveaux baptisés, et en une aspersion d'eau et de cendres.

Après avoir dépassé le marigot des Maringouins, on atteignit bientôt le village de Kamm, placé sur la rive droite du fleuve, et où l'on fabrique des nattes qui ont de la réputation parmi les nègres; les environs produisent du riz en abondance. On arriva ensuite au village de Diaouarr, situé sur la rive gauche; puis à celui de Brenn, coupé en partie par un marigot; puis on atteignit l'escale des Darmankours et le village de Diek, où l'on fait le commerce des gommes. A six heures, on traversa l'escale des Trarzas; à huit heures, l'ancienne escale de Kamm, qui était limitée par un marigot où l'on sacre les rois du Wallo.

A neuf heures, on mouillait devant le poste militaire de Richard-Toll, à l'entrée du marigot de Tahoué, qui communique avec un lac, position qui est comme la clef du pays.

Le 19, on arrive au village de Guidakar, situé sur la rive gauche, lequel est inondé pendant la mauvaise saison, et donne naissance aux marais désignés sous le nom de *Safton*, dans lesquels on trouve une grande quantité de sangsues. Ce village est habité par les *Gantenns*, dont les mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des *Griots*, lesquels vivent entre eux, ne contractent d'alliances qu'entre eux, et qui, sans être positivement idolâtres, ont repoussé pour la plupart les enseignements de l'islamisme; ils admettent la vertu des *gris-gris*, commune à tous les peuples de la zône transatlantique africaine.

On arriva bientôt à l'île de Todd et au village de ce nom, puis à celui de M'Bilor et à celui de Dagana, un des plus considérables du bas fleuve et dans lequel existe un poste militaire français gardé par trente soldats noirs; ce poste sépare le Fouta du Wallo. Le 20, on gagna le village de Faneye, placé sur un marigot tributaire du fleuve, et où se fait un assez grand commerce avec les indigènes. Le même jour, on dépassa le village de Moussa-Bakari, situé sur la rive gauche, et qui porte le nom d'un célèbre pêcheur, lequel faisait surtout la guerre aux *caïmans*, assez nombreux dans ces parages. Ces reptiles ont peur du bruit, et n'attaquent pas le troupeau qui vient boire et se baigner en masse, mais ils ne craignent pas de sauter sur un bœuf ou un mouton isolé.

Communément, dit M. Raffenel, les victimes des caïmans sont les hommes, les femmes, les enfants surtout et les animaux, qui viennent isolément au bord du fleuve pour s'y baigner ou y boire; le nombre en est toujours grand chaque année. L'aveugle confiance à la puissance protectrice des gris-gris est souvent cruellement punie.

De Richard-Toll à Podor, les rives du Sénégal sont très élevées; le sol est fertile; on aperçoit des roniers en plus grand nombre à mesure que l'on remonte; mais ces espèces de palmiers ne sont guère là que comme d'inutiles ornements, puisque les nègres ne savent pas en tirer parti. Les plaines sont moins exposées aux inondations que dans le bas du fleuve.

Le 21, on arriva à Podor, grand village habité par des cultivateurs et des pêcheurs, et après avoir passé plusieurs autres hameaux, on atteignit le marigot de Souksa. Le Sénégal offrait des rives escarpées, des plaines accidentées d'arbustes et de buissons. Le 22, on gagna Aleybé, village considérable, habité par des Foulahs; puis on alla à Casga, endroit aujourd'hui en ruines: on coucha ensuite à Gabobé. Le 23, on se dirigea sur Saldé, gros village de la rive gauche, occupé

par des pêcheurs. C'est là que les navires qui vont au Galam s'arrêtent pour payer un tribut à l'almamy du Fouta, lequel y est représenté par un agent, Ce village est à égale distance de Saint-Louis à Bakel. L'aspect du pays devient triste, et la végétation assez pauvre.

Le 24, on passe devant Kaëdi, grand village de la rive gauche occupé par des Foulahs et des Sarracolets; les premiers, hardis vagabonds, et les seconds, paisibles marchands. Le pays redevient plus peuplé et la végétation plus belle. Le 25, on atteint le village de Sinthia-Aliourou, nouvellement établi sur la rive gauche; le 26, on passe devant un grand nombre de villages, et l'on remarque de jolies troupes d'oiseaux; le 27, on passe devant Modinalla, village de la rive droite, habité par des marabouts de la nation maure des Dowiches. Ces Maures forment une tribu sédentaire adonnée à l'enseignement, et elle fournit des missionnaires qui vont prêcher l'islamisme dans le centre de l'Afrique

Le 29, on atteignit le village de Matam, escale où l'on traite du mil, des peaux et du beurre. Le 30, on était à Garréguel, dont les habitants sont des cultivateurs et des pêcheurs, souvent hostiles à nos marchands. Le 31, on gagnait Odobéré, village assez considérable; puis Verma, petit village sur la rive gauche, près duquel le fleuve a un large banc de roches qui rendent le passage très dangereux.

Le 1er septembre, on arrive à Gaudé, premier village du pays de Galam, et l'on s'aperçoit que la nature s'est notablement embellie; on remarque une élégante verdure et des champs très bien cultivés. Enfin, le 2, l'on arrive à Bakel, comptoir formé par une compagnie de marchands, endroit où la baisse des eaux suspend la navigation dans le haut du fleuve. Le village est protégé par un fort garni de dix pièces de canon et défendu par une cinquantaine de soldats noirs, que commande un officier noir venu de Saint-Louis. Bakel est situé au pied des collines; il a des cases d'une construction soignée, et dont plusieurs sont exhaussées au-dessus du sol par des piquets, précaution nécessaire contre les inondations annuelles du fleuve. Le soleil de Bakel est très funeste aux Européens: c'est la cause pour laquelle le gouverneur de Saint-Louis n'y envoie que des soldats indigènes. La population de Bakel est très affable, comme celle de Saint-Louis; le costume des deux sexes est à peu près le même que dans cette dernière ville. Le poisson et le gibier abondent, et les gris-gris sont ici en grande vénération, comme dans les lieux environnants, qui offrent beaucoup de serpents et de lézards, assez incommodes, et contre lesquels les nègres s'imaginent que les gris-gris sont tout puissants : de là les déceptions multipliées et si cruelles des nègres à l'égard de la morsure des serpents. Chaque gris-gris a sa destination particulière : l'un préserve de la fièvre, celui-ci des balles, celui-là des caïmans, des lions, des serpents et des coups de poignard; il y en a même qui procurent l'immortalité.

Voyage à Boulébané par le Sénégal et la Falémé.

Après quelques jours de repos à Bakel, l'expédition se remit en marche pour se rendre à Boulébané par le Sénégal et la Falémé. Le 11 septembre, on atteignit le village de Kounguel, sorte de résidence royale du prince de Galam, du moins de son représentant. Le 12, on parvint à l'embouchure de la Falémé, qui joint la rive gauche du Sénégal au-dessous du village d'Aroundou. Le 14, on remonte la Falémé, et l'on atteint, le 16, le village de Kidira-Tatta, puis celui de Nayé, devant lequel la largeur de la Falémé est d'environ 200 mètres comme à son embouchure. Le 18, on séjourne à Sénou-Debou, village peuplé de 500 habitants. Enfin le 22, on arrive a Boulébané, capitale du pays de Bondou et résidence de l'almamy.

Boulébané est un grand village, situé dans une plaine étendue, limitée vers l'est par des collines et dans les autres directions par des forêts. Une muraille de 3 à 4 mètres de hauteur et d'une assez forte épaisseur entoure la presque totalité des cases; cette enceinte est interrompue de distance en distance par des bastions carrés et fermés par des portes garnies de bonnes serrures. Les cases sont disposées en îlots plutôt qu'en groupes, et, de même qu'à Bakel, ces îlots sont entourés de murs en terre. Les rues sont sales et tortueuses, et au milieu d'une place s'élève le Tata ou la Kasba de l'almamy, près de laquelle on remarque une mosquée. La physionomie des habitants du Bondou est franche et ouverte; ils sont bons, hospitaliers, mais fort laids.

L'almamy de Boulébané fit un accueil empressé à nos voyageurs, et leur procura tout ce qui pouvait leur être nécessaire dans ce gros village, peuplé d'environ 2,300 habitants. Ici les femmes sont mieux que les hommes; elles sont généralement bien faites et ont de fort belles dents, qui seraient plus belles encore si elles ne les teignaient, comme leurs gencives, en noir, avec une plante odorante, de la même manière qu'à Madagascar. Ces femmes aiment beaucoup les verroteries, et en portent des colliers étagés quelquefois au nombre de huit à dix. Elles ont des cheveux tressés en nattes qui descendent le long des joues jusqu'au cou; les cheveux des côtés et de la partie postérieure de la tête sont rasés ou coupés court; le front est garni d'une mince lame d'argent. Les jeunes filles ont plus de simplicité, et ont le sein découvert jusqu'à l'épigastre, nudité qui ne nuit point à la pudeur, laquelle est toujours relative.

Excursions sur la Falémé.

Le 28 septembre, l'expédition continua de remonter la Falémé. La navigation fut lente à cause des courants et de l'irrégularité des brises. On reconnut que la rive gauche est généralement escarpée, tandis que la rive droite est presque constamment plate et couverte d'une brillante végétation. On revint le 2 octobre à Bakel. Le 8, on reprit l'exploration hydrographique de la Falémé, travail fort important pour la navigation sur cette branche du Sénégal. Nous ne suivrons pas l'expédition dans cette opération technique, et nous reviendrons avec elle à Bakel où elle était de retour le 29 octobre; nous consignerons seulement quelques-unes des observations de M. Raffenel sur la navigation de cette rivière dans le parcours d'environ 30 lieues qu'il venait d'exécuter.

Depuis l'embouchure de la Falémé jusqu'au village de Sénou-Debou, il y a deux passages difficiles, ceux de Balou et de Paubi. Il existe un barrage entre Debou et Sénou-Debou. Le halage n'est pas absolument impraticable, mais fréquemment interrompu par divers obstacles. La Falémé reçoit un assez grand nombre de cours d'eau, outre qu'elle se grossit du tribut des orages dans la saison pluvieuse. La baisse des eaux arrive dans le milieu de septembre; la navigation est bonne du 15 juin au 1er septembre.

Passons maintenant aux détails que fournit M. Raffenel sur les peuples et les gouvernements des contrées qu'il vient de visiter.

Peuples et gouvernements de la Sénégambie occidentale.

Les peuples de la Sénégambie, ou du moins des parties de cette contrée parcourues par nos voyageurs, ou sur lesquelles ils ont recueilli des documents, peuvent, dit M. Raffenel, se diviser en trois catégories, savoir : religieux, indifférents, irréligieux. Les premiers sont des Maures, puis des Foulahs et des Sarracolets; les seconds se composent de Mandingues du Bambouk et de Foulahs du Kasson; les troisièmes, de Bambaras et de quelques Mandingues à l'est de la Falémé.

Les gouvernements sont généralement des monar-

chies héréditaires; mais l'hérédité, au lieu de s'appuyer, comme chez les peuples européens, sur la descendance par ligne directe, se fonde sur une transmission par ligne collatérale, en suivant toutefois l'ordre de primogéniture: tels sont les gouvernements des Maures, des Sarracolets, des Foulahs du Bondou, des Bambaras, des Mandingues du Woolli et du Tenda. Il y a aussi des gouvernements théocratiques, comme ceux du Fouta et du Fouta-Djallon, et des gouvernements républicains, comme ceux de quelques Mandingues du Bambouk.

Les *Maures* sont des Arabes occupant l'extrémité méridionale du désert de Sahara; ils forment différentes nations, notamment les Trarzas, depuis l'Océan jusqu'à la hauteur de Gaé; les Darmakours, tribu enclavée dans le pays des Trarzas; les Braknas, depuis le village de Bokol jusqu'à celui de Modinalla; les Dowiches, depuis Modinalla jusqu'à l'embouchure de la Falémé, et diverses autres tribus.

Les Maures sont généralement fourbes et adroits, enclins à guerroyer, et d'un commerce difficile et peu sûr; ils sont vindicatifs, ambitieux et intrigants. Leur costume se compose d'un coussabe, d'une guinée bleue qui les enveloppe jusqu'aux chevilles, et d'une culotte à grands plis de même étoffe, qu'ils ne lavent jamais, vêtement qu'ils portent ainsi jusqu'à complète usure, ce qui est cause de l'odeur nauséabonde qu'ils répandent autour d'eux. Ils vont la tête nue, mais garnie d'une épaisse chevelure qui les dispense de porter une coiffure; leurs jambes et leurs pieds sont également nus.

Les *Foulahs* se composent de trois races ou éléments distincts : les *Torodos*, qui sont les habitants aborigènes; les *Peuls*, qui sont un peuple étranger et dont l'origine est encore un problème; les *Toucouleurs*, qui semblent le produit des deux premières races : néanmoins ces trois races peuvent se confondre en une seule, à laquelle on applique indistinctement les noms de Foulahs, Fellatahs, Fellahs, Foulans, Fellans, Fellamés, Poules et Peuls, dont en géographie on fait des synonymes.

Il paraît cependant que les Peuls forment un peuple à part : leur couleur, d'un brun teinté de rouge, tient le milieu entre celle des Maures et celle des Toucouleurs; leur nez est moins épaté que celui des nègres; leurs lèvres sont plus minces et leur front est plus large. Ils ont des mœurs nomades et une vie pastorale. En Sénégambie on donne quelquefois le nom de Peuls à des Toucouleurs tributaires; mais ceux-ci sont réellement d'une couleur plus foncée.

Les Foulahs habitent surtout le Bondou, pays qui a pour limites, au nord, le Galam; à l'ouest, le Fouta-Damga; à l'est, la Falémé; au sud, le Tenda et le Woolli, à petite distance de la Gambie. Leur gouvernement est une monarchie héréditaire, transmissible de frère à frère comme chez les Maures; la religion est l'islamisme. Ce peuple est agricole et belliqueux tout à la fois. L'almamy a quatre femmes légitimes et plusieurs concubines. Le Bondou peut mettre sur pied 10,000 hommes et 1,000 chevaux.

Les *Sarracolets* habitent principalement le pays de Galam, borné au nord par le Sénégal et le Fouta-Damga, au sud par le Bondou et le Bambouk, à l'ouest par le Fouta-Damga, et à l'est par le Bambouk et le Kasson. Les Sarracolets sont un peuple industrieux, cultivateur et marchand, adonné surtout au commerce de colportage; ils ont des goûts paisibles et des mœurs douces. Le village de Bakel est habité par des Sarracolets, dont les danses sont assez obscènes; elles le sont moins dans le Galam, où les jeunes filles ont plus de retenue.

Les *Foulahs* habitent principalement le pays de Kasson, situé sur les deux rives du Sénégal, et borné, au nord par le Kaarta, au sud par le Bambouk, à l'ouest par le Kamera, et à l'est par les Etats mandingues dépendants du Bambouk. C'était autrefois un puissant Etat, mais depuis quelque temps il était en proie à l'anarchie.

Les *Bambaras* habitent le pays de Kaarta; ils sont guerriers et aventureux; ils sont de même très religieux et ne manquent pas non plus d'industrie, car ils possèdent de belles cultures de mil, de coton et d'indigo. L'islamisme n'est suivi que par un très petit nombre de Bambaras; la généralité est idolâtre. Leur gouvernement rappelle en quelque sorte la féodalité du moyen-âge. Enfin les Bambaras aiment passionnément la musique; ils ont, outre le tamtam et la guitare, une espèce de fifre en bambou dont ils tirent des sons mélodieux.

Quant aux Foulahs du Fouta-Djallon, pays gouverné par un chef électif, ce sont de sévères musulmans qui poussent leur culte jusqu'au fanatisme. Ils se piquent, dit M. Raffenel, de haïr profondément les infidèles, excepté toutefois les blancs, dont ils se prétendent les descendants.

Observations générales.

Relativement à ces différents peuples que nous venons de passer en revue, M. Raffenel présente des observations générales dont nous donnerons seulement la substance.

Les nègres, dit notre voyageur, sont très voleurs, particulièrement ceux qui vivent près de nous et avec nous. Pour ces derniers, voler un blanc n'est point mal faire, c'est même quelquefois un mérite, et ils poussent alors la discrétion jusqu'à l'héroïsme, préférant les châtiments les plus énergiques à l'aveu de leur faute. Les esclaves des blancs volent leurs maîtres, et disent à cela que tout est commun entre eux. Les Foulahs du Bondou et les Sarracolets sont, parmi les nègres qui nous approchent, les plus adroits et les plus obstinés voleurs.

Les Maures et tous les nègres sont plus menteurs encore; ils ne vivent jamais près d'un blanc sans lui demander quelque chose, et aucun refus ne les rebute et ne les arrête, tant qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils désirent ou qu'ils n'ont pu le dérober. Les nègres sont presque tous autant de Possidonius, ils ont un grand mépris pour la douleur, et pousser un seul cri serait pour eux une honte. Les négresses en couches ne se plaignent jamais, et le lendemain du jour où elles ont mis au monde un enfant, elles vaquent déjà aux soins du ménage,

Il nous reste à parler des autres parties du voyage de M. Raffenel, savoir : des mines d'or de Kéniéba, du voyage de Bakel à Fattatenda, et de celui de Fattatenda à Sainte-Marie par la Gambie, avec retour à Saint-Louis. Nous allons rapidement parcourir ces trois dernières parties.

Voyage aux mines d'or de Kéniéba.

Le 28 novembre 1843, l'expédition partit de Bakel; elle était le 7 décembre suivant à Boulébané, et le 9 à Samba-Gala, dont les habitants se montrèrent fort peu hospitaliers envers les blancs. Le 11, on traversa la Falémé à un gué facile qui se trouve entre les deux villages de Sansandig, dont les habitants furent bons et affables. On les quitta le 13 pour se diriger vers les mines de Kéniéba, devant lesquelles on arriva le 15.

Pour descendre dans la principale de ces mines, on a, dit M. Raffenel, pratiqué un trou profond de 7 à 8 mètres, dont les parois sont dépourvues d'étais, ce qui doit occasionner de fréquents accidents. Au fond de ce trou est une ouverture latérale d'un mètre de hauteur qui conduit dans une galerie souterraine longue d'environ 50 mètres, et tout autour on aperçoit des trous d'une effrayante profondeur, garnis de traverses servant à recevoir les échelles des mineurs. L'exploitation des mines de Kéniéba est faite par les habitants des villages voisins; elles ne sont pas d'une

merveilleuse richesse, mais on pourrait les utiliser davantage.

Après cette visites aux mines d'or, on revint à Sansandig, puis à Sénou-Debou, et le 1er janvier on était de retour à Bakel.

Voyage de Bakel à Fattatenda.

Le 24 janvier, on partit pour Kounguel et Boulébané, où on arriva le 26. Le 1er février, on atteignit Tiara. Le 3, on était au village de Kouar, et l'on entrait dans le Woolli, c'est-à-dire dans un pays fort peu hospitalier. Le 6, on arrivait à Faudécounda, village habité par des Sarracolets commerçants, et le 7, on entrait à Fattatenda, village sur la Gambie, où les Anglais ont un comptoir, et qui se compose de cases qui servent aux caravanes et aux marchands indigènes. Le comptoir, dirigé par un traitant noir, est établi sur un vieux navire mouillé au milieu du fleuve, et à bord duquel sont placées les marchandises d'échange, ce qui, par là, les met parfaitement à l'abri du pillage.

Nos voyageurs trouvèrent les bords de la Gambie charmants, surtout après dix-huit jours de marche fatigante dans un pays dépourvu d'intérêt et d'une désespérante uniformité. La Gambie est plus large à Fattatenda que le Sénégal ne l'est à Bakel; la marée se fait sentir dans la Gambie à plus de 110 lieues de son embouchure, tandis qu'au Sénégal elle ne remonte qu'à 50 lieues. On avait présenté à nos voyageurs Fattatenda comme un village immense, mais leurs regards ne purent se poser que sur les six cases du caravenserail et sur le vieux brick servant de comptoir. Ce brick fut offert comme logement à l'expédition, qui dès le lendemain de son arrivée en ce lieu songea à le quitter.

Voyage de Fattatenda à Sainte-Marie par la Gambie, et retour à Saint-Louis.

Dès le 8 février, nos voyageurs quittèrent Fattatenda pour descendre le fleuve de Gambie. Le 10, ils arrivaient au comptoir de Kantalicounda, l'avant-dernier des établissements anglais dans la Gambie, à partir de son embouchure. Le chef du comptoir fit bon accueil aux voyageurs français, qui repartirent le 12 et arrivèrent le 13 au comptoir de Kaniéby. Ils étaient le 15 à Mac-Carthy's, île de 7 milles de largeur, établissement militaire occupé par 80 soldats noirs. Le 19 on quitta ce poste, et le 25 on arrivait à Sainte-Marie, ville beaucoup plus petite que celle de Saint-Louis, mais d'un aspect très agréable. Les Anglais accueillirent de la manière la plus gracieuse l'expédition française, et s'acquittèrent parfaitement envers elle de tous les devoirs de l'hospitalité.

Le 2 mars, on s'embarqua à bord d'un brick-goëlette qui mit à la voile pour Gorée, où l'on arriva le 5, au milieu de la population étonnée, et heureuse de revoir l'expédition, que l'on croyait avoir péri dans le trajet qu'elle avait eu à parcourir. On resta quelques jours à Gorée, puis on repartit pour Saint-Louis, et l'on était de retour le 16 au chef-lieu des établissements français sur la côte occidentale de l'Afrique.

—

Telle est la succinte mais fidèle analyse de l'ouvrage publié par M. Raffenel. Il a décrit avec vérité sa longue et pénible navigation sur le fleuve, depuis Saint-Louis jusqu'au poste de Bakel. Il donne une très bonne description de ce poste, et il signale avec beaucoup de justesse les inconvénients de sa situation. On aurait pu désirer des notions positives sur l'importance de son commerce et sur les accroissements dont il est susceptible; mais l'auteur fait preuve d'esprit d'observation et de jugement dans les notions exactes qu'il donne sur les diverses peuplades de Maures et de nègres qui parcourent ou habitent cette contrée. La portion du fleuve qui n'a pu être visitée, à cause de ses barrages, était celle qu'on connaissait le moins et qui comportait le plus d'intérêt; on ne peut que s'associer aux regrets de nos voyageurs, au sujet de la lacune qu'ils ont laissé à remplir à cet égard.

Comme renseignements géographiques, nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le pays exploré par M. Raffenel, et qui a reçu le nom de *Sénégambie*, formé par contraction de ceux du Sénégal et de la Gambie, ses deux principaux fleuves.

Bornée au nord par les sables du Sahara, à l'est par une chaîne de montagnes qui la séparent du Bambara, dépendance du Soudan, à l'ouest par l'océan Atlantique, et au midi par une chaîne de montagnes où naît le Niger, et qui la séparent de la Guinée, dont la limite nord est, vers la côte, la rivière Mesurado, la Sénégambie est comprise entre les 6° — 18° lat. N., et 6° — 20° long. O.; elle compte 325 lieues dans sa plus grande longueur, et 275 lieues dans sa plus grande largeur, avec une superficie d'environ 55,000 lieues carrées, et une population d'environ 12 millions d'habitants.

Le Sénégal, que nous avons remonté avec le voyageur, naît dans le pays de Fouta-Djallon, coule d'abord au nord-est, dans le Jallon-Kadou, puis au nord, entre les Etats de Fouladou, Brouko et Kasson, et ceux de Woradou, Konkodou et Bambouk, puis traverse le Galam, le Foulah et le Wallo, pour arriver dans l'Atlantique, après un cours de plus de 200 lieues. Ce fleuve est en partie, pour les plaines qu'il arrose, ce qu'est le Nil pour l'Egypte; il a ses crues périodiques, dont la principale est en octobre.

C'est sur la côte de la Sénégambie que se trouvent le cap Vert, les îles d'Arguin, de Saint-Louis, de Gorée, et le petit archipel des Bissagos.

Le climat est le plus chaud du globe, à cause du voisinage de l'équateur, et plus encore des vents qui arrivent du Sahara.

ALBERT-MONTÉMONT.



THÉOPHILE LEFEBVRE,

(1839-1843.)

—

VOYAGE EN ABYSSINIE.

M. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, avait reçu du gouvernement la mission d'explorer les différentes contrées de l'Abyssinie, vaste portion de l'ancien empire éthiopien. Offrons, d'après ce voyageur, l'état actuel de ce pays, en laissant de côté la forme itinéraire, et en nous restreignant aux résultats géographiques.

L'Abyssinie est bornée, au nord, par le royaume de Sennâr; à l'ouest, par le Soudan oriental; au sud, par des montagnes fort élevées où le Nil Bleu prend sa source; et à l'est, par la mer Rouge. Les limites extrêmes de l'Abyssinie sont entre le 8e et le 17e degré de latitude nord, et entre le 28e et le 48e degré de longitude est.

Une grande partie de cette contrée forme un vaste exhaussement de 6 ou 7,000 pieds de hauteur, avec des montagnes qui s'élèvent jusqu'à plus de 14,000 pieds au-dessus de la mer. De ces montagnes descendent de nombreux cours d'eau dont la plupart se réunissent au Nil Bleu ou à son confluent, le Taccazé, tandis que les autres descendent le versant méridional ou vont se perdre dans les sables.

On peut diviser l'Abyssinie en cinq portions territoriales que nous allons successivement désigner. La première, connue sous le nom de *Samhar*, forme le littoral de la mer Rouge. Le pays qui la compose est généralement peu élevé, et conséquemment soumis, à cause de sa latitude, à une forte température. Quelquefois le terrain s'y déploie en vastes plaines sablonneuses dans lesquelles se perdent quelques rivières; souvent aussi il est ondulé en collines fertiles. La seconde division commence à la grande chaîne du Taracta, et a pour limite ultérieure le *Taccazé*, rivière que les anciens nommaient Atbarah. En passant cette rivière, on entre dans la troisième division appelée *Amarah*, qui s'étend entre le pays des Gallas et celui de l'île de Méroé. Son terrain est montagneux. La quatrième division est le pays des *Galla* ou *Gallas*, qui s'étend depuis les Samaulis jusqu'au grand désert, en passant entre l'Amarah et le Choa. La cinquième division est le pays appelé *Choa*, situé par 10° — 12° lat. N., et 34° — 4° long. E.

Tout le *Tigré* est aujourd'hui soumis à un même chef ou prince, Oubie, qui a formé dans ce pays un grand nombre de subdivisions, dont les commandements ont été répartis entre ses officiers. Oubie étend aujourd'hui sa domination jusqu'à une lieue de Gondar, capitale des Etats de son rival, le ras Ali. Tout le Tigré est habité par une race chrétienne, à laquelle se mêlent quelques musulmans, attirés par le commerce.

L'*Amarah*, troisième division, est une des parties les plus fertiles de l'Abyssinie; il est arrosé par de nombreux cours d'eau qui le traversent, et par des pluies abondantes qui durent environ cinq mois. L'Amarah compte plusieurs grandes provinces savoir: le Sémiène, le Tagadé, le Teclemte, Ouolkaït, Ouofila, Ouoguera, qui appartiennent à Oubie. Viennent ensuite Dembea, Godjam, Beguemedeur, Agomedeur, Koara, qui sont sous la domination du ras Ali.

La capitale de l'Amarah est *Gondar*, qui était autrefois la résidence du négus ou négous, ou négousse, et le siége du gouvernement de toute l'Abyssinie. Mais l'unité d'administration a cessé depuis que les Galla sont venus s'intercaler dans cette contrée, séparer le Choa, l'une de ses provinces, de tous les autres pays chrétiens, et amener une suite de révolutions après lesquelles le pays s'est trouvé partagé sous l'autorité de plusieurs chefs. Aujourd'hui le titre de négus ou roi d'Ethiopie se donne au premier enfant légitime ou naturel de l'ancienne famille royale, que chaque ras emploie comme un instrument à l'aide duquel il donne plus de force à ses volontés, se gardant bien toutefois d'accorder la moindre puissance personnelle à ces rois, qu'ils tiennent au contraire dans une complète dépendance, ne leur laissant jamais qu'un revenu qui les rend voisins de la misère.

Les pays *galla*, qui forment la quatrième division de M. Lefebvre, ont deux royaumes assez puissants connus sous les noms de Sidama ou Caffa, et Naréa ou Limmou. D'autres parties du pays sont gouvernées par de petits chefs, dont quelques-uns sont élus à vie, mais dont la plupart le sont seulement pour une année. Le pays est couvert de forêts et présente une riche végétation. On y trouve du café, de la gomme, de l'ivoire, des cuirs, de la cire, de la civette, de la poudre d'or et du fer. Il n'y fait jamais une chaleur fatigante.

La cinquième et dernière partie du plateau abyssin est le *Choa*, qui en forme la limite à son extrémité méridionale. C'est à partir de ce point que l'on commence à descendre vers l'océan Indien, et que les eaux, changeant de versant, coulent dans une autre direction. On trouve de vastes plaines dans le Choa, et ce pays est bien plus accidenté que le reste de l'Abyssinie; il est riche en pâturages; il produit le plus de bestiaux, de chevaux et de mules. Le Choa est chrétien; mais il est environné de populations galla qui, lors des invasions, l'ont séparé du reste de l'Abyssinie chrétienne, et en ont fait un royaume indépendant, dont le chef actuel est Sahlé-Sallassi, homme intelligent et brave, qui a soumis à son tour plusieurs petits peuples galla qu'il a convertis au christianisme.

Dans les diverses populations qui occupent l'Abyssinie, on remarque, dit M. Lefebvre, des distinctions profondes de race et d'origine que le temps n'a point effacées. Chacune a des traditions et des mœurs qui lui sont propres; elles vivent mêlées les unes aux autres, sans pourtant se confondre.

Les documents recueillis jusqu'à ce jour sont très bornés; l'état d'imperfection de ces documents nous laisse dans l'impossibilité de reconnaître parmi toutes ces races, qui, à des époques différentes, ont été poussées dans ces contrées, quelle est la race primitive, et quels autres peuples sont venus s'y joindre et se neutraliser au milieu d'elles.

Les *Felachas* se font particulièrement remarquer par des différences caractéristiques de religion et de mœurs. Ils étaient autrefois répandus dans presque toutes les provinces; mais on ne les trouve plus aujourd'hui que dans les pays de Dembea, Sekkelt, Alafa, Tchelga. Leur origine paraît moins douteuse que celle des autres races; tout porte à croire qu'elle remonte aux nombreuses émigrations du peuple hébreu. Issus d'une civilisation plus avancée et qui s'est maintenue, quoique affaiblie, ils conservent encore leur ancienne prééminence; eux seuls sont exempts de tout impôt et sont affranchis du service militaire. Les Felachas pratiquent le judaïsme; ils ont les livres de Moïse, les psaumes de David et les livres des Apôtres; ils se construisent des temples et se réunissent pour prier en commun. Comme tous les autres juifs, ils ont des jours consacrés au repos qu'ils passent dans une retraite absolue; le vendredi et le samedi ils restent chez eux, et ne peuvent apprêter leurs aliments.

Auprès de Gondar, dans un pays qu'on appelle Kerker, se trouve un autre peuple dont les habitudes sont bien différentes des Felachas, quoiqu'il parle à peu près la même langue; ce peuple s'appelle *K'mant*. Il prétend suivre la religion du cœur, c'est-à-dire qu'il agit d'après les inspirations de sa conscience; il n'a point de lieu de réunion pour prier, n'a pas de livres, et ses prêtres reçoivent leur instruction par tradition. Il n'observe aucun jeûne, tandis que le peuple felacha en a de très longs, et sa seule pratique religieuse consiste à faire la pâque pendant huit jours, qui sont employés en festins nombreux.

Sur les bords du lac de Tsana est une autre population qu'on appelle *Oeita*, peuplade chrétienne de nom, mais n'exerçant aucune pratique religieuse. Sa seule occupation est la chasse aux hippopotames. Ils disposent pour cela des piéges sur les bords du lac, dans les endroits les plus fréquentés par ces animaux.

Les Oeito paient chaque année au chef de Gondar un tribut qui consiste en un certain nombre de brides et de cravaches. Ils sont affranchis de tout autre impôt et dispensés du service de la guerre. Rien ne les distingue pour les traits de la physionomie des autres chrétiens d'Abyssinie; mais ils sont en général moins musculeux, et leur genre de vie rend leur intelligence moins développée.

Les *Guindjar*, dont les principales villes, en allant vers le Sennâr, sont Howéni, Roug-Roug et Métenma, peuvent être considérés comme faisant partie de l'Abyssinie, sous la dépendance de laquelle ils sont en quelque sorte placés par leur position géographique et leurs relations commerciales. Ils forment une race mêlée, dont la couleur varie souvent; mais ils ont en général le nez bien fait et légèrement arqué, les lèvres épaisses et la tête longue. Ils portent à la guerre une lance et un bouclier. La lance est à peu près comme celle des Abyssins, c'est-à-dire qu'elle est faite pour être jetée de manière à frapper l'ennemi à distance. Leur bouclier, au lieu d'être rond, comme celui de leurs voisins, est de forme ovale très allongée. Ils passent pour être peu hardis à la guerre et pour manquer complétement de tactique.

Près du Ouokaïte, au bord du Taccazé, se trouve la nation des *Téourires*, race noire, aux lèvres épaisses, narines larges, nez court, mais dont la racine ne se confond pas avec la ligne des yeux, sur laquelle, au contraire, elle est assez proéminente; le front est large et bien développé. En général, les Téourires sont intelligents, braves et robustes; ils combattent à cheval; leurs chefs portent des cuirasses et emploient l'épée à deux mains. Leur industrie consiste à faire des toiles de coton qu'ils apportent au marché de Keuptia, dans la province du Ouolkaïte. Ils ont chez eux du fer, de l'or, du coton et de nombreux troupeaux. Leurs chevaux, d'une belle race, sont forts et agiles. Cette nation, qui professe l'islamisme, est en relations d'amitié avec le chef du Tigré, auquel elle fournit des soldats.

Les *Galla* ou *Gallas* sont divisés sous plusieurs gouvernements qui vivent dans un état d'hostilités perpétuelles. C'est à peine si un Galla peut s'éloigner de son habitation pour aller puiser de l'eau sans avoir à redouter l'attaque d'un ennemi qui cherche à l'enlever pour le vendre ensuite à son marché. Les différentes tribus s'épient continuellement pour se voler leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants. Il n'en est pas moins facile aux caravanes de voyager dans cette partie de l'Abyssinie, où, au moyen de certains droits établis, elles peuvent passer entre deux camps ennemis sans avoir à redouter la moindre avanie.

Dans leurs guerres, ils dévastent le pays par lequel ils passent, emmenant comme esclaves tous ceux qui ont été faits prisonniers sans défense, émasculant les hommes qui leur résistent, et suspendant leurs dépouilles au cou de leur cheval, pour les montrer comme un témoignage de valeur lorsqu'ils sont de retour chez eux. Excellents cavaliers, et montés sur des chevaux vifs et vigoureux, ils sont extrêmement redoutés des chrétiens, qui ne peuvent les combattre avec avantage que dans les pays coupés et montagneux, ou bien en semant parmi eux la division, toujours facile à faire naître chez un peuple orgueilleux et ignorant qui n'a pas un seul principe de ralliement et n'écoute jamais que la passion du moment.

Les armes des Gallas sont la lance et le couteau de chasse. Ils commencent aujourd'hui à se servir des armes à feu; mais ils en ont fort peu, et n'en tirent qu'un faible parti. Habiles à manier la lance et à parer les coups avec le bouclier, le combat à l'arme blanche est considéré par eux comme un jeu; mais ils s'enfuient bientôt devant le feu de la mousqueterie.

Quoique les Gallas parlent tous la même langue et soient à peu près tous de la même couleur, ils ne paraissent pas appartenir à une même race, puisqu'une partie d'entre eux a les cheveux lisses, tandis que l'autre a les cheveux crépus. Mais, dit M. Lefebvre, ce qu'il y a surtout de surprenant lorsqu'on remarque cette différence, c'est que cette portion de la nation qui a les cheveux lisses a les traits du nègre, ou au moins tenant le milieu entre le nègre et le Copte, tandis que ceux qui ont les cheveux crépus ont les traits qui se rapprochent davantage de la race indienne. Il est une qualité commune à ces deux races, si toutefois on les considère comme distinctes, c'est d'avoir la peau d'une finesse extrême et les muscles très délicats, ce qui fait que les femmes gallas sont très recherchées comme esclaves par les Turcs, tandis que les Abyssins, qui les prennent seulement pour le travail, leur préfèrent de beaucoup les Changallas ou nègres.

Le jeune homme galla est encore recherché sur les marchés d'esclaves à cause de sa fidélité à toute épreuve envers son maître, de son intelligence et de son peu de penchant au vol, qui est au contraire le vice dominant du nègre. Les esclaves de cette nation sont donc reconnus pour avoir des qualités éminentes; mais ils ont aussi au plus haut degré les défauts de l'entêtement, de l'orgueil et de la vanité. Si on les blesse trop fortement, en contrariant de front ces mauvais penchants, ils ne trahissent pas leur maître, mais ne veulent plus rien faire, et demandent à être vendus à un autre maître.

Dans leur société, les Gallas ont fort peu de lois, et le chef qu'ils élisent pour commander une ville n'a d'autre droit que de lever l'impôt des caravanes et celui de servir d'arbitre dans les querelles des habitants, qui peuvent après le jugement ne pas s'en rapporter à sa décision, pour peu qu'elle prête à la discussion. Cependant, ce chef peut, en cas de vol, en présence même de la famille, qui ne s'y oppose jamais, condamner le coupable à être vendu, et c'est à lui que revient le prix de la vente.

L'industrie de ce peuple est copiée sur celle des chrétiens, qui leur sont d'ailleurs bien supérieurs. Ils font leurs vêtements et leurs armes et se bâtissent des maisons, qui sont divisées en plusieurs compartiments; et ils ont en cela l'avantage sur les chrétiens, qui demeurent en général pêle-mêle, n'ayant souvent pas même une séparation pour loger leur cheval ou leur mule.

C'était le 6 juin 1839 que M. Lefebvre était entré en Abyssinie; au bout de vingt-deux jours de voyage il se trouvait chez les Gallas, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie. Après avoir donné tous ces détails de mœurs, il ajoute les suivants, dont nous extrayons la substance, sur d'autres peuples de ces contrées lointaines.

On désigne sous le nom de *Changalla*, mot éthiopien qui signifie sauvage noir, toutes les populations de cette couleur qui appartiennent à la race nègre, et il est remarquable, dit M. Lefebvre, que les *Choho* et quelques autres peuples dont le teint est souvent aussi foncé que celui des Cafres ne sont pas appelés par les Abyssins du nom de nègres. C'est surtout sur les bords du Taccazé et dans la province du Chiré que l'on rencontre le plus souvent les *Changalla :* aussi les caravanes veillent-elles avec soin lorsqu'elles s'approchent de cette rivière, où elles s'attendent à rencontrer des ennemis acharnés et presque invisibles; car ils ont l'habitude de se couvrir d'un toile dont la saleté peut faire confondre sa couleur avec l'écorce des arbres ou avec les broussailles. Ils se placent en embuscade et attaquent par surprise; cependant, lorsqu'ils sont découverts, ils ne reculent jamais et combattent jusqu'à la dernière extrémité, ne sachant pas demander grâce, et recevant la mort avec un ricanement qui leur est habituel pendant la durée de la lutte.

Leur lance diffère de celle des Abyssins en ce qu'elle est dentelée, ce qui rend ses blessures plus dangereuses; elle est aussi moins longue, et peut être mieux balancée. Leur bouclier est rond, mais fort petit, tandis que celui des chrétiens a environ 2 pieds de diamètre.

Les Changalla du Taccazé ont la tête extrêmement petite, le front étroit, l'angle facial aigu, les oreilles rondes, les lèvres pendantes, les yeux saillants, les narines larges et la racine du nez plate; mais si leur tête est disgracieuse, les autres proportions du corps sont belles et pleines de régularité. Ils n'ont pas, comme certaines races noires, les jambes grêles, cagneuses, dépourvues de la saillie des muscles du mollet, et terminées par une exagération de la longueur du calcanéum. Pendant la saison sèche, ils vivent de chasse et de pêche, et quelquefois même de rapine. A cette époque, leurs femmes ensemencent quelques terres, où elles récoltent du maïs et des céréales dont la famille se nourrit pendant les pluies. Sur ces terres, qui sont au nord du Chiré, les Changalla ont des cabanes où ils passent l'hiver avec leurs familles, et il paraît que ce peuple, cruel avec ses ennemis et avide de vengeance, a des mœurs douces dans son intérieur.

Revenant sur les *Choho*, M. Lefebvre dit qu'ils habitent la côte d'Abyssinie, depuis Arkiko ou Dokhono jusqu'à la chaîne du Tarenta, occupant en largeur un petit espace de terrain. Ce peuple est divisé en plusieurs tribus, dont la plus guerrière et la plus forte est celle

des Hazortas. Les Choho ont le teint plus noir que les Abyssins ; mais leurs cheveux sont lisses et soyeux. Ils sont souples et agiles ; leurs proportions sont pleines d'harmonie et leurs contours très délicats ; mais ils sont peu musculeux. Ils sont gracieux, adroits et spirituels, mais en même temps paresseux, menteurs et sans bravoure morale. Leur industrie est très bornée, ce que l'on peut attribuer à leur peu de besoins et à l'état de vie errante qu'ils sont obligés de mener dans un pays aride et sans produits. Leurs troupeaux font leur seule richesse ; ils tirent du Tigré le complément de leur nourriture. Il y a non loin de Messoah quelques jardins cultivés par eux.

Leurs habitations, basses et mal distribuées, sont construites avec des branches d'arbres et recouvertes en paille. L'ameublement, dont une partie consiste en ustensiles de cuisine, est acheté à Messoah, et ils fabriquent eux-mêmes l'autre partie, qui se compose d'outres, dont les unes servent à renfermer les vêtements, tandis que les autres contiennent les provisions ou bien servent pour porter l'eau. Ils font aussi de petites corbeilles pour le pain, et des vases en jonc qui servent pour contenir le lait et l'eau ; mais eux seuls peuvent boire dans ces vases, qu'ils ont la détestable habitude de fumer, ce qui donne un mauvais goût aux liqueurs qu'ils contiennent. Ils poussent la passion de l'odeur de fumée à un tel point qu'ils parfument ainsi certains vêtements de laine dont ils se servent lorsqu'ils vont habiter le pays haut voisin du Tigré, à l'époque de la sécheresse dans la Samhar.

Le costume des hommes, qui consiste en une simple toile dans laquelle ils se drapent, n'a pas de caractère qui le distingue des autres peuples dans l'enfance de la civilisation ; mais, dit M. Lefebvre, celui des femmes est plus digne de remarque. Un tablier en cuir faisant le tour du corps et descendant jusqu'aux genoux forme la première partie du vêtement, qui est complété par une peau de chèvre, dont deux coins, pris sur un côté, sont liés par un cordon de cuir, tandis que le côté opposé est taillé en lanières qui pendent sur le dos et les épaules lorsque le vêtement a été passé autour du cou. Ce tablier et cette peau sont ornés de coquillages et de grains de verroterie.

Les jeunes filles des Choho sont ordinairement jolies et bien faites ; mais l'habitude de porter dès leur enfance de lourds fardeaux, les longues marches auxquelles on les soumet, et les privations de tout genre leur font perdre de bonne heure leur beauté. L'habitude qu'elles ont du travail et la pauvreté de leur pays les font rechercher comme domestiques par les chrétiens de la province de Tigré ; elles sont d'ailleurs très chastes et excellentes ménagères.

La religion des Choho est l'islamisme ; ils en suivent assez scrupuleusement les préceptes extérieurs, et leurs cérémonies principales sont les mêmes que chez les Arabes, si ce n'est qu'ils récitent leurs prières à voix haute.

Nous venons de nommer les *chrétiens :* ceux de l'Abyssinie ont leur principal et plus ancien foyer à Axum. Il y en a dans la province du Lasta, puis à Gondar. Tous sont braves, agiles et adroits ; mais leur industrie est aujourd'hui presque nulle. Leurs qualités morales sont l'attachement à leurs amis et le soin avec lequel ils remplissent leurs devoirs de famille ; mais ils manquent de bonne foi avec les étrangers ; leur avidité est insatiable, et pour la satisfaire ils ont recours au mensonge et au vol.

Les habitants du Lasta passent aujourd'hui pour les plus braves guerriers et les meilleurs cavaliers de l'Abyssinie ; ils parlent à la fois le tigré et l'amarah ; ils sont intelligents et vifs ; mais ils exercent surtout la subtilité de leur esprit à mentir avec adresse. Ils manquent de fidélité à leurs engagements, pèchent du côté de l'ordre dans leur conduite, et sont enclins à l'orgueil et à la colère.

Les habitants qui sont aux environs de Gondar, et qui forment la population qu'on appelle Amarah, ont tout-à-fait les traits d'une race mulâtre, si ce n'est qu'ils ont en général, dit M. Lefebvre, le nez recourbé et le front plus développé que les mulâtres de nos colonies. Ils ont le crâne très large et l'œil d'une beauté remarquable, la face peu étendue, les pommettes saillantes, l'angle facial ouvert, et le corps bien proportionné, si ce n'est aux hanches. Leurs cheveux sont crépus, et leur peau d'un brun olivâtre foncé. Les Amarahs sont les gens les plus gais et les plus spirituels de l'Abyssinie, mais ils manquent de constance dans leurs projets ; leur imagination vive les rend susceptibles d'exaltation pour le bien, mais aussi pour le vol. Ils sont toujours braves en duel et en public ; ils sont presque toujours lâches quand on ne les voit pas, et ne luttent jamais contre un danger imminent, comme le font souvent les Changalla. En un mot, les Amarahs sont vains, ce qui les rend hautains avec les faibles et rampants avec les puissants ; néanmoins ils ne manquent pas de sensibilité, et ils sont hospitaliers. Leurs femmes sont industrieuses et font en quelque sorte tous les travaux, tandis que leurs maris se laissent aller à l'indolence.

Sous le rapport de la *religion*, l'Abyssinie a copié son code criminel sur la loi de Moïse et sur celle de Justinien. Il n'y a pas de lois rigoureuses pour les impurs. Si quelqu'un a un enfant adultère, il paie un boisseau de blé, ou quelquefois 2 dollars par année à la mère ; si quelqu'un donne un coup de bâton à un autre, il lui paie une amende, ou il subit la peine du talion ; si quelqu'un tue, il paie le prix du sang, ou est tué lui-même ; s'il vole, on lui coupe la jambe.

M. Lefebvre, dans sa relation, rend compte de ses explorations scientifiques dans les diverses contrées abyssiniennes, et notamment dans le royaume de Choa, où il se trouvait au mois de mai 1843, en même temps que son compatriote M. Rochet d'Héricourt. Nous ne suivrons pas M. Lefebvre dans ces explorations ; nous dirons seulement qu'il se rendit du Choa près du roi Oubie, après s'être détourné pour visiter le ras Ali à Eneubsié, pays montagneux, d'où il descendit vers le Nil Bleu. Arrivé à Gondar, il eut le malheur de perdre un de ses compagnons de voyage. Il quitta Gondar et arriva dans le Tigré, dont il raconte les événements politiques survenus depuis son départ ; il eut audience du redoutable souverain de cette contrée, et prit congé de ce prince, appelé Oubie, pour se diriger vers Adoua ou Adoa, où il arriva le 28 juin 1843 ; il gagna ensuite Messoah, sa dernière étape en Abyssinie, et au mois d'octobre 1843, il se trouvait au port de Suez ; il en repartit bientôt pour le Caire, et du Caire il se rendit à Alexandrie, qu'il atteignit le 29 novembre. Il s'y embarqua le 1er janvier suivant, et au bout de quatorze jours il refoulait à Marseille le sol de la patrie, après une absence de cinq ans.

ALBERT-MONTÉMONT.

ERRATUM SUR LEVAILLANT.

Dans une notice biographique sur LEVAILLANT, nous avions annoncé qu'il était mort sans laisser de postérité. Il paraît que les sources auxquelles nous avions puisé cette assertion n'étaient pas complètes ; car nous recevons de la famille du voyageur une lettre déclarant qu'il a laissé une nombreuse famille et qu'un de ses fils est aujourd'hui général de brigade

Nous nous empressons de faire la rectification demandée par l'honorable général. A. M.

FIN.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.


AFRIQUE
Lieues communes de 25 au degré
Is. Açores
Tercera
Dét. de Gibraltar
ESPAGNE
MER
MÉDITERRANÉE
Is. Madère
Is. Canaries
C. Bojador
Tropique du Cancer
Oulâd Delims
C. Blanc
Ledbessebas
SAHARA
OU
DÉSERT
Touats
Mourzouk
Tripoli
TRIPOLI
Béled-al-Djérid
Alger
Tunis
Morée
Archipel
Chypre
Alexandrie
Damiette
Jérusalem
Isthme de Suez
Caire
Mt. Sinaï
Téhéran
Ispahan
Kandakar
Kélat
GOLFE PERSIQUE
Médine
La Mekke
MER ROUGE
Sana
Moka
Dét. de Bab-el-Mandeb
GOLFE D'ADEN
I. Socotora
C. Guardafui
ADEL
GRAND
Ten-Bouctoue
Tabaou
NIGRITIE
Fellatahs
OU
SOUDAN
Sackatou
Borgou
Tchad
Is. du Cap Vert
S. Louis
Foulahs
SÉNÉGAMBIE
Chiolofs
Bathurst
Is. Bissagos
GUINÉE
SEPTENTRIONALE
C. des Palmes
G. de Bénin
G. de Biafra
GOLFE DE GUINÉE
Equateur
S. Mathieu
I. Annobon
Loango
CONGO
Congo ou Zaïre Fl.
Loanda
ANGOLA
Benguela
GUINÉE MÉRIDIONALE
L'Ascension
Ste. Hélène
Tropique du Capricorne
CIMBEBASIE
HOTTENTOTS
Betjouanas
Orange Fl.
GOUVT. DU CAP
le Cap
C. de Bonne Espérance
C. des Aiguilles
Port Natal
Capitainerie de Mozambique
Canal de Mozambique
B. de Lagoa
CAFRERIE
ZANGUEBAR
AJAN
Magadoxo
Brava
Mélinde
Mombaza
I. Zanzibar
Quiloa
Is. Comorès
Is. Amirantes
Is. Séchelles
I. Mahé
MADAGASCAR
Tananarive
Is. Mascareignes
Rodrigue
I. Maurice ou Ile de Fr.
I. Bourbon (de la Réunion)
Ste. Marie
ABYSSINIE
Gondar
Sennaar
NUBIE
KORDOFAN
DAR FOUR
Mts. de la Lune
OCÉAN ATLANTIQUE
MER DES INDES
ASIE

